4178

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOSSUET

X

5

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

BAR-LE-DUC

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOSSUET

PRÉCÉDÉES DE SON HISTOIRE PAR LE CARDINAL DE BAUSSET

CONTENANT

TOUS LES OUVRAGES PUBLIÉS JUSQU'A CE JOUR

Enrichies de Notes critiques et augmentées de PLUSIEURS ÉCRITS INÉDITS retrouvés à la Bibliothèque Nationale de Paris, à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, et autres

PAR M. L'ABBÉ GUILLAUME

Chanoine honoraire
Professeur au Grand Séminaire de Verdun

DEUXIÈME ÉDITION

A. F. Gimard
5.5.00

TOME X

Xe PARTIE : GALLICANISME ET MÉLANGES. — TABLE ANALYTIQUE

PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS, 69, RUE DE RENNES

1885

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplt10boss

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

POUR LE TOME DIXIÈME.

Nous renfermons dans ce volume, d'abord, les ouvrages qui peuvent se ranger sous ce titre : GALLICANISME, et qui forment la dernière série des écrits de Bossuet; ensuite, plusieurs pièces que leur nature a soustraites à toute classification régulière.

GALLICANISME.

On verra par l'énumération suivante que nous prenons ici le mot *gallicanisme* dans un sens plus large que celui qu'il revêt d'ordinaire, et nous espérons qu'on approuvera nos raisons. Mais, en restreignant ce sens, en ne considérant que la doctrine contenue dans les fameux articles de 1682, que faut-il penser de la réputation gallicane de Bossuet? Nous en avons déjà dit quelque chose dans la *Préface générale;* l'idée que nous avons indiquée en cet endroit tient le milieu entre deux opinions extrêmes. Plusieurs écrivains font des doctrines gallicanes l'œuvre propre de Bossuet; ils lui prêtent un suprême attachement à la Déclaration dont il fut le rédacteur. D'autres nous le représentent comme un adversaire secret de ces doctrines, qu'il n'aurait laissé publier que par condescendance, et en s'imposant un véritable supplice intérieur. Des deux côtés, il y a des admirateurs et des détracteurs de Bossuet. Les gallicans l'exaltent comme leur chef et leur inspirateur; quelques partisans estimables des doctrines romaines, avec un sentiment tout contraire, portent le même jugement, tandis que d'autres reprochent au grand évêque d'avoir faibli, malgré le cri de sa conscience et de sa foi, en présence des orgueilleuses prétentions de Louis XIV et de la servilité aveugle des prélats courtisans. Nous ne pouvons suivre ni les uns ni les autres. On ne comprendrait pas que l'auteur du sermon sur l'*Unité de l'Eglise* et du *Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry* eût attribué une si grande importance aux quatre articles, et nourri à leur égard un attachement invincible. N'est-ce pas lui qui disait à l'archevêque de Reims : « Votre gloire sera obscurcie par ces propositions odieuses. » Les documents les plus explicites prouvent que Bossuet ne fut pas le promoteur de l'assemblée de 1682 ni de sa Déclaration, et qu'il intervint seulement pour empêcher de plus grands excès. M. Emery a fait le jour sur cette question, en publiant les *Opuscules* de Fleury. On peut lire, à ce sujet, non-seulement J. de Maistre (*De l'Eglise gallicane*, liv. II, chap. III et VIII), mais l'historien gallican de Bossuet (liv. VI, n. 11-13). M. Charles Gérin n'a eu, pour ainsi dire, qu'à rappeler les mêmes témoignages au commencement du chap. XI de ses *Recherches historiques sur l'assemblée de* 1682.

Mais, d'un autre côté, toute la vie de Bossuet, tous ses discours, protestent contre l'accusation d'avoir poussé la complaisance envers le roi jusqu'à l'oubli de ses convictions et de ses devoirs de catholique et d'évêque. S'il a rédigé et défendu les quatre articles, c'est qu'il y voyait l'expression d'opinions qui lui paraissaient soutenables et faciles à concilier avec le respect du Saint-Siége. Sans doute il fut toujours porté à la modération, à la condescendance, autant que le permettent les droits de la vérité, mais les portraits tracés en secret par quelques plumes contemporaines ne sauraient atteindre sa mémoire au point de nous le faire regarder comme un type de servile souplesse et d'habileté ambitieuse. M. Charles Gérin a dû se corriger lui-même sur ce point : « La première édition de ce livre, dit-il, au chapitre cité plus haut, contenait une erreur en cet endroit. J'attribuais la modération de Bossuet aux enseignements qu'il avait reçus dans sa jeunesse et qui l'auraient porté vers les maximes anti-gallicanes; et j'avais cru pouvoir dire qu'en 1663, il avait pris hautement parti contre le Parlement de Paris en faveur des opinions appelées ultramontaines. Les découvertes du R. P. Gazeau (*Etudes religieuses* des PP. Jésuites, numéro de juin 1869), prouvent que j'avais tort, et répandent de grandes lumières sur ce point d'histoire. Il est désormais avéré que Bossuet a été gallican dès sa jeunesse, et que sa thèse mineure ordinaire de 1651 contient en germe les doctrines qu'il a développées plus tard sur la hiérarchie ecclésiastique. S'il s'était pro-

noncé en pleine Sorbonne contre un arrêt du Parlement qui supprimait une thèse favorable à l'autorité pontificale, ce n'était point par attachement à la doctrine que les magistrats avaient voulu proscrire, mais pour défendre l'indépendance de la Faculté de théologie contre les prétentions tyranniques d'un tribunal séculier. Le P. Gazeau a montré que, deux ans plus tard, en 1665, Bossuet était un des douze commissaires chargés d'examiner la bulle d'Alexandre VII, qui condamnait des censures prononcées par la Sorbonne; et qu'avec ses onze confrères il déclara qu'il ne fallait pas tenir compte d'une bulle contraire aux droits du royaume très-chrétien, de l'Eglise gallicane, de l'épiscopat et de la Faculté de théologie. Le savant religieux a même retrouvé ces mots tracés par la main de Bossuet, et s'appliquant à la bulle d'Alexandre VII : « Il y faut résister. »

Voici, en résumé, la conclusion qui découle pour nous de cette réfutation des deux sentiments contraires. Bossuet fut toujours attaché par-dessus tout au centre de l'unité catholique, et à mesure que l'expérience de la vie, les luttes de la controverse, et les fortes méditations mûrirent son génie, il sentit de plus en plus la nécessité de ne pas porter la moindre atteinte au lien sacré qui unit toutes les églises particulières à l'Eglise mère et maîtresse. Cependant il eut aussi, dès l'origine, des préjugés ou des tendances favorables au gallicanisme. Je dis *préjugés* ou *tendances*, et non *doctrines arrêtées*, car il sembla hésiter quand il fallut rédiger les quatre articles. On trouvera, au commencement de la *Défensio*, un texte primitif qu'a découvert M. Gérin et qui diffère, sur le point essentiel, du texte publié. « Non-seulement, dit le même critique, Bossuet n'a point eu, comme on dirait aujourd'hui, l'*initiative* de la Déclaration; mais il s'y est opposé autant qu'il a pu..... Et quand le roi, pressé par Colbert, la Chaise et Harlay, eut donné des ordres exprès, Bossuet proposa encore cet *examen de la tradition* qui n'était qu'un prétexte de discussion sans fin. » C'est l'honneur de Bossuet de n'avoir pu donner à l'erreur, dans sa haute intelligence, une demeure tranquille. A notre avis, il sentait un besoin sérieux d'*examiner la tradition*. Assez de préjugés pour présenter, sans mauvaise foi, la *Déclaration;* trop peu pour ne pas être tourmenté par la contradiction avec la croyance générale et avec la doctrine même de l'unité. Telle est l'explication de la conduite de Bossuet à l'assemblée de 1682 et des tergiversations qu'il laissa voir dans la pénible entreprise de justifier les quatre articles.

I. Defensio Declarationis Cleri gallicani. — Gallia orthodoxa. Dissertatio prævia. — On trouvera aux *Pièces justificatives* du livre VI de l'*Histoire de Bossuet* tous les renseignements possibles sur la composition de ces deux ouvrages et sur la manière dont ils virent le jour dans l'édition de 1730, dans celle de 1745, et enfin dans celle de Versailles. Pour compléter cette notice, disons que de nos jours toutes les recherches ont été inutiles pour retrouver les brouillons de Bossuet ou seulement une copie de son dernier travail. En 1735, l'abbé Buffard avait traduit en français l'édition de 1730, un vol. in-4°. Cette version fut reproduite aussi in-4°, en 1736. L'édition de Leroy parut, *revue et augmentée*, à Paris, en 1814, 2 vol. in-4°. En 1817, à Paris et à Londres, abrégé in-8°, par l'abbé Coulon, et plus tard, abrégé d'après l'édition de Versailles, par l'abbé de Genoude.

Au travers des récits de Ledieu et de ceux des premiers éditeurs, gallicans déclarés, le cardinal de Bausset, non moins gallican, nous laisse forcément entrevoir les dégoûts et les embarras que causèrent à Bossuet ces tentatives d'apologie. M. de Maistre les a fait parfaitement ressortir, et de plus, insistant sur les circonstances qui entourent la publication de ces écrits, il insinue que l'œuvre définitive de Bossuet eût pu ressembler à une rétractation, et que cela expliquerait la disparition des brouillons dont Lequeux avait encore eu connaissance. Tout concourt à la probabilité de cette conjecture.

Nous ne relevons pas quelques légères erreurs de détail commises par M. de Maistre dans ce chapitre IX du livre II *De l'Eglise gallicane*, qui contient un plaidoyer en règle contre l'autorité de la *Défense*. Mais il doit en être autrement de la réflexion suivante : « Bossuet, dit l'illustre écrivain, ayant supprimé le titre ancien : *Défense de la Déclaration*, et ayant même déclaré solennellement *qu'il ne voulait pas la défendre*, on n'a pu, sans insulter à sa mémoire, à la vérité et au public, laisser subsister ce titre, et rejeter celui de *France orthodoxe*, substitué au premier par l'immortel prélat. » Si l'on reproche avec raison aux premiers éditeurs des *Œuvres posthumes* de nous donner les écrits dont il s'agit comme l'expression définitive de la pensée de Bossuet, ne devrait-on pas les blâmer encore plus d'inscrire au frontispice d'un ouvrage abandonné par son auteur le titre réservé pour un autre ouvrage inexécuté, roulant sur le même sujet, mais d'un ton et d'un esprit différent? Au lieu de consommer la faute commencée par les éditeurs de Paris et de Versailles, et d'intituler *Gallia orthodoxa* cet assemblage arbitraire qu'ils ont composé avec deux écrits, ne convient-il pas de défaire cet assemblage? C'est le seul moyen de montrer, dans la vérité historique, les phases et les indécisions de la pensée de Bossuet. En agissant autrement, on brouille tout; on donne à de nombreuses pages un nom qu'elles repoussent; on sanctionne la fraude reprochée à des adversaires.

Nous avons donc voulu, pour la première fois, restituer à la *Defensio* tout ce qui lui appartient; le lecteur la verra dans l'intégrité de sa rédaction primitive. Ensuite nous donnons de la *Gallia orthodoxa* ce que les premiers éditeurs ont bien voulu nous en conserver : rien de plus, rien de moins, c'est-à-dire la *Dissertatio prævia*.

Des notes précieuses, relevant assez fréquemment des erreurs de Bossuet, se trouvaient dans les anciennes éditions. Nous nous sommes fait un devoir de les conserver. D'autres notes auront l'avantage de rappeler l'arrangement adopté dans ces éditions. Ainsi le cinquième livre de la *Defensio* y est compté pour le premier; on renvoie à la *Dissertatio prævia* comme placée en tête de la *Defen-*

sio. Pour faire cadrer ces indications avec notre édition, il suffira d'ajouter *quatre* dans la supputation des livres, et d'effacer *supra* quand il s'agit de la *Dissertatio*. En effet, on se rappellera que l'usage avait prévalu, introduit par les premiers éditeurs, de mettre la *Dissertatio prævia* en tête de la *Defensio*, de rejeter les trois premiers livres de celle-ci dans un *appendice*, et de former du quatrième une section du cinquième, devenu le premier. Quant à la traduction française, nous l'avons supprimée.

La *Defensio* a été victorieusement réfutée par Zaccaria, Bianchi, etc. Dans un bref du 31 juillet 1749 à l'archevêque de Compostelle, Benoît XIV disait : « Sous le pontificat de notre prédécesseur Clément XII, il fut question de la condamner, mais on s'abstint de le faire par la double considération et des égards dus à un homme tel que Bossuet, qui avait si bien mérité de la religion, et de la crainte trop fondée d'exciter de nouveaux troubles. » Quoi qu'il en soit, en s'appuyant sur le récit même des gallicans, M. de Maistre, comme nous l'avons dit, a montré que Bossuet en a retiré le poids de son autorité. « Elle est demeurée étrangère à son auteur,... je ne vois rien d'aussi nul que cet ouvrage. »

II. Mémoire contre le livre de Roccaberti. — Les circonstances de la composition de ce *mémoire* sont rapportées au commencement de la notice sur la *Défense*, par le cardinal de Bausset. Il fut publié pour la première fois, à la suite de celle-ci, en 1745. Les observations que nous venons de faire sur la *Défense* doivent lui être appliquées.

III. Epistolæ Cleri gallicani, etc. — Ces *lettres* servent à faire mieux connaître le caractère de l'assemblée de 1682 et le rôle que Bossuet y joua, non moins que la tristesse inspirée au souverain Pontife par des actes qui sentaient le schisme. La première lettre, adressée au pape Innocent XI, fut rédigée par Bossuet, au nom de l'assemblée. Vient ensuite la réponse du Pape, qu'il importe de lire. Enfin la lettre de l'Assemblée aux prélats et à tout le clergé de France, préparée par Bossuet, mais restée dans les cartons à cause des mêmes motifs qui amenèrent la séparation inopinée de l'assemblée, et publiée, pour la première fois, par Déforis, en 1778. Sur ces trois pièces, on peut lire le cardinal de Bausset, livre VI, n. 9, 11, mais à la condition de tenir compte à l'historien de ses préjugés gallicans.

Conformément à l'usage, nous ajoutons la lettre de l'assemblée aux évêques de France, sur les quatre articles. Elle vient de l'évêque de Tournay. Le cardinal de Bausset en parle (liv. VI, n. 15), toujours en gallican.

C'est aussi le lieu d'apprécier l'acte par lequel Louis XIV sépara inopinément l'assemblée de 1682. Le cardinal de Bausset (*ibid.*, n. 16) et M. de Maistre (*De l'Eglise gallicane*, liv. II, chap. XI) en prennent occasion de louer la modération et la prudence de Louis XIV. Pour entendre toutes les voix, écoutons aussi M. Ch. Gérin : « Tandis que la Faculté de théologie résistait ouvertement, Rome menaçait, et l'assemblée du clergé qui avait voté les quatre articles était encore réunie ; une réaction pouvait se produire parmi ces prélats *qui auraient changé le lendemain et de bon cœur, si on le leur avait permis*, ou même la contradiction et l'ardeur de la lutte pouvaient les entraîner à de nouveaux actes d'hostilité contre le Saint-Siége. L'opinion publique se prononçait chaque jour avec plus de vivacité en faveur de la Sorbonne..... Louis XIV ne perdit pas un instant, et mit tous ses soins à calmer les esprits. C'est le 21 juin qu'il avait signé les ordres d'exil contre huit docteurs : le 29 du même mois, il écrivit à l'assemblée une lettre de cachet, pour lui enjoindre de se séparer. »

IV. Actes de l'assemblée du Clergé touchant la morale et la discipline, en 1682 et en 1700. — Nous donnons ici des Extraits de procès-verbaux où Bossuet joua un grand rôle, des nomenclatures de propositions et de censures qu'il a dressées, et un Mandement par lequel il notifiait à son clergé la Déclaration de l'assemblée de 1700. Il s'agit surtout de combattre ce que les jansénistes avaient nommé *la morale relâchée* des casuistes. En 1700, on s'occupa aussi de restreindre les pouvoirs et l'indépendance des réguliers. Les réguliers, en général, étaient considérés comme les adversaires des idées jansénistes ou gallicanes et aussi comme les auxiliaires dévoués du Saint-Siége.

Comme renseignement bibliographique, nous lisons dans le catalogue dressé par Ledieu : « *Censura et Declaratio conventus generalis Cleri Gallicani, congregati anno* 1700, *in palatio Regis San-Germano*, *in materiâ fidei*, etc., etc., les actes de l'Assemblée du Clergé, 1700, sur la moralité,.... in-4°, chez Muguet, furent, comme l'on sait, l'ouvrage de Mgr l'évêque de Meaux. *Mandatum*, etc., nouvelle édition de la *Censure du Clergé* de 1700, sur le dogme et la morale, avec le Mandement de M. de Meaux, pour faire la publication du tout au synode du 1er septembre 1701, in-4°, chez Annisson. » Le *Decretum*, pour 1682, a été publié en 1753. Déforis ne l'avait pas reproduit. La publication des autres pièces remonte à la même date que leur composition.

Nous rattachons tous ces actes au gallicanisme, qui avait quelque affinité avec le semi-jansénisme ; car c'est la passion gallicane qui a si fort exagéré les torts des casuistes et qui surtout a voulu en rendre responsable la Société de Jésus. C'est elle qui, non contente d'avoir provoqué les condamnations d'Innocent XI et d'Alexandre VII, voulut y ajouter celles du Clergé français, comme si l'Eglise romaine et l'Eglise gallicane étaient deux autorités de même degré. C'est elle qui, dans le projet de censure de 1700, introduisit des censures tellement empreintes d'un esprit de partialité que l'assemblée les repoussa. La lecture des pièces, en pareille matière, est ce qui renseigne le mieux. Ajoutez le cardinal de Bausset, livre VI, n. 24-25, pour le projet de 1682, et liv. XI, 1-12, pour les actes de 1700. On doit s'attendre que Bausset appuie fortement dans le sens de l'assemblée. Mais la passion et la partialité contraires

aux Jésuites sont démasquées dans le remarquable ouvrage de M. l'abbé Maynard sur les *Lettres provinciales de Pascal*, et même dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Quant à l'usurpation commise par l'assemblée et à ses faiblesses pour les jansénistes, desquelles nous venons de parler, il faut lire : *De l'Eglise gallicane*, liv. II, chap. XI.

V. Mémoires au sujet de l'impression des ouvrages des évêques. — Voici un écrit qui console des précédents. Bossuet fut toujours l'ennemi du gallicanisme parlementaire, parce qu'il avait un profond sentiment des droits de l'Eglise. Il les défend noblement et hardiment. Première publication en 1753, complétée par Déforis. Voir sur cette affaire le cardinal de Bausset, liv. XII, 23-24.

MÉLANGES.

I. Traité de l'Usure, composé en 1682, lorsqu'on préparait une censure de la morale relâchée. Il est surtout dirigé contre Grotius. Publié en 1753. Voir le cardinal de Bausset, liv. VI, n. 24.

II. Dissertatiunculæ IV adversus probabilitatem, composées pour l'assemblée de 1700 et publiées à la même date. Voir le cardinal de Bausset, liv. XII.

III. Plan d'études théologiques, publié par M. Lachat, dans l'édition Vivès, d'après un manuscrit de la bibliothèque du séminaire de Meaux.

IV. Poésies sacrées. — Ce recueil, presque en totalité, forme le premier tome des manuscrits de Bossuet à la Bibliothèque nationale, lequel appartenait à la famille de Luynes. Il a été longtemps négligé par les éditeurs. Avouons qu'il confirme la maxime que rarement un grand prosateur est un bon poète : mais il témoigne de la piété de Bossuet.

V. Traité du libre arbitre. — Ce traité a été publié par l'évêque de Troyes, comme se rapportant à l'éducation du Dauphin. Erreur évidente, fortement condamnée par M. Floquet. Mais il y a plus : on élève contre l'authenticité des doutes sérieux, motivés par le style et par le caractère du système que ce traité favorise. Nous partageons ces doutes : c'est pourquoi nous avons relégué ici cette élucubration.

ŒUVRES DE BOSSUET.

DIXIÈME PARTIE.

GALLICANISME.

GALLICANISME.

DEFENSIO DECLARATIONIS CLERI GALLICANI DE ECCLESIASTICA POTESTATE,

ANNI M. DC. LXXXII.

PRÆFATIO.

Postea quàm edita est *Cleri Gallicani de ecclesiasticâ Potestate Declaratio*[1], multa adversùs eam scripta prodierunt. Ac primùm divulgati libelli duo, quorum alteri titulus : *Ad Illustrissimos et Revendissimos Galliæ Episcopos, Disquisitio théologiço-juridica super Declaratione Cleri Gallicani, factâ Parisiis* 49 *Martii* 1682. Alter inscribitur : *Doctrina quam de primatu, auctoritate et infallibilitate Romanorum Pontificum tradiderunt Lovanienses sacræ theologiæ Magistri, ac Professores tam veteres quàm recentiores, etc. Declarationi Cleri Gallicani de ecclesiasticâ Potestate nuper editæ opposita.* Uterque anonymus. Ab utroque Cleri Gallicani Declaratio non tantùm impugnatur, verùm etiam proscribitur, « ut quæ faveat hæreticis, Romanum Pontificem dignitate primatûs, divinâ ei ordinatione constituti, exuat, » et Sedem apostolicam labefactet[2]; quin etiam exsus» citet Viclefi errores, à Constantiensi Concilio condem» natos[3]. » Miram rem, ut quod Synodus Constantiensis de supremâ Conciliorum auctoritate sanxerit, in Viclefo ipsa proscripserit! Cæterùm Nicolaus Dubois, sacrarum litterarum in Universitate Lovaniensi professor primarius, se *Disquisitionis* auctorem professus, alias scriptiunculas sparsit, ut si non vi ac pondere, nos numero saltem premere velle videatur. Atque hæc apud vicinos Belgas, magnis acta sunt clamoribus. Sic enim auctores illi de summâ catholicæ fidei agi vociferantur[4]; quasi hæ quæstiones in Ecclesiâ nunc primùm audiantur, non auteìn à multis sæculis, nullo erroris, nullo schismatis metu pertractatæ fuerint. Verùm ex longinquo gravioris belli metus ; nec jam disquisitio aut tractatio, sed censura. Nempe illustrissimus Georgius[5] Strigoniensis Archiepiscopus, ac regni Hungariæ Primas, ostentatâ primùm Concilii nationalis auctoritate, (credo ut Clero Gallicano parem Cleri Hungarici auctoritatem opponeret) ipse interim, *dum præfata Synodus suo tempore celebretur*, cum quinque fortasse vel sex Episcopis, non est veritus tot Gallicanorum Episcoporum, ipsiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ « decreta configere, » propositiones interdicere, proscribere, prohibere ; ut » quæ christianis auribus absurdæ, ac planè detestabi» les, atque à satanæ ministris disseminatæ, blandæ » pietatis specie schismaticum virus instillent[1] : » etiam eam, si Deo placet, ut jam cæteras omittamus, quæ regiam potestatem à depositionis sententiis tutam illæsamque præstat; etiam eam quæ canonibus moderandum apostolicæ auctoritatis usum profitetur. Sic omnia subvertuntur : nec tantùm majestas regia, verùm etiam ecclesiastica libertas omnis è medio tollitur; nec jam canone, sed ad nutum regitur Ecclesia, ac majorum scita tot Romanorum Pontificum decretis firmata evanescunt. Sic innocui Galli avitas libertates, avitam doctrinam, publica Ecclesiæ regnorumque jura, absque ullâ cujusquam contumeliâ, ullâve censurâ propugnantes, indignis proscinduntur modis. Frustra canonum, frustra Patrum implorant opem. Ecce enim ille *Disquisitor* ab Episcopis Gallicanis, « minimè fuisse discussos » Patres ac canones, ad quos in hâc Declaratione fit relatio, sed simpliciter allegantibus creditum » sibi persuadet[2]. Qui si sacro cœtui, totque privatis conventibus per quatuor menses habitis adfuisset; si disserentes audisset illustrissimos Archiepiscopos Parisiensem et Rhemensem, sacri cœtûs Præsides, totque alios Episcopos doctrinæ atque eloquentiæ laude conspicuos, eos verò maximè, qui ad id negotium deputati, Tornacensem dico, Meldensem, reliquos omnes sacræ theologiæ Facultatis Parisiensis Doctores, atque in sacrâ doctrinâ versatissimos; qui quidem, non nisi perpensis sacræ Scripturæ Patrumque omnium locis, atque ecclesiasticis ab ipsâ christianitatis origine gestis evolutis dixere sententiam : adhibitis quoque aliis secundi Ordinis deputatis; Parisiensibus Doctoribus et omni eruditione præstantibus viris; hos, inquam, si audisset, ipsumque adeo Tornacensem Episcopum, tantâ pietatis ac doctrinæ laude celebratum, ad universum cœtum sua et collegarum sensa referentem; non profectò hæc unquam incauta et temeraria de Gallicanorum Episcoporum supinâ credulitate profudisset.

Interim, cùm alii subinde adversùs Gallicanam De-

1. Cujus Declarationis textus legi potest in *Hist. Bossuet*, lib. II, n. 14. Sed animadvertenda sunt quæ dicit Dominus Gérin, in opere cui titulus : *Recherches sur l'Assemblée du Clergé de France de* 1682 (p. 343). « J'ai découvert récemment une pièce qui me semble indiquer que le projet des Quatre Articles dressé par Bossuet était originairement plus favorable à la suprématie du Pape que la rédaction adoptée définitivement par l'assemblée...

... J'ai trouvé dans les papiers les plus secrets de Le Tellier, archevêque de Reims, une copie de la Déclaration, exactement conforme au texte que nous lisons aujourd'hui, sauf le quatrième article qui est ainsi conçu : *In fidei quoque questionibus præcipuas Summi Pontificis esse partes, ejusque decreta ad omnes et singulas ecclesias pertinere; quibus quidem decretis si Ecclesiæ consensus accesserit, tum fixa ratoque omnia, nec nisi in ea capitis membrorumque consensione certum ac tutum, sub quo omnem intellectum captivari necesse sit, Spiritus Sancti judicium agnoscendum.* Or, sur la copie dont je parle, les mots *quibus quidem* jusqu'à *agnoscendum* ont été raturés, et Le Tellier les a remplacés de sa main, en interligne, par le texte actuel (*Archives Nationales*). »

2. *Doct. Lov. Præf.* — 3. *Disq., art.* VI, *p.* 21, 22. — 4. *Doct. Lovan. in fine.* — 5. Zelepechimi.

1. *Cens. Arch. Strigon., Vid. in Vind. Maj. Schol. Par.* — 2. *Disquis., art.* XI, *p.* 14.

clarationem tractatus, in Italiâ, in Germaniâ, in Hispaniâ ederentur, *Emmanuel* etiam *Schelstratus*[1] nova acta produceret, eaque se retecturum arcana jactaret, quibus Basileensia simul et Constantiensia decreta statim conciderent; viri boni gravesque Gallicanos Episcopos Doctoresque hortabantur, ne avitam doctrinam, quâ prisca Ecclesiæ jura ac dogmata continentur, indefensam relinquerent; neque modò confutarent recentiores istos, qui plerumque, levi operâ, nihil aliud quàm Turrecrematæ, Cajetani, Bellarminique aliquot argumenta repetebant, verùm etiam rem totam ab origine panderent, atque ecclesiastica monumenta proferrent, quibus Clerus Gallicanus, tantâ doctrinæ pietatisque famâ conspicuus, Declarationem suam munitam credidisset.

Ego qui Deputatis adscriptus, publicis privatisque conventibus interfui, nec tantùm audivi religiosissimos Episcopos, sed etiam quæcumque insigniora, ac memoratu digniora dicerentur, diligenter exscripsi, atque ipsius Episcopi Tornacensis doctissimam juxta atque eloquentissimam relationem gestis insertam attentè perlegi; præcipua hîc momenta percurram, ut intelligat christianus orbis, à Clero Gallicano nihil novi prolatum; sed vetustam atque constantem scholæ Parisiensis totiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ, imò et universæ, sententiam repetitam; eamque à Scripturarum fonte, atque apostolicâ traditione manantem. Atque ea me dicturum confido, quæ planè sufficiant ut hæc duo probentur: primùm doctrinam Gallicanam verè catholicam esse, et ab omni censurâ ac notâ liberam: tum eam doctrinam absolutè esse veram; ac si censura adhibenda sit, adversam sententiam eâ animadversione dignam. Addam Corollarium, quo clarum perspectumque sit, primatum beati Petri, et Romanæ Sedis, doctrinâ Gallicanâ non modò non obscuratum, verùm etiam illustratum confirmatumque esse; tum censores nostros ad eum primatum propugnandum, falsa et dubia cum certis æquè congerentes, id omnino efficere, ut eam penitus doctrinam convellant, quam se præ cæteris tueri glorientur.

Speramus autem Lovanienses, viros doctos ac pios, cùm hæc legerint, non modò ab iniquâ censurâ temperaturos esse, verùm etiam nobiscum ultro consensuros; certè coercituros, si quidem id valeant, Professorem suum *Nicolaum Dubois*, qui cùm alia multa, tum illud præsertim æquè impotenter ac imperitè scribit[2]: « Ex» communicatos nos esse, aut saltem in periculo ad cau» telam[3] absolvendos. » Romanos quoque et Italos credimus, si jam liberas voces, christianas tamen ac modestas, atque ab ipsâ antiquitate depromptas audire sustineant, non adeo exarsuros: Pontificem certè, cujus majestatem in terris maximam, majorum more, tanto studio, tantâ religione ac fide colimus, facilè intellecturum, quàm sincero cultu Sedem apostolicam prosequamur; quippe quam invictam et immotam, non cæcâ pietate, aut humanis, ratiociniis, sed manifestissimâ veritate, ac traditionis robore, et canonum haud minùs auctoritate, quàm moderatione præstemus. Neque vero velimus, quod Catholici omnes, summique Pontifices meritò perhorrescant, Ecclesiæ, tanti corpori imbecille esse caput, ipsum scilicet Romanum Pontificem; sed firmissimum, valentissimum, Conciliorum auctorem, principem, executorem, canonum custodem, atque ubi res postulet, æquum interpretem, et dispensatorem providum, imò etiam conditorem, fidei et traditionis toto orbe terrarum assertorem à Christo institutum; denique adversùs contumaces quosque, sive Episcopos, sive alios, in Christi nomine, contemptæ Ecclesiæ præsentem vindicem. Quæ cùm in Romano Pontifice, ut à Christo profecta, veneremur; nihil quidquam ab ejus sede metuimus, sed ad Ecclesiæ pacem cessura omnia, Deo auctore, confidimus. Nos enim hîc non nostra argumenta, sed majorum testimonia et acta referemus; eaque integra et tota, ne fraudi et insidiis locus esse possit. Placuit enim in tantâ re perspicuitati potius quàm brevitati consuli; et acta quidem recensemus, non Cleri Gallicani, aut Universitatis Parisiensis; (quanquam et hæc quoque, ut quæ cum Ecclesiæ catholicæ, Sedisque apostolicæ, traditione conjuncta sint) sed ipsius Ecclesiæ: neque illa recondita aut latentia, sed quæ in omnium sint manibus, imò quæ ab adversariis lecta, allegata, exscripta sint; sed tantâ occupatione animorum, ut interdum non legisse, sed cursim transiliise videantur. Quæ si quis attenderit, rem confectam judicatam, definitam dabimus, majorum sententiis, neque, uti faciunt qui contra sentiunt, conciliaria decreta cum pontificiis, vel etiam conciliaria cum conciliaribus; Constantiensia scilicet, cum Florentinis aut Lateranensibus collidemus, quòd hæretici rideant; sed quæ ad summam attinent omnia coalescere, atque uni omnino formæ reddi demonstrabimus; unde existit illa dogmatum consensio, ac planè unitas, in cujus amorem admirationemque hostes Ecclesiæ, vel inviti, rapiantur. Quòd si quid quæstionis supersit, fateantur omnes amicè disceptari pertractarique debere, uti inter fratres decet, qui non sua protervè tueantur, sed communi studio in unius matris Ecclesiæ auctoritate acquiescant.

Cæterùm eam secuti sumus scribendi rationem, quæ maximè perspicua sit. Ipsam orationem, licèt per se continuam, in capita distinximus; probationes atque documenta in sua quæque loca contulimus; præfixâ summâ juvamus memoriam, rerumque seriem indicamus. His quidem sublevare conamur attentum diligentemque lectorem. Nam qui tantas res claras perspectasque esse volunt, etiamsi mentis, aciem nec adhibere curent, atque oculos tantùm hâc illacque circumferant, hos non modò ab hâc tractatione, sed etiam ab omni theologicâ graviorique re alienos esse decernimus.

Verbis autem utimur vulgatissimis atque notissimis, nihil, scilicet veriti fastidiosas aures, quæ nihil nisi ex Tulliano Terentianove penu depromptum admittant, hujus eloquii plerumque imperitissimi. Nos profectò, ut non sumus eorum numero, qui theologicam veritatem nonnisi horridâ incultâque ac scholasticâ oratione explicari posse putant; sic ab iis abhorremus, qui ne id quidem æquo animo patiantur, novas res, novis designari vocibus. Itaque *Investituras, Dominium, Feudos*, aliaque hujuscemodi tanquam venena horrent; at dum refugiunt *Infallibilitatem, superioritatem*, ejusdemque generis in Scholâ receptas usitatasque voces, in eos se verborum circuitus induunt, unde evolvere se non possit oratio. Sed hæc satis superque. Jam Cleri Gallicani acta referamus.

1. Emmanuel Schelstratus, Vaticanæ Bibliothecæ Præfectus, antiquitatis ecclesiasticæ habitus est investigator industrius et diligens. Is cùm vidit Gallicanam Declarationem eo imprimis commendari quòd niteretur Constantiensibus decretis, statim vetustos quosdam codices Concilii Constantiensis, à se hinc inde exquisitos, sibique optimæ notæ visos, vulgavit, ut concusso Declarationis fundamento, ipsa Declaratio rueret (*Edit. Paris*).

2. *Consul.* XII, *p.* 69.

3. D. Dubois verba referam. « Timendum vobis est, inquit, ne inciderîtis » in excommunicationem; et consequenter debetis petere absolutionem » ad minimum eam quam Canonistæ vocant AD CAUTELAM » (*Edit. Paris*).

DEFENSIO DECLARATIONIS CLERI GALLICANI

DE ECCLESIASTICA POTESTATE.

In quâ probatur Declarationem Gallicanam ab omni censurâ esse liberam, et eam Romani Pontificis auctoritati nihil nocere.

LIBER PRIMUS.

Id probatur ex professione fidei, et Doctorum catholicorum nobiscum sententium auctoritate.

CAPUT PRIMUM.

Cujus sit generis ea quæstio quam tractamus? Nullum hic patere locum ad nos vel hæreseos, vel erroris in fide incusandos : professio fidei à Pio IV edita ex Concilii Tridentini mente, ut vera et sufficiens regula proponitur : articuli Parisienses anni 1542, adversus Lutherum, huic præluxerunt, ejusdemque sunt spiritûs.

Solet Ecclesia catholica exortis erroribus statim opponere plenam ac luculentam veritatis à Deo revelatæ declarationem, quâ nodum ipsum difficultatis expediat. Unde illud beati Augustini[1] : « Dicatur ergo verum, » maximè ubi aliqua quæstio, ut dicatur, impellit. » Sic sacræ doctrinæ inserviunt omnia, et per hæreses quoque Ecclesia proficit. « Didicimus enim, ut præclarè » idem sanctus Augustinus addit[2], singulas quasque hæ- » reses intulisse Ecclesiæ proprias quæstiones, contra » quas diligentiùs defenderetur Scriptura divina, quàm » si nulla talis necessitas cogeret. » Quâ diligentiâ fit illud, quod ait Vincentius Lirinensis[3], « ut intelligatur » illustriùs, quod antea obscuriùs credebatur. » Quare, cùm postremis hisce temporibus Lutherani, et alii christianæ et catholicæ unitatis æquè ac veritatis hostes, Sedem apostolicam tantâ insaniâ oppugnarint, necesse planè erat ut Ecclesia catholica, plenâ et clarâ fidei professione, errorem elideret. Non quòd illi primi de Petri primatu quæstionem moverint; nam Viclefistæ et Hussitæ jam, et antea Valdenses et Photiani seu Græci in eam petram impegerant. Sed cùm hæretici hujus temporis in sacrosanctam potestatem vehementissimè debacchentur, ipsa veritas postulabat ut, quâ perspicuitate ac plenitudine Ecclesia catholica cæteros articulos Luthero et Calvino adversos proponebat; veram quoque et antiquam de primatu Petri, ejusque successorum Romanorum Pontificum profiteretur fidem. Huc enim vel maximè pertinebat illud à jure desumptum, et in hoc argumento sæpe considerandum : « Error cui non resistitur, approbatur; et veritas (maximè lacessita et impetita) cùm minimè defensatur, opprimitur[4]. » Quod à Felice III, in causâ fidei primò pronuntiatum[5], ac deinde in iisdem causis ab ejus successoribus, et ab omnibus Doctoribus magno consensu frequentatum est.

Hinc Pius IV post Concilium Tridentinum plenam fidei professionem edidit, quâ omnes articuli à novis hæreticis oppugnati ad sacræ Synodi mentem exponantur. De Sede verò apostolicâ hæc habet[6] : « Sanc- » tam, catholicam et apostolicam Ecclesiam Romanam, » omnium Ecclesiarum matrem ac magistram agnosco, » Romanoque Pontifici beati Petri Apostolorum Principis » successori, ac Jesu Christi Vicario, veram obedien- » tiam spondeo ac juro. » Hâc fide, qui intra Ecclesiam sunt, ad Ecclesiæ dignitates ipsasque adeo episcopales cathedras promoventur : hâc fide qui extra sunt, ad Ecclesiæ catholicæ castra revocantur. Si quid ultrà ad fidei plenitudinem exigitur, decipitur Ecclesia; decipiuntur hæretici ad Ecclesiam quotidie hâc fide redeuntes, et catholica veritas à catholicis quoque Pontificibus proditur. Hæc verò sunt de quibus nulla inter Catholicos controversia esse possit. Hâc stante fidei summâ, cætera, quæ deinde incurrunt, jam non in fide, sed in quæstione sunt posita, inter Catholicos pacifico animo disceptanda. Quare Clerus Gallicanus ea, ut sibi certa, ut Ecclesiæ Gallicanæ familiaria, ut Ecclesiæ universæ utilia, ut ab ipsâ antiquitate deprompta, non ut eâdem fide credenda proponit. Habent hoc maxima quæque etiam mysteria, ut cùm de summâ constet, de modo tamen innoxiè, imò etiam utiliter disputetur. Sic de modo exponendæ apostolicæ potestatis, cùm de re apud omnes constet, amico et fraterno animo quærere nos oportet.

Hanc verò fidei catholicæ summam à Clero Gallicano fundamenti loco sincerè esse positam, nemo negaverit; cùm Romanos Pontifices *Petri successores, Christique Vicarios* ubique prædicent; cùm *primatum beati Petri, ejusque successorum Romanorum Pontificum, à Christo institutum, iisque debitam ab omnibus Christianis obedientiam,* atque in iisdem, utpote *Christi Vicariis, rerum spiritualium plenam potestatem* agnoscant[1].

Quod in fidei professione est scriptum : « Sanctam, » catholicam et apostolicam Romanam Ecclesiam, om- » nium Ecclesiarum matrem ac magistram » esse, quidam ipsam universalem Ecclesiam intelligunt; quo proinde propriè, ac strictè, ut aiunt, *catholica* sit, quæ verè *apostolica*, quòd apostolicâ successione gaudeat; quæ *omnium Ecclesiarum* particularium, uti omnium fidelium *magistra et mater* meritò appelletur; quæ et Romana sit, vel maximè quòd Sedem Romanam ac Petri cathedram principem fidei et caput communionis agnoscat.

Alii Romanæ, catholicæ, et apostolicæ Ecclesiæ nomine designatam volunt Sedem ipsam Romanam à Petro et Paulo fundatam, verèque apostolicam, catholicam quoque, eo sensu, quòd « ab eâ in omnes venerandæ » communionis jura dimanent[2] » omnium Ecclesiarum matrem ac magistram, quæ nos lacte alat doctrinæ salutaris, eamque tradat, quâ vivamus omnes, Romanam fidem. Quis hæc non fateatur? quis pro his non fundat sanguinem? Et utrumque sensum, ut summâ et sententiâ unum, suâ Declaratione complexi Patres Gallicani, « Sedis apostolicæ in quâ fides prædicatur, et » unitas servatur Ecclesiæ, venerandam omnibus gen- » tibus majestatem » colunt; et « in fidei quoque quæ- » stionibus præcipuas summi Pontificis esse partes, » ejusque decreta ad omnes et singulas Ecclesias perti- » nere » profitentur[3]. Quid plura postulas? Non *præcipuam,* inquis, sed *solam* atque in se omnia continentem ejus auctoritatem necesse est agnoscamus; et ab « ipso ut capite..... accipere Patres in Conciliis œcumenicis congregatos, quòd sine errore recta decidant[4]. » Hanc fidei summam esse prædicas, quâ eversâ omnia quatiantur? Addis tu quidem ad fidem Ecclesiæ : nova profers : nos refugimus : nos à Spiritu sancto doceri credimus in Synodis œcumenicis Domini Sacerdotes; quòdque recta decidant, non à summo Pontifice acci-

1. *Aug., de Don. persev., lib.* II, *cap.* XVI, *n.* 40.— 2. *Idem, cap.* XX. — 3. *Vinc. Lirin., Common.* I, *c.* XXXII. —4. *Decr. dist.* LXXXIII, *cap.* Error. III. — 5. *Fel. III, ep.* I, *ad Acac.* — 6. *Vid. Pii IV fidei Prof.*

1. *Decl. Gall., præf. et cap.* I *et* II. — 2. *Ep. Conc. Aquilei, an.* 381. — 3. *Decl. Gall., Præf. et cap.* IV. — 4. *Cens. Strigon. Vid.* Doct. Lov., *pag.* 1 *et* 90.

pere; sed à Spiritu sancto, quo auctore dicant illud apostolicum : *Visum est Spiritui sancto et nobis*[1]; sed à Christo Doctore à quo audierint : *Ego vobiscum sum*[2]. Hæc tu interpretaris pessimè, ut nos quidem credimus. Verùm ea quæstio tantisper in suspenso sit, interim id audias velim. Sanè non ignorabant summi Pontifices, in Ecclesiâ catholicâ, de his rebus maximas esse quæstiones, nec verba deerant quibus multiplices nodos amputarent. Hæc omiserunt : Romano Pontifici veram deberi obedientiam decreverunt : id profitendæ fidei sufficere censuerunt.

Majores quidem nostri jam idem senserant. Anno enim 1542, postea quàm Lutherana pestis in hoc quoque Christianissimum regnum grassari cœpit, Doctores Parisienses, collectâ facultate, hos articulos edidere[3] :

XVIII. « Tenetur quilibet Christianus firmiter credere unam esse universalem Ecclesiam, in terris visibilem, quæ in fide et moribus errare non potest, cui omnes fideles, in iis quæ sunt fidei et morum obedire astringuntur.

XXII. » Certum est Concilium generale legitimè congregatum, universalem repræsentans Ecclesiam, in fidei et morum determinationibus errare non posse.

XXIII. » Nec minùs certum est unum esse jure divino Romanum in Ecclesiâ Christi militante Pontificem, cui omnes Christiani parere tenentur. »

Hæc fidei tessera ab Episcopis et Ecclesiis omnibus Gallicanus tradita, regiâ quoque auctoritate[4], atque omnium Ordinum consensu excepta, divulgata et custodita est. Vides quàm diversis verbis de Ecclesiâ ac Synodis œcumenicis, deque summo Pontifice egerint : *Ecclesiam et Synodos errare non posse* dicunt : at *summo Pontifici jure divino ab omnibus Christianis esse parendum.* Hæc sine consilio ita distincta scilicet? Neutiquam. Non condebant, sed tradebant fidem; quæ cuique competerent, non ex privatis opinionibus, sed ex communi omnium sensu tribuebant. Sic factum, ut iisdem quoque verbis Romanus Pontifex Pius IV sedis suæ auctoritatem astrueret, et quidem cætera omitteret, nihil verò aliud jure divino, quàm *veram obedientiam* postularet.

At illa obedientia, inquis, omnimodam superioritatem, atque ipsam adeo, infallibilitatem infert. Iterum atque iterum admoneo, ad communem fidem addis tua : ad ea quæ consequi putas, longâ nos et dubiâ, imò etiam falsâ, argumentatione deducis; atque id ex tuis quoque rationibus efficiam clarè. An enim contendes obediendum nemini, qui non sit infallibilis; non Episcopo, non Synodo provinciali, non nationali, non Legato apostolico, non denique ipsi Pontifici, nisi de fide *ex cathedrâ* decernenti? Absurdum. Nullumne ergo discrimen inter Papam et alios? Certè maximum. Nam aliis suus quisque grex; Papæ omnes obedire oportet; et id signanter ipsa fidei professio ab omnibus poscit. Quid, si quis jam dixerit, eo quòd Romano Pontifici jure divino ab omnibus obedientia vera deberi fide catholicâ credatur, quidquid ille scripserit, edixerit, jusserit, quocumque in negotio, in jure, in facto, in Ecclesiâ, in Republicâ, nihil nisi obediendum esse; neque unquam obrepi posse, aut mala suaderi, occupatissimo licèt; sed standum ubique jubentis voluntati, in eoque veram repositam esse pietatem? Insaniat, inquis. Certè. Ergo illi obedientiæ tam justæ, tam necessariæ, sua quoque adhibenda cautio est. Quænam illa sit; quousque pateat; quid Concilia; quid canones; quid ipsi Romani Pontifices; quid denique Scriptura et Scripturæ interpres traditio poscat; quoniam ambigua res est, pacificè et amicè quærere; non statim omnia clamoribus miscere nos deceat. Atque interim certum est à Pio IV Pontifice confessionem fidei requirente, ea selecta esse verba, quæ quæstiones omnes, in scholis quidem catholicis utrinque disputatas, relinquant integras; quæ autem ad fidem spectent, apertè et sine ullâ tergiversatione decidant.

1. *Act.*, XV, 18 — 2. *Matth.*, XXVIII, 20 — 3. *D'Argentré, Coll. Jud., etc., tom.* I, p. 413: *et apud Dried., tom.* III, *fol.* 171. — 4. Francisci I.

CAPUT II.

De Pii IV professione diligentiùs quæritur : in Synodo Tridentinâ consulto omissa quæ inter Catholicos controversa essent : Pallavicinus Cardinalis testis adducitur : de Florentinâ formulâ, quòd Romanus Pontifex regat universalem Ecclesiam, *Tridenti in medium allatâ, atque omissâ, ne nostra sententia vel sub dubio læsa videretur : Claudii Sanctesii, et Caroli Cardinalis Lotharingiæ epistolæ : Pii IV responsum egregium : ea tantum in Concilio Tridentino definienda, in quæ omnes Catholici conspirarent.*

Neque verò mirum est in professione orthodoxæ fidei à Pio IV prætermissa esse illa, quæ inter catholicos controversa essent, cùm eam professionem ex Concilii Tridentini decretis, et ad eorum mentem esse à se editam ipse testetur. Cui quidem Concilio, attestante Pallavicino, è societate Jesu Cardinali, illius Synodi nobili historico, idque centum in locis, nihil fuit antiquius, quàm ut à controversis in Ecclesiâ catholicâ quæstionibus abstineret; quod quidem vel studiosissimè, in eâ quam tractamus quæstione, factum esse idem historicus profitetur. Scribit enim sic, Joanne Giattino, ejusdem societatis interprete[1] : « Po» tissima Legatorum (pontificiorum) cautio fuit, ne » dum ageretur de rebus unde videbantur vincula posse » injici manibus pontificiis, imdingeretur in seditiosam » quæstionem de prærogativâ inter ipsum et Concilium. » Hæc autem ad Pii IV pontificatum pertinent; cùm postea, eodem Pontifice, de sacramento Ordinis ageretur, instarentque permulti, Hispani præsertim, quibus se nostri adjungebant, definiendum esse jurisdictionem episcopalem à Christo immediatè esse profectam, Legati postulabant, ut quemadmodum de Episcopis, ita etiam de Papâ vera exponeretur fides, et jam aliqui canones nostris propositi erant. « Tum Cardinalis Lotharingus » ad se Paleotum[2] accivit, eique significavit se non po» tuisse, quantâvis adhibitâ diligentiâ, suos et Episco» pos et Theologos, (Gallicanos scilicet, quorum ipse » dux antesignanus esset) adducere ad decretum illud » canonesque acceptandos, quòd imprimis non admitte» bant ea verba, *inesse postestatem summo Pontifici » regendi Ecclesiam universalem,* cùm illa officerent » sententiæ neganti eum esse superiorem Concilio; ac » proinde, loco *Ecclesiam universalem,* ponendum esse, » *omnes Fideles et omnes Ecclesias*[3]. »

Neque tamen nostri ignorabant ea verba à Concilio Florentino, Græcis quoque approbantibus, in decreto unionis esse edita, atque optimo sensu, neque ipsis repugnante, intelligi posse, uti postea videbimus. Sed cùm in diversam sententiam ab adversariis ea verba traherentur, nostri Episcopi ac Theologi summo consensu vehementissimè refugiebant. Adeo verebantur ne, vel ambiguis verbis, ab antiquâ atque animis penitus infixâ doctrinâ discedere viderentur. Quorum sententia à Paleoto perlata ad Legatos, et ad Pium IV statim perscripta est. Neque ita multò post Regis Christianissimi Oratores Legatos pontificios eâ de re conveniunt. Quid autem egerint narrat Lansacius unus Oratorum, duabus epistolis ad Lislium Romæ Legatum[4]. Sed præstat audire ipsum Cardinalem ita referentem.

« Tum, inquit[5], Ferrerius (Oratorum unus) quasi » pro certissimo posuit, Concilium supra Romanum » Pontificem esse; religionem et Ecclesiam Gallicanam » non modò id sentire, sed profiteri, et jurejurando » affirmare, tanquam articulum necessarium; idque » jure optimo ex Constantiensis Concilii auctoritate : » præscribi quidem sibi in mandatis regiis, ne hujus-

1. *Pallavicin., Hist. Conc. Trid., lib.* XIX, *cap.* XI; *p.* 113, *edit. Antuerp.* 1673.

2. Paleoti Jurisconsultus nobilis, in Concilio Tridentino de Romanâ sede optime meritus, à Pio IV ad cardinalatum evectus est.

3. *Pal., ibid., cap.* XIII, *p.* 127.— 4. *Lett. de Lans., etc. Mém. pour le Conc. de Trente*, p. 379, 381. — 5. *Pall., loc. cit., cap.* XIV, *p.* 131.

» modi controversiam excitarent, sed simul ne liberum » sinerent aditum cuilibet verbo, quod illi ipsorum reli- » gioni opponeretur; ac propterea hujus rei declaratio- » nem à se retardatam fuisse, donec ab ipso tempore » ac negotio cogerentur. » Ad hæc verò Legati, pontificiam quidem supra Concilium auctoritatem efferre; Concilii Constantiensis decreta interpretari; apertè significare se minimè à proposito discessuros. Cæterùm in speciem ista; cùm et viderimus, quàm in eum scopulum impingere vererentur; et certum sit ea verba, quæ nostros movebant, in Synodi decretis consultò prætermissa esse.

Neque id sine conscientiâ Pii IV factum esse, cùm ex se perspicuum est, tum si quis addubitet, idem historicus memorat. Eo namque teste, Pius IV eâ de re monitus ita rescripsit, ut quanquam rationibus Florentinum decretum tuebatur, « subderet tamen, ubi arduitas in eo quoque ostenderetur sine dissidio insuperabilis: satis futurum Pontifici, si nec de suâ, nec de » Episcoporum potestate quicquam exprimeretur, *illis » tantùm editis definitionibus, in quas Patres unanimi » consensu conspirarent*[1]. » Quominus admirare, in fidei professione non esse appositam illam formulam ab eo Pontifice, qui ab eâ quoque in Synodi Tridentinæ decretis abstineri voluerit.

Cæterùm quod Pius IV scripsit, « ut eæ definitiones » ederentur, in quas Patres unanimi consensu conspi- » rarent, » id verò tantâ sede, tantoque Pontifice dignissimum fuit. Neque enim in fidei decretis, quid privati quique seorsim sentiant; sed quid communis traditio omnes doceat, attendendum est. Quare Pius IV non agit pugnaciter, neque ea sibi tribuenda contendit, quæ multi privato sensu, sed quæ omnes communi fide tribuerent, atque à formulâ Florentinâ, rectâ licèt, si bene intelligatur, sed tamen dubiâ, Gallis in tantâ re omnem ambiguitatem recusantibus, temperandum putat.

Quid autem Gallos nostros ad eam formulam Tridenti omittendam, moverit, unus, omnium quotquot in eâ Synodo aderant Parisiensium Theologorum doctissimus et sanctissimus Claudius Sanctesius[2], postea Ebroicensis Episcopus, fidei catholicæ adversùs Lutheranos et Calvinistas, scriptis quoque editis, defensor egregius, lucidissimè demonstrabit. Is enim ad Claudium Espencæum[3] Doctorem item Parisiensem, virum eâ ætate doctrinæ ac pietatis laude commendatissimum, hæc scribebat 15 Junii 1563, quo tempore hæc Tridenti maximè tractarentur[4]: « Rogo ut rescribas an placeat Papam » definiri et appellari *Pastorem universalis Ecclesiæ, » habentem plenam potestatem regendi et pascendi uni- » versalem Ecclesiam*. Neque hic ignoramus nonnullos » Romanos Pontifices ita locutos esse, et id recto sensu » dici posse; sed quæstio est, an in Concilio tam cele- » bri, quàm istud est, determinari possit absque peri- » culo; ne, quod aliquos velle videmus, hæc verba » trahantur in eam sententiam quæ Concilium Papæ » subjicit. » Vides apertè non modò quid nostri refugerint, sed etiam à quo postea Tridentina Synodus, Romano Pontifice auctore, temperarit.

Et eam quidem formulam ex Florentinâ Synodo sumptam in eâdem epistolâ testatur Sanctesius. Sed nostri, Basileensi Synodu addicti, Synodum Florentinam eò factam putabant, « ut Romani Pontifices non Concilio » tantùm, sed etiam omni reformatione superiores es- » sent. »

Atque in hâc sententiâ cum cæteris Episcopis Cardinalem etiam Lotharingum[5] fuisse, docet ea epistola, quam his temporibus ad Bertonem suum Secretarium, tum Romæ Cardinalis nomine agentem, dedit. Quâ quidem epistolâ hæc summo Pontifici suo nomine significanda scribit[1]: « Quod ad illum titulum spectat, » quem summo Pontifici ex Florentinâ formulâ dare » satagunt, se quidem Gallum; neque inficiari velle se » in Parisiensi Universitate educatum, in quâ doceatur » Concilii auctoritatem pontificiâ superiorem esse, atque » hæresis notentur qui contrà sentiant, et totam Gal- » liam in Concilii Constantiensis, ut œcumenici, decreta » omnia consentire; Basileensem sequi; Florentinam, » neque œcumenicam, neque legitimam habere; certum- » que Gallis mortem pati potiùs quàm se ab eâ sententiâ » dimoveri sinant. Quare abstinendum jam esse ab iis » vocabulis, ac Theologos quidem ad cœlum usque vo- » cem sublaturos: regni privilegia hâc veritate niti; ita » subverti omnia, si contraria sententia statuatur: ex- » pectare verò ut Gallorum ullus Antistitum in id con- » sentiat, stultum errorem esse. Oratores quoque regios » solemni contestatione questuros, ac schismatis initium » imminere. »

Quibus omnibus liquet quo tum loco res essent, et nostros quidem omnes, in antiquâ Parisiensis Academiæ, totiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ sententiâ publicè perstitisse, idque Pio IV renuntiatum esse; atque adeo abfuisse nostros ab illo decreto probando, quod pontificiam superioritatem adstrueret, ut Florentinam quoque formulam, quâ illam adstrui quibusdam videretur, omitti vellent; Pontificem verò in ea omnia ita consensisse, ut ab eâ formula non modò in Synodo Tridentinâ, verùm etiam in edendâ fidei professione consultò abstineret.

CAPUT III.

Circa Florentinam formulam solemnis distinctio : quòd Romanus Pontifex regat universalem Ecclesiam distributivè, *non* collectivè : *de eâ distinctione Andreæ Duvallii locus : ea distinctio non merè scholastica, sed à Concilio Constantiensi, Martino V expressè approbante, deprompta.*

Ut autem pleniùs intelligatur rectus ille bonusque sensus, quem in Florentinâ formulâ nostri etiam agnoscerent, placet interpretem haud sanè suspectum adhibere, Andream Duvallium, qui inter Theologos Parisienses antiquæ sententiæ abolendæ primus auctor extiterit, ac *Duvallistas*, suo nomine fecerit. Is verò refert Eugenii IV ac Synodi Florentinæ verba in decreto unionis, quibus definitur[2]: « Romano Pontifici, ut Christi Vicario, Petri successori, totius Ecclesiæ capiti, omnium Christianorum Patri, ac Doctori, pascendi, regendi, gubernandi universalem Ecclesiam plenam potestatem à Christo esse traditam. » Sic autem interpretatur: « Satis, inquit[3], constat Concilium Florentinum, auctoritatem Papæ supra Concilium non definivisse. Nam etsi definiat eum esse Christi Vicarium, totius Ecclesiæ caput, et à Christo illi traditam potestatem regendi universalem Ecclesiam; *hoc tamen nemo eorum, qui contrà sentiunt, negat*. Illius enim potestatem in Ecclesiam universalem, ubique locorum diffusam admittunt, et omnium Christianorum Patrem et Doctorem eum agnoscunt; sed contendunt Concilium non propterea definivisse eum in Ecclesiam universalem, quatenus est *legitimè congregata, et est in Concilio aliquo generaliter per suos Prælatos unita et consentiens*, potestatem habere. Tunc enim, inquiunt, Ecclesia universalis est totum quoddam, id quamlibet sui partem, etiam præcipuam, qualis est Romana Ecclesia, auctoritatem habens : ideoque cùm nomen hoc (*universalis Ecclesia*) dupliciter sumatur, *distributivè* quidem pro omnibus Ecclesiis per Orbem diffusis, et *collectivè*, id est pro Concilio generali; priori modo, aiunt, Concilium Florentinum definivisse summum Pontificem in Ecclesiam universalem habere auctoritatem, non tamen

1. *Pall., cap.* XV, *p.* 136.
2. Claudius Sanctesius, quem *hæreticorum Flagellum* vulgò appellabant, inter omnes sui ævi controversistas, cùm doctrinæ ubertate, tùm argumentorum vi ac pondere primas tenuit (*Edit. Paris*).
3. Espencæum, qui cum Sanctesio erat in famulatu Cardinalis Lotharingi, ea laus singularis commendat, quod animi lenitatem, à quâ tum abhorrebant Sorbonici Doctores, studiodissimè coluerit (*Edit. Paris*).
4. *Mém. pour le Conc. de Trente*, *pag.* 442.
5. Cardinalem Lotharingum Principem magnificum et munificum quis non novit? Hunc Romani vocabant *Papam Ultramontanum* (*Edit. Paris*).

1. *Lett. du card. de Lorr. à son secr.*, *ibid.*, *p.* 556.
2. *Tom.* XIII. *Conc. post. sess.* XXV. *Conc. Flor.*, *col.* 515.
3. *Duv.*, *Tract. de sup. R. P. auct.*, *part.* IV, *quæst.* VII.

posteriori. » Perspicuè ille quidem, ut solet. Cæterùm illa distinctio *distributivè, collectivè*, ne vana ac nimis scholastica videatur, eam adversùs Viclefum Synodus Constantiensis et Martinus V totaque Ecclesia catholica docuit.

Sic certè statuit sessione VIII Constantiense Concilium : sic repetitum legimus Decretali *Inter cunctas*, quam contra Viclefum, sacro Concilio Constantiensi approbante, Martinus V edidit[1]. Propositio Viclefi XLI : « Non est de necessitate salutis credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. Error est, si per Romanam Ecclesiam intelligat universalem Ecclesiam, aut Concilium generale, aut pro quanto negaret primatum summi Pontificis super alias Ecclesias particulares. » En illud *distributivè* à Concilio Constantiensi et Martino V disertè probatum : en quo sensu tanta Synodus, tantusque Pontifex decernant pontificiam potestatem in Ecclesiâ primam et supremam esse; hoc est ita supremam, non quòd sit super omnem conjunctim et *collectivè*, ut aiunt, Ecclesiam; sed quòd sit super omnes Ecclesias particulares separatim ac *distributivè* sumptas. Hæc tamen, si placet, non urgeamus adhuc totis viribus : sit tantisper in suspenso quæstio, an Pontifex adunatæ et ex toto orbe collectæ Ecclesiæ obediat, an imperet : Concilii Constantiensis decreta taceamus, et illam à Concilio in Pontifices, etiam in fidei causis assertam potestatem. Certè Concilium Florentinum in decreto unionis eâ voce utitur, quæ utrique sententiæ possit accommodari; adeo ab alterutrâ condemnandâ abhorrebat.

Atqui illud est unionis decretum, quo Constantiensia et Basileensia decreta penitus elisa esse, et Cajetanus et Bellarminus postea, et nunc Lovanienses aliique inclamant[2]. Nos ultima decreti verba, quæ nobis favent, consultò prætermittimus, et in alium rejicimus locum : ea tantùm promimus, quibus nos maximè urgeri putant, atque in his ipsis verbis à nostrâ sententiâ condemnandâ studiosissimè temperatum fuisse luce clarius, atque ipso Duvallio fatente, intuemur.

Quid ad hæc responderi possit haud equidem intelligo. Certè enim decreta Constantiensia præcesserant, et Florentini Concilii tempore Basileense habebatur, et de potestate Concilii supra Papam, vel Papæ supra Concilium, summâ utrinque contentione agebatur, et eâ disputatione omnia personabant : an Romanus Pontifex ita toti præesset Ecclesiæ, ut adunatâ quoque et collectâ superior esset : an ita, ut omnibus quidem particularibus præstaret Ecclesiis, sed in unum congregatis, et generale Concilium facientibus obediret? Quid ergo quæstione ortâ factum oportuit, si decidi placebat? An non Florentinis et Eugenio IV idonea verba suppetebant, quibus alteri parti omne præcluderetur effugium? Cur ergo adhibent communes utrique parti voces? Nempe rem in integro saltem relinqui volebant, quodque in confesso esset Pontifici asserebant : summam illam in Concilio potestatem omittebant : quam si ipsi vel maximè admitterent, neque Græci unquam, neque reliquæ Ecclesiæ probaturi essent.

Et tamen illa etiam in Florentino Concilio inter utramque sententiam librata ac temperata verba, postquam pontificiæ superioritatis assertores ea sibi planè favere jactarunt, non modò Episcopi ac Theologi Gallicani verùm etiam tota Synodus Tridentina, et ipse Pius IV, cùm in Synodi decretis, tum in fidei professione omissa voluere : ne scilicet parum veritati consulerent, si cuiquam videri possent definire voluisse ea, quæ in scholis utrinque disputata, non satis firma constansque traditio attulisset.

Quod quidem divino planè consilio factum esse constat. Cùm enim hæ duæ formulæ, illa Florentina scilicet, et ista Pii IV re ac summâ conveniant, et eumdemque primatum alia aliis verbis, ambæ tamen pariter ac sufficientissimè prædicent, sanè oportebat anteferri eam, quæ cùm hæreticos æquè convelleret, Catholicis aptior congruentiorque haberetur; ut quemadmodum veritas, ita etiam pax et charitas in Ecclesiâ catholicâ coleretur.

Neque nostros quidquam ampliùs flagitasse Pallavicinus refert. Tametsi enim post Constantienses canones sententiam suam ad fidem pertinere crederent, simul intelligebant, aliud esse quod ipsis videretur, aliud quod toti Ecclesiæ catholicæ definiendum putarent. Quare fovere pacem, et Catholicos omnes charitate complecti, æquum arbitrabantur. Quæ quidem secuti eorum successores, in hâc postremâ Declaratione, simul et avitam sententiam, Ecclesiæ catholicæ, ne quid jam dicamus ampliùs, utilem, defenderunt, et ab omni prorsus censurâ temperarunt.

At in eos tam doctos, tam modestos, tam paci catholicæ consulentes, Strigoniensis Archiepiscopus, aculeatæ censuræ gladium stringit; eorum articulos absurdos, detestabiles, schismaticosque pronuntiat, ut eam doctrinam, quam visam, agnitam, inculcatam, tot Pontifices, tot Synodi intactam saltem illæsamque reliquerint, unus ille audacior validiorque conficiat.

CAPUT IV.

Ex antè dictis probatur Cleri Gallicani Declarationem jam in tuto esse, nondum licèt prolatis probationibus : Leonis X in Concilio Lateranensi et adversùs Lutherum acta, nihil ad rem facere, Tridenti acta, et Pii IV professio probant.

VIDE interim, lector candide, quantùm è jure nostro decedamus. Nondum quæstionis arcana reseramus : quid Eugenius à Synodo Basileensi postularet, in quibus convenirent, in quo dissiderent; quid postea addiderunt, et quæ jam à nobis extorquere velint pontificiæ potestatis immodici atque improvidi, eoque jam nomine, non satis idonei defensores, hæc nondum explicamus; probationes nostras, instrumenta causæ, Constantiensia decreta sessionum IV et V nondum producimus : illa, inquam, decreta quibus Patres totaque universalis Synodus *declarant, statuunt, definiunt* Conciliis œcumenicis quibuscumque potestatem à Christo immediatè datam eam, cui etiam Papa *obedire teneatur*[1] : neque tantùm in causâ schismatis, quam tractabant; « sed etiam in iis quæ pertinent ad fidem et ad reformationem Ecclesiæ in capite et in membris; » hoc est, in omnibus causis, quæ generales essent, quæ ad statum universalis Ecclesiæ pertinerent, et maximè in fide, quæ sit omnium fundamentum. Hæc nondum urgemus, necdum asserimus, uti profectò, Deo dante, luce clarius faciemus, Constantiensis Concilii, motâ quæstione, sensum perspicuum judicium firmum, certam et inconcussam auctoritatem. Nondum proferimus decreta Pontificum Martini V, ipsius Eugenii IV, ac Pii II, aut concilii etiam Florentini, quibus Constantienses canones apertissimè comprobentur. Decretum unionis tantùm, eamque decreti, quæ maximè nobis objici soleat, partem exponimus; et jam ab omni censurâ, ab omni periculo tuti sumus : tanta causæ vis et veritas inest?

Nondum, inquis, tuti. Nam etiamsi à Florentinis Tridentinisque decretis, ac Pii IV professione tuti, ad Leonem X et Lateranensia sub eo decreta hæreatis necesse est. Pontificiam namque superioritatem à Concilio Lateranensi assertam Bellarminus et alii contendunt; et Suarez nostram de pontificiâ infallibilitate sententiam à Leone X in Luthero damnatam, et quidem hæresis, confidenter affirmat[2]. Hæc quidem dispungemus statim; et quàm trepida Bellarminus, quàm vana Suarez dixerit ostendemus. Interim quærimus an non ea omnia Tridentina Synodus, et Pius IV tenerent? Si transacta, confecta, definita res erat, cur omitti placuit? Nam profectò Lutherus eam quæstionem moverat; et à Leone X ritè damnatus, ad Synodum universalem provocaverat; et Constantiense Concilium obtendebat, et

1. *Tom.* XII *Conc., col.* 265. — 2. *Doct. Lov. et Disq.*

1. *Vid., tom.* XII *Conc.* — 2. *Bell., lib.* II *de Conc. auct., c.* XVII, *et pass. Suar. de fide : disp.* V, *sect.* VIII, *n.* 5.

Parisienses auxilio advocabat. Id quoque censores nostri objiciunt[1], quasi necesse sit à nobis rejici ea omnia quibus sycophanta perditissimus abusus est. Ergo contemnamus theologicas Facultates, quas frustra appellavit; et episcopalem auctoritatem, quam in Archiepiscopo Moguntino, et papalem quoque, quam in Leone X implorabat. An quia impurus nebulo sacra omnia nomina ordine invocavit, ut ausu sacrilego omnia conculcaret, nos Catholici antiquam traditionem et judiciorum ecclesiasticorum ordinem evertemus? Sed profectò id verum, si contra fidem Ecclesiæ traditam, atque in legitimo Concilio definitam homo audacissimus aliquid attentarit, id in Tridentinâ Synodo, id in professione fidei quæ Luthero opponeretur, non dissimulatum, sed vindicatum oportebat. Tunc enim vel maximè valebat illud : « Error cui non resistitur, approbatur[2]; » et illud Augustini : « Dicatur ergo verum, maximè ubi » aliqua quæstio ut dicatur impellit[3]. » Cur ergo hic tanta Synodus, tantusque Pontifex conticescunt? An ut Gallis parcerent, catholicam veritatem, agnitam ab Ecclesiâ, ac certâ sententiâ definitam, Luthero prodidere? Id velint scilicet Ecclesiæ hostes : id Frater ille Paulus Soavis[4] pro magno compararit : ille, inquam, Calvinista cucullatus, et catholici nominis specie, non modò Synodi Tridentinæ, verùm etiam fidei catholicæ insectator. Procul verò hæc à piis. Nempe ea omnia, quæ nobis objectantur, Tridentini Patres et ipse Pius IV omissa voluere, quòd ea omnia vel intellecta esse perperam, vel pro fidei decretis frustra venditari judicarent.

Atque hæc suo loco fusiùs exequemur; neque Lateranensibus nostra impugnari, sed asseri potiùs, quàm seriò dicimus, tam perspicuè demonstrabimus; et anteriores Synodos, anteriores Pontifices, qui nostra confirment, innumerabiles proferemus. Interim, ex his quæ diximus, satis superque constat, quæ Synodi, quique Pontifices, post exortam eam quam tractamus quæstionem de pontificiâ potestate, adversùs hæreticos et schismaticos decreverint, definiverint, fidei professionem ediderint, ab iis ita voces esse temperatas, ut nostram sententiam auditam, cognitam, totâque Ecclesiâ personantem, ab omni censurâ illæsam relinquerent.

CAPUT V.

Parisiensium Doctorum veneranda auctoritas : horum antesignani Petrus de Alliaco Cameracensis Cardinalis, et Joannes de Gersone Parisiensis Ecclesiæ et Universitatis Cancellarius, viri omni doctrinæ ac pietatis laude cumulati : hujus rei multi testes : de Joanne Gersone Professoris Lovaniensis castiganda audacia.

Qui tot Synodorum, totque Pontificum auctoritate contemptâ, nihil jam in nos nisi censuras meditantur, cogitare oporteret quantâ vivorum illustrium copiâ, quanto præsidio fulciamur. Ac, ne jam prisca sæcula replicemus, satis constat à Constantiensis, imò etiam Pisani primi Concilii[5] temporibus, re scilicet discussâ, et in quæstionem vocatâ, multis jam sæculis eam sententiam, quæ in generalibus atque etiam in fidei negotiis Conciliorum auctoritatem pontificiæ anteferret, doctissimis quibusque et sanctissimis viris placuisse, ut quæ et Scripturæ auctoritate niteretur, et vetustissimâ traditione constaret, et à Concilio Constantiensi facto decreto approbata esset.

Possumus commemorare scriptores egregios, qui hæc summâ gravitate defenderint, imprimis Parisienses, et eorum antesignanos Petrum de Alliaco Cameracensem Cardinalem, et Joannem Gersonem, quorum sententiam nullus ignorat : sed qui viri fuerint non omnes æquè sciunt.

Petrus Alliacensis[1] is est, qui obscuro genere oriundus, ex tenuissimâ re Parisiis theologiæ Doctor, regii Navarrici collegii Magister, Universitatis Cancellarius, tum Cameracensis Episcopus, ad Pisanum Concilium Burgundi Ducis nomine Legatus, à Joanne XXIII Cardinalis factus, Concilii Constantiensis, totiusque Ecclesiæ lux, et optimi cujusque consilii auctor, rebus ibi præclarè gestis, extincto schismate, Victefianâ Hussitanâque hæresibus ejus maximè opera debellatis, à Martino V Legatus in Galliam[2] missus, piè sanctèque obiit[3]. Dictus *Aquila Galliæ*, et *hæreticorum Malleus indefessus*, et à Bellarmino quoque[4], non sine laude inter scriptores ecclesiasticos recensitus, nec minùs pietatis, christianæque prudentiæ, quàm doctrinæ laude commendatus.

Joannes Charlierius, à natali vico in Rhemensi tractu de Gersone dictus, Petri de Alliaco discipulus, et in Cancellarii Parisiensis officio successor[5], vir *doctus ac pius* à Bellarmino appellatus[6], omnium hæresum insectator, difficillimis Ecclesiæ reipublicæque temporibus, dum factio Burgundica totâ Galliâ desæviret impiamque doctrinam Joannis Parvi[7] de occidendis tyrannis in Ecclesiam induceret, regiæ majestatis atque familiæ, ad hæc catholicæ veritatis invictissimus propugnator, *Doctoris Christianissimi* nomine est illustratus : qui postea in Concilio Constantiensi Caroli VI Christianissimi Regis, Ecclesiæ Gallicanæ, et Academiæ Parisiensis Legatus, sacrique conventûs pars maxima fuit : denique tam sanctè vixit ac scripsit, ut dignus haberetur, qui omni suaviorem unguento, *de Imitatione Christi* libellum edidisset. Cæterùm vera ejus scripta sanctitatem æquè ac doctrinam spirant, veræque pietatis non modò scientiam, sed etiam sensum gustumque præ se ferunt, atque ejus instaurandæ incredibile studium. Nec sine magno emolumento leguntur præsertim illa : *De simplificatione cordis* : *De probatione spirituum* : *De examinatione doctrinarum*[8]; quibus promotus Sixtus Senensis[9], hæc de Gersone scribit : « Is inquit[10], ita scholasticas subtilitates dulcibus theologiæ mysticæ affectibus miscuit temperavitque, ut addubitandum sit an eruditione pietatem, vel pietate eruditionem superaverit. » Eâ Gerson apud omnes existimatione fuit. Demum vir maximus atque sanctissimus in pio officio docendi catechismi, Lugduni obiit, ubi ejus memoria in benedictione est, et *in odoris compositionem*; adeo ut, post indiculum Sanctorum Lugdunensium, « inter pios Lugdunenses non vindicatos, ut sui sæculi omnium judicio rarum lumen, » miris cum laudibus à Theophilo Raynaudo Jesuitâ[11] referatur[12].

Extant de eodem Gersone ab Episcopo Basileensi ad Clerum Lugdunensem, ejusdemque Cleri ad Episcopum Basileensem, anno 1504, conscriptæ epistolæ, quæ testentur Caroli VIII ejusque Confessarii Laurentii Burelli Carmelitæ, ac postea Sistaricensis Episcopi, operâ,

1. Disq., *art.* IX, *pag.* 43. Doct. Lov., *art.* XI, *p.* 69. — 2. *Decr. dist.* LXXVIII, *cap.* Error. — 3. *Aug., de Dono persever., lib.* II, *cap.* XVI, *n.* 40.

4. Is est Fra-Paolo, adeo hæretici amicus, ut lætaretur, si quando audiret prosperum quid illis contigisse; interim gemeret, quod sibi non liceret eorum dogmata palam profiteri. Sanè Bossuet in eum acerbior videri posset, nisi ii qui ejus causam defendendam susceperunt, hic expressos veris coloribus hujus Servitæ mores non obscurè faterentur. Et quidem P. Le Courrayer in vita Fra-Paolo *Historiæ Concilii Tridentini* præfixâ, docet, illum quàm impensissimè hæreticis favisse, et defendisse illam, quam vocant *religionum tolerantiam* : quâ re plus nocuit fidei, quàm nocuisset, si apertè ad partes Reformatorum se junxisset (*Edit. Paris*).

5. Habiti an. 1409.

1. Vide ejus vitam ante Gersonis Opera, edit. Dupin, atque etiam apud Labb. act. Conc. Pis. et Const.

2. Sive potius in Germaniam. Vide ejus vitæ historiam.

3. Avenione. — 4. *Bell., de Script. Eccl., an.* 1410. — 5. *Vid. ejus vit, in edit. Dup.* — 6. *Bell., loc. cit.*

7 Fleury, et ille qui ejus Historiam Ecclesiasticam supplevit, Joannem Parvum addicunt Fransciscanorum familiæ, quod falsum esse firmis rationibus probat P. Le Mercier ipse Franciscanus.

8. *In edit. Dup., tom.* I *et* III.

9 Sixtus Senensis ex judaismo ad fidem conversus, ac Prædicatorum familiæ addictus, auctor est libri cui titulum fecit, *Bibliotheca sacra*. In eo libro exponit *auctores sacrorum librorum* et de horum in interpretibus fert judicium, multasque præterea quæstiones tractat (*Edit. Paris*).

10. *Sixt. Senens., Bibl. sanct., lib.* IV, *p.* 333.

11. Theophilo Raynaudo nullus fuit altero sæculo fœcundior, ut satis probant viginti volum. in-fol. ab eo scripta, de rebus ut plurimùm extraordinariis, quæque admiscuit variâ admodum et multiplici eruditione. Stylum habet facilem, sed mordacem (*Edit. Paris*).

12. *Theoph. Rayn. Mantissa, etc., p.* 391.

« erectum esse in divi Joannis Gersonis decus et laudem, devotum sacellum, ubi super altare ejus imago depicta est, magnusque populi consursus pro obtinendâ ope divinâ affluit, et plurimi se adjuvari beati Gersonis precibus prædicant et testantur[1] : » quibus motus Andreas Saussæus, Tullensis Episcopus, in Martyrologio Gallicano, de Gersone ad 4 Idus Julii hæc habet[2] : « Sed beatitudinis famam, ac cultum, Lugduni præsertim, ubi piam efflavit animam communi omnium ferè suffragio obtinuit. » Quo loco multa de Gersonis virtutibus miraculisque refert. Sed hujus viri postea, anno 1643, detectum sepulchrum, ejus celeberrimæ sanctitatis ac priscorum miraculorum novis quoque additi, memoriam renovavit. Scripsit historiam *Sthephanus* Piney Lugdunensis, et Alphonso Ludovico Richelio Cardinali, Lugdunensi Archiepiscopo, incripsit[3]. Quæ non eo dicimus, ut inter sanctos publicâ religione invocandos Gersonem appellemus, nondum à sanctâ Sede apostolicâ vindicatum; sed ut tanti viri piam memoriam commendemus.

At eam invadit Nicolaus Dubois Professor Lovaniensis, atque etiam Gersonem miræ simplicitatis virum, *et* christianæ paupertatis, si quis fuit unquam, amantissimum. « Vertumnum, faventis auræ sectatorem, ac beneficiorum appetentem[4], » haud minùs imperitè quàm ineptè scripsit; eoque processit amantiæ ac stuporis, ut vitio quoque Gersoni vertat, quòd « exosus factus omnibus, è Galliâ in exilium pulsus, ipsi quoque serenissimo Burgundiæ Duci, contra quem in Synodo Constantiensi declamaverat, invisus fuerit. » Hæc de Gersone nostro Nicolaus Dubois, melior profectò Burgundus, quàm theologus; qui non ferat in œcumenico Concilio perorantem Gersonem adversùs serenissinum ipsius Ducem Joannem Audacem, Ludovici Aurelianensis cæde manantem, qui necem infandam horrendâ hæresi tueretur. Hæc scribere non puduit theologiæ Professorem, atque insuper sancto viro exprobrare exilia pro catholicâ fide tolerata, à nefario Duce, qui Regis sui conculcatâ majestate fratrisque ejus fuso sanguine, rerum in Galliâ potiretur.

Hæc de Alliacensi ejusque discipulo Gersone dicenda habebamus. Neque quod quidam objiciunt, eorum auctoritatem infringi putamus, quòd schismatis tempore scripserint. Imò verò eo firmari potiùs, quod scripserint motâ quæstione; quòd « re discussâ et eliquatâ, ut ait Augustinus, atque ad plenarii Concilii auctoritatem roburque perductâ[5]; » denique quòd ei doctrinæ schisma quoque ipsum tam tetrum, tamque inveteratum cesserit.

Hos verò post sanctos Patres et post sacratissimas œcumenicas Synodos Pisanam et Constantiensem, hos, inquam, schola Parisiensis suæ sententiæ duces habuit, neque illos quidem, ut nonnulli jactant, in hoc argumento suspectos; imò verò apostolicæ Sedis ac pontificiæ majestatis contra Viclefum et Hussum studiosissimos defensores; atque extinto schismate instauratores egregios; ut quæ de Conciliorum auctoritate dixerint, amore veritatis, tuendæque fidei, ac instaurandæ ecclesiasticæ disciplinæ studio dixisse constet.

CAPUT VI.

An, ut quibusdam videtur, quæstio de superioritate à quæstione de infallibilitate, secundùm Alliacensem, et Gersonem, separari possit? Refertur caput Si Papa, *aliique ex Decreto Gratiani loci et Glossæ celebres, quæ Parisiensibus præluxerunt: hinc pro certo assumptum, Papam etiam ut Papam, esse fallibilem.*

At fortè Romano Pontifici, non ut supremam illam in Concilia generalia potestatem; ita etiam infallibilitatem detrahebant. Video enim qui has quæstiones separandas putent. Verùm auctores nostri ne id cogitabant quidem; imò non aliâ magis ratione Synodum universalem ipso Papâ superiorem putabant, quâm quòd hic *deviabilis* sive *fallibilis;* illa *indeviabilis* et *infallibilis* esset. Vel ut alio modo ex eorum sanè verbis exponit Bellarminus[1], summam et absolutam potestatem in Ecclesiâ ponebant, ut in « regulante, quia Ecclesiæ est regulare et dirigere Papam, cùm ipsa non possit errare, Papa autem possit. » Quare alteram quæstionem, vel teste Bellarmino, ab alterâ suspendebant, nedum sejungi posse suspicarentur.

Atque illi quidem multa ex Scripturis, multa ex antiquitate testimonia et exempla referebant, quibus Ecclesiæ, adeoque Concilii eam repræsentantis auctoritas potior haberetur. Multa repetebant ex Decreto Gratiani et Glossis, quibus rebus tum plurium utebantur. Memorabatur imprimis caput *Legimus*[2], quod est Hieronymi : ex quo capite hæc verba promebant : « Si auctoritas » quæritur Orbis major est Urbe. » Scio responderi et alicubi in Decreto ad marginem adscriptum : major *extensivè*, non *intensivè* : dignam Turrecrematæ subtilitate distinctiunculam. Cæterùm, qualiscumque est, huic loco non congruit, quærebatur enim, non quis multitudine aut quantitate, sed quis auctoritate præstaret. Favet Glossa ad verbum « *major est,* et est » hic argumentum, quòd statuta Concilii præjudicant » statuto Papæ, si contradicant. » Quem textum unà cum glossâ suâ Petrus de Alliaco et alii Parisienses vehementissimè inculcabant. Sed inter omnia argumenta illud imprimis urgebant : *deviabilem,* nempe Pontificem, *indeviabili,* nempe Ecclesiæ atque Concilio postponi oportere.

Porrò locutio hæc, *deviabilis* et *indeviabilis,* adeo usitata nostris, à capite *Si Papa* duxit exordium. Sic autem habet caput illud apud Gratianum[3] : « Si Papa » suæ et fraternæ salutis negligens, deprehenditur inu» tilis et remissus in operibus suis, et insuper à bono » taciturnus, (quod magis officit sibi, et omnibus) nihi» lominus innumerabiles populos catervatim secum du» cit, primo mancipio gehennæ, cum ipso plagis multis » in æternum vapulaturos, hujus culpas istic redar» guere præsumat mortalium nullus; quia cunctos ipse » judicaturus, à nemine est judicandus, nisi deprehen» datur à fide devius. » Hinc nimirum illud *deviabile* in summo Pontifice, quòd ab Ecclesiâ *indeviabili* necessariò *reguletur.*

Neque verò cogitabant distinctionem illam, essetne *deviabilis*, ut privata persona, an etiam ut Pontifex; vel ut melchior Canus loquitur[4], *errore personali, an judiciali* : hæc nondum cogitabant. Pontificem simpliciter nullâ reservatione, exceptione nullâ, posse esse *à fide devium* fatebantur.

Imò Gratianus etiam, *ut Pontificem et errore judiciali* à fide *deviare* posse apertè supponit, cùm de Decretalium auctoritate multa locutus, hæc addit[5] : « Hoc » autem intelligendum est de illis sanctionibus vel » decretalibus epistolis, in quibus nec præcedentium » Patrum decretis, nec evangelicis præceptis aliquid » contrarium invenitur. » Quo loco victus Melchior Canus[6], Gratianum accenset iis qui pontificiam infallibilitatem negare videantur.

Affert quidem Gratianus hîc probationem infirmam; et Anastasii II Decretalem immeritò erroris insimulat; sed affert alio loco Gregorii II decretum authenticum, de quo meritò pronuntiet[7] : « Illud Gregorii sacris » canonibus, imò et evangelicæ et apostolicæ doctrinæ » penitus invenitur adversum. »

Extat etiam aliud à Gratiano relatum Pelagii II constitutum[8], de quo Gregorius Magnus hæc habet : « Quod mihi durum et incompetens videtur : » ad quæ verba glossa apertè dicit : « Illa constitutio fuit ini» qua; » et ad verbum, *durum* : « Statutum Pelagii » fuit contra Evangelium. »

1. *Vit. Gers., p.* 171. — 2. *Vid. hoc Martyr.* — 3. *Ant. Gers. op., p.* 489. — 4. *Pars* I, *refut., art.* IV, *n.* 15, 16, 17. — 5. *Aug., de Bapt. lib.* II, *cap.* IV, *n.* 5.

1. *Bell., de Conc. auct., lib.* II, *cap.* XIV. — 2. *Dist.* XCIII, *cap* XXIV. *Hier., tom.* IV, *epist.* CI; *al. tom.* II, *ep.* LXXXV. — 3. *Dist.* XL, *cap.* VI. — 4. *Melch. Can., de Loc. Theol., lib.* VI, *cap.* VIII. — 5. *Dist.* XIX, *cap.* VII. — 6. *Can., lib.* VI, *cap.* I.— 7. *Caus.* XXXII, *quæst.* VII, *cap.* XVIII. — 8. *Dist.* XXXI, *cap.* I : Ante trien.

Hoc autem statutum Pelagii II esse, ejus qui Gregorium proximè antecedit, probat eadem Glossa, ex capite, *Multorum*[1], quod est ejusdem Gregorii Magni.

Hos Gratiani locos excutere hìc non est animus, sed tantùm explicare paucis quæ nostri pro *deviabilitate*, ut vocabant, Papæ, etiam circa fidem atque evangelicam veritatem, argumenta ducerent à jure communi, communibusque glossis, et communi sententiâ; atque ab eo etiam canonum collectore, quem tum potissimùm non modò nostri, sed tota etiam Schola, neque tantùm Canonistæ, sed etiam Theologi auctorem sequebantur.

CAPUT VII.

Quo sensu explicarent illus : Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua, *Luc.*, XXII, 32. *Eâ de re Glossa notabilis, quâ maximè utebantur : sancti Thomæ, sancti Bonaventuræ et Nicolai Lyrani loci. Petri de Alliaco locus insignis : Gersonis sententia.*

Neque ullo modo movebantur hâc pollicitatione Christi ad Petrum : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* Vulgaris enim erat interpretatio, hæc Christi pollicita referens, non ad fidem Petri aut Romani Pontificis etiam de fide decernentis, sed ad fidem Ecclesiæ catholicæ, quæ Petri diceretur, quòd eam primus Petrus præ cæteris, ac pro cæteris prædicasset, maximè cùm diceret communi Apostolorum nomine : *Tu es Christus filius Dei vivi*[2].

Hanc interpretationem firmabat glossa notabilis in caput, *A rectâ*, quod est in Decreto Gratiani[3], quæ sic habet ad verbum *novitatibus* : « Quæro de hâc Ecclesiâ intelligas quod hìc dicitur quòd Ecclesia errare non potest? Si de ipso Papâ, qui Ecclesia dicitur? Sed certum est quòd Papa errare potest. Responde : ipsa congregatio fidelium hìc dicitur Ecclesia, et talis Ecclesia non potest non esse ; nam ipse Dominus orat pro Ecclesiâ : *Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua*, et voluntate labiorum suorum non fraudabitur. » Clarum est ubi intelligat non defecturam fidem : in Ecclesiâ catholicâ scilicet, non in ipso Papâ, qui errare possit. Loqui autem de Papâ ut est publica persona, vel ex eo patet, quòd de Papâ loquatur, ut est aliquo modo Ecclesia, quod Papæ, ut privata est persona, nullo modo congruit.

Nonnulli hæc promissa Christi referebant ad Ecclesiam Romanam, etiam peculiarem, à Petro fundatam; in eâque fidem Petri, hoc est fidem à Petro prædicatam, defecturam negabant.

Utrumque verò sensum antiquiores etiam Scholastici docuerant, imprimis sanctus Thomas dum ait : « Uni» versalis Ecclesiæ fides non potest deficere, Domino » dicente : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* »

De fide autem particularis Ecclesiæ Romanæ nunquam defecturâ, idem hæc scripserat, Commentario in Matthæum[4]. « Quamvis aliæ Ecclesiæ vituperari possunt per hæreticos, Ecclesia tamen Romana non fuit ab hæreticis depravata, quia supra petram erat fundata. Unde in urbe Constantinopoli fuerunt hæretici, et labor Apostolorum amissus erat. Sola Petri Ecclesia inviolata permansit. Unde Lucæ XXII : *Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* : et hoc non solùm refertur ad Ecclesiam Petri, sed ad fidem Petri, et ad totam Occidentalem Ecclesiam. »

Congruit antè dictis sancti Bonaventuræ interpretatio in hæc verba[5] : « *Rogavi pro te*, etc. Hìc rogavit Dominus, non ut Petrus non caderet, sed ut non deficeret; quia quamvis ceciderit, resurrexit. Vel potest illud referri ad Ecclesiam Petri, pro cujus fide rogavit Dominus, secundùm illud : *Non pro eis tantùm rogo, sed et pro eis qui crediturì sunt per verbum eorum in me*[6], et hæc Ecclesia, quæ designatur per Petri naviculam, licèt concutiatur, tamen non naufragatur. » En hìc refert precationem, sive pollicitationem Christi, vel ad ipsum præcisè Petrum, vel ad universalem Ecclesiam.

His favebat Nicolaus de Lyrâ[1], quem nostri multùm sequebantur in eumdem locum Luc., XXII[2]. « Ex hoc patet fidem non deficere usque ad finem mundi, potissimè in Ecclesiâ Romanâ, quæ à Petro post Christum fundata est. »

Cùm ergo nostri intelligerent precationem Christi sic accipi passim ab interpretibus suo ævo celeberrimis, ut ad Petri Ecclesiam referatur, cogitabant non defecturam fidem in eâ Ecclesiâ, cujus Petrus princeps ac fundator fuisset; non autem proinde ejus successores errare et deviare non posse; tanquam necesse esset iis errantibus, ruere Ecclesiam, eorumque culpam nullo aliunde auxilio resarciri.

Atque ex his omnibus Petrus de Alliaco sua illa deprompsit, quæ tractatu *de auctoritate Ecclesiæ*, per Concilii tempus Constantiæ edito, docuit : non esse, scilicet in Papâ, tantam plenitudinem potestatis, quanta est in Concilio, « quia confirmatio in fide, de quâ dicitur, quòd Ecclesia non potest errare, juxta illud : *Petre, rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, illa non est in Papâ ; quia hoc non est dictum de fide personali Petri, cùm ipse erraverit, sed de fide Ecclesiæ, de quâ dicitur : *Et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*[3], scilicet Ecclesiam. Non enim dictum est adversùs te, scilicet Petrum. » Concluditque sic : « Igitur speciale privilegium est et singularis Ecclesiæ auctoritas, quòd non potest errare in fidè[4]. »

Neque dicas loqui eum de *fide personali Petri*, hoc est de fide Petri, ut est privata persona ; non autem de fide Petri, ut est summus Pontifex, edito decreto declarans veritatem. Non enim ea tum animo cogitabant. Certè Alliacensis ab eis procul aberat, cùm fidei personali Petri quæ deficere posset, opponere eam quæ deficere non posset fidem, non Petri pro potestate decernentis, sed universalis Ecclesiæ.

Cæterùm nihil est dubium quin Alliacensis, cùm Papæ fidem deficere posse docet, agat de Papâ decernente et judicante. Eò enim clarè pertinet tota argumentorum series ac vis. Cujus rei gratiâ allegat glossam illam suprà memoratam : « Quòd statutum Concilii præjudicet » statuto Papæ[5]. » Quâ quidem in glossâ certissimum est opponi, non privatam Papæ personam ejusdem personæ publicæ ; sed statuta statutis, decreta decretis, et ubique spectari personam publicam.

Hinc doctissimus Cardinalis hæc subdit[6] : « Hoc pri» vilegium (quòd Ecclesia errare non possit in fide) ali» qui extendunt ad Romanam Ecclesiam, aliqui ad » Concilium generale, aliqui verò restringunt ad aucto» ritatem universalis Ecclesiæ ; sed non potest extendi » ad Papam, ut dictum est. » Quo excludere intendit Papam, sive ut privatam personam, sive ut judicantem : alioqui nihil agit.

Quo autem sensu per ea tempora aliqui, præsertim ex Canonistis, rei theologicæ imperitissimis, de Concilio dubitarent, non est nunc quærendi locus; neque item requirendum quo sensu Ecclesiam Romanam particularem à Papâ distinguerent. Id constat, pro certo habuisse Cardinalem, quocumque sensu diceretur fidem Ecclesiæ minimè defecturam, id quidem ad Papam, sive ut privatam personam, sive ut decernentem, pertinere non posse.

Unde statim infert[7] : « Papam posse ab universali » Ecclesiâ, vel à generali Concilio eam repræsentante » in multis casibus judicari et condemnari, et ab eo ad

1. *Caus.* XXVII, *quæst.* II, *cap.* XX. — 2. *Matth.*, XVI, 16. — 3. *Caus.* XXIV, *quæst.* I, *cap.* IX. — 4. *Comm. in Matth.*, *cap.* XVI. — 5. *Bonav.*, *cap.* II; *Exp. in Evang. Luc.*, *cap.* XXII. — 6. *Joan.*, XVII, 20.

1. Nicolaus de Lyra è Franciscanorum familiâ, multa scripsit XIV sæculo, et imprimis glossam in omnem Scripturam, brevem quidem, sed concinnam, quam sæpe jam editam, Feu-ardentius ejusdem familiæ Theologus nobilis, et quidam alii Doctores Parisienses cum glossâ ordinariâ rursum ediderunt Venetus, an 1603 (*Edit. Paris*).

2. *Lyr. in Gloss. ord.*, *tom.* V, *ad c.* XXII *Luc.* — 3. *Matth.* XVI, 18. — 4. *Tract. de auct.*, *etc.*, *part.* III, *c.* I. *Inter op. Gers.*, *tom.* II, *pag.* 949. — 5. *Sup.*, *c.* VI. — 6. *Tract. de auct.*, *etc.*, *loc. mox cit.* — 7. *Idem*, *c.* IV.

» Concilium in multis casibus posse appellari, videlicet » in casibus Ecclesiæ destructionem tangentibus. » Addit : « Aliter, sequeretur ipsum Christum..... Ecclesiæ » caput..... eam non perfectè sufficienter ordinasse,..... » in casu quo Papa per hæresim manifestam, et tyran- » nidem apertam, aut aliud notorium crimen conaretur » eam subvertere, et nemo ei dicere posset : Cur ita fa- » cis ? *per viam juris eidem resistendo, id est ab eo ap-* » *pellando*, eum accusando, et per Concilium judi- » cando, » etc.

Ipsa *appellationis* vox satis profectò indicat hìc intelligi Papam etiam judiciario ordine procedentem, adeoque pro Papâ agentem. Quò etiam pertinent quæ idem Alliacensis non suo tantùm, sed etiam totius Facultatis nomine, Avenione dixerat coram Clemente VII[1] : « In causis fidei à Papâ ad Concilium appellari posse. » Quæ nos alio loco aptiùs referemus.

Consentanea magistro scribit Gerson, cujus hæc sunt dicta[2] : « Non reperitur in terris altera talis infallibilis » regula, nisi generale Concilium legitimè congregatum. » In causis fidei non habetur in terrâ judex infallibilis, » vel qui non sit deviabilis à fide, de lege communi, » præter ipsam Ecclesiam universalem, vel Concilium » generale eam repræsentans. In causis fidei nulla de- » terminatio judicialis Episcopi, imò nec Papæ solius, » præcisè ut est Episcopi vel Papæ, ligat fideles ad » credendum quòd ita sit de veritate fidei. » Ac pro certo statuebat Papam errare posse, *sententiando contra fidem*. Unde passim infert Alliacensis, *indeviabilem* potestatem, Concilii scilicet, *deviabili*, Papæ scilicet, anteferri oportere.

Hæc igitur docentes eos complectebantur omnes, nedum cuiquam suspecti essent; cùm nempe constaret hæc ex Gratiano, Gratianique glossis vulgaribus, atque omnino ex communi tritâque sententiâ esse deprompta; quodque longè est maximum, tantæ firmitudinis ut iis quoque Constantiensia decreta niterentur.

Sacra namque Synodus, cùm Pontifici Concilium anteponit, causam quâ anteponatur, primam ponit fidem; fidei ut capiti adjungit cætera : *in fide*, inquit[3], *in schismate, in reformatione generali :* quâ doctrinâ positâ, nostri nullum relictum putabant pontificiæ infallibilitati locum; cùm nec ullum viderent adeo veritati inimicum, qui *infallibili*, hoc est ipsi veritati aliquid anteferret. Sed hæc suo loco fusiùs. Nunc enim non ipsam quæstionem exponimus, sed quid Alliacensem Cardinalem, et ejus discipulum Gersonem, atque horum sententiam secutos Parisienses, totamque adeo Academiam, de ecclesiasticâ potestate atque infallibilitate docuisse constet.

CAPUT VIII.

Scolam Parisiensem in Alliacensis et Gersonis sententiâ perstitisse, toti orbi notum : eam sententiam egregii viri ubique docuerunt : cur Parisiensium doctrina dicta sit.

Neque sola Parisiensis Academia in eâ sententiâ stetit, sed etiam Coloniensis, Erfordiensis, Viennensis Academiæ in Germaniâ nobiles, Cracoviensis etiam, et Bononiensis, ipsa quoque Lovaniensis, et aliæ denique, quarum suo loco acta referemus.

Scholam Parisiensem omnium celeberrimam semper in eâ sententiâ perstitisse, annales nostri et ipsa gesta probant, suo postea ordine recensenda. Unde nostri Doctores Jacobus Almaïnus et Joannes Major, sub Ludovico XII et Francisco I scriptores nobiles, hæc habent : Almaïnus quidem[4] : « Conclusio est quam tenent omnes Doctores Parisienses et Galli, quòd potestas Papæ est subjecta potestati Concilii; » et hanc vocat, « resolutionem Scholæ Parisiensis et Ecclesiæ Gallicanæ. » Hanc probat eâ maximè ratione, quâ Gersonem usum fuisse vidimus : quòd potestas quæ est in supposito « deviabili, debet dirigi secundùm potestatem indeviabilem : » pontificia scilicet per conciliarem. Hæc Almaïnus. Quid major? Postquam eamdem sententiam probavit, hæc addit[1] : « Et nostra Facultas à diebus Concilii Constantiensis, in quâ plures exercitatos habebis Theologos quàm in duobus vel tribus regnis, sic hanc partem fovet, quòd nulli licuit asserere oppositum probabile, et qui tenuerit, in campo revocare cogitur. » Nota verba, *à diebus Concilii Constantiensis non licuit :* hoc est non licuit, postquam expressè discussa res est; sed antea quoque, Major et alii præcessisse traditionem docent.

Hos libros Almaïnus et Major jussu Facultatis ediderunt. Hæc verò cùm docerent, et toti Ecclesiæ testarentur, nulli tum eversa omnia, et periclitari fidem, ac doctrinam illam *planè detestabilem ac schismaticam* inclamabant. Neque se Romani Pontifices commovere, aut libros ullâ notâ censuere dignos, quippe qui intelligerent hæc verè esse decreta sacratissimæ ac probatissimæ Facultatis.

Placet considerare quid de nostræ Facultatis sententiâ exteri quoque exscripserint. Primus Albertus Pighius dum adversùs Constantiensia et Basileensia decreta pleno ore invehitur, hæc subdit[2] : « Horum decretorum auctoritatem asseruit Joannes ille Gerson Cancellarius Parisiensis, quem in hodiernum usque diem universa illa schola sequitur. » Hæc scribebat anno 1538, is qui de pontificiâ potestate tam inaudita scripsit, ut eo nomine ferè ab omnibus contemnatur. Neque tamen scholam Parisiensem in Gersonis sententiâ, tantâ consensione permanentem, ullâ notâ sugillare ausus, Gersonem etiam *doctum* ac *pium* vocat.

Martinus ab Azpilcueta Navarrus, regno scilicet Navarrico oriundus, divini humanique Juris consultissimus, postquam Salmanticæ et Conimbricæ docuit, Romam profectus est, summisque Pontificibus Pio V, Gregorio XIII, et Sixto V charus, Romæ multa scripsit atque edidit[3]. Is in caput *Novit, de Judiciis*, hæc habet : « Non est consilium in præsentiâ definire cui principaliùs potestas ecclesiastica fuerit à Christo collata, an Ecclesiæ toti, an verò ipsi Petro, propter illam discordiam maximam Romanorum ac Parisiensium; » Romanorum curialium certè aut privatorum Doctorum, non profectò Pontificum, à quibus nostra firmata docebimus. Pergit : « Illi (Romani scilicet) tenent Petro et successoribus datam esse hanc potestatem, atque ideo Papam esse Concilio superiorem : hi verò, quibus Joannes Gerson adhæret, docent datam esse toti Ecclesiæ, licèt exercendam per unum; atque adeo in aliquibus saltem casibus Concilium esse supra Papam : quarum illa (scilicet Romanorum) placuisse videtur sancto Thomæ, et Thomæ de Vio : altera verò placuit Panormitano, qui pro Parisiensibus est, quem FREQUENTIUS nostri sequuntur, quem mordicus tuetur Jacobus Almaïnus è Sorbonâ Theologus, et Joannes Major, capite XVIII in Matthæum, qui idem facit; aiens, Romæ neminem permitti tenere Parisiensium et Panormitani sententiam, nec rursus Academiam illam Parisiensem pati ut contraria opinio asseratur in eâ. » Iterum, *de pœnitentiâ*[4] utramque opinionem Italorum et Gallorum pari refert æquitate : Itali et Galli diversa sentientes, æquè catholici, nulloque discrimine habebantur.

Adeo autem hæc de Gallis sententia toto orbe permanavit, ut Franciscus de Victoria[5] Hispanus scripserit[6] : « Notandum quòd de comparatione potestatis Papæ duplex est sententia : altera sancti Thomæ et sequacium

4. *Vid. in app. tom.* I. *Gers.*

2. *Gers*, *de Exam. doct.*, *cons.* I : *tom.* I, *p.* 8. *Tract.* an liceat. in caus. fid. appel. à Papâ : *prop.* II *et* IV ; *tom.* II, *p.* 307.

3. *Conc. Const.*, *sess.* IV, V ; *tom.* XII.

4. *Alm.*, *de pot. Eccl. et Laic.*, *cap.* XVIII : *in app. tom.* II *Gers.*, *p.* 1070.

1. *Maj.*, *de auct. Conc. sup. Pap. sol. arg. Caj.*, *idem*, *p.* 1444. — 2. *Pigh.*, *lib.* VI *de Hierarch.*, *c.* II. — 3. *Bell. et Labb.*, *de Script. Eccl.* — 4. *Dist.* III.

5. Franciscus *de Victoria* sic dictus ab urbe regni Navarrici Victoriâ, in quâ natus est audivit discipulus in Universitate Parisiensi, in Salmanticensi magister docuit. Multus est in hujus viri laudes Bellarm. quem vide (*Edit.* Paris).

6. *Vict. relect.* IV *de pot. Pap. et Conc.*

multorum, et aliorum Doctorum tam in theologiâ, quàm in jure canonico; quòd Papa est supra Concilium : altera communis est sententia Parisiensium, et multorum etiam Doctorum in theologiâ et canonibus, ut Panormitani et aliorum, contraria, quòd Concilium est supra papam. »

Neque verò soli Galli hanc sententiam scriptis editis propugnarunt. Nempe et Navarrum dicentem audivimus eamdem sententiam secutum celebrem illum Nicolaum Catanensem Archiepiscopum Panormitanum, *Lucernam Juris dictum*[1]; quem pro Conciliorum etiam in Pontificem supremâ potestate multa scribentem, et Concilio Basileensi semper inhærentem, adeoque à Felice Basileæ electo, Cardinalem factum, Bellarminus tamen laudatum potiùs quàm condemnatum velit[2] : adeo non semper illam sententiam hostili animo insectantur qui eam vel maximè reprehendunt.

Panormitano in Italiâ præluxisse Panormitani magistrum Franciscum Zabarellam[3] Cardinalem Florentinum, virum maximum, Bellarminus fatetur[4]. Accedit è Germanlâ Nicolaus Cusanus[5], postea Cardinalis. Prodiit ex Hispaniâ Alphonsus Tostatus[6] Episcopus Abulensis, tantâ doctrinæ opinione, ut Bellarmino miraculum fuerit, tot scilicet scriptis editis, *brevissimo tempore, cùm non vixerit nisi quadraginta annos*[7] : de quo meritò dictum sit, eodem Bellarmino teste : *Hic stupor est mundi*, nec minùs *sanctitate* clarus habebatur, ut idem Bellarminus memorat. Is in libro, qui dicitur, *Defensorium*, fusè probat, « à Christo institutum tribunal » superius Papâ; nempe Concilium, quod Papam cor- » rigere et judicare possit, non solùm in fide, sed etiam » in aliis casibus; solumque illud tribunal id habere ut » errare non possit; Papam autem errare posse, etiam » in damnandâ hæresi[8]. » Quem librum Bellarminus cautè legendum monet, propter hanc sententiam; sed alii libri ejusdem sunt spiritûs, neque hujus scripti tantique viri auctoritas, uno Bellarmini verbulo infrigi queat.

Hic cæteros scriptores recensere non est animus. Nimia nos copia opprimeret, et multi alii suo loco proferentur. Hic quidem placuit appellare eos, qui in omnium ferè ore versarentur, quibus Alphonsum de Castro Hispanum, patrum nostrorum memoriâ è Minorum Ordine Theologum nobilem, et à nostro Feuardentio, ejusdem Ordinis, editum in lucem, Bellarminus accenset[9].

Hinc liquidò patet, quam Parisiensium sententiam vocant, non ideo Parisiensibus attributam, quòd in eâ tuendâ singulares essent, sed quòd eam singulari studio et eruditione tuerentur : cæterùm in omnibus Ecclesiis vulgatissimam extitisse, et à scriptoribus pietate ac doctrinâ præstantissimis ubique terrarum publicè, et cum laude esse defensam, nedum suspecta fuerit.

CAPUT IX.

Dionysius Carthusianus adducitur : ejus exemplum probat eos qui per eam ætatem pontificiæ auctoritati vel maximè favebant, summâ ipsâ in Parisiensium sententiam convenisse : Ecclesiæ soli eamque repræsentanti Concilio generali ab eo Doctore tributa infallibilitas : locus, Rogavi pro te, *etc. Luc.*, XXII, 32, *cum eâ doctrinâ facilè conciliatus.*

DIONYSII Carthusiani auctoritas in hâc questione maximi erit ponderis, cùm propter singularem viri gravitatem, tum quòd ejus exemplo constitutum sit omnibus, multos ubique terrarum scriptores gravissimos, qui à Parisiensium sententiâ abhorrere videantur, summâ tamen ipsâ in eam egregiè consensisse.

Is igitur paulò post Basileense Concilium sub Nicolao V, Eugenii IV successore, floruit, sanctitatis nomine ab Odorico Rainaldo commendatus[1]. Atque eo quidem tempore Basileensis Concilii quæstio de superioritate, Doctorum omnium sermonibus, celebris habeatur, eratque Dionysius hic unus omnium, qui Papæ superioritatem, in Ecclesiam etiam congregatam vehementissimè tueretur; edito in eam rem libro, *de auctoritate Papæ et Concilii generalis*[2]. Is tamen articulo, cui tutulus : *Determinatio difficultatis præcipuæ, an è scilicet Papa sit super Concilium, an è contra*, habet[3] : « Arbitror respondendum, quòd ibi sit excedens, et excessum; id est, quod in aliquibus, puta in his quæ propriè ac directè spectant ad forum generalis Concilii, et propter quorum determinationem, seu expeditionem, illud celebratur, in his inquam, Concilium videtur esse super Papam, ita quod Concilium dando voces seu vota, est liberum, nec Papa potestatem coercitivam habet super illud in hujusmodi causis, magisque standum est determinationi Concilii generalis, quàm Papæ. » En quo loco sit Concilii auctoritas, in his causis propter quarum determinationem celebratur.

Quænam autem illæ causæ sint, quanquam obscurum non est, tamen à pio vero disertè explicatur. « Porro, inquit[4], hæ causæ sunt; extirpatio hæreticæ pravitatis ac schismatis, declaratio fidei, atque editio symboli ejus, universalis reformatio Ecclesiæ in capite et in membris ejus. » Hæc quidem ipsissima sunt quæ Clerus Gallicanus ex Concilio Constantiensi repetenda censuit. Pergit Carthusianus : « Itaque in expeditione istorum, major dicitur potestas Concili generalis quàm Papæ, quoniam Christus promisit Ecclesiæ, seu Concilio ipsam repræsentanti, infallibilem directionem et gloriosam assistentiam incessantem; ita quòd errare non potest in fide, neque in his quæ ad bonos mores pertinent, eo quod, in talium determinatione, regatur immediatè à Spiritu sancto. Unde et Papa in talibus tenetur stare determinationi Ecclesiæ, seu statutis Concilii, tanquam ordinationi ac sententiæ Spiritûs sancti. *Cùmque Papa possit errare in fide et moribus ac cæteris quæ sunt de necessitate salutis, ejus judicio non videtur ultimatè ac certitudinaliter standum in istis, cùm non sit infallibilis regula, neque indeviabile fundamentum.* » Quid clarius? At cùm Concilio tanta tribuat, Pontificis tamen superioritati nihil se derogasse putat; quoniam, « infallibilis ista directio à Spiritu sancto, non videtur pertinere ad majoritatem potestatis ac jurisdictionis præsidentialis; sed potiùs est supernaturale donum Spiritûs sancti, actuale magis quàm habituale; idcirco ex hoc non satis probatur potestas Ecclesiæ esse super potestatem Papæ, sed quod major sit gratia atque perfectio universalis Ecclesiæ. » Denique sic concludit : « Præterea cùm Papa constitutus sit totius Ecclesiæ summus generalisque custos, Pastor et Pontifex, fideique defensor, ac præcipuarum difficultatum Ecclesiæ determinator, non sic ad generale Concilium pertinet hæreses et schismata extirpare, totius Ecclesiæ reformationi intendere, fidem declarare ac fidei symbolum edere, quin etiam hæc ipsa ad Papam, rationi sui officii, directè pertineant. Ideo neque ex his satis ostenditur, quod potestas Concilii sit, absolutè loquendo, major potestate papali sed quantùm ad aliquid; quoniam hæc certiùs seu expeditiùs fiunt per generale Concilium, quàm per Papam duntaxat, eo quod majoris gratiæ atque subsidii promissio sit facta Ecclesiæ quàm Papæ. »

Tum postquam protulit locum sancti Thomæ 2. 2.

1. *Labb., de Script. Eccl.* — 2. *Bell., de Conc. auct., lib.* II, c. XIV.
3. Franciscum Zabarellam Patavinum Joannes XXIII Florentinum Archiepiscopum, mox Cardinalem fecit. Is in Concilio Constantiensi plurimum valuit auctoritate et consilio, et ipse suasor fuit dejectionis Joannis XXIII. Scripsit multa in Decretales et Clementinas. Dum Constantiæ esset, librum edidit *de Schismate*, qui liber, inquit Bellarminus de Script. Eccles. an. 1410, *in Indice librorum prohibitorum..... prohibitus est, donec corrigatur* (Edit. Paris).
4. *Bell., de Script. Eccl., an.* 1410.
5. Nicolaus Cusanus Brixinensis Episcopus, deinde Cardinalis, disciplinæ ecclesiasticæ studiosissimus fuit, et in theologiâ non parum doctus (*Edit. Paris*).
6. Alphonsus Tostatus scripsit commentaria copiosissima in Scripturam, quæ implent XI vol. in fol. et plurima opuscula duobus vol. Erat Tostatus magni ingenii vir, erat immensæ doctrinæ, et multæ in scribendo facilitatis (*Edit. Paris*).
7. *Bell., de Script. Eccl., an.* 1440. — 8. *Tost., tom.* XII. *Defens., part.* II, *cap.* XXX, LXIX, LXX, *etc.* — 9. *Bell., de R. P., lib.* IV, *c.* II. *Vid. Alph. de Cast., lib.* I *contr. hær., cap.* II *et seq.*

1. *Odor. Rain., tom.* XVIII, *an.* 1450, *n.* 11. — 2. *Dionys. Carth., edit. Col.* 1532; *Tract. de auct. Pap. et Conc.* — 3. *Idem, part.* I, *art.* XXVII. — 4. *Ibid., art.* XXXI.

quæst. I, art. X, determinantis, quod ad Papæ auctoritatem pertinet editio symboli, hæc addit[1] : « Sed contra hæc quidam objiciunt, quod cùm Papa possit errare, non potest quis ejus determinationi atque sententiæ, absque omni formidine tam actuali quàm habituali, assentire; sed determinationi Ecclesiæ, quæ errare non potest, certitudinaliter statur. Idcirco ad generale Concilium pertinere videtur ULTIMA DECISIO credendorum, quod verum reor. » En quæ pii doctique viri sententia sit; additque : « Nihilominus ad auctoritatem Papæ pertinet istud; quamvis persona, cui tanta auctoritas concessa est, sit similis aliis, mortalis et fragilis, atque peccabilis : idcirco sententiæ ejus, secundùm quod à tali personâ procedit, non ita certitudinaliter statur, sicut sententiæ universalis Ecclesiæ non errantis, ad quam etiam pertinet declarare editionem symboli à summo Pontifice factam, esse ideonam. » En quo sensu, et suam tueatur et sancti Thomæ exponat sententiam.

His cùm apertissimè doceat Papam in judicando de fide, esse fallibilem, locum illum de Petri nunquam defecturâ fide sic interpretatur ex communi sententiâ[2]. « Quoniam Petro specialiter fuit committenda Ecclesia. Unde quod dicitur, *ut non deficiat fides tua*, exponitur, ut non deficiat fides Ecclesiæ tibi committendæ; sicque ex verbis his sumitur argumentum, quòd fides Romanæ Ecclesiæ, quam in eâ Petrus plantavit, sit usque in finem sæculi duratura. » Hæc scripsit in celebrem Evangelii locum, Luc. XXII, 32; quo exemplo constat hæc duo à Doctoribus in Romanæ dignitatis cultum propensissimis conciliari solita; et Romanum Pontificem, etiam de fide judicantem, posse deficere; et tamen Ecclesiæ Romanæ fidem nunquam defecturam.

CAPUT X.

Idem Dionysius Carthusianus exponit quâ auctoritate in aliis præter fidem causis, Romanus Pontifex à Concilio judicari possit.

His expositis, idem auctor quærit quomodo Papa, quem Ecclesiâ totâ, etiam collectâ et adunatâ, superiorem esse vult, ab eâ deponi ac judicari possit, non tantùm hæresis, sed etiam aliarum culparum causâ. Quem nodum sic solvit[3] : « Dicendum quòd Papa, secundùm quod talis, ut puta in quantum summus Ecclesiæ Pastor et Pontifex, non est à Concilio generali sententialiter judicandus, aut per depositionem puniendus, quia, ut talis, est superior et Prælatus, ac judex Ecclesiæ ; sed in quantum esset intolerabiliter vitiosus, seu criminosus, sic esset inferior, et Concilium haberet super eum potestatem ac jurisdictionem à Christo, à quo immediatè claves accepit Ecclesia, quam repræsentat Concilium, cui etiam Christus dedit potestatem Ecclesiæ, abjiciendi membrum scandalizans, infectivum ac putridum. Sic ergo generale Concilium potestatem et jurisdictionem habet in Papam, in quantum Papa, ratione culpæ, inferior redditur ipso Concilio : imò insuper, et in quantum Papa consideratur ut membrum, filiusque Ecclesiæ ; puta ut determinata persona fidelis, seu unus Christianus viator, peccabilis, et in quantum talis est, dicitur ei à Concilio lex præfigi, ne suâ potestate abutatur, sed debitè dirigatur. » Concluditque sic : « Ex his patet ad objecta solutio. Par enim potestatem non habet in parem, in quantum est talis, id est æqualis, sed ut aliquo modo extat inferior. Similiter minor non ligat, nec absolvit majorem secundùm quod major est, sed in quantum est quodammodo minor. Sic nec judex judicatur ut judex, sed ut publicè reus. » Hæc ille. Tum, si Doctorum insignium, qualis erat sanctus Thomas, objiceretur auctoritas, eam quidem commodâ, quantùm poterat, interpretatione molliebat; sed interim hæc erat prompta responsio[4] : « Ista ex præfato scribimus Doctore, non quia nunc sic prorsus tenendum est, præsertim propter generalis Concilii Constantiensis, ad oppositum determinationem, cujus auctoritas major est, quàm cujuscumque Doctoris catholici. »

1. *Dionys., idem, art.* XXXII. — 2. *Idem, in Evan. Luc. enarrat., art.* XLVIII, *p.* 259, *vers. édit. Par., an.* 1536. — 3. *Dion. Cart., de auct. Pap. etc., part.* I, *art.* XXXIV, *fol.* 342, *vers.* — 4. *Dion. Cart., lib.* III, *art.* XIX, *fol.* 370, *vers.*

CAPUT XI.

De Lovaniensi Facultate : eam cum Parisiensi et Coloniensi circa Constantiensem Basileensemque doctrinam consensisse : Nicolai Dubois Professoris Lovaniensis vana argumenta.

Tot egregiis toto orbe terrarum appellatis Doctoribus juvat de Lovaniensibus singularem habere quæstionem, cùm propter eximium ejus Facultatis splendorem ac famam, tùm quòd adversarii, quæ ad eam Facultatem attinent, haud plenâ fide ac diligentiâ tradiderunt.

Et quidem Nicolaus Dubois[1], rerum quoque suarum ac suæ Facultatis ignarus, id agit, ut ea Facultas jam inde ab initio suæ fundationis, eam credatur amplexa sententiam, quæ extra schismatis causam Concilio Pontificem anteponat : quam quidem sententiam hauserit ab universitate Parisiensi et Coloniensi, à quibus originem duxit. Sed hæc quàm falsa sint, luce clarius est.

Ac primùm, certum est Universitatem Lovaniensem, post Constantiense Concilium, Basileensis Concilii tempore, fuisse conditam. Quin ipse Nicolaus Dubois profitetur, qui Lovanii in theologicâ Facultate gradum susciperet, ante annum 1439 fuisse neminem ; quo tempore maximè inter Eugenium IV et Basileense Concilium efferbuisse dissidia nemo nescit. Neque minùs liquet, non modò Universitatem Parisiensem, sed etiam totam Ecclesiam Gallicanam Basileensi Concilio adhæsisse, quod D. Dubois et ipse testatur. Quid autem Universitas Coloniensis per idem tempus senserit, hæc declarat ad Theodorum Coloniensem Archiepiscopum, anno 1438, edita responsio. Prima propositio : « Ecclesia synodaliter congregata habet supremam jurisdictionem in terris, cui omne membrum Ecclesiæ, cujuscumque dignitatis fuerit, etiam papalis, obedire tenetur, quam nemo sine ipsius Ecclesiæ synodali consensu dissolvere aut transferre potest. » In secundâ propositione legitur : « quòd omnes obedire tenentur Christo, suæque sponsæ Ecclesiæ, in quâ prima præsidentia est Sedis apostolicæ super omnes alias Ecclesias particulares, et sedes inferiores, NON SUPER TOTAM UNIVERSALEM PRÆLATÆ. » Cætera ejusdem sunt spiritûs. Atque hæc doctrina est, quam, à Parisiensibus et Coloniensibus fundatoribus suis, Academia Lovaniensis, anno 1438, hoc est in ipso fundationis initio hauserit. Unde Æneas Sylvius hæc memorat de Lovaniensibus ab Amedeo Lugdunensi Archiepiscopo, regio Oratore, viro omnium consensu doctissimo atque sanctissimo, ad Ludovicum[2] Romanum Protonotarium dicta : « Viros omnium doctissimos conclusiones nostras impugnare video, quæ certæ et verissimæ sunt, et ab illis qui nunc eas reprobant, aliàs approbatæ. Nec nos fugit Ludovicum Protonotarium has veritates LOVANII ac Coloniæ prædicasse, easque illinc universalis studii auctoritate firmatas reportasse : quare si ipse nunc mutatus est, veritas tamen non est mutata[3]. » Quid ad hæc Ludovicus à tanto Pontifice compellatus? Pergit historicus : « Quo finiente illico Ludovicus assurgens : Verum est, ait, illas me apportasse veritates, vos tamen eas fidei veritates nuncupatis, quæ adjectio mihi subdubia est. » Hæc ille de Basileensibus illis conclusionibus, quibus Conciliorum potior auctoritas asseritur. Cæterùm id tantùm *subdubitare* se dicit, hæ veritates an fide certæ sint : veritates esse saltem theologicâ demonstratione certas, atque à se prædicatas, *Coloniæque et Lovanii universalis studii auctoritate firmatas*, nec ipse diffitetur.

Hæc tacet Nicolaus Dubois : quæ nihil ad rem faciant studiosè colligit. At enim sic objicit[4] : anno 1448, Nicolao V Eugenii IV successori Universitas Lovaniensis

1. *Disq., art.* X, *n.* 132 *et seq.*, *p.* 47. — 2. De Bacheinstein. — 3. *Æn. Sylv., de gest. Basil., lib.* I, *p.* 37. — 4. *Disq., n.* 137.

declaravit se ipsi et Eugenio, ut legitimis Pontificibus adhæsisse, Legatis Basileensibus nequicquam contraria suadentibus. Verum; sed hoc nihil ad doctrinam Concilii Basileensis, quam secuti Galli, Germanique, haud minùs Eugenio IV licèt deposito, adhæsere. Neque propterea Concilio potestatem defuisse dicebant; sed an eâ in Eugenium justè ac necessariò usi essent ambigebant, et ne schisma fieret verebantur. Acta suo loco referenda rem clariùs demonstrabunt. Interim Professor multa pollicitus, nihil tamen attulit, quo suos Lovanienses à Concilii superioritate abhorruisse comprobaret : nos certa adduximus, quibus in eam apertè consensisse constet.

CAPUT XII.

Adrianus Florentius, mox Adrianus Papa VI, Facultatis Lovaniensis ornamentum, Parisiensium sententiam sequitur : quorumdam Lovaniensium cavillationes.

Post Concilium Basileense, atque Academiæ Lovaniensis initia, primus inter Theologos Lovanienses, nobilis scriptor extitit Adrianus Florentius Ultrajectinus, mox Papa Adrianus VI, scholæ Lovaniensis ornamentum, atque in eam effusissimè liberalis[1]. Is infimo genere ortus, primùm theologiam Lovanii magnâ cum laude docuit; tum ordine factus est Academiæ Cancellarius, Caroli V Augusti Præceptor, Episcopus Dertusanus, sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalis, denique post Leonem X summus Pontifex : tantâ modestiâ, « ut nihil infelicius in vitâ duceret, quàm quòd imperaret[2]. » Is cum de Confirmationis administratione disputaret, negaretque Presbyteris permitti posse sancti Gregorii celebrem locum sic solvebat[3] : « Ad secundum principale de facto Gregorii, dico, quod si per Ecclesiam Romanam intelligatur caput ejus, puta Pontifex, certum est quod possit errare, etiam in iis quæ tangunt fidem, hæresim per suam determinationem aut decretalem asserendo; plures enim fuere Pontifices Romani hæretici. Item et novissimè fertur de Joanne XXII, quod publicè docuit, declaravit, et ab omnibus teneri mandavit, quod animæ purgatæ ante finale judicium non habent stolam, quæ est clara et facialis visio Dei; et Universitatem Parisiensem ad hoc induxisse dicitur, quod nemo poterat in eâ gradum in theologiâ adipisci, nisi primitus errorem hunc pestiferum jurasset se defensurum et perpetuo ei adhæsurum. Item patet hoc de errore quorumdam Pontificum circa matrimonium, de quo in cap. *Licèt, de sponsâ duorum.* Item de errore quem ediderat Cœlestinus circa matrimonium fidelium, quorum alter labitur in hæresim, cujus error olim habebatur in aliâ compilatione Juris, cap. *Laudabilem, de conversione conjugum.* » Vide quàm apertè doceat omnino fieri posse, ut pontifex hæresim non jam ut homo privatus, sed ut Pontifex, *per suam determinationem aut decretalem asserat;* quàmque pestiferum errorem putet eum, quem Joannes XXII *publicè docuerit, declaraverit, et ab omnibus teneri mandaverit.* Neque hìc curamus an Joannes XXII et alii excusari possint : quid de illis senserit Adrianus VI, quid fieri potuisse putaverit, id vero quærimus; imo non quærimus : quis enim in re tam apertâ quæstioni locus? Sed apertam tanti Doctoris sententiam tenemus. Et notandum est quod addit jam ad Gregorium rediens : « Non tamen dico Gregorium hìc errasse, sed evacuare intendo impossibilitatem errandi quam alii asserunt. » Quo quidem se demonstrat, nullâ tuendæ causæ quam susceperat necessitate adactum, ad hanc tamen sententiam dedita opera declarandam, solo veritatis amore adductum esse.

Neque vero eam sententiam Pontifex retractavit, uti profecto, si erroneam putasset, facere debuisset. Nam ideo Pius II, qui se Basileæ, cùm Synodo privatus interesset, erasse credebat, solemni retractatione sua scripta confixit : « Hæc enim scripta, ait[4], fortasse scandalum parient. Qui hæc scripsit, inquient, in beati Petri cathedrâ sedit..., nec invenitur mutasse propositum : qui eum elegerunt, et in summo apostolatûs vertice collocarunt, ab iis scripta ejus approbata videntur... Cogimur itaque beatum Augustinum imitari. » Nihil simile Adrianus; suaque scripta adeo non retractavit, ut potiùs Romæ, statim atque Pontifex factus est, edenda curaret, anno videlicet 1522, cùm anno 1521 Pontifex esset creatus[1]. Nempe si ipse, aut alius Pontifex in fidei quæstione determinandâ defecisset, non ideo Petri fidem et Ecclesiam Romanam defecturam putabat. Imo metuebat, ne illi errandi impossibilitati, quam privatus Doctor olim improbaverat, vel Pontifex factus favisse videretur.

Hìc Lovaniensis anonymus, in *Doctrinâ Lovaniensium* mira refert sub hoc titulo[2] : *Discutitur doctrina Adriani Papæ VI.* Summa est : non hìc egisse Adrianum « de pontificiâ definitione ex cathedrâ ; sed de judicio super difficultatibus, quæ in facto occurrunt, donec si res sit ad fidem et mores tendens, pleniori examine ex cathedrâ definiatur. » Quid autem illud est, nisi in re gravi ludere, sibique ipsi illudere ? An loquitur de difficultatibus quæ in facto occurrant, qui *de fide, de hæresi* tam apertis verbis agit ? Quodnam verò examen plenius ? Quam decisionem narras, post eam quâ *de fide determinatum est;* quâ Pontifex aliquid *publicè docuerit, declaraverit, ab omnibus teneri mandaverit?* Quæ verba Adriani Lovaniensem nostrum referre et exscribere puduit, quòd iis statim perlectis ejus responsio evanescat.

At enim, inquit Joannes Viggers, ab anonymo laudatus, non id postulabat ea, quam Adrianus solvebat, difficultas, ut de pontificiorum decretorum infallibilitate disputaret, cùm de Gregorii facto duntaxat ageretur. Certè; idque monet vel ipse Adrianus, sed hæc à se dicta, quòd illam aliquorum de *errandi impossibilitate* sententiam, deditâ operâ, *evacuatam* vellet, neque in asserendis his, vanis certè, dubiis Sedis Apostolicæ privilegiis, veræ pietatis partem ullam reponeret.

Pergit tamen Lovaniensis noster : « At Adrianus asserit certum esse quòd Pontifex possit errare : hoc si intelligeret de Pontifice, ut definiente et proponente toti Ecclesiæ aliquid fide credendum, neutiquam est certum : » tibi quidem forsitan ; sed ipsi Adriano est certum. At *é contra,* inquis, *id* nedum certum sit, « manifestè est falsum, ejusque oppositum adeo certum, ut ab aliquibus habeatur de fide. » Quid ad nos, si ab aliquibus ? Non ab Adriano quidem, qui eam sententiam *evacuere intendit.* Quare non Melchior Canus, quantumvis acerrimus pontificiæ infallibilitatis assertor, non ipse Bellarminus[3], ut Lovanienses illi tergiversandum putant. Verùm Adrianum VI nominatim accensent iis, qui pontificiam infallibilitatem non agnoscunt : neque eo secius Bellarminus, *virum optimum et doctissimum* appellat[4], « qui merito doctrinæ et pietatis, ex humili domo in tantam dignitatem conscenderit. »

Jam verò Nicolaus Dubois, postquam Adriani verba retulit de Romano Pontifice ita affirmantis : *Potest errare, hæresim per suam decretalem asserendo;* respondet[5] : *Distinguo : si de potentiâ metaphysicâ loquatur Adrianus, etiam hoc transeat.* Quàm doctè ! Erant scilicet qui assererent Pontificem nec *metaphysicè* loquendo aut de potentiâ absolutâ errare potuisse ; eaque erat *errandi impossibilitas*, quam Adrianus evacuare intendebat. Et pulchrè *transeat,* nam si Professori bilem moveris, fortè assertur est Romanum Pontificem, nec potentiâ metaphysicâ errare potuisse.

Quæ addit, quoniam non ad explicandum, sed ad confutandum Adrianum pertinent, hujus loci non sunt. Pudet tamen interim Adrianum tantum virum à Profes-

1. *Labb., de Script., Eccl.* — 2. *Adriani VI Epitaph., tom.* XIV *Conc., col.* 401. — 3. *Adr. in* IV *Sent., quæst. de Confir.* — 4. *Bull. Pii II, retract., tom.* XIII *Conc.*

1. *Labb., de Scrip. Eccl.* — 2. *Doct. Lov., art.* L, *p.* 59. — 3. *Mel. Can., lib.* IV; *cap.* I. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* II. — 4. *Bell., de Script. Eccl., an* 1500. — 5. *Part. I, refut. arg., etc., art.* XV, *n.* 159.

sore Lovaniensi temeritatis fuisse incusatum[1]. At subdit Adrianum Pontificem factum, ea quæ hìc scripserat revocasse; nempe, inquit, docuerat Confirmationis Sacramentum ex delegatione pontificiâ, non posse conferri à simplice Sacerdote. Quid tum postea? « Pontifex factus etiam ipsemet ejusmodi commissionem dedit; » quod pater Farvaquez ex Pallavicino probat[2]. Quid ad nos? Id certè quærimus, an illam *impossibilitatem errandi*, quam nunc Lovanienses quidam veluti pro fidei fundamento ponere velle videantur, cùm privatus Doctor *evacuare intendisset*, saltem Pontifex factus, constabilitam, ac sua anteriora retractata vellet. Neque ab eo scopo aberrare oportebat theologiæ Professorem. Verùm hominem equidem vidi neminem, qui, quæ ad rem non faciunt, in exiguo quamvis libello, majore studio colligat et congerat.

Quare certum omnino est Adrianum VI eorum de quibus agimus nihil retractare voluisse. Quid jam Lovanienses quidam vociferantur in nos, perdita omnia et conclamata esse, « ac de summâ rei christianæ agi, cùm de infallibili supremâque Pontificis in universam Ecclesiam auctoritate agitur? » Neque intelligunt nos quidem peti ab ipsis per Adriani latus : nec nisi conculcato tanto Pontifice, doctissimo pariter atque sanctissimo, et quod pudere debeat, in se beneficentissimo, suæque Facultatis ornamento, Clerum Gallicanum oppugnari potuisse.

Quare Lovanienses ac Duacenos pios et doctos, quos oppidò diligimus et colimus, aliosque viros bonos, etiam atque etiam obsecramus, ut cogitent, tantine illa sit summi Pontificis aut superioritas, aut etiam infallibilitas, à tot tantisque viris catholicâ fide ac pace florentibus impugnata, ut in eâ summam rei christianæ, aut firmissimam nostræ contra Lutheranos defensionis arcem, aut Sedis apostolicæ majestatem vimque Ecclesiæ, ac decus Israelis collocent. Nos certè alia, Deo dante, minùs licèt inflata verbis, re illustriora, meliora utilitate, atque auctoritate firmiora promemus.

CAPUT XIII.

An sit verisimile Parisiensium doctrinam post Adrianum VI à Lovaniensibus condemnatam? Lovaniensium erga Adrianum reverentia singularis.

Etiamsi post Adrianum Facultas Lovaniensis ejusque Doctores, à priscis institutis deflexissent, non propterea Parisienses vituperandi, aut etiam condemnandi, sed potiùs laudandi essent, qui in antiquâ sententiâ perstitissent; atque ambæ Facultates pacem colerent, et à censurâ mutuâ temperarent. Sanè Parisienses et Lovanienses sese mutuò suspexerunt, atque suspiciunt; et ea quæ jam inde ab initio intercessit animorum mira conjunctio, nullo unquam facto dictoque violata est.

Prima Facultas Lovaniensis, anno 1519, certa doctrinæ Lutheranæ capita censurâ notavit : secuta Parisiensis, anno 1521, concordibus animis atque sententiis. Rursus prima Facultas Parisiensis in eumdem Lutherum et alios hæreticos, Francisco Rege jubente, anno 1542, articulos edidit : secuta Lovaniensis, anno 1544, jubente Carolo V. Visos Lovaniensibus Parisienses articulos, atque eodem spiritu in eumdem scopum collimatum fuisse, et temporis ratio, et accurata utrorumque lectio facilè comprobabit : adeoque nihil fuit quod Lovanienses in Parisiensium articulis improbarent, ut simul fuerint editi et excusi in Joannis Driedonis operibus[3], accurante editionem Ruardo Tappero, Academiæ Lovaniensis Cancellario, ac sacræ theologiæ Professore, quippe cùm conjunctos oporteret articulos utriusque Facultatis concordia in Lutherum de catholicâ fide testimonia.

Utramque Facultatem, in tradendâ de Romani Pontificis potestate doctrinâ minimè dissensisse multa persuadent; imprimis summa Facultatis Lovaniensis reverentia in Adrianum VI, quem in Parisiensium fuisse sententiâ, Bellarmino etiam teste, jam diximus. Primùm enim quo tempore illa edita est Lovaniensis Facultatis in Lutherum censura, totum id Adriani, tum Cardinalis Dertusani, judicio factum. Id Jacobus Latomus major, cùm pro eâ censurâ scriberet, in præfatione luculenter exposuit; et censuræ præfixa ejusdem Cardinalis epistola testatur, de quâ quidem Latomus ita est præfatus[1] : « Sufficere debuit judicium reverendissimi Cardinalis Dertusensis, cujus probitas et sapientia, non modò præclaris libris editis, sed et maximis rebus Orbi nota est; » ut propterea diceret non videri necessarium articulorum reddere rationem. Ex quo intelligitur quàm probarent Adriani libros. Atque is annis post duobus ad Petri cathedram est evectus : ac facilè intelligi potest, quanto honore prosecuti sint Pontificem, qui non modò Cardinalem, verùm etiam privatum tantopere suspexissent.

Edidit postea Joannes Driedo sacræ theologiæ Professor apud Lovanienses, anno 1533, librum *de Ecclesiasticis Scripturis et Dogmatibus*; neque ita multò post librum *de Captivitate et Redemptione generis humani* : in cujus præfatione Adrianum VI miro affectu celebrat : « Observandissimus, inquit[2], meus in studiis theologicis præceptor, qui me in filium eruditionis susceperat, et præsidens mihi pileum magisterii in theologiâ imposuit, anno nativitatis Domini 1512, die 17 mensis Augusti; qui et usque in tempus fermè illud Lovanii resederat, totius nostræ Academiæ lumen et decus, postea illius nominis Pontifex VI. » Ex quibus intelligimus quanto amori et honori fuerit Lovaniensibus, quem nunc Nicolaus Dubois apertè contemnit[3]. Sed jam Lovanienses, qui circa Adriani tempora scripserint, Theologos audiamus, quando quidem eorum nobis tanto ambitu objicitur auctoritas.

CAPUT XIV.

Jacobi Latomi, Doctoris Lovaniensis, sententia.

Primus ab auctore anonymo *Doctrinæ Lovaniensium* designatur[4] Jacobus Latomus, qui pro pontificiâ infallibilitate scripserit, libro *de Primatu Romani Pontificis adversùs Lutherum*. Ergo verò summâ diligentiâ, nulloque partium studio, quippe cui liceret etiam adversantem repudiare Latomum, ejus libros, ac maximè eos ipsos quos objiciunt excutio locos; et quidem de primatu multa reperio, de infallibilitate ne unum quidem verbum. Quis autem ferat istos de primatu tanta testimonia congerentes, quasi quis primatum ullâ ex parte labefactatum, ac non potiùs omni ope constabilitum velit? Dic tu aliquando de infallibilitate, quandoquidem in eâ placet summam fidei collocari. Sed ipsum per se audire Latomum præstabilius est, postea quàm constituerimus quo loco, cùm id scriberet, Lutheri res essent. Fuerat autem à Leone X hæreseos condemnatus. Sic ergo habet Latomus[5] : « Nec valet, si dicatur judicium finale, in rebus fidei, esse apud generale Concilium, à quo nondum est hæresis Lutherana judicata et damnata : ergo non est ab omnibus pro hæresi habenda et vitanda : non, inquam valet; quia Lutherus non habet unam aliquam hæresim particularem novam, et quæ priùs non fuerit; sed habet hæreses olim in Conciliis damnatas, Valdensium, Viclefistarum et Hussitarum, et similium, in quibus non est opus novâ sententiâ, sed antiqua sufficit.... Dato etiam quòd novam hæresim fecisset, non tamen opus esset Synodo ad ejus damnationem, ut apertè probant verba Augustini : » (nota illa scilicet quibus Augustinus ostendit sine Synodo *factum* Pelagianis *esse competens sufficiensque judicium*) quo judicio facto, subjungit Latomus ex Augustino[6] : « Ad senten-

1. *Part. I, idem, n.* 156, 157, 160. — 2. *Farvac. Opusc., de Conf., quæst.* IV; *Pallav., lib.* IX, *cap.* VII, *n.* 11, 12. — 3. *Vid. post tom.* III. *Joan. Dried., fol.* 170.

1. *Lat. Def. cens. Lov. admon, et epist. dedic.* — 2. *Vid. hanc præf.* — 3. *Part. I, refut., etc., art.* XV, *p.* 79. *et pass.* — 4. *Doct. Lov., p.* 2. *et seq.* — 5. *Lat., de Var., quæst. tit.* An Prim. R. P. sit à Christo. — 6. *Aug., lib.,* IV *ad Bonif., tom.* X, *col.* 492.

tiæ executionem procedendum est adversùs hæreticos. Aliud est enim judicium sufficientissimum, aliud sufficiens. Sufficiens est enim, quando debito ordine per judicem competentem exercetur : sufficientissimum verò, quando non solùm per judicem *competentem*, sed per judicem *supremum* cæteris paribus sententia fertur. » Hæc verba video ab anonymo prætermissa, quæ maximè ad rem faciant. Pergit deinde Latomus : « Igitur non ingrediendo difficultatem, an Papa sit supra Concilium, vel è converso; satis est præsenti proposito, quòd hæresis Lutherana à Sede apostolicâ damnata est. Nemo enim, nisi nimium contentiosus, negabit apostolicam Sedem esse judicem competentem ; cùm cautum sit canonibus, causas fidei ad Sedem apostolicam esse referendas. »

Quæ omnia si candidè et sincerè, uti theologum decebat, anonymus protulisset, nemo non statim videret judicium Sedis apostolicæ non proponi à Latomo, tanquam *finale* (de quo tamen judicio præcisè in objectione agebatur) aut tanquam infallibile, aut etiam *supremum*, quod tum ab ipso maximè dici oporteret, si tale esse sentiret : sed contrà proponi judicium illud Sedis apostolicæ, ut *competens*, quod etiam inferiori judici convenire possit utque *sufficiens*, ad sententiæ scilicet, ut ipse hic dixit Latomus, *executionem* : Concilii verò, ut quod esset *sufficientissimum et supremum*. Quæ utcumque se habent, certè cum pontificiâ infallibilitate stare non possunt, cùm post infallibile judicium, nihil ulterius aut superius à quoquam desiderari possit. Quod verò Latomus scribit hæc à se dici, *non ingrediendo quæstionem, an Papa sit supra Concilium, vel é converso;* ita videtur intelligere, quemadmodum à Carthusiano dictum vidimus : nempe ita ut Papa, licèt Synodo absolutè superior, ei tamen tanquam potiori luce donatæ in fidei negotio credere teneatur. Quem sensum aliis quoque superioritatis pontificiæ defensoribus placuisse ostendemus. Cæterùm de quæstionibus fidei nobiscum sentit Latomus, qui pontificio judicio conciliare judicium tanto discrimine anteponit; quique τὸ *supremum*, ac proinde *finale*, de quo agebatur, sententiæ pontificiæ in se consideratæ detrahit, cùm ei tribuat tantùm ut sit *sufficiens et competens;* et quidem id tribuat, opponendo *ad supremum sufficientissimum*.

Quomodo autem Latomus intelligat *sufficiens* illud : quod non sit finale, neque *sufficientissimum* et *supremum*, responderet, credo, id quod jam indicavimus : *sufficiens* esse ad id quod volebat, nempe ad sententiam exequendam. Nos autem quid sit illud apud Augustinum *sufficiens* et *competens*, Deo dante, exponemus : hìc quidem Latomi dicta à nobis referri, non autem præstari oportet.

Profert anonymus alium Latomi locum ex libro III adversùs Tyndalum[1], titulo ultimo[2] : *De auctoritate et prælaturâ Romani Pontificis super Ecclesiam et quodlibet membrum ejus*. Hæc autem exscribit verba : « Quibus bene perpensis, apparet sano intellectui, quòd non justè Romani Pontificis auctoritati contradicatur negando eum esse supremum et ordinarium judicem omnium et singulorum Christianorum, in fide, sacramentis, et aliis omnibus. » Quo loco videtur pontificiæ auctoritati dare *supremum* illud, quod antea denegaverat. Hæc ut concilientur, neque inducatur Latomus adversùs se ipsum indecorè pugnans, proferenda erant alia, quæ anonymus prætermisit. Sunt autem ejusmodi[3] : « Non itaque rationabiliter dubitari potest, nec nisi impudenter negari hoc : Romanus Pontifex est ORDINARIUS JUDEX SUPREMUS super unumquemque Christianum, et quodlibet PARTICULARE CONCILIUM Ecclesiæ catholicæ; quidquid sit de universali Concilio plenario et totâ Ecclesiâ simul congregatâ. » Hic Latomus exponit, quo sensu voluerit, Papam *supremum* esse *judicem* : duplici videlicet sensu : alter est, ut sit *supremus super unumquemque Christianum et quodlibet particulare Concilium;* quem sensum vidimus esse Concilii Constantiensis et Martini V : alter est, ut sit *supremus ordinarius;* quæ verba sunt Latomi ; hoc est *inter ordinarios supremus;* qui ordinariè semperque sedeat, et judicet; cùm Synodi universales, non nisi ex certâ causâ, et extra ordinem habeantur, quorum proinde auctoritatem, cùm de ordinariis tantùm agat Latomus, expressè reliquit integram. An verò hæc omnia dissimulari oportebat, premique nos ad invidiam usque auctoritate Lovaniensium, quorum clarissima quæque dicta omisisses ?

Tertio loco proponit anonymus[4] Jacobi Latomi responsionem quamdam adversùs Lutherum ita objicientem : « Concilium Constantiense determinavit Concilium esse supra Papam, cujus tamen auctoritas à multis contemnitur. » Unde Lutherus concludebat sic : « Via nobis facta est enervandi auctoritatem Conciliorum : nam ut dicunt, si in uno articulo errasse deprehenditur, jam tota ejus vacillat auctoritas. » Quâ in objectione solvendâ haud mediocriter Latomus laborabat. Reverâ enim Cajetanus adversùs Almainum nostrum ea recens scripserat, quibus Constantiensis decreti auctoritatem elevaret, neque ipse, neque alii Catholici cogitabant quem hæreticorum calumniis aditum aperirent. At Jacobus Latomus, qui neque Catholicos accusare, præsertim Cajetanum tanti nominis Cardinalem, neque quæstionis aliò traducendæ occasionem Luthero præbere vellet, multis agit, ut is quocumque modo victus esse, ac perperam objecisse Concilium Constantiense videretur. Quare ait primùm à Luthero non posse adhiberi ejus Concilii auctoritatem, cujus decreta in Viclefum lata ipse contemneret. Tum addit non propterea vacillare Synodi auctoritatem, etiamsi in uno obscuriore articulo defecisset, quod tamen Latomus minimè fatebatur Synodo contigisse. Negabat enim à Luthero vera relata esse Concilii verba, aut extare Concilii Constantiensis tale decretum quod *loqueretur universaliter de quálibet Synodo universali* Papæ anteponendâ. Quæ quidem et alia multa Latomus, dum miserè nimis metuit, ne quid Lutherus bene objecisse videatur, inficiatur contra gestorum fidem. Neque illud melius, quod negabat Concilium, quo tempore ista decreta condiderat, fuisse œcumenicum, cùm nihilo magis œcumenicum esset, cùm ea ederet adversùs Viclefum decreta, quæ contra Lutherum Latomus tuebatur. Sed hæc aliàs. Id modò ad rem nostram pertinet, quòd Latomus dum posteriora Constantiensia anterioribus opponit, illud decretum affert, quo adversùs Viclefum statuitur[2], « Papam habere supremam auctoritatem in Ecclesiâ, quòd, inquit Latomus, non stat simul cum eo, quòd Concilium sit superius Papâ. » Addit, factâ in Concilio Papæ electione, « supremam auctoritatem jam esse in electo ; » et concludit « quòd quamvis Ecclesia sit major simpliciter quàm Papa, puta perfectione gratiæ, et amplitudine virtutum, tamen potestate jurisdictionis unus peccator potest esse major multis justis, et Papa major toto residuo Ecclesiæ corpore. » Ubi vox *potest esse*, non est affirmantis, sed ejus qui demonstrare velit, quoquo modo se res habeat, Lutheri argumentum non ita esse efficax, ac ille jactabat.

Utcumque est, hæc duo apud Latomum vidimus : et nunc Papam Concilio superiorem, et alibi Concilium in fide superius, cujus quippe judicium sit *sufficientissimum et supremum*, cùm Papæ judicium sit tantùm *sufficiens et competens*. Hìc si anonymus Latomum suum Latomo repugnare velit, absolvet nos profectò ab ejus viri auctoritate, qui à se ipso dissentiat. Sin autem velit Latomum sapientem esse virum, qui iisdem semper placitis vestigiisque insistat, Latomum cum Latomo

1. Is novæ Reformationis Doctor, Novum Testamentum in vernaculam suam linguam Anglicam infidelissimè transtulit. De inde hæresis postulatus Bruxellis, dum vivus combustus est. Erat illi vis quædam ingenii, sed nimium vehementis et mordacis. Vid. De Larr., *Hist. Angl.*, tom. I, p. 313 (Edit. Paris).

2. *Doct. Lov.*, *pag.* 4, 5. *Lat.*, *adv. Tyn.*, *lib.* III, *tit. ult.*, *fol.* 194, *vers.* — 3. *Id. de var. quæst.*, *fol.* 87.

1. *Doct. Lov.*, *art.* II, *pag.* 69, 70. *Lat.*, *de Prim.*, *etc.*, *cap.* IV, *fol.* 81, 82. — 2. *Concil. Const.*, *sess.* VIII.

conciliabit ita, ut postremum hoc de Concilii judicio *sufficientissimo et supremo* ad fidei negotium pertinere dicat. Cæterùm non Concilium propterea absolutè superius esse, cùm Papâ inferius esse possit, convocatione ipsâ, aliisque rebus gravissimis, quas Latomus ad rem suam minimè facientes, haud pertractare velit. Atque hanc sententiam non modò Dionysius Carthusianus suprà memoratus, sed etiam Turrecremata et alii Eugenianarum partium, in Eugenii etiam aulâ propugnabant, ut statim demonstrabimus. Quæ cùm ita sint, Latomum in infallibilitatis quæstione apertè faventem, in aliis quæstionibus non adversum habemus : cùm id non agamus, ut semper, sed ut certis tantùm casibus, iisque gravissimis et extraordinariis, in Constantiensi decreto disignatis, ad Concilium recurratur. Quòd autem auctoritatem decreti Constantiensis Jacobus Latomus infregerit, ne Lutherus bene argumentatus esse videatur, parum certè curamus, et Constantienses canones à Latomo non satis consideratos esse ostendemus; et melioribus argumentis, non quidem uti Latomus, inficiando quæ certa sunt, Lutheri audaciam retundemus.

CAPUT XV.

Joannis Driedonis Lovaniensis sententia, de fide Patri nunquam defecturâ.

Equidem intelligo fore quàm plurimos, qui nos in Jacobi Latomi explicandâ sententiâ plus laborasse sentient, quàm ejus viri, docti licèt, auctoritas postulabat. Atque iidem graviùs succensebunt, quòd in exponendo Joanne Driedone, multò plus opere collocaturi sumus. Sed cùm ea quæ dicemus, non modò ad intelligendos Lovanienses articulos, sed etiam ad hujus quæstionis statum animo informandum, multum opis allatura sint; labori non parcimus, ut ea elucidentur; speramusque futurum, ut lectores operæ in eâ positæ non pœniteat.

Joannes Driedo, quod ipse gloriatur, Adriani VI discipulus, anno 1533, opus edidit *De ecclesiasticis Scripturis et Dogmatibus*, ex cujus operis libro IV, capite III, parte II et III, anonymus multa transcribit[1], pleraque insincera, quod lectorem monemus, ut ipse perpendat, si rem tanti esse putet; pleraque extra rem. Sed nos quæ ad rem conferant diligentissimè seligemus.

Igitur ex IV libro memorato, postquam anonymus suo more, de primatu multa descripsit; hæc de Driedone subdit : « Deinde, inquit, parte tertiâ ejusdem capitis, pergens ad demonstrandam Romani Pontificis infallibilitatem, etc. » Atqui Driedo de eâ ne unum quidem verbum, sed nimirum de primatu quæstione absolutâ, alteram quæstionem, quæ una ad rem nostram faciat, exponit his verbis[2] : « Jam operæ pretium considerare, quemadmodum sit accipienda sententia, ex Scripturis docens, fidem ad consummationem sæculi non deficere unquam à Petri cathedrâ seu Ecclesiâ Petri. » Hic ego videamus an Driedo, vel semel dixerit, ita eam accipiendam esse sententiam, ut Romanus Pontifex Petri successor, sive ut persona privata, sive ut persona publica, sit infallibilis.

Et quidem Driedo quæstionem soluturus, triplicem ponit intellectum hujus sententiæ, quòd fides Petri nunquam deficiat. « Sciendum est, inquit, quòd verbum Christi Patrem rogantis pro Petro, potest concipi sub triplici intellectu : vel primùm pro eo ut fides nunquam deficiat à corde Pontificis universalis Ecclesiæ, nec videlicet à personâ Petri, nec à persona Pontificis :... vel secundò, ut fides nunquam deficiat à generali cathedra, à sede, ab universali Ecclesia, seu ovibus ipsius Petri :... vel tertiò, ut fides non deficiat unquam à propria sede, vel diœcesi, quam Petrus peculiariter pascendam, dirigendam et gubernandam suscepit. » Hic nota divisionem quam Driedo ut adæquatam ponit : an fides sit defectura à persona Pontificis, an ab Ecclesia universali quam regendam habuit, an à diœcesi quam peculiariter regendam suscepit. Personam autem Pontificis indistinctè ponit, nulloque discrimine, an considerare velit ut personam privatam, an ut personam publicam; sed de Pontifice, quamcumque personam gerat, simul ac generatim quæstionem instituit : neque Pontificem ut privatam personam opponit Pontifici ut publicæ personæ, sed personam Pontificis generatim sumptam, opponit Ecclesiæ universali, ac diœcesi Romanæ. Qua divisione facta, triplicique posito sensu, triplicem etiam proponit quæstionem. Ac primam, de Pontifice Petri successore, his verbis expedit : *Primus intellectus,* (de fide non deficiente in corde et persona Pontificis) *videtur esse extra intentionem Salvatoris.* Id probat, quia consequens esset, *omnes successores Petri ad perseverantiam fidei esse prædestinatos;* quod falsum esse supponit.

Absoluto primo verborum Christi intellectu, qui extra intentionem Salvatoris esset, jam se Driedo convertit ad duos intellectus, quos à Christo intentos esse docet : et secundum intellectum, de cathedra et Ecclesia universali Petri, hoc est, ipsa Ecclesia catholica, sic aggreditur : « Secundus intellectus, inquit, est fide tenendus propter verbum Salvatoris : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*[1] : et, *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*[2]. Ex quibus, inquit consequens est Christum permansurum cum episcopatu, et Ecclesia, et sede Petri, usque in consummationem sæculi. Hoc autem non est sic consequens de episcopatibus seu ecclesiis aliorum apostolorum, deficientibus jam à fide suis ipsorum gregibus. »

Patet ergo de secundo intellectu : nempe de fide esse, Petri episcopatum seu Ecclesiam nunquam defecturam; quòd ille episcopatus et Ecclesia Petri nihil aliud sit quàm ipsa Ecclesia catholica : quâ in re, ipse Petrus multùm differt à cæteris Apostolis; quòd hi singularium Ecclesiarum duces, totum gregem amittere, Petrus verò toti præpositus, non magis possit oves suas omnes amittere, quàm Christus; cùm Christus nullas habeat, quæ non etiam Petri sint sub Pastore Christo. Qui sensus planus est, et fide absolutè certus, ut meritò Driedo docet.

Jam ad tertium intellectum, an fides sit defectura in peculiari Ecclesiâ et diœcesi Petri, sic procedit[3] : « Aliud potest intelligi Ecclesia seu cathedra Petri, aliud Ecclesia seu diœcesis Romana. Siquidem Ecclesia seu diœcesis Romana potest intelligi esse destructa, permanente cathedrâ Petri, quæ est cathedra universalis Ecclesiæ. Unde et tertium intellectum pertinaciter hæretici refellunt. » Ac paulò post : « Fuerunt jam olim et alii, qui non pertinaciter, sed quasi probabiliter, sententiam defendere voluerunt, ex Scripturis nobis incertum esse, an diœcesis Romana deficiat unquam à fide, et idcirco esse temerarium asserere alteram partem quasi articulum fidei, cùm neutra sit ex Scripturis necessariò consequens; neque usqiam revelatum sit, quòd omnes Christiani à Turcâ non expellentur unquam à Romanâ diœcesi. » En tertius intellectus, quem ab aliquibus etiam non hæreticis, rejectum esse dicit. Atqui hunc intellectum confirmaturus ipse, primùm affert contraria argumenta, et addit : « Hæc et similia sunt, ex quibus hæretici et alii quidam nimiùm pertinaciter[4] arbitrantur stultum et temerarium esse, si quis doceat Ecclesiam Romanam super alias Ecclesias præsidentem, sic à Christo esse privilegiatam, ut ab eâ non deficiat unquam, neque fides, neque primatus pontificalis. »

Vides profectò quod quærat : ac primùm nihil jam de Pontifice, sive ut privato Doctore, sive ut docente ex cathedrâ. Quæ ad personam pertinent, jam expedita sunt. Deinde nihil etiam de universali Ecclesiâ, cujus fidem deficere non posse, ex antè dictis constitit; sed

1. *Doct. Lov., art.* I, *pag.* 10, 11, — 2. *Dried., de Eccl., etc., fol.* 233, *vers.*

1. *Matth.*, XXVIII, 20. — 2. *Idem*, XVI, 18. — 3. *Dried., loc. cit.*
4. Mox dixit Driedo hæc doceri *non pertinaciter*. Ergo ille pugnantia loquitur (*Edit. Paris*).

quærit illud tantùm, an fides et cum fide primatus, in diœcesi Petri ejusque successorum, unquam interire possit.

Affert postea probationes, quæ nihil ad nos attinent; cùm non hîc inquiramus rectène probaverit, sed quid concluserit. Concludit autem sic allatis Patrum testimoniis : « Non temerè igitur, sed piâ fide cum Patribus nostris prædecessoribus credimus, quòd fides et primatus Ecclesiæ et sedes seu cathedra Petri, claves regni cœlorum, potestas ligandi et solvendi, sunt à diœcesi Romanâ inseparabiles; et quòd Deo providente, et beato Petro opem ferente, Romanus Episcopus, seu populus sub Romanâ diœcesi, non deficiet unquam totus à fide. »

Atque ut semel elucescat, ad quem scopum collimaverit, hæc ejus verba audienda sunt[1]. Defecit Hierosolymitana Ecclesia, cui Jacobus præsedit; defecit Achaia, ubi Andreas; Asia ubi Joannes; India, ubi Thomas; Persis, ubi Judas; Æthiopia, ubi Matthæus; Græcia, ubi Paulus : Romana Sedes hactenus manet in fide Christi erecta. » Quæ quidem anonymum docere debuissent, quid Driedo aversetur; nempe id, si quis diceret Romanam Ecclesiam, etiam particularem, aliis similem esse, quæ cùm Episcopo ipsâque episcopali sede à fide penitus excideret, fieretque cathedra jam erroris aut schismatis. Id quidem Driedo docuit nunquam Romæ eventurum, quod nos ultro amplectimur; atque insuper addimus, quantumcumque in Romam fremerent inferorum portæ, ac sacræ urbis, quod absit, fundamenta concuterent, non propterea prævaliturus contra Petri cathedram; sed eam semel à Christo Ecclesiæ catholicæ datam, integram permansuram, Sedique sacrosanctæ, modo quo sciverit, provisurum Deum, neque futurum unquam ut ipsa Pontificum, qui Petri loco sint, successio ac series, à vera fide avellatur; quod quidem et Driedo sensit, et omnes Catholici confitentur.

Quod autem Driedo nunquam futurum docet ut in urbe Roma, in Romana diœcesi, in Romano solo, fides et primatus intereant, id quidem non video, ut in nos intorqueri possit. Neque enim Clerus Gallicanus somniavit fore ut Romana Ecclesia particularis, seu Romana diœcesis cum Episcopo et plebe sua penitus intercidat, populusque Romanus totus cum suo Pontifice à fide abrumpatur, et primatus Ecclesiæ aliò transferatur, quæ hîc Joannes Driedo adversùs quosdam, ut ait, Catholicos, explicanda, probanda, tuenda suscepit. Neque verò id ullo modo pertinet ad Concilii Constantiensis decreta, quæ Clerus Gallicanus sua Declaratione complexus est; neque eam quæstionem Synodus Constantiensis, vel leviter attigit. Neque si quis Pontifex suo officio malè functus aliquid contra fidem, etiam decreto facto docuerit, ideo populum totum, atque Ecclesiam totam particularem Romanam cum eo defecturam consequens est : cum nec Joanni XXII hæresim prædicanti crediderit; ac nihilo magis etiam definienti, uti tum res erant[2], creditura fuisse videretur. Neque verò ille Pontificis, etiam contumacis, quantuscumque defectus, urbi Romæ, Romanæque diœcesi fraudi esse potest, ut propterea Petri sedes loco moveretur, et primatus aliò traduceretur; sed pravum Pontificem statim amoveri, aliumque Ecclesia substitui oporteret, qui tamen haud secius sederet Romæ, uti Pisis primum atque iterum Constantiæ decretum factumque est. Quare immeritò quidem moderni Lovanienses, ista Driedonis, nihil sibi profutura, jactant.

Id verò ad nostram quæstionem facit, quòd ille enumerans quæ ad interpretationem spectent divinæ pollicitationis hujus : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, eum sensum prætermisit, quo diceretur fides etiam in Pontificis corde deficiens, in ejus tamen, non modò Ecclesiâ illâ universali, aut etiam diœcesi particulari, Romanâ scilicet, sed etiam decretis permansura semper : quem sensum et prætermisit, et dominicis promissis contineri non posse intellexit.

Rogo enim ad quam tripartitæ divisionis partem pertinere velint eum sensum quem venditant? An ad fidem quæ personæ Pontificis insit? an ad eam quæ universæ Ecclesiæ? an ad eam quæ Romanæ diœcesi? Non quidem ad fidem primo modo consideratam. Is enim est modus, quo fides deficere possit, in corde scilicet et persona Pontificis : isti autem quærunt eam fidem quæ deficere nequeat : non ad eam quæ deficere non posse credatur, Ecclesiæ catholicæ, seu diœcesis Romanæ fidem : aliud enim est in Pontificis sive privatâ, sive publicâ personâ; aliud in Ecclesiâ universâ, aut in diœcesi Romanâ deficere non posse fidem. Nempe hæc duo sunt, quæ promissa à Domino fuisse Driedo asserit; ut ab Ecclesiâ catholicâ nunquam avellatur fides; ut à diœcesi Romanâ, non fides, non Petri cathedra, primatusque apostolicus : quæ profecto stare vidimus, quidquid evenerit uni vel alteri Romano Pontifici, eorumque fidei.

Neque vero Driedo hîc cogitavit fidei declarationem publicam et authenticam, quæ in Romano Pontifice labefactari non possit. Nec mirum : cùm enim hîc fidem interpretetur, non externam fidei declarationem, sed ipsam intus fidem, quâ in Christum creditur; ad eum profecto sensum, nuda illa et externa fidei declaratio minimè pertinebat; certumque omnino erat Christi promissione minimè comprehendi omnes Petri successores, cùm eos infideles esse posse constaret. Quare haud immerito illa nunquam defectura fides, à Driedone redigitur ad Ecclesiæ catholicæ, aut ad peculiaris Ecclesiæ Romanæ fidem; quoniam Ecclesia catholica et peculiaris Romana omnium Ecclesiarum caput, infideles esse non possint.

Sic igitur patet eum ab Adriani magistri sententiâ non recessisse, neque ab iis interpretationibus, quas ab antiquis glossis auctoribusque depromptas, Petro Alliacensi, ac Dionysio Carthusiensi aliisque probatas esse vidimus.

At enim existimavit, inquies, « in Romanâ Sede hactenus nullum sedisse hæresiarcham, qui docendo definierit aliquid fidei nostræ repugnans, neque hæresim ullam illinc sumpsisse initium[1]. » At quod factum non sit hactenus, ille quidem dicit; an continuò dixerit nihil unquam tale evenire posse demonstrandum tibi erat. Certè multa mala, quæ nondum evenerint, evenire posse Driedo confirmat. Neque enim dicit fidem in alicujus Romani Pontificis corde defecisse; sed dicit tamen expressè, ne id unquam fieret, Christum non fuisse pollicitum. Neque ait unquam factum esse, ut aliquis in eâ sede contumaci animo hæresim docuerit, sed planè id fieri posse asserit; et tum nimirum, « si contumax fuerit, deponendum esse, vel declarandum propter contumaciam ab Ecclesiâ fuisse depositum, à tempore ex quo talia docere aut prædicare cœperit[2]. » An autem quod ille contumax crediderit, docuerit, prædicaverit, etiam pertinaciter sub anathematis pœna, quo nunc omnia redigunt, definire non possit, Driedo ne quæsivit quidem : adeo absonum et à Christi pollicitis alienum visum est.

At, inquies, dixit totum id quod docuerit de diœcesi Romana indefectibili, Petri et successorum ejus privilegium esse. Certè et quidem maximum, quòd ei diœcesi præfecti sunt, quam nunquam à fide abrumpi posse arbitretur. Magna gregis dignitas, quæ in Pastorem redundet.

At enim ea dignitas gregi convenit ratione Pastoris. Respondeo non ratione Pastoris hujus, vel illius, in cujus corde vel prædicatione fides deficere possit, teste Driedone, sed ratione *dignitatis pastoralis*, ut jam ipse dicebat : ratione *primatus Petri* in ea Ecclesia divina ordinatione collocati. Hinc enim efficitur, ut neque illa

1. *Dried.*, *ibid.*, *Vid.* Doct Lov., *art.* I, *pag.* 12.
2. Populus Romanus suis infansus Pontificibus, qui Avenione degebant, erat propensior ad Papæ decretum, etiam optimum respuendum, ne illi addictus, quàm ad malum recipiendum, ut in illo colendo studiosus videretur (*Edit. Paris*).

1. *Dried.*, *idem*, *Doct. Lov.*, *art.* I, *p.* 18. — 2. *Dried.*, *ibid.*, *cap.* IV, *fol.* 240.

Ecclesia, neque episcopatus ejus à fide penitus avellatur unquam, ne in ea scilicet, unà cum ipsa fide primatus intercidat.

Driedonem secuti sunt Lovanienses alii, eodemque sensu commendarunt Petri non defecturam fidem, ut Judocus Ravestein Tiletanus, in *Doctrinâ Lovaniensium* relatus[1] : qui sanè, quanquam pontificiæ infallibilitati favebat, et Romanos Pontifices ab aliquot historicis erroris incusatos, ab ea nota vindicandos putabat, non in eo tamen præcisè vim cathedræ ac fidei Romanæ reponebat, sed in eo maximè, quòd « ut etiam concederetur, aliquos pontifices Romanos privato errore laborasse, semper tamen ipsa fidei veritas in successione, tanquam fidissima veritatis conservatrice, permansisse verissimè diceretur[2]; » quando errorem prædecessoris, succedens Pontifex continuò emendasset.

CAPUT XVI.

Articuli Lovaniensis Facultatis, anni 1544, ex præcedente doctrinâ explicantur, et cum Parisiensibus, anni 1542, conferuntur : cathedra Petri nunquam defectura.

Hæc certa et firma, atque à Driedone sunt præclarè explicata, ex quibus secuti Lovanienses, articulos composuerunt eos, quos aliquot annis post Driedonem mortuum, anno videlicet 1544, die 6 Decembris, Carolo V jubente, ediderunt.

XXI. « Firma fide tenendum est, unam esse in terris veram atque catholicam Christi Ecclesiam, eamque visibilem, quæ ab Apostolis fundata, in hanc usque nostram ætatem perdurans, retinet et suscipit quidquid de fide et religione tradidit, tradit, et traditura est cathedra Petri, super quam ita à Christo suo sponso est ædificata, ut in iis quæ fidei sunt et religionis errare non possit.

XXV. « Certa fide tenenda sunt, non solùm quæ in Scripturis expressè sunt tradita, sed etiam quæ per traditionem Ecclesiæ catholicæ credenda accepimus, et quæ definita sunt super fidei et morum negotiis, per cathedram Petri, vel per Concilia generalia legitimè congregata[3]. »

Quid sit cathedra Petri, Driedo exposuit : hoc est primo loco, cathedra universalis illa, Ecclesia scilicet catholica, primatu Petri gaudens, in quâ nullo modo defecturam fidem, ut de fide absolutè; ac secundo loco, cathedra particularis, seu diœcesis Romana, in quâ etiam, ut Romana est, non defecturam fidem, *piâ sanctâque fide atque ex fidei pietate* crederet.

Quare nec à cathedræ quidem particularis illius, quæ nunc Romæ, Deo auctore, constituta est, perpetuâ traditione certoque et constanti dogmate aberrandum esse pervulgata jam erat sententia, quam tunc Lovanienses ex hujus viri apud se et doctrinæ ac pietatis laude florentis sensu, in suos articulos transtulere.

Sic certâ fide tenendum esse docent, quòd *cathedra Petri*, Ecclesia universalis, Petro ut capiti adunata, definiat : articulo XXV. Quod autem ibidem disjunctivè dicunt, *cathedram Petri, vel Concilia generalia*, nempe significant non esse necesse semper ab Ecclesiâ congregatâ et Concilio generali judicium proferri; sed valere omnino quæcumque Ecclesia catholica, universalis illa, et semper inconcussa Petri cathedra protulerit, sive expressè per se, in œcumenicâ Synodo pronuntians, sive auctore Romano Pontifice, et in ejus decreta consentiens. Atque hoc certè erat quod aliis verbis, articuli Parisienses superiùs relati[4] dixerant : nempe articulo XVIII, « Ecclesiam universalem errare non posse : » item articulo XXII : « Concilium generale Ecclesiam universalem repræsentans errare non posse; » cujus quidem Ecclesiæ catholicæ nomine, Parisienses, Petrum etiam qui caput sit, ejusque cathedram comprehendunt; quemadmodum Lovanienses cathedræ Petri nomine universalem etiam Ecclesiam complectuntur, uti jam vidimus certissimis rationibus à Driedone esse confectum. Ita illud quòd Concilium universale, sive illud, quòd cathedra Petri certò et absolutè errare non possit, unum idemque est, Ecclesia scilicet catholica; quandoquidem Pontifici ex traditione definienti, non desit Ecclesia consentiens, et rursus Concilio judicanti adsit Pontifex, convocandi, agendi, decernendi auctor, ex cujus utriusque complexu existat illud, sub quo captivari omnem intellectum oporteat, Spiritûs sancti judicium.

Neque propterea cathedram universalem Petri ab ejus cathedrâ particulari, quæ nunc, Christo providente, Romæ est, ullo modo sejungimus; neque refugimus, imò complectimur quod iidem Lovanienses de cathedrâ singulari Petri credendum proponunt : nempe Ecclesiam ita « super eam à Christo esse fundatam, ut errare non possit[1]; » cùm id profectò constet toti Ecclesiæ, hoc est, capiti et membris, fide et charitate connexis, à Christo esse promissum.

Suscipimus etiam cum Lovaniensibus « quidquid de fide et religione tradidit, tradit et traditura est cathedra Petri, » etiam illa singularis, hoc est profectò, non quod unus fortè Pontifex; sed quod ipsa Pontificum successio et series et Ecclesiæ Romanæ Ecclesiarum matris, perpetua et constans et firma professio, pro certo fidei dogmate tenuerit, docuerit, prædicarit; cùm jam professi simus eam seriem ac successionem nunquam à fide abrumpendam[2]; ac si quid unquam, quod absit, erroris irrepserit, Deo adjuvante, fore ut, vel sedes Romana per se ipsa respuat, vel tota Ecclesia catholica pro capite connixa restituat.

Hæc summatim et breviter nondum ut planè explicemus, atque argumentis probemus; sed ut interim doceamus Parisiensis matris et Lovaniensis filiæ, ab initio ad postrema usque tempora, unam et cohærentem esse sententiam. Neque ambæ de summo Pontifice diversa docent, cùm et Parisienses docuerint « unum esse jure divino Romanum Pontificem, cui omnes obedire tenentur; » et Lovanienses jam relatis articulis hos quoque interponant.

XXIII. « Unus est Ecclesiæ summus Pastor, cui omnes obedire tenentur, ad cujus judicium controversiæ quæ super fide et religione existunt sunt referendæ.

XXIV. » Summam hanc præpositurâm primus omnium gessit sanctus Petrus, verus Christi in terris Vicarius, et totius familiæ ejus Pastor : post Petrum verò, ex Christi institutione, omnes deinceps Pontifices, Petri in cathedra successores[3]. »

Vides in articulis Lovaniensibus, cùm Romanus Pontifex nominatur, ei attribui ut obediatur, et ad eum quæstiones fidei referantur, ut summam in Ecclesia præpositurâm gerat; quæ ab omnibus Catholicis admittuntur. Cùm ad eam devenitur auctoritatem, quæ errare non possit, jam non ipsum Pontificem, sed *cathedram Petri et generale Concilium* nominari : quæ quidem rectène an secus distinguantur, nondum est disceptandi locus. Certè hìc distincta accuratè esse, et à Joanne Driedone sumpta perspicuum est : atque hæc ad fidem catholicam pertinentia, Lovanienses æquè ac Parisienses meritò hæreticis opponenda esse censuerunt : haud ita veritati reique ecclesiasticæ consulturi, si opponerent ea quæ etiam inter Catholicos variare non ignorabant.

Neque abludebant aut ipse Driedo, aut reliqui Lovanienses Magistri ab Adriani sui sententia, cujus apud ipsos tanta erat auctoritas. Dicturus enim Adrianus, etiam in fidei determinationibus, errare posse Pontificem, sic præfatus erat : « Si per Ecclesiam Romanam intelligatur caput ejus, puta Pontifex, certum est quòd possit errare[4] : » ne scilicet dicere videretur, in Ecclesia Romana sive universali, sive particulari statim defecturam fidem, si in Pontifice defecisset.

1. *Doct. Lov., art.* I, *p.* 13, 14. — 2. *Judoc. Ravest., Apol. cont. Illyr., c.* X. — 3. *Art. Lov. post t.* III; *Dried., p.* 170, 171. — 3. *Sup., c.* I.

1. *Art. Lov.* XXI. — 2. *Sup., c.* XV. — 3. *D'Arg., etc., tom.* I, *p.* 413; *et post tom.* III *Dried., p.* 171, *vers.* — 4. *Sup , cap.* XII.

Quòd si obstinatè volunt per articulos Lovanienses damnatam esse doctrinam quæ Pontifici quoque infallibilitatem detraheret, ergo non modò Lutherum, aliosque hæreticos, quod sibi proposuerant, verùm etiam Adrianum VI, Jacobum Latomum, et Joannem Driedonem sui temporis viros maximos, ac suæ scholæ lumina condemnarunt : gratissimum facturi Lutheranis, suæque censuræ elevaturi auctoritatem, quòd certa cum incertis æquè confudissent, et sanctissimorum virorum doctrinam cum infanda hæresi una sententia reprobassent.

Neque Ruardus Tapperus post illos articulos scribens, Joannem Driedonem in his damnatum approbasset, cùm ejus librorum editionem accuraret : neque postea Joannes Viggers, id quod jam audivimus[1], cùm de Adriano VI tractaremus, diceret, *ab aliquibus haberi de fide*, quòd Pontifex sit infallibilis : neque tam contemptim *aliquibus* tantùm de fide esse diceret, quòd sua Facultas condemnatura Lutherum in suos articulos retulisset.

Eumdem Viggerum postea audiemus de eâdem infallibilitate dicentem, *communiter* hanc teneri, et contrariam sententiam judicari *improbabilem*[2].

Improbabilem verò tantum, quam sua Facultas unà cum Lutheri erroribus proscripsisset ? Nemo id sanus dixerit, adeoque Lovanienses aliò spectasse, eò nempe quò vidimus, quod et nos rationibus adstruximus necessariis.

CAPUT XVII.

Joannis Driedonis sententia de superioritate Papæ cum Parisiensium sententiâ congruit : horum reverentia in summum Pontificem : locus Majoris.

PLERIQUE eorum qui Papam Concilio anteponunt, sic agunt ut Parisienses non rejiciant, sed ut eos, summâ ipsâ secuti, verborum magnificentiâ vicisse videantur, ut illi inflatiùs tantùm, nostri simpliciùs candidiùsque dixerint. Id, in hâc quæstione imprimis intellectu necessarium, vel unus Driedo maximè comprobabit. Atque is quidem primâ fronte à nostris vehementissimè discrepare videtur ; quippe qui doceat Papam, « ex jure divino habere quòd à nemine possit judicari, aut condem, nari, neque ullam communitatem esse cui subjiciaturneque subjici Concilio ut superiori, et habenti sublimiorem potestatem supra ipsum[3]. »

At qui rem penitus inspexerit, facilè comperiet Driedonem eorum esse numero, quos diximus à Parisiensibus abhorrere visos, summâ tamen ipsâ, atque aliis verbis cum ipsis consentire.

Et primùm quidem docet Papam, « in causis fidei et schismatis personam ejus tangentis[4], subjici judicio universalis Ecclesiæ :.... et si contumax fuerit deponendum, vel certè declarandum ab Ecclesiâ fuisse depositum[5] : » quæ in idem recidunt. Ergo ex tribus casibus, quibus Parisienses Concilium Constantiense secuti, Papam Synodo subjiciunt, fidei, schismatis et reformationis generalis in capite et in membris, jam profectò in duobus, Driedone teste, Papa subjectus est. Nunc de tertio casu, reformationis scilicet, quid idem auctor sentiat audiamus.

Ac statim quidem occurrit ille locus ab anonymo Lovaniensi indignis mutilatus modis, quem nos integrum referemus[6] : « Concilium generale, quamvis neque potest neque debet plenitudinem papalis potestatis à Christo commissam Petro et successoribus ejus tollere, aut diminuere ; sed de illâ gratias agere Deo qui dedit talem potestatem hominibus : potest tamen, pro ædificatione Ecclesiæ, *usum illius potestatis limitare certis legibus et statutis*, quibus ipse Papa debet acquiescere, nimirum subjectus æquitati naturali ac divini juris. » Quæ sunt manifestè à Gersone sumpta. Sic enim ait Gerson[1] : « Ecclesia vel generale Concilium, quamvis non potest tollere plenitudinem potestatis papalis, à Christo supernaturaliter et misericorditer collatæ, potest tamen ejus *usum limitare, certis regulis et legibus*, in ædificationem Ecclesiæ ; et in hoc est totius Ecclesiæ reformationis stabile fundamentum. » Neque verò nostri quidquam aliud volunt, cùm Papam in negotio generalis reformationis subesse Concilio ex Constantiensi canone decernunt. Quare in reformationis casu, quod jam quærebamus, assentitur Driedo Parisiensibus, pontificiam potestatem conciliari potestate, limitari et temperari posse.

Atque hujus quidem loci primam partem, ea scilicet verba quæ Pontifici superioritatem omnimodam asserere videbantur, tanquam absolutè dicta essent, anonymus protulit : sustulit verò ea, quæ *usum limitarent* atque temperarent, ut profectò pudeat theologiæ Professorem in allegandis theologis tam infideliter esse versatum.

Neque minùs fallaciter alios Driedonis locos retulit. Gravis ea est quæstio, et à Canonistis in utramque partem pertractata, quibus causis Pontifex à Concilio generali judicari possit. Et quidem qui pontificiæ potestati favere velle videntur, unam hæresis causam memorant propter quam Papa indubius ab Ecclesiâ judicetur. Hos Driedo sequi visus est, cùm dixerit, « Papam notoriè hæreticum, vel de hæresi suspectum et diffamatum judicari quidem posse ; sed eo tantùm casu, si videlicet sit notoriè hæreticus, vel de hæresi suspectus et diffamatus[2]. » Quem locum anonymus urget rectè ; sed sequentia dissimulat[3] : « Rationabiliter autem præsumitur suspectus de hæresi, quando ipso adeo notoriè et incorrigibiliter scandalizat Ecclesiam, ut vita ejus sit Ecclesiæ tanquam exemplum, et doctrina hæresis, seu fidei prorsus à Christo alienæ. »

Nec mirum hæc sensisse, secutum alios Canonistas multos, et glossam illam celebrem in caput, *Si Papa* : « Certè credo quòd si notorium est crimen quodcumque, et inde scandalizatur Ecclesia, et incorrigibilis sit, quod inde possit accusari : nam contumacia dicitur hæresis[4]. »

Jam de indubitato Pontifice hæc Driedo dicit magnificis sanè verbis : « Ecclesia quandiu tenetur habere Papam pro indubitato Papa, debet ipsum ut Vicarium Christi, custodem suum et Pastorem nominare, et ipsum, juxta Apostoli doctrinam, VELUT SENIOREM non increpare, sed obsecrare ut patrem[5], et honorare ut dominum : » quæ quidem anonymus statim arripuit, sed sequentia prætermisit : « Nihilominus tamen hujuscemodi Vicarius, Ecclesiæ sponsus, si fuerit frigidus, maleficiatus, et adulter, adeoque sit ad generationem filiorum spiritualium inhabilis, ut nihil sibi sit curæ de sponsa Ecclesia, potiùs generans filios spurios satanæ, jam existimari potest de hæresi suspectus ; atque ità rationabiliter Ecclesia potest dubitare, an persona illa sit indubitatus Papa, sicuti rationabiliter tum dubitare potest, an sit pertinax hæreticus. »

Hæc Driedo[6] : ex quibus infert, contra ejusmodi Papam valere ea omnia, quæ in Concilio Constantiensi contra dubios Pontifices scandalosos acta essent ; atque hæc copiosissimè exequitur et probat : quæ lector, si tanti res est, ab ipso auctore repetat.

Hæc postquàm Driedo dixit, totum illud caput concludit his verbis : « Ex his diligenter consideratis perspicuum esse potest, quonam modo Concilium universalis Ecclesiæ est supra Papam, et è contrario Papa supra Concilium. » Sic mutuò sese exsuperant, sed diverso respectu : quæ ita conciliantur, ut Pontifex in ordinario regimine, et ordinariis casibus, Concilium verò in extraordinariis, quæ à Driedone commemorata

1. *Sup., idem.* — 2. *Vid. Doct. Lov., art.* I, *p.* 39. — 3. *Dried., tom.* IV *de Libert. Christ., lib.* I, *c.* IX, *pag.* 31.

4. Loquitur hic Driedo de eo schismate quod Paparum crearet multiplex electio, tum cùm nosci non posset quis Papa esset, quis vero anti-Papa (*Edit. Paris*).

5. *Dried., de Script., etc., lib.* IV, *c.* IV, *fol.* 240. *Vid. Doct. Lov., art.* II, *pag.* 72. — 6. *Ibid., Dried., de Libert. Christ., lib* I, *cap.* XIV, *cons.* IX, *fol.* 40.

1. *Gers., tom.* I, *p.* 419. — 2. *Dried., loc. cit., fol.* 40. — 3. *Doct. Lov., art.* II, *pag.* 72. — 4. *Dist.* XL, *c* VI; *Dried., loc. cit.* — 5. *I. Tim.*, V, 1. — 6. *Dried., loc. cit.*

sunt, antecellat. Neque verò nostri, Cameracensis et Gerson et alii omnes aliter intelligunt. Unde Joannes Major noster Pontificem ait esse superiorem *regulariter* in ordinario regimine : Concilium autem *casualiter* certa causa, certis casibus; et addit : « Hic modus cuilibet sapienti Pontifici debet esse gratior, licèt dicamus Concilium esse casualiter super Pontificem, et posse eum corrigere. Cum hoc enim dicimus Papam ex institutione Christi non esse deponibilem, nisi gravissima causa; quæ vix ter contigit mille annis[1]. »

Cur autem isti casus tam rari prævidentur, an necessaria ratione, an pravo animo, ac maledicendi libidine? non jam à nostris, sed etiam à Driedone et aliis omnibus quærere te oportet. Respondebunt sanè Ecclesiam æternitatis suæ pariter atque infirmitatis humanæ consciam, canones condidisse, quorum opera, adversùs insolitos etiam et extraordinarios casus certa remedia compararet : eò verò canones Constantienses esse institutos, eosque à Driedone Lovaniensi ita esse intellectos, ut nemo Parisiensium graviora et fortiora dixerit.

Clerus verò Gallicanus ne ea quidem attigit; sed tantùm Constansienses canones asseruit tanquam disciplinæ ecclesiasticæ et reformationis omnis certissimum ac necessarium fundamentum. Quare adeo Driedo nobis non est opponendus, qui aut nostra damnaverit, aut iis contraria sanxerit, ut potiùs eum ulteriùs quoque progressum esse videamus.

CAPUT XVIII.

Alii Driedonis loci excuiiuntur. Iterum de cathedræ Petri auctoritate, ex eodem scriptore.

Ex his facile est reliqua intelligere quæ ex Driedone in hunc locum adducuntur.

Objicitur istud[2], quòd decreta Constantiensia exponens, Concilii auctoritatem in Papam, ad hæresis vel schismatis casum redigere videatur. « Papa, inquit[3], in causis fidei et schismatis personam suam tangentis atque concernentis, subjicitur judicio universalis Ecclesiæ. Quamobrem si ipse fieret hæreticus aut schismaticus, aut argumentis probabilibus de his suspectus, ... esset ab Ecclesiâ..... monendus, ... judicandus, ... deponendus, ... vel depositus.... declarandus. » Cui loco addit anonymus, « sicut ante jam exposuerat libro *de Libertate christianâ* : » ne id quidem cogitans, librum *de Libertate christianâ* esse ultimum opus Joannis Driedonis, cui componendo sit immortuus, ut vel præfatio testatur. Id gravius quod sequentia tacet : « Quamvis primatus Papæ SUPER OMNES PARTICULARES ECCLESIAS sit constitutus jure divino, non hinc tamen oportet consequens esse eumdem Papam in causis propriis jus divinum concernentibus, non esse subjectum potestati universalis Ecclesiæ. » Ubi 1° notandum illud : *Papæ primatum jure divino constitutum*, non super universalem Ecclesiam, sed *super omnes particulares Ecclesias*, quod ex Constantiensibus deductum fontibus, Driedo ubique inculcat, ut legenti patebit. Tum illud : « Nihilo secius Papam esse judicandum ab universali Ecclesiâ, in causis propriis jus divinum concernentibus. » Quod quidem latiùs patet, quàm hæresis, vel schisma, et jura tantùm positiva excipere videtur. Quæ hic generatim dicta, Driedo in libris *de Libertate christianâ* fusiùs, postea, uti vidimus, et diligentiùs exequitur.

Objicitur et locus hic[4] : « Quemadmodum Romana Ecclesia, in quâ residet Apostoli Petri successor, est omnibus Ecclesiis prælata, ad quam fidei magistram et matrem, omnes majores totius Ecclesiæ causæ recurrunt, sumentes terminum seu finem, juxta sententiam ejusdem Ecclesiæ, cujus vis et potestas ecclesiastica est in Pontifice ejusdem Ecclesiæ; ita et Romanæ Ecclesiæ sententia prævalet omnibus sententiis aliarum Ecclesiarum, à Romanâ Ecclesiâ discrepantium, » particularium scilicet, uti mox audivimus ab ipso interpretatum, non autem *universarum* etiam in Synodo collectarum. Neque tamen in omnibus casibus ad œcumenicam Synodum recurri necesse est : rectè enim ait Driedo, « majores etiam causas sumere terminum seu finem juxta sententiam ejusdem Ecclesiæ Romanæ, » regulariter scilicet et in ordinario regimine, in ordinariis casibus, non certè in extraordinariis, ut jam vidimus, in libro *de Libertate christianâ* ab hoc auctore unà cum Parisiensibus summo consensu fuisse traditum.

In Romana etiam Ecclesia fidei quæstiones haud secus atquæ aliæ regulariter finem accipiunt, cùm sit plerumque tanta consensio, ut ad Synodum œcumenicam non necessariò recurratur : quæ omnia ex antedictis clara et aperta sunt, et in sequentibus clariùs elucescent.

Diximus etiam ita esse Ecclesiam catholicam constitutam, ut in capite suo, in Petri scilicet cathedra singulari prævalere et insidere non sinat hæresim, qua per contumax propositum à fide abrumpatur penitus, adeoque omnem Ecclesiam à certo et constanti Ecclesiæ Romanæ dogmate discrepantem, à fide alienam et schismaticam esse.

Et quidem certum est, quod ait Driedo, Ecclesiæ Romanæ particularis illius *vim et potestatem ecclesiasticam in suo Pontifice esse*. Neque enim Ecclesia Romana per se aut absolvit aut ligat; sed Pontifici Romano, Petri successori, id juris à Christo concessum est. Si tamen, quod absit, fides in Pontificis alicujus corde, aut etiam doctrina, prædicatione, decreto, vel ad contumaciam usque defecerit (quod ne fieret, negat Driedo, uti vidimus, à Christo esse promissum) non propterea Ecclesia Romana vim suam ac potestatem amitteret; nihilo profectò magis quàm, Pontifice mortuo, amittit; cùm semper supersit in Ecclesia semen, quo vis illa excitetur, seu potiùs explicetur; et Ecclesia Romana mater Ecclesiarum neque à fide abrumpatur, neque primatu excidat.

Atque hæc erant quæ de Jacobo Latomo, et Joanne Driedone Lovaniensibus, pro lectoris expectatione, fortasse nimia; pro Lovaniensium articulorum intellectu, congrua; pro ipsius quæstionis summa explicanda et constituendo statu, necessaria diceremus. Quæ omnia, Deo dante, progressu orationis haud mediocriter illustranda et confirmanda esse confidimus. De aliis Lovaniensibus ætate posterioribus, quæ ratio postulaverit, loco suo exponemus.

LIBER SECUNDUS.

Quòd Declaratio Gallicana ab omni censurâ sit immunis, probatur ex auctoribus Parisiensium sententiæ adversantibus.

CAPUT PRIMUM.

Joannes à Turrecrematâ pontificiæ potestatis sub Eugenio IV defensor præcipuus, in fidei quæstionibus Concilii auctoritatem Papæ auctoritati anteponebat : communis erat tum illa sententia : Bulla, Deus novit, *sub Eugenii nomine edita.*

Hic quærimus an antiquiores Scholastici et Canonistæ, qui Conciliorum superioritati vehementissimè omnium adversantur, à nobis omnino diversa senserint, et an in quibus dissentiant, pari immodestiâ cum recentioribus sævierint? Eugenii IV certè tempore, quo maximè efferbuit illa contentio, è Fratrum Prædicatorum Ordine Joannes à Turrecrematâ[1], sacri Palatii

1. *Maj., de auct. Conc. sup. Pap., etc., in app. tom.* II; *Gers., p.* 1139, 1140; *et Tract. de Eccl., idem, p.* 1145. — 2. *Doct. Lov., art.* II, p. 72. — 3. *Dried., de Script., etc., lib.* IV, *cap.* VI, *fol.* 240. — 4. *Dried., idem.* Doct. Lov., *pag.* 71.

1. Joannes à Turrecrematâ sive TORQUEMADO, sic dictus ab oppidulo veteris Castellæ *Torquemada*, in quo natus est, scholasticâ aubtilitate haud scio an parem habuerit. Ejus præterea dicendi genus asperum est, seu potius ferreum ac penè barbarum. Erat in hodierno jure canonico non parùm versatus, in antiquâ Ecclesiæ disciplinâ et in doctrinâ Patrum non admodum doctus (*Edit. Paris*).

apostolici Magister extitit : acris ingenii vir, quem Eugenius ipse unum Basileensibus vel maximè opposuit, et de se bene meritissimum evexit ad purpuram. Is ergo, cùm Papam Concilio superiorem vehementissimè assereret, tamen in apologiâ sive responsione pro Eugenio IV, quam cum ipsis Basileensibus coram Pontifice tractans, ejusdem Pontificis jussu, vivâ voce primùm, deinde etiam scripto protulit, hæc habet : « Si talis casus contingeret, quod Patres universi in Synodo universali convenientes unanimiter aliquam definitionem fidei facerent, cui sola persona Papæ contradiceret : dicerem judicio, quod Synodo standum esset, et non personæ Papæ. Judicium enim tantorum Patrum universalis unius Synodi, in materiâ fidei, merito præferendum videtur judicio unius hominis : in quo casu optimè venit illa glossa quæ habetur in caput *Anastasius*, dist. XIX, *quòd ubi de fide agitur, Papa tenetur requirere Concilium Episcoporum*[1]; quod intelligendum est quando casus est valde dubius, et Synodus convocari poterit, et tunc Synodus major est Papâ, non quidem potestate jurisdictionis, sed auctoritate discretivi judicii et amplitudine cognitionis[2]. »

Quid sit judicium discretivum, Canonistarum et Theologorum ejus ævi sensu, facilè intelliget, qui apud ipsos passim legerit duplicem clavem, alteram *discretionis* ac *scientiæ*, quâ verum à falso discernitur; alteram, *jurisdictionis* ac *potestatis*, cùm aliquid pro potestate et sub pœnâ decernitur. Porro decretum illud, seu judicium juridicum, maximè in rebus fidei, discretivo judicio niti constat. Neque enim quis de fide decernat aliud, quàm quod discretione et scientia verum esse perspexerit. Quare Turrecrematæ certum erat, Concilii auctoritatem, quocumque tandem nomine appellandam, Papæ auctoritati omnino anteponendam esse.

Quid si Papa esset contumax ? Nam id quoque prævidit. Audi quid post relata verba statim subdiderit : « Ubi autem id ita eveniret, inquit[3], quòd talibus quæ ad fidem pertinere tota Synodus, per apertissima testimonia sacræ Scripturæ aut sanctorum Patrum doctrinam, unanimiter declararet, Papa acquiescere, OBEDIRE, et stare nollet, sed contumaciter contradiceret, talibus apertè ad fidem catholicam pertinere declaratis, jam utpote hæreticus, subjectus veniret Concilio, sicut quilibet alius à fide devius. » Vides apertissimè Papam in fidei quæstione à Synodi sententia contumaciter discrepantem ; neque eo secius à sancta Synodo, Papa contradicente, supremo judicio quæstionem definitam, et in Papam pro potestate animadversum, et Synodi stare sententiam. Hæc Turrecremata, cùm is pontificiæ auctoritati, quanta excogitare posset maxima, à Christo attributa esse vellet, ipso Pontifice audiente et approbante, dixit, ac jubente perscripsit.

Neque verò tum quisquam ea de re ambigebat. Idem enim docet eadem ætate Petrus de Monte[4], Episcopus Brixiensis, Jurisconsultus nobilis, et Eugeniarum partium studiosissimus : nempe ubi agitur de fide et schismatis causa, etiam indubium Pontificem à Synodo deponi posse, ac « si contrariatur sententia Papæ sententiæ Concilii, potiùs standum esse sententiæ Concilii[5]. » Quin etiam edita est tum Eugenii IV nomine, Bulla *Deus novit*[6]. » Turrecremata, ut videtur, dictata : adeo cum ejus scriptis, sensus, spiritus, ipsa denique verba conveniunt. Ibi, quantumcumque pontificiam potestatem in immensum extollerent, sic tamen dicebant : « Si Papa vel Legatus ejusdem nollet disponere aliqua, contra Concilium affectaret; Papæ sententia, vel ejus Legati personam Pontificis repræsentatis, non Concilii voluntas sequenda foret; cùm super omnia Concilia Papa habeat potestatem; *nisi forte quæ statuenda forent catholicam fidem respicerent*, vel si non fierent, statum universalis Ecclesiæ principaliter perturbarent; quia tunc *Concilii sententia esset potiùs attendenda.* »

Video nunc plerosque eos qui Conciliis Pontifices anteponant, ita animatos esse, ut pontificiam auctoritatem, eam quæ Concilio antecellat, in fidei quæstionibus maximè eminere putent. At contra Eugenii tempore, quo exarsit maximè illa de Conciliorum auctoritate dissensio, cùm Pontificem Synodo in omnibus anteferrent, generalia negotia, ac præcipuè fidei, excepta volebant : in iis Concilium prævalere, ut certum supponebant.

Qui tamen si rogarentur an propterea Concilio Papam subjicerent, (mirum et incredibile) præfractè negabant. Nam tunc « Synodum majorem esse Papa, non potestate jurisdictionis, sed auctoritate discretivi judicii, et amplitudine cognitionis » audivimus[1] : et « licèt revera sit ipso Papa minor, majorem tamen dici, sed diverso respectu; quòd Papa cùm per hæresim à papatu cadat, factus est omni fideli minor. » Et alia hujusmodi ex anterioribus Canonistis et glossis, subtiliora quàm solidiora jactant. Quæ si ad fidem pertinere pugnaciter velis, ac pontificem re subjectum, et in ordinem à Synodo redactum, verbis tamen superiorem dici; næ tu ad minuta et levia, christianæ doctrinæ gravitatem auctoritatemque deducis.

CAPUT II.

Alii Turrecrematæ loci de Concilii potiori auctoritate in materiâ fidei; quòdque summus Pontifex erronea solemniter definire possit. De pontificiâ infallibilitate ludibria et cavillationes.

HÆC quidem sunt, quibus Turrecremata cum Basileensibus agens, superioritatem pontificiam tuebatur. Nec minùs memoratu digna sunt, quæ jam Cardinalis edidit ingenti opere, cui titulus est, *Summa de Ecclesia.*

Hic, libro III, capite LXIV, quæstionem proponit, *Cujus judicio standum sit, si in Concilio universali contingat Patres à Papa vel ejus Legato dissentire*[2] : quo loco varios casus ponit, sed hunc præcipuum, quo « prædicta contrarietas sit in materia fidei nondum definita, sed quæ noviter per Concilium veniret definienda : tunc, inquit, in tali casu ponitur ista conclusio, quòd magis regulariter standum foret judicio Patrum totius Concilii, quàm judicio Romani Pontificis. »

Miraris Turrecrematæ conclusionem : audi probationes, imprimis verò hanc[3], « quòd ut Bernardus[4] dicit (Canonista quidam) quæ major superbia, quàm quòd unus homo toti congregationi judicium suum præferat, tanquam ipse solus habeat Spiritum Dei ? propter quod Archidiaconus[5] approbans glossam præfati capitis *Anastasius*, dicit : Periculosum esset fidem nostram committere arbitrio unius hominis. » Hæc ait de Papa, eo casu, quo *materia fidei noviter definienda veniret per Concilium;* quæ immane quantùm discrepant ab iis quæ nunc jactari audimus[6] : nempe quòd Papæ sententia totius Concilii sententiæ anteponenda sit, et quòd in Conciliis œcumenicis Patres à Papa habeant ut recta decidant.

Quod autem Turrecremata dixerat, Concilii senten-

1. *Dist.* XIX, *cap.* IX. — 2. *Turrec., Apol. seu resp. ad Basil., tom.* XIII *Conc., col.* 1701. — 3. *Turr., ibid., col.* 1701, 1702.

4. Petrus de Monte, Venetus, loco obscuro natus, plurimâ doctrinâ floruit. Charus fuit Eugenio IV, à quo factus est primùm Protonotarius apostolicus, deinde, anno 1442, Brixiæ Episcopus. Vid. *Ital. sacr.*, tom. IV, pag. 751. Reperies in alterâ appendice Conc. Labb., tractatum Petri de Monte, *de Monarchid* (Edit. Paris).

5. *Petr., de Mont. tract. de Monarc, in app.* II *Conc. Labb.* — 6. *Bull. Eug. IV, tom.* XII *Conc., col.* 537.

1. *Turr., idem, col.* 1701. — 2. *Turr., Sum., edit. Venet.* 1560, *fol.* 352, *vers.* — 3. *Idem, fol.* 353.

4. Bernardus Compostellæ, qui tertius numeratur Decretalium collector, vixit XIII sæculo. Is Decretalium priores libros commentariis illustravit, quinque libris quæstiones addidit, ac præterea quorumdam aliorum librorum auctor ipse est (*Edit. Paris*).

5. Archidiaconus Bononiensis (Guido Basius), qui Gratiani Decretum commentatus est, vulgo allegatur sub eo nomine, *Archidiaconus*, ut Joannes Antonius DE S. GEORGE, Præpositus Mediolanensis, ac deinde Cardinalis Alexandrinus, alter Decreti commentator, sub illo nomine, *Præpositus*. Vid. Doujat, Hist. Jur. Can., part. II, cap. XXII (*Edit. Paris*).

6. *Doct. Lor.*

tiam anteponendam esse *magis regulariter*, sic explicat, « quia, inquit, non esset impossibile, quòd quandoque unus homo et maximè Papa, multiplici respectu, in aliqua materia meliùs sentiret cæteris omnibus. » At profectò si crederet Papam, vel solum, in materia fidei, de qua agit, esse infallibilem, et ab eo accipere Patres ut rectè decidant, neque Papam conferre debuisset cum alio quovis, neque verò sic dicere : « Impossibile non est quòd Papa melius sentiat cæteris omnibus; » sed è contra : impossibile est quin Papa meliùs sentiat quàm cæteri omnes, à quo quippe habent cæteri omnes ut recta decidant.

Neque valet distinctio discretivi ac definiti judicii. Planè enim quem necesse sit in definitivo judicio, eumdem in discretivo quoque sentire meliùs, necesse est. Cùm nisi priùs *discreverit*, verumque à falso subtilissimè separaverit, vera definire non possit.

Pergit Turrecremata : « Quando talis controversia in materia fidei orta esset inter Papam et Patres Concilii » (nempe de qua non ita perspicuum est utri meliùs sentiant, nec omnino videtur impossibile unum meliùs sentire cæteris, etsi id quoque certò non constet) tunc, « licèt universitas Patrum sequenda esset, utpote judicio discretionis præeminentior et superior, nihilominus nihil videretur conciliariter concludendum, quousque concorditer Papa et Patres in unam simul convenirent conclusionem et sententiam. »

Id quidem omnino intelligi patet de dubiis ac maximè ambiguis. Nam ita dicentem audivimus[1] : quòd in iis « quæ ad fidem pertinere TOTA SYNODUS, per apertissima testimonia sacræ Scripturæ aut sanctorum Patrum doctrinam, unanimiter declararet, Papa Concilio obedire teneretur, ac repugnans condemnandus deponendusque esset. »

Utcumque est, qui in sola consensione Pontificis cum Concilii Patribus vim certam definiendi reponit, et quandiu dissentiunt, rem totam in suspenso esse decernit, rogo bona fide, ecquid de pontificia infallibilitate cogitet? Nisi fortè infallibilem, secluso Concilio, statim, eo congregato, sua infallibilitas deserit, vacatque tum illud : *Non deficiat fides tua*, et : *Confirma fratres tuos;* quæ quis sanus dixerit?

Ac ne de Turrecrematæ sententia ampliùs litigetur, quid in eodem opere dixerit audiamus. Exponere aggreditur detegendæ pertinaciæ viginti modos : quo loco sic ait[2] : « Decimus septimus modus convincendi specialiter Papam de pertinacia in hæretica pravitate est, si errorem definit solemniter, et à Christianis asserit tanquam catholicum esse tenendum; » quo quid est clarius?

Hæc libro IV docet connexa et apta cum iis quæ libro II scripserat[3] : « Ad istam objectionem, cùm arguitur de Papa facto hæretico, et definiente pro hæresi sua, dupliciter respondetur : quidam enim volunt dicere, quòd casus non est possibilis quoad hoc, quòd Papa possit definire hæresim. Dicunt enim quòd in hoc casu Deus non permitteret eum definire hæresim, aut aliquid contra fidem, sed eum prohiberet. » Hæc sibi ex aliorum mente objicit. At ipse paulò post : « Nobis autem aliter videtur dicendum. » Ergo rejicit eos qui negant à Romano Pontifice, dicta sententia, hæresim definiri posse.

Quomodo autem hæc congruant cum iis quæ hoc loco et alibi passim inculcat : Sedem apostolicam, atque etiam Romanum Pontificem in decretis fidei esse infallibilem, sic explicat : « Nobis autem aliter videtur dicendum; videlicet quòd ratio illa non sit ad propositum nostrum; quia si Romanus Pontifex efficitur hæreticus, ipso facto quo cadit à fide Petri, cadit à cathedra et sede Petri, et per consequens, judicium quod faceret talis hæreticus, non esset judicium apostolicæ Sedis; imò nec judicium alicujus auctoritatis est dicendum aut momenti; quia cùm per hæresim cecidisset à prælatione, per consequens auctoritate judicandi privatus esset. »

Eò autem processit, ut diceret per occultam quoque ac *tantùm interiorem hæresim*, Papam statim, ipso facto, loco cadere, tanquam à Deo depositum[1]. Quo quidem facilè tuetur id quod sæpè dixerat : « Romani Pontificis judicium, in iis quæ fidei sunt, errare non posse. » Non quia Romanus Pontifex, data sententia, errorem definire non possit, sed quòd definiendo, imo vero etiam credendo, desinat esse Pontifex : quo jure omni Episcopo infallibilitatem facilè adscribemus, si cum eodem Turrecremata semel dicimus, qui prava credat et definiat, eum non jam Episcopum esse, ipso scilicet errore dejectum; imo fideles omnes hæreticos esse posse negabimus, cùm hæresi fideles esse desinant.

Hæc quidem omnes, sat scio, vana et nugatoria esse dicent; sed habemus interim claram Turrecrematæ sententiam, quod Romanus Pontifex non modo errare in fide, sed etiam errorem, prolato judicio, solemniter definire possit. Cæterùm haud me fugit, quàm parum sibi interdum constare videatur : nobis ipsa fluctuatio ac variatio sufficit. Certè Turrecrematæ perpendi operosiùs et conciliari dicta, tanti non est.

CAPUT III.

Antonii de Rosellis ejusdem ævi Canonistæ Eugenianarum partium sententia.

FLOREBAT per eamdem ætatem Antonius de Rosellis[2] Aretinus, Consiliarius pontificius ac cæsareus, ejusdem ævi Canonista nobilis, Eugenianarum partium, qui tamen in libro de Monarchia hæc habet[3] : « Credo quòd si Papa statueret contra fidem, vel bonum universalis Ecclesiæ, vel in casibus, in quibus sibi non licet, et in quibus Concilium est supra Papam, quod, licèt ab iis statutis non posset appellari, quòd saltem poterit in talibus querelari ad Concilium, et ad ipsum habere recursum, cùm sit superius per suprà dicta. » Tum[4] : « Solius Papæ judicium submittitur judicio Concilii universalis in his casibus, in causâ fidei, schismatis, et ubi agitur de bono universalis Ecclesiæ; et ita postremò statuit diebus meis generale Constantiense Concilium. »

Et ille quidem tradit[5] : « Si Papa manibus propriis infinita homicidia commisisset, à nullo posse judicari. » Item : « si commisisset millies simoniam. » Denique in uno casu hæreseos Papam à Concilio judicari posse dicit, reprehenditque Cardinalem Florentinum aliter sentientem; sed confestim addit : « Quòd item est in omni delicto scandalizante Ecclesiam, ut Papa possit pro ipso à Concilio judicari, quando monitus, stat incorrigibilis, et in suâ obstinatione persistat. Nam talis contumacia dicitur hæresis; » quod quidem est à nostrorum sensu discrepare verbis, re ac sententiâ convenire.

Cùmque apertè doceat à Papâ, etiam lato judicio ac statuto edito, doceri posse hæresim, cogitur dicere ea verba, *ne deficiat fides tua*, referri non ad Pontificem ut privatam personam, non ad Pontificem etiam de fide decernentem, sed ad Ecclesiam, Concilium, id est Ecclesia et collectio fidelium, errare non potest. Nam oravit Redemptor noster pro Ecclesiâ, NE DEFICERET FIDES SUA, dum Christus dixit : *Ego*, Petre, *pro te rogavi, ut non deficiat fides tua.* »

Unde paulò antè dixerat : « Concilium Africanum... non dimisit ista pericula decidenda summo Pontifici soli; sed voluit Concilium generale adhiberi. » Et paulò

1. *Vid. supr.*, *cap.* I. — 2. *Turr.*, *lib.* IV, *part.* II, *c.* XVI, *fol.* 388. — 3. *Turr.*, *lib.* II, *c.* CXII *fol.* 260, *mat.* 258.

1. *Turr.*, *lib.* IV, *cap.* XVIII, XIX, XX, *et pass. Vid. lib.* II, *cap.* CIX, *fol.* 252, *et pass.*

2. Antonius de Rosellis, Eugenii IV in Concilio Basileensi strenuus defensor, se deinde addixit Imperatori, cui fuit à secretis. Dionysius SIMON, *Bibl. Jur. can. et civ.*, dicit Rosellium, amaro in Pontificem animo propter denegatam sibi cardinalatus dignitatem, scripsisse tractatum *de Monarchid.* Quod si ita est, ruit argumentum hîc à BOSSUET ex Rosellii testimonio depromptum.

3. *Anton. de Ros.*, *Monar.*, *part.* III, *c.* VII : *Gold.*, *tom.*, I, *p.* 252. — 4. *Idem*, *cap.* XXVII, *p.* 446. — 5. *Anton. de Ros.*, *Monar.*, *ibid.*, *pag.* 443.

post : « Nam, ut dicit Archidiaconus, periculosum foret fidei causam unius hominis judicio relinquere. » Non igitur excogitabat Papam solitariè decernentem, sed Papam cum Concilio, sive cum Ecclesiâ, pro cujus fide oravit Christus, esse infallibilem.

Hæc scribebant sub Eugenio IV, flagrantibus dissidiis, qui ei erant addictissimi, ab eoque opibus ac dignitatibus augebantur.

Dionysium Carthusianum, pontificiæ licèt potestatis studiosissimum, sub Nicolao V, Eugenii successore, eadem sensisse vidimus; ut communem eam fuisse sententiam certo certius sit.

CAPUT IV.

Sanctus Antoninus Archiepiscopus Florentinus: an bonâ fide relatus ab anonymo auctore, qui de libertatibus Gallicanis scripsit.

Per eadem ferè tempora floruit sanctus Antoninus è Prædicatorum Ordine Archiepiscopus Florentinus, quem auctor *tractatùs de libertatibus*, veluti præcipuum pontificiæ potestatis atque infallibilitatis assertorem laudat. Et quidem nihil clarius videtur esse verbis illis, quæ idem anonymus profert : « Papa in his quæ pertinent ad fidem, errare non potest, scilicet ut Papa in determinando, etiamsi ut particularis et privata persona[1]. » Quem tamen locum cùm totum proferemus, liquidò apparebit nihil nocere nobis. Sed priùs Antonini universam doctrinam considerare placet.

Primùm ergo, Summæ tomo III, sive tertia parte, titulo XXIII, de Conciliis universalibus, capite primo, sic ait[2] : « Basileense Concilium congregatum priùs canonicè, sed post dissolutionem ejus, seu mutationem, per Eugenium Papam IV, anno 1437, factum est conciliabulum. Ergo anteriora Basileensia ante hanc dissolutionem, sive potiùs translationem, pro canonicè actis habet Antoninus; licèt in his actis Constantiensia decreta firmentur, ut suo loco videbimus.

Capitulo II, paragrapho 6, probandum suscipit, « quòd Concilia generalia non possint præfigere legem Papæ, » quo loco superiorem Conciliis Papæ potestatem videtur agnoscere. Sed addit[3] : « In concernentibus fidem, Concilium est supra Papam : » ac paulò post : « Item dico quòd, in concernentibus universalem statum Ecclesiæ, non potest Papa disponere contra statutum generalis Concilii, si statuendo decoloraretur status ipsius Ecclesiæ. » Hæc igitur sùnt quæ restringant Antonini propositionem, « quòd Concilia generalia non possint præfigere legem Papæ. »

Eodem capitulo, paragrapho 7, quærit « quando Concilium dicatur legitimè congregatum. » Quo loco hæc habet : « Ubi Papa esset hæreticus, vel de hæresi suspectus; tunc ad eum non spectare videtur potestas congregandi Concilium. » En ergo casus ab ipso Antonino admissus, quo Concilium sine Papa non modò congregetur sed etiam de fide judicet.

Capitulo III, vehementissimè favere videtur potestati Papæ, ac probandum suscipit[4] « quòd non liceat appellare à Pontifice Romano ad ipsius successorem vel generale Concilium, et quòd sentire quòd à Romano Pontifice possit ad quemcumque appellari, est hæreticum manifestè. » Interim ex antecedentibus constat obtemperandum non esse, si contra Concilii auctoritatem ea statueret, quibus *Ecclesiæ decoloraretur status*. Sic qui tanto studio appellare vetant, rationem tamen ineunt, qua decreta pontificia in universalibus causis cassa habeantur.

Ibidem, paragrapho 4, duas objectiones proponit; secunda est ejusmodi[5] : « Contingere posset, quòd Papa hæreticus esset, et vellet hæretica statuta condere; quod si contingeret, deficeret fides Petri, quia non esset qui in hoc casu posset resistere, nec teneretur Ecclesia hæreticis statutis ejus obedire. Videtur ergo, in hoc casu saltem, licitum esse ad aliquem appellare. Ad illud dicendum sicut priùs, quòd licèt ut persona singularis ex motu proprio agens errare posset in fide, sicut scribitur de Leone, contra quem Hilarius Pictaviensis ad Concilium generale venit; tamen utens concilio et requirens adjutorium universalis Ecclesiæ, Deo ordinante, qui dicit : *Ego rogavi pro te*, etc., non potest errare. Nec potest esse quòd universalis Ecclesia accipiat aliquid tanquam catholicum, quod est hæreticum, quia Ecclesia universalis, quæ est sponsa, et erit semper, et est non habens maculam neque rugam. » En, secundùm Antonium, quid sit Pontificem errare posse in fide, *ut persònam singularem*. Non enim hìc intelligendus est Pontifex publicum et apostolicum officium exequens, quod nunc volunt, sed Pontifex *ex motu proprio agens*. Quid sit autem Pontifex agens ut Pontifex, idem Antoninus exponit ; nempe ut sit Pontifex « utens concilio et requirens adjutorium universalis Ecclesiæ, » cujus proinde sententiam *Ecclesia universalis accipiat*. Quo sensu omnes cum Antonino profitemur Pontificem, ut Pontificem, errare non posse, atque omnino constat in eo esse vim, secundùm Antoninum, *quòd Ecclesia universalis errare non possit*, atque ut *sponsa semper sit, non habens maculam neque rugam*.

Id ipsum liquidò constat Summæ IV parte, titulo XII, capite IV, *de errore Fraticellorum*, paragrapho 28, quo loco Fraticellis Joannis XXII Decretalem ut hæreticam, et Nicolai III decretis contrariam insimulantibus, sic respondet[1] : « Sed ipsi pessimi homines sunt, hæretici veri, quia asserunt contra determinationem catholicam factam per Ecclesiam et Joannem XXII, et omnes successores ejus, veros catholicos summos Pontifices, et omnes aliòs Prælatos Ecclesiæ et Doctores utriusque (juris scilicet), et Magistros plurimos in theologia cujuslibet religionis, acceptatam, examinatam, et approbatam ut verissimam. » Quo loco demonstrat quòd sit verum apostolicum et jam irreformabile pontificium judicium ; nempe illud, quod à Papâ prolatum, ab universali Ecclesiâ *acceptatum, examinatum, approbatumque* sit. Sic ergo ex Antonini mente, Pontifex docens, ut Pontifex atque ut persona publica, sive, ut nunc loquuntur, *ex cathedrâ*, est Pontifex, ut vidimus, utens *concilio et adjutorio universalis Ecclesiæ, quæ errare non potest;* atque ex ejus sententia ita pronuntians, ut ejus sententiam *acceptatam et examinatam*, ipsa Ecclesia *approbet;* quod est certissimum.

Ex his clarè patet, quo sensu dixerit Papam errare non posse *ut Papam*, etiamsi errare possit *ut particularis et privata persona*. Quem locum anonymus non tantopere venditasset, si quid esset Papa, ut Papa, quid Papa ut persona particularis et privata ex aliis sancti Antonini locis scrutari voluisset.

Quin etiam eum locum, quem affert, non legit integrum : sic autem habet parte IV, titulo VIII, capite III, paragrapho 5[2] : « Fides universalis Ecclesiæ non potest deficere, dicente Domino Petro, *Ego pro te rogavi*; et quantùm quidem ad personam Petri intelligitur de defectu finali, ut scilicet, quòd non periret persistendo in negationis peccato : quantùm autem ad Ecclesiam, quæ intelligitur in fide Petri simpliciter verum, quia non potest Ecclesiæ fides deficere. Ratio quare Ecclesiæ fides in generali deficere non potest est, quia divinâ providentia Ecclesia regitur, scilicet à Spiritu sancto eam dirigente ut non erret, et licèt Papa in particulari errare possit, ut in judicialibus, in quibus proceditur per informationem; aliàs in his quæ pertinent ad fidem errare non potest, scilicet ut Papa in determinando, etiamsi ut particularis et privata persona possit. »

Quæ cum antè dictis mirè congruunt, patetque Ecclesiam eam esse, quæ directa à Spiritu sancto errare non possit ; Papam ex Ecclesiæ nomine et sensu pro-

1. *Antonin., Summ. Theol., part.* IV, *tit.* VIII, *cap.* III, *parag.* V, *p.* 138, *edit. Ven.* 1582, *et Anon.* de Libert., *lib.* VII, *c.* XIII, *n.* 11. — 2. *Anton., p.* 410. — 3. *Anton., ubi sup., pag.* 415, 416. — 4. *Idem, p.* 417. — 5. *Ibid., pag.* 418.

1. *Anton., ubi sup., pag.* 208. — 2. *Idem, p.* 138.

nuntiantem, errare non posse. Quod autem ex Ecclesiæ sensu pronuntiaverit, certum et ultimum argumentum esse, si Ecclesia Papæ sententiam *examinatam acceptet et approbet.*

Jam quod Antoninus ait in prædicto paragrapho 4, capite III, titulo XXIII tertiæ partis, nequidem à Papa hæretico appellari posse, nihil habet difficultatis. Hujus enim rei causa est, ut ait Antoninus, quòd alioquin *Ecclesia* satis per se valet, ut *non teneatur hæreticis ejus statutis obedire.* Quæ docent in his omnibus, quæ adversùs appellationes à Papa, tanto conatu agunt, de verbis potiùs quàm de ipsa re agi, atque Antoninum summa ipsa nobiscum consentire. Jam quod de Leone et Hilario Pictaviensi scribit, lector eruditus viro sanctissimo condonabit, atque horum temporum inscitiam et ἀνιεροφησίαν agnoscet.

CAPUT V.

Thomas à Vio, Cardinalis Cajetanus, pontificiam infallibilitatem asserit, nullâ in adversarios censuræ notâ : primus omnium docuit erroneam esse sententiam quæ superioritatem Concilio assignet, repugnat Turrecremata, et Cajetani tempore Dominicus Jacobatius Cardinalis.

At initio anteacti sæculi, Thomas à Vio Cajetanus[1] ex Prædicatorum Ordine, vir acris ingenii, argumentandi arte magis, quod apud omnes constat, quàm ecclesiasticæ antiquitatis scientia pollens, pontificiæ superioritatis acerrimus propugnator, atque ad cardinalatum evectus fuit; quo duce hæc sententia incrementum aliquod sumpsisse visa est. Atque is pontificiam quidem infallibilitatem asseruit, sed nulla unquam quòd sciam, adhibita censuræ nota. In Summam sancti Thomæ, hæc ejus est conclusio[2] : « Determinare finaliter quæ fidei sunt, pertinet ad auctoritatem summi Pontificis : hoc quidam non admittunt; » planè eo more modoque, quo dissentientes scholasticorum opiniones refert. Hæc de ea quæstionis parte quæ jam gravissima habetur.

Quoad superioritatem asperior. Parisiensium sententiam *erroneam* judicabat; sed neque ipse satis unquam se expedire visus; neque ita censuerant, quod sciam, qui ante eum scripserant; neque ejusdem, ætatis scriptores sequebantur. Certè Turrecremata, quo tempore maximè contentio ferbuit, cùm de pontificiâ superioritate diceret, adversam sententiam *erroris et impietatis* accusabat; non tamen absolutè, sed ad eum præcisè sensum, qui cum Basileensibus controversus esset : « Juxta intelligentiam, ait[3], quam de eo practicant verbis et factis Basileenses, secundùm quam prosecutus sum responsionem istam. » Et rursus : « Ad illam intelligentiam, quam Basileenses verbis factisque practicant; » quod semper inculcat. Non ergo absolutè damnabat erroris, sed ad sensum Basileensium, qui conciliarem superioritatem extendebant, ad Concilii translationem irritandam, et suam sententiam fide catholicâ certam esse definiebant, et contrariam hæresim judicabant, et Eugenium IV eâ causâ deponebant; quod quidem Turrecrematæ videbatur « præsumptio maxima, et execrabilis temeritas, tali intelligentia datâ, definire decretum illud (Constantiense scilicet) veritatem esse catholicæ fidei. » Ergo Turrecremata rem ipsam quidem, pro suâ sententia refellit; at interim non rem, sed rei asserendæ modum, præsumptionis, erroris, impietatis accusat. Sic Cajetani antecessores in ipso contentionis articulo se gerebant.

Quod attinet ad eos qui eâdem ætate scriberent, eâ certè ætate ac sub Leone X, et doctrinâ et gratiâ et auctoritate florebat Dominicus Jacobatius Cardinalis, is quem summis rebus eo tempore præfectum, et à summo Pontifice profecto Boloniam, ut cum Francisco I de pace ageret, Romæ Vicarium relictum esse comperimus. Is autem de Concilio ingens opus conscripsit, quod Christophorus Jacobatius[4], item Cardinalis; jam indicto Concilio Tridentino, Paulo III inscripsit; placitura procul dubio, certè haud improbanda Pontifici suæ dignitatis retinentissimo oblaturus. Atque hic quidem scriptor pontificiam superioritatem pro virili, factis argumentis, et undique conquisitis auctoritatibus, propugnat; sed diversam opinionem refert ut probabilem, nedum censura premat. « Probabiliter, inquit[2], videtur argui, quòd claves fuerunt datæ Ecclesiæ. » Hæc aliorum sententia est; suam anteponit sic[3] : « Non teneo quòd plenitudo potestatis non sit in solo Papa, sed in Ecclesia tanquam in fundamento, et in Papa tanquam in principali ministro. » En quanta modestia cardinem ipsum difficultatis attingit. Non aversatur, non horret. Tantùm, inquit, *non teneo;* cùm aliam sententiam probabilem diceret, et suum illud *forte*, et *videtur*, semper inculcat. Sic duas sententias discrepantes, ut catholicas refert; Gersonem, Cameracensem, Florentinum, Panormitanum, æquè cum Felino[4] Brixiensi, et aliis suæ sententiæ asseclis laudat; et id alii quoque passim præstant : adeo tum odia obsoleverant, et diversas inter sententias pax christiana coaluerat[5].

CAPUT VI.

Idem Jacobatius Cardinalis, pontificiæ superioritatis assertor, in infallibilitatis quæstione quid sentiat.

Quanquam autem Jacobatius pontificiæ superioritati omnino favebat, hæc tamen docuit, de fidei quæstionibus[6]. « Si sumus in causa fidei, et Papa vult aliquid statuere contra fidem, standum est potiùs sententiæ Concilii. » Et alibi pro certo supponit, quòd, « quando Papa est hæreticus, potest accusari et declarari depositus, quòd fieri non posset, si in iis staretur sententiæ ejus, potiùs quàm totius Concilii, quia semper se tueretur ex sua sententia[7]. » Papam pro potestate agentem videmus, qui se contra Concilium sua sententia tueatur; ac pro hæresi contra Concilium dicat sententiam, ab ipso Concilio dissolvendam. Item alio loco : « Si loquimur in causa fidei, super articulo emergenti nondum definito, et loquimur in judicio discretivo, in dubio videretur regulariter potiùs standum judicio universalis Concilii contra Papam solum contrarium sentientem; » et laudat sententiam Archidiaconi nobilis Jurisconsulti dicentis, « quòd periculosum esset fidem nostram committere arbitrio unius hominis[8]. » Alios quoque Doctores nominat idem sentientes, « quia, inquit, in his quæ concernunt fidem, Papa debet stare judicio Concilii. »

Quo loco et id docet, quanquam *in dubiis fidem concernentibus*, plenùs ac certiùs sancti Spiritûs lumen Concilio affulgeat; tamen *in arduo ac maximo* dubio, decisionem Concilii à Papâ posse suspendi. Suspendi certè, non tamen contra Concilii sententiam aliquid definiri, quod procul dubio infallibili conveniret. Cæterùm idem Cardinalis, si res certa claraque Patribus et sacro Concilio videatur, nullo modo dubitat, quin statim quæstio decidatur, et Papa reluctans à Concilio deponatur : « Alioquin, inquit[9], videretur sequi unum magnum inconveniens, quòd Papa esset hæreticus, et

1. Thomas à Vio, *Cajetanus* dictus, ab urbe Neapolitani regni Cajetâ, in quâ natus est, primus auctor fuit Julio II ut Lateranense Concilium indiceret, sicque obviam iret Imperatori et Regi Gallorum, qui, convocatâ à Cardinalibus generali Synodo Pisanâ, ipsi Julio non parum nociturî videbantur. Pro quâ mercede à Leone X, Julii proximo successore ad cardinalatum evectus est Cajetanus. Is secutis Pontificibus charus, ab iliis sæpe in legationem missus est, et maximis rebus præpositus (*Edit. Paris*).

2. *Cajetan. in* 2. 2. *S. Thom., q.* 1. *art* X. — 3. *Turr., Apol. adv. Basil., tom.* XIII *Conc., col.* 1709, 1712.

1. Prioris Jacobatii fratris filius. — 2. *Jacob., de Conc., lib.* V, *p.* 201, *in alterâ app., Conc. Labb.* — 3. *Id., lib.* IV. *pag.* 143.

4. Is operi Petri de Monte, *de Monarchiâ* multa addidit, quæ reperies in edit. à Philippo Labbeo adornatâ. Vid. Labb. alteram append. Conc. (*Edit. Paris*).

5. Jacobatii æquitas maximè enitescit, lib. X, in quo hanc quæstionem tractandam suscipit : *Utrum Papæ an Concilii potior sit auctoritas*. Quanquam pro Papæ potiori auctoritate stet, tamen, ne semel quidem, in adversæ sententiæ defensores acerbus est. Utinam sic pacifice omnes in Ecclesiâ disceptarentur controversiæ, tunc profecto utiliores et Christianis digniores (*Edit. Paris*).

6. *Jacob., lib.* VI, *pag.* 238. — 7. *Idem, pag.* 240. — 8. *Ibid., et pag.* 329. — 9. *Jacob., lib.* IX, *pag.* 389.

non posset propter hæresim à papatu amoveri, si ipse nollet in se ipsum sententiam ferre. »

Quod quidem valere contendit de quâcumque agatur hæresi, sive illa jam damnata sit, sive non; cum hoc tamen discrimine, quòd Papa professus obstinatè jam damnatam hæresim, statim depositus declaretur. « Si verò, inquit[1], lapsus est in hæresim nondum damnatam, et est in papatu, quia nondum judicatum est per Concilium de crimine, tunc nullus eum judicat, nec potest in eum sententiam ferre, quia non habet superiorem; et cùm ipse sit caput Concilii, non judicatur à Concilio. Sed si postquam Concilium cognovit de crimine, et judicavit esse hæresim, non resipiscit, tunc dicet illi : Te ipsum ore tuo judica. Quod si facere noluerit, Concilium eum declarabit hæreticum et depositum, ut suprà dictum est. »

Statum quæstionis adverte : agitur de articulo fidei nondum declarato : eam doctrinam tuetur Pontifex quæ hæresis accusetur : eâ de re Synodus convocata est : adest Papa, et quidem repugnans Patribus : at illi, invito eo, de qualitate, ut aiunt, criminis judicant, et veram hæresim esse declarant, et tenet Concilii sententia; eòque res recidit, ut Papa, Concilio repugnans, quàm honorificentissimo ritu deponatur. Inclament censores nostri, non id posse fieri, *imò habere Patres à Papâ ut recta decidant, et solius Pontificis judicium, unanimi totius Synodi suffragio esse potentius ac prævalere*; ac nisi id credatur, *de Pontificis primatu, de fide actum esse*[2]. At contrarium scribunt duo Cardinales; at Romæ; at ad Paulum III; at horum opus à duobus Jesuitis, Philippo Labbeo et Gabriele Cossartio, quos honoris causâ nomino, in ipsâ Conciliorum editione novissimâ publicatur. Duo Cardinales pontificiæ majestatis strenui defensores, ei à Patribus abundè satisfactum putant, si Patres multa præfati, multaque adhortati Papam ejiciant.

Hæc quidem Jacobatius emollire vellę videtur, quòd Patres id faciant, non *ordinando*, sed *exequendo*; quod tamen plus esse quàm ordinare idem docet. « Unde, inquit[3], virtualiter magis est sententia executionis quàm pronuntiationis, quia modicum refert hoc casu, utrum Concilium provideat ut Cardinales ab eo recedant, et alium eligant, et ipsum tradant curiæ sæculari, an pronuntiet et exequatur; quia exequendo plus facit in effectu quàm pronuntiando. »

Hæc quidem efficiunt ut, Canonistarum quoque sententiâ, vel eorum qui Romano Pontifici vel maximè favere velle videantur, nostræ sententiæ summa in tuto sit; cùm ii quidem nobiscum de re consentiant, de eo uno laborent, ut subjectionis in Papâ, ac potestatis in Concilio nomine amputato, ipsa res maneat : quod quidem, ut non præfractè refugimus, ita in his minutiis rem theologicam collocandam minimè confitemur.

CAPUT VII.

De fide Petri nunquam defecturâ, ejusdem Cardinalis loci.

Ex his Jacobatii sententiis facilè intelligi potest, quid de pontificiâ infallibilitate senserit. Licèt enim et eam sententiam aliquando referat, et in eam interim perpendere videatur, nihil tamen disertè asserit[4]. Et quidem id docet : Papæ « qui Ecclesiæ caput est, verisimiliter magis assistere Spiritum sanctum, ex quo assumpsit eum in vicarium[5]. » En quàm modestè dixerit *verisimiliter*, sed cùm sit incerta res, Concilii sententiam meritò anteponit.

Quin etiam eum locum, *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, ad glossæ suprà relatæ sensum passim interpretatur, et ad Ecclesiæ fidem referre solet. « Ecclesia, inquit[1], non potest errare, quia Christus oravit pro eâ ne deficeret. » Alibi : « Ex crimine scandaloso Papæ non perit universalis Ecclesia, quæ nunquam potest errare, et pro quâ Christus oravit. » Item : « Ecclesia semper eadem, et illibata fide tenus, quæ non potest errare, ut ibi dicitur, dicente Salvatore nostro : *Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua.* »

Atque ex eâdem glossâ fidem intelligit eam, quâ intus quoque credamus : unde probat nunquam deficere posse fidem Petri, pro quâ Christus rogavit; quia semper remanet, et si non in Petro, sed tamen in aliis, ea fides, puta in beata Virgine tempore Passionis dominicæ, « ut ostenderetur, inquit[2], quòd non posset deficere fides, pro quâ Christus oravit. » Quo exemplo scriptores posterioris ævi frequenter utuntur, non quòd velint fidem in aliis omnibus penitus defecisse, sed ut designent eam in quâ non defecisse certissimum sit.

Probat etiam Jacobatius sententiam ea verba interpretantium *de fide Petri*, id est, *de fide Ecclesiæ ei specialiter commissæ*[3], Romanæ scilicet, quam superiùs explicantem Driedonem audivimus; atque his interpretationibus contrariæ nobis sententiæ fundamenta convelli vidimus.

CAPUT VIII.

Bellarmini judicium : ab illo Concilii Lateranensis auctoritas trepidè profertur de sententia superioritatem Synodis vindicante : ejusdem censuræ titubantes.

Nunc Bellarminus prodeat, unus omnium nobis infensissimus, quem etiam recentiores vel maximè secuti sunt. Duplex quæstio est; an Papa superior, an infallibilis. Bellarminus de primâ sic[4] : « Summus Pontifex simpliciter et absolutè est supra universalem Ecclesiam, et supra Concilium generale, ita ut nullum in terris supra se judicium agnoscat. Hæc etiam est ferè de fide. » Quid hoc monstri est? Quod est *ferè de fide*, totum de fide non est.

Placet enim analytico ordine, et subtili enucleatione resolvere ad sua principia illud, *ferè de fide*. Vel enim ad primam Dei revelationem refert, vel ad Ecclesiæ consequentem declarationem, ut sensus sit, *ferè de fide*, quod Deus ferè revelaverit, vel *ferè de fide*, quod ferè Ecclesia definiverit. Atqui quod neque Deus planè revelaverit, neque Ecclesia planè definiverit, nullo modo de fide esse constat : neque enim ex parte fides, sed ex toto plenoque et perfecto est.

Vel aliquem demonstra, non modò ex antiquitate illâ gravi et sobriâ, aut ex theologicis Facultatibus doctis illis celebratisque, sed etiam ex recentioribus privatisque Doctoribus alicujus nominis, qui, ante te, censuræ loco usurparit illud tuum, *ferè de fide*. Hoc quidem probat condemnandi animum inesse, non causam.

Ut autem intelligamus quid sit illud, *ferè de fide*, videamus oportet quid maximè Bellarminus urgeat; nempe Concilii Lateranensis sub Leone X, decretum, ubi dicitur : « Romanum Pontificem super omnia Concilia auctoritatem habere[5]. » Quæ ubi protulit Bellarminus, hæc subdit[6] : « Ad hunc locum (Concilii Lateranensis) nihil potest responderi, nisi, vel non fuisse Concilium generale, vel non fuisse ab Ecclesiâ receptum, vel non definivisse hoc tanquam de fide. »

Has tres propositiones sigillatim probat. Sic primam : « Sed non fuisse generale vix dici potest. » O certam auctoritatem et ineluctabilem! ô claram decisionem firmamque censuram! *ferè de fide* : et, *vix dici potest.*

Secundam responsionem, an fuerit receptum Conci-

1. *Jacob., lib.* IX, *p* 390. — 2. *Doct. Lov., art.* I, *p.* 1, 54. — 3. *Jacob., lib.* IX, *p.* 389.

4. Pace Bossuet dixerim. Jacobatium mihi visum fuisse pontificiæ infallibilitatis assertorem disertissimum, qui non modo dicit, *Papam vel solum, posse tollere Constitutionem* Frequens *in Concilio Constantiensi editam* : item Papam *posse tollere Constitutionem antiquam à Concilio editam, et novam edere, fortè sibi favorabilem, et Romanis Pontificibus pro tempore* : atque iterum : *Si* (Papa) *de nudâ voluntate et potestatis plenitudine ista statueret, se credere servandam fore sententiam Papæ*; sed etiam millies iterat *non esse verisimile Papam posse errare*. Itaque verba in textu allegata hoc mihi tantum persuadent : nempe Jacobatium incertum et varium fluctuasse (*Edit. Paris*).

5. *Jacob., lib.* VI, *pag.* 239.

1. *Jacob., lib.* IX, *p.* 421. — 2. *Idem, lib.* VI, *p.* 242. — 3. *Ibid., p.* 238. — 4. *Bell., lib.* II *de Conc. auct., c.* XVII. — 5. *Bull. Leon. X in Conc. Later., sess.* XI; *col.* 321. — 6. *Bell., loc. cit.*

lium illud, nihil moror. Si enim constaret et verè esse œcumenicum, et rem definivisse tanquam de fide, omnino recipiendum esset. Sed jam œcumenicum fuisse, ipso Bellarmino teste, non constat.

De tertio quid dicat audiamus : « Quod Concilium hoc rem istam non definierit propriè, ut decretum fide catholicâ tenendum, dubium est. » Deus immortalis! Hoccine erat, cur nunc perdita omnia conclamarent?

Pergit porrò : « Et ideo non sunt propriè hæretici qui contrarium sentiunt, sed à temeritate magna excusari non possunt. » De temeritate postea videbimus; interim à graviore censura, ab hæresi, ab errore, ipso Bellarmino judice, absoluti sumus, nostraque omnino fides quidquid vociferentur, in tuto est.

Quid autem illud est, *proprié hæretici*, certè, si rem æquo animo disceptaret, nullo modo hæreticos pronuntiaret; cùm nec ipse quidem affirmare ausit à Leone X rem esse definitam tanquam de fide; sed nimiùm pigebat absolvere, quos apertè condemnare non poterat.

Jam verò videamus *vix* illud Bellarmini quid sit. Lateranense Concilium, sub Leone X, *non fuisse generale vix dici potest*. Quid ita? « Nam etsi fuerunt, inquit, Episcopi paucissimi (nam ad centum non pervenerunt), tamen Concilium patebat omnibus, et omnes vocati fuerant. » Quid tum? cùm, præter Italos, vix ulli convenirent, Galli universi apertissimè repugnarent. Et quidem vocati Romam; sed à quo? A Julio II, hoste infensissimo, flagrantibus non modò simultatibus, sed etiam bellis, ac postea à Leone X, rebus necdum bene compositis. Eo temporum articulo citati Galli, qui Roma in Lateranensi palatio de suis libertatibus, deque Prágmatica-sanctione, suæ tum disciplinæ arce, liberè scilicet et æquo jure disceptare possent : Italia interim tot bellis, tot incursionibus impedita, ut nullum aditum patere sibi Gallicani Episcopi iterum atque iterum haud immeritò quererentur. Cùm res eo loco essent, inter Leonem X et Franciscum I, magna tum victoria à Gallis reportata[1], repente transactum est, et loco Pragmaticæ inductum Concordatum. Quo pacto fœdere, quid Pragmatica fieret, Franciscus non curabat; neque nunc cujusquam interest, an Lateranense illud sit œcumenicum. Sed tamen pro certo œcumenico haberi, Bellarmini cunctatio et fluctuatio non sinit. Cùm etiam in editione Romana, in ipso tomi IV capite, quo cætera Concilia generalia recensentur, hoc Lateranense Concilium extra lineam ac reliquorum ordinem, alio caractere sit positum. Sed nos de Concilio isto Lateranensi suo loco disseremus pleniùs, docebimusque hæc omnia neque ad fidem pertinere; quippe qua in transcursu, non in ipsa definitione dicta sint; ac ne quidem ad quæstionem, cùm Papam superiorem faciant, non omnimodis, sed iis in rebus de quibus non agitur. Hæc, inquam, suo loco ostendemus. Nunc ipsum Bellarminum relinquimus, eique omnia trepidè cunctanterque dixisse sufficiat.

CAUPT IX.

Bellarmini circa pontificiam infallibilitatem censura æquè anceps : vis notarum ex Melchiore Cano.

JAM Bellarminus de hac Parisiensium sententia, *Pontificem, etiam ut Pontificem, posse docere hæresim*, sic pronuntiat[2] : Hæc opinio non est propriè hæretica, nam adhuc videmus ab Ecclesia tolerari qui illam sententiam sequuntur; tamen videtur omnino erronea et hæresi proxima. « Tolerari verò, quam tota Ecclesia auditam, nusquam damnatam, à tot viris, teste Bellarmino, doctis sanctisque defensam, eodem Bellarmino teste; « Adrianus quoque VI, Pontifex optimus atque doctissimus[3], » Patrum nostrorum memoria in celeberrima Lovaniensi Academia docuerit, propugnaverit, ac factus Pontifex in ipsa Orbis luce, Romæ ediderit : hanc toleratam vocas, non probam procul dubio catholicamque sententiam. Nempe, inquit, *videtur omnino erronea*, et quod idem cum erroneo est, *hæresi proxima*. Gravis censura. Non hic *feré de fide*, verum *omnino erronea*, id est, omnino contra fidem; hoc enim sonat *erronei* vox : sed *videtur*, inquit. Audio. Bellarmini opinio est, et valet illud Melchioris Cani censurarum notas æqua lance trutinantis : *Verbum* VIDETUR *judiciorum infirmat certitudinem*[1]; neque tantùm sanctus Thomas, sed etiam alii, *verbo* VIDETUR *uti solent, cùm res non est plana ac definita*. Illud ergo Bellarmini ex opinione est, non ex certo firmoque judicio. Et quod de sancto Thoma Canus, id ergo de Bellarmino dixerim : « Cùm dixit, VIDERI, hoc ipsum sensisse, quod dixerit videri modò, non etiam oportere[2]. » At nunc illud *videri* Bellarmini, Lovanienses quidam et Dominus Strigoniensis in firmam fixamque sententiam vertunt, et de fide catholica desperatum esse clamant : illud VIDETUR paucorum annorum circulo, tanta incrementa cœpit.

CAPUT X.

Suarez Parisiensium de superioritate sententiam relinquit integram : ipse suam de infallibilitate censuram infringit, falsaque ex Leone X adversus Lutherum refert.

POST Bellarminum ex eadem societate Suarez prodeat, ac de duplici quæstione nostra dicat. De superioritate sic[3] : « Quando Pontifex solùm adest in Concilio per Legatos, sine instructione particulari, et totum Concilium aliquid definit cum Legatis, est grave dubium an tale Concilium possit errare.... Nam in hoc sunt opiniones inter Catholicos. Parisienses enim et alii, qui credunt tale Concilium esse supra Pontificem, consequenter affirmant ejus definitionem esse infallibilem, quia est à suprema potestate, et illud Concilium universalem Ecclesiam repræsentat. Contrarium verò docet Cajetanus, et alii,... quia verissimum est Papam esse supra tale Concilium.... Ego autem breviter censeo Concilium illud non esse regulam fidei, quia saltem ejus auctoritas infallibilis est sub opinione. » Vides celeberrimum Jesuitam, qui totam de Concilii superioritate quæstionem, quæque huic sunt consentanea, *sub opinione* relinquit inter Catholicos variante; et quidem ipse contra Parisienses sentit, sed nulla vel levissima censura.

De pontificia infallibilitate decernit graviùs : « Veritas, inquit[4], catholica est Pontificem definientem ex cathedra esse regulam fidei, quæ errare non potest..... Ita docent HOC TEMPORE omnes catholici Doctores, et censeo esse rem de fide certam. » CENSEO : opinionis res est. Non ita de his loquimur, quæ verè pertinent ad Ecclesiæ catholicæ fidem. Non hic *censeo*, sed credo; nec *ego*, sed omnes. Et merito ita Suarez loquitur, qui, cùm *omnes* ait ita credere, sed *hoc tempore*, anteriore certè tempore non ita creditum esse sensit. Non ergo notum illud obtinuit : *Quod ubique, quod semper*; quam quidem consensionem stabiliendæ fidei esse necessariam, cum Vincentio Lirinensi, omnes Catholici profitentur.

Sed quid demum est, *hoc tempore?* à quanto tempore? à ducentis annis? At Cardinalis Cameracensis, at Gerson, at Tostatus, at Almaïnus, at Major, at alii innumerabiles tum in Ecclesia floruerunt. A centum annis ante Suarem? At, ut alios prætermittam, Adrianus VI, sanctissimus ac doctissimus, ac præterea summus pontifex, Patrum nostrorum memoria, non ita sentiebat. Vide illud, *hoc tempore*, quàm angustos habeat limites.

At fortè aliquod judicium ecclesiasticum intervenit, quo factum sit ut jam nostro tempore id omnes credant, cùm antea non crederent? Nullum. Laudat Suarez Concilium Lateranense, sub Leone X, et ejusdem Leonis X Bullam in Lutherum, et quidem planè et confidenter, ut rem certam; cùm de Concilio Lateranensi etiam Bellarminum hæsitare videamus. Bullæ in Lutherum Suarez

1. Apud Melinianum, an. 1515 — 2. *Bell., de R. P., lib.* IV, *c.* 11. — 3. *Idem, de Script. Eccl.*

1. *Melch., Can. de Loc. Theol., lib.* V, *cap.* V. — 2. *Idem, lib.* VIII, *cap.* V. — 3. *Suar., de Fid., disp.* V, *sect.* VII, *n.* 11. — 4. *Idem, ibid., sect.* VIII, *n.* 4.

verba ne quidem profert ulla. Affirmat quidem Lutheri propositionem XXIV, quod hanc veritatem negaret, à Leone damnatam[1], et quidem præcisè ut hæreticam; XXIII voluit dicere, nam XXIV de Conciliis agit, non de Romano Pontifice. Mendum fortasse sit. Jam ad rem ipsam. Quæ Suarez hic ut certa supponit, falsa omnia. Falsum autem more Scholæ, nulla contumelia, et cum honore viri dictum volo. Falsum ergo talem fuisse Lutheri propositionem; falsum eam ut hæreticam esse damnatam; et quidem de hoc nulla dubitatio, cùm ex Lutheri allatis articulis, ne unum quidem verbum Leo absolutè condemnaverit, sed respectivè tantùm. « Hos, inquit, articulos respectivè hæreticos, aut scandalosos, aut falsos, aut piarum aurium offensivos, etc. : » quod bis terque inculcat, ne dubites.

Sed et Lutheri propositio immane quantùm à nostris abhorreat. Sic Lutherus[2] : « Si Papa, cum magna parte Ecclesiæ, sic vel sic sentiret, nec etiam erraret, adhuc non est peccatum aut hæresis contrarium sentire; præsertim in re non necessaria ad salutem, donec fuerit per Concilium universale alterum reprobatum, alterum approbatum. »

Qua quidem in propositione impudens hæresiarcha multa peccabat, illud vero maximè, quod universim Sedis apostolicæ, etiam rectè judicantis decreta de fide, usque ad Concilii generalis sententiam suspendebat. Id enim multis modis falsum hæreticumque est, et à nostrâ Facultate, et ab omnibus Catholicis sæpe damnatum. Nam quædam tam clara sunt, ut statim indicasse sufficiat, qualia erant illa Lutheri immania, quibus ipsum Missæ sacrificium, adorandum corpus Domini Jesu Christi, à tot sæculis frequentatum, impiè conculcabat, aliaque ejusmodi, ab universali Ecclesiâ recepta, palam aspernabatur : quæ quidem violasse, vel ante pontificium decretum, si tam impium est; Romano quoque Pontifice ab excelsâ Petri Sede reclamante, quàm nefarium! Tum illud certum est apud Catholicos omnes, nostrique assiduè inculcant, non tantùm Concilium, sed catholicam Ecclesiam absolutè infallibilem esse, etiam absque Concilio. Sic enim Gerson et nostri : « Infallibilem esse Ecclesiam, et Concilium generale illam repræsentans. » Si enim Concilio tanta vis, quòd eam repræsentet, ipsam, ipsam inquam, quantâ veritatis certitudine ac luce præditam esse oportet! Quæ Clerus Gallicanus secutus, Pontificis decretum non præcisè Concilio, *sed Ecclesiæ consensu accendente, irreformabile* recognoscit[3]. Hæc quia Lutherus intelligere nolebat, suoque more omnia etiam optima pervertebat, ac, totâ Ecclesiâ ejus hæreses detestante, sub Synodi nomine, non lucem, sed moras tempusque fallendi quærebat, omni profectò anathemate dignus erat.

Jam æquus lector judicet, an hæc Lutheri impia et nefanda, cum piorum Parisiensium doctrinâ confundi à Suare debuerint. Sed profectò si id quod vult factum est, si doctrina pontificiæ infallibilitati contraria, in Luthero jam à Leone damnata est, Suarez causâ cadit. Rogo enim, an Leonis X censuram pro ultimo judicio habeat, an non? Si pro ultimo judicio non habet, ergo causâ cadit, qui sententiam à Romano Pontifice de fide latam valere non putat. Si autem valuit, exinde jam certè, et à Leonis decreto cœperit *hoc tempus*, quo omnes jam sentire secum Suarez affirmat. Quid ergo Adriani VI ejus successoris libri Romæ recuduntur, ac pars Lutherani dogmatis, sub Romani Pontificis nomine excitatur? An fortè post Adrianum rem repente determinavit Ecclesia? an in Concilio Tridentino? an in professione Pii IV, post Tridentinum Concilium? Imò deditâ operâ à censurâ temperatum, resque in integro relictas luce clariùs vidimus. Quin igitur Suarez cogitabat, si vel maximè Parisienses in Luthero Leo damnare voluisset, quàm id parum valeret, quod à Tridentinâ Synodo, et à Pio IV in ipsâ fidei professione, fuerit prætermissum. An aliqua postea decreta extiterunt? nulla. Quid igitur? Sine Ecclesiæ novâ definitione, nova lux affulsit omnibus, qui *hoc tempore* tecum sentiant? Id quidem gratis dicitur. Reponent alii contentione, metu, assentione factum, ut ita consentirent; et Religiosos plurimos, eorumque nunc antesignanos tot privilegiis auctos, hanc vicem rependisse. Alii respondebunt illos sensu populari ductos esse, quo et rebus sanctis quoquo modo favere, et hæreticis quàm vehementissimè repugnare pium putant. Quid nostrâ? Id liquet nihil esse certæ causæ, theologicæ quidem, cur à priore sæculo discrepemus.

1. *Bull. Leon. X contra Luth., tom. Conc.* XIV, *col.* 390. — 2. *Idem, col.* 393. — 3. *Decl. Cler. Gall., c.* IV.

CAPUT XI.

Andreas Duvallius Parisiensium de superioritate Conciliorum sententiam, et Parisiensis Facultatis esse agnoscit, et ab omni hæresis, erroris atque etiam temeritatis notâ absolvit. Pontificium infallibilitatem non esse de fide, non modò asserit, sed etiam optimis argumentis probat.

ANDREAM Duvallium, doctum virum, à Parisiensium sententiâ deflexisse, contrariamque sententiam studiosissimè in Scholam induxisse nemo nescit. At ille Edmundi Richerii vehementissimus insectator, in his duabus quæstionibus ab omni censurâ utramque partem absolvit.

Postea quàm editus est ejusdem Richerii libellus *de ecclesiasticâ et politicâ Potestate*, statim Duvallii responsio prodiit, sub hoc titulo : *Libelli* de ecclesiasticâ et politicâ Potestate *Elenchus, pro supremâ Romani Pontificis in Ecclesiam auctoritate, auctore Andreâ Duvallio;* 1612; *cum approbatione Doctorum.* Quo in libro hæc leguntur[1] : « Ex quo satis cuivis constare potest eum (Edmundum scilicet Richerium) nondum abjecisse erroneam illam opinionem quam in schola Dominicanorum Parisiensium, coram illustrissimo Cardinale Perronio, nuper impudentissimè professus est : *De fide est Concilium esse supra Papam.* Cujus falsitas à magno illo Cardinale, validis rationibus, in amplissimis illis comitiis demonstrata est. Etsi enim Parisiensis Academia stet à partibus Conciliorum generalium, non tamen propterea unitatem cum cæteris Academiis discindit, neque earum Doctores pro deviis à fide habet, aut unquam habuit. » Postea[2] : « Etsi Academia Parisiensis infallibilitatem in decernendo ad Concilium generale solum referat, ab eo tamen nunquam abesse debet Pontifex. » Denique[3] : « Etsi Parisienses ad Concilium generale ultimam fidei analysim referant, non tamen propterea potestatem de fide decernendi Pontifici unquam ademerunt, et meritò. »

Vides primùm de sententia Academiæ nostræ, nondum à quoquam fuisse dubitatum, quemadmodum postea, gliscente ut fit audacia, factum est. Vides secundò quid erroneum Duvallius in Richerio reputaret, non certè doctrinam ejus, sed quod eam esse de fide contenderet. Summum id erat quod tunc à nostra Facultate peteretur.

Idem Andreas Duvallius edidit postea tractatum *de suprema Romanorum Pontificum potestate, adversùs Vigorium Jurisconsultum.* Quo tractatu, quæstione, « utrum de fide sit Concilium esse supra Papam, et utrum Concilium œcumenicum sit supra Pontificem, vel è contra; » apertè docet « neutram harum opinionum esse de fide[4]. » Tum : « Neutra, inquit, harum opinionum hæretica est, neutra erronea et temeraria, saltem temeritate opinionis. » Denique : « Sententia pugnantium pro Conciliis non est hæretica et erronea, et in ratione opinionis temeraria. » Illud *in ratione opinionis* Duvallius addidit, ut à temeritate opinionem ipsam, non autem opinantes, quos ipse impugnabat, absolvere videretur. Sed quidquid sit de Duvallio, ejusque adversariis, ipsam opinionem ab eo etiam à temeritate prorsus absolutam esse satis superque est.

1. *Duvall., Elench., p.* 9. — 2. *Idem, p.* 68. — 3. *Ibidem, p.* 105. — 4. *Ibid., de sup., etc., part.* IV, *quæst.* VII, VIII; *p.* 438, 542, 550, 582.

De infallibilitate sic habet : « Statuenda nobis est hæc conclusio,..... etiamsi de fide non videatur, saltem non ita evidenter constet summum Pontificem, seorsum à Concilio privilegio infallibilitatis, licèt agat ut Pontifex, gaudere, id tamen absolutè certum est et indubitatum[1], » ejus quidem sententiâ, cujus quisque eam quam voluerit habeat rationem ; non ipsâ Ecclesiæ fide.

Neque tantùm dixit non esse de fide; verùm etiam probat : primùm, « quia nullibi id tanquam de fide expressè definitum extat : » secundò, quòd « Doctores contrariæ sententiæ, Alliacensis, Gerson, Almainus, Major, Cusanus, Adrianus VI, et alii, neque in hâc parte, neque in ullâ aliâ ab Ecclesiâ sunt condemnati[2] ; » et postea : « Nusquam in Ecclesiâ illius hæresis suspectos, convictos aut accusatos fuisse legimus. » Tertiò solvit Scripturarum et canonum textus, quibus id maximè docetur esse de fide, maximè verò illum locum Matthæi XVI : *Tu es Petrus;* et Lucæ XXII : *Ego rogavi;* et illum Joannis XXI : *Pasce oves meas* : « ex quibus, inquit[3], sequitur non ita constare de fide esse, summum Pontificem, etiamsi agat ut Pontifex, privilegio infallibilitatis gaudere. » Quare Lovanienses hodiernos, qui Duvallium toties nobis objiciunt[4], ejus modestiam neminem condemnantis imitari par esset.

CAPUT XII.

Dominicus à sanctâ Trinitate, Carmelita discalceatus, libro Romæ recens excuso, docet pontificiam infallibilitatem aut superioritatem nullo Ecclesiæ decreto clarè definitam : quid illud sit, cùm privati Doctores aliquid de fide esse dicunt, quoad se, non quoad nos?

Id etiam perpendi velim quod, hoc ferè tempore, Romæ excusum est. Extat enim liber inscriptus : *Bibliotheca Theologica, auctore Fratre Dominico à sanctissimâ Trinitate, Carmelitâ discalceato Provinciæ Parisiensis.* Is de infallibilitate, postquam eam et certam esse, et ad fidem etiam pertinere, suâ quidem sententia, multis egit, hæc addit[5] : « Nota me dixisse hanc nostram sententiam esse de fide quoad se. Si enim sermo sit de illa quoad nos, id non ausim affirmare, cùm nullibi expressè aut clarè definita, omnibusque fidelibus ad credendum proposita reperiatur : unde ab hæresi formali excusari possunt ac debent omnes Doctores catholici qui contrarium docent. » Hic quædam observari velim, quæ aliis quoque auctoribus exponendis conducere videantur.

Primo, ab hoc auctore apertè dici, nihil ea de re clarè aut expressè definitum.

Secundò, inde colligi Florentina decreta, atque etiam antiquiora Lugdunensia, quæ in eam rem ab adversariis adducuntur, non haberi clara expressaque.

Tertiò, quòd ille auctor rem illam *in se* putet ad fidem pertinere, hoc est revera à Deo esse revelatam, etiamsi Ecclesia nondum ut talem agnoverit : hanc quidem ipsius esse sententiam, quam sequi vel non sequi sit liberum ; quemadmodum est liberum physicam prædeterminationem, aliasque huic cognatas sententias, aut eis contrarias, de gratia, opiniones tueri; tametsi sibi mutuò alii apertum Lutheranismum, alii merum putumque Semi-pelagianismum objiciant.

Quartò, his constat immeritò vociferari Lovanienses quosdam de summa fidei reique christianæ agi; cùm de libera saltem, nec in fidei canonem vindicata doctrina agatur; eaque res, à multis jam sæculis, inter Catholicos innoxiè pertractata ac disputata fuerit.

Quintò, neque fieri potest, si tanta res sit quantam volunt, ex qua salus Ecclesiæ pendeat, ita dissimulanter ab Ecclesia actum esse, ut de ea disputari in utramque partem tot sæculis permitteret; imò verò expressè ac deliberatè à censura temperet, uti in his quæstionibus à Florentina, Lateranensi, Tridentina Synodis, Piiique IV professione, factum esse constat.

Sextò, nihil enim mirum de rebus, quamvis maximis nullam interponi expressam Ecclesiæ definitionem, antequam in controversiam adducantur; cùm Ecclesia non soleat ultro movere quæstiones, verumque sit illud quod ait Pacianus[1] : « Nostri nihil ultro disputavere majores : » sed mota quæstione tam multis sæculis, si res quidem ad fidem revera pertinet, tantique est momenti quanti esse volunt, tum verò tacuisse ac dissimulasse, aut nihil expressum clarumque dixisse, neque etiam dicere voluisse, nihil esset aliud quam veritatem prodidisse, atque omnino rediret illud : « Error (apertè defensus) cui non resistitur, approbatur; et veritas quæ non defensatur, opprimitur[2]. »

Hæc censores nostros et omnes viros bonos considerare volumus, atque ad exponendam Carmelitæ nostri, de Papæ superioritate, sententiam pergimus. Hæc autem sic se habet[3] : « Quamvis Andreas Duvallius, tractatu de disciplina Ecclesiæ existimet istam sententiam non esse de fide, non desunt tamen alii Doctores qui contrarium affirment, illamque fuisse definitam in Conciliis Constantiensi et Florentino sub Eugenio IV, et Lateranensi sub Leone X. Verùm, quidquid sit, an in præfatis Conciliis sufficiens quoad nos, vel adeo expressa de auctoritate Papæ supra Concilium habeatur definitio, ut oppositum statim pro hæretico teneri debeat, de quo disputant aliqui Doctores; duo in hac re certa esse puto. Primò, quòd Concilio generali summus Pontifex absolutè sua auctoritate præcellat : secundò, quòd hæc sententia, si sermo sit de definitione Ecclesiæ, videatur magis ab ea definita in præfatis Conciliis quàm opposita. » Quæ quàm incerta et vana sint omnes intelligunt. Certè in iis ab omni censura temperandum, ac veritatem pacificè, ut inter Catholicos, inquirendam, luce est clarius.

Quòd autem cum Florentinâ ac Lateranensi Synodis, Constantiensem quoque pro Papæ superioritate, hic auctor, multos alios secutus, adducat, satis ostendit quàm hæc omnia oscitanter legant.

CAPUT XIII.

Recentiorum Lovaniensium aliorumque sententia, ipso progressu immodestior et apertè nimia.

De antiquioribus Lovaniensibus, totâque adeo Lovaniensi Facultate diximus, eosque nobiscum summâ ipsâ convenire ostendimus. Posteriores Lovanienses ab anonymo relati, etiamsi diversa à Parisiensibus senserint, an propterea in fidem peccasse eos, et omnia evertisse crediderint, inquirendum restat.

Atque anonymus quidem ex Ruardo Tappero[4] multa profert. Ego ab eo auctore, ut pontificiam infallibilitatem esse defensam fateor, ita contrariam sententiam, ullâ censurâ notatam esse nego. Ait enim[5] : « An (Romanus Pontifex) falli possit in suâ sententiâ, quando cognoscit circa fidem et mores, ... ab annis centum quinquaginta cœptum est controverti et disputari. A tempore enim Constantiensis Concilii et Basileensis, Doctores quidam apud solum Concilium œcumenicum docent esse infallibilis sententiæ privilegium : veteres verò scriptores, Petro et Romano Pontifici... hoc privilegium.... tradunt; ... ut verisimilius sit, eorum judicio, quod nec Concilio generali id conveniat, nisi nomine Petri, ejusque cathedræ auctoritate et quasi commissione. » Nova certè illa est ac sanctis Patribus inaudita *commissio*. Sed si Tapperi doctrinam laudare non possumus, certè laudamus modestiam. Audis enim quàm timidè dixerit, *verisimilius*. At nunc, nisi dicamus solam Papæ sententiam omnibus prævalere Conciliis, adeoque

1. *Duvall., de supr., etc, part.* II, *quæst.* I; *p.* 210, *malè* 102. — 2. *Idem*, *p.* 211. — 3. *Ibid., p.* 213. — 4. *Disq., art.* X, *n.* 143; *part.* I, *refut. arg., art.* XIV, *n.* 139, *et pass. et in Doct. Lov.* — 5. *Dominic. à S. Trin., Bibl. Theol., tom.* III, *lib.* III, *sect.* IV, *c.* XVI, *n.* 54.

1. *Pacian. Barcin. Episc., ep.* III, *tom.* IV *Bibl. Patr., pag.* 309. — 2. *Fel. III ep. ad Acac. C. P., tom.* IV *Conc., col.* 1051. — 3. *Dominic., etc., loc. cit., sect.* V, *c.* XI.

4. Tappero doctrinæ laus tribuitur. Hunc Carolus V Imperator Legatum misit ad Concilium Tridentinum (*Edit. Paris*).

5. *Tapp., orat. theol.* III, Doct. Lov., *art.* I, *pag.*, 6, 7.

habere Concilia ut recta decidant, perdita omnia et conclamata sunt. Tantùm ab eo absunt, ut eorum quos laudant, modestiam assectentur.

Cæteros Lovanienses, qui Patrum nostrorum ætate vixerunt, à censurâ ferè temperasse comperio. Refertur ab anonymo Joannes Wiggers, postremis temporibus pro pontificia infallibilitate pugnans; atque hic : « Tenetur, inquit, communiter à Catholicis, ita ut opposita sententia habeatur improbabilis. » Mentem ejus audio : censuram non audio. *Improbabilis* in Schola vox innocua, quæ utrinque jactatur. *Communiter,* quid importet, infrà explicabimus : certè à censura procul abest. Alibi idem Wiggers ait[1] : « Pontificem, ut Pontificem, errasse unquam, manifestè falsum; et oppositum ita certum, ut ab aliquibus habeatur de fide. » Audi *ab aliquibus.* Hæc anonymus *Doctrinæ Lovaniensium* auctor, ex Joanne Wiggers protulit, subdit : « Siquidem de fide est, nullum omnino Pontificem, ut talem, errasse, definiendo aliquid contra fidem. » At testis quem adduxeras, tantùm *ab aliquibus haberi de fide* dixerat, tu autem absolutè *de fide esse* decernis. Sic ubi non ratione, sed impetu agitur, sine more modoque verba exasperantur, exacuuntur iræ. Quod heri *improbabile* tantùm, hodie exitiosum schismaticumque habetur; quod heri *ab aliquibus* timidè, id omnino Ecclesiæ limine arcendum hodie proponitur.

Quid verò Stapletonus[2] de eâdem quæstione relatus in *Doctrinâ Lovaniensium?* « Vera, inquit[3] sententia est Romanum Pontificem de fide decernentem, hæreticum dogma non posse tradere. Hæc veritas et nunc apud Catholicos certa et recepta. » Audis *nunc.* Sic modò à Suare audivimus, *omnes hoc tempore.* Nos autem ibi diximus quàm illud, *hoc tempore,* infringat illud, *omnes*; addidimusque quàm sit debile, cùm rem ducentis annis saltem liberam ac dubiam, nullo interposito Ecclesiæ decreto, repentè Theologi de fide facere volunt : quasi in eorum manu atque sententiâ fides Ecclesiæ verteretur. Nunc ad Lovanienses redeamus.

De superioritate graviùs, quàm de infallibilitate statuunt. Joannes enim Wiggers[4] : « Quòd Papa sit Concilio superior, conclusio certò tenenda, utpote fidei proxime, et quæ ab omnibus penè communiter teneatur. »

Quid sit illud, *fidei proximum,* decretum scilicet ad arbitrium, nota ad libitum, ac nullâ certa ratione prolata, jam suprà diximus. Quod autem hic addit, *ab omnibus penè communiter,* dubii, vacillantis, neque quid dicat certò statuentis oratio est.

Graviùs Stapletonus[5] : « Dicere quod generale Concilium sit supra Papam, opinio planè est erronea, qualem hæretici sustinerent. » At is, Bellarmino ipso asperior, nimia ac præpostera asseveratione sibi fidem detrahit. Quod enim Bellarminus, *ferè de fide,* is ita de fide censet, ut contrarium sit erroneum; et addit immodicè sæviens, *quale hæretici sustinerent :* tot sanctis doctisque viris non modò insuper habitis, sed etiam cum hæreticorum fæce permixtis. Et Bellarminus quidem de superioritate Papæ leviùs, graviùs de infallibilitate decernit; illi enim superioritas est *ferè de fide :* de infallibilitate opinio negans *videtur erronea et hæresi proxima.* Contrà Lovanienses isti de superioritate asperiùs, de infallibilitate leviùs statuerunt; Adriani, credo, sui memores, cujus contra infallibilitatem expressa sententia, vel erat notior, vel auctoritate gravior habebatur. Utcumque est, varios illos animorum motus, nulla exacta certaque ratione firmatos, procul à fidei rectitudine amoliri nos oportet.

Quare nec moveri debeat qui viderit Scholasticos posterioris ævi, ex quo maximè cum Lutheranis decertari cœptum est, dum ab iis quàm maximè dissentire, et pontificiam majestatem tantis eorum conviciis oppugnatam, quàm maximè amplificare atque exaggerare pium putant; alia aliis, quasi certatim addidisse. Passim enim eos videas catholicis nostræ sententiæ defensoribus imputare, quòd non satis à Luthero aliisque pestibus abhorreant. Ita dum metuunt, ne non satis credantur abhorrere à Luthero, aut ejus asseclis, id agunt ut non modo Lutherum, sed etiam alii alios supergressi esse videantur. Quare cùm quis dixerit, *ferè de fide;* alius *omnino esse de fide* addet : cùm quis : *aliquibus de fide;* superveniat qui *absolutè de fide esse* decernat. *Videtur erroneum,* ait ille; existent qui *erroneum planè* statim pronuntient. Ita antiquiores modestiores fuere; verùm increscente, ut fit, motu, recentiores, Christianus Lupus[1] Lovaniensis, quem alioquin honoris causâ nominatum volo; anonymus, Nicolaus Dubois; aliique adeo exarserunt, ut sibi quoque fidem demant. Dominus vero Strigoniensis suum illud, *detestabile et schismaticum,* totis intentat viribus. Quin etiam ex Italia extitit Nicolaus Cevoli[2], Comes Patricius Romanus, qui asserat[3], « Propositiones Cleri Gallicani, ad unam omnes, ex Institutionibus Calvini esse desumptas, ac planè hæreticales : Episcopos, qui ipsas, firmaverunt, uti hæreticos et schismaticos, non solùm esse extra Ecclesiam, sed etiam ipso facto caruisse jurisdictione episcopali, et ab omni communione evitandos esse; imo et comburendos. » Cujus quidem viri intemperias ne memoratu quidem dignas esse censerem, nisi ipse, cùm argumentis nihil probet, certo argumento esset, supra omnem modum moremque inflari et exaggerari omnia, ubi falsa pietas zelusque præposterus imperitos animos occuparunt.

CAPUT XIV.

Quanta sit Scholasticorum auctoritas, ex Melchiore Cano constituitur, atque hinc efficitur ab omni nos erroris notâ esse liberos.

QUÆRET aliquis, an recentiores qui hoc sæculo scripserint, contemnamus, cùm ab eorum auctoritate discedimus. Equidem contemno neminem, et à Propheta admonitus, ita *veritatem* quæro, *ut pacem* colere cum omnibus velim. Cæterùm id apertè incunctanterque profiteor, fore ut in gravissimos errores impingat, qui non omnia sæcula totamque traditionis seriem mente complexus, recentioribus se addixerit : sed hæc aliàs. Nunc, ne quid arroganter dicere videar, Melchior Canus[4], Scholasticis certè haud iniquus, prodeat in medium qui de Scholasticorum auctoritate decernat.

Sunt autem ab eo constituta quædam quæ gradatim geometrico ferè more, à nobis explicari debent, non quidem eo ordine quo sunt ab ipso tradita, cùm ille hæc toto opere, prout instituti sui ratio postulabat, hàc et illàc fuderit; nos autem aliò spectare oporteat.

Jam ergo ante omnia ponatur divisio, quæ statum quæstionis aperiat, nempe hæc : aliud esse Scholæ opinionem communem, aliud Scholæ placitum, decretum, sive, ut alibi vocat, dogma, firmumque judicium : quæ divisio apud Melchiorem Canum ubique diffusa invenitur, maximè verò libro VIII, quo reprehendit quosdam qui errent « in eo, quòd Scholæ opiniones à certis constantibusque decretis non separant[5]. » Hoc autem etiam ad communes Scholæ opiniones pertinere sequentia docent : « Non disputo nunc, Scholæ communis opinio ve-

1. *Wigg., de R. P. dub.* v, *n.* 177. *Doct. Lov., pag.* 39.
2. Thomas Stapletonus, Angelus. Doctor Duacensis, multus editis libris de rebus controversis notus (*Edit. Paris*).
3. *Stapl., relect. Schol. cœntr.* III, *q.* IV, *art. unic. Doct. Lov*, *p.* 29. — 4. *Wigg., de Conc. dub.* III, *n.* 75. *Doct. Lov.*, *p.* 29. — 5. *Stapl. Controv.* VI, *q.* III. *Doct. Lov.*, *art.* II, *p.* 62.

1. Christianus Lupus seu Wolf, Yprensis, Ordinis Eremitarum S. Augustini, vir plurimæ doctrinæ et exquisiti judicii.
2. Nicolaus Cevoli suo libro titulum hunc : *Antigraphum ad Clerici Gallicani de ecclesiasticâ potestate Declarationem, optimo, maximo, summoque Pontifici, Christi Vicario Innocentio XI, Urbis et Orbis Domino, cœlorum, terrarum, inferorumque janitori unico, fideique oraculo infallibili, humiliter dicat, conscripsit, præsentat Nicolaus Cevoli ex Marchionibus de Carretto*, etc. (Edit. Paris).
3. *Cevoli, Antig., etc., p.* 184 *et seq.*
4. Melchior Canus. Ordinis Prædicatorum, ac deinde Canariæ insulæ Episcopus, Scholasticorum elegantior, scripsit tractatum *de Locis Theologicis* (Edit. Paris).
5. *Melch. Can., lib.* VIII, *cap.* V, *pag.* 320, 329.

rane an falsa sit; sed id ago,..... scholasticas opiniones oportere à decretis sejungere. »

Divisionem sequuntur definitiones duæ. Opinio versatur in his quæ non pertinent ad fidem : decreta verò in his quæ ad fidem pertinent. Hæc perspicua ex sese, ex iis quæ sequuntur patebunt clariùs. His ergo positis, propositiones explicandæ.

PRIMA. Nihil necesse esse sequi plurimorum opinionem, neque etiam communem, neque etiam omnium : quæ propositio tres habet partes.

Quoad plurimos attinet : « In scholastica, inquit[1], disputatione, plurium auctoritas Theologum obruere non debet; sed si paucos viros, modò graves, secum habeat, poterit sanè adversùs plurimos stare : non enim numero hæc judicantur, sed pondere. »

De communi opinione non Scholasticorum tantùm, sed etiam Patrum, ita decernit[2] : « Si non quævis illorum (Patrum scilicet) etiam in re gravi, communis opinio fideles astringit, sed firmum constansque judicium; ecquid de recentioribus Scholæ Theologis dicere nos oportet, quos veteres illi longè, et vitæ merito, et Scripturarum usu, et auctoritatis pondere superarunt? »

Quare eodem loco quæstionem illam tractans : « An Matrimonium sine Ecclesiæ ministro contractum, sit verè et propriè Sacramentum, » cùm ille pro ministro pugnet, ac Sacramentum esse neget, sibi quidem objicit Doctorum multitudinem ab ipsius sententia abhorrentem; tum hac responsione se tuetur[3] : « Ostendam ergo primùm opinionem illam communem esse, non Scholæ dogma firmumque judicium. » Ac paulò post : « Si Thomistæ omnes cum Scotistis existant, si cum antiquis juniores velint contra me pugnare, tamen superior sim necesse est. Non enim, quemadmodum nonnulli putant, omnia sunt in Theologorum auctoritate : est quædam tamen ita perspicua veritas, ut eam infirmare nulla res possit. »

Idem tamen in re gravi temerarium esse docet ab omnium omnino consensione recedere. Sic enim loquitur[4] : « Ex auctorum omnium scholasticorum communi sententia in re quidem gravi, usque adeo probabilia sumuntur argumenta, ut ullis refragari TEMERARIUM sit. » Vide quid efficiat, ubi de opinione agitur. Concors sententia Theologorum omnium efficit scilicet probabile argumentum tantùm, quod contemnere sine temeritate non possis : sed ita, si sit omnium in re quidem gravi, concors sententia.

Hæc ille de opinione : sed qua nota internosci possit ab opinione decretum, sic exequitur.

SECUNDA PROPOSITIO. Cùm ex definitione decretum versetur in his quæ pertinent ad fidem, opinionis nota est, ubi non adscribitur illud, « hæreticum, erroneum, aut id firmiter Catholicis amplectendum, aut aliquid simile[5]; » sed id quoque oportet ex certo judicio, non ex opinione dicatur. Nam

TERTIA PROPOSITIO est : An aliquid sit de fide, ad quæstionem et opinionem pertinere potest. Unde emergit

QUARTA PROPOSITIO. Certa nota est aliquid tradi, ut quod sit verè de fide, neque in quæstione et opinione versetur, « si expressè et propriè à fidelibus firmiter credendum, aut tanquam dogma fidei catholicæ accipiendum dicatur; vel aliis similibus verbis, aliquid esse Evangelio doctrinæve Apostolorum contrarium dicatur. Dicatur, inquam, non ex opinione, sed certo et firmo decreto. » Ergo et illud *de fide est, hæreticum est, erroneum est*, ex opinione dici potest; neque tum quæstio statim transfertur ad Scholæ decretum, sed intra opinionis lineam continetur. Exemplum affert[6] : « Licèt enim Durandi[7] opinio reprobetur, cap. *Gaudemus, de Divortiis* : sed qui dixit : *Verùm absonum hoc videtur, et inimicum fidei christianæ* (quæ verba sunt Decretalis), is noluit hæreseos illum condemnare; verbum enim VIDETUR, judiciorum infirmat certitudinem. »

Quod hic de conciliorum summique Pontificis sententia dixit, alibi ad privatos Doctores merito confert; ac jam audivimus ita de beato Thoma disserentem[1] : « Cùm dixerit VIDERI, hoc ipsum sensisse quod dixerit, VIDERI modo, non etiam oportere. »

Quare quos audimus dicentes, *existimo, censeo, videtur esse de fide, vel mihi, vel aliquibus est de fide*, quæ in hac quæstione, etiam posterioris ævi Doctorum pars longè est maxima, eos, auctore Cano, ex opinione, non ex certo firmoque judicio dixisse scito; et cùm res opinionis sit, valere nimirum ea, quæ de opinione diximus.

Non tamen sufficit, ut aliqui, vel multi, vel unius ætatis etiam plurimi, majore fortè confidentia quàm doctrina, absolutè certoque dicant : *de fide est, erroneum est, hæreticum est.* Sed

QUINTA et ultima PROPOSITIO, quam ex Cano depromimus, hæc est : « Concordem omnium Theologorum Scholæ, de fide aut moribus sententiam contemnere, si hæresis non est, at hæresi proximum est[2]. » Et alibi apud eumdem[3] : « Si scholastici Theologi aliquam itidem conclusionem firmam et stabilem uno ore omnes statuerint, atque ut certum theologiæ decretum fidelibus amplectendum constanter et perpetuo docuerint, illam ut catholicam veritatem fideles sanè amplectemur. »

Vides quæ certa, fixaque et inviolata theologiæ decreta sint, in ea consentire debere firmam stabilemque ac perpetuam scholasticorum omnium, non ex opinione, sed ex certo firmoque judicio profectam sententiam. Qua ex re confirmatur id quod sæpe diximus : qui ita concludunt, *nunc*, vel, *hoc tempore omnes Scolastici ita sentiunt*; ab his suam quoque enervari statim infirmarique conclusionem : ut exinde constet id, quod statuunt, ad hæresim aut errorem in fide minimè pertinere posse; cùm vel hinc, ipsis quoque testibus, traditionem certam ab eorum sententia abesse constet. *Fides* enim *non est temporum*, ut aiebat ille præclarè, *sed Evangeliorum.*

Quæ quidem à me dicta sunt, ut sæpe monui, eo rerum statu, quo nullum novum interpositum est Ecclesiæ decretum, ad antiquam traditionem clariùs et expressiùs declarandam. Qui enim in quæstionibus, quales nostræ sunt, quæ à trecentis ferè annis inter Catholicos agitentur, nulla ejusmodi auctoritate ducti, ad novas censuras repentè prosiliunt, eorum profecto numero sunt, quos dicebat Canus[4], « de rebus gravissimis temeritate quadam, repentino quasi vento incitatos, ferre sententiam : » qui quidem quo vehementiùs alios condemnarint, eo profecto luculentiùs, non in illis hæresim vel errorem, sed in seipsis temeritatem, inscitiamque produnt.

Quare, his positis, omni ratione pervicimus, nos ab omni ejusmodi censura planè absolutos esse. Quadruplici enim veluti gradu tuti invictique consistimus. Primus est : tantùm abest ut mota quæstione concors fuerit adversùm nos ac perpetua et stabilis Scholasticorum omnium sententia, ut attenta quidem universa temporum serie, non tantùm auctorum gravitate, verùm etiam numero, superiores simus : neque tantùm privatos Doctores innumerabiles, verùm etiam theologicas Facultates multas, easque celeberrimas, decreto quoque facto consentientes habeamus. Hoc primum. Alte-

1. *Melch. Can.*, *lib.* VIII, *c.* IV, *pag.* 317. — 2. *Idem*, *c.* V, *p.* 320. — 3. *Ibid.*, *p.* 323, 324 — 4. *Ibid.*, *c.* IV, *p.* 317. — 5. *Ibid.*, *c.* V, *p.* 324. — 6. *Melch. Can.*, *idem. Vid. Decr. Greg. IX*, *lib.* IV, *tit.* IX, *cap.* VIII.

7. Is est Episcopus ille Mimatensis, Canonistarum XIII sæculi facilè prin-

ceps, qui *Speculator* dictus est, edito nempe libro, cui titulum fecerat : *Speculum Juris*. Sed hic observandum est Durandi nomen, in allegatâ Decretali nusquam reperiri, et hanc esse damnatam propositionem : « Quia » Pagani circa plures insimul feminas affectum dividunt conjugalem, utrùm » post conversionem omnes, aut quam ex omnibus volunt retinere valeant, » non immerito dubitatur » (*Edit. Paris*).

1. *Can.*, *lib.* VIII, *cap.* V, *p.* 321. — 2. *Idem*, *ibid.*, *cap.* IV, *p.* 318. — 3. *Ibidem*, *lib.* XII, *cap.* VI, *p.* 492. — 4. *Ibid.*, *lib.* VIII, *cap.* V, *p.* 320.

rum : tantùm abest ut mota quæstione, Ecclesia congregata, ipsique Pontifices, judicium interposuerint suum, ut potiùs consulto à judicando saltem temperarint, resque integras reliquerint. Tertium : ex eo consequens est, ut si privati Doctores posterioris ævi, consulto tacente Ecclesia, censorias notas vel maximè adhibuissent, non nisi temerariæ præcipitesque haberi possint. Postremum : nequidem id fecerunt, certo judicio concordique sententia, sed his planè verbis, quæ opinionem, non autem firmum decretum indicent.

Jam verò cùm certa pro nobis, atque omni auctoritate firmata, Synodi Constantiensis decreta proferemus, quinta quæstio erit : quo illi loco sint, qui tantæ auctoritati contradicant? Sed eam quæstionem ad aliam hujus operis partem reservamus. Hic nos tutos esse probasse sufficiat.

Cæterùm cùm Melchioris Cani proferimus auctoritatem, non propterea omnia, quæ hæc tractando, magnificè de scholasticis Doctoribus edixerit, à nobis comprobata esse volumus, quale est illud : « Scholæ auctoritate res plurimas ab Ecclesia esse definitas [1] ; » cùm potiùs videatur dicere debuisse, perpetuæ traditionis auctoritate definitas fuisse : cujus traditionis Scholæ doctrina, pars aliqua haud quidem contemnenda fuerit. Neque magis probamus illud [2] : « Omnes simul Scholæ Theologos, uti retulimus, errare non posse ;... quòd eorum error, error esset Ecclesiæ, utpote, cùm ad decernendum hujusmodi res, non alios Ecclesia quàm Theologorum oculos habeat, qui si fallerentur, totum Ecclesiæ corpus, in suo facerent errore versari. » Quasi episcopi, veri Ecclesiæ Doctores à Christo instituti, nihil ipsi per sese sapiant et intelligant; aut Scholastici tantùm, non autem vel maximè qui in publica Ecclesiæ cathedra, verbum divinum catechismumque tradant, audiendi sint : quæ et alia quo sensu probanda, vel intelligenda sint, in medio relinquimus. Id unum contendimus, ut illius quoque, qui Scholasticis plurimùm tribuat, calculo, à quorumdam Scholasticorum censuris tuti et illæsi simus.

CAPUT XV.

Aliæ notæ : quæ ad fidem pertinent paucis diluuntur : sapiens hæresim, malè sonans, periculosum in fide quid sit : schismaticum à D. Strigoniensi inustum, sed ne hujus quidem nominis significatione perspecta.

Noster quidem Gerson, quo auctore à nostra Facultate multas, easque accuratas, et ad regulam exactas censuras esse editas, omnes consentiunt, de censurarum notis, multis libris agit. Sed in eo libro maximè, cui est titulus, *Declaratio veritatum quæ credi debeant* [3]. Quo loco, post hæretici erroneique notas, docet, propositionem quæ hæresim sapiat definiri posse eam, « ex cujus concessione, coassumpto aliquo, quod non potest rationabiliter negari, sequitur hæresis. » Talis esse videretur hæc propositio : *Gregorius Magnus non fuit Papa.* Assumpto enim eo, quod non fide quidem sed aliunde certissimum est : *Gregorius Magnus rite fuit electus in Papam;* sequeretur eum qui canonicè in Papam sit electus, non esse Papam, quod esset hæreticum. Unde existit illud, *sapiens hæresim*, in ea propositione, *Gregorius Magnus non fuit Papa;* quam definitionem à Gabriele Biel [4] Gerson deprompsit integram [5]. Totum verò illud, *sapiens hæresim*, à nostra sententia excluditur, cùm illud *coassumptum*, quod licèt non fide certum, alioqui evidens per se sit, nequidem fingendo excogitare quis valeat.

Malè sonans in fide, quantùm capio, haud facilè secernas ab eo quod *sapit hæresim*, sive errorem; sed ut id quod *sapit hæresim* ad gustum quemdam, ita id quod *malè sonat*, magis refertur ad aures : quòd cùm subtiliter apud te pensitaveris, in idem recidere facilè comperies; quanquam *malè sonans* à Melchiore Cano [1] confunditur cum eo, quod sit *piarum aurium offensivum*, de quo dicemus postea.

Neque ab iis multùm distat istud quod *periculosum in fide* dicitur : cujus quidem notæ insigne exemplum habemus in censurâ Vernantii nostræ Facultatis, 24 Maii 1664. Erat hæc Vernantii propositio [2] : « Si Papa non est infallibilis in Scripturis interpretandis, nostra fidei professio mutanda est, neque dicendum ampliùs, nos sanctam Ecclesiam catholicam et Romanam credere. » Quæ propositio, quoniam ea quæ fide certa essent, cum incertis dubiisque implicabat, remque fidei solâ opinione fundabat, ipsa fides in periculum vocabatur; quippe quæ cum opinione in ejusdem casûs consortium trahi posset. Atque id sacra Facultas cùm intelligeret, præclarè pronuntiavit : « Hæc propositio est falsa, temeraria, scandalosa, periculosa in fide. » Quam censuram incurrunt nunc, qui primatûs fidem totamque Ecclesiæ catholicæ auctoritatem, cum ea quam imbiberunt opinione, connectunt.

Jam profligatis iis quæ nostram fidem incusent, facilè efficiemus, ut illo schismatici elogio, quod Dominus Strigoniensis iratus effudit, nihil quidquam sit inanius. Et quidem doctrinam nostram, contra potestatem indirectam, non modò Perronius Cardinalis, sed etiam, eodem teste Perronio [3], ipse Bellarminus hujus potestatis propugnator acerrimus, absolvit ab anathemate. « Cæterùm, ait Perronius, ipse Bellarminus monet id quod de Pontificis in temporalia potestate indirectè docet, non à se haberi ut fidei doctrinam, aut sub pœna anathemathis et excommunicationis à fidelibus tenendam. Quare hæc omnia communioni ecclesiasticæ sanciendæ impedimento esse non possunt; » certissimèque constat à Domino Strigoniensi inustam schismatis notam, ne illius quidem definitione perspecta.

Primùm enim schisma separationem sonat; quare schismatis nomen sponte corruit, ubi nulla separatio est. Atqui Clerus Gallicanus, neque se à quoquam, neque quemquam à se separat : ergo schismatis nomen, ipsâ nominis significatione statim vacat. Si autem vacabat in nos, necessario recidebat in auctorem; cùm procul dubio sit ipse reus schismatis, qui pacificis ac fratribus schismatis crimen intentat. At enim ejus nomine respondebunt : Vos Galli nondum schismatici, sed propositiones vestræ schismaticum virus instillant. Quo pacto? ideo certè quia ad separationem inducunt. At quâ in re, in doctrinâ scilicet, cùm res doctrinæ sit. An ergo docemus rem à communi omnium fide abhorrentem? Id si ita est, jam non schisma, sed hæresis aut error est, quod cùm nec ipse dixerit, certè schismatis nomen, nullâ re nixum, inane esse docet. An fortè schismatici sumus, quod de doctrinâ non necessariâ litigamus? Atqui ne litigamus quidem; nostra proponimus; ab omni contumeliâ et censurâ temperamus.

Ecclesiæ antiquitus aliæ alias Scripturas admittebant : non easdem omnes. Erant qui Epistolam ad Hebræos, erant qui Apocalypsim respuerent, et in iis quidem à Romanâ Ecclesiâ dissentirent : nullum tamen erat schisma, quod innocuè et citra cujusquam injuriam dissiderent, neque alii alios condemnarent; quæ longè profecto gravioris momenti, quàm hæc nostraerant.

Nostri certè Episcopi neminem condemnarunt. Si vero schismatici sunt, ideo quod non laturi esse videantur, apud nos doceri suis decretis contraria; jam sunt schismatici, qui in aliis regionibus nostra proscri-

1. *Can., lib.* VIII, *cap.* V, *p.* 319. — 2. *Idem*, *lib.* XII, *cap.* VI, *p.* 493. — 3. *Gers., tom.* I, *p.* 22, 23.

4. Biel, Canonicus regularis, in libros Magistri sententiarum commentaria scripsit non aspernanda, et docuit in Universitate Tubingensi ab Eberardo Comite Vurtembergensi, anno 1477 instituta. In textu Bossuet levis error irrepsit, sive sit ille ipsius Bossuet, sive, quod nos credimus, amanuensis. Dicitur enim *hanc definitionem à Gabriele Biel Gersonem deprompsisse;* cùm potiùs fuisset dicendum *eam Gabrielem Biel à Gersone deprompsisse*. Nam vix natus erat Biel, quando Gerson diem supremum obiit, anno 1429. Vid. Dup., XV'sæc (*Edit. Paris*).

5. *Gabr. Biel. in* IV *sent. dist.* XIII, *quæst.* II, *art.* III, *dub.* 1.

1. *Can., lib.* XII, *c.* XI. — 2. *Vid. d'Argentré, etc. Vern. def., etc., p.* 247 — 3. *Repl. de Duperr., p.* 545, *edit.* 1622.

bunt, aut vero condemnata ea esse, demonstrare oportet. Quod tu si crederes, non jam schismaticos, sed hæreticos nos diceres.

Summa sit. Duo sunt quæ in Declaratione Gallicanâ proponuntur : alterum communis omnium fides de primatu Petri : alterum sententia Parisiensium et Ecclesiæ Gallicanæ, quam à Synodo Constantiensi, et antiquâ traditione, manasse arbitramur. Sanè cùm fidem proponere aggredimur, ea tantùm producimus, quæ omnes Catholici uno ore suscipiunt. Neque vero aliter egit Dominus Strigoniensis, in eâ quam cum ipsâ censurâ edidit fidei professione solemni. « Profitemur, inquit[1], atque spondemus sanctæ Romanæ Ecclesiæ, quæ unica est, perpetuo adhæsuros, neque ab ejus institutis, totius orbis consensu approbatis, ubique florentibus ac dilatatis, quovis prætextu discessuros. » Non ergo privatas sententias adducat, oportet, qui fidem profitetur ; sed quæ totius orbis consensu approbata, ubique florentia ac dilatata sint.

At dices : Quid ergo additis alia ? Addimus quæ utilia Ecclesiæ, quæ familiaria nobis, quæ posteris profutura : addimus quæ primatum ipsum, atque amplitudinem Romani Pontificis firment, invictamque et in animos suaviùs influentem præstent ; sed ea asserentes, condemnamus neminem ; veritatem pariter pacemque diligimus.

Exploso schismatici titulo, *illud absurdum et detestabile* Domini Strigoniensis, quippe quod plus irarum quàm censurarum habeat, omittimus. Nihil enim videtur dixisse, qui cùm nihil perspicuum haberet dicendum, vagâ confusâque sententiâ detestabilem esse doctrinam effutiit eam, quam fidei repugnare nec ipse diceret.

In eodem errore versatus est Emmanuel Schelstratus ac cæteri passim, qui intelligunt, ejus tantùm à nobis asseri Concilii potestatem, quod seorsim à Papa fiat. Quo uno clarum est, à toto quæstionis statu aberrare eos, eorumque argumenta, censuras, tractationes universas in irritum cadere.

Sanè apud omnes constat, certis quidem in casibus extraordinariis, Concilium absque Papa congregari posse ; idque non modo in schismatis casu, si Papa sit dubius, sed etiam extra schisma, si sit hæreticus, si detentus, si mente captus, si apertè simoniacus, si ea moliatur quibus universam pessumdet Ecclesiam, aliis denique in casibus, *qui dilationem remedii non paterentur*, quos casus evenire posse, Theologi Canonistæque omnes, et ipse etiam agnoscit anonymus[1] ; atque iis in casibus, Papæ Concilium anteponi oportere nemo diffitetur. Quorsum enim attineret Concilium absque Papa fieri, nisi auctoritas Concilii prævaleret ? Rursus autem confitemur generale Concilium absque Papa congregatum, nisi id ipsa necessitas expresserit, ipso jure esse nullum ; ut iis de rebus litigasse, nihil aliud sit, quàm operam ludere, et aliis invidiam conflare voluisse.

Sunt alia quæ nobis imputent æquè falsa. Primùm negari à nobis, eam qua Romanus Pontifex, Christo auctore, gaudeat supremam in Ecclesia potestatem, ac monarchicum Ecclesiæ Romanæ statum, sive, ut Patrum magis utamur vocibus, illam perfectissimam unitatem, in quam Ecclesiæ administrandæ ratio tendere ex Christi instituto debeat. Hoc primùm nobis imputant : tum illud ex eo profluens, nullum à nobis poni controversiis oborturis finem, nisi Concilio generali congregato, totoque orbe commoto ; quod cùm sit difficillimum, ac sæpe ne possibile quidem, hinc dari hæreticis grassandi, et omnia perturbandi locum. Denique addunt, si fieri possit, id quod Parisienses asserunt, Romanum Pontificem de fide decernentem aliquando falli, etiam fieri posse, ut quæ catholica fides et Ecclesia est, non eadem semper Romana fides et Ecclesia sit. Ea verò esse quibus maximè moveantur, et quibus libros impleant, qui bona fide agat, nemo negaverit. Atqui ea ne objicerent quidem, si vel statum quæstionis cogitare vellent.

Supremum enim illud, ut inde ordiamur, ex Concilio maximè Constantiensi repetendum putant. Vel Cajetanum audi contra nostros disputantem. Statim fundamenti loco ponit illud[2], in Constantiensi Synodo per Martinum V ita definitum : « Papa supremam habet auctoritatem in Ecclesia Dei[3]. » Cui est geminum illud, ab eadem Synodo in Viclefo damnatum, et à Martino V, approbante Synodo, repetitum : « Non est de necessitate salutis credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. » Idem urgent omnes, et eo maximè argumento Nicolaus Dubois Declarationem Gallorum oppugnat[4].

Optimè interim, quòd ex ea Synodo maximè argumentantur, quam maximè auctorem secuti sumus. Neque immeritò ex ea Synodo supremæ auctoritatis vocem ac titulum constabilitum volunt, qui in ea Synodo primùm appareat. Res enim ipsa antiqua ; sed prima, quod sciam, Synodus Constantiensis fuit, quæ supremæ auctoritatis adhibita voce, Romanæ Ecclesiæ primatum commendaret. Hinc nostrum postulatum, ut ex ea Synodo, supremum illud interpretemur, in qua primùm fuerit summa auctoritate proditum. Hic jam adversarios trepidare videas. Satis enim sciunt Synodum Constantiensem eam esse, quæ apud ipsos malè audiat, quòd Conciliorum faveat auctoritati ; sed profectò necesse est, vel omnia jura conturbent, vel eo utantur judice quem ipsi elegerint.

1. *Cens. Strig. in Vind. Schol., etc.* — 2. *Anon.*, de Libert., *etc., lib.* V, *c.* V, VI, XI, XV, XVI, *et pass.*

1. *Anon.* de Libert., *etc., lib.* V. *c.* V, *n.* 13. — 2. *Cajetan., de auct. Pap., cap.* I ; *post. tom.* III *Comm. in Summ. S. Thom., p.* 6. — 3. *Bull. Mart.* V, inter cunctas ; *tom.* XII *Conc., col.* 265. — 4. *Disq., art.* IV, *p.* 21.

LIBER TERTIUS.

Quòd Declaratio Gallicana ab omni censurâ immunis sit, ex ipso statu quæstionis demonstratur.

CAPUT PRIMUM.

Adversarii falsa imputant Parisiensibus, ac pessimè constituunt statum quæstionis : anonymus auctor tractatûs de Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ : *Papæ suprema potestas et monarchia ecclesiastica à Gersone et aliis Parisiensibus agnita : Constantiensis Concilii loci à Cajetano et aliis objecti : an recursus ad Concilium in extraordinariis casibus supremam Papæ impediat in ordinariis casibus potestatem ?*

Animadverti eos, qui antiquam Parisiensium sententiam eique congruam Cleri Gallicani Declarationem censoriis configunt notis, id facere ex conceptis de hoc dogmate falsis opinionibus, quos proinde, constituto statu quæstionis, facilè refellemus.

Atque ille quidem, qui *de libertatibus Gallicanis* scripsit anonymus, quæstionem de Conciliorum potiore potestate ita constituit[2] : « Sed quæstio est, penès quem sit suprema potestas, an penès Episcopos sine summo Pontifice, an penès summum Pontificem sine Episcopis, dum invicem distinguuntur. » Quare toto libro V, quo hanc quæstionem tractat, ubique profitetur agere se de Concilio, à quo summus Pontifex ejusque Legati absint. At profecto constat non in eo positam quæstionem : an Papa Concilio subsit ei, quod sine ipso congregetur : quæ specialis est controversia tractata ab Orientalibus, tempore Concilii quinti, congregati sine Vigilio ; sed an Pontificis decreta de fide, alliisque hujus generis rebus, ea sint quæ à Synodo retractari possint, atque interdum debeant ; et an congregato, ut nunc ordinariè canones jubent, ejus auctoritate Concilio, ipsius, an Patrum ac sacri consessûs sententia prævaleat.

Nos, inquiunt, non protulimus sessionum IV et V decreta, quæ Concilium Pontifici anteponunt : nondum enim omnes obedientiæ convenerant. At nihilo magis convenerant sessione VIII, cum illud in Viclefo damnatum est : « Romana Ecclesia non est suprema inter alias Ecclesias. » Una tum convenerat Joannis XXIII obedientia, quæ sessionum IV et V edidit canones, quos pertimescitis. Certè sanctam Synodum tam citò à sententia discessisse, atque à sessione V ad sessionem VIII tantam rerum esse conversionem factam, nec vos ipsi creditis. Ergo suprema illa auctoritas Pontifici attributa, cum ea quam Constantienses Conciliis asserunt auctoritate, non repugnat. Illud tamen omittamus : sessionum IV et V decreta in alium locum differamus. At certè adversarii non negabunt in sessione V ita intelligendam esse supremæ auctoritatis vocem, ut sessione VIII explicata est; atqui in sessione VIII ita explicatum est supremam esse Ecclesiam Romanam ipsumque Pontificem, « quatenus primatum habet super omnes Ecclesias particulares. » At fortè Cajetanus ne eum quidem locum, tametsi est à Martino V apertè comprobatus, proferre voluerit : obscurus, ambiguus, nimisque conciliaris est ille locus. Audiamus ergo tandem quid ex Martino V prolatum voluerit. Nempe id in Bulla *Inter cunctas*, sacro Constantiensi Concilio approbante, editum : « Quòd Papa canonicè electus.... sit successor beati Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesia Dei. » At ne illud quidem cogitas, *supremam* dixisse *in Ecclesiâ Dei*. Tu continuò infers : ergo super omnem Ecclesiam, etiam congregatam. Statum quæstionis, et ipsa quæ laudasti verba mutas. Nos autem fatemur, supremam *in Ecclesiâ*, non tota Ecclesia, etiam congregatâ, superiorem; sive quod idem est, et in Concilio Basileensi positum : « Papa in Ecclesiâ major, non tamen totâ Ecclesiâ major. »

At enim Cajetanus ita philosophatur[1] : Non est ille supremus etiam in Ecclesiâ, qui supra se agnoscit aliquam in Ecclesia potestatem, cui subsit : atqui Parisienses talem Papam faciunt, qui conciliari potestati subsit : non ergo papalem, sed conciliarem supremam faciunt potestatem. Cui argumento facilè respondemus, utramque supremam esse diverso respectu : supremam alteram, nempe pontificiam, tanquam ordinariam; supremam alteram, nempe conciliarem, extraordinariis in casibus, ac raro eventuris : quam distinctionem, ne ea quidem, qua plurimùm Cajetanus utitur, philosophia respuat. At enim supremi vocem strictissimè vult acceptam, etiam in Constantiensi quod laudat decreto; siquidem id fingit, omnes Concilii Patres, quidquid antea cogitarint, edixerint, sanxerint; Martinum verò V, quidquid audierit, approbaverit, exscripserit, oblitum esse penitus. Rectè. Sin autem non ita est, ipse profecto Cajetanus est nimius, et suprema Papæ potestas, ex Constantiensi quo utitur decreto, mitiùs intelligenda est.

Vis monarchiæ vocem? Nostri ultro amplectuntur, et apertè Gerson[2] : « Plenitudo potestatis ecclesiasticæ... à Christo collata est supernaturaliter Petro sicut Vicario suo et Monarchæ primo, pro se et successoribus usque in finem sæculi; » et postea pro absurdo habet, « regimen ecclesiasticum non esse monarchicum, et habere multiplex caput : quod quidem, inquit, est apertè hæreticum; » et tractatu celebri, *de Auferibilitate Papæ*, postquam humanas monarchias in aristocratias aliquando converti posse memoravit, ut olim in republica Romana factum est, addit[3] : « Non sic de Ecclesia Christi, quæ in uno Monarcha supremo... fundata est à Christo...; et oppositum sentientes... errant in fide... contra articulum illum, *et unam sanctam Ecclesiam*.

Quod factum esse docet, ut non schisma fieret, sed reductio ad unum supremum; et idem ipse, nostrique semper inculcant. Neque eo seciùs ipse, et alii iisdem in locis, Concilii superioritatem ex Constantiensibus decretis vel maximè propugnant. Quare totum illud de supremâ potestate, deque monarchiæ statu, extra quæstione est, et nobis invidiosè objectum.

At enim Richerius hanc monarchiam odit, et ubique insectatur, et aristocratiam ecclesiasticam laudat. Non ille quidem absolutè, sed monarchicum esse Ecclesiæ statum suo sensu profitetur. Verum, utcumque est, ipse viderit : non Clerus Gallicanus tutandum eum suscepit : Gersonem potiùs et Parisienses tueretur. Sed ne ipsos quidem, nisi quatenus antiquæ traditioni, et Synodo Constantiensi consentiunt. At, inquis, non est supremus Romanus Pontifex, si semper ab eo ad Concilium recurratur : et hoc nobis imputas extra quæstionem. Ad certos enim casus, eosque extraordinarios atque generales, quibus Ecclesia tota concutitur, sese ipsa redigit Constantiensis Synodus, quam sequimur ducem. Eo verò prætextu continuò sollicitari Ecclesiam, ac christianum orbem commoveri, Sedisque apostolicæ auctoritatem, in ordinario etiam regimine et quocumque casu dato, à Concilii auctoritate, suspensam, adeoque impeditam semper, et invalidam teneri, ac nomen nudum esse, pejus omnibus malis odimus. Neque eo magis probamus Pontifici etiam delinquenti, aut derelinquere viso, semper intentari Concilii generalis auctoritatem, ac sub Concilii nomine schismati præberi fomitem. Gerson enim et alii inculcant assiduo, valere Concilii auctoritatem ad Papam judicandum, certis casibus[1], iisque ita extraordinariis, ut vix mille annis, bis aut ter eveniant : quibus tamen haud secus ac quotidianis casibus in antecessum provideri, stabilita Concilii auctoritate necesse sit, quòd scilicet Ecclesiæ ipsi in æternum duraturæ, mille anni sint tanquam dies unus; totque tentationes expertam ac tantis præliis præparatam, vigilare, sibique cavere oporteat.

Neque ex eo quòd Constantiensis Synodus Papam subesse Concilio velit, etiam in negotio reformationis generalis, ideo probamus reformationem eam quam sine Papa aggredi vellent. Nam Cameracensem audimus, ita concionantem in ipso Constantiensi Concilio[2] : « Manifestum est quòd Ecclesia fuit multipliciter deformata, indiguitque et nunc maximè indiget, ut in fide et in moribus, reformetur; » explicata fide scilicet, ejectis hæreticis, purgatisque moribus. « Sed nunc membris Ecclesiæ separatis à capite, per tetrum illud schisma, et apostolico dispensatore et directore carentibus, nequaquam bene fieri posse speratur. » Quod quidem secuta Synodus Constantiensis, reformationem distulit, et electionem Pontificis expectavit.

CAPUT II.

Falsò imputari Parisiensibus, quòd saltem in fidei causis, recursus ad Concilium semper sit necessarius.

At illud ineluctabile esse putant, quòd, saltem in fidei causis, recursus ad Concilium semper sit necessarius, si Papam negemus esse infallibilem. Qua una doctrina prævalere hæreses, cùm in ea incidunt tempora, quibus Concilium vix ac ne vix quidem congregari possit. Hoc adversarii omnes ad unum inclamant; sed hæc omnia frustra sunt. Jam enim Lutherum omni anathemate prosecuti sumus, quòd ad generale Concilium omnia fidei decreta suspenderet; et nostra Facultas eamdem doctrinam in Milleterio condemnavit atrocibus notis : quam censuram integram suo loco referemus. Neque obscurum est Gersonem et alios, id non tantùm Concilio generali, et congregatæ Ecclesiæ, sed etiam ubique diffusæ tribuisse, ut errare non possit; nec mirum, cùm Concilium ipsum eo sit infallibile, quòd Ecclesiam repræsentet : quo fit ut Ecclesiam per se esse infallibilem negare nequeat, qui vel intelligat repræsentare quid sit. Denique pestiferam doctrinam Clerus Gallicanus, novissima illa, quam totis studiis impu-

1. *Cajet., loc. cit, cap.* VII. — 2. *Gers., de potest. Eccl. cons.* X, *t.* II, *pag.* 239; *et concl.* II, *p.* 239, 256. — 3. *Gers., tract. de Aufer. Pap. consul.* VIII, *idem, p.* 213.

1. *Gers., de pot. Eccl., loc. cit.* — 2. *Vid. Pet. Aliac. inter. op. Gers.*

gnant, Declaratione confixit, dum sine Concilio quoque Ecclesiæ consensum valere professus est. Sed illum quem laudamus, Ecclesiæ consensum irridet Nicolaus Dubois, dum ea verba tractat Declarationis Gallicanæ *nisi Ecclesiæ consensus accesserit*. Sic enim interrogat[1] : « Cujus Ecclesiæ? An universalis, omniumque Prælatorum et Episcoporum, etiam capitulorum, tam cathedralium quàm collegiatarum? » Ut ludit vir suavis, sibique et aliis offundit nebulas! Pergit porrò : « Au omnium Episcoporum totius orbis, etiam Japonum, Indiarum, et aliorum apud infideles vel hæreticos latitantium? Quandonam tandem hic habebitur? Dum expectabitur ab aliquibus aliorum consensus, ex his forsan mortui erunt plures, qui fortè consenserint, sed de quorum consensu non constet authenticè. Illorum igitur qui successerint novus consensus erit expectandus.... An majoris partis..... Facti quæstio inextricabilis, quia unde scietur, quòd illi quos consensisse constabit authenticè, majorem partem Ecclesiæ constituunt. » Quin Episcoporum labori ac sumptibus parcit vir providus : « Quanta, inquit, singulis Episcopis molestia et sumptus, ut ex toto orbe, ab omnibus Ecclesiis vel saltem majori earum parte obtineant authenticam consensûs demonstrationem? » Metuit etiam Galliæ ab iis, qui prætendunt pontificias Bullas de Janseniano negotio, non esse receptas : « Satisque, inquit, ipsis erit si negent; quia... illi incumbit probatio, qui affirmat, non qui negat. » Hæc tamen et alia, quæ operosè et anxiè vir bonus congerit, eo fundamento nituntur, quòd consensus, nisi certa consentientium omnium, per peculiare instrumentum, testificatione constare non possit; quòd cùm sponte et uno veluti flatu corruat, tum omnis machina concidat necesse est, et inanes terriculæ, uti illa in nubibus efficta monstra, evanescunt.

Paribus argumentis si quis adoriatur nostrum auctorem, rogetque aliqua lex recepta, an absoleta sit? Credo, plebiscitum requiret, quo ipsi quidem constet plebem decreto facto legi obstitisse, aut vero consensisse : vel quandoquidem plebi subditæ non est datum abrogare legem à Principe latam, nisi aliquo modo Princeps consenserit, noster hæsitabit quoad de abrogata lege diploma Principis afferatur : totumque illud, quo de explicito et implicito; interpretativoque consensu, Theologi, Philosophi, Jurisconsulti sanciunt ad unum omnes, futurum est irritum. Hos in re tam seria ludos agunt.

Neque cogitant consensum publicum non eo constare, quod aliquod de illo extet commune et publicum instrumentum. Quin illud est persæpe multò validissimum, ut in omnibus imperiis, ita in imperio Christi, quod nullo peculiari instrumento consignatum, sed omnium inscriptum mentibus, omnium sermone usuque celebratum. Atque illud in Ecclesia plerumque contingere, et ex sese perspicuum est, et suo loco fusiùs exequemur, et vel nunc satis liquet de decretis pontificiis nullam dubitationem esse posse, receptane sint an non? Quis enim nesciat nullis missis nuntiis, nullis perlatis litteris, de Janseniano negotio diplomata ubique obtinere, cùm neminem obstrepere ac reclamare audiamus? Quod cùm sit, tunc Concilium non est necessarium. Sic enim sua sponte per pronos animos, ab alta Sedi Petri, vera doctrina prolabitur, ac Romano Pontifice omnium explicante doctrinam et sententiam, nihil necesse est, ut congregata Synodo, ipsa per se tota quid censeat Ecclesia eloquatur. Denique quocumque modo fiat, ut Ecclesia consentiat, transacta planè res est: Neque enim fieri potest unquam ut Ecclesia, Spiritu veritatis instructa, non repugnet errori. Sic res Janseniana processit. Sed hoc quoque suo loco. Interim satis constat totum illud tantoperè à *Disquisitore*, aliisque jactatum, de sumptibus atque laboribus, deque nuntiis ac litteris quocumque mittendis, ludicrum vanumque esse.

1. *Disq*, *art.* VIII, *n.* 107, 108, 109, 110 *et seq. pag.* 38, 39. *Vid. etiam part. refut., etc., pag.* 78.

CAPUT III.

Quòd si unus vel alter Romanus Pontifex in decreto fidei aberraret, nihil fidei Romanæ, nihil Romanæ cathedræ Sedique apostolicæ noceretur.

Jam si eveniret illud, quod absit, ut à Romano Pontifice quæstionem fidei malè judicante, reliqua Ecclesia dissentire cogeretur, non propterea fides et Ecclesia Romana interiret, aut vera Ecclesia fidesque Romana esse desineret. Id jam docuimus, cùm de Joanne Driodone loqueremur[1] : quo loco constituimus, Romanam, hoc est Petri, non defecturam fidem eam esse, quæ à Petro primo, per successorum seriem ad nos devoluta jam coaluit. Neque vero Romana fides in solo aliquo Pontifice est; alioquin intereunte Pontifice, Romana interiret fides. At etiam vacante Sede, Romana fides viget, vigeretque profecto, etiamsi Pontifex plusquam mortuus, quocumque tandem modo, à fide deficeret; et in infando illo schismate, quo quadraginta ferè annorum spatio non erat in Ecclesia Pontifex, nisi dubius, ac proinde nullus, si Bellarmino aliisque credimus, haud propterea minus Romana fides, Romana Ecclesia stetit. Unde Joannes à Turrecremata, Dominicus Jacobatius et alii Canonistæ, sive antiquiores, sive posteriores, suo quodam modo Sedem apostolicam et Romanam fidem ab ipso Pontifice sejungunt; et ipse Turrecremata scripsit[2] : « Si vel maximè Eugenius IV Synodi Basileensis sessiones primas confirmare voluisset, Sedem apostolicam passuram non fuisse; » quæ quidem, an, et quatenus rectè distinxerit, alibi inquiremus. Hinc profecto clarè perficimus, etiam eorum auctoritate qui Romano Pontifici maximè favere velint, eos à sede suâ certo quodam modo ita esse distinctos, ut vel iis labentibus, sedes immota stare possit; quod huic loco sufficit.

CAPUT IV.

Adversarii quæstionem de superioritate Papæ ad vana redigunt; casus hæresis evertit eorum generales regulas : Cajetani argutiæ recitantur.

Repulimus ea quæ Parisiensibus falsa imputantur, sed odia profecto omnia, quibus hanc sententiam prosequuntur, necesse est ut concidant, cùm ea viderimus, quæ ipsi, vel tanquam necessaria, vel tanquam probabilia confitentur.

Placet primùm audire quid illi velint, qui vehementissimi omnium fuerint. Hi dicent statim, Papam supra omnia Concilia esse; nullo casu à sibi subjectis judicari; neque enim duas potestates supremas esse posse; contrariam sententiam erroneam esse. Ita Cajetanus[3], primus omnium, quod sciam, erronei affixa nota, satis confidenter; (quippe quem nec alii sequerentur). Sed ipsum tanta dicentem audiamus. Statim hæret ad canonem, *Si Papa*[4] et ad illud, *nisi fuerit à fide devius*. Tunc enim accusari, damnari, deponi Pontificem, velit, nolit, confitetur. At forsitan declarativè tantùm, non autem destitutivè, ut aiunt : Papam enim volunt per hæresim ipso jure cadere à papatu, ac declaratione tantùm opus esse. Hæc alii, non ipse Cajetanus; atque omnino asserit non id divino jure, non humano esse cautum. Sic denique statuit[5] : « Papa hæreticus non est ipso facto depositus, sed deponendus. » Sagacis enim ingenii vir satis intelligebat ad quam pontificii statûs ac publicæ securitatis perniciem pertineret illud, *ipso facto depositus*. Statim enim, hæresis mentione factâ, contemni impunè Pontificem à quocumque privato, et ejus acta haberi nulla et irrita, et totam concuti Ecclesiam : quæ Gerson intuens docebat[6], « Papam non cessare, ipso facto, quo cadat in hæresim, sicut nec alius Episcopus, propter incertitudinem ecclesiasticæ politiæ. » Neque erat quod ad notorietatem recurrerent. Primùm enim

1. *Sup.*, *lib* I, *cap.* XV. — 2. *Turr.*, *de Eccl.*, *lib.* II, *c. c.* — 3. *Caj.*, *de comp. Pap. et Conc.*, *loc. cit. et pass.* — 4. *Dist.*, XL, *cap.* VI. — 5. *Caj.*, *idem*, *cap.* XVII, XVIII, *et seq.*, *pag.* 19 *et seq.* — 6. *Gers.*, *tract.* An liceat appellare à Papâ : *tom.* II, *pag.* 305.

de ipsa notorietate luditur, periculosissimumque est notorietate agere, nisi ipsa notorietas certo supremoque judicio declaretur. Tum si ad notorietatem solam animadversio necessaria redigitur, maximum erat periculum, permitti Ecclesiam hæretico Pontifici, certa in fidem, licet nondum notoria machinanti. Quo in genere, quæ occultiora, ea periculosiora sunt. Quare nec canon, *Si Papa,* in notoria tantùm hæresi Papam judicari vult, sed generatim, *si sit à fide devius,* honorique ac securitati ipsius Pontificis datur, ut nonnisi à Concilio generali judicandus veniat. His quidem rationibus victus Cajetanus assensit. At illâ interim præclara quam animo informaverat, pontificatûs idea effluebat. « Magna enim, inquit[1], restat ambiguitas quomodo et à quo judicabitur Papa deponendus; ... cùm judex in quantùm judex, sit superior eo qui judicatur. » Magna certè et inextricabilis difficultas. Videamus quomodo se expediat. Primùm refert à quibusdam dici, « quod licèt absolutè Papa non habeat superiorem in terris, ipse tamen, in casu hæresis, habet superiorem in terris Ecclesiam universalem; et sanè, inquit, est via communis. » Verùm eam ipse rejicit, malè sibi metuens, ne scilicet ex illo casu pulsus in alium, nullo loco possit consistere. Neque enim Christus peculiare quidquam, universali Ecclesiæ tribuit in solo hæresis casu; atque omnino tota illa de perfectissima, hoc est, in omni casu suprema et absoluta Pontificis monarchia, tota, inquam, illa Cajetani idea ac regula perit, si vel in uno casu hæresis, fallit. Attamen sic elabitur : « Posse dici quod Papa nec simpliciter, nec in casu hæresis habet superiorem in terris, sed subest potestati ministeriali universalis Ecclesiæ, quoad solam depositionem. » At interim extorquetur vel ab invito illud, *subest;* neque efficiet ulla arte Cajetanus, eum qui, ut deponatur, subest, non etiam subesse, ut convincatur et ut judicetur. Neque item efficiet, ut is qui habeat judicem, non habeat superiorem. Quis autem negaverit *ministerialem* esse Ecclesiæ potestatem? Respectu Christi certè; Papæ quidem respectu, ministerialem esse, qua Papa judicetur ac deponatur; nec si millies dixerit Cajetanus, omnesque argutias exhauserit, ulli persuadebit.

Sanè operæ prætium est intueri ut se torqueat, dum potestatem illam ministerialem exponit. Ait enim potestatem illam, qua Papa deponitur, tripliciter considerari posse. « Tria enim, inquit, inveniuntur in Papa; scilicet papatus, persona quæ est Papa, puta Petrus, et conjunctio utriusque..., ex qua conjunctione resultat Petrus Papa. » His positis subdit : « Et quoniam amotio Papæ, sive per renuntiationem, sive per depositionem, sive per ejectionem non est corruptio papatûs, nec Petri, sed conjunctionis papatûs et Petri, idcirco diligentissimè et cautissimè oportet pro regula habere ante mentis oculos, cùm de amotione Papæ tractatur, quod non requitur potestas superior Papa, sed superior conjunctione inter Petrum et papatum. »

Hæc Cajetanus operosissimè tribus exequitur prolixissimis capitibus XX, XXI et XXII. Qua sanè doctrina facilè demonstraveris, ne Nestorium quidem, exempli gratia, ab Ephesino Concilio, tanquam superiore fuisse depositum. Quis enim non videat depositionem eam non esse corruptionem episcopatûs, qui sanè in Ecclesia catholica manet integer; neque etiam Nestorii, qui incolumis superest; sed conjunctionis episcopatûs cum Nestorio : atque adeo Concilii Ephesini potestatem non esse superiorem Episcopo Nestorio, sed *superiorem conjunctione* inter Nestorium et episcopatum : quæ quàm vana et absurda sint omnes intelligunt.

Quare et illud vanum est, quod *illa potestas* qua Papa hæreticus deponitur, « licèt minor papatu, habet tamen vim coactivam, non super Petrum Papam, sed super conjunctionem papatûs et Petri..., in causa hæresis; ita quod illa potestas relata ad Papam et ministerialis, relata ad conjunctionem Petri et papatûs in fieri vel dissolvi, subjecto existente disposito, est auctoritativa[1]. »

Huc denique recidunt qui paradoxa fingunt, ut altiora quàm ipse Christus de Christi Vicario meditentur. Quæ Cajetanus, ut ipse profitetur, ex intimo philosophiæ sensu quantumvis depromperit, omnemque scholasticæ suæ artem excusserit, non tamen perfecerit ut ad hæc inania, theologiæ gravitas, ne dicam fidei, redigatur auctoritas.

CAPUT V.

Suaris labores æquè irriti circa depositionem Papæ in hæresim lapsi.

VIDIT Suarez Cajetani mirum in modum laborantis conatus irritos. « Hic, inquit[2], Cajetanus mirè se vexat, ne cogatur admittere in casu etiam hæresis Concilium stare super Pontificem. Et ille quidem assentitur Cajetano neganti casum ullum esse, quo certus et indubitatus Pontifex superiorem agnoscat, et ad illud recurrit : in casu hæresis, Pontificem ipso facto depositum esse. Ne tamen illa quæ jam relata sunt, incurrat incommoda, illud ipso facto, non valere dicit, nisi post Ecclesiæ declarationem. At jam illa omnia redeunt : si Papa accusandus, citandus, judicandus veniat, ergo habet superiorem; ac prohibere nemo potest, quin illa, quàm Suarez postulat, declaratio Ecclesiæ, non sit illius judicantis actus.

Id quidem sentit vir sagax. Cæterùm sic se expedit : « Quando Ecclesia Papam hæreticum deponeret, non ipsa tanquam superior, sed ex consensione Christi Domini juridicè declararet eum hæreticum esse, atque adeo prorsus indignum Pontificis dignitate, tumque ipso facto immediatè deponeretur à Christo[3]. » Quid sit autem illud, *consensione Christi Domini,* hæreticum adeoque indignum declarare, et quæ tandem illa sit Christi Domini *consensio?* specialisne ea, an generalis, et quatenus nobis comperta sit, exponat qui potest. Certè quæ in Ecclesiâ rectè legitimèque fiunt, Christi, non dico consensione, sed auctoritate fieri confitemur, et eatenus Christus verè in Ecclesia est per suum Spiritum omnia administrans. Cæterùm *immediatè* hoc fieri, id est, nullâ interpositâ Ecclesiæ auctoritate, nec Suarex dixerit, ut profecto ipse, haud minus quàm Cajetanus sese inani operâ vexasse videatur.

At enim Suarez ait : ut, in electione Papæ, electores non conferunt ei potestatem, sed personam designant, cui Christus conferat; ita qui deponunt, personam designant, cui Christus abroget potestatem : neque absimilia dixerat Cajetanus; sed hæc nihil ad nos. Id certè quærimus, an non Ecclesia aliquam exerceat jurisdictionem super eum quem citet, quem convincat, quem declaret inhabilem, ac potestate destitutum. Verba quærunt illi; nos rem ipsam intuemur. Certè electores Papæ, genus aliquod jurisdictionis exercent in electum, quippe qui eidem papatum conferant, cujus detrectantis excusationes admittere, si justæ videantur, vel si iniquæ, respuere, atque ad onus suscipiendum cogere omnino possint. Sed ut sit, jus illud in privatum exercent : non enim electus verè pertectèque est Pontifex, antequam saltem acceptaverit : in depositione vero potestas exercetur in certum Pontificem, qui proinde non ut homo privatus, sed jam ut Pontifex judicanti subsit, ac proinde aliquo in casu, nempe in casu hæresis, inferior habeatur.

Huc accedit quod non tantùm certo hæreticum, sed etiam suspectum, et diffamatum judicare, adeoque vel damnare, vel absolvere debeat Ecclesia, ut et Joannem Driedonem dicentem audivimus, et doctissimi quique confitentur, propter ingens fidei periculum. Unde Glossa in caput *Si papa,* dist. XL, verbo, *à fide,* sic habet : « Hic specialiter fit mentio de hæresi, ideo quia etsi occulta esset hæresis, Papa de illâ posset accusari,

1. *Caj., de comp., etc., cap.* XX.

1. *Caj., de comp., etc., cap.* XXI. — 2. *Suar., de Fid. disp.* X, *sect.* VI, *n.* 9. — 3. *Idem, n.* 10.

sed non de alio occulto crimine : » quo casu nec recurri possit ad illud : Papam ipso facto esse depositum. Neque enim suspectus de occulta hæresi, aut etiam diffamatus, ipso jure est depositus; sed venit accusandus, convincendus, deponendus, si contumax esse judicetur et *incorrigibilis*. Neque vero hæc commemoramus quod illud, *declarativè* aut *destitutivè* deponi Pontificem, magni ad fidem catholicam momenti esse putemus. Ea namque omnia, cùm in idem re ipsâ redeant, habemus promiscuè; quanquam nostra, ut planiora ac simpliciora, præferimus. Neque placet per verborum circuitus et ambages in ea recidere, à quibus prima specie abhorrere videaris.

CAPUT VI.

Cajetani ac Suaris absurda effugia, non nisi aliis absurdioribus evitari posse. Alberti Pighii sententia, quòd Papa, nec ut privatus, fieri possit hæreticus : alii quoque casus, quibus Papa Concilio habetur inferior.

At enim objiciunt unum casum afferri à nobis, hæreseos scilicet. Esto interim habeamus unum; alii enim plures ultro se ingerent, et tamen ille unus sufficit ad evertendam eam, quam de fide esse vellent omnimodam, et quocumque in casu absolutam Romani Pontificis potestatem. Id egregiè sensit Albertus Pighius Campensis, et Cajetanum irrisit, falsa et inania, ac verba potiùs quàm argumenta proferentem. Sic enim arguit virum[1] : « Hoc vide, quo pacto non sit evidens repugnantia; posse Ecclesiam, aut Concilium deponere Papam hæreticum, et tamen nullo unquam casu super ipsum auctoritatem habere. Planè contradictionem implicat ut judex non sit supra reum, atque eum in quem profert damnationis sententiam. » Accumulat alia quæ depositionis sententiam præcedant; reum citare, examini subdere, ut ad interrogata respondeat cogere, *quæ sine coactiva potestate non possint fieri*. Neque Cajetani responsiones prætermittit. « Nihil, inquit, prodest hic subterfugere, et latebras et diverticula quærere, dicendo Ecclesiam aut Concilium in hæresis casu ex ministeriali illa potestate habere vim coactivam, non quidem super Clementem, et Julium, sed super conjunctionem papalis auctoritatis cum illis, idque non simpliciter, sed in solo casu hæresis. Nugari enim est istud, et non ad rem respondere. » Et urget nullo casu subditum fieri posse Concilio eum, quem absolutè supremum, Conciliisque omnibus superiorem Christus constituerit; nullamque aliam huic reperit difficultati expediendæ viam, quàm suum illud, oppidò nimium et absurdum : Papam hæreticum esse non posse, nequidem ut privatum.

Ita cùm adversarii alii in angustias redigantur, alii vana et ridenda, alii nimia et apertè absurda excogitare cogantur, nobis certè hæc effugere omnia, et in avita sententia plana et simplice permanere licet.

Idem Albertus Pighius quærit[2], post Canonistas atque Theologos omnes, quid fieret si Papa captivus, si perpetua mentis alienatione teneretur. Tunc enim Concilium sine Pontifice congregari posse, et de ipso decernere passim asserebant et necessarium videbatur. At ille ideæ, quam informaverat, superioritatis intentus, in captivitatis casu expectandum esse asserit, cùm tamen ea tam diuturna esse queat, ut Ecclesiæ provideri necesse sit : de mentis alienatione, ut à quindecim sæculis nunquam evenerit, *ita nec futurum unquam esse* confidit. Quæ cùm optantis potiùs quàm disputantis sint, en alios præter hæresim casus, quibus Concilium suprema auctoritate, ac sine Pontifice, de Pontifice decernere, reique ecclesiasticæ providere debeat.

Albertus Pighius unum esse ejusmodi casum admittit, cùm est dubia incertaque Pontificis electio. At miror cur eum casum, ut alios, possibilem esse non neget. Quid enim absurdius est, aut Ecclesiæ periculosius, hæreticum esse Pontificem, aut diutissime captivum, aut mente captum, quàm ita dubium, ut longa annorum serie, nec agnosci certò possit, etiam à rectè quærentibus? Interim grassantur hæreses per Ecclesiam, nulloque gubernatore certo, Petri navicula fluctuat, atque in ea navigantes hàc illàcque jactantur : quod in infando illo schismate sæculi XIV factum esse constat. Id antequam contigisset, si à Pighio quæreretur, an fieri posset, ex illis ideis præclaris, quod nunquam hactenus tot antè elapsis sæculis factum esset, nec fieri posse confideret. Sed casus improvidos, ac si quæ mortalibus mala evenire possint, non nisi experientia magistra discimus.

Respondebunt alii his improvisis casibus, si occurrerint, Deum provisurum, neque tam sollicitè quærendum nobis, quid tum facto opus esset. Quis autem hoc neget, Ecclesiæ suæ provisurum Deum? Sed planè provisurum intelligimus, non nova in terris constituta potestate. Quare eam potestatem, qua provideri possit, servari integram, non pessumdari evertique oportet.

CAPUT VII.

Papam etiam certum, non modò hæreticum, sed et absque hæresi, schismaticum fieri posse Duvallius docet ex Turrecremata et Cajetano Cardinalibus, eumque Ecclesiæ auctoritate statim dejiciendum.

Iterum tertium quartumve casum habemus, quo Concilium de Papa judicet, et quidem se nesciente, universalis Ecclesiæ auctoritate collectum; casum nempe schismatis. Neque hic tantùm reponimus eum schismatis casum, quo ex dubia electione dubius esset Pontifex, ut in illo fœdo schismate XIV sæculi, sed etiam quo certus Pontifex fiat schismaticus.

Id autem ne dubites posse contingere, triplicem hujus rei casum Andreas Duvallius, non suspectus auctor, ex Turrecremata et Cajetano Cardinalibus, non item suspectis, adducet : « Ii, inquit[1], dignitatis pontificiæ acerrimi propugnatores affirmant Papam posse esse schismaticum in his casibus : primò, si se à communione totius Ecclesiæ, et omnium Episcoporum, ob aliquam causam injustam separet, et solùm cum quibusdam sibi cohærentibus communicare velit.... Secundò, si nollet ampliùs officio Pontificis fungi, nec tamen subesse ei qui pro se eligeretur, sed se schismaticorum conventiculis adjungeret. Tertio, aiunt quidam, si antiquos Ecclesiæ ritus et consuetudines ab apostolica traditione manantes immutare vellet. » Tunc schismaticus, nec minùs quàm hæreticus dejiciendus esset. Qua potestate? an recens à Christo creata et constituta? an ipsi Ecclesiæ jam inde ab initio concredita? exponant, si possunt, qui omnem Ecclesiæ potestatem in unum Papam concludunt, eumque in omni casu superiorem esse volunt. Nos vero casus non studiosè conquirimus, neque ultro ingerimus huic quæstioni; sed ex Duvallio et aliis non suspectis auctoribus, ut huic loco necessarios inserimus.

CAPUT VIII.

De Concilii auctoritate, quâ Papa teneatur in fidei causis, Duvallii locus.

Addamus aliam ex Duvallio quæstionem : an Concilium legitimo modo coactum et legitimo modo procedens, Papa per Legatos præsidente, in iis, quæ ex unanimi Legatorum ac Patrum consensione de fide decreta sint, « ante confirmationem sit infallibile, quamvis Pontifex nullam hujus decreti instructionem dederit[2]? » Negat Bellarminus et moderni quidam Lovanienses, ex suis regulis, quod nimirum doceant, à Papa Patres accipere, quod recta decidant, neque posse à Papa infallibilitatem suam transferri in Legatos. At Duvallius tale Concilium infallibile esse concludit cum Soto[3] et aliis; quod nempe in eo sit tota Ecclesia re-

1. *Pigh., assert. Hierarch. Eccl., lib.* VI, *cap.* XIV, XVI. — 2. *Idem, cap.* XVIII.

1. *Duv., de supr. R. P. potest., part.* III, *quæst.* IV, *p.* 433. — 2. *Duval., idem, part.* IV, *quæst.* VI, *p.* 525. — 3. *Dom. Soto in* IV *Sent., dist.* XX, *q.* I, *art.* IV; *Duv., loc. cit., p.* 531 *et seq.*

præsentata : hoc est, eodem interpretante Duvallio, « ipsamet Ecclesia secundùm auctoritatem definiendi legesque condendi, quæ falli non possit; utpote *columna et firmamentum veritatis*. Concilium namque œcumenicum legitimè coactum, et legitimo modo procedens, non à Pontifice, sed à Spiritu sancto sibi assistente, suam infallibilitatem habere ex vi ordinationis et promissionis Christi, qua promisit et statuit se Spiritumque suum Ecclesiæ jugiter affuturum... Quare teneri Pontificem talis Concilii tam in fide quàm in moribus, sententiæ consentire et stare, non quasi sit inferior Concilio, eique tanquam superiori obediens, sed ut obediens veritati per Spiritum sanctum revelatæ. » Hic oppido vides, qui pontificiæ potestati præ aliis favere se jactant, nihil aliud quærere, quàm verborum offucias, et ut verbis minuant quod ipsa re fatentur. Ecce enim Duvallius confitetur talis Concilii decretis teneri Papam, quod est res ipsa quam nos quoque dicimus. Ergone Concilio obediens erit tanquam superiori? Cave dixeris : abominandam vocem! Sed dicas obedire ipsi veritati per Spiritum sanctum revelatæ. Quasi nos turba fidelium Conciliis aliter obediamus, quàm quod certa fide credimus, per illa Concilia veritatem, cui paremus, à Spiritu sancto esse revelatam.

Utcumque est, licet per Duvallium credere Patres in Conciliis non accipere à Papa, sed à Spiritu sancto, ut recta decidant; eamque vim talis decreti esse, ut ei decreto se nesciente facto, ipse Pontifex consentire et stare teneatur : tanta Ecclesiæ consentienti ac fidem explicandam inest auctoritas.

Atqui eam auctoritatem non facit Papæ infallibilitas, quam revera in Legatos transmittere non potest; sed Ecclesiæ totius, non ab ipso Pontifice profecta, sed à Christo collata; quæ cùm Duvallius concesserit, si ab ipso quæratur, an non etiam possit, dissentientibus Legatis, valere decretum, haud facilè videtur se expedire posse. Legati enim ipsi non sunt infallibiles, quibus adhærere Synodus teneatur, sed tota Synodus id à Christo habet, adeoque decretum, præsidentibus Legatis, non tamen necessariò consentientibus, fieri et stare posset : alioquin nec sufficeret formula Tridentina, « Sacrosancta œcumenica et generalis Tridentina Synodus, in Spiritu sancto legitimè congregata, præsidentibus in ea Sedis apostolicæ Legatis, statuit, decernit, definit, etc., » nisi etiam *consentientibus* adscripsisset.

Quid autem tali decreto, ex sententia Duvallii, facto, confirmatio addat, alia difficultas alibi extricanda. Hic certè sufficit tale Concilium necessariò confirmandum à Pontifice, qui ejus auctoritati stare teneatur.

CAPUT IX.

Propter quæ scelera in Pontificem animadverti possit; Canonistas fere omnes, non iisdem licèt verbis, in eamdem rerum summam convenire.

Memoratum à nobis est sub Eugenio IV ab ipsi obedientibus, summa contentione animorum fuisse agitatum, propter quæ scelera Pontifex indubitatus accusari ac judicari posset. Ac passim consentiebant, nunquam id fieri posse, nisi propter unam hæresis causam. Cæterùm non eo secius in varias sententias abierunt. Pars enim aiebat Papam si *scandalosus et incorrigibilis* videatur, de hæresi suspectum, neque jam indubitatum esse Pontificem : quo jure asserebant in eum animadverti posse, extrema etiam sententia, ea glossa nixi[1], quòd *contumacia sit hæresis*. Hæc docebant in ipsa Eugenii curia Ludovicus Romanus, Antonius Rosellus, aliique complures quos quidem, cùm de Dionysio Carthusiano et Joanne Driedone ageremus, facilè ostendimus summa ipsa consentire cum iis, qui de Papa scandaloso gravissima dicerent.

At pars alia, quæ magis Pontifici gratificari videbatur, haud multò leviora proferebat. Nam etsi Pontificem *notoriè* etiam, et *contumaciter* scandalosum, deponi posse negabat; at invito eo colligi Synodum à Cardinalibus; at Cardinalibus deficientibus, Patres ultro convenire posse; at moneri Pontificem; at corripi; at si cogentes Synodum impedire velit, impunè contemni : quin etiam, si excommunicet, pro schismatico haberi; quippe qui cum catholicis Episcopis legitimaque Synodo communicare teneatur, ac deinde deponi. At si ecclesiasticam pervertat disciplinam, si Clerum vilipendere, si lata sententia canonem de percussoribus Clericorum tollere, si alia facere, unde Ecclesiæ status decolorari videatur, si hæreticos à pœnis hæreticorum in præjudicium officii sanctæ Inquisitionis absolvere, si dispensationes noxias concedere aggrediatur, repugnantibus canonibus, non modò non parendum esse, neque iniqua mandata, aut injustissimas excommunicationes admittendas esse; verùm etiam contra eum brachium sæculare implorari, ac vim vi pelli posse consentiebant. Hæc passim Jacobatius; hæc deinde Duvallius[1]; hæc alii omnes, quorum proinde certas constantesque sententias referre pigeat : ut profectò Pontifici quoque præstet, coram Synodo semel æquo jure agere, ac legitimum judicium experiri, quàm hæc extraordinaria pati à subjectis, omnibusque risui ac contemptui esse, ac nihilo secius loco dejici, et declarari schismaticum, si excommunicatione tueri se pergat. Et hæc tamen sunt, propter quæ hodie omnia concuti, atque everti clament; imò verò non hæc, sed longè leviora, cùm ne hæc quidem, passim à Canonistis firmata, Clerus Gallicanus proferat.

Quæ cùm apud me reputo, subit admirari quantùm in homines possit inanis verborum sonus, qui, cùm audierint Synodum Papa superiorem esse, statim reclamabunt, ac si fortè ea vox in buccam venerit, erroneum dicent : iidem, si per alia verba, ac veluti per circuitum molliorem in eadem venias, sedati pacatique admittent : at profectò non efficient, ut erroneum sit planis ac simplicibus verbis explicare mentem, atque eum, qui sit judex, appellare superiorem.

Quod verò Conciliis œcumenicis datam universim à Christo immediatè potestatem nolunt, haud equidem intelligo, quo pacto stare possit cum iis, quæ ipsi asserunt. Nam ultro confitentur, meritò à Concilio Constantiensi pronuntiatum esse, potestatem Concilii à Christo immediatè datam, his certè casibus; si Papa sit hæreticus, vel schismaticus, vel dubius. At ego lubens quæsivero quo loco Christus in illis speciatim casibus eam potestatem Synodo immediatè contulerit? Certè in Scripturis nullam invenimus à Christo in Ecclesiæ ministros sive dispersos sive congregatos collatam potestatem, nisi ubi dicit : *Quodcumque ligaveritis : quodcumque solveritis, etc.*, et : *Si Ecclesiam non audierit, etc.*, et : *Qui vos audit, me audit*, aliaque ejus generis : quæ qui dixerit ad hæretici, aut schismatici, aut omnino dubii Pontificis casum meritò pertinere, rideatur. Certum est ergo intelligi hæc universim dicta, neque aliter pertinere ad illos speciatim casus, nisi quòd universim dictis, hos quoque speciales casus comprehendi necesse sit.

Quæ ratio Cardinalem Jacobatium de superioritate tractantem movit usque adeo, ut statim exclamaret[2] : « Profectò iste passus mihi valde est difficilis; quia si concludam nullam potestatem clavium datam esse Ecclesiæ, quomodo poterimus dicere, quòd Ecclesia et Concilium judicet de titulo papatûs, quia sine jurisdictione non rectè quis judicat. » Ac revera, Synodus quo jure judicat de papatu litigantes? Pontificem hæreticum, quo jure deponit, seu declarat depositum? Quo jure tot aliis in casibus ab ipso Jacobatio probatis, invito Pontifice, Synodus seipsa colligit, ut delinquentem moneat atque corripiat : à quo eam omnem subito accipit potestatem, si nullam à Christo immediatè potestatem jurisdictionis accipit? An fortè à Pontifice in

1. *Gloss. in cap.* Si Papà; *dist.* XL.

1. *Duv., loc. cit., part.* I, *q.* II, *p.* 88; *Jacob., lib.* V, VII, IX, *pass. Vid. in alter., Append. Libb.* — 2. *Jacob., lib.* V.

ipsum Pontificem? At revocare posset positivo tantùm jure concessam, cujus dominum esse volunt. An fortè quod scriptum sit : *Hæreticum devita*[1]; quanquam id haud magis ad Pontificem spectat, quàm ad quoscumque alios? Sed etiam scriptum est, *ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinatè*[2] : neque tantùm de hæreticis; verùm etiam de fornicariis, avaris, ebriosis, cæterisque scriptum est, *cum hujusmodi nec cibum sumere*[3]; ut sic hæc et similia in certis casibus videantur dare Episcopis aliquam potestatem, ea ad alios casus æquo jure trahatur. Non alia tamen hujus causæ præsidia apud doctissimos invenias; nisi fortè addas rationem naturalem et jus naturale defensionis, et ipsam necessitatem, et alia ejusmodi; quæ utcumque se habeant, certè patere longiùs quàm ad schisma et hæresim alii contenderint. Quare nulla solutio est, nisi nobiscum agnoveris et generatim traditam à Christo potestatem esse, et hujus administrandæ rationem à Patrum traditione esse repetendam.

CAPUT X.

De infallibilitate, positis quæ necessariò conceduntur, nullam superesse veram difficultatem : unum Albertum Pighium consentanea dixisse, sed nova, et inaudita, et ferè ab omnibus spreta, in quæ tamen adversarii necessariò deducuntur, si sua cohærenter tueri velint.

Ergo jam sola occurrit de infallibilitate difficultas, et illud : *Rogavi pro te, ne deficiat fides tua*[4], ne alii cribrentur, et in areâ ventilentur : *Confirma fratres tuos*, petræ firmitate : et illud : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*[5]; ideo, inquiunt, quia ædificata est super illam petram. Quæ si ita valent, ut pontificiæ infallibilitatis propugnatores urgent, Pontificem per se petram, ipsa Ecclesia per eam sustentata firmiorem esse necesse sit, neque rem aliter se habere contendunt. Verùm id refugit animus. Quæ proinde petra, ipsa Ecclesia per eam sustentata sit firmior, expendamus. Atque ego hìc si Scripturam penitus, per avitam ac perpetuam traditionem explicare cœpero, agam præposterè, qui in ipso limine totum ædificium collocare aggrediar. Placet ergo ad ipsum recurrere quæstionis fontem, et quæ inter Catholicos certa sint memorare. Ac profecto certum est, ferè omnium consensu, præter Albertum Pighium, nec memoratu dignum; certum, inquam, errorem à Pontifice, non modo intus credi, sed etiam palam doceri ac prædicari posse, quod Joannem XXII fecisse satis constat : et quod Joanni XXII non contigit, certum est prædicari posse usque adeo contumaciter, ut ejus pervicaciæ causa, ut hæreticum et infidelem deponi necesse sit. At id Ecclesiæ evenire posse, ut sit hæretica et infidelis, nemo nisi impius et hæreticus ausit asserere. Ergo absurdissimum est non esse Ecclesiam Romano Pontifice firmiorem. Tum Ecclesiam errare non posse certâ et catholicâ fide ab omnibus creditur, et apertè est in apostolica Symbolo pronuntiatum, quo Papa ipse salvus est : *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam.* De Pontifice, quatenus separatim, etiam ut Pontifex, sententiam dicit, inter sanctos et catholicos adhuc litigatur. Partim asserunt, partim dubitant, partim negant, et ab Ecclesiâ ipsâ post motam quæstionem à tot jam sæculis saltem suspensa sententia est. Falsum ergo et commentitium, ne quid dicam gravius, majorem esse in Pontifice quàm in ipsâ Ecclesiâ firmitudinem; imo vero absurdum in Ecclesiâ non esse majorem, quæ certiore auctoritate et traditione constet. Hæc interìm ex communi omnium sententiâ; nunc rem funditus excutere liceat.

Jam illud, *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, certum est intelligi de ipsa interiori fide, quâ Christo corde creditur. Notum illud Augustini[6] : « Quando rogavit pro Petro, ne fides ejus deficeret, quid aliud rogavit, nisi ut haberet in fide liberrimam, fortissimam, invictissimam, perseverantissimam voluntatem? » Ita deinde sentiunt omnes interpretes : ipse Cajetanus[1], in Lucam XXII, 32. *Ut non deficiat fides tua;* « non dicit, ut non deficiat charitas tua : non dicit : ut non deficiat confessio fidei tuæ, sed fides tua, quæ est in corde. » Ergo ista promissio nemini convenit, nisi ei in cujus corde certum sit nunquam defecturam fidem. Non autem talis est Romanus Pontifex : non ergo profecto hæc ei promissio convenit; neque hìc distingui potest inter personam privatam et publicam; tanquam Romanus Pontifex saltem quæstionem fidei judicaturus, infidelis aut hæreticus in corde esse non possit. Neque enim id ei tribuere audent; sed eo se tuentur quod Deus ab infideli veritatem extorqueat, ut à Caïphâ prophetiam, ab asinâ Balaam vocem : quæ exempla non conveniunt ei qui intus sit fidelis. Ergo nec asserere audent, Romano Pontifici promissum à Christo, ut publicam personam agens, fide non careat. Quare interpretes aliud quæsisse videmus, in quo fides non deficeret : nempe vel ipsum Petrum, quem in fide confirmatum esse constat; vel sub Petri nomine ac figura, Ecclesiam universalem, Romanamve peculiarem, ut Ecclesiæ universalis caput. Hæ enim solæ sunt, quæ, ipsa intus inhabitante fide ex Christi promisso, ea carere non posse credant. Quo uno omnis adversariorum argumentatio statim corruit. Quin ipse Duvallius apertè jam edixit ad illum de Petro locum responderi posse[2] : « Christum rogando pro Petro, pro Ecclesia universali in eo repræsentata » rogasse; atque hanc responsionem eatenus probat, ut ab omni erroris nota eximatur; quod hìc nobis sufficit.

Hìc respondere solent, in Christi promissione seu precatione illâ singulari, respectu quidem Petri fidem ipsam intelligi, quâ intus creditur; at in successoribus saltem intelligi fidei professionem quâ fratres confirmantur. Quæ responsio non satis sibi constat; variumque hoc et arbitrarium ad arbitraria nos et incerta deducet; quique ita interpretantur, semel loco moti, et à litteræ quam tueri velle videbantur simplicitate dejecti, ad alia atque alia facilè propellentur. Quare ne stare quidem possunt in ipsâ, quæ Romano Pontifici promissa à Christo fuerit, fidei professione, ut fratres confirmet : tanquam ei officio Romanus Pontifex deesse non possit. Ecce enim fatentur à summo Pontifice doceri posse et prædicari hæresim ad contumaciam usque, cujus contumaciæ nomine, vel sit ipso jure depositus, vel saltem deponendus. Audivimus confitentes uno ore omnes, et canon *Si Papa* id clarè efficit, atque in Petri Ecclesiâ, hoc est in Romanâ, omnium Ecclesiarum matre ac magistrâ, prædicare Petri fidem, ad personam publicam et ad officium confirmandi fratres procul dubio pertinebat. Cui tamen officio deesse posse Pontificem necesse est fateare. An fortè placeat id, quod Romanus Pontifex hæresim ultro docere ac prædicare possit, consultus pro pontificii officii debito, non possit? Quanquam id absurdum est, (nullâ in Christi verbis consultationis vel minimâ mentione) vim in consultatione facere; tamen, ne tu quidem illud, quo refugis, diu tueare.

Adsunt enim mihi Melchior Canus, Bellarminus Cardinalis, Odoricus Rainaldus, et alii pontificiæ infallibilitatis defensores, qui te ab hâc arce dejiciant. Omnes enim confitentur non deesse responsa Romanorum Pontificum etiam in corporis Juris, quæ cum Ecclesiæ traditione et evangelicâ veritate stare omnino non possint. Res enim in confesso est; atque hos secutus Nicolaus Dubois, hæc novissimè scripsit[3] : « Aliquando super casibus propositis aliqui (Pontifices) rescripserunt, secundùm opinionem illorum tempore probabilem. » Quid est, *rescripserunt?* Consulti responderunt; hoc enim

1. *Tit.*, III, 10. — 2. *II. Thess.*, III, 6. — 3. *I. Cor.*, V, 11 — 4. *Luc.*, XXII, 32. — 5. *Matth.*, XVI, 18 — 6. *Aug., de corrept. et grat.*, c. XIII, *n.* 17, *tom.* X, *col.* 759.

1. *Cajetan., comm.* — 2. *Duv., de sup. R. P. pot., part.* IV, *q.* XIII, *p.* 211, *edit.* 1614. — 3. *Disq., art.* I, *n.* 7.

esse rescriptum. Unde omnia penè jura conflata sunt. At opinionem probabilem vocat certissimè falsam, et Evangelio repugnantem. Sic enim refert[1] : « Stephanus II, anno circiter 752, in responsis, capite II, dixerat : Si quis se in conjugio copulaverit, et uni eorum contigerit, ut debitum reddere non possit, non liceat eos separare, nec pro aliâ infirmitate, excepto si dæmonii infirmitas, aut lepræ macula supervenerit. » Addit *Disquisitor* : « Hoc responsum de dissolutione quoad vinculum docti intelligunt. » Ergo rescriptum docti intelligunt eo profecto sensu, qui cum Evangelio stare non possit.

Quid memorem alia ejusdem Papæ responsa, atque imprimis illud[2] : « Si quis in vino, propterea quod aquam non inveniebat, omnino periclitantem infantem baptizarit, nulla ei adscribitur culpa. Infantes sic permaneant in ipso baptismo. » Quo responso et baptizans in errore firmatur, et infans christiano baptismo caret. Quid illud Gregorii II, ad sancti Bonifacii Moguntini interrogata respondentis, « ut novum conjugium permittatur viro, si mulier infirmitate correpta non valuerit debitum reddere[3]. » Quam responsionem idem Gregorius vocat « apostolici vigoris doctrinam, eamque traditam per beatum Petrum, à quo et apostolatûs et episcopatûs principium extitit. » Quæ verba præ se ferunt pontificii responsi plenam auctoritatem, et tamen responsum illud, ut Gratiani verbis utar, « evangelicæ et apostolicæ doctrinæ penitus invenitur adversum[4]. » Nec illud quisquam diffitetur. Quid quod Cœlestinus III, matrimonii vinculum inter Christianos, superveniente alterutrius infidelitate, solverat, errore manifesto contra Evangelium; unde ejus Decretalem, vetustis insertam collectionibus, Innocentius III reprobavit[5].

Possem hìc commemorare Liberium, possem Honorium, possem alios; sed huic loco ista sufficiant. Nempe hæc in confesso sunt; atque à Bellarmino, et aliis quoque qui recèns contra nos insurgunt, id extorquemus, ut Romani Pontifices pro officio consulti, falsa, ac sanæ doctrinæ adversa responderint; nempe, inquiunt, eatenus probabilia, necdum ab Ecclesiâ definita sectati : tanquam non id eis officii incumberet, ut doctrinis peregrinis et apertè falsis fallacem illam vanæ probabilitatis speciem ac larvam detraherent.

Neque Bellarminum juvat decantatum illud : Romanum Pontificem pro privato Doctore ista docuisse. Certè enim constat, ab iis qui interrogabant fuisse consultum, non ut virum doctum, sed ut eum qui apostolicæ cathedræ præsideret. Quo casu respondisse pro privato Doctore manifesto ludibrio, nihil aliud erat, quàm apostolico officio defuisse.

Neque pluris valet quod jactant, responsa ista esse particularia, ad homines scilicet, vel ad Ecclesias singulares, non ea quæ universam spectent Ecclesiam. Etenim ad officium confirmandi fratres procul dubio pertinebat, ut Romani Pontifices, non tantùm ad ea responderent quæ universam Ecclesiam, sed etiam ad ea quæ spectarent singulares Ecclesias; imo etiam ad ea quæ privatos homines, de salutis negotio consulentes eum, quem proposuit Deus, non tantùm omnibus, sed etiam singulis.

Ea tamen omittamus : veniamus ad id in quo vim collocant : nempe id fieri non posse, ut Romanus Pontifex declarandæ fidei officio desit, cùm res in eo vertatur cardine, ut toti Ecclesiæ proponenda sit fides. Ad id ergo redigis illud, *Confirma fratres tuos*. At quanquam erat præstabilius hunc locum semel omittere quàm ei tot alienas neque à Christo judicatas insarcire sententias, accipio conditionem, et contendo rem ipsam, ex iis quæ concessa sunt, jam esse confectam. Casum enim ponamus hunc : quæstio de fide instituitur; ad eam definiendam Concilium generale convenit. Quid hìc Turrecremata. Quid Jacobatius, aliique pontificiæ auctoritatis vehementissimi defensores dixerint, recordemur. Id scilicet, tum fieri posse ut Papa à Concilio dissentiat, et quidem ad finem usque, et invito eo Concilium definiat, et Pontificis judicium sententiamque spernat, et valeat Concilii decretum, et ab ipso Concilio Pontifex deponatur. An fortè tum vacat officium confirmans fratres? Absit sed Pontifex, in ipso definiendo fidei cardine, suo officio planissimè defuerit.

An fortè dices, non esse tunc necessarium Papæ officium, cùm Concilium adsit, à quo suppleri possit? Quanquam illud vanum est, nec licet Christi verba urgere, aut omittere ad arbitrium, admittamus tamen. Hìc in promptu mihi est respondere illud, non quidem semper adesse Concilium, sed semper adesse Ecclesiam, semper Spiritum sanctum, qui quocumque ritu prolatam à Papa sententiam, si ea quidem falsa sit, prævalere vetet.

At instant, et id validissimum putant, obedire oportere decernenti Pontifici, cùm non adsit Concilium, quo ejus sententia dissolvatur; adeoque si tunc erraret Pontifex, tota cogeretur (id quidem mirum) Ecclesia in errorem. Jam ergo sit ut vis : sit firmum fixumque, ut nullo casu liceat pontificia jussa detrectare. At non ipse dicebas, cùm alia tractaremus. Obedire certè Romano Pontifici dicebas necessarium, cum hac exceptione, nisi contra divina præcepta, contra canones summè necessarios, contra publicam Ecclesiæ tranquillitatem aliquid edixerit. At quantò æquior erit excusatio, si contra ipsam fidem? At enim id possibile non est : assertionem tuam audio, probationem requiro, volvis nos in circulum, uno verbo, principium petis : Papæ obediendum est in fidei negotio, quia est infallibilis : infallibilis est, quia obediendum ei est in fidei negotio. Nos clarè decreta ejus de fide eamdem ac reliqua habere exceptionem, nempe hanc, nisi quid contra Dei leges ac traditionem edixerit, sin talè quid edixerit, eatenus obediendum, ut ne scandala fiant, ut Concilii judicium modestè expectetur, efficaciterque requiratur; non sanè ut pro certis fixisque, incerta ac suspensa habeantur.

Id alio quoque modo confici potest. Quæro Pontifex hæreticus et professus hæresim, ac sic ipso jure, ut passim aiunt, depositus, eone privilegio gaudet, ut non possit eam quam profitetur hæresim decreto facto statuere? Si respondes non posse, ingens privilegium tu mihi narras Pontificis ipso jure dejecti. Quòd si posse responderis, eo quòd Pontificis jam hæresim professi sententia nulla sit, utpote ab eo profecta qui sit jure quidem, etsi nondum effectu depositus, tum ego respondebo : si hæresim ipso statim decreto prodat, non eo magis tale decretum valiturum fore; imò quæcumque ejusmodi sunt, quocumque tempore modoque prolata, statim vacua auctoritate esse, ac ne ad cathedram quidem pertinere; nedum ab Episcopis promulgentur, aut illis ea, quæ ex fide est, obedientia præbeatur.

Ergo, inquis, non Concilium tantùm, sed singulos Episcopos Papæ judices facis. Egone? Haud equidem magis ac tu, cùm Pontifici canones solventi, simoniam exercenti, contra Dei jussa præcipienti, in necessaria causa, quandocumque occurrerit, Concilium neganti, ac sibi repugnantes sine discrimine excommunicanti parendum esse negas : suspendi enim rem eo casu, ex certa et necessaria causa, non autem Pontificem sine Concilio œcumenico judicari, tecum certè dicimus. At interim inquies, qui dissenserit pelletur pro hæretico : at ille qui in aliis à te comprobatis casibus non obedierit, pelletur pro contumace et rebelli. Rectène an secus, quæstio erit, eaque, si tanta res sit, à totâ Ecclesiâ judicanda. At fides, inquies, subortâ quæstione, non potest esse in suspenso. Quasi vero, te fatente, in suspenso non sit aliquatenus, antequam ab ipso Papâ sententia proferatur.

Quid hìc sequi debes? Nempe id quod Augustinus

1. *Disq., art.* I, *n.* 9. *Resp. Steph. II, cap.* II, *tom.* II *Conc. Gall., pag.* 14. — 2. *Steph. II; idem, cap.* XI. — 3. *Greg. II, cap.* IX, *tom.* I *Conc. Gall., pag.* 519, 520. — 4. *Dist.* XXXII, *quæst.* VII. — 5. *Vid. Decr. Greg. IX, lib.* IV, *tit.* XIX, de Divort., *c.* VII, Quanto.

habet in quæstione de hæreticis rebaptizandis : vetustæ consuetudinis robore ac traditione teneri ac sustentari Ecclesiam, quoad, expensâ sententiâ, quæstio finiatur. Rectum id et probum. Sed nos quoque eo utamur. Certè nihil omnino objicere potes, quod non in te statim invicto robore refundamus et retorqueamus. Quæ mihi cogitanti, atque animo, ut par est, sæpe revolventi, unus semper visus est Albertus Pighius[1], ut falsa et absurda, ita consentanea et apta dixisse. Posteaquam enim semel statuit illud, *ne deficiat fides tua*, et de vera fide, quam non modo profitemur, sed etiam habemus intus, et de omnibus ac singulis Petri successoribus esse dictum ; consequenter sibi dicendum esse vidit, eorum neminem hæreticum unquam esse potuisse aut deinceps esse posse. Et ille quidem caput *Si Papa*, primùm haud multi facit, à privato auctore sancto Bonifacio depromptum : tum eam capitis partem, qua dicitur non esse Papam judicandum, *nisi esset à fide devius*, conditionalem esse ait, qua Bonifacius significet, *non se credere quod ita esse possit, sed si fortè esset*. Quo responso miros triumphos agit, et ineluctabilem aliis pontificiæ superioritatis assertoribus difficultatem unum evasisse se gloriatur, uti jam vidimus. Neque enim eludi posse Concilii superioritatem in judicando Pontifice, nisi semel posito casum hæresis in ipsum non posse cadere, eumque hæreticum, quin etiam nec mente captum esse non posse ; ut profecto mirum sit, cur non eodem impetu impeccabilem fecerit, unoque responso omnia incommoda propulsaverit. Hæc ille omnium primus, et contra omnium mentem, ut ipse profitetur : « Non sum enim nescius, inquit[2], in ipso statim limine exclamaturos quosdam per se malè affectos hierarchiæ ecclesiasticæ, adulari hic nos Romanis Pontificibus, et ex hominibus deos facere, qui negamus eos posse fieri hæreticos, quod concedit schola Canonistarum universa, ex capite *Si Papa* : quod et Theologi omnes quicumque hac de re prodiderunt et scripserunt aliquid. » En quæ statim proferant talium assertores, *per se malè affectos hierarchiæ*, qui hæc adulatoria magis quàm vera suspicentur. Eam vero sententiam Bellarminus et Suarez probabilitatis ac pietatis nomine amplectuntur, adeo probabilitati ac pietati parum officere putant, ab omnibus quotquot sunt Canonistis et Theologis dissensisse.

Cæteri vero infallibilitatis pontificiæ defensores passim cum Melchiore Cano[3], Alberti Pighii *novam opinionem aspernantur*, et caput *Si Papa*, aliosque ejusdem sensûs nativa ac propria significatione et omnium scriptorum consensione confirmant ; qui tamen cùm à Pighio discedunt, sua labefactant. Maximo enim argumento est eos omnes à vera Christi sententia aberrasse, cùm eum ipsum contemptum et solitarium relinquant, qui omnium congruentissima atque aptissima in medium attulerit.

Urgebit enim ille et à Christo fidem ipsam, non fidei professionem tantùm esse promissam ; et, *Confirma fratres tuos* dictum latissimè de toto pontificali munere, circa quæstiones fidei exequendo, non de eo tantùm quo toti Ecclesiæ aliquid proponatur ; ac, si vel in uno vacillet promissa fides, in toto vacillare, et semel admissa interpretatione arbitraria, vim omnem hujus textûs solutam, atque aliis patere januam qua sua quoque introducant.

Hic, si ratione victi, ad Conciliorum, Patrum, ipsorumque Pontificum traditionem se conferant, id quidem facere et nobis gestit animus ; sed cohibendus est impetus, nec placet alteri loco ponere, quæ suo reservantur. Satis erit ex iis quæ ipsi adversarii concesserunt, atque omnino ex ipso quæstionis statu, ostendisse, nihil nos premi locis evangelicis quos urgebant, iisque rationibus quas invictas putabant : quin, nostram doctrinam, undecumque aggrediantur, in tuto esse positam, atque adversarios ad vana et ludicra referentes magnum fidei mysterium, omnino frustra esse, neque immeritò dixisse Duvallium[4], nullos esse Scripturæ locos, nulla Ecclesiæ decreta, quibus pontificia, sive superioritas, sive infallibilitas demonstretur.

1. *Pigh.*, *lib.* VI, *cap.* XIV, XVI. — 2. *Dist.* XL. — 3. *Melch. Can.*, *lib.* VI, *cap.* XXIII.

CAPUT XI.

Ex his consequi Romanos Pontifices in hâc quæstione non se commoturos, cujus rei multa sunt argumenta : primùm, ex Declarationibus sacræ Facultatis, anno 1663, toto regno promulgatis, ipsis Pontificibus nihil conquerentibus.

Quæ cùm ita sint, Romani Pontifices ad tam exilia redigi fidei quæstionem haud sese omnino commoveri sinent ; fremant multi licèt, impetu magis, ut vidimus, quàm ratione incitati, in Articulos Gallicanos, ut Sedis apostolicæ censuram provocent. Non illa à prisca gravitate discedet, aut innocuam sententiam, post tot sæcula condemnabit. Cujus quidem rei duo hic argumenta proferemus. Ac primùm. Plus viginti anni sunt ex quo editæ fuere *Declarationes Facultatis Parisiensis*, *factæ apud Regem super quibusdam propositionibus, quas nonnulli voluerunt adscribere eidem Facultati*, *die* 8 *Maii* 1663[2].

1° « Non esse doctrinam Facultatis, quòd summus Pontifex aliquam in temporalia Regis Christianissimi auctoritatem habeat : imò Facultatem semper obstitisse, etiam iis, qui indirectam tantummodo esse illam auctoritatem voluerunt.

2° » Esse doctrinam Facultatis ejusdem, quòd Rex Christianissimus nullum omnino agnoscit, nec habet in temporalibus superiorem, præter Deum ; eamque suam esse antiquam doctrinam, à qua nunquam recessura est.

3° » Doctrinam Facultatis esse, quod subditi fidem et obedientiam Regi Christianissimo ita debent, ut ab iis nullo prætextu dispensari possint.

4° » Doctrinam Facultatis esse, non probare nec unquam probasse propositiones ullas Regis Christianissimi auctoritati, aut germanis Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus, et receptis in regno canonibus contrarias : verbi gratiâ, quòd summus Pontifex possit deponere Episcopos, adversùs eosdem canones.

5° » Doctrinam facultatis non esse quòd summus Pontifex sit suprà Concilium œcumenicum.

6° » Non esse doctrinam vel dogma Facultatis, quòd summus Pontifex, nullo accedente Ecclesiæ consensu, sit infallibilis. »

Hi sex articuli continebant ea, quæ « Regi Christianissimo declaranda erant, ex parte Facultatis per os illustrissimi Domini Archiepiscopi Parisiensis designati, cum amplissimo comitatu Magistrorum ejusdem. »

Quæ cùm à deputatis, « juxta decretum pridie in congregatione generali factum, deliberata essent, eâdem die 8 mensis illustrissimus Parisiensis Archiepiscopus designatus Harduinus de Perefixe, easdem declarationes pronuntiavit apud Christianissimum Regem nostrum Ludovicum XIV, cùm secum adessent quàmplurimi sacræ Facultatis theologiæ Doctores, secùndum quod statutum fuerat in conventu ejusdem Facultatis. »

Hæ declarationes sacræ Facultatis, re ac sententiâ planè conveniunt cum Declaratione Cleri Gallicani. Et quidem quod attinet ad regiam potestatem, ab omni depositionis metu absolvendam, nulla est difficultas, neque vero obstat quod duæ postremæ declarationes in negativam formam conscriptæ fuerint : « Non est doctrina Facultatis quod summus Pontifex sit supra Concilium, » aut, « sit infallibilis, nullo accedente Ecclesiæ consensu. » Hâc enim negativâ formâ sacra Facultas sufficienter declarabat, quàm graviter ferret has propositiones adscribi sibi, quemadmodum ipse titulus à nobis relatus præferebat. Et quidem ado graviter tulit, ut id ipsi Regi per tantum Archiepiscopum, ejus Præceptorem, Facultatis Doctorem, ac Sorbonæ Provisorem, magno cum comitatu publicè declararet.

1. *Duv.*, *part.* IV, *quæst.* VII, VIII. — 2. *Vid. apud d'Argentré*, *tom.* III, *pag.* 90 *et seq.*

Neque vero ita mentem declaravit suam, ut utramque quæstionis partem indifferentem haberet; quod ut fieret ita pronuntiandum esset: « Non esse doctrinam Facultatis Pontificem superiorem esse: » neque item « ejus doctrinam esse, non esse superiorem; » sed unam duntaxat partem aversata Facultas, nempe quod Pontifex superior esset, significavit se maximè metuisse ne alteri parti favisse videretur. Idem de infallibilitate dicendum est.

Quis autem ferat tam gravem Magistrorum theologiæ cœtum, ac tam celebrem Facultatem tanto studio amoliri à se, non dicam quæ fide certa sint, aut cum fide conjuncta, aut quocumque modo, necessario propugnanda; verùm etiam ea quæ usquequaque tuta et innocua essent? Fac enim Facultatem declarare sic: « Non est doctrina Facultatis Ecclesiam esse infallibilem; » impium erit et hæreticum, cùm id aversetur, quod fide certum est. Fac autem declarare sic, exempli gratiâ: « Non est doctrina Facultatis gratiam per se efficacem stare cum libero arbitrio, verâque et activâ indifferentiâ: » absurdum erit tanto studio avertere à se, quod sit usquequaque tutum et innocuum.

Quare quocumque sensu sacræ Facultatis declarationes accipias, certum omnino erit eam propulsare à se aliquid voluisse, quod sibi vitio dari intelligeret, et indecorum sibi esse arbitraretur. Certè, quod nemo negare possit, id pro explorato habebat, non esse à Catholicis necessariò propugnanda quæ à se amoveret; adeoque saltem doctrinam quæ pontificiam superioritatem ac infallibilitatem negaret, ab omni censurâ esse liberam, quod ad hanc quæstionem sufficit.

Imò verò id sufficit ut pro certo asseratur, quòd nemo sanus, rebus ut sunt constitutis, inficiari possit; pontificium judicium in rebus fidei non posse absolutè esse supremum, cùm dubia infallibilitas id habere non possit. Quin etiam quid sit dubia infallibilitas, ne quidem intelligi potest. Quò enim pertinet infallibilem esse, qui non certò infallibilis agnoscatur? Nam Christus tale munus in Ecclesiâ suâ ordinarium nemini concesserit, nisi Ecclesiæ profuturum; atqui profuturum non est, quod non ipsi Ecclesiæ reveletur, vel non ita reveletur ut à Conciliis atque à Pontificibus, motâ saltem quæstione, agnosci ac definiri queat. Quod enim non fuerit ita revelatum, involutum potiùs quàm revelatum dixerim. Liceat ergo dicere reputari à Facultate ut nullum, quod ab eadem saltem ut dubium asseratur. Quæ cùm vera omnino sint, tum illud profectò certissimum, Articulos Facultatis, uti nos diximus, cum Cleri Gallicani Articulis re ac sententia convenire; quanquam Episcopi in tantum congregati cœtum, tantoque succincti presbyterio, sui officii esse duxerint, ut mentem rotundiùs ac simpliciùs promerent.

Atque ea doctrina erat, quam perferri Facultas suo nomine vellet ad Christianissimum Regem, ab eo Archiepiscopo, quo Præceptore, religionis prima elementa hauserat: ut eo magis hæreret memoriæ, quò splendidiùs, tanti quoque Præsulis ac regiæ urbis futuri Pontificis interventu relata, atque auctoritate confirmata erant.

Nemo verò nescit illustrissimum Archiepiscopum Sedis apostolicæ studiosissimum fuisse, ut profectò nihil unquam afferre vellet tanto discipulo, quod à Sedis apostolicæ majestate ac vera pietate abhorreret.

Eæ declarationes sunt postea ad Parlamentum perlatæ à Decano et Syndico, aliisque Doctoribus nostræ Facultatis in eam rem accersitis, summoque omnium plausu acceptæ, Curiæ quoque actis insertæ sunt, atque ad omnia deinde tribunalia transmissæ, vetitumque, ne quid contrarium doceretur. Quod Senatusconsultum, 30 Maii 1663, gravissima auctoritate perscriptum est.

Denique declarationes eædem à Christianissimo Rege ad omnia Parlamenta missæ, edicto edito 4 Augusti 1663, vetitumque item, ne quid contrarium doceretur, gravi interminatione, eaque formula, qua regia auctoritas maximè explicetur.

Quæ tam solemni ritu toto regno pervulgata ac promulgata, neque Alexander VII, tum in cathedra Petri sedens, neque secuti summi Pontifices unquam improbarunt, aut ea de re questi sunt, cùm idem Alexander VII censuras Facultatis aliquas consecutas, dato diplomate, improbarit. Illud quidem diploma ejusmodi est, ut forma in regno recepta et consueta neque in Galliam transmissum, neque omnino sit cognitum, quod quidem per sese est maximum; sed illud multò majus ac certius, quòd sacræ Facultatis declarationes solemnissimo ritu promulgatas, Romani nullo decreto læsas, sed prorsus intactas esse voluerint: quo argumento certi sumus, à Sede apostolica doctrinam nostram haberi saltem, ut eam quæ nulla censura notari ac prohiberi possit.

CAPUT XII.

Expositio Doctrinæ catholicæ *illustrissimi ac reverendissimi Domini Meldensis Episcopi in medium adducitur: duo Innocentii XI Brevia ad eam approbandam: his consentiens Perronii Cardinalis locus.*

Idem comprobamus altero argumento, et Innocentii XI hodie sedentis gravissima auctoritate. Jam non modò toti regno, sed toti orbi christiano notus est libellus illustrissimi ac reverendissimi Domini Meldensis Episcopi, serenissimi Delphini Præceptoris, cui titulus: *Expositio Doctrinæ catholicæ*, anno 1671 gallicè editus, non modò in Latinam linguam, verùm etiam in Germanicam, Anglicanam, Hibernicam, Belgicam denique ac Italicam versus, quæ Italica versio Romæ est edita anno 1678, typis congregationis *de Propagandâ fide*, ejusque congregationis Cardinalibus summa cum operis commendatione inscriptus: item cum approbatione summorum virorum Michaelis Angeli Riccii, et Laurentii Brancati de Laurea, postea Ecclesiæ Romanæ Cardinalium, ac Stephani Gradi Abbatis, viri doctissimi ac facundissimi, Bibliothecæ Vaticanæ præfecti: item cum approbatione et permissione Raymundi Capisucchii, tunc sacri Palatii Magistri, nunc sanctæ Romanæ Ecclesiæ amplissimi Cardinalis, qui omnes, cùm in congregatione sancti Officii, sive generalis Inquisitionis, præcipuis muneribus fungerentur, hujus libri doctrinam miris laudibus extulerunt. Antecesserat per litteras, iisdem cum laudibus, approbatio ipsius Cardinalis Bona, quem nominasse laudasse est, Sigismundi Chigii item Cardinalis, atque Hyacinthi Libelli, tum sacri Palatii Magistri, ac postea Archiepiscopi Avenionensis, cujus memoria in benedictione est, virorum ornatissimorum approbatio. Quas approbationes videre est in ea editione libelli, quæ anno 1679, præfixa auctoris Admonitione, adornata est. Sed omnem commendationem exsuperat Breve apostolicum Innocentii XI, ad eumdem Episcopum in hæc verba scriptum, quod in eadem editione visitur: « Venerabilis frater, salutem et apostolicam benedictionem. Libellus *de catholicæ Fidei Expositione*, à fraternitate tua compositus, nobisque oblatus, ea doctrina eaque methodo ac prudentia scriptus est, ut perspicua brevitate legentes doceat, et extorquere possit etiam ab invitis catholicæ veritatis confessionem. Itaque non solùm à nobis commendari, sed ab omnibus legi atque in pretio haberi meretur. Ex eo sanè non mediocres in orthodoxæ fidei propagationem, quæ nos præcipuè cura intentos ac sollicitos habet, utilitates redundaturas, Deo bene juvante, confidimus; ac vetus interim nostra de tuâ virtute ac pietate opinio comprobatur, etc. » Quæ nemo pius bonusque, sine summâ animi voluptate legerit; adeo apostolicam pariter gravitatem ac pietatem spirant. Datum 4 Januarii 1679.

Cùm autem utilissimi libelli auctor articulos fidei, pro instituto secrevisset ab eâ doctrinâ, quam vel omnino falsam, vel non eâdem fide certam, hæretici Ecclesiæ catholicæ tanquam ejus dogma necessarium imputarent, devenit ad eum locum, quo de Sede apostolicâ vera Ecclesiæ fides exponenda esset. Eam autem ita exposuit,

ut hæc stabiliret tantùm : nempe, « Ecclesiam unitate nixam, tuendæ ac firmandæ unitati primatum sancti Petri à Christo institutum, Sedemque apostolicam hujus unitatis centrum ac radicem esse, ac propterea Petri successoribus deberi obedientiam eam, quam Concilia ac Patres semper agnoverint[1]. »

Hæc erant quæ certâ fide stabilita esse vellet; hoc est, ea tantùm in quæ omnes Catholici consentirent. Quibus explicatis D. Meldensis etiam hoc addidit : « Quod attinet ad ea de quibus in scholis variæ sunt ac discrepantes sententiæ, etsi Ministri ea catholicæ Ecclesiæ imputare solent, ut pontificiæ potestati invidiam conflent, nihil attinet hic commemorari, cùm de fide catholicâ non sint. Sufficit agnoscere caput à Deo institutum, ad gregem universum in viâ Domini gubernandum. »

Vides quid sufficere D. Meldensis dixerit, quid deinde Romani Doctores, atque etiam Cardinales, et ipse etiam summus Pontifex approbarit : nempe, id sufficere de quo omnes consentiant; alia, de quibus in scholis disputatur, sive superioritatem, sive infallibilitatem spectent, sive illam directam vel indirectam in temporalibus potestatem, non esse necessaria; atque id nationes omnes christianæ, dum huic libro applaudunt, et ipse Innocentius XI confitetur.

Nec mirum ita esse quæstionem à doctissimo Antistite constitutam, aut his comprehensam finibus ab omnibus catholicis, ipsoque adeo summo Pontifice comprobatam; cùm pridem Pius IV ac Tridentina Synodus, et antè, Florentina et Eugenius IV, aliique Pontifices, in eo voluerint fidem collocatam, de quo omnes convenirent.

Quare qui controversias optimè tradiderunt, iisdem finibus quæstionem circumscriptam volunt. Notum illud doctissimi Cardinalis Perronii in epistolâ ad Casaubonum, Apologiæ præfixâ[2] : « Ecclesiam Romanam radicem episcopalis unitatis et ecclesiasticæ communionis esse; .... eique ab omni antiquitate delatum esse primatum, et præfecturam earum rerum quæ ad religionem et Ecclesiam pertinerent, idque unum esse quod Ecclesia postulet ab iis qui ejus communionem amplectantur : quâ tesserâ secernat societatem suam à Græcis eorumque asseclis, qui se à visibili ac ministeriali Ecclesiæ capite ab aliquot sæculis segregarunt. »

Ex his doctissimi Cardinalis verbis discimus id quidem ab omnibus agnoscendum esse, qua Ecclesia ab hæreticis secernatur, non autem id quo Scholæ Doctores à sem utuò differant. Atque id vir maximus luculentiùs postea exponit his verbis[3] : « Quæstio de auctoritate Papæ inter Catholicos agitata sive in spiritualibus, respectu Conciliorum œcumenicorum, sive in temporalibus, respectu jurisdictionum sæcularium, quatenus saluti animarum obsunt, non est quæstio ejusmodi, quæ res complectatur ab alterutrâ parte inter articulos fidei recensitas, aut quæ ab iis exigantur qui ad Ecclesiam redeunt; ita ut alii alios pro hæreticis habeant, aut à se mutuò quoad communionis vinculum separentur. Quare ea omnia communioni ecclesiasticæ sarciendæ impedimento esse non possunt; cùm hujus conditionis sint, ut quamcumque partem serenissimus Rex amplectatur, haud eo secius ab utrâque parte jus et nomen catholici obtineat. » Quare ex doctissimi Cardinalis verbis, erroris, hæreseos atque omnino anathematis et excommunicationis metus, quocumque prætextu, procul abest ab iis opinionibus; reique essent Ecclesiæ violatæ pacis, qui eas sub excommunicationis metu prohibendas putarent.

Quæ cùm animadvertisset D. Meldensis Episcopus, eas opiniones, et omnibus notas, atque à præstantissimis controversiarum auctoribus designatas, ad catholicam fidem pertinere meritò negat; quod iterum atque iterum inculcandum putavit in eâ Monitione, quam suprà memoravimus post Innocentii XI approbationem suæ *Expositioni* esse præfixam. Sic autem in eâ legitur[1] : « Neque miretur quis, tam facilè approbatam Meldensis Episcopi Expositionem eam, quæ auctoritatem Sedi Apostolicæ divinâ institutione concessam, iis in rebus collocaret, de quibus scholæ catholicæ omnes consentirent. Nihil enim eget cathedra Petri concertationibus nostris; quodque in eâ Catholici omnes unanimi consensione venerantur, planè sufficit ad eam tuendam potestatem, quam Sedes apostolica ad ædificationem, non autem ad destructionem accepit. » Vides iterum atque iterum quid sufficere edoceat. At hanc monitionem uti diximus, *Expositioni* præfixam, cùm idem Episcopus Innocentio XI obtulisset, hoc tulit responsum : « Venerabilis frater, salutem et apostolicam benedictionem. Accepimus libellum de *catholicæ Fidei Expositione*, quem, piâ, eleganti, sapientique ad hæreticos in viam salutis reducendos, oratione auctum, reddi nobis curavit fraternitas tua, et quidem lubenti animo confirmamus uberes laudes quas tibi de præclaro opere meritò tribuimus, et susceptas spes copiosi fructûs exinde in Ecclesiam profecturi, etc. Datum Romæ, 12 julii 1679. »

Quæ cùm sacro cœtui D. Meldensis Episcopus rogatus legeret, pietatem incomparabilem, charitatem ac prudentiam singularem sancti Pontificis miris laudibus commendabat, quod, quantùm in ipso esset, omnes difficultates remotas esse vellet, quibus oves perditas laborare, atque ex grege suo aberrare intelligeret.

Nempe cùm alia multa vera et utilia summus Pontifex iterum atque iterum approbabat, tum illud imprimis, Sedis apostolicæ majestatem in his rebus esse positam, de quibus Catholici consentirent; idque ad ejus Sedis sanciendam potestatem sufficere testatus, ex ea *Expositione* uberes fructus expectabat.

Neque falsus animo est : nam innumerabiles hæretici hac *Expositione*, seu potiùs sancti Pontificis auctoritate victi, ad unitatem redierunt, et redire porrò pergunt : adeo necessarium erat cùm in omnibus articulis, tum in hunc maximè, quem hæretici omnium invidiosissimè proponebant, id clarè doceri, quod Ecclesia catholica ut necessarium pariter, ac sufficiens postularet. Hoc enim facto, catholicam doctrinam ex omni parte splendentem, nullo fastu turgidam, ubique moderatam, atque inter prærupta et extrema tutò incedentem, agnitam dilexerunt eique adhæserunt.

Jam si rescinderentur ea, et alia requirerentur, quàm quæ summi Pontifices, et maximè Pius IV, et ipse Innocentius XI postulavit; quid aliud eveniret, quàm ut tot hominum millia deceptos se esse ab Ecclesia catholica quererentur, atque eorum, quod absit, vacillaret fides; cæterorum verò odia concitarentur ea, quæ cùm nulla responsione lenire possemus, infelices animæ perderentur, et Sedis apostolicæ, quam firmam et inconcussam esse oportet, labasceret auctoritas; Sedisque ejusdem majestate indignum videretur, negare fidem in eo esse reponendam, in quo Catholici omnes uno ore consenserunt?

CAPUT XIII.

Explosâ hæreseos, erroris, ac schismatis notâ, aliæ notæ excutiuntur : articulos Gallicanos neque esse temerarios, neque scandalosos, neque piarum aurium offensivos : vera pietas cum veritate et traditione conjuncta : censuræ vagæ et inconditæ : sancti Ambrosii locus : prima pars concluditur.

Explosis hæreseos, erroris ac schismatis, quas quidam inustas nobis volunt, notis, supervacaneum videri posset de aliis notis dicere; cùm facilè intelligatur, ex dictis, Cleri Gallicani Declarationem tanta auctoritate nixam, nihil immodestè aut contumeliosè asserentem, nihil novi christianis auribus afferentem, neque temerariam, neque scandalosam, neque piarum aurium offensivam esse. Ne tamen aliquid omittere videamur, has quoque perpendamus notas.

Non deerunt fortè rerum ecclesiasticarum imperiti,

1. *Exp., art.* XXI. — 2. *Du Perr., Repl., etc., ep. à Casaub.* — 3. *Du Perr., Repl., etc., lib.* IV, *pag.* 745.

1. *Expos. Avert., edit.* 1679. *Vid.*

qui Patres Gallicanos eo nomine temeritatis accusent, quòd de primæ sedis auctoritate, et quidem nulla necessitate, statuere ac judicare videantur.

At illi, si qui sunt, theologiam ne primo quidem, ut aiunt, limine salutarunt. Solet enim theologia de Deo, divinisque personis, atque aliis fidei christianæ mysteriis quæ tradita sunt, dicere, summa cum reverentia divini Numinis. Eodem planè ritu de Sede apostolica tractat, neque ullam sibi vindicat in ejus jura auctoritatem, cùm ea, quæ de ipsa sint tradita, exequitur et exponit. Ita Clerus Gallicanus magnum unitatis pacisque mysterium in Sede apostolica collocatum, cum omnibus Catholicis impensè veneratur : qua in re à Christo constituta sit ejus auctoritas, ne aliena, ne prava, ne invidiosa affingantur, summa cum reverentia ex Patrum traditione declarat.

Temerarium passim Theologi definiunt, quod novè, insolenter et audaciter nullâ Doctorum auctoritate dicitur; quæ multùm à nostris abesse ipsi adversarii confitentur, cùm gravissimos nostræ sententiæ defensores nominent. At vero quanto magis ab omni temeritatis crimine nostros articulos eximemus, cùm probationibus expeditis Conciliorum atque Pontificum decretis niti ostendemus? « Est et ea, inquit Canus[1], temeraria propositio, quæ in doctrina fidei, cum celebris Universitatis communi decreto ac definitione pugnat. Quanquam enim circumferuntur articuli Parisienses, qui non sunt fidei articuli omnes, quoniam ne hanc quidem vel longissimè tangunt; sed ejus Academiæ tamen de fide et religione fixa constantiaque decreta semper Christi Ecclesia suspexit; qui vero contempserunt, inaniaque et levia ac pro nihilo existimaverunt, omnes ad unum periclitati sunt. » Qua regula non profecto nos, sed ii sunt temerarii vel maximè, qui nos Parisiensis Academiæ defensores exosi, etiam temeritatis, quodque est gravius, erroris ac schismatis accusant.

An forsitan temerè allata sunt in medium, quæ tractari necessitas nulla cogebat? Verùm aliud est nova sine necessitate quærere, aliud vetera et ab antiquis sæpe tractata, atque ab ipsis Synodis Constantiensi et aliis, summa necessitate quæsita et decisa retinere. Cur autem ea repeterent Gallicani Patres, in præfatione Declarationis, atque in epistola ad Episcopos scripta, causas idoneas protulerunt, quas æqua posteritas probatura sit, neque jam improbent ii, qui necessariam doctrinam omni arte opprimi atque oblitterari pridem ingemiscebant.

Neque fas erat Cleri deputatis omittere ea, cùm illis mandatum esset Ecclesiæ Gallicanæ antiquas et canonicas libertates asserere, quarum fundamenta ac summa his articulis continentur.

Sanè quâ modestiâ viros ecclesiasticos esse oportet, Lovaniensium quorumdam gravibus querelis ac Domini Strigoniensis censura moveremur, si afferremus nova. Cæterùm, cùm ea afferamus quæ saltem à trecentis annis toti Ecclesiæ nota, à Conciliis et Pontificibus, ut nos quidem credimus, approbata, ut autem etiam adversarii confitentur, et res ipsa docet, sine ulla censura relicta sunt; non nos profecto, sed iniqui censores temeritatis incurrunt notam : quod quidem à censoribus nostris consideratum volumus. Sanè id advertant quod dicimus : non enim dicimus non posse universim reprobari, nisi ea quæ Ecclesia expressè condemnavit; sed, cùm rebus pensatis, sæpe et consulto noluit aliquid condemnare, nemo jam nisi temerè condemnare potest. Ecclesia enim perspexit non esse condemnationi locum.

Quæ ratio ostendit procul abesse à nobis scandali aut offensæ pietatis suspicionem. Quod enim Ecclesia à tot sæculis æquis auribus pacatoque animo audiat, id repentè scandalo aut offensioni vertere, nihil aliud est, quàm commovere turbas, et perturbare pacem ecclesiasticam.

De pietate quod objiciunt, placet audire Melchiorem Canum, cùm illud tractaret quod sit piarum aurium offensivum[1]. Ibi verò demonstrandum aggreditur, « Ecclesiam propositionum absonarum consonarumque judicium in vulgi auribus minimè collocasse. » Quo loco hæc habet : « Hic si abusus reprehendas, qui in imaginibus et colendis et ornandis, in sacellis, templis, monasteriis, sepulchrorum monumentis, sempiternisque memoriis condendis, invaluerunt plurimi; si affirmes in ejuscemodi interdum, vel potiùs nimium sæpe, plus vanitatem valere quàm religionem, diabolum quàm Christum; hi fortasse dicent, te Lutheranis opinionibus occupatum intolerabiles sonos fundere; adeo in optima quæque vulgus inconditum, falsâ pietate, vanitatem, aut etiam superstitionem inducit. » Pergit : « Non est igitur habenda ratio vulgi promiscuè imbecillis, perturbati, imprudentis; sed prudentis, sinceri, pii, incorrupti; nec theologia modò requirenda est, sed pietas et prudentia. »

Neque nos fugit quanta sæpe pars turbæ sint, qui etiam se peritos ac theologos videri volunt; atque ut cætera taceamus, quot videmus, qui Luthero et Calvino per nimia et extrema repugnare pium putant, à quorum sententiâ nos alienissimos esse ultro profitemur? Non enim si quid privati aliqui Doctores adversùs Lutheranos urgendum putarunt, id nos statim ut fidei decretum amplecti oporteat; sed nempe, ut dicebat olim sanctus Cœlestinus Papa : « Sufficere credimus quod apostolicæ Sedis nos scripta docuerunt; » scilicet Pii IV professionem, quâ planè perfectèque hæretici condemnentur; atque id gravioribus Theologis ac Doctoribus, Cardinali Perronio, eumque secuto Meldensi Episcopo, ac tot Cardinalibus Romanisque Prælatis, ipsique adeo sancto Pontifici Innocentio XI placuisse gaudemus in Domino, totique Ecclesiæ gratulamur. Ulteriora extorquere non suadet vera pietas. Ut enim nihil à fide demi, ita nihil addi fidei debet; reique animarum sunt, qui plus ab hæreticis postularint, quàm communi omnium fide requiratur. Neque minùs absurdum est aliud à catholicis Doctoribus extorquere velle, nisi fortè aliam fidem in Ecclesiâ docemus, aut tuemur in scholis, aliam contra hæreticos propugnamus.

Pietatis verò nomine ad aliud nos cogi, nec ipsa sinat pietas. Vera enim pietas non cæco affectu, sed majorum auctoritate ac traditionis regulâ ducitur. Quæ ab his aberrant finibus, sine more modoque crescunt, veramque pietatem falsis et alienis, ex arbitrariâ pietate superstructis, obscurant et offuscunt. Hæc arbitraria pietas multis persuasit sancti Petri successores, non tantùm ex officio sanctos, sed etiam vitâ necessariè pios esse; ut grave haberet bonus Otho Frisingensis, vir alioqui doctus et diligens, de Joanne etiam XII dici[2] : « Sic reprehensibiliter eum vixisse et super hoc ab Episcopis aliisque subditis suis conventum fuisse; cui rei, inquit, durum videtur fidem accommodare; quia Romana Ecclesia hoc speciale privilegium Sacerdotibus suis adscribere solet, quòd meritis Petri supra firmam petram fundati, nulla eos vel porta inferorum, vel turbo tempestatum ad exitialem ruinam involvat. » Quæ ab Ennodio[3] Ticinensi deprompta[4], ac pro tempore laudata, Gregorius VII, quantùm potuerat, confirmaverat, novo genere pietatis, quo vel negare manifesta, vel infanda, non tantùm tacere, verùm etiam probare cogeremur.

« At, inquit Baronius in hunc Othonis locum[5], non tanta nos vindicamus, ut esse non possit, quin fœdus turpisque moribus irrepat vel irrumpat in sedem illam; fide autem impius nullo modo. » Quasi magis illud ad

1. *Melch. Can., lib.* XII, *cap.* II.

1. *Loc. mox. cit.* — 2. *Oth. Fris., lib.* VI, *cap.* XXIII. — 3. *Vid. tom.* IV *Conc., col.* 1340. — 4. *Bar., an.* 863; *tom.* X, *pag.* 777.

5. Is, ipsâ experientiâ doctus, vanas esse mundi hujus illecebras, relictâ sæculari militiâ in sacram adscriptus est, et inter Diaconos relatus, deinceps Ticinensis Episcopus fuit. Ille est Ennodius, qui in celebri suâ Apologiâ pro Symmacho docet : « Papam à nemine posse judicari : beatum Petrum... pe- » rennem meritorum dotem cum hæreditariâ innocentiâ misisse ad posteros » suos » (id est successores) : denique eum « sanctum esse, quem apex tantæ » dignitatis attollit. »

pietatem pertineat, ut nullus fide impius Pontifex esse possit, aut transire cogamur ad illam ferè ab omnibus explosam, et Canonistis, omnibus, Theologis omnibus repugnantem Alberti Pighii sententiam, nullum Pontificem hæreticum esse posse. Hæccine ergo est pietas, omnibus ac singulis Pontificibus, quasi sub Christi nomine (quis enim tanquam ex proprio nomine audeat) ista polliceri, ut, si quid, occulto Dei judicio, vel tale contingit, vel aliquando contingat, tum labascere incipiat, vanâ scilicet expectatione delusa, infirmorum fides, ac ipsa quoque Christi promissa vacillare putet. Atque hanc pietatem Bellarmino quoque et Suari placuisse vidimus. Neque, ista referentes, viros doctos ultro lacessimus, aut eorum pietati detractum volumus quidquam, quorum alioqui (Deus testis est) favemus laudibus. Id tantùm advertimus, viris etiam maximis contigisse, ut vana saperent, quoties cæcis illis, quos pios vocare volunt, affectibus aliquid indulserunt.

Piget commemorare quot opinionum monstra ejusmodi pietas in Ecclesiam induxerit. Hinc enim etiam illud quo totus orbis circumsonat[1] : « Pontificem utriusque potestatis apicem tenere, regna ac diademata dare ac detrahere, orbis dominum etiam in temporalibus, ac monarcham esse Christi Regis Vicarium, sive Viceregem, in regnis et imperiis omnia posse; neque tantùm indirectè, sed directè; falli Bellarminum indirectâ potestate contentum, neque postulantem ut ea tanquam de fide certa credantur; hæc enim omnia de fide esse, et qui negent esse hæreticos; neque propterea quidquam iniqui Regibus et imperiis metuendum, cùm is à quo pendent, neque errare, neque quidam injusti moliri possit. » Neque satisfiet nobis, si eum, qui recens hæc scripserit Marchionem, in rebus quidem theologicis ineptum imperitumque esse dicant. Ecce enim Nicolaus Dubois, theologiæ Professor primarius, nos seriò et graviter ad hujus viri tractationem remittit, eumque cum honore nominat. Idem D. Dubois ait non posse constare Romano Pontifici summam illam potestatem, à Florentiná Synodo in decreto unionis attributam, nisi potestas etiam indirecta tribuatur : quin, illâ eversâ, eam partem decreti stare omnino non posse. Quare et D. Strigoniensis, illum Declarationis Gallicanæ Articulum, quo potestas indirecta rejicitur, cum reliquis articulis, ut æquè detestabilem, æquè schismaticum damnat.

Neque verò placet indirectæ potestatis nomine, ac mutato tantùm vocabulo res eadem, idem jugum imperiis impositum : neque probare possumus pietatem illam, quæ priscis inaudita sæculis, conciliandis Christianis, ac propagando Evangelio, publicæ denique paci inimica, invidiosis æquè ac inanibus titulis Petri cathedram oneret, eamque doctrinam reducere moliatur, quæ quoties exequenda prodiit, toties orbem christianum infandis bellis et cædibus cruentavit.

Neque etiam placent, pietatis licet nomine venditata, quæ passim apud Canonistas legimus : « Posse Pontificem omnia in orbe terrarum : posse quæcumque Deus possit, excepto peccato; neminem ab eo rogare posse : Quid ita facis? Legibus et statutis omnibus et generalibus Conciliis posse eum contravenire legitimè; » et alia ejusmodi, Pontificibus bonis modestisque, æquè ac nobis exosa. Hæc ipsi Canonistæ, puto, erubescant, nisi interpretatione molliantur. At pietas non est, inflare et exaggerare verbis Petri privilegia, tanquam exigua sint, quæ per sese sunt maxima; eaque comminisci, quæ cùm interpretatione rectâ evanescant atque effluant, malevolis interim calumniandi ansam præbeant, tendant laqueos imperitis, audaciores ad extraordinaria quæque contra regulam postulanda, aut etiam per obreptionem impetranda incitent, atque ita censuram canonum ac vim disciplinæ resolvant, ejusdemque instaurandæ spem omnem incidant. Cæterùm cùm talia nullus unquam docuerit Pontifex, neque unquam comprobarit, id unum à nobis scilicet vera pietas postulat, ut admiremur gravissimam, sapientissimam atque à Deo protectam Sedem, quæ tantâ etiam assentatione circumdata modum tenuerit. Interim cùm hæc nimia, pietas incomposita suaserit, certum nobis est nullam pietatem agnoscere, nisi cum veritate et traditione conjunctam.

Hæc erant quæ de particularibus censuris dicenda habebamus, quantùm earum vim intelligere possumus, ex Doctorum scriptis; quæ arbitrariæ inani tantùm strepitu teneant imbecilles animos, nulloque certo titulo, nullâ certâ ratione, tantùm anathemata crepent, atque intentare non cessent. Eas ut veritate contemnimus, ita charitate refugimus, qui veritatem pacemque diligamus; atque interim opponimus illud Ambrosii[1] : « Fucum fa- » ciunt, qui non audent explicare quod sentiunt, censo- » riè. » A Sede certè apostolicâ, quæ et paci consulere, et antiquâ revolvere, et posteritatem respicere, et omnia sæcula mente complecti soleat, nihil tale metuimus; præsertim postea quàm, uti jam facere aggredimur, nostra à Conciliis et Romanis Pontificibus expressè et sæpe probata esse demonstraverimus. Nam hactenus iniquâ certè conditione luctamur, qui tantùm ictus declinamus, nondum arma expedimus. Nunc, cùm probationes nostras allaturi simus, nostra jam liberior decurret ac lætior, ac veluti scopulos et syrtes prætervecta plenis jam velis oratio navigabit.

1. *Coroll. Antigr.*

LIBER QUARTUS.

Ex statu quæstionis, reique novitate, deponendorum Regum directa et indirecta potestas confutatur, ad caput primum Gallicanæ Declarationis.

CAPUT PRIMUM.

Refertur caput I Gallicanæ Declarationis.

PRIMUM : Beato PETRO ejusque successoribus Christi Vicariis, ipsique Ecclesiæ, rerum spiritualium et ad æternam salutem pertinentium, non autem civilium, ac temporalium à Deo traditam potestatem dicente Domino : *Regnum meum non est de hoc mundo*[2], et iterum : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo*[3]; ac proinde stare apostolicum illud : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt. Itaque qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit*[4]. Reges ergo et Principes in temporalibus nulli ecclesiasticæ potestati Dei ordinatione subjici, neque auctoritate clavium Ecclesiæ directè vel indirectè deponi, aut illorum subditos eximi à fide atque obedientiâ, ac præstito fidelitatis sacramento solvi posse, eamque sententiam publicæ tranquillitati necessariam, nec minùs Ecclesiæ quàm Imperio utilem, ut verbo Dei, Patrum traditioni, et sanctorum exemplis consonam omni modo retinendam.

CAPUT II.

Contrarium articulum ponunt adversarii. Status quæstionis : ex hoc intolerabilia incommoda; neque magis tolerabilior indirecta quàm directa potestas, cùm solis verbis differant : huic primo capiti Declarationis Gallicanæ, contrariam declarationem totidem verbis opponit auctor anonymus Doctrinæ Lovaniensium, *quem alii adversarii sequuntur, et indirectam potestatem asserunt : quæ sententia quàm falsa sit, statim intelliget, qui vel statum quæstionis adverterit.*

SCIENDUM ergo primum est extitisse quosdam qui docerent Romanum Pontificem Christi Regis vicarium, directè, et jure divino Regem Regum esse, ac totius orbis dominum. Quare exortâ pontificiâ dignitate, statim regna atque imperia omnia in ejus imperium concessisse, Reges omnes nonnisi Papæ vicarios esse;

1. *Ambr., de Fide, lib.* I, *cap.* XVIII, *al.* VIII : *tom.* II, *col.* 467. — 2. *Joan.*, XVIII, 36. — 3. *Luc.*, XX, 25. — 4. *Rom.*, XIII, 1 *et* 2.

gladium temporalis æquè ac spiritualis potestatis propriè ejus esse, vicariâ licèt manu exerendum, atque ita in Pontificem omne translatum esse dominium, ut Principes etiam infideles deturbare solio, eorumque regna, jure suo donare possit quibuscumque voluerit fidelium.

Hanc sententiam iisdem ferè verbis refert Bellarminus[1], quod quidem à Nicolao Duboïs observari velim. Fingit enim se incidisse in quemdam, qui ista contenderet Sedi apostolicæ tribui à nonnullis, seque continuò exarsisse : « Quis, enim inquit[2], catholicus scriptor ista sanctæ Sedi asseruit? nomina unum, stringam calamum. » Qui profectò si vel Bellarminum legisset, nominatos ab eo invenisset, non unum, sed multos in quos calamum stringeret; ac si piguisset legere Bellarminum, vel saltem legeret à se laudatum *illustrissimi D. Nicolai Cevoli ex Marchionibus de Sarreto Antigraphum*, in quo invenisset malè à Bellarmino esse dictum[3] : « Pontificem ut Pontificem non habere directè et immediatè ullam temporalem potestatem, sed tantùm indirectè : imò esse penitus de fide tenendum summum Pontificem Romanum jure divino habere plenissimam potestatem in universum orbem terrarum, tum in rebus ecclesiasticis, tum in politicis, et temporalibus; et sic posse directè, ut Pontificem, quibuscumque Principibus imperare. » Sic directam potestatem non tantùm asserit, sed etiam *de fide tenendam* esse dicit. Neque tamen miror D. Duboïs ejus sententiæ absurditate commotum facilè adductum esse ut crederet, ne unum quidem auctorem esse potuisse qui talia tueretur.

Ac reverâ certum est à Bellarmino et aliis eam sententiam non modò rejectam fuisse, sed etiam validissimè confutatam. Non enim Christus aut hæreditario jure, aut datâ à Deo potestate, aut alio ullo modo rex temporalis fuit, qui regiam potestatem ad vicarios suos transmitteret. Quo admisso sequeretur id, quod est absurdissimum, Papam in orbe terrarum ipso jure divino solum esse regem, ac supremum dominum temporalem, Episcopos etiam ubique terrarum suarum civitatum esse dominos, Pontifici quidem subditos, sed omnibus aliis imperantes, ac Reges, non jam Reges, sed Romani Pontificis esse vicarios : quæ portenta doctrinæ in hominum animos incidisse, planè obstupescimus.

Hanc ergo sententiam, de directâ Romani Pontificis in temporalia potestate, Bellarminus aliique passim rejiciunt : interim indirectæ potestatis nomine, ea in Romanum Pontificem conferunt, quæ non minorem ipsi potestatem attribuant. Sic enim ipse Bellarminus, ac Lovanienses ab anonymo relati, aliique adversarii de potestate indirectâ statuunt.

Primùm : temporalia omnia ad spiritualia referri, ut ad finem, iisque per sese subordinata esse; tum ita « subordinari facultates, ut subordinantur fines; » atque ideo qui fini præsit, eum etiam præesse mediis, adeoque posse et imperare omnia, quæ fini adipiscendo necessaria videantur, et ea amovere quæ impedimento sint : « Quare omnem sæcularem potestatem eatenus in temporalibus esse Papæ subjectam, quatenus abusio, aut negligentia christianorum Regum circa temporalia nata sunt impedire finem spiritualem, in quem Papa habet universam Ecclesiam dirigere[4]. » Quam Papæ potestatem ideo indirectam vocant, quòd non se extendat directè ad temporalia, sed indirectè, quatenus ex temporalibus spiritualia promoventur vel impediuntur.

Hæc autem valere volunt, quando utraque potestas civilis, ac spiritualis pars est ejusdem reipublicæ christianæ; tunc enim spiritualem potestatem præesse civili ut *spiritum carni*[5]. Quibus positis, hæc docent consequi : Reges ac Principes christianos posse ab ecclesiasticâ potestate, maximè à pontificiâ, in quâ est apex hujus potestatis, privari regno ac deponi, non modò propter hæresim et apostasiam à fide, verùm etiam quocumque scelere Ecclesiæ ac saluti animarum noceant.

Quod alio quoque modo efficere se posse putant : quippe quòd Ecclesia excommunicare possit et anathematizare propter quodlibet scelus, omnem christianum incorrigibilem; quo jure comprehendi etiam Reges : « Eamdem enim esse justitiæ formulam, secundùm Evangelium, quâ Rex et miles censentur[1]. » Factâ autem excommunicatione, ipso ejus effectu omnes christianos Principes, omni potestate exutos esse, cum quibus videlicet nec liceat colloqui, neque quidquam habere commune. Quod quidem argumentum maximè urget D. Nicolaus Duboïs; auctor etiam anonymus *Doctrinæ Lovaniensium* laudat Lupum dicentem : « Septimi Gregorii tempore viguisse regulam, quâ Regem anno integro in papali excommunicatione sordescentem exuebat omni jure regni. » Quare ex eorum sententiâ Reges non modò hæresis, sed etiam cujuscumque sceleris causâ deponi posse constat.

Hinc nempe factum est, ut Gregorius VII (quo auctore ista omnia, nullo antea exemplo, prodierunt) multaret Imperio Henricum et Rodulphum de Imperio contendentes, si suum judicium detrectarent, suisque Legatis viam intercluderent[2]; Philippo verò I Francorum Regi depositionis pœnam intentaret, non modò simoniæ causâ, quæ pro hæresi in jure habetur, sed etiam propter adulteria, et rapinas[3], maximè verò quòd *mercatoribus infinitam pecuniam abstulerit*[4]; neque his contentus docuit (quàm justè alibi videbimus) auctore Gregorio Magno, Reges ipsos dignitate cadere, qui vel *unius xenodochii* privilegium violassent[5]; quem locum sancti Gregorii Magni omnes adversarii pro Achille habent; adeo nullum flagitium esse putant propter quod potestas regia depositioni non sit obnoxia.

Quin etiam, quod majus est, asserunt Reges christianos, nullo commisso scelere propter quod excommunicentur, à Papâ deponi posse, si saluti animarum et Ecclesiæ utilitati conducere videatur : Pontificem enim posse omnia quæ in eum finem conferant; laudantque Gregorium VII dicentem à Zachariâ deponi potuisse Regem Francorum, Childericum scilicet, « non tam pro suis iniquitatibus, quàm pro eo quod tantæ potestati non erat utilis[6]; » et Glossa quidem in caput *Alius*[7], ex hoc Gregorii VII loco depromptum ad verbum *Inutilis*, ineptè et imperitè dixit : « Non intelligas INUTILIS, id est insufficiens, tunc enim debuisset ei dari coadjutor, sed dissolutus erat cum mulieribus et effeminatus. » Non tamen id historici produnt : nullius enim sceleris accusatus, nedum convictus fuit; eratque *inutilis*, non tam socordiâ suâ aut culpâ, quàm quod Majores domûs, ac Pipinus regiam potestatem occupassent; neque saltem est admonitus, ut à socordiâ resipisceret, viginti circiter annorum adolescens, sed statim potestate exutus, detrususque est in monasterium, quod Pontifici licuisse Bellarminus et alii tradunt.

Item Irenen Augustam, fide præcellentem, quippe quæ Oriente toto inveteratam Iconoclastarum hæresim contrivisset, omnibusque modis faveret Ecclesiæ, neque excommunicatam, neque ullius sceleris postulatam, aiunt tamen à Leone III, eo tantùm nomine Occidentis imperio esse mulctatam, quòd id Ecclesiæ necessitas postularet; eâ enim causâ justè ademptum ei esse, atque in Carolum Magnum translatum imperium Bellarminus docet.

Neque enim tantùm privari indignos, aut ad ecclesiasticam utilitatem minùs idoneos Principes auctoritate pontificiâ, sed alios etiam substitui posse contendunt, quo jure à Zachariâ Pipinum Childerico, à Leone III Irenæ Carolum esse substitutos volunt[8] : omnino enim

1. *Bellar., de Rom. Pont., lib.* V, *cap.* 1. — 2. *Consult. Theol. Jurid.* IV, *pag* 23. — 3. *Antigr., p.* 11. — 4. *Bell., loc. cit., cap.* VII; *Doct. Lov., art.* III, *p.* 82. — 5. *Bellarm., ibid., cap.* VI, VII.

1. *Doct. Lovan., p.* 82. *Consult.* IV *et* VIII, *p.* 28, 41 *et seq.* — 2. *Greg. VII, lib.* IV, *epist.* XXIII, XXIV. — 3. *Idem, lib.* VII, *ep.* XXXV. — 4. *Ibid., lib.* II, *epist.* V *et* XVIII. — 5. *Ibid., lib.* IV, *epist.* II *et* XXIV; *et lib.* VIII, *ep.* II. — 6. *Ibid., lib.* VIII, *ep.* XXI. *Bell., lib.* V, *de R. P., cap.* VI. *Doct. Lovan., art.* III, *et alii pass.* — 7. *Caus.* XV, *q.* VI, *cap.* III. — 8. *Bellar., de R. P., lib.* V, *cap.* VI, VIII; *Id. de transl. Imp., lib.* I, *cap.* XII.

« rempublicam spiritualem posse imperare temporali reipublicæ sibi subjectæ, et cogere ad mutandam administrationem, et deponere Principes, atque alios instituere, quando aliter non potest bonum suum spirituale tueri[1]. »

Et quanquam Bellerminus videtur id juris tribuere ecclesiasticæ potestati in christianos tantùm Principes, qui suscepto baptismo Ecclesiæ sint subjecti; tamen dogmatum consecutio postulabat ut Ecclesia fini spirituali intenta, etiam infideles ac paganos Principes ei fini adversantes pari jure amoveret. Etsi enim Ecclesia, teste Apostolo[2], in eos qui extra sunt nullo jure pollet, tamen Bellarmini decreta postulabant, ne Ecclesiæ negaretur potestas tuendi suos, eosque ab infidelium jugo liberandi. Quare apertè asserit : « Non licere Christianis tolerare Regem infidelem aut hæreticum, si ille conetur pertrahere subditos ad suam hæresim aut infidelitatem[3]; » atque addit : « Quod si Christiani olim non deposuerunt Neronem, et Diocletianum, et Julianum Apostatam, ac Valentem Arianum, et similes, id fuit, quia deerant vires temporales christianis, » ut Martyrum illa invicta constantia totiesque laudata à priscis christianis, illa in Imperatores etiam persecutores inconcussa fides, non jam obedientiæ, sed imbecillitati deputetur.

Et quidem Bellarminus ita sententiam temperavit suam, ut nolit infideles deponi posse, nisi populum conentur avertere à fide, quam conditionem addi à se profitetur, « propter eos Principes infideles qui dominium habuerunt supra populum, antequam converterentur ad fidem. » At alii contendunt eos æquè privari posse, etiamsi non conentur fideles à fide avertere, propterea quòd satis exemplo noceant.

Imò Adrianus IV, datis ad Henricum II, Angliæ Regem, litteris apostolicis, nullâ persecutionis, aut cujuscumque conatûs ad fidem evertendam, factâ mentione, generatim hoc edixit : « Sanè omnes insulas, quibus sol justitiæ Christus illuxit, et quæ documenta fidei christianæ susceperunt, ad jus sancti Petri et sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ (quod tua etiam nobilitas recognoscit) non est dubium pertinere[4]. » Quo jure Henrico Regi, « salvâ beato Petro de singulis domibus unius denarii annuâ pensione, » concedit insulam Hiberniam, quam idem Rex, ad subdendum populum legibus christianis, et vitiorum inde plantaria extirpanda, intrare se velle » significaverat.

Ratio non sinit ut insulæ alio jure, quàm cætera regna, ac provinciæ habeantur. Quare Nicolaus V, Calixtus III, Sixtus IV, Innocentius VIII, Alexander VI, Regibus christianis ea quæ postulaverant, infidelium Principum regna, concedunt[5]; quæ quidem non alio jure valere possint, quàm quod temporalia spiritualibus serviant.

Quæ cùm ita sint, non video cur tantopere abhorreant à directâ potestate Pontifici tribuendâ. Indirectæ enim potestatis nomine idem juris continetur, ut nempe Pontifices de omnibus regnis, sive christianorum, sive infidelium suo jure decernant; cùm è re Ecclesiæ judicaverint.

Quin etiam indirectæ potestatis jure, id posse contendunt, non tantùm ut læsam fidem catholicam, ac læsa juramenta, sed etiam quæcumque sint publicè commissa peccata ad suam cognitionem revocent, ac Principes, eâ causâ suis decretis parere recusantes, ut inobedientiæ, atque adeo idololatriæ reos amoveant. Quo loco illud Samuelis commemorant dictum : *Quasi enim peccatum ariolandi est repugnare, et quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere*[6]. Atque ex eo Samuelis dicto Gregorius VII Regibus sibi repugnantibus passim non tantùm anathematis, sed etiam depositionis pœnam intentat[1]; ut profecto necesse sit, etiam avaritiæ causâ deponi posse eos; cùm, teste Apostolo, avaritia sit *idolorum servitus*[2].

Hoc jure Pontifices de bello etiam, de pace, de tributis, de administrandâ justitiâ, denique de omni regimine, supremo judicio, sub depositionis pœnâ judicare possent, cùm in omni ejusmodi regiminis parte, officium suum Principes non sine peccato eoque gravissimo prætermittant.

Quin etiam Bellarminus docet[3], « Papam posse condere legem civilem, si sit necessaria ad salutem animarum, et tamen Reges non velint eam condere; et abrogare, si alia sit noxia saluti animarum, et tamen Reges non velint eam abrogare. »

Quid autem conveniat saluti animarum, in potestatis ecclesiasticæ judicio est positum, cùm de fine cui præest una judicare possit, eaque sit subordinatio spiritualis ac civilis potestatis, ut illa imperare, hæc obsequi debeat[4] : quæ profectò vel nulla sunt, ac tollenda omnino est illa, quam urgent indirecta potestas, vel omnino fatendum Reges solo nomine supremos esse, atque omnia in Pontificum potestate esse, neque minùs Reges quàm Episcopos esse ejus potentiæ subordinatos.

Ait quidem Turrecremata id esse discriminis, quòd Papa possit deponere Principem laicum, et Prælatum ecclesiasticum, non tamen æqualiter, quia Principem laicum non possit deponere sine justâ causâ et rationabili, alioquin privando nihil agit :..... sed in Prælatis Ecclesiæ secus est; quia non sunt domini, sed procuratores, et superior administrator potest instituere et destituere inferiores administratores, et tenet quidquid facit,..... licèt ipse peccet[5]. » Quæ ut imperitè ac falsò de Episcopis, ita inutiliter decernit de Regibus, cùm causæ æquitas in Pontificis judicio sit posita, certumque remaneat ex illâ doctrinâ deponi posse Reges, quoties Pontifex Ecclesiæ id expedire judicaverit.

Quare bonum illud, quo supremæ potestates in temporalibus nulli nisi Deo obnoxiæ vivunt, indirectâ potestate omnino tollitur : quod tamen bonum tale est, ut eo sublato nulla sit pax; multoque sit præstabilius, pessimos etiam Principes tolerare, quàm subdendo eos alteri potestati in temporalibus, legitimum imperium in anarchiam vertere.

Cæterùm quod asseritur de Principibus deponendis propter bonum animarum, idem longè magis in privatos valet : meritòque Gregorius de Valentiâ, positis semel de indirectâ potestate decretis, eodem jure cives omni dominio privari posse dicit[6]. Addunt etiam decimas, ac tributa imperari ab ecclesiasticâ potestate, quando rei ecclesiasticâ potestate, quando rei ecclesiasticæ utile sit : quæ quidem si valeant, nihil jam prohibet, quominus Pontifex verè ut Rex Regum agnosci debeat.

Quòd si cogitemus hujus doctrinæ auctores, quàm summum Pontificem extollant, quàmque ab omni potestate etiam Concilii absolvant; tùm verò intelligemus, quale sit illud imperium quod universum orbem, in temporalibus æquè ac in spiritualibus, complectatur, et de omnibus imperiis atque negotiis summâ et indeclinabili auctoritate decernat.

Jam si respondeant supremo eo, per indirectam potestatem, judice constituto, tamen revocari posse in dubium in particularibus factis judicii æquitatem; nihilo secius imperia fluctuabunt, et quæ turbæ futuræ sint nemo non videt; cùm ubi regia nutat auctoritas, extremum periculum, ipsumque, quo nihil exitiosius, anarchiæ malum, reipublicæ immineat, aut potius adsit.

1. *Bell., ibid., cap.* XIII. — 2. *I. Cor.*, V, 12, 13. — 3. *Bell., ibid.* — 4. *Adr. IV, ep.* I; *tom* X *Conc., col.* 1143. *Matth. Par., in Henr. II, an.* 1156. — 5. *Odor. Rain., an.* 1484, *n.* 82; *anno* 1493, *n.* 18, 19. — 6. *I. Reg.*, XV, 23.

1. *Greg. VII, lib.* IV, *epist.* XXIII, XXIV. — 2. *Eph.*, V, 5. — 3. *Bellar., de R. P., lib.* V, *cap.* VI. — 4. *Idem, cap.* VI, VII. — 5. *Turrecr., Summ. de Eccl., lib.* II, *cap.* CXIII, *p.* 265. — 6. *Valentia, tom.* III, *disp.* I, *qu.* XII, *punct.* II, *p.* 458 *et seq.*

CAPUT III.

Horrenda atque ipsis adversariis detestanda necessariò consequuntur, à quibusdam admittuntur : nec nisi extirpatâ radice resecantur : Henrici Borbonii Condæi Principis oratio ad Ludovicum XIII.

Horret animus referre cætera quæ deinde consequantur. Hæc tamen exponere necesse habuit Ludovico XIII, augustæ memoriæ christianissimo Regi, Ludovici Magni parenti, Henricus Borbonius Condæus, primus regii sanguinis Princeps.

Is enim, cùm in solenni Ordinum regni conventu anno 1615, de hac quæstione magnis studiis ageretur, in ipso regio concilio, ac Rege præsente ita peroravit[1] : « Haudquaquam est dubium, Rex, quin Papæ, ut supremo pastori à Christo constituto, tua majestas eodem jure subsit, quo cæteri fideles etiam infimæ sortis, ita ut ea potestate abscindi ab Ecclesiæ membris, et excommunicari possis, siquidem id tua peccata mereantur : qua quidem excommunicatione anima satanæ tradita, tu Rex, Ecclesiæ communione pulsus, Sacramentorum extorris, omni etiam Ecclesiæ limine arceare. Cæterùm quod attinet ad temporalia, tibi haud secus à subditis populis obedientia ac tributa deberentur, Christo, et Apostolis verbo et exemplo præeuntibus. Qui contrariam tuentur sententiam, quamvis inimici regiæ potestatis, non tamen eò usque acti sunt in rabiem, ut reges cædi posse dicerent. At si rem penitus introspiciamus, facilè intelligemus, nec tuam sacrosanctam personam à cæde tutam esse. Fac enim admonitum, excommunicatum, depositum esse te, jam Ludovicum XIII quandiu Rex, non potuisse cædi certum; at postquam exrex factus est, alio legitimo Rege constituto, si spreta Papæ spirituali, et novi Regis temporali potestate pro Rege se gerat, invasor profectò, et ut talis, reus, neci addictus, et ut publicus hostis à quocumque cædendus. »

Hæc in regio consessu pro sui officii ac generis dignitate, primus regii sanguinis Princeps, pari in Sedem apostolicam, ac regiam majestatem observantia dixit. Constat enim apud omnes, eum, et Sedis apostolicæ studiosissimum fuisse, neque tantùm animi perspicacia, verùm etiam doctrina commendatissimum. Quod autem Perronius Cardinalis respondebat[2], Reges etiam depositos à cæde esse tutos, « quadam habitudine ad regiam dignitatem, quippe quam emendati recuperare possent; » pace tanti viri, merum erat ludibrium. Fac enim ut ille depositus bella moveat, urbesque ac provincias magno reipublicæ discrimine sollicitet, satis profectò constat à legitimo Rege quid privatus pati possit, quid perduellis debeat, nec enim efficere potest *habitudo* illa, ut non potior sit unius perduellis salute totius reipublicæ salus : neque res obscura erat. Quanquam enim Perronius ab indirectæ potestatis defensoribus nefariæ cædis invidiam omni arte amovebat, non tamen ita cæteri sentiebant. Gregorius enim de Valentia ponit hanc assertionem 2am. « Posse aliquem Pontificis auctoritate atque sententiâ dominio ac prælatione privari propter apostasiam[3], » quam deinde probat his verbis : « Probatur 1o et quidem irrefragabiliter, iisdem argumentis quibus quæstione præcedenti probavimus posse hæreticos, et apostatas à fide, privari etiam vitâ, per Ecclesiæ auctoritatem; nam si vitâ possunt privari, multò magis aliis bonis, atque adeo prælatione in alios. » Addit 2am probationem ex Scripturæ loco, quo Athalia, quæ rerum in Judæâ potiebatur, jussu Pontificis Joiadæ, « regno et vitâ exspoliata sit, non solùm quia tyrannicè occupaverat regnum, sed ut apostasia ejus coerceretur. »

Quod quidem argumentum eodem modo ipse Bellarminus urget[4] : quàm falso, et quam repugnante Scripturâ, non est hìc dicendi locus. Becanus verò, hos secutus, libro cui est titulus : *Controversiâ Anglicana*[1], anno 1612 Moguntiæ edito, rem apertiùs explicat his verbis[2] : « Joiada Pontifex priùs privavit Athaliam regno, deinde vitâ. Itaque illam privavit regno, ut reginam, et publicam personam : privavit autem vitâ ut privatam personam; » ac postea : « Ex eodem sic ergo argumentor : quidquid potestatis ac jurisdictionis permissum fuit Pontifici in veteri Testamento, hoc etiam in novo permissum est. »

Rectè ille quidem, si concedamus id unde ista manant, deponi posse Reges. Neque enim Regi dignitate privato quidquam est reliquum, quo se à justo supplicio tueatur, si Regem suum, optimo jure constitutum, rebellis, factiosus et majestatis reus bello adoriatur, ac pro Rege se gerens scindat imperium; cùm autem viderimus tot afferri causas cur Reges deponi possint, neque tantùm hæresim aut apostasiam, sed etiam alia scelera; imò nullo scelere, solam necessitatem ecclesiasticam. Quæ quidem si fateamur Pontificibus dari, satis intelligimus quàm vario in discrimine, non modò Regum auctoritas, sed etiam vita versetur. Et eam quidem doctrinam horruerunt omnes, Sedesque apostolica imprimis detestata est, ac Becani librum Paulus V, eodem anno 1612, sub pœna anathematis prohibuit; « quòd nonnulla falsa, temeraria, scandalosa, et seditiosa respectivè in eo reperta essent. »

Hoc decreto nostri, Nuntiis apostolicis id postulantibus, à Rege prohibiti sunt, ne parricidialem doctrinam suis notis configerent, quòd jam à summo Pontifice improbata, proscripta, et damnata esset. Cùm verò impiam omnibusque diris devovendam sententiam detestati sint Romani Pontifices, oramus et supplicamus, ut indirectam potestatem ex quâ hæc infanda profluunt, rejiciant, vel saltem à nobis rejici sinant.

CAPUT IV.

Sententia Gallorum; ex Censurâ Sanctarelli, *quæ integra refertur.*

Jam ut ostendamus de totâ eâ doctrinâ, quæ sententia Gallorum sit, non pigebit exscribere latam à Facultate nostrâ Censuram, in librum Antonii Sanctarelli, 4 Aprilis 1626. Sic autem habet.

CENSURA SANCTARELLI.

« Si quis in nos fines sæculorum devenisse, ut loquitur Gentium Apostolus[3], fortè dubitet, postrema hæc tempora tantisper expendat, eaque cum prioribus componat. Is facilè deprehendet humani generis hostem, in utrâque politiâ et ecclesiasticâ et civili, nihil intentatum reliquisse, quominus utramque non tam labefactare, quàm omnino pessumdare videretur. Ecclesiam Christi sponsam, quâ stylo quâ ferro conficere conati sunt impii illi, qui *posuerunt in cœlum os suum*[4] : politiam illam civilem aliâ viâ aggressi dementati homines. Cùm enim potestatem sæculi non sine causâ gladium portare viderent[5], libris nefandis, quasi per clanculares insidias, è medio tollendam existimarunt. Hos sanctus Judas epistolâ canonicâ, non aliâ notâ nobis dignoscendos proponit, quàm quia *dominationem contemnant et majestatem blasphement*[6]. Atque utinam de solo contemptu et maledicâ oratione ageretur! Quin malè feriati scriptores id genus, potestatis cujusdam in Ecclesiâ temporalis prætextu, Reges arbitrio et nutu ecclesiastico, levissimis etiam de causis ac planè ridiculis, de solio deturbandos, aliosque vel annuos, vel etiam diarios, si ita libuerit, substituendos contendunt. Quod cùm in universæ civilis politiæ ac potissimum Gal-

1. *Mercur. Franc., tom.* III, *an.* 1615; *p.* 331 *et seq.* — 2. *Du Perr., Harang. au Tiers-Etat. Œuv. diver., pag.* 639. — 3. *Valentia loc. jam. cit.* — 4. *Bellar., de R. P., lib.* V, *cap.* VIII, *p.* 93.

1. Defendit eo libro Bellarminum Martinus Becanus Jesuita, adversùs Jacobum I, Angliæ Regem, qui, edito opusculo cum hâc inscriptione : *Tortura Torti*, conatus erat ea refellere quæ Bellarminus, sub *Torti* Capellani sui nomine, nuper scripserat, contra apologiam illius juramenti fidelitatis, quo Angli catholici adigebantur (*Edit. Paris*).

2. *Vid. Bec. cont. Angl.* — 3. *I. Cor.*, X. — 4. *Ps.*, LXXII, 9. — 5. *Rom.*, XIII, 4. — 6. *Jud., epist.* 8.

licæ monarchiæ, sub christianissimo, clementissimo et justissimo Rege nostro Ludovico XIII, perniciem eversionemque meditatum confectumque videret Facultas theologica Parisiensis, ut majorum vestigiis inhærendo, suum erga pientissimum Regem nostrum, istudque præsertim christianissimum regnum, animum studiumque declararet, bonorumque omnium votis satisfaceret, præ cæteris nuperum librum *Antonii Sanctarelli Jesuitæ, de hæresi, schismate, apostasiâ, etc.*, à quibusdam selectis Doctoribus examinandum censuit, in congregatione generali extraordinariâ, decimâ sextâ Martii immediatè præcedentis habitâ. Sed quoniam multa in eo pertractantur, quæ ad rem de quâ potissimum agitur, minimè spectarent, duo duntaxat capita XXX et XXXI Tractatûs *de hæresi* excutienda selegit.

» Itaque anno Domini 1626, die primâ Aprilis, post Missam de sancto Spiritu, habitis solemni more usitatis comitiis in aulâ collegii Sorbonæ, audita est relatio Magistrorum ab eâdem Facultate selectorum, qui exposuerunt in duobus illis capitibus istas propositiones contineri : *Summum Pontificem posse pœnis temporalibus punire Reges et Principes, eosque deponere et suis regnis privare ob crimen hæresis, eorumque subditos ab illorum obedientiâ liberare, eamque semper in Ecclesiâ fuisse consuetudinem*; et propter alias causas, *ut, pro delictis, si expedit, si Principes sint negligentes, propter insufficientiam et inutilitatem suarum personarum.* Item, *Pontificem jus et potestatem in spiritualia simul et omnia temporalia; et in eo esse de jure divino utramque potestatem, spiritualem et temporalem : credendum esse, Ecclesiæ summoque ejus pastori concessam esse facultatem puniendi pœnis temporalibus Principes transgressores legum divinarum et humanarum, præsertim si crimen fuerit hæresis.* Dixerunt etiam eumdem Sanctarellum asserere, *Apostolos fuisse subjectos Principibus sæcularibus de facto, non de jure*; quin etiam *statim atque constituta est pontificia majestas, cæpisse omnes Principes esse illi subjectos.* Denique retulerunt eum explicare verba Christi : QUODCUMQUE LIGAVERIS SUPER TERRAM, *etc., non tantùm de potestate spirituali, sed etiam de temporali* : ipsumque sancto Paulo imponere, verba illius, detractâ negatione, immutando, et multis auctoribus ab ipso citatis. Alia etiam multa similia retulerunt, quæ sibi videbantur gravi Facultatis animadversione et censurâ dignissima. Re itaque in deliberationem à Decano adductâ, auditis omnium et singulorum Magistrorum maturis deliberationibus, Facultas improbavit et damnavit doctrinam his propositionibus et horum capitum corollariis contentam, tanquam novam, falsam, erroneam, Verbo Dei contrariam, pontificiæ dignitati odium conciliantem, schismati occasionem præbentem, supremæ Regum auctoritati à Deo solo dependenti derogantem, Principum infidelium et hæreticorum conversionem impedientem, pacis publicæ perturbativam, regnorum, statuum rerumque publicarum eversivam, subditos ab obedientiâ et subjectione avocantem, et ad factiones, rebelliones, seditiones et Principum parricidia excitantem. Datum in Sorbonâ, die 4 aprilis 1626. »

CAPUT V.

Quædam in Sanctarelli doctrinam, atque in censuram notæ : articuli Facultatis toto regno vulgati : Censura Malagulæ.

HIC tria considerari volumus : primum : Sanctarelli, de indirectâ potestate in Regum depositione sententiam, ea omnia continere, quæ nos ab hujus sententiæ defensoribus doceri suprà retulimus : tum disertè reprobari eam sententiam, non modò *tanquam novam, falsam, erroneam, Verbo Dei contrariam,* sed etiam *tanquam ad factiones, rebelliones, seditiones, ac Principum parricidia excitantem*, quod verum esse claruit : denique per eam censuram à sacrâ Facultate consultum, non modo *paci publicæ*, ac Regum majestati, verùm etiam *pontificiæ dignitati*, cùm et illi *odia conciliare* dicitur hæc sententia, et *schismati occasionem præbere.*

Suis decretis hæsit sacra Facultas, dum articulos subsequentes per dominum Harduinum de Perefixe Sorbonæ Provisorem, atque Archiepiscopum Parisiensem designatum, ad Ludovicum Magnum deferendos conscripsit his verbis : primum : « Non esse doctrinam Facultatis, quòd summus Pontifex aliquam in temporalia Regis Christianissimi auctoritatem habeat, imò Facultatem semper obstitisse iis qui indirectam tantummodo esse illam auctoritatem voluerunt. » Secundum : « Esse doctrinam Facultatis ejusdem, quòd Rex Christianissimus nullum omnino agnoscit, nec habet in temporalibus superiorem præter Deum : eam suam esse antiquam doctrinam, à quâ nunquam recessura est. » Tertium : « Doctrinam Facultatis esse quòd subditi fidem et obedientiam Regi Christianissimo ita debent, ut ab iis nullo prætextu dispensari possint. »

Quos articulos totâ Galliâ promulgatos magno consensu ubique fuisse receptos vidimus[1]; ut dubium non sit quin hæc sententia, non jam Facultatis sit, sed totius Ecclesiæ Gallicanæ.

Quare digni laude sunt Gallicani Patres, qui communem Ecclesiæ Gallicanæ sententiam, suâ Declaratione firmarunt.

Et quidem in eâ Declaratione ab omni censurâ temperare placuit. Interim quod verba ipsa præ se ferunt, cum censurâ Sanctarelli summâ conveniunt, verbis licèt mitioribus; episcopali auctoritate ac moderatione dignum esse arbitrati, nullâ cujusquam offensione, *veritatis depositum custodire.*

Postea cùm quidam Malagula Dominicanus Italus; sacræ Facultatis Baccalaureus, contra matris suæ solemni juramento suscepta decreta, pontificiam in temporalia potestatem fraudulenter affirmasset, vir temerarius Facultate pulsus est, confixaque propositio iisdem notis quibus inustus fuerat Sanctarellus; ac ne quis in similem errorem impingeret, Sanctarelli, magnâ totius ordinis consensione, repetita ac promulgata censura fuit, ex quibus satis demonstratur Gallorum sententia. Plura et antiquioria suo loco referemus.

CAPUT VI.

Hujus sententiæ novitas in Sanctarello notata à sacrâ Facultate : Scripturæ silentium : auctoris anonymi qui scripsit de Libertatibus *in Scripturæ locos glossæ.*

QUI Sanctarelli censuram accuratè legerint, facilè observarunt primam notam ejus inustam doctrinæ, ac cæterarum omnium veluti caput, ac fontem fuisse, quòd ea doctrina *nova esset :* atque hinc statim sequi quod secundo loco est positum, *falsam* eam esse : quòd in Ecclesiâ catholicâ semper antiqua sit veritas, prævaleatque illud à Vincentio Lirinensi, et ab omnibus orthodoxis celebratum : *quod ubique, quod semper*[2]. Nunc de eâ novitate aliquid delibare animus est.

Ac primum quidem viri theologi mirabuntur hujus potestatis, quâ regna mutentur, neque tantùm Reges, sed etiam familiæ regiæ, aliæ exturbentur, aliæ erigantur, unde consequatur rerum humanarum tanta conversio; hujus, inquam, potestatis (cùm eam adversarii ordinariam in Ecclesiâ, ipsiusque ecclesiasticæ potestatis necessariam appendicem, esse velint) nullam tamen in Scripturâ vel minimam fieri mentionem; neque tantùm de deponendis Regibus, verùm etiam de adimendis cuique, etiam infimo, bonis temporalibus, nihil usquam à Christo, nihil ab Apostolis fuisse proditum : imò verò de Regibus id unum esse præceptum, ut iis etiam impiis, veræque religioni adversantibus, ipsâ tamen religione, et conscientiâ ducti Christiani omnes, veram et sinceram obedientiam exhiberent.

Nam quod Bellarminus aliique passim inculcant, tametsi Christus et Apostoli de potestate indirectâ nihil

1. *In append., lib.* III, *cap.* XI. — 2. *Vinc. Lir., Comm.* I, *capit.* III, *tom.* VII, *Bibl. SS. Pat., p.* 250.

tradiderint, tamen eam consequi ex spirituali clavium potestate quam explicuerant : id quidem suo, si Deus dederit, excutiemus loco. Interim satis admirari non possumus, hujus consecutionis, quæ tanta sit, tantisque difficultatibus obnoxia, tam altum ubique esse silentium, neque uspiam commonitos esse, aut pastores Ecclesiarum, quid in temporalibus, quid in ipsos Reges possint; aut etiam Reges cæterosque fideles, quid pastoribus in eâ re debeant.

Quod autem commemorant Principes christianos Ecclesiæ subditos per baptismum, in Ecclesiæ potestate ita esse debere, ut ad ejus imperia etiam imperare cessent, si id è re esse ipsa Ecclesia judicet; iterum admiramur arcanum illud baptismi, tot ejus ministeriis ac dotibus revelatis, nullâ Scripturæ parte fuisse proditum. Ibi sanè docemur baptizari nos subjicique Ecclesiæ, ut regnum cœlorum consequamur, non ut terrena imperia moderemur; quare baptizari, vel non baptizari, ad imperia quidem terrena nihil attinet.

At enim cœlorum regno terrena imperia servire oportet; certè : et ita quidem oportet, ut qui cœlesti regno Reges non serviant, ab eo regno exclusi, sempiternis suppliciis addicantur : id Scriptura clarè et sæpe. Quòd autem propterea per sacerdotale imperium terreno mulctentur imperio; ne semel quidem innuit.

Auctor anonymus qui *De libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ* scripsit, miram glossam edidit in illa Christi verba[1] : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ : euntes ergo docete omnes gentes*[2], *etc.* Et ille quidem docet, ubi Christus ait : *Regnum meum non est de hoc mundo*[3], ad Pilati mentem locutum esse, ne Pilatus Christum bella gesturum, aut Regum vulgarium more imperaturum crederet : tum hæc subdit anonymus : « At verò cùm Apostolis officium imponeret docendi et baptizandi, ne dubitarent collatam cum officio plenam auctoritatem quæcumque ad spirituale regimen necessaria essent præstandi, non solùm in cœlo, sed in terrâ datam sibi omnem sine exceptione potestatem asseruit. Ex primis enim verbis, *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ*, quasi concludendo infert, *Euntes ergo*, etc., quia potestas ecclesiastica, directè, ac præcipuè circa spiritualia versatur; circa temporalia autem non nisi quatenus spiritualia requirunt. » Hæc à Christo prætermissa, ac nullibi expressa, ejus verbis assuunt. Et Christus quidem asserit omnimodam sibi in cœlo et in terra concessam potestatem; tum disertè explicat, quam partem potestatis ejus assignet Apostolis, nempe ut doceant, doctrinæque consectanea alibi expressa præstent : quibus quidem verbis Apostoli intelligant quam ipsi, ab eo qui omnia possit, habeant potestatem. At anonymus eò inflectit, ut et ipsi quoque cum Christo possint omnia etiam in temporalibus : tanquam eum, cui Rex dixerit : Ego tibi suprema, qua in omnibus civilibus rebus polleo, potestate impero, ut exercitus ducas, aut inter cives judices, omnia posse oporteat, quæcumque Rex possit, non autem debeat se restringere ad ea quæ Rex imperaverit.

Ejusdem generis est, quòd in hæc Christi Apostolique verba : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari*[4]: et, *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit*[5] : id commentum assuit, ut auctore Pontifice, tyrannidi se subtrahere possint, *nisi aliunde mala graviora timeantur*[6] : tanquam hæc dicta sint, non ut omnimode respublica tuta sit, sed ut rebellandi tuta captetur occasio. Quæ quàm aliena sint ab Evangelii spiritu omittimus : cur à Christo et Apostolis tanto studio prætermissa sint, quærimus.

Jam quòd ad illam potestatem Principes deponentem, ab excommunicandi potestate suspendunt, neque ipsi in eo sibi constant : utque hæc, et alia suo loco memoranda omittamus, iterum atque iterum quærimus, cur tandem existiment talem excommunicationis effectum tanto studio in Scriptura prætermissum fuisse; quod quidem eò diligentiùs vulgari oportebat, quò erat ab omni rerum humanarum usu remotius.

1. *De libert. Eccl. Gall., lib.* IV, *cap.* III, *n.* 2. — 2. *Matth.*, XXVIII, 18, 19. — 3. *Joan.*, XVIII, 36. — 4. *Matth.*, XXII, 21. — 5. *Rom.*, XIII, 1. — 6. *Anon., ibid., n.* 6.

CAPUT VII.

Primus Regum deponendorum auctor Gregorius VII, undecimo exeunte sæculo : orbis universus ea novitate commotus : explicatum obiter, quo sensu negarent, excommunicari posse Reges.

At enim quod Scriptura silentio prætermisit de potestate indirecta annexa clavibus, fortè traditio explicavit. Ne id quidem : imò undecim ferè sæculis, cùm tot Reges nefarii, infideles, hæretici, apostatæ, persecutores fuerint, de iis amovendis, aut de excutiendo imperii jugo, nec cogitatum unquam fuit; ac nequidem de laicis quibusvis, per ecclesiasticam potestatem ulla rei suæ parte mulctandis.

Primus omnium quotquot extiterunt Gregorius VII, exeunte undecimo sæculo, *anno* scilicet *ab Incarnatione Domini* 1076, (quæ nota temporis Concilio III Romano præfixa est) in eo Concilio de Henrico IV, Teutonum et Italiæ Rege, ita pronuntiavit, « ex ipsa, (ut quidem præferebat) ligandi ac solvendi potestate à Deo tradita, ego regnum contradico, absolvo subditos, ne ut Regi serviant interdico[1]. » Cujus quidem formulæ nullum anteactis tot sæculis exemplum proferunt.

Imò cùm passim legantur veteres, aut divina judicia, aut ecclesiasticas pœnas etiam Regibus intentasse, is primus omnium hæc addebat, Legatis quidem suis : « Vos ei, si oportet, nostrâ vice resistite, et totius regni gubernacula contradicendo, tam illum quàm omnes sibi consentientes, à participatione corporis et sanguinis Christi separate[2]. » Aliis etiam : « Aut Rex[3] ipse repudiato turpi simoniacæ hæresis mercimonio, idoneas personas, ad sacrum regimen promoveri permittet, aut Franci pro certo, nisi fidem christianam abjicere maluerint, ... generalis anathematis mucrone percussi, illi ulteriùs obtemperare recusabunt[4]. » Atque iterum aliis de causis ad Episcopos scribens : « Quòd si nec hujusmodi districtione voluerit resipiscere, nulli clam, aut dubium esse volumus, quin modis omnibus regnum Franciæ de ejus occupatione, adjuvante Deo, tentemus eripere[5]. » Ostendant vel unum antea Romanum Pontificem ab obsequio legitimi Principis cujuscumque Episcopos retrahentem, aut adversùs regna legitima talia molientem. At in Galliæ regnum suâ stabilitate valentius, minas adhibuit tantùm : Germaniam nactus civilibus dissidiis laborantem, (pridem enim Saxones in Henricum rebellaverant, magnisque se animis ac viribus sustentabant) apertè dixit : « Absolvo, interdico regnum, contradico[6]. »

Itaque id contigit quod solet rebus novis atque inauditis; nempe ad rei novitatem obstupuere omnes. Testis Otho Episcopus Frisingensis, duodecimi sæculi auctor nobilis, doctrinâ, virtutibus ac genere clarus; ad hæc historicus candidissimus, et Gregorii VII laudator eximius; Sedi verò apostolicæ sic addictus, ut Romanos Pontifices, propemodum impeccabiles faceret. Is enim de Henrico deposito hæc scribit : « Cujus rei novitatem eò vehementiùs indignatione motum suscepit Imperium, quò nunquam ante hæc tempora hujusmodi sententiam in Principem Romanorum promulgatam noverat[7]. »

Quin ipse etiam Otho, quantùm eâ novitate moveretur, his verbis testatur : « Lego et relego Romanorum Regum, et Imperatorum gesta, et nusquam invenio quemquam ante hunc, (Henricum IV) à Romano Pontifice excommunicatum, vel regno privatum[8]. »

Ac ne quis existimet eum et alios fuisse nimios et apertè falsos, qui etiam de excommunicandi potestate

1. *Conc. Roman. III, tom.* X *Concil.* — 2. *Greg. VII, lib.* IV, *epist.* XXIII *et* XXIV. — 3. Philippus I. — 4. *Greg. VII, lib.* I, *epist.* XXV — 5. *Idem, lib.* II, *ep.* V. — 6. *Conc. Roman. III. loc. cit.* — 7. *Oth. Fris., lib.* IV, *Hist., cap.* XXXII, XXXV. — 8. *Idem, de gest. Frider. I, c.* I, *p.* 407.

dubitarent, diligentissimè observandum infigendumque memoriæ est, quam excommunicationem ab Imperatoribus Regibusque amovendam intelligerent. Ea quippe erat, quæ vinculum omne humanæ etiam ac civilis societatis incideret : « quâ separentur Principes ac milites ab Imperatoris sui consortio simul et obsequio[1]. » Sic enim disertè exponitur in apologiâ Henrici, quæ est apud Freherum[2]. Quo etiam sensu in Glossâ ordinariâ et apud sanctum Thomam legitur, « quòd Princeps et multitudo non est excommunicanda[3]. » En igitur in quo quæstionem reponerent; Reges in spiritualibus clavium potestati subjici non negabant.

Ipse Otho Frisingensis memorat Philippum ad breve tempus à Romano Episcopo inter pœnitentes collocatum, et Theodosium à sancto Ambrosio, propter cruentem cædem, à liminibus Ecclesiæ sequestratum, ac de Theodosio scribit sic : « Hic est Theodosius, qui ab Ambrosio Ecclesiæ liminibus arcetur, quod ipse humiliter ferens, tamdiu à communione se abstinuit, donec lacrymis ac bonis operibus, pœnitentiâ peractâ, à præfato Pontifice reconciliaretur[4]. » Quibus profectò docet, nisi resipisceret, ac veniam impetraret, ab omni limine Ecclesiæ in perpetuum fuisse prohibendum.

Idem Otho de Lothario[5] Rege juniore, Lotharii Imperatoris filio, in celebri negotio Thietbergæ et Waldradæ hæc habet : « Verùm Lotharius post crebras admonitiones, post violatum sacramentum, à summo Pontifice communione privatur, ex quâ causâ tam ipsi quàm toti regno oritur gravissimum discrimen[6]. »

Novitas ergo quâ omnes, atque ipse etiam Frisingensis Otho perculsi sunt, in eo erat, quòd excommunicationem eam Gregorius tulerit, quæ fœdere omni humanæ societatis abrupto, ad regni privationem se extenderet. Ea est novitas ad quam orbis obstupuit, totoque elapso sæculo, post tot scriptiones, viri docti gravesque eâ movebantur.

Quominus mirum est, ipso Gregorii et Henrici ævo, cùm peracta res est, ingentes tumultus motusque extitisse; tantaque omnino erat rei novitas, ut illi etiam, qui Gregorio VII erant addictissimi, ab ipso Pontifice hujus rei exemplum quærere cogerentur. Certè Herimannus Metensis Episcopus is erat, qui ut Baronii verbis utar, « præ cæteris ultra montes positis Episcopis, semper adversùs schismaticos pro Sede apostolicâ stetit defensor acerrimus, et imperterritus[7]. » Atque is tamen, anno 1076, statim atque prolatum est Gregorii VII decretum, rei novitate turbatus, ab ipso Gregorio quærebat, quid illis respondendum esset, qui dicerent « auctoritatem apostolicæ Sedis non potuisse Regem Henricum excommunicare, nec quemquam à sacramento fidelitatis ejus absolvere : » excommunicare, eâ quidem excommunicatione, quæ vinculum omne civilis etiam societatis abrumperet; quo sensu quæstionem institutam fuisse vidimus. Hujus ergo rei exempla et documenta à Gregorio VII quærebantur.

Is, postquam ad illam quæstionem respondit amplissimis atque accuratissimis litteris[8], non tamen Herimanni animus conquevit; sed rursus anno 1084, quinque post annos scilicet, ab eodem Gregorio de integro cœpit quærere de Regum depositione quid respondendum esset; adeo res nova et ambigua videbatur.

Huic consultationi respondet Gregorius longè adhuc copiosiùs, quàm antè fecerat[9]. Quàm autem Herimannus hæc anxiè quæreret ejusdem testantur datæ eâdem de re ad sanctum Gebhardum Juvanensem, seu Salisburgensem Episcopum litteræ. Habemus autem sancti Gebhardi ad eas Herimanni litteras responsum, quod sic incipit[1] : « Mandavit jam secundò charitas tua mihi, meisque in persecutione sociis, indicare tuæ paternitati, quid in hâc Ecclesiæ dissensione tenendum sentiendumque censeamus. » Quantis ergo difficultatibus, eâ in re, laboraret ostendit, qui beatum Gebhardum ejusque socios, iterum atque iterum, ipsumque Gregorium, imò jam accepto amplissimo responso, secundò consulit.

CAPUT VIII.

Quæ Gregorius VII hujus rei exempla et documenta protulit, rei novitatem probant.

Jam operæ pretium erit inspicere propius, quæ Gregorius VII, ab Herimanno Metensi interrogatus, exempla, quæ Scripturæ ac Patrum documenta protulerit; ita enim facilè intelligemus quâ Scripturæ auctoritate, quâ Patrum traditione nitatur.

Exempla omnino quatuor ex omni antiquitate protulit : primum quòd Theodosius Magnus à sancto Ambrosio : alterum, quòd Arcadius, pulso sancto Joanne Chrysostomo, à sancto Innocentio Papâ fuit excommunicatus; quâ de re infrà videbimus. Interim hæc exempla duo ad excommunicationem quidem, non ad depositionem valent. Satis enim constat, neque Theodosium Magnum, neque Arcadium fuisse depositos; neque id quisquam cogitabat. Quare exempla hæc duo adeo nihil proderant Gregorio Henricum deponenti, ut potiùs nocerent.

At duo alia protulit : primum exeuntis sexti sæculi in Gregorii Magni epistolâ ad Senatorem : « Si quis, inquit[2], Regum, Sacerdotum, Judicum, personarumque sæcularium, hanc constitutionis nostræ paginam (de privilegio xenodochii Augustodunensis) agnoscens, contra eam venire tentaverit, potestatis, honorisque sui dignitate careat : » alterum octavi sæculi, de sancto Zachariâ Papâ Childericum deponente, ac substituente Pipinum. Sic è duobus exemplis, quæ Gregorius protulit, unum tantùm est, nempe Zachariæ, quod executionem sonet, alterum minas tantùm continet, nullo unquam exemplo aut effectu consecuto.

Verùm antequam ista duo, queis tota causa nititur, suo loco diligentiùs exponantur, rogo bonâ fide, quem sanâ ac modestâ mente præditum non pudeat, asserere, ob unius monasterii violata privilegia, juridico ordine deponi posse Regem, ac totam rempublicam conturbari? Quare, vel hæc falsa ac subdititia esse constat, quod multi contendunt, vel aliò pertinere, quàm quò referuntur.

Nempe aliud est minari, seu potiùs imprecari, ut à malo deterreas, quod illis temporibus etiam laici in excommunicationis formam, teste Baronio[3], faciebant, aliud juridicam ferre sententiam, cujus rei exemplum à Gregorio VII quærebatur. Jam de Childerico, quem à Zachariâ vere esse depositum Gregorius VII memorat, ut nunc alia omittamus, ne ipsa quidem Glossa id patitur, quæ Gregorii VII verbis commemoratis, capit. *Alius*, ad verbum *deposuit*, hanc adhibet notam : « Dicitur deposuisse, qui deponentibus consensit[4]. »

Atque hæc dicimus, non quòd uno exemplo octavi sæculi, superioribus sæculis insuper habitis stare possit tanta res; sed ut demonstremus Gregorio VII omni studio quærenti, ne unum quidem exemplum ex anteactis temporibus suppetere potuisse.

Auctoritatem verò Scripturæ passim affert eam, ubi Paulus dicit : *Nescitis quia Angelos judicabimus? quantò magis sæcularia*[5]? Quæ quam ad rem pertineat suo loco exponemus; et nobis tacentibus nemo non videt, quàm parum ad legitima judicia spectent, quæ de arbitris sponte eligendis Apostolus memorat.

At Gregorius VII ex omni antiquitate locum profert[6]

1. *Otho Frisingens., lib.* VI, *Hist., cap.* XXXV. — 2. *Freh., pag.* 163. — 3. *Gloss. in illud Matth.* Ne fortè colligentes ziza nia. *S. Thom., Sup., quæst.* XXII, *art.* V. Sed contra. — 4. *Oth. Frising., loc. cit., Ibid., lib.* IV, *c.* XVIII.

5. Lotharius erat Lotharingiæ Rex, qui dimissâ uxore, duxit Waldradam. Hoc crimen seges fuit calamitatum earum, quibus, quandiu vixit, jactatus ille est. Varios Lotharii casus vide apud Mezerai, et alios historicos (*Edit. Paris*).

6. *Oth., loc. cit., Id., lib.* VI, *cap.* III, *pag.* 120. — 7. *Bar., tom.* XI, *an.* 1081, *p.* 558. — 8. *Ep. Gregor. VII, lib.* IV, *ep.* II. — 9. *Ep. Greg. VII, lib.* VIII, *epist.* XXI.

1. *Gebh., ep. ad Herim. in lib. cui titul.* Vetera monum. cont. schis., *Ingol.* 1612. — 2. *Greg. Mag., lib.* XIII, *indict.* VI, *ep.* VIII; *al. lib.* XI, *ep.* X. — 3. *Bar., tom.* XI, *p.* 685, *sub hoc titul.* Execrationes apponi solitæ ab unoquoque. — 4. *Caus.* XV, *q.* VI, *cap.* III. Alius. — 5. *Greg. VII, lib,* VIII, *ep.* XXI; *I. Cor.*, VI, 3. — 6. *Greg., idem.*

unum apocryphæ falsæque Scripturæ, de ordinatione Clementis[1]. Quo ex loco Gregorius hæc verba describit : « Si quis amicus fuerit iis, quibus ipse (Clemens scilicet) non loquitur, unus est et ipse ex illis qui exterminare Ecclesiam Dei volunt. » Quem quidem locum, magno Petri prolatum nomine, si verâ etiam auctoritate polleret, non tamen ad necessariam obedientiam, sed ad amicitias cum schismaticis dissolvendas pertinere, ipsa res loquitur; talisque omnino est is locus, ut jam eum allegare pudeat adversarios. Hoc uno testimonio, hâc traditione Gregorii VII de deponendis Regibus doctrina nititur.

Profert etiam Julii I falsam epistolam ad Orientales Episcopos, de primatu Petri, deque eâ potestate, quâ cœlos aperit et claudit, quam profectò potestatem nemo negat. Quòd autem infert : « Cui ergo aperiendi claudendique cœli data potestas est, de terrâ judicare non licet? » Item quod concludit sic : « Porrò Exorcistæ super dæmones à Deo imperium habent, quantò igitur magis super eos qui dæmonibus subjecti et membra sunt dæmonum? Si ergo his tantùm præeminent Exorcistæ, quantò magis Sacerdotes[2]? » Hæc, inquam, quis jam theologorum vel confutatione digna arbitretur?

Hæc Gregorius bis interrogatus ab Herimanno, protulit. Hæc eum impulerunt, ut Reges deponi à se posse confideret. Jam cogitent omnes, an non pudeat inter ecclesiastica dogmata recensere, quæ non aliis fulta præsidiis, primùm in lucem prodierunt.

Est enim alia ratio quâ Gregorius VII juramentum fidelitatis à Sede apostolicâ solvi posse confirmat : « Quòd etiam, inquit[3], ex frequenti auctoritate sæpe agit sancta Ecclesia, cùm milites absolvit à vinculo juramenti, quod factum est his Episcopis, qui apostolicâ auctoritate à pontificali gradu deponuntur. » Tanquam juramentum illud Episcopo, ut Episcopo factum, non statim habeat, sine dispensatione ullâ, cùm is Episcopus esse desiit.

Non aliis tamen fultus argumentis Gregorius VII in Concilio Romano IV confidenter id dicit : « Sanctorum prædecessorum nostrorum statuta tenentes, eos qui excommunitatis fidelitate aut sacramento constricti sunt, apostolicâ auctoritate à sacramento absolvimus, et ne sibi fidelitatem observent, omnibus modis prohibemus[4]. » Cùm tamen prædecessorum suorum aliorumque Sanctorum statuta nulla, auctoritatem nullam, nulla exempla protulerit, nisi Episcoporum qui depositi fuerint, ut suprà vidimus, vanaque et apocrypha, et nulla collegerit, postquam bis interrogatus, ea, quæ suæ causæ faverent, operosissimè conquisivit.

CAPUT IX.

De Gregorii decretorum auctoritate in Ecclesiâ dubitatum, neque ipse sibi constitit.

Quare mirum non est, si post visas lectasque Gregorii VII epistolas, totoque emenso sæculo, Otho Frisingensis hæsitabat adhuc, et exempla quærebat; cùm ipse Gregorius nihil satis firmum aut idoneum protulisset. Extat apud Canisium[5] sancti Gebhardi Juvanensis vita, ejus ævo scripta, per eum virum qui Gregorium VII alterum Heliam appellat, cujus tamen hæc verba sunt : « Hoc novum, sive rarum in Reges anathema, utrum ex venditione episcopatuum et abbatiarum, an ex aliâ infamiâ causas sumpserit, penès eorum conscios sit, et judices : nobis sententia pastoris timenda est, sive justa, sive injusta. » Hic profectò videmus de ipsâ sententiâ, justane an injusta sit, quàm trepidè loquatur vir Gregorio VII addictissimus. Neque Gregorii epistolæ imbibitam animis novitatis opinionem exemerant, quam additâ raritatis voce mollirent.

Multos hîc prætermittimus æquè hæsitantes, suo loco memorandos. Neque verò tantùm cæteri dubitabant, sed ipse Gregorius, quantumcumque esset propositi tenax, hic ut in re inauditâ et intentatâ hactenus[1], satis sibi constare non potuit. Ecce enim anno 1076, in Concilio Romano Henricum simul à regno deposuit, et anathemate percussit; quâ sententiâ animati perduelles, atque inde secutæ calamitates, effecerunt ut anno 1077, Rex Canossam profectus à Papâ veniam peteret, tristi omnino ac lamentabili cultu rituque. Quid autem hic gestum sit, exponit ipse Pontifex in secundâ sententiâ adversùs Henricum latâ anno 1080[2]. « Confusus et humiliatus (post primam sententiam scilicet) ad me in Longobardiam veniens, absolutionem ab excommunicatione quæsivit; quem ego videns humiliatum..... solam ei communionem reddidi; non tamen in regno, à quo eum in Romanâ Synodo (tertiâ scilicet) deposueram, instauravi, nec fidelitatem omnium, quam sibi juraverant, vel erant juraturi, à quâ omnes absolvi, in eâdem Synodo, ut sibi servaretur, præcepi. » Sic, teste Gregorio, anno 1077 Henricus communioni, non tamen regno redditus, manebat depositus. Quâ in re Gregorium non sibi constitisse duobus argumentis facilè omnes intelligent.

Primum, quod, ipse quique eum sequebantur, eo nituntur maximè, quod excommunicatus, quocum nec licet colloqui, regnare non possit, ab omni vinculo humanæ societatis abstractus. Atqui Gregorius anno 1077 communionem Henrico rediderat : ergo depositio excommunicatione nixa stare non potuit. Neque responderi potest, jam alium Regem fuisse substitutum, cui regnum adimi ritè electo non posset : hoc enim rebus gestis non congruit, ut sequentia docebunt.

Secundum ergo argumentum ex rebus postea gestis exoritur; nam solutâ semel excommunicatione, ac rebus confirmatis, Henricus communioni redditus, consueto more regiam potestatem exercuit. At Saxones, aliique earumdem partium cùm eum anno 1076, ut quidem arbitrabantur, ritè depositum, non aliud quam exregem appellarent, anno 1077 Rodulphum Suevum Regem elegerunt[3].

Hic Gregorius mirum in modum æstuare cœpit. Et Saxones quidem electum à se Rodulphum, Legato apostolico non modò præsente, sed etiam approbante, asserunt[4]; Gregorius nullo suo consilio id factum etiam juramento firmavit[5] : nos jurato Pontifici de ipso credimus; de Legato, Saxonibus, rem uti publicam affirmantibus, fidem negare vix possumus.

Utcumque est, siquidem Pontifex procul omni dubio eâ se potestate præditum sentiebat, ut Henricum imperio exueret, illum pro deposito habere debuit, quoad imperium reddidisset, quòque magis nitebatur regnare depositus, eò magis necesse erat à Pontifice prohiberi.

Hoc fateamur necesse est à Gregorio VII, si ipse sibi constaret, reique bene gestæ sibi esset conscius, agi debuisse. Quid autem egerit sic scribit historicus : « Domnus apostolicus apostolici vigoris oblitus, multum est à priore sententiâ mutatus. Nam qui priùs Henricum cum omnibus adjutoribus apostolicâ severitate excommunicaverat, eique regnandi potestatem potenter interdixerat, et omnes qui ei fidelitatem jurassent absolverat, et electionem novi Regis consensu suo confirmaverat, nunc per litteras mandavit ut consilio facto, Rex uterque audiatur, et quem justitia regnare permiserit, altero deposito, tutus in regno confirmetur[6]. » Exemplum litterarum Gregorii subdit, in quibus Henricus et Rodulphus æquè Reges appellantur, sedetque Pontifex medius, qui inter utrumque quis potiori titulo regnet, ipsis petentibus æquo jure disceptet. « Desideramus enim, inquit[7], cum consilio clericorum et laicorum ejus dem regni causam inter eos, Deo favente, discutere, et

1. Hanc epistol. ad S. Jacobum vid. ap. Cotel., p. 540. — 2. *Greg., lib.* VIII, *ep.* XXI. *Vid. Epist. Jul.* I, *ep.* II *ad Orientales. Tom.* II *Conc., col.* 484. — 3. *Greg., loc. jam cit.* — 4. *Conc. Rom. IV, tom.* X *Conc., col.* 370. — 5. *Canis., Antiq. Lec., tom.* VI, *col.* 1274.

1. *Sup., cap.* VII. — 2. *Conc. Rom. VII, sub Gregor. VII, tom.* X *Conc., col.* 383. — 3. *Hist. Saxon. bell., ad an.* 1077; *Freh., pag.* 134. — 4. *Idem, ad an.* 1077, 1078. — 5. *Conc. Rom. VII, tom.* X, *col.* 384. 6. *Hist. Saxon., ad an.* 1078; *Freh., p.* 138. — 7. *Greg. VII, lib.* IV, *ep.* XXIII, XXIV.

cujus parti magis ad regni gubernacula justitia faveat demonstrare. »

Eadem iterat sæpe, atque etiam in Concilio IV Romano anno 1078, et variis epistolis[1]. At si Henricus, quem deposuaret, neque restituerat, verè certòque erat depositus, non erat inquirendum, an meliori jure regnaret, qui jure omni privatus, vi regnum retineret; sed Gregorius tantâ re attonitus, ejusque novitate vel ipse turbatus, neque minùs eventûs quàm suî dubius, nihil certi consilii sequebatur. Quæ profectò sufficiunt, ut videamus Gregorium VII, Regnum depositorem confidentissimum licèt, in tantâ re decernendâ præcipitem, in exequendâ trepidum et cunctabundum, ad extremum illud atque intentatum hactenus, impetu potiùs quàm certâ ratione atque consilio descendisse; neque teneri nos ad id decretum tuendum, de quo ipse decreti auctor ambigeret.

CAPUT X.

Gregorius VII nimia et nova sectatur : initia regiæ potestatis superbiæ ac diabolo assignat, repugnante Scripturâ; neque tantùm Patrum, sed totius humani generis traditione.

Mihi verò hæc omnia animo revolventi, id unum occurrit, nempe Gregorium VII, fervido ingenio præditum, cùm tam malos Principes, quos ea ætas tulerat, ægrè pateretur; neque ecclesiasticis pœnis jam satis commoveri cerneret terrenis rebus addictos, eò devenisse, ut aliis pœnis exterrefaceret, atque adeo de imperio ipsis adimendo cogitasse, omnia nova et insolita Sedi apostolicæ vindicare nil quidquam metuentem.

Hinc illa extiterunt magnifica in speciem, sed ipsâ re vana, certè hactenus inaudita, quæ in Concilio Romano protulit. Postquam enim regnum iterato decreto sublatum ab Henrico, in Rodulphum Suevum vice Apostolorum transtulit, hæc deinde depromit, ad ipsos Apostolos sermone converso[2] : « Agite, nunc, quæso, Patres et Principes sanctissimi, ut omnis mundus intelligat et cognoscat, quia si potestis in cœlo ligare et solvere, potestis in terrâ imperia, regna, principatus, ducatus, marchias, comitatus et omnium hominum possessiones tollere unicuique et concedere. Vos enim patriarchatus, primatus, archiepiscopatus, episcopatus frequentur tulistis pravis et indignis, et religiosis viris dedistis. Addiscant nunc Reges et omnes sæculi Principes, quanti vos estis, quid potestis, et timeant parvipendere jussionem Ecclesiæ vestræ. » Sic Petri et Pauli nomine terrena omnia, longo ordine recensita, ad sua et Ecclesiæ suæ imperia revocabat; notus enim stylus antiquissimus, et Gregerio VII utique frequentatus, Pontificum Romanorum tribuentium Petro et Paulo quod eorum successores sive vicarii, ut tunc ferè loquebantur, eorum auctoritate ac vice agerent. Et quidem eo jure et canonico ordine Petrus et Paulus pridem ecclesiasticas dignitates auferebant et dabant; sed hæc vetera et obsoleta erant. Novum aliquid perterrefaciendis Regibus ac populis ille cogitabat, atque humana omnia suo subdebat imperio.

At non ille, quem suo loco laudabimus, Gregorius ordine II, pietate, doctrinâ, fortitudine, nulli non comparandus; non, inquam, ita ille loquebatur, qui apertè scribit ad Leonem Isaurum : « Pontifex potestatem non habet regias dignitates deferendi[3], » quas nunc alter iste Gregorius propriis nominibus appellatas dare et adimere aggreditur.

Neque verò hæc dicentes, Gregorii VII pietati obloquimur; imò ejus commendatam Martyrologio Romano laudamus memoriam, et bono animo egisse omnia, quibusvis petentibus haud inviti largiemur. Neque, quod passim objiciunt, schismaticorum sectamur calumnias; sed quæ ipse scripserit, simplici animo referimus. Neque his oblitterari volumus, quæ pro ecclesiasticâ disciplinâ magna ac præclara gessit, ac ne miracula quidem, quæ à quibusdam auctoribus ipsi tribuuntur. Sed in sanctis viris non omnia imitanda. Docti, legibus non exemplis regi nos petimus, neque coarctari ad ea, quæ Romanæ Ecclesiæ nunquam adoptavit fides.

Omnino Gregorium admiramur magno et erecto animo insurgentem in Reges simoniacos et scelerum defensores; sed interim dolemus eum, incitato semel animo, ad extrema et nimia devenisse. Spiritualem potestatem longo intervallo temporali anteponit, et hoc ex majorum scitis; istud verò non ex Patrum sententiâ, quod addit : « Sed fortè putant quod regia dignitas episcopalem præcellat. Ex eorum principiis colligere possunt, quantum à se utraque differunt : illam quidem superbia humana reperit, hanc divina pietas instituit[1] : » et alibi explicatiùs : « Itane dignitas à sæcularibus inventa, non subjicietur ei dignitati, quam omnipotentis Dei providentia ad honorem suum invenit?.... Quis nesciat Reges et Duces ab iis habuisse principium qui Deum ignorantes, superbiâ, rapinis, perfidiâ, homicidiis, postremò universis penè sceleribus mundi principe, diabolo videlicet, agitante, super pares licèt homines dominari, cæcâ cupiditate et intolerabili præsumptione affectaverunt[2]? » Nullus, Pontificum, Christianorum nullus hactenus dixerat aut cogitaverat, *diabolo mundi principe agitante*, legitima imperia inter homines fuisse constituta, cùm pacis hostis diabolus leges et ordinem, omnesque adeo legitimas potestates adversetur, quod est à beato Irenæo præclarè explicatum, his verbis[3] : « Ad utilitatem gentilium terrenum regnum positum est à Deo, sed non à diabolo, qui nunquam omnino quietus est, imò qui nec ipsas gentes vult in tranquillo agere; ut timentes regnum hominum, non se alterutrum homines vice piscium consumant, sed per legum positiones repercutiant multiplicem gentilium injustitiam; et secundùm hoc Dei sunt ministri, qui tributa exigunt à nobis, in hoc ipsum servientes. Et, quæ sunt potestates, à Deo ordinatæ sunt. »

Ad magnam ergo contumeliam pertinet sublimium potestatum, asserere ipsas, *agitante diabolo, cæcâ introductas cupiditate et intolerabili præsumptione dominandi super pares.* Tantum enim humanæ societatis bonum, quo homines hominibus legitimo præsunt ordine, non superbia, sed recta ratio; non diabolus, sed Deus inducit. Neque verò dici ullo modo potest, nisi per summam rerum antiquarum imperitiam, legitima imperia per ambitionem ac superbiam hominum incœpisse. Præclarè enim Justinus historicus rerum humanarum aggressus historiam, sic orditur[4] : « Principio rerum, gentium, nationumque omnium imperium penes Reges erat, quos ad fastigium hujus majestatis non ambitio popularis, sed spectata inter bonos moderatio provehebat. Populus nullis legibus tenebatur : arbitria Principum pro legibus erant; fines imperii tueri magis quam proferre mos erat; intra suam cuique patriam regna finiebantur. Primus omnium Ninus Rex Assyriorum veterem, et quasi avitum gentibus morem, novâ imperii cupiditate mutavit, etc. » Quæ initia et omnium gentium historiæ produnt, et ipsa Scriptura demonstrat. Primus enim Nemrod nominatur[5], qui vicinas civitates, utique jam per legitima imperia constitutas, invaserit; pessimo quidem exemplo, sed quod non statim omnia humana pervaderet. Permansit enim diutissime apud multas gentes mos probus et antiquus, Deo ac naturâ duce, constitutus. Quod humanæ societatis tam excellens bonum, si diabolus, omnis operis divini interpolator postea occupavit, haud propteréa malum, quo optimo instituta corrupta sunt, priùs bono fuerit; cùm præsertim regii ac supremi imperii, in ipsâ patriâ potestate, forma præcesserit primos inter homines, quorum familiæ per longissimam parentum vitam, in quædam veluti modica ac modesta regna succrescerent. Grave igitur illud, quod Gregorius VII, dum in superbos

1. *Greg. VII, lib.* v, *ep.* xv; *lib.* vi, *ep.* i, *etc.* — 2. *Conc. Roman. VII; tom.* x *Concil., col.* 384. — 3. *Greg. II, ep.* ii, *t.* vii, *Concil., col.* 7.

1. *Greg. VII, lib.* iv, *ep.* ii. — 2. *Idem, lib.* viii, *ep.* xxi. — 3. *Iren. cont. Hær., lib.* v, *cap.* xxiv, *p.* 321. — 4. *Just., Hist., lib.* i. — 5. *Gen.*, x, 9, 10.

Reges inflammatur, progressus extra metas protulit; nec ipsi dignitati à Deo ordinatæ, aut apostolicæ doctrinæ satis consulebat, quas semper apud omnes constitit, *sublimiores potestates à Deo esse*; et quidem à Deo propitio; quippe quæ mala opera dato gladio coerceant, ac publicæ paci, Deo ita providente ac jubente, inserviant[1]. Sed hæc suo loco luculentiùs declarabimus.

CAPUT XI.

Aliæ Gregorii VII novitates : novum excommunicationis genus, quo victoriam ab Henrici IV exercitu arcet : nova doctrina de omnium Pontificum Romanorum sanctitate.

Scitum illud Chrysostomi : « Novitas novitatem parit[2]. » Gregorius VII novæ depositionis sententiæ novum excommunicationis addebat genus; hoc scilicet : « Quicumque temerario ausu hujus nostræ constitutionis violator extiterit, vinculo eum anathematis obligamus, et non solùm in spiritu, verùm etiam in corpore, et omni prosperitate hujus vitæ, apostolica potestate innodamus, et victoriam ejus in armis auferimus[3]. » Quo decreto facto, hæc scribebat : « In prædicta Synodo jam omnes excommunicationis et anathematis vinculo innodati, et ut nullam victoriam possint obtinere, potestate sancti Petri sunt alligati[4]. » Qua formula delectatus, iterum sic decernit[5] : « Illi cujus culpa vel superbia pax ista remanserit, gratiam sancti Petri auferimus, eumque sicut membrum diaboli, et desolatorem christianæ religionis, cum omnibus fautoribus suis festinabimus à communione christianæ societatis abscindere; ita ut nullam deinceps victoriam in bello, nullam prosperitatem habere possit in sæculo[6]. »

Eo sensu, anno 1080, adversùs Henricum nominatim hæc statuit, ad Petrum et Paulum sermone converso : « Iterum regnum Teutonicorum, et Italiæ, ex parte omnipotentis Dei et vestrâ interdicens ei, omnem potestatem et dignitatem regiam ei tollo, et ut nullus christianorum ei sicut Regi obediat, interdico, etc.... Ipse autem Henricus cum suis fautoribus in omni belli congressione, nullas vires, nullamque in vita sua victoriam obtineat[7]. » Sic ab adversantibus omnem prosperitatem potestate apostolica propellebat; sic victoriæ imperabat. At Deo non erat placitum hæc in manu sua posita, ad formulam revocari. Quare eodem anno, et Henrico victoriam concessit, et Rodulphum, cui Gregorius Petri et Pauli vice imperium donaverat, in prælio cædi voluit; et postea Gregorium fugari Roma permisit, et Salerni obire victum; suo quoque tempore ulturus Henricum, falso et apostatico Pontifice constituto Guiberto Ravennensi, auctorem infandi schismatis, et potestatis verè ecclesiasticæ contemptorem.

Ad ejus victoriam pertinent hæc Sigeberti verba[8] : « Hildebrandus Papa, quasi divinitus revelatum sibi prædixit, hoc anno falsum Regem esse moriturum, et verum quidem prædixit, sed fefellit eum de falso Rege conjectura, secundùm suum velle, super Henrico Rege interpretata. Rex enim Henricus Saxonibus gravi prælio congreditur, et in congressu, falsus Rex Rodulphus cum multis Saxoniæ Principibus extinguitur. » Quæ Sigeberti narratio à Gregorii dictis decretisque non abhorret.

Exemplo Gregorii VII, Alexander III, Friderico I deposito et excommunicato, « inhibuit auctoritate Dei, ne vires ullas amodo in bellicis congressionibus habeat, aut de christiano aliquo victoriam consequatur, aut alicubi quiete et pace gaudeat, donec fructus pœnitentiæ condignos operetur[1] : » tanquam hæc in hominum potestate Christus esse voluerit. Ad hæc nimia, ac melioribus sæculis inaudita, Alexander III, egregius alioquin Pontifex, Gregorio VII auctore deductus est. Adeo vana cogitant, quibus posterioris ætatis exempla sufficiunt.

Ne grave videretur, non modò omnia imperia sed etiam omnem rerum divinarum humanarumque cursum in unius hominis arbitrio collocari; ac ne de tantâ potestate genus humanum aliquid iniqui metueret, docebat Gregorius VII, « ad apostolicam Sedem ritè ordinatos, meritis beati Petri meliores effici, atque omnino sanctos[2]. » Et id quidem ex decretis Symmachi Papæ repetebat, quæ sanè decreta, commodâ interpretatione molliri, non exaggerari, et ad extremum urgeri oporteret. Addebat Gregorius : *Licèt experimento sciamus*, nempe Papam sanctum esse, quod hactenus nemo præsumpserat. Sic profecto Gregorius, dum omnia humana ac divina trahere ad se nititur, et dignitatem regiam infringebat, et pontificiam novis, neque duraturis titulis commendabat.

Quod si certâ fide credere nos oportet deponi posse à Pontificibus Reges, quòd depositionem talem in Concilio Romano Gregorius promulgarit[3], eâdem profectò fide teneamus, posse Pontificem auctoritate suâ ab excommunicatis auferre victoriam, ac prosperitatem sæculi; cùm id non tantùm in privatis epistolis, sed etiam decreto edito, Gregorius VII et Alexander III pronuntiarint.

Item eâdem fide admittere debemus illud in Concilio Romano editum : posse à Pontificibus, ut patriarchatus et episcopatus, ita et « omnes hominum possessiones pro meritis tolli et concedi; » quæ nempe Pontifices solos Reges, solos Imperatores efficerent; quale imperium humana conditio neque gerere, neque tolerare possit.

Placet autem hìc in antecessum expromere quæ suo loco probaturi sumus, Gregorium VII aliosve Pontifices, à quibus hæc gesta decretaque sunt, nunquam decreto ad omnem Ecclesiam edito docuisse, eam sententiam, quæ ecclesiasticæ potestati talia vindicaret, ad integritatem fidei catholicæ aut ecclesiastici dogmatis pertinere. Moderabatur animos ille qui Ecclesiam regit, spiritus veritatis, ne humilis Christi grex in tentationem eam incideret. Quare etiam ii qui pontificiam infallibilitatem vel maximè tuentur, ab hâc sententiâ abhorrere, deque his, ut et de aliis Pontificum gestis, liberè disputare possunt.

Si quis tamen libentes nos ad ea adduci putat, fallitur. Neque enim ii sumus, quibus Ecclesiæ vulnera nullâ necessitate retractari placeat; sed rursus non sumus eorum numero, qui ubique trepidi et infirmâ fide, hæc quantacumque vulnera, tanquam sint Ecclesiæ ipsi lethifera, perhorrescant.

Satis enim scimus Ecclesiam catholicam Sedemque apostolicam in petrâ fundatam stare firmiùs, quàm ut his commoveri possit; et quantumcumque hæc adscititia humanisque consiliis quæsita concidant, ipsam tamen petram, Christo auctore positam, inconcussam stare : quâ fide securi, et superiora diximus, et alia haud minùs necessaria prosequemur.

CAPUT XII.

Quâ occasione Gregorius VII Regum depositionem aggressus sit : quove imperii ac regnorum statu : quam universalis monarchiæ etiam temporalis ideam animo informarit : ejus mores, ingenium, et in omnia regna variæ moliliones; ac 1° in imperium Romano-Germanicum, in Galliam, in Angliam, in Daniam; de iisque quæri, nihil immunitâ Sedis apostolicæ majestate.

Gregorius VII novæ potestati, quam in temporalibus exercere se posse confideret, muniendæ, humana undequaque subsidia conquirebat, atque omnia regna in di-

1. *Rom.*, XIII, 1; *I. Tim.*, II, 2; *I. Pet.*, II, 13. — 2. *S. Chrys.*, *Hom.* V *in ad Tim. II, cap.* II; *tom.* XI, *p.* 687. — 3. *Conc. Roman. IV*, *tom.* X, *col.* 370. — 4. *Lib.* VI, *ep.* L.
5. Nempe in epistolâ ad Berengarium Gerundensem Episcopum, in quâ ei mandatum dat, ut, obortas inter duos Comitis Raimundi filios discordias, curet sedare (*Edit. Paris*).
6. *Lib* VI, *ep.* XXI. — 7. *Conc. Roman. VII; tom.* X, *col.* 384. — 8. *Sigeberti, Chron.*, *an.* 1080.

1. *Conc. Lateranen. sub Alexand. III. Tom.* X *Concil.*, *col.* 1450. — 2. *Lib.* VIII, *ep.* XXI. — 3. *Conc. Roman. VII*, *Tom.* X, *col.* 384.

tionem ac proprietatem Sedis apostolicæ vindicare satagebat.

Posteaquam enim Caroli Magni domus inclinata est, toto Occidente regia labascere ac nutare cœpit auctoritas : proceres paulatim omnia occupare, et prope æquiparari Regibus; Episcopi, procerum antesignani, ad hæc insitâ religioni reverentiâ validi, pleraque reipublicæ munera ad se trahere : regna in varias dynastias, seu ecclesiasticas, seu sæculares scindi, quæ quidem dynastiæ jura regalia multa, eaque maxima, sibi tribuebant, gravi imminutione regiæ majestatis : Reges precariam veluti potestatem exercere, eò usque depressi, ut sæpe cum subditis ac vassallis æquo jure bellare cogerentur. Sic imperiis propemodum in anarchiam versis, bellis, cædibus, fœdis populationibus omnia replebantur : quæ rerum inclinatio nono sæculo cœpta, decimo et undecimo in deteriora vergebat; ut Gregorii VII tempore vix ullus Regum esset, qui regiam majestatem, ac veram imperii vim retineret. Etsi enim Othones in Germaniâ et Italiâ magnis animis ac viribus seque ac rempublicam sustentasse videbantur, res tamen in pejus suo veluti pondere deflectebant; ac sub Henrico IV urbes gentesque effræni licentiâ rebellabant. Inclytum Francorum regnum, quod omnibus ferè reliquis imperaverat, etsi suo statu atque hæreditariâ successione valentius, communibus tamen incommodis laborarat; necdum se Capetii satis confirmaverant, neque Capetiorum quartus Philippus I, qui tum imperitabat, tantæ majestati animis atque ingenio respondebat. Guillelmus ille victor atque Conquestor, recens Angliam occupaverat, validus quidem viribus, atque imperandi certus, sed tamen imperio nondum constabilito : res Hispaniæ tenues, Saracenis prementibus, Christianis etiam in diversa regna divisis : reliqua Europæ regna, alia aliis casibus fluctuabant.

Eâ rerum ac temporum necessitudine, Gregorius VII, è sanctâ Cluniacensis Monasterii disciplinâ, per varios dignitatum gradus, ad cathedram Petri evectus est : acerrimi ingenii, magnique animi vir, probis moribus, integrâ famâ, ecclesiasticæ libertatis ac potestatis studiosissimus, et qui potiùs ultra concessa tenderet, quàm aliquid de suo jure remitteret. Is ergo optimum factu ratus, ut Sedi apostolicæ, quæ caput religionis esset, regna omnia etiam in temporalibus subderentur, non modò potestate clavium, sibi summam deponendorum et constituendorum Regum ac Principum potestatem vindicabat, sed etiam eos singulatim adortus, quâcumque arte poterat, vectigales suos, atque etiam suos *homines*, ut tum loquebantur, facere cogitabat.

Et de imperio quidem Romano-Germanico res facilior vibebatur, cùm Romani Pontifices in illud imperium peculiare jus quoddam sibi vindicarent; imò verè illud, si quidem Bellarmino et Baronio credimus[1], à Gregorii V tempore, datis Electoribus, atque impositis legibus ordinassent. Certè memoratu est dignum id quod Gregorii VII tempore, ab auctore Apologiæ Henrici IV Imperatoris proditum : cùm se Saxonibus perduellibus, nonnulli è Longobardis, Francis, Bavaris ac Suevis conjunxissent, eos omnes apud Gregorium VII accusasse Regem : « Non decere tam flagitiosum, plus notum crimine quàm nomine, regnare; maximè cùm sibi reregiam dignitatem Roma non contulerit : oportere Romæ jus suum in constituendis Regibus reddi : provideret Apostolicus et Roma ex consilio Principum, cujus vita et sapientia tanto congrueret honori : quâ deceptione delusus Apostolicus, simul et honore creandi Regis, quem sibi fallaciter obtulerant, impulsus, Regem banno innodavit, et Episcopis aliisque Principibus, ut à communione excommunicati Regis se subtraherent denuntiavit : se citò venturum in Teutonicas oras, ubi de negotiis ecclesiasticis et de regno tractaretur[2]. » Quæ quidem aliena non sunt ab eo Pontifice, qui tam excelsos spiritus gereret; neque absimile vero est talem virum Romanæ potentiæ gloriâ delectatum, quâ Sedis apostolicæ dignitas amplificari videretur, atque illi omnino placuisse amplitudinem etiam religionis titulo coloratam. Intentus autem erat vel maximè Teutonico regno, cui Romanum imperium junctum esset, quod etiam regnum per Saxonum rebellionem fluctuabat. Itaque Gregorius, Henrico IV Imperatore deposito, Teutonum atque Italiæ Regem, qui Imperator futurus esset, ita constitui decernebat, ut tale sibi præstaret juramentum[1] : « Ab hâc horâ, et deinceps fidelis ero beato Petro Apostolo ejusque Vicario Papæ Gregorio, et quodcumque mihi ipse Papa præceperit, sub his videlicet verbis, *per veram obedientiam*, fideliter sicut oportet christianum obtemperabo; ... et eo die quando illum primitus videro, fideliter per manus meas *miles* sancti Petri et illius efficiar. » Quod quidem est *ligium*, ut vocant, et perfectissimæ dominationis *hominium*, dataque est formula *per veram obedientiam*, quæ jussis adhibita indetrectabile imperium designaret.

De Francorum regno post hominum memoriam longè nobilissimo, atque augustissimo, unde etiam imperium, quale apud Latinos est, manasse noverat, hæc Legatis suis agenda decernit : « Dicendum autem est omnibus Gallis, et per veram obedientiam præcipiendum, ut unaquæque domus, saltem unum denarium annuatim solvant beato Petro, si eum recognoscant patrem et pastorem suum, more antiquo[2]. » Rationem addit : « Nam Carolus Imperator, sicut legitur in tomo ejus, qui in archivo Ecclesiæ beati Petri habetur, in tribus locis annuatim colligebat mille ducentas libras ad servitium apostolicæ Sedis[3]. » Nos eum tomum ignoramus, nihil simile in Caroli Magni, ac secutorum Principum historiis, gestis, capitularibus, aut in Conciliis, aliisque actis publicis aut privatis, qualia ejus ævi sunt innumerabilia, legimus, et Pontifici impositum fuisse credimus ab iis qui talia suadebant.

Carolus Sedi apostolicæ multas Provincias devictas donavit, at regnum nemini vectigale aut censuale fecit; neque quisquam ex ejus successoribus tale quid aut cogitavit, aut passus est; Francique Reges Sedi apostolicæ omnium religiosissimè in spiritualibus obtemperabant : omnium studiosissimè suam in temporalibus dignitatem tuebantur. Quare Gregorius, adhibitâ licèt formulâ, *per veram obedientiam*, quâ imperium indetrectabile significatum fuisse vidimus, nullam unquam censum à Gallis impetravit; sed neque per Legatos, jussos licet, quidquam eâ de re postulatum fuisse legimus : ut totum illud in auras penitus evanuisse videatur.

In eâdem Gregorii epistolâ sic legitur : « Idem magnus Imperator Carolus Saxoniam obtulit beato Petro, cujus eam devicit adjutorio, et posuit signum devotionis et libertatis. » Offerre beato Petro, consueto hujus ævi sermone, hoc erat proprietati Sedis apostolicæ adscribere; at Carolus Magnus nusquam scripsit, nusquam dixit se beato Petro devictam obtulisse Saxoniam, sed tantùm in devicta Saxoniâ primam Ecclesiam consecratam, quam inquit[4], « pio Christo et Apostolorum suorum Principi beato Petro obtulimus. » Sic Petro non Saxoniam, sed in Saxoniâ, pro gratiarum actione primam Ecclesiam obtulit; et quidem erecto templo Apostolorum Principem ritè veneratus, eam tamen provinciam nullius mortalis imperio quàm suo vindicavit.

Cæterùm annualem censum semel impositum Gregorius VII facilè in argumentum proprietatis ac dominii trahebat : quare Guillelmo Conquestori, Angliæ Regi, modis omnibus delinito suadebat, ut regnum Angliæ, quod anteriores Reges solo voluntariæ pietatis sensu, nullo temporalis subjectionis animo, Sedi apostolicæ

1. *Bell., de R. P., lib.* v, *cap.* VIII; *Baron., an* 996, *tom.* X, *edit. Rom., p* 908. — 2. *Apolog. Henr. IV, ap. Urst., p.* 382.

1. *Greg. VII, lib.* IX, *ep.* III. — 2. *Idem, lib.* VIII, *epist.* XXII. — 3. Aquisgrani, apud Podium Sanctæ Mariæ et apud Sanctum Ægidium. — 4. *Vid. Cap. Carol. Mag., tom.* I, *edit. Baluz., pag.* 246.

censuale fecerant; ipse temporali *hominio* subderet. At Guillelmus ita respondit : « Hubertus Legatus tuus ad me veniens ex tuâ parte admonuit, quatenus tibi, et successoribus tuis fidelitatem facere, et de pecuniâ, quam antecessores mei ad Romanam Ecclesiam mittere solebant, meliùs cogitarem; unum admisi, alterum non admisi : fidelitatem facere noluì, nec volo; quia nec ego promisi, nec antecessores meos antecessoribus tuis id fecisse comperio[1]. » Sic de fidelitate inverecundum petitorem acriter refutabat : de denario beati Petri avitam consuetudinem recto sensu intellectam prompto animo sequebatur.

Quod autem à Guillelmo Anglorum Rege, idem à Danorum Rege Sueno, ut ab ejus parente, atque etiam ab ipso promissum, Gregorius postulabat[2], neque hujus postulati ullam unquam videmus habitam esse rationem.

Interim *opulentam provinciam*, Romanæ urbi vicinam, *quam viles et ignavi hæretici tenerent*, ei pollicetur. Quo jure suam non significat, nisi hæreticorum omnia, sua esse duceret.

CAPUT XIII.

De Hispaniâ et Sardiniâ quid Gregorius VII decreverit.

Erat tum Hispania ferè tota subdita Saracenis, à quorum manibus nobilissimum regnum recuperare multi undique christiani Principes satagebant. Ad hos Gregorius VII sic scribit : « Non latere vos credimus regnum Hispaniæ, ab antiquo proprii juris sancti Petri fuisse, et adhuc, licèt diu à paganis sit occupatum, lege tamen justitiæ non evacuatâ, nulli mortalium, sed soli apostolicæ Sedi ex æquo pertinere[3]. » Addit concessisse se Evulo Comiti habendam sancti Petri nomine, certis conditionibus, quamcumque ab infidelibus terram recepisset.

Cæterùm id juris et Hispani nesciebant, et hujus oblitteratam fuisse memoriam ipsam ipse Gregorius fatebatur; sic enim postea scripsit « Regibus, Comitibus, cæterisque Principibus Hispaniæ. Notum vobis fieri volumus, quod nobis quidem tacere non est liberum, vobis autem non solùm ad futuram, sed etiam ad præsentem gloriam valde necessarium, videlicet regnum Hispaniæ ex antiquis constitutionibus beato Petro, et sanctæ Romanæ Ecclesiæ in jus et proprietatem esse traditum : quod nimirum hactenus et præteritorum temporum incommoda, et aliqua antecessorum nostrorum occultavit negligentia. Nam postquam illud regnum à Saracenis et paganis pervasum est, et servitium, quod beato Petro inde solebat fieri, propter infidelitatem eorum, et tyrannidem detentum, ab usu nostrorum tot annis interceptum est, pariter etiam rerum et proprietatis memoria dilabi cœpit[4]. » Promittit tamen Gregorius Legatos à se missos rem omnem demonstraturos *assertione certâ* : denique adhortatur « ut ad honorem beati Petri et Romanæ Ecclesiæ promptos et magnificos se exhibeant; » quod profectò fecerunt; multique Hispanorum Principum Ecclesiæ Romanæ annuas pensiones spoponderunt, eique se ultro ut spirituali dominæ subjecerunt.

Id verò an excussis titulis potiùs quàm ultroneâ pietate fecerint, non satis mihi constat. Stricto jure fecisse probat Baronius, allato exemplo « Berengarii Comitis Barcinonensis, qui anno, inquit[5], 1091, Urbani Papæ quarto, cùm recuperasset Tarraconensem civitatem occupatam à Mauris, eamdem obtulit Ecclesiæ Romanæ. » Quæ vana esse omnia facilè comprobabit ipsum à Baronio productum instrumentum : quippe quo legimus à Comite Berengario Tarraconensem civitatem, non à Mauris recuperatam, sed *jure paterno*, ac bonorum paternorum *divisione* suam, non Sedi apostolicæ redditam, sed *in Dei nomine specialiter donatam fuisse*[6] : » quæ adeo non firmant, ut potiùs evertant jus illud in Hispanias venditatum.

At verò Petrus de Marcâ, vir doctissimus, ex antiquis monumentis probat Gregorio VII à Comite Besalvensi Bernardo, atque etiam ab Aragonum Rege annuam concessam fuisse pensionem[1] : id verò ab iis factum, antiquis excussis ac recognitis titulis, acta non memorant.

Neque item docent, an stricto jure potiùs quàm voluntate sit factum, quod idem Bernardus *se militem ac vassallum sancti Petri fecit*[2]. Id enim eo tempore ab aliis etiam, ut à Comite Provinciæ ac Barcinonensi, ultro ac nullâ obligatione, factitatum fuisse, ejus ævi acta memorant : quòd ii Comites, ubi se Sedi apostolicæ addixissent, eo patrocinio tutiores, atque etiam adversùs dominos securiores essent.

Refert etiam Petrus de Marcâ[3] secutis sæculis, cùm eam pensionem, quam Aragonenses concesserant, Romani curiales violentiùs exigerent, à Regibus Aragonensibus planè denegatam; consensisse tamen illos ad illam pensionem voluntariè persolvendam, non autem *contractu infeodationis inito aut obligatione pactâ.*

Castellæ verò Reges nihil quidquam solvisse, nihil peculiaris juris in Sede apostolicâ recognovisse legimus : quo constare videatur ea, quæ Gregorii VII tempore ab aliis Hispanis facta sint, voluntariè potiùs, quàm stricto et antiquo jure fuisse imposita. Neque propterea Gregorium antiqua Ecclesiæ Romanæ jura in Hispaniæ regnum memorantem, deceptorem putamus; sed falsis titulis, quales omni ævo multi confecti sunt, decipi potuisse confitemur.

Quænam certè ejus Legati rei oblitteratæ, atque omni hominum elapsæ memoriâ, documenta protulerint, neque usquam legimus, neque animo aut conjecturâ assequi possumus, aut omnino intelligimus quomodo stare possint. Gregorius enim memorat, antequam regnum illud à Saracenis pervasum est, *sanctæ Romanæ Ecclesiæ* in jus et proprietatem fuisse traditum, ac *certa servitia fuisse constituta* : atqui anno Christi 713 invasio Saracenorum contigit, quo tempore illa ex feudorum jure orta servitia, atque proprietas, ne nomine quidem erant cognita. Neque verò Hispaniam Sedi apostolicæ Gothi Ariani tradidissent, neque postquam Reges anno 588 catholici sunt facti, tale quidquam egisse, tot Concilia, tot acta, tot historiæ, tot epistolæ innuunt : cùm Sedis apostolicæ potestas, sed spiritualis illa atque cœlestis, omnibus paganis celebretur : neque à Rege Pelagio, recidivi post Saracenicam invasionem Hispanorum imperii fundatore, ejusque successoribus, aliisque Hispaniensibus Regibus per trecentos ac sexaginta annos, qui à Pelagio ad Gregorium effluxere, tale quidquam postulatum fuit : ac Reges Hispaniæ per ea tempora haud minùs quàm aliis absoluto jure regnasse, omnia monumenta testantur. Jam quod ait Baronius : « His juribus potitam apostolicam Sedem, anno Christi 701, sub impio Rege Vitizâ horum jacturam esse passam[4], » neque cum Gregorio VII convenit, qui hanc jacturam ad Saracenorum invasionem refert, neque cum Tudensi Lucâ, quem unum Baronius testem adducit. Is enim posteaquam auctore Vitizâ canones dissolutos, sacraque omnia conculcata memoravit, hæc addit insuper : « Et ne adversùs eum insurgeret sancta Ecclesia, Episcopis, Presbyteris, Diaconis, et cæteris Ecclesiæ Christi ministris, carnales uxores habere præcepit, et ne obedirent Romano Pontifici, sub mortis interminatione prohibuit[5]. » Quæ ad evitandum canonicæ atque ecclesiasticæ districtionis metum manifestè referri, rerum ostendit series : ad solvenda Romani Pontificis, ut supremi etiam domini, imperia pertinere, neque Lucas Tudensis significat, neque alii scriptores, neque Gregorius VII suspicatur.

1. *Guill. ep. int. Lanf. et ap. Baron., tom.* XI, *an.* 1079, *pag.* 532. — 2. *Greg VII, lib.* II, *epist.* LXXI, LXXV. — 3. *Idem, lib* I, *epist.* VI, VII; *Baron., tom.* XI, *an.* 1073. — 4. *Lib.* IV, *ep.* XXXIII; *Vid. et lib.* I, *ep.* VII. — 5. *Bar., tom.* XI, *an.* 1073, *p.* 424. — 6. *Idem, an.* 1091, *p.* 627.

1. *Marc., Hist. Bearn., lib.* IV, *p.* 331, 332. — 2. *Greg. VII, lib.* IX, *ep.* XII. — 3. *Marc., loc. cit.* — 4. *Bar., loc. cit., et tom.* VIII, *anno* 701, *p.* 640, 641. — 5. *Luc. Tud. ap. Bar., loc. mox cit.*

Utcumque est, illud animo capere vix possumus, quod is Pontifex mavult Hispaniam servire infidelibus quàm illud qualecumque jus ultro remittere. Sic enim ipse scribit suprà dictâ epistolâ, « ad Principes in terram Hispaniæ proficisci volentes : Hoc neminem vestrûm ignorare volumus, quoniam, nisi æqua pactione persolvendi juris sancti Petri in regnum illud animadvertere statueritis, potiùs vobis apostolicâ auctoritate, ne illuc tendatis, interdicendo contrà feremur, quàm sancta et universalis mater Ecclesia, idem à suis filiis quod ab hostibus patiendo, non jam proprietatis suæ, sed filiorum detrimento saucietur[1]. » Quasi vulnus illud remissione spontaneâ temporalis tributi curare non posset. Sed ista non reputat, et ovem in feræ faucibus palpitantem non eripere, sed tondere cogitat. Atque hæc facit abstinentissimus, et innocentissimæ vitæ Pontifex, dum Sedis apostolicæ jura etiam temporalia, quæ semel animo præceperat tantisper, imminui pejus omnibus malis arbitratur.

Neque minùs dura sunt, quæ Sardiniensibus scripsit. Cùm enim in animum induxisset, ut aliquid ab eis commodi temporalis ferret, primam ad eorum judices dedit epistolam[2] : « Romanam Ecclesiam omnium matrem, privatam tamen eis debere sollicitudinem; at antecessorum negligentiâ friguisse charitatem illam, quæ antiquis temporibus inter Romanam Ecclesiam et gentem illam fuit, maximo inter ipsos christianæ religionis detrimento : atque omnino necessarium ut de salute animarum cogitent, Romanamque Ecclesiam ut matrem recognoscant, atque antiquam devotionem impendant : se quidem non modò ut eorum animæ, sed etiam patria salva esset, sollicitè invigilare : si sua verba reciperent, gloriam et honorem et in præsenti et in futurâ vitâ consecuturos esse : sin aliter agerent, suæ culpæ imputarent, si quid periculi contigisset : Legatos coram acturos quæ de salute eorum et honore tractaret. »

Quid esset *illa salus honorque*, quem ipsis quæreret, sequentia demonstrabunt. Nam paulò post de sui Legati postulatis hæc scribit : « Nisi in hoc anno certâ nobis super hâc re ratione respondeatis, nec ampliùs vestra responsa quæremus, nec tamen ulteriùs jus et honorem sancti Petri irrequisitum relinquemus[3]. » Censum ac vectigal satis apertè ista significant : eò primùm illa verba lenia, eò denique minæ spectabant.

Graviùs postea urget, scribitque hæc[4] « glorioso Judici Calaritano Orsocco : Nolumus scientiam tuam latere, nobis terram vestram à multis gentibus esse petitam : maxima servitia, si eam permitteremus invadi, fuisse promissa; ita ut medietatem totius terræ nostro usui vellent relinquere, partemque alteram ad fidelitatem nostram sibi habere : cùmque hoc non solùm à Normannis, et à Thuscis, ac Longobardis, sed etiam à quibusdam Ultramontanis crebrò ex nobis esset postulatum, nemini eâ de re unquam assensum dare decrevimus, donec ad vos Legatum nostrum mittentes, animum vestrum deprehenderemus. » Nempe ille Legatus exploraturus erat quo tributo oblato se ab invasorum depræ-datione redimerent. Pergit enim : « Igitur, quia devotionem beato Petro te habere, in Legato suo monstrasti, si eam sicut oportet (quid autem oporteret satis apertè significaverat) servare volueris, non solùm per nos, nulli terram vestram vi ingrediendi licentia dabitur, sed etiam si quis attentaverit, et sæcularitèr et spiritualiter prohibebitur à nobis, ac repulsabitur. » Quid si denegaverint quæ Gregorius postulabat? Nempe hostibus prædæ erunt. Tantine erat tributum Romanæ Ecclesiæ persolvendum, ut propter eam causam miseros insulanos, *datâ licentiâ*, lupis pastor exponeret!

Cæterùm quid in eâ insulâ juris sibi esset, ne verbo quidem significat, jurium etiam temporalium vehementissimus ubique, ut videre est, ostentator. Sed ut concedamus Sardiniam insulam jam tum in Ecclesiæ Romanæ ditionem concessisse, utque id vel maximè non tantùm jactaret Gregorius, sed etiam insulani seu metu, seu veri conscientiâ faterentur; tamen in tributis exigendis nullâ Gregorius possessione nitebatur; antiqua, confusa, obsoleta, generalibus verbis, uti vidimus, venditabat, dirisque comminationibus novum sibi titulum comparabat.

1. *Greg. VII, lib.* I, *epist.* VII. — 2. *Idem, lib.* I, *epist.* XXIX. *Vid. Bar., tom.* XI, *an.* 1073, *p.* 433. — 3. *Idem, epist.* XLI. — 4. *Greg. VII, lib.* VIII, *ep.* X.

CAPUT XIV.

De Hungariâ : de aliis regnis ac provinciis : quibus causis impulsi, pontificiæ ditioni se ultro subjecerint : arbitraria jura etiam in infideles Principes protenduntur.

Salomon Hungariæ Rex infans. Andreæ patris jussu, atque omnium ordinum applausu ritè coronatus; mox, patre mortuo, propter infantiam pulsus, ac per Henricum IV Imperatorem, cujus sororem duxerat, sæpe regno restitutus, eidem Henrico Hungariam fecit tributariam[1]. Id necessitate gestum Gregorius Regi crimini vertit; quòd « regnum Hungariæ sanctæ Romanæ Ecclesiæ proprium, à Rege Stephano olim beato Petro, cum omni jure ac potestate sua oblatum, et devotè esset traditum[2]. » Addebat probationem, quòd nempe Henricus III Imperator, Henrici IV pater, « victo Rege (Hungaro,) et facta victoria, ad corpus beati Petri lanceam et coronam transmisit, et pro gloria triumphi sui, illuc regni direxit insignia, quo principatum dignitatis ejus attinere cognovit. » Quare gravia minabatur : nec aliter beati Petri gratiam aut suam benevolentiam spondet, « nisi sceptrum regni, inquit, correcto errore tuo, apostolicæ, non regiæ majestatis beneficium recognoscas. » Sic si quis beatum Petrum honorasset, regni proprietatem, atque omnia deinde jura feudorum Sedi apostolicæ vindicabat; quanquam ejus proprietatis nulla in annalibus ad ea quidem tempora mentio reperiretur.

Si quando dissidia inter fratres de regnis ac provinciis orirentur, ut in Barcinonensi Comitatu evenerat, *sancti Petri inexpugnabile* pollicebatur *auxilium*[3] ei parti, quæ in Sedis apostolicæ potestate futuram se esse profitebatur.

Afflicti ac pulsi Reges Sedi apostolicæ sua regna tradebant, ejus auctoritate restitui se posse confidebant. Sic à Rege Russorum Demetrio, cùm is à fratre pulsus esset, traditum regnum Gregorius VII suscipit, *exhibitâ sancto Petro fidelitate*[4].

Neque exiguum tutamen erat ab apostolica Sede regnum accepisse. Scribit enim Vezelino adversùs Dalmatiæ Regem insurgenti[5] : « Scias nos de prudentia tua multùm mirari, ut qui te esse dudum beato Petro, et nobis fidem promiseris, contra eum, quem in Dalmatia Regem auctoritas apostolica constituit, tu modò coneris insurgere. Quapropter nobilitatem tuam monemus, et ex parte beati Petri præcipimus, ut adversùs jam dictum Regem arma capere non præsumas, sciens quidquid in illum ausus fueris, procul dubio te in apostolicam Sedem facturum. »

Hæc incepit Gregorius VII : his ac similibus ad regna Sedi apostolicæ tradenda hortabatur, et ad Geysam scribebat Hungarorum Ducem[6] : « Regnum Hungariæ, sicut et alia nobilissima regna in propriæ libertatis statu esse debere, et nulli Regi alterius regni subjici, nisi sanctæ et universali matri Ecclesiæ Romanæ, quæ subjectos non habet, ut servos, sed ut filios suscipit universos[7]. »

Quare Salomoni Hungarorum Regi ademptum à Deo regnum prædicabat quòd is contempto nobili dominio beati Petri, « cui erat proprium Hungariæ regnum[8], » se Regi Teutonico, quamvis necessariò subdidisset,

1. *Lambert. Schaf., ap. Bar., t.* XI, *an.* 1071, *p.* 464. — 2. *Greg. VII, lib.* II, *epist.* XIII. — 3. *Idem, lib.* VI, *epist.* XVI; *Vid. Lamb., ap. Baron., an.* 1075. — 4. *Idem, lib.* II, *ep.* LXXIV. — 5. *Ibid., lib.* VII, *ep.* IV; *ap. Baron., an.* 1079. — 6. Salomonis cujus regnum invaserat avunculum. — 7. *Greg. VII, lib.* II, *ep.* LXIII. — 8. *Idem, ibid., ep.* LXX.

subditque rationem : « Petrus enim à firmâ petrâ dicitur, quæ portas inferi confringit, atque adamantino rigore destruit, et dissipat quidquid obsistit. » Quæ dicta adversùs hæreses, et alia vitiorum monstra, per Christi imperium debellanda, ad terrenam ditionem quotidie amplificandum, et ad comparanda sibi regna, vertebat.

Eam universalis monarchiæ etiam temporalis ideam animo informaverat, quæ spirituali addita potestati, tale imperium conderet, quale res humanæ ferre non possent.

Iisdem vestigiis insistebat Innocentius III, magnus alioquin Pontifex, cùm Joannem *sine terrâ* Angliæ Regem depositione mulctaret[1], Barones Angliæ, ac Philippum Augustum adversùs eum invitaret, donec Joannes Sedi apostolicæ regnum traderet, uti suo loco memorabimus[2].

Non ergo mirum si passim in servitium ruerent Duces, Comites, ipsi etiam Reges in Sede apostolicâ suis rebus tutelam, atque etiam, proh dolor! suæ cupiditati ad vicinos invadendos titulum quæsituri. Quæ quantùm rei christianæ offecerint, lectori æstimandum relinquimus.

Nec alia moliebatur Adrianus IV, dum illud à nobis suprà memoratum *jus* edidit; nempe « Hiberniam et omnes insulas, quibus sol justitiæ Christus illuxit, ad jus sancti Petri et sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ pertinere[3]. »

Postea ad libitum arbitraria jura crevere; quo factum est, ut Nicolaus V, Callixtus III, Sixtus IV, Innocentius VIII, Alexander VI, tanta terrarum spatia infidelibus detracta, christianis Regibus concederent.

CAPUT XV.

Regna infidelium, quo jure concessa Bellarminus aliique defenderint : hæc, et alia de Regibus deponendis gesta, nullo religionis periculo impugnari posse.

His in concessionibus tuendis Bellarminus maximè laborabat, cùm negaret infideles, justos scilicet dominos, legitimâ possessione deturbari posse, nisi conarentur avertere à Christi fide subditos. At profectò illi Reges, quorum Alexander VI aliique Pontifices partiebantur imperia, de fide christianâ nequidem cogitabant. Quem nodum Bellarminus et alii sic exsolvunt. Alexandrum VI, cùm regna infidelium daret, non id providisse « ut Reges christiani, Reges infideles debellarent, et eorum regna occuparent; sed solùm ut eo adducerent fidei christianæ prædicatores, et protegerent ac defenderent, cùm ipsos prædicatores, tum christianos ab eis conversos[4] : » ac si Reges infideles resisterent, christianis jus esset bellum inferendi. O novos apostolos, et novo more tuitos! O novam et Apostolo inauditam christianorum militum armaturam! At si Christi Apostolos hic omitti placet, quòd infirma Ecclesia nondum hæc fortia auderet, mirum cur Gregorius Magnus, validâ jam Ecclesiâ, christiano imperio, totque christianis fultâ Regibus, à Reginâ Brunechildi non tale satellitium, Augustino suo in Angliam profecturo, imperarit. Cur non talibus Diaconis succinctus sanctus Bonifacius Moguntinus Germaniæ intulerit Evangelium[5]? Aut cur eum Pipinus ipsi devinctissimus, pro fide christianâ obtruncari permiserit? Cur Willebrodi, Wilfridi, Swiberti, Adalberti, et alii innumerabiles, qui per eamdem ætatem barbarica nomina martyrii gloriâ illustrarunt[6], nullo tali munimine prædicandam susceperint religionem christianam? Denique hujus custodiæ evangelicis prædicatoribus datæ, bellique in liberam gentem eâ causâ suscepti, quòd verbi divini præcones respuisset, nullum apud antiquos exemplum est. Qui Caroli Magni Saxonica bella commemorant, cogitare debuissent Saxones Francici imperii perduelles, novâque semper contumaciâ rebellantes, victos, captos, deditos, patriæ, libertati, vitæ redditos, si Evangelio obedirent : postremò occisos, atque dispersos, quòd fidem Salvatori Christo, atque optimo Regi Carolo datam fefellissent, regionemque eorum aliis concessam incolis; atque hi catholicam religionem ad ea usque tempora propagarunt, quibus eos ad infandum schisma Lutherus abripuit.

Neque verò me fugit quanti sint nominis, à quibus hæc Bellarminus, aliique hauserint : sed Doctores postremis sæculis natos, per librorum penuriam, ne alias commemorem causas, ecclesiasticæ historiæ non satis gnaros, atque ideo non vitâ, sed doctrinâ degeneres, antiquis placitis et exemplis postponi oportere, clarâ voce dicimus.

Nec putamus sanctum Thomam, cujus auctoritate utuntur, ad prædicandam gentibus fidem tali unquam auxilio profecturum : nec sancti Franciscani ac Prædicatorii ordinis martyres : nec postremo sæculo sanctus Franciscus Xaverius, Indiarum Apostolus, atque ex eodem sodalitio tot inclyti martyres hæc sectati : nec ævo nostro tot sancti Episcopi, atque Presbyteri, quos ad barbaras gentes nostra Gallia, ac tota Europa summittit. Quin etiam Bellarminum aliosque, si talia præsidia offerentur, toto animo putamus fuisse aversatuos; ut meritò contemnamus eam doctrinam, à quâ consectandâ vel ipsi abhorrerent.

Neque magis probamus quod dicunt, ab Alexandro VI christianos inter Reges distributas esse terras, « ut impediret contentiones, et bella christianorum, qui in illis regionibus negotiari volebant[1]. » Neque enim, si vel maximè placeat Romanos Pontifices, non verbi tantùm, apostolico more, sed etiam commerciorum ac negotiationum esse duces, et ad eorum arbitrium restringi imperia commerciorum, ac gentium libertatem : non, inquam, si ista vel maximè placeant, talem explicationem Alexandri VI decreta ferre possunt : « Omnes enim, inquit[2], et singulas terras firmas, et insulas remotas et incognitas versùs partes occidentales, et mare Oceanum consistentes repertas, et reperiendas in posterum, quæ sub actuali dominio temporali aliquorum dominorum christianorum constitutæ non essent, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, juribus, et jurisdictionibus universis, vobis, hæredibusque, et successoribus vestris in perpetuum tenore præsentium, motu proprio, et ex certâ scientiâ, ac de apostolicæ potestatis plenitudine donavimus, concessimus, et assignavimus. » Quo decreto inter Reges ductâ lineâ dispertiit orbem, ex « apostolicæ, inquit, gratiæ largitate, motu proprio, non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, ... ac de apostolicæ potestatis plenitudine. « Quæ perfecto nihil aliud sonant, quàm meram donationem. Quare alii rotundè magis Bullas eas referunt ad ea, in quibus Pontifices, ut in facto particulari, consensu omnium errare potuerint.

Quo exemplo nos quoque nostro jure possumus, non tantùm hæc ab Alexandro VI totque ejus antecessoribus ad eamdem formam edita decretaque de infidelium terris dividendis; verùm etiam alia de supremis potestatibus deponendis gesta, exigere ad regulam et ad majorum fidem, adque ea decreta, quæ totis mille, et quod excurrit annis, intacta mansere. Placet enim omnino id quod Turrecremata aliâ occasione dixit : « Nec ista consequentia est bona : factum fuit sic, ergo legitimè factum fuit; nos enim non debemus respicere quod factum est in præterito, sed quod juridicè fieri debuerit in futurum[3]. »

Hæc certè omnia salvâ fide quæri, uti prædiximus, Perronius quoque Cardinalis confitetur, et Bellarminum testem adducit[4]; et certè Bellarminus censor au-

1. *Vid. Odor. Rain., anno* 1212, *et seq. Vid. quoque Histor. Angliæ Rapin Thoyr., lib.* VIII, *et ep. Innoc. III* — 2. *Inf., lib.* III, *cap.* XXI. — 3. *Vid. sup., cap.* II, *et tom.* X *Concil., col.* 1143. — 4. *Bell., de R. P., lib.* V, *cap.* II. — 5. *Vid. Bar., ibid., anno* 716. — 6. *Idem, anno* 719, 731, 749, *et pass. toto hoc sæculo.*

1. *Bar., loc. jam cit.* — 2. *Bull.* II, *Alexan. VI ad Ferdin. Hisp. Reg., in Bull. Roman., edit. Lug.* 1655, *tom.* I, *pag.* 467. — 3. *Turr., Apol. pro Eug. ad Calc., tom.* XIII *Concil.* — 4. *Du Perr., Repl., lib.* I, *c.* XCI, *p.* 545; *Vid.* Dissert. præf., § LXXXIX.

dentissimus cujuscumque doctrinæ, quam Sedi apostolicæ non satis æquam putat, huic nostræ sententiæ nullam notam infert, tractatu amplissimo de eâ re edito[1]; et Perronius celebri oratione in conventu Ordinum regni habitâ id agit ut hæc quæstio *inter problematicas* habeatur[2]. Quare licebit nobis, vel ipsis concedentibus, antiquam sententiam nostræ Facultatis, imo antiquam traditionem Ecclesiæ catholicæ sub Cleri Gallicani, atque etiam augustissimi Regis, totiusque adeo regni felicibus auspiciis, nullâ cujusquam contumeliâ propugnare.

Hæc autem diligentissimè exequimur, excussis omnibus utriusque partis argumentis : non quòd Galli nostri hâc tractatione egeant; vix enim quisquam inter Gallos in dubium revocat supremam potestatem, atque ut ita dicam, regiæ majestatis independentiam, quâ pax reipublicæ continetur : sed tamen cæteris satisfacere nos oportet, omnique studio amovere à theologorum scholis, alienam à christianâ modestiâ, ac melioribus sæculis inauditam, de deponendis Regibus sententiam. Quod quidem dum facimus, Sedis apostolicæ dignitati consulimus, nedum ejus privilegia imminutum eamus. Quis enim inter Sedis apostolicæ privilegia reputet, quòd possint de regibus amovendis vana et irrita, et omnibus jam populis contemnenda decreta conscribere? Aut quis non videat apud cordatiores hanc totam de temporali Pontificum potestate ferè obsolevisse sententiam : ut qui eam tuentur adhuc, ultimorum sæculorum exemplis abrepti potiùs, quàm certâ ratione duci esse videantur? Non ita effluxere quæ Romani Pontifices de rebus ecclesiasticis condidere decreta : his cessere hæreses; contusi, fractique sunt, qui Ecclesiæ fidem, auctoritatemque invaserunt. Fides quippe post hæreses splendet puriùs; contempta ab hæreticis Ecclesiæ auctoritas firmiùs invalescit. At quid Pontificibus profuerunt, quæ ad Reges in temporalibus subjugandos tantis molitionibus suscepere? Nempe hæc omnia conciderunt, cassaque et irrita nihil Sedi Romanæ, præter invidiam atque odia; nihil toti Ecclesiæ, præter bella, cædes, schismata pepererunt. Tanti refert, quid Deo auctore, quid humanis consiliis moliare. Sed nos hæc meliùs exempla edocebunt. Rem ergo totam ab ipsis Ecclesiæ, totiusque adeo humani generis initiis, explicare aggrediamur.

CAPUT XVI.

Ipsam quæstionem aggredimur : hæc tractatio bifariam distributa : quinque propositiones ordine comprobandæ.

Quærimus igitur an ecclesiastico ordini ipsique ejus capiti Romano Pontifici, sit jure divino concessa potestas, quâ supremas potestates solio amovere possit. Ac supremas potestates dicimus, non tantùm Reges, ac Monarchas, sed quemcumque ordinem, ac cœtum, qui supremâ auctoritate in civilibus ac temporalibus gaudeat. Quanquam enim Reges plerumque nominamus, Apostolorum exemplo, eo nomine complectimur illos omnes, qui summâ auctoritate gaudeant.

Hoc statu quæstionis constituto, claret quàm ineptè et imperitè, nec bonâ fide agat D. Nicolaus Dubois, cùm dicit et inculcat, vereri nos debere, ne feudis aliisque juribus temporalibus excidamus Ecclesiastici, si Cleri Gallicani Declaratio valeat[3]. Hæc fœda, et insulsa procul à nobis absint. Nos enim satis scimus Romanis Pontificibus et sacerdotali ordini, Regum concessione, ac legitimâ possessione bona quæsita, jura, imperia ita haberi, ac possideri, uti quæ inter homines optimo jure habentur ac possidentur. Imò ea omnia, ut dicata Deo, sacrosancta esse debere, nec sine sacrilegio invadi, rapi, et ad sæcularia revocari posse. Sedi verò apostolicæ, Romanæ urbis, aliarumque terrarum concessam ditionem, quò liberior, ac tutior potestatem apostolicam toto orbe exerceat, non tantùm Sedi apostolicæ, sed etiam toti Ecclesiæ gratulamur, votisque omnibus precamur sacrum principatum omnibus modis salvum, et incolumem esse. Ac si contendant Romanis Pontificibus, quale in utrâque Siciliâ, aut in Sardiniâ, aliisque fortè regnis, tale sibi aut majus etiam, aut aliquatenus simile usu, consuetudine, possessione legitimâ, in imperio Romano Germanico ordinando quæsitum esse jus; illud Germani, et quorum interest omnes, et juris civilis interpretes quærant, et decidant utcumque libuerit : nihil hæc ad nos pertinent, neque ullam eâ de re quæstionem movet Clerus Gallicanus. Id enim tantùm declarat, « Reges et Principes in temporalibus nulli ecclesiasticæ potestati Dei ordinatione subjici, neque *auctoritate clavium* Ecclesiæ directè vel indirectè deponi, aut illorum subditos à fide, atque obedientiâ, ac præstito fidelitatis sacramento solvi posse[1]. »

Patet ergo quæri quid in regna et imperia sacer ordo, ejusque ordinis caput Romanus Pontifex, possit Christi *ordinatione* atque *clavium auctoritate*, et quid Ecclesia eâ de re senserit. Quod ut sit apertius, quemadmodum in sacro Cleri Gallicani cœtu, illustrissimo Archiepiscopo Parisiensi auctore, factum recolimus[2], universam hanc tractationem in duas partes distribuimus. Ac primum inquirimus, quid traditum eâ de re ab initio fuerit usque ad Gregorii VII tempora, dum quid ab eo tempore decretum, gestum, dictumque sit. Ac primis illis temporibus causæ nostræ firmamenta maximè continentur; in posterioribus, quæ validissima sunt adversariorum objecta apparebunt. Porrò sanam doctrinam comprobare aggredimur certis propositionibus, quæ sibi mutuò lucem roburque præstent, geometrico more, et quantâ poterimus perspicuitate constitutis. Quo rerum ordine, id profectò assequemur, ut si quis est error, facilè deprehendi et confutari possit : sin autem à Deo datur summo studio quæsitam exponere veritatem, id speramus fore, ut nullâ prorsus arte valeat obscurari, nullo deinceps argumento labefactari possit.

Placet autem hic statim ponere propositiones illas, ut summâ disputationis constitutâ, quid deinde probari debeat, omnes faciliùs animo comprehendant.

Prima Propositio. Regia ac suprema potestas, ordinandis rebus temporalibus præstituta, jam inde ab initio legitima est, etiam inter infideles.

Secunda. Ea potestas, etiam inter infideles, est à Deo.

Tertia. Regia ac suprema potestas jam inde ab initio, etiam inter infideles, ita est à Deo constituta, ut sit à Deo secunda, hoc est, in suo genere, rebusque suis sub Deo, et post Deum prima : neque Deus constituit aliam potestatem, à quâ illa deponatur, aut in ordinem redigatur.

Quarta. Per institutionem sacerdotii legalis non immutavit Deus rationem ac statum principatûs, seu regiæ ac supremæ potestatis; imo luculentiùs declaravit eam potestatem à Deo esse secundam, et in suo genere, rebusque suis primam.

Quinta et ultima. Neque per institutionem sacerdotii christiani quidquam immutatum fuit in jure regnandi : imò disertè explicatum in novo Testamento, ac Patrum traditione, Pontificibus christianis nullam esse à Christo attributam potestatem, quâ temporalia ordinare aut quemquam imperio mulctare, vel donare possint.

His propositionibus doctrinæ nostræ summa continetur : jam eas suo ordine confirmamus.

1. *Vid. Bell., de R. P., pass.* — 2. *Du Perr., Œuv. divers.* — 3. *Consultat.* VII, *n.* 54; *Consultat* X, *n.* 93 *et seq.*

1. *Decl. Cler. Gall., cap.* I. — 2. *Vid. act. Cler. Gallic.*, 1682.

LIBER QUINTUS.

Quâ expenduntur Scripturæ loci, et Patrum traditiones illustrantur, ad caput primum Gallicanæ Declarationis.

CAPUT PRIMUM.

PRIMA PROPOSITIO *probatur : quòd regia seu suprema civilis potestas jam inde ab initio sit legitima, etiam inter infideles.*

PRIMA nostra propositio sic habet : *Regia ac suprema potestas, ordinandis rebus civilibus præstituta, jam inde ab initio legitima est, etiam inter infideles.* Hic duo dicimus : primùm eam potestatem esse legitimam, tum esse legitimam inter infideles.

Legitimam vocamus, quæ non tantùm lege, sed etiam justâ bonâque lege nititur ; atqui bona lex est, quæ præcipit homines per justa et legitima imperia adunari, dirigi, coerceri; unde existit pax et tranquillitas publica. Quo factum est ut Propheta scriberet : *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci* (Babylonis scilicet, impiæ illius et omni idololatriâ contaminatæ), *et orate pro eâ ad Dominum : in ipsâ enim est pax vobis*[1]. Nulli enim plebi pax vera obtigit, nisi pacato imperio, sub quo degit. Attestatur illud Apostolus præcipiens *obsecrationes fieri pro Regibus, ut quietam et tranquillam vitam agamus*[2]. Quem locum interpretatus Tertullianus, sic Imperatores alloquitur : « Cùm enim concutitur imperium, concussis etiam cæteris membris ejus ; utique et nos..... in aliquo loco casùs invenimur[3]. » Ac sublato legitimo, summoque imperio, cædes, latrocinia, scelera omnia impunè grassari nemo diffitetur.

Unde consequens est, ut lex illa, quâ sunt supremæ potestates inter homines constitutæ, à naturali lege ducat initium. Naturâ enim duce, homines pacem bello, perturbationi ordinem anteponunt ; quo fieri necesse est, ut legitimo colla imperio submittant. Quare nulla gens est, nisi penitus non tantùm barbara, sed etiam fera et belluino more vivens, quæ supremas potestates aliquas non agnoscat ; adeoque illa lex infixa est mentibus, ut non nisi extremâ cæcitate atque feritate oblitterari possit. Hoc primum quod diximus : supremas potestates esse legitimas.

Alterum : legitima imperia etiam inter infideles floruisse exponimus tantùm, non probamus id quod per se omnes vident, idque ab initio generis humani. Neque enim, ut ait beatus Augustinus[4], ita ratio in hominibus vitiis atque impietate ipsâ detrita est, ut non ejus superessent saltem extrema vestigia ; Deoque bono placuit, ut etiam inter homines, qui ab eo descivissent, remaneret bonum societatis humanæ. Quare Abraham cum Sodomæ et Gomorrhæ, et aliis infidelibus Regibus, uti legitimo ordine constitutis, fœdus iniit : *Hi enim pepigerant fœdus cum Abraham*[5] ; et eosdem fœderatoriis tuetur armis. Et sanctus ille Joseph Pharaonis imperium, Ægypto jam corruptâ per idololatriam, uti legitimum administrat. Neque necesse est uberiùs confirmare propositionem, ex sese perspicuam, cùm præsertim apertè contineatur in his Domini verbis : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari*[6]. Disertè enim præcipit Cæsari infideli Principi, atque infidelis civitatis supremo magistratui præstare obedientiam. Accedit Petri auctoritas ; *Subjecti estote..... propter Deum, sive Regi tanquam præcellenti, sive ducibus tanquam ab eo missis, ad vindictam malefactorum, laudem verò bonorum : hæc est enim voluntas Dei*[7] : et Paulus : *Admone illos Principibus et potestatibus subditos esse, dicto obedire, ad omne opus bonum paratos esse*[1]. Hæc omnibus sine ullâ dissensione probata revocamus in memoriam, tantùm ut doctrinæ connexio elucescat. Pergamus ad secundam propositionem à primâ manantem.

1. *Jerem.*, XXIX, 7. — 2. *I. Tim.*, II, 1, 2. — 3. *Tert., Apol., cap.* XXXI. — 4. *August., lib.* II *de Ord., cap.* XI ; *tom.* I, *col.* 344. — 5. *Genes.*, XIV, 13. — 6. *Matth.*, XXII, 21. — 7. *I. Pet.*, II, 13, 14, 15.

CAPUT II.

SECUNDA PROPOSITIO, *quòd regia et suprema potestas etiam inter infideles sit à Deo : Reges sacrosancti : juratum per eorum salutem : religio in Principes : Tertulliani loci.*

SECUNDA PROPOSITIO : *Ea potestas inter infideles est à Deo.* Hanc quoque confitentur omnes ; est enim Apostoli dicentis : *Non est potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt : itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit*[2]. Loqui autem eum de civili potestate sequentia docent, ubi gladium ac vindictam publicam, vectigal, tributum, civilis potestatis instrumenta et jura commemorat. Ergo eæ potestates, quas Paulus à Deo esse, à Deo ordinatas esse docet, sunt Reges ac Principes.

Neque omittendum id, quod quidam objiciunt : à Deo ordinatas dici potestates, quòd sub digniore minùs digna, civilis scilicet sub ecclesiasticâ à Deo ordinata sit ; aliter enim non constare ordinem. Verùm eo ratiocinio non utitur Apostolus, neque is locus postulabat, ut de illo ordine dissereret ; sed ita agit Paulus, ut ordinatæ intelligantur à Deo illæ potestates, quæ civilibus præsint officiis, quòd sint à Deo constitutæ : unde præmittit : *Non est potestas nisi a Deo :* cui connexum illud : *Quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt ;* et infert ; *Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit :* et : *Subditi estote non tantùm propter iram, sed etiam propter conscientiam*[3]. Jam si de ordine philosophari placet, alibi philosophandum : hîc quidem ex Apostolo constat, quæ civilibus præsint *potestates*, eas etiam inter infideles *à Deo constitutas*, et *ordinatas esse.*

Erant namque tum, qui summis præerant potestatibus infideles, et idololatræ, quos tamen nihilo secius *ministros Dei* vocat Paulus, et gladium à Deo traditum esse Principi docet, ut Dei ministro : *Non enim*, inquit[4], *sine causâ gladium portat : Dei enim minister est.*

Quare meritò sacrosanctæ habentur supremæ potestates, ut quæ à Deo constitutæ, vices Dei agant : quâ in re magnum venerandumque *Dei mysterium* in Regibus sanctus Gregorius Nazianzenus agnoscit[5] ; unde eorum incolumitas, salusque in juramenti religionem assumitur. Jurant enim Urias, et illa sapiens Thecuitis, *per salutem* David[6] ; neque eo secius Joseph semel atque iterum *per salutem Pharaonis*[7], impii licèt Regis et idololatræ : quod in regio ministerio, etiam inter infideles magnum Dei sacramentum sit. Id secuti christiani, hæc Tertulliani ore ad Romanos Principes christianæ religionis hostes, loquebantur : « Juramus autem, sicut non per genios Cæsarum, ita per salutem eorum, quæ est augustior omnibus geniis... Nos judicium Dei suspicimus in Imperatoribus, qui gentibus illos præfecit ; id in eis scimus esse, quod Deus voluit, et pro magno id juramento habemus[8]. »

Hinc etiam idem auctor *religionem atque pietatem christianam in Imperatorem* celebrat[9] : quòd Imperator, uti sacrosanctus, Deique vice functus, religioso quodam honore coleretur, quam *religionem secundæ majestatis* haud minus piè quàm eleganter vocat[10]. *Grande* ergo, eodem teste, *Imperatoris nomen, quod à Deo traditur*[11] : grande Imperatoris officium, divino numine constitutum.

CAPUT III.

Quo sensu suprema civilis potestas sit à Deo, quodve discrimen sacerdotium inter et imperium.

SUNT autem supremæ potestates à Deo non tantùm

1. *Tit.*, III, 1. — 2. *Rom.*, XIII, 1. — 3. *Idem*, 5. — 4. *Ibid.*, 4. — 5. *Greg. Naz., orat.* XXVII ; *tom.* I, *p.* 471. — 6. *II. Reg.*, XIV. — 7. *Gen.*, XLII, 15, 16. — 8. *Tert., Apol., cap.* XXXII. — 9. *Idem*, XXXIII. — 10. *Ibid.*, XXXV. — 11. *Ibid.*, XXXIII.

eo nomine, quòd imperium nemo capessat, nisi providentia divina duce et auctore; verùm etiam duplici alio titulo, primum, quòd, uti prædiximus, legitima imperia sint exorta natura ipsa duce, hoc est, auctore Deo naturæ conditore. Habent enim homines hoc à natura inditum, ut ordinem colant, quo eis incolumitas et tranquillitas constat : qui ordo nullus est, si desint legitimæ potestates.

2° Ad legem naturalem haud dubiè accesserit doctrina per manus jam inde ab initio hominibus tradita, qua legitimis imperiis coerceri se necessarium ducerent, cùm genus humanum statim atque post diluvium per terras fuit diffusum, statim se ultro in regna civitatesque redegerit, quod tantum generis humani bonum, nonnisi à Deo traditum, inspiratum, propagatumque esse Patres docent. Chrysostomus[1] : « Quoniam honoris ac conditionis æqualitas pugnas et dissidia plerumque inducit, Deus multos fecit principatus multasque subjectiones, viri et uxoris, filii et patris, senis et adolescentis, servi et liberi, principis et subditi : » atque hæc ultima *principis et subditi*, ad formam paterni imperii facta esse creduntur; nec immeritò : ab ipso enim generis humani exordio, Reges parentum loco habitos, vel illud Regibus Palæstinis commune *Abimelechi* nomen ostendit. *Abimelech* enim latinè vertitur, *Pater meus Rex*; quæ nota et obvia argumentis confirmare non est animus.

Quare hæc constitutio supremarum potestatum etiam inter impios et infideles, Deo auctori adscribitur ab Apostolis ac Patribus. Cyrus Rex Persarum, æquè ac Saül, et David, et Salomon, *Christus Domini appellatur*[2] : certumque est omnino eam legem, qua res humanæ ordinantur, tam sanctam, tam necessariam, tanta consensione generis humani ab initio inolitam, et ubique diffusam, non nisi divina auctoritate fuisse constitutam. Quo etiam factum est ut obliget conscientiam, meritòque Apostolus huic sententiæ : *Non est potestas, nisi à Deo* : et *Minister est Dei* : subnectat illud ut consectaneum : *Ideo necessitate subditi estote, non tantum propter iram, sed etiam propter conscientiam*[3].

Hujus autem rei causa est divina bonitas, quæ, uti prædiximus, homines quamvis à vera religione desciverint, non omnino deserit : imò verò malis tam bene consulit, ut ipso auctore, maneat inter eos societatis humanæ tam excellens bonum. Quod ab Irenæo præclarè est explicatum his verbis : « Quoniam, inquit[4], absistens à Deo homo in tantum efferavit, ut etiam consanguineum hostem sibi putaret, et in omni inquietudine, et homicidio, et avaritia sine timore versaretur, imposuit illi Deus humanum timorem, (non enim cognoscebant timorem Dei) ut potestati hominum subjecti, et lege eorum adstricti, aliquid assequantur justitiæ, et moderentur ad invicem, in manifesto propositum gladium timentes, sicut Apostolus ait : *Non enim sine causâ gladium portat : Dei enim minister est.* »

Huc pertinet illud, quod supra retulimus[5], ibidem ad Irenæo memoratum : quod summa imperia, quibus pax inter homines constat, non sint à diabolo pacis inimico, sed à Deo pacis auctore, pessimèque factum ab iis, qui tot Regum permoti flagitiis, scelere, libidinibus, regium imperium ad diabolum auctorem referebant. Satis enim constat legitima imperia non ita, diabolo instigante, et gliscente superbiâ esse corrupta, quin in ipso bono pacis ac societatis humanæ, maximum Dei munus facilè recognoscas. Quare divinum opus, à diaboli opere secernendum erat cum Joanne Chrysostomo : namque « magistratus constituere, inquit[6], fuit Dei opus; quod autem improbi ad eos provehantur, et eis, non ut decet, utantur, est hominum improbitatis. »

1. *Chrysost., Hom.* XXIII *in Epist. ad Rom., tom.* IX, *pag.* 686. — 2. *Isai.*, XLV, 1. — 3. *Rom.*, XIII, 1, 4, 5. — 4. *Iren., lib.* V *cont. Hær., cap.* XXIV, *n.* 2, *p.* 321. — 5. *Sup. Sect.* I, *c.* X. — 6. *Chrys., in Ps.* CXLVIII, *tom.* V, *pag.* 496.

Adversùs manifestissimam veritatem Gregorii VII ævo objiciebant passim illud Oseæ Prophetæ : *Ipsi regnaverunt, et non ex me : Principes extiterunt, et non cognovi*[1] : quæ multi interpretes, illique gravissimi, intelligunt de Jeroboam, et Israeliticis Regibus, per seditionem ac perfidam adversùs legitimos Reges insurgentibus, Deo quidem permittente, sed ad meritam Salomonis ultionem. Hæc tamen si ad legitimos quoque Reges pertinere posse putant, facilè referentur, non ad imperii institutionem, sed ad ejus exercendi modum : ut scilicet Reges condemnentur qui non ex Dei legibus nutuque administrant eam potestatem, quæ divino est numine constituta.

Quæres quid jam intersit sacerdotalem inter et civilem potestatem, si utraque est à Deo. Multum per omnem modum. Primò, quia sacerdotalis potestas in Lege et in Evangelio à Deo ipso præsente atque conspicuo fuerit instituta : civile autem imperium, quanquam suo modo à Deo vel inditum vel institutum sit, haud pari præsentiâ divinæ majestatis : tum sacerdotalis principatûs forma et regimen expressè sunt à Deo instituta : civile imperium generatim tantùm traditum est, et hominum arbitrio forma relicta, sive illa monarchica, sive aristocratica, sive popularis foret. At verum quidem sacerdotium illiusque potestatis legitima administratio cùm verâ religione conjuncta est : imperia verò legitima et apud infideles vigent : denique ritus consecrandi sacerdotes omnino divinus, atque inter sacramenta à Deo instituta numeratur, valetque interventu proprio et expresso divini numinis, ac spiritûs : at Regum consecratio neque à Deo est universim instituta, neque huic officio absolutè necessaria, sive, ut aiunt, essentialis est : quæ, ut in re clarâ leviter attigisse sufficiat; cùm satis superque constet apud Christianos legitima imperia à Deo esse, et quidem, uti memoravimus, à Deo propitio, ac rebus humanis consulente. Nunc quæ inde consequantur, ordine exponamus.

CAPUT IV.

TERTIA PROPOSITIO : *Quòd regia ac suprema potestas nulli alteri potestati Dei ordinatione subjecta : omnium gentium in eam rem consensio : Druidæ, Augures, alii ejusmodi frustra advocati ad præsidium indirectæ potestatis.*

TERTIA PROPOSITIO : *Regia ac suprema potestas jam inde ab initio etiam inter infideles ita est à Deo instituta, ut sit à Deo secunda, hoc est, in suo genere rebusque suis sub Deo, et post Deum prima; neque aliam Deus potestatem instituit, à quâ illa deponatur, aut in ordinem redigatur.*

Hæc propositio facilè deducitur ex antecedente : cùm enim constet regiam ac supremam potestatem, etiam inter infideles à Deo esse, non minùs certum est huic potestati nullam superiorem à Deo fuisse impositam. Quam enim? An civilem aliam? Sed hæc verè regia ac suprema esset, quam Deo auctori tribuimus, et à Deo secundam esse dicimus. An verò sacerdotalem? At ea inter infideles non à Deo, sed à diabolo est; neque Melchisedech, summi Dei sacerdotem, eo nomine quidquam in Reges potuisse legimus, et ipsum Regem quidem, sed suo et singulari regno præpositum fuisse scimus. Quod autem antea passim, sive primogeniti, sive patres familias, sive quivis alii sacrificia offerebant, delibatâ eâ parte sacerdotalis officii; nihil hoc ad regenda imperia pertinebat. Legale autem ac proprii jam nominis sacerdotium per Mosem institutum, longè post constituta regna legitima floruit, neque ad ullam gentem præterquam Judaicam pertinebat. Ergo vigebat jam inde ab initio regia ac suprema potestas, sic à Deo constituta, et esset omnino in suo ordine rebusque suis ἀνυπεύθυνος, hoc est, nulli alteri quàm divinæ obnoxia potestati; quæ nostra est propositio.

Quare omnino sibi, suæque potestati Deus reservabat, ut impios Reges pœnâ coerceret. Populum enim

1. *Os.*, VIII, 4.

suum Pharaoni et Ægyptiis, causâ maximè religionis, exosum, jam tum docuerat non insurgere in Principem, quamvis sævientem, sed *clamare ad Deum*[1], adire Regem, commonere, urgere prodigiis territum, nihil aggredi manu; ipse enim unus extento brachio in mirabilibus et terribilibus magnis Pharaonem adortus est, quem utpote Regem suæ ultioni reservaverat. *In hoc enim ipsum*, inquit[2], *excitavi te* tantâ potestate, tantâque contumaciâ præditum, *ut ostendam in te virtutem meam.*

Hæc ergo vox, hic sensus est totius generis humani : neque enim aliter vigere poterat illa pax, illa ordinatio rerum humanarum, quam à Deo esse vidimus; nisi esset aliqua divino numine constituta suprema potestas, cui cedere omnes, ut à Deo secundæ, nullique alteri obnoxiæ tenerentur.

Hoc jure apud Romanos, hoc jure apud Græcos, Indos, Persas; hoc jure apud omnes gentes administrata respublica est. Nulla erat supra civilem potestatem à Deo constituta potestas, cujus arbitriis imperia solverentur.

Nam quòd Druidas commemorant, quorum *judiciis decretisque* in omni controversiâ Galli nostri *parerent*[3], quòd Augures afferunt, ipsumque Ciceronem augurem de hujus sacerdotii dignitate pleno eloquentiæ flumine disserentem; quid ad nos attinet? Nempe Druidæ, Augures, Aruspices, Extispices non erant, puto, divino numine constituti; tam falsi sacerdotes, quàm falsa erant numina, quibus serviebant : civitatum ac Principum auctoritate jus eorum invaluit. Quis autem dubitat partem aliquam publicæ potestatis in eos lege latâ conferri potuisse, cùm etiam legamus in quibusdam civitatibus cum sacerdotio regnum fuisse conjunctum?

Quòd autem eam Sacerdotum, ac maximè Augurum potestatem illustrissimus Baronius eò refert, « ut jure naturæ cuncti populi edocti sint, penes sacerdotes summam rerum esse; » id quàm apertè est nimium, tam apertè est falsum.

At enim, inquiunt, teste Cicerone poterant Augures « à summis imperiis ac potestatibus comitia tollere; decernere ut magistratu se abdicarent Consules; legem, si non jure rogata esset tollere[4]. » Hæc qui objiciunt, nequidem cogitant quo fonte ista manarint.

Nempe in fulguribus, inque fulminibus, à fragore tonitruum, in avium volatu, ac tripudiis, in victimarum extis, significationem esse peculiarem putabant divinæ voluntatis; cui ita patefactæ nisi obtemperarent, diram imminere ultionem. Quare neque haberi comitia, neque iniri magistratus, neque quidquam rei publicæ privatæve, agi posse, nisi aves addixissent : deos enim immortales eo indicio atque eloquio prodere quid vellent: cujus divini eloquii intelligendi artem penes Aruspices atque Augures esse. Hæc si jure naturæ valent, malè nobiscum actum est, qui talia contemnamus; neque in Sacerdotes, bella, judicia, comitia, omnia denique privata ac publica conferamus.

At jubebant Augures Consulem abire magistratu. Certè, si vitio creatus, si diremptis aliquo portento comitiis, si inauspicato, ac diis apertè ut quidem existimabant, abnuentibus, magistratum iniissèt. Quòd si hæc ad deponendos ecclesiasticâ auctoritate Reges conferre non pudet, dicant nostros Pontifices indiciis expressis, propalatam divini numinis explicare voluntatem: aut, quandoquidem jure Augurum delectantur, doceant eo jure Regem aliquem jam inauguratum, jam agnitum, (Regem autem dico) doceant vel saltem consulem, annuum magistratum, suscepto semel consensione civitatis imperio, abdicare jussum. Sed in his diutius immoramur; neque tamen omittenda erant, quæ tantos viros, dum causæ suæ undique suffragia quærunt, commemorare non piguit. Jam ergo ad nostras propositiones revertamur.

4. *Exod.*, II, 23; *I. Reg.*, XII. 8. — 2. *Exod.*, IX, 16; *Rom.*, IX, 17. — 3. *Vid. Cæs., de Bell. Gall., lib.* VI. — 4. *Cic., lib.* II *de Legib.*

CAPUT V.

Ex tribus primis Propositionibus Corollarium : *quòd sine verâ religione, veroque sacerdotio, civile regimen perfectum, ac seipso consistens, atque in rebus suis ab omni aliâ potestate absolutum : an in eo jure aliquid immutatum per legale aut per christianum sacerdotium, quarta et quintâ propositione quæritur.*

Hic tria quidem hactenus à nobis constituta : primum illud : ab ipsâ rerum humanarum origine viguisse, etiam inter infideles, legitimo ordine suprema imperia ac legitimos magistratus : alterum, eorum magistratuum potestatem à Deo esse : tertium, ita iis magistratibus supremam potestatem à Deo esse traditam, ut sint à Deo secundi, in suo ordine primi, nullâ aliâ à Deo potestate constitutâ, cui in rebus suis obnoxii viverent Hæc nemo diffitetur. Jam certis propositionibus addimus haud minùs certum.

COROLLARIUM.

Perfectum regimen, quod attinet ad ordinem et jura societatis humanæ, sine vero sacerdotio, ac sine verâ religione esse potest. Explicamus, et ipsâ explicatione probamus.

Regimen perfectum dicimus consideratione duplici : 1° In ordine morali, sive in genere moris : 2° In ordine politico, sive in genere civilis societatis.

Itaque asserimus sine verâ religione esse perfectum regimen, non in ordine morali : neque enim boni mores sine verâ religione verâque beatitudine, qui morum ac vitæ humanæ finis est, esse possunt; neque, ut præclarè Augustinus[1], aliunde esse potest beata ac perfecta civitas, aliunde homo, cùm civitas nihil sit aliud quàm hominum certo fœdere conjuncta societas. Nullum ergo regimen in ordine morali sine verâ religione perfectum esse potest.

At perfectum esse posse dicimus in ordine politico, seu quantum attinet ad jura societatis humanæ : perfectum enim est eo respectu regimen, quod primùm est legitimum, tum verè est à Deo, omnique animæ piæ colendum; denique in se supremum, nullius alterius imperii indigum, nulli alteri obnoxium potestati. Tale autem fuit, et est regimen etiam apud infideles et impios; ergo perfectum illud regimen sine verâ religione, veroque sacerdotio esse potest.

Cùmque apud infideles non nisi falsum, et illegitimum Sacerdotium esse possit; veri tamen ac legitimi, et à Deo ordinati magistratus præsunt : suntque ab ipso Deo, cùm religio, tùm imperium ita constituta, ut et vera religio sine adjuncto sibi imperio, et verum ac legitimum imperium sine adjunctâ sibi verâ religione esse possit.

Vera religio sine adjuncto sibi imperio, imò imperio plerumque adversante, sub Pharaone, sub Nabuchodonosore, Balthassare, cæteris Assyriis, Persisque et Græcis Regibus, penes Hebræos; sub tot impiis Imperatoribus penes Christianos fuit : verum imperium sine verâ religione ubique terrarum nititur.

Est ergo imperium, seu civile regimen, religioni subordinatum, et ab eâ pendet in ordine morali, non autem in ordine politico, seu quod attinet ad jura societatis humanæ : cùm hoc postremo ordine et religio et imperium sine se invicem esse possint.

Quæ cùm omnes fateantur, illud est consectaneum, utcumque religio se habeat : utcumque Sacerdotes, qui religioni præsunt, de Principe, qui civili societati præsit, egerint, decreverint, edixerint, nihilo secius manere Principi integra ea omnia jura, quibus civilem societatem ordinet ac regat; neque omnino posse à Sacerdote deponi Principem, qui in suo ordine sub Deo primus sit à Deo constitutus.

Hæc, inquam, certa sunt, nisi Deus in supremis potestatibus à se constitutis, eorumque juribus aliquid immutaverit, instituto scilicet legali, aut christiano sa-

1. *August., de Civit. Dei, libr.* XV, *cap.* VIII, *et alib. pass.*

cerdotio, attributoque jure deponendi Reges ac temporalia ordinandi. An autem id fecerit propositiones quarta et quinta luculenter edocebunt.

CAPUT VI.

QUARTA PROPOSITIO : *Per institutionem sacerdotii legalis nihil immutatum in regiâ ac summâ potestate; nihil ad eam deponendam juris Sacerdotibus attributum : probatum ex Deuteronomio, Regumque libris.*

QUARTA PROPOSITIO : *Per institutionem sacerdotii legalis non immutavit Deus rationem ac statum principatûs, seu regiæ ac supremæ potestatis; imò luculentiùs declaravit eam potestatem a Deo esse secundam, et in suo genere rebusque suis primam.* Hâc ergo constabit, sacerdotali ordini per legem Mosaicam instituto, nihil juris à Deo attributum fuisse ad ordinanda temporalia, deponendosque Reges, sive directè, sive indirectè, sive apud fideles, sive apud infideles.

Et de infidelibus quidem certum : cum legale sacerdotium nihil ad eos spectet : de fidelibus quoque idem facilè probatur, vel hoc uno argumento, quòd in totâ lege, cùm sacerdotale instituitur atque explicatur officium, nihil tamen ei à Mose in regiam potestatem fuerit attributum; tametsi ipse Dominus eam potestatem inter Hebræos futuram pronuntiaverit his verbis in Deuteronomio : *Cùm,* inquit[1], *ingressus fueris terram, quam Dominus Deus tuus dabit tibi, et possideris eam, habitaverisque in illâ, et dixeris : Constituam super me Regem, sicut habent omnes per circuitum nationes, etc.*

At multa quidem hic futuro Rege præcipit; ne multiplicet equos; ne uxores, ne divitias congerat; ne revertatur in Ægyptum; ut describat sibi legem, accepto exemplari *à Sacerdotibus* : neque enim illud prætermissum est, quod ad commendationem sacerdotalis officii pertineret. In sacerdotali verò officio describendo, Moses ad minutissima quæque descendit : de tanto illo jure sacerdotii depositurì Reges, de obedientiâ tantâ præstandâ à Regibus, ut depositi loco cederent, nihil omnino scriptum : cùm profectò id eò magis memorandum esset, quò erat ex sese maximum, magisque ab omni hominum consuetudine abhorrebat. Quin etiam in Deuteronomii loco disertè expressum illud : *Constituam super me Regem, sicut habent omnes per circuitum nationes* : quibus verbis demonstratur civilem potestatem, eo, quo erat apud omnes, loco relinquendam, neque per legem Mosis quidquam immutatum.

At fortè sacerdotale illud jus ad deponendos Reges sibi Deus exponendum decernendumque reservabat eo tempore, quo Reges, ac primum eorum Saülem constituturus esset. Imò verò populus dictorum Domini memor, sic ait ad Samuelem : *Constitue nobis Regem ut judicet nos, sicut et cæteræ habent nationes*[2]: et iterum : *Rex erit super nos, et erimus nos quoque sicut omnes gentes, et judicabit nos Rex noster, et egredietur ante nos, et pugnabit bella nostra pro nobis*[3]; prorsus eo sensu quo Deus in Deuteronomio dicturos prænuntiaverat : *Constituam super me Regem; sicut habent cæteræ per circuitum nationes* : scilicet nihil novi cogitabant, neque aliam animo informaverant ideam principatûs, quàm quæ apud cæteras gentes invaluerat. Quare æquè supremam, æquè absolutam intelligebant ab omni aliâ protestate. At qualem Regem postulabant, talem Deus concessit. *Dixit enim Deus ad Samuelem : Audi vocem populi in omnibus quæ loquuntur tibi*[4] : et iterum : *Nunc ego vocem eorum audi*[5]. Ergo inter fideles æquè ac inter infideles, pari jure, nullâque majestatis imminutione, regnatum est. Sanè apud fideles id additum, quòd sacrâ unctione majestas facta est augustior et sanctior, et in Christi Domini imaginem Reges CHRISTI habiti, sanctiore titulo consecrati sunt.

1. *Deuteron.*, XVII, 14. — 2. *I. Reg.*, VIII, 15. — 3. *Idem*, 19, 20. — 4. *Ibid.*, 7. — 5. *Ibid.*, 9.

CAPUT VII.

An unctio Regum, eorumque designatio per Samuelem interdum ac prophetas facta, in ordinandis civilibus aliquid Sacerdotibus juris attribuat? De concilio Sanhedrin Baronii sententia expenditur.

AT forte ea unctio quam à Sacerdotibus Reges Israelitici accepturi erant, eos Sacerdotibus peculiari titulo submittebat : eratque Pontifici peculiare jus, ut ad designandos, sic etiam ad amovendos Reges attributum. Neutiquam. Si enim rem ab origine repetamus, primus omnium Samuel, ne quidem Sacerdos, nedum Pontifex, sed Levita tantùm, mandato Dei, jussuque speciali Saülem designavit et unxit, et ad regnum evexit; et postea reprobatum, haud minùs speciali mandato, regno amovendum edixit, et Davidem et Regem unxit[1] : nihil ergo hìc quidquam in admovendo amovendoque Principe, sacerdotali et ordinario jure : nihil, nisi prophetico et extraordinario officio à Samuele est factum; ut profectò mirum sit Baronium hæc extraordinaria, ad stabiliendam ordinariam Pontificum potestatem detorquere voluisse[2].

Neque verò Salomon à Sacerdote, sed à Davide electus est : ac postea jussu Davidis à Sadoc Sacerdote est unctus. Sic enim David jubet : *Vocate mihi Sadoc Sacerdotem et Nathan Prophetam, et Banaiam filium Joiadæ : qui cùm ingressi fuissent coram Rege dixit ad eos : Tollite vobiscum servos Domini vestri, et imponite Salomonem filium meum super mulam meam, et ducite eum in Gihon, et unget eum ibi Sadoc Sacerdos, et Nathan Propheta in Regem super Israel*[3]. Ordinario ministerio Sacerdotis, propheticum quoque et extraordinarium adjungitur Nathani officium; quod aliquid hìc extraordinarium intervenisset, ac Salomon natu minor, jussu Domini ad Davidem per Nathanum perlato, ad dignitatem regiam esset provehendus.

Non ergo Sacerdos, sed David à Prophetâ monitus jure regio designat successorem, verèque est illud à Bethsabee dictum : *Verumtamen, Domine mi Rex, in te oculi respiciunt totius Israel, ut indices eis quis sedere debeat in solio tuo, Domine mi Rex, post te*[4]. Neque quidquam alius postea Pontificibus attributum, nisi ut eos ungerent, quorum hæreditario jure esset imperium.

Nihil ergo juris in lege Mosaicâ Sacerdotibus attributum est, quo regia imperia solverentur, sive cùm sacerdotale, sive cùm regium institueretur, ac describeretur officium; estque omnino regia ac civilis potestas, legali etiam sacerdotio instituto, in suo ordine rebusque suis prima et absoluta.

Neque ullâ ratione stare possunt ea, quæ ait Baronius de collegio septuaginta duorum seniorum à Mose instituto, cujus officium esset *de lege, Rege, atque Prophetâ judicare*, quo factum sit, ut « Reges subjecti essent summo Pontifici, qui suo arbitrio moderabatur magnum illud concilium, cujus concilii judicio Herodes Rex postulatus est, » ut Josephus testatur[5]. Hæc, inquam, nullo modo stare possunt.

Primùm enim nihil tale in Scripturâ legimus, nec cùm instituti sunt à Mose Magistratus[6], conflatumque ex illis est, aut aliter quomodocumque, Deo jubente, institutum illud Senatorum septuaginta concilium[7] : non eos constitutos fuisse vidimus, ut de Regibus, summâque potestate decernerent, sed ut Mosem subjudicandi populi onere fatiscentem, in privatis controversiis disceptandis adjuvarent : neque à tali concilio ullum unquam Judicem, ullum Regem judicatum fuisse in Judicum, aut Regum, aut Paralipomenon libris legimus; neque Josephus prodidit, in recidivo sub Machabæis Judæorum imperio, eum Senatum ad Reges in ordinem cogendos quidquam fuisse molitum; nec, si Rabbini

1. *Reg.*, VIII, 22; IX, 15, 16; X, 18, 20; XV, 26; XVI, 13. — 2. *Bar.*, *tom.* IX, *an.* 800, *p.* 489. — 3. *III. Reg.*, I, 32, 33, 34. — 4. *Idem*, 20. — 5. *Bar.*, *tom.* I, *an.* 31, *p.* 99; *an.* 57, *p.* 136; *Vid. etiam*, *tom.* IX, *loc. cit.* — 6. *Exod.*, XVIII, 18, 21. — 7. *Num.*, XI, 14, 15, 16.

quidam dixerint ab eo Concilio de Rege judicatum iri, nempe si qui de regno litigassent, id ad reges deponendos trahi possit, cùm jure regnant: neque Herodes, quem ad id concilium reum citatum esse idem Josephus memorat[1], regiâ tunc potestate erat, sed et ipse, et Antipater ejus parens, sub Hircani Pontificis principatu vivebant, ejusque auctoritate omnia poterant; stetitque judicio Herodes, ejusdem Hircani Pontificis pariter ac Principis jussu. Nec si concedamus huic concilio datum esse ut de Regibus decerneret, idcirco eam potestatem in Pontificem transferimus, cùm esset is cœtus ex omnibus tribubus constitutus: neque verò Pontifex in omnibus præerat: sed disertè præscriptum est à Rege Josaphat, *Amarias Sacerdos et Pontifex vester in his quæ ad Deum pertinent, præsidebit: porrò Zabadias filius Ismael, qui est dux in domo Juda, super ea opera erit, quæ ad Regis officium pertinent*[2]: nec si concedamus Pontificem in omnibus præsedisse, ideo etiam pro imperio decrevisse fateamur; neque magis probat Baronius Reges Pontifici, quàm totius gentis concilio esse subjectos: ut quæ ille dicit non modò falsa sint, sed etiam ejus instituto non congruant.

CAPUT VIII.

Bellarmini argumentum ex Deuteronomii loco.

Eodem vitio laborat Bellarmini argumentum ex Deuteronomii loco repetitum: *Cùm ingressus fueris terram, quam Dominus Deus tuus dabit tibi! et possideris eam,... et dixeris: Constituam super me Regem, non poteris alterius gentis hominem Regem facere, qui non sit frater tuus*[3]: hoc est, ejusdem gentis, ac veræ religionis consors. Quo ex loco vir maximus sic ratiocinatur[4]: Cùm ejusdem periculi sit eligere, et non deponere, utrumque æquè vetitum esse, intelligendum; ac proinde deponendos Principes veræ religionis exsortes.

Sed hoc argumentum, primùm quidem nihil ad rem. Agimus enimvero de potestate Pontificis, de quo in hoc Deuteronomii loco ne verbum quidem. Agit Moyses de toto populo terram ingressuro; et Regem electuro absque ullo peculiari interventu pontificiæ potestatis, ut et ipsa Mosis verba demonstrant, et Samuelis non Pontificis, sed Prophetæ extraordinaria, quam commemoravimus, ad officium designandi Regis, delegatio confirmat.

2° Argumentum illud nimis probat: probat enim alienigenas ac veræ religionis exsortes non modò non eligendos, sed nec etiam tolerandos esse; quod nec ipse Bellarminus admittat: quippe qui retinendos doceat infideles Principes, eâ conditione, si populum à fide non avertant; at eos profectò eligere non licet, cùm lex generatim edicat: *Non poteris alterius gentis hominem Regem facere, qui non sit frater.* Falsissimum ergo est, vel teste Bellarmino, deponi posse eos qui eligi vetentur.

Ac profectò Judæi Babylonios, Medos, Persas, Græcos, Romanos, cùm non essent fratres, eligere non poterant; quos tamen colere debuerunt, postquam in eorum manus legitimo ordine devenerunt. Procul dubio enim alienigena et infidelis erat Cæsar, de quo tamen Christus dixit: *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.* Ergo non abjicere, aut deponere, sed colere debebant, quem eligere, utpote alienigenam, ex legis interdicto vetebantur.

Hoc de infidelibus et alienigenis: jam verò de ipsis fratribus, si existimaveris eum, qui ad regnum evehatur veram religionem secutus, deponi debere postquam ab eâ desciverit, haud minùs absurdum erit: cùm nemo ausit dicere Achaz, Manassen, et alios, post regnum adeptum, ad idola conversos, deponi necessariò debuisse, quos Prophetæ ac pii omnes pro veris Regibus coluerint.

Ac multa omnino sunt, quæ, re integrâ, facere non liceat, propter grave periculum: facta, propter gravius periculum, mutare non licet: quale est periculum in deponendis Regibus, ubi solutâ imperii vi, unà cum republicâ religio periclitatur.

CAPUT IX.

Quæ ante dicta sunt, Judæorum historiâ recensitâ, luculentiùs explicantur: Judæorum regum, etiam ad idola cogentium, inviolata majestas: Reges Assyrii, Medi, Persæ, pari cultu observati: erga eos egregia, Alexandri Magni tempore, Judæorum fides: Josephi locus: eadem obedientia in Alexandrum, et Græcos Syriæ Reges.

Hæc per se luculenta magis elucescent, si populi Israelitici historiam paucis retexerimus.

Vixit populus ille sub Mose primùm, qui, utramque complexus potestatem, sacerdotale officium in Aaronem ejusque filios hæreditarium transtulit; civile imperium moriturus in Josue contulit. Hisce, temporibus, ipse Deus Regem agebat; quo factum est, ut, populo Regem petenti, ad Samuelem dixerit: *Non te abjecerunt, sed me, ne regnem super eos*[1].

Interim, cùm opus esset, Deus extraordinariè delegabat, qui civile imperium exercerent: quo jure Judices rempublicam administravere. Et quidem Heli Pontifex maximus eo munere functus est, sed ad id ipse quoque vel populi consensione, vel, quod illis temporibus magis congruit, divino numine delegatus. Certè si quid ei pontificatûs jure, idem etiam cæteris Pontificibus competisset. Successit tamen illi Samuel, neque Pontifex, neque Sacerdos, sed Levita tantùm, ut diximus: quæ profectò res vetat, ne civile imperium cum sacerdotali officio conjunctum arbitremur.

Sub Samuele regium est constitutum imperium, eo quidem ad omnia præeunte; sed, ut id præstare posset, extraordinariè delegato: quare Leviticæ tribui nulla est peculiaris in Reges attributa potestas.

Exinde Hebræi fuere sub suis, ac sub extraneis Regibus: sub suis à tempore Saülis usque ad Sedeciam, quo tempore Reges passim idolis servierunt, templum Domini occluserunt, in pios sævierunt, Prophetas cecideruntque; neque interim de iis deponendis, aut Sacerdotes unquam, aut ullus hominum cogitavit: sed ab omnibus sunt habiti pro veris Regibus, etiam à Prophetis, qui à Domino missi tantâ auctoritate, tantâque præsentiâ divini Spiritûs, divina oracula nuntiabant; et cùm in lege scriptum esset, ut quicumque ex Israelitis deos alienos coleret, capitali supplicio puniretur, nemo tamen est suspicatus, à quoquam, nisi à Deo, animadverti posse in Reges: ergo regia potestas sacrosancta, et ab omni aliâ, præterquam à divinâ potestate, absoluta habebatur.

Item lege cautum erat, ut adulteri et percussores morte morerentur, et tamen David adulter et percussor dicebat: *Tibi soli peccavi*[2]. Quem in versum, notum est illud Ambrosii: « Rex erat; nullis ipse legibus tenebatur, quia liberi sunt Reges à vinculis delictorum: neque ullis ad pœnam vocantur legibus, tuti sub imperii potestate: homini ergo non peccavit, cui non tenebatur obnoxius[3]. »

Hic verò notandum Reges à legis præscripto generali, nullâ clausulâ exceptos, ipsâ majestate regii nominis pro exceptis habitos. Ergo intelligebant soli Deo reservatos, et ab omni aliâ potestate immunes.

Si ventum eò est aliquando, ut Reges regno extorres futuri declararentur, quemadmodum Saüli contigit[4]: id verò Samuel prophetico ministerio extraordinariè, ac peculiari revelatione jussus præstitit, nullique unquam ordinariæ potestati talia concessa sunt.

Eodem prophetico atque extraordinario officio, et Jeroboam, et Jehu, et alii scissarum tribuum Reges amoti et ordinati: quæ Baronius more suo ad ordinariam Pontificum potestatem studiosissimè confert[5]. Nos me-

1. *Joseph., Antiq., lib.* XIV, *cap.* XVII. — 2. *II. Paral.*, XIX, 11. — 3. *Deuteron.*, XVII, 14, 15. — 4. *Bell., de R. P., lib.* V, *c.* VII, *p.* 891.

1. *I. Reg.*, VIII, 7. — 2. *Ps.*, L, 6. — 3. *Ambros., Apol.* I *Dav., cap.* X, *n.* 51; *tom.* I, *col.* 692. — 4. *I. Reg.*, XV, 10, 16. — 5. *Bar., tom.* IX, *an.* 800, *p.* 489.

lius concludimus talia de Regibus, non nisi extraordinariè ac peculiari jussu, divinitus designari.

Quin etiam Reges à Deo reprobati, quandiu in vivis erant, ab omnibus colebantur; etiam Saül, à Samuele, dictâ licèt sententiâ hâc in nomine Domini : *Abjicit te Dominus ne sis Rex*[1], et ab eo Samuel discessurus, mansit tamen à Saüle rogatus in hæc verba : *Peccavi, sed nunc honora me coram senioribus populi mei, et coram Israel*[2]; ne majestas regia in homine reprobo vilis haberetur : et in illâ speluncâ, Davidem jam Regem et unctum *percussit cor suum, eo quòd abscidisset oram chlamydis Saül*[3], et Christum Domini licentius contigisset : denique et mortuum est ultus, ut Christum Domini[4], quemadmodum antea contestatus erat : *Vivit Dominus, quia nisi Dominus percusserit eum, propitius mihi sit Dominus, ut non mittam manum meam in Christum Domini*[5] : adverte, *nisi Dominus percusserit eum,* quo demonstrat Regem, quantumvis impium et apertè reprobatum, Deo tamen ultori reservatum, et quandiu à Deo est incolumis, pro Christo Domini esse colendum.

Quare Jeremias Sedeciam Regem, de quo et ipse scripserat : *Fecit malum coram Domino*[6], ut antecessores sui idola secuti : eum, inquam, Regem, jam everso regno, Nabuchodonosori traditum à Domino, prosequitur lacrymis, et majestatem regiam in eo conculcatam luget : *Pollluit,* inquit[7], *regnum et Principes ejus;* et addit : *Spiritus oris nostri Christus Dominus,* sive, ut alii vertunt, *Christus Domini* (Sedecias) *captus est in peccatis nostris, cui dixîmus : In umbrâ tuâ vivemus in gentibus*[8]. Nempe Regiis impii calamitatem, non ejus, sed populi, suisque peccatis tribuit; eumque haud minùs vitâ ac spiritu charum, etiam inter hostes, suis solatio et præsidio futurum veneratur ac diligit : quæ quidem adeo magnifica sunt, ut Christum ipsum adumbrent. Eo honore ab Israelitis, atque etiam à Prophetis, regia majestas in impio Rege, victo spoliatoque habebatur.

At postquam everso regno Judaico, infidelibus Regibus Hebræi subjecti sunt, haud minore fide eos observarunt, jussi à Prophetis quærere *pacem civitatis ad quam* transmigraverant[9] (Babylonis scilicet et regni Babylonici :) *et orare pro vitâ Nabuchodonosor Regis Babylonis* et *pro vitâ Baltassar filii ejus; ut sint dies eorum sicut dies cœli super terram; et ut,* inquit[10], *det Dominus virtutem nobis, et illuminet oculos nostros, ut vivamus sub umbrâ Nabuchodonosor Regis Babylonis, et sub umbrâ Baltassar filii ejus, et serviamus eis multis diebus, et inveniamus gratiam in conspectu eorum.*

Translato deinde ad Medos et Persas imperio, Judæi ad eos fidem et obsequium transtulere, et adversùs Assuerum Regem Persarum, quicumque ille sit, edicto proposito eos neci addicentem, omnes nulla arma compararunt, præter jejunia, piasque ad Dominum preces[11].

Sic inflexus Rex ad misericordiam : Aman Judæorum hostis ultimo supplicio affectus est; quo facto, victores Judæi cepere per urbes ultionem de hostibus, eosque trucidarunt, sed Assueri auctoritate et edicto[12].

Neque veriti sunt victoris Alexandri, subsidia poscentis in obsidionem Tyri, iram provocare, ut Persarum Regibus suis dominis, fidi obsequentesque viverent. Respondit enim Jaddus Pontifex maximus Alexandri nuntiis : *Sacramento se obligatum Dario, ne arma contra eum caperet, idque ratum fore, quandiu Darius ipse viveret*[13]. Sic ipsi Pontifici videbatur illud inviolabile sacramentum, neque per pontificiam potestatem, præsente licèt Synagogæ totius tantâ utilitate, imò necessitate solvendum.

Rerum potienti Alexandro, obstrictâ semel fide, paruerunt; et post Alexandrum, Syriæ Regibus attributi, in obsequio manserunt, nusquam imperio sollicitato, tametsi Reges populum ad idola sectanda omni arte pellicerent, vimque persæpe intentarent.

1. *I. Reg.*, xv, 23. — 2. *Idem*, 30. — 3. *Ibid.*, xxiv, 6. — 4. *II. Reg.*, i, 14. — 5. *I. Reg.*, xxvi, 1., 11. — 6. *Jerem.*, lii, 2; *IV. Reg.*, xxiv, 19. — 7. *Lam.*, iv, 2, 6, 9. — 8. *Idem*, iv, 20. — 9. *Jer.*, xxix, 7. — 10. *Bar.*, i. 11, 12. — 11. *Esth.*, iii, iv, xiii, xiv; *Idem*, v, vi, vii, xvi. — 12. *Idem*. — 13. *Josep., Ant., lib.* xi, *cap.* viii, n. 3.

CAPUT X.

Recidivum sub Machabæis imperium peculiari Dei instinctu à Mathathiâ inchoatum, a filiis stabilitum, Romani ac Cæsares eodem jure, Christo approbante; regnarunt.

At enim, inquiunt[1], ad extremum sub Antiocho Epiphane arma ceperunt, auctore Mathathiâ Sacerdote. Hoc argumentum quidam supra modum efferunt : sed frustra. Et quidem illud exemplum Bellarminus meritò prætermisit; neque enim Mathathias summus Pontifex fuit, qui de his pro potestate decrevisse fingatur, neque sacerdotali potestate quidquam egit, sed instinctu divino, quemadmodum Phinees *zelo Dei commotus*[2]. Sic enim scriptum est in Machabæeorum libris[3] : « Accessit quidam Judæus in omnium oculis sacrificare idolis super aram in civitate Modin, secundùm jussum Regis; et vidit Mathathias, et doluit, et contremuerunt renes ejus, et accensus est furor ejus secundùm judicium legis, et insiliens trucidavit eum super aram : sed et virum, quem Rex Antiochus miserat, qui cogebat immolare, occidit in ipso tempore, et aram destruxit; et *zelatus est legem, sicut fecit Phinees Jamri, filio Salomi :* et exclamavit Mathathias voce magnâ in civitate, dicens : Omnis cui zelum habet legis, statuens testamentum, exeat post me. » Hoc ergo egit eo instinctu, quo actus est Phinees, hoc est, peculiari, ac planè divino, quod doctores omnes summâ consensione tradunt; quo instinctu Aod Eglonem[4]; quo instinctu ipse Moses Ægyptium interfecit[5] : *existimabat enim intelligere fratres, quoniam Deus per manus ipsius daret salutem illis :* ut est à sancto Stephano in Actis proditum[6]; quo instinctu tam multa extraordinaria, neque in exemplum trahenda, facta esset legimus. Neque verò, si fanatici homines instinctum Dei mentiuntur, ideo mendacii coarguere debemus ea, quæ Deus ipse à se instigata testatur; at Deus instinctum Mathathiæ multis miraculis, *et è cœlo factis illuminationibus*[7], confirmavit; tale illud est in Machabæorum libris traditum : « Cùm vehemens pugna esset, apparuerunt adversariis de cœlo viri quinque..... ducatum Judæis præstantes; ex quibus duo Machabæum medium habentes, armis suis circumseptum incolumem conservabant : in adversarios autem tela et fulmina jaciebant, ex quo et cæcitate confusi, et repleti perturbatione cadebant[8] : » ut omittam quot victorias, tot fuisse miracula. Quin etiam per divinum *ac fide dignum somnium,* scimus « extendisse Jeremiam dextram, et dedisse Judæ gladium aureum, dicentem : Accipe sanctum gladium, munus à Deo, quo dejicies adversarios populi mei Israël[9] » : quæ verò divina fuisse, secutæ victoriæ demonstrarunt.

Huc etiam facit de Antiocho, Judæorum persecutore sævissimo, manifestâ Dei ultione sumptum supplicium; quâ ultione perterritus, et ipse confessus est Deum apertè favere Judæis[10], ut non tantùm Judæi, sed etiam hostes, in tot mirificis gestis, ultricem Dei manum, ac divinam potestatem agnoscerent. Constat ergo Judæos adversùs sævientem Regem, non antea arma cepisse, quàm instinctu peculiari, totque divinis testificationibus ad id incitati sunt : quare malè ea referri ad ordinariam potestatem luce clarius est.

Huc accedit Ecclesiæ et Synagogæ diversa conditio, diversus spiritus : ut ab alterâ ad alteram consecutio non valeat. Non enim si divino impulsu Elias è cœlo ultricem flammam elicuit[11], ideo hæc novo Testamento congruunt, dicente Domino ad Apostolos Eliæ similia cogitantes : *Nescitis cujus spiritûs estis*[12] : tum veteris Synagogæ tempore statutum erat, electum populum ex eodem tantùm Abrahami genere propagari; sacrique

1. *Du Perr. Har., œuv. div., p.* 627. — 2. *Num.*, xxvi, 11. — 3. *I. Mach.*, ii, 23 *et seq.* — 4. *Judic.*, iii, 21. — 5. *Exod.*, ii, 12. — 6. *Act.*, vii, 25. — 7. *II. Mach.*, ii, 22. — 8. *Idem*, x. 29, 30. — 9. *Idem*, xv, 11, 14, 15. — 10. *I. Mach.*, vi. *II. Mach.*, 9. — 11. *IV. Reg.* i, 10, 12. — 12. *Luc.*, xii, 54, 55.

fœderis ac religionis pars erat vel maxima, ut terram Chananæam patribus jejurando promissam incolerent; cultus quoque religionis affixus erat ei loco, quem elegerat Dominus, extra quem locum non vota, non festa solemnia, non ipsa sacrificia, ac sacra reliqua, sancta rataque essent. Quare cùm Dominus transmigrari ad Babylonem voluit, misso Jeremiâ Prophetâ, ac peculiari jussu indicta migratio est : simul datum promissum, ne ultra septuaginta annos esset duratura, neve postea unquam, stante certè fœdere, à locis religioni addictis moverentur : quæ nunc omnia vacant. At ea omnia, quibus antiquum fœdus constaret, Antiochus evertebat : hæc enim Mathathias lamentatur : « Væ mihi! ut quid natus sum, videre contritionem populi mei, et contritionem civitatis sanctæ, et cedere illic, cùm datur in manus inimicorum, sancta in manus extraneorum facta sunt : templum ejus sicut homo ignobilis[1] ? » quæque alia vir sanctus deploravit. Ac postea magis magisque mala increvere, cùm scilicet Lysiæ mandavit Antiochus, « ut mitteret exercitum ad conterendam et extirpandam virtutem Israel, et reliquias Jerusalem, et *auferendam memoriam eorum de loco*, et ut constitueret *habitatores filios alienigenas* in omnibus finibus eorum, et *sorte distribueret terram eorum*... Et audierunt mercatores regionum, et acceperunt argentum et aurum multum valde, et venerunt in castra ut acciperent filios Israel in servos[2] : » mittebatque Antiochus totâ Judæâ, qui « omnes perfectæ ætatis interficerent, mulieres, ac juvenes venderent extraneis[3]. » Quibus perpetratis, terraque Chanaan alienigeneis traditâ, nec fœdus, nec religio stare posset, templumque ipsum, cui Domini jussu affixa religio, titulo Domini in æternum abolito, non alio deinceps quam *Jovis Olympii* titulo cognominaretur.

Quo loco cùm res essent, non tamen aliter nisi peculiari instinctu arma sumpserunt : et Deus ad hæc omnia, quæ memoravimus à Judâ et à fratribus, suo suscepta numine, Regum quoque Syriorum consensionem accedere voluit : Jonathasque et Simon non modò purpurâ, principatu, consessu regio, verum etiam iis omnibus, queis regiæ potestatis vis constat, cudendæ pecuniæ, muniendarum arcium, armandi exercitus jure; Judæi quoque immunitate et libertate donati sunt[4]. Sic ad novum principatum stabiliendum, divina et humana jura cumulantur, atque extraordinaria in ordinariam potestatem desinunt; ac demum supremum apud Judæos imperium ab universo populo, annuentibus Regibus, in Simonem est collatum, postquam, eo maximè auctore, ablatum est jugum gentium ab Israel[5].

Neque Simon, Pontifex licèt, principatûs honorem ac vim sacerdotii sui jure sibi vindicavit, sed *in conventu magno Sacerdotum, et populi, et Principum gentis et seniorum regionis*[6]; totius gentis decreto ac veluti lege regiâ, in se collatum accepit : quâ unâ consensione cum sacerdotali officio regium conjunctum imperium est.

Post centum et quinquaginta annos, in Judæâ Romani regnarunt, datis etiam Regibus Herode et ejus liberis, sub quibus Cæsares partem regni, ipsamque Jerosolymam, regni ac gentis caput, Romano imperio vindicarunt : certè nusquam obnoxii Pontifici Judæorum, qui eorum imperia solveret. Nemo enim id his temporibus, vel per somnium cogitabat : quod quidem imperii jus ipse Dominus confirmavit, dicens : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo*[7] : nihil interpellata scilicet Cæsarum potestate, ac tantùm decreto edito, ut Deo ac religioni debita obsequia servarentur.

Quare regnum et sacerdotium distinctas potestates, in suo quamque ordine supremas esse, non autem sacerdotali regiam obnoxiam, ab ipsa sacerdotii legalis origine, usque ad Christum Dominum, et excidium gentis, omnes Hebræorum historiæ, omni monumenta clamant; neque ullum Dei præceptum, ullam populi Judaici traditionem, ullum exemplum, quod huic doctrinæ adversaretur Baronius et Bellarminus aut alii protulere.

1. *I. Mach.*, II, 7, 8. — 2. *Idem*, III, 35 *et seq.* — 3. *II. Mach.*, V, 24. — 4. *I. Mach.*, X, 18, 19, 25, 62 63, 65; XI, 3; XIII, 36, 41 42; XIV, 38; XV, 2, 6, 7. — 5. *Idem*, XIII, 41. — 6. *Ibid.*, XIV, 28. — 7. *Matth.*, XXII, 21.

CAPUT XI.

An Athaliæ cæsæ exemplum his obsit.

Duo tamen exempla Bellarminus objicit[1] : ac primùm memorat Athaliam Reginam, uxorem Jorami, Regis Judæ, Joiadæ Pontificis jussu fuisse interfectam, non modò quòd nepotes suos, et *omne semen regium* occiderit, ac regnum invaserit; sed quòd idolis servierit[2]. Quorsum ista, obsecro? An ut intelligamus supremas potestates Pontificum jussu interfici posse? Absit. At id probas, vel omnino nihil probas. Jam exempla quærimus supremarum potestatum, quæ à Pontificibus loco dejectæ fuerint; at profectò Athalia non gaudebat suprema illa potestate, eamque habebat non legitimo ordine, sed invasione ac parricidiis. Porrò supererat è sanguine regio Joas, quem soror Josabeth ex Athaliæ manibus clam ereptum, Joiadæ viro suo custodiendum, educandum, et in avito solio aliquando reponendum tradiderat. Quid ergo mirum est, si Pontifex sub Rege septenni, quem neci eximerat, quem in templo educaverat ab incunabulis, quem filii loco habuerat, quem regno restituerat tutorem agens Regis, in impiam Athaliam regiæ majestati subditam, ejusdemque læsæ ream, pro potestate animadvertit? Neque enim aliter constitura erat Regi, regnoque salus. Esto damnata quoque sit idololatriæ nomine : quid enim nostra refert, pro aliis quoque sceleribus damnari Regis et regni hostem, publicæ potestati subditam?

Atque id sibi juris sub Rege minore extaordinariè et summa necessitate, et consensu omnium Pontifex vindicabat : quo jure et *Regi uxores accepit*[3], et omnia administravit. Si ergo efficere aliquid volebat Bellarminus, aliquem oportebat Regem ex tot idololatris proferre in medium, de quo simile sumptum supplicium fuerit, sola sacerdotali auctoritate : quæ cùm exempla desint, imò cùm contraria adsint, nullum in Athalia præsidium est.

CAPUT XII.

De Ozia propter lepram ejecto.

Verisimilius objicitur leprosus Ozias, hujus morbi causâ per Sacerdotes ex præscripto legis primùm templo ejectus, tum hominum societate, ac regni administratione depulsus[4] : scriptum enim in lege erat : *Quicumque maculatus fuerit leprâ, et separatus est ad arbitrium Sacerdotis,..... omni tempore, quo leprosus est et immundus, solus habitabit extra castra*[5]. Ergo Pontifici in Regem ea sunt concessa quibus etiam regni administratione privaretur. Hinc consecutio : id si fieri potuit in veteri Testamento, propter lepram corporalem, quantò magis in novo, propter spiritualem, id est, hæresim? Duo hic consideramus : primùm, eventum ipsum extraordinarium ac planè singularem, quem in exemplum trahere non liceat : alterum, allegoriam occultamque significationem in facto ipso latentem, ex quâ theologicum dogma constitui Theologi non ferant.

Certum ergo est lege fuisse præscriptum, ut quivis leprosus arbitrio Pontificis separatus, solus extra castra urbesque degeret. Jam si fas Pontifici ea exequi, quæ lex apertè ac directè præscripserit, haud propterea liceat ad alia et alia, ex consecutione, jus illud extendere. Atque hic si consistam, tota vis argumenti sponte concidat.

Quid, quòd Sacerdotes nihil sibi aliud vindicarunt, quàm ut Oziam è domo Domini propellerent? Lege Paralipomenon librum secundum[6], quo ista narrantur,

1. *Bell.*, *de R. P.*, *lib.* V, *c.* VIII. — 2. *IV. Reg.*, XI; *I. Paralip.*, XXII, XXIII. — 3. *II. Paralip*, XXIV. — 4. *IV. Reg.*, XV, 5; *II. Paral.*, XXVI, 19, 20, 21. — 5. *Levit.*, XIII, 44, 45, 46. — 6. *II. Paralip*, XXVI.

nihil aliud invenies : cætera lege regni à Joatham Regis filio facta. Quid, quòd nec Oziæ regnum ablatum est; sed illius, tanquam Regis nomine, à Joathamo filio regni suscepta administratio, ut solet sub insanis delirisque Regibus? Scriptura attestatur his verbis : « Fuit igitur Ozias Rex leprosus usque ad diem mortis suæ, et habitavit in domo separatâ plenus leprâ, ob quam ejectus fuerat de domo Domini. Porrò Joatham filius ejus rexit domum Regis et judicavit populum terræ[1]. » Quid autem vetabat ne, ut Regis nomine, ita etiam imperiis, quod lex fieri non vetabat; cùm nec nisi patre mortuo regnasse memoretur : « Dormivit enim Ozias cum patribus suis,..... regnavitque Joatham filius ejus pro eo[2]; » parque omnino est credere nullum erga parentem ab optimo viro Joathamo prætermissum, quod lege præstare sineretur; ut non regno depulsum Oziam, sed tantùm per filium regnasse appareat. Sed quanquam hæc proba sunt, tamen rem altius investigare placet.

Quæro enim an de leproso Principe aliquid nominatim in lege edictum fuerit? Neutiquam; sed lex est generalis, inquies, quâ simul comprehendi Principem oporteat. At ego jam postulo quidni Princeps intelligatur etiam comprehendi eis legibus, quibus universim dictum erat de adulteris, de percussoribus, deque idololatris esse sumendum supplicium? Nempe Reges inde nulla legis clausula exceperat; at si majestate sola excipi intelliguntur, non video profectò, cur non eodem titulo, eademque majestate regii nominis, è lepræ quoque legibus eximantur, nisi aliquid peculiare hìc intervenerit.

Et profectò clarum est intervenisse manifestam et extraordinariam testificationem divinæ voluntatis. Rex enim temerarius sancta penetraverat, thuribulum manu ceperat, obstantibus Sacerdotibus minabatur. Hìc Dominus sacrilego in fronte lepram immisit, quo miraculo moti Sacerdotes, tanquam signo accepto divinæ voluntatis, Regem templo expulerunt. Ipse amens, exterritus, sceleris divinæque tam patentis vindictæ conscius, *acceleravit egredi, eo quòd sensisset illico plagam Domini*[3]. Accessere et alia portenta, quæ Dei manum demonstrarent. Nam contremuit terra, teste Zacharia, et Amos[4], quam Dei ultionem ad sacrilegos Oziæ ausus pertinere tradunt interpretes. Ergo manum Domini extraordinariis signis demonstratam esse constat, testificatusque est Deus, qui à tot aliis legibus Reges exemerat, velle se huic Regi lepræ legem imputari : id, inquam, testificatus est, dato extraordinario voluntatis suæ indicio, ne quisquam præter ipsum in Reges animadvertere posse videretur. Atque hìc profectò certum est, non tam Pontifices, quàm Deum ultorem, edito miraculo, fuisse, qui minanti ac superbienti lepram primùm, deinde terrorem ipsi quoque, et terræ tremorem immiserit.

Jam si facti significationem, atque latentem doctrinam quærimus, multa occurrunt : meritò inustum fronti superbæ ignominiæ signum : meritò amisisse honorem regium, qui sacerdotii inconcessos honores sibi vindicabat : conturbari terram, ac rerum humanarum fundamenta concuti, cùm sacerdotale officium et regium confunduntur.

Lepra significari hæresim ultro concedimus : alia quoque peccata eo morbo adumbrari passim tradunt Patres. At propter hæresim, aut quæcumque peccata expelli posse Principem ac regno deturbari, nunquam allegoria efficiet. Potest enim allegoria rem aliunde firmatam declarare, rem per se ipsa conficere et probare non potest. Neque quisquam sanus sibi persuaserit, plus posse ad exturbandum Principem, aut hæresim, aut ejus imaginem lepram, quàm tot alia scelera, atque ipse idolorum cultus, quem Judæi in Regibus, eorum majestate salva, toties pertulere.

Quid autem eo exemplo licere sibi putarent christianæ religionis Antistites, sanctus Lucifer Calaritanus in Sardinia Episcopus, docuit libris adversùs Constantium editis; sanctum autem voco, cujus festum diem, Sede apostolica approbante, ab omni Patrum memoria Calaritani aliique insulares agant. Quanquam enim in quibusdam vehementior fuerit, ejusque inclyto nomine, quidam ejus discipuli atroces ac superbi, schisma conflaverint; multis tamen argumentis demonstratum est, eum in Ecclesiæ communione obiisse. Utcumque est, libros profero, quos cùm ille scripsit, Catholicis omnibus, magnoque illi Athanasio admirationi fuit : proferam autem hìc librum, cui titulus : *De non parcendo in Deum delinquentibus*[1] : quo libro sic compellat Constantium, arrogantiæ ac superbiæ catholicos Antistites incusantem : « Quæ ista nostra, Constanti, superbia est, quæve arrogantia? Si quia te videamus morbidum esse, pestiferum quippe Arianum; elephantiam in te esse; quia istam consideremus, illam, quam Arius habuerit; quòd urgeamus te secedere à populo Dei, sicut illi Sacerdotes Domini Oziam de templo compulerint egredi; quia te ita cogamus Deo dare honorem. Si enim Oziam Dei Sacerdotes idcirco pellebant ex aulâ Dei, quia meminissent divinitus præceptum, leprosos ante expiationem ingredi templum prohibitos; quantò magis nos dignè te, conspice, ex Ecclesiâ pellere Christi, de domo Domini, quia non sit licitum hæreticum convenire cum catholicis, insanum cum sanis, plenum immundis spiritibus cum eis in quibus inhabitat Spiritus Dei[2]. » Eatenus igitur Oziæ exemplo Patres utebantur, ut hæreticum Imperatorem templo Dei, domo Dei, Ecclesiâ Christi arcerent; non ut imperii administratione deturbarent. Constantium certè à Catholicis omnibus, et ab ipso Lucifero, pro legitimo Imperatore semper habitum, et fatentur omnes, et infrà referemus. Hoc exemplo Oziæ docebat : hisce finibus coercebat is, quem vehementissimum atque interdum nimium fuisse constat.

Neque aliter alii sentiebant. Exstat Hincmari Rhemensis epistola ad Carolum Calvum Regem, quâ monet, ne Oziæ exemplo, « manum extendat ad ea quæ sacerdotali ordini Spiritûs sancti dono commissa sunt[3]. » Ibi fusè relatâ separati per Sacerdotes Regis historiâ, addit ex Apostolo : *Hæc autem in figurâ contingebant illis; scripta sunt autem propter nos*[4]; ac denique concludit : « Sic et eorum judicio, quibus dicit Dominus : *Non vos estis qui loquimini, sed Spiritus patris mei qui loquitur in vobis*[5], voluntariè atque ex deliberatione, quiscumque violans et convellens constituta divina; quia docente Petro : *Non est personarum acceptio apud Deum*[6] : ab Ecclesiæ corpore separatus, nisi per pœnitentiam et sacerdotalis indulgentiæ reconciliationem, eidem Ecclesiæ fuerit reincorporatus, erit ab æternâ Ecclesiâ separatus. »

Non aliud Patres nostri in Oziâ viderunt, quod ad christianismi tempora pertineret : de terreno regno per spiritualem lepram adimendo nihil cogitabant; separari posse putabant Reges id meritos per sacerdotale officium, ab Ecclesiâ quidem, et à regno cœlesti, quorum respublica, regnumque Judaicum figura fuit. Quæ nunc de suo addunt, ea nos à Patribus spreta rejicimus.

Hæc ex vetere Testamento Bellarminus, et alii proferunt, caduca per sese, ac nequidem sibi satis cohærentia; non quòd indocti sint qui ea objecere; sed quòd, semel susceptâ causâ, per occupationem animi necesse sit vana sectari, quibus valida et vera argumenta desint.

Stat ergo propositio : per institutionem sacerdotii legalis non fuisse immutatum statum principatûs; neque alteri potestati quæ Reges deponere ac temporalia ordinaret, regiam potestatem directè vel indirectè fuisse subjectam. Jam ad novi Testamenti sacerdotium veniamus.

1. *II. Paralip.*, 21 *et seq.* — 2 *Idem*, 23. — 3. *Ibid.*, XXVI, 20. — 4. *Zach.*, XIV, 5; *Amos.*, I, 1.

1. *Lucif. Cal.*, *tom.* IV, *Bibl. Pat.*, *p.* 227. — 2. *Idem*, *p.* 228. — 3. *Hincmar.*, *tom.* II, *ep.* X, *pag.* 316. — 4. *I. Cor.*, X, 11. — 5. *Matth.*, X, 20. — 6. *I. Pet.*, I, 17.

CAPUT XIII.

QUINTA PROPOSITIO : *Neque per institutionem christiani sacerdotii quidquam fuit immutatum in regnandi jure : id probare aggredimur ex evangelicis Scripturis : explicatur potestas quam Christus Apostolis tradiderit.*

QUINTA PROPOSITIO : *Neque per institutionem christiani sacerdotii quidquam fuit immutatum in jure regnandi; ac Pontificibus christianis nulla à Christo attributa potestas, quâ temporalia ordinare, aut quemquam imperio mulctare vel donare possint;* patet ex antecedente. Si enim religionis causâ in terrenis imperiis, atque in supremarum potestatum juribus aliquid fuit immutandum, id maximè fieret per religionem Mosaicam, terreno imperio, terrenis promissis nixam : atqui non id factum est, neque regiam potestatem, in rebus quidem suis, Moses sacerdotio fecit obnoxiam : multò ergo minùs christiana religio, promissis tantum nixa spiritualibus, id faceret, aut imperiorum jura mutaret.

Sed quandoquidem in hâc maximè propositione quæstio vertitur, eam diligentiùs Scripturis primùm, deinde Ecclesiæ traditione ac praxi confirmamus. Quibus in locis pertractandis nemo à nobis postulabit, ut demonstremus deditâ operâ confutatam eam potestatem, quam nullus hominum cogitaret, sed ut perspicuè pateat nullam hujus in Scripturis, nullam in primis sæculis fieri mentionem, cùm id res vel maximè postularet, tum verò eam cum Patrum christianæque doctrinæ placitis non posse cohærere. Sic duabus profectò causis contraria sententia concidet, et quòd nova, in Ecclesiâ Christi ac prioribus sæculis inaudita, et quòd à christiano atque ecclesiastico spiritu alienissima proferat.

A Scripturis inchoamus : quærimusque quam Christus Apostolis dederit potestatem? Et quidem Magister ac Dominus duplicem in Apostolos, ministros ac vicarios suos, contulit potestatem, extraordinariam et ordinariam : utramque complexus est his verbis : *Convocatis Jesus duodecim discipulis, dedit illis virtutem et potestatem super omnia dæmonia, et ut languores curarent, et misit illos prædicare regnum Dei, et curare infirmos*[1]. Edere miracula, extraordinariæ potestatis; prædicare regnum Dei, potestatis ordinariæ fons et caput est.

Jam cujus generis esse putant illam potestatem deponendi Reges? Certè ordinariam : nam extraordinariam, quæ per miracula se exerat, nihil moramur. Quo verbulo refellimus adversarios passim ingerentes et arefactam ficum[2], et immissos porcis dæmones[3], et Ananiam et Saphiram Petri voce percussos[4]; quæ quidem Nicolaus Dubois[5] et alii haud minùs inani quam ingenti operâ congerunt : nam quò ista pertinent? An ut Pontifices patrare miracula suo jure, ac pro cathedræ suæ potestate possint? Ne id quidem cogitant. Quare cùm hæc proferunt, nihil aliud faciunt, quàm ut vera argumenta deesse demonstrent, qui tantâ operâ falsa et nulla colligunt.

Quin etiam commemorant flagellis verberibusque ejectos è templo vendentes et ementes[6]. Quid autem probaturi? An quia Christus templi contemptores templo ejecit, ideo Pontifices regnis ejecturi sunt eos, qui religionem contemnant? Aut quoniam Christus flagellis est usus, ideo ejus ministri atque vicarii ad bella in Reges movenda Christianos compellent? Aut verò id volebat Christus, ut Ecclesiastici linguæ verbere, ac prædicationis flagello non contenti, ipsi per se vi agerent, atque arma corriperent? At id nemo cogitavit unquam. Quare hæc, quæ congerunt extraordinariè gesta, vel ipsi fateantur necesse est ad rem non pertinere.

Ad ordinariam potestatem veniamus. Hujus caput est verbi prædicatio, ecclesiastici ministerii basis. Hanc deinde consequuntur Sacramenta consecranda, administranda dignis, quodque est consectaneum, indignis pro potestate adimenda : tum hæc omnia complexum regimen ecclesiasticum, monere, increpare, arcere sacris, sive, ut ait Tertullianus, *exhortatio, castigatio ac censura divina*[1]; hæc Scripturæ exsequuntur copiosè, luculenter, nullâ temporalium cuiquam, sive dandorum, sive adimendorum mentione factâ.

Pascendi potestatem latè patere volunt. Certè. Non ita tamen quin iis contineatur finibus, quibus se Christus ipse continuit. Pavit autem oves Christus, *ut pascua invenirent*[2], vitæ verbum scilicet et vitam æternam per verbum : *Oves enim meæ vocem meam audiunt; et ego cognosco eas, et sequuntur me; et ego vitam æternam do eis, et non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu med*[3]. Ad hoc pavit Christus, ad æterna perduxit, temporalia cuivis, ac suis cuique legibus habenda, utenda, adimenda permisit. At si ad hæc pavit Christus, ad hæc pascat Petrus : *Pasce* enim, inquit[4], *oves meas*, sed meo more *meas*. Ne ergo pastores ad temporalia, eo quo erant jure locoque à Christo relicta, concessam à Christo potestatem conferant.

At enim Matthæi XVI et XVIII potestatem ligandi ac solvendi tradidit[5], sed peccata scilicet : sic enim ipse Christus interpretatur Joannis XX : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt*[6]. Quæ ad potestatem ligandi ac solvendi pertinere, eòque referri, et Theologi omnes, et ipsa Tridentina Synodus intellexit[7]. Piget verò referre in re notâ et obviâ Patrum auctoritates. Uno verbo dixerim : qui hanc potestatem ligandi atque solvendi ad peccata referant, omnes invenias; qui ad temporalia danda vel adimenda referat, mille et ampliùs annis omnino neminem.

Jam illud à Christo prolatum, quò maximè se in Christianos contumaces potestas ecclesiastica exerit : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus*[8], frustra referas ad temporalia, quorum ullam partem detractam ethnicis aut publicanis fuisse, non ipsi Judæi, nedum cæteri intellexerint.

CAPUT XIV.

Locus Evangelii : Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.

HIS ergo præstruximus, quam Christus Apostolis dederit potestatem, amplissimam illam quidem, et omnino divinam, sed in spiritualibus ac cœlestibus; in terrenis quidem ac civilibus nihil præcepit, nisi ut obtemperarent iis, qui rerum potirentur.

Neque enim bonus magister eam prætermisit partem veræ pietatis, ac disertè dixit *Redditæ quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo*[9]; ne quis rempublicam conturbaret, aut constituta sollicitaret imperia : quâ brevissimâ, absolutissimâque sententiâ complexus omnia est, quæ civili potestati deberentur; nempe obtemperandum in omnibus, quæ divinis præceptis non repugnarent.

Multi enim è Judæis putabant Romani imperii ac Romanorum Cæsarum, utpote infidelium, iniquam, violentam, tyrannicam, atque omnino nullam in populum Dei potestatem esse : quorum turbulentos spiritus magister optimus hâc sententiâ compressit. Cùm enim id agerent inquieti homines, ut religionis specie legitima imperia commoverent, id è contra Christus docuit, nihil ad vim ipsam religionis pertinere, quis imperet, atque omnino religione relinqui imperia eo loco, quo sunt gentium ac populorum juribus constituta.

Hoc autem perfecit ostenso numismate, atque imagine Cæsaris; ut quoniam respublica ac civilis societas stat commerciis ac permutationibus, quarum instrumentum est nummus, seu publica pecunia; ideo omnes intelligerent in ejus potestate necessario permanendum, cujus numismatis uterentur; quod profectò non sic præcisè et

1. *Luc.*, IX, 1, 2. — 2. *Marc.*, XI, 21. — 3. *Matth.*, VIII, 31. — 4. *Act.*, V, 1, 2. — 5. *Disq.*, *art.* III, *n.* 33 et seq. — 6. *Marc.*, XI, 15.

1. *Apol.*, *cap.* XXXIX. — 2. *Joan.*, X, 9. — 3. *Idem*, 27, 28. — 4. *Ibid.*, XXI, 17. — 5. *Matth.*, XVI, 19; XVIII, 18. — 6. *Joan.*, XX, 23. — 7. *Concil. Trid.*, *Sess.* XIV, *cap.* VIII; *et can.* X, XV. — 8. *Matth.*, XVIII, 17. — 9. *Matth.*, XXII, 21.

absolutè diceret, si aut intelligeret Pontificum ac Synagogæ auctoritate legitima imperia solvi posse, aut talem potestatem suis, sæque Ecclesiæ ipse aliquando esset concessurus.

Quod ergo nunc interpretantur : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari*; hoc est, *si ipse Cæsar, quæ Dei sunt, Deo reddat*, vanum est et illusorium, imò contrarium Christi instituto, cùm juberet parere iis, quos idololatras et impios, Deo, quæ Dei erant, non reddere certum esset.

Neque minùs vanum est, quod alii hæc assuunt : REDDITE QUÆ SUNT CÆSARIS, CÆSARI, *nisi noceat religioni, atque Ecclesiæ, aut nisi ipse Cæsar per Ecclesiam ac Pontifices deponatur*. Quæ quidem assumenta captiosam, quod absit, et illusoriam Christi responsionem facerent.

CAPUT XV.

Prævisis malis quæ ab impiis Regibus Ecclesiæ essent eventura, quæ Christus et Apostoli auxilia reliquerint: et an aliqua præter patientiam?

NEQUE verò quis negaverit à Christo esse prævisa, cùm omnia incommoda Ecclesiæ nocitura, tum vel maximè ea quæ à malis Regibus evenirent, quæ, quidem et ipse expertus est; testanturque Apostoli impletum in ipso Jesu id quod erat à Davide pronuntiatum : *Adstiterunt Reges terræ, et Principes convenerunt in unum adversùs Dominum et adversùs Christum ejus*[1]. Neque ignorabat manatura ad discipulos, quæ in magistro præcessissent : *Ad præsides* enim, inquit[2], *et ad Reges ducemini*; neque id Apostolos fugiebat, cùm et à Domino commoniti essent, et jam vim regiam toti Ecclesiæ gravem ipsi experirentur, et sæviora quæque imminere cernerent.

Cùm ergo eum magistrum, eosque duces habeamus, qui mala nobis totique Ecclesiæ, à mundi potestatibus obventura animo præviderent, experimento probarent; videndum planè nobis adversùs hæc mala, quæ præcepta, que remedia aut auxilia compararint.

Hæc autem in Evangelio luculenter apparent. Ecce enim præviso malo, ac longè antè denuntiato : *Ad Præsides*, inquit, *et ad Reges ducemini*, statim addit, *in testimonium illis* : hoc primùm; aperta professio veritatis : unde et illud : *Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine, et quod in aure auditis, prædicate super tecta*[3] : et illud : *Omnis ergo qui confitebitur me, confitebor et ego eum*[4]. Primùm ergo succurrit nobis ipsa fiducia profitendæ veritatis : tum idonea verba, quibus adversarii revincantur : *Ego enim dabo vobis os et sapientiam, quibus non possint resistere et contradicere omnes adversarii vestri*[5]. Accedit certa promissio salutis consequendæ, quæcumque supplicia inferantur : unde Christianis invicta firmitudo, infixumque animo, *non timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere*[6]. Quo certa salus animæ constat, sed propter patientiam : *In patientia vestra possidebitis animas vestras*[7]; neque tantùm animas, sed suo etiam tempore ac loco ipsa corpora : *Capillus enim de capite vestro non peribit*[8]. Summa ergo est, ne quid timeant, ne quid amittere se posse putent : hac spe invicti persistant, nec veritatem prodant : hoc est, ne in malis pareant. Ut autem quovis auctore in ipsos insurgant, aut in civilibus jussa detrectent, ne quidem innuit; imò verò id apertè vetat, cùm nihil aliud indicit, quàm pati quantumvis sævituri ac nociturí essent. Hæc promissa, hæc præcepta, hæc adversùs potestates ac mundum sævientem invicta auxilia subministrat.

Neque tamen propterea ultro se neci sint objecturi Christi discipuli : *Cùm enim persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam*[9]; sic adversùs Reges et Præsides ac legitimos magistratus Christus magister, nihil præter fugam relinquit, ut divina præsidia, in invicto fidei spiritu; humana verò, in fuga habeamus. Nihil præterea Christianis adversùs Reges et magistratus concessum est. Sic declinare vim regiam, eique obluctari licet.

Magistrum sequuntur Apostoli, et Paulus : *Omnis*, inquit[1], *anima potestatibus sublimioribus subdita sit*. Cavillantur adversarii, dum respondent, præcipi quidem ab Apostolis uti obediatur Regibus, quandiu Reges fuerint; non autem prohiberi quominus, si Ecclesiæ adversentur, deponantur à Pontificibus christianis : quasi non Pontifices Paulus his dictis complexus sit : *Omnis anima*; quod et Chrysostomus hìc, et res ipsa indicat. « Ostendit enim, inquit[2], quòd ista imperentur omnibus, et Sacerdotibus, et Monachis, non tantùm sæcularibus, id quod statim in exordio declarat, cùm dicit : *Omnis anima potestatibus supereminentibus subdita sit*, etiam si Apostolus sit, si Evangelista, si Propheta, sive quisquis tandem fuerit. » Puto ergo non excipi apostolicam potestatem, cùm etiam antiquum Pontificem audiamus, ex apostolico throno, hæc de Regibus prædicantem : « Quibus nos etiam subditos esse sacra Scriptura demonstrat[3]. » Atqui absurdissimum est quem pari cum cæteris obedientiâ Paulus obstrinxerit, eum non modò posse resistere, sed etiam deponere. Mirum profectò à Paulo non esse explicatam exceptionem illam, tum cùm Neroniano gladio imminente diceret : *Ego jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat*[4]. At nec sic à Regis, quantumvis sævientis, obedientiâ Christianos amovebat, nec deponendum eum, sed colendum docebat.

CAPUT XVI.

An generali præcepto obediendi Regibus, Christus et Apostoli aliquam exceptionem attulerint, et quam?

CERTÈ generali præcepto obediendi Regibus necessariam exceptionem Scriptura non omittit : obediendum scilicet, nisi Deo adversa jubeant. Ac Paulus quidem ad Titum : *Admone illos Principibus et potestatibus subditos esse, dicto obedire, ad omne opus bonum paratos esse*[5]. Quo docet in bonis tantùm parendum esse, et, quod sæpe dicemus, mala imperantibus obedientiam non simpliciter, sed in malis denegandam. Et alio loco : *Nam Principes non sunt timori boni operis, sed mali..... Dei minister est tibi in bonum*[6]. Quare jubentibus quæ pietati adversentur, liberè reponendum apostolicum illud : *Obedire oportet Deo magis quàm hominibus*[7]. Tum si vim ultimam inferrent, succurrit ultimum resistendi genus, fuso sanguine : *Nondum enim*, inquit[8], *usque ad sanguinem restitistis adversùs peccatum repugnantes*. Hucusque resistere datur : hanc exceptionem. Scriptura adhibet generali præcepto obediendi Regibus : nova illa exceptio de deponendis Regibus Scripturæ superstructa atque aliena est.

Est ergo summum illud christianæ repugnantiæ ut prava jussi facere, ad mortem usque reluctentur : ulteriùs progredi vetitum; mittuntque Christiani *inter lupos*, sed *sicut oves*, inermes scilicet, qui sint *prudentes sicut serpentes*[9], exposito corpore, ut caput servent, id est, animæ salutem, teste Augustino passim[10]; et *simplices sicut columbæ*, quæ gemendo Deum, patiendo inflectant homines, atque iras modestia et humilitate frangant; cæterùm nunquam sæviant. Neque enim adversùs lupos ac feras ovibus aut columbis arma suppetunt.

Neque aliter ipse Christus egit, cùm *testimonium reddidit, sub Pontio Pilato bonam confessionem*[11]; neque enim Judæi quidquam aliud agebant, quàm ut crucis metu deterreretur Christus à profitendâ illâ veritate,

1. *Act.*, IV, 26; *Ps.*, II, 2. — 2. *Matth.*, X, 18. — 3. *Idem*, 27. — 4. *Ibid.*, 32. — 5. *Luc.*, XXI, 15. — 6. *Matth.*, X, 18. — 7. *Luc.*, XXI, 19. — 8. *Idem*, 18. — 9. *Matth.*, X, 23.

1. *Rom.*, XIII, 1. — 2. *Chrysost.*, *Hom.* XXIII, *in Epist. ad Rom.*, *tom.* IX, p. 686. — 3. *Pelag. Pap.*, *tom.* V *Conc. Labb.* — 4. *II. Tim.*, IV, 6. — 5. *Tit.*, III, 1. — 6. *Rom.*, XIII, 3, 4. — 7. *Act.*, V, 29. — 8. *Heb.*, XII, 4. — 9. *Matth.*, X, 16. — 10. *Augustin.*, *quæst.* VIII, *in Matth.*, *tom.* III, *part.* II, *col.* 277. *Enarr. in Ps.* LVII, *n.* 10; *tom.* IV, *col.* 548, *etc.* — 11. *I. Tim.*, VI, 13.

quòd nempe ipse esset Christus, Rex verus Judæorum. At Christus, et se Regem Judæorum esse, et ne quid Pilatus Cæsari reique Romanæ metueret, regnum suum de hoc mundo non esse profitetur.

Hic ergo videmus circa Reges et Præsides, quid evangelica disciplina præcipiat, quid excipiat. Non enim hoc excipit, ut ad mala cogentibus absolutè et in omnibus obedientia denegari, aut quâvis auctoritate subtrahi possit; sed hoc excipit tantùm, ne obediatur in iis quæ iniquè imperant, quibusque se Deo superiores esse velint : quæ exceptio regulam firmat, evincitque in omnibus aliis præstandam obedientiam, honorem, vectigal, omnia quæ sunt Cæsaris; eo fine scilicet, quemadmodum ait Tertullianus[1], *ut Rex honoretur, cùm suis rebus insistit.*

CAPUT XVII.

Adversariorum effugia : distinguunt tempora infirmæ et adolescentis, à temporibus robustæ et jam prævalentis Ecclesiæ : an hæc Christianis digna?

Quæ suprà diximus, hæc quidem adversarii ferè con fitentur; sed duo reponunt : primùm quidem, his Christi et Apostolorum præceptis comprehendi ea quæ incipienti et infirmæ, non autem ea quæ adultæ, suisque jam viribus confirmatæ Ecclesiæ conveniant : rectè enim jussam esse tolerare Reges, quos compescere infirma non posset. Quo loco si urgeas, ac petas demonstrari tibi, quænam illa sint robustæ jam et adultæ Ecclesiæ præcepta reservata, nulla quidem proferunt, sed illud secundo loco addunt : qui finem præscripserit, ab eodem idonea ad finem consequendum comparata media : quare Petrum et successores, clavibus datis regni cœlorum, ligare, solvere, pascere jussos ad æternam salutem, id quoque accepisse, ut et ea quæ huic fini conducerent adhibere, et ea quæ nocerent amovere possent : atque ideo jus esse ut abjiciant malos Principes, qui animas procurantibus tanto sint obstaculo. Hæc duo sunt in quibus adversarii suæ causæ præsidium ponunt.

Sic grande illud christianæ religionis arcanum, vimque omnibus retro sæculis inauditam, quâ unius Pontificis judicio, non modò deponantur Reges, verùm etiam ipsa imperia transferantur, tantæ potestatis institutor Christus, ac primi administri Apostoli conticescunt : secuturis sæculis longâ argumentorum consecutionumque serie colligenda atque inferenda relinquunt. At profectò si Christus et Apostoli paterentur, quæ tempori congruebant; admonerent saltem quid, aliis temporibus, adulta jam Ecclesia ac robusta faceret; ne necessariam doctrinam, si quidem talis est, de deponendis Regibus, generali decreto, de præstandâ obedientiâ, atque etiam exempli sui auctoritate premerent.

Neque enim homines intellecturi erant, amissis spiritualibus, temporalia statim excidere, quod est falsissimum : aut eâdem potestate utraque simul donari vel detrahi posse, quæ tam diverso jure haberentur. Et quidem si uspiam scriptum esset universim, qui ab Ecclesiâ et spiritualibus separentur, eos bonis etiam temporalibus posse mulctari per ecclesiasticam potestatem, an eo quoque decreto Reges conclusi essent, dubitaretur forsitan, propter pacem rerum humanarum, et convellendæ, non sine ingenti animarum etiam strage, reipublicæ graves metus. Cùm verò nec uspiam scriptum sit patresfamilias, etiam infimæ sortis, per ecclesiasticam potestatem, vel uno servulo mulctatos, aut mulctandos fuisse; quis in animum induceret mulctandos imperiis ipsos quoque Reges, de quibus eò clariùs decerni oportebat, quò faciliùs, tanto loco positi, Ecclesiæ auctoritatem, vel reipublicæ tranquillitatis specie eluderent?

Jam ut adversarios strictiùs urgeamus, pudet profectò me discriminis illius, quod inter incipientem et adultis jam viribus robustam Ecclesiam esse volunt. Scilicet cùm prædicat Dominus : *Ecce ego mitto vos sicut oves*[2]; et, *In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras*[1], nullumque adversùs legitimos magistratus, nisi in fugâ præsidium, sic intellecturi sumus : fugite, sed quoad viribus convalescatis : unam præscribo patientiam adversùs Præsides et Reges, sed infirmis et invalidis : cæterùm cùm prævalere dabitur, excutite jugum, et adversùs legitimas potestates, quæ luporum more sæviant, non jam oves et columbæ, sed leones ultro insurgite; vel cùm edixit Petrus, cùm Paulus sublimioribus potestatibus optemperandum esse, eo quoque tempore, quo in Christi gregem sæviebant : *Neque tantùm propter iram, sed etiam propter conscientiam*[2], propter Deum, propter religionem, sic eorum mentem interpretabimur : Nos quidem nunc nihil præscribimus præter obedientiam : de depositione conticescimus; sed hæc aptata temporibus, non in perpetuum valitura. Parete, obedite, *propter conscientiam* et religionem, donec adolescamus, atque Ecclesia roboretur : tunc enim, sumptis viribus, auctoritate nostrâ Reges deponentur, aliis dabuntur imperia, arma indicentur, vi agi decernetur : tanquam hoc sit parere *propter Deum et propter conscientiam,* majores expectare vires, quibus insurgere in eos, et arma etiam expedire possint.

Hæc tot retro seculis inaudita, ac postremis demum nata temporibus, cujuscumque Doctoris nomine prodeant, si pati cogimur, colere certè non possumus, atque apertè opponimus evangelicum illud : *Nescitis cujus spiritûs estis*[3] : neque enim magis est evangelici spiritûs, ignem è cœlo elicere adversùs Samaritanos, quàm adversùs legitimos Principes bellorum incendia concitare.

CAPUT XVIII.

An eludi possit locus Evangelii : Regnum meum non est de hoc mundo.

Eludunt Dominicum illud : *Regnum meum non est de hoc mundo*, et, *Regnum meum non est hinc*; et in Declaratione Cleri Gallicani perperam allegatum esse contendunt[4], ac diligenter advertunt non esse à Domino dictum : *Regnum meum non est hic*; sed *Regnum meum non est hinc* : neque item dictum : *Regnum meum non est in hoc mundo*, sed *non est de hoc mundo.* Quæ quis nesciat? Certè enim scimus nobis à Domino dictum : *Regnum Dei intra vos est*[5], qui profectò in terrâ versamur, et regnum cœlorum Ecclesiam esse, quam toto terrarum orbe diffusam certâ fide colimus, et nunquam destituram credimus. Illud non intelligunt, quò Christus respiciat, ista dicens : *Regnum meum non est hinc.* Nempe intelligebat id agere Judæos, ut eum apud Pilatum invidioso Regis Judæorum nomine premerent : *Neque opus ei erat ut quis testimonium perhiberet de homine : ipse enim sciebat quid esset in homine*[6]; ac jam id mente præceperat quod Judæi statim inclamaturi essent : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris; omnis enim qui se Regem facit contradicit Cæsari*[7]. Hæc ergo videns, antequam clarè edicat *Tu dicis, quia Rex sum ergo*[8] : hæc ultro præmittit : *Regnum meum non est de hoc mundo si ex hoc mundo esset regnum meum, ministri mei utique decertarent ut non traderer Judæis : nunc autem regnum meum non est hinc*[9]; atque his quidem verbis, Cæsaris regnum, cui Pilatus serviebat, olim à se commendatum cùm diceret : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari*[10], nunc à suo regno tutum ac securum præstabat. Neque tantùm Pilato ministro Cæsaris, sed etiam venturis Regibus testabatur, nihil unquam terrenis regnis à sui regni legibus, aut à ministris suis metui velle, neque quidquam esse in Evangelio, atque per Evangelium traditâ potestate, quod rempublicam commoveret. Quæ christiano spiritu digna profectò corruunt, si jam auctoritate Christi Reges deponuntur, imperia transferuntur, bella civilia concitantur.

Non ergo in eo vim ponimus, quòd regnum ejus non

1. *Tertull., Scorp., cap.* XIV. — 2. *Matth.*, X, 16.

1. *Luc.*, XXI, 19. — 2. *Rom.*, XIII, 5. — 3. *Luc.*, IX, 55. — 4. *Consultat.* VI. — 5. *Luc.*, XVII, 21. — 6. *Joan.*, II, 25. — 7. *Joan.*, XIX, 12. — 8. *Idem*, XVIII, 37. — 9. *Ibid.*, 36. — 10. *Matth.*, XXII, 21.

sit *hic*, sed quòd tametsi sit *hic*, *non est hinc*. Tamen et *de mundo non est*, ac terrena regna non mutat diversissimi generis et ordinis regnum. Præclarè enim Augustinus : « Rex Christus, quòd mentes regat, quod in æternum consulat, quod in regnum cœlorum, credentes, sperantes, amantesque perducat[1] : » à quo profecto regno, terrenis Regibus nihil periculi, plurimum firmamenti est.

Quæ ut luculentiùs demonstraret, prodit quidem Rex Christus, sed ipsa purpura illusus, corona spinea, solio cruce, eaque una regium titulum præferente ; venitque in mundum, nil magnificum, nil regium spirans : mundi quidem victor, sed uno vanæ pompæ despectu ; quin ipsa nativitate subjectionem imperio et imperatori professus. Notant passim et mirantur sancti Patres humilitatem novi Regis terreno imperio servientis, ipsa subjectione omnibus imperantis : atque hæc mente complexi, vanos Pilati, vanos Herodis, vanos postea Romanorum Principum irriserunt metus, quòd terrenis regnis ab humili Christi regno metuendum aliquid existimarent.

Neque verò à Nicolao Dubois theologiæ Professore contemni decebat advocatum[2], qui talia objiceret : « Non eripit mortalia qui regna dat cœlestia[3] : » non decuit, inquam, contemni advocatum, qui talia objiceret, ac Brevarium legeret laicus. Quasi hominum incuria perficere potuerit, ut officium ecclesiasticum, summo olim studio etiam à laicis frequentatum, nunc ad solos Clericos redigatur. Quis autem despiciat id quod Sedulius[4] Presbyter initio V sæculi cecinerit, alii Patres inculcarint, ac tota jam Ecclesia accinente ubique celebretur? Planè non eripit Christus regna mortalia, nec Regibus hoc nomine est metuendus ; neque ejus vices agit, hoc quidem in negotio, qui hæc à se metui velit.

CAPUT XIX.

An ad rem pertineat ille ab adversariis objectus locus : Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ, *et ille locus*, Rex Regum.

Nec valet, quod objiciunt : Christo tradita omnia in manus, et post resurrectionem ab ipso dictum : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra*, et : *In capite ejus diademata multa*, et : *Habet in vestimento et in femore suo scriptum : Rex Regum et dominus dominantium*[5]. Non enim quærimus, quam etiam homo Christus habeat potestatem, sed cujus potestatis vicarium Petrum, ejusque successores reliquerit. Illius profectò qua peccata remittit, qua veritatem docet, qua sacramenta tradit ; non autem illius, qua *regit gentes in virgâ ferreâ, ac tanquam vas figuli confringit eas ; et ipse calcat torcular vini furoris iræ Dei omnipotentis*[6]. Hæc enim potestas non decretis, non canonibus, non externis ministeriis, ac formulis, sed omnipotentissima atque occultissima efficacia constat. Hujus potestatis non reliquit vicarios Episcopos, eorumque caput Romanum Pontificem ; sed consortes adsciscit Sanctos omnes, qui mundum vicerint : *Qui* enim *vicerit, dabo illi potestatem super gentes* : et : *Reget eas in virgâ ferreâ, et tanquam vas figuli confringentur, sicut et ego accepi à Patre meo*[7] : Quod quidem est egregiè à sancto Dionysio Alexandrino explicatum his verbis : « Divini martyres nunc assessores Christi sunt, et regni illius consortes, ac judici participes, et cum ipso judicantes[8]. » Hos consortes Christus adsciscit supremæ illius occultissimæ atque omnipotentissimæ potestatis.

1. *August.*, *in Joan.*, *tract.* LI, n. 4 ; *tom.* III, *part.* II, *col.* 635. — 2. *Ref.*, *art.* VIII, n 52. — 3. *Sedul. Hym. Bibl. Patr.*, *t.* VI, *p.* 472.
4. Cœlius Sedulius carmen de vita Christi composuit, cui titulum fecit : *Carmen Paschale* ; quia mirum Christus omnium Christianorum est Pascha. Id carmen, quod apud antiquos plurimi habebatur, stylo fluit eleganti et bene latino. Vid. Dup Bibl., sæc. VI, et Sedulii carmen, Bibl. Pat., edit. Lug., tom. VI, pag. 159 (*Edit. Paris*).
5. *Apocalyp*, XIX, 12, 16. — 6. *Ps.* II, 9 ; *Apoc.*, XIX, 15. — 7. *Apoc.*, II, 26, 27, 28. — 8. *Ap. Euseb.*, *lib.* VI, *cap.* XLII ; *p.* 241, edit. *Vales.*

CAPUT XX.

Locus Evangelii : Quis me constituit judicem super vos ?

Externo autem ministerio quid in terrenis possit, in Lucæ Evangelio luculenter exponit ; ubi nempe hæc legimus : « Ait ei quidam de turbâ : Magister, dic fratri meo, ut mecum dividat hæreditatem. At ille dixit illi : Homo, quis me constituit judicem aut divisorem super vos[1] ? » Quæ verba si perpendimus, statim intelligimus finitam hanc, quam tractamus, de temporalibus quæstionem.

Ac primùm qui sic petebat : *Domine, dic fratri meo*, apertè à Christo petebat, uti ipse pro potestate decerneret : cùm autem Christus respondit, *Homo, quis me constituit judicem aut divisorem super vos*, apertè item negat eam potestatem ullo modo pertinere ad illud officium, quod in terris gerebat, cujus vicarios Apostolos relinquebat.

Et quidem Christus alludit ad illud olim Moysi dictum : *Quis te constituit principem, et judicem super nos*[2] ? Quamque in ipso potestatem ille homo de turbâ requirebat, eam ultro Christus ab officio suo amovet dicens : *Homo, quis me constituit judicem, aut divisorem super vos?*

Fixum enim illud ab Apostolo dictum : *Nemo assumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquam Aaron : sic et Christus non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret, sed qui locutus est ad eum : Filius meus es tu :* et, *Tu es Sacerdos in æternum*[3]. Quâ ergo ratione pontificiam sibi vindicat auctoritatem, Pontifex à Deo constitutus, eâdem ratione amolitur à se in civilibus rebus judiciariam potestatem ; quod horum à nemine judex constitutus est.

Hinc existit argumentum : Christus Apostolos non alterius reliquit officii vicarios, quam ejus quod tum gerebat in terris ; at ad illud officium pertinere negabat eam, quam ille homo de turbâ deferebat, res terrenas ac civiles dijudicandi potestatem : ergo ea ad apostolicum officium nihil pertinet.

Quorum certè judices à Christo constituti sint, in Evangelio legimus : *Tibi*, inquit[4], *dabo claves regni cœlorum* ; et, *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis*[5]. Consentanea loquitur, qui officio suo terrenorum potestatem abjudicans, vicariis suis cœlestia tantùm suo nomine judicanda committit.

Quare eum quem tractamus locum Bernardus excutiens : *Quis me constituit divisorem super vos*, et cum illo comparans : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis*, ad Eugenium Papam hæc scribit : « In criminibus non in possessionibus potestas vestra ; quoniam propter illa, et non propter has accepistis claves regni cœlorum[6]. » Ac Bernardi quidem locum alibi legemus integrum, eoque doctrinam nostram luculentissimè confirmabimus. Illud quidem habemus interim, clavium potestatem in terrenis possessionibus minimè versari, neque propter eas Apostolis esse traditam ; quâ profectò sententiâ vel unâ vincimus, nisi fortè apostolicam potestatem à terrenis possessionibus dijudicandis abstinere jussam, propter regna concessam putemus, ac jam imperia distribuant vicarii, quorum Dominus, ne agros quidem dividendos, sibi attributos esse docet.

Hæc verò non ad contumeliam dicimus sacerdotalis officii. Bernardo enim assentimur, hæc negari Pontificibus, « non quia indigni illi sint, sed quia indignum illis talibus insistere, quippe potioribus occupatis. » Paria Ambrosius in eumdem Lucæ locum : *Quis me constituit judicem?* « Bene terrena declinat, qui propter divina descenderat, nec judex esse dignatur litium et arbiter facultatum, vivorum habens et mortuorum judicium, arbitriumque meritorum[7]. » Et paulò post :

1. *Luc.*, XII, 13, 14. — 2. *Exod.*, II, 14 ; *Act.*, VIII, 27, 35. — 3. *Heb.*, V, 4, 5, 6. — 4. *Matth.*, XVI, 19. — 5. *Joan.*, XX, 23. — 6. *Bern.*, *de Consid.*, *lib.* I, *cap.* VI, *tom.* I, *col.* 412. — 7. *Ambr.*, *lib.* VII *in Luc.*, *n.* 122, *tom.* I, *col.* 1438.

« Meritò refutatur hic frater, qui dispensatorem cœlestium gestiebat corruptibilibus occupare. « Ergo in ecclesiasticam potestatem non modò aliena, sed etiam indigna conferunt, qui terrena quævis illius subdere satagunt imperio.

An fortè huc afferent suum illud, *directè* et *indirectè?* Quasi non licuerit Christo *indirectè* dividere eam, de qua rogabatur, hæreditatem; aut verò ignoraret, quod nunc assiduè jactant, quantùm temporalibus spiritualia juvarentur. At ipse universim à se negotium amolitus, causas incidit omnes, quibus hæc ad ecclesiastica judicia revocentur, nullamque rerum terrestrium potestatem pertinere docet ad illud officium, cujus Apostolos ministros ordinabat.

CAPUT XXI.

Respondetur ad objecta Capitis XVII : an impii Reges ab Ecclesiâ impuniti, si tuti à depositione habentur.

Jam ea quæ sunt objecta superiùs facilè dissolvemus. Objiciebant enim sic : Ecclesiæ suppetere debere media ad salutem animarum procurandam, atque adeo remedia adversùs malos Principes, qui earum saluti nocerent. Hæc argumenta, quibus sese maximè efferebant, nunc sponte concidunt. Repetimus enim more Scholæ argumentum; atque ad illud : Debent Ecclesiæ suppetere media atque remedia, distinguimus : media atque remedia, quæ Christus ipse tradiderit, ipsa quæstione, ut vidimus, in medium adducta, fatemur; media ac remedia, quæcumque ipsi per nos excogitare possumus, negamus ac pernegamus. Neque enim illud verum est, quod tanta confidentia assumere videntur : Christum qui præcepit finem, salutem æternam scilicet ab Ecclesia promovendam, statim indulgere omnia, quæ ad finem conducere, aut impedimenta amovere posse videantur. Imò ab ipso audiendum quæ media, quæ remedia concesserit optimus ipse provisor animarum, ac providentissimus divinæ rei procurator. Nec enim dubium quin ea remedia dederit, quæ christianæ disciplinæ idonea sibi viderentur. At et ipse, et Apostoli ea quæ nunc passim novi Theologi venditant remedia tacuere; et Christus quidem disertè præscripsit quid esset agendum, cùm *ad Præsides et Reges* pro Evangelio vincti traheremur : cùmque ipse et Apostoli prævidissent, imò experirentur quanta pati oporteret à mundi potestatibus pietatem professos, non aliud quidquam præter obedientiam imperarunt, salva quidem conscientia, quæ uni Deo pareret. Ergo alia omnia, quæ tanto postea intervallo excogitarunt homines, nempe ut temporalia adimerent, jugum excuterent, bella concitarent, procul à piorum animis, atque ab Ecclesiæ modestia ac fide abesse voluerunt.

Neque propterea christianam fidem professos, ipsosque etiam Reges ab Ecclesiæ auctoritate immunes reliquerunt. Tametsi enim nec temporalibus, nec terreno regno; at cœlestibus et æterno regno mulctant, et amandant Christi vice ad ethnicos, et ligatos addicunt suppliciis sempiternis. An Leonem Isaurum, ut hoc octavi sæculi exemplum in antecessum demus, an, inquam Leonem Isaurum Gregorius II[1], Pontifex impunè dimittebat, qui pro apostolicâ potestate minabatur se impium Principem satanæ traditurum? An hæc parum valebant, quòd interim de terreno regno directè aut indirectè adimendo nullas jactaret minas : atque etiam imperium à suâ potestate intactum et immune esse fateretur dicens : « Neque Pontifex introspiciendi in palatia, neque Imperator in Ecclesias introspiciendi habet potestatem[2]? » An verò gravior, aut verendus magis Gregorius VII, quòd prorsus omnia, terrenaque non minùs quàm cœlestia, sibi vindicaret? Imò verò ille nempe Gregorius II tantò validiùs feriebat, quantò magis ab alienis abstinens, sua tantùm intorquebat.

Quid si anathemata spernant, inquies? Quid si depositionum spernant sententias? Quid si, ut tam sæpe factum est, opponant arma atque victorias? Quid proderit jactare Principem depositum verbis, rerum potientem? Sanè cùm excommunicant Romani Pontifices, stat, valetque statim ipsâ vi suâ adversùs contumaces ac rebelles, quocumque loco positos, excommunicatio, Deo ligante in cœlis, quæ divinitus traditâ potestate in terris ligata sunt. At cùm depositionis quocumque apparatu proferunt sententias, nisi statim suppetunt exercitus, profectò, si verum dicere volumus, quò magnificentioribus, eò inanioribus verbis ludunt. Sed quid his immoramur, tanquam necesse sit eam à Christo in Ecclesiâ institutam fuisse potestatem, quæ omnia incommoda propulsaret : non autem pars sit vel maxima christianæ doctrinæ, multa incommoda subortura, adversùs quæ nullum sit humanum remedium, sed quæ vel precibus amoliri, vel demisso animo pati debeamus : ut scilicet ad illud suspiremus regnum, in quo, nullo obstaculo, nullo incommodo perturbemur? Quòd si alia præsidia quærimus, alia ex aliis incommoda consequentur, perficieturque præposteris curis, ut malis oppressi, remediis quoque gravius laboremus. Certè cùm Pontifices Ecclesiæ consulere cœperunt, deponendo Reges, secutæ sunt eæ calamitates, quibus doceremur, quàm consultò Christus ab iis remediis temperarit.

CAPUT XXII.

De excommunicationis effectu : an privet temporalibus : quid sit illud : Sit tibi sicut ethnicus et publicanus? *interdicta de vitandis excommunicatis in litteris apostolicis contenta expenduntur.*

Sed nihil planè est quo vehementiùs illam potestatem confutemus deponendi Reges, quàm cùm intuemur, quâ in re ipse Christus ecclesiasticæ potestatis arcem collocaverit. Est autem in ipso anathemate, cujus vim ex Scripturis exponere nos oportet; ut cùm intellexerimus quousque se protendat summum id, quod Ecclesiæ à Christo concessum sit, cætera ut aliena respuamus.

Vim autem anathematis Christus explicuit his verbis : *Dic Ecclesiæ ; si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus : amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlo, et quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo*[1].

Hic autem primùm quærimus quid illud significet : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* Certè illud : ut quemadmodum Ecclesiæ, ita sit regni cœlorum extorris; unde Christus addit : *Quæ alligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlo.* Ligant ergo illos, non modò ut communione fidelium, sed ut cœlo excludantur.

Jam si quis existimet his verbis : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus,* non modò spiritualia, sed etiam temporalia adimi; id dicat necesse est, temporalibus rebus privari ethnicos ac publicanos : quod non tantùm risu, sed etiam anathemate dignum esset.

Nam illud à Christo tantâ auctoritate prolatum : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari,* satis demonstrabat quàm jure obtinerent, non modò reliqua temporalia bona, verùm etiam imperia, qui veram religionem aversati, idolis serviebant. Quare nihil vetabat etiam regnare eos, qui ad conditionem ethnicorum redacti essent.

Jam de publicanis haud minùs clara res est, dicente Zachæo publicano : *Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus, et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum*[2]. Ergo alia bona legitimo jure publicanus possederat, et sua, non aliena egenis tribuebat : *Dimidium,* inquit, *bonorum meorum.* Neque aliud quid abeo Dominus reposcebat dicens : *Hodie salus domui huic facta est.*

1. Gregorius II, ut censet Baronius cum turbâ historicorum, scripsit ad Leonem Imperatorem has epistolas duas, quas tamen D. Fleury anu. 731, tom. IX, p. 236, edit. in-4°. Gregorio III adscribit. Quod cur fecerit, non docet. Has epistolas esse Gregorii II firmis rationibus probat Fronto-Ducæus, qui illas in bibliothecâ Cardinalis Lotharingii à se repertas primum, edidit græcas et fecit latinas. Vid. ejus notas tom. VII Conc., col. 21, et ap. Baron., tom. IX, pag. 71 (*Edit. Paris*).

2. *Greg. II, ep. ad Leon. Isaur., tom.* VII *Concil., col.* 26; *et ap. Bar., tom.* IX, *p.* 74.

1. *Matth.*, XVIII, 17, 18. — 2. *Luc.*, XIX, 8, 9.

Quare nec famulitio privabantur, quæ pars erat bonorum maxima; præcipitque disertè Apostolus manere fideles in dominorum etiam infidelium potestate[1]; quominus admirere mansisse integram in ethnicis publicam potestatem, cùm etiam[2] herilis manserit.

Neque quisquam somniabat, his atque aliis bonis temporalibus privatos esse ethnicos aut publicanos, ut propterea iisdem bonis mulctati intelligantur Christiani, qui excommunicati ethnicis et publicanis accensentur.

Sanè ex eo Christi decreto constat, quoad fieri potest, vitandam eorum esse consuetudinem, nec esse salutandos, nec iniri cum illis debere convivia. Vitabant enim Judæi cum publicanis cibum sumere : unde illud in Evangelio passim Apostolis exprobratum : *Quare cum publicanis et peccatoribus manducat magister vester*[3]? Et Zachæi occasione *murmurabant dicentes, quòd ad hominem peccatorem divertisset*[4]. Consentiunt interpretes, Maldonatus, Estius et alii passim; allusumque esse constat ad Judæorum mores, « qui ab ethnicorum et publicanorum, quos pro publicis peccatoribus habebant, consuetudine abstinebant; ita ut nec salutandos putarent[5]. »

Ergo indicebat Christus excommunicatos vitari eo ritu, modoque, quo à Judæis ethnici ac publicani vitabantur; ut eos nec salutarent, nec cum eis cibum sumerent : unde apostolicum illud : *Scripsi vobis non commisceri, si is, qui frater nominatur, est fornicator, etc., cum ejusmodi nec cibum sumere*[6]. Quò pertinet etiam illud ad Thessalonicenses : *Quòd si quis non obedit verbo nostro per epistolam, hunc notate, et nolite commisceri cum illo, ut confundatur*[7] : Et illud Joannis : *Si quis hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum, neque Ave ei dixeritis : qui enim dicit illi Ave, communicat operibus ejus malignis*[8].

Hæc sunt interdicta de excommunicatis vitandis, quæ quidem in Evangeliis, atque apostolis scripturis habemus. Ecclesiastica, quæ inde manarunt, ex his interpretari nos oportet; neque res obscura est. Satis enim constat hæc interdicta ad bonos mores, non ad ea pertinere, quæ civili jure continentur.

Ad mores, inquam, hæc pertinent. Debet enim vir bonus abstinere à malorum hominum consortio, eo quòd, ut ait Apostolus, *corrumpunt mores bonos colloquia mala*[9]; et quòd vir bonus probare videtur illius doctrinam vitamque, cujus consuetudine delectatur : unde Joannes : *Qui dicit ei Ave, communicat operibus ejus malignis*[10].

Quòd si malos vir bonus per sese quantùm potest vitat, quantò magis eos malos, qui ecclesiastico judicio ut mali notati sunt? Quo sensu Augustinus[11], eumque secuti passim latini Doctores intelligunt apostolicum illud : *Non commisceri cum eo qui frater nominatus, adulter sit*[12]. Sic enim Græca ad verbum habent. Ita autem interpretatur Augustinus : ut vitemus fratrem, qui sit adulter nominatus, hoc est, ecclesiastico judicio notatus : quam Augustini interpretationem cum græco textu egregiè consentire demonstrat Estius.

Pertinet etiam ad bonos mores illud : *Nolite commisceri cum illo, ut confundatur*[13]; hoc est, ut pudore victus ab iis actibus abstineat, quorum gratiâ viris bonis horrori se esse intelligit. Ergo excommunicatus evangelicâ atque apostolicâ auctoritate, humanæ societatis exsors est, quatenus humana societas ad bonos mores spectat, manentque integra, quæ civili lege continentur, nisi aliter lex ipsa caverit.

Quòd autem postea inter Christianos excommunicati, nisi resipiscant, sint infames, intestabiles, ad quædam vitæ civilis officia inhabiles, id ex eo ortum est, quòd christiani Principes, quoad fieri potest, leges suas ad bonos mores, atque evangelicam disciplinam aptent, non quòd excommunicatio per se ullo temporali jure bonoque privet.

Neque aliter intellexerunt Patres. Notum illud Tertulliani in Apologetico[1] : « Ibidem (in sacris scilicet Christianorum conventibus) exhortationes, castigationes, et censura divina : nam et judicatur magno cum pondere, ut apud certos de Dei conspectu; summumque futuri judicii præjudicium est, si quis ita deliquerit, ut à communione orationis et conventûs, et omnis sancti commercii relegetur. » Notanda hæc postrema verba : *omnis sancti commercii*, quibus etiam comprehenditur conversatio et consuetudo cum sanctis. Sancti enim, hoc est, Christi fideles, idcirco maximè inter se conversari debent, ut sancta tractent, etiam in familiari colloquio; atque ideo ab eorum abhorrent consuetudine, quibuscum hæc tractare non possunt. Sic mali Christiani, et per ecclesiasticam sententiam notati ut tales, non modò à communione orationis et conventûs, sed etiam ab omni sancto commercio, et à sanctorum consuetudine relegantur. Nihil ultra licitum Christianis ecclesiasticâ potestate, juraque temporalia excommunicatis per Ecclesiam in tuto sunt. Scilicet Christus animam per baptismum sponsam, ac postea adulteram, facto divortio, repudiat : sua sibi habeat jubet. Christi ergo bona donaque, et eorum omnem usum amittit, reliquis integris et illæsis.

CAPUT XXIII.

Alius excommunicationis effectus : Tradi Satanæ ad interitum carnis : *argumentum pro nostrâ sententiâ ductum ex memoratis in Scripturâ excommunicationis effectibus.*

Jam quid ex eo Christi cum animâ divortio consequatur, exponit Apostolus, de illo Corinthio dicens : *Ut tollatur de medio vestrùm, qui hoc opus fecit*[2]; et paulò post : *In nomine Domini nostri Jesu Christi, congregatis vobis et meo spiritu, cum virtute Domini nostri Jesu, tradere hujusmodi Satanæ in interitum carnis*[3], ut qui Christi, et sancti Spiritûs sit exsors, spiritui nequam tradatur; quippe cùm, teste Augustino, *extra Ecclesiam sit diabolus, sicut in Ecclesiâ Christus*[4]. Sanè apostolicis temporibus, quemadmodum ad apostolicæ manûs impositionem Spiritus sanctus etiam manifestè descendebat; ita manifestè exercebat satanas vim suam in virum ecclesiasticâ potestate sibi traditum. Cæterùm hæc ad tempus : firmum illud et æternum, quod intus, et per impositionem manûs, sancto Spiritui, et per excommunicationem, Satanæ addicantur.

Si bonis privatus fuisset ille Corinthius satanæ traditus, non id Apostolus prætermisisset, qui etiam commemorat traditum esse *satanæ ad interitum carnis*; quod quidem de ulcere pessimo, aliove gravi malo per satanam inflicto Chrysostomus hic[5] et alii passim intelligunt.

Cùm ergo et Christus, et Apostoli, quo loco explicant ecclesiasticæ potestatis, censuræque vim summam, nihil de adimendis temporalibus juribus aut rebus edicant; satis profectò constat non id ad ecclesiasticam potestatem pertinere. At ratio non sinit, ut quæ auctoritas in suorum bonorum ac jurium possessione relinquit privatos, ea depellat Reges. Ergo excommunicati, redactique ad ethnicos eo jure regnabunt, quo etiam ethnici Cæsares, Christo approbante, regnarunt.

CAPUT XXIV.

Objectum ex interdicto de vitandis excommunicatis, per exceptionem moralis, quam vocant, sive civilis necessitatis, ex omnium Theologorum doctrinâ solvitur : eâ in re Gregorii VII tempore manifestus error, nunc communi consensu refutatus.

Jam verò nullo negotio solvimus id quod objiciunt :

1. *I. Tim.*, VI, 1.
2. Herilis potestas ea erat, ut domini possent impunè suos servos cædere et interdum occidere, nullâ facti sui reddità ratione (*Edit. Paris*).
3. *Matth.*, IX, 2. — 4. *Luc*, XIX, 7. — 5. *Maldon.*, *in Matth.*, XVIII, 17; *Est.*, *in I. Cor.*, V, 2. — 6. *I. Cor.*, V, 2. — 7. *II. Thes.*, III, 14. — 8. *II. Joan.*, 10, 11. — 9. *I. Cor.*, XV, 33. — 10. *II. Joan.*, II. — 11. *Augustin.*, *cont. Parm.*, *lib.* III, *cap.* II. — 12. *I. Cor.*, V, 11. — 13. *II. Thess.*, III, 14.

1. *Tert.*, *Apol.*, *cap.* XXXIX. — 2. *I. Cor.*, V, 2. — 3. *I. Cor.*, V, 4, 5. — 4. *August.*, *Serm.* CXLIV, *n.* 6. — 5. *Chrysost*, *Hom.* XV *in I. ad Cor.*, *n.* 2.

vitandos excommunicatos, ruptum cum eis humanæ consuetudinis vinculum, neque excipi Reges, si fortè hæretici aut excommunicati sunt : non ergo colendos pro Regibus, quos ne alloquio quidem et salutatione dignari nos oportet.

Hoc illud argumentum est, quo uno Gregorii VII temporibus viros bonos doctosque permotos fuisse videbimus, ut ab Henrici IV Regis excommunicati obedientiâ recederent; sed, quod apud omnes constat, errore manifesto. Certissimum enim est consensione Theologorum, et decretis Pontificum, illud interdictum de vitandis excommunicatis, quatenus ad humanam consuetudinem pertinet, exceptionem necessitatis, non physicæ tantùm illius, quam vocant, et ineluctabilis, sed etiam moralis ac civilis admittere. Hinc ea decreta variis subinde sunt emollita modis, queis factum est, ut jam cum hæreticis et schismaticis propter necessitatem versemur innoxiè, quos tamen quò minùs audiunt Ecclesiam aperti ejus hostes et contemptores, eò magis pro ethnicis et publicanis haberi oportet. Quare cùm interdictum de vitandis excommunicatis erga privatos quoque causâ necessariâ temperetur; urgeri erga Reges, tanto incommodo rerum humanarum ac reipublicæ periculo, supra quàm dici possit, absonum absurdumque est. Quo etiam factum est, ut hoc argumentum Regum deponendorum ab excommunicatione depromptum, Bellarminus prætermitteret, tot inter argumenta, quæ undecumque congerit[1]. Atquæ hæc sufficerent ad eam difficultatem, si qua est, explicandam. Cæterùm ne omittamus ea, quibus viri graves moti olim sunt, quæque D. Nicolaus Dubois inculcare et inferre non desinit[2]; quæ sit vis interdicti de vitandis excommunicatis, quantùm ad rem nostram attinet, exponamus; et hujus quoque Juris fontes recludamus.

CAPUT XXV.

Ejusdem interdicti vis diligentiùs quæritur : probatur, evangelicis apostolicisque litteris, quod exceptionem necessariæ causæ admittat, neque ab obsequiis Regum arceat.

Tria sunt in quibus excommunicatis communicari vetitum : in malis, in sacris, in quotidianâ consuetudine. Mala autem hic dicimus ea quidem propter quæ excommunicati sunt, quod *crimen criminosum* vocant.

Jam hæc tria inter se magno habentur discrimine. Primùm enim in malis sacrisque qui communicaverit, pari excommunicatione percellitur, *majore* scilicet, quæ non tantùm Sacramentis, sed etiam conventibus ac suffragiis privet : qui autem in hoc tertio, nempe in quotidianâ consuetudine, communicaverit, is jam, ex ecclesiasticâ disciplinâ, oliud genus incurrit excommunicationis, quam *minorem* vocant; et Sacramentis quidem, non tamen suffragiis aut fidelium cætu ac societate caret.

Huc accedit discrimen alterum, quod magis ad rem nostram spectat : nempe interdictum de non communicando in malis, atque etiam in sacris, postquam adhibiti sunt constituti ab Ecclesiâ ritus, nullam exceptionem habet : quippe cùm illud sit primus et principalis excommunicationis effectus, primus internus ac præcipuus finis. At verò quod attinet ad vitæ consuetudinem, quæ est tantùm excommunicationis appendix, exceptionem, hujus quam diximus necessitatis, admittit. Id autem exponimus, primùm ex evangelicis apostolicisque Scripturis, tùm ex primâ antiquitate, postea ex Gregorio VII, cujus tempore hæc maximè urgebantur, postremo ex temporibus consecutis.

Quod attinet ad evangelicas apostolicasque Scripturas, res ex antedictis liquet. Perspicuè enim vidimus ethnicos et publicanos, ad quos excommunicati relegantur, ut nullo temporali bono ac jure, ita nec etiam civili societate privatos fuisse. Ac de ethnicis, quidem, quis dixerit civili societate fuisse privatos qui regnare

1. *Bell.*, *lib.* v *de R. P.*, *cap.* vi, vii, viii. — 2. *Cons.* viii, *et alibi pass.*

juberentur? Quo necessario fiebat ut Judæi et venerarentur imperantes, et jussa capesserent, et sæpe supplicarent, et missos ab eis Præsides, magistratus, milites, suo quemque gradu locoque acciperent, et cum iis civilia negotia tractarent; quod et Paulus fecit nullâ Judæorum offensione ; quippe cùm id passim etiam ipsi factitarent. Idem Apostolus ad Tribunum Lysiam misit adolescentem sororis suæ filium, de avunculi vitâ et incolumitate tractaturum[1]. Pari modo à publicanis, si qui etiam Judæi essent, quales fuerunt illi quos Joannes baptizabat, et ipse Zachæus, non uxores, non liberos, non servos, non colonos quisquam abstrahebat. Vendebant, emebant, contrahebant; quod illi in republicâ quidem communi cum aliis jure viverent. Quare in ethnicis atque publicanis, nec publica, nec patria, aut herilis potestas ullo jure læsa aut immutata erat.

Vetita ergo intelligimus, non quæ necessitas postularet, sive erga principes ac magistratus, sive erga dominos ac parentes, sive etiam erga cives; sed quæ voluntariæ ac peculiaris necessitudinis ac familiaritatis essent indicia : salutare, convivari, hospitio accipere; quæ etiam Apostoli disertè explicant. Neque enim aut Paulus aut Joannes vetant ne contrahatur, ne ematur, ne vendatur, ubi necessitas id exposcit; sed ne commisceantur cum notatis ac nominatis fratribus; ne scilicet utantur eis familiariter, ne tecto, ne mensa, ne salutatione aut osculo excipiant; quæ non necessitatis, sed spontanei officii sunt; quæ quidem Judæi cum ethnicis et publicanis religiosè omittebant.

Neque tamen hæc quoque ad supremos juris apices exiguntur. Quis enim apostolico præcepto repugnare jam se putet, si Calvinistas hæreticos salutarit? Quòd nempe tam multi sint, tamque obvii, ut quoddam discordiæ publicæ genus esset, salutationem et communis vitæ officia tot civibus denegari. Id autem nec Apostoli præcepisse videntur; quippe qui ita pronuntient : *Si is qui frater nominatur*[2] : *Si quis hanc doctrinam non affert*[3]; ut nempe intelligamus hanc interdicti partem, quæ communis vitæ officiis excommunicatos arceat, ad paucos pertinere, ne ad magnam quoque multitudinem pervagata civile dissidium pariat. At si ea necessitas adversùs cives valet, qui negaverit valere adversùs Principes, nè ille quid civis, quid Princeps sit, ne nomine quidem intellexerit.

CAPUT XXVI.

Idem probatur ex sanctis Patribus.

Hæc autem ab ipsa christianitatis origine manasse ad omnem deinde Ecclesiam, Juliani Apostatæ et Valentis Ariani, aliorumque hæreticorum Principum exempla demonstrant. Notum illud erga Julianum, ejurato non tantùm baptismo, sed etiam clericatu, omnibus detestatum, Valentiniani postea Augusti, qui, « cùm Lanciarios ad palatii cultodiam constitutos, Tribunus regeret, Julianum in templum Genii publici intrantem præcedebat. At aspersam chlamydi lustralis aquæ guttam conspicatus, Ædituum pugno percussit, inquinatum se dicens, non autem purgatum[4] : » quo facto ablegatus, pro confessore est habitus, quòd cùm in necessario officio Imperatori præsto esset, in sacris tamen, aut potiùs in sacrilegiis, ab ejus societate et communione abhorreret.

Sanctus Gregorius Nazianzenus refert Cæsarium fratrem apprimè christianum, sanctique Episcopi filium, « gloriosa cupiditate ductum, atque, ut Cæsarius ipse profitebatur, quo urbi suæ præsidio esset, in aulam se contulisse, » ad Julianum Apostatam scilicet; et quidem in aula medicus *militavit*[5], seque peculiari obsequio Imperatori dedidit[6], Christianos alios secutus, qui passim in diversis muneribus innoxiè ministrabant, eo quòd obsequia in Principem inter necessaria reipublicæ

1. *Act.*, xxiii, 16, 17. — 2. *I. Cor.*, v, 11. — 3. *II. Joan.*, 10. — 4. *Theod.*, *lib.* iii, *cap.* xvi. — 5. *Greg. Naz.*, *epist.* xvii. — 6. S. Gregorius refert quoque Cæsarium publici ærarii curam suscepisse (*Edit. Paris*).

officia habebantur. Quo quidem à consilio, Gregorius Nazianzenus data epistola deterret Cæsarium, non tamen eo quòd tali consortio à christiana pietate exciderat, cùm etiam apertè testetur factam ab eo rem, « sibi quidem ingratam, non tamen reprehensione dignam[1]. »

Memorat sanctus Ambrosius quemdam sub Juliano Judicem, à quo « ille damnatus qui aram dejecit et turbavit sacrificium, martyrium fecerat : itaque, inquit Ambrosius[2], nunquam ille judex[3] qui audivit eum, nisi persecutor est habitus; nemo illum congressu, nemo illum unquam osculo dignum putavit. » Omissa officia quæ non essent necessitatis docet : ab ejus tribunali abhorruisse Christianos, si necessitas exposceret, aut eum pro judice non fuisse agnitum non docet.

Sanctus Basilius scribit Præsidem Libyæ à magno Athanasio condemnatum anathemate, « omnibus aversandum et execrabilem futurum; ita ut nec ignis, nec aquæ, nec tecti communionem cum illo sint habituri[4]. » Cæterùm nec eum ab officio Præsidis, nec proinde Christianos à necessariis obsequiis prohibebat.

Idem Andronico contigit patriæ præfecturam à Theodosii liberis consecuto. Eum Synesius, patria Cyrenensis, factus Ptolemaidis Episcopus, inauditæ crudelitatis ac blasphemiæ reum, adhibito presbyterii consilio, excommunicavit, decretumque Ptolemaidensis Ecclesiæ, de vitando eo, ad sorores transmisit Ecclesias in hanc formam[5] : « Andronico et Thoanti eorumque sociis, omnis religiosa ædes, omnia septa clausa sunto; privatos omnes ac magistratus hortor ut nec ejusdem cum illo tecti neque mensæ participes esse velint; tum Sacerdotes imprimis, qui nec viventes illos salutabunt, nec mortuos funebri pompa deducent. Qui Ecclesiam nostram contempserit, et ab ea damnatos receperit, hic, sive Levita, sive Presbyter, sive Episcopus, apud nos eodem cum Andronico loco censebitur, neque cum eo dexteram jungemus, nec eâdem ex mensâ vescemur unquam, tantùm abest ut cum iis arcana mysteria communicemus, qui cum Andronico et Thoante partem aliquam habere voluerint. » En quibus communicari vetitum excommunicato magistratui : primùm ac maximè in sacris, tum etiam in voluntariis officiis, salutationis scilicet, mensæ tectique consortio. Hæc explicitè Synesius. Non profectò prohibet ne Præfectum habeant, ne causam dicant, ne jussis pareant, ne consueta ac necessaria reipublicæ officia adeant atque obeant.

Quis autem vel fando audiit, tot inter hæreticos ac schismaticos, qui passim in urbibus inter Christianos viverent, quemquam unquam fuisse à servorum, si quos haberet catholicos, possessione dejectum, aut uspiam catholicos prohibitos quominus sibi necessaria emerent, venderent, agerent? Nonne ergo eos, Julianumque ac Valentem, ex præcepto Domini, pro ethnicis ac publicanis habebant, qui Ecclesiam non audirent et apertè contemnerent? Certè. Sed in malis sacrisve, exceptione nullâ : in vitæ communis officiis exceptam necessitatem noverant.

An fortè illud dicent, non fuisse Julianum ac Valentem nominatim ac publicè excommunicatos; quare nec vitandos fuisse? Quasi non satis apertè Ecclesiam contemnerent, aut necessaria esset adversùs publicos persecutores denuntiatio, aut posterioris ævi de denuntiatione decreta in eam quoque ætatem transferri possent. Sed quandoquidem vani homines etiam hæc obtrudunt, quid de Anastasio dicent, quem testatur Baronius in Concilio Romano à sancto Symmacho Papâ, ut hæreticum nominatim excommunicatum fuisse? Quid autem de Leone Isauro, quem idem Baronius memorat à Gregorio II nominatim percussum anathemate[1]. Quos vitatos fuisse, cùm certò jure imperarent, quis vel ineptissimus dixerit?

Sanè Baronius defecisse ab Isauro memorat Occidentis imperium[2], quod quidem nos ex eodem Baronio refellemus[3]. Sed quid ad nos interim, cùm Orientis imperium, tum sanè catholicum non neget Baronius in Imperatoris obedientiâ permansisse, nec profectò vitasse in civilibus societatem ejus, cum tam prompto studio obediret? Hæc quidem suo loco fusiùs exponemus[4]. At dare in antecessum juvat, quæ pessimam causam, Baronii quoque testimonio jugulent.

Anastasii mentio reduxit in animum id quod in sancti Hormisdæ Papæ Indiculo, seu Commonitorio legatis dato, legimus. Sic autem præcipit de damnatis Episcopis, qui Chalcedonense Concilium, ac sancti Leonis epistolam contemnebant, et excommunicati Acacii[5] nomini in sacris communicabant : « Si Episcopi voluerint occurrere, in quâ decet eos veneratione suscipite, et si voluerint secessionem parare, (domum quò divertatis) nolite spernere, ne judicetur à laicis nullam vos cum illis velle habere concordiam : si verò vos ad convivium rogare voluerint, blandâ excusatione declinate, dicentes : Orate ut mysticam illam mensam primùm mereamur habere communem, et tunc erit nobis ista jucundior : victualia et quæ alia offerre voluerint, exceptâ tamen subvectione, si causa poposcit, nolite suscipere[6]. » Sic convivia vitant, alloquia frequentant : victualia respuunt, accipiunt subvectiones, ac domos quò divertant; atque illud interdictum, ne quis cum hæreticis excommunicatisque versetur, ne salutet, ne munera accipiat, ita servant, ut necessaria causa aliqua prætermittant. Adeo hæc præcepta, eorum numero non esse putabantur, quæ strictè et ad summos apices exigenda sint, sed quæ ad personarum, temporum rerumque convenientiam, per christianam prudentiam, charitatemque sint temperanda.

CAPUT XXVII.

Idem probatur ex Hincmari insigni responsione ad Adrianum II, vetantem ne cum Carolo Calvo Rege communicaret.

Quare cùm Adrianus II, sub anathematis pœnâ, Hincmaro Rhemensi præcepisset, ut nisi Carolus Calvus pontificiis jussis obtemperaret, se ab ejus, ut excommunicati, alloquio, salutatione, præsentiâ, sequestraret; Hincmarus in hæc verba respondit[7] : « De hoc quod scripsistis, si ipse Rex Carolus in obstinationis suæ perfidiâ persistere maluerit, ab illius me communione atque consortio sequestrem, et, secundùm Apostolum[8], ne Ave ei dicam, si vestræ communionis volo esse particeps, et præsentiam ejus, modis omnibus devitem; cum magno cordis dolore ac gemitu dico, quoniam et ecclesiastici et sæcularis ordinis viri, qui diversis de regnis, Rhemos civitatem plurimi convenerint, improperando dixerunt, et dicunt, nunquam hujusmodi præceptionem ab illâ Sede ulli decessorum meorum missam fuisse : » et paulò post : « Sed et domino nostro Regi Carolo ad exaggerationem dicitur à quibusdam, quòd nec pro Lothario, publico adulterio denotato et apud Sedem apostolicam accusato, talem præceptionem et comminationem ab antecessore vestro, nullus Episcoporum in isto regno acceperit, nec etiam ab hæreticorum vel schismaticorum sive tyrannicorum Imperatorum, ac Regum, quales fuerunt Constantius Arianus, ac Apostata Julianus, et Maximus Tyrannus, præsentiâ et salutatione, sive collocutione, Sedis apostolicæ Pontifices, vel alii magnæ auctoritatis ac sanctitatis Episcopi, cùm locus et ratio et causa exigit, se subtraxisse leguntur. » Ergo hæc de salutatione atque

1. *Greg. Naz.*, *Orat.* x. — 2. *Ambros.*, *Epist.* xl *ad Theodor. Aug.*, n. 17.

3. Baronio si credimus, an. 362, et ejus sequacibus, ipse erat Capitolinus Thracæ Præfectus, qui teste Theodoreto, lib. iii, cap. vii, Æmilianum martyrio confecit. Quisquis ille Judex fuerit, constat ab ejus communione Christianos non abhorruisse, nisi in sacris; id est, *in sancto osculo sanctoque commercio*. Vid. eâ de re Albasp., lib. ii de veteri Polit., cap. xv et seq. et Card. Bona, de reb. Liturg., cap. xvi (*Edit. Paris*).

4. *Basil.*, *tom.* iii; *ep.* lxi, *aliàs* xlvii. — 5. *Synes.*, *ep.* lviii.

1. *Bar.*, *tom.* vi, *an.* 502, *pag.* 547. — 2. *Idem*, *tom.* ix, *an.* 726, *pag.* 62. — 3. *Vid. Inf.*, *lib.* ii, *cap.* xii *et seq.* — 4. *Idem.* — 5. Patriarchæ Constantinopolitani. — 6. *Vid.*, *tom.* iv *Conc. Labb.*, *col.* 1426. — 7. *Hincmar.*, *opusc.* xli. — 8. *II. Joan.*, 10.

alloquio omittendo, non strictè exiguntur, sed prout *locus et ratio et causa exigit*, temperantur.

Quod ut demonstret non aliter posse fieri, addit[1] : « Nescio quomodo ipsius Regis, vel inter quos habito, præsentiam et communionem et consortium (externum illud scilicet) valeam devitare, cùm Rex et cohabitantes secum unà cum Rege, non solùm in parochiam, verùm et in civitatem meam sæpe conveniant, et ibi tamdiu, sicut Regi complacet, degant. Ecclesiam et plebem mihi commissam deserere, et aliorsum, ut mercenarius, non valeo fugere; nec quò extra regnum ejus fugiam habeo; sed regio cultu eo recepto, de ecclesiasticis facultatibus, sicut præcipit, et quandiu præcipit, illi et sibi obsequentibus servio. Dicit enim hanc potestatem suos decessores habuisse, quam ipse nullâ interdictione dimittet. » Quæ cùm ille quæsisset, *consulendo qualiter erga Regem se gerere deberent*, ut apostolicæ sententiæ de observandis Regibus obedirent; nempe illa, de omittendâ salutatione, ac negandâ Regi præsentiâ, evanuerunt. Hæc si cogitassent, qui Gregorii VII tempore, tantâ imperitiâ interdictum de vitandis excommunicatis explicabant, facilè intellexissent, quàm necessariò justæ atque idoneæ causæ exceptionem exposceret.

CAPUT XXVIII.

Idem efficitur ex Gregorii VII decretis.

Ipse etiam Gregorius VII, cùm vel maximè urgeret, secedendum ab excommunicatis, ut Henrico IV excommunicato obedientiam omnem adimeret, tamen coactus est hanc interpretationem sequi. Hæc enim legimus in Concilio Romano IV, anno 1078[2] : « Quoniam multos, peccatis nostris exigentibus, pro causâ excommunicationis perire quotidie cernimus, partim ignorantiâ, partim etiam nimiâ simplicitate, partim timore, partim etiam necessitate : devicti misericordiâ, anathematis sententiam ad tempus, prout possumus, opportunè temperamus. Apostolicâ namque auctoritate ab anathematis vinculo hos subtrahimus : videlicet uxores, liberos, servos, ancillas, seu mancipia, necnon rusticos et servientes, et omnes alios, qui non adeo curiales sunt, ut eorum consilio scelera perpetrentur, et illos qui ignoranter excommunicatis communicant, seu illos qui communicant cum eis qui communicant excommunicatis. Quicumque autem aut orator (loca pia orationis causâ frequentans) sive peregrinus aut viator, in terram excommunicatorum devenerit, ubi non possit emere, vel non habet unde emat, ab excommunicatis accipiendi licentiam damus; et si quis excommunicatis pro sustentatione, non superbiæ, sed humanitatis causâ, aliquid dare voluerit, fieri non prohibemus. »

Tot exceptiones patitur interdictum de vitandis excommunicatis, auctore Gregorio VII, vehementissimo, si quis unquam fuit, hujus interdicti exactore atque executore. Has exceptiones docuerunt omnes deinde Pontifices, totaque Theologorum et Canonistarum schola duobus versiculis notissimis has celebrat[3]. Summa est : sensum interdicti eum esse, ut vitandos intelligamus excommunicatos in communi etiam consuetudine, cum hâc exceptione, nisi causa adsit necessaria. Quæ cùm à Gregorio VII ipsa necessitas expresserit, quis non jam inter causas necessarias reputarit obsequium in Principes ac magistratus, sine quo respublica stare non possit? Quare illius ævi hominibus persuasum fuisse, ut liceret magis colonis ac servis, patremfamilias, quàm civibus Regem, ac magistratus in civilibus ac necessariis colere, incredibile dictu est, summamque eorum temporum imperitiam, aut incogitantiam prodit. Quæ iterum atque iterum notari volumus adversùs eos qui eorum temporum auctoritate nos premunt.

Notari etiam volumus in decreto Gregorii duo quædam : primùm, quòd Gregorius significet hæc se indulgere *apostolicâ auctoritate, misericordia victum*; quasi non hæc extorqueat ipsa necessitas; aut vero quisquam unquam cogitarit, per excommunicationem abstrahi à patrefamilias servos aut colonos, nedum uxorem, ac liberos. An verò etiam ad misericordiam, non autem ad necessitatem pertinet illud, de non excommunicandis iis, *qui ignoranter excommunicatis communicant*, aut illud, ut qui inter excommunicatos versetur rerum omnium, inops, ab iis accipiat necessaria? Et tamen Gregorius (pace tanti viri dixerim) quasi pro magno id largitur : *Licentiam*, inquit, *damus ab excommunicatis accipiendi*; tanquam non id per se liceat, aut ante eam licentiam, oporteret virum bonum et catholicum enecari fame. Hoc quidem esset, non jam excommunicatos, sed fideles et catholicos mulctare pessimè. Quare hanc Gregorii misericordiam, veniam ita intelligimus, ut id quod jam esset per sese licitum, ad omnem eximendum scrupulum clarius indicaret. Certè utcumque est, claret non esse jure divino interdicta quæ à Pontifice concedantur.

Secundò, notari volumus illa Gregorii verba de curialibus, ut absolvantur ab anathemate, *qui non adeo curiales sunt, ut eorum consilio scelera perpetrentur*; quibus significat impunè versari in aulis ac ministeriis Principum atque Optimatum excommunicatorum, eos, à quibus non soleant de exequendis sceleribus exquiri consilia. Quid si exquirantur, et illi pro officio suo, bona suadeant, atque ab omni malâ re abstineant? An quia Principes excommunicati sunt, reipublicæ deesse debeant in necessariis justisque officiis? Nemo profectò id nisi ineptissimus dixerit. Summâ ergo in ignorantiâ versabantur, qui Gregorii VII tempore, Henrico IV excommunicato Regi, neganda putabant obsequia etiam reipublicæ necessaria, eoque solo nomine ab ejus imperio atque obedientiâ recedebant.

CAPUT XXIX.

Idem probatur ex secutâ Pontificum omnium, atque Ecclesiæ prari : insigne exemplum sub Gregorio IX, ac Friderico II Imperatore : huic præstitum obsequium; negatâ interim mensâ et osculo.

Quare nec secuti Pontifices existimarunt solâ excommunicatione, aut anathemate solvi obedientiam. Postquam enim, exemplo Gregorii VII, id sibi tribuerunt ut Reges deponerent, non propterea semper pro depositis habuerunt eos Reges, quos etiam nominatim anathemate percussissent. Id innumeris exemplis demonstrabimus, ubi ad eorum temporum historiam venerimus. Nunc in antecessum, unum Friderici II exemplum proponemus.

Hunc ergo Imperatorem, anno Christi 1228, Gregorius IX nominatim excommunicavit his verbis[1] : « Imperatorem Fridericum excommunicatum publicè nuntiamus, et mandamus ab omnibus arctiùs evitari : contra ipsum, si contumacia ejus exegerit, graviùs processuri. » Quid autem gravius tali anathemate, nisi quod anathemati depositionem adjuncturus erat, ut anno 1239 his verbis fecit : « Omnes qui ei fidelitatis juramento tenentur, decernendo ab observatione juramenti ejusmodi absolutos, etc. » Ita decernunt cùm depositos volunt.

Quare illud certum est : ex mente Gregorii IX, apud Fridericum II stetisse imperii vim, etiamsi ita decrevisset : « Excommunicatum publicè denuntiamus, et mandamus ab omnibus arctiùs evitari : » quod nempe illud interdictum necessarias exceptiones admitteret, nec magis solveret à justo imperio cives ac subditos, quàm à dominorum jugo colonos ac servos.

1. *Hincmar., opusc.* XLI. — 2. *Tom.* X *Conc., col.* 370; *et Decret., part.* II, *quæst.* III.

3. Quinque modis vetitum esse dicunt, ne quis pius cum excommunicato communicet :

Si pro delictis anathema quis efficiatur;
Os, orare, vale, communio, mensa negatur.

Quinque etiam modis licitum, ut pius cum excommunicato communicet :

Hæc anathema quidem faciunt ne possit obesse;
Utile, lex, humile, res ignorata, necesse. (*Edit. Paris.*)

1. *Greg. IX, ep.* II, *tom.* XI *Conc., col.* 315.

Quo factum est, ut Imperatori ad bellum sacrum in Orientem profecto, cùm excommunicatus, nondum tamen depositus esset, fideles quidem omnes communicare nollent, neque tamen eo secius in justis ac necessariis obedirent. Utrumque accepimus ab ejus ævi scriptore Matthæo Parisiensi[1] : nempe, ab Episcopis, à Clericis, à Templariis, ab Hospitalariis, ab aliis denique qui Romano Pontifici addictissimi erant, Fridericum in bellicis ac publicis officiis pro duce esse habitum; et tamen omnes ei *in osculo et in mensâ* communicare noluisse; maximè adhortatos, « ut Papæ satisfaciens rediret ad sanctæ Ecclesiæ unitatem. » Vides ut interdictum de vitandis excommunicatis ad mensam et osculum redigerent; ad officia reipublicæ necessaria extendit ne quidem cogitarent.

Cùmque negarent oris *osculum*, eam tamen interim salutaticnem adhibebant, quæ imperatoriæ majestati conveniret. « Flexis enim genibus adoraverunt eum genua ejus deosculantes : » quòd nempe erga Principes humilis salutatio, non solius urbanitatis sit officium, sed obsequii necessarii pars maxima.

Quod autem ab oris osculo abstinebant, id factum arbitramur, quod putarent tali osculo religiosi officii aliquid contineri, scribentibus Apostolis in omni epistola; *Salutate invicem in osculo sancto*[2]; ut oris osculum christianæ fraternitatis signum esse videatur.

Alia ejusmodi passim occurrent, nec eorum pigebit lectorem commonere, ubi locus tulerit; atque omnino certum dabimus, seclusam à depositionis sententiâ fuisse, excommunicationis atque anathematis sententiam; nihil ut fuerit vanius, quàm illud interdictum de vitandis excommunicatis ad depositionem usque protendere.

Ratio autem hujus rei est, quòd illud interdictum in humanis quidem, exceptionem, uti diximus, necessitatis admittat; obsequia autem erga Principes inter necessaria manifestè habeantur.

CAPUT XXX.

Sancti Thomæ locus : Canon Constantiensis : item Lateranensis Concordato insertus : quo sensu Reges excommunicari non possint : dictorum in hoc interdictum recapitulatio; atque hinc firmum argumentum.

Ut autem magis pateat, quæ sit hujus interdicti vis, intelligenda sancti Thomæ ac Doctorum sententia. Quærit sanctus Thomas[3] : « Utrum participare cum excommunicato in casibus non concessis, semper sit peccatum mortale? » Casus autem concessos vocat Gregorii VII decreto comprehensos, quos suprà retulimus. Respondet sanctus Thomas : « Quòd participans excommunicato, (etiam extra concessos necessitatis casus) non semper peccet mortaliter, sed solùm quando in crimine illi participat, vel in divinis, vel in contemptum Ecclesiæ. »

Cujus quidem rei hanc rationem reddit[4] : « Quòd præceptum Ecclesiæ (de vitando excommunicato) directè respiciat spiritualia, et ex consequenti actus legitimos; et ideo qui communicat ei in divinis, facit contra præceptum, et mortaliter peccat : qui autem participat et in aliis, facit præter præceptum, et peccat venialiter. »

Notanda sancti Doctoris verba, quibus interdictum de vitandis excommunicatis, Ecclesiæ præceptum vocat, non divini juris; nam et illud inter Doctores quæritur. Quid autem hic sentiant perinde nobis est, quòd sive divinum est, sive apostolicum, seu merè ecclesiasticum, certè exceptionem necessariæ causæ admittat : quibus causis necessariis, nisi necessaria reipublicæ officia complectimur, manifestè desipimus.

Quin etiam decretum illud, quod tractamus, de vitandis excommunicatis, usque eò processu temporis emollitum temperatumque est, ut jam ex Constitutione Constantiensis Concilii, quæ incipit *Ad evitanda scandala*, redigatur ad eam sententiam, vel censuram excommunicationis, vel interdicti ecclesiastici, « quæ fuerit contra personam, Collegium, etc..., locum certum, vel certam, à judice publicata, vel denuntiata specialiter et expressè : » quo jure cum hæreticis ac schismaticis, quantumvis aperti sint Ecclesiæ hostes et contemptores, impunè versamur.

Hoc decretum, tametsi deest in Constantiensis Concilii gestis[1], Martino V in Constantiensi Concilio passim tribuitur, et ab omnibus recipitur.

In eo autem decreto à communi regula excipitur Clerici percussor notorius; « nam, inquit, à communione illius, licèt denuntiatus non fuerit, volumus abstineri. » Cur autem casus ille excipiatur unus, non ex jure divino, sed ex ecclesiasticæ disciplinæ ac temporum ratione manat.

At postea in Basileensi, et Lateranensi sub Leone X Concilio, res paulò aliter explicata est[2]. In utrisque enim æquè ac in Constantiensi, ut excommunicati vitentur, *denuntiatio expressa* requiritur. At ea adhibetur exceptio : « Si ita notoriè in excommunicationis sententiam incidisse constiterit, ut nulla possit tergiversatione celari. » Sic quidem legitur capite x, *Statuimus* : quod est Concordatis insertum[3]. Quo jure si uteremur, non tantùm essent vitandi, ex Constantiensi Concilio, Clericorum notoriè percussores, sed etiam Calvinistæ, Lutheranique omnes, quos adeo notorium est esse excommunicatos, ut non nisi soluto vinculo excommunicationis, in Ecclesiam admittantur. Ab his autem omnibus, necessitate illa civili et morali, quam diximus, excusamur.

Hæc sanè demonstrant quàm latas admittat interpretationes interdictum de vitandis excommunicatis, quatenus ad communis vitæ officia pertinet; ut profectò jam illud ad Rege desponendos urgeri, apertæ insaniæ sit.

Ex his etiam intelligimus, quo sensu quidam dixerint Reges excommunicari non posse, quòd etiam in Glossa ordinaria, et apud sanctum Thomam vidimus; quem sensum secutos diximus Henricianos ipsos[4], qui, Gregorii VII tempore, negabant excommunicari posse Reges, eo scilicet excommunicationis genere, quod ita omne vinculum humanæ societatis abrumpit, ut etiam in civilibus obedientia subtrahatur.

Quòd autem alii ejusdem ævi putabant excommunicationem eò etiam pertinere, ut Regi excommunicato, etiam necessaria reipublicæ officia negarentur, atque adeo penitus solveretur imperium; manifestum errorem in exemplum et auctoritatem trahi ratio non sinit.

Quare omnibus modis invictum est argumentum nostrum. Tota ecclesiastica potestas, quatenus in puniendo et animadvertendo versatur, solâ excommunicatione constat : id enim à Christo et Apostolis diligentissimè explicatum, neque quidquam aliud uspiam est proditum; atqui excommunicatione nihil immutatur, neque in civium, neque in Principum juribus, uti à nobis Scripturæ auctoritate et communi omnium consensione est traditum; ergo ecclesiasticâ potestate, quantacumque est, quatenus in puniendo et animadvertendo versatur, nihil immutatur, neque in civium, neque in Principum juribus : ergo Reges deponere pœna ecclesiastica non est, neque id à Christo concessum, neque ab Apostolis explicatum, totumque adeo ab Ecclesiâ Christi alienum est.

1. *Matt. Paris., an* 1228, *p.* 349. — 2. *Rom.*, XVI, 16; *I. Cor.*, XVI, 20; *II. Cor.*, XIII, 22; *II. Thess.*, V, 26; *I. Pet.*, V, 24. — 3. *Supplem.*, *quæst.* XXIII, *art.* III. — 4. *Idem*, *ibid.*, XXIII, *ad* 2um.

1. Hoc decretum non commemorat Labbeus, neque in actis quæ Constantiense Concilium spectant, neque in appendice; quod tamen decretum à sanctâ Synodo editum fuisse affirmant, qui non multò post eam exactam scripserunt, S. Anton, *Sum. hist.*, part. III, tit. XXII, cap. VI; et *Sum. Theol.*, part. III, tit. XXV, cap. II, III. Domin. Soto in IV. *sent.*, dist. XXII, quæst. I, art. IV. Tolet., *Inst. Sacerd.*, lib. I, cap. XII. Suar., Azar., Valent., Vasq., etc.

2. *Conc. Basil.*, *sess.* XX, *cap.* II; *tom.* XII, *col.* 551. *Concil. Later. V, sess* XI; *in Bull. Leon. X. de Concord.*, *tom.* XIV, *col.* 303.

3. *Concil.*, *tom.* XIV, *text. Concord.*, *titul.* XXX.

4. *Vid. Sup.*, *sect.* I, *cap.* VII. *Gloss. ordinar. in illud Matth.*, XIII : Ne fortè colligentes zizania. *S. Thom.*, *Sup. quæst.* XXII, *art.* V: Sed contra. *Apol. Henr. ap. Freher.*, *p.* 163.

CAPUT XXXI.

Ambas potestates, ecclesiasticam et civilem, in suo quamque ordine esse primas, ac sub uno Deo proximè collocatas, Scripturis ac Patrum traditione demonstratur : Tertulliani locus.

Jam illud considerandum aggredimur, quod ex antè dictis est consectaneum, et tamen ex Scripturis diligentiùs explicandum : ambas potestates, ecclesiasticam et civilem, ita esse divino numine constitutas, ut in suo genere et ordine, unaquæque sub uno Deo proximè collocata, prima ac suprema sit; ac Deo quidem æquè subditæ : collatæ verò invicem, sociæ fœderatæque sunt; ac licèt illa dignior, hæc tamen æquè pertingit ad Deum ejusque numini ac judicio reservatur.

Eam doctrinam Petrus, christiani gregis Princeps, his explicat verbis : *Subjecti igitur estote omni humanæ creaturæ, πάσῃ ἀνθρωπίνῃ κτίσει propter Deum, sive Regi tanquam præcellenti, sive ducibus tanquam ab eo missis*[1]. Sic obediendum ducibus, sive inferiori potestati, tanquam à Rege ac supremâ potestate missis : Regi autem sive supremæ ac præcellenti potestati, non propter aliam humanam potestatem, sed *propter Deum*; tanquam eum à quo est, à quo ordinata est, cujus ministra est; quo auctore viget polletque. Quò fit ut *omnis humana creatura*, sive omnis ea, quæ est inter homines, rerum ordinatio (nam et hoc sonat vox κτίσις) etiam in civilibus ad Deum referatur, Deique nomine ac vice administretur suprema potestas, nullâ aliâ interpositâ potestate. Quem sensum secuti sunt ab initio Patres et Christiani omnes, ac primùm Tertullianus adversùs Scapulam : « Colimus Imperatorem sic quomodo et nobis licet, et ipsi expedit, ut hominem à Deo secundum, et quidquid est à Deo consecutum, et solo Deo minorem[2]; et in Apologetico omnium nomine : « Et sciunt omnes Imperatores quis illis dederit imperium; sciunt quis homines, quis et animam. Sentiunt eum esse Deum solum in cujus solius potestate sunt, à quo sunt secundi, post quem primi[3]. » Vides quid sentiant ipsi Imperatores, plaudente Ecclesiâ; nempe se in solius Dei potestate esse, à Deo secundos, et post Deum primos; non igitur ab aliquo per Deum constituto Pontifice deponendos.

Hinc exurgit argumentum. Qualem ideam principatûs genus humanum ipsique Imperatores animo informaverant, talem Ecclesia suscipit : atqui eâm principatûs ideam informaverant, quæ civilem potestatem in suo ordine primam, ac sub Deo secundam poneret : ergo talem formam Ecclesia probabat. Jam si quæ potestas est à Deo in terris instituta, cujus judicio supremæ potestates stent aut cadant, immeritò profectò sese illæ existiment in suo genere et ordine à Deo secundas, et post Deum primas. At Imperatores non id immeritò de se credidisse Tertullianus refert, et ecclesia probat : non ergo est ulla potestas, cui deponendi subsint, à Deo instituta.

Id quidem Tertullianus à Petro, Petrus à Christo didicit. Neque alius sensus est ejus Dominici effati, quod sæpe relatum, nunc etiam attentiùs consideratum volumus : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.* Quippe hæc de imperio Romano jam collato ad Cæsares, eo intellectu dicta sunt, quo in omnium mente sensuque erat. Porrò Romani ac devictæ gentes æquè sentiebant Romanum imperium ita esse supremum ut nulla superesset in subjectis provinciis potestas, quæ in tale imperium jure insurgere directè aut indirectè posset; neque profectò erat ulla provincia, quæ excutiendi imperii jus ullum alicui, quæ apud se esset, potestati etiam sacerdotali tribueret, ac si quæ tribuisset, jus fasque fuisset eam pro perduelli haberi. Jam verò Judæi Cæsaribus, Romanoque imperio, non alio erant jure subditi, quàm aliæ gentes; neque eorum Sacerdotes quidquam sibi juris ad solvenda imperia vindicaverant, neque sub Græcis, neque sub Persis, neque sub Assyriis, neque sub propriis Regibus, sive Machabæicis, ac recidivo imperio, sive etiam Davidicis, ac primâ regii imperii origine. At verò Romanos, deteriore quàm alios jure regnare, nemo unquam intellexit. Quale autem imperium sibi ipsi vindicarent, et omnes recognoscerent, tale imperium Christus confirmavit; neque retro aspexit, rectène an secus, Pompeius, aliique Romani duces regni Judaici statum immutaverint; sed ex possessione et gentium jure, propter publicam pacem, imperii statum, quo erat firmavit loco : neque obedientiam, aut religionis prætextu sollicitari, aut à Sacerdotum voluntate pendere voluit. Rursus qualem Judæis, talem Christianis sub imperio Romano formam dedit : ergo absolutè voluit, quicumque imperarent eo jure quod leges ususque publicus approbasset, illos ab Ecclesiâ suâ sanctos inviolatosque haberi, neque ulli quàm divinæ potestati subesse, quod et Imperatores, et omnes gentes volebant, et cum eis Tertullianus, totaque Ecclesia fatebatur.

1. *I. Pet.*, II, 13, 14. — 2. *Tert. adv. Scap.*, *cap.* II. — 3. *Apolog.*, *cap.* XXX.

CAPUT XXXII.

Aliæ Patrum auctoritates : an his satisfiat dicendo Principes in temporalibus, non minus soli Deo subesse, cùm ejus Vicario subsint.

Uti Tertullianus interpretatus est, ita cæteri Patres. Sanctus Ambrosius in illud Davidicum : *Tibi soli peccavi* : « Rex utique erat, inquit[1], nullis ipse legibus tenebatur, quia liberi sunt Reges à vinculis delictorum; neque enim ullis ad pœnam vocantur legibus, tuti sub imperii potestate. Homini ergo non peccavit, cui non tenebatur obnoxius. » Cassiodorus in eumdem Davidis locum[2] : « De populo si quis erraverit, et Deo peccat et Regi : nam quàndo Rex delinquit, soli Deo reus est,.... quia hominem non habet, qui ejus facta dijudicet. Meritò ergo Rex Deo tantùm se dicit peccasse, quia solus erat, qui ejus potuisset admissa discutere. »

Hinc sanctus Gregorius Turonensis hæc ad Childericum Regem[3] : « Si quis de nobis, ô Rex, justitiæ tramitem transcendere voluerit, à te corrigi potest : si verò tu excesseris, quis te corripiet? Loquimur enim tibi; sed si volueris, audis : si autem nolueris, quis te condemnabit, nisi is qui se pronuntiavit esse justitiam? » Ac paulò post : « Sed quid plura? Habes legem et canones : hæc te diligenter rimari oportet, et tunc quæ præceperint si non observaveris, noveris tibi judicium Dei imminere. »

Hæc passim apud Patres, quibus clarè docent temporali potestati nullam imminere sui generis atque ordinis pœnam, hoc est temporalem, quam homines infligant : quæ si congerere sit animus, jam adversarios non locis ac testibus, sed voluminibus obruamus. Unum subjungimus sanctum Isidorum Hispalensem[4], ut Italiæ et Franciæ addamus Hispaniam : « Difficile est Principem regredi ad melius, si vitiis fuerit implicatus : populi enim peccantes judicem metuunt, Reges autem nisi solo Dei timore, metuque gehennæ coerceantur, liberi in præceps proruunt, et per abruptum licentiæ, in omne vitiorum facinus labuntur : ideo Principem non oportet delinquere, ne formam peccandi faciat peccati ejus impunita licentia. »

His et similibus respondere se putant, si dixerint subesse Pontificibus Dei vicariis, nihil esse aliud quàm ipsi Deo subesse, ac meritò dici à Deo secundos, qui non nisi ejus vicariis, ac per eum institutæ ecclesiasticæ potestati subsint : quæ quidem postremis sæculis usurpata non nego. At si hæc valeant, jam pari jure dicamus Reges non modò in imperio, sed etiam in religione soli Deo subesse; cùm in religione nullis aliis subsint quàm Sacerdotibus Dei vices agentibus, atque

1. *Vid. sup.*, *cap.* IX. — 2. *Cassiodor.*, *exp. in Ps.* L. — 3. *Greg. Tur.*, *lib.* V *Hist. Franc.*, *cap.* XVIII. — 4. *Isid. Hisp. vid. in Dec. Ivon. Carn.*, *part.* XVI, *cap.* XLII.

ecclesiasticæ potestati à Deo institutæ. At non id dicimus, passimque in sequentibus audiemus Patres id apertè professos : Reges quidem in temporalibus soli Deo subesse, sed in ecclesiasticis et sacris æquè ac cæteros fideles subesse Sacerdotibus. Ergo in quibus soli Deo subesse dicunt, etiam sacerdotale excludunt officium.

Neque pluris valet illa responsio : supremam esse, ac Deo secundam civilem potestatem, tametsi ab aliâ potestate, nempe à spirituali, deponi possit, quia indirectè tantùm, non autem directè deponi potest. Nobis enim non placet verbis ludere; ac planè negamus eam potestatem supremam atque à Deo secundam verè ac seriò dici, quæcumque ab alterâ, quocumque nomine, sive directè, sive indirectè deponi et in ordinem cogi possit.

Quare neque eam admittimus utriusque potestatis, civilis nimirum et ecclesiasticæ, subordinationem, quam adversarii passim inculcant : satis enim constitit non ita esse subordinatas, quæ sine se invicem stare possint, totâ vi suâ ac numeris omnibus absolutæ : atqui suprà vidimus[1], planèque in confesso est, stare veram religionem, stare Ecclesiam totâ vi suâ etiam ab imperio separatam : stare in ordine civili perfectissimum regimen à verâ Ecclesiâ, verâque religione seclusum : ergo ambæ potestates, supremæ ac principes in suo ordine, conjunctæque et amicæ, non una alteri per sese subdita subordinataque est.

CAPUT XXXIII.

An ut ambæ potestates inter se ordinatæ sint, unam alteri subdi necesse sit : sancti Gelasii aliorumque Pontificum doctrina.

Hinc illud solvitur, quod passim objiciunt, ambas potestates inter se ordinatas oportere esse : non autem ordinatæ sunt, nisi una alteri, minor potiori, civilis scilicet ecclesiasticæ subsit. Nos autem dicimus in eo esse ordinem collocatum, ut quod est ordinis genus quoddam, societate, fœdere, pace, conjunctæ sint.

Hinc illud Zachariæ : *Ecce vir* Oriens *nomen ejus*, Zorobabel, ad litteram publicâ ac civili potestate functus, *et ipse ædiflabit templum Domino..... : et sedebit et dominabitur super solio suo, et erit Sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos*[2]. Vides pace mutuâ, non ipsâ subordinatione conjunctos; et explicitiùs : *Amarias autem Sacerdos et Pontifex vester in his quæ ad Deum pertinent, præsidebit : porrò Zabadias filius Ismael qui est dux in domo Judâ, super ea opera erit, quæ ad Regis officium pertinent*[3]. Sic ambæ potestates suis limitibus circumscriptæ, sociæ quidem et amicæ, conjunctis agebant viribus, non una alteri imperabat. Atque hoc secutus sanctus Gelasius Pontifex, hæc scripsit celebri epistolâ ad Anastasium Augustum : « Duo sunt, Imperator Auguste, quibus principaliter mundus hìc regitur, sacerdotalis auctoritas et regalis potestas[4] : » utraque principalis, suprema utraque, neque in officio suo alteri obnoxia est. Subdit : « Nosti enim, clementissime fili, quod licet præsideas humano generi dignitate, rerum tamen Præsulibus divinarum devotus colla submittis, atque ab eis causas tuæ salutis expetis, inque sumendis cœlestibus Sacramentis, eisque ut competit disponendis subdi te debere cognoscis religionis ordine potiùs quàm præesse. Nosti itaque inter hæc illorum te pendere judicio, non illos ad tuam velle redigi voluntatem. Si enim, quantùm ad ordinem pertinet publicæ disciplinæ, cognoscentes imperium tibi supernâ dispositione collatum, legibus tuis ipsi quoque parent religionis Antistites;..... quo, rogo, te decet affectu eis obedire, qui pro erogandis venerabilibus sunt attributi mysteriis? »

Et quidem Gelasius ubique celebrat pontificiam potestatem uti digniorem, quippe quæ dignioribus ac cœlestibus præsit; nec tamen alteram, minùs licèt dignam, alteri obnoxiam facit, in rebus quidem suis. Quod autem Imperatores Pontificibus subdit, disertè explicat non illud absolutè, sed *in sumendis ac disponendis cœlestibus sacramentis*, quâ etiam in re judicari docet : « Nosti, inquit, inter hæc ex illorum te pendere judicio. » Ordinem autem in eo esse intelligimus, non quod potestas dignior alteram ad sua jura revocet, sed quod, cùm ambæ supremæ sint, altera alteri suo quæque officio obsequantur. Favet sanctus Symmachus Papa ad eumdem Anastasium : « Ille (Imperator) rerum humanarum curam gerit; iste (scilicet Pontifex) divinarum; tu humana administras, ille tibi divina dispensat. Itaque ut non dicam superior, certè æqualis est honor[1]. » Potuisset enim dicere honorem sacerdotalem superiorem esse honore regio, hoc est, præstantiorem, sublimiorem, digniorem; neque quisquam negasset christianus : at in æqualitate utriusque potestatis sanctus Pontifex merito acquiescit; quod æquo et absoluto jure, altera divinis, altera humanis rebus præsit.

Hæc dicebant Pontifices superbo Imperatori, qui ad se omnia etiam ecclesiastica trahere, et Acacii merito excommunicati nomen imperatoriâ potestate sacris diptychis restituere, vel conservare niteretur : quem proinde oporteret diligentissimè commoneri ejus, quâ ipse deponi posset pontificiæ potestatis, si quidem talia cogitassent. At illi hunc locum prætermittunt, ambasque potestates, ut non subordinatas, sed ut coordinatas et contradistinctas, ac sub uno Deo proximè collocatas memorant.

Hoc sequuntur omnes deinde Pontifices, quorum suo loco dicta referemus. Præluxit omnibus doctus ille, tersusque Synesius[2], Arcadio imperante, Ptolemaidis Cyrenensis Episcopus, nec minùs sanctis moribus quàm eleganti ingenio multâque oratione nobilis. Deinde in eo sunt Patres omnes, ut ambas potestates divino numine separatas, ac suis finibus circumscriptas, unique Deo subditas esse prædicent.

CAPUT XXXIV.

Cur hæ potestates tantâ providentiâ distinctæ sint : sanctus Gelasius duas causas affert, quæ indirectâ potestate tolluntur.

Cur autem sociæ et amicæ potestates suis officiis ac finibus divino numine tam accuratè distinctæ sint, sanctus Papa Gelasius causas affert : « Christus, inquit[3], memor fragilitatis humanæ, quod suorum saluti congrueret dispensatione magnificâ temperans, sic actionibus propriis, dignitatibusque distinctis officia potestatis utriusque discrevit, suos volens medicinali humilitate salvari, non humana superbia rursus intercipi, ut et christiani Imperatores, pro *vitâ æternâ* Pontificibus indigerent, et Pontifices pro *temporalium cursu rerum*, imperialibus dispositionibus uterentur : quatenus spiritualis actio à carnalibus distaret incursibus, et ideo militans Deo minimè se negotiis sæcularibus implicaret; ac vicissim non ille rebus divinis præsidere videretur, qui esset negotiis sæcularibus implicatus; ut et modestia utriusque ordinis curaretur, ne extolleretur utroque suffultus, et competens qualitatibus actionum specialiter professio aptaretur. »

Duas omnino causas memorat cur ambæ potestates suis finibus circumscriptæ, suis addictæ sint officiis. Primùm, ne superbiâ efferretur in quem congesta essent omnia : tum, ut quisque sed ad ejus ordinis, quem professus esset, actiones eò facilius aptaret, quò cujusque actiones diligentiùs inter se distinctæ essent.

Itaque illud imprimis observatu dignum, officia à Christo fuisse distincta, *ut modestia utriusque ordinis curaretur, ac ne extolleretur utroque suffultus*. Quis autem non videat, quàm hæc à Christo incassum distincta sint, si qui ab eo est spiritualibus rebus summo jure

1. Sup., c. v. — 2. *Zach.*, vi, 12, 13. — 3. *II. Paral.*, xix, 11. — 4. *Gel., epistol.* viii *ad Anast.*, *tom.* iv *Conc.*, *col.* 1182.

1. *Sym., epist.* vi *apol. ad Anast.*, *idem*, *col.* 1298. — 2. *Syn., epist.* lxii; *p.* 198. *edit. Petav.* — 3. *Gel.*, *Tract.* i. *de Anat. vinc.*, *tom.* iv *Conc.*, *col.* 1232.

præfectus, is non modò, ut diximus, maxima reipublicæ imperiorumque negotia, verùm etiam temporalia omnia toto orbe terrarum, ad suam potestatem curamque revocare cogitur?

Nam si ad id cogitur propterea quòd humana divinis, terrena cœlestibus, atque animarum saluti corporalia servire necesse sit; jam illud consequetur, ut spiritualis potestas civilem potestatem, omniaque ejus officia ad sua imperia revocet, cùm nihil sit in iis officiis, quod non ad Dei gloriam, et ad æternam salutem omnino pertineat. Quæro enim an sit aliqua imperii civilis pars, quæ sacerdotali imperio non sit addicta penitus, an verò sit nulla? Si aliqua, rogo quam talem esse velint? Bellumne an pacem? Leges, judicia, ac jurisdictionem, an tributa? An quid aliud? Hinc profectò sequeretur ea ad Dei gloriam, et ad æternam salutem nihil pertinere, quod est falsissimum. Si autem nulla sint, ac potestas ecclesiastica omnia complectatur, quocumque id fiat nomine, directè, indirectè; propriè, impropriè: uno ictu deponuntur terrenæ potestates omnes, neque ullum superest in verbis levamen, cùm reipsà concidant.

Quòd si hæc inania et nimia sponte corruunt, jam aliquos limites invenire nos oportet, quibus comprehensa civilis potestas supremo jure agat, nullique alteri obnoxia potestati. Quare tuum illud, ad unum principium, atque ad unam potestatem omnia revocanda, fallax et specie decens, reipsâ ineptum, atque invalidum est.

Jam si ad certos limites te redigas rerum humanarum necessitate victus, quam dabis regulam ac legem his regendis finibus? Nempe dicturus es tunc esse obnoxiam spirituali potestati civilem potestatem, ac meritò deponendam, si commiserit ea quæ ad religionem labefactandam manifestè pertineant. Quid autem est manifestè? An ut directè Princeps veram religionem oppugnet, uti Diocletianus et Julianus fecere? At non Childericus Francus, non Irenes Augusta catholicam religionem ita oppugnabant, quos tamen meritò depositos esse contendis. Certè, inquies, quòd necesse sit labefactatis imperiis periclitari religionem, quibus imperia sint præsidio. Rursus ergo illuc revolvimur, ut civiliâ omnia, leges, tributa, bella ad ecclesiasticam potestatem revocentur. Quare ea doctrina, quæ ad unam potestatem, nempe ecclesiasticam, revocare omnia ac relegare nititur, nullâ omnino lege, nullo ordine, ut et illud omittamus longâ sæculorum experientiâ notum, vix unquam Pontifices in re ecclesiasticâ indiligentiùs esse versatos, quàm post ea tempora, quibus rerum, etiam humanarum, potestatem sibi attributam esse voluerunt.

CAPUT XXXV.

Ambarum potestatum separatio ac societas ex sancti Gelasii doctrinâ explicatur : Bellarmini comparatio : S. Gregorii Nazianzeni locus ab eo objectus.

Quare solutum est ex Gelasiani decreti doctrinâ et auctorite argumentum illud, quo sese efferebant. Nempe statuebant potestates duas in unum principium unamque potestatem spiritualem reducendas, ne ordo desit rebus humanis, neve in diversa principia resolutæ distrahantur, quasi equis in diversa raptantibus : hæc, inquam, soluta sunt sancti Gelasii, aliorumque Pontificum doctrinâ. Satis enim claruit duas quidem potestates esse oportere : ecclesiasticam et civilem, distinctis officiis, quæ principales sint ac supremæ, et tamen sociæ; ac supremæ quidem suo quamque in officio, ne si ad unam omnia referantur, hæc vel onere victa collabescat, vel, ut Gelasius docuit, plus æquo *extollatur utraque potestate suffultus;* conjunctæ tamen et amicæ, ne societas humana distrahatur.

Conjunctas autem esse dicimus, quòd, ut exposuere sancti Pontifices, et mutuam sibi operam debent, præstantque; et licèt supremæ invicem, Deo tamen ambæ communiter subsunt : quò fit ut sub binis licèt potestatibus, res tamen humanæ minimè dissolvantur, quòd Deus habenas temperet; atque ita non ad duo principia, sed ad unum principium omnia referantur.

Hoc sensu, si ordinatas esse volunt ambas potestates, eòque referri placet apostolicum illud : *Quæ sunt*, (potestates scilicet) *à Deo ordinatæ sunt*, quanquam Apostolum aliò respexisse constat, non tamen id refugimus. Satis enim ordinatæ sunt, quæ non incompositis feruntur motibus, sed à Deo gubernantur, ab eoque constitutæ sunt, ut sibi invicem auxilium et tutelam afferant.

At enim, inquiunt[1], erit ordo præstantior, si ecclesiasticæ civilis tanquam potiori subesse cogatur; qui ordo si desit, maximo res humanæ incommodo laborabunt, collisis persæpe duabus potestatibus, suo in ordine supremis, nullaque earum absolutè imperantè. Quare præclarius erit civilem minùs dignam à digniore in ordinem cogi, atque etiam loco amoveri posse.

Nos autem monuimus quàm suaviter somnient, qui id agunt ut res humanæ nullo incommodo laborent, tanquam in cœlesti aula versemur inter Angelos. At qui id moliuntur præposteri homines, ne id quidem intelligunt quantis se incauti implicent incommodis. Vel tu id cogita, dum omnia incommoda superari à te posse putas, ad unam potestatem, imò, ut rem ipsam dicamus, ad unum hominem revocando res humanas; id, inquam, cogita, quale sit incommodum congerere in unum caput totius orbis curas, divina humanaque omnia, resque sæculares æquè ac ecclesiasticas. Hoc incommodum veriti sancti Pontifices, rerum humanarum onus duas inter potestates à Deo partitum fuisse docuerunt, ne altera toto pondere gravata fatisceret. Addiderunt id factum, *ut modestia utriusque ordinis curaretur, ac ne extolleretur utroque suffultus.* Ne scilicet qui unus ad sua arbitria revocare omnia se posse confideret, nimia potestate omnibus gravis, ipse quoque sui impos deviis motibus ferretur in præceps. Neque enim quisquam eò usque desipit, ut asserat Romanum Pontificem, etiam in administranda pontificia potestate, à recto bonoque aberrare non posse, esseque infallibilem, simul et impeccabilem. Quamobrem regere ea omnia quæcumque ad Dei gloriam, et ad animarum salutem referuntur, hoc est, humana omnia, non ejus profectò est qui se in administranda sua potestate, erroribus et cupiditatibus abripi posse sentiat. Duæ ergo potestates sese mutuò non tantùm adjuvent, verùm etiam temperent; neve tu hic mihi cogita eam rerum humanarum pulchritudinem, quam res humanæ ferre non possint; ac si duæ potestates inter se collidantur, ne propterea putes omnia in incertum fluitare, aut abire in diversa, ut equos ruptis habenis; sed intus adesse occultum moderatorem Deus, qui sollicitari interdum Ecclesiam suam, non tamen dissipari velit.

At enim, inquiunt[2], ita se habet civilis potestas ad ecclesiasticam potestatem, ut caro ad spiritum, Gregorio Nazianzeno teste. Esto. Non id tamen verum est ratione omni, sed aliqua tantùm. Sed hæc more Scholæ, transire sinamus, ut quod in barathrum nos deducant, semel intueri liceat. Pergunt : Atqui spiritus, si necesse sit, carnem quoque adigit ad interitum. Quid tum postea? Ergo ecclesiastica potestas adigere ad interitum potest civilem potestatem; decernere potest scilicet ut civilis potestas tollatur è medio, sepeliatur, computrescat; ipsa interim ab omni civili potestate separata vivet. Transfer in cœlum eam, qui sic ratiocinaris; vel agnosce potiùs quàm malè hæc decidantur institutis comparationibus, quæ comparationes cùm certa tantùm ratione valeant, si ad extremum urgeantur, ad immane præcipitium nos devolvant.

Atque ut intelligamus quousque protendi comparatio valeat, recordemur id quod suprà est dictum[3], in ordine morum à verâ religione pendere civitatem; at civilem potestatem, quòd ad rationem attinet humanæ so-

1. *Bell., de R. P., lib.* v, *cap.* vi, vii. — 2. *Idem.* — 3. *Supra, cap.* v.

cietatis, per se ac totâ suâ vi sine verâ religione, sine verâ Ecclesiâ, sine vero sacerdotio stare posse.

Interim adjuvent se mutuò utræque potestates : contemptam Ecclesiam, Reges pœnis capitalibus : contemptos Reges, Ecclesia anathemate ulciscatur. Hæc passim in Capitularibus, hæc in Gallicanis, Hispanicis, Anglicanis, omnium ubique gentium Conciliis legimus. Hæc ad confirmandam mutuam societatem, non ad confundendos utriusque potestatis fines pertinent.

Item quòd Rex præcipit : *Applica arcam Dei, applica Ephod*[1] : quòd denique jubet uti Sacerdotes suo fungantur officio : quòd item Pontifex in Dei nomine præcipiat Regibus uti rempublicam ex Dei legibus administrent, hoc debito ordine ac moderatione factum, societatis est mutuæ. Quòd autem aut Rex Sacerdotibus, auctoritate regiâ, aut Sacerdos Regibus, clavium potestate depositionem intentent, non jam ad tuendam societatem, sed ad invadendos alterius potestatis fines manifestè spectat.

CAPUT XXXVI.

Canon, Omnes, *objicitur et solvitur.*

Hic adversari videtur Canon, *Omnes,* Nicolai II Papæ, à Gratiano citatus[2], cujus hæc sunt verba : « Illam (Romanam Ecclesiam) solus ipse fundavit, et super petram fidei nascentis erexit, qui beato (Petro) æternæ vitæ clavigero, terreni simul et cœlestis imperii jura commisit. » Hæc Gratianus refert ex Papæ Nicolai epistolâ ad Mediolanenses, quæ si probi auctoris esse constaret, neque eorum numero habeantur, quæ Gratianus bene multa in suum Decretum falsis titulis, corruptisque sententiis consarcinata conjecit, tamen in rectum sensum facilè reducuntur. Nihil enim aliud præferunt, quàm hoc scilicet : postquam Petro dictum est : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis ; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis :* ejusmodi esse eam, quæ Petro concessa est, rerum spiritualium potestatem, ùt cœlo terraque juxtà valeat.

Cæterùm neque Nicolai I, neque Nicolai II ullam legimus ad Mediolanenses epistolam. Reliqui Pontifices, qui Nicolai nomen habuerunt, post Gratianum vixere. Ac Nicolaus quidem I ad Michaelem imperatorem[3] egregiam de sacerdotii regnique finibus scripsit epistolam, in qua nihil aliud quàm sancti Gelasii verba descripsit[4]. Neque verò à Gratiano relata verba, ex incerta epistola, et incerto auctore decerpta, tot sanctorum Pontificum evertent certas auctoritates. Certè nemo dixerit in unum Romanum Pontificem propriè ac strictè *utriusque imperii jura* collata à Nicolao I, qui post Gelasium docuit ea necessario fuisse disjuncta, ne unius ordinis modestia gravaretur.

CAPUT XXXVII.

Objicitur à Bellarmino Apostoli locus de judicibus ab Ecclesiâ constitutis : Jeremiæ locus : duo gladii, regale sacerdotium : allegoria alia et accommodatitia : dictorum in hoc libro recapitulatio.

Pudet adversarios de tanta re, tamque, ut existimant, Ecclesiæ catholicæ necessaria, nihil quidquam expressum inveniri in Scripturis, sed totum negotium agi consecutionibus, iisque falsis, aut certè, quod nec ipsi diffiteantur, obscuris et dubiis, ac longè petitis. Quare Bellarminus et alii hunc proferunt novi Testamenti locum, quo sibi Apostolus tribuisse videatur rerum temporalium potestatem. « Audet, inquit[5], aliquis vestrûm habens negotium adversùs alterum judicari apud iniquos, et non apud sanctos. An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt? Et si in vobis judicabitur mundus, indigni estis qui de minimis judicetis..... Sæcularia igitur judicia si habueritis, contemptibiles, qui sunt in Ecclesia, illos constituite ad judicandum. » Hic Bellarminus : « Sicut novi judices constitui potuerunt, ita et novi Principes et Reges, si vires adfuissent[1]. » Scilicet si tantùm valerent viribus, novam sibi confestim rempublicam facerent, qui jam judices et magistratus designabant. At quis non statim intelligat, haudquaquam id agere Apostolum, ut ejus auctoritate novos sibi constituant magistratus qui judiciis præsint ; sed ut consensione mutua arbitros deligant, quod legibus Romanis licuisse ipsa jura clamant. Sic certè Paulus loquitur : « Si in vobis judicabitur mundus, indigni estis ut de minimis judicetis[2]? » Id ergo profectò agit ne indigni videantur. Neque verò concludit sic : Hæc vobis vestro jure potestas competit ; sed profectò digni estis, ut vestri fratres vos eligant rerum minimarum arbitros, quos summarum quoque judices, et in tremendo illo judicio assessores suos Christus instituit. Ac postea : *Sic non est inter vos sapiens quisquam, qui possit judicare inter fratrem suum?* Ad id ergo idoneos eos esse contendit per sapientiam : dignos esse docet per tantam Domini dignationem : de legitima cognitione ne quidem cogitat.

Certè si de legitima potestate ageretur, non valeret consecutio : majora potestis, ergo etiam minora, indignumque id apostolica prædicatione esset. Neque enim hic cogitandum est quid curque præstet ; sed quid curque concessum sit. Neque si Deus Sacerdotibus maxima concesserit, puta spiritualia judicia, ideo jus fasque sit humana invadere, et inconcessa aucupari.

Quare quod legimus à Gregorio VII toties inculcatum[3] : « Si spiritualia judicamus, cur non magis sæcularia ; » si de eo judicio intelligit, quo de temporalibus suo jure decernat, causæ profectò suæ dicta Apostoli præter litteralem sensum accommodat, qui arbitri honorificentiam ac sapientiam, ad ordinarii ac lègitimi judicii jus potestatemque transfert.

Cur autem Christiani plerumque vetarentur coram judicibus infidelibus agere, multæ causæ erant : imprimis quòd judiciis legitimis jurare per Gentilium deos, aut etiam christianam religionem ejurare cogerentur : qua occasione martyrium fecisse sanctam Julittam Martyrem beatus Basilius refert[4].

Hoc adversarii depulsi unico novi Testamenti loco, ad prophetica confugiunt, et ad novi sacerdotii auctoritatem referenda contendunt ista : « Ecce constitui te super gentes et super regna, ut evellas et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes[5]. » Dictum ad Jeremiam scilicet. At quæro Jeremias quos Reges deposuerit? Quæ imperia everterit? Nempe respondebunt nuntiasse eum divinam ultionem regnis ac Regibus de propinquo imminentem ; quod cùm responderint, et ex Hieronymo aliisque probaverint[6], statim inferemus : hæc ergo ad ministerium propheticum, hoc est, ad officium extraordinarium pertinere.

Neque tamen negaverim hæc, ut cætera, in figuram nostri facta esse[7], et ministerio novi Testamenti, longè meliori jure, quàm prophetico convenire ; sed novi Testamenti more et spiritu. Sunt enim profectò christiani Pontifices super gentes et regna : evellunt, dissipant, plantant victrice prædicatione, verbo etiam ultore, dum cœlum aperiunt aut claudunt ; ad ut tantam potestatem superbi omnes, etiam in soliis positi, contremiscant. Hæc Scriptura clamat. Ut autem invitis regna extorqueant, et quò velint transferant ; ut humana omnia æquè ac divina supremo et invicto jure in

1. *I. Reg*, XIV, 18 ; XXIII, 9. — 2. *Decr. Dist.* XXII, *cap.* I.

3. Ille est Michael III, cognomento *Ebrosius*, qui Ignatium de sede Constantinopolitanâ dejecit, ut in eâ Photium, magni quidem ingenii virum et summæ doctrinæ, sed laicum constitueret. Tale fuit exordium exitialis illius schismatis, quo Græci ab Ecclesiâ desciverunt, quod schisma etiamnum durat. Nam quanquam sæpe reconciliatio cum Græcis tentata, quanquam aliquando, ut in Lugdunensi et Florentino Synodis, visa est stabilirì ; tamen vera pax aut numquam fuit, aut fuit cadura (*Edit. Paris*).

4. *Nicol. I, ep.* VIII *ad Mich. Imperat*, *tom.* VIII *Conc.*, *col.* 293.— 5. *I. Cor.*, VI, 2, 3, 4.

1. *Bell.*, *de R. P.*, *lib.* V, *cap.* VII. — 2. *I. Cor.*, VI, 5. — 3. *Greg. VII*, *lib.* IV, *ep.* II ; *et pass.* — 4. *Basil.*, *Hom. in Julitt.*, *tom.* II, *p.* 33. — 5. *Jerem.*, I, 10, *vid. Bar. pass.* — 6. *Vid. Hier. in Jerem.*, *tom.* III, *col.* 530. — 7. *I. Cor.*, X, 6.

potestate habeant, hoc est, si propriè loquimur, ut soli ipsi regnent, cæteri sub ipsis precariam veluti potentiam exerceant, tacente Scriptura, imò etiam vetante, dicere non audemus.

Neque porrò objiciant adversarii Romanos etiam Pontifices, post Gregorium VII, ad temporalia sibi vindicanda passim usos esse hoc Jeremiæ loco. Nam et apud ipsos, sicut apud alios constat in Decretalibus infinita inveniri Scripturæ testimonia, ad eum translata sensum, qui accommodationis dicitur : quæ quantumcumque inculcent, non profectò efficient, ut valeant ad litteram, aut ad dogmata probanda pertineant ; præsertim cum hæc, assentientibus Theologis omnibus, Melchior Canus edixerit : « Aliud intentio conclusioque decreti ; aliud ratio et causa[1]. » Quo fundamento nixi, et ipse et alii allatas etiam in Decretalibus Romanorum Pontificum Scripturæ accommodationes potiùs, quàm interpretationes reverenter quidem, sed tamen liberè planèque rejiciunt. Atque hæc semel dicta volumus, ne locos plurimos à Romanis Pontificibus prolatos, aut eas quibus in hâc materiâ utuntur rationes, executere compellamur.

Posteaquam adversarios in tanta re deficiunt Scripturæ testimonia, ad allegorias nempe confugiunt, memorantque duos gladios penes Apostolos fuisse inventos, postulante Christo[2], et materialem incautè à Petro strictum, IPSIUS tamen fuisse dictum : quæ quidem propter beatum Bernardum, qui primus induxit hanc allegoriam suo loco expendemus, et ad rem nullo modo pertinere docebimus[3]. Hic quidem pertractari quæ extra sensum litteralem allata, et ad allegorias deducta nihil probent, ratio non sinit.

Neque etiam arbitramur sollicitè esse excutiendum id quod de *regali sacerdotio* à Petro proditum[4], Baronius eò transfert, ut sacerdotalis apud Christianos auctoritas, etiam de republicâ, regali quadam auctoritate decernat ; tanquam ad Pontifices propriè, non autem ad omnes Christianos dictum sit : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis* : aut non omnes ad Agnum exclamant apud Joannem[5] : *Fecisti nos Deo nostro regnum et Sacerdotes, et regnabimus super terram.* Sed profectò certum est suo modo Sacerdotes Regesque esse omnes christianos ; ac Sacerdotes quidem, ibidem attestante Petro[6] : *Vos autem domus spiritualis, sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias acceptabiles Deo per Jesum Christum* : Reges autem, de quibus scriptum sit : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo*[7] ; et : *Si sustinebimus et conregnabimus*[8] ; et : *Consedere fecit in cœlestibus in Christo*[9] ; jam scilicet in antecessum devictis hostibus, quodque est verè regium, cupiditatibus subjugatis.

Nos autem omissis allegoricis, tropologicis, et accommodatitiis Scripturæ allegationibus, litteræ inhæsimus, ibique investigavimus eam, quocumque appellent nomine, sive directam, sive indirectam, quam adjungunt sacerdotio, rerum temporalium potestatem. Invenimus autem ante legale sacerdotium supremas potestates à Deo institutas, et à Deo secundas, solique Deo subditas inviolabili majestate : nihil in eo jure postea immutatum, neque sub mosaico, neque sub christiano sacerdotio ; quin etiam explicatum in vetere Testamento, eâdem apud Hebræos, quâ apud cæteros majestate regnatum : neque quidquam præscriptum Sacerdotibus aut Regibus, quò in temporalibus, vel illi decernerent, vel hi obedirent, ac mansisse Regibus, quantumvis idololatris ac sævientibus, potestatem integram, à Prophetis agnitam, à plebe sanctisque religiosè observatam : neque id à Christo immutatum, neque cùm explicaret apostolicam atque ecclesiasticam potestatem, quidquam adjectum esse de temporalibus ordinandis, nedum de deponendis Regibus, cùm id vel maximè fieri oporteret, et adesset occasio : neque quidquam Christianis præscriptum esse adversùs mundi potestates, nisi fugam et patientiam, et invictam constantiam profitendæ veritatis, et in iis quæ veritatem et conscientiam non lederent, summam obedientiam : imò jussisse Christum ut Cæsares, infideles scilicet, agnito ab omnibus jure regnarent, utque civilis potestas integro jure esset, neque religionis causa sollicitari posset, suo in ordine confirmata : ab eodem Christo Herodem et Pilatum, Regesque ac Regum ministros à suo regno tutos fuisse præstitos : neque spirituali regno in regnandi civili ordine immutatum quidquam : tum eam quam in Ecclesiâ maximam esse voluit potestatem, non ultrà extendi, quàm ut christiani contumaces ad ethnicos publicanosque redigantur, spiritualium extorres, nullo temporalium jure aut possessione detractâ : denique disertè traditum civilem potestatem et ecclesiasticam, suis quasque finibus ac distinctis officiis circumscriptas, utramque in ordine suo supremam et absolutam esse, ac Reges soli divino judicio reservatos. Hæc illa doctrina est, quam in Scripturis legimus. Jam ab eâ origine ad posteriora sæcula longè latèque diffusam ordine videamus.

1. *Melchior. Can., de Loc. Theol., lib.* VI, *cap.* VIII. — 2. *Luc.*, XXII, 36. — 3. *Inf., lib.* III, *c.* XVI. — 4. *I. Pet.*, II, 9. — 5. *Apoc.*, V, 10. — 6. *I. Pet.*, II, 5. — 7. *Apoc.*, III, 22. — 8 *I. Tim.*, II, 12. — 9. *Ephes.*, II, 6.

LIBER SEXTUS.

Quo Patrum testimonia et exempla afferuntur usque ad Gregorium VII.

CAPUT PRIMUM.

Ordo et distributio tractationis hujus, primùm in duo tempora, tum in duas quæstiones. Prima quæstio : de Regibus propter scelera reprehensis : an deponendi visi sint? Patrum doctrina et exempla in persecutione et tribus primis sæculis : an Christianorum obedientia ex imbecillitate Ecclesiæ et eorum temporum ratione prodierit?

CHRISTI, et Apostolorum doctrinam ea praxis eæque res gestæ consecutæ sunt, quæ talem institutionem decebant. Meminisse autem lectorem putamus hanc disputationem à nobis ita esse institutam, ut priusquam ad Gregorii VII tempora veniamus, explicemus ea, quæ antecesserunt. Hæc verò ita exponemus, ut quandoquidem vidimus Bellarmini aliorumque judicio duabus de causis Reges deponi posse, primùm propter crimina ; tum etiam absque ullo crimine, propter Ecclesiæ necessitatem ; primi generis primùm, postea secundi generis exempla quæramus.

Primùm ergo dicimus, tot labentibus sæculis nunquam fuisse Principes depositione mulctatos, cùm eadem crimina intervenerint, propter quæ id fieri sequenti ætate Gregorius VII et alii docuere ; atque omnino, quemadmodum impiis Regibus, Deum Israelis deserentibus, atque idola colentibus, Achabo, Achazo, Manassi, cæteris, Hebræi paruere ; eumdem ad modum paruisse Christianos, non modò paganis Regibus, sed etiam christianismi desertori Juliano, hæreticis Constantio, Valenti, Anastasio, reliquis etiam Ecclesiam persequentibus, atque extrema omnia potiùs pertulisse, quàm ut ab eorum fide atque obedientiâ discederent.

Neque id adversarii diffitentur, sed uno ore respondent : obtemperatum iis Regibus fuisse, quòd Ecclesia necdum adulta ac firmata viribus, eos compescere non posset, atque in ordinem cogere ; nec profectò cogitant ad quantam contumeliam pertineat nominis christiani, ut Apostoli, imò verò Christus ipse, cùm illa magnifica patientiæ atque obedientiæ præcepta ediderunt, temporibus tantùm ac necessitati servierint, ut melioribus sæculis alia reservarent. Nos autem ea Patrum monumenta proferemus, quibus hæc duo simul elucescant : neque vires Ecclesiæ defuisse, cùm paruit : et eis rationibus ad parendum adductam, quæ ad omnem statum, ad omnia tempora æquè fundarentur.

Et quidem sub paganis, nihil commovisse se christianos, nihil seditionis agitasse, sed ubique paruisse, atque omnibus aliis fide et obsequio præstitisse constat : eaque est longè maxima religionis nostræ commendatio, quam nunc infringere Christiani moliuntur, qui majorum nostrorum infirmis viribus hanc modestiam tribuunt. At illi non intelligebant infirmos esse, qui tanto numero essent, tantoque animo mori possint. Vel Tertullianum audiamus nomine Christianorum, probante Ecclesiâ, ad Romani Imperii Antistites hæc edentem[1] : « Si enim et hostes exertos, non tantùm vindices occultos agere vellemus, deesset nobis vis numerorum et copiarum? Plures nimirum Mauri et Marcomanni, ipsique Parthi, vel quantæcumque, unius tamen loci et suorum finium gentes, quàm totius orbis? Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum : sola vobis relinquimus templa. Cui bello non idonei, non prompti fuissemus, etiam impares copiis, qui tam libenter trucidamur; si non apud istam disciplinam magis occidi liceret, quàm occidere? Potuimus, et inermes, nec rebelles, sed tantummodo discordes solius divortii invidiâ adversùs vos dimicasse. Si enim tanta vis hominum in aliquem orbis remoti sinum abrupissemus à vobis, suffudisset utique dominationem vestram tot qualiumcumque civium amissio; imò etiam et ipsâ destitutione punisset. Procul dubio expavissetis ad solitudinem vestram, ad silentium rerum, et stuporem quemdam quasi mortui orbis : quæsissetis quibus imperaretis : plures hostes quàm cives vobis remansissent : nunc enim pauciores hostes habetis, præ multitudine Christianorum. »

At fortè multitudini deerant duces, aut milites : quasi verò in tam fortibus animis, et milites, et duces non ipsa necessitas peperisset, si licere credidissent. Sed profectò nec deerant, neque Christiani militiam detrectabant. Sic enim sancti Martyres intra ipsa martyria inclamabant : « Nos imperatori terrenam quidem militiæ corporalis servitutem debemus[2] ; » neque à militiâ desistebant, nisi fortè per militiæ occasionem ad execranda sacra compulsi. Hinc ille Centurio Marcellus : « Jesu Christo regi æterno milito. Abjecitque cingulum, et arma; et addidit : Ex hoc militare Imperatoribus vestris desisto,... si talis est conditio militantium, ut diis et Imperatoribus sacra facere compellantur[3]. » Itaque cingulum abjecturi erant, non si eorum Pontifex ab officio exsolveret, sed si ad nefaria sacra cogerentur. Hinc Tertullianus in illa nobili apologiâ : *Vobiscum*, inquit, *militamus;* et testantem audivimus, tantam fuisse Christianorum multitudinem, ut *implerent* non modo *urbes, insulas, municipia*, sed etiam *castra ipsa*, et omnia præter *templa* idolorum. Quin integræ legiones præsto erant christianismum professæ. Testis illa fulminatrix sub Marco Aurelio, et Mauricio duce legio Thebanorum quæ, puto, bella haud minùs fortiter quàm martyria obiisset. An verò duces non erant, ipse Mauricius, Sebastianus, et alii, quos commemorare nihil necesse est, fama ac martyrio inclytos et omnibus notos? Quos profectò, si christiani Pontifices subjectione exsolutos, ad Cæsarum imperia detrectanda, aut ad arma capienda concitare poterant, non erat quod Tertullianus diceret : « Nunc pauciores hostes habetis præ multitudine Christianorum : » aut illud : « Per hanc sectam habetis, à quibus nihil timere possitis[4]. » Imò verò habuissent infinitam multitudem, à quâ omnia timere debuissent; quippe quæ, ad excutiendum publicæ potestatis jugum nihil aliud quàm opportunitatem aut jussum Pontificis expectaret.

Sed hæc ab Ecclesiæ sensu procul abhorrebant. Quare Christiani, cùm suam in Imperatores fidem atque obedientiam prædicarent, nunquam significabant quidquam à se metu aut conditione temporum agi, sed omnia Christi et Apostolorum auctoritate et exemplo, atque amore tranquillitatis publicæ, pronaque in rempublicam voluntate; quæ ad omnia tempora pertinere non est dubium. Sic audivimus jam dicentem Irenæum[1], ideo imperio obsequendum, quòd publica tranquillitas, publicus ordo à Deo constitutus id exposcat : sic Tertullianum totius Ecclesiæ nomine prædicantem, ideo obsequendum, quòd Deus ita velit religiosè coli supremam majestatem, se auctore, constitutam, sibique soli subjectam. Hæc sanctus Justinus Martyr : hæc Theophilus Antiochenus[2] : hæc Origines : hæc alii omnes mira consensione tradunt; supervacaneumque est hic studiosè colligere, quæ libros aperientibus statim obvia sint. Denique uno ore omnes eamdem obedientiam, eadem veritatis æternæ regulâ, eadem Scripturarum auctoritate profitentur; ut hæc ad conditionem referre temporum, nihil aliud sit, quàm certæ et inconcussæ doctrinæ autoritatem penitus infringere, atque ad hominum arbitria flectere.

CAPUT II.

Quartum sæculum, Julianus Apostata : an Ecclesia tum invalida fuerit? S. Gregorii Nazianzeni locus : item S. Augustini, S. Thomæ responsio ad locum Augustini, non satis cognito rerum sub Juliano statu.

At fortè quis dixerit, ethnicis quidem Regibus parendum fuisse, non autem christianis, si à christianâ religione defecissent, aut eam insectarentur. Sed quanquam illa distinctio vana omnino est, Christianosque jussa Ecclesiæ detrectantes tantùm pro ethnicis haberi vult Christus, atque adeo illos haud magis quàm ethnicos regnare vetat : tamen ut eam rem certiùs exploremus, placet intueri Juliani Apostatæ tempora; quem quidem non modò christiano baptismo, sed etiam clericali ordine initiatum, ac Lectoris officio defunctum esse constat.

Ac primùm, notum est regnasse Julianum medio quarto sæculo, post Constantium et Constantinum, quorum temporibus fidem christianam et Ecclesiam catholicam mirum in modum fuisse propagatam omnes historici memorant; ut tanta multitudo, quantam à Tertulliano descriptam vidimus, secutis temporibus comparata, modica haberetur. Sic enim scribit sanctus Gregorius Nazianzenus Oratione in Julianum III : « Ac ne hoc quidem perspiciebat (Julianus), quòd prioribus quidem persecutionibus, parva perturbatio sequebatur, quia nondum dogma nostrum ad multos propagatum erat, sed in paucis adhuc hominibus veritas hærebat..... Nunc autem salutari doctrinâ longè latèque fusa, et apud nos præsertim dominante, religionem christianam immutare,..... nihil aliud fuerit quàm Romanorum imperium convellere, ac de rerum summa periclitari[3]. » Non igitur infirma tum erat Ecclesia catholica, sive ipsa *veritas* et *salutaris doctrina*, quæ in imperio Romano *dominabatur*; cum qua rerum summa periclitatura erat, si Christiani pristinæ modestiæ obliti arma caperent.

Notum etiam illud Joviani Imperatoris christianissimi et catholicissimi, post Juliani necem electi, atque ideo imperium respuentis, quòd imperare nollet nisi christianis; ex quo vox erupit totius exercitûs : Christianos se esse, atque in pia disciplina Constantino et Constantio Imperatoribus educatos[4]. Non ergo multitudo tantùm plebis, sed totius exercitûs Christo serviebat.

Id etiam docet, quantùm prævaleret in Romano exercitu vera fides, quòd Joviano post sex menses mortuo, Valentinianum haud minùs christianum et catholicum, ad hæc fidei confessorem, Augustum elegere.

1. *Tert., Apol.*, cap. XXXVII. — 2. *Act. SS. Sergii et Bach. ap. Metaph. et Adon.* — 3. *Act. S. Marcell. Centurion. apud. Bar., an.* 298; *p.* 700. *Vid. Ruin., Act. sinc., p.* 303. — 4. *Ter., Apol. cap.* XLIII.

1. *Sup. lib.* I, *sect.* II, *cap* X *et* XVII.
2. Theophilus Antiochenus sextus ab Apostolis ad Autolicum contra christianæ religionis calumniatores, scripsit tres libros, quos reperies inter opera Justini, et in Bibliothecâ græco-latinâ Patrum, edit. vulgo dictæ : *Magnæ navis*, tom. I, pag. 104 (*Edit. Paris*).
3. *Greg. Naz., orat.* III *in Jul.*, *tom.* I, *p.* 80. — 4. *Socr., lib.* III, *cap.* XXII; *Soz., lib.* VI, *c.* III; *Theodor., lib.* IV, *cap.* I.

Quàm autem egregiè milites, vel Juliano vivo, in Christum animati essent, docet illud à sancto Gregorio Nazianzeno relatum[1]; nempe propositam fuisse Juliani statuam, quam pro more adorarent, adjunctis tamen idolis, ut ea adorasse viderentur; tum verò milites donativum accepturos ab eo Imperatore, thus quidem incendisse incautos, postea verò monitos quàm id ad Gentilium superstitionem pertineret, è publico convivio statim exiliisse, atque exclamasse : « Christiani, Christiani sumus : » denique ad Imperatorem accurrisse, projectâque pecuniâ, iterum exclamasse : « Non dona accepimus, Imperator, sed morte damnati summus; » et quæ præclara hìc Gregorius Nazianzenus commemorat.

Quod Cardinalis Perronius objicit[2], Julianum ab Ecclesiâ *neque prudenter, neque utiliter* potuisse deponi, hoc etiam nomine, quòd *Arianorum factio Ecclesiam catholicam oppressam teneret*, à tanti viri scriptis abesse vellemus. Neque enim id Gregorio Nazianzeno rem coram intuenti, ac Juliani imprudentiam singularem incusanti congruit. Ad hæc satis constat Ecclesiam catholicam, longo intervallo Arianis præstitisse, cùm primùm toto occidente regnaret, paucis ibi Arianis : in Oriente verò universus ferè populus in priscâ fide staret, solis plerumque Episcopis, quos Constantius violenter intruserat, aliud sentientibus, iisque inter se mirâ confusione divisis. Certè qui vel unum Athanasium legerit, satis intelliget quantùm Ecclesia catholica, etiam sub Constantio prævaleret : quod quidem Calvinistis, Arianorum multitudinem et victorias amplificantibus, Catholici omnes, et ipse Perronius luce clariùs demonstrarunt. Quare quòd Ariani catholicam Ecclesiam opprimerent, solius Constantii violentiæ tribuendum : quo statim mortuo, Catholici adeo prævalebant, ut exercitus nonnisi catholicos Imperatores eligeret.

Cùm ergo adeo et multitudine, et robore, et animis valeret Ecclesia; tamen Christiani fidem Imperatori servarunt impio, apostatæ, blasphemo in Christum, nihil non molienti ut christianam è medio tolleret religionem. Etsi enim christianismi nomine paucos interfecerit, quòd nostris martyrii honores invideret, tamen et iniquis legibus premebat Christianos, et plebis in nostros sævientis seditiones alebat; ut eo nemo fuerit vehementior christianæ fidei insectator. Neque eò magis Christiani ab officio recessere; imò verò ejus statuas, teste Gregorio, cum aliis civibus omnino adoraturi erant, repugnante nullo, nisi eis statuis Imperator idola adjunxisset ; adeo non modò in necessariis obsequebantur, sed ne quidem à superfluis, qui regiæ majestati deferri solerent, honoribus abstinebant.

Memorabile illud apud Theodoretum sanctorum Martyrum Juventini et Maximini, qui cum Juliano Apostatâ præcipuo militiæ honore conjuncti, idololatriam ei liberis vocibus exprobrabant : « Hoc unum, inquiunt[3], in tuo imperio molestè ferimus. » Adeo aberant ab imperio in aliis rebus, atque in militiâ detrectando.

Attestatur beatus Augustinus his verbis[4] : « Aliquando injusti perveniunt ad honores sæculi. Cùm pervenerint et facti fuerint vel Judices, vel Reges; quia hæc facit Deus propter disciplinam plebis suæ, non potest fieri, nisi ut exhibeatur illis honor debitus potestati. » Audis verba, *non potest fieri*; quæ certè oratio non est accommodata temporibus; sed ab inseparabili rerum conditione, naturâque ipsâ profecta, ad omnia tempora diffunditur. Cur autem *non potest fieri quin exhibeatur ille honor?* Nempè respondet : quia est illi *debitus potestati, et quia hoc facit Deus*; ut illi profecto potestati parere necesse sit eum, qui Deo paret.

Hoc fundamento posito, Pergit Augustinus; cùmque servos memorasset Domino infideli obedire, ad Reges progressus, hoc exemplum adducit : « Julianus extitit infidelis Imperator : extitit apostata, iniquus idololatra : milites christiani servierunt Imperatori infideli. Ubi veniebatur ad causam Christi, non agnoscebant nisi illum qui in cœlo erat; si quando volebat ut idola colerent et thurificarent, præponebant illi Deum. Quando autem dicebat : Producite aciem : ite contra illam gentem; statim obtemperabant. Distinguebant Dominum æternum à domino temporali; et tamen subditi erant propter Dominum æternum etiam domino temporali. »

Manifestè ergo sanctus Augustinus Principem apostatam, Ecclesiæ hostem ac persecutorem, accenset iis Principibus, qui licèt injusti sint, cùm tamen ad honores sæculi pervenerint, *non potest fieri nisi ut exhibeatur illis honor debitus potestati* : et quidem exhibeatur, non illa, quam jactant, prudentia ac metu, sed æterna et incommutabili lege, propter æternum Regem scilicet, qui res humanas æterno consilio ita ordinavit.

Hunc locum interpolatum et mutilum sub Ambrosii nomine Gratianus protulit[1], atque ita mutilum et truncum sanctus Thomas vidit[2], ac sibi objecit. Respondit autem sic : « Quòd illo tempore Ecclesia in sui novitate nondum habebat potestatem terrenos Principes compescendi, et ideo toleravit fideles Juliano Apostatæ obedire, in his quæ non erant contra fidem, ut majus fidei periculum vitaretur. » Quæ verba sancti Doctoris exscribere non piguit, ne quid dissimulare videremur. Tamen si in Gregorii Nazianzeni locum aliosque similes incidisset, credo, intellexisset non fuisse tum Ecclesiam *in sui novitate*, nec potestate destitutam; quippe quæ quadragintis ferè annis victrix jam *dominaretur*, nec *nisi imperio convulso* labefactari posset. Sed nimirum hæc et alia multa antiquitatis monumenta, librorum inopia ac linguarum imperitia, vix erant cognita : labente etiam disciplina, cùm pauca spiritûs vestigia superessent. Nos igitur his responsis, Patrum testimonia facilè anteponimus, ac de sancto Thoma, cum tota Facultate nostra Petri Alliacensis ore respondemus : « Nos hujus Doctoris sanctitatem veneramur, et ejus doctrinam, quantùm fides et ratio patitur, tenendam esse censemus[3]. » Hæc ille, cùm de immaculatâ Virginis Conceptione, sancti Thomæ nomen atque auctoritatem objicerent. Quæ semel dicta volumus ad hanc et alias sancti Doctoris auctoritates, quæ objici possent. Quòd autem sanctus Doctor addit : toleratum fuisse tum Juliani imperium, *ut majus fidei periculum vitaretur* : rogo, potuerintne Ecclesiæ res pejore loco esse, quàm sub eo Principe, qui ut christianam religionem exscinderet, nec dolis, nec donis, nec minis, nec suppliciis parcebat, eòque periculosiùs sæviebat, quòd interdum parcere videretur, sævumque animum quadam clementiæ specie occultaret; ac denique, teste Gregorio Nazianzeno et aliis, satis præferret à se extrema omnia adhibitum iri, si de Persis victoriam reportaret : quam tamen victoriam milites ducesque christiani omni ope promovebant. Quid autem pertimescebant Juliani temporibus, quod non item omni Ecclesiæ tempore pertimescendum fuerit, Regibus depositis? Nempe quotiescumque à Pontificibus depositi sunt, secutæ eæ calamitates, stragesque, et scelera, imò etiam schismata, quæ historiæ produnt, magno fidei animarumque periculo. Quare, si teste sancto Thoma, Bellarmino, et aliis, horum malorum metus Pontifices deterrebat meritò, à Constantio, Valente, Anastasio, et reliquis; et ab omnibus quoque Regibus deponendis, pari ratione abstinere oportuit.

Hinc autem exsurgit nostræ sententiæ demonstratio : non eam profectò Christus Ecclesiæ suæ clementi et

1. *Greg. Naz., loc. cit., p.* 83, 84, 85. — 2. *Harang. au Tiers-état. Du Perron, Œuv. diver., pag.* 631. — 3. *Theod., lib.* III, *cap.* XV. — 4. *August., in Psal* CXXIV, *n.* 7; *tom.* IV, *col.* 1415.

1. Hunc locum interpolatum et mutilum sub Ambrosii nomine Gratianus protulit (*Caus.* XI, *q.* III, *c.* XCIV), hoc modo : « Julianus Imperator, quamvis esset apostata, habuit tamen sub se christianos milites, quibus, cùm dicebat : Producite aciem pro defensione reipublicæ, obediebant; cùm autem diceret eis : Producite arma in Christianos, tunc agnoscebant Imperatorem cœli. »

2. *S. Thom.* 2, 2, *q.* XII, *art.* II, *ad* I. — 3. *Hist. Univ., tom.* IV, *sec.* VI, *p.* 627.

pacificæ potestatem dedit, quæ sine vi, sine cædibus, sine bellis civilibus, tetrisque schismatibus non posset exerceri : atqui non aliter exerceri potuisse potestatem illam deponendi Reges experientia testatur : non ergo ea potestas à Christo est.

CAPUT III.

A paganis Regibus, atque ab Apostatâ Juliano transitus ad hæreticos : Constantius Arianus, catholicæque Ecclesiæ persecutor : an imbecillitate factum, quòd Hilarius, Athanasius, Lucifer Calaritanus, alii, indirectam potestatem ne quidem intentarent.

Post Paganos et apostatas Reges, hæretici proferendi. Primus prodeat Imperator Constantius, Constantini Magni filius, Arianæ hæresis propugnator, quarto sæculo Ecclesiæ. Deveo sic scribit sanctus Hilarius[1] : « Nunc pugnamus contra persecutorem fallentem, contra hostem blandientem..... Christi novus hostis es, Antichristum prævenis..... Omnia sævissima sine invidia gloriosarum mortium peragis : novo inauditoque ingenii triumpho, de diabolo vincis, sine martyrio persequeris. Plus crudelitati vestræ, Nero, Deci, Maximiane, debemus : diabolum enim per vos vicimus..... At tu omnium crudelium crudelissime, damno majore in nos, et venia minore desævis. » Hæc et similia demonstrant non fuisse leviorem habitam Constantii hæretici persecutionem, quòd cædibus parceret; cùm interim in pios et orthodoxos, bonorum proscriptione, exilio, carceribus, omnique alia crudelitate sæviret.

Sed nec ille cædibus pepercisse putandus est, qui et inflictis incommodis enecaret, et impunes esse vellet eos, qui per seditionem ac plebeios tumultus tot Sanctos trucidarent.

Quin etiam vehementissimæ ac violentissimæ persecutionis fuit, quòd Episcopos et Synodos, ad prodendam fidem compelleret. Sic enim ait Hilarius : « Assisto Orientalium in Seleuciâ Synodo, ubi reperi tantùm blasphemorum, quantùm Constantio placebat[2]. » Ac postea : « O tu sceleste, qui ludibrium de Ecclesia facis. Solis canes ad vomitum suum redeunt : tu Sacerdotes Christi resorbere ea quæ respuerant coegisti[3]. » Quæ sanè persecutio eo periculosior ac damnosior fuit, quòd simplices animæ, episcopali imò et synodali auctoritate deceptæ, auctore Constantio, in hæresim ruerent.

Quin etiam sanctissimum tum fortissimumque Papam Liberium è Petri sede dejecit, substituitque eum quem Ariani vellent. Extat apud Theodoretum[4] ejusdem Liberii fortissima cum Constantio Imperatore collocutio, qua Pontifex ejus exilia comminantis iniqua quidem jussa contemnit, in aliis imperatoriam potestatem agnoscit integram ; neque commemorat ei, tam indigna molienti, ullum à se aut ab Ecclesia imminere posse periculum.

Eum postea Constantius exilii tædio ad pravitatem inflexum sedi restituit. Et, *ô te miserum*, Constanti, dicebat Hilarius[5], *qui nescio utrum majore impietate remiseris, quàm ejeceris*. Quid enim Ecclesiæ damnosius, quàm Romanum quoque Pontificem fuisse coactum, ut post Nicænam fidem alteri fidei subscriberet? Hæc tamen perpetranti, hæreticosque omni ope foventi, orthodoxos verò hostiliter insectanti, ac denique Antichristi loco habito, omnes obtemperabant in iis quæ ad imperium pertinerent : in sacris tantùm jussa detrectabant. Quæ idem Hilarius accuratè distinguit his verbis : « Prætermitto autem, licèt potissima Regi sit referenda reverentia (quia enim à Deo regnum est) non tamen æquanimiter ejus judicium episcopalibus arbitriis admitti, quia Cæsaris Cæsari, Deo autem reddenda quæ Dei sunt[6]. » Imperatoria de religione decreta contemnit; cætera ex Christi mandato, servanda profitetur : ex Christi, inquam, mandato, non imbecillitate virium, ut jam obtrudunt.

Hæc scripsit Hilarius, regnante Constantio, quod observatum velim adversùs falsam hujus libri inscriptionem : *Contra Constantium jam vita functum* : neque enim ispiam de morte ejus loquitur, sed semper alloquitur ut viventem, Ecclesias persequentem, et disertè nunc *regno potientem*. Quin etiam suæ certam scriptionis notam attulit : « Assisto, inquit, Orientalium in Seleucia Synodo : » quo tempore constat vixisse Constantium.

Lucifer verò Calaritanus non modò, vivo Constantio, adversùs eum scripsit, sed etiam per Diaconum libros ad ipsum Imperatorem perferri curavit; de iisque interrogatus, suos esse magno et invicto animo testatus, Catholicis omnibus admirationi fuit.

Et quidem, ex his libris locum jam insignem attulimus[1], quem nunc non modo repetendum sed etiam diligentiùs enucleandum esse duximus.

Jam diximus librum, ex quo ille locus est descriptus, ita inscriptum fuisse : *De non parcendo in Deum delinquentibus;* locus idoneus quo discamus quousque et quatenus parcendum sit, necne, Imperatori hæretico ac sævienti.

In exemplum adducit Oziam Regem, Regem, inquam, non modò templo, verùm etiam publicâ regni administratione depulsum : quo nullus erat commodior locus, ut ostenderet regno quoque exturbandum Constantium, siquidem id licere sentiret. At eam historiæ partem non assumit in exemplum, verùm eam tantùm, *ubi Sacerdotes Domini Oziam de templo compulerint egredi*, et addit[2] : « Si enim Oziam Dei Sacerdotes idcirco pellebant ex aulâ Dei, quia meminissent divinitus præceptum, leprosos ante expiationem ingredi templum prohibitos ; quantò magis nos dignè te, conspice, ex Ecclesia pellere Christo, de domo Domini, quia non sit licitum hæreticum convenire cum catholicis, insanum cum sanis, plenum immundis spiritibus cum eis in quibus inhabitat Spiritus Dei. » Summum ergo id erat, quod à Pontificibus Imperatores hæretici ac persecutores metuerent, templo Dei, Ecclesiâ Christi, sacrisque arceri conventibus. Hoc tantùm prædicabant Domini Confessores, cùm vel maximè Constantium exagitandum putarent.

Quamobrem cùm Lucifer passim ut hæreticum, ut Arianum, veræ religionis atque ecclesiasticæ communionis extorrem, Ecclesiæ ac fidei hostem, persecutorem, Antiocho et aliis persecutoribus comparandum, imò pejorem, denique Antichristum, sive Antichristi præcursorem insectatur, neque eo secius Imperatorem appellat.

Et quidem contemnit inanem regni gloriam vanamque potentiam, quæ nihil Dei regno nocere possit : illegitimam eam esse erga homines, ne innuit quidem, et omnia quidem extrema in regnum ejus, à Deo, nihil ab Ecclesiâ minitatur : docetque passim quid Dei Antistites possint in imperatores quoque : nempe arguere, increpare, arcere à domo et Ecclesiâ Dei, neque aliud quidquam.

Quin efficacissimis verbis profitetur, nullam esse Imperatoris potestatem in iis quæ adversùs Dei mandata præcipit : « Proba te, inquit[3], super nos ad hoc constitutum Imperatorem, ut nos armis tuis ad omnem implendam voluntatem amici tui diaboli perduceres. » Quid omissurum putas qui talia scribere haud verearur? At interim hæc profitetur : « Nam quia dicas nos debere tibi obsequia, scito quia non tibi soli, sed et omnibus nos in sublimitate degentibus, in obsequiis REPRÆSENTANTIBUS, novimus esse debitores. Dicit enim Apostolus : *Admone illos principibus et magistratibus subditos esse, obedientes, ad omne opus bonum paratos esse*..... Admonet ergo nos esse debere subditos in bonis operibus, non in malis..... Quia autem hæc dicis,

1. *Hilar., lib. cont. Const., n.* 5, 7, 8 ; *col.* 1241 *et seq.* — 2. *Idem, n.* 12, *col.* 1247. — 3. *Idem, n.* 25, *col.* 1256. — 4. *Theod., lib.* II, *cap.* XVI. — 5. *Hil., loc. cit., n.* 11, *col.* 1247. — 6. *Idem, fragm.* I, *n.* 5, *col.* 1282.

1. *Sup., lib.* I, *sect.* I, *cap.* XII. — 2. *Vid. tom.* IV, *Bibl. Pat., pag.* 228. — 3. *Vid. tom.* IV, *Bibl. Pat., Lucif. pro Athan., lib.* I, *p.* 194.

Injuriam patior à Lucifero homine misero, et utique Imperator :.... et tu arbitraris aliud te posse judicari à me, nisi anathema esse[1] ? »

En quibus se coerceat finibus ille, hæreticis non parcendum docens. Quoniam Constantius assiduè jactabat Imperatori sibi obediri debuisse; distinguit Lucifer, et Constantium quidem, ut Imperatorem legitima imperantem coli oportere, verùm, ut hæreticum, omnino anathema esse, neque quidquam ampliùs.

Ac ne Luciferi auctoritatem elevari posse putent, odio Luciferiani schismatis; primùm satis constat hos libros ante illud schisma conscriptos, imò ante Synodum Ariminensem, cujus occasione schisma illud exortum est : cùm nihil in iis appareat quod ad eum rerum cardinem spectet; tum prædiximus illam, quâ schisma conflatum est, nimiam Luciferi severitatem, maximo argumento esse, quàm inviolata sint in regia majestate, quæ Lucifer ille tam vehemens, in Constantio quoque integra et sancta esse voluit.

Leguntur autem ad Luciferum sancti Athanasii litteræ[2], hos libros, de quibus inaudierat, mitti ad se postulantis, eosque collaudantis ut apostolico spiritu à fortissimo Domini Confessore scriptos, neque mirum à sancto Athanasio comprobatam de colendo Constantio Luciferi doctrinam, quam ipse dictis factisque confirmavit : quippe qui Constantium in se pro causâ fidei toties sævientem, ac sæpe hæreticum appellatum, haud minùs observat; ad eumque edit apologiam, qua quidem relegatos queritur tot in orbe terrarum nobiles Episcopos, Osium, Paulinum, Dionysium, Eusebium Vercellensem, illum Luciferum, alios, vastatasque per Syrianum Ducem Ecclesias, sibi quoque, et suis publicè intentatam necem per edicta cruenta Imperatoris, quòd cum Arianis communicare nollet[3]. Cæterùm haud minùs ut Imperatorem agnoscit : « Puto enim, inquit[4], tuam Majestatem in memoria habere suas pollicitationes : » et : « Neque enim restiti decreto tuæ Pietatis; neque Alexandriam ingredi conabor[5] : » et : « Tu tamen, Deo dilectissime Auguste, vivas per multos annorum recursus[6]. » Addit ipsi suspectos esse non debere Catholicorum conventus et preces; quippe « cùm scias, inquit[7], omnium vota precesque id expetere à Deo, ut salvus sis et perpetuò in pace regnes. » Idem Athanasius, cùm ab impio Imperatore etiam læsi imperii accusaretur, non eo se tuetur, quòd sibi licuerit negare fidem publico Ecclesiæ hosti : imo Deum hominesque testatur se in fide mansisse, mansurumque porrò, fausta omnia Imperatori imprecantem[8].

Quòd verò religiosissimum Deoque dilectissimum passim appellat, quem alioquin hæreticum fuisse profitetur, nihil necesse est à nobis diligentiùs explicari : nemo enim nescit hos titulos imperatoriæ dignitati dari consuetos. Ita enim adscribebant *Pietati tuæ*, uti nunc nos, adscribimus *Majestati tuæ*. Quare satis constat hæc non ad fidei commendationem, sed ad honorificentiam pertinere, quam negandam Imperatori etiam persequenti Athanasius non putabat.

Audisti tres fortissimos viros Domini Confessores, Hilarium, Luciferum, Athanasium : vis et Osium Cordubensem, Nicænæ Synodi ducem, Episcoporum ac Synodorum Patrem, adhuc fortem, et invictum fidei Confessorem? « Tibi Deus, inquit[9], imperium commisit, nobis quæ sunt Ecclesiæ concredidit, et quemadmodum qui tibi imperium subripit, contradicit ordinationi divinæ; ita et tu cave, ne quæ sunt Ecclesiæ ad te trahens, magni criminis obnoxius fias : *Date* (scriptum est) *quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo*; neque igitur fas est nobis in terris imperium tenere; neque tu thymiamatum et sacrorum potestatem habes, Imperator. » Sic officia distinguebant, et in aliis ad obsequium proni, in sacris tantùm imperia detrectabant.

Neque id faciebant tantùm quòd non ita tempora postularent; sed quòd non ea esset sibi attributa potestas, qua de imperio decernerent, quemadmodum nec ulla Imperatori data erat, qua de sacris judicaret.

Vis totam Synodum proferamus, eamque numerosissimam toto ferè Occidente collecto? Audi Ariminensem, et quidem eo tempore, quo sancta adhuc venerandaque habebatur. Hæc igitur scribit ad Constantium vehementissimè sævientem : « Tuam Clementiam iterum obtestamur, Imperator augustissime, ut ante hiemis asperitatem, modo tuæ Pietati visum fuerit, nobis ad nostras Ecclesias reverti facias potestatem, quò possimus Deo Patri omnipotenti, et Domino et Salvatori nostro Christo, filio ejus unigenito, pro tuo regno consuetas preces cum populo fundere, sicut et antè fecimus, et adhuc facere non desistimus[1]. »

Sinceram mentem precatio demonstrabat, satisque constabat eos rebus imperii vero animo, non imbecillitate favisse, qui pro iis Deo cordium inspectori vota facerent.

At si Catholici intelligebant deponi ab Ecclesia potuisse Constantium; quid tandem expectabant? Quidve tenebat Ecclesiam tot malis vexatam, quominus ea potestate confestim uteretur? Negant eam fortitudinem his temporibus congruisse; quasi verò Ecclesia catholica tanta accessione fidelium aucta, ac tot per Constantinum, et sub ipso Constantio, Ariano licèt, firmata præsidiis, non aliquem inter suos Magnentium invenisset.

Imò sub initia Constantii, cùm jam ille Arianos ad secreta aulæ admisisset, eorum instinctu omnia commoveret, Episcopos orthodoxos sede dejiceret, mulctaret exiliis; habebat Ecclesia Constantem Constantii fratrem in Occidente regnantem; atque is tanto studio catholicarum partium tenebatur, ut arma intentaret fratri, nisi Athanasium ab ipso Constantio pro fide fugatum sedi Alexandrinæ redderet[2]. Adeo belli causas serere placebat. Neque tamen animum subiit, ut ullum imperii titulum Occidentis Imperator à Romano Pontifice impetraret, aut Ecclesia tanto munita præsidio Constantium deponendum aggressa est. Talia quippe tum, ne quidem per somnia cogitabant.

Quòd si postea Constantium toti jam orbi imperantem aggredi verebantur, profiterentur saltem, quantam Ecclesia accepisset ad Reges deponendos à Domino potestatem. Sic enim vel Constantium deterrerent, vel certè demonstrarent, quantùm ei Ecclesia pepercisset. Certè non tacebant Domini Confessores, quid in sacris posset sacerdotalis auctoritas. Cur cætera omittebant? Cur illam in temporalibus adimendis auctoritatem? Metune, an adulatione? Atqui vidisti ut metuerent, ut adularentur. An dices, ne temporibus quidem illis congruisse, ut omnia Ecclesiæ jura proferrent? Misera verò jura, quæ tot labentibus sæculis, datâ quoque occasione, tacere cogerentur Domini Confessores, nedum exercerent.

Neque obest nobis quod de Constantio mortuo Gregorius Nazianzenus, et alii mitiùs interdum locuti sunt. Ut enim hæc obiter perstringamus, factum id tum maximè, dum eum cum Juliano Apostatâ compararent. Neque prætermittendum id, quod à Gregorio Nazianzeno est traditum : nempe famam increbuisse, morientem eum serâ pœnitentiâ hæc tria doluisse : « Quòd suos necasset; quòd Julianum Apostatam Cæsarem designasset; quòd novis dogmatibus studuisset[3]. » Cæterum hæc non prohibent, quominus certum sit et Constantium Ecclesiæ persecutorem fuisse acerbissimum, et interim, non modò pro Imperatore habitum, sed etiam tanquam ex Dei jussu religiosissimè observatum fuisse, etiam eo

1. *Vid. tom.* IV, *Bibl. Pat.*, *lib.* De non parcendo, etc., *p.* 240, 251. — 2. *Tom.* IV, *Bibl. Pat.*, *p.* 249; *et ap. Ath.*, *tom.* I, *p.* 965. — 3. *Ath.*, *Apol. ad Const.*, *tom.* I, *p.* 295. — 4. *Idem ibid.*, *n.* 5, *p.* 298. — 5. *Ibid.*, *n.* 26, *p.* 311. — 6. *Ibid.*, *n.* 18, *p.* 306. — 7. *Ibid.*, *et pass.* — 8. *Ibid.*, *n.* 2 *et seq.*, *p.* 295. — 9 *Osius ad Const. ap. Athan.*, *Hist. Arian.*, *tom.* I, *pag.* 371.

1. *Ap. Ath.*, *lib. de Syn.*, *n.* 3; *tom.* I, *pag.* 724. — 2. *Soc.*, *lib.* II, *cap.* XXII; *Soz.*, *lib.* III, *c.* II; *Theod.*, *lib.* II, *cap.* III. — 3. *Greg. Naz.*, *orat.* III, *p.* 69; *orat.* XXI, *p.* 389. *Vid. Theod.*, *lib.* III, *cap.* I.

tempore, quo efferatus sine more modoque vexabat Ecclesiam.

CAPUT IV.

Quarti Ecclesiæ sæculi reliqua exempla proferuntur : Valens hæreticus et persecutor : sancti Basilii aliorumque Sanctorum sensus : Justinæ Arianæ, Valentiniani II nomine, Catholicos insectandi, sanctus Ambrosius viribus prævalens, quousque repugnari posse putat : quid idem comminatus sit Gratiano et Valentiniano, si sacra paganorum restituerent.

Inter hæreticos Imperatores secundus temporis ordine, impietate et crudelitate facilè primus, Valens extitit. Hic post Julianum, et breve Joviani Principis religiosissimi imperium, à Valentiniano fratre, Orientis Imperator factus, Arianam hæresim tutabatur; de quo Gregorius Nazianzenus hæc scripsit : « Imperator auri amantissimus, et Christi inimicissimus,... post persecutorem persecutor, post apostatam non quidem apostata, sed nihilo tamen eo meliorem se Christianis præbens[1]. » Hujus Imperatoris quanta in orthodoxos crudelitas fuerit, prodit illud relatum à Socrate, quòd nempe mitescere visus sit, « cùm mortis loco exilium irrogavit Sacerdotibus[2]. » Atque hunc tam crudelem, tam impium, Ecclesia nihilhominus Imperatorem coluit. Ejus ministrum ad se missum cum Imperatoris litteris, ut exilium indiceret, sanctus Eusebius Samosatensis Episcopus admonuit, ne, causâ adventûs sui proditâ, plebem in se concitaret. Ipse clam, ne turba fieret ulla, ex urbe profectus, populo ad se accurrenti, piumque Pastorem effusis lacrymis revocanti, « recitavit legem apostolicam, quæ disertè præcipit obediendum esse magistratibus[3]. »

Sic sanctus Basilius Modestum Præfectum ad se missum, qui ad Imperatoris communionem cogeret, atque extrema omnia minaretur, non negat legitimum imperium gerere : atque interroganti : « Nos, inquit[4], quales tibi videmur? Nihil, respondit, dum hæc jubetis. » Adeo in unâ religionis causâ detrectat imperia : « Cæterùm, inquit[5], potestate tuâ fruere : hæc ad Imperatorem defer. » Passurum se omnia commemorat, jubente Imperatore. Uno verbo, agnoscit potestatem sacram et inviolabilem; abusum potestatis notat et contemnit.

Edessæ sanctus Presbyter Eulogius, jussus à Præfecto « communicare Imperatori iisque quibuscum Imperator communicat, respondit : Numquid ille, inquit[6], unà cum imperio sacerdotium etiam adeptus est? » Sic utriusque potestatis agnoscit limites : Imperatorem sua agentem observat : Arianis Sacerdotibus communicare jubentem despicit.

Sic erga Valentem se gerebat Ecclesia adeo præpollens viribus, ut Valentinianum Valentis fratrem, et postea Valentiniani filium Gratianum, Augustos, fide ac religione præstantes haberet in Occidente; neque tamen iis præsidiis freta de abdicando Valente quidquam cogitavit, aut saltem ostendit id se posse. Neque Oriens minùs Valenti furenti, quàm Occidens Valentiniano et Gratiano piis ac faventibus detulit. Sic omnes in diversissimâ Principum erga Ecclesiam voluntate, eamdem majestatem, ut à Deo profectam, venerabantur.

Post Valentiniani I Valentisque tempora, regnavit Gratianus Valentiniani filius, magnumque Theodosium imperii consortem accepit. Valentinianus II, Gratiani frater, Mediolani levabatur[7] nonum fere annum agens, Justina matre, Ariana muliere regnum administrante. Tyrannus Maximus, cæso Gratiano, Gallias occuparat; Romæ atque Italiæ victor imminebat. Eo in rerum cardine, Justina Principis nomine jussit, uti Arianis suis basilicæ à sancto Ambrosio Mediolanensi Episcopo traderentur. Ipse oratione habita traditurum se negat, neque enim fas esse Sacerdoti tradere impiis ecclesias Christi nomine dedicatas. « Nec mihi, inquit[8], fas est tradere, nec tibi accipere, Imperator, expedit..... Allegatur Imperatori licere omnia; ipsius esse universa. Respondeo : Noli te gravare, Imperator, ut putes te in ea quæ divina sunt imperiale aliquod jus habere : noli te extollere, sed si vis diutius imperare, esto Deo subditus. Est scriptum : *Quæ Dei, Deo, quæ Cæsaris, Cæsari.* Ad Imperatorem palatia pertinent, ad Sacerdotem ecclesiæ : publicorum tibi jus mœnium commissum est, non sacrorum. » Et iterum : « Si tributum petit, non negamus : agri Ecclesiæ solvunt tributum..... Solvimus *quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo* : tributum Cæsaris est, non negatur : Ecclesia Dei est, Cæsari utique non debet addicit[1]. » Hæc dicebat Ambrosius : potestati nihil detrahebat : officia discernebat.

Videamus quam vim opponeret impotenti fœminæ Principis nomine extrema omnia intentati : hanc nempe : « Tradere basilicam non possum, sed pugnare non debeo..... Habeo arma, sed in Christi nomine : habeo offerendi mei corporis potestatem..... Habemus tyrannidem nostram : tyrannis Sacerdotis infirmitas est : *Cùm infirmor*, inquit, *tunc potens sum*[2]. » Ipsa plebs exclamabat : Rogamus, Auguste, non pugnamus; non timemus, sed rogamus. Hoc, inquit Ambrosius[3], in vobis hodie Spiritus sanctus locutus est. Hoc christianos decet, ut et tranquillitas pacis optetur, et fidei constantia nec mortis revocetur periculo. » Ita resistebant. At nunc, confirmata Ecclesia, si adversariis credimus, ultro arma jussu Pontificum inferemus.

Piget quidem repetere parum congrua Christianis. Sed quandoquidem his urgemur, considerare nos oportet quo tunc loco res essent. Imperabat in Oriente Theodosius Magnus, catholicæ fidei studiosissimus propugnator. Cæso Gratiano, Maximus tyrannus regnabat in Galliis, unde Valentiniani inhiabat imperio, vicinæque Italiæ imminebat. Quo autem ille, fidei catholicæ studio teneretur, hæc Theodoreti verba docent[4] : « Ubi Maximus accepit ea quæ adversùs eximium fidei præconem Ambrosium Valentinianus fecerat, scribit ad Valentinianum litteras, ne pietati bellum inferret, ac patriam religionem proderet; denique arma minatur, nisi à proposito discederet, nec secus ac dixerat, gessit. Nam Mediolanum promovit exercitum : » Italiam scilicet, ac Valentiniani provincias, ipsamque adeo Romam invasurus. Cui catholicam fidem tuenti, imò verò fidei causâ bellum professo, catholici Pontifices, cur non regnum traderent, et ab Ariano Principe, etiam sæviente, deficerent? Ad hæc Mediolani pars catholica maximè prævalebat; quin ipsi Valentiniani milites, qui basilicam circumfusi occupaverant, Imperatori nuntiant « se præstos futuros, si viderent eum cum Catholicis convenire; alioquin se ad eum cœtum, quem Ambrosius cogeret, transituros[5]. » Licebat ergo tunc fidenter expromere vim illam deponendi Reges; ac si pupillo Principi parcerent, licebat Arianam mulierem in pueri animos venena hæresis instillantem à gubernaculis amovere. At dicebat Ambrosius[6] : « Dolere potero, potero flere : adversùs arma, milites, Gothos quoque, lacrymæ meæ arma sunt; talia enim munimenta sunt Sacerdoti : aliter nec debeo, nec possum resistere. » *Nec debeo, nec possum*, inquit, cui tot undique auxilia suppeterent. Non enim depositiones tum, non bella civilia jussu Pontificum movenda cogitabant.

Victo Maximo, ad Valentinianum, Theodosium et Arcadium, Augustos, Senatûs delata est supplicati[7], ut ara Victoriæ Romæ restitui juberetur. Scribit Am-

1. *Greg., Orat. funeb. sancti Bas.* xx, *p.* 337. — 2. *Soc., lib.* iv, *c ap.* xxxii. — 3. *Theod., lib.* iv, *cap.* xiv. — 4. *Basil., orat.* xx, *p.* 349. — 5. *Idem*, *p.* 350. — 6. *Theod., lib.* iv, *c.* xviii. — 7. Ad imperium. — 8. *Ambr., ep.* xx *ad Marcell., n.* 16; *tom.* ii, *col.* 856.

1. *Ambr., Serm. cont. Auæ.* de Basil., *etc., n.* 33; *idem*, *col.* 872. — 2. *Ibid., n.* 22, 23, *col.* 858. — 3. *Ibid., n.* 14, *p.* 855. — 4. *Theod., lib.* v, *c.* xiv. — 5. *Ap. Ambr., ep.* xxi, *n.* 11, *c.* 855. — 6. *Serm. cont Auæ., n.* 2, *col* 864.

7. Senatûs supplicatio facta fuit an. 384 quo anno Ambrosius memoratam epistolam ad Valentinianum scripsit, biennio scilicet ante Justinæ de basilicis persecutionem. Vid. admonitionem P. Bened. ante epistolam hanc Ambrosii, et p. 828 et seq. Nondum igitur Theodosius bellum intulerat Maximo. Sed cùm eum demum vicisset an. 388, iterum de eâdem re supplicavit Symmachus, qui à Theodosio nullum tulit responsum, nisi quod in exilium missus

brosius ad Valentinianum[1] : « Quisquis hoc suadet sacrificat, et quisquis hoc statuit. » Tum addit : « Certè si aliud statuitur, Episcopi hoc æquo animo pati et dissimulare non possumus. Licebit tibi ad Ecclesiam convenire, sed illic non invenies Sacerdotem, aut invenies resistentem. » Quid autem est *resistentem?* A sacris prohibentem. Quid, inquit, respondebis Sacerdoti dicenti tibi : Munera tua non quærit Ecclesia, quia Gentilium templa muneribus adornasti? » Et alia ejusdem spiritûs. Alias Ecclesia minas, etiam in summis periculis, nesciebat.

CAPUT V.

Sancti Ambrosii cum Theodosio gesta : an Ambrosius aliquid temporalis potestatis attigerit, ut Bellarmino visum; an vel de eo cogitaverit? Aliud Ambrosii erga eumdem Theodosium post incensam synagogam.

Jam de Theodosio Magno dicere nos oportet, quòd in eum Ecclesia suam potestatem exeruit, et illud exemplum Gregorius VII iterum atque iterum in medium attulit. « Beatus, inquit[2], Ambrosius, scilicet sanctus, non tamen universalis Ecclesiæ Episcopus, pro culpâ, quæ ab aliis Sacerdotibus non adeo gravis videbatur, Theodosium Magnum Imperatorem excommunicans ab ecclesiâ exclusit. » Ab ecclesia certè, non à regno. Sed hæc amat miscere Gregorius, tanquam unum ex alio consequatur.

Bellarminus verò intellexit, Theodosio ne quidem intentatas depositionis minas; adeoque tali exemplo gravari se potius quàm juvari, nisi aliquid adderetur. Hæc autem addidit : primùm excommunicatum ab Ambrosio fuisse Theodosium, « propter cædem, quam Thessalonicæ à militibus fieri imperaverat : » tum ei præceptum ab eodem Ambrosio, « ut legem ferret, ne sententiæ latæ de cæde vel bonorum publicatione ratæ essent, nisi post triginta dies. » Quæ postquam ex Theodoreto Bellarminus retulit, jam infert : « Atqui non potuit Ambrosius excommunicare Imperatorem, nisi priùs causam cognovisset et dijudicasset, licèt criminalis esset et ad forum externum pertineret : non potuit autem cognoscere, nisi etiam in foro externo judex Theodosii fuisset. » De lege autem sic ait : « Cogere Imperatorem ad legem ferendam...., manifestè ostendit posse Episcopum interdum potestate temporali uti....; et si Episcopus quilibet id potest, quantò magis princeps Episcoporum[3] ? » Hæc igitur objiciunt. Nos autem factum recensemus ex ipso Ambrosio, et ex Theodoreto, quem Bellarminus laudavit.

Refert igitur Theodoretus[4], seditione Thessalonicæ facta, quosdam è magistratibus saxis obrutos : iratum Imperatorem misisse milites, qui, nullo habito judicio de reis, promiscuâ cæde uterentur : septem millia virorum interfectos esse, nullo insontium noxiorumque discrimine. Hæc illa culpa est, quam dicit Gregorius VII « aliis Sacerdotibus non adeo gravem fuisse visam. » Cur autem culpam extenuat, nisi ut in gravioribus culpis majora audenda significet? Non ita Theodoretus, qui Theodosium « Imperatorem ut tyrannum, ira pro lege habita, » hæc fecisse memorat. Ambrosius verò ad ipsum Theodosium hæc scribit[5] : « Factum est in urbe Thessalonicensium, quod nulla memoria habet, quod revocare non potui, ne fieret; imò quod antè atrocissimum fore dixi, cùm toties rogarem, et quod ipse serò revocando, grave factum putasti. Hoc factum extenuare non poteram. Quando primum auditum est, propter adventum Gallorum Episcoporum, Synodus convenerat : nemo non ingemuit, *nullus mediocriter accepit.* » (En culpa quæ aliis non ita gravis videretur.) Non erat facti tui absolutio in Ambrosii communione : in me etiam ampliùs commissi exaggeraretur invidia, si nemo diceret, Dei nostri reconciliationem fore necessariam. » Gravis ergo causa, non Ambrosio tantùm, sed cæteris Episcopis visa erat, de qua, ipso tacente, cogniturì essent. Videamus in tam atroci, tamque tyrannico facto, quid Ambrosius fortissimus Episcopus fecerit.

Et quidem judicia divina commemorat : Theodosium exemplo Davidis ad pœnitentiam hortatur; nisi faciat, sacrorum eum extorrem futurum : « Noli peccato tuo aliud peccatum addere, ut usurpes quod usurpasse multis officit. » Et postea : « Offerre non audeo sacrificium, si volueris assistere. » Postremò : « Tunc offerres, cùm sacrificandi acceperis facultatem[1]. » Summum id in Imperatorem, ut in alios Christianos.

Quid postea factum sit refert Theodoretus[2] : nempe, Imperatori pro more Ecclesiam ingressuro occurrit Ambrosius : « Ingressum prohibuit : Quibus enim, inquit, oculis templum aspecturus es? Quomodo sacrosanctam Domini corpus accepturus es? Quomodo pretiosum sanguinem, tot hominum fuso sanguine? » Non, ut Gregorius VII : Quomodo regnaturus es? Efficiam equidem, ne quisquam tibi pareat. Tunc Ambrosius : « Accipe, inquit, vinculum, » quo sacris profectò, non quo regno arceare. At Imperator « gemens in Palatium reversus est, his verbis obtemperans · quippe qui probè nosset quæ Sacerdotum, quæ Imperatorum officia essent. » Sic defert Ambrosio, qui nihil regiæ majestati detraxerat, nihil nisi sacerdotale et ecclesiasticum attrectabat.

Ingemiscebat postea Imperator, « quòd, ecclesiæ aditu interdicto, clausæ essent cœli fores : memor enim sum, inquit, Dominicæ vocis : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis.* » En quam intelligeret Ecclesiæ potestatem.

Hic Rufinus, nefandi consilii cædisque Imperatori auctor, pollicetur suasurum se Ambrosio, ut « solvat vinculum : cui Imperator : non persuadebis, inquit; novi æquitatem sententiæ illius. » Pergit tamen Rufinus ad Ambrosium; « cùmque Imperatorem brevi adfuturum esse diceret : Ego, inquit Ambrosius, tibi prædico ac prænuntio, me illum ab ingressu sacri vestibuli repulsurum : Si verò imperium in tyrannidem verterit, ego quoque libenti animo cædem excipiam. » En quousque Imperatori etiam contumaci et sævituro fortissimus Episcopus restiturus esset.

Accessit postea Imperator, spe fallente, inflecti posse Ambrosium arbitratus. Illi procedenti cùm allata ista essent : « Ibo inquit, ut justas patiar contumelias. » Ratus Ambrosius ipsum vi in ecclesiam irrupturum, « hujusmodi adventum tyrannicum esse dixit, et Theodosium adversùs Deum furere, legesque illius calcare. » At imperator alia omnia sentiebat : « Non, inquit, non sum violenter ingressurus ecclesiam, sed à te peto, ut vinculis me absolvas..... Cui Ambrosius : Quam igitur, inquit, pœnitentiam ostendisti? At Imperator : Tuum est medicamenta ostendere, mei autem officii oblata suscipere. » Tum præcepit Ambrosius legem indici eam, quam Bellarminus vult exemplum esse gestæ ab Episcopo temporalis potestatis; nempe ut per triginta dies latæ sententiæ penderent. « Hoc verò consilium cùm audisset Imperator, et utilissimum esse existimaret, legem scribi præcepit, subscriptione firmavit, relaxato vinculo » communionem accepit.

Jam nemo non videt quàm vanè et extra rem hîc, in publico facto, adversùs pœnitentem et ultro confitentem, inquisitiones et criminales causas, et forum externum Bellarminus obtrudat. Quæ tametsi omnia in causâ ecclesiasticâ fateremur, quid hæc deinde ad rem? Neque illud de lege pluris valet. Nam et mitigandæ iræ, per quam Theodosius lapsus erat, imprimis congruebat; et ipse Imperator, teste Theodoreto, *utilem existimavit* eam, sibi scilicet, et reipublicæ. At profectò, non negamus bonos Principes æquo animo laturos, indici sibi ea in pœnitentiam, quæ reipublicæ, quæ frænandis cu-

est. Altera hæc supplicatio Bossuet levis erroris chronologici causa fuit. Vide Ambrosium, qui in epistolâ LVII, ad Eugenium, *recenset ordine* Senatûs varios et inutiles conatus, quibus ille aram Victoriæ sibi reddi flagitabat (*Edit. Paris*).

1. *Epist.* XVII, *n.* 8, 12, 14, *col.* 825. — 2. *Greg. VII, lib* IV, *epist.* II; *lib.* VIII, *epist.* XXI. — 3. *Bell., lib.* V, *de Pont., c.* VII, *p.* 894. 4. *Theod., lib.* V, *cap.* XVII. — 5. *Ambr., epist.* LI, *n.* 6, *col.* 998.

1. *Ambr., ep.* LI, *n.* 12, 13, 15. — 2. *Theod*, *lib.* V, *cap.* XVIII.

piditatibus conferant, quæ ipsis etiam recta et utilia videantur. An ad id cogi depositionis metu, aut eodem illato metu, à malo deterreri possint, id verò quærimus. Ambrosium certè, aut Theodosium, aut eo ævo quemquam, ne id quidem cogitasse; neque sanctum Episcopum adversùs Principem quamvis contumacem, ulteriùs fuisse processurum, quàm ut sacris arceret, ac regiâ vi tentatus mortem pateretur, ipsa gesta à nobis relata clamant.

Neque aliud inculcat idem Ambrosius, cùm incensâ à Christianis synagogâ Judæorum, jussit Theodosius *synagogam ab ipso ædificari Episcopo*. Hic Ambrosius : « Non vereris, inquit[1], Imperator, ne acquiescat (Episcopus) sententiæ tuæ? Ne prævaricetur non times? Non etiam vereris quod futurum est, ne verbis resistat Comiti tuo? Necesse erit igitur ut aut prævaricatorem, aut martyrem facias. » Nempe, Ambrosio teste, prævaricator fidei foret Episcopus, si jussis Imperatoris cederet, ac synagogam reficeret : martyr, si repugnans vi regiâ cogeretur. Negat ergo Episcopum parere debuisse : adversùs sævientem Principem nulla arma repugnanti tradit, nisi martyrium. Hæc Imperatorem monet Ambrosius *in regiâ; ne*, inquit[2], *si necesse esset, audires in Ecclesiâ*. Nempe increpasset : nempe sacrorum privationem inculcasset : sævienti, martyria, non arma objecisset.

An fortè respondebunt, Romanum Pontificem, cui majora licerent, majora moliturum fuisse, et graviores illaturum minas? Absit hoc à theologiâ portentum, ut Romanus Pontifex alias habeat claves quàm cæteri Episcopi, alia injiciat vincula. Non ille diversi generis anathema intorquet, sed ejusdem generis ampliore ac suprema potestate : ac si tanta inest vis, ut ligando ac solvendo etiam solvere possit imperia; idem cæteri Episcopi poterunt, reservato tantùm Episcoporum capiti superiore judicio. Neque id adversarii diffitentur; et contendit Bellarminus, beatum Ambrosium indirectâ potestate usum, de temporalibus decrevisse, quod esse falsissimum, et ab ejus mente alienissimum vidimus. Ac si somniemus Romano Pontifici reservatum, ut Reges deponeret; ostenderet saltem Ambrosius eam, quæ inesset capiti Ecclesiæ potestatem. Neque verò dicant hæc tantùm contumacibus, non autem modestis Principibus ostentanda : ecce enim Ambrosius eum animo Theodosium effingebat, qui imperium in tyrannidem verteret, vi sacra corriperet, repugnantem Episcopum ad martyrium usque cogeret; neque tamen ad fastus regios comprimendos, eam Ecclesiæ auctoritatem ostendit, quâ etiam imperia solverentur; et quamvis Ambrosius nihil à Theodosio immodestiæ timuisset aut cogitasset, tamen è re fuisset ut, quod cæteris esset documento, ordo sacerdotalis totam auctoritatem suam modestis etiam Principibus vel semel exhiberet. Quid enim prohibebat? An quòd Theodosius pœnitens in ipso Ecclesiæ limine à tanto Episcopo veritatem audire non posset, ac statim in iras verteretur? Pudeat ergo tandem nos ejus auctoritatis, quam optimis Ecclesiæ temporibus, cùm id res vel maximè postularet, neque fortissimi Episcopi saltem ostenderent, neque modestissimi Principes paterentur, neque quisquam hominum cogitaret.

CAPUT VI.

Quinti sæculi exempla : Arcadius, ac de eo Gregorii VII verba : Burgundiones : Visigothi : Vandali : Theodoricus Ostrogothus : Hunericus Vandalus : Odoacer Herulus : Zeno Imperator.

QUINTO verò sæculo, de potestate indirectâ non magis cogitabant. Eo ineunte regnabant Theodosii Magni liberi Arcadius et Honorius. De Arcadio sic scribit Gregorius VII. « Si, inquit[3], speciale aliquod de personis Principum requiratur exemplum; Beatus Innocentius Papa Arcadium Imperatorem, quia consensit, ut sanctus Joannes Chrysostomus à suâ sede pelleretur, excommunicavit. » Hoc quidem non ita esse consentiunt litterati omnes[1] : nempe conficta est ea, quæ à Nicephoro refertur[2], excommunicationis formula, cujus est initium : *Vos sanguinis fratris mei Joannis* : atque ea qualiscumque est, Imperatorem à sacris, non ab imperio arcet; cùm nequidem de tali potestate cogitarent, qui talia confingebant.

Eodem quinto sæculo Ariani multi catholicas provincias obtinebant : nempe Burgundiones, Lugdunensem ac Viennensem : Visigothi, Hispaniam et Galliam Narbonensem : Odoacer Herulus, ac postea Theodoricus Ostrogothus, Italiam ac Romam ipsam; neque quidquam adversùs eos sese Ecclesia, aut Romanus Pontifex commovebat : quanquam Theodoricus extra regnum quoque suum Arianos tueretur, eorumque causâ, toti Italiæ extrema intentaret. Ita enim in libro Pontificali est scriptum : « Pro hâc causâ, Theodoricus hæreticus exarsit in iram, et totam Italiam voluit gladio extinguere. » Sanctum quoque Joannem Papam coegit legationem suscipere ad Justinum[3] Imperatorem, « ut redderentur Ecclesiæ hæreticis in partibus Orientis : quod si non, omnem Italiam gladio perderet[4]. » Idem Theodoricus Catholicos adeo suspectos et exosos habebat, ut Boetium et Symmachum[5] Romanæ urbis, et Ecclesiæ lumina, cæderet : Joannem verò Papam, et duos Senatores legationis socios, « in custodiâ afflictos maceravit, ita ut beatissimus Joannes, primæ sedis Episcopus, deficiens moreretur. » Tantæ igitur cædis tantæque impietatis reum, Ecclesia Romana sanctique Pontifices coluerunt : nullo unquam adversùs eum posterosque ejus, publico occultove molimine, agere visi sunt.

Vandali item Ariani, et Gensericus, atque omni belluâ tetrior Hunericus, Africanam Ecclesiam devastarunt. At interim Catholici omnes in fide se manere testabantur; ac sanctus Fulgentius Ruspensis Episcopus, et Christi Confessor inclytus, hæc ad Trasimundum Regem Arianum scripsit[6] : « Cùm pro nostrâ fide, in quantum facultatem divinitus accepimus, liberè respondemus, nulla contumaciæ seu contumeliæ debemus suspicione notari, cùm nec regiæ simus dignitatis immemores, sciamusque Deo timorem, honorem Regibus exhibendum, apostolica ita nos præmonente doctrina : *Reddite omnibus debita;* » et paulò post : *cui timorem, timorem; cui honorem, honorem.* » Locum etiam Petri commemorat : *Deum timete, Regem honorificate*[7]. « Competens igitur, inquit, mansuetudini tuæ deferimus honoris obsequium, cui regalis apicem culminis divina cernimus largitate collatum : nec tamen quemquam sapientem fugit, quantò sempiternus ille Rex Regum et Dominus dominantium timore debeat suspici, qui temporales etiam Reges præcipit honorari. » His persuasi decretis, non metu aut infirmitate coacti, Reges impios ac religioni infensissimos observabant : neque temporariam, et ab opportunitate pendentem, sed æternis decretis nixam, exhibebant fidem.

Eadem fide erant adversùs Gondebaudum Arianum, Burgundionum Regem, sanctus Avitus Viennensis et cæteri Episcopi Gallicani, qui perfidi Regis imperio

1. Ambr., *Ep.* XL, *n.* 6, 7; *col.* 948. — 2. *Idem*, *n.* 33. — 3. *Greg. VII*, *lib.* VIII, *ep.* XXI.

1. Eam epistolam Labbæus recenset inter genuinas Innocentii, tom. II Conc., col. 1308 : sed confictam fuisse luculenter probat D. Tillem., Hist. Eccles., tom. X, vit. Innoc., art. IV, p. 641; et Hist. Imper., vid. Arcad., not. XXX, p. 785 (*Edit. Paris*).

2. *Nicepb., lib.* XIII, *cap.* XXXIV.

3. Ad Justinum, qui quocumque patebat ejus imperium, *Arianorum Ecclesias, Catholicas consecravit*, ait Anastasius, tom. IV Conc., col. 1600 (*Edit. Paris*).

4. *Tom.* IV *Conc., vit. Joan. I, col.* 1600.

5. Boetius, postquam res regni sub Theodorico probè administrasset, *occultæ conjurationis cùm Justino Imperatore* falso accusatus et in carcerem detrusus, scripsit in ipso carcere insignes libros *de Consolatione Philosophiæ*. Boetium Theodoricus occidit unà cum Symmacho, qui Senatûs faciè princeps, probitatis famâ et summâ doctrinâ celebrabatur. Erant uterque in rebus theologicis versatissimi, et imprimis Boetius cujus commentarios habemus, unum, *de duabus naturis et unâ personâ Christi*, alterum, *de Trinitate*. Vid. Baill., addit. 23 octobr. (*Edit. Paris*).

6. *Fulg. Rusp. ad Trasim., lib.* I, *cap.* II. — 7. *I. Pet.*, II, 17.

suberant; et habebant quidem Clodovæum Francorum Regem, catholicæ fidei defensorem, et Gondebaudi hostem. Neque tamen ei adversùs Gondebaudum pugnanti, Regis Ariani regnum dabant, aut à sui Regis obedientia recedebant. Extat nuper edita à viro religiosissimo[1] eorum Episcoporum cum Arianis facta collatio, Apostolorum digna temporibus : qua in collatione ipso Gondebaudo querenti de Rege Francorum suos fines invadente, sic sanctus Avitus omnium respondet nomine : « Ignoramus, ô Rex, quo consilio et qua de causa, Rex Francorum facit quod dicitis; sed Scriptura nos docet, quòd propter derelictionem legis Dei, sæpe subvertuntur regna, et suscitantur inimici ex omni parte, illis qui se inimicos adversùs Deum constituunt[2]. » Ergo à Deo multa eaque gravia comminantur; nihil ipsi moliuntur adversus ejus imperium, tanto defensore Francorum Rege freti; et regem suum tam impensè colunt, ut is moveretur; ac tametsi induratum, et à Deo reprobatum, multis argumentis cernerent, haud minùs pro Rege habuerunt.

De Hunerico et Odoacro scribit Gelasius[3], Hunerico Eugenium Carthaginensem et catholicos Sacerdotes restitisse, *extrema tolerantes* : se quoque Odoacri scripto *cùm aliqua non facienda præcepisset, nullatenus paruisse.* His docet quousque resistere fas sit Regibus iniqua jubentibus : eatenus scilicet, ut extrema omnia tollerentur, ut obedientia non simpliciter, sed tantùm in illicitis denegetur, non sanè ut imperium abrogetur.

Ad eumdem Hunericum[4], postquam ab eo interdictum erat catholicis Sacerdotibus, *ut conventus minimè celebrarent*, extat sancti Eugenii Carthaginensis Episcopi omnium collegarum nomine data epistola, quæ sic habet[4] : « Nuper potestas regia per Vitaritum Notarium meam parvitatem admonere dignata est, qui nobis de merito ac religione fidei præceptum ejus in Ecclesiâ, præsente clero et plebe, recensuit. Ex cujus tenore cognovimus ad omnes Episcopos meos præceptum regium similiter emanasse, ut die constitutâ pro disputatione fidei veniatur : quod nos venerabiliter accepisse suggessimus. » Ad eumdem edit professionem fidei, ducto initio ab obedientiâ debitâ regiæ potestati : « Regali imperio fidei catholicæ, quam tenemus, præcipimur reddere rationem; ideoque aggredimur. » Quæ si imbecillitas, non ipsa veritas postulasset, tacere potuisset Eugenius.

Atque hæc de Arianis eo ævo regnantibus. Zenonem verò Imperatorem impio decreto, quod *Henoticum*, id est, unitivum appellabat, et Chalcedonensi Synodo anathema dicentem, Simplicius et Felix, Romani Pontifices fortissimi, diutissime, et, quantùm in ipsis fuit, pacatissimè regnare permiserunt[5].

CAPUT VII.

Anastasius Imperator hæreticus, persecutor, anathemate nominatim in Oriente, et à Romano quoque Pontifice in Occidente damnatus, Ecclesiæ peculiari sacramento obligatus, regno eâ conditione suscepto : ejus deponendi mira opportunitas : sancti Pontifices Gelasius, Symmachus, Hormisdas ne id quidem cogitaverunt.

Impio Zenoni successit impius Anastasius, fidei catholicæ persecutor : omni enim sævitiâ exagitabat eos qui Chalcedonense Concilium, in eoque probatam sancti Leonis Papæ epistolam prædicabant. Atque hujus quidem tempore, Perronius docet claruisse indirectam potestatem[6]. Nos contra, ex ejus temporis gestis, vel maximè elisam esse contendimus.

Quid ad eum Imperatorem sanctus Gelasius Papa scripserit, quàmque non modò Imperatorem agnoverit, sed etiam distinctis utriusque potestatis officiis, ejus imperium ab ecclesiasticâ potestate illæsum intactumque præstiterit, copiosè executi sumus[1]. Quia verò sancti Papæ Symmachi gesta dictaque tantùm delibavimus, ea nunc integra proferimus, ne quid studioso veritatis lectori subtrahatur.

Primùm ergo describimus verba Baronii de Concilio IV Romano agentis[2]. « Constat, licèt synodalia acta desiderentur, in tantâ coronâ Patrum, propositâ in medium causâ Imperatoris hæretici, rogata sententia singulorum, communi omnium consensu à Symmacho Papâ excommunicatum impium Anastasium[3] Augustum. » At nihilominus pro Imperatore est habitus ab omnibus orthodoxis. Vel ipsum Papam Symmachum audiamus, in apologetico ad Anastasium[4] : « Dices quòd mecum conspirante Senatu te excommunicaverim. Ita quidem ego; sed rationabiliter factum à decessoribus meis sine dubio subsequor. » Nimirum id sibi et antecessoribus suis tribuit, ut Imperatorem jure excommunicaverint, qui Acacii damnatæ memoriæ in sacris communicans, ejusque hæresi sociatus, in idem ipse se anathematis vinculum conjecerat. At tantâ auctoritate excommunicatum, ut Imperatorem salutat, *et Principem rerum humanarum* vocat : solutum excommunicatione vinculum, quo cives Principi conjunguntur, aut suâ auctoritate solvendum, ne quidem cogitat.

Hæc Romæ sentiebant : hæc toto orbe terrarum : nam scribit Evagrius[5] : « Nonnulli Anastasium, tanquam Concilii Chalcedonensis adversarium existimantes, ex sacris tabulis exemerunt : Hierosolymis autem anathema fuit illi denuntiatum; » neque tamen ab ejus imperio recessere.

Quantæ autem venerationi esset Ecclesiæ sententia Hierosolymitanæ, hæc Justini imperatoris in eâdem Acacii causâ verba testantur ad Hormisdam Papam : « Huic, inquit[6], Ecclesiæ omnes honorem impendunt, quasi matri christiani nominis, ut nemo audeat ab eâ sese discernere. » Ab hâc tamen Ecclesiâ expresso anathemate segregatum Anastasium, haud secus pro Augusto habuere.

Ad hunc Imperatorem resipiscere visum, professumque sancti Leonis et Chalcedonensis Concilii fidem, sanctus Hormisdas Symmachi successor, legationem misit, cum hoc Commonitorio : « Si Imperator dixerit : Ecce mihi communicate qui Synodum Chalcedonensem recipio, et epistolas Papæ Leonis amplector : nunc communicate mihi; respondendum est : Quo ordine Pietas vestra communicari sibi desiderat[7]? » Tum ea præscribit, quæ ab Imperatore subdolo ac fallace postulanda essent, ut perfectè satisfaceret : neque esse antea communicandum; at interim ut Imperator, cùm ab ipso Pontifice per litteras, tum à Legatis, Pontificis jussu, salutatur.

At si quis unquam extitit Imperator solio deturbandus, is maximè fuit Anastasius, quo nullus ad servandam fidem Ecclesiæ esset obstrictior. Scribit enim Evagrius[8], cùm Anastasius, Zenone mortuo, ad imperium eligendus esset, « obstitisse Euphemium Patriarcham Constantinopolitanum, quoad Anastasius professionem ipsi Euphemio daret, gravibus sacramentis, manuque firmatam sua, qua testaretur, si sceptra susciperet, servaturum se fidem integram; neque unquam res novas in sanctam Ecclesiam inducturum : quam professionem Macedonio sacrarii custodi tradidit. »

1. P. Dachery ord. Bened. — 2. *Collat. Episc. cor. Reg. Gond., Spicil., tom* v, *pag.* 111. — 3. *S. Gel., ep.* XIII *ad Episc. Dard., tom.* IV *Conc., col.* 1208. — 4. *Ep. Eug., tom.* IV *Conc., col.* 1127; *Vid. etiam V et. Vitens., lib.* II; *Hist. de Pers. Vand., part.* II, *edit. D. Ruin.* — 5 *Evagr., lib.* III, *cap.* XIV, *Bar., tom.* VI, *an.* 382, *pag.* 360. — 6. *Harang., loc. cit., pag.* 603.

1. *Sup., lib.* I, *sect.* II, *cap.* XXXII. — 2. *Bar., t.* VI, *an* 502, *p.* 547.
3. A Symmacho excommunicatum Anastasium dici Baronius non probat. « Nos, scribit Symmachus, non te excommunicavimus, Imperator, sed Acacium : tu recede ab Acacio, et ab illius excommunicatione recedis : tu te noli miscere excommunicationi ejus, et non es excommunicatus à nobis : si te misces, non à nobis, sed à te ipso excommunicatus es. » Tom. IV Conc., col. 1298, 2299. Porro notandum hæc, cum iis quæ Baronius affirmat, adversis frontibus pugnare (*Edit. Paris*).
4. *Apolog. Symm. advers. Anast., tom.* IV *Conc., col* 1298.
5. *Evag., lib.* III, *c.* XXXIV. — 6. *Ep. Just. Imper. int. ep. Horm.* LXXIV; *tom.* IV *Conc., col.* 1542. — 7. *Common. Horm., ibid., post ep.* III, *col.* 1428. — 8. *Evag., lib.* III, *c.* XXXII.

Similia ferè scribit Theodorus Lector, et alii[1]. Hæc ab Anastasio, cùm suspectæ fidei esset, Ecclesia postulaverat : sic eum sibi, non tantùm communi religione christiani nominis, sed etiam chirographo et jurejurando obstrictum tenebat. Quam fidem reposcere eo magis poterat Ecclesia Romanusque Pontifex, quòd ea Imperator conditione regnaret. Sed profectò intellexit potuisse quidem respui eligendum, nisi sana fide esset; jam electum, jam Augustum, jam divino numine constitutum, non posse à se dejici ; ac manere chirographum ad testificationem officii, non ad imminutionem imperatoriæ potestatis.

Neque occasiones defuere dejiciendi Anastasii, cùm multi Cæsares adversùs eum levarentur; plebis pars longè maxima, ejus hæresim detestata, Constantinopoli quoque seditiones agitaret, atque eò usque fureret, ut Imperator abdicare se cogeretur, corona coram plebe ultro deposita, quam, ipsa plebe sic ad misericordiam inflexa, quasi precariè recepit[2].

Hæc Perronius non veretur ad indirectæ potestatis præsidium trahere[3], quæ huic vel maximè adversantur. Quò enim pertinebat Vitalianum Comitem rebellasse, neque priùs dedisse pacem quàm Catholicos restitueret : quasi ignoremus sæpe factum, ut causa hæresis bella civilia moverentur. Illud tu, velim, mihi probes de quo quærimus : id, jubente Ecclesia, jubente Papa, factum esse. Quod cùm nullus unquam scripserit, tum fatearis necesse est non id cogitasse, cùm tanta opportunitas se offerret, totiesque duces ac populi in Imperatorem odio hæresis rebellarent.

Quæ cùm sponte in Oriente facerent, quid acturi erant, si Romanus Pontifex ab alta Petri sede depositionis dixisset sententiam, aut fidelitatis sacramento absolvisset? Cur autem id non faceret, si fieri posse crederet? Quippe Imperator erat hæreticus, Ecclesiæ persecutor, eidem Ecclesiæ peculiari juramento obligatus, ea conditione regnum susceperat : plebs veræ fidei favebat. Jam ab Anastasio nullus Pontifici metus. Vivebant enim Romani tum sub Gothorum regno, procul ab Imperatoris potestate ac minis : ad eum denique deponendum omnia incitassent. At Symmachus fortissimus, idemque doctissimus Pontifex, id admonet tantùm, ne confisus imperio supra hominem se efferret : « Precor, Imperator, pace tua dixerim : memento te hominem, ut possis uti concessa tibi divinitus potestate[4]. »

Illud etiam memoratu dignum est, quòd sanctus Symmachus ad Anastasium scribens, Petri potestatem et habebat præ oculis, et vehementissimè inculcabat; unde illud : « An quia imperator es, contra Petri niteris potestatem? » Quàm sanè potestatem cum imperatoriâ comparatam, ubique commemorat. Cur autem non explicaret totam? Cur non id ageret, ut superbus Imperator imperium suum à pontificiâ potestate pendere intelligere? Nihil tale Symmachus, suisque se continet finibus, etiam adversùs eum principem, qui de religione pro suâ potestate decerneret, damnatumque hæresis Acacium ab excommunicatione absolveret. At eum aliena invadentem Pontifex sic alloquitur : « Conferamus, inquit[5], honorem imperatoris cum honore Pontificis, inter quos tantùm distat quantùm ille rerum humanarum curam gerit, iste divinarum. Tu, Imperator, à Pontifice baptismum accipis, sacramenta sumis, orationem poscis, benedictionem speras, pœnitentiam rogas : postremò, te humana administras, ille tibi divina dispensat. Itaque, ut non dicam, superior, certè æqualis honor est. » Rogo bonâ fide, qui hæc tam accuratè tradit, an omissurus esset quidquam quod ad commendandam pontificiam dignitatem, ac sævi Imperatoris retundendam contumaciam pertineret? At non ultra ecclesiastica prosilit; nec minùs sibi quàm Imperatori modum ponit, quàmque eum à sacris arcet, tam se à civilibus, æquo utrinque jure.

1. *Excerpt. Theod. Lector., lib.* II, *Vid. quoque Vict. Tur. in Chron.* — 2. *Evag., lib.* III, *c.* XXXIV. — 3. *Har., p.* 604. — 4. *Symm., Apol. ad Anastas., tom.* IV *Conc., col.* 1298. — 5. *Idem.*

Sic deinde prosequitur, paucis interjectis : « Fortassis dicturus es sciptum esse, omni potestati nos subditos esse debere. Nos quidem potestates humanas suo loco suscipimus, donec contra Deum suas erigunt voluntates. Cæterùm, si omnis potestas à Deo est, magis ergo quæ rebus est præstituta divinis. Defer Deo in nobis, et nos deferemus Deo in te. Cæterùm, si tu Deo non deferas, non potes uti ejus privilegio, cujus jura contemnis. »

Sic docet Principi obedientiam denegandam, non quidem simpliciter, cùm eum ubique Imperatorem, rerumque humanarum Principem veneretur; sed tantùm in eis quibus Princeps in Deum, inque Pontificem divina exequentem insurgat, salvâ in aliis imperii majestate. Neque quidquam agit sacræ dignitatis retinentissimus Pontifex, quàm ut Pontifices et Reges ex æquo componat, ac mutuò obedire doceat : supremam illam suam, quàm tunc maximè urgeri oporteret, in ordinandis rebus etiam civilibus potestatem tacet.

CAPUT VIII.

Sexti ac septimi sæculi exempla : sancti Gregorii Magni ad Mauricium epistola memorabilis : in eam Baronii nota quædam de Pontificum subjectione erga Principes.

Sexto verò sæculo, vel ineunte septimo[1], eodem spiritu ductus sanctus Gregorius Magnus Imperatori Mauricio, cùm aliquam legem, quæ sancto Papæ parum æqua et pia videbatur, ab eo publicandam pro more transmitteret, hæc rescripsit[2] : « Ego quidem jussioni subjectus, eamdem legem per diversas terrarum partes transmitti feci; et quia lex ipsa omnipotenti Deo minimè concordat, ecce per suggestionis meæ paginam serenissimis dominis nuntiavi. » Non sibi tribuit indirectæ potestatis nomine, ut legem abroget, animarum utilitati parum congruam, quippe quæ conversos milites à monasteriis abstraheret : sed cùm intelligeret Imperatorem, licèt haud satis rectè, suo tamen jure usum, monebat, flebat, orabat, parebat interim, ac legem ad alios jussus transmittebat : prævaricator procul dubio futurus, si quam edito decreto pro pontificiâ potestate solvere potuisset, ad alios quoque habendam observandamque transmitteret.

Notat Baronius initio hujus epistolæ à Gregorio dictum : « Neque ut Episcopus, neque ut servus jure reipublicæ, sed jure privato loquor[3]; » tanquam indignum Pontifice esset ut se regi subjiceret : quo nihil est alienus à Gregorii mente. Nempe putaverat pacatiùs audiri se, si familiaritatis jure potiùs quàm episcopali ex officio loqueretur. An propterea credimus eum episcopali jure, juri imperatorio non fuisse subjectum? Ergo, nec *ut servus reipublicæ*, atque in publicandâ lege publico officio functus, suberat Imperatori. Quis hoc dixerit? An verò cùm addit Gregorius[4] : « Potestas super omnes homines dominorum meorum Pietati cœlitus data est, » Sacerdotes exceptos volebat? Quid quòd apertè profitetur Sacerdotes Imperatoribus esse subjectos? Deum enim inducit Mauricio hæc dicentem : « Ego Sacerdotes meos tuæ manui commisi : » et aliâ epistolâ de eodem negotio agens[5] : « Valde mihi durum videtur ut ab ejus servitio milites suos prohibeat, qui ei et omnia tribuit, et dominari eum, non solùm militibus, sed etiam Sacerdotibus concessit. » Nempe ait Baronius[6] : suberat Mauricio *Ecclesiam persequenti*, ut Neroni et Diocletiano. Id enim comprobat ex Gregorii Commentario in Psalmos pœnitentiales. Quid nostrâ? Cùm Neroni paruisse Christianos, et quidem ex animo, et propter conscientiam, et Dei ordinatione, Scripturæ prodant. Neque hæc dicentes sacerdotium regno cum novatoribus, quod Baronius queritur, sed Sacerdotes

1. Nempe, ut autumant P. Ben., an. 593. — 2. *Greg. Mag., lib.* III, *indic.* XI, *ep.* LXV. *tom.* II, *col.* 677. — 3. *Bar., tom.* VIII *an.* 593, *p.* 47. — 4. *Greg. Mag., loc. cit.* — 5. *Idem, Epist.* LXVI, *col.* 678. — 6. *Bar., loc. cit.*

Regibus; in iis quidem quæ ad regium officium pertinent, auctore Gregorio, subdimus.

CAPUT IX.

Privilegia ab eodem sancto Gregorio concessa expenduntur. Imprecatoriæ formulæ eo ævo familiares : Gregoriana formula ad alia privilegia non transit.

Nunc, cùm Gregorius Magnus seque et Sacerdotes omnes, tam modestè, tam demissè sujiciat Regibus; jam interrogare juvat, ecquid deceat eum propter unius xenodochii vel monasterii violatum privilegium, Reges, Judices, sæculares personas dignitate privare, ut Gregorium VII, eumque secutos Baronium, Bellarminum et alios objecisse videmus[1]. Quis autem vel fando audiit, Gregorii ævo totque anteactis sæculis, ob violatam fidem et Canones, cuiquam, excommunicato licèt, vel unum servulum Ecclesiæ auctoritate detractum ? Nunc autem imperia regnaque adimuntur ob unum xenodochium. Sed ista omittamus ; rem ipsam explicemus.

Gregorii ergo nomine hæc prodeunt privilegia sancti Medardi, et xenodochii Augustodunensis in epistolâ ad Senatorem, quibus id edictum legimus[2] : « Si quis Regum, Antistitum, Judicum vel qualiumcumque sæcularium personarum his contradixerit ;..... cujuscumque dignitatis, vel sublimitatis sit, honore suo privetur,..... à consortio christianitatis, et corpore ac sanguine Domini nostri Jesu Christi sequestretur. » Simul enim spirituales ac temporales pœnæ in utroque privilegio conjunguntur.

Mitto id quod à plerisque et rectè dicitur : hæc quidem collectim et in confuso dici, pœnis temporalibus spiritualibusque uno tenore connexis : *distributivè* tamen, sive *respectivè*, ut vocant, intelligenda esse, cuique ordini suâ pœnâ applicatâ. Mitto temporum stylique, ac rerum gestarum notas, quibus hæc, ac maximè sancti Medardi privilegium falsitatis insimulent. Ad ea enim nos recurrere nihil necesse est, cùm manifestum sit his Gregorii vobis quatenus de temporalibus decernit, nihil aliud contineri, quàm imprecandi formulam hisce temporibus usitatissimam.

Solebant ergo passim etiam laici imprecationes facere excommunicandi ritu, tanquam de spiritualibus decernerent : quo nihil mirum sit, etiam Pontifices imprecandi formulâ, de temporalibus decrevisse visos. Vel Baronium audiamus[3], quo teste, hæc sepulchris inscripta visuntur : « Nemo suum, nec alienum corpus super me mittat : quòd si hoc præsumpserit, maledictus sit, et in perpetuum anathemate constrictus. » Quibus ex monumentis aliisque plurimis, docet à privatis factas donationes, appositis formulis imprecatoriis, tanquam anathematis ritu fuisse conscriptas.

Huc accedunt relatæ passim à Marculpho Formulæ[4] in donationibus laicorum : « Si quis huic voluntati meæ obvius, vel repetitor, convulsor etiam, aut tergiversator extiterit, anathema sit : et tam qui fecerit, quàm qui consentiendo fecerit, anathema sit ; » et aliâ formulâ : « A conventu omnium Christianorum, vel, limitibus Ecclesiarum, extraneus habeatur, à communione extraneus efficiatur[5]. »

Sexcenta ejusmodi commemorare possumus ; quibus profectò formulis, haud magis Pontifex Reges deponere, quàm excommunicare privatus aut laicus valeat ; ut profecto pudeat à viris etiam doctis, tam vana, tam absona pro argumentis adduci.

Et tamen certum est eam formulam quam nos in duobus tantùm Gregorii Magni privilegiis[1] invenimus, quòd certo quodam sensu videretur arrogantior et iniquior, à secutis Pontificibus fuisse prætermissam. Privilegium datum Fulrado Abbati sancti Dyonisii ejusque successoribus à Stephano II Papâ sic habet[2] : « Interdicentes omnibus cujuslibet Ecclesiæ Præsulibus, vel cujuscumque dignitatis præditis potestate, sub anathematis interpositione ; » nec aliud quidquam. Item in privilegiis sancti Dionysii, ab Adriano I; Floriacensis Monasterii, à Joanne VIII ; Solemniacensis, à Marino datis[3], nihil aliud legimus, quàm ut contemptores sint « auctoritate Apostoli Petri anathematis vinculo innodati, à regno Dei alieni, ab apostolicâ communione anathematis animadversione separati, alieni à sacratissimo corpore Domini Jesu Christi, » aliaque ejusmodi nota, et ecclesiastica.

An in Tricassino Concilio II, anno 878, Joannes VIII distinctiùs : « Si quis hujus apostolicæ censuræ violator extiterit, si Sacerdos fuerit, proprio honore privetur, et christianâ communione cassus, anathematis vinculo innodetur : si laicus similiter perpetuâ damnatione cum Judâ traditore torqueatur[4]. » De laico non addit *ut honore privetur*, sicut de ecclesiasticis sanxerat. Ecclesiasticos honores secernit à laicalibus ; communem utrique ordini excommunicationem intentat.

Verbo dicam : nullum contigit videre privilegium, præter illa duo Gregorii, in quibus dignitatis regiæ privatio legatur. Nam quòd interdum, ut in privilegio sancti Carilefi, à Nicolao I constituitur[5] : « Ut quisquis hoc molitus fuerit, sui honoris dignitate privetur, sive sit sæcularis, sive ecclesiasticæ personæ, » de his dignitatibus et honoribus, qui ad Ecclesiam pertineant intelligitur. Satis enim constat cœpisse tum patronatus laicales : habuisse Ecclesias Vicedominos ductoresque militum, quos ad exercitus regios summittere tenebantur, aliosque sæculares suæ potestati obnoxios ; ut omittam, in iis privilegiis sanciendis sæpe concurrere utramque potestatem, quemadmodum est hic adscriptum, « ut et pontificale decretum, Regumque immunitates, Romanique Pontificis constitutum, inviolabilem perpetuis temporibus obtineant firmitatem. » Decretis enim communi consensione munitis aliquid reverentiæ et auctoritatis accedit.

Addo ejusmodi formulas ad terrorem et majestatem quamdam plerumque compositas, non tanti esse roboris, ut jus novum condere et antiquam Ecclesiæ Patrumque traditionem à Scripturâ manantem convellere, aut utriusque potestatis, tantâ ab antiquis subtilitate distincta jura et officia confundere valeant : cùm potiùs ex ecclesiasticâ traditione ac Patrum doctrinâ explicari et ad rectum sensum redigi revocarique debeant.

CAPUT X.

Sancti Maximi Monachi et Confessoris locus de Monothelitis Imperatoribus.

Septimo sæculo sanctus Abbas Maximus[6], cùm tanta pateretur ab Imperatoribus Monothelitarum hæresim professis, atque Ecclesias persequentibus, hæc suo nomine ad Imperatorem ferrendа edixit[7] : « Ecce dico, audiente Deo, ac sanctis Angelis et omnibus vobis, quoniam quidquid jusserit mihi, supra quâcumque re cum hoc sæculo destruendâ et corrumpendâ, promptè faciam. » Quo spiritu sancti Pontifices, ac Martyres, Martinus Papa[8] et alii, Heraclii et Constantis decreta,

1. *Greg. VII, lib.* IV, *ep.* II ; *Bar., tom.* VIII, *an.* 603, *p.* 168. *Bell., lib.* V, *de R. P., cap* VIII. — 2. *Greg. Mag., lib.* XIII, *indict.* VI, *ep.* VIII, *al.* X ; *col.* 1221. — 3. *Bar., tom.* XI, *pag.* 085, *sub hoc titulo* : Execrationes apponi solitæ ab unoquoque.

4. Formulæ quas Marculphus è Gallià Monachus duobus libris digessit, penè necessariæ sunt, certe perutiles us, qui Regum Francorum primæ stirpis historiam diligenter legere volunt, et horum temporum scribendi gustum odorari (*Edit. Paris*).

5. *Marculp. Form., lib.* II, *cap.* I, IV, *etc., tom.* XII, *Bibl. Pat., p.* 778 *et seq.*

1. Duo dicit Bossuet. Nam pro uno habentur tria illa, lib. XIII, ep. VIII, IX, X : quippè simul, Brunichildâ Regimâ rogante, concessa (*Edit. Paris*).

2. *Privileg. Fulr., tom.* VI *Conc., col.* 1646. — 3. *An.* 786, *tom.* VI, *Conc., col.* 1716; *ann.* 878, *tom.* IX, *col* 318; *an* 883, *ibid., col.* 357. — 4. *Epist. ad Adal. Tur., tom.* IX *Conc., col.* 317. — 5. *Tom.* VIII *Conc., col.* 459.

6. S. Abbas Maximus post longum et durum exilium et excisam linguam pro defensione fidei, in castello demum conclusus, obiit. Ejus opera collegit et digessit P. Combefis Ordinis Prædicatorum, quorum nonnulla etiam reperies in Bibliothecâ Patrum (*Edit. Paris*).

7. *Coll. sancti Maxim. cum. Theod. Cæs., tom.* VI *Conc., col.* 483.

8. Martinus Papa diu variisque modis à Constante vexatus, tandem Chersonam in exilium ductus, diem obiit supremum (*Edit. Paris*).

Eotheses nimirum ac *Typos* hæretica declararunt; pro fide exilia et mortes tolerarunt; erga Imperatores in fide et obsequio perstiterunt.

CAPUT XI.

Octavi sæculi exempla : Iconoclastæ Imperatores : ac primùm Leo Isaurus : de eo Bellarmini argumentum ex Baronio solvitur : quæ hic sint demonstranda proponuntur.

Octavo sæculo, Leo Isaurus Imperator sanctas imagines confringebat, atque omni crudelitate depopulabatur Ecclesiam : Pontifici quoque Gregorio II dira minabatur : postremò sicarios summittebat. Ipse Gregorius in Concilio Romano insanæ hæresi anathema dixit[1]. Quo tempore inclaruisse maximè indirectam potestatem volunt. Sic enim objicit Bellarminus[2] : « Gregorius II Leoni Imperatori Iconomacho à se excommunicato prohibuit vectigalia solvi ab Italis, ac proinde mulctavit eum parte imperii. » Cedrenum et Zonaram, historicos Græcos refert, qui hoc narrant, neque reprehendunt.

Sic quidem, si adversariis credimus, Imperatores vel toto imperio, vel *parte imperii mulctantur*, utcumque Pontifici collibitum est : neque cogitant quàm mutila respublica futura sit, si regnantibus ac bella gesturis tributa tollantur. Quod quidem nihil est aliud quàm imperii potestatem velle illis relinquere, succidere interim nervos, et mancum imperium hostibus objicere. Cur autem non ut tributa, ita vel arma, vel judicia detrahant, atque ad sua arbitria de imperiis ludant? Sed hæc alii amplificent : mihi significasse sufficiat, quantâ ignorantiâ sive despicientiâ publicæ potestatis hæc tractent.

Jam Bellarmini argumentum, ex Græcorum historicorum auctoritate repetitum, solvet Baronius. Et certum quidem est Leonem Isaurum depositis fractisque, tanquam falsorum numinum idola essent, Christi salvatoris, ac Sanctorum imaginibus, totâ quidem Ecclesiâ, sed toto maximè Occidente exosum fuisse : per eam occasionem Italos rebellasse, tributa negasse, idque et alia per seditiones facta, sancto Pontifici ab Imperatore imputata fuisse. Quòd autem historici Græci in eam de Gregorio II opinionem inducti fuerint, hos Baronius falsi convincit his verbis[3] : « Hæc Theophanes,.., Zonaras,... et reliqui Græcorum historici ; sed rerum Latinarum ignari, ut quæ sumus dicturi manifestè decebunt. In odium enim atque invidiam Romanæ Ecclesiæ, jacturam factam Occidentalis imperii in Romanum Pontificem Græci schismatici retorquere soliti sunt, ad commovendos, tum Imperatorum, tum aliorum animos in Romanam Ecclesiam. »

At idem Baronius, qui de Græcis historicis, ad an. 726 hæc scribit, idem ille, ad an. 730, iis maximè auctoribus probare nititur[4], Leonem Isaurum à Gregorio II Papâ non modò anathemate percussum, sed etiam toto Occidentali imperio, auctoritate apostolicâ fuisse privatum : cùm Græci historici de imperio nihil aliud dixerint, quàm Gregorium ab obedientiâ descivisse, ab eoque, Italos et Occidentem totum ad defectionem esse pertractos.

Nos autem, quod illi Gregorio II Papæ defectionem imputant Italiæ, id vel odio conflictum, vel Leoni Isauro hæc ad Gregorium malignè referenti temerè creditum demonstrabimus : neque modò Gregorium II, sed ejus successores ad extremum usque in fide atque obedientia Romani imperii permansisse, certis monumentis, ipsaque rerum serie, ac Baronio demum fatente firmabimus ; nihil ut sit vanius, quàm illud de Gregorii defectione, vel ut Baronius interpretatur, de Leonis Isauri depositione figmentum. Sed quò res clariùs elucescat, ante omnia Græcorum historicorum verba referamus.

1. *Bar., tom.* IX, *an.* 726, *pag.* 61 *et seq.* — 2. *Bell., lib.* V *de R. P., cap.* VIII, *p.* 894. — 3. *Bar., tom.* IX, *pag.* 63. — 4. *Idem, p.* 98.

CAPUT XII.

An Græci historici à Baronio et Bellarmino in Gregorii II ac Leonis Isauri rebus adducti, atque ab eis relata gesta, indirectæ potestati faveant.

Hoc in negotio tres omnino historici Græci memorantur : Theophanes, Georgius Cedrenus, et Joannes Zonaras[1]. Et Theophanes quidem, in Chronographia sua hæc scripsit ad annum Leonis nonum, qui Christi 724 à Baronio numeratur : « Hoc anno impius Imperator Leo de proscribendis et deponendis sanctis imaginibus primùm tractare cœpit : quæ cùm accepisset Gregorius Papa Romanus, Italiæ ac Romæ tributa ad ipsum deferenda prohibuit, scripta priùs ad ipsum Leonem dogmatica sive decretali epistola, qua monet non oportere Imperatorem de fide quidquam statuere, et antiqua Ecclesiæ dogmata, à sanctis Patribus firmata innovare aut convellere[2]. »

Ad annum verò Leonis decimum tertium, sive, ut Baronius computat, decimum quartum, qui Christi est 730, idem Theophanes hæc narrat : « In veteri Roma, Gregorius sacratissimus, vir apostolicus, Petrique Apostolorum coryphæi consessor, verbo et opere prælucebat : qui Romam atque Italiam, totumque Occidentem, à Leonis obedientia tam civili quàm ecclesiastica, et ab ejus imperio subtraxit[3] : » græcè ἀπέζησε, *ad defectionem perpulit, deficere fecit*; quæ vox manifestam perduellionem sonat.

Narrat deinde sanctum Germanum Patriarcham Constantinopolitanum, sacrarum imaginum defensorem, à Leone dejectum, Leonis impietati faventem Anastasium, ejus loco substitutum. Tum addit : « Cæterùm Gregorius sacer Romæ Præsul, quemadmodum jam præmisi, hunc unà cum libellis (fidei suæ, quos ad Sedem apostolicam pro more miserat) abdicavit, Leonemque ipsum tanquam impium per epistolas redarguit, ac Romam cum universa Italia ad defectionem ab ejus imperio perpulit. »

Idem tamen historicus id postea Constantino Copronymo, Leonis Isauri filio et successori tribuit, ut « ex prava ejus sententia orta sit Italiæ defectio[4] : » ut nec sibi satis constitisse videatur.

Hæc Theophanes, haud procul ab iis temporibus ; quippe qui sub Leone Copronymo, Leonis Isauri nepote, clarescere cœperit, atque ad Longissimam ætatem provectus, sub Michaele Balbo, Ludovici Pii, Franci Imperatoris, temporibus, nono sæculo scripserit Georgius verò Cedrenus et Joannes Zonaras, duodecimo demum sæculo, hoc est, quadragintis post res gestas annis, suas historias ediderunt ; quos tamen, quia Cardinales Bellarminus et Baronius his utuntur, audire nos oportet.

Et Georgius quidem Cedrenus utrumque Theophanis de Leonis Isauri temporibus locum exscripsit[5], ut eum referre sit supervacaneum : cujus tamen hæc verba Theophani addita, observare placet : « Gregorius à Leone ob ejus impietatem defecit, et pacto cum Francis icto, tributa Leoni denegavit. Anastasium ac socios anathemate percussit, atque Imperatorem multis epistolis notissimis palam redarguit. » Zonoras verò sic scripsit[6] : « Quâ de causâ Gregorius, qui repudiatâ societate Præsulis novæ Romæ, necnon illorum, qui eum sequerentur, illos unà cum Imperatore synodico anathemato obstrinxit, et vectigalia quæ ad id usque tempus imperie inde pendebantur, inhibuit, icto cum Francis fœdere, unde illi occupandæ Romæ occasionem habuerunt : neque enim Romani generis sunt Franci. » Hæc Zonaras. Cùmque narrasset Francorum in Romanos odia et bella,

1. Theophanes Monachus et Confessor, pietate clarus fuit et doctrinâ, atque eâ fortitudine, quâ cultum sanctarum imaginum defendit. Cedrenus non tam historicus est quam historiarum consarcinator. Zonaras multa scripsit probata à doctis. Ejus Annales vide in corp. Hist. Byzant (*Edit. Paris*).
2. *Theoph., pag.* 338. — 3. *Idem, pag.* 342. — 4. *Ibid., pag.* 346. — 5. *Georg. Cedren, tom.* II, *Hist. Comp., p.* 453, 456. — 6. *Zonar. in Leon. Isaur., tom.* III *Hist. Comp.*

addit : « Igitur Papa Gregorius deficiens ab Imperatoris obedientiâ, ut dictum est, cùm Francis pepigit; » quod quidem alibi repetit iisdem ferè verbis. Hæc Cedrenus et Zonaras scribunt, haud satis suis distincta temporibus, et confuso rerum ordine, ut infrà videbimus. Scribunt autem, præsertim Zonaras, manifestè eo animo, ut amissi Occidentalis imperii odium in Romanam Ecclesiam detorquerent. Quare hos nihil moramur, tot sæculis à rerum fonte dissitos, meritòque suspectos, conflato jam schismate, apertisque Græcorum in Ecclesiam Romanam odiis.

Theophani verò Græco, quemadmodum de Græcorum rebus recenti memoriâ scribenti fidem non detrahimus; ita, cùm de Occidentis rebus scriberet, more Græcorum, nihil nisi rumusculos collegisse credimus. Id rerum Francicarum periti norunt, fœdique anachronismi, ac de Merovingianis postremis Regibus, quos *inertes* vocamus, portenta fabularum abunde demonstrant.

Neque hic expers fuerit illius odii ac livoris, quo Græci amissæ Romæ memores, in Ecclesiam Romanam exardescere tum cœperant, ut scriptæ ad Gallos Nicolai I de Græcorum objectionibus repellendis, testantur litteræ[1], sub Imperatore Michaele Balbo, quo in Græciâ imperante, Theophanem scripsisse vidimus.

His ergo expositis, multa jam intelligimus : primùm, haud satis ex vero dixisse Bellarminum, quæ Græci ac Zonaras ipse de negatis tributis retulerint, nullâ Pontificum Romanorum reprehensione ab illis dictum cùm defectionem atque inobedientiam, pactaque fœdera cum Francis Romani imperii hostibus, ac Romam ipsam proditam exprobrent.

2° Apparet à Græcis nullum esse memoratum decretum, quo mulctatus Imperator fuerit Occidentis imperio. Atque illi anathematis quidem decretum memorant : quòd autem ad imperium attinet, defectionem solam atque inobedientiam, quæ, si decreto disertè ea de re edito facta esset, eò magis vel ipsâ rei novitate memoranda videretur.

Quòd ergo Baronius inde colligit, Leonem Occidentis imperio auctoritate apostolicâ mulctatum fuisse, duo peccat hìc, doctissimus alioquin, Annalium scriptor; et quòd defectionem à Græcis historicis exprobratam, in titulum apostolicæ auctoritatis verterit; et quòd tantùm detulit Græcis historicis, quorum antea tam dignâ censurâ tamque invictis argumentis fidem elevavit.

3° Neque eo se tueri potest, quòd Theophanes quidem ex odio Romanæ Ecclesiæ scripserit, anno Leonis nono, statim atque ille in impietatem proruit, ei, auctore Papâ, negata esse tributa, quod præcipitantiæ fuerit : cæterum, id verum, quod, crescente Leonis contumaciâ, anno ejus decimo-quarto depositionis tulerit sententiam, quam Græci item ex odio defectionem appellent. Hoc enim est historiam fingere, non scribere, ac testes quidem allegare, quos meritò infamaveris, sibique interim uni, non illis credi velle.

4° Jam illud, quod Baronius urget, Leonem Italiâ ac toto Occidente à Gregorio II fuisse mulctatum, multiplici laborat incommodo. Nam statim quærimus, cur depositionis decretum in Oriente non valuerit, cùm Sedis apostolicæ auctoritas, cui annexam esse volunt hanc in Reges potestatem, totam Ecclesiam complectatur.

At enim Gregorius II de solo Occidente decrevit. Cur? An nihil ad ejus curam reliqua Ecclesia pertinebat? Aut Græci, orthodoxi licèt tum, Sedique apostolicæ adhærentes, his depositionibus credituri non erant? Quis autem non videat, quàm fluxum vanumque sit dogma, quod tanta pars Ecclesiæ ignoraret, contempturaque esset?

Quid quòd Sicilia Italiæ vicina, consensu omnium, nihilque repugnantibus Romanis Pontificibus, in Imperatoris fide mansit, ut depositionis sententia ne Siculum quidem fretum trajecerit? Quid quòd in ipsâ Italiâ Apuli, Calabri, ac vicinæ regiones in Imperatoris obedientiâ perstiterunt, reclamante item nemine? An igitur ne Italia quidem tota Romano Pontifici Imperatores deponenti creditura erat? Nam quod ad reliquum Occidentem attinet, quis nesciat ante Leonis tempora, Gallias, Germaniam, Hispanias, aliasque provincias, quin etiam maximam Italiæ partem, quæ Longobardis parebat, ab imperio Romano pridem fuisse avulsas; ut se illa potestas deponendi Reges, quam totâ Ecclesiâ valere volunt, Româ quidem, ac fortè Exarchatu Ravennate, vicinisque aliquot regionibus contineret? Quod cùm absurdum sit, tum illud facilè demonstramus, ne in Exarchatu quidem, imò ne Romæ quidem, ac nequidem à Papâ, aut ab ullo mortalium fuisse cognitam.

1. *Tom.* VIII *Conc.*, *col.* 468.

CAPUT XIII.

Gregorium II nihil in Imperatorem hæreticum movisse, imò eâ occasione aliquid molientibus obstilisse, ex ejus gestis, epistolis, doctrinâ demonstratur.

In primùm ex ipso Gregorio II comprobamus. Cùm enim Imperator, nono seu decimo imperii anno Constantinopoli Salvatoris imaginem dejecisset, edicto imagines proscripsisset, multos impiis conatibus obsistentes omni crudelitate necasset; Luitprandus, Longobardorum Rex, Ravennam vicinasque regiones per eam occasionem invasit : « Imperatorem *scilicet* detestatus, et indignum ratus, ut Cathol cis imperaret, qui bellum eo modo in Christum indixisset[1]. » Hæc quidem Luitprandus, teste Baronio. At Gregorius II falsæ pietati obstitit, deditque ad Ursum Ducem Venetiarum litteras, in quibus eum ad imperii defensionem adhortatur his verbis[2] : « Ut ad pristinum statum sanctæ reipublicæ, in imperiali servitio dominorum nostrorum Leonis et Constantini, magnorum Imperatorum, ipsa revocetur Ravennatum civitas, ut zelo sanctæque fidei amore in statu reipublicæ et imperiali servitio, firmi persistere, Domino cooperante, valeamus. » Sic apostolicæ doctrinæ, priscæque traditionis memor, *zelo et amore sanctæ fidei*, non ullâ aliâ necessitate sanctus Pontifex in Imperatoris etiam hæretici ac persecutoris obedientiâ permanebat, ac Luitprandi zelum præposterum cohibebat, veramque pietatem ac mores antiquos, fideli in talem Principem obsequio tuebatur.

Quàm autem in certâ firmâque ratione faceret, docent epistolæ duæ, quas ad Leonem à sancto Pontifice scriptas, idem Baronius græcè et latinè primus edidit, memoratque datas ad annum 726, « cùm ad eum Leo spirans minarum et cædis scripsisset. »

In iis autem epistolis, id primùm occurrit, quòd tantæ impietatis atque hæresis anathemate damnatæ auctorem, ipsique Pontifici diras ac sacrilegas intentantem minas, nihilo secius *Imperatorem* appellat, et *caput Christianorum*[3]. Neque apostolicæ potestatis oblitus hæc loquitur; nam pœnam commemorat, quam *irrogare* possit; « ut qui, inquit[4], facultatem et potestatem atque auctoritatem à sancto Petro Principe Apostolorum habeamus. » Interim quantùm abesset ab eo ut crederet pœnâ à se irrogandâ posse imminui imperatoriam potestatem, hæc epistolæ verba demonstrant : « Scis, Imperator, sanctæ Ecclesiæ dogmata non Imperatorum esse, sed Pontificum, qui tutò assolent dogmata tradere. Idcirco Ecclesiis præpositi sunt Pontifices à reipublicæ negotiis abstinentes : et Imperatores ergo similiter ab ecclesiasticis abstineant, et quæ sibi commissa sunt capessant[5]. » Nihil ergo erat imperatorium impediturus officium. Quin potiùs sanctorum antecessorum more, sibi eamdem quàm Imperatori legem dicit; ut nec ille de rebus ecclesiasticis, uti fecerat, nec de temporalibus Pontifex ipse decernat. At quomodo id diceret, cui id incumberet, officii, ut cùm res Ecclesiæ postularent transferret imperia, summamque rempublicam capesseret?

Dices : nondum advenerat tempus, quo eam potestatem exereret, priùsque tentanda erant remedia lenia,

1. *Bar.*, *tom.* IX, *an.* 726, *p.* 63. — 2. *Idem*, *p.* 64. — 3. *Ibid.*, *p.* 65. — 4. *Ibid.*, *p.* 68. — 5. *Ibid.*, *p.* 69.

quàm ad extrema decurreret. At si charitas, ac prudentia christiana prohibebant, ne totam potestatem exereret; non illæ prohibebant quominus ostensa ea saltem, superbum Principem à nefariis consiliis deterreret. Nam Imperator hæc erat comminatus, ipso Papâ referente : « Romam mittam et imaginem sancti Petri confringam, sed et Gregorium illinc Pontificem vinctum adduci curabo, sicut Martinum adduci Constantius jussit[1]. » Impius Imperator hæreticorum etiam Principum, qui sanctos Pontifices persecuti erant, sequenda sibi exempla proponit. Videamus quid Gregorius talia meditanti, atque imperatoriam jactanti potentiam reponendum putet. An eam in suâ potestate esse, pontificio scilicet arbitrio, detrahendam? Ne id quidem cogitat. Sed hâc una defensione utitur : optare se martyrio consummari, exemplo Martini, quem omnes colunt. Adeo aberat ab eo, ut defectiones, arma, viresque viribus oppositas, aut depositiones animo agitaret.

CAPUT XIV.

An Gregorius II, imbecillitate virium, ab indirectâ potestate exercendâ, vel saltem ostendendâ temperarit.

Ad fortè suum illud objicient, infirmam tum fuisse Ecclesiam, necdum satis viribus confirmatam. Imò infirmissimum in Italiâ imperium fuisse, hæc Gregorii II ad minacem Imperatorem verba testantur : « Ad quatuor et viginti stadia secedet Romanus Pontifex (quò scilicet imperium non pertingat) : tum tu, inquit, vade, ventos persequere[2]. » Addit prohibituros Reges Occidentales ulcisci etiam Orientales, quos injuriis affecisti. » *Etiam*, inquit, *Orientales;* non nos tantùm : et beatum Petrum : tum : « Totus Occidens, sancto Petro Apostolorum Principi, fidei fructus offert. Quòd si quospiam ad evertendam imaginem miseris sancti Petri, vide, protestamur tibi, innocentes sumus à sanguine quem fusuri sunt; verùm in cervices tuas et in caput tuum ista recident[3]. » Neque hæc immeritò ille jactabat. Omnino enim putamus Reges Occidentales, imprimis verò, pietate florentes Sedique apostolicæ deditissimos Francos non fuisse laturos, ut impius Imperator sancti Petri templum, et commune orbis christiani sacrarium violaret. Videmus igitur non defuisse sancto Pontifici opportunitatem temporum. Quas verò tum depositiones Gregorius VII non esset comminatus? Quanta voce intonasset, à se posse non modò adimi imperium, sed etiam tradi alicui Occidentalium Regum, qui ad bella inferenda ultro parati sint, sola contumelia fidei permoti? At Gregorio II non is erat animus; necdum enim talia cogitabant.

Et quidem pontificia charitas id effecit ut Gregorius ostentaret imminentem Imperatori à tot Regibus metum : cæterùm Gregorius non erat concitaturus eos. *Parati*, inquit, *sunt;* et sponte ipsi accurrent. Hoc tantùm ostendat, regna prædæ exposita, et ultro accensos ad bella Principes, titulumque grassanti cupiditati datum, nec tamen id intentat tanto præsidio fretus, et Christi Sedisque apostolicæ contumeliis incitatus : imò verò distinctis utriusque potestatis officiis, profitetur, pontificiæ potestati in republicâ quidem nihil licere.

CAPUT XV.

Gregorius II confiteri pergit nullam esse suam in rebus civilibus potestatem.

Neque id semel inculcat : sed cùm Imperator atrociùs rescripsisset, ipse secunda epistola data sic incipit : « Accepimus vestri à Deo conservati imperii atque in Christo fraternitatis litteras, meque prorsus vitæ meæ tæduit, quod sententiam non mutaris, sed in eisdem malis perseveres[4]. » At in his obstinatissimè perseverantem ut Imperatorem salutat ejusque *à Deo imperium conservatum* colit : tum iterum inculcat illud : « Non sunt Imperatorum dogmata, sed Pontificum : militarem et ineptum quem habes sensum et crassum, in spiritualibus dogmatum administrationibus habere non potes. Ecce tibi palatii et ecclesiarum scribo discrimen, Imperatorum et Pontificum : agnosce illud, et salvare; nec contentiosus esto.... Quemadmodum Pontifex introspiciendi in palatia potestatem non habet, ac dignitates regias deferendi; sic neque Imperator in Ecclesias introspiciendi, et electiones in Clero peragendi, neque consecrandi, vel symbola Sacramentorum administrandi : sed neque participandi absque operâ Sacerdotis; sed unusquisque nostrùm *in quâ vocatione vocatus est à Deo, in eâ maneat*[1]. » Vidimus in quo reponat Pontificum munus : *Non habet*, inquit, *Pontifex potestatem deferendi regias dignitates.* At si tales, quales nunc Romanos Pontifices circumsistunt, consiliarios habuisset, nequaquam dixisset id : *Non* hanc *habet Pontifex potestatem;* sed non hanc habet *voluntatem.* Non ita Gregorius II, sed planè : *Non habet potestatem Pontifex deferendi regias dignitates;* haud magis quàm Imperator ecclesiasticas; quo nihil dici potest apertius. At nunc ducatus, marchionatus, regna etiam ipsa atque imperia deferunt; adeo à prima illâ gravitate ac simplicitate defecimus.

Gregorius II, qui tanto à se studio temporalium potestatem amolitur, quid in spiritualibus possit non tacet : imò, « persequeris me, inquit[2], ac tyrannicè vexas militari ac carnali manu : nos inermes ac nudi, qui terrenos et carnales exercitus non habemus, invocamus principem exercitùs omnis creaturæ sedentem in cœlis Christum, qui est super omnes exercitus supernarum virtutum, ut immittat tibi dæmonem, sicut ait Apostolus, *tradere hujusmodi satanæ in interitum carnis, ut spiritus salvus sit*[3]. Summum ergo illud est, quo potestas pontificia se extendat; excommunicare nempe, quad est satanæ tradere; reverâ malorum omnium in hac vitâ extremum, et æternæ damnationis præjudicium; sed nimis ludibrio habitum, ex quo Pontifices non contenti suâ sorte, tantâque divinitus traditâ potestate, aliena et inferiora occuparunt.

Hæc Gregorius II, fortissimus juxtà ac modestissimus Pontifex, rescribit ad minaces, cædemque spirantes impii Imperatoris litteras. Hanc doctrinam sanctos antecessores suos Gelasium et Symmachum secutus, Christi tradebat Ecclesiis. Jam verò quid egerit, utque se gesserit, cùm ei Imperator toties intentaret necem, Latinos scriptores narrantes audiamus.

CAPUT XVI.

De Gregorii II gestis Latini historici proferuntur, Paulus Diaconus et Anastasius Bibliothecarius : ex his demonstratur, nihil ab eo, nisi pro tuendo imperio gestum, etiam post anathema Imperatori dictum.

Græcos scriptores produximus : Gregorium ipsum animi sui sensa promentem legimus. Jam ad certam gestorum fidem, Latinos historicos, his proximos temporibus, Paulum Diaconum, Caroli Magni æqualem, et Anastasium Ecclesiæ Romanæ Bibliothecarium, noni sæculi historicum audiamus.

Et Paulus quidem Diaconus, libro VI de Gestis Longobardorum, de hoc negotio sic scribit[4] : « Eo tempore Rex Luitprandus Ravennam obsedit, classem invasit, atque destruxit. Tunc Patricius Paulus ex Ravennâ misit, qui Pontificem interimerent. Sed Longobardis pro defensione Pontificis repugnantibus, Spoletanis in Salario ponte, et ex aliis partibus Longobardis Tuscis resistentibus, consilium Ravennatium dissipatum est. Hâc tempestate Leo Imperator apud Constantinopolim Sanctorum imagines depositas incendit. Romano quoque Pontifici similia facere, si imperialem gratiam habere vellet, mandavit. Sed Pontifex hoc facere contempsit.

1. *Bar.*, *tom.* IX, *an.* 726, *pag.* 70. — 2. *Idem.* — 3. *Ibid.*, *p.* 71. — 4. *Bar.*, *tom.* IX, *an* 726, *p.* 73. *Vid.*, *tom.* VII *Conc.*, *col.* 23.

1. *Bar.*, *tom.* IX, *an.* 726, *p.* 74. — 2. *Idem.* — 3. *I. Cor.*, V, 5. — 4. *Paul. Diac.*, *lib.* VI, *de gest. Longob.*, *c.* LIX; *tom.* XIII, *Bibl. Pat.*, *p.* 498.

Omnis quoque Ravennæ exercitus vel Venetiarum, talibus jussis unanimiter restiterunt; et nisi eos prohibuisset Pontifex, Imperatorem super se constituere fuissent agressi. » Hæc quidem sunt quæ de Gregorio II scripsit. Quo loco eum pro imperio Romano sollicitum, atque alios à defectione prohibentem, non defectionis auctorem, aut tributa prohibentem legimus.

Jam verò Anastasium Bibliothecarium audiamus, Pontificum Romanorum vitas ex Ecclesiæ Romanæ scriniis describentem. Sic autem Baronius divisit temporibus ea, quæ Anastasius in vitis, ordine quidem, sed nulla temporum nota, exposuit.

Ad annum Christi 726, Leonis undecimum, refert edictum hoc ab Imperatore missum, ut in nulla Ecclesia imago haberetur: id si Gregorius fieri prohiberet, à suo gradu decideret. Qua de re Anastasius : « Respiciens pius vir profanam Principis jussionem, jam contra Imperatorem, quasi contra hostem se armavit, renuens hæresim ejus, scribens ubique cavere se christianos, eo quòd orta esset impietas talis[1]. »

Ne verò hic mihi tu bella in Imperatorem tanquam depositum auctore Pontifice gesta, aut arma carnalia suspicere, cùm depositionem, nec ipse Baronius ad hæc tempora, et ad undecimum Leonis annum referri posse putet. Anathema ergo audis, et Imperatorem *hostem* Ecclesiæ judicatum, et *arma* expedita, sed spiritualia atque apostolica, quæ scilicet *renuant hæresim* : neque concitatos ad defectionem Italos, sed admonitos *ubique Christianos cavere se*; eo quòd tanta auctoritate, tantæque majestatis nomine, *orta esset talis impietas*. His anathema clarè expressum est, quod post eas quas legimus admonitiones, meritò sequebatur.

Et Itali quidem per eam occasionem bella moverunt; sed quàm invito Pontifice, docent sequentia : « Cognita Imperatoris nequitia, omnis Italia consilium iniit, ut sibi eligerent Imperatorem, et ducerent Constantinopolim. Sed compescuit tale consilium Pontifex, sperans conversionem Principis[2] : » non quasi desperata ea, ipse ultro cum aliis in Principem insurrecturus esset; sed exponit Anastasius quid eum incitaret vel maximè ad rebelles compescendos; nempe quòd speraret Principem suis obsequiis delinitum, ad meliorem mentem reversurum; qua spe et seipsum sustentabat, et Italorum mitigabat iras.

Hoc animo eum fuisse res postea gestæ declarant. Nam cùm populus, Imperatoris duces, qui Pontifici necem intentabant, per tumultum ac seditionem cæderet, « missum Patricium occidere voluerunt, nisi defensio Pontificis nimia præpedisset[3]. »

Neque tantùm populum à cædibus prohibebat, verùm etiam « ne desisterent ab amore et fide Romani imperii admonebat : » adeo non ejus consultu aut instinctu bella civilia movebantur. Sic etiam post dictum anathema, in impii ac sævientis Imperatoris obsequio, et ipse mansit, et manere porrò omnes voluit. Quin etiam « cùm Tiberius Petasius regnum Romani imperii usurpare conaretur,... Exarchus hæc audiens turbatus est; quem sanctissimus Papa confortans, et cum eo proceres Ecclesiæ mittens atque exercitum, profectus est[4]. » En quo studio Exarchum tuebatur eum qui in ipsius vitam toties conjuraverat : quæ Baronius ad annum refert 729, Leonis decimum quartum.

Satis, opinor, Gregorius his omnibus demonstrabat se extrema quæque passurum, potiùs quàm ab obedientiâ discederet. At eum pro tuendo etiam imperio tanta perpessum, tandem ultimo vitæ, anno Christi 731, Leonis decimo sexto, inducit Baronius « apostolicâ auctoritate clamantem : Securi ad radicem admotâ, succidite arborem. Quo tonitru, inquit[5], excitati fideles Occidentales mox desciscunt à Leonis imperio. » Quò pertinebat magnifico vocabulo Occidentales dicere ; cùm pridem Gallia, Hispania, Germania, ipsa etiam Italia magnam partem à Romano imperio avulsæ essent? Ubi verò decretum illud Gregorii, aut à quo est historico memoratum? Quid autem fuit novæ causæ cur sic repente de imperio decerneret, nihil unquam tale comminatus : imò hæretico diris condemnato atque Ecclesiam persequenti, hucusque obsequendum ratus? Sanè, ut Imperator de dicendo anathemate sæpe est à Papâ commonitus; ita, de dicendâ depositionis sententiâ commoneri oportuisset; neque defuissent, qui novum atque inauditum hactenus de Imperatoris depositione decretum memorandum putarent.

Anastasius quidem Bibliothecarius nihil prætermisit, quo Gregorius II erga Imperatorem impium ejusque asseclas præclarè officio esse functus videretur; neque conticuit quid de Anastasio Constantinopolitano Patriarchâ decreverit : quem Imperatori assentientem Gregorius II *extorrem à sacerdotali officio esse mandavit*. Atque id Baronius factum esse vult[1] eodem ferè tempore, quo imperator ab Occidentali dejectus imperio est. Sed cùm Anastasius Bibliothecarius Patriarcham depositum memorarit, de Imperatore deposito minimè tacuisset, pontificiæ potestatis studiosissimus, Sedisque apostolicæ privilegia amplificare potiùs, quàm imminuere solitus. Vide autem quid de utroque, de Patriarchâ nempe, et de imperatore scripserit, « Anastasium Patriarcham extorrem à sacerdotali officio esse mandavit : Imperatori quoque suadens salutaria, ut à tali execrabili miseriâ declinaret commonuit. » Id enim admonendum supererat, postquam Imperator etiam anathemata contempsisset. En quàm disertè Anastasius Bibliothecarius significet sanctum Pontificem de patriarchatu quidem, non autem de imperio adimendo cogitasse. Cætera quæ Baronius nullo auctore, nullo teste, nullo documento memorat, ignoravit : quin etiam demonstravit non haberi à se Leonem pro deposito, quem toto opere Imperatorem appellare non cessat.

CAPUT XVII.

Cur Græci illud de tributis Gregorio II objecerint? Id utcumque se habet an nostræ sententiæ noceat?

Hæc lectis visisque Ecclesiæ Romanæ actis docet Anastasius, pontificiæ historiæ scriptor vernaculus cui potiùs quàm Græcis longè positis, nec pari diligentiâ ac fide ista tranctantibus, credimus.

Ac profectò manifestæ indiligentiæ, ne dicam invidentiæ, est, quòd Græci Gregorii II in Romanum imperium meritâ prætermittant; defectiones autem Pontifici de republicâ bene meritissimo, ac prohibita tributa et pacta cum Francis fœdera denique ea omnia quæ in Ecclesiam Romanam apud Orientales invidiosa erant, tantùm commemorent.

At enim, inquiunt, in Anastasii ecclesiasticâ Historiâ, eadem quæ apud Theophanem de Gregorii defectione prohibitisque tributis legimus. Certè. Namque Anastasii ecclesiastica Historia, nihil aliud est, quàm Theophanis de verbo ad verbum interpretatio. Quærere autem nos oportet, non quæ fidus interpres verterit, sed quæ ex scriniis Ecclesiæ Romanæ, auctor ipse scripserit.

Idem de Landulfo dicimus, qui in *Miscellæ Historiæ centonem*[2] à se continuatum[3], Theophanis Historiam totam, ex Anastasii versione transtulit. Quare hæc omnia nihil aliud quàm Theophanem sonant, quem cæteri Græci secuti, defectionem ac tributa prohibita exprobrarint.

1. *Bar., tom.* IX, *an*, 726, *p.* 77, 78, *ex Anastas., in vit. Greg. II, quam vide tom.* VI *Conc., col.* 1430. — 2. *Bar., tom.* IX, *an.* 726, *p.* 78. — 3. *Idem.* — 4. *Ibid., an.* 729, *p.* 94. — 5. *Ibid , an.* 730, *p.* 98.

1. *Bar., an.* 730, *p.* 98.

2 Miscellæ Historiæ centonem, ex variis consutum historiis, et ideo *Miscellam Historiam* dictum, reperies in Biblioth. Patr. sub nomine Pauli Diaconi, quanquam XI primi libri sint Eutropii, paucis exceptis, quæ Paulus addidit. Sequentes libros ab Juliano apostatâ ad tempora Justiniani, Paulus ex variis auctoribus consarcinavit : cæterum historiam Landulphus explevit DUPIN, Bibl. Eccles. sæc. VIII, existimat hanc *Miscellæ* partem, quæ vulgo Paulo tribuitur, ab Anastasio fuisse digestam. Quod si ita est, non mirandum foret Historiam Theophanis, quam Anastasius latinam fecerat, in hoc centone totam referri (*Edit. Paris*).

3. *Miscell., Hist., lib.* XXI, *tom.* XIII *Bibl. Patr., p.* 307, 308, 309.

Neque Theophanes hæc ipse confinxerit. Hæc enim omnia Leo Imperator sancto Pontifici imputabat, eodem animo, quo, teste Theophane, sanctum Germanum Constantinopolitanum « observans, atque submittens quosdam sermones, satagebat sicubi inveniret eum contra imperium suum agentem; quatenus hunc ut conjuratorem, non ut Confessorem à throno deponeret[1]. »

Neque movere nos debet id quod ipse scripsit Anastasius in Gregorio II : « Paulus Exarchus, Imperatoris jussione, eumdem Pontificem conabatur interficere, eo quòd censum in provinciâ ponere præpediebat[2]. » Quis namque non videat ab Anastasio referri, non quid egerit Gregorius, sed quid infando sceleri Paulus Exarchus, et ipse etiam Imperator obtenderit : eodem planè animo, quo Judæi de Christo ipso hæc jactabant : *Hunc invenimus prohibentem tributa dare Cæsari*[3]; ut mirum non sit servum ac vicarium, eâdem quâ Dominum calumniâ fuisse impetitum. Neque verò Gregorii rebus gestis, et tantæ modestiæ ac magnanimitati congruit, litigasse de vectigalibus, cùm in reliquis omnibus ad finem usque vitæ Romano imperio tam impensè studuerit; aut eum obsecutum dicenti Apostolo : *Cui honorem, honorem;* oblitum verò esse quæ his cohærent : *Cui vectigal, vectigal*[4].

Quod autem commemorant Græci, et ipse Baronius, de fœdere cum Francis inito, id quidem ad Gregorii III ejusque successoris tempora pertinere liquido ostendemus.

Ac si de tributis instant, quid tandem consequentur? Aliud quippe est abrogare imperium, aliud per aliquod tempus tributa denegare. Certè enim poterant tot in gravibus Italiæ ac civitatis Romanæ incommodis, ac Longobardorum incursibus, honestæ et verisimiles ostendi causæ, cur tributa interim negarentur, integrà in reliquis imperii majestate : tantoque esset certius Gregorium II nihil de defectione esse conatum, quòd Anastasius de negatis tributis loquens, de depositione ac defectione tacuerit. Denique si tanti interesse putant Gregorium II aliquâ saltem ex parte fuisse perduellem, nihil aliud ab invitis extorquebunt, quàm ut respondeamus : nos scilicet ejus doctrinâ nixos, hæc exempla improbare, et Domini jussu sequi quæ docuerit ac dixerit, non quæ gesserit, atque omnino adhærescere dicenti, apostolico ordine, nullum sibi esse jus in publica munera, potestatem nullam. Cæterùm quantumcumque facilis solutio est, veritatis tamen amore ducti, sancti Pontificis tuemur innocentiam, prætendimusque eum, sua ipsius dogmata veneratum, ab imperio Romano nunquam recessisse : quod etiam secutorum Pontificum obsequiis ac fide clarius demonstratur.

CAPUT XVIII.

De Gregorio III, Gregorii II successore, ejusque erga Leonem Isaurum et Constantinum Copronymum ejus filium, obsequio : de ejus Pontificis duplici legatione ad Carolum Martellum, quarum alteram Baronius Gregorio II assignavit.

Mira confidentiâ, pace tanti viri dixerim, scripsit Baronius Gregorium II, in deponendo Leone Isauro, « dignum posteris exemplum reliquisse, ne in Ecclesiâ Christi regnare sinerentur hæretici Principes, si sæpe moniti in errore persisterent[5]. » At nunc ex successorum gestis apparebit, à Gregorio II ad posteros non desciscendi, sed obsequendi exempla manasse. Gregorius III ei proximus sedit. Refert autem Anastasius statim atque Pontificatum inijt, « persecutione grassante, misisse commonitoria scripta ad Imperatores Leonem et Constantinum[6]. » Vides pro Imperatoribus haberi, etiam post dictam à Gregorio II (si quidem Baronio credimus) depositionis sententiam.

Paulo post, eodem teste Anastasio, Gregorius III, habitâ Synodo nonaginta trium Episcoporum, decrevit, ut qui imagines improbaret, « sit extorris à corpore et sanguine Domini, vel totius Ecclesiæ unitate atque compage. » Ita Synodi anathemata decernebant : depositiones à sæcularibus dignitatibus ne quidem cogitabant.

Exinde memorat Anastasius hæc[1] : « Cuncta generalitas istius provinciæ Italiæ, similiter pro erigendis imaginibus supplicationum scripta unanimiter ad eosdem Principes direxerunt » Ita pii et orthodoxi etiam in Italia Leoni ut Imperatori supplicabant, post ea quoque tempora, quibus Occidentem totum ab eo recessisse Baronius memorat.

Ubi tunc ea exempla, quæ is data esse vult à Gregorio II, ne obstinati hæretici regnare sinerentur? At eum, quo nemo fuit aut pestilentior, aut obstinatior, Gregorius III non modo *regnare sinebat*, sed ipse ultro datam ad sanctum Bonifacium Archiepiscopum epistolam[2] hac temporis insignivit nota. « Data IV Kal. novembris, imperante Domno piissimo Augusto Leone, imperii ejus anno XXIII, sed et Constantino magno Imperatore ejus filio, anno XX, indict. VIII : » quod ad annum Christi 739, Gregorii nonum, refert Baronius[3].

Idem ad eumdem annum[4] refert, quod est ab Anastasio in Zacharia proditum, Gregorium III ejus antecessorem in maximas conjectum esse angustias, cùm *magna esset turbatio inter Romanos et Longobardos*[5]; ipsa Urbs gravi obsidione à Luitprando Longobardorum Rege pressa, resque in extremum discrimen adductæ essent, nulla à Romanis Imperatoribus præsidii spe. « Pro quo, inquit Anastasius[6], vir Dei, Gregorius Papa[7], undique dolore constrictus, sacras claves ex Confessione beati Petri Apostoli accipiens, dixerit navali itinere ad partes Franciæ, Carolo (Martello) sagacissimo viro, qui tunc regnum regebat Francorum, per Missos suos, id est, Anastasium sanctissimum virum Episcopum, necnon et Sergium Presbyterum, ad postulandum à præfato excellentissimo Carolo, ut eos à tanta oppressione Longobardorum liberaret. » Confugit itaque ad Francos Gregorius III, sed necessitate coactus, nec adversùs Romanum Imperatorem, sed adversùs Longobardos, non minùs Romani Imperatoris, quàm Romanæ civitatis hostes.

Extant etiam Gregorii III litteræ[8] ad Carolum Martellum de tuenda sancti Petri Ecclesia adversus Longobardos, qui eam opprimerent : quibus etiam litteris missa à se sacra munera, ac Petri claves è venerando sepulchro depromptas, sanctus Pontifex commemorat.

Cùm autem duplex Legatio à Gregorio III ad Carolum missa sit, quid tractatum cum eo fuerit, nostri historici diligenter tradunt.

Et quidem auctor Appendicis ad Gregorium Turonensem, sive Fredegarius, sive alius quilibet, hujus certè temporis scriptor, hæc prodit : « Eo tempore bis à Româ, sede sancti Petri Apostoli, beatus Papa Gregorius claves venerandi sepulchri cum vinculis sancti Petri, et muneribus magnis et infinitis, legatione, quod antea nullis auditis aut visis temporibus fuit, memorato Principi destinavit, eo pacto patrato, ut ad partes (hoc est, consueto hujus ævi stylo à partibus) Imperatoris recederet, et Romanum consulatum præfato Principi Carolo sanciret[9]. »

Easdem legationes copiosiùs referunt Annales Metenses anno 741[10] : « Carolus Princeps bis eodem anno legationem beatissimi Gregorii Papæ, ab apostolicâ Sede

1. *Chron. Theoph.*, p. 341; *Anast., Hist. Eccl.*, p. 135; *Hist. Miscell.*, *lib.* XXI, *pag.* 307. — 2. *Tom.* VI *Conc.*, *col.* 1433. — 3. *Luc.*, XXIII, 2. — 4. *Rom.*, XIII, 7. — 5. *Bar.*, *tom.* IX, *an.* 730, *p.* 98. — 6. *Vit. Greg. III*, *tom.* VI *Conc.*, *col.* 1463.

1. *Vit. Greg. III*; *tom.* VI *Conc.*, *col.* 1464. — 2. *Epist.* VII *ad Bonifac.*, *idem*, *col.* 1475. — 3. *Bar.*, *tom.* IX, *p.* 122. — 4. Sive potiùs an. 740. — 5. *Bar.*, *ibid.*, *an.* 726, 740, *p.* 79, 131. *Vid. vit. Zach.*, *tom.* VI *Conc.*, *col.* 1486. 6. *Vid. Bar. p.* 131.

7. Hic Anastasii locus, typographorum sanè incuriâ, in Binianâ editione Morelli an. 1636, et in ipsâ Labbæanâ omissum fuit; quamvis à Binio visus fuerit, qui etiam illi loco notam addidit, quâ probare nititur, hanc Gregorii II legationem, ab altera priori esse *planè diversam*. Hæc Bini nota reperitur quoque apud Labbæum, tom. VI, col. 1467 (*Edit. Paris*).

8. *Con.*, *Concil.* VI, *col.* 1472. — 9. *Duch*, *tom.* I, *et append. sive lib.* XI. *Hist. Franc*, *Greg. Tur. edit. Par. an.* 1610, *n.* 110, *p.* 77. — 10. *Ann. Met.*, *tit.* III, *p.* 271.

directam suscepit, qui sibi claves venerandi sepulchri Principis Apostolorum Petri, ejusdemque pretiosa vincula cum muneribus magnis delatis obtulerunt, quod antea nulli Francorum Principi, à quolibet Præsule Romanæ urbis directum fuit. Epistolam quoque decreto Romanorum Principum sibi prædictus Præsul Gregorius miserat, quòd sese populus Romanus, relictâ Imperatoris dominatione, ad suam defensionem, et invictam clementiam convertere voluisset. » Eodem verò anno obiisse Carolum refert, diviso inter filios Francorum regno.

Ex auctore Appendicis statim memorato, contendit Baronius[1] à Gregorio II missam legationem[2] adversus Imperatorem, eamque ab hâc Gregorii III legatione diversam, errore manifesto. Nullam enim legimus à Gregorio II ad Carolum missam legationem; et quam auctor Appendicis à Baronio laudatus, atque Annales Metenses narrant, eam ad Gregorii III tempora constat pertinere, atque illi quidem auctores binam legationem memorant à Gregorio missam, sed eodem anno. Quare utraque ad Gregorii III tempora refertur; disertèque tradunt primam legationem eam fuisse, quam Sedes apostolica ad Francorum misisset Principes. Nulla igitur erat ad Martellum missa legatio; neque Gregorius II quidquam egisse videtur cum eo Principe, nisi ut Bonifacium ad Germanos directum tueretur. Qua de re extant Gregorii II epistolæ, septima ad Martellum, et octava ad Bonifacium[3]. Quòd autem Græci ad ejus tempora hanc legationem referre videantur, hoc ideo contigit, quòd utrumque Gregorium, alterum alteri proximè succedentem, facile confuderunt.

Majoris momenti est quòd Gregorius III, apud Fredegarium et Annales Metenses, ab Imperatore recessisse videatur; quippe qui instiget Martellum ut ab eo recedat, et accepto consulatu, Populi Romani tutelam suscipiat. Sed hæc nihil ad nostram quæstionem. Profectò enim quærimus, an propter hæresim decreto edito depositus fuerit à Romano Pontifice Leo persecutor. At Franci scriptores nihil tale tradunt : hæc enim apud eos vidimus : « Scripsisse Gregorium, decreto Romanorum Principum, quòd sese populus Romanus, relictâ Imperatoris dominatione, ad suam defensionem et invictam clementiam convertere voluisset. » Nulla hæresis mentio, nullum decretum, cujus Pontifex auctor extiterit. Imò ipse, *decreto Romanorum Principum*, scribit : « Populus Romanus ad extrema redactus per Longobardos, invictum defensorem quærit. » Probaverit Gregorius III quod ipsa necessitas extorquebat : pro grege Pastor optimus ad Carolum Martellum intercessor extiterit, ad remedium aliquod rebus desperatis quæsierit, aut quærendum suaserit, quanquam hoc nec historiæ produnt, quid ad nos? Hæc quidem non ad decreti apostolici auctoritatem, sed ad rerum tractandarum industriam modumque pertinent. Quàm autem Pontifices à defectione abhorrerent, sequentia demonstrabunt.

CAPUT XIX.

Zacharias in obsequio perstitit : Stephanus II, pro imperio conatus omnia, nonnisi necessitate ad Francos refugit : ad eos translatum imperium sub Leone III, cum Græci Imperatores ad fidem catholicam rediissent.

Gregorius quidem III, has inter angustias, paulò post est mortuus. At sanctus Zacharias Pontifex ei successor datus statim atque respiravit, totum eò se convertit, ut Exarchatum Ravennatem Imperio conservaret. Refert Baronius ex Anastasio, ad annum 743, ubi etiam id notat : « Ex his vide quàm injustæ sint querelæ Orientalium de Romano Pontifice, quòd exuerit Occidentali imperio Orientales Imperatores[1]. » Non ergo, quod Baronius paulò antè volebat, à fide et obedentiâ Romani imperii, aut Pontifices recesserant, aut ipsi Italos repellebant.

Quin ipse Imperator Constantinus Copronymus, Leoni Isauri filius, ac paternæ impietatis hæres, sancto Pontifici reipublicæ bene gestæ dedit testimonium, atque ejus rei gratiâ, prædium quoddam concessit Romanæ Ecclesiæ : « Hâc saltem ex parte, inquit Baronius[2], ei placere desiderans qui ob hæresim omnino sciret se illi displicere ; » neque cessavit unquam pro Imperatore habere Copronymum, quem eo minùs agnoscere debuisset, quòd Leonis depositi, si quid Baronio credimus, filius, ipse patrem impietate et crudelitate superaret.

Stephanus verò II[3], recurrit quidem ille ad Pipinum Francorum Regem, sed postquam « cerneret ab imperiali potentiâ nullum esse subveniendi auxilium : » ita Baronius post Anastasium[4].

Quin ipse Pontifex, de rebus Imperii in Italiâ tuendis, ad impium et persecutorem Constantinum Copronymum legatos misit, rediitque cum ejus legatis Joannes « imperialis Silentiarius, deferens jussionem imperialem, in quâ inerat insertum : ad Regem Longobardorum (Aistulphum) eumdem sanctissimum Papam esse properaturum, ob recipiendam Ravennatium urbem, et civitates ei pertinentes[5]. » Hæc Anastasius, qui jussioni Stephanum paruisse memorat. Neque refugit legationem ab Imperatore hæretico impositam sanctissimus Pontifex, quòd reipublicæ causâ, pium id sanctumque duceret. Sed quid impetraret à superbis hostibus, inermis imbecillisque Imperatoris nullo exercituum robore suffulta legatio? Vix à Longobardorum manibus Francorum auctoritate Stephanus se proripuit; ac tum adversùs eos ad Pipinum confugit, cum omnia aliquin desperata essent.

Neque verò peccare se putabat in Romanum Imperatorem, si Romam, bello sine viribus suscepto, perituram, salvam esse mallet sub Francorum tutelâ, quàm eversam ac perditam frustraque renitentem, in Longobardorum tamen manus devenire[6]; neque tantùm Imperio perire, sed etiam è medio tolli, pari Ecclesiæ ac reipublicæ discrimine.

Neque interea sanctus Pontifex à Romano Imperatore penitus recedebat : sed utcumque poterat, sustentabat Imperii dignitatem, Constantinumque Copronymum pro Imperatore legitimo agnoscebat : cùm etiam à Franciâ reversus, pactoque cum Francis fœdere, hanc privilegio Fulradi ac sancti Dionysii adponeret temporis notam : « IV Kalend. Martii, imperante Domino piissimo Constantino à Deo coronato, magno Imperatore, anno XXXVIII[7]. » Nullum omisit titulum, qui ad imperatoriam honorificentiam pertineret, demonstravitque se ad nullius extranei Principis tutelam confugiturum fuisse, si Romano Imperatori aliquid virium superesset.

Sic agebant cum impio Copronymo paternæ hæresis sævissimo atque obstinatissimo defensore; ad hæc etiam auctore insanæ Synodi, quæ se septimam appellabat[8]. En ut hæreticos regnare non sinerent.

Post Stephanum II, Romani Pontifices Francis quidem addicti erant, quibus defensoribus necessariò uterentur. Cæterùm, exemplo Stephani, Constantinum et Leonem ejus filium, pro hæreditariis Augustis habuere. Ac Paulus I, teste Anastasio[9], « suos missos cum apostolicis obsecratoriis, atque admonitoriis litte-

1. *Bar., tom.* IX, *an.* 726, 740, *p.* 79, 131.
2. De eâ legatione non parùm habet difficultatis narratio ipsius Anastasii, cujus hæc verba sunt : « Tunc, quemadmodum prædecessores ejus beatæ memoriæ, Dominus Gregorius, et Gregorius alius et Dominus Zacharias beatissimi Pontifices, Carolo excellentissimæ memoriæ Regi Francorum direxerunt...; ita modo et ipse..... suas misit litteras Pipino. » Vit. Steph. II; tom. VI Conc. col. 1622. Baronius hunc locum refert, an. 753, p. 207; paululum varié, sed sententiâ non mutatâ.
3. *Epist.* VII, VIII, *tom.* VI *Conc.*, *col.* 1446.

1. *Bar., tom.* IX, *an.* 743, *p.* 154. — 2. *Idem. p.* 159.
3. Seu potiùs III. Sed cùm Stephanus II paucos dies apostolicam Sedem tenuerit, vix inter Pontifices numeratur (*Edit. Paris*).
4. *Anastas., vid. Steph II; tom.* VI *Conc*, *col.* 1622. *Bar., loc. cit., an.* 753, *p* 207, 208. — 5. *Anast. et Bar., idem.* — 6. *Bar., ibid., p.* 209. *Vid Anast.* — 7. *Privileg Fulr., tom.* VI *Conc*, *col.* 1647. — 8. *Conciliab. C. P. int. Act. Conc., Nic. II; tom.* VII *Conc.*, *col.* 377. — 9. *Anastas., in vit. Paul. I; tom.* VI *Conc.*, *col.* 1671.

ris, præfatis Constantino (Copronymo), Leoni (item Copronymo, à parente Constantino in imperii societatem assumpto) Augustis direxit pro restituendis imaginibus : » ut in Paulo I refert Anastasius.

Hoc jure hæreditario Constantinus Leonis Copronymi filius, sub Irenes matris tutelâ imperavit. Hi Nicænam Synodum II convocarunt, et antecessorum hæresim à sanctâ Synodo condemnatam, penitus abjecerunt. Ad eam verò Synodum vocatus ab Imperatoribus Adrianus Papa legatos misit cum litteris sic inscriptis : « Dominis piissimis et serenissimis Imperatoribus ac triumphatoribus..... Constantino et Irenæ Augustis[1]. » Quibus proinde Constantinum agnoscit pro hærede legitimo legitimorum Imperatorum. Acta sunt hæc anno 785.

Sub his Augustis, ac postea sub eodem Constantino solo[2], fides catholica floruit. Eo mortuo, cùm jam Leo III pontificatum gereret, devenit imperium ad Irenem solam; neque ita multò post Carolus Magnus Romæ Augustus est apellatus, anno 800.

Ex hâc rerum serie satis intelligitur malè à Baronio, malè à cæteris dictum, Imperatores à Pontificibus propter hæresim fuisse depositos, translatumque eâ de causâ ad Francos imperium : cùm contrà pateat, etiam dum hæretici fuere, haud minùs pro Imperatoribus in Italiâ quoque, et Romæ, et à Pontificibus fuisse habitos; ac translatum denique ad Francos imperium, cùm abjectâ hæresi, Irene catholica mulier imperaret.

Patet etiam Pontifices primùm confugisse ad Francos, non propter hæresim Imperatorum, sed necessitate per Longobardos factâ, rebus scilicet desperatis, nullâque aliâ præsidii spe : quo factum est, ut etiam imperante Constantino Irenes filio, catholico Principe, sub Francorum tutelâ necessariò remanerent.

CAPUT XX.

An valeant allatæ à Baronio causæ, cur Constantino Irenes filio, catholico Imperatori, Imperium restituendum non fuerit : Adriani I locus nihil ad rem : recapitulatio dictorum de Inconoclastis Imperatoribus : de fide illis servandâ Orientalis Ecclesiæ sensus illi Imperatores in coronatione jusjurandum dederant de tuendis Ecclesiæ dogmatibus ac ritibus : ex his argumentum.

Scripsit Baronius Constantinum Irenes filium, catholicum licèt, ac de fide catholicâ bene meritissimum, tamen « non fuisse dignum habitum, cui restitui deberet Imperium, quòd ablatos à prædecessoribus hæreticis Imperatoribus archiepiscopatus et episcopatus, qui immediatè essent sub juribus Romanæ Ecclesiæ, et dempta ejus amplissima patrimonia, admonitus licèt per Adrianum Pontificem, minimè restituere voluisset[3]. » Jam æquus lector judicet, ecquid sit verisimile, propter aliquot prædia, et aliquot episcopatuum immediatam subjectionem, neganda fuerit Constantino Irenes filio, catholico Principi, à piis Pontificibus imperatoria dignitas, quam Leoni Isauro, Constantino et Leoni Copronymis, hæreticis, impiis, persecutoribus, illæsam mansisse vidimus.

Neque illud est validum quod Baronius memorat ex Adriano I, quòd nempe de Constantino ad Carolum Magnum hæc scripserit : « De diœcesi sanctæ nostræ Ecclesiæ Romanæ, tam Archiepiscoporum quàm Episcoporum, seu de patrimoniis, iterum increpantes commonemus; et si noluerit ea sanctæ nostræ Ecclesiæ Romanæ restituere, hæreticum eum pro hujusmodi erroris perseverantia esse decernemus[4]. » *Decernemus* inquit. Minas audimus, et fortasse nimias : sed certè tantùm minas, et tantùm initum animo consilium, non prolatum decretum. Quid porrò ad rem nostram, *hæreticum decernemus?* Esto : an et illud addit? imperio in æternum privatum declarabimus. Quale autem illud est, ut propter excommunicationem, fortè decernendam, imperio indignus sit, cùm hæresis manifestæ damnatos Leonem Isaurum, Constantinum Copronymum, et Leonem ejus filium, haud minùs pro Imperatoribus habitos esse constet?

Sed esto, Constantinus episcopatus aliquot ac prædia retinens, indignus imperio sit, saltem Occidentali : nam de Orientali nemo litem movebat. Quid hoc ad Irenem? Pessima quidem mulier, sed nihil ad rem nostram; cùm nullius sceleris ritè postulata, nedum condemnata sit. Hæreses insectabatur, fidem tuebatur, fovebat Ecclesiam, ditabat Ecclesias; nemo Ecclesiæ Romanæ res ab ea repetierat. At illa sub ipsa imperii initia, toto Occidente statim mulctata est. Quo jure, suo loco facilè exponemus[1]. Certè id non hæresi, non ulli impietati, non persecutioni, non etiam anathemati tribuendum esse, luce est clarius.

Huc accedit Orientalis Ecclesiæ testimonium. Ea enim Romanis Pontificibus adhærebat, iisque anathematizantibus hæreticos Imperatores obsecuta erat : denique ab Imperatoribus extrema quæque patiebatur, neque eò secius in obsequio persistebat. Sanctus etiam Germanus Constantinopolitanus Antistes, egregius ille his temporibus fidei catholicæ propugnator, teste Baronio, « reprehendebat Italos, quòd ita penitus ab Imperatore resiliissent[2]. » Extat enim in Græco codice Orientalium Canonum, ejusdem sancti Germani epistolæ fragmentum, in eos qui ab imperio descivissent. Non ergo placebat ista defectio, etiam hæresis causa. Sancti quique Martyres sub Leone et Constantino tanta passi, ipsos nihilominus pro Imperatoribus salutabant. Id passim acta Martyrum à Baronio relata testantur[3]. Iidem Martyres, et sanctus Germanus, Paulus, Tarasius, Constantinopolitani Antistites, aliique Episcopi contemnunt quidem Leonem Isaurum de fide decernentem, quòd id alienum esset ab imperatoria dignitate et potestate : nullam illi movent litem de iis quæ in civilibus pro imperio statuisset. Sancta ergo Orientalis Ecclesia anathematizatos quosque Principes, pro veris Principibus coluit.

At profectò Romanus Pontifex haud minùs Orientali quàm Occidentali Ecclesiæ præsidebat; ac si depositi Imperatores essent, haud minùs in Oriente quàm in Occidente eis abrogaretur imperium; turpissimumque fuisset Romanis Pontificibus, sibi et Occidenti, deposito Imperatore, consulere, contemnere Orientem longè graviora passum, cùm ab Imperatoribus apud se agentibus premeretur.

Sic tota Ecclesia catholica, quàcumque patebat, Leonem Isaurum, dirum persecutorem, et Constantinum Copronymum triginta et ampliùs annis sævientem, Leonemque IV haud minùs crudelem, pro Imperatoribus habuere : ac totis sexaginta annis quibus impia domus vastabat Ecclesiam, de movendo imperio per decreta legitima, nemo in Oriente, nemo in Occidente, non plebs, non Episcopi, non Religiosi, tot licèt vexati suppliciis, non ipsi Romani Pontifices cogitabant.

Attamen omnia intervenerant propter quæ deponi oportere Imperatores adversarii docent : hæresis, pertinacia, immanis persecutio : ad hæc, quod maximi ponderis esse volunt, violatum jusjurandum, quandoquidem Imperatores Ecclesiæ, Deo teste, spoponderant, se in religionem nihil novitatis inducturos.

Scribit enim Theophanes, sanctum Germanum Constantinopolitanum, Leoni Isauro « reduxisse ad memoriam ejus sponsiones ante susceptum imperium sibi factas, Deo in fideijussorem dato, quod in nullo Ecclesiam commoturus esset à suis apostolicis et divinitus traditis ritibus[4]. »

Hæc autem cùm ita se haberent, non modo persecutorem pro Imperatore colebant; verùm etiam, qui per

1. *Tom.* VII *Conc.*, *col.* 99. — 2. Qui anno 790 Irenem à reipublicæ gubernaculis dejecerat. — 3. *Bar.*, *tom.* IX, *an.* 800, *p.* 490. — 4. *Ep. Adr. I. ad Car. Mag.*, *tom.* VI *Conc.*, *col.* 963; *Baron.*, *tom.* IX, *loc. citt.*

1. *Vid. inf. hoc lib.*, *cap.* XXXVII *et seq.* — 2. *Bar.*, *tom.* IX, *an.* 727, *p.* 86. — 3. *Idem*, *anno* 765, *pag.* 268, *et alibi pass.* — 4. *Theoph.*, *Chron.*, *p.* 344; *Anast.*, *Hist. Eccl.*, *p.* 135; *Hist. Misc.*, *lib.* XXI; *tom.* XIII, *Bibl. Pat.*, *p.* 307.

eam occasionem seditiones cogitarent, atque ab imperio deficerent, gravi, quoad poterant, auctoritate comprimebant : adeo ab hominum mentibus hæc aberant, in quibus nunc spem Ecclesiæ et Pontificis robur collocatum volunt.

CAPUT XXI.

Noni sæculi exempla : Ludovici Pii Imperatoris depositio : hæc et inde secuta, impia, irrita, nulla, malè intellecta, nihil ad rem, nobisque potius favent quàm adversariis : an expectata, ad restituendum Ludovicum, Gregorii IV auctoritas.

Nono sæculo memoranda nobis est depositio Ludovici Pii imperatoris et Francorum Regis, per Lotharii filii impiam ac nefariam factionem, protractis in consensionem sceleris, non modo proceribus ac militibus, verùm etiam Episcopis, Ebbone Rhemensi seditionis incentore. Quanquam enim hæc paulo post communi consensione rescissa sint, ac teste Baronio, « rem per vim ac metum actam, coloratamque falso religionis pigmento, nemo non dixerit, atque improbarit[1] ; » non desunt tamen, qui hæc quoque infanda ac toti Ecclesiæ detestata, nobis objiciant. Nempe, inquiunt, extant et apud Baronium et in Conciliorum libris Compendii acta, quibus titulus : *Exauctoratio Ludovici Pii* Episcoporum nomine publicata[2]. Ex his autem patet Ludovicum Pium, anno 833, impositâ publicâ pœnitentiâ, deposuisse cingulum militare, judicatumque ab Episcopis, secundùm Canones id consequi, « ut post tantam talemque pœnitentiam, nemo ultrà ad militiam sæcularem redeat ; » quod idem profectò erat, ac regno exclusisse : idque adeo fas esse Episcopis judicabant, ut etiam Ludovicus ab eâ sententiâ eorum auctoritate absolvi se vellet. Scribit enim coævus auctor vitæ Ludovici : « Imperator episcopali ministerio voluit reconciliari, et per manus Episcoporum armis accingi consensit[3]. » Quin etiam Baronius Gregorii IV Papæ auctoritate restitutum eum fuisse, ex Paulo Æmilio rerum francicarum scriptore, et Mariano Scoto antiquiore annalistâ, probare nititur[4].

Nos autem, etsi ea, quæ à Rege imbecilli et per proditionem deposito, atque à seditiosis Episcopis, inaudito exemplo, sunt gestæ, ut nulla et irrita contemni potuerunt ; tamen, veritatis amore ducti, rem ipsam expendimus, proferimus acta, causamque nostram adjuvari iis, paucis demonstramus.

Et primum quidem, quoniam vidimus hujus temporis Episcopos eo maximè nixos fuisse, quòd impositâ publicâ pœnitentiâ, atque abjecto cingulo militari, non liceat *ultrà ad militiam sæcularem redire*, id qualecumque sit, nihil ad Reges pertinere facilè demonstramus, eorum quoque auctoritate qui talia gesserunt.

Certè constat paulò antea, anno scilicet 822, eumdem Ludovicum Pium ab iisdem Episcopis Gallicanis, in Attiniacensi conventu pœnitentiam publicam suscepisse. Quo quidem in conventu, auctor vitæ Ludovici, à Baronio relatus, etiam suprà memoratus, hæc gesta narrat[5] : « Anno 822, Ludovici nono, dominus Imperator, primò quidem fratribus reconciliari studuit, quos invitos attonderi fecerat, deinde omnibus quibus aliquid læsuræ intulisse videbatur. Post hæc autem palam se errasse confessus, et imitatus Theodosii Imperatoris exemplum, pœnitentiam spontaneam suscepit, tam de his, quàm de iis quæ in Bernardum nepotem[6] (Caroli Magni) fecerat. » Hunc autem excæcatum neci tradiderat.

An ergo in eo conventu, ubi omnia pacatè atque ordine gerebantur, de tollendo per militiæ omittendæ speciem imperio quidquam Episcopi cogitarunt, audiamus quid hujus temporis auctor scripserit[7] ? « DCCCXXII, Ludovicus Imperator Sacerdotum usus concilio, de omnibus quæ publicè perperam gessit, publicam pœnitentiam egit, et post hæc cuncta, quæ in regno suo corrigenda invenire potuit, corrigere atque emendare curavit. » Non ergo regno amovendus per pœnitentiam publicam, sed ad regnum bene administrandum animandus esse putabatur.

Idem scribit Agobardus Lugdunensis : « Sacer et religiosus dominus noster Imperator, evocato conventu in Attiniaco, agebat strenuè, providens de omnibus utilitatibus commissorum sibi populorum[1]. »

Hic ille est Agobardus, qui anno postea 833, vix undecim elapsis annis, in Compendiensi conventu[2], libello edito, gloriatur se accessisse ad eorum Episcoporum partes, qui pœnitentiâ publicâ impositâ, spem omnem reditus ad militare cingulum Ludovico ademere : quæ Attiniaci iisdem Episcopis, cùm de iisdem penè criminibus ageretur, ne quidem in mentem inciderant.

Quàm autem impiè et præter fas omnia Compendii gererentur, vel ex eo liquet, quòd non piguit Episcopos adscribere inter scelera, pro quibus Ludovicus pœnitentiæ addictus est, etiam illa maximè, quæ Attiniaci jam expiata erant ; cùm à Deo præscriptum sit, et sacris Canonibus toties inculcatum, *non bis vindicabis in idipsum* : quod etiam ejus ævi scriptores seditiosis Episcopis meritò exprobrabant.

Hæc primo loco notamus : secundo loco dicimus, quæ Compendii acta sunt, acta esse in Ludovicum jam privatum, jam depositum, atque omnino ad quæstionem nostram non pertinere.

Id verò testantur ipsa acta Compendii, ipsaque horum actorum inscriptio, quam apud Baronium, et in Conciliorum quoque voluminibus legimus : quâ inscriptione constat hæc omninò gesta esse contra Ludovicum, *postquam regno privatus est*[3].

Acta ipsa sic habent : « Nos Episcopi, sub imperio domini et gloriosissimi Lotharii Imperatoris constituti, anno Incarnationis Domini Jesu Christi DCCCXXXIII, ejusdem Principis I. » Ergo Lotharium pro Imperatore habebant, non jam Ludovicum : cui, aiunt, etiam acta hæc, post *subtractam potestatem*, et, *potestate privato*, id unum superesse, *ne animam perderet*. Eumque ideo appellant, non jam Imperatorem, sed *venerabilem virum*. Agobardus quoque in libello suo apertè declarat acta hæc esse, « præsidente serenissimo et gloriosissimo Lothario Imperatore, adversùs ignaviam domini Ludovici venerandi quondam Imperatoris. » In hoc ergo conventu Lotharium pro Imperatore, Ludovicum pro privato habebant.

Itaque Ludovicus non coronam, non purpuram, non alia quævis ornamenta regalia deposuisse fertur : sed ut miles duntaxat cingulum et gladium, referente Thegano, actis attestantibus[4], omnibus fatentibus.

Quando autem, et quomodo depositus fuerit Annales produnt : nulla scilicet vel in speciem formâ legitimâ, quæ in tanto facinore nulla esse potuisset ; sed per vim et scelus apertum ; factione filiorum ejus, Lotharii præsertim, qui regiam sibi potestatem vindicarat, defectione militum, ducum proditione, consensione procerum, quibus Episcopi, primi scilicet inter proceres, assentiebantur, Ebbone Rhemensi sceleris hortatore : qui quidem Episcopi postquam hæc cum cæteris egissent proceribus, nempe id sibi ut sacerdotibus reservabant, ut imponerent privato eam pœnitentiam, quâ reditum ad militiam intercludere niterentur.

Cæterùm inter omnes constat, neque à Lothario et proceribus jure potuisse deponi Ludovicum, neque ullo item jure prohiberi potuisse ab Episcopis, quominus ad regnum revocaretur, revocatusque consueto regendæ militiæ munere fungeretur ; atque omnino hæc omnia

1. *Bar., tom.* IX, *an.* 833, *p.* 805. — 2. *Bar., idem, p.* 802 ; *et tom.* VII *Conc., col.* 1686. — 3. *Aut. vit. Ludov. Pii. Duc., tom.* II — 4. *Bar., ibid., an* 834, *p.* 807. — 5. *Duch., tom.* II. *Vid. Bar., an.* 822, *p.* 706.

6 Bernardum Pipini filium Regem Italiæ, rebellionis causâ morte damnatum in conventu Aquisgranensi, Ludovicus Pius jusserat luminibus tantùm orbari ; quo supplicio Bernardus post triduum obiit. Vid. Theg. (*Edit. Paris*).

7. *Incert. aut. ann. Duch. tom.* II ; *et tom.* II *Conc. Gall., p.* 448.

1. *Agob., lib.* de Dispensatione rei Eccl., *n.* 2 ; *t.* XIV, *Bibl. Pat., p.* 295. — 2. *Tom.* II *Conc. Gall., p.* 564. — 3. *Bar., tom.* IX, *an.* 833. *p.* 802. *Conc. Gall., t.* II, *p.* 560. *Conc. Labb., t.* VII, *col.* 1686. — 4. *Theg. de gest. Lud. Duch., tom.* II, *pag.* 28. *Act. Comp., tom.* II *Conc. Gall., pag.* 560.

nulla, irrita, absurda, impiis conatibus esse gesta, magno bonorum omnium luctu. Quare summo omnium applausu Theganus Chorepiscopus, vir optimus atque sanctissimus, ejus ævi scriptor, in Ebbonem sic invectus est[1] : « Crudelis, cur non intellexisti præcepta Domini? *Non est servus super dominum suum*; quamobrem contempsisti præcepta apostolica : *Omnibus potestatibus superioribus subditi estote : non est potestas nisi à deo*, et iterum aliàs dicit : *Deum timete; Regem honorificate.* Tu verò nec Deum timuisti, nec Regem honorasti. Satis ergo intelligebant, quàm inviolata esset, et ab omni aliâ potestate immunis, divino etiam jure, potestas regia. Quare nec fraus illa scelusve diu valuit, sed statim ad officium Franci rediere[2]. Ebbo depositus; acti in exilium reliqui : Lotharius omnium fuit execrationi : campus ille, in quo Ludovicus desertus fuerat, *Campus mendacii* dictus, ad tantæ proditionis infamiam sempiternam : totaque ea res inter exempla pessima, divinâque ultione reprobata, ab ævo sequente ac secutis Conciliis relatâ est[3]. Quòd ergo Ludovicus, ut auctor vitæ prodit, *per Episcoporum manus armis accingi consensit*; factum id, ut et ipsi dissolverent quod malè fecerant, datumque est id timori imbecillis Principis; non quòd vim haberent ullam, quæ per metum, errorem, ac proditionem acta, ne in privatum quidem valuissent : resque tantâ omnium, non modò consensione, verùm etiam exultatione confecta est, nihil ut sit vanius, quàm recurrere Romam, ac Ludovici restitutionem Gregorii IV auctoritati cum Baronio tribuere. Certè ejus ævi auctores in eâ restitutione, ne Gregorium quidem nominant. Marianus Scotus, à Baronio laudatus, primùm post trecentos scripsit annos : tum ne id quidem dixit quod Baronius memorat : imò vero hæc habet, anno 835 : « Pipinus et Ludovicus patrem suum restituerunt in regnum, » nullâ Gregorii mentione factâ. Paulum Æmilium nostri ævi scriptorem à Baronio allegatum nihil moramur; totaque hæc historia certo argumento est, quantùm Episcopi etiam perduelles ab eo abessent, ut per episcopale ministerium deponi posse Principem cogitarent.

CAPUT XXII.

Lotharii Junioris excommunicatio, propter Valdradam, nullâ unquam depositionis mentione.

Eodem Procedente sæculo, Lotharius Junior, Imperatoris Lotharii suprà memorati filius ac Ludovici Pii nepos, idem Austrasiæ, Rex, repudiatâ Teutbergâ legitimâ conjuge, ac Valdradâ pellice superductâ, Romanos Pontifices meritò concitavit. Et quidem Nicolaus I, doctissimus juxta ac fortissimus Pontifex, insanis amoribus irretito excommunicationem intentat; de regni privatione ne cogitat quidem. « Cavendum est, inquit[4], ne cum eâ (Valdradâ scilicet jam excommunicatâ) pari mucrone percellaris sententiæ, ac pro unius mulieris passione et brevissimi temporis desiderio vinctus et obligatus, ad sulphureos fœtores et ad perenne traharis exitium. » Ac paulò post : « Cæterùm præcave ne quando nos secundùm Domini præceptum duos aut tres testes adhibeamus; imò verò ne hoc Ecclesiæ sanctæ dicamus, et, quod non optamus, fias cunctis sicut ethnicus et publicanus. » Neque quidquam inculcat aliud, cùm eâ de re longè plurimas ad proceres, ad Episcopos, ad Reges Lotharii patruos, ad ipsum Lotharium, easque fortissimas atque amplissimas litteras dederit.

Ergo extrema omnia, quæ ecclesiasticâ potestate fieri possent, interminatus, nihil de depositione somniabat; quod quidem si ecclesiasticæ potestati concessum his temporibus cogitassent, non defuissent Nicolao rei exequendæ vires, cùm Lotharii patruos ac præsertim Carolum Calvum ejus regno inhiare intelligeret.

Quod autem scribit ad Ludovicum et Carolum Reges, Lotharii patruos, « dilatam à se vindictam in eum, ne sanguis effunderetur, et ne bella excitarentur[1] ; » non hæc eò pertinent, quasi ipse Pontifex Lothario regnum adimere, aut alteri tradere moliretur, sed quòd Principes adversùs Deum et Ecclesiam contumaces, contemptu et odio populorum, civilibus bellis agitari soleant.

Cæterùm non modò adhibitas in Lotharium excommunicationis minas, verùm etiam datam excommunicationem ipsam, hæc Nicolai ad Episcopos in regno Lotharii constitutos scribentis verba testantur : « Nostræ communionis cum mœchâ sibi sociatâ et suis fautoribus ipse dudum factus est exsors[2]. » Quò etiam factum, ut excommunicatione perculsum Carolus *ad osculum atque colloquium* admittere recusaret, ut legimus in Capitularibus[3]; neque eò secius pro Rege habet, neque uspiam increpiti proceres, ac populi, qui in ejus obsequio permanebant : aut excommunicatum licèt, Nicolaus I et Adrianus II regni extorrem fuisse, aut futurum esse pronuntiant.

CAPUT XXIII.

Adrianus II Carolum Calvum à Lotharii mortui regno deterret excommunicatione; quam grave Francis visum fuerit terrenis rebus immiscuisse se Pontificem, nihil de depositione cogitantem : Hincmari locus.

Posteaquam Lotharius per apertam Dei vindictam extinctus est, Adrianus II Carolum Calvum ejus patruum, ab ejus regno invadendo gravibus deterret minis : captum jam et occupatum regnum, Ludovico Imperatori Lotharii fratri reddendum, eadem interminatione præcipit; neque tamen aliud quidquam præter excommunicationem, et beati Petri Romanam Ecclesiam protegentis iram intentat[4] : « Si quis contrà fecerit, excommunicationis nexibus, vinculis anathematis obligatum, in gehenna cum diabolo deportandum » declarat. De regni privatione, quod nihil ad suam potestatem pertineret, gravissimus licèt et minacissimus Pontifex, ne verbum quidem facit.

Attamen illa etiam excommunicatio, quòd temporalibus regni gratiâ lata erat, Francis gravis visa est. Scribit enim Hincmarus ad ipsum Pontificem[5], respondisse ipsos, non defuisse regi justas causas, cur regnum Lothari occuparet, ab ejus regni proceribus invitatus; ac Ludovico quidem tacitè exprobrabant, quod ad regnum obtinendum Papæ excommunicationes adhiberet. Dicebant autem Episcopis, qui pontificia mandata attulissent : « Petite Domnum apostolicum, ut quia Rex et Episcopus simul esse non potest, et sui antecessores ecclesiasticum ordinem, quod suum est, et non rempublicam, quod Regum est, disposuerunt, non præcipiat nobis habere Regem, qui nos in longinquis partibus adjuvare non possit, contra subitaneos et frequentes paganorum impetus; et nos Francos non jubeat servire, quia istud jugum sui antecessores nostris antecessoribus non imposuerunt, et nos illud portare non possumus, qui scriptum esse in sacris libris audimus, ut pro libertate et hæreditate nostrâ usque ad mortem certare debeamus. » Addebant : « Non convenit uni Episcopo dicere, ut christianum, qui non est incorrigibilis, non propter propria crimina, sed pro terreno regno alicui tollendo vel acquirendo, nomine christianitatis debeat privare, et eum cum diabolo collocare. » Denique : « Si Domnus apostolicus vult pacem quærere, sic pacem quærat, ut rixam non moveat, quia nos non concredemus ut aliter ad regnum Dei pervenire non possimus, si illum, quem ipse commendat, Regem non habuerimus. »

Hincmarus hæc, Francorum procerum nomine sic explicat, ut à se collegisque probata satis apertè significet. Quæ responderit jubenti Pontifici, ut à Regis excommunicati alloquio, præsentia, salutatione abstineret, quàmque hæc omnia evanuerint, suprà exposui-

1. *Theg. de gest. ap. Duch., n.* 44, *p.* 182. — 2. *Theg., ibid.* — 3. *Ep. Synod. ap. Caris., c.* III, *tom.* VIII *Conc., col.* 656. — 4. *Ep.* LI *Nicol. ad Loth., tom.* VIII *Conc., col.* 437.

1. *Ejusd., ep.* XXVII; *idem, col.* 404. — 2. *Idem, in app. ep.* X; *col.* 494. — 3. *Capit. edit. Baluz., tom.* II, *tit.* XXXV, *pag.* 163. — 4. *Adrian. II, ep.* XIX, XX, *etc., tom.* VIII *Conc., col.* 918 *et seq.* — 5. *Hinc., ep.* XLI, *ad Ad. II, tom.* II, *p.* 694, 695.

mus[1]. Hæc docent, si quis tum regna decretis bullisque pontificiis dari aut adimi contendisset, quàm Galli exhorruissent, qui adeo exarserunt cùm ne quidem talia Romani Pontifices cogitarent.

CAPUT XXIV.

Eodem nono sæculo Stephani V epistola ad Basilium Imperatorem, de finibus utriusque potestatis.

Eodem sæculo IX, Photianum illud schisma est conflatum; quo initio, adversùs Romanam Ecclesiam Græca Ecclesia rebellavit. Atque idem ipse Photius à Romanis Pontificibus sæpe prostratus, adnitente VIII generali Synodo, Joannis VIII fœdâ indulgentiâ[2], et Basilii Macedonis Græci Imperatoris auctoritate, valentior resurgebat. Resurgentem Marinus, Adrianus III, Stephanus V, resumptis viribus conterebant. Hic Basilium ecclesiastica invadentem his verbis coercebat : « Licèt ipsius Christi Imperatoris similitudinem geras in terris, rerum tamen mundanarum et civilium tantùm curam gerere debes, quod etiam precamur ut ad multos annos præstare valeas. Quo igitur pacto à Deo largitus es nobis terrenis rebus præesse; ita etiam nos per Principem Petrum spiritualibus rebus Deus præfecit. Accipe, quæso te, benignâ fronte quæ sequuntur : datum est tibi curare ut tyrannorum impietatem et feritatem gladio potentiæ concidas, ut justitiam ministres subditis tuis, ut leges condas, ut terrâ marique militares copias disponas : hæc est præcipua cura potentiæ et principatûs tui. Gregis cura vero nobis commissa est, tanto præstantior, quantùm distant à cœlo ea quæ in terris sunt[3]. » Sic docet eminere regiâ potestate pontificiam potestatem, quod hæc majoribus rebus præsit, non profectò, quod illam eâ temporalium ad spiritualia subordinatione quam fingunt, in ordinem cogere ac loco movere posset. Hæc scripta sunt ad annum Christi circiter 885. Eâ tum modestiâ agebatur.

CAPUT XXV.

Eodem sæculo Fulconis Rhemensis locus à Perronio objectus.

Per eadem ferè tempora, Fulconis Rhemensis nobis objicitur auctoritas, qui eodem sæculo exeunte, ano scilicet 898, perturbatissimis Galliæ rebus, licentiùs scripserit ad Carolum Simplicem, Ludovici Regis filium, quem regno pulsum, sex annorum puerum, ex hostium manu Fulco eripuerat, domique diutissime aluerat : mox puerum adhuc, ac suâ tantùm operâ patrio regno restitutum, prisco cathedræ suæ jure Rhemis inunxerat : unus denique adversùs Eudonem[4] Regem à proceribus electum, tutoque ferè regno potientem, auctoritate, opibus, armis etiam sustentabat, quibus scilicet tum Ecclesia Rhemensis prævaleret. Ad eum igitur Fulco hæc scripsit, cùm se improvidus, atque ad extrema redactus adolescens, adversùs prævalidos hostes, Normannis idololatris regnum invadentibus sociaturus esse videretur : « Sciatis, inquit[5], quia si hoc feceritis, et talibus consiliis acquieveritis, nunquam me fidelem habebitis : sed et quoscumque potuero, à vestrâ fidelitate revocabo; et cum omnibus coepiscopis meis vos et omnes vestros excommunicans, æterno anathemate condemnabo. Pro fidelitate, quam vobis servo, hæc gemebundus scribo; quoniam cupio vos secundùm Deum et secundùm sæculum semper esse honoratos, et non satanæ, sed Christi adjutorio, ad debitum vobis conscendere regni fastigium. » Hæc Fulco patriâ veluti libertate, ad octodecim annorum scribit adolescentem, quo, trepidum vixque regnantem, atque ex ope pendentem suâ, gravibus minis ab impiâ societate deterreret. Atque interim, quod ipse proprio nomine scripserat, diligenter secernit ab iis, quæ coepiscoporum nomine minitaretur : *Cum Episcopis*, inquit, *æterno anathemate condemnabo*, Regemque, et qui simul in impiam societatem consensissent. At suo nomine, ut procerum primus, atque in regno maximâ pollens auctoritate : *Nunquam me fidelem habebitis, et quoscumque potuero à vestrâ fidelitate revocabo.* Hujusmodi vero minas per ea tempora passim à proceribus adversùs imbecillem Regem, infirmissimo imperio ac regno jam à Carolinâ stirpe ad aliam familiam inclinato, pridem inolitâ superbiâ jactatas, si quis ad certum jus legitimique exempli auctoritatem trahat, nè ille non jam Romano Pontifici atque omnibus Episcopis, sed omnibus omnino proceribus permittat omnia adversùs regiam majestatem. Certè hic nihil synodicè, nihil legitimo ordine gestum; sed unius viri factum; imo vero non factum, sed dictum, nullo effectu consecuto, nullo antea, nullo postea exemplo legimus. Hæc illa sunt, quibus jus novum omnibusque retro sæculis inauditum sancire se posse arbitrantur.

CAPUT XXVI.

Atto Vercellensis, Burchardus Vormatiensis, decimi sæculi auctores, proferuntur.

Decimo sæculo Attonis Episcopi Vercellensis claret auctoritas. Is igitur epistolâ ad Valdonem[1] Episcopum multa de Regibus, eaque superiorum sæculorum traditioni consentanea tradit. Hæc imprimis de fidelitate perversis etiam Regibus præstandâ[2] : Davidis ac Samuelis exemplo, Christique auctoritate observandos eos : supremam eorum esse solique Deo subditam potestatem, evictum ex illo Davidis, *Tibi soli peccavi;* atque ex interpretatione Cassiodori, eâ quam suprà retulimus[3] : tum *quantâ cautelâ* bonis obsequendum, cùm *nec malos* repellere liceat, atque ex Chrysostomo, esse « in potestate populi facere Regem quem vult; factum, de regno repellere, non in ejus potestate[4]; » utque fidelitatem quam jurando Regi promiserint inviolabilem, teneant[5]. » Nondum scilicet juramenta fidelitatis solvi à Pontifice cogitabant. Hæc de Attone paucis, ne ab aliis Patribus jam audita cum lectoris tædio repetamus. His liquet priscam traditionem proximis etiam Gregorii VII temporibus viguisse.

Per eadem tempora floret beatus Burchardus, Vormatiensis Episcopus, doctus, ac pius Canonum compilator. Ibi Decretorum libro XV, multa de Regum suprema atque à Deo constitutâ, solique Deo subjectâ potestate, ex sancto Isidoro Hispalensi collecta legeris : neque hic, neque alibi quidquam de deponendis Regibus, aut solvendo fidelitatis sacramento legitur, ut in secutis postea Canonistis. Nondum hæc decreta, nondum hi tituli vel nomine noti erant : nondum enim Gregorius VII prodierat.

Quare cùm eodem sæculo exeunte, Robertus Rex Francorum, Hugonis Capeti filius, ea commisisset, propter quæ excommunicandus videretur, dicta quidem ea sententia est : de deponendo eo, aut de obedientiâ denegandâ nihil tentatum, nihil dictum, nihil cogitatum fuit. Sed tanta res paulò diligentiùs pensitanda.

CAPUT XXVII.

Eodem sæculo decimo, Robertus Francorum Rex excommunicatus, nullâ depositionis mentione.

Roberti Francorum Regis historiam Baronius ex coævis auctoribus sic refert[6]. Anno 998, Robertus incestum conjugium cum Berthâ sibi affinitate conjunctâ fecerat, cui conjugio cùm Episcopi faverent, à Gregorio V me-

1. *Sup*, *lib.* I, *sect.* II, *cap.* XXVII.
2. Joannes VIII, Basilio obsequentior, Photium admiserat et in sedem Constantinopolitanam restituerat, non sine gravi indignatione Catholicorum, qui tot Pontificum et Concilii VIII decreta eo modo rescindi querebantur (*Edit. Paris*).
3. *Ep.* I *Steph. V ad Basil.*, *tom.* IX *Conc.*, *col.* 361.
4. Comitem Parisiensem, Franciæ Ducem, et qui jam tum Rex Franciæ Occidentalis dicebatur (*Edit. Paris*).
5. *Ep. Fulc. ad Carol. Simp. ap. Flodoard.*, *lib.* IV *Hist. Rhem.*, *cap.* V.

1. Valdonem Berengarius II, Rex Italiæ, à se factum Comensem Episcopum, habuit in primis rebellantem. Vid. Luitpraud., lib. V, cap. XIII (*Edit. Paris*).
2. *Att. Vercell.*, *Ep. ad Vald. Spicil.*, *tom.* VIII, *p.* 99. — 3. *Sup.*, *lib* I, *sect.* II, *cap.* XXXII. — 4. *Spic.*, *ibid.*, *p.* 104. — 5. *Idem*, *p.* 109. — 6. *Bar.*, *tom.* X, *an.* 898, *p.* 920.

ritò reprehensi sunt. Id scribit sanctus Pontifex Leo IX ad Henricum Roberti filium, Ivone Carnotensi referente[1]. Eâ reprehensione commoti, « omnes ferè Galliarum Episcopi virum et uxorem communi simul sententiâ excommunicavere. » Petrus Damiani Cardinalis, vir doctissimus atque sanctissimus, hæc scripsit[2]. Scriptum item in Historiæ Aquitanicæ fragmentis, ex Pithœi collectione editis (alii historiæ Francorum fragmenta vocant) *quòd agnoscens* illicitum nempe Roberti conjugium) *Papa Gregorius totam Franciam anathemate percussit.* His subdit nota illa de Berthæ monstroso partu[3]; quibus Robertus ad se reversus, ac deinde cum toto regno anathemate est absolutus. Sub tam tremendo anathemate, per omnes Episcopos, atque ipsum postea Romanum Pontificem pronuntiato, nemo scripsit, nemo intellexit detractum aut detrahendum Roberto imperium; neque in republicâ quidquam immutatum fuit. Quòd Petrus Damiani refert[3], « à Regis societate recessisse universos, et tantùm duos servulos ad necessarii victùs officium » remansisse, vel inflatum est ab iis qui pio viro hanc historiam enarrarunt, vel ita temperandum, ut neque intermissa sint à publicis regni administris necessaria officia, sine quibus regna, ne modico quidem tempore stare possunt. Cæterùm si publica officia vel tantillum cessassent, tali interregno, ac necessariò secutâ rerum confusione, omnes historiæ personarent.

CAPUT XXVIII.

Undecimi sæculi exempla et testimonia sub Leone IX et Victore II, paulò ante Gregorium VII : Petri Damiani, ejusdem Gregorii VII familiarissimi, locus à Baronio reprehensus.

Undecimo sæculo, ante Gregorium VII, nemo ab antiquâ traditione discesserat.

Anno 1052, sanctus Leo IX, profectus est in Germaniam ut inter Henricum II Imperatorem et Andream Hungariæ Regem, post atrocia bella pacem componeret. Quâ de re Hermannus Contractus[4] ad annum eum sic habet : « Dominus Leo Papa ab Andreâ accitus, cùm pro pace componendâ intervenisset, Imperatorem ab obsidione avocavit, eumque sibi per omnia consentaneum inveniens, sed è contrà Andream consiliis suis minùs parentem experiens, offensus, eique excommunicationem, utpote delusâ Sede apostolica, minitans, cum Imperatore discessit[5]. » Audis *excommunicationem minitans,* non sanè depositionem. Nondum hæ formulæ invaluerant, nondum ille, quem vidimus, Gregorii VII ritus, quo minabatur Regibus, nisi obtemperarent, se ab eorum obedientia subditos populos repulsurum.

Necdum eam formam noverat Victor II, anno 1055, cùm petente Imperatore Henrico II, ab eo Pontifice Concilioque Turonensi[6] decretum est : Ferdinandum Castellæ et Leonis Regem, « nisi desistat à cœpto, excommunicatione percelli, et universam Hispaniam ipsi subjectam interdicto subjici debere[7]. »

Per ea tempora Petrus Damiani, Romanæ Ecclesiæ Cardinalis, Episcopus Ostiensis, Hildebrandi tum Archidiaconi Cardinalis, mox Gregorii VII familiaris, sanctitate, doctrina ac pœnitentiæ christianæ mira laude floruit. Is ab Episcopis arma tractari studiosissimè prohibebat : « Cùm præsertim, inquiens[8], inter regnum et sacerdotium propria cujusque distinguantur officia; ut Rex armis utatur sæculi, et sacerdos accingatur gladio spirituali, *qui est verbum Dei.* De sæculi enim Principe Paulus dicit : *Non sine causâ gladium portat; Dei enim minister est, vindex in iram ei qui malè agit.* Ozias Rex, qui sacerdotale usurpat officium, lepra perfunditur : et si Sacerdos arma corripit, quod utique laicorum est, quid meretur? » Prorsus ex prisca disciplina. Quæ si quis intellexerit, haud magis arma, quàm cætera temporalia ac civilia, ab ecclesiastica potestate, ut quidem ecclesiastica est, penitus amovebit.

Cùm autem objicerent Leonem (IX) *bellicis usibus se frequenter implicuisse Pontificem,* nihil hæc moratus exempla, respondet : « Numquid hoc legitur vel egisse, vel litteris docuisse Gregorius (ille Magnus scilicet) qui tot rapinas ac violentias à Longobardorum feritate est perpessus? Num Ambrosius bellum Arianis se suamque Ecclesiam crudeliter infestantibus intulit? Numquid in arma Sanctorum quispiam traditur insurrexisse Pontificum? » Qui si deponi Reges, substitui alios, atque ad ea decreta statuenda, bella civilia concitari vidisset, eodem profectò jure inclamaturus esset : Num Longobardos Reges Gregorius; aut Arianos Ambrosius deposuisse legitur, aut adversùs eos Sanctorum quispiam traditur insurrexisse Pontificum, aut fidelitatis sacramenta solvisse, aut ad arma sumenda subditos populos incitasse?

Sensit Baronius quò ista pertinerent, atque allatis Petri Damiani verbis, hæc adscribere non veretur[1] : « Hucusque Petrus Damiani, cui catholica dogmata penitus adversantur, quibus hæresis errore notantur omnes, qui ab Ecclesiâ Romanâ, cathedrâ Petri, è duobus alterum gladium auferunt, nec nisi spiritualem concedunt. » En quales hæreses comminisci, et sanctissimis viris ac de Sede apostolicâ bene meritissimis exprobrare non dubitant.

CAPUT XXIX.

Ejusdem Petri Damiani sub Alexandro II, proximo Gregorii VII antecessore, insignis locus, quo docet utrasque potestates, et discretas esse, et supremas et socias.

Summa ejus, quam tradidimus, doctrinæ fuit, utrasque potestates et esse discretas, et in suo ordine supremas, et interim socias. Eâ de re extat ejusdem Petri Damiani locus egregius, quem eo diligentiùs notari peto, quòd, ejus doctrinâ, quædam difficultates postea suborturæ facilè dissolvantur.

Petrus igitur Damiani anno 1062, sub Alexandro II, proximo Gregorii VII antecessore, adversùs Cadaloum Parmensem[2] Antipapam scripsit dialogum, qui inscribitur, *Disceptatio synodalis* : quo in dialogo hanc tractat quæstionem : an Alexander II sine auctoritate Imperatoris ritè electus fuerit, adversùs consuetudinem, et concessa Imperatoribus privilegia. Petrus Damiani ea quidem privilegia agnoscebat : sed Regis puerilitatem, ac necessitatem causabatur. Qua quidem in *Disceptatione,* multa de Regum, multa de Pontificum auctoritate occurrebant; istud imprimis, quo sanctus Cardinalis sermonem conclusit : « Amodo igitur, dilectissimi, illinc regalis aulæ consiliarii, hinc Sedis apostolicæ comministri, utraque pars in hoc uno studio conspiremus laborantes, ut summum sacerdotium, et Romanum simul confœderetur imperium; quatenus humanum genus, quod per hos duos apices in utraque substantia

1. *Ivon. Carn. Decr., part.* IX, *cap.* VIII. — 2. *Pet. Damian*, *tom.* III, *opusc.* XXXIV, *ad Desid. Cass., cap.* VI, *p* 260. *Vid. Bar., loc. cit.*
2. De Berthæ monstroso partu unum auctorem appellat Baronius Petrum Damiani cujus hæc sunt verba : « Suscepit filium, anserinum per omnia coitum et caput habentem. » Vid. Dam. loco in textu citato (*Edit. Paris*).
3. *Pet. Dam*, *loc. cit.*
4. Hermannus Monachus Augiæ majoris, vulgo Reichenaw in Suevia, dictus *Contractus* à membrorum suorum contractione, scripsit Chronicon non asperniandum, quod extat in Bibl. Patr., tom. XVIII, p. 349, sed mutilum. Nam finit an. 1054. Itaque, aut credendum est Baronio, res actas an. 1052 exscribenti ex Hermanni Chronico, aut hujus Chronici editio Basileensis Christ. Hurst. consulenda (*Edit. Paris*).
5. *Herman.*, *Cont. ann.* 1052, *ap. Bar.*, *tom.*, XI, *p.* 181.
6. Concilio Turonensi præerat Hildebrandus Cardinalis, ut *Legatus à latere* (Edit. Paris).
7. *Vid. tom.* IX *Conc. col.* 1081; *et ap. Bar.*, *tom.* IX, *an.* 1055, *p.* 224. — 8. *Pet. Dam.*, *tom.* I, *lib* IV, *epist.* IX *ad Firm. Episc.*, *p.* 58; *et ap. Bar.*, *tom.* XI, *an.* 1053, *p.* 189.

1. *Bar.*, *tom.* XI, *an.* 1053, *p.* 190.
2. Hic à factiosis Henrici IV Episcopis creatus Pontifex et Honoratus II dictus, sæpe frustra tentavit Romam occupare. Synodus Mantuana, utriusque Pontificis causâ ritè discussâ, solum Alexandrum Papam esse jussit; sed Cadalous, qui non diu post exactum Synodum pessimâ morte interiit, se, quandiu vixit, quamquam à suis derelictus, gessit pro Pontifice. Vid Bar., tom. XI an. 1061 et seq. p 278 et seq. Petrus Damiani suam *Disceptationem synodalem* scripsit quando Concilium Osboriense in Savoiâ coegit Anno Coloniensis Archiepiscopus, qui in eâ occasione, ut in aliis bene multis, de republicâ christianâ optimè meruit. Credibile est in eo Concilio fuisse lectam hanc *Disceptationem*, quam vide apud Labbæum, tom. IX Conc. (*Edit. Paris*).

regitur, nullis, quod absit, partibus, quod per Cadaloum nuper factum est, rescindatur : sicque mundi vertices in perpetuæ charitatis unione occurrant, ut inferiora membra per eorum discordiam non resiliant, et quatenus ab uno Mediatore Dei et hominum, hæc duo, regnum scilicet et sacerdotium, divino sunt conflata mysterio; ita sublimes istæ duæ personæ tanta sibimet unitate jungantur, ut quodam mutuæ charitatis glutino, et Rex in Romano Pontifice, et Romanus Pontifex inveniatur in Rege, salvo scilicet suo privilegio Papæ, quod nemo præter eum usurpare permittitur. Cæterùm et ipse delinquentes, cùm causa dictaverit, forensi lege coerceat, et Rex cum suis Episcopis super animarum statu, prolata sacrorum Canonum auctoritate, decernat; ille tanquam parens paterno semper jure præemineat; iste velut unicus ac singularis filius, in amoris illius amplexibus requiescat[1]. » Posteaquam hæc scripsit vir sanctissimus, paulò ante Gregorii VII pontificatum, moritur.

Hic ambæ potestates inter se ut duo apices comparantur : his sua in utraque substantia, terrena scilicet et cœlesti, assignantur officia : eæ, ut Principes, suoque in ordine supremæ, sociali tantùm fœdere conjunguntur, non altera alteri in suis quidem rebus subditur; et quo jure Regi permittitur, ut *super animarum salute*, sed *ex Canonum auctoritate decernat*, eodem jure permittitur Pontifici, ut *delinquentes* etiam pœnis temporalibus, sed *forensi lege*, non innata sibi potestate *coerceat :* quæ multùm aliena sunt ab ea subordinatione, eaque in temporalibus, licèt indirecta, sed tamen suprema et absoluta, ipsique Pontifici innata et congenita potestate quam jactant.

Quòd autem Papæ suum salvum esse vult *privilegium*, *quod nemo præter eum usurpare permittitur;* hoc eò certè pertinet, ne quod proclive erat, ac per ea tempora usitatissimum, Imperator etiam vetita et inconcessa tentaret, atque ut, quemadmodum subdit, Papa, *tanquam parens paterno semper jure præemineat :* non in eo profectò, ut alienum etiam invadat officium, et *utramque substantiam*, terrenam ac cœlestem, in ambos divino numine dispertitam, quocumque nomine sibi vindicet.

CAPUT XXX.

Gesta sub Alexandro II et Gregorio VII usque ad incœptum annum 1076. Dictorum in hoc libro circà primam quæstionem summa et conclusio.

Hæc ergo societas ambarum potestatum, innato cuilibet ac supremo jure sua tutantium, sub Alexandro II, Gregorii VII antecessore, vigebat. Et ille quidem, anno 1073, Henricum Teutonum atque Italiæ Regem, in ordine Regum III, Imperatorum IV, Romam vocavit, *ad satisfaciendum pro simoniacâ hæresi, aliisque nonnullis emendatione dignis*. Sic ipse Baronius, ex Conrado Abbate Urspergensi docet. Memorat idem Baronius, ex Lamberto Schafnaburgensi, horum temporum historico elegantissimo pariter et diligentissimo, ausum esse Imperatorem prohibere Thuringos, ne ab Episcoporum Synodo ad Sedem apostolicam appellarent[2]. Nihil hactenus aliud nec in historiis nec in citatione apparet, præter causas ecclesiasticas. Cujus autem pœnæ interminatione vocatus sit Imperator, an excommunicationis, ut fieri solebat, an depositionis, tacent historici. Sed ipso silentio, nihil extraordinarium aut novum intervenisse probant. Quin etiam Gregorius VII, Alexandro paulò post mortuo, negotium prosecutus, citat ille quidem Henricum anno 1076, sui pontificatûs quarto, sed quâ pœnâ intentatâ auctores disertè memorant. Nempe denuntiatum ei est Papæ nomine, ut se Romæ sisteret ad secundam feriam secundæ hebdomadæ in Quadragesimâ; ac nisi dicto die judicio se sisteret, « sciret se absque omni procrastinatione eodem die de corpore sanctæ Ecclesiæ, apostolico anathemate rescindendum esse. » Hæc refert Baronius ex Lamberto Schafnaburgensi[1]. Eadem habet auctor Historiæ Saxonici belli : « Si sacris Canonibus noluisset Rex obediens existere, et excommunicatos à societate suâ repellere, se eum velut putre membrum anathematis gladio ab unitate sanctæ matris Ecclesiæ minabatur abscindere. » Hactenus more majorum, pro ecclesiasticâ potestate, anathema, non depositionem comminatur. Quomodo huc decurrerit, ad alteram hujus tractationis partem attinet. Quamobrem hic figamus pedem, ac reliqua in suum mittamus locum. Hic quidem domonstrasse sufficiat ad Gregorium usque VII, imò ipso Pontifice, ad annum 1076 jam incœptum, totis ferè undecim sæculis, nullum exemplum occurrere, quo delinquentes Reges à Pontificibus depositione mulctati sint, aut ullâ depositionis interminatione à gravissimis quibusque sceleribus deterriti : cùm magnis viribus magnisque animis polleret Ecclesia, ac toties eædem causæ intervenerint, propter quas Gregorius VII ac secuti Pontifices à se id maximè fieri posse confisi sunt.

Quid autem memoro Reges ? Imò cùm tot extiterint in privatâ fortunâ impii, scelerati, hæretici, nihil unquam juris in eos Ecclesia sibi sumpsit, utcumque Ecclesiæ essent nocentissimi, nisi ut sacris arceret, vel à sacerdotali ordine moveret. Cæterùm in eorum bonis, fortunis, familiâ, civili ac temporali statu, nihil omnino tentavit, nihil à se immutari posse credidit. In exilium acti sunt passim hæretici, sed ab Imperatoribus : quod officium ubi Imperatores omisere, sua quidem peregit ; at in temporalibus nihil aggressa Ecclesia est : mulctati auro hæretici, sed item ab Imperatoribus ; non id Ecclesia decernebat, sed ab Imperatoribus decerni interdum supplicabat. Id Conciliorum acta, id Patrum monumenta testantur. Atqui ecclesiasticæ rei plerumque conducit animadverti, non tantùm in Reges, sed etiam in privatos, ac si illi ratiocinio locum damus, ab ecclesiastica potestate posse ea fieri in rebus etiam temporalibus quæ saluti animarum, reique ecclesiasticæ necessaria videantur; haud minùs privati, quàm Reges suâ dignitate, honore, possessione, familiâ dejiciendi erant. Verùm id Ecclesia nunquam sibi tribuit. An verò Imperatores magis quàm privatos in potestate habebat ? Aut quæ familias intactas relinquebat, imperia commoveret ? Absit ; ac succurrit illud Tertulliani : « Quod in neminem licet, id fortè nec in ipsum (Imperatorem scilicet) qui per Deum tantus est[2]. »

CAPUT XXXI.

An valeat id quod Perronius Cardinalis ad antiquitatis exempla responderit.

Ex antedictis verò facilè solvitur Perronii Cardinalis, tanto viro, nisi vehementissimè fallor, parum digna responsio. Is celebri illâ oratione in conventu totius regni habitâ, ait : Juliani et aliorum quorumdam exemplis haud magis concludi, deponi non posse Reges, quàm non posse excommunicari : quippe qui ut depositi non sunt, ita nec nominatim excommunicati[3]. Quâ responsione nihil est vanius. Quorsum enim, quæso, pertineret nominatim excommunicari Julianum, quasi non ipse se ab Ecclesiâ satis insolenter atque impiè abrumperet ? Aut verò non satis fureret in Christianos, nisi etiam ultro exacerbarent inani illatâ contumelia ? Non id profectò res poscebat, ut excommunicarent impium et contemptorem, qui nihil nisi talia derideret, plebi verò christianæ satis ipse per se execrationi esset. Dejicere imperio, subtrahere ei plebis obsequium, ac robur exercitûs oportebat, si quidem fas fuisset. Quidni enim ? cùm et vires et animi suppeterent, neque Ecclesiæ res in gravius unquam discrimen adductæ fuissent. Hoc primùm : tum, si Ecclesia, primis illis sæculis, ab im-

1. *Tom.* IX, *Conc., col.* 1172 ; *et inter Oper. Petri Dam., tom.* III, *opusc.* IV, *p.* 30. — 2. *Bar., tom.* XI, *an.* 1073, *p.* 414; *ex Conr. Ursperg. Vid. quoq. Lamber. Schafn. eod. an.*

1. *Lambert. Schafn., an.* 1076. *Vid. Bar., tom.* XI, *pag.* 476. — 2. *Tert., Apol., cap.* XXXVI. — 3. *Har., Œuv. div., p.* 630.

piis excommunicandis, atque hæreticis, aut sceleratis Regibus interdum abstinuit, quando satis eos existimavit notatos esse, aut alia id argumenta suaserunt; at sæpe in alios Principes vim suam exeruit. An non enim Anastasium et Leonem Isaurum, ejusque successores, Lotharium etiam juniorem Regem, et alios nominatim etiam excommunicatos vidimus? Quin Ecclesia, ipsâ comminatione, quid in Reges quoque posset, ostendit? Denique, si de Regibus censura ecclesiastica tacuisse, exerebat se certè in privatos: cùm interim Ecclesia, quantâ poterat voce inclamaret: Reges in ecclesiasticis haud minùs sibi subjici, quàm cœteros, *neque enim personarum acceptionem esse apud Deum*[1]. Neque verò necesse est id probari, quod nemo negaverit. Jam verò exsurgit invicta argumentatio: censuram suam Ecclesia, suam illam à Christo traditam in irrogandis spiritualibus pœnis potestatem, ab ipsâ christianitatis origine, ubique terrarum, et semper, exeruit in Principes, in privatos, in clericos, in laicos, effectu, judiciis, interminatione gravi: at eam, quam ipsi tribuunt, potestatem delicta coercendi per temporales pœnas, scilicet depositiones et privationes ipsius auctoritate irrogatas, totis mille et quod excurrit annis, nusquam in Principes, nusquam in laicos, nusquam sententiâ dictâ, nusquam interminatione demonstravit: quàm ergo certum est, vim illam adhibendæ delictis pœnæ spiritualis, per sese Ecclesiæ institutione Christi convenire; tam perfectò certum est, vim adhibendæ pœnæ temporalis non ipsi a Christo esse datam, nihilque omnino est verius, quàm quod asserimus: potestatem illam non esse Ecclesiæ à Deo datam, quam tot labentibus sæculis nunquam exercuerit, nunquam agnoverit.

CAPUT XXXII.

An ejusdem Perronii Cardinalis distinctio valeat, paganos inter Principes et christianos, aut Ecclesiæ fidem juratos: Romanum imperium pridem christianum, alia christiana regna; necdum tamen memorata potestas Reges deponendi.

Quod autem idem Perronius eloquentissimus Cardinalis, miro ambitu apparatuque verborum venditabat, à paganis Regibus maximo haberi discrimine eos Reges regnaque, quæ jam Christo colla subdiderint, et Christum Regem agnoverint[2]; id verò cùm sponte corruit, nullo unquam in Scripturis ac traditione Patrum hujus discriminis vestigio; tum ex antedictis perspicuè confutatur. Ecce enim in undecimo versamur sæculo: sexcenti ferè anni sunt, ex quo sanctus Remigius id quod est hic à Cardinali Perronio memoratum, Clodoveo dixit: *Mihi, depone colla, Sicamber*[3]: necdum aliquid inaudivimus de Regibus, judicio ecclesiastico, regni privatione damnandis. Atque, ut jam anteriora sæcula omittamus, sexto Ecclesiæ sæculo, Anastasius; octavo, Leo Isaurus, ejusque successores fidem Ecclesiæ ejurati; et tamen hæretici ac persecutores, Romanum imperium Romamque ipsam obtinebant: cùm multis antè sæculis sanctus Augustinus Romanum imperium christianum appellasset. Notum illud: hæresi Pelagiana « universam Romanam Ecclesiam, Romanumque imperium, quod Deo propitio christianum est, fuisse commotum[4]. » Eoque antiquior Optatus Milevitanus scripserat: Ecclesiam esse in imperio Romano, quod Libanum appellat Christus in Canticis Canticorum, cùm dicit: *Veni, sponsa mea, veni de Libano*, id est, de imperio Romano[5]. » Ratus, id quod erat, Romanum imperium ipsi Evangelio, ipsique Ecclesiæ propheticis vocibus ac singulari providentiâ dedicatum. Quo factum, ut Roma caput gentium, in Ecclesiæ religionisque caput consecrata fuerit, Christique imperio prisci Curii, Fabii, Scipiones, ipsi etiam Cæsares nesciì, majorique vi acti, militarint.

1. *Rom.*, II, 11. — 2. *Du Perr.*, *loc. cit.*, *p.* 627. — 3. *Du Perr.*, *ibid.*; *Greg. Turon.*, *Hist.*, *lib.* II, *n.* 31. — 4. *August.*, *De pecc. orig. cont. Pelag.*, *lib.* II, *cap.* XVII; *tom.* X, *col.* 260. — 5. *Opt. Mil.*, *De schism. Donat.*, *lib.* III; *pag.* 66, *edit. Albas. et cap.* III, *p.* 52, *edit. D. Dup.*

Quin etiam sub paganis Imperatoribus, persecutione fervente, eam cum Ecclesiâ Romani imperii conjunctionem Patres intelligere visi, cùm Melito Sardianus, in Apologiâ[1] ad Marcum Aurelium datâ, annotaret sub Augusto incœpisse prædicationem evangelicam[2], eo scilicet tempore, quo Imperatores summâ cum potestate Romæ esse cœperunt, « congenitamque imperio Romano christianam philosophiam, » ipsi imperio ornamento ac præsidio fuisse; tanquam eam, quæ secuta est Romani imperii cum Ecclesia Christi, societatem præsagirent.

His ergo completis, quæ prophetica eloquia prædixerant, tamen imperium Romanum, jam christianum, jam Christo consecratum, Constantii, Juliani, Valentes, Anastasii, et alii innumerabiles hæretici atque persecutores tenuerunt, nihil prohibente Ecclesia, cùm etiam, id quod illi gravissimum putant, ipsi Imperatores dato sacramento, Christo Regi addicti essent.

Nempe Christiani intelligebant imperium Romanum, hospitam in terris atque peregrinam complexum Ecclesiam, haud minùs eadem regnandi jura servare; neque obesse religionem imperio, quod non illa fecisset, sed omnibus numeris absolutum ingressa esset. Unde illa manarunt sancti Optati Milevitani, Donatistas increpantis[3], cùm adversantibus christianis Imperatoribus immodestè obstreperent: « Non enim respublica est in Ecclesia, sed Ecclesia est in republicâ, hoc est, in imperio Romano, » et cætera, quæ jam retulimus; quo deinde concludit: « Meritò Paulus docet orandum esse pro regibus et potestatibus; etiamsi talis esset imperator, qui gentiliter viveret: quanto quod christianus, quanto quod Deum timens, quanto quod religiosus, quanto quod misericors? » Ut hæc quidem causa sit studiosioris obsequii in Imperatorem, quod sit christianus: cæterùm imperium gentili æquè ac christiano constet, Atque hæc de Regibus hæreticis, aut propter scelera exosis, usque ad Gregorii VII tempora dicta sint.

CAPUT XXXIII.

Altera Quæstio: an nullo quoque interveniente peccato, propter ecclesiasticam utilitatem, Reges deponendi visi sint ab ecclesiasticâ potestate? Childericus Regum Merovingianorum ultimus. Cap. Alius. 15, *q.* 6, *ex Gregorio VII: Glossa in illud caput: majorum de eo capite sententia.*

Altera pars hujus, quam impugnamus, sententiæ est: ab ecclesiastica potestate deponi Principes etiam innocuos, si id res Ecclesiæ postularint. Jam ergo tantæ rei, quæ proferant, exempla videamus.

Primum istud produnt in Childerico Rege, medio octavo sæculo, anno scilicet Domini 752, quod imprimis notari volumus, ut statim animadvertant quàm hæc tot sæculis inaudita fuerint.

Legamus postea quomodo factum referat Gregorius VII: « Zacharias Papa Regem Francorum deposuit, et omnes Francigenas à vinculo juramenti, quod sibi fecerant, absolvit[4]. » Hæc libro IV, epistola II; libro verò VIII, epistola XXI, paulò fusiùs: « Alius item Romanus Pontifex, (Zacharias videlicet) Regem Francorum, non tam pro suis iniquitatibus, quàm pro eo quòd tantæ potestati non erat utilis, à regno deposuit, et Pipinum Caroli Magni Imperatoris patrem, in ejus loco substituit, omnesque Francigenas à juramento fidelitatis, quod illi fecerant, absolvit[5]: » ex quibus Gregorii verbis conflatum est caput *Alius* sub Gelasii nomine, à Gratiano per summam temporum inscitiam editus[6].

Hic notanda verba quædam: primùm illa: *Non tam pro suis iniquitatibus, quàm pro eo quòd tantæ potestati non erat utilis.* Certissimum enim est Childericum

1. Hujus Apologiæ, quam χρησιμωτάτην vocat Eusebius, fragmenta tantùm supersunt, ab Halloixio Societ. Jes. collecta, tom. II Script. Eccl. Orient. quibus fragmentis intelligimus, quanto christianæ reipublicæ damno reliqua perierint (*Edit. Paris*).

2. *Ap. Euseb.*, *lib.* IV, *cap.* XXVI. — 3. *Ubi sup.* — 4. *Greg. VII*, *lib.* IV, *ep.* II *ad Herim.*; *tom.* X *Conc.*, *col.* 149. — 5. *Greg. VII*, *lib.* VIII, *col.* 270. — 6. *Caus.* XV, *q.* VI, *cap.* III.

nullius sceleris fuisse accusatum : quod autem Glossa hic memorat in verbum, *inutilis*; id ita interpretandum esse, quòd fuerit *dissolutus cum mulieribus* et *effeminatus;* absurdam interpretationem quis non videat? Sed tamen Glossatorem puduit, innocuum Principem, ac nullius unquam sceleris postulatum, tamen depositum fuisse : quare hæc falsa et inania de mulierum amoribus, nullo unquam auctore, commentus est. Quod verò addit, si tantùm *inutilis* fuisset, dandum ei *coadjutorem*, satis profectò ostendit quàm parum probaret deponi Principem eo nomine, quòd esset *inutilis*. Ex quibus manifestum est Glossatores Romanos, quantumvis potestati pontificiæ faveant, adeo puduisse eorum quæ Gregorius VII dixerit, ut ea qua poterant interpretatione mollirent

Secundò nec repetam de verbo, *deposuit*, quod idem Glossator, ut nimium, ad hunc modum molliendum censuit : *Dicitur deposuisse qui deponentibus consensit.*

Tertiò, notandum illud : *Substituit Pipinum*, quod adeo est manifestè nimium, ut à nullo indirectæ potestatis vel studiosissimo defensore, Romano Pontifici tribui posse putem. Si enim non modò Reges ac domum regnatricem solio exturbare, verùm etiam nobilissimum regnum, ejusque optimates, populumque universum eligendi libertate privare, sibique jus designandi Principis arrogare potest; non video jam quid in regna non possit, aut cur non eum pro uno omnium gentium à Deo constituto Imperatore habeamus.

Quare, cùm audimus auctoritate Zachariæ Pipinum Childerico fuisse substitutum, nisi intelligamus consilio id, non imperio factum, omnino nimii, adeòque vani sumus.

Quartò, notandum verbum illud, *à juramento fidelitatis absolvit* : quod à nullo idoneo auctore proditum gesta declarabunt.

Atque hæc quidem Gregorii VII verba sunt : quomodo autem rem omnem intellexerint, qui post eum scripsere nostri antecessores, paucis exponere erit operæ pretium.

Summa est : *Deposuisse*, id est, deponendum consensisse, suasisse, consuluisse, idque volentibus : jam consilium à Papa, ut à *viro sapiente ac patre spirituali*, exquisitum : at si pro imperio aliquid decrevisset, nunquam *permissuros fuisse Barones regni Franciæ*[1].

Gerson vir maximus sub Carolo VI, libro *de Potestate ecclesiasticâ, considerratione* XII, ad adulationem refert, quod de « depositione unius Regis Franciæ per Papam Zachariam dicitur, tanquam papalis auctoritas transferre possit gentes et regna[2]. »

Almainus verò sub Ludovico XII hæc scripsit : « Quia tunc temporis non erat Universitas Parisiensis,.... et sic pauci erant docti in Francia, habuerunt recursum ad Papam[3] : » adeo abhorrebant ab eo, ut putarent Francorum Regem a Papa pro potestate fuisse depositum.

Neque est prætermittendum, id quod Philippi Pulchri tempore à Joanne Parisiensi, nobilissimo Prædicatorii ordinis Theologo, scriptum est[4] : « Non oportet ex ejusmodi factis singularibus, quæ interdum ex devotione ad Ecclesiam, vel personam ecclesiasticam, vel ex favore, vel ex causa alia, et non ex debito jure fiunt, argumenta sumere : » quo uno responso tota objectio statim concidit.

Sed quandoquidem hoc exemplo maximè abutuntur, ut rei veritas elucescat, gestorum seriem ab alto repetitam referimus. Cujus tractationis non is est scopus, ut qui jure, quid injuria factum sit, inquiramus; sed ut statuamus seu jure, sive injuria factum, nihil omnino ad hanc causam pertinere.

1. *Joan. Paris., quæst. de Potest. Reg. et Pap.* — 2. *Gers., de Pot. Eccl., cons.* XII, *tom.* II, *edit. Dup., col.* 247. — 3. *Alm., de Auct. Eccles.* — 4. *Joan. Paris., de Potest. Reg. et Pap., cap.* LXXIV, *ap. Goldast.*

CAPUT XXXIV.

Rei sub Zachariâ gestæ series : regni Francici status : evictum hæc nihil ad nostram quæstionem pertinere.

Post Dagobertum I, anno Christi circiter 641, Sigeberto et Clodoveo II ejus filiis, Francorum in Austrasiâ et Neustrasiâ Regibus, cœpit Majorum-domûs auctoritas invalescere. Exinde sub Clodovei II liberis ac secutis Regibus, nomen ac titulus imperii penes Reges, vis penes Majores-domûs fuit. Hi exercitibus summo jure imperitabant : regia auctoritas, etiam apud milites, vilis ac nulla habebatur.

Primus hic gradus est, quo regia infringi cœpit auctoritas : constituto scilicet totius consensione gentis ordinario magistratu, eoque perpetuo, qui summæ rerum suo jure præesset, militiamque omnem in potestate haberet. Neque Reges id sibi saltem reservaverant, ut eum magistratum designarent ipsi : consensione procerum creabatur, ac semel constitutus, inconsulto Rege, omnia peragebat.

Interim Ansegisus inclytâ stirpe prognatus, ac sancti Arnulphi[1] filius, Majoris-domûs nomine, rerum potitus in Austrasiâ, Martino et Pipino Heristello liberis[2] tantam auctoritatem reliquit, ut ejus regni Principes summo jure fierent, ad annum circiter Christi 687.

Is secundus gradus, quo Majores-domûs Austrasiani regni, summo et absoluto jure, facti Principes hæreditarii, nullâ jam in Austrasiâ Regum potestate.

Huic principatui ad se unum postea devoluto, Pipinus Heristellus, magnâ victoriâ de Neustriis reportatâ, adjunxit Majoris-domûs in Neustriâ potestatem, totamque Franciam suis subegit legibus, ac Francorum Princeps dictus est, anno Christi 691.

Is Austrasiæ principatum, ac Majoris-domûs in Neustriâ dignitatem suis hæreditariam fecit; qui tertius gradus est. Eo autem jure Carolus Martellus ejus filius, Dux et Princeps Francorum fuit summâ potestate, nullo Rege in Austrasiâ, in Neustriâ diversis Regibus, sed nomine tenus : quippe quos Carolus Martellus regeret, crearet, amoveret, reficeret, prout collibitum erat. Gesta hæc sunt ab anno 714 ad annum 741, quo Carolus Martellus victoriis clarus obiit, totius Franciæ principatu, non modò ad se translato consensione gentis, verùm etiam inter filios, Carlomanum et Pipinum, summâ ac supremâ potestate diviso.

Carlomano, ad annum Christi 747, monachatum professo, Pipinus rerum potitus est : Childericus, ultimus Merovingianæ stirpis, Regis nomen obtinebat, nullâ potestate.

Nihil hactenùs de Sede apostolicâ audivimus dictum : tantæ mutationes unâ procerum, totiusque gentis consensione factæ; summique principatûs vis, in sancti Arnulphi domum transit, repugnante nullo.

Hoc rerum statu, cùm Pipinus universi Francici nominis, summo cum imperio ac totius gentis consensu, hæreditarium principatum teneret; regia familia regnum abdicasse, seu potiùs ipsa penitus interiisse videbatur, abjectâ quidem regni curâ, ipsâque potestate in alium magistratum, eumque in hæreditarium translatâ. Eo enim statu non unus aut alter Rex, sed tota domus regia; nec jam personarum vitio, sed ex ipsâ rerum constitutione erat *inutilis* : inutile quoque ac vanum ipsum nomen regium, et quo inutile, eo etiam noxium dissolvendæ scilicet, atque dissipandæ reipublicæ natum; neque stare poterat regni corpus, quod in duas familias tanquam in duo capita scinderetur : cum utraque familia, jure successionis parto, supremæ potestatis, altera vim ac rem, altera titulum propagatura esset. Cui ut incommodo mederentur, anno 749, collecti optimates unà cum Pipino consilium habuerunt, ut Regis

1. Metensis Episcopi.

2. Levis error corrigendus est. Non enim erant uterque Ansegisi filii; nam Martinus patrem habuit Chodulphum Metensem Episcopum, Ansegisi fratrem et sancti Arnulphi filium. Vid. Mezerai, et Annales Eccles. Franc., P. Le Cointe, tom. IV, an. 696, n. 7, p. 325 (*Edit. Paris.*)

nomen cum ipsâ potestate conjungerent. Placuit consulere Zachariam Papam[1] in hanc formam, auctore hujus ævi referente : « Si ita manere deberent Franci, cùm penè nullius essent potestatis (Reges) solo regio nomine contenti. Quibus legatis Romanus Pontifex respondit : illum debere vocari Regem qui rempublicam regeret. Detonso igitur Childerico, et in monasterium detruso, mox Franci Pipinum sibi Regem constituunt[2]. »

Hic profecto videmus, ut in magnâ et ambiguâ re, exquisitum consilium, quo nullum esset gravius, Sedis nempe apostolicæ. Proposita difficultas : *An ita manere deberent Franci*, regiâ potestate scilicet à regio nomine separatâ? Responsum datum : *Debere vocari Regem, qui rempublicam regeret.* Nempe de nomine quæsitum et responsum est, cùm de re constaret, ac vim ipsam principatûs, totius consensu gentis, penes Pipinum esse nemo dubitaret.

Accepto responso, Pipinus Rex est constitutus, sed à Francis : *Franci*, inquit, *sibi Regem constituunt*; neque enim à Pontifice postulabant, ut id ipse faceret, sed interrogabant, rectène id ipsi facturi essent.

Eamdem consultationem huic ævo proximus et Caroli Magni familiaris Eginhardus, his verbis refert : « Missi sunt Burcardus et Folradus Romam ad Zachariam, ut consulerent Pontificem de causâ Regum, qui illo tempore fuerunt in Franciâ, qui nomen tantùm Regis, sed nullam potestatem regiam habuerunt. » Hæc consultatio. « Secutum est responsum : melius esse illum Regem, apud quem summa potestatis consisteret[3]. » Jam ergo potestas ipsa penes Pipinum erat, non à Pontifice concessa, sed totius consensione gentis Pipino attributa. Cætera Eginhardi postea memorabimus : nunc ad auctores ejus ævi redeamus.

Fredegarius seu ejus continuator hæc scripsit[4] : « Quo tempore unà cum consilio et consensu omnium Francorum missâ relatione, à Sede apostolicâ auctoritate perceptâ, præcelsus Pipinus electione totius Franciæ in sedem regni cum consecratione Episcoporum et subjectione Principum, cum Reginâ Bertradane, ut antiquitus ordo deposcit, sublimatur in regno[5]. » Vides quâ potestate Rex sit sublimatus. Nempe *electione totius Franciæ*. Antecessit, ut in magnâ re à Francis ipsis missa *relatio* seu consultatio ad Zachariam Pontificem, tum ab ipso responsum, seu *auctoritas*, quæ vox latinè persæpe *consilium* sonat. Neque tamen negamus justæ decisionis loco fuisse profectum à tantâ sede, ex ipsâ totius gentis consultatione, responsum. Sed aliud est, datum ambigentibus, gravissimâ etiam auctoritate, consilium, aliud prolatum de rebus civilibus ordinandis pro potestate decretum.

Reliqui scriptores passim *consultum* et *interrogatum* Zachariam referunt[6] : Papæ secutam responsionem memorant : quam modo *consilium*, modo *auctoritatem*, modo *consultum*, modo *mandatum*, modo pro honoricentiâ Sedis apostolicæ *jussionem*, *sanctionem*, *imperium* etiam nonnulli appellant : quæ voces, quoniam diversissimæ virtutis sunt, ad unum sensum, ex rei gestæ serie reducuntur : nempe, ut quæ Zacharias consultus interrogatusque *responderet*, *consuleret*, *mandaret*, hoc est, ejus ævi vulgari et notâ significatione, rescriberet, id Franci proceres, quasi jussionis certæque auctoritatis loco sponte acciperent, atque ex Pontificis sententiâ rem gererent, eo magis, quod ipsis placita, eorumque rationibus consentanea respondisset.

Quare omnes uno ore scribunt totius electione gentis Pipinum constitutum; quique in explicando Zachariæ decreto, *imperii* voce usus est scriptor cœtaneus, à doctissimo sanctissimoque viro Joanne Mabillonio Benedictino in opere Diplomatico relatus[1], hæc addit : « Pipinus Rex pius per auctoritatem et imperium sanctæ recordationis Domini Zachariæ Papæ, et unctionem sancti chrismatis per manus beatorum Sacerdotum Galliarum, et electionem omnium Francorum, in regni solio sublimatus est. »

Ergo auctorum omnium consensione liquet, Pipinum electione Francorum Regem fuisse factum, neque aliâ ratione dejectum Childericum : ut hæc ad Zachariam referre, proprio ac stricto, ut aiunt, verborum sensu, nihil aliud sit, quàm toti antiquitati illudere.

Cæterùm quòd Bellarminus ejusque asseclæ, post Gregorium VII, de exsoluto per Zachariæ auctoritatem fidelitatis sacramento passim inculcant, nulla hujus rei apud auctores istius vel proximæ ætatis mentio est; magnique interest, quid auctores ipso rei gestæ tempore, vel ejus recente memoriâ scripserint, ab iis secernere, quæ posterioribus sæculis conjecturâ vel ratiocinio addiderint; neque tantùm auctorum verba, sed etiam ipsa rei series contestatur, id egisse proceres Francos; non ut Pontifex Regem pro potestate tolleret aut faceret, aut jusjurandum suo arbitrio solveret; sed tantùm, ut ab ipsis, magno auctore, magna res ageretur, nec plebs temerè factum arbitraretur, quod tantus Pontifex comprobasset.

Summa est : ut in gravi et ambiguâ re quæsitum à Pontifice, an liceret Regem appellare, qui regiâ potestate esset; responsum, id licere : responsum eâ auctoritate editum, quâ nullâ sit major, pro justâ ac legitima decisione habitum, ex eaque auctoritate jam ab ipsa gente regnum Childerico abrogatum, atque in Pipinum translatum esse : quandoquidem non id factum est, ut Pontifex regnum adimeret aut daret, sed ut declararet adimendum vel dandum ab iis, quibus id juris competere judicasset.

CAPUT XXXV.

Clariùs demonstratur hæc, utcumque se habent, nihil ad rem facere.

Sed si vel maximè adversariis concedimus, Francos jurejurando à Zacharia exsolutos, nihil hoc ad propositum. Esto enim Franci, qui nihili jam facerent Childericum, eumque solo contentum nomine regio, rem ipsam quodammodo abdicasse judicarent, tanquam ad cautelam, ut aiunt, et propter ipsam jurisjurandi reverentiam, à Zacharia petierint, ut declararet illud esse irritum, eaque religione ritè exsolutos Francos; hi postea Principem jam ipsa re nullum, neque admodum fortasse, qua erat inscitia atque imbecillitate, repugnantem, ipso nomine exuerint : quid hoc ad quæstionem nostram? An id propterea extorquebunt, ut Pontifex Principem pleno imperio jure gaudentem dejicere, aut populos nihil tale cogitantes jurejurando solvere, omnia denique erga ipsos nolentes reluctantesque facere suo jure possit, quæ hic erga volentes petentesque facta essent? Nihil est absurdius.

At quæres : cùm eo tandem devenisse videamur, ut jam fateri necesse sit, deponi posse Reges; cur non id potiùs Pontifici, tuendæ religionis, quàm tuendæ reipublicæ causâ, proceribus permittamus, cùm multo majoris sit religionis, quàm regni incolumitas? Respondemus primùm, falsò id imputari nobis, ut quæ erga Childericum gesta sunt, tanquam proba asseramus : neque enim quidquam aliud nobis proposuimus, quàm ut de facto quæremus, eoque exposito doceremus, totum hoc negotium, tantâ adversariorum ambitione jactatum, nihil omnino ad rem, aut ad eam, quam Pontifici assertam volunt potestatem, pertinere.

Jam si vel maximè hæc probare cogeremur, respondemus secundò ex antedictis : multò quidem esse majoris, religionis quàm reipublicæ incolumitatem, in genere moris, et quod attinet ad salutem animarum :

1. Vid. not. seq. — 2. *Geneal. Reg. Franc., tom.* I. *Duch., p.* 796. — 3. *Egin., Ann. Franc., tom.* II. *Duch.* — 4. *Fredegar., Chron.; Duch., tom.* I, *p.* 773.

5. Antiquitus milites eum quem sibi Regem volebant, clypeo sublevatum salutabant his verbis : *Vivat Rex* (*Edit. Paris*).

6. *Vit. Car. Mag. per Monach. Engolism.; Ann. Metens.; Ann. Franc.; Egin.; Duch., tom.* II.

1. *Diplom., D. Mabill., pag.* 384.

quod autem attinet ad civilis societatis rationem, atque, ut vocant substantiam, non ita; quippe cùm prostratâ religione, civilis societas suo in ordine stare possit: prostratâ autem republicâ, civilis societas jam nulla sit, quam tamen etiam penes religionis hostes manere integram, Deus optimus, maximus, humanique generis amantissimus voluit.

Adde quòd, eo quo erant res Franciæ statu, regni proceres existimasse videantur, non tam dejiciendos Reges, quàm iis, depositâ jam regni curâ atque commissâ potestate, dejectis, verum Regem substituendum esse, tanquam regia familia interiisset.

Cur autem id regni proceribus, non ecclesiasticæ potestati ac Romano Pontifici tribuamus, quis non videat hinc esse exortum, quòd omnis respublica, seu civilis societas perfecta ac libera, id jure gentium atque etiam ipso jure naturæ habeat, ut saluti suæ consulere per se ipsa possit; et ab aliis, non quidem potestatem, quæ ipsi est insita, sed consilium tantùm, aliaque ejus generis exquirere debeat: quod etiam in hoc negotio à majoribus nostris factum esse vidimus.

Jam si ad summum urgere pergant, *jussionis*, aut etiam *imperii*, vocem, responso pontificio attributam, cùm certissimè constet Pipinum electione Regem esse constitutum, quod tamen scriptores ad jussionem Zachariæ referunt: quærimus ipsi vicissim, ecquid fas esse putent Romano Pontifici, ut liberæ genti de eligendo Principe pro potestate imperet? Quod cùm per se sit nimium, tum jussionis vocem ad æquiorem sensum, uti fecimus, temperandam, ipsi ultro fatebuntur.

Iterum quærimus, an magnæ esse videatur potestatis indicium, ut Zacharias eum Regem fieri procuraret, qui jam, omnium consensu, rerum potiretur; ut profectò nec mirum sit ei multum fuisse delatum, qui consultus à Francis, quæ vellent suaderet?

Tertiò atque ultimò quærimus: si vel maximè stricto et summo jure, jussionis vocem hic, aut Franci, aut Pontifex acciperent; ex facto singulari ecquid juris oriatur? Erraverint majores nostri, quòd plus æquo Pontifici tribuerint erraverit Pontifex, quòd plus æquo sibi sumpserit: quid hoc ad jus ipsum? Neque enim contendit quisquam, Pontifices Romanos ejusmodi in negotiis infallibilitate gaudere, ut propterea nobis necesse sit omnia Zachariæ gesta sensaque, ut certâ ratione nixa tueri. Neque majores nostri uno singulari facto, tantam rem perficere potuerunt, ut regna danda et adimenda in potestate Pontificum essent. Qui enim, quæso, factum est, ut Franci in Neustriâ rem ipsam, hoc est, summam potestatem, in Austrasiâ, etiam summi principatûs nomen ab regiâ domo in Majores-domûs aliamque domum transferrent, ac translatum jure putarent, nullâ expectatâ Pontificis jussione, ac tantùm consulerent eum, cùm jam de Regis nomine tantùm, non de ipsâ potestate regiâ ageretur? Quid quod, et auctoritatem et regium nomen, in Hugonem Capetum, inconsulto Pontifice, contulerunt? Certa hæc argumenta sunt, totum id quod Romano Pontifici delatum semel est, occasione Pipini, non ad necessariam Romani Pontificis jussionem atque auctoritatem, sed ad consultationem pro temporum ratione factam, omnino referendum.

Quare nec Romani Pontifices, qui his proximis temporibus Sedem apostolicam tenuerunt, cùm ab ipso Pipino, ejusque filio Carolo multa poscerent, id unquam in medium adduxerunt, regnum iis à Romanâ Ecclesiâ esse concessum: quod utique nec illi, nec alii Pontifices omississent, qui Sedis apostolicæ gesta factaque magnificè commendare ac prædicare soleant. Neque majores nostri ejus animi erant, ut de regno Franciæ decerni à Zachariâ sinerent, cum hujus facti recente memoriâ, ad Adrianum II minora tentantem scripserint ea quæ jam audivimus[1]: « Dominus Papa Rex et Episcopus simul esse non potest: ejus antecessores disposuerunt ordinem ecclesiasticum, quod suum est, et non rempublicam, quod regum est; non nobis præcipiat habere Regem quem commendaverit, et nos Francos servire non jubeat, quia istud jugum sui antecessores nostris antecessoribus non imposuerunt, et nos illud portare non possumus, » ut non immeritò Doctores nostri Gregorii VII dicto responderint: « Si quisquam Pontifex de regno Franciæ pro imperio decerneret, id Barones regni laturos non fuisse. »

Denique si stricto jure agamus, nihil ad nostram quæstionem pertinet quid hic Franci, quidve Zacharias egerint, aut quo tandem modo de regio nomine quæsierint, suaserint, decreverint, licebatque nobis hunc modum amputare, planè respondentibus, nihil hic ordine esse gestum, sed aut per errorem innocuum, aut etiam, si lubet, per apertam injuriam omnia perpetrata; detonsumque immeritò adolescentem Regem, et in gratiam audentioris ac valentioris acta esse omnia, adversùs insontem et invalidum, neque uno exemplo, eoque pessimo, tantam rem à nobis extorqueri posse, ut ad Pontificis arbitrium imperia transferantur. Quo jure si ageremus, nempe adversarii statim obmutescerent. Neque enim quidquam prohibet, quominus Pipinus, magnus vir, Augusti exemplo, malè partam potestatem bene gesserit; neque eo minùs post mortuum Childericum, in eoque extinctam Merovingianam stirpem, quod statim contigit, Pipino ejusque filio, Carolo Magno, ipsa consensione ac possessione, sua auctoritas constitisset. Qua defensione cùm uti jus fasque sit, agnoscant oportet, nos ad molliendam recta interpretatione *jussionis* vocem, et ad alia, quæ diximus, nulla causæ necessitate, sed amore veritatis, et historicorum verbis, et ipsa rerum serie esse deductos.

1. *Hincm., tom.* II, *ep.* XLI. *Vid. sup., cap.* XXIII.

CAPUT XXXVI.

Quæritur quo jure facta sit translatio imperii Occidentalis ad Francos: duo præmittuntur status Imperii: tum in Pontificibus, et sacro ordine jura duplicis generis distinguuntur: Romanus Pontifex labente Imperio caput civitatis habitus.

LICERET autem eâdem ratione translatum à Græcis ad Francos Occidentale Imperium defendere. Neque enim, quod Baronius fusè agit, tot ad tanta in Ecclesiam ac rempublicam ex eâ translatione diffusa bona satis probant, rem ab origine certo jure nixam et constabilitam fuisse; cùm hoc plerumque habeant res humanæ, ut pessimis ab initiis, optimo Deo ita providente, maxima bona proveniant. Quâ unâ defensione adversariorum argumenta concidunt. Verùm alia à nobis, non causæ nostræ ratio, sed ipsa veritas poscit; neque tantùm Baronio Bellarminoque assentimur, justam ac piam illam translationem fuisse; sed etiam aggredimur validiore eam ratione tueri, quàm quâ ipsi usi sunt.

Ut autem ex ipso tractationis ordine veritas elucescat, duo quædam cogitare nos oportet: imprimis quo loco esset Romanum Imperium, amissa Hispania, Gallia, Africa, Roma ipsa toties capta, ac vix tandem recepta, Justiniani I tempore: Italia verò, postquam erepta est Gothis, adeo infirma, ut statim Longobardis, crudelissimæ genti, pareret; exigua interim ac penè nulla ab Imperatoribus præsidii spe, labascente scilicet etiam in Oriente Imperio, ac Saracenis, Bulgaris, aliisque barbaris undique invalescentibus. Quo etiam factum est, ut Longobardi omnia devastarent, Romamque indefensam omni vexatione premerent. Quàm autem misera, quàm omnium egena ipsa esset, jam inde à Gregorii Magni temporibus ejus testantur litteræ. Sed profectò proxima excidio videbatur, postquam Constans II, Heraclii nepos, ad annum 664, in Italiam transportato exercitu, Longobardos aggressus, à Grimoaldo victus profligatusque est. Quin etiam Romam receptus, deprædatus ipse est eam, quam tueri non posset, aufugitque latronis more in Siciliam. Quo statu tanta urbs à suis quoque Imperatoribus devastata, vi-

cinis Longobardis magis magisque ludibrio ac prædæ fuit.

Leonis Isauri tempore, anno circiter 726, rebus in deteriora lapsis, cùm ipse in Oriente bellis impeditus, in Occidente quoque propter impietatem odio in contemptui haberetur, evenit illud quod Gregorius II ad eum Imperatorem scribit. « Longobardi, inquit[1], et Sarmatæ..... miseram Decapolim incursionibus infestarunt, ipsamque Metropolim Ravennam occuparunt, et ejectis magistratibus tuis, proprios constituere magistratus, et vicinas nobis sedes regias, ipsamque Romam sic tractare studuerunt, cùm tu nos defendere minimè possis. » Quæ ultima verba diligenter advertere nos oportet. Neque enim ex eo tempore Longobardi destiterunt Urbem non modò assiduis deprædationibus, verùm etiam gravibus obsessionibus premere, omnique ope anniti, ut occuparent eam, quam sui jam Principes tutari non possent. Itaque nulla omnino, collapsis rebus, spes erat, donec in Francorum auxilio acquiesceret.

Hoc primùm considerari volumus, tum illud : accuratè ac subtiliter secerni oportere eam potestatem, quam Christus ipse Episcopis sacroque ordini, ejusque capiti Romano Pontifici concesserit, ab eâ quam sibi tanti nominis auctoritate ac sacrorum reverentiâ compararint.

Quid enim Episcopi, primis Ecclesiæ temporibus, in judiciis potuerint neminem latet; probatque titulus *de episcopali audientiâ* in Codice[2], ut hic alia Principum constituta omittamus. Tanta poterant, cùm necdum aliquid publici muneris attigissent.

Cùm autem commissos greges, paternâ charitate, etiam in negotiis sæcularibus adjuvarent, ipsique reipublicæ non tantùm ornamento, verùm etiam tutelæ ac firmamento essent, eos tanta Regum ac civium charitas et reverentia prosecuta est, ut jam reipublicæ pars maxima, interque optimates primi haberentur; multi etiam lapsu temporis suarum urbium principatum ditionemque obtinerent, quæ sacro conjuncta ordini, et ejus dignitate tanquam fundamento nixa, longè tamen absunt ab iis, quæ primæ institutionis esse constat.

Distinguamus itaque, quæ institutionis sint, quæ sint accessionis; quæ primaria, quæ secundaria; quæ innata, quæ annexa sint.

Pontifices Romani, quo altiore loco erant, Petri nomine ac majestate primùm, quæ post Christum erat maxima; tum dominæ Urbis splendore commendati, hæc annexa et secundaria longè eminentiùs obtinebant. Cœpit ergo Romana Sedes, non modò in ecclesiasticis, quod et ipsi innatum, sed etiam in civilibus majestatem habere negotiis, eo maximè tempore, quo Imperatores, solutâ in Occidente imperii vi, Romanorum Pontificum fide atque observantiâ singulari, suam dignitatem in his partibus sustentabant.

Per ea verò tempora invaluit illud quod à Gregorio II, in epistolâ I ad Leonem Isaurum est proditum : « Scire autem debes, inquit[3], ac pro certo habere Pontifices, qui pro tempore Romæ extiterint, conciliandæ pacis causâ sedere tanquam parietem intergerinum, septumque medianum Orientis atque Occidentis, ac pacis arbitros ac moderatores esse; quique ante te fuerunt Imperatores in hoc componendæ pacis certamine desudarunt. »

Itaque Imperatores etiam in temporalibus eorum auctoritate uti cœperunt; cujus rei exemplum proferunt in legibus imperialibus ad Occidentis partes per pontificale ministerium promulgatis. Qua de re Gregorii Magni ad Mauricium Imperatorem jam antè relatam habemus epistolam[4]. Extant etiam ejusdem Gregorii ad Magistros, militum multæ litteræ[5], quibus de republica, de exercitibus multa præcipit : ea procul dubio potestate, quam ab Imperatoribus atque republica, Romani Pontifices jam tum mutuabantur.

1. Greg. II, *ep.* I *ad Leon.*, *tom.* VII, *Conc. col.* 19; *et ap. Baron.*, *tom* IX, *p.* 70. — 2. *Cod. Justin.*, *lib.* I *tit.* IV; *de aud. Episc.*, *edit. Gothof.*, *tom.* II, *p.* 25. — 3. *Vid. loc. sup. cit.* — 4. *Vid. sup.*, *cap.* VIII.— 5. *Lib.* XII, *ep.* XXI, XXII, XXIII, XXIV. *et in edit. Ben.*, *lib.* XI, *cp.* III, XXIX, XXX, XXXI.

Romæ autem præter eam reverentiam, quam conciliabat ipsis sacrorum dignitas ac prædicatio salutaris, cujus per totam Ecclesiam duces erant, id etiam maximæ commendationi fuit, quòd labascente Imperio Romano, Sedis apostolicæ ac Petri toto orbe celebrata majestas Urbem tuebatur. Ut enim Leonem Magnum aliosque omittamus, quos reveriti Barbari, Romanos habuere mitius, satis profectò constat, sævientibus Longobardis, Urbem indefensam Gregorii Magni prudentia atque auctoritate stetisse. Quominus admirere post Leonem Isaurum, Longobardis invalescentibus, totam Urbem respexisse in Pontifices; ut nihil magnæ rei, nisi eis auctoribus ageretur : quorum adeo opera factum esse constat, ut et ad Francos atque externa auxilia Roma confugeret, et eos postea ad imperiale culmen efferret.

Jam verò qua potestate hæc facta sint; an apostolica illa innata Pontificibus et à Christo concessa, an verò alia, facile erit intelligere : satis enim constat ad apostolicam Romano innatam pontificatui potestatem nullatenus pertinere, quæ Ecclesia catholica tot retro sæculis ignorarit; sed tamen ut tota res clarius elucescat, non jam ratiocinia, sed testimonia et acta proferemus.

CAPUT XXXVII.

Res gesta à Romanâ civitate : Principibus Francis oblatus Consulatus, Patriciatus delatus, concessum Imperium, auctore seu adjutore Romano Pontifice, ut capite civitatis : testimonia historicorum.

Rem ordimur ex eo loco Anastasii Bibliothecarii, quem jam attulimus[1], nempe cùm sub Gregorio II, « cognita Imperatoris nequitia, omnis Italia consilium iniit ut sibi eligerent Imperatorem » Ergo Italia id inibat consilium, atque Imperatorem electura, non autem à Pontifice pro apostolica potestate factum, acceptura erat.

Addit Anastasius : « Compescuit tale consilium Pontifex, » auctoritate ea, qua ei, ut providentissimo parenti, potissimum auscultabant.

Sub Gregorio III, rebus retro sublapsis, cùm Longobardi Urbem obsedissent, nullamque ab Imperatore expectarent auxilium Romani, ipse Pontifex Gregorius III Caroli Martelli Francorum Principiis opem imploravit, *ut eos* (Romanos scilicet) *à tantâ oppressione Longobardorum liberaret.* Auctor Anastasius suo jam loco laudatus.

Quid autem de consulatu, deque abjiciendo Imperatore actum sit, jam constitit ex his Annalium verbis : « Epistolam quoque decreto Romanorum Principum sibi (Carolo Martello videlicet) miserat Gregorius, quòd sese populus Romanus, relictâ Imperatoris dominatione, ad suam defensionem et invictam clementiam convertere voluisset[2]. » Causa ergo rei, necessaria *defensio* ab invicto Principe postulata : auctores qui statuerent, optimates populusque Romanus, quorum etiam decreto hæc Pontifex scripsit. Non ergo Pontifex ipse pro apostolicâ potestate; sed Senatus populusque Romanus decernebant. Pontifice autem adjutore utebantur, quòd et suos Pontifices impensissimè colerent, et apud exteros, pro suæ sedis majestate, summo honori haberi intelligerent.

Nihil tum actum est cum Francis, Carolo Martello statim mortuo, ac Romanorum rebus ad sortem aliquantò meliorem, sub Zachariâ Pontifice, conversis. At Stephano II Pontifice, ac Pipino Martelli filio, jam rege constituto, eo res devenere, ut Pontifex Romanique se Francis necessariò addicerent : cùm præstabilius esset eos sub tutelâ Francorum esse salvos, quàm nullâ tutelâ, sibi æquè et Romano Imperio interire. Tum primùm Pipinus Patricii titulo insignitus, qui magistratus, post imperatorem, amplissimâ dignitate potestateque erat. Quomodo autem et quando Pipino delatus sit, nullæ historiæ produnt : verùm haud dubium, quin eâdem auctoritate, quâ antea consulatus Carolo Martello

1. *Sup.*, *cap.* XVI, *Anast.*, *vit. Greg. II*, *tom.* VI *Conc.*, *col.* 1430. — 2. *Sup.*, *cap.* XVIII; *Bar.*, *an.* 740, *p.* 131.

oblatus est, Senatûs scilicet populique Romani : ii nempe, qui tantùm Carolo Principi consulatum, minorem tùm dignitatem obtulerant, iidem Pipino Regi ampliorem, patriciatum scilicet detulerunt.

Certè patriciatum, secutis etiam longè postea temporibus, cùm Romani Pontificis sola penè in Urbe vigeret auctoritas, tamen à Romanis proceribus concedi solitum, testantur hæc à Guillelmo Malmesburiensi scripta de coronatione Henrici V Regis : « Imperatori exeunti de camerâ, et suis regalibus exuto, occurrerunt Romani Patricii, cum aureo circulo, quem imposuerunt Imperatori in capite, et per eum dederunt sibi summum patriciatum Romanæ urbis, communi consensu omnium et animo volenti[1]. » Quæ veterum consuetudinum rituumque reliquiæ satis indicant, patriciatum Urbis à Senatu populoque Romano, anteactis temporibus, fuisse concessum, approbante quidem, sive instigante Romano Pontifice, qui pro suæ sedis reverentiâ caput Senatûs ac Romanæ civitatis haberetur.

Exinde Aistulphus ac Desiderius fœdifragi Logobardorum Reges, à Pipino et ejus filio Carolo Magno contriti : Romani Pontifices multâ donati ditione, multis civitatibus justo pioque bello captis : Carolus, pulso Desiderio, Rex Francorum et Langobardorum atque Italiæ est appellatus, Patricii quoque dignitate hæreditariâ, res Urbis administrabat, Pontifices Romanos conjunctissimos sibi, potestate atque opibus augebat.

Posteaquam Leo III, vir sanctissimus, Romæ affectus infandis contumeliis multorumque criminum postulatus est, venit sanè ad Carolum; sed historici memorant[2] priùs à Pontifice missos ad Michaelem Græcorum Imperatorem Legatos[3], qui ab eo peterent, ut procerum Romanorum furores pro potestate compesceret, adeo imperatoriam potestatem agnoscebat.

A Michaele contemptus, confugit ad Carolum; atque is ad annum 800 Romam ire perrexit, ut res Urbis perturbatissimas, Patricii auctoritate componeret. De Leonis percussoribus, item de objectis sancto Pontifici criminibus, quæstionem habuit. Quo tempore, Constantinopoli mortuo Constantino Irenes filio, ipsi Irene delatum imperium est. Ea de re Annales Moissiacenses vetustissimi et cœvi hæc habent[4] : « Anno DCCCI, cùm apud Romam moraretur Rex Carolus, nuntii delati sunt ad eum dicentes, quòd apud Græcos nomen Imperatoris cessasset, et fœmineum imperium apud se haberent. Tunc visum est ipsi apostolico Leoni, et universis sanctis Patribus, qui in ipso Concilio aderant, seu reliquo christiano populo, ut ipsum Carolum Regem Francorum, Imperatorem nominare debuissent; quia ipsam Romam matrem imperii tenebat, ubi semper Cæsares et Imperatores sedere soliti fuerant, seu reliquas sedes (puta Mediolanum, Treverim, cæteras) quas ipse in Italia et Gallia necnon et Germania tenebat; quia Deus omnipotens has omnes sedes in potestate ejus concessit; et, ne pagani insultarent Christianis ideo justum esse videbatur ut ipse cum Dei adjutorio, et universo populo christiano petente, ipsum nomen haberet. Quorum petitionem ipse Carolus Rex denegare noluit; sed cum omni humilitate subjectus Deo et petitioni Sacerdotum et universi christiani populi, in ipsa Nativitate Domini Nostri Jesu Christi, ipsum nomen Imperatoris, cum consecratione Domni Leonis Papæ suscepit; ex tunc autem Imperator et Augustus est appellatus. » Hæc ille, qui rem ejusque causas ac modum diligentissimè enarravit. Eginhardus et cæteri summatim : « Die Natalis Domini, ad Missarum solemnia, coram altari et Confessione sancti Petri, coronam ei à Leone impositam, cuncto Romanorum populo acclamante : Carolo Augusto à Deo coronato magno et pacifico Imperatori vita et victoria. Post quas laudes, ab omnibus atque ab ipso Pontifice, more antiquorum Principum, adoratum, atque omisso Patricii nomine, Imperatorem et Augustum appellatum fuisse, ordinatisque rebus, Roma discessisse[1]. »

Ex his ergo patet, quomodo fuerit Romanum imperium consecutus : « Quod ita visum esset apostolico Leoni, et universis sanctis Patribus, et reliquo christiano populo. » Acclamatio autem populi universi Carolum Augustum et Imperatorem appellantis, ipsissima erat electio per acclamationem, antiquo more. Quo factum esse narrant, ut jam non Patricius, sed Augustus et Imperator diceretur.

Hoc ita gestum esse confirmat Anscharius, sub Ludovico Pio Caroli Magni filio. Is in vita sancti Willehadi, primi Bremensis Episcopi, hæc scribit[2] : « Si quidem imperialis potestas, quæ post Constantinum Augustum apud Græcos, in Constantinopolitana hactenus regnaverat civitate, cùm, deficientibus jam inibi regalis prosapiæ Principibus, fœminea magis directione, res administraretur publica, temporibus ipsius, per electionem Romani populi in maximo Episcoporum aliorumque Dei servorum consilio, ad Francorum translatum est dominium; quoniam et ipse eamdem, quæ caput imperii fuerat, et multas alias tunc in orbe tenere videbatur provincias, ob quod, et jure Cæsareâ dignus videretur appellatione. »

Sic igitur imperium Romanum delatum est ad Carolum; atque eâ quidem in re, apostolici Leonis, ut qui civitatis caput haberetur, præcessit auctoritas : universi populi, qui rem firmaret, consensus accessit. Ab eo fonte imperium manavit ad Francos.

CAPUT XXXVIII.

Quo jure Romana civitas ad Francorum Principum tutelam confugerit, ac postea illis Imperium dederit.

Jam quo jure Pontifex ac Populus Romanus id agerent, ex relatis historicorum testimoniis liquet : primùm, quod vacaret imperium, mortuo Constantino Irenes filio : quod Romani Irenem præter morem electam, ac fœmineum imperium pati nollent : quod Roma mater et caput imperii, atque sedes antiqua Cæsarum : quod ea aliæque imperatoriæ urbes in Caroli potestate essent, et quidem justa et necessaria tutella, justis piisque bellis : quod Carolus ipsa re, summa scilicet potestate potitus et tanta ditione clarus, imperatorii nominis majestatem, christianisque populi dignitatem egregiè tueretur.

Huc accessit, quod Italiam pio bello partam obtineret, eamque per tot sæcula Barbaris prædæ datam, Romanus Imperator habiturus esset; neque mente exciderat quanto reipublicæ Romæque et Italiæ totiusque Latini nominis detrimento, imperium in Orientem translatum esset. Occurrebat Orientalium Cæsarum tanta imbecillitas, quæ vix Orientem tueretur, nedum Occidenti opi esset : Roma ipsa ab ipsis toties destituta, suo jure Imperatorem reposcebat, cujus majestate ac viribus pristinam dignitatem tueri, ac saltem incolumis permanere posset.

Neque obstat quod hîc objicit Bellarminus : ex quo imperium Constantinopolim translatum fuit, non solitos fuisse Principes Romæ elevari : quasi vero non magis ab omni consuetudine abhorreret, fuisse constitutos eos, ut ipse arbitratur, per ecclesiasticam potestatem. Quis autem ferat Bellarminum, novas causas commentum, improbare eas, quæ ab antiquis auctoribus afferantur? Quidquid enim dicat, rem, ut, narravimus, ita factam

1. *Guill. Malmesb., lib.* v. *Vid. tom.* x *Conc., col.* 781.
2. *Monach. San-Gall., lib.* I, *cap.* XXVIII; *Duch., tom.* II, *pag.* 18.
3. Missos ad Michaelem Legatos à Leone III memorat Monachus San-Gallensis gravi peccans anachronismo, ut recolenti temporum notas manifestum fiat. Nam Leo an. 795 Pontifex factus est, Constantino et Irene Imperatoribus : an. 797 sola Irenes, mortuo Constantino, imperavit : an. 799. Leo *Romæ contumeliis affectus est* : an. 800, Romam venit Carolus, adhuc imperante Irene, quæ an. 802 è solio disturbata, successorem habuit Nicephorum, quo à Bulgaris occiso, an. 811, Michael I Curopalates Imperator renuntiatus est; postquam per duodecim ferè annos, Carolus Occidentis imperium tenuisset (*Edit. Paris*).
4. *Ann. Moiss., Duch., tom.* III, *p.* 143.

1. *Duch., tom.* II, *pag.* 251; *Ann. Met. Fuld. et alii, an.* 801.
2. *Mabill., sæc.* III *Bened., part.* II, *pag.* 407.

esse constat. Neque vero tum cogitabant Italiam totam, imo vero ipsam Romam imperii caput, suo jure excidisse. Romam enim habitam semper fuisse pro imperii capite, vel hæc Gallæ Placidiæ Augustæ ad Theodosium Juniorem filium verba testantur : « Decet nos huic maximè civitati, quæ domina omnium est civitatum, in omnibus reverentiam conservare[1]. » Neque verò adeo sui oblita erat Roma, ut non etiam meminisset, anteacto sæculo, Constantem Heraclii nepotem, de reducendo Romam, tanquam ad propriam sedem, imperio cogitasse; ac Philippicum Bardanem[2] in Oriente electum, à populo Romano non fuisse receptum, vetitumque ne ejus litteræ legerentur, aut admitterentur imagines, quod hæresim Monothelitarum fuisset professus. Licuisse item putabant iisdem Romanis abjicere fœmineum imperium, et immerito queri Græcos, si Romani priscæ virtutis recordati, viro maximo Carolo se traderent, quo imperium ipsum, non Græcis ereptum, sed in proprias sedes remeasse videretur.

Jam ut concludamus : cùm in hâc Romanorum ac Francorum historia duo sint : primùm, quod Romani confugerint ad Francos; alterum, quod eos Imperatores elegerint, illius causa fuit ipsa necessitas, et ab Imperatoribus derelicta respublica, conclamatæque res, ac salus populi suprema lex, hujus autem imperii vacatio, fœminæ electio, Romanæ urbis dignitas, ipsius Caroli amplitudo et in populum ac Romanam Ecclesiam merita : ad hæc claritudo Francicæ gentis, ac tutela necessaria adversùs Saracenos aliosque Barbaros undique ingruentes : quæ quidem Romanos impellebant, ut Urbi consulerent; eamque rem postea solemnibus pactis cum Orientalibus Imperatoribus firmatam esse constat.

Qua autem auctoritate Romanus Pontifex hìc intervenerit, primamque personam gesserit, obscurum non est : satis enim ostendit, non id à se decerni pro apostolica potestate, qui sibi Senatùs populique Romani nomen, decretum, auctoritatem adjungit. Egit ergo illa annexa et acquisita secundaria potestate, qua populos sibi hæc ultro deferente caput civitatis, ac magnæ cujusque rei auctor habebatur.

Cùm ergo fontem ipsum caputque teneamus, quæ deìnde secuta sint omittere poteramus, satisque nobis est, non præcisè religionis, sed tuendi imperii causa; neque per Ecclesiam, sed per civitatem imperium ad Francos esse translatum.

Cur autem maluerimus, hanc mutationem ad civitatis, quam ad religionis tuendæ necessitatem, atque ad temporalem potiùs, quam ad ecclesiasticam à Christo concessam referre potestatem, duæ causæ impulerunt : primùm, ipsæ res gestæ. Invenimus enim in gestis, quæsitæ tutelæ Francorum causam fuisse ipsam reipublicæ tuendæ necessitatem; neque ullum fuisse religioni metum à catholicissima muliere Irene, à qua tamen ablatum imperium est. Altera autem causa est, quam suprà in Childerici negotio protulimus, sed tamen insarciri eam et inculcari oportet; nempe, quòd apud omnes constet, etiam cum hæresi stare rempublicam, quantùm ad civilem societatem attinet, omnibus numeris absolutam; quæ capite, defensione, viribus necessariis apertè destituta, postrata jam ac nulla sit; sibique adeo, ne pereat, ipso naturæ ac gentium jure, per sese providere possit.

modoque electos esse secutos Imperatores, quoties eò devenere res, ut electione opus esse videretur.

Electione autem opus esse plerumque reputabant, cùm Imperatores sine liberis decederent, ac recta linea defecisset. Et quidem, post Carolum Magnum, Ludovicus filius, ab ipso Carolo jussus, coronam auream patris detractam capite[1], et super altare positam, *elevavit et capiti suo imposuit;* ut eam à Deo solo habere videretur. Id Aquisgrani factum Theganus memorat[2]. Lotharius, Ludovici filius, à patre assumptus ad imperii consortium, atque exinde Augustus appellatus; quo jure Ludovicus, Lotharii filius, itidem Imperator factus est. Postquam Ludovicus sine liberis est mortuus, inter ejus patruos, Ludovicum Germanicum, et Carolum Calvum Ludovici Pii filios, de regno Italiæ, deque Imperio, quasi æquo jure certatum est : cùm inter fratres, fratri fratrisque filiis succedentes, jura primogenituræ obscura adhuc, necdum ipso usu satis constabilita essent. Ergo Ludovico spreto, majore licet, electus est Carolus, primùm in Imperatorem, exinde in Italiæ Regem. Sed quo ordine modoque, satis docet vel illa Annalium Fuldensium, qui Ludovico earum partium Regi favent, vehemens invectiva in Carolum : Is enim, aiunt[3], « quanta potuit velocitate Romam profectus est, omnemque Senatum populi Romani, more Jugurthino, corrupit, sibique sociavit; ita ut etiam Joannes Papa, votis ejus annuens, corona capiti ejus imposita, eum Imperatorem et Augustum appellare præcepisset. »

Quinam electuri essent, ipsa corruptio Romani Senatùs Carolo imputata probat. Quin ipsa habemus acta præ manibus. Extat Concilium Romanum, anno 877 habitum, in quo Joannes VIII, agens de Caroli provectione anno 876 Romæ facta, quam hic anno 877 confirmari petebat, sic ait[4] : « Elegimus hunc meritò et approbavimus, unà cùm annisu et voto omnium fratrum et coepiscoporum nostrorum, atque aliorum sanctæ Romanæ Ecclesiæ ministrorum, amplique Senatùs, totiusque populi Romani gentisque togatæ; et secundùm priscam consuetudinem solemniter ad imperii Romani sceptra proveximus et augustali nomine decoravimus, ungentes eum oleo extrinsecus, etc. Quo loco in designando Principe, non modò Joannes VIII, qui caput civitatis, et coepiscoporum, qui regni inter proceres haberentur, sed etiam Senatùs populique Romani actio et consensio satis claret, eo quoque tempore, quo Romanos Pontifices, lapsis imperii rebus, ad majorem, etiam in temporalibus, potestatem evectos esse constat.

Posteaquam eo ritu Carolus Imperator est factus, ab Italiæ Episcopis et optimatibus regnum Italicum est consecutus, distincta actione, in hanc formam quam habemus in Concilio Ticinensi[5] : « Gloriosissimo et à Deo coronato magno Imperatori, Domno nostro Carolo perpetuo Augusto : nos quidem omnes Episcopi, Abbates, Comites ac reliqui, qui nobiscum convenerunt Italici regni optimates;.... jam quia divina pietas vos beatorum Principum Apostolorum Petri et Pauli interventione, per vicarium ipsorum Domnum videlicet Joannem..... ad profectum sanctæ Dei Ecclesiæ, nostrorumque omnium, invitavit, et ad imperiale culmen sancti Spiritùs judicio provexit, nos unanimiter, vos protectorem, Dominum ac defensorem omnium nostrûm elegimus. » Subscribunt Episcopi et optimates. Ita cùm Carolus, Joanne VIII auctore, Imperator factus esset, Episcopi et optimates declarant, se quidem

CAPUT XXXIX.

Carolus Calvus à Romanâ civitate Imperator, à regni proceribus Rex Italiæ designatur.

QUANQUAM ea, quæ à nobis dicta sunt, nostræ quæstioni planè sufficiunt; tamen addimus ad cumulum, qua ratione modoque Carolus Magnus ad imperium evectus est, electione scilicet civitatis; eadem ratione

1. *Ep. Gall. Placid., part.* I, *Conc. Chalced., tom.* IV, *col.* 45.

2. Philippicum Bardanem stupiditate et impietate portento quid simile fuisse tradunt historici. Is, occiso per proditionem Justiniano junore, anno 711, imperium invasit, de quo, post biennum, a magnatibus dejectus est Vid. Theoph. (*Edit. Paris*).

1. *Patris detractam capite.* Expungenda sunt hæc verba, amanuensis incogitantiâ, in textum Bossuet perperam intrusa, et Thegano contraria, qui nempe sic habet loco citato : « Ornavit se (Carolus) cultu regio et coronam capiti suo imposuit..... Super altare coronam aliam quam ipse gestabat, in capite suo jussit poni » Hanc *coronam aliam* jubetur Ludovicus capiti suo imponere, non eam *quam ipse gestabat* Carolus, qui nempe imperii consortem adscisebat Ludovicum, non imperium abdicabat. Hoc ideo fuit annotandum, ne vel levis error falleret, et in errores induceret graviores (*Edit. Paris*).

2. *Theg. de gest. Lud. Pii. cap.* VI. *Duch., tom.* II, *p.* 276. — 3. *Ann. Fuld., tom.* II; *Duch., an.* 776, *pag.* 569. — 4. *Concil. Rom., an.* 877, *tom.* IX *Conc., col.* 296. — 5. *Conc. Ticin., confir. ap. Pontig., tom.* IX, *col* 283.

eo exemplo ductos esse; cæterùm propria distinctaque actione eumdem Principem, in Regem quoque suum à se fuisse electum. Quæ non satis à Baronio distincta, hic ad ampliorem rerum elucidationem advertimus; quò scilicet pateat Imperium ac Italiæ regnum, quæ ille confudit, et re, et nomine, fuisse sejuncta; et utrumque, non nisi procerum electione, in Carolum Calvum fuisse collatum.

CAPUT XL.

Gesta sub reliquis Carolinis Principibus : eâ stirpe extinctâ turbæ : Otho I Imperator : Imperii translatio ad Germanos sub Othone III, qualis memoretur à Baronio : *quæ omnia nihil ad nos.*

Carolo Calvo mortuo, Carolus Crassus; Ludovici Germanici Caroli Calvi fratris filius, « Longobardorum fines occupavit, ac in paucis diebus totam Italiam in deditionem accepit, et Romam perveniens, à Præsule apostolicæ Sedis Joanne (VIII scilicet) et Senatu Romanorum favorabiliter exceptus, cum magna gloria, Imperator creatus est. » Sic Annales Metenses[1], anno DCCCLXXXI.

Post Carolum Crassum, ejus fratris filius, Arnulphus Germaniæ Rex, à Formoso Papa, *in Guidonem*[2] *tyrannum*, ut Annales Fuldenses produnt[3], Romam accitus est, et capta urbe, Imperator coronatus. Quo loco solius Papæ fit mentio, crescente potentiâ Romanorum Pontificum. Necdum tamen penitus Romanæ civitatis extinctam auctoritatem sequentia demonstrabunt. Arnulpho autem ad annum Christi 900 mortuo, paulo post interiit Ludovicus ejus filius, ætate puerili, et frater Zwentiboldus[4] simulque totâ ea pars Carolinæ familiæ, quæ Germaniam obtinebat. Qui vero Carolini tum in Francia supererant, cùm vix eam retinere possent, de Germania et Italia ne quidem cogitabant; fuitque Arnulphus ultimus ejus stirpis, qui imperio, Italia, Germaniaque potiretur.

Exinde Germania sibi delegit Reges; Italiam et Romam per sexaginta annos validissimus quisque occupabat, seu potius prædabatur; quoad Joannes XII Othonem I, Germaniæ seu Teutonum Regem, sibi ac Romanæ urbi defensorem accivit[5].

Atque is, anno 951, ducta Adelaide, vidua Lotharii Regis Italici, eo regno potitus, postea à Joanne XII imperator coronatus est. Quo autem ritu id factum sit, Regino[6] memorat : « Anno 962, Rex Natalem Domini celebravit, indeque progrediens, Romæ favorabiliter susceptus, totius acclamatione Romani populi et cleri, ab apostolico Joanne filio Alberici, Imperator et Augustus vocatur et ordinatur[7].

De eodem Otho Frisingensis : « Otho gloriosus Rex ad urbem progrediens, honorificè à summo Pontifice Joanne ac toto populo Romano susceptus, applaudentibus cunctis, Imperatoris et Augusti nomen sortitur[8]. » Quo ritu populi consensum atque approbationem contineri et explicari vidimus.

Otho II primi, ac III secundi filius hæreditario jure Imperium adepti sunt. Otho III sine hærede est mortuus.

Per ea tempora Imperium à Francis ad Teutones translatum esse memorant : id cujus translationis origine sub Othone I scilicet, populi Romani, ut vidimus, consensus apparuit.

Quod autem Otho I ad liberos suos hæreditarium transtulit imperium; quodque, ejus stirpe extincta, Teutonibus rursus firmatum imperium est, totum id Baronius à Romanis Pontificibus factum esse contendit[1] : atque Othoni quidem I, anno 964, ab ipsis Pontificibus id esse concessum, ut successores designaret; tum deficiente ejus stirpe, aliter consulendum imperio fuisse; remque ad electionem Germanorum redactam per Gregorium V Pontificem è Germanis assumptum, ab eoque Pontifice Electores creatos, atque hæc omnia facta in Synodo Romana, anno 996; de quibus litigare non est animus. Neque enim ullatenus pertinent ad nostram quæstionem, postquam ex ipsa rerum serie ac gestorum fide semel demonstravimus, pontificiam in ordinando imperio potestatem inde manasse; non quod Pontifices id à Christo juris acceperint (nemo enim id sanus dixerit) sed quod à Deo tanta rerum spiritualium potestate donati, ejus potestatis sacrique principatûs reverentia, eam sibi etiam in temporalibus conciliaverint auctoritatem, quæ sensim per diversas temporum vices ac vicissitudines, ad ordinandum quoque illud, quale nunc est Romano-Germanicum imperium perveniret.

CAPUT XLI.

In transferendo imperio ad Germanos, teste Baronio, consensus intervenit Romanæ civitatis : quæ tamen omnia, et inde secuta nihil ad nos.

Quanquam ergo hæc nihil ad nos pertinent, attamen ut appareat in iis quoque elucere, non modo Ecclesiæ, sed etiam civitatis auctoritatem, placet narrare paucis, quomodo hæc Baronius disponenda putaverit.

Is ad annum 996 hæc habet[2] : « Cùm eo jure carerent Imperatores, ut successores sibi deligerent, Magno Othoni id primùm à Romano Pontifice concessum reperitur. » Id ut probet, profert Leonis VIII decretum in hanc formam[3] : « Leo Episcopus servus servorum Dei, cum toto clero et Romano populo constituimus, et confirmamus, et roboramus, et per nostram apostolicam auctoritatem concedimus, atque largimur Domno Othoni, Regi Teutonicorum, et ejus successoribus, hujus regni Italiæ in perpetuum facultatem eligendi successorem. »

Hæc autem ad Italiæ regnum spectantia, ut ad imperium protendantur, addit Baronius[4], successorem hic intelligi *in regnum Italiæ primò, inde in imperium promovendum*; atque ita in Othonis Germanorum Regis personâ translatum ad Germanos imperium. Hæc quidem valeant quantùm Baronio placuerit. Cæterùm id liquet, decretum istud Leonis esse conditum *cum toto clero et populo Romano*; ut in eâ concessione non modò cleri, sed etiam populi Romani auctoritas elucescat.

Docet Baronius hujus decreti auctoritate factum, ut Otho I successorem hæreditarium haberet Othonem II; hic Othonem III; quâ successione Germanis imperium confirmatum fuerit.

Alio sanè loco multis agit Baronius, et Leonem VIII non verum fuisse Pontificem, et ipsum diploma esse falsum[5], à Gratiano licèt allegatum[6]. Utcumque est, non alio titulo utitur ad asserendam postea Romano Pontifici Romani imperii ordinandi potestatem. Credo quòd in his, falsis licèt, aliqua à falsatoribus veri ratio habeatur, ne absona penitus et absurda confingant, aut quòd falsis etiam, postquam consuetudine approbata sunt, ex ipsâ approbatione accedit auctoritas. Quare ex ipso Baronio, haud à vero alienum est, eam mutationem atque imperii translationem ad Germanos, consensu populi esse factam, inque imperio ordinando, ad annum usque 964 retentam eam formam, quæ in Carolo Magno primùm enituit.

Eam postea formam, stirpe Othonum extinctâ, Gregorius V immutarit in suorum Germanorum gratiam, electionem totam eis ita attribuerit, ut, in ordinando Romano imperio, nulla jam populi Romani ratio habea-

1. *Ann. Met., an.* 881; *Duch., tom.* III, *pag.* 318.
2. Guido, Dux Spoletinus, Caroli Magni ex nihâ pronepos, post mortem Caroli Crassi Italiam occupavit, ipsamque Romam, et à Formoso Papâ Imperator unctus est (*Edit. Paris*).
3. *Ann. Fuld., an.* 895; *Duch., tom.* II, *pag.* 581.
4. Ex concubinâ natus, quem pater ejus Arnulphus Lotharingiæ Regem constituerat (*Edit. Paris*).
5. Adversus Albertum et filium ejus Berengarium II (*Edit. Paris*).
6. Non Regino, cujus Chronicon deficit an. 908; sed ipsius continuator, qui annum 792 explevit (*Edit. Paris*).
7. *Regin., Chron., lib.* II, *an.* 961, 962. — 8. *Oth. Frising., Chron., lib.* VI, *cap.* XXII, *p.* 429.

1. *Bar., tom.* X, *an.* 964, *p.* 783, 784; *an.* 996, *p.* 909. *Vid. Oth. Fris., loc. cit., cap.* XVII. — 2. *Bar., tom.* X, *an.* 996, *p.* 909. — 3. *Idem, an.* 964, *p.* 783, 784. — 4. *Ibid., an* 996, *loc. cit.* — 5. *Ibid., an.* 964, *jam sup. cit.* — 6. *Grat., Dist.* LXIII, *cap.* XXIII : In Synodo.

tur : jus illud quod habent Romani imperii Electores ad illos ab apostolicâ Sede pervenerit, ut est ab Innocentio III dictum, capite *Venerabile de electione*[1] : valeant denique vigeantque omnia, quæ idem Innocentius, postremis licèt sæculis, ejusque successores, in Decretalibus, inque Clementinis, aut quocumque sub titulo, in Imperatorem Romano-Germanicum sibi tribuerunt : electum eum, Romanus Pontifex confirmet, reprobet, ad propriè dictum fidelitatis juramentum adigat ; sitque *Imperatoris superior atque ordinarius judex*, tantâ auctoritate ut ejus judicia irritare possit, quod habet Clementina *Pastoralis*, titulo *de sententiâ et re judicatâ*[2]; quanquam hic quædam à doctis etiam Catholicis, Onuphrio et aliis, in dubium revocata, quædam ut nimia ipso usu obsoleta fuisse videantur ; tamen quantùm attinet ad nostram quæstionem, haud gravatè concedimus, dummodo reclusis fontibus recognoscere liceat, auctoritatem illam Romani Pontificis, non à Christo quidem, sed à populi Romani, ipsiusque civitatis consensione cœpisse.

Quâ etiam ratione amplectimur id, quod est ab Innocentio III de apostolicâ Sede proditum, « quæ Romanum, inquit[3], imperium in personâ magnifici Caroli à Græcis transtulit in Germanos, » eodem capite *Venerabilem*. Hæc inquam, facilè admittimus, quatenus scilicet Carolus Magnus Francique Reges, Germana propago, suasore et adjutore Leone III, à totâ urbe Romanâ pro magnis in Ecclesiam urbemque meritis, ad imperium evecti sunt. Cæterùm illud omne, et ea quæ per gradus ab illo initio, in Romano-Germanicum, quale nunc est, imperium, Romanorum Pontificium jura creverunt, ea ad Reges cæteros ac regiæ dignitatis statum nullo modo pertinere satis demonstravimus ; meritòque est responsum à majoribus nostris[4], cùm eis objicerentur Friderici depositi : verum id quidem esse de Imperatore, cujus Romanus Pontifex in temporalibus *superior esset*, non de cæteris Regibus.

CAPUT XLII.

Decretum Episcoporum de Lotharii regno post Fontanellidensem pugnam, an ad rem faciat ?

ALIA exempla circa hanc secundam quæstionem prolata omittere poteramus, nisi animo fixum esset, nihil eorum præterire, quæ alicujus momenti esse viderentur.

Validum id Baronio visum est[5], quod est de Lothario Imperatore, ejusque fratribus Ludovico Germanico et Carolo Calvo, Ludovici Pii filiis, ab optimo hujus ævi, auctore Nithardo[6] proditum ; nempe post cruentam illam Fontanellidensem pugnam, quâ victus Lotharius, ac deserto regno profugus, circa Viennam latitabat, Ludovicum et Carolum petiisse Aquisgranum, « quid de populo ac regno à fratre relicto agendum videretur deliberaturos[7]. » Relata res ad Episcopos, ut « illorum consultu, veluti numine divino, harum rerum exordium atque auctoritas proderetur. » Quod meritò factum Nithardus affirmat. Ergo Episcopi omnia Lotharii immania et infanda gesta consideraverunt, « quibus ex causis, non immeritò, sed justo Dei omnipotentis judicio primùm à prælio, et secundò à proprio regno fugam illum iniisse aiebant. Ergo omnibus visum est atque consentiunt, quòd ob nequitiam suam vindicta Dei illum ejecerit, regnumque fratribus suis melioribus se justè ad regendum tradiderit : » prorsus ex illius sæculi more, quo Dei voluntatem, etiam in privatorum rebus, aquæ, ferri candentis, quæsitis etiam apertò Scripturæ volumine sortibus, sed maximè prælio explorabant ; iis scilicet indiciis de rebus maximis tanquam divino judicio decernebant. Hæc quoque examina *divini judicii* nomine appellabant ; persuasi quippe, Deum non nisi bonæ justæque parti largiri victoriam ; quæ passim etiam à Sacerdotibus Domini fuisse comprobata, ipsisque auctoribus gesta, multæ quæ ex illo ævo supersunt Missæ ac Benedictiones, in eum usum confectæ, demonstrant. Ad eum ergo sensum hic Episcopi consulti à Regibus respondent, divinam voluntatem, potentiam, ultionem, tantâ victoriâ, et Lotharii non modò prælium, sed etiam regnum deserentis fuga, tanquam manifestis indiciis declaratam. Aiunt enim *non immeritò, sed justo Dei omnipotentis judicio* hæc Lothario evenisse ; consultique sunt à Regibus, non qui ipsi judicio ecclesiastico de regnis decernerent, sed ut, quid Deus vellet tanquam *divino numine* instinctuque proderent. Quare neque ipsi id sibi tribuunt, ut excommunicatione ac depositione prolata, aut pensatis reipublicæ christianæ utilitatibus judicent, sed Deum ita velle, ita judicasse, ejusque voluntatem ac vindictam, ipsa victoria ac Lotharii fuga declaratam esse pronuntiant. Neque ipsi Lotharii regnum fratribus tradunt, sed à Deo esse traditum, eoque jure habendum possidendumque confirmant. Quod quàm rectè egerint, secuta rerum eventa demonstrant ; cùm Lotharius et regnum recuperaverit, et pacatè tenuerit, et liberis habendum tenendumque tradiderit.

Interim facile erat, quod hic Episcopi fecerunt, præcipere victoribus, ut regnum desertum in quod inhiabant, tanquam « ex divinâ auctoritate susciperent, et secundùm Dei voluntatem regerent : » fallebatque eos, fortasse falli volentes, divinæ voluntatis ambiguum nomen. Certissimum enim est victoriam præliantibus, regna victoribus, voluntate Dei tradi, eâ scilicet quæ effectum inferat, non eâ semper quæ approbationem certumque jus indicet. Quare hæc, quæ facta sunt extraordinariè, tanquam Dei instinctu et numine, ejusque judicio manifestis veluti indiciis propalato, ad exemplum trahere ecclesiastici judicii et ordinariæ auctoritatis, fallax falsumque est.

CAPUT XLIII.

An meritò objectum à Baronio id quod est à Carolo Calvo in proclamatione adversùs Venilonem positum.

ORJICITUR etiam id quod est à Carolo Calvo Rege, anno 859[1], ad Episcopos dictum, in proclamatione sive expostulatione *adversùs Venilonem Archiepiscopum Senonum* : quod ut intelligatur, rerum status ex ipsâ proclamatione explicandus. Hæc ergo proponit Carolus[2] : « Cùm, teste sancto Gregorio, ex consuetudine olitanâ, omnibus cognoscentibus, Reges in regno Francorum ex genere prodeant, sibi à genitore Ludovico Augusto partem regni inter fratres suos Reges divina dispositione traditam ;..... Venilonem tunc Clericum in capella sua, promisso fidelitatis sacramento servisse, eique à se, juxta consuetudinem prædecessorum Regum, consensu Episcoporum, vacantem Senonum Metropolim fuisse commissam : » factam postea per primores regni divisionem inter se et fratres, et ab Episcopis etiam à Venilone juratam : « post hoc (ab eodem Venilone) electione ejus aliorumque Episcoporum ac cæterorum regni fidelium voluntate, consensu et acclamatione cum aliis Archiepiscopis et Episcopis, in ejusdem Venilonis diœcesi (id est Provincia, Aurelianis scilicet) se fuisse consecratum et in regni regimine perunctum, et diademate, atque regni sceptro, in regni solio sublimatum : » multa etiam alia ab eodem Venilone dato chirographo fuisse firmata : quorum immemorem eum id sæpe conatum, ut Carolum regno pelleret, atque illud Ludovico Caroli fratri, conjuratione facta traderet. Cùm ergo Carolus, rebus cum fratre compositis, talem proditorem damnari ab Episcopis instantissimè cuperet, judicibus adulabatur his verbis : « A qua consecratione vel sublimitate regni (suprà memorata) supplantari vel projici à nullo debueram, saltem sine audientia et judicio Epis-

1. *Extr. Greg. IX, lib.* I, *de elect., tit.* VI, *cap.* XXXIV. — 2. *Clem.*, Rom. Principes., *lib.* II, *tit.* IX : de jejurando. *Clement., tit.* XI, *cap.* II. — 3. *Cap.* Venerab. *jam cit.* — 4. *Joan. Paris., de potest. Reg. et Pap., cap* XV ; *Vind. Maj., quæst. de pot. Pap. ad* III *argum.*, *p.* 107, 108. — 5. *Bar., tom.* IX, *an* 842, *p.* 830, 840. — 6. Nithardus Caroli Magni ex Berthâ filiâ nepos, testis adfuit (*Edit. Paris*). — 7. *Nithard. inst., lib.* IV ; *tom.* II *Duch., p.* 276.

1. *Bar., tom.* X, *an.* 859, *p.* 172. - 2. *Tom.* VIII *Conc., col.* 672.

coporum, quorum ministerio in Regem sum consecratus, et qui throni Dei sunt dicti, in quibus Deus sedet, et per quos sua decernit judicia, quorum paternis correptionibus et castigatoriis judiciis me subdere fui paratus, et in præsenti sum subditus. »

Tum primùm nono sæculo plus quàm mediam partem elapso, hæc vox exaudita est de projiciéndis à consecratione et regni sublimitate Regibus, per episcopalem audientiam; et tamen hæc omnia nihil ad rem.

Nihil, inquam, ad rem, quòd Carolus Calvus Episcopis, tanquam Dei interpretibus, se submittit : non enim quærimus utrum reges arbitrio Episcoporum, tanquam divini numinis interpretum, abdicare possint, quod tamen vix aut ne vix quidem expedit; sed utrum Episcopi, judicio dato, Reges solio deturbare possint. Id quidem Venilo per proditionem conatus erat, tanquam ab illo rescindi posset ea, quam ipse fecerat consecratio. At non id Carolus fatebatur; neque se eo fine submittebat Episcopis, ut regiam potestatem ad eorum arbitria deponeret, qui statim ab initio profitetur prisca consuetudine omnibus nota, *in Francorum regno Reges prodire ex genere,* quo jure *partem regni à Patre Augusto divina dispositione* sibi esse *traditam.*

Quare electio, quæ ad consecrationem facta memoratur, pro publico et solemni actu, quo Regem agnoscerent, ex usu eorum temporum accipitur; non pro vera electione, tanquam Francorum Reges electione fierent. Id adeo verum et ipse Carolus et omnes intelligebant, ut ante *consecrationem* et *sublimationem* eam, quæ consecrationi conjuncta memoratur, Carolus more regio, ipsum Venilonem futurum consecratorem suum, ad *Metropolim Senonum* evexerit. Quamobrem, etsi ea consecratio ac sublimatio rescindi potuisset, remaneret certè Carolus id quod natus erat, *Rex ex genere,* cui regni pars inter fratres Reges *divina dispositione* deberetur.

Nec minùs clarum est de consecratione ipsâ ac sublimatione consecrationi conjunctâ, non absolutè dici : judicio Episcoporum ab eâ projici Regem : sed si projici à quoquam debuisset, quod Venilo facere conabatur, non id *saltem* fieri potuisse ab eo, sine iis Episcopis, qui Regem cum ipso Venilone consecraverant : quod quidem ad Venilonis mentem, et tanquam ad hominem fuisse responsum claret: ne si proditor aliquid sibi juris in Regem superbè ac perperam consecrationis nomine vindicasset, is solus habere videretur.

Et quanquam hæc in eum finem dicta, nullo effectu consecuto, nihil omnino ad rem nostram, aut ad statum regiæ dignitatis faciunt; verè tamen ac certò affirmare possumus, à nullo antea, à nullo postea Rege, imò à nullo mortalium hæc qualiacumque fuisse unquam prodita, congruaque omnino videri illis temporibus, à quibus inclinationem rerum, eumque, qui consecutus est regiæ majestatis contemptum, incœpisse omnes historici memorant.

CAPUT XLIV.

Argumentum ex Regum consecratione repetitum solvitur : Ludovici II Imperatoris, Lotharii I filii, epistola ad Basilium Imperatorem Orientis.

Antequam ex hoc loco digrediamur, solvendum argumentum, vanum illud quidem, sed quod à quibusdam magni fiat, à Regum consecratione repetitum. Quippe in hâc, primùm ab Episcopo consecrante postulatur, *ut præsentem militem ad dignitatem regiam sublevet :* cum ipso sic agitur, tanquam eo, *qui regiam dignitatem suscepturus sit* : dat ipse solitum sacramentum, tanquam *Rex futurus* : denique sic omnia peraguntur, tanquam non nisi post inunctionem, Rex; ante inunctionem et consecrationem, electus tantùm esse videatur. Quæ quidem ex vetustis deprompta formulis, quibus Reges etiam Francici, in secundâ saltem dynastiâ inuncti fuerint, nemo harum rerum sciens inficiabitur. Quæ si ad extremum urgentur, nempe id efficient, ut Reges non genere sed electione fiant, nec nisi consecrati regium nomen regiamque potestatem accipiant; quod adeo est absurdum, et omnium gentium consensione tantâ rejectum, ut nec argumentis confutare sit dignum. Quare ex communi omnium sensu, sacræ cæremoniæ arcana ac mystica significatio hæc est : in eâ esse sacramentum regiæ potestatis cœlesti numine concessæ et institutæ, atque hanc divino numini haberi reverentiam, ut Rex à Deo constitutus, ipse quodammodo coram Deo sacrisque altaribus, regio se nudet nomine, ut illud à Deo sanctius jam augustiusque recipiat. Cujus rei sacramentum est, quòd et gladius et corona Regi imponenda de altari sumantur, dicaturque ad Regem : *Accipe gladium de altari sumptum,* quia nempe gladii jus à Deo esse, ejusque providentiâ Regi esse traditum, ex apostolicâ traditione et disciplinâ doceamur : quæ trahi ad argumentum instituendi ac deponendi Reges, non nisi stultè et imperitè possunt.

Quo etiam sensu Ludovicus II, à Carolo Magno quartus, se *ad Romani imperii principatum, summi Pontificis manu provectum* esse testatur; cùm Imperatoris Ludovici Pii nepos, Imperatoris Caroli Magni abnepos, jam hæreditarium teneret imperium, atque imperatorium nomen sibi jam, imò etiam avo Ludovico Pio, paternum esse profitetur. *Quomodo enim paternum non est, quod jam in avo nostro paternum*[1]?

Hæc scripsit Ludovicus II ad Basilium Imperatorem Orientis, cùm is Francis Principibus, Caroli Magni posteris, imperatorium nomen denegaret. Atque hæc verba tacuit scriptor anonymus, qui hunc profert locum, ut caroli Magni nepotes imperatoriam dignitatem summo Pontifici acceptam retulisse ostendat; quod quidem nec negamus, nec erat cur anonymus in perspicuâ re probandâ laboraret[2]. Quærendum illud erat, in quo difficultas versabatur : quo jure Romanus Pontifex imperii dandi auctor fuerit : an apostolico illo jure, quod Christus instituit; an hoc adscititio, quo Romanus Pontifex, Senatùs ac civium reverentiâ, caput Urbis atque egregiæ cujusque rei auctor habebatur?

Ac Ludovicus quidem II, adversùs Basilium et Græcos, imperatorium nomen ac dignitatem Caroli Magni posteris his verbis vindicabat : « A Romanis enim hoc nomen et dignitatem assumpsimus, apud quos profectò primò tantæ culmen sublimitatis et appellationis effulsit, quorumque gentem et urbem divinitus gubernandam, et matrem omnium Ecclesiarum Dei defendendam atque sublimandam suscepimus; ex quâ et regnandi priùs, et postmodum imperandi auctoritatem prosapiæ nostræ seminarium sumpsit. Nam Francorum Principes, primò Reges, deinde verò Imperatores dicti sunt ii duntaxat, qui à Romano Pontifice ad hoc, oleo sancto, perfusi sunt : » quem locum nisi anonymus truncum capite retulisset, nempe ipsâ lectione statim intueremur, imperium à Romanis atque ab ipsâ urbe dominâ, unde hoc nomen primùm effulsit, ad Francos translatum; auctore quidem Romano Pontifice, Romanâ Ecclesiâ Ecclesiarum mâtre comprobante et confirmante : eo planè sensu, quo à Joanne VIII dictum meminimus[3], Carolum Calvum « Coepiscoporum et Cleri, amplique Senatûs et totius Romani populi, gentisque togatæ annisu, ac secundùm priscam consuetudinem, ab ipso Joanne ad imperii Romani sceptra esse provectum. »

En unde Caroli Magni posteritas imperatorium nomen adversùs Græcos tueretur. Hinc idem Ludovicus II, eâdem in epistolâ, commemorat Senatùs populique Romani, imò et militum exercituumque, in promovendis Romanis Imperatoribus auctoritatem. Quò jure excidisse haud par erat Romanam urbem, faciebatque magis ad ejus dignitatem, quod jam per Petrum Apostolum religionis ac sacerdotii caput esset. Itaque concludebat

1. *Ep. apolog. Lud. II, Imp. ad Bas. Imper. Orient.; Duch., tom.* III, *p.* 555. — 2. *Anon., Tract. de Libertat. Eccl. Gall., lib.* IV, *cap.* XI, *p.* 201. — 3. *Sup., cap.* XXXIV.

ab urbe Romanâ Francos eo jure eligi potuisse, quo jure quondam Hispani aliique electi erant.

Inde ad Francos stirpemque Carolinam translatum imperium Ludovicus II refert; neque verò tacet sacram unctionem ab apostolicis Pontificibus datam, quæ huic rei firmamento esset. Quin et id respicit, quod Pipinus Caroli Magni pater ejusque liberi, jam à sancto Bonifacio in Reges Francorum uncti[1], à Stephano II Papâ profecto ad Francos, iterum uncti essent; placebatque omnino regiæ domûs originem à Romano Pontifice consecratam; atque id non modò honori, sed etiam firmamento esse intelligebant, ut regium genus etiam ab apostolicâ Sede sacrosanctum haberetur.

Ex his ergo constat Caroli Magni nepotes eâ re maximè gloriatos, quod non modò imperatorium, sed etiam regium nomen, Ecclesiâ Romanâ probante, confirmante, consecrante, susceperint; non profectò id egisse ut regnorum et imperiorum potestatem ei tribuerint, contra rei gestæ ac veterum omnium monumentorum fidem. Cæterùm quid importet à Romano Pontifice corona imposita, Adrianum IV audiemus exponentem, cùm ad ea tempora nostra oratio devenerit[2].

Hæc sunt quæ ad Gregorium usque VII, studiosissimè atque operosissimè conquisita, referunt, ut ecclesiastico ordini ejusque capiti Romano Pontifici substernant deponendos Reges; quæ, quàm vana, quàm nulla sint, nemo non videt. Jam quantùm valeant quæ à Gregorio VII, nullo antea exemplo, nulloque documento, gesta sunt, facilè intelligimus.

LIBER SEPTIMUS.

Quo à Gregorii VII tempore, res extra Concilia œcumenica gesta referuntur ad Caput primum Gallicanæ Declarationis.

CAPUT PRIMUM.

An Gregorii VII ac secutis decretis ita res confecta sit, ut de eâ ambiyere Catholicis non liceat : contrarium statuitur certis exemplis et Catholicorum omnium consensione : Melchior Canus, Bellarminus, Rainaldus, Perronius testes adducuntur.

Nunc devenimus ad ea tempora, quorum maximè auctoritate nos premunt, Gregorii scilicet VII, secutorumque Pontificum. Quippe objiciunt hisce temporibus quæstionem totam Ecclesiæ auctoritate decisam : depositos quippe pontificiâ auctoritate Imperatores ac Reges : consensisse in eam depositionem orthodoxos; neque tantùm rem a Romanis Pontificibus esse factam, sed factam in Conciliis œcumenicis : depositum enim in Concilio Lugdunensi II[3], ab Innocentio IV, Fridericum II. Quin etiam ab ipsis Synodis multa esse decreta, quæ ad eam praxim comprobandam manifestè pertineant, ut est illud decretum Lateranensis Concilii III, *de relaxato fidelitatis debito* adversùs hæreticos; et Lateranensis IV, ut *summus Pontifex hæretici vassallos ab ejus fidelitate denuntiet absolutos*[4] : denique rem adeo certam, ut à Conciliis in formulam versa sit, extentque Conciliorum Constantiensis et Basileensis decreta, quibus privationis pœna Principibus etiam ac Regibus intentetur; ex quibus concludunt, rem totam eorum etiam Conciliorum, quibus maximè utimur, auctoritate esse confectam.

Hæc adversarii Catholici objiciunt. Hæretici vero, postquam nobiscum potestatem indirectam aversati sunt, ut à sacrâ Scripturâ et antiquitatis ecclesiasticæ dogmatibus abhorrentem, tum vero inculcant, quæ jam memorata sunt, posterioris ævi decreta, ut in tantâ doctrinæ mutatione, ea quam tuemur, catholicæ Ecclesiæ infallibilitas stare non possit.

Nos autem hæreticis statim respondemus, more solito calumniari eos. Non enim Catholici docent, quæcumque in Conciliis gesta sint, ea ad Ecclesiæ catholicæ fidem pertinere : sed eo loco habent illa tantùm, quæ decreto edito fidelibus omnibus credenda ac tenenda proponuntur : quod et Melchior Canus copiosè docet[1], et Catholici omnes uno ore confitentur. Cujus rei ratio est, quod id sufficiat, ut verba Christi firma stent de æternâ ecclesiasticorum dogmatum firmitate; nec proinde labat Ecclesiæ fides, si ea quæ extra fidem decreta sunt, haud pari auctoritate consistunt. Atque certum omnino, multa in Conciliis sine expressâ deliberatione ac determinatione esse dicta gestaque, quibus adstringi se Catholici omnes uno ore negant. Multa etiam decreta sunt, quæ non pertineant ad invariabilem fidei regulam, sed sint accommodata temporibus atque negotiis. Quin etiam illi qui Romanum Pontificem vel maximè infallibilem esse contendunt, non propterea necessariò tuenda suscipiunt, quæ Pontifices gesserint; sed profecto certæ sunt regulæ, quibus et hi Pontificibus, et omnes Catholici Conciliis œcumenicis certam fidem docent adhiberi oportere.

Certè Melchior Canus, pontificiæ infallibilitatis defensor acerrimus, asserit, « qui summi Pontificis de re quâcumque judicium temerè ac sine delectu defendunt, hos Sedis apostolicæ auctoritatem labefactare, non fovere; evertere, non firmare[2]. » Ac paulò post : « Non eget Petrus mendacio nostro, nostrâ approbatione non eget : » tum adductis decretis de religiosis Ordinibus approbatis : « Satis fuerit, inquit, si eam habeant auctoritatem, quam epistolæ decretales, quarum nonnullas constat à posterioribus meliore consilio refutatas; » quoniam non ex firmo decreto, sed ex Pontificum opinione prodierunt.

Neque negat Bellarminus, aitque, Pontifices « ex ignorantiâ lapsos, quod, inquit[3], posse Pontificibus accidere non negamus; cùm non definiunt aliquid tanquam de fide, sed tantùm opinionem suam aliis declarant. » Alia ejus responsio est : « Pontifices tum nihil certi statuisse, sed tantùm respondisse, quod sibi probabilius videbatur. » Addit « multa alia esse in epistolis decretalibus, quæ non faciunt rem aliquam esse de fide, sed tantùm opiniones Pontificum eâ de re nobis declarant. »

Quòd Stephanus VI et Sergius Romani Pontifices iterum ordinari jusserunt eos, qui à Formoso Papâ, postquam is degradatus fuit, ordinati essent, idem Bellarminus respondet[4] : « Eos non edidisse aliquod decretum, quo decernerent ordinatos ab Episcopo degradato..... esse iterum ordinandos, sed solùm de facto jussisse iterum eos ordinari, quæ jussio non ex ignorantia aut hæresi, sed ex odio in Formosum procedebat. »

Ne ergo tu mihi hæc dicito : Gregorius VII et alii, Imperatores ac Reges deposuere; ergo id jure factum : docet enim Bellarminus, idque nos diligenter tota hac tractatione meminisse oportet, docet, inquam, ille, accuratè secernenda esse quæ Pontifices *de facto jusserint*, ab iis quæ decreto edito facienda constituerint. Neque enim omnia ab ipsis jure fieri; *sed* quædam *ex odio*; neque eorum decreta, quæ etiam ad doctrinam spectent valere omnia; imò verò ab ipsis ritè et ordine interrogatis, multa esse responsa atque in Jure edita, ac decretalium epistolarum nomine insignita, quæ tamen probabili tantùm, imò etiam falsa Romanorum Pontificum opinione nitantur, idque in confesso est etiam apud eos, qui pontificiam infallibilitatem vel maximè propugnant.

Placet etiam adscribere quæ Odoricus Rainaldus docuit, occasione Decretalis *Exiit*, et eorum quæ in eâ à

1. A sancto Bonifacio Pipinum non fuisse unctum asserit P. Le Cointe, ut supra docuimus. Vid. Annales Franc., tom. V, an. 752, n. 6 et seq., pag. 322 et s q (*Edit. Paris*).

2. *Inf., lib.* III, *cap.* XVIII. — 3. *Conc. II Lugd. œcumen., tom.* XI *Conc., col.* 610. — 4. *Conc. Later. III, cap.* XXVII, *tom.* X, *col.* 1523; *Later. IV, cap.* III, *tom.* XI, *col.* 158.

1. *Melchior Can., de Loc. theol., edit. Lovan.* 1564, *pass.* — 2. *Canus, ibid., lib.* V, *fol.* 340. — 3. *Bel., de R. P., lib.* IV, *cap.* XII, XIV. — 4. *Idem, cap.* XII.

Nicolao III definita, à Joanne XXII postea rejecta sunt, de Christi paupertate : « Sanè, inquit[1], major propositio : nimirum nefas esse contradicere in iis quæ definita sunt per Sedem apostolicam in fide et moribus, certissima est; et additæ propositiones eam omnino confirmant, si intelligantur, uti debent, ea quæ spectant ad fidem et universalis Ecclesiæ mores in necessariis ad salutem. At pseudo-minoritæ non in eo sistunt, sed quæ ad fidem et mores tantùm spectant accidentariò et remotè, qualia sunt nimirum Franciscani instituti encomia, privilegia, seu decreta Pontificum eò attinentia, et omnia in iis contenta, fidei et morum essentialia esse falsò supponunt; ac ludunt in æquivoco. Illas ergo sanctiones, licèt sint in sexto (Decretalium libro[2]), esse fidei et morum decreta essentialia, negandum est constantissimè : neque enim decreta fidei condunt Pontifices, nisi id expresserint, et de necessitate credenda proposuerint. » Ex quibus id habemus : Pontificum Romanorum decretis propositis, duo adhuc quæri oportere : alterum, an res *sit ad fidei et morum essentialia pertinens*, idque per se et proximè, non *accidentariò et remotè* : alterum, an expressum sit *id de fide credendum?*

Procul ergo absunt ab apostolici de fide decreti auctoritate, hæc Clementina, *Principes Romani*, et Clementina *Pastoralis*[3], de fidelitatis juramento ab Imperatoribus debito, deque potestate Romani Pontificis ad Imperatoris irritanda judicia, quas Clemens V edidit; procul, inquam, absunt hæc ab apostolici de fide decreti auctoritate, quanquam ea Clemens *apostolicâ auctoritate* declarare se dicat.

Procul ab eâ auctoritate rursum abest id, quod idem Clemens V ut certum supponit : « Nos ad quos Romani vacantis imperii regimen pertinere dignoscitur, etc.[4]. » Quo fundamento nixus, Robertum Siciliæ Regem Vicarium Imperii, sed in Italia tantùm constituit. Neque huic decreto certiorem addit auctoritatem Joannes XXII, dum hæc ad se pertinere, propter Petri auctoritatem et jura concessa divinitus, testatur his verbis[5] : « In nostram et fratrum nostrorum deductum est, famâ divulgante, notitiam, quòd licèt sit de jure liquidum et ab olim fuerit inconcussè servatum, quòd vacante Imperio, sicut et nunc per obitum quondam Henrici Romanorum Imperatoris vacasse dignoscitur, cùm in illo ad sæcularem judicem nequeat haberi recursus, ad summum Pontificem, cui in persona Petri terreni simul et cœlestis imperii jura Deus ipse commisit, imperii prædicti jurisdictio, regimen, et dispositio devolvuntur. » Quanquam enim is Pontifex, hoc fundamento nixus, Vicarios imperii in Italia quidem, alia auctoritate quàm pontificia constitutos, omnesque iis obedientes excommunicatione damnet, tamen hæc civilia nullo modo ad fidem et mores universalis Ecclesiæ pertinere constat. Quo jure hæc omnia à decretis fidei procul amandamus; parique ratione quærimus quæ Gregorius VII aliique in deponendis Imperatoribus gesserint, quanquam et Petri jure atque auctoritate gesta esse præferant, an ad fidem et mores Ecclesiæ catholicæ potiori aliqua ratione pertineant, aut etiam ad ea pertinere, ullo legitimo decreto declaratum definitumque sit.

Hæc dicimus secundùm eos qui pontificiam infallibilitatem ac summam in temporalibus potestatem vehementissimè asserunt : qua defensione non modò hæreticorum calumniæ propulsantur, verùm etiam Catholicorum eorum, qui nobis adversantur, franguntur impetus; eoque demum res tota devolvitur, ut quæramus sintne ea, quæ ad Reges deponendos pertinent, eo ordine modoque gesta, quæ summam et indeclinabilem apud Catholicos obtineant auctoritatem.

Ac primùm : nemo nisi dementissimus dixerit, ea gesta esse summa et indeclinabili auctoritate; alioquin Theologi Parisienses Gallique passim omnes, post censuram Sanctarelli saltem, ne jam antiquiora memoremus, pro hæreticis aut schismaticis haberentur, qui rem, ab Ecclesia, summa auctoritate decreta non modò negarint, sed insuper gravi censura notarint. Ipse Perronius Cardinalis tot ab aula Romana gratulationes tulisset immeritò, pro ea oratione quam habuit in Ordinum cœtu; cùm ibi postulaverit haberi istam quæstionem inter problematicas et liberas, quæ ab Ecclesia gravissima auctoritate sancita definitaque esset.

CAPUT II.

Gesta sub Gregorio VII, primumque ejus de Henrico deposito decretum.

Postea quam universim constitit nihil ad fidem catholicam pertinere, quæ à Gregorio VII aliisque, in deponendis Regibus gesta sunt; illud jam ipsum evolutis excussisque gestis, singillatim ac luculentiùs explicemus; simulque ostendamus quanti sint, quæ summa et indeclinabili auctoritate non valere liquet. Series postulat temporum, ut à Gregorio VII ordiamur.

Anno Christi 1073, adversùs Henricum IV, nequissimum et flagitiosissimum Imperatorem, Saxones rebellaverant. Belli causa memoratur[1], impositæ arces atque præsidia, quæ Saxones prædis agendis atque opprimendæ libertati esse comparata querebantur. Obtendebat Imperator decimas Sifrido Archiepiscopo immeritò denegatas; ipse occultè Archiepiscopum instigabat : Abbates Thuringos[2] ad iniquas conditiones adigebat : his initiis causisque bellum atrox gerebatur. Hic verò ex libro superiore repetendum[3] id, quod per idem tempus contigit Henrico Imperatori : ab Alexandro II diem dictam propter causas quidem ecclesiasticas, nullâ depositionis interminatione : tum Alexandrum II infecto negotio decessisse : Gregorium VII ei substitutum, cum Henrico IV multa tractasse; ac, ne superfluis immoremur, narrat Baronius[4], anno 1075, Henricum, victoriâ de Saxonibus reportatâ, contempsisse quæ Papæ promiserat, de pace videlicet cum Saxonibus ineundâ, deque Thedaldo in Ecclesiam Mediolanensem intruso, aliisque ejusmodi negotiis; communicasse etiam iis, quos Sedes apostolica ob simoniam et alia flagitia rejecisset. Anno verò 1076, refert idem Baronius[5], « missos à Gregorio Legatos, qui Regem ad dicendam causam vocarent ad Synodum : » dicta dies ad feriam secundam secundæ hebdomadæ in Quadragesimâ : adhibita pœna, nisi dictâ die se sisteret, sed excommunicationis tantùm, ut ex historicis hujus ævi, Baronio etiam probante, ostendimus[6]. De depositione altum adhuc ubique silentium.

Henricus tamen eâ Gregorii citatione commotus, statim habita Vormatiæ pseudo-Synodo Gregorium « deposuit, eique subjectionem et obedientiam interdixit[7]; » quin etiam datis litteris imperavit, et illi ut ab apostolicâ Sede discederet, et Clero populoque romano ut « qui primus esset in fide, esset primus in ejus damnatione. » Hæc miror catholicis quibusdam non satis cautis scriptoribus probari potuisse. Neque enim aut Gregorius VII quidquam egerat, quo deponeretur, nec, si eâ de re quæstio moveretur, ei finiendæ, idonei erant Imperator cum eoque collecti Germaniæ Episcopi; prorsusque Ecclesiæ catholicæ ac Sedis apostolicæ jacet auctoritas, si hæ molitiones valeant. Sed postquam Imperator, inconcessa ausus, Gregorium deposuit; Gregorius quoque eò prosilire ausus, ut Regem non tantùm excommunicandum more majorum, sed etiam deponendum novo exemplo susciperet. Neque illud omittendum, quod à coævo auctore memoriæ proditum suprà retulimus[8] : delectatum eum videri dandi regni dulcedine et gloriâ, quam ultro blandientes offerebant : visos

1. *Odoric. Rain., tom.* XV, *an.* 1324. *n* 32. — 2. *Sext. Decret., lib.* V, *cap.* III. — 3. *Clem., lib.* II, *tit.* IX : de Jurequr., *et tit.* XI : de Sent. et re jud., *cap.* II. — 4. *Clem.*, Past. — 5. *Extrav. Joan.* XXII, *tit.* V : Ne sede vacante; *c. unico* : Si.

1. *Hist. Sax bell., p.* 105. *Lambert. Schaf., an.* 1073. *ap. Frch.*' *p* 190. — 2. Fuldensem nempe ad Herveldensem. — 3. *Sup., lib.* II, *cap.* XXX. — 4. *Bar., tom.* XI, *p.* 472. — 5. *Idem, p.* 476. — 6. *Lib.* II, *loc. cit.* — 7. *Hist. Sax. bell., p.* 122. — 8. *Sup. lib.* I, *sect.* I, *c.* XII.

etiam illos motus, quibus Germania fluctuabat, amplificandæ in civilibus Romanæ potentiæ oportunos : queis fretus Gregorius eam tulit sententiam, cujus initium est[1] : « Beate Petre, Apostolorum Princeps. » Decretum autem sic habet : « Et ideo ex tuâ gratiâ, non ex meis operibus, credo quòd placuit tibi et placet, ut populus christianus tibi specialiter commissus mihi obediat specialiter pro vice tuâ mihi commissâ; et mihi, tuâ gratiâ, est potestas à Deo data ligandi atque solvendi in cœlo et in terra. Hac itaque fiducia fretus, pro Ecclesiæ tuæ honore et defensione, ex parte omnipotentis Dei Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti, per tuam potestatem et auctoritatem, Henrico Regi, filio Henrici Imperatoris, qui contra tuam Ecclesiam inaudita superbia insurrexit, totius regni Teutonicorum et Italiæ gubernacula contradico; et omnes Christianos à vinculo juramenti quod sibi fecerunt vel facient, absolvo, et ut nullus ei sicut Regi serviat interdico. Dignum est enim, ut qui studet honorem Ecclesiæ tuæ imminuere, ipse honorem amittat quem videtur habere; et quia sicut christianus contempsit obedire, nec ad Dominum rediit quem dimisit participando excommunicatis, meaque monita, quæ pro sua salute sibi misi, te teste, spernendo, seque ab Ecclesia tua, tentans eam scindere, separando, vinculo eum anathematis vice tua alligo. »

Eo in decreto, quod ad verba attinet, illud imprimis notatum volo, distinctis verbis atque sententiis depositum primò Principem, tum etiam anathemate alligatum fuisse. Et meritò quidem anathemate percussum confitemur eum, qui nulla causa, nullaque potestate, Petri successorem deponere ausus fuerat. Quòd autem Pontifex perperam depositus, haud meliore jure Imperatorem ipse deposuerit, id verò ut novo, ita pravo exemplo esse factum contendimus.

CAPUT III.

De Gregoriani decreti auctoritate quæritur : paucis repetuntur quæ de ejus novitate dicta sunt.

Cùm secutæ de Regibus deponendis sententiæ, ab eo Gregorii VII decreto et exemplo, tanquam ex fonte prodeant, de tota ejus decreti ratione quærendum est. Et quidem ab ipso disputationis initio præstruximus ipsam rei novitatem[2] : nullum exemplum, auctoritatem nullam hujus rei aggrediundæ præcessisse : itaque attonitum orbem : Gregorii asseclas ipsa novitate commotos : ipsum Gregorium anxiè interrogatum nihil nisi falsa vanaque et nimia protulisse : hinc Gregoriani decreti novitatem, post tot ejus ævi tractationes, post ipsius Gregorii omni ingenio ac studio elaborata responsa, viris piis et gravibus non minùs fuisse suspectam : eumdem Gregorium nova superstruxisse novis : victoriam novo ausu, novique generis, decreto edito, ab Henrici exercitu arcuisse, et velut obstupefacto orbi inanes objecisse terriculas : ac nihilo secius, audentissimum licèt, in tanta novitate, nec ipsum sibi satis constare potuisse. Hæc quidem omnia novitatem sonant, hoc est, in christiana doctrina certam ac perspicuam falsitatem. Nunc autem tota res multò clarius enitescit. Ecce enim evolutis, ab omni antiquitatis memoria ad hæc usque tempora, ecclesiasticis gestis, spoliatos fuisse unquam, ecclesiastico decreto, ulla bonorum parte laicos, nedum ditione atque imperiis Reges; aut tale quid unquam cuipiam intentatum, non invenimus, non legimus, non audivimus; cùm tamen demonstraverimus tot ac tantas hujus rei intervenisse causas, si id vel Ecclesia cogitasset.

Quin etiam vidimus Christianos omnes, etiam Episcopos, Romanosque adeo Pontifices passim obedisse apostatis, hæreticis, excommunicatis Regibus; neque tantùm obedisse, sed etiam docuisse ex Christi præceptis deberi eis obedientiam, exceptis iis rebus, quæ contra Dei vetita juberentur; Pontifices quoque, discretis utriusque dignitatis limitibus, ultro esse professos, nullam esse suam in rebus ordinandis civilibus potestatem. Nunc cùm Gregorius VII, nullo unquam exemplo, auctoritate nulla, contraria omnia faciat; rogamus adversarios, hæc quæ nunc gerit, an ad catholicam fidem et ecclesiasticum dogma pertineant? Si pertinere contendunt : ubi illud, quo Ecclesia catholica invicta hactenus stetit : valere oportere *quod ubique, quod semper*[1] : et illud : *Id verum quod prius; id adulterum quodcumque posterius*[2]? Quid autem respondemus hæreticis, dum doctrinæ novitatem erroremque manifestum, vel his vel anteactis sæculis improperant? Sin autem his argumentis victi, hæc Gregorii gesta pro fidei doctrinâ atque ecclesiastico dogmate habere non audent; nempe non ab ejus duntaxat, sed ab illorum etiam qui eum secuti sunt auctoritate, nos liberant.

CAPUT IV.

Qui Gregorio VII Henricum deponenti adhæserint, eos falso fundamento nixos, falso nempe intellectu interdicti de vitandis excommunicatis, idque jam in confesso esse : sancti Gebhardi et aliorum ejus ævi in eam rem sententiæ.

Nunc ne sanctorum virorum, qui Gregorio VII Reges deponenti adhæserint, auctoritate plus æquo moveamur; considerandum istud : illos, quotquot fuere, falso fundamento nixos; nempe quod interdictum de vitandis excommunicatis, falso et ab omnibus jam rejecto intellectu acceperint. Quid inde consequatur orationis series aperiet. Nunc rem ipsam aggredimur. Incipimus autem à Gebhardo Juvavensi, quem à Metensi Herimanno de hâc quæstione rogatum memoravimus[3]. Jam quid responderit audiamus. Rescribit autem eo tempore, quo non modò Henricus IV à Gregorii VII communione recesserat, verùm etiam Antipapam fecerat nefarium illum Guibertum Ravennatem, Clementem appellatum. Hunc qui respuerent Episcopi, sedibus ab Henrico pellebantur; pseudo-Episcopi per vim intrudebantur; ipse Gebhardus in exilio agebat, quo tempore hæc scripsit; meritoque damnat Episcopos qui talibus consentirent. Cæterùm, cùm Herimannus de deponendis Regibus ecclesiasticâ auctoritate vel maximè quæreret, Gebhardus, nullâ depositionis mentione factâ, rem totam cum excommunicatione connectit, et controversiæ statum ab ipso initio sic exponit : « Hâc puritate contenti, eo quòd in præsenti versatur negotio, hoc solum tenemus quod Ecclesia catholica semper tenuit, quod ab initio cœptæ christianitatis usque ad monstrosa hæc tempora stabile et inconcussum perstitit, scilicet quòd excommunicatis non est communicandum. Hæc namque dissensionum causa est et seditionum, quòd illi ab excommunicatis non abstinent et non abstinendum docent : nos verò et abstinemus et abstinendum persuademus, præcipuè ab illis qui à prima et præcipua Sede excommunicantur[4]. » Sic ille totius negotii fontem rationemque, in ipso interdicto de vitandis hæreticis reponendam putat : depositionis per totam epistolam mentione nulla; quippe qui de tali re nihil in Scripturis, nihil in Canonibus, nihil in Patribus, nihil in historicis gestisve ecclesiasticis inveniret.

Hoc disputationis posito fundamento, docet valere excommunicationem nulla canonica examinatione rescissam : « Ilios, inquit[5], velimus attendere, qui tam facilè etiam quorumlibet Episcoporum, nedum Romani Pontificis sententiam, sine Legati examinatione rescindunt. »

Agit postea contra eos qui Gregorium « indiscussum, inauditum, inconvictum, nec confessum, vel commonitum » Vormatiæ deposuerunt[6], et Guibertum Antipapam, vivente vero et legitimo Pontifice Gregorio, in Petri cathedram intruserunt, « Romana ecclesia nec

1. *Concil. Rom. III, sub Greg. VII, tom.* X, *col.* 356, 357. — 2. *Sup., lib.* I, *sect.* I, *cap.* VII *et seq.*

1. *Vincent. Lirin., Commonit.* 1. — 2. *Tert., de Præscr. adv. Hæret., c.* XXXI. — 3. *Vid. lib.* I, *sect.* I. — 4. *Gebh., ep. ad Herm. ex lib. cui titulus* : Veterа monum. cont. Schism. *Ingol.* 1612, *pag.* 10, *ap. Tegnag.* — 5. *Idem, p.* 15. — 6. *Ibid., p.* 17.

conscia, nec consentiente. » Et addit : « Ecce omni tergiversatione remotâ, causæ à nobis expositæ sunt de hoc, quòd excommunicatis, quibus illi communicant, non communicamus : quòd apostolicæ Sedis Pontifici, et beati Petri vicario abrenuntiare non præsumimus : quò eodem vivente et cum Romanâ Ecclesiâ concorditer agente, alium ad eamdem sedem eligere, aut eligentibus consentire non acquiescemus. »

Quod autem objiciebatur juramentum fidelitatis Principi præstitum, respondet primò : *Antiquitus præcessisse votum*, quo se, in ordinatione suâ, beato Petro suisque vicariis et successoribus obstrinxerint : tum violari fidem Principi datam ab iis maximè, qui eum pessimis implicuere negotiis : postea non valere juramentum contra jus fasque datum : postremò rem totam huc esse devolutam : « Dicitur, inquit[1], nobis : Fidelitatem Principi jurastis, cui si fideles esse vultis, fidem Domino apostolico et obedientiam abnegate, et illam abnegationem juramento vel scripto firmate, et ab excommunicatis à Sede apostolicâ non abstinete, et non abstinendum docete. » Quo quæstionis constituto statu, concludit : « Nihil unquam juravimus, nisi quod salvo ordine nostro fieri posset. »

Quæ si quis intelligat, inveniet sancto viro ne perspectum quidem fuisse quæstionis statum. Neque enim si fidelitatem servaret Principi, ideò Domino apostolico obedientiam abnegaret, sed in civilibus Principi, in sacris apostolico obediret; nec si Principis prava imperantis jussa detrectare, ideo obedientiam absolutè negare oporteret; nec si cum excommunicato Principe in malis et in sacris, ideo etiam in civilibus, reipublicæ causâ, communicare vetaretur. Atque ut clarè omnia distinguamus, illud quidem rectè, quod Gebhardus et alii, Henricum simoniacum et infandi schismatis auctorem, pro excommunicato habebant : quod Gregorium ab eo depositum pro vero Pontifice colebant : quod Guibertum anti-Papam ejusque asseclas respuebant : quod iis qui essent excommunicati ipsique adeo Regi in malis et in sacris communicare nolebant; hæc recta sanctaque : quod autem in re nullâ, ne quidem temporali, ac reipublicæ causâ, cum excommunicato Rege communicare se posse credebant; id vero errorem esse manifestum, et nos probavimus, et jam in confesso est; atque omnino constat, falso nixos systemate, obedientiam omnem Principi denegasse.

Neque aliter alii passim causam hanc tuebantur. Extat apud Dodechinum Abbatem[2], Mariani Scoti continuatorem, atque hujus ævi annalistam, Stephani Halberstatensis Episcopi, sub nomine Ludovici Comitis[3] ad Valtramnum Magdeburgensem Regis Henrici defensorem, epistola vehemens, cujus quidem summa est : Regem adulterum, homicidam, simoniacum, atque adeo hæreticum, non esse à Deo ordinatum, ea ratione quòd « pro his nefandis malis ab apostolica Sede excommunicatus, nec regnum, nec potestatem super nos, quia catholici sumus, poterit obtinere. » Quam epistolæ summam Dodechinus his verbis comprehendit : « Venerabilis Episcopus, vocato notario, epistolam edictavit, in qua Henricum hæreticum et excommunicatum, ideoque nec Regem dicendum comprobavit. » Sic depositionem ab excommunicatione suspendunt, errore manifesto, ut jam in confesso est.

Solebant autem his temporibus vehementissimè urgere, quòd *excommunicatos vitare debeamus*; legiturque ea de re Bernaldi[4] opusculum ad Gebhardum Abbatem Schaffusensem[5]; eaque se ratione maximè tuebantur, qui Regem respuebant.

Lambertus Schafnaburgensis, Gregorianarum partium studiosissimus, ad annum 1076, memorat excommunicatione factum, ut Uto Episcopus Trevirensis aliique, cum Rege stare vererentur[1]. Itaque, hac de causa, ab Episcopis et proceribus Palatinis abstinebat, « obtendens et eos et ipsum Regem excommunicatos esse à Romano Pontifice; sibi tamen, quod ipsum vix summis precibus extorserit, indultam tantùm esse colloquendi Regis licentiam; nulla præter hæc in cibo, in potu, in oratione, vel in cæteris omnibus communione ejus permissa : » quasi speciali permissione indigerent, ut de necessariis reipublicæ negotiis, cum excommunicato Imperatore tractarent.

Ipse Gregorius VII, quanquam, uti memoravimus, distinctis verbis à depositionis sententia excommunicationem ipsam discrevisse videbatur; id tamen omnibus epistolis inculcabat, ne Regi, ne cæteris excommunicatis communicarent; ut qui intelligeret ea re omnem causæ suæ vim contineri[2].

Atque is tamen, ut vidimus[3], in Concilio Romano IV, anno 1088, necessitate ipsa, illud de vitandis excommunicatis interdictum ita molliverat, ut ab excommunicatione illos exciperet qui cum excommunicatis necessaria causa communicarent : uxores videlicet, liberos, servos, ancillas, rusticos servientes, nulla subditorum Regisque facta mentione; tanquam ea necessitas, qua Regibus obsequimur, una esset, cujus apud Christianos nulla ratio habeatur : quod tamen officium ne prorsus omitteret, exspectos quoque volebat « omnes alios, qui non adeo curiales sunt, ut eorum consilio scelera perpetrentur; » ut jam nihil aliud vetitum intelligatur, quàm ne scelerum consortes fierent : quo uno Gregorii decreto, omnia de deponendis Regibus decreta corruunt.

Quin etiam secuti Romani Pontifices depositionem ab excommunicatione distinctam esse voluerunt, uti jam vidimus et sæpe videbimus; certumque est omnino auctoritate eorum, Canonistarumque, ac theologiæ omnis, totam regnandi vim, cum ipso anathemate stare posse. Neque minùs certum Childericum et Irenem, quos regno depositos esse volunt, nullâ unquam excommunicatione fuisse percussos. Quare nihil erat manifestiùs falsum quàm depositionem connexam esse cum excommunicatione, quæ sine depositione, et sine quâ depositio esse possit.

CAPUT V.

Quod nunquam de potestate Reges deponendi canon conditus fuerit, nunquam edita professio, nunquam ea de re pronuntiatum, ac nequidem unquam quæsitum : incœptum à factis quæ deinde ad jus tracta sint.

Illud etiam asserimus ad placandos catholicos, et hæreticos retundendos, de deponendis Regibus nunquam canonem aut professionem ab Ecclesiâ fuisse editam, neque à quoquam aut Concilio, aut etiam Papâ pronuntiatum esse, *ne quis negaret Principes à Pontificibus posse deponi*; neque ab ullo Doctore, ab ullo historico, ab ullo viro bono esse scriptum, hæreticum aut schismaticum fuisse quemquam, eo præcisè nomine, quod negasset Reges à Pontificibus posse deponi.

A multis sanè id negatum, etiam Gregorii VII tempore, confitentur omnes, et ipsæ testantur Hermanni quæstiones. Id etiam negarunt quotquot illis temporibus pro Henrico IV apologias ediderunt : id negavit Ecclesia Leodicensis celebri illa epistola, qua illa decreta de deponendis Regibus, salvo in aliis apostolicæ Sedis primatu, inter novellas traditiones apostolicæ doctrinæ adversantes recensentur[4]. Alios innumerabiles commemorare nihil attinet. Neque tamen prætermitti debet auctor vitæ Henrici IV, cujus hæc verba sunt : « Absolvit (Gregorius) omnes à juramento, qui fidem Regi juraverant..... Quod factum multis displicuit, si cui displicere licet, quod Apostolicus fecit; et asserebant tam inefficaciter quàm illicitè factum quod factum est[5]. » Id si error fuit, qui in eo versabantur, canone aliquo,

1. *Gebh.*, *ep. ad Herm. ex lib. cui titulus* : Vetera monum. cont. Schism. *Ingol.* 1612, *pag.* 20, 21, 24 *et seq.* — 2. *Dodech.*, *an.* 1090. — 3. Thuringiæ. — 4. Constantiensis Presbyteri. — 5. *Vetera monum.*, *etc.*, *p.* 239.

1. *Lambert.*, *pag.* 237. — 2. *Greg. VII*, *lib.* IV, *ep.* II, VI, VIII. — 3. *Sup.*, *lib.* I, *sect.* II, *cap* XXVIII. *Vid. tom.* X *Conc.*, *col.* 370. — 4. *Epist. Cleri Leod. adv Pasc. II*; *tom.* X *Conc.*, *col.* 630. — 5. *Vid. ap. Ursperg.*, *p.* 382.

dogmate, professione, doctrinâ, erudiendi fuerunt. Cùm enim errores proferuntur, eos damnare ac prohibere solet Ecclesia catholica, et contrariam veritatem edito canone declarare. Solet etiam postulare ab errantibus erroris sui professionem. Exempli gratia, postquam Græci negarunt primatum apostolicæ Sedis in spiritualibus, non contenta Ecclesia est Romanum Pontificem pro eo ac debuit modo venerari; sed edita professione à Græcis exegit ut eam potestatem agnoscerent. Quare si pro certo haberet Ecclesia, valere eam potestatem ad bona temporalia, atque etiam ad imperia detrahenda; id quoque edita profæssione declararet, vel à negantibus reposceret; neque unquam aliter est factum in fidei dogmatibus. At neque Gregorius VII, neque alii Pontifices quidquam tale præstiterunt; neque quisquam canonem talem unquam, professionemve protulit. Cur hoc? nisi quòd omnes intellexerint, rem hanc ejusmodi esse, quæ ad dogma ecclesiasticum nullo modo pertineret.

Neque verò inter canones recensemus, quæ Gregorius VII ad Herimannum scripsit, tametsi eorum excepta, à Gratiano et aliis, in Decreti corpus illata sint[1]. Satis enim constat illam epistolam nunquam inter decretales fuisse recensitam, Gratianumque et alios canonum consarcinatores, nihil majoris tribuere auctoritatis iis quæ operi suo intexuerint.

Idem respondemus ad caput *Juratos*, ab eodem Gratiano, sub Urbani II, qui Gregorio VII successit, nomine proditum[2]; neque epistolam, unde Gratianus hunc descripsit canonem, uspiam invenimus.

Caput autem, *Nos Sanctorum*, à Gregorio VII in Concilio Romano IV prolatum, Gratianus exscripsit[3], nosque suprà retulimus, et ex verbis patet, rem quidem narrari quæ à Gregorio VII geri soleret, non autem quæ decreti vice, aut sub anathematis pœna sanciretur.

Nam quod inter *dictatus Papæ*, refertur, « quòd Papæ liceat Imperatores deponere; quòd à fidelitate iniquorum subjectos possit absolvere[4], » nihil est.

Fateor à Baronio *dictatus* illos *Papæ*, qui inter Gregorii VII epistolas recensentur, Concilio Romano III anni 1076, fuisse adscriptos[5]; sed nullo teste, auctoritate nullâ. Cùm enim eorum *dictatuum* in ipsâ Synodo, aut in Gregorii VII epistolis, aut in historicis, qui de Synodo scripsere, nulla mentio habeatur, probabilius est, hos *Papæ dictatus* ex epistolis Gregorii à studioso quodam fuisse collectos.

Atque ut maximè fateamur *dictatum* hunc à Gregorio in Concilio aliquo fuisse editum, non tamen ita ut inter canones adscribatur; quemadmodum neque illud : « Quòd Romanus Pontifex, si canonicè fuerit ordinatus, meritis beati Petri indubitanter efficitur sanctus[6] : » aliaque ejusmodi, quæ inter *dictatus* Gregorii relata, ipsi adversarii canonibus accensere erubescant.

Neque obstat quòd hæretici ac schismatici habeantur qui Henrico favebant. Quærendum enim est quo nomine hæretici aut schismatici essent. Meritò enim schismatici, suoque sensu hæretici, qui et legitimum Pontificem nullâ auctoritate dejecerant, et apostaticum in Petri sedem per vim ac sacrilegium intrudebant : ad hæc canones conculcabant, et simoniacos, et incontinentes clericos fovebant. Qui autem eos aut hæreticos aut schismaticos dixerit, eo præcisè nomine, quòd negarent à Papâ Reges deponi potuisse, tot inter gravissima quæ mutuò inferebant crimina, nemo extitit.

Certum igitur et nunquam eâ de re expressè quæsitum, talisne potestas Pontificibus à Domino data esset; nunquam expressè constitutum, concessam eam esse : neque unquam, à quoquam qui id pernegasset, exactum, ut eam sententiam factâ professione ejuraret.

Sanè, anno 1102, cùm Paschalis II, Concilio Romæ habito, adversùs Henricum IV et ejus asseclas antecessoris anathemata iteraret, habiti pro hæreticis, qui anathemata contemnerent, adactique in hanc formulam : « Anathematizo omnem hæresim, et præcipuè eam quæ statum præsentis Ecclesiæ perturbat, quæ docet et adstruit anathema contemnendum, et Ecclesiæ ligamenta spernenda esse : promitto autem obedientiam apostolicæ Sedis Pontifici, domino Paschali, ejusque successoribus, sub testimonio Christi et Ecclesiæ, affirmans quod affirmat, damnans quod damnat sancta et universalis Ecclesia[1]. » Hæc erant quæ catholica Ecclesia, editâ professione, à schismaticis ad unitatem redeuntibus postularet : quæ omnia in confesso sunt apud omnes Catholicos. Ulteriùs prosilire, aut de deponendis Regibus quidquam expromere, ac pro canone edere, Ecclesiæ doctor Spiritus sanctus vetuit.

Ac postea, anno 1105, cùm de compositione inter Pontifices Gregorii successores et eumdem Henricum IV ageretur, nihil aliud ab Henrico postulatum, quàm ut fateretur, se « injustè Hildebrandum esse persecutum : Guibertum ei injustè supposuisse, et injustam persecutionem in apostolicam Sedem et omnem Ecclesiam hactenus exercuisse[2] : » quæ quidem erant certissima, eo nomine, quod ad obedientiam vero Pontifici denegandam, falsoque præstandam, omnes adegisset.

Ut autem recognosceret à Sede apostolicâ dari aut adimi potuisse principatus nemo postulavit, nemo cogitavit.

Objiciunt Grægorium VII aliosque Pontifices, non alio fundamento nixos, hæc de Henrico aliisque auctoritate clavium deponendis edidisse decreta, quàm quod existimabant id suæ esse potestatis : ergo eam doctrinam ut certam supponebant.

Qui hæc objiciunt, meminerint, velim, id quod est à Bellarmino aliisque magno consensu dictum[3] : nempe accuratissimè discernenda, quæ Romani Pontifices de facto jusserint, ab iis quæ decreto edito facienda constituerint; neque etiam decretorum omnium parem esse rationem, cùm eodem Bellarmino, aliisque consentientibus, iidem Pontifices multa decreta protulerint ex falsa sententia, quam ipsi probabilem reputarent.

Quare omnino certum est, de hâc potestate Reges deponendi, etiam postquam negata est, nunquam quæsitum, nedum pronuntiatum fuisse : sed postquam eam ex facto exercere cœperant, jus ex facto trahere conabantur. Verùm aliud profecto est factum Gregorii, quod, quantùm ad temporalia adempta pertinebat, Henricum Regem duntaxat, solamque Germaniam Italiamve spectaret : aliud decretum seu dogma, quod universæ Ecclesiæ probandum refutandumve proponeretur.

CAPUT VI.

Quod multi in Germaniâ orthodoxi etiam Episcopi à Gregorii VII sententiâ discreparint : exemplum Trevirensis Ecclesiæ, ac Brunonis Archiepiscopi, imperatori deposito omnia jura servantis, etiam ea quæ ad designandos Episcopos antiquitus data essent.

Neque verò hæc hæserunt, infixaque sunt animis ea firmitudine, qua solent fidei æterna dogmata, ab alta christianitatis origine per omnem sæculorum seriem devoluta. Etsi enim horum temporum historiæ, plerumque obscuræ mancæque sunt, pervenere tamen ad nos Præsulum illustrium nomina, qui Henricum IV jam depositum, ut Imperatorem debita obedientia in civilibus coluerunt. Hic autem Germanos solos proferemus, alios alio loco commodiùs suo ordine memorabimus.

Laudatur in Historia Trevirensi Bruno Archiepiscopus[4], eleemosynarum summæque pietatis nomine : atque illum quidem Ecclesiæ catholicæ et Romano Pontifici conjunctissimum fuisse constat : quippe qui Egilberti antecessoris, falso Pontifici Guiberto et Henrico IV

1. *Decr.*, *part.* II, *caus.* V, *quæst.* VI. — 2. *Idem*, *cap.* V. — 3. *Ibid.*, *cap.* IV *Vid. sup.*, *lib.* I, *sect.* I, *cap.* VIII. — 4. *Greg. VII*, *lib.* II. *post epist.* LV. — 5. *Baron.*, *an.* 1079, *tom.* XI, *p.* 484. — 6. *Dict.* XXIII.

1. *Conc. Later. sub Pasc. II*; *tom.* X. *Vid. Conrad Usperg.*, *an* 1102. — 2. *Ep. Henr. IV ad Reg. Gall. in vit. Henr. ap. Usperg.*, *p.* 397. *Vid. Bar.*, *tom.* XII, *an.* 1106, *p.* 45. — 3. *Vid. sup. hoc lib. cap.* I; *et in app. lib.* III. — 4. *Hist. Trev.*, *tom.* XII *Spicil.*, *pag.* 242.

communicantis; gesta resciderit, ab eoque ordinatos nullos admiserit, « nisi qui se legitimo Romanæ Ecclesiæ Pontifici obedituros super Evangelium fidem facerent[1]. »

Cùm tamen ita affectus esset erga verum Pontificem, tunc Paschalem II, haud minùs ipsi Henrico IV toto episcopatûs vitæque suæ tempore gratus et obsequens fuit; de quo etiam ibidem scribitur : « Cum tanta solertia et sapientia ab ipso rem actam, » ut in gravissimis illis regnum inter et sacerdotium dissidiis, « ita Catholicorum amplexus sit consortium, ut Imperatori debitum non denegaret obsequium; neque ita se Cæsarianorum communione contaminaverit, ut Catholicorum offensas incurrerit[2]. » Itaque et episcopi simul et egregii civis functus officio, utrique parti conjunctissimus, idoneus etiam reconciliandis animis habebatur. Et quidem ab Henrico IV jam sæpe deposito, multis jam ornatus beneficiis, anno 1101, flagrantibus maximè dissidiis, Trevericæ præfectus est Ecclesiæ, petentibus Trevericis. « Trevericì petierunt sibi episcopum dari, quibus *Imperator*, petentibus Principibus et consentienbus civibus, Brunonem consecrari jussit. Denique ibidem ordinatus est ab Edalberone Metensis Ecclesiæ Episcopo, oleum sacræ benedictionis imponente, Joanne Spirensi, Richero Virdunensi cooperantibus; et assistentibus Archiepiscopis Ruthardo Moguntiensi et Friderico Coloniensi et aliis quamplurimis Episcopis[3]. » Prorsus antiquo more rituque, quodque notandum est, eas partes agente, Imperatore, quæ pridem à piis Imperatoribus actæ essent; adeo Imperatoris nomine colebatur, atque omnia in designandis Episcopis olim usu Ecclesiæ Regibus attributa, deposito etiàm et excommunicato Principi integra servabantur.

Jam ut ejus Antistitis gesta prosequamur, sic scribit historicus[4] : « Anno ordinationis suæ tertio, Romam profectus, Apostolorum gratiâ et percipiendæ benedictionis magistri causâ, invenit dominum Paschalem Papam universali Synodo præsidentem, papatûs sui annum octavum agentem, à quo honorificè susceptus est, utpote Belgicæ-Galliæ primæ Metropolis Præsul magnificus. » Addit tamen historicus : « Sed quoniam episcopalia, videlicet annulum et baculum, per manum laicam suscepisset (contra Gregorii VII, Urbani II et Paschalis II interdictum), atque quia Ecclesias dedicasset, et Clericos, necdum pallium consecutus, promovisset (quod à Romanis Pontificibus pridem erat vetitum) multùm asperè correptus est; et decernente Episcoporum ibi congregatorum Concilio, pontificatûs officium deposuit : quod tamen ipsis intervenientibus, quia discretio ejus et prudentia officio et tempori congruens erat, post triduum, non sine admissorum pœnitentiâ recuperavit. »

Diligenter attende quid in illo Papa et Episcopi reprehenderint, et cujus eum pœnituerit. Non profectò quòd Regem depositum agnovisset, ab eoque præfectus Trevericæ esset Ecclesiæ. Id enim, modò absque simoniâ, ac servatis canonibus fieret, non improbabat Ecclesia, sed propter annulum et baculum, consecrationesque et ordinationes sine pallio, adversùs pontificia decreta factas.

Liquet ergo, ne ipsum quidem Papam et universalem Synodum, cui ipse præsideret, quidquam ab eo exegisse, quod ad ejurandum Henricum IV Imperatorem pertineret; rediitque in Germaniam pari in Regem fide atque obsequio clarus, teste eodem historico[5] : « Talem se in omnibus modis exhibebat, ut in administrandis quoque regni negotiis, ex omnibus Principibus... nullus eo sublimior haberetur : adeo ut eum Imperator patrem suum vocaverit, et majorem cæteris honorem ei impenderit; sed et ab omnibus Episcopis quàcumque se conventui eorum ingessisset, ut par quidem diligebatur, sed ut major venerabatur. Igitur quoniam in rebus sibi commissis strenuissimus erat, defuncto Imperatore, communi consilio Principum, regiæ curiæ vicedominus effectus est, et regnum regnique hæres (Henricus videlicet hujus nominis V Rex) adhuc adolescens circa annos viginti ei committitur. » Hæc quidem satis probant quæ in deponendis Imperatoribus gesta essent, non esse considerata ut decreta fidei, sed ut facta Pontificum, quibus sancti viri orthodoxæque Ecclesiæ minimè consentiendum ducerent, Romanis Pontificibus non improbantibus.

CAPUT VII.

Sanctus Otho Bambergensis, sanctus Erminoldus abbas, designationes Episcoporum ab Imperatore deposito factæ, ab orthodoxis Ecclesiis petitæ et admissæ : quid in iis Sedes apostolica et Concilium Romanum improbant.

Eodem ferè tempore, anno videlicet Christi 1102, quo ad Trevirensem Ecclesiam iste promotus est, sanctus Otho Pomeraniæ Apostolus, Bambergensem episcopatum sortitus est, cujus vitam habemus apud Canisium, à Baronio postea translatam in Annales ecclesiasticos, miris cum viri laudibus[1]. Is ergo in Henrici IV aula versatus, Cancellarii munere præclarè est defunctus, atque Imperatori in pietatis officiis conjunctissimus fuit. Nam Henricus, varius moribus, pietatis etiam officia frequentabat.

Dum ergo sanctus Otho Cancellarii munus egregiè exequeretur, « Rupertus Bambergensis Episcopus de hac vita migravit. Itaque ex more temporis, insignia episcopatus[2] ad curiam allata sunt, et petitio Ecclesiæ pro pastore. Sed Imperator consilio sex mensium inducias ponit; Ecclesia verò Bambergensis, cum Clero et populo, Deo interim devotissimè, pro idoneo rectore supplicabat. » Sic piæ sanctæque Ecclesiæ, etiam in iis quæ ad ecclesiastica pertinerent, Imperatorem quantumvis depositum observabant. Hoc ritu sanctus Otho Episcopus designatur, et ad sarcinam subeundam invitus adigitur.

Factum id sub Paschalis II initia[3], et scribit ad eum sanctus Otho in hæc verba : « In obsequio Domini mei Imperatoris per annos aliquot degens, et gratiam in oculis ejus inveniens, suspectam habens in manu Principis investituram, semel atque iterum cùm dare vellet, renui episcopatum[4]. » Non ille obsequium ac fidem, in excommunicatum ac depositum licèt Principem, nequidem provectionem ad episcopatum, eo designante, sed investituram tantùm suspectam habet. Pergit : « Nunc verò jam tertio in Bambergensi episcopatu me ordinavit, in quo tamen minimè permanebo, nisi vestræ complaceat Sanctitati per vos me investire et consecrare[5]. »

At Paschalis, dominum Imperatorem professo neque ab ejus obsequio discedenti, ut *dilecto fratri Bambergensis Ecclesiæ electo* rescribens, *salutem et apostolicam benedictionem* impertit, et ejus probat electionem ab Imperatore factam : nihil aliud quàm investituram improbat. Quid plura? Baculum et annulum deponenti restituit : eum consecravit : ad Ecclesiam de ejus consecratione, salvo Metropolitani jure, à se facta scripsit[6]; nihil tamen de ejurando Imperatoris obsequio, aut ab eo postulavit, aut Ecclesiæ significavit.

Habemus, apud eumdem Casinium à Baronio relatam[7] sancti Erminoldi Abbatis[8] vitam, in qua hæc legimus : « Henricus aliquando Imperator, (V quarti filius) cùm propter excessus suos in papalis excommunicationis sententiam incidisset, et tamen à religiosis ac magnis etiam Prælatis Ecclesiæ. imperatoriæ dignitatis intuitu honor sibi ac solita reverentia deferretur, etc. » Non ergo omnes in eo errore versabantur, ut ab eo excommunicato Imperatore, etiam in civilibus abstinendum esse, cum sancto Gebhardo aliisque crederent; sed

1. *Hist. Trev., tom.* XII *Spicil., pag.* 234. — 2. *Idem, pag.* 243. — 3. *Ibid., pag.* 240. — 4. *Hist. Trev., tom.* XII *Spicil., pag.* 241. — 5. *Idem, pag.* 242.

1. *Canis., Ant. lect., tom.* II, *lib.* I. *pag.* 333. *Baron., tom.* XII, *an.* 1102 *et seq. p.* 25 *et seq.* — 2 Annulus et baculus — 3. Anno tertio ejus pontificatûs. — 4. *Canis., ibid., cap.* V, *pag.* 338. — 5. *Idem, et tom.* X *Conc., col* 688. — 6. *Canis., ibid, cap.* IX. — 7. *Can., tom.* II, *p.* 507. *Bar., tom* XII, *an.* 1121, *p.* 148. — 8. Monasterii Prusenmgensis, unius ex iliis quæ S. Otho Bambergensis Episcopus erexerat.

magni etiam ac religiosi Episcopi contrariam sententiam tuebantur.

Et quidem Erminoldus excommunicatum Henricum aditu ecclesiæ sacrique monasterii, atque etiam fratrum salutatione prohibebat : ipse tamen et Imperatorem appellavit, et pro officio salutavit, et quod excommunicato non omnia consueta præstaret, excusatum se voluit[1].

Porrò electiones Episcoporum eas, quæ auctore Imperatore solebant fieri, post Henrici IV depositionem, ab Episcopis etiam Gregorio VII addictis, consueto more fuisse frequentatas, testatur Historia Trevirensis suprà memorata[2] : cujus quidem auctori, sua suoque ævo proxima enarranti, facilè adhibemus fidem. Hæc ergo in eâ historiâ legimus : Anno 1078, depositionis jam à Gregorio VII dictâ sententiâ, Udonem Archiepiscopum Trevirensem vitâ discessisse, substituendi Episcopi gratia Imperatorem Treverim advenisse : eò etiam advenisse Herimannum, Metensem eum, quem sæpe memoravimus, Theodericum Virdunensem, eum quem Magnum appellant, et Bibonem Tullensem, Provinciæ Trevirensis suffraganeos Episcopos : Herimanno ac Bibone auctoribus, idoneas personas Imperatori fuisse à clero nominatas, quas tamen respuerit, « quòd nemo ejus benevolentiam digna taxatione prævenerat. » Tandem Egilbertum ab eo fuisse admissum, sed ab Herimanno ac Bibone non fuisse receptum, prohibitosque Episcopos à clero et populo ne eum consecrarent; « propter canonicum illud decretum, quo præcipitur ut nullus in Episcopum, nisi canonicè electus, consecretur. »

Ergo quem Imperator canonicè designasset, omnino recepturi erant; idque sentiebat Ecclesia Trevirensis illa sub Othone, (is est qui superius Udo appellatur[3]) Gregorio VII addictissima. In eam sententiam cum coepiscopis Herimannus quoque Metensis Episcopus convenerat, is quem Gregorio VII addictissimum fuisse memoravimus : ut profectò non miremur toties fluctuasse et consultasse eum, qui Henricum etiam depositum, in tam solemni tamque ecclesiastico actu Imperatorem agnoscat.

Theodericus Virdunensis, ille etiam à nostro historico Magnus nuncupatus, tum Gregorio VII Sedique apostolicæ conjunctissimus, haud minùs Imperatorem agnovit, probante Pontifice, cujus etiam jussu cum Imperatore causam Herimanni Metensis studiosissimè egit. Testatur epistola in eâdem Historia Trevirensi[4] ad Gregorium VII, qua simul eum Pontificem, et Henricum depositum licèt, regem agnoscit.

Multos alios Episcopos religiosos et magnos in eâdem sententiâ fuisse vidimus; ac vitæ sancti Gebhardi Juravensis suprà laudatus auctor[5], in totâ Germaniâ quinque omnino Episcopos memorat, qui Gregorio in omnibus adhæserint, et ab Imperatore penitus discesserint. Hos ille quidem catholicos nominat; sed interim ipse dubius, cujus nimirum verba retulimus dubitantis[6], justane an injusta Gregorii sententia fuerit; ut fluctuasse pateat etiam eos qui Gregorio VII maximè favisse videantur. Neque his quinque Episcopis catholica apud Germanos continebatur Ecclesia, cùm alios multos magnos sanctosque ab iis dissensisse, Romano quoque Pontifice probante, videamus.

Neque verò putandum est, omnes qui Henrico adhærebant, favisse ejus schismati. Vel unus vitæ Henrici auctor prodeat in medium, qui Henricum jam à Gregorio VII discessurum, quasi ab eo scelere dehortaturus, sic compellat[7] : « Cessa, obsecro, Rex gloriose, cessa ab hoc molimine, ut ecclesiasticum caput de suo culmine dejicias, et in reddendâ injuriâ te reum facias. Injuriam pati felicitatis est; reddere, criminis. » Excusat ut potest; cæterùm, quantùm abesset à domini sui tuendo schismate apertè significat. Idem cùm de depositione à Gregorio VII prolata diceret, hæc summa modestia scripsit[8] : « Quod factum (Gregorii VII) multis displicuit, si cui licet displicere quod Apostolicus fecit; et asserebant tam inefficaciter quàm illicitè factum, quod factum est. Sed non ausim assertiones eorum ponere, ne videar cum eis Apostolici factum refellere. » Factum quidem; non enim hæc putabant ad dogma ecclesiasticum pertinere. Laudamus prudentem historicum, qui Romanum Pontificem tam reverenter habeat; cujus ego exemplo de his conticescerem, si tacendo deleri atque oblitterari possent. Illud interim intelligo, multos extitisse, qui et à Gregorii VII novitate, et ab Henrici IV schismate procul essent. Neque mirum cur eorum nomina, tanta in perturbatione rerum minimè ad nos pervenerint; cùm is etiam, qui Henrico IV apertissimè favet vitæ ejus scriptor, tam timidè referat, quæ in Gregorium dicerentur.

1. *Bar.*, *t.* XII, *an.* 1221, *p.* 520, 521. — 2. *Hist. Trev.*, *t.* XII *Spicil.*, *p.* 226, 227. — 3 Semper ille appellatur Udo, nunquam Otho in Historiâ Trevirensi (*Edit. Paris*). — 4. *Hist. Trev.*, *tom.* XII *Spicil.*, *pag.* 230. — 5. *Ap. Canis.*, *tom.* VI, *p.* 1254. — 6. *Vid. sup.*, *lib.* I, *sect.* I, *cap.* IX. — 7. *Vit. Henr. ap. Ursp.*, *p.* 384.

CAPUT VIII.

Leodiensis Ecclesiæ egregium testimonium : Leodienses an fuerint schismatici : an in suâ epistolâ falsum aliquid docuerint : cur pro eâ doctrinâ veniam petierint, cùm in communionem recepti sunt.

Leodiensis Ecclesia à tot sanctissimis Episcopis instituta, pietatis, doctrinæ, atque ecclesiasticæ disciplinæ laude floruit. Hæc de nostrâ quæstione insignem scripsit epistolam tomis Conciliorum insertam[2]. Hæc ut intelligatur, exponenda paucis horum temporum historia. Anno Christi 1105, Henricus V, Henrici IV filius, biennio antea Rex à patre designatus, in parentem arma movit, tanquam eum coacturus ad apostolicæ Sedis obsequium. Principes ad filium defecerunt : captus Imperator : « anno 1106[3], conventus Principum Moguntiæ factus, ubi supervenientes apostolicæ Sedis Legati, anathema à Romanis Pontificibus in Imperatorem factum omnibus qui aderant promulgabant : Principem Henricum seniorem omnibus modis commonitum, vel, juxta alios, circumventum et coactum, insignia[4] regni resignare ac mittere filio persuadent. » Hæc Otho Frisingensis[5]. Tum subdit : « Quæ omnia utrum licitè an secus acta sint, nos non discernimus : » adeo hæc omnia, licèt auctoritate Romani Pontificis Paschalis II facta, à viris doctis sanctisque, pro ambiguis habentur. Henricus IV Coloniam pergit, exinde Leodium, in utrâque parte regio more susceptus, bellum instaurat. Hâc ergo temporum necessitudine, Leodienses, quòd Episcopum suum secuti, Henricum seniorem adversùs filium tuerentur, à Paschale II excommunicati, jussusque Robertus Comes Flandrensium ferro adoriri eos. Extat epistola Paschalis II, quæ incipit : *Benedictus Dominus :* quâ, Comiti ejusque militibus, *in peccatorum remissionem, et apostolicæ Sedis familiaritatem præcipit*, ut Leodienses Clericos, omnesque *Henrici hæreticorum capitis* fautores *pro viribus persequatur*[6].

Eâ causâ Leodienses, superstite adhuc Henrico IV, bellisque inter patrem et filium flagrantibus, gravem edunt epistolam sub hoc titulo : *Omnibus hominibus bonæ voluntatis*[7] *:* quos quoniam Baronius ut schismaticos suggillat, ne inauditos damnemus, audire nos oportet. Ergo prolixæ epistolæ hæc summa est.

Primum quidem Leodienses Romanam Ecclesiam non aliter quàm *matrem*, Paschalem non aliter quàm *patrem*, quàm *Apostolicum*, quàm *Episcopum Episcoporum*, quàm *Angelum Domini*, quàm *Christum Domini* appellant, *ad quem pertineat sollicitudo omnium Ecclesiarum*[8]. Hildebrandum etiam seu Gregorium VII non

1. *Vit. Henr. ap. Ursp.*, *p.* 282; *Vid. sup. hoc lib.*, *cap.* V. — 2. *Tom.* X *Conc.*, *col.* 630; *Dodech.*, *an.* 1105, 1106, 1107. — 3. Id est an. 1105, ante Natale Domini. — 4. Crucem scilicet, lanceam, sceptrum, globum, atque coronam. — 5. *Oth. Fris.*, *lib.* VII, *cap.* VIII, IX, X, XI, XII; *Ursp.*, *p.* 143. — 6. *Tom.* X *Conc.*, *epist.* VII, *Pasc. II*, *col.* 629. — 7. *Idem*, *col.* 630; *Bar.*, *tom.* XII, *an.* 1102, *p.* 26. — 8. *Vid. tot. epist. sed impr.*, *col.* 633.

aliter quàm pro Papâ habent. Jam ergo constat eos non adhæsisse Antipapæ, neque à vero Pontifice recessisse.

Secundo, negant excommunicari se debuisse, quod Regem colerent, ac Cæsari redderent quæ essent Cæsaris[1]; laudatisque Petri et Pauli locis de colendis Regibus : « Quia ergo, inquiunt[2], Regem honoramus, quia dominis nostris non ad oculum, sed in simplicitate servimus, ideo excommunicati dicimur? » Addunt inviolabilem esse quæ Regi, ex regalibus ejus acceptis ab omni tempore, jurata sit fidelitas : primum Hildebrandum hæc commovisse : hunc *novellæ traditionis* auctorem, ut debita Regi ac jurata etiam fidelitas solveretur. Quod autem Paschalis II Henricum seniorem vocaverat hæreticorum caput, sic respondent[3] : « Si talis est, quod absit, et pro nobis dolemus, et ipsi domino nostro condolemus : nihil modo pro Imperatore nostro dicimus; sed hoc dicimus, quod etiamsi talis esset, tamen eum nobis principari pateremur, quia ut talis nobis principetur, peccando meremur. Esto, concedimus vobis inviti, eum talem esse qualem dicitis, nec talis à nobis repellendus esset, armis contra eum sumptis, sed precibus ad Deum fusis. »

Patet ergo Henrici IV tempore fuisse multos, qui cùm Sedem apostolicam, eique præsidentes Romanos Pontifices colerent, interim à Regum obedientiâ, pontificiis decretis abduci se posse pernegabant. Tota enim Leodiensis Ecclesia, divinis eloquiis erudita, eam doctrinam tuebatur.

Neque dicas Leodienses, commotiores scilicet, quædam profudisse, quæ nec ipsi probemus : neque enim nostrâ refert, quàm commoti fuerint, qui ferro, flammaque vastari juberentur; sed quàm veram doctrinam de Romanis Pontificibus deque Regibus tradiderint.

Neque etiam objicias, aperto errore laborasse eos, qui excommunicari posse Reges negare videantur. Neque enim id absolutè dicunt, quòd Reges et Imperatores excommunicari non possint : sed « quòd aut minimè, aut difficilè possunt Reges et Imperatores excommunicari, secundùm etymologiam nominum illorum, et juxta determinationem excommunicationis[4]. Hæc enim non obscurè significant, raro quidem et difficilè veniendum esse ad excommunicandos Reges, quod nemo diffitetur : minimè verò et nunquam, ad excommunicandos eos eâ excommunicatione, quâ societas etiam civilis abrumpitur. Unde excommunicationem à Pontificibus latam, non absolutè nullam, sed *indiscretam* appellant.

Quid autem esset illa excommunicatio *indiscreta*, prolato canone Gregorii VII, exponunt his verbis[5] : « Quòd excommunicati dicimur, non gravius justo feras; quia, ut credimus, nos ab excommunicatione excipiet, saltem ipsa Romana auctoritas. Hildebrandus Papa, qui auctor est hujus novelli schismatis, et primus levavit sacerdotalem lanceam contra diadema regni, primò indiscretè Henrico faventes excommunicavit : sed reprehendens se intemperantiæ, excepit ab excommunicatione illos qui Imperatori adhærebant, necessariâ ac debitâ subjectione, non voluntate faciendi, vel conciliandi malum; et hoc pro decreto scripsit : » quod est illud decretum : *Quoniam multos*, à nobis integrè suo relatum loco[6]; in quo et illud notavimus, liberari ab excommunicatione eos, qui non ita curiales sunt, ut eorum consilio *scelera perpetrentur*; quo quidem Leodienses satis se tutos ab excommunicatione putabant, cùm nullius malæ rei auctores extitissent.

Ergo ea erat Leodiensibus *indiscreta* excommunicatio, quæ *indiscriminatim* communicationem omnem cum Imperatore, etiam in civilibus ac necessariis negotiis prohiberet : quam profectò doctrinam toto terrarum orbe à Leodiensi Ecclesia divulgatam; à nemine erroris fuisse notatam legimus, aut nunquam ab eâ Ecclesia postulatum ut eam ejuraret.

1. *Vid. tol. epist. sed impr.*, *col.* 636, 637. — 2 *Idem, et col.* 639. — 3. *Ibid. p.* 338, 339. *col.* 637. — 4. *Conc. Rom.* IV; *tom.* X, *col.* 370, 638. — 5. *Sup.*, *lib.* I, *sect.* II, *c.* XXVIII.

Quod autem objiciunt, Leodienses petita venia in communionem receptos, nihil hoc ad ejuratam epistolæ doctrinam pertinere testatur ipse Baronius, qui eâ de re ex Urspergensi[1] sic scribit[2] : « Leodiensis Episcopus, cæterique coepiscopantes, inter cætera recipiuntur in communionem pœnitentiæ, hac conditione, quòd cadaver ipsius excommunicati per se pridie in monasterio tumulatum effoderent, et absque ulla sepultura vel exequiarum communione, in loco non consecrato deponerent, comprobantibus his qui aderant Archiepiscopis et Episcopis; quia quibus vivis Ecclesia non communicat, illis etiam nec mortuis communicare possit. » Rectè omnino et ex prisca disciplina; meritòque Leodienses emendare coacti, quod prava misericordia fecerant : interim patet hanc unam ab eis conditionem postulatam, ut cadaver excommunicati sacro loco projicerent : non profectò ut epistolæ suæ doctrinam abdicarent. Manet ergo epistola, antiquæ doctrinæ de inviolabili Regum majestate testis, adversus Gregorii VII novitatem, quam distinctè notat; neque quisquam eam notam eluit. Manavit opinio hujus novitatis ad posteros, ut vel Othonis Frisingensis à nobis relata verba testantur. Alios postea testes audiemus. Hic quidem Germanici nominis Episcopos ac scriptores commemorare voluimus.

CAPUT IX.

Quod hæc decreta Gregorii VII, aliorumque Pontificum nullo deliberante aut approbante Concilio, tum pessimo exemplo et infelicibus auspiciis facta sint.

Id verò in primis notatu dignum arbitror, quòd illud Gregorii VII factum, nullâ in legitima Synodo, dictis sententiis, comprobatum fuit. Nam solemne est Romanis Pontificibus, ut quæ approbante Concilio fecerunt, edicant factum aut constitutum esse, *sacro approbante Concilio*, vel aliam similem adhibeant formulam, quâ ea quæ egerint Synodi judicio confirmentur. Id passim videre est in Romanis Conciliis, quorum gesta habemus. Placet, exempli causa, referre Concilium à Joanne VIII habitum, de Carolo Calvo in Imperatorem electo. Sic interrogat Pontifex[3] : « Quæ in præfato piissimo..... Carolo..... gessimus sententiæ prolatione, si unanimi generalitati vestræ videtur, et per manus subscriptionem etiam in præsenti ac venerabili Synodo..... iteratò promulgemus ac roboremus. Sancta Synodus respondit : Placet et valde placet..... Tunc..... Pontifex..... Piissimi..... Caroli..... ad imperialia sceptra electionem et promotionem..... ex tunc et nunc, et in perpetuum firmam et stabilem decernimus permansuram. Responderunt omnes : Placet, placet, fiat, fiat. » Fit communi consensione decretum : ei subscribitur eo ritu passim : *Joannes*, vel alius quivis, *Romanæ Ecclesiæ Episcopus huic decreto à nobis promulgato subscripsi* : eodem tenore singuli Episcopi subscribunt : *Decreto à nobis promulgato*. Sexcenta ejusmodi acta in Conciliis extant. At in Gregorii VII Conciliis nihil simile. Non uti Joannes VIII de confirmando, ita hic Gregorius de deponendo Rege Episcopos interrogat; neque illi decretum assensione firmant. Solus Gregorius hæc edicit : « Regnum contradico, juramentum solvo, ne quis ut Regi pareat interdico. » Cùmque tot decreta Romanorum Pontificum extent in Conciliis promulgata, quibus Concilii consensio et approbatio inseratur; in deponendis Regibus nihil unquam tale legimus : imò in Concilio Lugdunensi œcumenico illi decreto quo Fridericus II ab Innocentio IV deponitur, non est appositum ex formula consueta : *Sacro approbante Concilio*, sed *sacro præsente Concilio*[4]; adeo Pontifices id sibi privatim reservare voluerunt. Quod quidem, quocumque animo gesserint, certè ipsi testantur, hæc, non Conciliorum

1. Non alio unquam nomine Baronius appellat Conradum à Lichtenaw, Urpergensis Monasterii in Suevia Abbatem, ille scripsit Chronicon ab Assyriorum Rege primo Belo ad an. 1229 (*Edit. Paris*).
2. *Bar.*, *tom.* XII, *an.* 1106, *pag.* 51. — 3. *Conc. Rom.* I, *sub Joan.* VIII, *tom.* IX, *col.* 298. — 4. *Tom.* XI *Conc.*, *col.* 640.

auctoritate, sed ab ipsis tantùm pontificio nomine esse gesta.

Quam autem inauspicatò gesta sint, multa testantur. Imprimis infaustum illud, quòd tum primùm cœpit de deponendis Regibus cogitari, cùm bellis civilibus attrita respublica, ipsa etiam regia nutaret auctoritas. Saxonibus enim ab aliquot annis rebellantibus, « nonnulli Longobardorum, Francorum, Bavarorum, Suevorum, datâ et acceptâ fide conglutinati sunt, qui Regem undique bellis pulsarent[1]. » Auctor vitæ Henrici id prodit : id Lambertus Schafnaburgensis : id Saxonici belli scriptor : jamque adversùs Henricum tota se Germania, totum Imperium commovebat. Tunc Gregorius deponendum aggreditur Imperatorem, *ut à suis destitutum*, scribit Otho Frisingensis[2]. Gregorius ergo ambitiosis Principibus et quomodocumque Regem aggressuris, gerendi belli colorem et qualemcumque titulum, auctoritate apostolicâ præbuit : quo quid infelicius? Hoc verò exemplo (piget commemorare quidem; sed causæ ratio id postulat, neque manifesta dissimulasse quidquam juvet) hoc, inquam, exemplo cæteri Pontifices tum Regibus adimere regna cœperunt, cùm ultro ruere, vel certè inclinari bellis maximè intestinis, fatiscente republicâ viderentur. At si his prolatis decretis bella cessarent, tamen infausti erat ominis, apostolici nominis auctoritate ambitionem alere; nunc autem magis magisque bella civilia exarsere, profligati ingentes exercitus, qui Pontificum regnabant auspiciis Rodolphus Suevus, Hermannus Lotharingus[3] in prœliis cæsi : et quod Bertholdus Constantiensis tradit[4], pontificiarum partium per eam ætatem studiosissimus : « Totum Romanum imperium civili bello, nimio schismatis dissidio laboravit, aliis quidem Domino Apostolico, aliis Henrico faventibus : ob hoc utrinque totum regnum prædâ, ferro et igne miserabiliter devastantibus. » Quo bello per triginta ferè annos Germania et Italia conflagravit; Roma ipsa capta, recepta, hostibus et auxiliantibus prædæ fuit; quodque omnibus pejus est, ad posteros exempla manarunt : et quoties à Pontificibus sunt inchoata talia, eædem consecutæ calamitates toti orbi testabantur, quàm infausto omine à Gregorio VII hæc cœpta sint.

Neque verò hæc referens, id nostræ causæ patrocinari volo, quòd Rodolpho et Hermanno, pontificiâ auctoritate bella moventibus, res improsperè successerint. Sanè scriptores ii qui nostris temporibus Gregorii VII aliorumque Pontificum eadem conantium acta, tanquam cœpta divinitus, tuenda susceperunt; ubi pontificias partes felicioris successûs aura afflaverit, continuò altiùs se extollunt : tanquam nesciremus Christiani, occultis judiciis hæc agi, ac plerumque pœnæ loco à Deo immitti victoriam. Nos autem, si prospera omnia Romanis Pontificibus, tam nova in Imperium molientibus, contigissent; non minùs infaustam prædicaremus apostolicæ Sedi potestatem eam, quæ ipsi tot stragibus, totque bellis, quantumcumque prosperis, constitisset.

Nihil ergo hìc attinet commemorare Henrici IV calamitates armatosque in ipsum filios; Henricum præsertim V, jam unum superstitem, à quo victus pulsusque est : nisi quòd hoc quoque pars est infelicitatis, quòd Gregorii VII Paschalisque II decreta, tantæ impietati occasionem dederint, in eâque opem et præsidium nacta sint.

Neque eò meliùs Paschali II res postea successerunt, qui Henricum V tanto à se studio ad viventis patris regna provectum, statim atque imperatorem coronavit, hostem expertus est, rupto iterum sacerdotii ac regni fœdere, novoque de investituris bello comparato. Sed hæc postea paucioribus. Nam Gregorii VII Henricique IV rebus, quæ hujus quæstionis fons et caput essent, diutius nos immorari oportebat : cætera leviùs transibimus.

1. *Auct. vitæ Henr. IV, Ursperg.*, p. 382. — 2. *Oth. Fris., de gest. Frid.*, *lib.* I, *cap.* I; *ap. Urst.*, *p.* 407.

3. Hermannus Lotharingus, seu potius Luxemburgus et ideo dictus Lotharingus, qua profugus in Lotharingiâ, postquam Saxones, à quibus Rex electus fuerat, sibi sensit infidos, diu diem supremum obit. Non enim, ad quod numere videtur Bossuet, *prœlio cæsus est*. Vid. Berthold. (*Edit. Paris*).

4. *Berthold. ap. Herm.*, *an.* 1083. *Urst.*, *p.* 352.

CAPUT X.

Philippus I, Francorum Rex, excommunicatus, nullâ unquam depositionis mentione.

Quidquid Gregorius, eumque secuti Romani Pontifices in deponendis regibus aggressi sint[1], non manavit ad Gallias infaustæ depositionis exemplum; cujus rei his temporibus insigne habemus documentum.

Anno Christi 1094, viginti ferè annis postquam Gregorii VII de Henrico deponendo infausta ac feralia edicta exierunt, historici hujus ævi, ac post illos Baronius memorat[2], Philippum I, Francorum Regem, repudiasse Bertham uxorem legitimam, et duxisse Bertradam Fulconis Comitis Andegavensis uxorem, ad hæc cognatam suam; atque adulterium raptu etiam et incestu cumulasse. Id factum Urbano II Pontifice. « Tum, inquit Bertholdus hujus ævi scriptor[3], in Galliarum civitate quam Ostionem vulgariter vocant, congregatum est generale Concilium, à venerando Hugone Lugdunensi Archiepiscopo ac Sedis apostolicæ Legato, cum Archiepiscopis, Episcopis et Abbatibus diversarum provinciarum, 17 Kal. Novembrium : in quo Concilio Rex Galliarum Philippus est excommunicatus, eo quòd, vivente uxore suâ, alteram superinduxerit..... Hæc omnia, inquam, ibi sunt constituta et apostolicâ legatione firmata. »

Anno sequente, ipse Papa Urbanus II habuit Placentinum Concilium. Citatus Philippus, eodem Bertholdo teste[4], *inducias impetravit*. Paulò post, eodem anno 1095, « in Galliis, inquit, ad Clarummontem Synodus generalis à Domino Papâ congregata est, in quâ tredecim Archiepiscopi cum eorum suffraganeis fuerunt, et ducentæ quinque pastorales virgæ numeratæ sunt. In hâc Synodo Dominus Papa..... Philippum Regem Galliarum excommunicavit, eo quòd, propriâ uxore dimissa, militis sui uxorem in conjugio sociavit. » Alii historici idem memorant; nec tanto scelere, nec tam justo anathemate toties iterato, neque tanti Concilii tantique Pontificis auctoritate, detractum imperium Philippo fuit. Nemo id decrevit, nemo minatus saltem est, nemo ad animo designavit; cùm tamen præcessissent Grægorii VII Henricum deponentis multa decreta, gravesque ad Philippum ipsum aliis de causis maximis, etiam intentatæ depositionis minæ, quas vidimus[5]. Sed neque his Franci auscultabant, et ab iis adversùs Francos Romani Pontifices temperabant,

Verum quidem est quod Bertholdus scribit[6], anno 1096, « Philippum Regem Galliarum, jamdudum pro adulterio excommunicatum, tandem Domino Papæ, dum adhuc in Caliis moraretur, satis humiliter ad satisfactionem venisse, et, abjuratâ adulterâ, in gratiam receptum esse, seque in servitium Domini Papæ satis promptum exhibuisse. »

Sed eò fuit sceleratior atque odiosior, quòd Vicario Christi datam fidem fefellit. Unde Ivo Carnotensis, per ea tempora Episcopus, omniumque Episcoporum doctissimus atque sanctissimus, scribit[7] : « Regem excommunicatum à Domino Papâ Urbano in Claromontensi Concilio, factoque cum Bertradâ divortio, reversum ad ejus consortium, iterum excommunicatum esse in Pictavensi Concilio à Cardinalibus Joanne et Benedicto. » Quâ de re sic scriptum legimus in hujus ævi historicis[8] : « Per idem tempus duo Cardinales aposto-

1. *Bar.*, *tom.* XI, *an.* 1073; *Greg. VII*, *lib.* I, *epist.* XXXV. — 2. *Bar.*, *ibid.*, *an.* 1094, *pag.* 648, *tom.* VII *Conc. Bin.*, *part.* I, *pag.* 505; *Labb.*, *tom.* X, *col.* 499. — 3. *Berthold.*, *an.* 1094. *Append. ad Herm. ap. Urst.*, *pag.* 372. — 4. *Ibid.*, *an.* 1095, *pag.* 373. — 5. *Sup. lib.* II, *cap.* XXVII.

6. *Berth.*, *p.* 375. — 7. *Ivo. Carn. ad Rad. Rhem.*, *part.* II, *ep.* CCXI, *pag.* 290. — 8. *Vit. Bernard. I Abb. de Tirono, per Gauf. Gross. Duches.*, *tom.* IV, *p.* 167; *Labb.*, *tom.* X, *col.* 720 *et seq.*; *Bar.*, *tom.* XI, *an.* 1100; *Hug. Flavin. in Chron. cod. an.*

licæ Sedis legatione fungentes, ad urbem Pictavium Concilium convocarunt, in quo CXL[1] Patres adfuerunt, qui Philippum Regem Francorum, propter uxorem Fulconis Consulis Andegavensium, quam in adulterio tenebat, anathematis vindictâ percusserunt. » Idem refert Hugo Flaviniacensis Abbas, in Chronico, ad annum 1100.

Cùm autem Philippus hoc ad flagitia addidisset, ut, reversus ad vomitum, diutissime in excommunicatione sordesceret ac computresceret, nihilo tamen secius Episcopi æquæ ac cæteri omnes in obsequio perstitere. Perstitit ipse Ivo Carnotensis omnium fortissimus, pro eâ quoque causâ, tantique scandali ecclesiasticâ ultione ab iniquo Rege carceres, aliaque infanda perpessus, ut ad alia Regis scelera etiam persecutoris nomen accederet.

Procul ergo ab nostrorum animis abfuit illud Germanis multis hoc tempore persuasum; nempe excommunicatione seu anathemate abrumpi omne vinculum societatis humanæ, ac nequidem in civilibus communicari posse cum excommunicatis Regibus : procul abfuit à Francorum regno illa, de deponendis Regibus, reipublicæ infausta sententia, cùm Regi flagitiosissimo excommunicationis datæque fidei, per tantum temporis spatium contemptori, nemo eam pœnam vel verbo intentarit, nedum re ipsâ intulerit.

CAPUT XI.

Loci quidam Ivonis Carnotensis per summam inscitiam objecti solvuntur : corona regia Regi restituenda in his locis quid sit? Ivonem cum aliis omnibus Francis in obsequio perstitisse : Guillelmi Malmesburiensis locus.

Quanquam hæc per se clara et invicta sunt, tamen expedire nos oportet ea quæ sunt à Francisco Jureto notata, ad Ivonis epistolam XLVI, et à cardinale Perronio objecta[2].

Nempe Ivo sic scripsit ad Urbanum II[3] : « Venturi sunt ad vos in proximo nuntii ex parte Regis Francorum,.... qui confidentes in calliditate ingenui sui et venustate linguæ suæ, prædictis de causis impunitatem flagitii se impetraturos Regi, à sede apostolicâ promiserunt : hâc ratione ex parte usuri, Regem cum regno ab obedientiâ vestrâ discessurum, nisi coronam restituatis, nisi Regem ab anathemate absolvatis. » Hic quidem videmus anathemate percussum haud minùs pro Rege agnosci. Subdit Regis *præceptum* de convocandis Trecas trium provinciarum Episcopis, quibus Rhemensis, Senonensis, Turonensis Archiepiscopi paruissent : adeo nihil intermissum eorum, quæ regiis præceptis consuevissent fieri, ac tam pronam omnium ordinum circa Regem fuisse constat obedientiam, ut etiam periclitari posse videretur unitas ecclesiastica, nisi excommunicatum Regem Urbanus absolveret. Quo quidem metu Ivo negat ecclesiasticam disciplinam solvi debere ab Urbano. Verùm hæc scribens, nihil interim de adimendo Regi imperio cogitat. Sed Franciscus Juretus hæc Ivonis verba commemorans : *Nisi coronam restituatis, nisi Regem ab anathemate absolvatis*, hæc addit : « Hic locus eorum adjuvat sententiam qui asserunt Philippo excommunicato à Papâ Urbano II, interdictum simul regnum Franciæ. » Nimis imperitè ille quidem. Sanè Ivo scribit sic epistolâ LXVI, ad Hugonem Lugdunensem Romanæ Ecclesiæ Legatum : « Turonensis Archiepiscopus in Natale Domini, Regi contra interdictum vestrum coronam imponens, hâc arte à Rege obtinuit ut Joannes eidem Ecclesiæ præficeretur Episcopus. » Item epistolâ LXVII, « Turonensis Archiepiscopus contra interdictum Legati vestri in Natale Domini Regi coronam imposuit. » Item epistolâ LXXXIV, ad Joannem Presbyterum Cardinalem Romanæ Ecclesiæ Legatum : « Quidam Belgicæ Provinciæ Episcopi in Pentecoste contra interdictum bonæ memoriæ Urbani, coronam Regi imposuerunt. » Videmus in Natali à Turonensi Archiepiscopo, et in Pentecoste à Belgis Episcopis coronam impositam : quæ si quis retulerit ad solemnem illam coronationem, quâ inaugurantur Reges, prorsus inepliat. Ea enim et semel fit, neque à Turonensi aut Belgis Episcopis fieri consueverat, sed ab Archiepiscopo Rhemensi : quo jure longè antea, ut Annales habent[1], Philippus vivo Henrico patre *anno* 1059, *Henrici Regis trigesimo secundo, à Gervasio Rhemensi Archiepiscopo consecratus* fuerat, cùm *septennis esset*. Ergo illa corona, de quâ Ivo agit, quotannis in præcipuis festis imponi solebat. Quam cærimoniam honoris ecclesiastici genus quoddam, ab ipsis Episcopis adhiberi solitum, Regi anathemate percusso, Pontifices eorumque Legati adhiberi vetabant. Hæc illa est corona, quam *restitui* sibi, soluto anathemate, Philippus postulabat; non autem corona regia, sive regia potestas, quâ usque adeo integrâ potiebatur, ut eâ etiam exerceret, quæ in ecclesiasticis negotiis ipsisque etiam episcopalibus promotionibus, ad regium officium pertinerent.

Sanè Ivo significat detineri à se tantisper de excommunicando Rege litteras ab Urbano II missas : quia, « nolo, inquit[2], regnum ejus, quantùm ex me est, adversùs eum aliquâ ratione commoveri. » Sed aliud profectò est, propter eas litteras aut aliquod decretum pontificium regno cadere; aliud regnum in Regem *aliquâ ratione commoveri*; quod quidem plerumque fit in impios Reges, legum divinarum atque ecclesiasticæ censuræ publicos contemptores : quo sensu item dixit : « Regis anathemate periclitari terram[3]. » Cæterùm quæ ulterius de sollicitato Regis imperio Juretus suspicatur, mera somnia sunt, à Francorum moribus ac sensibus aliena.

Et quidem Willelmus Malmesburiensis Anglus de Concilio Claromontano hæc scribit[4] : « In eo Concilio excommunicavit Dominus Papa Regem Philippum Francorum, et omnes qui eum vel Regem vel Dominum suum vocaverint, et ei obedierint, et ei locuti fuerint, nisi quod pertineret ad eum corrigendum. » Cæterùm cùm unus hæc scribat, cæteris repugnantibus, facilè intelligimus scriptorem extraneum, ac rerum nostrarum ignarum audito excommunicationis pronuntiatæ nomine, ex suo supplevisse, quæ Imperatoris excommunicationi Pontifices miscuissent. Sed profectò quæ turbato Germaniæ statu in Imperatores audebant, haud competebant Franciæ, altâ pace, optimis legibus, atque hæreditariâ successione firmatæ.

Quis autem sanæ mentis crediderit deponendo Regi Francorum delectam esse à Pontifice Claromontanam urbem, partem imperii Francici, aut Francos Episcopos, qui in eâdem Synodo frequentissimi sederint; cùm eos in Regis obsequio perstitisse, vel ex uno Ivone satis constet? Jam Regi deposito quis substitutus fuit? Ludovicusne VI, ejus filius, quem patri semper fuisse obsequentissimum Sugerius Abbas in ejus vitâ scribit[5]? An nobilissimum regnum in anarchiam redactum ab Ecclesiâ est, eo tempore, pro proceres suos cruce signatos, ac nobilitatis robur in christiani nominis hostes emittebat? Quis hæc deliria non contemnat?

Sanè quod memorat Juretus in Chronico Cœnobii sancti Dionysii scriptum esse : « Toto tempore excommunicationis ejus actis publicis solitum subscribi : Regnante Domino Jesu Christo, » longe est insulsissimum, cùm profectò non nisi imperitissimus ac stolidissimus negare possit, hunc titulum in honorem Regis Regum Jesu Christi longè ante ea tempora, ipsis etiam Caroli Magni temporibus, ac deinceps passim et ubique terrarum frequentatum, sub iis quoque Regibus, qui vel maximè ecclesiasticâ pace florerent.

Si tamen obstinate Willelmo Malmesburiensi credi-

1. LXXX tantùm numerat Hugo Flaviniacensis (*Edit. Paris*).
2. *Observ. ad Ivon., epist.* XLVI, *part.* II; *Perr., Œuvr. div.*, *p.* 607.
— 3. *Epist.* XLVI, *pag.* 21.

1. *Duch., tom.* IV, *p.* 161. — 2. *Ep.* XXIII, *p.* 11. — 3. *Ep.* CXLIV, *Pasc. II*, *p.* 61. — 4. *Willel. Malm., lib.* IV *de gest. Reg. Ang., cap.* II. — 5. *Sug. vit. Lud. VI, ap. Duch.*

tum volunt, dictam ab Urbano in Philippum depositionis sententiam; cùm interim constet Francos etiam Episcopos, eosque sanctissimos atque fortissimos, in Regis obedientiâ perstitisse; nempe id quoque argumento erit, quàm hæc de deponendis Regibus decreta apud Francos nulla habeantur. Sed nos in rebus gestis ipsam veritatem, non causæ nostræ præsidia, etiam ab adversariis ministrata, quærimus.

CAPUT XII.

De investituris inter Paschalem II et Henricum V Imperatorem : excommunicationes a Conciliis latæ : depositio in Rhemensi Concilio a solo Papâ : facta compositio in Lateranensi I generali sub Calixto II, revocatæ depositionis, aut Regis rehabilitati nullâ mentione.

Per eadem ferè tempora sub Paschale II et Henrico V Imperatore, Henrici IV filio, gravis illa à Gregorii VII et Urbani II decretis inchoata de investituris contentio, in apertum bellum erupit; quamvis investituræ etiam per annulum et baculum, priscis temporibus à viris etiam sanctissimis frequentatæ adhuc in Francia, alio licèt ritu[1] celebrarentur. Sed Germani Imperatores per eam tempestatem abutebantur iis, ut Ecclesias venderent, æternæque servituti Christi sponsam addicerent. Illud certum, tanta dissidia haud difficulter potuisse componi, paululum, ut postea factum est, immutatis ritibus; si jam inde ab initio pacatos animos adhiberent. Sed Germani ferociebant : Itali aspernabantur : interim prælia, cædes; bellisque atrocibus Germania, Italia, Roma ipsa, in suis quoque mœnibus conflagrabat.

Adactus Paschalis ab Henrico, ut investituras ipsi concederet, atque ejus privilegii causa hæresis etiam infamatus. Quare anno 1112, Concilio Romæ habito, Lateranensi II, sese ultro à Sede apostolica deponere voluit[2] : sed vetitus est à Patribus, qui, hortante Pontifice, hanc sententiam protulerunt[3] : « Privilegium illud, quod non est privilegium, sed pravilegium..... per violentiam Henrici Regis extortum, nos omnes in hoc sancto Concilio, cum eodem Domino Papa congregati, canonica censura et ecclesiastica auctoritate, judicio sancti Spiritûs, damnamus et irritum esse judicamus..... Et acclamatum est ab universo Concilio : Amen, amen : fiat, fiat : » quod iterum atque iterum notari volumus, ut intelligatur quo ritu agi soleat, cùm Patrum consensione decreta firmantur.

De eadem Synodo Lateranensi anno 1112, hujus temporis scriptor manuscriptus in Conciliorum editione à Binio aliisque deinceps collectoribus relatus, hæc scribit[4] : « Anno Incarnationis Dominicæ 1112, celebratum est Romæ Concilium, in quo irritum judicatum est prædictum privilegium; dataque est sententia excommunicationis in personam Regis, non à Papa, qui juraverat se nunquam facturum hoc, sed ab Ecclesia injuriam sui patris vindicante. » Nihil hic de depositione audimus, quod infausto successu, hæc nonnihil tum refrixisse videantur; neque in Conciliis Patres ita pronuntiare solerent.

Idem enim advertere est in Concilio Viennensi Guidone Archiepiscopo, mox Calixto II Papa præsidente. Sic autem Patres decernunt[5] : « Henricum Teutonicorum Regem excommunicamus, anathematizamus, et à gremio sanctæ matris Ecclesiæ sequestramus : » ubi disertè eum pro Rege habent; ac postea epistola ad Paschalem data de confirmando hoc decreto, hæc scribunt : « Adfuerunt Legati Regis, » et : « Scriptum illud quod Rex[1] à simplicitate vestra extorsit, damnavimus; in ipsum etiam Regem nominatim ac solemniter et unanimiter sententiam anathematis injecimus[2]. » Sic à Concilio Lateranensi jam, et à se quoque nunc excommunicatum, Regem appellant; neque de depositione quidquam agunt : adeo, quod jam diximus, hæc à Conciliorum ritu et consuetudine abhorrebant.

Conon quoque Prænestinus, Sedis apostolicæ Legatus, Hierosolymis habito Concilio, « excommunicationis sententiam in Regem dictavit, et eamdem in Græciâ, Hungariâ, Saxoniâ, Lotharingiâ, Franciâ, in quinque Conciliis, consilio prædictarum Ecclesiarum renovando confirmavit[3]. » Hæc anno 1116, in Concilio Lateranensi IV, aliis III, sub Paschale II, relata et probata sunt. Quare et illud approbatum est : Henricum V et esse excommunicatum, et tamen permanere Regem : contra quod Germanos multos per ea tempora sensisse vidimus. In eâdem Synodo decretum à Paschale factum est, in hæc verba[4]. « Illud malum scriptum, quod pro pravitate sui pravilegium dicitur, condemno sub perpetuo anathemate, ut sit nullius unquam bonæ memoriæ; et rogo vos omnes ut idem faciatis : tunc ab universis acclamatum est : Fiat, fiat. » Sic nempe agebatur cùm Concilii auctoritate et approbatione res fierent : cujus generis decretum in deponendis Regibus nullum unquam legimus ab ullo Concilio factum.

Denique Paschale II ac Gelasio II Pontificibus, de excommunicato Henrico V multa; de deposito, nihil in actis legimus : quanquam multi, inolitâ à Gregorii VII temporibus opinione, excommunicationem ipsam cum depositione conjunctam putabant, et à Regis obedientiâ abhorrebant.

At, Calixto II Papâ, aliter gestum est; neque tantùm excommunicatus Henricus V, sed etiam depositus : quæ tamen diversissimis ritibus facta sunt. Id videre est in Concilio, quod Calixtus II adversùs Henricum V, ejusque Antipapam Burdinum, anno 1119, Rhemis habuit. Eo enim in Concilio, Patrum sententiâ, transacta sunt omnia, præter ea quæ ad Henricum deponendum attinerent. Ac statim quidem, cùm de compositione ageretur, profecturus Pontifex ad Imperatorem, sic Synodum allocutus est : « Sicut conventionem pacis, si fiat, vobiscum et per vos confirmare optamus; sic in commentorem fraudis, si infidelis evaserit, judicio Spiritûs sancti et vestro, gladium Petri vibrare tentabimus[5]. » Neque res aliter gesta est. Itaque non modò ea, quæ de compositione deque investituris; sed etiam quæ de excommunicatione Imperatoris, et Antipapæ tractata sunt, Patrum consensione et judicio acta memorantur; idque est gestis inditum. At postquam Imperator pollicitis non stetit, omissumque est jam pacis negotium; in actis legitur à ccccxxvi Episcopis et Abbatibus candelas tenentibus excommunicatos eos esse, « quos præcipuè proposuerat excommunicare Dominus Papa; inter quos primi nominati sunt Rex Henricus, et Romanæ Ecclesiæ invasor Burdinus[6], » quem schismatici Gregorium VIII appellabant. Sic Patres cum Papâ de excommunicatione decrevisse referuntur. Tum de Papâ tantùm additur : « Absolvit etiam Dominus Papa, auctoritate apostolicâ, à Regis fidelitate, omnes quotquot ei juraverant, nisi resipisceret : » totumque illud quod in depositione Regum fit, tacentibus Episcopis, à Romano Pontifice solo agitur. Factum sæpe notamus, facti causas postea investigabimus.

Neque ita multo post Calixtus et Henricus, dissidiis bellisque atrocibus fessi, in hanc formam consenserunt : Imperator quidem, « ut investituram per annulum et baculum dimitteret, ut liberam Ecclesiis electionem et

1. Quis fuerit ille alius ritus prorsus ignoro. Certè, primæ stirpis Francorum Reges per baculum investituras deinsse lestes est S. Romanus, quem eo ritu Clodovicus II, seu pater ejus Dagobertus, Rothomagensem Episcopum investivit; neque alio ritu Africum Genomanensem Episcopum a Ludovico Pio, an. 832, investitum fuisse memorat is, qui Africi vitam scripsit. Eodem ritu modoque celebratas fuisse investituras per annulum et baculum tempore Ivonis Carnotensis, ex ejus scriptis intelligimus. Sed Calixto II Pontifice, cum Romani Imperatores per sceptrum suos Episcopis cœperint investire, placuit Francis Regibus vivavoce deinceps, vel scripto investiturasdare (*Edit. Paris*).

2. Sic unus Goffridus Viterbiensis. Cæteri historiarum aut chronicorum auctores hoc dicunt tantum : Paschalem II, hæreseos insimulatum, sese eâ suspicione liberavisse. Vid. Goffr. Chron., part. XVII, pag. 508 (*Edit. Paris*).

3. *Tom.* X *Conc.*, *col.* 708. — 4. *Bin.*, *tom.* VII, *part.* I, *p.* 543; *Labb.*, *tom.* X, *col.* 771. — 5. *Tom.* X *Conc.*, *col.* 784.

1. Henricus V. — 2. *Tom.* X *Conc.*, *c.* 785. — 3. *Vid.*, *ibid.*, *c.* 767 *et* 808. — 4. *Idem*, *col.* 807. — 5. *Vid.*, *tom.* X *Concil.*, *col.* 872, 875. — 6. *Vid.*, *ibid.*, *col.* 878.

consecrationem fieri concederet; » Papa vero, « ut electiones Teutonici regni, in Regis fiant præsentia : ut electus regalia per sceptrum à Rege recipiat[1] : » quæ in Concilio generali Lateranensi I, sub Calixto II, anno 1123, gesta et probata sunt, quemadmodum jam in Concilio Rhemensi omnium Episcoporum judicio tractata, composita, limata et confirmata fuisse diximus.

Nihil quidquam aliud ab Imperatore, deposito licèt, cùm Ecclesiæ reconciliatus est, postulatum fuit. Uti regnabat Henricus, vetante licet Pontifice, ita porro regnavit. Non se ille regno restitui aut rehabilitari, ut vocant, voluit; juris sui securus, satisque confisus eâ in re à Pontifice, ut nihil detrahi, ita nihil dari posse. Neque etiam eâ de re quidquam Pontifex cum Imperatore egit, aut ab eo postulavit, cùm postularet ea quæ juris ecclesiastici esse reputabat : quod certo argumento est, nihil hæc visa esse ad ecclesiasticum dogma, aut omnino ad jus ecclesiasticum pertinere, cùm ab errantibus et delinquentibus expressa ejuratio postuletur eorum, quibus dogmata Ecclesiæ aut certè ejus jura violari judicetur.

CAPUT XIII.

Sanctorum Patrum ejus ævi, Anselmi Cantuariensis Ivonis Carnotensis, Bernardi Claravallensis de Imperatorum depositione silentium : Locus Anselmi probantis Walerannum Henrico IV deposito, ut Regi, adhærentem.

Vixere his temporibus (id est undecimo et duodecimo sæculo) viri sanctitate ac doctrinâ conspicui, Episcopi, Fulbertus Carnotensis, Anselmus Cantuariensis, Ivo item Carnotensis, Bernardus Claravallensis Abbas, aliique multi, quorum de omni re ecclesiasticâ habemus epistolas, sermones, tractatus. Memorabile certè est de deponendis Regibus nihil ab eis scriptum, cùm eâ contentione tota jam Ecclesia personaret; et tamen multa tractarunt, quæ huic causæ proxima viderentur : Anselmus in investituris tollendis, adversùs Reges Anglos multa egit, multa scripsit, multa sustinuit; intentaturque sæpe tunc excommunicationis, at, ne verbo quidem, depositionis metus. Ivo Carnotensis prolati in Philippum I, Francorum Regem, anathematis defensor acerrimus, multus in eo negotio est; at interim de deponendo Rege Ecclesiæ contemptore, ne quidem cogitasse, imò in ejus obedientiâ, gravibus licèt afflictum incommodis, perstitisse vidimus. Bernardus, ut alia omittamus, discipulum suum Eugenium III docet omnia sigillatim, quæ ad pontificale officium pertinere videantur. Subit autem admirari, cùm de minutissimis agat, de deponendis Regibus, tam gravi re, ne verbo quidem egisse, aut monuisse quidquam, imò verò deterruisse, ut sequentia demonstrabunt. Interim, ut de silentio duntaxat hic agamus, tanti profectò silentii, in tantâ re, tantoque christiani orbis motu ac tumultu gestâ causam aliquam fuisse oportet. Nullam autem invenio nisi hanc; quòd huic rei tam novæ, tam insolenti, immisceri nollent.

Facilè autem eò adduci potuerunt ut à scriptis temperarent, quibus vel tantillum Romanus Pontifex læderetur; ne scilicet pessimis Imperatoribus et Pontificibus apostaticis, quos Imperatores sustentabant, adversùs veros Pontifices favere viderentur. Ad hæc viri boni reprehendere plerumque Romanorum Pontificum, Joannis etiam XII manifesta flagitia verebantur : testis Otho Frisingensis sæpe memoratus. De auctore vitæ Henrici IV, jam vidimus quàm cunctanter memoret eorum assertiones, qui ejus depositionem improbarent. Si tam timidè ille agebat, qui Henrico faveret, quantò libentiùs alii Catholici conticescebant! Atque utinam infausta hæc oblitterari sinerent præposteri defensores, ac non pro fidei decretis obtruderent. Fortassis hæc meliùs tacerentur. Quominus miramur fuisse paucos, qui adversùs Pontifices Regum depositores expressè dicerent; at qui pro ipsis scriberent, innumerabiles haberemus, nisi hæc tum pro Pontificum honore ac pace Ecclesiæ, tacenda potiùs quàm laudanda viderentur.

Neque tamen eò usque conticuere, ut non suam quoque sine ullius offensione sententiam exprimerent; quod vel ex uno Anselmo probare possumus. Is theologicâ scientiâ præcellentissimus, Cantuariensis Archiepiscopus factus est, Urbano II Pontifice : quo tempore imperabat Henricus ille IV, tot decretis depositus, inducto etiam Guiberto Antipapâ, jam apertè schismaticus. Per ea ergo tempora, Walerannus Naumburgensis Episcopus[1], Henricianarum partium, misit ad Anselmun epistolam quâ interrogabat de azymo et fermentato, aliisque ritibus. Huic epistolæ rescripsisse Anselmum anno 1094, Urbani II tempore memorat Dodechinus, et post eum Baronius[2]. Anselmi epistola sic incipit : « Anselmus servus Ecclesiæ Cantuariensis, Waleranno Naumburgensi Episcopo. Scienti breviter loquor. Si certus essem prudentiam vestram non favere successori Julii Cæsaris, et Neronis, et Juliani Apostatæ, contra successorem et Vicarium Petri Apostoli, libentissimè vos ut amicissimum et reverendum Episcopum salutarem. » Quo loco statim id occurrit : à beato Anselmo, ut Urbanum Petri ita schismaticum Imperatorem, pro successore Cæsarum, Julii, Neronis et Juliani Apostatæ, fuisse agnitum, quos veros ac legitimos Imperatores fuisse nemo negat. Ac de ipso Nerone Scriptura testatur. Sed mentem Anselmi, quæ deinde secuta sunt, luculentiùs edocebunt.

Urbano mortuo, ac Paschale II in ejus locum substituto, interrogat iterum Anselmum Walerannus de *Sacramentorum diversitate*, atque in fine epistolæ hæc scribit[3] : « *Gratia Dei sum id quod sum;* ex Saulo Paulus, ex adversario Romanæ Ecclesiæ, intimus Paschali Papæ, acceptissimus Cardinalium consecretarius, et in omnibus in hâc parte prosperos spero successus. Joseph in domo Pharaonis, ego in palatio Henrici Imperatoris; neque iniquitas, neque peccatum meum, si, quod absit, aut quasi Nero incestus, aut apostata Julianus. » An igitur ille conversus ex Saulo Paulus, ille Papæ acceptissimus, Henricum Regem depositum ac schismaticum ejuravit? Minimè : quin potiùs apud eum fuit, ut apud Pharaonem Josephus. Atqui Josephus Pharaonem, ipsâ Scripturâ teste, procul dubio pro vero Rege habuit, quippe regni administer : igitur et Walerannus Henricum; neque ei denegabat agnitam in Nerone ac Juliano Apostatâ dignitatem, sed tantùm aversabatur scelerum consortium; neque ab ejus imperio, sed tantùm à schismate discedebat.

Ad eum sic affectum erga schismaticum et depositum Principem hæc rescribit Anselmus : « Domino et amico Waleranno, gratiâ Dei Naumburgensi venerabili Episcopo, Anselmus servus Ecclesiæ Cantuariensis salutem, servitium, orationes, dilectionis affectum. Gaudeo et gratias ago Deo, quia, sicut scribitis, glorificat eum in vobis Ecclesia catholica, quoniam in vestrâ mutatione divinæ bonitatis apparet gratia, et Domini Papæ Paschalis amicitiam habetis et familiaritatem; ut jam mihi liceat vestram amicabiliter salutare sanctitatem[4]. » Ergo Walerannus, Anselmus, ac, si verum amamus, ipse Paschalis, depositiones istas, à Gregorio VII inventas, pro nihilo habebant; idque tantùm postulabant, ut Episcopi à Guibertino schismate abhorerent : adeo horum pertæsum erat.

CAPUT XIV.

Ivonis Carnotensis loci quidam expenduntur : exempla memorantur : horum occasione de Regalive causâ, atque initiâ per Episcopos Gallicanos compositione, actum : de Gratiani Decreto quædam afferuntur.

Eadem ætate vigebat sanctus Ivo Carnotensis, in cujus Decreto multa legimus ex antiquâ de Regibus Ecclesiæ

1. *Conc. Later. I gener., ibid., col.* 901, 902.

1. In Saxoniâ. — 2. *Dodech Chron. an* 1094, *pag.* 135; *Bar., an.* 1097, *tom* XI, *pag.* 713; *Vid. oper. Ansel., pag.* 135. — 3. *Ep. Wal. ad Ansel. int. oper. Ansel*, *pag.* 137, 138, 139. — 4. *Ep. ad Ansel. Wal., p.* 131.

traditione deprompta ; illud imprimis ex Isidoro descriptum : « Populi peccantes judicem metuunt : Reges autem, nisi solo Dei timore metuque gehennæ coercentur, liberè in præceps proruunt[1]. » Quippe qui in supremâ temporalium arce ab ipso Deo constituti, in temporalibus nihil nisi à Deo metuant : quæ profectò vana sunt, si deponi possunt, depositique ac privati, aliis quoque pœnis obnoxii vivunt.

Quod autem scripsit, id etiam exemplo docuit, qui Regi, Ecclesiæ atque anathematis contemptori, tam promptam ubique præstitit obedientiam.

Sanè in Decretum transtulit partem epistolæ Gregorii VII ad Herimannum Metensem ; sed cur eam attulerit, quidve ex eâ probare voluerit, testatur hic titulus : « Nullam dignitatem sæcularem, sed nec imperialem honori vel dignitati episcopali posse adæquari[2]. » Quare eum locum epistolæ protulit, quo Gregorius VII ex Gelasio, Ambrosio, aliisque probat, Sacerdotes Christi Regibus antecellere. Quæ autem huic loco inserta atque implicita reperit de Rege Francorum deposito, ille profert quidem, ne textum mutilet, sed in quo vim faciat ; titulus indicavit.

Non ergo id Ivo fecit, quod Gratianus postea. Nempe hic est relato Gregorii VII loco, ejusque de deposito Childerico sententiâ, caput particulare fecit, jam sæpe memoratum : *Alius*[3], idque ad proprium finem retulit. Disertè enim scribit : « A fidelitatis etiam juramento Romanus Pontifex nonnullos absolvit, cum aliquos à suâ dignitate deponit. » En Gratiani mens, ac velut hujus capitis titulus. Cui rei probandæ addit alia duo capita : alterum ex eodem Gregorio VII, alterum ex Urbano II : neque enim habuit antiquiora, quæ expromeret. At Ivonis tempore nondum hæc idonea visa erant, quæ in Decretorum librum suo venirent nomine ac titulo : neque post Gratianum, proprio ac nativo sensu, pro vera depositione à glossariis accepta sunt, uti jam vidimus.

Erant tamen ea tempora, quibus vel maximè flagraret, post Gregorii VII, Urbani II, ac Paschalis II decreta, de investituris cum Henrico V suborta contentio. Neque tamen Ivo eò adduci potuit, ut investituras prorsus intolerabiles judicaret, nedum inter hæreses, ut multi illius temporis, deputaret. Testis epistola ad Joannem Lugdunensem[4]. Idem post interdictum Concilii Claromontani : « Ne Episcopus vel Sacerdos, Regi vel alicui laico in manibus ligiam fidelitatem faciat[5]. » Radulphum Archiepiscopum Rhemensem adduxit ad Regem, qui talem fidelitatem ipsi faceret, quia aliter pax ecclesiastica stare non potuit. Id fecit vir κανονικώτατος, verique ac necessarii Ecclesiæ juris defensor accerrimus. Hujus exemplo discimus primitiva Ecclesiæ jura inviolata habere : adventitia quoque et secundaria tueri pro viribus : ex necessitate interdum melioris rei gratia ac pacis studio, omittere. Quo exemplo, Episcopi Gallicani eam de regalia compositionem inierunt, qua necessaria permitterent, jam amissa relaxarent, nova, et iis quæ concederent potiora, lucrarentur ; ut et obiter aliquid, occasione Ivonis, quod ad hanc causam et initam à Clero Gallicano pacem faciat (quandoquidem nostri censores tantopere hanc improbant[6]) afferamus.

Cæterùm id præcisè è quæstione nostra est, quòd Ivo Pontificum Romanorum studiosissimus, non modo non tuetur ea, quæ in deponendis Imperatoribus fecerint, sed antiqua de Regibus à solo Deo judicandis Patrum decreta, et verbo et exemplo defenderit.

CAPUT XV.

Bernardus Claravallensis Abbas : sub Innocentio II schisma ingens extinctum : libri de Consideratione ad Eugenium III.

GRATIANUS ille quem memoravimus, Monachus Bononiensis, triginta ferè annis post Ivonem mortuum, Decretum suum composuit ex Conciliorum canonibus, decretalibus epistolis, et Patrum sententiis. Qui quidem, quàm imperitè, nulloque delectu multa congesserit, nihil necesse est commonere doctos. Is primus omnium, decretis inseruit illum titulum, quem suprà memoravimus : Quòd *Romanus Pontifex quosdam à juramento fidelitatis absolvat*. Quòd igitur Romanis Pontificibus maximè omnium favere videretur, ab iis commendatus, magnam apud posteriores canonistas et theologos auctoritatem obtinuit ; sed longè postea, cùm decimo-tertio sæculo vix innotescere cœperit. Cæterùm, uti jam diximus, apud omnes constat, tanti valere ab ejus Decreto deprompta capita, quanti sunt auctores ii, ex quibus descripta sunt.

Jam verò apostolicum virum, neque tantum Ecclesiæ Gallicanæ, verùm etiam universæ lumen, beatum Bernardum audiamus. Is viginti duo annos natus Cisterciense Monasterium ingressus est, eo tempore, quo gravibus dissidiis cum Henrico V Ecclesia laborabat, atque Imperatorum depositionibus omnia perstrepebant. Anno deinde Christi 1130 et sequentibus, egregia ejus fuit opera pro Innocentio Pontifice, adversùs Petrum Leonis, qui Anacleti nomine Petri cathedram occuparat. Quo in dissidio lata persæpe excommunicatio adversùs schismaticum Pontificem ejusque asseclas, quorum multi erant Principes, eâque causâ nominatim excommunicatus Rogerus Siciliæ Rex, in Lateranensi II generali Concilio[1], præsidente Innocentio, anno 1139, de depositione ne minæ quidem auditæ sunt, cùm in schismate, novem jam annis obstinatissimo animo perduraret. Innocentius ac Bernardus aptioribus remediis rem ecclesiasticam promovebant.

Anno postea circiter 1152, scribere aggressus est admirandum opus *De Consideratione, ad Eugenium III*, ex quo libro multa depromimus ; sed priùs libri argumentum afferendum est. Eo ergo libro sanctissimus vir, Eugenium III, olim in Claravalle optimis vitæ monasticæ præceptis institutum, ad apostolicæ jam gubernationis vitæque regulas informabat. Cùm autem undique temporales causas ad apostolicam Sedem ultro deferrent, iisque curis, vel maximè Romani Pontifices premerentur ; has quidem sanctus vir, etsi apostolico officio non satis dignas, haud tamen omnino removeri posse putabat : « Ego autem, inquit[2], parco tibi : non enim fortia loquor, sed possibilia. Putasne hæc tempora sustinerent, si hominibus litigantibus pro terrenâ hæreditate, et flagitantibus abs te judicium, voce Domini tui responderes : *O homines, quis me constituit judicem super vos?* In quale judicium mox venires? Quid dicit homo rusticanus et imperitus, ignorans primatum suum, inhonorans summam ac præcelsam sedem, derogans apostolicæ dignitati ? » Hæc quidem curiales ; at Bernardus : « Et tamen non monstrabunt, puto, qui hoc dicerent, ubi aliquando quispiam Apostolorum judex sederit hominum, aut divisor terminorum, aut distributor terrarum. » At nunc, si Deo placet, pro apostolicâ auctoritate orbem ad arbitrium divident, ac ducatus, marchionatus, comitatus, ipsa etiam regna distribuent. Pace eorum dixerim, ne putent imminutam à nobis apostolicam dignitatem, si ea respuamus quæ curiales jactarent, quæ Bernardus apostolicæ dignitatis studiosissimus prædicator diceret, amplectamur. Pergit porrò sanctus vir : « Stetisse denique lego Apostolos judicandos, sedisse judicantes non lego. Erit illud, non fuit. Itane imminutor est dignitatis servus, si non vult major esse eo qui se misit ? Aut filius, si non transgreditur terminos, quos posuerunt patres sui ? *Quis me constituit judicem*, ait ille Dominus et Magister ? Et erit injuria servo, discipuloque, nisi judicet universos ? » At nunc viam docent novi Theologi, quâ Pontifices religionis nomine sæcularia omnia judicanda ad se trahant

1. *Decr. Ivon. Carn., part.*, XVI ; *c.* XLII. *Vid. sup., lib.* I, *sect.* II. *cap.* XXXII. — 2. *Ibid., part.* V, De subd. Episc., *pag.* 378. — 3 *Caus.* XV, *quæst.* VI, *cap.* III. — 4. *Epist* CCXXXVI. — 5. *Conc. Clarom.*, *Can.* XXIII : *tom.* X *Conc.*, *col* 508. *Ivo Carn.*, *ep.* CL. — 6. *Nicol. Dubois*, *et Charlas*, Tract. de libert. Eccl. Gall. *pass.*

1. *Conc. Later. II*, *tom.* X, *col* 999 *et seq.* — 2. *Bernard.*, *de Consid.*, *lib* I, *cap.* VI, *tom.* I, *col.* 411, 412.

Non ignorabat Bernardus, cùm hæc scriberet, apostolici judicii dignitatem; prosequitur enim sic : « Mihi tamen non videtur bonus æstimator rerum, qui indignum putat Apostolis seu apostolicis viris, non judicare de talibus, quibus datum est judicium in majora. Quidni contemnant judicare de terrenis possessiunculis hominum, qui in cœlestibus et Angelos judicabunt? Ergo in criminibus, non in possessionibus potestas vestra; quoniam propter illa et non propter has, accepistis claves regni cœlorum, prævaricatores utique exclusuri, non possessores. » Non igitur profectò successores Petri, pro potestate clavium, legitimos possessores possessione dejicient : non adsciscent alios, nec humana jura confundent; imò peccata solvent, cœlum claudent prævaricatoribus, pœnitentibus aperient, terrena relinquent iis, quibus humana jura concesserint; nisi fortè à *possessiunculis* quidem abstinere, regna verò dare jubentur. At non ita Bernardus. Urget enim ratio Bernardi disertè negantis, de iis judicari pro apostolicâ potestate, quæ ad claves non pertineant : ad claves verò pertinent sola cœlestia *propter quæ datæ sunt*, non terrena quævis, etiam regna et imperia *propter quæ datæ non sunt*. His circumscribit finibus ecclesiasticam atque apostolicam potestatem quam nunc adversarii ad terrena omnia extendere se posse confidunt, dummodo *indirectam* appellent, eoque nomine ludant.

Concludit postea Bernardus his verbis : « Quænam tibi major videtur et dignitas et potestas dimittendi peccata, an prædia dividendi? Sed non est comparatio. Habent hæc infirma et terrena judices suos, Reges et Principes terræ. Quid fines alienos invaditis? Quid falcem vestram in alienam messem extenditis? Non quia indigni vos, sed quia indignum vobis talibus insistere, quippe potioribus occupatis : denique ubi necessitas exigit, audi quid censeat (non ego, sed), Apostolus : *Si enim in vobis judicabitur mundus, estis indigni qui de minimis judicetis*. Sed aliud est incidenter incurrere in ista, causâ quidem urgente; aliud ultro incumbere istis, tanquam magnis, dignisque tali et talium intentione rebus [1]. »

Quid sit in rem aliquam *incidenter incurrere*, Jurisconsulti sciunt. Puta cùm quis judex ecclesiasticus de matrimonio cognoscens, *incidenter*, et, ut aiunt, *casualiter* de dote, alimentisve decernit; atque ad ejusmodi res Bernardus fortè respexerit. Utcumque est, regna et imperia *incidenter* dari, longè esset absurdissimum. Cæterùm quænam sit illa necessitas incurrendi in temporalia, quam vir sanctus agnoscit, satis perspicuè aperit : quoniam, ut suprà disseruerat, homines ultro hæc ab Apostolicis exigunt, ac de his *judicium flagitant*. Favent Apostoli allegata verba, quæ de delectis arbitris agunt. Ut autem hæc Pontifex pro jure suo ad se trahat, prohibent ea verba, quibus beatus Bernardus horum potestatem datam esse negat, horum tractationem alieni muneris invasionem vocat. Cujus sententiæ sæpe nos in sequentibus meminisse oportebit.

Huc etiam facit ille locus, quo sanctus vir tam gravia, tam fortia de interdicto apostolicis dominatu docet [2]. Non enim video quomodo dominationem, eamque ambitiosissimam ac superbissimam evitent, si regna quoque conculcant et quolibet transferunt.

Neque propterea à Pontificum metu superbos Reges absolvit, qui docet, Pontificem « oportere esse ultorem scelerum..., virgam potentium, malleum tyrannorum, Regum patrem..., postremò Deum Pharaonis [3]; » atque insuper addit : « Intellige quæ dico : dabit tibi Dominus intellectum. Ubi malitiæ juncta potentia est, aliquid tibi supra hominem præsumendum. Vultus tuus super facientes mala. Timeat spiritum iræ tuæ, qui hominem non veretur, gladium non formidat. Timeat orationem, qui admonitionem contempsit. Cui tu irasceris, Deum sibi iratum, non hominem putet. Qui te non audierit, auditurum Deum et contra se paveat. » Hæc summa doctrinæ est quam epilogando tradidit, *cùm librum clauderet*, eoque vim omnem contulit. Sic ergo Pontifex *malleus tyrannorum*, ac Pharaonis in morem obduratos, ipse in Mosis morem, impetrato extraordinario auxilio, non ex tabula decreto recitato, dejicit. *Hoc timeat*, inquit, *qui hominem non veretur, gladium non formidat*. Humana omni potestate major, non id profectò timeat, ne data sententia deponas, ne regnum alteri dono dederis, quod neque unquam Christus, neque apostolici factitarunt; sed ne oratione divinam ultionem elicias : *Timeat orationem, qui admonitionem contempsit*. Neque enim prætermittit censuram ecclesiasticam, *admonitionis* nomine comprehensam. Hanc et alibi passim commendat; clavesque cœli et judicia de solvendis retinendisque criminibus, et gladium spiritualem memorat, quem, ubi opus fuerit, Pontifex evaginet [1] : eam potestatem qua regna omniaque temporalia ordinare se posse putabant proximi Eugenii antecessores, non modò omnino tacet, verùm etiam, ut vidimus, negata penitus temporalium potestate, proscribit.

CAPUT XVI.

Ejusdem Bernardi allegoria de duobus gladiis : quid ad eam majores nostri responderint obiter indicatur.

Unum est quod ex Bernardo objici soleat de duplici gladio : sic enim loquitur ad Eugenium [2] : « Aggredere eos, (Romanos contumaces) sed verbo, non ferro. Quid tu denuo usurpare gladium tentes, quem semel jussus es ponere in vaginam? Quem tamen qui tuum negat, non satis mihi videtur attendere verbum Domini, dicentis sic : *Convertere gladium tuum in vaginam*. Tuus ergo et ipse, tuo forsitan nutu, etsi non tua manu evaginandus. Alioquin si nullo modo at te pertineret et is, dicentibus Apostolis : *Ecce gladii duo hic*, non respondisset Dominus : *Satis est* : sed, nimis est. Uterque ergo Ecclesiæ, et spiritualis scilicet gladius, et materialis; sed is quidem pro Ecclesia, ille verò et ab Ecclesia exerendus : ille sacerdotis, is militis manu, sed sanè ad nutum sacerdotis, et jussum Imperatoris. Et de hoc aliàs. » supple, egimus. Quæ ultima verba manifestè spectant Bernardi epistolam CCLVI, ad Eugenium Papam, in qua quidem epistola, de duobus gladiis eadem habet, quæ in libro *de Consideratione* mox legimus; ut hos profecto locos eòdem collimare constet. Jam in eâ quid egerit, quave occasione de duobus gladiis dixerit, audiamus. Agebat autem cum Eugenio de magna christiani exercitùs strage in Palæstina, de qua item in libris *de Consideratione* multis agit, ac postquam in epistola hanc stragem memoravit, hæc subdit : « Exerendus nunc uterque gladius in passione Domini, Christo denuo patiente, ubi et altera vice passus est. Per quem autem, nisi per vos? Petri uterque est : alter suo nutu, alter sua manu, quoties necesse est evaginandus. » Ac paulò post : « Tempus et opus esse existimo ambos educi, in defensionem Orientalis Ecclesiæ [3]. »

Jam ergo facilè intelligimus, quatenus gladius materialis non modò sit Imperatoris, sed etiam Pontificis; quatenus pontificio nutu, imperatorio verò jussu exeratur. Notum enim est in Regibus ac fidelibus ac sacra bella ciendis, Pontifices quid egerint. Hic mihi, si quis nutum eo sensu accipiat, ut Imperatores ac Principes, statim atque Pontifex arma capienda vel nutu significaverit, ea capere teneantur, is profectò nec nutum à jussu secreverit, et id asseruerit quod neque Pontifices cogitaverunt. Prædicando, adhortando, dando indulgentias, ac sacrum Ecclesiæ thesaurum aperiendo, christianos Principes ac milites ad sacra bella incitabant; ea etiam suscipienda injungebant in remissionem peccatorum; quo conditione obstringebant eos, quibus animus inerat sacra indulgentia frui : ut autem ad sacra

1. *Bern., de Consid., lib.* I, *cap.* VII. — 2. *Idem, lib.* II, *cap.* VI, *col.* 419 *et seq.* — 3. *Ibid., lib.* IV, *cap.* VII, *col.* 444.

1. *Bern., de Consid., lib.* I, *cap.* VI; *lib.* IV, *cap.* III. — 2. *Idem, lib.* IV, *cap.* III; *col.* 438. *Vid. sup., lib.* I, *sect.* II, *cap.* XXXVII. — 3. *De Consid., lib.* II, *cap.* I; *Ep.* CCLVI, *col.* 257.

bella, imperiis unquam ac pœnis adigerent, et absurdissimum est, et in Ecclesia inauditum.

Hoc ergo voluit sanctus Bernardus, ut ad bellum Pontifex nutu impellere, Imperator jussu cogere habeat; ex quo id quidem sequitur : gladium materialem, cùm propriè in Imperatoris potestate sit, tamen in potestate Pontificis suo modo esse, quatenus bonus piusque Imperator, pro Dei et Ecclesiæ causa prompto atque alacri animo, annuente Pontifice, bella suscipiat.

Quod autem Gregorius IX ac Bonifacius VIII Evangelii locum[1], in quo Bernardus piè luserit, ita urgere videantur, ut materialem gladium, propriè ac stricto jure, suum esse defendant; id quidem ad hoc stabiliendum dogma, reluctante omni antiquitate, non sufficit : ac subit admirari Baronium[2], qui hæc eorum dicta ad finem catholicam pertinere novo exemplo asserit; cùm profectò constet, neque ad credendum proposita, neque pro certo fidei dogmate recepta fuisse unquam; majora enim hæc sunt, quàm ut uno Bernardi verbo et loco, quantumvis clarus esset, unâque allegoriâ comprobari possint. Dicit sanè Dominus : *Qui non habet peram, vendat tunicam suam, et emat gladium. Dico enim vobis, quoniam adhuc hoc quod scriptum est, oportet impleri in me : Et cum iniquis deputatus est*[3] : nempe et illud ad Christi contumelias pertinebat, ut violentis hominibus stipatus, neque immerito, per vim militum comprehensus esse videretur. Reliqua quæ sanctus Bernardus cæterive, alii aliò, piè ingeniosèque detorserint, ad elucidanda quæ aliunde certa sint, theologi admittimus : non certè progredi eò usque sinimus, ut iis quoque firmari theologica dogmata abritremur.

Si quis tamen scire vult, quid ad Bernardi interpretatione antecessores nostri, cùm eâ premerentur Bonifacii VIII tempore, responderint, Ægidium Romanum[4], Joannem de Parisiis, aliosque hujus ævi consulat[5]. Nos enim, Theologis parum dignum arbitramur, ut hæc allegorica fusius pertractentur.

CAPUT XVII.

Hugonis de Sancto Victore locus ab adversariis objectus.

Hugo de Sancto Victore, *Magister Hugo*, dictus, sancti Bernardi æqualis, ad quem etiam ejusdem Bernardi extat epistola[6], Saxo fuit nobilis[7], atque à prima ætate in Victorino Parisiensi cœnobio, pari pietatis ac scientiæ laude floruit. Hujus auctoritas ab indirectæ potestatis defensoribus objicitur. Jure an injuria, locus integer, quem jam proferimus, indicabit. Is igitur lib. II de Sacramentis fidei christianæ, parte II, cap. IV, de duabus potestatibus, sæculari et spirituali, hæc habet[8] : « Illa potestas dicitur sæcularis, ista spiritualis nominatur; in utraque potestate diversi sunt gradus, et ordines potestatum, sub uno tamen utrinque capite distributi, et velut ab uno principio deducti, et ad unum relati. Terrena potestas caput habet Regem, spiritualis potestas summum Pontificem. Ad potestatem Regis pertinent quæ terrena sunt, et ad terrenam vitam facta omnia : ad potestatem summi Pontificis pertinent quæ sunt spiritualia, et vitæ spirituali attributa universa. Quantò autem vita spiritualis dignior est quàm terrena, et spiritus quàm corpus; tantò spiritualis potestas, terrenam sive sæcularem potestatem honore ac dignitate præcedit. Nam spiritualis potestas terrenam potestatem et instituere habet, ut sit, et judicare si bona non fuerit; ipsa verò à Deo primùm instituta est; et cùm deviat, à solo Deo judicari potest, sicut est scriptum : *Spiritualis homo dijudicat omnia, et ipse à nemine judicatur*[1]. »

Hæc illa Hugonis verba sunt quæ ab indirectæ potestatis defensoribus adducuntur. Reliqua audiamus : « Quod autem spiritualis potestas, quantùm ad divinam institutionem spectat, et prior sit tempore, et major dignitate, in illo antiquo veteris instrumenti populo, manifestè declaratur, ubi primùm à Deo sacerdotium institutum est; postea verò per sacerdotium, jubente Deo, regalis potestas ordinata. Unde in Ecclesiâ adhuc sacerdotalis dignitas potestatem regalem consecrat, et sanctificans per benedictionem, et formans per institutionem. Si ergo, ut dicit Apostolus, qui *benedicit major est*[2], et minor qui benedicitur; constat absque omni dubitatione quòd terrena potestas, quæ à spirituali benedictionem accipit, jure inferior existimetur. » Capite VII, quærit *quomodo Ecclesia terrena possideat* : « Quædam, inquit[3], Ecclesiis Christi, devotione fidelium concessa sunt possidenda. » Et paulò post : « Spiritualis siquidem potestas non ideo præsidet, ut terrenæ in suo jure præjudicium faciat : sicut ipsa terrena potestas, quod spirituali debetur, nunquam sine culpâ usurpat. » Capite VIII, quæritur *quot modis in sæculari potestate determinanda est justitia*. Quos inter modos et hunc refert : « Secundùm causam justitia determinatur, ut videlicet negotia sæcularia à potestate terrenâ, spiritualia verò et ecclesiastica à spirituali potestate examinentur. » Tum subdit : « Sæcularis autem potestas caput habet Regem sive Imperatorem, ab illo per subjectas potestates, et Duces, et Comites, et Præfectos et magistratus alios descendens, qui tamen omnes à primâ potestate auctoritatem sumunt, in eo quod subjectis prælati existant. »

Summa ergo doctrinæ est : ambas potestates, juribus, officiisque discretas, ad suum supremum caput, per diversos gradus referri singulas; nec ab alterâ alterius fines invadi oportere : atque id doctrinæ favet, quâ eas potestates sub uno Deo coordinari, non autem alteram alteri subordinari diximus. Jam quod Hugo dicit : « Spiritualis potestas terrenam potestatem et instituere habet, ut sit, et judicare, si bona non fuerit, » ad illud referendum est quod postea ex vetere Testamento prodidit : « Sacerdotium à Deo primùm institutum, postea verò per sacerdotium, jubente Deo, regalem potestatem ordinatam. » Quod ad Saülis historiam spectat manifestè, nec nisi ad mandatum Dei extraordinarium referri potest; non autem ad ordinariam potestatem, de quâ nunc agimus. Unde etiam Hugo explicat, *Deo jubente*, id factum, à Samuele scilicet, ad eam rem expressè delegato, atque extraordinario, propheticoque, ut diximus[4], potiùs quàm levitico ministerio. Quod autem postea subdit : « Potestatem regalem adhuc in Ecclesiâ sanctificari per benedictionem et formari per institutionem; » nemo, credo, ita interpretabitur, ut Reges à consecrante propriè ac strictè potestatem accipiant. Quod si Hugo dixisset, ab omnibus, præsertim verò à Francis, exploderetur, apud quos pridem constabat Reges ex genere esse; nec fieri, sed nasci. Sed nos, quò pertinet regiæ consecrationis unctionisque ritus, suo loco exposuimus[5]. Cæterùm, in hâc Hugonis disputatione, nihil de Imperatorum Henrici IV et Henrici V depositionibus memoratur, quas toto orbe celebratas, ac recentissimâ memoriâ factas, Germanus homo non ignorabat; neque has ad quæstionem maximè pertinentes omnino tacuisset, si apud Catholicos bona atque integra fama esse intellexisset.

CAPUT XVIII.

Friderici I res : duplex dissidium : primum cum Adriano IV : quid sit beneficium, quid coronam dare ex Adriani responso? Varius Adrianus : ejus decretum de Insulis.

SANCTI Bernardi tempore, Lothario (II) Saxoni, et

1. *Greg. IX, ep.* VI; *tom.* XI *Conc., col.* 325. *Bonif. VIII, extr.* Unam sanctam. — 2. *Bar., tom.* XI, *an* 1053, *p.* 190. — 3. *Luc.*, XXII, 36, 37.

4. Columnam Archiep. Burdigal. virum eâ ætate doctissimum.

5. *Ægid. Rom., de potest. Pap.*; *Joan. de Par., de potest. Reg. et Pap., cap.* XI, XVIII; *aut quæst. de pot. Pap. Vind. Mag., tom.* I, *pag.* 43, 82, 95. — 6. *Bern., epist. ad Hug.*, olim. LXXVII *nunc inter tract., col.* 625 *et seq.*

7. Sic statuunt Canonici Regulares S. Victor. Par. in vitâ Hugonis, quam ejus operibus præfixerunt. At Mabillonius tom. I Analect. Sac., p. 263. Hugonem vocat Iprensem, cui astipulantur D. FLEURY tom. XIV et DUPIN Bibl., X sæcuh (*Edit. Paris*). — 8. *Tom.* III, *p.* 607.

1. *I. Cor.*, II, XV. — 2. *Heb.*, VII, 7. — 3. *Hug. ibid., cap.* VII, *p.* 608. — 4. *Sup., lib.* I, *sect.* II, *cap* VII. — 5. *Idem, lib.* II, *c.* XLIV.

Conrado Suevo, Fridericus I item Suevus[1] à Principibus electus fuit successor, anno 1152. Hujus temporibus multa contigerunt, partim sub Adriano IV, partim sub Alexandro III, quæ ad nostram quæstionem spectant.

Ac sub Adriano quidem IV non tulit Fridericus, ut Curia Romana imperialem coronam beneficium seu feudum prædicaret suum : sed eam uni Deo acceptam referebat[2]. Quare nec ferebat in Palatio Lateranensi inscriptos hos versus[3].

Rex venit ante fores jurans priùs Urbis honores :
Post Homo fit Papæ, sumit quo dante coronam.

Quos versus eò usque Friderico displicuisse refert Radevicus, rerum Friderici scriptor coætaneus, ut illos omnino deleri vellet. Cùm igitur Imperator ac Principes hæc à Pontificibus vindicari sibi molestissimè ferrent, venit ad Fridericum epistola Adriani, in qua commemorabat, « quantam ei Ecclesia Romana plenitudinem potestatis contulerit et honoris, imperialis insigne coronæ libentissimè conferens[4]. » Addebat Pontifex se gavisurum, si Imperator « majora beneficia de manu suâ suscepisset. »

Commotus est vehementer Imperator ambiguo beneficii nomine, quod sensu jam usitato *feudum* sonaret. Refert etiam Radevicus[5] : « Principes omnes indignatione commotos, » quòd passim jactaretur, « dignitatis et honoris plenitudinem Imperatori à Pontifice Romano collatam : Reges imperium Urbis et regnum Italicum, donatione Pontificum hactenus possedisse. »

Quin etiam à Principibus exerti gladii[6], cùm Legatus Papæ dixisset : « A quo ergò habet, si à Domino Papâ non habet imperium ? » Composito motu Imperator per omne Imperium edidit epistolam, cujus initium est : « Cùm divina potentia, à quâ omnis potestas in cœlo et in terrâ, nobis, Christis ejus, regnum et imperium commiserit, etc. » Quo fundamento posito, significat, quàm horruerit illam beneficii vocem aliaque id genus, ab Adriano jactata : additque « per electionem Principum à solo Deo regnum et imperium sibi esse concessum : quicumque imperialem coronam pro beneficio à Papâ susceptam à se esse dixerit, divinæ institutioni et doctrinæ Petri contrarium, et mendacii reum esse : » quod iterum inculcat, applaudentibus Episcopis : « ac liberam imperii coronam uni Deo tantùm adscribit. » Quod et memorant Episcopi ac laudant in eâ epistolâ, quam scripsere, à Radevico relatâ[7].

Tantâ ergo totius Imperii consensione permotus Adrianus, sic suam epistolam emollivit, ut *beneficium* usu latinæ linguæ interpretaretur, *non feudum, sed bonum factum* : quòd autem Imperator molestè tulisset illud, « Contulimus tibi insigne imperialis coronæ, » sic Pontifex interpretatur : per hoc vocabulum, « contulimus tibi insigne imperialis coronæ, nihil aliud intelleximus quàm, imposuimus[8]. » Ergo coronam imponit Episcoporum ritu, non propterea potestatem confert. Quo pontificio responso, omnia ex coronatione deprompta argumenta corruunt.

Fatendum quidem altioris esse spiritûs, quæ paulò post scripsit idem Adrianus; cùm Friderico objiciens, « homagium exactum ab Episcopis, et eorum sacras manus ejus manibus innexas, » aliaque ejusmodi, hæc addit[9] : « Resipisce ergo, resipisce, tibi consulimus; quia cùm à nobis consecrationem et coronam merueris, dum inconcessa captas, ne concessa perdas, nobilitati tuæ timemus. » Quid rescripserit Fridericus ad rem nostram non pertinet, sicut neque aliæ inter Pontificem et Imperatorem subortæ simultates. Sed profectò, cùm videmus Romanum Pontificem talia comminantem pro iis, quæ nunc omnium usu innoxia celebrantur, tum etiam de coronâ concessâ ab eodem tam variè scribi; sanè meminerimus, hæc et alia generis hujus Sedi apostolicæ attributa ad jura secundaria, quæ immutari possunt, non ad jura primitiva, quæ à Christo concessa sint, certamque et incommutabilem rationem obtineant, pertinere, ut jam diximus[1].

Hic ille est Adrianus IV quem suprà memoravimus[2] scripsisse ad Henricum II, Angliæ Regem : « Hiberniam et omnes insulas, quibus sol justitiæ Christus illuxit, ad jus beati Petri et sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ pertinere; » neque id *esse dubium : pertinere* autem eo sensu, non quo grex regendus ad pastorem pertinet, sed quo bona possessa ad dominum. Quo jure Hiberniam, censu annuo reservato, Regi Angliæ habendam possidendamque tradit. Quæ si tam certa sunt, quàm certò Adrianus asserit, pace ejus dixerim, nihil jam aliud superest, quàm ut ei cum insulis, continentem quoque terram omnem, quæ non potiore jure est, et totius christiani orbis imperium concedamus : ad quæ, credo, confitenda nemo nos adiget.

CAPUT XIX.

Alterum Friderici I dissidium cum Alexandro III. Excommunicatur, deponitur, nec minus agnoscitur pro Imperatore, etiam à Papâ : excommunicatio, res seria, depositio pro nihilo habetur.

ALTERUM illudque maximum Friderico I dissidium cum Alexandro III[3] intercessit. Offensus quippe Fridericus Romanis Pontificibus, quòd victis Italis ac rebellantibus favere, ac Germanorum jugum ab Italis depellere velle viderentur; Octavianum schismaticum Pontificem, Victorem III appellatum, adversùs Alexandrum III virum sanctissimum tuetur. Anno circiter 1160, à sancto Pontifice Victor merito anathemate unà cum asseclis, atque ipso Imperatore percellitur. Alexander profectus ad Francos, afflictorum Pontificum per quadringentos jam annos commune perfugium; anno 1163, in Concilio Turonensi excommunicationem renovat[4], nulla hactenus depositionis mentione : hanc enim ab excommunicatione Romani Pontifices separabant. Itaque nemini est visum, Fridericum, licèt in schismate obduratum, eoque nomine excommunicatum, imperio cecidisse; constitutque apud omnes, excommunicatos Principes suo jure regnare, nec abrumpi anathemate civilis societatis fœdus, contra quod tempore Gregorii VII sentiebant.

Anno demum 1168, in Concilio Lateranensi[5] Fridericum ab Alexandro III novo anathemate ac simul depositione mulctatum scribit Joannes Sarisberiensis, epistolâ ad Cantiæ Sub-priorem. Sed qui has depositiones admittere nos cogunt, videant an hæc etiam auctoritate eâdem decreta probare velint : « Abstulit (Romanus Pontifex) ei etiam regiam dignitatem, ipsumque anathemate condemnavit, et inhibuit auctoritate Dei, ne vires ullas amodo in bellicis congressionibus habeat, aut de christiano aliquo victoriam consequatur, aut alicubi quiete et pace gaudeat, donec fructus pœnitentiæ condignos operetur : in quo secutus est exemplum Gregorii VII, decessoris sui, qui, nostrâ ætate, Henricum Imperatorem Ecclesiæ privilegia convellentem deponens in Concilio Romano, simili sententiâ condemnavit. » Non habuit historicus antiquius, quod referret, talis depositionis atque excommunicationis exemplum : tametsi eam dicit *de Petri privilegio latam*. His scilicet petri claves et excommunicationis vim commendari posse putabant. Nos autem arbitramur has irritò jacta-

1. Enobardus nuncupatus. — 2. *Radev., de gest. Frid. I, lib.* I, *cap.* X, *Urst., pag.* 482.
3. Inscripti erant hi versus in eâ tabulâ, in quâ Lotharius II Imperator pingebatur flexis genibus à Papâ stante accipiens coronam (*Edit. Paris*).
4. *Adr. IV, ep.* II, *tom.* X *Conc., col.* 1145. — 5. *Radev., loc. cit.* — 6. Otho Palatinus Comes de Bavariâ, Legato necem intentabat. — 7. *Radev., de gest. Frid. I, lib.* I, *cap.* XVI, p. 486. — 8. *Idem, et tom.* X *Conc., col.* 1147. — 9. *Adr., epist.* VI; *ibid., col.* 1149.

1. *Sup. lib.* II, *cap.* XXXVI. — 2. *Sup. lib.* I, *sect.* I, *cap.* XIV.
3. Alexander, Rolandus antea dictus, et Legatus Adriani IV, Friderico eam epistolam attulerat, de quâ dixit capite præcedenti D. BOSSUET, quæ quidem tam graves excitarat sacerdotium inter et imperium controversias (*Edit. Paris*).
4. *Conc. Turon., tom.* X, *col.* 1411. — 5. *Tom.* X *Conc., col.* 1449, 1450.

tas esse minas ; hæc de victoriis submovendis excommicationi præter ordinem ac traditionem adjuncta, effecisse ut magno suo malo, Christiani excommunicationem minùs minùsque vererentur, fallente plerumque eventu, aut fortuitis casibus consecuto.

Anno 1177, Concilio Venetiis habito, facta pax; quâ de re, acta manuscripta Bibliothecæ Vaticanæ Baronius refert[1], quibus nostra firmantur. Ibi enim cernimus Fridericum semper Imperatorem nominari, depositum quamvis; quodque vel maximum, Imperatoris Procuratores coram Domino Papa jurasse in hæc verba[2] : *Ego Comes Diedo juro quod Dominus Imperator mandavit mihi*, et : *Ego Sigilboth juro, quod Dominus Imperator, etc.* Ex quo, Papâ etiam audiente, quantumlibet depositus, pro Imperatore est habitus. Sequitur in actis missos à Pontifice ad Imperatorem Legatos, qui quidem Imperatorem, « postquam renuntiavit schisma, promissam quoque obedientiam Domino Alexandro ejusque successoribus canonicè intrantibus, ipsum à sententiâ excommunicationis pariter absolverunt, et catholicæ unitati aggregarunt. » Audis quàm sollicitè de excommunicatione dictum, de depositionis sententiâ nihil prorsus. Quæ planè demonstrant, quantùm inter excommunicationem jure divino constitutam, et depositiones novitiis exemplis inductas intersit discriminis. Imperator excommunicatus ab excommunicatione solvitur : depositus ubique, etiam cum Pontifice, pro Imperatore se gerit, nec se restitui petit; sed suo jure regnat. Cæterùm quæ de conculcato Friderico commemorant, hæc Baronius meritò amandat ad fabulas.

Jam putamus hæc, quæ sæpe inculcamus, certò certius stabilita : schismaticum et excommunicatum Principem haud minùs jure regnare : à schismaticis et excommunicatis Regibus ritè postulatum, ut schisma ejurarent, ac veniâ petitâ absolverentur : à depositis, nunquam ut se jure deponi potuisse faterentur : addimus depositos haud minùs pro Regibus agentes, à Pontifice quoque fuisse agnitos : ut excommunicatio, prout revera est, res seria et gravis; depositio verò tanquam vana, nullumque effectum consecuta, ac per se ipsam nulla haberetur, quantacumque pompa in speciem prolata.

CAPUT XX.

Henrici VI, Friderici filii, excommunicatio sine depositione per Cœlestinum III. Item Philippi Augusti Regis Francorum, ob repudiatam uxorem, per Innocentium III. Item depositio Othonis IV Imperatoris per eumdem Innocentium : bella atrocia, harum depositionum appendix.

Henricus VI Imperator, Friderici I filius, quod Regem Angliæ Richardum Hierosolymis à sacro bello redeuntem carcere tenuisset[3], anathemate condemnatus à Cœlestino III, et contumaciter obsurdescens, placidè tamen regnavit, neque est depositus. Ejus cadaver jussu Pontificis insepultum mansit, quoad Richardo Regi de redemptionis pretio satisfactum esset.

Anno 1199, quod Philippus Augustus Rex Franciæ, pulsa uxore[4], aliam superduxerit[5], jussu et auctoritate Innocentii III, *tota Philippi terra ecclesiastico interdicto subdita est*; cui interdicto deferentes Episcopos magnis Rex incommodis affecit. Idem postea, Ecclesiæ de injusto divortio, Episcopis etiam de injuriis satisfecit, magnaque omnium lætitia, *interdicti sententia relaxata est*[6]. At cùm per annum ferè integrum tenuerit, nemo interim de obedientiâ deneganda, de deponendo Principe nemo cogitavit; neque Franci talia admittebant.

Idem Innocentius III Othonem IV Imperatorem, quorumdam Appuliæ oppidorum et Siciliæ invasorem, anathemate primùm, deinde depositione affecit. Quæ Rigordus noster[1], ejus ævi scriptor, eumque secutus Joannes Nauclerus accuratissimè distinxerunt; nihil ut sit certius quàm depositionem ab excommunicatione sejunctam[2]. Qua depositione, ut et aliis præcedentibus, bella atrocia commota sunt, atque inter Othonem et Fridericum II, multo sanguine decertatum est.

CAPUT XXI.

Post Imperatores hactenus depositos, primus aliorum Regum Joannes sine terrâ *Anglus, ab Innocentio III depositus, regno Sedi apostolicæ tradito restitutus; quæ Sedis apostolicæ odio et contemptui vertunt.*

Hactenus Romani Pontifices Imperatores solos, Regesque Germaniæ atque Italiæ deposuerant, quos peculiari titulo obnoxios sibi esse putabant. Primus omnium Innocentius III, alios quoque Reges deponere aggressus, ducto initio ab Angliæ Rege, misero illo Joanne qui *sine terrâ* dicitur[3]. Is, jussu Papæ, electum Cantuariensem Archiepiscopum Stephanum de Langetune, Presbyterum Cardinalem, doctrinâ moribusque conspicuum, nolebat admittere; Cantuariensesque Monachos, penès quos electio erat, Pontifici obsecutos, ut majestatis reos exagitabat. Grave id Pontifici visum. Cœptum ab interdicto est; denuntiatumque Regi per Legatos apostolicos, « ut si per hoc pertinaciam suam non duceret corrigendam, ipse (Pontifex) manum adhibere curaret graviorem[4]. »

Rex, propter interdictum, in Anglos, ac Romanos in Angliâ versantes, diris indignisque modis sæviit. « Post continuatam per biennium persecutionem gravissimam, decretum à Pontifice nominatim excommunicari Regem, et ab omnibus evitari[5]; » quæ sententia, licèt ab Episcopis Regem metuentibus promulgata non esset, omnium tamen *ora repleverat*.

Rex consueto more ac jure regnabat; neque quidquam Pontifex de eo deponendo decreverat aut etiam interminatus erat. At anno 1212, jam totâ in Regem commotâ Angliâ, præcipuis Episcopis Anglicanis id postulantibus, Innocentius definivit, « ut Rex Anglorum Joannes à solio regni deponeretur, et alius, Papâ procurante, succederet. Ad hujus sententiæ executionem scripsit potentissimo Regi Francorum Philippo, quatenus, propter omnium remissionem peccaminum, hunc laborem assumeret, et Rege Anglorum à solio regni expulso, ipse et successores sui regnum Angliæ jure perpetuo possideret[6]. » Hic ergo videmus non modò deturbatum Regem, sed etiam domum regiam, Joannisque liberos etiam innocuos; et amplissimum regnum privatum esse jure eligendi sibi Principes; et ad extraneos translatum imperium, pontificio jussu. Quis hæc congerendis quàm solvendis peccatis aptiora esse neget?

At enim objiciunt, huic decreto Francorum Regem Philippum paruisse, ac pontificiam in deponendis Regibus agnovisse potestatem. Certè, qui per eam occasionem, eoque decreto, Angliam suo regno infensissimam occupare conaretur. Quanti autem hæc exempla valeant, et omnes per se vident; neque eo tempore ignorabant; cùm Comes Flandriæ[7] Regem ad bellum sequi jussus, id etiam objecerit : « Fuisse injustum idem bellum, quod ad debellandum Regem Anglorum susceperat; cùm nullus antecessorum suorum jus hactenus sibi aliquod in regno Angliæ vindicasset[8] : » adeo hi tituli regnandi vani habebantur.

Posteaquam Joannes Rex miserrimus, atque haud minùs contemptus quàm detestatus, suis tantam vim à vicinis Francis ac Rege victoriosissimo imminere vidit; Innocentio III ejusque successoribus regnum Angliæ tradidit, quod ipse à Pontifice sub *homagii ligii* fide reciperet. Quid multa? Continuò Joannes regno resti-

1 *Conc. Venet., ibid., col.* 1181. *Bar., tom.* XII, *an.* 1177. — 2. *Tom.* X *Concil., col.* 1185. 3. *Baron., an.* 1193, 1197. *Vid., tom.* X *Conc., col.* 1768. 4. Ingeburgâ Daniæ Regis filiâ. — 5. Nempe Agnetem Meraniæ Ducis filiam. 6 *Rigord. in Phil. Aug., an.* 1193; *tom.* V *Duch.*

1. Monachus S. Dionysii. — 2. *Rigord. in Phil. Aug., ad.* 1210. *Nauc., tom.* XI *Conc., col.* 56. — 3. *Matth. Par., Hist. Angl., an.* 1207, *p.* 222, 223. *Vid. Rap. Thoyr., lib.* VIII. — 4. *Idem, an.* 1208, *p.* 228. — 5. *Ibid., an.* 1209, *pag.* 228. — 6. *Ibid., an.* 1212, *pag.* 232. — 7. Ferdinandus Sanctii Lusitaniæ Regis filius. — 8. *Matth. Par., an.* 1213, *pag.* 236.

tutus; ab Innocentio in Barones perduelles anathemata vertuntur, atque in Philippum ipsum, nisi bellum incœptum statim omitteret. Sed Barones in proposito pergunt, Ludovicum Philippi filium Regem pronuntiant; id in Joanne maximè detestantur, quòd regnum nobilissimum *Chirographo æternæ servitutis obligasset*[1]. At ex illâ servitute Joannes id commodi referebat, ut Baronibus, bellorum necessitate initisque fœderibus multa pollicitus, multa largitus, ea omnia, tanquam sine Romani Pontificis supremi jam sui domini auctoritate concessa, facilè revocaret. Nec deerat Innocentius, qui promissa ac donata rescinderet. Interim Ludovicus mare trajecit, nihil deterritus excommunicatione, quæ profectò humanis jam intentata ac soluta consiliis, piis quoque, quorum numero fuit Ludovicus, proh dolor! sæpe contemptui erat; ac vana tantùm suffugia quærebantur. Et quidem Ludovici causa coram Innocentio acta. Objectum est inter cætera, decretum Concilii Lateranensis III generalis, quod tamen non extat[2]. Oratores, Ludovici nomine, respondebant: « Quòd tempore latæ sententiæ Dominus Papa nesciebat quòd Ludovicus haberet jus de regno Angliæ, et cùm hoc illi constiterit, non credit quòd Concilium possit ei jus suum auferre[3].» Sic sanè, ut poterant, in Curiâ Romanâ, Regum jura ab ecclesiasticâ potestate libera tutabantur. Denique morte Joannis finita controversia est. Tunc odia Anglorum concidere; in Henricum Joannis filium conversa omnium studia, atque in Ludovicum odia; ac tunc metui cœpit excommunicatio, cùm vires undique defuere. In hæc misera et infanda Ecclesiam induxerunt, qui partem tantam apostolicæ potestatis, in temporalibus ordinandis seu potiùs subvertendis, pessimo consilio collocarunt. Hæc verò utcumque excusare libeat, tanquam bono animo, per hujus ætatis imperitiam, à bonis etiam Pontificibus gesta, ut sæculum sæculo reperculerent; tamen colere non possumus, quæ nunquam à Christo, aut Apostolis, Patribusque prodita, tam infaustis successibus prodierunt.

CAPUT XXII.

Refertur caput, Novit, *extrav. de Judiciis : hujus edendi occasio : nihil ad rem : interpretatio necessaria.*

Per ea tempora[4] Innocentius III multùm laboravit in componenda pace inter Francos et Anglos, ut deinde in infideles arma converterent. Pontifice digna res! Novum illud, quòd pro potestate pacem vel inducias Regibus imperaret. Grave id Gallicanis Episcopis visum; « et Regem excusabant, Papam rogantes, ut non læderet jurisdictionem Regis Francorum[5] : » at graviter redarguti sunt ab Innocentio, data ad eos epistola, cujus initium est : *Novit ille*, extrav. de Judiciis[6]. Summa epistolæ est, non *se judicare de feudo*, cujus judicium ad Regem pertinet; *sed decernere de peccato, cujus ad nos*, inquit, *pertinet sine dubitatione censura* : hinc coerceri à se posse qui pacem abrumpant, præsertim juratam; cùm Ecclesiæ sit *de juramenti religione cognoscere*. Quæ quidem nihil ad hanc quæstionem pertinent, cùm non agat Innocentius de Regibus metu depositionis coercendis, quod unum quærimus; vanique omnino sunt et à quæstionis recedunt statu, qui hæc objiciunt. Sed tamen si ad extremum urgeantur, jam decernant Episcopi ac præsertim Romanus Pontifex, non tantùm de bello ac de pace, quod ipsum per se est gravissimum et regii officii pars maxima; sed etiam de militia, de judiciis, de magistratibus, de feudis etiam, quorum cognitionem à se Innocentius amoverat; cùm in his omnibus juramenti religio interveniat; ac si ab aliis rebus juramentum absit, non abest certè peccatum; quo nomine, privata omnia et publica ad potestatem Ecclesiæ revocentur. Quare hæc Innocentii vel emolliant necesse est interpretatione commoda, ac modum aliquem adhibeant, vel omnia imperiorum jura confundant.

Id Philippus Augustus senserat, cùm olim[1] Legato Clementis III minitanti, « nisi Rex Franciæ, et Comes[2] Richardus[3] cum Rege Anglorum (Henrico II) componerent, fore ut terras eorum sub interdicto concluderet; respondit se illius sententiam nullatenus formidare, cùm nulla æquitate fulciretur. Addidit etiam ad Episcopum Romanum minimè pertinere in Regem aliquem, maximè Francorum, per sententiam animadvertere, si Rex idem in HOMINES suos, dementes et regno suo rebelles, ulciscendi causa insurgere disposuerit[4]. » Sic in sæculis etiam ineruditis, Reges nostri, et majestatem intelligebant suam, et pro virili parte tuebantur. Itaque his minis nihil Clemens III, nihil Innocentius III profecere. De peccato cognoscat Romanus Pontifex, legitimo, canonicoque ordine, ubi grave facinus evidenter injustum, notorium, neque ulla tergiversatione celandum, vel, si velint, claris probationibus certum : tunc excommunicationem tantùm, idque adhibitâ christianâ prudentiâ, non autem depositionem comminetur. Ut autem peccati nomine, regnorum jura, ambiguasque bellorum causas, et imperiorum arcana ad se trahat, ne ipse quidem velit. Cæterùm in foro conscientiæ, ubi habemus confitentem ac pœnitentem reum, quo pacto quæcumque peccata sunt, etiam in temporalibus (sive illa sint ambigua, sive certa, sive publica, sive occulta) clavibus Ecclesiæ subdantur, quatenus quidem peccata sunt, nemo sanus objiciet : neque ad rem ullo modo pertinet. Quod propter tardiores, aut cavillatores monitum esse volumus.

CAPUT XXIII.

Bonifacii VIII cum Philippo IV Pulchro Francorum Rege dissidium : acta Bonifacii rescissa a Clemente V : Rex omnesque regni ordines, regni in temporalibus tuentur independentiam.

Hic temporum ratio postulabat, ut de Friderico II ageretur; sed quando quidem novo exemplo in Concilio generali est depositus; in eoque negotio, de Concilii generalis auctoritate multa mentio fuit, totam rem eò remitti placet, ubi de iis quæ in Conciliis circa temporalia ordinanda gesta sunt, disseremus[5]. Properamus ad alia, neque tamen animus est explorare omnia quibus Pontifices usurpatam semel temporalem potestatem exercere aggressi sunt. Posteaquam enim orbis christianus his assuefactus est, non defuere Reges ac Principes, qui hunc cupiditati et invasioni titulum obtenderent; placebatque jactare in vulgus, Sedi apostolicæ obsecutos, dum fœdæ cupiditati morem gererent. Cæterùm seditiones ac bella atrocia sequebantur; quo metu factum est, ut hæc reformidarent omnes; et magno terrori fuit, quòd his decretis, si non dari regna, saltem perturbari possent. Quæ postquam generatim diximus, ea tantùm sigillatim referemus, quæ ad hanc elucidandam quæstionem aliquid singulare præferre videantur; qualia sunt imprimis ea quæ sub Bonifacio VIII contigerunt.

Eo Pontifice nullus unquam graviùs à Gregorii VII temporibus conculcavit imperia : quo nomine non tantùm apud nostros, quos acerrimè aggressus est; verùm etiam apud exteros malè audivit. Testis Joannes Hocsemius Canonicus Leodiensis, ejus ævi scriptor : « His, inquit[6], temporibus, Bonifacius animosè nimis omnia facta sua expediebat pro libito, nec fratrum suorum consilia sequebatur, et quia videbat quòd propter potentiam regni Franciæ, suam non poterat exsequi voluntatem, et considerans Regis Formosi simplicitatem, eo quòd totum regni regimen à suis consiliariis depen-

1. *Matth. Par*, *an.* 1215 *Vid. Chart. Joan*, *Spicil.*, *tom.* V, *p.* 574; *et Concil.*, *tom.* XI, *p.* 237.

2. Extat in Concilio Lateranensi IV, his verbis : « Statuimus ut saltem » per quadriennium . . . discordantes reducantur ad plenam pacem, aut in- » mam treugam inviolabiliter observandam; et qui acquiescere forte contemp- » serint per excommunicationem compelantur. » Tom. XI, Conc., part. I, col. 232, 233 (*Edit. Paris*).

3. *Matth. Par*, *an.* 1216, *p.* 285. — 4. An. 1199. — 5. *Nicol. Trivet. Chron. Spic.*, *tom.* VIII, *p.* 531. — 6. *Ext. Greg. IX, lib.* II, *tit.* I, *cap.* XIII.

1. An 1188. — 2. Pictaviensis. — 3. Filius Henrici II, Regis Angliæ, ac deinde ejus successor. — 4. *Matth. Par.*, *an* 1188. — 5. *Inf.*, *lib.* IV, *cap.* VI. — 6. *Hocs.*, *Hist. Episc. Leod.*, *cap.* XXIX.

debat, ad Regis et regni humiliationem pro viribus nitebatur. » Haud longè absimilia Joannes Villanus Italus prodidit[1]. Alii ab eodem multa superbissimè atque arrogantissimè dicta gestaque commemorant. Manavit ea opinio ad posteros.

Platina Italus, historiæ pontificiæ scriptor nobilis : « Moritur Bonifacius, qui semper Regibus, Principibus, nationibus, populis, terrorem potiùs quàm religionem injicere conabatur; quique dare regna et auferre, pellere homines et reducere pro animi arbitrio conabatur... Discant hujus exemplo Principes omnes, tam religiosi quàm sæculares, præesse clero et populis, non superbè et contumeliosè, ut hic, de quo loquimur; sed sanctè et modestè, ut Christus Rex nostere jusque discipuli[2]. »

Huic adversùs regna, præsertim verò adversùs Francos gravia molienti, Philippus IV, Pulcher appellatus, acerrimi ingenii atque animi Rex Francorum, Francique omnes, Principes, nobilitas, plebs, clerus ipse magnâ consensione vehementissimè obstiterunt. Quæ per vim facta sunt adversùs Pontificem, lacrymis prosequenda, neque Rex probavit, hujusque sceleris insons, pontificio quoque judicio pronuntiatus est; et nos silentio prætermimus. Quæ ad illud quod tractamus doctrinæ caput pertinentia utrinque prolata sunt, exequemur, prout ea apud Odoricum Rainaldum Baronii continuatorem, Annalium XIV et XV tomis legimus, et in editione Parisiensi anni 1655 Historiæ hujus dissidii ex regestis regiis diligentissimè colliguntur[3].

Cæterùm cùm Bonifaciana decreta, quoad hoc negotium attinet, Clementis V partim antiquata auctoritate, partim temperata, partim ex regestis tolli jussa, ac reverâ sublata et deleta in regestis Vaticanis, ab Odorico Rainaldo reperta sunt : nos ubi ea decreta ex temporum serie referemus, suam cuique apponemus notam, ut lector veritatis amans, et quid decretum sit, et quo loco habendum, uno intuitu complectatur.

Ac ne quis existimet hæc, quæ à Rainaldo ex regestis deleta reperta sunt, privatis fortè consiliis fuisse sublata, præmittimus Clementis V decretum, in Bullâ quæ incipit, *Rex gloriæ*, quæ quidem ab Odorico Rainaldo, omissâ tantùm præfatione, describitur[4]. Sic autem decernit Clemens : « Nos, eorum quæ tantis periculis atque malis causam et occasionem dedisse noscuntur, volentes abolere memoriam... sententias, constitutiones, declarationes, privilegiorum revocationes, suspensiones, excommunicationes, interdicta, privationes, depositiones, et processus prædictos, de libris capitularibus, et registris Ecclesiæ Romanæ, de fratrum nostrorum consilio omnino tolli et penitus mandavimus amoveri. »

Extat etiam apud Odoricum Rainaldum[5] authentica declaratio ipsi regesto Bonifaciano inserta, quâ hæc omnia jussu Clementis V erasa esse constat. Quæ autem potissimum Bonifacii decreta Clemens V antiquavit et revocavit, docet ipse Rainaldus ex manuscriptâ historiâ Bernardi, quæ in bibliotheca Vaticana asservatur. Hæc enim verba historici refert[6] : « In Kal. Feb. duas constitutiones Bonifacii quondam Papæ, unam quam direxerat Regi Franciæ in quâ scribebat eidem, ipsum Regem esse subjectum Romanæ Ecclesiæ in temporalibus et spiritualibus; aliam verò, quæ incipit : *Clericis Laicos*, revocavit, et omnia quæ ex ipsis constituta. » Jam postquam universim rerum formam delineavimus, singularia gesta aggredi placet.

Dissensionis exordium, aut maximum fuit incentivum celebris illa anno 1296, Bonifacii VIII edita constitutio invidiosissimo exordio : *Clericis laicos infestos oppidò prodit antiquitas*[7]. Hâc vetat Bonifacius, sub anathematis pœnâ, ne quid in regnorum et reipublicæ subsidium, aut Principes exigant à Clericis, aut Clerici solvant sine Sedis apostolicæ licentiâ.

Commotum eâ re Philippum significat Bulla *Ineffabilis*[1], ad ipsum eodem anno directa; sed Bonifacius suam sententiam sic temperat : « Non præcisè statuimus pro defensione vel necessitatibus tuis, vel regni tui, ab iisdem Prælatis ecclesiasticisque personis, pecuniarum subsidium non præstari; at adjecimus, id non fieri absque nostrâ licentiâ speciali. »

Neque explicatio placuit, parum ut videbatur publicis necessitatibus consulens. Quin anno sequente, ipse Bonifacius dato diplomate declaravit : cùm *necessitas immineret, peti ac recipi* ab ecclesiasticis posse pecunias, quas etiam, Pontifice Romano inconsulto, *impertiri teneantur*, atque ut *necessitatis declaratio Regis et successorum suorum conscientiis relinquatur*[2].

Quid autem necesse erat talia invidiosissimè commoveri, ut deinde Regum permitterentur arbitrio? Denique Clemens V id Bonifacii decretum, omniaque ex eo secuta, antiquavit, et haberi voluit pro *infectis*, edita Bulla, cujus initium est : *Quoniam ex constitutione*[3].

Eodem anno 1296, Philippus vetuit « aurum, argentum, pecuniam, victualia, arma, equos, munimenta, à quocumque, cujuscumque dignitatis ac nationis, à regni limitibus, sine sua speciali licentia deferri[4]; » ut his regnum afflueret, neque *inimici augmentarentur*. At Bonifacius Bullam, *Ineffabilis*, ad ipsum Regem dirigit, qua fatetur interdum id utile, ne civibus necessaria subtrahantur, eaque ad hostes transeant : « Sed, inquit, sic generalem proferre sententiam, ut tulisti, non solùm reprobatur in subditos, sed etiam in exteros cujuslibet nationis. » Tum addit : Et si, quod absit, fuerit condentium intentio, ut ad nos et fratres nostros Ecclesiarum Prælatos, ecclesiasticasque personas, et ipsas Ecclesias, et nostra et ipsorum bona, non solùm in regno tuo, sed etiam constitutorum ubilibet extendatur : hoc non solùm fuisset improvidum, sed insanum, velle ad illa temerarias manus extendere, in quibus tibi sæcularibusque Principibus nulla est attributa potestas. Quin potiùs ex hoc, contra libertatem eamdem temerè veniendo, in excommunicationis sententiam promulgati canonis incidisses. » At non puto quemquam esse pontificiorum dictorum tam protervum defensorem, qui tueri hæc audeat : improvidum insanum, ac anathemate plectendum esse facinus, si Princeps prohibeat ne ab Ecclesiasticis res tam necessariæ, sine regia licentia extra regnum transportentur. Qui verò sic defendunt ecclesiasticam libertatem, profectò non defendunt; sed regnis invidiosam ac noxiam reddunt; Clericosque, non cives, sed propemodum hostes, atque omnibus graves invisosque faciunt. Quare Philippus ab edicti sui gravitate et auctoritate non recessit.

Neque commotus est his Bonifacii minis[5] : « Cogita et repensa Romanorum, Angliæ et Hispaniæ regna, quæ undique te circumstant, eorumque potentias ac strenuitatem et multitudinem incolarum; et patenter agnosces, quòd non sit tempus acceptabile, non dies salutis in diebus istis, nos et ipsam Ecclesiam talibus perturbare puncturis. Nec revocare debuisses in dubium, quòd nostri et Ecclesiæ adjutorii et favoris sola subtractio, in tantùm te debilitaret, ac tuos, quòd, ut cætera tua omittamus incommoda, persecutiones adversùs ferre non posses; ac ubi nos et eamdem Ecclesiam tibi adversarios constitueres principales, adeo nostra et ejusdem Ecclesiæ et aliorum prædictorum provocationis tibi sarcina gravior redderetur, quòd ad ejus pondus tui efficerentur humeri impotentes. » Ac postea : « Quid ergo tibi acciderit, si, quod absit, Sedem ipsam offenderes graviter, eamque hostium tuorum constitueres adjutricem; quin potiùs contra te faceres principalem? » Judicet lector pontificiumne sit ac pa-

1. *Villani, Hist.*, p. 180. — 2. *Plat., vit. Bonif. VIII, pag.* 233, *edit. Colon.* 1626. — 3. *Rain.*, *an.* 1311, *n.* 36, *Hist. du Différ.*, *pag.* 597. — 4. *Hist.*, *etc.*, *pag.* 300; *Rain.*, *an.* 1311, *n.* 26 *et seq.* — 5. *Rain.*, *an.* 1301, *n.* 31. — 6. *Bernard.*, *Chron.*, *ap. Rain.*, *an.* 1306, *n.* 1. — 7. *Hist. du Différ.*, *etc.*, *p.* 14.

1. *Hist. du Différ.*, *etc.*, *p.* 15. — 2. *Idem*, *p.* 40; *Rain.*, *an.* 1297, *n.* 50. — 3. *Preuv du Diff.*, *pag.* 287. — 4. *Idem*, *pag.* 13. — 5. *Ibid.*, *pag.* 17.

ernum, catholico Regi regium officium fortiter ac innoxiè exsecuto, neque quidquam contra religionem aut Ecclesiam molienti, hæc intentare, commovere adversùs eum Reges, se præbere *adjutorem*, imò *adversarium principalem*.

Neque erat levius, quòd subortis Philippo cum Romanorum atque Angliæ Regibus controversiis, Bonifacius sic scriberet[1] : « Numquid super iis dicti Reges denegant stare juri? Numquid apostolicæ Sedis, quæ Christicolis omnibus præeminet, judicium vel ordinationem recusant? Dumque in eos super iis peccare te asserunt, de hoc judicium ad eamdem Sedem non est dubium pertinere. »

Ad hæc respondet Philippus oblatum à se esse ut Reges starent arbitris; ac postea de controversiis cum Rege Anglo *compromisit in summum Pontificem*, sed *tanquam in privatum personam; ac Benedictum Cajetanum*[2], quod erat Pontificis nomen proprium ac gentilitium. Hoc enim expressè additum, ne pontificiæ potestatis nomine, hoc ad se judicium necessariò deferendum putaret; quod quidem arbitri officium ea conditione Pontifex ipse suscepit[3].

Cùm autem anno 1297, Franciæ atque Angliæ Regibus[4] sub excommunicationis pœna treugas seu inducias indixisset, Legatique ea de re Bonifacii ad Philippum litteras attulissent; quid ille responderit, et in vulgus spargi jusserit, Legati testantur sic[5] : « Cùm dictas litteras præsentaremus dicto Regi legendas, idem Rex in continenti, antequam litteræ eæ legerentur, nomine suo et se præsente, fecit exprimi et mandavit in nostri præsentia protestationes ejusmodi, et alia quæ sequuntur : videlicet, regimen, temporalitatis regni sui ad ipsum Regem solum, et neminem alium pertinere; sequ in eo neminem superiorem recognoscere nec habere; nec se intendere supponere vel subjicere modo quocumque viventi alicui, super rebus pertinentibus ad temporale regimen regni. » Ac postea : « Quatenus autem ipsius Regis tangit animam, et ad spiritualitatem attinet, idem Rex prædecessorum suorum sequens vestigia, paratus est monitionibus et præceptis Sedis apostolicæ devotè ac humiliter obedire, in quantum tenetur et debet, et tanquam verus et devotus filius Sedis ipsius, et sanctæ matris Ecclesiæ reverentiam observare. » Sic sua tuebatur, nec Sedi apostolicæ, cujus auctoritate res Ecclesiæ stant maximè, quidquam derogabat.

Anno 1301, passim circumferebantur brevissimæ Bonifacii ad Philippum, et Philippi ad Bonifacium litteræ omnibus notæ. Bonifacii epistolæ tale est initium : « Scire te volumus, quòd in spiritualibus et temporalibus nobis subes[6] » Quæ ne in præjudicium traherentur, « die Dominicâ post octavam Purificationis beatæ Mariæ 1301, Rex Franciæ fecit comburere Bullam Papæ, in medio omnium nobilium et aliarum personarum, quæ erant eadem die Parisiis, et cum trompis fecit combustionem hujus Bullæ per totam villam Parisiis præconisari : item à die Veneris ante diem Dominicam erant elapsi quindecim dies, quòd idem Rex condemnavit filios suos in præsentia totius curiæ suæ, et procerum omnium, qui erant præsentes, si advoharent ab aliquo vivente, nisi solummodo à Deo regnum Franciæ[7]. »

Quòd ergo regia potestas, alteri quàm Deo in temporalibus subjici diceretur, id non modò Regi, sed etiam universæ genti adeo intolerabile visum, ut nullâ unquam in re fuerit omnium Ordinum tanta consensio. Eâ de re consultus Petrus de Bosco regius advocatus, ita respondebat : « Quod Papa sic scribens et intendens, sit et debeat hæreticus reputari[8]. » Neque tantùm ministri Regis hæc Pontificis cogitata adversabantur, sed etiam gravissimi hujus ætatis Theologis scriptis editis confutabant; ac ne jam privatos appellemus, Franci Principes, Duces, Comites, Barones, nobiles, in iis actis quæ ad Cardinalium collegium ediderunt, illud horruerunt, quod exprobrabant à Bonifacio dictum : Regem in temporalibus sujectum ipsi esse propter regnum Franciæ, cùm Reges Francique omnes semper dixerint, omnibusque sit notorium, id regnum in temporalibus soli Deo subdi[1]. »

Huic contestationi eodem anno Clerus universus assentitur, datis ad Bonifacium litteris, sub hoc titulo[2] : « Archiepiscopi, Episcopi, Abbates, Priores conventuales, Decani, præpositi, Capitula, Conventus, atque Collegia Ecclesiarum cathedralium, collegiatarum, regularium et sæcularium totius regni Franciæ Parisiis congregati; » testanturque ad tuendam Regis in temporalibus supremam potestatem « se adfuturos eidem, debitis consiliis atque auxiliis opportunis. »

Quod ipsum postea, anno 1303, luculentiùs declarant. Cùm enim à Bonifacio VIII ad futurum Concilium œcumenicum Rex et Barones appellarent, Archiepiscopi, Episcopi, et Abbates præcipui in appellationem consentiunt, atque hæc insuper addunt[3] : « Nos dicto Domino Regi, et Baronibus, ac sibi assistentibus assistemus, et secundùm Deum pro viribus defendemus, nec nos separabimus ab iisdem, nec absolutionibus à juramentis fidelitatis, vel aliis quibuscumque relaxationibus, indultis et indulgendis, impetratis, vel impetrandis, vel ultro oblatis, vel offerendis, vel concedendis, utemur : imò semper eidem Domino Regi, Baronibus et adhærentibus adhærebimus;.... jure Romanæ Ecclesiæ, nostroque et Ecclesiarum nostrarum in omnibus et per omnia semper salvo. »

Quæ appellationem ad Concilium spectant non sunt hujus loci. Hîc vidisse sufficiat, consentire omnes regni Ordines in eam sententiam, Regem in temporalibus soli Deo subesse, atque etiam speciatim prælatos profiteri, nullis se sententiis assensuros quibus à fidelitate Regi debitâ absolvantur. Cogitet nunc lector diligens, an hæc majoribus nostris tam gravia visa, indirectæ potestatis distinctiunculâ emolliri posse videantur nostri : certe non voces, sed rem ipsam judicabant intolerabilem.

CAPUT XXIV.

Bullæ, Ausculta fili, *et* Unam sanctam, *expenduntur*.

Non desunt qui dubitent, verane an falsa sit parva ea epistola Bonifacii VIII; quam anno 1301 toto regno divulgatam, eodemque tempore confutatam à tot gravibus viris, regiâ quoque auctoritate combustam vidimus. Verùm id nihil nostrâ interest, dummodo apud nos constet, omnibus curæ fuisse, ne apud Francos doceretur Regem in spiritualibus ac temporalibus Papæ subesse. Sanè Bonifacium id sibi vindicasse, et historici hujus ævi suprà memorati, et certa monumenta probant[4], imprimis Bulla, *Ausculta fili*, quam ad Philippum, anno 1301, perlatam esse constat[5], et Bulla, *Unam sanctam*, quas nunc perpendere nos oportet.

Ergo Bonifacius in Bullâ, *Ausculta fili*, postquam ex Jeremiæ verbis[6] id sibi tribuit, *constitutum esse se super gentes et regna*, sic concludit : « Quare nemo tibi suadeat quòd superiorem non habeas, et non subsis summo hierarchæ ecclesiasticæ hierarchiæ. » Id quidem à Philippi mente longè aberat, si de spiritualitate ageretur. Audivimus enim Regem pio studio hanc obedientiam professum; sed Bonifacius alio spectabat. Accusatâ enim Regis admistratione perversâ tam in rebus temporalibus quàm ecclesiasticis, significabat evocatos esse Romam ad diem certum[7] nempe totius regni « Archiepiscopos et Episcopos, unà cum Abbatibus, Capitulisque Ecclesiarum, et Magistris in theologiâ, et jure canonico; ut, inquit, sublatâ repentinâ exceptione con-

1. *Preuv. du Diff., pag.* 18. — 2. *Idem, p.* 23 *et* 84. — 3. *Ibid., p.* 41. *Rain., an.* 1298, *n* 2. — 4. Atque etiam Regi Romanorum (*Edit. Paris*). — 5. *Hist. du Différ., etc., p.* 28. — 6. *Idem, etc. p.* 44. — 7. *Ibid., p.* 59. — 8. *Ibid., p.* 15.

1. *Hist. du Différ., etc., p.* 60. — 2. *Idem, p.* 67. — 3. *Ibid., p.* 112, 113. — 4. *Ibid., p.* 48, 54. — 5. A Jacobo *de Normandis* Archidiacono Narbonens. — 6. *Jerem.*, I, 10. — 7. 1 Novemb.

silii, cum iis, sicut cum personis apud te omni suspicione carentibus, quin potiùs acceptis et gratis,... tractare consultiùs, et ordinare salubriùs valeamus, quæ ad præmissorum emendationem,... ac bonum et prosperum regimen ipsius regni videbimus expedire[1]. » Invitabat deinde Regem ut fidos viros mitteret per quos deliberationi interesset. « Alioquin, inquit, tuam, et ipsorum absentiam divinâ replente præsentiâ, in præmissis et ea contingentibus ac aliis, prout expedire videbitur, procedemus. » Quæ si valuissent, ac de regni regimine Romanus Pontifex Romæ, Rege, sive absente sive præsente, decerneret, nempe regnaret Pontifex : ipse Rex nudum Regis nomen obtineret : quæ absurda et nimia, testatur Odoricus Rainaldus[2], erasa et expuncta Clementis V jussu fuisse, neque ex his Bonifacii litteris quidquam integrum remansisse in actis, præter ea quibus Regem ad Hierosolymitanam expeditionem adhortatur.

Sed quanquam hæc Regi vehementissimè displicebant, non ibi tamen constitit Bonifacius. Anno enim 1302, edidit illam celebrem extravagantem, *Unam sanctam*[3], in quâ duo à nobis diligentissimè ac subtilissimè secerni oportet : primùm, id quod exponit Pontifex : alterum, id quod definit ac decernit : hæc enim non ejusdem virtutis esse et sæpe diximus et omnes confitentur. Expositionis autem hæc summa est : « Unam Ecclesiam esse : unum ejus caput Christum Christique vicarium Petrum ac Petri successorem : duos esse gladios, spiritualem similiter et materialem : hunc etiam Petri esse, dicente Domino : *Converte gladium tuum in vaginam*; sed Regum et militum manu exerendum : tum gladium esse sub gladio, et temporalem auctoritatem spirituali subjici potestati, cùm *quæ sint, à Deo ordinata esse*; neque ordinata futura esse, nisi secundùm beatum Dionysium inferior reduceretur per alium in supremâ. » Addit postea : « Veritate testante, spiritualis potestas terrenam potestatem instituere habet et judicare, si bona non fuerit, ut inde verificetur illud Jeremiæ : *Te constitui super gentes et regna* : quare si deviat temporalis potestas, à spirituali judicanda; si spiritualis, minor à suo superiori : si spiritualis maxima, à Deo solo, testante Apostolo : *Spiritualis homo judicat omnia; ipse autem à nemine judicatur*; quæ quidem spiritualis potestas maxima Petro est tradita his verbis : *Quodcumque ligaveris. Quicumque* igitur, inquit, huic *potestati* à Deo sic ordinatæ *resistit, Dei ordinationi resistit,* nisi duo, sicut Manichæus, fingat esse principia, quod falsum et hæreticum judicamus; quia testante Moyse, non in principiis, sed *in principio cœlum Deus creavit et terram.* »

His ergo expositis, eò viam sibi parasse videbatur, ut Romano Pontifici omnem potestatem esse subditam, etiam in temporalibus, pro certo fidei dogmate definiret. At profectò non eò usque processit : hoc enim tantùm habet definitio : « Porrò subesse Romano Pontifici omnem humanam creaturam declaramus, dicimus, definimus, et pronuntiamus omnino esse de necessitate salutis; » quod quidem est verissimum, et apud Catholicos certum, si de spirituali potestate intelligatur : animadvertique hic volumus audentissimum Pontificem, nec id fuisse ausum, ut potestatem temporalem, licèt in expositione sæpe memoratam, uti sibi subditam in temporalibus, in ipsâ definitione ac determinatione diceret. Quippe cùm in citatissimo cursu eò quoque abripiendus esse videretur, ut temporalia invaderet, repressit se statim, rei novitate ac difficultate deterritus, deflexitque ad ea, quæ spiritualem potestatem certissimè stabilirent.

Dum hæc agebantur, negabat Pontifex, negabant Cardinales à Pontifice dictum unquam, « quòd Rex recognosceret se tenere regnum suum ab aliquo, aut ab Ecclesiâ, aut ab ipso Pontifice[4], » neque profectò *homagium* postulabat, quæ plana et mera esset insipientia. Sed quid verba proderant, si alioquin Pontifex, regnum, ut apertè præferebat, inconsulto Rege, Romæ ordinaturus esset, et si ratione peccati omnia ad se traheret? Ad hæc frequente Consistorio minaretur, « se Regem Philippum depositurum, ut unum garcionem[1] : » quin etiam in Bullâ, *Unam sanctam,* apertè scriberet, « quòd spiritualis potestas terrenam potestatem instituere haberet ac judicare; » hoc est, procul dubio, datâ sententiâ deponere, quam à se institui doceat : quâ subjectione nulla erat major, ne quidem in eo quod vocant homagio-ligio? Quid quòd *gladium materialem in potestate Pontificis* planè esse dicebat, aliâ licèt, *Regum* nempe et *militum manu exerendum?* Quæ si doctrina valeat, ac jus sit Pontificibus in bello ac pace tractandi, non jam hortatione et consilio, sed uti Bonifacius facere aggressus erat, summâ potestate, ac pro imperio agere; nempe Reges nihil aliud quàm Pontificum ministri et executores essent.

Quare etsi Bonifacius non hoc definire, aut pro certo et catholico dogmate asserere videbatur, grave erat Francis Regique Philippo, hæc, quibus continetur regiæ potestatis certa pernicies, pontificio nomine quocumque modo doceri; impetraruntque à Clemente V, Extravagantem *Meruit,* cujus hæc verba sunt[2] : « Nos Regi et regno (Francorum) per definitionem ac declarationem bonæ memoriæ Bonifacii Papæ VIII, prædecessoris nostri, quæ incipit *Unam sanctam*, nullum volumus vel intendimus præjudicium generari; nec quòd per illam Rex, regnum, et regnicolæ prælibati, ampliùs Ecclesiæ sint subjecti Romanæ, quàm antea existebant; sed omnia intelligantur in eodem esse statu, quo erant ante definitionem præfatam, tam quantùm ad Ecclesiam, quàm etiam ad Regem, regnum, et regnicolas superiùs nominatos. »

Sic Decretalis *Unam sanctam,* tanto apparatu prolata, perinde habita est à Romanis etiam Pontificibus, ac si nunquam fuisset edita. Clemens enim V id sanxit; atque à Leone X quidem innovata[3], sed sinè præjudicio declarationis Clementis V quæ incipit, *Meruit;* remque omnem ad traditionem antiquam ac majorum placita reduci placuit. Neque nostri refugiebant, satis sibi conscii, quàm procul ab antiquâ patrum traditione, atque ab Ecclesiæ Gallicanæ sensu nova hæc abfuissent; seque omni ex parte tutos arbitrabantur, dummodo Bonifacii VIII Constitutio nocere non posset. Et certè fateamur est necesse, nec stare potuisse, quæ solis allegoriis atque accommodatitiis, non litteralibus genuinisque Scripturæ interpretationibus niterentur. Quale enim illud est, de Romani Pontificis supremo judicio : *Spiritualis homo à nemine judicatur*[4]; tanquam hic *spiritualis homo,* apud Apostolum fuerit Romanus Pontifex, non autem quivis christianus, qui Deo per Christum in spiritu serviat; aut illud, ad duo principia refellenda magis sit appositum, *non in principiis, sed in principio fecit Deus cœlum et terram*[5] : aut quorsum pertinebat huc duo Manichæi adversa principia allegare? quasi duæ potestates, ecclesiastica ac civilis, adversæ essent, non sociæ; aut ita supremæ in suo ordine, ut nec in Dei potestate essent, neque ejus providentiâ regerentur. Quæ si quis ad litteram tueri voluerit, næ ille se omnibus deridendum, non jam confutandum præbeat.

Cæterùm quod Decretalis *Meruit*, soli Francorum regno consulit, causa esse potuit, quòd Bulla *Unam sanctam* occasione Francici exorta dissidii, Francorum regnum maximè petere videbatur. Huc accedit quod cùm Germani, Angli, aliique in temporalibus colla subdidissent, Franci existimabant super alia regna, hujusce regni dignitatem ac libertatem à Regibus ac majoribus suis fuisse defensam : quippe qui christianissimi, pari-

1. *Hist., etc., p.* 50, 51. — 2. *Vid. Rain., tom.* XV. — 3. *Extrav.* de May. et obed. *Hist. du Dif., etc., p.* 54 *et seq.* — 4. *Idem, p.* 63, 74, 75.

1. *Hist., etc., p.* 79. — 2. *Extrav. comm.* de Privileg., *Hist., etc., p.* 288. — 3. *Leo X, Bull.* Pastor æter., *tom.* XIV *Conc., col.* 313. — 4. *I. Cor.*, II, 15. — 5. *Gen.*, I, 1.

terque fortissimi, in spiritualibus quidem Romano Pontifici maximè omnium paruerant, in temporalibus verò minimè omnium huic potestati se obnoxios fecerant.

CAPUT XXV.

Reliqua Bonifaciani dissidii acta : Gallicana intacta : Bonifaciana à successoribus antiquata.

Quæ supersunt in Bonifacianâ contentione leviter transilimus. Anno 1303, prodiere in Philippum duæ Bullæ, quarum initium est : *Per processus nostros*, et : *Nuper ad audientiam*, quibus declarabatur Philippus *multiplici excommunicatione constrictus*; sed eæ, teste Rainaldo, jussu Clementis V erasæ expunctæque sunt[1].

Conscripta quoque fuerat depositionis sententia, adeoque horum omnium deleri memoriam, ac levissima etiam vestigia placuit; ut hæc sententia, eodem teste Rainaldo[2], *erasa et expuncta sit*, quamvis *pronuntiata* non esset. Sanè Bonifacius, antequam eam sententiam promulgaret, Albertum Imperatorem sæpe à se rejectum, omni studio atque industriâ constabiliverat in eo idoneum suæ sententiæ executorem, regnique Francici invasorem nactum se esse arbitratus. Quo fretus præsidio, cùm extrema omnia moliretur, captus ipse Anagniæ per proditionem civium, Columnarumque et aliorum, ac Guillelmi præsertim Nogareti infandum scelus, paulò post obiit. Irane ac furore percitus, ut memorant, an mœrore oppressus, an alia causa, nihil ad nostram quæstionem? Quàm autem omnia impotenter et intemperanter egerit adversùs Philippum, vel id abundè testatur, quòd ejus successores ea statim pro irritis habuere; ac Benedictus XI, qui ei proximè successit, Philippo *nec petenti*, excommunicationem relaxavit, absolvit etiam Episcopos, Barones, et alios eadem causa excommunicatos à Bonifacio; privilegia Regum Christianissimorum ab eodem suspensa restituit; denique sponte rescidit quidquid Bonifacius in regni Regisque dignitatem fecerat[3] : Clemens verò V omnia ejus gesta hujus occasione dissidii erasit, expunxit, antiquavit, resque eo loco esse declaravit, quo fuerant ante ea gesta decretaque.

Legimus in regestis regiis ad Benedictum XI, Bonifacii successorem, multas expostulationes editas per Fratrem Petrum de Peredo, religiosissimum virum, Romam à Philippo missum. Is ergo conqueritur multa à Bonifacio gesta, quæ à sanctorum Patrum moribus abhorrerent. In his ergo hæc habentur : « Temporibus Patrum non fieri solere jura ad nutum oculi, ut diceretur statim : Absolvimus omnes in talibus provinciis constitutos, ut nonobstante sacramento et juramento fidelitatis quocumque adstricti sunt, obediant tali Principi amico nostro. » Addebat, neque illud dici solitum[4] : « Quòd Papa est Dominus spiritualitatis et temporalitatis, et quòd graviter peccat, qui hoc non credit; et quòd à temporalibus Regum appelletur ad Dominum Papam : » et quanquam Romani curiales non hæc disertè asserebant, nostris tamen, summæ rei intentis, non ad alium pertinere scopum Bonifaciana decreta videbantur. Hæc ergo conqueritur legatus regius, subditque : « Dicitur in Francia, quod non restat, nisi quòd fiat una constitutio, quæ æquipolleret omnibus, quòd omnes Clerici et laici essent ministri duntaxat ad nutum summi Pontificis, eorumque qui præsident. » Quem locum sic concludit : « Hæc autem consimilia non fiebant temporibus sanctorum Patrum; sed de vita et honestate Clericorum, et defensione libertatis ecclesiasticæ et jurium fiebant constitutiones, cum pœnis excommunicationis et interdicti; » ut profectò doceret quæ res, ecclesiasticæ scilicet, quibusve pœnis, nempe ecclesiasticis, excommunicatione et interdicto sancirentur. Hæc nomine Regis significata Pontifici, neque improbata sunt : adeo irreprehensibilia videbantur.

Cætera quæ in hoc negotio gesta sunt ad alium pertinent locum[1]. Quòd autem ad hanc quæstionem spectat, hæc summa est : quidquid Bonifacius VIII edidit, ut regiam potestatem, quoad temporalia, sibi obnoxiam faceret, non modò à Rege regnoque Francorum, totaque Ecclesia Gallicana rejectum; sed etiam à summis Pontificibus antiquatum fuisse : quod autem Rex regnumque, et Gallicana Ecclesia ea de re professa est, et à summis Pontificibus illæsum permanere, et sempiternæ hominum memoriæ consecratum; datumque est omnino sæculis secuturis exemplum illustre, doctrinam Scriptura, antiquitate, traditione nixam, quocumque nomine, quacumque auctoritate oppugnatam, æterno atque invicto robore in Ecclesia catholica manere constitutam.

Hæc ex publicis gestis hausimus. Jam si excutimus quæ privati Doctores scripserint, inveniemus id Ægidii Romani aliorumque Theologorum summa consensione defensum[2] : « Clavium potestati nullam temporalium potestatem à Domino fuisse adjunctam : nunquam inveniri sedisse Apostolos, ut de temporalibus judicarent, nec petiisse ut Reges et Principes eis in temporalibus subjacerent, aut de ejusmodi respondere deberent : falsum esse et invalidum, neque Francis ferendum, quod de Childerico per Romanos Pontifices deposito, et Pepino per eosdem substituto jactaretur : falsum item quod de translato à Græcis ad Francos imperio; neque à Papa esse translatam imperii veritatem, sed nomen; cùm Carolus Magnus jam rerum potiretur; quodque hìc factum est, qualecumque fuit, non fuisse factum per solum Papam, sed populo acclamante et favente, cujus est se subjicere cui vult, sine alterius præjudicio, et ex causa necessaria pro sui defensione; neque trahenda in exemplum, quæ postea in deponendis Imperatoribus facta sunt, postquam illi Papæ ut domino paruerunt : tum verò hæc omnia nihil esse, quod sunt argumenta de facto, et dicunt quod factum sit, non quod fieri debeat; » aliaque ejusmodi quæ mirum est ad ea sæcula permanare potuisse, cùm tot depositionum exemplis, tot falsis donationibus Constantini, Ludovici Pii, aliisque tot falsis historiis, tot novis per tolerantiam aut consuetudinem inductis, seu veris, seu prætentis, coloratisque juribus undique premerentur; ad hæc in summa juris publici ignoratione versarentur : ut profectò hæc integra et sana, non nisi ex antiquæ traditionis robore et cursu, oppositas moles evicerint, et ad eos usque perruperint.

CAPUT XXVI.

Joannis XXII successorumque acta adversus Ludovicum Bavarum Imperatorem summatim referuntur, nec ad nostram quæstionem pertinere ostenduntur.

Quæ in Ludovici Bavari Imperatoris electi depositione gesta sunt, ad nostram quæstionem vix pertinent; cùm iis facta sint juribus, quæ ad imperium Romano-Germanicum speciatim spectent : rerum tamen summam perstringemus, ne quis suspicetur latere nonnihil, quod causæ nostræ officiat.

Anno 1314[3], Henricus Luxemburgicus Imperator obiit. Clemens V, decreto edito, cujus est initium : « Nos ad quos Romani vacantis imperii regimen pertinere dignoscitur, » Robertum Siciliæ Regem, quoad electus Imperator à Sede apostolica fuerit approbatus, Vicarium imperii ad Sedis apostolicæ beneplacitum constituit, sed in Italia tantùm, quòd Germania hæc jura non agnosceret[4]. Nec ita multò post obiit Clemens. Sed vacante sede, Ludovicus Bavarus et Fridericus Austriacus discordibus Electorum Principum suffragiis, Reges Romanorum electi sunt.

Prolata à Rainaldo[5] acta testantur, dictam communi septem Electorum consilio electioni diem[6], adfuisse

1. *Hist. du Déf.*, p. 98, 106. *Rain.*, *an.* 1311, *n.* 39, 40. — 2. *Rain.*, *ib.*, *n.* 44, 49. — 3. *Hist.*, *etc.*, p. 207, 208. — 4. *Idem*, p. 212, 213.

1. *Inf.*, *lib.* x, *cap.* xxv. — 2. *Ægid. Rom. quæst. disp.*, *art.* III. *Vind. Maj.*, *lib.* II, *cap.* xxxi. *Joan. de Par.*, *de pot. Reg. et Pap.*, *cap.* xv, *idem*, p. 107; *et alii pass.* — 3. Sive potius an 1313, mense Augusto. — 4. *Rain.*, *an.* 1314, *n.* 2. — 5. *Idem*, *n.* 2. — 6. 19 Octob.

omnes Francofurtum, in loco consueto, præter Henricum Coloniensem Archiepiscopum et Rudolphum Comitem Palatinum : prorogatum horum gratiâ electionis diem : citatosque illos, ut ad eum convenirent, defuisse : Ludovicum Bavarum quinque reliquorum concordibus suffragiis fuisse electum.

Satis constat Fridericum extra Francofurtum à Coloniensi et Palatino fuisse electum. Sed ii obtendebant è quinque Electoribus, qui Ludovico suffragati essent, tres fuisse, de quorum jure esset controversia [1]; ac parem utriusque electi conditionem fuisse : quo Rainaldus contendit litem à Papâ fuisse dirimendam. Vacabat interim apostolica Sedes. Anno 1316, Joannes XXII electus est [2]. Is Ludovicum Bavarum electum ad pacem cum Friderico electo adhortatur : neutrum confirmat. Anno 1317, vacantis Imperii regimen ad Romanum Pontificem esse devolutum pronuntiat, « cui in personâ Petri terreni simul et cœlestis imperii jura Deus ipse commisit [3] : » quo jure Vicarium designat vacantis imperii, sed in Italiâ tantùm; cùm tamen Petri jura, si seriò allegentur, ad totum christianum orbem protendi constet.

Interea Ludovicus et Fridericus de imperio in Germaniâ ferro decernebant. Anno 1322, Fridericus magno prælio victus captusque es; Ludovicum Joannes ad clementiam adhortatur, suamque operam ad pacem conciliandam offert [4].

Victor Ludovicus anno 1323, pergit ad Italiam, tueturque eos qui Pontifici displicebant; imprimis Vice-Comites [5] Mediolanensis ducatûs invasores, ab eo excommunicatos. Quo loco hæc habet Rainaldus : « Inde lis in Ludovicum Bavarum, ac legibus in eum agi cœptum est. Præcipua accusationis capita hæc erant : Ludovicum discordibus electum suffragiis, antequam ea controversia dirimeretur à Sede apostolica, imperii administrationem corripuisse; alterum, quod maximè Pontificis animum asperaverat, Galeatii, quem hostem et hæresi contaminatum pronuntiarat Sedes apostolica : tum perduellium Ferrariensium patrocinium suscepisse [6]. » Itaque his de causis auctoritate apostolica Ludovicus ab Imperii administratione est prohibitus, quoad ejus electionem Sedes apostolica approbasset.

Ex iis profectò constat hanc controversiam non ad Regum causam generatim, sed ad imperii Romano-Germanici singularem ac proprium statum pertinere.

Eodem pertinent ea, quæ sunt ineundæ pacis causâ, à Ludovico Bavaro ultro oblata Benedicto XII, Joannis successori, de limitanda in Italia et Romæ auctoritate imperatoria, et ut idem Ludovicus, si pactis non staret, excommunicationi, interdicto ac privationi subesset [7] : quæ quidem vel ad imperium Romano-Germanicum, vel ad Ludovici personam propriè et singulatim spectant.

Interim Ludovicus sæpe et publicè, actis editis, est contestatus ea jura, quæ sibi Joannes XXII in Imperium vindicaret, à se et Imperio non agnosci, imò improbari; extatque solemnis Electorum Principum nomine ad Benedictum XII, anno 1338, edita declaratio [8], quâ adversùs Joannis XXII decreta contestantur, « quod vacante Romano imperio, is qui eligitur concorditer, vel à majore parte tantùm Electorum, pro Rege Romanorum ab omnibus est habendus, et quòd nec nominatione, approbatione, confirmatione, consensu, vel auctoritate Sedis apostolicæ, super administratione bonorum et jurium Imperii indiget, sive titulo regio assumendo : quòdque jura et bona Imperii administrare poterit de jure et consuetudine, nulla Sedis apostolicæ super hoc licentia habita, vel obtenta. » Hæc igitur omnia ostendisse contenti, eo quo sunt loco, intacta relinquimus.

Quod autem Ludovicus Bavarus Joannem XXII hæresis accusatum deposuerit, fœdum Antipapam substituerit, Franciscanos adversùs Pontificem juverit; hæc à tanto Principe exasperato licèt facta lugemus.

CAPUT XXVII.

De Navarræ regno Hispanis tradito : item de Joannâ Albretanâ, hæresis crimine, sub privationis pœnâ Romam à Pio IV evocatâ, quod Galli improbarint ac prohibuerint.

Quod à Julio II, in deponendo Joanne Albretano Navarræ Rege, factum esse dicitur, id et Hispani variè referunt, et nullum hujus rei diploma proferunt; et qualecumque est, sive sub Brevis Bullæve, aut sententiæ formâ, Joannes Mariana, Hispanus historicus celeberrimus, subreptitium et nullum fuisse significat; totamque rem, verane an falsa sit, Odoricus Rainaldus sub dubio relinquit, apud quem etiam videre est Marianæ aliorumque historicorum locos [1]. Henricus vero Spondanus ex temporum notis diploma falsi convincit [2]. Quod autem à Julio II, anno 1512, 12 Kal. Aug. in Lateranensi Concilio de Ludovici XII sociis, quorum numero Navarricus erat, decretum est editum, ut excommunicarentur, et omni dignitate privarentur, nisi ab ea societate discederent, Spondanus idem docet [3], primùm haud æquo jure fuisse editum; tum vero Hispanis ad Navarram occupandam nihil prodesse potuisse, multis quidem de causis, eâque imprimis, quod, nondum elapso tempore ad resipiscendum dato, Navarricum regnum à Joanne innocuo et repentè oppresso desertum, Hispani invaserint.

Addit Caroli Augusti [4] et Philippi II notissimas gravesque de hujus regni possessione legitimâ fluctuationes; adeoque abfuisse Romanos Pontifices ab eo, ut regnum Navarræ jure ad Hispanos translatum fuisse crederent, ut Pius IV, Antonium Borbonium Navarræ Regem, anno 1561, ad obedientiam pro regno Navarræ admiserit : quod omnium historiarum monumentis constat.

Quare ea depositio atque translatio, quæ sola memoratur ad effectum usque perducta, ab ipsis Hispanis iniqua, ab aliis dubia, ab aliis atque etiam à Romanis Pontificibus nulla esse judicatur.

Quò factum est ut idem Pius IV, anno 1563, Joannam Albretanam Antonii viduam, ut Reginam Navarræ, hæresis causâ Romam citaret, sub pœnâ privationis regni, nisi se judicio sisteret; quod quidem Carolus IX prohibuit, ac fœderatæ cognatæque, injuria communi etiam regiæ majestatis permotus, tutelam suscepit : cujus etiam jussu, « cùm Henricus Clutinius Oisellus, tunc Romæ Orator regius, graviter eâ de re apud Pontificem expostulasset, et Regem injuriam talem, qualem majores sui nunquam inultam reliquissent, minimè laturum ostendisset, tandem obtinuit, ut diploma jam in Urbe solenni more publicatum revocaretur, et omnino induceretur, ita ut inter Pii IV Constitutiones hodie minimè reperiatur. » Hæc Thuanus refert [5]; quæ adeo certa sunt, omnibusque historiis comprobata, ut de iis ampliùs laborare sit supervacaneum, liquidumque omnino sit Francos ab eo abhoruisse, ut quidquam ad Reges deponendos pontificio nomine moveretur.

1. *Rain., an.* 1314, *n.* 25. — 2. *Idem, an.* 1316, *n.* 10. — 3. *Ibid., an.* 1317, *n.* 27. — 4. *Ibid., an.* 1323 *n.* 29 — 5. Erant Gibellinorum duces factionis, adversus quam Guelphæ pro Pontifice stabant — 6. *Rain., an.* 1323, *n.* 30 *et seq.* — 7. *Idem, an.* 1336, *n.* 18. — 8. *Gold. Const. Imp., tom.* I.

1. *Rain., an.* 1512, *n.* 60 *et seq.* — 2. *Spondan. eod. an., tom.* II, *p.* 296 *et seq.*

3. Spondanus docet Hispanos historicos dicere alium aliud. Et quidem hic narrat illas *pontificias Bullas datas* fuisse 18 Februarii, ille 1 *Martii*, alter *mense Julio*; *allatas autem Româ duntaxat mense Augusto*, aut relectas Romæ, aut *à Ferdinando occultas*, qui eas non ostendit, nisi *postquam regnum occupatum fuit*. Cæterum nullus historicus dicit se vidisse Bullam hanc integram, aut saltem illius aliquam partem : hoc tantùm omnes referunt, quod famâ et auditione acceperant (*Edit. Paris*).

4. Aunt Carolum V, morti proximum, Philippo II in mandatis dedisse, ut Navarræ regnum restitueret, et Philippum II morientem eadem jussa dedisse Philippo III (*Edit. Paris*).

5. *Thuan., lib.* LXXXII, *tom.* IV, *p.* 276. *Vid. lib.* XXXV, *tom.* IV, *p.* 581, *edit. Gall.* 1734.

CAPUT XXVIII.

Sixti V et Gregorii XIV decreta in Henricum IV, Navarræ, ac postea Francorum et Navarræ Regem, quoad temporalia nullo loco habita : à Clemente VIII absolutio eidem Henrico IV nullâ rehabilitationis mentione, ut Regi impertitur : obiter notatur, qui adversus Declarationem Gallicanam de Libertatibus Gallicanis *scripsit Anonymus.*

Anno 1585, Henrico III Rege, Sixtus V, edito diplomate, Henricum Borbonium, Navarræ Regem, Antonii et Joannæ filium, ejusque agnatum Henricum Borbonium Condæum tanquam hæreticos et in errorem relapsos, ad hæc hæreticorum fautores ac defensores publicos, ac fidei catholicæ hostes proscripsit[1] : Navarrum eo regno, ac Benearnensi principatu excidisse : utrosque ad ullum principatum, ac maximè regnum Franciæ jure hæreditario capessendum inhabiles declaravit : quod decretum Rex, Francique omnes molestè tulerunt. Quòd autem, tunc temporis conjurati, seu *Ligæ*, ut vocant, addicti, catholicæ religionis obtento studio, multa in Regem moverent, eumque ut suspectum hæreticæ pravitatis apud vulgus traducerent, Navarrusque et Condæus Calvinianæ factionis duces bellum Regi inferrent; « ideo, ut ait Thuanus[2], qui circa Regem erant, satis pro tempore habuerunt, cavere ne decretum uspiam in regno promulgaretur, aut ejus ratio publicè haberetur, » quod infirmum quidem, et priscæ circa eas res Francici regni fortitudini haud satis congruum, satis tamen demonstrabat quàm hæc nulla putarentur.

At Navarrus programmate in ipsâ Urbe ac celebrioribus ejus locis affixo, multa egit in Pontificem, ac publicè declaravit, appellare se ab hoc decreto, quantùm ad regni jura attinet, ad curiam Parium Franciæ, quorum ipse Princeps esset, primus scilicet regii sanguinis Princeps, quantùm autem ad hæresim sibi objectam, ad universale Concilium[3] : quibus id perfecit, ut ipse Pontifex talia intrepidè ausum ac gnaviter exsecutum, magnanimitatis nomine collaudaret.

Cæterùm nihil ad nostram quæstionem, si quid suæ contestationi, hujus quo adhuc tenebatur, erroris asperserit. Certum illud cordatioribus Francis probatum, quòd Pontificem de jure regnandi decernentem non tulerit : adeoque hæc decreta pro irritis ac nullis apud nos habebantur, ut Henricus III, cum Henrico Navarro pace composita, eum haud minùs pro primo regii sanguinis Principe agnosceret, et socium adversùs conjuratos regiæ familiæ hostes adhiberet, et moriens successorem lege Salica renuntiaret; cui sententiæ flos nobilitatis etiam catholicæ, multique etiam sacrorum Antistites adhærebant, Henricumque IV Regem agnoscebant[4]. Neque Gregorii XIV decreto, 1 Martii 1594 dato, à Regis obsequio deterreri se passi sunt; imò diploma illud, quod de temporalibus factum, pro apostolico et ecclesiastico non habebant Parlamenta, quæ ut religioni, ita Regi regnoque fida, regia auctoritate Cæsaroduni Turonum, Catalauni, et Cadomi residebant, vehementissimis sententiis proscripserunt[5] : temperatius Præsules conventùs Autrici Carnutum habiti decreverunt; « et tamen ex auctoritate Scripturæ sacræ sanctorumque decretorum Conciliorum generalium, canonicarum constitutionum, perpensis sanctissimorum Patrum exemplis, juribus, et libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ, quarum præscriptione decessores sui Episcopi se, adversùs ejusmodi conatus semper tutati sunt; ea propter interdictiones, tam in forma quàm in materia, nullas et injustas, et suggestione hostium Franciæ factas declararunt, salvo cultu et honore qui Romano Pontifici deberetur. » Decreto dato duo Cardinales Carolus Borbonius[6] et Philippus Lenoncurius, qui sacro conventui præerant, subscripsere : acta hæc sunt anno 1594, ab iis Præsulibus, qui Regi regiæque familiæ adhærebant.

Quo ex loco, ut id obiter memoremus, ille confutatur qui adversùs Gallicanam Declarationem de *Libertatibus Gallicanis tractatum* edidit auctor anonymus. Is enim primum caput Gallicanæ Declarationis oppugnandum aggressus sic incipit[1] : « Difficile intellectu est, qua ratione illustrissimi Antistites Gallicani, libertates Ecclesiæ illius regni defendendas suscipientes, à propositione auspicati sint, quæ juri Ecclesiæ potiùs adversatur. » Nempe id inter ecclesiæ jura revocat, ut potestate clavium Reges deponi possint : quæ jura Gallicani Præsules ignorabant, partemque libertatis Ecclesiæ Gallicanæ in his prohibendis juribus reponebant; quippe qui intelligerent libertatem Gallicanam priscis juribus contineri; quæ his essent superaddita, ea ad turbandam gravandamque Ecclesiam pertinere. Sed nos eum virum qui de libertatibus Gallicanis ludat potiùs quàm disserat, ommittamus. Nobis sufficiat quòd Gallicani Præsules in hac novissima Declaratione majores suos secuti sunt; eosque Præsules Regi regnoque fidos cæteri deinde complexi sunt omnes. Neque enim attendi debet quid pars adversa senserit; quippe quæ jam inde ab Henrici III temporibus, religionem fœdæ rebellioni obtendebat : non inquam, attendi debet, quid illi senserint vel fecerint, qui Gusianos, si Deo placet, Capetis Regibus, sanctique Ludovici posteris anteferrent, Hispanicisque artibus, imò Hispanico auro corrupti, ad hæc *ligæ* furoribus dementati, Hispanos Lotharenosque se esse, quàm Francos malebant. Hæc ergo febricitantium deliria contemnamus; quid sana et pacata Francia fecerit ac senserit, attendamus.

Conversus ad catholicam fidem Rex, omnium clementissimus atque fortissimus, à Reginaldo Belnensi, Archiepiscopo Bituricensi, in sancti Dionysii celeberrima toto orbe terrarum Ecclesia, ad Ecclesiæ catholicæ gremium admissus est[2]. Quæ cùm à Sede apostolica comprobari è re esset, Henricus se quidem ejus sedis auctoritate ab hæresi absolvi supplicavit, missis ad Clementem VIII Procuratoribus; sed de *rehabilitatione*, quam vocant, agi vetuit, indignum id Gallica majestate ratus : neque Franci, etiam conjurati, aliter sentiebant; quippe qui, Rege converso, in obsequium certatim ruerent, nulla Sixtiani et Gregoriani decreti ratione habita. Tentati Procuratores, Jacobus Perronius, Ebroicarum Episcopus designatus, et Arnaldus Ossatus, postea Cardinales[3], « an coronam ad pedes Pontificis vellent deponere, ac per illud signum quasi regnum Franciæ in ejus manus consignare, quòd ille se pro Rege gerens, quamvis à sancta Sede jure successionis privatus, contra divina jura et humana occupasset; quam coronam post illam summissionem in capite Procuratorum mox reponeret. Verùm illi ab ea conditione se valde alienos ostenderunt, cùm dicerent : Reges Franciæ, quantùm ad jurisdictionem spectat, nullam agnoscere superiorem; neque verò pati posse Francos, ut Reges ipsorum ulli se tanquam superiori summittant, ac præsertim nobilitatem; ac longe decipi eos, et in rerum nostrarum cognitione toto cœlo errare, qui aliter credant : nam solos id eos sibi persuadere, qui de regni usurpatione cogitant. »

Cùm autem « Pontifex absolutionem ab Episcopis Gallicanis concessam, tanquam nullam et irritam revocare decrevisset, Procuratores assentiri noluerunt : cùmque animo pertenderet Pontifex, et frustra absolutionem suam peti aut dari diceret, si prior valida maneret, non adprobatâ à Procuratoribus revocatione : conventum ut statim in decreto pontificio ea clausula adjiceretur, quâ Pontifex cuncta religionis acta, quæ in personâ Regis secuta, et quæ per ipsum facta erant, vi absolutionis in Franciâ concessæ probaret et confirmaret, perinde atque

1. *Thuan. ibid.*, p. 369 *et seq.* — 2. *Idem*, p. 376. — 3. *Ibid.*, p. 377. — 4. *Thuan., lib.* CXVI; *tom.* X, p. 673; *Vel., tom.* XI, *lib.* XCVIII, p. 1 *et seq. et lib.* CI, p. 343. — 5. *Decret. Bach., lib.* II, *tit.* XVI, *cap.* III *et seq. Th., lib.* CI, p. 367, 370, 374. — 6. Fratris filius alterius Cardinalis Borbonii, qui *Ligæ* Rex fuerat.

1. *Tract. de libert., etc., lib.* IV, *cap.* I, n. 1, p. 155. — 2. *Thuan., lib.* CXII; *tom.* XII, p. 32 *et seq.* 3. *Idem, lib.* CXIII, p. 173.

si jam tunc à Pontifice Rex absolutus esset. Quâ in re cautè à Procuratoribus servatum fuit, ut tantùm ad religionis acta confirmatio porrigeretur[1]. » Adeo quidquam quocumque prætextu, circa temporalia attentari refugiebant.

Omni ergo temporalium ac rehabilitationis omissâ mentione, impositæ volenti Regi conditiones, quæ regiæ majestati convenirent[2]; revocatæ Sixti V et Gregorii XIV censuræ, quod nostri de excommunicatione intelligebant; permissum aliis ut de solutâ quoque depositione interpretarentur, nullâ licèt ejus factâ mentione, ne quid novæ rei, vel eo prætextu, inquieti homines conarentur. Cæterùm à Clemente nihil aliud factum est, quàm id quod unum Rex postulaverat : « nempe ut Henricum Regem à vinculo excommunicationis, quâ, ex causâ hæresis erat ligatus, absolveret[3]. » Res autem ita gestæ sunt, ut nemini catholico, aut etiam ecclesiastico fraudi esset, quòd Regem necdum catholicum, votis potiùs quàm armis ad veram religionem vocavissent, atque interim coluissent, ut qui optimo jure ex Salicâ lege regnaret; fuitque Rex summâ postea apud omnes catholicos Principes Sedemque apostolicam auctoritate et gratiâ. Ex Thuano hæc referemus eo libentiùs, quòd ille nihil aliud quàm acta publica, certaque hujus rei, apud nos celebris, monumenta retulit. Quæ si cui rerum nostrarum nimis imperito suspecta sint, apud Cardinalem Perronium omnia inveniet suo ordine recensita[4]. Ipsa etiam Bulla Clementis VIII abunde testatur Henrico IV Magno absolutionem ab hæresi, ut Regi ab omnibus ipsoque Pontifice agnito, nihil autem aliud fuisse impertitum. Jam quantùm ea valeant, ad asserendam Ecclesiæ Gallicanæ, ac Francici regni de supremâ in temporalibus solique Deo obnoxiâ potestate sententiam; quàmque ex his liquidò constet, nunquam ab eâ destituros, qui verè sint Francici nominis ac generis, omnes per se vident.

LIBER OCTAVUS.

Quo à Gregorii VII temporibus res in Conciliis œcumenicis gesta referuntur : ad Caput primum Gallicanæ Declarationis.

CAPUT PRIMUM.

Canon XXVII *Concilii Lateranensis III, sub Alexandro III, quo pœnæ temporales adversus hæreticos decernuntur : ibi distinctio notabilis, eorum quæ Ecclesia per se, et eorum quæ gerat Principum adjuta constitutionibus : hinc lux huic et aliis ejusdem generis secutis Canonibus : his decretis Principum consensus intervenire solitus : hinc quoque certa illis auctoritas.*

POSTQUAM exposuimus, quæ propriè à Romanis Pontificibus circa temporalem potestatem ordinandam deponendamque; nunc quæ eâdem de re in Conciliis œcumenicis gesta sint, explicemus.

Primum autem occurrit Lateranensis Concilii III, sub Alexandro III, anno 1179, caput XXVII, *de Hæreticis*[5]. Quo capite affirmant doceri et exerceri indirectam potestatem, dum auctoritate Concilii adversùs Albigenses hæreticos, eorumque stirpem Brabantianos et alios, incendiis, cædibus, populationibus omnia devastantes, fidelitatis et obsequii juramento sancitum obsequium relaxatur, et subditi seu vassalli à dominorum potestate absolvuntur.

Miror, qui ista objiciunt, non saltem advertisse quo fonte profluant. Sanè initium hujus capitis, ex sancti Leonis epistolâ XCIII excerptum, sic habet[1] : « Sicut ait beatus Leo, licèt ecclesiastica disciplina sacerdotali contenta judicio, cruentas non efficiat ultiones; catholicorum tamen Principum constitutionibus adjuvatur, ut sæpe quærant homines salutare remedium, dum corporale super se metuunt evenire supplicium. » Sic Patres Lateranenses subtiliter discernunt id quod pertinet ad *sacerdotale* judicium, ab iis in quibus Ecclesia *ad corporale supplicium catholicorum Principum constitutionibus adjuvatur.*

His positis, jam utrumque remedium à sacro Concilio adversùs hæreticos adhibetur; nam et illi et illorum fautores anathemate puniuntur, societate fidelium, sacris oblationibus, christianâ sepulturâ privantur, quibus continetur sacerdotale judicium. Tum spiritualibus expeditis, expediuntur etiam *corporalia supplicia*, quibus Ecclesia *Principum constitutionibus adjuvatur;* ex quo fonte hæc profecta sunt : « Relaxatos autem se noverint à debito fidelitatis et hominii et totius obsequii, donec in tantâ iniquitate permanserint, quicumque illis aliquo pacto tenentur annexi : ipsis autem cunctisque fidelibus, in remissionem peccatorum injungimus, ut tantis cladibus se viriliter opponant, et contra eos armis populum christianum tueantur, confiscenturque eorum bona, et liberum sit Principibus, hujusmodi homines subjicere servituti. » Quòd ergo hæretici suorum *hominio* ac fidelitate priventur; quòd in servitutem redigantur; quòd armis oppugnentur; quòd eorum bona confiscentur; ea sunt quæ Ecclesia, non *sacerdotali judicio*, sed *Principum constitutionibus adjuta decernit.* Quare locus ille omnino nos juvat, cùm ex eo videamus temporalia supplicia, quæ hic *corporalia*, spiritualibus scilicet opposita, nominantur, ab ecclesiastico ordine, non nisi consensione Principum attrectari.

Quòd autem bellum in hæreticos omnia populantes injungunt *in remissionem peccatorum;* atque id bellum suscipientibus, *biennium de pœnitentiâ injunctâ relaxant,* ecclesiasticæ est potestatis : neque hoc decreto sibi tribuunt armorum inferendorum potestatem; sed iis præcipiunt, qui hanc potestatem habeant, ut si modò Ecclesiæ indulgentia uti velint, eam potestatem ad hæreticorum furores comprimendos adhibeant.

Ut autem Concilii Patres hominia, servitutes, confiscationes sibi potiùs, quàm armorum potestatem vindicent, ratio non sinit. Quare est necesse id stare quod diximus, ut hæc omnia eorum numero censeantur, quæ Principum consensione præstet Ecclesia.

Hæc semel explicata, sub tanto Pontifice Alexandro III, atque ab œcumenica Synodo tam nobili Lateranensi III, procul dubio omnibus ejusdem generis decretis lucem præferunt, ac debent subintelligi, etiam ubi expressa non sunt.

Huc accedit quòd Conciliis generalibus aderant Principes per legatos, ac decreta in sacro conventu promulgata recipiebant : sicut de hoc Concilio Lateranensi III legimus apud Rogerum Hovedenum hujus ævi scriptorem, qui sacri Concilii *canonibus recensitis*, hæc addit : *His decretis promulgatis, et ab universo Clero ac populo circumstante receptis, etc.* Populi autem nomine, ecclesiastico more styloque, laici omnes intelligebantur, ipsique adeo Principes et eorum legati[2]. Quare si quid in Conciliis adversùs hæreticos decerneretur, quod ad civilem potestatem pertineret, id quanquam ad majorem religionis reverentiam Concilii nomine editum; tamen à civili potestate receptum ac ratum habitum, ex ea consensione vim suam obtinebat.

Eodem modo rituque actum est sub eodem Pontifice, adversùs eosdem hæreticos, in Concilio Turonensi[3], cap. IV, quod incipit, *In partibus Tolosæ.* Postquam enim Patres decreverunt quæ sunt sacerdotalis judicii, nempe : « Quisque contra hæc venire tentaverit, anathemate feriatur; » jam quæ Principum auctoritate fiant,

1. *Thuan., lib.* CVII, *tom.* XII, *p.* 475, 476.
2. Perronium et Ossatum Procuratores regios accusat MEZERAI, parum verisimiliter, quasi scrivissent absolutionem in Francia datam, ut nullam et irritam revocari quos quidem ipse Thuanus hâc culpâ liberat, ut mox videbimus (*Edit. Parisis.*
3. *Thuan., lib.* CVII, *tom.* XII, *p.* 478. — 4. *Œuvr. div. de du Perr., p.* 754 *et seq., p.* 858 *et seq.* — 5. *Tom.* X *Conc., col.* 1522, 1523.

1. *Leon., ep.* XV, *al.* XCIII. — 2. *Vid., tom.* X *Conc., col.* 1525. — 3. Habito an. 1163.

exequuntur his verbis : « Illi verò si deprehensi fuerint, per catholicos Principes custodiæ mancipati, omnium bonorum amissione mulctentur[1]. » Sic Patres suo defuncti officio, Principibus quoque ut suas jam partes exequerentur, indicebant; nihil temporale ipsi per se attrectabant. Hæc dicimus ad canonem XXVII Concilii III Lateranensis, ex quo conflatum est caput *Sicut ait*, et caput *Absolutos*, aliaque similia, *Ext. de Hæreticis*[2].

CAPUT II.

Concilii Lateranensis IV Canon III, sub Innocentio III, quod ad pœnas temporales attinet, ejus est generis, in quo Ecclesia consensu et constitutionibus Principum adjuratur : Principes facile comprobabant quæ adversus hæreticos ab Ecclesiâ sancirentur.

Haud aliâ mente actum esse in Concilio Lateranensi IV, sub Innocentio III, æqui rerum æstimatores facilè judicabunt. Ad hoc Concilium Reges omnes, datis à Pontifice litteris, per legatos invitati adfuerunt[3], eâ præcipuè causâ vocati, ut quæ ab eorum potestate penderent, ipsi suâ non modò præsentiâ, verùm etiam consensione firmarent. Quare nihil mirum est ibi fuisse conditum cap. III, quod incipit : *Excommunicamus*, eodem initio relatum extr. *de Hæreticis*, in quo quidem capite hæc habentur[4] : « Si dominus temporalis requisitus et monitus ab Ecclesiâ, terram suam purgare neglexerit ab hâc hæreticâ fœditate, per Metropolitanum et cæteros comprovinciales Episcopos vinculo excommunicationis innodetur; et si satisfacere contempserit infra annum, significetur hoc summo Pontifici, ut ex tunc ipse vassallos ab ejus fidelitate denuntiet absolutos, et terram exponat catholicis occupandam, qui eam, exterminatis hæreticis, sine ullâ contradictione possideant, et in fidei puritate conservent, salvo jure domini principalis; dummodo super hoc ipse nullum præstet obstaculum, nec aliquod impedimentum opponat; eâdem nihilominus lege servatâ circa eos qui non habent dominos principales. » Decernunt postea, ut defensores et fautores hæreticorum « sint etiam infames, sint intestabiles, nec ad testimonium admittantur, nec ad hæreditatis successionem accedant : » quæ omnia ex iis sunt, quæ non sacerdotali judicio, sed Principum adjuta constitutionibus Ecclesia sanciat.

Ejusdem generis sunt quæ subduntur postea in hæreticum seu fautorem : « Nullus ipsi super quocumque negotio, sed ipse aliis respondere cogatur :..... si judex extiterit, ejus sententia nullam obtineat firmitatem :..... si advocatus, ejus patrocinium nullatenus admittatur : si tabellio, instrumenta confecta per ipsum, nullius penitus sint momenti[5]. »

Quæ si per se ad ecclesiasticum pertinent potestatem, quid erat necesse ut Romani Pontifices eadem iisdem verbis ab Imperatoribus impetrarent, ut factum est in iis legibus, quæ à Friderico II Imperatore editæ[6], atque ex canonibus XXVII et III Conciliorum Lateranensis III et IV conflatæ expressæque sunt. Is enim constitutione quæ incipit, *In die*, eadem quæ in his Conciliis habebantur repetit, de dominis temporalibus ac principalibus : item hæreticorum terram exponit à catholicis occupandam : hæreticos eorumque fautores bonorum publicatione mulctat : infames, intestabiles, iisdem verbis pronuntiat : de advocatis, de judicibus, de tabellionibus decernit eadem : quæ profectò satis demonstrant à quo fonte hæc manant, et unde transfusa sint in Ecclesiam.

Atque has leges edidit Fridericus, « in die, inquit, illa, in qua de manu sacratissimi patris nostri summi Pontificis, recepimus imperii diadema. » Recepit autem ab Honorio III, qui Innocentio III est proximus, à quo hæ Friderici *leges laudantur, approbantur*[1], non profectò conduntur.

Ac profectò Principes tam prona voluntate Ecclesiam ad extinguendas hæreses cæteraque officia adjuvabant, ut in ea constitutione Fridericus hæc diceret : « Cùm ergo, dispositione divina favente, nihil velit Ecclesia, quæ nihil debet præter bonum appetere, quod nobis eodem concursu et eadem non placeat voluntate, etc. » Qua Principum voluntate confisa Ecclesia, multa edicere de temporalibus haudquaquam verebatur, quibus postea Principes, religionis studio, expressè vel tacitè consentirent.

Quare, quod diligenter notari velim, cùm concilia Lateranensia III et IV hæc decernunt de hæreticis, ut feudis, ut homagiis, ut honore mulctentur; nequaquam auctoritate clavium, aut apostolica potestate, de qua hic controversia est, id faciunt, aut facere se declarant, aut omnino eam potestatem allegant; patetque explicatio vera ac nativa, qua nimirum hæc fieri à Conciliis intelligantur, quòd Principes præsentes, ac decreta recipientes, hæc fieri vellent, permitterent, consentirent, ac postea etiam, ne dubium superesset ullum, legibus editis, confirmarent, ut à Friderico II paulò post factum esse cernimus.

CAPUT III.

Antiquorum Imperatorum leges, quibus Ecclesia juvabatur ad pœnas temporales adversùs hæreticos, in Conciliis Lateranensibus III et IV, decernendas.

At si quis quæsierit quales illæ sint constitutiones Principum, quibus in Concilio Lateranensi III, canone XXVII, Ecclesia adjuvari se profitetur, cùm nondum Friderici II leges, aut etiam ipse Fridericus extitisset, facilè respondebimus. Præcesserant enim multis sæculis, antiquorum Principum circa hæreticos constitutiones eæ, quas in Codice Theodosiano et Justinianeo legimus, ac præsertim insignes erant, titulo *de Hæreticis*, leges IV et V[2].

Quarta quæ est Honorii, Arcadii, ac Theodosii Augustorum sic habet : « Manichæos, seu Manichæas vel Donatistas meritissima severitate persequimur. Huic ergo hominum generi nihil ex moribus, nihil ex legibus sit commune cum cæteris : ac primùm quidem volumus esse publicum crimen, quia quod in religionem divinam committitur, in omnium fertur injuriam, quos bonorum etiam omnium publicatione persequimur..... Præterea non donandi, non emendi, non vendendi, non postremò contrahendi cuiquam convicto relinquimus facultatem... Ergo et suprema illius scriptura irrita sit, sive testamento, sive codicillo, sive epistola, sive quolibet alio genere reliquerit voluntatem, qui Manichæus fuisse convincitur; sed nec filios hæredes eis existere aut adire permittimus, nisi à paterna pravitate discesserint. »

Manichæi Donatistæque hic notantur mulctandi supra cæteros : Manichæi quidem, propter insignem in ea secta Dei creatoris contumeliam, et quod præ cæteris per occultos conventus et obstinatam conspirationem, fœdi, subdoli, malefici habebantur : Donatistæ verò propter immanes illos Circumcellionum furores, quos beatus Augustinus sæpe deplorat.

Easdem decernunt pœnas, lege V, Theodosius Augustus et Valentinianus Cæsar, ac diserte « etiam Manichæos de civitatibus pellendos, et ultimo supplicio tradendos. »

Has leges, qui diligenter attenderint, fontem invenient eorum quæ à Conciliis III et IV Lateranensibus adversùs hæreticos Ecclesia *Principum constitutionibus adjuta* decrevit. Statim enim intuemur cur infames, cur intestabiles habeantur, cur bonis priventur; ac tametsi hæc de Manichæis et Donatistis speciatim dicta sunt, haud immeritò ad cæteros hæreticos extenduntur, præsertim ad Albigenses, quos Manichæorum stirpem fuisse docti sciunt : cùm præsertim in provinciis deva-

1. *Vid. tom.* X *Conc.*, *col.* 1449. — 2. *Decret. Greg. IX, lib.* V, *tit.* VII, de Hæret., *cap.* VIII, XVI. — 3. *Tom.* XI *Conc.*, *col.* 126, 127. — 4. *Decretal. Greg. IX loco mox cit.*, *c.* XIII; *et tom.* XI *Conc.*, *col.* 148. — 5. *Idem*, *col.* 149. — 6. *Const. Frid. post lib. feud.*

1. *Const. Honor. III*, *ibid.* — 2. *Cod. Justin.*, *tit.* V, *leg.* IV *et* V.

standis Donatistarum furores imitati, iisdem quoque pœnis meritò coercerentur. Nec mirum carcere attineri, ad servitia redigi, bellis oppugnari, quos etiam leges vita privent.

Veterum Imperatorum legibus secuti Principes addiderunt, quæ temporum conditionibus apta essent; multaque in hæreticos ecclesiasticis permiserunt: ut magis magisque sacro ordini, adversùs contemptores, debita reverentia sanciretur. Hinc illa de feudis circa dominos temporales principalesque dicta. Domini autem principales dicebantur ii, qui cùm inferiores sub se haberent dominos, ipsi supremis absolutisque dominis, hoc est, Regibus, immediatè suberant; neque refugere poterant ea, quæ supremorum dominorum, Regum scilicet, qui per legatos aderant, consensione decreta essent.

De Regibus verò, quos specialiter designari oportere, eorum quoque temporum jura postulant, si quid in iis aliisve Conciliis expressum legeretur, quod nullibi occurrit, tamen nihil nocerent quæ ipsis præsentibus, atque odio hæresum ultro consentientibus agerentur.

CAPUT IV.

Ex historiis demonstratur quæ de feudis aliisque temporalibus, ecclesiasticâ auctoritate gererentur, Principum concessione et consensione valuisse.

Non desunt qui putent ea quæ in his Conciliis de feudis decernuntur, ad feudos tantùm ecclesiasticos pertinere. Nos generatim dicta, ad omnes pertinere non refugimus, et Principum consensione decreta ostendimus.

Adstipulantur nobis monumenta historiarum. Willelmus Brito, diligentissimus per eam ætatem historicus, Philippidos lib. XII, memorat de Albigensium negotiis habitum fuisse Parisiis totius Galliæ generale Concilium, procurante Philippo Augusto.

Quo fine, cùm reliqui nihil definire valerent,
Quamvis torreret ipsum intolerantia febris,
Parisios, medicis contradicentibus ibat[1].

Nempe damnata jam Albigensium hæresi, quæ per hæc tempora Episcoporum Synodi habebantur, eæ in puniendis per bonorum ademptionem atque alias temporales pœnas hæreticis totæ sunt, ut acta ejus ævi legenti videre est. Quare haud immeritò Willelmus hæc *à reliquis* sine Rege *definiri* posse negat.

Et quanquam passim apud auctores legimus comitatum Tolosanum et alias terras Simoni Comiti Montisfortis, per Innocentium III et generale Concilium fuisse adjudicatas[2]; hæc tamen vero sensu explicata sunt ab iis qui rem subtiliùs distinxerunt. Rigordus imprimis audiendus de gestis Philippi Augusti. « Per hæc, inquit[3], tempora (anno 1215 quo tempore est habitum Lateranense Concilium) Simon Comes Montis-fortis factus est Comes Tolosanus, Papa Innocentio procurante, et Philippo Rege concedente, propter hæreticam pravitatem Albigensium et propter apostasiam Raymundi Comitis Tolosani. » Verba memoratu digna : Papa enim *procurat*, Rex verò *concedit;* et tamen Pontifici omnia tribuuntur; quòd in causa religionem attinente, Reges omnia delata ipsi vellent.

Et cùm in Concilio Lateranensi IV, capite illo III, *de Hæreticis*, quod nobis objicitur, disertè scriptum sit de summo Pontifice : « Terram exponat catholicis occupandam, qui eam sine ulla contradictione possideant; » tamen id nonnisi Regum consensu factum ex Willelmo Britone constat, cujus, de Raymundo hæreticorum defensore extant hi versus, Philippidos libro VIII, pag. 192.

Rex et Papa simul exponunt omnibus illum,
Et res et patriam totam, quæ spectat ad illum;
Ut qui prævaleat armis et viribus illi
Tollere quid, proprias licitè convertat ad usus,
Et dominus fiat rerum, quas auferet illi.

In aliis feudis haud aliter actum facilè intelligimus. Utriusque potestatis concurrebat auctoritas : ac regia quidem hæretico Principi feudum adimebat, alteri Principi concedebat; pontificia verò et de hæresi judicabat, et in hæreticum meritò hæc à Rege fieri declarabat, dantemque et accipientem in conscientiâ tutos præstabat; et sic etiam suo modo concedere putabatur.

Neque Reges repugnabant quin Simon et alii novos feudos ab hæreticis captos Pontifici acceptos referrent, ut Sedi apostolicæ atque Ecclesiæ catholicæ eò fideliores essent, quò, auctore Pontifice, talia beneficia impetrarent.

Quare de Concilio Bituricensi anni 1225, sub Ludovico VIII, Romano Legato præside, Matthæus Parisiensis hæc refert[1] : « Simon de Monte-forti, » (Amalricum ejus filium dicere debuit : pridem enim obierat Simon, anno scilicet 1218, in secunda obsidione Tolosanâ lapide percussus; sed hæc nihil ad rem) « Simon ergo de Monte-forti petiit sibi restitui terram Raymundi Comitis Tolosani, quam dominus Papa et Rex Francorum Philippus sibi et patri suo contulerunt, exhibens super donatione factâ, utriusque, Papæ scilicet et Regis monimenta » Quæ in Chronico Turonensi, in gestis Conciliorum inserta distinctiùs explicantur his verbis[2] : « Quibus (Raymundi scilicet petitionibus) Amalricus Comes de Monte-forti obvians, litteras Papæ Innocentii, necnon et Philippi Regis Franciæ ostendebat, in quibus continebatur, et dicti Comitis Tolosani damnatio, et terræ Albigensium Simoni de Monte-forti patri suo facta donatio. » Quibus intelligimus Regis donationem Pontificis damnatione nixam, suo quoque modo ad eum relatam, à quo damnatio processisset. Quis autem propriè ac reipsâ donaret, non erat obscurum. Is nempe Rex fuit, à quo terram Simon *recepit*, qui Simonem *investivit*, terram *ei et hæredibus confirmavit;* ut profectò Rigordus accuratè diligenterque, *Pontifice procurante, Rege concedente*, hæc facta esse scripserit; sed in hæreticis puniendis, Reges pontificiæ potestati fere omnia tribuebant.

Quare qui talia pontificiæ potestati per sese innata, non autem concessione aut consensione tacitâ vel expressa civilis potestatis quæsita esse dixerit, prorsus ineptiat. Idem judicium esse volumus de trium denariorum censu, quem Innocentius III de terra contra hæreticos acquisita Sedi apostolicæ annuatim reservabat[3].

CAPUT V.

Ecclesiastica potestas multa sibi vindicavit civilia : sacra bella religionis causâ, sive Cruciatæ : aliæ ejusmodi occasiones : S. Ludovici de Philippo Augusto avo insigne testimonium : tacitæ consensionis exceptio utrique ordini ad sua jura explicanda necessaria est : utriusque potestatis sancta societas : Petri Damiani repetitur locus.

Neminem, credo, latet, multa ejusmodi contigisse sacrorum bellorum, quæ *Cruciatas* vocant, tempore, sive illæ in Saracenos recuperandæ Palæstinæ gratia, sive in hæreticos susceptæ essent; placebat enim christianis Regibus, in illis sacris bellis, præesse omnibus pontificiam potestatem, ut et conjunctioribus animis, et majori religionis reverentia rem gererent.

Sæpe etiam Reges ac Principes, bellum sacrum inituri, se suaque omnia Pontificibus tuenda commendabant. Hæc obvia et nota tantùm referimus. Neque duntaxat in sacris, sed etiam in omnibus bellis, pacto de pace fœdere; hujus firmandi et exequendi gratiâ, Sedi apostolicæ se ultro submittebant; aliisque multis modis se religionis nomine ac reverentiâ tutabantur;

1. *Will. Brit. Philipp., lib.* XII, *in hist. Franc. Pithœi, pag.* 389; *edit. Francof.* 1596. — 2. *Guill. de Pod., c.* XXVI. *Duch., tom.* V, *pag.* 681, 770, *etc.* — 3. *Rigord. ap. Duch., tom.* V, *p.* 66.

1. *Matt. Par., an.* 1226, *pag.* 277; *et tom.* XI *Conc., col.* 292. — 2. *Idem, col.* 291. — 3. *Pet. de Vale., hist. Albig., cap.* LXXXIII, *pag.* 658; *vid. ap. Duch.*

quibus fieret ut sæcularia negotia maxima, Romæ potissimùm coram Pontifice tractarentur.

Per eam interim occasionem spiritualis potestas multa Regum jura invadebat; cùmque id perspicerent boni ac pii Principes, non semper repugnabant.

Notum illud in testamento sancti Ludovici, quo Rex sanctissimus et maximus, Philippo filio et successori colendam omni studio Ecclesiam commendat his verbis[1] : « Cùm Philippo Regi avo meo (Augustus ille est) consiliarii indicarent à sanctâ Ecclesiâ multis modis ejus jura invadi et minui, ac mirum videri sibi quòd hæc æquo animo ferre videretur; respondisse memorant optimum Principem : hæc quidem sibi nota; cùm tamen consideraret quanta à Deo sibi concessa essent, malle de jure suo decedere, quàm sanctæ Ecclesiæ contentionem ac litem movere, aut creare incommodum. » Digna quidem christianissimo ac maximo Rege sententiâ! Quâ tamen interim demonstretur, non esse semper pro vero innatoque Ecclesiæ jure reputandum id quod ea egerit, habuerit, decreverit, tacentibus Regibus; sed diligentissimè secernenda, quæ à Christo concessa sint, ab iis, quæ Regum auctoritate, consensu, permissu, conniventiâ, silentio denique gesserit aut habuerit.

Quod itidem usu venit in ecclesiasticis rebus, quas sæpe videmus Regibus attributas. Sic imperatores id sibi sexto etiam sæculo et Gregorii Magni tempore vindicabant, ut nemo in cathedrâ Petri etiam electus sederet, nisi qui ipsis probaretur. Sic in episcopatus omnes, Reges Franci, primæ quoque dynastiæ tempore, atque aliarum gentium Reges, id sibi juris tribuebant, ut nonnisi eorum voluntate ac jussu Episcopi fierent; eòque res devenit, ut editâ formulâ, à se designatis prædicationis munus injungerent, ac *pontificalem in nomine Dei committerent dignitatem*[2]; eos denique à Metropolitanis, cæterisque coepiscopis benedici præciperent. Sic denique à tot sæculis, tot præbendas, tot ecclesiasticas dignitates, tot alia beneficia cum curâ et sine curâ, vel *Regalium*, vel alio quòcumque nomine, pleno etiam jure conferunt. Non ideo adversarii hæc omnia Regibus esse innata per se, imò verò ab Ecclesiâ manasse decernent : ac tametsi nullæ concessiones producuntur, valere tamen ea omnia ex consensione tacitâ facilè demonstrabunt. Quid ita? Quia scilicet ipsa rerum natura docet ecclesiastica nonnisi per Ecclesiam haberi posse. Sic ubi Ecclesia feudos adimit, concedit, aut aliud quid ex civili potestate decerpit, ea civilis potestatis consensioni, saltem tacitæ, accepta referemus.

Sanè passim occurrit in Imperatorum regumque authenticis et capitularibus, ut qui hæc et hæc fecerit, sacro ordine deponatur, excommunicetur, in pœnitentiam redigatur[3] : quæ haud minùs intelligimus Canonum auctoritate fieri; tametsi non id semper expressum est.

Multa etiam à Regibus de Ecclesiis ordinandis edicta sunt, quæ in Canonibus vix ac ne vix quidem invenire possumus. Consensu Ecclesiæ valere ea facilè intelligimus.

Sit etiam id exempli causâ positum. Decernit ita Carolus Calvus : « Hæc si quis transgressus fuerit, anathematis vindictâ feriatur, et Comitis districtione constringatur : » quæ uno licèt tenore posita, tamen ad suos fontes quæque revocamus. Sic cùm Pontifices eodem contextu ecclesiasticis civilia miscent, sanè meminerimus haud minùs secernenda esse, quæ ipsis per sese competant, ab iis quæ à civili potestate mutuantur.

Nempe utriusque potestatis sancta societas postulabat, ut altera alterius munia in speciem usurparet, eo jure, quo amici amicorum rebus utuntur : his certè omnibus communi societate et consensione valituris. Quò spectans sanctus vir Petrus Damiani Cardinalis Episcopus Ostiensis, hoc à nobis jam commemoratum tradidit[1] : « Quodam mutuæ charitatis glutino, et Rex in Romano Pontifice, et Romanus Pontifex inveniatur in Rege. » Ac postea : « Cæterùm (Pontifex) delinquentes, cùm causa dictaverit, forensi lege coerceat; et ipse Rex cum suis Episcopis super animarum statu, prolatâ sacrorum Canonum auctoritate decernat. » Quæ quidem mirè congruunt cum his quæ de Conciliis Lateranensibus III et IV diximus. Quo enim jure Reges ex Canonibus, super animarum statu, toties cum Episcopis decreverunt; eodem jure Pontifices, in Conciliis Lateranensibus III et IV super temporalia, cum Regibus Synodo adhærescentibus atque præsentibus, ex legum auctoritate decrevisse vidimus. Reliqua hujus loci verba ex antedictis repetat, cui hæc recolere est animus. Hic tantùm volumus, ut cum summo viro, et pontificia ab regiis distinguantur officia, et liquidò appareat, sic Regem inter et Pontificem consentire, ut si quid alter ex altero usurparit, id ambobus volentibus, consensione mutuâ, tacitâ vel expressâ factum, neutri fraudi esse possit.

Hoc societatis ac mutuæ amicitiæ jure Lucius III, capite *Ad abolendam*, de hæreticis statuit, « ut Comites, Barones, Rectores, et Consules civitatum et aliorum locorum,..... nisi requisiti Ecclesiam adjuvent contra hæreticos,..... honore quem obtinent spolientur, neque ad alios assumantur[2]. »

Hoc jure vel nullo, Bonifacius VIII, capite *Felicis, de pœnis*, in Sexto, in eum qui Cardinalem fuerit hostiliter insecutus hæc statuit[3] : « Ut sit infamis, diffidatus[4], bannitus, intestabilis, ab omni successione repulsus : dentur cuncta ejus ædificia in ruinam : nullus ei debita reddere, nullus respondere in judicio teneatur : bona ejus fisco vel reipublicæ dominio applicentur; neque eorum filiis aut nepotibus ulla unquam pateat janua dignitatis aut honoris ecclesiastici vel mundani, nullus aditus ad legitimos actus. » Tot merè temporalia, si in Ecclesiæ ac Pontificum potestate sint, eo tantùm nomine, quòd Ecclesiæ sint utilia; utilitas ecclesiastica nunquam deerit, quâ Pontifices semper et ubique, inconsultis etiam invitisque Principibus, de temporalibus decernant, atque absolutè regnent : quod, nec ipse, credo, Bellarminus dixerit. Quare est necesse assentiantur omnes, hæc decreta, quatenus de temporalibus statuunt, non aliter valere posse, quàm consensu Principum tacito vel expresso; prælatamque semel à Conciliis III et IV Lateranensibus lucem sequi omnino nos oportet.

Hæc ad Canones Conciliorum Lateranensium III et IV ex Lateranensis IV luculentâ interpretatione aliisque monumentis, dicenda habebamus.

CAPUT VI.

De Friderico II deposito : sub Gregorio IX acta : excommunicatus, deinde depositus, à S. Ludovico et Gallis pro Imperatore est habitus : Concilium œcumenicum à Gallis requisitum, a Gregorio IX Romam convocatum.

Devenimus ad Friderici II depositionem; atque hanc primam invenimus in Concilio œcumenico promulgatam : quo nomine dignam arbitramur, quam diligentiùs consideremus; sed primùm sunt exponenda quæ antecesserunt.

Quòd ergo Imperator Fridericus II, voto, juramento, ac pœnâ excommunicationis ultro susceptâ, ad sacrum bellum obstrictus, nec promissis steterat, et Christianos, eâ spe magna conatos ac postea destitutos, in gravia incommoda conjecerat; Gregorius IX, anno 1228, eam dixit sententiam, quàm supra aliâ occasione retu-

1. *Test. S. Lud. post. Histor. de Joinv. Vid. Mon. S. Dionys. ap. Duch., tom.* v. — 2. *Marculp., lib.* I *Form., cap.* v, vi, vii; *tom.* vii *Bibl. Patr., p.* 771. — 3. *Capit., tom.* ii, *tit.* xxiv, *cap.* x, pag. 94.

1. *Sup. lib.* ii, *cap.* xxix; *Pet. Dam., Discept. syn., tom.* ix *Conc., col.* 1172; *et int. op. Dam., tom.* iii, *opusc.* iv, *pag.* 30. — 2. *Extr. Greg. IX. lib.* v, *tit.* vii, *cap.* ix. — 3. *Sext. Decr., lib.* v, *tit.* ix, de Pœn., *cap.* v. Felicis.

4. *Diffidare properè est à fide quam quis alicui debet, aut pollicitus est per litteras, deficere*, inquit Ducange, Glossar, mediæ et infimæ Latinitatis (*Edit. Paris*).

limus[1] : « Imperatorem Fridericum excommunicatum, quanquam inviti, publicè nuntiamus, et mandamus ab omnibus arctiùs evitari : contra ipsum, si contumacia ejus exegerit, graviùs processuri. » Sic nominatim eum excommunicabat : gravius aliquid, depositionem nempe excommunicationi additam intentabat, nondum deponebat.

Cùm autem Fridericus Reges ac regna, præsertim verò Anglos recenti servitute, per Joannem *sine terrâ* Romano Pontifici obstrictos, eâque re indignatos adversùs Romanam Curiam[2], quibus posset clamoribus concitaret, ac Romanæ Ecclesiæ civitates invaderet, Gregorius quoque altiùs inclamavit; datisque ad Romanum suum ad Francos Legatum litteris, mandat : « Quatenus per terram legationis suæ hæc solemniter prædicans Christi fidelibus, eos inducat, ut pro statu fidei et religionis observantia stent ex animo, tanquam prosequentes singuli proprium interesse[3]. »

Tunc ea contigerunt, quæ sunt alia occasione à nobis scripta paucis[4], et à Matthæo Parisiensi, ejus ævi scriptore fusè memorata[5]. « Eodem anno (1228) Fridericus Imperator, mare Mediterraneum ingressus, ut Domino peregrinationis votum persolveret, apud Achon applicuit. Venientes ei obviam Clerus terræ et populus, cum magno honore, ut tantum decebat virum, illum receperunt : verumtamen, quoniam noverant eum à Papâ excommunicatum, non ei communicaverunt in osculo, neque in mensâ; sed consuluerunt ut Domino Papæ satisfaciens, rediret ad sanctæ Ecclesiæ unitatem. Templarii verò et Hospitalarii in adventu ejus flexis genibus adoraverunt eum, genua ejus deosculantes, et omnis fidelium, qui aderat exercitus, glorificabat Dominum in adventu ipsius, sperantes quod per eum salus fieret in Israel. » Ergo Imperatorem ut excommunicatum habebant, et à communione ejus abstinebant *in osculo et in mensâ*, ut jam suprà diximus; cæterùm ut Imperatorem honorabant.

Parebant etiam; eumque ut ducem sequebantur Principes et rectores exercitûs christiani, « Dux scilicet Lemburgensis, Patriarcha Hierosolymitanus; Archiepiscopi Nazarensis, Cæsariensis, Narbonensis, Episcopi Vintoniensis et Exoniensis, ac Magistri Hospitalis ac Teutonicorum; » qui omnes ecclesiastici æquè ac laici, « præparatis omnibus ad progrediendum necessariis, processerunt feliciter, prævio Imperatore, et apud Joppen prosperè pervenerunt[6]. »

Pergit historicus[7] : « Anno 1229, Papa Gregorius nimis molestè ferens quòd Romanorum Imperator excommunicatus et rebellis, ad Terram sanctam transierat, de illius pœnitentiâ desperabat. Decrevit ergo eum, quem contumacem vidit et rebellem, ab imperiali fastigio depellere, et alium quemlibet filium pacis et obedientiæ, loco ejus subrogare. »

Interea Geroldus Patriarcha Hierosolymitanus, datis ad universos Christi fideles litteris, de Friderico multa conqueritur; at nihilominus ubique Imperatorem appellat[8].

Anno 1229, « videns Dominus Papa robur et constantiam Imperatoris nondum enervatam, sibi et Romanæ Ecclesiæ nondum incurvari, misit per totam Allemaniam Prælatis magnificis, et aliàs manentibus, epistolas prolixas, commonitorias, et præcepit districtè, ut omnes insurgerent in Imperatorem, Deo et Romanæ Ecclesiæ rebellem..... Absolvit etiam omnes qui eidem fidelitatis juramento tenebantur adstricti[9]. » Hæc Matthæus Parisiensis parum Pontifici cessisse memorat. Quas causas attulit, referre non libet, nec nisi necessaria memoramus.

Extat ea depositionis sententia in Conciliorum voluminibus, ubi iterata excommunicatione, sic legitur : « Omnes qui ei fidelitatis juramento tenentur, decernendo ab observatione juramenti ejusmodi absolutos, et firmiter prohibendo ne sibi fidelitatem observent, donec fuerit vinculo excommunicationis adstrictus[1]. »

Ne tamen dixeris depositionem per se cum excommunicatione connexam, cum Fridericum vinculo excommunicationis adstrictum, prohibente nemine, ne ipso quidem Pontifice, regnasse videamus, sed ipse sententiæ suæ, quem vellet adhibebat modum.

Alio dato diplomate, ait, Fridericum asseruisse hæresim, « dum constanter proponeret, inquit[2], quòd per nos tanquam Christi Vicarium excommunicationis vinculo adstringi non potuit. » Quòd autem negaverit passim se potuisse deponi, hæresi non imputatur : adeo hæc diversa auctoritate constant.

Interea illa contigit memorabilis ad Regem sanctum Ludovicum et *Francorum Baronagium*, de Roberto Regis fratre ad Imperium eligendo, Gregorii IX legatio[3]. Franci pro regni Francici nobilitate ac domûs regiæ dignitate, magnificè multa; cæterùm, quod ad rem nostram attinet, responderunt : « Si Fridericus *ab apice imperiali*, meritis exigentibus, deponendus esset, nonnisi per generale Concilium cassandus judicaretur. » Matthæus Parisiensis memorat addidisse eos : « Insontem sibi videri adhuc Fridericum, neque quid sinistri in eo visum, vel in fidelitate sæculari, vel fide catholica; missuros ad Imperatorem qui quomodo de fide catholica sentiat diligenter inquirant : tum ipsum, imò etiam ipsum Papam, si malè de Deo senserit, usque ad internecionem persecuturos. » Quæ quidem non probamus omnia, sed referimus, atque ab historicis recensita percurrimus.

Credibile est Gregorium ea Francorum responsione permotum fuisse ut Concilium œcumenicum convocaret. Certum quidem est, Romam ab eo Pontifice fuisse convocatum. Fridericus Episcopos multos etiam Gallicanos, ad Sedem apostolicam ex obedientia properantes, cepit. Qua de re graviter conquestus est sanctus Ludovicus, data ad Fridericum epistola. Interim ad eum scribit ut ad Imperatorem, ejusque imperium cum Francico regno conjunctissimum agnoscit; quantumvis Fridericus à Gregorio IX fuisset anathemate et depositione perculsus[4]. Addit : « Prænestinum Episcopum et alios Legatos Ecclesiæ, in præjudicium vestrum volentes subsidium nostrum implorare, manifestè repulimus; nec in regno nostro contra majestatem vestram potuerunt aliquid obtinere. » De Episcopis suis hæc signanter notat : « Nam sicut ex eorum litteris manifestè didicimus, nihil contra imperialem celsitudinem excogitaverant; etiamsi summus Pontifex fuisset ad aliqua minùs debitè processurus. » Hæc senserunt de Imperatore deposito Episcopi Gallicani : hæc sensit Rex, quo nullus unquam sanctior, nullus sapientior, aut Sedi apostolicæ obedientior.

CAPUT VII.

Quæ sub Innocentio IV, Gregorii IX successore, gesta : Concilium Lugdunense I : in eo acta; atque ex his et antè dictis, argumenta contra nos.

Gregorio mortuo, ad Innocentium IV habendi Concilii cura transmittitur. Is igitur, anno 1245, Concilium convocat Lugdunum, hâc, inter alias, causâ memorata[5] : « Necnon pro negotio quod inter Ecclesiam et Principem vertitur, Reges terræ, Prælatos Ecclesiarum, et alios mundi Principes duximus advocandos. » Ac postea : « Nos dictum Principem in prædicatione nostrâ citavimus, ut per se, vel per suos nuntios, in Concilio celebrando compareat responsurus nobis et aliis, qui aliquid contra ipsum duxerint proponendum. »

Misit Fridericus, procuratores suos, qui primùm dilationem peterent, « mox ad futurum Pontificem et

1. *Sup. lib.* I, *sect.* II, *cap.* XXIV; *Greg. IX epist.* II, *tom.* XI *Conc.*, *col.* 315; *Matt. Par.*, *p.* 308. — 2. *Matth. Par.*, *p.* 308. — 3. *Idem*, *p.* 349 *et cp.* III *Greg IX*, *tom.* XI *Conc.*, *col* 346. — 4. *Sup. lib.* I, *loc. mox cit.* — 5. *Matth. Par.*, *loc. cit.* — 6. *Matth. Par.*, *pag* 351. — 7. *Idem*, *pag.* 353. 8. *Ibid.*, *pag.* 359. - 9. *Ibid.*, *pay.* 516.

1. *Gregor. IX, ep. ad Ott. Card., tom.* XI, *col.* 339. — 2. *Ep.* XII; *ibid.*, *col.* 348. — 3. *Matth. Par.*, *p.* 517 — 4. *Int. epist. Pet de Vin.*, *lib.* I, *c.* XII. *Vid. Nang. de gest. S. Ludov.*, *an.* 1239. *Duch.*, *tom.* V, *pag.* 336. — 5. *Ep. Inn. IV*, *tom.* XI *Conc. col.* 636, *Matth. Par.*, *an.* 1245.

Concilium futurum generalius appellarent. Atque Dominus Papa respondit : Quòd illud erat Concilium generale, quia tam Principes sæculares quàm Clerici ad illud fuerant invitati ; sed omnes qui in jurisdictione Imperatoris fuerant, ad illud eos accedere non permisit, propter quòd appellationem non admittebat[1]. »

Prolata sententia est in hanc formam : « Innocentius Episcopus, sacro præsente Concilio, ad rei memoriam sempiternam[2]. » Mox relatis Friderici criminibus, atque allegatâ clavium potestate, addit : « Memoratum Principem..... suis legatam peccatis, et abjectum, omnique honore ac dignitate privatum à Domino ostendimus ac denuntiamus ; et nihilominus sententiando privamus[3]. » Tum absolvit à fidelitatis juramento subditos ; et qui pareant vel faveant, vinculo excommunicationis adstringit.

Postea, « Dominus Papa et Prælati assistentes Concilio, candelis accensis, in dictum Imperatorem Fridericum, qui jam Imperator non est nominandus, terribiliter, recedentibus et confusis ejus procuratoribus fulgurarunt[4]. »

Hinc argumenta congerunt : depositum Imperatorem virtute clavium, idque præsente Concilio generali ; adfuisse Principes cum Episcopis ; reclamasse neminem ; quin ab ipso Friderico agnitam Ecclesiæ potestatem, cùm ab hoc Concilio ad futurum Pontificem et futurum Concilium appellarit ; agnitam etiam expressissimè à Francis, quos antiqui juris retinentissimos fuisse jactamus ; cùm etiam ipsi responderint id quod suprà vidimus[5] : « Si Fridericus deponendus esset, nonnisi per generale Concilium cassandus judicaretur : » quo responso fateantur imperia subjici ecclesiasticæ potestati ; neque enim referre multi, Concilione an Papæ subsint, quæ suâ jam arce dejecta sint.

CAPUT VIII.

Solutio objectorum præcedentis Capitis : duo quædam notant digna : depositio edita, SACRO PRÆSENTE CONCILIO, *non* SACRO APPROBANTE CONCILIO, *ut solet.*

Hæc nos ex gestis facilè explicamus. Primùm ergo observari volumus in rei gestæ serie, quàm diligentissimè descriptam habemus, enarrari quid Pontifex, quidve alii dixerint. De nulla autem alia re tractatum videmus quàm de Friderici sceleribus, decretisque in eum latis ; de his quæsitum deliberatumque esse : an autem datum Ecclesiæ à Christo sit ut Reges deponeret, ne inquisitum quidem fuisse ; neque quidquam eâ de re dictum ; neque hic in tanta Synodo, neque alibi usquam : quod tamen vel semel fieri oportebat.

Secundò notamus singularem formulam : *Sacro præsente Concilio.* Et quidem ille theologiæ Professor Anonymus, qui adversùs Declarationem Cleri Gallicani edidit responsionem historico-theologicam, hæc scribit[6] : « Innocentius in publico totius orbis christiani universali Concilio, ipsoque approbante, Fridericum regno privat. » Vide quàm oscitanter hæc legant, vel mala fide referant, qui nostra oppugnent : cùm tantùm intersit, an quid fiat, duntaxat *sacro præsente Concilio,* an etiam *sacro approbante Concilio.* Nos autem advertimus passim quidem in Conciliis, ubi adest præsens Pontifex, edi decreta ejus nomine, sed ubique adscriptum : *Sacro approbante Concilio,* vel aliquid ejusdem roboris. In hac etiam Synodo, celebrata hæc formula est : et de usuris quidem, capite XIII, *præsentis Concilii approbatione sancimus* : et *ejusdem Concilii auctoritate firmiter inhibemus* : et cap. XVII, *definientes, sacro approbante Concilio* : et, *communi Concilii approbatione statuimus*[7]. Quin etiam, more majorum in hoc quoque Concilio vidimus, ab omnibus Episcopis sententiam excommunicationis pronuntiatam fuisse. At is qui reliqua omnia, *sacro approbante Concilio,* decernit Pontifex, sententiam in qua depositio sancita est, *sacro* tantum *præsente Concilio,* dictat[1].

Et quidem interserit hoc à se decretum esse, *cum fratribus et sacro Concilio, deliberatione præhabitâ diligenti.* Aliud autem est, cum Episcopis deliberasse, et eorum consilia exquisiisse : aliud, Concilii auctoritate atque approbatione decretum aliquid esse.

Ne verò arbitremur ideo illa formula Pontificem pronuntiasse, quòd Imperatoris depositionem tanquam rem maximam, suæ auctoritati potestatique reservaret. Ecce enim excommunicationem more majorum cum sacro Concilio suisque coepiscopis pronuntiat : quæ tamen sententia eò est gravior majorisque potestatis, quò regno cœlesti quàm terreno privari gravius est ac luctuosius. Et tamen in Conciliis passim communi Patrum decreto atque approbatione anathemata promulgantur ; communi decreto Episcopi deponuntur, quorum depositio, pro spiritualis potestatis amplitudine, majorem in Ecclesia potestatem requireret, quàm laicorum quorumcumque ; communi denique decreto, fidei dogmata ac symbola sacrique Canones promulgantur, quo nihil est in tota religione majus aut gravius. Cùm igitur ecclesiastica omnia, quanticumque sint ponderis, communi auctoritate ac *sacro approbante Concilio* promulgentur ; quæ *præsente* tantùm *Concilio* fieri dicuntur, habere ea non debemus pro ecclesiasticis.

Certè docent Patres, ac Theologi confitentur, quæ verè ecclesiastica sint, atque à Christo tradita, ea quidem in Petro et successoribus eminere : cæterùm ab omnes manare Episcopos, atque in episcopatu toto unam esse potestatem. Nihil enim Papæ attributum, quod non sub ipso et cum ipso facere ac decernere coepiscopi possint. Rursus ergo testantur Romani Pontifices, non esse ecclesiasticam Principes deponendi potestatem, quam soli exerceant.

CAPUT IX.

De statu Imperii Romano-Germanici quædam quæ ad objectorum solutionem spectant.

TERTIÒ notamus, reverà Imperatores Germanos, seu Romano-Germanicos eâ conditione fuisse, ut Romani Pontifices existimarent, præter illam potestatem, quam à Christo haberent in omnem animam christianam, aliquid sibi peculiaris juris in eos, processu temporis quæsitum et comparatum fuisse. Neque tantùm Romanos Pontifices, sed etiam alios multos in eam sententiam consensisse.

Placet colligere hìc paucis, quæ sparsim eâ de re monumenta extent, quorum etiam partem maximam suo loco retulimus[2].

Primùm autem vidimus[3], quæ à Baronio relata sunt, ut probaret jam pridem sub Othonibus, imperium Romano-Germanicum ejusque Imperatores, Romanis Pontificibus ita fuisse obnoxios, ut ab eis acciperent, non modò imperium, sed etiam successoris designandi potestatem. Hoc primum : tum illud consecutum, ut extinctâ Othonum familiâ, Romani Pontifices, suâ auctoritate designarent eos Germaniæ Principes, qui Regem Teutonum eligerent, in Romanum postea Imperatorem à Romano Pontifice promovendum. Quæ quidem Baronius à Gregorio V Germano, anno Christi 996, circa ipsa initia imperii Romano-Germanici constituta esse memorat.

Hæc si tam vera sunt, quàm à Baronio magnâ vi affirmantur, fateri nos oportet, imperium Romano-Germanicum, ejusque Imperatores, in ipsâ suâ origine Romanis Pontificibus, quoad ipsa temporalia fuisse obnoxios.

Non ita multò post, circa Gregorii VII tempora, audivimus[4] quid auctor vitæ Henrici IV scripserit ; nempe

1. *Vid. in Conc. Lugd. brev. not., etc., t.* XI, *col.* 639, 640. *Matth. Par., pag.* 666. — 2. *Tom.* XI *Conc., loc cit.* — 3. *Idem, col.* 645. — 4. *Ibid., col.* 665. *Matth. Par., p.* 672. — 5. *Sup. hoc. lib. cap.* VI. — 6. *Resp., hist. theol., col.* 1683, *p.* 64. — 7. *Tom.* XI *Conc., col.* 649, 654, 655.

1. *Tom.* XI *Conc., col.* 645. — 2. *Sup. lib.* II, *c.* XXXIII. — 3. *Idem, cap.* XL. *Bar., t.* X, *an.* 964, *p.* 783, 784 ; *an.* 996, *p.* 909. — 4. *Sup., lib.* I, *sect.* I, *cap.* XII. *Urst., p.* 382.

ad eum Pontificem à Germanis perduellibus fuisse jactatum, « non decere (Henricum IV) tam flagitiosum, plus notum crimine quàm nomine, regnare, maximè cùm sibi regiam dignitatem Roma non contulerit; oportere Romæ suum jus in constituendis Regibus reddi : providerent Apostolicus et Roma ex consilio Principum, cujus vita et sapientia tanto honori congrueret. » Hæc igitur à Germanis Gregorio VII fuisse suggesta narrat coævus historicus : « quâ subreptione delusum Apostolicum, simul et honore creandi Regis quem sibi fallaciter obtulerant. » Quæ profectò ostendunt his jam temporibus, in Romano Pontifice fuisse notatum peculiare aliquod jus ad constituendum eum Regem, qui postea Imperator futurus esset; atque ad eum postea deponendum.

Hunc ad locum pertinet illud, ab eodem Gregorio VII Romanis Imperatoribus postulatum, regiæ fidelitatis sacramentum, quod memoravimus suprà[1].

Sub Paschale II, qui Romanus Pontifex à Gregorio VII est tertius, ab hujus ævi historico Gotfrido Viterbiensi relata hæc sunt[2], tanquam à Romanis Pontificibus dicerentur.

Imperium dedimus, tu pauca dedisse videris.
Imperio nostro, Cæsar Romanus haberis.

Hinc profectum illud, quod ex Radevico retulimus, de Imperatore Lothario Saxone inscriptum Lateranensi palatio :

Rex venit ante fores jurans priùs Urbis honores.
Post Homo fit Papæ, sumit quo dante coronam[3].

Huc etiam facit, id quod est ab Adriano IV ad Fridericum I scriptum de *beneficio*, atque insigni coronæ imperatoriæ per Pontificem dato : quæ quanquam ab ipso Pontifice erasa et emollita, usque adeo Pontificis animo adhærebant, ut postea rursus ad Fridericum scriberet, datum à se Imperium, atque auferri posse à quo datum esset.

Id passim fuisse creditum testatur paulò post in Concilio Turonensi[4] habita ab Arnulpho Lexoviensi concio, quâ, ubi docuit eam quam Fridericus I Imperator communem cum cæteris Ecclesiæ debebat obedientiam, hæc subdit[5] : « Præterea specialem causam habet quâ sanctam Romanam Ecclesiam dominam recognoscere debet : alioquin manifestissimè poterit reus ingratitudinis apparere. Si enim ad veteres recurramus historias, certum erit prædecessores ejus Imperium non de alio jure, quàm de solâ sanctæ Romanæ Ecclesiæ gratiâ percepisse. Nihil igitur plus juris vendicare Principes possunt, quàm quod in eos contulit dignatio largientis. »

Neque ita multò post Innocentius III hæc declararat[6] : de Electoribus quidem, jus eorum omne ab apostolicâ Sede descendere, de electâ verò personâ, si indigna haberetur, eam à Romano Pontifice rejici posse, ne Ecclesia Romana idoneo defensore carere cogeretur : quæ in gratiam Friderici II facta et ab eo agnita, ejus deponendi jus Romano Pontifici tribuebant.

Huc accedit, quòd jam pridem Romanis Pontificibus ab Imperatoribus id præstitum fuerat juramentum, quod *fidelitatis* fuisse Romani Pontifices postea declaraverunt[7] : summi certè obsequii fuisse nemo diffitetur.

Cùm ergo hæc, et sibi Romani Pontifices vendicarent et omnes passim pronis animis acciperent; haud absurdum videbatur dejici imperio posse Imperatores, qui erga Pontificem, quo auctore regnarent, debito ac jurato officio defuissent : quam in sententiam toto jam orbe vulgatam, Lugdunenses Patres, pontificio honori faventes, facilè adductos esse nihil mirum est.

Quod autem jus illud quæsitum et adscititium, Romani Pontifices cum apostolicâ potestate sedi suæ innatâ pariter exercerent, simulque Imperatorem excommunicarent atque deponerent; excommunicationis quidem Episcopi ut participes clavium, pro antiquo jure ac more, se socios adhibebant; depositionem verò, in quâ jus sibi nullum, neque innatum neque quæsitum vendicarent, nolebant à se, aut pro potestate decretam, aut approbatione solemni firmatam; sed tantùm, quod res erat, præsentes esse se, atque etiam in consilium adhibitos fatebantur. Quo ritu aliquid, quod verè esset ecclesiasticum, ab Episcopis gestum nemo unquam in Conciliorum actis ostendet.

Neque tamen arbitramur, si hæc in Fridericum, sacro Concilio approbante, gesta essent, ideo statim rem esse confectam; quærendumque superesset, an ita gesta sint, ut solent ea, quibus certa Ecclesiæ fides summaque auctoritas explicatur, ut dictum est suprà[1]. Consentiunt enim Catholici omnes, non ejusdem esse generis, quæ in Conciliis etiam œcumenicis fiunt; quæque expressè quæsita, quæ de fide, quæ lato canone sancita sunt, magno ab aliis habent discrimine; et tamen hic maximum est causæ deploratæ argumentum, quòd Concilium generale non eam susceperit, neque tali facto adscribi voluerit solemnem formulam : *Sacro approbante Concilio.*

Recolique hic volumus, id quod est à nobis perpetua rerum serie demonstratum : quæcumque hactenus à Romanis Pontificibus, ad deponendos Reges, etiam in Synodis sunt gesta, in iis, Deo ita providente, nunquam ac semel quidem adscriptum, hæc Patrum consensione, approbatione, decreto gesta esse : quæ formula, cùm in cæteris ecclesiasticis decretis, Pontifice præeunte perpetua solemnisque sit, certum est hæc quidem, quanquam Petri nomine agi videbantur, longo discrimine distincta à reliquis, quæ certò verèque essent ecclesiastica.

Ex antedictis solvimus, quæ de Francis imperia Concilio generali subjicientibus sunt objecta. Et quidem, si Franci id vel maximè tertio decimo sæculo facere incepissent, gliscente imperitiâ, tamen anteactis sæculis stare nos oportet; quantò magis cùm id nequidem cogitaverint?

Primùm enim, si quis strictè eorum ad Gregorium IX de deponendo Imperatore responsa perpenderit, inveniet ab iis non absolutè dictum, Imperatorem à Concilio deponi posse; sed, « si exigentibus meritis deponendus esset, nonnisi à Concilio generali cassandum videri : » tum etiam illud de imperio Romano-Germanico dici, quod singulari titulo Ecclesiæ obnoxium credebatur; putabantque nostri tantam rem, qualis est depositio Romani Imperatoris, qui reipublicæ christianæ caput haberetur, ad Romanam licèt Ecclesiam pertineret, nonnisi exquisito totius orbis consilio perfici debuisse, aut etiam potuisse. Cæterùm coronam Franciæ, nec Papæ, nec Concilio, Franci unquam subjecerunt. Imò verò non multò post, Bonifacii scilicet VIII tempore, cùm objicerentur eis depositi Imperatores, hæc statim reponebant : « Quod dicitur, quòd Papa deponit Imperatorem : respondeo, verum est illum quem ipse posuit, quia ab ipso accepit feudum[2]. » Et de Friderico II disertè : « Quod autem dicitur de Friderico, quem deposuit Innocentius IV, dico quòd verum est, et de illo Imperatore concedo; quòd Papa est ejus dominus temporalis, quoniam ille Imperator fit per electionem, et à Papâ confirmationem recipit et coronam; sed nihil horum est in Rege Franciæ. » Hæc nostri quadraginta circiter post Fridericum depositum annis, facti recente memoriâ, respondebant.

Quò etiam pertinebat illud, sancti Ludovici tempore, à Francorum legatis dictum : Regem Franciæ, *quem linea regii sanguinis* provexit ad sceptra Francorum,

1. *Sup. lib.* I, *sect.* I, *cap.* XII. *Urst., pag.* 382. — 2. *Gotf. Viterb., Chron.* — 3. *Sup. lib.* III, *cap.* XVIII; *Radev., de gest. Frid. I, cap.* X. *Urst., p.* 182. — 4. An. 1163. — 5. *Serm. Arnulph. Lex. in Concil. Tur., tom.* X, *col.* 1415. — 6. *Inn. III, Extr., lib.* I, *tit.* VI, de Electione, *cap.* Venerabilem. — 7. *Clem., lib.* II, *tit.* IX, de Jurejur., *cap. unico*, Principes Rom.

1. *Sup. lib.* III, *cap.* I. — 2. *Tract. Joan. de Par., de pot. Reg. et Pap., cap.* XV. *Vind. Maj., lib.* II, *pag.* 407. *Vid., ibid., quæst. de pot. Pap., pag.* 188.

excellentiorem esse aliquo Imperatore, quem sola electio provehit voluntaria[1]. Quantùm autem nostri ab eo abfuerint, ut coronam Franciæ ulli alteri quàm Deo subditam esse vellent, Bonifaciana, quæ jam retulimus[2], gesta demonstrant.

CAPUT X.

Constantiensia et Basileensia decreta : Sigismundi Imperatoris in Synodo Constantiensi imperiale decretum : ejusdem Imperatoris de Romano-Germanici Imperii Principibus, declaratio.

Facile est, ex antedictis, Conciliorum Constantiensis et Basileensis ea quæ objiciunt decreta explicare. Pari enim ratione dicimus, si quid ibi à Patribus de pœnis temporalibus decernatur, id fieri consensu Principum, qui ex toto orbe christiano per legatos aderant : eoque jure, quo Ecclesia ad temporales pœnas inferendas, Principum constitutionibus adjuvatur.

Id vero ex ipso Constantiensi Consilio satis constat. Anno enim 1415, sessione XIV, decretum legimus hoc titulo[3] : « *Quod Imperator det operam, ut Concilium sit tutum.* Sic autem decernit : « Sacrosancta Synodus exhortatur invictissimum Principem Dominum Sigismundum Romanorum et Hungariæ Regem, quatenus placeat patentes litteras sub suæ Majestatis sigillis dare, et omnibus Principibus, Vassallis et subditis sacri imperii, et præsertim civibus et incolis civitatis Constantiensis præcipere et mandare, quòd manutenebunt et defendent prædictum Concilium,.... quandiu duraverit, et quicumque..... non observaverit..... sententiam imperialis banni incurrat, perpetuò sit infamis, nec ei unquam portæ dignitatis pateant,.... omnibus feudis..... sit ipso jure privatus. » Quæ ad ecclesiasticam dignitatem et utilitatem maximè pertinentia, si per sese sancta Synodus decernere potuisset, non erat cur à Rege requireret.

Quâ de re Rex decernit his verbis : « Qui statuit terminos gentium secundùm numerum Angelorum, et utrorumque ministeria ordine miro dispensans, sicut choros angelicos variis dignitatibus..... mirabiliter insignivit; sic et Ecclesiam adhuc militantem in terris, diversis tam spiritualium quàm temporalium distinxit titulis potestatum, ut pulchra fidelibus, et infidelibus terribilis apparens, ut castrorum acies ordinata procedat. » Quâ temporalium et spiritualium distinctione ex jure divino explicatâ, temporales pœnas ipse decernit, utilitati ecclesiasticæ servituras. At si has Ecclesia per sese inferre potuisset, distinctionem vanam, neque ex jure divino Imperator explicasset, neque sancta Synodus recepisset.

Per ea tempora Fridericus, Dux Austriæ, Georgium Episcopum Tridentinum ejus civitatis aliorumque locorum possessione dejecerat. Res ad Imperatorem delata per Episcopum; Dux Episcopo restituere jussus, Imperatoris jussis non stetit. Sessione XXVIII, Episcopus postulat à Concilio Constantiensi monitorias litteras, quibus Dux bonis occupatis cedere cogeretur, sub pœnis in constitutionibus Caroli IV Imperatoris editis aliisque gravioribus. Eâdem sessione XXVIII, dat Synodus monitorium, quo declarat, Fridericum Ducem incidisse in pœnas *privationis feudorum et inhabilitationis in constitutione Carolinâ contentas*, addito anathematis vinculo[4]. Non ergo has pœnas per se decernit, sed Principum adjuta constitutionibus.

Multa sanè decreta sunt à Principibus adversùs eos qui in hæresi obstinatè permanserint, quique in excommunicatione sordiuerint. Ea verò legimus in constitutione Friderici II, memoratâ suprà, eademque ab aliis postea Principibus decreta, confirmata, amplificata sunt, quibus adjuta Synodus Constantiensis decernit, contumaces adversùs Ecclesiam *spiritualiter* et *temporaliter* puniendos, ut est in decreto, *contra invasores accendentium et recedentium à Concilio*, et in *monitorio contra Philippum Comitem Virtutum*[1].

Quo etiam ex fonte manavit id quo est à Martino V, sacro Constansiensi Concilio approbante, editum in Bulla *Inter cunctas*, adversùs Viclefi Hussique defensores[2]; nempe, « ut quacumque dignitate præfulgeant, etiamsi patriarchali, archiepiscopali, episcopali, regali, reginali, ducali, » in eos ab Episcopis atque Inquisitoribus hæreticæ pravitatis *inquiratur;* ab iisque « per excommunicationis pœnam, suspensionis, interdicti, necnon privationis dignitatum, personatuum, et officiorum, aliorumque beneficiorum ecclesiasticorum, ac feudorum, quæ à quibuscumque ecclesiis, monasteriis, ac aliis locis ecclesiasticis obtinent, ac etiam bonorum, et dignitatum sæcularium, ac graduum scientiarum, quarumcumque Facultatum, et per alias pœnas, sententias et censuras ecclesiasticas, ac vias et modos, quos ad hoc expedire viderint. » Quæ conglobata licèt, quis non videat jure tamen diversissimo decerni, nec ab eodem fonte manare, confusèque dicta, tamen congruè aptèque singulorum ratione habita, intelligi exercerique debere? Quis enim cùm audiat eodem tenore intentari *privationem bonorum ac dignitatum sæcularium, ad graduum scientiarum quarumcumque Facultatum*; quis, inquam, cùm hæc audiat colligata, ideo putet ab iisdem Inquisitoribus, dignitates omnes, etiam, si Deo placet, regiam pari jure tolli posse, ac doctoratum, baccalaureatum et magisterium artium? Quare hæc omnia conglobatim licèt dicta atque congesta, tamen diligenter secerni oportere, luce est clarius.

Ac si vel maximè hujus vi decreti etiam regna tolli possunt; quis vetet intelligi de iis regnis, quæ sunt feudi ecclesiastici; cùm expressè dicatur tolli quidem feudos sed eos, *qui à quibuscumque ecclesiis, monasteriis, ac aliis locis ecclesiasticis obtinentur?*

Vel decretum sessionis XIX audiamus, contra invasores ecclesiasticæ libertatis atque ditionis. Ibi inveniemus inter bona ecclesiastica, quæ occupata reddi debeant, bis terque recenseri, *regna, provincias, comitatus, dominia, territoria, civitates*[3]. Neque immeritò; cùm regna utriusque Siciliæ, Sardiniæ, Corsicæ, ad Ecclesiæ Romanæ feudum certa possessione pertinere constet, ut alia regna omittamus, quæ se ultro huic conditioni subjecerint, atque etiam imperium Romano-Germanicum, quod eodem vel simili jure habere pertendunt; ut profectò nec mirum esset, si in Concilio Constantiensi, privati fuissent Reges, qui amplexi hæresim, juratam Ecclesiæ Romanæ fidelitatem ejurassent. Ut autem eodem jure, Franciæ aut Castellæ, quo Sardiniæ aut Corsicæ regna adimantur, neque quis animo cogitare, neque Constantiensi Concilio, sine gravi contumelia, tribuere possit.

Hæc ergo, conglobatè licèt confusèque dicta, valeant aptè, congruè, distributivè, respectivè, suo quæque ordine ac modo; neque omnia eodem jure constare, aut cum potestate clavium conjuncta esse intelligantur; sed adhibita diligenti cautione, ad suos fontes quæque revocentur.

Quo itidem sensu decretum fuerit, ut qui Sigismundum Romanorum Regem ad Hispaniam pacis ecclesiasticæ causa profecturum impediant, *quàcumque dignitate, aut ecclesiastico beneficio, sæcularive priventur*[4] : quatenus scilicet eæ dignitates, ea beneficia, Ecclesiæ sint, vel innato, vel acquisito jure.

Idem dicimus de constitutione ejusdem Concilii sessionis XXXIX, cui est titulus : *Provisio adversùs futura schismata*[5]; qua Bonifacii VIII constitutio *Felicis*, à nobis supra memorata[6], adversùs eos extenditur, qui

1. *Matth. Par., an.* 1239, *p.* 518. — 2. *Sup., lib.* III, *c.* XXIII *et seq.* — 3. *Concil. Const., Sess.* XIV, *tom.* XII, *col.* 115, 116. — 4. *Concil. Const., Sess.* XXVIII, *col.* 208, 211.

1. *Constit. Conc. Const. cont. invas., Sess.* XV, *col.* 144; *vid. Sess.* XXXI, *col.* 216. — 2. *Constit. Conc. Const. cont. invas. post. Sess.* XLV; *col.* 271. — 3. *Sess.* XIX, *in confir. Const. Frid. II, et Carolinæ. Vid., col.* 273 *et seq.* — 4. *Sess.* XVII, *in confir. const. Frid. II, et Carolinæ. Vid. col.* 160, 161. — 5. *Idem, col.* 239. — 6. *Sup. hoc. lib. cap.* V.

imperiali, regali, pontificali, vel aliâ quâvis ecclesiasticâ aut sæculari præfulgeant dignitate : quæ ita intelliguntur, primùm ut temporalia ad consensum Principum referantur; tum ut non omnia omnibus, sed singulis, quæ singulis sint congrua, applicentur.

Nec alio sensu valent ea quæ eodem modo à Concilio Basileensi sessione IX decreta sunt[1] *sub pœnâ excommunicationis et privationis dignitatis cujuslibet ecclesiasticæ aut mundanæ*[2]. Neque enim illis Constantiensibus Basileensibusque formulis usquam exprimitur, hæc temporalia ad ecclesiasticum ordinem auctoritate clavium ac jure divino pertinere, de quo uno litigamus; ac facilè intelliguntur privari dignitate, etiam mundanâ, eos in quos sibi tale jus Ecclesia comparavit.

Et quanquam Ecclesia catholica, seu Concilium generale eam repræsentans, nullos per se feudos, nullas ejusmodi res obtinet; sacræ tamen Synodi Constantiensis ac Basileensis, eo jure quo se in Romanum Pontificem aliosque Prælatos illa jura obtinentes pollere intelligebant, de iis quoque decrevere.

Novo id exemplo in his Conciliis factum esse confiteor; neque mirum hæc, quæ nullatenus ad fidem perpetuamque morum doctrinam, sed ad variabilem disciplinam pertinent, variè tractata, ordinata, administrata fuisse.

Qui ergo hæc Constantiensia et Basileensia tanto studio inculcant, jam credo ipsi intelligunt, nihil hæc ad nostram quæstionem pertinere : velimque meminerint, quâ defensione à Concilii Constantiensis sessionibus IV et V tutos se esse putent. Nempe lata illic tam clara, tam firma de Conciliorum superioritate decreta, sic elevare solent, quòd Concilium, sessione IV, « non tractet ex proposito materias aut quæstiones fidei, nec intendat ibi dogmata fidei statuere aut hæreses vel errores damnare ; » neque id decretum fecerit « per modum definitionis ; quia non additur ita secundùm fidem catholicam esse tenendum ; nec dicitur anathema contrarium sentientibus, ac docentibus[3]. » Hæc auctor *doctrinæ Lovaniensium*, ex Joanne Viggers : hæc Bellarminus et alii scribunt, Melchiorem Canum secuti[4], cujus hæc verba sunt : « Si quis (tradita in sessione IV Concilii Constantiensis) diligenter expendat, inveniet ea non formam habere decreti, quo videlicet aut fideles obligentur, aut contrarium sentientes explodantur. »

Ostendant has formulas confusè congestas, *formam habere decreti* : ostendant in his propositum aliquid omnibus ad credendum : ostendant saltem in iis aliquid distinctè dictum, quod ad rem nostram, et ad clavium à Domino concessam potestatem pertineat. Quod cùm intellexerint nullo modo posse fieri, dum hæc profectò objicere pergunt, nihil aliud quàm fucum faciunt, et imperitos ludunt.

Quòd ergo sic argumentatur passim Nicolaus Dubois[5] : vel hæc esse admittenda, vel Conciliorum Constantiensis ac Basileensis contemnendam auctoritatem : næ ille suo more nugatur, qui contra Theologorum omnium, suaque etiam placita, res à Concilio obiter, confusè, indistinctè, nulla deliberatione dictas, æquiparet iis, quæ à Concilio disertè, dataque opera, decretæ, ordinatæ, definitæque sunt.

Idem D. Dubois Synodo Basileensi exprobrat, quòd de feudo judicare voluerit, prohibitaque sit ad Imperatore Sigismundo : quasi verò negemus fieri potuisse, ut ea Synodus, aliæve, inconsultò aliena tractarent, et ab iis vetitæ abstinerent. Sed quandoquidem hæc objicit, velim, cogitet quæ à Sigismundo in his expressa sint actis : « Palam ac solemniter protestati sumus, quòd archi-principatus, archi-mareschallatus, et jus eligendi Romanum Principem à nobis et sacro Romano imperio immediatè descendant, ac in feudum dependeant[1]. » Alia occasione idem Sigismundus ad eamdem Synodum Basileensem hæc scribit[2] : « Notum facimus tenore præsentium universis, quòd, cùm inter alios orbis principatus, sacrum Romanum imperium divinitus institutum obtineat principatum, etc. » Quæ à religiosissimo Imperatore dicta, de principatibus divinitus institutis, nostræ sententiæ favent. Quatenus autem ad Romanum spectant imperium, Electorumque et aliorum Principum jura ad imperium revocant, nulla Romanorum Pontificum mentione, vehementissimè dicta decretaque videmus. Ex quo appareat in his temporalibus, nullo fidei religionisque periculo, posse quædam à Romanis Pontificibus vendicata, à Romanis Imperatoribus propulsari. Sed hæc quidem parum ad nos. Ad propositum revertamur.

CAPUT XI.

Concilium Lateranense V sub Julio II. De Concilii Tridentini decreto sessionis XXV, *capite* XIX *de Reformatione : quid nostri, etiam Curiæ Romanæ addictissimi, senserint.*

Ne quid prætermittamus quod Concilii œcumenici titulo nobis objici possit, recensenda sunt quædam quæ sub Julio II, in Concilio Lateranensi, sub ea formula, *sacro approbante Concilio*, decreta sunt : imprimis illud anni 1512, quòd Rex Ludovicus XII regnumque Franciæ, excepta Britannia, ac maximè Lugdunensis civitas, conciliabulo, ut aiunt, Pisano adhæsissent; constat non modò excommunicationem et interdictum pronuntiatum esse, sed etiam *ex Lugduno in civitatem Gebennensem translatas nundinas*[3]. Sic bellis flagrantibus, Gallisque absentibus, Julius II in Lateranensi Synodo hostili animo decernebat. Quæ quidem proferimus in exemplum eorum, quæ licèt magno nomine, nimia, et ad terrorem composita; atque ut nullo effectu, ita nullâ auctoritate gesta, nemo cordatior diffitebitur.

Objiciunt concilii Tridentini caput *Detestabilis*, de duellis, quod est sessionis XXV caput XIX de Reformatione. « Imperator, Reges, Duces, Principes, Marchiones, Comites et alio quocumque nomine domini temporales, qui locum ad monomachiam in terris suis inter Christianos concesserint, eo ipso sint excommunicati, ac jurisdictione et dominio civitatis, castri, aut loci, in quo vel apud quem duellum permiserint fieri, quod ab Ecclesiâ obtinent, privati intelligantur, et si feudalia sunt, directis dominis statim acquirantur[4]. » Hæc conceptis verbis *de feudis ecclesiasticis* decreta, favent nobis potiùs quàm nocent; cùm nec tanti sceleris atrocitate compelli potuerit sancta Synodus, ut aliquid de feudis temporalibus decerneret. Interim cùm excommunicationem et feudi privationem pari verborum tenore decernat, hoc exemplo docet, optimè à nobis dictum, ad diversissimos fontes esse revocanda, quæ à sanctis Conciliis persæpe colligata atque congesta sint.

Quod addit sacra Synodus : « Qui verò pugnam commiserint, et qui eorum patrini vocantur, excommunicationis, ac omnium bonorum proscriptionis ac perpetuæ infamiæ pœnam incurrant; » id à nobis relatum est inter eas causas, quibus Franciæ regnum prohibitum sit ab acceptandis tanti Concilii de disciplinâ ac reformatione decretis[5].

Hæc enim et similia effecerunt, ut anno 1576, sub Henrico III, in conventu Ordinum Blæsis habito, tametsi deputati ferè omnes è conjuratis sive ex *Lige* erant, Curiæque Romanæ eo nomine addictissimi, Concilii tamen Tridentini de reformatione decreta, nonnisi eâ exceptione admitterent, *salvis Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus*.

Neque etiam illa sessionis XXV clausula in constitutionem Blæsensem illata est; cùm tam multa ex Concilii reformatione petita eò conferrentur.

1. In illo decreto irrita declarantur ea quæ adversùs Sigismundum Imperatorem Synodi defensorem Eugenius IV fecerat (*Edit. Paris*).
2. *Conc. Bass.*, Sess IX; *tom.* XII, *col.* 500, 501. — 3. *Doct. Lov.*, *p.* 73, 74. — 4. *Bell. de Conc. auct.*, *lib.* II, *cap.* XIX, *Melch. Can.*, *de Loc. Theol.*, *lib.* V, *cap.* VI. — 5. *Pars. refut.*, *p.* 29, 31, *et pass.*

1. *App. I Conc. Bas.*, *col.* 968, 969. — 2. *Idem*, *col.* 964. — 3. *Conc. Later.* V, *Sess.* III, *tom.* XIV, *col.* 83. — 4. *Conc. Trid.*, *Sess.* XXV, *de Refor.*, *cap.* XIX, Detestabilis : *tom.* XIV, *col.* 916. — 5. *Bochel. Dec. Eccl. Gall.*, *lib.* V, *cap.* XLV.

Quin etiam in eâ congregatione, quæ nomine conventûs Ordinum, anno 1593, vigente *Ligâ*, habita Parisiis est, à Duce scilicet Meduanensi convocata : cùm Dux Feriæ Hispanique Concilium recipiendum urgerent, prolati sunt articuli, quibus Franci deterrerentur à Concilii decretis admittendis, quos inter articulos is legitur : « Concilium excommunicat et privat Regem eâ civitate, aut loco, in quo duellum permissum sit : » sessione XXV. Addita nota : « Hic articulus lædit potestatem Regis, qui temporali suo ullâve ejus parte privari non possit; cùm eo respectu nullum superiorem agnoscat, qualiscumque ille sit[1]. » Quæ, jussu Cardinalis Pellevei, conjuratorum antesignani, qui sacro Ordini præsidebat, allata, eo tempore et loco ubi Romana Curia regnare videbatur, ostendunt quàm sit insitum Francis ne quid ecclesiasticæ potestati in temporalia juris tribuant.

Sic decreta de rebus temporalibus à Conciliis etiam œcumenicis prolata, rata sunt vel irrita, prout Principum vel consensione admittuntur, vel dissensione respuuntur : nedum ad clavium divinam potestatem aut ad fidei invariabilem regulam pertinere possint. Atque hæc quidem sunt, quæ ex Conciliis œcumenicis opponantur; patetque clarissimè sacras Synodos de rebus temporalibus nihil auctoritate clavium decrevisse.

CAPUT XII.

Nostri sæculi gesta ultimo loco reservata : dissidium Venetum, sub Paulo V, Henrici IV Magni operâ compositum.

Priorum sæculorum gestis evolutis, quæ nostro ævo nostraque memoria gesta sunt, ultimo reservamus loco.

Quòd anno 1602, Dux et Senatus reipublicæ Venetorum de bonis immobilibus per ecclesias ac monasteria, sine Senatûs licentia acquirendis, quædam judicia legesque edidissent, et quasdam ecclesiasticas personas *propter prætensa crimina carceri mancipassent*[2], Paulus V, die 17 aprilis, anno Christi 1606, pontificatûs primo, monitorium promulgavit, quò Ducem ac Senatum, nisi ea omnia certis præstitutis temporibus revocarent, excommunicatos, civitatem ipsam Venetorum terrasque omnes eorum ditioni subjectas, ecclesiastico interdicto suppositas nuntiat et declarat.

Statim atque id Breve perlatum est ad Episcopos ac Prælatos Venetæ ditionis, ad quos directum erat die 6 maii, prodiit ad eosdem edictum *Leonardi Donati, Dei gratiâ Venetorum Ducis* nomine[3], in quo annotamus ea quæ ad quæstionem nostram faciunt. Hoc primum : « Nos qui tranquillitatem ac quietem dominii, nostro regimini à Deo commissi servare tenemur, et auctoritatem Principis, neminem superiorem in temporalibus sub divina majestate agnoscentis debemus tueri, etc. » Tum ista : « Cùm cognoverimus præfatum Breve, contra omne jus et æquum emanasse, et contra ea quæ divina Scriptura et sanctorum Patrum doctrina sacrique canones præcipiunt, in præjudicium auctoritatis sæcularis à Deo nobis traditæ, et libertatis reipublicæ nostræ, cum perturbatione tranquillæ possessionis....., non sine omnium scandalo promulgatum fuisse; prædictum Breve non modò ut injustum indebitumque, verùm etiam ut nullum nulliusque roboris aut momenti, nobis habendum esse non dubitamus; atque ita invalidum, irritum, et fulminatum illegitimè, et de facto nulloque juris ordine servato; ut ea remedia adhibenda non duxerimus, quibus majores nostri et alii supremi Principes usi sunt cum Pontificibus, qui potestatis sibi in ædificationem traditæ, limites ac modos egressi fuerint. » Sic ipsa per se nota nullitate contenti, appellationem ad Concilium œcumenicum superfluam censuerunt. Hujus dissidii eventus cùm neminem lateat, tantùm observamus hic aliqua, quæ causam nostram spectent.

Primùm : excommunicatos Ducem et Senatum reipublicæ Venetorum; civitatem aliasque ejus imperii terras ecclesiastico interdicto suppositas, nihil sollicitatum imperium; et excommunicationem penitus à depositione sejunctam, contra quod Gregorii VII tempore sentiebant; cæterùm de depositione nihil actum esse, neque auctoritate apostolica dissolutas leges à Senatu conditas, quas Pontifex improbaret, sed jussum Senatum ut eas antiquaret : metuentibus, ni fallor, Romanis curialibus, ne depositiones aliaque ejus generis, oculato sæculo, jamque harum rerum pertæso, parum approbari possent.

Secundò : Ducem ac Senatum, dato edicto, professos Principum potestatem in temporalibus soli Deo subesse : Papam, dum ad ea prosiliret, egressum esse limites ac modos traditæ sibi à Deo potestatis : ejus decretum Scripturis, Patribus, sacrisque Canonibus adversari.

Tertiò : omnes Venetos atque Ecclesiasticos Religiososque, haud minùs quàm laicos, exceptis paucissimis[1], ea doctrina nixos, Senatui obtemperasse, decreta Pauli V pro nullis habuisse.

Quartò : constitisse decretum Leonardi Ducis : constitisse leges, quas de temporalibus rebus Senatus dixerat; tametsi ecclesiastica bona personasque concernerent : nihil eorum à Senatu fuisse revocatum : excommunicationem rerum temporalium causa latam, prætextis licèt ecclesiasticis immunitatibus, pro nulla habitam, ac revera ut talem per sese cecidisse; nullaque vel in speciem à Senatu venia postulata, aut absolutione accepta, pro Catholicis atque Ecclesiæ Romanæ filiis eos esse habitos.

Quintò : factum id esse Henrici IV opera, tota Gallia, imò etiam tota Ecclesia applaudente : Hispanis etiam in hujus gloriæ partem venire cupientibus : nullo Catholico extra Curiam Romanam suscipere conato Pauli defensionem; nullo oppugnante ea, quæ Senatus, publico edicto toto terrarum orbe promulgasset : quin etiam edictum à nullo Romano Pontifice, ulla unquam censura fuisse improbatum.

Sextò : non promoveri aut augeri, sed potius atteri rem ecclesiasticam nimiis aut præposteris incœptis; defendique potuisse, adversùs Pontifices vehementissimos ac nimia ausos, temporalia jura supremarum potestatum integrâ religione Sedisque apostolicæ reverentiâ; cùm ille Frater Paulus Calvinianæ hæresi, quam cucullatus fovebat, per eorum dissidiorum occasionem, aditum aliquem quærens, nullum invenerit, aut Senatum inducere ausus sit, insidiosissimus licèt, ad infringendam Sedis apostolicæ majestatem.

Hæc perpendant, qui religione semel nominatâ, Romano Pontifici permittenda omnia, etiam temporalia; eamque sententiam ad Romanam fidem putant pertinere.

Neque eos secius hæc atque alia hujusmodi dissidia, et inviti commemoramus, et toto animo, ut Ecclesiæ simul et reipublicæ noxia aversamur; gravemque putamus divini numinis ultionem incumbere his, qui hæc vel induxerint, vel libenti animo susceperint, aut ullo modo aluerint, vel ad ea ocius restinguenda sudoribus ac sanguini pepercerint.

CAPUT XIII.

Cardinalis Bellarmini libri adversùs Barclæum : Senatûs decretum, antiquis ejusdem Senatûs decretis congruum, quæ sacra Facultas susceperit : regii Consilii decretum, Perronii Cardinalis operâ.

Anno 1610, 26 novembris, aliquot mensibus post Henrici IV infandam ac parricidialem cædem, Cardinalis Bellarmini tractatus de potestate summi Pontificis in temporalibus, adversùs Guillelmum Barclæum, prodiit. Is statim à Parlamento Parisiensi est proscriptus, « vetitumque est, sub pœnis læsæ majestatis, ne quis eum librum haberet, ederet, venderet, ut qui contineret falsam et detestabilem propositionem, eò pertinen-

1. *Vid. Dupleix*, *tom.* IV *Histor. Henr. IV, Thuan.*, *lib.* CV. — 2. *Monit. Paul. V, ap. Gold.*, *tom.* III, *p.* 282. — 3. *Idem*, *p.* 285.

1 Ii fuerunt, præter omnes Jesuitas, nonnulli ex familiis Capucinorum et Theatinorum, qui, Senatui ne obtemperarent, maluerunt esse exules (*Edit. Paris*).

tem, ut submitterentur homini à Deo constitutæ supremæ potestates; et adversùs eorum personas et imperia subditi populi concitarentur[1]. » Interdictum toto regno, ne quis eam propositionem directè vel indirectè doceret.

Hoc Senatûs decretum consonabat ei quod ab eodem Senatu[2], anno 1561, editum fuerat, jussusque Tanquerellus hæc verba promere : « Mihi displicet, quod dixerim, quod Papa Christi Vicarius Monarcha, spiritualem et sæcularem potestatem habens, Principes suis præceptis rebelles, dignitatibus privare potest[3].

Item ab eodem Senatu, anno 1595, eamdem doctrinam ejurare jussus est Florentinus Jacob Clericus regularis sancti Augustini.

Utroque decreto vetita sacra Facultas hanc doctrinam permittere, gratias Senatui egit, decretisque paruit.

His ergo consona adversùs Bellarmini librum Senatus decreverat; cujus decreti, Cardinalis Perronii operâ, suspensa est à supremo Regis Consilio, executio, usque ad Regis beneplacitum[4]; decretumque id eâ est formâ, quâ Rege præsente decerni solet.

Causabatur Perronius Bellarmini in Ecclesiam merita, dicebatque, pupillo Principe ac novo principatu, omitti oportere ea, quæ Romanæ Curiæ displicerent. Datum ergo temporibus, ut res in suspenso haberetur; neque quidquam aliud potuit impetrari. Data clam opera est, ne Bellarmini hic evulgaretur liber, aut sententia doceretur, virique tantùm nomini et honori parcitum. Alii laudabant Perronii prudentiam : plerique, hoc obtentu, veterem Galliæ vigorem infringi, et gliscere adulationem dolebant.

CAPUT XIV.

Conventus Ordinum regni 1614. Articulus propositus à tertii Ordinis deputatis : Cur clerus obstiterit, adjunctâ nobilitate : Perronii Cardinalis oratio quatenus a Clero probata : an hæc notissimæ Cleri Gallicani Declarationi noceant?

Anno 1614, habiti sunt, jubente Rege, generales Ordinum regni conventus; anno deinde 1615, decembris 15, à tertii Ordinis deputatis, inter articulos Regi offerendos, primus hic fuit[5] : « Ne invalesceret perniciosa doctrina, quam ab aliquot annis contra Reges ac potestates à Deo constitutas, seditiosi homines inducere conanentur : Regi supplicandum ut haberetur id pro lege fundamentali regni, in conventu Ordinum fixâ : à nullâ potestate deponi posse Reges nostros, aut eorum subditos à sacramento fidelitatis absolvi : eamque doctrinam, ut verbo Dei consonam, ab omnibus tenendam et subscribendam, etiam ab Ecclesiasticis, antequam ulliûs beneficii possessionem obtinerent : contrariam sententiam, quòd Reges occidi ac deponi possent, ut impiam ac detestabilem esse rejiciendam : quicumque exterorum eam tuerentur, publicos regni hostes; quicumque civium, perduelles ac majestatis reos nullo discrimine judicandos. »

Sacro Ordini grave visum est, à regni Ordinibus, auctoribus tertii Ordinis deputatis, de religione decerni; tum de auctoritate Papæ moveri controversias, ac fieri decreta, quibus Ecclesiæ scinderentur. Cardinales, qui conventui frequentes aderant, magni apud omnes nominis atque auctoritatis, his maximè movebantur : decretumque est, articulum non esse admittendum. Delegatus à sacro Ordine Perronius Cardinalis, adjunctâ nobilitate, ad tertii Ordinis deputatos, eam orationem habuit[6], cujus mentionem sæpe fecimus. Summa est : « De tribus agi : primum, de Regum parricidiis : alterum, an Reges nostri supremâ temporali potestate gauderent, nullius scilicet feudo obnoxii; ac de his duobus nullam esse controversiam. » Tertium caput, *de quo esset quæstio,* ita Cardinalis proponebat : « An Reges dato sacramento ad tuendam catholicam fidem Deo ac populis obligati, si eam fidem publicè ejurarent ac persequerentur, hujus juramenti religione contemptâ, deponi possint, ac subditi vicissim exsolvi à præstito fidelitatis sacramento, et à quo id fieri possit. » Contendebat autem eam quæstionem inter *problematicas* recensendam[1]; eo quòd « ab undecim sæculis nunquam ei in Ecclesiâ propugnatores defuissent : ad hæc si judicanda videretur, id fieri non posse à conventu Ordinum, qui sæcularis esset, oborturaque hinc schismata, imò etiam hæresim, cùm anteacta sæcula, ipsique Pontifices erroris damnarentur;..... multa quoque in regnum et rempublicam incommoda, perturbationes graves secuturas : quin etiam nocere Regum incolumitati ac majestati ea, quibus illam adjuvare vellent. »

Hæc vir maximus toto eloquentiæ flumine peroravit. Jam objicitur nobis, non modò tanti Cardinalis archiepiscopi Senonensis toto orbe celebratissimi, ac de Ecclesiâ catholicâ bene meritissimi, verùm etiam Cleri totius, cujus nomine agebat, auctoritas; quæ duo magno habemus discrimine. Aliud enim est Cleri decretum, aliud ab oratore ingeniosissimo quæsiti et aptata causæ argumenta.

Ac de Clero quidem quod objici potest, nostros nempe Episcopos nunc à majorum sententiâ deflexisse, cùm id anno 1682 declararint, quod ne declararetur, eorum antecessores, anno 1615, tanto studio obstiterunt : facilis responsio ex dictis.

Quòd enim Clero Gallico anno 1615 displicuit, hæc quæ ad religionem pertinerent, nomine Ordinum regni fieri, idque auctoribus laicis tertii Ordinis deputatis, nihil ad conventum nostrum anni 1682 attinet. Conventus Ordinum regni, licèt ibi sacer Ordo, et ut regni membrum intersit, et pro suâ dignitate primas ferat, tamen civilis conventus est, reipublicæ, non rei ecclesiasticæ causâ convocatus; ubi Ordo ecclesiasticus, conventûs tertia pars, à duobus Ordinibus laicalibus numero ac suffragiorum auctoritate vincitur; de cujus articulis Rex decernit supremâ auctoritate : conventus verò noster anni 1682, totus ecclesiasticus, ac de re ecclesiasticâ congregatus, à Rege non decreti firmamentum, sed executionem, Patrum more, expectavit.

Quòd autem anno 1615 metuebant ne schismata fierent, gravi adversùs Catholicos, qui a nobis dissentirent, intentatâ censurâ, id conventus noster cavit, dum et veritatem asseruit, et ab omni censurâ temperatum esse voluit.

Quæ cùm ita sint, nihil jam necesse est nos de Perronio Cardinale admodùm laborare, utcumque adversæ sententiæ favisse videatur. Facilè enim credimus vehementissimum oratorem, ipso, quo rapiebat cæteros, eloquentiæ impetu, fuisse abreptum : neque veritum auditores ultra metas impellere, ut cùm se repressissent, tamen quo ipse vellet loco consisterent, atque à censurâ abstinerent. Quanquam et aliæ causæ inerant, cur in Romanam Curiam propenderet; ut nec mirum sit, si Gallicani Patres potioribus ducti momentis, ab ejus sententiâ discesserint.

Ne quid tamen prætermisisse videar, de ejus oratione, quæ meo quidem judicio momenti sint maximi, pauca dicam.

CAPUT XV.

In Perronii Cardinalis oratione ad tertium Ordinem annotata quædam : ejus dicta confutantur : acta laudantur : hujus controversiæ finis.

Ac statim occurrit ipsa quæstio artificiosissimè constituta. Illud ex dialectices regulis, atque ab intimo artificio depromptum, quòd oppugnaturus universalem negativam istam, quam legis fundamentalis loco esse volebant : *Nullo casu Reges à Pontifice deponi possunt*; opponebat ille particularem affirmativam hanc : « Pos-

1. *Arrêt du Parlem.* 26 *nov.* 1610. *Vid. lib. cui titulus* : Recueil de pièc. concern. l'hist. de Louis XIII. *Par.* 1717; *tom.* IV, *p.* 11. — 2. 12 *novemb.* — 3. *Bochel., Dec. Eccl. Gall., lib.* V, *cap.* VI, VII; *Vid. Itt.*, XVI *sæc.*, *pag.* 1459 — 4. *Rec. de pièc., etc., ibid., pag.* 13. — 5. *Merc. France, et Hist. de Louis XIII, Par.* 1716, *tom.* I, *pag.* 297. — 6. *Œuv. div.*, *pag.* 599.

1. *Œuv. div.*, *p.* 601, 602.

sunt à Pontifice deponi aliqui Reges, his nempe conditionibus, si fidei catholicæ propugnandæ sacramento obligati sunt, si eam deserunt; si denique persequuntur[1]. » Quibus cùm finibus quæstionem circumscriberet, eò coarctare adversarios nitebatur, ut, quod erat invidiosissimum, Reges hæreticos, violatique jurisjurandi reos, ad hæc persecutores, defendere viderentur. Illud interim studiosissimè tacuit, quod sæpe jam diximus : inter indirectæ potestatis defensores, neminem unquam fuisse aut esse potuisse, qui se his finibus contineret; quippe cùm indirectam potestatem Dei gloriâ, animarum salute, et potestate clavium metiantur : quam quidem ad hos tres redigere casus, non modò esset absurdum, verùm etiam hæreticum.

Quare nec ipse Cardinalis, qui se ad eos redegisset, quidquam probare potuit, nisi ultra tenderet; protulitque depositos Henricos[2], Fridericos[3], nullum catholicæ fidei articulum denegantes, Childericum etiam Francico regno, et Græcos Imperatores imperio Occidentali nudatos, cùm nihil Ecclesiæ repugnarent. Nec tantum virum puduit allegare Gregorium Magnum, tanquam privaturum imperio reges, si unius xenodochii privilegium violassent.

Id sensit vir acutissimus, atque ultro professus est, « adhiberi à se ejusmodi exempla, quatenus inservire possent huic thesi generali : dari quosdam casus, quibus subditi exsolvi possent à præstito Regibus sacramento; aut huic hypothesi particulari : licere id fieri in Principes hæreticos, sive apostatas, ac persecutores[4]. » Tanquam in oratoris potestate esset, coercere ad arbitrium ipsam argumentorum vim; non autem aut totâ vi suâ valeant, aut, si nimis probant, totâ vi suâ corruant.

At illud dissimulare non possum, quòd etiam ab Orientalibus bellis sacris præsidium quærit; contenditque : non alio nomine justum piumque esse Christianorum adversùs Turcas bellum, quàm quod infidelis Princeps, nullum jus sibi in Christianorum provincias comparare possit : « Quod negare, inquit[5], nihil aliud esset, quàm errorem Lutheri defendere, priscorumque heroum, qui adversùs Mahometanos tanta bella gesserunt, sancti etiam Ludovici damnare memoriam. »

Neque illud perpendere voluit, Mahometanos ac Turcas, ex quo extiterunt, hostilem animum, atque inexpiabile bellum professos adversùs christianas provincias, meritò ut perpetuos hostes atque invasores haberi, qui etiam ubi pacem se fovere simulant, nihil nisi bella cogitant, idque ex ipsis impiæ legis placitis : nulla nobiscum pace tuta, nullo fido fœdere, nullo unquam beneficio, nisi cyclopico; ut extremi pereant, quibus interim pepercisse videantur. Quo jure quis dubitet justa Christianorum inter se adversùs communem hostem fœdera, justas societates; ac prorsus suo more insanisse Lutherum, qui à tetris prædonibus bellum amoliretur? Hæc quàm procul absint à nostra quæstione, ne imperitissimos quidem fugit, nedum tantum virum latere potuerit; qui tamen hic, si Deo placet, et sancti Ludovici damnandam memoriam, et Lutheri errores crepabat, credo, ut pueros territaret.

Pessimum et illud quod toties inculcavit : causam depositionis, vel maximè in eo esse, quòd mutuo sacramento, et se Reges populis ad tuendam rectam fidem, et populi Regibus ad fidele obsequium obligarint; ut si illi à juramenti religione discesserint, hi quoque vicissim à dato sacramento absolvi possint : neque verò obstare « quòd Reges etiam ante coronationem factamque unctionem, ac præstitum jusjurandum regnent; responderi enim ab indirectæ potestatis defensoribus, Reges nondum consecratos sic haberi, ut qui jam in prædecessoribus solemne jusjurandum populis præstiterint[6]. » Hæc enim quam vanè jactentur, multa demonstrant, imprimis quòd ne illud quidem ad causam, hoc est, ad pontificiæ potestatis quæstionem pertinebat : quippe cùm si semel statuamus Reges conditionali tantùm conventione regnare, jam, nullo pontificiæ potestatis interventu, sponte evanesceret illa regii nominis auctoritas; ruptis conventis conditionibus quibus niteretur. Huc accedit illud à Cardinali pro certo positum : Principum juramentis eam contineri regnandi conditionem, qua deficiente simul solvantur imperia; quod ille immeritò pro certo habuit. Ea enim juramenta valere ut commendetur infigaturque Principis animo vera fides; non eo profectò ut regnandi jus ad conditionalia pacta necessariò revocetur, ut suo loco docuimus, et Anastasii, Leonisque Imperatoris suprà memorata exempla testantur[1].

Neque tolerari potest quòd Perronius ita argumentatur[2] : « Aliud esse, adversùs jurisjurandi religionem actu quodam, aliud ipsâ professione pugnare, aliud peccare adversùs jusjurandum, aliud ipsum jusjurandum evertere contrario etiam edito jurejurando..... Et quidem cùm aliquis Princeps injustè judicat, peccare illum contra jurisjurandi religionem; at si profiteretur juramentoque firmaret, se semper injustas dicturum sententias; tum verò everteret, inquit, ipsum jusjurandum de servandâ justitiâ, simulque regnum abdicaret, eversâ conditione regnandi. » Ita deinde respondet[3] : « Regni sub Christo obtinendi fieri incapaces, qui à præstito ipsi christianisque populis fidei catholicæ servandæ sacramento defecerint. » Hic lubens à tanto viro quærerem, in historiis ac libris, quo studiosissimè evolvit, ecquem invenerit Principem, qui ipsam justitiam factâ professione ejuravit? Certè neminem. Multos autem à rectâ fide abhorruisse lugemus, qui nihilo secius rempublicam bene gesserint; quandoquidem Deo placuit, veram fidem, non humanâ sapientiâ comparari, sed divinâ gratiâ provenire. Quorsum ista? Ut pateat, illam quam fingit Cardinalis de justitiâ ubique contemnendâ professionem juramento firmatam, ne in insani quidem Principis mentem incidere posse. Quamobrem si fingendum est quid fieret de Principe qui ita justitiam ejuraret, facilè respondemus, amovendum eum à gubernaculis, dandumque tutorem, non quidem ut ei qui regnandi conditionem violaverit, sed ut ei qui propriè strictèque supra omnem humanum morem insaniat. Ita, inquam, ei tutor adhibendus esset, uti phreneticis ac furentibus Principibus factum est, ab iis ad quos pertinet; non tamen profectò à Romano Pontifice aut sacrorum Antistitibus, qui quidem nihilo magis huic rei se immisceant, etiamsi eam vel maximè placet fieri, ex conditionalibus pactis. Maneret enim jus suum integrum liberæ civitati; quo jure fraudari nequeat; nequidem si religio conditionali fœdere continetur. Eo enim casu, postquam de religione sacrisque, sacrorum Antistites, tum de imperio, libera respublica civitasque decerneret; ut profectò hæc omnia, quæ tanto circuitu apparatuque verborum amplificat eloquentissimus Cardinalis, extra causæ statum tota sint, nec nisi imperitis fucum faciant.

Quòd autem declamat Reges, sacramento dato, Christo Regi obnoxios, « ipso feloniæ crimine, excidere feudis, quos à supremo Domino Christo obtineant; » tanquam Christo Regi, accepto à Regibus fidelitatis sacramento, novum jus in Reges comparetur : hæc ut in populari oratione toleramus, ut theologicè ac seriò dicta respuimus; neque propterea tanti viri judicio nostrum anteponimus; sed tamen docemus multùm interesse, an quis oratoriis ampullis, an theologicâ gravitate ac simplicitate disserat.

Cæterùm id sufficit maximi Cardinalis gloriæ, quòd si ejus dicta quædam reprehendere cogimur, certè gesta laudamus. Gloriatur enim, nec immeritò, « se verè genuinèque Francum Francorumque filium, semper adhæsisse Regibus, semper respexisse Reges; ac post Henrici III necem, Henrico IV Magno obsecutum esse;

1. *Vid. Perr., loc. cit.*, p. 600. — 2. IV et V. — 3. I et II. — 4. *Vid. Perr., loc. cit.*, p. 602, 603. — 5. *Idem*, p. 630. — 6. *Ibid.*, p. 599, 627, 628, 630, 643.

1. *Sup. lib.* II, *cap.* XII, XI, XII *et seq.* — 2. *Perr., loc. cit.*, p. 628, 663. — 3. *Idem*, p. 628.

et quidem tutâ conscientiâ, ex utriusque partis sententiâ; cùm ille Princeps nunquam incorrigibilis fuerit, relapsus verò habitus sit, informatione falsâ[1]. » Optimè omnino. At illud interim constat : eum, dum tuta conscientia sequitur Principem à Romanis Pontificibus regno exclusum, abundè docuisse quàm facilè hæc à Pontificibus, circa imperium ac res temporales decreta, viri boni gravesque omittere potuerint.

Hæc ad orationem Perronii dicenda habebamus. Et quidem ea omnia de regnandi conditionalibus pactis, quæque sint aut esse fingantur, quæque etiam esse possint, uno verbo transegimus; quæstionesque eas à causa nostra prorsus alienas, ab hac disputatione procul amovimus : quippe cùm agamus de jure divinitus annexo clavium potestati, non de ejusmodi, quales fingi possent, Regum populorumque conventionibus.

Reliqua, quæ tantus Cardinalis copiosissimè prosequitur momenta rationum, aptatosque causæ ab artifice summo veterum locos priscæque historiæ, hic excuti nihil necesse; cùm hæc omnia suo loco, in hâc tractatione, diligentissimè perpensa atque explorata sint, presso etiam plerumque auctoris gravissimi nomine.

Neque id omisimus, quod est occasione hujus controversiæ coram ipso Rege, à sapientissimo Principe Condæo peroratum[2]; nihilque hic dicendum superest, quod ad nostram quæstionem faciat, nisi id : rem ad Regem evocatam, ac postea silentio esse transactam.

CAPUT XVI.

Censura Sanctarelli. An Cardinalis Perronius jure metueret, ne Ecclesia errasse videretur, si censurâ notata esset illa de deponendis Regibus sententia.

Cæterum cùm de deponendis Regibus nova quotidie scripta prodirent, atque Antonii Sanctarelli exitiosissimus eâ de re circumferretur liber; ne porrò pergerent, his inventis, Ecclesiæ conciliare odia, ac rempublicam commovere, nostræ Facultati visum est, etiam censura comprimendam ingeniorum licentiam : atque anno 1626, magno omnium consensu Magistrorum, totiusque regni applausu, illud decretum prodiit quod suprà retulimus[3].

Non illi metuerunt, quod Perronius Cardinalis nimio causæ suæ studio, in illâ oratione imminere dixerat[4] : ut si sententia de deponendis Regibus censurâ notaretur, Sedes apostolica aberrasse à fide, imò ipsa à multis jam sæculis cecidisse videretur Ecclesia; non id, inquam, metuerunt. Satis enim intelligebant, illos qui eam sententiam secuti essent, non eam amplexatos, ut dogma fidei, uti à nobis luculentissimè demonstratum est : neque verò ignorabant præstandam Theologis ipsam Ecclesiæ Romanæ fidem, non etiam magnorum quamlibet virorum, aut Romanorum quoque Pontificum opiniones certis temporibus natas : neque iis præjudicari adversùs veritatem ac majorum doctrinam. Neque enim si Papias, Justinus, Irenæus, aliique apostolici viri ac sancti Martyres mille annorum regnum approbarunt, communisque ea primis sæculis sententia ferebatur, ideo nunc vetamur rejicere eam, ut evangelicæ apostolicæque doctrinæ contrariam; quantò minùs eas, quæ postremis sæculis opiniones succreverunt? Imò id argumentum fuerit divinæ providentiæ tuentis Ecclesiam; quod ingeniis ultro in dubia aut falsa labentibus, cursus tamen opinionum divino Spiritu sustentetur, quominus in Ecclesiæ fidem irrumpat. Quare sacra Facultas nihil dubitavit subortam de deponendis clavium auctoritate Regibus opinionem *improbare et damnare tanquam novam et falsam, erroneam, ac verbo Dei contrariam*. Id tantùm cavit, ne hæreticam, tacente Ecclesiâ, declararet. Huic censuræ consonant articuli, anno 1663, Ludovico XIV oblati, quos alio loco memoravimus[5] : à quibus Facultatis nostræ decretis, uti incœpimus, ita in his desinemus; Deoque agimus gratias, quòd hanc tractationem à remotissimis usque temporibus ad nostra tempora, eo duce atque auctore, deduximus, nostramque doctrinam tot labentibus sæculis immotam invictamque præstitimus.

1. *Perr., loc. cit., p.* 636. — 2. *Sup. lib.* I, *sect.* II, *cap.* III. — 3. *Idem, cap.* IV. — 4. *Perr., loc. cit., p.* 634. — 5. *Sup. lib.* I, *sect.* I, *cap.* V. *Vid. Diss. præv.*

CAPUT XVII.

Recapitulatio dictorum ad Caput I Gallicanæ Declarationis de temporalis potestatis supremâ auctoritate : an quod Cardinalis Perronius objecit, nostram sententiam Romani Pontifices pro erroneâ habuerint? An ab ultis Conciliis damnata sit? An aliquis ex ed adversus Ecclesiæ auctoritatem metus?

Jam quæ ex dictis, totâque hâc tractatione consequantur, paucis colligamus. Et quidem, id erat nobis propositum uti doceremus, non modò nostram sententiam ab omni censura esse liberam, sed etiam veram, antiquam, firmam; ac si censura adhibenda sit, eam meritò in adversarios intorqueri. An id probaverimus, recensitis omnibus quæ pro utrâque parte retulimus documentis, intueri placet.

I. Ergo hæc demonstravimus[1] : quam ecclesiastico ordini, Romanoque Pontifici, virtute clavium tribuunt rerum temporalium ac deponendorum Regum, sive directam, sive indirectam potestatem, eam ad nimia, periculosa, horrenda deducere, ejusque sententiæ novitate totam Ecclesiam perturbatam.

II. Gregorium VII, qui primus omnium de deponendis Regibus cogitavit, etiam requisitum, nullum ejus rei exemplum, nullam auctoritatem proferre potuisse : nec nisi manifestè vana, nimia et nulla respondisse : eumdem nec sibi constare potuisse; novaque superstruxisse novis, quo ausu suis decretis omnem auctoritatem abrogasse.

III. Eam potestatem in omnibus veteris novique Testamenti libris penitus inauditam, neque unquam traditam, cùm res atque occasio id maximè postularet; imò disertè explicatum à lege, à Prophetis, à Christo, ab Apostolis, regiam potestatem in temporalibus soli Deo subesse, eique potestati, etiam sævienti, atque Ecclesiam persequenti, in civilibus rebus præstandam obedientiam, nedum illi ullâ etiam pontificiâ auctoritate repugnetur[2].

IV. Eam doctrinam ad secuta sæcula dimanasse, et usque ad extremum ferè undecimum sæculum Regibus idololatris, apostatis, hæreticis, excommunicatis, Ecclesiam persequentibus, fidem atque obedientiam integram esse servatam : nunquam vel intentatas minas depositionis, neque quidquam, de eâ unquam, cùm id res maximè posceret, à quoquam Christiano, sive Clerico sive laico fuisse jactatum; sed omnes ita concurrisse in obsequium, ut qui nihil aliud cogitarent[3].

V. Id factum iis regulis atque sententiis, quæ ad omnem ætatem, ad omnia tempora æquè pertineant; pessimèque mereri de christianâ religione eos, qui postremâ ætate dixerint, Apostolis, Martyribus, Patribus, Romanis denique Pontificibus, civili potestati etiam adversanti obedientibus, nocendi vires, non autem voluntatem atque animum defuisse.

VI Quæ à Gregorio VII ac deinceps in eam rem decreta gestaque sint, pessimis initiis, pessimo exitu processisse.

VII. Qui Gregorio VII auctore, à Regis obedientiâ recesserint, manifestè falsâ opinione ductos, malè intellecto interdicto de vitandis excommunicatis; eorumque doctrinæ secutos Pontifices, Theologos omnes atque Canonistas, ipsum etiam Gregorium VII obstitisse[4].

VIII. Pontifices Romanos in deponendis Regibus Gregorium VII de facto imitatos, non de jure processisse; neque unquam quæsitum, neque canone aut professione editâ constitutum, utrum et quid Ecclesiæ circa temporalia ordinanda Christus concesserit : unum Gregorii VII factum pro summâ auctoritate fuisse : ergo

1. *Sup. lib.* I, *sect.* I. — 2. *Idem, sect.* II. — 3. *Ibid., lib.* II. — 4. *Ibid., lib.* III, *et hoc lib.*

Pontifices non ex certo dogmate, sed ex opinione, quæ ipsis tantùm probabilis videretur, judicasse; neque hæc ad Ecclesiæ doctrinam omnino pertinere, fatentibus etiam iis, qui Romanæ infallibilitati maximè faveant.

IX. Prolatas etiam in Synodis à Romanis Pontificibus circa Reges deponendos sententias, à nullâ Synodo dictis sententiis, editoque synodico decreto comprobatas: tanquam prohibente Spiritu sancto, ne se rebus novis sacræ Synodi immiscerent.

X. Viros sanctos doctosque, qui post ea Pontificum, de deponendis Regibus, decreta floruerint, nihil iis motos in Patrum sententiâ perstitisse.

XI. Bonifacium VIII, qui primus omnium aggressus sit temporalium rerum ordinandarum ac deponendorum Principum potestatem Sedi apostolicæ edito canone in Bullâ, *Unam Sanctam*, vendicare, rei novitate deterritum, in nudâ rei expositione stetisse; neque ad eam definiendam prosiliisse; et tamen, ne valeret id quod vel exponendo in publico diplomate dixerat, Bullam *Unam Sanctam*, eâ in parte ab ejus successoribus ita habitam, ac si nunquam extitisset, eaque ratione robore vacuatam.

XII. Ecclesiam Gallicanam, Clerumque Gallicanum apertè obstitisse iis, quibus idem Pontifex, propter subordinata religioni regna, summam sibi potestatem in civilibus tribueret: quæ eâ occasione Ecclesia Gallicana, regnique Ordines, ipse Rex, Doctoresque theologi religiosorum Ordinum gesserint, scripserint, decreverint, ea illæsa et immota stetisse et stare: quæ verò Bonifacius, ea à secutis Pontificibus antiquata, erasa, abolita esse.

XIII. Quæ à sacris Conciliis œcumenicis circa temporalia decreta sint, nunquam auctoritate clavium facta esse: nunquam adscriptum ea auctoritate fieri; imò explicatum fieri, mutuata à Regibus potestate; neque unquam ea decreta, nisi consensu Principum valuisse.

XIV. Cùm à Romanis Pontificibus Reges pro potestate depositi sunt, nunquam ab ullo Rege, unquam ab ullius regni ordinibus hanc potestatem fuisse agnitam; imò obstitisse regna Regesque, remque ad cruenta bella externa et civilia esse deductam: quare nec regna unquam verè data esse; sed belli causas duntaxat atque ambitioni, rebellionique colorem ac titulum, totumque orbem his bellis conflagrasse; atque omnino has Regum depositiones pontificiâ auctoritate factas, nulli unquam utilitati, maximo damno atque invidiæ fuisse.

Ex his facilè duo hæc christianus lector intelliget.

Primùm id: Cardinalem Perronium haud ex vero dixisse[1]: *A Papâ haberi nostram sententiam tanquam erroneam.* Nullus enim Romanus Pontifex id unquam docuit, vel censuit: malè item asseruisse eumdem Cardinalem: *A decem Conciliis contrariam sententiam, ut veram fuisse suppositam*; cùm ne unum quidem Concilium extiterit, à quo dictis sententiis Romanorum Pontificum in deponendis Regibus sententia comprobetur, aut potestas temporalium ecclesiasticis clavibus annexa doceatur: frustra ergo metuisse eumdem Cardinalem, ne si annexa clavibus temporalium potestas, inusta nota proscribatur, Ecclesiæ catholicæ, Sedisque apostolicæ fides atque auctoritas collabescat; cùm nullum Ecclesiæ, nullum apostolicæ Sedis de ea potestate decretum proferatur; imò talis potestas cum Scripturæ ac Traditionis auctoritate stare non possit. Hoc primum ex nostra tractatione consequitur.

Alterum istud: nisi Gallicani Patres summo studio pacem colerent, nihil obesse potuisse, quominus adversam sententiam tota Scripturarum ac Traditionis auctoritate, longoque malorum experimento proscriptam, iisdem afficerent notis, quibus Sanctarelli doctrinam sacra et sapientissima Facultas configendam censuit. Sed episcopalem Declarationem, quò per sese est gravior, eò moderatiorem esse debere judicarunt; atque id facere contenti, quò tam periculosa tamque invidiosa novitas ultro corrueret, non modò ab omni contumelia, verùm etiam à censura, quamvis æqua, temperarunt.

1. *Perr., loc. cit., p.* 640, *mal.* 644.

CAPUT XVIII.

De Regibus propter hæresim et apostasiam deponendis: cur ætate postremâ multi Reges consenserint? Cur scholastici Doctores? Cur ab eâ sententiâ discedamus?

QUÆRES quî factum ergo sit, ut Doctores scholastici passim in eam sententiam abierint: Reges christianos, saltem propter hæresim atque apostasiam, deponi posse ab Ecclesiâ; et cur ipsi Principes postremis temporibus id ultro fateri videantur? Cujus confessionis quædam acta referuntur.

Facilè respondemus: primùm, ut sæpe diximus, hæresis atque apostasiæ causas nihil habere proprium, quo Reges Pontificibus faciant obnoxios: cùm clavium potestas, cui volunt connexam hanc deponendi Principes potestatem, non restringatur hæresis atque apostasiæ causis. Quòd ergo quidam fortè Principes se propter eas causas deponi posse concesserint, id non oritur ex ullâ potestate, quam in Pontificibus agnoscant ad ordinanda temporalia: sed quòd hæresim detestati, omnia in se ultro permittant, si eâ se peste infici sinant. Cæterùm cùm ab hæresi tantopere abhorrerent, sane intelligebant nihil in se juris cuiquam dari à se, qui hæresis tantùm causâ dedissent.

Cur autem non eâ causâ nunc deponi posse fateamur: primùm id prohibet, quod verum amamus, ac priscam Ecclesiæ et profectam ab Apostolis Patribusque doctrinam novitiis opinionibus anteponimus: alterum, quòd hæresis nomen tam diffusè pateat, ut ad omnem causam latâ interpretatione facilè deducatur; quo ambiguo verbo involvi sublimes potestates publica tranquillitas non sinit: denique, quòd hæresis etiam strictè sumptæ semel admissâ causâ, alias repudiare non sit integrum; quique eas causas separant, vel fraudem moliantur, vel in summâ ignoratione versentur.

De Scholasticis verò, qui ab aliquot sæculis post sanctum Thomam et alios, magno consensu fateri videantur, hæresis et apostasiæ causâ deponi posse Reges; præter ea, quæ dicta sunt[1], hæc insuper addimus: manifestè eos falsos ac nimios fuisse, qui hæresis atque apostasiæ causam sufficere dixerint; cùm Perronius hæresi atque apostasiæ violatum jusjurandum ac persecutionem adjunxerit: Bellarminus verò id saltem, ut *subditos à fide abstrahere conentur*; quod si defuerit, quietè pacatèque regnent. Quare haud dubium est, quin Scholasticorum hâc in parte caduca et infirma habenda sit auctoritas, cùm ii, Bellarmino et Perronio fatentibus, falsi ac nimii fuerint.

Jam ergo meminisse nos oportet opiniones Scholæ, quantùm à Scholæ decretis dogmatisque differant, Melchiore Cano teste. Eo namque auctore, nobis est integrum, ut à Scholæ opinionibus liberè recedamus, eisque anteponamus majorum dogmata, quæ, eodem Cano teste, multò illustriora firmioraque sint.

Idem Melchior Canus decreta ac placita Scholæ eo internosci docet à Scholæ opinionibus, quòd placita quidem firmo judicio stent; nec sine censuræ nota ii elabantur, qui ab his discesserint. At inter Scholasticos alicujus certè nominis, (quis enim præstare omnes audeat, aut verò legere velit, quos ad contaminandam potiùs quàm ad tractandam theologiam diræ intemperiæ tanto numero egerint?) inter illos, inquam, neminem invenies, qui ad fidei dogmata referat eam, quam Pontificibus tribuunt in deponendis hæreticis Regibus, potestatem. Quod ergo hic sentiunt, ad opiniones, non ad placita Scholæ pertinere constat.

Certè Scholastici veteres, per librorum penuriam, aliasque causas, tantâ multarum rerum, præsertim juris publici, imperitiâ laborarunt, ut eos in his quæstionibus testes adducere, relictis Patribus, nihil aliud sit, quàm altâ caligine demersos, in apertâ ac limpidâ luce

1. *In Appendice. lib.* II *cap.* XIV.

versantibus anteferre. Vel hoc exemplum perpendant. Quis è Scholasticis, aut verò è Canonistis postremi ævi, non id docuit : Clericos nullo modo Principibus esse subditos? tantâ publici juris ignorantiâ tenebantur! At nunc quotusquisque est, non dico Clericorum, sed Religiosorum, Episcoporum, etiam Romanæ Ecclesiæ Cardinalium, qui non se subditos suis Regibus fateantur, salvis privilegiis ordini suo Ecclesiæ auctoritate concessis, et publicâ regnorum lege firmatis? Curiales excipio, eosque non omnes. Aut dicant in rebus dubiis, quantùm iis fidere nos oporteat, qui Patres apud solum ferè Gratianum legerunt; rei ecclesiasticæ seriem ignorarunt; falsas historias aut interpolatas, pro veris atque integris habuerunt.

Talibus ergo delusos, non modò de Principum, sed etiam de Pontificum juribus multa fugerunt; ac si à Pontificibus Reges hæresis causâ deponi posse fateantur, fatentur interim à Regibus quoque ac particularibus Synodis deponi potuisse Pontifices; Othonisque I in Joannem XII Pontificem gesta laudant, quæ Baronius detestatur[1] : ut non nostra tantùm, sed etiam omnium intersit ab his appellari.

Mitto Constantini aliorumque falsas donationes, falsasque Decretales, veterum Pontificum nomine consarcinatas, nunc omnium consensione rejectas, tunc tamen pro sacrosanctis habitas; atque in his quidem nihil legimus, quo Pontificibus ulla temporalium potestas tribuatur. Adeo hæc, quæ nunc venditant, his quoque novellis ac posteris posteriora sunt. Sed tamen hæc nos admonent, ne imperitis sæculis omnia tribuamus, utque recurramus ad ipsos ecclesiasticæ traditionis fontes.

Quòd si porrò pergunt Scholasticorum auctoritate nos premere circa Principes propter hæresim deponendos; duo hic in memoriam revocari volumus.

Primum, id quod gestum est, anno 1615, in Ordinum regni generali conventu, ubi Cardinalis Perronius, allegato licèt Scholasticorum sibi favente consensu, tamen id tantum postulabat, ut hæc quæstio inter problematicas ac liberas haberetur : « An Reges hæretici, ac juratæ etiam in coronatione catholicæ fidei persecutores, deponi possint[2]? » Ergo existimabat eam sententiam, quæ depositioni faveret, non inter certa Scholæ placita, sed inter opiniones esse recensendam.

Alterum quod recogitari volumus, hoc est censura Sanctarelli anno 1626 edita, anno 1682 repetita; ac vulgati acceptique toto regno articuli ejusdem Facultatis anno 1663, quibus omnibus sacra Facultas, non modo profitetur sententiam de deponendis etiam hæresis causâ Regibus, non esse inter certa placita referendam; sed etiam planè rejiciendam, notisque atrocibus configendam. Quare privatorum Doctorum scholasticorum opinionibus, quas memorant, opponimus totius Scholæ ejusque gravissimæ, ex quâ nimirum plerique veteres Scholastici prodierunt, non jam opiniones, sed certa decreta, toto christianissimo regno publicè approbata, toti Ecclesiæ nota, à nemine unquam pro suspectis habita, aut ullatenus incusata.

CAPUT XIX.

Anonymi auctoris, qui tractatum DE LIBERTATIBUS ECCLESIÆ GALLICANÆ *edidit, liber* IV *ex antedictis confutatur.*

SCRIPTOR anonymus qui *de libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ* tractatum edidit, primam propositionem nostræ Declarationis aggressus, inde auspicatur : *An hæc propositio spectet ad libertates Ecclesiæ Gallicanæ*[3]? Quâ quæstione nihil agit, nisi ut inanem litem moveat. Non enim Clerus Gallicanus Ecclesiæ Gallicanæ libertates tantùm, sed etiam decreta tutanda suscepit. Scilicet sic incipit Declaratio : « Ecclesiæ Gallicanæ decreta et libertates à majoribus nostris tanto studio propugnatas, earumque fundamenta, sacris canonibus ac Patrum traditione nixa, multi diruere moliuntur[1]. » Quibus verbis, quoniam anonymus occasionem cœpit tractandi de libertatibus Gallicanis, sanè integra ea pensitare debuit. His certè vocibus Clerus Gallicanus Patrum scita universim antiquis traditionibus nixa complexus, illud etiam professus est : propulsari à se ea, quibus « hæretici apostolicam potestatem invidiosam et gravem Regibus et populis ostentent : » quorum numero vel maximè continentur, quæ de illâ pontificiâ Regum deponendorum potestate, tanquàm Ecclesiæ catholicæ dogmata essent, invidiosissimè objiciunt. Hæc igitur Clerus Gallicanus, ut falsa et catholicæ Ecclesiæ perperam imputata respuit.

Sed age : anonymo concedamus in Gallicanâ Declarationè tantùm agi de libertatibus : ne tum quidem à verâ libertatum notione discedimus, dum earum nomine retinemus ea, quibus Ecclesiæ prisca jura continentur : arcemus autem ea, quibus gravari non modò rempublicam, sed etiam Ecclesiam ipsa experientia docuit.

Quod verò anonymus *difficile intellectu* dicit[2], *quâ ratione* ad libertates Ecclesiæ revocari possint, *quæ juri Ecclesiæ potiùs adversentur*; facilè admitterem, nisi ea quæ ille jactat jurium nomine, ad Ecclesiæ non jura, sed incommoda pertinere intelligerem.

Neque, ut anonymus existimat[3], Clerus Gallicanus libertates Gallicanas ex Petro Pithæo aut Petro de Marca definivit. Patrum monumenta protulimus[4], quibus ad ecclesiasticam libertatem hæc quoque, de quibus nunc agimus, jura regia revocantur. Quæ sanè monumenta non miramur ab anonymo prætermissa[5]; quippe cùm de libertatibus Gallicanis contentiosè magis quàm verè solidèque scripserit.

Neque quod ille putat, adeo absonum est regni libertatem cum Ecclesiæ libertate esse conjunctam. Neque dedecori ducimus quod theologi christianique jura regia defendimus, non tam ut jura regia, quàm ut Christi placita; Christi, inquam, placita, rempublicam ordinantis, tranquillantis imperium, ut Ecclesia in Imperio futura, jam à seditionibus libera, meliùs Deo serviat : nec placet, religionis specie, regna pessumdari, quibus religio tutelæ esse debeat.

Objicit anonymus Decretalem *Novit*, in Galliâ receptam, eamque altercationem quæ sub Philippo VI Francorum Rege contigit[6] : qua nempe « Episcopi contendebant ecclesiasticam jurisdictionem sese ad temporalia extendere, saltem ratione peccati : » quam Decretalem omniaque adeo hinc secuta, ab hac quæstione alienissima esse ostendimus[7]. Neque enim id agebatur, ut ecclesiastici judices peccata prohiberent sub depositionis, quod unum hic quærimus, sed tantùm sub anathematis pœna, ut profectò mirum sit virum eruditum, ipso in limine, tanquam fundamenti loco illud tanta ambitione jactasse, quod nequidem ad quæstionem pertinere constet.

Jam illud quærimus : an seriò velit judices ecclesiasticos peccati nomine, de pace, de bello, de tributis summa auctoritate decernere, pacta, fœdera publica privatave, ac publica etiam judicia retractare; uno verbo, totam rempublicam commovere? Neque enim in his nullum est peccatum. An igitur hæc, peccati nomine, ad ecclesiastica judicia revocabimus? Aut id ad ecclesiæ jura libertatesque pertinere dicemus? Non id equidem reor. Imò verò pars libertatis fuerit, ne ecclesiastici tot sæcularibus negotiis implicemur, seu potiùs obruamur. Ea ergo decreta de peccatis ad Ecclesiastica judicia revocandis commoda interpretatione molliri, uti nos fecimus, non ad extrema urgeri oportebat.

Neque me fugit extitisse tempus, quo ecclesiastici

1. *Bar.*, *an.* 963; *tom.* X, *p.* 775 *et seq.* — 2. *Perr.*, *loc. cit.*, *p.* 600. — 3. *Tract. de Libert.*, *etc.*, *lib.* IV, *cap.* I.

1. *Declarat. Cler. Gall.* 1682; *præf.* — 2. *Anon.*, *loc. cit.*, *n.* 1. — 3. *Idem*, *n.* 2. — 4. *Sup. lib.* II, III, *et hoc lib.* — 5. *Anon.*, *n.* 5. — 6. *Idem*, *n.* 4. *Extrav. de Jud.*, *lib.* II, *tit.* I, *cap.* XIII. — 7. *Sup. lib.* III, *cap.* XXII.

judices hoc titulo omnia ad se traherent, atque ad civilia prosilirent; quæ, ut Ecclesiæ, profecerint, experientia docuit. Certè hinc factum est, ut civilis magistratus, quasi vice versa, magno Ecclesiæ detrimento, tot ecclesiastica invaderet. Quæ omnia utrinque resecari è re esset, ut omnes vera pace, vera libertate potirentur.

Quærit anonymus[1] : « Aliane sit hodie Ecclesia Gallicana, ab eâ, quæ anno 1615 tam generosè restitit tertio regni Ordini, propositionem hanc primam, aut certè simillimam statuere conanti? » Nos autem ex actis docuimus[2], quàm ea, quæ tunc gesta sunt, à nostris tum ipsâ re, tum ipsâ rei tractandæ ratione, abhorrerent. Laudat anonymus Cardinalis Perronii orationem « quam se totius Cleri, imò et nobilium nomine pronuntiare affirmabat[3], » quam Clerus Gallicanus, Cleri actis inseri probaverit, jam ab anno 1646, et iterum anno 1673. Hæc refert anonymus; neque id investigat : quam causam Perronius susceperit; quid Clerus jusserit; quid à laico aut civili cœtu tractari vetuerit; nec si Clerus Gallicanus summam ipsam ac scopum orationis, ideo omnia quæ in ea dicta sint comprobavit. Atque hæc quidem virum doctum ex actis publicis, quæ in omnium sunt manibus, conquirere, non autem unum Petrum Frizonium[4] allegare oportebat.

Quærit deinde anonymus : « An invidiosa et gravis Regibus et populis fiat potestas ecclesiastica, si circa temporalia Principum in certis casibus exerceri posse affirmetur[5]? » Quo loco illud etiam exprobrat[6], gravem Christianissimo Regi factam ab Episcopis Gallicanis injuriam, quòd suspicari visi sint, moliturum ea, propter quæ Ecclesia decurrere cogeretur ad extremum illud, « ut ejus subditos à præstito fidelitatis juramento absolveret. » Quæ quidem non modò invidiosè in Clerum, sed etiam in Regem subobscurè jactata anonymus omisisset, si cogitasset tantum Principem, quò ab illis minis per se est tutior, eò securiùs approbasse ut posteris caveretur.

Quod autem anonymus monet[7] : « Cùm Principes spiritualia non satis pertimescant, facilè ruituros, nisi principatûs privatione se plecti posse sentiant, » viri solertiam agnoscimus : tanta tuendæ fidei Ecclesiæque remedia à Christo, ab Apostolis, ab omni antiquitate prætermissa, ultimæque ætati reservata, admiramur.

Quin etiam vir solertissimus, regnique Gallicani studiosissimus id cavet : cùm regnum ab una stirpe in aliam non semel translatum fuerit, id existimetur non posse fieri, « sine præstiti juramenti solutione, ac sine auctoritate Ecclesiæ, quæ nunquam interventura sit, nisi gravissimæ causæ, deficientibus aliis omnibus remediis, et adhibita cautela quàm maxima illuc adigerent[8]; » ut hoc quoque, si Deo placet, ad incolumitatem regiæ domûs pertinere judicemus, si aliqua extra regnum vis dejicere eam et deturbare possit. Cæterùm quàm verum sit, has depositiones Regum, non *nisi gravissimis causis, et adhibitâ cautelâ quàm maximâ*, factas, exempla testantur.

Quid autem anonymus mutationes Francici regni commemorat, tanquam eæ sint metuendæ, nisi ad pontificiam auctoritatem revocentur? Neque id cogitat in Capetorum, quæ nunc obtinet, domo stabilienda pontificiam auctoritatem ne quidem esse nominatam. At illa familia septingentos jam annos stabile imperium possidet : quo nihil unquam firmius aut durabilius rebus humanis contigit. Verùm illa tanta familia, qua nulla augustior extitit, Patrum nostrorum memoria cecidisset, si hæc quæ anonymus nunc, tanquam firmamenta memorat[9], valuissent. Quid ergo Henrici IV tempora adducit in medium, quem ad fidem catholicam, non tam quorumdam Catholicorum repugnantia, quàm aliorum obsequiis, ipsoque successu atque victoriis, perductum fuisse novimus? nec ideo hominum inventa probare cogimur, quòd Deum iis ad sua consilia exequenda usum meritò collaudemus.

Ludit suo more anonymus, dum quærit *quos Reges possit ab Ecclesiâ alienos facere illa* Regum deponendorum *auctoritas!? Paganos fortassis?* Subditque : *De illis Antistites Gallicanos cogitasse non puto.* Tanquam non de iis Paulus; quid autem Paulum appello? Christus ipse cogitarit. Vanum ergo illud ac ludicrum, quod reponit Anonymus. At illud insulsum : « Sed numquid facultas censurarum adimenda etiam erit Pastoribus ecclesiasticis, ne illarum metus à suscipiendo baptismo retardet? Num inermis esse debet omnes superior, ne pœnarum timor ab ejus obedientiâ deterreat? » Infelix theologus! Inermem et invalidam putat Ecclesiam, si à regno cœlesti tantùm arceat : nullas Ecclesiæ censuras, si spiritualia tantùm, non etiam temporalia auferant. At cogitare debuit non illud invidiosum et grave esse Regibus ethnicis, si propter inobedientiam, ex Christi mandato ad ethnicos redigantur, integro regnandi jure, integrâ republicâ. Ut autem Ecclesia, unâ cum christianâ fide, obtrudat Regibus dominum, cujus nutu deponantur : hoc verò ad efferandos Reges pertinet; hoc eam dedecet Ecclesiam, quæ omnes complexa gentes, omnibus securam pacem, neque tantùm divinam, sed etiam humanam, Christique imperio dignam pollicetur.

CAPUT XX.

Reliqua anonymi argumenta soluta paucis : ac primùm quæ ad Scripturam.

Hæc anonymus duobus primis libri IV capitibus exequitur : quâ velitatione prætermissâ, ad ipsam quæstionem accedit, ac Scripturæ locos aggreditur; neque quidquam dicit, quod non antea fuerit diligentissimè confutatum[2]. Hic verò prætermittere non possumus egregiam viri interpretationem ad illud Christi dictum : REDDITE QUÆ SUNT CÆSARIS, CÆSARI, *dummodo*, inquit, *reddantur quæ sunt Dei, Deo*[3]. Quam exceptionem si admittimus, nihil aliud Christus egerit, quàm ut ea statim everteret, quæ statuta volebat invicto robore; statimque à Cæsare discedendum fuit, quem idolis servientem, *quæ Dei sunt, Deo* denegare constaret.

At enim subdit anonymus, à Cæsare discedendum, « si non solùm quæ Dei sunt, non reddat, sed si subditos à fide per vim retrahat, ac nisi aliunde mala graviora timeantur; » denique *si Dei vicarius* declaret, OBEDIENDUM ESSE DEO MAGIS QUAM HOMINIBUS[4] : quas glossas comminisci quid est aliud, quàm Christi verbis sua aliena et inaudita assuere?

Sanè auctor ipse intellexit perperam allegari istud Actorum : *Obedire oportet Deo magis quàm hominibus.* Sibi enim objicit[5], « hinc tantùm sequi non esse parendum Principi aliquid contra Deum præcipienti, non autem propterea in aliis ab ejus obedientiâ recedendum; ac potius bonorum ac vitæ jacturam faciendam. » Quæ cùm verissimè dixerit, quid ad hæc responderit audiendum : « Laudabile id quidem, sed quotusquisque nunc est, qui paupertatis, exilii, ac mortis metu à Dei servitio non deterreatur? » Quo concludit, licere Ecclesiæ « christiano Principi monito et incorrecto potestatem nocendi adimere, ac ab ejus tyrannide populos subducere. » Sic quia ab evangelicâ fortitudine tam multi deficiunt, alia nos remedia, Evangelio Patribusque incognita comminisci, et humano ratiocinio omnia indulgere oportet, nullâ etiam adductâ Scripturæ auctoritate, nisi fortè illâ, quam unam adhibet anonymus[6] : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ*[7] : quæ quàm

1. *Anon., loc. cit., n.* 6. — 2. *Sup. hoc lib., c.* XIV, XV. — 3. *Anon., n.* 6, 8.

4. Frizonius, Doctor Sorbonicus, historiam Gallorum Cardinalium scripsit parum diligenter, in eo libro, cui titulum fecit : *Gallia purpurata.* Vid. Steph. Baluzii *Anti-Frizonium* (*Edit. Paris*).

5. *Sup. hoc lib., cap.* II. — 6. *Anon., n.* 3. — 7. *Idem, n.* 6. — 8. *Ibid., n.* 8. — 9. *Ibid., n.* 7.

1. *Idem, n.* 10. — 2. *Sup. lib.* I, *sect.* I, *cap.* VI; *sect.* II, *cap.* XIII *et seq.* — 3. *Anon., loc. cit., c.* III, *n.* 4. — 4. *Act.*, V, 29. — 5. *Anon. loc. cit., n.* 5. — 6. *Idem, n.* 1, 2. — 7. *Matth.*, XXVIII, 18.

ad Romanum Pontificem pertineat, et omnes per se vident, et suprà demonstravimus[1].

CAPUT XXI.

Argumenta anonymi deprompta ex antiquitate : tum ex Scholasticis et Canonistis.

Nihil moramur id quod capite IV anonymus agit multis, Regum potestatem non ita esse à Deo, quin sit à populorum consensu : quæ nemo negaverit, neque quidquam ad rem pertinent, nos autem quatenus regia potestas à Deo sit, lucidè exposuimus[2].

Jam Patrum traditionem capite V expendit : quo loco de Patribus iis primùm agit, qui in Conciliis sederint. A Gregorii VII tempore traditionem probandam auspicatur : locos affert suprà memoratos ex Conciliis Lateranensi III et IV, Lugdunensi II, Constantiensi, Basileensi, Tridentino depromptos.

Quid autem attinebat locos referre tantùm, quos nullus ignoret? Res gestas ac rerum circumstantias aperire, decretorum causas mentemque investigare, de solutionibus q ærere oportebat eum, qui *amplam discussionem* Declarationis Gallicanæ initio haud exigui tractatûs, vel ipse titulo promiserat. Nos hæc omnia toto hoc libro quarto clarè discussimus.

Copiosissimè pertractat sancti Gregorii dictum de Regibus etiam potestate privandis, qui xenodochii privilegium violassent[3]. Quo loco omnia satis sibi tuta arbitratur, si epistolæ Gregorianæ veritatem asserat, ac Joannem Launoium insectetur. Nos autem alia protulimus[4], quæ doctis haud ignota, si animo providere anonymus non potuit, his lectis speramus ab eâ objectione facilè destiturum.

Idem dicinus de Childerico deposito : quem quidem locum anonymus copiosissimè tractat[5]; sed interim æqualium auctorum testimonia pleraque conticescit; eorum qui multa post sæcula scripsere, auctoritatem plus æquo extollit; rerum circumstantias prætermittit. Nos omnia evolvimus, et certa documenta adduximus[6].

A Gregorio II negata tributa, translatumque imperium ad Francos, tanquam exploratam rem adducit anonymus[7] : ac de negatis tributis rem confectam putat, allato Theophane et Zonarâ, et Joanne Launoio fortassis confutato : quid hic Græci vel attingant, vel misceant, quid Latini memorent, quid ipsa rerum series postulet, prætermittit : quanquam hæc vel à Baronio didicisse poterat; quæ nos recensuimus[8].

Alia exempla refert regnorum pontificiâ potestate ademptorum[9]; neque omittit Ivonis locum, de coronâ Philippo I Regi restituendâ, quam per summam imperitiam de regiâ potestate esse intellectam docuimus[10]. Anastasium Imperatorem memorat, sanctique Symmachi locum[11]; quem nisi à totâ sermonis serie abrupisset, sibi nociturum facilè intellexisset : neque id saltem explicat; si Symmachus depositiones cogitabat, cur hæreticum contumacem excommunicatum, denique persecutorem Anastasium, ubique appellet Imperatorem? Neque ex imbecillitate, tot ubique adversùs Anastasium seditionibus concitatis : neque quòd pejora metueret, quàm quæ jam Ecclesia experta fuerat. Nos historiam hanc, ut et alias, retulimus integram[12], quo lector omnia dijudicare potest.

At illud omisimus ab anonymo relatum[13] : nempe quòd Petrus Blesensis, Eleonoræ Reginæ nomine, ad Cœlestinum III scripserit pro liberatione Richardi filii, à Leopoldo Austriæ duce capti; hæc, inquam, omisimus; quippe quæ ad rem non pertinebant. Id enim Regina agit, *ut Petro et successoribus omnis potestas regendi committatur*[1]. Quare dicit, *non Regem, non Imperatorem, à jugo pontificiæ jurisdictionis eximi :* excommunicationis certè, quemadmodum factum esse vidimus; non depositionis metu; nec, si quid tale Eleonora Regina rebus suis serviens duodecimo sæculo scripsisset, auctoritatem ejus tanti esse putaremus.

Bernardi dictum de duobus gladiis refert Anonymus[2] : quâ occasione prolatum, suo more, tacet. Nos ex ipso Bernardo, rerumque serie exposuimus[3].

Tum ille, à tertio decimo sæculo, Scholasticos et Canonistas longo recenset ordine[4]. Quibus quanta fides haberi debeat paulò ante diximus[5]. Cæterùm, qui rem penitus introspexerit, facilè intelliget anonymum non in his semper bonâ fide esse versatum. Indicio esse poterit locus ex Ægidio Romano, sive, quisquis ille est, *Quæstionis disputatæ* auctore depromptus. Hunc laudat anonymus hæc scribentem[6] : « Etsi Rex Franciæ secundùm jura non subest summo Pontifici, nec ei tenetur respondere de feudo sui, potest ei subjacere incidenter et casualiter, ratione connexionis alicujus causæ spiritualis, sicut habetur extr. *de Judiciis*, cap. *Novit*, etc. » Quæ verba primùm quidem ad depositionem nihil pertinent, quod nunc quærimus. Quin favet glossa Hostiensis super verbo, *de Feudo*, ibidem relata ab Ægidio Romano; quâ glossâ Pontificem sic inducit loquentem : « Non intendimus cognoscere de feudo, sed tantùm ratione peccati, inducendo illum ad pœnitentiam, quia illam non potest agere nisi satisfaciat. » Tum illum notandum quod Ægidius paulò antè dixerat[7] : « Causæ merè temporales sunt causæ feudales, et causæ sanguinis, et hujusmodi; istas commisit Deus immediatè et principaliter Imperatori et Regibus, de quibus nec Papa nec alii Prælati debuerunt cognoscere in Ecclesiâ primitivâ; licèt modò consuetudine, de personalibus quibusdam et temporalibus, ad utrumque judicem recurratur. »

His animadversis, facilè intelligi potuit, quòd Prælati de temporalibus interdum judicent, non id pertinere ad primitiva Ecclesia jura, de quibus quærimus; sed ad consuetudinem consensu mutuo introductam, ad quam auctores quosdam, ab anonymo laudatos, respexisse constat. Sed hæc utcumque se habeant, graviore nos auctoritate teneri significavimus.

CAPUT XXII.

Anonymi argumenta ex consensu Regum, et Sanctorum exemplis.

Apud anonymum capitis XIII titulus mira pollicetur : *Principes ipsos aliquam Ecclesiæ in temporalia potestatem agnovisse*[8]. Sanè meminerimus de illâ potestate agi, quâ Reges deponuntur. Quid autem ad eam rem refert anonymus? Nempe Ludovicum Germaniæ ad Lotharium Austrasiæ Reges adversùs Carolum Calvum, de invasione cogitantem, ad Nicolaum I confugisse; ut quos nulla pacis fœdera, nulla nectunt consanguinitatis ligamenta, apostolica injunctio per censuram ecclesiasticam venire compellat. Hic verò anonymus depositiones somniat. Excommunicatione agi volebant, ut in re manifestâ; quod ad rem nostram non pertineret; neque à Nicolao impetrarunt.

A nono sæculo statim ad duodecimum ac tertium decimum anonymus transvolat, quibus depositiones istas invaluisse nemo negat. Hæc ergo penitus omittere præstitisset. An enim oportebat memorari Philippum II ac III, Francorum reges, qui Angelicanum et Aragonense regnum pontificiis depositionibus nixi, invaserint; tanquam etiam ad auctoritatem trahi possint, quæ Reges cupiditate aut errore peccarunt?

At anonymus ex anteactis sæculis Justinum II memorat, qui Christianos Persarmenos à Chosroâ Persarum

1. *Sup. lib.* I, *sect.* I, *cap.* VI; *sect.* II, *cap.* XIV. — 2. *Sup. loc. cit., cap.* I, II, III. — 3. *Anon., loc. cit., cap.* VI. — 4. *Sup. lib.* II, *cap.* IX. — 5. *Anon., loc. cit., cap.* III. — 6. *Sup. lib.* II, *cap.* XXXIV, XXXV. — 7. *Anon., loc. cit., cap.* XI, XII. — 8. *Sup. lib.* II, *cap.* XI, XII *et seq.* — 9. *Anon., loc. cit., cap.* XI, *n.* 5. — 10. *Vid. sup. lib.* III, *c.* X. — 11. *Anon., n.* 7, 8. — 12. *Sup. lib.* II, *cap.* VII. — 13. *Anon., n.* 9.

1. *Ep. Eleon. Reg. ad Cel. III; inst. cp. Pet. Bles.* CXLV; *tom.* XXIV, *Bibl. Pat., p.* 1059. — 2. *Anon., loc. cit., cap.* VII. — 3. *Vid. sup. lib.* III, *cap.* XVI. — 4. *Anon., cap.* XII, XIII, IX. — 5. *Vid. sup. hoc lib., c.* XVIII. — 6. *Anon., cap.* XIII, *n.* 7. *Eg. Rom. quæst. disp., art.* IV. *Vind. Maj., lib.* II, *cap.* XXXIX. — 7. *Anon., cap.* XXXIV. — 8. *Anon., loc. cit., cap.* XIII, *n.* 1.

Rege desciscentes, tutatus sit, et Chosroæ querenti responderit : « Nefas esse ut Christiani Christianos tempore belli ad se confugientes, desertos esse patiantur[1]. » Quorum ista? Ubi hic depositio, aut solutum fidelitatis sacramentum? At enim ait anonymus : « Nonne melius est ut fideles Principibus non se subtrahant, etiamsi justam habeant causam, nisi Ecclesiæ accedente auctoritate? Cur non ergo illud Justinus II aut Persarmeni cogitaverunt? Nempe illud *melius* nondum Christianorum quisquam in animum induxerat.

Quod Henricus IV Imperator aliique, post undecim ferè sæcula, Principes aliquando dixerint, parum ad rem facere satis ostendimus[2].

Quod autem anonymus memorat de jure, « quod penès rempublicam maneat aliquando principatùs transferendi, deque mutua Principum et subditorum obligatione, ad exequenda pacta in institutione regni conventa[3], » jam diximus[4]. Quæ quidem, si quid valent, Ecclesiam ab his rebus arceant; ut hoc alieno loco quærere nihil aliud sit, quàm hanc quæstionem involvere, non explicare voluisse.

Quòd Clerus Gallicanus Declarationem suam Sanctorum exemplis consonam esse censuit, id anonymus eludi posse putat, si dixerit : « Per exempla, non actiones Sanctorum, sed omissiones intelligi[5]. » Tum subdit : « Fatendum est enim aliquos ex Sanctis, tyrannos Ecclesiam persequentes non deposuisse. » Aliquos autem? An ita rem extenuari oportebat, cùm mille eoque amplùs annis, tot inter gravissimas persecutiones, ne unum quidem Sanctorum appellare possit, qui talia cogitarit? Neque est candidius ac sincerius, quod idem anonymus eam *omissionem*, aut ut alibi vocat, *non usum* illius potestatis, nullius roboris esse putat[6]. Neque enim dissimulare oportebat eam potestatem, non modò non fuisse exercitam, sed nequidem fuisse cognitam nec cogitatam; idque tot sæculis; idque, cùm tot ac tanta evenerint, quorum causâ ea potestas posterioribus sæculis exercita fuerit. Quòd autem causatur anonymus, *id ex impotentia Ecclesiæ procedere potuisse*[7]; bona fides postulabat ut hæc fateretur : primùm quidem, Ecclesiam etiam pollentem viribus ista tacuisse, nedum exercuerit : tum iis usam rationibus, quæ ad omnem ætatem pertinerent, præstitamque persecutoribus obedientiam, non impotentiæ quod pudeat; sed religioni pioque in rempublicam studio imputasse : denique, si hanc potestatem exercere Ecclesia vetaretur impotentiæ causa; at debuisse saltem docere, prædicare, indicare quid posset, à quo ultro abstineret; ne, ut potestatem premere, ita veritatem extinxisse, seu potiùs prodidisse videretur; hæc, inquam, considerare sapientem, hæc promere virum candidum, hæc saltem providere et solvere theologiæ Doctorem, de re gravissima scribentem, oportebat; non autem pro catholica piaque doctrina venditare, quod universa antiquitas ignorarit.

Sanctos commemorat. Martyrologio inscriptos, qui has depositiones exercuerint[8]; Gregorium II, Zachariam, Leonem III, Gregorium VII; tanquam in confesso esset, eam potestatem, de qua agimus, ab iis fuisse exercitam; à qua tres primos abhorruisse credimus, Græcis Imperatoribus, quoad fieri potuit, obsecutos, et à reipublicæ negotiis, pro potestate clavium ordinandis, ex proposito abstinentes. Ac si vel maximè concedamus eadem, quæ Gregorius VII cogitasse, demonstrandum erat in Martyrologio id eis laudi datum. Neque enim omnia gesta Sanctorum æquè sancta probataque. At de Gregorio II, de Zacharia, de Leone III, nihil tale legimus. Aliquid esse videtur, quòd Gregorius VII laudatur, *ut ecclesiasticæ libertatis propugnator et defensor acerrimus*. Quod autem ea laude dignum à Gregorio VII factum sit, non dicitur; neque Baronius, à quo primo Gregorium VII Martyrologio Romano insertum legimus, eo usque prosiliit, ut eum laudaret, quasi apostolica potestate deponentem Reges; quod expressissimè memoratum oportebat, si hæc laudi esse constitisset. Nos autem cùm Sanctorum exempla memoramus, non unum aut alterum, sed consensum ipsum, sed sæculorum seriem, rerumque gestarum multitudinem : præclaris laudatisque institutis consona facta proferimus, quæ nobis suppetunt, desunt adversariis. Atque hæc sunt, quæ de scriptoris anonymi libro IV, postquam ejus tractatus in nostras manus incidit, huic operi jam perfecto ac propemodum recensito, addenda duximus; præter ea, quæ hac et illac interseri rerum nexus cursusque orationis pateretur.

Neque pluris valent quæ in aliis libris de eodem argumento anonymus sparsim scribit. Bonifacium VIII ubique tuetur, ea præsertim causa, quòd nihil sibi vindicaret nisi *ratione peccati*[1]. Scilicet Philippum IV, arma, equos, victualia, aurum, argentumque injussu suo transportari vetantem, pro imperio coercebat, bella minabatur, Sedem apostolicam *hostem* regni *principalem* futuram novo ritu prædicabat : Prælatos, Theologos, Canonistas, Ecclesiasticos ferè omnes, Regem ipsum Romam evocabat, de regno ordinando, Rege sive præsente, sive absente, pro potestate acturus : temporalia denique omnia sibi submittebat, graves depositionis intentabat minas; et, quia profitebatur nihil à se fieri, nisi *ratione peccati*, ferendum hoc videtur; patiendumque Philippo ut ipsi Pontifex summum imperium verbis relinqueret, re auferret. Hoc anonymo placet; non profectò Bonifacii successoribus, qui hæc omnia ultro antiquarunt, eraserunt, resciderunt. Neque tantùm Clemens V, sed etiam antea Benedictus XI. Et quia Galli ambitioso et impotenti Pontifici non omnia permiserunt, bonus anonymus Gallorum studiosissimus scribit, nec semel : « In Gallorum animis, tempore Bonifacii VIII, avitam erga summos Pontifices observantiam aliquantulum refrixisse[2]; » cùm profectò, ex illo dissidio, Gallorum observantia eo magis elucescat, quòd tam indignis modis vexati, ac lacessiti, nunquam studiosiùs summos Pontifices coluerint. Quid enim omiserunt aut tunc, aut postea, quod ad sacrosanctæ Sedis observantiam pertineret? Quid autem detractum est cœlesti illi, quam Christus tradidit, potestati? An non eam nostri ubique sartam tectamque esse voluerunt, idque, actis omnibus indiderunt, et ipsa re constantissimè præstiterunt? Sed quia temporalia invadi non sinebant, statim avita illa observantia refrixerit. Sic solent. Sic anonymus aliique, et rempublicam perdunt, et Ecclesiam dehonestant. Cæterùm quàm malevolo animo ille auctor res Gallicanas tractet, Galliorumque non modò jura et instituta, sed etiam personas carpat, ubique videre est. Neque rem dignam putamus quæ nos distineat. Certè apud omnes constat anonymum nostrum aliquem è Gallis habuisse monitorem, sive malueris, incentorem; sed ex eorum numero, qui claros viros mordere clam, ac præclarè gesta lividis oculis aspicere soleant.

CAPUT XXIII.

De Anglicanâ controversiâ : conclusio tractationis ad Caput I Declarationis Gallicanæ : doctrinam hanc Ecclesiæ catholicæ ornamento, aliam invidiæ esse.

Diu multùmque dubitavi, an de controversiis Anglicanis, quæ ad hunc locum spectent, aliquid dicerem. Audimus enim Romæ, in Indice anni 1683 fuisse repositam Magistrorum multorum Facultatis Parisiensis consultationem, circa juramentum Catholicis à Jacobo Rege propositum. Nos autem, etsi profitemur, Ecclesiæ Gallicanæ vetere atque inolito jure, nihil nos iis teneri decretis, tamen, Deo teste, vehementissimè ab iis abhorremus, quibus hodiernum Curiæ Romanæ regimen culpare videamur. Sed quandoquidem non deerunt ex

1. *Anon., loc. cit., n.* 2; *Vid. Evagr., lib.* V, *cap.* VII. — 2. *Sup. hoc. lib., c.* XVIII. — 3. *Anon., loc. cit., n.* 10, 11. — 4. *Hoc. lib., cap.* XV. — 5. *Anon., cap.* XIV, *n.* 2. — 6. *Anon., cap.* XIII, *n.* 4. — 7. *Idem, cap.* XIV, *n.* 2. — 8. *Ibid., cap.* XIV, *n.* 5 *et seq.*

1. *Anon., lib.* IX, *cap.* VIII, *n.* 9, 10, 11. — 2. *Idem, lib.* I, *cap.* XVI, *n.* 2; *lib.* III, *c.* IX, *n.* 3.

adversariis, qui, si ista omittamus, præcipuam quæstionem ad difficultatem dissimulatem improperent, hoc quoque necessariò, quàm minima poterimus offensione tractemus.

Primùm ergo certum est, referente Paulo in Bulla quæ incipit, *Ejus qui immobilis*, Henricum VIII, Angliæ Regem, « à Clemente Papa, postquam humanissimis litteris et paternis exhortationibus, multisque nuntiis et mediis primò, et postremò, etiam judicialiter, ut Annam[1] à se dimitteret, et ad Catharinæ[2] suæ veræ conjugis consortium rediret, frustra monitus fuerat[3], » censuris ecclesiasticis innodatum, contemptis clavibus in iis insorduisse. Ergo excommunicatus à Clemente VII, non tamen regno privatus.

Paulus deinde III, in eadem Bulla[4], cùm de Henrico VIII meritò desperasset, iterùm eum excommunicat, regnoque privat, subditis mandat sub excommunicationis pœna, ne eum dominum recognoscant : item universos ab Henrico et Anna descendentes, honoribus, bonis, juribus privat, privatosque declarat : omnibus Christi fidelibus omni cum Anglià commercio interdicit, vinum, granum, sal, alia victualia deferri eò, aut inde recipi vetat sub excommunicationis pœnâ : omnes christianos Principes, etiam imperiali aut regali auctoritate fulgentes, requirit in Domino, omnibus qui Imperatore ac Rege inferiores fuerint, quos, propter excellentiam dignitatis, à censuris excipit, sub excommunicationis pœnâ mandat, ne cum eodem Rege ullo fœdere conjungantur : fœdera jam peracta dissolvit : omnibus Principibus cæterisque armigeros terrâ marique habentibus, in virtute sanctæ obedientiæ mandat, ut Henricum illato bello ad obedientiam sanctæ Sedis redire compellant, bona ejus subditorum ubilibet consistentia capiant, ea omnia bona iis dat de plenitudine apostolicæ potestatis. Data hæc est 3 Kalend. Septembris, anno 1536. Suspensa deinde executio, ac postremò jussa rursus 16 Kalend. Januarii, anno 1538.

Cùm igitur tot ac tanta de temporalibus præceperit, non modo Henrici subditis, sed etiam omnibus Principibus, nec exceptis Regibus, quos à censuris tantùm, non autem ab ipso præcepto aut obedientia eximi voluit, nemo certè fuit qui se ex eo decreto terra marique in Angliâ vel extra Angliam commoveret.

Neque Pio V res meliùs processerunt, postquam iteratis vicibus anno Christi 1569[5] et 1570, pontificatûs 4 et 5, Elisabetham Reginam regno privatam declaravit[6]. Cui declarationi nullus catholicorum Principum quidquam detulit, aut ab Elisabethâ Reginâ agnoscendâ abstinuit. Neque quidquam aliud Pontifex consecutus, quàm ut Anglos catholicos certius perituros ad arma impulisse videretur, nullo, aut ambiguo martyrii titulo, cùm ut perduelles diris modis necarentur.

Interim Elisabetha, sub Henrico VIII inchoatum, sub Eduardo VI repetitum juramentum exigebat quod *suprematiæ* vocant[7]; quo scilicet juramento aditus ad dignitates aliaque civilia patebat iis tantùm qui dato sacramento agnoscerent, « quod regia majestas unicus est et supremus gubernator tam in omnibus spiritualibus sive ecclesiasticis rebus, quàm in temporalibus : et quòd nullus extraneus Princeps, persona, Prælatus habet ullam jurisdictionem, vel auctoritatem ecclesiasticam, sive spiritualem intra Angliæ regnum. »

Anno verò 1606, Jacobus Rex jussit juramentum præstari à Romanis catholicis; quod si præstitissent, liberè ac tutò certis conditionibus in suâ religione vivere. Tale autem erat juramentum, quo, « in conscientiâ suâ, verè ac sincerè, nullâ reservatione mentali, quilibet Catholicus testaretur Jacobum esse Regem suum legitimum, qui à Papâ, aut apostolicâ Sede nullo modo deponi ac deprimi possit, Rexque maneat nonobstante aliqua declaratione, vel sententia excommunicationis, vel deprivationis, atque etiam tolli non posse absolutione quavis fidelitatem atque obedientiam suæ majestati ejusque successoribus[1].

Hoc verò juramentum quod Angli *fidelitatis* aut allevantiæ vocant, Cardinalis Bellarminus cum illo Elisabethæ, quod erat *suprematiæ*, re ac sententia convenire asserit; negatamque Pontifici excommunicandi Principis potestatem : quæ quidem æquo lectori dijudicanda relinquimus. Quæ verò auctoritate certa, in ea re gesta sint, proferimus.

Huic certè Jacobi Regis juramento insidiosissimè atque invidiosissimè erat insertum illud : « Præterea juro, quod ex corde abhorreo, detestor, et abjuro, tanquam impiam et hæreticam hanc doctrinam et propositionem : quò Principes per Papam excommunicati, vel deprivati, possint per suos subditos deponi et occidi. »

Hoc eò pertinere videbatur, ut Catholici quivis privata auctoritate decernerent *impiam et hæreticam* eam esse sententiam, quam de deponendis, hæresis saltem causâ, Regibus, viri maximi atque sanctissimi, ipsique adeo Romani Pontifices postremis sæculis, bono animo, tanquam probabilem defendissent. Et quidem ab eorum sententia abhorrere, perspectis meliùs rebus, uti nos Franci facimus, erat licitum ac bonum ; damnare ut hæreticam, absque Ecclesiæ auctoritate, nimium et temerarium videbatur.

Nostri doctores rem totam, in ea quam prædiximus consultatione, sic temperant, ut quandoquidem hæreticum esset, et ab Ecclesiâ in Constantiensi Concilio ut hæreticum damnatum, tyrannos, hoc est Principes etiam legitimos malè potestate usos *occidi posse*, eodem titulo possit insigniri ea propositio, quæ depositionem cum cæde conjungeret, ut erat in juramento positum.

Utcumque est, (neque enim hic de hac consultatione quærimus, sed rem gestam enarramus,) Paulus V, eodem anno 1606, 10 Kalend. Octobris, Breve edidit ad Anglos catholicos, cujus est initium : *Magno animi mœrore*; quo quidem in Brevi, relato juramento, hæc addit : « Vobis ex verbis ipsis perspicuum esse debet, quòd hujusmodi juramentum, salva fide catholica et salute animarum vestrarum, præstari non potest ; cùm multa contineat, quæ fidei et saluti apertè adversentur. » De quo Brevi, cùm in Anglia quidam ambigerent, illud anno sequenti Pontifex confirmavit, dato alio Brevi, cujus est initium : *Renuntiatum est nobis*.

Quid autem illud esset *quod fidei et saluti* apertè adversetur, Pontifex non exponit, non docet. Multi existimabant illud duntaxat fidei et saluti animarum adversari, quòd, absque Ecclesiæ auctoritate, propositionem eam ut hæreticam agnosci oporteret. Cæterùm ut mentem meam eâ, quâ decet christianum theologum, sinceritate promam, id expressum eâ perspicuitate Curia Romana noluit, ne si ab hæresis qualificatione et notâ tantùm abhorreret, propositionem aliâ notâ proscribi posse fateretur.

Neque tamen quis reputet potestatem deponendi Reges tanquam fide certam fuisse propositam. Nec enim dogmata fidei ambiguè, aut eâ formâ declarari solent. Certè annis 1678, 1679, 1681, Catholici multi, falsæ illius conjurationis gratiâ, ultimo addicti supplicio, sub ipso ictu testati sunt, se toto animo profiteri Carolum II verum ac legitimum Regem esse, neque à quoquam deponi posse; idque à se pro certo explorato haberi; neque ab eâ unquam sententiâ discessuros : id tantùm cavebant, ne deponi posse Reges hæreticum dicerent, quòd Ecclesia catholica, cujus auctoritati stabant, non id declarasset. Hoc omnium expressissimè

1. De Boulen. — 2. D'Aragon. — 3. *Bullar. Rom., tom.* I; *Bull.* VII *Paul. III*, § 2, *p.* 704. — 4. *Idem*, § 6 *et seq.*

5. Hæc bulla anno 1569 nobis non innotuit; nisi fortè sit ipsa Bulla *Regnans in excelsis*, quæ an. tantum 1570 edita est. Eumdem Pontifex, an. 1569, Mortonum, ad se in Angliam missum, dederat in mandatis ut Catholicos commonefaceret Elisabetham falso titulo Regnam vocari, quod pontificum mandatum fortassis pro Bulla habitum fuerit. Notandum tamen Rapin Thoyras diversam Bullam factam an. 1569, missæ demum Londini affixam an. 1570. Hund ad. tom. VI, lib. XVII, p. 293 (*Edit. Paris*).

6. *Bull., tom.* II, *Bull. Pii V* CI, *edit.* 1570, *p.* 303. — 7. *Vid. Rap. Thoyr., tom.* VI.

1. *Vid. Rap. Thoyr., lib.* XVIII; *tom.* VII, *p.* 50, 51

Richardus Langhordus Advocatus juris consultissimus : hoc ipse Stafortius, morituri professi sunt; ut profectò certum sit, altè animo hæsisse, proque certis habita, quæ tam insignes viri inter ipsa martyria declararint.

Cur enim non liceret Anglis id clarè profiteri quod nos Franci publicè, summâ omnium Ordinum concensione profitemur? Ne verò sperent, quicumque illi sint curialis sententiæ defensores, nos à proposito discessuros. Satis enim confidimus nunquam eventurum, ut Ecclesia catholica cujus traditioni, auctoritatique adhærescimus, Sedesque apostolica, nos ad hæc nova et inaudita, atque ut verè dicamus, vana compellat.

Quid enim est, per Deum immortalem, vanius, quàm de deponendis Regibus, quæ nullum moveant decreta conscribere? Excommunicatio, uti prædiximus, quantumvis impii superbiant, ipsam statim animam mucrone spirituali perfodit. At profectò quid profecit, aut quid nocuit, quòd à Paulo III Henricus VIII, à Pio V Elisabetha regno dejecti sunt? Nempe inanes chartæ, quòd ad temporalia attinebat, non tantùm ab hæreticis, sed etiam à Catholicis, si verum amamus, nihili sunt habitæ : eodemque tenore pacta, societates, commercia, negotia processerunt; neque id ita futurum Romanos Pontifices fugiebat; et tamen vanis formulis vanum sibi titulum curia sanciebat. Interim id hæretici lucrifecerunt, id Ecclesiæ catholicæ detrimento fuit, quòd Catholici, non ut catholici, pœnas darent; sed ut publici hostes, prompti scilicet in Regem insurgere, ubi Romano Pontifici placuisset.

Neque respondeant nihil ad Catholicos pertinere quid hæretici de illis sentiant, cùm Apostolus jubeat *Episcopum etiam testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt*[1]. Idem Apostolus jubet ut præcipiam curam habeamus, *ne nomen Domini*, aut doctrina, apud extraneos scilicet, *blasphemetur* : quâ certè ratione, *quicumque sunt sub jugo servi, dominos suos omni honore dignos arbitrentur*[2]. Hoc præcipit circa dominos etiam infideles, ne si christiani servi, quantò magis Regum subditi, inobedientiæ suæ causam religionis ostendant, sacra illa doctrina infametur, ut quæ familias ac rempublicam conturbet; quod aliis verbis idem Apostolus explicat ad Titum scribens : *Servos dominis suis subditos esse*, eâ præcipuè causâ, *ut doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus*[3]. Quo item sensu paulò antea dixerat : *Mulieres esse oportere subditas viris suis, ut non blasphemetur verbum Dei*[4] : magno enim reverâ ornamento est sanctæ Ecclesiæ Dei, quòd ejus doctrina domos, familias, civitates altâ pace firmet; neque perturbet, sed sanciat rerum humanarum ordinem; vetetque ne inquieti homines, unà cum religione, conditionem mutare porrò incipiant : imò *unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat. Servus vocatus es? non sit tibi curæ*[5]. Quantò magis jussum ut justo ac legitimo imperio subsis, et communi civium libertate vivas?

Id etiam antecessores nostri sancti Christi Martyres præcipuè observarunt; cavebantque, admonente Petro, ne ut rebelles erga rempublicam, sed tantùm ut *christiani* paterentur *glorificarent autem Deum in isto nomine*[6]. Neque aliud inculcabat Paulus, cùm diceret : *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit : qui enim resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt*[7]. Ne ergo illam, etiam apud homines damnationem acquirerent, publico ordini modestè ac pacifici homines serviebant. Unde illud Origenis, in Epistolam ad Romanos[8] : « Si enim ponamus, verbi gratiâ, credentes Christo potestatibus sæculi non esse subditos, tributa non reddere, nec vectigalia pensitare, nulli timorem, nulli honorem deferre; nonne per hæc Rectorum ac Principum meritò in semetipsos arma converterent, et persecutores quidem suos excusabiles, semetipsos verò culpabiles facerent? Non enim jam fidei, sed contumaciæ causâ impugnari viderentur. »

Neque vero existimemus hæc quæ Origenes, Apostolo auctore, condemnat, meliùs fieri, si Sacerdotum judicio fiant. Merito enim beatus Joannes Chrysostomus in eumdem Pauli locum hæc habet[1] : « Ostendit quod ista imperentur omnibus, et Sacerdotibus et Monachis, non solùm sæcularibus, id quod statim in ipso initio declarat, cùm dicit : *Omnis anima potestatibus supereminentibus subdita sit*; etiamsi Apostolus sit, etiam Evangelista, sive Propheta, sive quisquis tandem fuerit; neque enim pietatem subvertit ista subjectio. » Neque vero Ecclesiæ Christi decori aut ornamento esset, si haberet Sacerdotes, quorum auctoritate et nomine sublimes potestates contemni ac deponi possent; sed ei ornamento est, quod qui sint sacrorum, iidem sint etiam in Principes atque rempublicam fidi obsequii duces. « Deus enim, inquit[2], id exigit, ut creatus ab ipso Princeps, vires suas habeat..... Quod si observaveris christianè, et ipse, inquit, Princeps, eo te magis suscipiet, Dominumque tuum, etiamsi incredulus fuerit, hoc nomine glorificabit. »

Sic ergo Catholici *doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus*[3]; neque Pontificibus suis id honori vertant, quod vanos concedant titulos, quibus lugenda bella commoveant : imo ubicumque degant, sive in Angliâ, sive in Hollandiâ, sive apud Sinenses Seresque ultimos[4] et Japonas; ne dent locum iis, qui pacim ubique jactant habere eos Pontificem, quo duce et auctore, à legitimis Regibus imperiisque desciscant : quod quidem quantas turbas, quantam Ecclesiæ Dei persecutionem apud Japonas concitarit[5], ipsis hæreticis referentibus, ac sua scelera jactantibus credimus. Ne ergo isto titulo, neque ut inquieti et malefidi cives, sed tantùm *ut catholici patiantur, glorificent* autem *Deum in isto nomine*; relinquantque id hæreticis, ut de reipublicæ charitate ac Regum reverentiâ magna professi, tamen omnium audacissimè in arma civilia proruant.

Romanos autem Pontifices, quotquot futuri sunt, patres nostros sanctissimos atque charissimos rogamus, obsecramus, summâque reverentiâ etiam atque etiam obtestamur, ne sedis suæ majestati consulere se putent, si Gregorium VII, Gelasius, Symmachis, aliisque Gregoriis anteponant : Catholicos vero bonos doctosque, eâ, quâ par est, charitate atque honorificentiâ admonemus, ne se ideo bene catholicos putent, si omnia Pontificum gesta decretaque asserenda suscipiant. Excusent sanè Pontifices quoad fieri poterit, uti

1. *I Tim.*, III, 7. — 2. *Idem*, VI, 1. — 3. *Tit.*, II, 10. — 4. *Idem*, 5. — 5. *I. Cor.*, VII, 20, 21. — 6. *I. Pet.*, IV, 16. — 7. *Rom.*, XIII, 2. — 8. *Orig. in Ep. ad Rom., lib.* IX, *cap.* XIII, *n.* 29; *tom.* IV, *edit. Bened.*, *p.* 656.

1. *Chrysost.*, *hom.* XXIII *in Epist. ad Rom.*, *tom.* IX, *p.* 686. *Vid. sup. lib.* I, *sect.* II, *c.* XV. — 2. *Chrys.*, *idem*, *n.* 11, *p.* 689. — 3. *Tit.*, II, 10. — 4. Positi ultra Sinas.

5. Non abs re erit historiam breviter texere ejus persecutionis, quæ in Japonia christianismum extinxit. Sanctus Franciscus Xaverius et Lusitani quidam Presbyteri apud Japonas Evangelii primi præcones fuerunt, quorum labores adeò Deus adjuvavit, ut an. 1613 Christiani implerent in Japonia numerum quadragenorum millium. Venerant quoque in hanc regionem Hollandi, non tam Evangelii causâ quàm negotiationis. Animadverterat autem Hollandus quidam, Caron nomine, qui quinquiam humili loco natus, mensæ numeratæ Japonicæ Hollandorum præsidebat, Japonas christianos cum Lusitanis malle, quam cum Hollandis negotiari. Igitur id cogitans ut ad gentem suam omne Japonicum commercium transferretur, detestandum facinus aggressus est, quo potitus, statim omnibus Christianis mors intentata est. Ad quemdam nobilem Japonensem ipse detulit epistolam à se Lusitanice scriptam, eo artificio, ut legentes facilè sibi persuaderent Christianos, conjuratione factâ, Japoniam vastare et ipsum Imperatorem opprimere statuisse. Atque quo magis Japona ille nobilis Imperatorem ad sæviendum in Lusitanos mitigaret, addebat : Hispanis et Lusitanis hanc ratam esse legem, ut populos ad quos veniebant, carceribus et necibus sua religioni adjungerent; quippe qui credebant Deum suum sibi fore propitium, si eos occiderent, quos cogere non possent. Hollandus vero omnium populorum et religionum amicus, sibi commercio intendere, Imperator, lecta epistola continuò exarsit, et multâ conjurationis inquisitione facta, omnes Christianos nec addixit; adeo ut ne unus quidem, an. 1649 in totâ Japonia reperiretur. Exinde edicto sanctum est ne quis ultra Christianus in Japoniam veniret. Soli ergo apud Japonas venunt Hollandi, qui interregni cujus sint religionis, respondent, *se Christianos non esse, sed Hollandos*; neque eham verentur eo gloriari, quod, tam nefarius tamque impius artibus, tutè cum Japonibus negotiari possunt. Vid. lib. Franc. Caron Belgi, ad calcem, tom. II, Walemb. et Tavernier, *Relat. du Japon*, atque etiam Arnauld, *Apolog. pour les Cathol.*, tom. II p. 301 *et seq.* (*Edit. Paris*).

nos pro virili fecimus, conati certè sumus. Cæterùm si necesse sit reprehendi interdum eorum aliquos, quorum operâ ac laboribus, magna in Ecclesiam bona provenerint; cùm nempe alienis rebus, bono scilicet animo sese ingesserunt, id vero non ad Sedis apostolicæ contumeliam, sed ad Ecclesiæ, Deique eam protegentis laudem, atque ad Romanæ fidei apostolicique officii commendationem maximam pertinere arbitrentur : cujus quippe fidei atque officii puritas, sanctitas, dignitas, tot inter incommoda apud pios illæsa perstiterit; ut hic etiam valeat suo modo apostolicum illud : *Virtus in infirmitate perficitur*; et, *Cùm enim infirmor, tunc potens sum*[1].

LIBER NONUS.

De Concilio Constantiensi; ad Caput secundum Gallicanæ Declarationis.

CAPUT PRIMUM.

Refertur Declarationis Caput II : hujus libri scopus : Synodum Constantiensem Sedi apostolicæ nunquam infensam aut suspectam fuisse.

« Sic autem inesse apostolicæ Sedi ac Petri successoribus Christi Vicariis, rerum spiritualium plenam potestatem, ut simul valeant atque immota consistant sanctæ œcumenicæ Synodi Constantiensis à Sede apostolicâ comprobata, ipsoque Romanorum Pontificum ac totius Ecclesiæ usu confirmata, atque ab Ecclesiâ Gallicanâ perpetuâ religione custodita decreta, de auctoritate Conciliorum generalium, quæ sessione quartâ et quintâ continentur; nec probari à Gallicanâ Ecclesiâ, qui eorum decretorum, quasi dubiæ sint auctoritatis ac minùs approbata, robur infringant, aut ad solum schismatis tempus Concilii dicta detorqueant. »

Hoc capitulum tria præstat. Theologi Parisienses totaque Parisiensis Academia, et Ecclesia Gallicana id semper egerunt, ut efficacissimis æquè ac simplicissimis verbis agnoscerent manantem à Christo, ad Petrum atque ad Petri successores Romanos Pontifices summâ auctoritate transmissam vicariam potestatem ejusque plenitudinem : eam scilicet, quæ ad omnia spiritualia Ecclesiæ Christi commissa pateat. Primum hoc. Tum ad eam certâ ratione explicandam, Concilium illud adhibet, quod sit ad eam rem maximè idoneum, Constantiense scilicet; quippe quod papalem potestatem postremis sæculis à pessimis hæreticis Albigensibus ac Valdensibus, recentissimè verò à Vicleffistis et Hussitis perditissimis hominibus obscuratam, ad hæc infando schismate per quadraginta ferè annos collapsam ac semilaceram, in pristinam amplitudinem revocarit. Tertiò ac postremò, ne quis scrupulus superesse possit, eadem Parisiensis Academia atque Ecclesia Gallicana, ex ipsâ gestorum serie exponit ac firmat Constantiensis decreti auctoritatem certam, neque ambiguam mentem.

Et quidem Dissertatione prævia admonuimus[2] procul amovendam illam, quæ per summam imperitiam, quorumdam animos incessit de egregia Synodo suspicionem iniquissimam; quasi Sedi apostolicæ ipso etiam nomine infausta videatur, quod contra est; cùm omnes quidem universales Synodi id innatum insitumque habeant, ut pontificiam potestatem, sibi conjunctissimam totique corpori præsidentem, venerentur ac faveant, ut omnium sæculorum ab ipsa christianitatis origine testatur experientia; illa verò præ cæteris habeat hæc tria : primùm quòd pontificiam potestatem, fœdo extincto schismate, pristino splendore lucere fecerit : deinde quòd à seditiosissimis hæreticis ejus potestatis luculentissimam confessionem exegerit : tertiò quòd egregium Pontificem Martinum V, jam inde ab initio hujus conventûs partem optimam, ipsa è sinu suo elegerit ac pepererit : quin etiam cùm eò res devenisset, ut abjectis omnibus, qui de papatu litigarent, verus et indubitatus Pontifex crearetur, hæc statim edixerit : « Dent operam electores, cùm de creatione agitur Vicarii Jesu Christi, successoris beati Petri, universalis rectoris Ecclesiæ, gregis Domini directoris, ne quid aliud cogitent, quàm ut eorum ministerio de utili et idoneo universali Ecclesiæ pastore provideatur[1]. » Quæ verba et alibi memoravimus, et nunquam satis inculcanda nunc etiam summa cum animi voluptate repetimus.

Ex his igitur et aliis æquè probatis fœdam hanc Binianæ editionis notam expungimus : *Concilium Constantiense ex parte approbatum*; quippe quæ Romana quoque editione spreta, uti prædiximus[2], privati hominis temeritate sit addita. Verùm ut res procedat clariùs, sessionum IV et V Constantiensis Concilii à Parisiensibus nostris et à Clero Gallicano laudata decreta referamus.

CAPUT II.

Constantiensis Concilii laudata decreta, ex sessionibus IV *et* V *referuntur : censores nostros, atque etiam ipsum auctorem tractatûs* DE LIBERTATIBUS ECCLESIÆ GALLICANÆ, *nec Synodi verba attendisse, nedum intellexerint.*

SESSIONIS IV hæc verba sunt[3] : « IN NOMINE SANCTÆ ATQUE INDIVIDUÆ TRINITATIS PATRIS ET FILII ET SPIRITUS SANCTI, hæc sancta Synodus Constantiensis, generale Concilium faciens, pro extirpatione præsentis schismatis, et unione ac reformatione Ecclesiæ Dei in capite et in membris fienda... in Spiritu sancto legitimè congregata,.... ordinat, disponit, statuit, decernit, et declarat ut sequitur. Et primò : Quòd ipsa Synodus in Spiritu sancto congregata legitimè, generale Concilium faciens, et Ecclesiam catholicam militantem repræsentans, *potestatem à Christo immediatè habet*, cui quilibet cujuscumque statûs vel dignitatis, *etiam si papalis existat*, obedire tenetur, in his quæ pertinent *ad fidem, et extirpationem dicti schismatis, et reformationem generalem Ecclesiæ Dei, in capite et in membris.* » In hâc sessione, cum Romanorum Rege, *fuerunt ducenti Patres*, ut in ipso initio sessionis adscriptum est.

Sessio vero V sic habet[4] : « Hæc sancta Synodus Constantiensis, generale Concilium faciens, pro extirpatione ipsius schismatis, et unione et reformatione Ecclesiæ Dei in capite et in membris, ad laudem omnipotentis Dei, in Spiritu sancto legitimè congregata, ad consequendum faciliùs, securiùs, liberiùs, unionem et reformationem Ecclesiæ Dei, ordinat, diffinit, decernit, et declarat ut sequitur : Et primo, quod ipsa in Spiritu sancto legitimè congregata, Concilium generale faciens, et Ecclesiam catholicam repræsentans, *potestatem à Christo immediatè habet*, cui quilibet cujuscumque statûs vel dignitatis, *etiamsi papalis existat*, obedire tenetur, in his quæ pertinent *ad fidem, et extirpationem dicti schismatis, et reformationem dictæ Ecclesiæ in capite et in membris.*

» Item declarat, quod quicumque cujuscumque conditionis, statûs, et dignitatis, *etiamsi papalis*, qui mandatis, statutis seu ordinationibus aut præceptis hujus sacræ Synodi, et *cujuscumque alterius Concilii generalis* legitimè congregati, super præmissis, seu ad ea pertinentibus, factis vel faciendis, obedire contumaciter contempserit, nisi resipuerit, condignæ pœnitentiæ subjiciatur, et debitè puniatur, etiam ad alia juris subsidia, si opus fuerit, recurrendo. »

Facilè animadvertet lector diligens sessioni IV per sessionem V quid lucis accesserit. Sessione sanè IV summa illa auctoritas adscita est Concilio; sed quantùm verba sonant, Constantiensi tantùm. Cùm autem id Patribus angustius videretur, quàm ut ecclesiasticis morbis remedium afferri posset, sessione V itum est in eam sententiam, ut non solùm *isti Concilio Constantiensi*,

1. *II. Cor.*, XII, 9, 10. — 2. *Dissert. prævi.*, n. XLII.

1. *Concil. Const.*, *sess.* XI; *col.* 245. — 2. *Diss. loc. cit.* — 3. *Concil. Const.*, *sess.* IV, *col.* 19. — 4. *Conc. Const.*, *sess.* V, *col.* 22.

verùm etiam cuilibet alteri, parem auctoritatem adscisceret.

Placet hìc perpendere tantisper, quàm parum censores nostri ad verba decreti animum attenderint. Et quidem auctor *Doctrinæ Lovaniensium* ex Jacobo Latomo et aliis hæc refert[1] : « Ecce manifestè patet quod decretum illorum Patrum, non loquitur universaliter de quâlibet Synodo universali, sed de illâ singulariter, hoc est de Constantiensi. »

Idem habet dominus Nicolaus Dubois in *Disquisitione* : « Omnia, inquit[2], verba decretorum Sessionum IV et V, quatenus de auctoritate agitur, concepta sunt verbis de ipsâ solâ agentibus. » Nempe adeo cursim legit Constantienses canones, ut nec illud adverteret : « Quicumque cujuscumque conditionis, etiamsi papalis, qui mandatis hujus sacræ Synodi et CUJUSCUMQUE ALTERIUS CONCILII GENERALIS legitimè congregati obedire contempserit[3]. » En diligentem lectorem, qui Gallicanos Episcopos eo nomine castigarit, quod, quæ laudaverint acta, non legerint[4]. Usque adeo cæcutiunt homines præjudiciis acti, quæque ipsi in ore habent assiduisque terunt manibus, nec legunt nec vident.

Quin etiam ipse auctor *Tractatûs de libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ*, qui cæteris diligentior futurus videbatur, in eumdem impegit lapidem : « Notanda, inquit[5], sunt illa verba : *In his quæ ad fidem et extirpationem dicti schismatis, præceptis hujus sacræ Synodi super præmissis, sive ad ea pertinentibus*; quæ decreta illa circumscribunt, ac sine limitatione intelligere vetant. » At quâ fide omittit illa verba : *cujuscumque alterius Synodi generalis*, et ipsam fidei ac schismati additam reformationem? Ac ne quid deesse possit, disertè positum, *super præmissis et ad ea pertinentibus*, ipsâ etiam huc reformatione conclusâ; quæ profectò voces, si quid limitationis sonant, haud equidem scio, quæ deinde generatim dicta intelligantur.

Sanè doctissimus Daguirreus, horum præjudiciis ductus, ipse quoque ex verbis Concilii Constantiensis, elicit, nullo modo actum esse de omni Concilio generali, et in utrâque sessione IV videlicet et V ejusdem Concilii Constantiensis, de illo singulari Concilio solùm prolatam esse doctrinam[6]. Credo, non satis memor ejus sententiæ, quam ipse pro suo candore dixisset : « Concilium Constantiense definiisse (certo quidem sensu)[7] cuivis Concilio generali potestatem à Christo immediatè habenti omnes teneri obedire, et ipsum Papam[8]. »

Atque ipsa canonis series postulabat, ut de omni generali Concilio diceretur; Synodi enim Constantiensis, hoc certè fundamento constituta erat auctoritas, « quòd sit in Spiritu sancto legitimè congregata : quòd potestatem à Christo immediatè habeat : quòd Ecclesiam catholicam repræsentet. » Hæc autem non ad solum Constantiense Concilium, quod tunc habebatur, sed ad omnia æquè Concilia generalia spectant, quæque extiterant, quæque futura erant : ut nullus dubitationi locus superesse videatur.

Neque verò felicior illa responsio est, cùm aiunt, decreti verba ad solam schismatis causam apertè referri : nec attendere volunt ad has voces : « In his quæ pertinent *ad fidem, et extirpationem dicti schismatis, et reformationem* dictæ Ecclesiæ, in capite et in membris. »

Hæc illa decreta sunt Concilii Constantiensis, in ipsis Concilii Basileensis actis, summo omnium consensu repetita[9], cùm procul omni dubio universalis esset, eique Eugenius IV adhæreret, nullo tum suborto schismate. Adeo Ecclesia semper intellexit Constantiense decretum, non ad solum schismatis tempus, aut ad solum Constantiense Concilium, sed ad fidei quoque, et reformationis universalis causas, et ad omnia quolibet tempore futura Concilia pertinere.

1. *Doctr. Lovan.*, p. 68, 69. — 2. *Disq., art.* V, *n.* 65. — 3. *Concil. Const., sess.* V. — 4. *Disq., art.* IX, *pag.* VI. *Vid. in app. præf. aut.* — 5. *Tract. de Liber. Eccl. Gall.*, *lib.* X, *cap.* XV, *n.* 6. — 6. *Daguirr., Def. Cath. Pet. Disp.* XXXVI, *n.* 8, *p.* 502.

7. *Certo quidem sensu*; id est ut explicat Daguirreus, supremam esse Concilionum potestatem in dubios Pontifices, quales tunc fuisse dicit tres eos qui de papatu contendebant (*Edit. Paris*).

8. *Daguirr., Def. Cath. Pet. Disp.*, XV, *n.* 12, *pag.* 253. — 9. *Conc. Basil., sess.* II, *tom.* XII *Conc.*, *pag.* 477.

Cæterùm diligens lector facilè animadvertit in duobus canonibus Constantiensibus ex sessione V relatis, primum, totidem verbis à sancta Synodo ex sessione IV fuisse repetitum. Quo factum est, ut plerique scriptores, atque ipsa Synodus Basileensis, sessionis V decreta sola retulerit : quippe quæ et quartæ canonem complecteretur integrum, et alium insuper majoris elucidationis gratia canonem adjunxerit.

In fine sessionis V adscriptum est : « Quibus articulis sive constitutionibus lectis, dictum Concilium eos et eas uniformiter approbavit et conclusit[1]. » Quo patet hæc non tantùm summâ auctoritate, sed etiam summa consensione esse decreta.

CAPUT III.

Ordo disputationis hujus : Censores nostri tria objiciunt : primum quidem de textu; alterum de sensu ac mente; posterum de auctoritate decretorum Constantiensium.

1° MULTUM laborandum fuit iis qui decreta Constantiensia elevare et obscurare conati sunt. Itaque primò textum ipsum sollicitant. Res quidem intentata hactenus, canonesque integros, uti eos retulimus, ex Romanâ editione descriptos[2], omnes admiserant. Sed anno demum 1683, quinquaginta scilicet et ducentis annis, postquam Constantienses canones conditi sunt; Emmanuel à Schelstrate, sacræ theologiæ Doctor, Bibliothecæ Vaticanæ Præfectus, repente prodiit, qui cùm Constantiensis Concilii nova acta proferret, statim in ipso titulo, ejusdem Concilii *primum decretum sessionis* IV *à Basileensibus corruptum esse* testetur : ut uno ictu scilicet Basileensem Synodum, et Constantiensem confodiat.

2° Aiunt Concilii mentem nostros non esse assecutos : trahi quippe ad alias Synodos atque causas, quæ de Constantiensi propriè ac de schismatis causâ decreta sint; et cum sanctæ Synodi verba proferuntur, reponunt notum illud : « Intelligentia dictorum ex causis assumenda dicendi : et, secundùm subjectam materiam intelligenda sunt verba[3] : » atque adeo Synodi ad tollendum schisma institutæ, ad solum schismatis tempus decreta referenda; non ad id trahenda tempus, quo indubitatus Pontifex in Petri cathedrâ sedeat. Addunt ab ipsâ Synodo Constantiensi adversùs Viclefum, supremam Papæ agnitam auctoritatem : non ergo absolutè, sed tantùm schismatis causâ eam Concilio esse subjectam : quo referunt illam regulam : « Quòd ubi est apparens aliqua contradictio, singulis legibus adaptanda est facti species; distinguendi casus, eaque capienda interpretatio, quæ tollat contradictionem[4]. » Denique urgent illud : « Ex contextu facienda interpretatio, nec attendenda tantùm nudè sessionum IV et V verba, sed et sequentia, quæ Pontificis absolutæ potestati faveant[5]. »

3° Auctoritatem decretorum oppugnant; intellexerunt enim quàm difficile sit ad unum schisma revocare, quod universim à Synodo dictum esset. Quare eò maximè machinas omnes intendunt, ut tantæ Synodi auctoritatem evertant.

Sic igitur illi Constantiensium canonum textum, sensum, auctoritatem oppugnant. Nos verò nostro more gesta referemus; quibus quidem gestis, ipsaque celeberrimi ac maximi negotii serie, adversariorum objecta suo quæque ordine collabantur.

CAPUT IV.

Novum Emmanuelis Schelstrati de textûs falsatione commentum.

PRIMUM igitur perpendamus novam, quam Schelstratus, de falsatione textûs Synodi Constantiensis, com-

1. *Concil. Const., sess.* V, *idem, col.* 26. — 2. *Tom.* IV *Conc. gener., edit. Vatic., pag.* 138, 139, 140. — 3. *Disquis., art.* V, *n.* 80; *Doctr. Lovan., pag.* 69 *et seq.* — 4. *Idem, n.* 87. — 5. *Ibid.*, *n.* 81.

ponit historiam[1]. Et ille quidem memorat sessionis IV decretum, à nobis descriptum. Synodi Basileensis jussu anno 1432 fuisse corruptum, additaque illa verba, quibus Papa Concilio subesse dicatur, *non in his quæ pertinent ad fidem, et extirpationem schismatis*, sed *in his quæ ad reformationem generalem Ecclesiæ Dei, in capite et in membris*. De his postremis verbis Schelstratus litem movet. Cæterùm ea verba æquè cum reliquis, *ac reformationem generalem in capite et in membris*, cum fide et schismate, in sessionis V decreto junctam recognoscit[2]; sessionemque V nullius falsitatis accusat: atque adeo ex Schelstrato constat, Patres Basileenses eam falsationem aggressos, non ut Papam haberent etiam in generali reformatione subditum : id enim in sessione V contineri liquet, et ipse confitetur; sed ut bis haberent, quod semel profectò habuisse sufficiat. Hic tanti facinoris fructus Basileensibus fuit.

Quæ cùm ita sint, nemo est, qui non in ipso quæstionis titulo Schelstratum rideat, tot ac tantos viros gratuiti sceleris accusantem. Sed tamen videamus quemadmodum suam texuerit fabulam : simulque memorabimus et dissertationem primam, quam ipse *Antuerpiensem* vocat, et tractatum *de sensu et auctoritate decretorum Constantiensis Concilii sessionis* IV *et* V, quem adversùs Maimburgum hujus dissertationis tuendæ gratiâ, Romæ typis sacræ Congregationis de Propagandâ fide, secundo loco edidit.

Is igitur, variis Concilii Constantiensis editionibus memoratis, hæc subdit[3] : « Ut autem manifestum fiat, ex quonam codice prædicta Constantiensis Synodi acta primùm edita sint, et quænam illi fides adhiberi valeat, notandum est Concilium Basileense, cùm jam videret auctoritatem suam apud plerosque vilipendi, cogitare cœpisse de publicandis actis Constantiensis Concilii ; ideoque mandasse duobus Cardinalibus, duobus Episcopis, duobus theologiæ Doctoribus, et Archidiacono Zagrabiensi[4], ut ex actis Constantiensis Synodi decreta extraherent. » Tot ac tanti futuri erant meditati sceleris administri.

Quis non hìc statim exclamaverit, contemnendam potiùs, quàm confutandam esse Schelstrati fabulam? Sed tamen reliqua audiamus. Addit hoc opus totum ex actis Synodi Constantiensis extractum, anno 1432 fuisse absolutum, pendenteque Bullâ plumbeâ bullatum; atque ex copiâ inde fideliter extractâ *Hagenovensem*[5] editionem, anno 1499 prodiisse; quam deinde secutæ sint *Mediolanensis* anni 1518 ; *Parisiensis*, Jacobi Merlini Doctoris Parisiensis, anni 1524 ; *Coloniensis*, anni 1530.

Has tres editiones Schelstratus memorat, in excudendo sessionis IV decreto ab aliis discrepare; sed eâ unâ in re, quod ab his absit hæc vocula *ad fidem* : atque omnino primum omnium, qui *fidei* vocem decreto addiderit, fuisse Petrum Crabbium[6], qui nullâ factâ correctionis mentione, nulloque codice citato, anno 1538, suam editionem adornarit, quam reliquæ deinde secutæ sint. Hæc quidem Schelstratus[7]; quæ ad Basileensem Synodum ab eâque corruptam, ut is auctor jactaverat, Concilii Constantiensis sessionem IV nihil omnino pertinent.

An ergo id agit, ut particulam, *ad fidem*, è sessione IV Constantiensi eradamus, Petroque Crabbio eam inserenti falsitatem imputemus? Ne id quidem; imò ipse acta Constantiensia ea laudat pro antiquissimis atque authenticis, in quibus disertè in sessione IV Constantiensi expressa legatur particula, *ad fidem*, quæ Hagenovensi editioni deest; testaturque insuper *antiquissima manuscripta Concilii Constantiensis*, quæ quidem ipse viderit, *particulam illam*, AD FIDEM, *habere*. Ergo profectò hactenus, neque Basileensis Concilii, neque Petri Crabbii laborat fides ; aliasque editiones quæ ipsum antecesserint, mancas esse necesse est.

Ubi ergo tandem locus ille à Basileensibus *corruptus?* Nempe hic est : « Ostendimus, inquit[1], suprà ex compilatione deputatorum Basileensis Concilii, editam fuisse Synodum Constantiensem in oppido Hagenow, in qua editione decretum sessionis IV habet adjuncta hæc verba: ET REFORMATIONEM GENERALEM ECCLESIÆ DEI IN CAPITE ET IN MEMBRIS : et hæc sunt, quæ à decreto sessionis IV abesse debuerunt. » Hic ergo est ille locus Basileensium auctoritate *corruptus*.

Id verò, ut demonstret, hæc affert. « Tres, inquit, codices manuscripti continentes acta Constantiensis Concilii à notariis ipsius conscripta, ex quibus Basileenses decreta compilarunt, non habent illa verba in primo decreto sessionis IV : ET AD REFORMATIONEM GENERALEM ECCLESIÆ DEI IN CAPITE ET IN MEMBRIS. » Sic Basileenses accusat, ut qui acta Constantiensia, etiam sibi visa, malâ fide descripserint; nullâ probatione; neque enim ullum monumentum affert, quo tres illi codices Basileensibus visi ac descripti doceantur. Addit Schelstratus : sex alios codices manuscriptos antiquissimos, qui non habeant illa verba, *de reformatione*[2]; unde concludit, « in sessione V solummodo clausulam illam (de reformatione scilicet) adjungendam esse; ut, inquit, indubitatum sit, prædicta verba (de reformatione) à Basileensibus erroneo decreto sessionis IV adjuncta, et à collectoribus Conciliorum, errore Basileensium deceptis, typis fuisse edita. »

Hæc est illa historia, quam orbi christiano primùm à se proditam, Emmanuel Schelstratus toties gloriatur. Hæc illa falsitas, quam Patres Basileenses in sessionis IV Constantiensis decretum invexerint, ut etiam in sessione IV legeretur, quod in V legi nemo, ac ne ipse quidem Schelstratus, negat.

CAPUT V.

Schelstrati, de falsatâ sessione IV *Constantiensi, fabula confutatur : probitas Patrum Basileensium omnium scriptorum consensu asseritur : B. Ludovici Alamandi, ejus cœtus principis, eximia sanctitas.*

Ac primùm quidem, nemo sanus dixerit tantum cœtum in tantum facinus consensisse. Sit enim, quantum Schelstrato placuerit, Basileensis Synodus reprobata : tamen iis viris constabat, qui bonâ fide agerent, miroque reformandæ ecclesiasticæ disciplinæ studio tenerentur. Præerat tanto conventui beatus Ludovicus Alamandus Cardinalis, archiepiscopus Arelatensis, tantæ sanctitatis, ut profectò tali viro, et quidem tantum facinus nullâ satisfactione purganti, falsitatem imputare, non modò summæ temeritatis, sed etiam manifestæ impietatis esse constet[3].

Aderant in eâdem Synodo Episcopi ac Doctores pietatis ac doctrinæ nomine commendati : neque Æneas Sylvius, Pius II Pontifex factus, qui in gestis Basileensibus præclara eorum facinora memoravit, est inficiatus unquam[4]; et, in retractatione suâ, doctrinam quidem ejuravit, quam Basileæ tenuisset, historiæ verò suæ non detraxit fidem[5] : ut profectò tantos viros errasse bonâ fide, atque ulterius quàm oporteret, studio reformationis abreptos suspicari liceat, falsi insimulare impium absurdumque sit.

Faciamus tamen eos vel facinorosissimos fuisse. Quo tandem artificio latere se posse confiderent? Quid tanto numero tantum facinus conscivissent? At illi nihil occultè moliebantur, qui teste Schelstrato[6], decreta Constantiensa extrahenda mandassent duobus Cardinalibus, duobus Episcopis, duobus theologiæ Doctoribus, et Archidiacono Zagrabiensi, Joanni scilicet illi Segoviensi,

1. *Schelst., Diss Antuerp., cap.* I, *art.* I, *p.* 36. — 2. *Idem, p.* 38. — 3. *Ibid., p.* 36. — 4. Zagrabia est urbs episcopalis regni Hungariæ in Sclavonia regione. — 5. Hagenoa urbs est in Alsatia sita. — 6. Virum doctissimum ex Franciscanâ familiâ. — 7. *Schelst., Diss. Antuerp., c.* I, *art.* I, *p.* 37; *et in act. Schelst., pag.* 5.

1. *Schelst. in Dissert.* — 2. *Idem, p.* 37, 38. — 3. *Vid. Gall. purpur. in beat. Lud. Alam., an.* 1426, *p.* 171. *Vid. quoq. Æn. Sylv., de gest. Basil. et Dissert., præv., n.* XLIV. — 4. *Æn. Sylv., ibid., pass.* — 5. *Ejusd. Bull. retract., tom.* XIII *Conc., col.* 1407. — 6. *Schelst., Dissert. Antuerp., p.* 36.

cujus pietatem ac doctrinam Æneas Sylvius tot laudibus cumulavit[1].

Præterea ex præfatione Synodi Basileensis, editioni Hagenovensi præfixa, constat, fuisse inter illos deputatos, Thomam Corcelleum, quem « inter sacrarum litterarum Doctores, doctrinâ mirabilem, et modestâ quâdam verecundiâ amabilem[2], » Idem Æneas Sylvius commendavit : quos profectò tot ac tantos in scelus consensisse, neque sibi mutuò erubuisse, seque et Synodum infamasse, ne infensissimos Basileensium hostes crediturus putamus, ne ipsum quidem Schelstratum, si reviveret, iterato dicturum, si sua dicta perpendere potiùs, quàm perfractè tueri vellet.

Quod enim tantum operæ pretium fuerit, ut illud facinus molirentur? Nempe ait Schelstratus[3], ut labascentem Concilii Basileensis auctoritatem, edito Concilio Constantiensi, firmarent. At pessumdarent potiùs tam apertâ falsitate, seque orbi christiano irridendos propinarent, tantum scelus aggressi, ut sessione IV corruptâ et adulteratâ, nihil tamen haberent, quod non totidem verbis in sessione v integra et illibata haberetur. Quid, quòd Schelstrato teste, Basileenses Patres, ne id quidem curabant, ut duarum sessionum decreta iisdem verbis ederentur, cùm idem Schelstratus verba illa, *ad fidem,* quæ in sessione v habentur, in extractis Basileensium deesse testetur.

Patet ergo optimâ fide egisse eos, quæque in manibus habebant Constantiensia decreta ad verbum exscripsisse, neque quidquam fraudis molitos fuisse.

Neque verò ea falsitas, ac Basileensium scelus Eugenium IV aut Joannem à Turrecremata latuisset, qui tot inter invectivas, nihil unquam tale Basileensi Synodo exprobrarunt. Neque Pius II, rerum Basileensium testis oculatus ac scriptor egregius, tale quid aut in historiâ privatus, aut in retractatione Pontifex protulit : ut profectò temerè nimis Emmanuel Schelstratus, post duo ferè sæcula cœperit sollicitare Basileensium fidem, quam eodem ævo infensissimi Cardinales atque Pontifices minimè accusarint.

Cur autem in eorum extractis, seu potiùs in extractorum quibusdam exemplaribus, ac deinde in quibusdam quoque libris editis desit illud, *ad fidem,* quod, teste Schelstrato, in antiquis verisque codicibus habeatur? Quis non potiùs librariorum aut typographorum indiligentiæ, quàm Basileensium tot ac tantorum deputatorum errori, nedum perfidiæ tribuat? Quem librariorum errorem, cùm in his verbis, *ad fidem,* ipse Schelstratus agnoverit, mirum cur non intellexerit in Constantiensibus illis, quos laudat, manuscriptis, circa reformationis mentionem eumdem lapsum contingere potuisse.

Latet profectò neminem, persæpe variare codices manuscriptos, faciendum delectum, favendumque ei editioni quæ à doctioribus viris, atque ex melioris notæ codicibus recensita, apud eruditos invaluerit; qualis illa est Petri Crabbii, religiosissimi ac diligentissimi viri, quam Roma ipsa probavit, editio.

Neque quemquam movere debet, in quibusdam Conciliorum vetustiorum editionibus desiderari quædam; cùm item in recentioris Synodi Tridentinæ quibusdam editionibus, atque in eâ ipsâ quæ stante Concilio, facta est, constet abesse à decreto sessionis v de peccato originali, exceptionem eam, quam beatæ Virginis Deiparæ gratiæ, à sanctâ Synodo adhibitam fuisse[4], nemo sanus diffitetur. Cæterùm multi sunt Synodi Constantiensis in celeberrimis Bibliothecis, Regiâ, Colbertinâ, inclyti Victorini Cœnobii, et regii Collegii Navarrici vetustissimi codices, quorum etiam quidam ab ipsa urbe Constantia Concilii tempore transmissi, ex adscriptis epistolis demonstrantur, in quibus decretum sessionis IV eodem tenore legitur, quo est in vulgatis; ut non immeritò Petrus Crabbius, vir diligentissimus, ita ediderit, Romanaque editio eamdem lectionem confirmaverit. Quâ quidem in editione Romana ipsa Præfatio testatur[1], Pontifici Romano « nihil fuisse antiquius, quàm ut post divinarum Scripturarum editionem, Concilia universalia, quàm maximè fieri posset, emendata proferrentur. »

Neque omittendum est Odoricum Rainaldum, Baronii continuatorem, in edendâ Concilii Constantiensis historia, antiquissimis et amplissimis, ut sæpe testatur, codicibus usum, ita retulisse sessionis IV decretum, ut est in editione Romana positum. Atque decretum illud, idem Odoricus Rainaldus docet optima ratione, et in sessione IV conditum, et in sessione v *ad infringendas Joannis XXIII improbas molitiones, instauratum* fuisse[2] : ut profectò sit certum Emmanuelem Schelstratum inani opera laborasse, qui in elevanda decretorum Constantiensium auctoritate, etiam Odoricum Rainaldum superare voluisse videatur.

Quin ipsa sessio IV si attentè consideretur, vulgarem electionem satis adstruet; sic enim ejus verba Schelstratus ipse refert[3] : « Hæc sancta Synodus pro extirpatione præsentis schismatis, et unione ac reformatione Ecclesiæ Dei in capite et in membris fiendâ, ad laudem omnipotentis Dei, in Spiritu sancto legitimè congregata, ad consequendum faciliùs, securiùs, uberiùs ac liberiùs unionem ac reformationem Ecclesiæ Dei, ordinat, diffinit, statuit, decernit, et declarat ut sequitur : » quibus verbis significat hoc decretum, non modò ad reformationem maximè pertinere, verùm etiam ad eam collimare tanquam ad scopum. Quæ postquam præfata est sancta Synodus, sui oblita videretur, si, in ipso decreto, reformationem in præfatione præmissam omitteret.

At enim, ait Schelstratus[4], « inde sequeretur ab eodem decreto sessionis IV abesse debere vocem FIDEI, utpote de quâ in præfatione allata nulla mentio est. » Unde etiam consequatur, decretum præfationi in omnibus correspondere debere. » Vanum suffugium; nam ab ipso initio, Synodus fidem designaverat hoc decreto sessionis III. « Ut non dissolvatur (Synodus) usque ad extirpationem schismatis, et quousque Ecclesia reformata sit in fide et moribus et capite et membris. » Quod semel dictum et fundamenti loco positum hærebat animis; neque in sessione IV, post triduum habitâ, iterari oportebat; cùm præsertim reformationis nomine intelligenda veniret *ipsa reformatio in fide et moribus* recentissimè in sessionis III decreto memorata. At sessione IV, si de reformatione tanta præfati, de eâ in decreto penitus conticescerent, nimis oscitanter ipsum rerum caput prætermittere viderentur.

Itaque Pater Gonzalez[5] laudatis licèt impensissimè Schelstrati probationibus, ultro tamen confitetur auctores solutionis illius, qui ad Papam dubium verba sessionis IV Constantiensis adstringunt, « non insistere in Schelstrati notitiis, sed procedere supponendo decretum sessionis IV conceptum fuisse prout modò habetur in editionibus omnibus[6]. » Nempe adversante publicorum omnium codicum turbâ, parum fidere ausus Schelstrati notitiis, *pæque,* ut vocat, *sententiæ.* Quâ voce Schelstrato *pietatem* magis quàm veritatem certam asserere videatur.

Cæterùm ex antedictis sat liquet à Schelstrato assertum temerè, sessionem IV à Basileensibus Patribus *corruptam :* cùm tamen, si id maximè probavisset, nihil

1. *Æn. Sylv., loc. cit.* — 2. *Sylv., ibid. Vid. præf. edit. Hagen., an.* 1500. — 3. *Schelstr., loco jam cit.* — 4. *Conc. Trid., sess.* v, *can.* v; *tom.* XIV *Conc., col.* 753.

1. *Vid. hanc præf., tom.* I. — 2. *Odoric. Rain., tom.* XVII, *an.* 1415, *n.* 7 *et* 14. — 3. *Act. Const., edit. Schels., p.* 4. — 4. *Schelst., Tractat. de sens., etc., advers. Maimb., Diss.,* I, *cap.* II, *p.* 46. *Conc. Const., sess.* III, *p.* 18

5. Pater Gonzalez (Thyrsus de Santala), Doctor et Professor in Universitate Salmantiensi, edidit an. 1681, jam tum Societatis Jesu Præpositus generalis, insignem tractatum, quo impugnat probabilitatis doctrinam. Vid. huj. tract. præf. et D. Dupin, Bibl. XVII sæc. Extat ejusdem P. Gonzalez aliud opus à D. Dupin prætermissum, quod Romæ excusum est an. 1689, sub hoc titulo : *De infallibilitate Rom. Pontif. in definiendis fidei et morum controversiis, etc.* in illo opere eo intendit imprimis Gonzalez, ut ipsum D. Dupin confutet librum *de antiquâ Ecclesiæ Disciplinâ,* et D. Maimbourg libros historicos.

6. *Gonz., de infall. R. P., disput.* XIII, *sect.* VI, § 2, *n.* 9, *p.* 677.

adversùs nostros concluderet, quibus in sessione v satis amplum firmumque præsidium superesset.

CAPUT VI.

Sessionis v, quâ potissimùm utimur, lectionem, neque in dubium revocari posse, neque unquam in dubium revocatam.

Sed quandoquidem contendit Schelstratus in sessionis iv verbis, nonnihil variasse codices sive manuscriptos sive etiam excusos; ne quis suspicetur idem in sessione v, qua potissimum utimur, evenire potuisse; notatum hic volumus, primùm ab omnibus, et ab ipso Schelstrato, ejus lectionem ut certam agnosci: tum verò, adeo esse firmam, ut nunquam in dubium revocari possit.

Et quidem ea sessio acta et die sabbati, 6 mensis Aprilis, anno 1415, ut ipso initio sessionis inscriptum est[1]. At eodem anno, 21 die mensis Julii, cùm Sigismundus Imperator, pacis ecclesiasticæ gratia, in Hispaniam profecturus esset, ac pro ejus itinere, sacræ Synodi decreto, Missæ ac Litaniæ solemnes haberentur, quibus omnes Prælati interessent; coram tanto cœtu Joannes de Gersone, Universitatis Pariensis Cancellarius, et Caroli VI Christianissimi Regis legatus, sermonem habuit: quo quidem in sermone, in sessionem v memorat, et ejus decreta, quæ suprà retulimus, de verbo ad verbum refert, ne uno quidem apice immutato; subditque continuò[2]: « Conscribenda proorsus esse mihi videretur in eminentioribus locis, vel insculpenda per omnes Ecclesias saluberrima hæc determinatio, lex, vel regula, tanquam directio fundamentalis, et velut infallibilis, adversùs monstruosum horrendumque offendiculum, quod hactenus positum erat per multos de Ecclesiâ in itinere mandatorum, determinantes ex textibus glossæ, non ad regulam evangelicam et æternam acceptis, Papam non esse subjectum generali Concilio, neque judicari posse per ipsum. » En quæ quatuor mensibus post sessionem v, coram Patribus sacroque Concilio dixerit Christianissimi Regis legatus: en, inquam, quid pro suggestu, nemine improbante, dixerit, prædicaverit de sessionis v decretis, quibus regnum Franciæ ejusque legatos intercessisse Schelstratus memorat[3]; ut et hoc in antecessum de eâ intercessione dicamus.

Idem Joannes Gerson coram sancta Synodo sermonem habuit anno Domini 1417, dominica die 17 Januarii, quo in sermone dixit[4]: « Quamvis ultrà multiplicare sermones quid opus est super ea veritate, cujus decisio clarissima solidissimaque facta est per hoc sacrum Concilium, cui non licet obniti, nec ipsam in argumenta deducere? » Ac paulò post refert decreta sessionis v, quemadmodum vulgata sunt; quæ nihil hic referre totidem verbis attinet; cùm diligenter exscribat duo sessionis v decreta integra, iisdemque verbis quæ jam descripsimus, ne immutato quidem apice. At prætermitti non debent, quæ statim ipse subdit: « Huic veritati fundatæ super petram sacræ Scripturæ, quisquis à proposito detrahit, cadit in hæresim jam damnatam, quam nullus unquam theologus, maximè Parisiensis, et sanctus asseruit. » En qui decretis Constantiensibus sessionis v intercessisse memoratur.

Sic quippe censebant, sic prædicabant; fidei veritatem fundatam supra petram assiduè inculcabant; neque contrariæ sententiæ notam hæresis inurere verebantur, à nullo reprehensi; imò à Patribus totoque Concilio in pretio habiti, summisque præpositi negotiis. Nimii, inquient, qui hæresim improperant, quod nec nos nunc facimus. Hæc quidem suo loco propria quæstione habita exponemus[5]: nunc sanè quid, Synodo audiente, Gerson à nemine reprehensus prædicaverit, audisse sufficiat.

Idem, tractatu: *An liceat in causis fidei à summo Pontifice appellare*, eadem decreta sessionis v, die 6 Aprilis anno 1415 habitæ, de verbo ad verbum exscribit[1]; eorum quoque summam Petrus Cardinalis Alliacensis repræsentat tractatu, quem anno 1417, vigente Concilio, *de Ecclesiæ auctoritate*, Constantiæ edidit[2].

Jam anno 1431, cùm Basileensis Synodus haberetur, sessione ii[3], Patres hoc rerum gerendarum fundamentum ponunt: « et ne de ejusdem sacræ Basileensis Synodi potestate à quoquam dubitetur, ipsa eadem Synodus duas declarationes ex decretis Synodi Constantiensis in præsenti sessione, aliis suis decretis editis seu edendis inserendas ordinat et decernit, quarum quidem declarationum, tenor primæ sequitur, et est talis[4]. » Subdunt postea sessionis v Constantiensis decreta duo, quæ suprà descripsimus, ne immutatâ quidem virgulâ.

Cùm posteà Eugenius IV pravo maloque consilio, ut etiam eventus docuit, Synodum Basileensem dissolvere niteretur, Julianus Cardinalis, ejus in eadem Synodo Legatus, ad Pontificem hæc scripsit[5]: « Asserunt etiam (Patres Basileenses) prædictam dissolutionem fieri non potuisse, obstante quidem decreto Constantiensis Concilii, quòd cuicumque Concilio generali legitimè congregato, in his quæ pertinent ad fidem, et extirpationem schismatis, et ad Ecclesiæ reformationem in capite et in membris, quemlibet cujuscumque conditionis, etiam papalis, teneri obedire decernit. » En igitur integer decreti Constantiensis tenor, qualem nunc habemus, certi fundamenti loco constitutus.

Subortis deinde gravibus dissidiis, innumerabiles loci sunt in Basileensi Synodo, quibus decreta Constantiensia sessionis v repetuntur, innovantur, ac de verbo ad verbum gestis inseruntur[6]. Neque Eugenius IV hæc decreta falsò relata querebatur: imò verò edidit in Florentina Synodo Decretalem, *Moyses*, qua tres veritates Concilii Basileensis[7] damnat, eâ etiam causâ, *quòd Concilii Constantiensis sensui* contrariæ essent[8]: adeo in confesso erat eos canones, vero tenore verborum à Basileensibus fuisse prolatos.

Quo etiam tempore, coram eodem Pontifice, Joannes à Turrecrematâ cum Legatis Concilii Basileensis publicè disputavit: canones Constantienses passim citabantur ac referebantur eo tenore verborum, quem sæpe diximus. Eos Turrecremata exponebat, elevabat, eludebat, ut poterat[9]: genuinum legitimumque Constantiensis Concilii fuisse fœtum ubique fatebatur.

Atqui certissimum est Eugenium IV et Turrecrematam adfuisse Constantiensi Concilio, ipsumque Eugenium IV jam fuisse Cardinalem, iisque temporibus adfuisse, quibus Joannes Gerson ea quæ memoravimus prædicavit. Jam commemorare nihil attinet quoties hujus ævi scriptores, Thomas de Corcellis, Antonius de Rosellis, Dionysius Carthusianus, aliique innumerabiles, hujus sessionis decreta exscripserint: ne quis fortè Schelstratus hic unquam aut falsitatem, aut variam lectionem suspicari possit.

CAPUT VII.

Ad sensum Constantiensium canonum constituendum, præmittitur brevis historia schismatis: ex ipso schismate fidei periculum. Sedis apostolicæ contemptus, morum corruptela, ac necessaria reformatio.

Jam Constantiensium decretorum textu constituto,

1. *Conc. Const.*, sess v, *col.* 21; *sess.* xvii, *col.* 155. — 2. *Gers.*, *serm. de cuig. Reg. Rom.*, *tom.* ii *Oper.*, *p.* 275. — 3. *Schelst.*, *Diss. Antuerp.*, *cap.* i, *art.* 2, *p.* 42, 43; *Diss.* ii *adver. Maimb.*, *c.* ii, *p.* 91 *et seq.* — 4. *Gers.*, *serm. in die S. Anton.*, *loc. cit.*, *p.* 355. — 5. *Inf.*, *lib.* vi, *cap.* xix.

1. *Gers.*, *loc. cit.*, *pag.* 303. — 2. *Pet. Alliac.*, *Tractat. de Eccl. auct.*, *part.* iii, *capitul.* iv, *in append.*, *tom.* ii *Gers.*, *p.* 556. — 3. Actâ mense Feb. 1432. — 4. *Conc. Bas.*, *sess.* ii, *col.* 477. — 5. *Epist.* ii *Cardin. Julian.* *Vid. inter. oper. Æn. Sylv.* — 6. *Conc. Bas.*, *sess.* xvi, xviii, xxxiii, *col.* 539, 540, 618.

7. Tres veritates Concilii Basileensis eæ sunt: prima, *Veritas de potestate Concilii generalis..... supra Papam...., est veritas fidei catholicæ.* Secunda, *quòd Papa Concilium generale..... sine ejus consensu nullatenus auctoritative potest dissolvere aut ad aliud tempus prorogare, aut de loco ad locum transferre, est veritas fidei catholicæ.* Tertia. *Veritatibus duabus prædictis pertinaciter repugnans, est consequens hæreticus.* Vid. tom. xiii Conc., Decr. *Moyses*; col. 1188, 1189; et *sess.* xxxiii Conc. Basil., tom. xii, col. 619, et inf., lib. vi, cap. ix (*Edit. Paris*).

8. *Conc. Florent.*, *part.* iii; *Decr.* Moyses; *tom.* xiii *Conc.*, *col.* 1186. *Vid. etiam*, *col.* 1188, 1190. — 9. *Turrec.*, *Resp. ad Bas.*, *part.* ii, *n.* 2 *et* 4; *tom.* xiii *Conc.*, *col.* 1711, 1712.

certum sensum ac mentem exponimus. Verùm ante omnia brevis est præmittenda schismatis, et Conciliorum, Pisani scilicet et Constantiensis, de schismate agentium, historia. Hinc enim causæ status constituendus, et Constantiensium decretorum exponenda ratio, quâ difficultates omnes facilè evanescant.

Notum omnibus post translatam ad Gallias, ibique septuaginta ferè annorum spatio collocatam Sedem apostolicam, Gregorium XI tandem Romam Avenione rediisse, ibi non ita multo post obiisse, anno scilicet 1378; populum Romanum magnâ vi egisse cum Cardinalibus, quorum pars maxima Galli erant, ne fieret Pontifex, qui regrederetur ad Gallias; atque ideo non tantùm insanis clamoribus, sed etiam certæ necis intentato metu postulasse, ut civem Romanum in Sede apostolicâ collocarent : quibus maximè permotos, ad id devenisse, ut, extra Cardinalium collegium, Bartholomæum Barensem Archiepiscopum, Urbanum VI eligerent, non quidem Romanum, sed tamen Italum; quem in Italiâ, ipsa patriæ charitas detineret[1]. Atque is, delinitâ plebe, in pontificiâ cathedrâ constitutus, et ab omnibus agnitus. Neque eo secius post aliquot menses, Robertus Gebennensis[2], Clemens VII dictus, Anagniæ[3] electus est, quod plerique Cardinales Urbanum vi electum contenderent : se quibus metu adactos, ac datâ copiâ, statim ex urbe Româ tanquam ex custodiâ effugisse. Urbanus Romæ, Clemens à Gallis agnitus, Avenione sedit. Urbano Bonifacius IX, Innocentius VII, Gregorius XII; Clementi Benedictus XIII Hispanus suffectus est. Has inter turbas christiana respublica infando schismate, quadraginta ferè annorum spatio, laborabat. Quærebatur primùm, an is metus fuisset, qui graves et constantes viros merito permoveret, atque electionem irritam faceret? Tum si electio per vim et seditionem extorta ab ipsâ origine nulla esset, an secutâ consensione, atque agnitione Urbani VI rata haberetur? An vero omnia per se, etiam ipsa agnitio atque consensio, eodem scilicet metu præstita, irrita caderet? et quidem satis constabat à Cardinalibus, quanquam non per omnia plebi furenti obsecutis; quippe cùm non Romanum, sed Italum duntaxat Pontificem providissent, tamen electionem ipsam, non uti sacri canones postulabant, plena libertate fuisse celebratam; neque integrum fuisse eis, ut, more majorum, ex tota republica christiana eligerent, qui toti præfuturus esset. Utcumque est, (neque enim juvat hic tantam innovare litem) est certum, rem doctis etiam sanctisque viris adeo obscuram esse visam, ut nationes, regna, Principes, sacrorum Antistites, illique etiam ipsi, qui vitæ sanctitate atque miraculis celebres habebantur, in re hactenus inaudita, juris et facti ambiguitate, in diversa studia traherentur.

Sæpe interim de pace actum, sed inani opera; neque persuaderi potuit utriusque partis Cardinalibus, ne sede vacanta, novo Pontifice constituto, schisma propagarent; neque ipsi contendentes, ut vocabant; hoc est, Angelus de Corario, Gregorius XII, ac Petrus de Luna, Benedictus XIII, qui se pro Pontificibus gererent, sæpe licèt polliciti, adduci potuere, ut reipsa loco cederent, ac pacem honori suo anteponerent : adeo imperii dulcedine capti, vanis pollicitationibus ac pactis, etiam sacramento confirmatis, nihil aliud quàm suam conscientiam, ac publicam fidem, totumque adeo orbem christianum, ludere videbantur.

Sanè uterque profitebatur se a pontificatu pacis ecclesiasticæ gratia discessurum; sed ea conditione, si priùs æmulus loco cederet, paxque et unio, ut vocabant, statim coalitura videretur. Sed cùm alter alterum expectaret, neuter inciperet, nihil interim fieret, resque in infinitum extraheretur, totum id, quod inter ipsos, missitatis ultro citroque legatis, agebatur, fœdæ ludificationi, quàm seriæ tractationi, similius habebatur.

Haud me fugit Gregorium XII, virum bonum ac simplicem, meliore fide egisse visum; Benedictum XIII, subdolum, pervicacem, atque obstinatæ mentis, eo tantùm collimasse, ut in æmulum continuati schismatis invidiam derivaret. Sed nec ipse Gregorius erat innocuus : quippe qui ad pacem et abdicationem per se ipse pronus, tamen à dimittenda potentia, nepotum quibus ingenti studio addictus tenebatur, artibus ac ludificationibus vetaretur. Placet referre Leonardi Aretini Gregorianarum partium elegantissimi et candidissimi historici de ipso Gregorio verba memoranda. « Paulatim res labascere cœperunt, et cuncta in dies deteriora fieri; voluntas enim illa Pontificis recta, nequaquam satis habere firmitatis reperta est ad pontificatum deponendum. Cujus rei culpam multi in propinquos ejus referebant. Ab his enim formidines inanes, et adumbrata pericula quotidie fingi, ac instillari ejus auribus prædicabant[1]. » Neque ab his abludit Theodorus à Niem, earumdem partium historicus : neque quidquam visum est gravius, quàm cùm Gregorius, abjectis veteribus Cardinalibus, qui studerent paci, eorum loco Cardinales fecit Antonium Corarium fratris filium, et Gabrielem Condolmerium sororis filium, postea Eugenium IV[2]. Ac multa eum cognatorum turba circumdabat, qui ad retinendum Pontificatum adigerent; nec imbecillem senem puduit abdicationem pacisci ea lege, ut Faventinus[3] et Foro-Juliensis principatus[4] nepotibus traderentur[5]. Nihil ergo mirum, quòd tanta coorta sit christiani orbis indignatio adversùs ambos Pontifices, qui septuagenariis majores, fluxi honoris cupiditate, rempublicam christianam certam in perniciem agerent.

Et quidem ab aliquot sæculis fœda erat Ecclesiæ facies, soluta disciplina et corruptis moribus; et ab ipsa curia Romana prima totaque ferè mali labes, unde remedium expectare debuit : adeo omnia avaritia ac libido pervaserat, ac plerique Pontifices vix aliquid prisci moris cogitabant, satis superque se Pontifices arbitrati, si dispensationibus, reservationibus, indictionibus, decimationibus, aliisque mandatis extraordinariis, cuncta ad se traherent. Venalia omnia, totaque Ecclesia prædæ fuit. Hæc à sancto quoque Bernardo Sedis apostolicæ studiosissimo memorata[6], nec referenda arbitrarer, nisi de reformationis summa necessitate, vel maximè agendum incumberet. Et satis constabat post sancti Bernardi tempora res in deterius quoque fluxisse. Verum in tanto schismate magis magisque omnia pessum ire, in Italia tyranni invalescere, ingruere undique bella, et quisque tutandi sui Pontificis specie, hostes insectari, vicinos diripere, omnia miscere, *simonia in domo Dei præsidere, eripi Ecclesiæ libertates*. Hæc Universitas Parisiensis data ad Carolum VI epistola querebatur[7].

Ad hæc profligata disciplina, hæreses gliscere, Viclefi, Hussi, aliorumque scelere concuti Ecclesia; periclitari fides; Sedes apostolica, conciliatrix unitatis, veluti schismatum altrix, contemptui haberi. Testantur enim Universitatis Parisiensis sanctissimæ et gravissimæ litteræ ad Clementem VII[8], Avenione sedentem, « eò rem processisse per schisma, ut plures passim et publicè non vereantur dicere nihil curandum sintne duo, vel tres aut decem, vel duodecim Papæ : imò et singulis regnis præfici posse nulla sibi auctoritate prælatos; quod in detrimentum sacrosanctæ Ecclesiæ Romanæ, ecclesiasticæ politicæ, et religionis catholicæ.

Sic ex schismate tam diuturno, tam fœdo, addita audacia Sedis apostolicæ contemptoribus; unde emersit

1. *Vid. Rainald., tom.* XVII, *an.* 1378, *n.* 1 *et seq.* — 2. Seu potius Genevensis.

3. Cardinales primùm secesserunt Anagniam, et inde Fundos urbem regni Neapolitani in provinciâ Terræ Laboris, novem leucis distans ab urbe Anagniâ. Ibi Robertus electus est (*Edit. Paris*).

1. *Leon. Aret., De temp. suo hist., p.* 27. — 2. *Theod. à Niem., lib.* III *De scis.*, *cap.* XV, XVI, XVII, XIX, *etc. Rain.*, *tom.* XVII, *an* 1408, *n.* 8.

3. Faventia urbecula, distans quatuor leucis à Foro-Julio in Romandiolâ provinciâ.

4. Addit Raynaldus illum quoque postulasse, ut nonnulla oppida Ecclesiæ Ravennatis dationis, alius darentur (*Edit. Paris*).

5. *Rain.*, *tom.* XVII, *an.* 1407, *n.* 29. *Theod. à Niem., loc. cit.* — 6. *Bern., lib. De consider. ad Eug. pass.* — 7. *Spicil.*, *tom.* VI, *p.* 96, 97. — 8. *Idem*, *p.* 112.

illa, in Synodo Constantiensi relata, Viclefi propositio[1] : « Post Urbanum VI non est aliquis recipiendus in Papam, sed vivendum est more Græcorum. » Eò apostolicæ Sedis totiusque Ecclesiæ catholicæ res per schisma devenerant.

Cæterùm apud pios bonosque inconcussa manebat sacratissimæ Sedis auctoritas, Ecclesiæ catholicæ petra, fidei magistra, mater unitatis, atque inter pravos mores et horrendi schismatis mala, subibat tot sanctorum Pontificum recordatio. Et satis constabat super omnes Ecclesias Romanam Ecclesiam, ut dignitate, ita disciplinæ pietatisque laude diutissime præstitisse, tum ejus auctoritate vel maximè, quocumque tempore prostratas hæreses, fidem catholicam, christianamque pacem ubique viguisse; quæ labentibus sæculis mala evenissent, iis non infringi Christi promissa; tentari nos à Domino, an in his promissis firmâ fide maneremus, nec suæ Ecclesiæ defuturum. Ea spes animos sustentabat : quòque vehementiùs concussa erat apostolica Sedes, eò magis in eam piorum incensa studia. Sed labascebat infirmorum fides, atque omnino navicula, veluti dormiente Christo, mergi fluctibus videbatur.

CAPUT VIII.

Tria schismati quæsita remedia : Concilium œcumenicum necessarium : Ecclesia Gallicana ab Odorico Rainaldo Viclefismi accusata, propter subtractam simul obedientiam et annatas.

Prima Gallia tanto vulneri medicas adhibuit manus. Clerus Gallicanus Lutetiæ congregatus anno 1394, Simone Cramando[2], Patriarchâ Alexandrino titulari, Præside electo. Quo duce hæc professi Gallicani Antistites[3] : « Tendimus ad redintegrationem et conservationem statûs et honoris summæ dignitatis papatûs, et universalis Ecclesiæ, sicut in nostris consecrationibus juramus. » Hic finis omnium, ut papalis et universalis Ecclesiæ dignitas pristino reponeretur loco. Simul Universitas Parisiensis commoveri cœpit. Multi tractatus, multi cœtus habiti : compertum denique est tria sanando schismati accommodata esse remedia. Primum, ut contendentes loco cederent. Secundum, quoniam, id ab invitis extorqueri non potuit, ut se ab eorum obedientiâ omnes subtraherent, ac neutrales essent. Tertium, cùm periculosi esset exempli, ut subjecti ab obedientiâ se ipsi subducerent, Concilii generalis auctoritas quærebatur. In eam postea sententiam ibat frequens consessus Ecclesiæ Gallicanæ, eodem Cramando Præside, anno 1406. Hinc tria illa remedia hoc ævo toties celebrata : cessio, obedientiæ subtractio seu neutralitas, Concilii generalis congregatio.

Huc autem accedebat illud, quod per sese erat gravissimum, quòd electi Pontifices sæpissime etiam inter ipsa electionis initia ad juramentum voluntariæ cessionis adacti, cùm rem protelarent, nec bono Ecclesiæ consulerent, perjurii quoque nomine omnibus exosi, atque hostes Ecclesiæ magis quàm Pontifices, eâque causâ meritò deserendi, imò per generale Concilium deponendi haberentur.

Hic Odoricus Rainaldus, Simonem Cramandum, aliosque Gallos, de Ecclesia optimè meritos arguit[4], ut qui odio Benedicti, hæc perniciosissima dogmata invexerint : nempe, « neutri contendentium obsequendum esse, sed provocandum esse ad generale Concilium ; Concilium Romano Pontifici præferendum ; sacerdotiorum conferendorum jus ad Episcopos, provocationes ad Archiepiscopos revocandas ; leges canonicas ab iisdem solvendas, neque extra Galliæ regnum evagandum ut Sedes apostolica consulatur ; Gallorum Regem de hæresi et schismate posse cognoscere ; Gallos Sedi apostolicæ conjungi posse, quamvis sedenti in Sede apostolicâ conjuncti non sint, et negato Pontifici obsequio, non futuros acephalos, cùm Christus sit caput Ecclesiæ ; qua in re Cramandum ad Viclefismum deflexisse. Tum illud gravissimum, atque ex Viclefistarum subdolis consiliis, edicto regio, vetitas pendi annonas, » quas *annatas* vulgò dicimus. Quo fine desinere ineptissimam accusationem oportebat. Neque enim hic dissimulare possumus Ecclesiæ Gallicanæ injuriam, quæ sub Cramandi nomine Viclefismi accusetur : tanquam Viclefistæ fuerint et acephali, qui utrique Pontifici fœdum schisma alenti obedientiam denegarent ; ut unus idemque indubitatus Pontifex, Concilii œcumenici auctoritate, proderetur. An verò putamus, vacante Sede apostolica, dissipari ecclesiasticam unitatem ; aut unà cum Pontifice Sedem apostolicam interire, cui quidem Sedi Christiani omnes interim conjungantur ; aut Ecclesiam esse tum corpus acephalum ac truncum, cum interdum vocatio in multorum annorum spatium extrahatur ?

Cæterùm subtractâ semel obedientia, quid aliud fieret, quàm ut episcopali regimine tantisper componeretur Ecclesia, donec summus Pontifex crearetur ? Neque verò quidquam est à Regibus postulatum, quàm ut ad abolendum schisma, ipsa hæresi tetrius, præeuntibus Episcopis atque Theologis, suam operam atque auctoritatem interponerent ; quod præsidium, si periclitanti Ecclesiæ denegarent, quis non videat, eos necessario officio defuturos ?

Quod autem Odoricus Rainaldus premit Benedictum, Gregorium excusat, ejusque vituperat Cardinales, qui ab eo discesserint, cùm in ejus fide persistere, ac Benedicti asseclas ad eum deserendum urgere debuissent[1], frustra est. Nempe si hæc tum consilia valuissent, dum contendentes alter alterum accusarent, cæteri expectarent, et tanquam pacatissimis Ecclesiæ rebus omnia ordine consueto gererent ; Ecclesia immedicabili vulnere scinderetur, et adhuc infandum schisma duraret. Quare hæ ludificationes semel incidendæ erant ; meritòque Cardinales toti orbi testabantur, eo loco esse Ecclesiam, ut omnia ruitura essent, nisi jam non in verbis ac pollicitationibus, sed in ipsis rebus remedium quæreretur[2]. Qui enim pertinebat inquirere diutius, penes quem schismatis culpa resideret, aut cujus medici inscitiâ, vel scelere, vulnerata ac lacera periclitaretur Ecclesia ? Quin certum utrosque in culpa esse, qui mercenarii, non veri Pastores, semetipsos, non gregem pascerent ; satisque se schismatis reos proderent, nisi sese citiùs propter Ecclesiam conservandam, vel in altum dejici paterentur. Ergo Cardinales ipsam, anteaquam funditus interiret, nisi Deus provideret, Ecclesiam ex utriusque manibus confestim eriperent, et Concilio œcumenico sanandam conjungendamque traderent.

CAPUT IX.

Nullum remedium nisi in Conciliorum generalium superiore potestate : an ea sit agnita in causâ schismatis tantùm, an ideo collata ad schismatis causam, quod in aliis quoque causis prævalere soleret?

Conciliorum generalium jam inde ab initio nascentis Ecclesiæ summa auctoritas habebatur ; ac tum vel maximè è re Ecclesiæ erat ut eam auctoritatem omnes agnoscerent. Quippe contendentes pontificiam potestatem immodicè extollebant, et Gregorius quidem apertè dicebat : « Ego sum Papa, ego sum supra jus[3]. » Cùmque Cardinales, ab eo dira omnia comminante, ad Concilium œcumenicum appellarent, sic ipse respondit : « Hæc appellatio est contra sacros canones : hæc appellatio non defendit, sed gravat : hæc appellatio implicat ignorantiam, vel malitiam, vel falsitatem[4]. »

1. *Concil. Const., sess.* VIII, *prop. Viclef.* IX, *col.* 96.

2. Is *Decretorum Doctor famosissimus, subtilis ingenio, clarusque eloquentiâ*, ut verbis ular Cleri Gallicani cœtus an. 1394, *Spicil.*, *tom.* VI, *p.* 73, fuit Referendarius, seu Magister precum et Cancellarius Ducis Biturcensis, tum Episcopus Pictaviensis, demum Patriarcha Alexandrinus, Archiepiscopus Rhemensis, et sub Joanne XXIII Cardinalis. Hic Pisani Concilii, ad extinguendum schisma coacti, pars fuerat maxima. Vid. Gall. Christ., tom. II, col. 1494 et seq.; tom. IX, col. 133, 134 (*Edit. Paris*).

3. *Spicil.*, *tom.* VI, *p.* 77, *et tom.* XI *Conc.*, *col.* 2515. — 4. *Rain.*, *tom.* XVII, *an.* 1406, *n.* 18.

1. *Rain.*, *tom.* XVII, *an.* 1408, *n.* 7, 8 *et seq.* — 2. *Ep. Gard. ap. Rain.*, *idem*, *n.* 53, 54, 55, *etc.* — 3. *Spicil.*, *tom.* VI, *p.* 290. *Rain.*, *tom.* XVII, *an.* 1409, *n.* 55. — 4. *Rain.*, *ibid.*, *an.* 1408, *n.* 2.

Benedictus autem eo superbior, etiam datis bullis, excommunicaverat qui à se, aut à successoribus Romanis Pontificibus appellarent. Quin etiam Francorum Regem Carolum VI, à se discedentem, admonet, « nullo casu à Romano Pontifice appellare licitum : » simul Regis subditos à juramento fidelitatis absolvit[1] : adeo tumidos vel in adversâ fortunâ gerebat spiritus.

At quotquot erant schismatis inimici, præcipuè verò Universitas Parisiensis, quam pacis auctorem et sanæ doctrinæ fontem universa tum suspiciebat Ecclesia, hæc opponebat[2] : « Papa matri suæ, hoc est sanctæ Ecclesiæ, quam fidelium omnium matrem esse constat, si ipse catholicus est, materno jure subditur, ut et Christus matri : » tum illud : « Cùm neuter nos audiat, nihil superest, nisi ut dicamus Ecclesiæ : » addebat « utrumque Pontificem apertè hæreticum, quòd schisma inveteratum sit hæresis : » denique « reformationem omnino necessariam; cùm nisi Christus provideat, in ruinam irreparabilem ventura sint omnia; » ac propterea « Synodum universalem congregandam, cui auctoritatem consensus omnium fidelium daret. » Quam sententiam Benedicti Cardinales, datis ad eum litteris[3], confirmabant.

Neque Gregorii Cardinales minore studio Concilii œcumenici auctoritatem prædicabant; quippe qui et ad illud appellarent, et appellationi hæc intererent : « A vobis, Pater sancte, Vicario, ad Dominum nostrum Jesum Christum, qui judicaturus est vivos et mortuos et sæculum per ignem : item ad generale Concilium, à quo, et in quo solent gesta etiam summorum Pontificum quæcumque petractari, decerni, et judicari : item ad Papam et Pontificem futurum, cujus est gesta inordinata sui prædecessoris in melius reformare, etc.[4]. »

Hinc patet quàm falsi sint, qui tum primùm, occasione schismatis, ortam putant de Conciliorum superiore potestate sententiam, quique memorant appellationes ad generale Concilium, rem novam, quam hujus schismatis necessitas expresserit. Neque cogitant à Bonifacio VIII, Regem et regnum Galliæ cum universis Ordinibus appellasse ad futurum Concilium; suoque loco referemus[5] ejusmodi appellationes, sæculis anterioribus, à catholicissimâ tum Ecclesiâ Anglicanâ celebratas. Sed ut hæc et alia vetustiora omittamus, in modò recensitis actis vidimus, appellationem interpositam à Gregorio XII ad generale Concilium, *ut à quo, et in quo solent gesta summorum Pontificum judicari*. Ergo Concilii superiorem potestatem, ut rem solitam, non ut causâ schismatis recens excogitatam implorabant; neque à Papâ, ut dubio, sed generatim à Papâ recurri ad Concilium fatebantur; duæque obedientiæ, hoc est tota Ecclesia catholica, agnoscebat hanc Concilii superiorem potestatem, in quâ unâ fidelium conscientiâ acquiesceret.

Nam quod quidam commemorant, contendentium cessione seu abdicatione præstantissimum atque tutissimum remedium contineri, ex parte quidem verum est; sed rem penitus inspicienti vanum. Quid enim reverâ tutius atque præstantius in omni lite, quàm ut litigantes ultro paciscantur? Sed cùm id impetrari à pertinacibus sit difficillimum; hinc fit ut necessaria sit judiciaria auctoritas, quæ cuncta constituat. Quare Concilium quod litem disceptaret, atque ambos contendentes in ordinem cogeret, omnes requirebant.

Huc accedit, quòd, ambobus etiam loco cedentibus, quæstio superesset, spontene an coacti papatum abdicarint. Neque enim persuaderi poterat auctoritate pollentibus ut cederent; ac si id deserti facerent, vis quædam illata videbatur, resurgebantque vanæ spes tuendæ dignitatis, atque in pristina mala relabebatur Ecclesia. Nullum ergo remedium, nisi in suprema Concilii generalis auctoritate atque judicio.

1. *Bull. Bened., Spic., loc. cit.*, p. 180, 184, 189. — 2. *Bull. Bened., Spicil.*, p. 87. — 3. Quibus eum ad Pisanum Concilium convocabant. — 4. *Bull. Bened., Spicil.*, p. 202; *Ap. Rain.*, *an.* 1408, *n.* 9. — 5. *Inf.*, *lib*, x, *cap* xxv.

CAPUT X.

Concilium Pisanum ab utriusque obedientiæ Cardinalibus convocatum, quo jure? Ejus Concilii acta.

Cum ergo omnes faterentur generalis Concilii opem esse Ecclesiæ necessariam, quæstio supererat, quis illud Concilium convocaret. Nam et priscis canonibus erat cautum, ne absque Romano Pontifice Ecclesiæ convenirent; et id à contendentibus expectare, ut totam Ecclesiam in duas distractam obedientias convocarent, nihil aliud erat quàm operam ludere. Neque enim quisque eorum Concilium ullum convocaturus erat, nisi à quo pro vero certoque Pontifice coleretur. Id etiam experimento claruit : ecce enim Gregorius, Senas; Benedictus, Perpinianum petiit. Ibi diversissimis mundi partibus constituti, suam quisque Synodum, Gregorius, Austriam Aquileensis diœcesis, vix notum in Utini vicinia oppidulum; Benedictus, Perpinianum Elnensis[1] diœcesis, convocarunt. Quo fine? Nempe eo, ut, quemadmodum erat prædictum à Cardinalibus, « unus ad Occidentem, alter ad Orientem, gressibus directis, ad schisma perpetuandum, et unionis spem penitus evacuandam pergerent[2] : » nihilque aliud afflictæ Ecclesiæ superesset, quàm illud propheticum, quod iidem Cardinales meritò inculcabant : *Venite, congregamini omnes bestiæ terræ; properat ad devorandum : ecce derelictus est grex*[3].

Cùm igitur eo loco res essent, ipsa necessitas extorquebat, ut quocumque modo Ecclesia conveniret : quæ ubi semel coacta et adunata esset, ejus auctoritatem summam et indetrectabilem futuram, pacis studiosi consentiebant omnes. Quare Cardinales utriusque partis, id sibi uno ore decernunt licere; ut in tanto discrimine Concilium convocent. Et disertè Benedicti XIII Cardinales : « Ubi Concilium est convocandum, sicut in casu nostro, et Papa unicus (quantò magis dubius) non vult, negligit, aut non potest, vel est furiosus; non dubium quin Cardinales possint; nec necesse est ut convocans habeat auctoritatem suprà Concilium, cùm ab Archiepiscopo convocante, ad Concilium appelletur[4]. »

Id ipsum professi Gregorii XII Cardinales, et utrumque collegium, à suis Pontificibus discessione factâ, Concilium generale Pisas convocant. Quâ verò auctoritate in casu tam extraordinario staret illud Concilium, noster Gerson exponebat anno 1408, facta propositione coram Anglicis ad Synodum Pisanam delegatis, in hæc verba Osee[5] : *Congregabuntur filii Juda et filii Israel pariter, et ponent sibimet caput unum*. Docebat autem hæc, consideratione IV : « Congregatio filiorum Israel et Juda pariter sumit suam efficaciam et virtutem à divino semine, quod per ecclesiasticum corpus, tanquam sanguis vivificus, diffusum est, et radicaliter seu inseparabiliter insertum[6]. » Tum commemoratis permultis sanè casibus, quibus Ecclesia sine Papa congregari possit; « In talibus, inquit, casibus, congregatio ecclesiastica sumit auctoritatem, et virtutem se ipsam uniendi, ex divino semine per universum corpus diffuso; quod est ipsa fides, ipsa charitas, ipse utriusque ductor Spiritus, ipse Christus, *ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis... augmentum facit*[7]. » Plura in eam rem postea referemus; nunc ista sufficiant; cùm præsertim nemo dubitet jure ipso naturali communitatem omnem, nativo licet capite destitutam, quantò magis Christi Ecclesiam ab eo optimè constitutam, suæ unitati ac saluti summa auctoritate et efficacia providere posse.

1. Elna, seu potius Helena est oppidulum Galliæ Narbonensis, cujus sedes episcopalis à Clemente VIII, an. 1601, translata est in vicinam urbem Perpinianum (*Edit. Paris*).

2. *Vid. op. Rain.*, *an.* 1408, *n.* 54, 55, *epist. Card.* — 3. *Jerem.*, XII, 9. — 4. *Spicil.*, *loc. cit.*, *Resp. Ambass. Reg. Rom. Ruperti*, *p.* 270. — 5. *Os.* I, 11. — 6. *Gers. proj. cor. Angl.*, *cons.* IV, *tom.* II, *p.* 128. — 7. *Ephes.*, IV, 16.

Hâc igitur auctoritate fulti Cardinales utriusque partis, Pisano Concilio, ipsi primi omnium numero viginti tres adsunt; adcurrunt undique Principes Ecclesiarum, fidei periculo et tantâ necessitate permoti; trecenti Episcopi cum totidem ferè Abbatibus, omnium penè religiosorum Ordinum Superiores et Generales, legati Regum, Principum, regnorum, provinciarum, ex celeberrimis Capitulis et Academiis deputati, atque innumerabiles sacræ Theologiæ et canonici Juris Doctores[1]. Fit « sancta et universalis Synodus universalem Ecclesiam repræsentans, Spiritûs sancti gratia in majori Ecclesia Pisana congregata[2]. » En qua auctoritate freti; nempe universalis Ecclesiæ, *quam repræsentarent*, sanctique Spiritûs, cujus gratia coalescerent; qua deinde auctoritate citantur contendentes, et contumacia declaratur; ac demùm sessione XV[3], uterque « de papatu damnabiliter contendentes, (seu potiùs colludentes) ut notorii schismatici et antiqui schismatis nutritores, notorii hæretici et à fide devii, notoriisque criminibus enormibus perjurii et violationis voti irretiti, et universalem Ecclesiam notoriè scandalizantes; atque adeo ipso jure dejecti » declarantur, deponuntur, ab Ecclesia præciduntur. Sessione XVI, antequam eligatur Pontifex, fit decretum Cardinalium sacramento confirmatum, « de continuando Concilio, quoad rationabilis, debita, ac sufficiens reformatio universalis Ecclesiæ, et status ejus tam in capite quàm in membris facta sit, et quòd sede vacante continuetur Concilium, et ad reformationem procedatur[4]. » His pactis atque decretis, anno 1409, sessione XVII, Petrus Philargus Cretensis, ex Minorum familia, vir sanctus ac doctus, à Cardinalibus eligitur, et assumpto Alexandri V nomine in Petri cathedrâ collocatur. Denique cùm multi Antistites ac Legati discessissent, sessione XXI, ab Alexandro V, sacro approbante Concilio, dimittuntur Patres; ac triennii tempus indicitur, quo elapso tempore, continuetur Concilium. Atque hæc, quæso, lectores diligenter advertant, nec schismatis tantùm, sed etiam reformationis gratia, Pisanam Synodum *institutam et continuatam esse* recordentur. Ne miremur Constantiensem Synodum, Pisanæ continuationem, de reformandi auctoritate tanta dixisse : quæ tamen Schelstratus non modò dissimulaverit, verùm etiam, quoad potuit, eversa voluerit.

CAPUT XI.

Confirmatur assertum illud : quòd processus Ecclesiæ catholicæ et Pisani Concilii, superiore Conciliorum, etiam extra schisma, in summis quibusque negotiis, auctoritate nitatur : quibus fundamentis Concilii Pisani decreta nitantur.

JAM ex actis facilè intelligitur, quo fundamento, et à contendentibus discessum sit, et illi loco dejecti, et novus Pontifex substitutus. Aiunt passim id duobus niti fundamentis : primum, quòd in schismate, hoc est sub dubio Pontifice, Concilii auctoritas procul dubio potior habeatur : tum etiam, quòd potior habeatur adversùs schismatis altorem obstinatum, atque adeo suo modo hæreticum. Hæc quidem vera sunt, sed non his pertingimus ad radicem ipsam; vanaque hæc duo erant, nisi ab illo uno ac prime dogmate profluxissent : Ecclesiæ catholicæ, ejusque Concilii generalis auctoritatem, absolutè atque etiam extra schisma, in summis Ecclesiæ rebus prævalere.

Nam de Papa dubio et schismatis casu, ut inde ordiamur, falsum illud esse constat, imò periculosissimum, quod à Bellarmino aliisque passim pro certo axiomate asseritur : *Papa dubius, Papa nullus*[5]. Quærimus enim axioma illud, quo canone sit fixum, quo juris fonte manarit, quis denique ille sit dubius Pontifex, qui jam Pontifex non sit. An ille de quo reipsa dubitetur? Ergo pseudo-Papa omnes, Burdinum etiam, et alios toties anathemate percussos in Petri sede reponamus. An fortè eos, de quibus ab electionis origine fuerit dubitatum? Abeant igitur laudatissimi Pontifices Innocentius II, Alexander III, alii sancti verique Pontifices : redeant Anacleti, Victores, alii Antipapæ, aut cum veris Pontificibus æquo jure disceptent[1]. Atque hi quidem Antipapæ in factionem suam, Principes quoque et Imperatores, totaque adeo regna pertraxerant; ut si partem orbis etiam ingentem dubitasse sufficiat, optimi quoque Pontifices inter dubios ac nullos habeantur. Periculosissimi exempli est, si statim factione orta, et pseudo-Episcopo per ambitionem constituto, verus Pontifex sit dubius, atque adeo nullus. Ergo Bellarmini vaga nimis, et latiùs fusa de dubio Pontifice ad certos limites coercenda sententia est. Valeat nempe in eo casu, in quem Bononiensis et Parisiensis Academiæ, illa Gregorio, hæc Benedicto favens, consenserunt[2] : *Ubi dubium de papatu sit inextricabile, propter dubium juris et facti*, eo casu Papa dubius sit profectò Papa nullus. Nihil enim prodest nullo certo documento deprehensa aut probata veritas. Sed enim nec sic erat expedita difficultas, aut sublatæ schismatis causæ; remanebat enim quæstio : essetne in suo casu *inextricabile juris et facti dubium*. Nam uterque Pontifex, Benedictus æquè ac Gregorius, pro certo et indubitato Pontifice se gerebant, et id certum esse bullis promulgatis, canonibus editis, Conciliis adhibitis, sub anathematis pœna decernebant. Vel illud audiamus à Gregorio XII, in sua Austriensi Synodo, pronuntiatum[3] : « Christi nomine invocato, sancta et universalis Synodus, universalem et catholicam Ecclesiam repræsentans, ad quam cognitio et decisio hujus causæ noscitur pertinere,.... pronuntiat, decernit, et declarat..... Urbanum Papam VI, Bonifacium Papam IX, Innocentium VII, fuisse indubitatos ac veros Pontifices,.... et nunc Gregorium Papam fuisse verum et indubitatum Papam;.... ac damnatæ memoriæ Roberto Gebennensi, Petro de Luna et Petro de Candia in titulo papatus nullum jus competisse, ipsosque fuisse et esse notorios schismaticos et pertinaces,.... ipsumque sanctissimum dominum nostrum Gregorium Papam modernum, ad professionem obedientiæ suæ per orbem universum restituendum esse. » En quid decerneret illa sub Gregorio ferè jam ab omnibus destituto, miserabilis Synodus. Neque Benedictus inferiora cogitabat : quin uterque Pontifex se certum, notorium et indubitatum Papam decernebat : æmulum vero suum notorium et indubium schismaticum, nullaque vel probabili ratione nixum; adeoque dubium illud non esse inextricabile, si ad fontem veniretur. Nec utrique deerant sui sectatores, qui usque adeo faverent suo Pontifici, ut nonnisi à contumacibus jus illius in dubium revocari posse crederent. Quare ex dubio, nullum satis firmum perpetuæ discessioni, sive, ut vocabant, obedientiæ subtractioni præsidium, aut turbatis conscientiis plena tranquillitas, aut schismatis vulneri certum remedium. Neque quidquam aliud præsto erat, quo omnis scrupulus tolleretur, nisi invicta auctoritate figeretur illud : Pontificem, etiam certum, in Ecclesiæ catholicæ, ejusque Concilii generalis potestate esse, de quo Ecclesia decerneret id, quod rei ecclesiasticæ necessarium videretur.

Jam illud de Pontifice altore obstinato schismatis, ac propterea suo quodam modo hæretico; haud minùs Ecclesiæ catholicæ, ejusque Concilii auctoritatem, Papâ quoque ipso superiorem requirebat. Sanè afferebatur ex corpore Juris canon ille : *Si Papa*, quo Papa diceretur à nemine judicandus, *nisi esset à fide devius*[4]. Quo hæresis casu fatebantur omnes Papam etiam certum à Concilio judicandum. Sed constabat contendentes nullam hæresim professos esse, neque pro certo canone

1. *Vid. subscript., tom.* XI *Conc., col.* 2213; *et in Spicil.* — 2. *Conc. Pisa., sess.* XV, *ib., col.* 2201. — 3. *Ibid. et Spicil., tom.* XI, *p.* 324. — 4. *Ibid., sess.* XVI, *col.* 2203, 2204. — 5. *Bellar., de Conc. auct., lib.* II, *cap.* XIX, *et alib. passim.*

1. Significat Bossuet hanc esse Bellarmini sententiam : coorto schismate, statim Papam et Antipapam æquè fieri dubios Pontifices, quoad usque Concilium dirimerit controversiam (*Edit. Paris*).

2. *Spicil., tom.* VI, *p.* 221. — 3. *Concil. Aust., tom.* XI, *col.* 3005, 3006, *mutè pro* 2105, 2106. — 4. *Decr. Dist.* XL.

habebatur, id quod glossa dicebat : « Posse accusari Papam si notorium sit crimen ejus, et scandalizatur Ecclesia, et sit incorrigibilis; nam contumacia dicitur hæresis[1]. » Quare Parisiensis et Bononiensis Academiæ, quibus postea Senensis, totaque adeo accessit Ecclesia, id quidem, quoad poterant, statuebant : « Quòd contendentes per schisma inveteratum in hæresim inciderint. »

Sed quoniam ea res dubia haberetur, addebant : si id quoque esset dubium, an propter schisma inveteratum in hæresim inciderint, eoque nomine à Synodo deponi possint, id quoque ad Synodi cognitionem pertinere.

Verùm, hæc si ad vivum persecare aggredimur, comperiemus eò stare, quòd quivis Pontifex, quovis jure nixus, pacem Ecclesiæ ac salutem gregis honori suo anteponere, atque adeo certis casibus abdicare teneatur; quæ obligatio possit ac debeat à Concilio œcumenico declarari. Unde quocumque modo quæstio tractaretur, eò redibant omnia, ut quivis Pontifex, et quovis jure præditus, Concilio œcumenico certis in casibus, usque ad abdicandam potestatem parere debeat.

Et quidem satis constabat, uti prædiximus[2], Gregorium et Benedictum de abdicando sæpe jurasse. Unde Cardinales, ac florentissimæ Academiæ concludebant eos esse sacrilegos, impios, « Ecclesiæ hostes, apertè schismaticos, ac schismatum auctores et nutritores[3] : » ac rursus : quòd « schisma sit mater errorum, cujus obstinatione et vetustate descendatur in hæresim, et fides lædatur Deo et Ecclesiæ debita, cujus provisio spectet ad Concilium : » et quòd « schisma inveteratum in hæresim transeat : » ad hæc « Papam hæreticum et schismaticum cessasse esse Papam, et à schismaticorum atque hæreticorum incorrigibilium obedientiâ recedendum : » denique, « et in dubio, an hoc incrementum schismatis transeat in hæresim, vel an tale sit ex quo provisio spectat ad Concilium, id quoque ad Concilium pertinere : » quæ omnia à Concilii summâ, in quemcumque Papam, quocumque jure præditum, potestate pendebant.

Huc accedit, quòd Christus nullam specialem in schismaticos aut hæreticos Pontifices, congregatis Episcopis, aut Synodo œcumenicæ concesserit potestatem. Quare totum illud jus, quod omnes unanimi consensu, in schismatis atque hæresis causâ, Concilio œcumenico tribuebant, eo uno dogmate nitebatur; quòd Synodus œcumenica totius Ecclesiæ, atque adeo sancti Spiritûs complexa potestatem, universim, ubi de summâ re ecclesiasticâ agitur, summâ et indeclinabili auctoritate decernat.

Quo factum vidimus[4], ut uno eo axiomate utraque obedientia niteretur. Et Gregorii quidem Cardinales apertè provocabant ad Concilium generale, « ut à quo, et in quo soleant gesta etiam summorum Pontificum quæcumque pertractari, decerni et judicari[5]. » Benedicti verò asseclæ, atque in his, vel potissima Ecclesia Gallicana, Universitatis Parisiensis dictum illud comprobabat : « Papam matri suæ, hoc est, sanctæ Ecclesiæ materno jure esse subditum[6] : » quæ vel nihil concludunt, vel ad omnem Pontificem, etiam extra schismatis casum, protenduntur.

Et quidem ab Odorico Rainaldo Simonem Cramandum Patriarcham Alexandrinum, suggillatum audivimus[7], quòd Ecclesiæ Gallicanæ sacro conventui præsidens, *Concilium prætulerit Romano Pontifici*; et Petrus Plaoul Parisiensis Doctor idem asseruit, sacro consessu applaudente; tantumque abfuit, ut eos ad hanc tuendam sententiam vehementissimè perorantes quisquam incusaverit, ut eorum maximè auctoritate atque consiliis, tota Gallicana Ecclesia adversùs schismaticos uteretur. Quin ipse Petrus Plaoul ab Universitate studii Parisiensis ad Concilium Pisanum *Ambaxiator* missus, in ejusdem Concilii sessione publicâ eâ de re celebrem orationem habuit. Sic enim in gestis sacri Concilii legimus : « Sessione XIII, die Mercurii, 29 Maii, quidam valentissimus Doctor, vocatus Magister Plaoul, ascendit pulpitum, et proposuit verbum Dei;... et deduxit pulchrè exaltando Ecclesiam, et asserendo eam esse supra Papam : quod deduxit pluribus rationibus, tam ex parte materiæ, scilicet animarum; quàm ex parte formæ, quæ est Spiritus sanctus; quàm etiam ex parte causæ efficientis, quæ est ipse Christus; quàm etiam ex parte finis, quæ est ipse Deus in Ecclesiâ triumphante[1]. » Atqui his quidem argumentis, hujus ævi more, complexus est omnia, quibus summos Theologos in eamdem sententiam adductos esse constat : ut certum omnino sit, quæ in Concilio Constantiensi, de Conciliorum supremâ auctoritate, explicatiùs dicta sunt, ea in utrâque obedientiâ, hoc est, in Ecclesiâ catholicâ, atque in Concilii Pisani dictis atque gestis præcessisse.

CAPUT XII.

An sine temeritate Concilii Pisani auctoritas rejici possit.

At Pisano Concilio Odoricus Rainaldus objicit : sine Papâ, secundùm canones, legitimum haberi non posse Concilium : pessimorum scilicet medicorum more, qui, valetudine desperatâ, ægrum interire malunt, quàm à consuetis remediis, quamvis frustra tentatis, ad extraordinaria, quamlibet certa, confugiant. Nec deerant, Alexandri V tempore, imbecilles animæ, quæ hâc superstitione tenerentur, quos Gerson noster sermone coram Alexandro V confutat et irridet, his verbis : « Cujus est ista tua substitutio, Pater Beatissime, nisi Christi? Unde convocatio Concilii (Pisani scilicet) tam mira? Unde priùs discordantium inaudita consensio? Unde tot Præsulum et sapientium concursus tam celer? Non causâ certè dissensionis, sed pacis. Non vocavit Papa : fuit conventiculum. O ridenda ac irrationalis nimiùm ratio! Neque verò quatuor illa Concilia, quæ in Actibus apostolicis describuntur, Petrus vocasse memoratur. Neque Synodus Nicæna jussu Silvestri, sed Constantini convenisse legitur. Ad quintum universale Concilium Patrum, contra Theodorum Nestorii discipulum[2], nemine convocante[3], sese Patres exhortati sunt. Fuere ergo conventicula? Cave dixeris. Coluntur ab Augustino (Gregorium voluit dicere, sive librarii mendum est) tanquam Evangelia. Quid si schisma dubios reddit Christianos, quem duorum pro Papâ colant? Quid si, quod perrarum est, summus Pontifex labatur in hæresim, ut legimus Liberium arianæ pravitati subscripsisse, Marcellinum idolis sacrificasse? Quid si intolerandis oneribus christianitatem gravaret? An adversùs tantos morbos nullam relinquis medelam? Relinquo, inquis. Credo sanè : nam imperfectam nimiùm ecclesiasticam politiam adstrueres; nec à Deo, cujus perfecta sunt opera, salubriter institutam, si quis in eam morbus posset incurrere, contra quem nulla posset adhiberi medicina. Sed tamen nulla memoratis casibus relinquitur, si non aliquando sine Papæ vocatione, convenire possit Ecclesia. »

Ne hic mihi critici, fastidiosum hominum genus, aliquos memoriæ aut historiæ lapsus, seu menda operarum, quæ in editione Gersonis sunt innumerabilia; sed ipsum

1. *Gloss. in cap.* Si Papa, *idem.* — 2. *Sup. hoc lib., cap.* VIII. — 3. *Spicil., tom.* VI, *p.* 201, 211, 221. — 4. *Sup., c.* IX. — 5. *Ap. Rain., an.* 1408, *n.* 9. — 6. *Spic., loc. cit., pag.* 87. — 7. *Sup., cap.* VIII.

1. *Conc. Pis., sess.* XIII, *col.* 2124, 2125, *et Spicil., tom.* VI, *p.* 320.

2. Hic suspicor librarii vel typographi erratum, qui aut oscitantes prætermiserunt nonnulla verba, aut mentem unam pro altero posuerunt. Neque enim ignorabat Gerson fuisse Theodorum Nestorii *magistrum*, non *discipulum*. Sed Gersonis opera, etiam editionis D. Dupin, sunt tot mendis typographicis deformata, ut esset necesse ea recudi diligentiùs (*Edit. Paris*).

3. Convocatam fuisse quintam Synodum à Justiniano Imperatore dicit Evagrius, et testatur quoque illa Justiniani epistola ad Episcopos tunc C. P. degentes, quæ lecta est in ipso Concilio, collat. I. Vid. tom. V Conc., col. 422. Hoc erratum fuisse Gersonis vix credi potest. Profecto amanuensis, cum in suo codice haberet *Gersare convocante*, scripserit inconsultè *nemine convocante* (*Edit. Paris*).

argumentorum pondus attendant. Eorum vim invictam sentient. Quare Alexandro V, Pisæ electo Pontifici, multò maxima pars christiani orbis statim adhæsit : Gallia, Anglia, Germania, Hungaria, Dalmatia, Croatia, Norvegia, Dania, Suecia, Polonia, Italia ferè tota, Roma quoque ipsa.

Huc accessit postea tota posteritas, teste Bellarmino[1], et in sede Petri, post Alexandrum V, duos Alexandros sexti et septimi nomine venerati sumus; cùm Clemens VII, Leonis X successor, et Clemens VIII, eum Clementem spreverint, Robertum scilicet Gebennensem Cardinalem, qui Clementis VII assumpto titulo, post Urbanum VI Avenione sedit.

Neque valet Odorici Rainaldi responsio[2], in Romanorum Pontificum serie, numeratos falsos Stephanos falsosque Joannes; unde veri Pontifices numerum ac titulum suum traxerint. Ita enim numeratos esse constat, obscuris temporibus et ab historicis, non ab ipsis Romanis Pontificibus, cùm per ea tempora, nondum in decretis suis addere solerent nomini suo, ipsam numeri notam. Nunc autem cùm Romani Pontifices sic passim edicant in capite diplomatum, *Alexander Papa VI, Alexander Papa VII,* numeratum ab iis esse falsum, et à falsâ aut suspectâ Synodo creatum Pontificem, recente adhuc facti memoriâ ac manifestis gestis, absonum, absurdumque est.

Quare et illud certum, Alexandrum V, et Joannem XXIII, Pontificum historiis, vitis, catalogis, toto orbe terrarum, atque etiam in Urbe editis, passim fuisse adscriptos; totique Ecclesiæ catholicæ probro maximo sit, tanto Episcoporum aliorumque orthodoxorum numero, tanto Universitatum, religiosorum Ordinum, provinciarum, regnorumque catholicorum concursu, celebratam fuisse falsam et canonibus repugnantem Synodum, quam etiam Alexander V à Romanis, totoque propemodum orbe jam agnitus, confirmarit. Extat enim illius Synodi confirmatio Bononiæ edita[3], aliquot post mensibus, quàm Pisana Synodus soluta est; ne id Patrum auctoritati magis, quàm ipsi veritati tribuisse Pontifex videatur. Probat autem ejus gesta, ut quæ *universalis Ecclesiæ auctoritate et concordiâ facta sint*[4]. Neque ita multò post, idem Pontifex summâ cum pietate obiit; testatusque est inter extrema suspiria, se quidquid Pisis egisset, summo divinæ gloriæ amore fecisse.

Huc accedit quòd ejus æmuli ac Pisani Concilii contemptores, Gregorius atque Benedictus, convocato licèt generali Concilio, vix paucos Episcopos congregare possent. Quin etiam Synodus Benedicti, Perpiniani habita, Pisanum Concilium venerata est, conclusumque in eâ est, ut Petrus vocatus Benedictus, iret vel mitteret procuratores irrevocabiles Pisas, ubi aliud Concilium congregabatur pro unione Ecclesiæ, qui procuratores, ejus nomine, papatui renuntiarent, Gregorio cedente, mortuo, vel ejecto[5]. Id ex sexdecim deputatis, quindecim concluserunt[6]; atque ita ex duobus frustulis, quæ Pisano Concilio repugnabant, unum jam frustulum, à quo Benedictus colebatur, votis atque suspiriis Pisanæ Synodo cohærebat, eique se suumque Pontificem submittebat.

At in alia particula Gregorius, cùm paucas Italiæ urbes, easque ferè ignobiles, vix in obsequio retineret, frustra convocabat totius orbis Episcopos. Qua de re sic Rainaldus scribit[7] : « Spreta sunt ab Episcopis ejus imperia, cùm in magnam adduceretur invidiam Concilium ad schismatis propugnationem molitum; misitque Nicolaum Episcopum Ferentinum, et Dominicum designatum Episcopum Melitensem, Venetias, ut, objectâ anathematis pœnâ, illius Provinciæ Præsules ad Synodum cogerent. Sed Veneti, Alexandro, ex Doctorum sententiâ, quamvis Gregorius Venetus esset, adhæserant; » nec immeritò. Quis enim non sperneret tam paucos Episcopos in tenui atque ignobili Austriæ oppido Synodum œcumenicam venditantes, aut ab eis universalem repræsentari crederet Ecclesiam? Tali tamen Concilio Ecclesiaque fretus Gregorius, se notorium et indubitatum Papam, Alexandrum V, quem tota ferè Ecclesia coleret, æquè ac Benedictum in altero mundi angulo præsidentem, notorium schismaticum declarabat; quem talia declarantem Odoricus Rainaldus pro vero Papâ haberi vult, in eoque frustulo totam Ecclesiæ catholicæ potestatem collocat. Quis hæc ludibria et ecclesiasticæ historiæ dedecora ferat?

Illud paulo gravius, quod aucto Pontificum numero, Pisani Patres non restinxisse schisma, sed auxisse videantur. Id quidem Odoricus Rainaldus, et alii passim objiciunt. Sed profecto immanem belluam ille interemit, qui percusso capite, et corpore obtrito, seminecem, atque ægra vix membra trahentem reliquit : quo factum est ut lethali vulnere ictam in Pisana Synodo, Constantiensis Synodus paulo post superveniens conficeret.

Cæterùm quisquis Constantiensis Synodi salutarem Ecclesiæ, ac schismati pestiferam agnovit auctoritatem, Pisanam quoque Synodum suscipiat oportet, quæ Constantiensis continuatio est. Quid plura? cùm ipsos liceat adhibere testes qui Pisanæ Synodo adversentur. Nempe Bellarminus qui dubiam, Rainaldus et alii qui nullam pronuntiat, in hoc axioma consentiunt : Romanum Pontificem dubium, sive in casu schismatis, Concilio generali subesse. Omnes enim, excepto nullo, in eam sententiam uno ore decurrunt, ut Pontificem saltem dubium œcumenico Concilio subdant. Atqui Gregorius æquè ac Benedictus dubius erat Pontifex, à quo tanta pars Ecclesiæ, suique Cardinales discedebant. Ergo ille Concilio suberat, ab eoque depositus acquiescere debuit, ac renitens pro schismatico habendus, eorum quoque calculo qui cum Odorico Rainaldo ei favent : quod est argumentum ex confesso ab adversariis planè peremptorium.

Objiciunt tamen sanctum Antoninum excusantem eos qui post Pisanam Synodum, atque Alexandrum V, Benedicto et Gregorio favebant : *Cùm dubium esset maximum* de illo maximè, utrum Gregorius et Benedictus *Ecclesiam scandalizarent dissimulando unionem se velle. Nam,* inquit[1], *de Gregorio apparuit contrarium, quia de facto renuntiavit.* De facto renuntiavit sanè in Constantiensi Concilio, posteaquam quantùm potuit ludificatus Ecclesiam, desertus ab omnibus, et ad angulum redactus Italiæ, rem in eo esse vidit, ut merito anathemate feriretur, postquam et ipsum et suos sui puduit; maluerùntque cum aliqua laude cedere, quàm ignominiosè ejici, ut æmulo Benedicto contigit. Quod ergo Gregorius cessit, ipsi Pisanæ Synodo imputandum est. Neque propterea penitus inexcusatos esse volumus qui bona spe ducti, sive à Gregorio, sive à Benedicto schisma produci paterentur; quod unum Antoninus voluit. Cæterùm qui præfractè contendunt cessionem utriusque Pontificis, aut saltem Gregorii expectandam fuisse, eos ego dixerim invidiossimum schisma propagatum voluisse, spreto remedio, quod ipsa necessitas extorqueret : ad hæc in eo labi, quòd imperfectam asserant à Christo constitutam Ecclesiam, quæ adversùs exitiosissimum vulnus nullo præsidio instructa esset. Tertiò, grave illud est non agnoscere vim occultam Spiritûs sancti, ad Synodum Pisanam, tot regna, tot Ecclesias, tot Principes, tot Episcopos, tot Abbates, tot Ordinum capita, cum religiosis cœtibus, tot inclytas Academias

1. *Bellar., de Conc., lib.* I, *cap.* VIII. — 2. *Rain., an.* 1409, *n.* 80. 3. *Tom.* XI *Conc., col.* 2303. — 4. *Idem, col.* 2311. *Rain., an.* 1410, *n.* 15, 17. — 5. *Ibid., Conc., col.* 2109 *et seq. Rain., an.* 1409, *n.* 84.

6. Hæc ultima verba nullibi reperimus in tomis Conciliorum, neque in historicis Surita, Theod. à Niem, Rainaldo, etc. Surita rem sic narrat : « Concilio interfuere Prælati..... circiter CXX..... Cùm Patres Benedictus consuluisset, quid e republicâ christianâ esse censerent..... summâ dissensione..... in contrarias partes Patrum opiniones.. .. distrahuntur.;... Ea opinionum discrepantia eo rem deduxit, ut Perpinano penè omnes discederent, et XVIII » reliqui hoc omnes fecerunt, quod hic à BOSSUET refertur (*Edit. Paris*).

7. *Rain., an.* 1409, *n.* 82.

1. *Antonin. summ., part.* II, *tit.* III, *de schism.*, § 6.

adducentis, ut facerent sibi caput unum. Denique jam diximus, dicemusque ipsam Constantiensem Synodum eo esse fultam, quòd Pisanæ Synodi continuatio esset, quod est vel gravissimum ejusdem Pisanæ Synodi firmamentum; ut profectò nunc tam sancta, tam probata Synodus, sine gravi saltem temeritatis notâ abjici nequeat.

CAPUT XIII.

Ad Constantiense Concilium devenitur : ejus causæ atque initia referuntur : rerum series usque sessionem v : hinc confutati qui ad schismatis tempus decreta restringunt.

Jam ergo ad Constantiensem Synodum devenimus. Eam Joannes XXIII, Alexandro V mortuo substitutus, convocavit, ut Pisana Synodus continuaretur.

Causæ continuati Concilii in Bullâ convocationis expressæ : ut schisma finiretur, ut hæreses damnarentur, ut ecclesiasticæ disciplinæ reformatio fieret[1].

Schisma quidem vivebat adhuc; ac si Pontificum atque obedientiarum numerum aspiceres, non excisum, sed auctum esse videbatur; et falsorum Pontificum fautores, pauci licèt comparatione reliquorum, Hispani præsertim, quò iniquiùs, eo obstinatiùs eos tuebantur; neque immerito timebatur, commotis adhuc animis, ne ex scintillâ majus incendium resurgeret. Jam Viclefiana hæresis totâ in Ecclesiâ grassabatur, quoque malorum omnium caput erat, jacebat ecclesiastica disciplina; tantæque morum corruptelæ inerant, ut vel eâ causâ Synodus necessaria haberetur; cùm ex eâ radice et schismata et hæreses prodiisse constaret.

His de causis Constantiensis Synodus est convocata, ac Joanne XXIII Sigismundoque Imperatore præsentibus, inchoata[2]. Primum omnium sacra Synodus recipit Papæ sponsionem, sponte quidem oblatam, sed postea juramento, Bullâque insuper editâ, confirmatam : quod *cessurus esset papatu,* non tantùm si Petrus de Lunâ et Angelus de Corario cederent; verum etiam, si id è re Ecclesiæ esse Synodo videretur[3] : eo nempe fundamento, quod verus quoque et certus Pontifex; quo magis, quo veriùs, quo denique certiùs pater pastorque esset, eo magis honori suo Ecclesiæ pacem, et gregis salutem anteponere teneatur.

Hâc sponsione factâ, Bullâque promulgatâ, Pontifex die 20 Martii, Majore hebdomada imminente, clam aufugit Constantia, atque in vicinum oppidum Scaphusense se contulit, ubi sub tutela Friderici Ducis Austriæ morabatur. Multum ea fuga commota est Synodus, nec deerant Papæ adulatores pessimi, qui Synodum solvere molirentur; sed habita est frequente concessu, die 25, sessio III, post Papæ recessum prima, in qua decernitur, quod « Constantiæ in Spiritu Sancto Synodus generalis, pro reformatione et unione Ecclesiæ in capite et in membris, fuit et est ritè et justè convocata, initiata celebrata[4]; » quòd per recessum Papæ aut aliorum quorumcumque, hoc sacrum Concilium non est dissolutum : neque transferri debeat, nisi assensu Concilii, aut omnino dissolvi, « usque ad extirpationem præsentis schismatis, et quousque Ecclesia sit reformata in fide et moribus, et capite et membris. »

Quid sit apud Synodum, et hujus ævi Scriptores *in Ecclesiâ reformari fidem,* omnes facilè intelligunt. Non hoc est, restitui collapsam, cùm nunquam Ecclesiæ collabatur fides; sed, ea firma et integra, damnari hæreses, hæreticos Ecclesia ejici, quò clariore luce fides enitescat. Cæterùm Ecclesiam « in fidei veritate semper immaculatam permanere, et de hæresibus semper triumphare, » alibi dicet Synodus[5]. Viclefum condemnans : atque hoc obiter dictum oportuit; ne quis in ambigua reformatæ fidei voce falleretur.

Verùm id diligentissimè advertendum, tres Concilii causas ab ipso Concilio statim ac disertè expressas : fidem, schisma, reformationem generalem in capite et in membris. His ut reliqua consentanea essent, sessione IV, ubi ad ipsos Pontifices devenitur, ad easdem tres causas, debita ab ipsis obedientia refertur, nempe ut huic Synodo obedire debeant in his quæ ad fidem pertinent, quæque ad extirpationem hujus schismatis, quæque ad reformationem generalem Ecclesiæ Dei in capite et in membris.

Dum hæc agerentur, et sessio IV fieret, renuntiatum est sacro Concilio, Papæ nomine, ipsum non alia causa, quam *propter sanitatem corporis,* Constantia recessisse, atque omnino *impleturum omnia quæ sacræ Synodo promisisset*[1]. Hæc in acta relata sunt. Quin ipse Pontifex, data schedula propria manu, aliisque multis testificationibus, idem confirmavit.

Sacra tamen Synodus intellexit ex ejus recessu quocumque colore quæsito tegeretur, nonnihil turbarum eventurum, multaque eum de disturbanda Synodo moliri; nec deesse adulatores, qui pessima suaderent. Sex enim Cardinales palam pronuntiaverant, ejus absentia jam solutum esse Concilium, ac Rainaldus memorat[2] plerosque Cardinales, alios post alium, ad Papam confugisse; edictumque Papæ valvis affixum repertum fuisse, quo Curia omnesque officiales, ut ad ipsum accurrerent, sub excommunicationis ac privationis pœna citabantur : quæ omnia ad dissolvendam Synodum pertinerent.

Scribunt et alii, Patres Cardinalibus indignatos id etiam cogitasse, ut prohiberentur à sessionibus Concilii, ubi de Papa ageretur, cui se turpes adulatores præstitissent; Petrum de Alliaco Cardinalem æquum omnibus nec minùs Ecclesiæ Romanæ, quàm ipsius Concilii studiosum his obstitisse, et Cardinalium defendisse dignitatem[3]. Nec interim deerant, qui pessimo adulandi studio, pontificiam potestatem immodicè efferrent. Quæ cùm ita se haberent, necessarium erat Patribus, ut conciliarem auctoritatem magis magisque inculcarent. Quare sessione V, non modò sessionis IV canonem iterarunt, sed etiam hæc duo addiderunt : primum, ut explicatiùs diceretur, *cujuscumque alterius Concilii generalis decretis Papam subjici;* alterum, *ut si contumaciter obedire contempserit, debitè puniatur*[4]; ne scilicet, quod plerique jactabant, honestè potiùs quàm necessariò obstringi obedientiæ videretur; tantâque Patrum consensione finita est sessio, ut actis hæc verba inserantur : « Quibus constitutionibus lectis, Concilium eas uniformiter approbavit et conclusit. »

Hi sunt illi duo canones relati superiùs, de quorum sensu agitur. Sed ipsa, credo, rei series persuadet, non alium esse posse, præter eum quem tuemur : nempe ut in fidei, schismatis, reformationis casu, non tantùm Constantiensi, sed etiam cuicumque, quocumque tempore, et quacumque causa congregato Concilio generali, obedientiam, à Papa etiam, præstari oporteat.

CAPUT XIV.

Vana suffugia, ex ipso Concilio scopo ac verbis, confutantur.

Certè cùm Constantiense Concilium in his sessionibus, duplicis generis decreta protulerit, quarum alia propriè ad Concilium Constantiense pertineant, alia ad omne Concilium protendantur, utriusque generis decretis certam notam adhibuit. Et tertiæ quidem sessionis decreta qui legerit, statim animadvertet ita decerni : « Quòd istud Concilium non debet dissolvi : quòd ipsum Concilium non potest transferri : quòd qui interesse debent huic Concilio, non recedant[5]. » Tunc sessionibus IV et V multa in eumdem sensum de hoc Concilio propriè decernuntur : quam notam si haberent omnia Synodi decreta, libenter fateremur non posse protendi ad omne Concilium ea, quæ de isto constituta fuerint. Nunc cùm

1. *Bull. conv. Conc. Const., sess.* I, *col.* 11. — 2. *Idem, sess.* II, *col.* 16. — 3. *Vid. in append, tom.* XII *Concil., col.* 1438. — 4. *Conc. Const., sess.* III, *col.* 17. — 5. *Idem, sess.* VIII, *col.* 45.

1. *Conc. Const., sess.* IV, *col.* 20. *Vid. in appendicem,* cedulam *Joan. XXIII, col.* 1463. — 2. *Rayn., an.* 1415, *n.* 6 *et seq. ex Theod. à Niem.* — 3. *Pet. Alliac. Eccl. in append., tom.* II *Gers. Leo. Aret., De temp. sui hist.* — 4. *Concil. Const., sess.* V, *col.* 26. — 5. *Idem, sess.* III, *col.* 18.

Concilium, in sessione v, disertè scripserit, « et huic Concilio et cuicumque alteri Concilio generali, » etiam à Papa deberi obedientiam; patet sacram Synodum, quasi dedita opera occurrisse eorum effugiis, qui ad Concilia in schismate habita, aut ad solum schismatis tempus horum decretorum verba detorqueant.

Hoc certè suffugium post Basileensem contentionem, auctore Turrecremata, primum emersit. Is enim, cùm auctoritate decretorum Constantiensium vehementissimè premeretur, primus omnium contendit, « quidquid verba Concilii in sono litteræ prætendant, » tamen aliter quàm sonant intelligenda esse; difficillimumque esse observare Constantiense decretum de obedientiâ à Romano Pontifice debitâ, « nisi decretum illud, ad aliam trahatur intelligentiam, quàm verba in superficie prætendant[1]. » Itaque commentum illud excogitavit, decretum Constantiense ad solam schismatis causam restringendum : ex quibus satis constat, virum acutissimum semel iterumque ac tertiò verborum Concilii perspicuitate summâ eò esse deductum, ut, repugnante litterâ, ad hunc sensum comminiscendum causæ necessitate se fuisse ábreptum, ultro fateretur.

Quare qui eum secuti sunt, nihil aliud quàm ludibria protulerunt. Et quidem commemoravimus, quàm aliena, non modò à sensu, verùm etiam à verbis horum decretorum dixerint, qui Constantiense Concilium huic Concilio duntaxat, non autem aliis, auctoritatem eam tribuisse respondent; cùm Patres Constantienses disertè scripserint : « Papam hujus Concilii, et cujuslibet alterius Concilii generalis præceptis teneri. »

Nec minùs absurdè *Disquisitionis* auctor, pro confirmando Turrecrematæ suffugio hoc argumentum proposuit : « Concilium istud (Constantiense scilicet) fuit continuatio Pisani Concilii ad civitatem Constantiensem translati : ex actis : Pisanum verò pro sublatione dicti schismatis congregatum fuerat : item ex actis[2] : » ergo ad schismatis causam ila Pontificibus præscripta obedientia revocatur. Quæ jactata ad speciem, jam ex gestorum serie evanescunt. Esto enim, urgentissima causa Pisani Concilii fuerit, extirpandum schisma; tamen ex actis docemur, accessisse aliam haud minùs necessariam, nempe *reformationem in capite et in membris*[3] : tum continuatam in urbe Constantiâ Pisanam Synodum, tria suscepisse; fidem exponendam, extirpandum schisma, reformandam Ecclesiam in capite et in membris; atque in his tribus ab ipso Pontifice, non tantùm huic, sed *cuicumque Concilio generali*, præstari obedientiam oportere. Ergo pessimâ fide, decreta Concilii sessionum IV et V, ejus gestis dictisque apertè reclamantibus, ad solam schismatis causam restringuntur. Quo etiam factum est, ut qui his solutionibus uterentur, subesse tamen aliud facilè persentiscerent, ut de Turrecrematâ vidimus. P. verò Gonzalez, postquam ad tempus schismatis dubiique Pontificis verba restrinxit, subdit tamen : « Forsan verò incautè in diffinitione suâ verba posuerunt, quæ videntur ampliùs aliquid sonare[4]. » Quis vero non existimet incautum potiùs fuisse Gonzalem, quàm tot sapientissimos Patres ac Theologos ita incautè locutos, ut nec ipsi eorum verborum, quæ tam accuratè selegerint, sensum intelligerent?

Jam quod Bellarminus, quo uno vel maximè adversariorum causa nititur, dixit, ex decreto Constantiensi, subjectum fuisse Conciliis Papam dubium, adeòque non jam Papam[5], manifestam absurditatem præ se fert; nempe ut Concilium, cùm sibi et cuicumque Concilio asserit collatam immediatè à Christo potestatem, etiam in Papam, tanto conatu nihil agat, quàm ut Conciliis eum qui non sit Papa, subjiciat : quo nihil est absurdius. Deinde observatum à nobis est, Papam dubium, qui jam pro Papa non sit, intelligendum esse, non in quocumque schismate; sed in eo schismate, *ubi est inextricabile dubium juris et facti*[1], quale erat illud schisma post Urbanum VI. Talis autem casus est rarissimus; quippe qui post Christum natum, semel tantùm contigit. Hinc argumentum : Constantiense Concilium nunquam adhibuit illas voces, quibus generaliores ac latiùs fusæ nullæ esse possint, ad exprimendum eum casum, quo nullus est rarior et infrequentior; atqui his vocibus, quas Constantiensis adhibuit Synodus : *quicumque : quàcumque dignitate : cuicumque Concilio*, nullæ generaliores reperiri possunt; ergo Constantiense Concilium non eas adhibuit, ut se ad infrequentissimum, ac tot retro sæculis semel tantùm cognitum casum adstringeret; cùm præsertim sacra Synodus alias futuras Synodos, non modò animo prævideret, sed ipsa etiam decretura esset. Neque enim quisquam ignorat canonem, *Frequens*, sessionis XXXIX[2], quo de decennio in decennium habenda Concilia generalia decernuntur; atqui illa Concilia non omnia futura erant sub dubio Pontifice : ergo Concilium Constantiense non ea tantùm Concilia prævidebat, quæ sub dubio Pontifice futura essent. Atqui Conciliis quibuscumque futuris subjiciebat Papam; ergo etiam subjiciebat iis, quæ à Papâ indubitato haberentur.

Præterea demonstravimus[3] totam Ecclesiam schisma elisuram, adeo abfuisse à restringendâ ad Papam dubium Concilii potestate, ut etiam intelligeret, ne in Papam quidem dubium valituram eam, nisi absolutè valuisset; neque tolli potuisse dubium Papam, qui in suâ obedientiâ certus haberetur, nisi et illud constitisset, certum etiam Papam in Concilii generalis potestate esse. Hinc illa manarunt, causam schismatis ad Concilium generale devolutam, non quidem propter illum singularem casum, sed quòd singularis casus non alia potestate diffiniendus esset, quàm eâ quâ cæteri casus diffiniri solerent. Quæ si universa Ecclesia ante Pisanam Synodum multò magis post eam, atque in Constantiensi Concilio, declaravit.

Tum illud constat, Constantiensem Synodum, non modò de extinguendo schismate, sed etiam de exponendâ fide, ac reformandâ disciplinâ fuisse sollicitam. Id enim, et Ecclesiæ mala, et Bulla convocationis, et ipsa sacræ Synodi jam inde ab initio professio postulabant. Atqui expositio fidei ac reformatio disciplinæ, non ad solum schismatis tempus, sed ad omnia Ecclesiæ tempora protenditur. Ergo absurdum est ad solum talis schismatis tempus restringere Concilii sollicitudinem.

Postea, sacra Synodus non nisi certo Papâ constituto reformationem aggressura erat. Ergo cùm docuit, in reformationis causâ Papam Concilio subesse oportere, non Papam dubium, sed certum, et ab ipsâ Synodo constitutum cogitabat. Neque enim quis negaverit sacram Synodum, cùm sessionum IV et V decreta conderet, quæ deinde actura erat animo providisse. Imò potiùs in ipsis initiis certa fundamenta ponebat, quibus cæteræ Synodi actiones et ordinationes suo tempore struerentur. Id autem volebat maximè, ut, Papâ constituto, reformatio fieret; utque eam nullus hominum, ac ne quidem ipse Papa prohibere posset. Id ergo agebat, ut Papam etiam certum, atque ab ipsâ Synodo constitutum, conciliaribus decretis obligaret.

Hic verò omnem absurditatem exsuperat illa responsio, quam auctor *Doctrinæ Lovaniensium* prodidit[4] : nempe ut in Synodo Constantiensi reformatio nihil aliud sonet, quàm ipsam extinctionem schismatis. Quo loco verba illa de reformatione faciendâ *in capite et in membris*, intelliguntur : *in capite*, seu *capitibus schismaticis*; quæ scilicet capita schismatica à Synodo in ordinem cogerentur : quo nihil excogitari possit absurdius; sed tamen ad hæc absurda rediguntur, qui perspicuis Synodi verbis atque sententiis commenta sua assuunt.

1. *Turrec., Resp. ad Basil., part.* II, *n.* 2 *et* 5, *tom.* XIII *Conc., col.* 1711, 1712. — 2. *Disquis., n.* 76, 77, *p.* 27. — 3. *Conc. Pis., sess.* XXI, *tom.* XI, *col.* 2203. *Conc. Const., sess.* II, III. *Vid. sup., cap.* X. — 4. *Gonz., de infall. R. P., despit.* XIII, *sect.* V, § 10, *n.* 2, *p.* 671. — 5. *Bell. de cons. mart., lib.* II, *cap.* XIX.

1. *Vid. sup., cap.* XI, *et loc. Spicil. hîc cit.* — 2. *Concil. Const., sess.* XXXIX, *col.* 238. — 3. *Sup. hoc lib., cap.* IX, X, XI. — 4. *Doct. Lovan.*, *p.* 74.

Itaque postulamus ut ex ipsis consuetis Synodi Constantiensis locutionibus, Synodum Constantiensem intelligant. Certè sacra Synodus, sessione XV, sic decernit : « Ne quis ullo modo prohibeat ad Sedem apostolicam, aut Romanam Curiam, hoc durante Concilio, vel ad ipsum, et quæcumque alia generalia venientes[1]. » En sessione XV easdem planè voces, quas in V legimus. Dicant boni expositores prohibitionem eam XV sessionis, non ad omnes Synodos, sed ad eas quæ in schismate fiant pertinere. Item sessione XXVI fit decretum cum hàc clausulâ : « Salvis iis quæ in hoc præsenti, et in aliis quibuscumque generalibus Conciliis fieri solerent[2] : » quæ cùm ad omnes Synodos pertinere necesse sit, sessionis V verba, non minùs generalia, nec minùs patere constat. Denique in ipsâ Bullâ *Inter cunctas*, sacro approbante Concilio, hæc jubentur : nempe interrogari quemvis Viclefismi suspectum : « Utrùm credat quod quodcumque Concilium generale et etiam Constantiense universalem Ecclesiam repræsentet[3]. » En iterum ac tertiò constantique tenore *quodcumque Concilium* unà cum Concilio Constantiensi omne Concilium comprehendit : quo nihil est clarius ad ipsius Constantiensis Concilii voces interpretandas, constituendamque sententiam.

CAPUT XV.

Ex sessione VIII *Concilii Constantiensis, sessionis* V *sensus asseritur.*

ALIUD argumentum exsurgit ex sessione VIII, pro vero et nativo Constantiensium canonum sensu, quem tuemur. Eâ sessione referuntur ac damnantur Viclefi propositiones XLV. Ex his Cajetanus ac Nicolaus Dubois quasdam seligunt[4], quarum condemnatio nobis officiat : octavam : « Si Papa sit præscitus, vel malus, et per consequens membrum Diaboli, non habet potestatem super fideles sibi ab aliquo datam; nisi fortè à Cæsare : » propositionem XLI, hanc scilicet : « Non est de necessitate salutis, credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. »

Ac ne quid omittamus, proferunt item Joannis Hussi propositiones damnatas : septimam : « Petrus non est, nec fuit caput Ecclesiæ sanctæ catholicæ[5]. » Inculcant etiam illud, quod Martinus V, Bullâ *Inter cunctas*, quemlibet de hæresi Viclefi, aut Hussi suspectum, sacro approbante Concilio, sic interrogari jubet : « Utrum credat quòd beatus Petrus fuerit Vicarius Christi, habens potestatem ligandi et solvendi super terram? Utrum credat quòd Papa canonicè electus, qui pro tempore fuerit, ejus nomine proprio expresso, sit successor beati Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesia Dei[6]? » Ex his igitur tale conficiunt argumentum : Si Ecclesia Romana suprema est; si Papa habet supremam auctoritatem in Ecclesia Dei; ergo Concilium generale non est supra Papam, aut Ecclesiam Romanam; ergo sessionum IV et V decreta non de Papa absolutè, sed de Papa dubio, ac de schismatis tempore intelligenda sunt.

Valeat planè illa consecutio, nisi et à Synodo prævisa difficultas, et ab ipsâ quoque apertè soluta est. Sed quid Constantienses Patres addiderint videamus; nempe post relatam Viclefi propositionem illam : « Non est de necessitate salutis credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias, » statim subjiciunt : « Error, si per Romanam Ecclesiam intelligat universalem Ecclesiam, aut Concilium generale, aut pro quanto negaret primatum summi Pontificis super alias Ecclesias particulares. » En quàm diligenter Constantienses Patres, et Martinus V locuti sunt : en ut *Ecclesias particulares*, non totam ipsam Ecclesiam catholicam, uno ore aliquid decernentem, Pontifici submiserint. Inde nimirum nostri sua illa sumpserunt, « dandam esse supremam et plenam Pontifici potestatem, sed in comparatione ad fideles singulos, et ad particulares Ecclesias. » Ita Gerson noster in ipsâ Constantiensi Synodo prædicabat; ita in eodem Concilio totidem verbis docebat Gersonis Magister Petrus de Alliaco Cardinalis[1], quo maximè auctore Viclefiana hæresis damnata est. Hæc profitebantur qui in Synodo docebant, qui Synodum docentem audiebant : hæc ipsa Martinus V sua fecit, cùm Decretali *Inter cunctas*, Concilii verba inserit, et ipsa Synodo approbante confirmat.

Instat Cajetanus, nihil obesse sibi hæc verba Concilii à Martino V approbata; cùm istud « quòd primatus Papæ sit super Ecclesias particulares, sit sermo affirmativus de primatu super particulares, et non negativus de primatu super universalem Ecclesiam[2]. » Quod P. Thyrsus Gonzalez, Cajetanum secutus, sic exponit, « ut vi illius censuræ à Martino V approbatæ, solùm sit de fide Romanum Pontificem habere primatum supra singulas Ecclesias, ut vi illius non sit de fide habere primatum supra Ecclesiam universalem ut congregatam in Concilio : » addit quòd « ibi sic adstruitur primatus Romani Pontificis super Ecclesias particulares, ut non negetur super Ecclesiam universalem[3]. » Hæc ille, hæc alii, non perpensa rerum serie, res magnas vanis distinctiunculis conficere soliti, in hunc locum memorant.

Sed profectò nimis scholasticâ subtilitate ludunt : quasi verò deceret sanctissimam Synodum, dum dedita opera id agit, ut contra Viclefum explicet quid sit *de necessitate salutis*, in Ecclesiæ Romanæ primatu profitendo, aliquid eorum omisisse, quæ *de necessitate salutis* credere oporteat. Atqui ex concesso, nihil dicit de primatu Romani Pontificis super Ecclesiam, ut est universalis, et illud tantùm asserit, primatum eum agnoscendum super particulares Ecclesias. Ergo hoc, non illud, de necessitate salutis credendum esse definit; statque inconcussum, quod sessionibus IV et V de Concilii summâ et absolutâ, etiam in ipsum Papam potestate, decreverat. Huic doctrinæ congruit illa Martini V interrogatio quam diximus; non enim quæri jubet : utrum credant quòd *Papa habeat supremam auctoritatem super Ecclesiam Dei*; sed, utrum habeat supremam *in Ecclesiâ Dei* : quod à nobis est alibi luculentè explicatum[4].

Jam verò ex his argumentum conficimus : Quod est ita positum à Concilio Constantiensi, ut ex illo tota papatûs ratio exponatur, erroresque contra papalem potestatem suborti condemnentur, id non ad tempus schismatis, aut ad Papam dubium, sed ad ipsum papatum, qualis est à Christo institutus, et ad omne tempus pertinet : atqui id quod est sessionibus IV et V de Papâ definitum, ita se habet, ut exindè tota papatûs ratio exponatur, et papatui oppositi errores condemnentur, ut patet ex prædictis : ergo quod est de Papâ in sessionibus IV et V definitum, non ad Papam dubium, aut ad schismatis tempus : sed ad omnia tempora, et ad ipsum papatum, qualis est à Christo institutus, pertinet; contra quod adversarii interpretabantur.

CAPUT XVI.

Mens sessionis V, *ex capite* Frequens, *et ex capite* Si verò *sessionis* XXXIX *demonstratur.*

HAUD minùs valida argumenta deducuntur ex sessionis XXXIX multis capitibus, quæ sigillatim pensitanda erunt.

Primum occurrit caput *Frequens*[5], quo capite Synodus Pontificibus legem figit, eamque multiplicem. Primùm enim decernit ut summus Pontifex certis temporibus, et quocumque decennio Synodum generalem habeat; deinde ut in fine cujuscumque Concilii futuro

1. *Concil. Const., sess.* XV, *col.* 147. — 2. *Idem, sess.* XXVI, *col.* 207. — 3. *Bull.* Inter cunctas, *post sess.* XLV, *col.* 268. — 4. *Cajet., de auct. Pap. et Conc., tract.* I *et* II, *pass. post. tom.* III. *Summ. S. Thom*, *edit Lugd.* 1687. Disq., *art.* 4, *n.* 61 *et seq.* Duel. Lov., *p.* 68 *et seq. Vid. sess.* VIII, *Conc Const., col.* 46, 47. — 5. *Vid., sess.* XV *Concil. Const., col.* 130. — 6. *Bull.* Inter cunctas, *loc. jam cit.*

1. *Gers., serm. in fest. S. Anton., tom.* II, *p.* 355. *Petr. Alliac., tractat. de Eccl. id. in append.* — 2. *Vid. Cajet., loc. jam cit.* — 3. *Gonz., de infall., dip.* XIII *sect.* V, § 5, *n.* 2, *p.* 665. — 4. *Vid. in A, pend*, *lib.* I, *cap.* III. — 5. *Conc. Const., sess.* XXXIX, *col.* 238.

Concilio locum *assignare teneatur* : tum, ne id faciat, nisi *consentiente et approbante Concilio* : postea ut *ad defectum Pontificis*, ab ipso Concilio is locus assignetur, valeatque convocatio etiam sine Pontifice facta à Concilio : postremo, ut Pontifex tempus Concilio præstitutum *abbreviare* quidem possit, non tamen prorogare. Sic præscribit rem quamdam, eamque maximam, quam quocumque decennio Romanus Pontifex facere *teneatur;* adeoque ligari putat decreto à se facto Papæ conscientiam. Ergo manifestè dat legem summis futuris Pontificibus : quibus? Dubiisne, ac tempore schismatis tantùm? Absurdum; cùm hæc certis determinatisque temporibus, post quinquennium scilicet, exinde post septennium, ac deinceps post quodcumque decennium exequenda, nullo respectu schismatis, *edicto perpetuo* sanciantur. Quare decretum istud Martinus V jam electus, jam agnitus, jam indubitatus Pontifex est ipse executus. Nempe sic decernit sessione XLIV : « Cupientes ac volentes decreto hujus Concilii generalis satisfacere, inter alia disponenti, quod omnino generalia Concilia celebrentur in loco, quem summus Pontifex, per mensem ante finem hujus Concilii, consentiente et approbante Concilio, DEPUTARE ET DESIGNARE TENEATUR,..... eodem consentiente et approbante Concilio, civitatem Papiensem tenore præsentium deputamus[1]. » Ex eodem decreto, sub eodem Martino V, Papiense Concilium et inchoatum est, et Senas deinde translatum, probante Concilio : ex eodem decreto, Basileense Concilium ab eodem Martino V indictum, et ab Eugenio IV celebratum fuit. Quæ et alia deprompta ex capite *Frequens*, Martinus V et Eugenius IV non essent executi, *ut huic decreto satisfacerent*, nisi intellexissent, non tantùm ad schismatis tempus, sed ad omnia tempora; neque tantùm dubiis, sed etiam indubitatis Pontificibus, legem præstitutam.

Cur autem sessione XXXIX omnibus Pontificibus legem ponunt, et à futuris quibuslibet Conciliis poni posse decernunt? Cur, quæso, nisi quia sessione V *quemlibet, quàcumque dignitate, papali etiam, cuilibet Concilio generali* subditum decreverant? Ergo omnibus Pontificibus, neque minùs certis, quàm dubiis, conciliarem potestatem ipsa Synodus anteponit; sessionis XXXIX fundamento, jam inde ab initiis, sessionis scilicet V, solidè providenterque jacto.

Neque objiciant caput *Frequens*, de Conciliis quocumque decennio celebrandis, nullius jam esse roboris. Neque enim hìc quærimus, quo Ecclesiæ usu atque consensu, hi, qui disciplinam spectant, canones aboleri possint. Id certè quærimus : an Synodus Constantiensis ita se gesserit, ut quæ existimaret summos etiam Pontifices, in fidei, in schismatis, in reformationis causâ, Conciliis œcumenicis esse inferiores. Certè, caput *Frequens* ad reformationem pertinebat, cùm Patres intelligerent tantam esse tamque inveteratam ecclesiasticæ disciplinæ corruptelam, ut nonnisi per frequentia Concilia successu temporis reformari possit.

Quo ex loco argumentum nostrum ita potest confirmari : Cùm Patres Constantienses, sessione V decernebant, *cuicumque Concilio generali à quocumque* parendum, hoc certè decreto intelligebant comprehendi ea Concilia, quæ ipsi vel maximè imperaturi essent; ideo enim usi sunt generalibus vocibus : *Huic et cuicumque alteri Concilio legitimè congregato :* atqui ea Concilia imperaturi erant, quæ etiam sub certis indubitatisque Pontificibus haberentur : ergo ea quoque Concilia Papæ anteponebant.

Huic argumento plurimum lucis accedit ex capite *Si verò*[2], quod est positum in sessione XXXIX post caput *Frequens*. Eo capite, Constantienses decernunt de habendis Synodis, *si in futurum schisma oriri contingeret*. Quo loco præscribunt, quid ipsi contendentes, quid verò Concilium, quid denique omnes præstare debeant.

1. *Concil. Const., sess.* XLIV, *col.* 257. — 2. *Concil. Const., sess.* XLIV, *col.* 259.

Hinc exsurgit argumentum : Cùm Constantienses Patres decernere aggrediuntur, quid agendum in tempore schismatis, id non generalibus verbis, sed expresso nominatim schismatis casu, decernunt, ut legendi patuit : ergo certò constat singularem schismatis casum singulari decreto consideratum ac provisum; at quæ verbis generalibus, *de quocumque Concilio legitimè congregato*, sessionibus IV et V, antea dicta essent, ad omne Concilium et ad omne tempus omnino pertinere.

CAPUT XVII.

Idem demonstratur ex aliis capitibus sessionis XXXIX. *Schelstrati et aliorum suffugia præcluduntur.*

SEQUITUR, in sessione XXXIX caput *Quanto Romanus Pontifex*; quo capite Synodus « statuit et ordinat, quòd deinceps quilibet in Romanum Pontificem eligendus, antequam sua electio publicetur, coram suis electoribus, publicè confessionem et professionem faciat infrà scriptam[1]. » Ergo manifestè omnibus futuris Pontificibus, etiam indubitatis, etiam in fidei professione faciendâ, legem ponit.

Objicit Schelstratus, id ne quidem in Synodo Constantiensi, præsentibus Patribus à Martino V fuisse observatum. « Sed, inquit, is Pontifex, electione facta consecratus fuit, ac postea fidei professionem fecit[2]. » Tantus scilicet sacri Concilii, facillimique decreti contemptus Martinum cœperat, qui aliis Synodi decretis tanta diligentia satisfecit! At à Schelstrato quærimus, cur non ejus rei aliquod monumentum proferat? An fortè in his reconditis gestis, quæ toti orbi hactenus ignorata, à se primùm edita jactat, fidei professionem in ipsa consecratione factam invenit? Atque nihil vetabat quin fieret, semel quidem privatim, coram electoribus ex Synodi decreto, atque iterum publicè in ipsa consecratione, sive post consecrationem : sed nempe placebat Schelstrato ostentare contemptam, etiam sine causa, tantam Synodum, tantosque fastus ad pontificiam dignitatem pertinere putat.

In eadem sessione XXXIX, duo extant canones quibus canonibus in Episcopis transferendis, inque spoliis vacantium Ecclesiarum capiendis, aliisque ejusmodi rebus, quid Romano Pontifici faciendum, sacrosancta Synodus *statuit et ordinat*[3].

Occurrit Schelstratus, et hæc quidem decreta esse confitetur quæ « etiam Pontifices indubitatos tangunt : sed, inquit, nullam pœnam injungunt; nullam mentionem coactionis faciunt; prout tamen faciunt in decreto de schismatis tempore, ubi circa Pontifices tempore illo viventes, pœnas etiam privationis papatûs constituunt[4]. »

Hæc quidem Schelstratus objicit; tanquam Concilia non nisi pœna adhibita jurisdictionem exerceant, jaceantque canones innumerabiles in corpore Juris, sacrisque Conciliis editi, in quibus prohibitio, nulla licèt anathematis aut pœnæ cujuslibet et coactionis mentione, constat. At profectò sæpe sufficit simplici interdicto ligari conscientiam; quod Synodus Constantiensis apertè sibi tribuit in capite *Frequens*, decernendo scilicet, ut Papa ante finitum quodcumque Concilium, probante Concilio, futuri Concilii tempus designare teneatur; neque nulla pœna tamen est, si futurum Concilium designare Papa nolit, illud ab ipso Concilio, etiam invito Papa, statim designari. Cæterùm quis ignorat, pœnas interdùm judicum prudentiæ reservari, neque minùs obligare ea quæ conscientiæ relinquantur; ut miremur à Schelstrato, haud indocto viro, lectorem talibus deludi nugis?

CAPUT XVIII.

Idem demonstratur ex sessione XL, *et octodecim tum propositis reformationis articulis.*

ATQUE his quidem sessionis XXXIX canonibus, Syno-

1. *Concil. Const., sess.* XLIV *col.* 241. — 2. *Schelst Diss. Antuerp., cap.* III, *p.* 69. — 3. *Concil. Const., loc. jam cit. col.* 241, 242. — 4. *Schelst., loc. cit., cap.* II, *p.* 66.

dus Constantiensis reformationem aliqua ex parte delibavit : cæterum tantum opus ad vivum aggressura erat, postquam usus Pontifex constitutus esset. Cùm ergo res eò devenisset, ut abjectis aliis, unus summus Pontifex crearetur, tum verò, sessione XL, octodecim articuli reformationis diu examinati, *ac per Nationes in reformatorio*[1] *oblati,* proponuntur cum hoc decreto[2] : quòd « futurus Pontifex per Dei gratiam de proximo assumendus (post octo scilicet dies) cum hoc sacro Concilio, vel deputandis per Nationes, debeat reformare Ecclesiam in capite et in membris, et Curiam Romanam,..... antequam hoc Concilium dissolvatur, super articulis qui sequuntur, » octodecim illis scilicet sæpe memorandis. Hinc autem multa argumenta consurgunt.

Primum, quod jam tetigimus : Reformatio in capite et in membris, quò sessionis V decreta collimabant, exciso penitus schismate et electo Pontifice, præcessura erat : ergo in eo decreto præscripta obedientia *cuilibet, cujuscumque status vel dignitatis, etiamsi papalis existat,* non ad schismatis tempus, sed ad ipsum quoque omnium consensu, constitutum Pontificem pertinebat.

Atque ut pateat sanctam Synodum, in sessione V, nihil aliud animo designasse, quàm id quod postea executura erat, stet istud argumentum : In sessione XL, sancta Synodus Pontifici statim à se eligendo legem dixit : ut nempe, cum ipsa Synodo, Ecclesiam et Curiam in capite et in membris, super certis articulis à Synodo præscriptis, reformaret : atqui Pontifex mox eligendus, futurus erat certus et indubitatus Pontifex : ergo sancta Synodus certo etiam ac indubitato Pontifici legem dixit.

Quid quòd articuli omnes, vel ferè omnes, Ecclesiam, Romanam ac Sedem apostolicam spectabant ? Id vel tituli docent : « De numero et qualitate Cardinalium ; de reservationibus, de annatis ; de gratiis expectativis ; de confirmationibus electionum ; de causis in Romana Curia tractandis ; de appellationibus ad Romanam Curiam ; de officiis Cancellariæ et Pœnitentiariæ ; de dispensationibus ; de provisione Papæ et Cardinalium[3], » et ejusmodi cæteris : quæ cùm absurdum sit ad schismatis tantùm tempora, et ad dubios tantùm Pontifices pertinere, omnia tempora, et indubitatum quoque Pontificem designabant.

Neque obest quòd de his parum in Synodo actum, sive curiales reformationem eluserint, seu Patres, negotiorum mole obruti, secuturo Concilio multa reservarint. Neque enim hic inquirimus quid gestum sit, sed in sessionibus IV et V quæ mens Synodi fuerit. Certè constat eam fuisse mentem, ut vel maximè reformatio fieret. Ergo etiam constat eam fuisse mentem, ut indubitatus, et ab ipsa Synodo constitutus Papa, quàm maximè Synodo obediret. Nec elusa reformatio probat Synodi auctoritatem infirmam, sed fortè hominum animos nimium fuisse perversos.

Huic probationi magnum robur accedit ex articulo XIII octodecim illorum, qui sessione XL propositi sunt : *Propter quæ, et quomodo Papa possit corrigi et deponi*[4]. Atque equidem miror, quosdam Lovanienses aliosque censores nostros[5], eo loco abusos, ut sessionem V everterent : quasi sancta Synodus sessione XL, omnibus jam obedientiis congregatis, in integro reliquerit, an Papa in Concilii potestate esset. Neque adverterunt ea, quæ sessione V generatim designata essent, *de Pontifice* scilicet *debitè puniendo,* sessione XL plenè atque integrè perficienda proponi, expositis specialibus causis atque agendi modis ; quæ adeo non pugnant cum iis, quæ sessione V gesta erant, ut alterum alteri necessariò conjunctum colligatumque sit. Porrò certissimum est sessionis XL decretum ita esse conditum, ut post extinctum schisma, et sub indubitato Pontifice valeret. Ergo sessionis V decreta, ex mente Concilii, etiam ex tincto schismate, et sub indubitato Pontifice valitura erant.

1. In eâ Synodo, singulæ seorsim Nationes de singulis rebus quæstionem habebant, et decreta in sessionibus tum legebantur, cum ab omnibus Nationibus fuerant approbata. Ea methodus obtinuit quoque in Concilio Basileensi. *Reformatorium* illud, de quo dicitur sessione XL Concilii Constantiensis, constabat ex deputatis Nationum, quibus ea cura mandabatur, ut quærerent et proponerent quæcumque sibi reformatione indigere viderentur (*Edit. Paris*).

2. *Concil. Const., sess.* XL, *col.* 243 — 3. *Idem, col* 243, 244. — 4. *Ibidem.* — 5. *Disquis., p.* 30 *et* 65. *Doct. Lovan, pag.* 70, 71.

CAPUT XIX.

Recapitulatio eorum quæ de mente Concilii dicta sunt : solutio objectorum cap. III.

PROFECTÒ hæc Concilii mens, hic sensus : ac si malis urgentibus ac prævalentibus, tanti Concilii, de reformatione ad unguem perficiendâ, vota frustrata sunt ; certa tamen fundamenta, quibus ea niteretur, posuisse juvabat. Denique si quis diligenter antedicta perpenderit, quove statu res Ecclesiæ essent, quidve illa optaret, quidve metueret, et quo indigeret, tot malis undecumque prementibus, et infando schismate ad cumulum ferè auctis, faciliè intelliget, quàm ad sananda Ecclesiæ vulnera pertineret, ne ad solum schismatis, aut dubii Pontificis tempus, provisa remedia, ipsaque adeo Concilii decreta traherentur. Et ipsum quoque schisma aliud postulabat, cùm unicuique factioni addicti, suum Pontificem pro certo jactarent, ac pontificii nominis auctoritate mali abuterentur, boni etiam plerique turbarentur ; atque inter schismatis mala, ac prodendæ pontificiæ majestatis metum fluctuarent. Quas inter angustias, tantaque præsentia et ingruentia mala, si Patres Constantienses sibi asseruissent supremam potestatem in dubios tantum Pontifices, næ illi Ecclesiæ morbis inane remedium attulissent. Quare dubii Pontificis, nullâ vel tenui mentione factâ, altiore et communiore ratione subnixi decreverunt, « quemcumque hominem, quâcumque dignitate, papali etiam, cuicumque Concilio subjici oportere ; » ut postea omnes Christiani, quocumque tempore, et quocumque rerum statu, sive in schismate, sive extra schisma, seu dubium Pontificem, seu certum esse crederent, supremam Conciliorum agnoscerent potestatem, in eâque acquiescerent. Quod quidem sancta Synodus eo lucentiùs et firmiùs declarare ac definire teneretur, quia pars malorum maxima inde provenerat, quòd multi non satis Synodo Pisanæ credidissent. Jam verò, his explicatis, nihil est facilius quàm adversariorum omnia argumenta, atque axiomata in eorum caput retorquere.

Nempe his agebant regulis : *Intelligentia dictorum ex causis et assumenda dicendi*[1]. Nos verò id fecimus, atque ex causis quibus collecta est Synodus ; cùm illæ, non ad schismatis tantum, aut ad dubii Pontificis tempus, sed ad omnia Ecclesiæ tempora referantur, ejus quoque decreta ad omnia tempora patere docuimus. *Ex contextu facienda est interpretatio*[2]. Nos verò gesta omnia ab ipsâ origine repetita revolvimus, atque hinc doctrinam et Parisiensium et Ecclesiæ Gallicanæ fixam invictamque esse monstravimus. *Ubi est apparens aliqua contradictio, capienda interpretatio est, quæ tollat contradictionem*[3]. Id verò meminerint ; id enim semper agunt, ut Synodi inter se decreta committant, nec unum ex alio elucident, sed evertant. Sic ea quæ in Viclefum à Synodo Constantiensi intorta sunt sessione VIII ; sic reformationem sessione XL propositam, in ipsis Synodi sessionibus IV et V decreta convertunt. Nos ita conciliamus omnia, ut sibi cohærere, et eodem ubique tenore processisse constet. Jam cùm ex optimis regulis, quas ipsi adversarii adducebant, sacrosanctæ Synodi mentem in sessionum IV et V decretis liquidò exposuerimus, haud minùs luculenter earum sessionum invictam auctoritatem adstruemus.

1. *Disquis., n.* 80, *Vid. sup., cap.* III. — 2. *Idem, n.* 81. — 3. *Ibid., n.* 80

CAPUT XX.

Sessionis IV *et* V *æquè ac reliquis Concilii œcumenici auctoritas constat : an valeat Bellarmini responsio, earum sessionum decreta, à Florentinâ et Lateranensi Synodis antiquata?*

Ac primum auctoritas sessionum IV et V haud alio fundamento nititur, quàm quo tota Synodus; ipso nempe Concilii titulo : « Sancta Synodus Constantiensis in Spiritu sancto legitimè congregata, generale Concilium faciens, Ecclesiam catholicam militantem repræsentans, etc. »

Hæc de se statim Synodus, prorsus Synodorum generalium more. Quærimus à nostris censoribus, an hunc titulum sessionibus IV et V detractum velint? Si velint, non catholica, sed mendax est Synodus, pro universali sese venditans : si nolint, aut, volentes licèt, ipsa sanctæ Synodi reverentia cohibet, fateantur necesse est, sessiones IV et V eâ auctoritate niti, quâ nulla major esse possit.

Ait quidem Bellarminus, « Constantiense Concilium, quantùm ad primas sessiones, ubi definit Concilium esse supra Papam, in Concilio Florentino, et Lateranensi ultimo reprobatum[1]. » Anne expresso nomine Concilii Constantiensis, ut sanè oportebat? Sic enim et Arimineusis, et Ephesina illa nefaria Synodus expressè abrogatæ et condemnatæ sunt. An igitur Florentina, aut Lateranensis illa ultima Synodus, Constantiensem Synodum notavit ullo modo? Nusquam. Sed, aiunt, contraria decreta protulit. Ergo jam non Concilio abrogatur auctoritas : sed ipsa Concilia quæ verâ auctoritate constent, pessimo exemplo inter se committuntur. Nos autem Conciliorum Florentini atque Lateranensis decreta Constantiensibus esse contraria negamus et pernegamus; falsòque et temerè assertum id esse, prolatis gestis, suo loco demonstramus. Hic interim id querimur, novo more, atque à catholicis theologis alienissimo, Concilia œcumenica opponi Conciliis œcumenicis in eâ re, quæ ad ecclesiasticum dogma pertinet, negamusque unquam in Ecclesiâ factum, ut alicujus Concilii, quod se pro œcumenico gesserit, quale illud falsum Ephesinum fuit, in alio Concilio œcumenico, doctrina damnetur, nisi priùs ipsa Synodus antiquetur, mendaci œcumenicæ titulo insignita. Jam si Concilia inter se non consilianda, sed committenda essent; quis Florentinum aut etiam Lateranense ultimum Concilium, tam paucorum Episcoporum, ac, dum celebraretur, vix extra Urbem notum, Constantiensi anteponat, ubi teste Bellarmino, *Patres ferè mille*[2]; atque in his *Episcopi amplius trecenti* adfuerunt; tanta hominum copia, ut eos Constantia urbs tanta non caperet, quemadmodum hujus temporis testantur historici[3]; quos inter eminebant tot ac tanti Cardinales Romanæ sedis atque potentiæ studiosissimi. Quis, inquam, æquus judex tam sancto conventui, ubi exitiale schisma extinctum, et res Ecclesiæ in pace sunt compositæ, ex ipso statim titulo non asserat auctoritatem?

At enim non omnes, sed primæ tantum sessiones abjiciuntur. Quasi verò nihil sit, ipsa tantæ Synodi fundamenta concutere, idque ex proprio sensu, nulla Synodo, nullo auctore Pontifice. Quid verò non liceat, si hæc licent? Verùm omittamus certa licèt præjudicia, atque adversariorum objecta diluamus.

CAPUT XXI.

An sessionum IV *et* V *dubia sit auctoritas, quòd duæ obedientiæ defuerint? An Joannis XXIII obedientia tertia pars Ecclesiæ fuerit? An Joannes XXIII aut alii sessionibus* IV *et* V *contradixerint? Joannis Turrecremalæ et Joannis Gersonis loci.*

AIUNT : Non erat tum generale Concilium, cùm tantùm adesset tertia pars Ecclesiæ[4]. (Quæ alibi fusè diximus, ut ostenderemus absurdum esse Ecclesiæ tertiam partem tantùm dicere tot populos tantaque regna quæ Joanni XXIII obediebant, hic iterare non est necesse). Inter illa regna erat Hungaricum, misso quoque legato pro toto hoc regno Lamberto de Grolia[1]; quod ideo annotamus, ut intelligant censores nostri, majores quoque suos cum nostris majoribus in unam sententiam convenisse. Harum nationum regnorumque Antistites ac Legatos in eo catalogo legimus, quo descripta sunt illorum nomina, qui fœdus Narbonense[2] cum Aragonensibus pactum approbarunt[3].

Ut ut sit, inquiunt, duæ obedientiæ deerant. Certè; sed omnes convocatæ, et quidem auctoritate veri Pontificiis, et ex decreto Pisani Concilii generalis. An verò propter Hispanos, et Scotos, aut etiam Apulos damnatis Pontificibus adhærentes, perditam Ecclesiam oportebat; nec licebat, tot tantisque Ecclesiis vero Pontifici odedientibus, personam agere Ecclesiæ, resque ejus componere, aut earum agendarum fundamenta collocare? Esto, fuerint excusabiles, aut tolerabiles, qui Gregorio Benedictoque adhærebant. An propterea reliquam Ecclesiam, ipsa nixam veritate, auctorite spoliabant, ac prohibere poterant, quominus veris certisque decretis, saluti animarum, atque extinguendo schimati provideret?

Sed addit Bellarminus : « Non aderat tum certus Papa in Ecclesia; sine quo dubia de fide definiri non possunt[4]. » Certus, quem omnes omnino reipsa agnoscerent, fateor : certus, qui meritò pro certo haberetur, et quem multò maxima pars Ecclesiæ reipsa pro certo haberet, cæteris tantæ multitudinis comparatione perpaucis; nec ipse Bellarminus inficias eat.

Instat : « In Concilio nullus erat Papa : Joannes enim XXIII, qui Concilium inchoaverat, jam inde recesserat, cùm quarta sessio haberetur[5] : » quasi è Concilio turpiter aufugisse, hoc esset Synodo abrogare potestatem. Atqui ipse Joannes postridie quàm abiit, missis ad Imperatorem et ad Synodum Legatis, *datâque creditivâ litterâ* testabatur *se propter sanitatem corporis secessisse.* Hanc turpi fugæ excusationem obtendebat, cæterùm *omnia impleturum quæ Synodo promisisset*[6].

Bellarminum secutus auctor anonymus *Doctrinæ Lovaniensium* hæc addit : « Nec desunt qui asserant, quòd non omnes illius primæ congregationis, consenserint illi decreto sessionum IV et V; » nec ipse Joannes XXIII adhibuit « consensum, vel auctoritatem suam : dicitur enim fuisse conquestus, post abscessum suum aliqua esse decreta erronea et falsa adversùs auctoritatem Romani Pontificis[7]. » Hæc ille ex Joanne Turrecremata retulit. Quo loco multùm utuntur, qui nostra impugnant, ac præsertim ille, qui de Libertatibus Gallicanis scripsit auctor anonymus. Atque is quidem laudat Joannem à Turrecremata Cardinalem, ut « de rei veritate optimè instructum, ac gestorum ex parte oculatum testem, ac pro suo merito fide dignum[8]. » Id prætermisit, ab eo Cardinale hæc fuisse scripta post Basileense dissidium : quo tempore Turrecremata Eugenianarum partium antesignanus, cùm Constantiensis Concilii auctoritate premeretur, nullum videbat effugium nisi, quoad poterat, Constantiensium canonum et sensum obscuraret, et auctoritatem infringeret. Itaque cùm acta publica deessent, ipsos etiam rumores aucupatus, ea scripsit quæ Joannes XXIII coram oratoribus Gallicanis iratus effudisse diceretur. Jam verò quis dicat admittenda quidem ea quæ ab uno viro, eoque addicto partibus, memorantur; contemnenda vero quæ sunt in actis publicis expressè notata? Nempe hæc consensum

1. *Bell., lib. de Conc. et Eccl., c.* VII. — 2. *Bell., lib. de Conc. et Eccl., c.* VII. — 3. *Vid. Cochlæ, lib.* I, *Hist. Huss. et al. hist.* — 4. *Doct. Lov., p.* 77. *Bell., lib.* II *de Conc., cap.* XIX. *Turrec., de Eccl., lib.* II, *cap.* XCIX. *Vid.* Dissert. præv., *num.* XXXIX *et* XLI.

1. *Concil. Const., sess.* XX, *col.* 190.
2. Nempe Narbone transactum fuerat inter Sigismundum Imperatorem et Ferdinandum Aragonum Regem, ut Episcopi qui Ferdinando parebant, certis conditionibus suo Benedicto obedientiam denegarent et Synodo se jungerent. Vid. tomor. Cap. concord. tom. XII Conc., col. 178 et seq. (*Edit. Paris*).
3. *Concil. Const., sess.* XX, *col.* 183 *et seq.* — 4. *Bell., loc. jam cit.* — 5. *Idem et Doct. Lov., p.* 77, *ex Turrecr.* — 6. *Concil. Const., sess.* IV, *col.* 20, 21. — 7. *Doct. Lovan., p.* 69, 73, 77, *ex Turrecr.* — 8. *De Libert., etc., lib.* V, *cap.* XV, *n.* 2.

et auctoritatem publicam manifestè exprimunt, non item quod incerta tantùm quorumdam relatione nititur. Nec vero aliud innuit Turrecremata, dum nullo tantæ rei appellato teste, solùm ait : « Dicitur enim fuisse conquestus post abscessum suum aliqua esse decreta erronea et falsa adversùs auctoritatem Romani Pontificis. » Hæc anonymus repetit. At virum gravem non decet his moveri, quæ dicantur, et in aera jactentur, dum interim ex actis ipsis Synodi, duo hæc constant; nempe sessioni IV ducentos Patres adfuisse; et sessioni V adscriptum, lectis articulis, *Concilium eos uniformiter approbasse, et concludisse.* De Joanne vero XXIII quid dicam, quem ex actis constet, etiam post fugam Synodo adhæsisse, ac postea iteratis vicibus ultro confessum « quòd turpiter à Concilio recesserat; quòd vellet stare definitioni Concilii; quod Constantiense Pisani continuativum errare non posset; quod Synodi sententiam, etiamsi in se latam, cum birreti depositione acciperet, confirmaret, approbaret quantùm in se esset[1] ? » Quæ ergo Synodus intelligeret, eo vel invito per sese valitura, quis, eo quoque assentiente, valere negaverit ?

Neque verò nostra interest, quid ipse Joannes privatim aut clanculum demurmuraverit; sed quid ad Synodum apertè professus sit. Neque ego difficeor ei adfuisse, ut Principibus solent, adulatores pessimos, cùm ab Alliacensi Cardinale notatum videam quemdam, « qui inter fautores et adulatores ejus, velut anguis in herba latitaret, qui eum lacte erroris nutrientes, ad exterminium deduxerunt[2]. »

Neque etiam moror quid illi Pontificis insusurraverint auribus fœdi adulatores; sed quid ipsa Synodus votis communibus atque suffragiis definiverit; quod unum inquirimus. Auctor anonymus[3], aliique passim mirum in modum se efferunt his Joannis Gersonis verbis[4] : Ante celebrationem sacrosanctæ hujus Constantiensis Synodi, sic occupaverat mentes plurimorum litteralium, magis quàm litteratorum ista traditio, ut oppositorum dogmatizator fuisset de heretica pravitate suspectus vel damnatus. Hujus rei signum accipe, quia post declarationem, et quod urgentius est, post determinationem et practicationem ejusdem sanctæ Synodi inveniantur qui talia passim asserere non paveant. »

Quæ cur viri graves tanti faciant, non equidem hactenus intelligere potui. Quid enim novi quòd, ante rem definitam, in diversam sententiam multi abierint? Aut quis nesciat post res etiam definitas, non defuisse Synodis, etiam optimè gestis, obtrectatores suos? Sanè quod Gerson memorat : « Qui Constantiensia dogmata tuerentur, ante sacræ Synodi celebrationem de heretica pravitate suspectos vel notatos, » ad Benedicti XIII, cui Galli parebant, tempora pessima referendum. Is enim superbissimus atque ambitiosissimus, qui contra se hiscere auderent ac Synodum implorarent, diris devovebat, quod jam ex actis constitit[5]. Atque hunc pessimum morem, et ab alto imbibitum adulationis virus Gerson irridens, *traditionem* vocabat, qualem certè in Judæis improbavit Christus. Ipse cum cæteris veram et apostolicam traditionem tuebatur. Jam qui hæc objiciunt, viderint an litigia judiciis, ipsique judicibus, in Ecclesiæ catholicæ cœtu sedentibus, obtrectatores anteponendos putent.

CAPUT XXII.

Quòd inter Catholicos certum sit, Concilium Constantiense jam inde ab initio, et ante adunatas obedientias fuisse œcumenicum : Bulla Inter cunctas *à Martino V,* sacro approbante Concilio, *edita Constantiæ.*

Denique, ut uno verbo totum negotium transigamus, judicata res est; totaque illa de duabus obedientiis absentibus, deque sessionibus nullo Pontifice habitis, argumentatio sponte jacet. Nemo enim negat decreta sessionum VIII, XIII, XV, circa Viclefum et Hussum, et circa communionem sub unâ specie, et circa Joannis Parvi propositionem de cædendis tyrannis, aliaque de fide, plenà œcumenicæ Synodi auctoritate esse facta. Atque illas sessiones æquè ac quartam et quintam constat esse celebratas, antequam omnes obedientiæ convenissent. Ergo ante conjunctionem illam, Concilii generalis apud Constantienses valebat auctoritas; ac sessionum IV et V decreta pari cum cæteris potestate omnino constant.

Respondent[1], quæ adversùs Viclefum et Hussum decreta fuerant, à Martino V fuisse approbata, Decretali *Inter cunctas* : nihil autem præterea ab eo Pontifice confirmatum.

Verùm enim verò attendere debuissent nihil hic novi decrevisse Martinum : sed quæ à Concilio œcumenico, de Viclefi atque Hussi erroribus rectè jam et ordine gesta essent, Episcopis et Inquisitoribus exequenda mandasse. Id ipsius diplomatis probat series. Hæc deinde Martinus V interrogata subdit, quibus tentari debeat is, cujus fides suspecta sit[2] : « Utrum credat quòd quodcumque Concilium generale, et etiam Constantiense, universalem Ecclesiam repræsentet? Item quòd illud, quod sacrum Concilium Constantiense Ecclesiam universalem repræsentans, approbavit et approbat in favorem fidei et ad salutem animarum; quòd hoc est ab universis Christi fidelibus approbandum et tenendum, et quod condemnavit et condemnat, esse fidei vel bonis moribus contrarium. »

En quod sancta Synodus approbavit et condemnavit circa Viclefi, Hussique propositiones sessionibus VIII et XV, nondum licèt adunatis obedientiis : en quod approbandum et condemnandum Martinus præcisè proponit, ut jam approbatum et condemnatum à Concilio œcumenico, quod Ecclesiam catholicam repræsentaret. Pergit : « Utrum credat quòd dictæ condemnationes[3] per sacrum generale Concilium ritè et justè factæ sunt : » *ritè*, quoad ordinem ; *justè*, quoad rem ipsam : quod iterum iterumque inculcat et urget; ut quod in Concilio generali decretum et peractum erat, jam observandum omnibus credendumque relinquatur. Qui ergo Concilio Constantiensi ante adunatas obedientias œcumenicam detrahit auctoritatem, non modò toti Synodo, verùm etiam Martino V et fidei catholicæ contradicit.

Neque verò his nocet, quòd Martinus V sessionum IV et V nullam fecerit mentionem; neque enim aut memorat prolatam de Joannis Parvi hæresi sententiam[4], quæ haud minùs habetur pro œcumenici Concilii sententiâ : neque aliud quidquam præter ea, quæ in Viclefum Hussumque gesta sunt. Quin etiam vidimus Bullæ *Inter cunctas,* insertam à Martino V censuram Concilii in Viclefi propositionem XLI, quâ censurâ constet, *Ecclesiam Romanam ita supremam esse*, quatenus eo nomine *universalis Ecclesia, aut Concilium generale* intelligitur : Papam verò ita supremum, quatenus *primatum habet super alias Ecclesias particulares.* Hæc exscribit Martinus V : hæc ad fidem catholicam pertinere intelligit. Quæ nos ex sessionibus IV et V manasse, cum iisque apta et connexa esse, luce clarius demonstravimus[5]; quo libet Martinum V iis sessionibus assensisse, qui connexa et consentanea probaverit.

Neque mirum. Ipse enim Martinus, unus fuit eorum Cardinalium, qui subscripsit cum aliis ei declarationi, quâ Papam œcumenicæ Synodo subesse testabantur[6]. Is eo fundamento nixus, in Pisano Concilio et Constantiensi, nunquam ab aliorum Patrum sententiâ discrepavit. Itaque cùm Bullâ *Inter cunctas,* primarum sessionum decreta, tanquam œcumenicæ Synodi acta veneratur, id tantùm Pontifex mandat exequendum,

1. *Concil. Const., sess.* XI, XII, *col.* 87, 88, *etc.* — 2. *Pet. All. de Eccl. auct., p.* 111, *cap.* III, *jam. sup. cit.* — 3. *De Libert., etc., lib.* V, *cap.* XV, *n.* 7. — 4. *Gers., de potest. Eccl., cons.* XII. — 5. *Vid. sup. hoc. lib. cap.* IX; *et S. Anton., tom.* III, *hist., lib.* XXII, § V *et seq. et Rain., an.* 1409.

1. *Disq., pag.* 21. — 2. *Bull.* Inter cunctas, *col.* 268. — 3. Nempe Viclefi, Joannis Hussi, et Hieronymi à Pragâ. — 4. *Concil. Const., sess.* XV, *col.* 144. — 5. *Sup., cap.* XV. — 6. *Vid. Rain., tom.* XVII, *an.* 1408, *n.* 9 : *sup. hoc lib., cap.* IX. *Diss. præv., n.* XL.

quod Prælatus et Cardinalis cum aliis jam fecerat et constituerat.

Pari ratione solvitur ea objectio, quòd absente Papâ, Synodi œcumenicæ auctoritas constare nequeat : cùm iis sessionibus, quas Martinus V, totâ Synodo approbante, pro œcumenici Concilii veris sessionibus agnoscit, haud minùs quàm sessionibus IV et V Romanum Pontificem defuisse constet.

Quamobrem ruit funditus illa objectio, quæ ex diversis obedientiis nondum adunatis petebatur. Nec ullum periculum nostrorum Parisiensium sententiæ imminet ab aliis obedientiis, quæ primùm unanimi consensu Bullam *Inter cunctas* Martini V approbarint, tum declarationi ipsius Concilii Constantiensis primis sessionibus superstructæ, in idem ædificium, atque omnino in idem corpus coaluerint; totamque sacræ Synodi doctrinam imbiberint; cujus quidem doctrinæ, si quam partem suspectam habuissent, nonnisi eâ expressè reprobatâ Synodo adhæsissent.

CAPUT XXIII.

An novæ Concilii convocationes, Gregorii et Benedicti obedientiis Constantiam advenientibus, pacis studio factæ, antecedentium sessionum auctoritatem infringant? Ac primum de suscepto Gregorio, sessione XIV.

Neque illa obstat ab auctore anonymò *Doctrinæ Lovaniensium*[1] aliisque jactata, adunatis demum obedientiis, nova Concilii convocatio, quæque ad eam mentem facta sunt. Hæc enim sunt Synodi, non de suâ auctoritate dubitantis, sed apostolicâ charitate sustentantis infirmos. Jam quidem fortiores animæ, amborum contendentium, tanquam sua quærentium, jugum excusserant, ac maximam Ecclesiæ partem ad pacem adduxerant; sed tamen infirmi supererant, qui ad hæc fortia exsurgere, aut ex obortis dubiis, quæ saltem probabilia viderentur, extricare se non poterant. Quid igitur agendum? Multi suadebant bello adigendos ad obedientiam; atque ea erat, quam *viam belli* vocabant[2]. At Petrus de Alliaco, et Academia Parisiensis, et optimus quisque, et sacrosancta Synodus, cruenta remedia respuebat. An igitur in fœdo schismate relinquendi? Alia omnia postulabat fraterna ac materna charitas, et apostolicum illud, ut *firmiores imbecillitates infirmorum sustinerent*[3]. Hinc novæ illæ convocationes admissæ sunt, illæsâ Synodi auctoritate, cùm nihil profectò lædat, quæ omnia potiùs sanat, charitas.

Quare sessione XIV, cùm accederet ad Synodum jam Constantiæ congregatum Gregorii XII obedientia; nova quidem facta est ipsius Gregorii nomine, per ejus Procuratores convocatio et confirmatio[4]. Sed postquam ea omnia facta sunt, Synodus sic pronuntiat : « Eam convocationem, auctorizationem, approbationem, et confirmationem à Gregorio nunc factas, quantum ad ipsum spectare videtur, in omnibus et per omnia admitti : quia abundans ad certitudinem pro bono cautela nemini nocet, sed omnibus prodest. » Hæc docent Synodum per se stantem, convocatam tamen à Gregorio, non quidem absolutè, sed *quantum ad ipsum spectare videbatur* : neque ex necessitate, sed *ex abundanti*.

Eâdem ratione sacra Synodus Joannis XXIII jam depositi consensionem, et *quantum in ipso esset*, sententiæ synodalis confirmationem admisit[5]. Quas res Joannes Gerson præsens, earumque pars maxima *ad cautelam et humili quadam condescensione factas*, et ipse credidit, et coram totâ Synodo concione habitâ prædicavit[6]. Neque convocatorium Gregorii decretum in provincias pro more missum est; sed tantùm in Synodo lectum, ut ea convocatio ad œconomiam quamdam atque indulgentiam, non ad ipsam rei, ut vocant, substantiam pertineat. Sic Synodus suæ conscia majestatis, et constantiæ retinens, infirmis quoque ac dubiis animis consulebat.

Eodem pacis intuitu, in eâdem sessione admissum est Gregorii de papatûs abdicatione mandatum, cum hâc professione, quòd cùm hunc papatûs titulum *clarum certumque* haberet, permissum etiam ei sit, ut quibuscumque verbis papatum tueretur, quem reipsâ abdicaret.

Quamobrem in eodem diplomate Procuratoribus seu Legatis suis facultatem dabat, « vice suâ convocandi et auctorizandi generale Concilium, remota tamen, inquit, omnino Baltasaris præsidentia et præsentia[1] » quæ quidem sancta Synodus nullo suo detrimento concedebat; cùm Joannes jam depositus sententiæ acquievisset, cautumque esset, ne aut ipse, aut Gregorius, aut Benedictus eligi possent.

CAPUT XXIV.

Exemplum singularis, in ejusdem schismatis casu, indulgentiæ et condescensus.

Scilicet ut tuta præstarent omnia, omnes in unum titulos congerebant, ne ex levi quoque scrupulo, tanquam ex tenui scintilla tota exosi schismatis flamma resurgeret. Quod tunc usque adeo hærebat animis, ut Martinus V, duodecimo pontificatûs anno, cùm per tot annorum spatium, ac tota jam Ecclesia egregius ac stabilitus Pontifex coleretur, fictitii Clementis cessionem, Petri Cardinalis Fuxensis opera impetratam, magni beneficii loco duceret.

Hæc advertat lector diligens. Petrus de Luna in Constantiensi Concilio à tribus jam obedientiis anathemate damnatus, desertusque à suis penè omnibus, et tamen in papatu tuendo ad mortem usque obstinatissimus, nescio quem Ægidium Munionem, Canonicum Barcinonensem, successorem habuit. Is anno 1422, Petro mortuo, à tribus Cardinalium larvis electus, Clementis VIII nomen accepit. Tota illi Ecclesia erat Paniscolensis rupes, in Catalonia castellum exiguum, extremum Petri de Luna schismatisque perfugium. Favebat occultè Rex Aragonum Alphonsus, Martino V infensus, tantoque Pontifici inane Pontificis spectrum opponebat; tota Ecclesia partim irridente, partim etiam indignante. Et tamen, ut ea larva è medio tolleretur, pace jam cum Alphonso Rege facta, missi regii Oratores; in his Alphonsus Borgia, postea Calixtus (III) Pontifex maximus, qui falsum Clementem ad abdicationem inducerent. Missus Petrus Cardinalis Fuxensis[2] vir per eam ætatem, et genere, et rerum gestarum gloria clarus, qui reliquias schismatis extingueret; cujus acta sic habent apud Odoricum Rainaldum, ad annum 1429[3] : « Dominus Ægidius in sessione publica, indutus papalibus insigniis, in castro Paniscolæ, primitus et ante omnia pro serenitate conscientiæ suæ et suorum sequacium, ut dixit publicè et solemniter, omnes processus, sententias, fulminationes et censuras, depositiones, inhabilitationes, per suum prædecessorem Benedictum Papam XIII in sua obedientia nuncupatum, et ipsum in suo prætenso pontificatu, contra omnes et singulos ei non obedientes, specialiter contra Odonem de Columnis, quem secundùm eorum opinionem reputabant Antipapam et schismaticum, et omnes sibi adhærentes, factas, pronuntiatas, et fulminatas, per suas litteras et prætensas Bullas plumbeas expressè revocavit; et omnes illos, qui præfato Domino Odoni adhæserant, et specialiter ipsum Odonem de Columnâ ad omnes dignitates et honores, et specialiter ad papatum habilitavit, restituit, et redintegravit. Deinde idem Ægidius proposuit solemniter coram omnibus, qualiter electus ab ibidem

1. *Doctr. Lovan.*, *p.* 69, 70. — 2. *Append.*, *tom.* XII *Conc.*, *col.* 1443. — 3. *Rom.*, XV, 1. — 4. *Conc. Const.*, *sess.* XIV, *col.* 107. — 5. *Idem*, *sess.* XII, *col.* 96. — 6. *Gers.*, *serm. de vag. etc.*, *direct.* IV, *tom.* II, *col.* 275.

1. *Concil. Const.*, *sess.* XIV, *col.* 106.

2. Petrus Fuxensis, e Franciscanorum familiâ, natus annos XXII ad cardinalatum evectus est à Benedicto XIII, qui Comites Fuxenses sibi adjungi cupiebat. Petrus Benedicti partes egregiè fovit, usque ad Concilium Constantiense. Ibi venit in Aragonum pacis causâ, ac demum schisma prolatum ab Ægidio de Munione omnino extinxit. Erat tunc Arelatensis Archiepiscopus et Vice-Legatus Avenionensis. Vid. *Gall. Christ.* et tom. XII Conc., col. 406 et seq. (*Edit. Paris*).

3. *Rain.*, *tom.*, XVIII, *an.* 1429, *n.* 2.

præsentibus suis fratribus, prætensis Cardinalibus, papatum recepit; non ad alios fines, quàm ad hoc principaliter, ut per ejus medium, Dei Ecclesiæ vera et indubitata unio sequeretur : etiam à primis diebus suæ novæ assumptionis ad apostolatum veraciter in animo disposuit, pro tanto bono unionis Ecclesiæ Dei, sponte et liberaliter se velle renuntiare honori et officio papali. » Quod reverâ præstitit, « confitens expressè viam renuntiationis hujusmodi, esse viam planiorem, utiliorem, securiorem, et breviorem ad consequendam veram et indubitatam unionem Ecclesiæ Dei. »

Quin etiam umbraticus Pontifex Bullam plumbeam super cessione suâ edidit[1], sub hoc titulo : *Clemens Episcopus, servus servorum Dei*, cujus hæc verba referre placet : « Hinc est quò nos propensiùs attendentes, quòd quantò validiora, certiora et firmiora sunt in hujusmodi apostolatûs officio jura nostra, tanto laudabiliùs ea ducimus pro pace ac redintegratione religionis christianæ relinquere. » Quo fundamento posito hæc subdit : « Omni juri papatûs, oneri et honori, ejusque titulo et possessioni,..... quam habemus :..... non vi, dolo seu metu,..... sed simpliciter, purè, liberè, et spontè, ac ex certâ scientiâ, et de plenitudine potestatis, assistentibus nobis venerabilibus fratribus nostris sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus, necnon præsentibus..... Alphonsi Regis Aragonum..... Ambassiatoribus,..... cedimus et renuntiamus;..... papalia deponentes insignia, ad efficaciam veræ ac desideratissimæ unionis Ecclesiæ sanctæ Dei..... Datum Paniscolæ Dertusensis Diœcesis, 7 Kal. Augusti, pontificatûs nostri anno quinto. » Prorsus eo more rituque, atque etiam verborum majore magnificentiâ, quam Angelus de Corario, seu Gregorius XII, abdicaverat.

Neque eo contenti fuere; sed post eam abdicationem falsi Clementis, ejus Cardinales, tanquam vacante sede, ad novum Pontificem eligendum, locum Conclavis postularunt, quo pro more conclusi, « nemine discrepante, per viam Spiritûs sancti, reverendissimum in Christo Patrem et Dominum Odonem de Columnâ, in sua obedientia nominatum Martinum V, quem ipse Dominus Clemens..... ante suam cessionem, tollendo sententias et processus contra ipsum ratione schismatis latos et factos, habilitarat, de apostolicæ potestatis plenitudine, usque ad summum pontificium inclusivè, in Romanum Pontificem..... ac beati Petri successorem concorditer elegerunt[2]. » Atque hujus electionis publicum instrumentum ab Alphonsi Regis Oratoribus pontificio Legato statim est traditum.

Quid igitur? Nisi larva Pontificis Martinum V *habilitasset* ad pontificiam dignitatem; nisi loco cessisset; nisi umbratici Cardinales eumdem Martinum elegissent, non ei tota sua constabat auctoritas, ac decreta Constantiensia fluctuabant? Absit. Sed tamen hæc omnia facta sunt, quòd Catholici spectarent, non solùm vera jura, titulorumque certam auctoritatem, sed etiam firmum et tutum consensionis effectum, ut infirmi nihil haberent quod jam mutire possent.

Quæ quidem cùm accepisset Martinus Pontifex, referente Rainaldo[3], *ingenti gaudio affectus est, datisque litteris, Legato Cardinali* plurimùm gratulatus; Ægidium Munionem Baleari episcopatu, Alphonsum verò Borgiam, quo suadente abdicaverat, Valentino archiepiscopatu donavit. Tantâ mercede eos honestavit, tantâque opera, etiam profligato schismate, tamen ad muniendam pacem, inania etiam jura, inanesque titulos conquirebant.

Non ergo mirum, si eodem adhuc vigente schismate, Constantienses Patres Gregorio XII tanta permiserint; cùm pariter declararent, *hanc convocationem et auctorizationem* Gregorii admittendam esse, *quantum ad ipsum spectare videretur*[4] : non quantum ad Synodum, neque ex necessitate, sed *ex abundanti* esse, ut et Gregorii ejusque sequacium scrupulis caveretur, et sua interim sacrosanctæ Synodo constaret auctoritas.

1. *Vid. tom* XII *Conc.*, *col.* 407. — 2. *Idem*, *col.* 408. — 3. *Rain.*, *an.* 1429, *n.* 3. — 4. *Vid. sup. cap. præced.*

CAPUT XXV.

De sessionibus XXII, XXVI, XXXV, *quibus Aragonenses, Navarrici et Castellani suscepti sunt.*

Eodem animo actum cum Aragonensibus aliisque Hispanis, qui rejecto Benedicto Sigismundi Imperatoris operâ, ex pacto Narbonensi[1] sessione XXII ac sequentibus, Constantiensi se Synodo conjunxerunt : quæ compositio Narbonensis, Constantiæ in sessione XX lecta et approbata est[2]; ac postea, præsentibus Legatis Ferdinandi Regis Aragonum, sessio XXII celebratur[3]. Et statim quidem decretum editur consueto ritu : scilicet, *sacrosanctæ generalis Synodi*[4] *Constantiensis* nomine : mox, uti fœdere Narbonensi pactum erat, deposito titulo, datæ sunt ad eumdem Regem Aragonum, nomine *Cardinalium, aliorumque Prælatorum, Constantiæ in Christi nomine congregatorum*[5], litteræ, quibus eum Prælatos Constantiam convocarent. Quo facto, oratores Regis Aragonum, eos à quibus ipsi convocabantur, *Prælatos et cæteros Dominos* Constantiam convocabant : qui scilicet jam præsentes aderant, totoque orbe conscio, plus annum integrum conciliari potestate agebant, responsumque est statim à Patribus Constantiensibus : *Nos dictam convocationem acceptamus*[6]. Continuò, nec dimissis in Aragoniam aliasve provincias novæ convocationis litteris, nedum expectato responso, mutua facta conjunctio est; ac sancta Synodus multa decrevit, sub titulo consueto, *sacrosanctæ generalis Synodi Constantiensis in Spiritu sancto legitimè congregatæ* : ut unâ in sessione, si spectes titulos, Synodus ter sortem mutaverit[7].

Ac ne Aragonenses Antistites generali Synodo deesse putarentur, ibidem promulgatum est sacri Concilii decretum : ut Regis Aragonum Oratores, non provinciarum delegatione, sed ipsius Synodi auctoritate sic agerent, atque in Synodo sententiam ferrent, ac si omnes earum partium repræsentarent Ecclesias; quæ non ex ecclesiastica disciplina, aut rei veritate, sed οἰκονομικῶς, ac pacis gratiâ, summaque indulgentia et condescensione facta esse, res ipsa clamat.

Eodem ritu modoque Legati Navarræ Regis (Caroli), sessione XXVI, ac Joannis Regis Castellæ et Legionis, sessione XXXV suscepti, utraque sessione nova fit convocatio[8]. Iterum Synodus œcumenicæ titulum deponit, statimque resumit; atque interim interjectæ sessiones œcumenicæ Synodi titulo celebrantur; quæ res omnibus sessionibus, jam inde ab initio universalis Synodi nomen dignitatemque asserit. Nam ad ipsam quidem, quæ se ab initio pro universali generet, omnes accurrunt, ipsa immota stat : atque illa, suæ licèt conscia dignitatis, id infirmis tribuit, ut venerandum nomen, terque quaterque deponere videatur; sed ut majore semper consensione recipiat. An igitur toties, atque etiam in una, ut vidimus, XXII sessione, œcumenica esse et perstat, et desinit, et incipit? Neutiquam. Sed οἰκονομικῶς, pacis atque infirmorum gratiâ, et nomen deponit, et rem tuetur. Et quemadmodum sacra Synodus, licèt in gratiam Castellanorum ultimò adventantium, sessione XXXV, nomen œcumenicæ tantisper deposuerit; tamen haud im-

1. Sic in illo pacto statuitur, capit. I : « Quod convocatio fiat per Prælatos... in dicto Concilio Constantiensi existentes, de Regibus et Principibus... et Prælatis... de obedientia D. Benedicti..., et vice versâ : quod præfati domini Reges et Principes obedientiæ D. Benedicti facient litteras convocatorias ad Prælatos... de Concilio Constantiensi..., vel per suos Ambassiatores. » Vid. col. 178 (*Edit. Paris*).

2. *Vid. Conc. Const.*, *sess.* XX, *col* 178. — 3. *Idem*, *sess.* XXII, *col* 192 193.

4. Vocabulum *generalis* abest ab eo decreto, saltem in excusis codicibus.

5. *Vid. Conc. Const.*, *sess.* XII, *col.* 195. — 6. *Idem*, *col.* 196.

7. Nempe initio sessionis, col. 192 *sacrosancta Synodus Constantiensis* appellatur : deinde, col. 193, *litteras* dat *convocatorias* ad Regem Aragonum sub nomine *Cardinalium et Prælatorum in Constantia congregatorum* : denique, col. 196, conditi decreta, resumpto suo titulo, *sacrosancta generalis Synodus*, *etc.* (Edit. Paris).

8. *Vid. Conc. Const.*, *sess.* XXVI *et* XXXV, *col.* 207 *et* 224.

meritò illud acceperat, et sessione XXVI, in qua Navarrici, et XXII, in qua Aragones accessere. Sic, tametsi eum titulum in Aragonensium gratiam tantisper dimiserit, haud minore jure illum acceperat, et sessione XIV, accedente Gregorio, et ante eam sessionem, ab ipso convocationis et celebrationis initio.

CAPUT XXVI.

Ex ipsâ rerum serie antedicta confirmantur.

QUIN ipse rerum tenor eam œconomiam probat, quam assertum imus. Neque enim aut Gregorius, ejusve seu Benedicti asseclæ, cùm ad Synodum accederent, id sibi vindicarunt, ut antè gesta velut ad incudem revocarent; aut ab iis postulatum, ut ea, tanquam essent infirma vel dubia, approbarent, rataque habere vellent, sed ea omnia, non aliter quàm ipsa rerum serie et consecutione firmantur. Id ipsa in Benedictum gesta manifestant. Certè enim post susceptos, sessione XXII, Aragonenses, sessione XXIII adversùs Benedictum juridica *informatio* decernitur, idque sub œcumenicæ Synodi titulo, nihil expectatis Navarricis, prope diem, sessione scilicet XXVI, adventuris : quibus advenientibus, nova licèt convocatione facta, ac deposito tantisper Synodi œcumenicæ titulo, non tamen antè gesta iterantur; sed tenore suo causa procedit. Itaque, sessione XXIV, Benedicti *citatio* promulgatur : sessionibus XXIX et XXXIII declaratur contumacia : sessione XXX, subtracta Benedicto obedientia approbatur, aliaque multa fiunt maximi ad causam ponderis. Quæ omnia, Castellanis adventantibus, sessione XXXV, novaque Concilii convocatione promulgata, adeo non infirmantur, ut statim, sessione XXXVII, ultima et peremptoria adversùs Benedictum sententia pronuntietur : quæ tamen non valeret, nisi et informatio, et citatio, et contumaciæ declaratio antea valuissent. Certum igitur est, novis illis Synodi convocationibus, pacis studio ex indulgentia factis, nihil ipsius Synodi auctoritatem infringi; idque agnitum ab iis etiam qui eas fieri postulassent.

Quod si respondetur, valuisse illa quidem, sed tamen ex consensu tacito Navarricorum, aut etiam Castellanorum, qui ultimo loco advenerint; quanquam id absurdum est, tamen ad rem nostram sufficit. Sic enim omnino constat quæcumque ab initio à Joannis XXIII obedientia gesta, ea, advenientibus reliquis obedientiis, ipsa conjunctione ac rerum prosecutione valuisse. Neque enim retractatum quidquam de rebus antea, atque ab initio ipso, in Synodo gestis; neque magis de sessione VIII actum est, ubi damnatus Viclefus, ante susceptum Gregorium, aut de sessione XV, ubi damnatus Hussus, proscriptaque propositio Joannis Parvi de cæde tyrannorum, ante Hispanos adunatos, quàm de IV et V sessionibus, ubi Conciliorum supra Pontificem declarata est potestas. Nihil, inquam, de iis actum, nihil retractatum fuit; sed ipsâ conjunctione membrorum Ecclesiæ, hæc atque illa decreta æquè firmata sunt.

Neque objicias, ideo constitisse facta adversùs Viclefum Hussumque decreta, quòd Bulla *Inter cunctas*, quâ hæc decreta firmantur, omnibus obedientiis adunatis, sacro approbante Concilio, sit edita. Hoc enim ipsum est, quo vel maximè vicimus, cùm demonstratum fuerit[1] Viclefi et Hussi propositiones ita referri in Bullâ *Inter cunctas*, non ut quæ tunc à Synodo generali damnentur; sed ut quæ jam antea à Synodo generali, Constantiensi scilicet, quòd universalem Ecclesiam repræsentaret, damnatæ atque proscriptæ sint : quod cùm approbarint Gregoriani atque Hispani Præsules, nihil aliud egerunt, quàm ut sessiones, ipsis quoque absentibus, celebratas, ut veri œcumenici Concilii sessiones et acta approbarent.

Non ergo ab illis requirendum fuit, ut sessionum IV et V decreta expressè approbarent, cùm præsertim ea essent, quibus universa Synodi acta, et ante adunatas, et post adunatas obedientias niterentur. Hoc fundamento nixi Hispani, cum reliquâ Synodo Benedictum suum deponebant; quem usque adeo pro vero certoque habebant, Pontifice, ut Synodo declararent, non posse ullum à se pro Pontifice agnosci, nisi Benedicto mortuo, vel renuntiante, vel deposito canonicè[1]. Ergo eum à Synodo deponi, ejus sententias, ejus anathemata solvi postulabant, atque ita ex decretis sessionum IV et V ipsum Pontificem, à se verum habitum, Synodo submittebant[2].

Neque alio ex fonte illa repetita toties de reformatione decreta manarunt. Neque enim eam in capite et membris fieri, una Joannis XXIII obedientia; verùm id vehementissimè, et Gregoriani sessione XIV, et Hispani Benedicti asseclæ sessionibus XX et XXII, postulabant. Denique quoties aliqua Ecclesiæ pars Constantiensi se Synodo adjungeret, toties inculcatum, ut in capite et membris fieret reformatio; idque sacræ Synodi auctoritate, quæ proindè caput suum sua potestate suisque decretis comprehensura esset.

Huc spectant ea decreta, quæ omnibus obedientiis adunatis, unanimi consensu sunt promulgata. Unanimi consensu tres obedientiæ unitæ protulerunt capud illud, *Frequens*[3], aliaque capita, ubi futuris quoque certis Pontificibus legem dictam demonstravimus. Unanimi consensu, à Papâ eligendo, una cùm Concilio, reformationem etiam in capite faciendam decreverunt; neque, antequam fieret, Synodum dissolvendam[4]. Unanimi consensu compegerunt octodecim illos reformationis articulos, quibus Curiam Romanam, uti prædiximus, coercitam volebant; quæ omnia demonstravimus[5], non nisi ex iis decretis manare potuisse, quæ Concilio Pontificem subjicerent; nihil ut à totâ Synodo magis stabilitum inculcatumque fuerit; certumque omnino sit, Patres Constantienses, quotquot sunt, qui diversis temporibus sacro se conventui, adjunxerant, omnes in omnibus, ut communione, ita sententia et doctrina convenisse.

Et certè, si à Concilio Constantiensi, sessionibus IV et V, prolata doctrina, ferè hæretica est, ut Bellarminus[6]; si schismatica saltem, aut periculosa, ut quidam alii haud minùs inconsideratè jactant; favebant hæresi, favebant schismati, quotquot supervenerunt, quotquot adhæserunt, quotquot communicaverunt, longe magis, quotquot consentanea decreverunt, ac tali fundamento nixi sunt; atque omnes obedientiæ totaque Ecclesia eâ communione et consensione commaculata, hanc labem eluere nullâ ratione queat. Martinus quoque V ipse schismaticorum non modò communicator, sed etiam approbator, Romanam eâ labe conspurcavit Ecclesiam; quippe qui schismaticos, et suum, Petrique, si censoribus nostris creditur, primatum evertentes, non modò consortes habuerit, cùm esset Cardinalis, sed etiam postea ad ipsam Petri sedem capessendam auctore secutus, eosque jam Pontifex sua charitate complexus, insuper editâ Bullâ *Inter cunctas*, tribus jam obedientiis adunatis, eorum cœtum tam perspicuè ac toties, ab ipsis quoque initiis, Concilii œcumenici nomine celebrandum putavit.

CAPUT XXVII.

Antiquæ Ecclesiæ exemplis Concilii Constantiensis œconomia asseritur.

JAM ad eam, quam tuemur, Concilii Constantiensis œconomiam atque indulgentiam asserendam, ex ipsâ antiquitate exempla prodeant. Primùm Episcopi Africani, ductore potissimùm Augustino, maximo illo post Apostolos charitatis et auctoritatis ecclesiasticæ assertore. Hi ergo cum Donatistis schismaticis toties victis, toties ab Ecclesiâ et Imperio condemnatis, quasi æquo jure disceptant; nec verentur de catholicæ Ecclesiæ

1. *Vid. sup. cap.* XXII.

1. *Vid. Capitul. Narbon., cap.* III, *sess.* XX, *col.* 179. — 2. *Idem, cap.* IV, *col.* 180. — 3. *Vid. Conc. Const., sess.* XXXIX, *col* 238. — 4. *Idem, sess* XL, *col.* 243. — 5. *Vid. sup, cap.* XVI, XVII, XVIII. — 6. *Bellar., de Conc. auct., lib.* II, *cap.* XVII.

causâ, sub Marcellino Comite iterum litigare[1], hâc quoque ultro conditione oblatâ : « Veritate confisi illo nos vinculo conditionis obstringimus, ut si nobis ii cum quibus agimus demonstrare potuerint..... subitò ecclesiam Christi, nescio quorum, quos isti accusant, peccatorum periisse contagio, et in sola remansisse parte Donati : si hoc, ut dictum est, demonstrare potuerint, nullos apud eos honores Episcopalis muneris requiremus, sed eorum sequemur pro solâ æternâ salute consilium, quibus tanti gratiam beneficii pro cognita veritate debebimus. » An cunctabundi, an dubii, an catholicæ Ecclesiæ ejusque auctoritatis incerti, qui eam tot tantisque documentis non modò certam, sed etiam perspicuam demonstrabant? Absit. Verùm id agunt, « ut, si fieri potest, corda hominum vel infirma, vel dura, pia charitas aut sanet aut edomet[2]. » Advertatur illud, *vel infirma, vel dura;* ut nec ipsa pertinacia duros animos ab Ecclesiæ indulgentissimâ charitate posset excludere. Pergunt : Si victores ipsi fuerint, pervicerintque adversùs Donatistas, Ecclesiam non periisse, « sic ejus, inquiunt[3], teneant unitatem, ut non solùm viam salutis inveniant, sed ne honorem episcopatûs amittant. » Hinc illa conditio, ut in quâlibet civitate catholicus ac Donatista Episcopus, utrique pari jure, servato episcopatu, *vicissim sedeant eminentius;* aut si populi christiani episcopalis dignitatis studio hoc refugiant, « utrique, inquiunt, de medio secedamus[4], et Ecclesiis..... in unitate pacificâ constitutis,..... singuli constituantur Episcopi. » Sic victi victoresque æquè loco cedebant, potioremque volebant esse Donatistarum conditionem, à quibus victoribus nihil sibi honoris reservari postulabant. An obliti Ecclesiæ majestatem? Nullo modo; sed charitate et humilitate victi, reducendis schismaticis, contra ecclesiasticam disciplinam, talia indulgebant. « Quid enim inquiunt[5], dubitemus Redemptori nostro sacrificium istius humilitatis offerre? An verò ille de cœlis in humana membra descendit..... et nos, ne ejus membra crudeli divisione lanientur, de cathedris descendere formidamus? » Cùm ergo hanc œconomiam erga perditissimos schismaticos pacis studium suaserit, an vererentur Constantienses Patres, de sublimi veluti solio œcumenici Concilii tantisper videri descendere, et cum fratribus æquo jure disceptare, ut eos ab schismate revocarent, in quo plerique non malo animo, sed infirmæ conscientiæ scrupulis permanere videbantur?

Quid Cyrillus Alexandrinus? Nonne ille conscripserat adversùs Nestorianam perfidiam duodecim illos Anathematismos maximè theologicos atque veridicos, à Sede apostolicâ atque œcumenicâ Ephesinâ Synodo aliquatenus comprobatos?-Nonne illos Theodoretus, jussu Joannis Antiocheni, et omnium Orientalis Diœcèseos Episcoporum, omni execratione prosecutus erat? Nonne Orientalis Synodus eosdem Anathematismos ut hæreticos proscripsit. Cyrillum et Memnonem sacræ Synodi duces episcopatu dejecit, totam œcumenicam Ephesinam Synodum anathemate condemnavit? Quid postea? Facta pax est : quasi æquo utrinque jure, rebusque integris, nullâ Anathematismorum beati Cyrilli, nullâ Orientalis schismaticæ Synodi, nullâ etiam, ut paria omnia esse viderentur, Synodi Ephesinæ œcumenicæ mentione factâ[6]; idque tantùm actum, ut iis omnibus prætermis-

1. *Tom.* II *Conc., col.* 1352. *Gest. primæ Coll. Carth. Vid. inter Aug., ep.* CXXVIII, *tom.* II, *col.* 377 *et seq.* — 2. *Idem, in append., col.* 1353. *apud Aug., col.* 379. — 3. *Ibid., col.* 1352, *et ap. Aug., col.* 378.

4. Rem narrat Augustinus his verbis : « In Concilio penè trecentorum Episcoporum sic placuit omnibus..... Duo ibi vix inventi sunt, quibus displiceret : unus annosus senex, qui hoc etiam dicere liberiùs ausus est, alter voluntatem suam tacito vultu significavit. Sed posteaquam illum senem liberiùs hoc dicentem obruit omnium fraterna correptio, illo mutante sententiam, vultum etiam ille mutavit. » De gest. cum Emer., n. 6, tom IX, col. 629 (*Edit. Paris*).

5. *Tom.* II *Conc. in append., col.* 1352; *et ap. Aug., col.* 378.

6. *Vid. in act. ante et post Syn. Eph., tom.* III *Conc Anath. Cyrill., col.* 498. *Ejusd. ep. ad Joan. Antioch.* Lætentur cœli, *col.* 1105 : *et int. op. Cyrill. edit. Par. Anath., tom.* V, *part.* II; *int. ep., p.* 76, 104.

sis, vera fides, et Ecclesiarum facta adunatio firmaretur. An igitur aut Orientalis Synodus stetit, aut Anathematismi pro hæreticis habiti, vel Synodi Ephesinæ catholica definitio concussa est? Imò hâc indulgentiâ vel condescensione firmata; retulitque id in illo dissidio pars sanior et potior, non solùm ut veritate, sed etiam ut charitate vinceret.

Neque illud omittendum, quod à Magno Gregorio Papâ per mirificam indulgentiam Reginæ Longobardorum Theodelindæ concessum est[1]. Ea nempe cùm quintæ Synodi occasione, se ab Ecclesiâ abrupisset, ita ei Gregorius satisfieri voluit, ut laudatis tantùm quatuor primis Synodis, quibus summa fidei continetur, quinta Synodus ac trium Capitulorum damnatio, ut minùs necessaria, taceretur; neque propterea quintæ Synodi, à se toties comprobatæ, auctoritatem infregit.

Quo sanctorum Patrum spiritu acta sacra Constantiensis Synodus, sui tantisper oblita, sed recordata pacis, suam auctoritatem et omittit et firmat; seque verè probat œcumenicam Synodum in Spiritu sancto legitimè congregatam, dum spiritu charitatis animata nihil prætermittit, quo Hispanicos fastus delinire, aut duritiem frangere, aut infirmas conscientias tranquillare possit.

CAPUT XXVIII.

Objectio ex defectu confirmationis petita dissolvitur.

Ar enim, inquiunt, utcumque in unam eamdemque sententiam omnes obedientiæ concurrerint, non tamen valent Synodi œcumenicæ nomine, nisi ea quæ Martinus V prolato decreto expressè approbavit, confirmavitque. At sessione IV et V Martinus V non expressè probavit prolato decreto, neque enim in Bullâ *Inter cunctas*, eas sessiones confirmavit, sed tantùm quæ adversùs Viclefum Hussumque gesta essent; et in ultimâ sessione Concilii declaravit, non à se omnia comprobari, sed tantùm ea quæ in materiâ fidei *conciliariter* gesta essent[2]: quo nomine sessionum IV et V decreta comprehendi negant. Denique non edidit generalem confirmationem Synodi, tametsi id ipsa Synodus postulasset. Hæc Turrecremata; hæc Bellarminus; hæc omnes alii jactant, in eoque vim maximam causæ reponunt. Nos prolatis gestis nullo negotio dissolvimus.

Ac primùm testamur, nihil à nobis refugi confirmationis apostolicæ, nomen ac vim; neque existimamus Romanos Pontifices, cùm Synodos œcumenicas legitimè habitas confirmant, superiorem in eas exercere potestatem. Neque enim Romani Pontifices, Conciliorum tantùm, sed etiam antecessorum suorum passim decreta confirmant; neque tamen iis superiores se præbent, atque ut à Pontificibus Concilia, sic à Conciliis Pontificum decreta confimari in actis ecclesiasticis ubique legeris. Nec immeritò : confirmare enim, ecclesiastico stylo, consentire est, et consentiendo firmare. Quippe ecclesiastica gesta atque decreta, ipsa unitas firmat, rerumque confirmatio est, ipsa testificatio unitatis, quæ nos suo loco diligentiùs, ut par est, exequemur[3].

Verùm ad testificationem unitatis atque consensionis, adeoque confirmationis, non profectò necesse est ut expressa diplomata de confirmando prodeant. Martinum V vidimus[4], cùm Otho Cardinalis esset, omnium quæque Pisis, quæque Constantiæ gesta essent, jam inde ab initio fuisse participem; et Pontificem factum, nihil eorum, quæ in Synodo gesserat, retractasse; imò, totâ Synodo approbante, easdem sessiones Concilii œcumenici nomine honestasse. Neque necesse erat, ut post semel assertam, primis quoque sessionibus, Synodi generalis auctoritatem, sessionum IV et V decreta expressè approbaret. Satis approbabat, qui decernentibus præsens communicabat, eorumque conventum pro œcumenico Concilio agnoscebat. Satis approbabat, qui

1. *Greg. Mag., indict.* XII, *lib.* IV; *al. lib.* III, *epist.* II *ad Const., ep. Mediol.* — 2. *Concil. Const., sess.* XLV, *col.* 258. — 3. *Inf., lib.* VIII, *cap.* II *et seq.* — 4. *Sup. pass. et in Diss. præv., n.* XL.

Joanni XXIII, ex his sanè decretis, ritè deposito suffici se patiebatur, Satis approbabat, qui caput *Frequens*, ex earum sessionum auctoritate valiturum et exequendum putabat. Satis approbabat, qui in Bullâ *Inter cunctas*, et exscripserat, et exequendas mandaverat adscriptas à sacrâ Synodo articulo XLI Viclefiano censuras, quæ ad sessionum IV et V decreta necessariò referrentur Satis denique anteacta approbabat, qui eorum auctoritate omnibus præerat. Quin ipsum interesse, ipsum communicare, probare est : et nisi antiquitatem omnem, totamque vim canonum penitus ignoramus, Romani Pontificis, præsentis maximè, atque insuper collaudantis ipsa communicatio, validissima auctoritas atque approbatio est. Quare nec verum est, quod asserunt[1], post electum Martinum, sacram Synodum ab eo petiisse confirmationem decretorum suorum, more consueto. Hoc enim in gestis nusquam apparet, neque sessionum VIII et XV contra Viclefum et Hussum prolata decreta, peculiari Pontificis decretali eguissent, nisi decuisset, quæ adversùs Viclefianos et Hussitas canonicè constituta essent, ad Ordinarios exequenda transmitti. Unde damnatio propositionis : *Quilibet tyrannus*, de cædendis tyrannis, Decretali inserta non est, eo quòd non eodem ritu exequenda videretur; neque eo minùs valet.

Quod autem ipse Martinus, sessione ultimâ jamque dimissis Patribus, declaravit, *in materiis fidei* à se probari ea quæ *conciliariter conclusa essent*[2]; id neque petente Synodo, neque ad cujusquam instantiam sed occasione Polonorum, obiter atque aliud agendo dictum, gesta ipsa testantur. Supplicabant Poloni quemdam librum, ut ferebant, « ritè damnatum tanquam hæreticum, per deputatos fidei, ac etiam per omnes Nationes Concilii, ac per collegium Cardinalium conclusum,..... in sessione publicâ, per sacrum Concilium damnari, seu publicè damnatum pronuntiari. » His Papa respondet, « quòd omnia et singula determinata, conclusa et decreta in materiis fidei per præsens Concilium CONCILIARITER, tenere et inviolabiliter observare volebat;..... ipsaque sic CONCILIARITER facta approbat et ratificat, et non aliter, et alio modo. » Quare confirmatio à nullo petita, neque quo loco res erant, necessaria videbatur; et cùm Martinus declaravit, *in materiis fidei* quid probaret[3], respondebat profectò ad Polonorum propositum, qui, de fide quærentes, responsum de fide retulerunt. Cæterùm satis constat, non hinc tantùm petendam esse Synodi approbationem; alioquin cùm hic Martinus signanter addiderit : *de materiis fidei id à se esse dictum*, reliqua improbata manerent, suaque Joanni XXIII, Gregorio XII, Benedicto XIII, constaret auctoritas : quin ipse Martinus suam electionem infirmaret; cùm profectò quæ circa illa gesta sunt, *ad fidei materias* non pertinere constet. Stat ergo Concilii certa confirmatio, ipsâ executione, ipsâ consensione, imò ipsâ Papæ præsentiâ; valerentque ea quæcumque *conciliariter* gesta essent, tametsi Poloni nihil rogassent, ac Martinus non eam vocem edidisset.

CAPUT XXIX.

An sessionum IV *et* V *decreta iis accenseri debeant, quæ Martinus V, ut* conciliariter *facta, confirmavit.*

NE quis tamen scrupulus superesse possit, addimus decreta ea sessionum IV et V de quibus agimus, et ad fidem pertinere, et *conciliariter* facta esse.

Ad fidem quidem pertinent, quæ pertinent ad interpretationem divini Juris, et ad traditam immediatè à Christo Petri successoribus, atque Episcopis in Concilio generali sedentibus, potestatem; neque Bellarminus aut alii diffitentur[4].

Quòd autem *conciliariter* facta sint, constat, cùm in publica sessione, imò in duabus publicis sessionibus, prolata sint, ut vidimus[5].

1. *Doct. Lovan.*, *p.* 70. — 2. *Sess.* XLV, *col.* 258. — 3. *Vid. cap. seq.* — 4. Diffitetur Scholastatus Vid. *Diss. Antuerp.*, cap III, p. 71; et Diss. III advers. Mamb, cap. III, *p.* 177 et seq. — 5. *Sup.*, *cap.* II.

Et quidem adversarii vocem hanc, *conciliariter*, planisissimam ac simplicissimam, per vim manifestam ad vana et aliena detorquent : nec tamen in unum convenire potuerunt. Sic nempe Bellarminus ludit[1], *conciliariter* factum dici quod more Conciliorum, maturâ deliberatione factum esset; quasi Martinus V Constantiensis Concilii primis sessionibus, quarum ipse pars fuerat, indiligentiam exprobrare vellet. Alii vanum commentum aspernati, *conciliariter* gestum dicunt, adunatis obedientiis gestum; neque aliud quidquam à Martino probatum. Quasi verò in Viclefum et Hussum et in Joannem Parvum gesta reprobentur, quæ ante adunatas obedientias gesta sint.

Sed profectò nos ludunt : Martinus enim *conciliariter* gesta memorabat, vulgari et populari sensu, quem Poloni et omnes intelligerent, et ipsa rerum ostendit series. Nempe ad Polonorum respondet propositum. Illi namque petebant, quem librum « à fidei deputatis, ac per omnes Nationes, ac per Cardinales condemnatum dicerent, eum in sessione publicâ per sacrum Concilium condemnari, vel condemnatum pronuntiari; » tanquam confecta res, suâ tantùm quâdam, ut ita dicam, formulâ vestienda remaneret. Quæ Martinus refutabat, à se pro *conclusis, decretis, determinatisque* haberi dicens, quæ *conciliariter*, et in sessione publicâ decreta fuissent; non ea perinde, quæ per congregationes, seu per Nationes, atque deputatos, vel etiam per Cardinales fuissent examinata : hæc enim tractata tantùm, digesta, expolita, et quodam modo præparata; non autem decreta, conclusa, determinataque fuisse, aut solemniter et *conciliariter* judicata, et per se perspicuum est et gestis consentaneum.

CAPUT XXX.

Bellarmini sensus exploditur : an sessionum IV *et* V *decreta sine examine debito processerint.*

NEC piget hic viri doctissimi Cardinalis Bellarmini Patrum Constantiensium levitatem et inconsiderantiam incusantis memorare verba, quæ sic habent[2] : « Martinus V disertè dixit se confirmare ea tantùm decreta de fide, quæ facta erant CONCILIARITER, id est more aliorum Conciliorum, re diligenter examinatâ; constat autem hoc decretum sine ullo examine factum à Concilio Constantiensi. » Hæc Bellarminus, cui suo more accinunt alii[3], exscriptis Bellarmini verbis, atque sententiis; et addunt, « Patres Constantienses non commisisse rem illam priùs examinandam, sicut commiserunt alias materias et quæstiones, circa doctrinam Viclefi et Hussi, priusquam ad determinationes procederent. » Atque hæc, si Deo placet, Concilii decreta, duabus continuis sessionibus repetita, tam destinato facta, tam fundamenti loco posita, tantâque omnium consensione munita et inculcata, rebus annumerant, quæ in Concilio *obiter pertractatæ fuerant.*

Tria reponimus : primum illud; post rem à Synodo, expresso canone ac peculiari decreto definitam, periculosissimo exemplo revocari in dubium, an de eâ rectè et maturè sit deliberatum; atque hinc aperiri viam ad omnes canones, decretales omnes, omnia Concilia subvertenda.

Alterum; quod in istâ questione Polonorum, nihil de examine agebatur; illi enim affirmabant omnia examina præcessisse. At Martinus ideo tantùm approbationem negabat suam, quod res *conciliariter*, atque in publicâ sessione conclusa non esset.

Tertium, idque vel maximum; cæteræ fidei quæstiones, puta Viclefi et Hussi, quæ à Concilio certis deputatis examinandæ sunt commissæ, infinitæ erant. Occurrebant enim se horum hæreticorum variæ et perplexæ propositiones, et omnigenum errorum monstra. Neque tantùm Viclefi libri, et doctrina exitiabilis; sed etiam auctoris damnanda erat memoria, exhumandi cineres,

1. *Bell*, *lib.* II *de Conc. auct.*, *cap.* XIX. — 2. *Bell*, *loc. sup. cit.* — 3. *Doct. Lov.*, *pag.* 73, *ex Mald.*

scrutandi sectatores longè latèque diffusi, et occulti ulceris persecandi sinus. Tum Hussus ipse præsens confutandus, convincendus, ejusque discipulus Hieronymus Pragensis : horum artificum comprimendi lubrici lapsus, dolique retegendi. At in sessionibus IV et V simplex juris quæstio, ardua illa quidem; sed quæ ubique terrarum, in Galliâ præsertim, ad vivum resecta, et innumeris libris, decretis, litteris, conventibus Theologorum, Canonistarum, Universitatum, Antistitum eliquata, elucidata, certique fundamenti loco posita erat, anteaquam Patres Constantiam convenirent. Neque vero opus erat post tot ac tantos, ante Pisanum, et in ipso Pisano Concilio, tractatus habitos, novis disputationibus tempus terere, cùm extrema omnia imminerent; sed explorata, et jam in Pisana Synodo aperta remedia expedire oportebat. Nihil ergo leviter, nihil præcipitanter actum : tantùm opportuna, imo vero necessaria, rebus in summum discrimen adductis, adhibita celeritas.

Quin etiam Constantiæ Petrus de Alliaco Cardinalis, Episcopus Cameracensis, sancti conventûs lumen, et in dogmatibus explicandis omnium facilè princeps, in eo libro, quem vigente Concilio, *de auctoritate Ecclesiæ* scripsit, memorat quæstionem de stabiliendâ Concilii auctoritate sæpe tractatam, *specialiter in hujus Concilii initio*[1]; extantque eâ de re Joannis Gersonis sermones coram Synodo habiti[2], qui sessionibus IV et V præluxerunt. Atque omnino ista tractabant, ut in quibus non aliqua pars, sed ipsa summa Concilii collocata esset. Neque necesse erat ad ea explicanda deputatos nominari, ad quæ per sese Patres omnes à toto decennio, maximè verò in ipsâ Synodo, attenti arrectique essent; nihil ut unquam fuerit vel doctrinâ elimatius, vel auctoritate firmius, quàm id quod hoc de negotio à sacrâ Synodo constitutum fuit.

CAPUT XXXI.

An illa formula, sacro approbante Concilio, *Papam Concilio superiorem probet.*

PERMULTI adversariorum magnam in eo vim faciunt, quod posteaquam electus est Martinus V, reformationis decreta sub ejus nomine sunt edita. Nec jam edictum, ut antea, *sacrosancta Synodus;* sed, *Martinus, sacro approbante Concilio.* Non ergo jam in Concilio, sed in Pontifice « suprema postestas; neque Concilium censuit se esse supra Papam, extra casum schismatis, quo plures se pro Pontifice gerunt : aliàs non erat ratio mutandi formam decretorum de reformatione[3]. » Ex quo inferunt Papam unum esse qui statuat; vim decernendi in eo esse totam; Patres consiliariorum, non judicum loco esse.

At hæc omnia vana sunt; primùm enim mutatæ formulæ ratio manifesta est, quòd ab aliquot sæculis, Papâ quidem præsente, conciliaria decreta sub ejus nomine pronuntiari solerent, *sacro approbante Concilio, sacri approbatione Concilii, sacro approbante et consentiente Concilio :* quæ nihil officere suæ auctoritati Constantiensis Synodus intelligebat.

Sanè ostendimus[4], quantùm illa differrent, *sacro præsente Concilio,* et, *sacro approbante et consentiente Concilio.* Quid autem sit approbare, quantaque sit in eo auctoritas, ipsi Pontifices attestantur, cùm ipsa *approbandi* voce confirmant decreta. Vel ipsum Martinum V audiamus, de Concilii Constansiensis decretis hæc edicentem : quod *omnia conciliariter facta approbat et ratificat*[5]; quæ profectò adversarii ad veram auctoritatem pertinere contendunt. Ita cùm dicitur : *Martinus, sacro approbante Concilio,* Martini decreta vera auctoritate firmatur; seseque mutuò firmant Pontifex auctor, et Synodus approbans; quòd ex conjunctione capitis atque membrorum, ut sæpe dicemus[6], illud invictum Ecclesiæ catholicæ robur exsurgat.

1. *Pet. Alliac., de Eccles. Conc. et R. P. aut. Præm. app., tom.* II *Gers., col.* 926 *et seq.* — 2. *Gers., serm., tom.* II, *col.* 201 *et seq.* — 3. *Doct. Lovan., p.* 71. *Disq., p.* 30. — 4. *Sup., lib.* IV, *cap.* VIII. — 5. *Sess.* XLV, *col.* 258. — 6. *Vid. lib.* VIII.

Fuit autem quæsitum in Constantiensi Synodo, ante Pape electionem, eo electo, quâ formulâ uterentur; an illa recentiore, quam diximus; an ea, quæ in antiquis passim Conciliis visitur : *Sancta Synodus, etc.* Alliacensis Cardinalis scripto etiam edito docuit[1], seque et Theologos ita existimare, antiquiorem illam formulam : *Placuit sacro Concilio; sancta Synodus statuit; convenientiorem esse, et theologiæ magis consonam;* quippe quæ magis congruat formæ illi apostolicæ : *Visum est Spiritui sancto et nobis*[2] : cæterùm secundam formulam, *sacro approbante Concilio, convenientem* quoque esse; cùm ea sufficienter exprimatur certissima ratio, qua judicanti decernentique Pontifici, Patres conjudicent atque condecernant.

Atque ita intellexisse Constantienses Patres gesta declarant. Sic enim in XLIII sessione, Papa jam electo ac præsidente, legimus : « Pro cujus sessionis introductione, reverendissimus pater Dominus Guillermus Cardinalis.... nonnullo decreta sive statuta per Dominum nostrum Papam, ac Synodum facta[3] publicè perlegit sub his verbis[4], » subditque decreta multa in hanc formam edita : *Martinus Episcopus, servus servorum Dei, sacro approbante Concilio;* quo liquido demonstratur, decreta in eam formam edita, haud minùs communi Pontificis atque Concilii auctoritate esse facta.

Neque illa postrioris ævi efficiebat formula, ut Patrum sententiæ minùs requirerentur. Eadem enim Synodus Constantiensis, Joanne XXIII præsidente, sic incipit : « Sanctissimus Dominus noster Papa, sacro approbante Concilio, statuit sessionem tenendam die veneris 16 hujus mensis[5]. » Hinc ordo agendorum, *sacro approbante Concilio,* designatur, lectaque schedula cujus verbis ipsa Bulla convocationis descripta erat, aliisque decretis nomine jussuque Papæ editis; « D. Cardinalis Florentinus alta et intelligibili voce interrogans, sciscitatus est, utrum omnia et singula in supradicta schedula contenta, ipsi sacræ Synodo placerent? Ad cujus interrogationem omnes et singuli Prælati..... concorditer..... responderunt : Placet[6] : quâ responsione factum ratumque intelligitur conciliare decretum.

In ipsa etiam Concilii Ferrariensis, postea Florentini, inchoatione solemni, lectum Eugenii Papæ decretum; quo lecto, gesta sic habent[7] : « Surrexit quidam ex parte Italorum, et interrogavit Cardinales, et Archiepiscos, et Episcopos et Clericos omnes, dicens : Recipitisne hæc, quæ scripta et lecta sunt hodie coram vobis? at illi responderunt : Recipimus et approbamus. Tunc interrogaverunt et Græci suos Præsules, similiter, et reliquos omnes iisdem verbis; et illi responderunt : Recipimus et approbamus; et scripta fuit approbatio utriusque partis, et indictum Concilium et sessionum celebratio in urbe Ferrariâ. » En quid sit Concilii auctoritate edita probatio; en ut Synodus non tantùm Pontificis decreto; sed etiam sanctæ Synodi approbatione formetur et constet; quæ ratio ad cætera quoque decernenda spectat.

Quantùm autem ea formula cum Episcoporum auctoritate constet, ex Synodis etiam provincialibus discere est. Nam sæculis postremis, initio ducto, ni fallor, ab anno 1314, in Senonensi Concilio, decreta conciliaria persæpe in eam formam eduntur : *Nos* (N) *Metropolitanus, sacro approbante Concilio*[8]. Ergo coepiscopi Metropolitano consiliarii tantùm, non judices et assessores assistunt, non decernunt, non statuunt? Absurdum et inauditum; ac profectò stare Patrum sententiam, etiam Archiepisco reclamante, nemo negat. Nihil ergo interest, Synodine, an Pontificis nomine, approbante Concilio, sententia proferatur; cùm in utraque formulâ,

1. *Alliac. loc. jam cit., part.* III, *cap.* II, *col.* 952. — 2. *Act.*, XV, 28.
3. Statuta per Dominum Papam et Synodum facta fuisse legimus etiam sessione XLII, quæ prima celebrata est Martino V præsidente (*Edit. Paris*).
4. *Sess.* XLIII, *col.* 253, 254. — 5. *Ant., sess.* I, *col.* 10. — 6. *Sess.* I, *col.* 13, 14, 15. — 7. *Decr. Pap., ante sess.* I *Conc. Ferr., tom.* I, *col.* 22, 23. — 8. *Conc. Paris., tom.* XI, *col.* 1602.

unà cum Pontifice Patres quoque statuant, decernant, judicent, stetque sententia communibus suffragiis.

Vel particulares Synodos audiamus, quæ, præsente Romano Pontifice, antiquis temporibus Romæ sunt habitæ. Ubique inveniemus Episcopos, Papa quidem auctore, sed tamen cum ipso judicare, statuere, decernere, definire; idque in decretis, id in subscriptionibus positum. Cujus rei exempla plura suo loco afferemus[1]: cætera innumerabilia lectoris diligentiæ relinquemus. Adeo Episcopi ubique sunt judices etiam præsente, præsidente, præeunte Pontifice; ac si in particularibus quoque Synodis, quantò magis in generalibus, quibus ipsa catholica omnium fidelium mater repræsentetur Ecclesia.

CAPUT XXXII.

Prædicta responsa de dubio Pontifice etsi valeant, non tamen adversarios expeditos esse, ac Parisiensium ex Constantiensi canone vigere sententiam.

Hæc igitur, quæ hactenus de Concilii Constantiensis intelligentia et auctoritate diximus, vera et sancta sunt; nec nisi per manifesta ludibria eludi potuisse claruit. Addamus tamen ac cumulum: quantumlibet ea quæ adversarii congerunt valere fingantur, nec sic expeditos esse à Constantiensium canonum auctoritate summa. Utcumque enim adversùs indubitatos Pontifices infirma habeatur Conciliorum generalium auctoritas, certè valet (et hoc adhuc superest contra cavillationes omnes) auctoritas ea, quâ dubios Pontifices coercere possit. Alioqui contendentium et in schismate obstinato animo perseverantium contumacia, malum esset inextricabile, ad quod propellendum Ecclesiæ imbecillæ nullum præsidium Christus relinquere potuerit; aut, quod est absurdius, nec ipse voluerit. Redit ergo quæstio, quâ potestate instructa Synodus schismaticos Pontifices cogat in ordinem.

Certè Constantiensis Synodus, quam eâ potestate efficacissimè summoque Ecclesiæ bono usam esse constat, id fundamenti loco ponit: *Potestatem habere se immediatè à Christo;* quippe quæ *in ejus Spiritu legitimè congregata universalem Ecclesiam repræsentet;* alioquin qui Concilio obtemperassent, non Deo, sed hominibus paruissent.

Atqui hoc semel posito, quod sine præfractâ audaciâ negari non potest, cætera omnia convalescunt. Cùm enim nulla sit à Christo propriè ad schisma tollendum Ecclesiæ catholicæ ac Synodo generali eam repræsentanti attributa potestas, non aliunde in schismate constare poterit, nisi ex eo quòd sit tradita, ubi necessitas requisierit, quod unum Parisienses nostri postulant.

Hic ergo adversarii oppidò conturbantur. P. Thyrsus Gonzalez eò redactus est, ut contra ducentos Patres in Constantiensi Concilio infandi schismatis extinctores, palam negare audeat Concilium generale *eam potestatem habere immediatè à Christo:* nec aliam videt apertam sibi januam, nisi id, quo solo schisma extinctum sit et extingui possit, illud Ecclesiæ detrahatur. Reverendissimi Patris verba pensanda sunt: « Concilium non habet eam potestatem immediatè à Christo, in eo sensu, in quo Papa certus immediatè à Christo jurisdictionem in totam Ecclesiam, et Sacerdos habet potestatem ad consecrandum, et Episcopus ad confirmandum et ordinandum[2]. » *Non eo,* inquit, *sensu habet.* Quo ergo habet sensu? quo jure? Nihilne per se Christus contulit Ecclesiæ laboranti, quo sese restitueret in pristinam valetudinem? Christo auctore Sacerdotes consecrant, Episcopi ordinant, Papa quæ vult præcipit; at verò, si in capite æquè ac in corpore, fœdo scissa schismate laboret Ecclesia, nihil habet quod, auctore Christo, agat aut jubeat? Sic enim subjungit: *Non enim habet Concilium eam potestatem, nisi mediante Ecclesiâ.* Hæreo equidem ad insolitam et inauditam vocem. Quid enim est Concilium, nisi ipsa Ecclesia adunata, collecta, repræsentata, totâ auctoritate pollens? Non ergo Concilium mediante Ecclesiâ viget, quod ipsa Ecclesia est; habetque illud per sese, quod habet mediante Ecclesiâ, cujus auctoritatem et jus repræsentat et continet. Reliqua audiamus: « Non enim habet Concilium eam potestatem nisi mediante Ecclesiâ, quæ in cap. *Si duo,* Dist. XXXIX, tribuit Concilio congregato tempore schismatis potestatem ad deponendos Papas dubios, et certum eligendum; et in cap. *Si Papa,* Dist. XL, tribuit Concilio potestatem ad judicandum Papam, qui deprehendatur A FIDE DEVIUS. »

Qui sint tamen illi canones considerare oportet. Et caput quidem *Si duo,* Honorii Augusti est decernentis, si duo electi sint Romani Pontifices, ut neuter ordinetur; quod est universim et indistinctè falsum, nullamque omnino facit Synodi mentionem: canon verò, *Si Papa,* Bonifacii est Moguntini Episcopi, nihil etiam de Synodo disserentis. Utcumque est, nisi unus Imperator aut unus Episcopus, Ecclesiæ in schismate, aut per sui capitis hæresim laboranti subvenissent, aut nisi Gratianus duodecimo demum sæculo in suam compilationem Juris hæc duo capita contulisset, manca esset Ecclesia; neque quidquam valeret adversùs Papam schismaticum aut hæreticum. Sic miseram Ecclesiam à Christo sapientissimo, optimo, omnipotentissimo, constitutam volunt.

Erubescunt ipsi, ac tandem subdunt: « Vel habet eam potestatem jure naturali, modo statim explicando. » Modus autem ille sequente paraprapho, ex Doctore eximio, Suare[1] scilicet, sic proditur: « Solum ergo habet potestatem quæ ex jure divino naturali consequitur in quolibet corpore mystico, ut possit se gubernare et tueri per Principes particulares unitos in unum corpus, quando deest supremum caput[2]. » Malunt ergo Deum omnibus imperiis rebusque-publicis universali curâ, quàm Christum Ecclesiæ, pro quâ fudit sanguinem, singulari consilio providisse; meliusque à Deo constituta sunt humana imperia, quam à Christo Ecclesia; quæ ut sibi provideat seseque tueatur à jure gentium aut naturæ magis, quàm ex ipso christiano jure mutuetur. Hanc illi ecclesiastici regiminis formam effingunt.

Quid-quòd tam imbecillam faciunt Ecclesiam, ut ejus auctoritate Concilium semel congregatum ad tollendum schisma, fidei providere, aut leges necessarias condere nequeat, præter eam causam: « quòd ea solùm possit præcipere et ordinare quæ ad hunc finem (tollendi schismatis scilicet) necessaria sint[3]. » Unde tale Concilium non habet auctoritatem ad decidendas fidei controversias, et ferendas leges perpetuas, quantumvis necessarias. Sic Concilio Constantiensi defuit auctoritas ad condemnandum Viclefum, Hussum, alios perfidos; defuit auctoritas ad condendas leges quæ futuris schismatibus providerent, quas tamen leges tulit, quas tamen fidei controversias judicavit; atque ad hæc omnia tractanda, quæcumque urgeret dira necessitas, jam admotis ad incendium facibus, Papam aliquando extiturum, nondum tamen existentem, expectare debuit.

Piget commemorare quæ jam confutata sunt: nempe adversùs Viclefum et Hussum Constantiensis Concilii valere decreta, eo quòd Martinus V ea repetierit Bullâ *Inter cunctas;* quâ tamen nondum editâ Hussus exarsus est[4], Viclefus exhumari jussus, pessimi hæretici anathemate percussi. Quæ omnia Martinus non tum cùm ea repeteret, sed ab origine valuisse definit, ut Concilii legitimè in Spiritu sancto congregati vera et firma decreta: quæ nunc, si Deo placet, per sese invalida et contra canones attentata prætendunt: usque adeo, his

1. *Inf. lib.* VIII. — 2. *Gonzal., Disp.* XIII, *sect.* VI, § V, *n.* 2, *p.* 682.

1. P. Gonzalez Suarem *Doctorem eximium* ubique vocat (*Edit. Paris*). — 2. *Gonzal., Disp.* XIII, *sect.* VI, § VI, *n.* 1, *pag.* 683; *Suar., lib.* IV *de Legib., c.* VI, *n.* 4.

3. *Gonzal. Disp.* XIII, *sect.* VI, § V, *n.* 3, *p.* 682; *et* § VI, *n.* 1, *p.* 683.

4. Observandum est diligenter Joannem Hussum de sacerdotali gradu dejectum, et Hieronymum à Pragâ anathemate percussum, synodali sententiâ; eos verò morte damnatos et exarsos fuisse, non Concilii, sed laici judicis edicto (*Edit. Paris*).

miseris postremisque temporibus, tanti Concilii totiusque adeo Ecclesiæ projecta est auctoritas.

« At enim, inquiunt, tale Concilium (causâ schismatis congregatum) neque hanc jurisdictionem habet ab aliquo jure divino positivo; quia neque scriptum est, neque traditione constat : neque etiam habet à summo Pontifice, quia supponimus illum non esse, et qui præcesserunt illam non reliquerunt : solùm ergo habet potestatem, quæ ex jure divino naturali consequitur in quolibet corpore mystico, ut possit se gubernare per Principes particulares unitos in unum corpus, quando deest supremum caput. » At illos Principes in Ecclesiæ corpore quis instituit? Nonne is qui et caput? Nonne ille Ecclesiam eo jure pollere voluit, ut *qui eam non audiret, omnibus Christianis sicut ethnicus et publicanus esset?* Nonne idem confestim addidit : *Amen, amen, dico vobis, quæcumque ligaveritis super terram, ligata erunt et in cœlis, et quæcumque solveritis super terram, soluta erunt et in cœlis*[1]? En ergo Principes illos à Christo constitutos. Quid ergo? Eâne conditione, ut nunquam ipsi colligere se possent, quæcumque urgeret necessitas? Quò ergo pertinebat istud quod Christus subdidit : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum*[2]? Quantò magis ubi non duo vel tres, sed totus Principum Ecclesiæ cœtus; imò tota Ecclesia congregatur? Aut non in Christi nomine colliguntur, qui ad tollendum schisma conveniunt; aut non sunt Ecclesia, nisi Papa adsit, qui ad Papam constituendum confluunt; aut si sint Ecclesia, numquid non erunt ethnicorum et publicanorum loco, qui eorum decreta contempserint? Quid his clarius? Verùm illi tacitè respondent : At nos si illa admittimus, admittere cogemur non tantùm ad tollendum schisma, aut ad hæreticum Pontificem condemnandum, quorum hìc nulla mentio est, sed ad quamcumque summam Ecclesiæ necessitatem. Propterea ergo malunt in schismatis etiam aut hæreseos deterrimo atque extiabili morbo Ecclesiam à Christo destitutam, neque ullum auxilium habere ex Evangelio.

Esto, inquient, verum sit de hæretico schismaticoque Pontifice, qui nequidem est Pontifex. Quid tum, cùm non sit Pontifex, et jure omni exciderit? Quâ de re sæpe diximus, sæpe monuimus, quanto Ecclesiæ periculo hæc asserantur. Nunc tamen valeant utcumque collibuerit. Sit tamen aliquis oportet, qui excidisse declaret, qui loco moveat contumacem, qui Christianis omnibus, quæ tali in discrimine agenda sunt imperet. Quo jure? quo Christi mandato? quâ Evangelii lege? nisi eâ quam diximus, quæ ad omnem æquè valeat necessitatem, in quâ de salute periclitatur Ecclesia.

Jam ergo respondeant, non probatum illud, quòd est verissimum, quod est Ecclesiæ maximè necessarium; aut si probatum illud et ipsi fateantur, quid in eo decreto probetur intelligant.

CAPUT XXXIII.

Emmanuelis Schelstrati objecta, à codicibus manuscriptis petita, solvuntur circa sessionem IV.

Emmanuel Schelstratus, cùm aliorum objecta repetit, tum eo se maximè effert, quod nova acta prodiderit, quæ orbis catholicus ignoraret. Cæterùm unde sint eruti plerique manuscripti quos jactat, codices ubi delituerint, quas temporum notas præferant, quid sint denique, an simplex gestorum series, an historiæ, quibus acta inserantur; ac si historiæ, ut ea, quæ ipse inde protulit, verba præ se ferunt, quo auctore conscriptæ sint, notone an ignoto, horum nulla mentio; omnia prætermissa, quæ auctoribus aut codicibus fidem vel asserant vel detrahant.

Et ille quidem integros codices edere debuisset, ut lector eruditus probare vera, convincere falsa, manca supplere, dubia elucidare posset. Tot profecto extant Constantiensis Synodi nota monumenta, tot de ejus rebus virorum gravissimorum testimonia, ut nisi cum illis congruant, quæ Schelstratus hactenus ignota fuisse confitetur, falsa ea, et partium studio conscripta esse oporteat. Certè ex illis quoque frustulis, quæ ille, ut voluit, edidit, jam intelligimus acta ejus esse mendacia.

Primùm enim, quæ de falsata Concilii Constantiensis IV sessione protulit, ea ex melioribus gestis falsa esse constitit : quo uno Schelstratianis codicibus omnis detracta est fides. Huc accedit illud, quod idem Schelstratus narrat ex actis suis ineditis, quatuor videlicet codicibus manuscriptis die 14 julii, anno 1416, quando Aragonenses ad Concilium venere, Legatos Regis dixisse, « quòd quidem vellent se unire Concilio; non tamen reputare esse generale Concilium, neque agi de rebus Concilii generalis, donec venirent Legati Regis Castellæ[1]. » Apertum mendacium; nam Aragonenses quidem Legati 15 Octobris anni 1416, sessione XXII; Legati verò Regis Castellæ sessione demùm XXXV, 18 Junii anno 1417, Synodo se adjunxere. At in ipsâ sessione XXII, statim atque Aragonenses admissi sunt, generalis Synodi Constantiensis nomine eduntur synodica decreta, quæ vidimus[2]; eâdemque formâ res maximæ gestæ sunt per alias tredecim sessiones : adeo falsa vel mutila acta Schelstratus protulit.

Jam circa sessionem IV hæc refert[3], quæ ne ipse quidem reor, rebus certè consideratis, jam tueri vellet, si viveret. Nempe Cardinalibus, tres nationes, Germanicam, Gallicanam, Anglicanam vehementissimè repugnasse circa hanc quæstionem : an Concilium Papâ esset superius, etiam in reformationis negotio; ac Regis Franciæ Oratores Cardinalium parti accessisse : quod est falsissimum. Primùm enim, hujus rei nec in Schelstratianis ulla est mentio : tum ut omittamus regiis Oratoribus nihil unquam cum ipsâ Gallicanâ natione fuisse dissidii, certum id, regios inter Oratores fuisse Gersonem, eumque omnium cæterorum, ut pietate ac doctrinâ, ita auctoritate facilè principem. Extat ejus sermo, quo jam inde ab initio, Regis nomine, Synodo proposuerit, quæ agenda viderentur[4]. Dubitasse verò Gersonem, an Concilium Papæ in reformationis negotio, anteponi oporteret, ne ipse quidem Schelstratus dixerit. Quod ergo ille de Francicis Oratoribus jactat, apertum mendacium est.

At enim, ex actis Schelstratianis constat aliquam in quartâ quintâque sessione extitisse dissensionem. Esto. Ergo de Papæ et Concilii superiore potestate litigabant? Pessima consecutio; quandoquidem post turpissimam Joannis XXIII fugam, alias fuisse multas dissensionis causas, ex ipsis etiam Schelstrati actis liquet[5]; quippe cum Sigismundo bella in Joannem XXIII ejusque defensorem Austriæ Ducem paranti, multi, atque imprimis Universitas Parisiensis obstiterit; neque minor concertatio, cùm Joannis adulatores, illo elapso, contenderent differri opportere Concilium; alii sessionem ultrà protrahi nollent, neque fœdis ludificationibus in longum duci spem Ecclesiæ, ad extinguendum schisma properantis. Utcumque est, certè regios Oratores, Gersone principe, de superiore Conciliorum potestate dubitasse nemo sanus dixerit, pessimâque fide Schelstratus non actis quæ jactat, sed meris conjecturis, iisque vanissimis, rem tantam affirmat

CAPUT XXXIV.

Quæ in Schelstrati manuscriptis sessionem V *spectent.*

Piget quidem luctari diutiùs cum ignotis, falsis, mutilisque Schelstrati codicibus; et tamen quæ de sessione V retulerit, præterire non possum. Hæc nempe sunt : quòd *Cardinales, et Oratores Regis Franciæ*, sessioni interfuerint, « præmissâ protestatione in camerâ

1. *Matth.*, XVIII, 17, 18. — 2. *Idem*, 20.

1. *Schelst., Diss. Antuerp., art.* III, *p.* 57, *et de sens. et auctor., etc., inter act. die* 14 *Jul.* 1416, *pag* 251. — 2. *Sup. cap.* XXVI *et seq.* — 3. *Act. Schel., p.* 2. 3. *Diss. Antuerp., c.* I, *art.* II, *p.* 42, 43. — 4. *Vid. sup., cap.* XXX. — 5. *Act. Schel.*, 30 *Mart.* 1415; *ibid., p.* 225.

paramentorum secretè facta, quòd propter scandalum evitandum ad sessionem ibant, non animo consentiendi his quæ audiverant in ipsâ statui debere; maximè quòd Dominus noster Papa, et alii in Concilio existentes in plenâ securitate fuerant, quorum plura statuta non sunt, sed ad aliam sessionem reservata[1]. » Verba confusa, nulliusque boni sensûs; quæ tamen satis ostendant, quæcumque illa fuerit difficultas, eam pertinere ad securitatem Concilii, non ad aliud quidquam. Utcumque est, neque enim Schelstrato placuit hæc integra apparere, celebrata sessio est, factaque sunt omnia, eodem Schelstrato teste, ut in vulgatis legimus.

At enim quasdam gestorum suorum voculas, à toto avulsas textu, aspergit ad marginem, quibus iterum si Deo placet, inducuntur Oratores Regis Francorum assistentes Cardinalibus, nec tantùm à reliquo Concilio, sed etiam à Gallicanâ natione dissidentes[2]. Iterum illi Oratores atque adeo ipse Gerson eorum antesignanus inducitur, contra eam doctrinam protestatus, cujus et in ipsâ Synodo, et extra Synodum acerrimus defensor extiterit. Quæ absurdissima, si in actis Schelstratianis haberentur, meliùs vir optimus ineptos historicos, atque acta mendacia, contempta à Romanis Conciliorum editoribus, contempta à Rainaldo, in sordibus bibliothecarum jacere sineret. Sed age, sint vera, sint authentica, sint integra quæ Schelstratus descripserit, sint recta quæ concluserit: quid postea? Nempe acta Constantiensia auctoritate carebunt? Quid ita? quiane vociferati sunt Patres? Quò ergo abibunt Chalcedone acta, tot inter clamores, quos ipsi judices compescere vix poterant? An ergo Schelstratus putat, in sacris Conciliis, obstinatione semper ac præcipitantiâ tumultuariisque motibus, non ipso fidei ardore, clamores editos? At enim dissenserunt multi Cardinales: quid tum? An, ut Chalcedonensia aliaque vetera dissidia omittamus; an, inquam, infirma erant tot Tridentina decreta, in quibus discrepantes Patrum sententias Pallavicinus refert? At enim multis repugnantibus Patres voluerunt in crastinum haberi sessionem, ac præcipitanter actum. Imò, diligenter, ut obviam iretur pessimis adulatoribus dissoluturis Synodum, omnemque pacis conficiendæ spem præcisuris. At enim *Cardinales faciebant difficultatem interessendi.* Quid ad nos? cùm ex actis etiam Schelstratianis pateat interfuisse omnes; nec, si abfuissent, Synodi decreta infringere potuissent. At, inquies, interfuerunt, *præmissâ in camerâ paramentorum*, sibi adjunctis Regis Franciæ Oratoribus, *secretâ protestatione.* Tantùmne ergo licere putabimus et Cardinalibus et Regum Oratoribus, ut eorum protestatione, eâque secretâ, Conciliorum universalium decreta, in publicâ sessione recitata, solvantur; sitque ipsa sessio coram altaribus celebrata, theatralis pompæ instar, dictasque à Patribus, talique in loco promulgatas sententias rescindat illud, quod quidam occultè, *in paramentorum camerâ* susurrarint? Non puduisse theologum hæc orbi christiano proferre ludibria, has Ecclesiæ dividendæ et conciliarium decretorum solvendorum vias!

Quin etiam, si Schelstrato credimus[3], tanta decreta concident, quòd ea Cardinalis Florentinus, qui ut Diaconorum ultimus legere debuisset, quia non probabat, Posnaniensi electo legenda tradiderit. Tanquam idem electus non alia multa legerit; et decreta Concilii cassa sint, nisi ultimo quoque Cardinalium Diaconorum placeant!

Quid quòd Schelstratus ex gestis etiam suis id protulerit: « à Cardinale Florentino, cum aliquibus deputatis, aliqualiter disputatum fuisse[4]? » Profectò *aliqualiter*, non contumaciter, quâcumque de re disputasse finxeris. Quin ipsum postea adfuisse Concilio ex actis tam editis quàm Schelstratianis æquè constat, additumque in gestis: « Constitutiones lectas à Concilio uniformiter approbatas et conclusas[1]: » ut profectò constet, quâcumque de re in principiis, Cardinalis Florentinus aliique nonnulli, à reliquis dissenserint, in conclusione tamen omnes consensisse. Sed quandoquidem Schelstratus Cardinalis Florentini auctoritatem tanti facit, operæ pretium erit ejus doctrinam in memoriam revocare[2].

1. *Act. Schel.*, 30 *Mart.* 1415; *ibid.*, *p.* 231, 232. — 2. *Idem*, *p.* 225. — 3. *Ibidem*, *p.* 231, *ad marg.* — 4. *Ibidem*, *et in act. edit. Antuerp.*, *p.* 5, *ad marg.*

CAPUT XXXV.

Francisci Zabarellæ Cardinalis Florentini doctrina de superiori etiam in reformationis negotio Concilii potestate. Corollarium de dissensionibus Constantiensibus à Schelstrato memoratis.

Cum sub Innocentio VII et Benedicto XIII de papatu contendentibus, infando schismati remedia quærerentur, ac schismate flagraret Ecclesia; Franciscus Zabarella, tum Juris pontificii celeberrimus interpres[3], ac postea Cardinalis Florentinus, tractatu de schismate edito, hæc docuit: « Si contendentes nolint congregare Concilium; tamen quocumque modo, sive per Collegium, sive per Imperatorem convocandum. Quod si prohiberent, minimè parendum; quia Papæ non est obediendum, quando ex hoc vehementer præsumitur statum Ecclesiæ perturbari[4]. » Subdit: « Papam non posse impedire, quæ ad perpetuam utilitatem instituta sunt; radicem omnium malorum, quæ passa est Ecclesia, surrexisse ab omissione Conciliorum, neque aliud remedium ad instans schisma tollendum, aut ad Ecclesiæ reformationem[5]. »

Tum illud proponit objici posse, « Papam esse supra Concilium, et Concilia per Ecclesiam Romanam robur accipere[6]. » Sed continuò respondet, « hic non agi de Ecclesiâ Romanâ, sed de Papa; et quod aliud Papa, aliud Sedes apostolica, et sedem errare non posse; quod intelligendum videatur, accipiendo sedem pro totâ Ecclesiâ, id est, congregatione fidelium; hic autem agi de fide, quæ periclitetur in hoc schismate. » Item[7]: Ecclesiam Romanam, seu Sedem apostolicam vocari, non Papam solùm, sed Papam cum Cardinalibus, quos inter et Papam si fuerit discordia, ut nunc evenit, cùm Cardinales à contendentibus se subtraxerunt, congregandam totam Ecclesiam, id est, totam congregationem Catholicorum, et principales ministros fidei, scilicet Prælatos, qui totam congregationem repræsentent; et agendum apostolico more, atque ut in Actis scribitur, Concilium convocandum; quo in Concilio, licèt Petrus fuerit Princeps, tamen plenitudinem potestatis non fuisse in eo solo, nec responsionem datam sub personâ Petri, sed congregationis; unde illud: *Apostoli et Seniores*[8]; et infrà: *Visum est Spiritui sancto et nobis*[9]. » Notandum est id quod hic subjicit: « Hinc mos inter antiquos obtinuit, quòd omnia difficilia per Concilium terminabantur, et crebrò fiebant. Postea verò quidam summi Pontifices, qui magis admodum terrenorum Principum, quàm Apostolorum Ecclesiam rexerunt, non curarunt facere Concilia, ex qua omissione prodierunt multa mala. Et ex hoc apparet, quòd id quod dicitur, quòd Papa habet plenitudinem potestatis, debet intelligi non solus, sed tanquam apud universitatem. Ita quòd ipsa potestas est in ipsâ universitate, tanquam in fundamento, et in Papâ, tanquam in principali ministro, per quem hæc potestas explicatur. » Ac postea[10]: « Ex his infertur, quòd potestatis plenitudo est in Papâ, ita tamen quòd non erret; sed cùm errat, habet qui eum corrigat, Concilium, apud quod, ut dixi, est potestatis plenitudo, tanquam in fundamento. » Quod ut probet, multa ex Jure citat. « Quæ primùm, inquit, sunt notanda, quia malè considerata sunt per multos assentatores, qui voluerunt placere Pontificibus per multa retro tempora, et usque ad hodierna suaserunt

1. *Concil. Const.*, *sess.* v: *act. Schel.*, *pag.* 233. — 2. *Vid. Diss. præv.*, *num.* XXIX. — 3. In Universitate Patavinensi. — 4. *Zabarel.* *tractat. de schism. edit. Argent.*, *p.* 543, 544. — 5. *Idem*, *p.* 548, 549. — 6. *Ibid.*, *p.* 556, 557. — 7. *Ibid.*, *p.* 558, 559. — 8. *Act.*, XV, 23. — 9. *Idem*, 28. — 10. *Zabar.*, *p.* 560.

eis, quòd omnia possent, et sic quòd quidquid liberet, etiam illicita, et sic plusquam Deus. Ex hoc enim infiniti secuti sunt errores, quia Papa occupavit omnia jura inferiorum Ecclesiarum. Ita quòd inferiores Prælati sunt pro nihilo, et nisi Deus succurrat statui Ecclesiæ universalis, Ecclesia periclitatur. Sed, Deo favente, speratur de reformatione, si, ut dicitur constitutum, congregabitur in Ecclesiâ Concilium, in quâ congregatione oportebit non solùm schismati præsenti, sed etiam futuris consulere, et ita determinare Papæ potestatem, ut non subvertantur inferiores potestates, et ut Papa deinceps possit non quod libet, sed quod licebit. »

Sic igitur, etiam in reformationis negotio, Papam non dubium, sed certum et indubitatum à Concilio ligari posse putat, determinarique oportere, quæ ipsi insit, ut ministro principali, plenitudinem potestatis, per eam potestatis plenitudinem, quæ est in Concilio; quod etiam firmat his verbis : « Universitas totius Ecclesiæ superiorem non habet, nisi Deum, et Papam cùm administrat; et de hoc an benè vel malè, habet utique ipsa universitas decernere; neque unquam ita potuit transferre ipsam potestatem in Papam, ut desineret esse penes ipsam; quia hoc esset contra jus divinum et contra exempla Apostolorum[1]. » Quo quid est clarius? Neque necesse est nos omnes hujus viri excutere rationes. Sufficiat demonstrasse, quid ille senserit, qui unus omnium maximè Concilii Constantiensis decretis pro Papâ obstitisse fingitur.

Sanè, teste Schelstrato, in eam sententiam conveniebant omnes, ut in Concilii Constantiensis etiam sessione IV decretum conderetur, quo Papam definirent, non modò in schismatis negotio, sed etiam in fidei causâ, quod est vel maximum, Concilio esse subjectum. Dicit enim tantùm de reformationis negotio disceptasse Patres, et Papæ favisse Cardinalem Florentinum. Sed hæc falsa esse constitit, posteaquam vidimus quid Doctor eximius ex apostolicis Scripturis, quid ex jure divino deprompserit, ut Papam Concilio subderet, etiam in reformationis, etiam in regiminis ecclesiastici negotio.

Videtur ille quidem initio in gratiam Joannis XXIII, à quo Cardinalis factus erat, aliquid cogitasse, et subdubitasse tantisper, non quidem, an Concilium in reformatione quoque Papam antecederet, sed an ad reformationem, adhibitis pœnis, Papam posset cogere. Et id fuisse suspicor, de quo Florentinus *aliqualiter* disputarit. Sed postquam à Patribus communi consensu in alia omnia itum est, nullàm turbam movit postea, ac Joannem XXIII, cum reliquâ Synodo; non hæresis, sed depravatæ vitæ causâ deposuit : Joannem, inquam, XXIII, in se beneficentissimum et sui cardinalatûs auctorem, ac proinde tam ab ipso Florentino habitum pro certo Papâ, quàm ipse Florentinus pro certo Cardinale se gereret.

Hinc ergo liquidò constat nimis oppidò inflatas exaggeratasque dissensiones illas, quas in Concilio Constantiensi viguisse Schelstratus narrat. Quâ in re duplex ejus erratum est : alterum, quod de summâ doctrinæ dissensisse Patres : alterum, quod eæ dissensiones acres et immortales fuisse fingat.

Quòd ad caput primum, quis non crederet Cardinalem Florentinum de Concilii potestate à reliquis discrepasse? Atqui vidimus quàm perspicuis verbis supremam et absolutam potestatis plenitudinem etiam supra Papam in universitatem Ecclesiæ contulerit. Non ergo de summa re, sed de quibusdam explicandi modis à reliquis Patribus dissidebat. Sanè idem commemorat dissensisse quosdam, sed Joannis XXIII aliorumque assentatores pessimos : egregios verò Patres, quorum in Concilio valebat auctoritas, mirum in modum consensisse.

Atque ut aliquæ dissensiones extiterint, eas tamen pacis amore facilè consopitas et omnes historiæ et acta etiam Schelstratiana demonstrant. Quid enim est illud in illis actis : « Major pars Cardinalium faciebat difficultatem interessendi; omnes tamen, præter infirmos, postea venerunt ad sessionem[1] : » quid, inquam, est illud, nisi leviculus animorum motus pacis studio statim compositus? Quod, etiam si acta conticescerent, ipse tamen rerum eventus ostendit; cùm omnia in Concilio, nullo schismate, summa cum animorum consensione peracta sint, quintaque sessio in Schelstratianis etiam codicibus à vulgatis non differat, in quibus adscriptum legitur in ea latas constitutiones *ab omnibus uniformiter approbatas* : ut profectò exasperare verbis dissensiones illas, pace Schelstrati dixerim, exigui malevolique sit animi, et sacri Concilii totiusque adeo Ecclesiæ laudi ac paci invidentis.

Quin etiam si de actis tam confusis ac mutilis datur conjiciendi locus, dicam equidem quod me moveat. Circa sessionem V, gesta quippe Schelstratiana sic habent : « Die sabbati, 6 mensis Aprilis, cùm perpriùs inter Dominos Cardinales et Nationes altercatum fuisset super emendatione capitulorum in præcedenti sessione statutorum, tandem ordinatum et conclusum est, quòd suprà dicta capitula modo infrà scripto corrigerentur : » quibus adjiciuntur de suprema in quemlibet, etiam in Papam ipsum, quocumque in negotio fidei, reformationis, schismatis, Conciliorum potestate decreta sessionis V, iisdem profectò verbis quæ retulimus. Quæ si æquo judicio æstimamus, ex Schelstrati quoque actis constabit Concilii Patres, uti ab initio memoravimus, sessioni quartæ addidisse quintam, ut quæcumque quartæ deesse viderentur circa conciliarem potestatem, supplerent, augerent, ac luculentiùs explicarent; adeoque abfuisse Patres ut de his dissiderent, ut ea etiam majorem in modum, non solùm repetita roboratque, verùm etiam amplificata vellent. Hæc igitur ad acta Schelstratiana, quæ ad IV et V sessiones pertinent, dicenda habebamus. Pergamus porrò ad sequentia, si quæ memoratu digna videbuntur.

CAPUT XXXVI.

Alia Schelstrati ex manuscriptis codicibus objecta solvuntur : an aliquid contra nos concludatur ex eo quòd reformatio ad id tempus dilata sit, quo Papa electus esset.

Cum Patres Constantienses jam in eo essent, ut Gregorio, Joanne, atque Benedicto redactis in ordinem, Pontifex crearetur; tunc repente subortam contentionem novam acta Schelstratiana produnt; et Sigismundum quidem cum Germanica natione, cui se Anglica primum adjunxerat, voluisse, ut reformatio fieret, antequam de Pontificis eligendi modo decerneretur quidquam; at Italis, Gallis, Hispanis placuisse ante omnia extinguendum schisma, eligendumque Pontificem : denique à Germanis discessisse Anglos, Germanos etiam cæteris assensisse; communique consensu factum esse decretum, quod est in sessione XL, ut futurus Pontifex de proximo assumendus, cum sacro Concilio ejusque deputatis reformationi provideret, antequam Concilium solveretur. Hæo ergo Schelstratus narrat ex quatuor manuscriptis codicibus, quibus gesta Constantiensis Concilii contineri dicit : quæ gesta, si causæ suæ, quantùm ipse jactat, favere intellexit, cur non ea prodidit? At ille hæc tantùm refert à reliquis avulsa; primum, inter ipsa dissidia protestationem factam à collegio Cardinalium et tribus nationibus, Italica, Hispanica, Gallicana, tum ex iisdem codicibus narrationem eorum subnectit, quæ in hujus controversiæ compositione gesta sunt[2] : qua quidem in re multa peccat; imprimis, quòd obscuris occultisque ac nullius roboris gestis, sessionum publicarum gesta subrui posse putat. Hæc namque protestatio, qualiscumque est, non est inserta conciliaribus gestis, quæ dimissa quaquaversus per omnes Ecclesias, totique orbi nota sunt. Quin eadem protestatio nulli unquam præterquam Schelstrato visa,

1. *Zabar.*, *p.* 567.

1. *Act. Schel.*, *p.* 231, *ad marg.* — 2. *Act. Schel.*, *edit. Aut.*, *p.* 6, 13, 14 *Diss.*, *p.* 60 *et seq. Vid. etiam pass. Diss. cont. Mamb. et Act. et gest.*, *pag.* 252 *et seq.*

nulla canonica auctoritate constat, ac designata potiùs quàm perfecta est, statim dissensione composita. Neque pluris est illa narratio privati ejusdam auctoris, cui et anonymo et ignoto; quanta fides adhiberi debeat, nequidem conjicere possumus. Denique tota illa qualiscumque contentio, certè mox composita, nullum in actis Synodi, nullum in historiis, nullum in Annalibus ecclesiasticis à Rainaldo continuatis locum habet. Hæc verò sunt, quibus Emmanuel Schelstratus, sessionum IV et V auctoritatem infringi à se posse putat.

Jam si vel maximè constet huic narrationi fides; quàm infirma, quàm nulla sint ejus argumenta videamus.

PRIMUM ARGUMENTUM SCHELSTRATI. Italica, Hispanica, Gallicana natio, imò tota Synodus, sessione XL, Papam priùs elegi volunt, quam de reformatione tractetur : ergo confitantur decretum sessionis V, quo Papa Concilio subesse dicitur, quoad reformationem attinet, non esse intelligendum *de Concilio seorsim sumpto*; sed *de Concilio, cui verus et indubitatus Pontifex adest, qui sensus nihil ad superioritatem Concilii facit*[1].

Imò verò multùm, quod hunc indubitatum certumque Pontificem Synodo præsidentem, in Synodi potestate esse crederent, eique leges figerent, ut vidimus[2].

Dices : Ergo saltem intelligebant, non posse à se quidquam in reformatione tentari, nisi electo Pontifice. Nullo modo : cùm enim de fide, ante electum Pontificem, tam multa decernerent, quidni et de reformatione? Tum etiam multa decreta esse ostendimus[3], quæ ad reformationem maximè pertinerent, imprimis caput *Frequens*, aliaque capita, in sessione XXXIX, adunatis omnibus obedientiis, promulgata. Non ergo reformationem ideo differebant, quòd fieri non posse, sed quòd non ita congruè fieri posse crederent, neque schisma ulteriùs protrahi sinerent.

SECUNDA OBJECTIO SCHELSTRATI. Extat adversùs Germanicam nationem, quæ reformationem ante Pontificis creationem urgeret, Italicæ, Hispanicæ, Gallicanæ, et Cardinalium protestatio, in qua est dictum pessimam deformationem, cui primùm providendum sit, eam esse, quod acephala sit Ecclesia, acephalum Concilium : ergo ante electionem Papæ, Concilium erat acephalum et mancum : ergo sessionem IV et V decreta, de corpore acephalo mancoque orta sunt[4].

Respondemus : Concilium non erat acephalum et mancum, ante constitutum Papam, cùm damnaret Viclefum, Hussum, propositionem Joannis Parvi de cædendis tyrannis : non erat acephalum, cùm excommunicaret eos qui dicerent, communionem sub utraque specie esse necessariam, aut eam deinceps populo ministrarent : non erat acephalum, cùm ederet caput *Frequens*, aliaque capita[5] : denique non erat acephalum, cùm tanta illa faceret, quæ constituendo capiti essent necessaria. Tum verò fuisset acephalum et mancum, si quemadmodum Germani volebant, cùm ad eligendum Pontificem omnia comparata essent, rem in longum extraheret, foveretque schisma, neque ecclesiasticæ unitatis opus, propter quod maximè congregatum erat, perficiendum putaret.

TERTIA OBJECTIO. In eâdem protestatione legitur quòd Clerus et populus nonnullorum regnorum et provinciarum nondum solidè et clarè huic sacro Concilio adhæserint : quod quorumdam qui Concilio adhæserunt, propter rumores discordiarum, et quasi impressionum, quas in eodem Concilio fieri audiunt, fides jam de eodem Concilio dicitur vacillare; scriptumque et relatum à pluribus magnatibus, in Italia plurimùm dubitari, ne in urbe Romana aliquis pro summo Pontifice assumatur, cui forsan, præmissis attentis, tota Italia obediret[6]. »

Quid ista ad propositum? Nempe quod *rumores* de *impressionibus* sererentur : quòd *vacillarent quidam* : quòd *magnates* multi multa scriberent : quòd *dubitaretur*, ne Romæ Pontifex fieret : quòd illi *forsitan Italia obediret* : quòd nonnulla regna non tam solidè Concilio adhærerent, quàm futurum esset electo Pontifice, tantoque opere consummato; ideo tantæ Synodi auctoritas fluctuabit?

Quis autem non videat, in illa protestatione, suspicionum ac timoris causas undique amplificatas inflatasque esse, ideo ut Germani à proposito protrahendæ electionis promptiùs desisterent, et ad creandum Papam essent promptiores? Quale enim illud est, dubitari ne Romæ Pontifex fieret? à quo? cùm omnes Cardinales omnium partium essent Constantiæ.

QUARTA OBJECTIO. Scriptum in narratione est, inter nationes de pace tractatum; legunturque hæc verba in codicibus manuscriptis[1] : « Natio Germaniæ petivit assecurationem et cautionem, per decretum irritans, quòd post Papæ electionem fieret reformatio ante coronationem Papæ et administrationem aliquam : postea fuerunt factæ diversæ formæ decreti ad hoc : tandem fuit dictum, quod Papa electus legari non poterat. » Certè, eo modo, quo Germani petebant; nempe ita ut à Papa electo, *reformatio fieret, ante coronationem et administrationem aliquam* : quod erat revera absurdissimum, ut Papa electus, tandiu ab officii administratione suspensus haberetur. Adeo Schelstratus ne sua quidem acta intellexit. Tum illud quàm absurdum, quòd vir bonus crediditi electum Papam legari non posse; hoc est, nullam electo imponi posse legem; tanquam si electo non posset, quod eligendo Pontifici potuisset imponi. At si id vel maximè dictum esset, electo Pontifici legem nec à Synodo œcumenicâ figi posse; quæro à quo dictum? ab ipsâ Synodo? Ne id quidem, ô Schelstrate, tua hæc gesta continent; patetque ex eo frustulo quod tu protulisti, hæc in privata quadam congregatione esse acta. Quin tu igitur explicato, à quo illud dictum sit? Ab ignoto quopiam; atque uno hujus dicto, satis incerto, in congregatione privata, certa, cognita, omni robore firmata decreta tantæ Synodi collabascunt. Quantò meliùs has nugas orbis catholicus adhuc ignoraret?

CAPUT XXXVII.

Alia objectio Schelstrati circa sessionem XIV *Concilii Constantiensis.*

ILLUD in speciem probabilius, quod Emmanuel Schelstratus de sessionis XIV decreto refert[2]. Post sessionem nempe XXXVIII, vigente adhuc illo, de reformatione ante Papæ electionem facienda, dissidio, Cardinales protestatos, quòd sessionis XIV decretum, « quia factum erat sine prævia Collegii deliberatione, haberent pro invalido et nullo : » cui Cardinalium protestationi, « natio Hispanica adjunxerit : se illo decreto, licèt aliàs validum existeret, minimè teneri; quia sessione XIV nondum adfuerat Concilio. » Ergo Concilium ante adunatas obedientias non satis erat firmum.

Hæc Schelstratus orbi catholico pensanda proponit. Nobis ante omnia perpendendum, quodnam illud esset sessionis XIV decretum; nempe id, ne, vacante sede Romanâ, ad electionem futuri Pontificis procedatur sine deliberatione et consensu Concilii. Hic ego Schelstratum ejusque sectatores, si qui sunt, rogatos velim, an illud decretum XIV sessionis fuerit antiquatum, atque omnino an Papa fuerit electus sine consensu Concilii? Nullo modo; imò *communi consensu Cardinalium et Nationum*, ex decreto Concilii, electionis forma præscripta est, adjunctique Cardinalibus, hâc vice, « ad eligendum Papam, sex Prælati de quâlibet natione, quibus eadem Synodus auctoritatem tribuit eligendi Romanum Pontificem. » Hæc sessione XL decreta sunt; quæ ad execu-

1. *Diss. Ant.*, p. 60, 62. *Diss.* III *cont. Maimb.*, c. II, p. 149 *et seq. Act. et gest.*, p. 252, 253. — 2. *Sup.*, *cap.* XVIII. — 3. *Vid.*, *sess.* VIII, XV *et* XXXIX; *et sup.*, c. XVI, XVII. — 4. *Protest. in act. Schels. Ant.*, p. 10. *Diss.*, *cap.* III, p. 68. *Diss.* III *cont. Maimb.*, c. II. *Act. et gest*, *pag.* 261 *et seq.* — 5. *Vid. sess.* VIII, XIII, XV, XXXIX. — 6. *Act. edit. Ant.*, p. 7, 8. *Diss.*, *cap.* II, p. 60. *Diss.* III *cont. Maimb.*, *loc. cit. Act. et gest.*, p. 257.

1. *Act. edit. Ant.*, p. 13. *Diss.*, *cap.* II, p. 63, 64. *Act. et gest.*, p. 268, 269. — 2. *Act. edit. Ant.*, p. 8. *Diss.*, p. 53. *Act. et gest.*, p. 259.

tionem XIV sessionis pertinent apertè. Quid ergo Cardinalium, aut etiam Hispanorum verba obstant, cùm res ipsa valuerit?

Quid quòd Schelstratus sua acta ipse corrumpit, falsoque asserit[1], Cardinales protestatos esse, « quòd decretum illud sessionis XIV haberent pro invalido? » Id enim nullo loco in eâ, quam Schelstratus edidit, protestatione legitur. Neque usquam dicunt, se ad electionem Papæ, sine consensu Concilii processuros, quod sessione XIV erat vetitum; sed « rogant et exhortantur tantùm, quòd ad reformationem taliter procedatur : quòd prætextu illius negotium electionis non impediatur, aut diu differatur[2]; » quod erat æquissimum, nec sessionis XIV decreto contrarium. Aliâ protestatione testantur, si Germani æqua postulata respuerent, dilatæ electionis incommoda in eos refundenda[3]; quod longè abest ab eo, ut electionem sine sacræ Synodi consensu celebrarent.

Jam ut ad Hispanos veniamus : primùm quidem tanta non est eorum protestatio, ut conciliarem auctoritatem infringat. Tum, ne id quidem dixerunt, se nullis teneri decretis ante adunationem factis : his enim verbis comprehenderent etiam fidei decreta contra Viclefum aliosque edita; quod est falsissimum. Ac profectò disertè de sessionis tantùm XIV decretis : « His, inquiunt, nos Hispanica natio, etiamsi aliàs valida existerent, non ligamur[4]; » quæ profectò decreta ad Concilii œconomiam ac regimen pertinebant; neque protestationem ultra ipsa verba protendi fas est; ac si Hispani negent se ligari iis, quæ meri regiminis ac variabilis disciplinæ essent, ideo aspernantur ea, quæ ad dogma ecclesiasticum pertinerent; cùm immota ea, communiaque omnibus esse oporteat. Quare Hispani, cùm hæc dicunt, haud magis sessiones IV et V, quam VIII et XV, aliasque cogitant, in quibus ecclesiasticum dogma firmatum est.

Quòd autem Schelstratus asserit, à reliquis nationibus Hispanorum dicta laudari et approbari; quippe quæ *protestationi sub suo nomine factæ inseri permiserint*[5], vanum est. Aliud enim est tolerare, aliud laudare, et approbare. Tolerarunt aliæ nationes Hispanos à pacifica Synodo abhorrentes, ac pertinacissimo et apertè schismatico Benedicto adhærentes; non profectò laudarunt. Atque sicut cætera quæ Hispanorum gratia οἰκονομικῶς, non laudando et approbando, sed tolerando et indulgendo fecisse probavimus, eadem indulgentia talia protestantes tolerant, patiunturque Germanos hoc quoque metu deterreri ab incœpto protrahendæ electionis; ne in ipso Concilio, inter Hispanos et reliquos novæ dissidiorum causæ sererentur. Neque tanti putant esse, negasse Hispanos sessionis XIV decretis se *ligari*, dummodo orbis reliquus, quod Hispani fatebantur, his ligari se intelligeret; denique protestatio non prohibuit quominus synodica definitio, etiam in ea parte viguerit, Hispanis etiam assentientibus; cùm in sessione XL, communibus consiliis, ex sessionis XIV decreto, futuri Pontificis electionem ordinarent; nihilque omnino agit Schelstratus, quàm ut suo more nugas venditet, et protestationes decretis ac rebus gestis anteponat; quod est vanissimum.

CAPUT XXXVIII.

Postrema objectio Schelstrati, de sublato decimo-tertio reformationis articulo, Bulla Martini V, de non appellando ad Concilium, suum in locum remittitur.

Postremo loco Schelstratus objicit, decimum-tertium reformationis articulum : « *Propter quæ, et quomodo Papa possit corrigi, et deponi*, vel à nationibus non fuisse propositum post electionem Pontificis, vel à Martino V, ut novum aliquid, et hucusque inauditum fuisse rejectum.[6] » Itane inauditum, quo omnes scholæ Theologorum et Canonistarum à tot sæculis perstrepebant? Sed tamen attendamus quid ex suis manuscriptis Schelstratus proferat. Contendit quippe ad hunc decimum-tertium articulum, hoc adscriptum esse : « Non videtur, nec visum fuit in pluribus Nationibus circa hoc aliquid novum statui, vel decerni[1] : » quæ verba, si intelligimus, non ipse Pontifex, hæc ut nova et inaudita, sua auctoritate rejecit; sed *id pluribus Nationibus visum fuit*. Quid autem visum fuit? hæc omitti penitus? Minimè; sed *circa hæc nihil novum statui, vel decerni;* quippe cùm, rem diligenter quærenti, sufficere intelligerent ea, quæ sacra Synodus, ex sessionibus IV et V in deponendo Joanne XXIII ac Benedicto XIII gesserit : cùm Joannem deposuerit pro certo Pontifice ab ipsa Synodo habitum; Benedictum verò ad mentem Hispanorum, qui eum pro certo haberent, nunquam eorum conscientiam placaturi, nisi ex decreto sessionum IV et V Pontificem quemlibet, atque adeo certum, Concilii œcumenici judicio subdidissent.

Sanè dissimulare nolumus assiduè inculcari à nostris censoribus Bullam Martini V, de non appellando à Papa ad Concilium, quam in ipsâ Synodo Constantiensi, si Deo placet, editam affirmare audent. Sed nos eam Bullam aliasque in hunc sensum, ubi de his appellationibus egetur, commodiùs proferemus[2].

CAPUT XXXIX.

Confirmatio argumentorum pro auctoritate Constantiensi Concilii : multa in eamdem rem Martini V et Eugenii IV acta usque ad Basileense Concilium.

Jam ergo, Deo dante, expedita sunt omnia, quæ adversùs sacrosancti Concilii Constantiensis sessionumque IV et V auctoritatem congesserunt, à Joanne Turrecrematâ usque ad Emmanuelem Schelstratum nova gesta promentem.

Summa dictorum est : Constantiensem Synodum quâcumque ratione egisse ut schisma extingueretur et ut fons schismatis corruptela morum per veram reformationem tolleretur. Animadvertit Synodus, et per eam ætatem cordatissimus quisque, ad eas res valere hæc duo : consensionem primùm, si obtineri posset; sin minùs, Concilii auctoritatem summam atque indeclinabilem. Quæ sanè auctoritas, nisi valeret in Papam etiam certum, nec valeret in dubium, qui à suis certus et indubius haberetur. Id etiam reformatio per eamdem ætatem tam necessaria postulabat, ut à quovis, etiam à Papa certo, summâ cum auctoritate extorqueri posset. His igitur procurandis, sacra Synodus jam inde ab initio firma fundamenta jecit, constituta Concilii adversùs quemcumque, etiam Papam contumacem, summa et ineluctabili potestate.

Neque propterea omnia, pro potestate egit : auctoritatem œconomiâ et indulgentiâ temperavit : quâcumque ratione consensionem omnium exquisivit : id sibi reservavit, ut summa potestatem adversùs immedicabilem contumaciam exereret. Quæ quisquis expenderit, uno filo et Synodi mentem assequetur, et omnia argumenta solvet, et ex mirâ rerum gestorumque cohærentiâ divinam providentiam, Christique pro sponsâ suâ Ecclesiâ curam collaudabit.

Jam ut nostras probatione concludamus, age verò; omittamus Concilii œcumenici auctoritatem : fac ducentos Patres, omnes ferè Episcopos, aut Episcoporum Procuratores ex innumerabilibus provinciis convocatos, in his viginti Cardinales magni nominis; neque hos tantùm sed omnes ferè religiosos Ordines, ferè omnes christiani orbis Universitates, ex Pisani anterioris Concilii auctoritate, et auctore Romano Pontifice, præsente Imperatore atque omnium penè Regum Legatis, de summis Ecclesiæ rebus convenisse, exceptis tantùm iis, qui schismaticis et damnatis Pontificibus adhærerent : omnes in eamdem ivisse sententiam, quam edito decreto promulgarint;

1. *Diss. Ant., cap.* I, *art.* III, *p.* 53. *Vid. Diss. Antuerp. et Rom., loc. cit.* — 2. *Protest. Card. Act. et gest., pag.* 254. — 3. *Idem, pag.* 255, *et in edit. Ant., p.* 6 *et seq.* — 4. *Edit. Ant., p.* 8; *Rom., p.* 259. — 5. *Diss. Ant., cap.* I, *art.* III, *pag.* 53. *Diss.* II *cont. Maimb., c.* III, *p.* 124, 125. — 6. *Sess.* XL, *col.* 244. *Vid. Diss. Ant., cap.* III, *p.* 70. *Diss.* II, *cont. Maimb., cap.* III, *p.* 176.

1. *Act. et gest. Schels., ed. Rom., p.* 273. — 2. *Inf. lib.* X, *cap.* XXIII *et seq.*; *Ved. cap.* XXVII.

atque illud decretum nulla unquam Ecclesiæ censura notatum fuisse; quis non revereatur? Fac totius orbis Episcopos accessisse, atque omnes unâ pace conjunctos unâ fide, unâ charitate, nedum ulla extiterit suspectæ fidei significatio; quis damnare audeat, ac non suscipere consensionem totius orbis? Fac deinde ab eo cœtu, et ex eo cœtu electum Papam, qui, cum cæteris, hoc decretum Cardinalis condiderit, qui tanto loco positus nihil retractarit, Patresque decreti auctores complectatur; quis non id decretum, cùm et omnibus notum sit, et à nemine improbetur, imò ab omnibus supponatur, ut rerum gerendarum optimum fundamentum, intactum ac tutum manere judicet? Recurrit enim illud : *Error cui non resistitur approbatur*[1]. Et in fidei quæstionibus maximè tenet illa sententia ; præsertim ubi publicè error ille esset editus; ubi maxima auctoritate; ubi Concilii quoque generalis et Spiritûs sancti nomine, iis certè qui loqui debeant, Pastoribus Ecclesiarum, Cardinalibus, Doctoribus, Papæ omnium capiti. Jam verò deprimamus Concilii œcumenici sacrosanctum nomen et summi Pontificis Sedisque apostolicæ comprobationem et confirmationem, tot tantisque argumentis demonstratam; quis non indignetur, post trecentos ferè annos, illius decreti rejectam auctoritatem?

Certè non deerant, Martini etiam V temporibus, qui Synodo Constantiensi, ut aliis Synodis contigerat, obtrectarent. Sed Martinus V apostolica eos auctoritate compressit, « qui scilicet vani capitis ludibria, totius Constantiensis Synodi œcumenicæ Patrum sapientiæ ac probitati anteferrent, acuerentque linguas contra hujusmodi Synodi decreta[2]. » Hic rogo, quis Episcoporum, quis Pontificum Romanorum, quis Catholicorum unquam, sine ullo discrimine Patrum Ariminensium sapientiam, probitatem, ac decreta laudarit, ac non priora proba à posterioribus impiis et nullis secernenda putarit? Itaque Bellarminus, Binius, alii recentiores, ac privati Theologi, qui Concilii Constantiensis posteriora duntaxat acta probant, illud Concilium partim approbatum, partim improbatum in ipso statim titulo profitentur. At non ita summi Pontifices, non ita Martinus V; sed Patres Constantienses, eorum decreta laudat, nullo sessionum temporumque discrimine, quippe qui omnia inter se apta connexaque esse intelligeret; neque ignoraret, priores, quibus interfuisset, æquè ac posteriores, quibus electus esset, œcumenici Concilii nomine honestatas; neque valere Concilii œcumenici auctoritate electionem suam, nisi quæ huic certam ac necessariam muniissent viam, pari auctoritate constarent. Ad ne id semel fecisse videatur, eodem anno 1422, decrevit, ut Joannes Comes Armeniaci determinationi sacri Constantiensis generalis Concilii adhærere, illamque ut obedientiæ filius insequi cogeretur[3].

At anno 1423, cùm adesset tempus habendi, ex Constantiensis decreti auctoritate, Papiensis Concilii, ad Othonem Archiepiscopum Trevirensem hæc scripsit[4] : « Si fortè civitas Papiensis, per sacrum Constantiense Concilium pro loco hujus futuri Concilii deputata, aliquo casu, quod Deus avertat, impediretur, non propterea à tam sacro opere desisteremus. » Simul Academia Parisiensis, sacerque in eâ Theologorum cœtus, missis Oratoribus, Martinum adhortatur, ut illud Concilium Ticini indictum celebraret. Hos ergo Constantiensis Synodi studiosissimos, quibus maximè auctoribus sessionum IV et V decreta prodierant, *de eximio in Romanam Ecclesiam studio commendavit;* atque hæc rescripsit : « Non est dubitandum, quin plurimùm saluti profutura sit hæc sacra Synodus, Deo auctore, de proximo celebranda, per sanctam superiorem Constantiensem Synodum instituta, ad ordinandam reformationem statûs ecclesiastici[5]. » Sic laudat absolutè Constantiensem sacram Synodum, nihil à prioribus posteriora secernens : sic probat reformationem in Constantiensi Synodo commendatam, quæ sacræ Synodo nunquam plena visa est, nisi in capite et in membris fieret.

Itaque Martinus, ut Constantiensi pareret Synodo, Ticinum Legatos misit, qui suo nomine sacro generali Concilio præsiderent[1]. At, lue grassante, non id sibi tribuit, ut Concilium solvat, aut transferat : sed ipsa Synodus, decreto edito, Papâ deinde approbante, « civitatem Papiensem mutat, et loco ipsius, civitatem Senarum pro continuatione ejusdem sacri Concilii eligit, atque deputat[2]. » Quod hic obiter notari velim, ad elucidandas controversias Basileæ postea suborturas.

Sanè dissimulari non potest, quod ab omnibus scriptoribus est proditum, curiales, ut reformationem, ita etiam Synodos, quibus auctoribus fieret, exosas habuisse; atque ob id, apud pios, gravi famâ laborasse : quâ maculâ Martinus ipse non nihil apersus sit. Itaque ad Synodos non satis seriò congregatas cunctanter accedebant; Synodusque Senensis statim atque inchoata est, sese ipsâ dissolvit. Id tamen ex Constantiensi disciplinâ institutoque gessit, ut 19 Februarii 1424, decretum ederet, in sessione primâ Basileensi recitatum : « quo decreto, pro loco futuri Concilii, juxta formam et tenorem decreti Constantiensis, civitas Basileensis, » unanimi Patrum sententiâ, nominatur[3].

Sequitur eodem anno Martini V Bulla, quæ dissolutionem Senensis Synodi ac designationem Basileensis civitatis, pro futuro Concilio, post septennium celebrando, *juxta determinationem sacræ Constantiensis Synodi,* à Senensibus Patribus, seu *majore eorum parte* factas, apostolicâ auctoritate confirmat[4]. Nihil quidem promptiùs confirmabant, quàm quòd se Synodi faciliè dissolverent; sed interim ipsi haud levi infamiâ, nimiis corruptelis Ecclesiæ catholicæ disciplina laborabant.

Expleto septennio, tempus aderat, quo Basileæ ex decretis Constantiensibus et Senensibus, Martino comprobante, generalis Synodus haberetur. Eam ergo Synodum ex capite *Frequens* Constantiensis, Concilii et ex Senensis decreti auctoritate, Pontifex convocavit ; designatusque est Julianus Cæsarinus Cardinalis, vir hujus ævi et pietate et doctrina maximus, qui sacro conventui præsideret[5].

His gestis Martinus obiit, electusque est Gabriel Condulmerius, jam suprà nominatus, Gregorii XII sororis filius, atque Eugenii IV assumpto nomine in Petri Cathedrâ collocatus.

Is statim atque creatus est Pontifex, anno scilicet 1431, eumdem Julianum ab antecessore Legatum designatum, ejusque jussu cum Bohemis agentem, ac magna tractantem, misit ad Synodum Pontificis mandata notanda sunt : « Ut expedito negotio Bohemorum, cujus finis expectatur in brevi, tuos gressus dirigas in Basileensem civitatem, et ibi..... juxta tibi injuncta et ordinata in Concilio Constantiensi, optimè prodeas[6]. » Adeo sancta et inconcussa Synodi Constantiensis habebatur auctoritas, ex qua tum omnia gererentur.

Hanc Julianus Bullam accepit, Basileam venit, atque Eugenii IV repetitis mandatis Synodum inchoavit die 19 Julii[7] anno eodem 1431; Concilii Constantiensis Eugenii nomine auctoritatem agnovit, decreta executus est. Sed nos res Basileæ gestas alio ex principio ordiemur. Hic quidem observabimus, Constantiensis Synodi intactam et florentem manere auctoritatem ; ut ejus

1. *Decr. dist.* LXXXIII, *cap.* Error. — 2. *Rain*, *an* 1422, *n.* 13. — 3. *Idem.* — 4. *Idem*, *n.* 1 — 5. *Ibid.*, *n* 2.

1. *Rain*, *an.* 1423, *n.* 3. — 2. *Vid. tom.* XII *Concil.*, *col.* 366. — 3. *Idem*, *col.* 378, *et* 463, 464. — 4. *Ibid.*, *an.* 1424, *n.* 5. — 5. *Bull. Mart. V ad Card. Julian. inter. act. Conc. Basil.*, *sess.* I, *tom.* XII, *col.* 468. — 6. *Ep. Eug. IV. ad Card. Julian.*, *ibid.*, *col.* 470, *Vid. ap. Æn. Sylv.*, *epist. Jul. ad Eug.*

7. Ut veritas historiæ servetur, observandum est, potestatem à Papa factam fuisse Cardinali Juliano in Bohemia variis negotiis distento, delegandi eos quos ipse vellet, qui Concilio interim præsiderent, et eum elegisse *Joannem Polmar et Joannem de Ragusio, qui ei placuerunt Basileæ* 19 *Julii*, et 23 ejusdem mensis Concilium inchoarent. Julianus autem non venit Basileam ante mensem Octobris ; et 14 Decembris primam sessionem celebravit. Re non satis perpensâ, scripsit is qui FLEURY Historiam Ecclesiasticam supplevit, eos quos Julianus delegaverat mense Maio Basileam venisse. Vid. tom. XII Conc., col. 459, 461. (*Edit. Paris*).

profectò Synodi, quæ tetrum schisma extinxerit, Sedis apostolicæ majestatem schismate deformatam in integrum restituerit, et contra hæreticos asseruerit, fœdas hæreses profligarit, reformationem ecclesiasticæ disciplinæ et necessariam declararit, et ex parte delibarit, et ut postea fieret, nisi mens hominum læva obstitisset, certa fundamenta jecerit. Quæ cùm ad asserendam Synodi Constantiensis auctoritatem plenè sufficiant, tamen rerum subsequentium series, tot eam in rem acta, atque etiam ad sessionum IV et V decreta firmanda congeret, ut si quis de Synodi Constantiensis auctoritate dubitare possit, is profectò in meridiana luce caligare ac cæcutire velle videatur.

LIBER DECIMUS.

De Basileensi, aliisque secutis Synodis ac gestis, quibus Constantiensia decreta confirmentur.

CAPUT PRIMUM.

Duo dissidia Basileensia distinguuntur : res in primo dissidio gestæ.

Nunc Concilii Basileensis, et Eugenii IV recensenda gesta. Duo quidem dissidia extitere inter Eugenium et Basileense Concilium : primo in dissidio vicit Synodus, tenuere Patres, ut auctore Pontifice decreta sua valerent : alterum immedicabile dissidium fuit : Eugenius, frustra renitente Synodo, in cathedrâ Petri mansit. Hic constituendum tantis in dissidiis, tantoque animorum æstu, quid fixum inviolatumque steterit. Nos Constantiensia decreta et intacta et immota perstitisse, imò expressissimè confirmata, eoque, quem dicimus, sensu intellecta fuisse, ex actis docebimus.

Sessione I, Basileæ habitâ septimâ die Decembris anni 1431, Juliano præside, lecta sunt ea decreta, quibus Synodus iniretur, imprimis caput *Frequens* Concilii Constantiensis, Senensis Concilii decretum de Basileensi Concilio celebrando, Martini approbatio de eodem habita, Synodi convocatio, ac designatio Juliani Cardinalis præsidis, ad eumdem Eugenii IV eâdem de re datæ litteræ. His lectis, à Synodo tot tantisque firmatâ præsidiis, decretum est : sacrum generale Concilium Basileæ stabilitum, canonicè esse fundatum, quò Prælati omnes accedere tenerentur[1].

Sessione II, 15 Februarii anno 1432, decretum est : « Sacram Basileensem Synodum, sacris Constantiensi et Senensi Conciliis generalibus decernentibus, et auctoritate apostolicâ interveniente, fuisse debitè legitimèque ac ritè initiatam[2]. » Constantiensis Concilii sessionis V decreta repetita ea, quæ à Clero Gallicano laudata, atque à nobis sæpe relata sunt; nempe quòd omnes, etiam ipse Papa, Concilio subsit in causis fidei, schismatis, ac reformationis. Ea verò decreta gestis inseruntur; cùm nullum schisma esset, cùm Pontifex indubius, missis legatis, Synodo præsideret : quo fixum, non ad schismatis, sed ad omne tempus ea decreta pertinere, eoque sensu ab omnibus fuisse intellecta.

Eodem anno 1432, 29 Aprilis sessione III, hæc legimus : perlatum ad sacrum Concilium, Eugenium, « ex sinistra informatione motum, dissolutionem ipsius Concilii attentasse[3]. » Nempe ab Eugenio edita erat Bulla, quâ Synodum prorogabat, Basileensem dissolvebat, novam Synodum Bononiam, elapso anno integro cum dimidio, atque iterum post decennium, *ex ordinatione Constantiensis Concilii*, Avenionem convocabat. Hæc autem decreta, non statim perlata sunt ad Synodum; et qui temporum notas pontificiis Bullis et conciliaribus decretis adhibitas inter se contulerit, statim animadvertet, Basileensem Synodum vix inchoatam, jam ab Eugenio fuisse direptam, et Juliani Cardinalis operâ factum, ut decreti promulgatio aliquantulum differretur.

Allatæ sunt dissolutionis causæ : *Clerus in Allemaniâ multipliciter diformatus*[1] : quâ causâ Synodus acceleranda potius quàm dissolvenda erat : *Clericorum in ipsâ urbe Basileensi trucidatio, exemplo Bohemorum* : quod erat Basileæ ignotum : *pericula ex bello inter Burgundum et Austriacum Ducem*, queis Patres minime movebantur. Alia edit æquè vana, quorum Eugenium pudere videbatur; addebat enim postea causas occultas, suam valetudinem obtendebat; et quid non? Nempe volebat ipse adesse Concilio Bononiæ celebrando : modò scilicet unius anni cum dimidio spatium lucraretur. Sic Eugenius Concilium cupiebat, aperto ludibrio. Ita Patres, ita Legatus Julianus, ita Christiani omnes, atque etiam, ut videbimus, ipse Eugenius judicavit. Cæterùm è re nostrâ est intelligere Eugenium IV nihil omnino conquestum de Constantiensibus sessionis V decretis, Basileæ sessione II repetitis; quippe cùm Constantiensia decreta ab omnibus inviolata sanctaque haberentur.

Et hoc ad elucidationem rerum pertinet, hanc quoque dissolvendæ Synodi causam fuisse allatam, quòd Græci Ecclesiæ Romanæ conjungendi, Bononiensi Synodo adfuturi essent; quasi statim Basileæ non posset tot exoptata votis reformatio fieri; ac tum, si res posceret, nova Synodus convocari Bononiam. Sed Eugenio Græcis quoquo modo opus erat, ut consiliis suis aliquem colorem obtenderet.

Grave visum est Patribus reformationem elusam toties, et in longum ire spem orbis, Synodumque Basileensem duorum generalium Conciliorum, duorum Pontificum, ipsiusque adeo Eugenii IV auctoritate, tantâ solemnitate, tantâ orbis christiani expectatione inchoatam, in ipsis initiis ab ipso Eugenio repente dissolvi : obtendi bella, obtendi pericula, quæ Basileæ agentibus imminerent : hiemem etiam, morbos, alia incommoda exaggerari Romæ, quæ ipsi Basileæ nequidem cogitarent : tum novarum Synodorum injici spem, cùm interim jam convocata, jam felicibus auspiciis inchoata solveretur. Editum ergo à Synodo, sessione III, caput *Considerans*, quo decernit : « Præfatam dissolutionem contra decreta Constantiensis Concilii, » magno fidei periculo, magno populi christiani scandalo factam, « nullatenus fieri potuisse; quinimo ipsâ minimè obsistente ad persecutionem eorum, quæ laudabiliter sunt incœpta, esse cum sancti Spiritûs gratiâ procedendum[2]. »

Illud diligenter annotandum, Basileenses Patres Concilii dissolutionem irritam declarasse, Constantiensibus decretis sessionis V nixos : iis enim niti se profitentur, eaque decreta iterum repetunt, suoque decreto inserunt; quod quàm ad rem nostram spectet, lector per sese intelligit, et sequentia demonstrabunt.

Hoc decreto edito, de dissolutione revocanda, multa Pontificem, multa Cardinales monent; ad inchoata porrò pergunt[3].

Pridem omnes suspicabantur Martinum V et Eugenium IV abhorrere à Conciliis celebrandis, ac reformationis opus cunctanter et dissimulanter aggressos. Quare Patres ægrè ad Concilia veniebant, quæ Pontificibus invisa, ac statim re infecta solvenda esse crederent. Et ipse Eugenius Juliano Cardinali succensebat, quòd res Concilii citiùs optato processissent. Cùm verò solvendi Concilii missa est facultas, Julianus pro eo ac debuit, ad Pontificem scripsit[4] : « In Concilio orbis christiani spem unicam esse repositam : fidei extrema imminere pericula, nec se facilè potuisse adduci, ut

1. *Conc. Bas., sess.* I, *num.* III, IV, V, IX, X, XI; *tom.* XII, *col.* 462 *et seq.* — 2. *Idem, sess.* II, *n.* II, *col.* 477. — 3. *Col.* 480. *Vid. Bull. Eug. in app. Conc. Basil.*, *col.* 934 *et seq.*

1. *Conc. Bas., sess.* II, *col.* 480. *Vid. Bull. Eug. in app. Conc. Basil.*, *col.* 934 *et seq.* — 2. *Conc. Basil., sess.* II, *col.* 480. — 3. *Idem*, *col.* 481. — 4. *Vid. Epist. Card. Jul. ad Eug. in Comm. Sylv.*, *p.* 823, *edit. Pinssonii*, 1666.

crederet, tantam rem à Pontifice dissimulante aut negligenter actam; sibi quidem decretum, non exercere dissimulatoris officium, cùm de correctione Cleri, præsertim in Germaniâ, nulla spes superesset, futurum ut in nos irruant laici more Hussitarum, hoc est, more ferarum, ac prægnantes hominum animos in immane aliquod facinus erupturos, atque instar sacrificii putaturos, si spoliarent Clericos primævæ disciplinæ ac pietatis oblitos, aut etiam trucidarent. » Jam enim christianum orbem dira fata agebant, imò adversùs effrænas cupiditates divina ultio ac virga vigilabat : postremò vitiorum tanta colluvies, et grassantes Viclefi, Hussi, Bohemorum hæreses, tetrum reformatorem portendebant, ac parturiebant Lutherum. De Græcis liberè respondebat Julianus : « absurdum videri, ut propter incertam reductionem Græcorum, permitti debeat, quòd Germania nunc et semper labatur in hæresim Bohemorum. » Denique omnia egit, quasi jam instaret, et ob oculos versaretur infanda et horrenda illa discessio[1], quam postea vidimus. Alterâ epistolâ urgebat vehementiùs[2]; Patribus videri dissolutionem ab Eugenio factam nullam et irritam fuisse; in Concilio enim Constantiensi, sessione XXXIX, capite *Frequens*, signanter cautum, ut tempus Synodi abbreviari à Pontifice, non autem prorogari posset, ac multò minùs dissolvi incœpta jam Synodus, tum illud definitum in sessione V, *cuilibet Concilio generali, etiam à Papâ*, morem geri oportere : cujus Concilii, si decreta vana essent et frustratoria, tum Pontificum electiones, et cætera quoque Concilia, totumque Ecclesiæ statum vacillare.

Hæc de Concilio Constantiensi dixit vir hujus ævi maximus, longèque doctissimus atquè sanctissimus, et in Synodo Florentinâ, causæ catholicæ adversùs Græcos præcipuum firmamentum. Rainaldus multas in hunc ferè sensum, maximi Cardinalis profert epistolas[3], quas omnes referre nihil attinet, cùm summam teneamus.

Cæterùm ipse in Concilio perstitit, neque, revocatus licèt, ab officio præsidis destitit. Mansere in Concilio alii Cardinales : in his Dominicus Capranica vir maximus, Martino V primùm à secretis; rati omnes unà cum cæteris Patribus, gesta ab Eugenio ad Synodum dirimendam, cassa et irrita esse.

Sessione IV, Synodus Cardinales vocat : definit « quòd in eventum vacationis Sedis apostolicæ, hoc sacro generali durante Concilio, electio Pontificis in loco Concilii, non alibi, celebretur; in contrarium attentata, quâvis auctoritate, etiam papali, nullius roboris ipso jure esse decernit[4]. » Id decretum pro rei gravitate sessione VII repetendum censuit[5].

Exinde contra Eugenium proceditur : sessionibus VIII et IX accusatur, citatur, ac demum sessione XII, capite quod incipit *Sancta catholica, nisi intra sexaginta dies*, Bulla edita, resipiscat, ab officio suspenditur, ut subversor Constantiensium decretorum sessionis V, et capitis *Frequens;* quæ decreta iterum atque iterum repetuntur, inculcantur, gestis inseruntur[6].

Ex his intelligitur, quo maximè fundamento Patres Basileenses Eugeniana decreta solverent. Nempe quòd Eugenius caput *Frequens* contempsisset, quod quidem ad reformationem pertineret, imò verò quo tota, prout tunc res erant, reformatio nitebatur. Quo canone contempto, Eugenius ipsa sessionis v fundamenta quatiebat. Hæc igitur Synodus Basileensis egit. At adversùs decreta Basileensia edit Eugenius Bullam *Inscrutabilis*, et Bullam *In arcano*[7] : atque hac ultima Bulla expressè reprobat Basileense decretum *Sancta catholica*, sessionis XII, quo ipse intra sexaginta dies resipiscere jubebatur.

Interea ad Synodum Basileensem Sigismundus Imperator accesserat, is qui in Constantiensi quoque Concilio tanta gesserat. Is ubi primùm intellexit Synodum ab Eugenio dissolutam, nihil commotus iis, quæ ad ipsum Eugenius ea de re scripserat, palam Eugenio significat, se nihil adversùs Bohemos armis profecisse; « nec jam, inquit, aliqua sperantur remedia, quàm hoc sacrum Basileense Concilium, quod Deus omnipotens hoc tempore tribulationis ab alto concessit, et in quo omnis virtus contra hanc pestem hæreticam, omnisque salus et spes omnium consistit[1]. » Itaque profitetur se hanc Synodum omni ope tuendam suscepisse; in eamque Synodum sessione IX, 22 Januarii anni 1433, magna, ut par erat, Patrum gratulatione, exceptus est. Neque alia sentiebant alii orthodoxi Principes, præsertim Francorum Rex, sacrosanctæ Synodi defensor eximius.

Sessione XI, decernitur ut « Basileense Concilium per neminem, etiam si papalis fuerit dignitatis, sine consensu duarum partium Concilii, dissolvi, aut de loco ad locum mutari possit[2]. » Sic Concilium suam in Pontificem potestatem, non modo explicabat decretis, sed etiam reipsâ exercebat.

Imperator ac Reges agebant cum Eugenio, ut dissolutionem revocaret. Cùm ergo, sessione XIII, Papæ contumacia accusata esset, instaretque terminus præfixus à Synodo, atque Imperator triginta dierum dilationem impetrasset, quibus elapsis contra Eugenium jure ageretur, nisi decretis Synodi satisfaceret[3]; victus est Pontifex Synodi auctoritate, Principum precibus, Ecclesiæ periculo, gravique sui nominis infamia. Quare ex præscripta per ipsam Synodum, sessione XIV, adhæsionis formula, sessione XVI Concilio se adjunxit[4].

Quæ autem sessione XIV gesta sint, cùm his maximè causa nitatur, diligentiùs considerare oportet.

Prorogatur Eugenio terminus[5], eâ conditione, ut nisi satisfecerit, « pœnæ in decretis monitorii ac prorogationis contentæ, eo ipso inflictæ sint et esse intelligantur[6]. » Tum in ipsâ Synodo confecta Bulla, quam Eugenius ederet, et ad Synodum mitteret. Hujus initium : *Dudum sacrum* : summa verò hæc est.

Primùm : « Concilium à die inchoationis legitimè continuatum fuisse et esse[7]. »

2. Dissolutionem ab Eugenio promulgatam, irritam et inanem.

3. Tres Bullas adversùs Concilium editas, nullas et irritas fuisse. Primam, *Incrustabilis* : secundam, *In arcano*, suprà memoratas : tertiam, *Deus novit*.

4. Quæcumque à se contra Synodum ejusque membra, atque etiam in Cardinales Synodo adhærentes edicta essent, æquè nulla.

5. An ejus legitima citatio et defensio fuerit, stare se ipsius Synodi judicio.

Hæc si Eugenius faceret; tum, « si quid culpæ commissum est, attentando dissolutionem, aut in confectione et publicatione trium Bullarum, sacrum Concilium penitus abolet[8]. » Quæ omnia superioris adversùs inferiorem esse, omnes intelligunt.

Hæc tamen decreta sessionis XIV Basileensis expressè ab Eugenio approbata et confirmata esse, et apud omnes constat, et Rainaldus confitetur, et acta ipsa demonstrant[9]. Nempe sessione XVI, allata Bulla Eugenii *Dudum sacrum* : in ea verba quæ Synodus præscripserat; quæ data 18 Kalend. Jan. 1433, Basileæ in sessione XVI legitur, publicatur, approbatur, gestis inseritur[10].

Sic tanto molimine ab Eugenio tentata ac decreta Synodi dissolutio, ab eodem Eugenio revocatur; declaraturque sanctam Synodum non modò continuandam; sed ipso reclamante licèt, verè ac legitimè continuatam fuisse : habitæque pro nullis tanto strepitu editæ, Bulla *Incrustabilis*, ac Bulla *In arcano;* Bulla verò *Deus novit*, tametsi ab Eugenio respuatur ut falsa, neque unquam à se edita, ad cautelam tamen etiam ipsa revocatur.

1. Reformatorum. — 2. *Vid. epist. Card. Jul. ad Eug. in Comm. Sylv*, *pag* 836. — 3. *Rain.*, *tom.* XVIII, *an.* 1431, 1432. 4. *Sess.* IV, *col.* 487. *Vid. sess.* III, *col.* 481. — 5. *Col.* 496. — 6. *Col.* 497 *et seq.*; 508 *et seq.* — 7. *Vid. in sess.* XVI, *col.* 529 *et seq.*

1. *Rain.*, *an.* 1431, *n.* 26. — 2. *Num.* IV, *col.* 506. — 3. *Tom.* XII, *col.* 515 *et seq.* — 4. *Col.* 523, 528 *et seq.* — 5. 90 dierum. — 6. *Tom.* XII, *col.* 523. — 7. *Idem*, *col.* 524. — 8. *Tom.* XII, *col.* 525. — 9. *Rain.*, *loc. cit.*, *n.* 1, 4, 5 *et seq.* — 10. *Vid. col.* 528 *et seq.*

Notatu dignissima Eugenii verba, quibus eas Bullas revocat. Declarat enim revocari à se eas, « ut, inquit[1], mentis nostræ integritas ac devotio, quam ad universalem Ecclesiam, et sacrum generale Concilium Basileense gerimus, omnibus constet evidenter. » Sic Basileense Concilium, in eoque repræsentatam universalem Ecclesiam, non tantùm honore, sed etiam devotione prosequitur, sibique anteponit : cujus quippe jussu, sua quoque decreta, totâ quantâ erant auctoritate prolata, antiquat et revocat.

His lectis, Synodus hanc tulit sententiam : « Sacra Synodus decernit, Eugenium per has litteras satisfecisse plenariè monitioni, citationi et requisitioni sacri Concilii, prout in decreto in XIV sessione promulgato, et in schedula in eodem decreto inserta continetur[2] : » patetque omnino ex actis supremam Synodi œcumenicæ auctoritatem, etiam in ipsum Papam, eumque indubitatum, non modò à Synodo declarantam, sed etiam à Synodo exercitam; atque ab eodem Papa fuisse agnitam, edito quoque, quo nihil solemnius esse possit, diplomate, in œcumenica Synodo promulgato, ac Patrum sententiis roborato.

CAPUT II.

Ex antedictis Constantiensia dogmata confirmantur.

NUNC ex his quæ relata sunt, pro decretis Constantiensibus argumenta ducimus invicti roboris.

PRIMUM. Eugenius noverat è sessionibus II, III, XII, Basileensibus, ante et post dissolutionem, Constantiensia decreta sessionis V repetita et constabilita esse, ut quæ vera certaque Concilii œcumenici ubique approbati decreta essent : atqui Concilio Basileensi ita prædicanti ac decernenti adhæret, et legitimè continuatum esse confirmat : ergo Constantiensia decreta valere intellexit, valere voluit, nedum suspecta, aut infirma, aut revocanda putaret.

Quòd si cum Turrecremata negaveris nota Eugenio fuisse, quæ publica essent ac publicè promulgata; sic agimus : Decreta Constantiensia sessionis V, decretis Basileensibus adversùs Eugenium editis, ac decreto *Sancta catholica*, sessionis XII Basileensis, inserta erant ad verbum; atqui decreta illa Basileensia Eugenio nota erant. Certè enim noverat, quæ judicatorio edicto damnaverat : damnaverat autem, ut vidimus, Bulla *Inscrutabilis*, et Bulla *In arcano*, quæcumque Basileæ post dissolutionem gesta essent; et quidem speciatim ea, *quæ statuta de se, et contra se essent*, atque expressissimè decretum Basileense *Sancta catholica*, quo nullum erat ad inculcanda, repetenda, exequenda decreta Constantiensia validius. Igitur ea Basileæ approbata esse noverat, eorumque approbationem ipse ex certa scientia approbabat.

Confirmatur : Bulla *Inscrutabilis*, decreta Basileensia ità damnaverat, ut « quæ non ad reformationem, sed ad deformationem; non ad unitatem, sed ad scissuram Ecclesiæ; non ad hæreses tollendas, sed ad nutriendas spectare videantur[3] : » ergo Eugenio bene nota decreta, quibus tam perspicuas notas inureret; ac proinde sunt sancta, ac censuris libera, cùm inustas à se notas ipse absterserit.

Quòd si ea quoque, quæ ex Constantiensibus decretis contra ipsum gesta essent, ab omni schismatis et hæreseos suspicione liberavit, et valere judicavit; quantò magis decreta Constantiensia, quæ fundamenti loco ab ipsis Basileensibus posita, et decretis inserta esse vidimus?

SECUNDUM ARGUMENTUM. Quæcumque à se in solvendo Concilio contra ipsius decreta Concilii gesta essent, ea Eugenius non modò revocavit, verùm etiam nulla fuisse declaravit; et Concilii acta, se quoque contradicente gesta, valuisse sanxit. Præterea quæstionem hanc, an adversùs Pontificem ab ipsâ Synodo decreta citatio, et Pontificis defensio legitima fuerit, judicio Synodi permittit, ejusque decreto se stare declarat. Ergo iterum atque iterum Constantiensia decreta, et Conciliorum supremam potestatem, etiam in objurgando et citando, et sub pœnis judicando summo Pontifice non modò approbando, sed etiam exequendo et obediendo firmat.

TERTIUM ARGUMENTUM. Decreta Constantiensia usque adeo ab omnibus firma habebantur, ut nec dissidii tempore, aut ipse Eugenius, aut ejus nomine quisquam improbare sit ausus.

Non ipse, qui, Bullâ *Inscrutabilis*, ea tantùm Basileensia irritasset, quæ *post dissolutionem* facta essent : non ergo quæ ante dissolutionem sessione II, ubi Constantiensia decreta repetita fuere : ergo, ipso quoque annuente, valebant.

Non ejus fautores, vel obsequentissimi, in Bullâ *Deus novit*[1], ubi hæc verba legimus : « Si Papa, vel Legatus ejusdem nollet disponere aliqua, et contra Concilium affectaret, Papæ sententia, vel ejus Legati personam summi Pontificis repræsentantis, non Concilii voluntas sequenda foret, cùm super omnia Concilia habet potestatem Papa; nisi fortè quæ statuenda forent, catholicam fidem respicerent, vel, si non fierent, statum universalis Ecclesiæ principaliter perturbarent; quia tunc Concilii sententia esset potiùs attendenda[2]. » Igitur qui Pontifici impensissimè favebant, in Ecclesiæ generalibus, ipsiusque adeo fidei negotiis, Concilii potestatem præstare fatebantur : ergo Constantiensia decreta quæ id statuerunt, probata omnibus, neque in maximis etiam controversiis, controversa unquam fuere.

QUARTUM ARGUMENTUM. Ex his quoque certum, Constantiensia decreta, non ad schismatis, aut ad dubii Pontificis tempus, à quoquam relata, cùm sub Eugenio IV indubitato Pontifice valere, et observanda esse, Basileenses Patres, et Eugenius IV, voluerint et intellexerint.

QUINTUM ET ULTIMUM ARGUMENTUM. Cùm Eugenius IV, Bullis quoque editis, et solemnissimo ritu, in Concilio scilicet generali promulgatis, Basileensia insertaque in eis, ac sæpe innovata decreta Constantiensia firmaret, ac supra se Concilii generalis potestatem extolleret, vel vera, vel falsa promebat. Si vera, stant planè Constantiensia decreta atque iis certa fides : stant adversus indubitatum Pontificem : stat suprema Basileæ agnita et exercita in indubitatum Pontificem potestas. Sin falsa prompsit Eugenius, jam Pontifex non tantùm erraverit, verùm etiam errorem decreto firmaverit, eoque decreto, quo nullum ritu solemniori promulgari possit; quippe quod fuerit in œcumenicâ Synodo promulgatum, ac sententiâ Synodi roboratum. Sic, quidquid dixeris, Parisiensium nostrorum vicit sententia, atquæ omnino res nostræ utrinque in tuto sunt.

CAPUT III.

Confirmantur argumenta capitis præcedentis : insigne Eugenii IV ad universos fideles diploma refertur.

ID ut pateat clariùs, placet considerare quid ipse Eugenius dissolutione, ut quidem existimabat, vigente, quid postea edixerit. Nempe dissolutione nondum revocata hæc edixit, et id quidem *universis Christi fidelibus*, ne Eugenii ut privati doctoris scriptum esse respondeas. Nempe Eugenio objiciebatur à Basileensibus caput *Frequens*, à Martino Papa approbatum : id caput dissolutioni obstare contendebant. Negat Eugenius eo se teneri : Neque enim Martinus, inquit[3], suis successoribus potuit præjudicium generare, pari post ipsum, quinimo eadem potestate functuris; et infertur (prout est secundùm omnia jura) in hac parte Concilium inferius summo Pontifice, Papamque ipsis priorem nequeunt solvere vel ligare. Sed nos, in his Concilio superiores, ipsum possumus pro libitu regulare. »

1. *Vid.*, *tom.* XII. *col.* 528. — 2. *Idem*, *col.* 529. — 3. *Sess.* XVI, *col.* 530.

1. Quam Eugenius falso sub suo nomine editam fuisse dixit. — 2. *Vid. sess.* XVI, *col.* 537. — 3. *Bull.* Deus novit; *in sess.* XVI, *col.* 534, 535.

Pergit : « Nam hoc de jure notissimum est, quòd possumus quæcumque statuta, decreta, declarata, sive sancita per quoscumque prædecessores nostros, vel per quæcumque Concilia, dummodo in ipsis fidei fundamenta non existant, sive ex hoc universalis Ecclesiæ bonum principaliter non turbetur, ut Vicarius Christi, et irreprehensibiliter pro nostro amovere et corripere libitu voluntatis, et contrà sentire non esset longævum ab hæresi ; velle ligare manus Vicarii Jesu Christi, et in terris Dei Legati, sive ipsius gesta judicare, vel improbare, quod sacrilegii crimen habet. »

Illud interim observari velim quo loco Eugenius adversùs generales Synodos tam magnificè se effert, eodem confiteri non ea à se posse convelli, quæ soluta, non modò fidem, sed etiam quæ universalis Ecclesiæ bonum principaliter perturbarent : quod cùm dictum esset in Bulla *Deus novit*, quam Eugenius ut falsam abjecit, nunc præstat in vero sinceroque diplomate promulgari. Sed quæ in eo diplomate consequantur videamus.

Infert deinde multa in *acephalam Synodum;* atque ita concludit[1] : « Sacrilegum igitur à nobis postulant, et hæreticum, ut declarare velimus retroactis temporibus Basileæ continuò fuisse Concilium, cùm post nostram dissolutionem sine nostris præsidentibus, regulare non facerent Concilium; quia eorum dicta, gesta et facta omnia, contra divina jura pariter et humana, perperam sunt confecta..... quæ adeo sunt minùs bene composita, ut etiamsi ab habentibus potestatem promulgata fuissent, essent irritatione, annullatione et revocatione dignissima. »

At hæc, Eugenio teste, *annullatione et revocatione dignissima*, firmavit Eugenius : hæc *ab hæresi non longæva* Eugenius sanxit : *hæc sacrilega et hæretica*, nempe *retroactis temporibus, Basileæ fuisse Concilium*, Eugenius amplexus est, atque in œcumenica Synodo, Bulla edita, declaravit. Sic ille nos adjuvat, providitque Deus, ut qui Pontificiam potestatem supra omnem modum extollere nitebatur, omnia sibi in Concilia quoque licere definiens *pro suæ libitu voluntatis*, in omnium maximè conciliari potestati se subderet, eamque dictis et factis superiorem agnosceret.

CAPUT IV.

Turrecrematæ et Rainaldi aliorumque suffugia.

Id argumentum, quanquam obvium, neque Bellarminus, neque Lupus, neque *Disquisitor*[2], neque auctor *Doctrinæ Lovaniensium*, neque ille, qui diligentissimus videri voluit, rerum quoque futilium investigator et collector anonymus, neque alii quique attigere. Unus Turrecremata videre visus est[3] ; sed qui ejus dicta exscribere solent, eos credo referre puduit quæ huic argumento ille responderit.

Primùm ergo Bullas, quibus Eugenius dissolutionem suam nullam esse judicavit, vi extortas fuisse Turrecremata significat, idque à pluribus magnæ gravitatis viris dictum esse *in Curia*. Esto : dictum ab aulicis, sed nullis actis probatum, nullo scriptore proditum, et ab ipso Eugenio negatum, ut mox videbimus : neque ei rationi Turrecremata insistit, et nos contemnimus.

Sed enim Turrecremata Florentiæ hæc dicentem audivit ipsum Eugenium « in disputatione publica : Nos quidem bene progressum Concilii approbavimus volentes, non tamen approbamus ejus decreta. » Tunc ergo ejusmodi colloquiis dictisque, quorum penes te fides, evertenda aut etiam interpretanda putas, ea quæ synodicè gesta, decreta, judicata et approbata sunt ? Audi tamen Pontificem : *approbavimus volentes;* non ergo extortæ Bullæ ; atque illi viri graves, qui id in Curia dicerent, nugabantur.

At enim, inquiunt, urgebat Synodus, urgebat Imperator christianique Reges, totaque Ecclesia connitente, Eugenius metu schismatis Synodum frustra dissolutam fatebatur. Ita, inquit Pater Gonzalez[1], *ex Spondano* docente, Bullam revocatoriam ambiguis verbis esse conscriptam. Sic Ecclesiæ, sic Romano Pontifici consultum volunt, qui ab eo fatentur ambiguis verbis ludificatam Ecclesiam : nec tamen verum est. Verba reliegantur : clara sunt : sua omnia irritat : conciliaria omnia valuisse declarat. Quidquid ergo Spondanus dixerit, actis conciliaribus, non posterioris ævi scriptis credimus. Quid autem ? An metu schismatis facta ad violentiam refers ? Addere debuisses per vim extorqueri quæ metu peccandi fiant. Cogebat Imperator, inquiunt : imò suadebat, urgebat, nihil tamen per vim. Quid si Synodo regiam manum secundùm canones imploranti, ne schisma fieret, ne hæreses atque corruptelæ gliscerent, auxilium præstitisset; eane vis esset, non autem æqua, legitimaque actio advocati ac protectoris Ecclesiæ ?

Quid quòd Eugenius omnibus Bullis fatebatur non valere à Pontifice facta, quæ totam Ecclesiam perturbarent ? Quid quod Duvallius, aliique confitentur Pontifici talia attestanti, vim inferri fas esse ? Ergo qui vim comminiscuntur, omnia Ecclesiæ jura, atque etiam Eugenii decreta convellunt.

Quòd autem Turrecremata Cardinalis addit à Pontifice non approbata *decreta Basileensia, quæ nunquam vidisset, neque examinasset*, fallit aut fallitur. An ergo hæc decreta non satis divulgata erant ? An Pontifex non viderat, neque examinaverat, quæ in se facta ipse damnaverat ? An verò valitura ea non intelligebat, post sententiam suam ab ipso revocatam ? Denique an damnatis à se Basileensibus decretis, Constantiensia decreta inserta non legerat ? Vana hæc et ludicra à tractationibus theologicis procul absint.

Urget : sed quod Eugenius decrevit Synodum Basileensem à se licèt dissolutam, tamen ritè et ordine continuatam fuisse, id non est referendum ad defectum potestatis, quasi Eugenius Synodum dissolvere non potuerit ; sed quòd dissolutio non veris rationibus niteretur. Contrà, asserit Synodus, nec potuisse dissolvi, quòd eâ dissolutione subverteretur caput *Frequens*, quo reformatio nitebatur. At Eugenius hæc decreta synodica, à se licèt condemnata, valere voluit. Ergo et id probavit, Synodum à se nec dissolvi potuisse. Sed esto : sint vera quæ tu dicis. Ergo, te fatente, falsum illud jactatum ab Eugenio, potuisse à se dissolvi Synodum *pro suæ libitu voluntatis*, nullis licèt veris causis. Denique vel ex te duo habemus : primum, dissolvendi causas ad examen venire, atque illud examen pertinere ad Synodum ; non ipsam à Pontifice dissolutionem factam, statim ex se ipsâ stare : alterum, utcumque sit, vel renitente Pontifice certo, indubitato, nec hæretico, valere et stare semel inchoatam Synodum universalem.

At enim, inquit[2], aliud est progressum Concilii, aliud decreta probari. Sed qui decreta Synodi sciat, nec improbet, et editâ Bullâ Synodo adhæreat, quid aliud quàm approbat, aut Ecclesiam ludit ; quantò magis cùm ab ipso expressè damnata decreta synodica, ipso quoque auctore postea convalescunt ; cùmque eas delet, quas impresserat notas ac censuras, uti jam diximus ?

Asserit Turrecremata à Concilio petitam aliam approbationem, nec impetratam. Gratis dicit, nullis actis probat, causæ suæ favet.

Denique hoc addit : « Non esset passura, inquit, Sede apostolica à Papâ confirmari talia decreta, quæ ab evangelicâ veritate, et sanctorum Patrum doctrinâ aliena videbantur. » Respondemus : Ergo Sedes apostolica Pontifici obstitisset : quantò magis Ecclesia catholica adunata id facere potuit ? Prosequitur : « Neque per illam revocationem voluit Dominus Eugenius se et

1. *Bull.* Deus novit ; *in sess.* XVI, *col.* 536. — 2. Lovaniensis, nempe D. Dubois. — 3. *Vid. Turr., de Eccles., lib.* II, *cap.* C.

1. *Gonzal., Disp.* XIV, *sect.* III, *n.* 2, 8, *pag.* 695, 696 : *ex Spond., an.* 1432, *n.* 2, 5 ; 1433, *n.* 27 ; 1438, *n.* 23. — 2. *Turrecr., loc. cit. Vid. Gonzal., et alios pas.*

sua abnegare, quæ juxta Scripturas et sanctorum Patrum sententias apostolicæ Sedi divinitus sunt concessa, cùm hoc non posset facere; inter quæ est illud de dependentia Conciliorum à Papâ, non è converso. » Quid audio? Papa non id facere potuit, et tamen factum est: et ipse Pontifex judicio Synodi stare se declaravit, et id ex præscripto Synodi egit, et quæ de Conciliorum potestate, Constantiæ primùm, deinde Basileæ, toties definita erant, sibi licèt nota, non modò immota reliquit, sed etiam inustas à se revocavit notas. Non ergo Scripturis, non sanctis Patribus, non sanctæ Sedi divinitus concessis privilegiis adversari intellexit.

Postremò cogitent dictum illud Eugenii sua decreta revocantis: « Ut nostræ mentis integritas et devotio, quam ad universalem Ecclesiam et sacrum generale Concilium Basileense gerimus, omnibus constet evidenter, quidquid per nos, aut nostro nomine contra hujus Concilii auctoritatem factum, seu attentatum, et assertum est, cassamus, irritamus[1]. » Quid illa *devotio* erga Basileense generale Concilium, nisi gestorum in eo apertissima comprobatio est? Ergo comprobavit quæcumque Basileæ pro supremâ Conciliorum in Papam potestate gesta, decreta, et ex Constantiensi Synodo repetita erant: nisi fortè schismatica improbata, atque exosa, ipse quoque honore, imò etiam *devotione* prosequitur.

Rainaldus objicit Eugenium, cùm hæc faceret, pacis studio, jure suo cessisse, idque ab ipso ad Imperatorem esse perscriptum[2]. Illud perscriptum quidem epistolâ privatâ; sed hujusmodi epistolis negamus jura contineri. Tu mihi id respice, quid synodicè gestum sit sessione XIV Concilii Basileensis. Non id à Pontifice postulatum, ut jure suo sponte decederet; sed ut perperam incœpta jussu Synodi omitteret, atque revocaret. Sessione XVI, Eugenius à Synodo admissus est, ut qui Synodi *monitioni* ac *citationi* satisfecisset, hoc est, procul dubio paruisset. Totam ipse causam in Synodi potestate esse professus est; sed jussus, ut vidimus; sed præscriptâ formulâ. Non ergo jure suo sponte decessit, qui ex lege in ipsum latâ egit.

Sic quæstio nostra iterum, nec tantùm Constantiæ, sed etiam Basileæ à Concilio œcumenico, Papâ approbante, judicata est. Quippe de superiori Papæ vel Concilii potestate agebatur: Synodum œcumenicam ritè inchoatam Papa dissolvit: decretum de dissolvendo Concilio à Papâ editum Synodus antiquavit: quæsitum, cujus superior sit potestas; at, Eugenio quoque judice, superior est Synodus, quæ ab Eugenio dissoluta, Eugenio renitente frustra, ac tandem obtemperante, stetit et valuit; quia ex dissolutione fidei periculum, Ecclesiæ scandalum, reformationis necessariæ mora. Quantò ergo magis Synodus prævaleret, si, quod maximè quærimus, de fide, de schismate, aut de reformatione directè ageretur?

Notent nunc, damnent, improbent quæ tantis in dissidiis Sedes apostolica intacta esse voluit, imò apertissimè comprobavit: evertant quæ fundamenti loco magnâ consensione utrinque sunt posita; suo certè pondere firma erunt, ad quæ quisquis impegerit, se potiùs quàm illâ confringet.

CAPUT V.

De secundo Basileensi dissidio: quid ab initio reconciliatæ gratiæ, usque ad secundi dissidii initium, à Synodo gestum sit per biennium.

JAM ex altero Basileensi dissidio haud minùs valida argumenta promemus. Verùm, ut intelligantur, rerum summa, ab ipso principio reconciliatæ cum Eugenio gratiæ, ex actis recensenda est: quâ in re mihi certum de ipso dissidio non ferre sententiam; quippe quod ad rem nostram non pertinet. Neque par est hujus disputationis, satis per se gravis, cursum, accersitis difficultatibus, impedire. Id agam, ut reseratis dissensionis causis, ipsaque quæstione inter Eugenium et Patres ex gestis constituta, canones Constantienses, quos tuemur, pro certis et immotis ab utraque parte habitos esse appareat; quod unum ad Gallicanam Declarationem pertinet.

Postquam igitur Eugenius, sessione XVI, Synodo satisfecit, ejus Legati, in his ille qui nunquam à Synodo aut officio præsidis recesserat, Julianus Cardinalis, admittuntur, et Synodo *incorporantur*, dato priùs sacramento, *nominibus propriis*, de defendendis decretis sessionis V Constantiensis Concilii sæpe memoratis; atque ea decreta iterum gestis inseruntur, die Sabbati 24 Aprilis 1434[1].

Postea decernitur, ut Legati jurisdictione coactiva careant, utque ea quæ à sacra Synodo decreta fuerint, ipsi, aut, ipsis absentibus vel recusantibus, primus Prælatorum Synodi nomine concludat atque pronuntiet: quo sublato, nulla Concilii libertas, imò nullum Concilium; sed omnis ejus actio in Legatorum potestate esse videretur. Itaque hæc, præsente Imperatore, Legatis annuentibus, solemnissime ritu confecta sunt, sessione XVII. Sessione XVIII, sessionis V Constantiensis decreta innovantur; atque in his omnibus, Augustinus Patricius, hujus ævi auctor diligens, Eugenianarum partium, nihil hìc turbæ refert, cùm accuratè soleat hujusmodi memorare casus[2].

Sessione XIX, multa de Græcis, et cum Græcis aguntur, Legatique Græci Imperatoris audiuntur, ejusque ac Patriarchæ leguntur scriptæ ad Synodum litteræ[3]; atque inita cum ipsis, de suscipiendo itinere atque habendi Concilii modo, pacta firmantur; proponuntur à Græcis loca, quibus utriusque Ecclesiæ conventus habeatur; Patres legationem decernunt, qua Græci inducantur, *ut in civitatem Basileensem velint assentire*: veriti ne, translationis specie, aliquid ab Eugenio novaretur. Hæc gesta 7 Septembris anno eodem 1434.

Sessione XX, de reformatione multa, eaque egregia decernuntur; continuatur reformatio[4]. Sessione XXI, de divino Officio multa præclare; sed quo Romana Curia maximè moveretur, vetitæ sunt Annatæ sub pœnis *adversùs simoniacos inflictis*, cum hâc clausulâ: « Et si, quod absit, Romanus Pontifex, qui præ cæteris universalium Conciliorum exequi et custodire canones debet, adversùs hanc sanctionem aliquid faciendo Ecclesiam scandalizet, generali Concilio deferatur[5]: » 9 Junii anno 1435. Quæ postea Ecclesiarum consensione mutata, hìc tamen necessariò memoramus ad gestorum seriem, non ad contendendi libidinem.

Memorat Augustinus Senensis, Archiepiscopum Tarentinum, et Episcopum Paduanum Legatos apostolicos, Pontificis nomine protestatos; Patres in sententiâ perstitisse; decretum à Juliano Cardinale Præside conclusum esse[6].

Anno 1436, 25 Martii, sessione XXIII, multa decernuntur[7], « de electione ac professione summi Pontificis, de numero et electione Cardinalium, de sacris electionibus celebrandis, de tollendis reservationibus, de Clementinâ litteris[8]; » quæ Sedem apostolicam maximè concernebant. Hæc Augustinus Senensis *in publicâ sessione, communi consensu, ritè decreta esse* confirmat[9].

Sequente mense Aprili, die 14 mensis, sessione XXIV, multa item de Græcis et cum Græcis acta. Legati Græci Imperatoris ac Patriarchæ, *totius Orientalis Ecclesiæ*

4. *Vid. in sess.* XVI, *col.* 529, — 2. *An.* 1434, *n.* 3.

1. *Sess.* XVII, *col.* 539, 540. — 2. *Col.* 540, 541. *Vid. Patric., Hist. Bas., etc., cap.* XXXIX, *tom.* XII *Conc., col.* 1525. — 3. *Col.* 541. *Patric., loc. cit., cap.* XL *et seq.* — 4. *Col.* 549 *et seq* — 5. *Sess.* XXI, *col.* 552, 553. — 6. *Patric., loc. cit., cap.* XLIV, *col.* 1530, 1531. — 7. *Tom.* XII *Conc., col.* 557 *et seq.*

8. In his litteris, *narrabatur aliquem dignitate aut beneficio renuntiasse, aut privatum esse*, et statim beneficium alteri dabatur. Cùm autem facile esset hujusmodi litteras impetrari à Curia Romanâ, hunc fiebat ut nonnunquam beneficii possessor, nihil minùs cogitans, de suo beneficio pelleretur. Jubet ergo Synodus ut *hujusmodi litteræ non præjudicent, nisi per testes aut alia legitima constiterit documenta*, possessorem ritè dejectum fuisse, *aut juri suo renuntiasse*. Nunc in desuetudinem abierunt istæ litteræ (*Edit. Paris*).

9. *Patr., cap* LI, *col.* 1535 *et seq.*

desiderium exponentes, sacram Synodum excitant, *ad tam sancti operis prosecutionem*: illud imprimis « firmiter constanterque asserentes, unionem ipsam, nisi in Synodo universali, in quâ tam Ecclesia Occidentalis, quàm Orientalis conveniat, fieri nullatenus posse[1] : » quo vel uno capite conciliaris auctoritatis summa necessitas, communi Occidentis Orientisque consensu stabilitur.

Hinc salvus-conductus Græcorum Imperatori ac Patriarchæ totius Orientalis Ecclesiæ Græcisque, sacri Concilii nomine est datus, concessaque à Synodo plenissima indulgentia, in favorem subsidii pro Græcis reducendis, eâ planè formâ, quâ similis indulgentia in Senensi Synodo, sub Martino V, Legatis præsidentibus atque assentientibus, Martino nihil repugnante, data erat[2].

Eodem anno, Nonis Maii, sessione XXV, decernitur de loco, quo in Græcorum gratiam Synodus cogeretur, et designata est certis conditionibus Avenionensis civitas[3]. Hinc nova cum Eugenio jurgia, et Concilii Ferrariam translatio sequitur. Sic à sessione XVI, quâ Eugenius, primâ dissolutione revocatâ, Synodo conjunctus est, continuatæ per biennium publicæ sessiones, tantisque de rebus decreta sunt edita. Nunc quid Eugenius egerit ex gestis recensendum.

CAPUT VI.

Quid per idem tempus ab Eugenio IV sit gestum.

Dum hæc Basileæ agebantur, misit Eugenius ad Synodum peculiares Legatos, qui de aliquot decretis quererentur, imprimis de Annatis, quod gravissimum videbatur; « peterentque à Synodo fieri provisionem Sedi apostolicæ[4]. » hoc est, pecuniaria concedi subsidia. Cardinalis Julianus apostolicæ Sedis Legatus et Concilii præses, Concilii nomine respondit[5] : de Annatis, quod à Synodo decretum fuerit, nihil in diminutionem Sedis apostolicæ factum : providisse Synodum juxta Apostoli sententiam[6], ut *ab omni specie mali* abstinerent : « à Synodo faciendam provisionem apostolicæ Sedi competentem, » si Papa, qui omnium caput esset, ut ab ipsâ Synodo requisitus erat, canonum atque inchoatæ reformationis rationem habuerit. Quod autem petebatur suspendi decretum, « nulla ratione decere, ut tam salubre decretum, conformeque per omnia legi evangelicæ et sanctorum Patrum institutis, suspendi aut irritari debeat[7]. »

Hæc igitur Synodi nomine responsa docent, invitatum Eugenium, ut eos canones admitteret, non eo tamen animo, quod Patres putarint synodica decreta ab eo potuisse dissolvi. Quare alio quoque synodali responso declarant, vehementer mirari se, quod Pontifex mansuetissimè requisitus ad duo tantùm capita responderit; nempe de electionibus atque Annatis. Ac de Annatis quidem, « decuisse magis suam Sanctitatem, decretum hoc liberè observare, ac servari facere, juxta sanctorum Patrum instituta, ac decretum sacri concilii Constantiensis, diffiniens, omnem hominem, etiam papalis dignitatis, decretis et mandatis Conciliorum generalium parere debere in his, quæ pertinent ad fidem, extirpationem schismatis, ac reformatione Ecclesiæ in capite et in membris[8] : » quibus declarabant sibi quidem inesse summam petestatem; cæterùm id agere, ut Eugenius non coactus, sed requisitus sponte assentiretur.

Quare his atque aliis commotus Eugenius, Legatos misit toto orbe terrarum, suo sacrique Collegii Cardinalium nomine, de Synodo conquesturos, cum commonitorio, sive secretis mandatis, quæ Rainaldus exscripsit ad annum 1436, Eugenii VI[9]. Hæc occultè acta, quanquam procul absint à decreti publici auctoritate, eorum tamen summa capita decerpere est animus, quod multum juvent ad intelligendas veras hujus dissidii causas.

1. *Tom.* XII, *col.* 567 *et seq.* — 2. *Idem, col.* 568 *et seq.*, 573 *et seq. Vid. Conc. Sen., ibid., col.* 368. — 3. *Ibid., col.* 578 *et seq.* — 4. *Append. Conc. Bas., cap.* XLII, *col.* 365. — 5. *Vid. resp. Jul., idem, col.* 706 *et seq.* — 6. *I. Thess.*, V, 22. — 7. *Resp. Jul., idem, c.* 709. — 8. *Vid. Resp. Jul., c.* 710, 711. — 9. *Rain., an.* 1436, *n.* 2 *et seq.*

Primum ergo Eugenius queritur de sessione XVII, admissisque Legatis, sine jurisdictione coactiva, atque ea conditione, ut, iis recusantibus, nomine Synodi Prælati concluderent[1] : quæ Eugenii querela eo pertinebat, ut tota Synodus sub Legatorum potestate esset.

Hic Eugenius refert, totam Synodum id ausam, *ut constitueret sibi præsidentem, et caput*, primæ nempe dissolutionis tempore : « quod, inquit, non tam et erroneum, quàm periculosum, et piarum aurium offensivum, necnon ab omni observatione et doctrinâ sanctorum Patrum alienum. »

Atqui illud, *erroneum atque à doctrinâ Patrum alienum*, ipse Eugenius confirmavit, dum Synodum à se dissolutam malè, benè continuatam esse, edito diplomate definivit.

Pergit, innovasse Patres « duo decreta Constantiensis Concilii, ad alios casus, quàm fuerat constituentium intentio; per hoc denegantes Concilia generalia habere potestatem ac robur à Vicario Christi, et inferentes, quòd Romanus Pontifex obedire teneretur decretis Concilii : quod est potestatem Christi Vicarii tollere, et in manibus multitudinis ponere; quod est non tam erroneum, quàm etiam ab omni doctrinâ Patrum totaliter alienum. » Quo loco Concilii Constantiensis auctoritatem toto orbe constantem sollicitare non ausus, ejus decreta perperam à Basileensibus intellecta querebatur. Utcumque est, illud *erroneum, et à Patrum doctrinâ alienum*, Patres Basileenses pridem amplexi erant, ab ipsis nempe suæ congregationis initiis sessione II, ut vidimus. Id etiam sæpe dissolutionis tempore innovarant, inculcarant, sciente Eugenio, qui hæc nedum reprehenderet, ipsam quoque Synodum ritè inchoatam, ritè continuatam esse definiret, edito diplomate : ut profectò pateat, quæsitas nunc ab illo clam eas conquerendi causas, quas ipse antea publicè, totaque Sedis apostolicæ auctoritate respuisset.

Addit, « fecisse decretum de Annatis auferendis, quæ Annatæ invaluerint à tanto tempore, de cujus contrario non est memoria[2]. » Id verò quale sit, docti sciunt, ac nos facilè omittimus; eamque rem, uti prædiximus, non contendendi studio, sed gesta recensendi necessitate referimus.

Queritur Eugenius vehementissimè de concessis à Synodo indulgentiis; et Julianum Cardinalem Legatum honorificè tamen appellatum, graviter vituperat, quod ea in materia concluserit[3]. Atqui jam diximus à Senensi Synodo concessas indulgentias, nemine prohibente, nemine conquerente. Neque omittit Eugenius *Bullam plumbeam* à Synodo factam[4] : quæ profecto indicant ab Eugenio querelarum causas undecumque conquisitas, atque exaggeratas fuisse.

Subdit Eugenius, Legatos Concilii præsidentes adversùs conciliaria decreta, « aliquando publicè, aliquando ad partem in Concilio, aliquando extra Concilium, in eorum domibus, coram honestis personis, prout meliùs et securiùs potuerunt, sæpius protestatos, singulariter in decreto de Annatis[5] : » de quibus nihil comperio in gestis aut in ullo publico monumento; imo decretum de Annatis, à Juliano Cardinale præside conclusum, ac vehementissimè nomine Synodi assertum esse constitit[6]. Quod autem significare videtur Eugenius, Legatos à Synodo vim aliquam metuisse; nullis est gestis, nullis historiis, nullo auctore proditum; imo constat ex gestis, Legatos honorificentissimè habitos.

Nec illud tacet Eugenius, *Concilium jam annis sex durare sine fructu* : quòd ipsum Patres vehementissimè querebantur, ipsique Eugenio imputabant; qui Synoè dum sine causâ jam inde ab initio dissolverit; qui toto

1. *Rain., an.* 1436, *n.* 3. — 2. *Idem, n.* 4. — 3. *Ibid., n.* 6 *et* 12. — 4. *Ibid., n.* 8. *Vid. sup., cap. prec.* — 5. *Ibid., an.* 1436, *n.* 12. — 6. *Vid. sup., loc. cit.*

ferè triennio exagitaverit; qui nullam postea Curiæ reformationem pati posset.

Quantam autem reformationis curam gereret Eugenius, hæc Commonitorii verba ostendunt[1] : « Utile præterea foret, si ii Nuntii apostolici secum portarent sub Bullâ ALIQUAM CURIÆ REFORMATIONEM, quam Regibus et Principibus præsentarent : hoc enim baculo adversarii nostri semper nos invadunt et percutiunt, quia dicunt, multa in Romanâ Curiâ fieri quæ egent magnâ reparatione, nec illa tamen corriguntur. Per hanc reformationem, etiamsi usquequaque plena non foret, modò esset ALIQUA, eorum ora obstruerentur, qui continuè lacerant et carpunt Romanæ Curiæ famam, nec haberent quid ultrà impingerent, redderenturque tunc Reges et Principes meliùs ædificati, et proni magis ad condescendendum petitionibus Domini nostri Papæ, et sacri Collegii, deterrerenturque qui auctoritatem apostolicæ Sedis suo hoc prætextu persequuntur. » En quam reformationem vellent. Itaque Eugenius translatâ Synodo Ferrariam, ac deinde Florentiam, ne unum quidem reformationis caput attigit, ut suo loco videbimus.

Hæc qui legent, ne adversùs sacrosanctam potestatem trahant, neque hominum peccata Sedi imputent; sed divina judicia contremiscant, totque reformationes impias, sequente sæculo ex inferis prodituras, neglectæ reformationis ultrices cogitent.

Neque prætermittendæ artes, quibus Sigismundum Imperatorem, Regem Francorum, aliosque Principes delinirent : multa speciatim ad singulos Principes, hæc generatim ad omnes : « Non esset etiam malum, quòd Nuntii, qui habebunt ire, habeant aliquas particularitates, etiam in foro conscientiæ, ut possent gratificari Regibus et Principibus. »

His artibus id impetrare nitebantur, ut Papa supra omnia Concilia extolleretur, neque eorum ullis legibus teneretur; sed leges omnes moderari, atque etiam tollere pro arbitrio posset. Verùm hæc omnia orbem concitatura, cùm palam edicere Eugenius vereretur, occultis tractationibus promovebat. Nunc quid publicè sanxerit exponendum, postquam res in apertam erupit dissensionem.

CAPUT VII.

Dissidii causa ex gestis : quæstio proponitur, an Constantiensia decreta revocata in publicum.

HACTENUS motus animorum varios ; nunc ipsum controversiæ caput exponimus. De Gæcis reducendis pridem, et cum Eugenio, et cum Synodo agebatur. Et Eugenius quidem rem strenuè promovebat : naves, pecuniam, omnia apparabat. Et quanquam subsidia hæc in Pontificis potiùs, quàm in Concilii manu erant ; Græci tamen profitebantur, ad tantæ rei firmitudinem, Concilii auctoritatem esse necessariam. Locus ergo idoneus quærebatur, quem in locum Græci commodè convenirent. Basilea remotior, nec sine translatione Concilii res confici posse videbatur. Hinc motus. Nam et Patres Eugenium prima jam dissolutione suspectum, novis experimentis permoti, reformationi obstare arbitrabantur ; verebanturque, ne, translationis specie, iterum Synodus solveretur, aut in eum deduceretur locum, quò minùs liberè reformatio processura esset. Et aliunde Græcis Italia commodior erat, et Pontifex habendo conventui, cui ipse quoque necessariò adfuturus esset, Ferrariam, ut sibi Græcisque commodam destinabat. Patres in alia omnia ire ; neque si Basilea commovere velle ; sed si Græci recusarent, præter Basileam, Avenionem quoque, aut aliquam in Sabaudia urbem habendæ Synodo designabant ; ubi ex propinquo præsidium à Gallis, qui et Synodo faverent, et reformationem urgerent. Neque Græci primùm à Sabaudia abhorrebant ; sed interim per Eugenii Legatos de Italia viciniore pacti erant, resque cum eorum Imperatore transacta.

1. *Comm. Eug. apud Raynal., loc cit., n.* 15.

Cæterùm Legati apostolici, Pontificis nomine, et Græcorum haberi rationem postulabant, et sumptus translationi necessarios offerebant. Quòd autem Patres obtendebant, Bohemos Basileam vocatos, prope diem adfuturos iidem Legati, ut Bohemorum negotium Basileæ tractaretur, utque ibi reformatio, quoad Græci advenirent, ritè procederet, assentiebantur. Quæ cùm multis Patribus æqua viderentur, sessione XXV, in duas itum est sententias. Patrum pars maxima locum habendæ Synodi Avenionem designabant : pauciores cum Legatis decretum edidere. Synodi nomine, de ipsa Synodo Florentiam vel Utinam tranferenda, sive in alium locum tutum, in anterioribus decretis comprehensum, summo Pontifici, et Græcis commodum ; *dummodo in manu Concilii ponerentur*[1]. Hoc decretum incipit : *Hæc sacrosancta Synodus* ; statimque ab Eugenio, ut rectè et ordine, à saniore Concilii parte editum, confirmatur, promulgata Bulla, quæ incipit : *Salvatoris*[2], 29 Maii 1437.

Exinde Eugenius translatam Synodum intellexit : Patres obstinatè niti, atque inficiari decretum, ut illegitimè, à paucioribus factum, atque in designanda Avenione persistere, Græcis frustra clamantibus facinus indignum[3] ; cùm ipse Imperator, ac totus Oriens patriam ultro relinquerent, Basileenses iis excipiendis, ne in vicinam quidem Italiam movere se velle, Avenionem anteferre, procul à Græcis dissitam, cujus nulla mentio in pactis facta esset. Hæc Græcorum Legati querebantur, ac palam Basileæ solemni contestatione editâ declararunt, non adventuros Græcos[4], eorumque Imperatorem atque Patriarcham, nisi postquam in Italiam appulissent, et ad vicina loca habendæ Synodo deducerentur ; totamque schismatis culpam in Latinos Latinamque Ecclesiam conferebant.

In hâc igitur rerum necessitudine Eugenius, de Concilio Ferrariam translato decretum edidit, continuato tamen Basileæ tantisper Concilio[5], ad peragendum Bohemorum negotium : cætera, quæ Basileæ agerentur, irrita declaravit. Hæc continentur Bullâ *Doctoris gentium*[6], 1 Octobris 1437; ac deinde Concilium ad diem octavam Januarii Ferrariam indicitur Bullâ *Pridem ex justis*[7], 1 Januarii ejusdem anni 1437[8]; nam annorum initia pro more, à Dominica Conceptione numerabant[9].

Interea dum Basileæ de loco Concilii certaretur, Græcus Imperator appulit Venetias. Hic Julianus Cardinalis, hactenus Synodo addictissimus, Basileenses hortari, ut Græcis toties vocatis irent obviam, Legatos mitterent ac perducerent, sanè Basileam, si possent : sin persuadere non possent, de loco Concilii cum ipsis convenirent : pacem Ecclesiæ loco quocumque curarent[10]. Nihil actum; Julianus abiit : Synodus sine Legatis mansit : Ludovicus Alamandus Cardinalis, Arelatensis Episcopus, conventui præfuit.

Secuta deinde illa omnibus nota, quæ nihil ad nos spectent : neque enim posteriora illa Basileensia Clerus Gallicanus unquam tutenda suscepit; sed Constantiensia, Basileensibus prioribus gestis, consentiente Pontifice, toties repetita. Hæc immota stare, ex Ferrariensi quoque et Florentino Conciliis, ex ipsius Eugenii et successorum decretis, cùm maximè damnarent Basileensia posteriora decreta, non conjecturis aut ratiocinatione dubiâ, sed actis comprobamus.

CAPUT VIII.

Ex actis ab Eugenio IV adversus Basileenses, in Ferrariensi quoque seu Florentino Concilio editis, probatur priora Basileensia, quibus Constantiensia confirmantur, integrâ auctoritate esse.

NE quem lateat, quid ex actis monumentisque ordine

1. *Vid. hoc decret., part.* I, *Conc. Flor., tom.* XIII, *col.* 831, 832. — 2. *Bull., Maii* 1437. *Eug., ibid., col.* 835 *et seq.* — 3. *Bull. Eug., tom.* XIII, *col.* 838. — 4. *Idem. col.* 837. — 5. Per dies triginta. — 6. *Bull. Eug., tom.* XIII, *col.* 858 *et seq.* — 7. *Idem, col.* 867, 868. — 8. Id est 1438. — 9. Octavo Kalendas Aprilis, seu 25 Martii. — 10. *Vid. Patr., cap.* LXIV, *tom.* XII, *Conc., col.* 1549.

recensendis probatum velimus, hæc summa est : postrema Basileensi contentione quæsitum id tantum : an Pontifex ea auctoritate fuisset, ut Synodum renitentem aliò transferre posset : cæterùm Constantiensia decreta sessionis v, atque his connexa priora Basileensia valuisse ; neque quidquam ab Eugenio (edicto sanè publico), commotum in iis, quibus se Synodus, ex decretis Constantiensibus, in fidei, schismatis, reformationisque negotio, Papæ anteponeret.

Primum ergo publicum monumentum illud sit, Decretalis *Salvatoris*[1], suprà memorata, qua Eugenius IV decretum *Hæc sacrosancta Synodus,* sessionis Basileensis XXV, ut legitimi Concilii verum ac legitimum decretum firmat, ac Florentiam, vel Utinam, ex eodem decreto, futuræ Synodo habendæ designat. Ergo Basileensibus gestis ad XXV sessionem innitur, nedum ea edicto improbarit.

Secundo loco prodeat illud ipsum Eugenii, de Concilio Basileensi Ferrariam transferendo, decretum, quod incipit, *Doctoris gentium*[2], anno 1437, quo eodem decreto commemorat decretum *Hæc sacrosancta,* sessione XXV editum, quo ipsa translatio innitatur. Ad hæc de Basileensibus multa conquestus est, nihil verò de iis, quæ ad Constantiensia decreta spectarent. Non igitur ea sollicitari voluit.

Tertium sit decretum sessionis primæ habitæ Ferrariæ anno 1438, ante adventum Græcorum, quo decreto statuitur, Synodum Ferrariensem Basileensis continuationem ac prosecutionem esse[3]. Igitur adeo non improbat anteriora Basileensia decreta, ut iis innitatur et ea continuet.

Denique in medium adducimus Eugenii præsentis in Synodo Ferrariensi decretum, *sacro approbante Concilio,* editum, quo signanter declarat, gesta Concilii, *à die translationis,* nullius esse roboris[4]. Ergo nec ipse Pontifex anteriora gesta rescissa esse voluit.

Cur autem Basileensia hæc posteriora rejiceret, hanc causam affert[5] : « Nos igitur attendentes excessus eorum adeo notorios, ut non possint aliqua tergiversatione celari, quòdque error, cui non resistitur, approbari videtur, et latum pandit delinquentibus iter is qui eorum conatibus non resistit, » etc. Atqui haud minùs notoria erant, quæ pro Constantiensibus decretis Basileenses gesserant, ante dissolutionem quidem sessione II ; post instauratam verò Synodum sessionibus maximè XVI et XVIII. Ergo si Eugenius improbanda ea esse censuisset, et tamen conticesceret, veritatem prodidisset. Conticuit autem ; non ergo improbanda censuit. Ex his omnibus liquet Basileensibus gestis detractam auctoritatem, eis quidem præcisè quæ post translationem facta sint ; anterioribus verò minimè ; atque ea non infracta, sed Ferrariæ continuata esse. Quare anteriora Basileensia decreta, quibus Constantiensia confirmantur, repugnante nemine, imò tota Ecclesia iis decretis nixa plena auctoritate constant.

Quæres an igitur adhuc valeant Basileensia decreta sessionum XXI et XXIII, quibus de Annatis, deque electionibus, atque aliis, disciplinam spectantibus, tot ac tanta statuta sunt.

Respondemus, quæ ad dogma ecclesiasticum pertinent, magno discrimine distinguenda ab iis quæ ad disciplinam. Hæc à Conciliis quoque œcumenicis facta variis de causis, consentiente Ecclesia, mutari possunt : illa immota et perpetua esse constat. Cùm ergo decreta, quibus Basileenses sessionis V acta Constantiensia repetunt et inculcant, ad dogma pertineant neque ea unquam Eugenius edicto edito reprehenderit, imò ut œcumenicæ veræ ac legitimæ Synodi decreta agnoverit, non est cur de eorum auctoritate dubitemus.

Quid quòd in Synodo Florentinâ, auctore Eugenio, Constantiensia decreta expressè approbata sunt, flagrantibus dissidiis ? Id verò demonstrabit sequens monumentum.

1. *Tom.* XIII *Conc., col.* 835 ; *Vid. cap. præc.* — 2. *Idem, col.* 858. — 3. *Ibid., col.* 880, 883. — 4. *Bull.* Exposcit debitum : *idem, col.* 896 *et seq.* — 5. *Ibid., col.* 898.

CAPUT IX.

Decretalis Moyses, *in Synodo Florentinâ edita, priora Basileensia et Constantiensia decreta firmat.*

POSTEAQUAM Ferrariæ cum Græcis aliquot sunt habitæ sessiones, Eugenius Concilium, ipso Concilio approbante, Florentiam transtulit. Ibi celeberrima Eugenii Decretalis, *Moyses vir Dei, sacro* (Florentino) *approbante Concilio,* edita est ; quâ quidem Decretali Eugenius iisdem insistens vestigiis, Basileensia posteriora convellit ; ea scilicet, quæ post translationem facta sint, non autem antecedentia : tum etiam Basileensia illa posteriora sic improbat, ut firmet Constantiensia[1].

Præmittendum verò est à Concilio Basileensi, sessione XXXIII, tria hæc esse decreta : ut « veritas de potestate Concilii generalis supra Papam, declarata per Constantiense et hoc Basileense generalia Concilia, sit veritas fidei catholicæ : ut veritas hæc, quòd Papa Concilium generale, sine ejus consensu, nullatenus auctoritativè potest dissolvere, aut ad aliud tempus prorogare, aut de loco ad locum transferre, sit fidei catholicæ : ut veritatibus his duabus pertinaciter repugnans, sit censendus hæreticus[2]. »

Hæ *tres veritates Concilii Basileensis* ferebantur : has verò fulciebant Constantiensibus decretis sessionis V, toties Basileæ repetitis ; eaque decreta primâ illâ veritate apertissimis verbis iterum repetita. Quòd verò Eugenius Pontifex has propositiones negaret, sessione XXXIV, hæreticus declaratus et loco motus est, anno 1439[3].

Adversùs decreta illa Basileensia sessionis XXXIII, Eugenius in Synodo Florentinâ edidit Decretalem *Moyses* : ubi his terque repetitur Synodum Basileensem condemnandam, ejusque decreta esse irrita ; sed ea, quæ à die translationis facta sint. Ergo cætera Basileæ, etiam post reconciliatam gratiam, per biennium acta, ut veræ, orthodoxæ, ac legitimè continuatæ Synodi acta habebantur. Atqui eo tempore Constantiensia decreta sessionis V innovata. Ergo decretum de eâ innovatione factum, nullâ est auctoritate rescissum, manetque integrum ; ipsaque adeo Constantiensia decreta firma et inconcussa stant.

Id verò clariùs apparebit, si notas et qualificationes, quas vocant, tribus veritatibus Basileensibus adhibitas consideremus. Igitur tres illæ, quæ dicebantur Basileenses veritates, ipsi Decretali insertæ, atque his verbis damnatæ sunt[4] : « Ipsas propositiones superiùs descriptas, juxta pravum ipsorum Basileensium intellectum, quem facta demonstrant, velut sacrosanctæ Scripturæ et sanctorum Patrum, et ipsius Constantiensis Concilii sensui contrarium....., sacro approbante Concilio (Florentino scilicet) damnamus, reprobamus, damnatas et reprobatas nuntiamus. Datum Florentiæ in sessione publicâ synodali solemniter celebratâ anno 1439, pridie Nonas Septembris. »

Ubi sunt, qui nobis Concilium Florentinum objiciunt ? Audiant in Concilio Florentino propositiones Basileensium non absolutè damnatas, sed *ad pravum eorum intellectum.* Quem autem intellectum ? Nempe eum, *quem facta demonstrant ;* id est quòd Synodum, nullâ causâ etiam maximâ, et ad pacem Ecclesiæ maximè faciente, transferri posse, idque ad fidem catholicam pertinere dicerent. Eo ergo tantùm respectu Basileenses propositiones damnat Eugenius. Quâ verò notâ afficit ? Nempe damnat, ut quæ essent *contrariæ Scripturis, Patribus, et Concilii Constantiensis sensui.* En qualificatio, quâ ipsa vis decreti constet ex iis rebus repetita, quæ ipsæ in Ecclesiâ summæ sunt auctoritatis, Scrip-

1. *Conc. Florent., post coll.* XIV ; *Bull.* Decet., *tom.* XIII, *col.* 1030. *Bull.* Moyses, *part* III, *col.* 1186. — 2. *Conc. Bas.*, *tom.* XII, *col.* 619. — 3. *Idem, col.* 619, 620. — 4. *Vid. Decr.* Moyses, *loc. cit., col.* 1190.

turâ, Patribus, Concilii Constantiensis dogmatibus. Qui enim Basileensia decreta Constantiensibus adversa damnat, is profectò Constantiensium investigandum sensum, auctoritatem verò certam et indubitatam esse definit. Quid verò certius, quàm id cui adversari certa damnatio est? Vel quid magis ad Concilii auctoritatem facit, quàm ejus decreta Scripturis et Patribus conjuncta proferri, ut certam fidei normam?

Et quidem Pontifex, de Basileensibus Synodum post translationem continuantibus, hæc præmiserat[1] : « In hoc perniciosissimi, dum suam malignitatem sub veritatis fuco colorant, Constantiense Concilium, in malum ac reprobum sensum, et à sanâ doctrinâ penitus alienum pertrahunt; cæterorum schismaticorum et hæreticorum falsam doctrinam sequentes, qui confictos errores, et impia dogmata ex divinis Scripturis, et sanctis Patribus perversè intellectis, semper sibi adstruere moliuntur. » Sunt ergo decreta Constantiensia profectò ea, non de quibus catholici dubitent, sed quæ hæretici et schismatici pervertant, ut sacram Scripturam, ut sanctos Patres : summo ergo honori ac venerationi habenda. Quæ porrò decreta, nisi ea quibus Basileenses usi erant, hoc est, sessionis v decreta? Sunt ergo ea decreta certa et immota, de quorum auctoritate, tot jam pontificiis et conciliaribus decretis apertè approbantibus, non nisi temerè, ne quid dicam gravius, dubitari possit.

At enim objiciunt[2] : « Hic affirmat Eugenius decreta Constantiensia, vigente schismate, per unam ex tribus obedientiis, post recessum Joannis XXIII facta esse. » Verum; et rem, ut gesta est, narrat Eugenius. An ergo propterea Constantiensibus decretis detrahit auctoritatem, cùm Basileenses eorum decretorum auctoritate damnet? Esto Constantiensia decreta sessionis v Eugenius Pontifex obliquè, si ita placet, perstricta voluerit; næ tu iniquus sis, qui quod narrando obliquè et obiter dictum sit, ipsi decreto anteponas. Neque verò dixeris, laudari Constantiensia decreta, non ut certæ auctoritatis, sed ut quæ à Basileensibus allegata sint; disertè enim Pontifex pronuntiat ita perversa fuisse à Basileensibus decreta Constantiensia, eâ audaciâ, eo ritu, quo ab hæreticis et schismaticis Scriptura quoque et Patres soleant : planè eo sensu, quo Petrus doceat Pauli epistolas, ut et cæteras Scripturas, à pravis hominibus fuisse perversas[3], hoc est, eo modo quo corrumpi regula soleat : quo certè ad commendandam Constantiensium decretorum auctoritatem nihil dici potuit firmius.

Jam quod ad eorum sensum attinet, haud minùs finita res est Eugenii IV auctoritate et judicio. Nempe adversarii Constantiensium decretorum, sensum eum esse volunt, ut adversùs dubios tantùm Pontifices valeant. Atqui Eugenius, cùm et in primo et in secundo dissidio decreta Constantiensia assiduè objectarentur et inculcarentur, nunquam id respondit : imò verò id responsum in primo dissidio dictis factisque confutavit, cùm Basileenses Constantiensium decretorum auctoritate, adversùs ipsum quoque, indubitatum licèt Pontificem, usos, edito diplomate, agnovit orthodoxos; iisque insuper ut superioribus paruit. Quare nec in secundo dissidio, rebus exasperatis, ab illo fundamento recessit; ac Basileenses multâ in se gravissima ex decretis Constantiensibus molientes, definivit ille quidem ab eorum decretorum sensu deflectere; non tamen ideo quòd ea decreta in Pontificem indubitatum verterent, sed quod assererent et ad fidem catholicam pertinere dicerent, nullam omnino esse causam propter quam Synodus à Papâ transferri possit. Neque quidquam aliud in Basileensibus condemnavit, quàm quòd, tantâ licèt Græcorum reducendorum necessitate translati, continuassent Synodum : neque ulla synodica decreta irrita declaravit, nisi ea quæ post translationem facta essent. Quare ille est sensus, quem Constantiensibus decretis malè affingi definivit. Manent cætera, Eugenio quoque judice, immota; nempe ut Constantiensia decreta summâ et indeclinabili auctoritate constent, utque extra schismatis tempus sub indubitato quoque Pontifice, suo nativoque sensu valeant, in fidei, in schismatis, in generalis reformationis casibus, quod unum Patres Gallicani, suâ Declaratione complexi, ab Eugenii quoque censuris se immunes præstiterunt; neque enim translationis à Basileensibus spretæ quæstionem ullo modo attigerunt.

1. *Vid. Decr.* Moyses, *loc. cit.*, *col.* 1189. — 2. *Doctr. Lavan.*, *p.* 77. — 3. *II. Pet.*, III, 16.

CAPUT X.

An decretum unionis Florentiæ editum, Constantiensia decreta antiquarit.

Jam perpendere nos oportet decretum unionis Florentiæ editum : illud scilicet, quo Latini Græcique conjuncti sunt. Hoc enim decreto Constantienses canones reprobatos Bellarminus asserit; cujus dicta alii passim exscribunt[1]. Decreti autem hæc verba sunt : « Diffinimus sanctam apostolicam Sedem in universum orbem tenere primatum, et ipsum Pontificem Romanum successorem esse beati Petri Principis Apostolorum, et verum Christi Vicarium, totiusque Ecclesiæ caput, et omnium Christianorum patrem ac doctorem existere, et ipsi in beato Petro pascendi, regendi, ac gubernandi universalem Ecclesiam, à Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum Conciliorum, et in sacris Canonibus continetur[2]. » Ac paulò post : « Salvis privilegiis Patriarcharum, et juribus eorum. Datum Florentiæ 1439, pridie Nonas (hoc est 6) Julii. » Hæc sunt, quibus Constantiensia decreta abrogata esse volunt; quod est falsissimum.

1° Enim si Constantiensia displicebant; si ea ut erronea, vel schismatica rejici oportebat, apertè agendum; recitanda decreta quæ abrogarentur; sessio v Constantiensis expressè revocanda, ne ampliùs œcumenici Concilii nomine falleremur. Quid enim verebantur? An Constantiensis Concilii pro œcumenico habiti auctoritatem? Hanc autem veramne an falsam judicabant : si veram; ergo indeclinabilem, neque ullo alio decreto labefactandam : si falsam; eò rejiciendam apertiùs, quò tanto nomine simplices animæ, imò verò docti quoque in errorem inducerentur.

2° Si doctrinam Constantiensis Synodi damnatam voluissent, saltem iis verbis facerent, quæ plana et perspicua essent; neque in sensum Constantiensi decreto congruum intelligi possent. Atqui decreti unionis verba in sensum Constantiensi decreto congruum intelligi posse, et ipsum Duvallium, antiquæ licèt Sorbonæ adversum, confitentem audivimus[3]. Ergo Florentini Patres Constantiensem doctrinam nullatenus à se damnatam voluere.

3° Verba decreti Florentini reverâ nil habent Constantiensi decreto contrarium. Nempe hæc verba objiciunt : « Papæ in beato Petro pascendi, regendi, et gubernandi universalem Ecclesiam à Domino plenam potestatem fuisse traditam. » Atqui hæc non indicant, eam potestatem ita esse datam, ut adunatæ quoque Ecclesiæ consensum unus vinceret : quod Patres Constantienses condemnabant. Ergo Florentini Patres Constantiensibus non repugnant.

4° Sanè nemo negat Archiepiscopo subjici totam provinciam, ab eoque regi, sanò quidem sensu, et certis legibus : nulla enim provinciæ pars, quæ non ipsi subsit. Quidni potiori jure summus Pontifex universam, quàcumque patet, gubernet Ecclesiam; cùm nulla pars Ecclesiæ sit, quæ non ei obediat? Patet ergo verus decreti Florentini sensus Constantiensi congruus. Eâ quippe mente Florentiæ dictum à Papâ regi *universalem Ecclesiam*, quâ mente Constantiæ, Martino quoque Papâ approbante, dictum, Ecclesiam Romanam ita esse supremam, *quatenus primatum habet super alias Ecclesias*

1. *Bell. de Conc.*, *lib.* I, *c.* VII. *Doct. Lov.*, *p.* 73. *Dist. init.* — 2. *Conc. Flor.*, *tom.* XIII, *col.* 510 *et seq.* — 3. *Vid. Diss. præv.*, *n.* XIX.

particulares; non certè ita ut earum conjunctam vim et consensionem vincat.

5° Ipsa Florentina Synodus disertis verbis Constantiensia decreta confirmavit, approbatâ scilicet ritè et synodicè decretali *Moyses*. Ergo in decreto unionis eadem improbata noluit : neque quidquam est ineptius, quàm ut præcisè et speciatim dicta, generatim dictis rescindi possint.

6° Quæro, an à Græcis quisquam postularit, ut omnibus Conciliis, in omnibus casibus, Pontificem Romanum superiorem esse necessariò crederent, eâque conditione tantùm Ecclesiæ Romanæ conjungerentur? Malè profectò et iniquè cum ipsis comparatum esset, à quibus graviora et difficiliora de primatu Pontificis, quàm à Latinis quoque peterentur. Erant in omnium manibus Alliacensis, Gersonis, Francisci Zabarellæ Cardinalis atque Archiepiscopi Florentini, sui ævi Canonistarum facilè principis, aliorumque libri, qui Romano Pontifici Synodum anteferrent. Nemo eos orthodoxos piosque esse negabat. Imò hanc sententiam doctissimi quique, et omnes passim Academiæ propugnabant. Quid autem absurdius aut iniquius quàm ut à Græcis interim Florentini Patres graviora postularent? Quis verò putet, Græcos id fuisse laturos?

7° Et ultimò, reverâ longè alia mens eorum fuit. Quo loco multi commemorant decreti unionis verba, quæ longè aliud præ se ferre videantur; nempe sic scriptum est : « Papæ in Petro datam plenam potestatem regendi et gubernandi universalem Ecclesiam : » non sanè simpliciter, ita ut Ecclesiam pro arbitrio regat; sed *quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum Conciliorum, et in sacris Canonibus continetur;* sive, ut ex græco de verbo ad verbum verti potest, *secundùm eum modum, qui et in gestis œcumenicorum Conciliorum et in sacris Canonibus continetur*, vel simpliciùs ac rotundiùs : *secundùm quod et in gestis œcumenicorum Conciliorum, et in sacris Canonibus continetur.* Unde etiam addunt : « salvis Patriarcharum privilegiis et juribus : » quæ omnia Patres apponi voluere, ne Ecclesia voluntate magis, quàm canone regi videretur; neve plenæ potestatis specie jura omnia miscerentur. Neque id lædebat pontificiam potestatem, cùm ab ipso Ecclesiæ nascentis exordio, sacris canonibus obligari se, vel ipsa professa sit : quod suo loco asseremus[1].

CAPUT XI.

De vero sensu eorum verborum decreti unionis : QUEMADMODUM ETIAM IN GESTIS ŒCUMENICORUM CONCILIORUM CONTINETUR.

NEQUE equidem ignoro magnas moveri lites de his interpretationibus : prima, quæ sic vertit *quemadmodum etiam :* et altera, quæ sic *secundùm quod et in gestis,* etc. Neque minorem esse de ipso verborum sensu controversiam, cùm illimitatæ potestatis defensores asserant, postrema decreti Florentini verba proferri, non ad coercendam justis legibus pontificiam potestatem; sed tantùm ad demonstrandum *pascendi ac regendi potestatem plenam,* à Conciliis quoque generalibus, sacrisque canonibus fuisse agnitam. Quem sensum firmari contendunt primâ versione : *quemadmodum etiam :* hâc enim voce, *etiam*[2] hunc sensum maximè comprehendi[3]. Nos verò hanc litem facilè componemus, si cum æquioribus disceptatoribus agere liceat.

Primò enim certum illud, congruere græco textui de verbo ad verbum postremam interpretationem : *secundùm quod,* vel, *secundùm eum modum,* κατ'ὃν τρόπον, *qui et in gestis Conciliorum œcumenicorum, et in sacris canonibus continetur.*

Secundo et illud certum, græca æquè ac latina, sacro approbante Concilio, Eugenii nomine esse edita; latinaque ab Eugenio et Latinis subscripta, hanc habere interpretationem : *Quemadmodum etiam,* etc. Id verò ex authentico Concilii Florentini constat, quod transmissum olim ad Burgundiæ Ducem Philippum II, eum qui *Bonus* dicebatur, nunc in nobili Bibliothecâ Colbertinâ[1], Eugenii ac Joannis[2] Imperatoris signis munitum asservatur.

Tertiò, neque illud in dubium ab æquis judicibus revocari potest, quin decreto Florentino, quo Græci Ecclesiæ conjungendi erant, Græcis maximè consulatur; adeoque si interpretationes conciliari non possent, eam maximè probari oportere, quam græca verba præferre videantur. Quid enim? An Græcos dixemus fuisse delusos? An subdolâ interpretatione avocatos eos ab eo sensu, in quem græca ipsa ferrent? Absit hoc ab Ecclesiæ Latinæ candore ac majestate. Quare in eam potiùs iremus sententiam, quam græca verba postularent.

Sed quoniam certum erit rectè considerantibus, et græca et latina in eamdem facilè convenire sententiam, certam inimus viam, quâ liquidò demonstremus, postrema decreti verba eò fuisse prolata, ut plena potestas quam Florentini Patres Papæ asserebant, sacrorum Conciliorum et canonum auctoritate, non tantùm probaretur, sed etiam antiquis suisque coerceretur finibus. Id verò declaramus, non jam nudis verbis; sed, quod theologum maximè deceat, ipsâ verborum gestorumque serie.

Primùm enim, Græci nunquam intellexerunt Papæ inesse eam auctoritatem, quæ nullis legibus teneretur. Ecce enim Bessarion Metropolites Nicænus, unus Græcorum omnium Latinis æquissimus, conjunctionis mutuæ et ineundæ cupidissimus, et initæ retinentissimus, neque Romæ suspectus, propter egregia merita remque in Florentinâ Synodo bene gestam factus Cardinalis, ac sede Petri dignus habitus; cùm nostri in additione vocis, *Filioque,* Ecclesiæ Romanæ auctoritatem urgerent : « Scimus quidem, inquit[3], quæ sunt jura et prærogativæ Romanæ Ecclesiæ; nihilominus scimus etiam prærogativæ ejus quos terminos habeant. » Hæc jam inde à Synodi initio Græci profitebantur, sessione IX. Ipse etiam Eugenius, sessione XXV, hæc ad Græcos loquebatur[4] : « Conveniamus simul, fiatque Synodus : conficiat sacrum Sacerdos : jusjurandum demus Latini, pariter et Græci : proferatur liberè veritas per sacramentum; et quòd pluribus videbitur, hoc amplectamur, et nos et vos : jusjurandum enim apud Christianos non fallitur. »

Non ergo ex suâ unius sententiâ rem decidi volebat, neque ita pascebat et docebat universalem ecclesiam, ut adunatæ consensum vinci à se putaret, qui fidem quoque suam Patrum consensione firmari intelligebat.

Jam eâdem de re, eâdem sessione, quid Græci sentirent Bessariorem clarè exponentem audiamus. Habuit ille ad suos orationem dogmaticam, cujus hoc fundamentum : quoties necessitas ingruat, et hæresis aliqua exorta sit, « debere Ecclesiam Dei in unum congregatam, de rebus dubiis judicare, ac secundùm præcepta divinæ legis, et sanctorum Patrum, communi omnium consensu sententiam ferre[5]. » Tum addit, « communiter hæc agi, et quæ communia sunt, communi consensu terminari oportere : » ita enim egisse Synodos œcumenicas, primam, secundam, tertiam, et alias omnes.

Cùm verò inter se Græci deliberarent, Imperator sic infit : « Ego præsentem hanc Synodum generalem nullâ ex parte inferiorem judico aliis omnibus antehac celebratis[6]. » Ac postea : « Ego Imperator sequi debeo sententiam Synodi, majorisque illius partis, necnon defendere quod fuit sancitum à pluribus. Propterea dico, inquit, me hujus sacræ Synodi pluriumque ejus Patrum sequi sententiam;.... tum quia ego censeo sanctam Ec-

1. *Vid. pass., lib.* XI. — 2. *Vid. Pet. de Marc., de Concord., etc., lib.* III, *cap.* VIII, § V.

3. DE MARCA, loco citato contendit verbulum ETIAM *incuriâ amanuensium irrepsisse in his verbis :* QUEMADMODUM ET IN GESTIS CONCILIORUM, quæ quibus illi scripserunt : *Quemadmodum etiam in gestis, etc.* (*Edit. Paris*).

1. Nunc est in Bibliothecâ Regiâ. — 2. Palæologi. — 3. *Tom.* XIII *Conc., sess.* IX *Concil. Flor., col.* 151. — 4. *Idem, sess.* XXV, *col.* 387. — 5. *Iess., Orat. dog., cap.* I; *idem, col.* 394. — 6. *Conc. Flor., sess.* XXV, *col.* 482, 483.

clesiam in sacris dogmatibus nullo modo posse errare, communi ac synodicâ consideratione utentem : unus quippe, vel duo, vel tres, aut plures ex hominibus..... fieri potest ut errant; at universalem Dei Ecclesiam, de quâ Dominus dixit ad Petrum : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*; eam, inquam, Ecclesiam communiter errare omnino est impossibile : alioquin et sermo Salvatoris evanuit, et fides nostra debili fundamento est nixa. » Hæc Græci audiunt, hæc probant. Non ergo ad Papam solum, sed ad universam Ecclesiam provocabant, nostrisque omnino consentanea prædicabant.

Jam, ne quid supersit dubii, operæ pretium erit diligenter excutere quæ dixerint, cùm de privilegiis Papæ speciatim ageretur, ac postrema hæc, de quibus nunc agimus, decreti verba expenderetur.

Græci igitur sic loquuntur[1] : « Admissimus privilegia Papæ, præterquam duo : ne convocet Synodum œcumenicam, sine Imperatore et Patriarchis, si conveniant; quòd si advocentur, nec veniant, ne impedimento sint, quominus Synodus fiat : alterum est, ut si quis putet se ab aliquo Patriarcharum pati injuriam, et veniat qui interposuit appellationem, ne Patriarchæ ipsi se sistant judicandos; sed Papa mittat inquisitores ad Provincias κατὰ χώραν, et ibi in partibus τυπικῶς judicetur.

Hic Papa respondit se velle « omnia Ecclesiæ suæ privilegia; velleque ad se fieri appellationes; necnon regere et pascere universam ecclesiam, ut ovium pastorem: et celebrare Synodum œcumenicam, cùm opus fuerit; et omnes Patriarchas parere ejus voluntati. »

Hæc postulata Papæ, omnia ad absoluta imperia revocantis, Græci respuere; gestaque Synodi sic habent : « Imperator, his auditis, desperavit; nec aliud respondit, nisi : Curate de nostra profectione. » Adeo abhorrebant ab eo, ut Ecclesia non canone, sed voluntate regeretur. Ergo conventum est, « ut Papa regeret Dei Ecclesiam, salvis Patriarcharum Orientis privilegiis et juribus : » quo fixum, valere canones, nec mero imperio regi Ecclesiam, Ecclesiisque sua jura canonico ordine fundata constare.

Cùm in eo jam essent, ut conscriberetur decretum unionis, de Papæ privilegiis sic erat scriptum : ut Papa illa habeat « juxta determinationem sacræ Scripturæ et dicta Sanctorum : » obstitit his verbis Imperator : « An si quis, inquit[2], Sanctorum in epistola honoret Papam, excipiet hoc pro privilegio ? Ac Papæ significavit, ut aut hoc corrigeret, aut de reditu ejus cogitaret; cogebatque apponi : juxta TENOREM CANONUM ; et non SECUNDUM DICTA SANCTORUM. »

Jam nemo negaverit, qui tunc vel maximè quæreretur, non modo de constituenda, sed etiam de regenda suisque coercenda finibus pontificiâ potestate; cùm Græci vererentur, ne ambigua formula privilegia Papæ in immensum tenderent.

Quare hic omnis unionis spes rursus penè concidit; patetque omnino intellexisse Græcos, *regendam* quidem à Papâ *universam Ecclesiam*, sed *juxta canones*; non mero imperio et absoluta voluntate.

Quæ cùm diù multùmque agitata fuissent; atque Eugenius quidem vocem illam, *secundùm dicta Sanctorum*, vehementer urgeret, Græci vocis ambiguitate deterriti haud minore vehementiæ repugnarent; tandem conventum est, ut « Papa habeat, sua privilegia juxta canones et dicta Sanctorum, sacramque Scripturam, et acta Synodorum[3] : » quæ collecta simul veram administrandæ Ecclesiæ formam exhibebant; patebatque à Synodo papalis potestatis, non solùm habendæ firmamentum, sed etiam exercendæ regulam fuisse præscriptam.

Hic Eugenius, *dicta Sanctorum*, toties inculcata omisit, ut quæ jam ipsi quoque ambigua viderentur; convenitque utraque Ecclesia in hanc formam, ut Papæ quidem inesset à Christo tradita regendæ ac pascendæ Ecclesiæ potestas; sed « secundum eum modum, qui, et gestis œcumenicorum Conciliorum, et sacris canonibus continetur : » quæ quidem Gersoni, Alliacensi, notrisque concinunt, magna animorum consensione docentibus, « in Papa agnoscendam plenitudinem potestatis; sed à Conciliis sacrisque canonibus regulandam. » Hinc autem videre est, cur jam Eugenius hanc vocem, *dicta Sanctorum*, hic omitti ipse vellet : quippe cùm haud satis apta videretur regulandæ pontificiæ potestati, quæ canonibus quidem et Concilis œcumenicis non autem *dictis Sanctorum* generatim sumptis, parere soleat. Hæc igitur è Florentini Concilii gestis expressa demonstrant, quantùm ab eo abfuerint Græci ut agnoscerent supremam illam infinitamque potestatem, quæ totam adunatam Ecclesiam supergrederetur : quantùm abfuerint Latini, ut eam à Græcis agnosci postularent; atque omnino consentire Florentina cum Constantiensibus, nedum ea abrogarent. Sic decet à catholicis conciliari quidem, non inter se committi et collidi Concilia, ne, quæ in Ecclesia summa est, nutet auctoritas.

Florentinum decretum ab Eugenio factum est, *sacra approbante Synodo*; sive, ut Græca habent, Συναινούντων ἐν τῇ συνόδῳ τῶν σεβασμιῶν ἀδελφῶν : *consentientibus in Synodo reverendissimis fratribus*[1], hoc est, ipsa Synodo condecernente, sententiam cum ipso ferente, ac decretum suum ejus decreto addente. Neque aliter Græci intellexerunt, quàm, ut eos sæpe professos esse vidimus, decernendi vim ipsa membrorum omnium consensione atque unitate constare; tuncque Ecclesiam errare non posse, *communi* scilicet *et synodicâ consideratione utentem*, ut suprà professos legimus.

CAPUT XII.

An Constantiensibus decretis, et conciliari potestati noceat, quod Ecclesiæ pars maxima, ac præsertim Galli, Eugenio Basileæ damnato ac deposito obedirent.

Hic quæstio exoritur, si Conciliis tanta inest auctoritas, cur ergo Basileensia postrema irrita fuere, atque Eugenius IV, à Synodo depositus, pro vero Pontifice, etiam à Gallis est habitus? In promptu responsio est; facta referimus; solutio ex factis.

Basileenses Patres multis videbantur duro nimis et obstinato animo neglexisse Græcorum salutem, et æquas conditiones respuisse. Ipsi etiam Græci Basileæ magnis clamoribus querebantur de Synodo, quæ tantæ rei gratia commovere se nollet; in easque angustias Pontifex conjici videbatur, ut ommitteret Ecclesiæ conjunctionem, tantum opus, idque magno et æterno suo et Ecclesiæ Latinæ dedecore, nisi Synodum ipse transferret : quod tamen ne solus contra Synodi auctoritatem attentaret, memoratum illud de Florentia et Utino decretum Synodi prætendebat. His causa Pontificis nitebatur : neque, ut antea, vanæ ac frustratoriæ dirimendæ Synodi causæ ferebantur, sed conjunctio prætendebatur Ecclesiarum, jam præsentibus Græcis, et Synodum cum successore Petri celebrantibus. Cæterùm cùm eo loco res Eugenii essent, tamen tanta erat Synodi reverentia, ut Ferrariam pauci convenirent : non Patres, non Reges, non reliqui Principes orthodoxi : unus Burgundiæ Dux, sessione demum XIII, anno ferè integro postquam Eugenius Ferrariæ cum Græcis agebat, missis Legatis Synodo se conjunxit[2]. Et Episcopi ex Italia convenere ferè ad sexaginta, Abbates ad quadraginta, quos inter ex Galliâ Antistites quinque admodum, vel sex, ex Provincia ferè, quæ nondum Gallicano imperio parebat, et duo Hispani; ex Germaniâ, ex Angliâ totoque Septentrionali tractu nullus. Hæ gentes cum Galliâ et Hispaniâ, omissis Florentinis, ipsoque Eugenio, Basileensibus adhærebant. Interim paulatim Basileâ dilabi Patres, postquam reformationis studium ac spes in jurgia abiisse visa : cujus rei culpam multi in Patres, multi in

1. *Conc. Flor., sess.* XXV, *col.* 503. — 2. *Idem, col.* 506, 507. — 3. *Ibid., col.* 507.

1. *Conc. Flor., Decr. union. col.* 509. — 2. *Idem, sess.* XIII, *col.* 207.

Eugenium, in utrosque plurimi conferebant. Ergo pauci exercere Synodi auctoritatem; iique plerumque non Episcopi, sed Doctores theologicarum ac juris Facultatum, Presbyteri tantum, imò interdum vix Clerici. Jamque viris maximis, neque Eugenianæ, neque Basileensium partes planè probabantur : : « Cardinalis sancti Petri[1], viri sancti et gravissimi sententia placebat, qui neque hos, neque illos laudare solebat. » Hæc Æneas Sylvius[2].

In hunc locum redacti Basileenses, tamen in Eugenium cum Græcis et Armenis præclarè agentem, atque Orientales Ecclesias à tot sæculis scissas ad ovile revocantem, miris anathematibus, œcumenicæ Synodi titulo detonabant. At cùm eum etiam depositurì viderentur, sapientissimus quisque ab ea sententia abhorrere; Legati Regum palam intercedere, novi schismatis metu; multi à Synodo discedere : inter eos etiam, qui Basileæ remanerent, graves dissensiones oriri. Prorsus tanto nomini, neque Conciliorum gravitas, neque ipsa cœtûs dignitas respondebat. Nihilo secius toties imminuta Synodus, neque sibi satis consentiens, Eugenium mirâ confidentia deposuit; elegit Felicem olim Sabaudiæ Ducem, qui abdicato imperio, quæsitoque secessu, quietam magis ac suavem, quàm solitariam vitam agere videbatur.

Deponendi Eugenii causæ, translata et contempta Synodus; negatæque eæ, quas catholicas ferebant, Synodi veritates : *tum simoniacum, ac dilapidatorem bonorum Ecclesiæ* arguebant[3], jactatum potiùs in speciem, quàm probatum; imò nec quæsitum. Hìc iterum in studia scindi christiana respublica; pars hunc, pars illum colere, pars neutrum; et expectare quid copiosior ac certior Synodus declararet. Hanc sententiam Germani maximè sequebantur, cùm Basileensem Galli Synodum colerent, Florentinam respuerent, Constantiensia omnia confirmarent; simul Pontificem Eugenium agnoscebant, depositionem non admittebant, quòd malorum Ecclesiæ recordati, schisma vererentur; neque multis satis idonea causa visa esset, cur Eugenio tam pauci, iique inter se divisi, potestatem abrogassent, reclamantibus Legatis Principum : in cæteris Basileensia decreta, atque iis nixam Pragmaticam-sanctionem studiosissimè retinebant[4].

Id quidem Odoricus Rainaldus confitetur[5], ac probat ex Nicolao Clemangio Theologo Parisiensi, hujus ævi celeberrimo, gesta publica referente; sed nos ipsa gesta, ipsamque Pragmaticam-sanctionem legere ac referre præstat.

Ea edita est, Rege præsente, et in congregatione Ecclesiæ Gallicanæ apud Bituriges, 7° Julii, anno 1438, atque à magnificâ Synodi Basileensis commendatione ducit initium[6].

Recipiuntur ergo ex eodem Basileensi Concilio, Concilii Constantiensis constitutiones, imprimis caput *Frequens;* tum ejusdem Concilii Constantiensis sessionis v Basileæ toties repetita decreta, adscribiturque sic : « Acceptavit et acceptat, prout jacent, jam dictorum Prælatorum cæterorumque virorum ecclesiasticorum, ipsam Ecclesiam (Gallicanam) repræsentantium, congregatio sæpe dicta. » Tum Basileensia decreta memorantur, et *acceptantur,* præsertim illud de sacris electionibus. Adhibitæ quidem decretis Basileensibus aliquot *modificationes;* sed quàm illud fieret, illæsâ Concilii auctoritate, hæc verba demonstrant : « Demum conclusit prælibata congregatio, ut decreta ipsa, de quibus visum est, quòd debeant simpliciter acceptari, ex nunc simpliciter acceptentur et executionem sortiantur, atque ex nunc effectui realiter mancipentur; et similiter ea decreta circa quæ factæ fuerunt prænotatæ modificationes, ex nunc cum ipsis modificationibus acceptentur, prout etiam acceptantur, *sub spe scilicet quòd ipsæ modificationes per sacrum Concilium admittentur* : pro quo regii Oratores instabunt, vice regiâ, Ecclesiæ regni et Delphinatûs. »

Cùm hæc admitterent, tamen in agnoscendo Felice, Basileensibus non consentiebant, sed Eugenio obsequebantur. Id cur facerent, docet illa responsio Caroli VII, deprompta ex vetustissimo codice Victorino, quo hujus ævi acta referuntur[1] : « Protestatur Rex, quòd more prædecessorum suorum paratus est audire Ecclesiam ritè ac legitimè congregatam. Verùm quòd apud multos graves et probos non modica est dubitatio, an suspensio, privatio, et subsecuta electio facta Basileæ sit legitima, dubium etiam est, an illa congregatio ILLIS DIEBUS, quibus prædicta agitata et facta sunt, sufficienter repræsentaret universalem Ecclesiam, ad tantos et tam arduos actus; Rex perstat et manet in obedientiâ Domini Eugenii, in quâ nunc stat : ubi verò Rex plenè et sufficienter de prædictis informatus fuerit, sive per œcumenicum, aut aliud generale Concilium, aut in congregatione Ecclesiæ suæ Gallicanæ extensiùs congregandæ, seu in conventione Principum, Rex compertâ veritate stabit cum eâ, et ei adhærebit. »

Ergo Rex Gallicanaque Ecclesia de potestate Concilii generalis, in deponendo Papâ, minimè; de hoc tantùm Concilio, neque in omnibus, ambigebant; quòd licet pro generali haberetur in aliis, quibus consentiret Ecclesia; in deponendo Papâ, repugnantibus Regum Legatis, ac plerisque per orbem terrarum Ecclesiis, non satis repræsentare videretur eam, quæ maximâ ex parte hujusmodi consiliis repugnaret, Ecclesiam. Ea causa dubitandi fuit; quæ dubitatio Germanos adduxit, ut neutri faverent : nostros, quod erat æquius, ut in possidentis obedientiâ persisterent, neque ex dubiâ condamnatione, certâ eum dejectione mulctarent.

CAPUT XIII.

Nobilissimas Universitates, propter Constantiensium canonum auctoritatem, Basileensi Synodo adhæsisse.

INTERIM nobilissimæ Academiæ toto orbe terrarum inclinabant in Synodum.

Anno 1438, cùm Biturìcensis Conventus haberetur, Universitas Parisiensis Legatos misit, qui Conciliorum generalium, ac præsertim Constantiensis ac Basileensis auctoritatem tuerentur[2].

Anno 1439, jam deposito Eugenio et electo Felice, in codice Victorino optimo, hæ universitates memorantur, quæ Basileensibus adhæserint : Parisiensis, Viennensis, Erfordiensis, Coloniensis, et Cracoviensis[3].

Edita ergo est Doctoris Parisiensis, pro Synodo Basileensi, contra ejus translationem, ampla defensio, quâ sententia sacræ Facultatis totiusque Academiæ argumentis firmaretur. In hâc defensione hæc legimus[4] : « Nullus est alius inobliquabilis, nisi Ecclesia, aut Concilium generale, habens specialem Christi assistentiam, ex promissione ejus; ergo nulli alii necesse est infallibiliter credere, nisi Ecclesiæ aut Concilio generali. Concilium generale est regula inobliquabilis, ratione assistentiæ Salvatoris, supremum tribunal in terris, ad quod in dubiis salutem humanam concernentibus, haberi debet recursus; nec ad Christum à generali Concilio legitimè congregato appellari potest, cùm Spiritus sanctus eorum, quæ conciliariter aguntur, principalis auctor et definitor existat. »

Tum Universitas Coloniensis à Theodorico Coloniensi Archiepiscopo requisita, edidit responsionem; illa verò responsio ab hâc propositione incipit[5] : « Ecclesia synodaliter congregata habet supremam jurisdictionem in terris, cui omne membrum Ecclesiæ, cujuscumque dignitatis fuerit, etiam papalis, obedire tenetur, quam

1. Joannes Cervantes Hispanus, Hispalensis Archiepiscopus, ubi vidit Papam et Synodum dissidentes, in Hispaniam reversus est. Vid. Ciacon. (*Edit. Paris*).

2. *Æn. Sylv., epist.* XXV, *p.* 518, *edit. Bas.* — 3. *Conc. Bas., sess.* XXXIV, *col.* 620. — 4. *Vid. Conc. Bitur. pro Pragm., ibid., col.* 1430. — 5. *Rain., an.* 1440, *n.* 4. — 6. *Tom.* XII *Conc., col.* 1429 *et seq. Vid. Pragm. in edit. Pinsonii, an.* 1666.

1. *Hist. Universit., an.* 1439, *tom.* V, *pag.* 447. — 2. *Hist. Univers., loc. cit., pag.* 444. — 3. *Idem, pag.* 449. — 4. *Ibid., pag.* 450. — 5. *Ibid., p.* 460.

nemo sine ipsius Ecclesiæ synodalis conventu dissolvere vel transferre potest. » Ex his cætera æstimari possunt.

Universitas Erfordiensis, Theodorico Archiepiscopo Moguntinensi[1] simile responsum dedit, quo Basileense Concilium asserit; *neutralitatem* improbat[2]; quòd Concilium sit supra Papam, ex Constantiensi decreto, etc.

Universitas Viennensis Concilio Basileensi ac Felici favet, et neutralitatem impugnat : quòd : « si duo, aut plures contenderint de papatu, est justum et licitum, si de jure eorum dubitatur, eis usque ad futurum Concilium obedientiam subtrahere. At in his, quæ fidei sunt, aut quæ schismatis extirpationem, aut morum reformationem in capite et in membris Ecclesiæ respiciunt, nunquam licet christiano à sacro concilio legitimè congregato appellare[3]. »

Cracoviensis Universitas, editis litteris ad Uladislaum IV Poloniæ et Hungariæ Regem, decreta Basileensia adversùs Eugenium, et pro Felice firmat, his maximè conclusionibus : « 1° Quòd unam Ecclesiam agnoscere oporteat. 2° Quòd sicut unum est caput principale Christus, ita unum est caput universale Papa. 3° Quòd quodlibet Concilium generale in Spiritu sancto legitimè congregatum repræsentat universalem Ecclesiam, et habet potestatem immediatè à Christo, idque Constantiensi Concilio fixum, ac probatione non egere. 4° Potestas Ecclesiæ universalis, ac etiam cujuslibet Concilii generalis legitimè congregati ipsam repræsentantis, superior est potestate Papæ et quâlibet aliâ potestate in terris[4]. » Reliquæ ex his facilè intelliguntur.

Ex his liquet, quòd etsi de aliquâ parte Basileensium gestorum fuerit dubitatum, non proinde Concilii universalis, aut Constantiensium decretorum auctoritatem in dubium fuisse revocatam; sed certam et inconcussam suoque immotam pondere constitisse. Id etiam sequentia gesta declarabunt.

CAPUT XIV.

Mors Eugenii IV : Nicolaus V succedit : pax composita, immotis decretis Constantiensibus : Concilii Basileensis antesignani, abdicato tantum Felice, nullâ doctrinæ retractatione, pro orthodoxis habiti.

Dum hæc agebantur, Græcis ad unitatem redactis, eruditis Armenis, Jacobitarum atque Æthiopum acceptâ legatione, Eugenius Florentiâ Romam Concilium, *ipso Concilio approbante*, transtulit, ne deesset quod Basileensibus opponeret[5]. Una vel altera sessione vix quidquam; de reformatione certè nihil actum. Interim Basileenses, extenuatis ac penè nullis viribus, cum Felice suo Lausanam defluxere, vicinam civitatem : utrinque paucis cum Episcopis Synodus universalis agebatur, aut potiùs tanti nominis majestas ludibrio habebatur. Eugenius obiit, unione factâ, nobilis : utinam stabili, felix! Cæterùm id egisse quod in ipso esset, maximæ laudi fuit. Optabant viri boni, ut pari studio reformationi animum adjecissent. Aliis occupatus partem officii vel maximam prætermisit. Successit, anno 1447, Nicolaus V, antea Thomas (Sarzanus), sanctæ Sabinæ Cardinalis, vir optimus atque doctissimus; quodque inter omnes constabat, pacis amantissimus. Itaque anno sequente 1448, postquam à tempore electi Felicis annos ferè novem inter Papam et Synodum, dubiæ Ecclesiæ fluctuabant, facta pax, Caroli VII Francorum Regis præcipuâ operâ, his conditionibus, ut Felix papatui renuntiaret, ut Concilium Basileense sive Lausanense ordinaret, « maximè propter pacem Ecclesiæ, Nicolaum pro Pontifice habendum, statuendo et ordinando quod faciat et adimpleat, quæ summus Pontifex facere tenetur, mandaretque omnibus eidem Nicolao obediendum esse[1] : » ut Synodus deinde se ipsa dissolveret : ut à Nicolao Synodus generalis, neque revocanda, neque proroganda, neque impedienda, in Galliâ statim indiceretur; tanta apud omnes, etiam post Basileense dissidium, Conciliorum non modò necessitas, sed etiam majestas et auctoritas ferebatur : ut utrinque factæ gratiæ ratæ : utrinque irrogatæ pœnæ irritæ haberentur[2].

Hæc igitur inter Oratores Nicolai Papæ, et Caroli VII Francorum Regis pacta atque conventa sunt, obsecundantibus Angliæ et Siciliæ Regibus, ac Ludovico Delphino. Thomas Corcellæus, insignis pietate ac doctrinâ theologus, et Concilii Basileensis Lausanensisque pars maxima, inter Oratores Caroli nominatur[3].

Electores Principes Carolo se *conformant*, suaque *avisamenta* proponunt, de irritandis utrinque pœnis. Hanc causam afferebant, « quòd catholica universalis Ecclesia diffusa per Orbem, et communitas fidelium, ut plurimùm hujusmodi processus, sententias, censuras, privationes et pœnas hinc inde emanatas non recipit[4]. » Hæc docent, quo loco, decreta pœnalia non modo Basileensia, sed etiam Eugeniana esse viderentur. Cavebant etiam ut Synodi Constantiensis auctoritas sacrosancta haberetur. « Instabit Dominus Rex Francorum, quòd S. D. Nicolaus Papa V, Concilium Constantiense, decretum *Fequens*, et alia ejus decreta, sicut cætera Concilia catholicam militantem Ecclesiam repræsentantia, ipsorum potestatem, honorem et eminentiam, sicut et cæteri antecessores sui, suscipiet, amplectetur et venerabitur[5]. » Sic sancta habebatur omnium Constantiensium decretorum auctoritas : eorum verò maximè quæ ad eorum *eminentiam* pertinerent.

Ut hæc executioni darentur, primus Felix ex pacto edidit Bullam, quæ incipit : *Quas ob causas*, à Rainaldo relatam[6], cujus hæc est summa. 1° Se ab universali Synodo Basileensi ad apostolicum regimen evocatum obediisse, ut concussum tueretur generalium Conciliorum auctoritatem, memorem videlicet « Constantiensis Concilii nullâ unquam oblivione delendæ definitionis; quod videlicet sancta Synodus in Spiritu sancto legitimè congregata, etc. » prout ex Constantiensis Concilii sessione v sæpe recitata sunt : quam etiam veritatem Basileensis Synodus confirmasset, tota catholica *suscepisset ac practicâsset* Ecclesia. Exinde permotum gravi schismatis malo, « post acerrimos continuosque labores, quos solius veritatis manifestandæ, auctoritatisque sacrorum generalium Conciliorum conservandæ gratiâ amplecti voluerit; » eò animum contulisse, ut pacem Ecclesiæ, quâcumque fieri posset ratione, procuraret : eâ causâ in sanctâ Synodo Lausanensi, universalem Ecclesiam repræsentante, ultro cessisse papatui; « sperantes, inquit, quòd in futurum Reges et Principes, Prælati, et alii, auctoritati sacrorum Conciliorum assistent, eamque tuebuntur et defendent; quòdque universalis Ecclesia, *pro cujus dignitate, supereminentiâ, et auctoritate* totis viribus pugnavimus, nos apud clementiam primi et æterni Pastoris, nostræ hujus pacificæ humilitatis contemplatu, suis devotis jugibusque orationibus commendabit. Lausanæ 7 Apr. 1449. »

His conditionibus Felix, hâc fide editâ, in Lausanensi Concilio papatum deposuit. Paucis post diebus, Synodus his consentaneum decretum protulit, ab eodem Rainaldo relatum[7], cujus initium : *Multis ab annis*. Sic autem desinit : « Desiderantes, inquiunt, de unico Pastore uni sanctæ catholicæ et apostolicæ Ecclesiæ providere, compluribus suadentibus et urgentibus causis, præsertim dilectione dandæ unionis et pacis in personam dilectissimi filii Ecclesiæ Thomæ, in suâ obedien-

1. Is Theodoricus Schenck discessit aliquâ ex parte ab Universitatis Erfordiensis sententiâ, et cum cæteris Germaniæ Principibus, viam hanc est secutus, quam vocabant *neutralitatis*. Patricius, in Historia Basileensi, cap. LXXXVIII et CXVII, col. 1567, 1590, narrat, Moguntiam his convenisse nonnullos Germaniæ Principes et Episcopos, ibique statuisse à se approbanda esse decreta Basileensia, exceptis iis, quibus Eugenius exauctorabatur; et neutralitatem inter Eugenium et Felicem tenendam (*Edit. Paris*).

2. *Hist Univers., loc. cit., p.* 462. — 3. *Idem, p.* 473, 474. — 4. *Idem, pag.* 480 *et seq.* — 5. *Tom.* XIII *Conc., part.* III *Concil. Flor., col.* 1218, 1222 *et seq. Vid. id., Patr., cap.* CXXIX, *col.* 1599, 1600.

1. *Tom.* XIII *Conc., part.* III *Conc. Flor.*, Ad visum, etc., *col.* 1329. — 2. *Idem, Vid. quoque, col.* 1327. — 3. *Ibid. Conc. Flor., col.* 1333. — 4. *Ibid., col.* 1330. — 5. *Ibid., col.* 1332. — 6. *Rain., an.* 1449, *n.* 3, 4. — 7. *Idem, n.* 5.

tiâ Nicolai V nominati, nostra vota contulimus, sperantes ipsum ea facturum, quæ summus Pontifex facere tenetur : fidâ quoque relatione intelligentes, eamdem credere et tenere veritatem pro conservandâ sacrorum auctoritate Conciliorum in sacrosancta Synodo Constantiensi definitam et declaratam, ac in sacro Basileensi Concilio renovatam, necnon à Prælatis, Regibus, et Principibus, Universitatibusque Orbis susceptam, prædicatam et dogmatizatam, videlicet quòd generalis Synodus in Spiritu sancto legitimè congregata, etc.; » prout in duobus Constantiensibus decretis, sessione v, habentur. His positis, Nicolaum pro Pontifice habendum decernunt, ipsique obediri mandant : 19 Ap. 1449. Antecesserant[1] decreta de irritatis pœnis, et confirmatis gratiis, prout pactum erat.

Denique eadem Synodus Lausanensis alia duo decreta, ab eodem Rainaldo descripta[2], edidit 25 Aprilis. Altero, Felicem creat ac nominat *Sabinensem Episcopum, ac per varias amplasque provincias Sedis apostolicæ Legatum Vicariumque perpetuum; primumque post Romanum Pontificem locum* eidem attribuit, servatis aliquot pontificiæ dignitatis insignibus. Altero, post pacem constitutam, Synodus seipsa dissolvit, ac dissolutam esse decernit.

Hæc agentes pro decretis Constantiensibus, hanc fidem professos Nicolaus V, tribus datis diplomatis, quæ incipiunt, *Ut pacis*; et, *Tanto nos* : et, *A pacis auctore* : non modo ut ab omni censura immunes, verùm etiam in suis suscepit honoribus : Felicem vero, sive Amedæum, eamdem fidem toto terrarum orbe testatum, pro Sabinensi Episcopo ac primo Cardinali Legatoque perpetuo habet et agnoscit, 21 Junii eodem anno 1449[3].

Viderat autem Nicolaus memorata Felicis et Synodi Lausanensis de cessione et pace diplomata, quorum respectu Bullam *Ut pacis*, et Bullam *Tanto nos*, à se editas esse testatur ; nihil ut sit clarius, quàm Felicem et Lausanenses, sessionis v Constantiensis decreta laudantes, ac supereminentem Concilii potestatem his asserentes, à Nicolao V fuisse susceptos.

Quid hic mentis fuisse Nicolao putant? Nullamne, an suspectam, imo apostolicæ Sedi exosam habuisse sessionis v Constantiensis auctoritatem, qui Felicem ac Lausanenses eam ad cœlum usque, postremis etiam decretis extollentes, amplexus sit? An fortè existimabat, ab iis Constantienses canones ita laudari, ut, quod jam adversarii volunt, ad solum schismatis tempus revocarent? Atque Basileenses iis canonibus adversùs Eugenium indubitatum Pontificem usos prædicabant. Quid ergo? Nicolaum indulgentia usum adversus eos, qui erroneam aut schismaticam doctrinam non modo profiterentur, sed etiam universæ Ecclesiæ commendarent? Apage insana prorsus deliria. Nihil ergo superest, nisi ut eos pro orthodoxis habuerit, idque tribus diplomatis uno die editis confirmarit.

Sic autem inter Papæ Regisque Oratores pactum erat, ut hæc tria diplomata « de cassatione processuum, de confirmatione gestorum, et de restitutione privatorum, secundum minutas ab ipsis Oratoribus concordatas, » à Nicolao ederentur, et Felici traderentur[4] : quæ Oratorum testificatione in Conciliorum voluminibus edita constant.

Refert quidem Rainaldus[5], ex Jannutio Mannetto[6], Amedæum *perfidiæ suæ errorem recognovisse*, quem *confitentem ac pœnitentem* Nicolaus sponte Cardinalem creaverit ; at nos historicis, partium studio quæ libuere scribentibus, adversus gestorum fidem ac Nicolai diplomata, non credimus. Cæterum in gestis ac Bullis nihil retractationis aut pœnitentiæ reperimus ; imo ultima Felicis gesta ac Synodi Lausanensis, omnia præclarè ab iis atque à Basileensibus gesta ; nec nisi pacis studio antiquanda confirmant. Utrinque solutæ pœnæ ; utrinque confirmatæ gratiæ : de pœnis id notatu dignum, quæcumque à quocumque, etiam ab Eugenio in Felicem ac Basileensem sive Lausanensem Synodum *emanassent*, eas à Nicolao nullas et irritas declaratas ; « atque etiam de registris Eugenii, Nicolaique ipsius, et locis aliis abolitas atque deletas[1]. »

Omnes ergo utrinque pro orthodoxis habiti, quique pro translatione, quique adversùs translationem egissent. Retractationes fingunt[2], quas nec ipsi probant, et acta respuunt. Joannes Segobiensis Hispanus, Thomas Corcellæus Gallus, alii innumerabiles, sanctitate ac doctrinâ conspicui, Basileensi Synodo ad finem usque conjuncti, in pace Ecclesiæ obierunt; famâ integrâ ac virtutum omnium, imprimis verò modestiæ et contemptarum dignitatum laude floruerunt. Ludovicus verò Alamandus Cardinalis, Arelatensis Archiepiscopus, quo duce ac Præside depositus Eugenius, Felix electus, continuata Synodus et ad extremum usque perducta est; ille, inquam, abdicato tantum schismate, circa doctrinam verò retractatione nullâ, imò gestis in Lausanensi sessione ultima confirmatis, pristinæ dignitati restitutus, in suâ Ecclesiâ vixit. Obiit clarus miraculis, pro beato colitur, Clemente VII Pontifice, ut jam memoravimus[3], edicente. Nulli imputatus error, nulli schismaticus animus, omnes bono animo, bonâ fide adversùs translationem egisse constabat, dum reformationi student, ejusque promovendæ spem in Conciliorum invictâ stabilitate repositam putant.

CAPUT XV.

Quæstio de translatione, qualis habita in Basileensi et secutis Synodis : de Constantiensibus decretis nullum superesse dubium : Joannis de Paradiso Carthusiani locus de rebus Basileensibus.

Quin ipsa quæstio, qua potestate Concilium transferatur, rectè consideranti pendere adhuc et in medio relicta videbitur. Sanè translatio Basileensis tria habebat insignia propter quæ probaretur : primum, causa transferendi gravis ac necessaria propter Græcos : alterum, non modò Legatorum, verùm etiam Præsulum ingens discessio : tertium denique, consecutum schisma, deposito Eugenio atque electo Felice præter optimorum virorum sententiam. Hæc igitur particulares causæ translationem et faciendam suadebant, et factam tuebantur. Et tamen à Felice, à Lausanensibus nihil, præter abdicatum schisma; circa transferendi Concilii potestatem, nihil retractationis exigitur. Quin ipse Eugenius translationi decretum, ut vidimus[4], Basileense prætendit : cæterùm Ferrariensem Synodum, Florentiam; Florentinam, Lateranum; sed ubique, Concilio approbante, transtulit[5].

De translato Ferrariâ Florentiam Concilio memorabile illud, quod legimus in actis[6] : ea translatione propositâ respondisse Græcos : « Nos vellemus Ferraria non excedere, quandoquidem in ea statutum est, non alibi Synodum celebrari : » dixisse Imperatorem Græcum : « Lex est apud Latinos, Synodum œcumenicam, non ita simpliciter ac fortuitò dimitti, infactâ re, ac sine definitione synodica præterquam tribus hisce de causis : si pestis grassetur, si fame laboretur, si fiat hostium incursio. Quapropter nos etiam justâ de causâ Synodicum transferamus. Est autem causa pestis. » Quo audito « omnes dixerunt : Justum est translationem Synodi notam fieri. Placuit ergo convenire generalem Synodum; atque ita indicta est translatio[7]. » Decretum translationis habetur in Conciliorum voluminibus, *sacro approbante Concilio*. Quo quidem decreto duo asseruntur à Græcis : primum, non nisi necessariis causis Concilium dimitti, antequam definita sint propter

1. 16 April. — 2. *Rain.*, *an.* 1449, *n.* 6. — 3. *Tom.* XII *Conc*, *col.* 663; *tom.* XIII, *col.* 1347. *Vid. Rain.*, *an.* 1449. — 4 *Tom.* XIII *Conc.*, *col.* 1333. — 5. *Rain.*, *loc. cit.*, *n.* 6. — 6. Florentino in vita Nicol. V.

1. *Bull.* Tanto nos., *tom.* XIII, *col.* 1349. — 2. *Rain.*, *loc. cit.*, *n.* 8. — 3. *Vid. Diss. præv.*, *num.* XLIV; *et lib.* V, *cap.* V. — 4. *Vid. sup. hoc. lib.*, *cap.* XII. — 5. *Bull. Eug.* Decet, *tom.* XIII *Conc.*, *col.* 1030; *et Hist. Patr.*, *cap.* CXXIX, *col.* 1599. — 6. *Conc. Flor.*, *sess.* XV, *col.* 214, 218, 219. — 7. *Vid. ibid.*, *col.* 1030.

quæ est congregatum : alterum, ne id quidem fieri, nisi assentientibus Patribus.

Neque aliter gestum in Tridentina Synodo. Allatum Pauli III decretum, de Concilio Bononiam transferendo, propter grassantes morbos : sessione VIII, quæsitum à Patribus, num placeret ea causa « decernere ac declarare Concilium esse transferendum, et ex nunc transferri, donec sanctissimo Domino nostro, et sacro Concilio expedire videbitur, ut ad hunc seu alium locum ipsum Concilium reduci possit ac debeat : responderunt : Placet[1]. » En ad translationem cum pontificia conjuncta sacrosancti Concilii auctoritas, neque aliter : atque ad ipsam Synodum Tridentinam, Deo ita providente, hæc sententia transmittitur.

Huic translationi, cùm Carolus V Augustus, ejusque regnorum Episcopi intercederent, Galli quidem consensere ; extatque mandatum Henrici II, ut suo et Ecclesiæ Gallicanæ nomine, translatio approbetur; sed cum ea clausula : « Quòd dictum Concilium, Patrum ibidem agentium consensu atque auctoritate, Bononiam translatum sit[2]. »

Mortuo Paulo III, ex Julii III successoris Bulla, Concilium Tridenti resumptum, ita decernente atque assentiente Concilio[3], sessione XI, anno 1551, Kalendis Maii.

Suspensa Synodus per biennium sessione XVI, 28 aprilis 1552, at ipsa Synodo decernente[4]. Resumpta Synodus sub Pio IV, sessione XVII, sed iterum ipsius Synodi accedente decreto[5]. Denique dissoluta eodem ordine sessione XXV. Quæsitum à Patribus : « Placeatne, ut huic sacræ œcumenicæ Synodo finis imponatur? Responderunt : Placet[6] · »

Cæterùm hæc nihil ad nos, qui tantùm Constantiensia sessionis V decreta tutanda suscepimus. Ea verò et per se summa auctoritate constare; et à Martino V iteratis vicibus approbata esse; et à Synodo Basileensi, dum legitimè canonicèque ageret, repetita; et ab Eugenio IV sæpius, etiam in Synodo Florentinâ, comprobata; et à Nicolao V pro sanctis atque intemeratis habita fuisse demonstravimus, dum Felicem ac Lausanenses ea decreta laudantes atque repetentes, et quidem quovis tempore, et adversùs quemvis Pontificem valitura, audiit, suscepit, amplexus est, edito etiam diplomate.

Quin etiam idem Nicolaus Carolum VII, pace ecclesiasticâ confectâ nobilem, miris in cœlum laudibus efferebat[7]; cum Carolus interim, totaque Ecclesia Gallicana Pragmaticam-sanctionem omni ope tuerentur ; in quâ, ut vidimus, Basileæ repetiti canones Constantienses sessionum IV et V recipiebantur, laudabantur, et pro certo ac stabili rerum omnium fundamento constituebantur.

Calixti verò III, qui Nicolao proximus sedit, tempore, Cardinalis Avenionensis[8], anno 1456 Legatus à latere, ad eumdem Carolum et Gallias missus, id etiam scripto confirmavit, nihil se acturum, quod Pragmaticæ-sanctioni adversaretur; cujus autographum in regestis regiis habetur[9] : adeo Pragmatica in nostrorum animis hærebat, necdum à Romana Curiâ vexabatur.

Ex his concludimus motam quidem de translatione quæstionum nondum universim decisam videri ; certè, quod hic agitur, Constantiensia sessionis V toties repetita, toties approbata, certâ et indeclinabili auctoritate constare.

Hic qui scire velit, hæc translationes ac dissolutiones Conciliorum, quo loco à viris bonis doctisque haberentur, legat Jacobi de Paradiso Carthusiani, Doctoris Erfordiensis, *Collectum de septem statibus Ecclesiæ in Apocalypsi*. Ibi leget, quàm necessaria reformatio ; quàm neglecta ; quàm exosa tunc temporis, præsertim Italis et Curiæ : tum subdit mille artes, quibus Concilia dissolvantur : « Quod, inquit[1], clarè probat tragœdia nostris temporibus in Basileensi Concilio practicata ; et ex hoc ortum est vulnus, nescio quando curabile, contra auctoritatem Conciliorum generalium, ut abscedentibus Papa, aut suis præsidentibus à loco Concilii, vel differentia exorta inter Patres ejusdem, censeatur Concilium dissolutum, resideatque in persona Papæ de plenitudine potestatis auctoritas dissolvendi aut transferendi Concilia generalia, prout Eugenius olim Papa, anno 1437, fecisse comprobatur. Hoc venenum per eum effusum est in Ecclesiam, per adversarios Conciliorum : ad quod refugium habebunt, ut subterfugere valeant correctionem et reformationem; ita ut etiam modernis temporibus frontosè dogmatizare audeant : in quolibet Papa residere plenitudinem potestatis, non solùm super quolibet membro singulari Ecclesiæ, sed et super totam Ecclesiam conciliariter congregatam, ad libitum ipsius disponendi, decretandi, dissolvendi, transferendi, corrigendi, auctorizandi; ut nullus ei audeat dicere : Cur ita facis? Et sic totaliter nituntur suffocare auctoritatem Conciliorum, contra decretationem AB OMNIBUS ACCEPTAM in Constantiensi et Basileensi generalibus Conciliis publicè promulgatam, et contra Pragmaticam-sanctionem super hoc editam, atque factam. » Decreta memorat in sessione V Constantiensi edita, ac Basileæ repetita, et ab omnibus accepta. Hæc igitur ad avaritiam ac pessimam adulationem refert, concludituque ita[2] : « Quòd Ecclesiâ universali conciliariter congregata Papam inferiorem esse non dubitemus; et quòd auctoritas Ecclesiæ integrè servanda est super omnem, quàcumque præfulgeat dignitate, etiam papali, in his quæ ad fidem, et ad schismatis extirpationem, et ad generalem Ecclesiæ reformationem in capite et in membris. Secundò : Concilium punire potest et debet quemlibet, etiam Papam, qui contumaciter statutis ejus obedire contempserit. Ex præmissis infertur. Si universalis Ecclesia, tam in capite quàm in membris debet reformari, oportet hoc fieri per totam Ecclesiam conciliariter congregatam, à capite incipiendo; neque enim Spiritus mendax fuisse credendus est in ore omnium illorum vivorum celeberrimorum in Constantiensi Synodo congregatorum, qui hoc sanxerunt per decretum *Frequens*, licèt quidam ex Italicâ natione, de collateralibus Papæ, molestè illud tulerunt; postea tamen omnes consenserunt de superioritate Concilii generalis super Papam, licèt inimicus homo iterum superseminavit zizania. »

Hæc viri boni ac fortes, adhuc subjectam oculis memorabant, de conciliari auctoritate in Constantiensi Concilio consensionem omnium ; affirmabant superseminata paulò post zizania, atque iis reformationem impeditam deplorabant ; ad eam incipiendam atque promovendam, ad Constantiensia decreta, tanquam ad arcem, confugiebant. Hæc nos cum iis dolentes ingemiscentesque referimus; Deumque precamur, ne fœdos iterum atque Ecclesiam vastaturos Reformatores immittat, et Ecclesiæ vulnera ab alto respiciat.

CAPUT XVI.

Petri Meldensis Episcopi ad Eugenium IV, Caroli VII nomine, gesta legatio : an Odorico Rainaldo eam objicienti prosit?

DUM in rerum Basileensium seriem ac summam intendimus, tantisper distulimus eam, quam Odoricus Rainaldus refert[3], Petri[4] Meldensis Episcopi, anno 1441 gestam, ad Eugenium IV, cùm Florentiæ ageret, Caroli VII nomine legationem.

Hujus legationis causa erat, ut Eugenius, Synodo Basileensi condemnatâ, Florentinâ verò absque ullâ Ecclesiæ reformatione factâ ; novam Synodum generalem, idque in Galliis indiceret, haud ita facilè dissolvendam ; atque hactenus factum pii omnes ingemisce-

1. *Concil. Trid., sess.* VIII, *tom.* XIV, *col.* 785. — 2. *Mém. pour le Conc. de Trente*, *pag.* 19. — 3. *Concil. Trid., loc. cit., col.* 799. — 4. *Idem, col.* 835, 836. — 5. *Ibid., col.* 810. — 6. *Ibid., col.* 919, 920. — 7. *Nicol. V, epist.* V *ad Carol. VII, tom.* XIII *Conc., col.* 1343. *Vid. sup., cap.* XII. — 8. Alanus de Coetivi. — 9. *Preuv. des Libert., tom.* I, *cap.* XXIII, *p.* 916.

1. *Gold. Monarch., tom.* II, *p.* 1567, 1570. — 2. *Idem, p.* 1573. — 3. *Rain., an.* 1441, *n.* 8, 9 *et seq.* — 4. De Vercellis, Dimensis, postea.

bant. Quòd ergo vir prudentissimus verba sua sensusque ad deliniendum Eugenii animum accommodat, ut eum omni arte perpellat ad Synodum, totum id Odoricus Rainaldus eò refert, ut Basileenses regi horrori fuisse, pontificia verò monarchia super omnem Conciliorum auctoritatem provecta et exaltata fuisse videatur.

At ille sua dicta sic temperat, ut cum cæteris theologis Gallicanis, conciliarisque potestatis defensoribus, summa ipsa conveniant. Monarchiam commendat ecclesiasticam, pacis unitatisque conciliatricem. Nihil mirum : quippe quam Catholici omnes, præsertim Parisienses, laudent. Basileenses suggillat, *qui eam nunc abolere et supprimere contendunt*[1]. At illud verbulum, *nunc*, à prudentissimo Oratore interjectum, ad posteriora Basileensia adjicit animos : priora, quæ conciliarem potestatem recto ordine asserebant, sana esse significat. Quare oratione tota quidquid improbat in Basileensibus gestis, ad Eugenii depositi ac Felicis substituti tempora manifestè refert, quæ Gallia non probabat; multique viri præstantes, conciliaris etiam potestatis rectæ et ordinatæ strenui defensores, omnia Basileæ tum, ab incondita multitudine, per seditionem ac tumultum fieri querebantur. Hæc ergo *nunc* gesta, quæ pacem unitatemque convellant, Orator memorat; interim, cùm supremam in Romano Pontifice potestatem agnoscat, uti omnes Catholicos, ac præsertim Parisienses facere vidimus, hoc addit : « Patres constituisse decreta et regulas pro ipsius usu gubernando et regulando; quicumque, inquit, præter has regulas ac potestate utitur, superbit, et potestatem exercet, sicut Principes gentium, quod prohibuit Christus. »

Quo loco subdit *duas extremitates* jam in Ecclesia esse : alteram quidem *exacutam in Concilio olim Basileensi*; qua voce, *olim*, iterum ostendit, et viguisse olim Concilium illud, et nunc Concili loco non esse : alteram in Florentino : atque in Concilio quidem Basileensi unam extremitatem nimis exacui extincta potestate : alteram à Florentino Concilio nimis exacui visam, potestate quidem agnita, sed nulla re facta *pro regulando usu hujus potestatis*; quod quid est aliud, quàm Theologorum Parisiensium more, supremum ac plenam in summo Pontifice revereri potestatem; sed eam per canones et Concilia regulandam, ut etiam in Gallicana Declaratione est positum, agnoscere.

Addit noster Orator[2] : « Quòd ad has extremitates evellendas non sufficit auctoritas Papæ, sine generali Concilio; etsi, inquit, Eugeni, in favoribus Principum confidas absque generali Concilio, procul dubio arundineum baculum tenes : » quibus aliisque patet, in ea legatione, rejectis sine contumelia Basileensibus, sed tantùm posterioribus gestis, pro vera Conciliorum auctoritate, summa quidem modestia, ne Eugenium exasperaret; sed tamen strenuè esse certatum. Quàm autem Rex christianissimus Basileensium Patrum ad finem usque honori consuluerit, acta eo auctore, sub Nicolao V jam relata[3] testantur. Quare hic finem ea de legatione dicendi facimus.

CAPUT XVII.

Bulla retractationis Pii II, ad Coloniensem Academiam, Constantiensia decreta confirmat, Basileensia tantùm posteriora damnat.

Æneam Sylvium, ex gente inclytâ Picolomineâ, Poetam eximium, postea Pium II, Pontificem maximum, Concilio Basileensi, etiam post translationem adhæsisse, eique *scripto factoque* favisse, pauci sunt qui nesciant; et ipse profitetur. Jam retractationem ejus producemus, ut omnes intelligant, in ipsâ retractatione, quæ ille revocarit, quæ intacta reliquerit, quæ ultro firmaverit.

Anno igitur 1463, ad Universitatem Coloniensem Bullam edidit : *In minoribus*[1], ex quâ perspicuum est, Basileensium gesta ab ipso improbari; sed quæ? Ea scilicet quæ post translationem consecuta essent : posteaquam scilicet « Eugenius Concilium in Italiam transtulit, et cum Græcis Ferrariæ convenit, et Legati Concilii ad Eugenium defecere. » Hæc ille semper inculcat; hæc, non alia, retractat ac revocat.

Sed fortè anterioribus gestis non interfuerat, nec necesse habuit ea quoque reprobare. Atqui primo Concilii anno Christi 1431, ad Concilium venisse se narrat. Quid autem ageretur, referentem audiamus[2] : « Aderant Legati Parisiensis scholæ, cujus est fama percelebris; adfuerunt aliquando vestri et aliorum studiorum Germanicæ Nationis Oratores; et uno ore Concilii generalis auctoritatem ad cœlum efferebant. » An ergo ea tum improbata dicit? Imò, « accessit, inquit, et ipsius Eugenii consensus, cùm dissolutionem Concilii à se factam revocavit, et progressum ejus approbavit : » quorum alterum ad anteriorum approbationem, alterum ad sequentium cursum pertineret. Quis autem ille sit Eugenii consensus, à Pio II memoratus, ipsa verba demonstrant; nempe consensus cum iis, qui *uno ore Concilii auctoritatem ad cœlum efferrent*. Cum his Eugenius, Pio teste, consensit, Concilii Basileensis dissolutione revocata, progressu approbato, ut verba testantur. Audis ab Eugenio approbata priora gesta Basileensia, quæ nunc approbata et confirmata nolunt, simulque approbata et firmata Constantiensia decreta, quæ tum Basileæ toties repetita et inculcata sunt. Cæterùm approbato progressu, rem ipsam quæ fieret improbatam, mera ludificatio est, ut vidimus, nec ad istas distinctiunculas Pii animus deflectebat.

Quin ipse apertissimis verbis hæc Constantiensia decreta confirmat : posteaquam enim summis laudibus supremam apostolicæ cathedræ potestatem commendavit, hæc addit[3] : « Cum his, et generalis Concilii auctoritatem et potestatem complectimur, quemadmodum et ævo nostro, Constantiæ, dum ibi fuit Synodus universalis, declaratum definitumque est, veneramur enim Constantiense Concilium, et cuncta quæ præcesserunt à Romanis Pontificibus nostris prædecessoribus approbata. » Ergo Constantiense inter approbata numerandum; neque audiendi illi[4], qui *partim approbatum, partim improbatum* memorant, cùm Pius simpliciter approbatum pronuntiaverit, et reliquis simpliciter ex æquo approbatis accensitum velit. Neque verò quidquam est in Constantiensi Concilio, quod non Pius approbet. « Concilii enim, inquit, auctoritatem et potestatem complectimur, quemadmodum et ævo nostro Constantiæ, dum ibi fuit Synodus universalis, declaratam definitumque est. » En universim dictum, *dùm ibi fuit Synodus universalis*. At ibi fuisse universalem Synodum jam inde ab initio, et in iis etiam sessionibus, quæ adunatas obedientias præcesserunt, Martinus utique V toto approbante Concilio definit. His ergo verbis Pius usus est, ne fraude agere, aut aliquam Concilii Constantiensis partem suspectam habuisse videretur. Quid quòd his Pii verbis sessionum IV et V Constantiensis decreta disertè probata sunt? Repetamus enim Pontificis verba : « Concilii auctoritatem et potestatem complectimur, quemadmodum ævo nostro Constantiæ declaratum definitumque est. » Quo verò loco *declaratum definitumque est*, nisi sessionibus IV et V? aut si non ista sunt quæ Pius amplectitur, edissere quo alio loco aliquid de Concilii generalis auctoritate Constantiensis Synodus *definitum* à se *declaratumque* voluerit. Nihil invenies; atque adeo quæ tu loca improbata putas, ea sanè sunt, quæ hìc expressissimè et significantissimè approbentur.

At inquies, licèt approbaverit, saltem non eo modo intellexit, quem nos secuti sumus; cum tantam Papæ

1. *Rain.*, *an* 1441, *n.* 9. — 2. *Idem*, *n.* 10, 12. — 3. *Sup. hoc lib.*, *cap.* XIV.

1. *Bull. retract. Pii II, tom.* XIII *Conc.*, *col.* 1407 *et seq.* — 2. *Idem*, *col.* 1410. — 3. *Ibid.*, *col.* 1415. — 4. Quales sunt Binius, Bellarminus, etiamdum alii.

inesse voluerit in Synodos etiam generales auctoritatem, *ut eas et congregare et dissolvere datum sit*. Esto : ergo eò, te fatente, jam deducta res est, ut Pontifex Concilium congregare et dissolvere, non sanè eò usque, ut etiam congregati nec dissoluti Concilii jussa in fide, in schismate, in reformatione detrectare possit; quod unum ex Constantiensi Concilio, eique conjunctâ Declaratione Gallicanâ tuendum suscepimus : cætera aliis tractanda relinquimus.

Interim quærimus, an etiam Pius putaverit à Papâ dissolvi posse Concilia, nullâ idoneâ causâ, nullâ necessitate, atque, ut Eugenius ejusque adulatores ferebant, *pro suæ libitu voluntatis?* Absurdum; cùm ipse Eugenius nimia illa rejecerit. Ac si quæcumque dissolutio, quo jure, quâ injuriâ, à Pontifice facta, Pio valere videretur; quò pertinebat ille ab eodem memoratus Eugenii consensus, cum iis qui Synodum, ab ipso licèt dissolutam, stare ac valere sentiebant.

At enim post illam Concilii Constantiensis tam apertam approbationem, hæc Pius subjecit : « Inter (Concilia) nullum invenimus unquam fuisse ratum, quod stante Romano indubitato Præsule, absque ipsius auctoritate convenerit; quia non est corpus Ecclesiæ sine capite, et omnis ex capite defluit in membra potestas : » sanè, ut congregentur, quod verborum tenor indicat; non autem usque adeo *omnis*, ut Patres semel congregati nullam à Christo habeant potestatem. Si enim nullam habent nisi à Papa potestatem, unde illud Constantiense Pio quoque probatum, quòd Synodus generalis *immediatam à Christo potestatem* habeat? Unde illud ab eodem Pio memoratum, quòd Basileensis Synodus in ipsis initiis dissoluta ab Eugenio, tamen valuerit, ipsa dissolutione revocata? Concilianda certè Pii dicta, non collidenda sunt. Habeant ergo Episcopi eam à Pontifice, capite post Christum secundo, potestatem, ut congregentur, congregatique maneant, ordinariè certè (neque enim vel ipse Pius aliud postulaverit), ut autem congregati doceant, decernant, statuant, judicent, à Christo immediatè habent.

Næ illi falsi sunt, rerumque ecclesiasticarum imperitissimi, qui quòd Concilium, ordinariè quidem, nonnisi convocante Romano Pontifice, verè et legitimè congregatum habeatur, ideo ad Pontificis nutum pendere omnia jactant, quasi nulla sit Synodi ad Pontificem accedentis auctoritas. Satis enim apparuit, atque ex sequentibus clariùs elucescet, ita esse Ecclesiam constitutam, ut postquam congregata est, ex Patrum sententiâ omnia decernantur, utque tali cœtui in fidei rebus, aliisque à Synodo Constantiensi memoratis, ipse etiam Papa obedire debeat. Atque ut is maximè dissolvere possit Synodum, non tamen pro libito, non indictâ causâ, non levi quâcumque objectâ difficultate; sed magnâ gravique, quâ tota Ecclesia meritò commoveri possit; cùm ipse pudor prohibeat undique concurrentes fratres re infectâ dimittere, aut Ecclesiæ catholicæ in Spiritu sancto legitimè congregatæ majestatem aspernari : quod dum Eugenius in Basileensibus initiis fecit, læso Concilio jussus satisfecit; firmavitque semel initum Concilium, dissolvente etiam indubitato Pontifice, stare potuisse.

CAPUT XVIII.

An Lateranensi Synodo, sub Leone X, Constantiensia decreta abrogentur? quantis auctoritatibus hæc firma sint : cur Patres Gallicani priora Basileensia gesta in Declaratione suâ exprimenda non putaverint.

LATERANENSEM Synodum sub Leone X, in eaque editam Constitutionem, *Pastor æternus*, de Pragmaticasanctione abolenda[1]. Bellarminus et alii passim objiciunt, qua Constantiensia toties approbata decreta rescissa sint. Hic ergo, ut suprà de Florentino, ita nunc de Lateranensi Concilio quærimus : an Constantiensia decreta rescissa sint, ut olim Ariminensia? Ne id quidem dixerint, cùm Leo X Constantiensem Synodum nullo decreto violarit. Cur ergo reticuit Synodi Constantiensis nomen? an reverentia Synodi œcumenicæ? Ergo pro œcumenica habebat, cujus proinde decreta, quæ ad doctrinam spectant, si labefactaret, semetipsum potiùs, quàm Constantiensem Synodum ipse convelleret. Itaque hoc illud est quod sæpe querimur : collidi et committi inter se veluti dissidentes prælantesque Synodos, tanquam in Conciliorum doctrina esset illud, quod Apostolus vetat, *est et non*[1]; quo non modò Constantiensis, sed etiam Conciliorum omnium nutet auctoritas.

Jam si auctoritas auctoritati cómparetur, vix quisquam negaverit Lateranensi Synodo Constantiensem, ut rerum gestarum gloriâ atque Episcoporum magnorumque virorum numero et claritudine, sic etiam auctoritate esse potiorem : primum hoc. Alterum subjungimus : Lateranensibus decretis firmari potiùs Constantiensia, quàm rescindi.

Ac de Lateranensis quidem Synodi auctoritate omnibus notum, quàm pauci Episcopi; quàm ex paucis provinciis convenerint[2]; quàm justis de causis Galli se excusarint; quàm difficilis tum ad Urbem esset aditus, flagrante Italiâ atrocibus bellis. Itaque Gallicanæ Ecclesiæ tum Lateranensis Concilii auctoritas planè nulla, et, ut Bellarmino etiam ipsi visa est, non admodum stabilis; quippe qui in asserendis pontificiis gestis confidentissimus, de Lateranensi Synodo hæc trepidè scripserit[3] : « Concilium Lateranense non fuisse generale vix dici potest : » et alibi : « De Concilio Lateranensi nonnulli dubitant, an fuerit verè generale; ideo usque ad hanc diem quæstio superest etiam inter Catholicos. » Hâc igitur Synodo si præstare contendimus numerosissimam ac patentem omnibus Constantiensem Synodum, tantâ rerum gestarum gloriâ nobilem, ac denique à tot Synodis, totque Pontificibus approbatam; id jure nostro agere videbimur.

Jam quod in Lateranensi Synodo dicitur : *Romanum Pontificem supra omnia Concilia potestatem habere*[4], primum quidem vidimus non definiendo, sed narrando esse positum : quòd Constantiensibus deditâ operâ factis definitionibus prævalere non possit : tum ex tenore verborum eò referendum esse, ut Pontifex *Concilia indicere, transferre ac dissolvere valeat :* quod nec universim et sine causâ valere, nec ad quæstionem nostram, aut ad ea quæ tuemur decreta Constantiensia pertinere sæpe ostendimus.

Huc accedit, quòd Leo Eugenii, Pii, aliorumque antecessorum insistens vestigiis, Basileensia damnet; sed ea quæ *post translationem* gesta sunt : quò etiam refertur illud, quod de superiori Papæ potestate dicit.

Quòd autem Pragmatica antiquata sit, nihil ad quæstionem nostram. Etenim Constantiensia, iisque conjuncta Basileensia anteriora, de Conciliorum auctoritate decreta, etsi inserta Pragmaticæ, non tamen ex Pragmaticâ vim obtinebant suam, ut, prostratâ Pragmaticâ, jacere necesse sit. Denique Pragmatica abolita quidem est, non tamen ut hæreticum quid, aut erroneum, aut suspectum in fide sonans; sed ut *corruptela* noxia disciplinæ. Abierint ergo quæ ad disciplinam spectant, quandoquidem Romana Curia ea ferre non poterat; nos ea non tuemur : stent verò immota, quæ ante Pragmaticam extiterunt sacrorum Conciliorum dogmata, quæ neque à Leone X aut Lateranensi Concilio tacta sunt, neque tangi sine gravissimo fidei periculo potuere.

Quare Ecclesia Gallicana in Tridentinâ Synodo antiquam de Conciliorum potestate professa est sententiam, constititque omnino, neque Gallos à Constantiensis Concilii decretis tuendis destitisse, neque Pontificem aut Synodum ut ab eis desisterent postulasse[5].

Diximus etiam quo loco relicta sit controversia de Conciliis transferendis ac dissolvendis[6], cùm Tridento

1. *Conc. Later., an.* 1516, *sess.* XI, *tom.* XIV, *col.* 309 *et seq.*

1. *II. Cor.*, I, 18. — 2. *Sup. lib.* V, *cap.* XX. — 3. *Bell., lib.* I *de Concil. auct., c.* XVII. *Vid. cap.* XIII. — 4. *Bull.* Pastor ætern. *in Conc. Later., col.* 311. — 5. *Vid. Diss. præv., num.* XIV *et in Append., lib.* I, *cap.* I *et seq.* — 6. *Sup. hoc lib., cap.* XV.

Bononiam indicta translatio, ac postea Concilii suspensio, iterataque celebratio, ac tandem dissolutio, non nisi Synodo approbante et condecernente facta sit.

Neque prætermittendum id quod Pallavicinus refert; Hispanos sæpe multùmque questos, quod sessione XVII, decreto de celebrando Concilio insertum illud esset : « Tractanda ea quæ proponentibus Legatis ac Præsidentibus apta et idonea ipsi sanctæ Synodo videbuntur[1]. » Nempe verebantur ne conciliaris auctoritas ac libertas eâ clausulâ violaretur, totaque Synodus in Legatorum posita potestate esset. Nostros ad Hispanorum sententiam accessisse acta testantur[2]. Tandem ipsa Synodus, sessione XXIV, « explicando declarat mentis suæ non fuisse, ut ex prædictis verbis solita ratio tractandi negotia in generalibus Conciliis ullâ ex parte immutaretur, neque novi quidquam, præter id quod à sacris canonibus, vel generalium Synodorum formâ hactenus statutum est, cuiquam adderetur vel detraheretur[3] : » ne scilicet aut Patrum imminuta majestas, aut Legatis addita auctoritas putaretur. Sic sapientissima Synodus omnia inter Catholicos controversa integra esse voluit, nedum Constantiensia semper immota subrueret.

Omnino ergo constat valere Constantiensia sessionem IV et V decreta : primùm ex sese, suaque et Spiritûs sancti auctoritate nixa : tum consequentibus in ipsa Synodo gestis : valere postea Martino V toties approbante, toties exsequente : tum convocatione Conciliorum trium generalium, Papiensis, Senensis, ac Basileensis, ex Constantiensibus decretis instituta : ad hæc decretis Synodi Basileensis adhuc Eugenio adhærentis : nec minùs ex Eugenii diplomatis in utroque dissidio editis, quin etiam Ferrariensis ac Florentinæ Synodi expressa auctoritate : Nicolai etiam V decretis; atque ipsa Pii II retractatione : denique Leonis X, et sub ipso habitæ Synodi Lateranensis constituto, atque ipsa Synodi Tridentinæ sententia; ut tantam nubem testium, tantam auctoritatem, tamque firma munimenta, nemo sine gravissimo suo ac rei ecclesiasticæ detrimento labefactare possit.

Ex his igitur patet, quàm verè sanctèque Præsules Gallicani, in ea, quam tuemur, Declaratione affirmarint, sessionum IV et V Constantiensium decreta, à Sede apostolica approbata, ipsoque Romanorum Pontificum, ac totius Ecclesiæ usu confirmata esse. » Quo loco, cur Basileensia priora exprimenda non putarint, nemo jam non videt, id causæ fuisse, quod nihil aliud quàm Constantiensium firmamenta essent; atque id notari velim propter auctorem anonymum, cui ad Basileensis Synodi auctoritatem, valere Gallicanorum Præsulum *silentium, sufficientissima responsio est*[4]. Ingeniosissimum suffugium, quo nempe declinet tot ac tanta argumenta, quæ ex Basileensibus prioribus gestis, Eugenianisque consentientibus decretis, tanquam ex invictissimis munitissimisque castris prodeunt.

CAPUT XIX.

An Constantiensibus decretis nixa sententia ad finem catholicam pertineat?

QUÆRES, cùm ea doctrina, quam tuemur, à Constantiensi Concilio definita sit; illudque decretum à Sede apostolica, totaque Ecclesia comprobatum; an igitur ad fidem catholicam pertineat : contraria verò sententia an hæretica judicari debeat?

Nostri, atque imprimis pius ille doctusque Gerson apertè pronuntiavit hæreticam esse, quæ Synodi Constantiensis œcumenicæ definitioni adversetur[5]. Sic enim incipit decretum sessionis V de qua agimus : « Hæc sancta Synodus Constantiensis, generale Concilium faciens, in Spiritu sancto legitimè congregata ordinat, definit, decernit, et declarat ut sequitur. »

Porrò dubitari nequit quin res, de qua agitur, pertineat ad interpretationem divini juris. Quæritur enim quam potestatem Petro ac successoribus, quam Ecclesiæ atque Conciliis Christus dederit? Definit Synodus, eam Conciliis potestatem à Christo immediatè datam, cui etiam Petri successorem subesse oporteat. Ergo clarè agitur de interpretatione divini juris, adeoque de fide, de doctrina catholica à Deo revelata; neque Bellarminus aut ejus asseclæ diffitentur.

Certè quod hæc verba, « quicumque, cujuscumque dignitatis, etiam papalis, hujus, et cujuscumque Concilii generalis legitimè congregati statutis obedire contempserit, » illi interpretantur, non de *quocumque*, sed de dubio tantùm Papa; neque de *quocumque* Concilio generali, sed de Concilio *in schismate* habito : tanquam aut certus Papa, non sit maximè Papa; aut Concilium in pace habitum, non sit vel maximè *legitime congregatum*, id ostendimus esse meram puramque tergiversationem et cavillationem verbis Concilii apertissimè repugnantem; quod autem de Concilii Constantiensis fluxa auctoritate dicunt, non minùs clarè ostendimus, id non nisi conculcata Conciliorum generalium, Romanorumque Pontificum auctoritate dici posse : ut nihil obstare videatur, quominus ea sententia hæretica sit, quæ Concilii œcumenici definitioni tam perspicuè adversetur.

Unum illud obest, quod est ab adversariis non indiligenter notatum[1] : his decretis pro more Synodorum de fide agentium, atque hujus quoque Synodi, Viclefum, Hussum ac Joannem Parvum damnantis, non fuisse adhibitam anathematis pœnam; ac nequidem dictum, ita secundùm fidem catholicam esse tenendum.

Addimus Synodum Basileensem in anterioribus probatissimis gestis, Constantiensia decreta repetentem, iisdem duntaxat verbis usum esse[2]. Quod autem tres suas veritates ex Constantiensi Synodo repetitas *ad veritatem fidei catholicæ* ita pertinere sancit, ut qui his *pertinaciter repugnet, sit censendus hæreticus*, factum id post translatum Ferrariam Concilium : quæ posteriora gesta anterioribus æquiparari non posse antedicta demonstrant.

Responderi potest, non propterea videri adversarios omnis condemnationis immunes. Neque enim Apostolos Hierosolymitani Concilii decreto adhibuisse anathematis pœnam, sed ita conclusisse : *A quibus custodientes vos bene agetis*[3] : cæterùm postquam edixerant : *Visum est Spiritui sancto et nobis*; satis significatum, non sine pœna gravi futuros esse eos, qui sancti Spiritûs judicium contempsissent : ita existimandum de Constantiensi Synodo, postquam edixit : « Hæc sancta Synodus, generale Concilium faciens, in Spiritu sancto legitimè congregata, ordinat, decernit, definit, et declarat ut sequitur : » pœnam enim, etiam minimè declaratam, ex decreti ac sancti Spiritûs auctoritate statim in contumaces sequi.

Huc etiam referri potest Clementis V in Concilio generali Viennensi definitio, quæ incipit, *Fidei catholicæ* : ad hoc, Clementina unica *de summâ Trinitate*[1]. Hic duæ theologorum *opiniones* referuntur, quorum quidam dicerent, *per virtutem Baptismi parvulis culpam remitti, sed gratiam non conferri* : alii autem assererent, *quòd et culpa remittitur, et virtutes, et informans gratia infunduntur, quoad habitum; etsi non illo tempore, quoad usum*. Has inter opiniones Synodus sic decernit : « Nos opinionem secundam, tanquam probabiliorem, et dictis Sanctorum ac Doctorum modernorum theologiæ magis consonam et conformem, sacro approbante Concilio, duximus eligendam. »

Huic ergo decreto nulla licet adhibita aut hæreseos nota, aut anathematis pœna, Catholici omnes ex aucto-

1. *Pallav., Hist. Conc. Trid., lib.* XV, *cap.* XVI *et seq. Conc. Trid., tom.* XIV, *col.* 840. — 2. *Mem. pour le Conc. de Trent., p.* 209, 513, 545. — 3. *Conc. Trid., sess.* XXIV, *cap.* XXI, *col.* 894. — 4. *Anon.*, de Libert., *etc., lib.* V, *cap.* XVI, *n.* 11, 12. — 5. *Sup. lib.* V, *cap.* VI; *Vid. Disp. præv.*, *n.* XLV.

1. *Doct. Lov., p.* 74, *etc.* — 2. *Conc. Bas., sess.* II *et seq., tom.* XII, *col.* 477 *et seq. Vid. sess.* XXXIII, *col.* 618. — 3. *Act.*, XV, 27 29. — 4. *Clem., lib.* I, *tit.* I, *cap. unico.*

ritate Concilii paruere. Quantò ergo magis parere debuerunt Constantiensi Concilio, non tantùm declaranti, *probabiliorem opinionem*, sed absolutè edicenti : « Hæc sancta generalis Synodus, in Spiritu sancto congregata, ordinat, definit, decernit et declarat ut sequitur. »

Atque illud quidem Constantiense decretum est ejusmodi, ut ab eo cætera tanti Concilii acta pendeant. Hinc Viclefi de primatu Romanæ Ecclesiæ error condemnatus : hinc destituti Pontifices, etiam is qui à Synodo totoque ferè christiano orbe colebatur : hinc alter substitutus, eique creando forma præscripta : hinc de Conciliis generalibus convocandis canon conditus, ordinata reformationis stuctura, ac fundata spes Orbis ; ut cum eo decreto tota Constantiensis Synodus prosternatur.

An ergo satis constet ex omisso anathemate Constantiense decretum non pertinere ad fidem catholicam, id nostris censoribus coram Deo arbitro dijudicandum relinquimus. A gravi certè nota immunes esse non possent, nisi bona fide agentes, non satis attenta re, excusari viderentur.

Ac si illi, qui electam à Viennensi Concilio probabiliorem seu probatiorem sententiam contempserunt, à Tridentina Synodo tandem anathemate damnati sunt[1]; videant contemptores decreti Constantiensis, quanta illis immineant, qui plenam et absolutam tanti Concilii definitionem abjecerint.

Cæterùm id cogitent, à Synodo Constantiensi nec prætermissam pœnam. Ecce enim apertissimè decernit, « ut ipse etiam Papa, si obedire contumaciter contempserit, nisi resipuerit, condignæ pœnitentiæ subjiciatur, ac debitè puniatur; etiam ad alia juris remedia, si opus fuerit, recurrendo. » Qualia vero sint juris remedia, quàm fortia, quàm gravia, nemo nescit. Quæ remedia si expedit Synodus in Papam quoque obedire recusantem, quantò magis in eos, qui tali inobedientiæ, contempto Synodi decreto, faveant ac serviant. At Clerus Gallicanus huic sententiæ adversantes, neque perduelles, neque contumaces reputat; priscamque sententiam retinere et declarare contentus, ab omni non modò anathemate, verùm etiam censura temperavit, tantamque rem Ecclesiæ catholicæ judicio reservat.

Quin etiam nec sollicitè quærendum ducimus erroneane an etiam hæretica sit ea sententia, quam adversarii bona fide tenere videantur. Non enim plerique perspiciunt satis, doctrina Concilii Constantiensis quàm sit in certis casibus Ecclesiæ necessaria : qui casus cùm infrequentes sint, non omnes facilè eorum cavendorum necessitatem advertunt. Nos autem sat scimus, si quidem eveniant, totam facilè, ac Romanam omnium matrem præ cæteris evigilaturam Ecclesiam; rerumque humanarum conscii, summæ utilitatis esse ducimus, ut futuris periculis, utcumque, Deo sinente, eventura sint, provisa à Patribus, Spiritu sancto auctore, remedia, sua auctoritate ac veritate constent.

CAPUT XX.

An ea, quam vocant Parisiensium sententiam, occasione schismatis exorta sit : acta in Joannem de Montesono, an 1387.

Petri Alliacensis Joannisque Gersonis atque aliorum Parisiensium de potiore Conciliorum potestate sententiam, quam postea Synodus Constantiensis amplexa sit, multi eo nomine suspectam habent, quòd eam non sponte ac veritate duce exortam, sed vi quadam extortam putant; nempe occasione schismatis, seu litigationis ejus, quæ inter Gregorium XII ac Benedictum XIII extitit. His respondemus, primum quidem remedia, quibus laboranti Ecclesiæ providetur, ex ipsa traditione, atque ex ipsa veritate esse deprompta : neque unquam Ecclesiæ opus est, ut novum doctrinam excogitet; malisque occurrentibus id effici potest, non ut novitates pariat, sed ut antiqua dogmata diligentiùs proponat atque explicet; quod non infirmandæ, sed potiùs asserendæ confirmandæque doctrinæ sit. Quare ex actis patuit eos, qui, occasione litigationis hujus, conciliarem potestatem extollendam putarunt, illud remedium non proposuisse ut novum, sed ut consuetum, et in illa necessitate diligentiùs adhibendum[1]. Multa quoque suo loco suppetent, quibus constet, eam sententiam, quam tota tunc Ecclesia, et Synodus Constantiensis amplexa est, ex antiqua et certa traditione manasse. Nunc ea commemoramus, quæ anno 1387 Facultas nostra gessit atque decrevit, schismatis quidem tempore, sed antequam illa de utroque Pontifice in ordinem cogendo dissidia orirentur.

Facultas ergo theologica Parisiensis Joannis de Montesono, Ordinis Prædicatorum, assertiones (XIV) condemnavit. De immaculatâ Deiparæ Virginis Conceptione imprimis agebatur[2]. Censurâ Facultatis episcopali judicio confirmatâ, Joannes de Montesono ad Clementem VII, Avenione agentem, quem Gallia venerabatur, appellavit : delecti qui causam Facultatis coram Clemente agerent : Petrus de Alliaco, tum regii et celeberrimi Collegii Navarrici Magister, legatorum princeps, in consistorio coram Pontifice, omnium nomine peroravit; atque imprimis : « Protestamur, inquit[3], quòd nostro proprio aut personali nomine nihil omnino in hujus causæ persecutione dicemus; sed solùm ex parte, et illorum nomine, qui nos mittunt. » In uno ergo Alliacensi Facultatem universam audiemus.

Sic autem causam ipsam aggreditur : « Joannes, inquit[4], de Montesono id ad suæ appellationis fundamentum principaliter assumit, quòd solius Sedis apostolicæ est, circa fidem declarare, damnare et reprobare; et iterum, quòd eorum, quæ tangunt fidem, ad solum summum Pontificem pertinet examinatio et decisio. »

Ad illud fundamentum Joannis de Montesono, Petrus de Alliaco duo respondebat; primum : « Hoc dictum continet manifestam hæresim; » secundum : « et est dictum sibi repugnans et contrarium. » Hoc postremum sic probat, supponendo quid sit Sedes apostolica; nam ipsa, vel est universalis Ecclesia, vel aliquod generale Concilium, universalem Ecclesiam repræsentans, vel particularis Ecclesia Romana, in quâ scilicet Ecclesiâ sedet, id est, cui præsidet summus Pontifex; et ideo ipse et Sedes apostolica non sunt idem, sicut non sunt idem, sedes et sedens. Ex quibus clarè patet, si ad solam Sedem apostolicam pertinet circa fidem declarare et reprobare, quòd ad solum summum Pontificem hoc non pertinet; et è contrà, si ad solum summum Pontificem pertinet eorum quæ sunt fidei examinatio et decisio, hoc ad solam Sedem apostolicam non pertinet; et sic apparet, quomodo in illo dicto manifesta est repugnantia. »

Jam quæ sit illa hæresis, quæ in Joannis de Montesono dictis continetur, sic exponit[5] : « Quòd ad solum summum Pontificem pertinet eorum, quæ tangunt fidem, examinatio et decisio, continet manifestam hæresim, imo multas hæreses. » Tres autem commemorat : primam : « Quia per illam exclusionem excluditur universalis Ecclesia et generale Concilium eam repræsentans, quod est hæreticum; quia in causis fidei à summo Pontifice appellari potest ad Concilium, sicut patet XIX dist. cap. *Anastasius;* et manifestum est quòd ad ipsum pertinet Concilium de causis fidei definire, sicut patet ex auctoritate Gregorii : XV dist. cap. *Sicut.* »

Secunda hæresis : « eo quòd per illud excluditur Sedes apostolica, ut dictum est, » (nempe quatenus sedenti opponitur, et manere censetur, obeunte Pontifice) « et est manifestè hæreticum. »

Tertia hæresis : « eo quòd excluduntur Episcopi catholici ab omnimodâ cognitione, examinatione et deci-

1. *Concil. Trid., sess.* VI, *cap.* VII, *col.* 759; *et Can.* XI, *col.* 765.

1. *Vide suprà, lib.* V; *et infrà, lib.* XI; *et Coroll.* — 2. *Vid. Du Boul., Hist. Univ., tom.* IV, *p.* 620 *et seq.* — 3 *Petr. All., prop. coram Clem. VII, in app. tom.* I *Gers., col.* 703. — 4. *D'Argentré, Collect. Judic., etc., tom.* I, *part.* 2, *pag.* 84. — 5 *Idem, col.* 2.

sione eorum quæ sunt fidei; quod est contra jus divinum et humanum. »

Unde concludit condemnandum Joannem de Montesono[1], « et propter prava asserta, et propter frivolas appellationes, quia alioquin verisimiliter formidandum erit, quod deinceps apud judices ordinarios nemo compellatur erroneas suas assertiones revocare. Dubitabunt enim per varias appellationes, per processus longos, per graves impensas vexari, vel per falsas accusationes in famâ aut aliàs lædi : quod quam magnum et apertum esset in fide ac moribus periculum, satis notum est. »

Hæc nos ex regestis vetustissimis descripsimus; hæc in bibliothecis habentur, nostrisque omnibus nota et confessa sunt. Sic sacra Facultas Sedis apostolicæ et Episcoporum jura defendit; et, quod in rem nostram conducit maximè, *in causis fidei à Papâ ad Concilium appellari* posse docet : tum Concilii esse officium de causis fidei *definire*, eâ definitione scilicet, à quâ appellare non liceat.

Hæc uno ore docebant Theologi Parisienses; hæc docentes Clemens VII suscepit; censuram Facultatis confirmavit : atque hinc Joannis de Montesono in Clementem odia, ac scripta permulta pro Pontificibus qui Urbano VI successissent : quæ scripta Odoricus Rainaldus sæpe laudat[2]; quo fonte profecta sint tacet.

Neque objicias nullam esse auctoritatem Clementis, utpote Antipapæ : pro vero enim Papâ in Gallia ac media Ecclesiæ parte colebatur, adeo probabili ratione, ut multi sanctitate ac miraculis clari ei adhærerent. Itaque ab eo ejusque successore Benedicto, cum æmulis æquo jure certatum fuisse vidimus; tum ejus sententia plenam executionem habuit, probante Gallia, ac nemine per totam Ecclesiam reclamante, ne Urbano quidem VI, quique ipsi adhærerent.

Et illi quidem, quo erant in Clementem Clementinosque odio, exprobrassent violatam Sedis apostolicæ dignitatem; victusque Montesonus Urbanum VI ac Bonifacium IX, quos omni ope tuebatur, acribus stimulis in adversarios instigasset.

His ergo perspicuè refelluntur ii, qui Parisiensium de potiore Concilii potestate sententiam Constantiæ demum emersisse memorant; aut ad extremum Pisis inter ea certamina, quibus de æmulis Pontificibus tollendis litigabant. Ecce enim triginta annis ante Constantiense Concilium, cùm necdum quidquam moveretur ad ambos contendentes in ordinem conciliari auctoritate cogendos, nostri in causis fidei à Papâ appellari posse ad Concilium, coram eo quem colebant Papâ, ejusque consistorio, nemine reclamante, asserebant.

Quod autem in causis fidei Synodus anteponenda crederetur, hinc sequi putabant absolutam Concilii supra Papam auctoritatem; quia *indeviabile*, nempe Concilium, *deviabili*, nempe Papæ, anteponi necesse sit.

Quo argumento usos in ipso Constantiensi Concilio Petrum de Alliaco, ejusque discipulum Joannem Gersonem, nostrorum antesignanos ac sacræ Synodi duces, alibi demonstravimus[3]; ut profectò constet, ad schisma extinguendum, nihil novi à nostris; sed quæ priùs animo hæserant, adversùs ecclesiasticæ pacis ac reformationis hostes fuisse deprompta.

CAPUT XXI.

Facultatis articuli adversus Joannem Sarrazinum Prædicatorem, paulo post Constantiense Concilium, ac Martino V sedente.

Jam postquam de ambolus contendentibus in ordinem cogendis finita lis est; quid nostra Universitas cum aliis Universitatibus, imò cum tota Ecclesia pro Conciliorum potestate egerit, decreverit, scripserit; ut quæ Pisanæ et Constantiensi Synodis præluxerit, suprà exposuimus[4]. Sed quandoquidem ea ad schismatis tempus, non autem ad omnia Ecclesiæ tempora pertinere fingunt, operæ pretium erit sacræ Facultatis audire sententiam, Constantiensi jam transacto Concilio, compositis rebus, ac Martino V sedente.

Anno igitur Christi 1429, Martini undecimo, Facultas, priscis nixa dogmatibus, articulos refellebat, quibus Joannes Sarrazinus, ex Prædicatorum Ordine Licentiatus, evertebat Constantiæ stabilitam de Conciliorum auctoritate doctrinam.

Hi articuli sæpe vulgati jam in omnium sunt manibus[1]. Ex his aliquot seligemus.

Primus Joannis Sarrazini articulus : « Omnes potestates jurisdictionis Ecclesiæ, aliæ à papali potestate, sunt à Papa ipso, quantùm ad institutionem et collationem. » Sic Turrecremata postea; sic deinde Cajetanus; sic moderni Lovanienses aliique censores nostri Conciliorum potestatem in ipso fonte labefactant; dum omnem potestatem ac jurisdictionem ecclesiasticam à Papa esse contendunt. At sacra Facultas hæc reprobans jubebat à Sarrazino hunc pronuntiari articulum : « Omnes potestates jurisdictionis Ecclesiæ, aliæ à papali, sunt ab ipso Christo, quantùm ad institutionem et collationem primariam; à Papa autem et ab Ecclesia, quantùm ad limitationem et dispensationem ministerialem. »

Exquisitissimis verbis institutionem et collationem primam Christo attribuerat, à quo nempe constabat apostolatum, verbi causa, et esse institutum et certis hominibus collatum : at limitationem ad certa quædam loca, certamque diœcesim, quàm à Christo immediatè non esse constabat, non Papæ quidem soli; sed *Papæ et Ecclesiæ* tribuebat.

Joannis Sarrazini secundus articulus : « Hujusmodi potestates non sunt de jure divino, nec immediatè institutæ à Christo. »

Ejusdem tertius articulus : « Non invenitur Christum tales potestates, scilicet alias à papali, expressè ordinasse, sed tantùm supremam, cui commisit Ecclesiæ fundationem. » At sacra Facultas contrarios articulos à Sarrazino defendi jubet.

Ex his tribus articulis Sarrazinus inferebat quartum; nempe : quod « tota auctoritas, dans vigorem statutis (conciliaribus) in solo summo Pontifice resideret. » At Facultas jubebat ab eo sic pronuntiari : « Quandocumque in aliquo Concilio aliqua instituuntur, tota auctoritas dans vigorem statutis, residet non in solo Pontifice, sed principaliter in Spiritu sancto et Ecclesia catholica. » Rectè : neque enim Petrus ait : *Visum est Spiritui sancto* et mihi; sed Ecclesia collecta et Pastores adunati : *Visum est Spiritui sancto et nobis*[2].

Ludit suo more anonymus Gallicanarum libertatum hostis[3], dum hæc ita torquet : « Potest Ecclesia sumi repræsentativè; hoc est pro fidelium omnium Pastoribus; atque in isto sensu, verum est Ecclesiam dare vigorem statutis; nec enim nihil faciunt reliqui Episcopi ad robur decretorum synodalium; summus Pontifex, ut caput illius mystici corporis, plus cæteris confert[4]. » Quæ nihil prorsus ad rem. Neque enim quærebatur utrum Episcopi ad robur decretorum facerent *nonnihil*, ut frigidè ac miserè dicit anonymus; neque an summus Pontifex plus conferret cæteris, utique singillatim sumptis; sed in quo supponenda foret vis principalis conjuncta Spiritui sancto : decernebatque Facultas vim illam principalem, non in uno Pontifice, sed in ipsa Ecclesiæ collectione ac repræsentatione esse positam, quod negabat Sarrazinus.

Jam articulo VII, ex pessimis *dogmatibus*, idem Sarrazinus pessimum corollarium istud inferebat : Sicut nullus flos et nulla pullulatio, nec etiam omnes flores et pullulationes possunt aliquid in arborem; quia hæc sunt propter arborem instituta et ab arbore derivata; sic omnes aliæ potestates nihil de jure possunt contra

1. *D'Argentré. Collect. Judic., etc., tom.* I, *part.* 2, *p.* 88. — 2. *Rain., an.* 1389, *n.* 15 *et seq., an.* 1391, *n.* 24 *et seq.* — 3. *Vid. in App., lib.* I, *cap.* VI. — 4. *Sup. lib.* V, *cap.* VII, VIII *et seq.*

1. *Vid. d'Argentré, Collect., etc., tom.* I, *part.* 2, *pag.* 227 *et seq.* — 2. *Act.*, XV, 28. — 3. De Charlas. — 4. *Tract. de Libert., etc., lib.* IX, *cap.* VII, *n.* 8.

summum sacerdotium : « quæ sacra Facultas revocari jubebat his verbis : « Aliqua potestas, scilicet potestas Ecclesiæ, de jure potest aliquid, et in certis casibus contra summum Pontificem. » Sic profectò docebat, summo Pontifice præstare Ecclesiam *ipsâ potestate*; neque in uno schismatis casu, cùm nihil de schismate ageretur, nec Facultas diceret prævalere Concilii auctoritatem in uno schismatis casu ; sed *certis in casibus*, iis scilicet, qui Constantiæ expositi erant, in fide, in schismate, in reformatione; hoc est, in constituenda generali disciplina. Quare vanus est anonymus, dum Facultatis propositionem de potestate Concilii in Papam, ad schismatis restringit casum : « quando erat, inquit[1], incertum apud plerosque quis esset legitimus Pontifex ; quod effugium ipsa Facultas prævidisse et in antecessum præclusisse videtur.

CAPUT XXII.

Pergit Facultas Parisiensis cohibere Mendicantes post Basileense dissidium ac pacem : Facultas in priscâ sententiâ : decreta, vigente Pragmaticâ-sanctione.

Ut erant Mendicantes in pontificiæ potestatis adulationem proni, Nicolaus Quadrigarii, ex Ordine Eremitarum sancti Augustini, Joannem Sarrazinum Prædicatorem imitatus, hæc asserebat : « Quòd sola Papæ potestas in tota Ecclesia est immediatè à Christo. » Vigilantissima Facultas sua decreta repetebat; quæque articulo primo Sarrazini opposuerat; ut suprà memorantur, iterari totidem verbis jubebat, anno 1432[2].

Quid per ea tempora, ac vigente Concilio Basileensi sacra Facultas Parisiensis, eique conjunctæ Coloniensis, aliæque Germanicæ nationis Academiæ crederent, testatum voluit Pius II, cujus hæc ad Coloniensem Academiam verba protulimus[3] : « Aderant Legati Parisiensis scholæ, cujus est fama percelebris; adfuerunt aliquando et vestri, et aliorum studiorum Germanicæ nationis oratores; et uno ore cuncti Concilii generalis auctoritatem ad cœlum efferebant ; » eam scilicet, qua Eugenius sua de dissolvendo Basileensi Concilio diplomata, rescindere jubebatur.

Retulimus etiam[4] quid, post translationem Concilii Basileensis, Parisiensis Facultas, eique conjunctæ Coloniensis, Erfordiensis, et Cracoviensis egerint : nempe id assiduè repetebant, *indeviabile* Concilium, *deviabili* Pontifici anteponi oportere.

Neque verò, rebus sub Nicolao V pacatis, sacra Facultas, atque Ecclesia Gallicana ab instituto deflexerunt; cùm relatis hujus fœderis actis demonstraverimus[5], Constantiensem de Conciliorum potestate sententiam his esse firmatam.

Quare, anno Domini 1460[6], cùm Pius II in conventu Mantuano Regi regnoque gravia interminatus esset, Joannes Dauvet Procurator generalis ab iis appellavit ad futurum generale Concilium, fultus decretis sessionis v *magni Concilii Constantiensis*, eamque secutæ Basileensis Synodi, quæ eadem decreta Constantiensia innovarit, præsidente Legato Sedis apostolicæ. Hæc igitur decreta à Romanis Pontificibus comprobata, in Ecclesia Gallicana vel maximè vigere testatur, Regis atque omnium Ordinum nomine, inficiante nemine, nemine conquerente; neque quisquam in Gallia aliud cogitabat.

Soli Mendicantes pontificiam potestatem solam immediatè à Christo, aliorum omnium potestatem à Petro esse dicebant : hi Pontificem supra omnia Concilia extollebant. At sacra Facultas Joannem Munerii, Theologiæ ex Prædicatorum Ordine Professorem, hæc docentem compescebat; atque ex priscis decretis ad palinodiam adigebat, anno 1470[7].

Ne Prædicatoribus, ac sancti Augustini Eremitis Minores deessent, Joannes Angeli hujus Ordinis, Papam supra canones evehebat his verbis : « Quod Papa posset totum Jus Canonicum destruere et novum construere. » At sacra Facultas, à venerabili Capitulo Tornacensi consulta, respondebat : Hæc propositio est scandalosa, blasphematoria, notoriè hæretica et erronea[1]. »

Idem Joannes Angeli asserebat hæc[2] : « Quicumque contradicit voluntati Papæ, paganizat et sententiam excommunicationis incurrit ipso facto ; et in nullo Papa reprehendi potest, nisi in materia hæresis. » Respondit sacra Facultas : « Hæc propositio est falsa, scandalosa, et sapiens hæresim manifestam, » anno 1482.

Anno 1497[3] Januarii II, sub Alexandro VI, Facultas à Carolo VIII Rege de habendo Concilio generali consulta, respondit, « quod summus Pontifex, et Pater sanctissimus tenetur de decennio in decennium congregare generale Concilium, universalem Ecclesiam repræsentans ; et maximè nunc, cum tanta sit deordinatio in Ecclesia, tam in capite quam in membris, quæ cunctis notoria est[4]. Sic Papam ad Concilii Constantiensis canones adigebant, iisque teneri eum affirmabant.

Anno 1501, cum idem Alexander VI certam pecuniarum collectam imperasset; Decanus et Capitulum venerabile Parisiensis Ecclesiæ hoc suæ appellationis ac justæ defensionis fundamentum ponunt[5] : « Quod sit omnibus notissimum per plura sacrosancta generalia Concilia, præcipuè PER SALUBERRIMUM ET IRREFRAGABILE CONCILIUM CONSTANTIENSE, eidem immediatè subsequens BASILEENSE ORACULUM decretum declaratumque fuisse, ad dubia piarum mentium extirpanda, noxiasque in contrarium, et adulantes summo Pontifici falsitates abolendas ; omnes cujuscumque sint statûs, dignitatis, et potestatis, etiamsi prima sit et papalis, statutis et ordinationibus dictorum sacrorum Conciliorum teneri, ligari et adstringi ; ita ut, si in contrarium quisque facere audeat et attentet, etiamsi Romanus sit Pontifex, nullum sit et inefficax quod agit,..... præter id quod etiam de perperam attentato, præsertim, si Ecclesiam turbet aut scandalizet, et emendationi et correctioni universalis Ecclesiæ, cùm primum haberi sacrum Concilium poterit, deferri ac subjici potest. » His se fundamentis Gallicana libertas tuebatur ; et canones Constantienses, adversus certum quoque et indubitatum Pontificem, ex paterna traditione et scholæ Parisiensis placitis, exercbat.

Anno 1512, sub Julio II, Cajetanus librum edidit, *de Comparatione Papæ et Concilii* : quem librum Ludovicus XII ad Facultatem misit, ut eum examinaret, ac falsa refelleret, datis litteris, 19 Februarii anno 1512. Sacra ergo Facultas, qui librum confutarent, Jacobum Almainum ac Joannem Majorem elegit, quos testantes legimus : « Quòd ista sit conclusio, quam tenent omnes Doctores Parisienses, et Galli; quòd potestas Papæ subjecta est potestati Concilii; quòd ista sit resolutio scholæ Parisiensis et Ecclesiæ Gallicanæ ; quòd in Universitate Parisiensi contraria sententia non probabilis habeatur, et qui tenuerit, in campo revocare cogatur[6]. » Quæ cùm sub oculis Facultatis, imò ejus mandato scripserint, Facultatem eorum ore loquentem audimus.

Hos libros Julius II nulla censura notavit, cùm infensissimus Pontifex in Gallos totius Orbis arma concitaret; sed antiquam probatamque doctrinam censuris proscribere nemo cogitabat.

CAPUT XXIII.

Post abolitam Pragmaticam-sanctionem, eadem doctrina apud nostros.

PRAGMATICA-SANCTIONE, sub Leone X, Regis consensu antiquata, hujus Sanctionis sublatam disciplinam, in doctrina nihil esse immutatum vidimus.

1. *Tract. de Libert., etc., lib.* IX, *cap.* VII, *n.* 9. — 2. *Vid. Dup.*, XV *sæc.*, *p.* 497, 498. — 3. *Bull. retr. Pii II, Vid. sup. c.* XVII. — 4. *Sup. hoc lib., c.* XIII. — 5. *Idem, c.* XIV. — 6. *Prœw. des Libert., etc., part.* II, *p.* 40 *et seq.* — 7. *Dup.*, XV *sæc.*, *p.* 501.

1. *Vid. d'Argentré, Coll., etc., tom.* I, *part.* 2, *pag.* 304 *et seq.* — 2. Proposit. XII. — 3. Id est 1498. — 4. *Vid. ap. d'Arg., loc. cit.* — 5. *Prœw des Libert., etc., loc. cit., cap.* XIII, *n.* 10, *pag.* 40. — 6. *Vid. Diss. prœv., num.* XIII. *Almain., de potest., etc., in app., t.* II *Gers., col.* 1070 *Maj., de auct., etc., ib., col.* 1144.

Anno 1524, 30 Novemb. Frater Ludovicus Combont, præsentatus Fratrum Prædicatorum, hæc asserebat in actu, qui Aulica dicitur : « Licèt Episcopus, qualis inter Apostolos solus Petrus à Christo immediatè fuit consecratus, Curatus verò jure positivo institutus, quoniam nec Episcopus quispiam, Petro dempto, immediatè est à Christo institutus, » etc. Adscriptum in regestis Facultatis : Quæ assertio Magistris nostris præsentibus displicuit, quia falsa : » jussumque à sacra Facultate est, « ut Ludovicus Combont in Sorbonica oppositam conclusionem teneret, hoc adjecto, quòd oppositum non est probabile[1]. »

Quo sensu Facultas, ut Episcopos, ita etiam Curatos, à Christo esse velit, alibi exponemus[2] : hic quidem, quæ sunt hujus loci, exsequimur.

Per ea tempora jam Lutherus exsurrexerat in Sedem apostolicam, cujus cohibendus furor, sacerque ille primatus à Christo institutus asserendus fuit. Id sacra Facultas ex prisca doctrina et Constantiensibus placitis egregiè præstitit. Itaque cùm à Francisco I Philippus Melanchthon, atque alii Germanici Theologi acciti essent, qui de rebus theologicis cum nostris Theologis tractarent, sacra facultas hæc Regem commonuit[3] : « Interrogandos esse eos primùm, an confiteri velint, Ecclesiam militantem divino jure fundatam, indeviabilem esse in fide ac bonis moribus; cujus Ecclesiæ, sub Christo Petrus caput esset ejusque successores. Item : an velint eidem Ecclesiæ parere, ejusque doctrinæ et determinationi assentiri, ut veri Ecclesiæ filii, eique subditi. Item : utrum admittant determinationes et decreta Conciliorum generalium Ecclesiæ. Item : an fidem adhibeant canonibus ac decretis Romanorum Pontificum ab Ecclesia receptis et approbatis. » Hic anonymus aliique respondent attributam sanè Ecclesiæ et Conciliis illam *indeviabilem* potestatem; non autem Papæ negatam. Qua cavillatione nihil est vanius. Quid enim erat nisi negare, eam non attribuere, cùm id ageretur ut Papæ quæ sua sunt assignarent? Neque enim immemores hujus privilegii hoc faciunt; quippe cùm illud ipsum Ecclesiæ Concilioque tribuant; sed planè memores Ecclesiæ tantùm, eamque repræsentanti Concilio esse tribuendum, Ecclesiæ Conciliisque absolutam obedientiam decernebant : Papæ ita tantùm, si ejus decreta ab Ecclesia recepta et approbata essent, et ubique obtinerent; quo sanè supremam ecclesiasticæ potestatis arcem in ipsa Ecclesia catholica ejusque generalibus Conciliis collocabant, anno 1535, Septembris 15.

His consentanea Facultas protulit, cùm eodem anno conscripsit illos adversùs Lutherum articulos, quos alibi retulimus[4]. His Ecclesiæ et Conciliorum generalium potestatem præ pontificiâ apertè commendabant : in horum decreta et fidem nihil errati irrepere posse fatebantur : ad ea referebant determinationem eam, qua nulla certior esse posset : Pontifici tantùm obedientiam deberi docebant; non tamen ut ei, qui errare non posset; ex quo consequitur illa erga omnem legitimam potestatem solemnis exceptio, quam vidimus, ut ei pareatur, si nihil divino juri adversum imperet.

Hi articuli, anno 1535, à Facultate conscripti, atque anno deinde 1543 toto regno vulgati ac recepti, quid omnis Gallicana teneret Ecclesia satis docent; neque desunt per idem tempus egregia testimonia, quibus mentem suam antiquæ doctrinæ hærentem comprobavit.

Nempe habita est Lutetiæ, anno 1528, ab Antonio Cardinale Pratensi, Archiepiscopo Senonensi, celeberrima ac sanctissima Synodus Provinciæ Senonensis[5], quibus et Lutheri errores damnarentur, et sancta ecclesiasticæ disciplinæ reformatio fieret.

Annotata sunt Lutheri dogmata; in his illud : « Primatus summi Pontificis non est à Christo. » Hæc ergo Synodus ad ea confutanda tribus nititur[1] : « Quòd Ecclesia universalis errare non possit, utpote quæ regatur Spiritu veritatis secum manente in æternum, et cum qua Christus maneat usque ad consummationem sæculi. » Hoc primum omnium ac validissimum fundamentum, quod luculentiùs exponitur decreto primo de fide, his verbis[2] : « Una igitur sancta et infallibilis Ecclesia, quæ nec à charitate decidere potest, nec ab orthodoxa fide deviare, cujus auctoritatem qui in fide et moribus secutus non fuerit, quasi Deum abnegaverit, *cui gloria in Ecclesiâ et Christo Jesu in omnes generationes*[3], infideli deterior habeatur. »

Alterum secundo decreto explicatur; *quòd Ecclesia non sit invisibilis.* « Quisquis igitur, inquit[4], tergiversandi studio invisibilem et incertis sedibus errantem dixerit Ecclesiam, non hæresim tantùm dixisse, sed omnium hæresum puteum fodisse judicetur. »

Tertium, decreto tertio *de auctoritate sacrorum Conciliorum* constituunt his verbis[5] : « Proinde, cùm certa sit et infallibilis Ecclesiæ regula, nec aliquando invisibilitatis prætextu tandem eludi queat; ea profectò sacris generalibus conciliis auctoritas derogari non potest, quæ proximè universalem repræsentant Ecclesiam. »

His igitur tribus fundamentis ponunt hæc consentanea, ut librorum canonicorum auctoritas, veraque interpretatio ab Ecclesia repetatur, valeantque traditiones etiam non scriptæ, quæ à primis Ecclesiarum principiis ad nos propagatæ fuerint; ex quibus deinde peculiaria Lutheri dogmata condemnentur[6].

Sic ergo nostri, cùm Ecclesiæ auctoritatem exponerent, de pontificia infallibilitate aut superioritate nequidem cogitabant; de qua conticescere in eo exponendæ ecclesiasticæ auctoritatis articulo, nihil est aliud, quàm eam à certis probatisque arcere dogmatibus.

Itaque, anno 1562 et 1563, ex ea doctrina in Concilio Tridentino ambiguam formulam respuebant; Constantiensia, iisque conjuncta Basileensia decreta laudabant; ex eorum auctoritate conciliarem potestatem unanimi consensu potiorem profitebantur; id toto orbe testatum ad summum Pontificem perferendum curabant, seque ei approbabant : quæ omnia alibi relata[7], hic memorata tantùm et designata volumus.

CAPUT XXIV.

Acta Parisiis apud Prædicatores, Edmundo Richerio Syndico, anno 1611.

Quibus curæ erat occultis machinationibus absolutam potestatem tueri, ac pontificiam auctoritatem omnibus Conciliis totique adeo Ecclesiæ anteferre, Galliam obstare suis conciliis sentiebant; idque aulicis artibus agebant, ut apud nos quoque adulatoriæ sententiæ irreperent. Cæso igitur per infandum parricidium Henrico Magno, pupillo sub Principe Regina matre ac tutrice Itala atque Italis septa, opportunum tempus mutationibus nacti, spargere libellos curiali doctrina plenissimos, Doctoribus adblandiri, sacram Facultatem quacumque arte poterant in partes trahere, si possent; sin minùs graves ciere motus, et intestinis agitare dissidiis.

Erat tunc Syndicus sacræ Facultatis Edmundus Richerius, acer homo, et priscorum Academiæ Parisiensis decretorum tenax. Is igitur ultramontanis conatibus vehementissimè repugnabat.

Anno 1611, Capitulum generale Prædicatorii Ordinis Lutetiæ Parisiorum habebatur; quibus in conventibus solent theses proponere solemnissimo more. His inseruerunt : « Romanum Pontificem in fide et moribus errare non posse : in nullo casu Concilium esse supra Papam : ad Papam pertinere dubia decidenda in Concilio proponere, decisa confirmare vel infirmare, partibus silentium perpetuum imponere[8]. » Multæ turbæ.

1. *Vid. d'Argentré, tom.* II, *pag.* 5. — 2. *Infr., lib.* VIII, *c.* XIV. — 3. *D'Argentré, tom.* I, *pag.* 384 *et seq.* 4. *Vid. in app., lib.* I, *cap.* I. — 5. *Conc. Senon., tom.* XIV *col.* 132 *et seq.*

1. *Conc. Senon., tom.* XIV, *col.* 480. *Vid. Decr. gener., col.* 441. — 2. *Idem, col.* 445. 3. *Eph.*, III, 21. — 4. *Conc. Sen., loc. cit.* — 5. *Vid. Decr. gener., col.* 446. — 6. *Idem, et col.* 447. 7. *Vid. Diss. præv., n.* XIV. — 8. *Vid. apud Rich. ante libell. de Eccles. potest.*

Grave videbatur hæc publicè in Galliâ agitari; ac Richerius Syndicus virum clarissimum Nicolaum Coeffeteau, Doctorem Parisiensem et Prædicatorum Priorem, in ipsis pergulis, quo loco in publicis disputationibus considere Doctores solent, coram Doctoribus compellabat : « Rem indignissimam ac minimè ferendam : tentari patientiam Gallorum : si prædicti articuli intacti maneant, statim Gallos, atque exteros sibi persuasuros, Sorbonam isto silentio à majorum suorum placitis desciscere : publicum errorem publicâ satisfactione eluendum. » Hæc gravissimè questus, jamque intercessurus, hoc responsum à Priore tulit : « Se quidem inscio hæc facta : injunctum sibi à regiis cognitoribus, caveret diligenter, ne quis in eos articulos disputaret : Patrem generalem Præsidi ac Respondenti strictissimè præcepisse, ne de illis partibus responderent : has si quis attingeret, palam declararent sibi minimè esse licitum de illis agere. » Gratum Richerio id publicè edi : ita enim constiturum, non probari, ut hæc in Galliâ liberè propugnentur. Itaque ejus jussu quidam Baccalaureus[1] argumentari cœpit; quòd in thesi legeretur : *In nullo casu Concilium esse supra Papam*, Concilio œcumenico Constantiensi et legitimo thesim esse contrariam, adeoque hæreticam. Quo argumento facto Præses semel et iterum pronuntiavit, « se has conclusiones non posuisse animo offendendæ Academiæ, aut Facultatis Parisiensis, quam velut Academiarum omnium matrem agnosceret; sed tantùm veritatis disquirendæ gratiâ : neque hanc partem velut de fide, sed velut problematicam posuisse; siquidem constaret, multas Universitates hanc conclusionem tueri contra sententiam Academiæ Parisiensis. »

Aderant frequentissimo cœtu viri omnium Ordinum illustrissimi; eminebant Cardinalis Perronius, ad Sedis apostolicæ Nuntius : aderat etiam Academiæ Rector. Nuntius apostolicus jubebat disputationem procedere : Baccalaureus iterum atque iterum hæresim esse inculcabat : vocatus à Perronio Richerius, Synodi Constantiensis auctoritatem asserebat; thesim publicè propositam publicè confutari oportere. Tandem Perronius sæpe professus quæstionem problematicam esse, disputationi finem imposuit, alia tractari jussit; constitutque omnino coram tanto cœtu ac Nuntio apostolico, etiam professione Præsidis theses proponentis, quænam sententia Facultatis esset, quàmque hæc innoxiè tueretur. Rei gestæ seriem actu authentico Richerius edidit, quæ narratio publici juris facta in omnium est manibus. Subscripsere Rector Academiæ, ipse Richerius Syndicus, vocatique ab ipso testes, ac Bidellus seu Notarius sacræ Facultatis.

CAPUT XXV.

Edmundi Richerii liber de Ecclesiasticâ et Politicâ Potestate : *aulicæ artes : acta Facultatis : episcopales censuræ : quo fundamento nixæ : de priscâ sententiâ nihil motum.*

Per eam occasionem, non ita multò post, eodem scilicet anno 1611, defensurus Richerius antiquam scholæ Parisiensis de Conciliorum potiore potestate sententiam, tacito nomine libellum edidit, *de Ecclesiasticâ et Politicâ Potestate*, cui conjunctæ prodierunt sacræ Facultatis pleræque censuræ, quas memoravimus.

Richerius undique magnis hostibus premebatur; magnæ illi, Facultatis ac totius Academiæ nomine, cum Jesuitis simultates; magno hominum concursu ac studio lites agitabantur; perviceratque Richerius, ut Jesuitæ Senatûs-consulto hæc profiteri juberentur[2] : « Se amplecti scholæ Sorbonicæ doctrinam, maximè in iis, quæ ad salutem auctoritatemque Regum, atque ab antiquo semper custoditas et observatas Ecclesiæ Gallicanæ libertates tuendas pertinerent; » quarum libertatum validissimum firmamentum majores nostri in Conciliorum priori ac superiori potestate reponebant. Hæc, 22 Decembris anno 1611, ab amplissimo ordine jussa, 22 Februarii à Jesuitis subscripta in Curiæ auctoritatibus continentur[1]. Superscripsere inter alios viri ornatissimi atque omni laude cumulati, Fronto-Ducæus et Jacobus Sirmundus, quos honoris causa appellatos volo.

Concitabatur interim adversùs Richerium Romana Curia, Aula regia, ipsa Facultas, ipse Clerus. Cardinalis Perronius Archiepiscopus Senonensis, vocatique comprovinciales Episcopi ita decreverunt : « Libellum de Ecclesiasticâ et Politicâ Potestate censura et damnatione dignum judicavimus et declaravimus, et reipsa notamus et damnamus, ob multas quas continet propositiones, expositiones, et allegationes falsas, erroneas, scandalosas, et ut sonant, hæreticas, juribus tamen tam Regis quàm Ecclesiæ Gallicanæ, ejusque immunitatibus et libertatibus per nos non tactis. Parisiis in Congregatione provinciali anno 1612, Martii 9[2]. »

Similem censuram ediderunt Paulus Huraldus Archiepiscopus Aquensis, et comprovinciales[3]; nisi quòd de Regis juribus et Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus tacuerunt, eodem anno, Maii 24.

Nullæ notatæ sunt propositiones; quod censuræ genus anceps, multi querebantur sacræ doctrinæ nihil afferre lucis, fraudibus locum dare. Cæterùm nemo dixerit, antiquam de Concilii potiore auctoritate sententiam à Perronio damnatam[4]; quam, aliasque ei conjunctas *problematicas* esse toties in egregiis scriptis, ac nuperrimè apud Prædicatores in amplissimo cœtu viva voce pronuntiaverat.

Propositiones in Richerii libello improbatas has ad Casaubonum scripsit[5] : « Quòd Presbyteri cum Episcopis aristocratici regiminis more in partem ecclesiasticæ administrationis vocentur : quòd electiones jure divino nitantur, ex quo consequatur à Regibus, qui Antistites designent, contra jus divinum peccari : quòd regimen aristocraticum omnium sit optimum, et naturæ convenientissimum; quo directè status monarchicus oppugnetur : quòd omnis principatus à subjecti populi consensu pendeat : quòd Deus influat in supposita analoga, hoc est, in civitates ac regna, ipsamque communitatem priùs et propriùs ac principaliùs, quàm in partes, quæ non aliter agant, quàm ut instrumenta eorum suppositorum et communitatum; quo fiat, ut Principes ac Reges non ipsi regerent, sed communitas per ipsos tanquam administros. » His addebat Perronius habere se præ manibus ipsam Richerii thesim anno 1591 in Sorbonâ propugnatam : « Quòd Ordines regni Regibus potestate antecellant : quòd Henricus III justè cæsus sit ut tyrannus, eique similes armis et insidiis insectandos : Jacobum Clementem ad eum cædendum disciplinæ ecclesiasticæ studio et amore legum ac patriæ libertatis incensum : » hæc igitur quæ nunc libello edito Richerius docuisset, ex horrendis illis, et penitus imbibitis erroribus prodiisse.

Ex his sanè patet satis multa memorata, quæ Aulam, quæ Clerum, quæ omnes Ordines in Richerium commoverent. Certè nemo dixit fuisse damnatum, quòd antiquam Facultatis sententiam tueretur; quique eâ causâ maximè insectabantur eum, alia omnia obtendebant.

Imò recordemur Duvallium, cùm adversùs Richerium infensissimo animo scriberet, hæc diligentissimè docuisse : juxta sententiam Academiæ Parisiensis, Concilii potestatem papali anteferri : infallibilitatem ad Concilium generale solùm referri : utramque sententiam ab omni censuræ notâ esse liberam : quæ suprà descripta[6], nunc tantùm à nobis commemorari oportet.

His igitur liquet, sacram Facultatem nihil antiquæ doctrinæ derogasse, cùm 1 Septembris anno 1612, editâ conclusione, Richerium regio jussu syndicatu expulit; cùm ei « gratias agendas censuit, ob res præclarè in

1. Claudius Bertin. — 2. *Extr. des regist. du Parlem.*, 22 *Févr.* 1612. *Vid. Pièces conc. l'hist. de Louis XIII, tom.* IV, *p.* 21.

1. *Extr. des regist. du Parlement*, 22 *Fév.* 1612. *Vid. Pièces conc. l'hist. de Louis XIII, tom.* IV, *p.* 20. — 2. *Conc. novisc. Gall. Odesp.*, *pag.* 623. *Vid. Ambass. de du Perr.*, *lib.* III, *pag.* 693. — 3. *Odesp.*, *p.* 623. — 4. *Vid. Diss. prær.*, *num.* LXXXIX. — 5. *Vid. Ambass.*, *etc.*, *p.* 695. — 6. *Diss. prær.*, *num.* XVII *et seq.*

syndicatu gestas, libro excepto de Ecclesiasticâ et Politicâ Potestate[1] : » quâ exceptione nec librum censurâ notavit, quem nec examinaverat, et cætera, ac præsertim ea, quæ apud Dominicanos recentissimâ memoriâ gesserat, approbavit.

Cæterùm ex regestis Parlamenti constat, Nuntii apostolici Auditorem, clam conventis Doctoribus id egisse omni ope, ut liber censurâ notaretur, improbareturque antiquorum Facultatis editio decretorum, tanquam Richerius, his editis, arcana Facultatis ejus injussu, præter fas, evulgaverit, aut sacra Facultas clam habere vellet, quæ à ducentis annis palam decreta et gesta in acta retulerit.

Quid postea egerit Richerius; quid passus sit Cardinalis Richelii tempore; quid retractaverit; quid defenderit; quomodo retractationem explicaverit; quid denique scripserit; quid testamento facto orbi christiano testatum voluerit; qualia sint ejus scripta post mortem publicata, nostra parvi refert, qui sacræ Facultatis atque Ecclesiæ Gallicanæ, non unius privati hominis, causam agimus.

Hoc certè non diffitemur, cùm plerique Richerium pessimè haberent, quòd antiqua decreta coleret; multos eo exemplo fuisse deterritos, ne ea apertè tuerentur. Sed nos aulicis artibus gesta nihil moramur; sacræ Facultatis gesta referimus.

CAPUT XXVI.

Acta facultatis adversùs Marcum Antonium de Dominis et Theophilum Milleterium : item de Ludovico Cellotio ac Francisco Guillovio.

Anno 1617, Facultas censura notavit quatuor priores libros de Republicâ Christianâ Marci Antonii de Dominis. Atque ille quidem de Ecclesiâ Romanâ sic docebat : « Erat ergo, et est Ecclesia præcipua nobilitate, existimatione, nomine et dignitatis auctoritate; non regiminis et jurisdictionis principatu : » quâ de re Facultas sic censuit : « Hæc propositio est hæretica et schismatica, quatenus apertè insinuat Romanam Ecclesiam jure divino auctoritatem in alias Ecclesias non habere[2]. » Vigilantissimè omnino *in alias Ecclesias*, non in ipsam adunatam atque collectam universalem Ecclesiam. Provida ac docta Facultas adversùs novos hæreticos, Romanum principatum sic asserit, ut antiquæ doctrinæ, et decretorum Constantiensium ubique recordetur.

Quod autem ille auctor diceret[3], « à Parisiensibus unum supponi Papam universalem, qui toti præsit Ecclesiæ universali, tanquam Episcopus universalis, » eadem Facultas *suppositionem, quam Parisiensibus tribuit, falsam* judicavit, « cujus falsitas in hæc verba, tanquam Episcopus universalis, cadit, quasi alii Episcopi sint tantùm Papæ vicarii. » Sic fœdam et adulatoriam ac postremis temporibus ortam sententiam, ex cujus decretis Papam Conciliis anteponunt, priscæ traditionis memor à se amolitur. Hujus verò censuræ Duvallium ejusque asseclas, auctores extitisse constat; neque effecerunt, ut sacra Facultas à priscorum decretorum auctoritate ac sententiâ recederet.

Anno 1641, Ludovicum Cellotium Conciliorum auctoritati detrahere visum, eoque nomine censurâ notatum, sacra Facultas suscepit affirmantem et profitentem illud : nempe, « Conciliorum generalium convocationem quandoque necessariam[4]. »

Cùm Milleterius de usu pœnitentiæ quæstione motâ librum edidisset sub hoc titulo : *Le Pacifique véritable*; quo libro assereret, « Sedis apostolicæ decreta de fide, eo solùm statu esse infallibilia, si in Conciliis œcumenicis fierent, atque in solis Conciliis œcumenicis consensum unanimem Ecclesiæ declarari; » Facultas sic censuit : « Hæ propositiones in quantum infallibilitatem Ecclesiæ universalis, in nullo alio statu quàm in solo Concilio œcumenico congregatæ tribuunt, et ipsam aliquo tempore legitimi usus pœnitentiæ cognitione caruisse supponunt, temerariæ sunt, ipsi Ecclesiæ injuriosæ, et hæreticæ[1]. » Sic cùm de Conciliis generalibus ac Sede apostolicâ ageretur, sacra Facultas antiquis decretis hærens, infallibilitatem non Sedi apostolicæ soli, sed Ecclesiæ universali tribuit, eamque constare docuit, non tantùm in Conciliis generalibus, sed etiam in Ecclesiâ toto orbe diffusâ; prorsus ex eâ fide, quam professa erat adversùs Sarrazinum : « Quod in Conciliis tota auctoritas, dans vigorem statutis, residet non in solo summo Pontifice, sed principaliter in Spiritu Sancto et Ecclesiâ catholicâ : » ut Spiritus sanctus toti catholicæ unitati primitus adhæreat, eaque sit radix, unde certitudo et infallibilitas in Concilium quoque œcumenicum, hoc est, in ipsam christiani nominis repræsentationem influat : quæ mirum in modum cum Gallicanæ Declarationis articulo IV congruunt.

Franciscus Guillovius Baccalaureus, pro Minore ordinariâ responsurus, multa in thesi proponebat, quibus auctoritati Episcoporum à Christo institutæ, eorumque in Conciliis assidentium judiciariæ potestati derogaret. Anno 1656, Facultas actum distulit, atque eodem anno, 15 Januarii, suscepit Baccalaureum hæc scripto professum[2] : « Agnosco et fateor Episcoporum jurisdictionem esse juris divini, et esse immediatè à Christo, eosque in Conciliis generalibus verè esse judices, atque in iis ex eorum judiciis summum Pontificem pronuntiare. »

Hæc si intelligimus, confectam esse constabit quæstionem nostram. Profectò enim si quis est ex provisione Christi infallibilis, is non ex aliorum, sed ex suo judicio pronuntiat : alioqui sui dubius, neque satis conscius assistentis Spiritûs, aliis se permittit. Ac si media, ut vocant, humana requirere necesse sit; consilia sanè, non judicia, consiliariosque qui doceant ac suadeant, non judices qui secum assideant ac decernant, exquirere oporteat.

Ex his dogmatibus jussu Facultatis emendata thesis atque in meliorem formam reducta est; quæ res in actis Facultatis sic prescripta est : « Ex ultimâ appendice, in quâ plus inerat involutæ difficultatis circa apostolatum ipsum, et annexa apostolatui gratiarum dona et potestates; necnon jura Episcoporum in convocandis Synodis particularibus, et in sanciendis cum summo Pontifice Conciliorum generalium definitionibus; quidquid detorqueri poterat contra veritatem, totum illud erasum fuit[3]. »

Ergo diligens lector sequentes consideret propositiones, quas Facultatis acta commemorant in thesi erasas esse, intelligatque, quænam illa sint, *quæ detorqueri possent contra veritatem.* Prima propositio erasa : « Petrus in primatu Christi consors et socius participatione factus est : » quæ profectò si starent, haud magis Pontifici, quam Christo sacra Concilia anteferri possent.

Erasum quoque illud, quod à sancto Leone depromptum videretur; sed procul ab ejus mente deflexum : « Si quid Christus cum Petro cæteris voluit commune esse Apostolis, nunquam nisi per Petrum dedit, quidquid illis non negavit[4] : » ne, quod est absurdissimum, apostoli proximè à Petro, non autem à Christo ad Apostolatum ordinati videantur. Neque illud Facultas in thesi reliquit : « Solus Petrus successores habet Apostolos; » quo Guillovius Episcopos ab Apostolorum successione ac jure, contra omnem antiquitatis fidem, penitus amovebat.

Deletum etiam illud : « Solus Pontifex Episcopos in Concilium, vel particulare, vel generale, nonnunquam ad melius necessarium convocat. » Hoc nempe erat quò Facultatem dicentem audivimus, involvi à Guillovio *jura Episcoporum in convocandis Synodis particulari-*

1. *Vid. post Rich. Defens. libell. de Eccles. Potest.* — 2. *Vid. cens. Facult. post. Def. Rich., prop.* XXII, *ap. de Dom., tom.* I, *lib.* II, *cap.* VIII, *n.* 13, *pag.* 182. — 3. *Pro :* XLXII, *ap. de Dom., lib.* IV, *cap.* XI, *n.* 15, *p.* 484. — 4. *Vid. apud d'Argent., tom.* III, *pag.* 40 *et seq.*

1. *Vid. apud d'Argent., tom.* III, *p.* 18 *et seq.* — 2. *D'Argent., tom.* III, *p.* 70. — 3. *Idem, p.* 69. — 4. *Leo Mag., serm.* III *in anniv. Assump. ejusd.*

bus. Nec placebat illud, *ad melius necessarium*, convocatas Synodos; quia illud *melius* infringebat, illud *necessarium*, quod *quandoque* agnoscendum, ad convocandas Synodos etiam generales, Facultas decreverat adversùs Cellotium.

Denique erasum illud : « In Conciliis Pontifex, auditis Episcoporum sententiis ac judiciis, pro sua auctoritate certoque ac infallibili charismate, verbum Dei pronuntiat; » quod si admitteretur, jam Episcopi in Conciliis consiliarii tantùm, nec nisi nomine tenus judices haberentur; atque in solo Pontifice auctoritas resideret; eaque evanesceret, quam Facultas agnoverat, à Christo profectam auctoritatem Episcoporum, *in sanciendis cum summo Pontifice Conciliorum generalium definitionibus*.

Itaque deletum illud : « Pontifex, auditis Episcoporum sententiis ac judiciis, pro suâ auctoritate pronuntiat; » cujus loco repositum est : « Ex illorum sententiis ac judiciis ipse pronuntiat : » sublato etiam *certo illo* atque *infallibili* Pontificis *charismate*, quo eidem Episcopi papali sententiæ obnoxii, non etiam ipsi judices, verique assessores essent : adeo nova hæc à Facultatis sententiâ abhorrebant.

Neque prætermittendum istud, jussu Facultatis in thesi repositum. Posteaquam nempe scriptum est : « Petrus totius Ecclesiæ fundamentalis petra, et Pastor universalis, Apostolorum Princeps à Christo constitutus; » jussu etiam Facultatis adscriptum; « jure etiam divino cæteri Episcopi singularium plebium capita; » cùm Baccalaureus tantùm *optimates* scripsisset : tanquam unus tantùm Romanus Episcopus, non autem cæteri Episcopi, veri à Christo instituti Ecclesiarum principes et capita haberentur.

Erat tum Clerus Gallicanus frequentissimo cœtu Parisiis congregatus. Scriptum ergo est in regestis Facultatis[1] : « Domini Episcopi gratias egerunt Facultati, ex parte totius Cleri Gallicani, pro suâ in defensione jurium hierarchici Ordinis curâ et sollicitudine, idque per organum D. Petri de Berthier, Episcopi Montalbanensis : » quæ etiam in Cleri actis habentur; ut doctrinam Facultatis ab Episcopis et Clero Gallicano comprobatam esse constet.

Jam ergo arbitramur intellectam omnibus, sacræ Facultatis, totiusque odeo Ecclesiæ Gallicanæ doctrinam, id primum, Ecclesiæ universali ejusque unitati conjunctam vim Spiritûs, radicemque infallibilitatis in eâ unitate esse sitam, quæ in Concilium universalem Ecclesiam repræsentans transfundatur; solum illud esse, quod à fide deviare non possit. Ergo Pontificem qui deviare possit, Ecclesiæ indeviabili meritò esse subditum, in casibus certè illis generalibus quæ Constantiensibus decretis continentur; ac proinde Episcopos jure divino institutos, Romanoque Pontifici, maximè in judicandis fidei quæstionibus, non consiliarios, sed assessores et conjudices datos, ex quorum judiciis ipse pronuntiet; adeoque interdum convocationem Conciliorum generalium esse necessariam : quæ profectò vacant, si Romanus Pontifex, vel solus, non autem cum Ecclesiâ conjunctus, infallibilitate, atque adeo supremâ et indeclinabili potestate gaudeat.

Hinc Ecclesiæ status constitutus, atque in thesibus prædicti Francisci Guillovii jussu Facultatis scriptum : « Ecclesia jure divino monarchia est, tametsi aristocratiâ temperata : » Monarchia quidem, quòd habeat *Principem* Petrum ejusque successorem pro tempore sedentem; temperata aristocratiâ, quod Petri successori à Christo dati sunt Episcopi, ut veri principes ac judices, ex quorum judicio pronuntiet.

Hinc damnatus Marcus Antonius de Dominis, ejusque propositio (XII) habita est : « schismatica et hæretica, quatenus vult, Ecclesiam universalem secundùm se totam esse aristocraticam. »

Id qui adversari putant antiquæ sententiæ, quæ Papam subdit Concilio, hos ego affirmavero nunquam in nostrorum libris versatos fuisse. Gerson quidem assiduè Ecclesiæ statum agnoscit monarchicum. Hunc alii sequuntur; atque omnia maximè conciliant, dum Romano Pontifici tribuunt, ut Ecclesiis quidem singulis; non autem toti Ecclesiæ collectæ et adunatæ præstet, et habeat quidem *plenitudinem apostolicæ potestatis;* sed Conciliorum et canonum auctoritate tanquam aristocratiæ temperamento moderandam.

CAPUT XXVII.

Articuli Facultatis ad Ludovicum Magnum allati : Censuræ Vernantii et Guimenii : Alexandri VII Bulla Propositio Strigoniensis, ejusque censura.

Ex his ergo decretis toties iteratis, ac perpetuâ traditione servatis, sacra Facultas Ludovico XIV Magno sex illos articulos, toto postea regno, edicti regii auctoritate, vulgatos attulit, quos suprà recensitos[1] hìc prætermisimus, anno 1663.

Metuebat Rex maximus, metuebat sacra Facultas, atque optimus quisque, ne gliscens adulatio antiquorum decretorum robur et innatam Galliæ libertatem infringeret.

Anno 1658, excusus est Metis, quodam Carmelita auctore, sub Jacobi Vernantii nomine liber, cum hoc ambitioso titulo : *La défense de l'autorité de notre saint Père le Pape, de nosseigneurs les Cardinaux, les Archevêques et Evêques, etc.*, quem librum sacra Facultas, à Pictaviensibus Parochis consulta, multis habitis, per duos ferè menses, publicis ac privatis congregationibus, censurâ notavit[2], ac censuram confirmavit 26 Maii anno 1664.

Quòd igitur Vernantius soli summo Pontifici, infallibilitatem activam, passivam Ecclesiæ et Conciliis tribueret[3], sacra Facultas sic censuit : « Hæ propositiones, quatenus excludunt ab Ecclesiâ infallibilitatem activam seu auctoritatem emergentia circa fidem dubia, infallibilis veritatis oraculo tollendi et explicandi, falsæ sunt, temerariæ, scandalosæ et hæreticæ. »

Quod statuebat Vernantius, « Papam soli Deo subjici, nec nisi divinâ potestate papalem posse restringi potestatem, eique nullis legibus modum poni[4]; » Facultas proscribit his verbis : « Hæc propositio, intellecta de usu et exercitio potestatis papalis, falsa est, Ecclesiæ et Conciliorum auctoritati derogans : » diligentissimè omnino, atque ex majorum non modò decretis, sed etiam verbis, papalem potestatem, utpote divinitus institutam, Deo soli quoad se; *quoad usum et exercitium*[5], sacris canonibus Conciliisque subjiciunt.

Vernantius, nisi Papa infallibilis haberetur, aiebat mutandam professionem eam, quâ credimus sanctam Ecclesiam catholicam et Romanam[6]; quod abominata Facultas sic censuit : « Hæc propositio est falsa, temeraria, scandalosa et in fide periculosa; » quippe quæ, ut jam diximus, catholicam fidem pendere vellet à dubiâ, ne quid dicam gravius de pontificia infallibilitate, sententiâ.

Asserebat Vernantius, « à solis hæreticis ac schismaticis peti Concilia, ut perturbandæ Ecclesiæ locus esset[7]. » At sacra Facultas : « Hæc propositio universim sumpta, est scandalosa, Ecclesiæ Conciliis generalibus, ac sublimioribus potestatibus contumeliosa; » quippe quæ sæpè œcumenicis Conciliis congregandis operam dederint, atque ad ea etiam provocarint.

Cùm Vernantius conciliaris potestatis ac jurisdictionis fontem in uno Pontifice collocaret[8], Facultas sic statuit : « Hæ sex propositiones, in quantum asserunt, Ecclesiam in Concilio generali congregatam non habere à Deo immediatè jurisdictionem ac auctoritatem, falsæ

1. D'Arg., *loc. cit.*, p. 70.

1. *Vid. sup.*, *lib.* I, *sect.* I, *cap.* V; *et in App.*, *lib.* III, *cap.* XI; *Sup.*, *lib.* I, *sect.* I, *c.* XII. — 2. 24 Mai. — 3. *Prop.* I *et* II, *ap. Vern.*, *pag.* 254. — 4. *Prop.* III *Vern.*, p. 110. — 5. *Gers.*, *de potest. Eccl.*, *Cons.* X. — 6. *Prop.* IV *Vern.*, *pag.* 247. — 7. *Prop.* V *Vern.*, *pag.* 105. — 8. *Prop.* VI *et seq. Vern.*, *pag.* 358, 721 *et seq.*

sunt, verbo Dei et Concilii Constantiensis definitioni contrariæ, et olim à sacrâ Facultate reprobatæ. »

Negabat Vernantius, unquam examinatum, aut ulli appellationi fuisse subjectum id quod Romani Pontifices decrevissent[1]; Facultas è contrà : « Hæ quatuor propositiones falsæ sunt, quatenus quædam asserunt, et aliæ innuunt, in nullo casu à summo Pontifice appellari posse; sacræ Conciliorum auctoritati detrahunt, ac germanis Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus sunt contrariæ. » Gallicanam libertatem, contra quod Petrus de Marca non satis consultò dixerat, in suprema Conciliorum potestate nixam profitentur.

Quòd Vernantius diceret, cujusdam Doctoris de pontificiâ infallibilitate sententiam à Facultate esse laudatam[2], id à se Facultas amolitur his verbis : « Hæc propositio imponit sacræ Facultati, quæ mentem suam aperuit in articulis contra Lutherum, et in declaratione factâ apud Regem Christianissimum, » anno 1663.

Vernantius dixerat, eamdem, quam Christus à Patre acceperat potestatem, totam in Romano Pontifice esse collatam[3] : quæ documento sunt, quàm hujusmodi homines cæco et interdum impio ferantur impetu. At quæ in eam sententiam congesserat, Facultas, « ut scandalosa, piarum aurium offensiva, et ut verba præ se ferunt, blasphema » rejecit.

De fidei regulâ, quod Vernantius scripserat[4], Facultas condemnavit his verbis : « Hæc propositio, quâ parte asserit summum Pontificem esse veram regulam fidei, temeraria est, et in errorem inducens; » quòd nempe *in errorem inducat*, is qui pro regulâ fidei ponat Pontificem, quem infallibilem esse non constet.

Quæ Vernantius de jurisdictione Episcoporum à Romano Pontifice profectâ dixerat[5], Facultas sic rejicit : « Hæ propositiones, quarum duæ priores asserunt Apostolos non fuisse constitutos Episcopos à Christo; cæteræ verò, potestatem jurisdictionis Episcoporum non esse immediatè à Christo; falsæ sunt, verbo Dei contrariæ, et olim à sacrâ Facultate reprobatæ. » Hactenus Vernantii censuram referre placuit : cætera ad alium locum pertinent.

Amadæus Guimenius omni recentiorum Casuistarum fæce collectâ, id etiam de Pontificiâ infallibilitate scripserat, *de fide eam esse*, atque ita inferebat : « Ecclesia errare non potest, et consequenter nec caput ejus : » quem sacra Facultas, damnatis opinionum portentis, hâc etiam in parte notandum censuit his verbis[6] : « Doctrina his propositionibus contenta et illata, falsa est, temeraria, scandalosa, Gallicanæ Ecclesiæ libertatibus contraria, Universatibus, theologicis Facultatibus ac orthodoxis Doctoribus contumeliosa; » anno 1665. Sic duæ censuræ adversùs Vernantium et Guimenium processerunt. Confutati acriter, quòd nostra damnabant; quòd autem contraria sequerentur, coerciti tantùm, sed pro innatâ Gallis, ac nostræ Facultati modestiâ, nullâ hæreseos aut etiam erroris notâ inusti sunt.

Has igitur censuras nostrâ memoria accuratissimas atque elaboratissimas, summaque moderatione libratas esse constat; nec tamen defuere, qui Alexandrum VII adversùs modestissimam Facultatem, antiqua et probata tuentem, instigarent.

Ille igitur ad Regem adversùs Sorbonicas censuras gravem expostulationem habuit, datis litteris 6 Aprilis anno 1665[7]. At Rex prudentissimus, nihil se commovit, gnarus scilicet impositum fuisse Pontifici, ac Sorbonicos priscæ sententiæ institisse.

Anno 1665[8], Bulla Romæ prodiit, qua censuras adversùs Vernantium et Guimenium, « uti præsumptuosas, temerarias, atque scandalosas, cassas et irritas declarabat, defendique et allegari sub excommunicationis pœna apostolica auctoritate prohibebat; ulterius judicium de prædictis censuris, deque opinionibus in libris Jacobi Vernantii et Amadæi Guimenii sibi et Sedi apostolicæ reservabat. » Gravis ea reservatio videbatur qua ferre cogeremur interim, quæ adversùs hierarchiam ac mores dudum invalescerent portenda opinionum, neque minùs periculum quòd theologicæ Facultates, ipsique adeo Episcopi tanto in Ecclesiæ discrimine elingues fierent.

Grave item illud, quod erat in Bulla de Vernantii et Guimenii opinionibus dictum, præsertim iis *quæ ad actionum moralium regulam* pertinerent; « nempe eas opiniones et gravissimorum Scriptorum auctoritate et perpetuo catholicorum usu nixas; » quod Ecclesiæ catholicæ maximo dehonestamento verteret.

Hoc pontificium diploma, tametsi non erat ad nos solemni more missum, Româ tamen in privatarum epistolarum fasciculis pervenit in Galliam.

Deputati à Facultate qui rem examinarent, constitit apud omnes, diploma pontificium Inquisitionis esse opus; editum quippe, non de Fratrum consilio in publico Consistorio, sed « auditis suffragiis Cardinalium in totâ republicâ christianâ generalium Inquisitorum : » qualia nemo unquam in Galliâ admisit, præsertim cum illâ clausulâ, *motu proprio*, quam novam et prisco jure incognitam, maximè in fidei quæstionibus Gallicana Ecclesia non admittit.

Certum erat et illud, ut etiam optimâ formulâ constaret, nequidem ad nos pertinere Bullam, quæ more solemni missa non esset; neque ipsi Pontifici eam mentem inesse ut Gallos obligaret, iis ritibus prætermissis, qui antiquo Gallorum, imò totius Ecclesiæ jure nitantur.

Itaque Facultas quiescendum rata : Rector Academiæ admonitus, sacræ Facultati spopondit suam et Universitatis operam minimè defuturam, more majorum, si quid gravius contingeret, Senatus Bullam divulgari vetuit[1]; neque ulteriùs processit negotium. Itaque censuræ suo apud nos loco steterunt : Bulla annumerata iis, quæ ignota, nihil ad nos pertinerent.

Qui hæc perpenderit, facilè intelliget sacræ Facultati cum Clero Gallicano maximè convenire; Clerique Declarationem, anni 1682, ex intima ipsius Facultatis, imò Ecclesiæ totius Gallicanæ doctrinâ esse depromptam; ac si quid difficultatis obortum est[2], id non ex ipso dogmate provenire, sed ex aliis rebus, quæ nihil ad rem nostram pertinent.

Quare sacra Facultas, priscis insistens vestigiis, condemnavit deductam ad examen suum jussu Senatûs hanc Hungaricæ propositionem : « Ad solam Sedem apostolicam divino et immutabili privilegio spectat de controversiis fidei judicare; quâ de re sic censuit[3] : « Hæc propositio, quatenus excludit ab Episcopis et Conciliis etiam generalibus, de fidei controversiis auctoritatem, quam habent immediatè à Christo, falsa est, temeraria, erronea, praxi Ecclesiæ adversa, verbo Dei contraria, doctrinam renovans alias à Facultate reprobatam. » 18 Maii anno 1683.

Hæc doctrina Facultatis quàm necessariò cum universâ Declarationis Gallicanæ doctrinâ sit conjuncta, ex relatis sacræ Facultatis decretis manifestum reor. Sed antequam ad alia me convertam, eximam oportet eum, qui quorumdam animis hæret scrupulus.

1. *Prop.* XII *et seq. Vern.*, *p.* 100, 244, 279, 428. — 2. *Prop.* XVI *Vern.*, *p.* 241. — 3. *Prop.* XVII *et seq.*, *Vern.*, *p.* 53, 128, 145, 243. — 4. *Prop.* XVIII *Vern.*, *p.* 128. — 5. *Prop.* XXV *et seq.*, *Vern.*, *p.* 44, 49, 376, 382, 384, 388, 397, 455. — 6. *Cens. Guimen. d'Arg.*, *etc.*, *et ap. Guim.*, *de Bapt.*, *prop.* II *n.* 3, *p.* 177. — 7. *Vid. Dup.*, XVII *sæc.* — 8. 25 Junii.

1. Edicto 29 Jul. 1665.

2. Curia Parisiensis, postquam diploma regium *de Declaratione* in suos commentarios retulerat, edicto jusserat, ut ea Declaratio in scrinia sacræ Facultatis referretur, quod quidem factum est 2 Maii 1682. Sed quando relectum est decretum, quidam dixerunt delegendos esse XIV Doctores, qui in Declarationem inquirerent, quanquam eum ea *ex intimâ ipsius Facultatis doctrinâ esset deprompta*. Facultas verebatur, ne relatio facta extraordinario modo jussu Curiæ, quid detrimenti ipsius juribus afferret. Facile composita est hæc controversia, et demceps Baccalaurei Declarationis capita publicis thesibus defenderunt (*Fact. Paris*).

3. *Cens. Facult. Paris.*, *adv. cens. Arch. Strsg.*, *int varia script. Vind. Maj. Schol. Paris.*

CAPUT XXXVIII.

An sententia de potiore Concilii potestate, Regum juribus ac potestati noceat : Thomæ Corcellæi responsum : propositio Joannis Hussi in Constantiensi Concilio condemnata.

Nempe objiciunt, regnis ac Regibus periculosam esse nostram sententiam. Si enim spiritualis Princeps Pontifex, Ecclesiæ et Concilio subsit; subesse multò magis regno ac generalibus regnorum conventibus temporales Reges : quo maximè argumento in antiquam sententiam Reges incitare conati sunt. Sed Thomas Corcellæus id ab Eugenii Legatis objectum, responso edito[1] coram regni Principibus, ipsoque Carolo VII Rege sic solvit[2] : Nec ullatenus sunt audiendi, qui ad alliciendum Reges et Principes, in contrarium auctoritatis Conciliorum dicunt quòd si Concilia generalia possent corrigere et deponere summos Pontifices, pari ratione quòd populi haberent corrigere et deponere Principes sæculares. Qui enim talia dicunt, manifestè auctoritatem Conciliorum, et declarationem fidei super hoc factam destruunt, non plus tribuentes auctoritatis ipsi congregationi Ecclesiæ, quàm uni communitati sæculari. Clarè quoque negant, Concilium habere auctoritatem à Christo immediatè, cùm ipsum sic comparant communitati sæculari, quæ non habet auctoritatem à Christo corrigendi aut puniendi Principem suum. Sed bene inspiciant definitiones Concilii Constantiensis, reperient in hoc magnam differentiam; nam ipsum Concilium Constantiense reprobavit illum articulum XVII, inter articulos Joannis Hussi contentum, *quòd Principes haberent puniri ad arbitrium populi*, et tamen alterum probavit; *quòd Concilium generale habet potestatem immediatè a Christo, etc.* Et hoc etiam apparet ex sacris Scripturis, cùm Christus ipse assignans differentiam inter hoc et illud, dicat : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic*[3] : et beatus Petrus *in Canonicâ* dicit de Pastoribus : *Non ut dominantes in Cleris, sed forma facti gregis*[4]. Doctores quoque lucidè declarant, quomodo Papa non est dominus rerum Ecclesiæ, sed minister. Valde quoque extraneum est, et à veritate alienum dicere, quòd non plus spiritualitatis reperiatur in congregatione legitimâ Ecclesiæ, quàm in unâ communitate sæculari, aut non specialior assistentia Spiritûs sancti, de quo Christus ad ipsam dixit : *Mittam vobis Spiritum veritatis, ut maneat vobiscum in æternum*[5]. »

Quin ipse Richerius in suâ defensione sic ait[6] : « Ut quid ergo imponere Richerio, quòd sustineat Concilium generale esse supra Papam, quia, vel, sicut Comitia generalia regni sunt supra Regem? Nunquam hoc venit in mentem Richerium Adulatores Curiæ Romanæ, quorum etiam in Sorbonâ non exiguus est numerus, hoc effinxerunt, ut non solùm Richerium, sed fidelissimos Regum servos et subditos odiosos redderent ipsismet Regibus, quamvis illorum jura contra Romanam Curiam tueantur. »

Quòd autem quidam etiàm Parisienses aliud docuerint nihil moror; suoque loco ostendemus fuisse profectò tempus, quo totus ferè Orbis in summâ juris publici ignoratione versaretur; quam imperitiam postera ætas superioris ævi traditione meritò emendavit : nec mirum Parisienses quosdam in re extra fidem unà cum aliis errasse. Nego tamen omnes : nego hoc fulcimento nixos tribuisse Conciliis potiorem potestatem : nego facultatem : Nego Constantiense Concilium pessimo argumento usum : nego hoc detracto, sententiæ veritati ac firmitudini detractum esse quidquam. Alia suppetebant, quæ Thomas Corcellæus optimè enarravit. Imò, ut idem Corcellæus demonstravit, sacrum illud Concilium, à quo maximè supra Pontificem Conciliorum evecta est auctoritas, damnavit insanam sententiam[7] quæ Reges regnis subjiceret, non regna Regibus : adeo constabat ratione diversissimâ constitutas humanam ac divinam civitatem. Itaque hæc, quæ creandæ invidiæ objiciuntur, omittamus. Ecclesiæ à Deo constitutæ et gubernatæ regimen, non ex mundani regni ratione, sed ex Dei revelatione, atque ipsius Ecclesiæ decretis, ex Patrum traditione æstimemus.

1. Bituricibus. — 2. *Preuv. des Libert., etc., part.* II, *cap.* XII, *n.* 4, *p.* 23. — 3. *Luc.*, XXII, 25, 26. — 4. *I Pet*, V, 3. — 5. *Joan.*, XIV, 16.
6. Hæc verba, quæ nonnullam obscuritatem habent, nusquam reperimus in Richerii defensione (*Edit. Paris*).
7. Joannis Hussi.

LIBER UNDECIMUS.

Conciliorum generalium traditio.

CAPUT PRIMUM.

Infallibilitas quibus verbis ab antiquis explicetur, ubi sita sit quæritur[1].

« In fidei quoque quæstionibus, præcipuas summi Pontificis esse partes, ejusque decreta ad omnes et singulas Ecclesias pertinere, nec tamen irreformabile esse judicium, nisi Ecclesiæ consensus accesserit[2]. »

Quosdam antiquitatis ignaros movit illa vox *irreformabilis*. Hanc sciant ab antiquitate depromptam. Notum illud Tertulliani : « Regula fidei immobilis et irreformabilis[3]. » Ergo judicium illud *irreformabile* esse dicimus, quod *immobile, irretractabile, irrefragabile*, ab antiquis; postremo denique ævo, *infallibile* appellatum est. Quærimus igitur ubi sit collocatum illud *irreformabile* judicium.

CAPUT II.

Sententia Parisiensium res inter judicatas reponenda ex dictis de Concilio Constantiensi.

Ac nostri quidem censores Parisiensium sententiam et inter schismata esse ortam dicunt, et variis dissidiis ultrò citròque jactatam, Constantiensis quoque Synodi temporibus fluctuasse. Nos verò procul à schismatibus, ab ipsâ christianitatis origine repetendam ostensuri, priùs præstruimus, res inter judicatas pridem, ex dictis de Constantiensi Concilio esse repositam. Certè Constantiense Concilium, dum eas memorat causas, quibus Papa Concilio subsit, primam ponit fidem : ergo Papa Concilio subest, vel maximè in fide : at infallibilem, quâ quidem in re talis est, cuiquam subesse nefas : imò infallibili, haud magis quàm ipsi veritati totam Ecclesiam subesse oportet : non ergo ullus hominum, stante quidem Constantiensi Concilio, est in fide infallibilis. Atqui demonstravimus Constantiense Concilium, nullo unquam Ecclesiæ decreto labefactatum, imò tantâ Sedis apostolicæ, tantâ Ecclesiæ universæ veneratione susceptum, invictâ auctoritate stare oportere : ergo certâ et invictâ auctoritate constat unius Ecclesiæ, sive collectæ, sive dispersæ, sed tamen consentientis sententiam esse infallibilem.

Dices : consecutionem istam quidem esse à nobis deductam, non autem rem ipsam à sacro Concilio definitam. Reponimus : imò verò non consecutionem, sed rem ipsam; neque enim aliud est alteram potestatem alteri esse subjectam, quàm eam quæ subjecta sit, à recto veroque deflectere, et ab alterâ emendari ac reformari posse.

Quare quotquot hactenus pro pontificiâ potestate scripserunt, Constantiensi decreto nihil opponunt aliud, præter quàm illud toties à nobis confutatum, de Papâ dubio, et fluxâ Concilii Constantiensis auctoritate, responsum : cui immorari, ac dicta repetere supervacaneum est.

1. In schedulâ quâdam D. Lemieu, capitis primi titulus sic repræsentatur : *Reliqui operis institutum; hujus libri scopus*; quod ideò observamus, ne quid prætermisisse videamur, parvum licet, in Bossuet conferendis codicibus. Cæterùm ille titulus male hic intuderetur, et melius præfigeretur capiti V, in quo Bossuet, postquam quædam addidit à nobis diligenter descripta, in partes hunc librum dividit (*Edit. Paris*).
2. *Cap.* IV *Gallic. Declar.* — 3. *Tertul., de Virg. velan., cap.* I.

Non tamen omittemus, quæ nostro ævo multi comminiscuntur, ex ipsis Concilii Constantiensis confutanda verbis.

Primùm, illud toties decantatum; ex eo Concilio Papam quidem in fidei negotiis subesse Concilio, sed ut privatum hominem, non ut Papam, vanum ludibrium est; cùm Constantiense Concilium, expressâ etiam pontificiâ potestate, eam in fidei negotiis conciliari potestati subesse decernat[1].

CAPUT III.

Alia modernorum quorumdam cavillatio confutatur; ostenditurque, ex ipsis Concilii Constantiensis verbis ac gestis, Papam non modo teneri conciliaribus de fide decretis jam factis, sed etiam in quærendo et tractando, in Concilii potestate esse.

His ergo Concilii Constantiensis verbis statim ruit illud, quod quidam intelligunt : nempe ut Papa quidem in formando circa fidem conciliari decreto superior habeatur : cæterùm ubi res semel à Concilio definita est, non mirum esse quòd prolatæ sententiæ subesse teneatur; cùm illa sententia, non tam à Concilio quàm à Papâ Concilii capite prolata sit : ut Papa non tam Concilio subesse, quàm sibi ipsi consentire videatur.

Ruit inquam, illud. Neque enim Constantiense Concilium Papam consentire ipsum sibi, sed planè Concilio subesse decernit; et quidem subjungit, *debitè puniendum*, si obedientiam denegarit. Non autem intelligit Papam à seipso puniendum, sed à Concilio supremam et indeclinabilem exercente potestatem; ergo etiam intelligit Papam non ipsum sibi ipsi, sed omnino Concilio esse subditum.

Jam verba illa perpendant Constantiensium Patrum[2]; Papam « in fidei, in schismatis, in reformationis negotiis, omnibusque ad ea pertinentibus factis, vel faciendis, » conciliari potestati subjici : ergo non tantùm *in factis* de fide decretis, sed etiam *in faciendis* atque formandis, inque ipsâ re quærendâ ac tractandâ Concilio subesse intelligebant.

Nempe sancta Synodus in ipsis principiis professa est se quidem congregatam, nòn modò ut de schismate ac de reformatione, sed etiam ut de fide quæreret[3] adversùs Viclefi et Hussi grassantes hæreses : cujus rei gratia, vel maximè à Joanne XXIII convocatam esse constabat. Quare omnino tractatura erat adversùs illos hæreticos varias ac maximas fidei quæstiones, ac speciatim adversùs Viclefum expositura erat ipsum papalem primatum, quem ille impugnaverat, ut sæpe vidimus : ergo intellexit, atque decrevit Papam in his quæstionibus Synodo pariturum.

Quid, quòd jam inde ab initio decrevit Synodus ipsam Synodum talia tractaturam, « nec Papæ recessu dissolutum iri, sed remanere in sua potestate et integritate Concilium[4] : » ea scilicet potestate, cui Papa ipse subjicitur? Intellexit ergo, atque decrevit Synodus, etiam recedente Papa, de fide tractatura, ipsam se ea potestate esse, ut decreta conderet, cui Papa ipso obedire teneretur, nedum in tractando et quærendo superiorem eum agnosceret.

Id verò demonstrant, uti prædiximus[5], non modò ipsius Synodi decreta, verùm etiam gesta. Revera enim tractata sunt sessione VIII, post recessum Papæ, adversùs Viclefum et Hussum, ea quæ memoravimus; expositaque est, circa primatum Romanum, Ecclesiæ fides. Quin etiam, Papa ipso, sessione XII, ritè deposito, tractatæ sunt multæ adversùs Joannem Hussum, Hieronymum de Praga, et Joannem Petitum, fidei quæstiones; nempe sessione XIII, XIV, et deinde cæteris; ergo Synodus non modò decrevit à se posse fieri, sed etiam fecit, idque absente Papa, imo etiam deposito, decreta de fide, quibus ipse Papa parere teneretur.

1. *Vid. decr., sess.* IV *et* V. — 2. *Conc. Const*, *sess.* V, *tom.* XII, *col.* 22. — 3. *Idem*, *sess.* IV *et* V. — 4. *Ibid.*, *sess.* III. — 5. *Sup. lib.* V.

Nempe intelligebat Papam absentem corpore, virtute tamen fuisse præsentem; Synodoque conjunctum, qui Synodum congregasset, qui post recessum quoque toties declarasset, se recedentem licèt, in Synodi potestate futurum; qui sanctam Synodum errare non posse profiteretur.

Quin Synodus suæ conscia potestatis, intelligebat se ipsam, quippe quæ Ecclesiam universalem repræsentaret, etiam papatum ipsum virtute complexam, summo et indeclinabili judicio, nullaque adhibita mora definire posse ea, quæ Ecclesiæ necessitas evidens postularet.

CAPUT IV.

Aliæ cavillationes : Papam subjici quidem Concilio in fidei quæstionibus, sed tantum postquam se illi sponte submisit : tum esse quidem illum per sese infallibilem, si non adsit Concilium, sed præsente Concilio, jam illi subesse.

Hunc nodum alii sic exsolvunt : Pontificem quidem per sese infallibilem in edendis fidei decretis, neque eo secius etiam in quærendo de fide subjectum esse Concilio, postquam rem Patribus congregatis quærendam decernendamque permisit.

At hæc à Constantiensibus disertè refutata sunt, cùm docent potestatem eam, cui Papa in fidei quoque negotiis subditur, Concilio generali immediatè à Christo, non à Papâ esse.

Sunt qui sic sentiunt, inesse utrique, scilicet et Synodo et Papæ infallibilitatem à Sancto Spiritu; ita quidem ut Papa in decernendis fidei quæstionibus Concilio semel congregato subsit; ac nihilo secius, si desit Synodus, seorsim ac per se sese sit infallibilis, et semel ab eo dicta sententia, Synodi quoque norma sit, nedum Synodi examini ac judicio subsit.

Hæc opinio neque cum Constantiensi decreto, neque cum papalis auctoritatis ratione, neque secum ipsa convenit.

Non quidem illa opinio convenit cum Constantiensi decreto. Supponit enim illa diverso respectu, in fidei quæstionibus, ut concilio Papam, ita Papæ Concilium subjici oportere : at non ita Constantiense decretum; imò absolutè, Papam Concilio in fidei quæstionibus, non vicissimum Concilium Papæ subjicit; nullâque exceptione, omnem pontificiæ potestatis usum conciliari potestati, ut supremæ, solique ineluctabili, subdit.

Neque etiam adversarii hâc opinione consulunt satis papali dignitati, quam in Synodo exuunt innatâ ipsi, ut quidam fingunt, dote : nempe ut infallibiliter de fide vel sola decernat. Atqui hoc absurdissimum; cùm profectò Concilium nihil aliud sit, quàm ipsa catholicæ Ecclesiæ repræsentatio, integris omnibus, quæ cuique à Christo sunt dotibus, non profectò sublatis, ne non repræsentatio, sed extinctio ecclesiasticæ unitatis esse videatur.

Denique hæc opinio nec secum ipsa convenit; cùm infallibilitatem à Christo datam, vel perpetuam oporteat esse vel nullam.

Ex his intelligitur id, quod Gerson, et alii nostri docuere, eo vel maximè papalem potestatem conciliari subesse, quòd *fallibilem*, atque ut vocant *deviabilem*, *indeviabili* et *infallibili* subesse oporteat : id, inquam, non ex ipsorum peculiari sententiâ, sed ex intimo totius Concilii Constantiensis sensu esse depromptum.

Neque mirùs liquet vanos esse eos quos commemoravimus, quique non eodem loco habent nostram de superioritate, ac nostram de infallibilitate sententiam; cùm profectò constet utrasque sententias uno fundamento nixas, unâ ratione connexas, unoque decreto Concilii Constantiensis esse decisas.

Neque immeritò sacrosancta Synodus inter eas causas, quibus Papa Concilio subsit, primam ponit fidem; cùm certo dogmate Pelagii II ex sancti Leonis auctoritate deprompto, habendorum Conciliorum *specialis causa sit fides*[1]; valereque oporteat Conciliorum pote-

1. *Epist. Pel. II*, *tom.* V *Conc. post. Conc.* V, *col.* 617 *et seq.*

statem in eâ maximè causâ, quæ propria ipsis specialisque sit.

Nostra ergo sententia Constantiensibus canonibus stabilitur iis, quos tantâ sequentis ævi consensione firmavimus. Verùm, ut veritas clariùs elucescat, lubet recurrere ad fontes, et Constantiensem doctrinam ex anteactis sæculis affirmare.

CAPUT V.

An Concilii Constantiensis judicium antiquâ traditione nitatur : præmittimus quædam, ex Vincentio Lirinensi, de Ecclesiæ catholicæ toto orbe diffusæ auctoritate : hinc valere Concilia œcumenica : duplex ratio agnoscendæ ecclesiasticæ consensionis, ac finiendarum fidei quæstionum ; altera per Concilia œcumenica ; altera sine Conciliis œcumenicis : utraque suo ordine tractanda suscipitur : à primâ ordimur ; atque octo primorum Conciliorum generalium traditionem ac praxim explicare incipimus.

Præstruimus illud immotum, quod est ab omnibus Catholicis, Vincentio Lirinensi exponente, susceptum ; valere omnino *id quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*[1]. Cujus rei radix est Apostolicum illud ; *fidem annuntiari in universo mundo*[2] : et de Apostolis dictum : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum*[3] ; atque iterum ad Colossenses : *In verbo veritatis Evangelii, quod pervenit ad vos, sicut in universo mundo est, et fructificat et crescit*[4]. Neque hæc tantùm apostolicis temporibus inchoata, sed in ævum duratura, dicente Domino : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*[5] ; et : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*[6], utique Ecclesiam ; quo factum est ut Ecclesia, non hæc aut illa, sed tota et universa ab Apostolo appelletur, *columna et firmamentum veritatis*[7].

Hæc igitur non ab hoc aut ab illo Doctore, sed ab omnibus Catholicis uno ore sic intelliguntur, ut sit certissima, invictissima, eminentissima Ecclesiæ catholicæ consentientis auctoritas. Eâ consensione, ut firmissimo ac divinissimo fundamento, niti Christianos oportet ; à quibus, non aliud quid, sed illud in Symbolo apostolico postulatur, ut in *Spiritum sanctum* credentes, credant simul *sanctam Ecclesiam catholicam* ; eique vindicent certissimum, quo in obedientiam captivantur, Spiritûs sancti magisterium et judicium.

Quæ omnino efficiunt, ut in ipsâ consensione vis illa indeclinabilis et sit et esse credatur ; existitque omnino, ex Ecclesiarum consensione, clara et manifesta vox, quâ non partes ecclesiasticæ, sed ipsam universalitatem audiri, eodem Vincentio Lirinensi teste, perspicimus : « Sequemur autem, inquit[8], universitatem hoc modo, si hanc unam fidem veram esse fateamur, quam tota per orbem terrarum confitetur Ecclesia. » Et paulò post[9] : « Quid faciet Christianus catholicus, si se aliqua Ecclesiæ particula ad universalis fidei communione præciderit ? quid utique, nisi ut pestifero corruptoque membro sanitatem universi corporis anteponat ? »

Hinc illa in Concilia generalia manat, quam in eis agnoscimus, certa et ineluctabilis auctoritas. Neque enim aliâ ratione in Conciliis, sive in Ecclesiâ congregatâ, valet unitas atque consensus, quàm quòd in Ecclesiâ toto orbe diffusâ æquè valeat. Ipsa enim Synodus eo valet, quod universalem repræsentet Ecclesiam : neque ideo Ecclesia congregatur, ut valeat unitas atque consensio ; sed ideo congregatur, ut quæ in Ecclesiâ ubique diffusâ per se valet, in eâdem congregatâ, ab Episcopis Ecclesiarum doctoribus, tanquam idoneis testibus clariùs demonstretur.

Ex his igitur duplex intelligitur ratio agnoscendæ catholicæ veritatis : prima ex consensione Ecclesiæ ubique diffusæ ; secunda ex consensione Ecclesiæ in Synodis œcumenicis, sive generalibus, adunatæ : quam utramque rationem à nobis sigillatim exponi oportebit, ut vim illam infallibilem et ineluctabilem in toto Ecclesiæ corpore repositam esse clariùs demonstremus.

Inchoamus autem à Synodis œcumenicis, in quibus consensionem luculentiùs expressam agnovimus : quâ in tractatione statim commemorabimus octo illas primas novem primis sæculis celebratas : non modò quòd cæteris ipsâ antiquitate præluxerint, sed quòd eorum gesta diligentiùs descripta habeamus.

Id ergo primùm probare aggredimur, ex eorum Conciliorum gestis, illatas à Romanis Pontificibus etiam de fide sententias ad omnem quidem Ecclesiam pertinere ; at nihilo secius à Conciliis œcumenicis examinatas, retractatas, interdum rejectas, nunquam nisi facto examine et quæstione habitâ comprobatas ; atque omnino nihil habitum esse pro infallibili atque irrefragabili, nisi id quod universalis Ecclesiæ consensione confirmatum esset. Id cùm probaverimus, veniemus deinde ad secuta sæcula, nihilque prætermittemus quo antiqua traditio explicari possit.

CAPUT VI.

Concilium Apostolicum Hierosolymis habitum de legalibus, ut omnium Conciliorum generalium forma proponitur : perpenditur illud ; Visum est Spiritui sancto et nobis : *vis Spiritûs in ipsâ consensione posita : in eam rem egregiæ Concilii V, ac sancti Cœlestini Papæ in Concilio III, auctoritates.*

Sacris Ecclesiæ catholicæ œcumenicis, sive generalibus Conciliis, Concilii Apostolici Hierosolymis habiti, de legalibus[1], prælucet auctoritas. Prima ea quæstio turbavit Ecclesiam. Ergo ibi quàm maximè futuris quæstionibus decidendis, formam dari oportebat. Quæcumque igitur ad futura Concilia pertinerent, jam ibi prespicuè præstruuntur, quæ nos ordine recensemus.

Primùm, ac statim occurrit hadendi Concilii causa, magna videlicet dissensio, ut habemus ex Actis Apostolorum : *Factâ autem seditione non minimâ.* Levior contentio non tantum remedium postulasset. Atque id in secuta Concilia manaturum diligentissimè notari volumus. Exorta ergo hac contentione tam gravi, subdit Lucas in Actis : *Statuerunt ut ascenderent Paulus et Barnabas..... ad Apostolos et Presbyteros in Jerusalem, super hâc quæstione*[2] ; nempe ut communi sententia finiretur.

2° Erat tum in Jerusalem Ecclesia principalis, in qua sedebat Petrus Apostolorum Princeps[3]. Hinc proditum in sequentia sæcula, ne sine Petro et successoribus, atque Ecclesia principali, in qua ipse sederet, Concilia regulariter haberentur.

3° Facta est quanta fieri potuit, illis quidem temporibus, cùm adhuc Ecclesiæ formarentur, Apostolorum et Pastorum Ecclesiæ, congregatio, ac perfectissima, pro statu Ecclesiæ, nominis christiani repræsentatio.

4° Fit conventus omnium in unum locum : *Conveneruntque Apostoli et Seniores videre de verbo hoc*[4].

5° In ipso conventu tria hæc habentur : tractatus primùm, sive conquisitio ; deinde deliberatio, sive uniuscujusque prolata sententia ; postremò, ex communi sententia, Concilii decisio : atque ea omnia in sequentia Concilia deinde manarunt.

6° Et quidem tractatus his verbis Actuum designatur : *cùm magna conquisitio fieret*[5].

7° Deliberatio à Petro inchoatur : qui mos deinde invaluit, ut sacri cœtûs principes primi sententiam dicerent, iisque auctoribus decretum sanciretur. Petrus ergo ubique rectæ prædicationis rerum agendarum auctor, primus sententiam dicit : Dei arcana pandit ; quæ sibi primò de vocandis gentibus revelata essent fundamenti loco ponit ; ex his quæstionem solvit : *Deus in*

1. *Vinc. Lirin., Commonit.* I, *cap.* III, *tom.* VII *Bibl. Patr., p.* 250. — 2. *Rom.*, I, 8. — 3. *Idem*, X, 18 ; *Ps.*, XVIII, 5. — 4. *Coloss.*, I, 5, 6. — 5. *Matth.* XXVIII, 20. — 6. *Idem*, XVI, 18. — 7. *I. Tim.*, III, 15. — 8. *Vinc. Lir., loc. jam. cit.* — 9. *Idem, cap.* IV.

1. *Act.*, XV. — 2. *Idem*, 2.

3. Sedebat Petrus Hierosolymis non ut in propriâ sede ; nam Jerusalem sedes erat Jacobi. Significat itaque Bossuet Petrum, qui tunc nulli Ecclesiæ peculiari præsidebat, potuisse dici aliquomodo Hierosolymis sedisse ; quia ibi ordinariè commorabatur, et eam Ecclesiam pascebat verbo doctrinæ (*Edit. Paris*).

4. *Act.*, XV, 6. — 5. *Idem*, 7.

nobis elegit per os meum audire gentes verbum : et cætera quæ ad Cornelii ejusque familiæ vocationem pertinerent.

8° Quæ deinde ex illa vocatione secuta sint, quantaque post Cornelium gentium multitudo confluxerit, Paulus et Barnabas edisserunt : quæ firmandæ Petri sententiæ essent[1]. Tum Jacobus dicturus sententiam expressè à Petri dictis incipit : *Viri fratres, Simon narravit*[2], etc. Quo ritu in secutis Conciliis, dicente cœtùs principe, cæteri deinde placere demonstrant.

9° Nec tamen sic agunt quasi usquequaque primæ sententiæ auctoritate constricti ; sed ipsi judicant ; et Jacobus : *Ego*, inquit[3], *judico*. Tum ad ipsam quæstionem principalem, quæ addenda viderentur, proponit, et de iis quoque judicat ; nempe ut fratres, è gentibus conversi, *abstineant à contaminationibus simulacrorum, et fornicatione, et suffocatis, et sanguine*[4].

10° Decretum deinde conditum communi nomine, ac Spiritûs sancti auctoritate adscità : *Placuit nobis collectis in unum*[5] ; et : *Visum est Spiritui sancto et nobis*[6]. Ibi ergo vis : *Spiritui sancto et nobis* ; non quòd Petro præcisè, sed quòd *nobis* ; et à Spiritu acti, non unus Petrus, sed ipsa sacri cœtùs unitas. Unde et Christus de Spiritu, quem erat missurus, id dixit : *Cùm autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*[7] : Vos inquit, scilicet Ecclesiarum Pastores, ac cæterorum magistros. Hinc semper additus Ecclesiæ sacræque congregationi Spiritus. *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam*. Et meritò proinde diligenterque à nostris Doctoribus quondam dictum in quod memoravimus[8], vim Conciliorum, *non in solo Pontifice Romano, sed maximè in Spiritu sancto, et in Ecclesiâ catholicâ* esse positam.

11° Re judicatâ per commune judicium, nihil postea retractatum ; aut nova cuique relicta discussio est : sed perlatum decretum ad Ecclesias, docenturque plebes *custodire dogmata, quæ erant decreta* (græcè *judicata*) *ab Apostolis et Senioribus qui erant Hierosolymis*[9].

Hæc nos Catholici urgemus, communi consensu, adversùs hæreticos Conciliorum jussa et auctoritatem detrectantes : quæ sanè nihil valeant, nisi cum auctoritate, etiam formam probamus ; vimque ipsam decreti, non in *Petro* solo, sed in unitate, et in Apostolorum ac Pastorum Ecclesiæ consensione ponimus.

Ait quidem Bellarminus, id nullâ necessitate factum, cùm non modò Petrus, verùm etiam Apostoli, ex sese ac singulares quoque quæstionem determinare potuissent[10]. Quod quidem aliis è Bellarmini Societate, imprimis Joanni Bagotio, non probatur : nec placet sic *lusisse Apostolos, aut simulatè* ab iis *institutam quæstionem de re, quam exploratissimam habebant*[11]. Utcumque est, in eo vis erit maxima, si nullo Concilio ac deliberatione indigentes, tamen ut formam darent sæculis secuturis, hanc inierint viam, et *communi sententiâ rem definierint*, ut idem Bellarminus confitetur[12].

Et quidem omnia, quæ in hâc apostolicâ Synodo acta sunt, in sequentes manasse gesta prodent. Ergo id vel maximè manarit oportet, quod maximè agebatur, et in quo Apostoli robur esse positum voluerunt : nempe ut *Spiritûs sancti* efficacia et vis conjungeretur cum illo, *nobis*, inque ipsâ unitate se exereret.

Neque hanc interpretationem à nobismetipsis promimus, sed à sanctis Patribus, totoque adeo universali Concilio quinto, à Pontificibus Romanis toties comprobato.

Nempe Vigilius Papa Constantinopoli agens, ubi Concilium habebatur, sacro cœtui certis de causis suam præsentiam denegabat ; pollicitus per seipsum se datutum sententiam. At Patres, iisque auctoribus et probantibus, Justinianus Imperator sic hortatur : « Inter nos placuit, tam ipsum (Vigilium scilicet Papam) quam nos communiter convenire, eo quòd Sacerdotes decet communibus quæstionibus finem communem imponere[1]. » Et paulò post : « Pro his ad memoriam ejus (Vigilii) produximus magna illa Apostolorum exempla et Patrum traditiones. Licèt enim sancti Spiritûs gratia et circa singulos Apostolos abundaret, ut non indigerent alieno concilio ad ea quæ agenda erant ; non tamen aliter voluerunt, de eo quod movebatur, si oporteret gentes circumcidi, definire, priusquam *communiter congregati* divinarum Scripturarum testimoniis unusquisque sua dicta confirmaverunt. Unde COMMUNITER de eo sententiam protulerunt : *Visum est Spiritui sancto et nobis*. »

Ut autem pateat eam formam futuris sæculis præluxisse, addunt : « Sed et sancti Patres, qui per tempora in sanctis quatuor Conciliis convenerunt, antiquis exemplis utentes, COMMUNITER de exortis hæresibus et quæstionibus disposuerunt. » Rationem hujus rei afferunt duplicem : alteram, quod ex discussione et collatione veritas emicaret ; alteram, eamque vel maximam, quòd COMMUNITER *sententia proferenda*, scilicet sancti Spiritûs nomine : quibus sanè duobus, Concilia generalia maximè valent : veritatis elucidatione per collationem, ac Spiritûs sancti judicio per communem sententiam.

Idem antea, in concilia generali tertio, (Ephesino scilicet) sanctus Cœlestinus Papa professus erat, cùm suam ad Synodum epistolam his verbis incipit : « Spiritûs sancti testatur præsentiam congregatio Sacerdotum ; » et paulò post : « Sanctum igitur est pro debitâ sibi veneratione Concilium in quo utique nunc, frequentissimæ illius, quam legimus (Actorum XV scilicet) Apostolorum congregationis aspicienda reverentia est[2]. »

Ex his confutantur quæ quidam, ac imprimis novissimus auctor anonymus, objiciunt : eam, quæ Synodo Hierosolymitanæ adfuit, Spiritûs sancti assistentiam, « Apostolorum gratiæ, non Concilii generalitati tribuendam, cùm Concilium illud generale non fuerit[3]. » Quos miramur detracta velle Catholicis ea præsidia, quibus maximè pro Conciliis œcumenicis adversùs hæreticos, certant ; tum verò parvi pendere, sancti Cœlestini, tertiæque et quintæ Synodorum auctoritatem. Nos verò eam secuti, rectè à nobis putamus intelligi Synodorum generalium auctoritatem et formam, si primam illam in reliquis veneremur, et ad ejus normam omnia exigimus. Jam hoc fundamento apostolico posito, quid secutæ Synodi gesserint audiamus.

CAPUT VII.

Concilii Nicæni primi decreta adversùs Arianos, ipsâ Patrum consensione valuerunt, nullo antè gestam, nullo post gestam Synodum Sedis apostolicæ speciali decreto : in eo Concilio ipsius consensionis auctoritate tres præcipuæ finitæ quæstiones : ad Sedem apostolicam communis decreti executio pertinet.

DE primis duobus Conciliis universalibus, Nicæno primo, et Constantinopolitano primo, pauca dicemus.

Atque in Nicæno quidem Concilio definitionem *communiter* factam, et sancta quinta Synodus mox exposuit nobis, et ipsa Nicænæ Synodi decreta clamant : « Qui dicunt, erat, quando non erat, etc., hos tales anathematizat catholica et apostolica Ecclesia[4]. » En in catholicæ et apostolicæ Ecclesiæ consensione robur.

Aderant sanè sacro conventui Presbyteri Romanæ Ecclesiæ, digniore præ cæteris Patriarchis, uti decebat, loco ; et Osium Cordubensem Sylvestri nomine adfuisse, Gelasio Cyziceno auctori Græco ita ex actis referenti[5], facilè assentimur ; cùm et nemo contradicat, et secutis Conciliis congruat et sexta Synodus in Nicæna Synodo

1. *Act.*, XV, 12. — 2. *Idem*, 13, 14. — 3. *Ibid.*, 19. — 4. *Ibid.*, 20. — 5. *Ibid.*, 25. — 6. *Ibid.*, 28. — 7. *Joan.*, XVI, 13. — 8. *Vid. Diss. prævv. et in App.*, *lib.* I. — 9. *Act.*, XVI, 4. — 10. *Bell.*, *de R. P.*, *lib.* IV, *c.* VII. — 11. *Bagot.*, *Apol. fidei*, *lib.* IV, *disp.* III, *cap.* II, *sect.* III. — 12. *Bell.*, *de Conc. auct.*, *lib.* II, *cap.* VII.

1. *Conc. C. P.* II, *gener.* V, *coll.* VIII, *tom.* V, *col.* 562, 563. — 2. *Epist. Cælest. X*, *ad Conc. Ephes. int. act. Conc.*, *act.* II, *tom.* III, *col.* 614. — 3. *Anon.*, *de Libert. Eccl. Gall.*, *lib.* V, *c.* X, *n.* 4. — 4. *Conc. Nicæn. Symbol.*, *tom.* II *Conc.*, *col.* 27. — 5. *Hist. Gelas. Cyzic.*, *lib.* II, *c.* V ; *ibid.*, *col.* 425.

Sylvestrum Principem Constantino adjungat[1], ut Cœlestinum Theodosio, Marciano Leonem. Cæterùm neque antè, neque post Concilium Nicænum, adversùs Arianos quidquam decretum esse legimus à Sylvestro Papa, quod Synodi sententiam vel præcederet, vel firmaret; constatque falsa esse, quæ de Nicæno Concilio confirmato acta referuntur, ut suo dicemus loco : atque omnino in ipsa consensione vim omnem fuisse repositam, historiæ clamant. Notum illud Rufini[2] : « Defertur ad Constantinum sacerdotalis Concilii sententia : ille tanquam à Deo prolatam veneratur, cui si quis tentasset obniti, veluti contra divina statuta venientem, in exilium se protestatur acturum. » Attestatur Eusebius[3] : congruunt ipsius Constantini verba hæc ad Alexandrinam Ecclesiam scripta, statim absoluta Synodo : « Quod trecentis Episcopis visum est, non est aliud putandum quàm Dei sententia :..... quapropter nemo vestrum hæsitet, nemo moram interponat[4]. » En in quo reponerent divinam illam vim, et indeclinabilem. Noster Sulpitius paucis et perspicuè, uti solet : « Synodus apud Nicæam toto Orbe contrahitur : trecentis et duodeviginti Episcopis congregatis, fides plena conscribitur : hæresis Ariana damnatur : Imperator decretum episcopale complectitur : Ariani nihil contra sanam fidem retractare ausi, se quoque tanquam acquiescentes, nec aliud sentientes, Ecclesiis miscuerunt[5]. » Ita decreti robur in episcopalis collegii consensione est positum. Sequens adstipulatur ætas : et sanctus Leo ubique Nicænorum canonum decreta collaudat; « quæ sint à totius mundi Sacerdotibus constituta[6]. » Eo nomine tantam auctoritatem illa obtinuisse certum est.

In primo illo Concilio tres maximæ quæstiones, quæ Ecclesiam conturbarent, communi decreto terminatæ. Prima Arianorum de consubstantiali Filio : secunda Paschatis : tertia rebaptizationis : quæ duæ postremæ jam à Romanis Pontificibus, Victore et Stephano, judicatæ, non tamen obtinebant plenam auctoritatem, donec in Nicænâ Synodo penitus finirentur. Et quidem in exequendis adversùs Arianos Nicenæ Synodi decretis, Sedis apostolicæ præcelsa et singularis auctoritas enituit. Id Athanasius aliique fidei defensores à sancto Julio Papâ restituti, et Ariminensis Synodi à sancto Damaso soluta decreta, et Episcoporum orthodoxorum, maximè Orientalium, ad Ecclesiam Romanam scripta clamant. Atque hæc in exequendo valuerunt : in decernendo verò consensio Ecclesiarum obtinuit; factoque Patrum decreto, adeo res transacta putabatur, ut nullâ morâ interpositâ, nullo expectato Sedis apostolicæ speciali decreto, omnes ubique terrarum Episcopi, Christiani omnes atque ipse Imperator, ipsi etiam Ariani, tanquam divino judicio cederent. Ex quibus duo hæc habemus : et fidei decreta *communiter* fieri, et ad exequendum commune decretum, Sedis apostolicæ sufficere auctoritatem. Atque hæc de prima generali Synodo. Jam ad secundam ordine veniamus.

CAPUT VIII.

Constantinopolitana prima Synodus, secunda generalis, in medium adducitur : ex eâ demonstratur quæstiones fidei solâ Ecclesiarum consensione finitas.

Certum quidem est apud omnes ad Constantinopolitanam primam Synodum, quæ secunda generalis est, pro Spiritûs sancti tuenda divinitate, centum quinquaginta Patres, ex Orientalibus tantùm provinciis confluxisse. Certum item est, Orientalem Synodum, non nisi consensu Occidentis, et maximè apostolicæ Sedis, pro œcumenica haberi potuisse. Jam quæ ex ea Synodo in rem nostram conducant, hæc sunt : primùm apertè falsum, quod nonnulli, illi quidem assentatores immodici, jactant : haberi Synodum ad Pontificis animum concilio tantùm, et rei elucidatione adjuvandum; cùm Orientalis Synodus nec ipsi præsto fuerit, et Constantinopoli in altera orbis parte sederit. Quare omnino constat Patres eo maximè in Synodum œcumenicam congregari, quod in consensione et unitate robur auctoritatis invictum sit positum.

Id confirmant Constantinopolitani Patres in eâ epistolâ, quam Theodoretus refert, ac Bellarminus laudat[1] : cùm relatis iis quæ circa fidem de Spiritu sancto, quæque circa disciplinam à se decreta essent, id tantùm postulant, ut Damasus et qui cum ipso erant Episcopi, « secum collætentur, intercedente spirituali charitate; » atque ita futurum aiunt, ut, « cùm verbum Dei communi sensu stabilitum, et christiana inter nos charitas confirmata fuerit, dicere desinamus : *Ego quidem sum Apollo, ego autem Cephæ*[2]. » Videt eruditus lector, ut in *communi consensu* verbi interpretationem ac fidei stabilitatem collocent. Neque tamen arbitremur omnia ex æquo Sedem inter apostolicam atque Orientales Episcopos esse comparata : nam cùm primùm exorta illa est de Spiritûs sancti divinitate contentio, vexati Macedoniani[3] ad Liberium Papam, ut catholicæ communionis principem, tres ex suo cœtu Episcopos destinarunt, ac rectam de Spiritu sancto professi sunt fidem : quo facto, à Liberio cum litteris communicatoriis dimissi, à Synodo Tyanensi statim suscepti sunt, Valente Imperatore. Refert Sozomenus, atque Basilius hoc tantùm[4]. Sed posteà, « motâ de Spiritu sancto quæstione, an ejusdem cum Patre et Filio substantiæ esset, et crescente contentione, Episcopus urbis Romæ (Liberius) scripsit, re comperta, ad Orientis Episcopos, ut Trinitatem consubstantialem, et coæqualis gloriæ unà cum Occidentalibus confiterentur : quo facto, utpote controversiâ judicio Romanæ Ecclesiæ terminatâ, quievere, et quæstio finem accepisse videbatur[5]. » Videbatur illud quidem; verùm ubi quies illa non fuit stabilis, eòque res devenere, ut Synodi generalis auctoritate, Orbisque adunati consensione opus esset; in ea consensione finis quæstionis ponitur à Constantinopolitanis Patribus, uti mox vidimus, atque ab omnibus Ecclesiis.

CAPUT IX.

Ad Ephesinam Synodum devenimus : referuntur ea quæ Synodum præcesserunt, demonstraturque à sancto Cœlestino Papâ totâ Sedis apostolicæ auctoritate in Nestorii hæresim ac personam pronuntiatum fuisse : an tale judicium pro irreformabili sit habitum : quæstio ex actis postea dissolvenda.

In Ephesinâ generali tertiâ, ac secutis Synodis, omnia clariùs elucescent : cùm gesta sint præ manibus, extentque plurima circa fidem Romanorum Pontificum, totâ cathedræ auctoritate prolata judicia, in Synodis postea generalibus retractata, nec nisi facto examine comprobata : quo nihil est ab infallibilitatis opinione magis alienum.

Ac de Ephesinâ quidem Synodo manifesta res est. Notum quid Nestorius Constantinopolitanus Episcopus innovarit, utque Christi personam unam diviserit in duas. Sanctus Cœlestinus Papa, pro suo officio Ecclesiæ rebus intentus, beato Cyrillo Alexandrino Episcopo præceperat, ut de Nestorii, jam malè audientis doctrinâ, certa nuntiaret. Cyrillus id testatur epistolâ ad Nestorium[6]. Itaque ad Cœlestinum omnia scribit, Nestorii dogmata suaque exponit; binas à se ad Nestorium datas litteras mittit : Nestorius quoque datis litteris, et missis expositionibus suis Cœlestinum in partes suas trahere conabatur. Sic sanctus Pontifex, acceptis utriusque partis litteris, plenissimè instructus, à Cyrillo interrogatur in hanc formam : « Non priùs ab illius (Nestorii) communicatione confidenter abstinuimus, quàm

1. *Vid. act. Conc.* VI, *act.* XVIII; *tom.* VI, *col.* 1049. — 2. *Ruf., Hist. Eccles., lib.* I, *c.* V. — 3. *Euseb., de Vitâ Constant., lib.* III, *c.* XIV. — 4. *Ep. Constant. ad Alex.* *Ap. Socr., lib.* I, *c.* IX; *et tom.* II *Conc., col.* 61. — 5. *Sulp. Sev., lib.* II; *tom.* VI, *Bib. Pat., p.* 345. — 6. *Leo Mag., epist.* LXXX, *edit.* Quesnel. *al.* LIII.

1. *Ep.* I *Cyrill. Alex. ad Nest., part.* I, *Conc. Ephes., cap.* VI, *tom.* III *Conc., col.* 313. — 2. *Ep. Cyril. ad Cœlest., ibid., c.* XIV, *col.* 344. — 3. *Idem, col.* 345. — 4. *Dissert. præv., n.* LIX. — 5. *Ep. Cœlest. ad Nest., c.* XVIII, *col.* 353. — 6. *Epist. Conc. C. P.* I, *apud Theod., lib.* V, *cap.* IX; *et tom.* II *Conc., col.* 960. *Vid. Bell., lib.* I *de Conc., c.* V.

hæc tibi indicaremus. Dignare proinde aperire quid sentias, quo liquidò nobis constet, an communicare cum illo oporteat, qui ejusmodi erroneam doctrinam fovet[1]. » Addit ejus sententiam ad alios quoque Episcopos perscribendam; « ut omnes, inquit, uno animo, in eâdem sententiâ persistant[2]. » En clarè à tanto viro, secundæ vel certè tertiæ sedis patriarchalis Antistite, consulta apostolica Sedes, ejusque judicium expectatum : nihilque supererat, nisi ut Cœlestinus ritè consultus apostolicum exequeretur officium. Id verò ut præstiterit, acta alibi relata docuerunt[3].

[In iis actis] Cyrilli litteras et doctrinam non modò probat; sed etiam Nestorii dogma perversum improbat; et quidem distinctè, quod beatam Virginem *Deiparam* dici nollet[4]; decernitque eum episcopatûs et communionis exsortem, nisi intra decem dies, à die denuntiatæ sententiæ numerandos, apertè rejiciat : « hanc perfidam novitatem, quæ hoc quod Scriptura conjungit, nititur separare, » personam Christi scilicet. En Nestorii dogma præcisè improbatum, et clarè omnino Romani Pontificis, sub depositionis et excommunicationis interminatione, de fide pronuntiata sententia. Tum, ne quid desit, sanctus Papa Cyrillo *vices committit* suas, ut eam sententiam exequatur : « Nostræ, inquit, sedis auctoritate adscitâ, nostraque vice et loco, cum potestate usus[5]. » Id ad Cyrillum; id ad ipsum Nestorium; id ad Clerum Constantinopolitanum; id ad Joannem Antiochenum, tertiæ seu quartæ tum patriarchalis sedis Episcopum; id ad Juvenalem sanctæ Civitatis Episcopum, quem præcipuè honorari Synodus Nicæna præceperat; id ad alios quoque Episcopos scribit[6], ut data sententia ritè et ordine omnibus innotescat.

Jam suas partes Cyrillus exequitur, atque omnia, uti jussa erant, peragit. Cœlestini decreta promulgat, exequitur, Nestorio denuntiat, post decem illos dies à Cœlestino « præscriptos definitosque, nullam ei cum Sacerdotibus sortem, nullum sermonem, nullum locum futurum. » Nihil planè deest, quo apostolica auctoritas plenissimè exeratur. An verò sententia, tantâ auctoritate prolata, postquam ingens dissensio exorta est, ac Synodi œcumenicæ injecta mentio, pro irreformabili sit habita, gesta sequentia demonstrabunt.

CAPUT X.

Dicta à Cœlestino Papâ de fide, totâ Sedis apostolicæ auctoritate, sententia Concilii universalis mentione et convocatione suspenditur : id canonicè et ordine factum omnes Episcopi et Papa ipse confitetur.

Sæpe diximus, sæpe dicemus, ita esse Ecclesiam constitutam, ut ad œcumenicam Synodum necessariò, non nisi extraordinariis casibus ac dissensionibus recurratur : cæterùm consueto ordine ita finiri subortas etiam gravissimas de fide quæstiones, si Romano Pontifici decernenti, Ecclesiæ consensus accesserit. Id in Nestorii causâ manifestissimè liquet.

Planè confitemur Cœlestini sententiam, ita ut Cyrillus speraverat, valituram fuisse ad novam hæresim comprimendam, nisi graves suborti motus, resque ea visa esset, quæ ad universalem Synodum deferretur.

Verùm Nestorius, regiæ civitatis Episcopus, eâ auctoritate pollebat, eâ specie pietatis hominum animis illuserat, eos sibi conciliaverat Episcopos, eâ denique gratiâ apud Theodosium Juniorem Imperatorem et proceres erat, ut facilè omnia commoveret. Itaque opus erat œcumenicâ Synodo, quod de re maxima ac de personâ in maximam dignitatem evectâ ageretur : quòd multi Episcopi, in his Orientales ferè omnes, hoc est Antiocheni tractûs, atque ipse Patriarcha Joannes, à Cyrillo abhorrebant, et Nestorio favere videbantur : quòd scissa hominum studia, totumque Orientis Imperium, Cyrillum inter atque Nestorium fluctuare videbatur. Hæc universalem Synodum postulabant.

Accedebant piorum atque orthodoxorum preces. Ecce enim religiosissimi Monachi, pro fide orthodoxâ ac *Deiparæ* voce à Nestorio multa perpessi, Imperatori supplicabant « ut sacra et œcumenica Synodus coeat, quâ præsente Christus sanctissimam Ecclesiam uniat, populum in unum reducat, ac Sacerdotes sinceræ fidei prædicatores, priusquam impia illa doctrina (Nestorii) latius serpat, loco suo restituat[1]. » Et iterum; « Nos enim vos de œcumenicâ Synodo cogendâ rogavimus, quæ aptissimè posset constabilire et erigere titubantia, sive etiam fracta[2]. » En post Romani Pontificis judicium, expetita à piis, per universalem Synodum, rerum titubantium invicta et ultima firmitudo.

His aliisque motus Imperator, hæc ad Cyrillum scripsit : « Pietatis doctrinam in sacrâ Synodo discuti et examinari volumus, et ratum esse quod rectæ fidei consonum videbitur : sive illi, qui victi discedent, veniam impetraturi essent à Patribus, sive non[3]. »

Hic tria videmus : primùm illud; post sancti Cœlestini judicium, aliud adhuc requiri, synodale scilicet : alterum, hæc duo in Patrum potestate futura, ut de doctrina, deque personis judicent : tertium, ratum id futurum, neque ampliùs retractandum, quod Synodus judicarit.

Addit : « Judices hujus rei esse oportere eos, qui sacerdotiis ubique præsunt, et per quos ipsi in veritatis sententiâ sumus et erimus. » En quorum fide nitimur. En in quorum judicio ultima et indeclinabilis sit auctoritas.

Id secundùm *ecclesiasticos canones* fieri et Imperator affirmabat, et Episcopi fatebantur. Itaque omnes et ipse Cœlestinus ad Synodum se accingunt. Nihil ultrà Cyrillus egit, pontificii licèt decreti executor à Cœlestino dictus. Nestorius pristino loco mansit; universalis Synodi sententia expectatur; et disertè rescripserat Imperator, « ut ante sanctissimam coactam Synodum, COMMUNEMQUE ejus sententiam, nihil quidquam à quoquam, in ullâ prorsus re, privatim innovetur[4]. » Rectè et ordine : id enim universalis Synodi majestas postulabat. Quare et Cyrillus paruit, et Episcopi quievere : fixumque id, dictâ licèt ac promulgatâ Romani Pontificis sententiâ, de fide ac personis violatæ fidei causa judicatis, omnia in suspenso esse, postquam universalis Synodi expectatur auctoritas. Id ab Imperatore actum; id Episcopis, ac Papæ ipsi placitum vidimus; id jam in ipsa Synodo œcumenica comprobatum gesta sequentia declarabunt.

CAPUT XI.

Acta Synodi Ephesinæ recensentur : ejus actio prima probat Synodus omnia quæ à Cœlestino decreta essent in suspenso manere, usque ad Synodi sententiam : quæ de fide gesta sunt referuntur, ostenditurque prolatum à Papâ judicium ad examen legitimum fuisse revocatum.

Lectis iis, quæ Synodum præcessere, ipsius Synodi gesta recensemus, atque incipimus ab actione primâ.

Postea quàm ergo Episcopi, atque ipse Nestorius Ephesum convenere, inchoata est Synodus universalis, Cyrillo Præside, ac Cœlestini vices gerente; quippe qui pontificiæ sententiæ ab ipso Pontifice constitutus executor esset. In primâ actione hæc gesta sunt.

Primùm lectæ Imperatoris litteræ eæ quas memoravimus, nempe ut œcumenica Synodus haberetur, utque omnia interim in suspenso essent[5] : lectæ, inquam, hæ litteræ, atque in gesta relatæ, probatumque à Patribus,

1. *Vid., idem, ap. Theod., et tom.* II *Conc., col.* 965 — 2. In Oriente ab Eudoxio et parte Arianis (*Edit. Paris*). — 3. *Sozom., lib.* VI, *c.* X, XI. *Socr., lib.* IV, *c.* XII *Basil., Epist.*, CCLIV, *al.* LXXXII. — 4. *Sozom., ibid., c.* XXII. — 5. *Epist. Cœlest. ad Cyrill., c.* XV, *col.* 349. — 6. *Epist. ad Nest., idem, c.* XVIII, *col.* 364; *ad Cler. C. P., c.* XIX, *col.* 373; *ad Joan. Antioch., cap.* XX, *col.* 377. *Vid. nov. collect. Baluz., pag.* 439. *Ep. Cyrill. ad Nest., c.* XXVI, *p.* 397.

1. *Suppl. Basil. et Monac. Imp.; Vid. Conc. Ephes., part.* I, *c.* XXX, *n.* IV, *col.* 129. — 2. *Idem, n.* VI, *col.* 432. — 3. *Ep. Theod. ad Cyrill., Idem, c.* XXXI, *col.* 436. — 4. *Epist.* II *Theod. ad Cyrill. Conc. Ephes., part.* I, *c.* XXXII, *col.* 437. — 5. *Conc. Ephes., act.* I, *col.* 452, 453 *et scq.*

omnia circa Nestorium à Cœlestino decreta, suspensa fuisse, donec sacra Synodus ferret sententiam.

Quæres an Synodus tantum Imperatori licere voluerit, ut Sedis apostolicæ sententiam ad effectum deduci interim prohiberet. Non ita ex gestis : sed potiùs interpositâ Synodi generalis auctoritate, cujus quidem convocatio, pro eorum temporum disciplinâ, Imperatori permitteretur : ipsa Synodus intellexit, omnia ipso jure in suspenso esse, atque à Synodi pendere sententiâ. Quare pontificio decreto promulgato ac denuntiato, decemque illis diebus jamdiu evolutis, Nestorius ab ipsâ Synodo pro Episcopo est habitus, et religiosissimi Episcopi nomine appellatus, et eo quoque nomine ter vocatus et citatus ut in sacrâ Synodo cum aliis Episcopis consederet[1] : id enim disertè scriptum, συνεδρεύσαι ; additum, ut ad objecta responderet. Omnino enim volebant, ut quocumque modo agnosceret universalem Synodum, in ejus postea procul dubio potestate futurus. Sed venire renuit, et ne ipse adiri posset, fores suas armato milite obsideri voluit.

II. Hinc de fide quæsitum, quòd et id Imperator jussisset, et canones postularent : lectaque Nicæna fides, ad quam omnia exigerentur, ac postea de epistolis Cyrilli ac Nestorii ordine inquisitum.

III. Epistola Cyrilli prima deducta est ad Synodi judicium : illa, inquam, de fide ad Nestorium epistola, à Papâ Cœlestino tam expressè probata, de quâ id edixerat ad Cyrillum : « Omnia quæcumque sentimus ac tenemus, te itidem sentire ac tenere perspicimus[2]; » quam decreto in Nestorium per omnes Ecclesias promulgato, comprobaverat, atque adversùs Nestorium *canonicæ monitionis* instar haberi voluerat. De illâ, inquam, epistolâ quæsitum, Cyrillo auctore ac præeunte, in hæc verba : « Persuasum habeo, nihil me ab orthodoxâ fide aut Symbolo Nicæno discessisse; quare Vestram Sanctitatem rogo, ut coram exponat rectènе et inculpatè, sanctoque illi Concilio convenienter hæc scripserim, an secus[3]. »

Et erunt, qui dicant quæstiones de fide semel à Romano Pontifice auctoritate apostolicâ judicatas, in Synodis generalibus examinari ad dictorum intelligentiam, non ad rei, quasi adhuc in quæstione positæ, definitionem. Audiant Cyrillum Synodi principem : quid Synodo quærendum proponat attendant. Et quidem nullius errati sibi conscius; ne tamen sibi crederet, Synodi sententiam rogabat, in hæc verba : « Rectènе et inculpatè, an secus scripserim. » Hæc Cyrillus Synodi princeps proponit in medium.

Quis vel fando audiit, post ultimum et irreformabile Ecclesiæ de fide judicium, ita unquam quæsitum interrogatumque esse? Nunquam factum : id enim esset de ipsâ fide declaratâ et exploratâ dubitare. At id post Papæ Cœlestini judicium factum est : neque Cyrillus aut quisquam aliud cogitabant : non ergo illud erat ultimum, atque irreformabile judicium.

Ex eâ interrogandi formâ Patres ordine censent, « Nicænum Symbolum, et epistolam Cyrilli per omnia consentanea et consentientia esse[4]. » En quæstio; en examen; en deinde judicium. Gesta satis loquuntur : nos hic ne verbum quidem.

Producta deinde est Nestorii epistola illa, quam Cœlestinus blasphemam atque impiam pronuntiaverat. Ea verò legitur. Tum de eâ quæritur, auctore Cyrillo : « Numquid hæc ipsa quoque fidei à sanctâ Nicænorum Patrum Synodo expositæ consentanea esse videretur, an non[5] ? » Eâdem planè formâ quâ de epistolâ Cyrilli quæsitum erat. Patres ordine censent « à Symbolo Nicæno dissentaneam, atque eo improbatam[6]. » Quo ritu, quâ regulâ, probata Cyrilli est; eo ritu, eâ regulâ, Nestorii epistola improbatur. En bis in eâdem Ephesinæ Synodi actione, Romani Pontificis dictum ac promulgatum de catholicâ fide judicium retractatur. Quæ approbaverat, quæque improbaverat, æquè in examen revocantur, nec nisi quæstione habitâ confirmantur.

1. *Conc. Ephes., act.* I, *col.* 452, 453 *et seq.* — 2. *Ep. Cœl ad Cyril., part.* I *Conc. Ephes., cap.* XV, *col.* 348. — 3. *Conc. Eph., act.* I, *col.* 461. — 4. *Idem, et col. seq.* — 5. *Ibid., col.* 492, 493. — 6. *Ibid., et col. seq.*

CAPUT XII.

Continuatio actionis primæ Concilii Ephesini : quæ circa Nestorii personam a Cœlestino Papa decreta essent, ad synodale examen et ipsa revocantur, nec nisi quæstione habitâ comprobantur.

Hæc quidem de fide gesta sunt actione primâ Synodi Ephesinæ : jam quæ ad Nestorii personam eâdem in actione pertineant recensemus.

Primùm Cœlestini ad Nestorium epistola legitur, et in acta refertur, ea scilicet quâ de Nestorio ferebat sententiam[1] : de quâ sanè sententiâ cùm postea, perpensis omnibus, Patres judicaturi essent, interim tantùm in acta referri oportebat. In Cœlestini epistolâ nihil erat peculiaris doctrinæ : tantùm in eo versabatur, ut Cyrilli probaret doctrinam et epistolam; Nestorii improbaret; de quibus Cyrilli ac Nestorii epistolis jam prolatum erat sanctæ Synodi judicium, ut aliqui iis addere supervacaneum esset.

II. Eâdem verò causâ, cùm Cyrilli epistola lecta esset, ea scilicet, quâ Cœlestini exequebatur sententiam, de eâ epistolâ nihil speciatim actum, sed jussum duntaxat, ut in acta referretur.

III. His gestis, de Nestorii personâ pronuntiandum fuit. Quæsitum, ecquid ea quæ Cœlestinus ad Nestorium scripserat, quæque exequendo Cyrillus egerat, ad Nestorium perlata essent[2]. Perlata esse compertum est, et eum usque adhuc in sententia perstitisse, ac pridem effluxisse dies à sancto Cœlestino primùm, tum postea ab Imperatore Synodum convocante præfixos. Hinc ad probationis cumulum, Patrum testimonia cum Nestorii exegesibus componuntur[3] : immanis discrepantia prodit Nestorium novatorem, adeoque hæreticum : fit decretum in hæc verba[4] : « Sancta Synodus dixit : Cùm impiissimus Nestorius, neque nostræ citationi parere, neque Episcopos à nobis destinatos admittere voluerit, necessariò venimus ad examinationem eorum quæ impiè docuisset. Deprehendentes itaque partim ex litteris commentariisque ipsius, partim è sermonibus, illum impiè sentire et prædicare, coacti per sacros canones, et litteras sanctissimi Patris nostri et conministri Cœlestini Romanæ Ecclesiæ Episcopi ad hanc sententiam venimus : Dominus noster Jesus Christus, per hanc sanctissimam Synodum Nestorium episcopali dignitate PRIVATUM ESSE DEFINIT. » Vides canones conjunctos cum Cœlestini litteris; magnificè sanè, et ad commendandam Sedis apostolicæ majestatem. Vides Synodum executam quæ Cœlestinus decrevisset, atque his coactam, ad tristem sententiam devenisse; sed novâ et suâ definitione edita in Christi nomine : sed postquam legitimâ cognitione constitit omnia rectè et ordine gesta esse.

IV. Denique sententia Synodi pronuntiata ad impiissimum Nestorium scribitur; « Sanctâ Synodus Nestorio novo Judæ : scias te à sancta Synodo esse depositum[5]. » Sic qui ante sacræ Synodi disquisitionem, *religiosissimus Episcopus* vocabatur, ea disquisitione factâ, jam *impiissimus*, jam *novus Judas*, et ab episcopali sede dejectus irrevocabiliter, et sententia promulgatur.

Sic maximâ res, maximâ consensione perfecta est, quâ nempe omnia in Ecclesiâ stare diximus; et ordo judicii ex se perspicuus : nempe à Cœlestino sententia profertur[6], Concilii generalis convocatione suspenditur,

1. *Conc. Ephes., act.* I, *col.* 501. — 2. *Idem, col.* 504. — 3. *Ibid., col.* 508 *et seq* — 4. *Ibid., col.* 533. — 5. *Ibid., col.* 549.

6. Contendit Alph. Muzarellus S. Cœlestinum concedere voluisse Nestorio indicias perintentiæ et correctionis in proximo Concilio : ideoque ejus sententiam adversus Nestorium non fuisse absolutam, sed conditionatam. Vide ejus opus posthumum, quod Gandavi prodit, anno 1815 : *De auctoritate Rom. Pontificis in Conciliis generalibus*, tom. II, pag. 42 et seq. (*Edit. Versal*).

cognitione examinatur, novo et irretractabili judicio roboratur, totius Ecclesiæ auctoritate conjunctâ.

Id Patres profitentur relatione ad Imperatorem : « Nestorium à cathedrâ submovimus, et canonicè exauctoravimus; Cœlestinum magnæ Romæ Episcopum præconiis extollentes, qui ante nostram sententiam, Nestorii hæretica dogmata condemnaverat, nosque in ferenda contra eum sententia anteverterat[1]. » Hæc illa unitas, hæc illa consensio, quæ invictum jam et ineluctabile robur ecclesiasticis judiciis præstat.

Ita congruunt omnia, ac nostra sententia stabilitur : dum enim Sedis apostolicæ de fide, deque personâ judicium, sancta Synodus comprobat et exequitur, ejusdem sanè Sedis legitimam potestatem et primatum agnoscit. Dum autem illius judicium non probat, nisi per legitimam cognitionem et iteratum examen, Romanum Pontificem omnibus quidem Episcopis superiorem; uno tamen Concilio generali, etiam in causâ fidei, inferiorem esse docet : quod erat demonstrandum.

CAPUT XIII.

Gesta actionis secundæ, quibus præcedentia comprobantur : quid sit confirmare decreta, stylo ecclesiastico, ex gestis demonstratur : in Synodi examine, atque judicio quæstionis finem non modò sacra Synodus, sed etiam Legati apostolici, atque ipse etiam Papa Cœlestinus agnoscunt.

Dum hæc agebantur, Arcadius et Projectus Episcopi, et Philippus Presbyter, delecti à Cœlestino erant, qui speciali mandato Sedis apostolicæ totiusque Occidentalis Synodi, Ephesinæ Synodo interessent. Hi ergo Ephesum ab Urbe adveniunt, ac sacro conventui adsunt, atque hìc actio secunda inchoatur[2].

Lupus Lovaniensis, inter alia antiquitatis acta, Cœlestini ad Legatos commonitorium instructionesque, ut ipse Cœlestinus vocat, protulit. His præcipiebatur, « ut Sedis apostolicæ tuerentur dignitatem : ne se Episcoporum dissidiis immiscerent, quorum quippe judices (cum Synodo utique) esse deberent[3]; cum Cyrillo, utpote fido, agenda conferrent. Jam quid his mandatis nixi præstiterint, ordine recensemus; atque his nostra firmari facilè ostendimus.

Primùm quidem proferunt sancti Cœlestini epistolam ad Synodum[4], quâ Legatis injunctum officium explicatur his verbis : « Direximus sanctos fratres et consacerdotes nostros,... qui iis quæ aguntur intersint, et quæ à nobis antea statuta sunt exequantur[5]. » His constat Synodi Ephesinæ actionem in apostolici judicii executione versari. Cujusmodi autem sit illa executio, an merâ, ut aiunt, obedientiâ, an verò ipsius Synodi cognitione legitimâ, certoque jam et indeclinabili judicio, sequentia demonstrabunt.

II. Lectis Cœlestini litteris, Legati consequenter ad Episcopos; « ut quæ *Cœlestinus* antea definire, et nunc in memoriam revocare dignatus est, juxta communis fidei regulam, AD FINEM NUMERIS OMNIBUS ABSOLUTUM deduci jubeatis; εἰς πέρας πληρέσατον, AD FINEM PLENISSIMUM : » qui Concilii fructus est, post cujus sententiam nulla nova discussio, novumque judicium, sed mera executio. Atque id Legati postulant juberi à Synodo, in quâ summam illam auctoritatem recognoscant.

III. Firmus, Episcopus Cæsareæ Cappadociæ, pro Synodo respondet : « Apostolica et Sancta Sedes Cœlestini Episcopi præsenti negotio sententiam regulamque præscripsit[6] ». Græca habent : *sententiam priùs protulit ac regulam*, seu τύπον, quam vocem paulò post *formam* vertit interpres. Nos de vocibus non litigamus : quid autem ipsa res sit audiamus eumdem Firmum accuratè explicantem : « Nos, inquit, de Nestorio hanc formam executioni mandavimus, canonicum apostolicumque judicium in illum proferentes : » actione primâ scilicet, quâ, facto examine, et quæstione habitâ, Cœlestini decretum firmatum vidimus. Sic exequitur Synodus generalis primæ Sedis sententiam, legitimâ cognitione et inquisitione, nec simplicis mandatarii vice, *sed canonico et apostolico dato judicio*. Papale sanè decretum pro tantæ sedis auctoritate sit forma, sit regula; sed quæ Synodo convocatâ, non nisi ex communi judicio, plenam auctoritatem obtineat.

IV. Legatos quoque ad Synodum mandato speciali missos, quæ adversùs Nestorium gesta essent an satis ex canonum præscripto, et Sedis apostolicæ reverentiâ intelligere oportebat : id sæpe jam diximus. Quare meritò petunt acta communicari, *ut nos quoque*, inquiunt[1], *confirmemus*. Illud *confirmare* quid sit, ipsa gesta eloquentur.

V. Posquam, Legatis petentibus, data sunt quæ in Nestorium acta essent, de iis actione tertiâ sic referunt : « Intelleximus omnia canonicè et ex ecclesiasticâ disciplinâ judicata esse[2]. » Ergo canonicè et ex ecclesiasticâ disciplinâ Sedis apostolicæ judicia in Synodo generali, quæstione habitâ, retractantur, ac de iis judicatur.

VI. Cùm Legati probassent acta in Nestorium sibi communicata, jam relegi petunt in publico consessu cætera, quæcumque Ephesi ab initio lecta gestaque essent : nempe inquiunt, « ut obtemperantes formulæ sanctissimi Papæ Cœlestini, qui hanc curam nobis commisit, vestræ etiam Sanctitatis judicia confirmare possimus[3]. »

Postea quàm ergo relecta sunt omnia, ac Legati assensere, proponit Cyrillus sacræ Synodo, « ut Legati obsignatione, ut moris est, planam ac manifestam faciant canonicam cum Synodo assensionem suam[4]. » Ad eam Cyrilli interrogationem, Synodus sic respondet, decernitque : ut Legati *subscribendo acta confirment* : quo loco perspicuè ipsum *confirmare* à Synodo dictum, nihil aliud est *quàm planam et manifestam suam assensionem facere*, ut à Cyrillo erat propositum.

Hunc verum, genuinumque confirmationis sensum sæpe protulimus, sæpe proferemus; et nunc à sanctâ Ephesinâ Synodo tam clarè proponi nobis gratulamur.

VII. Jam verò quanti esset, *auctoritate legationis apostolicæ Sedis*, ut ait Projectus[5], Legatorum unus, decreta Ephesina confirmari, hinc intelligitur; quòd etsi Cyrillis papalis sententiæ executor dictus, eam in Synodo executus esset; non tamen ad Synodum expressè delegatus : de qua Synodo Cœlestinus nondum cogitabat cùm Cyrillo vices committeret suas. At Arcadius, Projectus et Philippus, expressè à Cœlestino ad Synodum missi, mandati specialis auctoritate, synodalia gesta firmabant, Ecclesiarumque omnium cum Ecclesia principali, Romana scilicet, claram omnibus modis ac testimoniis consensionem manifestabant.

VIII. Huc accedit quòd Legati ad Synodum Ephesinam speciali mandato missi, non modò apostolicæ Sedis, sed etiam totius Occidentis ferebant sententiam. Unde Philippus Presbyter, unus Legatorum, postea quàm relecta omnia et communi consensu probata sunt, sic concludit : « Firmum ergo est, juxta omnium Ecclesiarum decretum (*nam* Orientalis et Occidentalis Ecclesiæ Sacerdotes, vel per se, vel certè per Legatos, sacerdotali huic consessui intersunt), quod in (Nestorium) est pronuntiatum[6]. »

IX. Hinc elucet ut sese mutuo ipsa Ecclesiarum decreta confirment : ea enim omnia vim habent confirmandi, quæ Ecclesiarum omnium consensionem unitatemque declarant; cùm ipsa unitate et consensione mutuâ, decretorum ecclesiasticorum firmitudo constet. Quare in edendâ fidei expositione, Oriens et Occidens, Sedesque apostolica et Synodici conventus se mutuo firmant. Unde et illud legimus in Ephesinâ Synodo Cœ-

1. *Conc. Eph., act.* I, *c.* 571. — 2. *Idem, act.* II, *c.* 610. — 3. *Christ. Lup. varior. Patr. epist., c.* CCXXVI. *Vid. etiam. novam collect. Baluz, pag.* 382. — 4. *Conc. Eph., act.* II, *col.* 611. — 5. *Idem, col.* 618. — 6. *Ibid., col.* 618.

1. *Conc. Ephes., act.* II, *col.* 619. — 2. *Idem, act.* III, *col.* 622, 623. — 3. *Ibid.* — 4. *Ibid., col.* 630. — 5. *Ibid., col.* 627. — 6. *Ibid., col.* 626.

lestino acclamatum : « Cœlestino custodi fidei ; Cœlestino cum Synodo concordi : unus Cœlestinus, unus Cyrillus, una fides Synodi, una fides orbis terrarum[1]. »

His ergo auditis catholicæ unitatis acclamationibus, Philippus Legatus sic respondet : « Gratias agimus sanctæ venerandæque Synodo, quod sancta membra, sanctis vestris vocibus, sancto capiti vos adjunxeritis : non enim ignorat vestra Beatitudo totius fidei, vel etiam Apostolorum caput esse beatum Petrum[2]. » Hæc ergo summa auctoritas, summa vis : quod membra et inter se, et Romano Pontifici, ut capiti conjungantur : quod ex consensione invictum ecclesiastici judicii robur.

X. Postremo Cœlestinus ipse, re totâ peractâ, ad sanctam Ephesinam Synodum mittit epistolam, quam sic auspicatur : « Tandem malorum fine gaudendum est[3]. » Ubi *finem* agnoscat lector eruditus intelligit : post damnatum scilicet, œcumenici Concilii, hoc est totius Ecclesiæ catholicæ indeclinabili auctoritate, Nestorium. Pergit : « Hujus rei tam fideliter peractæ, vos executores videmus nobiscum fuisse. » Omnes decernunt, omnes exequuntur, dato scilicet communi judicio. Unde addit Cœlestinus : « Dejectionem justam et exaltationem didicimus justiorem : » Dejectionem Nestorii à Romana quidem Sede inchoatam, sed Synodi sententia ad finem usque perductam, εἰς πέρας πληρέςατον, ut suprà vidimus : exaltationem Maximiani, in Nestorii locum post Ephesina decreta continuo substituti. Hic quæstionis finis : hunc finem non in suo, sed in Synodi universalis examine atque judicio, ipse etiam Cœlestinus agnoscit.

Atque id gestum in illâ Synodo, in quâ post Christum natum Sedis apostolicæ auctoritatem luculentissimè commendatam esse constat ; neque tantùm verbis, sed etiam factis. Certè sancta Synodus Philippum Legatum audit hæc vera et magnifica prædicantem de Sedis apostolicæ dignitate, deque « Petro capite et fidei columnâ, et Ecclesiæ catholicæ fundamento, et Christi auctoritate clavium administro ; qui ad hoc usque tempus semper in suis successoribus vivat, et judicium exerceat[4]. » Hæc dicit, visis ipsius Concilii actis omnibus, quæ memoravimus : ut profectò intelligamus hæc omnia Petri Sedisque apostolicæ privilegia, cum Synodi decretis et iterato judicio, et habitâ de fide post Sedem apostolicam quæstione, egregiè consentire.

CAPUT XIV.

Ephesinæ Synodis praxis quâ doctrinâ nitatur : Episcoporum auctoritas in Apostolis instituta : iis omnibus fidei depositum in commune traditum, et communi curâ custodiendum : apostolici in Hierosolymis Concilii auctoritas in secutis Conciliis : hæc ex Cœlestini epistolâ Ephesi lectâ, quâ confutantur ii, qui docendi auctoritatem à Papâ in Episcopos manare contendunt.

Post gesta relata, nostramque sententiam ex illis affirmatam, juvat etiam exponere sancti Cœlestini Papæ doctrinam egregiam, unde ista manarint ; nempe ea epistola, quam ad sacram Synodum Legati attulerunt, hæc ante omnia præferebat : « Spiritûs sancti testatur præsentiam congregatio Sacerdotum. » Ac paulò post : « Sanctum namque est pro debitâ sibi veneratione Concilium, in quo utique nunc Apostolorum frequentissimæ illius, quam legimus congregationis, aspicienda reverentia est. Nunquam defuit his Magister, quem receperant prædicandum : adfuit his semper Dominus et Magister ; sed nec docentes à suo Doctore deserti sunt unquam. Docebat ille qui miserat ; docebat qui dixerat quid docerent ; docebat qui in Apostolis suis se confirmabat audiri[5]. » Hæc de Apostolis, ac primo illo apostolico Concilio dicta : mox ad omnes Episcopos, atque ad secutas Synodos conferuntur. « Hæc, inquit, ad omnes in commune Domini Sacerdotes mandatæ prædicationis cura pervenit : hæreditario in hanc sollicitudinem jure constringimur, quicumque per diversa terrarum eorum vice nomen Domini prædicamus. Dum illis dicitur : *Ite, docete omnes gentes*[1] : advertere debet vestra Fraternitas, quia accepimus generale mandatum : omnes etiam nos id agere voluit, qui illis sic omnibus commune mandavit officium : necesse est ut competenter nostros sequamur auctores ; subeamus omnes eorum labores, quibus omnes successimus in honore. » Hæc denique sic concludit : « Agendum est labore communi ut credita, et per Apostolorum traditionem detenta, servemus[2]. »

Ex hâc sancti Cœlestini doctrinâ multa deducimus ; primum illud : Episcopos in Apostolis doctores constitutos ab ipso Christo, non utique à Petro, aut Petri successoribus. Nec indignum putat tanto loco positus Pontifex admiscere se reliquis Episcopis : « Omnes, inquit, Apostolorum vice nomen Domini prædicamus :... omnes illis successimus in honore. » Quo magis constet docendi auctoritatem, tam in ipsum Cœlestinum, quàm in cæteros Episcopos à Christo esse transfusam. Hinc omnibus traditum sacræ doctrinæ depositum, cujus custodia penes omnes sit, communique adeo curâ et consensione constituendam fidem : neque defuturum Ecclesiarum magistris Christi veri magistri præsidium. Hæc Cœlestinus in commune statuit de se et omnibus Episcopis Apostolorum successoribus : tum illud consectaneum, ut quæstione de legalibus collecti Apostoli simul protulerint eamdem Spiritûs sancti, suamque sententiam, ita porrò futurum in aliis summis controversiis, Apostolorumque Concilium in Episcoporum Conciliis revicturum. Quæ profectò docent, non in Petri solius aut successorum Petri sententia, sed in omnium consensione, Conciliorum vim, et quæstionis finem esse repositam.

Neque propterea Cœlestinus primatum infringit suum, dum se annumerat reliquis Apostolorum successoribus. Ut enim reliqui Episcopi reliquis Apostolis ; ita ipse Petro principi successor à Christo datus, ubique omnes præit Petri auctoritate, ut in eadem Synodo prædicatum gestumque legimus.

Sic in sancta Synodo generali tertio, ac primis illis sæculis, et contra hæreticos evincimus ubique præeuntem, atque omnium ducem Sedis apostolicæ potestatem ; quodque est maximum, Petri nomine, atque adeo à Christo institutam : nec minùs Catholicis ostendimus in eo collocatam ultimam et irrefragabilem ecclesiastici judicii vim, cùm ad Petri, id est, ad Papæ auctoritatem Episcoporum quoque toto orbe terrarum, Apostolorum vice, accedit auctoritas atque consensio ; quod unum Ecclesia Gallicana postulat.

CAPUT XV.

Chalcedonensis Concilii quarti generalis acta proponuntur : referuntur ea quæ antecesserint : ex his demonstratur, etiam in fidei causis, post Romani Pontificis judicium, à totâ Ecclesiâ ipsoque Romano Pontifice plenius ac majus, jamque irrefragabile judicium expectari.

Jam acta Concilii Chalcedonensis generalis pervolvantur. Hæc antecessere. Duas in Christo naturas confundebat Eutyches, Archimandrita Constantinopolitanus, ac Monachorum pater, haud minùs pervicax quàm delirus senex. Is ergo damnatus à sancto Flaviano suo et Constantinopolitanæ sedis Antistite, Patriarchas quidem omnes, sed Romanum maximè Pontificem appellavit, Leo scribit ad Flavianum, ac jubet *ad se cuncta deferri*[3]. Flavianus respondet, atque à Leone petit, ut nempe « propriam faciens communem causam, et sanctarum Ecclesiarum disciplinam, simul decerneret damnationem adversùs eum (Eutychem) regulariter factam esse,

1. *Conc. Eph.*, *act.* II, *col.* 618. — 2. *Idem*, *col* 619. — 3. *Ibid.*, *part.* III. *Ibid.*, *cap.* XX, *col.* 1039. — 4. *Ibid*, *act.* III, *col.* 626. — 5. *Epist Cœlest ad Synod. Ephes.*, *act.* II, *col.* 614.

1. *Matth.*, XXVIII, 19. — 2. *Act.* II *Conc. Eph.*, *col.* 615. — 3. *Conc. Chalc.*, *part.* I, *Ep.* II *Leon Mag. ad Flav.*, *tom.* IV *Conc.*, *col.* 41. *Vid int. epist. Leon.*, *edit. Quesn.*, *epist.* XX, *al.* VIII.

et per propria dicta confortaret Imperatoris fidem[1]. « Addebat : « Causa enim eget solummodo vestro solatio atque defensione, quâ debeatis consensu proprio ad pacem cuncta perducere : » hoc est, aperta causa et plana est; pauci adhuc sectatores, iique obscuri, nec magni nominis. Concludebat : « Sic enim hæresis quæ surrexit,.... facillimè destruetur, Deo cooperante, per vestras litteras; removebitur autem et Concilium, quod fieri divulgatur, quatenus nequaquam sanctæ turbentur Ecclesiæ[2]. » Et id ex disciplinâ, ut statim hæreses comprimantur, episcopali primùm, tum deinde Sedis apostolicæ providentiâ : neque statim necesse sit, Synodo universali convocatâ, sollicitari omnium Ecclesiarum pacem.

Ubi ad Leonem acta perlata sunt, ad Flavianum scribit[3] : sacramentum Dominicæ Incarnationis exponit *plenissimè, lucidissimè*, ut et ipse dicit[4], et omnes Ecclesiæ attestantur; Flaviani fidem et acta laudat; Eutychem ita damnat, ut ei indulgeri possit, si satisfecerit.

Hæc illa est nobilis ac planè cœlestis epistola, quæ per totam Ecclesiam tanto postea studio celebratur; quam nos ideo intellectam volumus quoties simpliciter Leonis epistolam appellare contigerit.

His quidem quæstio finiri potuit, nisi ea incidissent, quæ ad Synodum Ephesi convocandam Imperatorem Theodosium Juniorem impulerunt; eum qui Ephesi jam primam illam sub Cœlestino et Cyrillo indixerat.

De hâc Synodo sanctus Leo ad Theodosium hæc scripsit, primùm quidem « tam evidentem causam esse, ut rationabilibus causis ab indicendâ Synodo fuisset abstinendum[5] : » quod etiam Flavianus cavisse videbatur[6].

Cæterùm cùm Imperator bono animo Synodum convocasset, Leo assentitur, atque eas ad Synodum dat litteras, quibus Imperatorem laudat, quòd habere voluerit episcopale Concilium, « ut pleniore judicio omnis error posset aboleri. » Memorat Legatos à se dirigi, « qui vice, inquit[7], mea sancto conventui vestræ Fraternitatis intersint, et communi vobiscum sententiâ, quæ Domino sunt placitura, constituant. »

Ex his tria habemus : primùm quidem in fidei quæstionibus, non semper necesse esse Synodum œcumenicam convocari : tum illud, post rem à se judicatam non refugi à Leone tanto Pontifice synodale judicium, si causa idonea sit : denique si Synodus habeatur, *pleniore judicio* errorem aboleri, et quæstionem à Sede apostolicâ, *communi* cum Episcopis *sententiâ* finiri oportere : quo quidem plenum illud à nobis sæpe memoratum consensionis robur agnoscit.

At postquam Dioscorus Alexandrinus Episcopus, Eutychetis et fautor, omnia per vim et nefas egit, factumque est Ephesi, non Concilium, sed apertum latrocinium; jam scisso episcopali collegio, totaque Ecclesiâ perturbatâ, Synodi secundæ œcumenicæ Ephesinæ nomine, ipse Leo agnoscit, novam Synodum generalem haberi oportere, « quæ omnes offensiones, ita aut repellat aut mitiget, ne aliquid ultrà sit vel in fide dubium, vel in charitate divisum[8]. » Ergo intelligebat schismata et tantam de ipsa fide fluctuationem animorum, non satis tolli posse per suum judicium; et plenius, firmius, auctoritate majus Synodi generalis judicium, quo scilicet judicio omne jam dubium tolleretur, haud minùs sapiens ac bonus quàm fortis Pontifex postulabat.

Cæterùm Theodosius Imperator quamdiu existimavit Ephesi res ordine fuisse tractatas, de novâ Synodo habendâ nihil audire voluit. « Rem enim transactam Ephesi depositione eorum qui mererentur; et nihil ulteriùs post hæc definiri possibile est, cùm ista jam semel decisa sint[1]. » Ex his liquet quo discrimine essent Romani Pontificis ac Synodorum generalium judicia : cùm judicium quidem Romani Pontificis in Synodo retractetur : post Synodum verò, quamdiu ea legitima habeatur, nihil retractari, nihil audiri liceat.

Verùm Theodosio paulò post mortuo, Marcianus Imperator, ubi intellexit Ephesino conventui, propter vim et alia contra canones gesta, Synodi œcumenicæ nomen atque auctoritatem à plerisque Episcopis, maximè verò à Romano Pontifice denegari; novæ Synodi convocationem petenti Leoni negare non potuit. Factum est igitur Chalcedonense Concilium; atque apud omnes constitit quasdam esse circa fidem dissensiones ita graves, quæ non nisi Concilii œcumenici auctoritate definiri possint.

CAPUT XVI.

In Chalcedonensi Concilio duo ad rem faciunt; alterum, Dioscori Patriarchæ Alexandrini; alterum, examen epistolæ Leonis : hic de Dioscoro : demonstratur in causis, quæ universalem Ecclesiam spectant, in ipsâ consensione vim summam et indeclinabilem esse repositam.

Notum est omnibus Chalcedonem sexcentos atque amplius Episcopos convenisse. Paschasinus et Lucentius Episcopi, Leonis vice, santæ Synodo præsidebant; dati ab Imperatore judices qui actionem regerent, turbas compescerent, quæstionem de fide, et ecclesiastica omnia, in Synodi potestate ac judicio relinquerent.

In eâ vero Synodo, quæ ad rem nostram faciant, duo sunt; primum, Dioscori depositio; alterum, sententia Synodi de Leonis epistola comprobanda.

De Dioscoro, cùm vocatus judicio se non sisteret, ejusque scelera omnibus innotescerent, sic transactum. Paschasinus Sedis apostolicæ Legatus Patres rogat[2] : « Quid placet vestræ Sanctitati volumus discere. Sancta Synodus dixit : Quod placet canonibus. Lucianus Episcopus dixit : A beatissimo Patre nostro Cyrillo in sancta Ephesina Synodo quædam acta sunt : ipsam inspicientes formam quæ placuerit date. Paschasinus Episcopus dixit : Jubet Pietas vestra, ut ultione ecclesiasticâ utamur? Consentitis? Sancta Synodus dixit : Omnes consentimus..... Paschasinus Episcopus dixit : Iterum dico, quid placet Beatitudini vestræ? Maximus Episcopus magnæ Antiochenæ civitatis dixit : Quod videtur Sanctitati vestræ, et nos conformes efficimur. » Ita primam sententiam à Sede apostolica, et formam quam vocabant, dari oportebat. Itaque Legati, Dioscori sceleribus enarratis, ita pronuntiaverunt[3] : « Unde sanctus Leo per nos, et præsentem sanctam Synodum, unà cum beatissimo Petro Apostolo, qui est petra et crepido Ecclesiæ, et rectæ fidei fundamentum, ab omni sacerdotali potestate alienum declaravit[4]. » Anatolius Constantinopolitanus Episcopus : « Concors efficior. » Maximus Antiochenus Episcopus : « Sicut beatissimus Archiepiscopus et Pater noster Leo et Anatolius. » Cæteri eodem sensu : « Consentio, concors efficior, consentio damnationi à Synodo factæ, hæc eadem definio, decerno[5]. » Et subscriptum : « Paschasinus definiens subscripsi : Anatolius definiens subscripsi[6] : » cæteri idem.

Sic à Petro capite, atque unitatis fonte orta sententia in summam vim porrò deducitur consensione communi Episcoporum : sic ut Apostolorum prima illa Synodus ubique repræsentetur.

Ex his intelliguntur ea quæ ad Theodosium Augustum

4. *Ep. Flav. ad Leon., tom.* IV, *col.* 15. *Inter Leon. ep., post epist.* XXI. — 2. *Idem, col.* 16; *ibid.* — 3. *Ep. Leon. ad Flav., inter act. Conc. Chal., act.* II, *col.* 344 *et seq. Inter Leo., epist.* XXIV, *al.* X. — 4. *Vid. Ep. Leon. ad Synod. Chalc., part.* I *Conc., Ep.* XI, *col.* 71. *Int. Leon., ep.* LXXII, *al.* XLVII. — 5. *Conc. Chal., part.* I, *ep.* XVII, *col.* 38. *Int. Leon., ep.* XXXIII, *al.* XVII. — 6. In suâ ad Leonem epistolâ. — 7. *Conc. Chal., part.* I, *epist.* XIII, *col.* 34. *Int. Leon., ep.* XXIX, *al.* XV. — 8. *Epist. Leo. ad Theod., ibid., epist.* XX, *col.* 46. *Int. Leo.*, XXXIX, *al.* XXXIV.

1. *Vid.* I *part. Conc. Chal., epist.* XXIX, XXX, XXXI. — 2. *Conc. Chal., act.* III, *tom.* IV *Conc., col.* 421, 424. — 3. *Idem, col.* 425.

4. Textus Concil. Chalcedon., sic habet : Nudavit *eum tam ex episcopatûs dignitate, quàm etiam et ab omni sacerdotali* alienavit *ministerio*. Suspicatur Muzzarellus « hanc variationem refundi potius debere in editoribus quàm in ipsum Bossuetium. Absit enim, inquit, ut male fidei tantum virum incusem, quamvis ex textu integro, et integrè relato, non parvum sibi et suis negotium obviare. » Vide ejus opus suprà memoratum; tom. II, pag. 81. Congicimus autem ipsum Episcopum Meldensem, hic, ut in nonnullis aliis locis, verba Concilii, brevitatis causâ, contraxisse (*Edit. Versal.*).

5. *Conc. Chal., act.* III, *tom.* IV *Conc., col.* 425. — 6. *Idem, col.* 448 *et seq.*

Valentinianus Augustus scripsit : « Debemus cum omni devotione defendere, et dignitatem propriæ venerationis beato Apostolo Petro intemeratam et in nostris temporibus conservare : quatenus beatissimus Romanæ civitatis Episcopus..... locum habeat de fide et Sacerdotibus judicare[1]. » Neque tamen solus, sed eâ conditione quam idem Imperator addit : *ut prædictus Sacerdos* in his certè causis, quæ fidem et universalem Ecclesiæ statum tangunt, « congregatis ex omni orbe Sacerdotibus sententiam ferat[2]; » communi quidem decreto, ut et ipse Leo postulaverat, et in ipsâ Synodo factum fuisse vidimus.

Eodem animo Pulcheria Augusta ad Leonem sic scribit de Episcopis convocandis : qui, inquit, « facto Concilio, de catholicâ confessione et de Episcopis, te auctore, decernant[3]. »

Idem quoque scribunt Valentinianus et Marcianus Augusti ad eumdem Leonem : *Ut per celebrandam Synodum* omnia, *eo auctore*, fierent : hoc præstructo fundamento, quòd ipse *principatum in episcopatu..... possideret*[4].

Hinc liquidò constat, consueto ordine, et Papam auctorem esse debere, et Episcopos assidentes cum ipso esse judices, et ipsum irrevocabilis decreti robur in consensione esse positum; quod ipsum Pulcheria Augusta testatur, datâ epistolâ ad Strategum Consularem[5], qui omnem à Synodo vim prohibere jubebatur : « ut cum omni disciplinâ considente sanctâ Synodo, sine aliquâ commotione atque contentione, quæ à Domino Christo revelata fuerint COMMUNITER AB OMNIBUS confirmentur[6]. »

Interim sic Pontificem auctorem esse liquet, ut decreti vis, non solâ Pontificis auctoritate, quòd tum nemo cogitabat; sed ipsâ concilii consensione et approbatione constet; Patresque ac Synodus condecernant, conjudicent, Synodique sententia Papæ sententia sit; quæ, Ecclesiarum accedente consensu, jam irreformabilis irretractabilisque habeatur; quod unum postulamus.

CAPUT XVII.

Alterum caput in Synodo Chalcedonensi tractatum, de expositâ fide : sancti Leonis epistola non nisi facto examine comprobata : Gallorum et Italorum ante-Chalcedonense Concilium, de recipiendâ Leonis epistolâ, litteræ ejusdem spiritûs referuntur : decretum apostolicæ Sedis, non nisi consensione Ecclesiarum, irretractabile fieri. Christiani omnes et ipse Leo confitentur.

ALTERUM caput in Chalcedonensi Synodo tractatum, nempe firmata fides, et probata Leonis epistola, sic habet. Jam eam epistolam, ante gestam Synodum, totus ferè Occidens et Orientales plerique, et ipse Anatolius Constantinopolitanæ sedis Episcopus, etiam subscriptione firmaverant, et in ipsâ Synodo Patres sæpe clamaverant : « Sicut Leo, ita credimus; Petrus per Leonem locutus est; epistolæ omnes subscripsimus; sufficiunt ad fidem quæ exposita sunt, alteram expositionem non licet fieri[7]. » Eòque res processerat ut definitionem à Synodo fieri ægrè paterentur. Sed in tantis Ecclesiæ turbis, ad animos tranquillandos, neque privatim ante Synodum factæ subscriptiones, neque tanti in Synodo Patrum clamores sufficere visi; ne clamoribus magis tanta res, quàm æquâ et legitimâ disceptatione transacta videretur. Et Clerici Constantinopolitani dicebant : « Pauci clamant, non tota dicit Synodus[8]. » Placuit ergo Leonis epistolam ad legitimum Concilii examen revocari, et ab ipsâ Synodo de fide conscribi definitionem. Itaque, lectis antecedentium Synodorum gestis, de Leonis epistolâ judices ita proposuerunt : « Quoniam Evangelia posita sunt, singuli Reverendissimi Episcopi doceant, si expositio CCCXVIII Patrum[1] et post hæc CL Patrum[2] consonat epistolæ sancti Leonis. »

Postquam de examinandâ Leonis epistolâ interrogatio in eam formam facta est, operæ pretium erit Patrum sententias, et, ut aiunt, vota pensare ut intelligamus, ab ipsâ origine, cur epistola placuerit; cur postea tanto studio defenderetur; cur denique tam exacto Synodi examine probaretur. Primus Anatolius sic dicit sententiam : « Epistola sanctissimi Leonis consonat symbolo CCCXVIII Patrum et CL Patrum, sed et his quæ in Epheso sub sanctissimo Cyrillo : quapropter consensi, et libenter subscripsi. » Id erat apertè deliberantis, non autem cæco, ut aiunt, impetu, ex merâ obedientiâ subscribentis. Cæteri in eumdem sensum : « Concordat, et subscripsi. » Multi disertè et expressè : « Concordat, et ideo subscripsi. » Additum à quibusdam[3] : « Concordat, et subscripsi, cùm rectè habeat. » Alii : « Concordare certò scio. » Alii : « Cùm esset consona et eumdem haberet scopum, amplexi sumus et subscripsimus. » Alii : « Hanc jam olim tenuimus fidem : hanc tenemus; in hâc baptizati sumus, in hâc baptizamus. » Alii et magna pars : « Cùm viderem, cùm sentirem, cùm deprehenderem, cùm invenirem consentire, subscripsi. » Alii : « Persuasus, instructus, certior factus quòd omnia consentirent, subscripsi. » Multi exponunt difficultates suas, plerasque ex linguâ peregrinâ ortas; alias ex rebus ipsis, et audisse quidem epistolam, « et in plurimis rectè habentem comperisse : aliqua verba obstitisse, quæ partitionem aliquam in Christi personâ demonstrare viderentur[4]. » Addunt à Paschasino et Legatis doctos esse, « quòd nulla partitio esset, sed unus Christus : ideo, inquiunt, consensimus et subscripsimus. » Alii, enarratis iis quæ Paschasinus et Lucentius dixerant, sic concludunt : « Per hoc nobis satisfactum est, et per omnia consonare æstimantes sanctis Patribus, consensimus et subscripsimus. » Quo loco Illyriciani Episcopi et alii, qui ante illud examen epistolæ acclamaverant, iterum clamant : « Eadem omnes dicimus et his consentimus, » ut profectò, et in ipsâ Synodo, et ante Synodum, ita consensisse constet; quòd, re considerata, convenire omnia cum Patribus æstimarent, judicarent, persuasi essent, et communem omnium ac singulorum fidem à Leone expositam esse intelligerent.

Hæc quidem Chalcedone gesta sunt; sed et ante Chalcedonensem Synodum, Galli nostri, habita in Galliis Synodo[5], de recipienda Leonis epistola, sic ad ipsum Leonem scripserunt[6] : « Multi in ea (Leonis ad Flavianum epistola scilicet) gaudentes pariter et exultantes, recognoverunt fidei suæ sensum, et ita se semper ex paterna traditione tenuisse, ut vester apostolatus exposuit, jure lætantur. Nonnulli sollicitiores facti Beatitudinis vestræ admonitione percepta, modis omnibus se gratulantur instructos, datamque sibi occasionem gaudent, qua libere et fiducialiter, suffragante etiam apostolicæ Sedis auctoritate, eloquantur, et asserat unusquisque quod credit. »

Congruunt Itali[7], auctore Eusebio, Mediolanensi Episcopo : « Claruit eam, (Leonis ad Flavianum epistolam) plena fidei simplicitate fulgere, Prophetarum etiam assertionibus, evangelicis auctoritatibus, et apostolicæ doctrinæ testimoniis radiare, omnibusque sensibus convenire, quos sanctus Ambrosius de Incarnationis Dominicæ mysterio, suis libris, Spiritu sancto excitatus inseruit. Et quia omnia, majorum fidei nobis antiquitus traditæ, conveniunt, placuit omnibus, qui impiè de Incarnationis Dominicæ sacramento sentiant,

1. I *part. Conc. Chalc., epist.* XXV; *col.* 51. *Int. Leo. post epist.* XLVII, *al.* XXVIII. — 2. *Idem, col.* 54. — 3. *Ibid., epist* XXXV; *col.* 66. *Inter Leon. post epist.* LVIII, *al.* XXXVIII. — 4. *Ibid., ep.* XXXIII, *col.* 62. *Int. Leon. post epist.* LVII, *al.* XCVIII. — 5. Bithyniæ. — 6. I *part. Conc. Chal., epist.* XXXIX, *col.* 70. — 7. *Conc. Chal., act.* II, *col.* 337, 344, 368, 369.

8. Hic agebatur non de receptione Epistolæ S. Leonis, sed unicè de restitutione Episcoporum, in Latrocinio Ephesino prævaricatorum, à Synodum et ad Ecclesias. Huc referri Clericorum Constantinopolitanorum clamores, recte notat Mazzarellus, *ubi suprà*, p. 96. Vide tom. IV Conc, col. 369 (*Edit. Versal.*).

3. Nicænorum. — 2. Constantinopolitanorum. — 3. *Conc. Chal., act.* I, *col.* 369 *et seq.* — 4. *Idem, col.* 491. — 5. XLIV Episcoporum. — 6. *Ep. Episc Gallor. ad Leon., tom.* I *Conc. Gall., p.* 93. *Tom.* III *Conc. Labb*, *col.* 1329 : *et int. Leon. epist. post epist.* LXXVI, *al.* XCXVIII. — 7. Numero XII.

suo etiam consensu, auctoritatis vestræ sententia[1], damnatione congruâ persequendos[2]. » En auctoritatis sententia in Romano Pontifice; en Episcoporum cum Romano Pontifice auctore consensus, isque exploratâ veritate præstitus. Sic probabant, sic subscribebant, sic epistolam communis fidei sensibus congruentem, talemque à se repertam atque judicatam ubique valere conjunctis cum apostolicâ Sede sententiis decernebant : quæ mirificè consentiunt iis, quæ modò in Patrum Chalcedonensium sententiis legimus.

Hoc est illud examen epistolæ Leonis Chalcedone synodicè factum, et in gesta relatum; quo demum facto, epistola jam ut certissima ac perfectissima, nec ampliùs retractanda fidei regula proponitur. En quod irretractabile, seu mavis, irreformabile Leo censuit; quod quidem cum illo et cum Chalcedonensibus Patribus censuisse nemini fraudi esse potest. Ab apostolicâ Sede forma perfertur, sed quæ judicio, eoque libero, recipi debeat : et Episcopi singuli, ita *summo* inferiores, ut de ejus quoque *decreto* universi judicent[3].

Neque aliter intelligebant dubitationem omnem tolli potuisse. Ecce enim Imperator, peractâ demum Synodo, sic edicit : « Cesset igitur jam profana contentio : nam verè impius atque sacrilegus est, qui post tot Sacerdotum sententiam, opinioni suæ aliquid tractandum reliquit[4]. »

Exinde omnem de religione prohibet disputationem. « Nam, inquit, injuriam facit judicio religiosissimæ Synodi, si quis semel judicata ac rectè disposita revolvere, et publicè disputare contendit. »

En in Eutychetis condemnatione ordo ecclesiasticorum judiciorum circa fidei quæstiones. Nempe is à proprio Episcopo Flaviano judicatur, à sancto Leone Papâ causa recognoscitur, retractatur, Sedis apostolicæ definitione deciditur; post eam definitionem, Patrum seu Episcoporum in Concilio generali examen, inquisitio, judicium sequitur; post approbatam Patrum judicio definitionem, jam nullus dubitationi aut disputationi locus.

Neque aliter Leo : « Nullum jam excusationis refugium de ignorantiâ, vel de intelligentiæ difficultate conceditur; cùm sexcentorum ferè fratrum, coepiscoporumque nostrorum Synodus congregata, nullam artem ratiocinandi, nullum eloquium disserendi contra fundamentum fidei divinitus inspiratæ permiserit : quoniam adnitentibus per auxilium Dei fratribus et Vicariis nostris,..... non solùm Sacerdotibus Christi, sed etiam Principibus et potestatibus christianis, cunctisque Clericis, plebibus, ordinibus, plenè atque evidenter apparuit, hanc esse verè apostolicam fidem,..... quam sinceram et ab omni fæce totius erroris alienam, sicut accepimus, prædicamus, et, universo jam mundo consentiente, defendimus[5]. »

Sic summam jam et indeclinabile decreto apostolico robur accedit, postea quàm universali inquisitione, examinatione, discussione, atque exinde consensu ac testimonio roboratur.

CAPUT XVIII.

Adversariorum effugia : Bellarminus et Baronius diversa sectantur : aliorum cavillationes de Theodoreto in sedem restituto agitur, ex eoque facto nostra sententia confirmatur.

Jam quidem pernoscimus Bellarminum hâc decreti pontificii examinatione permotum, sic respondisse : « Leo epistolam suam miserat ad Concilium, non ut continentem ultimam et definitivam sententiam, sed ut instructionem, quâ adjuti Episcopi meliùs judicarent[1]. » Nempe hoc unum effugium superest : ad hæc misera et inepta, viri, quamvis egregii, rediguntur. Nempe nisi omnia quæ huc usque lecta sunt, aut contemnimus, aut obliviscimur, hanc epistolam Leo, non ad Synodum instruendam misit, de quâ cùm scriberet nemo cogitabat. Non ergo instruit Synodum, sed delatam ad se quæstionem suæ Sedis auctoritate judicat. Hanc exponit fidem; hanc ad omnes Ecclesias mittit; his damnat Eutychen; probat Flavianum : quæ nisi plenâ Sedis apostolicæ auctoritate fiunt, jam nescio, quomodo et ubi ea sese auctoritas exeruerit unquam. Quid autem causæ esset cur ultimam sententiam non proferret Leo, appellante Eutyche, rogante Flaviano, ut de se actisque suis tantus Pontifex pro potestate decerneret? Scilicet homo imbecillis atque cunctabundus, nec satis agnoscens sibi à Deo creditam potestatem, Eutychen cum aliquot Monachis metuebat. Hæc enim initia erant : hoc temporum articulo scripsit epistolam. An expectabat ut suborta hæresis glisceret, totumque orbem flamma corriperet? Aut fortè quæstionis obscuritate turbatus hærebat, expectabatque Concilii œcumenici sententiam : qui omnia à se *plenissimè* et *lucidissimè* enucleata esse profitetur[2]. Quid quòd ad Imperatorem scribit : « Tam evidentem causam esse, ut ab indicendâ Synodo fuisset abstinendum[3]? » Hæc scribens tantus Pontifex, tamen, si Bellarmino credimus, non de judicandâ quæstione, sed de instruendâ Synodo cogitabat. Miserum verò est tam absurda sectari, atque insuper adversarios perniciosi contra ipsam fidem erroris arguere. At hîc videre est, ut prædiximus[4], Bellarminum ac Baronium, dum nihil solidi succurrit, æstuantes, atque in diversa pertractos. Nempe Baronius epistolam videns totâ Sedis apostolicæ auctoritate scriptam, contendit à Leone scriptam, *ut fidei regulam* : Bellarminus videns à Synodo examinatam, non eam, *ut fidei regulam*, sed tantùm ut Synodi instructionem agnoscit. Quo conflictu, ac rerum perspicuâ serie eò deducimur, ut eam et pro cathedræ apostolicæ auctoritate perscriptam, et tamen ab Ecclesiâ catholicâ, ac Synodo universali adhuc examinandam ex Patrum traditione agnoscamus : quæ Parisiensium et Ecclesiæ Gallicanæ ipsissima sententia est.

Novi qui Bellarmini responsa erubescunt; hæc verò haud meliora proferunt. Certa res, inquiunt[5], Leoni erat; *plenissimè*, *lucidissimè* à se exposita omnia noverat, et ad Synodum Chalcedonensem scripserat, neque in dubium revocari sinebat à Legatis : « Fidem, inquit[6], non patiamini in dubium revocari » Examen igitur illud, non ex dubitatione, sed ad ampliorem jam notæ et creditæ veritatis elucidationem pertinebat. Hæc illi. At si res ita est, quid vetabat examinari conciliaria quoque decreta? Quid ipsas etiam Scripturas? Non autem id factum unquam. Ergo cùm Chalcedone examinaretur Leonis epistola, aliud agebatur, quàm id quod isti fingunt. Neque verò Chalcedonenses luculentiorem ipso Leone, qui omnia *lucidissimè explanaverat*, sed auctoritate firmiorem protulere sententiam. Neque audiendum illud : sancto Pontifici explorata erant omnia : ergo in tantâ certitudine, nullum quæstioni, nullum examini, quale nos dicimus, permittebat locum. Nempe id qui objiciunt, ne mihi quidem intellexisse videntur, quid sit examen in negotio fidei; cùm præsertim de summis ac præcipuis christianæ religionis dogmatibus agitur. Neque enim aut Patres Nicæni, cùm de Arianis quærerent, de Filii divinitate ambigebant : sed quàm ab eâ fide Ariani abessent, quibusque sententiis ac verbis insanus error confutandus esset. Neque Ephesini, cùm de

1. Observat Muzzarellus hîc omissam esse vocem *præcedente*, ex oscitatione, ut putat, editorum; nam in textu legitur, *auctoritatis vestræ præcedente sententiâ*. Insuper plura citat Epistolarum quorumdam Galliæ Antistitum, necnon Eusebii Mediolanensis fragmenta, « quæ (ipsius verba sunt) cum diligentiam Bossuetii forte effugerint, a nobis solerter collecta, aliquid exhibent, quod ejus etiam admirationem excitasset. » Ab opus jam laudatum, tom. II, pag. 88; vel tom. III Conc., col. 1334, 1335, 1435 (*Edit. Versal.*).

2. *Epist. Synod. Euseb. Mediol. Episcop. et Episcop. Ital. Tom.* III *Conc.*, *col.* 1334; *et int. Leon. epist. post epist.* LXXVII, *al.* LII. — 3. *Vid. Dissert., præv., n.* LXI. *Leon. Ep. ad Theodor.* XCIII, *al.* LXIII. — 4. *Concil. Chalc., part.* III, *c.* III, *col.* 840. — 5. *Epist. Leon. ad Episc. Gall.* LXXXII, *al.* LII.

1. *Bell., lib.* II *de Conc. auctor., cap.* XIX. *Vid. Dissert. præv., n.* LX. — 2. *Epist. Leo. ad Synod. Chal.* I *part., ep.* XL, *col.* 71. *Inter Leon., ep.* LXXII, *al.* XLVIII. — 3. *Idem, ep.* XIII, *col.* 34. *Inter Leon.* XXIX, *al.* XV. — 4. *Diss. præv., n.* LX. *Bell. loc. jam. cit. Baron., an.* 449, *tom.* VI, *pag.* 80. — 5. *Vid. Duv. et alios.* — 6. *Leon., ep.* LXXIII, *al.* XLIII *ad Marc., cap.* II.

Nestorii et Cyrilli, atque adeo de Cœlestini fide inquisitio fieret ipsi de fide dubitabant : sed rectènе an secus illi fidem exposuissent. Neque item Chalcedonenses ullo modo dubitabant quis esset Christus, Deusne an homo verus, an confusis naturis quid tertium, sive aliud portentum, Eutychiani cogitarent : non id sanè quærebant; sed verènе et ex communi Patrum et Ecclesiæ sententia tantum sacramentum Leo exponeret. Ac certum Leoni erat, à se *plenissimè* expositam fidem : rectè. An et id omnibus æquè certum exploratumque esset quærebatur. Episcopi ergo, ad quos perlata erat Leonis epistola, ejus sensum quisque cum ea fide componebat, quam ipsi à Patribus accepissent. Neque cæca, ut aiunt, obedientia, sed ex certa et expressa inquisitione parebant.

Certè multos vidimus optima fide dubitasse, neque subscripsisse, nisi postquam ipsis satisfactum fuit. Ergo verè et propriè rem examinabant, ut nondum exploratam; ac Leoni quidem Petri loco sedenti id certum fuisse visum, præjudicii cujusdam instar, magnæque ac validæ præsumptionis loco erat : sed postquam idem quoque omnibus nisum est, non tantùm præsumptio, sed omnibus modis fixa sententia et irretractabile judicium.

At enim, inquiunt, plerique ex Patribus jam ipsam epistolam subscriptione firmaverant, et omnes clamabant hanc esse suam fidem. Sanè; sed jam ordine et legitimè declarandum restabat, unde is sibi sensus : nempe quòd rectè examinantibus constitisset Leonis sententiam, cum antiqua fide quam hauserant, consentire. Id ergo simul in Synodo faciunt, quod singulatim ante Synodum quique fecerant, et prolato communi judicio, quæ senserant firmant.

Ergone singulis quoque Episcopis examen relinquimus? Certè non examen juridicum, quo singuli decretum superioris judicis solvere et irritare possint; sed examen hujus generis, quo cuique constet, nihil sibi imperatum, atque propositum, quod divinæ legi ac veritati traditæ repugnaret. Præmisimus enim, ex Innocentio quoque IV, non tantùm egregio Pontifice, sed etiam optimo pontificii juris interprete, Episcopos inferiores capiti suo Romano Pontifici dicto audientes esse debere, sub hâc tamen exceptione : nisi mandatum hæresim contineret, vel nisi ex præcepto injusto vehementer præsumeretur statum Ecclesiæ turbari, vel etiam fortè alia mala ventura[1]. » Hæc Innocentius, cujus doctrinam amplectuntur omnes. Quo ex fonte illud prodiit, alio loco memoratum[2], quod ad Paschalem II à sanctismis Episcopis, ex Concilio provinciali Viennensi perscriptum est, ipso etiam Paschali probante : « Si nostræ Paternitatis assertiones prædictas roborare nolueritis, propitius sit nobis Deus, quia nos à vestra subjectione et obedientia repelletis. » Ex quibus aliisque constat, hoc Episcopis docturis utique gregem ex auctoritate, non autem simpliciter credituris, examen competere; hoc ab illis fieri, sive in Synodo, sive extra Synodum, Chalcedonensia et alia à nobis recensita gesta declarant.

Aut verò dicant velim, qua ratione, non jam de Romanorum Pontificum decretis, sed de aliorum scriptorum litteris et tractatibus judicatum putent? Vero certè examine, tanquam de re dubia. Ita enim Cyrilli; ita Nestorii expositiones in Ephesinâ Synodo : ita aliorum in aliis Synodis scripta explorata sunt, et ad certam exacta regulam; fidem Patrum scilicet. Atqui de Leonis epistola non aliud gestum : quòd cum concesserint, atque ex actis viderint, fateantur necesse est, qua ratione, quove jure atque ordine, de scriptis aliorum in Synodis œcumenicis inquiri sit solitum, eadem ratione, atque ordine ac jure, in Chalcedonensi quoque œcumenica Synodo, de Magni Leonis epistola inquisitum esse : quod et per se clarum, et à Synodo quintâ expressè declaratum, ut ejus Synodi acta, sequenti capite recensenda, demonstrant.

Sic duo illa expedivimus, quæ ab initio sunt commemorata : nempe Dioscori condemnationem, et approbationem Epistolæ ad Flavianum. Tertium addimus quod ad rem nostram pertineat, de Theodoreto in suam sedem restituto[1]. Is igitur cùm, jubentibus Episcopis, Nestorium apertè anathematizasset, « gloriosissimi judices dixerunt : Omnis jam dubitatio de Theodoreto est soluta; quippe et Nestorium coram vobis anathematizavit; et à sanctissimo Archiepiscopo senioris Romæ Leone susceptus est, et definitionem fidei à Religiositate vestra prolatam libenter suscepit : et insuper epistolæ memorati sanctissimi Archiepiscopi Leonis subscripsit. Deest igitur ut sententia proferatur à Deo amabili Sanctitate vestra, ut Ecclesiam suam recipiat, sicut et sanctissimus Leo Archiepiscopus judicavit. Omnes reverendissimi Episcopi clamaverunt : Theodoretus dignus est sede :.... post Deum Leo judicavit[2]. » Nihil ergo Theodoreto profuturum erat prolatum à Leone de eo in sedem restituendo judicium; nisi postquam ad Synodum perlata res est, et fidem suam Synodo approbasset, et ab eadem Synodo Leonis judicium firmaretur. Hæc gesta sunt Legatis Sedis apostolicæ præsentibus, ac postea pronuntiantibus eam de firmando Leonis judicio sententiam, quam tota Synodus comprobavit[3].

CAPUT XIX.

Concilium quintum generale, seu Constantinopolitanum II, in medium adducitur : in eo referuntur tertiæ et quartæ Synodi acta, jam a nobis recensita; et clare docetur Romanorum Pontificum, ut et aliorum scripta, nonnisi inquisitione factâ à Synodis comprobari : unde trium simul Synodorum œcumenicarum auctoritas nostram sententiam firmat.

Acta Constantinopolitanæ secundæ Synodi, quæ quinta est generalis, sub Vigilio Papa, ac Justiniano Principe, demonstrabunt, ita ut tertiæ et quartæ Synodi decreta intelleximus, ita à quintâ Synodo fuisse intellecta : quæ eam traditionem ex proximo sumpserit, ac nobis reliquerit.

De tribus Capitulis agebatur; hoc est, de Theodoro Mopsuesteno, de Theodoreti scriptis adversùs Cyrillum, deque Ibæ Edesseni epistolâ ad Marim Persam. Quærebatur eane epistola probata esset in Chalcedonensi Synodo. Atque eam quidem epistolam Chalcedone lectam esse constabat, ac susceptum Ibam à sanctâ Synodo, cùm Nestorium anathematizasset. Quidam personæ veniam datam tantùm; alii epistolam quoque probatam contendebant : quæsitum ergo, in Synodo quinta, quo ritu probari scripta de fide consuessent in Synodis anterioribus tertiâ et quartâ. Synodi acta replicantur, eaque quæ suprà memoravimus, de epistolâ sanctorum Cyrilli et Leonis. Tum « sancta Synodus dixit : Ex his quæ recitata sunt, manifestum est, quomodo sanctæ Synodi ea, quæ apud eas proferuntur, probare solent. Cùm enim illi sancti viri, qui recitatas epistolas scripserunt, sic splenduerint, tamen epistolarum earum comprobationem NON SIMPLICITER, NEC SINE INQUISITIONE fecerunt, nisi per omnia COGNOVISSENT consonare eas expositioni et doctrinæ sanctorum Patrum, ad quam collatio facta est[4]. » De Ibæ autem epistolâ non esse ita gestum constabat ex actis. Eam ergo epistolam non esse probatam optimè concludebant. Sic igitur certum ex tertiâ et quarta Synodis, ita definiente et intelligente quinta, epistolas à Sede apostolicâ comprobatas; qualis

1. *Sup. Dissert. præv., num.* LXXVIII, LXXIX. *Inn. IV, cap.* Quanto : de consuetudine : *lib.* I *Decret., tit.* IV, *fol.* 33. *Idem, cap.* Inquisit. de sententiâ excommunicationis : *lib.* V, *tit.* XXXIX, *fol.* 205. — 2. *Diss præv. loc. jam cit. Vid. epist. Conc. Vien., anni* 1112, *tom.* X *Conc., col.* 785.

1. De Theodoreto nonnulla hic omissa sunt, quæ probant ipsum, jam in primâ Concilii actione, auctoritate sancti Leonis, Concilio inter accusatores adfuisse, ac sedi suæ restitutum esse. Pari enim jure cum cæteris subscripsit Epistolæ sancti Leonis, actione quartâ; et definitioni Synodi Chalcedonensis, actione sextâ. In actione VIII, cùm rursus accusaretur Theodoretus, Concilium satisfieri voluit iis qui de ejus fide adhuc dubitabant. Vide tom. IV Concil., col. 102, 103, 482, 589 : et Muzzarel., tom II, pag. 111 et seq. (*Edit. Versal.*).

2. *Conc. Chal., act.* VIII, *col.* 621. — 3. *Idem, col.* 624. — 4. *Conc. Constantinop.* II, *gener,* V, *collat.* VI, *tom.* V, *col.* 541.

Cyrilli fuit, aut etiam ab ea profectas, qualis Leonis fuit, NON SIMPLICITER, NEC SINE INQUISITIONE à sanctis Conciliis receptas fuisse.

Rursus in eadem quintâ Synodo contra Nestorii epistolam acta leguntur, quibus Ephesini Patres disertè pronuntiant : « nullo modo consonam esse Nestorii epistolam fidei, quæ Nicæ exposita fuit[1]. » Sic et illa epistola non simpliciter quoque, sed factâ, ut par erat, inquisitione rejecta est; damnatusque Ibas, « qui diceret Nestorium ab Ephesina Synodo sine examinatione et quæstione esse rejectum[2]. »

Pergunt sancti Patres, et quod Chalcedonenses Episcopi facturi fuissent, si epistolam Ibæ examinandam suscepissent, id ipsi faciunt. Epistolam conferunt cum gestis Ephesinis et Chalcedonensibus. Quo facto, « sancta Synodus dixit : Ostendit manifestè facta collatio, quòd contraria per omnia est epistola, quam Ibas scripsisse dicitur, definitioni, quam pro rectâ fide Chalcedonensis Synodus pronuntiavit..... Omnes Episcopi clamaverunt : Hæc omnes dicimus; epistola hæretica est[3] » Sic ergo ex quintâ Synodo sancti Patres nostri in Synodis œcumenicis, quas legunt epistolas sive catholicorum, sive hæreticorum, sive etiam Romanorum Pontificum, etiam de fide scriptas, eodem ritu orthodoxas vel hæreticas pronuntiant, legitimâ cognitione veritate inquisitâ, ac deinde perspectâ, tum ex his dato judicio.

Nullone, inquies, prorsus discrimine, atque animis æquè in utrosque propensis? Sanè diximus, et sæpe dicemus, præsumptum fuisse pro Pontificum orthodoxorum decretis : cæterùm in Synodis œcumenicis, ubi judicandum in materiâ fidei, non jam præsumptionibus agi oportere, sed omnino ad liquidum veritate perspectâ.

Hæc quinta Synodus fecit, hæc ex tertiâ et quartâ Synodo didicit et probavit; unoque hoc argumento trium œcumenicorum Conciliorum, Ephesini, Chalcedonensis, Constantinopolitani II, pro nostra sententia decreta retulimus.

CAPUT XX.

Synodus V, invitato ac repugnante Vigilio Papâ, habetur : ejusdem Vigilii CONSTITUTUM *solvit : Ibæ epistolam ipsius sententia ab hæresi absolutam, impiam et hæreticam judicat : à Romanis Pontificibus comprobatur.*

IN eadem quinta Synodo hæc gesta sunt quæ ad causam nostram facere videantur.

De tribus Capitulis suprà memoratis Justinianus Imperator quæstionem in Ecclesiâ haberi petiit : ejus rei gratiâ Vigilium Papam Constantinopolim accivit : ibique, non ita multò post, Synodum congregavit. Ipse, et Orientales adversùs Nestorianos sub eorum Capitulorum defensione resurgentes, magni momenti esse putabant, ut ea damnarentur; Vigilius cum Occidentalibus metuebat, ne per eam occasionem Chalcedonensis Synodus solveretur, quòd in ea Synodo Theodoretum et Ibam fuisse susceptos, Theodorum verò nominatum, sine ulla censuræ notâ dimissum esse constaret.

Quanquam ergo pars utraque de summâ fidei facilè consentiebant, tamen omnino ad fidei causam quæstio pertinebat, cùm ab his timeretur, ne Nestoriani; ab illis, ne Eutychiani Synodi Chalcedonensis inimici vincerent.

Ex eâ contentione multæ in Vigilium criminationes extiterunt, quæ nihil ad nos attinent. Mihi persuasum est, omnia à Vigilio optimo consilio esse gesta, cùm Occidentales Capitula condemnari non ferrent, resque ad schisma vergeret. Utcumque est, hoc liquet, Vigilium etiam invitatum Synodo adesse noluisse : absque eo Synodum nihilo secius celebratam : editum ab eo CONSTITUTUM, quo improbaret ea, quæ Theodorus, Theodoretus et Ibas adversùs fidem scripsisse dicerentur; eorum nomini parcendum esse decerneret; quòd vel à Synodo quarta suscepti, vel in Ecclesiæ communione mortui, Deique judicio reservati haberentur[1] : de Ibæ epistolâ hæc edebat; ipsam *rectissimo ac piissimo sensu intellectam*, irreprehensam manere[2] : ac de tribus Capitulis universim jubebat, *post præsentem definitionem*, Ecclesiasticos nullam postea *movere quæstionem*[3].

Hæc quidem Vigilius pro potestate decrevit. At Synodus post ejus CONSTITUTUM quæstionem habuit de tribus Capitulis; et judicavit meritò quæstionem haberi de mortuis et Ibæ epistolam manifestè hæreticam et Nestorianam, fideique Chalcedonensi per omnia contrariam; atque omnino anathema esse, quique impium Theodorum Mopsuestenum, quique Theodoreti adversùs Cyrillum scripta, quique Ibæ *impiam* et Nestoriana dogmata tuentem epistolam defenderent, neque anathematizarent eam, sed rectam esse dicerent[4].

His igitur, nec Vigilio parcere videbantur, presso quamvis nomine; quorum decretum à Pelagio II, Gregorio Magno, aliisque Romanis Pontificibus confirmatum esset constat; atque etiam à Vigilio, siquidem vera est ea, quam Petrus de Marca, vir illustrissimus, ex M. S. codice Bibliothecæ regiæ edidit epistolam[5].

Hæc docent in re maximâ, quæ totam conturbet Ecclesiam, atque ad causam fidei pertinere videatur, pontificis decretis sacrorum Conciliorum decreta prævalere, Romanique Pontificis judicio defensam Ibæ epistolam, haud minùs pro hæreticâ proscribi potuisse.

Nempe et hoc in eâ legebatur, Cyrillum *lubricasse*, atque ad Apollinarii dogma deflexisse, quia scripserat *similiter illi, quòd Deus Verbum factus est homo*[6]. Hæc igitur Vigilius non satis cautè toleravit; Synodus verò quinta non tulit, ac Nestorii hæresim, sub novâ formâ reviviscentem extinxit : quodque vel maximè Synodorum est, ab omni errore diligentissimè fidem catholicam eliquavit.

CAPUT XXI.

In Synodo VI generali, quæ Constantinopolitana est III, causa Honorii Papæ per Synodum condemnati : tria effugia proponuntur : quæstiones aliquot ex actis suo ordine resolvendæ : brevis Monothelitarum historia præmittitur.

UT tertia, quarta et quinta Synodi de Romanorum Pontificum judiciis judicarunt, eaque non nisi quæstione habitâ comprobarunt; ita à sextâ Synodo factum esse constat, communeque illud est omnibus Synodis. Sed quoniam Honorius Papa cum suis epistolis in eâ Synodo condemnatus, nostræ causæ peculiare præsidium præbet; Bellarminus ac Baronius nullum non movent lapidem, ut acta sextæ Synodi falsata à Græcis librorum corruptoribus videantur : falsatæ quoque, seu potiùs confictæ, Leonis II epistolæ duæ, quibus Synodus confirmetur, Honorius condemnetur; tum ut ipse Honorius de Ecclesiâ bene meritissimus habeatur. Addunt, si vel maximè Honorius erraverit, ut privatum hominem, non ut Papam et Ecclesiæ magistrum errasse. Hæc illi, quorum conjecturæ, non nostris ratiociniis, sed actorum lectione concident.

Hæc igitur erunt, quæ ex actis elucescent : primum, quas epistolas Honorius, quibusve de causis, et an eas pro privato doctore scripserit : alterum, cur necesse habuerit sexta Synodus eas condemnare epistolas, quas Romani Pontifices Honorii successores excusasse videantur : tertium, an acta sextæ Synodi, aut Leonis II epistolæ, aliquâ saltem verisimili conjecturâ, falsi argui possint. Hæc ita pandentur actis, ut nulla dubitatio superesse possit. Sed res ab origine repetenda.

Meminerimus Monothelitas hæreticos, in duabus licèt Christi naturis, unam voluntatem, unam operationem, non duas admisisse : cùm Ecclesiam hæc novitas com-

1. *Conc. Constantinop.* II, *gener.* V, *collat.* XI, *tom.* V, *col.* 641. — 3. *Ibid., coll.* VIII, *can.* XIV, *col.* 578. — 3. *Ibid., coll.* VI, *col.* 548.

1. *Vid. collat.* I et II *Conc.* V, *tom.* V, *col.* 419 *et seq. Constit. Vigil., ibid., col.* 337 *et seq.* — 2. *Idem, col.* 372. — 3. *Ibid., col.* 376. — 4. *Vid. collat.* V *Conc.* V *tom.* V, *col.* 479 *et seq. Vid. etiam coll.* VI, *col.* 545 *et seq. Ib. coll.* VIII, *can.* XII, XIII, XIV, *col.* 575 *et seq.* — 5. *Vid. Ep. Vigil. attrib., ibid., col.* 595; *et dissert. Petr. de Mar., de hâc. Ep., col.* 601 *et seq.* — 6. *Ep. Ibæ ad Mart., tom.* IV *Conc., col.* 561 *et seq. et tom.* V, *col.* 509 *et seq.*

moveret, Sergium Patriarcham Constantinopolitanum errori quæsisse latibula, et ab utroque vocabulo, sive unius, sive duarum operationum abstineri voluisse : eorum planè Eutychianorum more, qui cùm Christum Deum perfectum, hominemque perfectum faterentur, tamen unam æquè ac duas naturas vehementissimè refutabant; simili ferè modo insanisse Sergium : tum ab eo compositam ECTHESIM seu Expositionem : Heraclii Imperatoris fautoris sui nomine esse editam, quæ utraque vocabula æquè supprimeret : Pyrrhum Constantinopolitanum hæc sectatum fuisse : mortuo Heraclio, in eumdem sensum fuisse promulgatum à Constante Heraclii filio edictum, qui TYPUS diceretur, à Paulo Constantinopolitano Patriarchâ Pyrrhi successore compositum : Honorium Papam, jam inde à Sergii tempore, in eam dissimulationem fraude pertractum. Postremum hoc, cùm in eâ re versetur difficultas, paulò enucleatiùs enarrare oportet.

CAPUT XXII.

Honorius, Cyri Alexandrini et Sergii Constantinopolitani scripta dogmatica, in sextâ Synodo condemnata, directè probat : Sophronii Hierosolymitani ab eâdem sextâ Synodo, atque ab omnibus Orthodoxis comprobata, improbat : ejus Legatos à veritate deterret : consultus à tribus Patriarchis prava rescribit : ejus litteræ toto Oriente vulgatæ : his Monothelitæ præcipuè nitebantur : an hæc pro privato doctore scripserit? eæ epistolæ dogmaticæ habentur, hoc est, decretales : dogmatis nomen explicatur : confutantur effugia.

ANNO igitur 633, primus omnium Cyrus Patriarcha Alexandrinus, edito decreto, *unam in Christo operationem Dei-virilem* prædicavit. Sic sub ipso habita Synodus Alexandrina, anathematismo VII[1]. Hæc Cyrus edidit specie pacis, tanquam eo dogmate Eutychianos Ecclesiæ conciliaturus esset. Hanc doctrinam Sergius Constantinopolitanus Patriarcha statim suscipit, nec mirum; quippe qui occultus instigator esset. At Sophronius, vir sanctissimus ac doctissimus, tum Monachus, sed paulò post ad sedem Hierosolymitanam evectus, hæc ut nova et impia detestatur. Neque Sergium Cyro opitulantem audit, aut ullam in fidei negotio compositionem admittit; petitque planè à Sergio unius operationis vocem in Synodi Alexandrinæ decretis aboleri. Tum Hierosolymitanus Patriarcha factus, editâ synodicâ epistolâ, hanc vocem eò pertinere docet, ut duæ Christi naturæ confundantur, cùm unicuique naturæ suam operationem adesse necesse sit.

At Sergius, cùm intellexisset arrectos Catholicos, neque pacis licèt nomine obstrusam unam operationem admissuros, ad fraudem hæreticorum more se contulit; et ad Cyrum scripsit : ut neque unam, neque duas operationes dici permitteret, cùm una operatio aliquos conturbaret, duæ à Patrum sententiis abhorrerent. Hæc igitur omnia cum Sophronio et Cyro à se gesta perscribit ad Honorium, extatque epistola actione XII Synodi sextæ[2].

Ea Sergii epistola, ut hæretica, à sanctâ Synodo sextâ condemnatur; neque quisquam excusat. Videamus ergo, an ejus epistolæ vehementissimus approbator excusari possit Honorius.

Eâdem actione XII, refertur Honorii prima ad Sergium epistola, quâ Sergio respondet, hoc initio : « Scripta Fraternitatis vestræ suscepimus, per quæ contentiones quasdam, et novas vocum quæstiones cognovimus introductas per Sophronium quemdam, adversùs fratrem nostrum Cyrum Alexandriæ Antistitem, unam operationem Domini nostri Jesu Christi conversis ex hæresi prædicantem[3]. » Ibi commemorat à se visas, quas Sergius ad Sophronium, *satis providè*[4] *circumspectèque* scripsisset epistolas, (*satis*, hoc est *valde*, stylo eâ ætate ac superioribus quoque sæculis noto) collaudatque Sergium refutantem *novas voces, quæ scandalum noscuntur Ecclesiis generare.* Scriptum est in fine : « Hæc nobiscum vestra Fraternitas prædicet, sicut et nos ea vobiscum unanimiter prædicamus. » Hæc prædicatio quid sit, adversarii edicant : nos ex totius antiquitatis more, ipsum dogma, fidem ipsam totâ firmitate constantem contineri eâ voce contendimus. Honorium verò eadem cum Sergio hæretico, atque hæresiarchâ *unanimiter* prædicare, ipse jactat Honorius; ut vel absolvi Sergii, vel condemnari Honorii epistolam omnino necesse sit.

Alteram Honorii ad Sergium epistolam insertam habemus actis sextæ Synodi, actione XIII[1]. Primùm se testatur scripsisse, « ad Cyrum Alexandrinæ civitatis Præsulem, quatenus novæ adinventionis, unius vel duarum operationum vocabulum refutaret. » Et iterum : « Ut unius vel geminæ operationis vocabulum noviter introductum à prædicatione fidei eximatur. » Et infrà : « Unius autem operationis, vel duarum, esse vel fuisse Dominum Mediatorem, sentire vel promere, satis ineptum est : » hoc est *valde ineptum*[2], ut suprà monuimus.

Pergit Honorius[3] : « Quantum ad dogma ecclesiasticum pertinet, quæ tenere vel prædicare debemus, propter simplicitatem hominum, et amputandas inextricabiles quæstionum ambages, sicut suprà diximus : non unam vel duas operationes, sed utrasque naturas, cum alterius communione operantes atque operatrices, confiteri debemus : et divinam quidem, quæ Dei sunt operantem, et humanam, quæ carnis sunt exequentem. » Et infrà : « Duas naturas, inconfusè, indivise et inconvertibiliter propria operantes. » Quæ ut ut orthodoxa esse maximè videantur, haud tamen facilè est ea secernere à Monothelitarum simillimis dictis; tantæ ambages, tantus in verbis perniciosissimæ hæreseos dolus fuit. Paria enim Honorio proferebat Sergius in epistolâ ad Cyrum, et in ECTHESI Heraclius, et in TYPO Constans, et alii Monothelitæ passim[4]. Verùm hæc ad fastidium usque disputantur in scholis : nos quæ certa sint figere laboramus.

Ac primùm, illud certum est, Honorium, à tribus Patriarchis consultum, hoc rescriptum edidisse. Quo enim sensu ad Sergium Constantinopolitanum, eodem ad Cyrum Alexandrinum se scripsisse testatur. His duobus Patriarchis addamus tertium Sophronium Hierosolymitanum, rectè de duabus operationibus sentientem, et ideo à sectâ œcumenicâ Synodo comprobatum, de quo hæc Honorius epistolâ II ad Sergium : « Hos quos prædictus frater et coepiscopus noster Sophronius misit, instruximus, ne duarum operationum vocabulum, deinceps prædicare nitatur : quod instantissimè promiserunt prædictum virum esse facturum, si etiam Cyrus frater noster ab unius operationis vocabulo discesserit[5]. »

Hæc quidem Legati Sophronii promittebant : at Sophronium in rectâ sententiâ perseverasse, ejusque tantùm Legatos ab Honorio, quem ritè consulturi venerant, pessimè, *instructos,* prava ac fidei adversa promisisse constat.

Objiciunt in Honorii epistolis, nullam Synodi à se habitæ fieri mentionem, nullum anathematismum fuisse interpositum.

At Synodi quidem habitæ nulla mentio; sicut neque in Cœlestini ad Cyrillum; neque in Leonis ad Flavianum; neque in Innocentii ad Synodos Africanas respondentis, epistolis; neque in aliis multis, quas nihilo secius pro veris apostolicæ Sedis decretis habeamus.

Nullus certè anathematismus : quid tum? Nullus ni

1. *Conciliab. Alex. relat. in Conc.* VI, *act.* XIII, *tom.* VI *Conc.*, *col.* 956. — 2. *Vid. epist. Maxim. ad Pet., tom.* II *oper. Max. ex edit. Pat. Comb.*, *pag.* 75. *Vid. etiam Epist. Serg. ad Honor.*, *act.* XII *Conc.* VI, *col.* 917 *et seq. Vid. etiam Ep. Sophr. ad Serg.*, *act.* XI, *col.* 852 *et seq.* — 3. *Epist.* I *Honor. ad Serg.*, *ibid.*, *col.* 928 *et seq.* — 4. In Græco legimus *multùm providè* (Edit. Paris).

1. *Epist.* II *Honor. ad Serg.*, *ibid.*, *act.* XIII, *col.* 968. — 2. Sic. in Græco, παν μετρίον (*Edit. Paris*). — 3. *Epist.* I *Honor. ad Serg.*, *ibid.*, *act.* XIII, *col.* 969. — 4. *Vid. Ep. Serg. ad Cyr. in Conc. Later.*, *an.* 649; *secret.* III, *tom.* VI, *col.* 175 *et seq. Typ. secret.* IV; *col* 231 *et seq.* — 5 *Vid. Epist. Honor.*, *loc jam cit.*

apostolico Hierosolymitano decreto, *Act.* XV : nullus in Sophronii epistolâ, quam tamen ipse synodicam vocat[1] : nullus in permultis Sedis apostolicæ Decretalibus, etiam de fide editis : neque enim in Gregorii II primis epistolis ad Leonem Isaurum, aut in aliis bene multis, statim stringuntur anathemata. Doctrina præcedit simplici veritate nixa : anathematismi sequuntur adversùs contumaces. Neque tantùm erratur cùm damnantur vera; sed cùm falsa comprobantur quòd fecisse Honorium, cùm Sergium ac Cyrum, eorumque perversas suscepit epistolas, procul omni dubio est. Atque omnino certum hæc rescripsisse Honorium de fide consultum à tribus Patriarchis. Sergio, Cyro, et Sophronio ad hoc Legatos mittente, ut *instrueretur* : nec minùs certum, hæc Honorii dogmata perlata ad Ecclesias, totoque Oriente vulgata. Hinc editas ECTHESES, hinc TYPOS, quæ unam vel duas operationes ex æquo prohiberent : hinc Macarium Patriarcham Antiochenum Monothelitarum obstinatissimum in sextâ Synodo in hæc verba confessum : « Consentimus tam quinque Synodis, quàm Honorio à Deo erudito, Sergio, Paulo, atque Petro; » atque iterum : « Rejicio et Maximum et impium divisionis ejus dogma : quod et olim nostri Patres respuerunt, id est, Honorius, Sergius, Cyrus, et reliqui Ecclesiarum Antistites[2]; » præmisso semper Honorii nomine.

Quid autem illud est Honorii ad Sergium : « Hæc prædicet nobiscum vestra Fraternitas; » nisi declaratio fidei per Sergium populis prædicandæ? Quid illud ejusdem Honorii suscipientis Cyrum; unam operationem Domini nostri Jesu Christi conversis ab hæresi prædicantem[3]? » Quid, inquam, illud est, nisi hæreseos quam Cyrus prædicabat, hæreticæque professionis, quam tradebat, comprobatio? Sic Cyrum confirmat, non quidem in fide, quemadmodum jubebatur, sed in ipsâ hæresi, quam Cyrus animis instillabat,

Hæc verò scripta Sergii, Honorii, Sophronii, quæ memoravimus, in sextâ Synodo, *dogmatica*, seu *synodica* appellantur; eoque nomine à sanctâ Synodo, prævio examine, collaudantur, vel condemnantur[4]. Quid sint autem hic *dogmatica scripta* facilè intelligit, qui adverterit, id quod nos *decretum* dicimus, à Græcis appellari *dogma*. Hinc passim apud auctores ecclesiasticos, decreta fidei ecclesiasticâ auctoritate edita vocantur *dogmata*. Quæ locutio ab ipsis Apostolorum Actis deprompta videatur[5]; ubi ea, quæ in apostolici Concilii litteris statuuntur, vocantur *dogmata* quæ ab Apostolis judicata essent, δόγματα τὰ κεχριμένα. Certè ipsa Nicæna fides, seu symbolum Nicænum, plerumque apud Sozomenum et alios vocantur *dogma Nicænum*[6]. Ac ne ab hoc negotio recedamus, sancti Agathonis authenticæ litteræ, apostolicæ Sedis, ac totius Synodi Occidentalis conscriptæ nomine, à totâ sextâ Synodo *dogma*[7], et à Leone II, hujus Synodi acta ad Hispanos probanda mittente, *tomus dogmaticus* appellantur[8]. Eodem nomine appellat Theophanes missam à Gregorio II ad Leonem Isaurum de fide *decretalem*, seu *dogmaticam epistolam* : ut has Honorii à Patriarchis consulti epistolas pro responso apostolicæ Sedis fuisse habitas, dubitari non possit.

CAPUT XXIII.

Bellarmini ac Baronii effugium : quod hæc Honorius dispensatoriè pacis gratiâ scripserit, quoad rem exactius definiret : id ipsius Honorii verbis confutatur, doceturque Honorium cum Monothelitis, à Romanis Pontificibus, ac præsertim à sancto Martino, presso licèt nomine, condemnatum.

Hæc cùm intelligerent Bellarminus atque Baronius[9], in excusando Honorio, ejusque epistolis defendendis, præcipuam operam collocarunt : contenduntque ab Honorio consultissimò factum, quod utramque et unius et duarum operationum vocem pacis gratiâ ex æquo sustulerit : ac deinde multis agunt, ut Honorius à Monothelitarum hæresi alienissimus fuisse videatur. Quod quidem haud est improbabile; neque propterea minùs intolerabile illud, quòd malè Patriarchas consulentes *instruxerit*; redemeritque pacem, pacto silentio de orthodoxâ fide.

At enim, inquiunt, ita egit, quoad rem diligentiùs definiret; quo ritu multi Pontifices et nostris temporibus Clemens VIII et Urbanus VIII, in quæstione *de Auxiliis*, quoad rem definierint, utrique parti silentium indixere. Id enim exemplum, ut maximè ad rem, multi proferunt. Sed ego nihil simile video apud Honorium : ac si recta sentiens, veritatem dispensatoriè et ad tempus premi juberet, primùm non tam absolutè pronuntiasset significasset alicubi rem obscuram, atque aliàs exactiùs explicandam; non rectam ipsam fidem, æquè ac hæreticum dogma, communi, *novæ adinventionis ac novi introducti vocabuli*, nomine involvisset. Falsum enim erat duarumo peration um, *novam ad inventionem, novum esse vocabulum*, quod ex antiquâ Patrum traditione profectum tota Ecclesia recognovit. Ablegari autem voces, rectam spirantes fidem, ad eas *novitates vocum*, quæ, teste, Apostolo[1], non nisi *profanæ* esse possint, quis æquo animo ferat? Jam verò quale est utrumque *ineptum* et *valde ineptum dicere, et unam operationem*, quod sit hæreticum; *et duas*, quod ad finem catholicam pertinere constat? Quid quòd Honorius docet, non tantùm *ineptum* duas operationes dicere, verùm etiam *sentire* : quo non tantùm illa vox, sed etiam rex ipsa, sensus ipse proscribitur? Quid quòd utramque sententiam, velut novitatem *æquè à prædicatione fidei eximendam* putat? Quis unquam catholicus Pontifex ita paci, ita veritati, ante expromptam definitionem consuluit, ut utramque sententiam ineptam esse decerneret? Quod est ἀούσατον sibique ipsi repugnans; ut non immeritò post sextam Synodum in Imperatorio decreto dicatur Honorius, non modò hæresis *confirmator*, sed etiam *sui ipsius oppugnator*[2]. Profectò nimis favemus Honorii nomini, si hæc defendimus, quæ non nisi pessimo exemplo defendi possint. Denique ubi illa, quæ definitioni supersedere cogat, obscuritas quæstionis, duæne, an una in duabus Christi naturis sit operatio? Pari jure Leo magnus duæne, an una in Christo natura esset, dissimulare, aut utrumque *ineptum* pronuntiare potuisset; ac tam fœdâ pactione pacem cum Eutyche et Dioscoro fovere. Hæc verò procul aberant à Patrum sententiâ. Quare Romani Pontifices, Honorii proximi successores, Severinus, Joannes IV, Theodorus, sanctus Martinus[3], et alii, ac sanctus Agatho, pari sententiâ proscripserunt, quique unam operationem dicerent, quique duas æquè ac unam tacendam esse indicerent.

Et Martinus quidem Martyr fortissimus, habitâ Lateranensi Synodo, insulsæ hæresos arcana revelavit : quemadmodum Monothelitæ primùm unam voluntatem, unamque operationem prædicassent : mox ut damnationem effugerent, unius æquè ac duarum vocabulum suppressissent. His expositis ipse et sancta Synodus ECTHESIM Heraclii et Constantis TYPUM damnant : duas voluntates, duasque operationes disertè asserunt, percussique uno anathemate quippe falsa dicerent, quippe vera supprimerent.

Ipsam Synodum audiamus. Sancta Synodus dixit[4] : « TYPUS omnino est inconveniens catholicæ Ecclesiæ regulæ, in quâ utique adversa fidei tantùm jubetur silentio sepeliri; non verò orthodoxa cum contrariis denegari aut admitti : pessimumque cum recta fide impietatem suscipere, neque discernere recta à malis. »

1. *Vid. epist. Sophr., act.* X *Conc.* VI, *col.* 852 *et seq.* — 2. *Idem, act.* VIII, *col.* 741; *et in exp. Macar., ibid, col.* 749. — 3. *Epist.* I *Honor. ad Serg., act.* XII, *col.* 928. — 4. *Idem, col.* 933 *et act.* XIII, *col.* 944, 945. — 5. *Act.*, XVI, 4. — 6. *Sozom., passim.* — 7. *Conc.* VI, *act.* XVIII; *Serm. acclam. ad Imper., col.* 1053. — 8. *Epist.* II *Leo II, tom.* VI *Conc., col.* 1296. — 9. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* XI. *Bar., tom.* VIII, *an.* 653, *p.* 316 *et seq. et an.* 681, *pag.* 547 *et seq.*

1. *Tim.*, VI, 20. — 2. *Conc.* VI, *act.* XVIII, *edit. Imp., pag.* 1086. — 3. *Conc. Later. sub Mart. I, secret.* I, *tom.* VI *Conc., col.* 82 *et seq.* — 4. *Idem, secr.* IV, *col.* 238.

Quod peccatum omnino peccavit Honorius, qui unius duarumque operationum voces æquè novas, æquè ineptas, æquè à rectâ prædicatione alienas essę asserit.

Hæc in secretario IV Synodi Lateranensis à sancto Martino Papâ habitæ, in V secretario, canone XVIII, Sergius, Pyrrhus, Paulus Constantinopolitani Patriarchæ, Cyrus Alexandrinus et Theodorus Pharan eo nomine damnati sunt, quod vel unam operationem dicerent, vel duas æquè ac unam dici prohiberent[1] : quo canone quis non videat, Honorium, presso scilicet nomine, condemnatum? Sed jam ad Synodi sextæ acta veniamus.

CAPUT XXIV.

De Synodo VI generali : ea post Romanorum Pontificum, atque imprimis sancti Martini, exquisitissimas definitiones est habita : in eâ de sancti Agathonis, totiusque Occidentalis Synodi litteris ritè deliberatur : quo sensu Synodus suscipiat, quæ à sancto Agathone de Sede apostolicâ prædicantur.

Sancti Martini Lateranense Concilium celeberrimum fuit legatione Africanarum multarumque Orientalium Ecclesiarum, in eadem fidem consentientium : accesserunt ducentorum ferè Episcoporum[2], unà cum ipso judicantium, subscriptiones : denique missa sanctæ Synodi ad omnes Christi Fideles toto orbe terrarum *encyclica epistola*[3] : tum illud maximum à sancto Pontifice pro eâ definitione multa perpesso, fidem orthodoxam etiam martyrio consignatam.

Post eam tamen definitionem, toto Oriente commoto per Imperatores, atque Patriarchis Constantinopolitanis hæresim prædicantibus, Macario quoque Antiocheno Patriarchâ in partes transeunte; necesse visum est, sub sancto Dono Papâ, eoque mortuo, sub sancto Agathone Synodum œcumenicam sextam haberi Constantinopoli, à Constantino Pogonato Imperatore convocatam.

Hic primùm occurrunt scriptæ ad Imperatorem duæ Agathonis Papæ litteræ, quæ in Synodo generali legerentur : altera ipsius Agathonis, Sedisque apostolicæ; altera Occidentalis Synodi, quam Agatho Romam vocaverat, nomine. Lectæ igitur sunt in ipsis Synodi principiis, actione IV[4]. Hic videre est firmam et ubique constantem in deliberandi ordine ac ritu sanctarum Synodorum traditionem. Quo enim ritu atque ordine sancti Cyrilli et sancti Leonis epistolæ in tertiâ et quartâ Synodis, eodem ordine rituque sancti Agathonis in Synodo sextâ probantur epistolæ. « Paulus magnificus à secretis dixit : Dicat Georgius Archiepiscopus hujus regiæ urbis, et qui cum eo, etc., si convenit eis sensu suggestionum directarum ab Agathone sanctissimo Papâ, et suâ Synodo. Georgius dixit : Incipiens omnem virtutem (id est significationem ac vim) earum litterarum, et scrutans libros sanctorum probabilium Patrum, cuncta quæ continent inveni consonantia eis, et sic profiteor, et credo[5]. » Alii : « Inveni in nullo eas à sanctis Patribus discrepare, et consentio. » In eum sensum omnes sigillatim dicunt; nec nisi eo examine, probatæ epistolæ sancti Agathonis et Synodi totius Occidentalis[6].

Et quidem Agatho, et Occidentales ita sua dogmata proferebant, « ut qui vellent de iis, non tanquam de incertis contendere; sed ut certa atque immutabilia compendiosâ definitione proferre[1]. » Profectò ergo, quantum in ipsis erat, rem definiebant. Quærebatur an reliquæ per orbem terrarum Ecclesiæ consentirent; nec nisi episcopali examine res tanta constitit.

Quæ verò de sede suâ sanctus Agatho præclarè ac magnificè et verè scripserat, quod nempe, Domini pollicitatione subnixa, nunquam *à viâ veritatis deflexerit*[2], quòdque ejus pontifices Agathonis antecessores in Petro jussi confirmare fratres suos, id semper præstiterint, hæc Concilii Patres audiunt atque suscipiunt. Negue eo secius rem examinant; de Romanorum Pontificum decretis quæstionem habent; quæstione habitâ, Agathonis dogmata probant, Honorii damnant : certo documento non ità intellexisse ea, quæ Agatho scripserat, tanquam singula Romanorum Pontificum decreta, etiam de fide, indiscussa suscipi necesse sit, cùm ea Concilii generalis supremo atque ultimo examini subderentur; sed ita ut hæc dicta universim sumpta, summâ ipsâ, in totâ et integrâ Petri successione valeant, ut sæpe diximus, et suo loco dicemus uberiùs[3].

CAPUT XXV.

Sextæ Synodi in Honorium dicta sententia : ejus sententiæ frequens repetitio : cur Synodus eum damnatum voluerit, quem Romani Pontifices excusare videantur.

Jam an sexta Synodus tantâ severitate damnarit Honorium, acta ipsa eloquentur.

Et quidem Romanos Pontifices Honorii successores, hujus nomini pepercisse constat. Quin etiam Joannes IV, post Honorium tertius, eum excusavit ut potuit, editâ ad Constantinum Imperatorem apologiâ[4], quam laudat Maximus[5], hujus ævi adversùs Monothelitas Confessor egregius.

Excusabat autem Joannes Honorium, quòd is *unam voluntatem bono sensu dixisse* videretur : quòd autem unam et duas æquè rejecerit, ne attingit quidem.

Agatho verò hoc quoque emollire nititur; sic enim loquitur in epistolâ quam in sacrâ Synodo legendam Imperatori misit : « Ex quo novitates in Christi Ecclesiam Constantinopolitani Præsules introducere conati sunt, mei prædecessores nunquam neglexerunt eos hortari, ut à pravis dogmatibus, saltem tacendo desisterent, ne ex hoc exordium dissidii in unitate Ecclesiæ facerent, unam voluntatem, unamque operationem duarum naturarum asserentes in uno Domino nostro Jesu Christo[6]. » Indictum ab Honorio silentium extenuat, ut potest, neque tamen aut Honorium apertè defendit, aut approbare Synodo audet, duarum voluntatum æquè ac unius suppressam ab eo vocem.

Cur autem Honorii successores ante sextam Synodum, viri memoriæ pepercerint, hæ causæ extitere, primùm, quòd in aliis præclare pontificatum gessisset, et in Ecclesiæ pace obiisset, ac nihil malo animo egisse, neque contumax futurus fuisse videbatur : tum Honorium excusantes, catholicæ fidei favere se putabant, dum hæreticis tale patrocinium denegarent : denique nihil cogere videbatur, ut Honorii epistolas in Occi-

1. *Conc. Later. sub Mart.* I, *secr.* V, *can.* XVIII, *col.* 356, 357. — 2. Levis error in Bossuet textum irrepsit. Acta enim habemus hujus Synodi à quinque omnino et centum Episcopis subscripta, quem numerum exhibent omnes historici præter Theophanem, qui memorat CX Episcopos huic Concilio adfuisse. Vid. Theoph., an. 19 Heraclii (*Edit. Paris*).

3. *Vid. Ep. encycl. Synod. Later., tom.* VI, *col.* 367 *et seq.* — 4. *Ep. Agath. ad Imper., act.* IV *Conc.* VI, *col.* 630 *et seq.*, *et* 677 *et seq.* — 5. *Conc.* VI, *act.* VIII, *col.* 729 *et seq.*

6. Retractationem Epistolarum sancti Agathonis ab universali Concilio factam non fuisse, sed tantùm à Georgio C. P. Macario Antiocheno, eisque subjacentibus Episcopis, probandum suscipit Muzzarellus. Addit ipsos summi Pontificis Legatos huic examini occasionem dedisse, propter suspectam illorum Episcoporum fidem : suasque assertiones ut muniat, refert integrum Concilii textum, quem *decurtatum* citavit Bossuetius.

Cæterùm, ne credas Muzzarellum parvipendere Bossuetium nostrum, aut ejus gloriam obscuratam voluisse, placuit ipsius verba exscribere, ubi mentem suam de hâc *Defensione* aperit. « Ne aliquis existimet, inquit, quòd » quasi de artificiosâ retinentiâ Bossuetium, clarissimum quidem virum, hic » incusare volueriim, dicam ingenuè meam sententiam, quæ ad alia similia » loca pariter referri debet. Igitur potius existimo, quod Bossuetio non licue- » rit per otium diligenter omnia acta Conciliorum explorare, quum infinitis » penè occupationibus assidue detineretur; et quod abreptus à suâ opinione, » ibi solùm oculos defixerit, ubi celeriter acta decurrendo aliquid suspicaba- » tur suæ causæ propitium invenisse; id quod non adeo infrequenter accidit, » ut aliqui putare possent, etiam scriptoribus cæteroquin eruditis, qui à mul- » tiplicibus studiis distrahuntur : sed etiam probabilius puto, quod Bossue- » tius suam Concuiliorum deflorationem alicui minùs perito, et fortasse minùs » ingenuo, delegaverit; de cujus solertiâ et fide non dubitans, hæc vitia in » suam *Defensionem* inconsulto derivaverit. Sic Bossuetii gloriæ consultum » volo, postea quàm voluerunt ab Italis, quibus curæ est intemeratam Bos- » suetii existimationem ex omni parte tueri, non vulgarem inter eruditos » opinionem, quod *Defensio Declarationis* sit adulterinus fœtus, celeber- » rimi Bossuetii nomine, ad captandam famam, prava consilio insignitus. » *De Auctor. Rom. Pont.*, tom. II, pag. 208 et seq. 250, 251, 478 (*Edit. Versal.*).

1. *Epist. Episc., idem, act.* IV, *col.* 688. — 2. *Ibid., Epist. Agath., col.* 636. — 3. *Inf. toto lib.* X. — 4. *Joan. IV apol. pro Honor., tom.* XII, *Bibl. Pat., pag.* 835 *et seq.* — 5. *Disp. Maxim. cum Pyrr., tom.* V *Conc., col.* 1784 *et seq. Vid. impr., col.* 1813 *et seq.* — 6. *Epist. Agath., Conc.* VI, *act.* IV, *col.* 637.

dente damnarent, quòd eæ ad Orientales scriptæ, inter Occidentales vix, aut certè tenui admodum famâ pervulgatæ essent, ubi Monothelitæ tum vel pauci vel nulli erant.

At Orientales, et sextâ Synodus, postquam iis constitit Honorii epistolas et in Oriente longè latèque fuisse diffusas, et à Monothelis miro studio jactatas, ac multos seductos majestate pontificii nominis, auditusque Macarius Antiochenus, qui, in actione VIII, *Honorium à Deo eruditum,* antesignanum ac ducem ubique nominaret[1]; de Honorio ejusque epistolis minimè tacendum esse decreverunt. Itaque actione XII ac XIII, epistolæ lectæ sunt, itumque est in eam sententiam, actione XIII, ut epistolæ Honorii æquè ac Sergii Pyrrhique et aliorum declararentur « alienæ ab apostolicis dogmatibus, et à definitionibus sanctorum Conciliorum et cunctorum probabilium Patrum; sequi verò falsas doctrinas hæreticorum[2]. » Itaque Honorius cum cæteris anathemati subjicitur, eo quòd compertus sit, « per omnia mentem Sergii secutus, et impia dogmata confirmarit : » quæ omnia gesta sunt, nihil contradicentibus Sedis Apostolicæ Legatis, imò consentientibus ac subscribentibus.

Neque attenderunt Patres, si quæ Honorius recta dixisset; cum plena et tota in dogmaticis scriptis requiratur fides : neque reconditos, sed obvios sensus sanos esse oporteat; neque subtiliter, sed populariter intelligi debeant, quæ communi fidei exponendæ à Pontificibus conscribantur.

Dictâ sententiâ, Patres, pro more Synodorum; quid gestum sit ad Agathonem referunt, atque « ex ejus litteris Sergium, Pyrrhum, cæteros, Honorium quoque damnatum » profitentur[3]. Atqui, inquies, Agatho nihil de Honorio scripserat : imò defensare velle utcumque videbatur. Certè; sed cùm alios exemplo Martini antecessoris sui condemnasset, ac disertè proscripsisset, non tantùm qui unam voluntatem dicerent, sed qui nec unam, nec duas, horum assectatorem Honorium, ac fautorem, in parem sententiam incurrisse, Patres intelligebant; datumque honori Agathonis, ut quæ ipsi supplevissent, eo quoque auctore facta esse viderentur.

Honorius item in Prosphonetico ad Imperatorem cum aliis hæreticis memoratur[4].

Idem in Imperatoris edicto Honorius notatur his verbis : « hæreseos fautor, concursor, confirmator, qui etiam sui extitit oppugnator[5]. » Quippe qui, ut vidimus, pugnantia dixerit. En quoties in acta relatum sit damnati Honorii nomen.

CAPUT XXVI.

Actio falsi intentata synodalibus gestis, ac duabus Leonis II epistolis, temeraria et absurda; repugnantibus omnibus Scriptoribus, actisque publicis.

Tot acta adulterari et corrumpi à Græcis potuisse, Bellarminus et Baronius[6], aliique jactant : neque tantùm hæc, sed alia multa, quæ ex his secuta sunt.

Hâc enim Synodi œcumenicæ semel prolatâ sententiâ, Romani Pontifices non jam licere sibi putarunt Honorio parcere; sed Synodi auctoritatem secutus Leo II, successor Agathonis, ad quem, antecessore mortuo, acta sextæ Synodi firmanda transmissa sunt, damnat Monothelitas, et inter eos « Honorium, qui hanc, inquit, apostolicam Sedem, non apostolicæ traditionis doctrinâ lustravit; sed profana proditione immaculatam fidem subvertere conatus est[7]. » Quàm sanè epistolam bene latinam habemus, et ita nativis scriptam sententiis, ut vel ipso gustu Græcis intactum sententias.

Hinc Anastasius Bibliothecarius, qui ex scriniis apostolicæ Sedis, Romanorum Pontificum scripsit historiam, in Leone II hæc habet : « Hic suscepit sanctam sextam Synodum, quæ per Dei providentiam nuper in regia urbe celebrata est, in quâ condemnati sunt, Cyrus, Sergius, Honorius ac Pyrrhus[1]. » Hæc ille, ab his temporibus haud multum remotus, ex scriniis scripsit : quæ si omnia falsa et adultera sunt, nihil est in omni antiquitate quod integrum esse constet.

Neque ita multò post, idem Leo II, datâ epistolâ *dilectissimi Fratribus universis, Ecclesiarum Christi Præsulibus per Hispaniam constitutis*[2]; acta sextæ Synodi recipienda transmittit ad Hispanos, qui Occidentali sub Agathone Synodo non adfuerant. De gestis autem sextæ Synodi sic habet : « Qua in Synodo, inquit, æternâ damnatione mulctati sunt Theodorus[3], Cyrus[4], Sergius, Pyrrhus, Paulus, Petrus Constantinopolitani, cum Honorio, qui flammam hæretici dogmatis, non, ut decuit apostolicam auctoritatem, incipientem extinxit, sed negligendo confovit. » Quæ nec nota Græcis, nedum falsata fuerint.

Quare sequens ætas, et septima Synodus et octava, et Synodi deinde omnes, et omnes Pontifices acta sextæ Synodi, et condemnationem Honorii suscepere. Hanc iterat Tarasius Patriarcha Constantinopolitanus, Synodi septimæ tempore, ad Adrianum Papam I scribens[5] : hanc septima et octava Synodus, dum anteriorum Synodorum, pro more, anathemata repetunt[6]; idque Romanis Pontificibus nihil repugnantibus; imò ultro accinentibus. Nam ipse Adrianus II, nonnihil ab Honorii exemplo metuens, sedis suæ auctoritati, damnatum quidem eum confitetur à sexta Synodo, sed *post mortem;* sed propter hæresim, sed consentiente Romano Pontifice[7]. Hæc multis et sollicitè exequitur; cæterùm de falsitate nulla suspicio. Anastasius verò Bibliothecarius, non modò in Leonis II vitâ scripsit, quæ statim memorata sunt; sed etiam libris pro Honorio editis, cùm eum vel maximè tuendum susciperet, immeritò quidem, sed à sextâ Synodo verè damnatum fatebatur[8]: adeo nihil de fraude suboluit. Quin etiam extat in Diurno libro Romanorum Pontificum ea, quam electi edere consueverant, fidei professio : ea in professione inter cæteros anathemate condemnatos Honorius recensetur. Quem Diurnum librum doctis viris visum pridem et agnitum, Petrus Garnerius vir doctissimus atque optimus, è Societate Jesu, Theologiæ Professor, ex optimis manuscriptis vulgavit. Idem etiam in vetustis Romanis Breviariis, usque ad nostrum sæculum, in sancti Leonis II vitâ legebatur[9]. At enim Diurnum, ut possunt, premunt; in Breviario Romano hæc eraserunt. An ideo occultarunt? Undique erumpit veritas; tantòque hæc magis comparent, quantò studiosiùs eraduntur.

Quid ergo, tot Romani Pontifices, tot Synodi, adulteratis codicibus in errorem abrepti sunt? Adeone pronum fuit tantâ in re, toti Ecclesiæ, ipsisque adeo Romanis Pontificibus illudere?

Atqui in eam rem vel maximè intentos fuisse constat : nam et Joannes IV Pontifex, Honorium, quoad poterat, excusabat; et Martinum et Agathonem antecessori suo, occultiùs licet, patrocinatos esse, etiam adversarii volunt. Nullus interim falsitatem suspicatur : ac post mille annos primus Bellerminus flagitium detegit; hunc sequitur Baronius. Qua tam dignâ ratione? Nullâ, nisi quòd ad tuendam eam quam Romanis Pontificibus tribuunt infallibilitatem, illis falsatâ sextâ Synodo, quoquo modo, opus erat.

Quod enim objiciunt hæc acta falsa esse ideo, quia alioquin Patres iniquè, inconsultò, ac præcipitanter de Honorio statuissent[10]; quis non videat ad falsi actionem, quàm lata sit janua, si hæc admittantur?

1. *Conc.* VI, *act.* VIII, *col.* 741, 749. — 2. *Idem, act.* XIII, *col.* 944. — 3. *Lit. Conc.* VI *ad Agath., ibid., act.* XVIII, *col.* 1073. *Vid. Bar., an.* 681, *tom.* VIII, *p.* 549. — 4. *Act.* XVIII, *serm. acclam., col.* 1053. — 5. *Idem, edict. Imper., col.* 1085. — 6. *Vid. Bell. et Bar., loc. cit, cap.* XXIII. — 7. *Ep. Leo II ad Const. Imp., tom.* VI *Conc., col.* 1117.

1. *Vit. Leo II, per Anast., Ibid., col.* 1242. — 2 *Epist.* II, *Leo II, ad Hisp., ibid, col.* 1246, 1247. — 3. Pharanitanus. — 4. Alexandrinus. — 5. *Conc. Nic.* II, *gen.* VII, *act.* III, *tom.* VII, *col.* 167. — 6. *Idem, act.* VII, *in defin., col.* 555 : *et Conc. C. P.* IV, *gener.* VIII, *in defin., tom.* VIII, *col.* 1147. — 7. *Ibid., Conc.* VIII, *act.* VII, *col.* 1091. — 8. *Ep. Anast. Bibliot. ad Joan. Diac., tom.* XII, *Bibl. Pat., p.* 833. — 9. *Vid. Brev. Rom. ante recog. Pii V et Clem. VIII, die* XXVIII *Junii.* — 10. *Baron., an.* 681, *tom.* VIII.

Quid autem iniqui est in decreto synodali? Nempe, inquiunt, Honorius non erat Monothelita. Quid tum postea? Quasi hæretici tantùm, ac non etiam hæreticorum fautores defensoresque damnentur.

At Patres Honorium excusare potuissent[1] : debuissent quærere bonone animo, an malo scripserit : denique an non hæc qualiacumque recantarit.

Quid autem? An ut illi parcerent, ejus epistolas intactas relinquerent, quarum auctoritate novas subinde fraudes hæretici molirentur? Nempe Patres sexta Synodi tenebant epistolas toto Oriente vulgatas, quibus se hæretici maximè tuerentur : videbant rectam fidem, unà cum errore proscriptam; de palinodiâ autem quid cogitarent, de qua nihil audierant; nihil ad provincias commeaverat : nihil Romani etiam memorabant; et erat quod adhuc de Honorio quæreretur.

Nempe sexti Concilii Patres, Bellarmini ac Baronii more, in Honorii epistolis reconditos sensus quærerent : faventem Sergio, ac veritati per Sophronium prædicatæ obstrepentem, exquisitis distinctiunculis excusarent, si infallibilem cogitassent.

Jam ut strictiùs de falsitate agamus, Græcos hujus auctores esse volunt; scilicet, ut tot inter à Synodo damnatos Patriarchas suos, vel unum Papam cernerent, id fuisse solatio; atque hujus rei gratiâ, non tantùm eos, qui in Oriente erant, sed omnes quotquot per Orbem vulgati, libros corrupere, atque Honorii infarsere nomen. Hæc quidem probari, non autem jactari oportebat. Sed esto; admittamus fabulam. Leonis II duas epistolas latinè conscriptas, totoque Occidente vulgatas, quis confinxit Græcus? quis Honorii nomen inseruit? quis ad hoc flagitium perpetrandum, Italiam atque Hispaniam ex ultimâ Græciâ penetravit? An Latini quoque ad eam falsitatem cum Græcis consensere? Ludibria quidem, non responsa ista sunt : prorsusque conclamata causa est, quam talibus figmentis defensam oporteat.

An fortè Leo II ipse deceptus est, falsaque ad eum Synodi sextæ acta perlata sunt; neque à Legatis didicit quid rerum in tantâ Synodo super Honorii nomine gestum esset? Quis insulsa commenta, ac malè cohærentem fabulam ferre possit?

Jam rogo falsane omnia in sextâ Synodo, quæ de Honorio memorantur, neque Macarius Antiochenus Monothelitarum Princeps, patrocinantem sibi jactavit Honorium actione VIII; neque Honorii lectæ sunt epistolæ actione XII et XIII; neque de his quæsitum aut judicatum quidquam, actione XIII et XVIII. Cui autem falsario adversùs œcumenicam Synodum in totius Orbis conspectu tanta licuere? Si autem Honorii epistolæ, verè ab hæreticis laudatæ, in sanctâ Synodo verè lectæ, verè examinatæ sunt, et in gesta relatæ, quid egisse finges Synodum? Tacuisse, neque quidquam decrevisse post tantos apparatus? Absurdum. Probavisse? Absurdius. Quis enim id unquam somniavit? Condemnavit ergo eas Synodus, neque ullum effugium est.

Vide autem adultera manus quid potuisse visa sit Baronio. Nempe si ei credimus[2], Theodorus ille Constantinopolitanus in Sextâ Synodo est condemnatus; cùm hujus in actis Synodi nulla sit mentio. Damnatione Honorii oppleta omnis pagina est : at Baronius eum condemnatum negat. Theodorus ille et contra se gesta erasit, et contra Honorium gesta inseruit : quidquid libuit, sustulit; quidquid libuit, infarsit : Leonis quoque II credo corrupit epistolas : omnia successere; fraudis vestigium nullum. Et quidem Baronius tanquam scelere deprehenso, annum falsationis assignat eum, qui post Synodum consequatur[3] : pertractum in sceleris consortium Imperatorem ipsum, Catholicum licèt, ut Synodum, se auctore ac defensore gestam, ipse corruperit. Idem Baronius (mirum) de falsandâ Synodo ad Imperatorem habitam artificis orationem refert integram, quæ duas impleat paginas : quasi Theodorus res in tantæ Synodi luce gestas, recente memoriâ, post annum vix expletum, obstupefactis Patribus et Legatis, atque emortuo Orbe, æterno silentio sepelire se posse confideret? Hæc Baronius : quo teste, quo indice? Nullo : nisi quòd non aliis suffulta machinis, concepta sententia stare possit.

Grave quidem nobis est, hæc de Baronio, viro maximo, memorare; sed potior veritas : atque Annales Ecclesiasticos, tantum opus, ab ipso auctore, dum partium studiis abripitur, his figmentis dehonestatos esse nemo non doleat. Neque nos hæc primi memoramus : alii viri doctissimi præiverunt, ac nuperrimè Christianus Lupus[4], totam falsi suspicionem tot argumentis elisit, ut nullus dubitationi supersit locus. Verùm alibi memorata[2] hic prætermittimus.

At enim ex Synodo sextâ constat corruptam fuisse à Monothelitis Synodum quintam et acta Vigilii et Patrum libros[3]. Factum : at constat etiam falsitatem statim fuisse convictam; Patresque orthodoxos adversùs impostores omnino vigilasse. At post tantam falsitatem, quantam comminisceris, novem sæcula dormierunt.

Quid autem Bellarmino prodest[4], Leonis magni epistolas et alia multa à Græcis quibusdam fuisse corrupta; cùm ea acta ad nos haud minùs integra pervenerint? Aliud enim est à Græcis quibusdam, codices aliquot; aliud, omnes codices, quotquot per orbem terrarum erant, communi consensu fuisse corruptos. At enim, inquit ille, teste Gregorio, « Latinorum codices veraciores sunt, quàm Græcorum : quoniam Romani, sicut non acumina, ita nec imposturas habent[5]. » Esto : quid tandem respondebunt, cùm ad latinos codices provocabimus? Nempe in latinis codicibus, latinas Leonis II epistolas legimus, quæ Græcis quoque codicibus fidem præstent. Tantine igitur est, non errasse Honorium, ut eâ gratiâ Latinorum æquè ac Græcorum etiam fidem suspectam habeamus?

Cæterùm vir doctissimus ac religiosissimus Franciscus Combefis, è Prædicatorum Ordine, sacræ theologiæ Professor, cùm omnia Baronii argumenta invictis argumentis confutavit[6], tum verò ea gesta protulit, quæ si Baronio videre contigisset, haud equidem puto hanc falsi actionem tantâ confidentiâ suscepturum fuisse.

Is igitur edidit Athagonis Diaconi orationem scriptam triginta ferè annis post sextam Synodum, Philippici Bardanis tyranni temporibus : cujus actionis hoc initium est[7] : « Peccator ego, et omnium minimus Agatho, indignus Diaconus ac sanctissimæ hujus magnæ Ecclesiæ scriniorum custos, venerabilisque patriarchalis secreti Protonotarius, et secundus Cancellarius, ante duos et triginta plus minùs annos juvenili adhuc ætate Lectorum ordini assensus ac inutilis Notarius agens, sanctæ huic et universali sextæ Synodo operam commodavi, universa in eâ mota quæsitaque ordine assectatus..... Omnes porrò tomos actorum præfatæ Synodi mundo codice propriâ ipse manu, ecclesiasticis litteris[8] consignavi, qui et sub signaculis, unà cum fidei definitione, quam sancta eadem Synodus palam edidisset, Patrum subscriptione munitâ, in Imperatoris palatio fuerunt repositi, ac tutò servati : quin et quinque patriarchalibus sedibus tradita, definitionis ejusdem, eadem Patrum subscriptione munita exemplaria, eodem conscripsi modo, jubente piæ recordationis Imperatore Constantino, ac si fieri præcipiente; quò fidei orthodoxæ sinceritas, atque veritas nullis pateret insidiis. »

Cùm postea memorasset, quid Philippicus Bardanes

1. *Baron.*, *an.* 681, *tom.* VIII, *pag.* 550. — 2. *Idem*, *pag.* 551, 552. — 3. *Ibid.*, *an.* 682, *pag.* 665, 666.

4. *Christ. Lup.*, *dissert. in* VI *Syn.*, *c.* VI, *tom.* II, *p.* 858. — 2. *Vid. Dissert.*, *præv.*, *n.* LVI. — 3. *Vid. Baron.*, *an.* 681, *et Conc.* VI, *act.* VIII, *col.* 753; *et act.* XII, *col.* 917. — 4. *Bell.*, *de. R. P.*, *lib.* IV, *c.* XI. — 5. *Greg. Mag.*, *lib.* VI, *ep.* XIV, *ad Navs. Comit.*, *tom.* II, *col.* 863. — 6. *Vid Hist. Monoth. P. Comb.*, *ed. Paris.* 1648, *sub hoc. tit.* Auctarium Bibl. Patrum, *tom.* II. — 7. *Idem*, *pag.* 199.

8. Hic Agatho significare videtur scriptionis genus quoddam, elegantius et nitidius illo, quo in actis vulgaribus uti solebant descriptores (*Edit. Paris*).

tyrannus pro Monothelitis molitus esset, addit : nec voluisse eum ingredi regiam, quoad sextæ Synodi imago inde dejecta est; subditque : « Id, inquit[1], suâ auctoritate decernens, ut Sergii, Honoriique, ac cæterorum pariter ab eadem sancta œcumenicâ Synodo ejectorum, ac anathemati subjectorum nomina, in sacra sanctissimarum Ecclesiarum dyptica, præconio publico rursus referrentur, eorumque per loca imagines restituerentur. »

En pro Honorio quid hæretici faciant, quid catholici attestentur : en qui acta conscripserit testis adducitur. Quid plura desideramus? An adhuc Græcos omnes, etiam pios et orthodoxos, et sextæ Synodi studiosissimos, sextæ Synodi falsatæ argui placet? Nimium profectò hæc prava sunt; sed tamen audiamus in quo Bellarminus et Baronius vim faciant.

CAPUT XXVII.

Potissimum argumentum falsitatis ex Agathonis epistolâ ductum : quàm vanum illud sit : Agatho et Leo II inter se componuntur : etsi Honorius de fide pravâ docuerit, haud minus Ecclesiæ Romanæ permanere inconcussam fidem.

Nempe ex Agathonis ad Constantinum Pogonatum epistolâ, hæc proferunt, quæ palmaria esse putant[2] : « Apostolica Petri Ecclesia nunquam à viâ veritatis in quâlibet erroris parte deflexa est... Nec hæreticis novitatibus depravata succubuit, sed ut ab exordio fidei christianæ percepit ab auctoribus suis Apostolorum Christi principibus, illibata fine tenus permanet, secundùm ipsius Domini salvatoris divinam pollicitationem : *Petre,* inquiens[3], *ecce Satanas,* etc. Consideret itaque vestra tranquilla Clementia, quoniam Dominus et Salvator omnium, cujus fides est, qui fidem Petri non defecturam promisit, confirmare eum suos fratres admonuit : quod apostolicos Pontifices, meæ exiguitatis prædecessores, confidenter fecisse semper, cunctis est cognitum. »

Hæc verò epistola, ut ait Bellarminus[4], à toto Concilio probata est, actione VIII et XVIII, ubi dicunt Patres, non tam Agathonem quàm Petrum per Agathonem locutum. Ergo ex eâ epistolâ Honorius quoque confirmavit fratres in verâ fide. Non ergo hæreticus, neque ei anathema dictum à sancta Synodo, quæ Agathonis epistolam recepisset; atque omnino Synodum falsatam esse oportet.

Tantam vim inesse putat in illis verbis, quibus apostolici Pontifices *semper* fratres suos confirmasse memorantur. Omnesne ad unum? Atque ut hic alios omittamus, etiamne Liberius, quo tempore Nicænam infirmabat fidem, Athanasium fidei pugilem communione repellebat, Arianos omnes habebat pro orthodoxis, et cum Constantio persequebatur Ecclesiam? Prorsus nec illa tempora excipienda sunt, si *semper* illud strictè valeat. Sed ut in Honorio jam figamus gradum, rogo, tantisper sextam Synodum omittamus, rem ipsam attendamus. Falsata sanè sit Synodus; non credo, non sentio, non fero : falsata tamen sit, quàm maximè eâ parte quâ litteras Honorii damnat. Certè ipsæ litteræ verè ab Honorio scriptæ, quas ut ab eo scriptas et Joannes IV Honorii successor[5], et sanctus Maximus[6], et sancto Maximo teste, ipse Honorii secretarius[7], defensabant; neque Baronius aut Bellarminus negant; imò ex earum fide maximè tuentur Honorium. Damnatæ ergo non fuerint, neque earum auctor, non eo profectò meliores, si judicium effugissent. At si id ad extremos apices verum est, quod Agatho prædicat, à suis *prædecessoribus,* etiam ab Honorio, ut vis, *fratres Episcopos in verâ fide semper fuisse confirmatos;* ergo Honorius fratres in verâ fide confirmabat, tum cùm duas voluntates et operationes à *prædicatione fidei* eximebat : confirmabat in fide Sergium Patriarcham, tum cùm scriberet, *ut unius vel duarum operationum novæ adinventionis vocabulum refutaret,* atque unà cùm hæresi orthodoxæ quoque fidei confessionem novitatibus accenseret : confirmabat in fide, tum cùm *unam vel duas voluntates sentire vel promere ineptum* pronuntiabat : quasi vel utrumque adversari, vel saltem de utroque dubitare vera ratio cogeret : confirmabat in fide Sophronium Hierosolymitanum, tum cùm duas operationes ex Patrum regulâ vel maximè, asserentem, ita deterrebat, ut ab eâ voce discessurum eum, illius quoque Legati *instantissimè pollicerentur*[1] : adeo rem urgebat Honorius *Pacis causâ,* inquies : falsæ quidem pacis, et meritò à Patribus detestatæ, ut suprà docuimus. An verò pax id quoque cogebat, ut *ineptum* et *novum* diceret, quod sapientissimum, quod antiquissimum, quod semper in Ecclesiâ prædicatum esse constaret? Sed alio sensu, inquies, et ipsâ quæstione nondum intellectâ, et tamen interrogatus à tribus Patriarchis, et utrâque auditâ parte. Nam et Sergium ac Cyrum hæreticos, et Sophronium maximè orthodoxum audiebat; quos tamen interrogantes adeo non confirmabat in verâ fide, ut et à veræ fidei, quæ utique certa neque ambigua est, professione averteret. At nullo dato anathemate : quasi in damnando solùm, non etiam in probando, ecclesiastica vigeat auctoritas. Quid autem juvat nullum anathema pronuntiatum ab eo esse, qui vel hinc maximè in culpâ erat, et officio deerat, quòd eo in discrimine positus, anathema suspendisset, remque certam ac firmam in dubio reliquisset? At ut privatus homo; verum utcumque est, quamcumque Honorius personam induerit, certè interrogatus à tribus Patriarchis, tot ac tantarum Ecclesiarum Patribus atque Doctoribus, in eo articulo versabatur, ut vel eos in fide confirmaret, vel officio deesse cogeretur : non autem confirmavit, quos in ruinam impulit, vel certè fluctuare fecit : ergo officio defuit.

At enim Agatho, cujus epistolam suscepit sacra Synodus, eum defensare voluisse videbatur. Obliquè certè, ut vidimus, non clarè et apertè. Suscepit autem sacra Synodus fidem Agathonis, non quæcumque de Honorio obliquè et occultè ingerebat. Ac ne quid Agathoni Patres derogasse viderentur, id etiam scripsere ex ejus sententiâ damnatum Honorium, quem in Sergio ac similibus proscripsisset.

At qui tantùm Agathoni deferri velit, Honorium obscurè et obliquè excusanti, audiat Leonem II, clarè et apertè ex sacræ Synodi præscripto condemnantem : « Anathematizamus, inquit[2], etiam Honorium, qui hanc apostolicam Sedem, non apostolicæ traditionis doctrinâ lustravit, sed profanâ proditione immaculatam fidem subvertere conatus est. » Et ad Hispanos quidem mitiùs, sed tamen tremendâ voce[3] : « Æternâ damnatione mulctati sunt, Sergius, Pyrrhus, etc., cum Honorio, qui flammam hæretici dogmatis, non ut decuit apostolicam auctoritatem, incipientem extinxit, sed negligendo confovit. »

Nempe his epistolis victus Baronius, optat falsas, non probat. Nunc Agatho et Leo stent simul : ille ante Synodum habitam Honorium utcumque purgare conatus : hic post Synodi sententiam, non modò abstinendum ratus ab excusando eo, verùm etiam arbitratus, debito anathemate percellendum. Ac si tantos Pontifices etiam super Honorii nomine conciliare nos oportet, Agathonem, quo præside Synodus inchoata est, et Leonem, quo probante firmata; tu sanè, quisquis es, qui Bellarminum sequeris, conciliare non potes Agathonem dicentem, ut quidem interpretaris, ab Honorio quoque prædicatam esse et confirmatam fidem, cum Leone dicente, ab eodem Honorio non fuisse *lustratam,* sed fuisse *proditam.* Nos facilè componimus omnia. Petro enim imperatum, ut confirmaret fratres, et Agatho dicit, et

1. *Vid. Hist. Monoth. P. Comb., ed. Paris.* 1648, *sub. hoc. tit.* Auctuarium Bibl. Patrum, *tom.* II, *p.* 203. — 2. *Ep. Agat. ad Const. Imp. in act.* IV *Conc.* VI, *col.* 636. — 3. *Luc*, XXII, 31, 32. — 4. *Bell., de R. P., lib.* IV, *c.* XI. — 5. *Joan. IV, Apol. ad Const pro Honor., tom.* XII *Bibl. Patr., p.* 835 *et seq.* — 6. *Disp. Max. cum Pyrr., tom.* V *Conc., col.* 1814, 1815. — 7. Joannes Abbas nuncupatus.

1. *Vid. sup. cap.* XXII, XXIII. — 2. *Epist. Leon. II ad Imp., tom.* VI *Conc., col.* 1117. — 3. *Ejusd. ep. ad Hisp., ibid., col.* 1246, 1247.

Leo fatebitur : id ergo ad pontificium munus pertinere, uterque prædicabit; et nos sanè cum iis maximè prædicamus. An verò certum sit eo semper officio functos, Agatho quidem id asseruisse videtur; Leo verò Honorium vehementissimè officio defuisse. At illius generale, cum hujus peculiari dicto, facilè cohærebit. Dictum enim Agathonis non ad strictos apices exigendum, sed civiliter intelligendum esse dicimus : et *semper* ideo dictum, quòd plerumque id factum sit; quòd unius culpa Pontificis, aliorum statim operâ sarciatur, nihilque detrimenti patiatur fides. Solemus enim homines magna et illustria et consueta sectari, quod rarum fuerit et statim mutatum, nullâ rerum conversione memorabili, nec factum cogitamus. Ita quidquid ab Honorio peccatum est; id sanctus Severinus Honorio proximus; id sanctus Joannes IV, sanctusque Theodorus, Martinus, Eugenius, Vitalianus, Adeodatus, Donus, Agatho, Honorii successores cumulatissimè rependerunt, ut officio defuisse Honorium Ecclesia Romana vix senserit. Hinc « Ecclesiam Romanam non fuisse depravatam, neque errori succubuisse, sed in fide mansisse » Agatho prædicavit, et nos confitemur; neque in Petri sede visos esse Sergios, Pyrrhos, Paulos, Petros, Theodoros, sibi mutuò errorem quasi hæreditarium cum sede tradentes, neque Romanos Pontifices sibi invicem succedentes, à fidei unitate abruptos fuisse. Quòd si Honorius vel pejora ausus esset, non Romana propterea succubuisset fides, sed eum ut mortuum Ecclesia projecisset, et ex Ecclesiâ Romanâ Pontifex catholicus surrexisset. Quæ si consideremus, et Agathonem cum Leone componamus, tum demum intelligemus, quid sit illud immotum, quod in Sede Petri omnes catholici veneremur. Quare ut hanc disputationem aliquando concludamus, hæc certa comperimus.

Honorium de fide à tribus patriarchis ritè interrogatum pessima respondisse :

A sextâ Synodo anathemate condemnatum :

A Romanis Pontificibus ante supremam Synodi sententiam excusatum, post eam sententiam eodem anathemate esse damnatum :

Bellarminum ac Baronium conversos ad fabulas, quòd Honorium defensuris nihil aliud auxilii suppetebat.

CAPUT XXVIII.

Quæstio de Honorio concluditur; atque utcumque illius res se habent, invictum manet ex his petitum argumentum.

Addimus et id frustra esse, quod Bellarminus ac Baronius tanto molimine adstruere pergunt. Esto enim falsata sint omnia; tamen, te fatente, à secutis Pontificibus, à septimâ deinde et octavâ Synodo, vera sunt credita. Credita ergo à Pontificibus; credita à Conciliis; credita ab omnibus; credita, inquam, de Pontifice, quæ tanto molimine ne credantur caves.

Sagacissimus Bellarminus id vidit[1], nec negavit : creditum, inquit, de Pontifice, ut homine privato. Quin tu igitur eo gradu consistebas? Quid actorum fidem tam inani operâ sollicitatam oportebat? Nempe responsio de Papâ, ut homine privato non satisfaciebat animo, cùm certum illud maneret, à Synodo sextâ generali fuisse judicatum, Papam, ab Ecclesiis de fide interrogatum, apostolico officio defuisse; neque confirmasse, sed impulisse fratres, seseque cum eis in præcipitium conjecisse.

Hæc mente complexi Synodos ac Pontifices Bellarmino ac Baronio, summis licèt viris, facilè anteponemus. Quòd verò Anastasius Bibliothecarius sextæ Synodi decreta improbat[2], eaque pro Honorio audet, quæ nec Romani Pontifices ausi erant, contemnenus quidem : sed interim intelligemus, nullam aliam viam tuendo Honorio patuisse. Neque enim cogitabat illud, aut Romanum Pontificem pro privato egisse, qui tot Patriarchis de fide quærentibus responderet; aut ejus epistolas non fuisse dogmaticas, qui sciret plerasque alias, non alio ritu modoque esse scriptas : neque levia illa aut minuta proferebat, in quæ nunc se conjiciunt, sed perfrictâ fronte Honorium tuebatur; quem si quis auctorem sequi malit, nec sic effugiet; manetque semper illud : fuisse creditum Romanum Pontificem, ritè de fide interrogatum, docendo Patriarchas, respondendo Ecclesiis, pessima ac meritò damnanda respondisse, eamque sententiam ab œcumenicâ Synodo promulgatam; secutos Pontifices, secuta Concilia æquè œcumenica consensisse.

Jam si Anastasius, ac post eum Bellarminus, ne quid intentatum relinquerent, de litteris Honorii subdubitare voluisse visi sunt[1], quid nostrâ? Cùm eas à Joanne IV defensas, atque in sextâ Synodo Græcè et latinè lectas, et cum authentico diligenter collatas, ac pro veris agnitas, ac damnatas esse constet[2]; idque præsentibus et nihil contradicentibus, imò consentientibus, ac subscribentibus Sedis apostolicæ Legatis. Et ii quidem, cùm Vigilio Papæ falsa decreta imputarentur, falsum arguerunt, calumniam propulsarunt; pro Honorio nihil hiscunt. Quin ipse Anastasius, ipse Bellarminus, non modò admittunt epistolas, verùm etiam asserunt, vindicant, ex iis maximè tuentur Honorium, quod item Baronius factitavit[3]. Nec mirum varios fuisse ac trepidos, qui tot undique coarctati argumentis, quo loco pedem figerent, non haberent. Sed eorum commenta dudum non plus æquo distinent.

CAPUT XXIX.

Patres Toletani Concilii XIV, Synodum VI pro œcumenicâ non habent, eo quod Hispanii ad eam vocati non essent; neque eam probant nisi facto examine, tametsi a Leone II probatam constitisset.

Unum jam superest de sextâ Synodo memorandum, imò memoratum[4], et jam perstringendum paucis. Hispani Occidentali Concilio, ab Agathone collecto, nulli interfuerant, neque Synodum sextam noverant, neque etiam ad eam vocati erant. Itaque Leo II ad eos scribit epistolam eam quam sæpe memoravimus; *simul definitionem sanctæ Synodi, et acclamationes* mittit; *acta quoque totius Concilii directurus, si ipsis delectarentur*[5]. Quæ cùm omnia recepissent, sub Benedicto II, Leonis successore, et Ervigio Rege, placuit Toleti congregari totius Hispaniæ *generale Concilium*[6], ut ea gesta ab omnibus regni Conciliis et provinciis probarentur. Decretum fit in hæc verba[7] : « Gesta synodalia, et cum gestis quoque Leonis antiquæ Romæ Pontificis invitatoria epistolaris gratiæ consulta suscepimus, per quæ omnis ordo gestorum gestaque ordinum dilucidè patuerunt. Quâ epistolâ Præsules Hispaniæ invitati erant, ut prædicta synodalia instituta, nostri vigoris manerent auctoritate suffulta. » En perspicuis verbis Hispaniensium Præsulum requisita auctoritas. Postea : « Placuit proinde satisfacientes Romano Pontifici, ea ipsa gesta firmare. » Et paulo post : « Ut utraque operum gesta[8], et synodico dirigantur examine, et discreta Conciliorum[9] fulciantur auctoritate. » Idque fieri volunt, « post-

1. *Bell. loc. jam sæpe cit.* — 2. *Anast. Bibl., epist. ad Joan. Diac., tom.* XII *Bibl. Pat. p.* 833.

1. *Anast. et Bell., loc. cit.* — 2. *Vid. Conc.* VI, *act.* XII *et* XIII. — 3. *Anast. et Bell., loc. cit., Bar., an.* 633, *tom.* VIII, *p.* 317 *et alib. pass.* — 4. *Vid. Diss., præv., num.* LVII, LVIII; *et suo, hoc lib. c.* XXVI. — 5. *Epist.* II *Leon. II, tom.* VI *Conc., col.* 1246, 1247.

6. Non congregavit Ervigius generale Concilium, sed in unâquâque provinciâ particulares Synodos. Placet hic exscribere ipsa verba Concilii Toletani XIV, cap. I, col. 1279. « Princeps Ervigius... hoc dedit speciale edictum, ut « quia .... sicut oportebat .... generale Concilium fieri vana adversitatum in- » cursio non sineret, saltem adunata per provincias Concilia fierent; et si » quidem hic primùm à nobis in urbe regiâ Synodus ageretur, deinde in sin- » gulis quibusque provinciis singulare haberetur Concilium, quo, quidquid » hic actum per Toletanam Synodum, reliqui primarum sedium Præsules... » per discreta provinciarum suarum Concilia observarent » (*Edit. Paris*).

7. *Conc. Tolet.* XIV, *c.* I *et* II, *tom.* VI *Conc., col.* 1279, 1280. *Idem, c.* IV, *col.* 1281.

8. Hispanis Pontifex primùm miserat sextæ Synodi definitionem fidei et Prosphoneticon, deinde acta integra; et hoc est, ut videtur, quod dicunt Patres Toletani (*Edit. Paris*).

9 Hispanorum.

quam, ut ait[1], synodica iterum examinatione decocta, vel communi Conciliorum omnium judicio fuerint comprobata. » Denique : « Dicta gesta cum antiquis Conciliis conferentes, ea ipsa gesta probavimus :... et ideo supradicti acta Concilii in tantùm à nobis veneranda sunt, et recipienda constabunt, in quantum à præmissis Conciliis (Nicæno et aliis) non discedunt[2]. » En deliberatio ; en examen exactum ad certam regulam, ad Patrum scilicet et antiquorum Conciliorum fidem ; et post illud examen, neque aliter, gesta *firmata*. Quid ampliùs ?

Nimis probas, inquiunt ; neque enim Pontificis tantùm, sed Synodorum universalium decreta, particularibus Synodis examinanda subjicis. Facilis solutio. Universalium Conciliorum, quæ ut talia sint agnita, doctrinam ac fidem, nemo unquam examini aut retractationi submisit : Hispani autem Patres minimè agnoscebant ut universalem hanc Synodum, quam nec audierant, ad quam nec vocati erant. Unde nunquam vocant universalem Synodum, sed aiunt : « Ad se perlata gesta synodalia, quibus Constantinopoli, Constantino pio Principe mediante, magna et sublimis copia aggregata Pontificum[3] : » et consideranti, tota gestorum series indicabit, graviter tulisse Hispanos, quòd vocati non essent. Quin etiam toties iterata examinis mentione, cavisse videntur, ne quis existimaret Concilii talis, quasi universalis auctoritate teneri Hispaniam, tantam Ecclesiæ partem, etiam non vocatam. Cùm autem Synodum ut œcumenicam nollet agnoscere, tamen de Sedis apostolicæ sententiâ nulli dubitabant, quam et Agathonis et Leonis epistolis expressam legerent. Disertè enim Leo Concilium sextum, uti alia quinque, *universale* vocabat, et lata in Synodo sextâ anathemata iterabat, ut suprà vidimus. Quare agnitum quoque Pontificis Romani de fide decretum examini subdunt, et legitimâ cognitione comprobant ; nec verentur dicere, à se quoque *firmari* : tantum auctoritatis ipsi unitati, et communi consensioni inesse intelligebant.

Eâdem ratione Franci nostri, et Carolus Magnus ac Ludovicus, verè christianissimi Imperatores, septimam Synodum de sacris imaginibus, recipere ut œcumenicam diutissime recusarunt ; quòd ad eam nullo modo vocati essent. Sed jam operæ pretium est, ut ejus Synodi acta referamus.

CAPUT XXX.

Synodus Nicæna II, seu generalis VII, more antecedentium Synodorum, de Adriani I litteris quæstionem habet : locus egregius, quo eadem Synodus docet vim illam ineluctabilem, in Ecclesiæ catholicæ consensione esse positam.

Cum Adrianus I veram de colendis κατὰ σχέσιν, seu relativo cultu, Christi et sanctorum imaginibus doctrinam, septimæ Synodo per litteras, more priorum Pontificum, exposuisset ; Patres quoque, more majorum, eas litteras synodicè examinarunt. Lectis enim epistolis duabus[4] sancti Pontificis, alterâ ad Imperatorem, alterâ ad Synodum[5], quæsitum ita est per Legatos apostolicæ Sedis : « Dicat nobis sanctissimus Patriarcha Tarasius Constantinopolitanæ urbis Episcopus, si consentiat litteris sanctissimi Papæ senioris Romæ ? » Rogatus in eam formam Tarasius, consentire se profitetur : « Nam et ipsi nos, inquit[6], scrutando Scripturas et syllogisticè approbando rimati sumus : sic quod confessi sumus, confitemur et confitebimur ; consonamus et vim lectarum litterarum confirmamus. » Supplendum ex græco post illud ; *Scripturas rimati :* hoc quoque ; *et patriis doctrinis docti*, quod etiam vulgata et antiqua versio retinebat.

Patet ergo à Tarasio ita approbatas Adriani epistolas, quòd rem ipse perpendens, eas Scripturis, traditioni, eique, quam ipse ab antiquo hauserat, fidei conformes esse senserit, factâque inquisitione intellexerit : post quæ Tarasii verba, « sancta Synodus dixit : Tota sacratissima Synodus ita credit, ita sapit, ita dogmatizat. » Quibus verbis tota Synodus se Adriano auctori, ac Tarasio ex intellectâ ac perpensâ ratione approbanti, consentire declarat. Atque, ut res constaret clariùs, à Legatis apostolicis Synodus interrogata est, in hanc formam : « Dicat nobis sancta Synodus, si admittat litteras sanctissimi Papæ senioris Romæ, an non ? » Quod de re exploratâ, deque irreformabili judicio quæri, neque recta ratio, neque fides sinit. Ad eam rogationem sancta Synodus dixit : « Sequimur et suscipimus, et admittimus. »

Unde, rebus summâ attentione perpensis, fit definitio synodalis, non unius Romani Pontificis, sed totius Ecclesiæ catholicæ consensu et auctoritate nixa : cujus definitionis initium (*alibi relatum*[2], *hic retexere non est necesse ; quo docet sancta Synodus in eo vim esse*) ecclesiastici judicii ; ut nihil innovetur ; ut quæ communi traditione perlata sint ad nos, communi consensione ac decreto firmentur : unde addunt : « Nihil adimimus, nihil addimus (communi et universali traditioni scilicet), sed omnia quæ catholicæ sunt Ecclesiæ immutilata servamus[3]. » Quibus positis sic concludunt : « Quæ cùm ita sint, regiæ viæ semitis inhærentes, sequentesque divinitus inspiratorum sanctorum Patrum nostrorum magisterium, et Ecclesiæ catholicæ traditionem, quippe quam esse noverimus Spiritûs sancti, qui ipsam inhabitat ; definimus in omni certitudine ac diligentia, etc. » Ut profecto appareat summam illam et ineluctabilem certitudinem in Ecclesiæ catholicæ consensione, imo in Spiritûs sancti universam Ecclesiam docentis magisterio esse positam ; quod habebamus demonstrandum. Igitur sanctæ septimæ Synodi, post Romani Pontificis lectam definitionem, inquisitio, confirmatio, judicium sic se habet.

CAPUT XXXI.

Galli Synodum VII seu Nicænam II, Adriano præside habitam, pro œcumenicâ non habent, eo quòd ad illam nec ipsi, nec alii Occidentales vocati essent : egregius eâ de re Jacobi Sirmundi locus : Romanorum Pontificum de Gallis sententia.

Cur autem patres nostri Ecclesiæ Gallicanæ Præsules ejus Synodi decretis repugnarent, causa erat, non quòd de Synodi œcumenicæ auctoritate dubitarent ; sed quòd Nicænam secundam, ad quam vocati non essent, pro œcumenicâ non agnoscebant ; imò in Francofordiensi Synodo, ex Galliæ ac Germaniæ Ecclesiis congregata, præsentibus etiam Romanæ Ecclesiæ Legatis, respuebant[4] : quod, quia maximè ad rem nostram spectat, diligentissime considerare nos oportet.

Sanè quod ad rem ipsam spectat, hoc est imaginum cultum, non est animus majorum nostrorum sententiam tueri ; quippe quos intelligamus, cum ipsis Nicænis Patribus, facilè convenire potuisse ; si, quod postea factum est, sua ipsorum dogmata satis attendissent. De Synodi autem Nicænæ auctoritate, quod hujus loci est, placet adscribere verba egregii viri Jacobi Sirmundi, in admonitione ad canonem II Concilii Francofordiensis. « Quod, inquit[5], ad Synodi nomen attinet ; in promptu habent Galli quo invidiam depollant. Constat enim sic in hâc quæstione versatos esse, tum Synodi Francofordiensis, tum Carolini voluminis auctores, ut sibi, non cum œcumenico Concilio, sed cum peculiari Græcorum Synodo, rem esse contenderent. Ita enim passim in libris illis profitentur, querunturque propterea, illam sibi aut universalis, aut septimæ Synodi nomen arrogare, cùm œcumenicam dici posse negarent, ad quam soli Græci convenissent, reliquarumque provinciarum Ecclesiæ convocatæ, aut sententiam per epistolas, more ec-

1. *Conc. Tol.* XIV, *loc. cit.*, *c.* V. — 2. *Idem*, *c.* VI. — 3. *Ibid.*, *cap.* II, *col.* 280. — 4. *Epist. Ad. I ad Imp. et ad Taras.*, *act.* II *Conc.* VII, *tom.* VII *Conc.*, *col.* 99 *et seq.*, 122 *et seq.* — 5. Sive potius ad Tarasium C. P. — 6. *Epist. Ad. I ad Imp. et ad Taras.*, *act.* II *Conc.* VII, *tom.* VII *Conc.*, *col.* 127.

1. *Epist. Ad. I ad Imp. et ad Taras.*; *act.* II *Conc.* VII, *tom.* VII *Conc.*, *col.* 130. — 2. *Vid. Diss.*, *prov.*, *n.* LXII. — 3. *Act.*, VIII, *col.* 551. — 4 *Conc. Francof.*, *can.* II, *tom.* VII, *col.* 1057. — 5. *Sirmund.*, *adnot. ad can.* II *Conc. Francof.*, *idem*, *col.* 1055.

clesiastico, rogatæ non fuissent. Et quidem si rem suis momentis expendamus, satis omnino causæ videbatur, cur Synodum, cui tot adhuc provinciarum, ac totius penè Occidentis suffragia deessent, pro œcumenicâ nondum haberent. Nec Adrianus ipse aliter se sentire ostendebat, qui allatam è Græcia Synodum (ut Hincmarus eodem loco docet)[1] in Galliam misit; Conciliumque ejus causa convocari à Carolo jussit, et libris Carolinis, quibus oppugnata est, ita respondit, ut œcumenicæ Synodi nomen illis auctoritatemque nusquam objiciat. » Hæc Sirmundus, vir maximus, pro Gallis nostris, de Synodi Nicænæ secundæ auctoritate respondet.

Neque tantùm Concilii Francofordiensis tempore Nicænam secundam Synodum respuebant, cum ejus acta ignorarent ferè; sed etiam toto Caroli Magni regno, ac diutissime postea.

Constabat interim Romanos Pontifices in eamdem cum Nicænâ secundâ Synodo ivisse sententiam, atque ab Adrino editam eâ de re, ac missam ad Synodum epistolam decretalem, cui Synodus consensisset.

Agitata postea res est, missis ultro citroque scriptis; editique libri adversùs Nicænam Synodum, qui ex Caroli nomine, *Carolini* appellantur. His responsum est ab ipso Adriano pro Nicænis dogmatibus : neque eo secius nostri cum Carolo Magno in sententia perstitere.

Neque interea pro hæreticis aut schismaticis habebantur, qui de re maxima, nempe de interpretandis primæ tabulæ præceptis dissentirent; quia bono animo rem quærere, non pertinaci studio contendere videbantur. Et Carolus Magnus cum Adriano I, non tantùm religionis obsequio, sed etiam singulari atque intimo amicitiæ vinculo conjunctissimus vixit; et interim à Leone III sæpe ad auxilium invocatus, et imperiali corona fuit insignitus : adeo quæ ad fidem spectare viderentur, non in unius Romani Pontificis auctoritate, sed in Ecclesiæ universæ consensione posita esse constabat.

Quin etiam imbibita nostrorum animis sub Carolo Magno Rege sententia, sub Ludovico Pio hæsit.

Nempe sub eo Principe de imaginibus conventus habitus est Parisiis, cujus conventûs historiam, ex gestis, vir diligentissimus Sirmundus sic exponit[2] : Venisse ad Ludovicum Pium, Michaelis ac Theophili Græcorum Imperatorum Legatos, atque inter cætera dissidium exposuisse, quod in Ecclesiâ Orientali propter imagines versabatur; quas alii adorandas, alii non adorandas esse contenderent : eosdem Imperatorum Legatos significasse, se hâc de causâ Romam etiam Pontificem ituros : Ludovicum pacis componendæ studio à Pontifice poposcisse, ut ejus rei gratiâ Parisiis Episcopi convenirent.

Ex hujus conventûs sententiâ, Ludovicus Pius scripsit epistolam ad Eugenium II, et Commonitorium ad Hieremiam Senonensem, ac Jonam Aurelianensem, suos ad Eugenium II Legatos[3], ex quibus hæc habemus.

Primò : ab Episcopis *Collectiones* factas *de libris sanctorum Patrum*, easque ad Ludovicum perlatas : sic enim scriptum est in ipso Commonitorii initio[4].

Secundò : petitam fuisse licentiam ab Eugenio, hujus nominis II, ut Episcopi eas collectiones facerent, quæ Papæ ad Græcorum consulta responsuro adjumento futuræ viderentur. Quâ de re sic scribit Ludovicus ad Eugenium II : « A vestra Sanctitate petivimus, ut Sacerdotibus nostris liceret, de libris Sanctorum Patrum sententias quærere, atque colligere quæ ad eamdem rem, pro quâ iidem Legati (Græci scilicet) vos consulturi erant, veraciter definiendam convenire potuissent. »

Tertiò : res igitur ita tractabatur, etiam Eugenii II consensu, ut quæ nondum ultimo atque irretractabili judicio definita esset.

Quartò : hæc quidem ad Papam scripta sunt. At in Commonitorio Episcopi jubebantur, ut rem quàm minimâ pontificii animi offensione tractarent, Verba Commonitorii sic habent[1] : « Ut summoperè caveatis, ne nimis resistendo Domnum apostolicum in aliquam irrevocabilem pertinaciam incidere compellatis : sed obsequendo magis quàm apertè resistendo, ad mensuram deducere valeatis. » Sic et Sedis apostolicæ dignitatem colebant, et cum Pontifice reverenter tractabant, et ab eo interim in quæstione fidei, *irrevocabilem pertinaciam* metuebant.

Atque hæc acta sunt anno 824, post triginta annos quàm secunda Nicæna Synodus habita esset. Ac postea Franci diutissime suam sententiam tuebantur. Interim cùm à tot Romanorum Pontificum decretis recederent, haud minùs se in Ecclesiæ Romanæ communione ac fide permanere gloriabantur : adeo dubia, necdum recepta communi consensu dogmata, à certis exploratisque secernebant. Neque Romanam Ecclesiam, suis licèt Pontificibus cohærentem, erraase jactabant; quòd abesse putarent eam, quam ad extremum ab Eugenio metuebant, *irrevocabilem pertinaciam*. Nec illis palam dissentientibus, Concilii Nicæni secundi, aut Romanorum Pontificum, qui idem decrevissent, aut etiam Concilium Nicænum comprobassent, tanquam indeclinabilis objecta est auctoritas : quòd satis constaret, nec vocatos eos, et pro lege esset illud, à Nicænâ quoque Synodo positum fundamentum : « Communem fidem, communi consensu stabiliendam[2]. » Quare Concilii septimi apud Orientales, re penitus inquisitâ, inter se consentientes statim auctoritas valuit : apud nostros, rebus paulatim patefactis, et consentientibus Ecclesiis, obtinuit : adeo et nostrorum animis inhærebat, et ipsi Romani Pontifices fatebantur, illud à majoribus acceptum : fidei definitiones Ecclesiæ catholicæ consensu valere.

CAPUT XXXII.

Synodus VIII generalis, Constantinopolitana IV, æquè ac cæteræ, de Romanorum Pontificum judiciis judicat : traditam sibi à Christo, ut et Romanæ Ecclesiæ ligandi ac solvendi potestatem agnoscit et exercet : post Synodi judicium, nulla jam appellatio, nulla alia spes est.

Non est hìc prætermittenda generalis Synodus octava, Constantinopolitana quarta, sub Adriano II summo Pontifice, et Orientis Imperatore Basilio. Etsi enim non de fide propriè, tamen agit de re maximâ, quæ fidem proximè attineat; de initio scilicet Photiani schismatis, totam conturbantis Ecclesiam, et in ingens incendium erupturi.

Quis Photius fuerit, quâ violentiâ Ignatium Constantinopolitanum Episcopum, virum sanctissimum, oppresserit, et ejus locum invaserit, ut deinde à Romanis Pontificibus compressus, condemnatus, anathematizatus fuerit : qua audaciâ adversùs Ecclesiam Romanam caput erexerit, omnes sciunt. De eo ejusque sectatoribus penitus amovendis quæstio habebatur, totaque adeo Synodus in commendandâ Sedis apostolicæ auctoritate versatur.

Post lectam, actione III, et approbatam Adriani II epistolam, actione IV et V, leguntur Nicolai Papæ, Adriani antecessoris epistolæ duæ; et Legati meritò contendebant, rem *ex multo tempore esse judicatam*, neque *à paternis definitionibus posse discedi*. Cæterum, ad tollendam dubitationem omnem, lectis epistolis, Synodum rogant : « Placetne vobis sensus iste, an non? Et si quidem placet, talia sunt nostra et nostræ Sedis : quò si apud vos non fuerint acceptabilia, nos tamen super montem excelsum Synodi ascendemus, et exaltabimus in fortitudine vocem nostram, evangelizantes vobis, et consequentiam quæ facta est, (id est, rei gestæ seriem, processumque juridicum) et ore promulgata est

1. *Hincm., epist. ad Hincm. Laud., c.* XX. — 2. *Sirm., Præf. ad Conc. Paris. an* 824. *Tom.* VII. *Conc. col.* 1548. — 3. *Idem, et col. seq.* 4. *Common. Lud. Pii. Ibid., col.* 1549.

1. *Common. loc. sup. cit.* — 2. *Vid. Conc.* VII, *act.* VIII *defin.*

sanctorum Patrum nostrorum à gratiâ Spiritûs sancti... Ad hæc quid dicit sancta Synodus? Sancta et universalis Synodus exclamavit : Recipimus omnia; valde quippe sunt discreta et congrua, et consona ecclesiasticis regulis[1]. » Ita sanctæ Synodi accipiunt, et sanctæ Sedis decreta, et monita Legatorum, facto examine, ratione perspectâ.

Aderat sacro cætui Basilius Imperator, ad quem Romani Vicarii, memoratis Nicolai I et Adriani II judiciis canonicis, hæc loquuntur : « Sanctissimus Adrianus nos famulos suos direxit in hanc urbem, ad manifestationem veri et justi judicii, in conspectu imperii vestri et sanctæ universalis Synodi : ita ut non habeant vocem repedationis vel appellationis; sed quemadmodum jam judicati sunt, et dejecti in sæculum maneant[2]. »

En tantùm per Synodum universalem appellationis sublata spes omnis; neque à decreto resilire datur, sed fixa et æterna manet sententia. Quid ampliùs? Sic se habet ecclesiasticorum judiciorum ratio, non tantùm in fidei quæstionibus, sed etiam in iis quæ statum et pacem omnium Ecclesiarum spectant.

CAPUT XXXIII.

Concluditur argumentum ab octo primorum Conciliorum auctoritate repetitum : eorum acta adversarii nec considerasse videntur : sancti Gelasii et sancti Gregorii locus de irretractabili ecclesiasticorum judiciorum auctoritate.

Eam traditionem deductam ab Apostolis ad octo prima generalia Concilia manasse vidimus. Quæ quidem octo generalia Concilia totius christianæ doctrinæ ac disciplinæ fundamenta sunt; quorum prima quatuor, haud secus ac quatuor Evangelia, post sanctum Gregorium[3] Ecclesia catholica venerata est. Neque minor cæteris cultus, cùm eodem spiritu acta, parem auctoritatem obtineant. Quæ octo Concilia, magno unanimique consensu, definiendi vim irrefragabilem, non aliâ in re, quam in Patrum consensione posuerunt. Inter quæ sex ultima, Romani Pontificis prolatam etiam de fide sententiam, ad examen legitimum, Sede apostolicâ probante, revocarunt, quæstione constitutâ in hanc formulam : *Eane decreta recté habeant, necne?* ut in actis legimus.

Conticescant igitur Stapletonus et auctores in libello *Doctrinæ Lovaniensium* relati, atque eos secutus auctor anonymus de Libertatibus Gallicis[4], qui hæc pronuntiant contra gestorum fidem : « In istis Conciliis omnibus, præjudicatam Romani Pontificis sententiam, pro normâ et regulâ fidei habitam : » quodque idem est; « apostolicæ Sedis dogmaticam ad Synodum epistolam locum habuisse plenæ atque irretractabilis definitionis. » Quo uno testantur synodalia gesta nunquam à se attento animo, sanove judicio esse perlecta : quippe quæ dogmaticarum epistolarum legitimam retractationem examenque contineant.

Non ita unquam Synodi generalis judicium retractatum vidimus, sed omnes statim in obedientiam pronos : neque unquam cuiquam, post illud examen, inquisitionem novam fuisse concessam, sed intentatam pœnam. Sic Constantinus; sic Marcianus; sic Cœlestinus; sic Leo; sic alii omnes, quos in gestis vidimus. Hæc certa et inconcussa orbis christianus agnovit.

Huc accedit illud sancti Gelasii egregii Pontificis[5] : « Bona Synodus verèque christiana semel acta, nullâ nec potest, nec debet novæ Synodi iteratione convelli. » Atque iterum : « Bona Synodus, nulla causa est, cur aliâ debeat Synodo retractari, ne ipsa retractatio ejus constitutis detrahat firmitatem. » Sic stant irretractabilia, quæ ultimo et certo Ecclesiæ judicio constant.

1. *Conc.* VIII, *act.* III; *tom.* VIII, *col.* 1011 : *act.* IV, *col.* 1021 : *et act.* V, *col.* 1029, *malè*, 1019 : *idem, act.* V, *col.* 1042 : *ibid., col.* 1043. *Vid. Pass., prav., n.* LXIII. — 2. *Ibid., col.* 1056. — 3. *Greg. Mag., lib.* I, *ep.* XXV, *al.* XXIV, *ad Joan. C. P., tom.* II, *op. col.* 515; *et lib.* III, *ep.* X, *col.* 632, *et alib. pas.* — 4. *Vid. Doct. Lov. et Tract. de Libert., etc., lib.* VII, *c.* IV *et* V. — 5. *Gelas., ep.* XIII *ad Episc. Dard., tom.* IV *Conc., col.* 1204, 1205.

Convellitur enim illud Spiritûs sancti judicium, quoties iterato judicio retractatur. Tale autem est judicium à Romano Pontifice prolatum, ut novo judicio retractatum fuerit. Non ergo est illud ultimum et certum Ecclesiæ judicium.

Neque verò obscurior est illa sententia Gregorii Magni, quatuor Synodos generales Evangeliis quatuor comparantis; additaque ratio; « quia cum universali sunt consensu constituta, se et non illa destruit quisquis præsumit, aut solvere quos ligant, aut religare quos solvunt[1]. »

Jam igitur nostra quæstio antiquorum Conciliorum ac Patrum traditione finita est. Placere debet omnibus Romani Pontificis secundùm Concilii Florentini decretum explicata potestas, ex Conciliorum generalium praxi. Patet discrimen ingens inter conciliare et pontificium judicium, cùm post conciliare nulla quæstio, sed sola supersit captivati intellectûs obedientia; pontificium verò ita comprobetur facto examine, ut si detur locus improbari possit : quod erat demonstrandum.

CAPUT XXXIV.

Alia Concilia generalia memorantur : in iis perstitit antiqua traditio, ut summæ quæstiones ad Concilia generalia referrentur, nec Pontifex decerneret, nisi SACRO APPROBANTE CONCILIO : *referuntur quatuor prima Lateranensia œcumenica Concilia sub Calixto II, sub Innocentio II, Alexandro III, Innocentio III; et Lugdunense primum sub Innocentio IV.*

Post primas octo Synodos generales summâ diligentiâ pervolutas, in promptu est judicare de aliis ex earum sententiâ, quas et actis luculentioribus notas esse, et Apostolorum ævo propiores, facem cæteris prætulisse constat. Et tamen ex ipsis posterioris ævi secutis Conciliis demonstramus perstitisse in Ecclesiâ catholicâ antiquam traditionem, ut summæ quæstiones, summisque animorum dissensionibus agitatæ, ad Concilia generalia referrentur.

Id singulare habent pleræque ex his posterioribus Synodis, ut eas Romanus Pontifex præsens habuerit, ejusque nomine dicta sententia sit; non aliter tamen, quàm *sacro approbante Concilio*. Quà formulâ declaratur, definitiones editas et canones conditos, non nisi consentiente et approbante Concilio, pro pleno Ecclesiæ catholicæ judicio valituras.

Jam ergo illas Synodos ordine recensemus, enarramusque gesta, quantùm quæstioni nostræ erit necessarium; quod erit facillimum, cùm pauca habeamus.

Quæstio de investituris ingens toto Orbe incendium concitaverat, multisque ad fidem pertinere videbatur; quod aliquatenus verum est. De pace sæpe actum inter Calixtum II et Henricum V Imperatorem, eamque summus Pontifex in Concilio Rhemensi, plus trecentis Episcopis congregatis, eorum *judicio atque sententiâ confirmare* voluerat, ut ipse in eâdem Synodo profitetur. Verba notanda sunt, *ex eorum sententiâ atque judicio*[2]; prorsus ex antiquæ disciplinæ ratione. Sed quod Rhemis inchoatum, in Lateranensi primo generali Concilio consummavit anno 1122.

Sub Innocentio II, non solùm infando Petri Leonis schismate Ecclesia laborabat, sed etiam auctore Petro de Brueis hæreses ubique pullulabant eæ quæ postea per Albigenses in majus incendium eruperunt. Arnaldus Brixiensis in ipsa Urbe, non solùm seditiones agitabat, sed etiam hæreses seminabat. Igitur ad schismatis reliquias extinguendas, totque hæresum nascentium dira initia comprimenda, atque instaurandam tot turbis collapsam disciplinam, summus Pontifex Concilium generale Lateranense secundum habuit, anno 1139[3].

Alexander III, cùm hæreses et schismata succrescere cerneret, ipse Octaviani apostatici Pontificis schismate diu agitatus, eam quæ schismatibus occurreret, Ro-

1. *Greg. Mag., lib.* I, *ep.* XXV, *al.* XXIV, *ubi sup.* — 2. *Conc. Rhem. sub Calixto II, tom.* X *Conc., col.* 875, *et Conc. Later.* I; *ibid., col.* 891 *et seq.* — 3 *Conc. Lat.* II *sub Innoc. II, idem, col* 999 *et seq.*

mani Pontificis eligendi formam, Concilii generalis approbatione sancivit : damnavit hæreses quæ ab Albigensi tractu inauditis fraudibus diffundere se cœperant; ac labentem magis magisque disciplinam munire voluit. Harum rerum gratia, Concilium generale Lateranense tertium convocavit, anno 1179[1].

In convocationis litteris hæc habentur : in Ecclesia *pullulare germina vitiorum, zizania crescere, quæ germen bonum suffocare* nituntur, horum evellendorum curam Episcopis quidem omnibus; « multo tamen fortiùs imminere Romanæ urbis Antistiti, qui à Domino Jesu Christo, ut caput esset Ecclesiæ in beato Petro accepit, et de pascendis dominicis ovibus et fratribus confirmandis expressum et speciale nosciturhabuisse mandatum[2]. » Unde ipse *de diversis partibus personas ecclesiasticas* evocavit, « quarum præsentiâ et consilio, quæ fuerint salubria statuantur, et quod bonum, secundùm consuetudinem antiquorum Patrum, provideatur et firmetur à multis : quod si particulariter fieret, non facilè posset PLENUM ROBUR habere. » Sic ad officium confirmandi fratres id pertinere intelligit, ut Concilio generali habito decreta *firmentur à multis, ac facilè plenum robur habeant*, cùm statim elucescat illa consensio, in quâ firmitudinem Christus collocavit.

In Concilio generali Lateranensi quarto, sub Innocentio III, primùm explicatur catholica fides, de unitate sanctissimæ Trinitatis, adversùs Joachimum Abbatem : Almarici etiam doctrina condemnatur, non tam hæretica quàm insana : Eucharistiæ mysterium ac mira illa ab omni ævo credita panis vinique conversio, significantissimo *transsubstantiationis* vocabulo explicatur : conduntur canones quibus ecclesiastica disciplina reformetur[3] : Christiani denique omnes ad sacrum bellum et ad Hierosolymam recuperandam incenduntur : quas duas postremas Concilii convocandi causas Innocentius commemorat[4]. Nullique canones labentibus sæculis magis invaluere, quàm ii, quos tanta Synodus constituit, anno 1215.

Innocentius IV, ad Fridericum Imperatorem deponendum, Concilium generale Lugdunense primum convocavit, quo in negotio quàm nullam personam Episcopi egerint, suo loco retulimus. Cætera verò, quæ vere et liquidò ecclesiastica essent, Synodo approbante facta, anno 1245[5].

CAPUT XXXV.

Concilium generale Lugdunense II, sub Gregorio X, de reconciliandis Græcis : hujus acta præcipua referuntur.

ANNO 1274, Gregorius X, cùm Græcos in Ecclesiæ Romanæ unitatem reducturus esset, Concilium generale Lugdunense secundum convocavit. Huc accedebat Terræ Sanctæ vastitas, ac morum subversio in Clero et in populo tanta, ut non cerni, sed palpari videretur. His convocationis causis expositis, hæc addit[6] : « Et quia salubre in his adhiberi remedium interest generaliter omnium, nos cum fratribus nostri tractatu præhabito, prout tantæ necessitatis instantia exigebat, generale Concilium, sicut imitatione dignâ sanctorum Patrum consuetudo laudabilis, longæque observationis exemplum nos instruit, opportuno tempore decrevimus congregandum, ut in eo tam circa præmissa, quàm circa cætera, quæ salutem respiciunt animarum, illa, Deo auspice, communi consilio inveniatur provisio et ejusdem Concilii APPROBATIONE ROBORETUR : » et hoc ex antiquâ disciplinâ, ut *quod interest omnium*, id est, causæ generales, omnium consilio procuretur, auctoritate et approbatione roboretur; *tantaque* interdum *necessitas*, ut non alio remedio succurratur.

Jam quod erat maximum, quid in reconciliandis Græcis actum sit, compendio memoramus. Ac primùm allatæ sunt litteræ Michaëlis Palæologi Imperatoris, totius Ecclesiæ Orientalis scriptæ nomine : his repetitur Symbolum, cum additione *Filioque*[1]; cætera Latinos inter et Græcos controversa, eo modo finiuntur, *quod docet et prædicat sacrosancta Romana Ecclesia*[2].

Rogat deinde Imperator, ut Orientalis Ecclesia dicat Symbolum eo more, quo ante schisma dicebat; non additâ scilicet particulâ *Filioque*; permaneatque in ritibus, quibus ante schisma uteretur, *qui non sunt contra fidem*.

Hac fide Græci recipiuntur : fit canon, quo, « sacro approbante Concilio, reprobantur, qui Spiritum sanctum à Patre Filioque, tanquam ex uno principio, æternaliter procedere negaverint[3]. »

Hæc igitur erant, quæ Concilii generalis auctoritatem requirebant; fides nondum hactenus ab Ecclesia declarata de Spiritu sancto, qui *à Patre Filioque procederet, tanquam ab uno principio* : utque nihilominus Græci Symbolum recitarent quo more solebant, atque in suis ritibus permanerent : quæ Græci sine Concilii generalis assensu et auctoritate satis firma esse futura non crederent.

CAPUT XXXVI.

Decretum Concilii Lugdunensis II de Papæ auctoritate producitur : ostenditur nihil favere adversariis.

PAULO diutius immorandum in eo loco quo Græci Romani Pontificis primatum confitentur : quo loco adversarii nostram sententiam confutari vehementissimè asserunt. Quare locum integrum producimus.

De hoc ergo primatu hæc Imperator, hæc Episcopi Græci per speciales Nuntios[4] profitentur[5] : « Ipsa quoque sancta Romana Ecclesia summum et plenum primatum et principatum super universam Ecclesiam catholicam obtinet, quem se ab ipso Domino in beato Petro Apostolorum Principe, sive vertice, cujus Romanus Pontifex est successor, cum potestatis plenitudine recepisse veraciter et humiliter recognoscit, et sicut præ cæteris tenetur fidei veritatem defendere, sic et de fide, si quæ subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri. » Addunt de appellationibus in quibuscumque causis atque negotiis. Subdunt : « Ad hanc autem (Romanam scilicet Ecclesiam) sic potestatis plenitudo consistit, quòd Ecclesias cæteras ad sollicitudinis partem admittit : quarum multas, et Patriarchales præcipuè diversis privilegiis honoravit; suâ tamen observatâ prærogativâ, tum in generalibus Conciliis, tum in aliquibus aliis semper salvâ. » His Prælati Græci, datâ speciali epistolâ, consentiunt[6].

Hæc fusè retulimus, quibus adversarii maximè gloriantur : quàm immeritò, vidimus, cùm de Florentino Concilio ageremus[7], in quo eadem, quod ad rerum summam attinet, repetuntur.

Sanè docebimus à nostris in summo Pontifice agnosci plenitudinem potestatis, neque id prohibere quominus ea potestas ab universali Concilio dirigatur, et secundùm canones exerceatur[8]; quod etiam ex Concilio Florentino sæpe probavimus[9].

Quàm vero aptoque sensu Romanus Pontifex super universam Ecclesiam primatum ac principatum obtineat ex Concilii Constantiensis certo atque à Martino V expressè approbato dogmate, et ex Concilii Florentini doctrinâ, et ex adversariorum consensu ostendimus[10].

Quòd autem ad pontificiam infallibilitatem trahant illud : *Subortæ quæstiones suo debent judicio definiri;*

1. *Conc. Later.* III *sub Alex. III, ibid., col.* 1503 *et seq.* — 2. *Idem, col.* 1506. — 3. *Ibid.* IV *sub Innoc. III, can.* I, *tom.* XI, *col.* 142. *Vid. etiam can.* II *et* IV. — 4. *Serm.* I *Innoc. III, ibid., col.* 131 *et seq.* — 5. *Conc. Lug.* I *sub Innoc. IV. ibid., col.* 633 *et seq.* — 6. *Epist. Greg. X ante Conc. Lug.* II, *tom.* XI *Conc., col* 940.

1. *Ep. Mich. Imp., ibid., col.* 961. *et seq.* — 2. *Ibid., col.* 967. — 3. *Ibid. cons.* I, *col.* 975.

4. Miserant Græcus Imperator et Græci Episcopi, qui seorsum suas litteras *juramento confirmarent*; simul policerentur se earum *observantiam servaturos*. Vid. Sacr. Imper., col. 967, 968; et Episc. 971 (*Edit. Paris*).

5. *Epist. Imp., idem, col.* 966. — 6. *Epist. Episc. Græc., ibid., col.* 968 *et seq.* — 7. *Sup., lib.* VI, *et c.* XI. *Vid. Decr. Union. Conc. Flor., tom.* XIII *Conc., col.* 510 *et seq.* — 8. *Vid. inf., lib.* X. — 9. *Sup., lib.* VI. — 10. *Sup., lib.* V *et* VI *passim.*

nec id quidem advertunt, quod antecesserit, nempe id; « sicut PRÆ CÆTERIS tenetur fidei veritatem defendere, sic et si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri. » Ergo ut non solus, sed *præ cæteris* tenetur defendere fidei veritates, sic profectò non solus, sed *præ cæteris* quæstiones definire debet : sic scilicet, ut præcipua illius auctoritas sit, ut habità Synodo ipse præeat, communemque sententiam, suo quoque nomine edat, pronuntiet, exequatur : quod Clerus Gallicanus cum omnibus Catholicis confitetur.

Sed fortè vim facient in illo verbo, *definire,* quod est in Concilio Lugdunensi positum : cùm profectò definire nihil aliud sit, quàm definitivam, ut aiunt, ferre sententiam : quod non modò supremo atque ultimo judici, sed etiam aliis competit, superioris auctoritate salvâ. Certè definire ac determinare pro eodem habentur. Quis autem Theologus non audiit determinationes sacræ Facultatis, aut quis eas propterea infallibiles cogitavit? Definit, determinat, qui totâ suâ qualiscumque est auctoritate judicat : quantum ea definitio ac determinatio valeat, non ex iis præcisè verbis, sed ex aliis rebus, quas sæpe memoravimus repetendum,

Quem ergo his Concilii Lugdunensis verbis sensum affingunt, ut Pontifex *solus,* ut *infallibili judicio* definiat; primùm id de suo addunt : tum ab ipso Gregorio, ab ipso Lugdunensi Concilio, ipsâque Græcorum sententiâ refelluntur.

Et Gregorius quidem non id sibi tribuit, ut solus definiat fidei quæstiones, qui ad eas definiendas Concilium generale congregavit, fidemque non nisi *sacro approbante Concilio* exposuit; statimque professus est in ipsâ convocatione Concilii, quæ essent decernenda, etiam circa fidem et schisma Græcorum, ejusmodi fore, ut *approbatione Concilii roborentur.* Cur verò tantus in ciendis toto Orbe Patribus labor, si unius Pontificis auctoritate hæc robur obtineant? Id ergo voluit à se quidem, *præ cæteris,* sed etiam *approbante Concilio* quæstiones definiri.

Tum nec Græci tulissent, ut pro certo fidei articulo figeretur, Papam vel solum esse infallibilem, quod hactenus nullo in Symbolo, nullâ in definitione fidei scriptum haberetur.

Et quidem mens Græcorum fuit, ut ea omnia Papæ tribuerent, quæ ante schisma tribuissent. Disertè enim scriptum legimus in epistolâ Episcoporum ad Gregorium X : « Nihil denegamus eorum quæ ante schisma præstabant Patres nostri[1]. » Neque quidquam aliud Latini, aut ipse Pontifex postulabat; neque profectò promoverent, sed disturbarent concordiam, si Græcis concordiæ maximè obluctantibus, eum articulum proponerent, qui et ante schisma inauditus fuisset, et gravissimus omnium videretur.

Habemus apud Georgium Pachymerem graves, sub Michaele Palæologo, Patriarchæ et Antistitum Græcorum contentiones de pacis conditionibus : habemus sub Andronico graviores pacis jam factæ criminationes Patriarchæ. Qui paci obsisterent, sub Michaele depositi[2] : depositus sub Andronico Patriarcha Joannes Vecchus, qui pacem approbasset : sub Michaele non ferebant Papæ nomen inter sacra recitandum : gravissimi flagitii loco objectabant fuisse recitatum, quòd hæresis auctor Papa videretur. Quantò graviùs vociferarentur in pacis conciliatores, et Michaelis asseclas, si, quod inauditum erat, Papam infallibilem prædicassent? Non id autem queruntur, non id in Palæologo, non id in Andronico Pachymeres harum rerum scriptor diligentissimus attigit; non id habent tam multa per eam ætatem pro pace et contra pacem divulgata scripta, ab eodem Pachimere aliisque recitata : non ergo id quisquam in animum induxerat.

1. *Ep. Episc. Græc. Conc. Lugd.* II; *tom.* XI, *col.* 971.

2. Sub Michaele depositus est Patriarcha Constantinopolitanus Josephus *qui paci obstiterat.* Michael pacem fieri peroptabat, non tam fidei studio, quam armorum metu Carolt Andegavensis. Græci autem ægrè consenserant suo Imperatori, qui consilia sua perficere non potuit, nisi multorum exilio, carceribus et tormentis. Eo mortuo, filius ejus Andronicus, qui patri ut obsequeretur, pacem suo chirographo firmaverat, hanc statim fregit, et ejus exemplo, cæteri Græci sua quoque chirographa vi extorta resciderunt, ac Joannem Vecchum Patriarcham, qui pacem eo studiosiùs provexerat, quod causam habebat magis cognitam et exploratam, de suâ sede dejecerunt. Adi Pachymeri Historiam. Vid. etiam FLEURY, tom. XVIII, et in eo multa præclara ex Pachymeri Historiâ excerpta (*Edit. Paris*).

CAPUT XXXVII.

Idem ex Græcorum in Basileensi et Florentinâ Synodis doctrinâ, Eugeniique Papæ ac Latinorum consensu ostenditur.

LIBET hic reminisci ea, quæ de Græcorum sententiâ ex actis Basileensibus et Florentinis ostendimus[1] : « Non posse unionem fieri, nisi in Synodo universali, in quâ Occidentalis Orientalisque Ecclesia conveniant, Ecclesiam in unum congregatam de rebus dubiis judicare, communi consensu sententiam ferre, communiter hæc agi, et quæ communia sunt communi consensu terminari oportere, plurimorum sententiam prævalere, sanctam Ecclesiam in sacris dogmatibus nullo modo posse errare communi quidem ac synodicâ consideratione utentem. »

Hæc Græci profitentur, quæ usque adeo ipsi Eugenio IV probata erant; ut hæc ad Græcos loqueretur : « Proferatur liberè veritas per sacramentum, et quod pluribus videbitur, hoc amplectamur et nos et vos[2]. » Quæ neque Græci, neque Eugenius dicerent, si Papam vel solum infallibili judicio quæstiones definiri, jam inde à Lugdunensis Concilii tempore constitisset.

Quid hic adversarii respondebunt? An Græcos fidem Lugduni professos, tribuisse Papæ, vel soli, infallibile judicium : Florentiæ congregatos ab eâ sententiâ recessisse : aut ab eis plura Lugduni quàm Florentiæ fuisse postulata? Quò quid absurdius?

Quid quòd Constantiensia decreta, quæ tuemur, in Concilio Florentino confirmata fuisse ostendimus[3]? Revolvantur ea quæ de Decretali *Moyses,* in eo Concilio comprobata, deque decreto unionis ibidem condito, suo loco dicta sunt : et quando quidem Florentini Concilii mentio semel incidit, attexamus ea quæ ad illud spectant. Etsi enim nondum huc nos temporum series, rerum tamen ratio nexusque deducit. In eâ ergo Synodo Georgius Scholarius vir doctissimus, atque unus Græcorum omnium ad pacem propensissimus, ad eam assectandam, suos ita adhortatur[4] : « Si effeceritis ut verè œcumenica Synodus habeatur, ex quo etiam fiet, ut firma sint quæ à vobis fuerint decreta, nemo quidquam de rebus definitis in dubium vocans, fieri unquam auctor schismatis voluerit, et Ecclesiam sciens id animadversuram, et pœnas ab œcumenicâ Synodo constitutas reformidans, toto terrarum orbe idem sentiente. » Et aliâ oratione ad eosdem habitâ, dum adhuc de pace ageretur ait, peractâ œcumenicâ Synodo, fore omnino ut qui sapiant hæc dicant dissidentibus[5] : « Omnis Christianorum Ecclesia de rebus antea controversis consentit, et præter vos, hujus œcumenicæ Synodi decreta omnes honorant, existimantes impossibile illam errasse : » ac paulò post : « Universam verò simul errare Ecclesiam et veritatis lumine defici impossibile est. » En in quo rerum robur et invictam firmitudinem collocarent; in Ecclesiâ nempe catholicâ, et ejus Concilio œcumenico; non profectò in solo Romano Pontifice : quos talia sentientes Eugenius IV et Latini suscipiunt.

At enim objiciunt duos viros præstantissimos in eâdem Synodo disserentes, Rhodium Archiepiscopum[6], et Julianum Cardinalem. Et Rhodius quidem pro additamento, *Filioque,* certans ait[7] : Latinorum Patres id multâ cum reverentiâ suscepisse, quod explanavit Romana Ecclesia..... Sedem Petri solam esse in quâ pote-

1. *Sup. lib.* VI, *cap.* V *et seq. Concil. Basil.*, *sess.* XXIV, *n.* II; *tom.* XII, *col.* 567 *et seq. Conc. Flor.*, *sess.* XXV, *tom.* XIII, *col.* 382 *et seq. Aug. Patr. Hist.*, *ibid.*, *cap.* LIV *et seq.*, *col.* 1542 *et seq.* — 2. *Sup. lib.* VI, *Conc. Flor.*, *sess.* XXV, *col.* 387. — 3. *Sup. ibid.*, *cap.* IX *et* X. — 4. *Georgii Scholar.*, *Orat.* I : *in app. Conc. Florent.*, *tom.* XIII, *col.* 575. — 5. *Idem*, *Or.* II, *col.* 614, 615. — 6. Andream. — 7. *Conc. Florent.*, *sess.* VII, *ibid.*, *col.* 428, 429.

stas sit explicandi fidem :..... ab hâc ipsâ Ecclesiâ cujus est explicare omnes fidei veritates, susceptam esse hanc (de Spiritûs sancti processione) veritatem. » Quæ omnia eò pertinent, ut Sedi apostolicæ id incumbat officii, neque sine ejus auctoritate fidei veritates definiri possint. Quod tamen officium, si sola præstare posset, secluṡâ Ecclesiæ catholicæ consensione et auctoritate, non erat cur Eugenius Florentinam Synodum convocaret, in eâque testaretur valituram eam fidem, ipso etiam præsente, quæ frequentis Synodi sententiâ ac testimonio vinceret.

Quod autem etiam Julianum Cardinalem objiciunt, hinc factum, quòd Binianæ editionis interpretationem secuti pessimam [1], græca non consuluerint. At si sequamur eam, quam in editione Romanâ, ex Græcis expressam habemus interpretationem, quid erit quod objiciant? Nempe hæc Juliani verba sunt : « Subortâ fidei quæstione, Romanum Pontificem debere ac teneri eam declarare. » Quis enim hoc nesciat? « Si error emerserit, Papæ necessitatem incumbere docendi populos catholicam veritatem [2]. » Quis non amplectatur? « Illo docente, omnes Synodos et Ecclesiam universam debere hujusmodi veritatem sequi : » veritatem certè, quam in ejus definitionibus recognoscant, ut in Leonis Magni epistolâ factum vidimus. Quo quid est certius? Summa ergo doctrinæ, quam Julianus tradidit, hæc est : officium esse Romani Pontificis docere veritatem; Conciliorum officium, eo maximè præeunte, veritatem sequi, eumque in Ecclesiâ consuetum esse ordinem docendæ veritatis; quod et Parisienses ubique, et Ecclesia Gallicana maximè prædicant.

Nihil agit, inquies, si id tantùm velit. Imò verò id agit, ut constet Latinos nihil novi molitos, qui Romanum Pontificem ritè officio functum, ac de Spiritûs sancti processione vera et antiquitus tradita prædicantem, pro ecclesiastico more, auctorem secuti sint. Quid si officio non fungatur, nec veritatem doceat? Etiamne aberrantem sequi tenerentur? Id fieri nequit, inquies? Jam id tu quidem dicis, non ipse Julianus.

At enim Julianus, inquis, sancti Agathonis verba refert asserentis, *omnes Synodos* (Romanorum Pontificum) *doctrinam secutas* [3]. Indiscussamne, an examinatam, et factâ demum discussione firmatam? Examinatam certè, ut vidimus; atque hinc in ipsâ sextâ Synodo, susceptum Agathonem, damnatum Honorium [4]. Quæ si ab Juliano contempta aut ignorata fingis, id sanè efficis, ut ne audiendus quidem esse videatur.

Meminerimus sanè Julianum Cardinalem esse eum, quo præside Constantienses canones, Basileæ toties innoventur; qui eorum auctoritate Eugenium perpulerit ad revocandam Basileensis Synodi dissolutionem; qui proinde crederet ac vehementissimè assereret, Papam etiam in fidei causis subesse Concilio : non ergo per se infallibilem. Atque à posterioribus quidem Basileensibus gestis post translationem, ab anterioribus verò, ipso auctore, gestis recessisse unquam, non ipse, non ullus alius testis memoravit.

Atque ut jam omittamus doctissimum quidem, sed tamen unum hominem Julianum, non aliter sensit Græcorum ac Latinorum Patrum multitudo, à quibus quippe vidimus, definiendæ catholicæ veritatis auctoritatem et vim, in communi deliberatione et consensione collocatam.

Et Marcus quidem Ephesius, aliique in Synodo Florentinâ ineundæ initæque pacis inimici, de Papâ quidem multa, illud verò nunquam objecerunt; quòd eum infallibilem Conciliisque omnibus superiorem fecissent; aut in ipso solo vim omnem reponerent; adeo hæc nemo cogitabat.

1. Hunc locum, quantâ potui diligentiâ contuli in utrâque editione, neque apicem unum immutatum vidi. Sed cùm mea Biniana editio sit an. 1636, credo Bossuet aliâ usum fuisse, *Edit. Paris*).

2. *Conc. Florent., sess.* VII; *in edit. Rom., tom.* IV, *pag.* 372, 373 : *in edit. Bin. Paris.* 1636, *tom.* VIII, *pag.* 622, 623; *in edit. Lab., tom.* XIII, *col.* 130. — 3. *Vid. ibid. et Epist. Agath., in Conc.* VI, *act.* IV, *tom.* VI, *col.* 636. — 4. *Vid. sup., cap.* XXI *et seq. Diss. præv., n.* LIV *et seq.*

Ergo fixum illud, Græcorum Latinorumque, simulque Lugdunensis atque Florentini Concilii collatis sententiis, à Papâ veritatem defendi, et quæstiones definiri oportere, *præ cæteris* quidem, ut est in Lugdunensi Concilio positum; ita ut ipse præeat, etiam in Conciliis œcumenicis : cæterùm stare omnia invicto robore, si Patrum condecernentium et conjudicantium consensus accesserit. Quò et Gallicana Ecclesia et omnis nostra disputatio collimavit.

CAPUT XXXVIII.

Viennense Concilium sub Clemente V : ejus ævi scriptor nobilis Guillelmus Mimatensis Episcopus, Speculator dictus, à Papâ jussus de habendo Concilio scribere, quid senserit.

Anno 1311, à Clemente V Viennense generale Concilium celebratum est; anno verò 1307, in tanti operis apparatu Guillelmus Durandus [1] Episcopus Mimatensis, juris pontificii interpres nobilis, ab eodem Pontifice jussus, tractatum edidit, alio loco memoratum [2], de celebrando Concilio, cujus hæc summa est [3] : « In Concilio œcumenico, tractandum imprimis, de reformandâ et corrigendâ Ecclesiâ, tam in capite quàm in membris : quòd Episcopi potestatem et honorem receperunt à Deo, à quo Episcopi, loco Apostolorum constituti sunt, in singulis civitatibus : quòd regenda sit Ecclesia secundùm generalem ordinationem universalis Ecclesiæ à Deo procedentem et ab ejus Apostolis, sanctis Patribus, generalibus et specialibus Conciliis et Romanis Pontificibus approbatam : ut Ecclesia Romana nulla jura generalia deinceps conderet, nisi vocato Concilio generali, quod de decennio in decennium vocaretur; cùm illud quod omnes tangat ab omnibus approbari debeat : itaque vocandum esse Concilium, quandocumque aliquid ordinandum esset de tangentibus communem statum Ecclesiæ, vel jus novum condendum; sic fore ut Ecclesia Romana floreat vigeatque : si omnia sibi vindicet, omnia perdituram. » Quæ fusiùs alibi recensita, nunc in pauca concludimus, ut fixum maneat in iis quæ universam Ecclesiam spectant, quorum numero prima est fides, summam auctoritatem ipsâ consensione constare, neque aliter per ea tempora fuisse creditum.

Ex his patet sensus Clementinæ unicæ, in Concilio Viennensi editæ, *de summâ Trinitate ac fide catholicâ*, quæ incipit : *Fidei catholicæ :* ubi de Pontifex de Christi latere post mortem percusso quæstionem tractans, sic docet [4] : « Nos igitur ad tam præclarum testimonium [5], ac sanctorum Patrum et Doctorum communem sententiam, apostolicæ considerationis (ad quam duntaxat hæc declarare pertinet), aciem convertentes, sacro approbante Concilio, declaramus, etc. »

Hanc igitur auctoritatem nobis objiciunt, cùm clarum sit, per illud *duntaxat*, intelligi, hæc sine Sede apostolicâ tractari non posse : alioquin excluderetur etiam Concilium, quo approbante ista definiuntur atque roborantur. Nec valerent ea quæ semper, atque illo præsertim tempore valebant, ut quæ universalem Ecclesiam tangerent ab universali Ecclesiâ communi consensu decernerentur; quibus vel maximè contineri fidem consentiunt omnes. Nam et in hujus Concilii, ut etiam in Lugdunensis convocatione, scriptum erat circa ea quæ « tangerent statum fidei catholicæ, faciendam provisionem, quæ approbatione Concilii roboretur [6]. » Horum ergo declaratio etiam ad Concilium pertinet, cujus est eam roborare et approbare; adeoque in omnibus sacri Concilii auctoritas, cum auctoritate pontificiâ conjun-

1. Labitur hic levi errore Bossuet. Non enim *Speculator*, qui anno 1296 è vivis excesserat, hunc tractatum scripsit, sed fratris ejus filius alter Guillelmus Durandus, vir quoque plurimæ doctrinæ, qui proximè post *Speculatorem* in Mimatensi cathedrâ sedit. Cæterùm in eo errore multi versati sunt, et ille etiam qui anno 1671 hunc tractatum edidit, in vitâ *Speculatoris* operi præfixâ. Vid. Gall. Christ. de Episc. Mimat. (*Edit. Paris*).

2. *Vid. Diss. præv., n.* I. — 3. *Durand., Tract. de celeb. Conc. passim.* — 4. *Lib.* I *Clem. tit.* I, *cap. unic.* — 5. Scilicet Joannis XIX, 34, 35. — 6. *Bull. convoc. Conc. Vien. per Clem. V* : Regnans in cœlis. *tom.* XI, *col.* 1543.

gitur, atque in eâdem convocatione, à Clemente V decernitur : « Omnia quæ correctionis et reformationis limam exposcunt, ad ipsius Concilii notitiam deferenda, UT IN EXAMEN DEDUCTA, Concilii correctionem et directionem recipiant opportunam[1]. » Et alio diplomate prorogat Concilium, quia quæ in eo tractanda sint, non sunt præparata satis, *quòd in examen Concilii valeant introduci*[2]. Certum igitur etiam ea, quæ ad fidem pertinent, eoque nomine Sedis apostolicæ consideritionem poscerent, Romano Pontifice auctore, vel Concilii quoque non tantùm, in considerationem, verùm etiam in examen deduci oportere.

CAPUT XXXIX.

Lateranensis Synodus sub Julio II : ex eâ Conciliorum necessitas et auctoritas.

SEQUUNTUR Concilia quatuor, Pisanum, Constantiense, Basileense, Florentinum ; in quibus eam quam tuemur sententiam, non modò ex antiquâ traditione susceptam, sed etiam expressè judicatam fuisse satis ostendimus[3], ut jam ne verbum quidem hic addere libeat.

De Concilio Lateranensi sub Julio II et Leone X multa jam diximus[4], quibus hoc etiam addi placet.

Primùm quidem ad reformandam ecclesiasticam disciplinam, adeo visam esse necessariam Concilii generalis auctoritatem, ut Cardinales Julium II ad illud, post biennium à creatione suâ, celebrandum, juramento adigerent.

Et ille quidem quominus id faceret, legitimo impedimento teneri se causabatur[5]. At Maximilianus Imperator, et Ludovicus XII Francorum rex, qui cum eo bellum gererent, quosdam Cardinales instigarunt, qui quidem fœdis ludificationibus irrideri christianum orbem questi, Concilium indixerunt; Pisis inchoarunt; paucissimis cum Episcopis pulsi fatigatique omnibus locis, ac Maximiliano ad pontificias partes transeunte, laceram ac miserabilem Synodum Lugdunum transtulerunt; atque improspero eventu agitarunt; quo tempore Julius II Concilium Lateranense convocavit, « ad Ecclesiæ exaltationem, unitatem et reformationem, schismatum verò et hæresum totalem extirpationem[6] : » invitavitque omnes ut *ad tam laudabile ac necessarium opus* accederent. Itaque Concilio convocato, viri totâ Italiâ celeberrimi coram ipso Julio orationes habuere, quibus Conciliorum generalium utilitatem ac necessitatem mirificè commendarent.

Ægidius Viterbiensis Augustiniani Ordinis Generalis, in ipsis Concilii initiis dicturum se profitetur « de Synodo, et quàm Ecclesiæ commoda semper sit, et quàm nostris temporibus necessaria[7] : » tum mirâ eloquentiâ prædicat : « SANCTI SPIRITUS LUCEM Synodis omissis EXTINGUI, habitis ACCENDI ET RECUPERARI. » Mox : « absque fide Deo placere non possumus, atqui SINE SYNODIS stare non potest fides; absque Synodis igitur salvi esse non possumus. » Falsum et nimium, si, absque Synodis et consensione Ecclesiæ, fides valeat. Addit exempla, cùm tribus maximis coortis hæresibus[8], quæ *tres rerum credendarum radices* evellere conarentur; *nulla*, inquit, *effugiendi, nulla evadendi inventa est via, nisi Nicæna Synodus*. Deinde : « Jam de fide dixi, quæ utique nulla esset, si Synodi institutio non fuisset.[9] » Tum illud : « Per Synodos, inquit, redit ad mortales Deus. Nam si dixerat, ubi duo vel tres meo nomine convenerint, ad eos venio, interque eos sum : quantò huc lubentiùs se conferet, quò non duo tantùm vel tres, sed tot Ecclesiæ capita proficiscuntur[10] » Denique moribus in deterrima quæque prolapsis, tot infaustos eventus, ipsamque Ravennatem cladem voces esse, « monentis Dei, ac præcipientis, ut, inquit, ad Pontificem sermone converso, Synodum habeas, ut Ecclesiam emendes, etc., ut denique post tot mala, tot incommoda, totque calamitates, Principem Christum audias, Petro posterisque Synodum ostendentem, ut UNICAM omnium malorum medicinam, singularem periclitantis naviculæ portum, solam reipublicæ confirmandæ rationem. »

Cæteri qui in eâdem Synodo perorarunt, dispari eloquentiâ, eodem ferè sensu, Concilia necessaria demonstrarunt. Alexius Episcopus Melphitanus : « De rebus ponderosis et dubiis summum caput (Romanus scilicet Pontifex) ut communis omnium Magister et Doctor consulebatur : quo fiebat, ut si quando hæresis, vel alia res gravis et perniciosi exempli alicubi oriretur, præsertim quæ religionem et publicè leges offenderet, ad illam è vestigio reprimendam Patres undique, præcipuè tamen probatissimi, eruditissimi, ac integerrimi quique accersebantur, et ad locum tempusque aptum à capite delectum, et ab ipsis approbatum conveniebant[1] : » adeo etiam in loco designando Patrum approbationem requirebat. In quo autem vis esset exponit his verbis : « Omnia simul prospicientes, et singula sedulò scrutantes et ponderantes, ut quæ ad omnes pertinerent, ab omnibus reciperentur vel eliminarentur. » Hâc igitur ratione, hâc consentientis Ecclesiæ auctoritate exstinctas hæreses, canones conditos, « quibus non minor fides et auctoritas, quàm ipsis Evangeliis attributa est; et quorum si quæ à nobis ratio curave haberetur, ad has sordes fœditatemque morum, ad quas per eorum contemptum, et Conciliorum intermissionem devenimus, non utique deventum fuisset. »

Unus Cajetanus ita peroravit ut nihil de Conciliorum necessitate diceret[2]; quippe qui unus, ut videtur, in unâ Romani Pontificis potestate, et fidem et mores et omnia collocaret.

CAPUT XL.

Post Lutheranam pestem, Concilii generalis habendi necessitas ab omnibus adeoque à Romanis Pontificibus agnoscitur : eâ re Concilium Tridentinum convocatur.

CÆTERUM, postquam Lateranensis Synodus reformationem tam diu expetitam vix attigit, exorta est illa per Lutheranam pestem misera necessitas, quæ ab invitis quoque Synodum extorqueret.

Inclamabant omnes ubique nationes, ad tot errores exscindendos, atque ad reformandos, errorum omnium fontem, mores pessimos, Concilii opem esse necessariam.

Quid Gallia, quid Germania egerint, quàmque professæ sint uno Concilii generalis remedio tot Ecclesiæ vulnera curari posse, neminem latet. Sed quoniam eamdem in rem concors cum cæteris Hungarici regni sententia haud æquè omnibus nota est, placet referre acta Posonii 1548, art. XIII[3] : « Supplicant ordines et status regiæ Majestati, Domino eorum clementissimo; ut tam suâ, quàm sacræ Majestatis Cæsareæ auctoritate agat, apud sanctissimum Dominum nostrum, quo Sanctitas sua generale Concilium, pro complanandis omnibus differentiis, variisque opinionibus de religione, sine diuturniori morâ celebrare dignetur. Quòd si Sanctitas sua id differet, Majestas Cæsarea dignetur modum adhibere, ne celebratio Concilii diutius protrahatur. » Perstant in eâdem sententiâ anno 1550, quo hæc ordinant[4] : « Si quid deliberatione egere, aut in disputationem vocari posse ipsis, vel eorum alicui fortè videretur, relinquant id totum generali Concilio dirimendum. »

Viderint jam Hungari, viderit orbis universus, postremus Strigoniensis Archiepiscopus[5] quantum ab antecessorum suorum sententiâ deflexerit, qui nova hæc

1. *Bull. convoc. Conc. Vien. per Clem. V* : Regnans in cœlis, *tom.* XI, *col.* 1544. — 2. *Ibid., ep. Arch. Nicos.* Alma Mater, *col.* 1550. — 3. *Sup. lib.* V *et* VI. — 4. *Sup. lib.* VI, *c*, XVIII. — 5. *Bull. Jul. II convoc. Conc. Later., sess.* I, *tom.* XIV, *col.* 33. — 6. *Idem, col.* 38. — 7. *Ibid., col.* 20, 21. — 8. Arii, Sabellii, Photini. — 9. *Conc. Later., sess.* I, *tom.* XIV, *col.* 22, 23, 24. — 10. *Idem*, 26.

1. *Conc. Later., sess.* III, *col.* 87. — 2. *Vid. orat. Caj., ibid., sess.* II, *col.* 68 *et seq.* — 3. *Decret. Ferd. max Imper., edit. Poson., ann.* 1548, *art.* XIII. — 4. *Dec. ed. Poson., an.* 1550, *art.* XVI. — 5. Georgius Zelepechuni.

cuderit : « Ad solam Sedem apostolicam, divino immutabili privilegio, spectat de controversiis fidei judicare[1]. »

Neque tantùm omnes Ecclesiæ, Concilii generalis adversùs errores invalescentes, remedium tanquam necessarium votis omnibus flagitabant; sed ipsi etiam Romani Pontifices fatebantur : unde Clemens VII ad Franciscum I hæc scribit[2] : « Superiore biennio, sicut tua Majestas recordari potest, cùm Serenissimum Cæsarem, quanquam pro suâ inclitâ pietate omnia conatum, in conventu Augustano nihil remedii ad hæresim Lutheranam in Germaniâ tollendam, præ illorum obstinatione, afferre potuisse audiremus, solumque Concilii generalis remedium à nostris prædecessoribus, in casu simili usitatum, et ab ipsis Lutheranis postulatum superesse videretur : habitâ super hoc cum venerabilibus fratribus nostris, sacræ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus, maturâ deliberatione, ab ipsius Concilii generalis indictionem in Italiâ et loco ad hoc commodiore celebrandi devenire intendentes, id tuæ Majestati, sicut Cæsari, et cæteris Principibus significandum esse duximus, eamque nostris litteris fuimus hortati, ut tam sancto et necessario operi favere velles. » Adeo post Lutherum quoque à Leone X antecessore damnatum, Synodus necessaria videbatur, ut majore luce ac certiore auctoritate firmaretur fides. Consonat Paulus III, in ipsâ convocatione Tridentini Concilii, anno 1544, pontificatûs XI, ubi hæ tres Concilii habendi causæ memorantur : nempe « ad tollenda in religione dissidia, ad reformandos mores, ad suscipiendam contra Infideles expeditionem. Quorum, inquit[3], trium capitum causa, Concilium maximè esse necessarium semper duximus. » His deventum est ad sanctam Tridentinam Synodum, quâ sine non putamus unquam futurum fuisse, ut doctrinæ catholicæ tot ac tanti articuli copiosâ expositione explicari, intricatissimæ quæstiones, tantisque hæreticorum fraudibus involutæ, dissolvi et expediri; vera certaque Patrum fides atque traditio tot inter Scholasticorum inter se dissidentium sententias internosci, totque anathematismis fœdorum errorum vulnera ad vivum persecari; occultumque virus tantâ rerum luce, tanto delectu verborum, tantâ auctoritate, tamque temporato firmoque decreto, retegi ac propulsari posset. Hæc perpendant, qui Concilia nec necessaria asserunt, omnemque Ecclesiæ vim in decretis pontificiis collocant.

1. *Cens. Archiepisc. Strig. Vid. Vindic. major. Schol. Paris.* — 2. *Mém. pour le Conc. de Trente*, 1533, p. 3. — 3. *Indict. Conc. Trid. per Paul. III, tom.* XIV, *col.* 725 *et seq. Vid. etiam Onuph. vit. Paul. III; et Hist. Conc. Trid. Fra-Paol. et Pallav., an.* 1544.

LIBER DUODECIMUS.

Solvuntur objectiones quædam, ac præsertim illa quæ ex Conciliorum confirmatione petitur : ad idem caput quartum Gallicanæ Declarationis.

CAPUT PRIMUM.

Objectio de confirmatis à Romano Pontifice Synodis generalibus proponitur : hujus dissolvendæ ratio atque ordo explicatur.

Jam verò evolutis omnium Conciliorum generalium gestis, certâque ex his traditione constitutâ, quæ inde repetuntur objecta solvenda sunt : atque illud imprimis de confirmatione generalium Synodorum, primis etiam illis sæculis usitatâ.

Et quidem adversarii illud longè validissimum, pro Romani Pontificis potiore potestate esse constituunt, quòd non tantùm posteriores Synodi, sed etiam primæ illæ, quas memoravimus, confirmationem à Papâ et peterent, et acciperent, tantâ quidem auctoritate apostolicæ Sedis, ut eæ tantùm Synodi universales legitimæ habeantur, quas illa comprobarit atque confirmarit. Hinc Ariminensem Synodum; hinc Ephesinam secundum sub Dioscoro, fuisse repudiatas, quòd eas Sedes apostolica irritas pronuntiasset. Neque tantùm repudiatas illegitimas Synodos, sed etiam legitimas tantum auctoritatis habuisse, quantum Sedes apostolica judicarit : quo factum sit ut Chalcedonenses canones, maximè ille XXVIII, de Constantinopolitani Præsulis augendâ dignitate, unanimi Patrum consensu factus, solâ Sedis apostolicæ et Leonis Papæ repugnantiâ atque sententiâ irritus habeatur. Ex quibus constare volunt Romanum Pontificem vel maximè infallibilem esse, cùm ejus auctoritate generalium Conciliorum decreta, etiam de fide, constent; et omnibus Synodis etiam generalibus superiorem esse, qui et de illis judicet, et ipsis tribuat firmitatem. Nec mirum, cùm omnis Episcoporum, adeoque etiam Conciliorum auctoritas à Petro ac Petri successoribus, tanquam à fonte profluat : quo fit ut Episcopi quantumvis adunati, non modò adversùs auctoritatis suæ radicem ac fontem nihil possint; verùm etiam ut tantum habeant roboris, quantum ab ipsâ radice mutuentur. Atque id demonstratum putant multis sancti Leonis, multis sancti Gelasii, aliorumque sanctorum Pontificum decretis atque sententiis, summâ omnium Ecclesiarum veneratione susceptis.

Hæc ut ordine dissolvamus, primum omnium exponimus, ex ecclesiastico stylo, ipsam confirmandi vocem; tum verò referimus, peractis Conciliis, quid gestum sit, circa confirmationem conciliarium decretorum. Quæ cùm perfecerimus, omnium consensu facilè evincemus, ut ea confirmatio nihil omnino ad pontificiam infallibilitatem aut superioritatem pertineat; eoque responso, illud ab ipsâ episcopalis auctoritatis origine petitum argumentum ultro corruat.

CAPUT II.

Quid sit CONFIRMARE, *ecclesiastico stylo, et quid auctoritatis invehat :* CONFIRMARI *decreta non modò ab æqualibus, sed etiam ab inferioribus passim : tum speciatim explicatum non modò à Romanis Pontificibus conciliaria decreta, sed et à Conciliis etiam particularibus Romanorum Pontificum decreta* CONFIRMARI.

Miror autem imprimis in confirmandi voce tantam reponi vim, cùm à Romanis pontificibus, non modò Conciliorum, sed etiam antecessorum decreta passim confirmentur. Quâ confirmatione Romanorum Pontificum summæ auctoritati detractum esse quidquam, nec ipsi adversarii dicent.

Quid quòd passim legimus ea decreta, quæ omnium consensu valeant, confirmari tamen; idque interdùm etiam ab inferioribus. Sic enim apud Socratem; sic in actis Chalcedonensibus; sic in aliis innumerabilibus ecclesiasticis monumentis legimus à Siciliensi et *Tarsensi*[1], à Sardicensi, ab Hierosolymitanâ, à Constantinopolitanâ, ab Ephesinâ, ab ipsâ Chalcedonensi Synodis, Nicænam fidem, Nicæna decreta confirmata fuisse[2], hoc est, procul dubio inculcata, asserta, defensa, pro firmis, suâque auctoritate constantibus habita, atque adversùs hæreticos magis magisque vindicata; non tanquam à superiore dijudicata et expensa, quò firmitudinem obtinerent; ut profectò nihil sit vanius, quàm confirmationis vocem ad argumentum superioris potestatis trahere voluisse.

1. Nisi nobis statutum esset textum Bossuet, ne immutato quidem apice integrum proferre, hoc vocabulum, *Tarsensi*, deleremus Nam nuspiam reperimus in tomis Conciliorum neque in historicis, fuisse Tarsi ullam Synodum. Socrates quidem dicit, Synodum ibi convocatam fuisse, celebratam vero nullibi dicit : quimmo quid causæ fuerit ne celebraretur, narrat his verbis : « Legatos miserunt, hortantes ut Tarsum convenirent; . . . atque id perfectum » fuisset, nisi Eudoxius Arianæ religionis Episcopus, qui tum apud Imperatorem plurimum poterat, obstitisset. » Lib. IV, cap. XII (*Edit. Paris*).

2. *Socrat. edit. Vales., lib.* II, *cap.* XX, XXIV; *lib.* IV, *c.* XII. *Conc. Eph. Chal. et al. pass. Vid. ep. Theod. Imp. ad Synod. Eph.* II, *in act.* I *Conc. Chalced., tom.* IV, *col.* 110; *et in Conc. Chalc. pass. Ep. Egyp. ad Leon. Imp., part.* III *Conc. Chalc., cap.* XXII; *col.* 892 : *ep. Episc. Europ., ibid., c.* XXVII, *col.* 907 : *ep. Mæs.* CXXXII, *col.* 912 : *ep. Phæn., c.* XXXVII, *col.* 920, *etc.*

Hæc quidem sufficerent, nisi nobis constitutum esset opere non parcere, ut tanta res in manifestissimam lucem veniat. Placet ergo referre non modò Synodorum decreta per Sedem apostolicam, sed etiam Sedis apostolicæ decreta confirmata per Synodos. Cujus rei exempla vel nunc nova proferimus, vel suprà jam aliis de causis annotata paucis recolimus.

Medio ferè quarto sæculo[1], Meletius Antiochenus, aliique CXLVI Orientales Episcopi, factâ Antiochiæ Synodo, in fidem à sancto Damaso Papâ eique conjunctâ Romanâ Synodo[2] expositam, consenserunt : eam consensionem ex vetere Romanæ Ecclesiæ archivo authentico Lucas Holstenius depromit, atque hæc adscripta refert : *Omnes ita consentientes eidem superexpositæ fidei*, à sancto Damaso et Synodo Romanâ missæ, *singuli suâ subscriptione confirmant*[3].

In Conciliorum Africanorum collectione, sub Cœlestino factâ, refertur illud, anno Christi 401, decretum ab Africanis[4] : « Recitatæ sunt litteræ Innocentii Papæ, ut Episcopi ad transmarina pergere facilè non debeant, quod hoc ipsum Episcoporum sententiis confirmatur; » id est, recipitur, ipsâ consensione roboratur.

Actione V Chalcedonensi, postquam lecta est consonans sancti Leonis epistolæ fidei definitio à Synodo facta, « Episcopi clamaverunt : Epistolam definitio firmavit : Archiepiscopus Leo, ut credimus, sic credit[5]. » Unde illud sancti Leonis supra memoratum : « quæ nostro priùs ministerio definierat, irretractabili totius fraternitatis firmavit assensu[6]. » Et postea : « Quæ fides priùs docuerat, hæc postea examinatio confirmavit. »

Legimus in encyclicarum epistolarum volumine, post Chalcedonensem Synodum, Theotimi Scythicæ regionis Episcopi, ejusque Synodi, hoc de confirmandâ Chalcedonensi Synodo responsum[7] : « Ego et Ecclesia Dei sic sapimus, et in consensu nostro sanctorum Patrum definitiones fide et devotâ confessione firmamus[8]. »

Sub sancto Hilaro Leonis Papæ discipulo et successore, anno 465, habita est Romana Synodus, in quâ præeunte Papâ ac decreta recitante, « ab universis Episcopis et Presbyteris acclamatum est : Hæc et confirmamus, hæc et docemus[9]. »

In Concilio Romano tertio, sub Gregorio Magno, eidem præloquenti universi Episcopi responderunt : Libertati Monachorum congaudemus, et quæ nunc statuit, Beatitudo vestra firmamus[10]. »

Sub eodem Papâ aliud Concilium Romanum habitum est, quo post decreta scriptum[11] : « Confirmarunt Episcopi et Presbyteri, » numero LVIII.

Habemus Martini Papæ post Monothelitas in Concilio Lateranensi condemnatos, epistolam ad Amandum Episcopum Trajectensem, ut Episcopi Gallicani scripta ad se destinent; « confirmantes, inquit[12], atque consentientes eis, quæ pro fide orthodoxâ, et destructione hæreticorum vesaniæ nuper exortæ, statuta sunt. »

An igitur non tantùm Synodi universales, sed etiam particulares ea auctoritate pollent, ut Sedis apostolicæ synodica decreta confirment? Certè : cùm Ecclesiarum etiam particularium assensio pars sit illius consensûs universalis, quo summam et invictam firmitudinem constare diximus.

Eodem sensu vidimus Hispanos Episcopos, qui sextam Synodum sine se actam, atque à se ignoratam, à Leone licèt II probatam, iterato examine *firmant, comprobant, suâ auctoritate suffulciunt*[1]; adeo innatus erat omnibus Christi Ecclesiis is sensus, quo firmari constabat ecclesiastica judicia, addito eo consensu qui desideraretur.

In Synodo septima, audivimus Tarasium, qui Adriano Papæ *concordaret, et vim litterarum ejus confirmaret*[2]; quo etiam ritu cæteri Episcopi ac tota Synodus à Sede apostolica prolatam sententiam comprobavit.

Hæc ad posteriorem ætatem traditio permanavit. In actis Tricassinæ Synodi, sub Joanne VIII Papâ, actione IV : « Post hæc lecta sunt capitula statuta à Domno Joanne summo Pontifice Romano, quæ sancta Synodus amplectenda recepit et confirmavit[3]. »

Anno 904, in Concilio Ravennate præloquente Pontifice Joanne IX, ac petente, ut « quæ capitulatim annotata sunt, si omnibus placent, in conspectu omnium legantur, examinentur, et examinata manibus omnium pro futurâ memoria roborentur[4]; » eadem deinde capitula, « auctoritate sanctæ Sedis apostolicæ et sanctione sanctæ Synodi comprobantur[5]. »

Ipse Papa Calixtus II ad Synodum Rhemensem hæc ait : « Sicut conventionem pacis, si fiat, nobiscum et per vos confirmare optamus; sic in commentorem fraudis si infidelis evaserit, judicio Spiritûs sancti et vestro, gladium Petri vibrare tentabimus[6]. » Sic gladius Petri, licèt apostolicæ Sedi à Christo traditus, vibratur tamen non solius summi Pontificis, sed etiam totius Concilii judicio, quod Spiritûs sancti sit judicium.

Petrus Damiani : « Synodalis decreti pagina, quam cum Concilii totius assensu beatus Papa constituit, cui quippe propriæ manus articulum indidit, quam tot Episcoporum venerandus celebrisque conventus subscriptione firmavit, etc.[7]. Bertholdus, ad annum 1096, de Urbano II hæc habet : « Suorum statuta Conciliorum generalis Synodi assensione roboravit[8]. » Generalem Synodum vocat Claromontanam ex magna Episcoporum copia congregatam, non verò œcumenicam, qualem Urbanus II nullam habuit.

Alia innumerabilia legenti passim occurrent; nihil ut sit vulgatius, quàm confirmationem pontificiorum etiam decretorum, ipsa Episcoporum et Ecclesiarum consensione constare.

Unum addimus ex Lateranensi postremâ Synodo repetitum. Sanè Julius II, postquam adversùs summos Pontifices per simoniam in Petri sedem intrusos multa decrevit, novisque ac meritis pœnis tam sanctæ dignitatis emptores et venditores obstrinxit; ut diploma tam necessarium, omni quâ poterat auctoritate muniret, in Synodo Lateranensi confirmari voluit[9].

Et quidem intelligebat ac profitebatur apostolicas litteras, quæ tantam pestem exscinderent, « ad sui subsistentiam et validitatem aliâ probatione non indigere[10]; » quod facilè confitemur. Et enim illud insitum apostolicæ Sedi, ut sibi ipsi consulat, sibique à simoniâ caveat, quam canones toties condemnarint. Sed tamen quid de Synodo dixerit audiamus[11]. « Decens et salutare reputamus,..... ut quæ per nos statuta et ordinata fuerunt pro rei magnitudine et gravitate, per sacrum generale Concilium approbentur et innoventur, et approbata et innovata communiantur; ut eò firmiùs perdurent et defendantur, quò fuerint dictâ auctoritate sæpius circumfulta. » Hinc repetito diplomate sic concludit : « Ut litteræ prædictæ eò magis observentur, quò clariùs constiterit eas maturâ et salubri deliberatione dicti Concilii approbatas et innovatas[12]. » Ac paulò

1. Anno 373. — 2. IV, habitâ anno 366. — 3. *Collect. Holst., I part., p.* 176. — 4. *Conc. Afric. sub Cœl., can.* LXI, *tom.* II *Conc., col.* 1660. *Vid. Bar., tom.* V, *an.* 401 — 5. *Conc. Chalc., act.* V. *Vid. suprà lib.* VII, *c.* XVII. — 6. *Epist. Leon. Magn. ad Theod. int. Leon., epist.* XCIII, *aliàs* LXIII. *Vid. Dissert., præv., n.* LXI. — 7. Ad Leonem Imperatorem. — 8. *Epist. Theot. Ep. Scyth. ad Leon. Imp., part.* III *Conc Chalc., cap.* XXXI, *col.* 914. — 9. *Conc. Rom. sub Hilar., tom.* IV *Conc., col.* 1063, 1064.

10. Monachos olim regebant Episcopi. Sed, ut sæpe fit, quæ optimè à majoribus constituta sunt, ea malâ consuetudine à nepotibus dissolvuntur. Gregorius enim cum videret Monachos multorum Episcoporum exemplo à solitudine et abstinentiâ retractos, ad frequentiora colloquia et mundanas voluptates reduci, jussit in eo Concilio solos Abbates monasteriorum curam suscipere, et vetuit ne deinceps Episcopi illorum negotiis se immiscerent (*Edit. Paris*).

11. *Conc. Rom.* III *sub Greg. Mag, tom.* V, *col.* 1608. — 12. *Ep. Mart. I ad Amand. Episc, tom.* VI *Conc., col.* 385.

1. *Sup., lib.* VII, *c.* XXIX. *Vid. etiam. Conc Tolet.* XIV, *tom.* VI *Conc., col.* 1279 *et seq.* — 2. *Sup., ibid., c.* XXX. *Vid. Conc.* II *Nicæn., tom.* VII *gener., tom.* VII, *col.* 127. — 3. *Conc. Tricass.* II, *ann.* 878, *act.* IV, *tom.* IX, *col.* 308. — 4. *Conc. Ravenn., ibid., col.* 507. — 5. *Idem, cap.* I, *col.* 508. — 6. *Conc. Rhem. sub Calixt. II, tom.* X, *col.* 875. *Vid. sup., lib.* III, *cap.* XII. — 7. *Pet. Dam., Discep. Synod., tom.* IX *Conc., col.* 1164. — 8. *Berth. ap. Urst., p.* 375. — 9. *Bull. Jull. II*, Cùm tam divino : *sess.* V, *Conc. Later., tom.* XIV, *col.* 116 *et seq.* — 10. *Idem. Bull.* Si summus; *col.* 119. — 11. *Ibid., col.* 115. — 12. *Ibid., col.* 119.

post : « Ad abundantiorem cautelam, et ad tollendam omnem doli et malitiæ causam,..... ut eò tenaciùs observentur et difficiliùs tollantur, quò tantorum Patrum fuerint approbatione munitæ, litteras prædictas approbamus, etc., sacro approbante Concilio. » Ecce in eâ Synodo, quâ nulla existimetur Sedis apostolicæ potestati magis consulere voluisse, diploma pontificium totâ potestatis plenitudine stabilitum, auctoritate Synodi *approbatum, innovatum, communitum, circumfultum;* quò *firmiùs,* quò *tenaciùs* maneat, quod est validissimè roboratum atque confirmatum. Ergo est in Papâ unà cum Concilio aliquid auctoritate *firmius,* quàm in Papâ solo Dicant ut voluerint; suum illud *intensivè, extensivè* ingeminent : certè, utcumque est, vicimus. Vel enim Concilium est superius Papâ; quo concesso, vicimus : vel non est superius; et adhuc vicimus, reportamusque id quod hic quærebamus : nempe ex approbatione, confirmatione, corroboratione etiam validissimâ, quantâque verbis exprimi potest, inferri non posse superiorem potestatem ut adversarii contendebant.

CAPUT III.

Quid in confirmandis Conciliis gestum sit; Nicæna, Constantinopolitana, Ephesina Synodus; nihil in his de illâ, quam quærimus, confirmatione actum : de Ariminensi Synodo; de epistolis Eutherii et Helladii ad Sixtum III, adversus Ephesina decreta : Christiani Lupi vanæ notæ.

Jam ne quis existimet Concilia œcumenica à Romanis Pontificibus alio sensu confirmari, aggredimur id quod secundo loco tractandum recepimus; nempe ut exponamus quid circa Concilia à Romanis Pontificibus firmata vel rejecta factum sit.

Incipimus à Nicænâ Synodo ut omnium prima, non tantùm tempore, verùm etiam auctoritate : in quâ quidem de Romani Pontificis confirmatione nihil actum esse constat.

Sanè adversarii post recentiores quosdam Lovanienses, in *Doctrinâ Lovaniensium* relatos, jactant illi quidem eas, quæ sacræ Synodi ac sancti Sylvestri nomine circumferuntur de confirmando Concilio litteras. Verùm has, non modò Sanctorum omnium altum eâ de re ubique silentium, quin etiam et stylus et temporum notæ, et alia multa, falsas esse demonstrant perspicuitate tantâ, nulla ut eâ de re inter doctos quæstio superesse possit. Quâ de re vide Labbæum, brevi ac marginali, sed eliquatissimâ et exquisitissimâ notâ[1].

Sanè memoravimus[2] ecclesiasticæ historiæ certa monumenta, quibus constat prolatam à Patribus sententiam, nullo alio expectato decreto, statim apud omnes, cœlestis instar oraculi valuisse. Sic finitæ tres maximæ questiones Consubstantialitatis, Paschatis, Rebaptizationis, patuitque in Concilio primo generali, eas Synodos, quibus Sedis apostolicæ legatio interesset, nullius specialis confirmationis indigere ut robur obtineant.

Objiciunt Ariminensem Synodum, optimis initiis, fœdo exitu, ac propterea à Sede apostolicâ reprobatam ac rescissam[3]. Factum id quidem; sed omnino nihil ad rem. Primùm enim non fuit œcumenica, ex solo scilicet Occidente convocata; cui præterea Occidentis totiusque Ecclesiæ caput, Romanus Pontifex, aliique permulti magni nominis Occidentales Episcopi, Arianorum fraude, defuerint. Deinde malum factum, et ipso jure nullum, quòd rem œcumenico Concilio, Nicæno scilicet, totâ consentiente Ecclesiâ definitam, iterum in quæstionem vocabant. Quò spectat illud Athanasii. « Quæ nova hæresis? Cur nova Synodus[4]? » Quin ipsa Synodus Ariminensis, quandiu liberè et canonicè egit, id professa est, editâque sententiâ declaravit, post Nicænam Synodum, fidei jam expositæ nihil addi, nihil demi oportere; denique his omnibus circa ultimas actiones addita vis ac fraus[1]. Quo factum, Liberio in Synodo Romanâ teste, ut « omnes Ariminensis Concilii blasphemiæ ab iis ipsis qui tunc decepti per fraudem fuisse videntur, anathematæ damnatæ sint[2]. » Idem habet Romana Synodus sub Damaso[3]. Cùm ergo Ariani, hæreticorum more, sua quamvis inania, magnis clamoribus venditarent, facilè fuit Liberio ac deinde Damaso, postremam Synodi partem, per se nullam, nulloque ordine canonico fultam, postulante Basilio[4], omnibusque orthodoxis Orientalibus, consentiente Occidente, ipsis Ariminensis etiam Concilii Episcopis ultro petentibus, nullam et irritam declarare.

In secundâ Synodo generali, Constantinopolitanâ scilicet[5], certum est nullum esse locum ei, de quâ quærimus, confirmationi, post Synodum gestam; cùm sanctus Damasus Papa ipse adfuerit Occidentalium Romæ habitæ Synodo, cujus consensu Constantinopolitana œcumenica facta est.

Ephesina verò Synodus, tertia generalis, de fide, deque Nestorio Cœlestini Papæ sententiam executa erat; ut ea decreta à novâ, post absolutam Synodum, confirmatione pendere, ne ipsi quidam adversarii dicturi sint. Accesserat expressa per Sedis apostolicæ Legatos, actionis primæ confirmatio, quam vidimus ex ipsius Synodi gestis ac verbis, nihil aliud fuisse, quàm consensionem[6].

Itaque Ephesini Patres rei gestæ mittunt relationem ad Cœlestinum, nullâ unquam confirmationis petitæ mentione. Ita verò respondet Cœlestinus, ut à se nihil ampliùs de eo negotio desiderari significet; cùm id tantùm agat, ut de plenâ rei executione Patribus gratuletur.

De Charisio Presbytero ac Messalianis condemnatis[7] nulla mentio in sacræ Synodi ac Cœlestini mutuis epistolis; eorum hæreses, nullâ confirmatione speciali, pro damnatis sunt habitæ; nihilque omnino occurrit, quo synodalibus decretis, postquam sunt condita, aliquid roboris defuisse videretur[8]. Atque ita in tribus primis generalibus Synodis, nihil habent quod objiciant, de eâ confirmatione quam quærimus.

Christianus quidem Lupus nuper edidit epistolam[9] *Eutherii Thyanensis, et Helladii Tarsensis, scriptam ad magni nominis Romæ Episcopum Sixtum :* in quâ petunt ab eo *qui a Deo productus est gubernator,* retractari ac rescindi Ephesinæ Synodi acta adversùs Nestorium; *ac terrarum orbem* Synodo adhærentem, et cum Synodo errantem *adjuvari;* quod est, inquit Lupus[10], authenticum instrumentum appellationis, non ad generalem, sed adversùs generalem Synodum, interpositæ apud Sixtum III Pontificem : » quo deinde conclu-

1. Labbæi nota ad epistolam quæ sub nomine Synodi circumferebatur ea est : « Stylus arguit suppositionem cum temporis notâ; » et ad rescriptum Sylvestri : « Nec sincerius est hoc responsum, quod commentissimum et mendosissimum verè dixeris, et non tantùm ferè ut Binius. » Tom. II Conc., col. 48 (*Edit. Paris*).

2. *Sup., lib.* VII, *c.* VII. — 3. *Sozom., lib.* VI, *c.* XXIII. *Theod., lib.* II, *c.* XXII. *Conc. Rom. sub Dam., part.* I, *collect. Holst.* — 4. *Athan., ep. de Syn. Arimin. et Seleuc., n.* VI, *tom.* I, *ed. Bened., pag.* 719.

1. *Ep. Conc. Arimin. ad Const. ap. Athan. Idem, n.* X; *pag.* 723; *et apud Socrat., lib.* II, *cap.* XXXVII. — 2. *Vid. loc. jam. cit. Socr. Soz. Theod.* — 3. *Concil. Rom. sub Dam., coll. Holst., loc. jam. cit.* — 4. *Basil., ep.* LXIX, *al.* LX, *ad Athan., n.* 1; *tom* III *ed. Bened., p.* 162. — 5. *Sup. lib.* VI, *c.* VIII. — 6. *Concil. Eph., act.* II. *Vid. suprà, lib.* VII, *c.* XIII.

7. Videtur hic asserere Bossuet Charisium Synodi sententiâ fuisse damnatum. Tamen utrum damnatus fuerit meritò dubitari potest. Charisius in Synodo quæstus est *à sacrorum ministerio se prohibitum*, eo quod oppugnasset illud Theodori Mopsuesteni fidei Symbolum, quod Nestoriani sub nomine Nicænæ Synodi circumferebant, cuique jubebant reversos ab hæresi subscribere. Sacra Synodus de Theodori nomine reticuit, Symbolum ejus damnavit. Quid autem factum fuerit de Charisio ex actis non liquet; nec videmus eum in pristinum sacerdotii gradum restitutum fuisse; sive non potuerit probare se injustè dejectum, sive quâlibet aliâ de causâ. Vid. act. VI, et de Till. vit. Cyrill. Alex., art. LXXII, tom. XIV, p. 442. Messaliani pravè interpretantes illud Christi præceptum, *semper orate*, opus manuum aversabantur et externa quæque pietatis opera, eo ut *semper orarent*. Verùm, ut sæpe fit, eorum præter solitum longæ orationes in delirationem cito versæ sunt, et ex eâ ortæ plurimæ hæreses partim impiæ, partim insanæ. Porro Joannes Antiochenus et cæteri Orientales, qui famam Ephesinæ Synodi labefactari cupiebant, dicere erant soliti duodecim Messalianos Episcopos in eâ sedere judices; quam calumniam Synodus meliùs confutare non potuit, quàm cùm edito decreto, Messalianos condemnavit. Vid. Theodoret, lib. IV, cap. XI. Till., tom. VIII, p. 427 et seq. et tom. XIV, p. 449 (*Edit. Paris*).

8. *Conc. Eph., act.* VI, VII, *col.* 671, 801. — 9. *Christ. Lup., var. Patr. epist., cap.* CXVII. — 10. *Not. Christ. Lup. ubi sup.*

dit, quòd Orientalis Ecclesia crediderit, *Papam esse superiorem generali Synodo.* Addere debuisset, *generali Synodo*, auctore ac præsidente per Legatos Pontifice gestâ, quam *cum toto orbe terrarum* Sedes etiam apostolica recepisset : hujus decreta, hujus etiam fidem à Romano Pontifice retractari, etiam et rescindi posse. Sic agit vir doctus; sed ubique nimius : antiquitatis indagator strenuus, parum exactus judex. Hæc enim quàm nimia sint, et inconcessa, et irridenda potiùs quàm refutanda, nemo non videt.

CAPUT IV.

De Ephesino Latrocinio : quid Leo egerit : ut ultimam sententiam futuræ universali Synodo reservarit.

Majore postea verisimilitudine objiciunt Ephesinam Synodum pro œcumenicâ à Theodosio Augusto sancti Leonis consensu convocatam, quam tamen idem Leo irritam declaravit.

Sed eam Synodum, licèt legitimè congregatam, ab ipsis initiis legitimæ Synodi titulo caruisse, duo præsertim demonstrant : alterum quòd Dioscorus Alexandrinus, præses ab Imperatore, præter morem, dictus, omnia per vim egit; Episcopos quos voluit expulit, quos voluit admisit, quo nihil est ab œcumenicâ Synodo magis alienum; admissos in purâ chartâ subscribere coegit, facta, infecta, in acta referri jussit[1]; nulla ut jam legitimi cœtûs, nedum œcumenicæ Synodi species superesset : alterum quòd idem Dioscorus Leonis epistolam, oblatam licèt à Legatis apostolicæ Sedis, legi non est passus[2]; ac nemo ibi suscepit nomen Leonis, ut acta testantur; quo sine nomine, nulla est legitima Synodus. Quem fontem nullitatis in Chalcedonensi Synodo Lucentius Sedis apostolicæ Legatus exposuit : quòd nempe Dioscorus, « cùm personam judicandi non haberet, præsumpsit, et Synodum facere ausus est, sine auctoritate Sedis apostolicæ, quod nunquam licuit, nunquam factum est : » quam nullitatis causam Patres omnes dictis sententiis comprobarunt, et ad Imperatores perscripserunt[3].

His causis omnes agnoscunt Ephesinam secundam Synodum, non modò iniquam, verùm etiam per se nullam et irritam fuisse; neque tantùm propter vim, sed etiam vel maximè ex defectu potestatis, quo defectu nullus est major. Itaque violentam, pioque Flaviani sanguine cumaculatam Synodum omnes Catholici horruerunt : atque ipse Flavianus, statim non à Synodo, quæ jam nulla esset, sed à Dioscoro; neque ut à Synodi Præside, sed ut à nefarii latrocinii duce appellavit. *Appello*, inquit, *à te*, ut habetur in gestis[4].

Jam verò nemo negat ad Papæ officium pertinere, ut his provideat, detque operam, ne fideles Concilii œcumenici nomine in fraudem inducantur : quo quidem officio Leo continuò functus est[5]. Verùm ita sententiam temperavit suam, ut judicium daret non peremptorium, sed provisorium. Itaque Ephesinam Synodum ratam esse non est passus : Flavianum in communione habuit, omniaque interim in suspenso esse voluit, quoad œcumenica Synodus haberetur : Synodo congregandæ ultimam sententiam reservavit.

Id Leo ubique testatur, præsertim epistolâ ad Juvenalem[6] : « Christus detestandum illud Ephesinæ Synodi judicium, sancta Chalcedonensis Concilii auctoritate destruxit[7]. » Idem repetit epistolâ ad Leonem Imperatorem; neque quidquam potuisse fieri convenientiùs docet, quàm ut Dioscori, in Ephesina Synodo, « facinus, sancta Synodus Chalcedonensis aboleret[8]. » His congruit illud beati Gelasii Papæ de Ephesino latrocinio dictum : « Malè gestam Synodum et injustam, justa et bene gesta Synodo submovendam[1]. » Tale remedium, talem auctoritatem œcumenicæ Synodi ritè convocatæ nomen postulare visum.

Quid ergo hic consequuntur superioritatis pontificiæ defensores? Nempe ut Pontifex Synodum per se ab ipsis initiis nullam et irritam non admittat ille quidem; ultimum tamen judicium futuræ Synodi relinquat arbitrio. Quodnam hic ejus quam quærunt superioritatis indicium est?

CAPUT V.

A Chalcedonensi Synodo nullam in fidei negotiis confirmationem petitam : cujusmodi sit ea, quam sanctus Leo ultro dederit.

At in Chalcedonensi legitimo sanctoque Concilio œcumenico plus habere se putant, cùm ipsa Synodus rerum à se gestarum confirmationem à Leone petat, ut in relatione Synodi ad ipsum Leonem est positum[2]. Tum illud vel maximum, quòd canonem XXVIII, de Constantinopolitani Præsulis auctâ dignitate, unanimi licèt Patrum decreto factum, idem Leo apostolicâ auctoritate rescidit[3].

Nunc quidem de fide agimus, de canonibus postea videbimus. Et quidem quòd ad fidem, fideique causâ depositum Dioscorum attinet, Patres Chalcedonenses in relatione ad Leonem[4], nullam confirmationem petunt, satis esse rati, quòd Leonis Epistolam prælucentem, ipsumque sibi, *ut membris caput præsidentem ac spiritu præsentem*, ac penè in Legatis visum habuissent.

Itaque quoad hæc, nihil ampliùs desiderabatur. Ac reverâ Imperatores, absoluto Concilio, statim ut re exploratâ atque confectâ contentionem omnem de fide prohibent[5] : Clerus ac plebs in eâ fide ac Dioscori condemnatione ubique acquiescit.

Et res quidem Synodi circa fidei negotium sic se habent; ut de suis decretis à Leone confirmandis, ne quidem cogitasse constet, et tamen sanctus Leo etiam non petitam confirmationem misit : quâ occasione ipse idoneus testis exponet.

Quippe cùm occasione improbati à Leone XXVIII canonis, maligni homines in vulgus sparsissent, Chalcedonensem Synodum ab ipso improbatam, ad Episcopos, qui in eâ congregati fuerant, hæc scribit[6] : « Ne ergo per malignos interpretes dubitabile videatur, utrum, quæ in Synodo Chalcedonensi per unanimitatem vestram de fide statuta sunt, approbem, hæc ad omnes fratres, et Coepiscopos nostros, qui prædicto Concilio interfuerunt, scripta direxi;..... ut omnium fidelium corda cognoscant, me non solùm per fratres, qui vicem meam executi sunt, sed etiam per approbationem gestorum synodalium, propriam vobiscum iniisse sententiam in solâ videlicet fidei causâ. » Quod adversùs *malignos interpretes* factum, fatebuntur omnes non eò spectare, ut incerta firmentur, sed ut certa, summâque et indeclinabili auctoritate factâ, magis magisquè asserantur et inculcentur.

Cujus generis est id quod in encyclicarum epistolarum tomo, post Synodum Chalcedonensem edito, legimus[7] : « Penè omnes Occidentalium partium Episcopi consentientes sibimet, et pariter decernente sanctissimo atque beatissimo Romanæ urbis Archiepiscopo, litteris propriis et oris sui confessione, ea quæ ab ipsis sanctis Patribus Chalcedone collectis interpretata sunt, confirmaverunt et consignaverunt. » En quid sit confirmatio; nempe consensus ipse. En ut, non modò Leo, sed etiam cæteri Occidentales Episcopi condecernentes Chalcedonensem Synodum confirmarunt.

1. *Vid. act. Conc. Eph.* II, *in Conc. Chalc., act.* I, *tom.* IV, *col.* 115 *et seq.* — 2. *Idem, col.* 122. — 3. *Ibid. et col. seq. Vid etiam act.* III, *ep. Conc. ad Valent. et Marc. Imp., col.* 463; *et Relat. ad Pulch., ibid., col.* 464. — 4. *Ibid., Conc. Ephes.* II, *in act.* I *Conc. Chalced., col.* 305. — 5. *Vid. var. Epist. Leon. Mag. ad Imp. et Augustas.*, I *part. Conc. Chalc., cap.* XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, *col.* 38 *et seq. et inter Leon. ed. Quesn., ep.* XXXIX, XL, XLI, XLV, XLVI. — 6. Hierosolymitanum. — 7. *Leon., ep. ad Juven.* CX, *alias* LXXII. — 8. *Ejusd. ep. ad Leon. Imp.* CXXV, *al.* LXXV.

1. *Gelas., ep.* XIII *ad Episc. Dard., tom.* IV *Conc., col.* 1204. — 2 *Relat. Syn. Chalc. ad Leon., part.* III, *cap.* II, *col.* 833 *et seq.* — 3. *Epist. ad Pulcher.* LXXIX; *ad Anatol. C. P.* LXXX; *ad Max. Antioch.* XCII; *al.* LIII, LV, LXII. — 4. *Relat. loc. jam cit.* — 5. *Vid. Conc. Chal., part.* III, *c.* III, *col.* 840. — 6. *Epist. Leon. ad Episc. Conc. Chalc., idem, cap.* XVI; *col.* 881, 882 : *et int. Leon. ep.* LXXXVII, *al.* LXI. — 7. *Conc. Chalc., cap.* XLV, *epist. Agap. ad Leon Imp. col.* 942.

CAPUT VI.

Quintum, sextum, septimum, octavum Concilium.

Ex octo primis generalibus Synodis, supersunt adhuc quatuor, de quibus uno verbo facilè decernamus.

Quintam Synodum, Constantinopolitanam secundam, à solis Orientalibus, nullâ cum Occidentalibus communicatione, nullâ Sedis apostolicæ legatione transactam, non nisi consensione Occidentalis Ecclesiæ ac Sedis apostolicæ approbatione, pro Synodo œcumenicâ valuisse constat.

Sexta Synodus de fide tantùm, fideique condemnandis inimicis egit.

Statim atque fidei definitionem edidit; eam, ab Episcopis et Imperatore subscriptam, ad quinque patriarchales Ecclesias dimittit voluit, ut quæ certissimâ auctoritate constaret, actione VIII [1]. Eâdem actione Patres ad Agathonem Papam relationem mittunt [2], quâ « se Spiritu sancto illustratos, et Agathonis doctrinâ institutos, infesta dogmata depulisse » testantur. Tum subdunt : « et corde nos, et linguâ, et manu convenientes, omnis erroris expertem, certamque nec fallentem definitionem, vivifici Spiritûs ope edidimus. » Quo perspicuè demonstrant, nihil expectari à se ut certam Spiritûs sancti præsentiam, sibi ac sanctæ Synodo vindicent, cùm præsertim se ab ipso Agathone, lectis ejus apostolicis litteris, doctos esse fateantur. Neque eo secius ab eodem Agathone petunt ut orthodoxam fidem, quam cum ipso prædicarint, iterum per sua rescripta confirmet. Satis ergo existimabant illustratam, roboratam, confirmatam fidem, quam ipsi tradidissent, et ad inculcationem majorem pertinere eam, quam postulabant, confirmationem novam.

Quare nec expectato Sedis apostolicæ responso, pius Imperator Synodi decreta edictis exequitur [3]. Interim, Agathone mortuo, ad Imperatorem Leonis II pervenit epistola, quâ decreta Synodi *apostolicâ auctoritate* confirmat, « eique consentit, sicut supra solidam petram, qui Christus est, ab ipso Domino adeptis firmitatem [4] : » adeo certum est eam confirmationem nihil aliud esse quàm consensionem eam quam diximus, ac recognitionem authenticam jam à Domino præstitæ invictissimæ firmitatis.

Sanè omittendum non est Macarium Antiochenum Episcopum hæreseos defensorem à Synodo depositum, ad Sedem apostolicam missum, non, quemadmodum nescio qui cavillantur, ut ejus causam tanquam superior retractaret, sed ut errantem instrueret, pœnitenti, si fortè, indulgeret; quod adeo clarum est ex Imperatoris et Leonis litteris [5], ut his immorari pudeat. Alia prosequamur.

Septima Synodus, Nicæna secunda, nullam ab Adriano, rebus gestis, specialem confirmationem petiisse, nullam accepisse legitur; neque eò infirmior visa est aut Græcis aut aliis : neque nostri, cùm eam non suscperent, confirmationem defuisse causati sunt : adeo ista ex abundanti esse constat.

Octava Synodus, Constantinopolitana quarta, Nicolai I et Adriani II judicium executa adversùs Photium, ut firmitatem obtineret, nulla procul dubio Sedis apostolicæ novâ confirmatione indigebat; et tamen petiit his verbis [6] : « Itaque Sanctitate vestrâ omnium nostrûm et universalis Synodi consensum et consonantiam recipiente; prædica eam magis, ac veluti propriam, ac sollicitiùs confirma coangelicis præceptionibus vestris; ut per sapientissimum magisterium vestrum, etiam aliis universis Ecclesiis personet et suscipiatur veritatis verbum et justitiæ decretum. » Quæ verba satis demonstrant, confirmationis nomine, expectari ab apostolicâ Sede, conciliarium decretorum promulgationem atque executionem; quod ultro amplectimur.

Atque his profectò claret, quàm nihil faciat ad vindicandam Papæ superiorem potestatem ea confirmatio, quam in actis primorum Conciliorum generalium invenimus. Certè sic scribit ad Adrianum II Synodus octava [1] : « Sicut beatissimus Papa Nicolaus definivit et promulgavit, necnon et summa paternitas tua firmavit et synodicè roboravit; ita et ipsi (Legati scilicet apostolicæ Sedis) annuntiaverunt et egerunt; » ut si necesse sit superiorem esse qui confirmet et roboret, Adrianum Nicolao antecessore suo superiorem fuisse inficiari nemo possit.

Esto igitur fixum id, quod probandum suscepimus, primorum Conciliorum generalium confirmationes à Romanis Pontificibus, post gesta ea Concilia editas, non ejus fuisse roboris, ut decretis de fide latis robur, quod deesset, adderent; sed ut quod inesset uberiùs declararent.

CAPUT VII.

Reliquæ Synodi usque ad Tridentinam.

Ex primarum Synodorum confirmationibus, de reliquis judicare in promptu est. Post octo illas primas, quatuor omnino sunt, quibus Romanus Pontifex non ipse adfuerit : Pisana, Constantiensis, Basileensis, Tridentina. Cæteras per se ipse gessit.

Pisanam per sese valuisse ante Alexandri V confirmationem editam, vel ex eo demonstravimus [2], quòd nec Alexandri confirmatio valuisset, nisi priùs Pisani Concilii, cujus ex decretis Alexander electus est, valeret auctoritas.

Constantiensis Concilii judicium de Joanne XXIII, quod ab eo summâ religione susceptum est, erat profectò, vel eo repugnante, valiturum, ut suo loco diximus [3].

Ejusdem Synodi decretum adversùs Joannem Hussum et Hieronymum de Pragâ, statim atque prolatum est, plenam executionem habuisse nemo negat. Illi etiam brachio sæculari traditis et extremo supplicio addictis, necdum creato Pontifice, nedum ejus confirmatione expectatâ.

Cætera decreta, quæ adversùs Viclefum, Hussumque facta sunt, satis demonstravimus [4] Martinum V, non ut incerta ac nutantia confirmasse, sed ut certa et valida, auctoritate Concilii totam repræsentantis Ecclesiam, executum esse.

Quod autem idem Pontifex in fine Concilii declaravit, confirmari à se omnia circa fidem, quæ *conciliariter* gesta essent; usque adeo ex abundanti erat, ut illud non scripto decreto, ut cætera, neque à Synodo requisitus, sed dimissis Patribus, Polonicæ controversiæ occasione dixerit [5].

Basileensia priora gesta, quæ sola tuenda suscepimus, adeo suam per sese, sine expressâ confirmatione, auctoritatem et executionem habuere, ut iis victus Eugenius IV, pristina sua de dissoluto Concilio decreta revocaret [6].

Tridentina Synodus, quæ, ultimo decreto suo, Romani Pontificis confirmationem peti jubet eorum *quæ à se decreta et definita essent*, eò usque intellexit eas definitiones vel tum valuisse, ut statim post eam confirmationem petitam, acclamarit « CARDINALIS à Lotharingiâ : Sacrosancta œcumenicâ Tridentina Synodus, ejus fidem confiteamur; ejus decreta semper servemus. RESP. Semper confiteamur semper servemus. CARDINALIS : Omnes ita credimus, omnes idipsum sentimus, omnes consentientes et amplectentes subscribimus : hæc est fides beati Petri et Apostolorum; hæc est fides ortho-

1. *Conc. C. P.* III, *gener.* VI, *act.* XVIII; *t.* VI, *col.* 1072. — 2. *Idem, ep. ad Agathon., tom.* VI, *col.* 1276. — 3. *Edict. Const. Imp., idid., col.* 1084 *et seq.* — 4. *Epist. Leon. II ad Imp. Const., ibid., col.* 1116. — 5. *Ep. Imp. ad Leon. II, ibid., col.* 1102, 1103; *et Leon II ad Imp., col.* 1117, 1120. — 6. *Conc. C. P.* IV, *gener.* VIII, *act.* X, *tom.* VIII, *col.* 1169.

1. *Conc. C. P.* IV, *gener.* VIII, *act.* X, *tom.* VIII, *col.* 1168. — 2. *Sup., lib.* V. *c.* X, XI, XII. — 3. *Sup., lib.* V. *cap.* XXI. — 4. *Idem, cap.* XXII. *Vid. Bull. Mart. V*, Inter cuncias, *post. sess.* XLV *Conc. Const., tom.* XII, *col.* 268. — 5. *Ibid., cap.* XXVIII. *Vid. Conc. Const., sess.* XLV; *col.* 258. — 6. *Sup., lib.* VI, *c.* I *et seq. Vid. in sess.* XVI *Conc. Basil. Bull. Eug. IV*, Dudum sacrum, *tom.* XII, *col.* 258 *et seq.*

doxorum. Resp. Ita credimus, ita sentimus, ita subscribimus. Cardinalis : His decretis inhærentes digni reddamur misericordiis..... Resp. Fiat, fiat; amen, amen. Cardinalis : Anathema cunctis hæreticis. Resp. Anathema, anathema[1]. » Talia sentientes, dum confirmationem petunt, quid aliud quàm certa et valida magis magisque firmari et inculcari petunt ?

Quare confirmatio statim atque ab Alexandro Cardinale Legato ac Præside Farnesio[2] petita est, statim à Pio IV in eodem Consistorio est data, die Mercurii 26 Januarii anno 1564, ut subjuncta Tridentinæ Synodo acta testantur[3].

Et quidem in iisdem actis legimus audita vota Cardinalium, confirmataque *omnia et singula* quæcumque in Synodo acta essent, *maturâ cum illis deliberatione præhabitâ :* quæ matura deliberatio, si in rem ipsam caderet, ac de ipsis Concilii tot ac tantis decretis esset inquisitum, profectò tanta res tam brevi tempore transacta non esset.

CAPUT VIII.

De Canonibus Conciliorum generalium à Sede apostolicâ confirmatis vel infirmatis : Constantinopolitani Canones, præsertim III; *Chalcedonenses, ac præsertim* XXVIII.

De fide egimus, causisque cum fide conjunctis; nunc de canonibus paucis rem transigemus. Et quidem Nicænos canones, statim atque à Nicænis Patribus per provincias delati sunt, toto orbe terrarum obtinuisse constat. De Ephesinis in actis Synodalibus disertè legimus[4], statim atque sunt editi, unà cum epistolâ Synodi eâ de re scriptâ, dimissos fuisse per Ecclesias continuò exequendos, ut quæ pleno et suo pollerent robore. Itaque in Ecclesiæ catholicæ codicem statim inserti sunt : tenuitque Episcopis in Cypro et Europâ provinciâ concessa libertas[5], nullâ unquam confirmatione speciali[6]. De septimæ et octavæ Synodorum canonibus, nihil, quod sciam, objicitur, quod ad hunc pertineat locum, constatque legi nusquam ab ullâ Synodo generali petitam canonum confirmationem, præterquam à Chalcedonensibus XXVIII illius, quo et Constantinopolitanus canon III firmabatur, et Constantinopolitanus Episcopus non modò dignitate, sed etiam jurisdictione ac ditione auctus. In his igitur tota est difficultas.

Ac de canonibus quidem Constantinopolitalis sic objiciunt : quòd eos, teste Gregorio, Romana Ecclesia *non habet nec accipit*[7]. Leo verò Magnus canonem III caducum, spontè collapsum, et Sedi apostolicæ ignoratum, sibi quoque displicere significat[8].

Interim id constat, in codicem canonum cum aliis Constantinopolis insertum, toto statim Oriente valuisse. Quin etiam, in Chalcedonensi Synodo, Legati apostolicæ Sedis, Anatolium Constantinopolitanum Episcopum secundum habuerunt. Quâ de re usque adeo non questi sunt, ut è contrà quererentur in quintum gradum à Dioscoro Flavianum relegatum. Quo loco laudantur à Diogene Cyzicensi, *quòd regulas scirent*[1], quas nempe Dioscorus contempsisset. Ergo intelligebant omnes Episcopi, ipsique adeo Legati Leonis deberi Episcopo Constantinopolitano primum post se locum : non alio canone, quàm Constantinopolitano illo, quem Romana Ecclesia ignorare ac minimè probare voluisse videbatur; visumque est satis, quòd nondum apertè improbasset.

De canonibus Chalcedonensibus gravior difficultas, ac præsertim de XXVIII[2]. Is, actione XV, Legatis absentibus conditus, act. XVI, iisdem querentibus relegitur : Legati contradicunt; Leonis mandata proferunt, Nicænos canones legunt, quibus hæc nova adversantur Constantinopolitanos rejiciunt, coactos Episcopos conqueruntur[3].

Hic Episcopi clamaverunt : *Nemo coactus est*[4]; dictisque sententiis canon confirmatur. Hic Legati postulant, ut *sua contradictio gestis inhæreat*[5]; contestanturque se ad Papam relaturos[6].

De hoc ergo uno canone, qui controversus esset, Patres ad Leonem referunt, submisso animo petunt *ut probare dignetur*; et quemadmodum Patres *in bonis capiti consonarent, ita pontificalis apex, id quod decens erat filiis indulgeret*[7]; placiturum id Principibus; et Legatos quidem contradixisse, sed ut res ipsi Papæ reservata videretur.

Hâc rerum summâ patet nihil patres ambigere, præterquam de iis quæ nova, quæ contra Nicænos canones, quæ repugnantibus Legatis decrevissent : cætera vi sua atque integro robore firma reputasse.

Quid hic Leo sanxerit nemo ignorat; nempe sic : « Consensiones Episcoporum, sanctorum canonum apud Nicæam conditorum, regulis repugnantes in irritum mittimus, et per auctoritatem beati Petri generali prorsus definitione cassamus[8]. » Alibi decernebat « canones Nicænos nulla in parte esse solubiles; infirmum atque irritum quidquid à prædictorum Patrum cononibus discreparit; » denique Anatolium, si canonem urgeat, *universalis Ecclesiæ pace privandum*[9].

Hæc de canone XXVIII sanctus Pontifex, cujus auctoritate victus ipse Anatolius, (si Lucæ Holstenio colligenti et edenti credimus, ut profectò, meâ quidem sententiâ, credi par est) data epistola Leoni præcipienti, ut à canone tuendo abstineret, respondit, « se illa obediendo complere, quæ ejus perfectissimis sensibus placita videbantur. Nam penitus, inquit, absit, ut eis ego, quæcumque mihi fuissent mandata per litteras, adversarer. » Acquievit Imperator, eodem teste Anatolio in eadem epistola, atque ex numero canonum Chalcedonensium, canon ille XXVIII expunctus est.

Hic ergo objiciunt Romanum Pontificem Conciliis œcumenicis longè superiorem, quorum canones absque ejus approbatione non valeant; imò ab eo ex *beati Petri auctoritate cassentur*, ipsis Orientalibus, ipsis Constantinopolitanis Episcopis, ipsis Imperatoribus consentientibus.

At hæc qui objiciunt, primò, ne statum quidem quæstionis intelligunt. Defendimus enim Constantiense Concilium, quo nempe Concilii potior auctoritas agnoscatur, in fide, in schismate, in reformatione generali promovenda. At Orientales Episcopi isto canone, Episcopo Constantinopolitano consulebant, Imperatori gratificabantur, non fidei, non schismati, non reformationi generali providebant; imò verò rectum ordinem ac pri-

1. *Concil. Trid., sess.* XXVI; *tom.* XIV, *col.* 920, 921.

2. Hic labitur errore levi Bossuet. Non enim Farnesius sedit unquam Legatus et Præses in Concilio Tridentino, neque etiam ille, sed Moronus et Simoneta, qui Sedis apostolicæ Legati Concilio præfuerant, ejus confirmationem à Pio IV postulaverunt; quâ concessâ, Alexander Farnesius Romanæ Ecclesiæ Vice-Cancellarius confirmationis instrumentum sigillo Cancellariæ munitum, eis tradidit. Vid loc. in text. citat (*Edit. Paris*).

3. *Concil. Trid., sess.* XXV; *tom.* XIV, *col.* 939. — 4. *Conc. Ephes., act*, VII, *tom.* III, *col.* 804.

5. Cyprii querebantur *Antiochenum Patriarcham subjicere insulam suam, et ordinandi jus ad se rapere attentasse*, licet semper antea *Synodus provinciæ congregata constituisset Metropolitam*. Tunc « Syno» dus dixit : Memor sit sancta Synodus canonis sanctorum Patrum in Nicæâ » congregatorum ; qui conservat unicuique Ecclesiæ priscam dignitatem. » Deinde sit statuit : « Si non est vetus mos, quod Episcopus Antiochenus or» dinet in Cypro, sicut libellis dixerunt (Cyprii Episcopi), habebunt jus » suum intactum qui in Cypro Ecclesiis præsunt, secundùm canones et vete» rem consuetudinem per seipsos ordinationes Episcoporum facientes. » Act. VII, col. 787 et seq. De Episcopis Europæ brevìter annotamus, duos ex Thraciâ Episcopos in libello suo supplici ostendisse, verendum esse ne Heracleæ Episcopus, qui *Nestorio se addixerat, ordinaret Episcopos* in quibusdam Ecclesiis, quæ *juxta veterem et roboratam consuetudinem*, plurimæ ab uno Episcopo regebantur. Respondit Synodus : *Sanctis canonibus..... nihil innovandus in Europæ civitatibus*. Ibid. col. 810 (*Edit. Paris*).

6. *Conc. Eph., act.* VII, *tom.* III, *col.* 783, 810 — 7. *Greg. Mag., lib.* VII, *indict.* XV, *ep. ad Eulog.* XXXIV, *al. lib.* VI, *ep.* XXXI, *tom.* II, *col.* 882. — 8. *Leon. Magn., ep.* LXXIX, LXXX, *al.* LIII, LV, *ad Pulch. et ad Anat. C. P.*

1. *Conc. Chalc., act.* I, *tom.* IV, *col.* 115. — 2. *Ibid., act.* XV, *col.* 769. — 3. *Conc. Chalc., act.* XVI, *col.* 796, 809, 812. — 4. *Idem*, *col.* 809. — 5. *Ibid., col.* 843 *et seq.* — 6. *Ibid., col.* 817. — 7. *Part.* III *Conc. Chalc., cap.* II. *Relat. ad Leon., col.* 837. *Int. Leon. Epist. post* LXXVII. — 8. *Epist. Leon. ad Pulch., idem*, *c.* VII, *col.* 850, *et int. Leon. ep.* LXXIX, LV. — 9. *Id. ep. ad Anat., ibid., cap.* V, *col.* 844, 846: *et inter Leon. epist.* LXXX, *al.* LIII. *Vid. etiam epist. ad Synod. Chalc., ibid., c.* XVI, *col.* 881 : *int. Leon. Epist.* LXXXVII, *al.* LXI. *Collect. Holst., part.* I, *c.* XXII.

marum sedium honorem ab antiquo institutum evertebant, qui rei universæ ecclesiasticæ conducere videretur. Non ergo adversùs effrænam aut extraordinariam potestatem, canones ac jura, libertatemque ecclesiasticam tuebantur, quod Patres Constantienses volebant; sed Papæ, canonos rectumque ac probum et canonicum ordinem defendenti repugnabant; ac proinde ad nostram quæstionem non pertinet quidquid hìc actum ab illis fuit.

II. Orientales Patres, hoc canone constituto, id sibi tribuebant ut Patrum limites, et canones Nicænos ab universali Ecclesiâ conditos et receptos, inconsultò, imò verò repugnante toto Occidente convellerent : quod non illis licebat.

III. In eo canone statuendo nequaquam Concilii generalis auctoritate gaudebant, à quorum decretis in eâ actione cum Sede apostolicâ universus Occidens recedebat.

Hinc etiam factum est ut Chalcedonenses Patres à Leonis arbitrio id pendere vellent, quod Relationis quidem verba demonstrant, ut vidimus : sed apertè convincit illud Anatolii in epistolâ ad Leonem : « Cùm et sic gestorum vis omnis et confirmatio auctoritati vestræ Beatitudinis fuerit reservata[1]. » Unde nec mirum, de iis Leonem statuisse, quæ in ipsius potestate ipsa Synodus reliquisset.

Cæterùm Bellarminus canones Chalcedonenses omnes à Leone rejectos esset putat[2], propter quosdam Leonis aliorumque Pontificum locos : quem vir illustrissimus Petrus de Marca egregiè confutavit[3]. Nunc neminem esse jam puto, qui neget Chalcedonenses canones XXVII, antiquissimis canonum insertos collectionibus, statim in auctoritatem admissos; quos si quis obstinatè contenderit à Leone improbatos; nempe Parisienses nostri non alio firmiore argumento probaverint Conciliorum generalium supremam potestatem, quàm quòd tot canones, etiam improbante Romano Pontifice valuisse, ipsi adversarii fateantur.

CAPUT IX.

Recapitulatio eorum, quæ de confirmatione ex Conciliorum actis dicta sunt : hinc confutantur allati à quibusdam recentioribus pontificiæ confirmationis effectus : Ecclesiæ consensus, quatenus ultima Synodi bene gestæ testificatio : sancti Gelasii locus.

Ex his facilè confutantur ea, quæ recentiores quidam Theologi, de pontificiâ confirmatione dixerunt.

Et primùm quidem pauci sunt, qui ad hæc extrema decurrant, vim omnem Ecclesiæ ac Synodorum in solo Pontifice esse positam; decreta quæ non ipse firmaverit, præsidentibus licèt, imò consentientibus ejus Legatis edita, incerta pendere, quoad approbaverit; neque aliam Synodis generalibus constare infallibilitatem, quàm ab ipso promptam.

Hæc igitur confutantur; universim quidem ex actis conciliaribus, quibus vidimus decreta conciliaria, statim atque sunt edita, cœlestis oraculi vice habita, executionique mandata[4] : speciatim verò ex his locis, quibus ipsa Concilia, ante omnem confirmationem asserunt, « se omnis erroris expertem, certamque nec fallentem definitionem, vivifici Spiritûs ope, edidisse; » quod Synodus sexta ad Agathonem Papam scribit[5].

Eòdem pertinet illud, quod est à Nicænâ secundâ Synodo pronuntiatum; vim quâ fidei definitionem certam edidissent, in eo esse positam, quòd divino numine congregati, eâ repromissione gauderent, quâ Christus cum Apostolis usque ad finem sæculi futurum se esse promittit[6].

Neque minùs illustre est illud Cœlestini ad Ephesinam Synodum : « Spiritûs sancti testatur præsentiam congregatio Sacerdotum[1]. » Quo loco sanctus Pontifex in Ephesinâ Synodo, Synodum illam apostolicam Hierosolymis congregatam aspiciendam esse testatur.

Huc accedit Leonis II Synodi sextæ definitionem confirmantis verba, quibus declarat iis se consentire, « sicut supra solidam petram, qui Christus est, ab ipso Domino adeptis firmitatem[2] : » ut confirmatio Synodi universalis, nihil sit aliud quàm testificatio jam à Domino traditæ firmitatis.

His igitur victi, qui sunt paulò cordatiores, ab his insulis et nimiis abhorrere solent; sed multùm desudant in vero explicando confirmationis effectu. Ac Joannes quidem Bagotius[3] sic exponit, « confirmationem Pontificis omnibus Fidelibus solummodo fidem facere, Synodum œcumenicam et legitimam fuisse; et, cùm leges servaverit, in spiritu sancto definiisse quod definiverit : quæ ultima certificatio credendi necessitatem imponat Fidelibus, cùm antea nemo propriè teneatur Synodi definitiones accipere[4]. »

Postremum hoc æquè concidit actis conciliaribus, quibus demonstravimus Conciliorum generalium definitiones statim atque prolatæ sunt, nullo alio decreto edito, valuisse.

Illud haud absurdum, confirmatione declarari Synodum, et legitimè fuisse convocatam, et legitimo ordine processisse, neque quidquam intervenisse quo nulla sit; qualia multa in Ariminensi, atque Ephesinâ secundâ Synodis evenisse legimus : quæ causa fuisse videtur, cur Leo Synodi Chalcedonensis definitionem, ipso etiam auctore, ac per Legatos præsidente factam, speciali epistolâ confirmandam duxerit, *propter malignos interpretes*, ut vidimus[5].

Sanctus Gelasius approbationi Leonis universalis Ecclesiæ consensionem adjungit; eoque internosci docet *malè gestam Synodum à bene gestâ Synodo*, quòd *malè gestam Synodum*, puta Ephesinam secundam, *tota meritò Ecclesia non recepit et præcipuè Sedes apostolica non probavit* : at *bene gestam Synodum cuncta recepit Ecclesia, ac maximè Sedes apostolica comprobavit*[6] : ut profectò, inter cæteras Ecclesias, eminere oporteat Ecclesiæ principalis assensum; at illud interim requiratur, ut Ecclesiæ totius consensus accedat.

Hæc ergo est ultima adversùs *malignos interpretes* Synodi bene gestæ testificatio : Sedis apostolicæ conjunctus cum totius Ecclesiæ approbatione consensus, quam confirmationem dicimus.

Ea verò universalis ac plena consensio, non tantùm adversùs *malignos interpretes*, sed etiam interdum bonis quoque ac probis viris est necessaria.

Etsi enim boni viri non dubitant, quin œcumenica Synodus sit infallibilis, quandoque haud immeritò ac bonâ fide dubitatur, utrum aliqua Synodus sit verè œcumenica. Quale dubium contigisse vidimus Hispanicæ et Gallicæ Ecclesiæ[7], circa Synodum sextam et septimam, ad quas vocati non essent. Quare aut immeritò affirmamus ultimum, quo Synodi œcumenicæ asserantur, esse Ecclesiæ universalis consensum cum apostolicæ Sedis confirmatione conjunctum.

CAPUT X.

Andreæ Duvallii de confirmatione sententia confutatur; nempè quòd ante eam Conciliorum anathemata valeant, tantùm sub spe ratihabitionis futuræ : Concilii octavi locus egregius.

ANDREAS Duvallius Concilia quidem generalia, quibus Pontifex per Legatos præest, ea infallibilitate gaudere contendit, quam ipsa Spiritûs sancti præsentia

1. *Epist. Anat. C. P. ad Leon. Mag., in coll. Holst., idem.* — 2. *Bell., de R. P. lib.* II, *c.* XXII. — 3. *Marc., de Conc. Sacerd. et Imp., lib.* III, *c.* III, *n.* 5. — 4. *Sup. hoc lib., cap.* III *et seq.* — 5. *Relat. Conc.* VI *ad Agath., tom* VI, *col.* 1070. *Vid. sup. c.* VI. — 6. *Definit. Conc.* VII, *act.* VII, *tom.* VII, *col.* 551. *Vid. sup. lib.* VI, *cap.* XXX. *Diss. præv., n.* LXIII.

1. *Sup., lib.* VII, *c.* XIV. *Vid. Conc. Eph., act.* II, *tom.* III, *col.* 614. — 2. *Ep. Leon. II ad Imp., tom.* VI. *Conc., col.* 1126. — 3. E Societate Jesu. — 4. *Bag., tpol fid. de loc. Theol. disp.* V, *cap.* IV, *se. t.* 1. — 5. *Sup. hoc. lib., c.* V. — 6. *Gelas., ep.* XIII *ad Episc. Dard., tom.* IV *Con., col.* 1200, *et pass.* — 7. *Sup. lib.* VII, *cap.* XXIX, XXXI.

tribuat[1]. Horum ergo decretis, quod ad fidem attinet, teneri Pontificem; neque posse negare confirmationem, si legitimo ordine processerint : vim porrò confirmationis in eo collocat, ut anathemata prolata à Conciliis, absque pontificiâ confirmatione non valeant. Nempe Concilia illustrant, non feriunt; tanquam Ecclesiæ Doctores non habeant simul concessam divinitus et cathedram docendi, et castigandi virgam.

Hæc Duvallii sententia omnium, quascumque viderim, longè absurdissima videtur esse. Primùm enim procul dubio statim valet vel ab uno Episcopo prolatum anathema; ac licèt solvi possit legitimo ordine, ac superioris judicio, non tamen superioris confirmationem expectat ut ratum habeatur : non valebit verò ab œcumenicis Synodis prolata sententia, omnem Ecclesiæ complexa potestatem? Videtis ad quàm vana et absurda cogantur, qui ab avitâ traditione degeneres, ecclesiasticæ potestatis formam, cæcis ratiociniis ad arbitrium fingunt. Deinde etiam si id placeat, quod est falsissimum, quæ jurisdictionis sint, ad Papam omnia redigenda esse : an non ille intelligitur mandare Legatis, ut exponendæ doctrinæ ita exercendæ ecclesiasticæ ultionis officium; cum sexcenta Concilia provincialia sive regionaria habeamus, in quibus Legati apostolici unà cum Synodis anathemata pronuntient et exequantur? quam auctoritatem Conciliis œcumenicis denegari, longè absurdissimum est. 3° Libenter quærerem, ludantne nos Synodi, cùm absolutè ac decretoriè pronuntiant : « Si quis non ita senserit, anathema sit? » Ac nimis profectò ineptiunt qui hæc anathemata intentari respondent à Synodis sub ratihabitatione et confirmatione futurâ ipsius Pontificis. At saltem audiant has formulas ab omnibus Synodis frequentatas, quæ effectum ipsum denotant : « Ab ecclesiâ projecimus; privavimus, nudavimus omni dignitate. » Ac rursus alio modo : « Nudatus est, privatus est, projectus est : » tanquam perfectâ re, quam ipsi pendere volunt. Postremò si adhuc hæsitant, esto illud ab octavâ Synodo decretum peremptorium, haud minùs adversùs eorum sententiam, quàm adversùs Photium : « Nos eum inobedientem et resistentem sanctæ huic et universali Synodo repulimus, et anathematizavimus, atque à totâ catholicâ et apostolicâ Ecclesiâ fecimus alienum, PER DATAM NOBIS POTESTATEM IN SPIRITU SANCTO A PRIMO ET MAGNO PONTIFICE NOSTRO, LIBERATORE AC SALVATORE CUNCTORUM[2]. » Quid enim expectant qui sic pronuntiant? Sed nos in tam claris plus æquo immoramur.

Atque hæc de objectione, quæ à Synodorum confirmatione petitur, dicenda habebamus. Sanè et Imperatores Synodos confirmarunt, diversissima ratione, ut vim legis ac civilis executionis obtinerent. Confirmatio autem ecclesiastica, quid sit, plenissimè explicatum esse credimus; nempè sic : vel ut insit ex communi consensione firmitas, vel ut innata jam, ac certa, magis magisque inculcetur.

CAPUT XI.

Ex antedictis resolvitur illud, duodecim sæculis inauditum; quòd Episcopi jurisdictionem omnem à Papâ mutuentur; quòdque Papæ assistant, ut consiliarii tantum, non ut judices.

JAM illud superest explicandum quod objiciunt : Episcopos à Romano Pontifice potestatem suam ac jurisdictionem mutuari; adeoque conjunctos quamlibet in Synodum œcumenicam, nihil posse adversùs auctoritatis suæ radicem ac fontem, sed tantùm adesse ut consiliarios; ac decreti robur, tam in rebus fidei, quàm in aliis, in Romani Pontificis potestate esse positum.

Quod commentum, sponte vel ex eo concidit, quòd priscis sæculis inauditum, XIII sæculo invehi cœpit in theologiam, postquam scilicet philosophicis ratiocinationibus, iisque pessimis, agere, quàm Patres consulere plerumque maluerunt.

Huic verò novitati repugnat imprimis, id quod est ex Actis Apostolorum relatum de illa Synodo apostolicâ, quam cæteris velut interari et repræsentari Conciliis, sancti Cœlestini ad Synodum Ephesinam epistola, et Concilii quinti œcumenici interlocutio demonstravit[1] : quâ in Synodo, si quis Apostolos non veros judices à Christo constitutos, sed Petri consiliarios dixerit, nimis ineptus est.

Repugnant item ea quibus constitit Romanorum Pontificum decreta atque judicia, etiam de fide, œcumenici Concilii convocatione suspensa, auctoritate retractata, nec nisi examine facto, ac dato judicio comprobata et confirmata fuisse[2] : quæ profectò probant, eos non Papæ consiliarios, sed papalium decretorum sedere judices.

Et eos quidem legitimè convocari oportet, ne tumultu coeant : cæterùm convocati, *auctoritate Spiritûs sancti*, non Papæ, judicant; pronuntiant anathemata, non Papæ auctoritate, sed Christi; totiesque in actis id inculcatum vidimus, ut repetere jam pigeat.

Huc accedat illud Concilii primi Arelatensis ad sanctum Sylvestrum : « Te pariter nobiscum judicante, cœtus noster majore lætitiâ exultasset; » atque in ipso Concilii capite ad eumdem Sylvestrum : « Quid decreverimus communi consilio, Charitati tuæ significamus[3]. » Hâc igitur sacerdotii sui auctoritate freti, de summis rebus, de observatione scilicet Paschæ Dominicæ, ut uno die per omnem Orbem observetur; de Baptismo non iterando; deque Ecclesiarum disciplina judicant[4] : cujus generis exempla ubique occurrunt. Quin etiam à Synodis, etiam particularibus, quibus Papa præsedit, ejus etiam præsentis decreta examinari et firmari consensione; Patres pariter judicare, decernere, definire constitit; ac millies in actis adscriptum vidimus[5].

CAPUT XII.

Quo sensu dictum sit ab antiquis, à Petro et per Petrum esse episcopatum : sancti Augustini locus.

CÆTERUM in re tam clarâ unum illud ex antiquitate depromptum objiciunt, à sancto Innocentio dictum; Petrum « episcopalis nominis et honoris auctorem[6]; » et iterum : « unde ipse episcopatus et omnis auctoritas nominis ejus emersit[7]; » et à sancto Leone : « Si quid, cum eo (Petro scilicet) commune cæteris voluit esse Principibus, (scilicet Apostolis) nunquam nisi per Petrum dedit, quidquid cæteris non negavit[8]; » atque alibi item, Christum ita concessisse cæteris Apostolis prædicandi ministerium, ut in eos à Petro, « tanquam à quodam capite, dona sua velit in corpus omne diffundere[9]. » Unde etiam manavit illud Optati Milevitani : « Bono unitatis beatus Petrus præferri Apostolis omnibus meruit, et claves regni cœlorum communicandas cæteris solus accepit[10]; » et illud Gregorii Nysseni : « Per Petrum Episcopis dedit claves cœlestium honorum[11]; » et illud denique sancti Cæsarii Arelatensis ad Symmachum Papam : « Sicut à personâ beati Petri Apostoli, episcopatus sumit initium, ita necesse est ut disciplinis competentibus Sanctitas vestra singulis Ecclesiis quid observare debeant evidenter ostendat[12]. »

Hæc et alia ejusmodi ad extremum si urgeant, nempe asserent à Petro non à Christo, aut à Christo per Petrum, non autem immediatè et proximè Apostolos con-

1. *Duval., tract. de supr. Rom. Pont. potest., part.* IV, *quæst.* VI, *p.* 525 *et seq., edit* 1614. *Vid. Dissert. præv., n.* XXII. — 2. *Conc. C. P.* IV, *gener.* VIII, *col.* 1166.

1. *Sup., lib.* VII, *c.* VI *et* XIV. — 2. *Idem, cap.* IX *et seq.* — 3. *Conc. Arelat.* I, *an.* 314, *epist. ad Sylvest., tom.* I *Conc., col.* 1425, 1427. — 4. *Vide can. Conc.* I *Arelat., ubi sup.* — 5. *Vid. sup. lib.* VII *pass. et etiam hoc libro.* — 6. *Rescr. Inn. ad Conc. Milev., tom.* II *Conc., col.* 1287. *Inter Aug., epist.* CLXXXII, *al.* XCIII, *n.* 2, *tom.* II, *col.* 639. — 7. *Ejusd. Rescr. ad Conc. Carthag., ibid., col.* 1284. *Inter August., ep.* CLXXXI, *al.* XCI, *n.* 1, *col.* 635. — 8. *Leo Mag., serm.* III *in anniv. Assum. ejusd., c.* II. — 9. *Id. epist.* X, *ad* LXXX, *ad Episc. Prov. Vien., c.* I. — 10. *Opt. Milev., de schism. Donat. adv. Parm., lib.* VII; *edit Dup., pag.* 104. — 11. *Greg. Nyss.*, in eos qui castigari ægrè ferunt : *t.* III, *p.* 314, *edit. Paris.* — 12. *Cæs. Arelat. Exemp. Libel. ad Symm., tom.* IV *Conc., col.* 1294.

stitutos : tanquam alius quàm Christus Apostolos vocaverit, miserit, atque infuso Spiritu cœlesti potestate donaverit; ac Petrus, non Christus, dixerit : *Ite : docete : prædicate : baptizate : accipite*[1], etc. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos*[2].

Neque me fugit Joannem de Turrecremata, aliosque paucos, dum à se non putant sanctis Leonis et aliorum jam allata dicta satis defendi posse, nisi Apostoli quoque à Petro suam jurisdictionem acceperint; in hoc etiam deliramentum abreptos contra manifestissimam Evangelii veritatem : quod quidem commentum ipse Bellarminus confutavit[3].

Id ergo cùm sit omnium absurdissimum, constabit adductis Patrum sententiis hæc tantùm doceri.

Primò, auctoritatem episcopalem ac jurisdictionem clavibus ac ligandi solvendique potestate contineri; quod per se est perspicuum.

Secundò, Petrum fuisse primum, in quo ea potestas ostenderetur et constitueretur, patet ex evangelicâ historiâ. Etsi enim Christus omnibus Apostolis dixit : *Accipite Spiritum sanctum*; Joan. xx, 22; et, *Quæcumque alligaveritis*; et, *Quæcumque solveritis*; Matth. xviii, 18; tamen præcesserat illud Petro dictum : *Tibi dabo claves*, et, *Quodcumque ligaveris*, *et quodcumque solveris*; Matth. xvi, 19.

Tertiò, utrumque, id est, et quod est Petro, et quod est Apostolicis dictum, æquè à Christo manare. Qui enim dixit Petro : *Tibi dabo*; et *Quæcumque ligaveris*, idem Apostolis dixit : *Accipite*, et, *Quæcumque alligaveritis*.

Quartò, verum igitur esse quod ait Optatus de Petro : « Bono unitatis claves regni cœlorum, communicandas cæteris, solus accepit. » Reverâ enim quæ Petro datæ sunt, Matth. xvi, communicandæ erant postea Apostolis, Matth. xviii, et Joan. xx; communicandæ autem, non à Petro, sec à Christo, ut patet.

Quintò, verum etiam id esse quod ait Cæsarius : « A Petro episcopatus sumit initium : » cùm Petrus primus fuerit in quo per ligandi ac solvendi ministerium ostensa, inchoata, commendata fuerit episcopalis potestas.

Sextò, hinc etiam verum quod ait Innocentius : « A Petro episcopatum et omnem auctoritatem ejus nominis emersisse, » quòd ille primus omnium sit Episcopus constitutus, sive designatus.

Septimò, eâ causâ vocari Petrum ab eodem Innocentio *episcopatûs auctorem*, non quòd ejus institutor fuerit; non quòd ab eo Apostoli ligandi ac solvendi potestatem acceperint : reclamant enim ubique Scripturæ; sed quòd ab eo factum sit ejus potestatis inter homines collocandæ, et constituendi sive designandi episcopatûs initium.

Octavò, Apostolos per orbem terrarum non Petri auctoritate, sed Christi, constituisse, ordinasse, consecrasse Episcopos ac Presbyteros qui Ecclesias gubernarent; atque hunc esse communicati episcopatûs unà cum ordinariâ jurisdictione fontem.

Nonò, hæc ut clariùs elucescant, ac facilè intelligatur quid sit illud, *per Petrum*, quod apud Leonem legimus, recolenda et antiqua Ecclesiæ ab ipsis Scripturis ducta traditio.

Constat ergo domino interrogante Apostolos : *Quem dicunt homines esse Filium hominis*[4]? Petrum omnium Principem, omnium indutâ personâ respondisse : *Tu es Christus* : ac postea Christum Petro talem gerenti personam dixisse : *Tibi dabo*, etc. *Quodcumque ligaveris*, etc. Quo patet, his verbis, non modò Petrum, sed in Petro suo Principe, ac pro omnibus respondente, omnes Apostolos eorumque successores, episcopali potestate ac jurisdictione esse donatos.

Quæ omnia complexus Augustinus hæc scribit[5] : « Cum omnes essent interrogati, solus Petrus respondit : *Tu es Christus* : et ei dicitur; *Tibi dabo*, etc., tanquam ligandi ac solvendi solus acceperit potestatem : cùm et illud unus pro omnibus dixerit, et hoc cum omnibus, tanquam personam gerens unitatis, acceperit. » Quo nihil est clarius.

1. *Matth.*, xxviii, 19, 20; *Marc.*, xvi, 14. — 2. *Joan.*, xx, 21, 22. — 3. *Bell.*, *de R. P.*, *lib.* iv, *c.* xxiii. — 4. *Matth.*, xvi, 13, 16, 19. — 5. *Aug.*, *tract.* lxviii, *in Joan. n.* 4, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 800, 801.

CAPUT XIII.

Patres ante Augustinum : alii Augustini loci : traditio sequentis ætatis.

Augustino præluxit Cyprianus passim Brevis ac præclara ad Lapsos epistola sic incipit[1] : « Dominus noster cujus præcepta metuere et observare debemus, Episcopi honorem et Ecclesiæ suæ rationem disponens, in Evangelio loquitur, et dicit Petro : *Ego tibi dico*, etc., et, *Tibi dabo claves*, etc., et *Quæ ligaveris*, etc. Inde per temporum et successionum vices Episcoporum ordinatio et Ecclesiæ ratio decurrit, ut Ecclesia super Episcopos constituatur, et omnis actus Ecclesiæ per eosdem præpositos gubernetur. »

In uno igitur Petro omnes Episcopos institutos Cyprianus agnoscit; neque immerito episcopatus, eodem Cypriano passim attestante, unus toto orbe terrarum, in uno est institutus : idque factum est ad stabiliendam *unitatis originem ab uno incipientem*, ut idem Cyprianus docet[2].

Consentit Optatus, qui *claves communicandas cæteris* Apostolis, utique à Christo, ut rerum series demonstravit, *soli Petro* primùm agnoscit traditas, ut *unitatis negotium formaretur*[3].

Sed omnium maximè communem traditionem exponit et inculcat Augustinus. Neque enim semel id dixisse contentus, loco suprà memorato[4], in hujus doctrinæ exponendâ ratione totus est. Hinc illud : « In Petro esse Ecclesiæ sacramentum[5]; » ergo ea, de quibus agimus, Christi verba dicta esse Petro « Ecclesiæ formam gerenti : quædam dici de Petro quæ non habent illustrem intellectum, nisi cùm referuntur ad Ecclesiam, cujus ille agnoscitur gestasse personam, propter primatum, quem in discipulis habuit[6]. »

Hinc autem sequi docet omnes Apostolos et Episcopos à Christo potestatem in Petro accepisse : « Petro enim figuram Ecclesiæ sustinenti datas claves, atque hinc Ecclesiæ datas. Petrum, Paulum, Joannem, cæteros Apostolos claves accepisse, easque adhuc in Ecclesiâ esse, sed omnes in Petro accepisse, ut Ecclesiæ figurâ[7] : » quod inculcat his verbis : « Beatus Petrus primus Apostolorum; in illo uno omnes claves acceperunt[8]. »

Id verò factum commendandæ unitatis gratiâ, post Cyprianum et Optatum, docet : « Quando enim Christus ad unum (Petrum scilicet) loquitur, unitas commendatur[9] : » unde passim in libris contra Donatistas ait, *claves unitati datas*[10].

Summa ergo hæc est. Cùm Apostoli et Pastores Ecclesiarum et unum sint, et multi; unum ecclesiasticâ communione, qui unum pascant gregem; multi per orbem terrarum distributi, ac suam quique unici gregis sortiti partem, ideo potestatem ipsis duplici Christi concessione datam; primùm ut unum sunt, idque factum in Petro principe, unitatis figuram ac personam gerente, quò pertineat illa vox singulari prolata numero : *Tibi dabo*, et *Quodcumque ligaveris*, etc. Secundò, ut multi sunt, plurali numero, quò pertineat illud : *Accipite*, et, *Quodcumque ligaveritis*; utrumque autem proximè et immediatè à Christo; cùm ille qui dixit : *Tibi dabo*, ut uni; dixerit idem : *Accipite*, ut multis : præcessisse tamen eam vocem, quâ datur po-

1. *Cypr.*, *Ep.* xxvii, *al.* xxxii; *edit. Balus.*, *p.* 37. — 2. *Cypr.*, *tract. de Unit. Eccles. et alib. passim.* — 3. *Opt.*, *lib.* vii, *p.* 104. — 4. *Vid. cap. præ. ed.* — 5. *Aug.*, *ep.* liii, *aliàs* clxv, *n.* 2. *col.* 120. — 6. *Id.*, *tra t. in Psal.* cviii, *n.* 4, *tom.* iv, *col.* 1215. — 7. *Id.*, *de Agon. Christ.*, *c.* xxx, *n.* 32, *tom.* vi, *col.* 260. — 8. *Aug*, *serm.* cxlix *de verb. Apost.*, *al.* xxvi *de divers.*, *cap.* vi, *n.* 7, *tom.* v, *col.* 706. — 9. *Id.*, *serm.* ccxcv, *al.* cviii *de divers.*, *cap.* ii, *n.* 2, *col.* 1194, 1195. — 10. *Vid. pass. contr. Donatist.*, *tom.* ix.

testas omnibus, ut sunt unum; quia Christus unitatem in Ecclesiâ suâ maximè commendatam esse voluerit.

Hinc omnia elucescunt. Neque tantùm Episcopi, sed etiam Apostoli à Christo claves potestatemque acceperunt in Petro, ac suo modo per Petrum, qui eam pro omnibus, ut omnium figuram ac personam gerens, communi nomine acceperit.

Manavit traditio ad posteros. Hanc universam paucis complexus est Christianus Drutmarus[1], noni sæculi scriptor nobilis, expositione in Matth. Ad hunc quippe locum : *Quodcumque ligaveris*, etc. « Hoc tam Petro quàm omnibus Apostolis et successoribus eorum, qui in Ecclesiâ eumdem locum tenent, rectè credimus concessum[2]. » Id postquam evangelicis dictis comprobavit, infert : « Quod autem quasi soli Petro, hæc legatio dici videtur, ideo fit, quia ipse locutus est pro omnibus, et in ipso omnibus responsum est. »

Hanc traditionem secuti, labente eodem sæculo, anno videlicet 875, Patres Cabillonenses privilegium Monasterii Tornutiensis sic statuunt[3] : « Auctoritate, quam à Christo Jesu Domino nostro, summo sacerdote, in Petro accepimus, » etc. Quod totidem verbis repetitum legimus, anno 878, in ejusdem privilegii confirmatione, subscribentibus Hincmaro Rhemensi et aliis[4].

Idem legimus in Caroli Magni capitularibus ab Ansegiso collectis[5] : « Præcipimus, ne fortè, quod absit, aliquis contra Episcopos leviter, (hoc est, irreverenter) aut graviter, (hoc est, contumeliosè) agat : quod ad periculum totius Imperii nostri pertinet ; et ut omnes cognoscant nomen, potestatem, vigorem et dignitatem sacerdotalem ; quod ex verbis Domini facilè intelligi potest, quibus beato Petro, cujus vicem Episcopi gerunt, ait : *Quodcumque ligaveris*, etc. » Vicem Petri dicuntur Episcopi gerere, quòd acceptâ in Petro potestate, vice ac loco Petri habeantur : quemadmodum et ipsi Romani Pontifices, vice ac loco Petri se gerunt, ac Petri vicarios se passim appellant ; majore potestate quàm alii, sed profectò non magis à Christo deductâ.

Unde Episcopi qui se vice Petri esse dicunt, iidem se Christi vicarios passim nominant[6] ; non pari amplitudine, quâ Romani Pontifices ; sed auctoritate pariter à Christo derivatâ.

Hinc excommunicant, « virtute Spiritûs sancti, et ex auctoritate beati Petri Apostoli[7] ; quippe qui intelligant, ad se quoque dicta, quæ Petro dicta sint.

Piget commemorare ejusmodi innumerabilia, quæ passim legentibus occurrent : ex quibus profectò constet Episcopos omnes, in Petro omnium personam gerente, accepisse à Christo quam habent potestatem.

Neque propterea dixeris, nihil præ cæteris accepisse Petrum, qui tantùm cæteros figuraret : meminisse enim oportet, quid Augustinus dixerit : « Petrum Ecclesiæ gestasse personam, propter primatum quem in discipulis habuit[8]. » Et alibi : « Petrus Ecclesiæ figuram portans, apostolatûs principatum tenens[9], etc. » quod assiduè inculcat, et cæteri Patres uno ore prædicant. Hoc enim habuit præ cæteris, ut, cùm esset omnium princeps, illud potestatis à Christo proximè et immediatè manantis commune depositum, principali jure et ipse acciperet, et ad successores transmitteret, ut cæteros Episcopos meminisse oporteat, se primùm in Petro ut unitatis capite designatos, formatos, constitutos, in Petri successore colendo et observando, unitatem et pacem servare debere[10].

1. Corbejensis Monachus. — 2. *Christ. Drut. exp. in Matth., c.* XXXV, *tom.* XV *Bibl. Patr., p.* 136. — 3. *Concil. Cabill., tom.* IX, *col.* 275. *Vid. suppl. Conc. Gall. D. de la Land., pag.* 294. — 4. *Ibid., pag.* 277. *Vid. Conc. Rhem., an* 900, *ibid., col.* 481. — 5. *Capitul. Car. Mag., lib.* V, *cap.* CLXIII. — 6. *Praef. Concil. Meld., tom.* VII *Concil., col.* 1816 *et seq.* — 7. *Conc. Vienn., can.* I, *tom.* IX, *col.* 433. — 8. *Aug., Enarr. in Ps.* CVIII, *n.* I, *tom.* IV, *col.* 1215. — 9. *Aug., serm.* LXXVI, *al.* XIII *de verb. Domini, c.* II, *n.* I, *tom.* V, *col* 416.

10. In eo loco codicis quem diligentiori curâ recognovit BOSSUET, hæc ad marginem, ipsius scripta manu, legimus : *Caput* XIV. *Ecclesiæ Hispaniensis traditio in Concilius Toletanis et in Concilio Tridentino* ; et in schedâ hic insertâ : *Notanda est traditio Ecclesiæ Hispaniensis, ante Caput* XIV. Quapropter deleto numero Capitis sequentis, pro XIV posuerat XV. Cùm autem solitus fuerit BOSSUET in schedis ea scribere quæ suo operi addebat, et ea sola nobis supersint hujus Capitis indicia ; an ab auctore illud Caput confectum fuerit, an schedæ amissæ fuerint, prorsus ignoramus (*Edit. Paris*).

CAPUT XIV.

Cleri Gallicani ab antiqua traditione ducta sententia : conventûs generalis anni 1655 adversùs Joannem Bagotium acta memorantur.

HANC sanctam et apostolicam episcopalis jurisdictionis ac potestatis à Christo immediatè profectæ et institutæ doctrinam, Ecclesia Gallicana studiosissimè retinuit, nec passa unquam est ab eâ traditione deflecti.

Ut alia omittamus, nostra memoria, anno videlicet 1655, Joannes Bagotius degenerem sententiam, qua vilescat episcopatus, propugnasse visus erat[1]. Id cùm Clerus Gallicanus maximo ac frequentissimo consessu Parisiis congregatus molestissimè tulisset, purgavit se coram amplissimo cœtu Bagotius, professusque est disertis verbis : « Episcopos immediatè à Christo accipere jurisdictionem, atque in suis Ecclesiis gubernandis eadem auctoritate pollere, qua Apostoli[2]. »

Idem Bagotius docere visus, « ita se habere Papam respectu cujuscumque Episcopi, et cujuscumque diœceseos, ut se habet Episcopus respectu cujuscumque Curati, et cujuscumque parœciæ diœceseos ; » id à se dictum negavit ; *atque inter utrumque ingens discrimen* esse professus est, *etiam jure divino.*

Sacer verò cœtus fideles omnes edoceri voluit, constitutam à Christo Papæ auctoritatem in totâ Ecclesiâ, Episcoporum verò in suis diœcesibus ; quæ doctrina esset Conciliorum Lateranensis sub Innocentio III, Florentini, ac Tridentini. »

Eam doctrinam Gallicani Patres luculentiùs exponunt, datis pro more litteris, ad omnes Coepiscopos, quarum hæc summa est[3] : « Neminem orthodoxum dubitare, quin Papa sit caput, Pastor et Primas universalis Ecclesiæ, uti loquitur Concilium Florentinum ; cujus potestatis jure posse eum in casibus ac formâ in jure præscriptis, providere regimini omnium Ecclesiarum, omnique pastorali functioni. Verùm ea doctrina non destruit jus episcopale, neque propterea admitti delegatos sine causa, qui sine Episcoporum licentiâ omnia eorum munia obire possint : hierarchiam nihil esse aliud quàm subordinationem quamdam membrorum ad caput ; eò esse comparatam ut membra conservet sub capitis regimine ; ac licèt utrique et caput et membra potestatem ac vitam ducant ab eodem Christo, non tamen eadem vi neque pari auctoritate : Apostolos haud minùs Petro fuisse subjectos, quanquam æquè ac Petrus à Christo missionem habuissent ; ita Episcopos, qui Apostolis successerint, haud minùs à Christo habere potestatem, licèt eam exercere sub Papâ Petri successore debeant : cæterùm violari episcopatum, qui secundùm Cyprianum unus est, nisi Episcopus agnoscatur à Spiritu sancto præpositus gregi ; qui se ab ejus auctoritate segregaverit, ab eo id pati Ecclesiam, quod sol erepto radio, obstructo rivo fons, detracto uno ramo arbor tota pateretur : ac neminem Ecclesiæ verè esse conjunctum qui non agnoscat, et superiorem in totius corporis capite potestatem, et quæ in subjectis particularium Ecclesiarum capitibus vigeat : et Papam quidem instar petræ esse, quâ fundatur Ecclesia ; Episcopos verò columnarum instar, quâ portetur ; atque omnino ad sustentandam tanti ædificii structuram, et petram, et columnas æquè conservari oportere. »

Hanc celeberrimi conventûs acceptam à majoribus et tradendam posteris sententiam, aulicis artibus aliquanto tempore interceptam, conventus Ecclesiæ Gallicanæ, anno 1682, innovavit ac promulgavit.

Hoc sacrum depositum ab omni patrum memoria Sorbona custodit. Neque unquam innoxios habuit qui aliud sentirent, ut à nobis prolata monumenta testantur[4].

1. In suo libro cui titulus est : *Défense du droit épisc.* — 2. *Vid.* act. du Clergé de 1655. — 3. *Vid. ib.* — 4. *Vid. sup., lib.* VI, *c.* XXIII *et seq.*

Nimia illa quidem, inquies, quæ potestatem jurisdictionis Parochorum æquè ac Episcoporum et Papæ, à Christo esse docet, ut ex eisdem monumentis atque ex novissimâ Vernantii censurâ patet.

Qui hæc objiciunt, doctrinam sacræ Facultatis non intelligunt : disertè enim explicat hic agi de Parochis, non quantùm ad *limitationem*, sed quantùm ad *institutionem primariam;* subditque in censurâ Vernantii : « Salvâ semper immediatâ Episcoporum in Prælatos minores, seu Curatos et plebem subditam auctoritate. »

Mens ergo Facultatis de secundi ordinis Sacerdotibus non ea est : institutum à Christo, ut sint eo ritu, quem nunc Ecclesia servat, in Paræcias distributi; id enim pertinet ad eam limitationem, quam à Papâ quidem et ab Ecclesiâ esse ipsa Facultas docuit; sed omnino à Christo esse id, quod ad *primariam* hujus ordinis *institutionem* pertinet; nempe ut ille ordo sit in Ecclesia necessarius, et secundo loco sub Episcopis ecclesiasticam jurisdictionem exerceat; quàm cùm exercet, non ab alio quàm à Christo, secundùm canones et Episcoporum juxta præscripta, exercendam accipiat : ita ut Episcopis, à quibus consecrantur et instituuntur, tanquam immediatis Pastoribus, vicariam operam præstent : quod est verissimum.

At Episcopos, licèt Papæ divino jure subjectos, ejusdem esse ordinis, ejusdem caracteris, sive ut loquitur Hieronymus[1], *ejusdem meriti, ejusdem sacerdotii,* collegasque et coepiscopos appellari constat : scitumque illud Bernardi ad Eugenium Papam[2] : « Non est dominus Episcoporum, sed unus ex ipsis. »

Quod ergo nuperrimè invèntum est, Episcopos à Papâ jurisdictionem habere, ejusque quosdam esse vicarios, ut duodecim sæculis inauditum, à scholis christianis amandari oporteret.

CAPUT XV.

Auctoris anonymi, de jurisdictione episcopali à summo Pontifice profectâ, vanæ commentationes : sancti Gregorii loci : Bellarmini objectio : sancti Felicis III locus.

Quam firma et antiqua sit nostra sententia, aliorum vani conatus docent, ac præsertim anonymi, qui *de libertatibus* scripsit. Is enim, ut nihil intactum relinqueret, quo vilesceret episcopatûs dignitas, totum VIII librum in hâc quæstione consumpsit, conquisitis undique auctoribus, qui degenerem sententiam sequerentur[3]. Et quidem Scholasticos ac postremæ ætatis auctores facilè invenit, multosque laudavit : ex antiquitate nihil omnino protulit, præter illa, quæ de Petro dicta retulimus; quæ quàm abs re sint, omnes eruditi vident.

Sanè et Joannem Ravennatem retulit, qui ad sanctum Gregorium de Romàna Ecclesiâ hæc scribat : « Quæ universali Ecclesiæ jura sua transmittit[4]. » Sed hæc nihil aliud sonant, quàm omnium Ecclesiarum jura, etiam Ecclesiæ Romanæ auctoritate muniri, eòque recurrere omnes, quorum jura violentur; quod est certissimum. Si quis autem illa verba eò pertinere putet, ut à Papâ, non à Christo episcopatûs jura profluant, næ ille arbitretur à Joanne Ravennate plus tribui Gregorio, quàm ipse sibi Gregorius tribuat; is enim nihil aliud Petro auctori suo tribuit, quàm ut ei à Christo « cura totius Ecclesiæ, et principatus commissus sit[5] : » hoc est, ut universam qualis à Christo instituta est, regat Ecclesiam; non profectò, ut omnia Ecclesiæ jura à se, non à Christo, transmissa esse putet. Idem Gregorius de se cæterisque fratribus Ecclesiarum Episcopis hæc scribit : « Quid ergo nos Episcopi dicimus, qui honoris locum ex Domini nostri humilitate suscepimus, et tamen superbiam hostis ipsius imitamur[6]. » Nempe se accenset cæteris, qui *honoris locum* à Christo æquè suscipiant; non eum se esse vult, qui omnia jura cæteris tribuat. Quo etiam loco id scribit : « Certè Petrus Apostolus primum membrum sanctæ et universalis Ecclesiæ est; Paulus, Andreas, Joannes quid aliud, quàm singularum sunt plebium capita[1]? » à Christo utique, non à Petro constituta; unde subdit : : « et tamen sub uno capite omnes membra sunt Ecclesiæ. » A quo quidem capite, Christo scilicet, vim omnem suam ducunt, non à Petro, qui licèt suo modo caput omnium, respectu tamen Christi, unà cum ipsis membrum est; omnibus pariter virtus et auctoritas à Christo tribuitur, ac licèt non æqua omnibus, tamen omnibus æquè.

Non ergo à se putent Romanum Pontificem honoratum, dum volunt Episcopos illi, potiùs quàm Christo, referre acceptam eam, quam exercent, cœlestem jurisdictionem. Gregorium recordentur. « Non honorem, inquit[2], esse deputo, in quo fratres meos honorem suum perdere cognosco[3] : meus namque honor est, honor universalis Ecclesiæ. Tunc ergo verè honoratus sum, cùm singulis quibusque honor debitus non negatur. »

Nihil autem ad rem, quæ scribit anonymus de Alexandrino et Antiocheno patriarchatu, per Petrum Apostolum constituto; longè verò minùs ad rem quod etiam de phantastico Galliæ Patriarchâ, singulari capite agit[4]; ac pudere debuit virum gravem, in his etiam somniis confutandis tantum operæ collocasse. Sed certum erat nihil prætermittere, quod aliquam Gallis invidiam apud imperitos conflare posset.

Metropolitanas Ecclesias, præsertim in Galliâ, suam à summo Pontifice auctoritatem traxisse narrat[5] : quo causæ suæ emolumento? Nempe et Paulus Titum in Cretâ Metropolitam instituit, jussitque ut per Ecclesias Episcopos constitueret[6]. An hic etiam necesse fuit intervenire Petrum? An Petrus Ephesinam, Cæsariensem, Heracleensem, aliasque in Oriente primarias sedes instituit, quæ non modo Episcopos, sed etiam Metropolitas plurimos sub se haberent?

Quod verò episcopatum toto orbe terrarum ab uno Petro et successoribus propagatum dicit, nulla probatione dicit : tanquam alii Apostoli nihil egerint. Quòd non nisi auctoritate Petri distributas diœceses, et cuique pastori suum assignatum gregem asserit[7] : quòd, quidquid cæteri Apostoli, Paulus etiam apud Cretenses, egerint et jusserint, Petri et successorum expresso vel tacito consensu valuisse respondet; hæc contemnenda potiùs, quàm confutanda duximus, et in tantâ litterarum luce ab homine gravi dici potuisse miramur.

Jam quòd his ratiociniis delectatur : Episcopi Papæ subjecti sunt; Episcopi à Papâ deponi, à Papâ reponi possunt (servatis quidem canonibus) : episcopalis jurisdictio ab ipso ordine sive charactere separari potest; ergo à Papâ est : Episcopi inæqualem nec eamdem cum Papâ jurisdictionem accipiunt; ergo non à Christo[8] : (quasi Christo non licuerit, honorem ac potestatem à se immediatè diffusum diversâ mensurâ, modoque, et certo ordine temperare ac distribuere), ne memoratu quidem dignum est.

Nec melioris notæ illud : « In regimine monarchico supremus Princeps officia aliis etiam Principibus distribuit, ac jurisdictionem confert. » Demonstrandum enim erat, ecclesiasticam monarchiam, sub Christo præcipuo Monarchâ constitutam, ad formam monarchiæ sæcularis penitus institutam esse; quod est falsissimum : id, inquam, Scripturis et traditione demonstrandum, non

1. *Hier., ep. ad Evang.* CI, *al. ad Evag.* LXXXV : *tom.* IV, *col.* 803 — 2. *Bern., de Consid. ad Eug., lib.* IV, *c.* VII, *n.* 33 : *tom.* I, *col.* 414. — 3. *Anon., de Libert., etc., toto lib.* VIII, *impr., c.* X *et* XI. — 4. *Joan. Raven., Epist. ad Greg. Mag. epist.* LVII, *lib.* III; *al.* LV, *lib.* II : *tom.* II, *col.* 668. — 5. *Greg. Mag., lib.* V, *epist.* XX, *Maur. Aug. al., lib.* IV, *ep.* XXXII : *idem, col.* 748. — 6. *Id., epist.* XVIII *ad Joan. C. P. al., lib.* IV, *ep.* XXXVIII, *col.* 744.

1. *Greg. Mag., lib.* V, *epist.* XVIII *ad Joan. C. P., al. lib.* IV, *ep.* XXXVIII, *col.* 743. — 2. *Id., lib.* VIII, *ep.* XXX *ad Eulog. Alex., al. lib.* VII, *ep.* XXX, *col.* 919.

3. Videtur ab Eulogio vocatum fuisse Gregorium *Papam universalem*, quem titulum arrogantiâ plenum Gregorius repudiabat. « Scio qui sum, inquit, qui estis : loco enim mihi fratres estis, moribus Patres. » Deinde sequuntur ea verba quæ Bossuet allegat (*Edit. Paris*).

4. *Anon., de Libert., etc., lib.* VIII, *cap.* III, IV. — 5. *Idem, cap.* V *et seq.* — 6. *Tit.*, I, 5. — 7. *Anon., ibid., can.* XII, *n.* II. — 8. *Idem, tot. cap.*

ex proprio cerebro, vanisque ratiocinationibus christianæ reipublicæ forma effingenda erat.

Illud verò longè est absurdissimum, quod statim significat : « Jurisdictionem ab eo esse, qui confert titulum[1] : » item ab Apostolis eorumque successoribus esse, qui diœceses seu parochias distribuerint, fundarint Ecclesias, Pastores constituerint, plebem assignarint. Cui enim non sit obvium, ab Apostolis, apostolicisque viris separata loca, personas designatas; à Christo tamen ipso jurisdictionem esse collatam? Quod si verbis ludimus, contendimusque à Christo immediatè non esse, quod sit per homines; jam ergo nec papalis jurisdictio à Christo sit. Romanus enim Pontifex æquè ac cæteri ab hominibus eligitur, ab hominibus ordinatur. Quis autem ei Romanam diœcesim assignavit, cujus est peculiaris Episcopus? A quo episcopalem hanc jurisdictionem accepit? An à Petro et antecessoribus jam pridem in cœlum assumptis? An fortè à se ipso ut Papâ, non antem à Christo? Apage deliria, vana ratiocinia evanescant.

Memorat Bellarminus[2] Bullas pontificias Episcoporum instituendorum causâ datas. Neque quidquam aliud profert[3] : neque recordatur quàm hæc novitia ac postremæ ætatis sint; et quàm nec ad Græcos, nec ad alios Orientales pertineant, quos non eâ conditione, ut Bullas deinceps acciperent, Ecclesia catholica toties susceperit; imo in antiquo usu reliquerit.

Neque tamen refugimus id, quod est à Felice III dictum[4] : « Per quam (apostolicam scilicet Sedem) largiente Christo, omnium solidatur dignitas Sacerdotum : » non quod eos institueret omnes Episcopos, quod est falsissimum; sed quòd malè et præter canonicum ordinem institutos, à suâ communione, suo quodam jure depelleret, eisque communicando solidaret.

De tribus Patriarchis, qui cæteros deinde Episcopos confirmarent, à Sede apostolicâ confirmandis, quod objiciunt, etiamsi esset certissimum, et vetustissimum, atque ab ipsâ christianitatis origine repetitum; quid ad nos pertinet? cùm certum sit; Carthaginensem Ecclesiam, et antequam Constantinopolitanæ Sedi subderentur[5], Ephesinam, Heracleensem, Cæsariensem in Cappadocia, aliasque absolutæ ordinationis jure gavisas : quo etiam potitas esse Gallicanas et Hispanienses Ecclesias, ex antiquis utriusque Ecclesiæ canonibus erui, æquis constabit judicibus. Dicant tamen an valuerint, an non?

Sæpe vidimus Romanorum etiam Pontificum electionem atque institutionem, si quid dubii fortè intervenit, Conciliorum atque Ecclesiarum consensione, auctoritate, decreto agnitam et firmatam, multosque, ipso fatente Baronio[6], instrusos, simoniacos, nullosque Pontifices, summâ tamen auctoritate valuisse; quòd Ecclesia catholica, tacito saltem consensu, eorum institutionem ac gesta comprobaret, rataque haberet. An ergo propterea Romani Pontificis jurisdictionem ab Ecclesia esse dicemus? Sed nos in perspicuâ re plus æquo immoramur. Satis enim scimus, neminem dissensurum, qui quidem antiquitatem vel primoribus labiis degustarit : neque futuros unquam fuisse, qui jurisdictionem omnem ecclesiasticam ab ipso Papâ repetendam ducerent, nisi et fuissent, qui cùm omnia extraordinariè habere et gerere affectarent, omnino imminuta Episcoporum potestate sibi opus esse crederent.

CAPUT XVI.

Loci sancti Joannis Chrysostomi, à novissimo auctore anonymo objecti.

Novissimus auctor anonymus multa ex beato Joanne Chrysostomo et Augustino profert, quibus ea, quam tuemur, Conciliorum auctoritas infringi videatur. Libri enim v caput XII hunc titulum præfert : *Sententia sancti Joannis Chrysostomi de comparatione beati Petri cum cæteris Apostolis, etiam simul unitis*[1]. Quo loco congerit mira, sed omnino extra rem; ut vel exinde specimen capi possit, quàm sit ejus auctoris, ad speciem magis quàm ad veritatem composita oratio.

Ad hanc ergo Christi interrogationem : *Vos autem quem me esse dicitis?* hæc à Chrysostomo notata memorat, quibus significet, « superius esse sancti Petri circa fidem judicium, cæterorum omnium Apostolorum judicio. »

Primum quidem, « Petrum non solùm omnes alios repræsentasse, omnium vice ad interrogationem Christi respondendo, sed ipsorum etiam non expectasse suffragium[2]; » quod quidem verissimum est, sed nihil ad rem. An enim coram ipso Christo Præsidem egisse volunt, et singulorum rogare potuisse sententiam? Rem absurdam primùm; tum etiam inutilem; non enim necesse id erat, cùm vel inde à primo Christi miraculo in Canâ Galileæ Joannes scripserit : *Crediderunt in eum Discipuli ejus*[3]; et utique non in hominem, sed in Deum credebant, atque id Petro gnarum.

Neque magis est ad rem id, quod anonymus notatum à Chrysostomo memorat, Petrum *præsiluisse et prævenisse*[4]. Prævenit enim certè omnium responsionem, non omnium fidem. Neque ad quæstionem pertinet, an Petrus rogatis aliorum suffragiis, pro omnibus responderit. Non enim id quisquam cogitat, eo obstringi Romanum Pontificem Petri successorem, ut nihil communi nomine pronuntiet, nisi rogatis omnium suffragiis, cùm, ex omnium Ecclesiarum communicatione, facilè intelligere possit communem traditionem et fidem, quam exponere teneatur.

Jam anonymus ad hæc verba Chrysostomi : *Os et vertex consortii totius*, notare debuisset, eum esse oris loco, qui promat quid omnes sentiant. Quod autem illud adscribit (nota hæc verba) VERTEX CONSORTII TOTIUS, ET NON APOSTOLORUM TANTUM SEORSUM SUMPTORUM[5], quàm futile! Quis enim inter Catholicos dubitat quin Romanus Pontifex sit caput et vertex totius Ecclesiæ? An proinde ejus sententia omnium sententiæ prævaleat, quæstio est. Quin senatùs Princeps, totius ordinis Princeps caputque dicitur : quod non eo dixerim, ut Romanus Pontifex non majore dignitate polleat, sed quod ea quæ jactant, cum inferiori quoque dignitate constent.

Anonymus memorat[6], secundo loco, à Chrysostomo notatum, Petrum perfectiore modo Christum cognovisse, quàm qui eum Filium Dei antea confessi fuerant; quod de cæteris aliquatenus verum est, de Apostolis certè absurdissimum, quos ante Petri confessionem in nudum hominem credidisse, nemo nisi impiè dixerit; ac, si id Chrysostomus diceret, commodâ interpretatione in aliam sententiam emolliendus esset, quod hujus loci non est.

Observat, tertio loco, hæc verba Chrysostomi : *Pater illi quod loqueretur suggessit* : unde concludit anonymus[7] : « Petrum divinæ sententiæ sibi à Patre suggestæ promulgatorem, non humanæ opinionis relatorem extitisse. »

Quo loco multa peccat : primùm quòd nemo cogitet Petrum, cùm suam et aliorum exposuit fidem, *humanæ tantùm opinionis relatorem extitisse*. Non enim humana opinio est, in quam de Christo Deo apostolicus ordo consentiat. Tum stant illa duo simul, et Petrum communis fidei esse interpretem, et eam nihilominus à Patre acceptam esse.

Quod quarto et quinto loco anonymus memorat ad

1. *Annon., ibid., cap.* I, *n.* 9 : *cap.* VIII, *n.* 14 : *cap.* XII, *n.* 5, 6. — 2. *Bell., de R. P., lib.* IV, *c.* XXIV. — 3. Multa quidem profert; sed illud argumentum maximè urget, tanquam præ cæteris humissimum (*Edit. Paris*). — 4. *Felix III, ep.* XIII *ad Flav. C. P., tom.* IV. *Conc., col.* 1089. — 5. Subditæ quidem sunt à Chalcedonensi Synodo, ut videre est act. XV (*Edit. Paris*). — 6. *Vid. Baron. de Serg. III, Land. Joan. X, Joan. XI, tom.* X, *pass.*

1. *Anon., lib.* V, *cap.* XII, *n.* 1. — 2. *Chrys., Homil.* LIV, *al.* LV *in Matth., tom.* VII, *p.* 546 *et seq. Matth.*, XVI, 15. — 3. *Joan.*, II, 11. — 4. *Anon., lib.* V, *cap.* XII, *n.* 2. — 5. *Idem, n.* 1. — 6. *Anon., lib.* V, *cap.* XII, *n.* 3. — 7. *Ibid., n.* 4.

Petrum « verè ac propriè factam esse promissionem de ædificandâ super ipsum Ecclesiâ[1]; et cùm à Chrysostomo dicitur Ecclesia super ipsam fidem niti[2], id intelligi debere per singularem quemdam respectum ad Petrum ejusque successores in Sede apostolica, eximios fidei professores ac prædicatores; tum Petrum pastorem universi gregis esse constitutum. Omnes quidem, ac præcipuè Parisienses nostri et Gallicani Patres confitentur; neque in communi fide stabiliendâ laborandum fuit.

Neque etiam negant id quod ab anonymo, sexto loco, est positum : « Ut Petro verè, propriè, ac excellentiori modo revelata fuerat Christi divinitas;.... ista ipsi verè et propriè et immediatè dari claves regni cœlorem[3] : » hæc enim postrema sunt certissima, additis sanè iis, quæ ex Augustino ac Patrum traditione hausimus[4]. At superest quæstio, quâ conditione, quâ lege administrandæ claves, idque ex universali traditione explicandum, non ex uno ambiguo et utrique sententiæ apto Chrysostomi loco.

Quod autem et hic et septimo notatum ab anonymo est[5]; « Petrum ad altiorem divinitatis Christi cognitionem evectum » quàm cæteri Apostoli, quis asserere audeat? Certè ad excellentius ejus præconium adductum fuisse constat; quod sufficit.

Quòd est octavò in Chrysostomo observatum[6]; Jeremiam quidem uni genti, Petrum verò universo terrarum orbi esse præpositum, quis negat, ut eloquentissimè, ita suo modo verissimè à Chrysostomo esse dictum[7]? cùm præfectura Petri, non modò amplitudine, sed etiam ordinariâ potestate præstet.

Quòd denique anonymus Chrysostomum sic conclusisse memorat[8] : « Tu verò mecum, ex eis omnibus intellige, quanta sit potestas ejus, » ad hæreticos certè vertenda sunt, non ad Parisienses, aut ad Patres Gallicanos, qui hanc potestatem esse maximam, ac planè cœlestem confitentur.

Quòd autem, ex alio Chrysostomi loco, hæc infert anonymus[9] : « Si Petrus splendor totius mundi, si Apostolorum Doctor, ab ipso alii, non ab aliis ipse instrui atque doceri indiguit : » quorsum spectat? Nisi fortè ut Paulus Petrum temerè, non modò docuisse, sed etiam reprehendisse videatur.

CAPUT XVII.

Alius Chrysostomi locus, in Acta Apostolorum.

Noster anonymus ultimo loco memorat beati Chrysostomi homiliam III in Acta Apostolorum, in eaque vim facit maximam[10]. Ibi sanctus Doctor exponit sermonem Petri de uno ex discipulis in collegium apostolicum cooptando. Quo loco Chysostomus id notat : Petrum ubique loqui primum : græca autem sic habent : « Et ut fervidus, et ut is cui à Christo grex esset creditus, et ut cœtûs princeps, semper primus incipit loqui : » hoc autem omnes confitentur. Chrysostomus paulò post : « Considera quàm Petrus agit omnia ex communi discipulorum sententiâ, nihil auctoritate, nihil imperio : » quæ nobis quidem prosint, potiùs quàm noceant. Post multa interjecta subdit : « Multitudini permittit judicium, et eos qui eligerent reddens reverendos, et seipsum ab invidiâ liberans; » ac postea : « An non licebat ipsi eligere? Licebat et quidem maximè; verùm id non facit, ne qui videretur gratificari[11]. Quo loco noster anonymus somniat voluisse Chrysostomum, ut Petrus jure suo potuerit totum negotium peragere, etiam inconsultis fratribus, quod procul est à Chrysostomi mente, et ab illis temporibus. Id voluit Chrysostomus, Petro sacri cœtûs principi licuisse, ut sicut de electione primus verba fecerat, ita simul aliquem designaret, atque deligeret, in quem alii deinde facilè consentirent. Quod quidem est eligere, non solum, sed primum. Hoc autem non fecit Petrus. Indefinitè dixit : *Oportet testem resurrectionis Christi nobiscum fieri unum ex istis*[1]. Notat ergo Chrysostomus Petri modestiam, qui aliorum noluerit præoccupare judicia. At si, quod Chrysostomus ne cogitat quidem, id volunt, ut Petro vel soli licuerit totam rem pro potestate conficere; quid postea consequetur? Certè ut Petri successor, seorsim ab Ecclesiâ etiam congregatâ, aliquid possit, puta deligere aliquem Episcopum; non proinde summa hæc definire possit, quæ ad fidem, quæ ad schisma, quæ ad universalem reformationem pertinent : quâ in re quæstio est posita. Quamobrem Chrysostomus, utcumque intelligendus est, ipse certè anonymus extra quæstionem ludit.

Quæ deinde sequuntur ab anonymo relata verba Chrysostomi, variè leguntur in græcis codicibus, et vulgatus quidem interpres, quem sequitur anonymus, sic habeat : « Quanquam autem habet (Petrus) constituendi jus par omnibus, tamen hæc congruenter fiebant ob virtutem viri; et ob hoc quod tunc temporis præfectura non honos erat, sed cura subditorum[2]. » Unde illa anonymi vana : « Petrum habuisse jus par omnibus, non solùm seorsim, sed etiam simul sumptis[3]. » An Chrysostomus hoc dicit? Non has argutias in populari sermone tantus orator sectabatur; nihilque aliud hæc indicant, quàm ut Petrus æquè ac cæteri potuerit aliquem deligere, ac designare primus; id tamen aliorum arbitrio reliquerit.

Hæc dicimus ad Chrysostomi locum, prout legit interpres; at alia lectio est, quam vulgati codices retinuerunt. Sic autem habet ad verbum : « Quanquam nec æqualem omnibus constitutionem habebat, etc., » affirmationis loco, negatione repositâ : quam lectionem excutere non est animus; ac duntaxat monemus anonymum, recurrendum fuisse ad fontes, neque ex incertâ lectione certam conclusionem elici debuisse.

At illud palmarium putat, quod subdit Chrysostomus : « Meritò primus omnium auctoritatem usurpat in negotio, ut qui omnes habeat in manu : ad hunc enim Christus dixit : Confirma fratres tuos[4]. » Quo loco anonymus subtile illud suum inculcare non cessat : *Omnes habet in manu*, ergo *omnes simul sumptos;* quæ tamen nec sufficerent; et quando quidem rem ad extremos apices urget, addere debuisset; Petrum etiam solum omnia potuisse quocumque in negotio : nec tantùm in designando Matthiâ; sed etiam in exponendâ fide, in extinguendo schismate, in constituendâ universali disciplinâ; idque absolutè et ad nutum, nec ullâ coapostolis deliberatione permissâ : qualia nec Petrus, nec ipse Chrysostomus, nec quisquam homo sanus somniavit.

Nos quidem confitemur, Petrum omnium primum, ut ait Chrysostomus, non tamen solum in Ecclesiæ negotiis meritò *usurpare*, sibique vindicare *auctoritatem*, et confirmare fratres jussum; et quod suo loco diligentiùs expendemus[5], ejus, in re obviâ neque multùm controversâ, prono omnium assensu obtinuisse sententiam. Cæterùm, ubi gravis orta est dissensio, qualis illa de legalibus, Act. XV, variabantque sententiæ, sigillatim dixisse et judicasse omnes, remque esse decisam omnium auctoritate conjunctâ : unde illud extiterit : *Visum est Spiritui sancto et nobis*[6]; missumque ad Ecclesias non unius Petri, sed omnium Apostolorum, quotquot adesse poterant, ut ipse Chrysostomus loquitur[7], *commune decretum.*

CAPUT XVIII.

Sancti Augustini locus ab eodem anonymo objectus, contra Conciliorum auctoritatem indeclinabilem.

Idem anonymus auctor, libro VII, hunc objicit sancti

1. *Anon., lib.* V, *cap.* XII, *n.* 5, 6, 7. — 2. *Chrysost., loc. jam cit., n.* 2, *p.* 546. — 3. *Idem, n.* 7. — 4. *Sup. hoc lib., cap.* XII *et seq.* — 5. *Anon., idem, n.* 8. — 6. *Idem, n.* 9. — 7. *Chrys., loc. cit., p.* 548. — 8. *Idem, n.* 3. *Anon., lib.* V, *cap.* XII, *n.* 10. — 9. *Anon., ibid., n.* 11. — 10. *Ibid., n.* 12. *Chrys., Homil.* III *in Act., n.* 1 : *tom.* IX, *p.* 23. — 11. *Idem, p.* 25.

1. *Act.* I, 22. — 2. *Chrysost., Homil.* III *in Act., n.* 3, *tom.* IX, *p.* 26. — 3. *Anon., loc. cit.* — 4. *Chrysost., Homil.* III *in Act., n.* 3, *tom.* IX, *p.* 26. — 5. *Inf., lib.* IX. — 6. *Act.* XV, 28. — 7. *Chrysost., hom.* XXXIII *in Act. Apost., tom.* IX, *p.* 253.

Augustini locum ex libro secundo adversùs Donatistas; quo loco sanctus Doctor respondet Donatistis, qui auctoritatem Concliiumque Cypriani assiduè objectabant. De Conciliis autem hæc habet : « Et ipsa Concilia, quæ per singulas regiones vel provincias fiunt, plenariorum Conciliorum auctoritati, quæ fiunt ex universo orbe christiano, sine ullis ambagibus cedere, ipsaque plenaria sæpe priora posterioribus emendari; cùm aliquo rerum experimento aperitur quod clausum erat, vel cognoscitur quod latebat[1]. » Huc usque anonymus. Addemus et illud ejusdem Augustini ex eodem libro : « Nam et Concilia posteriora prioribus apud posteros præponuntur, et universum partibus jure optimo præponitur[2]. »

Probat anonymus, hîc agi de Conciliis stricto sensu plenariis, eo quòd Augustinus loquatur de Conciliis, *quæ fiunt ex universo orbe christiano.* Probat agi *de fidei quæstionibus,* quod *hæc* de Conciliis *dicta sint, occasione hæresis scilicet Donatistarum Baptismum iterantium.* Queis fretus hæc ait : « Respondeant huic Augustini loco, qui judicium Concilii judicio Papæ in fidei quæstionibus præponunt. » Meliùs diceremus : Respondeat anonymus hæreticis, qui unum hunc præ cæteris jactant locum, ut in fidei quæstionibus, Concilia œcumenica errare posse probent. An fortè respondebit, id quod persæpè profitetur, agere se de Conciliis, *à quibus summus Pontifex ejusque Legati absint?* non ita Augustinus : de Conciliis agit qualia tum quoque celebrabantur verè œcumenicis, quibus cum aliis Episcopis ex universo orbe christiano congregatis Romanus Pontifex collegii episcopalis princeps et caput interesset.

Sanè non Parisienses privatim, sed tota Theologorum et Canonistarum schola profitetur certos esse casus, eosque extraordinarios, in quibus Concilia generalia sine Romano Pontifice celebrari possint. Neque ea Concilia quisquam Theologorum, ac ne ipse quidem negat anonymus, cùm nempè in eos casus incidimus, *qui non alia remedia patiuntur*[3]. At illi casus nondum inciderant, ut eos ab Augustino prævideri necesse fuerit. Illud certè Concilium ex orbe christiano collectum, quod objiciebat Donatistis, non sine Romano Pontifice celebratum esse, aut Augustinus significat, aut quispiam hominum cogitavit. Imo illud Concilium, quo Donatistas premebat, consueto more erat actum. Idem Concilium irrefragabilis auctoritatis fuisse, Augustinus docet : id enim ubique agit, ut de rebaptizatione, de quâ agebatur, nullus jam supersit dubitandi locus, postea quàm ea quæstio « ad Concilii plenarii auctoritatem roburque perducta est[4]. » Cui Concilio si anonymus derogat auctoritatem, aut ab Augustino derogatam putat, palam ad hæreticorum castra transit, qui veris legitimisque Conciliis œcumenicis adversantur. Quare aut hæreticis se adjungat oportet, aut hunc, quem nexuit, nodum, nobis ipse exsolvat. Atque hi sunt qui invidiosissimè jactant favere nos hæreticis, quod catholicam innoxiamque sententiam tueamur : ipsi interim ab hæreticis arma mutuantur, quibus Conciliorum fidem auctoritatemque proterant.

Nos facilè cùm Bellarmino aliisque catholicis respondemus, agi quidem hîc de Conciliis verè œcumenicis, eaque indubiè emendari posse à posterioribus Conciliis in rebus facti aut disciplinæ variabilis[5] : quem sensum Augustinus apertè indicat his verbis, « plenaria Concilia sæpe priora posterioribus emendari, cùm aliquo rerum experimento aperitur quod clausum erat, et cognoscitur quod latebat. » Ergo Augustinus spectat non ipsam incommutabilem veritatem, quam sola apprehendat fides; sed eas profecto res, quæ *in rerum experimento* sunt positæ : quibus verbis ab Augustino designatas fidei veritates, neque ratio sinit, neque quisquam in ejus libris unquam repererit.

1. *Anon., lib.* VII, *c.* IX, *n.* 11. *Aug., lib.* II *de Bap. cont. Donat., c.* III, *n.* 4, *tom.* IX, *col.* 98. — 2. *Idem, cap.* VIII, *num.* 14, *col.* 104. — 3. *Anon., lib.* V, *c.* X, *n.* 4; *c.* XI, *n.* 3, *etc.* — 4. *Aug., loc. cit., c.* I, IV, IX. — 5. *Bell., de Conc. auctor., lib.* II, *c.* VII.

Jam quod anonymus objicit, id à Sancto Augustino dictum, occasione fidei ab hæreticis læsæ, quid agat ignoramus. An ut Concilia œcumenica in fide errare possint? Impium, hæreticum, omnibus Catholicis detestandum. An ut Augustinus cum hæreticis senserit, Conciliisque universalibus legitimis detraxerit auctoritatem? Absurdum, erroneum, ipsi Augustino contrarium : cùm is non aliâ magis ratione Donatistas à rebaptizatione deterreat, quàm quòd ab universalis Concilii auctoritate recesserint. Prorsus anonymi nos piget, qui conciliaris auctoritatis odio ad hæc misera et infanda prosiliat. Nos autem cum Catholicis facilè respondemus : verba quidem Augustini, quæ cum hæreticis anonymus urget, occasione quidem fidei esse prolata : nihil tamen prohibere, quominus occasione captâ de Consiliorum decretis universim tractet, atque ab uno casu transeat ad alios, quibus priora Concilia etiam plenaria à posterioribus emendari possint. Agebat enim adversùs Donatistas universalis Ecclesiæ contemptores, qui proinde Conciliorum auctoritatem, non ex illâ à Christo Ecclesiæ universali factâ promissione, sed humano more æstimabant. Quâ quidem intentione sufficit, ut probet Donatistis, anteriùs habitum Cypriani Concilium objicientibus, posteriora Concilia anterioribus meritò anteponi; in iis certè casibus, in quibus esse possit emendationi locus. Cæterùm cùm eos casus ad *rerum experimenta* restringit, id diligentissimè cavet, ne ad ipsam fidem invariabilem protendantur. Atque hæc ad hæreticam anonymi objectionem dicta sint, fusiùs fortasse quàm par erat, nisi ad Conciliorum adversùs hæreticos tuendam majestatem forent necessaria.

CAPUT XIX.

Alii loci Augustini ab eodem objecti : an Papa Ecclesiam catholicam repræsentet.

Hæc habuit anonymus, quæ Conciliis œcumenicis totam Ecclesiam repræsentantibus objiceret. Nunc ea proferimus, quibus docet, Ecclesiam universalem per Papam repræsentari.

Et quidem in Ecclesiasticis gestis invenimus, à summis Pontificibus et Conciliis dictum, Ecclesiam catholicam repræsentari Synodis œcumenicis, ejus virtutem omnem potestatemque complexis, quod ipsa repræsentandi voce designare solemus. Id autem de Romano Pontifice, neque ab ipsis Pontificibus, neque à Conciliis œcumenicis, neque uspiam in gestis ecclesiasticis legimus : ut profectò novam vocem omissam ab anonymo oporteret. Sed eam probare nititur adductis beati Augustini locis, quibus Petrus dicitur Ecclesiam figurasse[1] : qui loci à proposito longè distant. Aliud enim est in Petro universam Ecclesiæ vim atque auctoritatem fuisse præsentem, quo ipsa repræsentandi ratio constat : aliud in Petro, tanquam in sacramento, in typo, in figurâ, et quâdam, ut ita dicam, personâ mysticâ significatam; quo ritu in Martha, Maria sorore, in eodem Petro, in Joanne Apostolo vitam activam et contemplativam figurari et significari Augustinus passim docet[2].

Quærit anonymus[3], quo sensu Petrus Ecclesiam figuravit; an ut nudum signum; an ut pars quædam Ecclesiæ; an ut superior. Facilè respondemus, placuisse Christo Ecclesiam in Petro figurari ut in principe : cæterùm eo sensu repræsentasse Ecclesiam, quo ejus vim omnem potestatemque, ut insitam sibi præsentemque concludat, quod Concilio universali est proprium, non Sanctus quisquam, non Augustinus, non alius è sanctis Patribus cogitabat.

Jam ergo anonymi argumentum ruit : « Ei per quem repræsentatur Ecclesia universalis, conveniunt quæ

1. *Anon., lib.* V, *c.* XI. *Aug. pass. Vide sup. hoc., lib. c.* XII, XIII. — 2. *Aug., serm.* CIV, *de verb. Dominî, c.* III, *n.* 4; *tom.* V, *col.* 541 : *et serm.* CCLV, *in dieb. pasch. al.* I *de divers., c.* VI, *n.* 6; *idem, col.* 1052. *Special. de Ev. Joan., tom.* III, *part.* I, *col.* 775 : *et lib.* I *de consens. Evang., ibid., part.* II, *col.* 5, *etc.* — 3. *Anon., loc. cit., n.* 4, 5.

cumque in Scripturis sacris tribuuntur Ecclesiæ ipsi; atqui per Petrum repræsentatur Ecclesia universalis : ergo Petro conveniunt quæcumque in Scripturis sacris tribuuntur ipsi Ecclesiæ; verbi gratiâ, quòd sit COLUMNA ET FIRMAMENTUM VERITATIS, quòd qui eum NON AUDIERIT, sit habendus tanquam ETHNICUS ET PUBLICANUS[1]. » Quæ omnia frigido nituntur æquivoco, sumptâ figurandi voce pro ipsâ repræsentatione, quæ totam Ecclesiæ vim atque potestatem in unum collectam præsentemque sistat.

CAPUT XX.

Repetuntur et urgentur quæ pro Parisiensium sententiâ, ab auctoritate et convocatione Conciliorum generalium dicta sunt : confutantur vana suffugia : Bellarmini etiam responsionibus antedicta firmantur.

JAM ergo, quod polliciti sumus, sententia Parisiensium, Conciliorum generalium traditione firmata est. Etenim vidimus Romanorum Pontificum in Conciliis œcumenicis judicia retractata, de his quæstionem habitam; quæstione habitâ, Cœlestini Leonis, aliorumque probata judicia : Vigilii atque Honorii rescripta improbata fuisse; neque quidquam à sanctâ etiam Sede profectum, aut à Patribus, aut à Romanis etiam Pontificibus, pro irrefragabili esse habitum, nisi postquam Ecclesiæ consensus accessit. Quin etiam sententiam hanc ipsâ Conciliorum generalium convocatione firmatam, totamque quæstionem finitam esse arbitramur.

Omnino enim id certum est, id immotâ lege, id omnium sæculorum traditione fixum, quod in ipsis initiis hujus tractationis est positum[2], Synodos generales propter multiplices quidem causas; sed propter fidem maximè convocari oportere. Hinc illud Pelagii II axioma à Magno Leone desumptum : « Specialis quippe synodalium Conciliorum causa est fides[3]. » Præluxerat Pelagio Gelasius, ubique inculcans, in magnis fidei quæstionibus suam cuique Synodum destinatam[4]. Gelasio præluxerat Athanasius de Synodo Ariminensi sic dicens : « Cur nova Synodus? Quæ nova hæresis[5]? » His omnibus præluxerant Apostoli, subortâ quæstione de legalibus, quæ Ecclesiam maximè conturbaret, rem ad Synodum deferentes, suumque illud proferentes : *Visum est Spiritui sancto, et nobis*[6]; quod ad omnia deinde sæcula permanaret. At si per sese valet, ante Ecclesiæ consensum, Romani Pontificis indeclinabilis auctoritas, nempe omnia ista tam clara, tam certa, concidunt. Quorsum enim attinebat ab ultimis orbis partibus cieri Episcopos tantis laboribus, tantisque sumptibus, et Ecclesias pastoribus viduari, si totum erat in Romano Pontifice positum? Si quod ille crederet, quodve doceret, statim pro summâ et irrevocabili lege esset, cur non ipse pronuntiat? Aut si pronuntiavit, cur jam convocantur fatiganturque Episcopi, qui nempe actum agant, et de summo Ecclesiæ judicio judicent? Non id autem frustra fit : sed Christianis omnibus cum ipsâ fide est insitum, in summis dissensionibus totam Ecclesiam convocari audirique oportere. Ergo omnes intelligunt, certam et exploratam et plenam veritatis declarationem, non in Papâ solo, sed in Ecclesiâ ubique diffusâ collocatam.

Ad id argumentum respondet Bellarminus ea, quibus nostra invictissimè firmentur. Cùm enim objecisset sibi : « Quòd Concilia generalia necessaria non essent, si Papa posset definire infallibiliter in fidei dogmatibus; » hæc quidem reponit[7] : « Primùm, quòd non debet Pontifex contemnere media humana; medium autem humanum est Concilium, majus aut minus, pro gravitate rei; quod patet ex Apostolis, qui cùm soli possent quamlibet controversiam infallibiliter definire, Concilium convocarunt. Deinde definitiones de fide pendent præcipuè ex traditione apostolicâ et consensu Ecclesiarum : ut autem cognoscatur quæ sit totius Ecclesiæ sententia, et quam traditionem servent Ecclesiæ Christi, non est alia melior ratio, quàm ut conveniant Episcopi ex omnibus provinciis, et quisque referat Ecclesiæ suæ consuetudinem. Præterea sunt utilissima et sæpe necessaria, non tantùm ut finis imponatur controversiæ; sed ut serventur decreta; siquidem multi ignorantiam decreti prætexunt; alii conquerunturque se non fuisse vocatos; alii apertè dicunt summum Pontificem potuisse errare. » Hæc sunt propter quæ Bellarminus Concilia necessaria esse judicet : nos verò hæc non tàm solvimus, quàm ex iis nostra stabilimus.

Ac primum de mediis humanis, etiam à Pontifice adhibendis : si quidem Pontifex petit tantùm consilium, quod quidem pro animi sui sententiâ vel admittat, vel respuat; non profectò Episcopi, sed doctissimi quique vocandi sunt. Cùm ergo Episcopi ad Concilia vocentur, certissimo argumento est, non consilium, sed auctoritatem ac potestatem quæri; quæ Pontificis auctoritati et potestati conjuncta, tota sit atque integra Ecclesiæ in docendo et coercendo potestas et auctoritas, adeoque summa jam et indeclinabilis.

Deinde huc redeunt omnia, quæ sunt hactenus validissimè constituta. Primum enim in Synodis generalibus, si consilium tantùm Pontifici definituro quæritur, non erant adhibendi qui conjudicarent, qui condecernerent, qui anathema simul intorquerent, ac pronuntiarent; sed qui datis consiliis prælucerent, et rem pontificio judicio potestatique relinquerent. At profectò adhibiti sunt in Conciliis Episcopi, non consiliarii, sed judices : non qui duntaxat doceant Pontificem judicaturum, sed qui ejus sententiam, ejus decreta, ejus anathemata suâ consensione atque auctoritate firment. Non ergo consilium in Synodis, sed summa auctoritas potestasque quæritur.

Tum et illud certum est; cùm Synodi generales sunt habitæ, Romani Pontificis plerumque præcessisse sententiam. Omnino enim Cœlestinus, Leo, Agatho, Gregorius II, Adrianus I, sententiam dixerant, cùm tertia, quarta, sexta, septima Synodus haberentur. Non ergo consilium judicaturo Pontifici, sed cùm judicasset, certæ et ineluctabilis auctoritatis robur quærebatur.

Denique in Macedonii quæstione de Spiritu sancto, non dabant consilia sancto Papæ Damaso in Occidente versanti, qui seorsim Constantinopoli quæstionem habebant Orientales Patres : neque hi per litteras consultationem mittunt; sed decretum, sed symbolum, sed anathemata adversùs hæreticos; quod in aliis etiam quæstionibus factum suo loco indicavimus[1]. Quorsum hæc? Nisi quòd omnes intelligebant non ideo requiri Episcoporum sententiam, ut Papa monitus meliùs judicet; sed ut, ex communi Papæ Episcoporumque sententia, ineluctabilis sententiæ robur existat.

At fortè id ita factum est, quòd Papa judicium Patribus relinqueret, quemadmodum Imperatores ac Reges, summâ licèt potestate præditos, et fecisse legimus, et facere intuemur : non ità est. Non enim Episcopi se putabant esse à Papâ selectos judices, sed à Christo datos. Neque ipse Pontifex Synodos exquirebat, quæ sibi judicaturo essent necessariæ; sed orbis christianus meritò reposcebat, ut quod certâ fide crederet, certâ jam et invictâ auctoritate doceretur. Neque Romani Pontifices aliud cogitarunt, cùm Concilia generalia, vel ipsi convocarent, vel ab Imperatoribus convocari sinerent, quàm ut ex consensu certa jam auctoritas fidei adderetur.

Aiunt pontificiis quidem decretis, ut solitariis, plenam et ultimam auctoritatem contineri : per Concilia generalia ex tractatione et examinatione addi summæ auctoritati plenissimam lucem, ad convincendos pertinaces : eo enim decurrunt recentiores passim, ac maximè ille novissimus anonymus, qui de libertatibus Gallicanis scripsit[2]. Sed quid hoc rei est? Si lux quærebatur tan-

1. *Anon., loc. cit.*, n. 2. — 2. *Sup., lib.* VII, *c.* IV, *et seq.* — 3. *Epist. Pelag. II post Conc.* V; *tom.* V *Conc.*, *col.* 617 *et seq.*; *Leon., epist.* XCII *ad Max. Ant.*, *al.* LXII, *cap.* V. — 4. *Gelas., ep. Vid.*, *tom.* IV *Conc.*, *col.* 1157 *e.seq.* — 5. *Athan., de Synod. Arimin. et Seleuc.*, *n.* 6, *tom.* I, *pag.* 719. — 6. *Act.*, XV, 28. — 7. *Bell., de R. P.*, *lib.* IV, *c.* VII.

1. *Sup. lib.* VII, *c.* VIII. *Vid. pass. eod. lib.* — 2. *Anon.*, de Libert., *etc.*, *lib.* VII, *c.* IX, *n.* 9; *et cap.* XIV, *n.* 2, *et pass. alib.*

tùm, cur congregatæ Synodi Romanorum Pontificum dogmata, non editis tractatibus, sed decretis conditis muniebant? An verò tertia, quarta, sexta, septima Synodi, mysterium fidei lucidiùs explanarunt, quàm Cyrillus à Cœlestino laudatus, quàm Leo, quàm Martinus, quàm Agatho, quàm Gregorius II, quàm Adrianus I? Neutiquam. Certè cùm Romanorum Pontificum decreta toti Ecclesiæ præluxissent, Synodi postea congregatæ luci lucem addiderunt, sed ideo ampliorem, quòd jam certiorem, totiusque Ecclesiæ consensione constantem: quâ in certitudine, jam non dubiæ lucis, summam et indeclinabilem auctoritatem collocamus.

Apostolici Concilii exemplum profert Bellarminus[1]. Sed eo nostram sententiam firmari jam vidimus; quod nempe Apostoli, tantâ Spiritûs plenitudine, tantâque divinitus auctoritate muniti, Hierosolymis congregati sint, ac futuris dissensionibus terminandis eam formam dederint, quæ totius apostolici ordinis conjungat auctoritatem, in eâque reponat illud: *Visum est Spiritui sancto, et nobis.*

Quo etiam ex loco illud Bellarmini confutatur, Concilia non esse medium divinum confirmandæ fidei, sed *medium humanum,* monendo et instruendo Pontifici. Id inquam, ex apostolico illo Concilio perspicuè refellitur. Neque enim quisquam dixerit convenisse Apostolos ut monerent Petrum, sed ut ipsi cum Petro, conjunctâ auctoritate, eam veritatem promerent, cujus custodes ac testes à Christo in commune essent constituti. Atque ibi elucescit, ut aperiendæ, ita etiam muniendæ veritatis, non *humanum medium,* sed planè *divinum;* cùm illi congregantur, qui Ecclesiarum magistri constituti sunt immediatè et proximè à Christo dicente: *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos*[2]; et iterum: *Ite, docete omnes gentes,* etc., et: *Ecce ego vobiscum sum*[3]: ut Ecclesia quæ sit schola Christi, et cœtus discipulorum ejus, id verè certòque à Christo didicisse intelligatur, quod uno ore Ecclesiarum magistri doceant.

Quin et ipse Bellarminus assentire cogitur. Cùm enim fateatur « definitiones de fide præcipuè pendere ex traditione apostolicâ et consensu Ecclesiarum, » hinc profectò fit, ut illa consensio ad plenam veritatis fidem necessariò requiratur. Quæ si Pontifici pronuntianti desit, nempe deerit illud, quod est *præcipuum,* et unde *præcipuè,* teste Bellarmino[4], definitio pendeat. Quare fateatur necesse est, cùm ab Episcopis in Concilium adunatis requiritur illa consensio cum Papâ, non profectò requiri ad Papæ informationem, sed ad invictum communis testimonii ac decreti robur.

Neque magis audiendi sunt, qui Concilia generalia media quædam humana esse voluerunt, ad convincendos confutandosque pertinaces. Scripsit ille toties citatus auctor anonymus, Conciliorum necessitatem eò esse à majoribus inculcatam, « quia unius, quantæcumque sit dignitatis, judicium esse infallibile, supra humanam rationem est: nec nisi fide ac traditione sciri potest. Quod autem sententia Senatorum toto orbe congregatorum, nec minùs merito, quàm numero insignium, veritatem attingat, etiamsi fides non doceret, ratio suaderet humana. Ideo Concilium generale pertinacissimis hominibus erat proponendum. Quod si recusarent, rei à nemine non haberentur[5]. » Sic ergo Conciliis novo ausu humanam tribuunt auctoritatem. At non invenimus à sacris Conciliis, in eo repositam esse vim illam, quæ os omne obstrueret, sed in repromissione Christi dicentis: *Vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*[6]: sed in certissimâ inhabitatione divini Spiritûs, cujus præsentiam Sacerdotum toto Orbe præsidentium congregatio testaretur[7]: sed in invicto robore traditionis ejus, quam communis consensio declararet. Quæ si præsidia defuissent, quivis cœtus humanus eò posset esse perturbatior, quò copiosior. Quare firmioribus subsidiis nixi, communem traditionem communi decreto asserendam putabant.

Idem anonymus docet convocari Concilia, quòd « frequenter non de dogmate ipso, sed de personis ferendum est judicium: » cui rei congruant multorum suffragia, « et Senatorum numerus, et senatûs dignitas: scilicet, ne qua supersit injustitiæ, vel obreptionis suspicio[1]. » Addit, « circa dogma ipsum quantumvis certum sit, aliquâ interdum utendum esse œconomiâ, ut libentiùs recipiatur: quæ quatenus adhibenda sit, in plurimorum cœtu faciliùs agnoscitur. » Quorsum ista? Certè non agebatur de personis judicandis, neque de eâ œconomiâ, qua Papæ decreta libentiùs reciperentur, ac suaviùs in animos influerent; non hæc, inquam, agebantur, cùm de ipsis pontificiis decretis quæreretur, an Patrum doctrinæ congruerent, an non; ut in Conciliis ubique factum legimus[2].

Quod autem Bellarminus ait[3], congregationem Sacerdotum Christi eò esse comparatam, ut Papam, dicturum audiant, neque quis *ignorantiam decreti prætexat*: primùm quidem inutile est, cùm aliis modis ita sententiæ promulgentur, ut *nemo ignorantiam prætexere possit;* tum verò Patribus contumeliosum est, ut toto Orbe convocati, tanto quidem labore, ac nullo interim necessario officio, Ecclesias suas deserant.

Neque si Pontifex est infallibilis, meritò Episcopi *conquerantur,* ut ait Bellarminus, *se non esse vocatos;* nam post infallibile judicium, inventa veritate, nullus jam querelæ, sed gratulationi locus. Quis enim conqueratur expeditiore viâ quæsitam veritatem; neque fatigari orbem christianum, ad id investigandum, quod ab unius sententiâ pendeat?

Jam quod ultimo loco ait Bellarminus: « Alios apertè dicturos, Pontificem errare potuisse; rem quidem omnem conficit. Rogo enim verène illud dicturi sint? Nostra ergo sententia vicit. An falsò, et quidem, teste Bellarmino, eâ falsitate, quæ sit *hæresi proxima?* Cohibendi ergo, non audiendi, qui hæc apertè jactarent. Ac si propterea tot Synodi convocandæ erant, quòd multi *apertè* dicant, Pontificem *errare potuisse;* cùm à primis temporibus Synodi convocatæ sint, erant profectò tum, qui id *apertè* dicerent. Quis verò eos coercuit? quis docentes reprehendit? quis vel suspecto habuit, aut schismaticos, aut malè de fide sentientes? Quis verò unquam dixerit, hæresi esse proximum, quod *apertè* toties, et à tot sæculis in Ecclesiâ prædicatum, et à nullo reprehensum ad nos devenerit?

Certè Cyprianum Stephano reluctatum, vel eo nomine Bellarminus ab hæresi excusatum voluit, « quòd nec modò censentur manifestè hæretici, qui dicunt Pontificem posse errare[4]. » Alias rationes purgandi Cypriani ab Augustino accepimus, suoque loco proferemus[5]. Valeat interim hæc quoque à Bellarmino prolata excusatio; Cyprianum in Parisiensium fuisse sententiâ. Cur ergo Cypriano, schismaticam, erroneam, hæresi proximam (si quidem Bellarmino credimus) sectanti sententiam, Romani Pontifices pepercerunt? An viri dignitatem reveriti, cùm ejus de rebaptizatione doctrinam tam apertè damnarent? Cur verò hanc multò pejorem, si quidem adversariis fidem adhibeamus, immunem relinquebant, futurisque schismatibus aperiebant viam? An illa de Pontifice errante sententia tunc libera erat, proscripta est autem postea? Quo canone? quâ Synodo? Florentinâ scilicet, aut Lateranensi ultimâ, aut certè Lugdunensi? Negamus, pernegamus; temerè id asseri ex actis demonstramus[6] Cur autem anteactis temporibus Ecclesia tacuisset? cur non Cypriano, totique Synodo Africanæ; cur non Firmiliano, ejusque collegis cum Cypriano conjunctis palam denuntiabant, haud licuisse

1. *Bell., loc. sup. cit. Vid., lib.* VII, *c.* VI *et* XIV. — 2. *Joan.,* XX, 21. — 3. *Matth.,* XXVIII, 19, 20. — 4. *Bell., loc. sup. cit.* — 5. *Anon., de Libert., etc., lib.* VII, *c.* IX, *n.* 9. — 6. *Matth.,* XXVIII, 20. — 7. *Ep. Cœlest., act.* II *Conc. Eph., tom.* III *Conc., col.* 614.

1. *Anon., etc., lib.* VII, *cap.* XIV, *n.* 7, 8. — 2. *Vid. sup., lib.* VII, *cap.* XI *et seq.,* XVII, XXI, *etc.* — 3. *Bell., loc. sup. cit.* — 4. *Bell., ibid., de R. P., lib.* IV, *cap.* VII. — 5. *Vid. Diss. præv., num.,* LXVII *et seq.* — 6. *Vid. sup., lib.* VI, *cap.* XVIII.

illis ab infallibili Papæ judicio discedere? Cur non idem significabant sibi conjunctissimo Augustino illos excusanti, eo tantùm nomine, quod res nondum erat Concilii generalis auctoritate decisa? Malè profectò veritati, malè publicæ saluti, malè unitati consultum est, si errorem periculosissimum, de Papâ infallibili, quo totum Ecclesiæ statum convelli putant, viri quidem sanctissimi, primis sæculis docuissent; eum verò Ecclesia vix postremis sæculis coerceret.

LIBER DECIMUS TERTIUS.

De quæstionibus præsertim fidei, extra Concilia generalia, per consensum Ecclesiæ definitis.

CAPUT PRIMUM.

Consensionis universalis vis et auctoritas ante omne judicium ecclesiasticum : multo major, cùm Romani Pontificis decreta, nullo reclamante, obtinent.

QUID gestum sit in Synodis œcumenicis, maximè ad dijudicandas fidei quæstiones, synodica hactenus acta docuerunt. Nunc quomodo sine Synodis œcumenicis subortæ quæstiones terminari potuerint, eâdem quam secuti sumus traditione Patrum facilè expediemus.

Et quidem nostri censores eo maximè se efferunt, quòd multæ hæreses, sine Concilii universalis examine, solâ Romani Pontificis auctoritate damnatæ, summam ejus et ineluctabilem auctoritatem probent; qui nec illud advertunt, multas hæreses, ut sine Conciliis œcumenicis, ita sine speciali Romani Pontificis definitione damnatas atque extinctas fuisse. Locus Augustini in eam rem clarus ac notus : « Numquid congregatione Synodi opus erat, ut aperta pernicies damnaretur; quasi nulla hæresis aliquando, nisi Synodi congregatione damnata sit : cùm potiùs rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis extiterit; multòque sint atque incomparabiliter plures, QUÆ UBI EXTITERUNT, ILLIC IMPROBARI DAMNARIQUE MERUERUNT; atque inde per cæteras terras devitandæ innotescere potuerunt[1]. » Perpendant illud : *ubi extiterunt, illic, etc.*, atque illud, *inde devitandæ, etc.*, nullâ gravioris à Romanâ Sede censuræ mentione. Neque enim Ecclesiæ talem sententiam expectarunt, ut Manichæos[2], Ophitas, Collyridianas illas, Tertullianistas, aliasve sive manifestè impias, sive obscuras levesque sectas, per loca excitatas, aut horrerent, aut contemnerent : neque dignæ sunt habitæ, propter quas Romani se Pontifices commoverent. Ergone singulares Ecclesiæ, à quibus statim rejectæ, aut etiam oppressæ sunt, ineluctabili auctoritate gaudebant? Minimè : sed profectò sic habet : semel constituto hoc certo dogmate, vim illam ultimam et ineluctabilem unitate et consensione constare; id quoque valere quocumque modo se illa consensio declaraverit, sive Concilia congregentur, sive non congregentur.

Scilicet divino numine constitutus Petri successor Romanus Pontifex, episcopalis collegii, totiusque catholicæ communionis princeps, ubi res tanta est, atque ipsi videtur ejusdem Ecclesiæ tuba factus, fratrum omnium et coepiscoporum sensum, in eoque communem omnium Ecclesiarum traditionem, ab apostolicâ Sede annuntiat illis qui longè sunt, et illis qui sunt propè; quo planè ritu Petrus, rogante Domino Apostolos : *Quem vos me esse dicitis?* unus pro omnibus respondit : *Tu es Christus, filius Dei vivi*[1].

Cùm ergo Petri successor ita ex communi traditione pronuntiat, ut in ejus sententiâ *recognoscant omnes fidei suæ sensum*, ut in Leonis epistolâ quondam Gallicani Patres[2]; tum fit illa consensio, quæ judiciis pontificiis firmum et indeclinabile robur conciliet.

Quod autem Nicolaus Dubois aliique, hujus consensûs publica instrumenta quærunt, nuntiosque ac litteras ad eum explorandum ubique dimissas, atque immensos labores sumptusque cogitant; næ illi vani sunt. Quis enim nesciat, id quo jam à nobis dictum est[3], ut in omnibus regnis, ita in regno Christi, id valere vel maximè, quod nullo instrumento consignatum, populorum omnium usu sensuque constet? Sic in successione omnium per Orbem Principum suæ leges, apud nos Salica aliæ apud alios, ipsâ populorum consensione obtinent; irritique essent, qui earum legum peculiaria instrumenta reposcerent. Sic ipsum jus gentium, sic illa de bello ac pace deque Legatis sacrosanctis jura, aliaque id genus, nullo alio instrumento, quàm publicâ generis humani voce vigent.

Neque verò Ecclesia sub rege Christo pejore loco erit, quàm regna terrarum, resque publicæ omnes, ubi tot tantisque in rebus eminet vigetque nullo instrumento testata consensio : quæ profectò in Ecclesiâ eò magis viget, quò est ejus per Spiritum magistrum veritatis firmiùs atque arctiùs nexa compages. Et quidem cùm Augustinus, cùm Vincentius Lirinensis, cum alii omnes Patres, hæreticis ac schismaticis communem universalis Ecclesiæ fidem; cùm consuetudines, cùm dogmata toto catholico orbe vigentia toties objecerunt; quis ab eis poposcit, quos misissent nuntios, quas accepissent litteras, aut quæ consensionis ejus, quam legis instar haberi volebant, instrumenta proferrent? Nempe hæc nostro ævo deliria servabantur.

Sunt enim profectò quædam tam clara, tam aperta, ut ea pernegare ne contumaces quidem audeant. Est quædam Ecclesiæ catholicæ vox, quæ quocumque locorum diffunditur, quam etiam ante omnem dictam sententiam Catholici audiunt, novatores contremiscunt. Quantò magis, cùm prolatùm judicium ab altissima Petri sede, ad omnes perlabitur Ecclesias?

Desinant igitur sibique et nobis illudere, agnoscantque consensum illum, quem Galli cum totâ Ecclesiâ prædicant, cùm prolata à Romanis Pontificibus dogmata, reclamante nullo, ipsa traditionis vi, ipsa, ut ille dicebat, CONSANGUINITATE DOCTRINÆ[4], in corpus Ecclesiæ coalescunt.

CAPUT II.

Locus Augustini de Pelagianis, CAUSA FINITA EST : *quænam illæ causæ sint, quæ sine Synodis finitæ intelligantur : duo Actorum loci comparantur : causæ Pelagianæ status ex Augustino : sufficiens judicium eidem Augustino quid sit : Capreoli Carthaginensis locus : Conciliti Ephesini de Pelagianis decretum.*

HANC verò communem et pervulgatam esse controversiarum finiendarum viam, qui non intelligit, eum pacis inimicum, et omnis ecclesiasticæ rei imperitum esse profiteor. Quare meritò sanctus Augustinus de causâ Pelagianâ loquens hæc prædicat : « Jam enim de hac causa duo Concilia[5] missa sunt ad Sedem apostolicam : inde etiam rescripta venerunt; causa finita est[6]. »

1. *Aug., lib.* IV *ad Bonif., c.* XII, *n.* 84; *tom.* X, *col.* 492.
2. Omnibus notum est qui fuerint Manichæi, et quem errorem impium juxtà et insanum duorum principiorum invexerunt. Ophitæ illi dicebantur, qui ex sectis Nicolaitarum et Gnosticorum oriundi, serpentem divino cultu venerabantur. Collyridiani IV sæculo prodierunt. Illi beatæ Virginis Sacerdotes constituerunt quasdem mulieres, quibus solis jus esset offerendi DEÆ VIRGINI placentas. Nam cùm beatam Virginem plus æquo coleret, eo demum devenerunt, ut illam Deam adorarent. *Vid. Epiph. Hær.*, LXXVII, LXXVIII. Nemo est qui nesciat Tertullianistas, et magnum illum virum Tertullianum, tot rebus bene gestis adversùs paganos, tot victoriis adversùs hæreticos nobilem, ab Ecclesiâ ad Montani partes descivisse, hujus atque etiam Priscillæ et Maximillæ insanientium Prophetissarum deliramenta defendisse; quippe Montanum credidit fuisse Paracletum à Deo missum, eo ut Ecclesiam, à Christo inchoatam tantùm, ille perficeret. Deinde Montanistarum sectæ desertor Tertullianus, ipse hæreseos caput fuit, quæ ejus nomine *Tertulliana* dicta est. Vid. vit. Tertull. ap. de Till. (*Edit. Paris*).

1. *Matth.*, XVI, 15, 16. — 2. *Ep. Syn. Episc. Gal. ad Leon.*, *tom.* III *Conc.*, *col.* 1329; *et inter Leon. post. ep.* LXVI, *al.* XCVIII. — 3. *Vid. in Append., lib.* III, *c.* II. — 4. *Tertull., de Præscr. adv. Hæret.*, *cap.* XXXII. — 5. Carthaginense nempe, et Milevitanum. — 6. *August.*, *serm.* CXXXI, *de verb. Evang. Joan. al.* II *de verb. Apost.*, *c.* X, *n.* 10; *tom.* V, *col.* 645.

Rectè atque omnino ex ecclesiasticâ disciplinâ. Neque enim quavis suborta quæstione sollicitandus orbis terrarum, aut generalia Concilia statim convocanda sunt. Sed tantùm ex certâ causâ, si graves per Orbem dissensiones oriantur, si aliter non videtur coalitura pax. Sic enim ab apostolicis usque temporibus factitatum esse probavimus. Enim verò primum illud apostolicum Concilium, in Apostolorum Actis, non ex eo præcisè collectum vidimus, quod suborta esset quæstio, sed post ipsam quæstionem, *factâ seditione non minimâ*[1]. Hinc ad sedandas turbas collecta Synodus, et expressè omnium quæsita sententia est, extititque illud ex communi consensione decretum, cui jam omnes pii acquiescerent. At ubi nulla erat contentio similis, *exurgens Petrus in medio fratrum dixit : Viri fratres, oportet impleri Scripturam*[2], de Juda traditore scilicet, et in ejus locum alio eligendo : quæ cùm omnibus manifesta visa essent, et locus Scripturæ luce ipsa clarior, nullius postea exquisita sententia est, sed in Petri sententiam, vel ipso silentio, omnes abiere ; atque, uti dixerat, ita sunt executi : quæ deinde ad nos, et ad secutam ætatem manasse vidimus ; nempe ut subortâ quæstione, Petrus omnium princeps eloquatur : Petrus, inquam, ille, Petrive successor, cui totus grex creditus ; quo cum communicant omnes Ecclesiæ ; quique adeo conscius communis traditionis, communi eam nomine ab alto depromit, ac pro potestate læsam veritatem vindicat. Hanc si omnes recognoscant, tum in Petri decreto communem omnium, totiusque Ecclesiæ sententiam venerantur : sin autem oriantur *graves seditiones*, fratresque inter se, maximè verò Episcopi atque Ecclesiæ collidantur ; tum verò recurratur ad commune Concilium, et communis fides communi et expressâ Apostolorum sententiâ, Spiritu sancto auctore, declaretur : quo certè in cœtu, pro officii sui amplitudine, sit princeps ipse Petrus ; cæterùm communi sententiâ judicium proferatur.

Quæ non eò dixerim, ut in omni quæstione, statim ac primo loco, Petri successor, longè licèt positus, ab extremo Orbe sit interpellandus, interim alii Episcopi, quorum in Ecclesiis suborta sit quæstio, conticescant, utque ipsâ morâ hæresis invalescat. Non ita sancti Patres, quorum acta perlegimus. Habent enim Episcopi omnes à Christo, ut docendi cathedram, ita virgam coercendi et ligandi auctoritatem. Sed cum judicarint, ad Petrum referant ; vel si omittant officium, aut tanta persona sit, quæ facilè coerceri non possit, aut alia ejusmodi causa subsit, ultro Petrus insurgat, suoque ac nativo cursu ab eminentissimâ Sede, per pacatam Ecclesiam feratur veritas : *Causa finita est*, teste Augustino, nihilque addendum ultrà, nisi quod ipse subdit : *utinam aliquando finiatur error*[3].

Neque enim aut Petri sede sedes ulla est altior, quò quæstio deferatur ; aut verò Petro major ullus Apostolus ; aut ullum erectum est tribunal augustius, quod quidem ordinariè consistat in Ecclesiâ. Nam Synodus œcumenica non assiduè sedet, nec nisi ex causâ, eâque rarissimâ ; neque ulla lex jubet, ullave consuetudo, ut ad eam referantur quæcumque quæstiones, de magnâ quamvis re ; sed de re obscurâ ancipitique, ac magnis altercationum nebulis involutâ, uti Augustinum ipsum exponentem audivimus, ac sæpe audiemus[4]. Nempe si talis nulla causa adsit, *causa finita est* : hæc nativa, hæc communis, hæc pervulgata via est. Cæterùm ex *certâ causâ*, subortis dissensionibus, alia extra ordinem, legitima tamen atque solemnia quærendâ sunt ; Concilii scilicet generalis auctoritas.

Id nos ecclesiastica gesta docuerunt. Sic enim profectò adversùs Nestorium, executore Cyrillo, Cœlestini sententia secundùm canones valitura erat, nisi graves postea motus extitissent. Ubi commotus est Oriens, scissæque sunt Ecclesiæ, convocatur Synodus[1] ; nil repugnante Cœlestino ; imo etiam comprobante ; atque ejus sententia, eo quo vidimus ordine[2], retractatur.

Sic paulò post, in ipsis Eutychianæ hæreseos initiis, sanctus Flavianus[3] ad sanctum Leonem scribebat, nil Concilio opus esse, sed solâ sancti Pontificis sententiâ[4]. Ipse etiam Leo ad Imperatorem : « Causam tam evidentem esse, ut meritò à Concilio fuisset abstinendum[5]. » Non enim magnam causam negabat esse : imò verò maximam agnoscebat, de duabus scilicet in Christo naturis ; sed tamen *evidentem* nullisque adhuc, ut Augustini verbis utar, *altercationum nebulis involutam* : quare absque Concilio facilè transigendam, atque omnino Leonis decreto finiendam, si omnes Ecclesiæ consensissent.

Hinc sancti Augustini verbis de causâ Pelagianâ indubia fides : « Ad Sedem apostolicam duo Concilia missa sunt ; inde rescripta venerunt, causa finita est : » ipso scilicet episcopalis ordinis, totiusque Ecclesiæ cum apostolicâ Sede consensu manifesto. Neque enim, ut idem Augustinus ait, congregatione Synodi (universalis utique) opus erat, ut aperta pernicies damnaretur[6]. » Vide quàm diligenter dictum, *aperta pernicies* : id namque est quod postea à Leone dicebatur, « tam evidentem causam[7] esse, ut meritò à Synodo abstinendum » videretur. Sic ubique sibi consentit Ecclesia. Pergit porrò Augustinus : « Quasi nulla hæresis aliquando nisi Synodi congregatione damnanda sit ; cùm potiùs rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis extiterit. » Cur autem Pelagiani non eam Ecclesiæ necessitatem inferrent, eorum paucitas faciebat, quorum scilicet, eodem Augustino teste[8], « profanas novitates, catholicæ aures, quæ ubique sunt, horruerunt. » Augustinus eos propter paucitatem, Maximianistis, exiguo ac vili Donatistarum frustulo, comparabat[9]. Quin ipse Julianus conscius paucitatis, hæc jactabat passim : « Multitudinem nihil prodesse cæcorum ; honorandum paucitatem, quam ratio, eruditio, libertasque sublimat[10]. » Sed elegantem licèt vaniloquentiam orthodoxi aspernabantur, nempe toto Orbe prædicabantur, vera fides ; in angulo Orbis, quatuor vel quinque Episcopi susurrabant, sive allatrabant. At propter eos ; *orbem catholicum commoveri*, quanquam eam *captabant gloriam*, Augustinus non ferebat[11] : et sanctus Flavianus, eodem spiritu, Eutychianorum initiis Synodum universalem denegabat, ne sanctæ Ecclesiæ turbarentur[12].

Hinc illud beati Augustini ad Pelagianos[13] : « Quamvis dederit vobis Ecclesia catholica judicium, QUALE DEBUIT, ubi causa vestra finita est, etc. » Audis ? judicium *quale debuit*, tantæ scilicet paucitati, et *inapertâ pernicie*, ut suprà vidimus. Quo etiam spectat illud ab eodem Augustino proditum : non jam audiendos eos « post factum illis COMPETENS SUFFICIENSQUE judicium[14]. » Quid sit autem illud *sufficiens judicium*, ex rerum motibus pendet. Nempe Cœlestinus, Cyrillus, Flavianus, Leo adversùs Nestorium et Eutychetem, in ipsis initiis *sufficiens* putabant Sedis apostolicæ judicium ; sed quod ex se *sufficiens* videbatur, id gliscentibus odiis, et in grave schisma erupturis, jam *non est sufficiens* ; collectâque universali Synodo opus fuit. Non ita res se habebant adversùs Pelagianos ; sed datum à Synodis Africanis, Sede apostolicâ comprobante, judicium *sufficiens* fuit ; quia totius Orbis consensus accessit. Sic conveniunt omnia, et ecclesiastici regiminis forma magis magisque illucessit.

1. *Act.*, XV, 2. — 2. *Idem*, I, 15, 16. — 3. *Aug.*, *loco mox. cit.* — 4. *Id. de Bapt. cont. Donat.*, *lib.* II, *c.* IV, *n.* 5 : *tom.* IX, *col.* 98. *Vid. sup. Diss. præv.*, *n.* LXXI *et seq.*

1. Ephesina. — 2. *Sup.*, *lib.* VII, *cap.* IX *et seq.* — 3. Constantinopolitanus. — 4. *Conc. Chal.*, *part.* I, *cp.* IX, *tom.* IV, *col.* 15. *Inter Leon. post cp.* XXI. — 5. *Idem*, *ep.* XVIII ; *Inter Leon.* XXXIII, *al.* XVII. — 6. *Aug.*, *lib.* IV *ad Bonif.*, *c.* XII, *n.* 34, *tom.* X, *col.* 493. — 7. Eutychetis. — 8. *Aug.*, *lib.* II *cont. Jul.*, *cap.* I, *n.* I, *t.* X, *col.* 525. *Vid.*, *c.* X, *et pass. et imprim. l.* IV *ad Bonif.*, *c.* XII, *n.* 32, *col* 492. — 9. *Contra Julian.*, *lib.* III, *c.* I, *n.* 5, *col.* 555. — 10. *Jul. apud Aug.*, *ibid.*, *lib.* II, *c.* X, *n.* 35, 36, *col.* 550. — 11. *Aug. ad Bonif.*, *lib.* IV, *c.* XII, *n.* 34, *col.* 493. — 12. *Ep. Flav. ad Leon. Mag.*, *tom.* IV *Conc.*, *col.* 15 ; *Vid. sup.* — 13. *Aug.*, *lib.* III *cont. Jul.*, *c.* I, *n.* 5, *col.* 555. — 14. *Id. ad Bon.*, *loc. jam cit.*

Hinc etiam patet, quàm benè conveniat Gallis cum beato Augustino, atque Africanis Patribus. Nempe Africani Patres agnoscebant in condemnandis Pelagianis eminere debuisse Sedis apostolicæ auctoritatem, à sanctarum Scripturarum *auctoritate manantem*[1]. Hunc sensum Episcopi Gallicani suâ Declaratione complexi, profitentur « primatum Petri, ejusque successorum à Christo institutum ; » quo jure « in decidendis fidei quæstionibus primas esse Romani Pontificis partes, ejusque decreta ad omnes et singulas Ecclesias pertinere » docent[2]. Jam illud quod subdunt ; *illud irreformabilis judicii robur, in* Ecclesiæ catholicæ *consensu* esse repositum, haud minùs ab Africanis Patribus accepere. Nempe Augustinus ideo à Pelagianis frustrà peti contendit universale Concilium, quòd « in hoc fidei firmissimo et antiquissimo fundamento[3], ipsa toto Orbe diffusa à se non discrepat multitudo[4]. » En in quo ineluctabilis judicii robur collocet ; nempe in consensu Orbis, et quidem in eo consensu apparere vel maximè oportebat earum Ecclesiarum consensum, ad quas lues Pelagiana pervenerat. Unde Augustinus passim memorat, Pelagianam hæresim, à Romanæ Sedis Præsulibus, Innocentio, Zozimo, Cœlestino, « cooperantibus Synodis Africanis, toto Orbe damnatam[5] : » quo facto nulla ampliùs, etiam œcumenicæ Synodi, inquisitio superesset.

Id verò Capreolus Carthaginensis profitetur in eâ epistolâ, alio loco memoratâ[6]. « Si quid, inquit, fortè novarum controversiarum inciderit, id discussioni subjiciatur oportet. At verò si quis ea quæ jam olim dijudicata sunt, denuo ad disputationem vocari sinat, is sanè nihil aliud facere censebitur, quàm de fide, quæ hactenus viguit, dubitare. » Dogma Pelagianum jam ubique damnatum ad examen Synodi revocari vetat. At cur Nestorianum à Cœlestino damnatum ei examini subjicit? Nempe quod nondum Nestorianos oppresserat ea, quam Capreolus adversùs Pelagianos commendaverat, « apostolicæ Sedis auctoritas, et Sacerdotum omnium consonans sententia. »

Quòd autem postea in Ephesinâ Synodo generali Pelagianorum causa tractata est, nil omnino pertinet ad fidei quæstionem. Sic enim eâ de re Ephesini Patres, absolutâ Synodo, ad Cœlestinum scribunt[7] : « Perlectis in sanctâ Synodo commentariorum actis, in depositione impiorum Pelagianorum et Cœlestianorum, quæ à Pietate tuâ de ipsis constituta sunt, judicavimus et nos solida firmaque permanere debere, et omnes idem tecum statuimus, eos pro depositis habentes. » De depositione agitur, quam per calumniam factam Julianus et alii jactitabant, perlectique sunt commentarii, sive ad gestorum fidem, sive ad qualemcumque inquisitionem, ne deinceps importuni homines Ecclesiam fatigarent. Hinc editi Ephesini canones I et IV, quibus Cœlestiani pro depositis haberentur[8]. Ita quibus nulla Synodus data esset, horum causa per Synodum aliâ occasione factam ad qualecumque examen revocatur ; sed ut obstinatis tolleretur etiam extremum illud, « quòd spem de Synodo hucusque gesserunt[9]. » Verba sunt Cœlestini Ephesinam Synodum collaudantis. Sic, post Ephesinum Concilium, præfractæ confidentiæ homines spem omnem recuperandæ sedis amisere. Tanta Synodi auctoritas est! Cæterùm de fide jam assertâ quæsitum fuisse, neque gesta indicant, neque eâ de re quisquam cogitavit ; et quæstio Pelagiana quod ad fidem attinet, sine ullo œcumenicæ Synodi judicio, omnium Ecclesiarum consensione finita est.

1. *Vid. Aug. pass. et ep. Conc. Cart.* II *cont. Pelag., an.* 416, *tom.* II *Conc., col.* 1533 *et seq.* — 2. *Declar. Cler. Gall.* 1682; *Præf., c.* I *et* IV.

3. Illud fundamentum in eâ doctrinâ fidei erat positum, quam Julianus Pelagianus repudiabat : nempe per baptismum peccata remitti etiam parvulis, qui sic fiunt filii Dei ; quod dogma Augustinus acriter simul et invicte adversùs Julianum defendit. Id enim, inquit, « divites et pauperes, excelsi atque » infimi, docti et ignari, mares et fœminæ noverunt... Unde etiam matres, » non ad CHRISTUM tantùm, id est ad UNCTUM, sed ad CHRISTUM JESUM, » id est etiam SALVATOREM cum parvulis currunt. » Christus autem, ut passim docet idem Augustinus, parvulorum non esset *salvator*, si ipsi peccata non haberent, neque *redemptor*, si servi non essent. Vid. loc. cit. et lib. de Bapt. ad Marcell. (*Edit. Paris*).

4. *Aug., lib.* I *cont. Jul., c.* VII, *n.* 32; *col.* 516. — 5. *Aug., ep.* CXC *ad Opt. et pass. contra Pelag.* — 6. *Vid. Diss. præv., num.* LXXVI; *et ep. Capr. inter act. Syn. Ephes., tom.* III *Conc., col.* 532. — 7. *Conc. Eph., act.* V, *Retal. ad Cœlest., col.* 666, 667. — 8. *Idem, act.* VII, *col.* 804, 805. — 9. *Ep. Cœlest. ad Synod. Ephes., part.* III, *c.* XX, *col.* 1071.

CAPUT III.

Quæ causæ sine Synodo finiri possint, quæ finiri non possent, ex sancto Augustino, et quæstione rebaptizationis, ostenditur.

ALIA verò causa est, quam Augustinus tractat, unde dictis nostris magna lux, certòque comperiemus quid sit illud Augustini : *Causa finita est*. Causam illam nobilem de rebaptizatione inter sanctum Stephanum Papam, sanctumque Cyprianum Carthaginensem Episcopum, utrosque Martyres, intelligo : de quâ controversiâ sic scribit Eusebius[1] : « Primus omnium Cyprianus, non nisi per baptismum, ab errore priùs mandatos admittendos censuit ; verùm Stephanus nihil adversùs traditionem, quæ jam inde ab ultimis temporibus obtinuerat, innovandum ratus, gravissimè id tulit. »

Constat sancti Stephani decretum his verbis editum : « Nihil innovetur, nisi quod traditum est[2] ; » hoc est, præter id quod traditum est : vel *nisi quod traditum est*, esse innovandum ; nempe ut « reversis ab hæresi, manus imponatur ad pœnitentiam. » Illam enim manùs impositionem, non sanè baptismum ipsum innovari atque iterari posse, antiqua traditio docebat.

Constat Cyprianum decreto obstitisse, quamvis Stephanus non tantùm suasisset, sed etiam pro potestate egisset ; neque solùm « Cypriano, ad ista non consensisse, verùm etiam contra scripsisse atque præcepisse. » Verba Augustini sunt[3], auctoritatem cathedræ demonstrantis. Quantâ autem auctoritate Stephanus egerit, satis ostendunt illa Firmiliani : « Stephanus, qui loci sui honore gloriatur, et cathedram Petri tenere se dicit, super quem Ecclesia ædificata est[4], etc. » Huc accedunt illa in Concilio Carthaginensi à Cypriano prolata verba, ne Stephani auctoritas aliquam Patribus necessitatem injecisse videretur : « Nemo enim inter nos Episcopum se Episcoporum contendit, aut tyrannico terrore cæteros adigit ad obsequium[5]. » Quibus verbis Cyprianus non negat Stephani primatum à Petro profectum, quem ubique asserit ; sed potestate abusum, in errorem deflexisse contendit, eoque nomine vehementissimè reluctatur. Inde argumentum pro Parisiensium sententiâ, alibi jam tractatum[6], sed hìc necessariò repetendum. Quòd sanctus Cyprianus hæreticos rebaptizavit, omnes postea erroris arguerunt ; quòd Stephanum Papam docentem Episcopos ac de fide præcipientem, errare potuisse crediderit, nemo succensuit ; ergo quantùm illa de rebaptizatione sententia culpabilis, tantùm hæc de Romano Pontifice culpâ vacat. Quid quòd Augustinus apertè excusandum putavit Cyprianum qui errasset, antequam obscura quæstio « tantis altercationum nebulis involuta, ad plenarii Concilii auctoritatem roburque perducta est[7]. » Ergo existimabat, ad captivandum intellectum, Stephani Papæ decretum atque auctoritatem non suffecisse solam. Quin ipse Augustinus veræ de hæreticorum baptismo doctrinæ assertor egregius, quod ad auctoritatem pontificii decreti attinet, Cypriani sententiam apertè sequitur : « Neque nos, inquit[8], tale aliquid auderemus asserere, quale Stephanus jussit, nisi Ecclesiæ catholicæ concordissimâ auctoritate firmati : cui et ipse (Cyprianus) sine dubio cederet, si jam illo tempore veritas eliquata per plenarium Concilium solidaretur. » Cui auctoritati Cyprianus ex certissimâ fide cessurus fuisset ; cui Augustinus ipse in re obscura ce-

1. *Eusceb., Hist., lib.* VII, *cap.* III, *ed. Vales.* — 2. *Ep. Cyp.* LXXIV, *pag.* 138, *edit. Baluz.* — 3. *Aug., de Bapt. cont. Donat., lib.* V, *c.* XXII, *n.* 30 ; *tom.* IX, *col.* 156. — 4. *Ep. Firm. inter Cypr.* LXXV, *pag.* 148. — 5. *Conc. Carthag., an.* 256, *prof. apud Cypr., p.* 329, 330 ; *et tom.* I *Conc., col.* 786. — 6 *Dissert. præv. num.* LXVII *et seq.* — 7 *Aug., de Bapt. cont. Donat., lib.* II, *c.* IV, *n.* 5 ; *tom.* IX, *col.* 98. — 8. *Idem.*

deret verba demonstrant : nempe *Ecclesiæ catholicæ concordissimæ auctoritati, Concilio plenario*, ex orbe christiano, ut semper inculcat, vel ut idem loquitur, *sancto Concilio cunctarum gentium*. Ad id provocat post ipsum pontificale decretum, in eoque acquiescit.

En ergo quod sit illud : *Causa finita est*. Finita quidem est, ubi aperta quæstio est, et ubique consensus, ut in Pelagianâ causâ vidimus : finita verò non est, *magnis altercationum nebulis involuta*.

CAPUT IV.

Sancti Stephani Papæ contra rebaptizationem decretum, totâ Sedis apostolicæ auctoritate factum, et tamen Concilii generalis sententiam meritò expectatam : sancti Augustini loci.

Hic censores nostri oppidò conturbati, in partes se scindunt. Respondet Bellarminus[1], excusatum Cyprianum, quia « Pontifex noluit rem de fide facere sine generali Concilio. » Et tamen pro cathedræ auctoritate præcepit, et decretum condidit, et ad omnes misit Ecclesias; eaque res erat, ut aliud sentientes abstinendos putaret. Disertè Augustinus[2] : « Putaverat abstinendos, qui de suscipiendis hæreticis priscam consuetudinem convellere conarentur. » Ac si postea se re pressit, non ideo intelligitur mutasse sententiam; sed executionem prudentiâ temperasse, aut in aliud tempus distulisse. Hoc quidem non privati Doctoris officium est.

Cæterùm de abstinendo exiisse decretum illa indicant, quibus Cypriani Legatos[3] Romæ à sancto Papâ Stephano, non modò hospitio fratrum, sed etiam omni Ecclesiæ tecto submotos Firmilianus testatur[4]. Lupus ipse sic scribit : « Sanctum, inquit[5], Firmilianum Cæsareensem in Cappadociâ Archiepiscopum, Ponticæ diœceseos Primatem, sanctus Stephanus Pontifex communione suspendit. » Idem Lupus sancti Stephani rescriptum, *summâ et irrefragabili Sedis apostolicæ auctoritate* editum esse contendit.

Sed age ut vis; quâvis distinctiunculâ causam istam, quasi in scholastico pulvere tueare. Certè Augustinus, non id quod tu profers, Cypriano excusationi obtendebat; non ad aliud majus aut luculentius Papæ judicium provocabat : Concilii generalis, totiusque Ecclesiæ catholicæ appellabat fidem; in eâ auctoritate fidei certitudinem reponebat. Hic hæreant necesse est, vel alia excogitent.

CAPUT V.

Non tantùm pertinaces, sed Sancti post papale decretum, aliud quid desiderant.

Et quidem Augustinus, atque, Augustino interprete, Cyprianus, ab universali Concilio, non elucidationem obscuræ quæstionis expectabant tantùm, quanquam et illam quoque, sed auctoritatem ac robur. Unde illud : « Res a plenarii Concilii auctoritatem roburque perducta est[6]; » et illud : « Potentior veritas de unitate veniens; » et illud : Cypriani sententiam « catholicus orbis terrarum robustissimâ firmitate consensionis exclusit[7]. » En quam auctoritatem, post Papæ decretum, non hæretici et pertinaces, sed sancti Sacerdotes Cyprianus et Augustinus expectent.

Quòd autem auctor anonymus Cypriano tribuit[8], tolerari omnino non potest : nempe ut quoniam sanctus Martyr dixit, se non ab altero, sed tantùm à Christo judicari posse[1], ideo existimarit se ab omni non modò Romani Pontificis, sed etiam Concilii œcumenici correptione immunem; quod si Cyprianus sensisset, inexcusabilis proterviæ reus esset. Hæc ergo ad certos casus extraordinarios redigenda; neque cùm *ab alio* se judicari posse negat, existimandum est, eâ voce, *alio*, Ecclesiæ catholicæ aut etiam Concilii generalis excludi auctoritatem. Certè Augustinus ei auctoritati cessurum Cyprianum docet; atque in hâc quæstione, non alteri auctoritati cedentem, non modò ipse probat, sed etiam imitatur.

CAPUT VI.

Quæstionem rebaptizationis à Cypriano et asseclis inter adiaphora non fuisse repositam.

Auctor libelli de *Doctrinâ Lovaniensium* aliter expedire se conatur[2] : nempe ait, Cyprianum, Firmilianum, « aliosque sequaces Episcopos, persuasos fuisse quòd Stephani rescriptum non fuerat judicium definitivum, eo quòd rem illam haberent pro adiaphorâ. » Atque iterum : « Hoc sibi voluerunt Cyprianus, Firmilianus et alii, Helenus, Dionysius, Augustinus, qui affirmant Stephanum non de dogmate, sed de aliarum gentium moribus et factis judicasse : potuisse illic labi, ideoque ejus usque ad Synodum Nicænam judicio impunè atque innoxiè non fuisse obeditum. »

Hæccine à doctis viris proferri potuisse? Habebant hæc Cyprianus, Firmilianus et eorum sequaces pro adiaphoris atque indifferentibus; nempe cùm facto Concilio LXXXVII Episcoporum, pro sententiâ hæc dicerent[3]. Episcopus quidem ordine tertius : « Qui hæreticorum baptisma probant, nostrum evacuant : » Octavus decimus : « Secundo baptismate (in Ecclesiâ dato scilicet) qui non fuerit baptizatus, regno cœlorum fiet alienus : » Vigesimus : « Qui hæreticorum baptisma probat, quid aliud quàm hæreticis communicat? » Vigesimus primus : « Quot sint baptismi, viderint aut præsumptores, aut fautores hæreticorum. Nos unum baptisma, quod non nisi in Ecclesiâ datum novimus, Ecclesiæ vindicamus : » Vigesimus tertius : « Si non obtemperat error veritati, multò magis veritas non consentit errori : » Quadragesimus septimus : « Me non movet, si aliquis Ecclesiæ fidem et veritatem non vindicat, quando apostolus dicat : *Quid enim si exciderunt à fide quidam illorum*[4]? » Quinquagesimus octavus : « Non sibi blandiantur qui hæreticis patrocinantur : qui pro hæreticis ecclesiastico baptismo intercedit, illos christianos et nos hæreticos facit : » Sexagesimus primus : « Qui hæreticis Ecclesiæ baptisma concedit et prodit, quid aliud sponsæ Christi quàm Judas existit? » Sic eam quæstionem inter indifferentia reponebant.

Huc accedit, quòd suam sententiam non humanis ratiociniis, sed divinis testimoniis muniebant. Legant Cyprianum quicumque dubitaverint; audiant Episcopos in Concilio Carthaginensi ita decernentes : Quintum : « Baptisma, quod dant hæretici et schismatici, non esse verum, ubique in Scripturis sanctis declaratum est; et secundùm Scripturarum sanctarum auctoritatem decerno, hæreticos omnes baptizandos : » Octavum : « Lectis litteris Cypriani dilectissimi nostri, quæ tantùm in se sanctorum testimoniorum descendentium ex Scripturis deificis continent, ut meritò omnes per Dei gratiam adunati consentire debeamus; censeo omnes hæreticos et schismaticos, qui ad Ecclesiam catholicam venire voluerint, non antè ingredi, nisi exorcizati et baptizati fuerint. » Quare dùm errorem damnant, cùm veritatem inculcant, non nisi veritatem in Scripturis revelatam, nec nisi errorem in Scripturis damnatum intelligi volunt, qui hæc pro adiaphoris habere dicuntur.

1. *Bell., de R. P., l.* IV, *c.* VII. — 2. *Aug., de Bapt. cont. Donat., lib.* V, *c.* XXV, *n.* 36, *col.* 158.

3 Legatos Cypriani Firmilianus dicit sic à Stephano susceptos fuisse, *ut eos nec ad sermonem colloqui communis admitteret, adhuc insuper... præciperet ne quis eos in domum suam receperet*, adeo ut pacificè *venientibus, non solùm pax et communio, sed et tectum et hospitium negaretur*. Vid. epist. Firmil., loc. cit. (*Edit. Paris*).

4. *Ep. Firm. ad Cypr. int. Cyp.* LXXV. — 5. *Christ. Lup.*, *in* Doct. Lov. *relat.*, *p.* 50. — 6. *Aug., de Bapt. contra Donat., lib.* II, *c.* IV, *n.* 5, *tom.* IX, *col.* 98. — 7. *Idem, ibid., lib.* III, *c.* II, *n.* 2, *col.* 108. — 8. *Anon., lib.* VII, *c.* VIII, *n.* 9.

1. *Cypr., in Præf. Conc. Carth.* III; *inter ejus Oper., pag.* 330; *et tom.* I *Conc., col.* 786. — 2. *Doct. Lov., p.* 56. — 3. *Conc. Carthag.* III, *int. Cypr. oper., pag.* 330 *et seq.* — 4. *Rom.*, III, 3.

CAPUT VII.

An Augustinus aliique Patres eam quæstionem inter adiaphora habuerint.

Quod autem idem auctor etiam Augustinum recenset inter eos qui hæc pro adiaphoris habuerint, quis crederet ab homine in Augustini lectione versato dici potuisse? Nempe Augustinus hæc ubique profitetur : Cyprianum quidem in errore fuisse, sed ideo excusatum quòd res nondum fuisset Concilii generalis totiusque Ecclesiæ catholicæ auctoritate firmata[1]. Non ille ad hæc levia et falsa confugit : Stephanum noluisse rem de fide facere, aut in disciplinæ factique quæstione labi potuisse; sed errasse Cyprianum, atque id vel postea correxisse « in regulâ veritatis ; quod supressum sit ab eis, qui hoc errore nimium delectati sunt[2] : » vel « hunc nævum candissimi pectoris cooperuisse ubere charitatis, ac passionis falce purgasse[3] : » et nunc aliud quàm hic senserat videre, « in æternâ illa luce veritatis, ubi certissimè cernit quod hic pacatissimè requirebat[4]. » Quæ planè demonstrant, non adiaphoram ac variabilem disciplinam, sed à Deo revelatam, certissimam et inconcussam veritatem.

Nempe hanc veritatem Augustinus tuebatur : verba Christi, quibus baptismus consecratur, tantæ esse virtutis, ut etiam inter hæreticos valeant : signum militum Christi etiam in desertoribus recognoscendum esse : Sacramenta Christi etiam inter hæreticos, non ipsorum, sed Christi et Ecclesiæ esse : remedium vulneri, non sanitati adhibendum, adeoque corrigendum in hæreticis id quod pervertissent, nempe fidem; non id quod ab Ecclesiâ integrum abstulissent, nempe baptismum, hoc est, fidei sacramentum[5]. Hæc qui negarent, recurrere jubebat « ad stateram dominicam, ubi non ex humano sensu, sed ex divinâ auctoritate rerum momenta pensantur[6]. »

Et quidem permulta causæ munimenta promebat ex Scripturis : quòd autem de baptismo hæreticorum nihil peculiariter scriptum esset, allegabat cum Sptephano Ecclesiæ consuetudinem, universalem illam quidem, quæ per totam Ecclesiam ab ipsa origine propagata, « non nisi ab Apostolis tradita meritò crederetur[7]. »

Neque verò aliud Stephanus prædicabat. Et quidem urgebat consuetudinem, sed universalem, sed ab Apostolis constantissimo tenore ad nos usque deductam, quam liber anonymus[8], apud Rigaltium, Stephani tempore adversùs Cyprianum Cyprianique asseclas conscriptus, appellat « vetustissimam consuetudinem ac traditionem Ecclesiæ; » et addit : « Sit unusquisque nostrùm contentus venerabili Ecclesiarum omnium auctoritate et necessariâ humilitate. » Tum : « Damnari utique debet quod contra priscam et memorabilem cunctorum emeritorum Sanctorum et fidelium solemnissimam observationem judicatur; » sugillatque eos, *qui errores et vitia universarum Ecclesiarum correxisse* se putent, ac *monstri simile, Episcopos talia cogitare.*

Nec alio spiritu scribit Eusebius[9], qui antiquam traditionem à Cypriano primò mutatam agnoscit. Attestatur Hieronymus celebri illo loco : « Illi ipsi Episcopi, qui rebaptizandos hæreticos statuerant, ad antiquam consuetudinem revoluti, novum emisere decretum. Quid facimus? Ita et nobis majores nostri, et illis sui tradidere majores[10]. » Quin ipsâ etiam flagrante discordiâ, Cyprianus ejusque collegæ Africani, consuetudinem sibi adversari ultrò fatebantur. Id sæpe Augustinus natat; et ipse Augustinus eam consuetudinem, *universalem et robustam* vocat[1], quam Stephanus tueretur; et quidem, uti memoravimus, ab apostolicâ traditione venientem, hâc etiam datâ regulâ : « Quod universa tenet Ecclesia, nec Conciliis institutum, sed semper retentum est, non nisi ab Apostolis traditum rectissimè creditur ; » quod assiduè sanctus Doctor inculcat.

Hæc Augustini dicta, qui, Catholici licèt, ad variabilis et adiaphoræ disciplinæ detorquent negotia; hi profectò improvidi. Ecclesiæ matri firmissimas auctoritates de dogmatis fidei, etiam traditione tutandis, extorquere conantur. Sed frustra sunt : instat enim Augustinus errorem esse id quod Cyprianus tuebatur, nondum quidem ab Ecclesiâ declaratum satis, sed interim errorem in *æternitatis manifestâ luce purgatum*[2]. Quin etiam de Donatistis hæc habet : « Audent etiam rebaptizare Catholicos; ubi se ampliùs hæreticos esse firmarunt[3]. » Jam ergo hæretici, ideo quòd hæreticos; sed « ampliùs hæretici, ideo quòd etiam Catholicos rebaptizabant. » Unde libro adversus Cresconium ad Donatistas ait : « Hæretici quidem estis, quòd non tantùm divisi, verùm et in rebaptizando diversum sequimini[4]. » Idem docet adversùs Petilianum[5], et alibi semper.

Notum illud Vincentii Lirinensis[6] : « Auctores ejusdem opinionis catholici, consectatores verò hæretici judicantur : » postea quàm scilicet pronuntiavit Ecclesia. Et antea quidem, eodem teste Lirinensi[7], res ad veram Ecclesiæ doctrinam pertinebat; sed nondum Ecclesiæ universalis judicio declarata. Scribit enim de Agrippino, quem auctorem Cyprianus sequebatur[8] : « Primus omnium mortalium contra divinum canonem, contra universalis Ecclesiæ regulam, contra sensum omnium Consacerdotum, contra morem atque instituta majorum, rebaptizandum censebat. » De Stephano verò : « Intelligebat vir sanctus et prudens nihil aliud rationem pietatis admittere, nisi ut omnia QUA FIDE à patribus suscepta forent, EADEM FIDE filiis consignarentur. » Reliqua videant qui his victi non fuerint.

CAPUT VIII.

Quid objiciant qui hæc referunt inter adiaphora : Firmiliani et Basilii locus.

Qui totam hanc quæstionem ad variantem per loca disciplinam revocari volunt, hæc objiciunt : primùm, Firmilianum ita de baptizatione scribentem : « Nec meminimus hoc apud nos aliquando cœpisse[9] : » deinde Basilium Firmiliani successorem de rebaptizatione adhuc hæsitantem[10], post Nicænam quoque Synodum, à quâ quæstionem terminatam fuisse plerique velint. Quid ergo? An Firmilianum causæ faventem suæ, Stephano, Eusebio, Hieronymo, Augustino, Vincentio Lirinensi, totique Ecclesiæ anteponent? Quid verò Basilius? Esto, quæstionem ad disciplinam variantem fortè revocaverit : nos quidem hic Cypriani et Augustini mentem quærimus.

Neque tamen Firmilianum mentitum dixerim, cùm ait, rebaptizationem in suâ ac vicinis regionibus viguisse semper : facilè enim demonstraverim, eâ quidem tempestate, iisque regionibus[11] hæreticos ferè omnes varia ac portentosa baptismata confinxisse. Nam quique suam hæresim, quò magis baptizatorum animis adhæresceret, in baptismum intrudebant. Atque hinc Firmiliano et aliis erroris occasio, cùm existimarent profanum baptismum, ac per se nullum, eo solo nomine, quòd ab hæreticis administraretur, repudiatum esse.

1. *Aug., de unic. Bat., cap.* XIII, *n.* 22; *tom.* IX, *col.* 553, *et pass. de Bap. contra Donat. et aliis, lib. et ep. de hær. Don., tom.* II *et* IX. — 2. *Id., ep. ad Vinc.* XCIII, *n.* 38; *tom.* II, *col.* 246. — 3. *Lib. de unic. Bapt., c.* XIII, *num.* 22, *et alibi pass.* — 4. *Lib.* V *de Bapt. contra Donat., cap.* XVII, *n.* 23, *col.* 152. — 5. *Vid. ep.* CV *ad Don., cap.* III, *n.* 12, *tom.* II, *col.* 300, 302 : *et lib.* IV *cont. Cresc., cap.* XIII, *n.* 15, *tom.* IX, *col.* 492 : *et pass. cont. epist. Parm., lib.* II, *c.* XIII, *n.* 29, 30, *col.* 45, 46; *et Serm. ad pleb. Cæs., n.* 2, *tom.* IX, *col.* 619, *et passim. Lib.* I *de Bapt. cont. Don., c.* XIV, *n.* 22, *col.* 91; *de unic. Bapt., c.* III, *n.* 4, *p.* 528. — 6. *Lib.* II *de Bapt. cont. Donat., cap.* XIV, *n.* 19, *col.* 107. — 7. *Idem, lib.* IV, *cap.* XXIV, *n.* 30, *col.* 149. — 8. *Int. op. Cypr. edit. Prior. et Rigalt.* 1679, *post epist.* LXXIV, *in edit. Baluz.*, 1726, *pag.* 353 *et seq.* — 9. *Euseb., Hist., lib.* VII, *c.* III, *edit. Vales.* — 10. *Hieron., Dialog. advers. Lucif., tom.* IV, *part.* II, *col.* 303, 304.

1. *Aug., lib.* IV *de Bapt., loc. jam. cit.* — 2. *Aug., lib.* V *de Bapt., c.* XVII, *n.* 33, *col.* 152. — 3. *Id., de Hæresib., hæres.* LXIX, *tom.* VIII, *col.* 21. — 4. *Ib., lib.* II *advers. Cresc., c.* VII, *n.* 9, *col.* 413. — 5. *Ib., de unic. Bapt. cont. Petil., c.* II, *n.* 3, *col.* 528, *et pass.* — 6. *Vincent. unic. Bapt. cont. Petil., c.* II, *n.* 3, *col.* 528, *et pass.* — 7. *Vincent. Lirin., Commonit.* I, *cap.* XI. — 7. *Ibid., cap.* IX, X, XI. — 8. *Ibid., cap.* IX. — 9. *Ep. Firmil. ad Cypr. int. Cypr.* LXXV, *p.* 149. — 10. *Vid. ep. Basil. ad Amphil.* CLXXXVIII, *tom.* III, *p.* 268 *et seq.* — 11. Asiæ minoris.

Neque Basilium hactenus satis intellectum esse credimus. Hæc enim fuisse putamus, de quibus hæsitaret, non quidem, an valeret baptismus verbis evangelicis consecratus; sed quinam hæretici eo ritu baptizarent; quinam perverso ritu, et *proprio* quod ait *baptismate*[1], qui sanè propterea rebaptizandi essent. Hæc etiam suspensum habebant Basilium : ecquid credibile esset rectè baptizare eos, qui de Deo errarent, cùm errores suos plerique, uti modò diximus, in ipsum baptismum ingererent? Quærebat anxiè, quæ et quanta haberetur fides iis, qui dicerent se in Trinitatem baptizatos esse : nam aut oblivisci, aut certè hæsitare, aut etiam mentiri potuissent. Hinc illa verba Basilii Synodum optantis, uti decidatur, « an qui responderit, in responsione fide dignus habeatur; » quam ad quæstionem spectat canon Arelatensis, quo legimus *interrogatos* qui ab hæreticis venirent, « an in Patre, et Filio, et Spiritu sancto baptizati essent; » additumque : « Et qui interrogatus non responderit hanc Trinitatem, baptizetur[2]. »

Hæc nos ad cumulum de Firmiliano et Basilio investiganda doctis, et confirmanda, vel etiam, si placuerit, oppugnanda proponimus. Utcumque est, stat illud immotum : Cyprianum, Augustinum, cæteros, in eâ quæstione, quam fidei putarent, post judicium quoque Romani Pontificis, dissidentibus Ecclesiis, ad habendam certitudinem, Ecclesiæ universalis sententiam expectasse.

CAPUT IX.

Quæ sit illa Synodus universalis, quam in hâc quæstione Augustinus memoret : Nicænam eam esse; sed, utcumque sit, nostra immota esse.

Anxiè à doctis quæritur, quæ sit illa universalis Synodus quâ istam quæstionem fuisse terminatam Augustinus memorat. Qui Arelatensem primam esse volunt, Romani Pontificis sententiam, iniquiùs, ut videtur, pendere decernunt ab ejus Synodi decreto, quæ non nisi abusivè universalis vocetur.

Nos eam quæstionem in Synodo Nicæna fuisse decisam cum sancto Hieronymo[3] profitemur : *Quòd Episcopo Novatianorum, si conversus fuerit*, non tantùm baptismum, *sed quod majus est*, etiam *presbyterii gradum servet*, can. VIII[4]. *Et quod omnes hæreticos susceperit, exceptis Pauli Samosateni Discipuli*, can. XIX[5]; cujus rei causam cum beato Augustino esse credimus, quòd Paulianistæ *regulam baptismatis non tenerent*[6]. Nec facilè adduci possum ut credam, Arelatensem primam Synodum, numerosam quamvis[7], et ex toto ferè Occidente collectam, Synodum cunctarum gentium, et totius christiani orbis, et totius Ecclesiæ ubique diffusæ ab Augustino vocari : quippe quam vix Oriens noverit, nedum frequentarit, neque Romani Pontificis vel præsentia, vel saltem legatio intervenit[8]. Quin Synodum Nicænam apud Augustinum Concilii universalis nomine intelligendam esse, non alio magis argumento probaverim, quàm quòd eam nequidem nominarit : eam enim toto terrarum orbe celebratam, ipso *plenarii* Concilii nomine statim ab omnibus intellectam putabat[9]. Et quemadmodum nos Concilii nomine, Concilium Tridentinum intelligimus; quemadmodum generalis Concilii nomine, Lateranensis illa Synodus, sub Innocentio III, plerumque accipitur; ita Augustini tempore apud Ecclesias Africanas, Synodi universalis nomine, Nicænam, proprio licèt nomine minimè appellatam, intellectam fuisse constat[1]. Lego enim apud Possidium, in vitâ Augustini, ordinatum eum fuisse vivo suo Episcopo, « contra Synodi universalis vetitum, quod jam ordinatus didicit[2]. » Non hîc Nicænam nominat; sed Nicænam fuisse ex ipso Augustino accipimus[3]. Sic universalis Synodi nomine Nicænam intelligi solere arbitramur.

Ut ut sit, qui tantùm Arelatensi tribuunt, in eam auctoritatem consensione devenisse dicent, Gallicanamque sententiam de consensionis summâ et ineluctabili auctoritate confirmabunt.

CAPUT X.

Non tantum fidei causa, sed etiam aliæ quæ universalem spectarent, Ecclesiam ab universali Concilia retractandæ, nec nisi consensione orbis finitæ esse creduntur : causa Cæciliani : sancti Augustini locus.

Partem controversiæ cum Donatistis maximam quæ in rebaptizatione posita erat, non nisi Sedis apostolicæ et totius Ecclesiæ conjunctâ sententiâ finitam esse, beato Augustino teste, vidimus. Jam quod erat caput schismatis, in causâ Cæciliani idem evenisse, eumdem Augustinum adducimus testem.

Ergo Cæciliani causa, cùm tractata esset à Melchiade Papâ, ejusque judicio Donatistæ victi essent[4], tamen hæc ait Augustinus[5] : « Ecce putemus omnes Episcopos qui Romæ judicarunt, non bonos judices fuisse; restabat adhuc plenarium universæ Ecclesiæ Concilium, ubi etiam cum ipsis judicibus causa posset agitari; ut si malè judicasse convicti essent, eorum sententiæ solverentur : quod utrum fecerint, Donatistæ probent; nos enim non factum esse facilè probamus, ex eo quòd totus Orbis non eis communicat. »

Ex his duo concludimus : alterum, post prolatum, habitâ Synodo, Papæ judicium, *restare adhuc plenarium Ecclesiæ universæ Concilium*, quo Pontificis judicium, Synodi sententiâ solveretur : alterum, quamvis nulla fuerit œcumenica Synodus, quæ Melchiadis judicium retractaret, haud minore auctoritate decisam fuisse causam, eo quod *orbis terrarum non communicaret* Donatistis; imò, ut ibidem Augustinus ait[6], « experti sunt cum Cæciliano permanere consensionem orbis terrarum. » Quibus verbis constat Melchiadis judicium, quod alioqui canonico ordine retractari potuisset, ipsâ Ecclesiæ consensione in summam auctoritatem evectum.

Facti quæstio inquiunt. Certè; sed ejus facti, in quâ tota Donatistarum causa verteretur; ex quo illud efficitur, non tantùm in fidei quæstionibus, sed etiam in omnibus, quæ totam Ecclesiam spectarent, robur summum in consensione esse positum : ut profectò mirum non sit, sub Eugenio IV, cùm de Concilii potestate acerrimè decertarent, illud ab omnibus, pro certo esse positum, nempe altercantibus, si fortè, Concilio et Papâ, Concilii sententiam potiùs attendendam, in fide quidem maximè; sed etiam in aliis omnibus, quæ *statum Ecclesiæ principaliter perturbarent*, ut suprà memoravimus[7].

1. *Vid. cp. Basil., ad Amphil., Can.* I. — 2. *Conc. Arel., an* 314, *Can.* VIII; *tom.* I *Conc., col.* 1426. — 3. *Hieron., Dial. adv. Lucif., tom.* IV, *part.* II, *col.* 305, 306. — 4. *Conc. Nic., can.* VIII, *tom.* II *Conc., col.* 31, 32. — 5. *Conc. Nic., Can.* XIX, *col.* 38. — 6. *Aug., Hæres.* XLIV, *tom.* VIII, *col.* 13. — 7. XXXIII, nempe Episcoporum.

8. Legationem intervenisse probant ea verba quæ inter subscriptiones legimus : *Claudianus et Vitus presbyteri, Eugenius et Cyriacus Diacones ex urbe Româ missi à Sylvestro Episcopo*. Hoc ergo significat BOSSUET, eos Concilio non præsedisse. Et quidem unius Marini nomen videmus in capite Canonum, eo modo : *Domino sanctissimo fratri Sylvestro, Marinus vel cætus Episcoporum, etc.* Tom. I Conc. col. 1427, 1429 (*Edit. Paris*).

9. *Idem. lib.* I *de Bapt. cont. Donat., c.* VII, *n.* 9; *tom.* IX, *col.* 84; *lib.* II *c.* IX, *n.* 14, *col.* 104; *et alib. pass.*

1. *Synodi universalis nomine, Nicænam intellectam fuisse constat* ab Augustino, in suis libris adversùs Donatistas, non vero Arelatensem. Nam quod dicit DE LAUNOY, in Africâ, Concilia generalis sive plenarii nomine vocatas sæpe fuisse Synodus eas, quæ illo Arelatensi Concilio inferiores essent, verum quidem est; at advertere debuerat vir eruditus Augustinum, quotiescumque loquitur de hujuscemodi Concilius, lectores admonere, se loqui de Concilio plenario, non totius Ecclesiæ, sed unius gentis, putà Africanæ. Aliqui non sic ille admonet, in his locis in quibus urget Donatistas auctoritate Concilii generalis : imo vocat illud Concilium, *Synodum cunctarum gentium, et totius christiani orbis, et totius Ecclesiæ in Orbe diffusæ*; quæ verba nequaquam possunt intelligi de Synodo Arelatensi; proindeque ruit DE LAUNOY sententia. Qui plura de eâ quæstione voluerint, adeant DE TILL. not. XLIV, in vit. S. Cypr., tom. IV, p. 632 et seq. Dissert. Vales. de schism. Donat. post ejus not. in Euseb. P. Alex. etc. (*Edit. Paris*).

2. *Vid. Aug. auct. Possid., c.* VIII, *in fin. append. tom.* X, *col.* 262. — 3. *Aug., ep.* CCXIII, *n.* 4, *tom.* II, *col.* 790. — 4. *Vid. Opt. Milev., lib.* I. — 5. *Aug., ep. ad Glor. Eleus., etc.* XLIII, *c.* VII, *n.* 19; *tom.* II, *col.* 97. — 6. *Idem, col.* 96. — 7. *Sup. lib.* VI, *c.* III *et seq.*

CAPUT XI.

Causa sancti Joannis Chrysostomi.

Hujus occasione quæstionis, proponimus aliam ejusdem ferè generis ; facti quidem quæstionem, sed quæ universam Ecclesiam conturbaret. Beatum Joannem Chrysostomum, Constantinopolitanum Antistitem, Theophilus Alexandrinus[1], nullo canonum ordine, sed sola sæculari potestate fretus, aulico potiùs, quàm ecclesiastico judicio, loco moverat. Quæ causa cùm totum Orbem commovisset, ad universale Concilium devolvitur. Et quidem sanctus Innocentius Papa ab eodem Chrysostomo invocatur, *qui scriberet hæc nullius esse roboris*[2]. Is Joannem æquè ac Theophilum in suâ communione retinuit; Theophili judicium cassum et irritum habuit; ultimam tamen sententiam Concilio œcumenico reservavit, ut disertè asserit inculcatque Palladius[3] Chrysostomi comes, ac rerum omnium testis oculatus[4]. Locum universalis Concilii Occidentales Thessalonicam designabant[5]. Memorabilis verò est hæc Palladii sententia[6] : « Scopus Romanæ Ecclesiæ iste est, non communicare Orientalibus Episcopis, præsertim Theophilo, donec Dominus dederit locum universali Synodo, quæ putrefactis membris eorum qui hæc patraverunt medeatur. »

Sic Romanus Pontifex, quæ pro loci amplitudine solus inchoavit, non nisi totius Orbis sententiâ finiturus erat. Verùm cùm Synodus œcumenica ab Arcadio Imperatore impetrari non posset, totius Occidentis cum apostolica Sede conjuncta sententia perfecit, ut Joannis Chrysostomi nomen Constantinopoli quoque in sacras tabulas referretur; ac sine novo judicio, consensione totius Ecclesiæ, Theophili Synodus solveretur.

CAPUT XII.

Decreta adversùs Origenistas : Theophilus Alexandrinus sanctum Anastasium Papam prævit, ac Romam ipsam liberat : in consensione vis posita : sancti Hieronymi loci.

Paulò ante ea tempora, Christi anno scilicet 398, sancto Siricio mortuo, sub ipsa sancti Anastasii Papæ initia, Origenis errores cum Rufini libris Romam invectos, atque inter hos turbines Romanam Ecclesiam fluctuasse Baronius narrat[7]. Adversùs eam pestem Anastasius vigilabat. Sed dum cunctabatur, ut, Ecclesiæ Romanæ more, consideratissimum et accuratissimum judicium ederet, Theophilus Alexandrinus, collectâ Synodo, ad omnes Catholicos super nomine Origenis, ejusque dogmatum condemnatione, edidit epistolam, datis etiam, ut videtur, peculiaribus ad sanctum Anastasium litteris. De hac Theophili epistolâ Hieronymus ad ipsum Theophilum hæc scribit[8]. « Vox beatitudinis tuæ toto Orbe pertonuit, et cunctis Christi Ecclesiis lætantibus, diaboli venena siluère. » Et paulò post : « Vincentius Presbyter ante biduum quàm hanc epistolam darem, de Urbe venit, et suppliciter te salutat, crebroque sermone concelebrat Romam et totam Italiam tuis post Christum epistolis liberatam. » Quò etiam illud pertinet : « Hæresim oppressam ejus auctoritate et eloquentia[9]. »

Hæc ita dicimus ut nihil imputemus Anastasio, « viro, ut ait Hieronymus[10], ditissimæ paupertatis et apostolicæ sollicitudinis ; » sed ut ostendamus fidei robur totâ Ecclesiâ fusum, atque interdum extremo ex Orbe prodire decreta, quibus etiam Romana illa, apostolico ore laudata[1], excitetur et confirmetur fides.

Neque ita multò post prodiit Anastasii judicium : quo tempore Hieronymus alteram Theophili epistolam latinam à se factam ad Romanos mittebat, cùm primam præterito anno accepissent; scribebatque Hieronymus veluti concepto voto : « Prædicationem cathedræ Marci Evangelistæ, cathedra Petri Apostoli suâ prædicatione confirmet. Quanquam celebri sermone vulgatum sit, beatum quoque Papam Anastasium, eodem fervore, quia eodem spiritu est ; latitantes in foveis suis hæreticos persecutum, ejusque litteræ doceant damnatum in Occidente, quod in Oriente damnatum est[2]. » Quâ ex consensione, illa jam firmitudo fidei consistat, quam sæpe diximus. Eam consensionem commendat Hieronymus, « quod beati Episcopi Anastasius et Theophilus et Venerius[3], et Chromatius[4], et omnis tam Orientis quàm Occidentis Catholicorum Synodus pari sententiâ, quia pari et spiritu, Origenem hæreticum denuntiant populis[5]. » En igitur in consensione summa vis, ac Spiritûs sancti testimonium.

CAPUT XIII.

Turbæ post Chalcedonensem Synodum : de iis seorsim per encyclicas epistolas Ecclesiæ consuluntur : responsa mittuntur : communi consensione quæstiones finiuntur.

Anno 457, post sex ferè annos quàm Chalcedonensis Synodus acta erat, ejus incipiens, præsertim in Ægypto, fluctuabat auctoritas. Itaque Marciano Augusto Synodi auctore et defensore mortuo, infanda illa Alexandriæ extiterunt : cæsus Proterius orthodoxus et sanctus Alexandrinus Episcopus : Timotheus Ælurus interfector à furente plebe ejus loco substitutus : Chalcedonensis Synodus condemnata : Leo, Marciano successor datus, ac novo principatu ab his seditionibus multa religioni, multa imperio infausta veritus, de novâ Synodo consilia agitare videbatur. At Episcopi molestè ferebant retractari decreta Chalcedonensia, seque abstrahi à sedibus, ac sollicitari toties Ecclesiarum pacem. Quid ergo gestum sit, Liberatus hujus ævi historicus paucis complexus est[6] : « Imperator scripsit singularum civitatum Episcopis, de utroque negotio consulens, quid fieri oporteret, vel de ordinatione Timothei, vel de terminis (seu definitione) Synodi Chalcedonensis, et direxit per totum Orientem Magistrianos[7]. Mittit et Anatolius Episcopus Asclepiadem Diaconum suum, per quem omnes illi Episcopi, qui Chalcedone fuerant congregati, quid Alexandriæ gestum sit agnoscerint : qui rescribunt, Chalcedonensem Synodum usque ad sanguinem vindicandam, eo quòd non aliam fidem teneret quam Synodus Nicæna constituit ; Timotheum verò non solùm inter Episcopos non haberi, sed etiam christianâ appellatione privari. Quo pacto scripsit Imperator Leo Duci Alexandrino Stilæ, ut pelleret quidem ab episcopatu modis omnibus Timotheum, inthronizaret autem alium, decreto populi, qui Synodum vindicaret. »

Extat Imperatoris encyclica epistola eodem exemplo ad sanctum Leonem Papam, atque ad alios Episcopos, cum ambarum partium supplicationibus missa[8]. Extant sancti Leonis et maximorum orbis Orientalis Episcoporum[9] responsa, quibus Timotheum abjiciunt, fidei quæstionem ab œcumenico Concilio definitam reiterari vetant. Omnes eodem sensu, eâdem formâ agunt : *Decernimus, statuimus, pronuntiamus, dicimus, judica-*

1. In suâ Synodo ad Quercum. — 2. *Epist.* I *Chrysost. ad Innoc.*, *n.* 4; *tom.* III, p. 520.

3. Palladius quis ille fuerit, lis est inter doctos. Vir eruditissimus Bigot, qui, anno 1680, denuo edidit Chrysostomi vitam à Palladio factam, contendit Palladium Helenopolitanum, *Lausiacæ*, sive eremiticæ, *Historiæ* auctorem, Chrysostomi socium, et ejus exauctorationis occasione in exilium pulsum, hos de ejus vitâ dialogos non scripsisse, sed alium Palladium Episcopum in vicinâ urbe G. P. amicum quoque Chrysostomi, et qui pro ejus causa mala multa toleraverat. Idem censet de Tillemont, tom. XI, vit. Pall., art. XII, et tom. VIII, p. 530, 632 (*Edit. Paris*)

4. *Vid. Dial. vit. Chrysost. per Pallad.*, *tom.* XIII, *p.* 3. — 5. *Idem*, *p.* 12. — 6. *Ibid.*, *pag.* 84, 85. — 7. *Bar.*, *an.* 398; *tom.* V, p. 44, 45. — 8. *Hier.*, *ep. ad Theoph.* LXI, *al.* LXXI, *tom.* IV, *part.* II, *col.* 598, 599. — 9. *Idem*, *ep.* LXXXVII, *al.* LXXVIII, *ad Pamm. et Marc.*, *col.* 689. — 10. *Idem*, *ep. ad Demetr.* XCVIII, *al.* VIII, *col.* 793.

1. *Rom.*, I, 8. — 2. *Hier.*, *ep.* LXXXVII *jam cit.*, *col.* 690. — 3. Mediolanensis. — 4. Aquileiensis. — 5. *Idem*, *ibid.*, *Apol. adv. Ruf.*, *lib.* II, *col.* 417. — 6. *Liber. Brev.*, *c.* XV.

7. Erant Magistriani *Officiales Magistri officiorum* μαγιστριανος, idem est etiam ac *agens in rebus Principis*; inquit du Cange, Gloss. infim. Græc. (*Edit. Paris*).

8. *Ep. Imp. Leon.*, *part.* III *Conc. Chalc.*, *cap.* XXI, XXII, XXIII, XXIV, *tom.* IV *Conc.*, *col.* 889 *et seq.* — 9. Numero XXXVI.

mus. Ex his epistolis compactum est volumen illud, quod apud antiquos *encyclicarum* sive circularium epistolarum nomine celebratur.

Dicant nunc Episcopos Romani Pontificis consultores. Atqui Imperator ab Episcopis non concilia, quæ ad Leonem Papam mitteret, sed decreta et judicia, quæ statim exequeretur exquirebat; atque id ad omnes æquè scripserat : « Ut ex omnibus vestris litteris hæc integrè cognoscentes, formam congruam dare possimus[1]. » Cæterùm orthodoxus Imperator de Synodo Chalcedonensi, cujus fidem professus erat, non ipse ambigebat; sed cùm apud Ægyptios hæc quæstio versaretur, hoc quoque Episcoporum cum Sede apostolicâ consensione decidi voluit; post Synodum œcumenicam iteratæ quæstioni nullum esse locum. Sic in summis dissensionibus atque periculis, Ecclesiæ catholicæ toto Orbe diffusæ, sed uno semper spiritu actæ; etiam sine Concilio generali, sese exerit auctoritas.

CAPUT XIV.

Sancti Simplicii Papæ locus de decretis apostolicis irrefragabilibus Ecclesiæ universalis assensu.

Hinc Romani Pontifices ipsâ semper consensione nituntur. Sanctus Simplicius Papa, post sanctum Leonem tertius, apostolicorum Pontificum antecessorum suorum irrefragabilem commendat auctoritatem; sed eam quæ cum totius Ecclesiæ consensione conjuncta sit. Unde illud : « Quod apostolicis manibus cum Ecclesiæ universalis assensu, acie meruit evangelicæ falcis abscindi, vigorem sumere non potest renascendi[2]: » Quâ mente, in epistolâ ad Acacium Constantinopolitanum Episcopum, rejicit à Sede Alexandrinâ Timotheum Ælurum, qui sit hæreticus, « atque ab universitate damnatus[3]; » ac postea : « Quem conventus novos per se didicimus comminari, resolvi existimantem quod de se universalis decrevit auctoritas. » Illud denique de prædecessoribus *catholicis Episcopis* toto orbe terrarum præsidentibus subdit : « Sanctæ memoriæ prædecessorum nostrorum extante doctrinâ, contra quam nefas est disputare, quisquis rectè sapere videtur, novis assertionibus non indiget edoceri, sed plena ac perfecta sunt omnia. » Quo loco post Synodum Chalcedonensem finita omnia docet, nec novæ Synodo locum esse; quæ, inquit, « non aliàs semper indicta est, nisi cum aliquid in pravis sensibus novum, aut in assertionibus emersit ambiguum; ut in commune tractantibus, si quæ esset obscuritas, sacerdotalis deliberationis illuminaret auctoritas. » Inde ergo ex communi auctoritate lux certa est, quæ postquam Ecclesiæ exorta, *abominabile* est innovari judicia, *contra sententias totius Orbis Domini Sacerdotum*. En igitur in quo vim illam Ecclesiæ irrefragabilem collocaret. Cujus generis testimonia si congerere incipimus, modum omnem excedimus voluminis.

CAPUT XV.

Sancti Gelasii locus, in epistolâ ad Episcopos Dardaniæ.

Neque obstant magnifica hæc et vera, quæ sanctus Gelasius egregius Pontifex, de Acacio adversùs Chalcedonensem Synodum rebellante respondet[4], cùm multi quererentur eum à Sede apostolicâ solâ, non in dictâ novâ Synodo, condemnatum.

Summa doctrinæ Gelasianæ est; postquam hæreseon auctores semel ab Ecclesiâ universâ damnati sunt, non esse necessarias adversùs sectatores eorum novas ac *speciales Synodos*, ne in infinitum eatur, et ecclesiastica jaceat auctoritas : sed esse à Deo constitutam Sedis apostolicæ potestatem, quæ, ipso apostolico principatu communis sententiæ executrix, hæreticos jam sola prosternat : quæ nos verissima confitemur.

Per hanc occasionem sanctus Pontifex commemorat, quæ Sedes apostolica etiam sola, ac sine præcedente Synodo, possit in absolvendis damnandisve, quas oporteat personis : quæ quidem nos pari veneratione suscipimus. Absit enim, ut velimus Sedem apostolicam in omnibus causis Concilio œcumenico esse succinctam; cùm multa sint, quæ vel sola dissentiendo prohibeat atque disturbet, cujus consensionem atque sententiam in maximis rebus maximè exquirendam perpetua traditio docet. Hinc illa exempla, quæ nobis sanctissimus Pontifex pari magniloquentiâ ac veritate subjungit, Athanasii, Joannis Chrysostomi, Flaviani, quos « Sedes apostolica etiam sola, quia non consensit, absolvit. » Quæ quidem vera sunt; sed aliunde supplenda ea, quæ cùm ad rem non facerent, beatus Gelasius prætermisit. Nos quæ ad hanc causam conferant, subnectamus.

Et de beato quidem Joanne Chrysostomo docuimus[1], à sancto Innocentio prolatum fuisse judicium, sed provisorium; integram cognitionem œcumenicæ Synodo reservatam.

Ejusdem sunt generis quæ à sancto Gelasio deinde referuntur[2] : « Flavianum in Ephesino latrocinio Pontificum congregatione damnatum, quoniam sola Sedes apostolica non consensit, absolvit : » ac paulò post, « impiam Synodum (Ephesinam illam) non consentiendo submovit. » Rectè, si de provisorio judicio intelligas, quoad congregaretur, quam ipse Leo petebat, adversùs Synodum malè gestam, alia generalis Synodus, interim, ut ipse addit, querelis et præjudiciis partis utriusque suspensis, quò diligentiùs universa, quæ offensionem generaverant, retractarentur[3]. » Sic quæ sine gravi scandalo differri non possent, ipse provisorio judicio statim ordinat : summam ipsam œcumenico Concilio relinquit.

Cætera quæ Gelasius commemorat, vel per se clara sunt, vel ex antè dictis facilè elucescant. Ac Dioscorum quidem « Sedes apostolica suâ auctoritate damnavit; » quòd auctor fuerit ejus sententiæ, quam, facto deinde examine, Chalcedonensis Synodus confirmaret, ut vidimus. De Episcopis verò, qui Dioscoro consenserunt, hæc scribit[4] : Sedes apostolica « hos in suâ perfidiâ permanentes suâ auctoritate prostravit, quam congregatio, quæ illic (Chalcedone scilicet) collecta fuerat, est secuta : quoniam sicut id quod prima Sedes non probaverat, constare non potuit; sic quod illa censuit judicandum, Ecclesia tota suscepit. » Quæ ad Sedis apostolicæ auctoritatem ideo referuntur, quòd eam præeuntem Chalcedonensis Synodus sit secuta : ut profectò constet, in eo esse vim maximam et ineluctabilem, habitâ quidem quæstione, et novâ discussione, ut ex gestis constitit.

Ita vel in iis, quæ à solis Romanis Pontificibus facta, Gelasius memorat, Ecclesiæ universalis potior auctoritas elucescit; cujus illi, in iis quidem rebus quæ universam Ecclesiam conturbarent, vel judicia exequuntur, vel sanè cùm præeunt, ab ejusdem Ecclesiæ sententiâ ultimum ac præfectum robur accipiunt.

CAPUT XVI.

Proprositio, Unus Trinitatis Crucifixus, *à Scythis Monachis Constantinopoli agitatur : Monachi Hormisdam consulturi peryunt : professio Justiniani, eâdem de re Romanum Pontificem consulentis, pro ejus infallibilitate objicitur.*

Anno 519, sub sancto Hormisdâ summo Pontifice, quæstio suborta est ingens, quam diligenter evolvere oportet, quoniam inde ab utrâque parte argumenta repetuntur.

Agebatur de propositione hâc : *Unus Trinitatis*, seu, *unus ex Trinitate crucifixus est*. Hanc beatus Proclus Constantinopolitanus in epistola ad Armenos[5], paulò

1. *Ep. Imp. jam cit., col.* 890. — 2. *Simpl., ep.* IV *ad Zin. Imp., tom.* IV *Conc., col.* 1072. — 3. *Id., ep.* V *ad Acac. C. P., ibid., col.* 1073, 1074. — 4. *Gelas., ep.* XIII *ad Ep. Dard., tom.* IV *Conc., col.* 1199 *et seq.*

1. *Sup. hoc lib., c.* XI. — 2. *Ep. Gel., sup. cit. ibid.* — 3. *Leo, ep. ad Pulch., part.* I *Conc. Chalc., cap.* XXI, *tom.* IV, *col.* 46; *Inter Leon., epist.* XLI, *al.* XXVI. — 4. *Gel., loc. cit.* — 5. *Ep. Procli C. P. ad Arm., tom* VI *Bibl. Patr., pag.* 615; *et tom.* III *Conc., col.* 117.

post sanctam Synodum Ephesinam, novis Nestorianis objecerat; cùm excommunicato Nestorio sub antiquiore Theodori Mopsuesteni nomine patrocinarentur. Hi ergo Theodori publici laudatores, Nestorii verò occulti defensores, unum filium in duos dividebant; Mariæ filium à Dei filio segregabant; pro Trinitate quaternitatem invehebant: quos beatus Proclus aptissimè redargui arbitrabatur, si Mariæ filium non aliquem extra Trinitatem, sed *unum Trinitatis* esse faterentur.

Procli epistola ab Orientali Synodo approbata, et ab ipso Synodo Chalcedonensi laudata[1], toto etiam Occidente nobilis habebatur, postquam eam Dionysius Exiguus in latinum sermonem vertit, ac Procli industriam commendavit; quod Christum *unum ex Trinitate asserens*, Nestorianas fraudes aptissimè confutaret[2].

Hanc ergo propositionem Joannes Maxentius, aliique Scythiæ provinciæ Monachi adversùs Nestorianos asserebant; et qui eam respuerent, Nestorianismi arguebant.

At Dioscorus, Diaconus sancti Hormisdæ, ac Sedis apostolicæ Legatus, Constantinopoli agens, ad Hormisdam perscribit Monachorum Scytharum propositionem, ut novam, ad hæc, ut hæreticam, et ab Eutychianis maximè assertam, respuendam videri[3].

Certum quidem est, Petrum *Gnapheum* seu *Fullonem* Eutychianum hæreticum, eo nomine à Felice III ac Synodo Romanâ fuisse reprehensum, *quòd unum increatæ atque individuæ Trinitatis passionem subiisse ac mortuum* esse diceret[4].

Sed id Petrus Fullo ita intelligebat, ut *unus de Trinitate passionem pro nobis pertulisse* diceretur *in substantiâ deitatis*, ut ipse Felix III refert[5]; à quo scelere Monachi Scythiæ adeo abhorrebant, ut semper hoc adderent, quod et beatus Proclus accuratissimè dixerat: Unum Trinitatis crucifixum carne[6]: ne naturas confundere, et cum Eutychianis sapere viderentur.

Quâ in re multùm distabant à Petro Fullone, et ab ejus asseclâ Anastasio Augusto, et à Theodorâ Augustâ[7], cujus sententia prescriberetur, *unum de Trinitate passum non asserens, secundùm quid, sed absolutè*; Scythæ autem passum asserebant, *non absolutè* (quo hæretici significatum volebant etiam divinitate passum), sed tantùm *secundùm quid*, hoc est secundùm carnem.

Quæstione motâ, Scythæ Monachi Romam profecti sunt, Sedem apostolicam ordine consulturi[8]: eâdem de re scribunt Justinus Augustus ac Justinianus tunc Comes Domesticorum: atque hic Monachos ut inquietos ac turbulentos statim repelli petit, à Dioscoro persuasus[9]. Mox ipsâ re, ut videtur, graviùs consideratâ, per alias litteras Hormisdam sic interrogat[10]. « Quidam asserunt Christum pro nostrâ salute carne crucifixum, unum de Trinitate debere prædicari. » Quærit, « quid sequi, quidve super hoc evitare debeamus: quoniam verba videntur facere dissensionem; nam sensus inter Catholicos omnes unus esse probatur. » Subdit: « Hoc enim credimus esse catholicum, quod vestro religioso responso nobis fuerit intimatum. » Quæ professio, ne statim ad Pontificiam infallibilitatem pertinere videatur, rei gestæ narrationem ad finem usque expectandam monemus: interim bonâ fide notamus quid nobis objiciant.

1. *Vid. nov. coll. Conc. Baluz.*, p. 94 : *Facund.*, *lib.* VIII, *c.* IV : *Conc. Chal.*, *part.* III, *c.* I; *col.* 827, 828. — 2. *Dionys. Exig. præf. in ep. Procli*, *tom.* VI *Bibl. Pat.*, *p.* 612. — 3. *Suggest. Diosc. ad Hormisd.*, *tom* IV *Conc.*, *col.* 1531. — 4. *Conc. Rom.* I *sub. Fel. III*; *ibid.*, *col.* 1097. — 5. *Fel.*, *ep.* V *ad Zen.*, *ibid.*, *col.* 1071. — 6. *Pet. Diac. lib. ad Fulg. int. Op Fulg.*, *pag.* 280, *edit. Paris.* 1684. — 7. *Vid. Joan. Max. Profess. fid.*, *tom.* IX *Bibl. Patr.*, *p.* 534 *et seq.* — 8. *Vid. Vict. Turon. Chron.*, *ed. Scalig.* — 9. *Ep.* I *Justiniani ad Horm.*, *tom.* IV *Conc.*, *col.* 1516. — 10. *Ejusd. ep.* II *ad Horm.*, *col.* 1517.

CAPUT XVII.

Viri boni sanctique consulendos docent per orbem terrarum Episcopos : quæstionis finem ab Ecclesiæ universalis auctoritate expectandum.

Quis esset interim Catholicorum eâ de re sensus, exponere juvat. Ac primum Scythæ Monachi fidem suam diligenter expositam[1] sancto Fulgentio ejusque collegis sanctis Christi Confessoribus[2], ac Ferrando Diacono, viris eo ævo sanctissimis ac doctissimis approbarunt.

Id tantùm in Fulgentio notaveris, malle eum dicere, *unam ex Trinitate personam*, quàm *unum Trinitatis*, vel *unum ex Trinitate*[3]. Quæ diversitas tam est levis, ut qui eâ re tantùm differant, eos unanimes et ubique consentaneos meritò pronuntiaveris. Unde nec illi Monachi, à tantis Episcopis ritè interrogatis, reprehensionis quidquam, sed fraternæ charitatis testimonia retulerunt.

Ac reverâ *unus* ille *Trinitatis* indefinitè dictus, quis est alius quàm una persona Trinitatis, ut etiam Joannes Maxentius et Ferrandus Diaconus ac postea Facundus Episcopus Africanus, ejus ævi nobilis scriptor, luculentissimè declararunt[4].

Sanè Ferrandus Diaconus pravos sensus tres memorat[5], quibus dici posset, *unus de Trinitate;* verùm eos sensus Monachi apertissimè respuebant. Quare Ferrandus Diaconus offensioni quorumdam tribuit, *ut una de Trinitate persona* dicatur potiùs quàm *unus de Trinitate;* cum utrumque indifferenter aptèque et innoxiè dici possit.

Sed cùm Nestoriani *personæ* nomine abuterentur, Christumque ut Legatum, Verbi personam exhibuisse dicerent; ideo Nestorianarum fraudum gnari *unum Trinitatis* malebant dici: anteponebantque eam locutionem, in quâ *Nestorianorum dolus* minùs *abscondi* posse videretur. Hæc Maxentius; hæc Facundus[6]; notantque omnes hujus ævi scriptores, ipsam Trinitatem ita esse locutam : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est*[7] : non dixit, quasi una ex nobis persona; sed *quasi unus ex nobis;* cùm tamen, ut ait idem Facundus, « nullus de Trinitate meliùs loqui possit, quàm ipsa de se locuta est Trinitas. »

Addebat Joannes Maxentius beati Augustino locum, quo Christum appellabat, *unum trium*; quod quidem, quid est aliud, quàm *unum Trinitatis*[8]?

Neque, quod objiciebat Dioscorus Diaconus, Monachi Scythæ inserere fidei Chalcedonensi nitebantur eam locutionem; aut, quòd illa deesset, imperfectam Synodum arguebant; sed profectò asserebant, quod res est, licere ad hæreticorum fraudes refellendas multa extra Synodos usurpare; præsertim verò ea, quæ Patrum usu probata esse viderentur.

Cæterùm Chalcedonensem Synodum, ac beati Leonis epistolam ubique celebrabant; neque tantùm Eutychen, sed etiam Alexandrinum Dioscorum ejusque sequaces condemnabant : et Christum non tantùm ex *duabus*, Eutychianorum more; sed etiam in *duabus naturis* subsistere : unumque Trinitatis passum quidem, sed carne tantùm, non autem divinitate, omnibus paginis testabantur[9].

Hæc igitur quæstio cùm magnâ animorum contentione inter Ecclesiasticos tractaretur, Ferrandus Diaconus à Severo Scholastico Constantinopolitano rogatus quid sentiret, jubet interrogari non se quidem, verùm eos « quibus honor sacerdotii docendi auctoritatem tri-

1. *Vid. ep. seu lib. Petri Diac. de Incarn. int. Op. Fulg. Ep.* XVI, *p.* 217 *et seq.* — 2. Tum in Sardinia exulabus, persecutione Vandalorum grassante (*Edit. Paris*). — 3. *Fulg.*, *lib. de Incarn.*, *etc.*, *ad Pet. Diac.*, *ibid.*, *ep.* XVII, *c.* X, *n.* 18, *p.* 296. — 4. *Maxent.*, *Resp. ad epist. Horm.*, *tom.* IX *Bibl. Pat.*, *p.* 542. *Ferr.*, *epist. ad Anat. Diac.*, *n.* 14, 16, *p.* 506. *Facund. pro defens. trium. Capit.*, *lib.* I, *c.* III; *ibid.*, *tom.* X, *p.* 6. — 5. *Fer.*, *ibid.*, *n.* 16. — 6. *Max. et Facund.*, *loc. cit.* — 7. *Gen.* III, 22; *Fac.*, *loc. cit.* — 8. *Maxent. profess. fid.*, *tom.* IX. *Bibl. Patr.*, *p.* 535. *Aug.*, *Enchir.*, *cap.* XXXVIII, *n.* 12; *tom.* VI, *col.* 211. — 9. *Max.*, *ep. ad Germ. Joan.*, *etc.*, *loc. sup. cit.*, *p.* 534, *col.* 2.

buit. Interroga, inquit, principaliter apostolicæ Sedis Antistitem, cujus sana doctrina constet judicio veritatis, et fulcitur munimine auctoritatis. Interroga plurimos per diversa terrarum loca Pontifices, quibus scientia cœlestium præceptorum divinitus inspirata, famam grandem suì cum veneratione collegit[1]. » Hos quidem omnes interrogandos monet, sed *principaliter* Romanum Pontificem. Cæterùm post quæstionem diligentissimè pertractatam, quo tandem loco certissimè figat pedem his verbis explicat : « Unde desistendum à contentionibus reor : expectandum potiùs persuadens, patienterque hanc dubitationem ferrendam, donec universalis Ecclesiæ auctoritate, vel pronuntietur suscipienda, vel prodatur abjicienda[2]. » En rebus in dubiis, animisque *vehementi contentione* suspensis quò refugere consuevissent. En unde certissimam atque irretractabilem expectarent sententiam. Sed quomodo postea finita sit quæstio paucis enarremus.

CAPUT XVIII.

Sancti Hormisdæ epistola ad Possessorem, qui Scythæ Monachi condemnantur ; illi Ecclesiæ catholicæ sententiam expectant : eorum propositio vincit : non nisi Ecclesiæ universalis consensione quæstioni finis imponitur.

Postquam quatuordecim jam mensibus causa pependerat, Monachique per annum ferè integrum Romæ commorati, Hormisdas edidit epistolam ad Possessorem Episcopum Afrum, qui tum Constantinopoli agens, Sedem apostolicam de Fausti Regiensis libris consulebat[3].

Eâ epistolâ Pontifex, quid de Scythis Monachis sentiret, Constantinopoli ac toto orbe terrarum innotescere voluit. Dicit hos « turbulentos, pertinaces, contentionum studiis assuetos, contemptores auctoritatum veterum, novarum cupidos quæstionum ; non eos monitis, non mansuetudine, non auctoritate compressos : » ac plebem etiam commoturos, « per diabolicæ semina nefanda zizaniæ, nisi fidelis populi constantia restitisset : hos ergo esse vitandos[4]. » Hæc Hormisdas, nullâ interim anathematis aut depositionis mentione. Huc usque sententiam temperavit suam. De quæstione nihil ; sed omnes facilè crediderunt, Monachorum proscriptam esse propositionem, cùm cæterà innoxii, eò importuni pertinacesque haberentur, quòd ab eâ nullis monitis discedere voluissent.

Interim Hormisdæ tanti Pontificis epistola haud prohibuit, quominus Catholici ubique terrarum, ac præsertim in Oriente adversùs Nestorianos, propositionem inculcarent. Ipse Maxentius adversùs eam epistolam commotissimo animo scripsit. Ejus auctorem, quisquis esset, (neque enim fateri volebat Hormisdæ eam esse, quæ ipsi tam impia videretur) hæreticum appellabat, atque hæc insuper subdit[5] : « Confidenter dicere audeo, non quòd si per epistolam, sed si vivâ voce hic in præsenti positus, idem Romanus prohiberet Episcopus, Christum Filium Dei unum confiteri ex sanctâ atque individuâ Trinitate ; nunquam eidem Dei Ecclesia acquiesceret ; nunquam ut Episcopum catholicum veneraretur, sed omnino ut hæreticum penitus execraretur : quia quisquis hoc non confitetur, non est dubium, quòd Nestorianæ perfidiæ tenebris excæcatus, quartum et extraneum à sanctâ et ineffabili Trinitate, eum qui pro nobis crucem sustinuit, prædicare contendat. Sed absit, ut ex qualibet parte catholicæ professioni Romanus Episcopus contradicat. »

Hæc postrema qui ad pontificiam infallibilitatem trahunt, non satis advertunt quæ antecesserint ; quàmque Maxentius adversùs fidem errasse Romanum Pontificem, abominandum quidem execrandumque, non autem impossibile judicaret, imò verò fieri posse supponeret ; dum eo casu quid eventurum esset exponit, nempe ut hæresim asserenti, universalis repugnaret Ecclesia.

Nec placet interim, quod Joannes Maxentius clamosior atque commotior Hormisdæ epistolam hæreticam, potiùs quàm asperam appellarit, quæ Scythas Monachos insectata tantùm, ne verbum quidem de quæstione diceret.

Illud ex vero Maxentius protulit, Ecclesiam omnino errare non posse ; ac si Romanus Pontifex verum, quod Scythæ asserebant, dogma proscriberet, non eam assensuram. Id eventus docuit : usque adeo enim Monachorum propositio toto Oriente invalidat, atque adversùs novos Nestorianos necessaria visa est, ut eam edicto edito Justinianus approbare cogeretur[1] ; auctoribus, ut fieri solebat, Episcopis, ac præcipuè Epiphanio Patriarchâ Constantinopolitano : quod edictum est editum anno 533, duodecim annis post datas Hormisdæ ad Possessorem litteras.

Imperator, legatione ad Joannem II missa, edictum approbari petiit, et impetravit ; deditque litteras ad Papam, quibus significabat : « Paucos infideles judaicè atque apostaticè contradixisse omnibus Sacerdotibus, denegantes unigenitum Dei Filium hominem factum atque crucifixum, unum esse sanctæ et consubstantialis Trinitatis ; in quo videntur Nestorii malam sequi doctrinam[2] : » quod ipsum Scythæ Monachi à quindecim annis, atque ab ipso hujus contentionis initio propugnabant.

Neque Imperator jam consulit quid credendum, ut olim sub Hormisdâ fecerat ; sed rem ut certam et exploratam, atque ab omnibus prædicatam, refert, cui nemo nisi *judaicè et apostaticè contradicat.*

Sic autem concludit : « Petimus ergo vestrum paternum affectum, ut vestris ad nos destinatis litteris, manifestum nobis faciatis, quòd omnes qui prædicta rectè confitentur suscipit vestra Sanctitas, et eorum qui judaicè ausi sunt rectam denegare fidem, condemnat perfidiam[3] : » addit hæc observatu digna ; « plus enim ita et circa vos omnium amor, et vestræ Sedis crescet auctoritas, et quæ ad vos est unitas sanctarum Ecclesiarum inturbata servabitur ; quando per vos didicerint omnes beatissimi Episcopi, eorum quæ ad vos relata sunt, sinceram Sanctitatis vestræ doctrinam. » Quo significabat insinceram visum iri, si Romanus Pontifex tam certum dogma improbasset ; ac sic Episcopi Orientales Romani Pontificis sinceram doctrinam, non ex ejus infallibilitate certò præjudicatam, sed ex ejus responsis exploratam volebant.

His victus Joannes, Concilio habito, datisque litteris ad ipsum Justinianum, ac deinde ad Senatores[4], confirmavit Justiniani fidem ; *et unum de Trinitate crucifixum*, iisdem asseruit Scripturarum ac Patrum locis, quibus Scythæ Monachi usi erant[5].

Disertè autem notat hæc à se probari secundùm Patres omnes, *ac Romanos Præsules*[6], quos in omnibus sequeretur : quod etiam Justinianus dixerat epistolâ ad Joannem[7]. Tametsi enim *unum de Trinitate* nondum affirmassent, id tamen ex aliis eorum dictis atque sententiis perspicuè sequebatur.

In his igitur omnibus maximè elucescit fidei exponendæ, et quæstionum finiendarum ratio, quam tuemur.

Gravem quæstionem et cum ipso Legato apostolicæ Sedis Constantinopoli excitatam, ad ipsam apostolicam Sedem statim deferri oportebat.

Hormisdas interrogatus sic respondet, ut prostrata quodammodo veritas videatur : ejus defensoribus certa responsa quærentibus pro omni responso ploratus indicitur : tacente, cunctante, obsistente potiùs Romano Pontifice, non ipsa tacet veritas pervicit ac perrupit

1. *Ferr., ep. ad Sev., tom.* IX *Bibl. Patr., p.* 509. — 2. *Ferr., ep. ad Sev., c.* XI ; *p.* 513. — 3. *Hormisd., ep.* LXX *ad Posses., tom.* IV *Conc., col.* 1530 *et seq.* — 4. *Idem, col.* 1531. — 5. *Respons. Max. ad epist. Horm., tom.* IX *Bibl. Patr., p.* 539 *et seq.*

1. *Cod. Justin., lib.* VI, *tit.* De sum. Trinit. — 2. *Epist. Just. ad Joan. II ; Cod., ibid., et tom.* IV *Conc., col.* 1743. — 3. *Idem, col.* 1744. — 4. Romanos. — 5. *Conc. Rom. sub Joan. II ; ibid., col.* 1762. *Ep. Joan. ad Just., ibid., col.* 1745 ; *et ad Senat., col.* 1751 *et seq.* — 6. *Ep. ad Just., loc. cit.* — 7. *Vid. ep. Just. ad Joan., col.* 1744.

dubitationem omnem Ecclesiæ catholicæ vox atque consensio; nec jam consulitur ut de re ambiguâ Romanus Pontifex, sed rei ut certæ et indubitatæ approbatio petitur et elicitur. Quis hic non videat valuisse, ut in omni ancipiti re, eam quam Ferrandus Diaconus, et cum eo optimus quisque expectabat, Ecclesiæ catholicæ consensionem.

CAPUT XIX.

Formula consulendi Romani Pontificis, rei gestæ serie, ac Patrum traditione explicatur.

Jam credo, ipsa rei gestæ series, et Catholicorum in hâc quæstione communis sententia, satis ostendit, quæ vis sit professionis ejus, quæ à Justiniano Hormisdam interrogante edita est : « Id credimus catholicum, quod vestro religioso responso fuerit intimatum[1]. » Rectè et ordine atque ex consuetâ formulâ erga Romanum Pontificem de fide rogandum; cùm meritò præsumatur, non eum veritati, non officio defuturum.

Certè de Episcopis sanctus Damasus Papa, ac Synodus Romana sic scribunt : « Gallorum atque Venetensium fratrum relatione comperimus nonnullos, non hæresis studio ; neque enim hoc tantùm mali cadere in Dei Antistites potest, etc.[2]. » Si ergo tantum mali in singulos Episcopos cadere non posse meritò præsumitur, quantò magis in eum qui tanto loco præsit.

Quisquis ergo præpositos, ac præsertim omnium Doctorem ac Principem Romanum Pontificem de fide interrogat, is confidat in Domino veridicum responsum omnino secuturum ; at eam πληροφορίαν, quam commendat Apostolus[3], hoc est, *eam fidei plenitudinem* quæ penitus captivet intellectum omni dubitatione sublatâ, in ipsâ Ecclesiæ consensione stare credat.

Id in hâc contentione ipse eventus docuit, et Catholicorum omnium sensus. Unde etiam illud contigit, ut et de Romano Pontifice optima tantoque officio congrua præsumerentur, et interim dubitaretur. Ecce enim Joannes Maxentius ab Oriente Romam petit, sanctum Hormisdam de fide rogaturus. Quid tamen dixerit, audivimus[4], nempe si Romanus Pontifex præsens *unum Trinitatis* Christum *dici prohiberet*, totam Ecclesiam restituram, eumque *ut hæreticum execraturam* fore. Vides quàm bona præsumeret, quàm mala evenire posse crederet. Neque verò eâ causâ suspectus cuiquam esse debet; neque aliter in aliis controversiis, viri boni catholicique senserunt. Ecce enim sequente sæculo, ad annum videlicet Christi 642, sanctus Martinus Papa, de Monothelitarum hæresi, collecta Lateranensi Synodo[5], judicaturus sedebat; ad eum ejusque Synodum Ecclesiæ recurrebant undequaque terrarum; an omni penitus dubitatione submotâ, hæc sanctorum abbatum[6] supplicatio docet. « Certissimè scientibus vobis sanctissimis, quòd si aliter, quàm à nobis piè postulata sunt, quidquam omnino integritatem fidei corrumpens, à vestrâ terminetur (hoc est definiatur) Beatitudine, quod absit, abfuturumque sit; hoc enim omnino incredulum (id est, incredibile) nobis est : liberi sine dubio atque innocentes ab hoc quod fiet existimus[7]. » Id ergo infaustissimum, difficillimum, rarissimum, atque adeo incredibile; non autem impossibile judicabant. Quid enim erat, cur tam gravi obtestatione à se amolirentur ac deprecarentur culpam, quam omnino impossibilem judicassent? Unde addunt se Martino judicaturo, « suam confessionem in cognitione offerre permanentes, in his quæ orthodoxè definit secundùm Patrum et Synodorum doctrinam[8] et traditionem. » Hâc conditione spondent consensionem : si secus fieret, culpam à se deprecantur; atque hæc coram sancto Martino profitentur, cùm ipse sederet in Synodo de fide judicaturus, eamque professionem Martinus eique assidentes Episcopi susceperunt.

Multa ejusmodi suis postea locis occurrent, quibus firmetur id quod contendimus : nempe in cæteris ecclesiasticis de fide judiciis, ipso etiam Romano Pontifice considente, inesse fidelibus animis piam fiduciam ; πληροφορίαν illam ac plenam certitudinem, in unius Ecclesiæ catholicæ judicio et consensione esse positam.

CAPUT XX.

Quæstio Elipandi de Christo adoptivo Dei Filio, Romani Pontificis, et Ecclesiarum consensione finitur particula Filioque *per eadem fere tempora Symbolo addita.*

Hæsit Latinorum, ac maximè Gallorum animis à majorum traditione repetita, de consensionis necessitate, atque auctoritate, sententia. Cujus rei illustre exemplum habemus octavo sæculo sub Carolo Magno in Francofordiensi Synodo[1]. Ea Synodus maximi nominis, summæque auctoritatis fuit; habebatque præsentes Theophylactum ac Stephanum Episcopos Sedis apostolicæ Legatos : ac totam ferè Occidentalem, sive per præsentiam, sive per litteras, complectebatur Ecclesiam.

De Christo Dei Filio quærebatur, quem Elipandus Toletanus Episcopus aliique Hispani pro adoptivo habebant, quatenus quidem homo est. Dividebatur Dei Filius; Nestoriana pestis reviviscere videbatur. Carolus Magnus nondum quidem Imperator, sed Francorum atque Italiæ Rex, ac Romanorum Patricius, id maximè pro suâ religione curabat, uti quæstioni finis imponeretur. Quid autem gesserit ipse declarat; datis quippe litteris diligentissimè exquisivit : « Primò, quid dominus apostolicus cum sancta Romana Ecclesiâ et Episcopis illis in partibus commorantibus : secundo, quid etiam Mediolanensis Episcopus et alii in Italiâ Doctores et Sacerdotes Ecclesiarum Christi : tertio quid Germani, Galli et Aquitani » crederent[2].

Primùm ergo accepit Adriani Papæ epistolam, quâ quæstionem totâ sedis suæ auctoritate judicabat; atque Elipandum et sequaces, nisi resipiscerent, « ex auctoritate prorsus Sedis apostolicæ ac beati Petri Apostolorum Principis; et per eam, quam illi Magister et Dominus ligandi ac solvendi tradidit potestatem, perpetuo anathemate religavit[3]. »

Neque tamen in tantæ Sedis tam expressâ sententiâ finem posuit; sed acceptâ Mediolanensis Episcopi atque Italorum concordi sententia, Concilium ex Germanis, Gallis, Aquitanisque Episcopis Francofordiam convocavit. Patres rectam fidem, edita synodicâ epistolâ, et canone, firmarunt; Elipandi nefariam hæresim condemnarunt[4]. Jam Carolus Magnus, Sedis apostolicæ, totque Episcoporum auctoritate fretus, hæreticos adhortatur ut decretis pareant, quæ *pia unanimitas et pacifica perscrutatio* protulisset; se enim cum his *sanctis decretis et catholicis statutis consensum suum subnexuisse*, et corde amplexum; *plurimorum testimonio roboratam fidem*; neque pro catholico habiturum qui ei decreto repugnasset, in quo conjunctæ essent, *Sedis apostolicæ auctoritas et episcopalis unanimitas*[5] : eos enim esse quibus à Domino dictum esset : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*[6]. Quare hortabatur ut « ad multitudinem populi christiani, et ad sacerdotalis Concilii unanimitatem reverterentur. »

1. *Ep.* II *Just. ad Horm.*, *tom.* IV *Conc.*, *col* 1517. — 2. *Ep. syn. Conc. Rom. sub I am. ad Orient. ex Collect. Holst.*, *part.* I, *p.* 105; *et tom.* II *Conc.*, *col.* 892. — 3. *Hebr.*, X, 22. — 4. *Vid. sup.*, *c.* XVIII. *Vid. etiam tom.* IX *Bibl. Patr.*, *p.* 544. — 5. *Conc. Later. sub. Mart. I*; *secret.* II; *tom.* VI *Conc.*, *col.* 100 *et seq.* — 6 Qui è Græcia Romam venerant, persecutionis vitandæ causâ (*Edit. Paris*). — 7. *Suppl. Abb. et Monach.*, *ibid.*, *col.* 171.

8. Ut certo cognoscerent illi Abbates nihil à Martino Papâ et Lateranensi Concilio fuisse definitum, quod doctrinæ Patrum et Conciliorum non consonaret, postularunt *usque ad unum apicem*, *cum omni acribid* (id est diligentiâ) *secundùm græcam interpretari vocem*, *quæ tunc definiebantur*. Adeo aberant ab eâ, quam vocant, cæcâ obedientiâ. Hic Labbeus notam marginalem adjungit, quâ significare videtur versionem Græcam, quam nunc habemus Concilii hujus Lateranensis, factam tum fuisse, iis Abbatibus postulantibus (*Edit. Paris*).

1. *Conc. Francof.*, *an.* 794; *tom.* VII, *col.* 1014 *et seq.* — 2. *Ep. Car. Mag. ad Elip. et Ep. Hisp.*, *ibid*, *col.* 1049. — 3. *Adr.*, *ep. ad Hisp. cont. Elip.*, *ibid.*, *col.* 1221. — 4. *Libell. Episc. Ital.*, *etc.*, *col.* 1022 *et seq.*; *Syn. ep.*, *col.* 1032 *et seq.*, *can.* I, *col.* 1057. — 5. *Ep. Carol. ad Elip. sup. cit.* — 6. *Matth.*, XXVIII, 20.

Hic existant illi, qui non tantùm præcipuam, sed totam in apostolicâ Sede auctoritatem ponunt : Carolo movebunt litem. Quid tu, inquient, Episcopos per totum Occidentem eâ inquisitione fatigatos velis? Unus Papa consulendus, audiendus unus, ex quo omnium deinde sententia pendeat. At non ita Carolus : quæstionem in Occidente ortam Occidentalium Ecclesiarum cum apostolicâ Sede communi sententiâ finiri placuit. Neque verò huc Episcopi diversarum partium adducuntur, ut Papæ consultores, quod nunc comminiscuntur : quippe qui seorsim per nationes appellati, sententiam suam, eodem spiritu ducti, eodem ferè tempore, nullâque communicandi consilii facultate, exprompturi essent. Neque sola Sedes apostolica appellatur, quod censores nostri volunt; sed ita omnia firma esse intelliguntur, si ad *Sedis apostolicæ auctoritatem, unanimitas* quoque *episcopalis* accedat.

Hic ergo Carolus hæreticos universalis Ecclesiæ auctoritate premit : « Vos igitur, inquit, quia pauci estis, unde putatis vos aliquid verius invenire potuisse, quàm quod sancta universalis toto Orbe diffusa tenet Ecclesia? » Sic demum omnia in auctoritatem universalis Ecclesiæ resolvuntur, quæ et earum partium, ubi exorta quæstio est, expressâ declaratione, et cæterorum toto terrarum orbe communicantium, certâ, licèt tacitâ, consensione constet. Hæc Galli sub Carolo Magno; hæc sub Ludovico Magno profitentur; neque Patrum traditionem avelli sibi sinunt.

Per eamdem ætatem facta illa est Symbolo, quæ tot turbas excitavit, additio particulæ, *Filioque* : cui additioni in Hispaniis inchoatæ, quantùm Romani Pontifices obstiterint, Leonis III sub Carolo Magno gesta testantur[1]. Pervicit tamen omnem difficultatem totius Occidentalis Ecclesiæ consensus, in quem deinde Romani Pontifices tot Ecclesiarum auctoritate pertracti sunt; neque postea Græcorum clamores audierunt. Neque tamen succensemus Leoni III talia prohibenti; sed reliquam Ecclesiam haud minùs in proposito persistentem, divino numine actam, id egisse, certâ fide credimus.

CAPUT XXI.

Tricassina secunda Synodus sub Joanne VIII : professio obedientiæ Romano Pontifici facta secundùm Canones ab Hincmaro Rhemensi : Episcopi conjunctâ auctoritate cum Papâ judicant : ex consensione robur.

Quid Episcoporum cum Sede apostolicâ consensio præstet, non tantùm in fidei quæstionibus, sed etiam in exerendâ quibuscumque aliis causis ecclesiasticâ ultione, nono sæculo in Tricassinâ Synodo Joanne VIII Papâ præside, apparuit. Is innumerabiles tum rerum Romanæ Ecclesiæ pervasores, communi Sedis apostolicæ et coepiscoporum sententiâ excommunicari postulabat actione I[2]. Actione II, Episcopis inducias petentibus, quoad cæteri confratres advenissent, « delata à Pontifice Romano sententia est excommunicationis et damnationis[3], » quæ per omnes metropolitanas Ecclesias, conjunctis suffraganeis legeretur. At ut ex fratrum consensu, robur accederet, actione III, « universi Episcopi sanctæ Synodi, libellum concordiæ ac devotionis unanimitatisque confectum summo Pontifici porrexerunt; quem idem Præsul benignè propriis manibus suscepit, et suum subbrevitate sancitum, super auctoritate canonicâ, et concordiâ coepiscoporum, conjunctæ Synodo dedit[4]. »

Ex hâc Sedis apostolicæ et Episcoporum conjunctâ sententiâ plenum auctoritatis robur exurgere demonstratur his verbis, act. IV : « Lecta est lectio consensus totius Synodi et SENTENTIA ROBORATIONIS EJUS data in pervasores Ecclesiarum, et transgressores præceptorum Dei : et statutum est ut scriptiones manibus singulorum roborarentur[1] : » sic in consensu Synodi, *sententia roborationis* agnoscitur.

Extat Joannis VIII allocutio ad Episcopos in hanc formam : « Mecum viriliter state, quærentes simul et judicantes tantæ patratores iniquitatis, tantæque temeritatis præsumptores[2]. » Tum subdit : « Et vos fratres charissimi, ut decrevimus, nostræ communionis alienos tenete, et anathematizatos fautores eorum mecum facientes consternite. »

Hæc à fratribus postulabat, non cæcâ, ut aiunt, obedientiâ fieri, sed quæstione simul habitâ, simul prolato judicio : *Quærentes simul et judicantes.* Quamobrem Episcopi respondent his verbis, quæ simul et obedientiam et auctoritatem præferant : « Domine sanctissime ac reverendissime Pater Patrum Joannes, catholicæ atque apostolicæ primæ Sedis Papa : nos famuli ac discipuli vestræ auctoritatis, Galliarum et Belgicarum Episcopi,..... dolori vestro conflentes condolemus; atque judicium vestræ auctoritatis, quod privilegio beati Petri et Sedis apostolicæ, in eos et complices eorum, juxta sacros canones spiritu Dei conditos, et totius mundi reverentiâ consecratos, et secundùm ejusdem Romanæ Sedis Pontificum decreta protulistis, voto, voce, atque unanimitate nostrâ ATQUE AUCTORITATE SPIRITUS SANCTI, cujus gratiâ in episcopali ordine sumus consecrati, *gladio Spiritûs sancti, quod est verbum Dei*[3], eos interimentes, persequimur. Scilicet quos excommunicastis, excommunicatos habemus; quos abjecistis, abjecimus; quos anathematizastis, anathematizatos esse judicamus; et quos regulariter satisfacientes, vestra auctoritas et apostolica Sedes receperit, recipiemus. »

Sic Episcopi, cùm decreta Sedis apostolicæ recipiunt, ipsi, quæstione habitâ, sententiam sententiæ, judicium judicio, auctoritatem suam à Deo profectam, summæ à Deo profectæ Romani Pontificis auctoritati, conjungunt; *gladium Spiritûs* simul exerunt; Sedis apostolicæ statuta; *voto, voce,* ipsâ suâ *unanimitate* et auctoritate prosequuntur : non quòd judicium suum et auctoritatem, Sedis apostolicæ judicio et auctoritati coæquent, sed quòd intelligant, ex ipsâ consensione atque *unanimitate* plenum robur existere.

Interim Romano Pontifici auctori ac præeunti se obedire profitentur, sed pronuntianti, *privilegio beati Petri ac Sedis apostolicæ* : quod sic postea interpretantur, « juxta sacros canones spiritu Dei conditos, ac totius mundi reverentiâ consecratos, etc. »

Hinc illa, in ejusdem Synodi Tricassinæ act. II, Hincmari Rhemensis professio : « Secundùm sacros canones spiritu Dei conditos, et totius mundi reverentia consecratos, quos apostolica Sedes, per beatum et Domnum nostrum Papam, et sancta Romana Ecclesia omnium Ecclesiarum mater, privilegio sancti Petri damnat, damno; quos anathematizat, etc., et quod in omnibus secundùm Scripturarum tramitem, sacrorumque canonum decreta Sedes Romana tenet, per omnia et in omnibus, pro scire et posse meo, perpetuum prosequor et teneo[4]. » Quæ tam clara sunt, ut ea legere tantùm oporteat, ac ne verbum quidem addere.

CAPUT XXII.

Objecta solvuntur : Turonensis secundi Concilii canon : statuta Nicolai Papæ : canones Pontigonensis Synodi : quæ Petri privilegio facta habeantur : sancti Leonis insignis locus.

His objicere solent, summorum Pontificum Decretales ab omnibus Ecclesiis, præsertim à Gallicanis, summâ cum veneratione fuisse susceptas, ac legis instar habitas : quæ quidem certa sunt, sed quæstio est, an Ecclesiæ eas Decretales indiscussas reciperent? Receptas certè, et totius mundi reverentiâ consecratas, inviolabiles fuisse nemo negat. Nihil ergo ad rem, quod pro-

1. *Vid. vit. Leon. III, et ejusd. varias ep., tom.* VII *Conc., col.* 1075 *et seq.* — 2. *Conc. Tricass.* II, *act.* I, *tom.* IX, *col.* 307. — 3. *Idem, act.* II. — 4. *Act.* III, *col.* 308.

1. *Act.* IV, *ibid.* — 2. *Alloc. Joan. ad Synod., ibid., col.* 309. — 3. *Eph.*, VI, 17. — 4. *Conc. Tricass.* II, *act.* II, *col.* 307.

fert novissimus scriptor anonymus[1] Concilii secundi Turonensis, anno 567, canone XX, ita esse decretum : « Quis sacerdotum contra decreta talia, quæ à Sede apostolica processerunt, agere præsumat[2]? » Dictum de sancti Innocentii epistolâ decretali ad Victricium Rothomagensem, capite XII[3], quæ epistola pridem totâ Ecclesiâ obtinuerat. Pergunt Turonenses Patres : « Et quorum auctorum valere possit prædicatio, nisi quos Sedes apostolica semper aut intromisit, aut apocryphos fecerit. Et patres nostri hoc semper custodierunt, quod eorum præcepit auctoritas. » Eorum sanè auctorum, quos Sedes apostolica bonos, probabilesque, non apocryphos ac suspectos duxerit. Allusum scilicet ad Gelasianum decretum, *de apocryphis*[4], ubique receptum. Jam verò quærimus, an aliter recepta ista sint, quàm illa sancti Leonis ad Flavianum epistola. Atqui eam non indiscussam receptam fuisse, nec nisi facto examine, toto orbe terrarum invaluisse constitit[5]. Quo exemplo de cæteris judicandum, neque opplendæ paginæ præclaris verisque sententiis, quæ nihil ad rem faciant.

Nos autem, ne quid dissimulare videamur, ultro adducimus ea, quæ longè firmiora sint. Nempe inter statuta Nicolai I Papæ, in Concilio Romano hæc leguntur[6] : « Si quis dogmata, mandata, interdicta, sanctiones pro catholicâ fide, pro Ecclesiarum disciplinâ, pro correctione Fidelium, pro emendatione sceleratorum, vel interdictione imminentium, vel futurorum malorum, à Sedis apostolicæ Præside salubriter promulgata contempserit, anathema sit. » Quæ tam absolutè, tamque universim dicta sunt, ut nihil aliud omnibus Fidelibus, adeoque ipsis Episcopis, quàm cæcam, ut aiunt, obedientiam, relinquere videantur.

Neque ab iis abludunt, quæ à Patribus nostris, Episcopis scilicet Gallicanis, in Pontigonensi Synodo, anno 876, sub Joanne VIII, canone I dicta sunt[7] : « Ut sancta Romana Ecclesia, sicut est caput omnium Ecclesiarum, ita ab omnibus honoretur et veneretur; neque quisquam contra jus et potestatem ipsius, aliquid injustè agere præsumat; sed liceat ei debitum tenere vigorem, et pro universali Ecclesiâ pastoralem exhibere curam. » Canone II, « Ut honor Domno et spirituali Patri nostro Joanni summo Pontifici, et venerabili universali Papæ, ab omnibus conservetur; et quæ secundùm sacrum ministerium suum auctoritate apostolicâ decreverit, cum summâ veneratione ab omnibus suscipiantur, et debita illi obedientia in omnibus conservetur. »

Sed hæc ex antè dictis elucescunt : inhæret enim ex perpetuâ Patrum traditione, ejusmodis decretis, interpretatio et exceptio inseparabilis; ut Romani Pontifices, si quid *contra canones*, nedum contra legem Dei, et *Scripturarum tramitem*, decernerent, non id *privilegio Petri* ac Sedis apostolicæ decernere viderentur[8].

Hinc illa, quam legimus professio obedientiæ, *secundùm Scripturas*, *secundùm canones*. Favebat et illud sancti Leonis, toties per ea quoque tempora celebratum : « Manet ergo Petri privilegium, ubicumque ex ipsius fertur æquitate judicium[9]. »

Neque tamen ea, sive interpretatio, sive exceptio, ubique ac necessariò addebatur; fiebantque canones absolutâ auctoritate, de præstandâ obedientiâ, eo planè more rituque, quo passim ab Apostolis dictum : *Obedite Præpositis*[10], quòd Præpositi contraria legibus et canonibus decreturi haud facilè præsumantur.

Hâc igitur lege Romanorum Pontificum decreta recipiebant : non quòd sibi judicium adversùs judicem arrogarent; sed quòd canonibus apertè adversa, non ipsi sed canones respuere putarentur.

1. *Anon., de Libert., etc., lib.* VII, *c.* V, *n.* 10. — 2. *Conc. Turon.* II, *can.* XX; *tom.* V *Conc., col.* 859. — 3. *Ep. Inn. ad Victric., c.* XII; *tom.* II *Conc., col.* 1252. — 4. *Decret. Gelas., in Conc. Rom. an.* 494, *de scrip. apocryph., tom.* IV *Conc., col.* 1261 *et seq.* — 5. *Sup. lib.* VII, *cap.* XV *et seq.* — 6. *Conc. Rom.* III *sub Nic.* I, *an.* 863, *can.* V, *tom.* VIII *Conc., col.* 769. — 7. *Conc. Pont., can.* I *et* II, *tom.* IX, *col.* 285. 286. — 8. *Vid. sup. Prof. Hinc., c.* XXI. — 9. *Leo. Mag., Serm.* III *in anniv. Assumpt. ejusd., c.* II. *Vid. ep. Carol. Calv. ad Adr.* II, *int. Hincm. ep.* — 10. *Heb.*, XIII, 17.

Hujus rei ne longiùs argumenta repetamus, exemplum habemus præ manibus, in eâ ipsâ, quam nobis objiciunt Pontigonensi Synodo.

Nempe Joannes VIII, cui tam perspicuis validisque sententiis debitam obedientiam spopondissent Ansegisum Archiepiscopum Senonensem per legationem perpetuam, apostolicæ Sedis potestate extraordinariâ, evehebat; quod cæteri Metropolitani, assentientibus coepiscopis, præter canones existimabant factum. Ansegiso Carolus Calvus Imperator impensè favebat. Quærenti ab Archiepiscopis, quid de jussis apostolicis responderent, data est responsio[1] : « Ut servato singulis Metropolitanis jure privilegii, secundùm sacros canones, et juxta decreta Sedis Romanæ Pontificum, ex iisdem sacris canonibus promulgata, Domni Joannis Papæ jussionibus obedirent : et cùm Imperator et Legati apostolici satagerent ut ABSOLUTÈ Archiepiscopi responderent se obedituros de primatu Ansegisi, sicut Apostolicus scripsit; aliud, nisi quod prædictum est, ab eis extorquere non potuerunt. »

Rex multa comminatus, vicesque apostolicas sibi commissas præferens, suâ ac Papæ auctoritate præcepit; ut Ansegisus « supergrederetur omnes ante se ordinatos, Rhemorum Archiepiscopo[2] reclamante, audientibus omnibus, hoc factum sacris regulis obviare. »

Interrogati rursus Archiepiscopi à Joanne[3] Legato apostolicæ Sedis, de Joannis Papæ jussione singuli responderunt : « Quòd veluti sui antecessores, illius antecessoribus regulariter obedierunt, ita ejus decretis vellent obedire. » Subdunt acta[4] : « Tunc faciliùs est illorum admissa responsio, quàm fuerat in Imperatoris præsentiâ : » Sic Legatus apostolicus, Episcoporum secundùm canones lata responsa, æquo animo audiebat.

Aliâ sessione legis « Odo Belgivacorum (id est Bellovacorum) Episcopus, quædam capitula à Legatis apostolicis et ab Ansegiso et eodem Odone, sine conscientiâ Synodi dictata, inter se dissona, et nullam utilitatem habentia; verùm ratione et auctoritate carentia[5]. » Quid autem addit de iis, quæ nullâ ratione, nullâ canonum auctoritate fulta essent? Nempe id : *et ideo hic non habentur subjuncta* : quippe quæ Synodo irrita visa fuerint.

Sic majores nostri Romani Pontificis decreta, reverenter quidem, non tamen indiscussa suscipere consueverant : ipsi canones exequenti, aut secundùm canones præeunti, reluctari nefas putabant.

Qui hoc obtentu omnia legitima imperia solvi posse nugantur, hos remitto ad Theologos, qui ista petractant. Nobis sufficit ex certo et perspicuo dogmate, objecta diluisse.

CAPUT XXIII.

Aggredimur demonstrare viros bonos sanctosque, post Romanorum Pontificum decreta etiam de fide, suspenso animo mansisse, quoad universalis consensus accederet : sancti Victoris Papæ decretum de Paschate proponitur : sancti Stephani de rebaptizatione paucis repetitur.

HINC factum est ut viris sanctis bonisque fraudi non fuerit, quòd Romani Pontificis, recta etiam sentientis, pronuntiato non statim adhæserint; antequam scilicet catholicæ Ecclesiæ auctoritas accessisset.

Hujus rei multa exempla memorantur. Primum illud secundo sæculo de sancto Victore Papâ, qui post Petrum Pontifex decimus-tertius fuit. Nota res est. De paschali die cum Asianis agebatur : hi cum Judæis XIV Lunæ celebrabant, *antiquâ traditione nixi*, quam à Joanne Apostolo repetebant, inquit Eusebius[6] : reliquæ omnes Ecclesiæ, *ex Apostolorum traditione*, in proximam Dominicam quæ Christi resurrectione sacra esset, conferebant. Atque hanc quidem sententiam Victor sequendam ab omnibus in Concilio Romano definivit;

1. *Conc. Pontif., act.* I; *tom.* IX, *col.* 281. — 2. Hincmaro. — 3. Tuscaniensi Episcopo. — 4. *Conc. Pontif., sess.* VIII, *col.* 282. — 5. *Idem, col.* 283. — 6. *Euseb., Hist., lib.* V, *c.* XXIII, *p.* 154, 155, *edit. Vales.*

cujus, aliorumque Conciliorum[1] definitionem Eusebius memorat.

Hâc tamen definitione ad Asianos perlatâ, Polycrates Ephesius cum collegis suis Asianis Episcopis, ad ipsum Victorem hæc scribit[2] : « Non moveor iis, quæ nobis ad formidinem intentantur. Qui enim majores me sunt, dixerunt : *Obedire oportet Deo magis quàm hominibus*[3]. »

Nihil moror quæstionem : an eam et socios Victor ejus rei gratiâ excommunicaverit; an id tantùm conatus sit. Certè Eusebius scribit, à « communione abscindere conatum[4]. » Subdit tamen continuò : « Datisque litteris, universos qui illic erant fratres proscribit, et ab unitate Ecclesiæ prorsus alienos esse pronuntiat. » Eusebium secutus Socrates[5] : Victor Quarto-decimanis, qui in Asiâ erant, excommunicationis libellum misit. » Quare id quod Eusebius de *conatu* dixit, eò referendum videtur, quòd res effectu caruerit. Utcumque est, Eusebius refert[6] non id placuisse omnibus Episcopis; non Irenæo, Gallisque nostris, *increpitumque Victorem*, quòd parum paci consuleret, etiam ab iis qui cæterà cum ipso sentiebant. Neque minùs certum est Polycratem et Asianos in sententiâ persistentes, pro sanctis piisque habitos : neque Quarto-decimanos hæreticis accensitos, nisi post œcumenicæ Nicænæ Synodi sententiam.

Neque dicant rem levem fuisse, quæque ad fidem pertinere non videretur. Omnino enim Victor excommunicabat Asianas vicinasque Ecclesias, *heterodoxa*, hoc est, ut eruditè Valesius vertit, *contraria rectæ fidei sentientes*; ὡς ἑτεροδοξούσας. Neque aliter Polycrates sentiebat. Is enim in suâ ad Victorem epistolâ sic scribit : « Hi omnes diem Paschæ XIV lunâ juxta Evangelium observarunt; nihil omnino variantes, sed REGULAM FIDEI constanter sequentes[7]. »

Neque verò res orthodoxis exigui momenti videbatur; quippe qui intelligerent, Asianorum sententiam ad judaismum pertinere. Tertullianus recensens hæreticos, graviter dicit[8] : « Est prætereà his omnibus etiam Blastus accedens, qui latenter judaismum vult introducere : Pascha enim dicit, non aliter custodiendum esse, nisi secundùm legem Moysi XIV mensis[9]. » Talia sentientes ac traditioni apostolicæ adversos, à Victore insuper Papâ condemnatos, inter pios habuere, usque ad œcumenicæ *Synodi*[10] *judicium* : quo edito τεσσαρες δεκατίται, hoc est Quarto-decimani hæretici ab Epiphanio aliisque memorantur[11]; receptique in Ephesina Synodo, ut qui ab hæresi resipiscerent.

Pari ratione vidimus[12], post Stephani Papæ decretum, Cypriano, Firmiliano, innumerisque collegis certam excusationem partam : non modò teste Augustino, sed etiam totâ probante Ecclesiâ, quæ horum memoriam consecravit. Jam alia videamus.

CAPUT XXIV.

Pelagii I piis et orthodoxis suspecta fides propter approbatam Synodum V, non ut Doctor privatus, sed ut Papa suspectus, expositâ fide, non allegatâ infallibilitate, se purgat.

EODEM loco memorare possumus Pelagii I tempore, Francorum Regem Childebertum, et Gallicanos Episcopos, aliosque viros bonos, qui de hujus Pontificis fide dubitarunt.

Causa dubitandi fuit quinta Synodus ab ipso suscepta; quæ Synodus multis Occidentalibus videbatur Concilii Chalcedonensis, ac sancti Leonis fidem infregisse.

Id si esset, non erat dubium, quin Romani Pontifices, atque ipse Pelagius decrevissent contra fidem, qui erroneam Synodum in auctoritatem recepissent.

Hîc Pelagius non inclamat, seque et Romanos Pontifices errare non posse, schismaticosque eos esse, qui in eorum decretis errorem suspicentur; sed modestè se purgat, edita suæ fidei clarâ professione; primùm ad Childebertum Regem, qua anathematizari à se declarat, quod sancti Leonis et Concilii Chalcedonensis fidei adversetur : atque « hoc, inquit, breviter ad sanandum animum vestrum, vel omnium fratrum et coepiscoporum nostrorum in Galliæ regionibus consistentium, faciendum esse perspeximus[1]. »

Eodem ferè modo Episcopis Tusciæ satisfacit : « Hoc, inquit[2], Dilectionem vestram certissimè nosse desidero, me illam, donante Domino custodire fidem, quam sacra Apostolorum doctrina constituit, quam Nicænæ Synodi firmavit auctoritas, quam Constantinopolitanæ, Ephesinæ primæ et Chalcedonensis sanctarum Synodorum explanavere sententiæ; nec quidquam de præfatarum Synodorum definitionibus vel imminuisse me aliquid, vel auxisse, aut in aliquo permutasse. » Ac paulò post : « Hâc igitur dilectio vestra fidei nostræ professione munita ignorantiam hominum edocere festinet. » Denique id subdit : « Si cui supersit scrupulus (ad se veniat) ut rationabili satisfactione perceptâ, universali reformetur Ecclesiæ. Nos enim secundùm apostolicam sententiam[3], parati sumus *ad satisfactionem omni poscenti nos rationem de eâ, quæ in nobis est fide*, quia in nullo nos à sanctis Patribus deviasse cognovimus. »

Eamdem satisfactionem reddit epistolâ editâ ad universum populum Dei : « Id autem est, inquit[4], ut fidem meam, annexâ subter professione definiam, in quâ Deo propitio, et rectæ me Apostolorum doctrinæ, et Patrum inhærere vestigiis evidenter appareat. »

Cùm nec sic animi penitus quievissent, tandem ad Childebertum Regem integram fidei suæ professionem dedit, cum hâc præfatione : « Veniens Rufinus vir magnificus, Legatus Excellentiæ vestræ, confidenter à nobis, ut decuit, postulavit, quatenus vobis, aut beatæ recordationis Papæ Leonis tomum, à nobis per omnia conservari, significare debuissemus, aut propriis verbis nostræ confessionem fidei destinare : et primam quidem petitionis ejus partem, quia facilior fuit, mox, ut dixit, implevimus. » (De tomo Leonis scilicet, quod epistolâ X suprà memoratâ fecerat.) « Ut autem deinceps, nullius, quod absit, suspicionis resideret occasio, etiam aliam partem facere maturavi, scilicet propriis verbis confessionem fidei, quam tenemus exponens[5], »

Cùm ergo id faciat *pro auferendo suspicionis scandalo*, atque ut modò legimus, ne ulla *suspicionis resideret occasio;* apparet fidem ejus et Regi et Episcopis Gallicanis, aliisque orthodoxis licèt ac piis, fuisse suspectam, quibus satisfecit, fidem profitendo, non se infallibilem prædicando.

Respondebunt id fecisse humili condescensu. Imò profitetur id fecisse jussu Petri præcipientis *reddendam omni poscenti fidei rationem* : unde inquit, « fidem meam præsenti ad Excellentiam vestram colloquio intimandam necessariò judicavi; » jubente scilicet Apostolo; non humili ac voluntario condescensu.

Denique respondebunt, fuisse suspectum ut Doctorem privatum, non autem ut Papam; imò verò ut Papam : quo nomine quintam Synodum, unde suspicio orta esset, suscepisset.

CAPUT XXV.

Bonifacius III seu IV eâdem causâ sancto Columbano Presbytero suspectus.

EADEM suspicio etiam diutissime hæsit animis, quanquam Synodus quinta à Vigilio Papâ, à duobus Pelagiis, atque etiam à Gregorio Magno comprobata erat.

1. Palæstinæ, Ponti, Galliarum et Osdroenæ Provinciæ.
2. *Euseb., Hist., lib.* V, *c.* XXIV, *pag.* 156. — 3. *Act.*, V, 29. — 4. *Eus., loco mox cit.* — 5. *Socrat., lib.* V, *c.* XXII. — 6. *Euseb., loc. cit. Vid. idem, epist. Iræn.* — 7. *Euseb., ubi sup., pag.* 155. — 8. *Tert., de Præsc. adv. hær.*, *c.* LIII. — 9. Lunaris. — 10. Nicenæ. — 11. *Epiph., hær.* XXX, *sive* I, *tom.* I, *p.* 419; *Conc. Eph., act.* VI, *tom.* III, *col.* 682 *et seq.* — 12. *Sup. hoc lib., c.* III *et seq.*; *Vid. Diss. præv.*, *n.* LXVII *et seq.*

1. *Pelag. I, epist.* X *ad Childeb., t.* V *Conc., col.* 798. — 2. *Pelag. I, ibid., ep.* VI, *ad Episc. Tusc., col.* 785. — 3. *I. Petr.*, III, 15. — 4. *Pelag., ep.* VII. — 5. *Pelag., ep.* XVI *ad Child., col.* 803.

Quâ de re extat sancti Columbani, seu Columbi, aut Palumbi, Presbyteri, omni sanctitate conspicui, gravis epistola. Repetendum autem animo est, ejus Synodi gratiâ, multas in Africâ et Italiâ Ecclesias à Romanâ Sede defecisse. Non ita Columbanus, qui in ultimâ Scotiâ, Romanæ tunc Sedi addictissimâ, natus et educatus. Cùm tamen in Italiam post mortem Gregorii Magni venisset, ibique propter quintam Synodum à Romanis Pontificibus approbatam, tam popolurum quàm præsulum scindi studia intellexisset, hæc ex Monasterio suo Bobiensi[1], instinctu Agilulfi Longobardorum Regis, et Theodelindæ Reginæ, scripsit ad Bonifacium III seu IV; nondum enim id mihi constitit. Sic autem incipit epistola : « Totius Europæ Ecclesiarum capiti, Pastorum Pastori, Bonifacio Patri, Palumbus. » Tum subdit : « Doleo de infamiâ cathedræ sancti Petri. » Tum illud : « Ut honore apostolico non careas, conserva fidem apostolicam, confirma testimonio, robora scripto, muni Synodo : » in eo enim vim reponebant; unde sequentia : « Vigila, Papa, vigila; quia fortè non bene vigilavit Vigilius, quem caput scandali isti clamant. » Postea : « Causa schismatis incidatur cultello quodammodo sancti Petri, id est, verâ in Synodo fidei confessione. » Ac mox : « Dolendum enim ac deflendum, si in Sede apostolicâ fides catholica non tenetur. » Tunc rogat Pontificem, « quare vel infamare auderet fidei orthodoxæ Sedem principalem. » Magnificè ac præclarè de Sedis apostolicæ majestate dictum; ac statim : « Ut caligo suspicionis tollatur de cathedrâ sancti Petri. » Tum : « Jam vestra culpa est, si vos deviastis de verâ fiduciâ, et primam fidem irritam fecistis. Meritò vestri juniores vobis resistunt, et meritò vobiscum non communicant, donec memoria perditorum deleatur. Vestri erunt judices, qui semper orthodoxam fidem servaverunt, licèt juniores vestri sint[2]. » Juniores, illius sæculi stylo, inferiores vocat, cùm Prælati ac Præpositi passim Seniores dicerentur.

Ergone, inquies, vir tantus dicere potuit ad Romanum Pontificem, *meritò ei non communicari?* Certè si pergeret, uti Columbanus putabat, hæresim profiteri, nec se admonitus corrigeret. Cæterùm nihilo secius ipse in Sedis apostolicæ communione persistit : « Nos enim, inquit[3], devincti sumus cathedræ sancti Petri : licèt enim Roma magna est et vulgata; per istam cathedram tantùm apud nos magna est et clara; » dignitate scilicet ductâ à Petro et Paulo Apostolis. Neque enim aliter Scoti, qualem se profitetur Columbanus, Romam noverant, Romanis armis prorsus intacti; solaque fides eis Romam commendabat. Unde hæc « Roma orbis terrarum caput est Ecclesiarum : » quæ quidem, Roma scilicet, ideo præcellere videbatur, quòd propter cathedram Petri, sit « fidei orthodoxæ Sedes principalis. » Hinc addit Columbanus : « Sicut magnus honor vester est pro dignitate cathedræ, ita magna cura necessaria, ut non perdatis vestram dignitatem per aliquam perversitatem. Tandiu enim potestas apud vos erit, quandiu recta ratio permanserit. » Tum illud præclarum : « Unitas fidei in toto Orbe unitatem fecit potestatis. »

Hinc de Concilio quinto ab eoque sublatâ personæ unitate et dualitate naturæ dicit, tum ad ipsum Pontificem, qui eam Synodum comprobasse diceretur : « Multi dubitant de fidei vestræ puritate : » mox : « Tollatis hunc nævum de sanctæ cathedræ claritate : non enim decet Romanæ Ecclesiæ gravitatem hâc instantis levitatis famâ moveri à soliditate veræ fidei[4]. »

An ergo existimabat veram fidem extinctam esse Romæ, cùm Clerus universus totaque Ecclesia Romana suis Pontificibus adhæreret? Neutiquam. Imò verò dicebat : « Ego enim credo semper columnam Ecclesiæ firmam esse in Româ : » quòd nempe putabat, id non pertinaci animo factum, atque admonitos facilè redituros; neque unquam futurum ut cathedra Petri à verâ fide, verâque Ecclesiâ pertinacibus studiis abrumperetur.

Eodem animo Gallos fuisse vidimus[1] sub Carolo Magno, Ludovico Pio, Carolo Calvo, religiosissimis Regibus, post Nicænam secundam Synodum, quam à Papâ licèt approbatam pro æcumenicâ non habebant, neque ullo modo admittebant : neque minùs pii catholicique habebantur.

Nequè hic necesse est afferre cum Polycrate Asianos, cum Cypriano Afros, cum Columbano Scotos, Gallos, Italos seu Longobardos, alios; cùm in promptu sit memorare Ephesini Concilii ducentos, Chalcedonensis sexcentos, aliorumque Conciliorum innumerabiles Episcopos, iisque cohærentem catholicam Ecclesiam, à quibus Romanorum Pontificum decreta pro irrefragabilibus non sunt habita, quoad Ecclesiæ universæ consensione probarentur.

CAPUT XXVI.

Romani Pontifices professi se apostolico officio fungentes esse errori obnoxios, in auctoritate universalis Ecclesiæ acquiescunt : locus Innocentii III.

Quin ipsi etiam Romani Pontifices non nisi in universalis Ecclesiæ auctoritate acquiescunt. Neque jam antiquos allegamus sæpe memoratos. En postremis temporibus, Innocentius III, celebri epistolâ ad Philippum Augustum Regem. Rogatus enim à Rege ut ejus conjugium[2] solveret, sic respondet[3] : « Sed in carnali commercio inter te ac Reginam conjugem tuam adeo processum est, quòd si etiam illi tantùm confessioni vellemus insistere, quam nuper eadem Regina fecisse proponitur, non auderemus super hujusmodi casu de nostro sensu pro te aliquid definire, propter illam sententiam evangelicam, quam ipse Christus expressit; ut *quod Deus conjunxit, homo non separet*[4]; cùm absque dubio nec Sanctorum exempla, nec Patrum decreta, intentioni tuæ in hoc articulo suffragentur. Verùm si super hoc absque generalis determinatione Concilii determinare aliquid tentaremus, præter divinam offensam, et mundanam infamiam, quam ex eo possemus incurrere, forsan ordinis et officii nobis periculum immineret; cùm contra præmissam veritatis sententiam nostra non posset auctoritas dispensare. » En unde auctoritatem quærat in rebus maximis; en etiam pœnam metuat, si inconcessa tentarit.

An dicent hic induere personam privati doctoris, qui à tanto Rege interrogatus, ut specialissimo Sedis apostolicæ officio, supremâ scilicet dispensatione, fungeretur, hoc responsum ediderit, quique professus sit, à se tractari rem deliberatione generalis Concilii dignam? Ergo in tanta re infirmitatis humanæ sibi conscius, agnoscebat aberrare se posse ab evangelicâ veritate ex apostolico officio respondentem. Hic ne ullum quidem dicit verbulum novissimus auctor anonymus, qui ad hunc explicandum nodum tanta congessit. Unum hoc non perpendit, in quo est difficultas : à Papâ agnitum id fieri posse, ut ipse quæstionem fidei inconsultò definiret, ac propterea loco caderet.

An fortè ad Pighianas redeunt ineptias; et illud Innocentii, *Si hæc tentaremus*, ita interpretantur : *Si per impossibile*; ut quoniam Paulus semel dixit : *Licèt Angelus de cœlo quid novi annuntiaverit, anathema sit*[5]; jam non liceat de Pontifice aberraturo loqui, nisi per impossibile : quamque vehementiam ac magniloquentiam adhibuit Paulus, ad adstruendam immobilem Evangelii stabilitatem, eam ad unum hominem infirmum et imbecillem transferre necesse sit; aut verò oportuerit in eo laborare Innocentium III, ut explicaret, quid factura esset Synodus generalis, si ipse aliquid impossibile perfecisset?

1. In Mediolanensi tractu. — 2. *Epist.* IV *Columb. ad Bonif.*, *tom.* XII *Bibl. Patr.*, *p.* 28, 29, 30. — 3. *Idem.* — 4. *Epist. Columb. ad Bon.*, *tom.* XII *Bibl. Patr.*, *p.* 31.

1. *Sup. lib.* VII, *c.* XXXI. — 2. Initum cum Isemburgâ Canuti IV, Daniæ Regis, sorrore. — 3. *Innoc. III*, *ep. lib.* IV, *ep.* CVI. — 4. *Matth.*, XIX, 6. — 5. *Galat.*, I, 8.

CAPUT XXVII.

Joannis XXII fidei professio, omnia quæ in apostolico officio gessit etiam circa fidem, iterum examinari posse demonstrat.

Nota est etiam illa professio quam Joannes XXII jamjam moriturus protulit. Is quippe de visione beatificâ ad extremum usque judicium dilatâ, cùm multa dixisset, quibus in hæresis suspicionem venisse se sentiebat, moriens ea de re mentem suam sic explicat, subditque[1] : « Insuper si quæ alia sermocinando, conferendo, dogmatizando, docendo, seu aliter quovis modo diximus, prædicavimus, vel scripsimus circa præmissa, vel alia, quæ fidem concernant catholicam, sacram Scripturam, vel bonos mores, ea in quantum consona sunt fidei catholicæ, determinationi Ecclesiæ, sacræ Scripturæ, ac bonis moribus, approbamus : aliter autem illa habemus et haberi volumus pro non dictis, prædicatis et scriptis, et ea revocamus expressè, ac ea quæ de prædictâ visione, et omnia alia dicta, prædicata et scripta nostra de quacumque materiâ, ubicumque et in quocumque loco, ac in quocumque statu, quem habemus, vel habuerimus hactenus, summittimus determinationi Ecclesiæ et successorum nostrorum. »

Quid se infallibiliter dixisse, prædicasse, docuisse, dogmatizasse, scripsisse credidit, qui hæc, moriens judicioque divino proximus profitetur? an non clarè et liquido statûs quoque pontificii dicta scriptaque Ecclesiæ determinationi subjicit? Ecclesiæ verò suos successores addit pro dignitate suâ specialiter appellandos. Huic igitur potestati sua omnia examinanda et judicanda subjicit. Quid autem est subjicere, nisi retractanda atque examinanda omnia rursus, si Ecclesiæ ita visum sit, recognoscere? Diceret saltem subjicere se determinationi Ecclesiæ, quæ ut privatus doctor docuerit : saltem decretales eas, quas de fide conscripsit, excideret. An verò eas exceptas voluit, qui disertè exprimit, *quæcumque, quovis modo, quovis tempore, quovis loco statuque* positus, de quâcumque materiâ, nec tantum de visione beatificâ, sed etiam de quâcumque aliâ re, *quæ fidem concernat catholicam, quæ Scripturam*, quæ *bonos mores*, quantâ potuit diligentiâ, explicavit. An fortè quæ decretalibus definivit, non sunt eorum numero quæ *scripsit, dogmatizavit;* atquæ *prædicavit*, cùm ea vel maximè omnium prædicarit? Ea ergo etiam determinationi Ecclesiæ subjicit, et quidem hæc professus est nullius errati sibi conscius; sed id tamen voluens, ut si quid errasset, Ecclesia corrigeret. Neque verò hæc omnia tanquam per impossibile dixit : absurdum enim esset fidei professionem de impossibilibus rebus edere; sed sibi conscius infirmitatis humanæ, ac divina judicia, rebus etiam quas optimo animo gesserat, reformidans, totum se resolvit in Ecclesiæ fidem.

CAPUT XXVIII.

Ejusdem Joannis XXII de animarum statu speciatim publico diplomate declarata fides, à Benedicto XII successore ad examen revocatur.

Ille verò Pontifex, non modò generatim sua omnia, quæque publicè, quæque privatim egerat, determinationi subjicit Ecclesiæ, sed etiam ea quæ speciatim et expressè de fide exponendâ censuisset. Certè in eâ, quam nunc commemoramus, fidei confessione, de animarum statu hæc speciatim edidit[2] : « Ecce quòd nostram intentionem, quam cum sanctâ Ecclesiâ catholicâ circa hæc habemus vel habuimus, serie præsentium, ut sequitur declaramus. Fatemur siquidem et credimus, quòd animæ purgatæ separatæ à corporibus sunt in cœlo, et vident Deum ac divinam essentiam facie ad faciem clarè, in quantum status ac conditio patitur animæ separatæ. » Quæ cùm expressissimè declarasset, ut suam et Ecclesiæ catholicæ fidem, nihilo secus declarationem eam, Ecclesiæ et successorum determinationi subjicit.

1. *Odor. Rain., tom.* XV, *an.* 1334, *n.* 17; *et ep.* I *Joan. XXII; tom.* XI *Conc., col.* 1629. — 2. *Ap. Rainald., ibid.*

Hic rogare libet eos, qui à Romano Pontifice editam fidem, non aliam esse putant, quam ipsissimam Ecclesiæ catholicæ fidem, quâ ratione putant Ecclesiæ catholicæ fidem à Joanne XXII pontificio diplomate declaratam, ipsius Ecclesiæ ac successorum suorum determinationi subjici potuisse, iterum examinandam.

An respondebunt à Joanne declarari fidem eam, quam privatus profiteretur, non verò quam Pontifex? Atqui fidem eam consignari voluit publico diplomate, præfixoque, ut in aliis, consueto titulo.

An verò causabuntur has pontificias litteras *grossatas* quidem fuisse, non tamen *bullatas*, superveniente obitu Joannis XXII, ut Benedictus XII successor attestatur? Ad has ergo ineptias talis quæstio devolvetur. Atqui quod per tempus Joanni non licuit, Benedictus supplevit, *bullatamque* epistolam ad omnes dimisit Ecclesias, pontificatûs sui anno primo, Christi 1334[1].

Neque eo secius fidem antecessoris, quam suam quoque esse edito diplomate confirmaverat, revocavit ad incudem, quæstionemque de clarâ visione per duos annos tractavit de integro; ac demum definivit anno pontificatûs tertio, Christi 1336[2]. Ergo existimavit Romanorum Pontificum authentico diplomate declaratam fidem, adhuc in quæstionem revocari posse.

Nondum enim, inquies, rem dixerant, adhibitis omnibus solemnitatibus; nondum ab omnibus tenendam sub anathemate, aut contrariam sententiam esse hæreticam : tanquam Romanam fidem, non nisi sub anathemate declarari oporteret; cùm profectò anathemata, non nisi subortâ hæresi decerni soleant : vera autem fides, ut ante omnem hæresim atque omnia anathemata constitit; ita absque anathemate declarari potest.

CAPUT XXIX.

Gregorii XI ac Pii IV professio.

Quo animo Joannes XXII moriens, eodem animo Gregorius XI, apostolicâ Sede in Urbem restitutâ nobilis, in iisdem appetentis lethi angustiis constitutus, hæc edidit[3] : « Volumus, dicimus et protestamur, ex nostrâ certâ scientiâ, quòd si in Consistorio, aut in Concilio, vel in sermonibus, vel in collationibus publicis, vel privatis, ex lapsu linguæ, aut aliàs ex aliquâ turbatione, vel etiam lætitiâ inordinatâ, aut præsentiâ magnatum ad eorum forsitan complacentiam, seu ex aliquâ distemperantiâ, vel inadvertentiâ aut superfluitate, aliqua dixerimus eronea contra fidem catholicam, quam coram Deo et hominibus, ut tenemur præ cæteris, profitemur, colimus et colere cupimus; seu forsitan adhærendo opinionibus contrariis fidei catholicæ scienter, quod non credimus, vel etiam ignoranter; aut dando favorem aliquibus contra catholicam religionem obloquentibus; illa expressè et specialiter revocamus detestamur et haberi volumus pro non dictis. »

Quibus verbis æquè complectitur ea quæ in Consistorio, inque Concilio, ac ea quæ in colloquiis; omniaque in se recognoscit, quorum causâ quicumque mortalis scienter, vel ignoranter, privatim ac publicè errare potuit.

Extat in eamdem sententiam Pii IV in Consistorio habita ratio, cùm de Francisci Mommorancii Annæ filii matrimonio ageretur. Eâ causâ Romam missus D. de la Haye, Doctor Theologus, hanc rei gestæ narrationem scripsit, quam Castelnavius[4] diligens et candidus scriptor, commentariis suis integram inseruit. Is ergo Pontificem in Cardinalium cœtu, in hæc ferè verba perorasse memorat[5] : « Ego vos congregatos volui, ut à vobis audiam rem haud mediocris momenti; utrum scilicet conjugium contractum per verba de præsenti, nostrâ potestate solvi possit. Diligenter advertite quæ dicam : non verba de futuro aut simplicem promissio-

1. *Bened. XII, ep.* I; *tom.* XI *Conc., col.* 1793. — 2. *Rain., an.* 1336, *n.* 1, 2, 3. — 3. *Testam. Greg. XI; tom.* VI *Spicil., pag.* 676. — 4. Seu potius le Laboureur in iis quæ addidit commentariis Castelnavii (*Edit. Paris.*). — 5. *Le Laboureur, Addit. aux Mém. de Castelnau, tom.* II, *p.* 427, 428.

nem dicimus : quærimus an conjugium per verba de præsenti initum, quod verum conjugium, verumque est sacramentum secundùm saniorem Theologorum sententiam, à nobis solvi possit. Ne, quæsumus, tempus terite in colligendis antecessorum nostrorum exemplis et factis, quæ nos profitemur ita sequi velle, si cum Scripturæ auctoritate et theologicâ ratione consentiant. Neque enim sum dubius, quin ego et antecessores mei aliquando falli potuerimus, non solùm in hoc facto, sed etiam in aliis. » En quid Pontifices ritè interrogati, ut pro pontificio officio respondeant, decernant, dispensent de se ipsis sentiant. Hæc retulerunt ii qui nihil de theologicis quæstionibus cogitarent; sed rem, uti gesta, uti nota, uti divulgata erat, ita enarrarunt. Neque quidquam novi Pius IV loquebatur : ab antecessoribus consentanea audivimus, qui in exequendo apostolico officio contra veram à Scripturis traditam fidem, errare se potuisse senserunt. Hunc igitur sensum illis ipsâ fidei veritate insitum credimus; quâ etiam veritate est insitum Christianis omnibus ut se quotidie peccare multa sentiant : atque utrosque credimus, non modò humiliter, sed etiam veraciter confiteri; ipsamque humilitatem non verbis, aut falsâ sententiâ, sed veritate niti, ut Patres Carthaginenses et sanctus Augustinus docent[1].

CAPUT XXX.

Ecclesiæ catholicæ auctoritas multis casibus Ecclesiæ Romanæ laborantis auctoritatem supplet : primum exemplum, sæculi decimi invasores.

Operæ pretium erit considerare attentiùs ut Ecclesiæ catholicæ auctoritas laborantem ac periclitantem adjuverit Romanam Ecclesiam, simulque, seipsam omni Romanorum Pontificum auxilio destitutam, sancti Spiritûs fulta præsidio sustentarit. Primùm igitur tantisper redire in memoriam volumus sæculi decimi infamiam; quo sæculo per septuaginta ferè annos flagitiosissimi invasores Petri cathedram occuparunt; postquam scilicet imperatoria concidit auctoritas, Romæque omnia per vim ac libidinem gerebantur.

Ac Baronius quidem de his invasoribus sic agit, ut Sedes apostolica vacasse videatur : eos enim appellat non modò « abortivos, monstra, Sedisque apostolicæ inquinatores[2] ; » verùm etiam, quod apertè ad nullitatem pertineat, « invasores, intrusos, illegitimos, nullo pacto legitimos, ac nomine tenûs Pontifices, Pontificis nomen usurpantes, pseudo-Pontifices, qui non sint nisi ad consignanda tempora in catalogo Romanorum Pontificum scripti. » Neque tantùm ait *per vim ac metum* in Petri cathedram *violenter* immissos; sed etiam aliis causis cassos nullosque, Joannem XI ac XII[3] vix puberes : illum etiam spurium ac Sergii jam tum Papæ filium[4] ac postea successorem; quò nihil magis canones abominantur; « cui non ætas, non natalitia, non legitima suffragaretur electio; qui non nisi nomen Pontificis malis usurpatum artibus retineret[5]. » Tales interim Pontifices ad multos annos sacrilegum pontificatum prorogabant. Joannès certè X, quo nullius fuit flagitiosior electio, atque administratio tetrior, ad octodecim ferè annos. Quorum temporibus non presbyteri, non Diaconi, sed fœdissima scorta sacrosanctam potestatem administrabant; qui denique haud scio, an majore flagitio non pellerentur quàm intruderentur.

Hos ergo adeo nullos Baronius existimare videtur[6], ut eò referat illud Actorum[7], quod ægros *umbra Petri* ab infirmitatibus liberaret : ut profectò habeantur, non pro veris Petri successoribus, qui ejus dignitatem, sed pro invasoribus, qui ejus umbram tuntùm ac speciem gererent.

1. *Aug., lib. de Nat. et Grat.*, c. XXIV, *n.* 42; *tom.* X, *col.* 144, *et alibi pass.* — 2. *Bar., an.* 912, *tom.* X, *p.* 679, *et toto hoc tomo, pass.*

3. Joannes XI viginti quinque annos natus, Joannes XII vix decem et octo, Sedem apostolicam invaserunt (*Edit. Paris*).

4. Ex Marozià celebri tunc scorto genitum (*Edit. Paris*).

5. *Bar., ibid., an.* 933, *p.* 707. — 6. *Idem, loc. sup. cit.* — 7. *Act.*, v, 15.

Hinc idem Baronius sedem Petri solis instar ac lunæ perfectam, tamen confitetur *eclipses* esse passam : neque debere nos, « nimis rigidè in apostolicâ Sede majora requirere, quàm quæ in symbolicis signis[1] fuerint divinitus demonstrata[2]. »

Hæc igitur vacasse Sedem demonstrare videntur sub his propudiosissimis invasoribus. Addit tamen Baronius *accedente consensu Cleri* toleratos[3], ne Ecclesia schismate scinderetur; quosdam novis comitiis electos, atque hinc pro legitimis Pontificibus cultos : quod non ita contigisset, « nisi de factâ, inquit, postea legitimâ electione constitisset. »

Nos nulla ejusmodi nova comitia legimus; nullas electiones novas; neque consensus Cleri Romani quidquam hic juvat, cùm ipse Clerus nihil sani aut corruptus cogitaret, aut oppressus agere posset. Id quidem certum est, qui sedem Petri tenere viderentur, eos per totam Ecclesiam agnitos atque observatos fuisse; nempe quòd Ecclesia catholica præstabilius judicaret, pravum caput habere, quàm nullum.

Hinc igitur illis Pontificibus certior affulget auctoritas ex consensu catholicæ Ecclesiæ eos agnoscentis, quæ sancti Spiritûs auctoritas est. Hæc auctoritas Ecclesiæ Romanæ Ecclesiarum matri succurrebat, cùm nihil opis afferre posset ipsa sibi. Hâc Ecclesiæ catholicæ auctoritate suppleta sint, quæ talium Pontificum electioni et administrationi deerant. Hujus auctoritatis plenitudine factum est, ne quæcumque fierent, hoc defectu cassa concederent. Est ergo Ecclesiæ catholicæ plenissima ac suprema et universalis auctoritas, quâ quæcumque deficiant, etiam in Ecclesiâ Romanâ, suppleantur.

CAPUT XXXI.

Alia exempla : turbæ sub Sergio III, ordinationum Formosi Papæ gratiâ : Auxilii Presbyteri locus : aliæ turbæ sub Joanne XII : turbæ graviores, atque incertior status in diuturno schismate inter Urbanum VI et Clementem VII.

Majore perturbatione res erant Stephani VII et Sergii III temporibus, anno Christi 897 et 908. Hi enim præterquam quòd per vim intrusi sunt, ad malorum cumulum multa insuper addiderunt. Hinc illa in Formosum Papam atrox sententia, quòd à Portuensi episcopatu in Sedem apostolicam translatus esset. Tunc ejus cadaver projectum in Tiberim à Stephano VII; et quamquam Stephani acta Joannes IX rescideret, Sergius tamen III Episcopos omnes à Formoso ordinatos, item Presbyteros, sive ab illis Episcopis, sive ab ipso Formoso ordinatos, aut abjiciebat, aut de novo ordinabat. Quo tempore ordinationes, *exordinationes*[4], ac *superordinationes* contigerunt eæ, quas Auxilius eorum temporum egregius Presbyter deploravit[5].

Is igitur propter Formosi causam, cùm à Sergio III exordinatus esset, in ministerio stetit; aliisque eâdem causâ dejectis, ut starent, auctor fuit, eâ vel maximè causâ, quòd si omnis ordinatio à Formoso profecta cassa esset, Italiæ regiones longè latèque « jam circiter viginti annos absque christianâ religione, absque sacerdotio, » absque sacramentis vixerint[6].

His aliisque de causis jussus à Sergio sub excommunicationis pœnâ sacerdotali ministerio abstinere, edito libro *de sacris Ordinationibus*, ac postea Dialogo, qui inscribitur : *Infensor et Defensor;* respondit quòd pastoribus injusta jubentibus obediendum non esset; quòd excommunicatio ejus rei causâ lata nulla haberetur[7]; quòd aliud sunt « pontificales sedes, aliud præsidentes; quòd honor et dignitas uniuscujusque sedis venerabiliter

1. Hæc ut intelligantur, sciendum est Baronium ad Sedem apostolicam accommodare illam Davidis prophetiam : *Sedes ejus sicut sol in conspectu meo et sicut luna perfecta in æternum.* Ps. LXXXVIII. Ea sidera, inquit » Baronius, interdum obice nubium minùs lucent, et eclipsibus intercurren- » tibus redduntur obscura... Non ergo adeo mirandum homines peccatores in » Sede apostolicâ sedisse. »

2. *Bar., an.* 897, *p.* 641. — 3. *Bar., an.* 897, *p.* 640. — 4. Id est ordinationes irritæ. — 5. *Vid. lib. Auxil. de sacr. Ordin., tom.* XVII *Bibl. Patr., p.* 4 *et seq.* — 6. *Idem, cap.* XXVII, *p.* 9. — 7. *Ibid., cap.* XXXIV, *p.* 10.

observanda sunt : præsidentes autem si deviaverint, per devia sequendi non sunt, hoc est, si contra fidem vel catholicam religionem agere cœperint[1]. » En quod Romano Pontifici exprobraret. Addebat non observandam excommunicationem eam, quæ ad *committendum facinus pertineret*. Usque adeo fieri potest, ut quis ad facinus à Romano Pontifice etiam sub excommunicationis pœnâ adigatur. Concludebat verò sic, suo et sociorum suorum nomine[2] : « Ideoque in sacro ordine, quo consecrati sumus permanentes, præstolamur universalis Concilii æquissimum examen. » Quin etiam illud Concilium non à Pontifice, qui omnia conturbaret, sed ab Imperatore expectabat. Adeo in Ecclesiâ Romanâ intestinis discordiis laborante, nihil erat opis : ac dum Synodus, consentientibus Episcopis, cogeretur, ipse à Sergio habitus communionis expers, Ecclesiæ catholicæ, eique connexæ Romanæ Ecclesiæ ac Sedis apostolicæ communione gaudebat.

Auxilium Presbyterum Sigebertus primùm[3], atque ipse Baronius honorificè memoravit[4]. Et Baronius quidem ait, hæc quæ Auxilius deploravit, « perpetrata ab invasoribus et intrusis in apostolicam Sedem, Pontificis nomen usurpantibus. » Verùm Auxilius non ita se tuetur, neque respondet Sergium illegitimum Pontificem à se impunè contemnit ; sed recurrit ad ea quæ veris Pontificibus prava jubentibus obtemperari vetarent. Quo certum omnino est, adversùs Pontificem pro vero ac legitimo habitum, sed potestate in Ecclesiæ perniciem usum, universalis Synodi opem imploratam, cùm nullum aliud præsidium superesset.

At enim, inquies, extraordinaria hæc, neque in exemplum trahenda : quæ nos ultro confitemur. Illud autem volumus : gravissimos, divino judicio, multos incidisse casus, quibus Ecclesiæ Romanæ oppressæ ac laboranti nihil præsidii, nisi in Ecclesiæ catholicæ toto Orbe diffusæ auctoritate superesset.

Ac fateamur necesse est talia contigisse cùm Joannes XII flagitiosissimus Pontifex, ab Othone I Imperatore, Concilio congregato, depositus est, et Leo VIII huic substitutus[5]. Baronio facilè concedimus illegitimum illud fuisse judicium. Interim pars Orbis maxima, Joannem ejusque successorem[6] adversabatur; Leoni ejusque successoribus adhærebat. Bonâ profectò fide, sub incertò, imò nullo Pontifice, haud minùs Christo ejusque Ecclesiæ conjuncti vivebant.

Quæ mala Ecclesiæ incubuere graviùs in illo longo schismate inter Urbanum VI et Clementem VII, eorumque successores. Quo in schismate, ubi locorum esset Sedes apostolica per quadraginta annos multi viri boni sanctique nesciebant, nullusque sedebat Romanus Pontifex, si quidem illud Bellarmini valet : *Pontifex dubius, Pontifex nullus*. Quibus turbis Sedes apostolica non nisi auctoritate Ecclesiæ catholicæ, ultro in Pisanam Synodum confluentis, emergere potuit. Atque interim Christus hæc duo demonstravit : primum, Ecclesiam Romanam occulto judicio in ea incommoda turbasque labi posse, unde se ipsa extricare non possit, et ab Ecclesiæ catholicæ auctoritate pendeat : tum illud, sud dubio ac fluctuante, imò sub nullo ac falso Pontifice, certam remanere, longo etiam tempore, Ecclesiæ catholicæ, non modò unitatem, sed etiam auctoritatem, quâ rebus necessariis consulatur.

CAPUT XXXII.

Ex his ostenditur, etsi quis Romanus Pontifex falsa definiat, catholicam tamen Ecclesiam Sedemque apostolicam manere suo pondere constitutam.

His convincuntur ii qui Ecclesiam catholicam statim interituram putant, si quis Romanus Pontifex falsa definiat : tanquam una ea res sit, quam Ecclesiæ catholicæ auctoritas supplere non possit. Atqui alia quæ memoravimus, cogitanda erant. Nempe certum est Romanum Pontificem à Deo esse positum, qui catholicæ societatis communionisque esset vinculum. Stat semper invictum illud Optati de Romano Pontifice : « Cum quo nobis totus Orbis in unâ communionis societate concordat[1] ; » et illud Hieronymi ad Damasum : « Qui tecum non colligit, spargit[2] ; » et illud Cypriani, illud Ambrosii, illud omnium, ut cum Episcopo Romano, id est cum Ecclesiâ catholicâ communicemus. Atque hinc etiam valet illud, absque Romano Pontifice non colligi Synodos[3] : quippe quo duce Ecclesiæ uniri conjungique debeant. Hæc à Christo instituta, hæc in ævum duratura sunt. Neque eo secius, Deo permittente, ea interdum eveniunt, quibus viri boni sanctique, pontificiæ communionis exsortes manere debeant, ut Auxilio Presbytero contigisse vidimus[4], ne fateri cogeretur, cessasse in Italiâ per viginti annos legitimum sacerdotium legitimamque sacrorum administrationem. Quid in illo schismate, cùm inter duos tresve Pontifices, viri boni, ipsaque Ecclesia fluctuaret, et à duobus delusa, ab utriusque se obedientiâ subtraheret? An abrupta erat illa tessera christianæ fraternitatis in Romani Pontificis communione à Christo constituta? Absit. Ad eam enim in integrum resarciendam votis omnibus anhelabant, Romano Pontifici, si non actu ac reipsâ, tamen animo, affectu, voluntate conjungebantur. Interim Ecclesiæ catholicæ, quod sæpe dicendum est, eique connexæ Sedis apostolicæ communione gaudebant; et cùm omnino Synodo opus esset, Romani Pontificis ad eam colligendam officium, Ecclesiæ catholicæ, hoc est, Spiritûs sancti supplevit auctoritas. An ergo officium confirmandi in fide fratres, si casus occurrat, eadem Ecclesia supplere non possit? Absit. Certè infandi illius ac diuturnissimi schismatis tempore, fœdæ hæreses, Vicleft, Hussique totâ Ecclesiâ vulgabantur; quibus interim certa Ecclesiæ catholicæ auctoritas resistebat : adversùsque eos multa sunt edita ejusdem Ecclesiæ decreta gravissima, quibus catholici firmabantur, hæretici profligabantur. Quin ipsi hæretici nihilo secius in Sedis apostolicæ Ecclesiæque Romanæ verba fidemque adacti sunt, et ad illam petram æquè allisi, ac si Romana Sedes uno præside frueretur. Nec mirum ; neque enim Romana Sedes aut fides in vacatione interit, neque interitura est, etiam si graviora ac diuturniora impedimenta contigerint. Cur ergo eò magis aut Sedes apostolica aut catholica Ecclesia collabatur, si quis Romanus Pontifex falsa definiat? Nempe in uno hoc casu deficiet Ecclesiæ, ille à Christo datus, ut in eâ maneret Spiritus? Nulla erit super, quæ succurrat, aut Synodum colligat, auctoritas? Quid si Romanus Pontifex hæresim non jam definitione sanciat, sed tamen prædicet? Quid si sit apertè jam obstinatèque hæreticus? quid si simoniacus? quid si schismaticus? quid si contumaciæ nomine meritò deponendus? quid si bonos viros à suâ communione depellat? quid si mente captus? quid si detentus? quid si ea tam multa contingant; propter quæ ei necessariò obsistatur? Hæc enim partim evenisse, partim evenire potuisse omnes confitentur. Quid dicam de Marcellino, quem thurificasse multi crediderunt? Quid de illâ, quam adversùs eum collectam memorant, Sinuessana Synodo trecentorum Episcoporum[5]? Falsane, an vera sit, nihil hic nostrâ refert. Veram certè esse ipsâ rei summâ defendit Baronius[6] : veram eam esse plerique Canonistæ per trecentos annos existimarunt; eoque exemplo pro certo habuerunt, quibusdam in causis Synodum ultro convenire posse, non quidem ad judicandum, sed ad convincendum atque increpandum Romanum Pontificem, ut saltem pudore victus abdicare cogatur. At enim, inquiunt, causæ eæ sunt necessariæ cur Synodus fiat, etiam invito

1. *Ibid., Dial. ad Leon. Not. Episc., c.* XVIII; *ib., p.* 17. — 2. *Vid. Lib. Auxil. de sacr. Ordin., c.* XL, *p.* 10. *Dial., c.* XXX, XXXI, *p.* 21. — 3. *Sigeb., de Script. Eccl., c.* CXII. — 4. *Bar., ann.* 908, *p.* 667, 668. — 5. *Vid. Bar. ad an.* 863 *et seq.* — 6. Benedictum V.

1. *Optat. Milev., de schism. Donat., lib.* II, *c.* III, *p.* 28, *ed. Dup.* — 2. *Hieron., ep. ad Damas.* XIV, *al.* XVII, *tom.* IV, *part.* II, *col.* 20. — 3. *Soc., lib.* II, *c.* VIII. — 4. *Sup., cap.* XXXI. — 5 *Conc. Sinuess., tom.* I, *col.* 398. — 6. *Bar., ann.* 303, *tom.* II, *p.* 771, 772.

Romano Pontifice : tanquam ulla causa magis necessaria sit, quàm læsæ fidei : aut adversùs Romanum Pontificem valeat Ecclesia, si hæresim prædicarit, inermis verò atque omni præsidio destituta jacent, si certas formulas ac solemnitates adhibeat : quo quid absurdius? Et tamen quandoquidem in eo causa stat, jam exempla afferenda sunt, atque infirmiores animi ipsâ experientiâ confirmandi, ne quid fidei metuant, si quis Romanus Pontifex, quod absit, officio desit.

CAPUT XXXIII.

Lapsus Romanorum Pontificum nihil Ecclesiæ, nihil fidei, nihil Sedi apostolicæ nocuerunt : Liberius ordine temporum primus recensetur.

Hic necessariò repetendi sunt Romanorum Pontificum in causis fidei pertractandis, non modò cunctationes periculosæ interdum, sed etiam lapsus [1]. Etsi enim animus refugit commemorare ea quibus imbecilles animi commoveri soleant; tamen hæc me spes sustentat, fidei omnia profutura, cùm evidens futurum sit, Romanis quoque Pontificibus, in injuncto officio confirmandi fratres deficientibus, tamen illud officium haud minùs postea viguisse, haud minùs immotam perstitisse Ecclesiam catholicam, eique conjunctam Sedem apostolicam ac Romanam fidem.

Hic primo loco occurrit Liberius [2]. Neque verò animus est tractare quæstionem de Sirmiensibus formulis, quâ in controversiâ doctissimi quique dubitare se potiùs, quàm certi aliquid tenere se fateantur. Nos in eam sententiam propendemus, ut Liberius ei formulæ [3] subscripserit, quæ esset omnium maximè innocua. Hæc interim certa sunt; pessimè fecisse Liberium, qui cùm Arianorum artes fraudesque nosset, ei fidei subscriberet, quâ Christus consubstantialis ejusdemque cum Patre substantiæ taceretur [4]. Illud enim erat initæ cùm hæreticis consensionis indicium ac tessera : atque adeo per Liberii subscriptionem Ariani id obtinebant, quo Nicænam infringerent et infamarent fidem. Quare Liberius nec ipse dubitavit, datis fœdissimis ac miserabilibus litteris, cum omnibus Arianis communicare, atque à suâ et Ecclesiæ Romanæ communione segregare Athanasium, cum quo communicasse pars ecclesiasticæ atque catholicæ communionis habebatur [5]. Hæc à Liberio perpetrata, satis amplam causam dederunt, cur ei hæc agenti anathema ab Hilario diceretur, et cur ille ab Hieronymo et aliis in hæresim subscripsisse memoraretur [6]. Quò etiam factum est, ut à Romanis haud aliter reciperetur, quam ut qui fidem prodidisset, ac se Arianâ communione maculasset, hæreticisque per omnia communicasset, *exceptâ rebaptizationis infamiâ* [1], ut in vitis Romanorum Pontificum disertè scriptum legimus [2].

Neque omittendum illud, quod est gravissimum, Liberium, postquam Arianorum communione pollutus Romam rediit, à maximâ Cleri et populi Romani parte rejectum; sanctum Damasum gravissimum eâ tempestate Ecclesiæ Romanæ Presbyterum, ac postea Liberii successorem præ cæteris ab ejus communione abhorruisse, ac Felici in ejus exulantis locum substituto adhæsisse : quòd hic vice versâ, catholicam Ecclesiam contra Constantium tueretur. Hinc « ab eo die, quo scilicet Liberius in urbem ingressus est, fuisse persecutionem maximam in Clero, ita ut intra Ecclesiam Presbyteri et Clerici complures necarentur, et martyrio coronarentur [3]. » Hæc in vitis Romanorum Pontificum scripta recipit Baronius [4]; quibus profectò rebus Liberius non confirmabat, quam potiùs omni ope infringebat fidem. Nunc quid ad hæc respondeant audiamus.

CAPUT XXXIV.

Adversariorum effugia præcluduntur : nostra argumenta firmantur.

Primum quidem aiunt, ad hæc misera et infanda vi adactum Liberium, tædio scilicet victum exilii, ut scribit Hieronymus. Id ipsius Liberii, quæ supersunt miserabiles testantur litteræ : satis enim constat, etsi districtos gladios non legimus, tamen intentatos necis metus. Sed nihil magis infregit Liberium, quàm prava cupido tantæ recuperandæ Sedis, quod etiam Baronius confitetur, verèque memoravit eam fuisse Dalilam, quæ hunc Samsonem corruperit [5]. Utcumque est, si verba Christi dicentis : *Rogavi pro te*, omnino eò pertinent, ut Petri successor nusquam fidei desit, nusquam officio confirmandi fratres; Liberium haud minùs ab ipso metu tutum esse oportebat, quàm à cæteris pravis cupiditatibus. Quis enim non videat, id promisisse Petro Christum, ne ullâ animi infirmitate vinceretur? Quo loco si metum excipimus, nimiùm stultè in re tantâ ludimus. Atque hoc animi robur ad Petri successores manasse oporteat, siquidem omnes eos promissionis ejus hæredes esse constet. Tum et illud quærimus, si hæc Liberius non metu, sed vel imperitiâ, vel aliâ pravâ cupiditate fecisset; an ideo cessuri erant Eusebius et Damasus ac Romana Ecclesia? Imò tantò ampliùs restitissent. Fateamur ergo Romanam fidem, Romanam Ecclesiam, non modò adversùs metum, sed adversùs omnem aliam cupiditatem potuisse consistere. Denique si vel maximè metum causari placet, quid fiet Liberio, non jam metuenti ac persecutionem passo, sed ultro persequenti fratres, ut ad impiam communionem cogerentur; et quæcumque adversùs catholicam fidem gesta erant, etiam concitatâ persecutione firmanti. Alia profectò quærenda sunt; quibus Liberius excusetur.

Hic ergo Bellarminus ac Baronius omni ope contendunt [6], ne Liberius hæresi subscripsisse videatur. Quo operæ pretio; cùm saltem sit certum subscriptam ab eo, probatamque formulam quâ fides Nicæna taceretur? At enim, inquiunt, Hilarius quoque hanc probavit formulam; probavit verò tanquam omnino integram ac perfectam? an potiùs id egit, ut qui eâ uterentur, eos alliceret ad catholicam fidem, à quâ non penitus abhorrere viderentur? Cæterùm ut à veris orthodoxis ac fidei Nicænæ defensoribus subscriberetur in formulis, quibus fides Nicæna taceretur, non probavit Hilarius : non probavit ut eo silentio et episcopatus redimeretur, et

1. Non pauci doctrinæ Cleri Gallicani aliunde maximè addicti, ipsi præjudicium inferri putant, si momentis hujusmodi parum solidis fulciatur. Ita imprimis Honoratus Tournely, qui postquam varia exempla sepositis præjudiciis, severè examinavit, concludit ea non esse ad statum controversiæ idonea et accommodata. Vide *Tract. de Ecclesiâ, quæst.* V, *art.* III, *tom.* II, *pag.* 183 *et seq.* Hinc multi mirantur illustrissimum Bossuetum hic tot errorum exempla congessisse, postquam ipse dixerat : « Que contre la coutume » de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains Pontifes, ou par vio» lence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu, ou assez » pleinement expliqué la doctrine de la foi : consultés de toute la terre, et » répondant durant tant de siècles, à toutes sortes de questions de doctrine, » de discipline, de cérémonies; qu'une seule de leurs réponses se trouve » notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique; ces fautes parti» culières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. » Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de traces de son pas» sage. » *Serm. sur l'unité de l'Eglise.* Igitur conjicere merito possumus ipsum ea deleturum fuisse, si ultimam manum operi admovisset (*Edit. Versal.*).

2. Eruditissimi inter Catholicos hodie stant pro omnimodâ innocentiâ Liberii, et quidem argumentis haudquaquam contemnendis. Vide *Dissert. critique et historique sur le pape Libère, dans laquelle on fait voir qu'il n'est jamais tombé; par l'abbé Coeyne, Paris*, 1736 : et multo fusius, *Commentar. critico-histor. de sancto Liberio Papâ*, à P. Stiltingo, inter *Acta Sanctorum septembris*, ad diem 23; *tom.* VI, *pag.* 572. Illud interea constat, multa hic afferri adjuncta, aut planè incerta, aut omnino supposita, et plura taceri; quæ minimè omitti debuissent. Certè vix intelligo quomodo ea cohæreant cum iis quæ ipse illust. auctor dixit, *IIe Instruct. sur les promesses de l'Eglise*, *n.* 105 *et* 106; Cæterum ex *Diario D. Ledieu* colligitur voluisse Bossuetium ea delere, quæ hic scripsit de Liberio, tanquam ad suum scopum non satis pertinentia. Vid. *Hist. de Bossuet, Pièces justificatives du liv.* VI.

3. Primæ videlicet quæ adversùs Photinum à Synodo depositum excusa fuit (*Edit. Paris*). — 4. *Vide Bar., tom.* III, *an.* 357, *n.* 30. — 5. *Ep. Liber.* VII, VIII, IX, X, *tom.* II *Conc.*, *col.* 751 *et seq.* — 6. *Hilar., frag.* VI, *c.* 1337, *ed. Bened. Vid. Iher. in Chron. et de Script. Eccl.*

1. Hic annotat Binius « Arianos nondum rebaptizasse Catholicos ad se » deficientes, at ea verba ab aliquo fuisse addita; » quod verisimile est (*Edit. Paris*).

2. *Vit. Liber. Pap., tom.* II *Conc.*, *col.* 740. — 3. *Vid. Felic. II, ibid., c.* 843. — 4. *Bar., tom.* III, *an.* 357, *n.* 45, 46, *p.* 713, 714. — 5. *Bar., idem, n.* 33, *pag.* 709. — 6. *Bell., de Rom. Pont., lib.* IV, *cap.* IX. *Bar., an.* 357, *n.* 37, *tom.* III.

pax cum perfidis iniretur; id inquam, Hilarius neque probavit, neque fecit. At id nemo dubitat fecisse Liberium.

Aliud est, inquiunt, tacere, aliud negare. Non profectò aliud est, cùm ad eum articulum devenitur, ut tacere negare sit. Neque enim quidquam aliud Ariani volebant, quàm ut fidem Nicænam tacendo subruerent; eòque deducta res erat inter catholicos et hæreticos, ut utrimque contenderetur; ab illis, ne fides Nicæna silentio premeretur; ab his, ut ipso silentio tolleretur; neque id Liberius, aut quisquam ignorabat. Quo tempore tacere, apertè negare est. Neque enim frustra Christus dixit : *Qui me erubuerit, et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet*[1]. At qui sciens tacet, cùm professionem res postulat, profectò erubescit, imò etiam negat : unde quod apud Lucam legitur : *Qui me erubuerit*, legitur apud Matthæum : *Qui me negaverit*[2]. Negavit ergo Liberius, dum tacuit id, quod tum vel maximè, oportebat confiteri eum; in agone ipso scilicet, in ipso martyrii, hoc est, testimonii articulo constitutum. Quo in articulo constitutus, dum pudendo silentio Sedem apostolicam redimit, nempe quantùm in ipso est, omnes docet patere communionem cum cathedrâ Petri, iis qui Nicænam tacerent fidem. Neque id tantùm; sed etiam negari iis, qui illam tuerentur : cùm non aliâ causâ Ariani Athanasium à communione Liberii segregatum vellent. Neque in his cogitandum est, quid subtiliter dici possit, sed ipsius rei summa, quid faciat in hominum animis. Neque etiam est quòd dicant vituperari à se Liberii factum, defendi fidem quam intus haberet. Nos profectò ipsum rectè sensisse, et contra id quod sentiret scripsisse et fecisse intelligimus, et ideo fidei defuisse, et talia facta ad ipsam fidei confessionem pertinere, nec ipse Baronius negaverit.

Cæterùm, id si putant promissioni Christi tutandæ satis esse, ut Romanus Pontifex intus rectè credat, quidquid profiteatur, amplam nobis januam aperiunt. Ecce enim dicemus Romanum Pontificem bene intus sentientem, pravâ tamen aliquâ cupiditate seductum, adversùs fidem suam pronuntiaturum. Id si non sufficit tutandæ Christi pollicitationi, ne his excusent Liberium : sin autem sufficit, en casus quo Pontifex, ipsis fatentibus, salvâ pollicitatione Christi, falsa definiat.

Has quidem cavillationes sat scio viros graves et æquos facilè contempturos; et tamen adversarii ad hæc minuta et futilia, suâ subtilitate non redigunt.

Placet etiam illud quærere; per eam temporum necessitudinem, an Romano Pontifici Arianorum societate polluto, communicari oporteret? At non illud Damasus, non Eusebius, non alii catholici sentiebant : hoc enim ipsum erat, seque et Ecclesiam catholicam Arianorum communione maculare. An fortè per eam temporum intercapedinem, Liberius cessavit esse Romanus Pontifex? Quid ita? hæreticus scilicet, atque ipso facto depositus : id enim videtur significare Baronius[3]. Atque ipse Baronius, Bellarminus, et alii id vel maximè agunt, ne hæreticus fuisse videatur. An igitur alias, præter expressam, ut aiunt, hæresim, causas admittimus, propter quas Romanus Pontifex cassus sit? Hæc si volunt, ab alio ducentur in aliud, neque eis quidquam erit integrum. Tum si in eo res vertitur, ut Romanus Pontifex ideo errare non possit, quòd statim atque erraverit desinat esse Pontifex, quid vetat nos quoque in eam arcem confugere? Certè et id nobis profiteri licet; à Romano quidem Pontifice falsa judicari ac determinari posse; sed eum confestim non esse Pontificem. Si hoc dicto tuti sumus, vicimus : at si quid ulteriùs à nobis exigunt, in Liberii lapsu, quò ipsi confugient? Fortasse ad illud, ista qualiacumque sunt, brevissimo temporis intervallo transacta esse. At profectò durarunt septem ad minùs menses. An verò contendent Christi promissionem vel ad certa quædam momenta vacillasse? Denique alia memoramus, quæ non ea celeritate effluxisse constet. Verùm, utcumque est, certè illud tenemus, cùm dicitur Petri fides, Romana fides, Sedesque apostolica, perire non posse, Romano Pontifici deberi obedientiam, cum Romano Pontifice à quocumque catholica communicari oportere : hæc summâ ipsâ valere et æstimari, non ad minutias redigenda. Omninò enim deficiente Liberio, Petri fides stetit : fides stetit Sylvestri, Marci, Julii, aliorumque Romanorum Pontificum, qui Liberium præcesserant. Hæc enim fides Romanos Presbyteros sustentabat, quemadmodum ipse testabatur Eusebius[4], à se teneri fidem, quam à beato Julio ordinatus suscepisset. Neque Sedes apostolica, neque Ecclesia Romana concidit; neque casura erat, si etiam Liberius pejora moliretur; et cùm ab eo abstinerent, haud minùs Ecclesiæ catholicæ Sedisque apostolicæ fovebantur sinu; Romanoque Pontifici tanto impensiùs adhærebant, quantò magis eum orthodoxum vellent.

1. *Luc.*, IX, 26. — 2. *Matth.*, X, 33. — 3. *Vid. Baron.*, *an.* 357, *n.* 34.

Sancti Eusebii Romani Presbyteri ac Martyris acta referuntur[2].

Tunc Eusebius Romanus Presbyter martyrium passus est, cujus memoriam 14 Augusti cum Ecclesiâ Romanâ agimus; quo die in Martyrologio Romano celebratur.

Hujus acta Baronius in Annalibus paucis refert[3] : in notis ad Martyrologii diem 14 Augusti remittit ad Boninum Mombritium Mediolanensem, ex quo ejusdem Eusebii uberiora acta promamus.

Sed quandoquidem Mombritius in paucorum est manibus, non pigebit antiqua sancti Eusebii acta memorare, prout ea ex illustrissimi Archiepiscopi Rhemensis[4] excuso codice diligenter exscripsimus. Is igitur sic habet, tom. I, p. 515[5] : « Tempore quo Liberius de exilio revocatus fuerat à Constantio Augusto hæretico, in eodem tantùm dogmate, ut non baptizaret populum, sed unâ communione contaminaret plebem, Eusebius Presbyter urbis Romæ cœpit declarare Liberium hæreticum et amicum Constantii; cùmque multi in sanctâ confessione et catholicâ fide vitarent communionem Liberii per Eusebii Presbyteri doctrinam, occupantur Ecclesiæ à Liberio, ejicitur Felix de episcopatu, subrogatur Liberius, tenetur Eusebius Presbyter, et quòd in domo suâ, quam ipse construxerat, populum congregaret, et quia plebem sanctam exhortabatur. Tunc Constantius Imperator aggreditur cum Liberio Eusebium Presbyterum, dicens : Tu solus christianus es in urbe Româ? Eusebius Presbyter respondit : Sic confidimus in Domino, quia fideles non inveniet Christus, sicut et baptizati sumus, et benedictionem, quam à beato Julio suscepimus, tenemus. Liberius dixit : Nos cujus fungimur vice; nonne Julii antecessoris nostri? Eusebius Presbyter dixit : Si perseverasses in fide quam in persecutione primò tenere visus fueras. Liberius dixit præsente Augusto : Tam contumacem me existimas? Eusebius dixit : Res ipsa te docet et declarat. Imperator Constantius dixit : Et quid est inter fidem et fidem? Eusebius Presbyter respondit : Quantùm ad nos peccatores, integrè tenentes fuimus : quantùm ad vos, insania diaboli et invidia superstitionis vestræ, ut Felicem Episcopum, quem vos non tenuistis catholicum, et Dominum Jesum Christum invocantem, purum Sacerdotem ab omnibus declaratum, in damnationis causam exilio direxistis; qui tamen in prædiolo suo orationibus vacat. Et quidem jussu tuo Christianis occisionem et necem præcepisti inferri, maximè Clericis, Presbyteris et Diaconis. Tunc iratus Constantius sub rogatu Liberii inclusit Eusebium Presbyterum in quodam cubiculo domûs suæ, quod humile erat, in latitudine pedes quatuor; et ibi multis diebus in oratione constanter perseverans, inclusus tamen post menses septem dormitionem accepit, 19 Kalendas Septembris : cujus corpus collegerunt Gregorius et Orosius Presbyteri, et parentes ejus, et sepelierunt in cryptâ juxta corpus B. Xysti Martyris et Episcopi, in viâ Appiâ, in cœmeterio Callixti; ubi et titulum ipsius scribentes, posuerunt pro commemoratione ejus : Eusebio homini Dei. In eodem tempore auditum est à Constantio Imperatore, quòd Gregorius et Orosius Presbyteri collegissent corpus Eusebii Presbyteri, et in eâdem cryptâ vivum præcepit includi Gregorium. Tunc Orosius Pres-

1. *Vid. act. Euseb. apud Mombrit.*, *t.* I, *p.* 515 : *et Baluz.*, *Miscel.*, *tom.* II, *p.* 141, 142.

2. In plerisque manuscriptis codicibus hujus *Defensionis*, quos omnes diligenter evolvimus, reperimus post cap. XXXIV lib. duodecimus, caput istud integrum ab ipso auctore deletum (*Edit. Paris*).

3. *Bar.*, *tom.* III, *n.* 357. — 4. Le Tellier. — 5. *Vid. hæc act ap. Baluz. Miscell.*, *tom.* III, *p.* 141, 142.

byter collegit semivivum B. Gregorium noctu occultè, propter Constantium Augustum, et emisso spiritu, sepelivit eum juxta corpus sancti Eusebii Presbyteri; qui etiam Orosius hæc gesta scripsit. Ab eodem die intra Ecclesias, jussu Constantii Imperatoris, quisquis inventus fuisset non sic confiteri et participare sicut Liberius, indiscussus gladio puniretur. Quapropter in plateis, et in vicis, et in Ecclesiis, sive in balneis gladio trucidabantur, persequente Constantio Christianos unà cùm Liberio. Mortuò autem Liberio, levatur Damasus, qui voce publicâ damnavit Liberium, factâ Synodo cum Episcopis viginti octo et Presbyteris viginti quinque, et cessavit persecutio; non tamen multum tempus, donante Domino Jesu Christo, qui vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen. »

Hucusque acta, ubi innatâ simplicitate ipsa se prodit antiquitas; et quibus ejus generis actorum aliquis inest gustus, hoc sapiunt. Tum Usuardus Monachus et Ado Viennensis hæc acta viderunt, ex quorum quippe verbis, brevem illam, quam suis Martyrologiis inserant, sancti Eusebii contexunt historiam. Cæterum id quod hic de Damaso in fine actorum scriptum est, quod « voce publicâ damnavit Liberium, facta Synodo, » ad Damasi pontificatum referendum non est: pridem enim Liberius resipuerat; sed hæc fecit Damasus tum Presbyter, ac, deficiente Liberio, Synodum fieri procuravit; innuuntque obiter acta, eum qui hæc fecerit, meritò Liberio subrogatum fuisse.

Quòd autem in his actis, ut et in vitâ Liberii, scriptum est de rebaptizatione ab Arianis factâ, non debet movere doctos, qui apud Ambrosium de Auxentio legerint[1]: « Cur igitur rebaptizandos Auxentius fideles populos putat, baptizatos in nomine Trinitatis, cùm Apostolus dicat: *Una fides, unum baptisma*[2]. » Hoc igitur Liberius reservavit, ne Romani rebaptizari cogerentur. Quid autem egerit, quàm à rectæ fidei defensione defecerit, quam persecutionem moverit adversùs fratres, quos confirmare in fide jubebatur, satis patet ex actis.

CAPUT XXXV.

Sanctus Zozimus Cælestii Pelagiani confessionem apertè hæreticam probat: ejus epistola ad Africanos Episcopos: sancti Augustini loci.

De sancto Zozimo Papa sancti Innocentii successore, sanctus Augustinus hæc scripsit[3]; Cælestium ab Africanis condemnatum, ad eum edidisse libellum fidei, in quo hæc inerant: « Quòd peccatum Adæ ipsi soli obfuerit, et non generi humano: quòd infantes qui nascuntur, in eo statu sint, in quo fuit Adam ante transgressionem. » Et illud: « In remissionem peccatorum baptizandos infantes non idcirco diximus, ut peccatum ex traduce firmare videamur, quod longè à catholico sensu alienum est; quia peccatum non cum homine nascitur, etc.[4]. » Apertissima hæresis, nullâ verborum ambiguitate prodita, quod etiam Augustinus agnoscit. Sanè Cœlestius in fine professionis hæc apposuit: « Si fortè, ut hominibus, quispiam ignorantiæ error obrepsit, vestrâ sententiâ corrigatur[5]. » Atque interpellatus à Zozimo de Innocentii litteris: « se omnia, quæ Sedes illa damnaret, damnaturum esse promisit[6]. » His igitur auditis, refert Augustinus à sancto Zozimo Cœlestii libellum catholicum dictum esse[7], in quo tàm apertæ hæreses legebantur[8].

Non tamen Cœlestius ab excommunicatione solutus, scriptumque est in Africam, atque ad duos menses dilata res, quoad indè rescriberetur[1].

In Zozimi epistolâ[2], Episcopi Africani præcipitantiæ arguuntur, quòd Lazaro et Heroti viris levissimis ac nefariis de Cœlestio nimium credidissent. Hic placet excusari ea, quibus de Africanis Patribus, deque Lazaro et Herote viris sanctissimis, optimo Pontifici impositum est. Non equidem scio quo modo id excusari possit, quod de fide Cœlestii scribit: « Censuimus innotescere Sanctitati Vestræ, super absolutâ Cœlestii fide nostrum examen[3]. » Ac paulò post de Cœlestii accusatoribus: « Quare intra secundum mensem aut veniant, qui præsentem redarguant aliter sentire quàm libellis et confessione contexuit, aut nihil, post hæc tam aperta et manifesta quæ protulit, dubii vestra Sanctitas resedisse cognoscat[4]. »

Res igitur examine et judicio Zozimi eò redacta erat, ut fides à Cœlestio exposita integra et catholica procul dubio haberetur; illud quærendum superesset, an probari posset eum aliter quàm libello dixerat docuisse? Sic nihil deerat quominus absolutum completumque esset de dogmate judicium, resque omnino deducta ad facti quæstionem.

Itaque Facundus, Hermianensis Episcopus[5], huic ævo proximus[6] memorat[7], « beatum Zozimum apostolicæ Sedis Antistitem, contra sancti Innocentii decessoris in sui sententiam, fidem ipsius Pelagii, ejusque complicis Cœlestii tanquam veram et catholicam laudantem, insuper Africanos culpantem Episcopos, quòd ab illis hæretici crederentur, » non quòd Zozimus speciatim « præceperit credi oportere, sine ullo vitio peccati originalis hominem nasci: » id enim ab eo factum speciatim Augustinus negat[8]; sed quòd approbavit ut catholicam eam Cœlestii confessionem, in quâ illa hæresis perspicuè continetur. Neque mirum est Zozimum, datis paulò post ad eosdem Africanos litteris[9], favisse Pelagio, qui sententiam suam miris verborum ambagibus involverat. Id mirum Cœlestii approbatam fidem, qui manifestissimas hæreses admisisset.

Neque enim usus erat ullis verborum involucris, sed planè nitidèque rem elocutus est, atque omninò, ut ait ipse Zozimus[10], quid de fide sentiret evidenter expressit.

Sanè Augustinus quâ erat modestiâ et charitate, excusat Zozimum. Quod enim in fine libelli Cœlestius instrui se velle professus est, ea occasione Augustinus sic scribit: « Voluntas emendationis, inquit[11], non falsitas dogmatis approbata est, et propterea libellus ejus catholicus dictus est, quia et hoc catholicæ mentis est » velle corrigi si errasset. Rectum etiam illud, quòd Cœlestius sancti Innocentii susceperat litteras, quibus, si sincero animo crederet, facilè, ut idem Augustinus ait[12], omnia sua errata respueret. Itaque sic Zozimi acta interpretatur, ut Cœlestium levibus fomentis perductum ad sanitatem vellet. Quæ tamen profectò efficere non debebant, ut ejus fides tam claro judicio probaretur.

Patres verò Africani ità responderunt: « Non sufficere hominibus tardioribus et sollicitioribus, quòd se generaliter Innocentii Episcopi litteris consentire fatebatur; sed apertè eum debere anathematizare, quæ in suo libello prava posuerat; ne, si id non fecisset, multi parum intelligentes, magis in libello ejus illa fidei venena à Sede apostolicâ crederent approbata, propterea quòd ab illâ dictum erat, eum libellum esse catholicum, quàm emendata, propter illud, quòd se Papæ Innocentii litteris consentire ipse responderat[13]. »

Hæc sanè non absolvunt Zozimum; sed docent quâ

1. *Ambr., serm. cont. Auxt. post epist.* XXI, *n.* 37; *tom.* II, *col.* 874. — 2. *Ephes.*, IV, 5. — 3. *Aug., de Pecc. orig., c.* II, III, VI; *tom.* X, *col.* 253, 254, 255. — 4. *Aug., de Pecc. orig., cap.* VI; *et lib.* I *de Grat. Christ., c.* XXXIII, *n.* 35, *col.* 245. — 5. *Id., de Pecc. orig., c.* VI, *n.* 7, *col.* 256. — 6. *Ibid., cap.* VII, *n.* 8. — 7. *Ibid., lib.* II *ad Bonif., c.* III, *n.* 5, *col.* 434.

8. Illust. auctori applicare non auderemus quæ ea de re habet Tournely, *loco sup. cit., pag.* 186: *Necesse est eos qui tale proferunt exemplum, Augustinum non legisse in eo ipso loco qui opponitur.* Hæc habet sanctus Doctor: « Quænam epistola venerandæ memoriæ Papæ Zozimi, quæ interlocutio reperitur, ubi præceperit credi oportere, sine ullo vitio peccati originalis hominem nasci? Nusquam prorsus hoc dixit, nusquam omnino conscripsit. Sed cùm hoc Cœlestius in suo libello posuisset, inter illa duntaxat de quibus se adhuc dubitare et instrui velle confessus est, in homine acerrimi ingenii,... voluntas emendationis, non falsitas dogmatis approbata est. Et propterea libellus ejus catholicus dictus est, quia et hoc catholicæ mentis est, si quâ forte aliter sapit, quam veritas exigit, non ea certissimè definire, sed detecta ac demonstrata respuere. » *Lib.* II *ad Bonif., loco sup. niot.* Ex his intelligitur ipsum Cœlestium, non vero ejus doctrinam dictam fuisse catholicam: de quo vix ullum dubium remanebat, si attendatur simul jussisse Zozimum ut Cœlestius subscriberet Epistolæ Innocentii, in quâ ipsius errores apertè damnabantur; ut constat ex Mario Mercatore, *tom.* II *Concil., col.* 1542 *et* 1543; et ex Paulino Diacono, *ibid., col.* 1578 *et* 1579 (Edit. Versal.).

1. *Aug., de Pecc. orig., c.* VII, *n.* 8, *col.* 256. — 2. *Zoz., ep.* III *ad Episc. Afric., tom.* II *Concil., col.* 1559. — 3. *Idem.* — 4. *Ibid.* — 5. In Bizacenâ. — 6. Vixit sæculo sequenti. — 7. *Facund. pro defens. trium Cap., lib.* VII, *c.* III, *p.* 277, *edit. Sirm. et tom.* X *Bibl. Patr., p.* 55. — 8. *Aug., lib.* II *ad Bonif., loc. ant. cit.* — 9. *Zoz., ep.* IV *ad Episc. Afric., tom.* II *Conc., col.* 1561 *et seq.* — 10. *Zoz., ep.* III; *ibid., col.* 1559. — 11. *Aug., lib.* II *ad Bonif., loc. jam cit.* — 12. *Aug., de Pecc. origin., c.* VII, *n.* 8, *col.* 256. — 13. *Ib., lib.* II *ad Bonif., cap.* III, *n.* 5, *col.* 434.

modestiâ ac reverentiâ docendi sunt Romani Pontifices, etiam cùm sanctos gravesque Episcopos immeritò et asperè objurgant, ac mala non malo animo faciunt : quâ Zozimus benignitate atque admonitione correctus, Cœlestium ac Pelagium toto Orbe damnavit.

Interim prima illa Zozimi sententia et episcopale judicium, etiam si Pelagium ac Cœlestium obduratos hæreticos, pejores non facerent, quis dubitet infirmos his moveri potuisse ? Certè id effecit, ut hæretici *Romanos Clericos* arguerent, tanquam eos, « qui, jussionis terrore perculsi, non erubuerint prævaricationis crimen admittere, contra priorem sententiam suam, quâ catholico dogmati adfuerant[1]. » Quâ oratione, presso licèt nomine, Papam ipsum, qui fidem Cœlestii approbasset, facilè designabant.

Memorabile verò est, id quod respondet Augustinus[2] : « Sed si, quod absit, ita tunc (post acceptas scilicet Concilii Africani litteras) fuisset de Cœlestio et Pelagio in Romanâ Ecclesiâ judicatum, ut illa eorum dogmata, quæ in ipsis et cum ipsis Papa Innocentius damnaverat, approbanda et tenenda pronuntiarentur; ex hoc potiùs esset prævaricationis nota Romanis Clericis inurenda : » ut intelligeremus sibi, non veritati, non Ecclesiæ Romanæ, aut Sedi apostolicæ nociturum Zozimum, si talia judicasset. Id ergo Augustinus abominandum, infaustum, miserum, non verò impossibile judicavit, idque ad Bonifacium Papam Zozimi successorem scripsit.

Et qui jam id impossibile esse clamant, perpendant quæ facta sint. Nempe cùm doctrinam apertissimè hæreticam non satis cogitans Zozimus approbavit, nihil hoc Ecclesiæ, nihil fidei Romanæ nocuit : ita sanè intelligant, si Zozimus in postremo illo judicio per eamdem indiligentiam falsus esset, haud minùs Sedi apostolicæ provisurum Deum, ne prava coalescerent, neve Ecclesia catholica caput suum Romanam Ecclesiam amitteret. Cætera prosequamur.

CAPUT XXXVI.

Hormisdæ atque Honorii gesta uno verbo repetuntur : Joannes VII Trullanam Synodum, quâ Romana Ecclesia erroris accusatur, suo judicio subditam, relinquit intactam.

Qua acerbitate sanctus Hormisdas optimam propositionem : *Unus de Trinitate crucifixus*, respuerit, quid postea successores ejus, rei veritate atque Ecclesiæ catholicæ consensione victi, fecerint, commemoratum à nobis est[3]; constitutque catholicissimæ propositionis defensores à sancto Hormisdâ egregio licèt Pontifice, conturbatos potiùs quàm confirmatos fuisse; ac post consultum Papam, tamen ab Oriente veritatis lumen exortum : adeo liquet multa quæ ad fidei elucidationem spectent, à doctis Pontificibus, etiam interrogatis, etiam pro officio agentibus, prætermitti, nec minùs aliunde affulgere veritatem.

De Joanne VII Anastasius Bibliothecarius in vitis Romanorum Pontificum hæc scribit[4] : « Hujus temporibus, Justinianus Imperator (secundus nomine) illico ut palatium ingressus est, propriumque adeptus imperium[5], tomos, quos antea sub Domno Sergio apostolicæ memoriæ Pontifice, Romam direxerat, in quibus diversa capitula Romanæ Ecclesiæ contraria scripta inerant, per duos Metropolitanos Episcopos demandavit, dirigens per eos sacram, per quam denominatum Pontificem conjuravit, ac adhortatus est, ut apostolicæ Ecclesiæ Concilium aggregaret, et quæque ei visa essent stabiliret, et quæ adversa, renuendo excluderet. Sed hic humanâ fragilitate timidus, hos nequaquam tomos emendans, per suprafatos Metropolitas direxit ad Principem; post quæ non diu in hâc vitâ duravit. » Quod divinæ ultioni imputatum tenor ipse verborum ostendit.

1. *Aug., idem, col.* 433. — 2. *Ibid., col.* 434. — 3. *Sup. hoc. lib., c.* XVI *et seq.* 4. *Vit. Joan. VII per Anastas., tom.* VI *Conc., col.* 1387. — 5. De quo dejectus fuerat primùm à Leontio, et deinde à Tiberio Absimaro (*Edit. Paris*).

Hi tomi continebant canones Synodi in Trullo habitæ, quæ *Quini-sexta* dicitur. Hæc Synodus Ecclesiæ Romanæ ritus multos, nominatim in his, ipsam toto Occidente receptam, atque ab antiquâ et apostolicâ traditione manantem cœlibatûs legem Presbyteris et Diaconis indictam, condemnabat[1], ut quæ evangelicis atque apostolicis testimoniis repugnaret. Quod quidem si verum est, jam indè à primis sæculis Romana totaque Occidentalis Ecclesia incidit in hæresim. Hos canones Joannes VII primùm quidem vano metu territus, rogante Imperatore, emendare noluit; sanæque doctrinæ debiium officium denegavit. Quin potiùs probasse apparet : non enim ait Anastasius, nihil egisse Pontificem, neque ita scribit : Nihil respondit Pontifex, aut, Tomos remisit intactos : sed, *Tomos nihil emendans direxit ad Principem* : quo ritu bona probaque mitti ac dirigi solent.

Non ità Sergius prædecessor, qui eodem jubente Justiniano, « non acquievit, nec eosdem tomos suscipere, aut lectioni pandere passus est; » hoc est, ne librum quidem aperire, aut evolvere sustinuit : « Porrò eos ut invalidos respuit, atque abjecit, eligens antè mori, quàm novitatum erroribus consentire[2]. »

Honorium vidimus à tribus Patriarchis de fide interrogatum ea respondisse, quibus per totum Orientem hæretici firmarentur, catholici turbarentur; quæ denique à sextâ Synodo, ac secutis Pontificibus, ut apostolicæ doctrinæ adversa damnarentur[3]. Quàm futilia, quàm levia, quàm absurda respondeant, vidimus : quis enim sanus hæc ferat; pro privato Doctore respondisse Honorium à tot tantisque Ecclesiis de fide interrogatum neque docere voluisse universam Ecclesiam? Rogamus, in Honorii epistolis, ad docendam Ecclesiam quid desiderent? Rem ipsam, ut reverâ doceat Ecclesiam, an formulam, ut exprimat docere se velle. Certè ipsa res adest, docet Ecclesias principales, et in eis universam, quantùm in ipso est Ecclesiam[4]. Neque magis Leo ad unum Patriarcham Flavianum scribens, totam Ecclesiam docuit, quàm Honorius scribens ad tres Patriarchas. Redigunt se ad formulas, tanquam à formulâ non possit excidere, qui ipsâ re, ipsâ summâ cecidit.

CAPUT XXXVII.

Stephani II, Gregorii II, Sergii III, Gregorii VII, ejusque occasione Bonifacii VIII decreta et gesta referuntur : Decretalis Unam Sanctam.

Extant in conciliorum actis Gregorii II egregii Pontificis responsa *ad interrogationes sancti Bonifacii Episcopi Moguntini*; quorum secundum sic habet[5] : « Quod proposuisti, quòd si mulier infirmitate correpta, non valuerit debitum reddere, quid ejus faciat jugalis? Bonum esset, si sic permaneret, ut abstinentiæ vacaret; sed quia hæc fortitudo magnorum est, ille qui se non poterit continere, nubat magis. » Hæc est illa Decretalis, de quâ memoravimus[6] dixisse Gratianum : « Hoc evangelicæ et apostolicæ doctrinæ penitus inventur adversùm[7]; » nec immeritò. Ac notandum illud : *Si mulier infirmitate correpta*, quo apertè designatur infirmitas, conjugio jam inito, superveniens. Conjugium verò, etiam quoad vinculum, ex eâ infirmitate dissolvi, et viro suaderi tantùm, non autem præcipi abstinentiam, tanquam necessariam; sed novum permitti conjugium, manifestè pugnat cum hâc Christi sententiâ : *Quod Deus conjunxit, homo non separet*[8]. Neque hic dici potest Gregorium II pro privato Doctore respondisse : interrogatus enim à sancto Bonifacio Moguntino,

1. *Conc. Quini-Sext., can.* XIII; *idem, col.* 1148. — 2. *Vit. Serg. per Anast., ibid., col.* 1291. — 3. *Sup. lib.* VII, *c.* XXI *et seq.*

4. Quæ spectant ad Honorium ejusque litteras, nemon Monothelitarum hæresim, diligentissimè pertractata reperies, apud D. Gorgne in suo libro inscripto : *Dissertation critique et théologique sur le Monothélisme, et sur le sixième Concile général*. Paris, 1741 (*Edit. Versal.*).

5. *Greg. II. cp.* XIII *ad Bonif. Mogunt., n.* 2, *tom.* VI *Conc., col.* 1448. — 6. *Dissert. præv., n.* LII. *Vid. in App., lib.* III, *cap.* X. — 7. *Decret. dist.* XXXII, *quæst.* VII, Quod proposuisti, *parag.* Sed illud. — 8. *Matth.*, XXIX, 6; *Marc.*, X, 9.

respondebat ea, quæ ad novellam Ecclesiam Germanicam instituendam pertinerent. Quare Gregorius hæc scripta esse memorat, « ex apostolicæ Sedis vigore : » suamque illam vocat, « apostolici vigoris doctrinam per beatum Petrum, à quo et apostolatûs et episcopatûs principium extitit, » ut alio jam loco diximus[1].

Stephani II responsa ad varia consulta tueri nemo potest. Responsum tertium[2] : « Si quis in alienâ patriâ ancillam duxerit in consortium, postea in patriam reversus ingenuam acceperit, et iterum contigerit ut ad ipsam, in quâ antea fuerat, patriam revertatur, et illa ancilla, quam priùs habuit, alii viro sociata fuerit; hic talis potest aliam accipere; tamen non illâ vivente ingenuâ, quam in patriâ propriâ habuit. »

Hoc Stephani II responsum procedere videtur ex falso intellectu decreti sancti Leonis, quod sic habet : « Ancillam thoro abjicere, et uxorem certæ ingenuitatis accipere, non duplicatio conjugii, sed profectus est honestatis[3]. » Leo tamen non agebat de vero et justo conjugio, quod cum ancillâ iniretur; sed de illicitâ copulâ quæ ad arbritrium solveretur cum persona servili : quippe cui nullum jus, nulla actio, nulla querela contra hominem liberum legibus relinquatur. At Stephanum II hic loqui patet de ea ancilla, quæ justis nuptiis conjuncta sit; cùm redire permittat in ejus consortium, nisi alteri viro sociata fuerit. Quare ancillæ connubium solvit, ingenuæ solvi vetat : quale discrimen, conditione cognita, nescit Evangelium, neque canones patiuntur; quos talia prohibentes multos invenias apud Gratianum, dist. XXIX, quæst. II, et alibi passim.

Idem Stephanus, responso XI : « Si quis in vino, propterea quòd aquam non inveniebat, periclitantem infantem baptizarit, nullâ ei adscribitur culpa; infantes sic permaneant in ipso baptismo[4]. »

Quâ responsione et infantis perperam baptizati periclitabatur salus, et simili errori ampla patebat Janua. Sed hæc et alia, à Petri licèt successoribus ritè interrogatis, prolata responsa, ultro conciderunt; quòd ea non admisit Ecclesiæ catholicæ summa et indeclinabilis auctoritas.

Nec magis probata est illa Nicolai I, egregii licèt doctique Pontificis, responsio ad consulta Bulgarorum, quâ baptismum, « si in nomine sanctæ Trinitatis, vel tantùm in Christi nomine » collatus fuerit, omnino valere, neque iterandum esse decernit[5], falsumque, certè dubium baptismum cum vero certoque æquè firmat; ac Bulgarorum nascentem Ecclesiam falsi baptismatis exponit discrimini : neque id obiter, ut vulgò in scholis ludunt, sed expresso decreto, atque ex Actis Apostolorum et beato Ambrosio auctoritate adducta, ne id leviter dixisse videatur.

Vidimus[6] à Sergio III, sub anathematis pœnâ, de ordinationibus[7] imperata ea esse, « quæ ad facinus pertinerent, quæ contra fidem et catholicam religionem ageretur; » quæ per viginti annos in universâ Italiâ, atque adeo in ipsâ Romanâ Ecclesiâ sacerdotium, sacramenta, atque ipsam christianitatem extinguerent. Hæc profitentem, hæc suo et sociorum nomine conquerentem Presbyterum Auxilium, et universalis Concilii judicium expectantem nemo damnavit; imò catholici susceperunt.

Gregorium VII ejusque successores liquidò demonstravimus evangelicæ veritati et antiquissimæ traditioni repugnasse, cùm Reges deponere agressi sunt[8]. Ac tametsi eam, quam tot anathematibus exequebantur, animi sui sententiam neque expresso canone firmarent, neque in ecclesiasticum dogma redigerent; tamen ecclesiasticæ potestati conflabant ingentem invidiam; schismaticis et hæreticis occasionem præbebant; catholicos in errorem inducebant, nedum in fide confirmarent; eaque omnia ideo non nocent, quod Ecclesia catholica nunquam ea approbarit, nunquam ut fidei doctrinam admiserit.

Bonifacium verò VIII, qui Decretali *Unam sanctam*, hæc quoque niti visus est in Ecclesiæ dogma redigere, excusavimus quidem nos, quod expositioni ipsa definitio minimè respondeat, ut vidimus[1] : at illud constitit, et in expositione Scripturas à vero sensu contra traditionem apertè detortas, et multa intolerabilia ad Infirmandam potiùs quàm ad confirmandam fidem fuisse collecta. Ad hæc alii urgent, ex ipsâ expositione definitionem explicandam, atque ideo ab errore manifesto non posse defendi. Nec desunt, qui omnia à Bonifacio exposita, ut ab ipso asserta, ac vera Sedis apostolicæ placita tueantur, nec erubescant habere pro errantibus, aut etiam hæreticis, qui fidem his non præbeant. Quæ tamen Bonifacii decreta, utcumque se habent, fidei non nocent; quod, tacentibus cæteris, Ecclesiæ catholicæ tanta pars Ecclesia Gallicana apertè reclamarit, Romanosque Pontifices ad temperandam Bonifacianæ doctrinæ acerbitatem adduxerit.

CAPUT XXXVIII.

Paschalis II : gesta Lateranensis Synodi : Guidonis Viennensis, mox Callixti II, decreta in Synodo Viennensi à Sede apostolicâ comprobata : hujus decreti verba ad Papam : Nos à vestrâ obedientiâ repelletis.

Post Gregorium VII, interserere oportebat quæ Paschalem II, à Gregorio VII tertium, speciatim tangerent; sed nos rerum connexio extra temporum seriem tantisper abripuit.

Notum omnibus, quale privilegium Henricus V Imperator à Paschale II per vim extorserit, nempe ut electi non consecrarentur, nisi ab Imperatore per baculum priùs investiti[2]. Id ita ferè est habitum, ac si Papa in hæresim consensisset. Itaque, Lateranensi tertio Concilio congregato, plus centum Episcoporum, mitram ac mantum, ut vocabant, pontificalem, hoc est, purpuream cappam seu pallium, abjecit : Patres hortatus est ut juberent ipsum jam non esse Pontificem. Cæterùm quòd liberet, sine ipso Ecclesia ordinaret[3]. Hoc enim Godfridus Viterbiensis disertè scripsit, inconditis quidem ineruditisque versibus, tamen ad historiæ fidem compositis. Ac sic Papam loquentem inducit[4] :

> Me quoque Pontificem non fore jussa date.

Tùm illud :

> Ordinet Ecclesia sine me quidquid placet, inquit.

Quin etiam, quantùm in ipso fuit, se ipse deposuit. At Patres non assensi sunt, eumque pristino loco esse voluerunt : at privilegium condemnarunt, ut quòd esset, « contra Spiritum sanctum et canonicam institutionem[5]. » Igitur id decretum à duodecim Archiepiscopis, quatuordecim et centum Episcopis, quindecim Presbyteris, atque octo Diaconis Cardinalibus factum esse in actis memoratur, nullâ Papæ mentione, datâ quoque sententiâ excommunicationis in Regem, « non à Papâ, qui juraverat nunquam hoc se facturum : sed ab Ecclesiâ injuriam sui patris vindicante[6]. » Ita refert hujus temporis manuscriptus codex, actis Conciliorum insertus. Decreta Concilii toto Orbe vulgata sunt. Sic optimo Pontifici, cùm intelligeret rem à se, ut oportebat, non posse peragi, Ecclesiæ catholicæ succurrit auctoritas.

Hæc gesta sunt anno 1112, quo item tempore Guido[7]

1. *Diss. præv., loc. jam cit.* — 2. *Resp. Steph. II, art.* III, *tom.* VI *Conc., col.* 1650. — 3. *Leo. Mag., ep.* II, *aliàs* XCII, *ad Rust. Narbon., inquis.* VII. — 4. *Resp. Steph. II, art.* XI, *loco jam cit.* — 5. *Nicol. I Resp. ad cons. Bulg.* CIV, *tom* VIII *Conc., col.* 548; *et Grat., distinct.* IV, *c.* XXIII, A quodam. — 6. *Supr. hoc. lib. c.* XXXI. *Vid. etiam Auxil. loc. cit.* — 7. A Formoso Papâ factis. — 8. *Sup. lib.* III, *c.* I, *et seq.*

1. *Sup. ibid., cap.* XXIII, XXIV, XXV. — 2. *Vid. sup. lib.* III, *cap.* XII. — 3. *Conc. Later.* III *sub Pasch. II : tom.* X, *col.* 767. — 4. *God., de Vid. Chron., part.* XVII, *p.* 508. — 5. *Conc. Later., ibid., col.* 769. — 6. *Ibid., col.* 771.

7. Burgundiæ Comitis filius, et Adelaidis Ludovici Grossi uxoris consanguineus (*Edit. Paris*).

Archiepiscopus Viennensis, postea Calixtus II Papa, Viennense Concilium habuit, cujus decreta legimus in Conciliorum actis[1]. Ipse Guido decretorum summam ad Paschalem Pontificem perscribit his verbis : « Igitur dictante Spiritu sancto, investituram omnem rei ecclesiasticæ de manu laica, hæresim esse judicavimus : scriptum illud, quod Rex à vestrâ simplicitate extorsit, damnavimus; in ipsum Regem nominatim et solemniter, et unanimiter sententiam anathematis injecimus[2]. »

Horum à Papâ confirmationem petit, subditque : « Si verò, quod minimè credimus, nostræ paternitatis (parvitatis seu fraternitatis legendum) assertiones prædictas roborare nolueritis, propitius sit nobis Deus, quia nos à vestra obedientia repelletis. »

Quo loco futurus, id si contingeret? An extra Ecclesiam, ac Sedis apostolicæ communionem? Absit, sed tamen ita incidebant eæ temporum necessitudines, quibus sancti quoque Episcopi à Papæ obedientiâ repellerentur.

Paschalis II hanc Synodum confirmavit, datis litteris *Guidoni et cæteris Archiepiscopis, Episcopis et Abbatibus, seu dominis Sacerdotibus Viennæ congregatis*[3] : quæ litteræ in Conciliorum acta referuntur.

Quo sensu, qua veritate, qua nonnullorum ejus ævi Episcoporum ac maximè Ivonis Carnotensis[4] discrepantiâ, investitura hæresis haberetur, non est hic disceptandi locus. Hæresim proprio strictoque significatu fuisse, id quod Paschalis II indulserit, vix quisquam sanus dixerit; et tamen hujus rei gratia de Pontifice Romano talia decernebant.

CAPUT XXXIX.

Alexandri III in exponendâ Scripturâ manifestus error, omnium sententiâ reprobatus : caput, Cùm esses; de Testamentis : *Item Innocentii III falsa Scripturæ expositio : Cap.* Per venerabilem; Qui filii sint legitimi.

Grave illud est quod de testamentis ab Alexandro III definitur his verbis[5] : « Proposuisti talem in tuo episcopatu consuetudinem obtinere, quòd testamenta, quæ fiunt in ultima voluntate, penitus rescinduntur, nisi cum subscriptione septem vel quinque testium fiant, secundùm quod leges humanæ decernunt. Quia verò à divina lege et sanctorum Patrum institutis, et à generali Ecclesiæ consuetudine id esse noscitur alienum, cùm scriptum sit : *In ore duorum vel trium testium stabit omne verbum*[6]; præscriptam consuetudinem improbamus; et testamenta quæ Parochiani coram Presbytero suo, et tribus vel duabus aliis personis idoneis, in extrema fecerint voluntate, firma decernimus permanere, sub interminatione anathematis prohibentes, ne quis hujusmodi audeat rescindere testamenta. » Cap. *Cùm esses; de Testamentis.*

Atqui hæc testamenta quotidie rescinduntur, valetque in multis regionibus jus civile Romanum, quod Alexander III, ex Scripturâ, ex traditione, ex universali consuetudine, adhibitâ etiam excommunicatione proscripserat; tantâque auctoritate facta Decretalis abjicitur.

Hanc quidem Decretalem, *ad ea quæ relicta Ecclesiæ sint,* Glossa restringit, auctoritate capitis sequentis : *Relatum est;* quanquam Alexander III, in eodem capite *Cùm esses,* generatim de testamentis dixerat, quæstionemque de legatis Ecclesiæ relictis, ex lege generali deciderat. Sed quid nostrâ, cùm nec in ejusmodi legatis ea Decretalis valeat, quàm Pontifex Scripturis, traditione, universalis Ecclesiæ sensu, hoc est iis omnibus, quæ certam fidem faciunt, asserebat?

Argumentum istud longè difficillimum, teste Melchiore Cano, sic ab eo solvitur[7] : « In decretis pontificiis, duo imprimis distinguenda sunt; unum est tanquam intentio conclusioque decreti; alterum quasi ratio et causa à Pontifice reddita ejus rei, quam constituerat. Atque in conclusione Pontifices summi errare non possunt, si fidei quæstionem ex apostolico tribunali decernant; sin verò Pontificum rationes necessariæ non sunt, ne dicam aptæ, probabiles, idoneæ, in his nihil est videlicet immorandum. Non enim pro causis nos à Pontificibus redditis, tanquam pro aris et focis depugnamus. » Id postquàm multis exemplis argumentisque asseruit, concludit valuisse Alexandri Decretalem, in locis Ecclesiæ Romanæ, aliarumque Ecclesiarum ditioni subjectis; quod in Pontifex decernere suâ auctoritate posset : quanquam Scripturam et traditionem perperam allegavit.

Mitto quòd Melchior Canus, decreta generatim à summo Pontifice edita, redigere ad eas regiones nititur, quæ sint ecclesiasticæ ditionis, cùm soleant Pontifices accuratè notare, quæ faciant et decernant, tanquam Principes, « ubi apostolica Sedes et summi Pontificis auctoritatem exercet, et summi principis exercet potestatem : » Cap. *Per venerabilem : Qui filii sint legitimi*[1]. Quod autem idem scriptor pontificii decreti conclusionem à sacræ Scripturæ allegatione distinguit, ac valere conclusionem, ex falsâ etiam probatione contendit; facilè assentimur, ubi aliæ probationes adhibentur, vel adhiberi possunt. Cæterùm, cùm Alexander III nihil hic aliud alleget, aut allegare possit, præter unum Scripturæ locum malè ex confesso intellectum; apparet eum falso fundamento nixum, ad id decretum sub excommunicationis pœnâ edendum prosilisse.

Haud pluris valet ab Innocentio III allegata Deuteronomii auctoritas[2], quâ docet; « cùm Deuteronomium lex secunda interpretetur, ex vi vocabuli comprobari, ut quod ibi decernitur, in novo Testamento debeat observari. » Cap. *Per venerabilem : Qui filii sint legitimi.*

CAPUT XL.

Ejusdem Alexandri III decretum, quo anteriorum Pontificum, de matrimonio per verba de præsenti, statuta solvuntur : Innocentii III de revelandâ confessione rescriptum ad Cisterciences : idem Innocentius III, Cælestini III erroneam Decretalem solvit.

Idem Alexander III, postquam judicavit id, quod est certissimum, valere conjugium per verba « de præsenti, utroque dicente : Ego accipio te in meam, et ego accipio te in meum; » ac tale conjugium non dissolvi contracto alio connubio, atque etiam copula consecuta, addit[3] : « quamvis aliter à quibusdam prædecessoribus nostris fuerit judicatum. » Consulti ergo judicarunt, contra id quod est postea ab Alexandro III totaque Ecclesia judicatum.

Neque verò eos juvat Nicolaus Dubois, hanc errori manifesto excusationem obtendens[4] : « Fuit olim dubium in Ecclesiâ an matrimonium solo consensu firmatum dissolvatur per matrimonium subsequens cum alia, et consummatum..... Hinc factum quòd diversi Episcopi et Archiepiscopi, Salernitanus, Paduanus, Senensis, Norvicensis, Januensis, etc., sanctam Sedem consuluerint. » Rectè et ordine; tunc enim vel maximè consulendi summi Pontifices, cùm casus arduus est et ambiguus. Quid tum postea? Nempe illi à tot Episcopis consulti, pessimè responderunt. Ergo vel maximè constat apostolico officio defuisse, cùm tot Ecclesiæ apostolici officii opem requirerent.

Innocentius III, à toto Capitulo Cisterciensi consultus, an Monachi confessionem sacrilegam, ab ipso Confessario revelari oporteret? vocatis Cardinalibus sic respondet[5] : « Ego dico in tali casu, confessionem esse prodendam; quia potiùs est blasphemia quàm confessio : nec debet Confessor tantam blasphemiam ac insaniam celare, per quam periculum toti Ecclesiæ poterit in-

1. *Conc. Vienn., ibid., col.* 784. — 2. *Ep. Conc., ibid., col.* 785. *Vid. Dissert. præv., n.* LXXIX. — 3. *Ep. Pasch. II; ibid., col.* 786. — 4. *Ivon. Carn., epist. ad Joan. Arch. Lugd.* — 5. *Decr. Gregor. IX, lib.* III, *tit.* XXVI, de Testam., *c.* X, Cùm esses. — 6. *Matth.*, XVIII, 16. — 7. *Melch. Can., de Loc. Theol., lib.* VI, *c.* VIII.

1. *Melech., ex Decr. Greg. IX, lib.* IV, *tit.* XVII. — 2. *Idem.* — 3. *Decret. Greg. IX, tit.* IV, de Sponsâ duorum, *cap.* III, Licet præt. solit. — 4. *Disq., art.* I, *n.* 11 et 16 1. — 5. *Cæs. Monach. Cist., Hist. mem., lib.* III, *cap.* XXXII. *Vid. Bibl. S. rript. Cisterc., c.* I.

cumbere. Et placuit sententia Innocentii omnibus; et scripsit sequenti anno ad Capitulum generale, quod à se fuerat determinatum. » En ex canonum præscripto ad Romanum Pontificem gravis relata quæstio, ex qua periculum *toti Ecclesiæ* incumbere videatur : an matura et canonica deliberatio, totoque anno dilata; tum ad universum Cisterciensem Ordinem, tota diffusum Ecclesia; perlata responsio, ac determinatio, quam juri divino ac naturali repugnare Theologi Canonistæque uno ore confitentur. Hæc doctissimis et consultissimis Pontificibus ritè consultis, ritè deliberantibus excidunt, ad testificationem humanæ infirmitatis : audens dixerim, (absit verbo injuria) et ad infallibilitatis præsumptionem retundendam.

At idem Innocentius III cautè reprobavit antiquiorem Decretalem Cœlestini III, qui matrimonii vinculum inter christianos, superveniente alterutrius hæresi, solverat. Hunc sui prædecessoris errorem Innocentius III modestè reprobat his verbis : « Licet quidam prædecessor noster sensisse aliter videatur [1]. » Quod quidem dat honori antecessoris sui, qui perspicuè matrimonii vinculum solverat. Glossa quoque absolutè, verbo *prædecessor*, hæc habet : « scilicet Cœlestinus, cujus dictum habuisti Decretali *Laudabilem : De convers. infid.* et malè Cœlestinus [2]; » quare Decretalis ejus è Corpore Juris exclusa est.

Et quidem habemus hujus Decretalis verba apud Antonium Augustinum [3], quæ sic habent : « Cum christiano viro propter odium uxoris Christum negante, et sibi copulante paganam, et ex eâ filium procreante, christiana in opprobrium Jesu Christi relicta est; tamen assensu Archidiaconi sui, ad secundas nuptias convolavit, et filios suscepit ex ipsis; non videtur nobis, quòd si prior maritus redeat ad unitatem ecclesiasticam, eadem debeat recedere à secundo, et resignari priori; maximè cùm ab eo visa fuerit, Ecclesiæ judicio recessisse [4]. »

Hic verò Nicolaus Dubois, Adrianum VI reprehendit [5], quòd Cœlestinum III hujus Decretalis gratiâ hæreticum judicarit : « Nondum enim, inquit, res erat ab Ecclesia definita; nec erat contrarius totius Ecclesiæ consensus, qui vim haberet definitionis. » En interim ille consensus, quem tot vanis stultisque incessit irridetque dicteriis, ab ipso quoque agnitus. Addit [6] : « Cœlestinus, tantùm respondit per verba, *non videtur nobis;* ut patet ex textu : nihil adhuc verò definivit. Quomodo ergo Adrianus potest hæreticis annumerare Cœlestinum? » Quid nostrâ? Quis enim contendit Cœlestinum fuisse hæreticum, qui nullâ contumaciâ hæc scripserit? Id tantùm cum Adriano VI volumus, Romanum Pontificem de quæstione ad fidem pertinente ordine interrogatum respondisse id, quod reverâ est certissimè hæreticum; eumque Pontificem imposito confirmandi fratres officio defuisse, cujus sententiâ, vir justâ uxore privatus, mulier adultero copulata manserit; pessimum verò Archidiaconi judicium confirmetur.

CAPUT XLI.

Franciscana controversia : primo loco ponitur Decretalis Exiit *Nicolai III : probatur hanc veram esse definitionem doctrinalem ac dogmaticam.*

Ultimò ponimus quæ Nicolai III seu IV, ac Joannis XXII temporibus contigerunt.

1. *Decret. Greg. IX, lib.* IV, *tit.* XIX, de Divortiis, *cap.* VII, Quanto te novimus. *Ibid., lib.* III, *tit.* XXXIII, de Conversione infidelium, *c.* I, Laudabilem. — 2. *Gloss., cap.* Quanto te novimus, *loc. cit.*

3. Antonius Augustinus Hispanus, Ilerdæ Episcopus, deinde Tarraconensis Archiepiscopus, fuit vir illo ævo doctissimus, et in antiquitate ecclesiasticâ versatissimus, qui in Concilio Tridentino suâ doctrinâ maximè inclarunt. Errores, qui in textu Gratiani innumeri irrepserant, Antonius Augustinus suâ diligentiâ et impigro labore correxit, atque ipse multa edidit à doctis probata. Vid. ejus operum catal. ad calc. tract. de Correct. Grat. à Steph. Baluz. edit. an. 1672, et Baluz., præf. Vid. etiam Dupin, Bibl. XV sæc. (*Edit. Paris*).

4. *Ant. Aug., Collect. Decret., coll.* II. — 5. *Nic. Dub., Refut. arg., art.* XIV, *n.* 146, 147. — 6. *Disquis., art.* VIII, *n.* 107, *p.* 38. *Refut. arg., etc., p.* 78. *Vid. in append., lib.* II, *c.* II.

Nicolaus III, ut sancti Francisci regula perfectè observaretur, et compescerentur illi qui hæc instituta mordebant, ejus interpretationem edidit decretali *Exiit qui seminat* [1]. In eo verò versatur quàm maximè ut altissimam Franciscani Ordinis paupertatem exponat; cujus articuli hæc summa est : quod « abdicatio proprietatis, tam in speciali, quàm in communi, meritoria est et sancta, quam Christus et verbo docuit, et exemplo firmavit, ut etiam primi Ecclesiæ fundatores; quòd Christus loculos interdùm habuisse dicitur, id egisse infirmorum personâ susceptâ; quo condescensu factum sit ut et infirma ageret, sicut interdum in fugâ patet, et in loculis. »

Hoc igitur fundamento posito, distinguit « in rebus temporalibus, proprietatem, possessionem, usum-fructum, jus utendi, et simplicem facti usum; » quod ultimum, nempe simplicem facti usum, ab ipso etiam utendi jure discretum, solum relinquit fratribus; propterea quòd id « condecens fuerit, ei professioni, quæsponte devovit Christum pauperem in tantâ paupertate sectari. »

Sic igitur docet, Christum quoque id paupertatis et abdicationis genus fuisse sectatum, distinctèque declarat, sic à se intelligi usum simplicem, « qui facti est tantùm, in utendo præbet utentibus nihil juris. » Hunc igitur usum sanctum ac meritorium esse definit, quippe qui exemplo Christi confirmetur. Atque hæc summa doctrinæ est, quâ etiam ipsissimam instituti Franciscani rationem ac perfectionem, Christi imitatione constantem, expressam esse voluit.

Neque verò in hoc simplice facti usu, consumptibilia, putà vestimenta ac cibos, distincta voluit ab inconsumptibilibus, putà ædibus ac cellis : imò verò disertè expressit ea, *quæ ad usum necessariæ sustentationis,* pertinerent, quæque fierent *pro necessitatibus infirmorum, et aliis fratribus induendis,* ut fratres in his quoque ad simplicem facti usum redigantur, nullo interim utendi jure ipsis reservato.

Ergo quæ data essent utenda fratribus, in dominio dantis permanere posse voluit : et quoniam qui hæc darent fratribus ita affecti esse viderentur, ut à se concessa verè dimittere, atque *ad alios transferre cupiant propter Deum;* ne *talium rerum,* quæ fratribus utendæ dentur, *incertum videatur esse dominium,* illud, exemplo Innocentii IV, ad se et Ecclesiam Romanam transfert; omnimodum usum relinquit fratribus, concessâ etiam potestate vendendi et commutandi libros et alia mobilia, prout fratrum usibus conveniret.

Sic deinde concludit [2] : « Cùm ex prædictis et aliis multâ maturitate discussis, regula ipsa licita, sancta, perfecta, et observabilis, nec ulli patens discrimini evidenter appareat, » ut hæc constitutio « sit perpetuæ firmitatis, hæc, sicut cæteræ constitutiones vel decretales epistolæ legatur in scholis, ac fideliter exponatur ad litteram : nullis additis glossis, quocumque prætextu, sub excommunicationis pœnâ, nisi iis, per quas verba, seu verbi sensus, seu constructio, quasi grammaticaliter exponatur. » Sic sancta esse debuit hæc constitutio; sic non tantùm ad fratres, sed ad scholas, universamque dirigitur Ecclesiam, ut omnes fideles instruantur, qui de hâc regulâ sentire debeant.

Hæc igitur definitè determinatèque dicta, nemo negaverit. Tum in fine subditur : « Qui contra prædicta determinaverint (seu prædicarint) excommunicationis sententiæ subjacere; » quo nihil est clarius ad definitionem dogmaticam exprimendam. Jam verò quanti hæc sint, sequentia demonstrabunt.

CAPUT XLII.

Decretalem Exiit *confirmarunt Clemens V, Clementinâ* Exivi, *et Joannes XXII, Extravagante* Quorumdam : *mox idem Joannes ejusdem Decretalis auctoritatem infringere aggreditur.*

Subortis postea circa hanc Decretalem aliquot scru-

1. *Sext. Decr., lib.* V, *tit.* XII, de Verb. signif., *cap.* III, Exiit qui seminat. — 2. *Sext. Decr. ubi sup.* § Cum igitur.

pulis, eam Clemens V elucidatam voluit, Decretali inter Clementinas, *Exivi de Paradiso; de Verborum significatione*[1]; quâ disertè probat, rerum utendarum ad Ecclesiam Romanam translatum dominium ac proprietatem, « dimisso ipsis fratribus in eis tantummodò usu facti simplicis. »

Fratres contenderunt hanc Clementinam vel maximè fuisse irrevocabilem; quippe quæ à Concilio Viennensi approbata fuerit; quod falsum esse constat[2]. Nec minùs interim constat apostolicâ auctoritate comprobatam fuisse à Clemente V.

Circa has Decretales Nicolai III et Clementis V, Joannes XXII edidit Extravagantem *Quorumdam*, quâ *eorum declarationes* vocat *salubriter editas solidas* quidem et *claras et lucidas*; alibi, *limpidas*. Ipse de vestium simplicitate ac formâ, deque habendis cellis frumentariis ac vinariis, quid agendum sit, superiorum permittit arbitrio, pontificatûs anno tertio, Christi 1318[3].

Etenim multi ex fratribus, fallace delusi paupertatis imagine, vanissima quæque in deformandis vestibus comminisci cœperant. Non ullis monitis, non ullis parere superiorum imperiis; seque eò pauperiores ac perfectiores arbitrari, quò insaniora cogitarent.

Neque verò Joannes ea Decretali tantos motus comprimere potuit; quin potiùs hinc exorti Fraticellorum insani clamores: Joannem hâc Decretali fecisse « contra evangelicam paupertatem et per consequens contra Evangelium Christi; et ideo factum hæreticum, ac papalem potestatem perdidisse, si in hoc perseveraverit[4]. »

Tantæ postea exortæ sunt, circa illam inglossabilem Nicolai III constitutionem, difficultates et rixæ, tam turbidi motus, tam insana deliria, ut idem Joannes XXII eam paulatim, quàm minimâ poterat antecessoris contumeliâ convellere cogeretur. Ac primùm illud glossandi interdictum sub excommunicationis pœnâ à Nicolao positum, ad beneplacitum suspendit, editâ Extravagante; *Quia nonnunquam* anno pontificatûs sexto, Christi 1321[5]. Quo tempore Decretalis *Exiit* cœpit vacillare auctoritas; multaque adversùs eam scripta prodierunt quæ Rainaldus edidit[6]. Imprimis impugnabant illud quod erat in eâ Decretali dictum: « Christum habuisse loculos, infirmorum susceptâ personâ, » quemadmodum fugam præcipit: quæ omnia gravissimè refutabant, et utrumque suo modo ad perfectionem pertinere contendebant; cùm perfectionis sit providere suis et egenis, ac per fugam dare locum iræ, nec temerè aggredi pericula.

CAPUT XLIII.

Joannis XXII Extravagans Ad conditorem canonum: *ea Decretalis* Exiit *dogma rejecit.*

Neque ità multò post, Joannes XXII progressus ulteriùs, duas Decretales edidit, quibus concitati fratres adversùs Joannem, ut apertum jam hæreticum, unà cum Ludovico Bavaro Imperatore dira moliti sunt[7], totâque Ecclesiâ famosas illas ac miras tragœdias excitarunt.

Anno igitur pontificatûs septimo, Christi 1322, Extravagantem edidit: *Ad conditorem canonum*[8]; quâ rerum Fratribus utendarum ad Ecclesiam Romanam translatum dominium, à se et Ecclesiâ Romanâ amovet, exceptis rebus sacris; vetat moveri lites, aliaque quæ à Fratribus Ecclesiæ Romanæ procuratorio nomine agebantur.

1. *Clem., lib.* v, *tit.* xi, de Verb. signif., *cap.* i, Exivi de Paradiso. — 2. Nam approbata fuit tantum in Consistorio secreto, 5 mai 1312, et lecta postridie in sessione tertia (*Edit. Paris*) — 3. *Extrav. tit.* xiv, de Verb. signif., *cap.* i, Quorumdam. — 4. *Rainald., tom.* xv, *an.* 1318, *n.* 53. — 5. *Extrav. loc. cit., cap.* ii, Quia nonnunquam. — 6. *Rainald., jam cit. loco, an.* 1322, *n.* 55 *et seq.*

7. Cùm Joannes XXII Imperatoris nomen ei denegaret, ille Franciscanorum partibus favit. Venit ergo in Italiam, ac postquam Mediolani et Romæ coronatus est, Joannem imperiali decreto exauctoravit, et Papam constituit Petrum Corberium, qui inter Franciscanos rebelles erat pertinacior. Vid. Rain. ab an. 1323, ad an 1330 (*Edit. Paris*).

8. *Extrav., loco cit., c.* iii, Ad conditorem, etc.

Hâc autem Decretali miris modis exagitat simplicem facti usum ab utendi jure distinctum; docetque eum nec esse possibilem, nec verum, nec Fratribus utilem, ad perfectionem paupertatis obtinendam, aut mundi sollicitudines removendas: ad hæc non esse justum, nedum ad perfectionem ullam pertineat; cùm injustum sit aliquâ re uti eum, « cui jus non competat utendi; » reservationem quoque dominii ac proprietatis Romanæ Ecclesiæ attributam, pari modo nec esse possibilem, nec veram aut sinceram, nec justam, ac nedum Ecclesiæ Romanæ utilis fuerit, « in illius notam atque injuriam redundare. » Igitur se, « qui veritatem colere teneretur, dignum et congruum arbitrari, ut professores dicti Ordinis, non verbis tantùm, non simulatis actibus; sed operibus claris veritate suffultis, perfectionis statûs, ac altioris paupertatis sibi prærogativam, præ aliis mendicantibus vindicarent. » Simul declaravit consulere velle se « honori sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ, cujus obnubilari posset gloria, si tam perversæ simulationi, quæ profectò et ipsis simulantibus officit, et aliis scandali materiam subministrat, dissimulando illi occurrere consentiret. »

Addebat nolle se « in posterum, sub prætextu seu pallio talis dominii temporalis, verbalis, nudi et enigmatici, tanta bona, quanta dicti Fratres faciunt infici. » Quibus sanè verbis Nicolai III usum facti simplicem, ab eoque ortam perfectionis, altiorisque paupertatis ideam, non modò subruebat, sed etiam irridebat. Tamen prædecessorem, quibus verbis poterat, excusabat, qui « piâ consideratione motus, supradicta ordinavit. » Curabat autem vel maximè, ut quod erat absurdissimum ab eo amoliretur, nempe vindicatam Ecclesiæ Romanæ rerum etiam consumptibilium proprietatem. Ejus igitur verba molliebat, sensum ad meliora vertebat. Id autem vel maximè inculcabat: « neminem sapientem æstimare debere, » quod Nicolaus III absurda, injusta, nec possibilia intenderit; non sanè addebat omnino impossibile esse, ut talia definiret, quique id fieri posse sentirent, schismatis aut erroris reos; qualia nunc venditant.

CAPUT XLIV.

Joannis XXII Extravagans Cùm inter nonnullos: *ea Decretalis* Exiit, *doctrinam de Christi et Apostolorum paupertate hæreseos damnat: a Romanis Pontificibus erronea definiri posse demonstrat: Franciscani appellantes in materiâ fidei à Papâ ad Concilium, ejus rei gratiâ nullam censuram ferunt.*

Supererat illud à Fratribus prædicatum, à Nicolao III approbatum in Christo et Apostolis per simplicem usum facti, altissimæ, ut putabant, paupertatis exemplum. Id Joannes XXII omnino subruit, editâ Extravagante *Cùm inter nonnullos*, anno pontificatûs nono, Christi 1325[1], qua propositiones duas examinat; alteram, « quòd Christus et Apostoli in speciali non habuerint aliqua, nec in communi; » alteram, « quòd in iis, quæ ipsos habuisse Scriptura testatur, nequaquam in ipsis jus utendi competierit. » Has ritè examinatas, erroneas et hæreticas judicavit; hanc verò postremam, doctrinæ catholicæ eò maximè inimicam, quod Redemptori tribuat usum et gesta non justa: usum scilicet, sine jure utendi, ut erat expositum superiore Decretali *Ad conditorem.*

At Minores id gravissimè tulere. Itaque Joanni XXII Nicolai Decretalem objiciunt: illum etiam apertè hæreticum inclamant, quòd illa, quæ « per clavem scientiæ in fide ac moribus, à summis Pontificibus semel definita sunt, eorum successoribus revocare non licet in dubium[2]. » Hos ut motus compesceret Joannes XXII aliam eodem anno edidit Extravagantem *Quia quorumdam;* quâ quidem Nicolaum excusat, ut potest, negatque aut ab ipso, aut ab aliis prædecessoribus definita, quæ Fratres tanto studio de facti usu simplice asserebant: ac si vel maximè definissent, « constitutiones illas fore

1. *Ext.* Cùm inter nonnullos; *ibid., c.* iv. — 2. *Vid. ibid., Ext.* Quia quorumdam, *cap.* v.

invalidas, erroneas et infirmas. » Neque vero, quod nunc somniant, id *per impossibile* dixit, aut omnino negavit evenire posse, ut à Romano Pontifice talia definiantur; sed duntaxat hæc scribit : « Quod unum talem non justum conditor canonis Fratribus intellexit reservare, probabile non videtur. » Profectò non putat rem esse impossibilem, qui id causatur tantùm, probabilem non videri.

Et quidem Joannes ad Nicolaum excusandum hæc scripsit ; « Non apparet ipsum dixisse, sustentationem Christi et Apostolorum ejus in solo et nudo simplici consistere usu facti. » Verùm id nihil est; nam, etiamsi verum esset concessise Nicolaum Christo et Apostolis non modò usum facti simplicem, sed etiam aliquando ipsum jus utendi ; tamen asserebat interim, usum illum simplicem, non modò esse justum, sed etiam perfectum, et in Christo præluxisse, atque ex ejus exemplo ad fratres propagatum; cùm Joannes usum illum, et injustum esse universim definiret, et in Christo admittere hæreticum judicaret.

Quam profectò sententiam, Decretali *Quia quorundam*, luculentissimè confirmavit[1]. Ibi enim docuit, illam expropriationem, quam in usu facti simplice, absque jure collocabant, neque à Christo *observatam*, neque *Apostolis impositam*, neque *sub voto ab ipsis fuisse receptam*. Id enim in evangelicâ historiâ non fuisse traditum : atque hæc Christo tribuere, cùm per se justa non sint, hæreticam, damnatam, blasphemam, pestiferam esse doctrinam. Ergo satis constat Nicolaum, editâ Decretali, ut perfecta laudasse, ac præscripsisse Fratribus, quæ Joannes XXII injusta; de Christo dixisse, quæ idem Pontifex, non modò nova et in Scripturis inaudita, sed etiam blasphema atque hæretica declararit.

Quæ cùm ita sint, omnes, credo, intellexerunt, id egisse Joannem, ut Nicolai Decretalem tanto apparatu conditam, tantâ auctoritate promulgatam, honestissimè quidem ac modestissimè quoad fieri posset, sed tamen efficacissimè hâc in parte subrueret.

Huc accedit Michaelem Cæsenatem fratrum Minorum Generalem, ejusque socios, à tribus Joannis Decretalibus, conceptis verbis, ad sanctam Romanam Ecclesiam, et ad generale Concilium universalis Ecclesiæ publicè et solemniter appellasse, et appellationem Joanni transmisisse. Id et testantur acta[2], et Rainaldus confitetur[3]; neque adversarii negant, has duas Decretales, *Cùm inter nonnullos*, et *Quia quorumdam*, quibus duæ propositiones declarantur hæreticæ, ad fidei definitionem omnino pertinere. Jam verò doceant, Minores, qui ab eis appellarint, qui professi sint Papam de fide pronuntiantem errare potuisse, eo certè nomine à Joanne fuisse damnatos. Nihil reperient tot inter apostolicas litteras, quibus eos coercuit; cùm nihil prætermiserit, quo impudentissimos atque ineptissimos sycophantas argueret.

CAPUT XLV.

Bellarmini ac Rainaldi effugia.

Nunc inutile est copiosiùs narrare, quæ recentiores, Bellarminus primùm, ac recentissimè Rainaldus dixerint[4]. Summa est hæc : Nicolai Decretalem malè intellectam, neque vero suo sensu à Joanne damnatam; tum in quibus variant illi Pontifices, *non ad fidem et mores pertinere*, sed esse de re metaphysicâ, interim pro certo habitum à Romanis Pontificibus, definita circa fidei quæstiones, rata esse et irretractabilia : quæ omnia putamus satis clarè refutata ex ejus ævi scriptoribus, et ipsis Decretalium verbis.

Et quidem de usu facti simplice, definitionem Joannis, Decretali *Ad conditorem*, editam, Rainaldus tuetur, Bellarminus impugnat[1], et Joannem *in controversiâ ad fidem non spectante errasse* decernit; cùm Joannes Decretali *Quia quorumdam*, eum qui Decretalis *Ad conditorem* definita convellat, « tanquam contumacem, et rebellem Romanæ Ecclesiæ ab omnibus haberi » jubeat.

Quid quòd idem Joannes non aliâ causâ, illum, absque jure, usum facti simplicem in Christo admitti, blasphemum, hæreticum, impium judicarit, quàm quòd usus ille sit non justus, in quo eum Bellarminus errasse asserit, ac duas Joannis de fide Decretales subruit.

Neque verò concesserim in re metaphysicâ et vanâ versatum esse Joannem. Omnino enim è re Ecclesiæ erat, ut evanesceret è Fratrum animis, illa quam Nicolaus foverat, falsæ atque inanis, perfectionis idea; cùm illam etiam Christo adscribere, auctore Nicolao, minimè vererentur, eâque dementati, sibi tantoperè placuerint : neque modò ad horrenda facinora, verùm etiam ad hæreses et schismata proruperint.

Quòd autem Constitutionem *Exiit*, ut decretum de fide haberi nolunt; quia id Papa *non expresserit*, neque sua pronuntiata, *de necessitate credenda proposuerit*; tametsi contra ea *determinare ac prædicare*, sub excommunicationis pœnâ vetuerit, nos quanti hæc valeant lectori dijudicandum relinquimus. Interim intelligimus, procul ab officio confirmandæ fidei abfuisse Nicolaum, qui, definitione editâ, ad id induxerit animos, quod Joannes XXII injustum aut hæreticum declararit.

Sed jàm de Joannis Decretalibus duabus, *Cùm inter nonnullos* et *Quia quorumdam*, nec habent quod hiscant, cùm eas Decretales adhibitis licet omnibus, quibus decretum fidei nunc constare volunt; tamen à Glossâ corpori Juris insertâ, pro retractabilibus habitas, et ab ipso Bellarmino subrutas videant; ut profectò pateat, subtiles illos infallibilitatis pontificiæ defensores, dum ad inania ac minuta nos redigunt, tandem aliquando in has coarctari angustias, ex quibus nullis se scholasticis argutiis extricare possint.

CAPUT XLVI.

Quæstio de visione beatificâ ante universalem resurrectionem : in eâ Joannes XXII falsa prædicat, et suadere nititur : Gallis obsistentibus, Ecclesiæ catholicæ consensioni cedit.

Sub eodem Pontifice Joanne XXII, anno ejus 16, Christi 1331, teste Rainaldo[2], agitari cœpta est in pontificiâ Curiâ quæstio de visione animarum, controversa inter Theologos ejus temporis. » Et quidem pro certo erat, *purgatas animas in cœlum moox recipi*; idque ipse Joannes instructione editâ ad Ofinium Regem Armeniæ definiverat, ut habet idem Rainaldus[3]. An in cœlum receptæ visione faciali fruerentur, dubium videbatur, et negabat Joannes; atque, ut ait Rainaldus[4], « maximâ sollicitudine undique argumenta pro parte negante conquirere, et varia ex Patribus testimonia contexere cœpit : atque ea tanquam privatus Doctor in suis concionibus repetere, ut Præsules, Doctoresque ea argumenta diligentiùs discuterent. » His quidem Joannes se ipsum postea defensabat, his eum excusatum volebant, qui ex ejus auctoritate, et concionibus publicè in Ecclesiâ ad populum habitis, periculum fidei verebantur. Cæterùm, si ea volebat tantùm discuti à Doctoribus, quorsum pertinebat prædicari ad populum? Omnino certum est, id quod etiam totâ Ecclesiâ ac maximè in Galliâ divulgatum ac creditum, eum errorem à Joanne publicè prædicatum.

His Galli nostri movebantur; tum verò vel maximè cùm Geraldus Otho generalis Minorum Minister, Pontifici intimus, atque ab eo Internuncius ad Gallias missus, illum errorem Parisiis pro concione sacrâ exponendum suscepisset[5]; ac passim ferebatur, aliâ licèt specie, hujus rei gratiâ, à Joanne summissum, ejusque erroris Pontificem auctorem ac signiferum esse.

1. *Extr.* § Rursùs, 2e. — 2. *Mich. Cæs., Tract. cont. error. Joan. XXII. Goldast. Monarch., tom.* II, *p.* 1236. — 3. *Rainald., loc. cit., an.* 1331, *n.* II *et seq.* — 4. *Bell., de Rom. Pont., lib.* V, *c.* XIV. *Od. Rain., tom.* XV, *an.* 1322.

1. *Rain., an.* 1324, *n.* 32. *Bell., loco cit.* — 2. *Idem, tom.* XV, *an.* 1331, *n.* 45. — 3. *Ibid., et an.* 1318, *n.* 10. — 4. *Ibid., an.* 1331, *n.* 44. — 5. *Ibid., an.* 1333, *n.* 44 : 1334, *n.* 30.

Philippus verò VI Valesius dictus, Francorum Rex, extrema minabatur iis, qui claram visionem beatis animabus denegabant : ad quem Pontifex epistolam scripsit, quam Rainaldus profert[1].

Hâc epistolâ scribit, quæstionem dubiam etiam Augustino visam; variare Doctores : se quidem hujus rei in sermonibus habuisse mentionem, quæstionem jussu suo, ut sic plenius posset inveniri veritas, disputatam.

Subdit hæc postea[2] : « Et quia, fili dilectissime, forsan tibi dicitur, quòd nos non sumus in theologiâ Magister, audi quid unus sapiens dicat. NON QUIS, inquit, sed QUID DICAT, intende : » adeo et ad se quoque pertinere intelligebat illud, ut *non quis*, sed *quid diceret*, cogitemus. Pergit : « Utinam, fili, sicut et aliàs meminimus nos scripsisse, vellet audire, quæ in nostris sermonibus diximus, regia celsitudo, et ut prædiximus, unum verbum de capite nostro non protulisse reperies, sed quæ vel Christus, vel Apostoli, vel sancti Patres et Doctores Ecclesiæ protulerunt. » Sic dubitantis specie, quam sequebatur doctrinam regiis auribus instillabat.

Tum Regem dehortabatur ab insectandis iis, qui claram visionem negabant animabus; neque enim hoc ad regium honorem pertinere : atque omnino permitteret utramque liberè disputari ac prædicari sententiam, *donec aliud per Sedem apostolicam declaratum fuerit.* Hæc scripsit XIV Kal. Decemb. pontificatûs anno 17, qui erat annus Christi 1333.

Nihil his motus Philippus, non multis post diebus, quam epistolam acceperat, Dominicâ scilicet quartâ Adventûs, Magistros Parisienses congregavit, jussitque eos de quæstione ferre sententiam; qui omnes unanimi consensu in id convenerunt, ne clara visio beatis animabus negaretur. Quam censuram Facultatis habemus integram, ejusdem jussu Principis scriptam, pendentibus Magistrorum sigillis.

Testatus quidem Rex erat, nihil à se quæri quod Papam tangeret, quem omni honore prosequeretur : at Doctores præfati erant, audisse se, « quòd quidquid in hâc materiâ sua Sanctitas dixit, non asserendo, seu opinando, protulerit, sed tantummodo recitando : » adeo verebantur, ne pontificium animum offenderent.

Hujus censuræ exemplum, teste continuatore Nangii, hujus ævi historico[3], Rex misit ad Papam, mandans sibi à latere, quatenus sententiam Magistrorum de Parisiis, qui meliùs sciunt quid debet teneri et credi in fide, quàm Juristæ clerici[4], qui parum aut nihil sciunt de theologiâ, approbaret, et quòd sustinentes in contrarium corrigeret[5]. »

Facinus audax, inquies, ut Galli Romanum Pontificem fidem ipsam docerent. Tanta erat fiducia agnitæ veritatis; atque his quidem Joannes cessisse videtur. Certè anno sequente, sui pontificatûs ultimo, Christi 1334, editam voluit professionem eam, quâ *cum catholicâ Ecclesiâ* fatebatur, « quòd animæ purgatæ vident divinam essentiam facie ad faciem. » Atque adeo Ecclesiæ catholicæ consensione, in veram certamque veritatis fidem, non jam cunctabundus aut fluctuabundus adductus est.

Quòd autem eam fidem Benedictus XII asseruit, eique obsistentes hæreticos judicavit[6], nihil aliud quàm publicum et stabilem Ecclesiæ catholicæ eam in rem consensum declaravit, quem jam Parisienses, quem ipse Joannes XXII moriens agnoverat. Neque interim illud admittimus, quod est à Rainaldo aliisque responsum : quæ idem Joannes adversùs eam fidem publicè in Ecclesiâ prædicarit, ea ab ipso fuisse prædicata, ut privato Doctore. Omnino enim prædicatio in eminentissimâ Ecclesiæ Romanæ arce edita, ad apostolicum officium pertinet; veramque fidem oportet in Ecclesiâ Romanâ, non modò definiri prolato anathemate; sed etiam ita doceri, prædicarique, ut inde *annuntietur per universum orbem*[1] : cui planè officio Joannes XXII defuit. An ergo cum ille falsa prædicaret, nutabat ea, quam Ecclesia Romana prædicabat, fides? aut Ecclesia Romana Sedesque apostolica falsa et hæretica prædicavit? aut quæ prædicanti Papæ eadem judicanti ac definienti non obstitisset Ecclesia catholica; defuissentque vires, quibus falsa definitio solveretur? Absit : dictum enim de Joanne XXII esset, quod ipse de Nicolao III dixit : si quid falsi definisset, « constitutiones eas fore invalidas, erroneas et infirmas[2]; » neque eo secius existimassent stetisse immotam Ecclesiæ catholicæ Sedisque apostolicæ fidem. Ergo intelligamus, quæ Romani Pontifices prædicarint, crediderint, declararint, nondum esse Romanæ Ecclesiæ Sedisque apostolicæ, quoad à Romano Pontifice promulgata, totaque Ecclesia recepta, obtinuerint et coaluerint, atque hanc esse Romanam, hanc Petri, hanc Sedis apostolicæ fidem quæ deficere non possit.

1. *Rain, an.* 1333, *n.* 45. — 2. *Idem, an* 46. — 3. Monacho nempe sancti Dionysii. — 4. Romani. — 5. *Vid. contin. Nang. ap. Duch., tom.* V. — 6. *Rain., an.* 1336, *n.* 2, 3. *Vid. in Bull.Rom., t.* I, *Bull. Bened. XII*, Benedictus : §§ 3, 4, 5, *p.* 241.

LIBER DECIMUS QUARTUS.

Quo probatur convenire cum Declaratione Gallicanâ hæc : quod Romana Sedes fidesque nunquam defectura sit; et quod prima Sedes non judicetur à quoquam.

CAPUT PRIMUM.

Fides Petri quid sit : verba Petri : Tu es Christus; *et Christi :* Tu es Petrus, etc. *Petri fides Ecclesiæ fundamentum, ad locum Matth.* XVI, 16 *et seq.*

NE quid tam necessariæ disputationi desit, placet exponere luculentiùs illud immotum, quod in fide Petri omnis ab origine agnovit antiquitas. Id duplici modo à Patribus intellectum : primùm, ut Ecclesia catholica in Petri fide immota consistat : tùm, ut immotum aliquid et invictum in Ecclesiam quoque peculiarem Romanam ac Sedem apostolicam, Petri fide, prædicatione, sanguine, auctoritate, ac successione translatum fuerit.

Et quidem immotum illud, quod à Petri fide in universam Ecclesiam diffundatur, sancti Patres ducunt ab illâ egregiâ Petri confessione : *Tu es Christus*, ac deindè subsecutâ Christi sententiâ : *Tu es Petrus*[3].

Petrus enim Apostolus, jam primus Apostolorum à Christo constitutus, jam à Christo *Petrus* dictus, atque his causis omnium primus ab Evangelistis omnibus appellatus[4], quod ipse textus Evangelii prodit legentibus; cùm Christus quæreret : *Quem me esse dicitis?* omnium nomine confessionem hanc edidit, quâ fidei christianæ summa continetur : *Tu es Christus filius Dei vivi.* Quæ cùm Petrus dixisset, hoc statim audivit à Christo : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Quibus verbis Christus, qui suam maximè unam volebat Ecclesiam, creavit magistratum amplissimâ præ cæteris potestate ac majestate præditum, qui omnes moveret ad unitatem, maximè in fide. Atque his duo quidem confirmavit : alterum, haud immeritò Petrum omnium nomine respondisse, qui omnium princeps ab ipso magistro Christo constitutus esset : alterum, quoties successores Petri communem Ecclesiarum fidem, ex communi traditione, pro officio promerent, eorum decretum, prædicationem, fidem, fore Ecclesiæ fundamentum.

Hinc Christus pollicetur, hâc Petri confitentis fide Ecclesiam æternùm constituram : *Super hanc petram*, inquit, *ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*, nempe Ecclesiam, eâ fide

1. *Rom.*, I, 8. — 2. *Extrav.* Cùm inter nonnullos; de Verb. signif., *cap* IV. — 3. *Matth.*, XVI, 16. — 4. *Matth.*, X, 2; *Marc.*, III, 16; *Luc.*, VI, 14.

nixam. Quo loco sanctus Leo : « Super hanc, inquit[1], fortitudinem æternum extruam templum, et Ecclesiæ meæ cœlo inferenda sublimitas, in hujus fidei firmitate consurget. »

Hæc idem Pontifex passim inculcat; hæc omnes uno ore Romani Pontifices; hæc denique Patres omnes; ut in re clarâ et confessâ plures locos congerere supervacaneum sit. Omnino fixum illud est et immotum; cùm Ecclesia catholica ædificio comparetur; eam quam Petrus confessus est fidem, æterni ædificii æternum fundamentum esse.

CAPUT II.

Ipse Petrus et Petri successores, propter injunctum officium prædicandæ et asserendæ fidei, Ecclesiæ fundamentum : huic officio meritò adjunctæ claves.

Neque minùs ipse Petrus, ejusque successor Romanus Pontifex, tanto in ædificio fundamenti loco est, ut qui, ex commisso munere, ecclesiastici regiminis princeps, præcipuique ac fundamentalis officii, prædicandæ scilicet et asserendæ fidei, caput executorque sit.

Quâ ex re, si quis sequi putat, Romanum Pontificem commissi officii gratia fundamento comparatum, ideo in exponendâ fide esse infallibilem, fallitur : aliud enim est, ut ei aliquid officii injungatur; aliud, ut illud procul omni dubio præstiturum esse constet.

Atque ut officium, quemadmodum oportet, ab ipso effectu secernamus, advertendum superest, cui rei Christus æternæ stabilitatis promissionem adjecerit : an ipsi Pontifici, an verò Ecclesiæ? Ecclesiæ certè, ut verba declarant : *Et portæ*, inquit[2], *inferi non prævalebunt adversùs eam,* Ecclesiam scilicet, ut et verborum docet ipsa connexio, et Leo atque alii Patres luculentissimè profitentur. Cui loco convenire alia Christi dicta jam vidimus, quale illud est : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus*[3] : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*[4] : et, *Cùm venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*[5]. Quæ ad unitatem apostolici ordinis manifestè referuntur. Unde etiam extat illud apostolici primi Concilii : *Visum est Spiritui sancto et nobis*[6]; cui congruit illud in symbolo item apostolico, quod attributum est toti et soli Ecclesiæ, certissimum Spiritùs sancti magisterium : *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam;* nihil ut sit clarius, quàm ipsi Ecclesiæ catholicæ primitus promissionem, et vim æternæ stabilitatis adjunctam.

At enim, inquiunt, petra ipsa, fundamentum ipsum, per sese et stabile, ipsoque adeo ædificio stabilius; quippe quo ædificium id habeat ut firmum ac stabile sit. Id qui dicunt, non satis advertunt, ipsa etiam fundamenta posse convelli. Quare Christus æternum structurus ædificium, non in eo præcisè reponit æternam ejus ædificii soliditatem, quòd in tali ministeriali fundamento, Petro scilicet ac Petri successore, sit positum; sed quòd ipso Christo ædificante consurgat : *Super hanc,* inquit, *petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam;* propter ædificantem scilicet Christum, qui et fundamentum posuit, et exstruxit ædificium, et invictâ virtute utrumque continet.

Quòd ergo moderni quidam eò usque provehuntur, ut in Petro et successoribus, certiorem et clariorem, quàm in ipsâ catholicâ Ecclesiâ, stabilitatem agnoscant; nè illi nimii sunt, neque tolerandi, quibus clarius ac firmius videatur : *Credo, Romanum Pontificem infallibilem,* quàm : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam.*

Certum quidem est, Ecclesiam catholicam, constituto Principe, tanquam totius regiminis fundamento, factam esse firmiorem. Neque tamen tu mihi fundamenti similitudinem sic urgeas, ut Ecclesia collapsura sit, si quando Principis cesset officium; alioquin eum, qui summâ in Ecclesiâ potestate fungatur, non modò infallibilem, sed etiam immortalem esse oportebat : aut si ad extremum urgeri placet fundamenti rationem ac vim, aliud certè est, ut ipsum fundamentum penitus subruatur : aliud, ut sit aliqua in fundamento labes. Primum si acciderit, ruit ædificium; secundum, non ita : nonnunquam enim opus est ipsum refici fundamentum : Aliquis Petri successor, sive Liberius, sive Honorius, sive quivis alius in tacendâ fide officio desit, atque ipsi etiam fidei adversetur; en aliqua in ipso fundamento labes, quæ ab Ecclesiâ facilè repararì possit; non item, si Petri officium in totum tolleretur, Christi institutione contemptâ.

Illud ergo officium, ut constituere, ita destruere nulla humana vis potest; statque illud immobile à Christo constitutum ecclesiastici regiminis fundamentum.

Quare et illud certum est, in ipsâ ministeriali petrâ, Romano scilicet Pontifice Petri successore, vim esse; præcipuam illam quidem ac principalem, sed tamen partialem, ut vocant; ita ut totum ipsum parte sit firmius.

Namque et aliquatenus aptis lapidibus ædificii compages sese ipsa sustentat, mutuamque sibi operam fundamentum ipsum compagesque præstant : atque ut compages fundamento sustentatur, sic fundamentum compage protegitur. Quin ut in papatu maxima, ita in episcopatu magna est à Christo indita vis; suntque Episcopi capita et fundamenta particularium Ecclesiarum, ex quibus universa coalescit, et in vivo ædificio, vivi lapides sese ultro coagmentant; ipsique fundamento præcipuo, scilicet Romanæ Sedi, non nudo tantùm obsequio, sed etiam adunati auctoritate provident. Sic illa in infando schismate[1] horrenda fundamenti labes, totius compagis ope sanata refectaque est.

Stat ergo æternus ille in Ecclesiâ Christi, ab ipso Christo constitutus magistratus, ad unitatem movens, fideique firmitati ex officio providens. Cui quidem officio meritò attributæ claves, solvendique ac ligandi tanta potestas; ut quidquid in terrâ solverit vel ligaverit, in cœlo quoque solutum ligatumque sit; quibus verbis designari, non personæ injuncto officio defungentis infallibilitatem, sed ipsius officii efficaciam ac vim omnes consentiunt.

Hæc igitur pertinent ad illud Christi dictum : *Tu es Petrus,* constitutque omnino, Petri officium esse Ecclesiæ fundamentum, eo quòd Ecclesia unitate consistat, cujus sacramentum ac radix in Petro est.

CAPUT III.

Locus, Rogavi pro te; *et :* Confirma fratres tuos, *Luc*, XXII, 32. *Aliud præceptum, aliud promissum : præceptum,* Confirma fratres, *quid sit.*

Eodem pertinet aliud Christi dictum ad Petrum : *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum : ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua; et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* In hâc Christi sententiâ, ut in priore, rursus distinguimus ea quæ ad officium Petri pertinent, et ea quæ ad Christi promissionem. Ad officium Petri pertinet : *Confirma fratres tuos;* ad Christi promissionem certam : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.*

Hoc ergo ex officio Petrus habet : hoc Petri successores in Petro acceperunt ut fratres confirmare jubeantur, non profectò ut ei officio nunquam defuturi sint.

Si enim jubendo Christus id præstat, ut præceptum ipsum impleatur, jam omnes sunt impeccabiles; Romanusque Pontifex, cui Christus in Petro dixit : *Pasce oves meas,* non modò in doctrinâ nunquam peccaturus est, sed nec in ullâ parte pastoralis officii, cùm nulla profectò sit, quam non illa vox complectatur.

1. *Leo, Serm.* III *in anniv. Assump. ejusd. cap.* II. *Vid. in Append. ed. Quesn.*, *n.* 4. *Serm. Leon*, *adscrip.*, *cap* II, *al. serm.* II *in natal. Apost.* — 2. *Matth.*, XVI, 18. — 3. *Idem*, XVIII, 17. — 4. *Ibid.*, XXVIII, 20. — 5. *Joan.*, XVI, 13. — 6. *Act.*, XV, 28.

1. XIV sæculi.

Jam quod aiunt, ipsâ confirmandi voce, supremum et indeclinabile judicium, eamque auctoritatum indicari, quâ nulla major esse possit, falsum est : nam *confirma*, hoc est, quantum in te est enitere ut firmi sint. *Misimus enim Timotheum*, inquit Apostolus[1], *ad confirmandos vos;* et cuicumque Episcopo dictum est : *Esto vigilans, et confirma cætera, quæ moritura erant*[2]. Et ostendunt Scripturæ passim, confirmare vacillantes animos, per omnia ecclesiastica ministeria fusum. Quod Petro ejusque successoribus singulari titulo attributum efficit quidem, ut præ cæteris, ut erga cæteros, atque etiam erga fratres et Apostolos illud facere jubeantur : non autem, ut id certissimè præstent. Nam quod objiciunt, cuique officio suam esse à Deo providentissimo adjunctam gratium, quis id nesciat? Adjungitur quidem ut omni officio, ita etiam papatui, perpetuâ Dei benignitate, gratia singularis; at gratiam singularem non propterea sequitur semper accipientis certa fidelitas : alioquin nunquam in eo officio peccaretur, quod est falsissimum.

CAPUT IV.

Promissio in illâ precatione, ut non deficiat fides tua : *fides Petri quid sit? nunquam defectura, neque in ipso Petro; neque in catholicâ Ecclesiâ; neque in Sede apostolicâ, seu peculiari Petri Ecclesiâ.*

Atque hæc sunt, quæ pertinent ad Christi præceptionem; *Confirma fratres tuos*. Jam ad promissionem ista : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua :* quæ quidem promissio multipliciter intelligi potest, pro multiplice personæ Petri intellectu.

Est enim primùm Petrus singularis, cui Christus, teste Augustino, promiserit; « ut haberet in fide liberrimam, fortissimam, invictissimam, perseverantissimam voluntatem[3]. » Quo sensu promissio solum Petrum spectat, non autem successores, quos in fide confirmatos, nemo, credo, nisi insipientissimus dixerit.

Et eâ quidem promissione ad exequendum officium Petrus juvabatur. Quis enim dubitet promptius illud fuisse ac certius, ut confirmatus in fide confirmaret : quod Christus Petro significavit his verbis : *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum; ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*[4]. Quo loco Leo præclarè[5] : « Pro fide Petri propriè supplicatur, tanquam aliorum status certior sit futurus, si mens Principis victa non fuerit. » Neque propterea Petri successores id habent, ut in fide confirmentur, sicut non omnes habent illam eminentissimam charitatem, quâ Petrus plus cæteris Christum diligens audire meruit : *Pasce oves meas*[6].

Hoc igitur est quod Petro in propriâ personâ promissum est, neque ad posteros transiturum; nempe ut in fide et gratiâ confirmetur. Jam quod sit ad posteros transiturum, ex alia duplici Petri personâ pendet.

Petrus enim præter personam suam, aliam personam gerit, nempe Ecclesiæ universæ; quod ipsum ad ejus primatum pertinet, sicut Augustinum dicentem audivimus[7] : « Petrus Ecclesiæ gestabat in figurâ personam, propter primatum quem in discipulis habuit. » Cùm ergo Petro dicitur pro hujus personæ ratione : *Non deficiet fides tua*, hoc nempe est, non deficiet Ecclesiæ catholicæ fides, cujus tu figuram atque personam propter primatum geris; ac jubetur postea *confirmare fratres*, qui primatu imposito tantam personam induerit.

Neque immeritò Petro dicitur : *Non deficiet fides tua;* fides illa scilicet, quæ cùm sit Christianorum omnium, vel maximè est tua; quòd eam primus omnium atque omnium nomine prædicaveris.

Hunc sensum interpretes sæpe memorati secuti sunt; ad eumque alludere videtur Augustinus[8] : « Dicente Christo, *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua,* intelligamus ei dictum, qui ædificatur super petram, » hoc est, omnibus in Christo perseveraturis.

Hic ergo secundus sensus; pro secundo intellectu personæ Petri, totam in se repræsentantis Ecclesiam, ac maximè electos. At tertio modo, Petrus intelligi potest strictiore significatu, ut qui non modò Ecclesiæ universæ personam susceperit, sed successores in primatu suos, eorumque curæ commissam peculiarem Ecclesiam, Romanam scilicet, singulari titulo repræsentet. Quo etiam sensu, merito Petro dicitur : *Non deficiet fides tua;* cùm nunquam futurum sit, ut Petri successores eorumque universa series atque successio, sedesque cui præsint, atque Ecclesia quam docendam et regendam susceperint, à vera fide evellantur.

CAPUT V.

Petrus ejusque successores cuidam peculiari Ecclesiæ ac sedi præsidere debent : Petri fides in Petri sede et in successorum serie non deficit.

Et quidem de successorum serie satis constat; cùm catholici omnes uno ore fateantur, Petri officium, hoc est, papatum ipsum atque primatum à Christo institutum, nunquam in Ecclesiâ desiturum. Sed Petri successores, cùm ordinandi fuerint, è cœlo lapsuri non sunt, neque ad creandos eos, ubi opus fuerit, totam Ecclesiam citari, commoverique oportebit. Necesse ergo est, aliqua ut sit catholicæ Ecclesiæ pars, ex quâ existant, aliique aliis subrogentur. Quare ita constituti sunt, ut non modo universæ Ecclesiæ præsint, sed quemadmodum cæteri Episcopi, peculiarem habeant quam regant Ecclesiam, nempe Romanam, quam Petrus fundaverit et rexerit, imò quam semper et foveat et regat. Hæc ergo Ecclesia ex avitâ atque apostolicâ traditione, eo jure, ea dignitate est, ut quemcumque sibi, eumdem etiam Ecclesiæ universæ ducem Pastoremque eligat; nec nisi ab orthodoxâ, orthodoxum eligi par est. Hæc igitur cathedra, hæc sedes, hæc Ecclesia est, quæ pro sui Pontificis dignitate uniendæ Ecclesiæ necessaria, nunquam à vera Ecclesia, nunquam à vera fide abrumpatur.

Neque objiciant, Sedem à sedente Pontifice minimè distinguendam. Hunc enim errorem, multis jam veterum testimoniis sublatum esse credimus. Vel sanctum Leonem audiant de sede Antiochenâ dicentem; « aliud sunt sedes, aliud præsidentes[1]. »

Neque propterea dicimus, ipsam sedem aliquid exercere posse potestatis aut jurisdictionis, aliter quàm per ipsum præsidentem : sed si præsidens erraverit, errorem eum statim repellendum, neque coaliturum.

Neque verò distinguimus à Romanorum Pontificum fide, Romanæ Ecclesiæ fidem; quam scilicet non aliter quàm à Petro primò, atque à Petri successoribus Romani didicerint.

Neque huic fidei oberit, si aliquot Pontifices officio defuerint, atque à verâ fide, eique conjunctâ fidei professione aut prædicatione aliquando aberrarint. Stat enim Romana fides, ab eorum antecessoribus stabilita, ab eorum successoribus statim vindicanda; ut factum in Liberio, Honorio, aliisque vidimus[2], nullo Romanæ fidei, aut Romani primatûs detrimento. « Etsi enim, inquit Leo[3], diversa nonnunquam sunt merita Præsulum, tamen jura permanent sedium : » quantò magis permanent jura in Sedem apostolicam per Petrum, auctore Christo, collata.

Accipiendi ergo Romani Pontifices tanquam una persona Petri, in quâ nunquam fides penitus deficiat; atque ut in aliquibus vacillet, aut concidat, non tamen deficit in totum, quæ statim revictura sit. Nam et Petrus negavit, et incredulus fuit, postquam etiam audivit illud : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua;* sed statim exsurgit, confirmaturus fratres, atque omnium nomine

1. *I Thess.*, III, 2. — 2. *Apoc.*, III, 2. — 3. *Aug., de Correpl. et Grat.*, *c.* VIII, *n.* 17, *tom.* X, *col.* 759. — 4. *Luc.*, XXII, 31, 32. — 5. *Leo, Serm.* III, *in anniv. Assump. ejusd.*, *c.* III, *ed. Quesn.* IV, *p.* 109. — 6. *Joan.*, XXI, 17. — 7. *Sup., lib.* VIII, *c.* XIX. *Aug. in Ps.* CVIII, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 1215. — 8. *Aug., de Correpl. et Grat., c.* XII, *n.* 38, *tom.* X, *col.* 772.

1. *Leo, ep. ad Anast. C. P.* LXXX, *al.* LIII. — 2. *Sup., lib.* IX. — 3. *Leo, ep. ad Maxim. Antioch.* XCII, *al.* LXII, *c.* III.

communem prædicaturus fidem, sicut in Actis legimus. Sit ergo in Leone; sit in Agathone; sit in aliis egregiis Pontificibus Petrus, fratres confirmans : sit etiam in Liberio; sit in Honorio Petrus ad horam nutans et negans; sed statim respiciente Domino convalescens, sequo ipso validior; ut firmitudini, Domino providente, etiam lapsus ipse serviat; neque supersit ullum errati vestigium. Id in Ecclesiâ Romanâ contigisse multa exempla docuerunt, neque porrò aliter ad consummationem usque sæculi, in totâ Pontificum successione, eventurum esse, certâ fide credimus.

Id autem beati Petri meritis tributum volumus. Omnino enim Apostoli ad Christum recepti, discipulorum ac successorum suorum regunt Ecclesias : neque illa vacat Ecclesiæ oratio Dominum deprecantis[1]; « ut gregem tuum, Pastor æterne, non deseras; sed per beatos Apostolos tuos continuâ protectione custodias; » certumque est id, quod subditur; « iis Rectoribus Ecclesiam gubernari. » Quantò magis Petrus omnium princeps, « in propriâ sede vivit ac præsidet, » ut et sanctus Leo egregiè docet[2], et universa Ecclesia in œcumenicis etiam Conciliis sæpè confitetur.

Sic ergo tertio sensu intelligatur Petri nunquam defectura fides; quod eam Ecclesiæ Romanæ semel traditam, in eâdem Ecclesiâ, ipsâque successorum serie, conservat ac fovet. Quibus hæc magna et præclara, Sedisque apostolicæ majestatis digna non sufficiunt, ii ut se in minuta atque oppidò absurda ac falsa conjiciant, non ratiociniis, sed jam experimentis vidimus[3].

CAPUT VI.

Traditio Patrum de fide et Ecclesiâ Romanâ, deque Sede apostolicâ nunquam defecturâ : Romanorum Pontificum de suæ sedis dignitate tuendâ traditio.

Hæc ita, uti diximus, se habere universa agnovit antiquitas. Sancti enim Patres ab ipsâ christianitatis origine, dum quærunt illud immotum in fide, quod Ecclesiæ principali, Romanæ scilicet, inesse necesse sit; non Romanum Pontificem Doctorem publicum, quem à Romano Pontifice homine singulari, atque ut peccatis, ita erroribus obnoxio, secernendum cogitant; id enim postremæ ætatis inventum est; sed ipsam Romanam Ecclesiam, ac Romanam fidem, ipsam Petri cathedram, ac Sedem apostolicam uno ore commemorant.

Primus omnium Irenæus occurrit, dum « maximam, antiquissimam, et omnibus cognitam, à gloriosissimis duobus Apostolis Petro et Paulo, Romæ fundatam et constitutam Ecclesiam » celebrat. « Ad hanc enim, inquit[4], Ecclesiam, propter potentiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est, eos qui sunt undique fideles, in quâ semper ab iis qui sunt undique conservata est ea, quæ est ab Apostolis, traditio. » Hæc Irenæus noster Gallicanæ Ecclesiæ lumen.

Ludunt qui *potentioris principalitatis* nomine, Urbis amplitudinem designari putant. Agit enim Irenæus, non de Urbe, quam propter imperium frequentari; sed de Ecclesiâ fundata ab Apostolis, ad quam ea causa convenire, in qua conservare omnes *undique fideles* avitam et *apostolicam traditionem* oporteat. Neque aliter Tertullianus[5] : Habes Romam, unde nobis quoque (Afris scilicet) auctoritas præsto est. Ista quàm felix Ecclesia cui totam doctrinam Apostoli cum sanguine suo profuderunt! Inde auctoritas, et illa apud Christianos jam inde ab origine Romanæ Ecclesiæ præcipua commendatio.

Neque Cyprianus rem tantam conticescit : « Navigare, inquit[6], audent[7] ad Petri cathedram, et ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est. » En unde *principalis*, quod Irenæus dicebat, et jam sermone ecclesiastico frequentatum. Hunc *locum Petri, et cathedræ sacerdotalis* gradum; hanc Ecclesiæ catholicæ radicem et matricem, ecclesiasticæ unitatis originem idem Cyprianus sæpè commendat[1]. Neque ab ejus Ecclesiæ *principalis* unitate et fide deflectere se putabat, cùm Stephani Papæ de hæreticorum non iterando baptismate decretum, tot undique conquisitis Scripturarum locis, vehemens accusator urgebat.

Nec taceam illam Optati unicam singularemque cathedram, quam Petrus primus insederit *Apostolorum caput;* quam Petri successores, Optato referente, usque ad Siricium, ac cæteri deinde teneant usque ad sæculi finem; quâ Donatistæ careant[2] : quam frustra occupare satagerent, constituto Romæ suæ sectæ vano episcopatu; quam sola catholica, nulla schismatica habeat Ecclesia[3] : quæ proinde cathedra, si concidere posset, fieretque jam cathedra, non veritatis, sed erroris et pestilentiæ; Ecclesia ipsa catholica non haberet societatis vinculum, jamque schismatica ac dissipata esset : quod non est possibile.

Hinc illud Concilii Aquileiensis ad Gratianum, Valentinianum, et Theodosium Augustos[4] : « Totius Orbis Romani caput Romanam Ecclesiam, atque illam sacrosanctam fidem Apostolorum, ne turbari sineret, obsecranda fuit Clementia vestra : inde enim in omnes venerandæ communionis jura dimanant. »

Hinc Hieronymus, Oriente dissidiis[5] agitato, « cathedram Petri et fidem apostolico ore laudatam » censuit consulendam[6]; atque ad Theophilum Alexandrinum scribit, « se Patrum non transire terminos, semperque meminisse Romanam fidem apostolico ore laudatam, cujus se esse participem Alexandrina Ecclesia gloriatur[7]. »

Veneratur et Augustinus Romanam Ecclesiam, « in quâ semper apostolicæ cathedræ viguit principatus[8] : » et in eâ *Romanam fidem*, quam in Ambrosii scriptis etiam hæretici Pelagiani suscipere cogerentur.

Hanc celebrat Gelasius ad Anastasium Imperatorem totumque Orientem confidentissimè scribens : « Quia mundo radix est Apostoli Petri gloriosa confessio[9]. » Quâ voce designari solet ecclesiastico stylo sacer ille et omni honore prosequendus locus, quo Apostolorum condita corpora, Ecclesiæ Romanæ, totique Christianitati, nec minùs Orbi quàm Urbi tutelæ sunt. Sic enim idem ad Euphemianum Constantinopolitanum Patriarcham[10] : « Veniemus, frater Euphemiane, ad illud pavendum Christi tribunal; ubi comprobandum, inquit, utrum beati Petri gloriosa confessio cuiquam eorum, quos regendos accepit, quicquam subtraxerit ad salutem. » Ecclesiam Romanam nominat à potissimâ parte, ab ipso sacrario, quo Petri reliquiæ requiescunt; quo ex loco Ecclesia Romana primatum repetebat suum. Inde scilicet facta est Ecclesiarum caput, quod Apostolorum Princeps in eâ sedem fixerit, in eâ Martyrium fecerit, eam sanguine dedicarit; quem ad locum videas, priscorum quoque Pontificum tempore, Synodos celebratas, tanquam à Petro deductis apostolicæ doctrinæ ac disciplinæ rivis.

Hujus ergo rei gratiâ Stephanus Metropolita Larissæus ad Bonifacium II et Synodum Romanam hæc scribit[11] : « Dixi quia auctoritas Sedis apostolicæ, quæ à Deo et Salvatore nostro, summo Apostolorum data est, omnibus sanctarum Ecclesiarum privilegiis antecellit,

1. *Præf. Miss. Apostol.* — 2. *Vid. Leon., serm.* I, II, III, *in die Assumpt. ejusd.* — 3. *Vid. tot., lib.* IX. — 4. *Iren. cont. hæres., lib.* III, *c.* III, *n.* 2, *pag.* 175, 176. — 5. *Tertull., de Præscr. adv. hæres., cap.* XXXVI. — 6. *Cyp., ep.* LV *ad Corn., al.* LIX, *edit. Baluz., pag.* 86. — 7. Felicissimi asseclæ.

1. *Vid. ep.* XLV, *al.* XLVIII, LII, *al.* LV; *et tract. de Unit. Eccl. et pass.* — 2. *Opt. Milev., de schism. Donat., lib.* II, *c.* II, III, *p.* 28; *ed. Dup.* — 3. *Idem, Vid. Aug., de Hæresib., Hæres.* LXIX; *tom.* VIII, *col.* 21. *Cont. Cresc., lib.* II, *cap.* XXVII, *n.* 46; *tom.* IX, *col.* 434 : *lib.* III, *c.* XXXIV, *n.* 38; *col.* 454 : *et pass.* — 4. *Epist.* I *Conc. Ital. seu Rom. seu Aquil., an.* 381 : *tom.* II *Conc., col.* 999; *et apud Sirmun., in app. Cod. Theod.* — 5. Origenistarum. — 6. *Ep. Hier. ad Damas.*, XIV, *al.* LVIII; *tom.* IV, *part.* II, *col.* 19. — 7. *Hier., Epist. ad Theoph.*, LVIII, *alias* LXVIII; *idem, col.* 597. — 8. *Aug., ep.* XLIII, *al.* CLXII, *n.* 7; *tom.* II, *col.* 91. *Vid. de Grat. Christ., cap.* XLIII, *num.* 47; *tom.* X, *col.* 249; *et pass. in lib. cont. Pelag.* — 9. *Gelas., ep.* VIII, *ad Anast. Imp., tom.* IV *Conc., col.* 1183. — 10. *Ibid., epist. ad Euphem. C. P., ibid., col.* 1162. — 11. *Ep. Stephan. Lariss. ad Syd. Rom. sub Bon. II; part.* I, *coll. Holst.*

in cujus confessione omnes mundi requiescunt Ecclesiæ. »

Est et illud sancti Gelasii[1] : « Duodecim certè fuêre Apostoli, paribus meritis, parique dignitate suffulti; cùmque omnes æqualiter spirituali luce fulgerent, unum tamen Principem esse ex illis voluit Christus, eumque dispensatione mirabili in dominam gentium Romam direxit, ut in præcipuâ urbe, vel primâ, primum et præcipuum dirigeret Petrum, ibique sicut doctrinæ virtute sublimis emicuit, ita sanguinis gloriosâ effusione decoratus, æterno hospitio conquiescit; præstans sedi quam ipse benedixit, ut portis inferi nunquam pro Domini promissione vincatur, omniumque sit fluctuantium tutissimus portus. »

Audio quid dicant : Romanis Pontificibus, sedis suæ dignitatem commendantibus, in propriâ videlicet causâ non esse credendum. Sed absit; pari enim jure dixerint, ne Episcopis quidem, aut Presbyteris esse adhibendam fidem, cùm sacerdotii sui honorem prædicant; quod contrà est. Nam quibus Deus singularem honoris dignitatisque prærogativam contulit, iisdem inspirat verum de suâ potestate sensum; ut eâ in Domino, cùm res poposcerit, liberè et confidenter utantur, fiatque illud quod ait Paulus : *Accepimus Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis*[2]. Quod quidem hic semel dicere placuit, ut temerariam ac pessimam responsionem confutarem; profiteorque me de Sedis apostolicæ majestate, Romanorum Pontificum doctrinæ et traditioni crediturum : quanquam eorum sedem non ipsi magis, quàm reliqui, ac tota Ecclesia, atque Orientales haud minùs quàm Occidentales prædicant. Id sequentia declarabunt.

CAPUT VII.

Libellus à sancto Hormisdâ ad Ecclesias Orientales missus : ab eisdem Ecclesiis subsignatus mittitur eidem Papæ : tum sancto Agapeto, Nicolao I, atque Adriano II : prædicata in eo libello Romana fides nunquam defectura.

Sancti Hormisdæ, ac Justini Augusti tempore, Ecclesiæ Orientales hanc adversùs Acacium Eutychetis defensorem, à beatissimo Papâ missam formulam jussi subscripserunt[3] : « Prima salus est, rectæ fidei regulam custodire, et à Patrum traditione nullatenus deviare; quia non potest Domini nostri Jesu Christi prætermitti sententia dicentis : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Hæc quæ dicta sunt, rerum probantur effectibus; quia in Sede apostolicâ immaculata est semper servata religio. » Ergo ut semper servaretur, ad hæc Christi promissa referunt. Subdunt postea : « Unde sequentes in omnibus apostolicam Sedem, et prædicantes ejus omnia constituta, spero ut in unâ communione vobiscum, quam Sedes apostolica prædicat, esse merear, in quâ est integra et verax christianæ religionis soliditas : promittens etiam sequestratos à communione Ecclesiæ catholicæ, id est, non in omnibus consentientes Sedi apostolicæ, eorum nomina inter sacra non recitanda esse mysteria. Hanc autem professionem meam, propriâ manu scripsi, et tibi Hormisdæ sancto et venerabili Papæ urbis Romæ obtuli. » Atque hæc professio ab Hormisdâ Pontifice dictata, ab omnibus Episcopis Orientalibus, eorumque antesignanis Constantinopolitanis Patriarchis, est recepta. Quâ de re Occidentales Episcopi, præsertim Gallicani, multum in Domino collætantur[4]; ut certum sit, hanc formulam à totâ Ecclesiâ catholicâ comprobatam.

Eamdem fidem Justinianus Imperator ad sanctum Agapetum Papam à se subsignatam, iteratis vicibus mittit[5]; in secunda verò subscriptione sic legitur[6] : « Quapropter sicut præfati sumus, sequentes in omnibus Sedem apostolicam, quæ ab eâ statuta sunt prædicamus, ac promittimus ista inconcussè servari, et compellere, ut juxta tenorem libelli istius, omnes faciant Episcopi : ut sanctissimi quidem Patriarchæ ad vestram faciant sanctitatem, Metropolitani verò Patriarchis, et alii ut suis faciant Metropolitanis, quatenus per omnia sancta catholica Ecclesia nostra suam habeat firmitatem; » universali scilicet, ut sæpè diximus, consensione constantem.

Omnes ergo Ecclesiæ, subsignatâ formulâ, profitebantur Romanam fidem, Sedis apostolicæ et Ecclesiæ Romanæ fidem, integrâ et perfectâ soliditate constare; ac, ne unquam deficiat, certâ Domini pollicitatione firmatam. Nempe hanc fidem ab Episcopis ad Metropolitanos, ab his ad Patriarchas, à Patriarchis ad Papam mitti oportebat; ut omnium confessionem unus excipiret, ac pro confessione fidei, communionem omnibus, unitatemque rependeret.

Hanc professionem eodem initio, eâdem conclusione, additis subindè hæresibus atque hæreticis, qui suis temporibus Ecclesiam conturbassent, per secuta sæcula frequentatam scimus. Hanc uti sancto Hormisdæ Papæ, sanctoque Agapeto, ac Nicolao I, omnes Episcopi fecerant; ita iisdem verbis Adriano II Papæ, Nicolai successori, factam in Concilio octavo œcumenico legimus[1]. Hæc ergo ubique diffusa, omnibus sæculis propagata, ab œcumenico Concilio consecrata, quis respuat Christianus?

Interim id observemus, quid fixum ac divinâ pollicitatione firmatum ubique inculcetur : nempe id, Sedis apostolicæ atque Ecclesiæ Romanæ fidem minimè perituram.

Neque eo secius per eadem tempora de ipsis Romanorum Pontificum definitionibus quæsitum, deliberatum, retractatum, factoque examine judicatum fuit, in Conciliis VI, VII, VIII. Neque obstitit sancti Papæ Hormisdæ sententia adversùs Scythas Monachos, quominus eorum de uno Trinitatis crucifixo doctrina totâ Ecclesiâ probaretur, ut suo loco vidimus[2].

CAPUT VIII.

Concilium Lateranense sub sancto Martino Papâ : sancti Agathonis ad Synodum sextam epistola : item Benedicti XII de visione beatificâ Decretalis.

In Concilio Lateranensi sub Martino Papâ leguntur epistolæ ac supplicationes Orientalium æquè ac Occidentalium, quibus Sedis apostolicæ Romanique Pontificis dignitas et auctoritas mirificè commendantur[3]; quòd ejus sit definire de summæ fidei rebus, deponere hæreticos, rectam pronuntiare ac firmare sententiam; aliaque ejusmodi, quæ ad ejus officium pertinere nemo catholicus negaverit. Hæc igitur vehementer inculcant, ubi illud sempiternum exponunt, quod deficere non possit : Ecclesiam Romanam, Sedemque apostolicam, ejusque fidem prædicant. Cyprii quidem Episcopi[4] : « Firmamentum à Deo fixum et immobile, atque tituli formam lucidissimam fidei, vestram apostolicam Sedem constituit Christus Deus noster, dicens : *Tu es Petrus, etc.* » Africani verò[5] : « Magnum et indeficientem omnibus Christianis apud apostolicam Sedem consistere fontem nullus ambigere possit, de quo rivuli prodeunt affluenter, latissimè irrigantes orbem christianum. »

Placet autem imprimis audire Stephanum Dorensem Episcopum[6], quæ prima erat sedes sub Hierosolymitano Patriarchâ. Is igitur contestatur, Oriente turbato per Sergium, Pyrrhum et Paulum Constantinopolitanos Præsules, advenisse se ad apostolicam Sedem; quoniam Petrus Apostolorum Princeps à Deo claves sortitus, jussusque sit primus pascere oves; « et ipse præcipuè

1. *Gelas. Pap., tract. apud Sirm. in App. Cod. Theod.* — 2. *I. Cor.*, II, 12. — 3. *Exemp. libel. Joan. C. P. ad Hormis. i., tom.* IV *Conc.*, *col.* 1486, 1487. — 4 *Ep. Avit. Vienn. ad Hormisd., ibid.*, *col.* 1445.
5 Hanc fidei confessionem jam ante miserat Bonifacio II. Vide loc. cit., col. 1686. Eam itaque à se tertio subsignatam Agapeto misit (*Edit. Paris*).
6. *Confess. Justin. ad Agap.*, *ibid.*, *col.* 1790, II *Conf.*, *col.* 1801, 1802.

1. *Conc.* VIII, *act.* I, *tom.* VIII *Conc.*, *col.* 988, 989. — 2. *Sup.*, *lib.* IX, *c.* XVI *et seq.* — 3. *Vid. Conc. Later. sub Mart. I. se-ret.* II *tom.* VI, *col.* 100 *et seq.* — 4. *Ep. Serg. Episc. Cypr. ad Theod. Pap.*, *ibid.*, *col.* 121. — 5. *Ep. Afr. Episc. ad Theod.*, *ibid.*, *col.* 128. — 6. *Sup. Steph. Dorens.*, *ibid.*, *col.* 104.

ac specialiter firmam præ omnibus habens in Dominum Deum nostrum et immutabilem fidem, convertere aliquando, et confirmare exagitatos consortes suos et spirituales meruit fratres : utpote dispensativè super omnes, ab ipso qui propter nos incarnatus est Deus, potestatem accipiens et sacerdotalem auctoritatem. »

Hoc igitur fundamento posito subdit : « Quod utique sciens beatæ memoriæ Sophronius quondam Patriarcha sanctæ Christi Dei nostri civitatis, sub cujus diœcesi fungebar sacerdotali officio, studuit humilitatem meam sine morâ ad hanc apostolicam magnampque dirigere Sedem. » Ac paulò post : « Duxit me indignum et statuit in sancto Calvariæ loco, ubi Christus sponte crucifigi dignatus est, et ibi alligavit me vinculis insolubilibus dicens :.... Quantociùs ergo de finibus terræ ad terminos ejusdem deambula donec ad apostolicam Sedem, ubi orthodoxorum dogmatum fundamenta existunt, pervenias, etc. »

Hæc igitur dicebat ille Sophronius; ille, inquam, qui Honorium consulens, responsum tulerat de tacendis *una* vel *duabus voluntatibus*. Neque verò his motus est; sed *duas voluntates* prædicare non destitit; neque existimavit Romanam fidem concidisse, eo quòd Honorius, unus Pontifex, pessima et catholicæ pietati adversa præcepisset. Sed intellexit in Ecclesiâ Petri manere Petri doctrinam, atque *optima fundamenta;* neque futurum unquam, ut illa Ecclesia à verâ religione abstrahatur, quòd etiam successorum Honorii, atque imprimis sancti Martini testabatur fides. Quare deficiente Constantinopolitanâ Ecclesiâ, ac totum Orientem conturbante, veræ fidei rationem, in illâ inconcussâ Petri Sede quærebat.

Ex eodem Hierosolymitano tractu Romam advenerant Abbates sanctissimi, quorum supplicationem alio loco memoravimus. Hos, cùm postulassent rectam et antiquam à Martino sacroque Concilio firmari fidem, hæc subdidisse jam legimus[1] : « Certissimè hoc scientibus vobis sanctissimis, quòd si aliter quàm à nobis pro pietate postulata sunt, quidquam omnino integritatem fidei corrumpens, à vestra terminetur (id est, definiatur) Beatitudine, liberi sine dubio atque innocentes ab hoc quod fiet existimus. «

Cùm hæc sub dubio proponerent, non tamen dissentiebant ab iis, quæ reliqui de Romanâ fide semper invictâ dixerant; eosque Martinus ac sancta Synodus suscepit æquè ac cæteros : quòd nempe intelligerent, non propterea Romanam abnegari fidem, si de alicujus Romani Pontificis judicio dubitetur.

Sanctum Agathonem Papam à Synodo sextâ susceptum vidimus[2] hæc scribentem : « Quòd Petro adnitente, apostolica ejus Ecclesia nunquam à veritate deflexa sit : quòd ejus auctoritatem ac doctrinam catholica Ecclesia, et œcumenicæ Synodi semper amplexæ sint : quòd eadem Ecclesia semper illibata permanserit, propter eam Christi promissionem : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* » Hæc præclara, hæc magnifica, hæc vera sunt, ita ut ab Agathone dicta, et à sextâ Synodo suscepta esse vidimus, hoc est ipsâ summâ, succesionis ipsius habitâ ratione; atque omnino ita ut cum illis stent de ipsius Agathonis judicio habita quæstio, atque in Honorii rescriptum anathematis lata sententia. Quid plura? Ipsa me charta deficiat, si referre aggrediar eos, qui quærentes illud immotum, quod in Ecclesiâ Romanâ sit, nihil aliud quàm ipsam Ecclesiam, ipsam cathedram, ipsam Sedem apostolicam memorârunt.

Nec Romani Pontifices unquam aliter locuti. Sæculo XIV, Benedictus XII visionem beatificam sanctis ac purgatis animabus asseruit. Quo in diplomate, de Romanæ Ecclesiæ capitis Ecclesiarum principatu, multa præfatur, concluditque sic[3] : « Pro quâ (Ecclesiâ) ut in se ipsâ subsistens alios informaret, passionis suæ tempore salvator noster Jesus Christus Patrem exorasse perhibetur, dicens : *Simon, Simon,* etc. *Ego autem pro te rogavi,* » etc. Sic ille ad ipsam Ecclesiam Romanam Christi precationem refert : quo fieri asserit ut in illâ Ecclesiâ « non dogmatizetur improvidum, inseratur incautum, in fide temerarium ingeratur. »

Hæc ait ille Benedictus, quem audivimus ita disserentem, ut apertè fateretur, determinationes in causâ fidei à Romano Pontifice editas posse esse falsas, et à successoribus retractari; quin etiam aliquas à Joanne XXII meritò retractatas. Quæ cùm is Cardinalis protulisset, non infirmavit Papa, imò verò perspicuè confirmavit, dum editam à Joanne antecessore de beatarum animarum statu fidem et ipse promulgat; et tamen post eam editam, ipsam quæstionem de integro tractat, ut suprà vidimus[1].

Ergo ille cùm ostendat, antecessoris suamque adeo fidem, toti Ecclesiæ propositam, rursus in quæstionem vocari à se posse; tamen Ecclesiæ Romanæ fidem immotam, inconcussamque prædicat : adeo hæc diversa sunt. Atque iterum id confidenter dixerim, cùm Romani Pontifices, pro eo, ut par est, soleant in omnibus diplomatibus sedis suæ dignitatem, auctoritatemque commendare, qui se, aut Romanum Pontificem, in definiendis fidei quæstionibus infallibilem dixerit, ad hæc usque tempora neminem extitisse : adeo id in Ecclesiâ Christi novum nimiumque est.

CAPUT IX.

Sancti Gelasii Papæ epistola ad Anastasium Imperatorem nobis objicitur.

Objicitur nobis insignis Gelasii locus in epistolâ ad Anastasium Augustum, de Acacio Constantinopolitano, qui Synodum Chalcedonensem improbaverat. Eum à Felice III excommunicatum et in excommunicatione mortuum, cum orthodoxis Episcopis in sacrâ liturgiâ memorari optabat Imperator, agebatque cum Gelasio, ut id fieri vellet. At negabat Gelasius, catholicam fidem pati, ut impiorum nomini communicaretur. Quæ de catholicæ fidei sanctitate præfatus, de Sede suâ hæc subdit[2] : « Hoc est, quod Sedes apostolica magnopere cavet, ut quia mundo radix est Apostoli gloriosa confessio, nullâ rimâ pravitatis, nullâ prorsus contagione maculetur. Nam, si (quod Deus avertat, quod fieri non posse confidimus) tale aliquid proveniret; unde cuiquam resistere auderemus errori? vel unde correctionem errantibus posceremus? Proindè, si Pietas tua unius civitatis[3] populum negat posse pace componi; quid nos de totius orbis terrarum sumus universitate facturi, si, quod absit, nostrâ fuerit perversitate deceptus? » Hinc triplex argumentum conficiunt : primum, si in Sede apostolica ulla rima pateret pravitati, officio suo fungi non posset, quæ errori resistere non auderet; at Sedem apostolicam suo officio fungi posse oportet : oportet ergo in illâ nullam pravitati patere rimam. Alterum, sanctus Gelasius fieri non posse confidit, ut in Sede apostolica, ulla pravitati rima pateat; at si Romanus Pontifex de fide judicando aberraret, rima pateret pravitati : ergo Gelasius id fieri non posse confidit. Tertium, si Romanus Pontifex erraret, totus deciperetur orbis; at totus orbis non potest decipi : ergo Romanus Pontifex à vero errare non potest.

Non his moverentur, si id quod Gelasius hic ageret, cogitare vellent. Id autem agebat, ut adversùs pravitatem omnem, ne unquam irreperet, summa Sedis apostolicæ cautio omnibus esset cognita; subdique ratio-

1. *Sup. lib.* IX, *cap.* XIX. *Vid. Conc. Later. sub Mart. I, loco jam cit., col.* 117. *Vid. Dissert. præv., num.* LXXXVI. — 2. *Sup. lib.* VII, *c.* XXVII. *Vid. Conc.* VI, *act.* IV, *tom.* VI, *col.* 636. — 3. *Bull. Rom., tom.* I, *Bull.* IV *Bened. XII,* Benedictus : *et apud Rain., an.* 336, *n.* 2.

1. *Vid. Diss. præv., num.* XLVII. — 2. *Ep.* VIII *Gelas. ad Anast. Imp., tom.* IV *Conc., col.* 1183.

3. Hæc ut intelligantur, sciendum est Anastasium eo maximè argumento persuadere voluisse Gelasio, sibi esse cum Acacii nomine communicandum, quod Constantinopolitani cives Acacium etiam mortuum adeo observabant, ut nomen ejus, non sine gravi tantæ urbis commotione, videretur è sacris dypticis expungi posse. Cui Gelasius respondet : non unam urbem, sed orbem universum commotum iri, si cum Acacii nomine communicaret (*Edit. Paris*).

nem : « Alioquin, unde resistere auderemus errori? vel unde correctionem errantibus posceremus? » Quo sensu à Domino dictum est : *Vos estis sal terræ; quòd si sal evanuerit*, aut *insulsum fuerit, in quo salietur*[1]? Non quasi sal illud insulsum non possit fieri, sed quia, ne id fiat diligentissimè cavendum est. Quo item sensu, omnibus Episcopis Synodus Romana sub Damaso dixit : « Quemadmodum enim poterunt corrigere errata populorum, si ipsos error obsederit[2]? » Quod non eò dictum est ut se infallibiles cogitent; sed ut falli metuant et caveant; atque eò illa spectat à sancto Gelasio prædicata sua et aliorum Romanorum Pontificum summa cautela adversùs errorem; ne si illis irrepserit, alios aut reprehendere non audeant, aut curare non possint. Quo loco si concludis, fieri ergo non posse ut errent, pessima argumentatio; ab eo quod fieri non debeat, ad id quod nequeat : aut ab eo quod fieri sine gravi detrimento non possit, ad id quod fieri omnino non possit, concludendumque erat, ne errent Doctores Orbis, omni ope cavendum, non tamen impossibile; imò eo cavendum diligentius, quòd impossibile non sit.

Jam illud Gelasii : « Quod Deus avertat, quod fieri non posse confidimus, » ut rima ulla errori aut pravæ hæreticorum communioni pateat, profectò pium votum, pia fiducia est, non certa illa fides, quæ nunquam falli possit; neque absolutam impossibilitatem denotat, sed summam difficultatem, spemque maximam, ut vigilantibus, attentis, caventibus, Deus obrepi non sinat.

Cæterùm absolutè impossibile esse, ut hæretici aliquando per fraudes in Ecclesiæ Romanæ communionem obrepant, quâ de re hic agebatur, ne ipsi quidem adversarii dixerint; nemoque est, qui non videat sub Liberio, sub Honorio, sub reliquis Pontificibus suo loco memoratis, quàm ampla pravitati errorique patuerit, non rima, sed janua. Quin etiam illi, qui possibile esse negant, ut Romanus Pontifex falsa definiat, possibile fatentur esse, ut falsa prædicet, summâ etiam contumaciâ, tantosque aditus errori aperiat, ut loco movendus sit, ne error serpat latiùs : ut vel ipsis fatentibus, id quod dicit Gelasius, ad piam fiduciam, non ad omnimodam certitudinem referri necesse sit. Quod autem Gelasium movet ille metus, quid orbi terrarum fieret, « si nostra, inquit, quod absit, fuerit prævaricatione deceptus; sensit ille quidem id fieri posse, ut quantùm in ipso esset, totus deciperetur orbis. Quantùm enim in ipso est, totum Orbem decipit, qui docendi Orbis auctoritate pollens, prævaricatur officio. Neque tamen propterea necesse est totum Orbem decipi; cui adversùs errorem alia remedia adfutura sint. Sic enim Liberius, sic Honorius, sic alii, quantùm in ipsis erat, totum Orbem deceperunt; nec tamen deceptus est Orbis, quem adversùs errantes vigilasse ac stetisse legimus. Hæc scripsit ille Gelasius, quo nullus Pontificum de suæ Sedis amplitudine magnificentiùs dixit.

CAPUT X.

Leonis IX et Gregorii VII loci objiciuntur nobis.

An verò recentioris ævi Pontifices ab antecessorum traditione deflexerint, videamus. Profert scriptor anonymus[3] sancti Leonis IX egregii Pontificis locum, quòd pro solius Petri fide, ne deficeret, Dominus rogaverit : « Quæ, inquit[4], oratio obtinuit, quòd hactenus fides Petri non defecit, nec defectura creditur, in throno illius, usque in sæculum sæculi; sed confirmabit corda fratrum,.... sicut usque nunc confirmare non cessavit. » Hæc Leo; sed quid contra nos, qui quidem tanto conatu id agimus, ne illa Petri Sedes à verâ unquam fide avellenda credatur? Quod autem ea Sedes in fide labascentes confirmare non cesset, id à sancto Agathone depromptum, eodem intelligendum modo; nempe ut id ipsa series, ipsa successio, non ut singuli quique præstiterint. Quin idem scriptor anonymus ibidem impensissimè laudat[1] illum sancti Ignatii Patriarchæ Constantinopolitani locum ad Nicolaum I, quo allegatâ Christi sententiâ : *Tu es Petrus, etc.*, sic concludit[2] : « Et ideo ab olim et prisco tempore, in exortis hæresibus, eradicatores et interemptores malorum zizaniorum MULTI MULTOTIES facti sunt, qui sanctitatem tuam illic (in Petri scilicet Sede) præcesserunt : » quam epistolam in Concilio octavo lectam et susceptam anonymus refert. Sed advertat ad illa verba : *multi multoties*, quibus constat communem eum esse Christianorum sensum, quòd Romani Pontifices ei officio præpositi, tantam rem summâ quidem ipsa præstiterint; non ut omnes, nemine excepto, nullis ejus partibus defuerint.

Idem anonymus objicit Gregorii VII locum[3]; quòd Ecclesia Romana « per beatum Petrum, quasi quodam privilegio, ab ipsis fidei primordiis, à sanctis Patribus omnium mater Ecclesiarum adstruitur, et ita usque in finem habebitur semper; in quâ nullus hæreticus præfuisse dignoscitur, nec unquam præficiendum, præsertim Domino promittente, confidimus. Ait enim Dominus Jesus : *Ego rogavi pro te*, Petre, *ut non deficiat fides tua.* » Quæ omnino nihil ad rem. Non enim quærimus, an Romanus Pontifex possit fieri hæreticus, quod isti posse fieri passim confitentur; sed utrum hæresim definire possit, quod etiam non hæreticum facere posse constat.

Neque enim necesse est, ut sit hæreticus, qui hæretica definiat, cùm possit id facere non hæretico et contumace animo; atque ipse Cyprianus rebaptizationis hæresim, ipse non hæreticus, habito Concilio definierit. Jam quorsum id spectat, quod neget Gregorius VII Romanæ Sedi ullum unquam præpositum fuisse hæreticum; nullum item præponendum esse confidat? An eò ut nullus Romanus Pontifex futurus sit unquam hæreticus? Id ne ipsi quidem dixerint. Vel ergo Gregorius VII nimius fuerit, vel pia illa sit ejus fiducia, non certissima fides, non dogma catholicum; quod ipsa verba præferunt, si quis cautè attenderit.

Atque hinc liquidò patet, quàm indiligenter in hâc quæstione versentur, qui hos locos non satis consideratos lectosque venditant. Neque tamen mirum, si Gregorius VII asservare ausus esset, Romanum Pontificem non posse fieri hæreticum, qui etiam id asserere ausus est : « Quòd Romanus Pontifex, si canonicè fuerit ordinatus, meritis beati Petri indubitanter efficitur sanctus[4], » ut etiam inter ejus *dictatus* fertur. Neque tamen ibi legimus, Romanum Pontificem errare non posse; adeo id supra hominem in sanctis quoque visum est : sed hoc tantùm, « Ecclesiam Romanam nunquam errasse; nunquam erraturam; catholicum non haberi, qui non concordat Romanæ Ecclesiæ : » quod nos quoque credimus, omnique ope asserimus.

CAPUT XI.

Innocentii III ab anonymo auctore locus objicitur, sed truncus et mutilus.

Censores nostros in impugnandis nobis, multa quidem, id autem vel maximè peccasse videmus, quòd officium pro re, piam spem ac fiduciam pro certâ fide accipiant. Id verò confirmabit Innocentii III insignis locus. Et quidem auctor anonymus id vehementer urget, quod est ab eo Pontifice dictum in sermone II consecrationis, qui locus sic incipit[5] : « Cùm enim sim servus, debeo esse fidelis et prudens, ut dem familiæ cibum in tempore. Tria præcipuè Deus requirit à me, videlicet fidem cordis, prudentiam operis, cibum oris : hoc est ut sim fidelis in corde, ut sim prudens in opere, et dem

1. *Matth.*, v, 13; *Marc.*, IX, 49. — 2. *Syn. Rom.* II *sub Damas.*, *epist. ad Orient.*, *part.* I *Collect. Holst. et tom.* II *Conc.*, *col.* 889. — 3. *Anon.*, Tract. de libert., etc., *lib.* VII, *c.* XII, *n.* 11. — 4. *Leon. IX*, *epist.* V *ad Petr. Ant.*, *tom.* IX *Conc.*, *col.* 975.

1. *Anon.*, *ibid.*, *n.* 8. — 2. *Ep. Ignat. C. P.*, *ad Nicol. I*, *inter act.*, *Conc.* VIII, *act.* III, *tom.* VIII, *col.* 1009. — 3. *Anon.*, *ibid.*, *Greg. VII*, *lib.* VIII, *ep.* I *ad Archiep. Syn.*, *tom.* X *Conc*, *col.* 249. — 4. *Greg. VII*, *lib.* II, *int. Dictat. post ep.* LV, *ibid.*, *col.* 111. *Vid. etiam*, *l.* VIII, *epist.* XXI *ad Herim.*, *col.* 273. — 5. *Anon.*, *lib.* VII, *c.* XII, *n.* 16. *Vid. Innoc. III serm.* II *in consecr.*, *tom.* I, *pag.* 188, *ed. Colon.*, *an.* 1575.

cibum in ore. » Hæc quidem dixit, quæ ab ipso requirantur, quæ præstare ipse debeat; non quæ necessariò ipse aut alii exequantur. Pergit : « Nisi enim ego solidatus essem in fide, quomodo possem alios in fide firmare, quod ad officium meum noscitur specialiter pertinere, Domino protestante : *Ego*, inquit, *pro te rogavi, Petre*, etc., rogavit et impetravit, *quoniam exauditus est in omnibus pro suâ reverentiâ*[1] : et ideo fides apostolicæ Sedis, in nullâ unquam turbatione deficit; sed integra semper et illibata permansit, ut Petri privilegium persisteret inconcussum. » Hæc sunt, quæ anonymus urget, apertâ fallaciâ : quippe, cùm id quod Innocentius debeat; id quod *ab ipso requiratur*; id quod sit ejus, ut profitetur, *officii*; confundat cum eo, quod necessariò credatur præstiturus. Rogo enim, quid illud est : « Nisi ego solidatus essem in fide, quomodo possem alios in fide firmare? » De quâ fide loquitur? de eâ profectò quæ in corde sit. « Tria enim, inquit, Deus requirit à me; fidem cordis; » atque iterum : « ut sim fidelis in corde. » Unde affert illum Apostoli locum : *Corde creditur ad justitiam*[2]. An ergo Innocentius ita se in eâ fide, quæ in corde sit ad justitiam, solidatum esse credit, ut infirmitatem humanam non jam reformidet, ab eâque tutum se esse jactet? Id superbissimus, id insipientissimus; non profectò Innocentius dixerit. Quare illud quod ait : « Nisi ego solidatus essem in fide, quomodo possem alios in fide firmare, » ita intelligendum est, ut nisi sit in fide firmus, officium firmandi alios non pro eo ac par est possit præstare, non ut ipse se credat plenè et inconcussò, nulloque unquam metu, in fide esse solidatum.

At enim eo loco Christi precationem affert, ut Petri fides non deficiat; undè concludit fidem Ecclesiæ Romanæ nunquam defecturam. At qui hæc urget anonymus, hæc continuò addita et contexta prætermisit : « In tantum enim mihi fides necessaria est, ut cùm de cæteris peccatis Deum solum judicem habeam, propter solum peccatum, quod in fide committitur, possem ab Ecclesiâ judicari. » Ergo non credebat suam penitus inconcussam fidem; sed quod ei Ecclesiæ præsideret cujus fidem, pollicente Domino, inconcussam prædicaret, sibi accommodabat, quæ ad universam Petri successionem, eique conjunctam Romanam ecclesiam pertinerent; eo planè sensu, quo illud : *Ecce ego vobiscum sum*, toti apostolico atque episcopali ordini dictum, singuli suo modo sibi applicant, piâ ut diximus, fiduciâ, non certâ et indubitatâ fide.

Id apertè explicat sermone III de consecratione[3] : « Officium injungit, cùm dicit : *Confirma fratres tuos*; auxilium impendit cùm ait : *Ego pro te rogavi, Petre*. Exauditur enim *in omnibus pro suâ reverentiâ*; *Dominus mihi adjutor, non timebo quid faciat mihi homo*[4]. » Hæc an ad piam fiduciam, an verò ad certam pertineant fidem sequentia ostendunt : « Propter causam verò fornicationis Ecclesia Romana posset dimittere Romanum Pontificem; fornicationem non dico carnalem, sed spiritualem; id est, propter infidelitatis errorem : quoniam *qui non credit; jam judicatus est*[5]. » Tum subdit : « Ego tamen facilè non crediderim, ut Deus permitteret Romanum Pontificem contra fidem errare, pro quo spiritualiter oravit in Petro : *Ego*, inquit, *pro te rogavi*, etc. » Audis quid dicatur de Romano Pontifice per infidelitatem fornicante; quamque illud dubitantis ac metuentis sit : *Non facilè crediderim*, etc. Quòd ergo eò trahit Christi precationem, non dogma fidei, sed pia fiducia, pia accommodatio est. Huic favère licet, sperando et præsumendo; pro fidei decreto hanc habere, novum ac temerarium est.

Atque alios quidem hujus Pontificis locos memoravimus[6], quibus nostra firmentur. Sed hìc ostendisse juvat quàm hi quoque nihil sint : ut profectò illos pudere debeat, tantùm præsidii in iis collocasse, quæ non nisi imperitis et cursim legentibus fucum faciant.

1. *Hebr.*, v, 7. — 2. *Rom.*, x, 10. — 3. *Innoc. III. serm.* III *de consec.*, *idem*, *p.* 192, 194. — 4. *Psal.*, CXVII, 6. — 5. *Joan.*, III, 18. — 6. *Sup.*, *lib.* IX, *c.* XXXIX, XL.

CAPUT XII.

Petri Cardinalis de Alliaco, de Sede apostolicâ nunquam defecturâ, deque Pontifice interim fallibili et deviabili, sententia.

ULTIMO loco proferimus Petrum Alliacensem et Joannem Gersonem de Romanæ Sedis æternâ firmitate disserentes, ut eam cum Parisiensium sententiâ egregiè consentire constet.

Et quidem Petrus de Alliaco in illâ legatione nobili, quam adversùs Montesonum, Universitatis Parisiensis nomine, Avenione gessit, ad Clementem VII ità peroravit[1] : « Non ignoramus, sed firmissimè tenemus, et nullatenus dubitamus, quòd sancta Sedes apostolica est illa cathedra Petri, supra quam, eodem Hieronymo teste, fundata est Ecclesia, ut habetur in capitulo *Quoniam vetus* : et sicut dicit Cyprianus, XCIII *Dist. cap. Qui cathedram*; de quâ Sede in personâ Petri in eâ sedentis dictum est : *Petre, rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* » Luc. XXII.

In eâdem legatione tractatum edidit ad Papam et Cardinales, in quo hæc leguntur[2] : « De hâc sanctâ Sede, in personâ Petri Apostoli in eâ præsidentis dictum est : *Petre, rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, Luc. XXII. Propter quod dicit Cyprianus, XCIII *Dist.* Qui cathedram Petri, scilicet sanctam Sedem apostolicam, super quam fundata est Ecclesiâ, deserit, in Ecclesiâ se esse non confidat. Et Hieronymus, XXIV, quæst. I, Cap. *Quoniam vetus*; dicit : Quòd super eam fundata est Ecclesia, et quòd quicumque secum non colligit, dispergit, et in capite *Hæc est fides*, dicitur quòd ipsa semper immaculata permansit, et in futuro permanebit : ex quibus omnibus satis patet, quòd ejus nunquam deficit fides. »

Hæc igitur cùm dicat de Sede apostolicâ nunquam defecturâ, nihilo secius docet Romanum Pontificem in fide posse deficere. Ibidem enim hæc habet[3] : « In causâ fidei à summo Pontifice appellari potest ad Concilium generale, sicut patet XIX *Dist.*, cap. *Anastasius*; et manifestum est quòd ad ipsum pertinet Concilium in causis fidei definire, sicut patet ex auctoritate Gregorii, XV *Dist.*, cap. *Sicut.* »

Atque hæc, inquit, « declarantur supponendo quid sit Sedes apostolica : nam vel ipsa est universalis Ecclesia, vel aliquod generale Concilium universalem Ecclesiam repræsentans, vel particularis Ecclesia Romana, in quâ scilicet Ecclesiâ sedet, id est, cui præsidet summus Pontifex; et ideo ipse et Sedes apostolica non sunt idem, sicut non idem sunt sedes et sedens. »

Cùm ergo ex Petro Alliacensi *aliud sit sedes, aliud sedens*, non mirum est aliquid convenire *sedi*, quod *sedenti* non conveniat; nempe ut *sedes* deficere non possit, cùm *sedens* sit *deviabilis*, etiam in judicio de fide, quippe à quo judicante etiam in causis fidei, ad Concilium generale, secundùm eumdem auctorem, appellare liceat.

Et quamvis doceat sic appellari posse, haud minùs disertè docet, « quòd ad sanctam Sedem apostolicam pertinet, auctoritate judiciali supremâ, circa ea quæ sunt fidei, judicialiter definire : » quia Sedes apostolica, tametsi subjecta est universali Ecclesiæ, eamque repræsentanti Concilio generali, tamen suprema est respectu singularium Ecclesiarum; quemadmodum tradit, non modò schola Parisiensis, sed etiam ipsum Constantiense Concilium, ut sæpè diximus.

Huc spectat ejusdem Alliacensis alio loco relata sententia, quâ explicans illud privilegium, de non errando, quale sit : « Aliqui, inquit[4], extendunt ad Romanam

1. *Petr. Alliac.*, *prop. ad Pap. cont. Mont. inter op. Gers. ed. Dupin*, *tom.* I, *p.* 703. — 2. *Idem*, *tract. seu apol. ad Pap. et Cardin.*, *ibid.*, *pag.* 710; *Vid. etiam pag.* 694. — 3. *Petr.*, *tract. seu. apol. ad Pap. et Cardin.*, *idem*, *p.* 710. *Vid. etiam.*, *pag.* 688. — 4. *Vid. in Append.*, *lib.* I, *c.* VII : *et Pet. Alliac.*, *tract. de auct. Conc. int. oper. Gers.*, *tom.* II, *p.* 949.

Ecclesiam : aliqui verò restringunt ad auctoritatem universalis Ecclesiæ; sed non potest extendi ad Papam. » Sic clarè et perspicuè *Sedis indefectibilem firmitatem*, cum Romani Pontificis *defectibilitate* conjungi posse declarat.

CAPUT XIII.

Joannis Gersonis eâdem de re sententia : confutantur qui putant variasse Gersonem : Dionysii Carthusiani loci repetuntur.

JOANNES verò Gerson ejus discipulus hæc coram Alexandro V prædicat : de Indis quidem : « Habent Christum, inquit[1], an purè? Quis doceat? Facilè in eis sinceritas corrumpitur, cùm Ecclesiæ Romanæ non cohæreant, à quâ fidei certitudo petenda est. » De græcis verò[2] : « Illos mala tempestas à Sede Petri disjectos, non modo schismatis, sed nonnullius etiam hæresis macula fœdavit. Latinitas ipsa purior et immaculatior sedem habet Petri, pro cujus fide ne deficeret, specialiter oravit ille, qui *in omnibus exauditus est pro suâ reverentiâ.* »

Hæc docet ille, qui ubique asserit Romanum Pontificem, etiam de fidei judicantem, errare potuisse : et in eodem quoque coram Alexandro V sermone prædixerat; « quid, si quod perrarum est, summus Pontifex labatur in hæresim, ut legimus Liberium Arianæ hæresi subscripsisse[3]. » Cùm ergo doceret talia, tamen Ecclesiæ Romanæ inconcussam prædicabat fidem.

Hinc etiam illud : « Papâ fluit, papatus stabilis est[4]; » quo scilicet ostenderet, in Papâ mortali, labili, atque ut vocat *deviabili*, inconcussam tamen papatûs à Christo instituti stare rationem.

Neque audiendi qui dicunt variasse Gersonem eumque sub Alexandro V infallibilitatis pontificiæ defensorem, circa Constantiensis Concilii tempora in aliam sententiam deflexisse. Qui si legissent tractatum *de Unitate ecclesiasticâ*, et *Considerationes de pace*, anno 1403 editas, si *propositiones coram Anglicis* ante Concilium Pisanum, anno 1408; si tractatum *de Auferibilitate Papæ;* si *Considerationes quatuor,* aliosque tractatus circa Alexandri V pontificatum[5]; facilè intelligerent ejusdem fixam invariabilemque sententiam, Concilium Papæ, ut *indeviabile deviabili,* anteponi oportere.

Certè hæc scribebat tum[6] : « Jubebit exempli gratiâ summus Pontifex, coram Theologis expertis, quòd fideles credant Spiritum sanctum non procedere à Patre et Filio; Theologorum erit doctrinaliter resistere, etc. » Ergo id jubere potuisse credebat, quod evangelicæ doctrinæ repugnaret, haud minùs inconcussâ Ecclesiæ Romanæ fide.

Hæc quidem ostendunt non à Joanne Gersone diversis temporibus, diversa dicta esse; sed quæ isti diversa putant, in unam revera coire sententiam. Quod item demonstrat pius ille doctusque Dionysius Carthusianus, qui, et Papam in judicando *fallibilem*, et Ecclesiæ Romanæ fidem nihilo secius *nunquam defecturam* credidit[7] : adeo liquebat, hæc duo simul stare. Atque hinc utraque amplexi Gallicani Patres, et consensum Ecclesiæ post pontificalia decreta necessarium, et nihilo secius « apostolicæ Sedis, in qua fides prædicatur et unitas servatur Ecclesiæ, reverendam omnibus gentibus majestatem » prædicant[8].

CAPUT XIV.

Dubium resolvitur : Ecclesiæ Sedisque Romanæ firmitas, ab Ecclesiæ Catholicæ firmitate : Ecclesiæ Romanæ traditio, universalis traditionis pars ac specimen.

DICES ex antedictis, nec ipsam quidem Romanam peculiarem Ecclesiam, Sedemque apostolicam satis esse

1. *Gers., serm. cor. Alex. V in Ascens. Domini, tom.* II, *ed. Dup*, *p.* 136. — 2. *Idem, p.* 134. — 3. *Ibid., p.* 135. — 4. *Ibid., prop. facta coram Angl., cons.* IV, *ibid., p.* 128. — 5. *Vid. tract de Unit. Eccles., consid.* X; *ibid., p.* 117; *Consid. de pace, ibid., p.* 69 *et seq.*; *libel. de Aufer. Pap., p.* 209 *et seq.* — 6. *Idem, de Auferib. Pap., consid.* XII; *ibid., p.* 218. — 7. *Vid. Dion. Cart., tract de auct. Pap., tom.* I, *ed. Colon.* — 8. *Declar. Clr. Gall.* 1682, *Præf. et cap.* IV.

firmam; cùm ostenderimus, de Romanorum Pontificum, Cœlestini, Leonis, Agathonis, aliorumque decretis in Synodis œcumenicis habitam quæstionem; cùm ea decreta, toto Clero Romano consentiente, Agathonis etiam toto ferè Occidentali Concilio probante et condecernente, edita fuerint.

Id qui objiciunt, non satis advertunt, quid immotum invictumque dixerimus; nempe id quod infixum penitus insertumque sit. Hæc est illa Petri, hæc est Romana fides, quam ipsa successio certi instar firmique dogmatis attulerit. Neque verò probamus Turrecrematam aliosque docere visos, Papam quidem per sese errare in fide, etiam prædicando et definiendo posse; non autem si cum Cardinalibus ac Synodo suâ deliberet; tanquam peculiaris Papæ Synodus, aut Cardinalium collegium, id Papæ tribuant, ut errare non possit. Certiora cogitent oportet, qui Ecclesiæ Romanæ, Sedisque apostolicæ inviolabilem statum fidemque prædicent : nempe id eventurum nunquam, ut quemadmodum Ecclesiæ, exempli gratiâ, Constantinopolitanæ, Alexandrinæ, et nunc Anglicanæ, Danicæ; ita Ecclesiæ Romanæ error inhæreat; quem contumace proposito tueatur, et à veræ Ecclesiæ se abrumpat sinu. Neque verò unquam Romani Pontifices refugerunt, ut quod Cleri sui consensu judicassent, cum œcumenicâ Synodo, si res postularet, æquo animo retractarent. Quo profectò constabat, si aliquid fortè erroris irreperet, certè abesse contumaciam, quâ solâ fit hæresis. Quin vidimus sanctum Zozimum cum Clero suo sedentem comprobasse quidem Cœlestii fidem[1], at nullâ contumaciâ; atque ab Africanis Patribus commonitum, statim ad meliora ac prisca rediisse. Quantò magis si tota Ecclesia, aut œcumenica Synodus ipsum commonuisset.

Unam ergo Ecclesiam catholicam, utpote Spiritûs sancti magisterio instructam, quæque eam repræsentet, Synodum œcumenicam, eam esse credimus, in quam circa fidem nullus unquam obrepat defectus, neque per contumaciam, neque per imprudentiam : Clerum verò Romanum, si quid erraret, ab Ecclesiâ catholicâ, atque ejus œcumenicâ Synodo dirigi, revocari, doceri debere, perficique omninò, ne error inolescat. Unde illa Romanæ Ecclesiæ, Sedisque apostolicæ invicta firmitas, ipsâ Ecclesiæ catholicæ firmitate constat : quæ quidem Ecclesia catholica, cùm ex Christi promissione sit immobilis, Petri successionem, eique conjunctam principalem Ecclesiam, Sedemque Romanam, partem Ecclesiæ necessariam, eâ vi, quæ totum continet, stare quoque oportet.

Quamobrem firma quidem est Sedis Romanæ atque inconcussa traditio; sed illud robur catholicæ Ecclesiæ traditione constat. Unde Augustinus vim traditionis exponens, id semper inculcat[2], ut quæ per universam custodiuntur Ecclesiam, non nisi ab Apostolis tradita et commendata credantur. Et Vincentius Lirinensis firmum et inconcussum id esse definit, « quod ubique, quod semper est[3]. » Cui congruit Tertulliani sententia : « Quod apud multos unum invenitur, non est erratum, sed traditum[4]; » quo concludit fieri non potuisse, « ut tot ac tantæ Ecclesiæ in unam fidem erraverint. » Tum illud præcipuum, possibile non fuisse, ut Spiritus sanctus « nullam earum in veritatem deduceret, ad hoc missus à Christo ut esset Doctor veritatis. » Atque hinc illud invictum, « ut veritas nobis adjudicetur, quicumque in eâ regulâ incedimus, quam Ecclesia ab Apostolis, Apostoli à Christo, Christus à Deo tradidit[5]. » Quæ clarè demonstrant, vim traditionis in universalis Ecclesiæ consensione esse positam; in quâ quippe sit certissimum Spiritûs sancti magisterium. Neque ab eâ sententiâ abludit his antiquior Irenæus : « Ecclesia enim,

1. Vide notam hoc loco positam, sup., p. 279 (*Edit. Versal.*).
2. *Aug., de Bapt. cont. Donat., lib.* II, *cap.* VII, *n.* 12, *tom.* IX, *col.* 102; *lib.* IV, *cap.* XXIV, *n.* 31, *col.* 140; *ep.* LIV, *al.* CXVIII, *n.* 4, *tom.* II, *col.* 124. — 3. *Vinc. Lirin., Comm.* I, *c.* III, *tom.* VII, *Bibl. Patr., p.* 250. — 4. *Tertull., de Præscr., adv. hæret., cap.* XXXIII. — 5. *Idem, cap.* XXXVII.

inquit[4], per universum orbem usque ad fines terræ seminata, et ab Apostolis et à discipulis eorum accepit eam fidem, quæ est in unum Deum. » Ac rursus[2] : « Hanc prædicationem cùm acceperit et hanc fidem Ecclesia, et quidem in universum mundum disseminata, diligenter custodit quasi unam domum inhabitans. » Pulchrè, ut totius orbis terrarum tam fida sit, quàm unius domûs consensio. Atque iterum[3] : « Traditionem itaque Apostolorum, in toto mundo manifestatem, in omni Ecclesiâ adest respicere omnibus qui vera velint videre; et continuò hujus universalis traditionis egregium specimen editurus, Ecclesiæ principalis, Romanæ scilicet, traditionem adducit, quâ, inquit[4], « confundimus eos, qui quoquo modo præterquam oportet colligunt. » Ac meritò universali traditione propositâ, partem ejus necessariam, Ecclesiæ Romanæ traditionem commendat; cùm profectò certum esset, non potuisse fieri, ut à reliquis Ecclesiis discreparet, in quâ omnes unitatem servare debeant.

Quæ cùm ita sint, apparet Ecclesiam catholicam primitus esse immotam, cui dictum sit : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam;* et : *Ecce ego vobiscum sum* : Ecclesiam verò Romanam ita esse immotam, ut partem Ecclesiæ principalem summèque necessariam; quæ mater ac magistra Ecclesiarum, totam ipsam Ecclesiam matrem ac magistram agnoscat.

Atque hinc obiter illud solvitur, quod passim objiciunt : *Non est discipulus super magistrum*[5] : nec si discipulorum turba millies congregetur, ideo magistrum auctoritate vincet. Id quidem Christum de se dicere, ut magistro unico, sequentia docent : *Nec servus super Dominum suum.* Neque enim Christiani alteriùs quàm Christi servi sumus; sed propter reverentiam quorumdam Romanorum Pontificum, qui hunc sibi locum attribuunt, respondemus ex antedictis : in christianâ Ecclesiâ docendi auctoritatem acceptæ à Christo per Apostolos traditionis niti testimonio. Porrò traditionis omnes Episcopi testes sunt; ac vis testimonii testium consensu constat. Summa ergo auctoritas in eo consensu est posita. Tùm Papa, in Christi nomine, respectu Ecclesiarum particularium est magister ille quidem, sed respectu Ecclesiæ catholicæ discipulus, cùm in Ecclesiæ catholicæ consensione manifestum appareat Spiritûs sancti magisterium.

CAPUT XV.

Ex Sedis apostolicæ immobili firmitate concludit causas fidei ad eam Sedem referendas; non autem propterea infallibili judicio finiendas : formulæ interrogandi Romani Pontificis, de ejus judicio piam præsumptionem, non tamen continuò certam fidem fuisse; cujus rei exempla proferuntur.

Jam ex totâ antecedente doctrinâ id facilè consequemur, ut majores, ac præsertim fidei quæstiones, in eâ potissimùm Sede definiri oporteat, in qua error non obtineat; et ab eo potissimùm Pontifice, qui in eam seriem intexatur, quæ à fide penitus abrumpi nequeat. Id voluit sanctus Bernardus, loco celebri ad Innocentium II[6], « Oportet ad vestrum referri apostolatum pericula quæque et scandala emergentia in regno Dei, ea præsertim quæ de fide contingunt : dignum namque arbitror, ibi potissimùm resarciri damna fidei, ubi non possit fides sentire defectum. Hæc quippe hujus prærogativa Sedis. » En *Sedis* universim ex antiquâ traditione; non singuli cujusque Romani Pontificis; quâ tamen prærogativa Sedis id fit, ut de fidei periculis ad ejus sedis Præsidem potissimè referatur. Pergit : « Cui enim alteri aliquando dictum est : *Ego pro te rogavi, Petre, ut non deficiat fides tua?* Ergò quod sequitur à Petri successore exigitur : *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos.* » Exigitur certè; quis enim neget id à Petri successore postulari? An id officii sit semper ac necessariò præstiturus, Bernardus non dicit; ac fidenter dixerim, ad Bernardi tempora dixisse neminem.

Interim de Pontificis responso optima quæque præsumebant; atque hinc illæ formulæ interrogandi de fide Romani Pontificis; Hieronymi quidem clamantis ad Damasum[1] : « Ego nullum primum nisi Christum sequens, Beatitudini tuæ, id est cathedræ Petri communione consocior; super illam petram ædificatam Ecclesiam scio; quicumque extra hanc domum Agnum comederit, profanus est; si quis in arcâ Noe non fuerit, peribit regnante diluvio. » Quæ de Sedis dignitate præfatus, de ipso Damaso hæc infert : « Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est, Antichristi est. » Ac paulò post : « Decernite, obsecro : non timebo tres hypostases dicere, si jubetis. » Cui cognatum illud suprà memoratum Justiniani ad Hormisdam de uno Trinitatis crucifixo : « Hoc enim reputamus catholicum, quod vestro religioso responso fuerit intimatum[2]. »

Quæ formulæ ideò per totam Ecclesiam frequentatæ; quòd in Clero Romano tanta lux, tanta doctrina esset, atque in docendâ fide tanta cautio, tantum prærtereà in sede nunquam defectura Christi præsidium; ut facilè præsumerent, ejus sedis Præsulem officio non defuturum. Cæterùm si hæc ad summos apices, non sedi successionique universim, sed singulis quibusque Romanis Pontificibus tribuendum putant, jam dicant Liberio, dicant Sergio III, dicant cæteris, à quorum communione tantisper abstinendum fuit : « Qui tecum non colligit, spargit. » Dicant Honorio : « Non timebo unam, duasve voluntates tacere vel promere, si jubeatis; » tota quidem Ecclesia confundetur. Hæc ergo piæ fiduciæ, non certæ sunt fidei.

Quod ad Hormisdam attinet, recordentur velim, postquam à Justiniano interrogatus, spem Orientis haud satis idoneo responso destituit, Orientalem Ecclesiam in priscâ sententiâ perstitisse; ac demum perpulisse Romanos, ut unum Trinitatis crucifixum secum agnoscerent. Jam illud recordemur, Patres atque ipsos Romanos Pontifices, sæpe ita esse locutos, ut qui de Romani Pontificis judicio dubitarent. Hinc quæsitum in Synodis generalibus, an eorum decreta rectè haberent, necne. Hinc illud Augustini[3] : *Romanos Clericos nihil veritati* nocituros, sed tantùm *inusturos sibi prævaricationis notam,* si sancti Innocentii decreta rescidissent. Hinc illa contestatio Monachorum Hierosolymitanorum, innocuos se esse, si Martinus cum Concilio suo prava et fidei adversa definisset[4]. Multa ejusmodi retulimus, quæ utique cum illis formulis concilianda sunt, et una sit ecclesiasticæ doctrinæ facies. Conciliantur autem, si de Romani Pontificis judicio dubitatum quidem, sed interim optimè præsumptum esse dicamus.

Quin etiam memoravimus similes de cæteris quoque Episcopis locutiones, atque illud imprimis Concilii Romani sub Damaso[5] : « Neque enim hæresis malum cadere in Dei Antistites potest : » non quòd Episcopi à fide cadere non possent; sed quòd id futurum non facilè præsumerent.

Notum illud Cypriani ad Florentium Pupianum[6] in se rebellantem, de singulis quoque episcopis dictum : « Nec hæc jacto, sed dolens profero : cùm te judicem Dei constituas, et Christi, qui dicit ad Apostolos, ac per hos ad omnes præpositos, qui Apostolis vicariâ ordinatione succedunt : *Qui audit vos, me audit*..... Inde enim schismata et hæreses obortæ sunt, et oriuntur, dum Episcopus, qui unus est, et Ecclesiæ præest, superbâ quorumdam præsumptione contemnitur, et homo dignatione Dei honoratus, indignus hominibus judica-

1. *Iren., lib.* I, *cont. hæres., c.* X, *n.* I, *p.* 48. — 2. *Idem, n.* 2, *p.* 49. — 3. *Ibid., lib.* III, *c.* III, *n.* 1, *p.* 175. — 4. *Ibid., n.* 2. — 5. *Matth.*, X, 24. — 6. *Bern., ep.* CXC, *sive trac. cont. Abæl. ad Innoc. II, Præf., tom.* I, *col.* 643.

1. *Pier., ep.* XIV *ad Damas., aliàs* LVII, *tom* IV, *part.* II, *col.* 19, 20. — 2. *Sup., lib.* IX, *c.* XVI. *Ep.* II *Just. ad Horm., tom.* IV *Conc., col.* 1517. — 3. *Aug., lib.* II *ad Bonif., c.* III, *n.* 5; *t.* X, *col.* 434. — 4. *Vid. Conc. Later. sub Mart. I, secr.* II; *tom.* VI *Conc., col.* 117. — 5. *Sup., lib.* IX, *cap.* XIX. *Ep. Synod. Conc. Rom. sub Damas. Coll. Holst. part.* I, *p.* 166; *tom.* II *Conc., col* 892.

6. Is in Africâ, ut videtur, Episcopus fuit, qui cùm Novatiani partibus adhæreret, Cypriano nomen Primatis et etiam Episcopi denegabat (*Edit. Paris*).

tur[1]. » Quem locum ad cujuscumque diœcesis Episcopum pertinere, et sermonis probat series, et novissimus auctor anonymus confitetur[2]. An ergo volebant singulis Episcopis sic aptari illud : *Qui vos audit, me audit*, ut nemo à fide caderet, nemini unquam obsistendum esset? Hæc aptè, hæc temperatè, hæc piâ fiduciâ præsumebant, non ad extremos apices exigebant. Similis locus apud Cyprianum in epistola ad Cornelium Papam[3]. Quid Hieronymus? Nonne de Rufino hæc prodidit : « Scribis quoque me litteris indicasse, quod Papa Theophilus expositionem fidei nuper ediderit, et polliceris, quòd quidquid ille scripserit tu sequaris[4]? » An ergo Alexandrinum Antistitem infallibilem cogitabat? Subdit Hieronymus : « Si Papæ Theophili sententiis delectaris, et nefas putas Pontificum decreta convelli, quid de cæteris dicis, quos ipse damnavit[5]? » Adeo optima quæque de Episcoporum judiciis præsumebant, neque tantùm in fidei quæstionibus, sed etiam in particularibus causis. Unde subdit : « Quid de Anastasio, de quo nulli, ut ais, virum videtur, ut tantæ urbis sacerdos, vel innocenti tibi facere injuriam potuerit, vel absenti. » Nempe adversarii, si de fide ageretur, strictè illud urgerent, non potuisse fieri, ut Anastasius Romanus Pontifex à fide deficeret : cùm de Rufini peculiari causa agatur, fateri coguntur, humani sermonis consuetudine, pro certis assumi solita, quæ piâ fiduciâ præsumerent.

Sexcenta ejusmodi commemorare possem, sed in re tam obviâ pudet esse diligentem. Quin ipse novissimus scriptor anonymus quanta refert, quæ per se ipsa vana sint, nisi in nostram interpretationem temperentur! Nempe Innocentius I ad Macedonas hæc scripsit[6] : « Adverti Sedi apostolicæ, ad quam relatio, quasi ad caput Ecclesiarum missa currebat, aliquam fieri injuriam, cujus adhuc in ambiguum sententia[7] duceretur. » Hic anonymus, qui nihil nisi infallibilitatem cogitat, statim infert, Romanorum Pontificum in fide certissimum esse judicium. Atqui non de fide, sed de disciplina variabili agebatur. Percurrat capitula lector diligens, nihil aliud quàm instituta ecclesiastica inveniet; cujusmodi decreta non semper admitti, et etiam ad incudem revocari posse, idem anonymus cum Theologis omnibus confitetur. Tum illud Innocentii perpendatur : « Adverti Sedi Apostolicæ aliquam fieri injuriam, cujus adhuc in ambiguum sententia duceretur. » Audis *aliquam injuriam;* non hæreticos, non schismaticos cogitabat : *aliquam injuriam* fieri querebatur, quòd de tanta potestate non satis æqua præsumerent; ut etiam si de fide ageretur, locus hic adversario nihil prodesset.

Idem auctor laudat Tarraconense Concilium, ejusque epistolam ad Hilarum Papam, in quâ sic habetur[8] : « Privilegium vestræ Sedis, quo per totum Orbem beatissimi Petri prædicatio universorum illuminationi prospexit, » etc., subdunt : « Ad fidem recurrimus apostolico ore laudatam : inde responsa quærentes, unde nihil errore, nihil præsumptione, sed pontificali totum deliberatione præcipitur. » De Silvani Calaguritani causa agebatur, ejusque ordinationibus præter canones factis : id petunt ab Hilaro, « ut quid super hac parte observare velitis, apostolicis affatibus instruantur. » Ac postea : « Erit vester triumphus, si apostolatûs vestri temporibus, quod sancti Petri cathedra obtinet, catholica audiat Ecclesia. » Exclamant Papam in fide esse infallibilem; cùm de fide nullis quæreret. Præsumebat Synodus Pontificem, cui depositum fidei commissum esset, ut in illo deposito, ita in peculiaribus causis, *nihil errore, nihil præsumptione;* sed omnia *pontificali deliberatione* gesturum, ut in tanta sede fieri consueverat. Cætera ejusmodi æquè inania commemorare piget.

1. *Cypr., ep. ad Flor., Pup.* LXIX, *al.* LXVI, *pag.* 122. — 2. *Anon.*, de Libert., *lib.* VII, *c.* VIII, *n.* 7. — 3. *Cypr. ad Corn., ep.* LV, *al.* LIX, *pag.* 81. — 4. *Apol. Hier. adv. Ruf., lib.* III, *tom.* IV, *part.* II, *col.* 453. — 5. *Idem, col.* 455. — 6. *Innoc. I, ep.* XXII *ad Maced., tom.* II *Conc., col.* 1272. — 7. Hic agit Innocentius de eâ sententiâ, quâ Siricius Papa, an. 390, Bonosii ordinationes damnaverat (*Edit. Paris*). — 8. *Anon., lib.* I, *c.* V, *n.* 12; *Conc. Tarrac., ep.* I *ad Hilar., tom.* IV *Conc., col.* 1033.

Memoratur et illud Paschalis II, in Concilio Lateranensi III. De privilegio agebatur, quod ad investituras laicales tuendas, Henricus V Imperator à Paschale II, in vinculis detento, per vim extorserat. Bruno Signinus Episcopus dixit : « Gratias agamus omnipotenti Deo, qui Dominum Paschalem audivimus proprio ore clamantem, illud privilegium, quòd pravitatem et hæresim continebat[1]. » Hic quidam Episcopi commonere cœperunt Paschalem hæreticum immeritò appellari : privilegium illud malum quidem fuisse; hæresim non fuisse. Paschalis deinde hæresis horrenda voce pulsatus, in hæc verba prorumpit : « Fratres et Domini mei, audite : Ecclesia ista nunquam habuit hæreses; imò hic omnes hæreses conquassatæ sunt; et pro hac Ecclesia Filius Dei in passione oravit, cùm dixit : *Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua.* » Hæc si ad extremos apices urgent, dicant velim, an putent Papam nec hæreticum esse posse; professionem hæreticam ab eo, ne per vim quidem, extorqueri posse. Non id dicent, sat scio. Ergo hæc ad commodam interpretationem temperanda, quâ de Pontifice, propter honorem sedis, optima præsumantur.

Quid quòd Guido Viennensis, tùm Legatus apostolicus, mox Callixtus II Papa in Viennensi Synodo definivit[2], « dictante Spiritu sancto, Investituram omnem de manu laica hæresim esse judicamus? » Quid quòd Paschalis II hæc decreta firmavit, seque adeo in eam hæresim, per vim quidem, sed tamen lapsum esse confessus est? Quid quòd eadem Synodus, sanctis Episcopis consentientibus, ad Paschalem scripsit : « Si nostræ paternitatis assertiones roborare nolueritis, nos à vestrâ obedientiâ repelletis. » Ubi tùm illud : « Qui tecum non colligit, spargit? » Ubi illud : « Hoc reputamus catholicum, quod vestro religioso responso fuerit intimatum? » siquidem ea ad extremos apices exigantur. Ex quibus colligitur, quæcumque pro hâc infallibilitate speciosissima venditant, ea pœnitus introspecta, nihil aliud præferre, præter præsumptionem probabilem ac piam fiduciam.

Sic profectò nobis integra, quod ad fidem attinet, judiciorum ecclesiasticorum ratio constat. Sic enim intelligimus, aliud esse, quod piâ fiduciâ præsumimus, aliud quod certa fide credimus. Cùm Episcopi ac Synodi particulares de fide judicant, hos vera judicasse pia fiducia suadet; sucurrit enim illud : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum*[3] : meritòque præsumitur, tanto præsidio fultos, officio non defuturos, neque aberraturos ab antiqua Ecclesiarum suarum traditione, cujus custodes sunt. Jam si ad Romanum Antistitem quæstio devolvitur; atque is Ecclesiarum omnium communione vigens, ad quem proinde omnia referuntur, promit judicium ex illa Petri Sede, quæ est ædificata in generationem et generationem, ubi stabiliendæ fidei tanta constantia, et adversùs hæreses atque novitates tanta cautela esse solet; multò magis præsumitur judicium, ex Petri æquitate ac prædicatione et communi Ecclesiarum traditione esse depromptum. Cùm verò Ecclesia catholica ipsa decernit, aut ipsa consentit, non præsumptio, sed res ipsa; nec jam pia illa fiducia, sed πληροφορία, quàm Paulus appellat, ac plenæ fidei certitudo.

CAPUT XVI.

De sancto Thomâ et sancto Bonaventurâ Facultatis Parisiensis Doctoribus, quid Gerson senserit : utriusque ac præsertim Angelici Doctoris sententia explicatur.

QUANQUAM Theologi graves, postquam exploratam habent Patrum sententiam, non multùm commoveri solent novellis Scholasticorum opinionibus; nostra tamen postulat erga sanctum Thomam ac sanctum Bona-

1. *Conc. Later.* III *sub Pasc. II, tom.* X *Conc., col.* 767 *et seq.; Vid. Ursp., an.* 1116. — 2. *Conc. Vienn., ep. ad Pasch. II, tom.* X, *col.* 785. — 3. *Matth.*, XVIII, 20.

venturam, scholæ Parisiensis decora, reverentia singularis, ne illos silentio prætermittamus.

Et quidem Joannes Gerson, sermone Constantiæ dicto, festo die sancti Antonii, in hæc verba : *Nuptiæ factæ sunt in Canâ Galileæ*[1] ; postea quàm retulit illud sessionis v Constantiensis, de conciliari potestate decretum : « Huic, inquit[2], veritati fundatæ supra petram sacræ Scripturæ quisquis à proposito detrahit, cadit in hæresim jam damnatam, quam nullus unquam Theologus maximè Parisiensis et sanctus asseruit. Vidi nuper sanctum Thomam et Bonaventuram dantes supremam et plenam summo Pontifici potestatem ecclesiasticam. Rectè, procul dubio; sed hoc faciunt in comparatione ad fideles singulos et particulares Ecclesias. » Hæc Gerson; neque reverâ quidquam aliud apud sanctos illos Doctores legimus.

Certè sanctus Thomas alicubi docet, « ad Romanum Pontificem à Synodo appellari, quæ omnia patent ex gestis Chalcedonensis Synodi. » Quo uno satis constat, sanctum Doctorem locutum generatim de Synodis, abstrahendo ab universali vel particulari Synodo. In actis enim Chalcedonensibus videmus appellatum à particulari Flaviani Constantinopolitani Synodo, ad sanctum Leonem; à Synodo universali appellatum fuisse non videmus. Jam de pontificiâ infallibilitate, quem unum quæstionum fontem vidimus, apud Bonaventuram quidem nihil invenio, quo eam Romano Pontifici asserat. Imò verò tractans promissionem illam, quâ pontificia infallibilitas vel maximè stare videatur : *Rogavi pro te*, etc. Bonaventura sic exponit, ut ad fidem Ecclesiæ catholicæ referat[3].

Sanctum verò Thomam audimus eodem modo exponentem : « Universalis Ecclesiæ fides non potest deficere, Domino dicente, *Rogavi pro te, ut*, etc.[4]. »

Huic interpretationi reliqua sancti Doctoris, in 2. 2. de fide tractantis, doctrina congruit : nam quæstione I, articulo IX, sic habet[5] : « Sed contra est, quod Ecclesia universalis non potest errare, quia à Spiritu sancto gubernatur, qui est Spiritus veritatis : hoc enim promisit Dominus Discipulis, Joan., XVI, dicens : *Cùm venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*[6]. »

Eodem articulo, ad tertium, exponens cur in Symbolo ità dicatur, *Credo in Deum*, quod ad fidem formatam, id est cum charitate conjunctam, pertinet, ait[7], « quòd confessio fidei traditur in Symbolo quasi ex personâ totius Ecclesiæ, quæ per fidem unitur. Fides autem Ecclesiæ est fides formata : talis enim fides invenitur in omnibus illis, qui sunt numero et merito de Ecclesiâ. » Quare illud : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, fidei formatæ est. Talis enim fides Petro promittitur, et meritò refertur ad universalem Ecclesiam, cui semper inesse constat fidem, eamque formatam.

Quod autem idem Doctor, articulo sequente, concludit, « Quòd ad summum Pontificem pertineat fidei symbolum ordinare[8], » ita est intelligendum, ut ad ipsum præcipuè; ut sine ipso ad nullum; denique ut ad ipsum, ut publicam personam, hoc est, « utentem Concilio, et requirentem adjutorium universalis Ecclesiæ; » quemadmodum Antoninus Thomæ discipulus exponebat[9].

Unde sanctus Doctor, eodem articulo X, sic habet[10] : « Sed contra est, quòd editio Symboli facta est in Synodo generali; sed ejusmodi Synodus auctoritate solius summi Pontificis potest congregari, ut habetur in Decr. dist. XVII. Ergo editio Symboli ad auctoritatem summi Pontificis pertinet; » summi certè Pontificis, « utentis Concilio, et requirentis adjutorium universalis Ecclesiæ. »

1. *Joan.*, II, 1. — 2. *Gers.*, *serm. in festo S. Anton.*, *tom.* II, *p.* 355. — 3. *Bonav.*, *exp. in Ev. Luc.*, *c.* XXII, *tom.* II. — 4. *Vid. comm. S. Thom. in Evang. Luc.* — 5. *S. Thom.*, 2 2, *quæst.* I, *art.* IX : Sed contra. — 6. *Joan.*, XVI, 13. — 7. *S. Thom.*, *idem*, *ad tert.* — 8. *Idem*, *ibid.*, *art.* X, *in corpore.* — 9. *Anton.*, *Sum. Theol.*, *part.* III, *parag.* IV, *p.* 418, *verso.* — 10. *S. Thom.*, *loc. cit.*: Sed contra.

Et ibidem ad secundum respondens ad illud Synodi Ephesinæ interdictum, quòd aliam fidem præter Nicænam nulli proferre liceat, sic ait : « Ad secundum dicendum, quòd prohibitio et sententia Synodi se extendit ad privatas personas, quarum non est determinare de fide. Non enim per ejusmodi sententiam Synodi generalis ablata est potestas sequenti Synodo novam editionem Symboli facere; non quidem aliam fidem continentem : sed eamdem magis expositam : sic enim quælibet Synodus observavit, ut sequens Synodus aliquid exponeret supra id quod præcedens Synodus exposuerat, propter necessitatem alicujus hæresis insurgentis. Unde pertinet ad summum Pontificem, cujus auctoritate Synodus congregatur, et ejus sententia confirmatur. » Porrò confirmare quid sit alibi diximus[1], nec repugnat sanctus Thomas, sed ecclesiasticam vocem ex universali traditione intelligendam relinquit.

Idem sanctus Doctor, articulo IX præcedente, dixerat, argumento *Sed contra* : « Symbolum est auctoritate universalis Ecclesiæ editum : nihil ergo inconveniens in eo continetur. » Hic robur, hic omnimoda et inconcussa firmitudo.

Cùm ergo concludit, in corpore articuli X : « Quòd ad summi Pontificis auctoritatem pertineat editio Symboli; quòd ad ejus auctoritatem pertineat finaliter determinare ea quæ sunt fidei, ut ab omnibus inconcussâ fide teneantur; quòd unitas servari non potest, nisi quæstio fidei determinetur per eum qui toti Ecclesiæ præest, ut sic ejus sententia firmiter à totâ Ecclesiâ teneatur; » intellige ex ipso, non quòd in summo Pontifice solo ea auctoritas resideat : nam universali Ecclesiæ, ejusque Synodis tribuit *auctoritatem et potestatem* edendi Symboli, eamque inconcussam[2]; sed quòd in summo Pontifice sit ea auctoritas, quæ omnibus præsit, quæ omnes moveat ad unitatem, quæ ubi opus est, et omnes convocet et acta confirmet. Qui autem convocat et confirmat, non proinde ipse solus judicat atque determinat; sed omnium judicio determinationique consentit, atque ex eis pronuntiat.

« Sic ejus sententia à totâ Ecclesiâ firmiter tenetur, » ut dixit sanctus Thomas : quia ex omnium sensu ac totius Ecclesiæ traditione judicat. Unde etiam Synodi sententia, ejus sententia est; alluditque sanctus Thomas ad eum decernendi morem qui jam obtinuerat, ut sub Papæ nomine synodale decretum ederetur, atque ipse, Synodo approbante, decerneret.

Ex quibus intelligitur, id quod ipse sanctus Doctor sic deindè concludit : « Et ideo ad solam auctoritatem summi Pontificis pertinet nova editio Symboli, sicut et omnia alia quæ pertinent ad totam Ecclesiam, ut congregare Synodum et alia ejusmodi[3] : » satis enim ex dictis patet *Symboli editionem ad solam auctoritatem* referri Pontificis, quòd et ipsa præcipua sit, et sine illa nihil fiat aut valeat; quod sæpe diximus.

Cùm autem sanctus Thomas ait, ad summum Pontificem pertinere, ut congreget, Synodum, ostendit se loqui de ordinariis casibus; cùm omnes fateantur multos esse casus, quibus Synodus, etiam invito summo Pontifice, congregari possit, ut vidimus.

Jam quòd idem sanctus Doctor fidei unitatem inde proficisci docet, quòd fidei quæstio ad eum referatur qui toti Ecclesiæ præsit, omnes catholici consentiunt : atque id est quod Joannes Gerson his affirmat verbis : « Ea quæ fidei sunt, debent eadem esse apud omnes; et hæc identitas et unitas, vix aut nunquam perpetuari potest, nisi recursus esset finalis ad unum caput[4]. » Non profecto quod omnia à solo Papâ finiantur : nihil enim magis abhorret à Gersonis sententiâ; sed quòd finale illud sit, quod cum totâ Ecclesiâ Papa definiat.

Meritò ergo Gerson nihil se à sancto Thomâ discrepare docet; ac si rectè intelligatur eorum sententia,

1. *Sup. lib.* VIII, *cap.* II *et seq.* — 2. *S. Thom.*, *idem*, *art* IX : Sed contra. — 3. *Ibid.*, *art.* X, *In corp.* — 4. *Gers.*, *tract. de Conc. gen. unius obedient.*, *tom.* II, *p.* 28.

summa quidem ipsa in unum convenit. Id tantùm Gerson, aliique Parisienses sancti Thomæ doctrinæ addiderunt, quòd diuturnissimi atque hactenus inexperti schismatis mali docti, multa experiri, multa prævidere coacti sunt, circa dissensionem Synodi ac Papæ, quæ sanctus Thomas non attigit, tùm quòd occasio et tempus non id postulabat, tùm quòd minùs necessaria videbantur rudioribus Theologis, quos ipse in Summâ instruebat. Unde hìc, summa capita attigisse contentus, reliqua prætermittit.

Denique quòd sanctus Thomas, eodem articulo x, majores ac difficiliores quæstiones ad summum Pontificem referri inde probat, « quòd Dominus, *Luc.*, XXII, Petro dixit, quem summum Pontificem constituit : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua; et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* : rectè omnino facit; atque id directè probant illa Christi verba : *Confirma fratres tuos.* Quo quidem officio confirmandi fratres maximè opus est, in arduâ et ancipiti re; neque tamen concludendum, ad summum Pontificem propriè pertinere, *ut non deficiat fides* ejus : neque enim sanctus Thomas id dicit; imo ex ejus dictis constitit, quod illa non defectura fides Petri, sit ipsa universalis Ecclesiæ aut certè peculiaris Ecclesiæ Romanæ fides. Atque ita sanctus Thomas exposuit, cùm hunc Lucæ locum deditâ operâ interpretaretur.

Quare si rem, uti diximus, summa ipsa perpendimus, nihil sanctus Thomas à reliquis Parisiensibus differre videatur, quem tamen si perfractè nihil tale memorantem, ad Romani Pontificis omnino absolutam atque independentem ab Ecclesiæ consensu auctoritatem trahant, patiantur certè nos in doctrina Patrum, qui antecesserint, atque in posterioribus, jam quæstione motâ, Concilii Constantiensis judicatis, tuto acquiescere.

CAPUT XVII.

Testimonium ex Cleri Gallicani cœtu anno 1626 petitum : alia argumenta ex Janseniano negotio deprompta solvuntur : conventus anni 1653, Bullæque solemnis acceptatio.

AT enim objiciunt[1], malè hæc à nobis memorari tanquam Ecclesiæ Gallicanæ dogmata, cùm à Cleri Gallicani cœtu recente memoriâ rejecta sint. Atque hìc referunt Comitiorum generalium anni 1626 articulum CXXXVII, in quo hæc verba sunt : « Hortandos Episcopos, uti Sedem observent apostolicam, Ecclesiamque Romanam infallibili Dei promissione fundatam[2]. » At quorsum nobis hæc objiciunt quæ tuemur? Certè enim Sedem apostolicam, partem Ecclesiæ principalem, atque omnium caput, eâ promissione, quâ totum ipsum nititur fulciri diximus. Gravius illud putant quod subditur : « Petro cum clavibus datam infallibilitatem fidei, quam videmus, divinæ potentiæ miraculo, in Petri successoribus ad hodiernum usque diem immobilem permanere. » Quis enim nostrùm negat, Petro promissam eam, quæ nunquam deficiat, fidem, atque in ejus successoribus, divinâ Providentiâ permansisse, ac porrò permansuram fidem, summa quidem ipsa, ita ut ipsa series atque successio nunquam à fide abrumpatur, quemadmodum à Patribus intellectum esse vidimus. Miror hæc à viris gravibus, atque à novissimo auctore anonymo venditari[3]. Neque pluris valet id quod à Gallicanis depromit Episcopis[4], in ea epistola, quam ad Innocentium X, anno 1653, de condemnandis Jansenii propositionibus perscripserunt : « Majores Ecclesiæ causas ad Sedem apostolicam referri, solemnis Ecclesiæ mos est, quem fides Petri nunquam deficiens perpetuò retineri pro jure suo postulat[5]. » Quæ sanè nihil contra nos, qui confitemur, fidem Petri in Sede apostolica minimè defecturam, atque ejus rei gratia fidei causas ad eam referendas. Hæc ergo ex communi traditione desumpta nobis objici ratio non sinit. Sed quia ex Jansenii negotio, alia argumenta ducunt, quæ magni putant ponderis, rem ipsam ab exordio repetamus.

Primùm ergo prodiit ea epistola anni 1653, qua plurimi Episcopi Gallicani Cornelii Jansenii Iprensis Episcopi libro posthumo et doctrina commoti, à summo Pontifice flagitabant, ut *quinque præsertim propositiones* epistolæ insertas, « de quibus disceptatio periculosior, et contentio ardentior esset, sua Sanctitas expenderet, ac perspicuam ac certam de unaquaque sententiam ferret[1]. » Hæc summa epistolæ est, cui octoginta[2] circiter Episcopi subscripserunt.

Re diu perpensâ, multisque et gravissimis habitis consultationibus, Innocentius X, uti rogatus fuerat, sententiam tulit de illis quinque omnium sermone celebratis propositionibus[3], « de quibus occasione libri, cui titulus : AUGUSTINUS CORNELII JANSENII IPRENSIS EPISCOPI, inter alias ejus opiniones orta fuerit præsertim in Galliis controversia : » quas propositiones singulas Pontifex suâ notâ confixit, « nec tamen probatis aliis opinionibus quæ continentur in dicto Jansenii libro; » datum pridie Kal. Junii, anno 1653, pontificatûs IX.

Eam definitionem per Nuntium apostolicum misit in Galliam cum duplici Brevi apostolico, altero ad Regem, altero ad Episcopos Gallicanos[4]. Rex, 4 Julii, anno 1653, dedit *Patentes*, quas vocant, *litteras* ad Archiepiscopos et Episcopos. His cùm declarasset nihil Innocentii Constitutione contineri, « quod Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus et regiæ coronæ juribus esset adversum[5], » Episcopos hortabatur atque admonebat, ut eam publicarent et executioni darent. Nam quod primum irrepserat, id etiam *jubere* Regem, Clero postulante, sublatum est.

Quid deinde in recipiendâ atque publicandâ pontificiâ Constitutione Episcopi Gallicani gesserint, docet relatio, anno 1655, jussu congregationis Cleri Gallicani lingua vulgari facta atque edita ad rei memoriam sempiternam; atque à quadraginta Episcopis, totoque ipsis adjuncto presbyterio, universi Cleri nomine subsignata.

Quæ ergo doceat illa relatio hæc sunt. Primum quidem visum esse, « ut ad firmiorem Constitutionis executionem, Sedisque apostolicæ majorem dignitatem, atque episcopatûs honorem, ipsa Constitutio facto Episcoporum cœtu reciperetur atque firmaretur[6]. » Habitus ille cœtus undecimo Julii anno 1653, in ipsa regiâ, in eâ scilicet Luparæi palatii parte, in quâ morabatur eminentissimus Julius Cardinalis Mazarinus, præcipuus regni administer, qui sacro cœtui præsidebat.

Ibi primùm lectæ sunt *Patentes litteræ*, observatumque ab Episcopis, à Rege « pro more declaratum, ipsam Constitutionem nihil regni juribus nocituram, jussosque Regis administros, ut operam suam in exequendâ Bullâ Episcopis adjungerent. Cæterùm quòd attineret ad Constitutionis solemnem receptionem, quæ auctoritate ecclesiastica fieret, id totum episcopali deliberationi à Rege permissum[7]. » Atque iterum : « Definitionem à Papâ editam, liberæ Episcoporum deliberationi relinquendam, ut ejus publicationem atque executionem decernerent, nullo coacti judicio sæcularis potestatis. »

De ipsâ deliberatione, sic est in nostrâ relatione proditum[8] : « Cùm Constitutionis materia et argumentum à duodecim annis per Gallias agitatum, omnibus notum esset, facilè agnitum, pontificiâ Constitutione, firmatam antiquam Ecclesiæ fidem à Conciliis ac Patribus traditam, atque in Concilio Tridentino innovatam..... Itaque communi omnium sententiâ conclusum ab Episcopis congregatis, ut acceptarent Bullam, omnique obsequio ac reverentiâ susciperent, quæ in ea decisa essent. » Sic à Clero Gallicano pontificia Constitutio, factâ deliberatione, suscepta et *acceptata est*. Quam vocem rei exponendæ necessariam condonari nobis vo-

1. *Anon.*, de Libert., etc., *lib.* IX, *cap.* X, *n.* 3. — 2. *Avis de l'Assemblée du clergé à MM. les archevêques et évêques, du* 20 *janv.* 1626, *art.* CXXXVII. — 3. *Anon., loc. jam cit.* — 4. *Ib.*, *lib.* VII, *c.* XVII, *n.* 12. — 5. *Relat. des delibér. du Clerg. de France. Paris, Vitré*, 1661, *p.* 25.

1. *Relat., idem, p.* 26. — 2. LXXXV. — 3. *Bull. Inn. X, ibid., p.* 28. — 4. *Bull. Inn. X, ibid., p.* 27 *et* 33. — 5. *Déclar. du roi, etc., ibid., p.* 34. — 6. *Idem, p.* 5. — 7. *Ibid., p.* 6. — 8. *Ibid., p.* 7.

lumus : ut quæ linguâ nostra aliquid spontaneum, atque, ut ita dicam, auctoritativum sonet.

Hic subit recordatio susceptæ à majoribus nostris sancti Leonis adversùs Eutychen epistolæ[1] : « Quod in eâ recognoscerent fidei suæ sensum, et ita se semper ex paterna traditione lætentur tenuisse. » Jam ad relationem redeamus.

Decretum in eâdem congregatione Episcoporum, ut ad summum Pontificem et ad omnes Episcopos scriberetur : utque epistola ad Episcopos[2] « ita conscriberetur, ut Episcopis Gallicanis constaret integrum jus definiendarum, primo certè gradu primâque instantiâ, fidei quæstionum, ubi id utile videretur; sive pœnas juris decernendo adversùs manifestos hæreticos, sive res dubias, congregatione habitâ, decidendo[3]. » Sic Ecclesia Gallicana juris episcopalis ubique recordatur.

Epistolæ, congregatione habitâ, lectæ, probatæ ac subsignatæ sunt ab omnibus Episcopis, 15 Julii.

Epistola ad Papam hæc habet[4] : « Non solùm ex Christi Domini nostri pollicitatione Petro facta, sed etiam ex actis priorum Pontificum, et anathematismis adversùs Apollinarium et Macedonium, nondum ab ullâ œcumenicâ Synodo damnatos, à Damaso paulò antea jactis; judicia pro sanciendâ regulâ fidei, à summis Pontificibus lata, super Episcoporum consultatione (sive suam in actis relationis sententiam ponant, sive omittant, prout illis collibuerit) divina æquè ac summâ per universam Ecclesiam auctoritate niti : cui Christiani omnes ex officio, ipsius quoque mentis obsequium præstare teneantur. » Quo loco id volebant, non esse semper necessariam Synodi œcumenicæ sententiam, ut Christiani ad fidei officium tenerentur; sed omnino sufficere, consulentibus Episcopis, Romani Pontificis auctoritatem; si quidem decretum ejus reciperetur, ut ipsi fecerant, atque à se factum esse gestis indiderant ad rei memoriam[5].

In epistolâ ad Episcopos disertè scriptum erat : « Et ad Episcoporum necessariam atque essentialem dignitatem pertinere, ut de fidei quæstionibus primam ferrent sententiam; et ne id facerent (Episcopos qui Papam consuluerant) animorum dissensionibus fuisse prohibitos[6]. »

Addebant : ad nos Constitutione perlatâ, « Episcopos congregatos, ut deliberarent quid in hoc negotio facto opus esset, uno spiritu, uno corde, uno ore ita consensisse ad recipiendum illius judicium, cui per unitatem christiani episcopatûs hierarchicâ subordinatione colligati essent; ut merito crediderint propositionum condemnationem, unà cum eo à se quoque esse prolatam ac pronuntiatam. » Sic se Episcopos, hoc est, *conjudices* et *condecernentes*, quod sæpè diximus; suumque consensum, non nudi obsequii, sed etiam judicii, decretique ecclesiastici loco esse meminerant.

Hæc triginta Episcopi decreverunt, subsignarunt, totâ Galliâ divulgarunt; eoque spiritu omnes Episcopi Constitutionem ad se ab eo cœtu missam receperunt; ut dubium non sit, quin communis is fuerit Ecclesiæ Gallicanæ sensus.

CAPUT XVIII.

Tres aliæ secutæ Cleri Gallicani congregationes probant necessariam Episcoporum consensionem, atque hanc pro ecclesiastico judicio esse habendam.

Pergit relatio, docetque « harum turbarum auctores, neque summi Pontificis auctoritate, neque Ecclesiæ Gallicanæ universali assensu cohiberi potuisse[7]; » subortam de genuinis propositionum sensibus quæstionem, sive vitiligationem, cujus gratiâ (anno 1654, 9 Martii) XXXVIII Episcopi iterum ad Luparam, apud eminentissimum Mazarinum convenirent.

1. *Ep. syn. Episc. Gall. ad Leon. Mag., tom.* III *Conc., col.* 1329. *Inter Leon. post epist.* LXXVI, *al.* LI. — 2. Scriptum legimus in Relatione *ad Papam*, mendo typographico, vel descriptoris incogitantiâ (*Edit. Paris*). — 3. *Relat.*, p. 8. — 4. *Idem*, p. 36. — 5. *Ibid.*, p. 40. — 6. *Ibid.*, p. 41. — 7. *Ibid.*, p. 8.

Quæstio gravis Patribus visa est, atque omnino id agi, ut Constitutio evanesceret, summusque Pontifex tantùm inani murmure detonasse videretur. Itaque datum negotium aliquot Episcopis, ut quæ ad hanc rem facerent, diligenter ponderarent; quorum relatione factâ, lectisque Jansenii necessariis locis, aliisque in eam rem editis scriptis atque documentis, re in deliberationem adductâ, « conclusum est (à sacro cœtu) declaratum iri per modum, judicii visis omnibus causæ ex utrâque parte documentis, in Constitutione damnatas propositiones : ut quæ Jansenii essent, ac sensu Jansenii, cujus judicii relatio ad summum Pontificem atque etiam ad universos Episcopos Gallicanos, datis litteris, mitteretur : » 28 Martii, anno 1654[1].

Sic Episcopi in Constitutionis apostolicæ executione atque interpretatione, subortâ difficultate, quam ad decreti fidei robur maximè pertinere constaret, agunt ut judices, idque ad Innocentium X scribunt his verbis[2] : « Ad munus episcopale pertinere putavimus, recens excitatas à Clericis numero paucis contentiones, definitione nostrâ compescere; quâ Constitutionis apostolicæ integra executio, quæ nobis commissa est, adversùs alienas à vero illius sensu expositiones sanciatur. » Atque iterum[3] : « Nos in hâc urbe Parisiensi congregati censuimus, et per epistolam encyclicam his litteris adjunctam declaravimus, propositiones illas et opiniones esse Cornelii Jansenii, et in sensu ejusdem Jansenii à Sanctitate vestrâ damnatas, disertis et manifestis verbis : » denique : « Constitutionem ordine canonico latam, atque genuino in sensu intellectam, quem litteræ istæ patefaciunt nos suscipere testamur. »

Sic profectò testari pergunt consensionem suam, cùm ad papalis decreti auctoritatem accedit, judicium esse ecclesiasticum; quâ etiam Constitutionis verus genuinusque, quem ipsi admittant, sensus exponatur; *genuino sensu*, inquiunt, *quem litteræ istæ patefaciunt*.

Epistolâ verò ad Præsules Gallicanos missâ, sic dicunt : « Declaravimus et hoc nostro judicio declaramus[4] : » ut nemini dubium esse possit, quin judicium ecclesiasticum hâc suâ definitione protulerint.

Hæc igitur omnia ad Innocentium X missa, ac per Episcopum Lutevensem tum Romæ agentem tradita[5], summâ Pontificis gratulatione accepta sunt, probatumque est latum de sublatâ difficultate ac Bullæ interpretatione ab Episcopis judicium, dato Brevi 29 Septembris, anno 1654.

Quo Brevi recepto, ac per universam Galliam promulgato, tertiò Episcopi Parisiis congregantur, atque ad universos Galliarum Episcopos hæc gesta perscribunt, testanturque ab Episcopis primùm congregatis, « cùm reverentiâ receptam Constitutionem, unoque spiritu cum sanctissimo Papâ probatam ac pronuntiatam quinque propositionum, quas ipse censura confixerat, condemnationem[6]. » Quò rursus declarant consensionem suam verum ecclesiasticumque judicium.

Subdunt ab Episcopis iterum congregatis verum Constitutionis sensum, expresso judicio declaratum, datâ epistolâ, 10 Mai 1655[7].

Anno denique 1656, Episcopi quartùm congregati numero XL, cum deputatis omnibus, ordinario cœtu Cleri Gallicani, quæ tribus antè actis cœtibus gesta erant, ordine recensita confirmarunt 2 Septembris[8]. Insuper affirmarunt, intactam et inviolatam manere sancti Augustini doctrinam, quam Jansenius perperam sibi vindicavit; atque hæc omnia ad Alexandrum VII perscripserunt.

In epistolâ ad Regem hæc dicunt : « A se denuo confirmata et approbata, quæ Mazarino Cardinale Præside gessissent Episcopi ad acceptandum judicium suæ Sanctitatis, et condemnationem errorum[9] : » Regique supplicant, ut jubeat judices suos adesse auxilio Episcopis

1. *Relat.*, p. 14 *et* 15. — 2. *Idem*, p. 45. — 3. *Ibid.*, p. 46. — 4. *Ibid.*, p. 49. — 5. *Ibid.*, p. 15. — 6. *Ibid.*, p. 58. — 7. *Ibid.*, p. 59. — 8. *Ibid.*, p. 62 *et seq.* — 9. *Ibid.*, p. 69 *et seq.*

exequentibus Constitutionem, *eorum consensu receptam.*

Ad Reginam verò matrem : « Ab Innocentio X confirmatum id quod ipsi judicassent : » tum : « Acceptatam à se unanimi consensu Sedis apostolicæ definitionem[1]. »

Posteà ad Episcopos : « Exequendam Constitutionem eo sensu, qui judicio episcopalis cœtûs declaratus esset mense Martio 1654[2]; » ad quos etiam mittunt formulam ab omnibus subscribendam.

Denique relationem, ex qua hæc omnia retulimus, fieri jusserunt, comprobarunt; manu sua confirmarunt. Hæc gesta, primâ, secundâ, et quartâ Septembris in congregatione generali totius Cleri Gallicani, anno 1656.

Sic igitur Ecclesia Gallicana decretum fidei à Sede apostolica missum, consensu, judicio, deliberatione accepit.

CAPUT XIX.

Duo exempla ab antiquitate deprompta, quibus Gallicanarum congregationum gesta firmantur : sancti Siricii de Joviniano judicium : Capuana Synodus, et ejusdem Siricii responsio ad Macedonas.

Sic quoque solebat antiquitas. Quarto sæculo, cùm Jovinianus virginitatis propositum improbaret, eamque hæresim in ipsa etiam urbe Roma disseminare inciperet, sanctus Siricius Papa, *facto Presbytorio,* eum condemnavit; atque hoc judicium ad Mediolanensem direxit Ecclesiam. Sic autem erat constitutum[3] : « Unde Apostolorum secuti præceptum, quia aliter quam quod accepimus, annuntiabant, excommunicavimus. Omnium ergo nostrûm tam Presbyterorum quàm etiam totius Cleri, unam scitote fuisse sententiam, ut Jovinianus, Auxentius, Genialis, etc. qui incentores novæ hæresis et blasphemiæ inventi sunt, divinâ sententiâ, et nostro judicio, in perpetuum damnati, extra Ecclesiam remanerent, quod custodituram Sanctitatem vestram non ambigens, hæc scripta direxi. »

Hoc sancti Siricii Papæ ac Sedis apostolicæ judicium Itali Episcopi, sancto Ambrosio Præside, Mediolani congregati, synodali judicio receperunt his verbis : « Itaque Jovinianum, Auxentium, etc., quos Sanctitas tua damnavit, scias apud nos quoque secundùm judicium tuum esse damnatos[4]. » Sic damnatos Sedis apostolicæ judicio, ipsi quoque, sed prolato pariter judicio, damnant. Unde ille consensus, quo ecclesiastica judicia summam vim obtinent, perinde haberi censetur, cùm vel Episcopos præeuntes Sedes apostolica probat, vel Sede apostolicâ præeunte, concinunt et consentiunt Ecclesiæ.

Sic ab Episcopis Gallicanis Lutetiæ Parisiorum frequente conventu sæpius congregatis, Innocentii X recepta Constitutio. Reliqua in Jansenii Augustinum sacrosanctæ Sedis acta, eodem Episcoporum consensu valuerunt. In Galliis, maximâ solemnitate, gravissimoque judicio expressus consensus est editus; ut solet esse clarior, ubi controversiæ maximè viguerunt. Bullas interim toto orbe catholico receptas esse constat, ut nullus omnino sit dubitationi locus, quin istud hæreticum dogma æterno judicio condemnetur.

Jam quòd Episcopi Gallicani episcopalis juris esse profitentur, ut, cùm res tulerit, ipsi adunati de quæstionibus fidei primam ferant sententiam, ex antiquâ item traditione depromptum est[5]. Ita enim Antiochenæ, Constantinopolitanæ, Africanæ Synodi, de Pauli Samosateni, Eutychetis, Pelagii ac Cœlestii hæresi judicarunt, multaque alia hujus rei exempla memorantur, quæ Sedes etiam apostolica comprobavit. Illud insigne est, quod à Synodo Capuensi gestum est sub eodem beato Papâ Siricio, cujus adversùs Jovinianum decreta retulimus.

Ea Synodus paulò ante decretum illud, ut videtur, duabus de causis celebrata est; primùm ad finiendam Ecclesiæ Antiochenæ veterem discordiam, cùm Evagrius et Flavianus de episcopatu contenderent; secundò, ut de Bonoso Episcopo ferretur judicium, qui adversùs beatæ Mariæ virginitatem blasphemare ausus fuerat.

Cùm neque Flavianus, neque, ut videtur, Bonosus Synodo Capuensi se sisterent; illius causa, Theophilo Alexandrino atque Ægyptiis Episcopis; hujus, Anysio Thessalonicensi ejusque Synodo delegatur.

Hæc quidem decreta erant, salvâ Sedis apostolicæ auctoritate; unde beatus Ambrosius ad Theophilum, Synodi Capuensis nomine, hæc scribit : « Sanè referendum arbitramur ad sanctum fratrem nostrum Romanæ Sacerdotem Ecclesiæ, quoniam præsumimus ea te judicaturum, quæ etiam illi displicere nequeant[1]. » Subdit pacem futuram; cùm id, inquit, gestum esse cognoverimus quod Ecclesia Romana haud dubiè comprobaverit. »

Neque est ambiguum quin Anysio Macedonibusque, quibus præerat, Episcopis, eadem lex dicta sit; cùm constet eam provinciam Sedi apostolicæ peculiari jure fuisse subditam. Quo etiam factum est, cùm quædam causæ pars indecisa penderet, ut beati Siricii Papæ sententiam exquirerent. At sanctus Pontifex sic rescripsit[2] : « Accepi litteras vestras de Bonoso Episcopo, quibus vel pro veritate, vel pro modestia, nostram sententiam sciscitari voluistis; sed cùm ejusmodi fuerit Concilii Capuensis judicium, ut finitimi Bonoso atque ejus accusatoribus judices tribuerentur, et præcipuè Macedones, qui cum Episcopo Thessalonicensi de ejus factis cognoscerent, advertimus quod nobis judicandi forma competere non posset. Nam si integra esset hodie Synodus, rectè de his quæ comprehendit vestrorum scriptorum series, decerneremus. Vestrûm est igitur, quia hoc recepistis judicium, sententiam ferre de omnibus; nec refugiendi, nec elabendi, vel accusatoribus, vel accusato copiam dare. Vicem enim Synodi recepistis, quos ad examinandum Synodus delegit. » Ac paulò post : « Vos enim totius, ut scripsimus, Synodi vice decernitis; nos quasi ex Synodi auctoritate judicare non convenit. » Hæc deindè subjungit : « Sanè negare non possumus de Mariæ filiis jure reprehensum, meritòque vestram Sanctitatem abhorruisse, quod ex eodem utero virginali, ex quo secundùm carnem Christus natus est, alius partus effusus sit. » Quam causam multis ac præclarè egit.

Hanc egregiam epistolam inter beati Ambrosii epistolas sub ejusdem Ambrosii nomine legebamus : sed ipsa verborum series, atque ibidem facta Ambrosii mentio repugnabat. Eam vir doctissimus et candidissimus Lucas Holstenius[3], Bibliothecæ Vaticanæ Præfectus, ex veteribus archivis sancto Siricio restituit[4].

Jam ex eâ epistolâ hæc habemus : primùm, causam fidei Anysio ejusque coepiscopis à Capuanâ Synodo delegatam, atque ab iis judicatam fuisse : neque tantùm judicatum Bonosum beatæ Mariæ virginitati detraxisse, sed etiam eam blasphemam esse sententiam; quod judicium sanctus Siricius comprobavit. Hoc primùm. Tum illud, beatum Pontificem, etiam Macedonum Episcoporum, id deferente Concilio, nullam judicii partem delibare voluisse; sed rem integram reliquisse iis, quibus Capuensis Synodus demandasset.

Et magna quidem erat, cujus auctoritati sanctus Siricius detulit, Capuensis Synodus; non tamen œcumenica. Verùm Romani Pontifices, ecclesiastici ordinis

1. *Vid. Relat.*, *p.* 74. — 2. *Idem*, *p.* 77. — 3. *Ep. Siric. ad Mediol. Eccles. in Ambr. post ep.* XLI, *al.* LXXX; *tom.* II, *col.* 965. *Vid. etiam tom.* II *Conc.*, *col.* 1024. — 4. *Rescript. ep. Ambr.*, *etc.*, *ad Siric. int. Ambros. epist.* XLII, *aliàs* LXXXI, *col.* 969; *et tom.* II *Conc.*, *col.* 1026. — 5. *Vid. Relat.*, *p.* 8 *et* 40.

1. *Ambr.*, *ep.* LXVI, *aliàs* LXXVIII, *n.* 7, *tom.* II, *col.* 1007, 1008. — 2. *Ep. Siric. int. Ambr. post ep.* LV, *aliàs post* LXXIX; *ibid.*, *col.* 1008 *et tom.* II *Conc.*, *col.* 1033. — 3. *Holst. Collect.*, *part.* I.

4. Holstenii rationibus non moventur PP. Bened. qui dubitant utrum ille manuscriptorum auctoritatem, an verò Baronii conjecturam secutus fuerit. Idem existimant hanc epistolam tam benè, aut alicui de Italiâ Metropolitano attribui posse, aut ipsi Ambrosio scribenti nomine alicujus Synodi, quam Siricio. Vide eorum notas loc. cit. At D. DE TILLEMONT, qui Holstenii conjecturam habet probabiliorem, dicit non esse verisimile Ambrosium nomine Synodi, cui præsedisset, hæc verba scripsisse : *Nos quasi ex Synodi auctoritate judicare non convenit;* nec verisimilius hanc epistolam posse attribui alicui de Italiâ Metropolitano. Vid. tom. X, Ambr. vit., art. LXX, p. 240; et note LXV, p. 755, 756 (*Edit. Paris*).

atque æqui juris observantissimi, non ea attingebant, quæ à particularibus etiam Synodis decernerentur, nisi postquam ad eos canonico ordine devenissent.

Hinc illud : « Vestrum est judicium ferre de omnibus ; » et : « Nobis judicandi forma competere non potest ; » et : « Vos potiùs Synodi vice decernitis, nos quasi ex Synodi auctoritate judicare non convenit. » Et quidem satis indicat, neque id se detracturum fuisse, si res integræ essent : sed post Capuensis Concilii judicium, eo modo atque ordine procedi oportere, quo sacrum Concilium judicasset. Tanta erat modestia, tam æquo jure omnia disceptabant ; neque interim, cùm res ac locus exposceret, suæ potestatis obliti, sed vim Ecclesiæ in canonico ordine reponebant.

Ergo in Janseniano negotio Episcopi Gallicani, ex antiquo more ac jure, hæc duo sibi meritò vindicarunt ; et ut episcopale sit in causis fidei primam ferre sententiam ; et ut Episcopi Sedis apostolicæ ad se perlata judicia, ipsi dato judicio, recipiant, interpretentur, exequantur ; neque ullâ in re antiquâ traditione ac Patrum sententiâ deflexerunt.

CAPUT XX.

Dictum illud : PRIMA SEDES NON JUDICATUR A QUOQUAM, *cujus virtutis sit ; an cum Declaratione Gallicanâ consentiat : duplex ejus sensus ; alter de personâ Papæ ; alter de sententiâ ab eo dictâ : de particularibus Synodis intelligendum : Sinuessana Synodus : Romana Concilia sub Symmacho Papâ.*

NUNC exponendum superest, quomodo cum Declaratione Gallicanâ consentiat illud à primâ antiquitate depromptum : *Prima Sedes non judicatur à quoquam :* vel quidquid dictum est in eam sententiam.

Id duplici modo potest intelligi : alter, ut persona Pontificis eam sedem tenentis à nemine judicetur : alter, ut lata ab eâ sententia à nemine retractetur.

Primo itaque sensu, sic legimus in Sinuessano illo suspectissimo Concilio ab Episcopis ad Marcellinum Papam dictum, cùm in Diocletiani persecutione thurificasset : « Tu eris judex : ex te enim damnaberis ; et ex te justificaberis ; tu enim judex, tu reus[1]. » Et iterum : « Justè ore suo condemnatus est. » Ac postea : « Nemo enim unquam judicavit Pontificem, nec Præsul sacerdotem suum ; *quoniam prima Sedes non judicatur à quoquam*[2]. »

Quæ utcumque se habent, nihil ad rem. Quæstio enim superest, an hâc voce, *à quoquam*, intelligenda veniat tota Ecclesia catholica, sive Concilium œcumenicum eam repræsentans. Ac si cum Baronio et Binio vel maximè volumus hanc admissam Synodum, jam illud constabit coactam Synodum absque Romano Pontifice ; citatumque eum qui responderet, ac negantem convictum esse, adductis testibus, et ad confessionem adactum et graviter reprehensum, ultimâ tantum sententiâ ipsi reservatâ.

Hæc enim omnia fieri potuisse legitimo ordine, in fidei violatæ causâ, Canonistæ omnes, etiam Ultramontani, facilè consentiunt, atque ex his actis probant. Alii ad alia extendunt, atque ultimam tantùm excipiunt sententiam.

Verùm sententiam hanc si dare non potuit privata Synodus, et in facto particulari, eoque obscuro ; quod nec nisi adductis infinitis testibus probaretur, et adversùs Pontificem statim pœnitentem : non profectò sequitur, ut in re notoriâ et quæ totam spectet Ecclesiam, et adversùs contumacem, totique Ecclesiæ perniciosum Pontificem, nihil fieri possit.

Sed omittamus suspectissimam Synodum, cujus nec acta sunt integra, totaque actio, ipseque ædeo locus, non cuiquam unquam notus.

Atque ut ad certiora veniamus, primùm occurrit illud ex Concilio Chalcedonensi[3], damnatum Dioscorum Alexandrinum, qui Leoni Papæ ausus sit anathemata dicere, *quod nunquam factum est,* ut in eâ Synodo legimus[1].

Verùm et hoc nihil ad rem : certum enim à Dioscoro id in particulari suâ Synodo[2] factum, ut ex historiis constat, et Baronius confitetur[3].

Graviora fortè sunt, ac propiùs rem, quæ in Conciliis Romanis sub sancto Symmacho gesta sunt, ad annum Christi circiter 504.

Clerici quidam, ac multi de plebe, Symmachum multorum scelerum postulabant ; atque ab eo per schisma recesserant : quin etiam rebus suis spoliaverant, et tanquam vacante Sede *visitatorem* induxerant. Ingens turba in Urbe consecuta erat. Theodoricus Rex civitatis suæ paci consulens, Synodum ex diversis provinciis, nempe Liguriâ, Emiliâ ac Venetiarum congregat, « ut de iis quæ venerabili Papæ Symmacho ab adversariis dicerentur impingi, judicaret legitimè[4]. » Hæc ex Synodo III constant.

Quænam illa scelera Symmacho imputata essent, nec dum scimus, nullâque est historiâ, nullis gestis proditum ; adeò obscura res erat. Id tantùm in gestis legimus ; dixisse Regem, « plura ad se de Papæ Symmachi actibus horrenda fuisse perlata[5]. » Denique ab accusatoribus servi ad testimonium poscebantur, quod cùm etiam legibus[6] interdictum esset, facilè demonstrabat, quàm eos idoneæ probationes deficerent.

Ipse Rex testabatur : « Nihil ad se præter reverentiam de rebus ecclesiasticis pertinere[7] : » penes Synodum esse judicium ; ac si à causæ cognitione abstinere vellent, paci certè Urbis consulerent ; id unum imperabat.

At Episcopi in Synodo III sæpe testati sunt, causam divino committendam esse judicio, vel maximè propter Sedis apostolicæ dignitatem, et cùm sancto Pontifici rerum ablatarum restitutio negaretur, eumque sponte judicio se sistentem, adversarii penè ad necem cecidissent, Episcopi Romam convocati eo magis in proposito perstiterunt. Itaque in Synodo V ipsos accusatores Symmachi damnant, ejus causam divino reservant arbitrio[8].

Interim Ennodius Diaconus, Synodi auctoritate ac jussu, apologiam Symmachi edidit, in quâ hæc erant scripta : « Aliorum fortè hominum causas Deus voluerit per homines terminare ; Sedis istius Præsulem suo sine quæstione reservavit arbitrio. Voluit beati Petri Apostoli successores cœlo tantùm debere innocentiam, et subtilissimi discussoris indagini inviolatam exhibere conscientiam[9]. » Quem librum Synodus, quæ fieri jusserat, unà cum Symmacho Papa, synodali et apostolica auctoritate firmavit, ac robur decreti apostolici obtinere voluit[10].

Hæc igitur ad facta particularia, eaque obscura, et ad particularis Synodi auctoritatem spectant. An proinde ad facta notoria, totique Ecclesiæ noxia, et ad Concilii œcumenici auctoritatem trahi possent, lector dijudicet.

Certè sancta Synodus, cùm ei Theodoricus eorum criminum judicium delegaret, respondit[11] : « Ipsum qui

1. *Conc. Sinuess., tom.* I *Conc., col.* 940. — 2. *Idem, col.* 943. — 3. *Conc. Chalc., act.* I, *tom.* IV *Conc., col.* 93 ; *act.* III, *pass.*

1. Legimus in Synodi Chalcedonensis definitivâ sententiâ adversùs Dioscorum, sess. III, col. 424, et in epistolis synodalibus ad Imperatorem et ad Leonem, multas fuisse causas cur Dioscorus damnaretur, et hanc imprimis quod « præsumpsisset excommunicationem dictare adversùs Archiepiscopum Romæ Leonem. » Sed ea verba quæ BOSSUET hic allegat : *quod nunquam factum est,* eo in loco non reperimus ; sed tantum sessione I, col. 95, in quâ objiciebatur « ausum fuisse (Dioscorum) Synodum facere sine auctoritate Sedis apostolicæ, quod nunquam licuit, nunquam factum est. » Sanè levis est hic error, si quidem error est ; non tamen à nobis prætermittendus. Cæterùm Liberatus et multi alii optimè annotant non licuisse magis ut Episcopus singularis cùm suâ singulari Synodo *dictaret excommunicationem* adversùs primæ Sedis Antistitem, quàm ut *sine ejus auctoritate Synodum faceret* (Edit. Paris).

2. Decem Episcoporum. — 3. *Vid. Conc. Rom.* III, *sub Leon., tom.* III, *col.* 1475 ; *Conc. Chal., act.* III ; *et Bar., tom.* VI, *ann.* 449, *p.* 112. — 4. *Vid. Syn. Rom.* III *sub Symm., tom.* IV, *col.* 1323 ; *et Vit. Symm. per Anast., ibid., col.* 1286 *et seq.* — 5. *Syn. Rom., ibid.* — 6. Romanis. — 7. *Syn. Rom., ibid., col.* 1324. — 8. *Conc.* V *Rom., ibid., col.* 1364 *et seq.* — 9. *Lib. Apol. Ennod. pro* IV *Synod. Rom., ibid., col.* 1352. — 10. *Conc.* V, *ib., col.* 1364. — 11. *Idem.* III, *ib., col.* 1323.

dicebatur impetitus debuisse Synodum convocare : quia ejus sedi primum Petri Apostoli meritum et principatus : deinde secuta jussionem Domini, Conciliorum venerandorum auctoritas, singularem in Ecclesiis tradidit potestatem; nec antedictæ sedis Antistitem minorum subjacuisse judicio, IN PROPOSITIONE SIMILI facilè forma aliqua testaretur. » En ut clarè se redigant ad *propositionem similem*; atque id per se intelligendum esset, etiam si ipsi tacuissent.

Quin etiam Papa Symmachus, Synodo probante, sic infit[1] : « Est enim à multis prædecessoribus nostris synodaliter decretum atque firmatum, ut oves, quæ Pastori suo commissæ fuerint, eum nec reprehendere, NISI A RECTA FIDE EXORBITAVERIT, præsumant : nec ullatenus pro quâcumque re aliâ, NISI PRO SUA INJUSTITIA, accusare audeant. » En quàm gravem ac patentem decreto suo, atque Ennodii dictis exceptionem adhibeant.

Cæterùm hæc de Romanâ ac particularibus Synodis dicta, nihil ad nos, quibus propositum est de Conciliis œcumenicis agere. Ejusdem generis est id quod à Carolo Magno ac majoribus nostris factum in causâ Leonis III[2]; neque his lectorem distineri placet. Sit ergo profectò, nobis etiam auctoribus, Romani Pontificis sacrosancta majestas, nulla eam Synodus particularis judicare audeat, ac ne quidem œcumenica, nisi propter eas causas quas in Concilio Constantiensi memoratas sæpe retulimus.

CAPUT XXI.

Persona Pontificis quatenùs ab œcumenicis Conciliis judicari non possit : Photii gesta Nicolaum Papam excommunicantis : Concilii octavi canon XIII.

JAM de ipsis Conciliis œcumenicis. Concilium octavum, canone XIII, id egit quod diligentissimè considerari oporteat. Sed priùs ejus canonis occasio referenda est.

Photius, coacto conciliabulo, Nicolao Papæ anathema dicare ausus est. Id conciliabulum à Romanâ Synodo sub Adriano II reprobatur; ac Photius Dioscori imitator, eo quo Dioscorus anathemate percellitur. Quæ sententia Synodi œcumenicæ octavæ canone XIII confirmatur[3]. Quâ occasione compressis Synodorum particularium ausibus, de Synodo quoque œcumenicâ in hæc verba decernitur[4] : « Si quâ verò œcumenicâ Synodo collectâ, de Romanâ etiam Ecclesiâ controversia, extiterit, licebit cum decente reverentiâ de propositâ quæstione veneranter sciscitari, responsumque admittere; non tamen impudenter contra senioris Romæ Pontifices sententiam dicere. » Hæc eò pertinent, ne Synodo quidem œcumenicæ licuerit sententiam dicere iis casibus, quibus Photius dixerat; nempe adversùs Romanum Pontificem, apostolicum officium exequentem : aut si qua peculiaria adversùs cum crimina et jurgia sererentur; aut si fortè moverentur aliquæ peculiares quæstiones, qualis tum erat controversia de Bulgarorum parœciis, quas Ecclesia Constantinopolitana adversùs Romanam sibi vindicabat. Hæc igitur amicè ac reverenter tractari placebat Patribus, neque horum aut similium casuum vulgarium causâ, lacessi pontificiam majestatem, pacemque Ecclesiæ perturbari; quod esset reverâ impudentissimum. Nec ideo Synodo œcumenicæ silentium imponunt; si fortè incident ejusmodi causæ, quæ Patres sextæ Synodi adversùs Honorium concitarunt, aut eæ, quæ à Concilio Constantiensi memorantur. Scitum enim illud est; generalibus legibus non comprehendi casus extraordinarios, eosve actus, quos in re improvisâ ipsa necessitas expresserit. Atque hæc de primo sensu hujus sententiæ : *Prima Sedes à nemine judicatur* : quatenus nimirum ad personam Pontificis pertinere potest.

CAPUT XXII.

De sententiis Romanorum Pontificum non retractandis; eâ de re relati canones, eorumque vis : Gelasii Papæ loci.

AD secundum sensum ejus dicti pergimus : *Prima sedes non judicatur à quoquam* : quo significari videtur, ne ejus sententia retractari possit. Ad hæc igitur spectant hæc Bonifacii I ad Rufum Thessalonicensem, à Bonifacio II in Concilio Romano repetita : « Nunquam licuit de eo rursus, quod semel statutum est ab apostolicâ Sede, tractari[1]. » Quæ si ad quoscumque casus, et ad Concilia etiam generalia protendantur, nempe Synodi œcumenicæ III, IV, VI, VII, VIII, à quibus Romanorum Pontificum decretales atque judicia retractari constat, illicita perpetrarint. Eòdem spectat illud ejusdem Bonifacii à Nicolao I, sub Innocentii nomine recitatum[2] : « Nemo unquam apostolico culmini, de cujus judicio non licet retractari, manus obvias audacter intulit : nemo in hoc rebellis extitit, nisi qui de se voluit judicari[3]. » Quæ ipso tenore sermonis ostendunt, de privatis agi, non profectò de totius Ecclesiæ catholicæ judiciis.

Unde illud passim in ejusmodi decretis frequentatum : *Ut à nemine, ut à nullo, ut non à quoquam*, Sedis apostolicæ judicia retractentur. Neque verò deerant quibusque temporibus sui Dioscori, sui Photii, aliique contumaces, adversùs quos Sedis apostolicæ auctoritatem inculcari oportebat.

Talis erat sub Gelasio Acacius Constantinopolitanus, Sedi apostolicæ Chalcedonensia decreta exequenti obluctatus. Hujus ut contumaciam frangeret Gelasius, de Sedis apostolicæ potestate, hæc vera et fortia memorabat : « Quod de omni Ecclesiâ fas habeat judicandi, neque cuiquam de hujus liceat judicare judicio[4]. » Atque alibi : « Illam de totâ Ecclesiâ judicare, ipsam ad nullius commeare judicium, nec de ejus unquam præceperunt judicio judicari[5]. » Quæ si ad Concila etiam œcumenica et omnes causas indiscriminatim extendantur, falsa sunt nimiùm. Neque tantus Pontifex ignorabat antecessorum suorum, Cœlestini Leonisque sententias in Ephesinâ et Chalcedonensi Synodis retractatas, deque iis canonicè judicatum. Idem in posterioribus œcumenicis Conciliis factitatum acta docuerunt. Quin ipse Gelasius ejusque antecessores ac successores, ea tantùm habent pro irretractabilibus, quæ universali sunt consensu constituta. Quos locos alibi relatos qui cum his conferet, profectò comperiet, hæc irretractabilia et incommutabilia Sedis apostolicæ judicata ex Gelasio esse ea, quæ conciliaria decreta exequendo protulerit; quæque adeo totius Orbis consensione nitantur. Cùm verò Gelasius Sedi apostolicæ facultatem attribuit *de omni Ecclesiâ* judicandi; sive, quod idem est, *de totâ Ecclesiâ*; *omnem ac totam* in Synodis congregatam nequidem cogitabat; sed, et quod sæpe diximus, quòd Synodus Constantiensis, Martino V approbante, atque exscribente, exposuit *omnem* per

1. *Conc.* V, *ibid.*, *col.* 1365.
2. Paschalis et Campulus post Adriani I avunculi sui mortem, alteratrum in ejus locum successorem dari ambiebant. Cùm autem Leo ipsis prælatus fuisset, tum verò irâ et invidiâ exarserunt, eumque pugnis, calcibus, baculis adeò ceciderunt, ut vix vivus ex eorum manibus elaberetur. Fugit autem ad Carolum, opem ejus et patrocinium imploraturus. Quare Carolus Romam venit, ubi collectâ Synodo, causam Leonis Episcopi judicandam commisit. At Episcopi responderunt his verbis : « Nos Sedem apostolicam, quæ est caput omnium Ecclesiarum judicare non audemus; nam ab ipsâ nos omnes et vicario suo judicamur; ipsa autem a nemine judicatur, etc » Anast. de purg. can. Leon., tom. VII Conc., col. 1156. Tum Leo se purgavit « jurejurando, et dixit : quia de istis falsis criminibus quæ super me imposuerunt, scientiam non habeo. » Deinde « Carolus jussit de iis qui Papam dehonestaverant, haberi quæstionem :... pro quibus Papa apud Imperatorem intercessit. » *Ibid.*, col. 1168 (*Edit. Paris*).
3. *Conc. Rom. sub Adr. II, cap.* III, *int. act. Conc.* VIII, *act.* VII, *tom.* VIII, *col.* 1347; *Vid. etiam Metroph. Epist., idem*, *col.* 1388.
4. *Idem*, *act.* X, *can.* XIII, *col.* 1375.

1. *Ep. Bonif. I ad Ruf. Thess. in sess.* II *Conc. Rom.* III, *sub Bonif. II, tom.* IV *Conc.*, *col.* 1705. *Vid. Coll. Holst.*, *part.* I.
2. In ipsâ Nicolai epistolâ, ea verba, quæ, neque sunt Bonifacii, neque Innocentii, sub Bonifacii nomine recitantur, et Gratianus hic incogitanter sanè nomen Innocentii posuit (*Edit. Paris*).
3. *Nicol. I. ep.* VIII *ad Mich. Imp.*, *tom.* VIII *Conc.*, *col.* 319. *Vid. Decr. Grat.*, *caus.* IX, *quæst.* III, *cap.* X, Patet. — 4. *Gelas.*, *ep.* XIII *ad Ep. Dard. tom.* IV *Conc.*, *col.* 1203. — 5. *Ib.*, *ep.* IV *ad Faust.*, *ib.*, *col.* 1169.

partes ; ut scilicet ab ejus judicio nulla pars Orbis immunem se putaret. Id vel hæc Gelasii subjuncta verba declarant : siquidem « ad illam de quâlibet mundi parte canones appellari voluerunt[1] : » quod erat, *omnem* per partes, non *omnem* collectim judicare. Quod autem Gelasius subdit : « ut ab eâ nemo sit appellare permissus ; ab ipsâ nunquam prorsus appellari debeat[2], » peculiarem quæstionem de appellationibus tangit, de quâ mox dicturi sumus. Interim constat esse multa Sedis apostolicæ decreta, quæ in Synodis œcumenicis retractata fuerint, neque ad eas causas pertinere Gelasii dicta, cùm negat à quoquam de Sedis apostolicæ judiciis judicatum.

Neque verò quisquam existimet à se satis intelligi has Gelasii sententias, si eas accipit à causâ, propter quam dicebantur, avulsas. Nempe his Acacius petebatur, quem Chalcedonensis Synodi contemptorem Gelasius apostolici officii potestate, Synodorum et canonum executor, meritò condemnabat. Quæ sanè executio decreti synodalis, si ullâ provocatione aut tergiversatione suspendi posset, pessum irent omnia, nec tantùm pontificia, sed etiam conciliaris auctoritas labefactaretur.

Neque verò contendimus, omnia Sedis apostolicæ quâcumque de re decreta, in Synodis œcumenicis retractanda ; ne, in quibuscumque privatis etiam negotiis, christianum orbem sollicitari oporteat ; sed tantum ea quibus universalis Ecclesia conturbetur.

His facilè solvuntur omnia, quæ ex Nicolao I aliisque summis Pontificibus, apud Gratianum decreta referuntur, de Sedis apostolicæ judiciis non retractandis. Hæc qui ad vivum persecuerit, agi comperiet de quotidianis, quæ per provincias occurrunt, negotiis, non de iis, quæ ad Synodos œcumenicas extraordinariè perferuntur.

Summa est : his decretis caveri hæc duo : alterum, ne ordinaria consuetaque negotia, post Sedis apostolicæ judicium, ad ulteriora judicia referantur : alterum, ne in causis etiam maximis retractentur ea, quæ in conciliabus statutis exequendis, hæc Sedes egerit ; aut quæ universali firmâque consensione recepta jam fuerint.

CAPUT XXIII.

Appellationes à Papâ ad Concilium : non esse de iis in Gallicanâ Declaratione quæsitum : quo sensu improbari possint : Petrus de Marcâ appellationes eas à vetere disciplinâ alienas, non satis cautè dixit : varii appellationis effectus ; instaurata cognitio, prolatæ sententiæ suspensa executio : tutela et præsidium in Ecclesiæ catholicæ auctoritate adversùs papalem etiam sententiam, in certis quidem causis, res est antiquissima.

Nunc dicendum aliquid de appellationibus à Papâ ad Concilium ; quanquam id ad causam nostram, atque ad Gallicanæ Declarationis defensionem non pertineat. Id enim Gallicani Patres tuendum susceperunt, quod in Constantiensi Concilio, sessionibus IV et V continetur, quo loco de his appellationibus nihil actum est. Id tantùm constituitur : Concilium in certis et generalibus causis potestate præstare.

Atqui illa superior potestas, non necessario se exerit per propriè dictam appellationem ad universale Concilium, sed multis aliis modis. Id nobis sufficit, certas causas esse, quibus Concilii œcumenici necessaria sit auctoritas ; illud semel congregatum ejusmodi esse, ut etiam Papam parere oporteat.

Cæterùm, appellationes, si stricto forensique usu dicimus, ut si perpetuum sive ordinarium tribunal erectum, ad quod provocetur, atque illud omnino sejunctum ab eo tribunali, à quo provocatur : sanè appellatio à Papa ad generale Concilium non eo significatu constat. Primùm, ideo quòd generalis Synodus extraordinariè tantùm, atque ex causâ convocetur ; deinde, quod ipsum etiam complectatur Papam, et quidem tanquam caput ; denique quod certum sit, non nisi summâ necessitate ac renuente Papâ, Concilium absque eo convocari posse ; soleantque fieri appellationes eæ ad Papam simul atque Concilium. Quare strictè loquendo, papalis sententiæ in Concilio facta retractatio, revisioni, sive instauratæ cognitioni, quàm appellationi propior esse videatur.

Interim habet aliquid ex appellatione, cùm, ipsâ convocatione Concilii generalis, papalis sententiæ executio pendeat ; in eoque solvi possit ; nec nisi approbata robur obtineat, ut acta Ephesina et Chalcedonensia, aliaque docuerunt[1].

Quin ipsâ petitione et expectatione Concilii generalis, Auxilius à Papâ depositus, in suo ordine stare se tutum arbitratus[2], à nemine Catholico, quod sciam, hujus rei gratia reprehensus est.

Hoc eòne contigerit, quod papale decretum præter canones, ac nullum haberetur, nihil nostrâ : cùm id tantùm velimus, certis in causis, solâ invocatione Concilii generalis, suspendi posse papalem sententiam.

Ac si quidem contenderint, pendere ipso jure propter nullitatem, ut vocant, sententiæ, hoc nobis sufficit ; eum, qui hoc jure agat, interim in Synodi, hoc est, in Ecclesiæ catholicæ tutelâ et præsidio esse ; quod nemo negaverit.

Cùm ergo appellationes à Papâ ad Concilium malo intellectu celebrari possint ; hoc intellectu putamus, tot gravissimis pœnis à posterioribus Romanis Pontificibus Pio II et Julio II fuisse vetitas.

Quòd autem vir illustrissimus Petrus de Marcâ, appellationes à Papâ ad Concilium à vetere disciplinâ alienas esse censuit[3] ; quoad aliquos appellationis effectus, concedimus ; quoad omnes, ne ipse quidem dixerit.

Namque ipse profitetur generalibus Conciliis, post Papæ sententiam, imperatoriâ auctoritate convocatis, quæsitum in eis extraordinarium remedium : quo vel uno constat in Ecclesiâ catholicâ adversùs papale judicium tutelam aliquam fuisse. An ergo sublata est ea, postea quàm Imperator Concilia convocare desiit ? An adversùs papalem potestatem, nullum jam præsidium, mutataque Ecclesiæ constitutio est, tanquam ab imperatoriâ potestare penderet ? Absit. Id ergo volumus ; cùm Christus ita constituerit Ecclesiam, ut summis in rebus summa et indeclinabilis auctoritas penes ipsam totam sit ; aliquid in ipso jure præsidii esse debere ; quo nemini fraudi sit, certis quidem in rebus, Ecclesiæ catholicæ expectare sententiam. Eam verò tutelam, illud præsidium majores nostri in appellatione posuerunt. Novum sit fortasse vocabulum ; ipsa res antiquissima, et cum ipsius Ecclesiæ constitutione conjuncta est.

CAPUT XXIV.

Sanctus Gelasius non eo sensu appellationes à Papâ vetuit, quo sunt postea in Ecclesiâ frequentatæ.

Appellationes eo sensu explicatas, nec ipse Gelasius vetuerit ; qui ubique confitetur vim ipsam irretractabilem cum universali consensione esse conjunctam.

Ac reverâ diligentiùs rem inspicienti patebit, dicta Gelasii nihil ad appellationes eas pertinere quas diximus[4].

Nempe ille commemorat multiplicis generis apostolicum judicium : alterum provisorium, quale erat à Leone latum in Flaviani causâ : alterum decretorium ; idque rursus duplicis generis alterum in absolvendo, quale in Athanasii causâ dictum erat à Julio Papa : alterum in condemnando, quale est adversùs Acacium.

His causis negat Gelasius appellari posse. Rectè : primùm enim à provisorio judicio appellari non solet. Ecce enim Flavianum in Ephesino latrocinio à Dioscoro condemnatum atque appellantem, Leo decernit in communione permanere interim, quoad synodus universalis

1. *Gelas., in ep. ad Episc. Dard.* XIII. — 2. *Idem ; et ep.* IV *ad. Faust., loc. sit.*

1. *Sup., lib.* VII, *c.* X *et seq.* — 2. *Idem, lib.* IX, *c.* XXXI. — 3. *Marc., de Conc. Sacerd. et Imp., lib.* IV, *c.* XVII, *n.* I. — 4. *Vid. Gelas., ep.* IV *et* XIII, *loc. cit., cap.* XXII.

causam cognoverit[1]. Id jure suo poterat, neque erat appellationi locus.

Idem dixerim in decretorio judicio, quo Athanasius, sive quis alius, ab inferiore judice damnatus, absolvitur. Appellatio enim in rei auxilium comparata, reo absoluto, vacat. Neque appellatio, quàm *à minimâ* vocant, nostris jam moribus introducta, publici actoris nomine, in ecclesiasticis judiciis unquam invenitur.

Jam in eo judicio, quo ab apostolicâ Sede damnatur Acacius, frustra ille Synodum œcumenicam invocasset. Quippe Romanus Pontifex nihil hîc aliud fecerat, quàm ut Synodi Chalcedonensis exequeretur sententiam. Id cùm assiduè inculcet Gelasius, meritò profectò negat appellari posse ab iis judiciis, quidus Romanus Pontifex communis decreti suscipit executionem.

Hæc ego sat scio placitura iis, qui et antè dicta perpenderint, et cum Gelasianis, ista contulerint. Neque verò illa verba, *nusquam, nunquam*, et si qua sunt alia, unquam efficient, ut à proposito argumento Gelasii dicta penitus avellantur, traducanturque ad eos casus, quos neque oratione complecti, neque animo providere Gelasius potuerit. Insolita enim et extraordinaria remediis egent extraordinariis. Jam ergo videamus circa ejusmodi appellationes, quid in anteriorum sæculorum gestis habeamus.

CAPUT XXV.

Ante schismatis magni tempus appellationes à Papâ ad Concilium, exactæ pecuniæ gratiâ, frequentatæ ab Anglis : adversùs Bonifacium VIII à Gallis : adversùs Joannem XXII à Franciscanis, nullo pontificio decreto condemnatæ.

Qui appellationes à Papâ ad Concilium oppugnant, id asseverant passim, eas fuisse ignotas ante illud luctuosum schisma sub Urbano VI et successoribus ; quod est falsissimum. Anno enim 1246, Ecclesia Anglicana maximè catholica, Sedique apostolicæ addictissima, grandi pecuniâ imperatâ, adversùs Innocentium IV ad Concilii Lugdunensis tutelam se contulit. Post ipsum Concilium, gravata iterum, multâ supplicatione recurrit ad Papam. Quo nihil curante, ad Legatos suos hæc scribit : « Cùm igitur huic exactioni contradicat Ecclesia Anglicana, per procuratores, ut hanc contradictionem communem Domino Papæ insinuare velitis pro statu Ecclesiæ Anglicanæ, præsentiam Domini nostri Jesu Christi appellantes, et Concilii universalis aliquo tempore per Dei gratiam convocandi. » Testis Matthæus Parisiensis, in Henrico III, ad annum 1246[2].

Matthæus Vestmonasteriensis[3] ad eumdem annum refert, quòd Papa graviter succensuerit Anglis, eo quòd ausi erant de oppressionibus et injuriis conqueri in Concilio, Lugdunensi scilicet.

At ad annum 1264, sub Urbano IV et Henrico III, idem refert historicus, à Cardinale[4] Salinensi Legato apostolico, excommunicatos Barones Anglos, urbesque interdictas : « At illi, inquit, sententiam ipsam contra justitiam illatam attendentes, appellarunt ad Papam, ad meliora tempora, vel ad generale Concilium, necnon et supremum judicem, certis de causis et rationibus commendabilibus : quæ postea appellatio, in Angliâ congregato apud Radingam Concilio, recitata est, et ab Episcopis approbata et executa. » En appellatio ad Papam et ad Concilium generale, ut si Papa defuisset, Concilii tutela superesset, idque habito Concilio ab Episcopis approbatum et executioni datum.

Anno 1267, cùm Angli à Legato[5] ejusdem Urbani multis exactionibus gravarentur, « appellant ad Sedem apostolicam, et etiam ad generale Concilium, vel, si necesse foret, ad summum judicem. » Hoc refert Matthæus Parisiensis, ad eumdem annum.

De Bonifacii VIII ac Philippi IV Pulchri rebus, per aliam occasionem multa jam diximus[1]. Quæ ad hanc quæstionem spectent hæc sunt.

Bonifacium recordemur adversùs supremam Regis auctoritatem ea molitum, quæ universi regni Ordines improbarint. Cùm illa contentio ad extremum devenisset, ac Bonifacius, non ipse quidem, excommunicaret Regem, sed tamen declararet variis modis in excommunicationem *latæ sententiæ* incidisse[2] ; Rex totius regni cœtum habuit ; quo in cœtu prodierunt qui Bonifacium hæresis, impietatis, multorum aliorum criminum accusarent ; et Concilium generale, quod de his cognosceret, omni ope procurari peterent[3]. Neque verò contendebant hæresim esse notoriam ; sed tantùm ea quæ objicerent, se sacro Concilio probaturos. Interim se, qui talia suscepissent, in Concilii tutelâ adversùs Bonifacium esse voluerunt ; à futuris gravaminibus ad illud provocarunt. Huic provocationi Rex et universi Ordines assenserunt : Prælati magno numero, ad quos alii postea accesserunt, pollicentur se Regem ac regiam familiam, regnique libertates et jura, contra quemcumque, etiam contra Bonifacium defensuros, salva Sedis apostolicæ reverentia : neque ullis adversùs hæc ejus sententiis decretisve adhæsuros. His consensit Universitas Parisiensis, omnes regni Ordines, Capitula, religiosi Conventus, atque adversùs omnia, quæ Bonifacius moliretur, Concilii œcumenici protectione se muniunt.

His liquet, non tantùm hæresis, sed multorum etiam aliorum criminum causâ, Concilium œcumenicum postulatum, atque ad id appellatum, etiam ad regni tuenda jura : non quòd jura regia in Synodi potestate ponerent ; sed quòd ea defensuros, adversùs Bonifacii minas, Concilii generalis præsidium tueretur.

Addebant et de Sanctorum Locorum ab infidelibus occupatorum restitutione ; atque ut omnium animis satisfacerent, omnes, quas poterant Concilii congregandi causas congerebant. Hæc acta sunt anno ferè 1303.

Bonifacius eodem anno, edito diplomate, firmat Regem in excommunicationem incidisse : blasphemiæ imputat imputata sibi crimina : « Concilium sine se non posse convocari » dicit, seque processurum, « non obstante hujus frivolæ appellationis obtentu, quæ ad majorem, vel parem, sive mortalem aliquem non potuit interponi[4]. » De appellatione ad Concilium nihil dicit gravius ; atque etiam id quod dicit, auctoritate est vacuum, cùm ea Bulla inter eas sit, quas Clementis V jussu erasas vidimus[5].

Idem Bonifacius Regem ultimâ sententiâ proscripturus ; quæ tamen prolata non est, propter Pontificis interitum, multas causas excommunicationis obtendit, nihil de appellatione ad futurum Concilium.

Ejus quoque successores Benedictus XI et Clemens V, hujus provocationis gratiâ, nihil Regi aut regni Ordinibus, ipsisque adeo Prælatis ac Religiosis succensuerunt.

Joannem XXII adversùs appellantes ad œcumenicum Concilium, à definitioni fidei, quam ipse protulerat, nihil decrevisse, suo loco vidimus[6].

Hæc quidem Constantiense Concilium præcesserunt ; ne quis existimet, ab ejus decretis ortum habuisse, sed à priscâ omnino traditione manasse, quòd Concilium Papâ præstare est creditum.

CAPUT XXVI.

Appellationes à Papâ ad Concilium primus omnium condemnavit Petrus de Lunâ in schismate obduratus : ejus ea de re decretum in Concilio Constantiensi revocatum.

Omnibus igitur conticescentibus, primus omnium mor-

1. *Sup. lib.* VIII, *c.* IV. — 2. *Matth. Paris., Hist. Angl. in Henr. III, an.* 1246. *Vid Epist. Angl. in Conc. Lugd.* I, *tom.* XI *Conc., col.* 663 *et seq.* — 3 Monachus. — 4. Gundone Grosso, seu Falcodio Episcopo. — 5. Deinde Papa ; is nempe fuit Clemens V (*Edit. Paris*).

1. *Sup. lib.* III, *c.* XXIII, XXIV, XXV.

2. Canonistæ docent duplicem esse de jure excommunicationem, alteram comminatoriam tantùm, quam vocant *ferendæ sententiæ*, alteram autem *latæ sententiæ*, de quâ sic dicit Eveillon : *Elle à telle force, qu'au même instant que quelqu'un transgresse l'ordonnance, il encourt l'excommunication, sans qu'il soit besoin d'y apporter aucune forme, ni prononcer sentence contre lui.* Traité des Excom., cap. XII, p. 117 (*Edit. Paris*).

3. *Vid. Hist. du différ. de Bonif. VIII, p.* 101 *et seq.* — 4. *Idem, p.* 160. — 5. *Sup. lib.* III, *c.* XXV. — 6. *Idem, lib.* IX, *c.* XLIV.

talium, qui appellationes à Papâ, expressâ sententia condemnavit, Benedictus fuit ille XIII, seu Petrus de Luna, in schismate obstinatus et induratus.

Is cùm ab eo fuisset provocatum, Bullam edidit : *Crescit faciliter*. Hâc non licere declarat à Romano Pontifice *appellare, sive etiam provocare;* ejusmodi appellationem manifestè esse contra « plenitudinem potestatis, ac sacrorum canonum instituta; nec carere suspicione schismatis; » sed adversùs eam Bullam iterum provocatum [1].

Post annos aliquot aliam protulit : *In dierum successu*[2], anno 1407, qua adversùs eos, « qui à se et Romanis Pontificibus appellare præsumpserint, aut à sua, eorumque obedientiâ recesserint, » excommunicationis sententiam promulgavit. In epistolâ verò ad Carolum VI datâ, cui Bullam interserit, hæc queritur[3] : « Quod nonnulli catholicæ veritatis æmuli, qui contra nos et ecclesiam Romanam rebellionis calcaneum erigere præsumpserant, à nobis, quod est contra canonicas sanctiones, appellationes interponere non verentes, etc. »

Quas in eo schismate ex utrâque parte appellationes ediderint ad Concilium, suo loco vidimus[4], neque hìc repetimus.

Tacendum illud non est, Bullam *In dierum successu* à Concilio Constantiensi, sessionibus XXX et XXXVI jam tribus obedientiis congregatis, revocatam fuisse[5] : ut nullum stet adhuc decretum pontificium, ac ne quidem in schismate editum, quo eæ appellationes condemnentur.

CAPUT XXVII.

Martini V Bulla de non appellando à Papâ ad Concilium, quàm perperam objecta.

AIUNT à Martino V, stante Concilio Constantiensi, editam eâ de re Bullam, quam Joannes Gerson retulerit. Id vehementissimè Emmanuel Schelstratus urget. Quidam Galli scriptores, atque ipse etiam Petrus de Marca confitentur[6], haud profectò id facturi, si rem diligentiùs considerassent.

Ac primùm certum est, hujus Bullæ nullam unquam à quoquam, sive Pontifice, sive privato scriptore, historico, theologo, canonistâ, aut Bullarum collectore haberi mentionem, præterquam à Gersone in duobus locis; quos proinde locos, ut sunt apud Gersonem integros commemorare nos oportet. Et is quidem libellum, *Quomodo et an liceat in causâ fidei à Papâ appellare*, sic incipit[7] : « Quæritur utrum hæc assertio sit catholica : Nulli fas est à supremo judice, videlicet apostolicâ Sede, seu Romano Pontifice, Jesu Christi Vicario in terris, appellare, aut ejus judicium in causis fidei (quæ tanquam majores ad ipsum, et sedem apostolicam deferendæ sunt) declinare. Tum subdit : « Arguitur quòd sic, auctoritate sanctissimi Domini Martini Papæ V, in sua constitutione, *ad perpetuam rei memoriam*, facta et promulgata in consistorio generali celebrato Constantiæ, v Idus Martii, pontificatûs sui anno primo, (hoc est 10 Martii 1418) ubi reperitur hæc assertio sicut dicitur. »

His in Gersonis verbis primùm illud occurrit : non ipsum id per se dixisse Gersonem, sed tanquam ab aliquo objectum memorare. Quo loco id observatu dignum, quod est à Gersone positum : *Ubi repetitur hæc assertio, sicut dicitur;* quæ quidem ostendunt Bullam non fuisse publici juris, et ubique vulgatam, de cujus verbis nec Gersoni constitisset.

Cujus autem auctoritatis ea Bulla visa sit, quæ postea secuta sunt Concilii Constantiensis acta indicabunt, cùm in Sessione XLV et ultima ejus Concilii, die 22 Aprilis[8], altero mense, postquam ea Bulla in publico consistorio lecta et promulgata dicitur, Poloni Regis Legati, jam dimissis Patribus, à Martino V ad futurum Concilium œcumenicum appellarint[1].

Nempe illi à Papâ supplicabant, Joannis Falkembergii librum, *crudelissimos errores atque hæreses* continentem, jamque in secretis congregationibus condemnatum, in sessione publicâ condemnari : à quo denegante, provocabant ad Concilium. An rogo, id facturi, si earum appellationum ulla legitima aut probata condemnatio præcessisset? An non ipse Martinus V inclamasset impudenter agere Polonos contra interdictum? Non id autem factum est; sed Martinus « dixit respondendo ad prædicta, se quidem probare quæ per Concilium conciliariter facta essent, non alia, » quæ scilicet in secretis conventibus. Hoc tantùm : ac de appellatione nihil quidquam. Non ergo verum est, eam ullo legitimo decreto, mense antecedente, fuisse prohibitam.

Et Joannes quidem Gerson in Dialogo apologetico de supplicatione Polonorum copiosè agit, memoratque ab illis oblatam schedulam de libello Joannis Falkembergii; neque illis satisfactum esse, remque in deteriora lapsam : « Usque adeo, inquit[2], quòd pro parte dominorum Polonorum, interjecta est tandem appellatio ad futurum Concilium. Cui appellationi cùm respondendum esset, lecta est, ut dicitur, in consistorio generali et publico, quod ultimò Constantiæ celebratum est, minuta quædam sub formâ Bullæ, destruens, ut asserunt qui legerunt eam, fundamentale penitus robur, nedum Pisani, sed Constantiensis Concilii..... Continebat itaque *in nullo casu licere appellationem à Papâ facere, nec ejus judicium in causis fidei declinare;* planè contra legem Dei decretaque Concilii. »

En post eam Bullam de non appellando à Papâ ad Concilium, quæ 10 Martii 1418 edita dicitur, iterum occasione interjectæ à Polonis appellationis ad futurum Concilium, ejusdem Bullæ *minuta* lecta dicitur. At siquidem 10 Martii transacta res erat; qui necesse fuit, post eam appellationem, actum agere; ac Bullæ *minutam* iterum legere? An quod ita oportebat refelli Polonos? Quidnì ergo Martinus V, in ipsâ Concilii publicâ sessione, cùm Poloni appellarent, eâ Bullâ objectâ eos comprimebat? An quia intelligebat sacram Synodum non id laturam fuisse? Infelicem Bullam, quæ Concili œcumenici lucem auctoritatemque non sustinet? Cur autem Joannes Gerson iterum de eâ Bullâ loquitur, ut de eâ, quæ nec à se visa sit? *Lecta*, inquit, *dicitur;* et *ut asserunt qui legerunt eam*. Ergone dicemus publicam, de quâ ipse dubitat, aut omnino divulgatam, quæ non ab omnibus videretur? Quid verò *minutam* Bullæ memorat? Certè 10 Martii editam, ac post sex hebdomadas adversùs Polonos innovatam, jam *grossatam*, ut aiunt, oportebat, suisque vestitam formulis, dimissam per Ecclesias ubique servandam. Atque illud absurdum est, omnibusque sæculis inauditum, ejus momenti Bullam, stante Concilio generali, atque ei præsidente Papâ, in ipso Concilio non fuisse prolatam. Cur enim Martinus V tantâ de re Synodi præsentis sententiam ne requisivit quidem? Ac multas quidem Bullas minoris momenti sessione XLIII lectas, nonnisi *approbante Concilio* edidit; hanc verò cur solus, atque adhibito tantùm consistorio, seu Cardinalium cœtu? An quia intelligebat repugnaturos Concilii Patres? Bullam ergo repugnante Concilio œcumenico editam, valere credemus? At si Concilii auctoritatem Martinus metuebat; ne saltem vereretur publicam lucem, ne *minutam* semel atque iterum lectam, nec intellectam premeret. Adeone ejus Bullæ pudebat, ut eam nec ipse Gerson, à quo solo memorata est, unquam viderit? Itaque nullibi legitur; nullibi visitur : nulli collectioni Bullarum inseritur : non eam Pius II, in Bullâ *Execrabilis;* non Julius II, in Bullâ *Suspecti regiminis*, quibus appellationes à Papa ad Concilium tantis pœnis prohibent, vel leviter

1. *Hist. Univ. Paris, t.* IV, *p.* 820. — 2. *Spicil., t.* VI, *p.* 182 *et seq.* — 3. *Idem, tom.* VI, *p.* 189. — 4. *Sup. lib.* V, *cap.* VII, VIII. — 5. *Conc. Const., sess.* XXX *et* XXXVI; *tom.* XII, *col.* 215, 231. — 6. *Marc., de Concord., etc., lib.* IV, *c.* XVII, *n.* 6. — 7. *Gers., Libell.* Quomodo et an liceat, etc., *tom.* II, *p.* 303. — 8. 1418.

1. *Conc. Const., sess.* XLV, *tom.* XII, *col.* 258. — 2. *Gers., Dial. apol., tom.* II.

memorant. Et quidem Julius II Pii II Bullam firmat : de Martino ambo tacent; cùm id stante Concilio Constantiensi gestum vel maximè commemorari è re esset. Quare apparet rem à Martino tentatam potiùs quàm confectam fuisse. Quod si in consistorio Bulla vero animo à Pontifice proposita et prolata est, profectò rejectam, improbatam, explosam oportuit; cujus et auctorem puduit, et apud posteros nulla memoria est.

Sed age; Bullam tanto studio Ecclesiæ toti posterisque occultatam placet inspicere propiùs, et quid incommodi alat intelligere. Et quidem certum est, ex eâ superesse nihil, præter ea verba, quæ nunquam sibi lecta Gerson, à nescio quo audisse se memorat. His autem, utcumque se habent, duo vetari videntur : alterum generatim, *ut nulli liceat;* sive, *ut in nullo casu liceat à Romano Pontifice appellare :* alterum, *ne liceat in causis fidei, illius declinare judicium.* Quæ duo quàm diversa sint, vocum discrimina satis indicant.

Primum est generaliter dictum, admittitque eos sensus quos reliqui ejusmodi canones; nempe ne passim, ne in ordinariis et quotidianis casibus appelletur.

Alterum, quòd in causis fidei Romani Pontificis judicium *declinare non liceat :* quanquam ambiguum videri potest, strictè tamen loquendo, verum est. Aliud enim est, declinare judicium, tanquam judex non sit legitimus et competens; aliud ab eo appellare, quia non sit usquequaque supremus.

Jam et Gersone constat, Martini V famam graviter laborasse, quòd ab eo talia promulgata jactarentur[1]. Quin ipse Gerson, ne Martinum ea conatum reprehendisse videatur, pro suâ modestiâ, atque in Romanum Pontificem reverentia, factum excusat, ut potest, et qua demum ratione, verba Martini ab ejus benevolis ad commodum sensum leniter inflectantur ostendit. Denique viam docet, qua Pontifex hujus rei declinet invidiam, ac factis dicta compenset. Adeo hæc non modò nulla et irrita; sed etiam Pontifici noxia videbantur.

His ergo omnibus constat; primùm, appellationem à Papâ ad futurum Concilium, ipso Concilio desinente quidem, sed tamen adhuc præsente, factam, non fuisse improbatam; sed in acta relatam, nulla omnino notâ : tum Martinum V eas appellationes bis condemnare visum, sacræ Synodi, imò totius Ecclesiæ refugisse lucem, atque Synodi talia repellentis prævaluisse sententiam; denique, ut vel maximè fuerit diploma bullatum, vulgatum, ritu solemni promulgatum, omnino concidisse, eorumque loco esse, quorum in Ecclesiâ nulla vis, nulla mentio est.

CAPUT XXVIII.

Bulla Execrabilis, *Pii II in conventu Mantuano : quâ occasione lata : nostri intellexerunt de privatis tantùm negotiis, fundamento ex Bullæ verbis petito : nec recepta estin Galliâ, et ab eâ quoque appellatum : appellationes postea frequentatæ.*

Anno 1459, post conventum Mantuanum Pius II edidit Bullam *Execrabilis et inauditus.* Hâc damnat eos « qui à Romano Pontifice appellare præsumant : qui fecerit, sententiam excommunicationis incurrat[2], » aliasque pœnas, quæ in reos majestatis[3], et hæreticæ pravitatis fautores decernuntur.

Hujus sententiæ has potissimùm exponit causas : « Quia ridiculum appellare ad id quod nusquam est, neque scitur quod futurum sit : quòd, eo obtentu, pauperes à potentioribus opprimantur multipliciter, remanent impunita scelera, nutritur adversùs primam Sedem rebellio, libertas delinquendi conceditur, et omnis ecclesiastica disciplina et hierarchicus ordo confunditur[4]. » Quæ docere videntur animum Pontificis fuisse, has appellationes prohibere in ordinariis tantùm casibus ac peculiaribus negotiis.

Et revera constat eam Bullam conditam occasione appellationis Sigismundi Ducis Austriæ, à monitorio Calixti III[1], in quâdam controversiâ cum Nicolao de Cusa Cardinali, Episcopo Brixinensi[2], rerum temporalium causa.

Itaque, anno sequente 1460, in appellatione eâ quam adversùs Pii II orationem in conventu Mantuano habitam, vir clarissimus Joannes Dauvet, Procurator generalis, edidit, hoc etiam interposuit de Bullâ *Execrabilis*[3] : « Neque est æstimandum dum sanctissimum Dominum nostrum, per litteras, quas Mantuæ publicasse fertur, quæ incipiunt *Execrabilis et inauditus,* voluisse prohibere ut in nullo casu, sive tangat conservationem orthodoxæ fidei, sive extirpationem schismatis, sive universalem reformationem Ecclesiæ in capite et in membris, super gravaminibus, quæ per aliquem summorum Pontificum inferri contengeret, Principibus et regionibus liceat quovis modo habere recursum ad judicium plenarii Concilii; cùm sub generali prohibitione non veniant ea quæ speciali expressione indigerent : et præsertim talia ex quibus læsio fidei orthodoxæ, et schismatum fomenta, atque gravissima decoloratio statûs Ecclesiæ universæ sequi possent. » Sic publicis ecclesiasticis causis accensebant magnorum imperiorum salutem ac pacem : cùm ea imperia pars maxima Ecclesiæ, eique ornamento et præsidio essent.

Cùm autem ipse dicat, Bullam *Execrabilis,* in conventu Mantuano, *ut fertur,* publicatam; ostendit eam ad nos non fuisse perlatam, neque promulgatam consueto et canonico more; ac nedum recepta sit, palam ei reclamatum fuisse, eo quidem sensu, quo appellationes in gravissimis illis, quas diximus, causis prohiberet.

Cæterùm quòd Pius II ridiculum dicebat, appellare ad id quod non sit, et quod extiturum sit ignorabatur; respondebant, Concilium ex Constantiensi decreto debuisse celebrari, et quominus haberetur, elapso decennio, jam per Papam stare : tum verò Ecclesiam catholicam semper esse præsentem; neque cuiquam fraudi esse, quòd non congregata esset, cùm appellatio dirigatur ad Papam qui eam congregare tenetur.

Post eam ergo Bullam, ejusdem Pii II tempore, multæ appellationes sunt editæ à nostris ab ipso ad Concilium[4], quod Pragmaticæ-sanctionis condemnationem moliri videretur.

Has et alias ejusmodi multas per ea ferè tempora in Galliâ frequentatas omittimus; quòd in Probationibus Libertatum Ecclesiæ Gallicanæ integræ referantur[5].

Annotamus tantùm appellationem editam ad generale Concilium ab Universitate[6], anno 1491, adversùs Innocentii VIII, gravem decimam imponentis, Bullam.

Similem appellationem ab inclytâ ac venerabili Ecclesiâ Parisiensi prolatam[7] eodem anno[8] eademque de causa legimus, ex qua etiam multa suprà retulimus[9].

1. *Vid. Gers., Tract.* Quomodo et an., *etc., circa fin., tom.* II, *p.* 308. — 2. *Bull.* Execrabilis. *Vid. in convent. Mant., tom.* XIII *Conc., col.* 1801, 1802. — 3. Divinæ. — 4. *Act. appell. Sigism. Duc. Aust. Monarc. Imp. Goldast., tom.* II, *p.* 1576.

1. Appellationem reperire non potuimus apud Goldastum et alios horum monumentorum collectores. Hoc tantùm ex Goldastio discimus : anno integro exacto post editam Bullam *Execrabilis*, excommunicatum fuisse à Pio II Austriæ Ducem, eo quod sæpè licet monitus, Cardinalem de Cusa insectari non desisteret : Sigismundum autem ab eâ excommunicatione appellationem emisisse, atque eâ occasione Bullam à Papâ in Germaniam missam, et impromis Norimbergam, ubi appellationis instrumentum factum fuerat. Itaque appellatio Sigismundi videtur fuisse Bullæ denuo publicandæ causa, non vero edendæ. Vid. Gold. et appell. et contrad. Greg. de Heimbourg. Francof. 1607 (*Edit. Paris*).

2. Brixino seu Brixinum, aut Brixinia, urbs est Germaniæ in comitatu Tyrolis (*Edit. Paris*).

3. *Preuv. des Libert. de l'Egl. Gall.*, *ed.* 1731, *tom.* I, *c* XIII, *n.* 10, *part.* II, *pag.* 43. — 4. *Idem*, *n.* 11 *et seq.*, *p.* 44 *et seq.* — 5. *Ibid.*, *n.* 16, 17, *p.* 50 *et seq.* — 6. *Ibid.*, *tom.* II, *c.* XXII, *n.* 19, *p.* 44 *et seq.* — 7. *Ibid.*, *tom.* I, *p.* 40.

8. *Appellationem ab Ecclesiâ Parisiensi prolatam*, *anno* 1491, non vidimus inter acta quæ tomis *de Libertatibus*, etc., continentur. Fortè Ecclesia Parisiensis eo anno adhæserit appellationi sacræ Facultatis nam *appellatio ab ea Ecclesiâ prolata* an. 1501, sub Alexandro VI, inscribitur *secunda appellatio* (Edit. Paris).

9. *Sup. lib.* VI, *c.* XXII.

CAPUT XXIX.

Bulla Suspecti regiminis *Julii II : in eâ clausulæ extra omnem ordinem : non publicata apud nos, nedum recepta appellationes postea frequentatæ, non tantùm à nostris, sed etiam ab aliis.*

Anno 1509, Julius II Bullam edidit *Suspecti regiminis*, quâ Bullam *Execrabilis* Pii II renovat ac firmat; Leonardum Lauredanum Ducem, generale Concilium et commune Venetiarum excommunicat, quòd jam excommunicati, quia urbes pontificiæ ditionis retinerent, *ad damnatum et prohibitum* appelationis remedium confugissent; alios eâdem appellatione usos simili pœnâ plectit; Constitutionem suam adversùs omnes valituram decernit, *cum suppletione solemnitatis cujuslibet, etiam publicationis omissæ*[1]. Quæ quo magis decernuntur extra ordinem, ac supra omnem legem et canonem, eò minoris esse putantur à nostris. Certè, ut Galli clarius designentur, nominatim *Parlamenta* commemorat; quòd, quia apud nos nec publicatum, nedum receptum fuit, nostri, more consueto in gravibus causis, ac præsertim in Concordatorum causâ, ad Concilii generalis tutelam provocarunt, in eaque sententiâ innoxii et illæsi diutissime perstiterunt.

Neque Galli tantùm eas appellationes emisere, sed alii quoque in libris Probationum Ecclesiæ Gallicanæ Libertatum memorati[2] : quæ tantùm indicamus : cujusmodi sint lectori expendenda relinquimus.

CAPUT XXX.

Bullæ Pii II et Julii II, occasiòne litium ac dissidiorum temporalium edilæ : qui appellationes respuunt, quàm incommoda remedia adhibeant : Andreæ Duvallii locus.

Neque enim orbis christianus adeo movebatur datis à Julio II in Venetos, flagrante bello, sententiis. Bellum gerebatur inter Julium ut Principem et Venetos. Jam si, editis Bullis, ac sub anathemate Julius Pontifex jure repetit civitates eas, quæ de Principio Julio bello captæ sunt, nullumque adversùs ea decreta præsidium est : nempe id superest, ut et Veneti et quicumque Principes, quacumque necessitate talia bella gesserint, deditionem faciant.

Neque verò res ab eo statu multùm abhorrebant, cùm Pius II diploma suum edidit. Nempe Sigismundus cum Cardinale Cusano de temporalibus maximè litigabat, atque arma moverat, Cardinalemque ceperat, cujus rei gratiâ à Pio citabatur Romam cum suis consiliariis, atque omnibus civibus, infinito licèt numero, uti de articulo; *Credo in Ecclesiam catholicam* : ejusque consectaneis responderent[3]; quem sanè articulum ideo negare viderentur, quòd Pontificis decretis, de re etiam temporali, dicto audientes non essent. Sic à temporali lite ad hæresis quæstionem controversia deducitur, ut miseri nec mutire auderent. Quas adversùs ambages, atque circuitus, aliquod petere refugium omnes optabant.

Neque verò id quæro, jurene an injuriâ Sigismundus egerit. Hoc tantùm indico, grave ac magnis quoque Principibus, nedum privatis metuendum, ita procedi; miscerique hæresim, subortis maximè temporali causâ litigationibus. Nec mirum si christiani Principes, nationes, cœtus, quod negari non potest, à Romanis Pontificibus aliquando vexati, eversis antiquis juribus, imperatâ ingente pecuniâ, intentatis, sive etiam allatis armis, in Ecclesiæ catholicæ supremâ atque indeclinabili auctoritate, aliquid sibi præsidii relictum voluerint. Certè appellationes eas, ut ante Concilium Constantiense celebratas, ita nec post Pii ac Julii decreta desiisse, multis exemplis ostensum est.

Unum superest quod objiciant; nempe à Leone X, Bulla, *Exurge, Domine*, Luthero vitio datum, « quòd citatus à Papâ in vocem temerariæ appellationis prorupit ad futurum Concilium, contra Constitutionem Pii II ac Julii II, taliter appellantes hæreticorum pœnâ plectentes[1]. » XVII Kal. Julii, anno 1520. Bullam autem toto orbe christiano receptam esse constat.

Facilè respondemus receptam quoad ea, quæ ad Lutherum condemnatum pertinerent. Cæterùm verba prolata recitativè, ut aiunt, non decretivè posita, nullam vim addunt Pii II ac Julii II Constitutionibus; atque adeo ut post eas, ita post hanc Leonis X Bullam frequentatas appellationes, etiam à Germanis, atque ab ipso Imperatore, relata superiùs[2] exempla demonstrant.

Cæterùm Lutheri appellatio verè temeraria et cavillatoria fuit, quòd à citatione appellans, in negotio fidei Sedis apostolicæ judicium detrectarit.

Neque eam tantùm causam Leo commemorat, cur Lutherus meritò condemnetur; subdit enim : « Frustra etiam Concilii auxilium imploravit, qui illi non se credere palam profitetur[3]. » Quare impuro Sycophantæ, omnia per summam et apertam insaniam molienti, æquum erat nullum patere suffugium; non proinde debitum intercludi præsidium iis, qui verè gravati essent.

Nunc qui id genus præsidii renuunt, alias vias docent haud leviter incommodas, nempe *nullitatis*, ut aiunt, quam iniquis sententiis objiciant. At Galli non solent illam probare jurisprudentiam, qua, objecta nullitate, sententia contemnatur. De causis nullitatis coram judice agi volunt, ne sibi quisque judicet; modestius putant, si fortè à Pontifice vexatos se sentiunt, Concilium habere judicem, quàm nullo judice agere ut libet.

Andreas Duvallius, cùm appellationem omnem à Papâ illicitam judicet, idque sive sit infra, sive supra Concilium, permittit tamen Principibus ac Rebuspublicis, ad graves injurias depellendas, primùm, « non obedire mandatis Pontificis; imò, si aliter sibi succurrere non possint, strenuè prudenterque resistere[4]. » An ergo læsos Principes strenuè rem gerere, quàm conciliare judicium expectare malint, ipsi dijudicent, Nos in his, ut diximus, nostræ quæstionis summam nos ponimus : ut quæ ad variabilem fortè disciplinam aliquâ ex parte pertineant. Certè Ecclesiæ catholicæ, ejusque œcumenici Concilii, in rebus generalibus, maximè verò in fidei quæstionibus, gravi contentione ortâ, supremam et ineluctabilem potestatem, ex omnium sæculorum traditione asserimus; et inter res judicatas post Constantiensia et Basileensia probatissima decreta referimus.

CAPUT XXXI.

Variæ de Conciliis generalibus novissimi auctoris anonymi vitilitigationes : quæstionem ab eo pessimè constitutam : an Concilia inter res incertas numeranda? Quæstiones generales à particularibus, ad Constantiensis Synodi mentem, jam indè ab initio distinctæ.

Qui unius Papæ voluntati sine more modoque permittunt omnia, eo peccare solent; primùm, quòd argumentationibus malunt agere, quàm traditionibus; tùm eo vel maximè, quòd à quæstionis statu procul absint; quæque plana per se et expedita sunt, miris involvant modis[5].

Et quidem in quæstione malè constituendâ auctorem anonymum, qui diligentissimus videri voluit, ubique multa peccasse jam vidimus. Illud imprimis quòd nos ita refellit, quasi infallibilitatem soli Concilio œcumenico tribuamus[6], cum sine Concilio œcumenico, catholicæ Ecclesiæ valere consensum, Gallicana Declaratio diligentissimè expresserit.

Jam de Concilii superiore potestate, ad secundum

1. *Bull. Rom., tom.* I, *Bull.* XXII *Jul. II, p.* 511. *Vid. Rain., an.* 1509, *n.* 6 *et* 13; *et Spond. eod. an., n.* 1. — 2. *Preuv. des Libert., etc., tom.* I, *part.* II, *c.* XIII, *not., pag.* 59, 60. — 3. *Vid. Goldast., tom.* II, *p.* 1579, 1580.

1. *Bull. Leon. X contra Lut., tom.* XIV *Conc., col.* 396. — 2. *Diss. præv., n.* XCV. — 3. *Bull. Leon. X, col.* 397.— 4. *Duv., de Rom. Pont., etc., part.* IV, *quæst. ult., p.* 626, *ed.* 1614. — 5. *Vid. sup. pass., lib.* IV, V, VI. — 6. *Anon*, de Libert., etc., *lib.* VII, *c.* IX, *n.* 12.

caput Gallicanæ Declarationis idem auctor hæc scribit : « Satis, inquit[1], patet in Declaratione Cleri Gallicani, accipi hinc summum Pontificem sine Concilio, illinc Concilium sine summo Pontifice, cùm Declaratio decretis Concilii Constantiensis nitatur, quæ aliam sententiam non admittunt ; » quæ omnia falsissima sunt.

Primùm enim falsum est, à Clero Gallicano ea tantùm spectata esse Concilia, quæ sine Papâ celebrentur[2] : nec minùs falsum est; quòd decreta Constantiensis Concilii non aliam admittant sententiam, quàm eam scilicet de Conciliis sine Papâ congregatis : primùm quia Concilium Constantiense declarat, Papam subesse, non modò Constantiensi Concilio, « sed etiam cuicumque generali Concilio legitimè congregato[3] : » non autem supponit omnia futura Concilia sine Papâ congreganda esse ; non ergo loquimur de Conciliis sine Papâ congregatis : tum quia nec ipsum Constantiense Concilium sine Papâ congregatam erat; quippe convocatum à Joanne XXIII, qui verus Pontifex meritò haberetur; neque is Concilium dissolverat; imò se Concilio adhærere fatebatur, cùm illud Constantiense decretum est conditum, ut suo loco vidimus[4]. Postremò Constantiense Concilium, in reformationis quoque causâ, Papam subesse Concilio decernit, cùm reformationis negotium non nisi electo summo Pontifice tractaturum esset.

Quare quod idem anonymus ubique testatur[5], cùm ipse Papam Synodo anteponit, agi de Concilio, à quo summus Pontifex ejusque Legati absint ; nihil aliud testari visus, quàm statum quæstionis à se ignorantum, eosque quos congerit Scripturæ ac Patrum locos, planè esse extra rem, idque ab eo actum, ut fucum faceret imperitis.

Sanè et illud constitit, non asseri à Gallis Synodos sine Papa congregatas, nisi iis in casibus, quibus eas et auctor anonymus[6], et alii passim Theologi Canonistæque admittant, hoc est, « in iis qui dilationem remedii non paterentur. »

Alia quidem quæstio esset potest; an Concilium à Romano Pontifice semel convocatum, ipsoque Præside constitutum, ipso jure cesset, ubi ab eo Concilio Papa recesserit, quemadmodum Constantiæ ; vel ubi illud Concilium Papa dissolverit, ut Basileæ factum est. Sed quæstionem eam, neque Clerus Gallicanus suâ Declaratione complexus est, neque anonymus pertractavit. Interim certum est, rem esse ab Eugenio IV judicatam ; Basileense Concilium ab eo dissolutum, haud minùs stetisse integrum ; ut eam quæstionem aliquo certè casu, res inter judicatas referri necesse sit.

Quo fateamur necesse est, pleraque ac potissima anonymi argumenta, quoad hanc quidem quæstionem, planè concidere ; cùm non eo quo oportet, collimare constet.

At argutulum istud futile æquè ac invidiosum quod objicit; quamvis Reges ac Principes à populo plerumque suam auctoritatem acceperint, « tamen Galliarum Regem Comitiis generalibus superiorem esse[7], » et majestatis reos haberi qui sub Henrico III exegissent, ut Rex Comitiorum sententiam sequi teneretur. Quorsum enim ista? An ut necesse sit ad Gallicani imperii formam, Ecclesiam à Christo esse constitutam? Aut verò oporteat custodiendæ fidei ac religionis per universum orbem, eamdem ac unius gentis administrandæ esse rationem? Cùm nec ipsa imperia eamdem formam habeant, neque Ecclesiam ad alias quàm ad Christi regulas exigi liceat. Quid autem illud est, ab eodem anonymo jactatum, non posse summum Pontificem Ecclesiæ subjacere, *à quâ suam non est mutuatus potestatem?* Quasi quis cui subjaceat, non in Christi arbitrio ac sapientiâ positum fuerit, aut id ratione aut humanis exemplis, non Dei revelatione, atque Ecclesiæ traditione, quærendum sit nobis.

1. *Anon., de Libert., etc., lib.* V, *c.* I, *n.* 6. — 2. *Vid. Dissert. præv., num.* LXXXIV. — 3. *Conc. Const., sess.* V, *col.* 22. — 4. *Sup. lib.* V, *c.* XIII, XXI. — 5. *Anon., lib.* V, *c.* X, *n.* 4; *c.* XI, *n.* 3, *cap.* XIII, *tit. et pass.* — 6. *Id., ibid., cap.* V, *n.* 13. — 7. *Ibid., c.* XIII, *n.* 12.

Ejusdem notæ est, quod objiciunt[1], ut Ecclesia particularis, nec tota simul sumpta, Episcopo suo capiti et Pastori particulari; ita universalem Ecclesiam, nec totam simul sumptam, Papæ suo capiti ac Pastori universali prævalere posse. Non enim quemadmodum Ecclesia universa, ita particularis, ex promissione Christi, certa et infallibili sancti Spiritûs assistentiâ pollet; ut proinde necesse sit quemadmodum in Ecclesiæ universæ, ita in Ecclesiæ particularis consensu, certum collocare Spiritûs sancti magisterium ac testimonium.

Neque illud pluris est, non posse stare in Papâ eam, quam Clerus quoque Gallicanus agnoscat, *plenam potestatem*, si Gallicanæ Declarationi detur locus. Neque enim plenam esse, *quæ ab alterius arbitrio vel judicio pendet*[2]. Quod quidem nihil aliud est, quàm in verbis ludere. Plena enim dicitur respectu positivi juris, ea potestas, quæ omnia potest, ubi id necessitas, atque evidens utilitas postulaverit : non ita sanè, ut omnia sine lege modoque possit.

At illud etiam argutius ac vanius, quod involvendæ quæstioni ab anonymo est positum[3]; Papam agnosci facilè ab omnibus, Concilia rem incertam, nullâ verâ firmâque definitione constantem ; ad hæc, raram, *difficilem, ac ferè impossibilem*[4]; parumque abest, quin eam ab Ecclesiâ alienam prædicet; cùm præsertim tribus primis sæculis, Concilia generalia ipsa persecutio prohiberet. Sed hæc, ad persecutionis tempus quod attinet, quàm falsa, quàm vana, quàm nulla sint, demonstratum suprà[5].

Jam quòd partâ Ecclesiæ pace, Conciliisque generalibus congregari solitis, Concilia rem incertam dicunt, quia dubium est per quos et quomodo constitui debeant[6]; hominum est, ut leniter dicam, nodum in scirpo quærentium. Vanas enim et inanes difficultates congerunt; non constare scilicet an Concilia ex Episcopis tantùm, an etiam ex Presbyteris conflentur necessariò : quantus numerus aut Episcoporum aut provinciarum adesse debeat : quinam *ex jure, quinam ex privilegio?* an per se, an per procuratores? tum quæ ratio absentium et execusatorum haberi debeat; imò an Concilium universale sit? Quæ cùm dixerint, eò rem redigi volunt, « ut suprema et infallibilis sit summi Pontificis sententia, quam seu regulam semper tutò sequantur fideles?. » Quæ profectò si quid valent, illud efficient, ut Conciliorum generalium omnem omitti mentionem præstabilius sit. An enim id agunt, ut unus Pontifex cuicumque cœtui voluerit, Concilii generalis nomen adjiciat? An ut Concilia generalia haberi aut non haberi perindè sit? Id quidem nonnulli apud se sentiunt; sed palam promere pudor, et christiani orbis reverentia prohibet. Ergo vel hæc omittant, vel nobiscum solvant. Cæterùm plana solutio est; primùm enim certâ traditione constat, sufficere ut Episcopi Concilio præsto sint; tum illud, Concilium esse œcumenicum, cui, Papâ auctore, pro æcumenico Concilio se gerenti Ecclesia universa communicaverit. Hinc Concilii Constantiensis auctoritas asseritur : hinc prioribus Basileensibus gestis sua firmitas constat. Neque nocuit ea dissolutio, quæ ab ipso quoque Eugenio IV nulla et irrita declarata est; cùm totus christianus orbis haud minùs sanctæ Synodo pro œcumenica sedenti et agenti communicaret.

Papâ autem auctore dicimus, ordinariè quidem, ac nisi ipsa necessitas aliud expresserit; quod schismatis causa aliisque in casibus admitti ab omnibus summo consensu vidimus. Sed quoniam in Conciliis non statim ac semper æquè perspecta est nominis christiani repræsentatio, quin interdùm dubitari contingat, an aliquod Concilium verè generale sit; tum Ecclesiæ consensu rem confici, Romanorum quoque Pontificum auctoritate ostendimus[8].

1. *Anon., lib.* V, *c.* XIII, *n.* 3. — 2. *Idem, c.* I, *n.* 4. — 3. *Ibid., c.* XIII, *n.* 4. — 4. *Ibid., lib.* VII, *c.* II, *n.* 3; *et lib.* V, *c.* XIII. — 5. *Dissert. præv., n.* LXXXVI. — 6. *Anon., lib.* V, *c.* II. — 7. *Idem, n.* 7. — 8. *Sup. lib.* IX, *pass.*

Cæterùm qui omnia incerta et perturbata esse volunt, nisi Christiani, aliis Ecclesiis et Episcopis perinde habitis ac si nihil essent, in unius Romani Pontificis infallibilitate acquiescant, in quantas ambages quantasque turbas ipsi sese conjiciant, unde se nullo prorsus extricare valent pacto, jam toties notavimus, ut hæc dicere rursum, nihil aliud esset quàm actum agere.

CAPUT XXXII.

Recapitulatio eorum, quæ ad Caput IV *Declarationis Gallicanæ dicta sunt, atque imprimis eorum quæ libro* VII *et* VIII.

Absoluto nostro ad caput quartum Declarationis Gallicanæ tractatu, superest ut quæ hic dicta sunt, ad rei memoriam in compendium redigamus.

Primum illud præstruximus quartum caput Declarationis Gallicanæ, rem esse judicatam[1]; quod sic conficimus : Judicatum in Concilio Constantiensi Papam, etiam in fidei quæstionibus, Concilio subjici oportere : at qui errare non possit, eum in fidei negotio alteri subjici nefas : non ergo Papa is est, qui errare non possit. Rursus : In illo Concilio, de Papa, ut est Papa, actum est, non autem de Papa, ut est privatus Doctor : ergo Papa, etiam ut Papa, non is est qui errare non possit : at Constantiense Concilium à totâ Ecclesiâ, atque adeò à Romanis Pontificibus comprobatum fuisse, rationibus adstruximus necessariis[2] : ergo Papam non eum esse quem dicunt, res inter judicatas haberi debet. Hoc certissimum præjudicium. Nunc ad rem, si adhuc injudicata esset, conficiendam, hoc fundamentum posuimus : à Patribus vim summam et indeclinabilem esse repositam in eo, *quod ubique, quod semper est creditum* : non ergo in eo, quod solus Papa definiat[3]. Exinde Concilia generalia ab apostolico usque Concilio persecuti sumus; quod apostolicum Hierosolymitanum Concilium, Actorum xv relatum, normam esse cæterorum, datamque in eo quæstionem finiendarum formam, et ipsâ auctoritate apostolici nominis, et sancti Cœlestini Papæ, sanctæque Synodi quintæ sententiâ, et omnium posteà sæculorum secutâ praxi ostendimus[4]; collatisque gestis comperimus, ubique valere apostolicum illud : *Visum est Spiritui sancto et nobis*; atque illud, *Visum est Spiritui sancto*, cum illo, *et nobis*, hoc est cum ipsâ episcopalis atque apostolici ordinis unitate esse conjunctùm : non ergo, quod nunc fingunt, Synodus habere à Papa, ut recta decidant, sed à Spiritu sancto, eique conjuncta universalis Ecclesiæ auctoritate ac testimonio.

Hic igitur Conciliorum gestis evolutis apparuit, ita esse Ecclesiam constitutam, ut siquidem primæ Sedis sententiæ consensum accommodaret suum, quæstiones finitæ haberentur : sin autem graves altercationes orirentur, adunatâ Ecclesiâ opus esset[5]. Compertumque item est, eo quidem rerum statu, primæ Sedis sententiam Concilii œcumenici convocatione suspendi[6]; remque tanta Ecclesiæ adunatæ auctoritate gestam, ut de pontificio decreto quæreretur, rectène haberet, necne; et responderetur à Patribus, si decretum probaretur, probandum videri; non quia falsum esse non posset, sed quia verax esse, facto examine, comperissent : atque omnino quo ritu cæterorum epistolæ, eodem quoque ritu Romanorum Pontificum decretales epistolas examinatas, evolutis gestis, et Synodi quintæ auctoritate monstravimus[7]. Quo item loco patuit Romanorum Pontificum epistolas, et fuisse authenticas, tota scilicet Sedis apostolicæ auctoritate prolatas; neque tamen fuisse normam fidei, cùm de illis quoque quæstio haberetur : de Synodis autem nunquam eo ritu esse quæsitum; sed obedientiam statim consecutam. At non alia causa tanti discriminis, quàm quod illa decreta retractabilia, hæc irretractabilia viderentur.

Atque hæc etiam de probatissimis Romanorum Pontificum decretis facta esse vidimus. Jam quædam demonstravimus à sanctis Synodis improbata constituta et responsa, quæ Romani Pontifices, puta Vigilius et Honorius ritè interrogati ad Ecclesias edidissent[1]. Non ergo valere illud, pro privato Doctore esse edita; omnesque vitilitigationes ita incidimus, ut quomodocumque respondeant, quosdam Pontifices, apostolico officio confirmandi fratres, in necessario articulo defuisse constet.

His complexi sumus primorum octo Conciliorum traditionem nostræ sententiæ congruentem; quibus deinde Conciliis reliqua omnia consentire, ex actis, et ex Romanorum Pontificum consensione docuimus[2].

Quin etiam ostendimus, quæstionem hanc nostram, vel ipsâ operosissimâ Conciliorum generalium convocatione confectam[3] : ne frustrà Ecclesia collectis toto Orbe Patribus, quærere laboraret auctoritatem irrefragabilem, quæ statim in Romano Pontifice, vel solo præstò esset[4]. Ac siquidem Papa per se infallibilis, consilio tantùm atque admonitione indigeret, quod nunc comminiscuntur; adsciscendos fuisse eos, qui doctrinâ, non eos qui auctoritate pollerent; qui Papam docerent, non qui cum eo conjuncti docerent Ecclesias; denique qui admonerent, non qui conjudicarent et condeeernerent : atqui omnino constitit non ita esse gestum; sed quæsitam in Conciliis non tantùm majorem lucem, sed etiam majorem, et jam irrefragabilem auctoritatem : non ergo summam illam et indeclinabilem vim in Romano Pontifice collocabant.

Quod autem objicitur, superioritatem atque infallibilitatem Romano Pontifici à Conciliis generalibus jam esse adjudicatam, Lugdunensique ac Florentinâ, Lateranensique Synodis quæstionem judicatam, et Constantiensia jam Basileensiaque soluta esse decreta[5]; primùm quidem præstruximus, pessimè agere eos, qui ecclesiastica decreta collidant, non concilient : tum illud, perperam pro judicato haberi, quod palam à nostris assertum, à sancta Tridentinâ Synodo, atque à Pio IV pro integro sanoque sit habitum. Denique, ne quid deesset, id quoque ex gestis probavimus, Lugdunensem, Florentinam, Lateranensem Synodos nihil nocere Constantiensibus, neque Basileensibus prioribus gestis; sed Conciliorum omnium unam esse faciem, traditionem unam[6].

His igitur confectis, illud argumentum, quod ex Conciliorum confirmatione repetebant, solvimus; docuimusque ipsum confirmare quid sit; neque eo quidquam superioritatis includi; vanosque esse eos qui Synodorum decreta, aut qui saltêm anathemata à confirmatione suspendunt, Conciliorum omnium gestis evolutis pandimus[7]. Confutavimus denique qui episcopalem potestatem ac jurisdictionem, à papali potestate ac jurisdictione manare contendunt; hisque novellis sive adinventionibus, sive adulationibus, seu potiùs ludibriis, cùm priorum sæculorum firmam, ac Scripturæ inhærentem doctrinam opposuimus[8], tum Gallicanorum Episcoporum, ac nostræ Facultatis constantem sententiam.

CAPUT XXXIII.

Recapitulatio eorum quæ sunt in libro IX.

His quidem absolvimus quæ ad Conciliorum generalium praxim ac traditionem attinebant. At sequente libro de rebus sine Concilio generali tractatis dicere aggredimur. Ac statim id constituimus, ad finiendas fidei quæstiones sufficere Papæ judicium, nisi gravis dissensio consequatur[9]. Quo loco exponimus illud sancti Augustini de Pelagianis dictum : *Causa finita est*, postea quàm scilicet à Sede apostolicâ responsa venerunt; et illud ejusdem : *Datum Pelagianis competens sufficiensque judicium* : collataque causâ Pelagianorum cum illâ Cypriani de rebaptizandis hæreticis, ex Augustino effi-

1. *Sup. lib.* VII, *c.* II, III, IV. — 2. *Idem, lib.* V, *c.* XXVII, *et pass. toto hoc tract.* — 3. *Lib.* VII, *c.* V. — 4. *Idem, c.* VI. — 5. *Sup. lib.* VII, *c.* VII *et seq. usque ad* XXIV. — 6. *Idem, c.* X. — 7. *Ibid., c.* XIX.

1. *Sup. lib.* VII, *cap.* XX, XXI. — 2. *Idem, cap.* XXXIII. — 3. *Ibid., cap.* XXXIV *et seq., usque ad fin. lib.* — 4. *Ibid., lib.* VIII, *c.* XX. — 5. *Ibid., lib.* VII, *c.* XXXV, XXXVI, XXXVII. — 6. *Lib.* V *integr.* — 7. *Idem,* VIII, *cap.* I *et seq. usq. ad* XI. — 8. *Ibid., cap.* XI *et seq. usq. ad fin. lib.* — 9. *Sup., lib.* IX, *c.* I.

cimus, ut Pelagianorum potiùs quàm Cypriani causa per Papæ judicium finita intelligatur, quòd de Pelagianis quidem, ut apertè hæreticis tota Ecclesia consentiret; Cypriani verò quæstio *magnis altercationum nebulis involuta*, Concilii universalis sententiam postularet[1]. Non ergo in eo casu, sancti Stephani judicium, totâ licet Sedis apostolicæ auctoritate prolatum, à sancto Cypriano, à sancto Augustino, atque aliis orthodoxis pro ultimo et irrefragabili esse habitum.

Qui deindè, ut hoc argumentum eluderent, responderunt, rebaptizationis quæstionem à Cypriano et Augustino, non inter fidei quæstiones, sed inter adiaphora esse repositam, Patrum testimoniis obruimus docuimusque omnino rebaptizationem eam, ex ipsis quibus tunc propugnabatur argumentis, ad manifestam hæresim pertinere[2].

Multa postea exempla ac decreta retulimus[3], quibus constet, generales quidem omnes, ut Cæciliani, et sancti Joannis Chrysostomi, præsertim verò fidei, ut Origenistarum, Semi-Eutychianorum, Scytharum Monachorum, Elipandique causas, non nisi universali consensione pro terminatis habitas[4]; in eamque sententiam, cum cæteris omnibus, Romanos quoque Pontifices, Simplicium, Gelasium, Gregorium, alios consentire[5]. Nam de sancto Leone libro VII et VIII confectum est, cùm de Concilio Chalcedonensi ageremus[6]. Non ergo summi Pontificis judicium per sese ante consensum pro irreformabili est habitum.

Quem ad locum ostendimus quæ sit illa obedientia secundùm canones, quam summo Pontifici præstarent Episcopi et Ecclesiæ; idque Conciliorum et ipsorum Pontificum auctoritate firmavimus; neque unquam ab Episcopis postulatum, ut decreta pontificia etiam indiscussa reciperent; quo item conclusum, ad summam et indeclinabilem auctoritatem, consensum Ecclesiæ esse necessarium[7].

Hinc ostendimus viris bonis sanctisque non fraudi fuisse, quòd post Romanorum Pontificum, in fidei quoque negotiis, pronuntiata etiam veridica, tamen suspenso animo manerent, donec Ecclesiæ consensus accederet[8]; id, inquam, bonis viris nunquam fraudi fuisse; non Polycrati Ephesio, aliisque Asianis; non sancto Cypriano, sanctoque Firmiliano, eorumque collegis, tot ac tantis viris; non Gallis nostris ac sancto Columbano, quibus Romanorum Pontificum Pelagii I ac Bonifacii III suspecta erat fides, eo quòd Concilium quintum pro œcumenico approbassent; non item Gallis nostris, quòd Nicænam secundam Synodum, Papâ auctore ac præside gestam, ad quam vocati non essent, pro œcumenicâ non agnoscerent, neque ullo modo admitterent; non omnibus denique Conciliis, quæ Romanorum Pontificum latas, etiam de fide, sententias, non nisi quæstione habitâ, susciperent. Ex quo illud argumentum : si Romani Pontificis judicium pro irreformabili esset, non profectò qui, post illud per Ecclesias promulgatum, suspenso animo manerent, orthodoxi haberentur : habiti autem sunt orthodoxi : non ergo illud judicium pro irreformabili habitum.

His subjungimus claram professionem Romanorum Pontificum Innocentii III, Joannis XXII, Gregorii XII, Pii etiam IV, qui sibi à Concilio aut à Christo judice metuerent, si publico officio functi, falsa ac fidei adversa respondissent[9] : non ergo existimasse eos, se in fidei negotiis, apostolico fungentes officio, fuisse infallibiles. Quo loco attulimus Joannis XXII totâ Ecclesiâ promulgatam fidem, et Ecclesiæ judicio ab eo esse subditam, et à successore ad examen revocatam[10] : non ergo eam fidem pro infallibili fuisse habitam.

Atque interim constitit, qui de Pontificis judiciis dubitarent, non tamen dubitasse de fide apostolicæ Sedis : ergo hæc duo stare posse, et Pontificem etiam judicantem errare potuisse, et tamen Sedis apostolicæ non defecturam fidem.

Quo item loco claruit multos incidisse casus, quibus Sedi apostolicæ ac pontificiæ auctoritati laboranti nihil aliud subveniret, nisi Ecclesiæ catholicæ auctoritas. Id Ecclesiæ Romanæ status decimo sæculo; id ingens illud schisma decimo-quarto sæculo demonstrasse[1] : stetisse interim unâ Ecclesiæ catholicæ auctoritate et ope Sedem apostolicam, ac pontificiam dignitatem; nec minùs potuisse succurrere Ecclesiam, ne quibusdam licèt Pontificibus falsa docentibus, Sedes tamen apostolica, aut series Pontificum à fide abrumperetur.

Cui etiam rei serviunt graves Romanorum Pontificum, Liberii, Zozimi, aliorumque plurimorum commemorati lapsus, rejectaque in singulis quibusque casibus vana effugia; et clarè demonstratum est aberrasse à fide eos, etiam apostolico officio defungentes[2]. Qui lapsus memorati, non ad improperium; sed ut illud constet : cùm Romani Pontifices, etiam ut tales, aliena à fide docent, haud minùs Ecclesiam catholicam, fidemque Romanam, ac Sedem apostolicam, tanquam fidei caput et communionis ecclesiasticæ vinculum, perstituram.

Hunc pertinent ea, quæ pro Joanne XXII, ab ejus ævi Doctoribus, ac præsertim Jacobo sanctæ Priscæ Cardinale, mox Benedicto XII, dicta sunt : ideo potuisse ab eo Nicolai IV Decretalem tolli, aut corrigi, « quòd Romani Pontifices errare possent, etiam determinando de fide[3]. » Id sæculo XIII ut certum proponebant : id in glossis quoque Romanis ad Joannis XXII Decretales habebatur : cui addendum illud : XIV et XV sæculis, non modò Alliacensem, Gersonem, Tostatum et alios pios sanctosque viros innumerabiles, sed etiam Joannem à Turrecremata ejusque consortes, qui Eugenio IV adversùs Basileensem Synodum tanto se studio adjunxissent, id pro certo posuisse; quòd à Romano Pontifice falsa et erronea definiri possint, ejusque judicio Concilii judicium anteponi oporteat XVI denique sæculo Dominicum Jacobatium Cardinalem, haud absimilia Romæ quoque docuisse; Adrianum verò Florentium Ultrajectinum, id Lovanii deditâ operâ defendisse; mox eumdem virum, jam Caroli quinti Præceptorem, Episcopum, Cardinalem, Papam, non eam sententiam retractasse, imò potiùs recudisse; neque quemquam Theologorum contra insurrexisse, imò illi favisse Lovanienses suos[4]; denique XVI sæculo exeunte, oriri cœpisse privatorum quorumdam Theologorum dubias cunctantesque censuras; Ecclesiam verò catholicam, Tridentinumque Concilium, ac Sedem apostolicam, ab omni penitus censurâ temperasse[5]. Hæc, credo, cogitantes censores nostros pudeat, ex suâ dubiâ novellâque sententiâ, novum fidei articulum repente condere; Parisiensiumque sententiam, tot retrò sæculis saltem innoxiam, nunc demum proscribere, ex trepidis Bellarmini aliorumque censuris; insuper in re tam novâ, tam fluxâ, tam incertâ, omne Ecclesiæ Sedisque apostolicæ præsidium collocare.

CAPUT XXXIV.

Recapitulatio eorum quæ hoc postremo libro dicta sunt, de Romanæ Sedis ac fidei firmitate, ac de illis verbis, Tu es Petrus.

ULTIMO loco docuimus, nostram sententiam cum Romanæ Sedis, Romanæque fidei æterna firmitate egregiè cohærentem; consensuque Patrum id obtinuimus, ut qui de hujus aut illius Romani Pontificis definitione dubitassent, haud minùs certam tutamque Romanæ fidei, Sedique apostolicæ adscriberent æternitatem. Atque hinc argumentum nostrum : si quid esset periculi in ea sententia, quæ Romanum Pontificem negat esse infallibilem, maximè ex eo quòd, cùm ipse deficeret, Ecclesiæ catholicæ, vel saltem Sedis apostolicæ

1. *Sup.*, *lib.* IX, *cap.* II, III, IV, V. — 2. *Idem*, *cap.* VI, VII, VIII. — 3. *Ibid.*, *cap.* X, XI. — 4. *Ibid.*, *cap.* XII, XVI *et seq. usq. ad* XX. — 5. *Cap.*, XIV, XV. — 6. *Lib.* VII, *cap.* XVII, XVIII; *lib.* VIII, *c.* XX. — 7. *Idem*, IX, *cap.* XX, XXII. — 8. *Sup. lib.* IX, *cap.* XXIII, XXIV, XXV. — 9. *Idem*, *cap.* XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX. — 10. *Ibid.*, *cap.* XXVIII.

1. *Lib.* IX, *cap.* XXX, XXXI, XXXII. — 2. *Idem*, *cap.* XXXIII *et seq.* — 3. *Vid. Dissert. præv.*, *num.* XLVII, XLVIII. — 4. *Idem*, *num.* XXVII, XXVIII. — 5. *Ibid.*, *n.* XIV.

licæ periclitaretur fides : atqui demonstravimus, ex eo quòd Romanus Pontifex unus aut alter deficiat, haud eo minùs stare, non modò Ecclesiam catholicam, sed etiam Romanam Sedem atque fidem : ergo in ea sententia nihil est periculi. Quo loco Christi de Petro et successoribus promissa dictaque ex perpetuâ Patrum traditione ita exposuimus, ut et nostra tueremur, et hæreticorum audaciam retunderemus. Sed quoniam nostri censores Christi dictis præfidere videntur, quæ in hunc contulimus locum, paucis repetimus ; atque id scholastico more, ad juvandos eos, qui hoc genere delectantur.

Locus ille, *Tu es Petrus*, id effecit ut Petrus, quique, Petri vice, apostolici sive episcopalis collegii Princeps futurus sit, ex officio teneatur, exemplo Petri, communem fidem omnium nomine promere ; omnesque Christianos movere ad fidei unitatem ; ex quo sequitur, cùm eo munere bene defungitur, ipsum fidemque ab eo expositam esse Ecclesiæ fundamentum[1].

Neque verò dicant, quemvis alium Episcopum ac Doctorem, eo modo futurum Ecclesiæ fundamentum, si vera prædicet. In eo enim vis est ; quod Petrus ejusque vicè Romani Pontifices Petri successores ad id constituti sint. Quo fit ut illud officium, ille magistratus, illa potestas ad unitatem movens fidei, sit Ecclesiæ fundamentum ; neque tolli ab Ecclesiâ, aut illâ unquam vi labefactari possit.

Dices ; non modo in genere pontificale officium, sed quivis Romanus Pontifex Petri successor, petra est, fundamentum est : ergo immobilis est. Distinguimus : petra est, fundamentum est, officio ; concedimus : ipsa re, semper et necessario ; negamus.

Instant : immortalis ædificii fundamentum deficere non potest : at Ecclesia immortale ædificium est : ergo quisquis est Ecclesiæ fundamentum, is deficere non potest. Hoc argumento facilè concludi posset, Papam ne mori quidem posse, neque vacare posse Sedem apostolicam, ne Ecclesia interiret. Ergo ne nimis probes, ita distinguito : quòd immortalis ædificii fundamentum deficere non possit primarium, qui Christus est, verum ; secundarium ac ministeriale, qui Papa est ; rursus distinguito : deficere non potest absolutè et universim, hoc est, summâ ipsâ, et quoad integram seriem et successionem ; verum : secundùm quid et accidentariò et particulariter ; falsum est.

Exemplum adduci potest ab ipsâ fundamenti ratione, à quâ deducta Christi locutio est. Ædificium enim stare nequit, penitus excusso fundamento ; non autem statim omne collabitur, si sit aliqua in fundamento labes facilè sarcienda. Ita fieri nequit, ut ipse primatus, ipsum pontificale officium in Ecclesiâ intereat ; neque enim institutum à Christo officium aboleri potest. Ipse ergo papatus, ipse primatus, ipsa successio certum fundamentum est : ex Romanis Pontificibus particularibus, velut eximiis lapidibus constat : summâ ergo consistat oportet. Certè aliquis lapis, aliquis summus Pontifex executi ac labefactari potest, nullo totius ædificii periculo : aliud enim est petram ipsam exscindi, aliud aliquam ejus quassari partem.

Exemplum aliud sumi potest ab ipso episcopatu, qui absolutè in Ecclesiâ cessare non potest, eo quod sit officium à Christo institutum. Neque si aliqui Episcopi, ideo ipse episcopatus concidit, dicente Christo ad Apostolos : *Ecce ego vobiscum sum.* Hæc enim promissa, summâ ipsâ valent. Ita de papatu dicendum ; nec magis fieri posse, ut papale, quàm ut episcopale officium in Ecclesiâ intereat.

Eodem modo solvitur illud quod aiunt : in eo vim esse, qui petra est ; quemvis autem Papam petram esse : vim ergo repositam non tantùm in universis, sed etiam in singulis. Respondetur enim, vim quidem ipsam invictam et inconcussam in eo esse, qui petra principalis et angularis est, nempe in Christo : neque tamen negandum est in ipsâ ministeriali petrâ vim esse, maximam illam quidem ac præcipuam ; sed tamen partialem, ita ut totum ipsum parti prævaleat, ut sæpè diximus. Considerandum quippe est, cui sit firmitatis adjecta promissio, et unde petita sit. Et quidem à Christo petitur : *Ædificabo*, inquit ; unde continuò ipsi adjicitur Ecclesiæ : *Et portæ*, inquit, *inferi non prævalebunt adversùs eam ;* ut vim ipsam esse doceat ab eo qui ædificet, qui totum ædificium sua virtute contineat, hoc est ab ipso Christo.

Si qui autem Interpretes, illud : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam*, ad petram quoque referunt ; primùm quidem pauci sunt, ac pro uno mille in contrarium recensere possumus ; tum qui ita interpretantur, non ipsum Romanum Pontificem semper, sed quemvis fidelem in Christo consistentem spectant : tertiò eò nos ducit et verborum tenor, et summa interpretum, ut ipsa Ecclesia sit, contra quam portæ inferi prævalere nequeant : postremò et illud docuimus, quo sensu petra ipsa ministerialis, Sedesque apostolica, Ecclesiarum caput, everti nequeat ; ipsa scilicet toti Ecclesiæ corpori promissa et adjectâ vi.

CAPUT XXXV.

Recapitulatio eorum quæ hoc postremo libro dicta sunt circa illud : Rogavi pro te.

Jam in eo, *Rogavi pro te*, distinguendum diximus[1] quod ad præceptionem, et quod ad promissionem pertinet ; ac promissionem quidem semper, præceptionem verò non semper implendam. Atque in promissione rursùs distinximus id quod Petro esset proprium, et id quod ad posteritatem transiturum esset ; ac Petro id esse proprium, quod Petri singulari personæ ; transiturum autem ad posteritatem quod Petro figuram Ecclesiæ gerenti, et quod Petro Ecclesiæ principalis fundatori promittitur.

Quamobrem tria hæc ex æquo vera esse : fidem, fideique conjunctam veram confessionem, primùm in personâ singulari Petri nunquam defecturam ; ac postea eamdem fidem, quam Petrus prædicavit, cùm in Ecclesiâ catholicâ, tùm in Ecclesiâ particulari Romanâ, ubi Petrus sedem fixit, æternùm victuram totoque Orbe celebrandam : unde jubeantur confirmare fratres, non modò ipse Petrus, sed quicumque in illâ sede sederit.

Hinc nostrum argumentum : non potest à nobis quidquam exigi ampliùs, quàm ut Christi promissio certissimè impleatur. Impletur autem Christi promissio, si Petrus ipse, si Ecclesia catholica in Petro figurata, atque Ecclesia Romana à Petro fundata æternùm in fide manserint. Neque id necesse est, ut quivis Romanus Pontifex sit infallibilis : non ergo id à nobis postulari potest. Quod cum per se clarum sit, tum illud invictum : de fide ipsâ agi, quâ corde credimus, eique conjunctâ fidei confessione, quâ nempe ad salutem ore confitemur : ergo ad implendam Christi promissionem, quærendum aliquid est in quo fides ipsa, quâ intus corde creditur, nunquam defectura sit : non autem talis est quivis Romanus Pontifex ; neque aliud quidquam tale est præter ipsum Petrum, atque in Petro intellectam Ecclesiam catholicam peculiaremque Romanam : non ergo aliud quidquam ad Christi promissionem pertinet.

Dices : quivis Romanus Pontifex jubetur confirmare fratres : qui autem titubat, non ipse confirmat : nullus ergo Romanus Pontifex titubat. Id censores nostri passim, id novissimus auctor anonymus ubique inculcant[2]. Argumentum vanissimum, quod sæpè notavimus ; ab eo quod fieri debeat, ad id quod semper futurum sit, sive ab injuncto officio, ad effectum necessariò secuturum.

At enim cuicumque officio sua est adjuncta gratia ; quâ impleri possit, fatemur ; quâ necessariò impleatur, non ipsi quidem dixerint.

1. *Sup. hoc. lib. c.* I, II.

1. *Sup. hoc. lib. cap.* III, IV, V. — 2. *Vid. Anon., tract.* de Libert., *etc., lib.* VII, *c.* II, *n* 3, *et pass.*

Simile argumentum in illo præcepto : *Pasce oves meas :* certè ad illud implendum officium requiritur summa præ cæteris charitas, dicente Domino : *Simon Joannis, diligis me plus his? Pasce oves meas*[1]. Neque illa summa charitas ad pascendum gregem minùs necessaria est, quàm inconcussa fides ad fratres confirmandos. Ergone concludes : in Romano Pontifice semper est summa charitas? Absonum absurdumque sit.

Instas : at enim Petro illud : *ne deficiat fides tua,* datum est ad illud implendum : *confirma fratres tuos.* Confirmatur ex Leone : « Pro fide Petri propriè supplicatur, tanquam aliorum status certior sit futurus, si mens Principis victa non fuerit[2]. » Totum concedimus : atque omnino constat, ideo vel maximè confirmatum in fide Petrum, ut alios certiùs confirmaret. Ergo omnes successores æquè in fide confirmati sunt; nunquam eorum mens victa est, quod de Petro Leo dixit; nullo unquam errore, ne intus quidem laborarunt, aut laboraturi sunt, quemadmodum Petrus : id aliquis fortasse Pighius, non verò sanus homo, rerumque humanarum expertus dixerit.

Quod ergo novissimus auctor anonymus verba Christi ita connectit[3] : *Rogavi pro te;* et, *confirma fratres tuos* : quasi diceret : « Ego indeficientem tibi fidem impetravi : da operam ne alii deficiant; de Petro ipso verum est, qui ideo sit maximè idoneus ad confirmandos cæteros, quòd in eo fides, ne intus quidem, quâ de re agitur, deficiat. Petri quidem successoribus id omnibus tribuere, nec ipsi audeant.

Quod autem idem anonymus subdit id Petro concessum, non solùm ipsius causâ, sed etiam in bonum gregis, rectum est. Ut autem proinde in successores transeat, et illa summa charitas, et ille in fide confirmatus animus, et cætera dona, quæ Petro in bonum gregis data sunt, falsa consecutio est.

Quomodo autem nos verba Christi connectamus respectu cujusvis Romani Pontificis, sæpe expositum est; nempe sic; ut qui Petro succedit, præestque Ecclesiæ, sive universali, sive peculiari, in quâ Petri fides semper victura sit, is Petri exemplo ac vice fratres confirmare jubeatur.

CAPUT XXXVI.

An quemquam hominem infallibilem esse sit congruum, aut Ecclesiæ necessarium? an nulla sit Papæ, nisi infallibilis auctoritas? an Papâ errante nullum remedium?

Quæres cur tantopere laboremus, ne id tribuamus Romano Pontifici, quod et ipsi et gregi utilissimum foret? Respondemus, ideo quòd non ratiociniis aut votis duci nos, sed certis promissis certaque traditione niti oporteat. Ac si vovere aut potiùs somniare placet; certè expetamus homines, ut Romanus Pontifex, tanti gregis ductor, non modò nullo errore, sed etiam nullo unquam peccato, nulla ignorantiâ, aut negligentiâ, aut cupiditate teneatur. Quod cur Christus non fecerit, ne quæri quidem fas est.

Pari jure quærerem; cùm Christus Apostolis dixerit : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi,* cur non Episcopi Apostolis substituti, æternæ fidei promisso gaudeant? Valebit fortasse illud sancti Augustini, aliâ occasione dictum, non id convenire huic tentationum loco; « in quo tanta sit infirmitas, ut superbiam possit generare securitas[4]. » Atque ideo factum est, ut illud, *vobiscum sum,* deficere possit in singulis; ipsa tantùm summâ et universim valeat : quod idem in Romanorum Pontificum seriem meritò conferri possit.

Quod autem objiciunt, si Romanus Pontifex falsa definiat, actum esse de fide, nullumque remedium, ac ruitura omnia, cùm omnes ei statim parere debeant. Quærimus etiamne parere debeant adversùs jussa divina imperanti? Ne ipsi quidem id cogitant. At enim, inquiunt, hac semel aperta janua, fas erit omnibus reniti palam; neque Romano Pontifici vis ulla adfutura est, quâ sua etiam justa et necessaria decreta tueatur. Falsum id quidem : non enim si reluctante Ecclesiâ nihil potest, quemadmodum sub Liberio; aut si in gravi dissensione sententia suspenditur, ut sub Stephano Papâ factum; ideo necesse est hæsitare Romanum Pontificem, statim atque aliqui obloquuntur. Quin eos et suâ et Petri auctoritate et reliquorum consensu premit damnatque, neque effugio locus.

Instant : at saltem in gravi dissensione, aut incerta erunt omnia, aut periculum schismatis imminebit, neque quidquam remedii est. Neutrum : nam et eruditiores traditione tenebuntur, ut factum sub Stephano Augustinus docet; et imperitiores, si quidem sunt Ecclesiæ veri filii, piæ matris judicium obedientissimè expectabunt. At enim repugnabunt Romano Pontifici, quod per se ipsum grave et malum. Grave quidem illud in quocumque negotio; esset autem pestiferum, si id sine ordine et sine modo fiat : sed ut non ita fiat, ille Ecclesiæ pacificus ac temperatissimus Spiritus prohibet. Quid autem laboremus in quærendis iis quæ tum factu opus sit? Sunt quidem ea de re multa à Gersone non incommodè scripta[1]. Verùm id sufficiat, infinita esse quæ ille Spiritus, in se unus ac simplex, in donis varius, Ecclesiæ suggerat. Id quidem certâ fide credere nos oportet; non remedia, non auctoritatem defuturam, cùm Ecclesia catholica dispersa et adunata tanta possit.

Hinc existit argumentum : id tantùm in Ecclesia habendum est pro impossibili, quo facto nullum superest veritati præsidium : at in casu, quem dicimus, tutum superesset in Ecclesiæ catholicæ auctoritate præsidium : non ergo ille casus est impossibilis. Quæ cùm ita sint, Ecclesia catholica sola est, quæ nunquam deficere, nunquam errare possit, ac ne momento quidem. Unde enim revictura? Pontifex mortuus in alio revicturus : vis enim illa creatrix Ecclesiæ inest; quod idem fieret, si fidei defectu moreretur. At non ut Pontificem si fortè aberrantem, Ecclesia catholica; ita aberrantem Ecclesiam catholicam, alia Ecclesia catholica corrigeret, coerceret, amoveret; aut si ad veritatem se ipsa revocaret, tamen labasceret ea, quâ omnium animos teneri ac niti oportet, auctoritas; nullumque omnino remedium superesset, si Ecclesia catholica dispersa, adunatave, semel à vero deflexisset. Quare ipsam primitus et radicitus immotam esse oportet.

Hinc etiam diximus constare suam Sedi apostolicæ, Ecclesiarum capiti, firmitatem. Sive ergo, quod absit, sacrosancta illa Sedes infidelium tyrannidi subsit, ut factum sub Romanis persecutoribus; sive exagitati seditionibus Romani Pontifices aliò se conferant, ibique consistant, ut persæpe contigit; sive quid aliud humano animo provisum aut improvisum eveniat; providebit Deus, ut clara, perspicua, certa, intaminata, immota consistat, seseque assiduè reparet atque propaget illa Petri successio, quæ catholicæ Ecclesiæ radix fundamentumque est.

In eâ quisquis quocumque modo à fide deficiat; non tamen Romana, non Petri ac Pontificum interibit fides : ipsi enim immortale semen post se reliquerunt.

Hæc igitur fides, ut mortuo Pontifice non moritur, ita quoquo modo deficiente non deficit : atque hoc est illud immotum, quod in Sede Petri, ab ipsâ christianitatis origine, Patres prædicarunt.

CAPUT XXXVII.

An contraria sententia dignum aliquid ecclesiasticâ gravitate dicat?

Qui aliud postulant, nec ipsi se capiunt. Primùm enim non capiunt ipsam fidei vocem. Christus enim fidem dixit quâ Christiani sumus, quamque intus corde gerimus. Hanc si omnibus et singulis Petri successoribus promissam arbitrantur, planè desipiunt; neque id

1. *Joan.*, XXI, 15. — 2. *Leon., serm.* III *in anniv. Assum. ejusd., c.* III. — 3. *Anon., lib.* VII, *c.* III, *n.* 1. — 4. *Aug., de Correp. et Grat., c.* XIII, *n.* 40, *tom.* X, *col.* 772.

1. *Vid. Gers., lib. de Exam. doct., etc.*

profectò faciunt. At si id vel maximè contendant, non proinde suam confirment sententiam. Eo enim sensu Romanus Pontifex, puta Liberius, modò rectè intus credat, licet exteriùs prava decernat, in fide Petri stabit, quod nec ipsi volunt, et est absurdissimum.

Damus etiam casum, quo Romanus Pontifex, puta Honorius, non indocili aut contumaci animo falsa definiat; quid dicent? Defecisse in illo fidem? Nequaquam : atque haud magis quàm in Cypriano sanctissimo Christi Confessore defecerit, cùm, Synodo convocatâ, falsam pronuntiavit de rebaptizatione sententiam. Quid ergo? Stetisse in fide Petri? Ergo stante promisso, falsam fidei definitionem ediderit; quòd maximè respuunt.

An dicent, nullum Pontificem, neque per contumaciam, neque per imprudentiam, de catholicâ fide falsa unquam crediturum? Id credo, ne ille quidem irrisus ab omnibus dixerit Pighius. Is enim à Romano Pontifice, non errorem sanè omnem, sed contumaciam, quâ fiat hæreticus, amoliri videtur. Ad alia ergo confugiunt; nempe huc, ut Romanus Pontifex, falsa licèt credens, tamen ea decernere aut definire prohibeatur. At nec sic se ipsi intelligunt, qui primùm eam, quàm Christus dixit, fidem, in externam ac nudam professionem vertunt : tum ne quidem capiunt quæ sit illa professio, quam in Petri successoribus extingui posse negant.

Ecce enim Joannes XXII moriens de visione beatificâ fidei professionem edidit : hanc Benedictus XII ad omnes Ecclesias apostolicâ auctoritate direxit : ipse tamen postea, tanquam re integrâ, de eodem argumento quæstionem habuit [1]. Talis ergo professio tàm solemnis, tàm authentica, non id fuerit quod immotum, inconcussum, irreformabile, infallibile esse velint.

Hùc passim decurrunt, ut tùm Romanus Pontifex errare non possit; cùm Doctorem agit publicum; cùm fungitur officio confirmandi fratres; tanquam Joannes atque Benedictus non id docuerint totam Ecclesiam, quod dato diplomate, toti Ecclesiæ testarentur atque profiterentur. An ergo consultos interrogatosque esse oportet, ut Doctorem agant publicum, atque apostolico fungantur officio? Quid si ipsi ultro doceant, Ecclesiarum necessitate compulsi? Quid quod interrogatos pro officio falsa respondisse constat? Testis Honorius, aliique complures, quos interrogatos, etiam ab Episcopis, falsa et evangelicæ adversa doctrinæ rescripsisse in confesso est.

Hic quidem in varias interpretationes abeunt. Bellarminus enim, jure licèt interrogatos, pro privatis Doctoribus respondisse dicit [2]. Quod quoniam absurdum est, nec stat Romanos Pontifices pro officio rogatos, privatam egisse personam; ecce Lovanienses quidam nova comminiscuntur [3]. Nempe urgebat locus Adriani VI, affirmantis certum esse « quod Ecclesiæ Romanæ caput Pontifex possit errare, etiam in iis quæ fidem tangunt, hæresim per suam determinationem aut decretalem asserendo. » Quo loco mira narrant : « Non enim omnia, inquiunt, quæ Pontifex etiam consultus scribit, aut rescribit tanquam vir doctus et potestatem habens, mox habenda sunt pro definitione Sedis apostolicæ. » Ac rursus : « Multa referuntur ad summum Pontificem tanquam ad supremum judicem, non quidem semper ut ipse tanquam universalis Doctor, ex infallibili Spiritûs sancti assistentiâ illa dijudicet; sed sæpius tantùm, ut auctoritate supremâ, secundùm suam sapientiam et prudentiam particularem, desuper dicat judicium; et difficultatibus quæ in facto sic occurrunt, finem aliquem imponat; saltem donec pleniori examine præmisso, si res sit gravior, et ad fidem vel bonos mores tendens, ex cathedrâ à Pontificibus definiatur. »

En quot in partes Pontificem scindant ac distrahant; neque tantùm secernant privatum Doctorem à Doctore publico; sed etiam ab universali Doctore supremum judicem, et ab ipsâ cathedrâ supremam auctoritatem particulari prudentiâ exercendam, atque ab his omnibus segregant Spiritûs sancti assistentiam : tanquam ad apostolicum officium confirmandi fratres non ista pertineant.

Atque hæc dicunt evenire etiam in iis, quæ ad fidem moresque spectent. Nam id omnino ibi agebatur, ut ex ipso argumento, verbisque ipsis constitit. Quæ quis intelliget? Ne ipsos quidem arbitror. At undè ista desumunt? Ex Scriptura? ex Patribus? ex Conciliis? ex Romanis Pontificibus? Ne verbum quidem. Atque interim hanc novam recensque eductam è cerebro sapientiam, si Deo placet, pro fidei catholicæ decreto venditant.

Ad formulas quippe nos redigunt; et tamen Gregorium II falsum esse fatentur, in quæstione fidei, cùm evulgare se diceret, « apostolici vigoris doctrinam per beatum Petrum, unde apostolatûs et episcopatûs initium est [1].

Hæc ergo tam nobilis formula non sufficit. Additam volunt excommunicationem. Atqui Alexander III excommunicationem addidit ei decreto, cujus doctrinam tanquam ex Scripturâ proditam exponens haud minùs fallebatur, ut vidimus [2].

Ergo Romani Pontifices edicant oportet doceri à se omnes; aut ab omnibus, quæ doceant, teneri oportere, siquidem se infallibiles esse voluerint. Quo ictu quot acta bona probaque concidunt? Quid si reverâ doceant omnem Ecclesiam, nec docere se dicant? Cassi erunt? Quis has ferat insanias? hos de tanto officio, de tanta persona ludos? At si licet adversariis hæc ex cerebro comminisci, atque his explicare, quid sit ex cathedrâ; et nobis licebit, ex cathedrâ id dicere, quod ex communi traditione et consensione sit proditum.

Ac reverâ patet via, quâ omne verum decretum pontificium ab omni erroris notâ eximamus. Nempe confitentur omnes, multa decreta ipso jure esse nulla, quòd sint contra canones : quantò magis si fidei adversentur? Non ergo habebuntur pro veris pontificiis decretis, ea quæ ipso jure nulla sint.

Quin et illud in promptu est cum quibusdam dicere; nullum Romanum Pontificem, falsum contra fidem profiteri ac pronuntiare posse; quando professus ac pronuntians cessat esse Pontifex.

Ac saltem licebit dicere, nullum certum Pontificem falsa pronuntiare, cùm falsa pronuntians statim si dubius; quippe quem multi gravesque Doctores, nullum ipso facto esse doceant.

Quid quod Turrecremata docuit, Papam hæreticum, occultum licèt, ipso facto cessare esse Papam : quo casu contra fidem pronuntians, ipso consensu in hæresim, Papa esse desierit.

Quòd si hæc Ecclesiæ catholicæ gravitate parum digna videantur, jam omnes eo pariter consistamus gradu, ut Ecclesiam Romanam, Sedemque apostolicam, summamque ipsam ac seriem Romanorum Pontificum, sanam, integram stare, ac Romanam fidem vigere statuamus; quidquid, quocumque modo quidam fortè Pontifices doceant judicent, definiant.

LIBER DECIMUS QUINTUS.

De pontificiæ potestatis usu per Canones moderando; ad Caput tertium Gallicanæ Declarationis.

CAPUT PRIMUM.

Refertur Caput tertium Gallicanæ Declarationis.

Hinc apostolicæ potestatis usum moderandum per canones Spiritu Dei conditos, et totius mundi reverentia

1. *Sup. lib.* IX, *c.* XXVIII. — 2. *Idem*, VII, *c.* XXI *et seq.; lib.* IX, *c.* XXXVI *et seq. Vid. Bell., lib. de R. P.* — 3. *Sup. lib.* IX, *cap.* XL; *Doct. Lov., p.* 59.

1. *Sup. lib.* IX, *cap.* XXXVIII: *et Greg. II, ep.* XIII *ad Bonif., tom.* VI *Conc., col.* 1448. — 2. *Idem, c.* XXXIX.

consecratos. Valere etiam regulas, mores et instituta à regno et Ecclesiâ Gallicanâ recepta, Patrumque terminos manere inconcussos : atque id pertinere ad amplitudinem apostolicæ Sedis, ut statuta et consuetudines tantæ sedis et Ecclesiarum consensione firmatæ propriam stabilitatem obtineant.

CAPUT II.

Exponitur tertium caput Gallicanæ Declarationis : hujus duæ partes : id probandum suscipitur, ecclesiasticam disciplinam, sive universam, sive particulares spectet Ecclesias, à Romano Pontifice regi, adhibitis regulis, sive universim, sive particulatim receptis.

Tertium caput Declarationis Gallicanæ versatur circa usum apostolicæ potestatis, quoad ecclesiasticam disciplinam; ac secundo ejusdem Declarationis capiti, Constantiensique decreto meritò annectitur.

Posquàm enim erat positum ex ejus decreti auctoritate, pontificiam potestatem conciliari subesse, etiam quoad fidem ac reformationem, qua ecclesiastica disciplina continetur : exponendum restabat, quæ esset illius subjectionis ratio in utraque ista re : quod tertio quartoque capite Gallicani Patres exequuntur.

Et Galli quidem nostri, æquè ac cæteri agnoverunt semper in Petro et successoribus plenitudinem ecclesiasticæ potestatis, « quam nemo hominum præter Christum, imò nec Ecclesia tota conferre potuit et auferre; » sed simul docuerunt hujus potestatis exercitium et usum canonibus moderandum : quod à Gersone dictum[1], non modò Academia Parisiensis, atque Ecclesia Gallicana, nostrique omnes; sed etiam per universum orbem optimi quique magno studio celebrarunt.

Hanc ergo doctrinam, qua ecclesiasticæ disciplinæ ratio, Ecclesiæque Gallicanæ libertates constant, Patres Gallicani tertio capite profitentur.

Dividitur autem caput illud bifariam. Cùm enim ecclesiastica disciplina, vel universim spectetur, vel particulatim; hoc est, vel universam ecclesiam, vel particulares respiciat Ecclesias, puta Gallicanam; exponunt Gallicani Patres, utroque respectu Ecclesiam, non ad arbitrium regi à Romano Pontifice; sed universam quidem per canones ubique receptos, *ac totius mundi reverentiâ consecratos* : particulares verò Ecclesias, verbi causâ Gallicanam, per regulas in hâc Ecclesiâ receptas. Regularum verò nomine etiam consuetudines approbatas comprehendunt.

Ac ne qua sit difficultas, exponunt, recepta ea, seu approbata haberi, quæ Sedis apostolicæ atque Ecclesiarum consensione et usu obtinuerint : quæ usque adeo sana sunt, ut de iis ferè ipsi etiam adversarii conticescant.

CAPUT III.

Ecclesia Romana iisdem canonibus regit Ecclesias, quibus ipsa regitur : probatur ex Romanis Pontificibus.

Hæc igitur singillatim exponere potiùs, quàm probare nos oportet. Exponimus autem maximè ex Sedis apostolicæ decretis, quæ obvia, ac toties amplis voluminibus memorata, nunc compendiosè recensere placet.

Id fundamenti loco ponimus, Ecclesiam Romanam eò maximè eminere cæteris, quòd canones et sequatur, et aliis sequendos suâ auctoritate præscribat.

Id sanctus Gelasius profitetur loco celebri, quo docet[2] : « Uniuscujusque Synodi constitutum, quod universalis Ecclesiæ probavit assensus, non aliquam magis exequi Sedem præ cæteris oportere, quàm primam, quæ et unamquamque Synodum suâ auctoritate confirmat, et continuatâ moderatione custodit. » En quæ Romana Sedes exequi, atque exequenda mandare velit; ea nempe quæ et *ipsa firmavit, et universalis Ecclesiæ probavit assensus.*

Et ante eum Zozimus[1] : « Indecens autem..... hoc ab Episcopis ob certas causas Concilium agitantibus extorquere, quod contra statuta Patrum et sancti Trophimi reverentiam[2], qui primus Metropolitanus Arelatensis civitatis ex hâc Sede directus est, concedere vel mutare ne hujus quidem Sedis possit auctoritas. » Cujus rei causam egregiam subdit his verbis : « Apud nos enim inconvulsis ravicibus vivit antiquitas, cui statuta Patrum sanxere reverentiam. »

Hæc occasione Arelatensis Ecclesiæ dicta sunt à Zozimo de juribus peculiaribus Ecclesiarum, quæ secundo loco in hoc tertio capite Declarationis Gallicanæ contineri vidimus. Et his quidem obligari se Sedes apostolica profitetur; quantò magis iis quæ universalis Ecclesiæ firmavit assensus.

Hinc Leo ille Magnus : « Nimis improba sunt, nimis prava, quæ sanctissimis canonibus probantur adversa[3]. »

Sanctus Gregorius Magnus : « Si canones non custoditis et majorum vultis statuta convellere, non agnosco qui estis[4]. »

Sanctus Martinus, doctissimus Pontifex et Martyr egregius : « Canones ecclesiasticos solvere non possumus, qui defensores et custodes canonum sumus, non transgressores[5]. »

Et sanctus Leo III, ad Caroli Magni Legatos : « Ego me illis (Concilii Patribus[6]) absit ut præferam, sed etiam illud absit, ut coæquare præsumam[7]; » cùm ab eo peteretur ut in disciplinâ canendi Symboli aliquid innovaret[8].

Sanctus Leo IV : « Non potuimus præfixos Patrum terminos immutare[9]. »

Nicolaus I, auctoritatis apostolicæ vindex acerrimus, de Ignatio deposito, ac Photio contra canones substituto : « Talibus itaque, qui juris nostri, id est, canonum gubernacula custodimus, necesse est obviemus[10]. » Ac postea : « Canonum paternorum vetus forma servetur. » Atque aliâ epistolâ eâdem de re : « Romana Ecclesia semper sanctorum Patrum sincerissimas auctoritates in omnibus actibus suis sequitur[11]. » Verùm hæc tractatio in volumen excrescet, si omnia congerimus.

His ergo evincimus duo; canones in Ecclesia Romana maximè observatos : canonum observantiam ab Ecclesia Romana ut capite, in omnia Ecclesiæ membra, et exemplo et auctoritate diffusam. Hoc enim est quod aiebat Papa Zozimus[12] : « Apud nos enim inconvulsis radicibus vivit antiquitas; » hoc est, et hæret apud nos, et inde pullulat per omnes Ecclesias. Quo etiam spectant illa sancti Innocentii ad Victricium Rothomagensem[13] : « Rectè postulasti, ut in illis partibus istiusmodi, quam

1. *Gers., de Potest. Eccles. cons.* I *et* X, *tom.* II, *p.* 227, 240. *Serm. cont. Bull. Mendic., ibid., pag.* 432. *De stat. Eccl. de stat. Præl. consid.* IV; *ibid., p.* 532. — 2. *Gelas., ep.* XIII, *ad Ep. Dard., tom.* IV *Conc*, *col.* 1200.

1. *Zozim., ep.* VII *ad Episc. Prov. Narb. et Vienn., tom.* II *Conc. col.* 1570.

2. Massiliensis et Viennensis Episcopi Patroclus et Simplicius, id sibi juris arrogabant, alter ut secundæ Narbonensis, alter ut Viennensis provinciarum Episcopos ordinarent. At Zozimus, in eâ epistolâ et in iis quas de eâdem re antea scripserat, decernit hoc jus metropolitanum per eas provincias à solo Arelatensium civitatis Episcopo exerceri oportere. Nemo nescit seculis temporibus, inter Leonem Magnum et Hilarium Arelatensem intercessisse grave dissidium; quo in dissidio, Leo Hilarium metropolitico jure privavit; causatus nempe, jus illud à se posse abrogari, ideo quod *per privilegium Patroclo, proximo Hilarii prædecessore fuerat à Sede apostolicâ temporaliter concessum.* Ep. X Leon. al. LXXXIX, ad Episc. Prov. Vienn. Quæ Leonis verba multis persuaserunt suppositiium esse eam Zozimi epistolam, quâ metropolitica potestas Arelatensi Episcopo asseritur. Sed hanc esse genuinam invictissimè probat P. Quesnel in suâ dissert. V in S. Leonem, quæ est apologetica pro S. Hilario. Vid. hanc dissert. part. I, cap. VI (*Edit. Paris*).

3. *Leo. Mag., epist.* LXXX, *al.* LIII, *ad Anast. C. P.* — 4. *Greg. Mag., lib.* III, *indict.* XI, *ep.* LIII, *al.* LII *ad Joan C. P., tom.* II, *col.* 663. — 5. *Mart. I, ep.* IX *ad Pantaleo., tom.* VI *Conc., col.* 33. — 6. Chalcedonensibus. — 7. *Rescrip. Leo. III ad Carol. Mag., tom.* VII *Conc., col.* 1195.

8. Leo nunquam potuit eò adduci ut verbulum *Filioque* Symbolo adderet : quippe, inquiebat, Patres Chalcedonenses, in Symbolo Nicæno, *tollendo, addendo, mutandove quidquam inserere prohibuerunt.* Deinde, paucis interjectis, ea dixit quæ à Bossuet in textu allegantur (*Edit. Paris*).

9. *Fragm. Epist. Leon. IV ad Loth. Imp., tom.* VIII *Conc., col.* 35, *malè* 33. — 10. *Nicol. I, epist.* II *ad Michael. Imp., ibid., col.* 272. — 11. *Id. ep.* V, *ad eumd., c.* 279. — 12. *Zozim., ep.* VII, *jam cit.* — 13. *Ep. Innoc. I ad Victr. Rothomag, tom.* II *Conc., col.* 1250.

tenet Ecclesia Romana, forma servetur; non quo nova præcepta aliqua imperentur; sed ea, quæ per desidiam aliquorum neglecta sunt, ab omnibus observari cupiamus, quæ tamen apostolicâ et Patrum traditione sunt constituta. »

Sic Ecclesia Romana antiquas regulas, quas ipsa omnium prima servaret, servandas mandabat cæteris. Hinc etiam Nicolaus I, epistolâ ad Photium hæc docet : quòd Ecclesia Romana sit caput omnium Ecclesiarum, illas « ab eâ rectitudinem atque ordinem in cunctis utilitatibus et ecclesiasticis institutionibus, quas secundùm canonicas et synodicas sanctorum Patrum sanctiones inviolabiliter atque irrefragabiliter retineret, exquirere et sectari[1]. » Ergo firmum illud apostolicæ Sedis perpetuâ traditione, hinc ad omnes Ecclesias, à Romanâ Ecclesiâ omnium principe, ordinem propagatum; quod eas iisdem canonibus regeret, quibus ipsa prima omnium regeretur.

CAPUT IV.

Idem probatur ex gestis sub Bonifacio II; et ex Concilio Romano sub Joanne IX, de translationibus.

Hinc fit, ut vix ullos habeamus ordinandæ in Romanâ Ecclesiâ disciplinæ peculiares canones constitutos; sed quæ per omnes Ecclesias jubebantur, ea in Ecclesiâ Romanâ, vel primitus obtinebant, vel diligentissimè recipiebantur et custodiebantur. Sic annexus sacris Ordinibus cælibatus; sic sacræ electiones ordine celebratæ; sic vetitæ translationes; sic eadem omnia, quæ cæteris Ecclesiis, Ecclesia Romana sibi vel maximè interdicta esse intellexit.

In vitis Pontificum legimus de Bonifacio II[2] : « Hic congregavit Synodum in basilicâ beati Petri Apostoli, et fecit constitutum, ut sibi successorem ordinaret. Quo constituto cum chirographis Sacerdotum et jurejurando, ante confessionem beati Petri Apostoli, in Diaconem Vigilium constituit. Eodem tempore facta iterum Synodo, hoc cassaverunt Sacerdotes omnes, propter reverentiam Sedis sanctæ; et quia contra canones fuerat factum, et quia culpa eum respiciebat, ut successorem sibi constitueret, ipse Bonifacius Papa reum se confessus est majestatis[3], quòd Diaconem Vigilium sui subscriptione chirographi ante confessionem beati Apostoli Petri successorem constituisset, ac ipsum constitutum in præsentiâ omnium Sacerdotum et Cleri et Senatûs incendio consumpsit. » Ad reverentiam sanctæ Sedis pertinere intelligebant, ut, quæ in eâ contra canones fierent, cassarentur. Neque Bonifacius allegabat plenitudinem potestatis, quâ supra canones evectum se esse jactaret; sed ipse primus omnium canonibus serviebat. Ita rem gerebant optimis Ecclesiæ Romanæ temporibus.

De translationibus memorabile illud; nullum in Sedem apostolicam ab episcopatu translatum videri, ante Marinum anno 882, aut Formosum anno 891, ex Episcopo Portuensi assumptum : ut totis ferè nongentis annis Ecclesia Romana nullam translationem noverit : adeo canonibus, quibus Ecclesiam regeret, serviebat.

Et id quidem Marino à Basilio Macedone Imperatore exprobratum : Stephanus verò V, à Marino tertius, sic respondet[4] : « Quicumque dicunt Marinum fuisse antea episcopum[5], ac proinde non potuisse ad aliam sedem transferri; ostendant illi id apertè. Scito, dilecte, et omni honore digne Imperator, quòd licet illi impedimento fuisset, quod objicitur de canone, cùm tamen id nunquam fuerit, multitudo tamen sanctorum Patrum, et illorum auctoritas et judicium potuit illum constituere in primo gradu. » Quo loco, per *multitudinem sanctorum Patrum*, significat sacrum Concilium Ecclesiæ ac provinciæ Romanæ, vicinarumque Ecclesiarum, quæ Papæ electionem facere vel firmare consueverant; quarum auctoritate Marinus per dispensationem transferri potuerit.

Tum profert Gregorium Nazianzenum et alios, qui *è suis sedibus ad alienas translati sunt*. Nec ille quidem dicit Romanam Ecclesiam aliis eminentem, canonibus non teneri; imo dispensationem *ex sacri Concilii auctoritate*, in eâ, ut in aliis, locum habere potuisse.

Cætera quæ subdit, tametsi peccatum fuisset in Ecclesia Romana, tamen *primam Sedem à nemine judicari* : eò pertinent, non ut Ecclesia Romana canonibus non obligetur; sed ut ejus Pontifices, etiamsi peccasse videantur, non tamen subsint particulari Concilio, quale adversùs Marinum Constantinopoli ab Imperatore congregari potuisset; quod alterius loci est.

De Formoso quidem omnes norunt ejus cadaver à Stephano VI (septimum passim vocant) refossum, objectumque illud mortuo : « Cùm Portuensis Episcopus esses, cur ambitionis spiritu Romanam Sedem usurpasti[1] ? » Ac deinde tribus abscissis digitis, quibus Pontifices benedicere solent, projectum in Tiberim.

Hæc quidem infanda acta à Joanne IX damnata sunt in Concilio primo Romano, septuaginta quatuor Episcoporum, cujus Synodi capitulum tertium sic habet[2] : « Quia necessitatis causâ de Portuensi Ecclesiâ Formosus pro vitæ merito ad apostolicam Sedem provectus est, statuimus et omnino decernimus, ut id in exemplum nullus assumat; præsertim cùm sacri canones hoc penitus interdicant, et præsumentes tantâ feriant ultione, ut etiam in fine laicam eis prohibeant communionem; quippe quod necessitate aliquoties indultum est, necessitate cessante, in auctoritatem sumi non est permissum. »

Canon memorabilis, quo Ecclesia Romana ut forma cæterarum, adeo communi reliquæ Ecclesiæ canone se teneri testata est, ut id etiam vereretur, ne laxata apud se disciplina, aliis quoque laxata esse videretur : adeoque et ipsa laxati erga se canonis causam, ipsam, quæ cæteras quoque excusaret Ecclesias, necessitatem affert : tum cavet canonibus ab exemplo Romanæ Sedis, et eos innovat ac firmat. Fixum ergo illud atque perpetuum, ita à Domino Ecclesiam Romanam cæteris præsidere jussam, ut quibus Ecclesiam universam regeret, iis canonibus ipsa regeretur.

CAPUT V.

Aliud exemplum : Concilium Romanum sub Joanne XII.

Aliud exemplum videamus. Decimo exeunte sæculo, anno Christi scilicet 963, Joannes XII, à Synodo habitâ auctore Othone I Imperatore, propter horrenda totoque Orbe nota flagitia ac scelera, depositus est. Leo dictus VIII huic substitutus. Hanc Synodum, ut omni auctoritate canonicâ, utque etiam ordine judiciario destitutam, Baronius rejicit inter pseudo-Synodos[3]. Romanam Synodum à quâ, Joanne præside, anno 964, illa damnata est Synodus, miris effert laudibus[4]. Hujus ergo Synodi acta audiamus, actione primâ[5] : « Joannes piissimus ac sanctissimus sanctæ Romanæ Ecclesiæ Papa dixit : Scitis, dilectissimi fratres, me fuisse expulsum imperiali vi per duos menses à propriâ sede. Quapropter vos plurimum rogo, si dici potest regulariter Synodus illa, quæ habita est me absente, in Ecclesiâ meâ, ab Othone imperatore, suisque Archiepiscopis et Episcopis, an non ? Sanctum Concilium respondit : Prostibulum favens adultero, invasori scilicet alienæ sponsæ, nempè

1. *Nicol. I, epist.* VI *ad Phot., tom.* VIII *Conc., col.* 282. — 2. *Lib. Pont. Anast. in vit. Bonif. II, tom.* IV *Conc., col.* 1682. — 3 Divinæ. — 4. *Steph. V, epist.* I *ad Basil Imp., tom.* IX *Conc., col.* 367.

5. Marinum fuisse Episcopum à Joanne IX constatum dicit quidem Fleury, lib. LIII, n. 37; sed negat ulli Ecclesiæ fuisse prælatum. Nempe eo tantum consilio ordinatus fuerat, ut ad Sclavos divini verbi præco dirigeretur. Vid. ejus vitam à Bino scriptam, tom. IX Conc., col. 356. De Marini episcopatu sic Baronius memorat, an. 882, tom. X, p. 583. *Cujusnam Ecclesiæ Episcopus fuerit non satis exploratum* habemus (*Edit. Paris*).

1. *Luitprand., lib.* I, *cap.* VIII. *Vid. vit. Steph. VI; tom.* IX *Conc. col.* 475. — 2 *Conc. Rom. sub Joan. IX, cap.* III; *idem, col.* 503. — 3. *Plat. in vit. Joan. XII, Baron., an.* 963, *tom.* X, *p.* 775. — 4. *Baron., an.* 964, *p.* 779 *et seq* — 5. *Conc. Rom. sub Joan. XII, an.* 964, *tom.* IX *Conc., col.* 654, 655.

Leoni intruso. Piissimus ac sanctissimus Papa dixit: Ergo damnanda est à nobis? Sanctum Concilium respondit : Auctoritate sanctorum Patrum damnanda; » hoc est auctoritate canonum. Tum à Papâ et Episcopis prolata sententia est. Rursus Papa sic interrogat : « Quid censetis de Sicone Episcopo[1] à nobis dudùm consecrato, qui in nostro patriarchio Leonem curialem, et neophytum, atque perjurum nostrum, jam Ostiarium, Lectorem, Acolythum, Subdiaconum, Diaconum, atque subitò Presbyterum ordinavit, eumque sine aliquâ probatione, (hoc est sine consueto examine) contra cuncta sanctorum Patrum statuta, in nostrâ apostolicâ Sede consecrare non formidavit? Sanctum Concilium respondit : Deponatur ipse qui ordinavit, et qui ab eo est ordinatus. » Nempe ex sanctorum Patrum statutis, quibus curiales, quibus neophyti, atque assumpti ex laicis, episcopatu arcebantur, quibus Episcopi sine canonico examine fieri vaterentur. Papa iterum rogat : « Quid ergo de illo curiali et neophyto, perjuro, atque invasore nostræ Sedis censetis? Sanctum Concilium respondit : Omnino damnetur; ut nullus deinceps curialium, aut neophytorum, aut judicum, aut publicè pœnitentium ad summum Ecclesiæ gradum aspirare præsumat. Tum piissimus ac sanctissimus Papa dixit : Sit Leo curialis ac neophytus ac perjurus noster, Domini omnipotentis, ac beatorum Apostolorum Principum Petri et Pauli et omnium simul sanctorum atque venerandorum et universalium Conciliorum auctoritate, necnon et Spiritûs sancti per nos judicio,..... omni clericatu prorsùs exutus. »

Hic Joannes tantâ sede depulsus, non sedis suæ privilegia, quæ essent maxima et notissima, prædicabat; nullos canones de suâ sede prolatos aut ipse, aut Episcopi proferebant : Patrum statutis, Conciliorum universalium auctoritate, communi se canone tuebatur; quo damnatus Photius; quo ubique curiales, neophyti inexaminati, Clero arcebantur. Sic igitur decimo sæculo corruptissimo, in Ecclesiâ Romanâ, ipsa traditione vivebat antiquitas, et communium canonum disciplina : neque aliter Joannes, adversùs Othonis Synodum, quàm communi se canone defendebat.

CAPUT VI.

Nova et inaudita Gratiani interpretatio, XXV, *Quæst. I, P.* 2 : Si ergo.

Neque me fugit quem in sensum Gratianus hæc, post aliquot sæcula detorserit; nempe is primus omnium mortalium, anno demum circiter 1150, de suo, neque ullum, ut aliàs solet, auctorem allegans, hæc scripsit : « Quemadmodum Christus sabbati ac legis Dominus se sabbato submisit; sic, inquit[2], summæ Sedis Pontifices, canonibus, sive à se, sive ab aliis sua auctoritate conditis, reverentiam exhibent, et iis se humiliando, ipsos custodiunt, ut aliis observandos exhibeant. » Durius est, quod subjungit, neque antea usurpatum à quoquam, quod iidem Pontifices, « nonnunquam, seu jubendo, seu definiendo, seu aliter agendo, se decretorum dominos et conditores esse ostendunt. » Neque levius istud : « Aliis imponitur necessitas obsequendi : summis verò Pontificibus ostenditur inesse auctoritas obsequendi, ut à se tradita observando, aliis non contemnenda demonstrent, exemplo Christi, qui sacramenta quæ Ecclesiæ servanda mandavit, primus in se ipso suscepit, ut ea in se ipso sanctificaret. » Quæ si quis ante hæc tempora à Romanis Pontificibus, vel à quopiam probatioris notæ auctore conscripta legerit, nihil repugno, quominus auctoritatem obtineant. Valere autem quæ contra totius anterioris ævi traditionem, duodecimo demum sæculo, Gratianus commentus est, theologicæ disciplinæ ratio non sinit. Sed, omisso Gratiano, ad prisca et anteriora redeamus.

1. Ostiensi. — 2. *Caus.* XXV, *quæst.* I, Si ergo : *cap.* XVI, *part.* II.

CAPUT VII.

Concilium Mosomense : Rodulphi Glabri locus : Concilium Ansanum : de eo anonymi responsiones : de exemptionibus obiter : Petri Venerabilis, et sancti Bernardi loci : an Monachis Cluniacensibus profuerit, quod Romanum Pontificem peculiarem Episcopum habere vellent.

Cum ergo Ecclesia Romana communi canone et regeretur et regeret, sancti Patres nostri Gallicani Episcopi, referente Flodoardo[1], ad annum 948, in Mosomensi[2] Synodo, mirantur allatas litteras ex nomine Agapeti Papæ per Clericum, qui eas Româ detulerat, nihil auctoritatis canonicæ continentes; hoc tantùm præcipientes, ut Hugoni Rhemensi redderetur episcopium. »

Hoc nostris novum et insolens videbatur, quippe à consuetudine romanæ Ecclesiæ alienum. Pergit Flodoardus : « Quibus lectis, ineuntes Episcopi Concilium, cum Abbatibus et cæteris sapientibus, qui aderant, responderunt..... ut quod regulariter cœptum fuerat, canonicè pertractaretur. » Itaque, recitato capitulo XIX Carthaginensis Concilii[3], « de accusato et accusatore, judicatum est secundùm definitionem ipsius capituli, ut Artaldo Præsule retinente communionem et parochiam Rhemensem, Hugo qui ad duas Synodos evocatus venire contempserat, à communione et regimine Rhemensis episcopii abstineret, donec ad universalem Synodum (ex Germanis et Gallis Episcopis congregatam) se purgaturus occurreret. »

Suspectas habent allatas Româ ex nomine Papæ litteras, quod sola jussa, *nihil canonicæ auctoritatis continerent.* Ipsi ex canonibus Roberto Trevirensi Legato apostolico auctore, inchoata exequuntur. Sic Germani, sic Gallicani Episcopi judicabant.

Notum illud, neque omittendum Rodulphi Glabri[4], de Episcopis Gallicanis ægrè ferentibus, Cardinalem à Joanne XVII delegatum, ut Romani Pontificis auctoritate, basilicam[5] in agro Turonico à Fulcone Andegavensi Comite constructam consecraret : quòd Hugo Turonensis Archiepiscopus ex causis canonicis facere recusasset. Quâ de re Glaber hæc scripsit : « Quod utique audientes Galliarum Præsules præsumptionem sacrilegam cognoverunt ex cæcâ cupiditate processisse. » Ac rursus : « Licet Pontifex Romanæ Ecclesiæ, ob dignitatem Sedis apostolicæ, cæteris in Orbe constitutis Episcopis, reverentior habeatur; non tamen ei licet transgredi in aliquo canonici moderaminis tenorem. » Denique : « Universi pariter detestantes, quoniam ninium indecens videbatur, ut is qui apostolicam regebat Sedem apostolicum primitus ac canonicum transgrediatur tenorem. « Itaque turbinem repente coortum, quo concussa basilica[6] ac disturbata consecratio est, divino judicio imputarunt. Anno 1004[7].

Sunt qui Rodulphum Glabrum falsi convictum putent, tabulis ab illustrissimo viro Petro de Marcâ summatim relatis[8]. Atqui vir doctissimus his tabulis, Glabrum non confutatum, sed illustratum voluit : deinde has tabulas visas lectasque oportet integras, antequam candidissimo hujus ævi historico detrahamus fidem : denique utcumque est, ejus testimonio firmatum videmus, de observando etiam à Romano Pontifice canonico ordine, communem Ecclesiæ Gallicanæ sensum.

Neque ita multò post, Concilium Ansæ in Pago Lugdunensi congregatum est. Ibi Gauslenus de Viennâ Episcopus Matisconensis gravem expostulationem habuit, de ordinatione Cluniacensium Monachorum à Burchardo Viennensi facta, vi privilegii, quod Cluniacenses habebant à Romanâ Ecclesiâ. Quâ de re sancta Synodus

1. *Flodoard. in Chron.*, *an.* 948. *Vid.*, *tom.* IX *Conc.*, *col.* 622, 623. — 2 Mosomum oppidulum Franciæ, in Campaniâ situm est. — 3. *Col. Canon. Eccl. Afric.*, *c.* XIX *tom.* II *Conc.*, *col.* 1000. — 4. Monachi Cluniacensis. — 5. Seu monasterium *Belli loci* in pago Turonico in prospectu Castri Lucassensis (*Edit. Paris*). — 6. Imò eam funditùs eversam fuisse Glaber affirmat (*Edit. Paris*). — 7. *Rodulph. Glab.*, *lib.* II, *c.* IV, *apud. Duches.*, *tom.* IV. — 8. *Marc.*, *de Concord.*, *etc.*, *lib.* IV, *c.* VIII, *n.* 2.

sic statuit[1] : « Relegentes sancti Chalcedonensis Concilii, et plurimorum authenticorum Conciliorum sententias, quibus præcipitur qualiter per unamquamque regionem Abbates et Monachi proprio subesse debeant Episcopo, et ne Episcopus in parochiâ alterius audeat ordinationes vel consecrationes, absque licentiâ ipsius Episcopi, facere; decreverunt chartam non esse ratam, quæ canonicis non solùm non concordaret, sed etiam contrairet sententiis. Archiepiscopus ratione convictus, à Gausleno veniam petiit. » Eidem, mulctâ impositâ, satisfecit[2], anno 1025.

Neque propterea omnia privilegia cassa habebantur. Hoc tantùm cavebant ne pro arbitratu, ne necessitate nullâ, ne inconsultis iis quorum intereret, concessa viderentur. Itaque ea privilegia, quæ hactenus invaluerant, concedi solebant auctoribus Episcopis, vel Synodis certè consentientibus, et ad certum modum, magnoque respectu ad canonicum ordinem. Quo etiam vir doctissimus Ludovicus Thomassinus luculentissimè demonstravit[3].

Ansanæ Synodi auctoritatem elevare nititur auctor anonymus qui de Gallicanis libertatibus scripsit[4]. Ac primùm quidem ex eâ Synodo nihil memorat, præter fragmentum à Marcâ relatum[5]. At dissimilat narrationem integram optimæ notæ, in editione Labbeanâ Conciliorum insertam[6]. Ait posteà narrationis hujus non adeò *indubitatam esse veritatem*[7]. Sed id pronuntiasse non sufficit; docere oportebat. Addit « Monachos Cluniacenses privilegiis apostolicis usos fuisse, quantumvis renitentibus, sed tandem cedere coactis Episcopis. » Quis enim hæc nescit; et gliscente licentiâ, prævaluisse in multis contra canones absolutam illam et arbitrariam potestatem? Id ex Ansano Concilio notum esse volumus, majores nostros, sæculo quoque undecimo, canonum ac priscæ disciplinæ memores, extraordinariis illis imperiis, quoad fieri salvâ pace potuit, obstitisse.

Quare nihil ad nos illud quod idem anonymus memorat « Joannem XIX et Monachos privilegia jam concessa defendisse. » Neque magis ad rem illa Joannis XIX epistola ab anonymo memorata, quâ Burchardo Lugdunensi Ansani Concilii præsidi, « gratum animum testetur, quòd Cluniacensi monasterio faveret contra Gauslenum. » Quâ epistolâ anonymus ad infringendam Ansani Concilii auctoritatem frustrà utitur. Potuit enim, Burchardo Lugdunensi licet præside refragante, adversùs Cluniacense privilegium Patrum vicisse sententia : potuit idem Burchardus ab eâ sententiâ recessisse, quam in Ansano Concilio protulisset. Quibus modis à Joanne XIX grati animi significationem retulerit, illæsâ Ansani Concilii veritate, illud interim constiterit, et privilegium contra canones Chalcedonenses datum, Gallicanis Episcopis usque adeo nullum fuisse visum, ut Burchardus Viennensis, quod eo usus esset, Gausleno Matisconensi satisfecerit.

Neque hìc quærimus an et quibus casibus Papa potuerit, absolutâ illâ potestate, hujusmodi privilegia concedere, repugnantibus licet Episcopis; quàm quæstionem anonymus invidiosè movet : sed id tantùm volumus, quod Gallicana Declaratio docet, illam plenitudinem apostolicæ potestatis per canones moderandam; idque à Patribus nostris, lapsis Ecclesiæ rebus, atque etiam undecimo sæculo, pro virili parte propugnatum fuisse.

Hic laudat Anonymus Petrum Cluniacensem duodecimo sæculo hæc scribentem[8] : « His additis et multâ invectione extollitis, quod proprium Episcopum habere refugimus : non verò respondemus, istud veritati contrarium oppositâ fronte existere; quoniam patet nos proprium Episcopum habere. Quis rectior, quis dignior, Romano Episcopo Episcopus potest inveniri? » Hæc quidem scripsit Petrus ille *Venerabilis* ad beatum Bernardum, seu potiùs, modestè licet, adversùs ipsum et Cistercienses. Nunc lector viderit, Petrine Cluniacensis, an Bernardi Claravallensis potior sit auctoritas. Paucos equidem esse reor qui Petro non anteponant Bernardum accusantem eos, qui hâc specie ab Episcoporum auctoritate recesserint. Nempe conqueritur is, « istis emancipationibus, Monachos dissolutiores fieri, imò et pauperiores; peccare licentiùs vagum ac malè liberum vulgus; noxiæ libertatis geminam sobolem esse, paupertatem et sæcularitatem[1], » sanctitatis nomine in monasteria introductam. Cætera omnibus nota commemorare nihil attinet. Cæterùm eventus docuit, haud frustra hæc conquestum esse Bernardum. Quòd enim Monachi passim magnum quidem et omnibus præsidentem; sed tamen longè positum, et omnium Ecclesiarum sollicitudine occupatum, habere voluerint peculiarem Episcopum; hinc maximè provenisse vidimus, ut tot monasteria prope jam immedicabili vulnere prostrata jaceant. Sed nos hæc aliis tranctanda et deploranda relinquimus; quæ à nobis sunt inchoata prosequimur.

CAPUT VIII.

Concilium Lemovicense II : Gregorius VII : concors Romanorum Pontificum et Episcoporum professio de regendo et obediendo secundum canones.

Anno Christi 1031, paulò post Ansanam Synodum, habitum est Lemovicense secundum Concilium, in quo hæc legimus[2] : « Episcopus Petracoricensis de quodam Canonico suo tantùm Clerico, qui uxorem duxerat, inquirendo proposuit dicens, ut judicarent quid de eo ageretur. Ad hoc verbum in Concilio responsum est : Canones judicent : quomodo enim possumus nostro arbitrio judicare quidquam? » Quâ regulâ, etiam à Romanis Pontificibus gesta æstimabant[3] : « Inconsulto, inquiunt, Episcopo suo, ab Apostolico pœnitentiam et absolutionem accipere nemini licet. » Ac subdunt, neque Petrum ipsum aliter facturum fuisse. « Certè beatus Petrus, si sciret illum (quem absolvit) esse à beato Martiale excommunicatione obligatum, potiùs eum damnaret, quàm absolveret. Sic Apostolici Romani Episcoporum omnium sententiam confirmare, non dissolvere debent; quia sicut membra caput suum sequi, ita et caput membra sua necesse est non contristare. »

Neque aliter Romani Episcopi sentiebant. In eodem enim Concilio refertur Pontium Comitem Arvernensem à suo Episcopo excommunicatum, à Papâ absolutionem accepisse; conquestumque Episcopum, hoc responsum à Papâ tulisse[4] : « Debueras certè mihi antequam illa mortua ovis Romam veniret, ejus causam tuis innotescere apicibus; et ego eam omnimodo abjicerem, tuamque firmando auctoritatem, eam anathematis ictu reperculerem. Profiteor quippe omnibus Consacerdotibus meis, ubique terrarum adjutorem me et consolatorem potiùs esse quàm contradictorem : absit enim schisma à me, et à coepiscopis meis. Itaque illam pœnitentiam et absolutionem, quàm tuo excommunicato ignoranter dederam, et ille fraudulenter accepit, irritam facio et cassam; ut de illa nihil aliud speret quàm maledictionem, quoad satisfactum tu justè absolvas. »

Aliud exemplum afferunt Papæ Episcopum[5] « rogantis, ut pœnitentiam, quam imposuerat, affirmaret[6]; » Episcopi verò renuentis, his verbis : « Non credere possum hoc mandatum ab eo exortum, » quod canonibus repugnaret. Quibus commemoratis : « Dixerunt Episcopi, hoc ab ipsis apostolicis Romanis, et cæteris

1. *Conc. Ans., an.* 1025 : *tom.* IX *Conc., col.* 858.
2. Nempe Burchardus Viennensis, ut legitur in actis « veniam petens à Gausleno, loco satisfactionis firmavit,... ut unoquoque anno, quandiu ambo viverent,... sufficientiam olei de olivis, ad conficiendum chrisma, ipsi persolveret » (*Edit. Paris*).
3. *Thomass., Discipl. de l'Egl. touch. les Bénéf., tom.* II, *part.* IV, *liv.* I, *c.* XLII, *p.* 194 *et seq.* — 4. *Anon.*, de Libertat., *etc., lib.* XI, *c.* VII, *n.* 9 *et seq.* — 5. *Marc*, *de Concord., etc., lib.* IV, *c.* VIII, *n.* 1. — 6. *Tom.* IX *Conc., col.* 859. — 7. *Anon., loc. cit., n.* 10. — 8. *Anon., ibid. Petr. Clun., lib. epist.* XXVIII *ad Bern. Cist.*

1. *Bern., de Consid., lib.* III, *c.* IV, *n* 16, *t.* I, *col.* 432. — 2. *Conc. Lemovic.* II, *sess.* II; *tom.* IX *Conc., col.* 906. — 3. *Idem*, *col.* 909. — 4. *Ibid., col.* 908. — 5. Engolismensem. — 6. *Conc. Lemov.* II, *loc. cit. col.* 909.

Patribus cautum tenemus, » quod contra canones elicita, robore careant, ac præter sententiam apostolicæ Sedis expressa videantur.

Neque eo minùs pontificiam auctoritatem reverebantur sancti et humiles Episcopi, qui Papam caput suum ubique prædicant, asseruntque illud : « Judicium enim totius Ecclesiæ maximè in apostolica Romana Sede constat. » Sed illud judicium canonico ordine proferri volebant, non mandatis extraordinariis præter canonum sententiam.

Hâc disciplinâ Gregorius VII vixit : « Solet, inquit, sancta et apostolica Sedes pleraque considerata ratione tolerare; sed nunquam in suis decretis à concordiâ canonicâ, hoc est, à canonum consensione discedere. » Alibi commendat « statuta Romanæ Ecclesiæ quæ à tramite sanctorum Patrum non recedit[1]; » reprehenditque Episcopos, « quoniam sanctorum Patrum decreta, et ecclesiasticæ religionis statum, non ea, quâ oportet diligentiâ custodirent[2]. » Sic canonum observantiâ ipsum religionis statum fulciri putabant.

Itaque Episcopi in ipsâ consecratione Romano Pontifici profitebantur « canonicam obedientiam, et secundùm canones, et, servato ordine suo[3]; » quæ professio etiam nunc in episcopali consecratione viget. Romani verò Pontifices, ritè appellatis octo universalibus Conciliis, dato jurejurando profitebantur, se, « quæ prædicaverunt et statuerunt, omni modo sequi et prædicare; omnia decreta prædecessorum apostolicorum Pontificum, quæcumque ipsi synodaliter habuerunt, et probata sunt, confirmare, et indiminuta servare; et sicut ab iis statuta sunt, in sui vigoris stabilitate custodire[4]. » Sic totius disciplinæ ratio antiquis constitutis nititur : profitenturque et Episcopi, ut *secundùm canones* pareant; et Romani Pontifices, ut *secundùm canones* regantur, ac regant.

Hæc Papæ professiq Diurno Romanorum Pontificum continetur : hæc post octo prima Concilia, post octingentos annos vi sua stabat; hæc Ivonis Carnotensis, imò et Gratiani tempore, viguit, quippe quam memorarunt, et in canones transtulerunt[5].

Quàm autem viguerit illa, quam Episcopi Romano Pontifici profitebantur secundùm canones obedientiam, testatur Hincmari Rhemensis in Tricassinâ Synodo, Joanne VIII præside, ipsi ac Sedi apostolicæ facta professio, in hæc verba[6] : « Quod in omnibus secundùm sanctarum Scripturarum tramitem, sacrorumque canonum decreta, Sedes Romana tenet per omnia et in omnibus, pro scire et posse meo, perpetuum prosequor et teneo. » Quam professionem aptiori loco integram retulimus[7].

CAPUT IX.

Libertas in jure antiquo et communi : Pragmatica-Sanctio sancti Ludovici : an ab anonymo idoneis probationibus falsi arguatur.

At postquam, labente disciplinâ, ambitione atque adulatione gliscente, ab eâ regulâ deflexum est, ac Romani Pontifices mandatis extraordinariis, reservationibus ac decimis, gravia onera, etiam pecuniaria imponere, et trahere ad se paulatim Episcoporum Clerique jura cœperunt; sanctus Ludovicus Pragmaticam edidit, quâ novos ausus cohiberet. Primi capitis hæc verba sunt[8] : « Statuimus et ordinamus, ut Ecclesiarum regni nostri Prælati, Patroni et Beneficiorum collatores ordinarii, jus suum plenarium habeant, et unicuique sua jurisdictio servetur. » Caput secundum : « Item Ecclesiæ cathedrales, et aliæ regni nostri liberas electiones habeant, et earum effectum integraliter prosequantur. » Quartum : « Item promotiones, collationes, provisiones, et dispositiones prælaturarum, dignitatum et aliorum quorumcumque beneficiorum et officiorum ecclesiasticorum regni nostri, secundùm dispositionem, ordinationem et determinationem juris communis, sacrorum Conciliorum Ecclesiæ Dei, atque institutorum antiquorum sanctorum Patrum fieri volumus et ordinamus. » Anno 1628[1].

Hæ sunt illæ, quas vocamus, Gallicanæ Ecclesiæ libertates : regi jure communi, Conciliorum auctoritate, ac Patrum institutis. Hanc Pragmaticam vetustissimis actis et regestis inscriptam, à multis jam sæculis laudatam, memoratam, commendatam; idque ab Ecclesiasticis, à Magistratibus, à Legatis, ab universi regni Ordinibus congregatis, ac per tot sæcula nulli suspectam, quidam etiam Galli nostris temporibus, aut totam, aut partem ejus aliquam, in dubium revocant, nullo documento; postquam nempe audemus insimulare falsi quidquid gustui non sapit.

Quid autem habet novi, ut falsa habeatur? Nempe illa jus commune, Conciliorum auctoritatem, ac Patrum instituta prædicat; his adversantia valere non sinit. Quid autem aliud sonant tot Patrum, maximè Gallicanorum gesta, quæ legimus? Cur ergo falsa sit, quæ usque adeo Gallorum ingenium sapiat? Quid quòd si falsa esset, tamen haud aspernanda videretur, quæ nostris moribus traditionibusque congruat, et tam pronis animis accepta sit. Sed tamen videamus quid auctor anonymus, qui de Libertatibus nuperrimè scripsit, super hâc falsitate dixerit, ut vel ex eo pateat, quàm futilibus argumentis agant.

Primum argumentum : « Pragmatica illa à nemine allegata fuit per ducentos annos[2]. » Facilis responsio; non enim causa adfuit : ac si illa probatio admittitur, quot bona legitimaque acta concederint?

Secundum argumentum : « Nec etiam tunc in lucem edita fuit, sed tantùm anno 1515[3]. » Quid autem est, *in lucem edita?* An fortè vulgatam typis oportuit, cùm necdum typi essent? An verò negabunt more solemni promulgatam quæ in vetustissimis Parlamenti regestis extet? An etiam necesse est, post tot sæcula, acta promulgationis afferri? Quis tàm iniquas conditiones imponere possit?

Tertium argumentum : pluries typis excusa est sine quinto capite, « quo exactiones et onera gravissima per curiam Romanam imposita prohibentur[4]. » At quid hoc ad primum, secundum et quartum caput, quæ nunc laudamus? De quinto vero fatemur à Margarino de la Bigne[5], quem alii secuti sint, in editione Bibliothecæ Patrum fuisse prætermissum; sed mancum, ut fit, exemplar nactus est, ex integrioribus jàm supplendum exemplaribus : seu viro bono religioni fuit sancti Ludovici nomine quidquam edi, quo Curia Romana reprehendi videretur; seu typographi metuerunt, infixis censuræ notis, creari sibi incommoda. Cæterùm et ille quintus articulus longè antea laudatus ac memoratus fuit.

Quartum argumentum : « Non esse verisimile sanctum Regem, tantæ erga Sedem apostolicam reverentiæ, edicto solemni Romanæ Curiæ officiales comprimere voluisse[6]. » Tum illud; « necdum fuisse morem inductum auctoritatem regiam sanctæ Sedis ordinationibus opponendi; » tanquam exactiones illæ ad pietatem aut ad Sedis apostolicæ dignitatem pertineant.

Quintum et sextum argumentum : anno 1268, sanctus Rex « ad secundam in Terram Sanctam expeditionem, cum summi Pontificis consilio, se accingebat[7]; » monitisque potiùs cum amicissimo Pontifice, quam edictis egisset. Neque is erat Clemens IV[8], qui his coercendus videretur, innocentissimus atque abstinentissimus Pontifex : ac si quod tum fuisset exactum

1. *Greg. VII, lib.* I, *ep.* XII *ad Guill. Papiens., tom.* X *Conc., col.* 14. — 2. *Idem, lib.* II, *ep.* I *ad Episc. Brit., col.* 69. — 3. *Pont. Rom.* — 4. *Diurn. Rom. Pont.* — 5. *Iv. Carn. epist.* LX, LXXIII. — 6. *Conc. Tricass.* II; *tom.* IX *Conc., col.* 307. — 7. *Sup. lib.* IX, *c.* XXI. — 8. *Prag. Sanct. S. Lud., tom.* XI *Conc., col.* 906, 908. *Boch. Decr. Eccl. Gall. Preuv. des Libert. de l'Egl. Gall., tom.* II, *c.* XV, *n.* 36, *p.* 76, *ed.* 1731.

1. Hoc est anno 1269, ante Pascha. — 2. *Anon.*, de Lib., *etc.*, *lib.* I, *c.* XV, *n.* 7. — 3. *Idem, n.* 8. — 4. *Ibid., lib.* I, *c.* XV, *n.* 9 : *vid. quoque n.* 5. — 5. *Tom.* VI *Bibl. PP. Margar. de la Bigne.* — 6. *Anon., idem, n.* 10. — 7. *Ibid., n.* 11, 12, 13. — 8. Natione Gallus.

subsidium, non nisi ad juvandum in expeditione bellicâ Regem impendendum fuisset. » Quæ omnia sponte concidunt, si dicamus Ludovicum, non præsentibus malis, sed, quâ erat providentiâ, futuris, ac pridem expertis occurrere voluisse : Clementem vero IV quo erat abstinentior, eo æquiore animo tulisse, prohiberi ea, à quibus ipse abhorreret.

An vero probatione nullâ, tàm futilibus conjecturis, celebratissima acta falsi insimulare liceat, prudens lector judicet. Certè auctor anonymus, quo causam tueatur suam, nihil affert verius quàm istud : virum egregium, Ludovicum Thomassinum Gallum, in eâdem esse sententiâ[1]. Hujus ergo conjecturas colligit, quas modò refutavimus. Nos verò eum virum, ut doctrinâ clarum, ita pacis studio multa, ac, ferè dixerim, nimia cogitantem, ac, ne quemquam lædat, ubique metuentem, nec lædere ipsi volumus. Atque hìc de Pragmaticâ sancti Ludovici Sanctione dicendi finem facimus.

CAPUT X.

Editum Caroli VI : decretum Florentinum : nulla sunt, quæ contra canones : Romanus Pontifex contra canones agere nolle præsumitur, nec ipse adversetur sibi : locus insignis Concilii Basileensis.

Ex eodem fonte manavit Caroli VI constitutio, « Clero agente ac plaudente, edita anno 1406, quâ sublatis reservationibus[2], sive expectationibus (hoc est expectativis gratiis) personas ecclesiasticas regni, ac Delphinatûs ad suas franchisias et libertates in perpetuum reducit, secundùm antiqua jura communia, et Concilia generalia[3]; » quæ ex sancti Ludovici Sanctione deprompta sunt.

Hæc verò omnia Concilii etiam Florentini auctoritate sancita invenimus. Decretum retulimus[4], quo utriusque Ecclesiæ, Græcæ scilicet ac Latinæ consensione firmatur, à Petri successoribus pasci ac regi universalem Ecclesiam; sed ad eum modum, qui Conciliorum gestis ac sacris Canonibus continetur.

Quid si adversùs canones statuunt? an continuò ad generale Concilium appellandi? Nequaquam, nisi omnem solverent disciplinam. At in minoribus ac particularibus causis id sufficit, decretum contra canones editum esse nullum. Sic enim sanctus Zozimus jam relatus[5] : « Contra statuta Patrum concedere, vel mutare, ne hujus quidem sedis potest auctoritas. » Et sanctus Leo Magnus[6] : « Ut omnì penitus auctoritate sit vacuum quidquid ab illorum canonum (videlicet Nicænorum) fuerit constitutione diversum. Atque iterum[7]. « Infirmum atque irritum erit, quidquid à prædictorum Patrum canonibus discreparit. » Et sanctus Martinus[8] : « Canones ecclesiasticos solvere non possumus, qui custodes canonum sumus. »

Id majores nostri, epistolâ ad Adrianum II, hâc etiam ratione firmant[9] : « Quod apostolica Sedes non potest esse sibi contraria. » Esset autem, si canonum ex officio custos, canones solveret. Quo fundamento, si quid à Papâ prodit minùs canonicum, sic est interpretandum, ut voluntas potiùs, quàm facultas desit.

Neque verò Ecclesia Romana canonum est custos, tanquam alieni boni; sed profecto tanquam sui : canones enim sunt Ecclesiarum omnium; maximè verò Romanæ omnium matris, cujus etiam auctoritate firmantur.

Scitum enim apud Socratem[1], « canone ecclesiastico juberi, ne absque Romano Pontifice canonizentur, » hoc est regulentur, gubernentur, suoque ordine componantur, et constituantur *Ecclesiæ* : « μὴ κανονίζειν τὰς ἐκκλησίας. » Quod ipsum Sozomenus clarioribus verbis expressit[2] : « Lege pontificiâ pro irritis haberi, quæ præter sententiam Episcopi Romani fuerint gesta. » Id etiam attestantur alia ecclesiastica monumenta.

Itaque Sedes apolostica canonibus adjicit vim, *robur*, τὸ κύρος; sibique adversaretur, si eos solveret, quos ipsa firmasset, aut etiam condidisset.

Id præclarè explicat Basileense Concilium de Papâ agens[3] : « Quidquid enim statuitur in sacris Conciliis, suâ etiam (Pontificis scilicet) auctoritate statuitur, quæ semper ibi refulget, ut prima et præcipua, præ omnibus, caput et directrix. Et cùm, aut personaliter, aut auctoritativè semper in Synodis universalibus intersit, ipseque Ecclesiæ Rector sit et Pastor; decreta Conciliorum, etiam sua, et Sedis apostolicæ, non immeritò dici possunt : nos enim unum Ecclesiæ corpus sumus, et ipse hujus corporis caput sub capite Christo. Quidquid igitur fit ab hoc corpore ecclesiastico, etiamsi omnia membra in idem concurrant, sicut in corpore naturali accidit, magis tamen, ac præcipuè oratio quævis capiti appropriatur et adscribitur, ab ipsoque magis, quàm ab alio corporis membro procedere censetur. Itaque non secus synodalia decreta pro suo debito et honore exequi debet; ac per alios servari facere, quàm si ab ore proprio dictata et promulgata essent : dum enim ipse præsens inest, ipse concludit, ipse statuit; et sub nomine suo ac personâ ejus omnia decernuntur : dum abest, sui præsidentes, qui vice ejus funguntur, locumque apostolicum tenent, et personam Pontificis repræsentant, per sacrum Concilium deliberata concludunt. »

Hæc pro pontificiâ auctoritate magnifica et sublimia, à Juliano Cardinale, Concilii Basileensis Præside, pronuntiata, atque ab ipso Concilio, diplomate edito, promulgata sunt. Quæ profectò efficiunt, ut Ecclesia Romana sibi adversetur, dissolvens canones suâ primitus auctoritate firmatos. Quod eo minùs præsumi potest, quò sæpius et clariùs nulla et irrita pronuntiat, imò sua inficiatur esse, quæ sacris canonibus adversa, suo etiam nomine proponantur. Hinc Hilarus, quem cæteri longo ordine consequuntur[4] : « Nihil adversùm venerandos canones, nihil contra sanctæ memoriæ decessoris mei judicium valeat, quidquid obreptum esse nobis constiterit. »

CAPUT XI.

De decretalibus epistolis, deque consuetudine receptâ, et canonum origine.

Canonibus annumeramus decretales Romanorum Pontificum epistolas, quanquam illæ serò, Dionysii Exigui operâ, Ecclesiæ codici et canonum corpori adjunctæ sint; idque in Occidente tantùm : atque initio ducto à beati Siricii epistolis, quarto sæculo per provincias missis. Namque anteriores interciderant, aut remanserant penès Ecclesias, Sedem apostolicam consulentes, neque in unum corpus collectæ erant, quæ innumerabiles hinc inde dimissæ certis casibus providebant.

Cur autem postea in unum collectæ corpus, ad Ecclesiæ canones accesserint, in promptu erit juris ecclesiastici origines repetenti. Namque Ecclesiæ primitus traditione regebantur. Hinc ex traditionibus apostolicarum Ecclesiarum conscripti canones Apostolorum, qui à Latinis serò, neque simul omnes, in auctoritatem adsciti.

Conditi verò postea sunt canones per provincias, aut

1. *Anon.*, *n.* 6. *Thomass.*, *Disciipl. de l'Egl.*, *part.* IV, *liv.* II, *chap.* X, *n.* 11; *idem*, *c.* XLI, *n.* 4; *et lib.* III, *c.* XXIV, *n.* 17.

2. *Reservationes* eæ erant, quibus Papa Sedes episcopales et alia beneficia *suæ dispositioni reservabat*, *quando vacarent*, simul vetabat ne ii quibus jus erat nominandi aut eligendi, suo jure uterentur. *Ex e tativas gratias* sic describunt : Papa litteras dabat *de mandato gratioso*, quibus litteris conferebat beneficium, vivo adhuc beneficiario; ut ille, in cujus gratiam hujusmodi litteræ conscriptæ fuerant, haberet beneficium post beneficiarii obitum. Vid. Rebuf, Prax. Benef., p. 53, 56, et alibi pass. (*Edit. Paris*).

3. *Preuv. des Libert.*, *et c.*, *c.* XXII, *n.* 10; *tom.* III, *pag.* 13 *et seq. et passim.* — 4. *Sup.*, *lib.* VI, *c.* XI. — 5. *Sup. hoc lib.*, *cap.* III. *Zoz. ep.* VII *ad Episc. Prov Narbon. et Vienn.*, *tom.* II *Conc.*, *col.* 1550. — 6. *Leo. Mag.*, *ep.* LXXX, *al* LIII, *ad Anat. C. P.* — 7. *Id.*, *epist.* LXXXVII, *al.* LXI, *ad ep. Conc. Chalc.* — 8. *Mart. I, epist.* IX *ad Pantal.*, *tom.* VI *Conc.*, *col.* 35. *Vid. sup.*, *c.* III. — 9. *Ep. Carol. Calvi ad Adr. II*, *int. Hincm.*, *ep.* XLIII, *tom.* II, *p.* 708.

1. *Socr.*, *lib.* II, *c.* XVII, *p.* 79, *ed. Vales.* — 2. *Sozom.*, *lib.* III, *c.* X, *p.* 415. — 3. *Conc. Basil. ep. syn.*, *n.* 5, *tom.* XII *Conc.*, *col.* 706. — 4. *Hilar. Papa*, *ep.* IV, *tom.* IV *Conc.*, *col.* 1038.

in universalibus Synodis, cùm vel labente tempore, à priscis institutis deflecteretur, vel aliquid novæ difficultatis occurreret. Sibi Ecclesiæ id honoris mutuò exhibebant, ut statuta ab aliis aliæ plerumque ut sua ducerent, à communi scilicet profecta spiritu. Utebantur ergo singulæ Ecclesiæ canonibus, vel universalium Conciliorum, vel suis, vel adoptatis, et consensu receptis. Hæc origo canonum. Horum executionem prima et apostolica Sedes ubique terrarum urgebat. Hinc ortæ epistolæ decretales, de quibus Hincmarus hæc : « Sunt leges et canones ac decreta Sedis apostolicæ ex iisdem canonibus promulgata[1] : » ac paulò post : « In decretis suis, (scilicet Romanorum Pontificum) ex sacris canonibus promulgatis, etc. » Quæ quidem totidem verbis in Pontigonensi Synodo[2] repetuntur[3]; ut non unius Hincmari, sed omnium Episcoporum Gallicanorum esse constet.

Manant hæc ex anterioribus Sedis apostolicæ decretis, quale est illud quod sanctus Sixtus III scribit ad Illyricanos Episcopos[4] : « A canonum præceptis vestrum nemo discedat, nec ab his deviet, quæ juxta regularum ordinem frequens ad vos directa Sedis apostolicæ decrevit auctoritas. » Sic ea quæ scribebant, ac per universas mittebant Ecclesias, et è canonibus prompta erant, et canonum executioni serviebant.

Cæterùm ratio postulabat, ut qui canones firmarent et exequerentur, iidem, cùm opus esset, interpretarentur, et dubia jura reserarent, et pro tempore sancirent, quæ canonibus congrua viderentur. Itaque meritò in auctoritatem admissæ Decretales, sed quæ canonibus congruæ, quæ eorum executioni profuturæ, quæ denique probatæ, et usu receptæ essent. Quò pertinet illud in professione Romanorum Pontificum supra memorata : « Ut custodirent decreta canonica prædecessorum apostolicorum Pontificum, quæcumque ipsi synodaliter statuerunt et probata sunt : » hoc est, communi usu et consensu recepta. In constituendâ enim ecclesiasticâ disciplinâ, universalem assensum ab antiquis Pontificibus postulatum, supradicta[5] satis probant, et qui ampliora velint nostros consulant. Nobis in re tritâ, summa quæque capita proferre est animus.

Consuetudines, ac mores universalis Ecclesiæ usu receptos, vim canonum obtinere constat : quandoquidem plerique canones, si rerum originem attendamus, primùm consuetudines fuerunt usu receptæ et probatæ. Nicæna Synodus sedium jura sanciens; canone VI : « Antiqua consuetudo servetur[6]. » Et canone VII : « Quoniam obtinuit consuetudo et antiqua traditio, ut Æliæ, (hoc est Hierosolymorum) Episcopus honoretur, etc. » Sanctus Basilius ille canonum vindex, canonicâ epistolâ ad chorepiscopos, canonibus accenset « consuetudinem, quæ in Ecclesiis versabatur[7]. » Epistola etiam ad Diodorum, *consuetudinem* quæ in Ecclesiis Cæsariensis tractûs obtinebat, *vim legis habere* decernit; « propterea, inquit[8], quòd hæc statuta à sanctis viris sunt nobis tradita. »

Jam in citatis locis consuetudines canonibus æquiparatas passim audivimus; laudantque omnes beatum Augustinum[9], cui *mores populi Dei et instituta majorum* pro lege sunt. Unde ad intolerandissimam insaniam refert contemptum eorum, quæ sunt universalis Ecclesiæ consuetudine roborata, epistolâ ad Januarium[10], et alibi sæpius. Ac passim in Decretalibus et in Conciliis, conjuncta hæc duo, tanquam æqualis ponderis, *de jure vel consuetudine*. Atque hæc de universalis Ecclesiæ regulis.

1. *Hincm., ep.* XLI *ad Adr., tom.* II, *p.* 692.
2. Pontigo ædes regia, seu vicus, in Campaniâ provinciâ, non longè distans à Victoriaco (*Edit. Paris*).
3. *Conc. Pont., sess.* I, *tom.* IX *Conc., col.* 281. — 4. *Sixt. III epist. ad Illyric. Episc. in Synod. Rom., cap.* XVII; *col. Holst., part.* I. — 5. *Sup. hoc lib., c.* VIII. — 6. *Conc. Nicæn., can.* VI, VII; *tom.* II *Conc., col.* 32. — 7. *Basil., ep.* LIV, *aliàs* CLXXXI; *tom.* III, *pag.* 148. — 8. *Idem, epist.* CLX, *aliàs* CXCVII, *n.* 2; *idem, p.* 249. — 9. *Aug., ep.* XXXVI, *al.* LXXXVI, *n.* 2; *tom.* II, *col.* 68. — 10. *Idem, ep.* CXVIII, CXIX, *al.* LIV, LV; *col.* 123 *et seq.*

CAPUT XII.

Jura, canones, consuetudines particularium Ecclesiarum retinenda : in iisque pars libertatis ecclesiasticæ : cæterarum gentium eam in rem cum Gallis concors sententiâ.

At ecclesiasticam disciplinam libertatemque nostram, non solùm tuemur universalibus canonibus ac moribus; sed etiam iis, qui per singulas Ecclesias valeant; quod secundo loco in Declaratione Gallicanâ est positum. Hoc quidem ex antedictis jam confectum putamus. Laudata est Basilii Epistola *de consuetudine* particularium etiam Ecclesiarum, « quæ vim legis obtineat, eò quòd hæc statuta (etiam particularia) à sanctis viris sint tradita[1] : » laudatus est Zozimi locus de servandis Patrum constitutis; quem locum ad peculiaria jura Ecclesiarum pertinere vidimus[2] : laudata est Nicæna Synodus, primis sedibus, ex ipsâ consuetudine, sua jura servans, canone VI et VII[3].

Accedit Ephesina, à Cypriis[4], et aliis quibuscumque Ecclesiis potentiores Episcopos, qui eas invaderent prohibens; « ne Patrum canones proterantur; neve sub sacerdotii prætextu, mundanæ potestatis fastus irrepat; ne clàm paulatim libertas amittatur, quam nobis donavit sanguine suo Dominus Jesus Christus, omnium hominum liberator[5]. » Alludit ad illud Pauli : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum*[6]. Hæc ergo pars comparatæ Christi sanguine libertatis, ut non hominibus, sed canonibus serviatur.

Sic igitur et jura peculiaria Ecclesiarum servanda; et id pertinere ad Ecclesiarum libertatem, Synodus œcumenica definivit; referunturque ad universalis Ecclesiæ jus, etiam particularia jura; quippe quæ à Synodis universalibus confirmentur,

Eodem ferè sensu Chalcedonensis Synodus primo id capite decernit : « Regulas à sanctis Patribus, in unaquâque Synodo, usque nunc prolatas teneri statuimus[7]; » quibus regulis non tantùm communia, sed etiam propria cujusque Ecclesiæ jura asseruntur.

Sanctus Gregorius Magnus ad Dominicum Carthaginensem : « Sicut, inquit[8], nostra defendimus, ita singulis quibuscumque Ecclesiis jura servamus. » Atque alio loco[9] : « Absit hoc à me, ut statuta majorum Consacerdotibus meis in quâlibet Ecclesiâ infringam : quia mihi injuriam facio, si fratrum meorum jura perturbo. »

Neque tantùm majores nostri laudaverunt universales canones, Conciliorum generalium auctoritate conditos; sed etiam Gallicanos[10]; « quoniam venerandi et sancti viri eos ediderunt, quorum vitam et sanctitatem crebra miracula commendarunt. »

Valere autem, ut canones, ita etiam consuetudines, non modò Ecclesiæ universalis, sed etiam particularium Ecclesiarum, antedicta firmant. Huc accedit Ratramnus Corbeiensis, libro jussu Regis et Episcoporum Gallicanorum, contra Græcos edito, quo particulares consuetudines laudat de quibus etiam hæc scribit[11] : « Instituta verò majorum suis quibuscumque locis edita, sicut non omnibus eadem, sic unitatem fidei nullo modo divisere. »

De his consuetudinibus retinendis, Jordani Lemovicencis Episcopi, in Concilio Lemovicensi, præclara sententia est[12] : « Non enim una eademque lex omnibus Ecclesiis, sive populis, sive civitatibus, sive gentibus, semper potest congruere; sed quædam pro qualitate locorum, et gentis et animorum, quamvis diverso,

1. *Sup. cap. præced.* — 2. *Sup. hoc. lib., c.* III. — 3. *Sup. cap. præc.* — 4. De Cypriorum Episcoporum causâ jam dictum est, lib. VIII, not. ad cap. VIII, quam vide; *sup. tom.* XXXII, *pag.* 589. — 5. *Decret. Conc. Eph., act.* VII, *tom.* III *Conc., col.* 801. — 6. *I. Cor.*, VII, 23. — 7. *Conc. Chalc., act.* XV, *can.* I; *tom.* IV *Conc., col.* 750. — 8. *Greg. Mag., lib.* II, *ep.* XLVIII, *al.* XXIX, *tom.* II, *col.* 611. — 9. *Id. ep.* LII, *aliàs* XXXVII, *col.* 618, 619. — 10. *Agobard., lib. ad Ludov. Pium Imp. adv. Leg. Gund., n.* 12, *tom.* XIV *Bibl. Pat., pag.* 266. — 11. *Ratram. Corb. adv. Græc., lib.* I, *c.* II : *Spicil., tom.* II, *p.* 3 *et* 4. *Vid. quoq. pass., lib.* IV. — 12. *Conc. Lemov.* II, *sess.* II, *tom.* IX, *Conc., col.* 895.

tamen congruenti ordine, in consuetudinem deducuntur. » Cujus rei multa exempla commonstrat.

In eamdem sententiam Fulbertus Carnotensis[1] : « Nec nos offendit observantiæ diversitas, ubi fidei non scinditur unitas. » Quod sumptum ex sancto Gregorio, Numidarum peculiares consuetudines firmante his verbis[2] : « Consuetudinem quæ tamen contra fidem catholicam nihil usurpare dignoscitur, immotam permanere concedimus. »

Notum omnibus beati Ambrosii dictum, à beato Augustino tantâ cum laude memoratum[3], de consuetudinibus regionum. At Clerus Gallicanus, ne consuetudinis nomine eas comprobare videatur, quæ in jure vocentur, *corruptelæ*, ac, *vetustas erroris;* consuetudines eas ad Ecclesiæ Gallicanæ disciplinam libertatesque pertinere voluit, « quæ Sedis apostolicæ et Ecclesiarum consensione firmentur[4] : » Sic nostræ libertates vel maximè Sedis apostolicæ auctoritate constant : quippe quæ canonum executrix custosque sit. Unde noster Gerson docet omnem statum ecclesiastici ordinis « subesse rationabili voluntati Papæ, quæ rationabilitas regulanda est per determinationes Conciliorum generalium, præsertim jam factas, de consensu et auctoritate summorum Pontificum[5] : » adeo nostri æquo jure omnia metiuntur, totoque studio Sedis apostolicæ auctoritati consulunt. Summa doctrinæ est, Ecclesiam ubique consensione regi.

Cæterùm ne nobis quisquam eâ causâ succenseat, habent, non modò Galli, sed etiam Hispani, Belgæ, Germani, alii omnes, suas consuetudines, sua jura, vel usu firmata, vel pactis. Hæc Sedes apostolica servat in Ecclesiis quibusque gubernandis : quæ pars est vel maxima ecclesiastici regiminis, dicente Apostolo : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos*[6]. Habent eædem gentes suos ritus. Aliena, nova, noxia respuenda, si fortè obtrudantur. Id sibi præ aliis Ecclesia Gallicana vindicat, ut jure communi regatur, hoc est, quoad fieri liceat, jure antiquo, à quo dimoveri invita non possit. Quale jus, si reliquæ gentes vindicare sibi velint, nihil profectò prohibemus.

CAPUT XIII.

Jura novella necessaria : ad vetera collimandum : Patrum Gallicanorum eâ de re in Concilio Tridentino sensus : ipsum Tridentinum Concilium eodem animo fuit.

Cùm autem vetusta laudamus, atque in iis arcem nostræ disciplinæ libertatisque collocamus; non propterea contendimus immutabilem esse Ecclesiæ disciplinam. Agnoscimus enim à patribus nostris in Concilio secundo Vasensi commendatos[7], non tantùm *antiquos*, sed etiam *novellos canones*. Hos meritò laudat Agobardus, factos videlicet « pro causis necessariis, quarum definitiones in illis generalibus Conciliis non habentur[8]. »

Et tamen ad antiqua semper niti nos oportet; præcipuumque id fuit Gallorum studium in Concilio Tridentino. Itaque Oratores Regis, id, præ aliis omnibus, mandatum acceperant : in Ecclesiâ reformandâ, « primum id videri, ut ad Ecclesiæ initia redeatur, ut Ecclesiæ status ad originis suæ puritatem quàm maximè accedat[9]. »

Id verò Tridentini Patres, quoad iniquitas temporum tulit, egregiè præstiterunt. Unde hæc habent passim : « Sancta Synodus antiquorum canonum vestigiis inhærendo decernit[10], etc. » Ac rursus : « Sancta Synodus vestigiis VI canonis Concilii Chalcedonensis inhærendo statuit[1], etc. » Denique id semper agit, eòque collimat ut antiqui canones, « qui temporum atque hominum injuriâ penè in desuetudinem abierunt, innoventur; » universamque disciplinam Cleri restituit ex iis, « quæ aliàs à summis Pontificibus ac sacris Conciliis sancita fuerunt[2]. » Tum præcipit Ordinariis, « si quæ ex his in desuetudinem abiisse compererint, ea quamprimum in usum revocari studeant, non obstantibus consuetudinibus quibuscumque; ne subditorum neglectæ emendationis ipsi condignas, Deo vindice, pœnas persolvant[3]. »

Si ergo sanctissima atque omni veneratione digna Synodus veterem disciplinam non omnino restituit, id factum vel maximè quòd temporum ratio non sineret. Quâ in re memorabilis est Caroli Cardinalis à Lotharingiâ, Archiepiscopi Rhemensis, unà cum Episcopis Gallicanis, de Tridentinâ reformatione declaratio et protestatio, anno 1563[4] : « Cùm nudiustertius meam de reformationis articulis dicerem sententiam, præfatus sum etiam me valde cupere, ut prisca illa ecclesiastica restitueretur disciplina : sed cùm his corruptissimis temporibus et moribus, intelligam non posse ea, quibus maximè opus est, protinus adhiberi remedia, interim assentiri et probare ea quæ nunc sunt decreta : non quòd ea judicem satis esse ad integram ægrotantis reipublicæ christianæ curationem, sed quòd sperem his priùs lenioribus fomentis adhibitis, cùm graviora medicamenta pati potuerit Ecclesia, Pontifices maximos, et maximè sanctissimum Dominum nostrum Pium, pro suâ insigni pietate et prudentiâ diligenter curaturum, ut ea quæ desunt implens, et efficaciora inveniens remedia, in usum veteribus jamdiù abolitis revocatis canonibus, et maximè quatuor veterum illorum Conciliorum, quæ quantum fieri poterit observanda esse censeo; vel si expedire videbitur, frequentiori Conciliorum œcumenicorum celebratione, morbum ab Ecclesiâ propulsans, eam suæ pristinæ restituat sanitati. Hanc autem meam mentem et sententiam, tùm meo, tùm omnium Galliæ Episcoporum nomine, in acta referri volo, et ut id fiat, à Notariis peto et postulo. »

Est ejusdem generis et spiritûs protestatio[5] circa ejusdem Concili caput : *Causæ criminales* : et caput: *Causæ omnes*, quibus Episcopi Gallicani, Christianissimi regni *privilegia, jura, sacrasque constitutiones tuentur.*

CAPUT XIV.

Ecclesia Gallicana antiquam et sanctam, sub Aurelio et Augustino, Africanam Ecclesiam sequitur : Christiani Lupi hallucinationes : summa doctrinæ de libertatibus.

Quæ in re Ecclesia Gallicana eodem spiritu agitur, quo nobilis illa quondam Ecclesia Africana. Notum quid ab eâ sanctus Zozimus Papa, missâ legatione, postularet, quid Patres Africani responderint. Duo tantùm observamus : primum illud, Papam Zozimus, cùm appellationes Ecclesiæ Africanæ suæ sedi vindicaret, protulisse canones, eosque Nicænos, in Africâ quidem, ut toto orbe terrarum receptos : alterum, Africanos Patres apertè professos se ita probaturos appellationes eas, si canonibus Nicænis juberentur[6].

Ergo neque Zozimus absolutâ voluntate agebat; neque Africani Patres eâ se gubernari sinebant : sed in receptis canonibus pars utraque vim omnem reponebat.

Interim Africani Præsules Sedi apostolicæ, de Nicænis canonibus adhibent fidem, donec disquisitio fieret[7]. Posteaquam constitit canones à Zozimo bonâ quidem fide laudatos, non esse Nicænos[8], collectâ Synodo scri-

1. *Fulb. Carn., epist.* II *ad Fin., tom.* XVIII *Bibl. Patr., p.* 6. — 2. *Greg. Mag., lib.* I, *ep.* LXXVII, *al.* LXXV, *ad Episc. Numid., tom.* II, *col.* 561 — 3. *Aug., ep.* XXXVI, *al.* LXXXVI, *n.* 32, *tom.* II, *col.* 81. — 4. *Decl. Gall., c.* III. — 5. *Gerson., de statib., Eccles. stat. Præl. consid.* IV, *tom.* II, *p.* 432. — 6. *I. Cor.*, IX, 22. — 7. *Conc. Vasens.* II, *malè à Bin.* III, *an.* 529; *prof., tom.* IV *Conc., col.* 1679. — 8. *Agob., lib. ad Lud. Pium, n.* 12, *tom.* XIV, *Bibl. Patr., p.* 266. — 9. *Instr. à M. de Lausac. Avril* 1562. *Mém. pour le Conc. de Trente, p.* 173. — 10. *Conc. Trid., sess.* XXIII, *de reform., cap.* VII, *tom.* XIV, *col.* 867.

1. *Conc. Trid., ibid., c.* XVI, *col.* 870. — 2. *Idem, sess.* VI, *de reform., c.* I, *col.* 769. — 3. *Ibid., sess.* XXII, *de ref., c.* I, *col.* 857. — 4. *Declar. et protest., etc. Mém. pour le Conc. de Trente, p.* 571. — 5. *Idem, Vid. Conc. Trid., sess.* XXIV, *c.* V, *et* XX, *de Ref., col.* 883, 892. — 6. *Con. Afr.* VI, *c.* III *et seq., tom.* II *Conc., col.* 1590 *et seq.* — 7. *Vid. Conc. Afr.* VII, *idem, col.* 1603; *et collect. can. Afric., ibid., can.* CI *et seq., col.* 1670 *et seq.*

8. Erant enim hi canones III, IV et V Synodi Sardicensis, quæ Synodus pars et appendix Concilii Nicæni Romæ habebatur; sed erat Afris ignota, imo ab illis credita Arianorum conciliabulum (*Edit. Paris*).

bunt nobilem illam, ad sanctum Cœlestinum post Bonifacium Zozimi successorem, epistolam : quâ nova, neque receptis canonibus probata repudiant ; atque sic in antiquo jure perstant.

Hæc egit Ecclesia Africana, eo tempore, quo tot orbis christiani lumina suo sinu alebat ; Aurelium, Alipium, alios, et, qui unus omnium instar esset, Augustinum.

At Lupus tantæ Ecclesiæ, tantæque Synodi epistolam *infelicissimam, et scatentem erroribus*[1]; Synodum ipsam, *erraticam, deviam ac prævaricatoriam*, appellare non veretur; cujus causâ factum sit, ne Aurelius, vir maximus, « non appareat in Romanis sanctorum tabulis : nempe, inquit Lupus[2], propter hunc finalem lapsum. » Qui si revivisceret, profectò videret à doctissimo ac religiosissimo viro Joanne Mabillonio nuper editum Ecclesiæ Africanæ antiquissimum Martyrologium[3], quo sanctos inter Episcopos, Gratum, Augustinum, Quod-vult-Deum, Capreolum et alios; sanctus quoque Aurelius ille, si Lupo credimus, finaliter lapsus, adscribitur sub finem mensis Julii, his verbis : XIII Kalendas Augustas, depositio sancti Aurelii Episcopi. »

Quod autem Lupus notat[4], « Augustinum, Alipium, Possidium, ac alios meliores Episcopos retraxisse manus, et infelicissimis litteris subscribere noluisse; ac solus juvenes Aurelio adhæsisse : » viri docti me miseret tot ac tantas ineptias congerentis. Primùm enim constat quæ in eâ Synodo gesta sunt, consentire cum iis, quæ in anteriore Synodo sanctus Augustinus tunc, ut in actis legitur[5], « legatus Provinciæ Numidiæ dixit : Et hoc nos servaturos profitemur, salvâ diligentiore inquisitione Concilii Nicæni. » Ex quo sequebatur ne servaretur ampliùs, postquam à Nicæno Concilio abesse compertum est, quod Synodus Aurelii sanxit. Quid autem requiramus in ejus Synodi epistolâ, sancti Augustini et aliorum manum? Nempe illi aberant : neque enim Provincia Numidiæ, aliæque, eosdem semper Legatos mittebant. At si improbassent, utique adversus *erraticam et deviam Synodum* reclamandum erat : quod contrà factum est : ea enim aliâ Synodo Africanâ[6], unà cum aliis Synodis sub Aurelio actis, *recitata*, repetita et comprobata est, neque prætermissa est illa epistola, quam optimus Lupus *scatentem erroribus* reputat; neque Augustinus unquam ab Aurelio secessisse legitur, ut Lupus memorat Quin potiùs Aurelium, et vivum et mortuum, ni fallor, miris ubique laudibus commendavit[7]. Hujus etiam memoriam, hujus epistolas Africanorum Conciliorum dictatas nomine, sequens ætas celebravit. Testis vir egregius Ferrandus Diaconus, in vitâ sancti Fulgentii : « Sanctæ, inquit[8], memoriæ Aurelius Carthaginensis Ecclesiæ Antistes, inter sua privilegia meruit, ut litteras ex Africano Concilio dandas ipse solus scriberet. » Quod item sancto Fulgentio contigisse memorat : tam sanctum habebatur illud officium!

Fingit bonus Lupus juvenes tantùm Episcopos adhæsisse Aurelio; neque illud saltem cogitat, post ipsum Aurelium statim in epistolæ fronte apparere Valentinum, Numidiæ scilicet Primatem[9] : quem primatum ætati datum esse nemo nescit. At enim ille etiam retrocessit unà cum Augustino, aliisque Numidis, si Lupo credimus[10]. Nempe fefellit eum sancti Augustini epistola ad sanctum Cœlestinum de Antonio Fussalensi[11]; quàm si attentè legisset, profectò invenisset, sub ipsa initia Cœlestini scriptam, antequam ab Oriente de Nicænis canonibus responsa venissent; quo tempore ab Afris permissas appellationes, *salvâ diligentiore Concilii Nicæni inquisitione*, prout sanctus Augustinus interlocutus erat, ut in Concilio sexto Carthaginensi vidimus[1]. Hæc verò nos de Lupo monenda esse duximus, ut viris bonis appareat, quàm inepta, ne dicam impia, adversùs sanctos viros, imò adversùs sanctissimam Africanam Ecclesiam suaserit falsa et præpostera pietas. Quid postea in Africâ, labentibus rebus, gestum sit, nihil nostrâ : hoc enim abundè est, nobis esse communem, cum tàm claro sæculo tantisque viris, receptorum canonum, atque in eo positæ ecclesiasticæ libertatis, defensionem.

Summa ergo sit nostræ libertatis, sic novella jura, piâ aut necessariâ institutione stabilita, servare, ut antiquiora respicere, iisque sustentare labentem disciplinam; certè *jus commune*, atque in eo venerandas juris antiqui reliquias omni ope servare, jusque arbitrarium, et mandata extraordinaria repudiare studeamus; in eâque partem maximam reponamus nostræ erga Ecclesiam catholicam ac Sedem apostolicam reverentiæ; quippe qui intelligamus, quò quisque est studiosior antiquæ disciplinæ, eò magis cordi habere Ecclesiæ catholicæ ac Sedis apostolicæ majestatem.

CAPUT XV.

Libertates quo sensu privilegia dicantur, nempè ut jura antiqua, libertatum radix : an Petrus de Marcâ audiendus, qui Conciliorum superiorem potestatem à libertatibus separat.

OMITTIMUS notum illud, libertates nostras non privilegia, sed libertates dici; ut quæ non veniâ et indulgentiâ, sed ipso antiquo jure nitantur; quanquam jura Ecclesiarum apud antiquos passim privilegia etiam appellantur; vulgatumque illud, τὰ πρεσβεῖα, hoc est, antiqua et vetusta, quæ nostri *privilegia* vocant, ipsâ antiquitatis commendatione fulta, suâ vi stare oportere.

Radix autem libertatis ecclesiasticæ eo maximè constat, quòd in ipsâ catholicâ Ecclesiâ vigeat suprema illa vis et indeclinabilis, quâ ipsa catholica Ecclesia gubernetur; valeatque illud beati Hieronymi, quod est à majoribus nostris toties celebratum : « Si auctoritas quæritur, Orbis major est Urbe[2]. »

Haud me fugit virum illustrissimum atque doctissimum Petrum de Marcâ, dum Romanis auribus parcit, aliam ac novam de libertatibus Gallicanis protulisse sententiam. Is enim profitetur confutari à se communem opinionem, quæ docet, præcipuam libertatum regulam hanc esse, ut Concilium œcumenicum superius Romano Pontifice dicatur[3]; quamvis tamen hæc sit Scholæ Gallicanæ sententia, non esse unam ex libertatibus Gallicanis : illam niti eo fundamento, quod sit expendendum, an nova constitutio vel novum rescriptum rebus Gallicanis consulat aut noceat : « ac fruatur licèt summus Pontifex, aut æquo jure cum Conciliis generalibus, aut superiore, nihil hoc ad libertatem; cùm et eâ perinde utamur erga Conciliorum, atque erga Pontificum nova decreta : quod certum fieri aiunt, ex modificationibus Basileensi Concilio, ac deinde Tridentino adhibitis; atque omnino sufficere illud, ut Romani Pontifices canonibus derogare velle non censeantur, etsi fortasse, formulis rescripti ex stylo Curiæ, aliter cautum sit.

Hæc docet vir summâ doctrinâ, summoque ingenio; at quod nemo neget, versatili, et in utramque partem æquè composito. Profectò ut verum sit id quod exponit, nihil tamen vetabat libertatem Gallicanam duplici fundamento niti : nec à Gallo jurisconsulto ac Præsule, circa libertatem antiqua et vulgata rejici oportebat, dum ei muniendæ nova fulcimenta quærit.

Nam neque consultum id erat, ad Scholam referre tantùm, nostram de Conciliorum potiori potestate sententiam, quæ Constantiensibus canonibus innitatur.

1. *Christ. Lup., de Gall. Ecc Rom. app. c.* XII, *p.* 116. — 2. *Idem, de Afr. appel., c.* XXX, *p.* 707, 708. — 3. *Mabill., Analect., tom.* 399. — 4. *Lup. de Afr. app., loc. cit.* — 5. *Conc. Carth.*, VI *c.* VII, *tom.* II *Conc., col.* 1592. — 6. *Conc. Afric. sub Cæl., can.* CI, *col.* 1650 *et seq.* — 7. *Vid. Aug. pass. et imprim., serm.* CCCLV, *al.* XLIX, *de vit. et morib. Cleric., n.* 5, *tom.* V, *col.* 1383. — 8. *Vit. Fulg. per Ferrand. ante ejus oper., c.* XX, *n.* 40, *p.* 20, *edit.* 1684. — 9. *Vid. Conc. Afric. seu coll. Conc. Afric. can., t.* II *Conc., col.* 1670. — 10. *Lu l. de appell. Afr., c.* IV, *p.* 609. — 11. *Aug., ep.* CCIX, *aliàs* CCLXI, *tom.* II, *col.* 777.

1. *Conc. Carth.* VI, *c.* VII, *jam cit.* — 2. *Hier., ep.* CI *ad Evan., al.* LXXXV, *ad Evagr., tom.* IV, *col.* 803. — 3. *Marc., de Con ord., lib.* III, *cap.* VII, *n.* 1.

Cùmque nostra libertas Conciliorum, maximè œcumenicorum, canonibus contineatur, non erat inficiandum ejus partem vel maximam in canonibus Constantiensibus esse repositam, quos Ecclesia Gallicana non modò summâ pietate receperit, verùm etiam, ut conderentur, omni studio procurarit. Tum illud libertati erat congruum, ut adversùs extraordinaria mandata, certâ præscriptione uterentur, quòd esset in canonibus firmum aliquid et invictum constitutum ab ipsâ Ecclesiæ potestate, quæ pontificiam potestatem, si quando extra limites efferretur, coercere; quin etiam interdum, in gravibus scandalis, castigare posset. Quo enim alio firmiore telo usa est Ecclesia Gallicana ad tuendam libertatem, quàm appellatione? At illa nulla est, nisi Concilium statuas potiore potestate esse. Quin Ecclesia Gallicana clarè et apertè legitimæ defensionis fundamentum in Constantiensium canonum auctoritate reposuit. Id docent ea verba appellationis Capituli Parisiensis, et Joannis Dauvet Procuratoris regii, quæ suprà memoravimus[1]; placetque hæc addere haud minori emolumento futura. Capitulum quippe Parisiense, repetitis, ut suprà descripsimus, Constantiensibus sessionis quintæ et aliarum canonibus, hæc subdit[2] : multa à Synodo Constantiensi esse decreta, « ut Romanis Pontificibus congregandi Concilii universalis occasio necessitasque inesset, sponsæque Christi universali Ecclesiæ sic congregatæ, id honoris singularisque præeminentiæ locum deferre consuescerent : ut si quid fortè tam arduum contingeret, quod omnes tangat, universorumque statum, commodum aut incommodum spectare videatur, ipsius universali Concilio atque veritate testante, supremo infallibilique judicio deliberandum determinandumque committerent; eoque pacto, non se jam rerum dominos et omnipotentes, et quibus à nemine dici possit : Cur ita facis? Sed Domini sui Christi sponsæ famulos se, servorumque Dei servos, non verbo et linguâ, sed opere et veritate faterentur. » Hoc ergo fundamento, nempe invictâ auctoritate Constansiensium canonum de supremâ et absolutâ Concilii œcumenici potestate, ipsa libertatis adversùs imperatam pecuniam defensio nitebatur. Quantò magis uteremur illâ defensione, si nobis præriperentur ea jura, quæ omni auro contrà æstimamus?

Neque Patres nostri unquam ab eâ sententiâ discesserunt Audivimus enim Cardinalis Lotharingii è Concilio Tridentino scriptam epistolam, quâ Papæ quoque ipsi testatum esse voluit, Gallos ad necem usque in eâ sententiâ perstituros, quæ Constantiæ atque Basileæ, de Conciliorum potestate firmata est, *quippe quâ omnia regni privilegia innitantur*[3].

Idem professus erat Henricus II, cùm in ipsis Concilii Tridentini initiis, hæc suis Oratoribus declarat ac mandat, tanquam rerum suo nomine agendarum certissimum fundamentum[4] : « Nos pro nostro munere ac titulo, quem à majoribus accepimus, cupientes ecclesiasticam libertatem sartam-tectam manere, et sacrorum generalium et œcumenicorum Conciliorum, et Sedis apostolicæ auctoritatem illæsam conservari, simul et Gallicanæ Ecclesiæ, regni ac dominiorum nostrorum jura ac libertates salvas esse et incolumes, etc. » Ecclesiæ igitur universæ, ac privatim Ecclesiæ Gallicanæ libertates, cum apostolicæ quidem Sedis, sed primùm cum œcumenicorum Conciliorum auctoritate conjungit : quæ à viris eâ tempestate maximis limata, atque ex intimo totius Ecclesiæ Gallicanæ sensu deprompta esse constant.

Ergo Gallis non placent, à Gallo homine et præsule, Gallicanæ expositæ libertates diversissimo modo, quàm antea fuerat à Gallis summâ consensione factum : perstititque Facultas, ut omittam cæteros, in pristinâ sententiâ, quam exposuimus[1], cùm de Vernantii et Guimenii censuris ageremus.

Atque haud scio an probari debeat universim ea libertas, quam vir illustrissimus statuit, ut in novis morum decretis, ab œcumenicorum etiam decretorum auctoritate liberè recedatur. Factum id quidem semel in recipiendo Concilio Tridentino, non solùm à Francis nostris, sed etiam à Belgis ditioni Hispanicæ subditis : cujus rei multæ causæ sunt, et quædam à nostris tactæ in ipso Tridentino Concilio[2]; peculiares illæ quidem, nec trahendæ universim ad generalia Concilia; neque satis cautum aut honestum videtur passim in eo reponere libertatem, ut ab universalis Ecclesiæ decretis recedere liceat. Atque id quidem monere interim; at excutere penitus, alieno loco non libet. Quòd sanè aiunt, ab Ecclesiâ Gallicanâ certis conditionibus ac modificationibus receptum esse Basileense Concilium, suprà retulimus eas ita esse adhibitas, « sub spe scilicet, quòd per sacrum Concilium admittentur[3]. »

CAPUT XVI.

Hæc doctrina non obest dispensationibus apostolicæ Sedis : Concilii Basileensis locus : Gersonis doctrina à sancto Bernardo ducta.

Neque verò putent, à nobis tantâ canonum et Conciliorum auctoritate constitutas Sedis apostolicæ dispensationes esse sublatas. Absit : has enim nemo catholicus, nemo veri regiminis sciens, aut rerum ecclesiasticarum gnarus abstulerit. Has toto animo complectitur, ea quam pontificiæ potestati maximè adversari putant, Basileensis Synodus. Sic enim loquitur[4] : « Per Concilium autem statuta in nullo derogant suæ potestati, quin pro tempore, loco, causisque et personis, utilitate vel necessitate suadente, moderari dispensareque possit, atque uti summi Principis ἐπιείκεια, quæ ab eo auferri nequit. » Anno 1435.

Itaque in decretis synodalibus Papæ auctoritatem exceptam intelligunt, nisi aliter caveatur[5]. Quam exceptionem Gerson egregiè explicat, atque ità vult dari locum pontificiæ dispensationi, « non ut sit effrena libertas, sed si necessitas, vel evidens utilitas postularet, nec recursus pateret ad generale Concilium; alioquin non esset uti plenitudine potestatis, sed abuti plenissimè[6]. »

Quâ sententiâ vir doctissimus juxtà ac modestissimus mediam tenebat viam : « Ne talis esset restrictio papalis potestatis, ut semper ad Concilium recurrendum esset propter raritatem; nec talis laxatio, quæ Conciliorum robur enervaret[7]. »

Grave illud ac memorabile, quod idem christianissimus Doctor coram Alexandro V apostolicâ libertate prædicabat[8] : « Leges rectè latas, quantâlibet importunitate petentium fatigeris, nunquam dispensabis, nisi aut necessitas urgeat aut communis provocet utilitas. Alioquin fuerit potiùs crudelis dissipatio, quam justa dispensatio. Cavebis dispensationem ipsam lege communiorem facere; ne turpe sit, si regulam sua vincat exceptio. » Quo ferè loco res esse, boni omnes lugent.

Cæterùm eruditus Lector in oratione Gersonis, beati Bernardi verba recognoscit. Notum id melliflui Doctoris[9] : « Ubi necessitas urget, excusabilis dispensatio est : ubi utilitas provocat, laudabilis dispensatio est. Utilitas, dico, communis, non propria : nam cùm nihil horum est, non planè fidelis dispensatio, sed crudelis dissipatio est. »

His igitur causis, multa in jure permissa sunt sublimioribus ac litteratis personis; multa Episcopis, ut

1. *Sup., lib.* X, *c.* XXVIII[4] — 2. *Appel.* II *cap. Paris. Preuv. des Libert., cap.* XXII, *n.* 29. — 3. *Lett. du card. de Lorraine à Breton son secrét. Mémoire pour le Conc. de Trente, p.* 556. — 4. *Pouvoir envoyé par le roi Henri II à son ambassad., etc., idem, p.* 29.

1. *Sup., lib.* VI, *c.* XXVII. — 2. *Vid. Mém. pour le Conc. de Trente, pag.* 531 *et seq.* — 3. *Sup. lib.* VI, *c.* XII. *Vid. Pragm., t.* XII *Conc., col.* 1429 *et seq.* — 4. *Conc. Basil. epist. synod., n.* V, *tom.* XII *Conc., col.* 706. — 5. *Idem, n.* III, *p.* 691. — 6. *Gers., de potest. Eccl. cons.* X, *tom.* II, *p.* 240, 241. — 7. *Ib., serm. de viag. Reg. Rom.* III *part., direct.* II; *ibid., p.* 279. — 8. *Ib., serm. coram Alex. Pap., ibid., p.* 110. — 9. *Bern., de Consid., lib.* III, *c.* IV, *n.* 18, *col.* 433. *Vid. quoq. lib. de Præc. et disp., cap.* IV, *ibid., col.* 503, 504.

episcopatûs non tam dignitatem quàm onera sustinere possint; multa Principibus, quorum rationes publicis atque etiam ecclesiasticis rationibus prosint : cujus generis est illud Tridentini Concilii : « In secundo gradu nunquam dispensetur, nisi inter magnos Principes, et ob publicam causam[1]. »

Nec desunt quæ indulgere privatis, publica etiam utilitas postulat, ne pereant, *ne abundantiori tristitia absorbeantur*[2]; ne Ecclesia infirmis materna viscera claudere videatur, excitatque ab ecclesiastico regimine apostolicum illud : *Infirmum autem in fide assumite*[3]. Sed nobis non vacat prosequi singula; summa attigisse sufficiat.

Illud prætermittere non possumus, aliud esse quod Ecclesia jubeat, aliud quod indulgeat, aliud quod toleret. Id jubet, ut quàm maximè observentur canones : id indulget, ut causis necessariis interdum relaxentur : id tolerat, quod sine gravi perturbatione punire non potest : quæ quidem tolerantia pars quædam est ecclesiasticæ disciplinæ; sed ea quæ peccantes non excuset, imò etiam gravet; quippe qui divinæ ultioni reserventur.

Bernardo et Gersoni adjungere longo ordine poteramus scriptores antiquiores. Verùm posterioris ævi doctores, hoc loco, vel maximæ auctoritatis esse omnes fatebuntur : quippe ex his æstimare liceat quid primis sæculis Ecclesia senserit, cùm priscus canonum obtineret vigor; oportetque omnino immota esse ea, quæ corruptissimis quoque temporibus, ac profligatâ disciplinâ, suo tamen pondere steterint.

CAPUT XVII.

Dispensationes sine causâ; *canon Lugdunensis in earum gratiam à Petro de Marcâ citatus, an id efficiat.*

Quam autem ex Bernardi Gersonisque temporibus projecta ac prolapsa sint omnia, vel ex eo patet, quòd dispensationes, etiam *sine causâ*, valere tam multi sentiant, quorum auctoritas apud cordatiores nulla est.

Omnino enim, quæ ratione constituta sunt, quæ publicâ utilitate, non debent sine ratione, sine publicâ utilitate laxari; tales autem sunt leges; non ergo sine ratione, sine publicâ utilitate laxari possunt.

Ligant ergo potiùs quàm solvunt, illæ nunc à multis tanto studio celebratæ dispensationes *sine causâ* : ligant, inquam, non modò impetrantem, sed etiam dantem : et cùm Dominus incipiet rationem ponere cum servis suis[4], et egredietur illud ab altâ Christi sede : *Redde rationem villicationis tuæ*[5], non credo valebit illud postremis demum temporibus natum : *Pro arbitrio feci*. Meminisse enim oportebat sancti Cœlestini dicentis : « Dominentur nobis regulæ, non regulis dominemur[6]. »

Præpositis Ecclesiæ dominantur regulæ, primùm, cùm eas exequuntur; deinde cùm certâ ratione solvunt. At profectò regulis dominantur, cùm pro arbitrio solvi à se posse confidunt.

Vir illustrissimus Petrus de Marcâ satis sibi disciplinæ cavisse videtur, si dispensationem *sine causâ* diceret, *in his, quæ vel jura tertii, vel statum publicum lædunt, nec licitam esse, nec validam*; alioquin *absque crimine* suscipi et concedi[7] : tanquam *status publicus* non statim lædatur, aut verò ullo modo possit consistere, solutis etiam *sine causâ* legibus.

Profert ille quidem Lugdunense Concilium sub Gregorio X, quod, inquit[8], ad Romani Pontificis arbitrium retulit, « æstimare quem modum beneficii sui esse velit : » ex quo infert licere summo Pontifici « sine causæ cognitione aliquem canonibus solvere, dummodo status publicus non lædatur. » Quò etiam refert nomen *beneficii*, eoque significari vult, « gratiam ex merâ Principis liberalitate collatam. » Sed profectò hanc gratiam et liberalitatem meram, in exequendis canonibus, Ecclesiæ traditio non agnoscit.

Ego verò diligentiùs expensum vellem illud, *æstimare*, quid sit. Non enim, quod infert, *sine causæ cognitione aliquem canonibus solvere*; sed considerare, ponderare, quæ sit mens canonum, et quatenus boni publici intersit eos temperari certis et extraordinariis casibus, pensatâ eâ, quam Ivo noster celebrat[1], *honestâ vel utili compensatione*, unde existat illa, quam ipse Ivo memorat, *provida dispensatio*; aut, ut idem definit, *auctoritate præsidentium diligenter deliberata dispensatio*; quæ Synodus Lugdunensis, *æstimandi* voce, complexa est.

Cæterùm ille canon Lugdunensis agit de iis qui plures dignitates et Ecclesias ex dispensatione obtinent; quod unum vel maximè, certâ atque optimâ causâ fieri oportere, et omnia jura clamant, nec ipse Marca inficietur.

CAPUT XVIII.

De dispensationibus sine causâ *sententia Cardinalium sub Paulo III : Concilii Tridentini decreta memoranda.*

De dispensationibus *sine causâ*, ac merâ Papæ voluntate factis, optimum esset legi, altèque animis infigi ea, quæ egregii Cardinales, Gasparus Contarenus, Joannes Petrus Theatinus, postea Paulus IV, Jacobus Sadoletus, Reginaldus Polus, unà cum Episcopis ac Theologis suo ævo maximis, ad Paulum III edidere, anno 1538, cùm ejus Pontificis jussu de emendandâ Ecclesiâ tractarent[2]. Primum illud : « Principium malorum inde fuisse, quòd nonnulli Pontifices prurientes auribus, ut inquit Apostolus Paulus, coacervaverunt sibi magistros ad desideria sua, non ut ab iis discerent quid facere deberent, sed ut eorum studio et calliditate ratio inveniretur, quâ liceret id quod liberet. » Tum illud : « Principatum omnem sequitur adulatio, sicut umbra corpus, difficillimusque semper fuit aditus veritatis ad aures Principum quâ Doctorum adulantium fallaciâ contigerit, ut voluntas Pontificis qualiscumque ea fuerit, sit regula, quâ ejus operationes et actiones dirigantur : ex quo procul dubio efficitur, ut quidquid libeat, idem etiam liceat. » Subdunt : « Ex eo fonte, sancte Pater, tanquam ex equo Trojano, irrupere in Ecclesiam Dei tot abusus, et tam gravissimi morbi, quibus nunc conspicimus eam ad desperationem ferè salutis laborasse, et manasse harum rerum famam ad infideles usque. » Denique illud : « Nec putemus nobis licere dispensare in legibus, nisi urgenti de causâ et necessariâ. Nulla namque perniciosior consuetudo in quàvis republicâ induci potest, quàm hæc legum inobservantia, quas sanctas majores nostri esse voluerunt, eorumque potestatem venerandam et divinam appellaverunt. »

Non vacat commemorare quæ de dispensationum atque indulgentiarum abusu viri gravissimi protulerunt; quorum summa est, dispensationes nullâ necessitate factas, solvendis legibus, ac dissipandæ Ecclesiæ esse comparatas.

Hinc illud gravissimum atque sanctissimum de dispensationibus moderandis Concilii Tridentini decretum[3] : « Sicuti publicè expedit, legis vinculum quandoque relaxare, ut pleniùs evenientibus casibus et necessitatibus, pro communi utilitate satisfiat; sic frequentiùs legem solvere, exemploque potiùs quàm certo personarum rerumque delectu, petentibus indulgere, nihil aliud est, quàm unicuique ad leges transgrediendas aditum aperire. Quapropter sciant universi, sacratissimos canones exactè ab omnibus, et quoad ejus fieri poterit, indistinctè observandos. Quod si urgens justaque ratio, et major quandoque utilitas postulaverint, cum aliquibus dispensandum esse; id, causâ cognitâ, ac summâ maturitate, atque gratis à quibuscumque ad quos dis-

1. *Conc. Trid., sess.* XXIV, c. V *de refor., tom.* XIV, *col.* 878. — 2. *II. Cor.*, II, 7. — 3. *Rom.*, XIV, 1. - 4. *Matth.*, XVIII, 24. — 5. *Luc.* XVI, 2. — 6. *Cœlest., ep.* I *ad Illyric. Ep., Coll. Holst., part.* I. — 7. *De Concord., etc., lib.* III, *cap.* XV, *n.* 3. — 8. *Marca, ibid. Vid. Conc. Lugd. II, const.* XVIII; *tom.* XI, *col.* 985.

1. *Iv. Carn. præv. Decr.* — 2. *Cons. de lect. Cardin. etc. de emend. Eccl. Paul III exhib. an.* 1538. *Vid. Sleid, Comm., lib.* XII. — 3. *Conc. Trid., sess.* XXV, *de reform., cap.* XVIII, *col.* 946.

pensatio pertinebit, erit præstandum; aliterque facta dispensatio subreptitia censeatur. »

Hâc lege confitemur ex eodem Concilio, in omnibus morum decretis « Sedis apostolicæ auctoritatem salvam et esse et intelligi[1]; » quod avos nostros ita commovebat, ut vel eâ causâ Synodum Tridentinam admittere recusarent; cùm negarent à Papâ relaxari posse Synodorum universalium decreta, nisi ipsæ Synodi permisissent.

At rectè æstimanti sufficere potest, « quòd nisi justâ et urgente ratione, causâque cognitâ, ac summâ maturitate, et gratis facta sit dispensatio, subreptitia, » adeoque irrita et nulla *habeatur*.

Hæc pœna decernitur, non adversùs dispensantes, sed adversùs impetrantes : quo fit, ut in ejusmodi dispensationibus irritandis, non semper recurri debeat ad ipsum dispensationis auctorem. At debet impetrans conscientiam primùm adhibere judicem, atque illud apud se reputare, retractanda, imò etiam persæpe punienda divino judicio, quæ humano judicio intacta fuerint.

CAPUT XIX.

Natura ipsa dispensationis ex sancto Symmacho et sancto Gelasio, Romanis Pontificibus. Hinc dispensationes sine causâ *evertuntur.*

Hujus verò doctrinæ de dispensationibus, fons radixque est ipsa dispensationis natura, et vox. Non enim dispensare est relaxare et solvere, quod jam animo conceptum habent; sed distribuere, regere, administrare pro locorum temporumque ac rerum rationibus; ex quo interdum juris relaxatio consequatur : unde quod Græci οἰκονομίαν, nostri dispensationem vocant.

Atque hæc quidem vox *dispensationis* et res ipsa, est ex juris mente profecta juris interpretatio, in causis extraordinariis et necessariis, quas ipsa lex exceptura fuisse præsumitur, si animo prævidisset.

Quâ de re extat brevis illa quidem, sed aurea, quam Dacherius Lucas, vir doctissimus ac religiosissimus edidit, sancti Papæ Symmachi epistola ad Avitum[2] : « Licet, inquit[3], confusionem provinciæ[4] à prædecessore nostro sanctæ memoriæ Anastasio Episcopo, præter Ecclesiæ consuetudinem, et antiqua prædecessorum nostrorum statuta, factam esse dixerimus, et non esse tolerandam; attamen si ea quæ fecit, rationabiliter fecisse fraternitas tua docuerit, gaudebimus nihil esse ab eo contra canones attentatum; quia quod fit præter regulam, modò sit EX JUXTA CAUSA, non infringit regulam, quam sola pervicacia et antiquitatis contemptus lædit. Nam quamvis à Patribus statuta diligenti observatione et observanti diligentiâ sunt custodienda, nihilominus propter aliquod bonum de rigore legis aliquid relaxatur; quod et ipsa lex cavisset, si prævidisset; et sæpè crudele esset insistere legi, cùm observantia ejus esse præjudiciabilis Ecclesiæ videtur; quoniam leges eâ intentione latæ sunt ut proficiant, non ut noceant. » Quâ unâ epistolâ diligens lector omnia nostra firmata comperiet.

Præluxerat sancti Gelasii auctoritas, quæ « in dispensationibus necessariis, adhibitâ consideratione diligenti, decreta metiri, librare, temperare » jubet[5]. Atque hæc illa est ἐπιεικείας ratio, unde ortæ dispensationes; librando, metiendo, considerando, æstimando. Quam proinde ἐπιεικείαν qui liberalitate merâ, ac pro libitu, sine certâ gravique ratione administrari posse credat, cùm sit ipsa summa ratio, profectò desipiat. Ex quo sequitur in dispensationibus, quæ *sine causâ* esse dicantur, ipsam dispensationis rationem ac nomen everti. Hæc verò usque adeo certa esse credimus, ut ea qui semel animo perceperit, nullomodo negare possit.

CAPUT XX.

An auctor Anonymus Tractatûs de Libertatibus, *ad tertiam propositionem Declarationis Gallicanæ rectum aliquid, aut ad rem dixerit.*

Nunc erit facillimum ex dictis aperire, quæ, de libertatibus Gallicanis, auctor anonymus, vel perperam vel extra rem, et inani operâ, toto volumine disseruit, et præsertim ad caput tertium Gallicanæ Declarationis.

Quo loco statim illud occurrit[1] : « Potestatis usum, non potestatem ipsam summi Pontificis moderandam censent illustrissimi Antistites. » Ac paulò post : « Sed videtur, quemadmodum potestatem, ita potestatis usum, solus, qui concessit, posse moderari, nisi eam facultatem alteri permiserit. » Denique : « Scimus equidem inesse apostolicæ Sedi rerum spiritualium plenam potestatem, ut habet secunda propositio; sed à quo possit illius potestatis usus impediri ac ligari, à quo habemus? » Dissimulat Scripturæ locos, quibus supremam ipsam atque omnino indeclinabilem auctoritatem in ipsâ Ecclesiæ consensione esse positam, nostri ostendunt : dissimulat constantissimam Ecclesiæ catholicæ Sedisque apostolicæ eâ de re traditionem : dissimulat locos innumerabiles, quibus ipsi Romani Pontifices adversùs canones se nihil posse prædicant. Hæc ergo expendere, non unâ interrogatiunculâ solvere, ac velut diffiare oportebat.

Quod Declaratio Gallicana non ipsam pontificiam potestatem, sed illius usum moderandum esse docet, à majoribus sumptum; quorum locos toto hoc opere sæpe referimus. Concedimus enim in jure quidem ecclesiastico, Papam nihil non posse, cùm necessitas id postularit. Quis sit autem in his modus, præscribunt canones *totius mundi reverentiâ consecrati;* quod jam non ad potestatem illam in se, sed ad usum pertinet. Id si expendisset auctor, Gallicanos Patres, ut diligentissimè et accuratissimè ex majorum sententiâ locutos, laudasset; non inanibus vexasset cavillationibus et quæstionibus.

Dispensationes necessarias esse docet anonymus[2]. Quis enim id nescit, aut quis negat? Quæ sit illarum ratio aut modus, quod ad rem pertinebat, levissimè transilit. Nempe illud unum volebat, notare Gallos, ut qui assiduè dispensationes implorarent, tanquam in reliquo orbe christiano plus canones obtinerent.

Litem movet anonymus Episcopis Gallis, quòd instituta commendent *à regno et Ecclesiâ Gallicanâ recepta :* quasi fraus aliqua in illis verbis lateat; « nisi fortè, inquit[3], regnum et Ecclesia copulativè sumantur, quod magis crediderim; » quasi verò aliter sumi possint.

Metuere se fingit anonymus, ne probari videantur « abusus contra jura Ecclesiæ à magistratibus inducti. » At Patres Gallicani studiosissimè monent statuta et consuetudines, quæ pro legibus obtinere debeant, eas esse, « quæ apostolicæ Sedis et Ecclesiarum consensione firmentur : » quo nihil est clarius. Quare anonymus nihil hic habuit, quod objiceret, nisi istud[4] : « Operæ autem pretium esset statuta ejusmodi et consuetudines percensere :... alioquin nequaquam tollitur suspicio, ne, sub honestorum verborum specie, occultetur animus sanctæ Sedis decreta propriis rationibus accommodandi : » quid igitur? Gallicanos Antistites non generales regulas exponere, quod in animo habebant; sed omnia statuta, consuetudines omnes, percensere oportebat; ac nisi statim canones omnes compilarent, omnes probatas consuetudines recenserent, suspicari licebit eos, decreta

1. *Conc. Trid. sess.* XXV, *de reform., cap.* XXI, *col.* 917.
2. Avitus Viennensis ab Anastasio Papa *per subreptionem* impetraverat concedi sibi ordinationes quorumdam Episcoporum, qui antea metropolitica jurisdictione Arelatensis Ecclesiæ regebantur. De eâ re, Æonius Arelatensis relationem misit ad Symmachum, qui quidem decretum Anastasii rescindit, quod nempe *confusionem provinciæ fa-eret et antiqua statuta violaret.* Tum Avitus graviter conquestus est hanc causam à Sede apostolicâ, *inauditâ parte*, fuisse judicatam. Hujus querelis respondet Symmachus in eâ epistolâ. Vid. Symm. epist. I, II, IX, X, etc. (*Edit. Paris*).
3. *Symm., ep.* XII; *tom.* IV *Conc., col.* 1312 : *et Spicil., tom.* V, *p.* 583. — 4. Arelatensis. — 5. *Gelas., ep.* IX *ad Episc. Lucan., c.* I; *tom.* IV *Conc., col.* 1188.

1. *Anon.*, de Libert., *etc., lib.* VI, *c.* I, *n.* 1. — 2 *Idem, n.* 2, 3. — 3. *Ibid., n.* 4. — 4. *Ibid., n.* 5, 7.

sanctæ Sedis ad suas voluntates accommodare velle. Quid aut ineptius, aut malevolentius fingi potuit?

At illud etiam gravius, quod alibi scribit anonymus[1]: « Posset etiam fortasse aliquis suspicari illustrissimos Antistites Gallicanos, has quoque libertates, seu veriùs servitutes probasse verbis illis tertiæ propositionis : *Valere etiam regulas, mores et instituta à regno et Ecclesiâ Gallicanâ recepta.* » Quasi metuendum sit, ne Antistites Gallicani omnia Fevreti[2], Puteani[3], omnia ab antecessoribus rejecta toties, probasse videantur, eo quòd non Ecclesiam tantùm sed etiam regnum nominarint.

Has postquam gravissimas in tot ac tantos Antistites suspiciones injecit, excusare voluit, dum subdit, id non præsumendum. Tunc id tantùm? At illustrissimi Præsules non præsumptionibus, sed apertissimis verbis has suspiciones propulsarunt, disertèque expresserunt, commendari à se « statuta sanctæ Sedis et Ecclesiarum consensione firmata. »

Cur ergo regnum pariter et Ecclesiam appellarunt? Quærant imperiti; non quærent, qui sciunt Ecclesiam in regno esse, regni paci consulere, regni tutelâ ac defensione uti.

Jam secundo capite quærit anonymus *de auctoritate summi Pontificis in Ecclesiam Gallicanam*[4]. Quis enim hanc negat? aut quid necesse erat operam in his perdere auctorem Declarationis Gallicanæ amplam discussionem pollicitum? An non enim satis clarè Gallicani Antistites eam auctoritatem agnoverant?

Quæ deinde non pertractat anonymus? Tanquam enim ea esset Gallicana Declaratio, quæ omnia commoveret, incipit agere de immediatâ jurisdictione Papæ in foro externo, interno; de causis Romæ judicandis; de ordine judiciario; deque citationibus, et probationibus; de exigendis subsidiis; de jure summi Pontificis circa beneficia[5]; et quid non? Quâ in tractatione quis commemoret, quot vera falsis, quot certa dubiis miscuerit? Quàm nihil à novellis antiqua discreverit? quàm parum adverterit vera quoque et certa, quem habeant modum? Sed hæc ad discussionem Gallicanæ Declarationis minimè profectura, si pertractare aggredimur; nempe huc omnia jura transcribi oportebit.

Unum est quod auctorem volo esse monitum. Si quidem id sperat se suasurum Gallis, ut arbitraria jura, et omnia Curiæ scita pro lege habeant; ne agat ratiociniis è cerebro sumptis, ut facere amat, sed auctoritatibus et canonibus : ne confecta omnia putet, si Scholasticos tantùm Canonistasve nominet; si denique Gallos aliquos, quâ in re victoriam plerumque collocat, pro se afferat et laudet. Neque enim nos fugit multos etiam Gallos in posterioris ævi adulationem abreptos. Scholasticos Canonistasve in honore habemus, suo quidem loco : sed nemo graviter feret, si Patres anteponimus; si ad ecclesiasticas origines convertimus oculos, quas posterioris ævi scriptores, multis litterarum præsidiis, ut omittam reliqua, destitutos, non satis explorasse constat.

Absurdissimum illud est, quod ad illimitatum pontificiæ potestatis usum, referre videatur insignem de exemptionibus sancti Bernardi locum[6] : « Sic factitando, inquit Bernardus[1], probatis vos habere plenitudinem potestatis, sed justitiæ fortè non ita. Facitis hoc, quia potestis; sed utrum hoc debeatis quæstio est. » Subdit Anonymus : « Adeo certum habebat sanctus ille Abbas Pontificem in Christianos omnes etiam laicos jurisdictionem immediatam habere : » quod quidem nemo negat; sed summæ potestati adhibendum eum, quem dicimus, modum sanctus Bernardus docet, dum in his plenitudinem deesse justitiæ, quò modestiùs, eò efficaciùs ostendit; dum etiam illud subdit[2] : « Vides quàm verus sit sermo ille : *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt*[3]. Quid si fortè non licet? Ignosce mihi; non facilè adducor licitum consentire, quod tot illicita parturit. » Hæc Bernardus docet, cujus auctoritatem venerandam Gallis meritò prædicat anonymus. Sic extraordinaria et arbitraria inter illicita reputat. Hanc Eugenio III proponit regulam.

1. *Anon.*, de Libert., *etc.*, *lib.* x, *Præf.*, *n.* 1.
2. Carolus Fevret in Curiâ Divionensi Patronus, librum edidit, cui titulum fecit : *Traité de l'Abus, et du vrai sujet des appellations qualifiées du nom d'Abus* (Edit. Paris).
3. Petrus Dupuy, anno 1638, unâ cum fratre suo Jacobo, publici juris fecit librum, cui titulus est : *Traité des droits et libertés de l'Eglise gallicane*; eique libro alterum adjunxit sub hoc titulo : *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane*. In illo altero libro, varia monumenta collegerat ex tabulariis Franciæ et supremæ Curiæ Parisiensis, ex collectionibus canonum, actis Conciliorum, Capitularibus et decretis Regum Galliæ, ac demum ex historiis. Sed statim atque excusus est ille liber, hunc Nuntius apostolicus proscribi petit; et quidem, illius impulsu, Consilium regium eodem anno cavit edicto ne venderetur; quia nempe excusus fuerat nullo regiæ majestatis privilegio munitus. Anno autem 1639, Episcopi numero XIX, hunc librum, latâ sententiâ, proscripserunt. Itaque fratres Dupuy opus suum ad incudem retraxerunt; eique iterum prodiit, anno 1651, cum Regis privilegio (*Edit. Paris*).
4. *Anon.*, *lib.* VI, *c.* II, — 5. *Idem*, *c.* III *et seq.* — 6. *Ib*, *c.* II, *n.* 6, 7.

CAPUT XXI.

Auctor anonymus libro primo nihil agit; à scopo quæstionis aberrare se docet.

Nunc percurrimus ab ipso initio ingens opus, ac paucis ostendimus auctorem anonymum in discutiendâ Declaratione Gallicanâ, nihil ferè aliud quàm vana et extra rem, atque aliena sectatum. Et libro quidem primo multa ludit de definitione libertatum Ecclesiæ Gallicanæ : quo loco de Justelli, Leschasserii, Marcæ, Puteanorum, aliorumque definitionibus quærit. At quid hæc ad Gallicanæ Declarationis discussionem pertinebant? Habebat in manibus Declarationem ipsam, quâ profectò quid vellent Gallicani Præsules satis perspicuè demonstrabant.

Et ille quidem ait propositionem primam de Regum potestate, nihil ad libertatem Ecclesiæ pertinere[4]; quod confutavimus[5].

Ut secundam propositionem, quæ de Conciliorum potestate agit, à libertatibus separet, illustrissimum virum Petrum de Marcâ laudat[6]; cui loco satisfecimus, et Conciliorum supremam potestatem libertatis ecclesiasticæ fundamentum diximus[7].

Propositionem quartam discussurus, quæ ad fidei quæstiones definiendas pertinet, hunc librum sic aggreditur : « Putaveram hactenus libertates Ecclesiæ Gallicanæ nullatenus ad fidem pertinere[8] : » quasi nihil omnino pertineat ad ecclesiasticam libertatem quo pacto doceatur fides, quidve ibi vel maximè Ecclesiæ consensio valeat.

Quòd si ad strictiorem sensum ecclesiasticam libertatem placebat accipi, adverteret auctor id quod ab ipso scriptum est[9] : « Frequentiùs apud Gallos libertatis significatio ea esse dicitur, quæ, juxta Concilium Ephesinum, canone ultimo, in observandis canonibus, et conservandâ cuique Ecclesiæ suâ jurisdictione consistit. »

Hæc ergo si quærebat, quæ frequentiora apud Gallos confitetur, ac libertatem Gallicanam ad illa jura revocabat : habebat in manibus, et in ipsâ Declarationé, quam discutiendam susceperat, claram eorum jurium definitionem. Nempe Gallicani Patres ea obtinere volunt, « quæ totius mundi reverentiâ consecrantur; quæ in regno et Ecclesiâ Gallicanâ recepta sunt; quæ Sedis apostolicæ et Ecclesiarum consiensone firmata. » Quin illud aggrederis? Quid Marcam, Launoium, Chopinum, Puteanos sollicitas? Quin Clerum Gallicanum, quem discutiendum polliceris, ipsum per sese loquentem oppugnas? Nempe hæc Cleri doctrina invicta erat; nihil metuebat argumentationes, aut si verum amamus dicere, cavillationes tuas : hinc ad aliena digrederis, et extra lineam ludis.

Atque is, qui veram et claram à Clero Gallicano pro-

1. *Bern.*, *de Consid.*, *lib.* III, *c.* V, *n.* 14, *tom.* I, *c.* 432. — 2. *Id.*, *ibib.*, *n.* 16, *col.* 432, 433. — 3. *I. Cor.*, X, 22. — 4. *Anon.*, *lib.* IV, *c.* I. — 5. *Vid. sup. part. primam integram.* — 6. *Anon.*, *lib.* V, *c.* I. — 7. *Sup. hoc lib.*, *c.* XV. — 8. *Anon.*, *lib.* VII, *c.* I, *n.* 1. — 9. *Idem*, *lib.* I, *c.* II, *n.* 12.

latam libertatum definitionem prætermittit, alia Declarationis verba aucupatur : « Conventus Parisiensis, inquit[1], libertatum Ecclesiæ Gallicanæ fundamenta sacris canonibus et Patrum traditione niti, jam in ipso limine declarat, ut tanquam certum supponere liceat, Ecclesiam Gallicanam suas libertates in antiqui juris observatione constituere. » Ac deinde nos oppugnat; tanquam novella jura inter nos recepta à libertatum notione arceamus : neque saltem cogitat quid sit illud *niti*. Vel ipsa Declarationis verba perpendat : « Ecclesiæ Gallicanæ decreta et libertates à majoribus nostris tanto studio propugnatas, earumque fundamenta sacris canonibus et Patrum traditione nixa. » En, vir optime, fundamenta libertatum dicimus : quò collimandum sit docemus : non proinde novella jura apud nos recepta spernimus : id tantùm volumus, ne extraordinariis atque arbitrariis imperiis Ecclesiæ gubernentur, in eoque reponimus ecclesiasticam libertatem.

Quare, quæ auctor anonymus de antiqui juris insufficientiâ ad constituendas libertates Gallicanas toto ferè libro primo studiosissimè quærit, supervacanea sunt. Neque propiùs rem est quod de origine Gallicanarum libertatum cum Marcâ disceptat[2]. Non enim Petrum Marcam, atque, ut uno ictu omnia incidamus, non Joannem Launoium, non Edmundum Richerium, non Carolum Fevretum, non *Tractatum de juribus et libertatibus Gallicanis*, non ejus *Probationes*, non alios in quibus confutandis toto ferè opere desudat anonymus, Clerus Gallicanus tuendos susceperat. Si quid ad rem pertinens de sancti Ludovici Pragmaticâ-Sanctione dixit[3], suo loco expendimus[4].

At postquam auctores, de quibus non agitur, satis à se confutatos putat, ipse quæstionem aggredi velle se simulat capite XVI, sub hoc titulo : *Vera origo et progressus libertatum Ecclesiæ Gallicanæ*. Quis non hic existimet rem seriò agendam? At auctor nihil aliud quàm ludit. Summa est : in lugendo schismate, post Gregorium XI, exortas esse libertates Gallicanas; quippe cùm utrique Pontifices beneficiariis gravissima onera imponerent, beneficiorum collationem sibi reservarent, multaque contra disciplinam antiquam committerent[5]. » Tum à Clero regiam opem imploratam, « adductamque in medium libertatem Ecclesiæ contra Pontificum exactiones ac beneficiorum reservationes, tanquam antiquis moribus et canonibus contrarias, ac sensim contra cætera omnia quæ nimis gravia videbantur. Hinc invasisse animos studium quoddam librandæ pontificiæ auctoritatis, ne ultra positos sibi à Christo limites in præjudicium Cleri ac regni produceretur. » Hanc ille narrat fabulam; quasi nusquam antea adversùs extraordinaria et arbitraria mandata etiam pontificia, recepti canones allegati essent; atque id fieri cœpisset in lugendo schismate sub Carolo VI, ætate ac mente debili, ut auctor commemorat. Cæterùm probationes nullæ : auctor anonymus de tripode pronuntiat.

Exinde memorat Pragmaticam-Sanctionem, 1438, sub Carolo VII, olim à Gallis habitam ut arcem libertatis[6]; abrogatam deinde illam, et factum Concordatum sub Leone X et Francisco I : Gallicanam Ecclesiam adversùs pontificia mandata sæculari tutelâ usam, in miseriorem servitutem incidisse, « Pragmaticam-Sanctionem judicibus sæcularibus ad opprimendam et fere extinguendam jurisdictionem ecclesiasticam viam stravisse[7] : » quod etiam acta Cleri anno 1673 edita doceant.

Et quidem acta ab eo laudata docent regios magistratus, post Pragmaticam-Sanctionem, jura ecclesiastica acriùs invasisse, inductis etiam illis appellationibus, quæ *ab abusu* vocentur[8] : non quòd Pragmatica-Sanctio quidquam tale dixerit; sed quod magistratus Regis Pragmaticæ-Sanctionis tutelam sibi commissam, ad omnia ecclesiastica extenderent. Quæ ut vera sint, non nisi invidiosissimè ac malevolentissimo animo adversùs Declarationem Gallicanam adducuntur : tanquam illa Declaratio sæcularis potestatis invasiones probet. Interim de tuendis canonibus receptis, *Sedisque apostolicæ et Ecclesiarum consensione firmatis*, in quo ea Declaratio veram libertatem collocat, altum ubique silentium. Sic ab anonymo promittitur Declarationis ampla discussio : summa ipsa rei omittitur; vana et aliena copiosissimè pertractantur.

1. *Anon., lib.* I, *c.* III, *n.* 13. *Vid. De l. præf.* — 2. *Anon., ibid., c.* III *et seq. usque ad* XIII. — 3. *Anon., lib.* I, *c.* XV. — 4. *Sup. hoc lib., c.* IX. — 5. *Anon., lib.* I, *c.* XVI, *n.* 2. — 6. *Idem, n.* 3 *et seq.* — 7. *Ibid., n.* 9. — 8. *Vid. Traité de la Juridict. eccles. et act. du Clergé*, 1673, *tom.* I, *part.* I, *tit.* II, *c.* IX, *p.* 761.

CAPUT XXII.

Anonymi liber II : primùm multa agit extra rem : tum in eumdem sensum nobiscum congruit.

POSTEA quàm ex anonymi libro primo constitit ab universo quæstionis statu aberrasse eum, cætera expediemus promptiùs.

Libro ergo II hic impositus est titulus : *De justitiâ libertatum Ecclesiæ Gallicanæ*. At sub egregio titulo quid ad rem dixerit videamus.

Statim quidem profitetur duplicem à se tractandam quæstionem[1] : alteram : *De facultate retinendæ antiquæ disciplinæ canonicæ*; alteram : *An jus sit examinandi novas leges, easque repudiandi, si cum utilitate conjunctæ non sint?* Ac primo loco demonstrat, interdum necesse antiquis legibus derogari[2]; quod nemo nostrùm negaverat. Postea adversùs Marcam disceptat, an vis legum ab acceptatione pendeat. Quæ, utcumque se habent, nihil ad quæstionem. Non enim necesse est de omni lege quærere generatim, sed an Ecclesia ita sit à Christo constituta, ut suprema ejus et indeclinabilis auctoritas in ipsâ consensione sit posita; quod ita se habere toto hoc opere firmavimus; ac generalem illam de acceptationis vi quæstionem omittimus.

Quæ deinde pertractat auctor, nihilo magis ad Declarationem Gallicanam pertinere, ipsi capitum tituli indicabunt : nisi quod capite XII et ultimo id quærit : *Quæ sint vera justitiæ libertatum Ecclesiæ Gallicanæ fundamenta?* Quo loco hæc scribit[3] : « Nihil differre Gallicanam nationem à cæteris in acceptandis vel recusandis legibus ecclesiasticis : siquidem nulli non licet legum executioni supersedere, si vel annuat Ecclesia, vel pensatis rerum, locorum ac personarum conditionibus, injustum sit ejus mandatis ad litteram servire. » Ac deindè clariùs[4] : « Si sine causâ repudiatæ sint à Gallis constitutiones (pontificiæ, de quibus hìc agit) ab aliis receptæ, non nisi ob tacitum Ecclesiæ consensum, ab inobedientiæ peccato immunes sunt. Si autem is erat in Galliâ rerum status, ut ei, sicut cæteris provinciis orbis christiani, leges illæ non convenirent; jure naturali et ipsâ legislatoris intentione, ab earum executione liberi extiterunt : nec enim nocet disciplinæ diversitas, dum eam exigit morum dissimilitudo. » Quo concesso, quid erat quòd cum Petro de Marcâ tantopere litigaret? Neque enim vir illustrissimus contendebat, ut à Gallis novellæ leges sine causâ repudiarentur; sed ideo certè, si non convenirent. Cæterùm, si anonymus nihil hìc agit aliud, quàm ut Gallicana libertas naturali etiam lege asseratur, ac cæteræ christianæ gentes communi nobiscum libertate gaudeant, non invidemus. In repudiandis noxiis, Ecclesiamve aut rempublicam turbaturis legibus, sui cuique ritus moresque; quos si probat anonymus, æ ille iniquè agit, qui solos Gallos ut apostolicæ Sedi suspectos insectatur.

CAPUT XXIII.

De reliquis libris à III *usque ad* XII *et ultimum uno verbo transigitur : ostenditur quòd in toto opere vix tertia pars ad confutandam Declarationem spectet.*

JAM de reliquis anonymi libris rem uno verbo conficimus : ac de libro quidem III perspicua res est. Primùm

1. *Anon., Præf., lib.* II. — 2. *Idem, à cap.* II *ad* IX. — 3. *Ibid., c.* XII, *n.* 4. — 4. *Ibid., n.* 5.

enim quod in libertatibus explicandis, canonibus potiùs quàm exemplis, ac si exemplis, probatis duntaxat agendum; nihil erat necesse, ut nos singulari capite auctor commoneret[1]. Quæ deinde toto libro de Gregorio Turonensi et Hincmaro narrat[2], ad curiosa; quæ de Petro de Marcâ, de Joanne Launoio, de Edmundo Richerio, de Puteano tractat[3], ad aliena; quæ adversùs Episcopos Gallicanos anno 1681, Parisiis congregatos impoienter agit[4], ad facta particularia referimus. Declarationis Gallicanæ doctrinam, quam unam hic tuemur, his minimè tangi res ipsa clamat. Pauca quæ de Joanne Gersone atque aliis Parisiensibus Theologis rem propiùs spectent[5], suo loco pertractavimus.

Libros Anonymi IV, V, VI, VII, ad rem pertinere fatemur; toto tamen libro V, ubi est *comparatio summi Pontificis cum Concilio generali*, ab ipso quæstionis statu aberratur : cùm auctor profiteatur loqui se de Concilio, à quo absit Pontifex; falsòque supponat Declaratione Gallicânâ nihil aliud agi, quod est falsissimum, et rem suo loco ostendimus[6] : hic tantùm admonemus, quod jam suprà demonstratum est[7], librum sanè VI, quo cœtùs Gallicani propositio III expenditur, unum habere caput primum, atque illud fallacissimum, quod ad Declarationem faciat.

Jam librum VIII, *de origine Jurisdictionis ecclesiasticæ*, quo episcopalem à Papâ, non à Christo deducit, libro nostro VIII expendimus; atque ibidem docuimus, quàm pauca hic dicat anonymus quæ ad rem conducant. Quatuor postremos libros; IX, quo Richerius; X, quo Puteanus, libri *de Libertatibus Gallicanis* ac *Probationum* volumina duo; XI, quo Petrus de Marcâ ac Stephanus Baluzius; XII, quo appellationes *ab abusu*, Marca quoque ac Carolus Fevretus iis patrocinantes oppugnantur, ad Declarationem Cleri Gallicani nihil pertinere constat, præter paucissima, quæ suis notamus locis. Reliqua partim contemnimus, partim ab instituto nostro aliena, aliis tractanda relinquimus. Ac si quæ sint quæ vera Gallicana jura lædant, speramus è Gallis vindicem non defuturum. Nec desunt in ingenti opere, quæ etiam probemus, ac tantùm validiora ac moderatiora esse cupiamus. Sanè constat illam tanto hiatu promissam Declarationis discussionem ejusmodi esse, ut vix tertia pars ad eam confutandam saltem collimarit.

Hæc igitur sunt quæ universum hunc tractatum, non satis solidum aut theologicum probent. Illud neque theologicum, neque christianum, quod auctor modestiam professus, sævire, non docere, ac de Gallis ubique falsa comminisci; si quæ etiam, ut in rebus humanis, vera mala sunt, ea non medicâ aut leni manu tractare, sed animo hostili insectari et exprobrare videatur. Quæ nos partim contemnimus, partim, ubi ad rem nostram pertinere visa sunt, suo loco confutavimus.

CAPUT XXIV.

An auctor anonymus Gallicanas libertates odiosas meritò esse dixerit.

LIBERTATIS nomen, quo perduelles et pessimus quisque abutuntur, suspectum evasisse legitimis potestatibus, etiam ecclesiasticis docet anonymus; in eoque initio totius operis fundamentum jacit. Addit hujus nominis auctam invidiam, « quod aut nunquam, aut fere nunquam allegatur Ecclesiæ Gallicanæ libertas, nisi adversùs summum Pontificem; quasi supremus Ecclesiæ Pastor et Pater amantissimus, tyranni loco à christianissimâ illâ gente haberetur[8]; » quod est, non jam in Gallos, sed in ipsos Romanos Pontifices invidiosissimè et insidiosissimè dictum. Cùm enim tot ac tanta contigisse constet, quibus Romanos etiam Pontifices, non modò à Gallis, sed etiam ab aliis, summâ cum reverentiâ, absit verbo invidia, cohiberi oportuerit; an illi omnes ex anonymi sententiâ pro tyrannis habebuntur? An verò ignorat, adhibitis legibus coerceri oportuisse etiam patriam potestatem? Neque illud verum est, quod est ab eodem anonymo dictum, de iis qui Pragmaticâ-Sanctione sancti Ludovici utantur : « odiosum poni principium; cùm Romani Pontifices ab antiquâ disciplinâ primùm recessisse supponantur, ut beneficiorum collationem usurparent, tantosque in eo fuisse abusus, ut sanctissimus Rex eos suis edictis cohibere coactus sit[1]. » Hæc à viro erudito dici potuisse miramur; cùm è contra certissimum sit, ut suprà ostendimus[2], Romanos Pontifices diutissimè omnium canonibus servisse, atque in ecclesiasticâ disciplinâ perstitisse. Cui etiam sarciendæ tam firma jecerunt fundamenta, ut cùm postremis sæculis extra lineas prosilirent, non aliunde ipsis fuerit adhibendus modus, quàm ex propriis suisque canonibus : neque id piis christianisque Regibus indecorum, ut eos modestissimè ad sua et antiquâ revocarent. Id quidem Galli docent, qui de libertatibus accuratè scribunt. Quo quidem liquidò constat, Romanos Pontifices ecclesiasticæ libertatis, hoc est, canonicæ disciplinæ auctores potiùs ac primos defensores, quàm primos oppugnatores, atque, ut ita dixerim, violatores extitisse; pessimoque animo actum ab anonymo, qui contrariam sententiam nobis exprobrarit.

Quid illud quod objicit[3] : « Si quis consideret quæ hodie geruntur in Galliâ, libertates Gallicanas non ineptè definierit, opressionem jurisdictionis ecclesiasticæ à laicâ, et depressionem auctoritatis Romani Pontificis à Clero Gallicano. » Quàm infenso, quàm amarulento animo dictum! Quàm ad declarationem nostram parum attinet! An quia Clerus Gallicanus vetera retinet ac renovat; ideo pontificiam opprimit potestatem? cùm potiùs ea doceat, quibus maximè constet, sitque invictissima. De laicis quòd anonymus queritur, pridem intelligimus quàm hostili animo ista tractentur à multis, qui regni Gallicani splendorem ac pacem molestè ferant. Nos autem queri juvat, cùm decet et prodest : remedia enim, non dissidia quærimus. Id quidem confidentissimè profitemur, nusquam veriùs ac sanctiùs libertates veras ac germanas fuisse tractatas : nusquam luculentiùs falsas ac spurias fuisse rejectas, quam in Declaratione nostrâ, ubi disciplinæ ratio in iis collocatur, quæ Sedis apostolicæ et Ecclesiarum consensione firmata sint.

Quis ergo jam ferat auctoris anonymi haud invidiosam minùs, quàm ludicram definitionem libertatum? « Vocantur, inquit[4], non incongruè libertates Ecclesiæ Gallicanæ, arbitrium ex antiquis Ecclesiæ decretis retinendi, et ex novis admittendi ea, quæ videntur utilia. » Quem impugnat aut quem irridet vir lepidissimus? An soli Galli sunt, qui ex antiquis novellisque ea retinent, quæ, usu probata, publicæ utilitati pacique congruant? Quin ipse docuit eâ in re omnium gentium æquam esse libertatem[5] : sed quoquo modo Gallos derisos atque invidiosissimè traductos oportuit.

1. *Anon., lib.* III, *c.* I. — 2. *Idem, à cap.* II *ad* VII. — 3. *Ibid., c.* VII, XI, XII. — 4. *Ibid., c.* XIII, XIV. — 5. *Ibid.*, VIII, IX, X. — 6. *Sup. lib.* X. — 7. *Sup. hoc. lib., c.* XX. — 8. *Anon., lib.* I, *c.* I, *n.* 1, 2.

1. *Anon., lib.* I, *c.* XV, *n.* 2. — 2. *Sup., hoc lib., c.* III *et seq.* — 3 *Anon., lib.* I, *c.* XIII, *n.* 6. — 4. *Anon., ibid., n.* 7. — 5. *Ibid., lib.* II, *c.* I, II, XII. — 6. *Vid. sup. in Dissert. præv.*

COROLLARIUM.

Quòd doctrinâ nostrâ primatus Romanus non obscuratur, sed illustratur et confirmatur.

I. *Regimen ecclesiasticum in duobus positum; docendâ fide, administrandâ disciplinâ : Mennæ Patriarchæ dictum in Constantinopolitanâ Synodo : hæc duo à nobis illustrari.*

JAM exacto opere gloriari libet in Domino, non modò vindicatam Declarationis Gallicanæ, majorumque doctrinam; sed etiam, quod ab initio polliciti sumus[6], adversùs hæreticos, schismaticos, et quoscumque ob-

trectatores, primatum Romanum ac Sedis apostolicæ majestatem, optimâ et exquisitissimâ ratione à nobis propugnatam, confirmatam, illustratamque fuisse. Id ita conficimus. Ea est optima et exquisitissima ratio tuendi et illustrandi Romani primatûs ac papatûs, quæ cùm absurda, incommoda, invisa, ad hæc inania fugiat, maxima, plenissima, ac sufficientissima æquè docet. Talis autem est ea doctrina, quam, Galli præsertim, tuemur. Nostra ergo doctrina papatum Romanum, optimâ et exquisitissimâ ratione, confirmat et illustrat. Istud argumentum cùm pertractavero, perorabo. Res autem planissimè conficietur paucis; cùm ad id intelligendum non nova promere, sed antedicta repetere, et mente complecti oporteat.

Ut autem procedamus clariùs, præmittimus ecclesiasticum regimen, cujus Romanus Pontifex caput sit, duobus contineri. Primum, docendâ fide, tum regendâ disciplinâ. Hæc igitur sunt, quæ in Sede Romanâ eminere debeant; hæc sunt quæ de illâ sede, sancta etiam Orientalis Ecclesia, et sacer ille Mennas Constantinopolitanus Antistes, in Constantinopolitanâ Synodo prædicabat his verbis[1] : « Non mirum, si sua sequitur magna et apostolica Sedes, sacras sanctiones sanctarum Ecclesiarum inviolatas conservando, et quæ rectæ sunt fidei defendendo, et his qui peccaverunt clementem veniam tribuendo. »

Quibus quidem ea duo, quæ protulimus[2], paulum inverso ordine continentur, uti à Romanâ Sede recta doceatur fides, regaturque disciplina, quæ duobus item constat; servandis canonibus, atque, ubi necesse sit, relaxandis : quod ad veniam, sive indulgentiam, atque ad eam quam vocamus dispensationem pertinet. Hæc ergo apostolica, pontificia, ac verè Romana sunt; hæc à nobis illustrari, confirmarique luce clariùs ostendemus. Nam de directâ indirectâve temporalium potestate nihil hîc ultrà dixerimus; quippe quam Ecclesiæ catholicæ, Sedique apostolicæ minimè profuturam, plerique ultro fateantur. Satis enim illi quidem, Davidem armis pastoritiis expeditiorem ac fortiorem futurum, alienis armis gravari et impediri, potiùs quàm ornari intelligunt.

II. *De fide : in quot absurda adversarii se induant, è re ecclesiasticâ esse ea resecari; ac primum in antiquis.*

Primum igitur, ad fidem quod attinet; à nobis tribuuntur Romanæ Sedi, ac Romano Pontifici, quæ, remotis incommodis, sive absurdis, tum etiam invisis, denique inanibus; maxima et ad fidem docendam sufficientissima sint. Ea sic ordine colligimus.

Et quidem, qui à nostrâ abhorrent sententiâ, incommoda et absurda multa sectantur, quæ nos fugimus : incommoda, inquam, et absurda sectantur; primùm, in antiquâ traditione explicandâ, deinde etiam in explicandis postremæ ætatis decretis ac dogmatibus.

Antiqua memoramus, quæ octo primorum Conciliorum tempore, hoc est, octo ferè primis sæculis comprehensa, usque ad Photium et Græcorum inchoatum schisma. In his, si, quæ falsa dixerint adversarii, commemorare vellemus, totum opus replicare oporteret : quæ autem apertè absurda sint hæc notamus.

Imprimis Episcopos in fidei quæstionibus finiendis Romano Pontifici consultores, non condecernentes et conjudices assedisse, aut in Romani Pontificis auctoritate, potiùs quàm in ipsâ consensione vim positam; quæ si quis tueri velit, tot absurda dixerit, quot argumenta solvat.

Quid enim absurdius, quàm Nicænos illos Patres sancto Sylvestro tantùm consultores datos; aut ut suum symbolum assererent, illius expectasse sententiam; aut in ejus sententiâ intellexisse vim positam, non quòd omnes per Orbem Domini Sacerdotes, in eamdem consentirent fidem[3] ?

1. *Conc. Constantin. sub Menn., act.* I, *tom.* V *Conc., col.* 47. — 2. *Vid. lib.* I, *sect.* I, *c.* 1. — 3. *Vid. Conc. Nicæn., tom.* II *Conc.*

Quid autem Constantinopolitani Patres? An sancto Damaso consultores dati, qui in diversâ Orbis parte collecti edebant Symbolum[1]; non autem id agebant, ut Occidentis Orientisque consensu, fides vera constaret ?

Item quàm absurdum est, ut sancti Cœlestini ac sancti Leonis de Nestorio et Eutychete judicia, vel non totâ Sedis apostolicæ auctoritate lata, quemadmodum Bellarminus[2]; vel certè cum cæteris, pro summâ et irretractabili fidei regulâ fuisse habita; et tamen ad examen æquè ac aliorum privatam publicamve sententiam revocata dicamus[3]?

Idem de sancti Agathonis, sanctique Gregorii II, atque Adriani I, deque Nicolai I et Adriani II, decretalibus epistolis esto judicium; quæ et totâ auctoritate prolatæ, et tamen examinatæ rursus, nec sine syndice cognitione probatæ sunt[4].

An etiam placebit absurdum illud, elucidationis tantùm, non etiam auctoritatis causâ, factum istud examen, definitiones editas, dicta anathemata, ac de novo quæsitum, rectène an secus, Romani Pontifices dixerint, docuerint, judicarint[5]?

Jam in uno Honorii facto, quot absurda congerunt? Vel pro privato Doctore egisse, cùm trium Patriarcharum consultationibus responderet; vel rectè dixisse, quem vera falsaque juxtà improbantem, sexta Synodus æquè ac cæteros hæresis condemnavit; vel falsata esse sanctæ Synodi acta; falsata, inquam, toto orbe vulgata, toto orbe inscio, Legatis apostolicæ Sedis, qui gestis interfuerant, consentientibus, nec mussitantibus; falsatas quoque Leonis II epistolas, queis acta firmentur; dolosque Græcorum ad extremam usque Latinitatis oram pervasisse, omnibus obdormientibus, sive potiùs emortuis[6]? Hæc omnino dicenda sunt, ac præfractè tuenda, adversam sententiam defensuris.

Quid quòd nec ista profuerint? cùm vel si sit ab omni errato purus Honorius, sufficiat tamen tantùm ejus erratum, aut à sextâ Synodo credi potuisse; aut si sextæ Synodi acta falsata sint, sufficiat id quoque, pro veris fuisse habita; totamque Ecclesiam in id consensisse, ut tribus Patriarchis pro officio rescribens erraverit Honorius.

An verò quia ista assiduè vexantur in scholis, et vanis distinctiunculis eluduntur, ideo viros graves ad ea cogi oportet? Non ea cogitanda quæ Orientalibus Occidentalibusque schismaticis, ad nos utique, si Deus dederit, reversuris, suaderi possint? Non pudet denique in his causæ catholicæ collocare summam, quæ doctis irrisa, Scholæque altercantis ludibria; non docentis sapientisque responsa habeantur.

Vel de Vigilio quid dicent? Egissene perperam sanctam Synodum quintam, quæ ipso vetante, nedum absente, de tribus Capitulis quæstionem habuerit, quæque heresis condemnarit Ibæ epistolam, quam idem Vigilius, *Constituto* ad omnes Ecclesias edito, comprobarit[7]? Ac si Synodus quinta egit perperam, cur ejus judicium secuti Pontifices, Pelagii duo, et ipse Gregorius non reprehenderunt, sed ut legitimum comprobarunt ?

Hæc ergo tot ac tanta egisse Episcopos Romano Pontifici tantùm consultores datos? Aut si ab adversariis extorquemus fuisse judices, inferiores licèt, etiam Concilio habito; qui factum, ut Concilio habito, de Romani Pontificis judicio toties judicarent?

Quid Cyprianus? quid Firmilianus, totque Africani et Asiani Patres? Nonne sancti Stephani Papæ rebaptizationem vetantis, decreto per omnes Ecclesias divulgato, factis etiam Conciliis obstiterunt[8] ? An et illud placebit, pro indifferentibus hæc habita; quæ cùm apostolicâ traditione constarent, tamen à diversâ parte, apertissimis Scripturarum testimoniis adversa haberen-

1. *Vid. Conc. C. P.* I, *idem.* — 2. *Bell., lib.* II *de Conc. auct., c.* XIX. — 3. *Sup. lib.* VII, *c.* XVIII. — 4. *Sup. ibid., cap.* XXIV, XXX, XXXII. — 5. *Idem, c.* XVIII. — 6. *Sup. lib.* VII, *c.* XXI *et seq., usque ad* XXVIII. *Vid. quoq. Dissert. præv., n.* LIV *et seq.* — 7. *Idem, lib.* VII, *c.* XX. — 8. *Ibid., lib.* X, *c.* III *et seq. Ibid., c.* VI.

tur? An eò decurremus : quòs Stephanus ageret pro privato Doctore, qui, teste Augustino, pro officio præceperat? aut, ut ait Bellarminus[1], *quòd noluerit rem de fide facere*, is, qui dissentientes communione abstineret? Et hi tamen ab ipso quoque Augustino excusantur, quòd in ambiguâ re Ecclesiæ universalis sententiam expectarent, non scilicet elucidationis causâ, sed auctoritatis. Aut fortè contumaces, quibus cùm æqua et sufficientia Romani Pontificis judicia non satisfacerent; superflua ex Ecclesiæ totius auctoritate remedia, tanquam ægris ac desperatis concederentur? Hæc de Martyribus cogitari? hæc sancto Augustino probari? in his summam fidei adversùs hæreticos collocari potuisse?

Omnino enim aut ista tuenda sunt, aut causa deserenda. An ergo Catholicos non pudeat talibus præsidiis nixam, non privatorum Doctorum, sed universalis Ecclesiæ causam esse? Absit hoc dedecus ab Ecclesiæ catholicæ majestate.

Cætera omittimus, quibus post decreta Romanorum Pontificum, viros etiam sanctos, nationesque integras catholicas toties hæsitasse constat, Romanis Pontificibus non ægrè ferentibus[2]. Nondum hæc novitia in mentem venerant. Hærebat animis antiqua traditio à beato Leone Papâ[3], à beato Simplicio, post illum tertio, explicata[4] : fixa esse, quæ apostolico ministerio definita essent; *cùm ea* (Deus scilicet) UNIVERSÆ FRATERNITATIS FIRMARET ASSENSU : stare inconcussum, quod *apostolicis manibus*, sed CUM ECCLESIÆ UNIVERSALIS ASSENSU constabilitum esset. Quid autem aliud jàm Galli postulant, qui pontificia decreta summâ quidem et indeclinabili auctoritate constare profitentur; sed, *cùm Ecclesiæ consensus accesserit*[5]? Quæ totidem verba à sanctis Pontificibus dicta, nunc pro novis ac suspectis haberi, omni absurdo absurdius est.

III. *De posterioris ætatis monumentis, quæ Constantiensem Synodum antecesserunt, adversarii quot absurda congesserint.*

POSTQUAM Orientales à Sedis apostolicæ communione sejuncti sunt, in Occidente ferè solo remansit Ecclesia. Quâ in Ecclesiæ parte Romani Pontificis potestatem, non modò summi primatûs ratione valuisse constat; sed eo etiam, quòd à priscis temporibus Romanus Episcopus Occidentali Ecclesiæ peculiari titulo præsideret. Et tamen antiquam de Ecclesiæ catholicæ summâ et irretractabili auctoritate tractinam, non modò integram remansisse, sed etiam, occasione datâ, ab ipsâ Ecclesiâ in Constantiensi Concilio definitam esse, luce meridianâ est clarius.

Quo loco adversarii ad incommoda illa et absurda coguntur : nostram sententiam occasione magni illius post Gregorium XI schismatis natam esse; cùm etiam oblitteratis, quod absit, antiquæ Ecclesiæ monumentis, hæc ante Gregorium XI ex novellâ quoque ætate prodantur.

A Papâ ad Concilium sæpè appellasse Anglos; appellasse Gallos; appellasse Franciscanos certum est[6] : nihil eâ gratiâ à Romanis Pontificibus reprehensos; quibus certo constet, conciliarem auctoritatem absque controversiâ habitam esse potiorem.

Ad hæc Clementis V tempore, cùm is in eo esset, ut Viennense generale Concilium celebraret, Guillelmum Durandum Episcopum Mimatensem, ejus ævi virum maximum, ejusdem Pontificis jussu, de Concilio celebrando tractantem hæc scripsisse[7] : quò Ecclesia *in capite et membris* à sacro Concilio *reformanda sit : quòd non nova* à Pontifice, *sine Concilio* decerni oporteret : quod *quovis decennio* generale Concilium celebrandum esset[8], etc.

Addimus, subortâ postea quæstione, de paupertate Christi à Joanne XXII propositiones duas hæreticas judicatas, editâ Decretali *Cùm inter nonnullos* : hinc ei objectam Decretalem *Exiit* : quâ Nicolaus III contraria determinasset : ac denique hunc nodum à viris eâ ætate præcipuis fuisse solutum, quòd Romanum Pontificem, etiam determinando circa fidem et mores, errare contingeret : quòd ejus responsa adversa Scripturæ, nullius momenti sint : denique quòd unius Pontificis determinata, etiam circa fidem, à successoribus immutari possint[1] : quæ nunc pro erroneis aut schismaticis haberi, nihil aliud esset, quàm prodere omnibus fœdam in dogmatibus tradendis levitatem et inconstantiam.

Quid quòd ipse Joannes XXII, Decretali *Quia quorumdam*, cùm fratres Minores objicerent, contrarium ejus quod ipse definisset ab ejus antecessoribus definitum; primùm quidem id negat : tùm si vel maximè id fecissent, totum illud respondet esse irritum[2]. Sed verba placet ponere : « Procul dubio, inquit[3], falsa asserunt dicendo, prædecessores nostros definivisse talia, et adhuc sic loquentes, dum per talia Constitutiones nostras impugnare satagunt, Constitutiones illas, quibus se adjuvant, ostendunt (si eorum falsa assertiones veræ existerent) FORE INVALIDAS, ERRONEAS ET INFIRMAS » Nunc autem, si Deo placet, erronea erunt atque schismatica, quæ is Pontifex editâ Decretali docuit.

Huc etiam pertinet, quod Joannis XXII Decretalem suprà memoratam, *Cùm inter nonnullos;* quanquam est definitio de fide, Glossa quidem Romana tolli cupit, remque in medio relinqui ut liberam[4]. At sanctus Antoninus, potestatis pontificiæ assertor eximius, ideo pro certo firmoque decreto haberi vult, quòd per Prælatos et Doctores *acceptata, approbata et examinata fuerit*[5] : quæ Declarationi Gallicanæ aut gemina sunt, aut etiam fortiora et explicata clariùs. Sic antiqua traditio in postremis quoque sæculis manet; sic Sedis apostolicæ studiosissimi, pontificias definitiones, Prælatorum et Doctorum, non modò *acceptationi et approbationi*, sed etiam *examinationi* subdunt. Nunc ea subitò sunt erronea et schismatica.

Hæc igitur XIII, XIV, XV sæculo dicta, facta, edita sunt : nec mirum; cùm Gratiani dictis congruant, quæ omnium manibus terebantur. His nempe constabat, *Orbem Urbi* etiam auctoritate esse *majorem* : « Si enim auctoritas quæritur, Orbis major est Urbe, » Dist. XCIII legimus[6]; hoc est, Glossâ interpretante : « Statuta Concilii præjudicare statutis Papæ, si contradicerent. » Nunc salva sunt omnia, si Orbis extensivè quidem, non autem intensivè major esse dicatur : quasi de extensione, non de ipso pondere auctoritatis ageretur.

Neque minùs clarum erat in Gratiani dictis vulgaribusque Glossis, quædam statuta papalia *fuisse contra Evangelium*[7]; quasdam epistolas *decretales;* quædam responsa authentica, « evangelicis præceptis, evangelicæ et apostolicæ veritati penitus esse adversas. » Nunc eas sanctiones, ea responsa, ea decreta, privata esse somniant; Pontificemque pro officio consultum, etiam ab Ecclesiis, tamen pro privato Doctore respondisse. At Melchior Canus Gratianum accensebat iis, qui pontificiam infallibilitatem negasse videantur[8] : nunc, credo, damnabitur, quem juris pontificii fontem, Romani Pontifices esse voluerunt.

His igitur constat quàm falsò dixerint, opiniones, quæ pontificiæ infallibilitati et superioritati derogent, fœdi illius post Gregorium XI schismatis esse fœtus, cùm eam doctrinam per manus traditam, ad extrema quo-

1. *Bell.*, *lib.* IV *de R. P.*, *c.* VII. *Sup.* *lib.* IX, *c.* IV. — 2. *Sup.*, *ibid.*, *c.* XXIII *et seq.* — 3. *Leon.*, *ep. ad Theod.* XCIII, *aliàs* LXIII. *Sup.*, *lib.* VII, *c.* XVII. — 4. *Simp.*, *ep.* IV *ad Zen.*, *tom.* IV *Conc.*, *col.* 1072. *Sup.* *lib.*, IX, *cap.* XIV. — 5. *Decl. Gall.*, *c.* IV. — 6. *Sup.* *lib.*, X, *c.* XXV. — 7. *Idem*, VII, *c.* XXXVIII. *Vid. Dissert. præv.*, *n.* L. — 8. *Durand.*, *de Conc. celebr.*, *etc.*

1. *Dissert. præv.*, *num* XLVII, XLVIII. *Extrav.* Cùm inter nonnullos, *tit.* XIV, de Verb. signif., *c.* IV, *sext. Decr. lib.* V, *tit.* XII, de Verb. signif., *c.* III. *Exiit.* — 2. *Sup.* *lib.* IX, *c.* XLIV. — 3. *Extrav.* Quia quorumdam, de Verb. signif. *c.* V. § Ex præmissis. — 4. *Gloss. in Clement.* Exivi; *lib.* V, *tit.* XI, de Verb. signif., *c.* I, § Proinde. — 5. *Anton.*, *Sum. Theol.*, *part.* IV, *lib.* XII, *cap.* IV, § XVIII, *p.* 208. — 6. *Grat.*, *dist.* XCIII, *can.* XXIV; *ex Hieron.*, *ep.* CI *ad Evang.*, *al. epist.* LXXXV *ad Evagr.* — 7. *Dissert. præv.*, *n.* LII, *Caus.* XXXII, *quæst.* VII, *c.* XVIII. — 8. *Melch. Can.*, *de Loc. Theol.*, *lib.* VI, *c.* I. *Diss. præv. loc. cit.*

que sæcula devenisse, tot acta demonstrent. Quo etiam factum est, ut Ecclesia schismati provisura, œcumenicam Synodum imploraret, non ut eam, cui extraordinaria potestas in schismate daretur; sed ut eam, « à quâ, et in quâ solent gesta etiam Romanorum Pontificum quæcumque pertractari, decerni, et judicari[1]. » En quàm consuetum esset illud remedium, quod nunc extraordinarium et schismati proprium esse contendunt. En quid Synodis liceat in quæcumque gesta Romanorum Pontificum.

IV. *In Constantiensi Synodo nihil novum; sed antiqua in rei judicatæ auctoritatem necessariâ causâ transiisse : id qui negent in quot absurda cogantur.*

Nunc posteà quàm omnium sæculorum traditione constitit, vim Ecclesiæ supremam et indeclinabilem in ipsâ consensione esse positam; intuendum sanè, quomodo datâ occasione, causâque necessariâ, tanta res Constantiæ in rem judicatam transierit.

Qui id judicium incauti aspernantur, incredibile est in quot quantaque sese manifestò conjiciant incommoda.

Ac primùm quidem, ut sanctæ Synodi mentem obscurent, sic verba torquent, ut *quilibet, quàcumque dignitate, etiam papali*, præditus, sit tantùm Papa dubius : tum, ut *cujuslibet Concilii generalis legitimè congregati* nomine, intelligatur Concilium in schismate habitum : denique, ut ad causam schismatis Concilii auctoritas constringatur, quam Patres non tantùm ad *schisma*, sed etiam *ad fidem, et ad reformationem in capite et in membris* patere definiant[2].

Hæc igitur ludibria vim illatam Synodo tam apertè clamant, ut Turrecremata, hujus glossæ auctor, id ipse fateatur[3] : clarissimèque patuit ex gestis, Constantiensem, eamque secutam Basileensem Synodum, non modò potestatem sibi vindicasse in Papam etiam certum; sed etiam exercuisse, Romanis Pontificibus Martino V et Eugenio IV consentientibus, imò exequentibus[4].

Ex quo infirmantur ea quæ de Constantiensium decretorum fluxâ auctoritate commenti sunt.

Primùm enim constitit à ducentis Patribus communi consensu, sessionum IV et V canones, de quibus agitur, fuisse conditos; synodicoque decreto, non modò celeberrimas Orbis Academias, prælucente Parisiensi, omnesque religiosos Ordines, verùm etiam longè maximam Ecclesiæ catholicæ partem adhæsisse[5]; tum horum canonum conditores eos fuisse, qui primi omnium extinguendo schismati manum admoverint, qui cæteros à schismate redeuntes in sinum susceperint, qui hæreticos Viclefum, Hussum, aliosque compresserint : ut profectò pudere debeat aspernari; imò fœdis erroris ac schismatis notis tantum infamare cœtum, vel si etiam, quod absit, pro œcumenicâ Synodo non valeret.

Cùm id negare nemo possit, tùm verò Constantiensem Synodum pro œcumenicâ jam indè ab initio valuisse, sessionumque IV et V canones conciliariter factos, totâque Ecclesiâ approbatos, tot actis Martini V, Eugenii IV, Pii II, probavimus[6]; tot deinde decretis Senensis, Papiensis, Basileensis Florentinique œcumenicorum Conciliorum; ac profecto Basileensis, dùm etiam ab Eugenio pro legitimo œcumenicoque Concilio habebatur[7], ut in dubium revocari, nihil aliud sit, quàm contemnendis Synodis viam pandere, tot retrò Pontificibus illudere; ut unus Papa, summâ semperque indeclinabili auctoritate polleat, Conciliis, ipsis Pontificibus, totique Ecclesiæ eam auctoritatem detrahere, uno verbo fidem evertere.

Jam quod aiunt, Constantienses canones in Florentinâ Lateranensique Synodis antiquatos : primùm quidem satis constitit, ne nominatos quidem, nec de illis quæsitum; imò pro certis esse suppositos, cùm eorum auctoritate in Florentinâ Synodo, etiam Basileenses premerentur[1]; atque interim Græci Latinique, ipseque Eugenius IV, dictis factisque firmarent summam tractandæ fidei auctoritatem, non in solo Papâ, sed in Ecclesiæ consensione esse positam[2].

De Lateranensi verò sub Leone X Synodo, quod aiunt; tantum abest, ut Constantienses canones abrogarit, ut ne Basileenses quidem, nisi post secundam dissolutionem[3], hoc est post sessionem XXIV; anteriores verò sessiones, præsertim usque ad XVI, integras reliquerit; quibus certè sessionibus Constantienses canones tot decretis, atque Eugenii IV non modò consensione et approbatione, sed etiam executione atque obedientiâ firmati sunt[4].

Omnino enim Eugenius, et Synodum dissolverat, et continuatam damnaverat; et tamen ad obedientiam sessionis V Constantiensis auctoritate adactus, Basileensibus hæsit; decreta sua rescidit, edito diplomate. An verax ac rectè decernens? confecta ergo res est. An errans? haud minùs confecta res; erroremque semel fassus, frustra deinde infallibilitatem obtenderis.

Quo ex loco duo fiunt : primùm, ut Constantienses canones, invictâ auctoritate; tùm ut in Pontificem certum quoque et indubium, qualis erat Eugenius, valeant; stentque omnino Synodi Constantiensis, et sensus, et auctoritas; neque jam revocari possint in dubium ea, quæ Patres Gallicani suâ Declaratione complexi sunt[5].

V. *Constantienses Canones postremis quoque Romanis Pontificibus intactos, quàm absurdum à privatis configi : quàm item absurdum ea, quæ Tridentina Synodus, ac nostra etiam ætas tuta esse censuerit, repente damnari, et de Papæ auctoritate postulari plura, quàm ipse Duvallius aliique Romanæ Sedis studiosissimi poposcerint.*

Quæ cùm ita sint, si quid Romani Pontifices contra Constantiensium canonum auctoritatem moliti essent, irritum caderet; utpote tot anterioribus firmisque decretis contrarium[6]. Nunc autem certum est, nihil ab ullo Romano Pontifice, contra eos canones gestum esse : imò tota Constantiensis Synodus, æquè ac cæteræ Concilii generalis titulo insignita, in editione Romanâ Pauli V jussu prodiit. Unus Binius tanto Concilio ausus est hanc notam apponere : *Concilium Constantiense ex parte approbatum*[7], nullis ecclesiasticis gestis, nullâ auctoritate nixus; uno, scilicet Bellarmino[8], præeunte. Quæ si privatis liceant, nihil est quod Theologi adversus hæreticos, Conciliorum œcumenicorum fixa et irrevocabilia decreta jactemus.

Tantùmque abest, ut Constantienses canones, ullo Ecclesiæ decreto læsi sint, ut Patres nostros eam fidem professos, Synodus Tridentina ac Pius IV susceperint[9]: ex eâ doctrinâ suos canones, ipsamque adeo fidei professionem temperaverint, diligentissimèque caverint, ne ea doctrina vel in speciem læderetur. Quæ si jam jaceant, nempe nihil in Ecclesiâ firmum fixumque est; dogmata quoque, quod absit, temporibus serviunt; omnisque ecclesiastica prostrata est auctoritas.

Jam illud quis non doleat, tot Ecclesiæ lumina, Alliacensem Cardinalem, Gersonem, pium illum Dionysium sanctissimi Carthusiani Ordinis decus, Tostatum Abulensem Hispaniæ lumen, cæteros innumerabiles, ipsumque Adrianum VI, nusquam hactenus reprehensos, imò summâ cum laude nominatos, quin ipsam Parisiensem Academiam studiorum decus ac lucem, repente damnari[10]? Quid Turrecrematam? quid sanctum Antoninum? quid alios tot ac tantos eximios potestatis pontificiæ defensores commemorem, qui ultimum fidei robur in communi Ecclesiæ auctoritate collocarunt; qui in fidei negotio, rebusque universam Ecclesiam tangen-

1. *Sup. lib.* V, *c.* IX. *Appell. Cavd. Greg. apud. Rain., tom.* XVII, *ann.* 1408, *n.* 9. — 2. *Dissert. præv. num.* XXXVIII *et seq., lib.* V, *c.* II *et seq. Conc. Const., tom.* XII *Conc.* — 3 *Turrec., Resp. ad Basil., part.* II, *n.* 2 *et* 4; *tom.* XIII *Conc., col.* 1711, 1712. — 4. *Vid lib.* V *et* VI. — 5. *Sup. lib.* V, *c.* XXI *et pass. tot. lib.* — 6. *Idem, cap.* XXIX, XXXI. — 7. *Ibid., c.* XIV *et seq. et toto lib.* VI.

1. *Sup. lib.* VI, *c.* IX, X, XI. — 2. *Lib.* VII, *c.* XXXVII. — 3. *Idem,* VI, *c.* XVIII. — 4. *Sup. lib.* VI, *c.* I, II, III, IV. — 5. *Declar. Gall., c.* II. — 6. *Sup. lib.* V, *cap.* I, *et pass. et lib.* VI. — 7. *Bin., tom.* VII, *part.* II, *pag.* 1134. — 8. *Bell., de Conc., cap.* VII. — 9. *Dissert. præv., num.* XIV. — 10. *Diss. præv., n.* XIII *et seq., usq. ad* XXXI.

tibus, Concilium Papæ prævalere docuerunt? Quid autem hæc memorem? cùm ipsum Turrecrematam; Turrecrematam illum, quo capite tot illa absurda et nimia profluxerunt, planè et apertè docuisse constet, fieri posse « ut Papa errorem definiat solemniter, et à Christianis asserat tenendum tanquam catholicum[1]. » Ergo Eugenii IV tempore, cùm summa omnia peterent, ab hoc tamen temperabant, ne mortalis unus infallibilis haberetur. An in eos quoque censura sæviat; novisque nova semper superstrui placet? Quid verò memorare libet, cùm ipsas Synodos, earumque sacrosancta decreta susque deque habita lugeamus?

An quia Bellarminus suam de pontificiâ superioritate sententiam, *ferè de fide*; Parisiensium, Adrianique VI, de infallibilitate sententiam, *videri sibi erroneam, atque hæresi proximam* dixerit[2], nova ac trepida privati Doctoris censura; atque illud *videri*, pro certâ firmâque Ecclesiæ catholicæ fide habeatur : aut quia alii *nunc* de fide esse dixerint[3], eorum sententiam pro certâ auctoritate teneamus; ac *nunc* illud habeamus illius loco, *quod ubique, quod semper?* quam catholicæ fidei tesseram, cum Vincentio Lirinensi[4] omnes Catholici celebrarunt. Absit hæc ab Ecclesiæ catholicæ gravitate ac majestate levitas.

Quid Andreas Duvallius? Nonne cùm Edmundum Richerium et Simonem Vigorium adortus est; Parisienses Doctores *à parte Conciliorum generalium stetisse*, atque ad ea *ultimam analysim fidei retulisse* confitetur? nonne summi muneris loco postulat, ut non ea doctrina de fide habeatur? nonne ipse palam edixit sententiam, quæ Concilium Papæ anteponat, neque esse hæreticam, neque erroneam, neque temerariam? pontificiam verò infallibilitatem, quàm apertè non *videri de fide*, dixit? Neque tantùm dixit, sed argumentis probavit non esse de fide, et contraria argumenta studiosissimè solvit[5]. Hæc cùm anno 1612, 1614, 1636, doceret ac scriberet, tamen pontificiæ dignitatis acerrimus vindex Romæ quoque est habitus. Hunc Cardinalis Ubaldinus Sedis apostolicæ Nuntius præcipuè fovit. Notæ in Urbe sunt, ac Doctorum inter manus ubique versantur ejusdem Cardinalis litteræ, quibus id conscribitur; constatque Duvallii adversùs Richerium libros, Româ probante, Româ instigante, compositos et editos. Nunc adversarii Romam incendunt atrocibus dictis, ut quæ nostrâ ætate pro indifferentibus habuit, acri censurâ configat. Quo operæ pretio? An ut novitia hæc repente de fide fiant, ipseque jam Duvallius dignitatis apostolicæ proditor habeatur? Absurdum. Imò si hæc fierent, quod illi contendunt, nihil aliud ageretur, quàm ut novum experimentum novumque monumentum extaret publicum, Pontificem falli posse.

VI. *De Pontificum lapsibus agnitis vel prævisis; deque Conciliorum congregandorum causâ, quàm vana et absurda dicta sint.*

Antiquorum Pontificum lapsus alios negant; quàm inani operâ res ipsa docet : alios, etiam corpori Juris insertos confitentur; sed Romanos Pontifices non eo animo egisse, ut docerent universalem Ecclesiam, neque pro cathedrâ dixisse contendunt : quâ quidem in responsione miris se involvunt ambagibus. Primùm enim ea errata vidimus, quæ ad universalem Ecclesiam ederentur : tum absurdum illud est, Romanum Pontificem jussum universim confirmare fratres, officio fungi, cùm universos docet, non autem cùm singulos; imò cùm ritè consultus respondet Ecclesiis aut religiosis cœtibus; atqui eo ritu consultos Stephanum II, Gregorium II, Cœlestinum III, Innocentium III, aliosque, egregios licèt Pontifices, falsa et erronea respondisse in confesso est. Ergo apostolico officio confirmandi fratres defuisse constat; eò quidem magis, quò viam salutis quærentibus, cùm certa et infallibilia possent, dubia et errori obnoxia rescripta miserunt.

Jam illud toties dictum à Doctoribus ipsoque Augustino; dictum ab ipsis Pontificibus, ipsoque Gelasio, Innocentio III, Joanne XXII, cæteris[1]; dictum ad ipsos Pontifices in Conciliis sedentes; si quidem ipsi prava definirent, nihil id veritati, nihil Ecclesiæ nociturum : an elevari putant, cùm responderint : non id tanquam dubios, ut ipsa verba præferunt, *sed per impossibile* voluisse dictum? Quem verò non pudeat, doctrinæ catholicæ summam, ad hæc minuta et subtilia deduci?

Denique illud quàm invictum inconcussumque est : frustra convocari generales Synodos, si tota definiendæ veritatis ratio in uno Pontifice constat. Quo uno argumento attoniti, ac veluti palabundi in diversa fugiunt : sed undique præcipitia, neque quidquam perfugii est.

Hi nempe respondent consultores dari judicaturo Papæ. Consultores verò ei qui jam judicasset, ut de sancto Cœlestino, de sancto Leone, de sancto Agathone aliisque certum[2] : consultores ei, qui tam longè abesset, qui Legatos mitteret, non ad se relaturos, aut suam expectaturos sententiam, sed statim cum Patribus judicaturos : consultores eos, qui profectò non consultatoriam, sed decretoriam sententiam promerent. An non pudet Episcopos toto orbe convocatos, non alio loco esse, quàm Academias ac theologicas Facultates consultatoria decreta proferentes?

At fortè illud melius : convocari Synodos elucidandæ rei? Cur ergo non tractatus et elucidationes, sed definitiones, sed anathemata, sed judicia et decreta jàm irretractabilia produnt?

Denique decùrrunt ad illud : convocatas Synodos, quâcumque in quæstione, non ex necessitate, ad solvenda dubia; sed ex abundanti, ad frangendos contumaces. Frangendos verò, an potiùs adjuvandos; si post infallibile, ut illi quidem volunt, Pontificis judicium, quæstio innovetur? Vel enim illusoria deliberatio est, ludibriumque sit de re jam confectâ quærere; vel vera seriaque habetur quæstio. Jam dubitante Synodo, non modò contumaces, sed etiam modesti, probique dubitare coguntur.

His victi alii, neque quidquam aliud habentes, quod Concilio tribuerent; respondent, Papam quidem per sese esse infallibilem; sed congregatâ Synodo, ad totam Synodum infallibilitatem transmitti, nec jam Papæ fas judicare soli. Quæ primùm nec sibi constant : absurdum enim est à Papâ, convocatâ Synodo, abdicatam innatam potestatem : neque quæstionem solvunt; et remanet quæstio, cur operosa moliantur, cùm prompta et expedita suppetant. Denique qualis Papa in adunatâ Ecclesiâ, talis in diffusâ est : neque enim habet aliud adunata Ecclesia, quàm ut toto orbe diffusam repræsentet. Quare quæ in adunatâ virtus, ejus profectò radicem in diffusâ esse oportet.

Quæ cùm ita sint, quæstionem nostram ipsâ Conciliorum convocatione finitam contendimus. Compendiosa sanè et explorata demonstratio, quæ in ipso Concilii nomine continetur.

VII. *Quàm grave sit Ecclesiæ catholicæ causam in tot absurdis collocari, cùm præsertim ea invidiosissima sint.*

Hæc igitur absurda sunt, in quæ, nosque, seque, totamque Ecclesiam, quantùm in ipsis est, conjectum eunt. Quis autem non videt, quàm eadem invidiosa sint, summam Ecclesiæ ac fidei, uni homini summo quamvis, summâque dignitate prædito, sed mortali tamen, ne quid dicam ampliùs, permittendam? Convocari Episcopos ac viduari Ecclesias, ut unum audiant? rem per se tantam, tam incredibilem, atque huc usque

1. *Turrecr., summ. de Eccles., lib.* IV, *part.* II, *c.* XVI. — 2. *Bell., de Conc. au t., c.* XVII, *de R. P., lib.* IV, *c.* II. — 3. *Vid. et Suar. de fid., disp.* V, *sect.* VIII, *n.* 4. *Tapp. orat. theol.* III. *Wig. Stap., etc., pass.* — 4. *Vinc. Lirin., Comm. I, cap.* III, *tom.* VII *Bibl. Pat., p.* 250. — 5. *Dissert., n.* XVII *et seq. Duval. Elenc., p.* 9, 68, 105, *et in Tract. de R. P., etc., part.* IV, *quæst.* VIII, *p.* 582; *ibid., part.* II, *quæst.* I, *p.* 210.

1. *Sup. n.* III *et lib.* IX, *c.* XVIII, XIX, XXVI, XXVII, XLIV. *Lib.* X, *c.* VIII, IX; *et Dissert. præv., n.* XLVII, XLVIII. — 2. *Sup. lib.* VIII, *c.* XI.

pro dubiâ saltem habitam, pro certo Ecclesiæ fundamento collocari? denique ut id fiat, everti formulam ab apostolicâ usque ætate firmissimam, nempe illam; *Visum est,* non Petro, sed *Spiritui sancto et nobis*[1]? Quanta autem audent, qui Petro negata, Petri successoribus tribuunt.

Atque hanc apostolici Concilii formam sanctus Cœlestinus, et sancta quinta Synodus ad omnia deinde Concilia pertinere putant[2]. Unde septima Synodus : « Dominus Deus noster nos sacerdotii Principes, beneficio suo undique convocavit, quatenus deifica catholicæ Ecclesiæ traditio, communi decreto recipiat firmitatem[3]. » Et octava Synodus, quâ nulla sanctæ Sedi obedientior extitit : « Sanctissimi Vicarii senioris Romæ, et nos qui reliquarum sedium Vicarii sumus, hæc omnia dissolvimus[4], gratiâ Domini nostri Jesu Christi, qui dedit nobis summi sacerdotii potestatem justè et congruè ligandi et solvendi[5]. » En qui Papæ consultores atque vicarii habeantur. Tum illud : « Spiritus enim sanctus, qui locutus est in sanctâ Romanâ Ecclesiâ, credimus, quòd et in nostris Ecclesiis locutus extiterit. » Meminerant enim illud : *Visum est Spiritui sancto et nobis :* quæ Legati apostolici pronis animis suscepere; atque adjecere insuper ad Imperatorem[6] : « Sanctissimus Papa nos famulos suos direxit in hanc urbem, ad manifestationem veri et justi judicii in conspectu imperii vestri, et sanctæ universalis Synodi; ita ut non habeant (Photiani scilicet) vocem appellationis vel repedationis; sed quemadmodum jam judicati sunt et dejecti, in sæculum maneant. » En in quo vim summam collocarent; cùm scilicet capiti universa se Ecclesia conjunxisset. Quam modestiam omni elatione firmiorem qui infringere satagunt, Sedis apostolicæ principatum extollunt in speciem, re ipsâ deprimunt, invidiamque tantùm non veram auctoritatem conciliant.

VIII. *Hæc absurda et invidiosa, etiam esse inania, neque prohiberi posse quin ad Ecclesiæ consensum necessario recurratur : ex cathedrâ pronuntiari, quid sit.*

At illa importuna, nimia, invidiosa sectati, nec sic proficiunt : huc enim illis res redit, ut quantumlibet judicante Pontifice, tamen ad ultimum fidei stabiliendæ robur consensus Ecclesiæ requiratur : quod ita conficimus.

Sanè qui Pontificem ut Pontificem, errare posse negant, non eamdem ineunt viam; neque omnes conveniunt, illud, *pro cathedrâ pronuntiare,* quid sit. Turrecremata sic docet : « Si Romanus Pontifex efficitur hæreticus, ipso facto quo cadit à fide Petri, cadit à cathedrâ et sede Petri, ejusque judicium non esset judicium apostolicæ Sedis[7]. » Quid ergo? Repetendum, donec verum pronuntiet? Unde autem vera dixisse constabit, nisi cùm Ecclesia consenserit?

Nihil horum refugimus : placet non imputari Sedi apostolicæ, si quid erit noxium, si quid erroneum, si quid alienum; quæ sanctus Antoninus paulò enucleatiùs explicare visus est. Is quidem sic distinxit : « Papam ut personam particularem, ex motu proprio agentem, errare posse in fide : at Papam ut personam publicam errare non posse[8]. » Personam autem publicam sic interpretatur, « utentem consilio et requirentem adjutorium universalis Ecclesiæ, quæ non habet maculam neque rugam. »

Sit ergo Pontifex ex officio interpres Ecclesiæ : quoties avita et Ecclesiæ tradita interpres attulerit, toties è cathedrâ dixerit; toties Pontificem, personamque agat publicam : privatus habeatur Doctor, teste Antonino, cùm *ex motu proprio* in fidei negotiis egerit.

1. *Act.*, XV, 28. — 2. *Cœlest., ep. int. act. Conc. Eph., act.* II; *tom.* III *Conc.*, *col.* 614. *Conc.* V, *col.* VIII; *tom.* V, *col.* 662. *Sup. lib.* VII, *c.* VI. — 3. *Sup., ibid., c.* XXX. *Conc.* VII, *act.* VII; *tom.* VII, *col.* 554.

4. Nempe sacramenta quibus se Photio obligarant (*Edit. Paris*).

5. *Sup., ibid., ap.* XXXII, *Conc.* VIII, *act.* VI, *tom.* VIII, *col.* 1049. — 6. *Id. m. col.* 1056. — 7. *Turrecr., Summ. de Eccles., lib.* II, *cap.* CXII; *fol.* 260, *mal.* 258. — 8. *Anton., Summ. Theol., part.* III, *c.* III, § IV, *p.* 418, *vers.*

Hinc idem Antoninus pontificiam definitionem valere quidem dicit summâ et ultimâ firmitate; sed *acceptatam, examinatam, approbatam,* quemadmodum mox retulimus[1] : ut cùm varii varia, de eo quod sit pro cathedrâ dictum, attulerint, certissimum signum sit, pro cathedrâ esse dictum, cùm Ecclesiæ consensus accesserit.

Decorum magnificumque Pontifici, ut pari ferè loco, atque Concilia generalia habeatur. Certum est apud Catholicos Concilia generalia infallibilia esse; at cùm dubitari possit, Conciliumne aliquod generale sit, id ex Ecclesiæ consensione repetatur; ita certum firmumque, si velint, habeatur, Pontificem pro cathedrâ docentem esse infallibilem; at cùm dubitari possit, an pro cathedrâ dixerit, adhibitis omnibus conditionibus, ultima nota ac tessera sit Pontificis ex cathedrâ docentis, cùm Ecclesiæ catholicæ consensus accesserit.

Id si Romæ placeat, pacique profuturum sit, haud equidem contradixerim; sed alia Bellarmino ac Duvallio placent. Placet quippe Pontificem, quoties adhibitâ formulâ aliquid Ecclesiæ proposuerit, saltem cum anathemate, esse infallibilem. An vel sic Ecclesiæ consensum excludent? Non sanè Andreas Duvallius, cujus verba, alio loco relata, adversùs Richerium disputantis, audivimus[2].

Neque verò Bellarminus, tametsi in speciem asperior, summâ ipsâ discrepat. Is enim est, qui dixerit[3], « definitiones de fide præcipuè pendere ex traditione apostolicâ et consensu Ecclesiarum : ut autem cognoscatur, quæ sit totius Ecclesiæ sententia, et quam traditionem servent Ecclesiæ, non esse aliam meliorem rationem, quàm ut conveniant Episcopi ex omnibus provinciis, et quisque referat Ecclesiæ suæ consuetudinem. » Addit, necessaria videri Concilia; « quia nonnulli apertè dicunt, summum Pontificem potuisse errare : » quorum nullam rationem haberi oporteret, nisi vera, aut saltem probabilia dicerent.

Quare quidquid illud est, quod Bellarminus dixerit, Parisiensium sententiam sibi *videri erroneam, atque hæresi proximam;* sanè intellexit suum illud, *videri,* minimè prohibere quominus ea sententia adeo probabilis videatur, ut in celebrandis Conciliis, et quæstionibus summâ et indeclinabili auctoritate finiendis, ejus rationem haberi necesse sit.

Neque aliud, si satis attendimus, Patres Gallicani voluerunt. Hic enim patere volumus Gallicanæ Declarationis arcanum; Gallicanos Patres non id edixisse, ne Romanus Pontifex infallibilis haberetur, de quo in scholis tantæ rixæ sint. Procul has scholæ voces rixasque habuerunt; non id episcopale suumque æstimarunt. Ad praxim maximè respicere placuit; atque illud pro certo figere, utcumque scholastica ac subtilis quæstio se habeat, tamen convenire inter omnes Catholicos, pontificium decretum non haberi pro irreformabili neque ultimum robur esse consecutum, nisi Ecclesiæ consensus accesserit. Quo dogmate constituto, tota infallibilitatis quæstio, speculativas inter vanasque quæstiones habeatur.

Hunc in sensum si accipi placet Gallicanam Declarationem, non ipsi Gallicani Patres, credo, refugient. Ego verò toto hoc tractatu id egi, ne tantoperè pro eâ infallibilitate litigent, quæ dubia saltem (pro dubiâ enim habemus in fidei negotio, quæ fide certa non sit) nunquam conciliare possit Pontificiis decretis certam et indeclinabilem auctoritatem; ut et illud omittam, nimis incredibile et absurdum videri, infallibilitatem, tantum munus à Christo Pontifici traditum, necdum Ecclesiæ revelatum fuisse. Interim quæ Sedis apostolicæ majestatem decerent, et certâ traditione constarent, asserui clariùs[4], quàm ut in dubium revocari possint. Nempe in Sede apostolicâ semper vivere ac victurum Petrum

1. *Sup. n.* III; *et Anton., part.* IV, *etc.* — 2. *Dissert. præv., n.* XXI. — 3. *Bellar., lib.* IV *de R. P., cap.* VII. *Sup. lib.* VII, *c.* XX. — 4. *Sup. lib.* X *integ.*

fidei principem; neque successionem ejus unquam à fide abrumpendam, et catholicam fidem ad finem usque sæculi, non aliam quàm Romanam futuram : ex quâ fide quoties Romanus Præsul dixerit, tunc ex cathedrâ dictum videri. Atque his confido, me talem exhibuisse papatum, qui resecatis dubiis, incommodis, invidiosis omnibus, ad hæc inanibus; sanctus et sanus, omnibus gratus, venerandusque habeatur; præterea tam sit ad fidem stabiliendam sufficiens, ut neque Duvallius, neque Bellarminus, quantumlibet infensus atroxque esse videatur, aliam postulent sufficientiam.

IX. *De regendâ disciplinâ discrepantes in speciem sententias summâ ipsâ convenire. Duvallii loci. Item locus anonymi, qui de Gallicanis libertatibus scripsit.*

Jam ergo *magna et apostolica Sedes*, ex Declaratione Gallicanâ, secundùm Mennam, circa fidem obtinuit, quod suum est; nempe ut eam tueretur; quod est præcipuum ecclesiastici regiminis officium. De altero, quod ad servandos dispensandosque canones spectat, audiamus.

Hic verò, sat scio, nihil difficultatis occurret, si quæ in confesso sint advertantur : namque Ecclesiam, et canone regi, et canones interdum relaxari oportere constat[1]; neque quis diffitetur.

At enim fortè id postulant, ut Papa pro plenitudine potestatis, supra omnia Concilia in omnibus, pro arbitrio dispensare possit. At non ita Antoninus; tametsi enim negat Papæ à Concilio præfigi posse legem, id tamen addit[2] : « Dico quòd in concernentibus universalem statum Ecclesiæ, non potest Papa disponere contra statutum Concilii, si statuendo decoloraretur status Ecclesiæ. » Ita Turrecremata; ita omnes etiam pontificiæ potestatis studiosissimi confitentur.

Quid Duvallius? Quæstione, an sit absoluta Ecclesiæ monarchia, hæc habet[3] : « Non potest suprema illa potestas (Romani Pontificis) statum ecclesiasticum in toto aut in parte minuere, nedum evertere : verbi gratiâ, uni eidemque sexcenta beneficia conferre : pueros ad episcopatum promovere; ritus etiam generaliter per Ecclesiam ab omni ævo inviolabiliter observatos abolere, etc. Sic enim Ecclesiæ dignitas et splendor maximè minueretur, et ad certissimum exitium devolveretur. »

Enumerant Theologi Canonistæque canones longè plurimos quos Romanus Pontifex rescindere nequeat : verbi causâ, canonem *latæ sententiæ*[4] adversùs percussores Clericorum; quod, eo rescisso, ecclesiasticus status decolorari videretur : quasi non alii sint innumerabiles, quibus concultatis honos Ecclesiæ deflorescat magis.

Quid addit Duvallius, Benedicto XIII « meritò denegatam obedientiam, non modò quòd schismaticus esset, sed quòd de ecclesiasticis beneficiis, contra jus fasque, in detrimentum Ecclesiæ statuere præsumeret[5]. » En quot canones Romanæ potentiæ invictos esse constet. Quid eos qui non universam, sed tamen singulares pessumdent Ecclesias? An Romanus Pontifex abolere, et alios canones pro arbitrio statuere potest? Anonymus libertatum Gallicanarum oppugnator audiatur. Is uno verbo rem conficit; sic namque decernit : « nihil differre Gallicanam nationem à cæteris, in acceptandis, vel recusandis legibus ecclesiasticis; siquidem nulli non licet legum executioni supersedere, si vel annuat Ecclesia, vel pensatis rerum, locorum ac personarum conditionibus, injustum sit ejus mandatis ad litteram servire[6]. » En quid de abolendis statutis veteribus, novisque inducendis sanciant, qui nos vexatos volunt.

1. *Sup. lib.* XI *integ.* — 2. *Anton., Summ. Theol., part.* III, *tit.* XXIII, *c.* II, § VI, *p.* 416. — 3. *Duval., de Sum. R. P., etc., part.* I, *quæst.* II, *p.* 88; *part.* IV, *quæst.* IX, *p.* 615, *edit.* 1614.

4. *Latæ sententiæ* excommunicatio non est diversa ab eâ quam Canonistæ vocant, *ipso jure*, *ipso facto*. Vide Eveill. *Trait. de l'Excom.*, chap. XII, p. 117 (*Edit. Paris*).

5. *Duval., idem. p.* 89. — 6. *Anon.*, Tract. de Libert. Gallic., *lib.* II, *cap.* XII, *n.* 4. *Sup. lib.* XI, *c.* XXII.

An autem supersedere tantùm, non verò novam legem in totum respuere liceat, sequentia demonstrabunt[1] : « Si is erat in Gallià rerum status, ut ei sicut cæteris provinciis orbis christiani, leges illæ non convenirent, jure naturali et ipsâ legislatoris intentione, ab earum executione liberi extiterunt. » Quid Gallos exagitant libertatum defensores, si cæteræ gentes, alio sub titulo, aliove ritu, idem jus observent et exerceant?

At enim, inquies, se tutos Galli putant, non modò naturali jure, aut intentione Pontificis, sed etiam Concilii generalis auctoritate superiori? Quid autem? An ideo in nos Vaticanâ ab arce fulmina detonabunt, quòd Concilii generalis decreto legem naturalem, ac Pontificis intentionem congruere rati, omnia in unum conjungimus, ac disciplinæ ecclesiasticæ servire cogimus?

Nempe, inquiunt, in Pontificem canonum eversorem, à Concilio pro potestate, animadverti posse dicitis. Quò enim pertinebat Concilii Constantiensis allegatus canon? Nonne ut constaret Pontificem Concilio contumaciter inobedientem, *debité puniendum*[2]? Jam ergo non nos Galli, sed tanta Synodus, pacis ecclesiasticæ instauratrix, vapulat.

At enim Constantiense Concilium de dubio Pontifice interpretandum erat. Absurdum. Fac tamen, ut mollioribus auribus parceremus, vim Concilio illatam, tortaque ejus verba. Quid deinde proficiunt? Nempe ostendimus, scandalosum et contumacem, utpote jam hæresis suspectum, pro dubio, imò pro nullo Pontifice haberi ab optimis ac pontificiæ potestatis studiosissimis Doctoribus[3]. Quid quòd mitiores ne sententiâ quidem, si rectè advertatur, sed verbis tantùm ab aliis discrepant? Hoc ergò peccamus, quòd Parisiensium, imò Concilii Constansiensis simplicitate magis, quam aliorum ambagibus ac subtilitate delectamur? Certè bonus et æquus Pontifex nihil metuit ab illis extraordinariis casibus, qui vix mille annis eveniant, uti ex Joanne Majore discimus. Sed tamen mortalem tantâ potestate præditum, tot tentationibus obnoxium, tantâ adulatione circumdatum, aliquo canonum metu coerceri oportet.

X. *Sedis apostolicæ majestas et potestas.*

Hic subit admirari Romanam potestatem, uniendæ Ecclesiæ natam, unde perducamur ad æternam charitatem, quâ in Deo unum simus. Petrus ergo et Petri successor, ne inter se dissentiant Ecclesiæ, communis traditionis interpres; ne incertis motibus fluitent, communium canonum executor, Sede apostolicâ auctore vel probante confectos custodit et vindicat. Hæc habens et exercens apostolica Sedes, tantâ antiquitus auctoritate viguit, ut postea, fidens dixerim, imminuta magis quàm aucta esse videatur.

En ille Leo Magnus ex Patrum traditione influentem in omnium animos edit epistolam[4]; Imperatorem adversum nactus, ad Ephesinam generalem Synodum, invitus, nec suo loco positus, cogitur, nec auditur. Itaque antiqua condemnatur fides. At ille latrocinalem Synodum valere non est passus; imperatoriâ potestate fretum Alexandrinum Dioscorum fregit; ad instaurandam cognitionem Imperatorem perpulit; Chalcedonensis Synodi auctor, ac deinde executor, ad constabiliendam communem Ecclesiæ fidem, invictâ potentiâ stetit.

Eâdem exequendi auctoritate freti, Gelasius, ac deinde secuti Romani Pontifices, adversùs Imperatores, ac regiæ urbis Antistites, in Chalcedonensem Synodum rebellantes, nullâ novâ Synodo indigere se professi, tantâ egere confidentiâ, tantâque vi, Imperatores totamque Orientalem Ecclesiam, ad condemnandos perduelles, solâ jam Sedis apostolicæ auctoritate perpulerint.

1. *Anon., idem, n.* 5. — 2. *Conc. Cons., sess.* V. — 3. *Dion. Carth. de auct. Pap., etc., part.* I, *art.* XXXV, *fol.* 342, *vers.*; *Dried., de libert. Christ., dist.* XL, *cap.* VI; *Bell.*; *Rosel. et alii pass.* — 4. Ad Flavianum.

Quid ubi nulla Synodus intervenit? Ecclesiarum consensione freti, haud minùs fiducialiter egerunt; Pelagianos nullo loco consistere passi sunt; ac superbis ne illud quidem solatium reliquerunt, ut ab œcumenicâ Synodo damnati viderentur. Quis autem Pontifex posteriore ætate, quâ nonnulis potestate aucti videntur, tantâ auctoritate tanta gessit? Tanta potest, auctore et executore Petro, capiti connexa Ecclesiarum fides!

An ideo putamus infirmam Sedis apostolicæ auctoritatem, quia Ecclesiarum consensum postulamus? Imò firmiorem. Id enim tantùm tribuimus Ecclesiis, ut agnoscant, ut sentiant, an communis interpres, satis ex communi traditione dixerit; in eâ acquiescant, in eâ Spiritûs sancti magisterium collocatum, neque unquam defuturum, certâ fide credant.

Nec minùs invicti fuerunt Romani Pontifices, cùm canones ab Ecclesiis, Sede apostolicâ, sive auctore, sive probante, susceptos vindicarunt. His Constantinopolitanos Præsules alta spirantes, et Principum gratiâ ferocientes, et à Nestorianis, Acacianisque usque temporibus, Ecclesiæ graves, tanquam in schisma erupturos animo providerent, quâ gravitate poterant, coercebant; Orientali Ecclesiæ, quæ novæ Romæ faveret, Nicænos canones opponebant; invictos se rati, quamdiu, ut ipsi profitebantur, secundùm canonum regulas paternorum rem gererent.

Itaque eorum tanta vis fuit, ut Agapetus Papa exul[1], et supplex Constantinopolitanum Præsulem[2] ad pristinam Trapezuntinam sedem, contra canones dimissam, amandaret; ab hâc quoque dejiceret, nisi rectam profiteretur fidem; ejus sociis certis conditionibus veniam indulgeret: ex quo illud, quod hujus Corollarii initio posuimus[3]: « Magna et apostolica Sedes antiquum obtinet, rectam fidem tuens; sanctarum Ecclesiarum sanctiones servans; » ubi oportuerit *indulgentiâ utens*.

Interim cum Episcopis rectam fidem et regulam secutis, æquo propemodum jure agebant. Eulogius Alexandrinus Episcopus scripserat se sancti Gregorii Papæ jussa capessere: At ille ea verba jussionis vocem procul à se amolitus; hæc ait[4]: « Quod verbum jussionis peto à meo auditu removete: loco enim mihi fratres estis, moribus patres. Non ergo jussi, sed quæ utilia visa sunt, indicavi. »

An non ergo ille se superiorem sentiebat? Id hæretici, id imperiti jactent: non enim intelligunt quænam à Domino constituta sit ecclesiasticæ potestatis ratio ac vis. At Gregorius, tam modestus quàm fortis intelligebat: « Nam quod, inquit[5], se dicit[6] Sedi apostolicæ subjici, si quâ culpâ in Episcopis inventur, nescio quis ei Episcopus subjectus non sit: cùm verò culpa non exigit, omnes secundùm rationem humilitatis æquales sunt. » Quam communem regulam omnibus præpositis esse voluit: « Sit, inquit[7], rector bene agentibus per humilitatem socius; contra delinquentium vitia per zelum justitiæ erectus; ut et bonis in nullo se præferat, et cùm pravorum culpa exigit, potestatem protinus sui prioratûs agnoscat. » Quod ille multis exemplis, Scripturarumque testimoniis prosecutus, sic denique concludit: « Summus itaque locus bene regitur, cùm is qui præest, vitiis potiùs quàm fratribus dominatur. » Itaque ille Gregorius, tam humilis, tam modestus, tam æquo cum cæteris jure usus, summâ potestate Constantinopolitanorum Præsulum superbiam contudit[1]; acta synodica per Sedem apostolicam dissoluta cassataque memorat[2], et antecessoris eâ de re sententiam vindicat: neque ullus unquam Pontifex majore constantiâ apostolicam auctoritatem exercuit. Quid ita? quia canones, quia priscas consuetudines, quia omnium fratrum jura æquè ac sua servabat, ut vidimus[3].

XI. *Quàm fædam ecclesiastici regiminis pontificiæque potestatis ideam, adversarii, ac præsertim auctor anonymus proferant, quàmque hæreticis faveant, dum papatui favere velle videntur.*

At auctor anonymus, qui de Gallicanis libertatibus scripsit, aliam papatûs ideam informavit[4]. Libro enim VI, quo caput III Gallicanæ Declarationis aggreditur, id agit, ut quia Romanus Pontifex, omnium fidelium Pastor etiam immediatus habeatur, omnia pro arbitrio ad se trahere possit, nullis obstrictus canonum, vel avitæ probatæque consuetudinis vinculis. Ac primum quidem eos affert locos, quibus universa Ecclesia, atque etiam Gallicana, Romano Pontifici subjecta sit, quod nemo nostrûm negat. Atque id ille sensit. Subdit verò[5]: « Hæc quidem ita in communi dicta negantur à nemine, quia nemini sunt incommoda; sed cùm ad praxim deducenda sunt, auctoritas Concilii generalis, libertas Ecclesiæ, canones et similia ponuntur: quasi verò illa excepta intelligantur in verbis Christi, aut etiam in declarationibus solemnibus[6]. »

Eo ergo nos adigit, ut non modò ex solemnibus obedientiæ Romano Pontifici præstandæ declarationibus, sed etiam ex Christi verbis ad omnia extraordinaria et arbitraria teneamur: ut, quia Christus generalibus verbis Petro dixerit, *quodcumque ligaveris, quodcumque solveris*, jam neque Ecclesiæ libertatem, neque canones, neque Concilia generalia allegare liceat.

Sanè ille prævidit obstitura sibi primorum sæculorum tot ac tanta documenta, quibus Romanus Pontifex, antecessorum quoque auctoritate, canonibus servire jubeatur: quæ nos libro XI executi sumus. Quo loco id etiam ostendimus, promissam sanè obedientiam, sed secundùm canones, et jure servato; cui etiam professioni, Romanorum Pontificum antiqua professio responderet[7]. At anonymus, ne prisca illa traditio, verborum Christi interpres sibi objici possit, commento illo cavet, quod jam confutavimus[8].

Ergone, inquies, nulla tunc canonum relaxatio; imò aliqua, non promiscua; extorta necessitate, non ad libitum profluа; provida et modesta, non quæ se super omnia jura superferret. Hæc ad undecimum usque sæculum permansse; hæc omnium cordatorum, præsertim verò Gallorum animis inhæsisse; hæc in Concilio Constantiensi stabilita esse; hæc paulò ante Constantiense Concilium, à Durando Mimatensi, Clemente V jubente, scripta esse vidimus[9]. Ille per dispensationes et exemptiones, impunem regnare licentiam, ac perdita esse omnia conclamabat; ille per Synodos generales his adhiberi modum, utque Ecclesia Romana *non omnia ad se traheret*, ne *omnia perderet*, postulabat[10]. Cætera alibi memorata, ac præsertim egregiam illam, jubente Paulo III, de reformandâ Ecclesiâ summorum virorum consultationem[11], atque ipsa decreta Tridentina præter-

1. Non erat exul Agapetus, quanquam non omnino suâ sponte Romam reliquerat. Hoc enim tantùm memorat Liberatus (*Breviar.*, cap. II). Agapetum gravibus minis Theodati Gothorum Regis territum, pro conciliandâ pace, legationem ad Imperatorem Justinianum suscepisse (*Edit. Paris*).

2. Anthimus Eutychianus Trapezuntinus Episcopus studio et favore Theodoræ Augustæ, post obitum Epiphanii C. P. in ejus locum suffectus est, consensu etiam Imperatoris, cui ille, multa dissimulando, se esse catholicum persuaserat; ita ut Justinianus ejus ordinationem ab Agapeto, tunc Constantinopoli degenti, approbari cuperet. At Agapetus nec Anthimum videre voluit, neque cum eo colloqui; quod causa fuit cur Imperator illum interrogaret de duabus in Christo naturis. Tunc Anthimum deprehensum Eutychianum Justinianus in exilium misit, et Agapetus Mennam magni Monasterii Abbatem, Patriarcham consecravit. Vid. Anast. vit. Agap., tom. IV Conc., col. 1787, et epist. Agap. ad Pet. Hieros., tom. V, col. 47 (*Edit. Paris*).

3. *Conc. C. P. sub Menn. Vid. sup., n.* 1. — 4. *Greg. Mag., indict.* I, *lib.* VIII, *epist.* XXX, *tom.* II, *col.* 919; *al. lib.* VII, *ep.* XXX. — 5. *Greg. Mag.. indict.* I, *lib.* IX, *ep.* LIX; *col.* 976, *al. lib.* VII, *ep.* LXV. — 6. Byzacenus Primas. — 7. *Idem*, *Reg. Past.*, *part.* II, *c.* VI, *ibid.*, *col.* 20, 22.

1. *Lib.* IX, *ep* XII; *al. lib.* VII, *ep.* XXIV; *pass. in ejusd. ep.*

2. Nempe acta Constantinopolitani Concilii an. 585, quæ Pelagius II, Gregorii antecessor, ideo rescidit, quod Joannes, dictus *Jejunator*, C. P. Antistes, se *Episcopum universalem* appellasset. Miror sanctissimum Patriarcham Mennam illo superbo nomine ubique appellari in Concilio C. P. an. 536 (*Edit. Paris*).

3. *Sup. lib.* XI, *c.* XII. — 4. *Anon.*, de Libert., *etc.*, *toto lib.* VI. — 5. *Idem*, *c.* II. — 6. Quibus Episcopi Papæ obedientiam profitebantur. — 7. *Sup. lib.* XI, *c.* VIII. *Vid. quoque lib.* IX, *c.* XXI. — 8. *Dissert. præv.*, *num.* LXXX, LXXXI, LXXXII. — 9. *Vid. lib.* IX, *c.* XVI, XVII, XVIII, XIX. — 10. *Sup. lib.* VII, *cap.* XVIII. *Durand.*, *de modo celeb. Conc.*, *etc.*; *Vid. Dissert. præv.*, *n.* L. — 11. *Idem*, XI, *c.* XVIII.

mittimus. Quidnam ergo illud esse dicemus, quo potestatis pontificiæ, secundùm anonymum, totus sese *fulgor explicuit?* An cùm non jam ferè tutandis canonibus, sed exemptionibus, dispensationibus, reservationibus, denique extraordinariis arbitrariisque mandatis et imperiis eminere cœpit auctoritas, cùm Papa longè positus, tot capitula, tot monasteria, de quibus ne cogitare quidem vacat, immediatè regenda suscipit, proprios arcet Episcopos, atque ab iis suum quoque Clerum avellit; cùm episcopalem jurisdictionem in Monachos atque in mulieres effundit, aut effusam tutatur; cùm denique Romana Curia Episcopos veluti adversos habere, in tot exemptis præsidium ac firmamentum ponere voluisse visa est? Hiccine ille est Ecclesiæ Romanæ fulgor explicitus? an fumus potiùs? At nos ex illo fumo dari lucem votis omnibus supplicamus. Id in Concilio Tridentino, pro temporum quidem necessitate, inchoatum, Ecclesiæ gratulamur; certòque statuimus, nunquam Ecclesiæ catholicæ, nunquam Sedi apostolicæ suam dignitatem constituram, nisi defensis canonibus, adscitisque Episcopis, quos ipse Christus adjutores dederit.

XII. *Quam falsò asserant Gallicanâ Declaratione contentam doctrinam dissidiorum occasione proditam aut innovatam : Cleri Facultatisque Parisiensis antiqua monumenta replicantur : nova etiam produntur : quædam Gallis malevolentissimè ab anonymo objecta refelluntur : votum auctoris ejusdemque erga Ecclesiam catholicam Sedemque apostolicam devotus animus.*

Jam luce est clarius pessimè objectum Gallis, quòd de Sede apostolicâ malè sentiant, cujus dignitatem confirmare et illustrare non cessant. Sed quandoquidem auctor anonymus Tractatu de Libertatibus Gallicanis eâ de re mendacissimè ac malevolentissimè scripsit, non ferèmus christianissimi regni impunè violari majestatem.

Ac primùm grave illud est, quòd semel atque iterum inculcat[1], à Bonifaciani dissidii tempore, Gallorum in Sedem apostolicam studia refrixisse : cùm, ut cætera omittamus, id etiam imperissimis rei historicæ notum sit, post ea dissidia, sub Benedicto XI et Clemente V, aliisque Pontificibus, Curiam pontificiam translatam ad Gallias, atque Avenione toto fere sæculo residentem, cum Gallicano regno conjunctissimam, ejus obsequiis floruisse. Sed nos insulsissimum commentum jam confutavimus[2].

At anonymus graviora protulit. Nempe et id scribere ausus : quæ à Gallis scriptoribus de Romani Pontificis auctoritate proferuntur, « avitum ac ferè ingenitum testari illius nationis erga sanctam Sedem studium magis fortè quàm modernorum affectum[3]; » tanquam ab eo studio moderni desciverint. Posteà : « Quòd Galli aliquibus schismaticorum nomine suspecti sunt, aut inimicorum esse invidiam aut politicorum minas ;..... aut fortè justum piorum metum; ne si crescat pontificiorum mandatorum neglectus, in contemptum transeat, qui à schismate solet non longè abesse : » quasi jam Gallis solemne sit pontificia mandata negligere. Gravius et acerbius illud[4] : « Ferè pœnitere Galliam, quòd olim sanctam Sedem tantâ reverentiâ prosecuta fuerit, tantâ humilitate audierit, tanto zelo defenderit. » At illud dirum et abominandum de Gallicanis etiam Antistitibus dictum[5] : « Frustra Antistites Gallicani auctoritati pontificiæ gravissimum vulnus illaturi honorificâ præfatiunculâ ferrum occultant : » ut parum esse videatur, quòd Romano Pontifici adversentur, nisi etiam blandientium ac venerantium specie, parricidiales manus inferant. Quo argumento? quâ probatione? nullâ : nisi quòd avitam, Ecclesiæ catholicæ Sedique apostolicæ salutarem, certè tot retrò sæculis, à studiosissimis Sedis apostolicæ defensoribus pro innoxia habitam, sententiam, nullâ cujusquam offensione proponunt.

Et quidem toto anonymi tractatu sparsum illud[1] : priscas illas de Ecclesiæ catholicæ et Conciliorum generalium auctoritate sententias, in Gallià tunc esse prolatas, « cùm Reges à Romano Pontifice dissiderent. » In his igitur Gallos « aulæ desideriis obsecutos, atque alicujus spei vel timoris impulsu » esse permotos; quin ipsos Episcopos Gallicanos, anno 1682, « odiosam et importunam objecisse doctrinam, ut summum Pontificem ab executione Lugdunensis de Regaliâ canonis deterrerent. » Sed hæc quàm falsa sint, quàmque iniquo animo exprobrata, alia Ecclesiæ Gallicanæ acta testantur.

Vetusta omittimus; posteriorum sæculorum exempla proferimus. Nullum sanè erat christianissimo regno cum Martino V dissidium, cùm sacra Facultas Joannem Sarrazinum, qui conciliarium statutorum vigorem in summo Pontifice reponeret, repellebat, et ad ista adigebat; quòd « tota auctoritas dans vigorem statutis conciliaribus, residet, non in solo Pontifice, sed principaliter in Ecclesiâ catholicâ, et Spiritu sancto[2]. »

Nullum erat dissidium cum Romanis Pontificibus, eo tempore quo eadem Facultas ad hæc Lutheranos compellebat, ut Ecclesiæ catholicæ et Conciliorum generalium determinationes absolutè admitterent; decreta verò Romanorum Pontificum ita, « si ab Ecclesiâ recepta et approbata » essent[3].

Nullum erat dissidium, cùm editis adversùs Lutherum articulis, ecclesiasticam potestatem exponere aggressi, Pontifici quidem suam; at, ut errare non posset, non nisi Ecclesiæ catholicæ et Conciliis generalibus tribuebant.

Nullum erat dissidium, cùm toti orbi christiano Tridenti collecto, atque ipsi Pio IV testatum volebant, se in Constantiensibus, iisque conjunctis Basileensibus decretis persistere, ac porrò perstituros, neque laturos unquam, ut sacrosancta decreta ullâ vel ambiguâ formulâ læderentur[4].

Recentiora ac nostri sæculi exempla postulas? Nullum erat dissidium anno 1614, cùm gravis illa extitit de tertii Ordinis articulo, ac Regum suprema auctoritate dissensio : et tamen in actis Ordinis ecclesiastici conscriptum legimus[5] : lecto articulo, Patribus visum « eo articulo sterni viam ad schisma; ac fieri ut civiles Ordines nullâ auctoritate, nec potestate legitimâ de verbo Dei judicent, decernantque quid illi congruat; damnent ac ligent conscientias; quæ auctoritas Concilio generali et Ecclesiæ universæ spirituali potestati reservata est. » Quo etiam die pomeridiano conventu iteratum; « hujus quæstionis judicium Concilio œcumenico reservatum. »

At enim, inquies, non hic tractabant quæstionem, neque conciliarem potestatem cum pontificiâ comparabant. Rectè. Tantò ergo magis, quæ animis erant insita, nullo contentionis studio proferebant; arduam quæstionem, summâque inter Catholicos dissensione agitatam, ubi etiam de Papæ auctoritate quæreretur, *Concilio œcumenico*, sive ut explicitiùs in superiori congregatione dictum erat, nec jam repetere necessarium, *Concilio œcumenico et Ecclesiæ catholicæ potestati* reservabant; de fidei quæstionibus terminandis communem Cleri consensum simplice animo testabantur; sancti et orthodoxi mirificas laudes à Paulo V summo Pontifice, Brevi speciali edito, referebant.

Nullum erat dissidium anno 1625, cùm Clerus Gallicanus Stephani Louytrii Decani Nannetensis, apostolicæ Sedis auctoritate prolatam sententiam adversus Episcopum Leonensem, declaratione editâ, impiam, sacrile-

1. *Anon., lib.* I, *c.* XVI, *n.* 2; *lib.* III, *c.* IX, *n.* 3. — 2. *Sup. lib.* III, *c.* XXIII, XXIV, XXV; *lib.* IV, *cap.* XXII; *lib.* X, *c.* XXV. — 3. *Anon., lib.* VI, *c.* II, *n.* 1, 2. — 4. *Id., lib.* IX, *præf.* — 5. *Ibid., lib.* VII, *c.* I, *n.* 3.

1. *Anon., lib.* III, *c.* VIII, *n.* 9, 10; *lib.* VIII, *præf., n.* 1; *ibid., c.* VIII, *n.* 2; *lib.* IX, *c.* X, *n.* 3, 4; *in concilus. oper., n.* 13, *et pass.* — 2. *Sup. lib.* XVI, *c.* XXI. — 3. *Idem, cap.* XXIII. — 4. *Dissert., præv., n.* X X. — 5. *Proc.-verb. de la Chambre ecclés.*, 1614, *du mardi* 30 *Déc. Mém. du Clergé, tom.* I, *p.* 198, *édit.* 1673.

gam, nullam esse censuit[1] : accepto deinde nuntio declarationem à summo Pontifice esse abrogatam, Regi christianissimo totius Cleri nomine supplicavit[2] : si res pacificè neque Romæ, neque in Gallià componi posset, « permitteret nationale Concilium, ut consuleretur quid factu opus esset, et ut Concilium œcumenicum peteretur. » Concessum à Rege, cum Legato actum, missum Romam[3] commonitorium, allatumque imprimis, « non potuisse à Papâ contra tot Episcopos decerni, nisi illis auditis, datâque commissione in partibus, juxta concordata et privilegia Ecclesiæ Gallicanæ; ab Episcopis Gallicanis postulatum nationale Concilium; ac nisi Breve apostolicum premeretur, daturos ibi operam, ne quid libertates et privilegia Ecclesiæ Gallicanæ detrimenti caperent[4]. » Quid plura? Pressum Breve; Louytrius à sententiâ destitit; Leonensi Episcopo satisfecit.

Nullum erat dissidium anno 1650, cùm occasione viri illustrissimi Renati de Rieux de Sourdeac, Episcopi Leonensis, à Commissariis apostolicis depositi, atque aliorum Commissariorum sententiâ[5] restituti, veritus est Clerus ne provinciarum juri et canonico ordini noceretur. Itaque solemni protestatione editâ, et Nuntio ritè intimatâ, id egerunt, « ut Episcoporum judicia, congregatis in Synodo provinciæ Patribus, salvo jure appellationum ad Romanam Sedem, antiquâ canonum auctoritate reservarentur; neve apostolicis litteris ullum sibi præjudicium fieri possit; neve trahantur eadem in exemplum, quo quisquam sibi putet contra salutarium reverentiam regularum temerè quid licere[6]. » Sic cavebant ne adversùs canones extraordinaria et arbitria mandata valere putarentur.

Nullum erat dissidium anno 1656, cùm sacræ Facultatis jussu, postulantibus ac probantibus Episcopis, in ordinario ac frequenti concessu Lutetiæ congregatis, è Francisci Guillovii thesi hæc præsertim erasa sunt[7] : « Concilia ad melius convocari; in his, à Pontifice auditis Episcoporum sententiis ac judiciis, pro suâ auctoritate certoque et infallibili charismate, verbum fidei pronuntiari. » Substitutum illud : « Episcoporum jurisdictionem esse juris divini, et esse immediatè à Christo, eosque in Conciliis generalibus verè esse judices; atque in his ex eorum judicio summum Pontificem pronuntiare. »

Denique nullum erat dissidium, cùm per eadem ferè tempora tot adversùs Jansenium acta confecta sunt, laudatique à Romanis etiam Pontificibus Episcopi Gallicani; cùm tamen priscæ disciplinæ traditionisque memores, pontificias Constitutiones ita admitterent, exequendasque mandarent, ut à se factâ deliberatione, datoque judicio, acceptatas et interpretatas, ut ex actis publicis fusè docuimus[1].

Memorat anonymus, lib. VIII, inculcari frequenter ab Episcopis Gallicanis, jurisdictionem Episcoporum ita esse de jure divino, ut eam « à sanctâ Sede neutiquam accipiant; eo fine, ut summum Pontificem à proferendo circa controversiam de Regaliâ judicio deterrerent; aut si quid pronuntiaret, minoris videretur esse auctoritatis[2]. » Tum in eodem libro hæc habet[3] : « Abstinuissemus ab hujus quæstionis tractatione, non solùm propter ejus difficultatem, sed etiam quia, cùm sacrum hunc Ordinem maximè veneremur, displicent nobis quæcumque veneratione illam possunt quâvis occasione imminuere : nisi animadvertissemus illustrissimos Episcopos Parisiis congregatos suam in Deum jurisdictionem referre tum maximè conatos, cùm justis summi Pontificis decretis repugnabant. » Quis ferat derisorem, reverentiæ specie, talia exprobrantem? Qui si Ecclesiæ Gallicanæ et sacræ Facultatis acta toties publicata et à nobis relata[4], amico animo perlegisset; profectò fateretur jurisdictionem episcopalem, nullo non tempore, ut à Christo immediatè profectam apud nos prædicatam; neque nostrâ aut avorum memoriâ unquam contigisse, ut quisquam hominum contrariam sententiam impunè propugnaret. Quæ nunc, si Deo placet, vir amicissimus et erga episcopalem ordinem obsequentissimus, adversùs Pontificem comparata esse prædicat.

Hæc quidem sunt iniquissima; hoc verò absurdissimum, quòd appellationes ad Concilium generale factas eo nomine elevat, quòd, « occasione dissidiorum, vel schismatis, natum sit genus illud appellationum, tum si Papa negaret, quod ex parte Regis rogaretur, aut vellet contra ipsum ejusve subditos procedere[5]. » Quis enim appellaret, nisi aliquod existeret gravamen aut dissidium? An appellatum vellet ab eo qui omnia largiretur? Cæterùm de illis appellationibus, quàm schismate antiquiores sint, quàmque non tantùm à Gallis, sed etiam ab aliis frequentatæ, suo loco ostendimus[6]. Hic quidem commonere volumus, quàm non modò iniqua, sed etiam insulsa auctor anonymus contra Gallos scripserit.

Cujus etiam generis illud est quod passim exprobrat de dispensationibus apud Gallos maximè frequentatis[7] : quasi alibi canones purè obtineant; nullæ translationes; nulla pluralitas; nullæ commendæ sint; uni tantùm Galliæ in dispensandis gratiis desudet Curia? An quia non quemadmodum illi laicorum invasiones assiduè improperant, ita nos ad invidiam usque objicimus, oppressam ab Inquisitoribus ordinariam potestatem; erepta Episcopis de fide judicia, quibus maximè episcopatus constat; ecclesiasticos reditus, per gravissimas pensiones, easque resignabiles in frustra concisos, ac beneficiariis nudum propemodum relictum titulum; aliaque hujus generis innumerabilia, à quibus puri sumus, ideo disciplinam apud nos profligatam confiteri oportet; florere apud eos, quos inter extraordinaria et arbitraria imperia sine more modoque vigent? Et quidem utinam omnes prophetarent! Cæterùm, si gloriari oportet, id dicam, quod exteros audimus sæpe memorantes : nullum esse regnum, in quo magis religio floreat, quàm hoc christianissimum; nullum, in quo sit Clerus doctior, sanctius sacerdotium, monastica disci-

1. Rem ut gesta est narrabimus. Summus Pontifex Doctores GALLEMANT et DUVAL, ac P. DE BERULLE Congregationis Oratorii Præpositum generalem, tam in spiritualibus quam in temporalibus, præfecerat omnibus monasteriis Monialium Carmelitarum in Galliâ constitutis. Plurimi autem Episcopi intercesserant, ne Bullæ et Brevia apostolica, eâ de re missa executioni darentur, quos inter D. DE RIEUX Episcopus Leonensis enixè contendebat, Episcoporum auctoritatem in Moniales eam esse, quam Papa nullo decreto, nullâ Bullâ posset convellere. Itaque Moniales Carmelitas Morlanenses suæ diœcesis, quæ ultro episcopali suæ jurisdictioni se submiserant, transtulit primùm in domum suam episcopalem, et inde in castellum Brestiæ. Verùm D. DE LOUYTRE delegatus à Cardinalibus DE LA ROCHEFOUCAULD et DE LA VALETTE, ut in eâ causâ Papæ nomine judex esset, venit Leonam; ibique latâ sententiâ, jussit Moniales anathemate innodari, Ecclesiam cathedralem Leonensem interdici, et ipsum Episcopum ab omni ministerio episcopali suspendi, nisi intra decem dies dictas Moniales ad Papæ obedientiam reducere conaretur. At Clerus Gallicanus indignè ferens D. DE LOUYTRE hæc tam multa tantaque nullo jure fuisse molitum, illud egit, quod hic à BOSSUET narratur (*Edit. Paris*).

2. *Mém. du Clergé, tom.* I, *part.* I, *tit.* I, *c.* L, *n.* 14, 15. *Vid. Rec. des Prèc. concern. l'Hist. de Louis XIII, tom.* IV, *p.* 310 *et seq.* — 3. Ad Oratorem regium. — 4. *Mém. du Clergé. tom.* I, *part.* I, *tit.* I, *c.* L, *n.* 26.

5. Reus majestatis postulatus fuerat D. DE RIEUX Episcopus Leonensis; eo quòd operâ suâ et consiliis favisset Mariæ Medicææ Regis matri è regno fugienti; ipse apud Belgas absque Regis licentiâ esset commoratus, quo tempore rerum non parvam conturbationem in regno creaverat Regimæ matris et Gastonis fratris Regis fuga. Quapropter de sede suâ dejectus est anno 1735, judicio DD. DE BARRAULT Archiepiscopi Arelatensis, BOUTHILLIER Turonensis Coadjutoris, DE NOAILLES Florinopolensis, DE HARLAY DE SANCY Malocloviensis Episcoporum, quos Urbanus VIII Commissarios in hâc causâ delegaverat. Quievit quidem D. DE RIEUX, quandiu vixit Cardinalis DE RICHELIEU, quem in illo negotio sibi adversarium sentiebat, et cujus non immeritò ultricem potentiam ulterius experiri verebatur : Gallicani verò Præsules, licèt ferrent ægerrimè hoc judicium, cùm injustum, tum nullo ordine canonico latum, eadem de causis siluerunt. Sed mortuo Cardinale, Episcopus Leonensis, interjectâ appellatione, postulavit ut Innocentius X judicium in se latum juberet retractari; qui Pontifex, anno 1646, septem Episcopis causam retractandam et suprema auctoritate judicandam commisit; atque tunc demum Episcopus Leonensis innocens omnium sententiis absolutus est. Vid. *Mém. du Clergé.* Gall. Christ. *Hist. de Louis le Juste*, auct. Dupl. (*Edit. Paris*).

6. *Mém. du Clergé, tom.* I, *part.* I, *tit.* I, *c.* L, *n.* 37, 41. — 7. *Sup. lib.* VI, *c.* XXVI.

1. *Sup. lib.* X, *c.* XVII, XVIII. — 2. *Anon., lib.* VIII. *præf.* — 3. *Idem, c.* VIII, *n.* 1, 2. — 4. *Sup. lib.* VIII, *c.* XIV, *et pass. toto lib. et seq.* — 5. *Anon., lib.* X, *cap.* VI, *n.* 6. — 6. *Sup. lib.* V, *cap.* VIII, IX : *lib.* X, *cap.* XXIII, XXIV *et seq.* — 7. *Anon., lib.* VI, *c.* I, *n.* 2, *et alibi pass.*

plina castior ac severior, morum doctrina purior, Scripturarum et antiquitatum ferventius studium; nullam denique gentem, quæ accuratam disciplinam, si quis id fortiter aggressus sit, æquiore animo passura videatur.

Desinant ergo nos incessere calumniis, tanquam ea quam Galli tuemur, doctrina è dissidiis orta sit. Cogitent potiùs nostrâ memoriâ, aulicis artibus pressam, ultro postea erumpere, ac facilè promi, quod est pectori insitum. Faxit autem Deus, ediscant Ecclesiæ regendæ Principes, ecclesiasticum regimen, non aulæ flatibus ac motibus, sed æternâ veritate ac Patrum traditione niti oportere.

Denique quod objiciunt, cæterarum gentium consensione nos premi, ac posse à Pontifice securè damnari Galliam, decreto ex nostris quoque dogmatibus totius Ecclesiæ consensu valituro; tanquam Ecclesia Gallicana, tanta Ecclesiæ pars, eaque florentissima nihil sit. His quidem objectis, inscitiam, hostilemque animum, non modò adversùs Galliam, sed etiam adversùs Ecclesiam universam produnt. Nempe dum Rex optimus, ac pietate major quàm armis, tot egregiis ac immortalibus titulis, id etiam addit, ipso regnante, excisam, hæresim in Galliis, tum ipsam Galliam, sub tam pio Principe, erroris aut schismatis damnari posse confidunt. Sed frustra sunt. Non ita œcumenici Constantiensis Concilii jacebit auctoritas : non ita Ecclesia catholica repente mutatur; nec per cæteras gentes, usque adeo prostratam veritatem arbitramur, ut ejus apud se tot vetusta, tot recentia monumenta oblitterari sinant. Quòd si tanta quæstio tantis Catholicorum altercationibus nobilis, in quâ conciliaris papalisque auctoritatis summa vertitur, jam finienda est, non sine œcumenico Concilio eam finiri posse sentiunt : aderit omnium sæculorum firma traditio : evigilabunt sui memores Episcopi; ac Spiritus sanctus veritatem vindicabit.

Illud etiam exprobrant, gratam hæreticis esse eam, quam Episcopi Gallicani de Concilii auctoritate Declarationem ediderunt. At nos contrà experimur, obstinatis hæreticis eam esse molestissimam, quâ calumniandi causas detractas esse sentiant. Qui verò modestiores sunt ac pacatiores, hos in Ecclesiam catholicam Sedemque apostolicam propensiores evadere, toti Ecclesiæ gratulamur.

His ergo intelligimus Petrum ab alto vocari, quemadmodum olim in Actis[1], ut comedat *quadrupedia et serpentia terræ et volatilia cœli;* mundaque æquè ac immunda in sinum congerat, in corpus trajiciat, unitati servet aut reddat.

Jam qui Declarationem Gallicanam veram quidem esse, sed tamen præposteram objiciunt, neque ecclesiasticæ rei conducere, ut ultro Catholici nova et contentiosa tractent; hos quidem confutavimus[1]; neque iterare piget, à nobis non nova proferri, sed à majoribus quæsita, imò etiam definita, quæ catholicæ Ecclesiæ, Sedisque apostolicæ æquitatem dignitatemque commendent.

De Regaliâ, cujus gratiâ Declarationem Gallicanam exortam esse volunt, alii dixerint. Ego hoc tantùm extensam fortè nullo malo animo, sed ex prætenso, ac dudum præconcepto jure; Regaliam haud tantam esse rem propter quam jusque fasque videretur, ex apostolicâ Sede tantos intentari metus, tanquam omnia ruerent.

Quod aiunt, Declaratione provisa esse remedia, si quid gravius immineret; arcanorum inscius quid dicam? Neque viri graves fortè succenseant, si tot inter minas, christianissimo regno, ex avitis consuetisque dogmatibus, aliquid præsidii comparetur; quæ præsidia qui Gallis erepta esse velint, cogitent evenire posse ea tempora, quibus ipsis Ecclesiæque, ac Sedi apostolicæ necessaria esse videantur.

Nunc postquam de susceptâ quæstione dicta sunt omnia, de me uno verbo dicam. Ac primùm, Deo teste, profiteor, eum esse me, qui Sedi apostolicæ ac pontificiæ majestati impensissimè faveam; et confido fore ut, si qui bono animo hæc quærant, id sentiant; Sedi apostolicæ sua et antiqua et tuta, humilis pacificusque reddo; hostibus, ne per aliena et falsa eam oderint, consulo; catholicis hominibus, ne utrinque fortè sint nimii, vera et æqua præmonstrare satago; Gallos meos, ac præsertim Episcopos, nonnullis suspectos, tanquam Sedi apostolicæ aliquid detractum velint, ab ea contumeliâ vindico; tuta ab illis esse omnia, priscis exemplis monumentisque probo; Petrum has super aquas tutum incedere, neque frustra trepidare moneo et hortor; utcumque est, securus hanc causam ad Christi tribunal perfero. Si Sedes apostolica utrique parti, æquo jure consulens, silere interim edixerit, polliceor pariturum; denique ad supremum usque halitum, in Ecclesiæ catholicæ, Romanæque et apostolicæ Sedis, in eâque sedentis Romani Pontificis potestate esse me futurumque profiteor. Ita me Deus salvum velit; ita me Petrus; ita me Pater sanctissimus habeat oviculam ad ejus pedes pro pace ecclesiastica suspirantem: sub quo incurvari peto altitudinem sæculi frustra intumescentis, Turcicamque barbariem, hæreticamque et schismaticam, quocumque loco vel se exerit, vel latet, superbiam; atque id supplico ab his nostris abesse temporibus, ut hæc tam antiqua, tam sana, audens dixerim, tam pacifica, tam modesta, ferre non possint.

1. *Act.*, x, 12.

1. *Dissert. præv.*, *n.* VII, VIII, IX, X, XI.

GALLIA ORTHODOXA.

SIVE VINDICIÆ SCHOLÆ PARISIENSIS TOTIUSQUE CLERI GALLICANI

ADVERSUS NONNULLOS.

DE CAUSIS ET FUNDAMENTIS

HUJUS OPERIS

PRÆVIA ET THEOLOGICA DISSERTATIO.

I. *An tacere oporteat Gallos, erroris ac schismatis ab illustrissimo Rocaberto et aliis, apud summum Pontificem accusatos.*

Aggressuro gravissimam quæstionem, veteremque scholæ Parisiensis, imò verò totius Ecclesiæ Gallicanæ sententiam ab omni erroris suspicione defensuro, multa sanè occurunt, quæ à scribendo deterreant, multa quæ impellant. Deterret imprimis illa insita pectori Sedis apostolicæ reverentia, atque in ejus laudem propensio singularis, omni quidem tempore, (quippe quæ ab ipsâ fidei catholicæ ratione ac professione profecta sit) nunc autem vel maximè sub Innocentio XII, optimo, justissimo, beneficentissimo Pontifice ac parente, cujus in obsequium pronæ Regis invicti; ac totius regni christianissimi voluntates. Etsi enim satis nobis conscii sumus, ego et cæteri Episcopi ac Theologi Gallicani, priscâ illâ sententiâ, quam Parisiensium et Gallicanam vocant, amplificari, commendarique Sedis apostolicæ majestatem, tamen, vel in speciem à nobis imminutam videri, idque à tot adversariis per universum orbem tantis jactari clamoribus, molestissimum est. Ac profectò, si ab iniquis censoribus impetrari potuisset ut nos tranquillos sinerent in Ecclesiæ catholicæ, et fidei apostolicæ sinu conquiescere, tutiore conscientiâ sileremus. Sed enim gravior nos cura sollicitat, tot editis libris, atque etiam recentissimis illustrissimi Rocaberti, Archiepiscopi Valentini, prægrandibus scriptis, datis quoque litteris ad optimum Pontificem, erroris ac schismatis, quin etiam hæresis postulatos. Quam accusationem si taciti ferimus, priscum illud Galliæ semper orthodoxæ evanescit decus, eaque gloria, quam apud plebes nostras in Christo nos habere oportet, concidit. Quo loco commemorare non piget eos qui scripserint, in his quidem quæstionibus de summâ catholicæ fidei agi, quasi nunc primùm in Ecclesiâ audiantur, non autem à tot sæculis, nullo erroris, nullo schismatis metu pertractatæ fuerunt.

II. *Duo libelli memorantur, unà cum censurâ illustrissimi Archiepiscopi Strigoniensis.*

Ac primùm divulgati libelli duo, quorum alteri titulus : *Ad illustrissimos et reverendissimos Galliæ Episcopos disquisitio theologico-juridica super Declaratione Cleri Gallicani factâ Parisiis* 19 *Mart.* 1682[1]. Alter inscribitur : *Doctrina quam de primatu, auctoritate, et infallibilitate Romanorum Pontificum tradiderunt Lovanienses sacræ theologiæ Magistri, ac Professores tam veteres quàm recentiores, etc. Declarationi Cleri Gallicani de ecclesiasticâ potestate nuper editæ, opposita.* Uterque anonymus : utroque nobilissimæ scholæ Parisiensis, totiusque adeo Cleri Gallicani antiquissima sententia non tantùm impugnatur, verùm etiam proscribitur, ut « quæ faveat hæreticis, Romanum Pontificem dignitate primatûs, divinâ ei ordinatione constituti, exuat, ac Sedem Apostolicam labefactet; quin etiam exsuscitet Wiclefi errores à Constantiensi Concilio condemnatos[2]. » Miram rem! ut quod Synodus Constantiensis de supremâ Conciliorum auctoritate sanxerit, in Wiclefo ipsa proscripserit. *Doctrinæ Lovaniensium* quis auctor fuerit, etiamnum ignoramus. Nicolaus Dubois sacrarum litterarum in Universitate Lovaniensi Professor primarius, se ipse *Disquisitionis* auctorem professus, parum probatus suis, clamosior scilicet, quàm doctior, alias scriptiunculas sparsit, ut, si non vi ac pondere, nos numero saltem premere velle videatur. Atque hæc apud vicinos Belgas agebantur. Verùm ex longinquo gravioris belli metus; nec jam disquisitio, aut tractatio, sed censura. Nempe illustrissimus Georgius[3], Strigoniensis Archiepiscopus, ac regni Hungariæ Primas, ostentatâ primùm Concilii nationalis auctoritate, (credo ut Clero Gallicano parem Hungarici Cleri auctoritatem opponeret) ipse interim, *dum præfata Synodus suo tempore celebretur*, cum quinque fortasse vel sex Episcopis non est veritus, tot Gallicanorum Episcoporum, ipsiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ, ut quidem ipse perhibet, « decreta configere, propositiones interdicere, proscribere, prohibere, ut quæ christianis auribus absurdæ, ac planè detestabiles, noxiæ, periculosæ in fide, ac per Hungarici quoque regni provincias à satanæ ministris disseminatæ, blandæ pietatis specie schismaticum virus instillent[4]. » En schismatis rei ac satanæ ministris venena subministrant tot catholicarum Ecclesiarum præsides, Sedis apostolicæ communicatores; certè, ut cætera omittamus, intactâ, innocuâque doctrinâ, quam nulla unquam Ecclesiæ censura proscripsit. Id enim primus omnium, ac solus remansurus Strigoniensis Archiepiscopus prolato judicio fecit, sibi ipse contrarius : quippe qui de nostrâ doctrinâ sententiam tulerit, simul pronuntiaverit, « ad solam Sedem apostolicam divino et immutabili privilegio spectare, ut de controversiis fidei judicet. » Quâ de re non est hîc dicendi locus.

1. *Vid. præf. aut. in append.* — 2. *Doct. Lov., præf. Vid. disquis., art.* IV, *p.* 21, 22. — 3. Zelepechimi. — 4. *Cens. Hungar. Vid. in Vind. doctr. maj. schol. Paris.*

III. *Eminentissimi Cardinalis Dagtirrei sententia.*

Cæterùm Hispani cum Belgis coronæ suæ subditis concinunt. Primus omnium vir eruditissimus atque amicissimus, ac multis jam titulis clarus, nunc etiam Romanâ purpurâ decoratus, F. Josephus Daguirreus volumen ingens edidit, cujus inscriptio est : *Auctoritas infallibilis, et summa cathedræ sancti Petri, extra et supra Concilia quælibet, atque in totam Ecclesiam denuo stabilita, etc., sive Defensio cathedræ sancti Petri adversùs Declarationem nomine illustrissimi Cleri Gallicani, editam Parisiis*, die 19 Mart. MDCLXXXII. Et is quidem passim inculcat doctrinam eam quam tradit, « fide divinâ et catholicâ certam, quæ proindè sine hæresi negari non possit; opinionem negantem refutandam tanquam hæreticam[1], » alibi ex Melchiore Cano erroneam; declarationem autem ab Episcopis Gallicanis revocandam publicè, ac penitus abolendam; cùm singulæ ejus theses gravissimis censuris notatæ inveniantur ab omnibus ferè catholicis scriptoribus doctoribusque, et nuperrimè à censoribus Romanis[2]. » Quâ de re nihil inaudivimus. Cæterum, inquit[3], in hâc florentissimâ Academiâ Salmanticensi, cæterisque Hispaniæ, ubi nemo curialis est, omnes uno animo illas theses diris, et execrationi devovent, idque palam testabuntur, si pontificium de ferendo judicio mandatum acceserit. » Hæc vir optimus et candidissimus hostili nimis animo, ac gentis suæ præjudiciis actus, in Gallos curiales visos, quòd avitam doctrinam tueantur, eam quam Hispani quoque et Belgæ antiquitus propugnaverint. Scilicet curialis Tostatus Salmanticensis Academiæ lumen, ipsi eminentissimo Daguirreo *Hispaniæ Salomon*[4] curialis Adrianus VI Papa, columen Lovaniensis Academiæ, aliique omnes statim cum laude appellandi, qui Parisiensium sententiam toto orbe celeberrimam, et ab omni notâ integram, tùm cùm Galli Hispanique ac Belgæ mirum in modum consentirent, acceptam à majoribus, penitus imbiberunt.

Quin etiam scriptor clarissimus, nec unquam sine honore nominandus, cùm tot ac tantos appellaverit, qui Parisiensibus consentirent, mirari se dicit, in tantâ eruditionis luce, quanta et qualis fulget in hoc politissimo sæculo, potuisse existere, præsertim Lutetiæ Parisiorum, qui revocarent AB ORCO opinionem illam de potestate Synodi œcumenicæ supra Papam[5]. AB ORCO? sententiam, quam tot viri pii doctique, neque Galli nostri tantùm, verùm etiam Itali, Hispani, Belgæ, ipso etiam teste, propugnarint. Quo quid est iniquius comparatum?

Cùm autem sic exarserit vir mitissimus, tamen pro æquitate suâ, *ab omni censurâ abstrahendum docet*[6] : memor scilicet severi diplomatis Innocentii XI, anno 1679 districtè « præcipientis, in virtute sanctæ obedientiæ, omnibus catholicis scriptoribus, ut caveant ab omni censurâ et notâ, et à quibuscumque conviciis, contra eas propositiones, quæ adhùc inter catholicos hinc indè controvertuntur, donec à sanctâ Sede, re cognitâ, super eisdem propositionibus judicium proferatur. » Quæ sanè præcepta quàm observaverit, qui diris, qui execrationi, ut AB ORCO revocatam, contrariam sententiam devovet, ipsi æstimandum relinquimus. Sanè pro virili parte id agit, ut ab omni censurâ in Parisiensium sententiam, *saltem directè latâ*[1], abstinendum putet, quod id ad solam Sedem apostolicam spectet. His quidem verbis haud obscurè visus arguere Strigoniensis Antistitis immodestiam, qui nec à directâ censurâ temperaverit, ut vidimus.

IV. *Reverendissimus Pater Thyrsus Gonzalez.*

Majorem tamen in modum eam censuram commendat P. Thyrsus Gonzalez[2], non sine honore appellandus, quippe societatis Jesu Præpositus generalis, et impugnatâ acriter probabilismi sententiâ nobilis. Ipse Parisiensium doctrinam ex Bellarmini decretis planè falsam, et hæresi proximam, « nec modò ignotam omnibus, quorum sanctitatem solemni cultu Ecclesia declaraverit, sed etiam à gravissimis doctoribus gravi censurâ perstrictam, ut nempè vel temerariam, vel erroneam, vel hæresi proximam, vel Ecclesiæ perniciem afferentem[3] : » quæ statim in præfatione professus, progressu operis, stabilienda pollicetur.

V. *Illustrissimus Rocabertus, Archiepiscopus Valentinus, omnium immitissimus.*

Sed profectò unus omnium longè acerbissimus, immeritæ Galliæ bellum indixit, illustrissimus ac reverendissimus Rocabertus[4], Archiepiscopus Valentinus. Primùm enim, ac statim operis ab initio, ita constituit quæstionem[5] : « Gravissima catholicos inter et hæreticos, circa Romani Pontificis infallibilitatem, semper existit controversia, quæ præcipuè à Constantiensis et Basileensis Concilii temporibus, ad hanc usque ætatem utrinque acriter decertatur. » Pessimâ fide : id enim agit statim, ut, qui infallibilitatem illam non admiserint, pro hæreticis habeantur; tùm subdit : « Hæretici enim, utpote infensissimi pontificiæ auctoritatis inimici, negativæ assertioni tenaciter adhærent; orthodoxi verò, quorum catholica inest visceribus religio, affirmativæ constantissimè pro aris et focis insistunt. » En quid hæretici, quid orthodoxi et catholici, *queis religio cordi est*, sentiant; pro quo hi depugnent tanquam *pro aris et focis*, tanquam pro re sanctissimâ ac sacratissimâ, hoc est pro religione, pro fide. Quid ergo cæteri? Quid aliud quàm hæretici, *ararum* que ac *sacri foci* hostes habeantur? Atque ita ab ipso limine constitutus quæstionis status.

Atqui, te ipso teste, eam quoque sententiam propugnarunt catholicissimi, Almainus, Gerson ille, ut ipse memoras, « D. Bernardo consonans mirificè, celebris Gallicanus scriptor, Parisiensis Cancellarius[6] » : neque is profectò solus; *his ad-*

1. *Disputat.* XXII, *n.* 16, 17, 18, *etc.* — 2. *Idem*, VII, *n.* 16. — 3. *Ibid.*, XL, *n.* 17. — 4. *Ibid.*, XVI, *n.* 62; XXII, *n.* 59. — 5. *Ibid.*, XXXIV, *n.* 2. — 6. *Ibid.*, XXII, *n.* 2. 3.

1. *Disputat.* XXII, *n.* 3, 18. — 2. *Gonz., de infall. R. P., disput.* XI, *sect.* VI, *p.* 593. — 3. *Idem. disp.* I, *sect.* IV, § 3, *n.* 2. *Disput.* XII, *Per totam præf.*, *p.* 14, *n.* 23.

4. Joannes Thomas *Rocabertus*, ex Dominicanorum familiâ, per varios dignitatum gradus ordinis sui Præpositus generalis, deindè Archiepiscopus Valentinus, etc, tria volumina in-fol. Valentiæ anno 1693 et 1694, typis mandavit. Postea idem collecta variorum de eâdem re scripta, suis sumptibus Romæ recudit, XXI vol. in-fol. sub hoc titulo : *Bibliotheca Romana Pontificia*. Ejus tractatus *de Pontificiâ auctoritate* Gallis vehementer displicuit (*Edit. Paris*).

5. *Rocab., de R. P. infall.*, *tom.* I, *præfat.*, *p.* 1. — 6. *Idem*, *n.* 6, 7, 8, 9.

hæret Driedo[1], non is quidem Gallus è Parisiensium scholâ, sed Belga, Lovaniensis suæ Academiæ decus. Quid Alphonsus de Castro? *Prædictis*, inquit[2], *consonat* : neque ille sanè Gallus, ex inclytâ Hispanicâ natione, Franciscanoque ordine, patrum nostrorum memoriâ theologus nobilis. Quid autem quatuor nominas ad Gallorum invidiam? Nostri quasi hos tantùm adstipulatores habeant, alios prætermittis toto orbe celeberrimos, ab ipso Bellarmino, ab ipso Daguirreo, ab ipso Thyrso Gonzale ritè appellatos, in his Alphonsum Tostatum, Episcopum Abulensem, Hispaniæ lumen; Adrianum VI Papam, Lovaniensis Academiæ decus, Caroli V Augusti ac Regis Hispaniæ præceptorem, denique omnium christianorum patrem; cæteros innumerabiles, quos nec sinistræ suspicionis saltem rumor aspersit : nempe illi, te arbitro, « ratione statûs ac professionis inter catholicos annumerantur ; » catholici scilicet, si tibi asserenti credimus, nomine, non fide, non re, atque hæreticos inter potiùs recensendi. Sic censet Rocabertus. Itaque haud secus sævit in Gallos, quàm ut in apertos catholicæ religionis hostes, nec veritus ad Innocentium XII, tàm pium Pontificem, hæc infanda perscribere : « Eorum operâ Ecclesiam turbulentissimis errorum flatibus concuti, Petri naviculam, et infallibilem ejus auctoritatem, tartareis hæresûm fluctibus agitari : quæ errorum monstra toto christiano orbe pellenda sint[3] ». Sic enim existimant, sat victos prostratosque adversarios, si *orcum*, si *tartara*, si *monstra* omnigena objecerint, atque hos, tetris vocibus, tanquam pueros territarint.

Multò tamen atrociùs insurgit in alterâ epistolâ, tomo III præfixâ, ad eumdem optimum maximumque Innocentium XII ; ubi omni ope suadere nititur, à Gallis tetrum *schisma parari*, per eas propositiones « quas cætera regna ut erroneas, impias in fide, scandalosas, aversentur : qui se christianissimos gloriantur, unà cum hæreticis conspirare : hinc intolerabilia damna suboriri », neque omnino dubitandum, « quin jam in illo regno, prædictarum propositionum lue grassante, innumerabili ignaræ plebis multitudini, plurima eaque irreparabilia, in materiâ fidei et religionis detrimenta immineant. Itaque Gallicanum regnum miserandum futurum, nisi sub felicissimo tanti pontificis regimine efficacissimum adhibeatur remedium, quo gravissimis animarum hujus regni periculis medeatur[4] ». Quibus satis indicat, summo in periculo ad extrema omnia decurrendum; ac ne quis ambigat quid agendum velit, inter approbatores profert, Isidorum Aparacium, qui omnimodis contumeliis Gallos adortus, etiam ad Innocentium XII sermone converso, ad hæc horrenda devenit : « Utimini, inquit[5], oblatâ vobis à Deo opprimendi perfidos occasione : pertinet ad officium Innocentis, non solùm nemini malum facere, verbum etiam cohibere à peccato, vel punire peccatum, ut aut ipse qui plectitur, corrigatur experimento aut alii terreantur exemplo.

Cæteros approbatores omitto, qui conjuratione factâ, longissimis et fastidiosissimis elogiis editis, Archiepiscopo adulantur, et Gallorum proscindunt fidem : tanquam non in regnum, sed in Ecclesiam quoque Gallicanam, tantam Ecclesiæ catholicæ partem, inexpiabile bellum gererent.

Atque hæc Valentiæ evulgantur anno 1694, jam compositis Romæ, cum Clero Gallicano rebus, posteaquam optimo Pontifici satisfactum, promotique ad sedes vacuas Episcopi Gallicani, nusquam incusatâ eorum fide. Quæ quidem Hispanorum produnt inclementiam, qui in re quoque ecclesiasticâ hostile odium induerint, omnibusque artibus ac viribus prohibere conati sint, ne pax Ecclesiæ coalesceret : simul pontificii animi magnitudinem ostendunt ac benignitatem, cùm verè sanctissimus Innocentius XII, nec tot adversariorum clamoribus ac machinationibus, imò comminationibus, detereri potuerit, quominus nos omnes, totumque Gallicanum Clerum, pacatus ac mitis, paternum in sinum admitteret.

VI. *Gallicanam Declarationem immeritò impugnatam, tanquam esset decretum fidei, ex actis demonstratur.*

Sanè non latet, quid ecclesiasticæ paci obtenderint : nempe Clerum Gallicanum, decreto peculiari de fide condito, se ab omnibus aliis gentibus catholicis abrupisse, id enim et Archiepiscopus Valentinus in illâ dedicatoriâ ad Pontificem tom. III epistolâ, miris vociferationibus atque apertis odiis exaggerat; et ipse Daguirreus non tacet : quippe qui exprobret « Galliarum Præsulibus, non licuisse ipsis sua paradoxa publici juris facere, et mittenda curare ab omnes Ecclesias, veluti quamdam sanæ omnino, imò et catholicæ doctrinæ formulam, quâ omnes constringerint[1] » : quod à Cleri Gallicani mente longè alienissimum fuit. Sic enim ipsa Conventûs habiti Parisiis apud Augustinianos gesta testantur[2] : probatis cuippe per provincias unanimi consensu, quatuor articulis, item epistolâ, quæ cum iisdem articulis ad omnes Archiepiscopos et Episcopos Gallicanos mitteretur, « illustrissimus ac reverendissimus dominus Archiepiscopus Cameracencis[3] dixit, se quidem in sententiâ contrariâ educatum, statim existimasse non posse fieri, ut in communem sententiam consentiret, verùm non posse abstinere se, quin convictum se esse fateatur, ipsâ vi veritatis constabilitæ per illustrissimum ac reverendissimum dominum Episcopum Tornacensem, et alios illustrissimos ac reverendissimos Episcopos deputatos; sibique jam omnino persuasum esse, eorum sententiam omnium esse optimam, quam eò libentiùs complecteretur, quòd non ea esset mens sacri Conventûs, ut ex illâ sententiâ decretum fidei faceret, sed tantùm ut eam opinionem adoptaret ». Verba gallica referemus : *Que l'on ne prétendait pas en faire une décision de foi, mais seulement en adopter l'opinion.* « Cæterùm gratulari se provinciæ suæ, de eximiâ eruditione quam idem illustrissimus ac reverendissimus Episcopus Tornacensis in hoc negotio tractando ostendisset. » Quæ probata ab omnibus, et ad rei memoriam sempiternam in acta relata sunt, die junii 19, horâ post meridiem tertiâ, anno 1682[4].

1. *Rocab., de R. P. infall., tom. I, præfat., lib. I, n. 8.* — 2. *Idem, n. 9.* — 3. *Epist. dedic., tom. I.* — 4. *Idem, tom. III.* — 5. *Tom. II, epist. Isid. Apar. Gitar.*

1. *Daguir., disp. XI, n. I, 3.* — 2. *Act. Conc. Cler. Gall., an 1682, MSS.* — 3. Jacobus Theodorus de Brias in Artesiâ natus. — 4. *Vid. Relat. Episc. Torn.*

En perspicuis verbis Gallicani Patres testantur ac probant, non eo se animo fuisse, ut decretum de fide conderent, sed ut *eam opinionem* tanquam potiorem, atque *omnium optimam* adoptarent. Opinionem sanè : non, ut eminentissimus Daguirreus objectabat, *catholicæ doctrinæ formulam* quæ animas *constringeret*. Itaque reverâ ab omni censurâ temperant, nusquam fidem ipsam nominant, nemini excommunicationem intentandam putant. Legatur Declaratio, verba expendantur; nihil reperietur quod fidei formulam sapiat. Sanè ab initio memorantur *Ecclesiæ Gallicanæ decreta :* an decreta de fide, ad quæ sub animarum periculo constringantur, de his ne verbum quidem : decreta dixerunt notissimis vocibus ac latinissimis, priscam et inolitam, id est consuetam in his partibus, sententiam; non fidem quâ omnes tenerentur. Idcirco nec piguit Gallos ad episcopatum promovendos, datis ad Pontificem maximum litteris, id verè, id obedientissimè profiteri et subscribere : « Quidquid in iisdem Comitiis circa ecclesiasticam potestatem et pontificiam auctoritatem decretum censeri potuit, pro non decreto haberi velle : mens nempe, inquiunt, nostra non fuit quidquam decernere ». Quod in ipso Conventu clarâ voce testatos ex gestis vidimus. Nihil nempe decretum, quod spectaret ad fidem, nihil eo animo ut conscientias constringeret, aut alterius sententiæ condemnationem induceret : id enim nec per somnium cogitabant. Quare cùm tale decretum à Clero Gallicano editum putaretur, id à se amoliti sunt Galli, summo cum animi dolore; neque aliud quidquam de ipsâ Declaratione, aut Pontifex voluit aut Episcopi præstiterunt.

VII. *Hinc quæstio, an licuerit accusare Gallos, et an ipsos oporteat tueri innocentiam.*

His ita constitutis, jam ab adversariis quærimus, an licuerit eis errores circa fidem, hæresim, infanda ac detestanda dogmata imputare nobis, inurere teterrimam notam schismatis adversùs innoxios, Sedique apostolicæ conjunctissimos, atque obedientissimos, tam atrocibus verbis Sedem ipsam apostolicam, totamque adeo Ecclesiam commovere; et an liceat nobis, imò necesse sit, tantam tamque manifestam, innocuâ defensione, propulsare calumniam.

VIII. *Defensio justa et necessaria ubi de fide agitur.*

Res quidem in aperto est : primùm enim fides virgo est tenerrimæ frontis, cui si quis exprobraverit ullâ erroris labe, læsam doctrinæ castitatem, non modò erubescere eam, verùm etiam tutari innocentiam, nec modò se intactâ pudicitiâ, verùm etiam integrâ famâ sponso Christo exhibere oporteat. Jam, ut ad Episcopos veniamus, quis nesciat in eo ordine, illam vigere gloriam, de quâ scribebat Paulus, *malle se mori quàm ut evacuari sinat*[1]? Quippe quæ ad Christi quoque redundet gloriam, eodem Apostolo dicente : *Sive fratres nostri, apostoli Ecclesiarum, gloria Christi*[2]. Quid autem est quo Episcopi magis glorientur, quàm sanâ illibatâque doctrinâ, cujus custodiendæ depositum, et prædicandæ auctoritatem à Domino acceperunt? Hanc ergo habent gloriam, nempe revelatæ et catholicæ veritatis lucem, ipso prædicationis officio, tanquam ex facie Christi refulgentem; quæ si obscuretur ac nutet, populorum etiam animi collabescunt, metuandumque omnino, ne illud eveniat : *Inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra : invenimur autem et falsi testes Dei*[1]. Quare ut pupillam oculi tueri nos oportet nostramque et florentissimi Cleri nobiscum consistentis illæsam orthodoxiæ famam : cum præsertim satìs constet eam sententiam, quam erroris insimulant, non à nobis ortam, sed ab antiquo profectam; ut omnino necesse sit, si hæretici, si schismatici, quod absit, habeamur, Academiæ Parisiensis, altricis magistræque nostræ, jam à trecentis annis, priscum obscuratum decus, atque a tot sæculis, eum qui incorruptus esse debeat, fontem interruptum fuisse; quod morte quâ non est tetrius.

1. *I. Cor.*, IX, 15. — 2. *II. Cor.*, VIII, 23.

IX. *Nec ferendum Gallis objici Jansenismum.*

Præterea objiciunt, à Clero Gallicano *foveri Jansenismum*, aliasque sectas, absque Conciliorum ope ac suffragio, ab apostolicâ Sede damnatas. Hujus rei gratiâ illustrissimus Rocabertus passim in epistolis ac præfationibus, P. Thyrsus Gonzalez, ipse Daguirreus modestissimus omnium, invidiosissimè nos traducunt[2]. Id enim supererat, ut more solemni, etiam Jansenistas fingerent eos, qui accuratissimè omnium Jansenismum, omnesque ejus artes retexerunt, ut suo loco probabimus. Quam labem inferri nobis si tranquillo animo ferimus, tum verò quid vetet quominus reos esse nos atque convictos pleno ore conclament?

X. *Duæ aliæ causæ edendæ defensionis : prima, ne lædatur apostolica Sedes, quæ Gallis nullum errorem imputavit.*

Huc accedunt duæ causæ, quæ vel maximè tacere nos vetant : quòd per latus nostrum, ipsa Sedis apostolicæ petatur dignitas, et christianissimi inclytique Regis nostri pietas violetur. Ac de Sede quidem apostolicâ in perspicuo res est. Quo loco candidè confiteri nos oportet, Romanis Pontificibus displicuisse Gallicanam, de ecclesiasticâ potestate, Declarationem. At duplici de causâ displicere potuit : primùm ex doctrinâ ipsâ, tum ex ejus doctrinæ tradendæ ratione. Solemnis sanè distinctio à theologis omnibus, imò à Romanis quoque Pontificibus, haud semel celebrata : rejici propositiones quasvis, seu propter ipsam rem, seu propter asserendi et proponendi modum. Prædictum autem à nobis est, optimis Pontificibus persuasum, nos peculiarem fidem condere voluisse, saltem proferre voluisse decretum, quod vim episcopalis judicii obtineret, et conscientias obligaret, idque apostolicæ Sedis auctoritate contemptâ; quod nunquam licuit, nunquam factum est.

Multa alia incidisse potuerunt, quæ Innocentio XI, Alexandro VIII, Innocentio XII displicerent; quæ quoniam nec tueri, nec excusare adversùs parentes optimos obedientissimi filii cogitamus, à nobis commemorari nihil attinet. Id quærimus, num ipsa res, ipsa sententia Scholæ Parisiensis, atque adeo totius Ecclesiæ Gallicanæ, ullâ censurâ affecta videatur? Sanè memorant ab Alexandro

1. *I. Cor.*, XV, 14, 15. — 2. *Rocab.*, *præfat. et epist. dedic. Gonzal.*, *p.* 113; *Daguir.*, *p.* 449.

VIII, editâ protestatione, Declarationem Gallicanam esse proscriptam. Sit factum ut volunt : non contendimus; quanquam eam protestationem nullâ ad nos ratione perlatam esse constat. Utcumque est; ipsam, qualis edita fertur in vulgus, legant, relegant, inspiciant penitus, et expendant : nihil sanè contra fidem comperient imputatum Gallis. At si quid in fide suspectum, si quid erroneum, si quid hæreticum, si quid schismaticum docuissent, prætermissam non oportuit gravissimam accusationis partem : imò verò, ut verissimè, ita confidentissimè dixero, studiosè evitatas omnes quæ doctrinis erroneis ac perversis inuri solent notas. Nam tamen ignorabant sanctissimi Pontifices, quid novitii scriptores etiam maximi nominis, Bellarminus ac cæteri, in sententiam Parisiensium, durè acerbèque dixerint; sed hæc privatorum Doctorum proprio arbitrio, nullâ auctoritate fundata decreta, in censuram conferre publicam, alienum ab apostolicâ gravitate visum. Itaque haud aliis conditionibus compositæ res sunt. Quid enim ab Episcopis Gallicanis Innocentius XII, bonus ac pacificus pontifex, postulavit? ut erroneam, ut schismaticam, ut falsam doctrinam ejurarent? Absit. Nempe Episcopi in hæc verba scripserunt : *nihil enim decernere animus fuit.* En quod deprecantur, en quod Pontifex adversari jubet, decretum esse conditum, latum episcopale judicium, eoque animo quo diximus. Hâc excusatione, hâc purgatione susceptâ, pontificium animum adeo placatum esse constat, ut Clero Gallicano, pro Sedis apostolicæ consuetudine, impensissimè faveat. Abeat ergo Declaratio, quò libuerit; non enim eam, quod sæpe profiteri juvat, tutandam hîc suscipimus. Manet inconcussa, et censuræ omnis expers, prisca illa sententia Parisiensium : et quanquam Hispani, Belgæ, alii qui in Gallos calamum distrinxerant, extrema omnia intentabant, Sedis tamen apostolicæ gravitas non his se fluctibus abripi sinit, et antiquam, probatissimam, sanè quod nunc sufficit, probabilem insontemque doctrinam, ut ab initio fuerat, intactam relinquit. Nihil ergo metuimus ab adversariis qui in nos sæviunt, et partium studiis acti, horrent, execrantur, damnant quod Sedes apostolica non improbat : nec differri ampliùs patimur defensionem nostram; quippe quam intelligimus cum Sedis apostolicæ defensione esse conjunctam.

XI. *Ludoviei Magni læsa pietas defendenda fidelibus Gallis.*

Nec aliâ ratione Ludovici Magni gloriam vindicamus. Refugit animus ea repetere, quæ Archiepiscopus Valentinus de tanto Rege in suâ præfatione proferre non erubuerit : « Ejus scilicet imperiis ac minis, ad eam oppressionem redigi Gallos, ut vel inviti cogantur in suis Universitatibus publicè defendere propositiones adeo à christianâ pietate, et communi sensu orthodoxorum alienas, adeo supremæ apostolicæ Sedis auctoritati indecoras, solique impietati et hostilitati, quâ in apostolicum thronum invehentur hæretici, consonas, ac iis qui se veros catholicos, christianos ac christianissimos gloriantur, maximè offensivas. » Quæ animo plusquam hostili prolata, nisi fortiter propulsamus, et indignam antistite christiano impotentiam castigamus, nimis ab officio ac fide recedimus, et religiosissimi pariter atque invictissimi Principis majestatem pietatemque lædimus.

XII. *Summâ modestiâ causam hanc esse tractandam : Divisio hujus operis in tres partes.*

Fixum ergo sit et immotum, à nobis dissimulari non posse gravissimas adversùs fidem nostram accusationes, quas ad Sedis apostolicæ et maximi Regis contumeliam pertinere constet; idque unum superest à Deo impetrandum, ut quò impotentiùs et injuriosùs impetiti sumus, eò æquiùs atque modestiùs causam coram Pontifice maximo totoque orbe christiano dicamus. Quare Italos, Hispanos, Belgas, ac singulari nomine Cardinalem Daguirreum, omni amicitiâ, officio, obsequio prosequendum, et optimo quidem animo, sed tamen immisericordiùs sævientem, etiam atque etiam obsecramus, ne christianam charitatem, christianam amicitiam lædi putent, si antiquam sententiam nullâ cujusquam contumeliâ propugnamus. Decet enim conscios veritatis, ut ad ejus obsequium benignè reducendos curent, qui ab ejus professione, priscæ traditionis immemores, recesserunt. Hujus rei gratiâ, tria hîc tractanda suscipimus : primùm, eam sententiam, quam Parisiensium vocant, ab irreprehensis Doctoribus, atque ab ipsâ Parisiensi theologicâ Facultate, toto orbe notissimâ ac laudatissimâ, nemine improbante, esse traditam : alterum, eamdem sententiam à Constantiensis approbatissimæ Synodi temporibus confirmatam : tertium, eamdem sententiam non tunc excogitatam, sed ab ipsâ christianitatis origine profluentem ex communibus decretis, et, ut vocant, principiis christianarum gentium, ad necessitatem extinguendi schismatis, exponendæ fidei, ac reformandæ pietatis assumptam. Et quamquam hæc tria à theologis operosissimè pertractantur, ne tamen innocentiæ nostræ ratio extrahatur in longum, nunc in antecessum ex tribus prædictis capitibus compendiosissimè seligemus ea, quibus res nostræ statim in tuto collocentur.

XIII. *Facultatis theologicæ Parisiensis clara et certa sententia, ex nostris juxtà et exteris Doctoribus agnita : Pighius, Navarrus, Franciscus de Victoriâ memorantur.*

Ac de primo quidem capite facilè ostendemus, non privatos Doctores, sed integras theologicas Facultates in hâc de quâ agitur stetisse sententiâ : neque solam Parisiensem, verum etiam Coloniensem, Erefordiensem, Viennensem, Academias in Germaniâ nobiles, Cracoviensem etiam apud Polonos, apud Italos quoque Bononiensem, ad hæc Lovaniensem Parisiensis filiam, alias denique, quarum suo loco acta referemus. Sed ne fusiùs excurrat oratio, quod est expeditius, scholam Parisiensem omnium celeberrimam in medium afferemus. Quâ de re nostri Doctores, Jacobus Almainus, et Joannes Major, sub Ludovico XII et Francisco I scriptores nobiles, hæc habent. Almainus quidem : « Conclusio est quam tenent omnes Doctores Parisienses et Galli : quòd potestas Papæ est subjecta potestati Concilii; » et hanc vocat « resolutionem scholæ Parisiensis, et Ecclesiæ Gallicanæ. » Hanc probat eâ maximè ratione, quâ Petrum Alliacensem Cardinalem, et Joannem Ger-

sonem usos fuisse notum. « Quòd potestas quæ est in supposito deviabili, debet dirigi secundùm potestatem indeviabilem, pontificia scilicet per conciliarem. » Hæc Almainus de scholæ Parisiensis, imò etiam de Ecclesiæ Gallicanæ universæ sententiâ, testis oculatus, atque à nemine falsi reprehensus, prodidit[1]. Quid Major? Postquam eamdem probavit sententiam, hæc addit : et nostra Facultas, à diebus Concilii Constantiensis, in quâ plures exercitatos habebis theologos, quàm in duobus vel tribus regnis, sic hanc partem fovet, quòd nulli licuit asserere oppositum probabile, et qui tenuerit in campo revocare cogitur[2]. » En virum optimum, ac longè doctissimum, de Parisiensium, præ cæteris gentibus christianis, mirâ scientiæ famâ confidentissimè gloriantem : atque is contrariæ sententiæ nequidem probabilitatem à nostris relictam docet, *à diebus quidem Concilii Constantiensis*, hoc est postquam expressè discussa res est. Altiore autem ex fonte manasse, ejus sententiæ quam asserit, certitudinem, neque, ex Constantiensibus temporibus initium hujus doctrinæ ductum, hinc patet quòd et ipse, et alii ad vetustissimam traditionem, Patrumque et Canonum auctoritatem referendam putent.

Hos libros Almainus et Major jussu Facultatis ediderunt. Hæc verò cùm docerent et toti Ecclesiæ testarentur, nullus tum eversa omnia et periclitari fidem, Sedisque apostolicæ dignitatem ; ac doctrinam illam *planè detestabilem, erroneam, hæreticam, aut schismaticam* inclamabat ; neque se Romani Pontifices commovere, aut libros ullâ notâ censuere dignos ; quippe qui intelligerent, hæc verè esse decreta sanctissimæ et probatissimæ Facultatis.

Ac ne quis suspicari possit, eos suæ favisse sententiæ, aut Facultatis Parisiensis fortè obscuriorem fuisse sententiam, placet considerare quid de eâ exteri quoque scripserint. Primus Albertus Pighius Belga, adversùs Constantiensia et Basileensia decreta pleno ore invectus, hæc subdit : « Horum decretorum auctoritatem asseruit Joannes ille Gerson Cancellarius Parisiensis, quem in hodiernum usque diem universa illa schola sequitur[3], » Hæc scribebat, anno 1538, is qui de pontificiâ potestate tam inaudita scripsit, ut eo nomine ferè ab omnibus contemnatur, neque tamen scholam Parisiensem in Gersonis sententiâ, tantâ consensione permanentem, nullâ notâ suggillare ausus, Gersonem etiam *doctum* ac *pium* vocat.

Martinus ab Azpilcueta Navarrus, regno scilicet Navarrico oriundus, divini humanique juris consultissimus, postquam Salmanticæ et Conimbricæ docuit, Romam profectus est, summisque Pontificibus Pio V, Gregorio XIII et Sixto V charus, Romæ multa scripsit, atque edidit[4]. Is hæc habet : « Non est consilium in præsentiâ definire, cui principaliùs potestas ecclesiastica fuerit à Christo collata, an Ecclesiæ soli, an verò ipsi Petro, propter illam discordiam maximam Romanorum et Parisiensium[5] : » (Romanorum certè privatorum Doctorum, non profectò Pontificum, quos non æquipararet privatis Doctoribus nostris.) Pergit : « illi (Romani scilicet) tenent, Petro et successoribus datam esse hanc potestatem, atque ideo Papam esse Concilio superiorem : ii vero, quibus Joannes Gerson adhæret, docent datam esse toti Ecclesiæ, licèt exercendam per unum, atque adeo in aliquot casibus Concilium esse supra Papam, quarum illa (scilicet Romanorum) placuisse videtur sancto Thomæ et Thomæ à Vio : altera verò placuit Panormitano, qui pro Parisiensibus est, quem frequentiùs nostri sequuntur. »

En quem virum, et quantæ auctoritatis adjungat Parisiensibus ; cum scilicet cui Canonistæ potissimum adhærescant. Addit : « Hunc explicandi modum mordicus tuetur Jacobus Almainus è Sorbonâ Theologus, et Joannes Major[1], qui idem facit, aiens : Romæ neminem permitti tenere Parisiensium et Panormitani sententiam : nec rursus Academiam illam Parisiensem pati, ut contraria opinio asseratur in eâ[2]. » Iterum *utramque opinionem*, Italorum et Gallorum, pari æquitatæ refert, Itali et Galli diversa sentientes, æque catholici, nulloque discrimine habebantur.

Quæ sententia de Gallis, adeo in totum orbem permanavit, ut Franciscus quoque de Victoriâ Hispanus scripserit[3] : « Notandum quòd de comparatione potestatis Papæ, est duplex sententia : altera sancti Thomæ et sequacium multorum, et aliorum Doctorum tam in theologiâ, quam in jure canonico, quòd Papa est supra Concilium ; altera est communis sententia Parisiensium, et multorum aliorum Doctorum in theologiâ et canonibus, ut Panormitani et aliorum, contraria ; quòd Concilium est supra Papam. » Sic antiqua placita scholæ Parisiensis longè latèque per omnes christianas gentes pervulgata, ubique notissima, nullibi reprehensa sunt.

XIV. *In Concilio palam declarata Gallicana sententia, nemine improbante, nec repugnante ipso Pontifice.*

Neve hæc putent in umbratilibus præliis atque in scholastico pulvere latuisse ; ad episcopalem ordinem, atque ad œcumenici Concilii lucem perlata esse constat[4] : quippe cùm in ipso Concilio Tridentino, Episcopi ac Theologi Gallicani suam de Concilii supra Pontificem prærogativâ sententiam, Cardinale Lotharingo Rhemensi Archiepiscopo præeunte, Legatis Pontificis, ad ipsum Pontificem perferendam palam professi sint, totoque orbe testati, seque omnes, et universam Galliam nunquam ab eâ sententiâ destituram ; tamen in Pontificis totiusque adeo Concilii œcumenici communione, parique cum cæteris Episcopis auctoritate, atque orthodoxiæ laude manserint ; quin etiam præclarum illud egregii Pontificis responsum elicuerint : « Ne definirentur, nisi ea de quibus inter Patres unanimi consensione constaret[5] ». Quæ sanè omnia mox ex actis certissimis ampliùs declaranda, nunc ex Pallavicini historiâ referenda duximus, ut certum fixumque sit, de Gallorum sententiâ improbandâ neminem in tanto Concilio, in toto orbe neminem, ac nequidem ipsum Romanum Pontificem cogitasse.

1. *Almain., lib. de potest. eccles. et laic., cap.* XVIII, *In App., tom.* II *Op. Gerson., edit. Dup., col.* 1070. — 2. *Maj., de auct. Conc. supra Pap. solut. argument. Cajet.; ibid., col.* 1114. — 3. *Pigh., de Hierar. Eccles., lib.* VI, *cap.* II. — 4. *Bellarm. et Labb., de Script. Eccles.* — 5. *Cap.* Novit., *not.* III, *n.* 24 ; de Jud.

1 *Maj., in Matth., cap.* XVIII. — 2. *Navar., de pænit., dist.* III. — 3. *Franc., de Vict. relect.* IV, *de Pap. et Concil.* — 4. *Vid. in append., lib.* I, *cap.* II. — 5. *Pallav., lib.* XIX, *cap.* XI, *et seq.; Vid. imp., cap.* XV.

XV. *Petri de Marca de vetere Sorbonâ locus.*

Hæc igitur illa est scholæ Parisiensis atque adeo totius Ecclesiæ Gallicanæ prisca sententia. Neque adversarii diffitentur. Sanè Petri de Marca proferunt[1] testimonium *de antiquâ Sorbonâ* eam sententiam propugnante; neque tamen hujus viri verbis commovemur, cujus apud nos clarissimum ingenium, sed in theologiâ non satis exercitatum; ad hæc versatile ac lubricum, et nimiâ facilitate per varias ambiguasque sententias de re ecclesiasticâ ludere solitum habeatur. Id tantùm constare volumus, *in antiquâ Sorbonâ*, clarissimâ illâ ac nobilissimâ, eam quam dicimus viguisse doctrinam. Quòd autem vir illustrissimus utramque Sorbonam veterem ac recentem collidere voluisse videatur, utcumque se habeat, dicimus : antiquam illam Sorbonam eam esse, quæ in Synodo Pisanâ et Constantiensi luctuosissimum schisma compresserit; eam quam Pius II, ut alios omittamus, recentissimâ memoriâ, pro conciliari prærogativâ, acerrimè ac totis viribus decertantem et in sententiâ persistentem, in conventu Mantuano orthodoxiæ nomine commendarit[2] : eam quam Theologi celeberrimi atque ipse Melchior Canus tantæ auctoritatis esse pronuntiaverit[3], ut ab ejus auctoritate, non sine temeritatis notâ, recedatur : eam quæ in Synodo Tridentinâ tantam gloriam reportaverit : eam denique quæ Academiæ Parisiensi toto orbe terrarum tantam claritudinem comparaverit.

XVI. *Gallicana Sententia post Constantiensia tempora viguit : nec tantùm in dissidiis, sed in altissimâ pace; contra* Galliæ vindicatæ *auctorem.*

Ne ergo adversarii, viri doctissimi, se à nostro Marcâ deludi patiantur : ne antiquæ illi Sorbonæ detrahant : ne *Galliæ vindicatæ* auctor[4] veteris Sorbonæ sententiam *Constantiensis ac Basileensis Conciliorum*, quasi postea interciderit, constringat finibus atque temporibus[5]. Satis enim ostendimus posterioribus quoque sæculis atque in ipsâ Tridentinâ Synodo floruisse : neque idem commemoret veterem Sorbonam eam esse in quâ Gersonis sententia, (sive ut ait *Machæra*) in Universitate Parisiensi ab aliquo Doctorum expromeretur, terrendo Pontifici; si quando inter Pontifices Regesque Galliæ dissidium aliquod oriretur. » Id enim, pace doctissimi viri dixerim, nonnisi prætermissâ penitus rerum nostrarum, imò ecclesiasticarum historiâ asseri potuit. Neque in Tridentinâ Synodo, aut aliquid dissidii ortum erat, aut nostri Pontificem territabant, cùm antiquam Ecclesiæ Gallicanæ doctrinam, etiam Pallavicino teste, summâ constantiâ tuerentur[6].

XVII. *Andreas Duvallius in Facultate Parisiensi primus innovandi auctor, antiquam ultro sententiam agnoscit.*

Sanè non negamus priscam illam firmamque sententiam, nostris temporibus, Andreâ Duvallio Sorbonico auctore non nihil intermissam; iis quidem de causis quas nemini nostrum ignotas, tacere nunc malumus quàm promere. Sed tamen, quid recens illa, quam jactant, duce Duvallio, Sorbona protulerit, audiamus[1].

Igitur posteaquam est editus Edmundi Richerii libellus, *de ecclesiastica et politicâ Potestate*, statim Andreæ Duvallii responsio prodiit sub hoc titulo : *Libelli de ecclesiasticâ et politicâ Potestate Elenchus, pro supremâ Romanorum Pontificum in Ecclesiam auctoritate, auctore Andreâ Duvallio*, 1612, *cum approbatione Doctorum :* quo in libro hæc leguntur : « Ex quo satis cuivis constare potest, eum (Edmundum scillicet Richerium) nondum abjecisse erroneam illam opinionem, quam in scholâ Dominicanorum Parisiensium coram illustrissimo Cardinale Perronio nuper impudentissimè professus est : *de fide est Concilium esse supra Papam :* cujus falsitas à magno illo Cardinale validis rationibus in amplissimis illis Comitiis demonstrata est[2]. » Rectè : sed audiant reliqua attentis auribus : « Etsi enim Parisiensis Academia stet à partibus Conciliorum generalium, non tamen propterea unitatem cum cæteris Academiis discindit, neque earum Doctores pro deviis à fide habet, aut unquam habuit[3]. » Iterùm : « Etsi Academia Parisiensis infallibilitatem in decernendo ad concilium generale solùm referat; ab eo tamen nunquam abesse debet Pontifex. » Tertio : « Etsi Parisienses ad Concilium generale ultimam fidei analysim referant non tamen propterea potestem de fide decernendi Pontifici unquam ademerunt, et meritò[4] ».

Vides primùm, teste Duvallio, de sententiâ Academiæ nostræ nondum à quoquam fuisse dubitatum, quemadmodum postea, gliscente, ut fit, audaciâ, factum est : vides secundò, quid erroneum Duvallius in Richerio reputaret : non certè doctrinam ejus; sed quòd eam de fide esse contenderet. Summum id erat quod tunc à nostrâ Facultate peteretur.

XVIII. *Ex eodem Duvallio, in sententiâ Gallicanâ circa Conciliorum potiorem potestatem, nulla hæresis, nullus error, nulla temeritas.*

Idem Andreas Duvallius edidit postea tractatum *àe supremâ Romanorum Pontificum Potestate, adversùs Vigorium Jurisconsultum :* quo tractatu : quæstione *utrùm de fide sit Concilium esse supra Papam, et utrùm Concilium œcumenicum sit supra Pontificem, vel è contrà :* apertè docet « Neutram harum opinionum esse de fide » : tum : « Neutra inquit, harum opinionum hæretica est : neutra erronea et temeraria saltem temeritate opinionis: » denique : « Sententia pugnantium pro Conciliis non est hæretica et erronea, et in ratione opinionis temeraria[5]. » Illud, *in ratione, opinionis* Duvallius addidit, ut à temeritate *opinionem* ipsam, non autem *opinantes*, quos ipse impugnabat, absolvere videretur. Sed, quidquid sit de Duvallio ejusque adversariis, ipsam opinionem ab eo etiam à temeritate prorsus absolutam esse satis superque est.

1. *Gall. vindic., dissert.* IV, § 2, *n.* 12, *p.* 265. — 2. *Concil. Mant. sub Pio II, tom.* XIII *Concil. col.* 1771. — 3. *Melch. Canus, de locis Theol., lib.* XII, *cap.* II.

4. Is erat Cælestinus Sfondratus, ordinis S. Benedicti monachus, et Abbas San-Gallensis apud Helvetios, deinde ad cardinalatum evectus (*Edit. Paris*).

5. *Gal. vind. loc. sup. citat., p.* 264. — 6. *Vid. in append., lib.* I, *cap.* II.

1. *In app. lib.* II, *cap.* XI; *et coroll., n.* V, VIII et IX. — 2. *Duvall., Elench., etc., pag.* 9. — 3. *Idem, pag.* 68. — 4. *Ibid., pag* 105. — 5. *De sup. Rom. Pont. in Eccl. potest. anno* 1614, *part.* IV, *quæst.* VII, *pag.* 538, 542, 550. *Ib., quæst.* VIII, *pag.* 542, 582. *Vid. in append., lib.* II, *cap.* XI.

XIX. *Idem Duvallius Patrum et Conciliorum etiam Florentini et Lateranensis solvit auctoritates.*

Neque tantùm ex suâ sententiâ Duvallius asserit, sed etiam contrariæ partis argumenta auctoritatesque solvit : imprimis verò Florentinum, ac sub Leone X Lateranense decretum, queis adversarii Parisiensium vel maximè fidunt, ut rem definitam esse statuant. At Duvallius expressè ac perspicuè hos confutat, atque ità concludit : « Nulla est ratio, nullum Scripturæ aut antiquorum Canonum aut Patrum testimonium, ad quod utriusque partis Doctores non respondeant : quorum responsiones, etsi non planè satisfaciant, sufficiunt tamen ut neutra harum errores censeatur continere[1]. » En quo loco habeat adversariorum probationes, etiam eas quas ex Florentinis Lateranensibusque decretis tantâ confidentiâ repetunt.

XX. *Idem infallibilitatem pontificiam de fide non esse multis probationibus conficit.*

De infallibilitate sic habet : « Statuenda nobis est hæc conclusio : etiamsi de fide non videatur, saltem non ita evidenter constet summum Pontificem seorsum à Concilio, privilegio infallibilitatis, licèt agat ut Pontifex, gaudere, tamen absolutè certum est et indubitatum[2]; » ejus quidem sententiâ, cujus quisque eam quam voluerit habeat rationem, non ipsâ Ecclesiæ fide.

Neque tantùm dicit non esse de fide, verùm etiam probat : primùm : quia nullibi id tanquam de fide expressè definitum extat : secundò : quòd Doctores contrariæ sententiæ, « Alliacensis, Gerson, Almainus, Major, Cusanus, Adrianus VI, et alii, neque in hâc parte, neque in ullâ aliâ ab Ecclesiâ sunt condemnati. » Et postea : « Nusquam in Ecclesiâ ullius hæresis suspectos, convictos, aut accusatos fuisse legimus[3]. » Tertio : solvit Scripturarum textus, quibus id esse de fide videri possit : imprimis verò illum locum Matthæi XVI : *Tu es Petrus :* et illum Lucæ XXII : *Ergo rogavi pro te :* et illum Joannis XXI : *Pasce oves meas*[4]. Solutis Scripturæ locis, ne quid probationi desit, solvit et Canonum textus; quo posito, sic concludit : « Ex his sequitur, non ita constare de fide esse, summum Pontificem, etiam si agat ut Pontifex, privilegio infallibilitatis gaudere[5]. » Timidè ille quidem; nec satis ex theologicâ gravitate Quod enim *de fide non ita* esse constat, si fidei vim ac rationem attendimus, prorsus de fide non esse constiterit; et tamen sufficit antiquam sententiam Parisiensis Facultatis tanto robore viguisse, ut nequidem Duvallius, hujus insectator, Romæ probatissimus ac laudatissimus, tanquam fidei, Scripturæve, et Conciliis, rebusque definitis adversam, damnare potuerit. Quare Belgæ, Hispani, Itali, qui nobis assiduè Duvallium objiciunt, procul à vero rectoque aberraverint, nisi viri modestiam imitentur.

XXI. *Inde concludit Duvallius definitiones pontificias per sese non esse de fide, ac requiri acceptationem sive consensum Ecclesiæ.*

Quid autem Duvallius ex his concluserit à nobis declarari operæ pretium fuerit. Sic autem habet : « Observandum, inquit[1], est, ut aliquod dogma tanquam hæreticum habeatur, non esse necessariam Concilii generalis celebrationem; sed sufficere Summi Pontifici condemnationem, unà cùm acceptatione totius Ecclesiæ per orbem diffusæ. » En, ut aliquid de fide sit, Ecclesiæ consensum, sive *acceptationem* omnino necessariam; cujus quidem rei hanc rationem reddit : « Licet enim, inquit, decretum Pontificis quatenus ab eo solo promanat DE FIDE NON SIT, cùm ejus in decernendo infallibilitas fide catholicâ minimè constet, ut suprà declaravimus; nihilominus, si hæc condemnatio ab universali Ecclesiâ, licèt diffusâ et non coactâ in Concilio, approbetur, jam nemo citra fidei detrimentum ei potest contradicere. Est enim de fide Ecclesiam, non tantùm ut congregatam in œcumenico Concilio, sed ut diffusam, errare non posse. »

Nec semel dixisse contentus, hæc addit : « Respondeo definitiones Pontificis non esse de fide, donec universalis Ecclesia, quam de fide est errare non posse, eas acceptaverit[2]. » Quod quid est aliud, quàm id quod unum Declaratio Gallicana voluit; nempe, ut decreta pontificia plenum fidei robur obtineant, ad consensum Ecclesiæ recurrendum?

Hæc igitur Romæ probata, imò concepta, anno 1614, adversùs Richerium et Vigorium edita : anno verò 1636, unà cum Duvallii reliquis commentariis recusa, eam famam Romæ quoque Duvallio pepererunt, ut unus adversùs Richerium pontificiæ majestatis vindex haberetur : quæ nunc respui et condemnari, quid esset aliud, quàm toto orbi illudere ac de fide ludos facere?

XXII. *Duvallii doctrina de confirmatione Conciliorum, deque iis per sese, etiam adversùs Papam, valituris in fidei negotio.*

Sanè haud me fugit Duvallium de Conciliis œcumenicis disserentem antiquitatis oblitum, in degeneres abiisse sententias : cæterùm nec desunt igniculi, quibus se Parisiensem Theologum recordatus videatur esse. Quærit enim an Concilium legitimo modo coactum, et legitimo modo procedens, Papâ per Legatos præsidente, in iis quæ ex unanimi Legatorum ac Patrum consensione de fide decreta sint, « ante confirmationem sit infallibile, quamvis Pontifex nullam hujus decreti instructionem Legatis dederit[3]. » Negat Bellarminus, quem sequuntur recentiores adversarii nostri Hispani ac Lovanienses; quippe qui doceant, solum Papam per sese esse infallibilem : neque ab eo posse infallibilitatem suam transferri in Legatos; proindèque Spiritum sanctum adesse Conciliis, non immediatè, sed quòd ipsi Papæ adsit, à quo Patres accipiant ut sana et recta decidant.

At Duvallius tale Concilium per sese infallibile esse concludit, cum Soto[4] et aliis : quòd nempè tale Concilium perfectissimè universalem Ecclesiam repræsentet, imò, eodem interpretante Duvallio, sit ipsamet Ecclesia, secundùm auctoritatem definiendi legesque condendi, quæ falli non possit,

1. *Duvall., quæst.* VII, *p.* 550. — 2. *Duv., ibid., part.* II, *quæst.* I, *p.* 210, *malè* 202 — 3. *Ibid., pag.* 211. — 4. *Matth.*, XVI, 18; *Luc.*, XXII, 32; *Joan.*, XXI, 17. — 5. *Duv., loc. sup. cit., p.* 213.

1. *Duv., ibid., quæst.* II, *pag.* 235. — 2. *Idem, quæst.* V, *pag.* 308. — 3. *Ibid., part.* IV, *quæst.* VI, *pag.* 525 *et seq.* — 4. *Dominic. Soto, in* IV *Sent. dist.*, XX, *quæst.* I, *art.* 4.

utpotè *columna et firmamentum veritatis*[1]; » quod hâc ratione firmat : « Concilium namque œcumenicum legitimè coactum et legitimo modo procedens, non à Pontifice, sed à Spiritu sancto sibi assistente, suam infallibilitatem habet, ex vi ordinationis et promissione Christi, quâ promisit et statuit se Spiritumque suum Ecclesiæ jugiter affuturum... Quare teneri Pontificem, talis Concilii, tam in fide quàm in moribus sententiæ consentire et stare, non quasi sit inferior eique tanquam superiori obediens : sed ut obediens veritati per Spiritum sanctum revelatæ[2]. Hic oppidò vides, qui pontificiæ potestati præ aliis favere se jactant, nihil aliud quærere quàm verborum offucias. Ecce enim Duvallius confitetur talis Concilii decretis *teneri* Papam; quod est res ipsa quam nos quoque dicimus. Ergone Concilio *obediens erit tanquam superiori?* Cave dixeris : abominandam vocem! sed dicas *obedire ipsi veritati per Spiritum sanctum ipsi Concilio revelatæ :* quasi nos turba fidelium Conciliis aliter obediamus, quàm quod certâ fide credimus per illa Concilia, veritatem cui paremus, à Spiritu sancto esse revelatam.

Utcumque est, clarè docet Duvallius : Patres in Conciliis non accipere à Papâ aut per Papam proximè et immediatè, *sed à Spiritu sancto, ut certa decidant;* eamque vim talis decreti esse, ut ei decreto, se nesciente, facto, ipse Pontifex consentire et stare teneatur. Tanta Ecclesiæ consentienti ad fidem explicandam inest auctoritas!

Quod idem Duvallius multis quidem argumentis, sed hoc vel maximè firmat, quòd si quis diceret eo Concilio non teneri Papam, indè sequeretur posse contingere ut vera et intemerata fides in solo summo Pontifice remaneat : « ex quo illud etiam sequeretur : in solo summo Pontifice residere Ecclesiam, quæ non stat nec stare potest absque fide : » ex quo iterum atque iterum concludit, tale Concilium errare non posse, ei *confirmationem* à Papâ denegari non posse[3].

Atqui eam auctoritatem facit non sola Papæ infallibilitas, quam reverâ in Legatos transmittere non potest, sed Ecclesiæ totius : non ab ipso Pontifice profecta, sed à Christo collata : quæ cùm concesseris, nulla de Legatis superest difficultas. Legati enim ipsi non sunt infallibiles, quibus adhærere Synodus teneatur; sed tota Synodus id à Christo habet; adeoque decretum, præsidentibus Legatis, non tamen necessariò consentientibus, fieri et stare posset. De quo tamen hic quærere nil necesse habemus, satisque omnino est Concilium absque instructione Papæ, eoque nesciente, firmissima tamen et à Spiritu sancto dictata decreta condere. Quid autem his decretis conciliaribus, ex Duvallii sententiâ[4], per pontificiam confirmationem addatur, alia difficultas alibi extricanda. Interim stabit illud invictum : tutam esse sententiam, conciliaribus decretis ritu solemni factis, summi Pontificis confirmationem denegari non posse : frustràque esse eos, qui nunc ex eâ confirmatione concludant; posse Pontificem conciliaribus decretis pro summâ potestate vim addere aut emere; cùm vel ex Duvallio, eorum auctoritati etiam ipse Pontifex stare teneatur; quod nunc nobis sufficit.

1. *Duv., loc. cit., p.* 531. — 2. *Idem, p.* 534, 535, 536. — 3. *Ibid., pag.* 530, 531 *et seq.* — 4. *Vid. Duv., ibid., quæst.* X, *concl.* II, *p.* 593.

XXIII. *Casus hæresis, schismatis, alii ex Duvallio memorantur : in his, quantùm Concilia valeant in ipsum Pontificem, ex Turrecrematâ, Cajetano et aliis statuit.*

Jam quid, certis casibus, adversùs ipsum Papam, eumque non dubium, sed certum, Concilia valeant, non vetus illa Sorbona quam spernunt; licèt suâ canitie ac doctrinâ venerandam, sed ipse novæ Sorbonæ ductor exponat Duvallius. Et quidem hæresis casum omittemus, cùm in eo casu consentiant omnes omnia posse Concilium etiam ex sese, nec auctore Pontifice, universalis Ecclesiæ auctoritate collectum. Addit Duvallius casum schismatis, neque hìc tantùm eum schismatis casum, quo ex dubiâ electione dubius extet Pontifex, ut in illo fœdo schismate[1], sed etiam quo certus Pontifex fiat schismaticus. Id autem ne dubites posse contingere, triplicem hujus rei casum statuit idem Duvallius non suspectus auctor, ex Turrecrematâ et Cajetano cardinalibus non item suspectis : « Ii, inquit[2], dignitatis pontificiæ acerrimi propugnatores affirmant : Papam posse esse schismaticum his tribus casibus. 1° Si se à communione totius Ecclesiæ et omnium Episcoporum ob aliquam causam injustam separet : et solùm cum aliquibus sibi cohærentibus communicare velit. 2° Si nolit, ampliùs officio Pontificis fungi, nec tamen subesse ei qui præ se eligeretur, sed se schismaticorum conventiculis adjungeret. 3° Si antiquos ritus ab apostolicâ traditione manantes immutare vellet. » Hæc enim omnino evenire posse ex optimis auctoribus Duvallius refert, et ipse profitetur. Quæ quidem, quo pacto, cum infallibilitate consentiant, alius erit quærendi locus : nunc autem fixum esse sufficit, eodem auctore Duvallio, Papam « ut schismaticum, nec minùs quàm hæreticum dejici oportere. » Quo loco quæri posset, quâ potestate id fieret : an recens à Christo creatâ et constitutâ? An ipsi Ecclesiæ jam indè ab initio congenitâ? sed hæc nunc omittimus. Ultro etiam alios casus prætermittimus, extra hæresis ac schismatis causam, quibus, post Turrecrematam, Cajetanum, Jacobatium Cardinales, idem Duvallius aliique innumerabiles pontificiæ potestatis egregii defensores uno ore consentiant : posse Pontificem « denuntiari Concilio, quod absque ejus auctoritate indici et congregari possit[3]. » Et quidem deponi posse negat : nec tamen id certò statuit; sed *tanquam probabilius; quòd varia sint eâ de re Doctorum placita :* cæterùm gravissimè corripi et increpari : iniqua mandata respui : obedientiam denegari : vim etiam à Principibus armaque *strenuè*, modestè tamen expediri posse, et ipse profitetur et in confesso esse tradit[4]. Quos casus non studiosè conquirimus, neque ultro ingerimus huic quæstioni; sed ex Duvallio aliisque non suspectis auctoribus commemorare cogimur, ne indiscretè ac temerè adversùs Concilia, pontificiam auctoritatem extollant : sed à probatissimis auctoribus accipiant, atque distinguant extraordinarios casus, qui ordinariæ potestati nihil derogent. Hæc igitur ex Duvallio, novæ ut quidem appellant Sorbonæ duce, delibare animus fuit. Cæterùm hìc quantiscumque artibus,

1. XIV *sæculi.*— 2. *Duv., ibid., part.* III, *quæst.* IX, *p.* 433. — 3. *Idem, quæst.* X, *p.* 440. — 4. *Ibid. et part.* IV, *quæst.* XI, *concl.* VII, *p.* 615 *et seq. et alib.*

neque obtinere potuit, ut unquam Facultas ab inolitâ sententiâ defecerit, neque prohibere quominus ad apertè tuendam majorum auctoritatem optimi quique et eruditissimi facilè redierint.

XXIV. *Quàm multi insignes viri præter Gallos hanc sententiam doceant : Panormitanus, Zabarella, Tostatus.*

Neque verò soli Galli hanc sententiam scriptis editis propugnarunt : nempe et Navarrum dicentem audivimus[1] ; eamdem sententiam secutum celebrem illum Nicolaum Tudescum Catanensem, Abbatem Bonacensem, atque Episcopum Panormitanum *lucernam juris* dictum[2], quem pro Conciliorum etiam in Pontificem suprêmâ potestate multa scribentem, neque horum aliquid retractantem, Bellarminus tamen laudatum potiùs quàm condemnatum velit[3] : adeo non semper illam sententiam hostili animo insectantur, qui eam vel maximè reprehendunt.

Panormitano in Italiâ præluxisse Panormitani magistrum Franciscum Zabarellam, Cardinalem Florentinum[4], virum maximum Bellarminus fatetur[5]. Ac de his quidem viris uberior erit dicendi locus : nunc sufficit à Bellarmino tantos ex Italis viris, accenseri nostris. Accedit à Germaniâ, eodem Bellarmino teste, Nicolaus Cusanus Cardinalis : prodit ex Hispaniâ Alphonsus Tostatus, Episcopus Abulensis, tantâ doctrinæ opinione, ut Bellarmino miraculo fuerit, tot scilicet scriptis editis, *brevissimo tempore; cùm non vixerit nisi quadraginta annos :* de quo merito dictum sit ab eodem Bellarmino : *Hic stupor est mundi*[6]. Nec minùs *sanctitate* clarus habebatur, ut idem Bellarminus memorat. Is in libro qui dicitur *Defensorium*, fusè probat[7] « à Christo institutum tribunal superius Papâ, nempe Concilium, quod Papam corrigere et judicare possit, non solùm in fide; sed etiam in aliis casibus; solumque illud tribunal id habere ut errare non possit, Papam autem errare posse etiam in damnandâ hæresi. » Quem librum Bellarminus cautè legendum monet propter hanc sententiam; sed alii libri ejusdem sunt spiritûs ; neque hujus scripti tantique viri auctoritas, uno Bellarmini verbulo infringi queat.

XXV. *De Tostato candida Cardinalis Daguirrei confessio.*

Hic ille est Tostatus Abulensis, quem eminentissimus Daguirreus semel atque iterum appellat « Hispaniæ Salomonem, oraculum litterarii orbis, jure, mundi stuporem dictum : quo solo, quamvis alia ornamenta deessent, gloriari posset Academia hæc Salmanticensis, cujus Doctor Professor et Cancellarius celeberrimus fuit[8]. » Tantum igitur virum, amplissimus ac doctissimus Cardinalis fatetur eorum numero fuisse, « qui opinionem de potestate Concilii supra Papam arbitrabantur certam, et ritè antea definitam in Concilio generali Constantiensi, sessionibus IV et V[9]. » Addit à Cardinale Turrecrematâ reprehensum, et *ab Eugenio IV notatum*, in sententiâ perstitisse, atque eam quam attulimus apologiam edidisse. Usque adeo et dictis et factis comprobabat, *non ideo hæreticam esse thesim, quam tanquam hæreticam Papa damnaverit*[1].

1. *Vid. in Append., lib.* I, *cap.* VIII ; *et sup. n.* XIII. — 2. *Labb., de Scrip. eccl.* — 3. *Bell., de Conc. aut., lib.* II. *cap.* XIV. — 4. *Vid. in cap.* Significasti. *etc. Item tractat. de Conc. Basil., I. part., n* 18 *et seq.* — 5. *Bellar., de Scrip. eccl., an.* 1410. — 6. *Idem, an* 1440. — 7. *Tost., tom.* XII. *Defens., part.* II, *cap.* XXX, LXIX, LXX, *etc.* — 8. *Daguir., disputat.* XVI, *n.* 62. XXII ; *n.* 59. *Vid. in app. lib.* I, *cap.* VIII. — 9. *Idem, n.* 63, 64, 65.

XXVI. *Alphonsus à Castro.*

Hic cæteros scriptores recensere non est animus : nimia nos copia obrueret : multique alii suo loco referentur[2]. Tantum appellamus eos qui et in omnium ore versentur, et ab ipsis adversariis, nostræ sententiæ defensores habeantur : quibus Alphonsum de Castro Hispanum, è Minorum ordine scriptorem egregium, et à nostro Feuardentio ejusdem ordinis editum, doctissimi Cardinales Bellarminus et Daguirreus nostris annumerant[3].

XXVII. *Adrianus VI, et Joannes Driedo, Lovanienses.*

Duo sunt Lovanienses quos Parisiensibus idem Bellarminus atque illustrissimus Rocabertus adjungunt[4] : Adrianus Florentius Ultrajectinus, postea Adrianus VI, Pontifex maximus, eumque secutus magistrum discipulus Joannes Driedo, Lovaniensium sui ævi facilè princeps : queis liquidò patet, quam Parisiensium sententiam vocent, non ideo Parisiensibus attributam, quod in eâ tuendâ Parisienses singulares essent; sed quòd eam singulari studio et eruditione tuerentur. Cæterùm in omnibus Ecclesii vulgatissimam extitisse, et à scriptoribus pietate et doctrinâ præstantissimis ubique terrarum publicè et cum laude esse defensam, nedum suspecta fuerit.

XXVIII. *De Adriano VI, cur privatim dicendum : unus rem totam conficit : ejus jam Pontificis recusus Romæ liber, retractatione nullâ.*

Hæc igitur summatim de Parisiensium asseclis à nobis dicta sint. Sed quando Adriani VI tanti est auctoritas, ut unus rem totam conficere possit, paulùm in eo hæreamus. Is primùm Lovanii summâ cum laude theologiam docuit : tum ordine factus est ejusdem Academiæ Cancellarius, Caroli V Augusti Præceptor, in Hispaniâ Episcopus Dertusanus, sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalis, denique post Leonem X, summus Pontifex, tantâ sanctitate atque modestiâ, *ut nihil infelicius in vitâ duceret quàm quod imperarit*[5]. Is ergò theologiæ Professor, cùm de Confirmationis administratione disputaret, negaretque Presbyteris permitti posse, sancti Gregorii celebrem locum sic solvebat[6] : « Ad secundum principale de facto Gregorii, dico primò : quòd si per Ecclesiam Romanam intelligitur caput ejus, puta Pontifex ; CERTUM EST quòd possit errare, etiam in iis quæ tangunt fidem, hæresim per suam determinationem aut decretalem asserendo : plures enim fuêre Pontifices Romani hæretici : item et novissimè fertur de Joanne XXII, quòd publicè docuit, declaravit et ab omnibus teneri mandavit, quòd animæ purgatæ ante finale judicium non habent stolam, quæ est clara et facialis visio Dei : et Universitatem Parisiensem ad hoc induxisse dicitur, quòd nemo poterat in eâ

1. *Daguir., disput.,* XVI, *n.* 61, 64. — 2. *Vide in app.; ibid.* — 3. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* II. *Alphons. de Cast., lib.* I, *contra hæres., cap* II *et seq.; Daguirr., Def. cath. S. Pet.* — 4. *Bellar., de Script. eccl., an.* 1500, *Roc., tom.* I, *lib.* I, *n,* 8. *Vid. Dried. de Libertat. Christ., lib.* II, *cap.* II, *in App., lib.* I. *cap.* XII *et seq.* — 5. *Bellar. et Labb., de Script. eccl.; Item, epist. Adr. VI, tom.* XIV *Conc., col.* 401. — 6. *Adr. VI, in* IV *Sent. de Confirm.*

gradum in theologiâ adipisci, nisi primitùs errorem hunc pestiferum jurasset se defensurum, et perpetuò ei adhæsurum. Item patet hoc de errore quorumdam Pontificum circa matrimonium, de quo, *in capite Licet, de sponsâ duorum.* Item de errore quem ediderat Cœlestinus circa matrimonium fidelium, quorum alter habitur in hæresim; cujus error olim habebatur in aliâ compilatione juris : *Cap. Laudabilem, de conversione conjug.* » Vide quàm apertè doceat, quàm pro certo habeat; omninò fieri posse ut Pontifex hæresim, non jam ut homo privatus, sed ut Pontifex *per suam determinationem aut decretalem asserat :* quàmque pestiferum errorem putet eum, quem Joannes XXII *publicè docuerit, declaraverit et ab omnibus teneri mandaverit.* Neque hîc curamus an Joannes XXII et alii excusari possint; quid de illis senserit Adrianus VI, quid fieri potuisse putaverit, id verò quærimus; imò non quærimus : quis enim in re tam clarâ quæstioni locus? Sed apertam ac certam tanti Doctoris sententiam tenemus : dignumque id observatu quod addit, jam ad Gregorium rediens : « Non tamen dico Gregorium hîc errasse; sed evacuare intendo impossibilitatem errandi quam alii asserunt. » Quò quidem se demonstrat, nullâ tuendæ causæ, quam susceperat, necessitate adactum, ad hanc tamen sententiam deditâ operâ declarandam, solo amore veritatis adductum.

Sanè advertendum est, vir doctissimus quâ cautione sit locutus : *Ecclesiam* enim *Romanam* à suo capite *Romano Pontifice* accuratè secernit, cujus distinctionis et abusum pessimum et usum necessarium suo loco ostendemus : neque Ecclesiam Romanam, sed tantùm ejus Pontificem etiam de fide definientem, errare posse, *pro certo* habet : nec si quis Romanus Pontifex in fidei quæstione determinandâ defecisset, ideò Petri fidem et Ecclesiam Romanam defecturam putabat. Quâ in re non est dubium in fidei negotio, quod est vel maximum, Conciliorum potestatem potiorem agnosci, firmarique ea omnia quæ ab adversariis censurâ gravissimâ temerè configantur.

Neque verò eam sententiam Pontifex retractavit, uti profectò si erroneam putasset facere debuisset. Nam ideo Pius II, qui se Basileæ, cùm Synodo privatus interesset, errasse credebat, solemni retractatione sua scripta confixit. « Hæc enim scripta, ait[1], fortasse scandalum parient : qui hæc scripsit, inquient, in beati Petri cathedrâ sedit, nec invenitur mutasse propositum, qui eum elegerunt et in summo apostolatûs vertice collocârunt, ab iis scripta ejus approbata videntur. Cogimur itaque beatum Augustinum imitari. » Nihil simile Adrianus, suaque scripta adeò non retractavit, ut potiùs Romæ, statim atque Pontifex factus est, edenda curaret, anno videlicet 1522, cùm anno 1521 Pontifex creatus esset : adeoque aberat ab eo ut sententiam revocaret, ut potiùs metueret, ne illi errandi *impossibilitati*, quam privatus Doctor olim improbaverat, vel Pontifex factus favisse videretur[2].

XXIX. *Vana responsa auctoris* Doctrinæ Lovaniensium.

Agite, expedite vos qui Parisiensium sententiam *erroneam, hæreticam, schismaticam, Sedis apostolicæ eversivam* vestrâ auctoritate decernitis, atque in Episcopos, totamque adeo Ecclesiam Gallicanam proferre audetis tam dura, tam nulla, tam iniqua decreta : agite, inquam, incipite ab Adriano VI, tantique Pontificis librum, ejusque jussu in Urbe recusum, erroneum aut schismaticum dicite. Horret animus, aliaque omnia comminisci malunt. Videamus sanè ut se torqueant. Auctor anonymus in *Doctrinâ Lovaniensium* mira refert hoc titulo : *Discutitur doctrina Adriani Papæ VI*[1]. Summa est, ex Maldero et Wiggero, non hîc egisse Adrianum « de Pontificiâ definitione ex cathedrâ : sed de judicio super difficultatibus quæ in facto occurrant, donec, si res sit ad fidem et mores tendens, pleniori examine ex cathedrâ definiatur. » Quid autem illud est : quàm impeditum intricatumque : quàm ipso contextu verborum, conturbatam hominis mentem indicat? An loquitur de difficultatibus quæ *in facto occurrant*, qui de fide, de hæresi, tam apertis verbis agit? Quodnam verò examen plenius, quam decisionem narras, post eam, quâ *de fide determinatum est;* quâ Pontifex *per decretalem suam aliquid publicè docuerit declararit ab omnibus teneri mandaverit?* Quæ verba Lovaniensem nostrum referre et exscribere puduit, quòd iis statim perlectis, ejus responsio evanescat. Planè Adrianus ea verba seligebat, quibus pontificiam de fide definitionem vel maximè exprimeret; ac si quid aliud gessisset in animo, non tàm disertis verbis, illam quam quidam *asserebant, impossibilitatem errandi configeret.*

At enim, inquit Joannes Wiggerus ab eodem auctore laudatus, non id postulabat ea quam Adrianus solvebat difficultas, ut de pontificiorum decretorum infallibilitate disputaret; cùm de Gregorii facto duntaxat ageretur. Certè, idque monet vel ipse Adrianus, sed hæc à se dicta, quòd illam aliquorum de *errandi impossibilitate* sententiam, deditâ operâ, *evacuatam vellet.* Neque enim contentus eo, ut ab illâ simpliciter discederet, pergit ulteriùs, eamque et à se, et à Romanis Pontificibus studiosè amolitur. Cur autem? Nisi putaret rem eam sanctissimæ dignitati non modò parum congruam, sed etiam noxiam, et ab eâ longè avertendam : tantùm abfuit ab eo ut, in asserendis his vanis, certè dubiis Romanorum Pontificum privilegiis, veræ pietatis partem ullam reponeret. Hæc apertè, hæc studiosè, hæc deditâ operâ asserentem, Petri Sedes excepit communibus votis. At si adversariis credimus, per tantam hujus Sedis contumeliam ad hunc apicem, nullâ cujusquam querelâ, imò summâ omnium gratulatione provexit.

Pergit tamen Lovaniensis noster : « At Adrianus asserit certum esse quòd Pontifex possit errare. Hoc si intelligeret de Pontifice ut definiente et propônente toti Ecclesiæ aliquid fide credendum, neutiquam est certum. » Tibi quidem forsitan, sed ipsi Adriano est certum. « At è contrà, inquis, id (nedum certum sit) manifestè est falsum, ejusque oppositum adeo certum, ut ab aliquibus habeatur de fide. » Quid ad nos si *ab aliquibus?* Non ab Adriano quidem, qui eam sententiam *evacuare intendit.* Quare non Melchior Canus, quantumvis

1. *Bull. Pii II retract. ad Colon. Academ., tom.* XIII *Conc., col.* 1907. — 2. *Vid. Labb., de Script. eccles.*

1. *Doct. Lov., art.* I, *p.* 69.

acerrimus pontificiæ infallibilitatis assertor, non ipse Bellarminus, ut Lovanienses illi tergiversandum putant; verùm Adrianum VI nominatim accensent iis qui pontificiam infallibilitatem non agnoscant[1]; neque eò secùs Bellarminus *virum optimum et doctissimum* appellat, *qui merito doctrinæ et pietatis, ex humili domo, in tantam dignitatem conscenderit*[2]. Adeo aberant ab eo, ut illam sententiam erroneam aut Sedi apostolicæ contumeliosam putarent.

XXX. *Nicolai Dubois Lovaniensis ludibria.*

Jam verò Nicolaus Dubois, postquam Adriani verba retulit, de Romano Pontifice ita affirmantis : « Potest errare, hæresim per suam decretalem asserendo : » respondet : « Distinguo : si de potentiâ metaphysicâ loquatur Adrianus, etiam hoc transeat[3]. » Quàm doctè! Erant scilicet qui asserent Pontificem nec *metaphysicè* loquendo, aut de potentiâ absolutâ, errare potuisse, eaque erat *errandi impossibilitas* quam Adrianus *evacuare intendebat*. Et pulchrè *transeat :* nam si Professori bilem moveris, omnino assertur us est Romanum Pontificem, nec potentiâ metaphysicâ errare potuisse.

Quæ addit[4], quoniam non ad explicandum, sed ad confutandum Adrianum pertinent, hujus loci non sunt. Pudet tamen interim Adrianum tantum virum, Lovaniensis Academiæ ornamentum, atque in eam effusissimè liberalem, à Professore Lovaniensi temeritatis fuisse incusatum.

XXXI. *Auctoris tractatûs* de Libertatibus Gallicanis *subtilia nec minùs vana responsa.*

Dicent, Adriani ac Sedis apostolicæ causam à Nicolao Dubois crassissimo auctore, atque ab aliis Belgis doctissimis licèt, pessimè esse defensam. Videamus sanè, quid alii, acutiores scilicet, excogitaverunt.

Auctor Anonymus tractatûs *de Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ*, is qui se subtilissimum videri velit, nihil aliud quàm in re gravissima ludit. Primùm enim ait[5], « privati Doctoris, necdum Pontificis infallibile non esse judicium : » quâ de re quis dubitat? Cur nemo extiterit, qui hujus doctrinæ causâ, Adrianum à pontificatu prohibuerit, aut etiam vel minimùm reprehenderit, id quæritur. Subdit : « At enim Adrianus Pontifex factus sententiam non retractavit : » addere debuit, adeo non retractasse sententiam, ut librum etiam novus Pontifex recudi jusserit. Hæc omitit, reponitque tantùm, tot tantisque negotiis distentum, pontificatu satis brevi, « nihil de corrigendis scholasticis commentariis cogitasse. » Acutè : recudendo operi tempus adfuit, corrigendo defuit. Interrogat postea : « Privata Pontificis opinio an definitionis loco habenda sit : et an in denegandâ infallibilitate solùm Pontifex infallibilis existimandus sit? » Quid ad rem? cùm nemo postulet ut pro infallibili, sed ut pro irreprehensâ tutaque, tanti Pontificis sententiâ habeatur. Ad hæc hærent scilicet, et ad alia omnia se vertunt, potiùs quàm ad quæsita et objecta respondeant.

1. *Melch. Canus, lib.* IV, *cap.* I; *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* II. — 2. *Bellar., de Script. eccl., an.* 1500. — 3. *Part.* I, *refut. argum., etc., art.* XV, *n.* 19, *p.* 82. — 4. *Ibid., n.* 160. — 5. *Anonym., de Libertat., etc., lib.* VII, *cap.* XVI, *n.* 16

XXXII. Galliæ vindicatæ *auctor.*

Vir clarissimus ac doctissimus, nunc eminentissimus *Galliæ vindicatæ* auctor[1], uno quidem verbo rem confecisse se putat : nempe « Adrianus, inquit[2], non ex proposito hanc quæstionem tractat; sed incidenter tantùm, et vix tribus lineis, respondendo ad objectionem. » Tribus vix lineis? Id quidem qui scripserit, eum non legisse sedulò, sed cursim transvolasse, et oculos in incertum jecisse non immeritò quis dixerit. Quòd autem incidenter hunc locum tractaverit, nedum argumentum infringat, firmat magìs ac munit : quippe cùm ex eo constet, Adrianum nullâ necessitate compulsum, quæsitâ occasione ac de industriâ, in eam tractationem divertisse; quippe qui infallibilitatem illam *evacuare intenderet*, ut et ipse dicit, et non jam monuimus.

XXXIII. *Pater Thyrsus Gonzalez.*

Thyrsus Gonzalez haud minus tergiversari cogìtur. Sic enim respondet : « Errasse Adrianum ut Doctorem particularem, si ejus intentio fuit asserere Romanum Pontificem posse, ut pontificem errare, dum resolvit dubia fidei, obligando Ecclesiam ad credendum id quod ipse asserit[3]. » Sed quò mihi tuum istud, *si?* librum habes in manibus : sententiam tenes docentis, « errare posse Pontificem in eo quòd per suam decretalem aut determinationem declaraverit, asseruerit, et ab omnibus teneri mandaverit. » Satisne perspicuis exquisitisque verbis usus est, ut omnem tergiversationem excluderet. Addit P. Gonzalez : « Nimis credulum fuisse Adrianum asserendo illud quod de Joanne XXII vulgus falsò sparserit. » Quid tum postea? Non agimus de Adriani probationibus : certam, planam, liquidam, nostris consentaneam conclusionem proferimus. Sequitur : « Atqui non fuisse hanc Adriani mentem, testatur Joannes Malderus[4]. » De Adriano sanè, non de Maldero quærimus : ipse pro se loquatur Adrianus, neque ad alienum trahatur arbitrium; reliqua Malderi jam confutata sunt. Agit enim Adrianus non de privatâ sententiâ, sed de pontificiâ, ut est Pontifex; quippe qui agit de Pontifice, « qui determinet per decretalem suam, et ab omnibus teneri mandet id quod declaraverit; » quod non privatus Doctor, nec alius profectò quàm Pontifex fecerit.

Sanè hæc postrema verba : *ab omnibus teneri mandaverit* R. P. mirum in modum angunt urgentque : « Nil inquit[5], referebat ad scopum Adriani, mandaverit Joannes XXII, necne : » imò verò multi; quandoquidem totum illud quod de pontificiâ infallibilate asserebant, *evacuare intendebat.*

Extremum denique P. Thyrsi refugium est : « Quidquid ut doctor Lovaniensis scripserit, revocasse Adrianum » : quâ de re cum eminentissimo Daguirreo hujus solutionis auctore, accuratiùs tractare nos oportet.

XXXIV. *Eminentissimus et doctissimus Daguirreus.*

Is quidem quo candore est, planè ac nullâ ter-

1. Absolveret *Declarationis Defensionem* D. Bossuet, quando editæ sunt, anno demum 1688, Sfondrati dissertationes; atque hoc illud est, cur in toto opere ne semel quidem Sfondratus nominetur (*Edit. Paris*).
2. *Diss.* IV, § 3. *n.* 1, *p.* 275. — 3. *Gonz., disp.* XV, *sect.* XI, *n.* 9. *p.* 764. — 4. *Vid. Gonz., ubi sup., n.* 10. — 5. *Idem, n.* 12.

giversatione, profitetur Adrianum VI, « vitæ integritate, contemptu honorum, et doctrinâ clarissimum, qui olim censuerat Papam in judicio fidei extra Concilium errare posse; posteà in pontificatu oppositum docuisse[1] », datâ scilicet egregiâ ad Fridericum Saxoniæ Ducem adversùs Lutherum epistolâ, pessimique hæresiarchæ « extra omnem Synodum damnatis erroribus. » Hoc ultro fatemur. Sed Cardinalis doctissimus, nullo sanè malo animo, ubique sic agit, tanquam Parisienses Romano Pontifici negent potestatem definiendi de fide extra Concilium : à quâ hæresi eos vel maximè abhorrere constat. Rogare autem liceat, quid ad rem attineret, egregiam epistolam, ut multùm sibi profuturam exscribere integram, cùm in eâ de pontificiâ auctoritate multa, de infallibilitate ne verbum quidem unum legerimus.

Sanè doctissimus Cardinalis, ne per totam prolixissimam epistolam inani operâ vagaremur, « notari vult maximè in rem suam quæ n. 30 et 31 continentur[2]. » Atqui n. 30 nihil aliud reperimus, nisi cathedram Romanam esse apostolicam : Petrum apostolorum caput in eâ præsedisse : Romanam Ecclesiam esse principalem, eamque unde sit orta sacerdotalis unitas : itaque pessimè actum à Luthero, qui summos Pontifices, qui scholas christianas tot probris prosciderit : quæ ad infallibilitatem minimè pertinere, nemo est qui non videat.

Sanè sequente numero 31, quo Lutheri sacrilegam, et in Dei Sacerdotes tot probra jactantem, linguam comprimat, refert de observandis *Dei Sacerdotibus, maximè autem Principe Sacerdotum*[3], egregium Deuteronomii locum, cap. XVII; neque infert aliud, quàm ut ne Pontifices incessantur probris atque blasphemiis; neque quidquam ampliùs.

At enim objicit eminentissimus Cardinalis eumque secutus P. Thyrsus Gonzalez[4], ab Adriano prolatum Deuteronomii locum, quo capitis damnatur, *qui superbierit nolens obedire Sacerdotis imperio :* ex quo textu, ipsi quidem, non tamen Theologi omnes pontificiam infallibilitatem eliciant : quâ de re alio loco dicimus. Neque quisquam negat qui superbo animo pontificia imperia detrectaverint, spirituali gladio feriendos. Cæterùm hic quæritur, non quid inde ipsi; sed quid Adrianus intulerit. Nempe Theologi omnes ac Parisienses vel maximè, adversùs hæreticos primatum apostolicum probant ex his locis : *Tu es Petrus :* et, *Confirma fratres tuos :* et, *Pasce oves meas :* ex quibus Daguirreus, Thyrsus, alii sententiam infallibilitatis asserant. An continuò inferent à Parisiensibus quoque abdicatam suam? Sanè si Adrianus antiquam doctrinam revocare voluisset, non deerant verba, quibus tantus Pontifex, tam candido animo, tam humili ac modesto mentem suam promeret. Quare quod de retractatione memorant, votum est optantium, vigilantium somnium : certumque omnino est Adrianum Cardinalem, Episcopum Dertusanum, Hispanici Cleri æquè ac Belgici decus, regnique Hispanici strenuum administrum, Papam denique in sententiâ perstitisse, à nullo vel leviter reprehensum; nedum schismatica, erronea, Sedi apostolicæ contumeliosa exprobrarent. Adeo certum est de his reprehensionibus ac censuris, in quibus nunc partem vel maximam religionis reponunt; neminem per hæc tempora, neque in Belgio, neque in Hispaniâ, neque in Italiâ, neque Romæ atque in ipsâ Sede apostolicâ cogitasse.

1. *Daguirr., disp.* XVII, *sect.* II *integ. vid. impr., n.* 15. — 2. *Idem, n.* 44. — 3. *Deuter.*, XVII, 12. — 4. *Daguirr., ibid., n.* 44; *Gonz., loc. sup. cit.*

XXXV. *Doctorum Lovaniensium et factis et dictis in Adrianum VI observantia singularis.*

Sanè Lovanienses Adrianum suum mirâ reverentiâ prosecutos, hæc quoque testantur : nempe cùm prima illa edita est doctissimæ Facultatis in Lutherum censura, totum id Adriani tum Cardinalis Dertusani judicio factum[1]. Id Jacobus Latomus major, cùm pro eâ censurâ scriberet, in præfatione luculenter exposuit, et censuræ præfixa ejusdem Cardinalis epistola ostendebat. De quâ quidem Latomus ita est præfatus : « Sufficere debuit judicium reverendissimi Cardinalis Dertusensis, cujus probitas et sapientia, non modò libris præclaris editis, sed et maximis rebus orbi nota est[2] : » ut propterea diceret non videri necessarium articulorum reddere rationem. Ex quo intelligitur, quàm probarent Adriani libros. Atque is annis post duobus ad Petri cathedram est evectus : ac facilè intelligi potest, quanto honori habuerint Pontificem, qui non modò Cardinalem, verùm etiam privatum tantopere suspexissent.

Edidit postea Joannes Driedo, sacræ theologiæ Professor apud Lovanienses, anno 1533, librum : *De Ecclesiasticis Scripturis et Dogmatibus :* neque ita multò post, librum : *De Captivitate et Redemptione generis humani :* in cujus præfatione Adrianum VI miro affectu celebrat : « Observantissimus, inquit[3], meus in theologicis studiis præceptor; qui me in filium eruditionis susceperat, et præsidens mihi pileum magisterii in theologiâ imposuit anno nativitatis Domini 1512, die 17 mensis augusti; qui et usque in tempus ferme illud Lovanii resederat totius nostræ Academiæ lumen et decus, postea illius nominis Pontifex VI; » ut nec mirum sit, de Adriano tanto præfatum, illustrissimo Rocaberto teste, ut jam vidimus[4], ad præceptoris sententiam accessisse. Quare Lovanienses, Duacenos, Belgas, Hispanos, Italos, Romanos etiam si liceat Pontifices, rogamus, obsecramus, ut agnoscant nos peti per Adriani sui latus : nec nisi conculcato tanto Pontifice, non minùs pietatis quàm doctrinæ laude celeberrimo, sententiam Gallicanam damnari potuisse.

XXXVI. *Ex Adriani sententiâ et temporum notis demonstratur Florentina, Lateranensia, Tridentina decreta frustra objici.*

Hanc quoque circumstantiam censoribus nostris perpendendam damus : aiunt uno ore omnes, à Florentinâ sub Eugenio IV, atque à Lateranensi sub Leone X, Synodis œcumenicis, Parisiensium sententiam apertè esse damnatam. Id primùm Bellarminus; id eum secuti alii uno ore edixerunt. Vel unum Daguirreum audiamus sic de Florentinâ Synodo disserentem : nempe inveniri « clariorem me-

1. *Vid. in append., lib.* I, *cap.* XIII. — 2. *Latom., Def. Cens. Lov. adm. ad lect. et epist. dedic.* — 3. *Dried., de Capt. et Redempt., etc., præfat.* — 4. *Sup., n.* 27.

ridianâ luce, potestatem plenissimam Romani Pontificis supra totam prorsus Ecclesiam; atque adeo supra Concilium œcumenicum : deprehendi pariter auctoritatem summam ipsi à Christo commissam ad definiendum controversias fidei, independenter à reliquo Ecclesiæ corpore[1]. » Addit in Concilio Lateranensi ultimo sub Leone X, « potestatem supremam Papæ in totâ Ecclesiâ et nominatim supra Concilium œcumenicum palam definitam fuisse[2]. » Quî autem factum sit, ut Adrianum, postquam ea transacta ac definita esse volunt, alia omnia docentem, et contra definita expressè ac studiosè insurgentem, non modò Ecclesia tulerit, sed etiam ad summum pontificatum evexerit, ac sua recudentem Romæ et in sententiâ publicè persistentem, nec reprehenderit. Edicant si possunt; aut si nihil habent quod mutiant, ab iniquis porrò censuris temperent.

Utinam verò liceret ab eruditissimo et optimo Cardinale sciscitari coràm quid de his sentiat. Sanè, quo candore est, quâ indole, quâ animi magnitudine consensurum sat scio. Nam nec illud contemnendum : Concilii Lateranensis sessionem XI, sub Leone X, anno 1516, fuisse celebratam, cùm Adrianus Romanâ jam purpurâ fulgeret, rebus ecclesiasticis occupatissimus, et quinque annis postea, anno videlicet 1521, Leoni fuisse suffectum : quo necesse fuerit tam paucorum annorum spatio, et ab Adriano Leoni proximo successore, et à Cardinalibus, et ab omni orbe christiano, definitionem Leonis, eamque in œcumenico Concilio editam, tamen usque adeo oblivione deletam, ut nec ulla ejus vestigia superessent.

Quamobrem quod asserunt, jam inde à Florentini ac Lateranensis Concilii temporibus rem esse decisam, haud immeritò à nostris rejectum esse constat : atque omnino ex his istud argumentum existit : Adriani VI sententiam, hoc est, Parisiensem ipsam, aut immunem relinquunt, et nos cum illo vincimus : sin autem condemnatam volunt, aut ex antecedentibus definitionibus, aut ex consequentibus : non ex antecedentibus, Florentinis scilicet aut Lateranensibus, quas solas obtendunt, cùm eæ nihil nocuerint, ac nequidem objectæ sint Sedem apostolicam conscensuro, in Sede apostolicâ præsidenti : hanc autem sententiam nulla consequens definitio proscripsit : aut enim conciliaris, aut pontificia : Concilium autem nullum est habitum nisi Tridentinum, in quo hanc sententiam clarâ voce professos, ut vidimus Episcopos Gallicanos, totus orbis excepit : pontificiam verò definitionem nullam omnino proferunt. Id ergo unum superest, ut à privatis Doctoribus censura profecta sit, quorum sanè nomina cum honore appellamus; auctoritatem verò adversùs antiquissimæ Facultatis totiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ scita, si non magni facimus neque pertimescimus, jure nostro agimus.

XXXVII. *Nominantur potestatis pontificiæ vehementissimi defensores, qui summâ ipsâ Parisiensium tuentur sententiam.*

Hactenus tuti sumus ab omni censurâ, tantùm appellatis iis quos ipsi adversarii in nostram sententiam convenisse fateantur : quantò tutiores, cùm demonstraverimus, etsi verbis discrepantes, tamen summâ ipsâ stare nobiscum, qui vel infensissimi memorentur[1]; nec tantùm Dionysium Carthusianum illum sanctissimum juxtà atque doctissimum, adversùs Basileense Concilium Eugenii IV egregium defensorem; verùm etiam, quod mirentur, earum partium duces, Joannem Turrecrematam, Petrum de Monte Episcopum Brixiensem[2], Antonium de Rosellis : ad hæc sanctum Antoninum Archiepiscopum Florentinum, duos Jacobatios Christophorum et Dominicum celeberrimos Cardinales : aliosque viros maximos postea proditurros, quorum exspectatione causam nostram illustrari ac muniri volumus.

XXXVIII. *De Concilio Constantiensi : qui approbatum negant, ipsi se suis telis conficiunt.*

A privatis auctoribus et à scholæ Parisiensis Ecclesiæque Gallicanæ sententiâ ad ampliora pergimus : nempe ad Constantiense Concilium. Atque hujus quidem res gestas suo loco exequemur[3]. Nunc autem sufficit invicti argumenti vim in hæc pauca concludere. Si, quod adversarii tantâ ope contendunt, ejusdem Concilii sessionum IV et V decretis id tantùm agitur, ut in schismatis casus et in dubium Papam Conciliorum œcumenicorum potestas valeat, profectò illa decreta proba sanaque sunt, neque tantùm œcumenico Concilio digna; verùm etiam pro ratione temporum necessariò expedita, nec unquam infirmanda, sed omni potiùs pietate ac studio propugnanda : atqui adversarii, nedum hæc Constantiensia decreta propugnent, oppugnant potius, omni studio evertunt. Ac textum quidem sollicitat Schelstratus : optimis gestis falsi crimen impingit : cæteri, Bellarmino duce, eam Concilii partem infamant, confirmatam negant : Concilii œcumenici mandacem titulum prætulisse aiunt; ergo profectò sentiunt majus aliquid agi, quàm ut incertus tantùm Pontifex Concilio œcumenico subsit.

Sanè Duvallius, propter auctoritatem Concilii Constantiensis sessione IV, « de fide esse docet Concilium œcumenicum dubio et incerto Pontifice esse superius[4]. » Cur eum fidei articulum non intactum volunt? quid erat in eo dubii, ut Martinus V probatum nollet? An dubium Pontificem etiam contumacem, à Concilii œcumenici potestate immunem esse oportebat; neque esse in Ecclesiâ vim ullam quæ schismatis vulneri mederetur? Absurdum, absonum, rebus gestis repugnans, Ecclesiæ catholicæ Christique providentiæ prorsus inimicum. Dicent opportunissimum schismatis fuisse remedium, si de papatu pari ferè jure contendentes ultro loco cederent. Rectè; quid autem si nollent? æterno schismate Ecclesia laboraret. Absit : ergo necesse est ut sit aliqua potestas, quâ dubii saltem Pontifices etiam inviti comprimantur : ac si Constantienses nihil aliud agebant, nemo dubitaverit quin approbandi fuissent; ut qui malo schismatis certum ac necessarium remedium attulissent : atqui approbationem hanc cane pejus et angue refugiunt : ergo aliud profectò actum intelligunt.

1. *Daguirr., disp.* XVI, *n.* 32. — 2. *Ibid., n.* 34.

1. *Vid. in Append., lib.* I, *cap.* IX, X; *lib.* II, *cap.* I *et seq. usque ad* VII. — 2. Brixia urbs est in Longobardiâ. — 3. *Vid. lib.* V *integ.* — 4. *Duval., de supr. R. P. in Eccl. potest., part.* IV, *quæst.* VIII, *ad Xum, pag.* 569.

XXXIX. *Objectio de obedientiis nondum adunatis sess.* IV *et* V, *sponte corruit duobus factis constitutis : primùm, à Concilio Constantiensi statim assumptum Concilii œcumenici titulum et jus.*

Instant : sessionum IV et V decreta, utcumque se habeant, tamen approbanda et firmanda non erant à Martino V, ut œcumenici Concilii acta, nondum adunatis ut vocant obedientiis; sed tantùm, ut aiunt, tertiâ Ecclesiæ parte. Huc quidem omnia redeunt; id assiduè urgent : hîc argumentorum vis ac summa consistit. Quæ anteaquam ex gestis perpicuè refellimus, duo, quæ facti sint, in antecessum nobis concedi postulamus : primùm, in primis illis sessionibus, nondum adunatis licèt obedientiis, atque in ipso initio, à Concilio Constantiensi œcumenici Concilii nomen assumptum; imò sessione III statim definitum, quòd (relege verba) « Constantiæ in Spiritu sancto Synodus generalis fuit, et est ritè et justè convocata, initiata, celebrata[1] : » quæ definitio, si reverâ tunc Constantiæ Synodus œcumenica non fuit, mendax, erronea est; neque tantùm non approbanda, verùm etiam falsò et in vanum assumpto Spiritûs sancti nomine ac numine, atque œcumenici Concilii titulo, blasphema, schismatica, omni studio detestanda judicari debeat. Quis autem id ausus est? Quis unquam audeat? Nemo certè, nisi fortè existant, qui, quantùm in ipsis est, infandum schisma exsuscitatum et vulnus Ecclesiæ innovatum velint.

XL. *Alterum factum, Martinum V, tunc Cardinalem, his Synodi initiis adhæsisse.*

Quæ ut magìs valeant, alterum factum afferimus : nempe Martinum V, tum Othonem Cardinalem Columnam, unum fuisse eorum Cardinalium qui à Gregorio XII ab ipso initio recesserint, Pisano et Constantiensi Conciliis adfuerint, primarum sessionum Synodi Constantiensis pars maxima fuerint, sacro illi conventui, Concilii œcumenici in Spiritu sancto legitimè congregati titulum et auctoritatem attribuerint : qui titulus, si mendax est, si blasphemus, si schismaticus, tertiâ Ecclesiæ parte à reliquis abruptâ ac pro toto Ecclesiæ corpore vindicatâ; nempe Otho Cardinalis, nusquam revocatâ aut improbatâ priore sententiâ, ad ipsam Petri sedem, mendax, schismaticus, blasphemus, evectus est. Quæ si adversarii concoquere possunt, nobis certè indulgeant, qui hæc intelligere, his assentiri, ab his non abhorrere non possumus.

XLI. *Aliud factum additur : quòd pars Ecclesiæ, quæ Concilium Constantiense inchoavit, non fuerit tantùm pars tertia; sed duabus aliis etiam adunatis longè superior.*

Hæc igitur duo sunt quæ facti esse dicimus, quæque ad universas adversariorum diffiandas machinas profectò sufficiant. Addamus tamen si libet et tertium, de tertiâ parte Ecclesiæ tantùm in Constantiensi Concilio congregatâ : id enim mirum in modum post Joannem Turrecrematam Bellarminus urget[2], eumque secuti censores nostri omnes pro viribus exaggerant. Nos autem, quâ possumus simplicitate reponimus : ergone tertia pars tantùm, quæ tot nationes complecteretur, Germaniam, Angliam, Poloniam, Sueciam, Norvegiam, Daniam, Dalmatiam, Bohemiam, ipsamque Italiam, demptâ admodum Apuliâ, ipsam quoque Romam, et cum Belgio Galliam, et cum Sigismundo Rege totam Hungariam : ad hæc Universitates, Parisiensem, Bononiensem, Viennensem, Cracoviensem, Avenionensem, Oxoniensem, Pragensem, quæ suos in Synodo legatos haberent : atque item sacros Ordines, Cluniacensem, Carthusiensem, Præmonstratensem, Prædicatorum, Minorum, qui per speciales procuratores Synodo adhærerent, cum innumeris Abbatibus sanctorum Benedicti ac Bernardi, quos omnes, omnes, inquam, nullo labore, quippe ex ipsis subscriptionibus, ostendimus sacræ Synodo Constantiensi, jam inde ab initiis adfuisse. Reliquine, tantula pars orbis, eaque in duas scissa particulas, quarum una Benedicto, altera Gregorio adhærebant, pro duabus Ecclesiæ partibus numerandi sunt? Cùm præsertim Hispani, certè eorum pars maxima, Benedicto suo quotidianis vocibus discessionem intentarent; Gregorius verò XII, quem unum Pontificem, si Deo placet, cum Odorico Rainaldo jactitant, desertus ab omnibus, Austriæ exiguo in oppidulo Concilium œcumenicum celebraret; atque in angulo Italiæ totam haberet Ecclesiam. Hæc igitur duo frustula christiani orbis, quasi duas partes, cum eâ, quæ Synodum Constantiensem constitueret, Joannis XXIII obedientiâ comparabimus : tot, quantas memoravimus reliquas nationes, atque ex illis congregatos ducentos eoque ampliùs Episcopos; tot illustres Academias, tot religiosos Ordines, pro tertiâ tantùm parte habere cogemur? Hos sibi Concilii œcumenici titulum ac Spiritûs sancti magisterium mendaciter arrogasse dicemus. Pace eorum dixerim, rogamus, obsecramus, ne ad hæc absurda et infanda nos adigant.

XLII. *Constantiensis Synodus à Romanis Pontificibus optimæ notæ Synodis accensita : privata Binianæ editionis nota, quàm nulla et temeraria, quàm Sedi apostolicæ contumeliosa! nihil proficere, qui de ejus Synodi confirmatione litigant.*

De Synodi verò approbatione quod litigant, primùm abigantur illa quorumdam animis suborta suspicio, quâ scilicet, audito Concilii Constantiensis vel ipso nomine, statim nescio quid Romanæ potentiæ inimicum cogitant; cùm ex historiâ rebusque gestis elucescat, pontificiam Sedem, atque illam Petri navem, fœdâ diuturnâque tempestate tantùm non obrutam, per Constantiensem Synodum ex his fluctibus emersisse : denique ab eâ Synodo, necdum adunatis obedientiis, adversùs Wiclefitas et Hussitas assertam eam, quam impii et perduelles, dementibus odiis, exagitaverant Romani Pontificis supremam in Ecclesiâ potestatem; ut, ad eam tutandam ac restituendam, Synodus Constantiensis divinitus comparata esse videatur. Quare à Romanis Pontificibus nunquam sine veneratione appellata, nedum ullâ censoriâ notâ unquam affecta sit : suoque loco legitur in Conciliorum universalium editione Romanâ, quam pari diligentiæ ac magnificentiæ laude Paulus V, in typographiâ reverendæ Cameræ apostolicæ Va-

1. *Concil. Const., sess.* III, *tom.* XII, *col* 17. — 2. *Turr*, *lib.* II *de Eccl., cap.* XCIX, *Bell., lib.* II *de Concil. aut., cap.* XIX.

ticanâ, adornari jussit[1]. Abest certè Synodus Basileensis, dubia, suspecta, ex parte improbata; quod ultro fatemur : Constansiensis verò integra, inviolata prodit, cum Nicænâ et aliis, cum Lugdunensibus, Lateranensibus cæterisque, quæ optimæ notæ Romæ quoque habeantur. Quo cadat necesse est illa Binianæ editionis nota : *Concilium Constantiense ex parte approbatum*[2], nullâ auctoritate, nullo Concilio, nullo auctore Pontifice, ex privati hominis sensu atque ausu; quippe quæ recentissimâ, extremâ videlicet ætate, prorsus temeraria atque omnibus retro sæculis inaudita prodierit.

Quam tamen censuram, à privatis licèt ortam scriptoribus, quasi omnibus liceat sacratissimis Synodis proprio ex cerebro et arbitrio quasvis notas inurere, omni ope tutandam suscipiunt. Quid ita? An quòd incertum Pontificem Synodus Constantiensis Concilio œcumenico subdat? Neutiquam; id enim admittunt omnes; sed quòd ea Synodus apertiùs certiùsque quàm vellent, *quemlibet, cujuscumque statûs et conditionis, etiamsi Papalis existat*[3], non tantùm *huic* sacræ Synodo, quæ schismatis causâ fuerat instituta, sed etiam *cuicumque alteri Concilio generali*, quâcumque causâ convocato, neque tantùm *in schismatis extirpandi* causâ, sed etiam *in fide ac morum reformatione*, subdiderit.

Quâ tamen vitilitigatione quid proficiunt? Cùm succurrat illud, tot Ecclesiarum Christi, tot christianarum gentium, tot Universitatum, tot Ordinum religiosorum cœtum, quamvis œcumenici Concilii nomine non gauderet, tamen impunè non posse contemni. Quid, quòd is cœtus pro œcumenico Concilio se gessit? Quid, quòd hanc sibi auctoritatem vindicanti, nemo mendacium exprobravit? Quid, quòd Martinus V, cum ipsâ Synodo, hanc quoque sententiam dixit, neque improbavit unquam? Quid, quòd ea decreta fixit cum cæteris ducentis Episcopis ac Patribus, queis quilibet Pontifex, cuicumque Concilio præsenti ac futuro, quâcumque de causâ subsit? Quid, quòd nec Pontifex illa revocavit? Et quidem, his decretis confirmationem nec semel, sed centies additam, ipsa gesta pandent; nullum ut sit Concilium quod certiore approbatione constet. Fac autem defuisse; tamen illud stabit; doctrinam, quam erroneam, schismaticam, fideique adversam tàm confidenter asseverant, nemine improbante, nemine retractante, in lucem christiani orbis sub œcumenici Concilii titulo prodiisse.

XLIII. *Concilii Basileensis initia legitima et certa Bellarminus et Rainaldus agnoscunt, etiam Lateranense Concilium : ejusdem Bellarmini suffugia ex Duvallio confutata.*

Dè Basileensi verò Synodo, ne quid nobis affingant, clarâ voce testamur, nullâ ratione tueri voluisse, quæ post translationem; Legatorumque discessum decreta gestaque sunt : imò ea cassa, irrita, roboris vacua profitemur[4]. Hæc nos de posterioribus Basileensibus gestis : de prioribus sanè, quæ ab his posterioribus meritò distinguantur, Cardinalem Bellarminum hæc dicentem audimus : « Dico Basileense Concilium initio quidem fuisse legitimum; nam et Legatus aderat Romani Pontificis; et Episcopi plurimi : at quo tempore Eugenium deposuit et Felicem elegit, non fuit Concilium Ecclesiæ, sed Conciliabulum schismaticum, seditiosum, et nullius prorsus auctoritatis; sic enim appellatur in Concilio Lateranensi sess. II[1]. » Hæc refert, hæc laudat Odoricus Rainaldus, tom. XVIII Annalium[2]. Nihil ergo aliud Bellarminus, nihil Odoricus, nihil ipsum Lateranense Concilium.

Quis ergo inficiari possit *initia Basileensia* fuisse *legitima?* aut quid ad initia magis pertinere possit quàm ipsa sessio II, in quâ videlicet « sacra Basileendis Synodus, ne de ejusdem sacræ Basileensis Synodi potestate à quoquam dubitetur, » decreta Contantiensia sessionis V innovat, « eoque fundamento nixa, declarat : quòd ipsa Synodus (nempe Basileensis) in Spiritu sancto legitimè congregata, et Ecclesiam militantem repræsentans, potestatem immediatè à Christo habet, cui quislibet, cujuscumque statûs vel conditionis, etiamsi papalis existat, obedire tenetur, etc.[3] » iisdem verbis quæ in Concilio Constantiensi sessionibus IV et V continentur. Igitur illa Synodus, nullo schismate, sub Pontifice certo Eugenio IV, per Legatos præsidente, in eumdem Pontificem sibi à Christo *immediatè* traditam supremam potestatem tribuit : ne conciliaris auctoritas ad dubium tantùm Pontificem extendi videatur. Quâ de re Bellarminus hæc scribit : « Concilium Basileense, sessione II, unà cùm Legato Pontificis communi consensu statuit, Concilium esse supra Papam, quod certè nunc judicatur erroneum[4]. » Quid est *nunc* nisi nota novitatis? A quo autem judicatur? Ab ipso Bellarmino : à privatis doctoribus? Miror decreto unanimi, œcumenicæ Synodi, Sede apostolicâ per legatum præsidente, edito, privatam auctoritatem anteponi. Fac enim decretum ab Eugenio IV non fuisse firmatum, quod contra esse, ex Actis demonstrabimus : tamen œcumenici Concilii decretum unanimi consensu Legati apostolici cum Patribus, *quorum numerus*, teste Rainaldo[5], *in dies augebatur*, editum, privatâ auctoritate impunè contemni quis ferat? Quis autem sanâ mente præditus, audeat tali decreto etiam probabilitatem denegare? Certè vel Duvallium audivimus tali conciliari decreto infallibilitatis privilegium ex certo sancti Spiritûs privilegio asserentem. Nihil ergo jam cum ipso superest quæstionis. At Bellarminus, inquies, huic sententiæ adversatur. Certè; sed audi verba : *Sub opinione*, inquit; non certâ et exploratâ sententiâ. Ergo vel ex ipso *sub opinione* positum, atque erronei nota temerè inustum Basileense decretum, cum Legato pontificio communi consensu proditum, de superiore Concilii potestate.

XLIV. *Ex Ludovici Alamandi beatificatione argumentum : item ex Amadei VI, Sabaudiæ Ducis, famâ sanctitatis, Odorico Rainaldo utroque in negotio teste.*

Pater Thyrsus Gonzalez ab ipso initio, in ipsâ præfatione gloriatur « pro contrariâ sententiâ nullum allegari Doctorem, cujus sanctitatem solemni

1. *Conc. gener. Rom., edit.* 1602, *tom.* IV, *p.* 127 *et seq.* — 2. *Bin., tom.* VII, *part.* II, *col.* 1134; *Vid. Bell., de Eccl., lib.* I, *cap.* VII. — 3. *Vid. lib.* V. — 4. *Vide lib.* VI *integ.*

1. *Bell., lib.* III *de Eccl., cap.* XVI. — 2. *Rain., tom.* XVIII, *an.* 1549, *n.* 6. — 3. *Conc. Bas., sess.* II, *tom.* XII, *col* 477. — 4. *Bell., de Conc. aut. lib.* II, *cap.* XI. — 5. *Rain., an.* 1432. *n.* 8.

cultu Ecclesia declaraverit[1]; » quod etiam haud semel ingeminat. Quæ sanè probatio quàm sit infirma, nemo non videt; cùm coram oculis Dei multi sanctissimi sint, quorum non est sanctitas declarata : rursus autem insignitos solemni titulo sanctitatis, non ut sanctissimos ita etiam doctissimos fuisse constet. Sed quando hæc viro reverendissimo memoratu digna visa sunt, subit admirari excidisse memoriâ Ludovicum Alamandum Archiepiscopum Arelatensem ac sanctæ Cæciliæ Presbyterum Cardinalem, de quo hæc historici retulerunt; imprimis Æneas Sylvius, postea Pius II, qui non modò in libro de Gestis Basileensibus[2], hujus Cardinalis eruditionem summam, facundiam singularem, egregiasque virtutes, præsertim fortitudinem, constantiam, atque admirabilem pietatis gustum sensumque commendat; verùm etiam in Historiâ rerum suo ævo ubique gestarum, quam Pontifex scripsit, cùm de Europâ scriberet, hæc tradidit : « In Arelate ad sepulchrum Ludovici Cardinalis sanctæ Cæciliæ, ejus urbis Episcopi, quem Basileæ in consessu Patrum præsidentem vidimus, magna miraculorum opinio orta est, et invalidorum frequens undique concursus spe sanitatis factus[3]. » Eadem referunt Philippus Bergamensis, Vernerus, Philippus de Liguamine, Paradinus, Valemburchius, Nostradamus, quos in Pontificio Arelatensi videre est. Horum igitur unanimi testimonio constat Ludovicum Alamandum « virum sanctæ vitæ, miræ patientiæ, scientiâ incomparabilem, multis miraculis editis coruscantem, » quod et Odoricus Rainaldus confitetur[4].

Accessit Sedis apostolicæ auctoritas, ex diplomate Clementis VII, quo « Petrum de Luxemburgo, et Ludovicum Alamandum, sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalem, Ecclesiæ Arelatensis Archiepiscopum; cùm ad eorum sepulchrum, non tantùm Avenionensis et Arelatensis civitatum; sed etiam harum partium multitudo concurrat, ut tanquam speciales protectores, fautores, intercessores ad Dominum invocentur, apostolicâ auctoritate permittit, ut eorum ossa in commodiora loca transferre, et ibidem venerabiliter collocare, et utriusque sexûs fideles eos in prædictis Ecclesiis ac sacellis pro beatis venerari possint! quippe qui et miraculis invocati inclaruerint. Nec mirum, quandoquidem Petrus teneris sub annis, et Ludovicus vitam cœlibem castamque, et immaculatam exegerint, et Petrus in decimo-septimo ætatis anno, Ludovicus verò in sexagesimo, suo creatori suas purissimas animas reddiderint, calcatis hujus mundanæ vitæ, quamvis illustri essent orti familiâ, illecebris. His igitur, ac Renati Regis Siciliæ et Jerusalem, tunc in illis partibus degentis, et illorum miraculorum stupore perculsi, claro testimonio; quin etiam Francisci Episcopi Tusculani, sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalis de Claromonte, illarum partium Legati à latere, qui ad eosdem Petrum et Ludovicum non parvum gereret devotionis affectum, supplicatione permotus, eorum imagines à longissimis jam temporibus depingi solitas, circumferri, eosque pro beatis coli ac venerari posse » annuit. Extat id diploma in prædicto Pontificali libro Ecclesiæ Arelatensis, et apud Ciaconium, datum Aprilis 9 an. 1527, Pontificatûs 4, cujus etiam apud Odoricum Rainaldum summa perscribitur[1].

Hæc fusè referuntur in Martyrologio Gallicano illustrimi ac reverendissimi Andreæ Saussæi, Tullensis Episcopi, ad 16 Septembris. Quòd autem idem Saussæus memorat sanctum Cardinalem, « quòd adversùs Eugenium IV stetisset, ac Felicem consecrasset, facti pœnitentem ad Nicolai V obedientiam rediisse, » rectum de illo facto : nempe de abolito schismate ac Felice ipso ad *voluntariam abdicationem* impulso, ut idem Saussæus refert. Cæterùm Cardinalis ad obedientiam rediens, quid improbaverit, quid probaverit, certiùs prodemus ex gestis. Interim id constat, sancto Cardinali ex Clementis VII diplomate in Ecclesiâ Arelatensi cultum institutum in hanc formulam : « Sacerdos et Pontifex, etc., intercede pro nobis : » mox : « ora pro nobis, sancte Ludovice Cardinalis, ut per te eruamur ab omnibus malis : » secutâ oratione : « Deus qui meritis et intercessionibus beati Ludovici Alamandi Confessoris tui, atque urbis Arelatensis Episcopi, et sancti Cæciliæ Presbyteri Cardinalis, dignaris mortuos suscitare, cæcos illuminare, claudis gressum, surdis auditum restituere; concede propitius, ut omnes qui ejus implorant auxilium, petitionis suæ salutarem consequantur effectum : » quæ omnia ex Pontificio Arelatensi et ex Galliâ purpuratâ[2] ad certum veritatis testimonium exscribere haud piguit.

Hic igitur ille est Ludovicus Alamandus, Concilii Basileensis post translationem Præses, quo auctore Amadeus, Felix V dictus, Papæ titulum et assumpsit primùm et postea deposuit. Sic à schismate recessit vir optimus, et Nicolaum V agnovit. Quibus conditionibus acta suo loco referenda docebunt; unam tamen interea ex Odorico Rainaldo ductam[3] tacere non possumus; nempe Felicem, 7 Aprilis an. 1449, edito diplomate, pontificatu cedentem declarasse : id eâ conditione factum, ut Constantiensia de superiore Conciliorum potestate decreta, in ipsis Basileensibus initiis repetita, suo loco starent, et in quemvis Pontificem etiam indubitatum valerent. Quo loco Rainaldus inclamat[4] : « Nunquam ejusmodi sanctio adversùs non ambiguum Pontificem valuit, atque in falsum sensum detorta est à seditiosis, quos infeliciter Amadeus est secutus. » Rectè. Igitur seditiosam, quam Odoricus vocat interpretationem, quæ Concilium certo etiam Pontifici anteferret, adhuc Amadeus sequebatur; neque aliâ conditione cessit.

In eumdem sensum, post aliquot dies prodiit, eodem Rainaldo referente, *Sacrosanctæ generalis Synodi Lausanensis* nomine edita constitutio, quâ etiam atque etiam testabantur, sub eâ conditione et cessisse Felicem, et ipsam Synodum approbasse; ut nimirum valeret definitio « Concilii Constantiensis Basileæ renovata, necnon à Prælatis, Regibus et Principibus, Universitatibusque orbis suscepta : » ea scilicet, quam Felix memoraverat :

1. *Gonz., in præfat. p.* 14, *n.* 24; *et in tractat. pass.* — 2. *Æn. Sylv., de gest.; Bas., lib.* I, *p.* 4; *lib.* II, *pass. et imp., p.* 54. — 3. *Idem, Hist. rerum suo temp. gest., præfat., p.* 281, *ibid., de Europ., cap.* XLII, *pag.* 449. — 4. *Philipp. Bergam., in Chron. et in Fel.* V, *lib.* III; *Vern., Histor. Sabaud., cap.* XXXIII; *Phil. de Liguamin., in Amed.* VI; *Parad., Histor Prov., part.* VI; *Pont. Arel., seu Histor. Primat. Eccles. Arel.; Rain., tom.* XVIII, *an.* 1550, *n.* 20; *Vid. Pontif. Arel. et Ciac., de gest. Rom. Pont., tom* II, *an.* 1417.

1. *Ibid. et ap. Rain., ann.* 1426, *n.* 26; *et an.* 1450, *n.* 20. — 2. A Petro Frizon compacta. — 3. *Rain., an.* 1449, *n.* 3. — 4. *Idem.*

cui decreto faciendo, Ludovicus Alamandus more solito præfuit; neque aliâ lege statim Synodum dissolvit.

His igitur gestis anno 1449, anno sequente 1450 obiit in Domino, sanctitatis odore ac miraculis clarus, abdicato quidem schismate et Felice Antipapâ; cæterùm nullà unquam eorum, quæ Lausanæ anno anteriore gesserat, retractatione factâ; et tamem nec Papâ prohibente, in Arelatensi Sede permansit, neque modò in pristinam cardinalatûs dignitatem facilè restitutus, et celebri ad inferiorem Germaniam legatione perfunctus; sed etiam in cœlum summâ cum sanctitatis laude, Sede etiam apostolicâ declarente et collaudante, susceptus,

Miratur sanè Rainaldus[1] « adorandam Dei misericordiam, quæ exiguo temporis fluxu vix annali scilicet Ludovicum ipsum nefandi et perniciosissimi schismatis auctorem, propagatorem hæreseos, qui ex erroneâ conscientiâ, innumera mala in Dei Ecclesiam invexerat, ac tot annorum cursu in pertinaciâ obfirmatus, profanârat Sacramenta, pœnitentem ac reversum in Ecclesiâ, ad sanctitatis culmen evexerit. » Addere debuit, nec retractatione factâ priorum decretorum de summâ Conciliorum in quemcumque Papam, etiam indubitatum, potestate. Quanquam, si istud erroneum, ea retractatio tam publica esse debuit quàm ipsa declaratio. Hæc expendant, qui huic sententiæ teterrimam erroris ac schismatis notam inurere non verentur : videant virum maximum in eâ sententiâ permanentem, sanctitate, miraculis, Sedis apostolicæ, si necessariam vocem admittant, beatificatione claruisse; et contra neotericas censuras Deum etiam è cœlo vindicem adfuisse.

Neque ita multò post, *Amadeus*, eodem teste Rainaldo[2], *relictâ sanctitatis opinione excessit è vivis*, nullo prorsus edito retractationis monumento ejus quidem decreti, quo Concilii potestatem potiorem asserebat. Mira res! cum publico errore, nullâ pœnitentiâ, tantâ sanctitatis tamen opinione florebant! Adeo illud erroneum, quod tantâ vehementiâ objiciunt, ne ipsi quidem credunt.

XLV. *Ex Concilio Constantiensi ac Basileensibus initiis quid dicendum putemus.*

Sed quanquam ex his docemus Parisiensium, imò verò jam non Parisiensium, sed totius orbis sententiam in rem judicatam transiisse; nos tamen ultro hoc jure decedimus : adversarios, imò fratres nostros, Theologos, Episcopos, alios quoscumque Præsules, nondum hujus judicii vim satis intelligentes, excusamus, causasque excusandi suo loco proferimus : à Gallicanæ sententiæ censuris temperari, hoc tantùm Deo teste fraterno animo flagitamus.

XLVI. *Ante Constantiense Concilium, Joannis XXII de suorum antecessorum auctoritate atque infallibilitate sententia, in Constitutione :* Quia quorumdam.

Jam de anteriorum sæculorum certâ traditione, anteaquam rem accuratè discutimus, ac sexcentis Ecclesiæ antiquæ monumentis approbatam damus[3], hæc interim pauca, non quia meliora, sed quia breviora, et ipso statim aspectu adversùs cavillationes omnes tuta, subnectimus. Ac primùm et quod aiunt, Parisiensium sententiam quam Clerus Gallicanus amplexus est, « forsan primò traditam ab Okamo schismatico eoque notorio : eumque posuisse ova quæ postea Joannes Gerson exclusit in Concilio Constantiensi[1], » primo statim aspectu falsum apparet. Nos enim non Okami pessimi monachi, et adversùs Joannem XXII perduellis sententiam, sed ipsius Joannis XXII decreta promimus. Cùm enim in illâ celeberrimâ controversiâ Franciscanâ de *simplice usu facti*, fratres Minores huic Pontifici objicerent ipsum esse apertè hæreticum, qui Nicolai III Decretalem *Exiit* à Clemente V apostolicâ auctoritate firmatam, editâ constitutione, convelleret, id insuper, eodem Joanne XXII referente[2], addiderunt : « Quæ per clavem scientiæ in fide ac moribus à summis Pontificibus semel definita sunt, eorum successoribus revocare in dubium non licere : » quâ in re vel maximè pontificiam infallibilitatem ostendere videbantur. Nunc an eam Joannes admiserit, videamus.

Hujus objectionis gratiâ, edidit Extravagantem *Quia quorumdam*, apostolicâ ac summâ auctoritate : quâ quidem Nicolaum excusat ut potest; negatque aut ab ipso, aut ab aliis Romanis Pontificibus *definita*, quæ fratres studio tanto de *facti usu simplice* asserebant : quòd autem vel maximum atque in hâc causâ peremptorium, id si vel maximè definissent, « constitutiones illas (Romanorum Pontificum) quibus fratres se adjuvant, fore invalidas, erroneas et infirmas. » Sanè Franciscani Nicolai III auctoritate subnixi, contendebant *simplicem usum facti*, nullâ etiam sibi proprietate permissâ, et justum esse per sese, et Christi doctrinâ atque exemplo traditum : Joannes verò XXII contrà definiebat, et ullum usum non esse legitimum ac justum, et, cùm justus non esset, eum Christo tribuere, *hæreticam*, *damnatam*, *blasphemam*, *pestiferam*, adeoque ab Evangelio abhorrentem esse doctrinam : quæ quidem omnia ad quæstionem fidei pertinerent. Cæterùm neque hîc sollicitè quærimus, quâ de re precisè agaretur, et an reverâ Nicolaus pro cathedræ auctoritate ista decreverit; nec magis curamus hîc, rectène an secus ipse ac Joannes egerint : et an summâ consentiant, de verbis litigent : quæ, nunc quidem prorsus supervacanea, Bellarminus, Rainaldus, Daguirreus, Gonzalez, alii, operosissimis ac prolixissimis tractationibus agitabant[3] : id tantùm statuimus, ex verbis allatis Decretalis *Quia quorumdam*, de fidei quæstione actum, ad quam *erronei* notam procul dubio pertinere, omnes confitentur; adeoque, quidquid sit de Nicolai III constitutionibus, Joanne XXII pronuntiante, pontificias de fide constitutiones generatim à successoribus rejici potuisse *ut erroneas*, eòque *invalidas et infirmas;* quod nunc sufficit.

XLVII. *Hujus temporis scriptor, à Rainaldo in eam rem adductus, quid senserit : quâ occasione proferitur caput* Sunt *quidam*, 25 *quæst.* 1.

Quem autem in sensum hæc sumerent ejus ævi

1. *Rain., ann.* 1450, *n.* 26. — 2. *Idem.* — 3. *Vid. lib.* IX, *cap.* XLII *et seq.*

1. *Daguir., Disputat.* XXXIX, *n.* 2; *disp.* XL, *n.* 7. — 2. *Extrav.* Quia quorumdam, *de verb. significat.* — 3. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* XIV; *Rain., tom.* XVI, *ann.* 1322 *et seq., Vid. quoque tom.* XV, *ann.* 1318, *n.* 53, 54 *et seq.; Vid. Daguir., et Gonz. pass.*

scriptores, haud abs re est exponere. Certè cùm Franciscani Joannis XXII Decretales ut hæreticas infamarent, Rainaldus scriptum retulit Doctoris insignis[1], qui per ea tempora in Curiâ pontificiâ versabatur.

Is igitur, ut doceat potuisse à Joanne XXII condi decretalem *Quia quorumdam*, quatuor conclusiones ponit, quarum prima et quarta ad rem nostram faciunt. Prima est : *Quòd Papa non potest condere Canones contra determinata per sacram Scripturam*. Quarta : *Quod Potest contra determinata per prædecessores suos vel seipsum* : quod eò pertinebat, ut Joannes XXII à Nicolao III declaratam doctrinam revocare posset. Nihil ergo in his infallibile cogitabant.

Sed multò magis observari debet ex ipso jure : nempe, ex cap. *Sunt quidam* 25, q. 1, deprompta probatio primæ conclusionis, quæ sic habet : « Illud non est licitum Romano Pontifici, in quo convincitur non sententiam dare, sed magis errare; sed si Papa determinaret contra determinata per sacram Scripturam, convinceretur non sententiam dare, sed errare : » non ergo id potest. Mirum verò id quod hìc Rainaldus interserit : « Si determinaret contra determinata per sacram Scripturam, ex hypotesi nempe impossibili, ob promissum Spiritùs sancti præsidium :, » hæc Rainaldus, quæ quàm ridenda sint omnes vident. Nemò sanè seriò et anxiè quæsiverit, « an licitum Papæ sit determinare contra Scripturam sacram, » si id possibile non sit. Quærunt autem illud auctores, Rainaldi etiam judicio, gravissimi : non ergo profectò id impossibile judicabant. De rebus seriis, quæ verè agi possent, non de metaphysicis laborabant.

Juvat hìc referre verba ipsius capitis *Sunt quidam*, quibus Rainaldi auctor usus est : sunt autem ejusmodi : « Si (Romanus Pontifex) quod docuerunt Apostoli aut Prophetæ destruere (quod absit) niteretur, non sententiam dicere, sed magis errasse convinceretur. » En quo loco esset adversùs veritatem Scripturarum prolata Romanorum Pontificum sententia. Nec sequentia prætermittam : « Sed hoc procul sit ab eis qui semper Domini Ecclesiam contra luporum insidias optimè custodierunt. » Quæ quidem verba indicant, rem omni studio, omnibus votis ac precibus aversandam, non profectò impossibilem, de quâ non tantopere laborarent. Utcumque est; id si fieret, Romanus Pontifex non *sententiam diceret*, nedum ex cathedrâ pronuntiare videretur. Quod suo loco clariùs explicandum, nunc ad rei memoriam, tantùm notari volumus; et ad alia pergimus.

XLVIII. *Jacobi*[2] *sanctæ Priscæ Cardinalis, postea Benedicti XII, consona eddem de re sententia.*

Nicolaus Aimericus instituti Dominicani religiosus, atque ad annum circiter 1366 acer hæreticæ pravitatis per Aragoniam Inquisitor, refert[3] adversùs Minores responsa Benedicti XII, tunc sub Joanne XXII Jacobi sanctæ Priscæ Presbyteri Cardinalis; ex quibus hæc selegimus quæ ad quæstionem nostram faciant.

« Secundò dicunt Minores : quòd prædictam paupertatem fuisse Christi et Apostolorum, determinavit D. Nicolaus Papa. » Respondet, « quòd licèt illud in Constitutione dictâ contineatur, tamen ex Scripturâ divinâ verum esse ibi non ostenditur, sed solummodo narratur; et tamen jàm nos ostendimus, quòd contrarium haberi potest ex Scripturâ apostolicâ et evangelicâ, ex quâ Scripturâ motus Dominus noster Papa Joannes declaravit, dictam propositionem, si pertinax esset, hæreticam esse; nec hoc asserit simpliciter et determinatè Dominus Nicolaus, qui dictam constitutionem fecit, sed solummodo hoc dicit incidenter et narrativè; posito etiam quòd determinativè diceret, non obstat, cùm contrarium inveniatur in Scripturâ divinâ, et nunc est per Ecclesiam determinatum[1]. »

An id incidenter dixerit Nicolaus III, hìc quidem nihil ad nos : nunc enim profectò sufficit dixisse Cardinalem, etiam si Papa *determinativè* diceret, nihil obesse, et *contrarium esse nunc per Ecclesiam determinatum*.

Pergit : « Tertiò dicunt : quòd in his quæ pertinent ad fidem, vel mores, determinatum semel per summum Pontificem, non potest par alium revocari; talis autem assertio Domini Nicolai de Christi et Apostolorum paupertate. » Respondet, « quòd falsum est. » Quid autem falsum est? Nempe ipsa major propositio objecti syllogismi : « Quòd in his quæ pertinent ad fidem, vel mores, determinatum semel per summum Pontificem, non potest per alium revocari. » Hanc majorem negabat tantus Cardinalis à nullo reprehensus, ab omnibus laudatus, atque ad Petri cathedram postea evectus. Id sequentia docent. Subdit enim statim : « Nam Petrum, qui non ambulabat rectè ad veritatem Evangelii, reprehendit et correxit Paulus : et tamen non erat illi par, sed inferior. Item Stephanus Papa determinavit, quòd nullus baptizatus per quoscumque hæreticos veniens ad Ecclesiam catholicam, rebaptizaretur : sanctus autem Cyprianus cum multis Episcopis in Africâ celebrans Concilium, determinavit oppositum : reprobans in hoc Stephanum Papam, ut patet in epistolis ad Jubaianum et Pompeium : Concilium autem Nicænum utramque opinionem sancti Cypriani et sancti Stephani correxit, determinando, quòd baptizati ab hæreticis non servantibus formam Ecclesiæ baptizentur; ab aliis verò hæreticis baptizati, non rebaptizarentur. »

Hæc de Stephano verène an secus retulerit, nihil ad hunc locum pertinet, cùm utrimque constet ex ejus sententiâ, Concilii generalis determinatione corrigi, quæ à Romano Pontifice determinata sint, etiam circa fidem ac mores, cùm de hoc præcisè ageretur.

Neque magìs nostrâ refert, an satis valeant ad rem ea omnia exempla quæ deindè protulit : scopum ipsius attendimus, conclusiones referimus, probationes verò à nobis præstari non oportet.

Neque etiam curamus, an pertineat ad rem quod de Petro dixit. Scio nempe, id quod verum est, facilè responsuros, non errasse in fide Petrum, cùm à Paulo reprehensus est : nec tum ullam ejus determinationem fuisse correctam. Quid nostrâ? Omnino huìc loco sufficit, ut quid intenderit tantus Cardinalis liquidò videamus.

1. *Rain., tom.* XV, *ann.* 1318, *loc. mox cit.* — 2. Fournier. — 3. In libro cui titulus : *Directorium Inquisitorum*.

1. *Aimeric., Direct. Inquis., part.* I, *quæst.* XVII, *p.* 295 *et seq.*

An non enim satis clarè de verâ et propriè dictâ determinatione agebat, cùm de Stephano ac Cypriano ageret? An non vera erat ac propriè dicta determinatio, quam Cyprianus facto Concilio protulit? An non igitur determinationem talem Stephani determinationi opponit Cardinalis, et utramque æquè docet Concilii generalis determinatione correctam?

Sed omnium lucidissimum est quod subdit : « Tertiò-decimò dicunt, quòd secundùm hoc in Decretali *Exiit*, erratum fuit in doctrinâ et vitâ Christi et Apostolorum ». Respondet « quòd verum est : non tamen errore pernicioso, cùm ad plenum veritas discussa non fuisset, sicut nunc est; sed errore veniali, sicut Augustinus declarat de Cypriano, et de Petro per Paulum correcto ». En ergo in Decretali error agnitus : et quanquam venialis, eo quòd non esset pertinax, tamen error contra fidem, atque à successoribus necessariò revocandus.

Hæc docet Cardinalis eo ævo doctissimus, atque sanctissimus, vitæque ac doctrinæ meritò ad Petri Sedem evectus : hæc factus Pontifex nusquam retractavit, infirmavit nusquam; hæc docentem eum laudat Aimericus tam acer fidei Inquisitor, sub secutis Pontificibus. Porrò Aimericum nemo reprehendit; imò omnibus fuit diligentissimi Inquisitoris exemplar. Et quidem Cardinalis mox Pâpa, clarè confitetur à Nicolao dicta, quæ Joannes condemnavit; et quanquam Nicolaum maximè excusatum vellet, ad extremum respondebat, quæ determinasset, ab ejus successore corrigi potuisse.

Jam ergo conferant cum Joannis XXII decretis ea quæ Cardinalis hujus ævi maximus et ejusdem Joannis successor dixerit : gemina invenient, et ejusdem planè spiritûs; cùm utrique id agant, et ut Nicolaus III, utcumque excusetur, et ut quæcumque ille dixerit, statuerit, definiverit, tamen ut fidei contraria revocari et improbari potuerint.

XLIX. *Probatur de fide actum in his determinationibus, et tamen eas legitimè corrigi potuisse : eâ de re glossa notabilis, et Bellarmini sententia.*

Neque respondeant non agi de fide ac moribus; sed, ut ait Bellarminus, *de re metaphysicâ*[1]. Hoc enim ludibrium potiùs quàm responsum, et per seipsum cadit, et ipso quæstionis statu facilè confutatur : cùm de justo et injusto usu ex Christi et Apostolorum vitâ et exemplis ageretur; et tamen his de rebus editam apostolicam Constitutionem revocari posse affirmabant. Non ergo profectò illam, in quâ nunc summam fidei repositum volunt, infallibilitatem cogitabant.

Quâ etiam ratione, alii vicissim ipsas Joannis Decretales improbari atque infirmari posse arbitrati sunt; legimusque hæc in glossâ Clementinæ *Exivi*, ad § *Proinde*[2] : « Sæpè cogitavi quòd utile esset quòd Ecclesia Romana permitteret liberè de hoc disputari : an Christus habuerit vel non habuerit; vel habere potuerit proprium, vel non potuerit, et similiter de vitâ fratrum Minorum, an possint habere aliquid proprium » : hoc est ut liberè disputari possent, non modò de eo quod Joannes XXII, editâ Decretali, vanum, absurdum, injustum, sed etiam de eo quod hæreticum judicarit. Quæ in glossâ posita ac sæpe Romæ excusa, cum eâ quam nunc memorant infallibilitate non consentiunt.

Neque ab eâ sententiâ Bellarminus abludit[1] : quippe qui à Joannis duabus Decretalibus de simplice usu facti apertè dissentiat, quarum decretalium una est : *Ad conditorem Canonum* : ipsumque Joannem *errasse* certè; sed *in controversiâ ad fidem non spectante* asserit : cùm Joannes Decretali *Quia quorumdam*, eum qui decretalis *Ad conditorem* definita convellat, « tanquam contumacem et rebellem Romanæ Ecclesiæ ab omnibus haberi jubeat : » et eum, quem Bellarminus post Nicolaum III et Clementem V se tueri confitetur ut justum, *simplicem facti usum*, injustum esse, nec sine hæresi ac blasphemiâ Christo tribui posse, duabus Decretalibus totâ Sedis apostolicæ auctoritate definiat.

Nos autem Bellarmini labores et cum Rainaldo pugnas alio sanè loco memorabimus[2] : interim id habemus, Joannis XXII decretales anathematismis munitas ac per totam Ecclesiam promulgatas, atque adeo instructas omnibus notis ac formulis, quibus ex cathedrâ pronuntiatum volunt, tamen à glossâ Corpori Juris incertâ, pro retractabilibus habitas, et ab ipso Bellarmino tam claris verbis subrutas, ut nullus pateat tergiversationi locus.

Hæc verò scribentem, et Joannis XXII ejusque temporis Doctorum verba pensantem, optimorum vivorum piget, qui, nescio quo pacto, sanctissimo viro Gersoni, non alium ducem quàm perfidum ac schismaticum Okamum prætulerunt : cùm è contra Okamus, cum suâ Franciscanorum rebellium turbâ, infallibilitatem pontificiam rebellioni obtenderet; eamque ante Gersonem, ejusdem ævi Doctores optimi, in his Jacobus sanctæ Priscæ, postea Benedictus XII, et ipse Joannes XXII respuerent : nec Romanam Ecclesiam aut fidem labefactari putarent, si unus aut alter Romanus Pontifiex ad humanæ infirmitatis exemplum, fidei adversantia determinatione editâ definissent : id enim et continuò resarciri, ac nequidem pro sententiâ aut determinatione haberi; nec Romanæ Ecclesiæ tribuendum, et facilè intelligebant, et apertissimè profitebantur.

L. *Speculatoris, id est, Guillelmi Durandi, Episcopi Mimatensis, liber de Conciliis, jussu Clementis V editus, et quid ex eo consequatur.*

Hæc igitur inter seculi XIV initia, non jam Gersoni dicam; sed Constantiensi Synodo, in ipsis XV sæculi initiis habitæ, præluxerunt[3]. Quid autem paucis annis antea inter ipsos Viennensis œcumenici apparatus de Conciliorum potestate sentirent, unus omnium maximè edocebit Guillelmus Durandus, Episcopus Mimatensis, vir eo ævo doctrinâ et pietate nobilis, quem honoris causâ *Speculatorem* nominant. Is igitur, jussu Clementis V, Concilium Viennense celebraturi, ut in ipsâ operis præfatione testatur, « tractatum edidit de modo generalis Concilii celebrandi : » quo in libro hæc imprimis continentur : « Utile et necessarium, quòd ante omnia corrigerentur et reformarentur illa, quæ sunt in Ecclesiâ Dei corrigenda et reformanda, tam in capite quàm in membris[4]. » Non

1. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* XIV. — 2. *Gloss. in Clem.* Exivi, *lib.* V, *tit.* XI, *cap.* I, *parag.* Proinde.

3. *Bell., loc. cit., ad obj.* 14. — 2. *Lib.* IX, *cap.* XLV. — 3. *Vid. lib.* VII, *cap.* XXXVIII. — 4. *Durand., Tractat. de modo general., etc., præfat. et part.*, I, *tit.* I, *p.* 2.

ergo membra tantùm, sed etiam caput ipsum Synodus œcumenica reformatura erat.

Addit quòd « Papa non possit, nec debeat novas leges aut nova jura condere, contra ea quæ apertè Dominus, vel ejus Apostoli, et eos sequentes sancti Patres sententialiter definierunt; quia aliter errare probaretur[1]. » Non illa cogitabat Romanum Pontificem etiam ut Pontificem et leges ferentem contra Scripturam ac Patrum auctoritatem errare non posse : sed quominus erraret, monstrabat, quid ejus potestati permissum, quid negatum esset. Tum illud : « quòd Episcopi potestatem et honorem suum receperunt à Deo, à quo ordo prælationis institutus est, et à quo Episcopi in loco Apostolorum constituti sunt in singulis civitatibus et diœcesibus. » En potestas episcopalis à Deo in Apostolis instituta, et per singulas Ecclesias propagata : nec viri graves doctique novum illud admittebant : episcopalem jurisdictionem à Papâ esse. Quo ex loco concludit doctus ac pius Episcopus, omnia Episcopis subesse oportere; neque tot exemptiones, « locis[2] et personis religiosis et ecclesiasticis[3], absque causâ necessitatis, vel evidentis utilitatis concedi potuisse vel debuisse[4]. » Ubi et illam docet Ecclesiæ regendæ regulam : « Secundùm generalem ordinationem universalis Ecclesiæ à Deo procedentem, et ab ejus Apostolis, sanctis Patribus, generalibus et specialibus Conciliis et Romanis Pontificibus approbatam[5]. » Hæc illa est regula quam nostri docuerunt : summam et indeclinabilem vim ecclesiasticæ potestatis, universalis Ecclesiæ consensione constare.

Hâc igitur ex regulâ, reformationem Romanæ etiam Ecclesiæ aggressurus, multa monet : imprimis ut Ecclesia Romana « nulla jura generalia deinceps conderet, nisi vocato Concilio generali, quod de decennio in decennium vocaretur[6]; » quod postea in Concilio Constantiensi factitatum constat, ut non immeritò huic sacro Concilio, haud minùs quàm Viennensi, virum maximum Durandum, Mimatensem Episcopum, præluxisse dixerimus. Hujus rei fundamentum posuerat illud à jure depromptum : « Cùm illud, quod omnes tangat, ab omnibus approbari debeat. » Quo ex loco concludebat vocandum esse Concilium, « quandocumque aliquid esset ordinandum de tangentibus communem statum Ecclesiæ, vel jus novum condendum[7] : » unde quamdam Bonifacii VIII constitutionem à Concilio futuro Viennensi rescindi cupiens, id esse facilè demonstrabat; « quòd hoc à Domino Bonifacio factum fuerit absque auctoritate et vocatione Concilii generalis[8]. » En quantâ auctoritate super ipsum Papam, generale Concilium pollere intelligebat.

Neque minùs notatu dignum illud : « Quòd posteaquam egit de provisione Romanæ Ecclesiæ faciendâ, de bonis ecclesiasticarum personarum superabundantibus, absque taxationis notâ et infamiâ; » subdit : « Proviso tamen, quòd Romana Ecclesia ultra et contra prædicta, et alia quæ Concilio rationabilia viderentur contra divinas et humanas leges, non posset, absque generali Concilio, habenas extendere plenitudinis potestatis[1]. »

Neque illud omittendum : « Quòd primatus Ecclesiæ Romanæ declararetur et distingueretur per ecclesiastica et sæcularia[2] : » id est, ut secernerentur ea quæ ecclesiastica sunt à sæcularibus : « Nec Dominus Papa vocaretur universalis Ecclesiæ Pontifex, cùm hoc prohibeat Gregorius[3]. » Quod quidem non eò pertinet, ut potestatem universalem Papæ, quam ubique vel maximè tuetur, infringat; sed ne universalis Pontificis nomine, omnia ad se trahat : quia, ut alibi ait, « proverbium vulgare est. *Qui totum vult, totum perdit.* Ecclesia Romana sibi vindicat universa : unde timendum est, ne universa perdat : sicut Salomon ait lib. Proverb. 30 : *Qui multum emungit, elicit sanguinem* : sicut habetur exemplum de Ecclesiâ Græcorum, quæ ex hoc ab Ecclesiæ Romanæ obedientiâ dicitur recessisse[4]. »

Neque propterea aut nos inferimus, aut ipse pertendit, nihil sine Conciliis œcumenicis agi posse : certis tantùm casibus, quales erant hujus temporis, Concilia necessaria videbantur : cæterùm in consensione vim positam, et ipse profitetur, et nos docebimus.

Hæc scripsit ille Durandus Mimatensis Episcopus, sui ævi vir maximus, neque tantùm Galliæ, sed etiam Catholicæ Ecclesiæ lumen, quem juris pontificii interpretes potissimum sequuntur; qui Romanis Pontificibus gratissimus vixit, ac de Conciliis œcumenici habendi ratione à Clemente V jussus, hæc scripsit, viamque celebrando Viennensi Concilio, cujus ipse pars fuit maxima, præparavit.

Hunc igitur ante Gersonem, ante Parisienses, ante Constantiensem Synodum, avitæ doctrinæ testem adhibemus, ejusque auctoritate facilè comprobamus : in iis quæ universam Ecclesiam spectent, quorum è numero prima est fides, summam auctoritatem ipsâ Ecclesiarum et Episcoporum consensione constare.

Id etiam diligenter notari volumus, scripta hæc esse à Durando anno Christi circiter 1307, Clementis V tempore, in summâ Ecclesiæ pace, centum eoque amplùs annis antequam Constantiense Concilium haberetur. Tunc ergo docebatur, reformandam in Synodo esse Ecclesiam, in capite et in membris : quod ad communem Ecclesiæ utilitatem spectat, communi sententiâ finiendum, neque sine Concilio decerni oportere : ad Ecclesiam ordinandam quocumque decennio Concilium generale congregandum, nec licere Romano Pontifici contra ea, quæ Concilio generali placuissent, « sine more modoque habenas extendere plenitudinis potestatis. » Quod idem est atque illud à nostris postea celebratum : plenitudinem potestatis per Canones et Concilia generalia regulandam. Hæc cùm adversarii in Concilio Constantiensi coævisque Doctoribus legunt, ad schismatis tempus pertinere, aut Sedi apostolicæ infesta esse clamant, quæ tamen nunc vident, ab anterioris ævi traditione manasse, Constantiensemque Synodum ex his fontibus sua decreta prompsisse.

1. *Durand. Tractat., Ibid., tit.* V, *p.* 34. — 2. Pictatis., *p.* 35 *et seq.*
3. Nam multa Monasteria et Capitula à jurisdictione proprii Episcopi immunia, Papæ immediate submittebantur (*Edit. Paris*).
4. *Durand., loc. cit., p.* 35 *et seq.* — 5. *Idem, p.* 34. — 6. *Ibid., part.* III, *tit.* XXVII, *p.* 481. — 7. *Ibid., part.* II, tit. XLI, *p.* 151; *Dist.* LXV, *cap.* I, II, III; *Dist.* LXVI, *cap.* I. — 8. *Durand., ibid., tit.* IV, *p.* 26.

1. *Durand., idem, part.* III, *tit.* XXVII, *pag.* 282. — 2. *Idem.* — 3. *Ibid., et tit.* I *ejusdem part. et pass.* — 4. *Ibid., part.* II, *tit.* VII, *p.* 69.

LI. *Hinc etiam de sensu Concilii Lugdunensis II judicari potest.*

Hinc etiam patet hæc omnia, quæ ad universalis Ecclesiæ atque Concilii auctoritatem spectant, à Concilio Lugdunensi II infracta non fuisse, cùm iste Speculator, et post Concilium Lugdunense vixerit, et ejus decreta egregiis commentariis illustrarit[1].

LII. *Locus Gratiani, de Decretalium auctoritate : alius locus de Gregorii II Decretali, ab eodem Gratiano reprehensâ erroris contra Evangelium.*

Hæc autem ex ipso Decretorum fonte hausta promebant. Nam et ipse Gratianus de Decretalium auctoritate tanta locutus, atque etiam illud, quo nihil esse clarius videretur : « Sic omnes apostolicæ Sedis sanctiones accipiendæ sunt, tanquam ex ipsius divini Petri voce firmatæ sint, » hanc tamen ultro interpretationem subdidit : « Hoc autem intelligendum est de illis sanctionibus vel decretalibus epistolis, in quibus nec præcedentium Patrum decretis, nec evangelicis præceptis aliquid contrarium invenitur[2]. » Quo loco victus Melchior Canus Gratianum accenset illis, qui pontificiam infallibilitatem negare videantur[3].

Sic modernorum Canonistarum antesignanus Gratianus, quem unum apostolicæ potestatis egregium assertorem Romani Pontifices, inter alios selegerunt, ut legeretur in scholis et omnium manibus tereretur, Parisiensibus, imò Constantiensibus Patribus auctor extitit, ut tuerentur ea quibus pontificiam auctoritatem convulsam elisamque clamitent.

Affert quidem Gratianus hîc ejus rei probationem infirmam, et Anastasii II Decretalem immeritò erroris insimulat : verùm affert alio loco Gregorii II, egregii Pontificis, ad sancti Bonifacii Moguntini interrogata responsum, quo idem Gregorius vocet, « apostolici vigoris doctrinam per beatum Petrum, à quo et apostolatûs et episcopatûs principium extitit[4]. » Rogo autem, his verbis quid significantius dici possit, ad exprimendam pontificii responsi pro cathedræ Petri potestate plenam auctoritatem; et tamen responsum illud, Gratiano teste[5], « evangelicæ et apostolicæ doctrinæ penitùs invenitur adversum. »

Sanè confitentur omnes, multa ejusmodi esse responsa adeo adversantia evangelicæ et apostolicæ veritati, ut ea nemo tuenda suscipiat; neque aliud suffugium est, quàm eos Pontifices de fide ac moribus ritè consultos, ut qui toti Ecclesiæ præsiderent, tamen pro privatis doctoribus respondisse; quo nihil absurdius atque incredibilius esse videatur. Sed ut hæc interim omittamus, istud Gregorii II disertissimis verbis, « ex apostolico vigore summâque auctoritate decretum per Petri cathedram, unde apostolatûs et episcopatûs principium extitit, » traditum, quis negaverit pro cathedræ apostolicæ potestate pronuntiatum fuisse? Et tamen illud ipsum est *quod evangelicæ atque apostolicæ doctrinæ* haud cunctanter et dubiè, sed planè et *penitus invenitur adversum.*

Et quidem etiamsi Gregorii responsum aliquâ ratione defendi posset, tamen Gratiani sententia à nullo improbata patesceret. Nunc autem fatentur omnes errasse Gregorium, qui supervenientis infirmitatis causâ, uxori legitimæ alimenta tantùm relinquere; alteram, virum inducere, contra evangelica et apostolica jussa permiserit, idque Bonifacio Germanorum Apostolo, pro novâ Germanicâ Ecclesiâ consulenti, ex Petri cathedrâ atque apostolicâ auctoritate responsum ediderit; et adhuc urgebunt theologos Gallicanos, ut pro fidei certo dogmate admittant id quod, ipsâ experientiâ teste, refellatur, renuentes, schismatis, erroris in fide, et etiam hæresis damnabunt.

LIII. *Pelagii II Decretalis ab eodem Gratiano ex Gregorio Magno reprehensa : ex ipsâ etiam Glossâ contra Evangelium.*

Extat etiam aliud à Gratiano relatum Pelagii II Constitutum, de quo Gregorius Magnus hæc habet : « Quod mihi durum et incompetens videtur : » ad quæ verba Glossa perspicuis verbis : « Illa Constitutio fuit iniqua[1]. » En planè et rotundè iniqua Constitutio ex apostolicâ auctoritate manans; et ad verbum illud *durum : Statutum Pelagii fuit contra Evangelium*[2]. Hoc autem Statutum Pelagii II esse, ejus qui Gregorium proximè antecessit, probat eadem Glossa ex cap. *Multorum*, 27, q. 2; quod est ejusdem Gregorii Magni. Quare in uno argumento duos conjunctos habemus egregios Pontifices, Pelagium II contra Evangelium statuentem, et Gregorium Magnum ejus statuta improbantem. Quo quid est clariùs? et tamen non desunt multa æquè memorabilia, quæ suo loco referamus.

LIV. *Honorii res : eum erroris excusari non posse, licèt ex cathedrâ pronuntiantem.*

Incredibile dictu est, de decretis apostolicis quantos ludos faciant, dum eos aut ex cathedrâ aut non ex cathedrâ prolata esse definiunt[3]. Vel Honorii epistolas in medium afferamus. Nihil est, inquiunt; non enim erravit Honorius, aut *quidquam erroris*, si Bellarmino credimus[4], *in ejus epistolis continetur*. Mirum! cùm etiam P. Thyrsus dixerit[5], *eum doctrinam Sergii principis Monothelitarum approbare visum*, et in eo malè egisse, quòd *non extinxit hæresim*. Quid autem? An non prohibebat ne *una* vel *duæ* operationes ac voluntates dicerentur? An non, ut *duas voluntates*, ita *unam novæ adinventionis* vocabulum appellabat : *unam* æquè *ac duas sentire vel promere ineptum judicabat :* catholicamque veritatem et hæresim æquè *à fidei prædicatione* eximebat[6]? Pacis gratiâ, inquies : pacis quidem falsæ, qualem componeret Leo X, si, quod absit, definiret consubstantiationem æquè ac transsubstantiationem, ut cum Luthero pacem haberemus, excluderet : quod quid aliud esset, quàm ipsam veritatem decreto edito prodere? Hoc igitur gradu dejecti, ad id decurrunt ut dicant : non ea ex cathedrâ docuisse Honorium, cùm scilicet à tribus Patriarchis Sergio Constanti-

1. *Vid. epist. Imper. ad Conc. Lug. II, int. act., tom.* XI, *col.* 966; *et epist. Præt., ibid., col.* 968 *et seq., Vid. infr., lib.* VII, *cap.* XXXV, XXXVI. — 2. *Dist.* XIX, *cap.* VII. *Sit omnes; vid. in app., lib.* I, *cap.* VI. — 3. *Can., lib.* VI, *cap.* I. — 4. *Caus.* XXXII, *quæst.* VII, *cap.* XVIII; *Vid. epist.* IX *Greg. II ad Bonif., t.* I *Conc. Gall., p.* 519. — 5. *Idem, parag.* Sed illud.

1. *Distinct.* XXXI, *cap.* I : Ante triennium. — 2. *Caus.* XXVII, *quæst.* II, *cap.* XX. — 3. *Vide lib.* VII, *cap.* XXV *et seq.* — 4. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* XI. — 5. *Gonz., disp.* XV, *sect.* V, *n.* 2. — 6. *Epistol. Honor. ad Serg. int. acta Conc.* VI, *act.* XII, *tom.* VI, *col.* 928.

nopolitano, Cyro Alexandrino, Sophronio Hierosolymitano ritè atque ordine consultus, quartum quoque, Antiochenum Macarium in Monothelitarum errorem induxit; quippe qui *Honorium à Deo eruditum*, antesignanum ac ducem ubique nominaret[1]. Quando igitur ex cathedrâ pronuntiandum fuit, nisi cùm à toto Oriente consultum Petri successorem confirmare fratres et teterrimum errorem compescere oportebat? An falli amabat, qui sic interrogatus non eo ritu diceret, quo se falli non posse intelligebat? Hîc hæreant necesse est, nisi Bellarmino duce[2], augurentur « fortasse illas epistolas esse confictas et insertas Concilio generali, neque hoc temerè dici; » quod quidem tàm apertè falsum est, ut nemo probaverit.

LV. *De falsatis actis Binii ex Baronio conficta narratio.*

Restat ergo ut Honorius meritò à sanctâ Synodo damnatus esse credatur; eo quòd compertus sit per omnia mentem Sergii secutus, et impia dogmata confirmarit. Quâ de re sic Binius à P. Gonzalez relatus loquitur[3] : « Honorium in actis Synodalibus VI et VII Concilii velut hæreticum anathematizari, et cum Monothelitis ibidem recenseri, multùm huic nostræ communi orthodoxorum sententiæ præjudicaret, si NON EVIDENTER CONSTARET, acta VI Synodi imposturâ. Theodori C. P. et Monothelitæ Episcopi corrupta esse. » Evidenter verò constat, id quod ipsâ statim rei narratione falsi deprehenditur. Sic enim ipse Binius, Baronio auctore[4], rem adornat : « Theodorus C. P. nactus originale exemplar Concilii eâ occasione, ut illud auctoritate pontificiâ confirmandum, ad Leonem II mitteret, suo ubique nomine expuncto, in odium Romani Pontificis, nomen Honorii, quem Monothelitæ suarum partium esse jactaverant, ubique substituit. » Hæc quidem Baronius, et ex eo Binius, quæ uno verbulo concidunt. Aderant enim Legati apostolicæ Sedis, qui Synodo præsidentes, nec quid gestum esset ignorabant, nec profectò tacuissent, et publicæ fidei Græculos illusisse quererentur, non sanè errorem ipso silentio confirmarent. Sic est illud *evidens et constans*, quod de VI Synodi falsatione commemorant.

LVI. *Actio falsi à Christiano Lupo depulsa quàm certis probationibus.*

Sed præstat audiri Christianum Lupum eâ de falsatione disserentem : « Dura, inquit[5], ista sunt : apostolicos Legatos arguunt manifestæ, in re longè gravissimâ, prævaricationis. Quomodo in vitâ Joannis V, unius è Legatis, Anastasius Bibliothecarius eos reduces affirmat, ab omni Ecclesiâ Romanâ susceptos fuisse omni gaudio, ob apostolicas vices felicissimè gestas? Quomodo dicit de Leone II : *Hic suscepit sanctam IV Synodum, in quâ condemnati sunt Cyrus, Sergius, Honorius?* Quis Theodorus librum pontificalem (ab Anastasio editum) vitiavit? Quomodo nullus unquam Romanus Pontifex, nullus per ea tempora Ecclesiæ latinæ Pater imposturam detexit, arguit, abrasit? » Videsis reliqua, quibus certò constat Honorium, et ab Adriano II, ex authenticis archivis Romanæ Ecclesiæ, et in ipsâ Romanorum Pontificum professione, non nisi ex Concilii VI auctoritate damnatum. Quid igitur Binium cogitasse volumus, cùm diceret : « Multùm præjudicare.... Concilii VI decreta (adversùs Honorium) nisi evidenter constaret esse falsata? » Atqui nedum constiterit esse falsata, non esse falsata claruit. Quod ergo perfugium superest? Non errasse Honorium, qui veritatem catholicam « inter nova, inepta, à fidei prædicatione eximenda decreverit? » Falsum. Non ex cathedrâ pronuntiasse, qui ritè interrogatus à tribus Patriarchis, toto Oriente promulganda responsa prodiderit? Falsum. Corrupta acta synodalia, uti Baronius, et post eum Binius, tantâ ope extremi refugii loco statuerint? Falsum; et ut nunc cætera omittamus, à Christiano Lupo certis probationibus et actis confutatum. Quò ergo confugient? Nunquamne tædebit viros egregios et eruditos, Binii, ac si auctores Binii quærimus, Bellarmini ac Baronii fide, ad hæc incondita et absurda cogi? Quos, sint licèt viri maximi, tamen satis constat, dum causæ omnibus modis serviunt, et sibi res, non se rebus accommodare satagunt, optima scripta multis mendis dehonestasse. Hæc quidem de Bellarmino, et de celeberrimo Annalium conditore memorare pigeat, nisi causæ necessitas et elucidanda veritas postularet.

LVII *Ex actis Concilii Hispanici Toletani XIV quæstio de falso clarè absolvitur.*

Nec tacere possumus Rocabertum, qui non rationum pondere, sed novâ grandium voluminum mole nos premat[1]. Nempe de Honorio implevit trecentas paginas : quo fructu? Cùm vel unum Hispaniense Concilium Toletanum XIV, in novâ collectione, ex optimus exemplaribus singulari studio recensitum, grandem difflet machinam[2]. Quo quidem in Concilio extant Leonis II epistolæ, queis constet Honorium à VI Synodo esse damnatum. Falsæ, inquit, Rocabertus post Baronium et Binium[3]. Quis ergo corrupit illas? An aliquis Theodorus Græcus Romam atque in Hispanias penetravit, ut Romana, ut Hispanicorum Conciliorum acta corrumperet? Ad hæc nos adactos volunt. In his Sedis apostolicæ ac fidei catholicæ præsidium reponemus? Absit hoc ab Ecclesiæ majestate. Sanè doctissimus Daguirreus, quid de illis sentiret epistolis indicavit his verbis : « Earum ἀυθεντέιαν Cardinalis Baronius expugnare conatus est, et alii post eum[4]. » En *conatus* tantùm, nec plura dixit optimus Cardinalis, seque ipse medio in cursu repressit, notasque suas quarum spem injecerat, desiderari est passus : credo, ne pro cantore suo rectique judicii æquitate, certis inclytæ Hispaniensis Ecclesiæ monumentis, VI Synodi acta adversùs Honorium munire cogeretur.

LVIII. *Ex eodem Concilio Decreta à Romanis Pontificibus approbata, non nisi consensione factoque examine recipiuntur.*

Utcumque est, Patres ipsos Toletanos audiamus.

1. *Conc.* VI, *act.* VIII, *col.* 741, 749. — 2. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* XI; *Bar., ann.* 581, *tom.* VIII, *p.* 549 *et pass.* — 3. *Vid Conc* VI, *act.* XII, XIII; *Bin., tom.* IV, *in not. ad vit. Honor., pag* 572, *tom.* V, *in not. ad Conc.* VI, *col.* 396; *Gonz.*, *disp.* XV, *sect.* VI, *parag.* 2, *n.* 2. — 4. *Bar., tom.* VIII, *ann.* 681, *p.* 551, 552, *edit. Rom.* — 5. *Christ. Lup., diss. in* VI *Syn., cap.* VI, *tom.* II, *p.* 858.

1. *Rocab., tom.* II, *lib* III, *Apol.* — 2. *Conc. Tol.* XIV, *tom.* VI *Labb., col.* 1279 *et seq* — 3. *Rocabert., loc. cit.* — 4. *Daguirr., not. in Conc. Tolet.* XIII, *tom.* II, *p.* 740.

Nempe ad eos perlata sunt Concilii VI decreta, auctore Agathone gesta, à Leone II confirmata, ad quam quidem VI Synodum nec Hispani convenerant, ac ne quidem convocati erant[1]. Probant itaque Synodum VI, sed Conciliorum Hispaniensium *synodico examine;* sed *discretâ auctoritate;* sed post illius acta synodica iterum examinatione decocta. Addunt : « Iteratò ea gesta probavimus; posteaquam ea, examinatione constitit, Constantinopolitanæ et Ephesinæ fidei concordantia, Chalcedonensis verò verbis edita vel libata[2] » : nec nisi sub illius examinis lege, sextâ Synodo, cujus nulla pars fuerant, suæ consensionis complementum ac robur adjiciunt, eamque aliis quas noverant Synodis, adnumerandam putant; usque adeo apud Hispanos, sicut apud omnes, liquebat, probata circa fidem à Romanis etiam Pontificibus acta, ita quidem valere, si Ecclesiarum consensus accederet.

Nec mirum à doctissimis ac fortissimis Hispaniensibus Episcopis ita gestam esse rem. Cùm enim ad VI Synodum vocati non essent, ut diximus, ut, quæ sanctæ Synodo defuissent, pro suâ parte supplerent, id egerunt in Synodis suis particularibus, quod in ipso generali Concilio VI fecissent : nempe ut pro recepto omnium Conciliorum more, ita omnia communi Episcoporum deliberatione agerentur : ut etiam de sancti Agathonis Papæ ejusque Concilii epistolis quæreretur, nec priùs admitterentur, quàm singuli Episcopi de illis rogati sententiam dicerent[3].

LIX. *In fidei quæstionibus Conciliorum generalium potior auctoritas demonstratur ex Conciliorum Actis, ac primùm ex Concilio III et IV.*

Atque is mos Conciliorum omnium diligentissimè observandus. Ante Ephesinam Synodum sanctus Cœlestinus Papa Cyrilli epistolam dato judicio his verbis probaverat[4] : « Omnia quæcumque sentimus ac tenemus, te itidem sentire, ac tenere perspicimus. » Quin etiam omnia extrema decernit in Nestorium, « nisi ea, inquit, prædices, quæ Cyrillus prædicat; » et tamen de illâ Cyrilli epistolâ in Ephesinâ Synodo in hæc verba quæsitum est : *Rectène et inculpatè hæc scripserit an secus*[5].

Producta deinde est Nestorii epistola, de quâ idem Cœlestinus pro Sedis apostolicæ auctoritate ita pronuntiaverat : « Vidimus tuas litteras apertam blasphemiam continentes[6] ; » et tamen posteaquam universale collectum est Concilium, in eadem verba quæsitum est ; « Numquid hæc ipsa quoque Nicænæ fidei consonaret an non[7] ? » Ex eâ interrogandi formâ, Patres probanda Cyrilli, damnanda Nestorii scripta ordine censuerunt; nec nisi deliberatione et examinatione factâ sancti Cœlestini judicium approbarunt.

Eodem ritu modoque de celeberrimâ illâ sancti Leonis ad Flavianum epistolâ quæsitum propositumque ita est à judicibus : « Singuli reverendissimi Episcopi doceant si expositio CCCXVIII[8] et CL[9] Patrum consonat epistolæ sancti Leonis[1] ; » neque eam Anatolius aliique Episcopi susceperunt, nisi deliberato et explorato Leonis epistolam antiquioribus Conciliis consonare[2].

LX. *Bellarmini et Baronii altercatio de decretali sancti Leonis epistolâ in Concilio IV ritè examinatâ.*

Hic autem exoritur inter egregios Cardinales Bellarminum et Baronium quæstio singularis[3] : hic enim, eumque secuti nostrorum magna pars, Leonis epistolam ut fidei *normam ac regulam agnoscunt,* quâ omnes Ecclesiæ tenerentur : Bellarminus verò ipsâ examinatione turbatus, quam negare non potuit, sic respondet : « Leo epistolam suam miserat ad Concilium, non ut continentem ultimam et definitivam sententiam, sed ut instructionem quâ adjuti Episcopi meliùs judicarent. » Atqui, vir maxime, pace tuâ dixerim, Leo hanc epistolam, appellante Eutyche, Flaviano postulante, de summâ fidei condidit, et ad omnem, quâcumque patet, misit Ecclesiam, cùm necdum quisquam de Synodo cogitaret. Non ergo instructionem ad Synodum adornabat; sed apostolicam proferebat sententiam. Scilicet has inter angustias nullum aliud patebat effugium; nec sinit Baronius ut alteri potestati quàm summæ et indeclinabili tribuatur epistola, tantâ Sedis apostolicæ auctoritate firmata; nec Bellarminus intelligit summæ et indeclinabilis auctoritatis esse, quæ synodali examini deliberationique subjecta sit. In illo ergo conflictu quid superest, nisi ut pariter constet, et totâ Sedis apostolicæ auctoritate conscriptam, et tamen Concilii universalis examini pro more esse subditam?

LXI. *Definitio S. Leonis, ipso etiam teste, non nisi ex Ecclesiæ consensu vim habet irretractabilem.*

Quâ in re nullum alium quàm Leonem ipsum auctorem sequimur, cujus ad Theodoretum scribentis hæc verba sunt : « Quæ Deus nostro priùs ministerio definiverat, fraternitatis universæ irretractabili firmavit assensu, ut verè à se prodiisse ostenderet quod priùs à primâ omnium Sede formatum, totius christiani orbis JUDICIUM recepisset[4]. » En definitio juxta Baronium, non autem instructio juxta Bellarminum : en orbis universi de Sedis apostolicæ definitione *judicium.* Pergit : « Nam, ne aliarum sedium ad eam quam cæteris Dominus voluit præsidere, assentatio videretur, aut alia quælibet subrepere posset adversa suspicio, inventi priùs sunt, qui de judiciis nostris ambigerent : » neque tantùm ab hæreticis, sed etiam ab ipsis Synodi Patribus, ut gesta testantur. En in primâ sede assentationis metus, si de ejus judiciis dubitatio vetaretur : denique, « ipsa quoque veritas clariùs renitescit et fortiùs retinetur, dum quæ fides priùs docuerat, hæc postea examinatio confirmaret. » En apertis verbis *examinatio* synodalis *de fide*, non in se, ut pessimè objiciunt; sed quam epistola decretalis exponeret. Ac demum eadem *epistola* pro regulâ editur; sed *universæ sanctæ Synodi assensu firmata*, sive eum in modum quem superiùs dixerat, postquam *universæ fraternitatis*

1. *Vid. lib.* VII, *cap.* XXIX. — 2. *Conc. Tolet.* XVI, *cap.* IV, V; *Dagurr., tom.* II, *p.* 718. — 3. *Vid Conc.* VI, *act* VIII. — 4. *Vid. lib.* VII, *cap.* IX *et seq.* — 5. *Epist. Cœl. ad Cyril., part.* I. *Concil. Ephes., cap.* XV, *tom.* III, *col.* 348; *et ejusd. epist. ad Nestor., cap.* XVIII, *col.* 361; *Vid. Conc. Ephes., act.* I, *col.* 461. — 6. *Epist. ad Nest., loc. cit.* — 7. *Concil. Ephes., act.* I, *col.* 493. — 8. Nicænorum. — 9. Constantinopolitanorum.

1. *Vid. epis. Leon. ad Flav., act.* II *Conc. Chalc., tom.* IV, *col.* 344; *et int. epistol. Leon.* XXIV, *aliàs* X. — 2. *Concil. Chalc., act.* IV, *col.* 471. — 3. *Vid. lib.* VII, *cap.* XVIII; *et Bar., an.* 449, *tom.* VI, *p.* 89; *et Bellarm., lib.* II *de Conc. auct., cap,* XIX. — 4. *Idem, cap.* XVII; *et Epist. Leon. ad Theod.* XCIII, *al.* LXIII.

irretractabili firmatur assensu. Ex quo tanti Pontificis dicto, Clerus Gallicanus sua illa deprompserat : in fidei quæstionibus *irreformabile* Tertulliani dictis, sive Leonis verbis, *irretractabile esse judicium*, sed tum, *cùm Ecclesiæ consensus accesserit.*

LXII. *Concilii VI et VII acta : VII Synodi definitio ac summa auctoritas consensione constans.*

Ea consuetudo, sive praxim malueris, omnium Conciliorum fuit. In Synodo VI, jam diximus decretales sancti Agathonis epistolas, ex Romano, totoque, exceptis Hispanis, Occidentali Concilio, ad C. P. Concilium destinatas, summâ quidem reverentiâ susceptas, sed facto demum examine comprobatas, posteaquam de illis in hanc formam ritè quæsitum est : « An earum sensus C. P. Episcopo et aliis Episcopis conveniret ; » quâ de re singuli liberam et exquisitam sententiam ferrent[1].

In Synodo quoque VII, sic ab ipsis Legatis apostolicæ Sedis quæsitum rogatumque est : « Dicat sancta Synodus, si admittat litteras sanctissimi Papæ senioris Romæ an non : » ad quam rogationem tam claram, tam liberam, auctore apostolicâ Sede factam, Tarasius imprimis ac deindè singuli Episcopi responderunt : « Se Scripturam scrutatos et patriis doctrinis doctos, (facto scilicet examine) apostolicis litteris consentire[2].

Inde ergo firmitudo synodalibus gestis, ipsiusque definitionis hoc initium, hoc fundamentum, hæc summa est : « Christus desponsatâ sibi sanctâ suâ catholicâ Ecclesiâ, non habente maculam neque rugam, hanc se conservaturum promisit ; sanctisque discipulis suis asseverabat, dicens : *Vobiscum sum omnibus diebus*[3]. Hanc autem repromissionem, non solùm illis donavit, sed etiam nobis, qui per eos credidimus in nomine ipsius[4]. » Hanc promissionem fundamenti loco ponunt, non profectò solam Romani Pontificis venerandam licèt definitionem, de quâ ipsi deliberant. Quamobrem statim subdunt : « Propter quod Dominus Deus noster..... nos sacerdotii principes beneficio suo undique convocavit, quatenus deifica catholicæ Ecclesiæ traditio communi decreto recipiat firmitatem[5] : » quæ verba clarè docent in isto consensu vim ecclesiastici judicii esse positam.

LXIII. *Concilii VIII eadem praxis : duo ejus decreta.*

In Synodo VIII de fide nihil actum[6] : sed æquiparanda fidei quæstioni exorientis schismatis controversia, Synodi universalis digna examine videbatur. Ergo de epistolâ Adriani II Papæ « sanctissimi Vicarii senioris Romæ dixerunt : Est canonice acta epistola hæc ? » Solemnis formula examinis, quam ab anterioribus Synodis repetitam, Legati apostolici celebrant. Ad hanc « sancta et universalis Synodus dixit : Canonica et ordinata et plena justitiæ, est epistola quæ lecta est[7]. » Nisi plena justitiæ, nempe ea haud legitima, neque canonica aut synodica haberetur.

Actione VI, introducuntur ad Synodum ii qui *Episcopi Photii* dicebantur, sive ab ipso ordinati, sive ipsi adhærentes ; atque illi quidem Photio se obligatos putabant ; sed ea vincula Synodus resolvebat his verbis : « Sanctissimi Vicarii senioris Romæ et nos qui reliquarum sedium Vicarii sumus, hæc omnia dissolvimus, gratiâ Domini nostri Jesu Christi, qui dedit nobis summi sacerdotii potestatem ; justè et congruè ligandi atque solvendi[1]. » Cujus rei fundamentum tale adstruunt : « Spiritus enim sanctus, qui locutus est in sanctâ Romanâ Ecclesiâ : credimus quòd et in Ecclesiis nostris locutus extiterit. » Sic omnibus, nec tantùm Romano Pontifici, data à Deo potestas solvendi ligandique auctoritas communi sententiâ ; in eâque Spiritûs sancti judicium est. Hæc dicit ea Synodus quæ Sedi apostolicæ vel maximè faverit atque obedientissima fuerit. Sed per ea tempora nihil aliud cogitabant.

LXIV. *Bellarmini sententia de synodali examine : Christiani Lupi aliorumque cavillationes : an in Conciliis de fide dubitatum, cùm de pontificis decretis quærerent.*

Hæc igitur per octo sæcula in generalibus Synodis consuetudo, hæc auctoritas viguit. Neque enim in primâ, secundâ, quintâve synodo, ulla quæ ad examen traherentur Sedis apostolicæ decreta præcesserant : in tertiâ, in quartâ, in sextâ secutisque Synodis, certa ecclesiastica praxis enituit. Sanè meminimus Bellarminum conciliaris examinis auctoritate victum ita statuisse, ut sancti Leonis epistola, quam alii definitionis irretractabilis loco esse voluerunt, instructionis tantùm fuerit[2], cùm ea et æquam cæteris præferat auctoritatem, neque alio ritu quàm cæteræ omnes recepta legatur. Quare de omnibus æquè censendum est, et eas à Romanis Pontificibus plenâ auctoritate dictatas, et à Conciliis, non nisi quæstione habitâ comprobatas.

Quo etiam argumento necesse est ut concidat, quod nostrâ credo ætate, commenti sunt inane figmentum. Sic nempe Christianus Lupus : « Hanc epistolam (ad Flavianum scilicet) Leo permiserat à Synodo discuti et cum sanctorum Patrum scriptis conferri, ac tum ex ipsâ Eutychianas lites definiri » mandarat[3] ; » ut illud examen permissionis tantùm, non etiam auctoritatis et juris esse videatur. Hæc quidem Lupus judicat, sed præter gestorum fidem. Nam quod in Leonis epistolâ IV Synodus, id postea in Agathonis, id in Adriani I et II decretalibus omnes postea Synodi præstiterunt : id in tertiâ Synodo circa sancti Cœlestini judicata præcesserat, communi ubique formulâ certoque et usitato Conciliorum more. Itaque non alicujus permissu atque indulgentiâ ; sed suo jure, nec aliâ, ut ab ipsis Synodis audivimus, quàm Spiritûs sancti auctoritate, judicium capessebant, sibique tribuebant.

Neque propterea quòd *Galliæ vindicatæ* auctor aliique passim objiciunt[4], de fide dubitabant. Absit : sed an ipsi Pontifices satis ex traditione rem generent : an antiquam fidem satis exprimerent, ut Pontificis quidem officium fuerit toti Ecclesiæ prælucere, et apostolicam proferre sententiam. Cæterùm, quod ipse Leo palam professus est, per

1. *Sup.*, n. LVIII ; *Vid. lib.* VII, *cap.* XXIV ; *Conc.* VI, *act.* VIII, *tom.* VI, *col.* 728 *et seq.* — 2. *Vid. lib.* VII, *cap.* XXX ; *Conc.* VII, *act.* II, *tom.* VII, *col.* 127, 130. — 3. *Matth.*, XXVIII, 20. — 4. *Concil.* VII, *act.* VII, *defin.*, *col.* 551. — 5. *Definit.*, *ibid.*, *col.* 554. — 6. *Vid. lib.* VII, *cap.* XXXII. — 7. *Conc.* VIII, *act.* III, *tom.* VIII, *col.* 1011.

1. *Conc.* VIII, *act.* VI, *tom.* VIII, *col.* 1049. — 2. *Sup. n.* LX ; *Vid. Bell.*, *de Conc. auct.*, *lib.* II, *cap.* XIX. — 3 *Christ. Lup*, *tom.* I, *ad dec. Synod. gener. app. ad Conc. Chalc.*, *p.* 912 — 4. *Diss.* IV, *parag.* I, *p.* 214, *ad obj.* 2 ; *et diss.* III, *parag.* I, *ad obj.* 2.

examen synodicum decretis pontificiis ultimum perfectumque et prorsus indeclinabile, robur Patrum ac totius Ecclesiæ consensu adderetur. Quo etiam factum est, ut post pontificia decreta in Synodis quidem œcumenicis quæstio haberetur : Synodo verò gestâ, nihil jam quæstionis, nihil unquam examinis superesset. Sic Constantiensi Synodo omnes retro œcumenicæ Synodi ac primis quoque sæculis prætulerunt facem.

LXV. *S. Basilii locus, atque in eum Christiani Lupi contumeliæ.*

Neque aliter extra Synodum quàm in ipsis Synodis actum esse ipsa ecclesiastica gesta clamant. Vel Christianum Lupum audiamus, hæc ex Magni Basilii epistolâ exscribentem[1] : « Quale nobis auxilium ab Occidentalium supercilio et fastu aderit, qui veritatem neque norunt neque discere sustinent? Verùm falsis opinionibus præpediti, illa nunc faciunt quæ priùs in Marcello : nempe cum iis qui veritatem ipsis annuntiant contendentes, hæresim autem per seipsos stabilientes. » Quo loco idem Lupus de definitionibus dogmaticis agi non obscurè significat.

Itaque his commotus, hæc adversùs Basilium tanquam ex tripode pronuntiat[2] : « Omnino culpandus est sanctus Basilius, hâc de causâ Damasum Pontificem et omnem Occidentis Ecclesiam, quomodo et Julium Pontificem ob Marcellum arguens de patrato facinore, stabilitâ hæresi, ignoratâ veritate. » Nos verò de tanto viro decernentem Lupum facilè contemnimus : quid, fatente Lupo, Basilius senserit parvi facere non licet. Neque nunc ad rem pertinet, meritosne an immeritos Basilius reprehenderit. Hîc certè constitit, duobus pontificiis de fide decretis ab eodem Basilio, nullâ excusatione, interpretatione nullâ, rotundè ac simpliciter stabilitam hæresim imputatum.

Neque aliud causatur Lupus, quàm sic Basilium « locutum oculo per iram turbato : » ac ne quid contumeliæ desit, « hinc inquit, in iram frequenti jejunio studentium more pronior Basilius clamabat, etc.[3]. » At quis te ferat, Lupe, tanto viro exprobrantem sancta castaque jejunia, tanto interioris vitæ ac spiritualium exercitationum magistro contractæ ex jejuniis iracundiæ vitium tribuentem? Miseros verò nos, qui ad ea tempora devenimus, quibus cuique liceat sanctos Patres Basiliumque ipsum etiam maledictis incessere, ac morum insectari gravitatem.

LXVI. *Alius S. Basilii de S. Damasi decretis locus.*

Idem Lupus indicat aliam epistolam, in quâ de sancti Damasi adversùs sanctum Meletium decretis agens Basilius, « se illas litteras, nec si de cœlo descenderint, si quidem ad fidem rectâ viâ non incedant, admissurum, aut eum qui attulerit ad communionem recepturum negat[4]. » En quantâ confidentiâ non jam Gersón ejusque sequaces poterioris ævi Doctores, sed ipso quarto sæculo Basilius Magnus de decretis pontificiis dixerit. Quis autem tanto viro succensuit? Qui ejus rei gratiâ incusavit, tanquam de Sede apostolicâ malè meritus esset, aut ejus primatûs, quem summoperè coluit, infregerit auctoritatem? Hæc quidem ad exemplum vulgò trahi nolumus, et extraordinariis casibus accensemus; et tamen certo argumento est, procul abfuisse illa tempora ab iis, in quibus nunc summam fidei constitutam putant. Sed anterioris ævi testes audiamus.

1. *Lup., tom. I, not. ad Concilium Sard., cap.* VI, *p.* 209. *Basil., epist.* CCXXXIX, *tom.*, III *Bened., p.* 368; *al. epist* X. — 2. *Lup., ibid., p.* 213 — 3. *Lup., ibid., p.* 209. — 4. *Lup., de appell., cap.* XXXII, *pag.* 333; *Basil., epist.* CCXIV, *al.* CCCXLIX, *p.* 321.

LXVII. *Contentio de rebaptizatione inter S. Stephanum et S. Cyprianum : quæstiones involvendæ rei factæ ab hâc disputatione secernuntur.*

Sancti Cypriani Martyris cum sancto Stephano Papâ æquè Martyre controversia statim Parisienses absolveret, nisi contrariæ sententiæ auctores, rem planam, variis concertationibus involvissent[1]. Hinc illæ quæstiones tantis animorum motibus agitatæ : an Stephanus dixerit ex cathedrâ necne : an excommunicationis sententiam reverâ, an per comminationem ediderit : quâ conscientiâ sanctus Cyprianus, sanctus Firmilianus cum tot ac tantis Ecclesiis Africana scilicet et Asiaticis, Papæ de fide docenti ac præcipienti repugnaverint : an aliquando resipuerint : an eâ repugnantiâ, seclusis vocibus asperioribus quæ excidere solent de re gravi certantibus, fuerit mortale peccatum, an veniale, an nullum; cùm optimâ fide Cyprianus, Firmilianus et eorum Episcopi agerent. Quas ambages, si resolvere incipimus, imus in longum. Sed enim quæstionibus prætermissis, id agemus tamen, ut quæcumque sententia vicerit, nostræ res facilè in tuto collocentur.

LXVIII. *In hâc Controversiâ, quid certum sit, ex Bellarmino statuitur.*

Ac primùm quidem certum est hactenus extitisse neminem, qui nedum schismatis aut schismatici spiritûs Cyprianum tantum virum, tantum episcopum, tantum martyrem, ac per illa quoque tempora et pietate et doctrinâ totius Ecclesiæ lumen arguere sit ausus. Bellarminus verò etiam à mortali peccato abfuisse probat; eo quòd Cyprianus « putavit Pontificem perniciosè errare, et stante illâ opinione, tenebatur ei non obedire; quia non debebat contra conscientiam agere[2] : » quâ de re sine gravi temeritatis notâ dubitare nemini licere credimus.

LXIX. Galliæ vindicatæ *et* Tractatûs de Libertatibus *auctores quid respondeant : an Cyprianus, ut in rebaptizatione, ita in Romani Pontificis auctoritate errasse memoretur : Augustini locus.*

His ergo positis, quis pateat exitus inquiramus. *Galliæ vindicatæ* auctor sic se expeditum voluit[3] : « Nunc id solùm dico, Cyprianum ejusque asseclas, si crediderunt Pontificem ex cathedrâ docentem falli posse, omnino errasse; neque id mirum est aut absurdum. Si enim errarunt circa baptismum, cur non errare potuerint circa Pontificem; et si tu absurdum et falsum esse non credis, cùm dicitur Cyprianum circa baptismum errasse, cur absurdum et falsum esse credas, cùm dicimus errasse contra Pontificem? » Id etiam objicit anonymus auctor *Tractatûs de Libertatibus*[4], aliique plu-

1. *Vid. lib.* IX, *cap.* III *et seq.* — 2. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* VII. — 3. *Diss.* IV, *parag.* I, *p.* 197; *et parag.* III, *p.* 283. — 4. *Anonym., lib.* VII, *cap.* VIII, *n.* 10. *p.* 408.

rimi. Frustra. Sanè utrumque errorem, si uterque error est, æquè potuit errare Cyprianus : quis enim id negat? At rebaptizationis errorem totius orbis reprehensio, alterum errorem nullum omnino fuisse, totius orbis silentium probat. Hæc ultro responderent omnes vel nobis tacentibus. Eusebius, Hieronymus, Augustinus, Vincentius Lirinensis, omnes uno ore Cyprianum rebaptizantem accusant : alterum errorem quis vel suspicatus est? Cypriani nimios motus Augustinus non tacet : alterum illum errorem quis hominum memoravit? Idem sanctus Stephanus, eodem Augustino teste, pro loci auctoritate præceperat, decretumque condiderat et ad omnes miserat Ecclesias, « et abstinendos putaverat qui de suscipiendis hæreticis priscam consuetudinem convellere conarentur[1]. » Quid autem Cyprianum his repugnantem excuset idem Augustinus prodidit : nempe universalis Concilii, universalis consensionis expectatio. Nota sancti Doctoris verba : « Neque nos ipsi, inquit[2], tale aliquid auderemus asserere : (hæreticorum scilicet ratum esse baptismum) nisi Ecclesiæ catholicæ auctoritate firmati, cui et ipse Cyprianus sine dubio cederet, si jam illo tempore veritas eliquata per plenarium Concilium solidaretur. » Duo dicit Augustinus : cessurum quidem fuisse Cyprianum, sed universali consensioni tantùm, universalique Concilio : hoc primum sit : alterum : nec se, Augustinum scilicet, cessurum fuisse, aut facere ausurum quæ à Stephano jubebantur, nisi eâdem consensione et auctoritate victum; quod tamen non universim pronuntiatum voluerit, sed in ambiguâ re, in *obscurâ* questione, *tantisque*, ut ipse docet, *altercationum nebulis involutâ*[3].

LXX. *An Stephanus excommunicaverit, an totâ suâ auctoritate decreverit, frustra quæritur ; cùm ad eam excusationem nec Firmilianus, nec Cyprianus, nec ipse Augustinus refugerint.*

Hic frustra quæritur an Stephanus ex cathedrâ pronuntiaverit, an excommunicaverit. Sanè doctissimus Daguirreus scripsit *anathema quibusdam inustum, quibusdam intentatum*[4] : nec tamen magis cesserunt quibus est *inustum*, quam quibus *intentatum*. Auctor verò *Doctrinæ Lovaniensium* hæc scribit : « Sanctum Firmilianum Cæsareensem in Cappadociâ Archiepiscopum Ponticæ Diœceseos[5] sanctus Stephanus Pontifex communione suspendit[6]. » Idem sancti Stephani responsum *summâ et irrefregabili Sedis apostolicæ auctoritate* editum esse contendit. Id autem alii negant. Quid nostrâ? Vis Stephanum ab excommunicatione temperasse, neque rem totâ suæ sedis auctoritate tractasse? Age ut vis. Certè Firmilianus ad extrema quæque decursum, nec tamen sententiam mutandam crèdidit. Hæc enim ad sanctum Stephanum scripsit : « Excidisti teipsum, noli te fallere; dumque putas omnes à te abstinere posse, unum te ab omnibus abstinuisti[7]. » Neque Firmilianum contemnere liceat, quem ipse Daguirreus, ipse Christianus Lupus aliique viri pii doctique, sancti titulo insignire soleant : quippe quem ab antiquo Patres Antiocheni qui Paulum Samosatenum condemnarunt, unà cum sancto Dionysio Alexandrino *beatæ recordationis virum* appellent[1]. At si Firmiliani minor esse videtur auctoritas, consensit ei Cyprianus, ejusque epistolam latinam fecit: et ad Ecclesias edidit. Utrique ergo nec Stephani præceptum, nec excommunicationem sufficere putarunt, ut eos ab incœpto desistere cogeret. Augustinus verò non id quod nunc proferunt, Cypriano excusationi obtendebat non eum cathedræ auctoritate dixisse, neque aliud, idque luculentiùs aut validiùs Papæ judicium provocabat : Concilii generalis totiusque Ecclesiæ catholicæ appellabat fidem : in eâ auctoritate fidei certitudinem reponebat : quòd ea deesset, Cyprianum eique adhærentes Asianos Afrosque Episcopos innocuè obstitisse, asserebat.

LXXI. *An infallibilitati pontificiæ detraxisse sit illud veniale peccatum, cujus Cyprianum Augustinus accusat.*

Auctor anonymus *Tractatûs de Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ* sanè acutissimus et subtilissimus, sed nimio acumine quidvis potiùs quam verum assecutus, respondet[2], à sancto Augustino, Concilii universalis urgeri auctoritatem, quòd esset necessaria, « non quidem in se, sed adversùs pertinacissimos Donatistas. » Bonam fidem! An non enim luce meridianâ est clarius, ab Augustino urgeri Concilii universalis auctoritatem, non tantùm ad frangendam Donatistarum pertinaciam, sed etiam ad excusandum Cypriani ante Concilium generale rebaptizantis errorem? Atqui Cyprianus amantissimus christianæ pacis ac martyr sanctissimus non erat pertinax, qui Augustino, Ecclesiæ catholicæ auctoritati cessurus esset. Non erat pertinax ipse Augustinus, qui nec Cyprianum, nec etiam seipsum cessurum fuisse docet, « nisi Ecclesiæ catholicæ concordissimâ auctoritate victum[3]. » Ergo non tantùm pertinaces; sed etiam pii sanctique post Romani Pontificis judicium, aliud quid, hoc est ipsum consensum, ipsumque decretum totius catholicæ unitatis expectant.

Quid autem anonymo prodest illud quod Augustinus in Cypriano agnoscit veniale peccatum? « Nempe, inquit vir subtilissimus[4], quæ potuit alia esse Cypriani culpa quàm inobedientia erga decretum summi Pontificis? » Falsum id quidem; tamen id quod vult viro acutissimo largiamur. Ergo Pontifici decernenti, infallibilitatem detraxisse *veniale* peccatum est, non exitialis error, qui Sedis apostolicæ dignitatem evertat. Quid autem commemoras haud aliam in Cypriano culpam ab Augustino reprehensam, qui toties apud hunc legeris : culpandum Cyprianum, quod *commotior* scripserit? Quòd autem post Stephani decretum Ecclesiæ universæ desideraret auctoritatem, adeo non est illud ab Augustino reprehensum *veniale* peccatum, ut etiam illud peccatum se quoque peccare Augustinus fateatur. Denique à viro erudito quærimus : illa inobedientia, quam *veniale* appellat, in re

1. *Augus., de Bapt. cont. Donat., lib.* V, *cap.* XXV, *n.* 36. *tom.* IX, *col.* 158. — 2. *Idem, lib.* II, *cap.* IV, *n.* 5, *col.*, 98. — 3 *Ibid., lib.* II, *cap.* IX, *n.* 14, *col.* 104 *et passim.* — 4. *Daguirr., dist.* XLI, *se t.* I, *n.* 5.

5. Diœcesis non unâ provinciâ sed pluribus constabat, quam regebat aut prætorii Præfectus, aut imperii Vicarius, et postea, in usu Ecclesiastico, Primas (*Edit Paris*).

6. *Doct. Lov.*, p 50. — 7. *Epistol. Firm. ad Cypr. int. Cyprian.* LXXV, *p.* 150, *edit. Baluz.*

1. *Vid. Eus., lib.* VII, *cap.* XXX. — 2. *Anonym., lib.* VII, *cap.* IX, *n.* 9, 10 11. — 3. *Vid. Aug., de Baptis. cont. Don., lib.* II, *cap.* IV, *col.* 98. — 4. *Anonym., ibid., n.* I.

gravi an levi sit? Certè in re levi esset oportet, quæ *venialis* habeatur : contrà, in re gravi necesse est ut sit, cùm agatur de fide. Seclusis ergo vocibus commotioribus, in quibus Cyprianus, Augustino teste, peccaverit : si rem ipsam spectes, aut mortale peccatum oportet esse, aut nullum.

LXXII. *Nihil ad rem facit quærere an Cyprianus et alii resipuerint necne.*

Quod jam illud urgent à Schelstrato tantopere inculcatum[1]; nempe Cyprianum et asseclas resipuisse, quid nostrâ? Non hîc quærimus an Cyprianus resipuerit, sed quâ ratione eum adhuc errantem, tamen à schismate Augustinus purget. Et quidem de retractatione Cypriani adversùs Donatistas idem Augustinus scribit : « Fortasse factum est, sed nescimus[2] »; sed non ex dubio facto tanti viri innocentiam suspendebat, verùm ex Concilii œcumenici justâ et necessariâ expectatione firmabat : eâ ratione non modò Cyprianum, verùm etiam seipsum tuebatur.

LXXIII. *Cavillatio.*

Quærit *Galliæ vindicatæ* auctor[3]. « quorum æquior causa sit, adversariorum, qui errantes Afros sequantur, an nostri, qui sequimur pœnitentes? » Quàm tragicè! At in promptu responsio est : sequimur pœnitentes in quo aut seipsi reprehenderint, aut ab aliis reprehensi sint : non rebaptizamus : non, si quid Cyprianus commotior scripserit, approbamus : quem errorem in ipsis nemo reprehenderit, nemo viderit, ob eum nos ad pœnitentiam trahi, iniquum putamus, et ab Ecclesiæ regulis alienum.

LXXIV. *Bellarmini sententiæ duæ partes : prima Stephanum potuisse, nec tamen voluisse rem de fide facere, an Augustino congrua?*

Hæc quidem clara sunt, nec tamen rem omnino expeditam arbitramur, nisi Bellarminum horum omnium fontem diligentiùs audiamus. Igitur Cyprianum excusat primùm ab hæresi, deinde etiam, ut jam delibavimus, à peccato mortali. Ab hæresi quidem, « tum quia nec modò censentur manifestè hæretici qui dicunt Pontificem posse errare; tum quia sine dubio Stephanus Papa non definivit tanquam de fide, hæreticos non rebaptizandos[4]. » Duo hîc videmus : primum id, ne nunc quidem « apertè hæreticos haberi, qui dicunt Pontificem posse errare. » Fortè ergo Cyprianus, non apertè forsitan, sed saltem obscurè vel confusè, ejus rei causâ fuerit hæreticus. Quis autem hanc hæresim in Cypriano senserit, arguerit, suspicatus fuerit, vir magnus edicat, et suâ gravitate atque doctrinâ dignum aliquid promat.

Alterum quod memorat, istud est : « Stephanum sine dubio nihil definisse tanquam de fide. » Videamus ergo quid tandem egerit. Nempe, inquit Bellarminus, « non solùm imperavit ne rebaptizarentur ab hæreticis baptizati, sed etiam censuit excommunicandos qui non obedirent. » Rogamus autem quid sit definire ut de fide, nisi decretum condere, ad Ecclesias mittere, denique *imperare sub excommunicationis metu* ut aliquid circa fidem fiat. Quid Bellarminus vult à Stephano imperatum? Nempe ne rebaptizaret ab hæreticis baptizatos : invalidè an validè baptizatos? Invalidè impium : validè ergo baptizatos supponebat, ac pro explorato ac definito dabat.

Quare ipse Bellarminus sancti Stephani decretum, *definitionem* vocat. « Fuit enim, inquit, post Pontificis definitionem liberum aliter sentire, ut Augustinus dicit, quia Pontifex noluit rem ipsam de fide facere sine generali Concilio. » An hæc quoque nobis credenda proponent, et Stephanum quidem potuisse si vellet, sed tantùm noluisse, idque ab Augustino dictum? Atqui ab Augustino contraria audivimus. Egregii Doctoris verba repetamus; statim perspiciemus eum in re quidem ambiguâ, Concilii auctoritatem et Ecclesiæ consensionem requisisse : in eo posuisse vim, si *obscura* quæstio *ad plenarii Concilii auctoritatem roburque perducta esset* : si ad Stephani decretum accederet *potentior veritas de unitate veniens* : si Cypriani sententiam *catholicus orbis terrarum robustissimâ firmitate consensionis excluderet*[1]. Huic demum *firmitati*, huic *robori* cessurum fuisse Cyprianum, nec seipsum, Augustinum scilicet, facilè crediturum quæ à Stephano juberentur, nisi *Ecclesiæ catholicæ concordissimâ auctoritate fundatum*. Hæc profectò scimus dixisse, repetiisse, inculcasse Augustinum : quæstionis ambiguitati hoc unum remedium poposcisse, si tota Ecclesia consentiret; non profectò ut rem pro libitu de fide faceret aut non faceret, ad Stephani arbitrium retulisse.

Interim, Bellarmino teste, id certum firmunque sit : non pertinere ad cathedræ auctoritatem, si Pontifex de fide *definiat*, si decretum ad omnes Ecclesias mittat, si pro imperio jubeat, si reluctantes abstinendos putet : his quippe positis, *adhuc esse liberum aliter sentire*, ad decretum ipsum, tanquam divino mandato contrarium ac Scripturæ dissonum, abjicere, ut Cyprianum cum asseclis fecisse constat.

LXXV. *Secunda pars Bellarminianæ sententiæ, à Cypriano non fuisse peccatum saltem mortaliter.*

Quin etiam, quod secundo loco observavimus[2], nec à Cypriano peccatum est *mortaliter*; quia non peccavit nisi ex *ignorantiâ*, eâque probabili, cùm putaret Pontificem perniciosè errare, et stante illâ opinione teneretur ei non obedire, ne contra conscientiam ageret[3]. » Quid ergo jam litigant? Ecce confitentur Stephanum judicasse, decrevisse, ad omnes Ecclesias transmisisse decretum, excommunicatione dignos putasse qui non obedirent, et eam quidem inustam quibusdam, ipsumque Firmilianum à communione suspensum. Quid ergo ampliùs à Stephano expectandum fuit, ut sanctissimi ac doctissimi viri, humiles, pacifici, ad quævis martyria prompti in obedientiam cogerentur? Fidem tamen à nemine, aut schismatis, aut etiam peccati mortalis arguuntur, et ab Augustino purgantur eo tantùm nomine, quòd orbis universi consensionem

1. *Schelstr., Antiq. illust., p.* 2. *Sfond., dissert.* I, *art.* 3. *p.* 199. *Gonz., disp.* XII, *sect.* II, *paragr.* III, *n.* 6; *Daguir., disp.* XLI, *n.* 5 6. — 2. *Aug., lib.* II *de Capt. cont. Don., loc. citat. Vid. epist. ad Vincent.* XCIII, *al.* XLVIII, *cap.* X, *n.* 38, *tom.* II, *col.* 246. — 3. *Diss.* I, *p.* 199. — 4. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* VII.

1. *Aug., lib.* II, *de Bap., etc., cap.* IV, *col.* 98; *cap.* IX, *n.* 14, *col.* 104; *lib.* III. *cap.* II, *n.* 2, *col.* 108. — 2. *Sup., n.* LXVIII. — 3. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* VII.

expectarent. In hoc stare liceat rebus ambiguis et in altercationum æstu : obsecro, hæc summa sit; neque fidei negotium ac Sedis apostolicæ majestatem ad tenues exilesque formulas, atque ad minuta quæque redigant.

LXXVI. *Quo pacto intelligendum id quod dicit Augustinus, à Cypriano expectatam Concilii generalis sententiam : forma antiqui regiminis jam inde ab origine, etiam sub persecutionibus.*

Hic exoritur difficultas[1] : quo pacto Concilii generalis auctoritatem Cyprianus et alii expectare potuerint, cùm primis illis sæculis tales Synodos haberi persecutio prohiberet : quo loco auctor anonymus *Tractatûs Libertatum Ecclesiæ Gallicanæ* multùm utitur, ut Conciliorum auctoritati detrahat, et ut ne quidem verisimile videatur « Christum in Concilia sola principalem Ecclesiæ regendæ potestatem contulisse[2]. »

Sed hæc per inscitiam rerum Ecclesiasticarum piæque antiquitatis, involvendæ veritati dicta, facilè expedimus, perficimusque paucis, ut vera ac præcipua Sedis apostolicæ auctoritas atque Ecclesiæ gubernandæ ratio clariùs elucescat. Quanquam enim persecutionis tempore Concilia generalia nulla cogerentur, non minùs constat Ecclesiæ universæ summa negotia, Papâ quidem duce, communi Episcoporum consilio ac judicio definita : per provincias litteræ commeabant : rata habebantur ea, in quæ omnes Ecclesiæ consentirent.

Ac de fide quidem quomodo rem gererent, vel unius Pauli Samosateni exemplum luculentè probat. Is enim Antiochenus Episcopus Christum nudum hominem prædicans, in ipsâ Antiochiâ Concilio habito, à vicinis Episcopis primùm, mox litteris ad omnes Episcopos atque ad omnium principem Romanum Dionysium destinatis, toto orbe damnatus est[3]. Quare Alexander Alexandrinus Episcopus in epistolâ ad Alexandrum C. P. de Ario scriptâ, hæc ait : Paulus Samosatenus, « consilio et judicio omnium ubique Episcoporum ab Ecclesiâ ejectus est[4]; » et tamen nulla Synodus universalis coacta erat : sed omnium Episcoporum consensio, non solùm auctoritate, sed etiam nomine universalis Synodi ferebatur.

Ab hæresi ad schismatis casum transeamus. Sanè schisma ingens à Novatiano pseudo-Papâ adversùs Cornelium Papam concitatum, quâ auctoritate compressum sit, sancti Cornelii sanctique Cypriani litteræ indicabant. Ac primùm quidem constat à Novatiano ejusque asseclis « litteras calumniis ac maledictis plenas per omnes Ecclesias fuisse missas, » quæ penè omnes Ecclesias perturbassent. Id testatur Cornelius[5]. Hinc necesse fuit totius orbis intervenire auctoritatem. Cyprianus id Antonianum adhuc nutabundum docet : « Venio nunc ad personam Cornelii collegæ nostri, ut Cornelium noveris, non de malignorum et detrahentium mendacio, sed de Domini Dei judicio : qui eum Episcopum fecit, et coepiscoporum testimonio, quorum numerus universus per totum mundum concordi unanimitate consensit[6]. » Ac paulò post : « Factus est Cornelius Episcopus, cùm nemo ante se factus esset, cùm Fabiani locus, id est, cùm locus Petri et gradus cathedræ sacerdotalis vacaret : quo occupato de Dei voluntate atque omnium nostrûm consensione firmato, quisquis jam episcopus fieri voluerit, foris fiat necesse est. » En unde auctoritas in gravi schismate, quo tota Ecclesia turbaretur : en catholicæ consensus Ecclesiæ tam perspectus in ipso persecutionum æstu, quàm in altissima Ecclesiæ pace.

Jam quod ad disciplinam generalem attinet : per eadem Cornelii ac Cypriani tempora, causa lapsorum, hoc est eorum qui in persecutione defecerant, ea visa est, quæ communi Ecclesiarum judicio, consulta imprimis Sede romanâ, finiretur : « Quoniam, ut ait Cyprianus[1], non paucorum nec Ecclesiæ unius, aut unius provinciæ, sed totius orbis hæc causa est. » Attestantur Romani Confessores : « grande delictum et per totum penè orbem incredibili vastatione grassatum[2]. » Itaque in causâ generali, Cyprianus, vacante apostolicâ Sede, ad Clerum Romæ consistentem scripserat à se omnia de lapsis integra reservari, « ut cùm, pace à Domino nobis datâ, plures præpositi convenire in unum cœperimus, communicato etiam vobiscum concilio, disponere singula et reformare possimus[3]. » Presbyteri ac Diaconi Romani sic rescribunt : « Perquàm nobis et invidiosum et onerosum videtur, non per multos examinare quod per multos commissum videatur fuisse, et unum sententiam dicere, cùm tam grande crimen per multos diffusum notetur exisse; quoniam nec firmum decretum potest esse, quod non plurimorum videbitur habuisse consensum. Aspice totum orbem penè vastatum, et ubique jacere dejectorum reliquias et ruinas ; et idcirco tam grande expeti consilium, quàm latè propagatum est malum[4]. » Videmus quò spectarent in causâ communi, inque reformandâ generali disciplinâ, quàm non unum tantâ re oneratum vellent, quàm infirmum videretur in ejusmodi quidem causis, decretum non à plurimis factum, quàm necessariò totus appellandus sit orbis ubi totum orbem causa spectat.

Itaque hæc litteræ Cleri Romani, teste Cypriano *per totum mundum missæ sunt*[5], et in notitiam Ecclesiis omnibus et universis fratribus perlatæ sunt, ut esset forma quædam in quam omnes Ecclesiæ convenirent.

Memoratu digna sunt in epistola Romanorum Confessorum ad sanctum Cyprianum ea verba, quorum partem retulimus[6] : « Cùm grande delictum et per totum penè orbem incredibili vastatione grassatum, non oporteat, nisi, ut ipse scribis, cautè moderatèque tractari, consultis omnibus Episcopis, Presbyteris, Diaconibus, confessoribus, et ipsis stantibus laicis : » stantibus, id est, in ipsâ persecutione non lapsis.

Ne quis hîc mihi dixerit, pari gradu consultos Episcopos, Presbyteros, Diaconos, ipsos etiam laicos. Facilè demonstraremus in collegarum, id est, in Episcoporum sententiâ vim fuisse positam : singulos Episcopos presbyterii sibi assistentis, quam

1. *Vid. lib.* X, *cap.* XXXI. — 2. *Anonym., lib.* V, *cap.* XIII, *n.* 4; *et lib.* VII, *cap.* II, *n.* 2. — 3. *Euseb., lib* VII, *cap.* XXVII *et seq.* — 4. *Epist. Alex. Alex. ad Alex. C. P., tom.* II *Conc., col.* 18; *Vid. quoque Theod., lib.* I, *cap.* IV. — 5. *Epistol. Corn. ad Cyp. int. Cyprian., edit. Bal.* XLVI, *al.* XLIX, *p.* 60. — 6. *Cyp., epist.* LII, *al.* LV, *p.* 68.

1. *Epist.* XIII, *al.* XIV *vel* XIX. *p.* 23. — 2. *Epistol. Moys. Max., etc., inter. Cyprian.* XXVI, *al.* XXXI, *pag.* 36. — 3. *Epist. Cyp.* XIV, *al.* XV, *vel.* XX, *pag.* 24. — 4. *Epistol. Presbyt. et Diac. Rom. int. Cypria.* XXXI, *al.* XXX, *pag.* 43, 44. — 5. *Cyp., epist. ad Anton.* LII, *al.* LV, *ubi sup.* — 6. *Epist. Moys., etc., sup. cit.*

regerent ferre sententiam, perferri omnia ad conscientiam plebis, sed docilis, quæque in ecclesiasticis causis nihil sibi præter obedientiam vindicaret. Sed hæc alterius loci sunt; nos verò his locis id demonstratum volumus, etiam sub persecutorum tyrannide, semper imminente gladio, non tantùm hæresis aut schismatis, verùm etiam alias gravissimas causas extitisse, quæ cùm, non unius ecclesiæ aut provinciæ, sed totius orbis essent, totius etiam orbis judicio finirentur.

Non ita illæ causæ, quas per loca et provincias finiri oportere, ipse Cyprianus memorat, quarum proinde rationem *unusquisque præpositus Domino redditurus esset*[1]. Quod ubique Cyprianus inculcat : adeo per illa etiam tempora, secernebant peculiares unius Ecclesiæ aut provinciæ causas, ab iis quæ totius orbis essent, et communi judicio finiendæ.

Cùm autem Cornelius post diuturnam vacationem sedis, Romæ Episcopus constitutus esset; Cyprianus, qui antea cum Clero Romano, nunc cum ipso Cornelio consilia contulit. Quâ de re ad Antonianum scribens, ait : « Ac si minùs sufficiens Episcoporum in Africâ numerus videbatur, etiam Romam super hâc re scripsimus ad Cornelium collegam nostrum, qui et ipse cum plurimis coepiscopis habito Concilio, in eamdem nobiscum sententiam pari gravitate et salubri moderatione consensit[2]; » et ad ipsum Cornelium : « Statueramus jam pridem participato invicem nobiscum consilio[3], » etc. Quæ cùm ubique terrarum præpositi facerent, ac per provincias Romani Pontificis responsa commearent, hinc nempe existebat ille consensus, quem talia negotia postularent.

Sic in fide, in schismate totam Ecclesiam perturbante, atque in reformandâ generali disciplinâ, qui casus ad commune Ecclesiæ judicium à Synodo quoque Constantiensi relati sunt, jam indè ab origine, ac sub ipsâ tyrannide constituti, quanta per provincias poterant, Concilia celebrabant, cum Sede apostolicâ, quæ omnium Ecclesiarum communicatione polleret, consilia participabant, ejus operâ totius orbis sententiam exquirebant.

Nam et illud Ecclesiarum communicationi imprimis inserviebat, quòd Ecclesiæ omnes Ecclesiæ principi, Romanæ scilicet, societate connexæ, per eam ad cæteras consilia ac decreta perferenda curarent. Hinc illud Arelatensis Concilii primi ad sanctum Sylvestrum Papam : « Quid decreverimus communi consilio charitati tuæ significamus, ut omnes sciant, quid in futurum observare debeant[4]. » Quod quidem ad Romani Pontificis auctoritatem pertinebat, ut tum scirent *quid observare deberent*, cùm à Romano Pontifice, tanquam omnium præside Canones mitterentur. Quò pertinet illud in epistolâ ad eumdem Papam : « Placere, ut per eum potissimum, qui majores diœceses teneret, omnibus fratribus insinuari[5]. » Quare hæc non ita accipienda sunt, tanquam unum id esset Romani Pontificis ministerium, ut veluti jussus aliorum decreta perferret ad alios : non ita; sed ad eum perlata decreta, cùm inde ad alios pervenirent, graviore auctoritate aucta commeabant, Romanique Pontificis omnium capitis nomine ad omnes jam Ecclesias pertinebant. Hæc scripta sunt anno Christi 314, cùm vix persecutionis deferbuisset æstus, antequam ullum œcumenicum Concilium celebratum esset. Et cùm Concilium generale primum, Nicænum scilicet, tardissimè post natam Ecclesiam, atque anno demum Christi 325, quarto sæculo adunatum fuerit, nihil novi evenire sensit Ecclesia; quippe quæ jam inde ab origine in unum se ipsa colligeret, atque à particularibus causis secerneret res maximas quæ communi Episcoporum consilio, Romano Pontifice totius collegii duce finiri consuevissent. Nec mirum in rebaptiziationis quæstione sub Stephano et Cypriano, persecutione vigente, tamen ab Augustino desideratam Concilii generalis auctoritatem, cui Cyprianus acquiesceret. Esti enim nondum Concilia generalia congregata erant, summâ tamen ipsâ valebat ea res, quæ ab iis cœtibus quærebatur : nempe consensio, cui certæ et exploratæ Cyprianus cederet.

Eodem ritu modoque Augustinus aliique commemorant Pelagianos à Romanæ sedis Præsulibus Innocentio ac Zozimo, *cooperantibus Synodis Africanis*, omnibus ubique Episcopis subscribentibus, *toto orbe damnatos*[1]; neque enim, ut idem Augustinus ait[2], « congregatione Synodi (universalis utique) opus erat, ut aperta pernicies damnaretur. » Cur autem Pelagiani non eam Ecclesiæ necessitatem inferrent, eorum paucitas faciebat : quorum scilicet, eodem Augustino teste[3], « profanas novitates catholicæ aures quæ ubique sunt horruerunt. » De quibus etiam extat illud insigne Capreoli Carthaginensis Episcopi et Africæ Primatis in epistolâ quam Ephesina Synodus collaudavit[4] : « Hos (Pelagianos scilicet) pridem expugnavit Ecclesia, hisque temporibus repullulantes apostolicæ Sedis auctoritas Sacerdotumque in unum consonans sententia oppressit. » En in quo ineluctabilis judicii robur collocet, nempe in capitis membrorumque consensu; neque exquisitiori dissertatione, aut Conciliorum examine opus fuit, quòd in apertâ re, ut ait, Augustinus[5], pauci contra omnes et contra universitatem ipsam ægra et exigua portio litigaret.

LXXVII. *Vanæ et inanes quæstiunculæ de consensu Ecclesiæ, ipsâ regiminis ecclesiastici formâ concidunt.*

Hic quærunt quid sit ille consensus Ecclesiæ quo nitimur : totiusne an partis[6]? Quot Ecclesiarum, quot Episcoporum, quot Capitulorum, quot Abbatum, quot verò regionum : etiamne Indiarum aut Japonensium : quantæ molestiæ? qui sumptus, ut nuntii quòcumque discurrant, allaturi authenticum consensûs instrumentum? Inanes quæstiunculæ contra rem facti. Rogent Cyprianum, Augustinum, Capreolum, Leonem, alios quos narravimus in Ecclesiæ consensione reposuisse vim : quærant quibus sumptibus, quibus curis, cursoribus, nuntiis, tot regionum explorarint fidem. Nos autem suo loco facilè et ad cumulum hæc declarabimus[7];

1. *Cyp. epist. ad Cornel.* LIV, *al.* LVII, *pag.* 79. — 2. *Epist. Cyp., ad Anton.* LII, *al.* LV, *p.* 67. — 3. *Epistol. eyusdem ad Corn. jam cit. pag.* 77. — 4. *Conc. Arelat.* I, *Brev. Epist. ant. can., tom.* I *Conc., col.* 1427. — 5. *Epist. Syn. Arelat. ad Sylv., ibid., col.* 1426.

1. *Aug., Ep.* CXC *ad Opt. et pass. in ejusd., lib. cont. Pelag.* — 2. *Aug., lib.* IV *ad Bonif., cap.* XII, *n.* 34, *tom.* X, *col.* 492. — 3. *Ibid., pag.* 77. — 4. *Epistol. Capreol. ad Syn. Ephes. int. act. Conc., act.* I, *tom.* III, *col.* 532. — 5. *Aug., loc. cap. cit. et pass.* — 6. *Disq. Lov., art.* VIII, *n.* 107, *p.* 38; *Nicol. Dub., I. part. refut., etc., p.* 78. — 7. *Vid. lib.* IX *et* X.

nunc vana et absurda per sese esse monstramus.

Sic igitur ex antiquo, et ab ipsâ christianitatis origine, constituta est Ecclesia, ut ipsa Petri sedes, caput orbis terrarum, ex Ecclesiarum communione prima persentisceret quænam esset omnium fides : ac si ab hoc vertice in pronos animos fidei decreta decurrerent, paucique vel nulli obsisterent; nihil sanè prohibebat quominus quæstio statim pro terminatâ haberetur.

LXXVIII. *Solemnis acceptatio decretorum pontificiorum quàm usitata et quàm necessaria : Romani Pontificis officium et auctoritas ex Jansenianô negotio ostenduntur.*

Hinc ergo illa celebratur, etiam à Theologis qui se Sedi apostolicæ addictissimos videri velint, solemnis acceptatio decretorum quæ omnem postea dubitationem aut concertationem elidat. Sic sanctus Antoninus Joannis XXII Decretali Fraticellos premit, hæreticosque ipsos esse testatur, « quòd asserant contra determinationem catholicam factam per Ecclesiam et Joannem XXII, et per omnes successores ejus veros catholicos summos Pontifices, et omnes alios Prælatos Ecclesiæ, acceptatam, examinatam et approbatam ut verissimam[1] » : quem locum suo loco fusiùs expendemus[2]. Hujus postrema verba rectè perpendentibus nunc sufficere credimus. Sic Duvallium testantem audivimus[3], « definitiones Pontificis non esse de fide, donec universalis Ecclesia, quam de fide est errare non posse, eas acceptaverit. » Sic in nuperrimo Jansenianô negotio, in quo uno ore, omnes nostri censores Episcoporum Gallicanorum pietatem ac fidem collaudarunt, tamen ab amplissimo Cleri Gallicani cœtu[4] communibus suffragiis constitutum, ut Innocentii X decretum apostolicum, « deliberatione factâ eâque liberâ, ut eamdem constitutionem reciperent, firmarent, acceptarent, omnique obsequio ac reverentiâ susciperent quæ in eâ decisa essent : posteaquam scilicet agnoverunt, pontificiâ constitutione, firmatam antiquam Ecclesiæ fidem, à Conciliis et Patribus traditam, atque in Tridentino Concilio innovatam[5]. » Non igitur, ut ferunt, priscæ traditionis obliti Gallicani Patres : quæ quidem alibi editis gestis exequemur. Nunc autem sufficit, tanto exemplo approbasse quæ sit illa constitutionem pontificiarum acceptatio, quâ utimur.

Neque propterea cathedræ Petri atque apostolicis definitionibus, aut sanctus Antoninus, aut ipse Duvallius, aut Gallicani Patres derogatum volunt : absit : cùm per eas habeant Ecclesiæ, quam sequantur formam; auctoritatem in quam omnes consentiant; judicium quod communi ope exequantur, neque hæreses uspiam respirare sinant. Habet etiam Romanus Antistes, totius Ecclesiæ caput, sui decreti exequendi plenissimum robur. Cùm enim ecclesiasticæ communionis princeps, suâ definitione nihil aliud promere velit quàm id quod omnes Ecclesias sentire cognoscat, omnia ordine et ex vero esse gesta, secuto consensio attestatur. Quâ doctrinâ aut praxi nihil infringi apostolici decreti auctoritatem ac vim, ipsa experientia ostendit. Quo enim loco, quâ in parte orbis magis quâ in Galliâ, Innocentii X aliæque constitutiones de Jansenianâ re majori veneratione susceptæ, aut potiori virtute in executionem deductæ sunt? Certè Jansenii sectatores seu occulti, seu publici, ne mutire quidem audent; nec se millies Concilia œcumenica appellarent, audirentur usquam; ipsaque constitutio edita et semel ubique acceptata, irrefragabilis judicii vim obtinet, quam Romanus Pontifex auctoritate summâ et ipse exequatur, et ab omnibus Episcopis exequendam mandet.

1. *Anton., Sum., part.* IV, *tit.* XII, *cap.* IV *paragr.* XXVIII, *p.* 208. — 2. *Vid. in app., lib.* II, *cap.* IV; *et lib.* X, *cap.* VII; *et Coroll., n.* III, VIII. — 3. *Sup., n.* XXI, *quem vid.* — 4. An. 1653. — 5. *Relat. Deliber. Cler. Gallic. ap. Vitré,* 1661, *p.* 6, 7.

LXXIX. *Innocentii IV locus : Concilii provincialis sub Paschali II clara auctoritas.*

Hinc vera et clara ratio affulget ab omni peccato purgandi Cypriani : cùm nempe post jussa Stephani, tot Ecclesiæ, Africanæ scilicet Asianæque variarent, necdum ejus epistolam decretalem necessaria acceptatio consecuta esset, eo magis licuit, teste Bellarmino[1], in hoc certè capite, obedientiam recusare, quòd Stephanum in jubendo « perniciosè errare crederet, et stante illa opinione teneretur ei non obedire, ne contra conscientiam ageret. »

Cujus rei fons est, illa apud omnes recepta et pervulgata ab imperia cujuscumque mortalis exceptio; ut obediatur superioribus, nisi divinæ legi adversantia jubeant[2] : quâ exceptione contineri Papæ quoque jussa, et in Cypriano, etiam in quæstione fidei, Bellarminus agnovit. Et si quis Bellarminum ipsum eâ in re errasse dixerit, succurrit major auctor Innocentius IV, Romanus Pontifex. Extat, in caput *Quanto de consuetudine*, ejus Pontificis clara interpretatio in hæc Christi verba : *Quodcumque ligaveris*, etc. « Quòd Papæ obediendum sit in omnibus, in spiritualibus et in his quæ ad animam spectant, nisi contra fidem prohibita sint[3]. » En Papæ officio fungenti, quippe exercenti supremam potestatem his Christi verbis traditam, *Quodcumque ligaveris*, præcipitur obedientia, cum exceptione illâ, nisi contra fidem doceat aut vetet.

Clariùs adhuc in caput *Inquisitioni, de sententiâ excommunicationis* quærit[4], quid agendum, superioribus iniqua jubentibus : et quidem de superioribus sub aliorum potestate positis, facilè se expedit; ad majores enim superiores recurrendum : sed ubi ad Papam devenit, sic objicit : « Quid si Papa injustum præcipit qui superiorem non habet? » Quem nodum sic solvit : « Potest dici quòd si de spiritualibus (rebus) vel ecclesiasticis personis aliquid præcipit etiam injustum, illud servandum est; quia nemini licet de ejus facto judicare : 4° *dist. Si Papa*, q. 3, *Cuncta*, nisi mandatum hæresim contineret, quia tunc esset peccatum, vel nisi ex præcepto injusto vehementer præsumeretur statum Ecclesiæ turbari, vel etiam fortè alia mala ventura, quia tunc peccat obediendo, cùm debeat futura mala præcavere, non juvare : » quæ sanè interpretantem ac docentem Romanum Pontificem nemo reprehendit; imò collaudant omnes atque unâ voce consentiunt. Quo quidem quid est clarius? Pro certo supponit summus Pontifex doctissimus, à summo Pontifice imperante pro loci auctoritate ac supremi officii ratione, emanare posse jussa

1. *Bell., de R. P., lib.* IV, *cap.* VII. — 2. *Vid. lib.* VII, *cap.* XVIII. — 3. *Lib.* I *Decret. Innoc. IV, tit.* IV, *fol.* 33. — 4. *Ibid., lib.* V, *titul.* XXXIX, *fol.* 595.

hæresim continentia, aut statum Ecclesiæ concussura; et miramur in rebus generalibus, præsertim fidei, recurri ad Ecclesiam, ultimumque refugium in eâ potestate semper fuisse positum, quæ docere contra fidem, quæ hæresim jubere non possit?

Sub Paschali II, in provinciali Viennensi Concilio, sanctus Hugo Gratianopolitanus, Gothofridus Ambianensis, Guido ipse Viennensis, postea Calixtus II, ut regio genere, ita fortitudine et doctrinâ clarus, et mox Sedis apostolicæ gubernaculis admovendus, posteaquam, *dictante Spiritu sancto*, de investituris proferunt sententiam, et ab ipso Pontifice extortum scriptum damnant, hujus decreti ab ipso Pontifice confirmationem petunt his verbis : « Si, quod minimè credimus, nostræ paternitatis assertiones roborare nolueritis, propitius sit nobis Deus, quia nos à vestrâ obedientiâ repelletis[1]. » En perspicuis verbis tot sancti, apostolico officio deesse posse profitentur Romanum Pontificem, etiam ab Episcopis ac provincialibus Synodis requisitum : quo casu apertè detrectant obedientiam. Quid autem Paschalis[2]? An perdita omnia et ad inobedientiam comparari viam exclamavit? imò collaudavit ut viros egregios : horum Synodum auctoritate apostolicâ confirmavit, ac pro certo reliquit, in iis quæ fidei aut universalis Ecclesiæ attinerent statum, ipsius Ecclesiæ vim et auctoritatem indeclinabilem, in ipsâ Ecclesiæ consensione esse collocatam.

LXXX. *Anonymi* Tractatûs de Libertatibus Gallicanis *circa Sedis apostolicæ auctoritatem fœda et improbanda commenta.*

Hanc ecclesiastici regiminis, imò ecclesiasticæ monarchiæ formam, si censores nostri in animum inducerent, non in ea profectò incommoda incederent, quibus apostolicæ Cathedræ dehonestunt decus. Hinc ille *Tractatûs de Libertatibus Gallicanis* auctor anonymus in hæc verba prorupit : « In quo, inquit[3], reposita esset Romani Pontificis auctoritas, non satis clarè statim omnibus perspectum fuit ; quia enim persecutionum tempore, vel schismatum aliarumque calamitatum, impedita erat *exterior capitis cum membris communio*, stante semper fidei ac charitatis unione; vix à Romano Pontifice ad alios præsertim remotos pastores, aut greges, primis tribus sæculis aliud quàm quædam epistolæ pervenire potuit. Quamobrem Episcopi populos ac seipsos à tanto tempore *suo judicio, vel cum aliorum Consilio regere soliti*, Papæ auctoritatem, ab impedimentis quibus distenta erat, solutam, non tam subitò exceperunt, *sed alii citiùs, alii tardiùs, nunc in isto, nunc in illo capite, prout sese offerebat occasio, donec integram libertatem consecuta, suum ubique robur obtinuit.* » Me verò hæc legentem tædet novitiorum defensorum apostolicæ dignitatis, qui per summam rerùm Ecclesiasticarum inscitiam dicam an incogitantiam, quasi tantæ dignitati aliquod ab antiquitate metuendum sit, eam his commentis obscuratam volunt. Pergit[4] : « Verùm, quia usus optimus legis interpres, videndum est quæ fuerit auctoritatis pontificiæ praxis illis temporibus, cùm eâ liberè uti Papæ potuerunt, cùmque diligentiùs et clariùs cognita fuit. Quanquam enim omni ævo aliqua identidem ejus specimina edita fuerint; tamen, cùm per tria prima sæcula, ferè omnino à tyrannis LIGATA FUERIT, ideoque ejus exercitium QUASI NOVUM QUIDDAM aliquoties Episcopos, præsertim Africanos commoverit, non potuit tam citò suum explicare fulgorem et omnibus innotescere. » Hæc anonymus. Atque illi sunt, si Deo placet, Sedis apostolicæ unici defensores, cui infestiora vix ipsi hæretici cogitarint.

LXXXI. *Prolatæ in anterioribus verbis in Sedem apostolicam contumeliæ refelluntur.*

Rogo enim quid illud sit : *Quòd Episcopi populos ac seipsos à tanto tempore* (tribus scilicet primis sæculis) *suo judicio regere soliti essent.* An illi primi Ecclesiarum fundatores ac doctores, quid Christus Petro ac successoribus dedisset nesciebant? Ejus judicium nulli expectabant? Per seipsos regendam suscipiebant Ecclesiam, neque caput sibi à Christo datum cogitabant? Id hæretici velint. Quid illud? Hinc factum ut sequens ætas, quartum fortasse quintumve, aliaque sæcula propiora, *non tam subitò exciperent Papæ auctoritatem : sed alii citiùs, alii tardiùs, nunc in isto nunc in illo capite :* ita sanè *ut illius exercitium*, QUASI NOVUM QUIDDAM *aliquoties Episcopos præsertim Africanos commoverit.* Africana illa omnibus nota sub Aurelio dissidia spectat. Quis autem à Christo esse dicat ea quæ sancto Aurelio, sancto Alypio, sancto Augustino atque aliis tot ac tantis Patribus doctrinâ ac sanctitate conspicuis, nova viderentur? *Alii*, inquit, *citiùs, alii tardiùs, nunc in isto, nunc in illo capite eam auctoritatem exceperunt.* Hoc hæretici clamant : hinc probatum volunt, Papæ auctoritatem piæ antiquitati ignotam, crevisse per tempora, humanam scilicet, nec totam ab initio, sed suis partibus hinc inde coalitam et consarcinatam. Quid enim sancti viri longèque doctissimi pro novis habebant ea, quæ à sanctis quoque Pontificibus Zozimo ac Cœlestino petebantur? Quid Nicænos Canones appellabant? aut *aliis citiùs, alii tardiùs, alii in hoc, alii in illo capite, datâ occasione*, agnoscebant Papæ auctoritatem, si semel animo imbiberant, ejus voluntatem ex Christi instituto pro lege esse debere; exceptione nullâ, cur ergo Canones allegandos putabant Romanis Pontificibus, quorum vis pro eorum arbitrio solveretur? Nempe hæc divina jussa institutaque ignorabant.

LXXXII. *An ferendum Papæ et Ecclesiæ potestatem primis temporibus religatam, et alia consectanea dici ab eodem auctore?*

Jam illud quis ferat, « per tria prima sæcula Papæ potestatem à tyrannis ligatam fuisse, impeditam externam capitis cum membris communionem, atque à Romano Pontifice ad alios præsertim remotos, vix quidquam præter quasdam epistolas pervenire potuisse? » QUASDAM autem? Aff quia non omnes ad nos per temporum injuriam devenerunt, paucas fuisse conscriptas dicemus? Non enim facilè Romam, non Româ quaquaversus litteræ commeabant? Non quotidie Diaconos missitabant? Non denique necessaria negotia communicabant? Atqui vel unius Cypriani epistolæ do-

1. *Epistol. Conc. Viennens. sub Pasc. II, tom.* X *Conc., col.* 785. — 2. *Epistol. Pasc. II, ib., col*, 786. — 3. *Anonym., de Libert., etc., lib.* VI, *cap.* III, *n.* 2. — 4. *Anonym., de Libert., etc., lib.* VI, *cap.* III, *n.* 3.

cuerunt[1], quanta esset Ecclesiarum cum Ecclesiâ principe communicatio. His demonstravimus quæ generalia essent, per illa quoque tempora, non nisi communicato cum omnibus Episcopis concilio, gesta esse. Quot verò tales epistolas putamus fuisse perscriptas quæ ad nos non devenerint? Quàm porrò insulsum illud : à Romano Pontifice *vix quidquam præter litteras* perferri potuisse? An verò litteræ non sufficiunt? An necesse erat, ut sua ipsi coram mandata traderent? Sic impedita, sic ligata Romana auctoritas à tyrannis fuit.

Hæc tamen omnia commenta admittamus : dic tandem quo demum sæculo expedita? Post Constantinum scilicet, persecutione cessante : atqui tum vel maximè enituit atque invaluit Conciliorum auctoritas. In his decreta Pontificum ad Scripturæ fidem, ad traditionis normam exigenda, et Patres examinabant, et ipsi Pontifices pro more solemni deferebant. In rebus fidei totius Ecclesiæ consensionem expectari, in rebus disciplinæ canones ubique receptos etiam objici sibi æquo animo patiebantur. An et ipsi quod sibi à Domino concessum esset ignorabant? Ligati impeditique à tyrannis nec seipsi intelligebant.

Nobis verò liceat non comminisci quidvis, sed antiqua venerari; neque ea torquere ad arbitrium, sed simpliciter accipere. Neque tamen infringi volumus amplissima illa quæ Petri successoribus, optimis parentibus, ad Ecclesiæ commodum et pacem secuta ætas detulit : interim divinum illud summumque et immotum quod à Christo inesse credimus, in eo facilè reponimus quod omnium sæculorum series recognovit.

LXXXIII. *Gallicana sententia per se stat, si aliena et afficta demantur : ac primùm de hæreticis non nisi conciliari auctoritate damnandis.*

Hæc igitur nemini offensionem paritura confidimus, si quæstionis statu rectè posito, aliena et fictitia nostris imputare cessant. Quo loco *Gallicæ vindicatæ* auctorem[2], aliosque doctos viros, imprimis verò doctissimum juxtà atque optimum Daguirreum æqui bonique consulturos scimus, quæ summo cum eorum honore, causæ necessitate, scisciatur : quo pertinebat, decursis omnibus retro sæculis, tanto nisu enumerare singulas hæreses vel minutissimas, per summos Pontifices absque œcumenicæ Synodi auctoritate damnatas; tanquam doctissimi Parisienses et Gallicani Patres rem tam obviam ignoraverint; aut somniaverint unquam non nisi Conciliis congregatis condemnari hæreses oportere? Id verò Parisiensis Facultas, cujus suo loco gesta referemus, sæpissime quidem, sed recentissimè adversùs Theophilum Brachet Milleterium[3], ut *hæreticum* improbavit : et perspicuè Gallicani Patres, Ecclesiæ toto orbe diffusæ, non Concilii œcumenici consensionem postulabant. Ac Daguirreus quidem; ea de re monitus, in præfatione dixit : à se confutatam consensionis quoque illius necessitatem : rectè; idque unum hîc postulamus, ut à libro eruditissimo amputentur tot paginæ inanibus oppletæ probationibus.

1. *Vid. sup., n.* LXXVI. — 2. *Gall. vind., diss.* IV, *n.* 4 *et seq.* — 3. *Vid. Cens. Theoph. Brachet., an* 1635.

LXXXIV. *Aliud imputatum de Synodis generalibus absque Papâ congregatis : Turrecrematæ loci insignes pro sententiâ Parisiensium.*

Auctor *Tractatûs de Libertatibus* aliique passim omnes ita proponunt quæstionem de Conciliorum generalium superiori potestate juxta Parisiensium sententiam, ut ea Concilia secluso Romano Pontifice habeantur; quod est falsissimum. Sufficit enim Parisiensibus id quod est ab ipso Turrecrematâ pronuntiatum : « Si casus talis contingeret quod Patres universi in Synodo universali convenientes unanimiter aliquam definitionem fidei facerent, cui sola persona Papæ contradiceret, dicerem judicio, quòd Synodo standum esset, et non personæ Papæ; » quam sententiam semper inculcat, ut postea referemus[1].

Quod autem attinet ad Synodos habitas secluso Pontifice : primùm quidem Parisienses ultro consentiunt ex antiquissimis regulis, Synodos generales absque Romano Pontifice nullas esse et irritas : hinc Ariminensia vana esse decreta, quòd huic Synodo Damasi[2] auctoritas defuit[3] : hinc abominandum Ephesinum latrocinium, *quòd nemo ibi nomen Leonis*, nemo ab eo conscriptam audivit epistolam[4]. Harum ergo rerum, de quibus nemo dubitat, à censoribus nostris tanto studio conquisitæ resecandæ probationes. De extraordinariis casibus hæresis, schismatis, et aliis, nihil singulare Parisienses exposcunt, uti jam diximus.

Cæterùm non nostra ista est, sed Turrecrematæ responsio : « Cùm arguitur de Papâ facto hæretico et definiente pro hæresi suâ, dupliciter respondetur : quidam enim volunt dicere quòd casus non est possibilis : nobis autem videtur aliter respondendum : videlicet, quòd tum Pontifex esse desierit, simulque cadat à fide et cathedrâ Petri, ac per consequens, judicium quod faceret talis hæreticus, non esset judicium apostolicæ Sedis, imò nec judicium alicujus auctoritatis. » Quæ si adversariis satisfaciunt, à Parisiensibus dici nihil prohibet[5].

LXXXV. *Aliud imputatum : de Romanâ fide ac Sede apostolicâ, Innocentii III profertur locus : alii loci insignes in memoriam revocantur.*

Libros implent argumentis quibus demonstrandum curant Petri sedem et Ecclesiam Romanam etiam non defecturam fidem; tanquam Parisienses fieri posse arbitrentur ut Petri sedes fidesque ab Ecclesiâ abrumpatur, quod abominamur omnes. Et hîc ergo indiligenter, ac, ne quid dicam gravius, invidiosè quæstio constituta, quod et luculentissimè aliàs ostendemus; et nunc sufficere credimus id quod ex Turrecrematâ et aliis audivimus : decreta si fiant fidei adversantia, non ea esse ullius auctoritatis, nec omnino cathedræ Petri imputari oportere; nec minùs inconcussam manere Romanam Ecclesiam ac Romanam fidem[6].

Periculosum aiunt sedem à sedente distinguere. Verùm distinctionem sancti Leonis tuetur aucto-

1. *Vid. in app., lib.* III. *cap.* I; *et lib.* VIII, *pass.; Anonym., lib.* V, *cap.* V, VI *et seq.; Tucr., Apol. seu Resp. ad Basil., tom.* XIII *Conc., col.* 1701. — 2. Seu potiùs Liberii. — 3. *Vid. Epist. Damas. ad Episc. Illyr. ap. Theod., lib.* II, *cap.* XXII, *pag.* 103 *edit. Val.* — 4. *Conc. Chalced., act.* I, *tom.* IV, *col.* 422; *Act.* III, *epist. ad Imper., col.* 463, *et relat. ad Pulch., p.* 464. — 5. *Vid. in app., lib.* II, *cap.* II; *Turr., Sum. de Eccl., lib.* II, *cap.* CXII, *fol.* 260, *mal.* 258. — 6. *Vid. lib.* X, *cap.* V.

ritas : « Aliud, inquit[1], sunt sedes, aliud præsidentes : » rursusque ad Maximum : « Etsi enim diversa nonnunquam sunt merita Præsulum, tamen jura permanent sedium[2]. » Quâ regulâ utimur, non ut sedem cum sedente collidamus, quod quod esset schismaticum, sed ut ostendamus Ecclesiam Romanam ita esse à Christo institutam, ut si quis sedens erraverit, sedes tamen integra, illæsa Pontificum series maneat et quod unus fortè commiserit, alterius diligentiâ ac fide facilè sarciatur. Sic namque in Honorio contigisse constat, sancti Doni, sancti Martini I, sanctique Agathonis sedulis erga religionem obsequiis, queis fides catholica et Romana ab Honorii decretis nil detrimenti cepit.

Non enim quovis excedente Pontifice, Romana interit fides : non in interregnis ac vacationibus, licèt ad multos annos durent, Romana fides vacat[3] : non vacavit in Romanâ Ecclesiâ fidei præconium, *cùm intrusi, invasores, illegitimi* (verba sunt Baronii[4]) adeoque nulli cassique Pontifices, per sæculi decimi infamiam, longissimis temporibus Petri sedem tenerent, neque in illo infando schismate[5], cùm dubia inter incertos Pontifices nutaret Ecclesia, Romana fides, aut Ecclesia Romana, à Christo institutum Ecclesiarum vinculum vacillabat; quin etiam depositis omnibus qui se pro pontificibus gererent, non tamen Constantiensis Synodus Romanam fidem vacare sentit; imò verò hæreticos ad hanc formulam adigebat : « Consentio sanctæ Romanæ Ecclesiæ et apostolicæ Sedi, et huic sacro Concilio profiteor in omnibus ad religionem christianam pertinentibus, prout ipsa Romana Ecclesia, et apostolica Sedes, et hoc sacrum Concilium profitetur[6]. En sedem amotis sedentibus integram ac sanam ad quam hæretici revocentur. Nec si viri egregii, atque etiam Romani Pontifices aliquando de suis factis futurisve definitionibus, propterea de Romanâ fide dubitabant. Vel Innocentium III, apostolicæ dignitatis retinentissimum audiamus. Is rogatus dispensationem contra Evangelium, dixit : sibi quidem « si super hoc absque generalis deliberatione Concilii determinare aliquid tentaret, loci sui periculum forsitan imminere[7]. » Non, si ille possibile arbitratur, ut, secluso Concilio, in responsis pontificiis erret, ideo possibile quoque judicavit ut Romana fides interciderct.

Sanè sub Urbani Papæ I nomine profert Gratianus caput *Sunt quidam*, 25. q. 1. jam à nobis memoratum[8], et in eo capite hæc verba : « Si Romanus Pontifex, quod docuerunt Apostoli aut Prophetæ, destruere niteretur, non sententiam dicere, sed magis errasse convinceretur. » Ex quo capite Joannem XXII determinantem audivimus, ejus ævi scriptoribus consentientibus, si sui antecessores aliquid adversùs Evangelium definisset, constitutiones *illas* fore *erroneas* ideoque *invalidas* et infirmas : neque ideo collabescere Romanam fidem aut sedem putabat, cùm illæ sententiæ non jam sententiæ, nec Sedi apostolicæ imputandæ essent.

1. *Leon., Epist. ad Anat. C. P.*, LXXX, *al.* LIII. — 2. *Idem, Epist. ad Maxim. Antiochen.* XCII, *al.* LXII, *cap.* III. — 3. *Vid. libr.* IX, *cap.* XXX. — 4. *Bar., ann.* 911, *tom.* X, *p.* 679 *et pass.* — 5. XIV sæculi. — 6. *Abjurat. Hieronymi de Prag. in Concilio Conc., Sess.* XIX, *tom.* XII, *col.* 464. — 7. *Innoc. III, lib.* V, *epist.* CVI, *Vid. lib.* IX, *cap.* XXVI. — 8. *Sup. n.* XLVIII.

Audivimus sub Paschali II illud Provincialis Viennensis Concilii à tot sanctis viris proditum : « Nos à vestrâ obedientiâ repelletis[1]. » An ergo sancti viri à Sedis apostolicæ obedientiâ ac fide recessissent, cùm eâ de re agi crederent quam ad fidem pertinere decernebant? Absit : satìs enim constabat, quidquid Paschalis ageret, Sedem tamen apostolicam perstituram, et sua damna continuò sarciturum.

LXXXVI. *SS. Monachorum ex Concilio Lateranensi depromptus locus : item S. Augustini ad Bonifacium Papam.*

Quid, quòd antiquioribus quoque temporibus, ii illi Abbates Orientales contestantur ad sanctum Martinum I[2], « si quidquam ab eo definitum esset fidei corrumpens integritatem, » non id sibi fraudi futurum? Quid, quòd ipse Augustinus de Cœlestianâ hæresi sic scribit[3] : « Si quod absit, ita tunc (sub Papâ Zozimo) fuisset de Cœlestio et Pelagio in Romanâ Ecclesiâ judicatum, ut illa eorum dogmata, quæ in ipsis et cum ipsis Papa Innocentius damnaverat, approbanda et tenenda pronuntiarentur, » non id fidei nociturum? En eadem dubitandi veluti formula à tanto viro ad Bonifacium Papam perscripta : neque propterea aut Augustinus aut ipse Bonifacius Romanæ fidei, ac Sedi metuebant. Succurrebat enim ab ipsâ veritate insitum quod Leo postea declaravit[4] : « Aliud sedes, aliud præsidentes. » Hæc igitur à viris optimis, atque sanctissimis, ab antiquis, à recentioribus, ab ipsis Romanis Pontificibus, quasi communi quâdam Ecclesiæ voce tradita memorantes, eò, credo, adigent, ut putemus ea omnia per impossibilem suppositionem esse dicta. Credant sanè, si possunt : à nobis tamen sinant procul ab his minutiis ac distinctiunculis meliore loco constitui Sedis apostolicæ et doctrinæ catholicæ majestatem.

LXXXVII. *An hæc sentientes fidem in suspenso teneant aut arma inobedientibus subministrent.*

Frustrà erga objiciunt, si Ecclesiæ consensio expectetur, malè consuli fidei securitati in suspenso teneri fidelium animos, imo instigari ad inobedientiam, ac pontificalia decreta parvipendi : hæc enim omnia objicienda veniunt non Pari iensibus, sed summi ex omni gente, ex omni ordine viris, quorum gesta produximus. Quid autem putemus malè consuli fidei securitati, si fides denique in illum articulum Symboli apostolici resolvatur, *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam?* An suspensi animi relinquuntur, qui in Ecclesiæ catholicæ auctoritate acquiescunt? An Romanum Pontificem parvipendunt, qui ejus auctoritati post Christum summæ, nihil aliud quàm ipsam Ecclesiam catholicam sive diffusam sive adunatam anteponunt?

At arma ministramus inobedientibus? arma ergo ministrabant sancti Episcopi[5] qui ad Paschalem II scriberent : « Nos à vestrâ obedientiâ repelletis : » arma ministrabat ipse Bellarminus, cùm ab inobedientiæ vitio purgaret Cyprianum post Stephani jussa cunctantem, imò repugnantem :

1. *Sup., n.* LXXIX. — 2. *Conc. Latran. sub Martino I. Secret.* II, *tom.* VI, *col.* 117. — 3. *Augustin. ad Bonifac., lib.* II, *cap.* III, *n.* 5, *tom.* X, *col.* 434. — 4. *Leo Epist. ad Anat. C. P., sup. cit.* — 5. *Concilii Viennensis., sup. n.* LXXIX.

arma ministrabat doctissimus Pontifex Innocentius IV, cujus eâ de re perspicua verba retulimus[1]. Absit. Neque enim aut negandi sunt, aut ad exemplum trahendi extraordinarii casus, in quos incidere Ecclesiam ab alto sublevandam, atque interim exercendam atque humiliandam, Christus ipse permittit.

LXXXVIII. *Ex his potissimum adversariorum argumentum eliditur.*

Sanè ex antedictis cùm argumenta omnia refelluntur, tum imprimis illud quod assiduè ingerunt, atque omnium validissimum arbitrantur. P. Thyrsus Gonzalez assiduè in hanc formam intorquet[2] : Romano Pontifici de fide definienti debetur obedientia etiam interior, alioquin nutabit fides : atqui non debetur obedientia falsis ; ergo Romanus Pontifex de fide definiens nunquam falsa proponit, ne scilicet falsis credere teneamur. Hoc inculcat centies : hoc cæteri omnes urgent acerrimè : hoc paginis omnibus, tanquam invictissimum causæ firmamentum præferunt, quod tamen uno verbo Innocenti IV, sequente Bellarmino[3], concidit : debetur obdientia, cum hâc exceptione : nisi nempe ejus jussa contineant hæresim, concedo : debitur obedientia sine exceptione, nego.

Hìc exclamant non agere Innocentium IV nam Bellarminum nihil moror de Pontifice ex cathedrâ pronuntiante. Sed unde hanc glossam depromunt? Nempe Innocencius negat obedientiam generalibus verbis *prohibenti contra fidem*, imperanti ea quæ *contineant hæresim* : quæ quid efficiunt, nisi ut Pontifex, si hæresim jubeat, quantùm ex altiore loco judicat, tanto majore veritatis studio refellatur ?

Pergit P. Thyrsus : atqui non cadunt exceptiones illæ in Pontificem qui omnes Christi fideles obligare intendat. Miram rem ! An non enim quisquis imperat, eos quibus imperat obligare intendit omnes? An ergo si Pontifex privatos quoslibet ad hæresim cogat, repugnare oportet; Ecclesiam verò totam si obligare velit, ea conticescet, neque quidquam opis adversùs iniqua decreta supererit? Quin potiùs expergiscimini, viri omnium ordinum sapientissimi, et cum Parisiensibus, imò verò cum tot quos retulimus Pontificibus, Canonistis, Doctoribus agnoscite : iniquum mandatum de hæresi, quod adversùs privatos est per se nullum, tantò magis esse nullum, cùm totam Ecclesiam iniquis legibus atque anathematis ligare nititur ?

Quid igitur fiet, si res ad ea extrema deducitur ut Romanus Pontifex (quod) absit mandata edat universalia, quibus intentato excommunicationis metu, totam in sua verba adigat Ecclesiam : quid inquam fiet, nisi quod à Cypriano, laudante Augustino, Bellarmino etiam excusante, factum est : nempe ut Ecclesiæ universæ consensus expectetur, cujus consensûs expectatio, si Cyprianum errantem in re quidem ambiguâ juvit, quantò magis sublevabit qui vera tuebuntur?

Neque propterea, quod sæpe monuimus, pandemus ostium inobedientibus. Præclarè enim Major noster : aliud est quod fit extraordinariè et *casualiter*, aliud quod fit regulariter et ordinariè. Neque propterea Romana interibit fides sedesque, cùm ex Canonistis, ex Pontificibus, ex ipso Turrecrematâ aliisque Doctoribus, qui Sedi apostolicæ præ cæteris favere se volunt, iniqua et falsidica adversùs Evangelium fidemque sententia, Sedi apostolicæ imputanda non sit, imò nec sententiæ loco habeatur. An ergo subditi judicem judicabunt suum? Aut quis disceptabit inter Pontificem decernatem, et Episcopos fidelèsque, si fortè casus incidat, dissidentes? Quis, inquam, disceptabit, nisi ipse ab alto Christus, ipsa traditionis veritas, ipsum, si res tanti sit tamque ambigua, generale Concilium, ipsa denique Ecclesia, docente Spiritu, certissimà veritatis luce collustrata? Hæc qui Ecclesiæ catholicæ defutura credit, non satis agnoscit quid sit illud : *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam.*

LXXXIX. *Hæc in opinione, non in fide esse posita controversiarum doctores profitentur : ac primùm Cardinalis Perronius.*

Quæ cùm ita sint, jam satis perspicuum est hanc quæstionem, in quâ religionis summam collocatam volunt, ad pauca ac minuta, imò etiam nulla esse deductam[1]. Quo etiam factum est, ut viri maximi, qui fidei controversias optimè tradiderunt, perspicuis vocibus totum illud judicarint in opinione, non in fide esse positum. Notum illud doctissimi Cardinalis Perronii in epistolâ ad Casaubonum Apologiæ[2] præfixâ : « Ecclesiam Romanam radicem episcopalis unitatis et ecclesiasticæ communionis esse, eique ab omni antiquitate delatum esse primatum et præfecturam earum rerum, quæ ad religionem et Ecclesiam pertinerent, *idque unum esse quod Ecclesia postulet* ab iis qui ejus communionem amplectantur : quâ tesserâ secernat societatem suam à Græcis eorumque asseclis, qui se à visibili ac ministeriali Ecclesiæ capite ab aliquot sæculis segregarunt[3]. »

Ex his doctissimi Cardinalis verbis dicimus : id quidem ab omnibus agnosci oportere, quo Ecclesia ab hæreticis secernatur : non autem id quod Scholæ Doctores à se mutuò differant ; atque id vir maximus luculentiùs postea exponit his verbis[4] : « Quæstio de auctoritate Papæ inter Catholicos agitata, sive in spiritualibus respectu Conciliorum œcumenicorum, sive in temporalibus respectu jurisdictionum sæcularium, quatenus saluti animarum obsunt, non est quæstio ejusmodi, quæ res complectatur ab alterutrâ parte inter articulos fidei recensitas, aut ab eis exigantur qui ad Ecclesiam redeunt, ita ut aliis alios pro hæreticis habeant, aut à se mutuò quoad communionis vinculum separentur. Quare ea omnia communioni ecclesiasticæ sarciendæ impedimento esse non possunt, cùm ejus conditionis sint, ut quamcumque partem Rex serenissimus amplectatur, haud eo secius ab utrâque parte jus et nomen catholici obtineat. » En quibus conditionibus tantus Cardinalis, nemine discrepante, maximo Regi Jacobo I, velut Ecclesiæ universæ nomine, jus ecclesiasticæ pacis et communionis offert. Ergo erroris, schismatis, atque omnino anathematis et excommunicationis metus, quocumque prætextu procul abest ab iis

1 *Suprà*, *n.* LXXXV. — 2. *Gonzal.*, *disp.* II. — 3. *Suprà*, *n.* LXXIX.

1. *Vid. in append.*, *libr.* III, *cap.* XII. — 2. Ad Anglæ Regem. — 3. *Perronii Repl. in ep. ad Casaub.* — 4. *Repl. in lib.* IV, *p.* 745.

opinionibus; reique sunt Ecclesiæ violatæ pacis, qui eas sub excommunicationis metu prohibendas putant.

XC. *Walemburgii fratres in Germaniâ Episcopi celebres atque ab iis citati scriptores clarissimi.*

Nostrâ ætate recentissimè in Germaniâ floruerunt par eruditum fratrum Adrianus et Petrus Walemburgii, alter Adrianopolitanus, alter Mysiensis Episcopus, Coloniæ-Agrippinæ suffraganei[1]. Horum extant de rebus controversis egregiæ tractationes duobus tomis comprehensæ, ac doctorum omnium calculo comprobatæ. Sic autem hunc locum tractant adversùs Hermannum Conrigium[2], ut de fide habeant id tantùm, in quod Catholici omnes Scholaque tota consentiant, nempe istud : « Quidquid universa profitetur Ecclesia, quidquid in Concilio generali, cui præest summus Pontifex, credendum proponitur, et divinitus revelatum[3]. » Ac postea : « Si variæ sunt sententiæ circa infallibilitatem Concilii sine Pontifice Romano, non potest ea res ad fidem catholicam pertinere. » Variare autem sententias inter Catholicos ostendunt, ac testes adhibent primùm Raymundum Carron, qui quidem, « quia ex Catholicis plurimi docent infallibilitatem Pontificis non esse fidei, nisi cum Concilio generali definiat, admonitos vult Catholicos ne quæstionem hanc (utpote adiaphoram, nec pertinentem ad fidei controversias) cum hæreticis ingrediantur : » quod alii quoque passim inculcant. Addit, quod notari volumus : « Quid enim sit ex cathedrâ definire nec inter partes convenit, alii volunt esse cum Concilio Romano definire, alii cum Concilio generali, et ita intelligit Cyprianus de unitate Ecclesiæ et Epist. 40[4]. » Vides quem patronum Parisiensium sententiæ dederit.

Idem Raymundus postea producitur in medium, docens definitiones adversùs Pelagium ideo obtinuisse auctoritate summâ, quòd *totâ Ecclesiâ acceptæ sint;* quâ etiam in re Innocentii X et Alexandri VII de Jansenianâ re decreta obtinuerint : cæterùm « si Pontifex solus aliquam propositionem vel doctrinam prohiberet, schismaticum esse qui prohibitioni resisteret, nisi evidenter de errore constaret : » quo certum reliquit Pontificem *etiam ut Pontificem* suoque jure prohibentem aliquem articulum, errore manifesto labi potuisse.

XCI. *Iidem fratres quomodo Bellarminum à Gretsero explicatum prodant.*

Secundo et tertio loco docti fratres Gravinam[5] et Marcellium Jesuitam peculiarem amicum adducunt sacræ theologiæ Professores : quarto loco Gretserum[6] egregium Bellarmini defensorem. Is objicienti Wittakero[7] ab eo Cardinale, Adrianum VI inter eos repositum qui « Pontificem etiam ut Pontificem sine Concilio definientem errare potuisse docuerit : » quam tamen sententiam idem Cardinalis ait « videri erroneam et hæresi proximam, » sic respondet : « Non dicit Bellarminus hanc sententiam esse hæreticam, aut parum ab hæresi distare; SED VIDERI erroneam et hæresi proximam. » Diligentissimè omnino : ipsum enim *videri* censuræ vim infringit, et ostendit Bellarmini opinionem certè, non tamen firmum fixumque judicium. Hæc Gretserus et ex eo Walemburgii[1].

XCII. *Idem Gretserus aliique ab iisdem Walemburgiis citati.*

Ex eodem Gretsero[2] pii fratres locum insignem proferunt, quo docet : « auctoritatem illam non errandi esse adæquatè in toto illo cœtu conflato ex Papâ et Episcopis, quem Concilium nominant. »

His addunt socios Alphonsum à Castro, Tannerum, Stapletonum, atque horum omnium testimoniis, doctissimi fratres catholicos pronuntiant qui unum illud pro catholico amplectuntur, quod « universa profitetur Ecclesia, quod in Concilio generali, cui præest Pontifex, credendum proponitur[3]. » Addunt ingenuè et candidè : « Altera autem propositio, quidquid Romanus Pontifex ex cathedrâ definit, illud omnino est infallibiliter verum, ad fastigium fidei catholicæ ab omnibus et singulis necessariò tenendæ, non assurgit. » Iterum : « Sententiam de infallibilitate Concilii generalis incœpisse cum ipso Ecclesiæ christianæ exordio, postea dabitur demonstrandi locus; quando cœperit sententiam de summi Pontificis infallibilitate, huc non pertinet, quando solum illud suscipimus defendendum quod apud omnes catholicos in confesso et fide catholicâ certum est[4]. » Vides quo discrimine habeant doctissimi Antistites utramque infallibilitatem primam, Conciliorum scilicet, ab ipsâ christianitatis origine innatam Ecclesiæ profitentur; alteram aliquando cœpisse non negant; proindeque à fidei catholicæ certitudine excludunt. His finibus comprehendunt id quod est catholicos inter et hæreticos controversum; nec licet ad ulteriora urgere Ecclesias perduelles, nisi fortè alia est fides quam inter catholicos tueamur in scholis, alia quam adversùs hæreticos propugnemus; quod à theologiæ simplicitate et candore procul absit.

Patiantur ergo nos sincerè et candidè docere catholicos juxtà et hæreticos antiquam et certam Ecclesiæ doctrinam, neque novam fidem condere, aut plus quàm jubeamur, funem intendere. Optamus sanè singulis Romanis Pontificibus, optimis parentibus, indefectibile veritatis lumen, ac si quid piis votis augurari licet, adfuturum speramus. Cætèrùm haud minùs oportet certa ab incertis, à divinis dogmatibus humanas opiniones secernere : neque Christianos ad plura constringere quàm Christus revelaverit, neque quidquam addere ad eam professionem, quam ex communi consensione fidelium Pius IV ediderit, atque ab errore redeuntibus proponi jusserit.

XCIII. *Innocentii XI Brevia apostolica duo.*

Hoc fundamento fretus, (quidni enim liceat non

1. Post Adriani mortem, Petrus qui suffraganei munere fungebatur apud Trevirensem Electorem, ad Electorem transit Coloniensem (*Edit. Paris*). — 2. Inter Protestantes Canonistam doctissimum, qui juris Professor fuit in Academiâ Helmestadiensi (*Edit. Paris*). — 3. *Walemb.*, *tom.* II, *tract.* III, *de Eccles.*, *part.* III, *n.* 6, *p.* 134. — 4. *Idem*, *n.* 10, *p.* 135; *Vid. Carr. Cont. gen. fid.*, *part.* II, *ap.* II, *p.* 146. — 5. Ex Dominicanorum familiâ. — 6. Jesuitam doctissimum. — 7. Aut Whitakero, Angeo et Protestanti, qui theologiæ fuit Professor celeberrimus in Universitate Cantabrigiensi.

1. *Walemb.*, *tom.* II, *tract.* III *de Eccles.*, *part.* III, *n.* 11, 12; *Gravin. Cath. præsc. Conring.*, *II part.*, *tom.* IV, *quæst* II, *art.* I, *pag.* 69, *et Mar. ell.*, *de inexp. Reg. Christ.*, *disp.* IV, *art.* VI, *p.* 422; *Val.*, *ibid.*, *n.* 13, *Vid. Grets. Def. Bellar.*, *tom.* II, *lib.* IV, *cap.* II, *col.* 1013. — 2. *Walemb.*, *ibid.*, *n.* 15; *Grets.*, *loco cit.*, *col.* 12, *n.* 1012. — 3. *Ibid.*, *n.* 6; *Vid. quoq. n.* 33, *pag.* 137. — 4. *Ibid.*, *tom.* II, *n.* 27, *pag.* 136.

nihil de me quoque dicere?) ego Episcoporum minimus, errantium charitate et fratrum catholicorum ædificatione ductus, exiguum sanè ac per sese nullum, magni tamen pretii, episcopali scilicet, ac postea apostolicâ auctoritate fultum, edidi opusculum *de Expositione Doctrinæ catholicæ in rebus controversis :* quo quidem in libello, cùm ad eum locum devenimus, quo de Sede apostolicâ, vera Ecclesiæ fides exponenda esset, eam ita exponendam duximus, ut hæc stabilirem tantùm : « nempe Ecclesiam unitate niti : tuendæ ac firmandæ unitati primatum sancti Petri à Christo institutum, Sedemque apostolicam hujus unitatis centrum ac radicem esse; ac propterea Petri successoribus deberi obedientiam eam quam Concilia et Patres semper agnoverint[1]. » Hæc erant quæ certâ fide ex antiquis decretis et modernorum quoque controversistarum sensibus stabilita esse vellem; hoc est, ea tantùm in quæ omnes Catholici consentirent. Quibus ritè explicatis, hoc insuper addidi : « Quod attinet ad ea de quibus in scholis variæ sunt discrepantesque sententiæ; etsi hæretici ea Ecclesiæ imputare solent, ut pontificiæ potestati invidiam conflent, nihil attinet hîc commemorari, cùm de fide catholicâ non sint : sufficit agnoscere caput à Deo institutum, ad gregem universum in viâ Domini gubernandum. »

Vides quid sufficere profiterer ad instruendos Christianos : ea nempe in quæ omnes consentiant : alia de quibus in scholis dubitatur, non esse necessaria, ut veri christiani catholicique fiant. Factus sum insipiens[2], (coegit enim veritas causæque necessitas) qui mea commemorem ; sed profectò non mea, quæ tot in linguas, etiam in italicam Romæ quoque versas typisque apostolicis excusa, à tot Romanis Cardinalibus, Præsulibus, Doctoribus approbata, Innocentius XI, nunquam sine laude memorandus Pontifex, sua fecit. Nec pigebit transcribere egregium et antiqui spiritûs Breve apostolicum in hanc formam : « Venerabilis frater, salutem et apostolicam benedictionem. Libellus de catholicæ fidei Expositione à fraternitate tuâ compositus nobisque oblatus, *eâ doctrinâ eâque methodo ac prudentiâ* scriptus est, ut perspicuâ brevitate legentes doceat, et extorquere possit etiam ab invitis catholicæ veritatis confessionem. Itaque non solùm à nobis commendari, sed ab omnibus legi atque in pretio haberi meretur. Ex eo sanè non mediocres in orthodoxæ fidei propagationem, quæ nos præcipuè cura intentos ac sollicitos habet, utilitates redundaturas, Deo bene juvante, confidimus, etc. Datum 4 Jan. 1679. » Non hîc ostentamus laudes quas in nos indignissimos apostolica benignitas contulit; verba notari volumus, quibus rem ipsam, *doctrinam* ipsam probat, *quæ extorquere possit etiam ab invitis catholicæ veritatis confessionem.* Intellexit sanctus Pontifex quanta vis esset catholicæ fidei, si ut nihil demitur, ita nihil additur. Tantum ergo testimonium veritatis, libello iterum edito præfigendum putavi (opera enim Dei ejusque Pontificum prædicare est optimum) monitionemque addidi, in quâ sic legitur : « Neque miretur quisquam tam facilè approbatam Meldensis Episcopi expositionem eam, quæ auctoritatem Sedi apostolicæ divinâ institutione concessam iis in rebus collocaret, de quibus scholæ catholicæ omnes consentirent. Nihil enim eget cathedra Petri concertationibus nostris; quodque in eâ catholici omnes unanimi consensione venerantur, planè sufficit ad eam tuendam potestatem quam Sedes apostolica ad ædificationem, non autem ad destructionem accepit. » Vides iterum atque iterum quid sufficere docerem, Romano Pontifice præeunte, exiguus Episcopus. At hanc monitionem, uti diximus, *Expositioni* præfixam, cùm pro debito, eidem verè sanctissimo Innocentio XI obtulissem, hoc responsum tuli : « Venerabilis frater, salutem et apostolicam benedictionem. Accepimus libellum de catholicæ fidei Expositione, quem piâ, eleganti, sapientique ad hæreticos in viam salutis reducendos oratione auctam, reddi nobis curavit fraternitas tua : et quidem libenti animo confirmamus uberes laudes quas tibi de præclaro opere meritò tribuimus, et susceptas spes copiosi fructûs exinde in Ecclesiam profecturi, etc. Datum Romæ, 12 Julii, an. 1679. »

Nihil hîc necesse est promere quod omnes vident, iterum ab Innocentio XI exigui libelli laudatum institutum, comprobatam fidem ; certè tacere non possumus pietatem incomparabilem, charitatem, ac prudentiam singularem sancti Pontificis, quòd, quantum in ipso esset, omnes difficultates remotas esse vellet, quibus oves perditas laborare atque ex grege suo, id est Christi, aberrare intelligeret.

Nempe cùm alia multa vera et utilia summus Pontifex iterum atque iterum approbabat, tum illud imprimis : Sedis apostolicæ majestatem in iis rebus esse positam, de quibus Catholici consentirent, idque ad ejus Sedis sanciendam potestatem sufficere testatus, ex eâ *Expositione* uberes fructus expectabat.

Neque falsus animis est. Nam innumerabiles hæretici, non *Expositione* nostrâ, sed sancti Pontificis auctoritate victi ad unitatem redierunt, et redire porrò pergunt : adeo necessarium erat, cùm in omnibus articulis, tùm in hoc vel maximè quem hæretici omnium invidiosissimè proponebant, id clarè edoceri, quod Ecclesia catholica ut necessarium pariter ac sufficiens postularet. Hoc enim facto, catholicam doctrinam ex omni parte splendentem, nullo fastu turgidam, ubique moderatam, atque inter prærupta et extrema tutò incedentem, agnitam dilexerunt, eique adhæserunt, magisque ac magis adhæsuros spem haud inanem gerimus.

Jam si rescinderentur ea, et alia requirerentur quàm quæ sancti Pontifices, et maximè Pius IV, et ipse Innocentius XI postulavit; quid aliud eveniret, quàm ut tot hominum millia deceptos se esse ab Ecclesiâ catholicâ quererentur, atque eorum, quod absit, vacillaret fides, cæterorum verò odia concitarentur ea, quæ cùm nullâ responsione leniri posse viderentur, infelices animæ perderentur, Sedisque apostolicæ, quam firmam et inconcussam stare oportet, labasceret auctoritas.

XCIV. *Inquisitionis Hispanicæ Decreta, ab eminentissimo Cardinale Daguirreo et P. Thyrso prolata, Cardinalis Perronii auctoritate confixa.*

Jam si mille existant adversarii, si schismata,

1. *Expositio Doct. cath., art.* XXI. — 2. *II. Cor.*, XII, 2.

si hæreses, ac teterrima quæque obstrepant, non nobis in ipsâ fidei ac sanctæ traditionis arce fundatis, sed ipsis metuimus, qui præposteris decretis christianam charitatem Ecclesiæque unitatem impune à se violari posse putant. Refert Daguirreus Cardinalis, exaggeratione mirâ, decretum recentissimum Inquisitionis Hispanæ adversùs has theses[1] : primam : « Nec Papam, nec Ecclesiam habere ullam potestatem directam aut indirectam in jura temporalia Regum, ut proinde abdicare eos possit, aut subditos eximere ab obsequio promisso : » huic nota inuritur *erroris et schismatis*. Alteram : « Concilium habere potestatem supra Papam certum et indubitatum : » hanc item *erroneam et schismaticam esse*. Tertiam : « Papam in dirimendis fidei quæstionibus non esse infallibilem : » hanc *ut minimum* damnant, *ut erroneam et hæresi proximam;* quæ Bellarmini censura fuit. Quæsiverim autem unde has desumpserint notas? An ullo ex Concilio? Quo? Lateranensi, Florentino, alio quovis? Id quidem si verum est, nihil cunctandum erat quominus disertè et explicitè summâque auctoritate declarata revelatio veritatis, summum fidei catholicæ obtineret gradum, contrariaque sententia non jam *hæresi proxima*, sed palam hæretica diceretur. An aliquod eâ de re extitit decretum apostolicum? Nullum appellant. Quin ipse Daguirreus[2], si à Sede apostolicâ res examinetur ut oportet, proditurum decretum, non tamen prodiisse dicit, et à *directâ censurâ* temperandum putat, nihil cunctaturus, si apostolico decreto decisa res esset. Hispani ergo Inquisitores nullo decreto authentico freti, ex Bellarmino privato doctore, aliisque æquè privatis, postremam propositionem; secundam auctoritate suâ, nec auctore Bellarmino proferunt : primam de pontificiâ in Reges potestate, ipso adversante, ut ipse quoque Cardinalis Perronius in Bellarminum impensè pronus confitetur. Facessant ergo censuræ istæ : scitum illud : censuras nullâ auctoritate fultas, mera convicia, non censuras esse.

Verba Perronii exscribam : « Ipse Bellarminus monet, id quod de Pontificis in temporalia potestate indirectâ docet, non à se haberi ut fidei doctrinam, aut sub pœnâ excommunicationis aut anathematis tenendam[3]. » Bellarmino hujus potestatis acerrimo defensore Hispana Inquisitio immitior, quæ erronei dogmatis, ut illa quidem censuit, ac schismatis reos, nullis non anathematis ac suppliciis devoveret. Sic agunt Inquisitiones Hispanæ, queis præditas Gallias pius Cardinalis optat. At nostri deprecantur. Laudat Cardinalis[4] Episcoporum Galliæ ad Innocentium X de ejus constitutione[5] insignem epistolam; at in eâ *spondent Episcopi* futurum neminem, quem non ad decreti apostolici executionem compellant, « præsertim cùm in Galliis ad Episcopos in solidum isthæc cura pertineat, ubi nullos hæreticæ pravitatis Inquisitores constitui patitur mos antiquus ex jure communi profectus[6]. Habeant qui voluerint novos mores atque extraordinaria jura, et inquirendam fidem Episcopis demant. Nobis placet mos antiquus, et ut Episcopis sua constet auctoritas, idque ad ipsos Pontifices liberè profitemur. Facilè caremus iis tribunalibus, qui et privatorum censuras, ut libet in publicam auctoritatem trahant, neque vereantur referre ad fidem à Deo revelatam, ut suis quoque Regibus majestas detrahatur, adimantur obsequia, populi subtrahantur; insuper cùm hæc egerint, infallibilitatis privilegio gaudere se fingant.

Procul hoc à nostris et Ecclesiæ antiquæ moribus. Et de regiâ quidem potestate viget apud nos antiqua doctrina theologiæ Facultatis totiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ, quam in Sanctarellum eadem sacra Facultas anno 1626 innovavit, anno 1663 duce Archiepiscopo Parisiensi, ad Regem detulit, recentissimè anno 1682, latâ in Malagolam censurâ, confirmavit[1]; quam sanè sententiam sanctaque decreta eruditissimæ Facultatis facilè asseremus.

XCV. *Regum Hispaniæ Philippi I et Caroli V Augusti exemplo Hispaniæ Inquisitio retunditur.*

Jam ut magìs magìsque Inquisitionem Hispanicam retundamus, non piæ antiquitatis, non Ecclesiæ Gallicanæ, sed ipsa recentissima Hispanici regni exempla, Catholicosque Reges Philippum I et Carolum V Augustum memorare juvat : et Philippum quidem I, in supremo magnoque Belgii comitio « considentem, ad tuendas suarum Provinciarum libertates, Procuratori suo generali ab omnibus bullis, censuris, monitorialibus litteris, aliisque Romanæ curiæ provisionibus appellanti consensisse; » eique appellationi edito diplomate *adhæsisse* 20 Maii 1497. Quæ satis ostendunt, id quod nunc Inquisitio Hispanica, ut *hæreticum schismaticumque* damnat, inter Hispanos et Belgas patrum nostrorum memoriâ commune et pervulgatum fuisse.

Anno 1526, Clemens VII de Carolo Augusto multa questus, quæ ad Italiæ libertatem pertinere arbitrabatur, misso etiam Brevi apostolico significavit, nisi ab incœptis desisteret, se justa et sancta arma moturum.

His acceptis litteris, Carolus solemni more rituque Clementi palam renuntiavit, se quidem ea omnia « ad sacri generalis Concilii totius christianitatis cognitionem et judicium remittenda censere atque omnino subjicere : » sanctissimo Patri supplicat, « ut dignetur ipsum generale Concilium indicere et convocare in loco tuto et congruo, cum debitâ termini præfixione : » subdit : « Nos enim pro his omnibus ad ipsum sacrum universale Concilium per præsentes recurrimus, ac à futuris quibuscumque gravaminibus eorumve comminationibus provocamus et appellamus, petentes cum eâ quâ decet instantiâ, Apostolos et litteras dimissorias[2] : » quæ omnia memoramus, ne quid ab eo prætermissum esse videatur.

Hanc deinde appellationem Nuntio apostolico *penès se existenti* significari curavit : neque his contentus, dat ad Cardinales de cogendo Concilio amplissimas litteras, « ut negante vel differente Pontifice, id ipsi debito ordine procedentes, præ-

1. *Daguir., Disp.* XL, *n.* 18, 19, 20, *p.* 544. — 2. *Vid. Disp.* XXII, *n.* 2; *et* XXIV, *n.* 28. — 3. *Du Perron., Repl., lib.* I, *cap.* XCI, *p.* 545, *edit. Ant. Steph.*, 1622. — 4. *Daguirr., Disput.* II, *titul.* V, *n* 12, *p.* 9. — 5. Adversùs Jansenismum. — 6. *Rel. Delib. Cler. Gall., etc., p.* 37, *edit. Vitré*, 1661.

1. *Vid lib.* I, *sect.* I, *integr. et in app lib.* III, *cap.* XI. — 2. *Collec. act. cum Princ. Car. Cæs. Mog.* 1627; *Vid. Steid., lib.* VI, *edit.* 1656, *fol.* 71; *Polit. Imp. Gold., tom.* I, *par.* XXII, *p.* 985 *et seq.; Ann. Eccl. Spond., an.* 1526, *n.* 4.

stare non differant; » eas verò litteras Cardinalibus in consistorio agentibus publicè *reddi, præsentari, et consignari fecit*, ut edito hujus rei instrumento constat[1].

Quæ deinde secuta sunt omnes norunt. Id interim constat, Carolum V famæ suæ vel maximè consulentem, non ea editurum aut in acta publica relaturum fuisse, quæ orbi christiano approbare non posset. Quare ex communi christianorum sensu agere se intelligebat, nemine improbante : antiqua exempla sequebatur, quorum omnium obliti Inquisitores Hispani, Reges suos, eisque adhærentes tot inclytas provincias, imò tot regna et imperia, erroris schismatisque damnant; neque extra scholæ, aut ævi sui limites, oculos attollere audent.

Atque hæc non eâ ratione in medium adducimus, quòd necesse nobis sit de hujusmodi appellationibus dicere sententiam, quarum historiam et causas alibi referemus; sed ut adversùs innocuam de Conciliorum superiori potestate doctrinam, Regum quoque Hispanicorum exemplo, Inquisitionis Hispanæ præceps censura evanescat.

Quin ipsa Lovaniensis Facultas illam impune contemnit, ac recentissimè de eâ propositione : *Concilium est suprà Papam*, sic censuit : « Non videtur censurâ saltem gravi digna, eo quòd diversi catholici eam doceant. » Quam quidem censuram eruditissimæ Facultatis suo loco integram proferemus : nunc sufficiat nobis ex illâ docuisse : Parisiensium doctrinam ab optimis fidei catholicæ adversùs hæreticos defensoribus, haud immeritò collocatam inter eas quæ in opinione, non autem in fide sint, atque adeo innocuè et liberè asseri possint; quod unum nunc agimus.

XCVI. *Summa argumenti : de Orientali Ecclesiâ et Concilio Florentino pauca.*

Jam argumenti hujus hæc summa sit. Non suscipit Ecclesia hæreticos, nisi fide rectâ sanâque : suscipit autem nihil professos de iis quæ quærimus, imò etiam dissentientes, cùm id ad fidem, quæ omnes obliget, non pertinere constet : ergo hæc omnia nihil ad fidem attinent. Iterum alio modo perbrevi : censores nostri non se doctiores haberi volunt Perronio Cardinale : quid ergo agerent? An exciperent Anglos eâ lege quam eorum Regi omnibusque hæreticis tantus Cardinalis obtulit? Dicant ut voluerint : si suscepturos negant : immites et iniqui : si fatentur : hæc ergo, velint nolint, ad fidem non pertinent.

Rursus : Germaniæ Protestantes accedunt rogantque : an nos suscipitis eâ lege quam post tantum Cardinalem, tot egregiis succincti testibus Walemburgii nostri dixere? Si negatis; pii doctique Antistites cum totâ testium turbâ nobis illuserunt : si admittitis; hæc igitur, quæ fidei catholicæ addita vultis, omittite.

Tertiò : Nos exigui et humiles sciscitamur an probetis admittendos, vel sinatis admissos Protestantes Gallos, eo modo quem Innocentius XI comprobavit : nempe ut ea credant de summo Romano primatu in quæ catholici consentiunt, omittant cætera; immisericordes, impii, pacis inimici, erga tantum Pontificem contumeliosi sint, qui tam æqua, tam sancta pacta dissolvant.

1. *Vid. Gold., pag.* 1010, 1011.

Denique Græci totaque Orientalis Ecclesia hâc lege pacem orant[1] : « Non posse unionem fieri nisi in Synodo universali, in quâ Occidentalis Orientalisque Ecclesiæ conveniant : Ecclesiam in unum congregatam de rebus dubiis judicare : communi consensu sententiam ferre : communiter hæc agi, et quæ communia sunt communi consensu terminari : plurimorum sententiam prævalere : sanctam Ecclesiam in sacris dogmatibus nullo modo posse errare, communi quidem ac synodicâ consideratione utentem. » Neque hæc fingimus, sed in ipso Concilio Florentino verè gesta atque à Græcis unanimi consensu proposita referimus. Quid ergo agetis? An pacifica postulata repelletis? adeoque in unum Papam vim summam conferetis, ut Patrum sententiam pro arbitrio probare aut improbare possit? Eugenio IV obsistetis, cui Græcorum postulata tam æqua, tam proba visa sunt, ut ad eos talia ipse loqueretur[2] : Conveniamus simul, fiatque Synodus : conficiat sacrum sacerdos : jusjurandum demus Latini pariter et Græci : proferatur liberè veritas per sacramentum, et quod pluribus videbitur, hoc amplectamur et nos et vos. »

Id, inquies, fecit Eugenius, quia voluit, nullâ necessitate. Respondemus : imò fecit quia Græci tanquam necessarium postulabant, ut vidimus.

Eâ ratione victi forsitan respondebunt valere ista quidem, sed ubi collecta est Synodus generalis. Instamus : ergo, jam collectâ Synodo, Papam ipsum in Synodi potestate esse recognoscent, et præcipuâ suæ opinionis parte decedent : tum satis demonstravimus, communi Græcorum Latinorumque sententiâ haud minùs valere diffusæ Ecclesiæ, quàm adunatæ auctoritatem. Denique an urgebunt tanquam fide catholicâ certum, ut pontificia decreta sola per sese, nullâ consensionis necessitate valeant? Atqui hoc est ipsissimum de quo inter catholicos controvertitur[3] : quod proinde Perronio aliisque testibus, « ad eam fidem quæ ab omnibus exigatur non valeat assurgere. » Id Perronius aliique, et ipse Innocentius XI post Florentina, post Lateranensia, post Tridentina decreta comprobarunt. Ab his ergo decretis Parisiensium sententia integra intactaque est. Quamobrem jacent omnino adversùs illam sententiam privatorum novitiæ censuræ, nullo authentico decreto fultæ, et confidenter dicimus, eâ professione venientes, non nisi iniquissimè repelli posse à catholicis quibuscumque et cujuscumque gentis.

XCVII. *Adversariorum ultima responsio : ex hâc argumentum et conclusio operis.*

Video tamen censores nostros id suffugium ultimum quæsituros; nempe à Perronio, et ab aliis haud immeritò prætermissa ea quæ ipsi postulant, quòd fide licèt vera sint, nondum tamen ecclesiasticâ definitione satis declarata esse constiterit. Agant ut volunt; at in majores turbas se ipsi conjiciunt. Quid enim vetuit, si tam clara res est, si tam apertè revelata quàm volunt, quid inquam, vetuit, quominus in certos articulos catholicâ definitione referrentur? Aut quid Ecclesiæ proderit illa in quâ summam fidei collocant Pontificis ex

1. *Conc. Bas., Sess.* XXIV, *n.* 11, *tom.* XII, *col.* 567; *Vid. Orat. dog. Bess., Sess.* XXV *Conc. Flor., cap.* I, *tom.* XIII, *col.* 494 *et seq.* — 2 *Conc. Flor., Sess.* XXV, *col.* 387. — 3. *Suprà, n.* XCII; *Vid. Walemb. et Grets., locis cit.*

cathedrâ definientis dubia, necdum à totâ Ecclesiâ asserta auctoritas? Certè in Ecclesiæ catholicæ septimo decimo sæculo vivimus, necdum de illâ infallibilitate inter orthodoxos piosque constitit : atque ut Constantiensem ac Basileensem Synodos omittamus, viri sancti doctique ei restiterunt. Et quidem adversùs illos privati multi multa inclamarunt et incautas censuras profuderunt, Ecclesia catholica ac Roma ipsa nihil egit, quo nostri vel leviter notarentur; trecentique anni sunt, ex quo de illâ controversia innoxiè disputatur. An Ecclesia, ut tuta tranquillaque esset, nostram ætatem, ac propè jam elapsum septimum decimum sæculum expectabat? Ergo necesse est ut piorum animorum quietem tutissimam in ipso Ecclesiæ catholicæ consensu collocemus. Neque enim fieri potest ut in Romani pontificis dubiâ infallibilitate penitus acquiescant. Neque in eâ acquievit qui eam pro viribus asseruit Duvallius; sed eo quòd pontificia infallibilitas de fide non sit, eam ob rem ultimam fidei certitudinem in Ecclesiæ acceptatione constituit. Quin dubia illa infallibilitas, nec infallibilitas quidem est à Christo concessa; qui, si eam concessisset, Ecclesiæ quoque suæ jam inde ab initio revelaturus esset, ne in dubio relicta; nec satis revelata, nec perspicuâ traditione fundata, esset inutilis.

Quid igitur, amabo, ad non necessaria, nec unquam perspicuè, quod et ipsi testantur, definita, tantis clamoribus minisque nos adigunt; ac modestè recusantes, neque quemquam condemnantes, majorumque scita innoxiè secutos diris devovent, et insuper, si Deo placet, *aulicos* vocant, « apud quos omnia per adulationem ac metum peragantur? » Quasi non liceat nobis adulationes alias, spes alias, metusque alios, denique aulicismos memorare; sed hæc procul à nobis sint. Omnia enim ab omnibus optimo animo gesta esse confidimus, gratulamurque Ecclesiæ, quòd per occasionem dissidii nostri, viros præcellentissimos in altissimâ sanctæ civitatis parte collocavit, ut toti præluceant, satisque magnos et illustres putamus, quibus ingenuè et candidè veritatem tueri liceat. Hæc ergo omnia inter nos pacificè et christianè episcopali charitate transigantur, certemusque tantùm utri validioribus, purioribus, lucidioribus argumentis Romani primatûs ac Sedis apostolicæ auctoritatem majestatemque vindicent.

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU ROI,

CONTRE LE LIVRE INTITULÉ :

De Romani Pontificis auctoritate, etc., *divisé en trois tomes in-fol., par Dom frère* Jean-Thomas de Roccaberti, *autrefois général de l'ordre de Saint-Dominique, archevêque de Valence*[1].

I. *Idée générale du livre, et de quoi le roi se peut plaindre.*

Pour donner d'abord l'idée de ce livre, il est composé de trois gros volumes, dont les deux premiers regardent l'infaillibilité du Pape, et le troisième contient trois livres, *où sa souveraine puissance, tant directrice que coactive, sur le temporel, est amplement prouvée,* ainsi que porte le titre.

Le dessein du livre est d'attaquer et de condamner en tout et partout la Déclaration du clergé de France, de la manière la plus outrageante; et après qu'on est d'accord avec Rome, et que Sa Sainteté a été contente des devoirs et des soumissions que les évêques lui ont rendus, ce prélat espagnol, poussé de la haine de sa nation contre ce royaume, non-seulement tâche de son côté de renouveler la querelle, mais encore il n'oublie rien pour exciter le Pape à la recommencer.

Ce qui est à considérer dans ces livres, c'est, premièrement, le corps de l'ouvrage; secondement, les épîtres dédicatoires et les préfaces de l'auteur; troisièmement, les approbations qui sont imprimées à la tête.

Aux deuxième et troisième tomes, on voit deux brefs du Pape à l'auteur, dont il faudra parler à part; et voilà de quoi sont composés ces trois gros volumes.

Sans entrer dans le fond des matières, le roi a toujours sujet de se plaindre de cet ouvrage, à cause de l'aigreur qu'il inspire partout au Pape et à tout le monde contre la France, et de la manière dont y est traité, non-seulement tout le clergé, mais encore la personne auguste et sacrée de Sa Majesté.

1. Voyez sur ce *Mémoire*, l'Histoire de Bossuet, *Pièces justificatives du livre* VI.

II. *L'auteur traite les Français comme hérétiques sur l'infaillibilité du Pape.*

Dès le commencement du livre, il propose la question de l'infaillibilité du Pape, ou de « la constance des Pontifes romains dans la foi, comme une importante question entre les catholiques et les hérétiques : les hérétiques, dit-il[1], comme ennemis déclarés de l'autorité du Pape, soutenant la négative, et les orthodoxes qui ont à cœur la religion catholique, combattant pour l'affirmative comme pour les autels et les temples. »

Cependant il nomme lui-même, pour l'opinion qui n'admet pas l'infaillibilité, des auteurs très-célèbres et très-catholiques de toutes les nations, et non-seulement de la France, comme Gerson et Almain, mais encore des autres pays, comme Alphonse de Castro, et Jean Driédo, fameux docteurs de Louvain[2]. Il est vrai qu'il cite le moins qu'il peut de ces auteurs, passant par-dessus le cardinal Pierre Dailly, évêque de Cambrai, par-dessus Tostat, espagnol; et, ce qui était bien plus important, par-dessus le pape Adrien VI, autrefois précepteur de Charles-Quint, compté par le cardinal Bellarmin entre les défenseurs de la doctrine opposée à l'infaillibilité du Pape, et qui a fait imprimer à Rome, durant son pontificat, le livre où il s'était expliqué sur cette matière, étant simple docteur de Louvain, et professeur en théologie de cette savante université.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en rapportant de si graves auteurs, il ne produit contre eux aucune condamnation directe ou indirecte du Saint-Siége; et au contraire, il cite le cardinal Bellarmin[3], qui, tout

1. *Tom.* I, *lib.* I, *præf., pag.* 1. — 2. *Idem, cap.* I, *n.* 5, 6, 7, 8, 9. — 3. *Ibid., n.* 16.

zélé défenseur qu'il est de l'opinion de l'infaillibilité, avoue que la doctrine opposée *n'est pas proprement hérétique*, et que tout ce qu'on peut en dire, c'est *qu'elle semble erronée et approche de l'hérésie;* n'osant pas même l'assurer absolument, mais disant seulement *qu'il semble*, VIDETUR.

Il rapporte aussi lui-même l'endroit de ce cardinal[1], où, poussant le plus loin qu'il peut sa censure contre la doctrine de la supériorité du concile au-dessus du Pape, il n'a pourtant pu dire autre chose, sinon que le sentiment opposé est *presque de foi*, qui est la note la plus légère qui pût sortir de la bouche d'un homme aussi prévenu.

Après cela il est étonnant que lui et ses approbateurs traitent partout d'hérétique le clergé de France et le sentiment des anciens docteurs de Paris, qui était commun de leur temps dans les universités des autres royaumes, et fassent de si grands efforts pour aigrir le Pape contre la France, comme si l'on y défendait « des monstres d'erreur qu'il faut exterminer de tout le monde chrétien, et des dogmes pernicieux qui agitent la nacelle de saint Pierre par des flots sortis de l'enfer. » Ce sont les propres paroles de l'auteur dans l'épître dédicatoire à Sa Sainteté, à la tête du premier tome.

Il est encore plus outré dans ses préfaces, puisqu'il ose s'en prendre jusqu'à la personne du roi, lui reprochant de faire enseigner « par violence et par des menaces de peines et de supplices, des propositions si éloignées de la piété chrétienne, des propositions si déshonorantes de la suprême autorité du Saint-Siége apostolique, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'impiété et à l'hostilité par laquelle les hérétiques s'emportent contre ce siége[2]. » C'est ici qu'il ose nommer ouvertement le nom auguste de *Louis XIV*, comme de celui qui, le premier « depuis Clovis, est l'auteur de ces violences, aux louanges duquel, dit-il, il ne manque que d'éteindre tout à fait les erreurs dont les perfides hérétiques tâchent d'infester ce royaume très-chrétien, en y rendant comme odieuse l'autorité du Pape; » qui est accuser le roi de manquer à un devoir essentiel d'un roi chrétien.

III. *Il traite d'impie, hérétique et schismatique, la doctrine de l'indépendance des rois dans leur temporel.*

CE n'est pas seulement la doctrine de l'infaillibilité qui le fait emporter à cet excès : il condamne également le clergé et le royaume de France, sous prétexte qu'on s'y oppose « à la suprême autorité des papes sur le temporel des rois, et à la puissance coactive qu'ils prétendent pouvoir exercer en les déposant. » Dès l'entrée de son troisième tome, il range cette controverse au nombre de celles « qui se sont élevées entre les catholiques et les hérétiques[3]. » Il tâche de rendre odieuse la doctrine de l'indépendance des rois dans leur temporalité, en l'attribuant « à Calvin, à Pierre Martyr, et aux autres hérétiques ennemis déclarés de l'autorité et de la gloire pontificale[4]. » Comme si les hérétiques étaient hérétiques en tout, ou qu'on ne sût pas qu'ils retiennent beaucoup de vérités essentielles, et qui n'en sont pas pour cela moins vénérables.

Cependant, sous ce prétexte, il traite l'opinion qui défend l'indépendance des rois dans leur temporalité, *d'impie et de fausse :* il rapporte le décret de l'inquisition de Tolède, « qui condamne comme erroné et schismatique de dire que le Pape ou l'Eglise n'aient pas une puissance directe ou indirecte pour dépouiller les rois de leur domaine[5]; et s'étonne que le clergé de France soutienne la proposition que ce tribunal sacré et souverain condamne d'erreur et de schisme[6]; » comme si la France était obligée à reconnaître l'autorité de l'inquisition de Tolède. Il porte son venin contre la France jusques aux pieds du Pape, dans la lettre dédicatoire, où il présente à Sa Sainteté ce troisième tome. Il s'y glorifie dès l'entrée, qu'en entreprenant de défendre « la suréminente autorité du Pape sur le temporel des rois, il traite une matière que peu ont traitée exprès; » ce qui devait lui faire sentir qu'elle n'est donc pas fort essentielle au service de Dieu. Il ajoute, que nier cette autorité, c'est faire « une guerre ouverte au Saint-Siége. » A l'entendre, on est l'ennemi du Saint-Siége, si l'on n'attribue au Pape, « de droit divin, cette plénitude de puissance sur le temporel des rois. » Sous prétexte de consulter Sa Sainteté sur cette matière, il veut faire accroire à tout le monde chrétien, qu'il en va naître des *calamités* infinies, et même « un schisme imminent auquel la Déclaration gallicane ouvre une entrée manifeste. » Il dissimule que cette dispute et toutes les autres, où chacun soutient son sentiment, sans vouloir condamner ceux qui n'en sont pas, n'ont jamais fait aucune rupture; et que la Déclaration du clergé de France, qu'il attaque perpétuellement comme *schismatique*, n'est pas écrite dans un autre esprit.

Sur cela néanmoins il reproche à ceux « qui se glorifient d'être très-chrétiens, de conspirer avec les hérétiques, et de souscrire à leur doctrine. »

Sous prétexte de ce péril imaginaire de schisme, il presse le Pape avec toute l'amertume de son style, « d'en venir aux remèdes les plus efficaces, pour remédier aux maux dont la France est menacée, et de prévenir le schisme, qui va, dit-il, rompre la tunique sans couture de Notre Seigneur, au sujet des propositions du clergé de France, que les autres royaumes jugent erronées, impies et schismatiques. »

Voilà où pousse les choses un évêque qui fait le zélé pour le Saint-Siége : mais on voit bien où il tend; et s'il aimait le Saint-Siége, il ne donnerait pas au Pape le violent conseil de sévir contre les plus soumis de tous ses enfants; et plus espagnol que chrétien, il ne travaillerait pas à troubler un accord dont le Pape lui-même est content.

IV. *Excès des approbateurs sur la temporalité des rois.*

SES approbateurs sont encore plus violents que lui : mais il en adopte tous les excès en les imprimant à la tête des trois tomes de son ouvrage, et principalement dans le second, comme faisant partie de ses preuves.

On n'a jamais vu d'approbations en cette forme, ce sont pour la plupart de longs traités sur la matière; et tous sont d'outrés panégyriques de l'auteur, composés par des religieux de son ordre ou de son diocèse, et par d'autres religieux également complaisants pour un archevêque si autorisé, qui avait été vice-roi du royaume de Valence, et qui est à présent grand inquisiteur de toute l'Espagne.

Ce prélat non-seulement s'y laisse flatter de la vanité d'être de race royale, et d'avoir toutes les qualités dont le cardinal Cajetan compose un prince[1] : mais encore, ce qui n'est pas supportable, il se laisse dire, comme on ferait de « Jésus-Christ, que qui le suit ne marche point dans les ténèbres[2], et que comme l'Eglise s'écrie : *Heureuse faute d'Adam, qui a mérité d'avoir Jésus-Christ pour rédempteur!* il faut de même s'écrier : Heureuse faute du clergé de France, qui a mérité d'avoir l'illustrissime Roccaberti pour adversaire[3]! »

Pour autoriser cette souveraine puissance sur le temporel de tous les empires du monde; la première approbation que cet auteur fait paraître[4], dit qu'à raison « de cette puissance du droit divin, non-seulement sur le spirituel, mais encore sur le temporel, que les hérétiques tâchent d'ôter au Pape; il est le roi des rois, et le seigneur des seigneurs, absolument et sans aucune

1. *Præf., tom.* I. — 2. *Tom.* I, *præf., n.* 31. — 3. *Idem*, III, *lib.* I, *præf.* — 4. *Ibid., c.* I. — 5. *Ibid.*, III, *lib.* I, *cap.* II, *n.* 52, 73. — 6. *Ibid., n.* 59.

1. *Approb. colleg. Salamantic, tom.* II. — 2. *Approb., Col. Herd. Carmel. Discalc., tom.* II — 3. *Idem, approb. de Jean Goyri, etc.* — 4. *Tom.* III *Censura Ker. Monterd.*

restriction ; » ce qui n'a jamais été dit que de Jésus-Christ. Voilà ce qu'étale ce prélat à la tête du IIIe tome, où il entreprend d'établir cette puissance absolue sur la temporalité des rois.

V. *Ce que disent les approbateurs sur les priviléges et les libertés de nos rois et de l'Eglise de France.*

Ses approbateurs disent ailleurs[1] : « Les Français nous opposent des priviléges et des libertés : mais les priviléges, qui sont une délection de la souveraine puissance de la chaire de saint Pierre, ne sont pas des priviléges, mais des iniquités : *Non privilegia, sed privilegia.* Tout ce qui s'élève dans la maison de Dieu est au-dessous de la chaire de saint Pierre, et est l'escabeau de ses pieds. Tout ce qu'il y a de juridiction, de grâces, de privilége et de liberté dans les patriarches, dans les primats, dans les princes, dans les rois et dans les empereurs, ils l'empruntent (*emendicant*), ils le participent, ils le puisent du Pape et de sa parole révocable. » Je ne crois pas qu'on ait jamais dit avec tant d'excès que toute juridiction temporelle et spirituelle émane du Pape, ni que sa parole soit révocable à sa volonté, ce que néanmoins ces mêmes approbateurs confirment, en disant que « le Pape comme suprême monarque de l'Eglise, peut révoquer, casser et abroger à sa volonté, *pro suo arbitrio,* et annuler tous et un chacun des priviléges et libertés du clergé de France, du peuple et du roi ; » sans songer qu'une très-grande partie de ces priviléges et libertés est fondée sur des concordats exprès entre les Papes et le Saint-Siége, et les rois et le royaume de France. Et néanmoins tout cela est également abandonné à la volonté du Pape et à *sa parole révocable* ; ce qui détruit tous les fondements de la foi publique.

Si c'est là un zèle pour le Pape, ou plutôt un moyen de rendre odieuse la puissance la plus vénérable qui soit sur la terre, et d'empêcher les potentats hérétiques de s'y réunir, on le laisse à considérer aux gens sages et modérés. L'auteur propose cela à la tête de ses ouvrages, comme les preuves de sa doctrine, ainsi qu'il a déjà été remarqué : et tout est si outré, dans ces approbations étalées avec tant de faste, qu'on ajoute à tous ces excès : « Que le Pape ne peut errer dans la foi, même comme personne privée ; » ce qui a paru si excessif, que le cardinal Bellarmin et les autres l'ont rejeté.

VI. *Outrages contre la France, et manquement de respect envers le roi dans les approbateurs et dans l'auteur même.*

L'auteur se fait partout donner la louange d'avoir exterminé une Déclaration « d'où l'on devait craindre avec horreur l'extirpation du culte divin, la ruine de la religion, le renversement des royaumes, la dégradation des magistrats légitimes, l'oppression du Saint-Siége, le mépris du vicaire de Jésus-Christ, et la révolte contre ce divin monarque de tout le monde, et ce roi des rois[2]. » De si prodigieuses exagérations, et les outrages qu'on trouve partout contre les Français, pour relever la gloire de l'auteur, comme de celui qui les abat à ses pieds, font voir dans ces Espagnols, et dans celui qu'ils entreprennent de faire valoir, non pas des théologiens qui enseignent sérieusement et gravement, mais des ennemis emportés, qui, sous prétexte d'élever la puissance pontificale, que la France n'a jamais cessé un seul moment de révérer, ne songent qu'à contenter leur aigreur, et à l'inspirer au Pape et à tout le monde.

C'est sur ce fondement qu'ils promettent à l'auteur le chapeau de cardinal, « que les astres et les destins lui doivent[3] ; » et on voit bien à quel prix ce prélat le veut acheter.

C'est ce qui lui fait remplir des outrages que nous avons vus contre la France, jusqu'à ses épîtres dédicatoires au Pape[4], où la révérence de Sa Sainteté devait du moins lui inspirer quelque sorte de modération. Sa préface est encore plus injurieuse ; et ce prélat y affecte de raconter au long avec une aigreur extrême, ce qui s'est passé sur la Régale[2], matière très-éloignée de son sujet, et sur laquelle on sait que le roi a plus donné à l'Église qu'on ne prétend qu'il lui a ôté : en tous cas, il sied mal à un archevêque et à des théologiens, de venir avec un esprit d'hostilité troubler une négociation pacifique, où l'on tâche de concilier les esprits, et de donner au Saint-Siége toute sorte de contentement par des expédients convenables.

Cependant l'archevêque de Valence et ses approbateurs prennent cette occasion d'imputer au roi tout ce qui est le moins convenable à un si grand prince, dont on sait que le cœur est tourné à la piété, à la douceur, et à un respect sincère envers le Saint-Siége. Quoique cette vérité soit constante, on le représente au Pape et à toute la chrétienté, « comme ayant blessé les clefs de saint Pierre et la puissance ecclésiastique[3], » et comme s'étant publiquement ligué avec l'ennemi commun de la chrétienté : on lui reproche d'avoir empêché l'empereur *de délivrer la Terre sainte*[4] ; comme si l'on ne pouvait pas, avec beaucoup plus de raison, reprocher, si l'on voulait, à la maison d'Autriche, d'avoir mieux aimé se liguer avec le parti protestant, et avec l'ennemi le plus déclaré de la catholicité et de la royauté pour détruire la France, et pour augmenter dans l'Empire la puissance des protestants, que de poursuivre ses victoires contre les infidèles.

Sur ce fondement, un des approbateurs adresse la parole au Pape et à l'empereur, pour les animer contre le roi et contre la France, et pour rendre la guerre immortelle, jusqu'à dire au pape Innocent XII : « Servez-vous de l'occasion qui vous est offerte pour opprimer les perfides, » c'est-à-dire, les Français, qu'il nomme, dans tout son discours, comme les ennemis du Saint-Siége.

VII. *Deux Brefs du Pape à l'auteur, à la tête du tome* II *et du* III.

On voit donc dans l'archevêque de Valence, et dans les approbations qu'il met à la tête de son livre, un zèle amer contre la France ; et quoiqu'on ne doute pas que la grande sagesse du Pape et sa bonté paternelle ne méprise ces déclamations emportées, on ne laisse pas de connaître les desseins ambitieux de ce prélat ; et on a même sujet de craindre que les ennemis de la France ne se vantent à la fin, quoique sans raison, d'avoir fait entrer Sa Sainteté dans leurs sentiments.

Ce qui pourrait le faire soupçonner, ce sont deux brefs du Pape à cet archevêque ; l'un à la tête du tome II, en date *de Rome, à Saint-Pierre, du* 30 *janvier* 1693 ; et l'autre à la tête du IIIe tome, pareillement en date de *Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le* 21 *novembre* 1694 ; où l'on spécifie expressément le livre qui a été présenté à Sa Sainteté de la part de ce prélat, « sur la constance des Papes dans la foi, et sur leur suprême puissance dans la temporalité. »

Quoique le Pape lui donne de grandes louanges, et lui promette dans l'occasion, selon le style ordinaire, des marques de sa bonté paternelle ; on voit bien que l'intention de Sa Sainteté n'est pas d'approuver le fond de ces livres, mais de louer seulement « la diligence, l'étude, l'affection et le zèle, l'érudition et l'esprit que l'auteur emploie à l'avantage du Saint-Siége, » qui sont les termes des Brefs de Sa Sainteté : néanmoins il est fâcheux de voir à la tête de cet amas d'invectives contre un si grand roi, deux Brefs du Pape à la louange de celui qui les étale avec tant d'aigreur, et qui ose répandre son venin contre un prince si pieux, dans ses pré-

1 *Tom.* II *appr. Compl. ordin. Beat. Mar. de Merced.* — 2. *Loco mox cit.* — 3 *Approb. Lud. Turr. è Societ. Jes., tom* II.

1. *Ep. dédic., tom.* III. — 2 *Praef., tom.* I. *N. sur la Régale.* — 3 *Tom.* II *approb. Isid. Aparacii. Gilart., etc.* — 4. *N. sur le Turc.*

faces, et jusque dans les épîtres qu'il adresse à Sa Sainteté.

VIII. *Quel remède on peut apporter à ce livre injurieux : trois choses proposées au roi sous son bon plaisirs : la première.*

Après cela, il paraît que Sa Majesté peut faire trois choses : la première, de faire défendre, par un arrêt de son Parlement, le débit dans son royaume d'un ouvrage de cette nature[1].

On a prononcé souvent des condamnations plus rigoureuses contre des livres semblables, quoique beaucoup moins envenimés, puisqu'ils ne contenaient rien de personnel : on les a lacérés par la main du bourreau et condamnés au feu ; on les a flétris par des censures de la Sorbonne, comme il paraît par celle de Sanctarel et des autres. Mais il semble que par sa bonté et par sa clémence, même par une espèce de respect pour les Brefs du Pape qui sont à la tête, le roi puisse prendre des sentiments plus modérés.

IX. *Seconde et troisième chose que le roi peut faire.*

La seconde chose que le roi peut faire, c'est de faire supplier Sa Sainteté qu'elle veuille bien s'expliquer sur l'intention de ses Brefs, de peur qu'on n'en étende les louanges jusqu'aux invectives irrespectueuses dont sont remplies les préfaces et les épîtres dédicatoires de l'archevêque de Valence au Pape même.

Il ne paraît pas que le Pape puisse refuser de faire sur ce sujet une réponse et déclaration avantageuse qu'on pourra trouver moyen de rendre publique.

En troisième lieu, il paraît qu'en tout cas le roi pourrait faire supplier le Pape d'empêcher les Espagnols et tous les autres de traiter la France et son clergé d'hérétiques et de schismatiques, sous prétexte d'opinions que le Saint-Siége n'a jamais notées d'aucune censure.

Il n'est plus question d'invectiver contre la Déclaration du clergé de France, sur laquelle le Pape est content, et le clergé ne dit mot : mais sous prétexte de s'y opposer, outrer la censure jusqu'à vouloir qu'on soit hérétique ou schismatique, pour ne pas suivre des sentiments qu'on agite depuis trois cents ans dans les écoles, sans que les Papes les aient notés ou défendus, même pour ne pas reconnaître dans le Saint-Siége, la puissance de déposer les rois et de disposer de leur temporel ; c'est un excès si étrange qu'on ne le peut dissimuler.

La France est pleine de gens savants et de plumes très-éloquentes, qui, sans déroger aux droits et à l'autorité du Saint-Siége, pourraient faire voir l'injustice de ces censures, et montrer à l'archevêque de Valence et à ses semblables, leur ignorance et leur emportement. Ils pourraient faire voir aux Espagnols que pour ne pas appeler le Pape *roi des rois sans restriction*, et pour ne pas venir devant lui, comme parle l'un des approbateurs, *l'encens d'adoration à la main*[2], ils n'en savent pas moins défendre *la constance des Pontifes romains dans la défense de la foi*, et les autres prérogatives de leur siége. On pourrait aussi relever les excès où les Espagnols, qui font tant les religieux, sesont laissés emporter contre le Saint-Siége, pour peu qu'ils aient cru être blessés. On n'épargnerait pas l'archevêque de Valence ni ses vaines dissertations sur le phénix et sur les antipodes, ni le fâtras de ses ignorantes et inutiles citations entassées sans choix et sans jugement. Si l'on ne fait point de justice au roi sur ce sujet, et qu'on permette toujours de condamner la France comme hérétique ou schismatique, quoiqu'il n'y ait aucun royaume où la foi soit défendue plus fortement et plus purement ; à la fin il faudra laisser repousser ces outrageux discours, et montrer à nos ennemis qu'ils n'en sont pas plus orthodoxes, mais seulement plus emportés et plus injustes, pour condamner ou de schisme ou d'hérésie tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs excès.

X. *Remarques sur ce Mémoire, et ce qu'il semble qu'on doit éviter dans cette occasion.*

On a tâché de ne rien dire jusqu'ici (sauf le meilleur jugement de Sa Majesté) qui ne paraisse pouvoir être porté au Pape de vive voix et par écrit, par ceux qui sont chargés à Rome des affaires de Sa Majesté, en ajoutant ou retranchant ce que le roi trouverait à propos par sa prudence, et selon les conjonctures présentes. On se croit après cela obligé de dire plus expressément ce qu'il semble qu'on doit éviter dans cette occasion.

On doit éviter, premièrement, de faire faire une censure de Sorbonne, pour deux raisons : la première, parce qu'il y en a déjà plusieurs sur tous ces sujets : la seconde, parce que ce serait donner à Rome, sans nécessité, une occasion de querelle ; ce qui semble ne convenir pas à la conjoncture présente.

Secondement, il semble encore, pour cette dernière raison, qu'on doit éviter dans l'arrêt qui se donnera, les termes injurieux de lacérer ou de brûler par main de bourreau. Pour repousser les injures, de simples défenses du débit suffisent ; et le Pape ne peut s'en offenser, à cause des invectives et outrages dont le livre est plein.

Troisièmement, on suppose que MM. les gens du roi, en disant ce qui sera essentiel à l'affaire, sauront éviter par leur prudence les termes qui pourraient causer de l'aigreur.

M. Roccaberti s'étend beaucoup sur des faits particuliers, comme sont celui de la procédure de feu M. l'archevêque de Toulouse, et celui de la condamnation et exécution en effigie du frère Jean Cerle[1], et autres de cette nature. On les a omis dans ce Mémoire, et on croit, pour de très-bonnes raisons, qu'il n'est pas besoin d'en parler.

Pour ceux qu'on a relevés, comme il pourrait y avoir de l'inconvient à dissimuler tout à fait des outrages et des invectives publiés avec tant d'apparat, il n'y en aurait pas moins à pousser les choses si loin, que le cours des négociations nécessaires avec le Saint-Siége en fût retardé.

1. Le Parlement de Paris, conformément à ce qui est proposé dans ce Mémoire, rendit un arrêt, le 20 décembre 1695, par lequel il défend de débiter les livres de Roccaberti (*Edit. Vers.*).

2. *Cens. Camplut., tom.* II.

1. Le frère Jean Cerle, chanoine régulier de la cathédrale de Pamiers, et précenteur de cette Église, avait été élu par le Chapitre, vicaire-général du diocèse, le siége vacant par la mort de M. Caulet. La Cour était alors irritée contre ce chapitre, à cause de son opposition aux droits de Régale que le roi prétendait avoir sur tous les archevêchés et évêchés de son royaume. Ce fut ce qui engagea M. Joseph de Montpezat de Carbon, archevêque de Toulouse, à procéder contre les frères Cerle et Charlas, vicaires-généraux : il déclara nulle leur nomination, et nomma en leur place un autre grand-vicaire. Le frère Cerle en appela au Saint-Siége, qui confirma sa nomination. Le Parlement de Toulouse, sur les ordres du roi, le condamna à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté en effigie dans les villes de Toulouse et de Pamiers (*Edit. de Paris*).

EPISTOLA CLERI GALLICANI, PARISIIS CONGREGATI,

ANNO 1682,

AD SANCTISSIMUM D. D. NOSTRUM INNOCENTIUM PAPAM XI.

BEATISSIME PATER,

QUAM consecrandi fecimus apostolicæ sedi canonicæ obedientiæ professionem, ea nòs impellit, ut quæ Parisiis jussu regio congregati gessimus, ad apostolatum vestrum referamus, gravesque metus nostros paternum in sinum effundamus. *Cùm enim te Dominus, gratiæ suæ præcipuæ munere, in Sede apostolicâ collocaverit, talemque nostris temporibus præstiterit, ut nobis potiùs ad culpam negligentiæ valeat, si apud venerationem tuam quæ pro Ecclesiâ suggerenda tacuerimus, quàm ea possit Sanctitas vestra, vel fastidiosè, vel negligenter accipere;* non ambigimus quin *magnis periculis* nostris *pastoralem diligentiam adhibere digneris*[1].

Sanè, beatissime Pontifex, à majoribus nostris, sanctis, gravibusque viris accepimus, regni et sacerdotii tutâ piâque concordiâ res humanas niti, *dum unum ab altero impugnatur, periclitari utrumque; ed occasione et de regno tolli justitiam et de Ecclesiâ pacem, schismata et scandala suscitari, et fieri animarum perditionem simul et corporum; sine horum concordiâ res humanas nec incolumes esse posse, nec tutas*[2]. Hæc Goffridus Vindocinensis; hæc Ivo Carnotensis, sanctissimi, gravissimique Ecclesiæ Gallicanæ præsules immortalibus scriptis testata reliquerunt; hos in medium afferre et ad vestram Sanctitatem allegare juvat, quos pro ecclesiasticâ libertate, atque apostolicâ auctoritate multa perpessos sancti vestri decessores, non tantùm ut probabiles magistros, sed ut præcipuos, singularesque filios semper habuerint. His accedat tertius Claravallis abbas, non Gallicanæ tantùm, sed universæ Ecclesiæ lumen, sanctus Bernardus, ille canonum propugnator, ac fortissimæ cujusque sententiæ gravissimus auctor : ubi nimio rigore regnum et sacerdotium dividi, atque *inconsutilem Christi tunicam*[3] scindi animadvertit, utili condescensione temperari canones supplicavit, ac pacem utriusque potestatis, quæ utrumque fulciat, retineri, præsertim in Gallià, ubi *nullam unquam regnum inter et sacerdotium divisionem fuisse*[4], antiquiores episcopi gloriati erant, ubi denique, ipso teste Bernardo, toto orbe colliso, ipsique pontificibus gravi toties tempestate jactatis, non modò nullæ scissuræ factæ essent, sed etiam *solerint scissuræ aliæ resarciri*[5].

Nec minore studio apostolici præsules, vestræ Sanctitatis antecessores[6], eam concordiam commendarunt, cùm geminâ potestate res humanas regi ex sacris litteris accuratissimè tradidere; quarum proinde concordiâ publicam pacem, totiusque generis humani statum contineri certissimum sit, dicente prophetâ : *Ecce vir oriens nomen ejus*, Zorobabel in personâ, in figurâ Christus, certè populi Dei dux et princeps; *et ipse extruet templum Domino; et ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo : et erit sacerdos super solio suo; et consilium pacis erit inter illos duos*[7]. Stet ergo utrumque solium, alterum principis, alterum sacerdotis, auxilio mutuo, mutuâ consensione munitum : hinc populi salus, hinc non tantùm corporum, sed etiam animarum lucra proveniant : hinc denique res humanæ stabili, ac Deo pariter hominibusque placitâ tranquillitate decurrant.

Quæ cùm ex patrum traditione, ipsâque adeò prophetica ac divinâ auctoritate descenderint, ubi eam pacem nostris temporibus occasione regaliæ sollicitari vidimus, cœpimus cogitare quid majores nostri, quid antiqui sedis apostolicæ antistites præscriberent; pro certo habituri quod verbo pariter et exemplo docuissent. Sic autem comperimus quæ evangelicâ auctoritate, quæ æternâ lege sancita essent, manere inconcussa, quæ ecclesiasticâ prohibitione constarent, in his ecclesiarum principes multa pro tenore canonum districtiùs judicasse, multa pro temporum necessitate tolerasse, ubi non periclitatur fidei veritas aut morum honestas, quædam instituta temperari; non cæcâ tamen et indiscretâ relaxatione disciplinæ, sed si adesset necessitas, ex quâ leges quoque mutari contingeret; sanctos enim pontifices antecessores vestros ita præcepisse, *ubi necessitas non est, sanctorum patrum decreta manere inconvertibilia*[1] : eadem ergo decreta ex necessitate interdum temperanda; eam verò necessitatem esse, si graves dissensiones, si turbulenti motus, tumultusque imminerent, quam *populorum stragem* sancti patres vocant[2]; tunc enim caritatem, quæ summa Ecclesiæ lex sit, alias emollire ac temperare leges, ac *detrahendum aliquid canonum severitati; ut majoribus morbis sanandis caritas sincera subveniat*[3] : hinc nempe profectam à sanctis patribus, ipsâque apostolicâ sede toties celebratam moderationem canonum, quæ utili dispensatione et providâ compensatione librata Ecclesiam ædificet, propulset dissidia, regnum et sacerdotium firmâ pace componat.

Hæc ex sancto Augustino, aliisque patribus; hæc ex sanctis pontificibus Leone, Gelasio, cæterisque majores nostri didicerunt, nobisque tradiderunt : *Salvo scilicet fidei fundamento et communi morum regulâ, toleranda quædam, quædam etiam facienda quæ infirma videantur; hæc enim facit caritas, quæ operit multitudinem peccatorum, quæ cum infirmantibus infirmatur, cum scandalizatis uritur, et omnibus omnia fit, ut omnibus prodesse mereatur*[4]. Quod si jus illud regium, quam regaliam dicimus, aut fidei fundamentis, ant morum regulis esset adversum, non illud utique sancti pontifices doctrinâ et pietate conspicui, Alexander III, Innocentius III atque alii comprobassent : non illud denique sacrum generale Lugdunense concilium[5], tot personis, totque sub titulis suâ auctoritate firmasset. At enim extendi vetuit ad eas ecclesias, quæ primæva atque innatâ libertate gauderent : sed ut hanc interim quæstionem omittamus, neque minutatim verba concilii variosque sensus, quæque antegressa, quæque consecuta sint, expendamus; id sanè liquidò constat nullum esse periculum, ut extensum fidei moribusque noceat, quod illæsâ fide, salvâque morum regula, longè latèque propagatum, plurimas jam regni ecclesias occuparit : ex quo illud efficitur, regaliæ causam non ad fidei morumque regulam, quæ *immobilis et irreformabilis* sit[6]; sed ad disciplinam, quæ pro locis ac temporibus subinde mutetur, quæque temperamenta, ac salubrem illam moderationem admittat, omnino pertinere.

1. *Epistola concilii Milevitani ad papam Innocentium : inter epistolas S. August., epist.* CLXXVI. — 2. *Goffredus Vindocinensis, Opusculo* IV. *Ivo Carnot., Ep.* LX. — 3. *S. Bernard., Epist.* CCXIX. — 4. *Ivo Carnot., Ep.* CCXXXVIII. — 5. *S. Bernard., Ep.* CCXIX. — 6. *Gelasius papa, Epist.* VIII *ad Anastasium imperatorem.* — 7. *Zachar.*, VI, 12 *et* 13.

1. *S. Bernard., Tract. de Præcep. et Dispensat., cap.* IV. — 2. *S. August., Epist.* CLXXXV. *n.* 15. — 3. *Idem.* — 4. *Ivo Carnot., Ep.* CCXI. — 5. *Cap.* XII. — 6. *Tertullian., de Virginib. veland.*

Jam ergo constituto quæstionis statu, beatissime Pater, quantùm intelligimus, rem totam expediri haud difficile fuerit; cùm id unum inquirendum restet, justane causa fuerit cur post ecclesiarum quarumdam libertatem totis sexaginta annis strenuè propugnatam, victi, in eo tribunali, quod ipsi antiquo more regni appellavimus, acquiescere potiùs quàm omnia commovere, regiam potestatem cum pontificali committere, nova denique bella ciere vellemus. Nos pacem anteponimus, nec in simili causa piget imitari Vindocinensem abbatem, non minùs fortitudine, quàm prudentiâ clarum, cujus verbis dicimus : *Habeat Ecclesia suam libertatem; sed summopere caveat, ne dum nimis emunxerit, eliciat sanguinem; et dum rubiginem de vase conatur eradere, vas ipsum frangatur*[1].

Neque verò publicam pacem, ac sub tanto rege prosperum rerum ecclesiasticarum cursum turbatum oportebat. Adhibe pias aures, sanctissime Pontifex, et tantisper cogita quem regem habeamus : non invictam bello dexteram, ac decora victoriarum prædicaturi sumus pacifici sacerdotes; habent illæ laudem suam universis gentibus celebratam, ac pacis gloriâ cumulatam. Utinam, beatissime Pater, rebus nostris interesse et coram intueri posses, paternis sanè oculis dignum spectaculum, quàm benignissimè optimus princeps episcopos audiat, quàm rebus Ecclesiæ faveat, quàm bonos fulciat, quàm invicta auctoritate frangat contumaces, quàm cœlestem illam nobis à Domino traditam potestatem intemeratam velit! Eo protegente, jurisdictio episcopalis propemodum profligata emergit è tenebris; nostris jam decretis, nostræ auctoritati parlamenta obsecundant, ac regia decreta canonicæ disciplinæ ancillantur. Jam verò hæresis quot accipit subinde salutares plagas? quot edictis comprimitur? quot amissa templa luget? quantas nobilium, plebeiorumque turbas ad Petri, hoc est, Christi ovile revocatas? Quid deinde referemus, ut regius animus exosas habeat novitates omnes, nulloque regni loco consistere patiatur? Est profecto Ludovicus Magnus alter ille Mauritius à sancto Gregorio antecessore vestro toties commendatus, *cujus temporibus hæreticorum ora conticescunt; quia etsi eorum corda in insaniam perversi sensùs ebulliunt, catholici tamen principis tempore, prava quæ sentiunt, eloqui non præsumunt*[2].

Hæc coram admiramur; hæc luculentiùs vestra quoque Sanctitas ab altissimâ illâ, cui totus orbis subest, Petri sede commemorat; his apostolicum vestrum pectus exultat. Si quid fortasse tot inter prospera emergit incommodi, non omnia proinde ad juris apices exigimus; magno enim Cyrillo Alexandrino præsule docente[3], didicimus œconomiâ rerum plerumque cogi nos, etiam à stricto et confesso Ecclesiæ jure discedere. Quanti verò æstimamus illa privilegia aliquot ecclesiarum, si emolumentis damna contendimus? Quidquod illud onus vix ecclesiæ sentiunt, vacantium ecclesiarum fructibus, quos reges vindicare fisco in ecclesiarum longè maximâ parte non dubiâ consuetudine poterant, successori reservatis, rebusque ad canonum auctoritatem Ludovici XIII augustæ memoriæ edicto redactis? Quidquod in quibusdam præbendis ac dignitatibus conferendis, si quid erat asperius, nobis supplicantibus, à rege mollitum tanti principis pietatem, largitatemque commendat? Quidquod capitulis sua jura servata, certique judicibus præscripti limites, ne regaliæ nomine omnia invadantur? Id subjuncta his litteris gesta testantur, certoque indicio sunt quàm bene illi aliqua concedunturur, qui multa jam sibi possessione vindicata ultro concedat.

Sed enim exprobrabunt qui votis suis omnia metiuntur, leve illud quoque, sic enim sentiunt, quod rex christianissimus tanto studio assertum coronæ suæ velit, nobis auctoribus ac flagitantibus potuisse dimitti : nè illi falsi sunt, rerumque nostrarum imperitissimi. Liceat verò nobis, beatissime Pater, quando eo in cardine totius negotii summa versatur, paulò liberiùs interturbare graves illas curas apostolicæ mentis, ac jus regaliæ Francorum regibus, totique regno infixum, prout nostris hominibus insitum, inditumque est, ab ortu repetere.

Sic nempe inclamant regii magistratus, christianissimos reges jam inde à Clodovæo, ac primis christianæ regionis exordiis, ecclesiarum omnium ut pietate filios, ita effusissimâ liberalitate nutritios, et regiâ defensione propemodum patronos ac tutores extitisse : ea verò quæ ecclesiæ in fundis haberent, teste Augustino, jure Cæsareo, hoc est, regio obtineri, supremamque eorum omnium potestatem penes reges esse : hinc à priscis temporibus, vacantium ecclesiarum regiâ manu occupata bona, mox reddita successoribus; nec à Sede apostolica reprobata, quæ huic juri tuendo antiquissimis etiam temporibus reges Francorum fecissent; præbendas quoque, hoc est, nativo sensu, stipendia clericorum, partem ecclesiasticæ possessionis ac proventùs, nec dum à toto discretas, si vacarent ecclesiæ, eodem quoque jure à principibus collatas; quarum quippe collatio et antiquo jure à solidâ massâ decidi non posse, et recentioribus quoque juris pontificii institutis in fructu haberetur : hæc omnia ab antiquo regibus de se bene meritissimis concessisse Ecclesiam, sanè consensisse, jusque illud utriusque potestatis consensione firmatum, regiæ majestati proprium atque congenitum ita coaluisse, ut distrahi nequeat : neque verò fas esse ut ecclesiæ, primis Francici imperii temporibus, diverso jure haberentur, quas eâdem regiâ protectione fulciri, eâdem libertate ditari, ejusdem majestatis reverentiâ ac potestate contineri certum esset : si quid ergo tristioris diversitatis exortum sit, id esse referendum ad illa tempora queis scissum regni corpus, ducumque et comitum olim innocuo, tunc infausto nomine avulsa ac discerpta membra vix inter se cohærerent; hos enim principes, regalibus occupatis, sæpe etiam sine regum conscientiâ relaxatis, omnia perturbasse : at postquam regia potestas distractas provincias ad sese revocavit, et afflictum diù dissipatumque regnum suam demum integrè sub uno capite nobilissimo pariter ac valentissimo sanitatem intellexit, tunc obliterandam, quæ laceros artus olim dehonestabat, fœdam diversitatem, nec regio juri, ex antiquissimis receptissimisque regni Francici legibus, nocere potuisse possessionem intermissam, quam et per principes sibi subditos diu retinuissent, nec ipsi unquam animo dimisissent; universasque ecclesias, non tantùm ad decorem, sed etiam ad robur, firmamque compagem, eodem denique jure componendas : neque verò obstare Lugdunense concilium, quippe quod nec reges nominet, ex pontificiis quoque decretis pro sua majestate specialiter appellandos, nec de præbendis loquatur, et aliò verti possit; neque à pontificibus, regibusve in quæstione regaliæ, cùm de ea maximè ageretur, memoratum aut leviter saltem indicatum fuerit.

Hæc utcumque se habent, neque enim lubet commemorare quæ antecessores nostri reposuerint, aut litigare est animus coram Vestrâ Sanctitate pacis negotium tractaturis; hæc, inquam adeo regiis magistratibus infixa menti sedent, ut à se avelli nullâ ratione patiantur, causâque ceciderimus, eorum quoque sententiâ qui et æquitatis laude florerent, et in nostrum ordinem essent propensissimi : quâ consensione victus rex maximus, satisque sibi conscius quàm ab invadendis ecclesiarum juribus abhorreret, jus regium putat, quod in universum regnum pene diffusum, suo velut cursu undique protendatur, rerum similitudine, parique ecclesiarum conditione, velut in proclive ductum.

Quid hìc nobis mentis, sanctissime Pontifex, planè, simpliciterque dicemus. Hæc neque omnia ut certa proponimus, nec ut erronea et fidei regulis adversa propulsamus; ac dispensationi providæ locum esse cense-

1. *Goffridus Vindocin. Opusc.* IV. — 2. *Lib.* XI, *Epist.* XLVI. — 3. *Epist. ad Gennadium presbyterum et archimandritam.*

mus, gravissimos scilicet auctores secuti apostolicos viros antecessores vestros.

Prodeat sanè vir maximus, non minùs in sacris litteris quàm in canonum disciplinâ versatus, Innocentius III; atque in simili causâ quid agendum sit, doceat: de regalibus agebatur; jure autem regalium multa contineri quæ jam ecclesiis regum liberalitate remissa sint, certò certius est: primùm jus procurationis, sive hospitii, quo episcopi, abbatesque regem domo excipere[1] totamque cum ipso curiam, publicasque personas alere certis temporibus; tum jus exercitûs, quo certos milites ad regium exercitum ducere, eosque alere deberent; et quidem occupari à rege ecclesiarum bona, non modò si illæ vacassent, verùm etiam si episcopi consueta, quæ vocabant, servitia omissent, eaque omnia ab eodem fonte regalium existere, et perspicuum ex sese est, et ipse Innocentius profitetur. Duo ergo episcopi à rege accusati, quod illius injussu milites abduxissent, eorum regalia manu regiâ confestim invaduntur, nullâ judicii formâ; nec tantùm regalia, sed etiam alia bona quæcumque possiderent; id enim juris regii esse rex contendebat: episcopi id negare, tum factum excusare, vim illatam conqueri, gravissimasque expostulationes deferre ad Innocentium.

Quid ergo tantus pontifex? susceptâ, ut decebat, episcoporum causâ, Philippum Augustum aggreditur multa interminatus, multisque adhortatus, *ne inter regnum et sacerdotium scandalum oriretur*[1]; intentato quoque apostolicæ censuræ metu, nisi episcopis regalia, aliaque omnia præter jus fasque, sic enim ferebat, occupata relaxaret. Gravis sanè causa, in qua rex maximus *censurâ cohibendus* esse videretur[2]. Sed interim Innocentius ad episcopos scribit: *Fraternitati vestræ consulimus bonâ fide, quatenus cum carissimo filio nostro rege, quantò meliùs poteritis, componere studeatis; quoniam arcus qui semper est tensus vires amittit, et nonnunquam reges meliùs vincuntur mansuetudine quàm rigore*[3].

Præclarè ille quidem ubi nullum fidei, nullum morum regulæ creatum periculum est. Sed particulare factum, inquient, nec in exemplum trahendum. Et tamen agebatur, uti prædictum est, non tantùm de episcoporum facto, sed etiam de regalium jure, quousque pateret, quæ bona complecteretur, quâ formâ exerceri posset: sed hæc omittamus. Quid Benedictus duodecimus, unus omnium pontifex et constantiæ et prudentiæ laude ornatissimus? Is Philippum Valesium regem, editâ Philippinâ, multa regaliæ juri ab antiquo more diversa velut inserentem, gravissimis monitis ab eâ tutandâ lege deterruit[4]: sed præclarè functus officio, ab negotio destitit; neque enim omnia urgenda pontifici, nec exactè semper ad minutos quosque apices res ecclesiasticas deducendas; Philippinaque ad nostra usque tempora stetit incolumis.

Sed ne vestræ Sanctitati molesti simus, postremum commemoramus Bonifacium octavum; nec tamen refricamus infausta illa dissidia, quæ nec sine lacrymis legi queant: abeant illa in tenebras æterno sepelienda silentio: id de Bonifacio referre lubet, quod ad pacem conducat, quo dignitatem pariter atque clementiam summæ sedis deceat. Grave erat Bonifacio à Philippo Pulchro pleno etiam jure conferri præbendas, seu regaliæ, seu quovis alio titulo; nec tamen negabat pontifex, imò profitebatur id *fieri posse Ecclesiæ consensu tacito vel expresso*. Rex interim se possessione tuebatur; eo enim jure à se conferri præbendas, *quo à majoribus et à sancto Ludovico avo datæ essent*[5].

Rectè ille et ordine, ut videtur: satis enim constabat, reclamante nemine, eo jure usos, neque fraudi esse poterat optimis regibus, quòd ad jus regium ea revocabant: id enim jus regium esse, quod coronæ regiæ ab antiquo insitum coalitumque sit. Atque, ut ex simili rem conficiamus, an non patronatus, quos vocant laicos, ipsis quoque terris atque dominiis ex possessione inhærere, ac quasi temporalis juris loco esse constat; cùm tamen id juris ex ecclesiasticæ potestatis fonte profluere nemo non fateatur? Quantò ampliora regibus et beneficentia et propria majestas conciliare potuit? Neque id Bonifacium juris consultissimum fugiebat: sed cùm in ancipiti esse videretur, quatenus juri regio præbendas conferendi Ecclesiæ consensus accessisset, quod dubium, quod illicitum reputabat pontifex, de potestatis plenitudine concedebat, ac licitum faciebat. Quid enim litigamus, inquit? *Volumus ut rex faciat licitè quod facit illicitè: volumus super hoc sibi facere gratiam omnem quam poterimus*[1]. Sic quem nodum solvere, ex pontificis sensu, antiqua monumenta juraque non poterant, apostolicæ potestatis gladio amputabat.

Atque id Bonifacius octavus, tot inter simultates conferre ultro voluit in Philippum Pulchrum; quanta Innocentius undecimus, benevolentissimus et propensissimus in Ludovicum Magnum? Neque verò ambiguum quid orbis christianus expectet, si pontifici pontificem, regem denique regi componamus: id tantùm postulamus ne plus æquo audiantur, qui in jure coronæ novas hæreses fingunt, nimisque intelligendo faciunt, nihil ut intelligant præposteri homines, qui quem exsufflant pulverem, ut præclarè sanctus Augustinus[2], in suos aliorumque excutiunt oculos. Vestra verò Sanctitas hæc omnia supergressa, christianique orbis intenta commodis, tantas contentiones ex tenui ortas, sed in gravissima mala, nisi Deus avertat, aliquando erupturas apostolicâ auctoritate componat. Pacem expetimus, pacem flagitamus, pacem quæ vestrum nomen tantâ pietatis ac sanctitatis laude omnibus gentibus, ipsisque adeo Ecclesiæ hostibus clarum, venerandumque immortalitati consecratura sit. Satis jam superque parens optimus devotissimusque filius, repugnante animo, altercantur.

Nos quidem, beatissime Pater, ut gratias agimus quas possumus maximas, quòd jura quarumdam ecclesiarum, quæ nobis omnibus communia facit ipsa fraternitas, sarta, tectaque esse vultis; ita nostrâ causâ concuti orbem, pacemque christianam conturbari nolumus: quare eo quoque, quidquid inerat, jure decessimus; id in regem optimum atque beneficentissimum ultro contulimus. *Et si* fortè *propter* canonum *rigorem minùs licebat, factum est tamen, quia ecclesiasticæ paci sic expediebat: cùm enim plenitudo legis sit caritas, in hoc legibus obtemperatum esse credimus, in quo caritatis opus impletum esse cognovimus*[3].

Quæ à nobis acta, si vestra Sanctitas dignetur inspicere, probaturam esse pro sua æquitate confidimus: sanè summâ consensione, pronâque omnium nostrûm voluntate gesta esse testamur: cùm præsertim nemo sit, qui, rebus nostris intellectis ac perpensis omnibus, quæ recèns nobis supplicantibus à rege maximo statuta sunt, non ultro fateatur plura et ampliora concessa quàm dimissa, atque Ecclesiæ causam regiâ æquitate ac liberalitate, meliore nunc omnino conditione esse. Quamobrem obsecramus ut quæ à nostra humilitate, non modò publicæ pacis intuitu, sed maximo Ecclesiæ emolumento gesta sunt, quæque rex maximus tanto religionis studio, tantâque omnium nostrûm obtestatione concessit, regiis magistratibus necquicquam reclamantibus, sic vestra Sanctitas complectatur, ut sacerdotii regnique concordiam æternùm firmet et sanciat.

Quid enim luctuosius, quàm sub tanto pontifice ac tanto rege, quorum consensione tot in Ecclesiam bona redundatura sint, per invisa et importuna dissidia eludi expectationem orbis, et publica commoda retardari? Sanè ex quo Ecclesia est, sede apostolica regnoque Francorum nihil conjunctius fuisse, et maximo

1. *Lib.* I, *Epist.* CXC. — 2. *Idem*, III, *Epist.* XL. — 3. *Ibid., epist.* CVII. — 4. *Rainaldus ad ann.* 1337, *n.* 17. — 5. Histoire du différend de Boniface VIII et de Philippe le Bel, p. 78 et 93.

1. *Hist. du différ., etc., p.* 78. — 2. *Confess., lib.* XII, *cap* XVI. — 3. *Ivo Carnotensis. Epist.* CXC.

honori ducimus, et vestri antecessores libentissimè prædicant : hanc verò perpetuam conjunctionem animorum, nostris quoque temporibus auctam oportuit. Quid enim videt orbis Magno Ludovico majus? quem Turcæ sævienti graviorem hostem? quam expeditiorem manum? quem animum promptiorem? quem idoneum magis quicum ea quæ vos assiduè pulsant, coercendi hostis atque amplificandæ Ecclesiæ, communicare consilia? quem ad ardua quæque jam sponte currentem incitare possitis?

Ne verò prohibeat vestram Sanctitatem ecclesiarum aliquarum, haud tantis sanè motibus digna, libertas. Solet Ecclesia Christi quædam omittere, ut alia eaque potiora servet, multa quoque in melius, ferendo, commutare. Ipsa regalia quantùm imminuta est, cùm pii principes à potiundis fructibus jam abstinuerint, et gravissima onera alendorum militum ac procurationum sponte remiserint, ut jam illi à nobis, si necesse sit, memorem animum suo quodam jure reposcere videantur?

Quid attinet commemorare in episcopis atque abbatibus eligendis, in investituris, in jussionibus, permissionibus, assensionibus regiis, in episcopatuum et abbatiarum concessione et dono, in hominiis quoque et sacramentis fidelitatis, quàm multa primùm censuris gravissimis reprobata, mox ultro concessa sint? Ipsa apostolica sedes, arx ecclesiasticæ libertatis, quàm multa principum in se ipsam quoque jura tolerarit, imò aliquando concesserit, ipsâ temporum morâ excussa cervicibus, et in optimum statum sponte restituta? An ergo Ecclesia *levitate usa est, fuitque in illa est et non*[1]? Absit; sed satis sibi conscia æternitatis suæ, ipsique veritati semper immobili animo adhærescens, aliquâ sui parte humanis se rebus utcumque accommodat, nec tam temporibus quàm animarum saluti servit. *Hæc dicendo doctam Paternitatem vestram non docemus, sed eamdem consulendo et rogando monemus; ut ibi concilii et pietatis studeatis visceribus abundare, ubi fas non est fortitudinem exercere*[2].

Quare, beatissime Pater, ad sacros vestros pedes ritè provoluti, atque apostolicam benedictionem expectantes, summum illum Ecclesiæ, vestrique unici primatûs auctorem oramus, obsecramus; uti mentem vestram ad pacis consilia inflectat; et quæ pacis studio, exemplo majorum, Sanctitas vestra gesserit, ea in vestram gloriam, quam in Christo habetis, totique Ecclesiæ utilitati vertat.

Obsequentissimi et devotissimi filii ac servi vestri, archiepiscopi, episcopi, et alii ecclesiastici viri in comitiis generalibus Cleri Gallicani Parisiis congregati.

FRANCISCUS, archiepisc. Parisiensis, præses.

De mandato illustrissimorum et reverendissimorum archiepiscoporum, episcoporum, totiusque cœtûs ecclesiastici in comitiis generalibus Cleri Gallicani Parisiis congregati.

MAUCROIX, canonicus Remensis, à secretis.
COURCIER, theolog. eccl. Parisiensis, à secretis.

Datum Parisiis, tertio nonas mensis februarii, ann. 1682.

INNOCENTII XI

AD CLERUM GALLICANUM RESPONSA.

INNOCENTIUS PAPA XI.

VENERABILES fratres ac dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem. Paternæ caritati quâ carissimum in Christo filium nostrum Ludovicum regem christianissimum, ecclesias vestras, vos ipsos et universum istud regnum amplectimur, permolestum accidit ac planè acerbum cognoscere ex vestris litteris, die tertiâ februarii ad nos datis, episcopos clerumque Galliæ, qui corona olim et gaudium erant apostolicæ Sedis, ita se erga illam in præsens gerere, ut cogamur multis cum lacrymis usurpare propheticum istud : *Filii matris meæ pugnaverunt adversùm me*[1]. Quanquam adversùs vos ipsos potiùs pugnatis, dùm nobis in eâ causâ resistitis, in qua nos vestrarum ecclesiarum salus ac libertas agitur, et in quâ nos pro juribus, et dignitate episcopali in toto regno tuendâ, ab aliquibus ordinis vestri pii et fortibus viris appellati, absque morâ insurreximus, et jam pridem in gradu stamus, nullas privatas nostras rationes secuti, sed debitæ ecclesiis omnibus sollicitudini, et intimo amori erga vos nostro satisfacturi.

Nihil sanè lætum et vestris nominibus dignum eas litteras continere, in ipso earum limine intelleximus. Nam præter ea quæ de norma in comitiis convocandis peragendisque servata afferebantur, animadvertimus eas ordiri à metu vestro, quo suasore nunquam sacerdotes esse solent in arduâ et excelsâ pro religione et ecclesiastica libertate, vel aggrediendo fortes, vel perficiendo constantes. Quem quidem metum falsò judicavistis posse vos in sinum nostrum effundere. In sinu enim nostro hospitari perpetuò debet caritas Christi, quæ foras mittit timorem; quâ caritate erga vos regnumque Galliæ paternum cor nostrum flagrare, multis jam ac magnis experimentis cognosci potuit, quæ hic referre non est necesse. Sed quid est autem in quo bene merita de vobis sit caritas nostra, esse imprimis putamus ob ipsum regale negotium, ex quo, si seriò res perpendatur, omnis ordinis vestri dignitas atque auctoritas pendet.

Timuistis ergo ubi non erat timor. Id unum timendum vobis erat, ne apud Deum hominesque redargui jurè possetis, loco atque honori vestro, et pastoralis officii debito defuisse. Memoriâ vobis repetenda erant quæ antiqui patres illi sanctissimi et præsules, quos quàm plurimi postea quâlibet ætate sunt imitati, episcopalis constantiæ et fortitudinis exempla in hujusmodi casibus, ad vestram eruditionem ediderunt. Intuendæ imagines prædecessorum vestrorum, non solùm qui patrum, sed qui nostrâ quoque memoriâ floruerunt, et qui Ivonis Carnotensis dicta laudatis, debuistis facta etiam, cùm res posceret, imitari. Nostis quæ is fecerit, passusque sit in turbulentâ illâ ac periculosâ contentione inter Urbanum pontificem et Philippum regem, muneris sui arbitratus contra regiam indignationem stare, bonis spoliari, carceres et exilia perferre : deserentibus aliis causam meliorem.

Officii vestri erat Sedis apostolicæ auctoritati studia vestra adjungere; et pastorali pectore, humilitate sacerdotali causam ecclesiarum vestrarum apud regem agere, ejus conscientiam de totâ re instruendo, etiam cum periculo regium in vos animum irritandi; ut possetis in posterum sine rubore, in quotidiana psalmodia Deum alloquentes, Davidica verba proferre : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar*[2].

Quantò magis id vobis faciendum fuit, tam perspectâ atque exploratâ optimi principis justitiâ et pietate, quem singulari benignitate episcopos audire, ecclesiis favere, et episcopalem potestatem intemeratam velle vos ipsi scribitis, et nos magnâ cum voluptate legimus in vestris litteris. Non dubitamus, si stetissetis ante regem pro causæ tam justæ defensione, neque defutura vobis verba quæ loqueremini, neque regi cor docile quo vestris annueret postulatis.

Nunc cùm muneris vestri et regiæ æquitatis quodam modo obliti, in tanti momenti negotio silentium tenueritis, non videmus quo probabili fundamento significetis, vos ad ita agendum adductos, quòd in controversiâ victi sitis, quòd causâ cecideritis. Quomodo cecidit qui non stetit? quomodo victus est qui non pugnavit? Et quis vestrûm tam gravem, tam justam causam, tam sacrosanctam oravit apud regem? Cùm tamen prædé-

1. *II. Cor.*, I, 17. — 2. *Ivo Carnot., Ep.* CXC.

1. *Cant.*, I, 5. — 2. *Ps.* CXVIII, 46

cessores vestri eam in simili periculo constitutam, non semel apud superiores Galliæ reges, imò apud hunc ipsum liberâ voce defenderint, victoresque à regio conspectu discesserint, relatis etiam ab æquissimo rege præmiis pastoralis officii strenuè impleti. Quis vestrùm in arenam descendit, ut opponeret murum pro domo Israël[1]? quis ausus est invidiæ se offerre? quis vel vocem unam emisit, memorem pristinæ libertatis? Clamarunt interim, sicuti scribitis, et quisdem in malâ causâ, pro regio jure clamarunt regis administri, cùm vos in optima pro Christi honore silueritis.

Neque illa solidiora quòd reddituri nobis rationem, seu veriùs excusationem allaturi rerum in hujusmodi comitiis per vos actarum, exaggeratis periculum ne sacerdotium et imperium inter se collidantur, et mala quæ exinde in Ecclesiam et rempublicam consequi possent: proinde existimasse vos ad officium vestrum pertinere aliquam inire rationem tollendi de medio gliscentis dissidii, nullam verò commodiorem apparuisse remedio ab Ecclesiæ patribus indicato, utili condescensione canones temperandi pro temporum necessitate, ubi neque fidei veritas, neque morum honestas periclitentur; deberi ab ordine vestro, deberi à Gallicanâ, imò ab universâ Ecclesiâ plurimùm regi tam præclarè de catholicâ religione merito, et in dies magis mereri cupienti; propterea vos jure vestro decedentes, illud in regem contulisse.

Mittimus hic commemorare quæ significatis de appellato à vobis sæculari magistratu, à quo victi discesseritis: cupimus enim hujus facti memoriam aboleri; volumus ea vos verba è litteris vestris expungere, ne in actis Cleri Gallicani resideant ad dedecus vestri nominis sempiternum.

Quæ de Innocentio III, Benedicto XII, Bonifacio VIII, in vestram defensionem adducitis, non defuere qui doctis lucubrationibus ostenderint quàm frivola atque extranea sint huic causæ; et magis notum est, quàm ut opus sit commemorare quo zelo, quâ constantiâ eximii illi pontifices Ecclesiæ libertatem defenderint adversùs sæculares potestates; tantùm abest ut eorum exempla possint errori vestro suffragari.

Cæterùm ultrò admittimus et laudamus concilium relaxandi canonum disciplinam pro temporum necessitate, ubi fieri id possit sine fidei et morum dispendio: imò addimus cum Augustino[2], toleranda aliquando pro bono unitatis, quæ pro bono æquitatis odio habenda sunt; neque eradicanda zizania, ubi periculum sit ne simul etiam triticum eradicetur. Id ita tamen accipi oportet, ut in aliquo tantùm peculiari casu, et ad tempus, et ubi necessitas urget, licitum sit, sicuti factum est ab Ecclesiâ, cùm Arianos et Donatistas episcopos ejurato errore suis ecclesiis restituit, ut populos qui secuti eos fuerant in officio contineret.

Aliud est ubi disciplina Ecclesiæ per universum amplissimi regni ambitum, sine temporis termino, et cum manifesto periculo ne exemplum latiùs manet, labefactatur; imò evertitur ipsius disciplinæ et hierarchiæ ecclesiasticæ fundamentum, sicuti evenire necesse est, si quæ à rege christianissimo in negotio regaliæ nuper acta sunt, conniventibus, imò etiam consentientibus vobis, contra sacrorum canonum, et præsertim generalis concilii Lugdunensis auctoritatem, contra notam jampridem vobis in ea re mentem nostram, et contra ipsam jurisjurandi religionem, quâ vos Deo, Romanæ, vestrisque Ecclesiis obligatis, cum episcopali charactere imbueremini.

Hæc sancta sedes executioni mandari, et malum invalescere diutius differendo permitteret; si non ea nos pro tradita divinitus humilitati nostræ suprema in Ecclesiam universam potestate, solemni more, prædecessorum nostrorum vestigiis inhærentes, improbaremus: cùm præsertim per abusum regaliæ, non solum everti disciplinam Ecclesiæ, res ipsa doceat; sed etiam fidei ipsius integritatem in discrimen vocari, facilè intelligatur ex ipsis regiorum decretorum verbis, quæ jus conferendi beneficia regi vindicant, non tanquam profluens ex aliquâ Ecclesiæ concessione, sed tanquàm ingenitum et coævum regiæ coronæ.

Illam verò partem litterarum vestrarum, non sine animi horrore legere potuimus, in quâ dicitis, vos jure vestro decedentes, illud in regem contulisse: quasi ecclesiarum, quæ curæ vestræ creditæ fuere, essetis arbitri, non custodes; et quasi Ecclesiæ ipsæ et spiritualia earum jura possent sub potestatis sæcularis jugum mitti ab episcopis, qui se pro earum libertate in servitutem dare deberent. Vos sanè ipsi hanc veritatem agnovistis et confessi estis, dum alibi pronuntiastis jus regaliæ servitutem quamdam esse, quæ, in eo præsertim quod spectat beneficiorum collationem, imponi non potest, nisi Ecclesiâ concedente, vel saltem consentiente. Quo jure vos ergo jus illud in regem contulistis? Cùmque sacri canones distrahi vetent jura ecclesiarum, quomodo ea vos distrahere in animum induxistis, quasi eorumdem canonum auctoritati derogari liceat vobis?

Revocate in memoriam quæ inclytus ille conterraneus vester Clarevallensis abbas, non Gallicanæ modò, sed etiam universalis Ecclesiæ lumen à nobis meritò nuncupatus, Eugenium pontificem officii sui admonens, reliquit scripta præclarè: meminisset se esse *cui claves traditæ, cui oves creditæ sunt: esse quidem et alios cœli janitores et gregum pastores;* sed cùm *habeant illi assignatos greges, singuli singulos, ipsi universos creditos, uni unum; non modò ovium, sed et pastorum Eugenium esse pastorem;* adeoque juxta canonum statuta *alios* episcopos *vocatos* fuisse *in partem sollicitudinis, ipsum in plenitudinem potestatis*[1].

Ex quibus verbis, quantùm vos admoneri par est, de obsequio et obedientia quam debetis huic sanctæ sedi, cui nos, Deo auctore, quamquam immeriti præsidemus; tantumdem pastoralis nostra sollicitudo excitatur ad inchoandam tandem aliquando in hoc negotio, quam nimia fortasse longanimitas, vestræ dum pœnitentiæ spatium damus, hactenus distulit, apostolici muneris executionem.

Quamobrem per præsentes litteras, traditâ nobis ab omnipotenti Deo auctoritate improbamus, rescindimus et cassamus quæ in istis comitiis acta sunt in negotio regaliæ, cum omnibus inde secutis, et quæ in posterum attentari continget, eaque perpetuò irrita et inania declaramus: quamvis cùm sint ipsa per se manifestè nulla, cassatione aut declaratione non egerint.

Speramus tamen vos quoque, re meliùs consideratâ, celeri retractatione consulturos conscientiæ vestræ et cleri Gallicani existimationi. Ex quo clero, sicuti huc usque non defuere, ita in posterum non defuturos confidimus, qui boni pastoris exemplo libenter animam ponere parati sint pro ovibus suis, et pro testamento patrum suorum. Nos quidem pro officii nostri debito parati sumus, Dei adjutrice gratiâ, sacrificare sacrificium justitiæ, et Ecclesiæ Dei jura ac libertatem, et hujus sanctæ sedis auctoritatem dignitatemque defendere: nihil de nobis; sed omnia de eo præsumentes qui nos confortat et operatur in nobis, et qui jussit Petrum super aquas ad se venire: *Præterit enim figura hujus mundi*[2], et dies Domini appropinquat.

Sic ergo agamus, venerabiles fratres, ac dilecti filii, ut cùm summus paterfamilias et princeps pastorum rationem ponere voluerit cum servis suis, sanguinem pessumdatæ ac laceratæ Ecclesiæ, quam suo acquisivit, de nostris manibus non requirat.

Vobis interim omnibus apostolicam benedictionem, cui cœlestem accedere optamus, interno paterni amoris affectu impertimur.

Datum Romæ, apud sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die 11 aprilis 1682, pontificatûs nostri anno sexto.

MARIUS SPINULA.

1. *Ezech.*, XIII, 5. — 2. *Epist.* XLIII.

1. *De Considerat.*, *lib.* II, *c.* VIII. — 2. *I. Cor.*, VII, 31.

Venerabilibus fratribus archiepiscopis et episcopis, ac dilectis filiis aliis ecclesiasticis viris, nomine Cleri Gallicani, Parisiis congregatis.

EPISTOLA CLERI GALLICANI,

ANNO 1682,

IN COMITIIS GENERALIBUS CONGREGATI,

AD OMNES PRÆLATOS

PER GALLIAS CONSISTENTES, ET UNIVERSUM CLERUM.

PERVENIT ad nos totâ jam Galliâ, toto fere christiano orbe vulgatum Breve apostolicum, quo sanctissimus Papa nostris respondet litteris, die tertiâ februarii ad se datis. Quis noster fuerit in eo perlegendo, quis in considerando sensus, quanta sollicitudo pro ecclesiasticâ pace, quid denique tanto in discrimine cogitemus, significare nos oportet, et causæ communis nobis delegatæ reddere rationem. Quo in officio peragendo nihil poterat tristius contigisse, quàm ut opposito nobis Innocentii XI tanti pontificis nomine, adhuc tueri nos necesse haberemus. Tacere enim, et orare, et expectare in silentio salutare Dei, nec pontificis epistolæ ullâ ratione vel leviter obluctari, ut pacatius ex se et plerumque religiosius; ita nobis jucundius et præstabilius esse videretur, si aut pacis curam à vobis demandatam, et utilissimi consilii defensionem abjicere licuisset, aut personarum vestrarum nobis impositam vilem habere dignitatem.

Et quidem testamur cordium inspectorem Deum, nullâ nos nostri nominis injuriâ permoveri. Etsi enim permolestum fuit parentem optimum in nos exacerbatum, rescissa, nec sine gravi ignominiæ nota, quæcumque pacis studio magnâque Ecclesiæ utilitate in negotio regaliæ gessimus; quin ea pontifici horrori fuisse, nosque reprehensos, ut qui metu et ignaviâ Ecclesiæ libertatem, hierarchiæ disciplinam, salutem quoque ipsam, omnemque ordinis nostri dignitatem atque auctoritatem prodidissemus, fidem denique ipsam, quo nihil in episcopos gravius dici potuit, in discrimen adduci; æquo animo passi simus; solatio enim erat apostolicum illud : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ*[1].

Scrutamur enim vias nostras coram Domino; et quò vehementiora sunt quibus incessimur, eò magis constat iis non lædi nos, à quibus nihil gestum quod non è re Ecclesiæ esset, et appellata conscientia renuntiet, et omnes regni ordines profiteantur. Quod verò pontificem adeò gravem et infensum habeamus, admiretur nemo qui vel cogitaverit quàm ei omnia nostra dicta gestaque tetris, sed non suis, picta coloribus, exhibita fuerint : adverterent omnes et obstupuerunt.

Quis ille sit demum qui in ipso initio Brevis apostolici toti nostro cœtui exprobretur metus? Nempe metuebamus ne, ruptâ concordiâ sacerdotii et imperii, pax ecclesiæ turbaretur atque inde illa emergerent mala quæ nostri antecessores, viri fortissimi, metuissent. Inde verò exorsi nostram epistolam, statim significavimus, adhibitis etiam patrum Africanorum verbis, et quis ille metus foret, et quanta pericula ex eâ dissensione Ecclesiæ imminerent, quàmque illa nostra essent propter susceptam Ecclesiæ curam, et quantùm nos juvaret graves illas curas in sinum pontificis optimi parentis effusas quodammodo deponere, et collaborante nobiscum apostolicâ caritate veluti partito onere sublevari. Hic nos incusatos, quasi indigno et præpostero metu dissoluti, pontificii quoque pectoris robur infringere aggrediamur; quàm ab Innocentio XI alienum est, tam aliunde suggestum intelligere nos oportet; et hæc omnia leviter transilire, neque his immorari quæ tanto nomini haud congrua in Brevi pontificio scripta doleremus; quæ nec memoraremus, nisi et solatio et præsidio esset pontificis animum, non nisi instigatum et omni arte deceptum, in nos adeo exarsisse.

Ex illo epistolæ pontificis initio, statim intelleximus secuturas graves iras et infausta fore omnia; nec tamen caritatem optimi pontificis defuisse; sed ei occultata esse nostra consilia, eaque maximè in quibus totum negotium, totaque rerum à nobis gestarum ratio versaretur. Id ita se habere qui litteras pontificis legerit et cum nostris contulerit, inficiari nemo poterit.

Et quidem rectè et ordine factum, quòd rescriberet pontifex ad episcopos, ipsum negotium more majorum, pensatis undique rationum momentis, copiosè tractatum. Sed cùm duo sint quibus hæc causa nititur, eaque in epistolâ ad ipsum pontificem diligentissimè explicata : primum quod jure nostro ita discesserimus, ut majore emolumento damnum sarciretur; tum quòd ejusmodi esset regaliæ negotium, quod temperamenta ac salubrem illam canonum moderationem admitteret, imò pro temporum necessitudine postularet. Primum illud totum in Brevi apostolico prætermissum est; alterum ita involutum, ut pateret omnibus nihil magis extimuisse sancti pontificis in hoc quidem negotio consiliarios, quàm ne is agnitâ veritate anteferret eos, qui in re non summa æquiora et mitiora suasissent.

Et quidem cùm edictum à nobis postulatum, mense januario in publicum prodiit, quanta ordinis nostri lætitia et gratulatio fuerit, meministis, sanctissimi et religiosissimi consacerdotes. Omnes admirari sublatum à regaliâ quo maximè Ecclesiæ gravarentur per quingentos annos revocatas ad Ecclesiæ auctoritatem sive præbendas sive dignitates, quibus singulari titulo cura animarum vel aliqua jurisdictionis ecclesiasticæ pars annexa esset, tantam rem per tot sæcula, nescio quo casu, nullo certè reclamante, non clero, non episcopis, non ipsis etiam pontificibus, imò his ultro assentientibus, regiæ potestati relatam, atque optimis regibus, sancto etiam Ludovico usitatam, à Ludovico Ecclesiæ restitutam; ad hæc lites infinitas uno edicto præcisas, plerisque capitulis redditam libertatem, inventum denique quo, post perditam integro fere sæculo propugnatam causam, victa Ecclesia meliore conditione : laudare consilium omnes; efferre meritum optimi principis, qui antecessores inclytos belli pacisque artibus supergressus, sancti quoque Ludovici celebratissimam omnibus gentibus pietatem aliquâ parte vicisset : nos quoque beatissimos prædicare qui, regiis magistratibus tanto studio reluctantibus, id impetrassemus : nobiles et plebes in gratulationem effundi : nemini dubium esse quin regis prudentia tanto ecclesiarum bono faceret, ac pacem ecclesiasticam his conditionibus stabilitam vellet. Nec immeritò : satis enim ostendimus pietate regum nostrorum eo demum redactum regaliæ negotium, ut jam una quæstio superesset, ea scilicet quæ in conferendis beneficiis versaretur.

Neque verò quidquam in regalia gravius quàm decanatus, archidiaconatus, pœnitentiarias ac theologatus, etc., sive præbendas sive dignitates quæ ex suo titulo singulari, novo vel antiquo jure, curam animarum gererent, vel aliquam partem ecclesiastici muneris obirent, vacantibus ecclesiis ita in regiâ potestate esse; ut non modò nulli canonico et ecclesiastico examini subderentur, sed etiam nullam aut missionem aut approbationem ecclesiasticam obtinerent. Id verò ejusmodi est adeo alienum à canonicâ disciplinâ, et ita Ecclesiæ grave et intolerandum; ut quâ arte in mores nostros irrepserit, vel tot sæculis servari potuerit, vix ipsi intelligamus. Etsi enim satis constabat non nisi aliquâ Ecclesiæ consensione potuisse id juris transferri in principes; primùm quidem tantam rem, tam

1. *II. Cor.*, I, 12.

ecclesiasticam ad laicos translatam minimè oportuit; tum illud Ecclesiæ periculosissimum, ne hujus quidem concessionis ullum in actis publicis, ullum in annalibus esse vestigium, ac necesse recurri ad tacitum consensum, quo nihil est infirmius aut inhonestius. Quamvis esset id ex se grave; quæ deinde incommoda securiuris temporibus meritò timeremus? quantam gliscente licentiâ ecclesiastici muneris occupationem? cùm res obvia sit, commemorare nil attinet. Hæc sublata penitus edicto januarii mensis à nobis impetrato, et à gravi morbo, graviore periculo liberata Ecclesia est.

Jam illud liquidò constat earum ecclesiarum ad quas extensa sit maximam partem, ex recentiore edicto, ejusmodi esse, nihil ut in eis juris regi relinquatur : ac profectò si placeat initâ ratione vel subductis calculis numerare ecclesias vel præbendas, et quæ ex nostrâ cessione et edicto 1673, regaliæ attributæ essent, et quæ novo edicto ab eâ vindicatæ; has numero vincere, et eâ quoque parte profecisse Ecclesiam certum perspectumque est : ut regi quidem honestius visum sit communi lege extendi regaliam ad omnes provincias, nobis verò è re Ecclesiæ visum quàm plurimas ecclesias et præbendas præstare liberas. Quæ minutiora licet, neque comparanda iis quæ ad jurisdictionem spectant, hic quoque à nobis executi oportuit; ut intelligat universa Ecclesia quàm ad tenues res tantam controversiam, tantos animorum motus, tantamque expectationem christiani orbis redire necesse sit, si negotium urgeatur.

His ita constitutis, non tantùm æquus æstimator, sed rigidus quoque ecclesistici juris exactor fateatur à nobis diligentissimè ac religiosissimè tractatam Ecclesiæ rem; idque planè evinceremus si res integra esset, et æquo adhuc jure, nullo judicio victi disceptaremus; non potuisse tamen meliore conditione transigi; imò, si optio detur, id magis eligendum quod victi impetravimus, quàm id quod victores jure nostro obtinere potuissemus. Hæc nobis evenisse, in eam nos temporum necessitudinem incidisse, ab optimo principe tam fausta impetrasse, tam exigua, imò verò tam nulla jam concessisse, tanta verò recuperasse, victosque quàm victores meliore omnino conditione esse; quis demum præstitit nisi Deus noster, in cujus manu et temporum vices et corda regum sunt. Ipse enim humiliat et exaltat, nec deficere unquam, sed in spem contra spem proficere jubet Ecclesiam suam.

Nec in tanto Ecclesiæ bono sanctissimus pontifex conticesceret; sed pro suâ pietate effunderet cor suum ante Dominum, et lacrymas in gaudium verteret, si vel id advertere dignaretur quod eâ de re in epistolâ nostrâ accuratissimè pertractavimus : neque horrori fuisset, sed potiùs voluptati nostra illa non jam cessio, sed optima et saluberrima et maximè necessaria permutatio. Verùm eum locum epistolæ nostræ, nescio quo animo, sanctissimo pontifici tacuerunt harum turbarum auctores : qui si id quoque ut cætera nostra improbabant, quin apertè et liberè, ut reliqua omnia quæ scripsimus et gessimus, confutare aggrederentur? Sin autem occultè approbabant, viderint æquone animo hoc prætermiserint, ipsique pontifici dissimulaverint quo se causa nostra maximè tueretur; ut omissâ scilicet optimâ defensione, in episcoporum famam liberior ac plenior, ne dicam violentior, animadversio desæviret.

Atque utinam prætermisso maximo hujus causæ præsidio, quæ pontifici exhibenda senserant, ea saltem integra protulissent. Sed enim metuebant ne meritò conquereretur æquissimus pontifex se in regem maximum Ecclesiæ primogenitum ejusque amantissimum, in Galliam universam clerumque Gallicanum, Sedi apostolicæ obsequentissimum, plusquam ipsa causæ ratio pateretur, incitatum atque exasperatum fuisse. Quo enim pertinebat tantâ vehementiâ, tam exquisitis verbis atque sententiis exaggerari gravitatem hujus causæ : ab eâ pendere salutem Ecclesiæ et omnem episcopalis ordinis reverentiam, evertì disciplinam, imò disciplinæ atque hierarchiæ ecclesiasticæ fundamenta, fidei quoque ipsius integritatem in discrimen vocari? Usque adeone à quingentis annis, ne vetustiora sectemur, atque in maximâ certè christianissimi regni parte profligata Ecclesia est, ac fidei integritas in discrimen adducta? Non id advertisse tot reges optimos, nec religiosissimos fidei defensores antecessores nostros, à Romanis pontificibus toties commendatos, non ipsos etiam pontifices Innocentium III, Alexandrum III, innumerabiles alios qui regaliam consensione approbarunt; quin ipsum etiam sacrum generale Lugdunense concilium, roboratâ regaliâ ubicumque viguisset, errori favisse ac tantum malum tantâ auctoritate firmasse?

An verò regalia anteactis temporibus innocua erat, cùm fructus vacantium Ecclesiarum occuparet omnes; cùm abbates, cùm episcopos ad arma cogeret; cùm gravissimo procurationum[1] onere premeret Ecclesias; cùm beneficia omnia, etiam quæ jurisdictionem ecclesiasticam proprio nomine exercerent, nullo ecclesiastico examine, nullâ approbatione conferret? Nunc verò evertit Ecclesiæ libertatem, hierarchiæ disciplinæque fundamenta, ac fidem ipsam infandum aggreditur; cùm his amotis ac velut abstersis omnibus, nihil jam sibi reliquit unde vel nostris vel secuturis temporibus noceat. Sed nimirum nisi ista dicerentur, nec irritari pontifex, nec illa rejici quam suadebamus moderatio canonum, nec increpari nos clerumque Gallicanum tam immitibus verbis, nec tanto fragore Romana facundia detonare posset.

Nobis quidem tot inter minacia et aspera quæ in Brevi legebamus, aliqua tamen, ut in magnâ tempestate, spes serenitatis illucescere visa est ex his verbis : *Cæterùm ultro admittimus et laudamus consilium relaxandi canonum disciplinam pro temporum necessitate, ubi fieri id possit sine fidei et morum dispendio.* Quo semel admisso, quis jam non speraret exortam aliquam conciliandi haud sanè inexpiabilis dissidii rationem, et pontificis epistolam in aliquid tandem lætius desituram, cùm et gravis necessitas urgere videretur, satisque constaret regaliæ causam non ad fidem illam quâ christiani sumus, aut ad fidei conjunctam certissimam morum regulam pertinere; sed in eâ parte versari disciplinæ quæ variari possit pro temporum ac locorum conditionibus, quæque temperamenta ac salubrem canonum moderationem admitteret? Sed postea advertimus ita esse laudatam apud pontificem saluberrimam illam et conciliatricem animorum prudentiam, ut simul demonstraretur nullum ei relinqui in hâc causâ locum. Sic enim concedit temperamenta canonum accipi oportere, *ut in aliquo peculiari casu*, et *ad tempus*, et *ubi necessitas urget, licitum sit*; quæ hic scilicet locum non habeant.

Hic consistamus oportet, suo deinde loco cætera exequemur. Ergone parum gravis illa necessitas ubi de concordiâ sacerdotii et imperii in amplissimo regno agitur, ubi Galliarum regi ac magistratibus, episcopis quoque conciliandæ pacis viam aggressis extrema omnia pontifex minitatur? An verò moderandorum canonum ratio tantùm valet in peculiari casu et ad tempus? Pudet verò eorum qui hæc suggerere pontifici non verentur, coguntque nos, aliis exemplis prætermissis, vel illud revolvere quod Leo X, Lateranensis approbatione concilii, Ecclesiis nostris Gallicanis abstulerit, quod in reges contulerit. Nunc post amplissimas Ecclesiæ dignitates in regum potestate positas, de aliquot canonicatibus litigabitur, nec jam ullus relinquetur compositionis locus; et regi, quotquot sunt, non tantùm maximo, sed etiam optimo et in Ecclesiam longè beneficentissimo ea intentabuntur, quæ referre horret animus. Cujus consilii

1. On appelait procuration la réception que les vassaux étaient obligés de faire à leurs seigneurs, lorsqu'ils venaient sur leurs terres. Ces procurations qu'on appelait aussi gîtes, se commuaient quelquefois en une certaine somme d'argent. Dans les monastères où l'abstinence de la chair était établie, on était expressément dispensé d'en servir à ceux qui avaient droit de procuration. *Voyez* le Glossaire de du Cange (*Edit. de Déforis*).

auctores quantò æquiùs considerarent quæ nos in extrema epistolæ parte velut conglobatim posita, ne in immensum quæstio excurreret, tantùm indicavimus. Et ne ab hâc regaliæ causâ discedamus; an non eam, ubicumque invaluerat, Lugdunense concilium contra priscam Ecclesiæ disciplinam retinuit et in perpetuum confirmavit; ut in eo quoque decreto, quo vel maximè pontifex nititur, exemplum habeatur illius, quam duce caritate suadebamus, paternæ canonum moderationis. Neque verò minus tum regalia protendebatur; cùm è contra, si universam spectemus Ecclesiam, se quoque protenderet latiùs, quippe quam non modò Gallicani, verùm etiam Anglicani et alii reges, et multi principes inferioris ordinis sibi vindicarent; nunc verò certum sit uno fere Galliæ regno contineri. Quare nec illud metuendum erat quod ut pontificem à pace averterent memorarunt, *manifestum esse periculum, ne exemplum latiùs manet*; quasi ullum aliud jam præter Gallicanum in Ecclesiâ catholicâ regnum esset, ubi jus illud valeret; aut non reges singuli præter communia jura regnorum, peculiaria quædam, nec in exemplum trahenda, possiderent.

Quàm ergo vana sint quæ paci opponuntur, et vos advertitis, sapientissimi præsules, nec ipsos fugiebat qui maximè in nos pontificis animum instigarunt. Quare decurrendum tandem fuit ad illud extremum, nempe per regaliam convelli ipsa Ecclesiæ fundamenta, ipsamque adeo fidem, quam immobilem et irreformabilem, nec per ulla temperamenta umquam inflexam esse nostra quoque epistola prædicaret. Quæ accusatio quàm gravis ex sese est, tam potest à nobis facilè propulsari; neque aliud postulandum quàm ut ista Brevis apostolici verba perlegantur, ut quantum deceptus sit optimus pontifex omnibus pateat. Sic ergo scriptam legitur : *Per abusum regaliæ, non solùm everti disciplinam Ecclesiæ, res ipsa doceat; sed etiam fidei ipsius integritatem in discrimen vocari, facilè intelligatur ex ipsis regiorum decretorum verbis, quæ jus conferendi beneficia regi vindicant, non tanquam proflens ex aliquâ Ecclesiæ concessione, sed tanquam ingenitum et coævum regiæ coronæ.*

Liceat simpliciter dicere summâ cum reverentiâ apostolici nominis quod ipsa necessitas exprimit. Decretum illud regium anni 1673 hìc allegatum non negat jus profluere ab aliquâ Ecclesiæ consensione; non asserit ingenitum coronæ regiæ, non denique ei coævum; id tantùm dicit, jus illud unum esse ex antiquissimis regiæ coronæ juribus : que non significatur ipsi coronæ ac regiæ potestati ex sese ingenitum, nec aliunde profluens, sed ex his esse juribus quæ, labente tempore, potestati regiæ accrescere et coalescere soleant, utcumque se habeant et undecumque sint. Verba perpendite, sanctissimi consacerdotes; quid Gallicanis auribus sonent æstimate; et nobiscum dolete optimo regi aliena et perversa imputari pontificis nomine, qui et dubia quoque in conquirendo sensum paterno animo interpretari debuisset, et suo ingenio fecisset.

Sanè ab antiquissimis regibus Ludovico VII et Philippo Augusto totum id quod regaliam dicimus, antiquis regni sui, hoc est alio nomine coronæ suæ juribus accenseri solitum : nec ab eo jure destitisse sanctum Ludovicum, imò à se quoque more majorum exercitum ad nepotes transtulisse annales nostri produnt : quæ post tot sæcula Ludovico Magno culpæ imputari, aut tanquam adversantem fidei accusari, nec Deo nec hominibus placeat.

Neque abs re monueramus in epistolâ nostrâ, non esse audiendos qui in illo coronæ jure novas hæreses fingerent. Id enim ad jus regium pertinere, non tantùm quod regiæ coronæ ex sese innatum, ut belli pacisque jus; sed quod undecumque insitum coalitumque sit, ab Ecclesiâ licet profluat, ratione et exemplis abunde firmavimus : quæ omnia, quanquam in his causa versaretur, Breve apostolicum prætermisit.

Hìc autem ad cumulum probationis addimus, reges nostros adeo non movisse litem Ecclesiæ de hujus origine juris, ut advocatus regius quo Philippus Pulcher, hujus quidem juris vehemens assertor, ad illud tuendum usus est, ultro profiteatur ab Ecclesiæ concessione profectum : ut planè ac liquidò constet optimos principes id tantùm persuasum habuisse, à se optimo jure ac debitâ concessione gestum, quod ab antecessoribus manasse ad se intelligerent.

Quod si Ludovicus Magnus id quoque judicavit, jus illud ab antiquo in universum regnum regibus convenisse, neque adeo unquam ex communi lege regni alienari potuisse, aut ullâ temporum præscriptione violari : sit illud sanè dubium; sit pontifici manifestè falsum; sit, si lubet, iniquum : ad fidem pertinere quâ christianis sumus nec ullus dixerit; nec nostri antecessores, cùm teste pontifice tam strenuè hanc causam agerent, id unquam in medium attulere; aut reges fidem apostolico ori laudatam ad hæc levia quoque et minuta descendere vel suspicati sunt.

Nos verò aliquid amplius egimus; et si quid dubii in illo coronæ jure latere potuisset, planè sustulimus clarè et apertè professi cùm in congregationibus nostris, quod ipse quoque pontifex attestatur, tum in ipsâ epistolâ ad pontificem datâ, regaliæ onus eâ maximè parte quæ beneficiorum collationem spectat, non potuisse imponi nisi Ecclesiâ concedente vel saltem consentiente : quod à nobis pronuntiatum, ac per totam Galliam totumque christianum orbem divulgatum, neque rex ægrè tulit, neque tam apertâ juris ecclesiastici declaratione jus suum lædi aut imminui queritur. Quin nostra illa cessio, à summo pontifice tam acerbè vexata, clamat quàm certum haberemus illud jus regium ab Ecclesiæ auctoritate originem ducere, quod, vel amissâ causâ, nostrâ quoque concessione et consensione firmari, et extra omnem litis aleam poni potuisse judicaremus. An verò sineret rex suorum jurium scientissimus ac fortissimus vindex, ut quod plenè et absolutè juris regii esset, id quâcumque ratione in eum à nobis transferri jactaremus, ac non eam cessionem ut regiæ majestati contumeliosam aversaretur?

An verò quis meritò vel suspicari possit ab eo rege invadi ullam partem ecclesiasticæ potestatis, aut juri regio plenè et absolutè vindicari potuisse, qui edicto januarii tot ac tanta dimiserit, quod nobis agentibus ecclesiastico et episcopali juri nocitura intelligeret. Quare quisquis ille est qui in illo coronæ jure latere hæresim pontifici persuasit, metum deponat ille tandem, neque fateri erubescat ab eo errore tutam Ecclesiam, et antiquâ Gallorum declaratione, et pietate regis, et nostrâ quoque operâ, nostrâque doctrinâ, nostrâ etiam episcopali cessione præstari.

Quæ cùm ita sint, jam Ecclesiæ fidem ac fidei conjunctam certissimam morum regulam in tuto collocatam; atque adeo hanc causam in eâ parte versari disciplinæ quæ variari possit, quæque temperamenta non tantùm admittat, sed etiam postulet, certò ac liquidò constat; illudque fundamentum totius epistolæ institutique nostri inconcussum manet; quo quidem necesse est non modò corruant, sed etiam, audenter dicimus, nobis laudi vertantur quæcumque immerentibus ingesta sunt probra. Neque enim quidquam in Brevi apostolico aut vehementius allatum est, aut etiam plausibilius, quàm ut Yvonis Carnotensis, cujus dicta laudavimus, facta imitaremur. Nos verò propositum à sanctissimo pontifice exemplum admittimus, ac nobis gratulamur probari pontifici eum quem maximè secuti sumus temperandorum canonum et conciliandæ pacis auctorem. Hujus gesta præclara, hujus exilia et carceres in illâ turbulentissimâ contentione inter Urbanum II ac Philippum I fortiter toleratos, in mentem nobis à summo pontifice revocatos grato animo accipimus, quos et in epistolæ nostræ principio retuleramus. Suspecta enim fuisset in homine molli illa prudentia canonum modera-

trix, nec profectò à nobis laudari oportebat pacificè condescendentes auctores, nisi antea rebus pro Ecclesiâ fortiter gestis, non tantùm æquo et modesto, sed etiam magno et erecto animo fuisse constitisset.

Sed tamen cogitandum est quæ causa illa fuerit. Quid enim? An non constat à Philippo I, Evangelii legem apertè violatam, neque tantùm nullâ versâ causâ repudiatam uxorem suam, sed etiam alienam eamque cognatam, et indignissimè raptam, et publicè ductam; regem nec admonitum, nec increpatum ab infando facinore cohibere potuisse, et omnem morum regulam exemplo solvisse; cùm in eodem facinore et adulterium, et raptus, et incestus, et sacrilegium, et immane scandalum, omnia denique flagitia pariter et scelera concurrerent. Tum verò Evangelii causam suscipiente Urbano, si episcopi defuissent, et commaculari sinerent tali dedecore virginitatem Ecclesiæ; si condescendentes præposterè laudassent, et contra Evangelii legem ac necessarium disciplinæ vigorem indigna et impia temperamenta quæsissent; si denique bonorum damna, aut etiam exilia et carceres formidassent, quid jam impedimenti obstaret quominus in evangelicam disciplinam humana licentia impunè grassaretur? Meritò in eâ causâ episcopus Carnotensis non jam prudentiam canonum moderatricem, sed executricem evangelici præcepti sequitur auctoritatem, quippe cùm de lege Dei ageretur, ubi nulla relaxatio, nulla dispensatio est. Et id ultro profitetur : *Omnia enim*, inquit[1], *perferam pro lege Dei mei*. Attendite verba, sancti consacerdotes. Ideo nullam dispensationem admittit, quòd nimirum agatur de ipsâ lege Dei, quam infractam invictamque, ac pleno robore constare necesse sit.

Jam verò videamus quid in iis causis cogitet, ubi non de lege Dei, sed de ecclesiasticâ auctoritate ageretur : neque à Philippi I exemplo discedendum. Ubi enim hujus regis uxore mortuâ, res eò devenerat ut pellicem suam jam in legitimum conjugium posset adsciscere, si Ecclesiæ auctoritas accessisset; Ivo Carnotensis erga impium regem dispensandi auctor fuit[2]; et quod divina lex jam in tuto esset, canonum temperamenta ultro proposuit; non sanè mutatus, sed mutatâ personarum rerumque conditione alia consilia executus.

Sed quandoquidem Ivonis exempla et dicta placent, quid in aliâ causâ, eâque nostræ simillimâ, idem Ivo gesserit, tantisper consideremus. Nempe idem Urbanus II in Claromontano concilio, utique in Galliis facto cum ducentis episcopis fere Gallicanis, nemine repugnante, sanxerat. *Ne episcopus vel sacerdos regis, vel alicui laico in manu ligiam fidelitatem faceret*[3]; quam quidem fidelitatem fontem regaliæ esse harum rerum periti sciunt. Cùm rex et optimates postea contradicerent, et sub Paschali II Urbani successore ab archiepiscopo Remensi sacramentum exigerent; Ivo Carnotensis, quo in aliis causis nemo fidelior aut disciplinæ studiosior extitisset, idem in hâc causâ condescendendi auctor fuit; et archiepiscopum ad regem ipse deduxit, et sacramentum præstari voluit; et præclaram illam ad Paschalem epistolam à nobis commemoratam scripsit[4]; et quæ non evangelicâ sed ecclesiasticâ tantùm prohibitione constarent, quantâcumque canonum auctoritate firmata, omittere non dubitavit ob publicam pacem : nec tum discedi à lege; sed super ecclesiasticam legem observari caritatem, multis Scripturæ et Patrum testimoniis affirmavit. Quod si præter pacem alia quoque maxima bona retulisset; et remisso canonum rigore, majorem Ecclesiæ gloriam libertatemque peperisset, ejusque conditionem meliorem præstitisset, uti nos, non judiciorum nostrorum, sed temporum opportunitatibus à Deo prævisis et dispositis factum satis demonstravimus; quantâ fiduciâ ab æquo pontifice non jam veniam, sed laudem postulasset? Hujus dicta laudamus, hujus in re simili facta imitamur; imò singulari Dei beneficio superamus : hujus denique exemplo ab ipso pontifice comprobato, gesta quoque nostra tandem aliquando probanda confidimus; ac si res potiùs quàm verba attendantur, jam probata gloriamur.

Silentium nobis objicit sanctissimus pontifex; nec tantùm in hoc Brevi, sed etiam in aliis antecessorum nostrorum, meritis sanè laudibus, extollit fortitudinem : illos quidem hanc causam in simili periculo constitutam non semel apud superiores reges, imò apud hunc ipsum liberâ voce defendisse, et à regio conspectu victores discessisse, relatis etiam ab æquissimo rege præmiis pastoralis officii strenuè impleti; nos verò indecores, sine pugnâ, sine defensione victos, nec causâ cecidisse qui nec unquam stetissemus. Multa hic prætermittimus, quæ non tam ad antecessorum nostrorum commendationem, quàm ad nostram invidiam dicta videantur.

Neque enim antecessores nostri causam hanc in simili periculo defenderunt, cùm illi eam integram, nos verò judicio perditam desperatamque haberemus; nec victores unquam à regis conspectu recesserunt, qui dilato judicio ea tantùm impetrassent, quæ indefinito decreto nocitura potiùs quàm profutura essent : id actis probare, nullo operæ pretio, non aggredimur. Quod autem præclari viri ab æquissimo rege pastoralis officii bene gesti præmia reportarint, nihil sanè ad hanc causam, nisi quod vel eo constet et causam summâ libertate actam, et æquo animo auditam, postea tandem esse amissam; adeo jus regium ipsi regi regioque consilio certum est visum; et auditis omnibus nulla jam clero spes, prolato judicio, relicta erat.

Hæc verò omnia, si lubet, omittamus; graviora enim urgent : nempe quod scripsimus, datis ad pontificem litteris, sæcularem magistratum à nobis appellatum, à quo victi discesserimus. Id ita abominatur pontifex optimus, ut è litteris nostris expungi jubeat, *ne*, inquit, *in actis resideant ad nostri nominis dedecus sempiternum.* O nos miseros, quibus dedecori antecessorum quoque nostrorum gesta imputentur! Sanè ad pontificem scripsimus nos causâ cecidisse, et hâc quidem causâ totis sexaginta annis strenuè propugnatâ, in eo tribunali victos quod ipsi, antiquo regni more, appellassemus, in regio scilicet consistorio et apud regem ipsum : quæ à nobis prolata non præsentis cœtûs nostri peculiari nomine, sed cleri totius assumptâ quam gerimus personâ, res ipsa clamabat. Neque enim nos ipsi, sed nostri antecessores totis sexaginta annis hanc causam defenderunt · illi profecto non nos à parlamento Parisiensi ad regis consistorium rem totam detulimus; idque factum ab ipsis ipso anno 1608, cùm primùm de Parisiensis parlamenti decreto ad regem questi sunt; neque deinde illam causam apud alium judicem egerunt. Si tanta hæc culpa est, ut consciis inferat dedecus sempiternum, non nostra illa fuit. Nos tamen perscindimur atrocibus dictis : nostri sanè antecessores fortitudinis nomine commendantur; nos ipsorum quoque laudibus premimur; ac si eos ad invidiam nostram laudari oporteret, nec tam ut ipsi clari honestique haberentur, quàm ut splendore suo nos urerent, et infra se positos prægravarent. Quæ quò magis absunt à pontificis majestate et Innocentii mente, eò magis non in nos sed in pontificem peccarunt, qui tanto nomine ista scripserunt.

Jam si curæ graves et sollicitudo omnium ecclesiarum sinunt à summo pontifice et nostra et antecessorum gesta penitus introspici, satis apparebit et nos et illos gessisse quæ temporibus congruebant. Illi enim non immeritò regaliæ causam ad regem detulerunt, quam intelligerent jam inde ab initio in regiâ curiâ fuisse tractatam; et à trecentis annis innumera ejusdem curiæ decreta suppetebant, quibus ecclesiæ vel ab eâ libere vel eidem addictæ pronuntiarentur. Neque unquam pontificem eâ de re interpellatum prodebant annales; sed potiùs pontifices ultro fatebantur, auctoritate et appellatione regno consuetis, regaliæ causas à regiâ curiâ

1. *Epist.* XXXV. — 2. *Idem*, CXLIV. — 3. *Lab.*, *tom.* X, *Can.* XVII, *col.* 08. — 4. *Epist.* CXC.

solere decidi : atque hæc ipsa causa sexaginta annis toto regno celebrata, et publicè toties coram rege acta, neque per nuntios, neque per legatos apostolicæ sedis, neque per pontifices ad apostolicum tribunal revocata unquam fuit; neque antecessores nostri cum sede apostolica conjunctissimi, et rerum ecclesiasticarum strenui defensores, animum induxerunt ut hoc in negotio pontificiam implorarent opem; adeo infixum erat hæc in ipsâ Galliâ disceptari oportere.

Quid igitur victis faciendum fuit? Cùm sexaginta annis nihil prætermisissent quo causam tuerentur, an iterum litigare frustra et clamoribus agere, ac totum regnum, totamque adeo Ecclesiam commovere oportebat; neque ut loquendi, ita etiam tacendi tempus agnoscere, aut unquam audire illud, *tempus belli, et tempus pacis*[1]? An non è re ecclesiasticâ magis erat ab infaustâ litigatione convertere animum ad consilia pacis; et captatâ opportunitate, ab optimo rege recuperare quæcumque licuisset? Quid verò aliud noster cœtus præstitit? An igitur præstabat incendere clamoribus pontificium animum et concitare, quàm conciliare regem à quo meliora reportaremus; ac fortitudinis gloriam aucupari, negligere prudentiæ, et Ecclesiæ commoda, ubi locus esset, omittere? Non id postulabat credita Ecclesiæ dispensatio et vestræ nobis delegatæ vices, non in regem noster amor propensissimus et fides, non ipsa regis magnanimitas et pietas singularis, quem intelligeremus nihil unquam Ecclesiæ[2] malo animo sustulisse, et ultro etiam, si fandi tempora modumque nosceremus, potiora redditurum. Non id suadebant nostri antecessores invictâ fortitudine multa ausi, multa lucrati, sed interdum quoque temporibus servientes. Non id denique docebat ille fortissimus Ivo Carnotensis, cujus inter alia præclarè dicta illud etiam laudavimus : *Salvo fidei fundamento et communi morum regulâ, toleranda quædam, quædam etiam facienda quæ infirma videantur*[3]; neque adeo tantùm enitendum episcopis, ut fortitudinis gloriâ commendati, sed etiam ut christianâ prudentiâ utiles esse possint.

Nec minus nobis favent in epistolâ nostrâ relati Innocentius III, Benedictus XII, Bonifacius VIII : quorum quidem pontificum verba et exempla in epistolâ nostrâ diligenti et optimâ fide tractata qui consideraverit, an extranea causæ sint facilè judicabit. Certè constabit illud, à pontificibus ultro remissa pacis intuitu, quæ à regibus quoque intentato anathematis metu reposcenda censuissent; adeo gravia et necessaria videbantur. Cæterùm tanta res in Brevi pontificio uno verbo transigitur, memoratâ breviter lucubratione quam nec factam audivimus. Quod autem additur eximios illos pontifices in tuendâ contra principes sæculares ecclesiasticâ libertate, constantiores fuisse quàm ut eorum exempla possint errori nostro suffragari; primùm à pontifice parente optimo, sed in nos exasperato, postulamus, liceat nobis quærere summâ cum reverentiâ apostolici nominis : Ecquid necesse fuerit episcopos Gallicanos gravi erroris notâ dedecorari apud plebem gregesque commissos, quod in re controversâ, nullo catholicæ fidei ac sanæ doctrinæ periculo, compositionem utilem exitiosissimæ dissensioni anteponant? Deinde obtestamur ne contra sæculares principes Innocentio XI, tantâ modestiâ, tantâ benignitate pontifici, Bonifacii quoque VIII consilia placeant, aut ut ea magis placeant, quæ, pacis ac publicæ utilitatis intuitu, talis quoque pontifex indulgere voluit. Rogamus denique, et cùm pontifex viderit quos etiam episcopos summosque pontifices fortitudinis laude commendaverit, eos ex rigore canonum tanta relaxasse, ne pax necessaria sacerdotium inter et imperium scinderetur; nos eodem metu ad pacis consilia inflexos, neque tantùm pacem, verùm etiam alia ingentia commoda ex eo consilio reportantes, in paternum sinum lætus recipiat.

Posteaquam satis constitit utilia esse nostris ecclesiis cleroque universo, quæ vestro nomine et ejusdem cleri auctoritate gessimus, nec potuisse meliore conditione transigi hanc causam, quæ et ejusmodi esset et loco posita, ut æqua et ad pacem communemque utilitatem temperata consilia postularet; nemini dubium esse potest quin eam inire viam componendæ litis necesse haberemus, si id in nostrâ potestate esset.

Sed, inquiunt, superest an clerus Gallicanus nosque ejus nomine id agere potuerimus, quod adeo necessarium et è re nostrâ esset. Nostræ quidem potestati hæc obstare videbantur : primum quod Ecclesiæ res, idem enim de cæteris juribus statuendum, alienare non liceat episcopis sine Romani pontificis licentiâ et consensu : alterum, quod hæc à concilio generali Lugdunensi olim definita in dubium à nobis revocari non licebat : tertium, quod in hâc causâ pontifex appellatus; quare in negotio ad eum devoluto nihil nobis juri aut cognitionis jam relictum esset.

Primùm ergo inquiramus quid ad commutandas Ecclesiæ res antiquis decretis requiratur. Hoc sanè à magno Leone olim promulgatum, et juri quoque insertum : *Ne episcopus de ecclesiæ suæ rebus audeat quidquam vel donare, vel commutare, vel vendere, nisi ut meliora prospiciat; et cum totius cleri tractatu atque consensu, id eligat, quod non sit dubium ecclesiæ profuturum*[1]. Cùm hic à Leone duo decernantur; primum illud ad res ipsas spectat, *ut meliora prospiciant* : alterum ad agendi formam, *ut totius* cleri consensus habeatur. Primum illud à nobis præstitum satis demonstravimus : alterum profectò, de consensu cleri, nec in dubium revocatur.

Sanè additum esse postea decreto, *Ne quid episcopi de ecclesiarum jure concederent absque Romano pontifice*; adeo non negamus ut è re ecclesiæ, nostraque omnino esse ultro fateamur. Verùm ista imprimis in hoc negotio notari postulamus : primò in permutationibus quæ evidenter essent utiles, qualis hæc nostra est, hanc formam non exactè esse servatam, et plerasque per sese ex totius cleri consensu valuisse ipso decreto Leonis, ubi absque dubio esset Ecclesiæ profuturas : deinde aliam esse rationem eorum jurium quæ confessa essent, aliam eorum quæ in litem vocata et adversùs maximas potestates, totoque adversante regno, tuenda, et judicio quoque summâ auctoritate prolato essent amissa : has enim temporum necessitudines et extraordinarios casus consuetis legibus non esse comprehensos; sed semper licuisse quàm optimâ conditione transigere, cùm non eo discedatur ab Ecclesiæ jure, sed potiùs sit jus læsum, aut potiùs nullum, restituere in integrum, ac deinceps tutum præstare. Tertiò, in his spectandam casibus ipsam necessitatem et magnis negotiis utiles opportunitates et occasiones nunquam impunè neglectas; neque committendum, ut cùm statim maxima impetrare possis, ea longo tractatu ac solitis negotiorum ambagibus involvi ac periclitari sinas : sed tunc pro lege sit ipsa necessitas, ipsaque Ecclesiæ utilitas maturo consilio et communi deliberatione perspecta. Quæ qui attenderit, præclarè profectò à nobis gestam Ecclesiæ rem ultro fateatur.

Postremò si ad ipsos juris apices redigamur, nec quidquam peccasse nos fidenter asserimus. Sit enim additum Leonis decreto à nobis memorato, non posse quidquam è re ecclesiasticâ sine pontifice Romano concedi aut permutari : hoc quidem sit additum, ut duo illa priùs à Leone sancita robur obtineant, ut et cleri consensus sit necessarius, et id omnino fiat quod non sit dubium Ecclesiæ profuturum. Cùm ergo et noster et pontificis consensus stricto illo jure sit necessarius, quid nos peccavimus qui et consensum præstitimus, et quantùm in nobis fuit rem ipsam transegimus, et ad

1. *Eccl.*, III, 8.
2. M. Bossuet a mis ici en marge de son manuscrit ces mots : « Préoccupé par une opinion universelle sur son droit » (*Écrit. de Déforis*).
3. *Epist.* CCXIV.

1. *Epist.* XVII *ad univers. episc. per Sicil. constit.*

pontificem acta transmisimus, et his approbatis firmari Ecclesiæ pacem efflagitavimus? Quæ si minùs probarentur, non ea ut malè gesta et attentata temerè, rescindi oportebat; sed simpliciter rejici, ac ne rejici quidem si Ecclesiæ profutura essent; nam nec pupilli acta rejici aut improbari, si rem suam bene gesserit.

Quare pontificis approbationem nos quodam jure nostro et canonum auctoritate reposcere potuimus, quos manifestâ Ecclesiæ utilitate transegisse res ipsa demonstret, nec ipse pontifex in Brevi apostolico negaverit. Cùm enim epistolam nostram ad ipsum datam tam atrocibus verbis ubique insectetur, eam sanè partem intactam reliquit quâ professi sumus plura et majora nos retulisse quàm concessisse. Quod nisi verum agnoscerent qui pontificem in nos tanto studio instigarunt, quâ hîc eloquentiâ insurgerent? quàm nos exagitarent? quàm fervida et vehemens sese efferret oratio? Cùm enim tam graviter reprehensi simus quòd ea egerimus quæ à nobis fieri non potuisse contendunt, pontificis scilicet invisâ auctoritate, quantò acriùs inveherentur si nec utilissimè egissemus, si frustra jactaremus concessionem nostram, edicto januarii impetrato nixam, maximo Ecclesiæ emolumento fuisse? Quod profectò cùm taceant, rem ipsam à nobis bene gestam, canonicam tantùm agendi formam omissam fuisse profitentur. Id et purgavimus, et quod jam à pontifice canones postulent, demonstravimus, et concessionem nostram undique tutam præstitimus.

Neque nobis obsunt decreta Concilii Lugdunensis, sive illud XII in hâc quidem causâ toties celebratum, sive XXII, pontificiis litteris, ut videtur, indicatum. Ut enim omittamus quæ de XII in epistolâ ad pontificem scripta diximus, id nobis sufficit quod ita rem gessimus, ut non tam extensa quàm restricta regalia sit; nec tam sæculari potestati subjecerimus Ecclesiam, quàm majore et meliore parte, eâ scilicet quæ jurisdictionem spectat, absolutam præstaremus.

Neque jam valet illud quod appellatione factâ, reque ac pontificem delatâ, ejus judicium expectare deberemus, non autem ei causam etiam maximam suscipienti repugnare. Quid enim judici appellato nocet, si partes componant? An verò appellatio unius episcopi prohibere potuit quin universus clerus, cujus causa maximè agebatur, optimis conditionibus cum rege convenire, ecclesiasticam jurisdictionem asserere, seque à tanto periculo expedire posset? Pontifici verò causam nostram suscipienti adeo non obstitimus, ut publicè gratiis actis quòd eam suscepisset, ejus quoque consilia juvaremus. Quid enim cogitabat pontifex, nisi ut opitularetur Ecclesiæ laboranti? Quid autem nos[1] egimus, nisi ut Ecclesia magnis se difficultatibus exsolveret; ac projectis quibusdam, maxima recuperaret, libertatemque suam ac jurisdictionem optimâ sui parte vindicaret? An verò pontifici decorum eum fructum esse interventionis suæ, ut nostrâ scilicet concessione rescissâ, rex ea reposcat à nobis quæ edicto concessit, quæque ab antiquo, nullis pontificibus imò nec Innocentio XI reclamantibus, possidebat: præclarum verè facinus si amittantur, iterum, tanto studio nostro, tantâ pietate optimi regis tot ac tantæ ad Ecclesiæ auctoritatem revocatæ dignitates? An verò iis retentis quæ à rege concessa sunt, jam de concessione nostrâ litigandum erit, ac ludibrio habendæ maximæ ac beneficentissimæ in Ecclesiam potestates? Quæ non eò dicimus tanquam ab optimo rege aliquid metuamus: neque enim eum unquam rectè facti pœniteat, aut Ecclesiæ sanctè pièque reddita ad se revocare placeat; sed quò demonstremus deveniendum esse tandem ad consilia pacis, et à nobis gesta, quoquo id modo fiat, omnino firmanda.

Quæ cùm ita sint, sanctissimi præsules, magna nos spes tenet pacis Ecclesiæ: neque ab eâ spe Brevis apostolici quantumvis aspera verba nos abducunt: ad quæ intelligamus summum pontificem, non nisi occultatâ rerum veritate, adduci potuisse. Et quidem videtis quid de Brevi sentiendum, quàmque irritum cadat ex se, quo vel solo constet optima hujus causæ præsidia, et gestorum seriem pontifici optimo, non modò involutam, verùm etiam omnino tectam. Sed unde malum exortum, inde spes illucescit. Satis enim apparet habere nos pontificem, qui occultatâ veritate aliquanto tempore exasperari possit; cæterùm tantæ caritatis, tam apostolici pectoris, tam paterni animi, ut non omnia semper turbidis ingeniis permissa esse videantur. Qui sanè homines, sive inimico animo in nos agunt, vel privatis studiis, vel ab hujus regni hostibus occultè instigati, sive rem semel aggressos ad æquiora se referre piget pudetque; certè intelligant et opus fuisse dissimulatâ veritate ut tantas iras commoverent, et eam aliquando ad pontificiam sedem vel nostris clamoribus perrupturam.

Cæterum in cathedrâ Petri tantæ fortitudinis sedere pontificem, assiduè vigilantem, et in gradu stantem pro ecclesiasticâ libertate; ac semper paratum, jubente Domino, ambulare super aquas quantumvis turbidas et elatas, Ecclesiæ gratulamur: cui obedire omnia, ac sub ejus pedibus incurvari altitudinem sæculi vanè intumescentis, summa votorum est: sed tantam fortitudinem gravioribus malis objicere sese, nec pontificatum tantæ sanctitatis atque expectationis in impare negotio occupari totum, ex animo cupimus. Dabimus sanè operam, quantùm in nobis erit, ut opportunissimo tempore summâ cum reverentiâ ad sese prolatam veritatem intelligat, et ad consilia pacis pius ac paternus animus inflectatur.

Adjuvate nos orationibus vestris, pro pace Ecclesiæ mandato vestro assiduè laborantes. Pax enim à Christo est, pax nostra ipse Christus: ipse increpabit ventos, et imperabit mari, et repente fiet tranquillitas magna; ut pontifex quoque frustra trepidasse videatur. Neque vero dubitamus quin et preces publicas indicturi sitis et plebem hortaturi, ut in regis maximi ac religiosissimi consiliis, uti facit, acquiescat: neque quidquam metuant unquam in sedem apostolicam moliendum. Hæret enim tantæ sedi intimo corde Gallicana ecclesia; et quò magis eam potestatem ad antiquos canones et Christi instituta exigendam putat, eò magis animo atque visceribus infixam habet. Dabit Deus vestris plebisque catholicæ precibus, ut in apostolico ordine quàm maximâ apostolicæ sedis reverentiâ vigeat, nulloque decreto tantæ potestatis communem dignitatem pacemque tueamur. Quâ sanè reverentiâ, more majorum, pro ecclesiæ Gallicanæ et episcopatûs juribus decertaverimus, missa nuper ad vos acta testantur. Eo ab obsequio nunquam discessuros, nihil nos necesse est dicere, cùm à nemine in dubium revocetur. Quare, ut egimus, ita porro agemus, et regi pacis cupidissimo summâ fide obsecundabimus; idque eventurum speramus, ut ejus auspiciis et promoveamus sanctum pacis opus, neque deveniamus unquam ad extrema illa remedia juris, quæ nec unquam dimitti, nec nisi summâ necessitate adhiberi par est.

Quod autem sanctus pontifex metuit, ne de manibus nostris pessumdatæ et laceratæ Ecclesiæ sanguis requiratur; sanè recordetur quod sanctus Irenæus unus ex antecessoribus nostris antecessori ejus sancto Victori scripserit: *Laceratur Ecclesia non tantùm ab iis qui mala obstinatè, sed etiam ab iis qui bona quædam plus æquo urgeant;* nedum abjicere liceat quæ non modo nullo Ecclesiæ malo, sed etiam maximo fuerint commodo comparata.

1. On lit ici en marge du manuscrit ces mots également écrits de la main de M. Bossuet : « Remarquez que le pape ne dit rien de tout ceci dans ses brefs : nous, mieux instruits, avons touché là où est le grand mal » (*Edit. de Déforis*).

EPISTOLA
CONVENTUS CLERI GALLICANI
ANNO 1682,
AD UNIVERSOS PRÆLATOS
ECCLESIÆ GALLICANÆ.

Archiepiscopi et episcopi cæterique ecclesiastici viri à Clero Gallicano deputati, mandato regio Parisiis congregati, archiepiscopis et episcopis in toto Galliarum regno constitutis, salutem.

REVERENDISSIMI AC RELIGIOSISSIMI CONSACERDOTES.

NON vos latet concussam aliquatenus nuper fuisse Ecclesiæ Gallicanæ pacem, quandoquidem nos misit vestræ fraternitatis caritas ad illud periculum propulsandum.

Fidenter cum beato Cypriano pronuntiamus, carissimi collegæ, *Christum*, ut *unitatem manifestaret, unam cathedram constituisse, et unitatis originem ab uno incipientem suâ auctoritate disposuisse; eumque qui cathedram Petri, super quam fundata est Ecclesia, deserit, in Ecclesiâ non esse; qui verò Ecclesiæ unitatem non tenet, nec fidem habere*[1]. Quare nihil nobis antiquius fuit statim atque *congregati sumus in nomine Christi*[2], quàm ut *unius corporis*[3], quod nos omnes esse inclamat apostolus, *unus esset spiritus, nec essent in nobis schismata*[4], nedum vel minima cum totius Ecclesiæ capite dissensionis suspicio. Hoc autem eò magis pertimuimus, honoratissimi præsules, quòd eum pontificem impræsentiarum nobis providit Deus optimus maximus, quem ob eximias, quibus abundè præditus est, omnium pastoralium virtutum dotes, non modò Ecclesiæ petram; sed etiam tanquam *fidelium* atque *in omnibus exemplum bonorum operum*[5], debemus jure merito venerari.

Hanc nostræ concordiæ, et ad tuendam Ecclesiæ unitatem conspirationis ideam, tam piè, tam doctè, tam facundè in omnium nostrum animis præformavit illustrissimus orator, qui primus quasi nostrorum comitiorum os aperuit, dum Spiritûs sancti gratiam et auxilium communibus votis, sacrificante illustrissimo Parisiensi archiepiscopo, nostro dignissimo præside, invocavimus; ut inde nostri conventus felicissimum exitum ominati sint universi.

Non dubitamus equidem, consacerdotes reverendissimi, quin pergratum vobis fuerit, quod à regis nostri christianissimi pietate obtinuimus, quodque vicissim ad pacem servandam, ac tanti principis gratiam conciliandam, simul et ad memoris nostri animi testificationem rependimus; quodque tandem scripsimus ad sanctissimum pontificem. Sed operæ pretium esse duximus aliquid ulterius explicare, ne quid unquam contingat, quod possit Ecclesiæ quietem ordinisque tranquillitatem tantisper commovere.

Sanè, cùm vel ad levissimam discordiæ umbram unusquisque nostrum exhorruerit, existimavimus maximè nos Ecclesiæ unitati profuturos si certas regulas conderemus, vel potiùs antiquas in fidelium memoriam revocaremus, quibus tota Ecclesia Gallicana, quam *nos regere posuit Spiritus sanctus*[6], ita secura esset; ut nemo unquam vel deformi assentatione, vel abruptâ falsæ libertatis cupiditate, *terminos transgrederetur quos posuerunt patres nostri*[7]; sicque nos ab omni dissensionis periculo explicata veritas liberaret.

Quandoquidem verò non modò tenemur catholicorum paci studere, sed etiam procurandæ eorum reconciliationi, qui *à Christi sponsâ segregati adulteræ conjuncti sunt, et à promissis Ecclesiæ separati*[1]; adhuc ea ratio nos impulit, ut eam aperiremus quam veram esse arbitramur catholicorum sententiam: sic enim factum iri speravimus, ut *nemo amplius fidelium fraternitatem mendacio fallat, aut fidei veritatem perfidâ prævaricatione corrumpat*. Et qui in Romanam Ecclesiam, erroris nobis afficti specie, velut in reprobatam Babylonem hactenus debacchati sunt, quia mentem nostram vel ignorarunt, vel se ignorare simularunt, detractâ tandem falsitatis larvâ, à calumniis suis in posterum temperent, et in suo schismate, quod *tanquam ipsâmet idololatriâ detestabilius crimen*[2] execratur Augustinus, diutius non perseverent.

Profitemur itaque, illustrissimi præsules, quamvis *duodecim, quos elegit Jesus et apostolos nominavit*[3], sic ad regendam *in solidum* suam Ecclesiam constituerit, ut essent *pari*, sicut loquitur sanctus Cyprianus, *honoris et potestatis consortio præditi*[4], primatum tamen Petro divinitus fuisse concessum; quod et ab Evangelio discimus, et tota docet ecclesiastica traditio. Quare in Romano pontifice, Petri successore, *summam, licet non solam*, cum beato Bernardo[5], *à Deo institutam apostolicam potestatem* venerati, servato crediti nobis Christi sacerdotii honore, claves primùm uni traditas esse, et unitati servarentur, cum sanctis patribus, Ecclesiæque doctoribus prædicamus; sicque summorum pontificum, seu quoad fidem, seu quoad generalem disciplinæ morumque reformationem, decretis fideles omnes censemus esse obnoxios, ut supremæ illius spiritualis potestatis usus per canones totius orbis observantiâ consecratos, determinandus moderandusque sit: si quà autem ex ecclesiarum dissensione gravis difficultas emerserit, *major*, ut loquitur Leo Magnus[6], *ex toto orbe sacerdotum numerus congregetur, generalisque synodus celebretur, quæ omnes offensiones ita aut repellat aut mitiget, ne ultra aliquid sit vel in fide dubium, vel in caritate divisum*.

Cæterùm, fratres religiosissimi, cùm respublica christiana non sacerdotio tantùm, sed etiam regnum et sublimiorum potestatum imperio gubernetur; ita quoque ut prospeximus, ne schismatibus dividatur Ecclesia, sic et debuimus omnibus imperii tumultibus, populorumque motibus obviam ire, in eo præsertim regno, in quo tot olim, specie religionis, perduelliones exortæ sunt, ac propterea regiam auctoritatem, quoad temporalia, à pontificiâ liberam esse pronuntiavimus; ne si fortè ecclesiastica potestas crederetur aliquid moliri quod temporalem minueret, christiana tranquillitas turbaretur.

Rogamus porrò fraternitatem pietatemque vestram, reverendissimi præsules, ut quondam concilii Constantinopolitani primi patres rogabant Romanæ synodi episcopos, ad quos synodalia sua gesta mittebant; ut de iis, quæ ad Ecclesiæ Gallicanæ perpetuò sartam tectam conservandam pacem explicuimus, nobis congratulemini[7]; et idem nobiscum sentientes, eam quam communi consilio divulgandam esse censuimus, doctrinam in vestris singuli ecclesiis, atque etiam universitatibus et scholis vestræ pastorali curæ commissis, aut apud vestras diœceses constitulis, ita procuretis admitti, ut nihil unquam ipsi contrarium doceatur. Sic eveniet ut quemadmodum, Romanæ synodi patrum consensione, Constantinopolitana universalis et œcumenica synodus effecta est, ita et communi nostrûm omnium sententiâ noster consessus fiat nationale totius regni concilium; et quos ad vos mittimus doctrinæ nostræ articuli, fidelibus venerandi et nunquam intermorituri Ecclesiæ Gallicanæ canones evadant.

1. *S. Cypr., lib. de Unit. Eccl.* — 2. *Matth.*, XVIII. — 3. *Ephes.*, IV. — 4. *I. Cor.*, I. — 5. *I. Tim.*, IV; *Tit.*, II. — 6. *Act.*, XX. — 7. *Prov.*, XXII.

1. *S. Cypr., lib. de Unit. Eccl.* — 2. *S. Aug., Ep.* XLIII. — 3. *Lucæ* VI. — 4. *S. Cypr., de Unit. Eccl.* — 5. *S. Bern., lib.* III *de Cons.* — 6. *S. Leo, Ep.* XXXIX *ad Th. Aug.* — 7. *Epist. Synod. Conc. Const* I, *ad Conc. Rom.*

Optamus vos semper in Christo bene valere, precamurque Deum immortalem, ut vestram fraternitatem, ad Ecclesiæ suæ bonum, florentem et incolumem servet.

Vobis addictissimi collegæ archiepiscopi et cæteris et ecclesiastici viri à Clero Gallicano deputati.

FRANCISCUS, archiepisc. Parisiensis, præses.

De mandato illustrissimorum et reverendissimorum archiepiscoporum, episcoporum, totiusque cœtus ecclesiastici in comitiis generalibus Cleri Gallicani Parisiis congregati.

MAUCROIX, canonicus Remensis, à secretis.

COURCIER, theolog. eccl. Parisiensis, à secretis.

Parisiis, 14 kalend. april. ann. 1682.

DECRETUM DE MORALI DISCIPLINA,

QUOD ERAT A CLERO GALLICANO PUBLICANDUM IN COMITIIS GENERALIBUS ANNI 1682.

MORALEM theologiam decus maximum ac præcipuum fructum evangelicæ prædicationis, his posteris temporibus pravâ ingeniorum licentiâ ac subtilitate corruptam, *mutatumque in scoriam argentum optimum*[1] ac probatissimum christianæ disciplinæ, dudum boni omnes, totaque Ecclesia ingemiscit. Quo animarum periculo permotæ doctissimæ ac celeberrimæ theologiæ facultates, maximè verò Parisiensis, pro officio suo gliscentem in dies novandi libidinem represserunt. Fratres quoque nostri Presbyteri ecclesiarum, vocem suam exaltaverunt in viis Sion, atque episcopos in altiore speculâ constitutos assiduis efflagitationibus excitarunt. Qui quidem, pro loci sui auctoritate, valentiore manu *gladium spiritûs assumpserunt, quod est verbum Dei*[2], *ad dirumpenda cervicalia et pulvillos inani arte consutos sub omni cubito manûs*[3] : ne infelices animæ in morte obdormiscerent, ac per falsæ pacis somnium, ad æterna supplicia traherentur, ubi jam *vermis eorum non moreretur, et ignis non extingueretur*[4].

Neque tantùm episcopi, præsertim Gallicani, in suis diœcesibus ascenderunt ex adverso, sed et plenitudo exercitûs Israel, clerus scilicet universus Parisiis congregatus, gravissimo judicio suo damnavit perversam ac falsi nominis scientiam, quâ instructi homines, *non jam accommodarent mores suos ad evangelicæ doctrinæ normam, sed et ipsam potiùs regulam ac sancta mandata ad cupiditates suas inflecterent ac detorquerent, novâque et inani philosophiâ christianam disciplinam in academicas quæstiones ac dubias fluctuantesque sententias verterent*[5].

Illud verò judicium sancti Caroli Borromæi commonitionibus ad confessarios datis præfixum, ad collegas suos sanctos Ecclesiarum Gallicanarum episcopos transmiserunt, ac deploratâ sæculi cæcitate, id quoque indoluerunt, quod in ipso comitiorum exitu, oppressi negotiis, congruâ medicinâ pestiferam doctrinam exscindere non potuerint. Quibus sanè verbis ea remedia non omisisse, sed in opportuniora tempora distulisse, eamque provinciam secuturis conventibus demandasse visi sunt.

Neque in eo discrimine Romana Ecclesia omnium Ecclesiarum mater, ac sanæ doctrinæ magistra conticuit. Nullius est enim tam ferreum pectus, cui lacrymas non excutiat paterna illa oratio felicis memoriæ Alex. VII, quâ *magno animi sui mœrore testatur complures opiniones christianæ disciplinæ relaxativas, atque animarum perniciem inferentes, partim antiquatas iterum suscitari, partim noviter prodire, ac summam illam luxuriantium ingeniorum licentiam in dies magis excrescere, per quam in rebus ad conscientiam pertinentibus modus opinandi irrepsit alienus omnino ab evangelicâ simplicitate sanctorumque patrum doctrinâ, et quem si pro rectâ regulâ fideles in praxi sequerentur, ingens eruptura esset christianæ vitæ corruptela*[1]. Neque verò satis fuit sanctissimo pontifici, novam hanc methodum ludificandæ conscientiæ atque involvendæ veritatis, hoc est, ipsum mali detexisse fontem; sed exitiabilis doctrinæ rivulos insectatus, complures propositiones, *ut minimum tanquam scandalosas*, non probatis aliis quæ occurrere possent, *sub interminatione divini judicii, atque excommunicationis pœnâ, à quâ nemo posset præterquàm in articulo mortis, nisi à Romano pontifice absolvi, damnavit et prohibuit.* Quod salubre opus Innoc. XI pro suâ pietate prosecutus, alias longè plures, parique doctrinæ ac diligentiæ laude selectas, nec probatis aliis, sub iisdem pœnis damnavit et prohibuit; dumque eas omnes *ut minimum tanquam scandalosas et in praxi perniciosas* damnandas censuit, non tantùm à libris ac prædicatione, sed ab omni etiam vitâ christianâ procul amandandas judicavit.

Atque utinam sanctissimi pontifices decretum formulis nostro usu receptis, quæque ad universas Ecclesias pertinerent, infandam doctrinam proscripsissent. Sed dum speramus fore, ut Innoc. XI tantum opus, tanto pontifice dignum, more majorum, sedis apostolicæ plenâ auctoritate perficiat, et adversùs perniciosissimas novitates gladio Petri dextras omnium armet antistitum, nos archiepiscopi et episcopi Parisiis permissu regio congregati, Ecclesiam Gallicanam repræsentantes, unà cùm cæteris ecclesiasticis viris nobiscum deputatis, ne dirum virus serperet, ac Satanæ laqueis incautæ animæ caperentur, rei gravitate, totque episcoporum, et quod est maximum, summorum pontificum exemplo atque auctoritate permoti, has propositiones à prædictis pontificibus damnatas, primùm, ut magis in promptu essent, in certa capita redigendas, tum, ad ampliorem cleri et christianæ plebis informationem, suis quasque censuris notandas esse duximus. Absit autem cæteras haud leviore notâ dignas, approbare credamur, præsertim verò eas quas censuris pontificiis reprobatas, quòd ad mores nostros minùs pertinerent, aut in his partibus minùs pervulgatæ essent, hic commemorare nihil necesse habuimus. Addidimus aliquas unde gregibus nostris certam perniciem meritò timeremus; atque ut errores non tantùm notarentur, sed etiam suppeteret certa doctrina quâ coargui possent, nos quædam selegimus, quæ et illustria maximè

1. Is., I, 22. — 2. *Ephes.*, VI, 17. — 3. *Ezech.*, XIII, 18 *et seq.* — 4. *Marc.*, IX, 43. — 5. *Conv. Cleri Gallic.* 1655. *Epist. ad Episcop., etc., præfixa editioni libelli cui titulus* : Instruct. de saint Charles aux confesseurs.

1. *Decret. Alex. VII*, 24 *septemb.* 1665, *in præfat.*

essent et præsenti corruptelæ sanandæ cohibendæque opportunissima esse viderentur. Sequuntur autem damnatæ propositiones.

PARS PRIMA DECRETI,

CONTINENS DAMNANDAS PROPOSITIONES[1].

I. *De virtutibus theologicis.*

1. Homo nullo unquam suæ vitæ tempore tenetur elicere actum fidei, spei et caritatis, vi præceptorum divinorum ad eas virtutes pertinentium.
2. Fides non censetur cadere sub præceptum speciale et secundùm se.
3. Satis est actum fidei semel in vitâ elicere.

De fidei professione.

4. Si à potestate publicâ quis interrogetur, fidem ingenuè confiteri, ut Deo et fidei gloriosum consulo; tacere, ut peccaminosum per se non damno.

De assensu supernaturali in rebus fidei.

5. Voluntas non potest efficere ut assensus fidei in seipso, sit magis firmus quàm mereatur pondus rationum, ad assensum impellentium.
6. Hinc potest quis prudenter repudiare assensum quem habebat supernaturalem.
7. Assensus fidei supernaturalis et utilis ad salutem, stat cum notitiâ solùm probabili revelationis, imò cum formidine quâ quis formidat ne non sit locutus Deus.

De rebus explicitâ fide credendis.

8. Non nisi fides unius Dei necessaria videtur necessitate medii, non autem explicita remuneratoris.
9. Fides latè dicta ex testimonio creaturarum similive motivo ad justificationem sufficit.
10. Absolutionis capax est homo, quantumvis laboret ignorantiâ mysteriorum fidei, et etiam si per negligentiam etiam culpabilem nesciat mysterium sanctæ Trinitatis et Incarnationis Domini nostri J. C.
11. Sufficit illa mysteria semel credidisse.

II. *De Dei dilectione.*

12. An peccet mortaliter qui actum dilectionis Dei semel tantùm in vitâ eliceret condemnare non audemus.
13. Probabile est ne singulis quidem rigorosè quinquenniis per se obligare præceptum charitatis erga Deum.
14. Tum solùm obligat quando tenemur justificari, et non habemus aliam viam quâ justificari possumus.
15. Præceptum amoris Dei per se tantùm obligat in articulo mortis.
16. Præceptum amoris Dei et proximi non est speciale, sed generale, cui per aliorum præceptorum adimpletionem satisfit.

III. *De proximi dilectione.*

18. Non tenemur proximum diligere actu interno et formali.
19. Præcepto proximum diligendi satisfacere possumus per solos actus externos.
20. Si cum debitâ moderatione facias, potes absque peccato mortali, de vitâ alicujus tristari et de illius morte naturali gaudere, illam inefficaci affectu petere et desiderare, non quidem et displicentiâ personæ, sed ob aliquod temporale emolumentum.
21. Licitum est absoluto desiderio cupere mortem patris, non quidem ut malum patris, sed ut bonum cupientis, quia nimirum ei obventura est pinguis hæreditas.

1. Numerus margini appositus eas indicat propositiones quas Clerus Gallicanus, in comitiis anni 1700, censurâ notavit, et quo sunt ordine damnatæ, duabus quandoque in unam coactis.

22. Licet matri optare mortem filiarum, quas dotare non possit.

IV. *De festis.*

23. Præceptum servandi festa non obligat sub mortali, seposito scandalo, si absit contemptus. 26

V. *De homicidio.*

24. Licitum est filio gaudere de parricidio parentis à se in ebrietate perpetrato, propter ingentes divitias inde ex hæreditate consecutas. 27
25. Est licitum religioso vel clerico, calumniatorem gravia crimina de se, vel de suâ religione spargere minitantem occidere, quandò alius modus defendendi non suppetit, uti suppetere non videtur, si calumniator sit paratus vel ipsi religioso vel ejus religioni, publicè et coram gravissimis viris prædicta impingere, nisi occidatur. 28
26. Licet interficere falsum accusatorem, falsos testes, ac etiam judicem à quo iniqua certò imminet sententia, si aliâ viâ non potest innocens damnum evitare. 29
27. Non peccat maritus occidens propriâ auctoritate uxorem in adulterio deprehensam. 30
28. Fas est viro honorato occidere invasorem qui nititur calumniam inferre, si aliter hæc ignominia vitari nequit. Idem quoque dicendum si quis impingat alapam, vel fuste percutiat, et post impactam alapam, vel ictum fustis fugiat. 31
29. Regulariter possem occidere furem pro conservatione unius aurei. 34
30. Non solùm licitum est defendere defensione occisivâ quæ actu possidemus, sed etiam ad quæ jus inchoatum habemus et quæ nos possessuros speramus.
31. Licitum est tam hæredi quàm legatario, contra injustè impedientem ne vel hæreditas adeatur, vel legata solvantur lethaliter defendere, sicut et jus habenti in cathedram vel præbendam, contra eorum possessionem injustè impedientem. 35
32. Licet procurare abortum ante animationem fœtus, ne puella deprehensa gravida occidatur aut infametur. 32
33. Videtur probabile omnem fœtum quamdiu in utero est, carere animâ rationali, et tum primùm incipere eamdem habere cum paritur, ac consequenter dicendum erit in nullo abortu homicidium committi. 33
34. Vir equestris ad duellum provocatus, potest illud acceptare, ne timiditatis notam apud alios incurrat. 40
35. Potest etiam duellum inferre, si non aliter honori consulere possit. 41

VI. *Circa castitatem.*

36. Est probabilis opinio quæ dicit esse tantùm veniale osculum habitum ob delectationem carnalem et sensibilem quæ ex osculo oritur, secluso periculo consensûs ulterioris et pollutionis.
37. Non est obligandus concubinarius ad ejiciendam concubinam, si hæc nimis utilis esset ad oblectamentum concubinarii, dum deficiente illâ, nimis ægrè vitam ageret, et aliæ epulæ concubinarium tædio magno afficerent, et alia famula nimis difficilè inveniretur. 90
38. Tam clarum videtur fornicationem secundùm se nullam involvere malitiam et solùm esse malum, quia interdicta, ut contrarium omnino rationi dissonum videatur. 42
39. Mollities jure naturæ prohibita non est, unde, si Deus eam non interdixisset, sæpe esset bona et aliquando obligatoria sub mortali.
40. Copula cum conjugatâ, consentiente marito, non est adulterium, adeoque sufficit in confessione dicere se esse fornicatum. 43

VII. *De furto, turpi lucro, et judicum corruptelis.*

41. Permissum est furari, non solùm in extremâ necessitate, sed etiam in gravi. 45
42. Famuli et famulæ domesticæ possunt occultè 46

heris suis surripere ad compensandam operam suam, quam majorem judicant salario.

47 43. Potest uxor viro surripere pecuniam, etiam ad ludendum, si mulier talis sit conditionis, ut ludus honestus pari loco cum alimentis et victu habeatur.

48 44. Non tenetur quis sub pœnâ peccati mortalis restituere quod ablatum est per pauca furta quantumcumque sit magna summa totalis.

49 45. Qui alium movet aut inducit ad inferendum grave damnum tertio, non tenetur ad restitutionem illius damni illati.

50 46. Etiamsi donatario perspectum sit bona sibi donata à quopiam eâ mente ut creditores frustretur, non tenetur restituere, nisi eam donationem suaserit, vel ad eam induxerit.

51 47. Incantatores, aliique ejusmodi deceptores, et pessimis quibusque artibus captantes lucrum, licitè servare possunt bona iis mediis acquisita.

52 48. Quando litigantes habent pro se opiniones æquè probabiles, potest judex pecuniam accipere pro ferendâ sententiâ in favorem unius pro alio.

53 49. Possunt judices accipere munera à litigantibus, nec tenentur restituere quæ acceperint ad pronuntiandam sententiam.

VIII. *De usurâ.*

54 50. Contractus Mohatra (*id est, ille contractus quo à mercatore res majore pretio ad certum tempus solvendo distrahuntur, ac statim ab eodem, stante eo contractu, minore pretio, præsente pecuniâ redimuntur*), licitus est, etiam respectu ejusdem personæ et cum contractu redivenditionis prævè inito, cum intentione lucri.

55 51. Cùm numerata pecunia pretiosior sit sperandâ, et nemo sit qui non majoris faciat pecuniam præsentem quàm futuram, potest creditor aliquid ultra sortem à mutuatario exigere, et eo titulo ab usurâ excusari.

56 52. Usura non est dum ultra sortem aliquid exigitur tanquam ex benevolentiâ et gratitudine debitum, sed solùm si exigatur tanquam ex justitiâ debitum.

57 53. Licitum est mutuanti aliquid ultra sortem exigere, si se obliget ad non repetendam sortem usque ad certum tempus.

58 54. Tam licet ex alienatione per aliquot annos censum annuum exigere, quàm licet exigere censum perpetuum ex alienatione perpetuâ.

55. Promissiones obligatoriæ quibus supra sortem certo tempore solvendum aliquod lucrum exigitur, majori animositate quàm ratione condemnantur.

56. Usura est recipere aliquid rationi mutui, non autem ratione periculi recuperandæ sortis, neque ullus potest ita esse securus, quin possit aliquod intervenire periculum, vel saltem aliqua difficultas vel labor in re habendâ.

57. Datâ pecuniâ ex certo contractu, altero contractu licet de certo emolumento pacisci : tum tertio contractu minore emolumento pacisci, ut sibi de periculo caveatur; neque id est usurarium, etiam si posteriores contractus in ipso exordio ineundæ societatis intenti sint, nec ulla ratio reddi potest cur non liceat statim inire hunc postremum contractum.

IX. *De falso testimonio, mendacio et perjurio.*

58. Vocare Deum in testem mendacii levis, non est tanta irreverentia propter quam velit aut possit damnare hominem.

60 59. Cum causâ licitum est jurare, sine animo jurandi, sive res sit levis, sive sit gravis.

64 60. Si quis vel solus, vel coram aliis, sive interrogatus, sive propriâ sponte, sive recreationis causâ, sive quocumque alio fine juret se non fecisse aliquid, quod reverâ fecit, intelligendo intra se aliquid aliud quod non fecit, vel aliam viam ab eâ, in quâ fuit, vel quovis aliud additum verum, reverâ non mentitur, nec est perjurus.

65 61. Causa justa utendi his amphibologiis est, quoties id necessarium aut utile est ad salutem corporis, honorem, res familiares tuendas, vel ad quemlibet alium actum virtutis, ita ut veritatis occultatio censeatur tunc expediens et studiosa.

62. Qui mediante commendatione, vel munere, ad magistratum vel officium publicum promotus est, poterit cum restrictione mentali præstare juramentum quod de mandato regis à similibus solet exigi, non habito respectu ad intentionem exigentis, quia non tenetur fateri crimen occultum.

X. *De calumniâ.*

63. Quidni nonnisi veniale sit detrahentis auctoritatem magnam sibi noxiam falso crimine elidere.

64. Probabile est non peccare mortaliter, qui imponit 67
falsum crimen alicui, ut et suam justitiam et honorem defendat; et si hoc non sit probabile, vix ulla erit opinio probabilis in theologiâ.

XI. *De adjuvantibus ad scelera.*

65. Famulus qui submissis humeris scienter adjuvat 68
herum suum ascendere per fenestras ad stuprandam virginem, et multoties ei subservit deferendo scalam, aperiendo januam, aut quid simile cooperando, non peccat mortaliter, si id faciat metu notabilis detrimenti, puta ne à domino malè tractetur, ne torvis oculis aspiciatur, ne domo expellatur.

XII. *De simoniâ et beneficiis conferendis*

66. Non est contra justitiam beneficia ecclesiastica 69
non conferre gratis, quia collator conferens illa beneficia ecclesiastica, pecuniâ interveniente, non exigit illam pro collatione beneficii, sed veluti pro emolumento temporali quod tibi conferre non tenebatur.

67. Dare temporale pro spirituali non est simonia, 70
quando temporale non datur tanquam pretium, sed duntaxat tanquam motivum conferendi, vel efficiendi spirituale, vel etiam quando spirituale sit solùm gratuita compensatio pro spirituali, aut è contra.

68. Et id quoque locum habet, etiam si temporale sit 71
principale motivum dandi spirituale, vel etiam si sit finis rei spiritualis, sic ut illud pluris æstimetur quàm res spiritualis.

69. Cùm dicit Concilium Tridentinum eos alienis 72
peccatis communicantes mortaliter peccare, qui non quos *digniores* et Ecclesiæ *magis utiles* ipsi judicaverint, ad ecclesias promovent; concilium vel primò videtur per hos *digniores*, non aliud significare velle nisi dignitatem eligendorum, sumpto comparativo pro positivo; vel secundò locutione minùs propriâ, ponit digniores ut excludat indignos, non verò dignos; vel tantùm loquitur tertiò, quando fit concursus.

XIII. *De simulatâ sacramentorum administratione.*

70. Urgens metus gravis est causa justa sacramentorum administrationem simulandi.

XIV. *Circa sacrum Eucharistiæ sacramentum et Missæ sacrificium.*

71. Satisfacit præcepto Ecclesiæ de audiendo sacro, 73
qui duas ejus partes, imò quatuor simul à diversis celebrantibus audit.

72. Eidem præcepto satisfit per reverentiam exterio- 74
rem tantum, imò licet voluntariè in alienâ, imò et pravâ cogitatione defixo.

73. Præcepto communionis annuæ satisfit per sacrile- 75
gam Domini manducationem.

74. Frequens confessio et communio, etiam in his qui 76
gentiliter vivunt, est nota prædestinationis.

XV. *Circa confessionem sacramentalem.*

75. Qui habuit copulam cum solutâ, satisfacit confes-
sionis præcepto, dicens : Commisi cum solutâ grande peccatum contra castitatem.

76. Peccata in confessione omissa seu oblita ob instans periculum vitæ, aut ob aliam causam, non tenemur in sequenti confessione exprimere.

77. Qui facit confessionem voluntariè nullam, satisfacit præcepto Ecclesiæ.

78. Qui beneficium curatum habent, possunt sibi eligere in confessarium simplicem sacerdotem non approbatum ab ordinario.

79. Mandatum Concilium Tridentini, factum sacerdoti sacrificanti ex necessitate cùm peccato mortali, confitendi quamprimùm, est consilium, non præceptum.

80. Illa particula *quamprimùm* intelligitur, cùm sacerdos suo tempore confitebitur.

81. Non tenemur confessario interroganti fateri peccati alicujus consuetudinem.

82. Si confessarius petat quantitatem furti, pœnitens potest dicere : Non teneor ad hoc confitendum.

83. Licet sacramentaliter absolvere dimidiatè tantùm confessos, ratione magni concursùs pœnitentium, qualis, verbi gratiâ, potest contingere in die magnæ alicujus festivitatis aut indulgentiæ.

84. Tenetur sacerdos in confessione judicare secundùm opinionem pœnitentis.

XVI. *Circa pœnitentium absolutionem et dispositiones pœnitentis, maximè circa occasiones proximas.*

85. Pœnitens potest propriâ auctoritate sibi substituere alium qui loco ipsius pœnitentiam adimpleat.

86. Absolvi potest pœnitens nullâ satisfactione impositâ, sed in purgatorium dilatâ.

87. Probabile est sufficere attritionem naturalem, modo honestam.

88. Pœnitenti habenti consuetudinem peccandi contra legem Dei, naturæ aut Ecclesiæ, etsi emendationis spes nulla appareat, nec est deneganda, nec differenda absolutio, dummodo ore proferat se dolere et proponere emendationem.

89. Potest aliquando absolvi, qui in primâ occasione peccandi versatur, quam potest et non vult omittere, quinimo directè et ex proposito quritæ aut ei se ingerit.

90. Proxima occasio peccandi non est fugienda, quando causa aliqua utilis aut honesta non fugiendi occurrit.

91. Licitum est quærere directè occasionem proximam peccandi, pro bono spirituali vel temporali nostro, vel proximi.

92. Nemo tenetur vitare occasionem proximam cum magno suo detrimento.

XVII. *Circa jejunium.*

93. Frangens jejunium Ecclesiæ ad quod tenetur, non peccat mortaliter, nisi ex contemptu vel inobedientiâ hoc faciat, puta quia non vult se subjicere præcepto.

94. In die jejunii qui sæpius modicum quid comedit, etsi notabilem quantitatem in fine comederit, non frangit jejunium.

95. Omnes officiales qui in republicâ corporaliter laborant, sunt excusati ab obligatione jejunii, nec debent se certificare an labor sit compatibilis cum jejunio.

96. Excusantur absolutè à præcepto jejunii omnes illi qui iter agunt equitando, utcumque iter agant, etiam si iter necessarium non sit, et etiam si iter unius diei conficiant.

97. Non est evidens quod consuetudo non comedendi ova et lacticinia in quadragesimâ obliget.

XVIII. *De intemperantiâ et matrimonii usu.*

98. Comedere et bibere usque ad satietatem ob solam voluptatem non est peccatum, modo non obsit valetudini; quia licitè potest appetitus naturalis suis actibus frui.

99. Opus conjugii ob solam voluptatem exercitum omni penitus caret culpâ ac defectu veniali.

XIX. *De horis canonicis.*

100. Restitutio à Pio V imposita beneficiariis non recitantibus, non debetur in conscientiâ ante sententiam declaratoriam judicis, eo quod sit pœna.

101. Habens capellaniam collativam, aut quodvis aliud beneficium ecclesiasticum, si studio litterarum vacet, satisfacit suæ obligationi, si officium per alium recitet.

102. Restitutio fructuum ob omissionem horarum suppleri potest per quascumque eleemosynas, quas antea beneficiarius de fructibus beneficii sui fecerit.

103. In die Palmarum recitans officium Paschale satisfacit præcepto.

104. Unico officio potest quis satisfacere duplici præcepto pro die præsenti et crastino.

105. Qui non potest recitare Matutinum et Laudes, potest autem reliquas horas, ad nihil tenetur, quia major pars trahit ad se minorem.

106. Præcepto satisfacit, qui voluntariè labiis tantùm, non autem mente orat.

XX. *De regularibus.*

107. Mendicantes possunt absolvere à casibus reservatis, non obtentâ ad id episcoporum facultate.

108. Satisfacit præcepto annuæ confessionis qui confitetur regulari episcopo præsentato, sed ab eo injustè reprobato.

109. Regulares possunt in foro conscientiæ uti privilegiis quæ sunt expressè revocata per concilium Tridentinum.

XXI. *De legibus principum.*

110. Populus non peccat, etiam si absque ullâ causâ non recipiat legem à principe promulgatam.

111. Subditi possunt justè tributa non solvere.

XXII. *De censuris Ecclesiæ.*

112. Quoad forum conscientiæ, reo correcto, ejusque contumaciâ cessante, cessant censuræ.

XXIII. *De eleemosynâ.*

113. Vix in sæcularibus invenies, etiam in regibus, superflua statui, et ita vix aliquis tenetur ad eleemosynam, quando tenetur tantùm ex superfluis statui.

XXIV. *De regulâ morum et probabilitate.*

114. Doctrina fidei à veteribus, doctrina morum magis à junioribus petenda.

115. Puto omnia esse hodie meliùs examinata, et hanc ob rem in omni materiâ et præcipuè in morali libentiùs juniores quàm antiquiores lego et sequor.

116. Non ergo opinio improbanda, eò quòd ab antiquioribus non fuerit tradita.

117. De sententiâ doctorum antiquorum verum sciri non poterit, nisi ipse Thomas aut Augustinus, aut alii excitentur a mortuis. Præstat igitur adire vivos quàm recurrere ad mortuos qui nequeunt mentem suam explicare.

118. Hæc objectio, *Opinio nova videtur,* doctum urgere nequit. Nam tota moralis theologia nova est. Quis enim negare audebit esse hodie in Dianâ centenas opiniones probabiles quæ Augustino et antiquis patribus ignotæ erant.

119. Licet ex solo rationis lumine dijudicare quando quis privatus possit pro tuendâ vitâ, vel bonis, vel honore aliquem occidere.

120. Omnem probabilitatem, sive extrinsecam, sive intrinsecam, in conscientiâ satisfacere putamus, nec exemplis urgebimur. Ubique enim eodem omnino modo philosophamur.

121. Auctoritas unius probi et docti reddit opinionem probabilem.

122. Hæc positio, *sexdecim ad probabilitatem requiruntur*, non est probabilis. Si sufficiunt sexdecim, suf-
119 ficiunt quatuor, si sufficiunt quatuor, sufficit unus.
123. Ad probabilitatem sufficiunt quatuor : sed quatuor, imò viginti et supra testantur unum sufficere : ergo sufficit unus.

118 124. Ex auctoritate unius tantùm potest quis opinionem amplecti, licet à principiis falsam et improbabilem existimet.

120 125. Si liber sit alicujus junioris et moderni, debet opinio censeri probabilis, dum non constet rejectum esse à sede apostolicâ tanquam improbabilem.

121 126. Non sunt scandalosæ aut erroneæ opiniones quas Ecclesia non rejicit.

122 127. Generatim dum probabilitate, sive intrinsecâ, sive extrinsecâ, quantumvis tenui, modò à probabilitatis finibus non exeatur, confisi aliquid agimus, semper prudenter agimus.

128. In quæstionibus de bono vel malo, licito vel illicito, jure divino vel humano, judicium fundatum in opinione tantùm probabili, semper est prudens, et in praxi tutum.

129. In iisdem quæstionibus de bono vel malo, licito vel illicito, jure divino vel humano, potest quis sequi opinionem minùs probabilem minùsque tutam, relictâ probabiliore et magis tutâ, etiamsi notâ ut tali.

130. Licet consultori consilium dare secundùm eam opinionem quæ ipsi minùs probabilis minùsque tuta videatur.

123 131. Si quis vult sibi consuli secundùm eam opinionem quæ sit faventissima, peccat, qui non secundùm eam consulit.

132. Hæc regula, *in dubiis tutius eligendum*, perfectionis est, non obligationis, seu consilii, non præcepti.

133. In dubiis de bono vel malo, licito vel illicito, jure divino vel humano, nullo præponderante argumento quo dubitare cessemus, licet utramlibet partem amplecti, nec tenemur anteferre eam in quâ constet nullum esse peccatum.

134. Omnes opiniones probabiles sunt per se æquè tutæ et securæ. Benigniores etsi aliquando sint minùs probabiles, per accidens sunt semper utiliores et securiores.

135. Homo non est suarum opinionum mancipium, ideoque probabiles quasvis sententias potest ad libitum mutare.

136. Potest etiam ad libitum consulere, modò secundùm unam, modò secundùm aliam sententiam, dummodo caveat ne incurrat levitatis notam.

124 137. Non est illicitum in sacramentis conferendis sequi opinionem probabilem de valore sacramenti relictâ tutiore, nisi id vetet lex, conventio, aut periculum gravis damni incurrendi. Hinc sententiâ probabili tantùm utendum non est in collatione baptismi, ordinis sacerdotalis, aut episcopalis.

125 138. Probabiliter existimo judicem posse judicare juxta opinionem etiam minùs probabilem.

126 139. Ab infidelitate excusabitur infidelis non credens ductus opinione minùs probabili.

127 140. In morte mortaliter non peccas, si cum attritione tantùm sacramentum suscipias, quamvis actum contritionis tunc omittas liberè. Licet enim unicuique sequi opinionem minùs probabilem, relictâ probabiliori.

PARS SECUNDA DECRETI,

CONTINENS DOCTRINAM OPPOSITAM DAMNANDIS PROPOSITIONIBUS.

Quæ condemnandis propositionibus recta dogmata opponamus hæc maximè sunt. Ac de negativis mandatis, cùm ea in censuris non obscurè explicata videantur, pauca subjungimus. In affirmativis, quorum executio à novis doctoribus involuta magis fuit, diligentiùs versari nos oportet; tum ipsam morum regulam accuratiùs pertractari, ut non tantùm sciant à quibus abstinere, sed etiam quæ amplecti ac docere debeant.

I. *De affirmativis præceptis, ac primùm de fide, spe, et charitate generatim.*

Doceantur fideles affirmativis præceptis vitæ christianæ partem maximam contineri, dicente Psalmistâ : *Declina à malo et fac bonum*[1], atque Apostolo attestante, apparuisse Dominum, *ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum*[2], ipsoque Domino pronuntiante : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores*[3], et : *Ut quid etiam terram occupat*[4]? toto denique Evangelio proclamante non esse regnum cœlorum, nisi eorum qui justitiæ fructibus abundarint.

Inter affirmativa præcepta, præcipua esse, de fide, spe, et charitate, quibus Deo adhærescimus[5], et novi Testamenti cultum exhibemus in spiritu et veritate; quas proinde virtutes non tantùm haberi, sed etiam excoli atque exerceri necesse sit : ne nostræ negligentiæ pertæsus, ab ingratis abscedat spiritus, ac desidi servo commissum talentum auferat[6], eo solo nomine quòd sit infrugiferum.

Harum virtutum actus, quò magis sunt ad pietatem christianam necessarii, eò minùs certis præcisè temporibus ac circumstantiis alligari, sed in universam vitam christianam diffundi oportebat[7], dicente Psalmistâ : *in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte*[8]. Non ergo propterea negligendos illos actus, quòd certo præcisè tempore fortè non obligent; sed è contra tanto studio frequentandos, ne ullum negligentiæ vel etiam contemptùs periculum subeat.

Neque sibi blandiantur, quòd hujus negligentiæ peccatum, quo præcisè tempore, quâve occasione commissum sit, definiri vix possit; hæc enim occulta et tamen gravissima esse peccata, propter quæ maximè inclamandum : *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me*[9]; et : *nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum : qui autem judicat me Dominus est*[10].

Quare vanas esse plerumque, imò et noxias ejusmodi quæstiones, quo præcisè tempore, quâ circumstantiâ, ad fidei, spei, charitatis actus, aut ad vigilandum, aut ad orandum obligemur; cùm verè christianus, tales tantosque actus magis ingemiscat vitæ necessitatibus intermissos, quàm eorum studium relaxandum putet, quòd certo tempori addicti non sint.

Sic ergo omnino non ex contentione, sed bonâ fide agendum, quemadmodum in rebus humanis fit. Cùm enim quis uxorem, liberos, familiam, rem denique suam curare, ipsâ rectâ ratione, ac naturali lege jubetur; non id sanè jubetur ut huic curæ certum præcisè tempus adscribat; vel si non certum, nullum; sed omnino, sic agat, sic tempore utatur, sic universam vitæ rationem instituat, ut hæc ei curæ sint, utque quàm optimè se habeant. Quantò magis christianus quocumque modo ac tempore sic agat, ut in ipso fides, spes, et charitas quàm maximè vigeant; idque ab ipso fiat, quod toto corde, toto intellectu, totisque viribus facere jubeatur.

II. *De fide.*

Fidem divinâ revelatione niti, ideoque esse firmissimam atque certissimam[11] : quæ humanis tantùm ratiociniis, non ipsâ Dei revelatione nitatur, non esse eam fidem quâ christiani sumus, dicente Domino : *Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est*[12]?

In fide christianâ quædam esse capitalia, quæ, qui ratione utantur, sine periculo salutis ignorare non pos-

1. *Psal.*, XXXIII, 14. — 2. *Tit.*, II, 14. — 3. *Matth.*, XXV, 30. — 4 *Luc.*, XIII, 7. — 5. *Part.* I, *c.* I, II *et* III. — 6. *Matth.*, XXV, 26, 28. — 7. *Part.* I *loc. citat. et speciatim advers. prop.* 1, 2, 3, 12, 13, 14, 139. — 8. *Psal.*, I, 2. — 9. *Idem*, XVIII, 3. — 10. *I. Cor.*, IV, 4. — 11. *Advers*, *prop.* 5, 6, 7, 9. — 12. *Matth.*, XVI, 17.

sint, eaque esse, Deum unum, Patrem, Filium et Spiritum sanctum, Filii incarnationem, passionem, mortem pro nobis toleratam, resurrectionem quoque et ascensionem, resurrectionem carnis, et futurum judicium et æternam vitam. Neque verò christianum esse qui nesciat in ipso baptismo, hoc est, in ipso initio vitæ christianæ, quo nomine consecratus, quo sanguine sit lotus, quam in spem regeneratus. Horum enim summam esse, Deum creatorem, bonorum remuneratorem et malorum vindicem, tum mediatorem ac redemptorem Christum : alienos ergo à vitâ christianâ, christianisque sacramentis esse, qui non ea explicitè crediderint. His enim comprehendi vitæ humanæ et christianæ fidem, ejusque adipiscendi unicam viam, Christum, à quo et dictum est : *Ego sum via, veritas et vita;* et : *Nemo venit ad Patrem nisi per me;* et : *Creditis in Deum et in me credite*[1]; et : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum*[2].

Hæc assiduè in prædicationibus inculcanda : hæc præsertim in pœnitentiæ sacramento, ab omnibus, maximè verò à rudioribus requirenda, secundùm eam formam dominicæ et apostolicæ interrogationis : *Tu credis in Filium Dei*[3]*?* et *Si credis ex toto corde licet baptizari;* et : *Credo Filium Dei esse Jesum Christum*[4]. Non ergo sine eâ fide etiam actuali, quemquam justificari posse, dicente Apostolo : *Sine fide impossibile est placere Deo*[5]; et : *Justus ex fide vivit;* et : *Per fidem ambulamus*[6], ac meritò prædicatur à Gregorio papâ VII neminem in pœnitentiâ justificari, *qui non ad fidei recurrat originem.* In quo enim nomine baptizamur, in eo et pœnitentiam agimus, et per pœnitentiæ lacrymas ac labores, secundi baptismi recipimus gratiam.

III. *De spe et charitate.*

Pari quoque studio spem esse excolendam[7], hoc est, eam virtutem quâ speramus vitam æternam, quia eam *repromisit Deus diligentibus se*[8]*; Deus,* inquam, *qui non mentitur*[9]; eâque mercede, hujus vitæ, quæ militia est et tentatio, ærumnas consolamur : quam sanè mercedem Deum ipsum esse maximè, intelligere debeamus, et cum Psalmistâ dicere : *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum*[10].

Eâ spe incitari et inflammari nos ad amorem Dei, dum eum in hâc vitâ desideramus, et amamus, quem æternâ charitate dilecturi sumus; quoniam scriptum est : *Charitas nunquam excidit*[11].

Hoc ego *mandatum primum et maximum*[12], ac beatæ æternitatis initium, iis verbis à Deo ipso est traditum, quibus non jubeatur unus aut alter actus; sed tota christiana vita atque ipsa mentis intentio in unum Deum transferatur[13]. Scriptum est enim : *Audi Israel :* intentos nos vult ad rem omnium maximam : *Dominus Deus tuus, Deus unus est.* Hoc est caput; tum hæc consectanea : *Et diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex toto intellectu tuo, et ex omnibus viribus tuis, et ex totâ fortitudine tuâ*[14] *:* quibus sententiis sapientia divina vim omnem suam non tantùm exeruisse, sed etiam exhausisse videatur, ut imponeret nobis tam necessarium quàm suave diligendi jugum, quo non graventur animæ, sed potiùs releventur : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve*[15].

Eum amoris actum, non conceptis formulis, sed vero corde exercendum, dum Deum cogitamus, in Deo oblectamur, sicut scriptum est : *Delectare in Domino*[16]; Deum invocamus castæ dilectionis auctorem, idque sedulò agimus, ut maximè et præ omnibus Deus nobis cordi sit, non semper tenero illo pietatis sensu, sed sanè vehementi, firmoque mentis affectu. *Hunc enim,* teste B. Augustino[1], *rectum esse et simplicem oculum, quo totum corpus nostrum, hoc est omnia opera nostra sunt lucida*[2]*, cùm illud aspicimus quod aspiciendum est, atque intelligimus omnia opera nostra tunc esse munda et placere in conspectu Dei, si fiant simplici corde, id est intentione supernâ, fine illo charitatis,* QUIA ET PLENITUDO LEGIS EST CHARITAS[3]. Hanc veram observantiam mandatorum Dei : *Ama,* inquit, *Dominum Deum tuum, et observa præcepta ejus*[4] : et : *Si quis diligit me sermones meos servabit :* et : *Qui non diligit me, sermones meos non servat*[5]; ut qui non diligit, tot divinis constrictus vinculis, quò se vertat nesciat.

Hâc etiam charitate, divina mandata, non tantùm observari, sed etiam diligi : *Mandata,* enim, *tua dilexi : et, servus tuus dilexit illa*[6]; cùm pius animus non tam minis legis territus, quàm justitiâ ac veritate delectatus, est amicus legis, et mandata recogitat et scrutatur, fitque illud quod dicitur : *Liga ea in corde tuo jugiter, et circumda gutturi tuo : cùm ambulaveris gradiantur tecum, cùm dormieris custodiant te, et evigilans loquere cum eis*[7]. Quæ dicta Salomonis ex ipso legis præscripto manasse intelliget quisquis hæc legerit : *Eruntque verba hæc, quæ ego præcipio tibi hodie, in corde tuo, et meditaberis in eis sedens in domo tuâ, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens*[8]; atque hæc ab ipso Dei amore proficisci docet de amando Deo præfixa sententia : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde,* cui deinde reliqua ut consectanea attexantur.

Cùmque omnes actus vitæ christianæ charitas complectatur, tum habet illa quidem singulares actus suos, quibus ad amandum Deum mens ipsa se excitet, sicut à sanctis dictum legimus : *Diligam te, Domine, fortitudo mea*[9]; et : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*[10]; et : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*[11]; et : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multò magis melius*[12], et alia, quibus divini amoris ignis vel excitetur vel erumpat.

Quod autem quidam eò se ab actu amoris excusatos putant[13], quòd habituali infusâ charitate informentur, atque ita, habitu ipso, legi satisfaciant, longè est absurdissimum. Cùm enim adsint habitus, ut actus faciliùs, promptiùs, constantiùs, frequentiùs, atque omnino, ut aiunt, connaturaliùs exerceri possint, vanissimum juxta ac turpissimum est aucupari cessandi occasionem, unde profluere actus ipse, ipsum exercitium debeat. Neque enim habitus ad supplendos actus, sed ad incitandos eos instigandosque institutus, aut præcepti exercendi obligationem tollit, sed quò faciliorem ac promptiorem, tantò strictiorem atque arctiorem facit.

Quàm verò familiaris ipse actus amoris esse debeat, ipsa quotidiana oratio docet, cùm nihil aliud nisi amorem spiret illud : *sanctificetur nomen tuum :* et : *adveniat regnum tuum :* et : *fiat voluntas tua;* ipsum denique patris nomen amorem eliciat atque advocet.

Quis verò adeo in amando segnis ac frigidus[14], ut communione dominici sacramenti ad amorem non inardescat, cùm Christus adveniens, suum illud ingeminare et inculcare videatur : *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, sic qui manducat me et ipse vivet propter me*[15]? Sed nec existiment communionis actu coerceri præcepti vim, cùm vivere propter Christum, non unum actum sonet, sed totius animi stabilem ac perpetuam conversionem in Deum.

Occurrat etiam incentivum divini amoris : *Hoc facite in meam commemorationem*[16] : quo quidem verbo ipsa ratio, ipse finis, ipsa vis dominici sacramenti et à Christo traditur et fidelium animis inculcatur. Dum enim

1. *Joan.*, XIV, 1, 6. — 2. *Idem*, XVII, 3. — 3. *Ibid.*, IX, 35. — 4. *Act.*, VIII, 36, 37. — 5. *Hebr.*, XI, 6. — 6. *II. Cor.*, V, 7. — 7. *Advers., prop.* I. — 8. *Jac.*, I, 12. — 9. *Tit.*, I, 2. — 10. *Psal.*, LXXXII, 25, 26. — 11. *I. Cor.*, XIII, 8. — 12 *Matth.*, XXII, 38. — 13. *Advers., prop.* 12, 13, 14, 15, 16, 17, 140. — 14. *Deut.*, VI, 7; *Marc.*, XII, 29, 30; *Luc.*, X, 27. — 15. *Matth.*, XI, 30. — 16. *Psal.*, XXXVI, 4.

1. *Aug.*, II *de serm. Dom. in monte* 13. — 2. *Matth.*, VI, 22. — 3. *Rom.*, XIII, 10. — 4. *Deut.*, XI, 1. — 5. *Joan.*, XIV, 23, 24. — 6. *Ps.*, CXVIII. — 7. *Prov.*, VI, 21. — 8. *Deut.*, VI, 6, *etc.* — 9. *Ps.*, XVII, 1. — 10 *Idem*, LXXXIII, 3. — 11. *Philip.*, I, 21. — 12 *Idem*, 23. — 13. *Speciatim advers., prop.* 16, 140. — 14. *Idem*, 72, 73, 74, 140. — 15. *Joan.*, VI, 58. — 16. *Luc.*, XXII, 19; *I. Cor.*, XI, 24.

Christus jubet meminisse nos suî, amantem se testatur qui redamari velit. Neque enim frigidos et amoris expertes esse sinit illa suavissima Christi morientis recordatio. Quare manducatio victimæ salutaris ita mentem nostram in mortis dominicæ cogitatione defigat, ut assiduè hæreat illud : *Sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret*[1], fiatque id quod ab Apostolo dicitur : *Charitas Christi urget nos, æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt, et pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit*[2].

Sanè non est dubium in excitandâ charitate, cùm languescere ac deficere videatur, majorem operam impendi ac veluti oleum deficienti lucernæ adhiberi oportere, ne à sponso audiatur illud : *Nescio vos*[3], et à nuptiali convivio fatuæ et improvidæ animæ arceantur; sed cùm id viderint quàm propè, ex negligentiâ, extincta charitas sit, id agant profectò necesse est, ut ipso periculo magis evigilent, *ne deterius illis aliquid contingat*[4].

Nemo ergo christianus quærat, quando et quibus circumstantiis, actum amoris elicere teneatur. Hoc enim ipsa unctio, hoc ipse amor docet, nec se otiosum esse sinit. Hoc quærant qui non amant; nam *qui spiritu Dei aguntur*[5], qui verè *filii Dei sunt*, et, Christum imitati, credunt *in his quæ Patris sunt se esse oportere*[6] magis profectò quærunt, amorem ultrò interrumpendo quantùm peccent, quàm, quomodò et quandò interrumpendo non peccent.

Qui verò modum amori ultro imponat, is nec præcepti vim, nec ipsum amoris nomen attendit : *Diliges* enim *Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex omnibus viribus tuis*[7]; quas sanè vires constat amando crescere, neque esse christianos qui non eò enitantur, ut quàm maximè Deum diligant, et *veritatem facientes in charitate, crescant in illo per omnia qui est caput Christus*[8].

Nec tamen charitatis perfectionem arbitrentur statim exigendam esse, nec infirmos à Christo repellendos; sed eorum charitatem etiam incipientem, sacramentis alendam, atque ad ulteriora provehendam esse, neque enim rejici qui cum Psalmista dicat : *Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas*[9]. *Nam et ægrotus*, teste Augustino[10], *qui fastidio laborat et vult evadere hoc malum, concupiscit utique desiderare cibum, dum concupiscit non habere fastidium.*

Quare à concilio Tridentino meritò admitti ad baptismum, *qui Deum tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiant, ac propterea moveantur adversùs peccata per odium aliquod ac detestationem*[11]. Deus enim non tantùm justus et rectus, sed etiam ipsa rectitudo, ipsaque justitia est; atque eâ rectitudine et justitiâ quâ ipse rectus et justus est, fons justitiæ omnibus qui recti justique fiunt, gratuitâ scilicet bonitate suâ justificans impium. Sanè qui in Deo diligere incipit, aversatur peccatum, ei rectitudini ac justitiæ, quæ Deus est, aversans, atque ex eo bonæ voluntatis ac sanctæ dilectionis initio, Deo inspirante, accepto, fit idoneus ut gratis justificetur, jamque inter Dei filios numeretur.

Divinæ verò justitiæ ac gehennæ timor et viam dilectioni paret, et jam cordi insitam firmet ac muniat, donec adolescat, *et perfecta charitas foras mittat timorem*[12].

Bonus ergo ille timor et à bono Domino commendatus : *Itâ dico vobis hunc timete*[13]; et à bono datus spiritu, nondum licet inhabitante, sed tamen movente et impellente[14], ut scilicet inhabitet, et inspiratâ charitatis suavitate, novis subinde incrementis totum ad se hominem rapiat.

1. *Joan.*, III, 16. — 2. *II. Cor.*, V, 14, 15. — 3. *Matth.*, XXV, 12. — 4. *Joan.*, V, 14. — 5. *Rom.*, VIII, 14. — 6. *Luc.*, II, 49. — 7. *Idem*, X, 27. — 8. *Ephes.*, IV, 15. — 9. *Psalm.*, CXVIII, 20. — 10. *Aug.*, *serm.* VIII, *in Ps.* CXVIII. — 11. *Sess.* VI, *c.* 6. — 12. *I. Joan.*, VI, 18. — 13. *Luc.*, XII, 5. — 14. *Conc. Trid.*, *sess.* XIV, *c.* 4.

IV. *De charitate proximi.*

Primi huic et maximo præcepto de diligendo Deo[1], annectitur *secundum simile huic : Diliges proximum tuum sicut te ipsum*[2]. Quia enim verè jam se ipsum diligit, qui diligit Deum, restat ut proximum sicut se ipsum diligat, et eâdem secum donatum gratiâ, fraterno animo complectatur.

Hæc est autem charitas, *ut fratres diligamus non verbo neque linguâ, sed opere et veritate. In hoc enim cognoscimus quoniam ex veritate sumus*[3]. Neque tantùm adsint externa obsequia, sed purus et germanus charitatis affectus, ad quem attentos nos esse jubet Apostolus dicens : *Animas vestras castificantes in obedientiâ charitatis, in fraternitatis amore, simplicî ex corde invicem diligite attentiùs : ἐκτενῶς*[4].

Charitas ergo ad omnes pateat, etsi non ad omnes charitatis officia pertinere possunt. Quare ordine quodam administranda illa sunt, ipso charitatis agente spiritu : ac præclarè Augustinus : *Omnes homines æquè diligendi sunt, sed cùm omnibus prodesse non possis, his potissimum consulendum est, qui locorum et temporum, vel quarumlibet rerum opportunitatibus constrictiùs tibi, quasi quâdam sorte junguntur*[5]. Quo intelligimus, ex communi quodam charitatis fonte, suum ad singulos manare rivulum, et in singulis quibusque ipsam fraternitatem communemque naturam, Deum denique ipsum et Christum diligi, cujus omnes membra sumus.

Quare nullo cujusquam odio, nullâque injuriâ extingui debere christianam charitatem, neque christianum esse qui non ita sit animo comparatus, ut injuriam perferre quàm inferre, imò referre malit, et eos qui per cædes et infanda facinora famam asseri posse vel speculativè doceant, nec philosophos esse, nedum Christum audiant.

V. *De oratione et eleemosynâ.*

Fidei, spei et charitatis præcepto adjungendum illud quod cætera Dei dona custodiat[6]. *Vigilate et orate; ut non intretis in tentationem*[7], quod orandi studium, non tantùm in tentatione necessarium, cùm Christus non dixerit : orate in tentatione, sed, *orate ne intretis in tentationem*, et quotidie rogare Deum doceatur, *ne nos in tentationem inducat*[8]. Quædam enim non oranti esse impossibilia, probat illud celebre dictum sancti Augustini, à sacrâ œcumenicâ Tridentinâ synodo consecratum : *et facere quod possis, et petere quod non possis*[9]. Ne ergo vigilandi et orandi negligentia ulla subrepat, ex quâ meritò deseramur variis tentationibus subvertendi; *quoniam adversarius noster assidué vigilat*[10], et dies tentationum dies isti, et omnes creaturæ sunt in tentationem et in muscipulam : quod qui non attenderint, gravis lapsus docebit quàm et antea graviter, occultiùs licet, negligendo vel superbiendo peccaverint.

Nec minore periculo negligitur orationis adjutrix eleemosyna[11] : *Judicium enim sine misericordiâ illi qui non fecit misericordiam*[12] : et ex neglectâ eleemosynâ damnari homines clamat Evangelium. Quare omnino eleemosyna spectat ad præceptum fraternæ charitatis, suo tamen loco, suoque tempore pro pauperum necessitatibus, et largientium facultate, aliisque opportunitatibus facienda. Quod cùm pertineat ad eas res, quæ certâ regulâ, certâque ratione determinari non possint, rectè committitur prudentiæ et fidei dispensantis; adhibito, ubi necesse fuerit, prudente earum arbitro et consiliario. Sic agendum sub oculis Dei ut quisque actum suum Domino judici sed misericordi probare se posse confi-

1. *Advers.*, *prop.* I, 16, 18, 19, 20... 28, 32, 34, 35. — 2. *Matth.*, XXII, 35. — 3. *I. Joan.*, III, 18, 19. — 4. *I. Petr.*, I, 22. — 5. *Aug.*, *de Doctri. Christ.*, *l.* I, *c* XXVIII. *n.* 29. — 6. *Advers.*, *prop.* 71, 72, 73, 77, 106, 113. — 7. *Matth.*, XXVI, 41. — 8. *Idem*, VI, 13. — 9. *Conc. Trid.*, *sess.* VI, *cap.* IV. — 10. *I. Petr.*, V, 8. — 11. *Advers.*, *prop.* 113. — 12. *Jac.*, II, 13.

dat. Quòd verò nonnulli tam fautores cupiditatis quàm fraternæ charitatis impii contemptores, ut amplissimâ fortunâ vix superfluum inveniri posse docent, quod pauperibus erogetur, meritò detestandum; et è contra statuendum, quemadmodum, in amplissimâ quoque ac lautissimâ re, nihil supersit, si cupiditatibus omnia permittantur, ita in exiguâ quamvis ac tenui, facilè inveniri quo fraterna inopia sublevetur, si adhibeatur cupiditati modus. *Est* enim *quasi dives cùm nihil habeat, et est quasi pauper cùm in multis divitiis sit*[1]; et iterum : *Mutuabitur peccator et non solvet, justus autem miseretur et tribuet*[2]. Talem pauperibus proventum parat magis magisque in dies crescente charitate circumcisa cupiditas et compressa superbia, et in rebus administrandis diligentia et modus.

VI. *De Pœnitentiæ sacramento.*

Jam quid à peccatoribus requirendum ex ante dictis patet[3], et synodus Tridentina apertè prædicat; nempe ut credant, ut timeant, ut sperent, *ut diligere incipiant*[4]. Hæc sacerdos admoneat, quæ nec ipse impune omittere, nec verè pœnitentes recusare aut negligere possint. Nec minorem arbitrentur in reparandâ gratiâ quàm in comparandâ dilectionis sensum esse oportere, aut plura donaturum Dominum minùs diligendum, cum ipse dixerit Dominus : *Cui minùs dimittitur minùs diligit*[5]. An ergo minùs diligatur optimus Dominus, qui et prioris gratiæ objectæ et contemptæ dimittat injuriam, aut amorem non eliciat ac postulet tam impetrati beneficii sensus quàm spes impetrandi? Qui ergo est sanctificatus ac spiritu plenus, purè jam ac perfectè Deum diligat : qui sanctificandus et à spiritu motus, saltem diligere incipiat.

Quibus verò etiam confessis absolutionem dare non liceat, hos commemoramus[6].

Qui, proximas quamvis, peccandi occasiones, hoc est, eas quibus in peccatum induci soleant, non statim dimittant, neque attendere velint, quàm temerè et contumeliosè Deo supplicantes dicant : *Ne nos inducas in tentationem, sed libera nos à malo*[7], qui se in maximam tentationem immittant, seque ipsi inducant in Satanæ laqueos.

Qui consuetudine peccati victi, nullo vel penè nullo pœnitentiæ fructu sacramenta perceperint, nec sibi caverint, neque operam dederint, ut à peccato peccandique periculo quàm longissimè absint, quo experimento nullam spem probabilem emendationis præbeant. Nemo verò illis temeranda sacramenta commiserit, *ne de dominicâ communione ludant*[8], *contingatque eis*, vetante apostolorum principe, *illud veri proverbii, Canis reversus ad suum vomitum, et sus lota in volutabro luti*[9] : *Nolite enim*, ait ipse Dominus, *dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos*[10].

Qui gravissimorum scelerum conscii congruam satisfactionem à sacerdote injunctam non accipiant. Neque enim sanari velit qui remedia respuat.

De injuriis dimittendis et restitutione sive honoris sive fortunarum[11], aliisque hujusmodi omittimus; quia pervulgatum et vix etiam à corruptissimis in dubium revocantur.

Audiant sanè Domini sacerdotes ipsique pœnitentes sanctam œcumenicam synodum Tridentinam graviter admonentem[12] : *Debent sacerdotes Domini, quantùm spiritus et prudentia suggesserit, pro qualitate criminum et pœnitentium facultate, salutares et convenientes satisfactiones injungere, ne si fortè peccatis conniveant et indulgentiis cum pœnitentibus agant, levissima quædam opera pro gravissimis delictis injungendo, alienorum peccatorum participes efficiantur. Habeant autem præ oculis, ut satisfactio quam imponunt, non sit tantùm ad novæ vitæ custodiam, et infirmitatis medicamentum sed etiam ad præteritorum peccatorum vindictam et castigationem. Nam claves sacerdotum non ad solvendum duntaxat, sed et ad ligandum concessas, etiam antiqui patres et credunt et docent.* Quare ad contemptum clavium pertinere, si vel à sacerdotibus vel à pœnitentibus necessaria illa et congrua delictorum vindicta negligatur; neque adeo prudentiam à synodo commendatam, humanam esse prudentiam, sed à spiritu gubernatam, quæque omnino non carnis, sed spiritus prudentiâ sit; et ita consulet infirmitati ne desidiam foveat, ac negligat regulam.

Hæc ergo nec Dei sacerdotes omittant, nec ex eâ regulâ agentibus succensere audeant pœnitentes. Etsi enim refrigescente charitate pridem canonum est emollitus vigor, non propterea evangelica disciplina, aut ecclesiastica penitus soluta censura est.

Hæc autem sacerdotes non affectatione severioris instituti aut atrocioris ingenii acerbitate, sed ex verâ charitate, et certâ medicinæ administrandæ ratione faciant; et quos necessitate, dolentes illi quidem et gementes, sine absolutione; non eos certè sine paternâ consolatione dimittant, aut eorum curam abjiciant. Quibus enim graviora ex artis præscripto adhibenda remedia sint, his major diligentia magisque sollicita curatio impendatur, ne peccatum desperatione cumulent, *et absorbeantur à Satanâ*!

Quæ hic desint, facilè addiscent pœnitentiæ ministri, ex sancti Caroli Borromæi admonitionibus, quas ipso tanti viri nomine commendatas, et Clerus Gallicanus et vigilantissimi quique episcopi per universam Ecclesiam suis præsbyteris commendaverint[2], et nos majorem in modum in Christi nomine commendamus.

VII. *De cultu Dei et festis observandis.*

Meminerint sanè fideles, festos dies institutos ut divina beneficia recolamus[3], Christi mysteriis et sanctorum exemplis provocati. Eos ergo dies credendo, sperando, amando, orando sanctificent, non ut his finibus hos coerceant actus, sed ut ad eos promptiores exercitatioresque facti, secutis quoque diebus, totoque vitæ tempore his se dedant.

Hos omnes actus sacrosancto Missæ sacrificio potissimum contineri cogitent. Ibi enim et fidei mysterium, et spes consequendæ per novum et æternum Christi testamentum hæreditatis et ex memoriâ dominicæ passionis amoris incentivum; atque ex his omnibus et preces et obsecrationes et gratiarum actiones Christi corpore et sanguine consecratæ; quæ si quis omiserit nulloque religionis sensu in Deum se erexerit, et animum ultro ad prava, vel etiam ad vana detorserit, is nec sacro verè interfuisse, aut ullam partem christiani sacrificii attigisse, nec Ecclesiam audisse, cùm Christum contemnat, et præcepto satisfecisse putandus est.

Quantò minùs ii qui aperti contemptores tremendo sacrificio interesse videantur, ut tanti mysterii sanctitatem, et testes angelos et christianæ plebis conscientiam, et Christum præsentem ac vindicem videant.

De parochiali Missâ, et conventu totius christianæ fraternitatis dominicis maximè diebus frequentando, quid episcopi ex apostolicis canonisque institutis et ex sacræ synodi Tridentinæ decretis moneant, diligenter audiendum faciendumque est. Omnino enim ad episcopalem providentiam, et christianæ plebis officium ac disciplinæ observantiam pertinere, ut sacer ille cœtus et christianorum collecta, et unâ voce dictum AMEN, et communibus votis oblatio celebrata, et prædicatio pastoralis, et doctrinæ panis cum eucharistico pane conjunctus, et communione cœlestium sacramentorum

1. *Prov.*, XIII, 7. — 2. *Psalm.*, XXVI, 21. — 3. *Advers.*, *prop.* 1, 2, 3, 8, 10, 11, 12, 14, 73, 74, 87, 107, 108, 109. — 4. *Conc. Trid.*, *sess.* VI, *c.* 6. — 5. *Luc.*, VII, 47. — 6. *Advers.*, *prop.* 84, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 92. — 7. *Matth.*, VI, 13. — 8. *Conc. Illib.*, *c.* 2. — 9. *II. Petr.*, II, 22. — 10. *Matth.*, VII, 6. — 11. *Advers.*, *prop.* 44, 45, 46, 49, 63, 64. — 12. *Conc. Trid.*, *sess.* XIV de *Pœnit.*, *c.* 8.

1. *II. Cor.*, II, 7, 4. — 2. *Conv. Cler. Galli* 1655, *de quo in præf.* — 3. *Advers.*, *prop.* 1, 2, 3, 8, 11, 12, 13, *et seq.* 23, 71, 72, 73, 74, 77, 106, 107, 108, 140.

sancita fraternitas quàm decentissimè à clero, à populo verò quàm religiosissimè frequentetur.

De confessione item præsertim annuali et paschali sacramento, et feriis observandis, diligenter advertant et opere præstent, quid divina mandata præscripserint[1], quid episcopalis cura per synodica constituta, sive diœcesana, et rituales libros ad salutem animarum et disciplinæ ordinem sanciendum tuendumque decreverit. Scriptum est enim : *Obedite præpositis vestris et subjacete eis; ipsi enim pervigilant tanquam rationem pro animabus vestris reddituri*[2] : et : *Omnia honestè et secundùm ordinem fiant*[3] : et : *Spiritu vobiscum sum, gaudens et videns ordinem vestrum et firmamentum ejus quæ in Christo est fidei vestræ*[4] : et : *Cætera cùm venero disponam*[5].

Hæc ferè de affirmativis præceptis. Summa est, idque iterum iterumque inculcandum, eorum præceptorum non modò contemptum, sed etiam negligentiam periculosissimam et exitiosissimam esse, et, si diuturna et gravis, præsentem animæ pestem inferre, et omnino mortiferum, licet fortè occultum, esse peccatum. Nec levius esse periculum minoremque culpam in iis omittendis præceptis, quod eorum exercendorum locus et tempus christianæ prudentiæ relinquatur. Imò inde graviter conscientiam onerari, si ea, quòd hoc fortè tempore potiùs quàm alio non obligent, in universum omittantur, aut quod in idem recidit, differantur; idque ad manifestum divini nominis contemptum et injuriam pertinere. Neque verò singularem esse difficultatem de præcepto charitatis, cùm nihilo magis certum adscribatur tempus, quo credere, sperare, orare, vigilare, curare familiam et enutrire liberos in timore Domini, de Deo denique ipso cogitare aut divinorum etiam judiciorum metu cupiditates coercere jubeamur. Ac si infandæ excusationi detur locus, id necesse sit consequatur, ut vita christiana, non vita, sed stupor et sopor lethalis esse videatur. Quin et per eam negligentiam negativa præcepta pessumdari, cùm non eò verè observentur, quòd quis fortè non occidat, nec adulteretur, nec furetur; sed quòd obfirmato animo et constanti voluntate ab his abhorreat. Cùm ergo nec singulare tempus addicatur quo sit animus adversùs illa obfirmandus, atque id omnino ad affirmativa præcepta pertineat, eum quoque actum pari excusatione in longum duci aut etiam omitti consectaneum est; quæ non quæstionibus theologicis, sed diabolicis commentis accensenda nemo pius non videat.

VIII. *De præceptis negativis præsertim secundæ tabulæ.*

In præceptis negativis secundæ præsertim tabulæ, haud minùs quàm in affirmativis relaxandis, prava recentiorum se industria exeruit; quo fit, ut alia multis casibus eluserint, ut cædes, furta, mendacia, quamvis nocentissima, imò et perjuria; aliis verò, quæ excusare nullo casu licuit apud christianos, quales sunt impudicitiæ aut fornicationes, et ipsa etiam libidinum monstra, vel aperuerint januam, permissis occasionibus etiam proximis, vel reliquerint illecebras, vel detraxerint odium, hoc est, eam, quæ metum incuteret animis, fœdam et horridam faciem, imminutâ scilicet flagitii gravitate et sublatis præsidiis quæ adversùs blanda et insidiosa vitia ex naturali quoque ratione ducantur; tanta corruptela incessit! Quo magis necesse est, legum divinarum ex ipsis Scripturis ac traditione patrum causas expromamus, atque hæc præcipuè paucis commemoremus.

Primum[6] : humani generis procreatorem Deum, quo inspirante vitæ spiritum accepimus, quo proinde ut auctore, ita defensore ac vindice vita humana gaudeat, tum, ne cædes fierent, non modò privatam ultionem, sed etiam odia et simultates prohibuisse, *nec malum pro malo, aut maledictum pro maledicto*[1], et contumeliam pro contumeliâ reddi voluisse, nedum pro maledicto, vel contumeliâ et injuriâ, cædem.

Eâdem providentiâ futuris quoque cavisse fœtibus[2], quique iis vitam quam daturus esset creator optimus inviderent, parricidii condemnasse.

Idem humani generis parens, ut homines non modò honestiùs, verùm etiam certiùs nascerentur, suosque agnoscerent, et agnoscerentur à suis, communique ac perpetuâ parentum curâ et educerentur in lucem et adolescerent, et traditâ per manus vivendi regulâ ad pietatem bonosque mores informarentur, vagam et promiscuam libidinem in matrimonii leges ac jura contulit, virumque ac fœminam jam inde ab initio individuâ societate conjunxit; quippe qui duo licet jam in unam carnem essent, et arctiùs quoque per communes liberos coalescerent. Quare post diuturna, nec tamen tam permissa, quàm *ad cordis duritiam*[3] aliquanto tempore tolerata (divortia) et post plures fœminas uni etiam viro patriarcharum legisque Mosaicæ temporibus, ex certâ dispensatione et propagandi populi quem Deus elegisset ratione, concessas, æquum erat ut Christus illuminator antiquitatum et orbis instaurator, nuptiarum fœdus ad prima et originalia jura revocaret, duosque nec plures in idem jugum cogeret, fidemque devinciret insolubili vinculo dicens : *Quod Deus conjunxit homo non separet*[4]; eo denique ritu consignaret *magnum* et jam inde à mundi initio præformatum *sui et Ecclesiæ sacramentum*[5]. Quo tanto nuptiarum bono, mala concupiscentia, non modò humani generis ipsiusque Ecclesiæ serviret incrementis, sed et ipsa quoque remedium acciperet, et in nonnullis veniam, hoc est ex Apostolo et patrum traditione, quidam ejus excessus, propter nuptiarum bonum, veniali delicto jam deputarentur, intentato deinceps mortis æternæ metu, si honestissimâ et saluberrimâ lege constitutâ, extra eum ordinem et sacra connubii jura libido vagaretur. Hæc christianorum regula, quæ regnare non sinat effrænes voluptates, neque eis animum ad Dei imaginem conditum, contaminandum enervandumque tradat, magno generis humani non tantùm dedecore verùm etiam damno; sed edomitas et castigatas ad optimum finem redigat, moresque reformet ad verecundiam. Hæc verò argumenta, quibus impudicitia revincatur, castè quidem et modestè, sed interim graviter et luculenter, etiam datâ occasione explicari debent, ne perditi homines ac pravis libidinibus dediti, insuper bono Domino succenseant, quod actus per se innoxios nimiâ acerbitate damnarit, nihil tale postulante verâ ratione; tanquam oporteret legislatorem Christum id quidem præscribere, quid jam nati homines facerent, id autem prætermittere, unde nascerentur et existerent. Quæ errorum blandimenta à privatis etiam arcenda colloquiis, in scholis theologorum atque ab ipsis doctoribus audiri nefarium est. Quin fallax malum omni ratione expugnandum; adeoque non ferendi, qui peccati periculum præsens, et ipsa cupiditatum incitamenta non horreant, ut è contra doceantur in eo tentationum genere, ubi, Augustino teste, tam continua pugna et tam rara victoria est, vix ullum peccatum non esse lethiferum, vix ullum periculum non esse præsens ac proximum, unicum denique in fugâ esse præsidium, quemadmodum scriptum est : *Fugite fornicationem*; mulierum quoque ornatus castigandos, nedum excusentur, quæ scientes volentesque ipso habitu venena præbeant.

Quæ furtis ac turpibus lucris faveant, fere in censuris notata[6]. Addimus aliquid singulari capite de usurâ, et altero de simoniâ, quæ singulares fraudes habeant.

Restrictiones mentis[7], quibus id quod reverè ac planè dicitur occulto murmure, vel tacitâ etiam cogitatione,

1. *Con gen. Later.* — 2. *Hebr.*, XIII, 17. 3. *I. Cor.*, XIV, 41. — 4. *Coloss.*, II, 5. — 5. *Idem*, XI, 34. — 6. VII *Mandat. Advers.*, *prop.* 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 *et seq.*

1. *I. Petr.*, III, 9. — 2. *Advers.*, *prop.* 33; *Tertul.*, *in Apolog.* — 3. *Matth.*, XIX, 8. — 4. *Idem.* — 5. *Ephes.*, V, 32. — 6. VII *Mandat. Advers.*, *prop.* 41, 42 *et seq.* — 7. VIII *Mand. Advers.*, *prop.* 58, 59 60 *et seq.*

in alienum et contrarium sensum trahitur, in privatis sermonibus, turpe ludibrium; in negotiis, dolus; in legitimâ interrogatione, contemptus legum ac publicæ potestatis; Dei adhibito nomine, quantumcumque fucatum, verum perjurium est : cùmque Christus tam veracem ac simplicem christianum esse voluerit, ut ei vel injurato credatur, id agunt hujusmodi fallaciarum auctores, ut nec jurato credi possit. *Sit ergo sermo vester, est, est; non, non*[1]; neque nomina permutentur ut in ipso *est* lateat *non;* et ipso *non* designetur *est*, præsertim in publico judicio, ubi et meminisse debeant Christum Jesum, cùm sæpe missionem quoque suam certâ dispensatione tacuerit, et Herodem nullâ auctoritate interrogantem silentio eluserit[2], adjuratum à Caiphâ pontifice respondisse, *Tu dixisti*[3], et jussum *sub Pontio Pilato, reddidisse testimonium bonam confessionem*[4].

Qui dixit : *Non concupisces*[5], is, et quæ concupiscentiam alerent, quæri universa prohibuit, et crescere in dies magis magisque charitatem voluit, quâ concupiscentia minueretur; ac præclarè sanctus Augustinus : ne fiat malum excedendi, resistendum malo concupiscendi.

IX. *De usurâ.*

Usuram sive fœnus[6], hoc est ex mutuo lucrum, Mosaicis, propheticis et evangelicis Scripturis universim inter fratres vetitum, Ecclesia catholica semper intellexit, eaque constans et perpetua patrum omnium et sæculorum omnium traditio est.

Heterodoxi scripsere Mosaicum de usurâ interdictum antiquæ legis finibus coerceri, nec permanasse ad populum christianum, magnâ christiani nominis contumeliâ, quòd in moralibus, ipsâque fraternâ charitate exercendâ, justitia Pharisæorum plus quàm christianorum abundare intelligatur; cùm Christus dixerit : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquàm Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum*[7]. In eo ergo abundaverit justitia christiana, quòd à christianâ fraternitate nemo sit alienus, sed omnes homines pro fratribus habeantur.

Frustra iidem heterodoxi, aut gravem tantùm usuram, aut tantùm erga pauperes, vetitam docent, cùm usuram definiri, *quod est ultra sortem*, idque universim et adversùs omnes vetitum, eâdem Scripturarum et catholicæ traditionis auctoritate constet, contrariamque sententiam Ecclesia catholica hæreticam declaraverit.

Hæc heterodoxis in testimonium. Catholici verò quidam doctores, nil ausi repugnare tam perspicuis Ecclesiæ decretis, id egerunt, ut, sublato usuræ nomine, res ipsa valeret, nihilo consultiùs. Neque enim Domino verba et voces, sed res ipsa displicet; hoc est ipsum profectum et intentum ex mutuo lucrum. Scrutatur enim corda Dominus, nec eum fallit malus animus, quibuscumque falsorum contractuum ambagibus se involvat. Quare nec placeat pecuniam accipi pro periculo amittendæ post mutuum sortis, cùm per eam fraudem deterrimum quoque et invidiosissimum usuræ inducatur genus; id scilicet, quo pauperrimi quique maximè opprimantur.

Sanè pro damno emergente vel lucro cessante, cùm id, non ad mutuum, seq ad id quod interest, spectet, liceat accipere ex æquo bonoque, quo legitima damna vel lucra sarciantur, duplici tamen conditione : primùm, ut verum, reale, præsens damnum vel lucrum sit, ne figmenta avaræ ac trepidæ mentis, spesque incertæ, aut vagi pretio redimantur et compensentur metus, atque ita è medio tollatur usuræ interdictum : tum verò, ut serventur ecclesiasticæ ac civilis legis cautiones contra palliatam ac fucatam usuram. Scriptum est enim : *Ab omni specie malâ abstinete vos*[1] et : *Ne licentia vestra offendiculum fiat infirmis*[2] : et : *Quæ pacis sunt sectemur, et quæ ædificationis sunt invicem custodiamus*[3].

Absit autem ut christiani metuant, ne christiana lex, adversùs usuræ malum exactè observata, reipublicæ noceat; cùm è contra nihil sit humanæ vitæ exitiosius, quàm ut ipsa liberalitas, ipsaque charitas venalis habeatur; tum ut per usurariæ non minùs otiosæ quàm fraudulentæ artis promptiora compendia, non modò veræ artes ac vera languescat industria, sed etiam pereant ipsa naturæ bona, et hominum altrix agricultura sordescat.

X. *De simoniâ.*

Quæ adversùs usuram adhibitæ cautiones, eò magis valent adversus execrandam simoniæ vitium[4], quo magis necesse est divina et ecclesiastica beneficia purè ac liberaliter dari. Sit ergo simonia omnibus detestata legibus, quoties res spiritualis vel ecclesiasticum beneficium cujuscumque rei temporalis intuitu vel impetratur vel datur, sive illud temporale adhibetur tanquam pretium, sive tanquam motivum, sive tanquam debitæ benevolentiæ merces; manu, linguâ, obsequio, expresso vel tacito aut interpretativo contractu; cùm nullo possit artificio decipi qui dixit : *Gratis accepistis, gratis date*[5]; et Petro inspiravit : *Pecunia tua tecum sit in perditionem*[6].

Quare qui aliquid pro ingressu religionis exigunt et paciscuntur simoniaci sunt. Non tamen simonia est aliquid exigere ad sustentationem recipiendæ personæ, si monasterio desint necessariæ facultates : sin autem, sufficienter etiam dotatis monasteriis, aliquid sponte offeratur, ut munus Deo placitum et voluntarium cordis, Deo teste ac judice, accipere licet; non autem sibi applaudere, si pecuniâ pessimis artibus corrodendâ, suam quoque conscientiam luserint.

In his atque ejusmodi, ubi fallax intentio, quasi occultato capite per actus se exerit; ne sibi blandiatur quocumque nomine tecta cupiditas; cùm non ad ejus excusationem, sed ad certissimam damnationem pertineat, si usuræ, simoniæ aliisque vitiis addatur hypocrisis, eò damnatior, quòd sibi quoque ipsa imponere nititur, et conscientiæ repugnantis etiam recursantes curas non sanare sed premere. Neque enim unquam esse vitium detestabilius aut nocentius, quàm cùm speciem quoque et auctoritatem virtutis assumit, et *semper in illis*, teste Innocentio III, *magis plectibilis est offensa per quos ad excusandas excusationes in peccatis delinquendi auctoritas usurpatur*[7].

XI. *De regula morum et probabilitate*[8].

Nemo potest ponere aliam regulam præter eam quæ posita est[9], quod est verbum Dei scriptum et non scriptum, à primis sæculis perpetuâ patrum doctrinâ et traditione per universam Ecclesiam prædicatum : *Sermo enim quem locutus sum, ille judicabit in novissimo die*[10].

Hanc verò christianis exponendæ fidei et informandæ vitæ datam esse regulam, et Ecclesia catholica semper intellexit, et synodus Tridentina in ipsis principiis declaravit[11], professa, scilicet hâc doctrinâ statim positâ : *Omnibus innotescere quo ordine et viâ progressura esset, et quibus potissimum usura esset testimoniis ac præsidiis in confirmandis fidei dogmatibus, et instaurandis moribus.*

Lex verò naturalis insita quidem illa est humanæ

1. *Matth.*, v, 37. — 2. *Luc.*, XXIII, 9. — 3. *Matth.*, XXVI, 63, 64. — 4. *I. Tim.*, VI, 13. — 5. IX et X. *Mand. Ex.* XX, 17; *Deut.*, V, 21. — 6. *Adversus.*, *prop.* 50, 51, 52 *et seq.* — 7. *Matth.*, V, 20.

1. *I. Thess.*, V, 22. — 2. *I. Cor.*, VIII, 9. — 3. *Rom.*, XIV, 19. — 4. *Advers.*, *prop.* 66, 67, 68. — 5. *Matth.*, X, 8. — 6. *Act.*, VIII, 20. — 7. *Cap. Inter dilectos. de excess. præl.*

8. Extat quidem in autographo ipsâ auctoris manu exaratus *Titulus XI de Ecclesiæ præceptis non externo tantùm actu adimplendis.* Verùm, cùm constet articulum nequidem ab auctore tentatum fuisse, titulum etiam omittimus.

9. *Advers.*, *prop.* 114 *et seq. usq. ad* 140. — 10. *Joan.*, XII, 48. — 11. *Sess.* IV *sub fin.*

menti ab eo *qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*[1] : ejusque prima saltem et simplicissima principia, nemini qui attenderit, ignota esse possunt. Scriptum est enim : *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine*[2] : et : *Gentes legem non habentes ipsi sibi sunt lex*[3]. Cùm tamen per peccatum et concupiscentiam eadem lex naturalis obscurata fuerit, fatendum est eam et copiosiùs et luculentiùs verbo Dei explicari.

His accedunt ad sanciendam Ecclesiæ disciplinam, jura positiva, hoc est recepta et approbata Ecclesiæ usu decreta, conciliorum, Romanorum pontificum et episcoporum, et Ecclesiæ consuetudines atque instituta patrum, quæ pro locorum ac temporum ratione variantur; quanquam in iis decretis multa ad divini naturalisque juris interpretationem faciunt, et ipsa ecclesiastica jura divinis legibus muniendis constituta, ad divinam quoque revocantur auctoritatem, dicente Domino : *Qui vos audit, me audit*[4] et : *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus*[5].

Recta quoque ratio consulenda[6]. Sed tunc certissimè sana et recta est, cùm non sibi relicta, sed Dei verbo, patrum traditione et Ecclesiæ aut regulis aut moribus regitur : *Ego enim Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in viâ quâ ambules*[7] : et iterum : *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum, et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via, ambulate in ea, et non declinetis neque ad dexteram neque ad sinistram*[8]. Hinc dictum de hominibus sapientiæ quoque nomine commendatis : *Exquisitores prudentiæ et intelligentiæ, viam sapientiæ nescierunt, neque commemorati sunt semitas ejus*[9] : de Deo autem additum : *Hic adinvenit omnem viam disciplinæ, et tradidit illam Jacob puero suo et Israel dilecto suo : post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est*[10]. Usque adeo nulla est vera sapientia, nisi à Deo et Christo ejus tradita.

Hinc etiam arbitra morum conscientia ejusque censorium lumen, neque unquam sine peccato contemptum judicium : *Omne enim quod non est ex fide peccatum est*[11] : et : *Finis præcepti charitas de corde puro et conscientiâ bonâ et fide non fictâ*[12] : et : *Bonam conscientiam repellentes circa fidem naufragaverunt*[13].

Certa ergo et firma per se christianæ vitæ forma, et doctrina morum stabilis, et simul cum fidei doctrinâ, eodem modo, eâdem auctoritate est tradita, Christo scilicet doctore et Ecclesiâ servante verbi depositum. Quo enim modo, quâ auctoritate mysteria fidei, eodem sanè modo, eâdem auctoritate de usuræ peccato, exempli gratiâ, est traditum et definitum.

Probabiles rationes[14], hoc est, eæ quæ cogitantes nos, ac veritatem diligenter inquirentes in aliquam partem inducunt et inclinant, non tamen planè convincunt, adhibentur illæ quidem, cùm ad illustrationem agnitæ veritatis, tum ex ignorantiâ ipsius veritatis, ubi aliqua pars moralis doctrinæ à quibusdam ignoratur, necdum plenè eliquata est et asserta Ecclesiæ auctoritate et consensu. Cæterùm in iis fere versantur quæ per se contingentia incertaque sint, quæque ex factis, locis, temporibus, personis, earumque affectibus pendeant, Esto enim exemplum : Animarum curam viro ad eam gerendam maximè idoneo committi oportet, ne tanto pretio, Christi scilicet sanguine acquisitæ pereant; vel nemini christiano licèt in occasione peccandi proximâ seu incerto ac præsenti peccandi periculo permanere. Hæ fixæ regulæ. Quis sit ille vir optimus, et huic plebi regendæ maximè idoneus : an ita ille homo sit affectus, et in illâ occasione illisve circumstantiis peccaturus sit, probabili tantùm ratione concluditur.

In juribus quoque ecclesiasticis figendis, refigendis, interpretandis et enucleandis, eorumque dispensatione, probabiles rationes valent : de consuetudine autem, quâ ea jura positiva, quatenus potitiva sunt, abrogari constet, diligenter advertant non omni consuetudini eam vim inesse, multasque esse etiam in positivis ac facti rebus consuetudines quæ *corruptelæ* potiùs et *vetustas erroris* in jure appellentur : tum ergo consuetudine abrogatam intelligi ecclesiasticam vel etiam civilem legem, cùm omissam à plebe scientes videntesque præpositi publicè nil reclamant; non autem cùm judiciis aut decretis, vel aliâ publicâ obtestatione in gliscentem corruptelam nituntur, ac veluti fugientem legem revocare tentant : quæ probabilibus rationibus fere confici et decidi solent.

Jam innatum est cupiditati, ut regulam quoque obscuret et torqueat; sed longè periculosius in probabili ludit ac latebras quærit. Cæterum vir bonus et Deum quærens in veritate et simplicitate cordis, sequentibus regulis facilè se expedire et tutam salutis viam inire potest.

Prima : Nemo rationis compos, totius legis naturalis prætexat ignorantiam, cùm illius saltem prima et simpliciora decreta ultro se ingerant ratione utentibus, multaque paulatim sese aperiant iis qui notiora diligenter attenderint. Quare attendant in moralibus quid pudorem incutiat, quid metum aut etiam horrorem injiciat conscientiæ, et ubi conscios homines, ibi maximè testem conscientiam Deumque vereantur. *Omne enim crimen aut horrore aut pudore natura perfudit*, inquit Tertullianus[1].

Secunda : Nemo se ignorantiâ juris divini vel humani in Ecclesiâ Christi, ubi tam patenter veritas prædicatur universim excusatum putet, cùm plerumque addiscendi negligentia subsit, ac tum valeat illud : *Si quis ignorat, ignorabitur*[2] : et *Servus qui non cognovit voluntatem domini suî, vapulabit paucis*[3].

Tertia : Nemo ignorantiam universim prætexat, ubi suborta est dubitatio, cùm vel ipsa admoneat tranquillandæ conscientiæ et stabiliendæ, atque assecurandæ salutis assectandam viam.

Quarta : in eâ viâ assectandâ christianus id quàm maximè curet, ut quoad rei natura fert, inveniat quod certum est[4] : *Satagite*, enim, *ut per bona opera certam vestram electionem et vocationem faciatis*[5].

Quinta : Hinc illa est toties inculcata regula juris : *in dubiis debemus sententiam eligere tutiorem*; hoc est, in dubiis, an quid verbo Dei scripto vel non scripto, legique sit adversum, nullâ præponderante ratione quâ dubitare cessemus, eam anteferri partem oportere, in quâ certissimum sit, nihil esse illicitum aut lege vetitum, atque omnino malum; neque commitendum, ut ab eo gradu in quo tuti simus ab omni peccandi Deoque displicendi periculo, ullis illecebris, ullove commodo dimoveri nos sinamus, atque animæ saluti quidquam anteponamus. *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur? aut quam dabit homo commutationem pro animâ suâ*[6]?

Sexta : In merè probabilibus, liceat sanè id negare cupiditati quod probabilius, te ipso judice, negare jubearis. Danda enim opera ut ad Deum quoad fieri potest *vero corde accedamus*[7]; neque veritatem diligit qui non eò tendit, ubi major ei lux veritatis affulget : *ubi potius luxe veritatis assistit*[8].

Ea verò ratio non tantùm ubi agitur de lege divinâ, verùm etiam in juribus ecclesiasticis valeat; atque omnino in conscientiæ negotiis, ubi periculum est displicendi Deo, fiat apostolicum illud, *ut probemus quæ sit voluntas Dei*[9] : *et quid sit beneplacitum Deo*[10]. Frustra autem probaveris, nisi etiam id sequare quod

1. *Joan.*, I, 9. — 2. *Ps.*, IV, 7. — 3. *Rom.*, II, 14. — 4. *Luc.*, X, 16. — 5. *Matth.*, XVIII, 17. — 6. *Advers.*, *prop.* 149. — 7. *Is.*, XLVIII, 17. — 8. *Idem*, XXX, 20, 21. — 9. *Bar.*, III, 23. — 10. *Idem*, 37, 38. — 11. *Rom.*, XIV, 23. — 12. *I. Tim.*, I, 5. — 13. *Idem*, 19. — 14. *Advers.*, *prop.* 124, 127, 128.

1. *In Apol.* — 2. *I. Cor.*, XIV, 38. — 3. *Luc.*, XII, 48. — 4. *Advers.*, *prop.* 120, 124, 127, 128, *etc.* — 5. *II. Pet.*, I, 10. — 6. *Matth.*, XVI, 26. — 7. *Hebr.*, X, 22. — 8. *Licet causam de preb. in nostra. de Test. et attest.* — 9. *Rom.*, XII, 2. — 10. *Ephes.*, V, 10.

verè cogitanti atque omnia exploranti sit probatissimum, cùm eidem Apostolus dixerit : *Omnia probate, quod bonum est tenete*[1]; et iterum : *ut probetis potiora, ut sitis sinceri et sine offensâ in diem Christi*[2].

Cogitemus sanè nec sæculi principes[3], si corda inspicerent, probaturos ut ministri faciant quod ipsius principis rationibus ac voluntati adversari idem ministri probabiliùs putent. Quin ergo christiani cordium scrutatorem extimescamus Deum.

An quia beato et potenti Deo, ejusque imperio ac felicitati nullâ nostrâ culpâ detrahi quidquam potest, ideo minus seduli in illius exquirendâ voluntate simus, eòque minùs metuendum eum putamus, quòd illius inconcussum solium, æternumque imperium, et invicta potentia sit?

Vani omnino sunt qui hæc comminiscuntur; vani qui inexcusabiles quidem arbitrentur minùs probabilia simulque minùs tuta sectatos, si ex ipsorum actu res ita immutetur ut alteri quoque creatum sit periculum; nullam autem culpam esse, si tantùm de ipso vero ac falso atque indè secuto licito vel illicito periculum sit. Vana sanè hæc omnia, cùm illud liquidò constet, in plerisque casibus, in iis scilicet quibus de usurâ deque simoniâ, seu de adulterio ac fornicatione, deque honore ac fortunis proximo restituendis, eique debitâ charitate vel justitiâ, aliisque innumeris privatis ac publicis rebus agatur, ex opinionibus atque inde secuta praxi, certum vel privatis vel etiam publico creari periculum atque etiam damnum; nec minùs certum sit, nullo etiam aliis creato periculo, id advertendum esse maximè quantùm ipsi periclitemur, si minùs quàm oporteat mente ac opere veritatem diligamus.

Neque verò prudentia et cautio quam terrenis quoque rebus adhibere soleamus id ferat, ut in iis sectemur quæ minùs probabilia simulque minùs tuta sentiamus[4]: neque committendum ut à justo judice exprobretur illud : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione suâ sunt*[5]; dum illis sectantibus quæ ad rem suam probabiliùs conducere putant, hi contrà amplectantur quod Dei voluntati suoque adeo ultimo fini adversari putant probabiliùs, atque id insuper prudentiam vocent, ex eâ opinione vitam instituere quam minùs probaverint; cui proindè assentiri in eo sanè statu recta ratio non sinat.

Neque eo se consolentur subdoli homines, atque in suam perniciem subtiles et acuti, quòd quæ Dei quoque adversa voluntati ex probabili ratione fecerint, ignorantia invincibilis excuset, ideoque suum istud, stricto etiam jure, sit materiale tantùm, ut aiunt, non autem expressum et formale peccatum. Nec cogitant quàm parum invincibilis ea sit ignorantia quæ minùs probabili ratione nitatur; ad hæc quàm ignorantia parum suffragetur iis qui nec id satis metuunt, ne ex ignorantiâ peccent.

Nec magis audiendi qui in hâc regulâ ludant : promptiora esse jura ad absolvendum quàm ad condemnandum. Hæc enim valere in humanis judiciis, ubi latente scelere, vel sceleris pœnâ non satis constitutâ, perplexus animus ex fraternâ charitate innocentiæ favet aut humanæ naturæ parcit. Sint et aliæ ejusmodi, cùm in criminalibus, tum etiam in civilibus causis præsumptiones humani juris : Deum verò cui et criminum et pœnarum aliorumque rerum omnium certissima ratio constet, ex his præsumptionibus judicare, quis vel insipiens dixerit? Quod verò eo quoque vertunt pervulgatum illud : *Odia restringenda, favores ampliandi, et libertati favendum*; quasi favorabilis cupiditas, lex verò odiosa sit, aut sit ulla christianis quærenda libertas præterquam eam quâ *nos ipsa veritas liberaverit*[6]; id verò non modò absurdum; verùm etiam impium blasphemumque est; et omnino cavendum apostolicum illud : *In libertatem vocati estis, tantùm ne libertatem in occasionem detis carnis*[1].

Hæc de peritioribus. Si qui ita imperiti sunt[2], ut rerum veritatem in obscuris et dubiis nec moniti intelligere possint, seque aliorum judicio permittant, hi sanè quem noverint *operarium inconfusibilem*[3] rectè tractantem verbum veritatis, vitâque et doctrinâ probatum sic adeant, ut vera sibi verisque proxima, non placentia responderi petant. Pastores præsertim suos, quos etiam potissimum audire jubeantur; his enim singularem datam pro gregibus suis regiminis gratiam, et suavis ratio providentiæ divinæ, et ipse divinâ auctoritate constitutus et promissione servatus Ecclesiæ ordo declarat. Nec dubitent si rectâ intentione sint, saluti suæ consulturum Deum, qui neminem in necessariis, nisi justissimâ peccati pœnâ decipi patiatur. Deceptus enim Achab, sed qui decipit vellet, et vera dicentem odisset Michæam[4] : *et erant falsi prophetæ, mentientes*, inquit, *populo meo*, sed *credenti mendacis*[5] : *et prophetæ prophetabant mendacium, et sacerdotes applaudebant manibus*[6]. Sed et erroris causa subjungitur, *et populus meus dilexit talia* : et seducentibus traditi, sed *qui dicerent Videntibus : Nolite videre, loquimini nobis placentia, videte nobis errores*[7] : denique, *Hoc est judicium, quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem : erant enim eorum mala opera*[8], ait ipse Dominus.

Esto ergo in obscuris consultor optimus et probatissimus, conscientia bona, et recta intentio et veritatis amor : *Principium enim sapientiæ, postula sapientiam*[9] : et ipsius sapientiæ vox est : *Ego diligentes me diligo, et qui manè vigilant ad me, invenient me*[10].

Sic sanè, ut ordine in Ecclesiâ constituto incedant, quæ maxima pars christianæ sapientiæ est; unde in obscurioribus episcopi consulentur, qui si tanta res sit, more patrum ad sedem apostolicam referant, unde lux et doctrina præsto sit.

Neque ideo quod vir bonus et simplex, et quærens Deum, ubi res dubia et perplexa est, ut unius sæpe responso merito acquiescat, ideo consequens est, ut unius auctoritas quanticumque sit nominis, ad statuendum dogma sufficiat. Tunc enim profecto cavendum quod dicitur : *Tentat enim vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrùm diligatis eum an non, in toto corde vestro et in tota animâ vestrâ*[11].

Sed nec conspirantium in unam sententiam multitudo pro decreto semper habeatur : *Non enim sequeris turbam ad faciendum malum, nec in judicio plurimorum acquiesces sententiæ ut à vero devies*[12].

Cæterùm scitum illud ac pervulgatum : quæ doctrina ubique, quæ semper sit tradita, eam ab apostolis et à Christo esse : quæ secus habeat, non pertinere ad Ecclesiam. Nec Dominus, cùm ad judicandum venerit, ex plurium qui unâ fortè ætate scripserint, decreto, promisit aut statuit se prolaturum sententiam. Est enim illius certa et tremenda iterumque commemoranda sententia : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit in novissimo die*[13].

Quare in postremo sæculo, in quo tot scriptores cupiditatum adulatores ecclesiasticâ censurâ notati sint[14], qui et probabile putent quod nec probabile est, et ipsum probabile quam vim habeat ignorent, diligenter attendant Domini sacerdotes, ut verum ac probum à falso secernant, nec facilè auctoribus recentioribus credant, quod alii alios adducant in medium; sed diligentissimè pensent quid verbo Dei, patrum testimoniis, et Ecclesiæ canonum auctoritate, atque ex his firmatâ ratione constituant ac roborent.

Ac si proficere volunt in morali disciplinâ[15], præ om-

1. *I. Thess.*, v, 21. — 2. *Philip.*, I, 10. — 3. *Advers., prop.* 120, 124, 126, *etc.* — 4. *Advers., prop.* 129, 130, 133. — 5. *Luc.*, xvi, 8. — 6. *Joan.*, viii, 32.

1. *Gal.*, v, 13. — 2. *Advers., prop.* 130, 131, 135, 136. — 3. *II. Tim.*, ii, 15. — 4. *II. Paral.*, xviii, 7. — 5. *Ezech.*, xiii, 19. — 6. *Jer.*, v, 31. — 7. *Is.*, xxx, 10. — 8. *Joan.*, iii, 19. — 9. *Prov.*, iv, 7. — 10. *Idem*, viii, 17. — 11. *Deut.*, xiii, 3. — 12. *Exod.*, xxxiii, 2. — 13. *Joan.*, xii, 48. — 14. *Advers., prop.* 114, 118, 123, 127, 128. — 15. *Advers. universam probabilitatem.*

nibus libris Scripturam ipsam legant, ei se totâ mente submittant, eam assiduo labore versent, *in eâ meditentur die ac nocte*[1] : eam non ex ingenio suo, sed ex certissimâ Ecclesiæ catholicæ methodo, juxta patrum sententiam interpretandam putent : adhibeant optimam sancti Augustini regulam, quâ intelligant in Scripturâ nihil præcipi nisi charitatem, nihil vetari nisi cupiditatem[2] : tum in eâ perlegendâ supra spem omnem magis magisque veritas illucescet, dubia et incerta morum sese ultro in dies aperient et evolvent, *et erunt prava in directa et aspera in vias planas*[3] : denique non jam tantùm monente Apostolo, sed magistrâ experientiâ comprobabunt, quàm sit *omnis Scriptura utilis ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitiâ*[4]; hoc est planè ad expediendas omnes difficultates, *ut perfectus sit homo Dei ad omne opus bonum instructus.*

Id verò generatim omni dubitandi imprimis cordi sit, ut Deum quàm maximè oret, ut cupiditates quàm maximè comprimat. Sic enim fiet ut et fidei lumen et conscientiæ sensus quàm maximè se exerat et pleraque dubia statim evanescant.

Hæc teneant, hæc sectentur qui viam vitæ volunt. Admonemus autem compresbyteros nostros, sive sæculares, sive regulares, quicumque episcopali auctoritate, vel verbum Dei prædicant, vel sacramenta administrant, *ne nullo unquam tempore viam salutis quam suprema veritas Deus, cujus verba in æternam permanent, arctam esse definivit, in animarum perniciem dilatari, seu veriùs perverti sinant, plebemque christianam ab ejusmodi spatiosâ latâque, per quem itur ad perditionem, viâ, in rectum semitam evocent*[5]. Quæ verba Alexandri seu potiùs Christi ab ipso pontifice inculcata altè animis insidere optamus et oramus, speramusque in Domino fore ut quicumque hactenus laxiores illas sententias nullâ certâ ratione, sed alii alios secuti docuerunt, docere jam desinant; quippe quas et episcopi, ipsique adeo Romani pontifices detestentur; hæretici verò, immeritò illi quidem, sed tamen pro more suo Ecclesiæ imputent atque invidiæ vertant : sæculi quoque homines ut vanas rideant. Quare vanam illam, Deoque et hominibus exsosam sophisticen aliquando aversati, auctore sancto Hieronymo, ad recta se conferant, *ut qui priùs populum blandimentis decipiebant, postea vera annuntiando deterreant, et ad rectam revocent viam*, et *qui causa erroris fuerant, incipiant mederi vulneribus quæ intulerant*, et *esse occasio sanitatis*[6].

Datum Parisiis, in commitiis generalibus Cleri Gallicani, die... anno M. DC. LXXXII.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CLERGÉ DE FRANCE, DE 1700.

Du jeudi 26 août, à huit heures du matin.

Monseigneur le cardinal de Noailles, président.

MONSEIGNEUR l'évêque de Meaux, chef de la commission, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit dans une matière aussi importante, a dit que, pour entrer dans l'esprit de l'assemblée qui avait établi cette commission, il fallait également attaquer les erreurs, même opposées, qui mettaient la vérité en péril : que, si l'on n'avait à consulter que la sagesse humaine, on aurait à craindre de s'attirer trop d'ennemis de tous côtés; mais que la force de l'épiscopat consistait à n'avoir aucun faible ménagement : *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo*[1] : et à détruire également toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu : que la victoire par ce moyen était assurée à l'Eglise : qu'on devait enfin croire que Jésus-Christ serait au milieu de nous, selon sa promesse, puisque nous étions assemblés en son nom; qu'au reste, on doit regarder comme un malheur la nécessité de rentrer dans les matières déjà tant de fois décidées, et d'avoir à nommer seulement le jansénisme; mais puisqu'on ne se lassait point de renouveler ouvertement les disputes par des écrits répandus de toutes parts avec tant d'affectation, en latin et en français, l'Eglise devait aussi se rendre attentive à en arrêter le cours : que l'autre sorte d'erreurs qui regardent le relâchement de la morale, n'était pas moins digne du zèle des évêques; que chacun savait le dessein de l'assemblée de 1682, et qu'on ne pouvait rien faire de plus utile que d'en reprendre les projets : qu'au surplus on ne devait point s'étonner du grand nombre des propositions de morale, puisque l'expérience même avait fait voir dans la commission combien il était aisé de tomber d'accord des censures nécessaires : qu'il fallait seulement observer qu'il y avait deux points importants sur lesquels la commission par sa prudence avait jugé à propos, sous le bon plaisir de l'assemblée, de procéder plutôt par une déclaration de la saine doctrine, que par des qualifications expresses, comme il paraîtrait par le compte que l'on en rendrait à la compagnie, lorsqu'on traiterait cette matière.

Après l'explication de ce dessein de l'assemblée, lecture faite des quatre premières propositions et de leurs qualifications, monseigneur l'évêque de Meaux a ajouté que sans qu'il fût besoin de répéter des choses que l'assemblée avait si présentes par l'usage qu'on en avait fait pour l'acceptation de la constitution sur le quiétisme il suffisait de se souvenir de la relation de l'assemblée de 1655, et en particulier de la lettre du 28 mars 1654, à notre très-saint Père le pape Innocent X, et de celle du 10 mai 1655, aux archevêques et évêques, où les difficultés qu'on renouvelait à présent dans les quatre propositions, étaient prévenues; qu'il n'y avait donc qu'à s'arrêter uniquement aux constitutions apostoliques et aux jugements des évêques : *Nullus, ad aures vestras perniciosis mentibus subrependi, pandatur accessus; nulla retractandi quippiam de veteribus constitutis, fiducia concedatur* : qu'ainsi les qualifications proposées ne recevaient aucun doute, et qu'aussi elles avaient été approuvées par l'avis unanime de la commission.

Du vendredi 27 août, à huit heures du matin.

Monseigneur le cardinal de Noailles, président.

En procédant au rapport des cinquième et sixième propositions, sous le titre *De Gratiâ*, et des qualifications y apposées, monseigneur l'évêque de Meaux a cité le passage du Deutéronome, chap. VII, ℣. 7, et chap. IX, ℣. 4, 5, 6 et suiv., où Dieu dit expressément aux Israélites, qu'il ne les a choisis ni pour leur nombre, ni pour leurs justices et leurs mérites, puisqu'au contraire ils étaient le moins nombreux et le plus rebelle de tous les peuples; mais à cause qu'il lui a plu par sa seule bonté de les aimer : que Jésus-Christ avait tranché la question encore plus brièvement par ces paroles : *Non vos elegistis, sed ego elegi vos*[2] : que c'était sur ce fondement et sur les autres passages qu'il a marqués, que l'Eglise avait décidé contre les pélagiens, que la grâce n'était pas donnée selon les mérites, ce qui excluait précisément les mérites naturels, et tout ce qui pouvait faire croire que le discernement entre les justes et ceux qui ne l'étaient pas, se rapportât finalement aux dispositions ou aux œuvres naturelles, contre ces paroles de l'Apôtre : *Quis te discernit*[3]? Qu'à la vérité on ne pou-

1. *Psal.*, I, 2. — 2. *Aug., de Doct. Chr., l.* III, *c.* X. — 3. *Is.*, XL, 4. — 4. *II. Tim.*, III, 16, 17. — 5 *Alex. VII, in præf. Dec.* 24 *septembris* 1665, *sup. cal.* — 6. *Hier., in Mich., c.* III, *ad illa verba : Hæc dicit Dominus*, etc.

1. *II. Cor.*, X, 4. — 2. *Joan.*, XV, 16. — 3. *I. Cor.*, IV, 7.

vait disconvenir qu'il n'y eût quelques anciens scolastiques qui établissaient un mérite de *congruo* dans des œuvres purement naturelles par rapport à celles de la grâce, mais que c'était une opinion généralement abandonnée comme demi-pélagienne, et qu'on s'en tenait à la décision de saint Thomas, 1ª 2ᵉ *quæst.* 109, *art.* 6, *ad secundum;* et *quæst.* 112, *art.* 3, où ce saint docteur ne recevait l'axiome *facienti quod in se est, etc.*, qu'à l'égard de celui qui faisait *quod in se est secundùm quod est motus à Deo.*

Et quant au prétendu pacte entre Dieu et Jésus-Christ, dont il est parlé dans la sixième proposition, par lequel les nouveaux théologiens disent que Dieu s'oblige à donner sa grâce selon les dispositions purement naturelles; que l'Ecriture et la tradition ne connaissent point de tel pacte : que le seul pacte connu dans l'Ecriture est celui dont parle saint Paul aux Hébreux, chap. VIII, ℣. 8, et chap. X, ℣. 16, après Jérémie, au chap. XXXI, ℣. 31 de sa prophétie, où Dieu promet la rémission gratuite des péchés, sans que jamais il soit parlé d'œuvres naturelles; et que le sang du Nouveau Testament n'avait point été versé pour faire valoir de telles œuvres, ou les faire entrer dans le pacte de la nouvelle alliance; de sorte que sans chercher dans la nature des causes et des occasions de la grâce, il ne restait plus qu'à s'écrier avec saint Paul : *O altitudo!* et encore : *Quis prior dedit illi;* et enfin : *Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia*[1]; sans que la gloire qui lui appartient aux siècles des siècles, dans la sanctification de ses élus puisse être en aucune sorte partagée avec les œuvres de la nature; après quoi il n'y avait qu'à conclure, suivant le sentiment de la commission, si l'assemblée l'avait agréable, à la condamnation et qualification des deux propositions, ainsi qu'elles devaient d'être lues. Mondit seigneur l'évêque de Meaux a continué son rapport depuis la septième proposition *De Virtutibus theologicis,* où commencent les questions sur la morale, jusqu'à la quarante et unième inclusivement du titre *De Homicidio,* où, après avoir parlé en peu de mots sur chaque proposition et qualification, il s'est arrêté à remarquer avec quelle facilité toutes ces propositions pouvaient être décidées, puisque la commission n'y avait formé aucun doute, et qu'apparemment l'assemblée n'y trouverait pas plus de difficulté.

Du samedi 28 août, à huit heures du matin.

Monseigneur le cardinal de Noailles, président.

Monseigneur l'évêque de Meaux a continué son rapport, et a remarqué sur la cinquante et unième proposition, qui commence *Incantatores,* la distinction entre les arts corrompus et criminels dont le fondement est réel, et ceux qui sont faux, nuls pour ainsi dire, et qui ne consistent qu'en tromperies et déceptions; que de ce nombre sont les enchantements, l'astrologie judiciaire et les autres de même nature, dont l'Ecriture prononce la fausseté et la nullité, *Irrita faciens verba divinorum,* Isaïe, chapitre XLIV, ℣. 25. *Stent et salvent te augures cœli, qui contemplantur sidera,* dans le même prophète, chap. XLVII, ℣. 13, qu'on lit aussi dans les Proverbes, chap. XXIII, ℣. 7. *In similitudinem arioli et conjectoris, æstimat quod ignorat.* Ce sont ces sortes d'arts, si on les peut appeler de ce nom, qui ne peuvent rendre ceux qui les exercent légitimes possesseurs du salaire qu'ils exigent, parce qu'ils ne sont que des trompeurs.

Mondit seigneur l'évêque de Meaux étant venu à l'article de l'usure, après avoir supposé par le droit civil et canonique des définitions du prêt et du profit qui en provient, avec la distinction d'entre ces contrats et ceux de société, de vente, d'aliénation et autres semblables, il a remarqué en premier lieu, les condamnations des conciles, des Papes, et de tous les Pères unanimement, des facultés de théologie, et en particulier de l'assemblée de 1655, qui ne laissait aucun doute sur cette matière.

1. *Rom.*, XI, 33, 35, 36.

En second lieu, que la règle pour connaître la nature des contrats était d'en regarder l'intention et l'effet; Dieu en défendant l'usure, défend en même temps tout ce qui est équivalent; ainsi tout ce qui dans le fond fera tout l'effet de l'usure, que Dieu défend, doit être regardé comme également défendu, quelque nom qu'on lui donne, le dessein de Dieu n'étant pas de condamner ou des mots, ou des tours d'esprit et de vaines subtilités, mais le fond des choses, que ces contrats frauduleux laissent dans leur entier.

En troisième lieu, il a observé qu'il ne fallait point s'étonner de quelque diversité dans les lois civiles; puisque les saints Pères avaient décidé qu'elles ne pouvaient préjudicier à la loi de Dieu. Saint Augustin le dit expressément dans la lettre à Macédonius[1]; on trouve la même vérité dans saint Chrysostome, qui remarque entre autres choses, que la loi civile permettant l'usure au commun des citoyens, la défendait aux sénateurs; d'où il concluait qu'elle était réputée honteuse, et par là encore plus indigne des chrétiens, que la loi civile ne la réputait indigne des sénateurs. Il en était de même des divorces que la loi civile permettait; et quoique ces lois, qui avaient été faites dans le paganisme, subsistassent encore sous les princes chrétiens, l'Eglise ne laissait pas de les rejeter.

En quatrième lieu, que ces lois qui autorisaient l'usure, dans la suite des temps avaient été corrigées par les empereurs, dont le premier fut Léon le philosophe, qui avait été suivi par Charlemagne dans ses *Capitulaires,* par les autres empereurs français, et par tous nos rois, aussi bien que par les autres rois chrétiens.

En dernier lieu, qu'il était vrai que dans quelques provinces on avait introduit des pratiques contraires; mais qu'outre qu'elles étaient contre les ordonnances, elles ne pouvaient prescrire contre la loi de Dieu qui était expresse; qu'il ne fallait pas néanmoins pousser le zèle trop avant en procédant par censures contre les contrevenants, à cause de leur grand nombre, et que c'était le cas de garder la règle de saint Augustin : *Severitas exercenda erga peccata paucorum.*

Que sur le même sujet de l'usure, le conseil de Gerson dans le Traité des Contrats, était que l'Eglise se contentât d'enseigner la vérité dans les prédications et les confessions, sans en venir aux peines ecclésiastiques.

Que la condamnation de la proposition cinquante-neuvième ôtait toute excuse aux chrétiens sur l'usure, en combattant Grotius, Calvin et les autres hérétiques, qui soutenaient que la loi donnée aux Juifs contre ce péché était abolie dans la nouvelle alliance, et que leur erreur avait été renouvelée par l'auteur du Traité des Billets; après quoi il n'y avait qu'à conclure avec la commission contre les propositions rapportées.

Du lundi 30 août, à huit heures du matin.

Monseigneur le cardinal de Noailles, président.

Monseigneur l'évêque de Meaux a dit, que la plupart des qualifications sur les propositions qui avaient été lues, portaient leurs raisons avec elles; mais qu'il y en avait quelques-unes dignes d'une attention plus particulière, entre autres celles où l'on osait attribuer des équivoques et des restrictions mentales, non-seulement aux prophètes et aux anges, mais encore à Jésus-Christ même : que pour condamner cette impiété, il ne faut qu'entendre d'abord, qu'user d'équivoques ou de restrictions mentales, c'est donner aux mots et aux locutions d'une langue une intelligence arbitraire, forgée à sa fantaisie, entendue seulement de celui qui parle, et qui est opposée à la signification ordinaire que leur donnent les autres hommes.

Qu'on a vu dans la condamnation des propositions

1. *Epist.* LIII *ad Maced.*, *n.* 15.

précédentes, soixante-troisième et soixante-quatrième, que c'est là un vrai mensonge; mais qu'il n'y a rien de plus faux que d'attribuer, par exemple, un tel langage à Abraham, lorsqu'il appela Sara sa sœur; puisque bien loin que cette expression fût faite à plaisir, il est certain au contraire, que dans le langage usité, on donnait le nom de frère et de sœur, à ceux qui descendaient d'un père ou aïeul commun, comme Abraham prend soin lui-même de l'expliquer, Genèse, chap. XX, ℣. 2 et 12 : *Indicavit sororem, non negavit uxorem,* comme dit saint Augustin[1].

Que personne n'ignore ce que le même Père a enseigné si doctement sur la bénédiction de Jacob, dans le sermon quatre, *de Jacob et Esaü*, au livre premier des *Questions sur la Genèse*, question quatre-vingt, et dans le livre du *Mensonge*. Il suffit seulement de remarquer, selon la doctrine de ce grand homme, que Jacob ne s'était point attribué à lui-même le nom et la qualité d'aîné; que la chose avait été préparée dès la Genèse, chap. XXV, ℣. 22 et 23; que dès lors et avant leur naissance, Esaü et Jacob avaient été désignés à Rébecca, comme portant la figure de deux peuples, à savoir, les Iduméens et les Israélites, dont les derniers, quoique les cadets, devaient prévaloir sur les autres, comme la suite de l'histoire le fit paraître : que dans une signification encore plus haute, ces deux enfants figuraient, dès le sein de leur mère, l'ancien peuple et le nouveau; et encore en un sens plus haut, selon saint Paul, les élus et les réprouvés : que Rebecca destinée de Dieu pour être en cette occasion la figure de l'Eglise, savait tout le mystère et conduisit tout l'ouvrage : que ce ne fut pas sans raison qu'elle fit prendre à Jacob le nom et la qualité de l'aîné, qui lui avait vendu son droit d'aînesse, Genèse, chap. XXV, ℣. 25, 31 : que pour accomplir la figure, c'était sous le nom d'Esaü que Jacob devait recevoir la bénédiction paternelle, parce que le nouveau peuple devait être béni sous le nom et sous la figure du peuple ancien : qu'il n'y avait rien là d'arbitraire, mais que tout avait été préparé de loin par un ordre exprès de Dieu : que c'était donc ici une grande prophétie, non par discours, mais par faits, ou, comme l'appelle saint Augustin, un grand sacrement, un grand mystère, *magnum sacramentum, magnum mysterium;* mais ce qu'il y a de plus manifeste et de plus certain, c'est qu'Isaac ne fut point trompé; car encore qu'il semblât hésiter selon les sens, une lumière intérieure lui faisait sentir que Jacob devait être béni : *Benedixitque ei, et erit benedictus :* Genèse, chap. XXXVII, ℣. 23; que la bénédiction lui devait demeurer, qu'il la devait confirmer, et que Dieu l'avait ratifiée : *Nam ille doloso homini benedictionem non confirmaret, cui debebatur justa maledictio* : sanct. August., *de Jacob et Esaü*, sermon. IV, cap. XXII, num. 23. Théodoret, le plus savant interprète qui soit parmi les Pères grecs, enseigne aussi la même chose sur la Genèse. Il paraît donc qu'Isaac avait entendu tout le secret, et il est fort à remarquer que l'Ecriture donne à Jacob le caractère d'homme simple, comme traduisaient les Septante, *sine dolo*, Genèse, chapitre XXV, ℣. 27, par où elle éloignait toute idée de conduite frauduleuse : qu'ainsi cette fraude apparente était un véritable mystère : *Dolus hic, non est dolus,* dit saint Augustin, ibid., num. 22. Il n'est pas jusqu'à la qualité de chasseur que Jacob s'attribue, qui ne soit mystérieuse. Il figurait ces pécheurs et ces veneurs spirituels qui sont promis; Jérémie, chap. XXI, ℣. 16 : *Mittam piscatores... Mittam venatores, et venabuntur eos de omni monte... et de cavernis petrarum :* que saint Ambroise avait remarqué que Jacob devait à son père, *non venatu aspero prædam agrestem, sed mitium cibos morum et teneræ mansuetudinis atque pietatis, pio patri dulces epulas.* Ambros., lib. II *de Jacob*, cap. II. Qu'il serait inutile de raconter toutes les circonstances de cette histoire prophétique, puisqu'on n'en a que trop dit pour une compagnie si savante, et qu'on voit manifestement qu'il n'y a ici ni équivoque, ni restriction arbitraire, ni personne qui soit trompé, mais une vérité pure, enveloppée de mystères qui la rendent plus vénérable à ceux qui savent la chercher avec respect.

1. *S. Aug., l.* XXII, *cont. Faust., cap.* XXXIV.

Quant à l'ange de Tobie, il n'y a rien de plus grossier que de lui attribuer des équivoques ou des restrictions mentales. Ce n'était point par une signification arbitraire qu'il se disait Azarias, fils du grand Ananias. Outre le mystère qui est dans ces mots, il n'y a rien de plus naturel que d'entendre qu'il a parlé au nom de celui dont il avait véritablement revêtu la figure.

Que pour Jésus-Christ qui était la vérité même, toute cette assemblée a témoigné de l'horreur à lui entendre attribuer des équivoques trop indignes de lui. On sait assez qu'il parle souvent, ou en sa personne, comme chef de son Eglise, ou en celle de ses membres, avec une diversité qu'il faut adorer : que les prophètes ont parlé de lui avec les mêmes figures : qu'au reste, on n'est pas obligé de garantir toutes les paroles des saints hommes, à qui il peut avoir échappé quelques mensonges; mais qu'il vaudrait mieux les appeler tout simplement de leur nom, comme des faiblesses humaines, que de les vouloir excuser sous les artificieuses expressions d'équivoques et de restrictions mentales, où le déguisement et la mauvaise foi seraient manifestes : qu'ainsi il concluait, avec la commission, à condamner la proposition soixante-sixième, où l'on attribuait l'équivoque aux discours et aux actions prophétiques, allégoriques et mystérieuses, sans épargner la majesté de Jésus-Christ même.

Le rapport a été continué jusqu'à la septante-deuxième proposition, qui commence : *Cùm dixit concilium,* et monseigneur l'évêque de Meaux a dit, que le dessein du concile était manifeste par les deux chapitres, premier et dix-huitième de la session vingt-quatrième, *De reformatione;* que dans le premier, où il est parlé des évêques, le concile décide nettement qu'on est obligé, à peine de péché mortel, de choisir les plus dignes; ce qu'il explique par ces mots, *les plus utiles à l'Eglise,* afin d'ôter tout scrupule : que dans le chapitre dix-huit, où il vient au choix des curés, il n'avait pas pu établir des moyens particuliers pour obliger ceux qui ont quelque droit dans la promotion des évêques, à choisir les plus dignes, à cause de la qualité des personnes, où il fallait s'en remettre à leur bonne foi, en leur montrant seulement leur obligation; mais comme il avait toujours la même fin d'obliger au choix des plus dignes, il choisit la voie du concours, comme la meilleure, pour parvenir à l'exécution de ce dessein : qu'ainsi on voyait, par les paroles du concile, qu'il veut établir en toute manière l'élection du plus digne et du plus propre, comme également nécessaire, toute proportion gardée, pour tous les bénéfices à charge d'âmes.

Que le pape Innocent XI, qui a connu cette intention du concile, a condamné la proposition qui en éludait le sens, et que tout cela ensemble tend à accomplir la parole de Jésus-Christ, qui a dit à saint Pierre : *Simon Joannis, diligis me plus his?* par où il montre, qu'on doit chercher la plus grande perfection dans ses ministres, à mesure qu'ils sont chargés plus particulièrement du soin des âmes.

La lecture des propositions étant continuée jusqu'à la quatre-vingt-sixième et quatre-vingt-septième, monseigneur de Meaux a dit, qu'on a expressément qualifié ces deux propositions, où il est parlé de l'amour de Dieu commencé dans le sacrement de pénitence, tant à cause de la manière outrée dont la première l'exclut, qu'à cause de ce que la seconde avance scandaleusement et témérairement sur les anathèmes du concile : qu'au surplus il y aura un autre lieu, où on traitera plus expressément cette matière.

Du mardi 31 août, à huit heures du matin.

Monseigneur le cardinal de Noailles, président.

Monseigneur l'évêque de Meaux a commencé par la centième proposition, *De jurisdictione et regularibus*, et a marqué d'abord son étonnement, sur ce que dans une matière si clairement décidée par le concile de Trente, par les Papes, et même par des arrêts solennels, il se trouve encore des contredisants, qu'il était nécessaire de réprimer par une sévère censure, pour maintenir l'ordre hiérarchique et la paix de l'Eglise.

Il a ajouté qu'il n'y avait rien de particulier à remarquer sur les propositions 109, 110 et 111.

Que l'affinité de la cent douzième avec la cent treizième, condamnée par Alexandre VIII avec le péché philosophique, était manifeste, et que c'était un aveuglement déplorable de chercher une excuse au crime, dans l'endurcissement du pécheur. Il a passé à la cent quatorzième et la cent quinzième proposition, où il a marqué en peu de paroles l'égarement de l'auteur, qui avait causé de l'horreur à tout le monde.

Du mercredi, premier de septembre, à huit heures du matin.

Monseigneur le cardinal de Noailles, président.

Monseigneur l'évêque de Meaux a dit, qu'après avoir expliqué la censure des propositions particulières, il était temps de venir à la source de tout le mal, qui était les opinions sur la probabilité : que la commission avait qualifié certaines propositions, et qu'en même temps sous le bon plaisir de l'assemblée, elle en avait réservé quelques autres, sur lesquelles on s'expliquerait par forme de déclaration : qu'il aurait à rendre compte des dernières à la compagnie, quand il lui plairait de l'ordonner, et qu'à présent il s'agissait des propositions qualifiées; mais qu'afin d'en faire voir la fausseté et le venin, il fallait reprendre la chose de plus haut.

Que le grand inconvénient de la probabilité consistait dans la manière d'examiner les questions de morale : que par cette nouvelle méthode, on ne cherchait plus ce qui était vrai ou faux, juste ou injuste, par rapport à la vérité et à la loi éternelle; mais seulement ce qui était probable ou non probable, c'est-à-dire, que sans plus se mettre en peine de ce que Dieu avait ordonné, on cherchait uniquement ce que les hommes pensaient de ses ordonnances, ce qui conduisait insensiblement à réduire la doctrine des mœurs, à l'exemple des pharisiens, à des commandements et à des traditions humaines, contre la parole expresse de notre Seigneur : que c'était aussi ce que déplorait le docte et pieux cardinal d'Aguirre, dans la dissertation qu'il a mise à la tête de son édition des conciles d'Espagne : qu'il y avouait son erreur, en ce que laissant à part la question du vrai et du faux, il ne s'attachait qu'à la probabilité, et se reposait, dit-il, sur le probabilisme : *In probabilismo, sicut in pulvino molliter quiescebam*[1] : il loue Dieu d'être revenu de cet égarement par la lecture des savantes censures des évêques de France, et des autres écrits publiés dans ce royaume : il y allègue aussi un beau passage du cardinal Bellarmin, dans une lettre à son neveu, nouvel évêque, qu'il voulait instruire de ses devoirs : *Si quis velit in tuto salutem suam collocare, is omnino debet certam veritatem inquirere, et non respicere, quid multi hoc tempore dicant aut faciant*, etc.; d'où Bellarmin concluait, qu'on devait prendre le plus sûr en matière de salut : que le P. Thyrsus Gonzalez rapporte le même passage et la solennelle rétractation du cardinal Pallavicin, autrefois prévenu de la même doctrine, mais qui depuis l'avait rétractée publiquement : qu'ainsi il faut regarder cette opinion comme décriée, et abandonnée par les plus grands hommes et les plus pieux; les qualifications suivantes faisant voir que tous les fondements en sont renversés : que la cent dix-septième proposition préfère les nouveaux auteurs aux anciens, contre l'autorité de l'Ecriture : *Interroga majores tuos, et dicent tibi*[1] : *Non te prætereat narratio seniorum, ipsi enim didicerunt à patribus suis*[2], etc. Mais dès là que cet amour de la nouveauté est condamné, il faut que le probabilisme tombe, puisque ce n'est en soi qu'une opinion nouvelle, dont on sait la date, qui est de 1577, et l'auteur certain, qui est Barthelemi Medina. C'est ce que le P. Thyrsus Gonzalez a démontré, et les plus zélés probabilistes confessent eux-mêmes que leur opinion n'a qu'un siècle; ce qui fait qu'on peut leur appliquer ce passage de Tertullien : *Aliquos Valentinianos liberanda veritas expectabat*[3]? et que le P. Gonzalez leur applique celui du vénérable Guigues, prieur de la Chartreuse : *O infelicia apostolorum tempora, qui hæc compendia nesciebant!* que la condamnation des cent dix-huit et cent dix-neuvième propositions renverse un autre fondement du probabilisme, qui est la probabilité extrinsèque : que c'est à celle-ci que se réduit la nouvelle doctrine; et ces auteurs n'ont point d'autres principes pour établir la probabilité des opinions, sinon qu'on ne doit pas présumer que des docteurs graves les embrassent sans fondement; or est-il que cela se dit sans raison, la proposition cent dix-neuvième prouvant très-bien qu'il n'y en a point à demander, pour la probabilité, plutôt seize docteurs que douze, ni douze plutôt que quatre, ni quatre plutôt qu'un seul; ce qui rend la chose arbitraire, contre ce passage de saint Jérôme sur le chapitre douze de l'Ecclésiaste : *Nec auctoritati unius, sed concilio atque consensu magistrorum omnium, sententia proferatur.*

Que c'est un troisième fondement de la probabilité, d'argumenter par le silence de l'Eglise, ou du Saint-Siége apostolique; comme si ce qu'on laisse passer durant quelque temps sans censure, induisait une approbation; mais le Saint-Siége lui-même a remédié à cette induction, en condamnant la proposition cent vingtième.

Enfin, que c'est un fondement du probabilisme, de croire qu'on agit toujours avec prudence, lorsqu'on agit par la probabilité, quelque petite qu'elle soit; mais cette fausse prudence est rejetée par la condamnation de la cent vingt-deuxième proposition, qui est la vingt-septième parmi celles d'Alexandre VII. Au surplus c'est une chose arbitraire, et où il n'y a point de règle, d'appeler la probabilité petite ou grande. Il y a une règle pour fixer la vérité; mais pour la probabilité, il n'y a que la fantaisie. Sur quoi monseigneur l'évêque de Meaux a remarqué, que recherchant dans les auteurs quelle règle ils établissaient pour la probabilité, petite ou grande, il n'en avait pu trouver d'autre que la distinction de *probablement probable, probablement improbable, certainement probable, certainement improbable*; mais que cela même est imaginaire, et qu'on ne peut établir cette distinction sur aucun principe; que par ce moyen les fondements du probabilisme sont renversés, et la condamnation des six propositions qu'on vient d'entendre, est établie; que la fausseté de cette doctrine paraît encore plus évidemment par les inconvénients qui sont marqués dans les cinq dernières propositions : car dans la cent vingt-troisième, les directeurs et les confesseurs sont réduits à refuser à leurs pénitents l'instruction nécessaire, et on les force à les conseiller suivant les préventions qu'ils trouvent dans leurs esprits; ce qui est contraire à la qualité de juges et de docteurs, qui leur appartient par leur caractère. D'ailleurs, si la moindre probabilité a lieu dans la conduite ordinaire de la vie humaine, on ne peut alléguer aucune bonne raison pour l'exclure de l'administration des sacrements et de la fonction de juge, car chacun est son juge à soi-même, comme les juges le sont des autres. C'est ce qu'on peut remarquer sur les propositions

1. *T.* I *Conc. Hisp. Edit. noviss., Præf., p.* 6.

1. *Deuter.*, XXXII, 7. — 2. *Eccli.*, VIII, 11. — 3. *Tertull., lib. de Præscr. hær., c.* 29.

124 et 125. A l'égard de la cent sixième, si le probabilisme avait lieu, rien ne pourrait empêcher celui qui serait parvenu à croire que la religion catholique est du moins la plus probable, de suivre néanmoins l'autre, quoique moins probable selon lui; ce qui mettrait un obstacle manifeste au progrès de la grâce de Dieu. Enfin, l'autorité et la préférence de la moindre probabilité est poussée au dernier excès par la cent vingt-septième et dernière proposition, puisqu'elle va à faire omettre l'amour de Dieu jusqu'à l'article de la mort.

Après quoi monseigneur l'évêque de Meaux a remarqué en général les longues et fréquentes conférences que la commission avait tenues pour préparer les censures, selon les ordres de l'assemblée; mais que ce serait l'assemblée elle-même qui par ses sages réflexions et décisions y ajouterait non-seulement la force et l'autorité, mais encore la perfection et la précision.

Il a dit enfin qu'il restait encore à rendre compte à la compagnie de ce que la commission avait jugé à propos d'expliquer par forme de déclaration; ce qu'il était prêt à faire le lendemain, ou quand l'assemblée l'ordonnerait.

Du jeudi 2 septembre, à huit heures du matin.

Monseigneur le cardinal de Noailles, président.

Monseigneur l'évêque de Meaux a fait le rapport de la proposition cent sixième, tirée du même livre, d'où l'on avait extrait les deux propositions, et dont la compagnie lui avait ordonné de dresser la censure; elle a été lue et approuvée. Ensuite, monseigneur le président a dit, que la censure étant achevée, il restait à examiner le projet du discours qu'on devait mettre à la tête, et la déclaration qui devait terminer l'ouvrage. Ce fait, monseigneur l'évêque de Meaux qui avait été chargé de ce travail, a mis le tout sur le bureau. Lecture faite du commencement du discours préliminaire, dont il a rendu raison en peu de mots, il a dit que la conclusion était ce qu'il y avait de plus important, puisqu'elle devait contenir la déclaration de deux points de doctrine très-essentiels, dont l'un regardait la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence; et l'autre, la matière de la probabilité. Pour ce qui regarde l'amour de Dieu, il a supposé qu'on ne devait pas demander une moindre disposition pour le sacrement de pénitence, que pour celui du baptême, puisque même la pénitence était appelée par les saints Pères et par le concile de Trente, un baptême laborieux. Il paraît par la comparaison que fait le concile, de ces deux sacrements, dans la session VI, chap. XIV, et XIVe sess., chap. II, que les dispositions devaient être les mêmes dans les deux sacrements, et que la différence entre les deux ne venait point de ce côté-là. Ce fondement supposé, comme il n'était pas permis de douter que l'amour de Dieu, du moins commencé, ne fût requis dans le baptême; il fallait faire le même jugement de la pénitence; il a rapporté les paroles célèbres du concile de Trente, chap. VI, sess. VI, où il est clairement expliqué, qu'outre les actes de foi et d'espérance, il faut encore commencer à aimer Dieu, *tanquam omnis justitiæ fontem*; il a ajouté qu'il y avait ici deux écueils à éviter : l'un, d'exclure des dispositions de ce sacrement le commencement d'amour; et l'autre, d'y requérir un amour justifiant : que le concile s'était expliqué sur le premier point, dans les paroles qu'on venait d'entendre, et avait décidé le dernier en ajoutant ces mots, *hanc dispositionem seu præparationem, justificatio ipsa consequitur*. En la même session, chap. VII, le même concile avait pareillement décidé, à l'égard du sacrement de pénitence, qu'il n'y fallait point requérir la contrition qu'il appelle *contritionem charitate perfectam*, car encore, dit ce saint concile, qu'elle puisse se trouver dans le pénitent, avant qu'il reçoive actuellement le sacrement, néanmoins il ajoute expressément, que ce n'est que quelquefois, *aliquando*, et non pas toujours que cela arrive, *aliquando contingat*. Il n'est pas ici question d'examiner comment cela se fait, et la discussion en serait trop longue; il suffit que l'expression du concile ne laisse aucun doute de son intention, qui consiste à bien faire entendre, que ce n'est point un amour parfait, mais un amour commencé, qui est ici nécessaire. Il a exposé qu'il y avait plusieurs siècles que la nécessité de l'amour de Dieu pour le baptême avait été déterminée; et il a apporté le décret du concile d'Orange, où il est dit, que Dieu nous inspire son amour pour nous préparer à demander le baptême, ce qui montre qu'il y était nécessaire : *Ipse nobis et fidem, et amorem sui priùs inspirat, ut et baptismi sacramenta fideliter requiramus, et post baptismum cum ipsius adjutorio, ea quæ sibi placita sunt, implere possimus*[1]. Que s'il était besoin de remonter plus haut, il rapporterait cent témoignages de saint Augustin[2], par lesquels il est constant que le cœur humain ne peut être sans amour; de sorte que, s'il n'a pas du moins l'amour de Dieu commencé, il s'ensuit qu'il est livré à l'amour de la créature. Il a fait encore quelques remarques sur cette matière, qui sont suffisamment expliquées dans la déclaration. Ensuite, il est venu à la matière de la probabilité, qu'il s'est proposé de décider par trois déterminations expresses du droit; la première consiste en cette maxime, *in dubiis tutius*. Le cas de cette règle est précisément celui dont il s'agit. Une chose est véritablement douteuse, quand les raisons de part et d'autre paraissent également probables à celui qui doit agir, sans qu'il y ait rien qui le détermine à un côté plutôt qu'à l'autre. C'est donc aux probabilistes une manifeste contravention à cette règle, que de choisir en ce cas ce qui n'est pas le plus sûr; mais il faut bien remarquer que cette règle est établie par rapport à la nécessité du salut. Il y a beaucoup de cas où il est prescrit de suivre l'opinion la plus douce, *benigniorem sententiam*, comme en cas de causes criminelles, et autres qu'il n'est pas besoin de rapporter, parce qu'elles sont trop communes; mais quand il s'agit du salut et de la conformité nécessaire de nos actions avec la loi de Dieu, c'est le cas, où dans le doute on se rend coupable, en ne prenant pas le plus sûr. Ceux qui prennent cette maxime pour un conseil vont directement contre le dessein, et de la règle, et des Papes qui s'en servent; de la règle, puisque l'obligation de la conscience y est spécifiée, *attendentes quòd in his quæ animæ salutem respiciunt* : Clementina, *Exivi, de verborum significatione*; des Papes, parce que, dans les Décrétales où cette règle est employée, on ne leur demandait pas un conseil de perfection; mais une décision sur l'obligation du précepte. Que s'il fallait entendre cette règle au sens des probabilistes, il eût fallu dire dans le doute, non pas : Prenez le plus sûr, mais : Faites ce que vous voudrez. Que si dans le doute on est obligé de suivre le plus sûr, à plus forte raison ne peut-on pas suivre le moins sûr, quand il paraît en même temps le moins probable. C'est aussi la seconde détermination tirée du droit, qu'on avait promis de rapporter. Monseigneur de Meaux a lu en ce lieu la décision de la Clémentine unique, *de Summâ Trinitate*, où le concile œcuménique de Vienne détermine une question par la plus grande probabilité. Il ne faut pas dire qu'il s'agissait de matière spéculative, telle qu'est celle des vertus infuses, puisque la nécessité de la suivre dans la doctrine des mœurs est encore plus forte et plus concluante : il faut donc demeurer d'accord, qu'en embrassant l'opinion qu'on croit la moins probable, on s'éloigne de la conduite et de la décision d'un concile œcuménique.

La dernière décision est tirée du chapitre *Inquisitioni*, etc., *de sententiâ excommunicationis*, que monseigneur de Meaux a rapporté tout entier, et a fait voir que la conscience était liée, non-seulement par la

1. *Conc. Araus.* II, *cap.* XXV *in fine*. — 2. *In Ps.* XXXI, *n.* 5, *enarr.* 2, *et in* XXXII, *n.* 6, *enarr.* 2.

croyance que le pape Innocent III appelait évidente et manifeste, mais encore par celle qu'il appelait probable et discrète : *Ex credulitate probabili et discretâ, licet non evidenti et manifestâ.* Or c'est là précisément notre cas, puisqu'on y présuppose en termes formels une croyance probable et discrète, et que le Pape décide que tant qu'elle dure, si on agit au contraire, on pèche contre la loi ou contre sa conscience : *Vel contra legem, vel contra judicium conscientiæ committit offensam;* ce qui a rapport au chapitre : *Litteras de restitutione spoliatorum*, du même Pape, et au chapitre, *Per tuas, ij. de Simoniâ*, encore du même Pape, où il faut remarquer que ce grand Pape appuie son sentiment du passage de saint Paul : *Omne quod non est ex fide, peccatum est*[1]; ce qui achève de démontrer que toutes les fois qu'on agit contre ce qu'on croit plus probable, on pèche contre sa foi, c'est-à-dire, selon ce Pape, contre sa conscience et sa persuasion. Après des décisions si expresses, cette question ne peut plus souffrir aucun doute. Il ne faut point s'arrêter aux casuistes, ni au grand nombre de sectateurs de cette nouvelle opinion, puisqu'ils ont manifestement innové contre la règle : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*, qui n'est pas seulement de Vincent de Lérins, *Commonitorio* I, *cap.* 3, mais encore de saint Augustin, livre premier et second contre Julien, de Tertullien, *de Præscriptionibus*, et de tous les Pères. Ainsi l'autorité de tous ces docteurs est fort faible. Il ne faut donc pas s'étonner si l'opinion de la probabilité a été censurée par nos prédécesseurs. Elle l'est précisément dans le diocèse où nous sommes; elle l'est dans la province de Sens, dans la province de Bourges et dans beaucoup d'autres. On ne peut se dispenser de rapporter ici le sentiment d'un grand personnage, qui est le P. Mutius Vitelleschi, général des Jésuites, qui écrit ainsi à sa compagnie le quatrième de janvier 1617 : *Nonnullorum ex societate sententiæ in rebus præsertim ad mores spectantibus plus nimio liberæ, non modò periculum est, ne ipsam evertant, sed ne Ecclesiæ etiam Dei universæ insignia afferant detrimenta : omni itaque studio perficiant, ut qui docent, scribuntve, minimè hâc regulâ et normâ in delectu sententiarum utantur :* TUERI QUIS POTEST ; PROBABILIS EST ; AUCTORE NON CARET ; *verùm nostri ad eas sententias accedant, quæ tutiores, quæ graviorum, majorisque nominis doctorum suffragiis sunt frequentatæ, quæ bonis moribus conducunt magis, quæ denique pietatem alere et prodesse queunt, non vastare, non perdere.*

Le P. Thyrsus Gonzalez suit encore aujourd'hui les vestiges de son pieux et savant prédécesseur, et démontre que la prudence, qui dans la matière du salut préfère le moins probable, quand il est en même temps le moins sûr, ne peut être que la prudence de la chair. Car, dit-il, que pourront répondre dans le jugement de Dieu, ceux qui, par exemple, auront passé un contrat qu'ils jugent plus probablement être illicite? Diront-ils, pour s'excuser, qu'ils ont suivi l'opinion de tels et tels? Mais le juge leur répondra, que leur autorité qui n'avait pu leur faire changer de sentiment, ne devait pas être la règle de leur conduite. Répondront-ils qu'ils ont été touchés de leurs raisons? Mais il leur sera dit par le juge : Tu seras jugé par ta propre bouche, mauvais serviteur; et puisque tu croyais les raisons de ton sentiment les meilleures et les plus probables, tu les devais suivre plutôt que les autres. Ainsi toute iniquité aura la bouche fermée : *Omnis iniquitas oppilabit os suum*[2]. Car aussi pourquoi tant chercher le plus probable dans la matière des mœurs, si après qu'on a cru le trouver, tout le fruit de cette recherche est de le mépriser ouvertement? Que servent ici les réflexions sur les opinions et sur les raisons des autres, puisqu'on sent en sa conscience qu'elles ne peuvent prévaloir sur notre esprit? Que sert aussi de demander à Dieu la connaissance de la vérité, et de dire avec David : *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam*[1], si après avoir reçu une plus grande lumière favorable à la loi de Dieu, on n'en fait que ce qu'on veut contre sa propre pensée? C'est ainsi que ce savant homme a traité le probabilisme.

1. *Rom.*, XIV, 23. — 2. *Ps.*, CVI, 42.

Si quelques docteurs de l'ordre de Saint-Dominique l'ont proposé au commencement, tout le même ordre l'a abandonné depuis les savants écrits des PP. Mercorus et Baron, conformément à l'exhortation faite à leur chapitre général par le pape Alexandre VII, de s'opposer au relâchement de la morale. Cette exhortation est rapportée par Fagnani. Ainsi il y a raison de conclure, que comme on doit improuver l'excès de ceux qui rejettent les opinions, même celles qui sont les plus probables entre les plus probables, il ne faut pas moins s'opposer à l'autre excès, qui est celui où dans le doute on suit le moins sûr en matière de salut; où, ce qui est encore plus dangereux, on suit le moins problable et le moins sûr tout ensemble.

MANDATUM

ILLUSTRISSIMI AC REVERENDISSIMI D.D. EPISCOPI MELDENSIS,

Ad Censuram ac Declarationem conventûs Cleri Gallicani anni 1700, *promulgandam in synodo diœcesanâ, die* 1 *septembris anni* 1701.

JACOBUS-BENIGNUS, permissione divinâ, episcopus Meldensis, etc., clero Meldensi in synodo ordinariâ congregato, SALUTEM ET BENEDICTIONEM.

Posteaquam conventus Cleri Gallicani, anno 1700, in palatio San-Germano jussu regio celebratus, gravissimâ censurâ proscripsit diversi generis errores qui per Ecclesiam serperent, et quorumdam articulorum veritatem perspicuè declaravit, nihil fuit nobis optatius quàm ut dictam Censuram, eique conjunctam Declarationem promulgaremus, earumque auctoritati diœcesani auctoritatem adderemus. Ut autem tanta res solemniùs atque utiliùs ageretur, visum est nobis synodi nostræ generalis et annuæ celebritatem expectari oportere. Vobis igitur, in eâdem synodo, feriâ quintâ quæ est prima dies septembris, pro more congregatis, easdem Censuram ac Declarationem publicâ promulgatione notas facimus; districtè prohibentes sub pœnis adversùs inobedientes in jure contentis, aliisque pro rei gravitate nostro judicio infligendis, ne quis è clerò tam seculari quàm regulari, etiamsi immunem et exemptum sese contenderit, earumdem Censuræ ac Declarationis auctoritatem infringere, aut quidquam quod in illâ sit Censurâ damnatum, verbo vel scripto docere præsumat.

His addimus epistolam ab eodem conventu ad universum clerum per Gallias consistentem : eaque acta monumentaque simul edi, vobisque præsentibus observanda tradi, absentibus verò capitulis, congregationibus, ac religiosis cœtibus, nostri promotoris operâ in manus consignari jussimus.

Agite igitur, dilectissimi fratres, his instructi disciplinis, ductuque et auspiciis tanti conventûs ac nostris, oppugnate omnem doctrinam undecum-

1. *Ps.*, CXVIII, 34.

que insurgentem adversùs scientiam Dei, non declinantes neque ad dexteram, neque ad sinistram, neque quidquam detrahentes doctrinæ veritatis, et jugo dominico, aut ei quidquam specie pietatis, aut disciplinæ sanctioris, addentes.

Vobis etiam impensissimè commendamus id quod nobis præluxit, eminentissimi ac reverendissimi D. D. cardinalis de Noailles, archiepiscopi Parisiensis, metropolitani nostri Mandatum, ad promulgandas easdem Censuram ac Declarationem, datum Luteriæ Parisiorum, tertio nonas octobris, anno salutis M. DCC, quo nihil est doctius ac sanctius.

Speramus autem fore, ut antecessorum exemplo, quo quisque majore studio veritatis ac morum disciplinæ tenebitur, eò promptiùs atque alacriùs hujus Censuræ ac Declarationis tutelam suscipiat, ad gloriam Christi, et collegii sacerdotalis unitatem ac dignitatem.

Omnes verò, quotquot rem theologicam tractant, adhortamur in Domino, ut omittant adulatricem scientiam, nec modò singulares, verùm etiam novas quasque fluctuantesque sententias, quæ cupiditatibus faveant, vimque et stimulos conscientiæ reclamantis obtundant, aut à sanctis patribus eisque adhærentium optimorum magistrorum probatissimis decretis atque sententiis, imò verò ab unius magistri Christi mundum condemnantis et vincentis, præceptis et exemplis, christianorum animos amoveant. Meminerint autem Ecclesiastæ dicentis[1] : « Verba sapientium sicut stimuli, et » quasi clavi in altum defixi, quæ per magistro- » rum consilium data sunt à pastore uno. » Quo loco sanctus Hieronymus : « Dixit verba sua verba » esse sapientium, quæ in similitudinem stimulorum » corrigant delinquentes, et pigros mortalium gres- » sus aculeo pungente commoveant; sicque sint » firma, quasi clavi in altum solidumque defixi : » nec auctoritate unius, sed concilio atque consensu » magistrorum omnium proferantur. » Subdit : « Simul et hoc notandum est, quod dicantur verba » sapientium pungere : non palpare, nec molli » manu attrahere lasciviam : sed errantibus, et ut » suprà diximus, tardis, pœnitentiæ dolores et » vulnus infigere..... Hæc autem et firma sunt, et » à consilio sanctorum data, atque ab uno pastore » concessa, et solidâ radice fundata sunt. » Datum Meldis, in synodo nostrâ ordinariâ, die primâ septembris, anno Domini millesimo septingentesimo primo. Subscripsit.

† J. BENIGNUS, *Episcopus Meldensis.*

Et infrà :

De mandato præfati illustrissimi ac reverendissimi Domini mei D. Episcopi Meldensis. ROYER, *Notarius.*

CENSURA ET DECLARATIO

Conventus generalis CLERI GALLICANI, *congregati in palatio regio San-Germano, anno* M. DCC, *in materiâ fidei et morum.*

RELIGIONEM christianam fide et moribus constare, dogmatum autem tum fidei, tum morum eumdem esse fontem, ac bene vivendi regulam ad ipsum fidei caput pertinere, Ecclesia catholica semper intellexit. Nec minùs certum est, illud omnino esse depositum, quod à Christo et apostolis episcopi horum successores ad finem usque sæculi custodiendum receperunt. Cùm igitur hisce temporibus, fides dogmatum, et regula morum vitæque christianæ, variis erroribus impetatur, ac resecta licet mala subinde repullulent : nos cardinales, archiepiscopi, et episcopi, permissione regiâ, in palatio San-Germano congregati, assistentibus aliis ecclesiasticis viris nobiscum deputatis, loci nostri memores, atque antecessorum nostrorum, in comitiis quoque generalibus, monitis et exemplis permoti, his Ecclesiæ laborantis incommodis occurrere, quantum Dominus ex alto concesserit, omni ope decrevimus; atque unanimitatem nostram tot tantisque dissidiis opponendam duximus, in spiritu charitatis, nulli personæ graves, nullis, quoad ratio temporis sinet, erroribus parciturî.

Sanè recentissimè, quippe hoc ipso anno M. DCC, prodiit huic cœtui dedicatus[1], et à censore legitimo approbatus liber, quo tractatui, cui titulus : *Nodus prædestinationis dissolutus*, graves notæ inuruntur, Semipelagianismo quoque sæpius imputato. Sed cùm interim in præfatione libri (nobis dedicati) quædam occurrerent, quæ constitutionum apostolicarum de quinque famosis propositionibus infirmarent auctoritatem, hæc et alia ejusmodi variis libellis sparsa et ad nos delata, coercenda decrevimus, nec probatis reliquis quæ in eisdem occurrunt; neque patimur, ut spes ulla cuiquam superesse possit, nostri cœtûs pertrahendi in ullas veritati contrarias partes.

Neque propterea tolerari volumus importunos ac malevolos homines, qui viris bonis doctisque et ecclesiasticæ rei studiosis, vagam et invidiosam Jansenismi accusationem inferunt, eo quoque nomine, quod morum corruptelas acriter insectentur; cùm nos pro candore, et æquitate episcopalis ordinis, neminem pro suspecto habituri simus, nisi eum qui aut constitutionibus apostolicis detrahat, aut aliquam ex damnatis propositionibus tueatur : quod etiam ab antecessoribus nostris sæpe sancitum, et regiâ auctoritate firmatum[2], et ab optimo maximoque pontifice Innocentio XII, applaudente totâ Ecclesiâ, constitutum est[3].

De cardinali verò Cœlestino Sfondrato *Nodi dissoluti* auctore, quid est quod solliciti simus; cùm ad Sedem apostolicam atque ad optimum verèque sanctissimum pontificem ejus causa delata sit, quam et pontifex pro apostolicæ potestatis officio judicandum susceperit, et id ipse perscripserit ad quinque è nostris, dato Brevi die 6 maii, sui pontificatûs anno sexto; quo nihil erat optatius? Quare et à libro examinando nos abstinere par est; nec interim oblivisci doctrinæ adversùs Semipelagianos à sancto Augustino traditæ, quam et Ecclesia Romana suam fecit, et Ecclesiæ Gallicanæ jam inde ab initio commendavit.

Nunc, ut ad aliud fidei caput veniamus, ad moralem scilicet theologiam, his postremis temporibus pravâ ingeniorum licentiâ ac subtilitate corruptam, præmittenda putamus verba felicis memoriæ Alexandri VII, quibus *magno animi sui dolore* testatur[4], *complures opiniones christianæ disciplinæ relaxativas, atque animarum perniciem inferentes, partim antiquatas iterum suscitari, partim noviter prodire : et summam illam luxuriantium ingeniorum licentiam in dies magis excrescere, per quam in rebus ad conscientiam pertinentibus modus opinandi irrepsit alienus omnino ab evangelicâ simplicitate, sanctorumque Patrum doctrinâ, et quem si pro rectâ regulâ fideles in præxi sequerentur, ingens eruptura esset christianæ vitæ corruptela.* Quâ sententiâ non modò errores increvisse queritur, verùm etiam, quod caput est, adnotari voluit ipsam rei tractandæ rationem

1. *Eccles.*, XII, 11.

1. *Augustiana Ecclesiæ Romanæ doctrina : etc.*, *Coloniæ* 1700. — 2. Arrêts du conseil d'Etat des 13 avril 1661, et 28 octobre 1668. — 3. *Breve* 6 *feb.* 1694. *Breve* 24 *nov.* 1696, 1697. — 4. *Decr. Alex. VII*, 24 *sept.* 1665, *in præf.*

eam introductam esse, unde videremus corruptelam morum non modò secuturam, verùm etiam facto velut impetu irrupturam, quam vix cohibere possimus.

Neque verò satis fuit sanctissimo pontifici novam hanc methodum ludificandæ conscientiæ et involvendæ veritatis, hoc est ipsum mali detexisse fontem : sed exitiabilis doctrinæ rivulos insectatus, complures propositiones, *ut minimùm tanquam scandalosas*, (non probatis aliis quæ occurrere possent) *sub interminatione divini judicii, atque excommunicationis pœnâ, à quâ nemo posset, præterquam in articulo mortis, nisi à Romano pontifice absolvi, damnavit et prohibuit*[1]. Quod salubre opus Innocentius XI pro suâ pietate prosecutus, plures alias parique doctrinæ ac diligentiæ laude selectas (nec probatis cæteris) sub iisdem pœnis damnavit et prohibuit : dumque eas omnes, *ut minimùm tanquam scandalosas, et in praxi perniciosas, damnandas statuit et decrevit*[2], non tantùm à libris ac prædicatione, sed ab omni etiam vitâ christianâ procul amandas judicavit.

Atque utinam sanctissimi pontifices decretorum formulis antiquo ac nostro usu receptis, quæque ad universas Ecclesias pertinerent, infandam doctrinam proscripsissent : sed dùm expectamus, fore ut tantum opus more majorum et canonico ordine perficiant : Nos interim cardinales, archiepiscopi et episcopi in unum congregati, ne dirum virus serperet, has propositiones à prædictis pontificibus, uti memoravimus, applaudente toto orbe christiano condemnatas, earum præcipuis expressè adnotatis primùm ut magis in promptu essent, ad certa capita redigendas; tùm censoriè notandas, et ad ampliorem cleri et christianæ plebis informationem, suis quasque censuris configendas esse duximus.

Sed enim incredibile dictu est, ex pessimis principiis, totâ licet Ecclesiâ reluctante, quanta malorum incrementa pervenerint; subtilioribus ingeniis in id unum intentis, ut eò quisque se vel maximè theologum videri velit, quò plura ejusmodi inventa in probabilitatis auctoritatem adduxerit. Verùm hæc constabilire, aut per eam speciem mentes infirmorum in falsam et noxiam securitatem inducere, nihil est aliud quam animas perdere, ac *doctrina et mandata hominum*[3], vanasque traditiones, exemplo Pharisæorum, divini mandati loco obtrudere. Quare tot errorum experientiâ victi, necesse habuimus ipsam malorum radicem exscindere, eam scilicet opinandi rationem, quæ ignota SS. Patribus, tanta de rebus maximis dissidia peperit, ut iisdem in parochiis, iisdem in templis passim cerneremus ab aliis teneri et ligari, quæ ab aliis solverentur, ac plebem christianam in varia atque incerta discerpi, nec scire quibus credat; magno dedecore ecclesiasticæ auctoritatis, magnâque apertâ januâ ad salutis incuriam et indifferentiam, quam vincere non episcopi singulares, sed sola episcopalis unanimitas et auctoritas possit, dicente Apostolo : *Obsecro vos, fratres..... ut idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata*[4]. Sequuntur autem damnatæ propositiones, nec probatis aliis propositionibus aut erroribus, quos pro angustiâ temporis prætermisimus.

CENSURA PROPOSITIONUM.

I. *De observandis Innocentii X et Alexandri VII Constitutionibus circa quinque propositiones damnatas.*

1. Jam tandem Ecclesiæ et regnorum principes ex hoc clarissimo argumento agnoscant, phantasma Jansenismi quæsitum ubique, sed nusquam repertum, præterquam in laboranti quorumdam phantasiâ. *Præfat. libri cui titulus : Augustiniana Ecclesiæ Rom. doctrina, etc.*

2. Constitutione Innocentii X nihil aliud actum, quàm ut renovarentur, atque exacerbarentur disputationes..... In eamdem viam pertractus est Alexander VII, ut homo ab hominibus facilè impellendus in eas res, quæ parum ejus officio convenirent..... Innocentius quoque XII cùm ex officio teneretur claram proferre sententiam, generalibus æquivocisque verbis adhibitis, dat locum existimandi, se non ausum esse clariùs loqui, tanquam errare metuentem;.... atque illud, *in sensu obvio*, ejusdem pontificis, magis adhuc generale est et vagum, quàm verba Alexandri VII, *in sensu à Jansenio intento*..... Episcopi denique Gallicani libertates Ecclesiæ Gallicanæ sub earum asserendarum specie labefactarunt, super recipiendâ constitutione Innocentii X contra Jansenium.

3. Aliquam huic malo medicinam attulisse videbatur Innocentius XII in Brevi suo 6 feb. 1694... Verùm mitigationem illam præsumptam non parum extenuavit Brevi 24 novembr. 1696, ubi pontifex disertè negat, constitutionem aut formularium Alexandri VII Brevi suo alterata aut reformata..... in aliqua minima ejus parte..... Nec placet eorum opinio, quæ ex ipso primo Brevi 6 feb. 1694 edito, aliquid mitigationis circa factum tentavit exculpere :..... sed et nihilo majorem in quæstione juris progressum factum esse, jam quoque convenit ostendere.

4. Circa condemnationem *Augustini* Jansenii, opus esset collatione regulari habitâ, vel coram judicibus à Romano pontifice, vel à rege datis..... Nondum omnes interierunt qui sciunt deliberationes (de Janseniano negotio) quas nunc episcopi ut regulas suarum hodiernarum deliberationum (circa novum Quietismum) sumunt, cleri Gallicani æternùm fore propudia.

CENSURA.

Hæ quatuor propositiones, quibus inquieti homines Innocentii X et Alexandri VII Constitutiones, Innocentii quoque XII Brevia æquissima, et ab omnibus approbata apertè contemnunt, episcopos Gallicanos rebus judicatis adhærentes incessunt maledictis, et causam hanc de integro retractari postulant, tanquam tot Constitutionibus apostolicis, etiam accedente Ecclesiarum consensione, causa nondùm finita fuerit : falsæ sunt, temerariæ, scandalosæ, contumeliosæ in clerum Gallicanum, summos pontifices, et in universam Ecclesiam, schismaticæ, et erroribus condemnatis faventes.

II. *De gratiâ.*

5. Axioma illud theologicum : *Facienti quod in se est Deus non denegat gratiam*, non solùm verissimum est, atque doctrinæ Scripturæ, conciliorum, et Patrum maximè consentaneum : verùm etiam per illud significatur obligatio, quam Deus habet dandi gratiam facienti quod in se est, nec solùm facienti quod est ex se viribus gratiæ; sed etiam illi, qui cùm non habeat gratiam, FACIT QUOD EST IN SE VIRIBUS NATURÆ.

6. Quia tamen opera viribus solius naturæ elicita omnino sterilia sunt, atque incapacia merendi dona intrinsecè et theologicè supernaturalia : ideo dicimus obligationem, quam Deus habet conferendi gratiam facienti quod est in se viribus naturæ, seu viribus gratiæ purè naturalis, sive non theologicè supernaturalis, non oriri ex bonitate talium operum, aut ex ullo merito sive condigno, sive congruo, quod insit in illis operibus in ordine ad gratiam, sed EX PACTO inter Christum Fidejussorem nostrum et Patrem inito, ad gratiam hominibus conferendam propter Christi merita; respiciendo ea naturalia opera ut purum terminum, non ut meritum ullum aut rigorosam conditionem.

1. *Decr. Alex. VII*, 24 *sept.* 1665, *et* 18 *martii* 1666 *in fine.* — 2. *Decr. Innoc. XI*, 2 *mart.* 1679. — 3. *Matth.*, XV, 9. — 4. *I. Corinth.*, I, 10.

CENSURA.

Hæ duæ propositiones, quâ parte, causam discernendi inter justos et non justos, in opera merè naturalia referunt, Semipelagianismum instaurant, mutatis tantùm vocibus. Pactum autem quod inter Deum et Christum asseritur, commentum est temerarium, erroneum, nec solùm tacente, sed etiam adversante Scripturâ et SS. Patrum traditione prolatum.

III. *De virtutibus theologicis.*

De fide.

7. Homo nullo unquam vitæ suæ tempore tenetur elicere actum fidei, spei, et charitatis, ex vi præceptorum divinorum ad eas virtutes pertinentium. 1 *Alex. VII.*

8. Satis est actum fidei semel in vitâ elicere. 17 *Innoc. XI.*

CENSURA.

Hæ duæ propositiones sunt scandalosæ, in praxi perniciosæ, erronæ, fidei et Evangelii oblivionem inducunt.

9. Assensus fidei supernaturalis et utilis ad salutem, stat cum notitiâ solùm probabili revelationis, imò cum formidine, quâ quis formidet, ne non sit locutus Deus. 21 *Innoc.*

CENSURA.

Hæc propositio scandalosa est, perniciosa, et apostolicam fidei definitionem[1] evertit.

De fidei professione.

10. Si à potestate publica quis interrogetur, fidem ingenuè confiteri, ut Deo, et fidei gloriosum consulo; tacere, ut peccaminosum per se non damno. 18 *Innoc.*

CENSURA.

Hæc propositio scandalosa est, præceptis evangelicis et apostolicis apertè contraria, et hæretica.

De motivis credibilitatis.

11. Religio christiana est evidenter credibilis; nam evidens est prudentem esse, quisquis eam amplexatur : non evidenter vera : nam aut obscurè docet, aut quæ docet obscura sunt. Imòqui aiunt religionem christianam esse evidenter veram, fateantur necesse est falsam evidenter esse. Infer hinc evidens non esse : 1º Quod existat nunc in terris aliqua vera religio : unde enim habes, non *omnem carnem corrupisse viam suam?* 2º Quod omnium quæ in terris existunt veræ simillima sit christiana : an enim terras omnes aut peragrasti, aut peragratas ab aliis esse nosti? 3º Quod et apostolis et dæmonibus manifesta fuerit divinitas Christi; id enim si doces, docere te oportet Christum manifestè Deum esse. 4º Quod afflante Deo fusa sint prophetarum oracula; quid enim mihi opponas, si vel negem illa fuisse vera vaticinia, vel affirmem fuisse conjecturas? 5º Quod vera fuerint, quæ à Christo edita fuisse commemorantur miracula, quanquam negare hæc nemo prudenter potest.

CENSURA.

Doctrina hâc propositione contenta, impia est, blasphema, erronea, et inimicis christianæ religionis favet.

12. Evidens non est evidentiâ morali, propriè dictâ, et physicâ, religionem catholicam esse veram.

CENSURA.

Hæc propositio doctrinam superiori propositioni consentaneam continens, temeraria est, et in errorem inducens.

1. *Hebr.*, XI, 1.

De rebus explicitâ fide credendis.

13. Non nisi fides unius Dei necessaria videtur necessitate medii, non autem explicita remuneratoris. 22 *Innoc.*

14. Fides latè dicta ex testimonio creaturarum similive motivo ad justificationem sufficit. 23 *Innoc.*

15. Absolutionis capax est homo quantumvis laboret ignorantiâ mysteriorum fidei, et etiamsi per negligentiam etiam culpabilem nesciat mysterium sanctissimæ Trinitatis, et incarnationis Domini nostri Jesu Christi. 64 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 17.

CENSURA.

Hæ tres propositiones in Deum remuneratorem. et in Christi mediatoris nomen[1] contumeliosæ sunt, erroneæ, et hæreticæ.

IV. *De Dei dilectione.*

16. Sufficit ut actus moralis tendat in finem ultimum interpretativè : hunc homo non tenetur amare, neque in principio neque in decursu viæ suæ moralis. *Decretum Alex. VIII.* 24 *Aug.* 1690.

CENSURA.

Hæc propositio est hæretica.

17. An peccet mortaliter qui actum dilectionis Dei semel tantùm in vita eliceret, condemnare non audemus. 5 *Innoc.*

18. Probabile est, ne singulis quidem rigorosè quinquenniis, per se obligare præceptum charitatis erga Deum. 6 *Innoc.*

19. Tunc solùm obligat, quando tenemur justificari, et non habemus aliam viam, quâ justificari possimus. 7 *Innoc.*

20. Præceptum amoris Dei per se tantùm obligat in articulo mortis.

21. Præceptum affirmativum amoris Dei et proximi non est speciale, sed generale, cui per aliorum præceptorum adimpletionem satisfit. *Censura Guimen. Edit. Paris.* 1665, *pag.* 6.

CENSURA.

Hæ propositiones sunt scandalosæ, perniciosæ, piarum aurium offensivæ, erroneæ, impiæ, primum et summum mandatum irritum faciunt, atque evangelicæ legis spiritum extinguunt.

V. *De proximi dilectione.*

22. Non tenemur proximum diligere actu interno et formali..... Præcepto proximum diligendi satisfacere possumus per solos actus externos. *Innoc.* 10 *et* 11.

23. Si cum debitâ moderatione facias, potes absque peccato mortali, de vitâ alicujus tristari, et de illius morte naturali gaudere, illam inefficaci affectu petere et desiderare, non quidem ex displicentiâ personæ; sed ob aliquod temporale emolumentum. 13 *Innoc.*

24. Licitum est absoluto desiderio cupere mortem patris, non quidem ut malum patris, sed ut bonum cupientis, quia nimirum ei obventura est pinguis hæreditas. 14 *Innoc.*

25. Injuriarum condonatio commendatur nobis ut quid perfectius, sicut commendatur virginitas præ conjugio.

CENSURA.

Harum propositionum doctrina scandalosa et perniciosa est, piarum aurium offensiva, et secundo charitatis præcepto contraria, respectivè hæretica, et omnem vel in ipsis parentibus et liberis humanitatis sensum extinguens.

1. *Hebr.*, XI, 6; *Actor.*, IV, 12.

VI. *De festis.*

26. Præceptum servandi festa non obligat sub mortali, seposito scandalo, si absit contemptus. 52 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 8.

CENSURA.

Hæc propositio est scandalosa, ad violandas leges tum civiles, tum ecclesiasticas, vel etiam apostolicas viam aperit, ac proindè superiorum auctoritate prohibenda.

VII. *De homicidio.*

27. Licitum est filio gaudere de parricidio parentis à se in ebrietate perpetrato, propter ingentes divitias inde ex hæreditate consecutas. 15 *Innoc.*

CENSURA.

Hæc propositio est falsa, scandalosa, execranda, pietati erga parentes contraria, viam crudelitati et avaritiæ aperiens.

28. Est licitum religioso vel clerico, calumniatorem gravia crimina de se vel de suâ religione spargere minantem occidere, quando alius modus defendendi non suppetit, uti suppetere non videtur, si calumniator sit paratus vel ipsi religioso, vel ejus religioni, publicè, et coram gravissimis viris prædicta impingere, nisi occidatur. 17 *Alex. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 7.

29. Licet interficere falsum accusatorem, falsos testes, ac etiam judicem, à quo iniqua certò imminet sententia, si alia via non potest innocens damnum evitare. 18 *Alex. Cens.* 1657. *Prop.* 5.

CENSURA.

Hæ duæ propositiones sunt scandalosæ, erroneæ; Decalogo apertè repugnant, cædibus patrocinantur, et magistratibus, ipsique humanæ societati perniciem intentant.

30. Non peccat maritus occidens propriâ auctoritate uxorem in adulterio deprehensam. 19 *Alexand.*

CENSURA.

Hæc propositio est erronea, crudelitatem, privatamque vindictam approbat.

31. Fas est viro honorato occidere invasorem qui nititur calumniam inferre, si aliter hæc ignominia vitari nequit : idem quoque dicendum, si quis impingat alapam vel fuste percutiat, et post impactam alapam vel ictum fustis fugiat. 30 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 4.

CENSURA.

Hæc propositio est scandalosa, erronea, mundano honori servit, ultionem et homicidia excusat.

32. Licet procurare abortum ante animationem fœtus, ne puella deprehensa gravida occidatur, aut infametur. 34 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 9.

33. Videtur probabile omnem fœtum, quandiù in utero est, carere animâ rationali, et tunc primùm incipere eamdem habere cùm paritur; ac consequenter dicendum, in nullo abortu homicidium committi. 35 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 6.

CENSURA.

Hæ propositiones sunt scandalosæ, erroneæ, infandis homicidiis et parricidiis procurandis aptæ : *homicidii* enim *festinatio est prohibere nasci; nec refert natam quis eripiat animam, an nascentem disturbet*[1].

34. Regulariter occidere possum furem pro conservatione unius aurei. 31 *Innoc.*

35. Licitum est tam hæredi quàm legatario, contra injustè impedientem, ne vel hæreditas adeatur, vel legata solvantur, se taliter defendere (defensione occisivâ); sicut et jus habenti in cathedram vel præbendam, contra eorum possessionem injustè impedientem.

36. Non solùm vitam, sed etiam bona temporalia, quorum jactura esset damnum gravissimum, licitum est defensione occisivâ defendere... Fatemur rariùs licitum esse ecclesiasticis... Si tamen aliquando futurum contingat tale malum, (id est gravissimum damnum) etiam ipsis licitum erit bona ista cum occisione furis defendere. 33 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 13.

CENSURA.

Hæ propositiones legi Dei et ordini charitatis divinitus instituto[1] contrariæ sunt, perniciosæ et erroneæ.

37. Quando quis decrevit te occidere, et hoc alicui manifestavit, sed nondum cœpit id exequi, potes eum prævenire (occidendo) si aliter non potes effugere : ut si maritus pugionem habeat sub cervicali ad occidendam noctu conjugem; si quis venenum tibi propinandum paraverit; si rex unus adversùs alium classem adornarit.

38. Si arma quidem necdum paravit, sed habet tantùm decretum firmum et efficax te occidendi, quod tibi vel revelatione divinâ, vel manifestatione confidenter amicis factâ innotescat, potes prævenire; quia per istud decretum etsi purè internum, sufficienter censetur esse aggressor.

CENSURA.

Doctrina his duabus propositionibus contenta, juri naturali, divino positivo, et gentium contraria est, nefandis cædibus et fanatismo viam sternens, societatis humanæ perturbativa, regibus quoque præsentissimum periculum creat.

39. Ubi est scripta expressa permissio à Deo, ut reges et respublicæ possint interficere reos? An est in Scriptura? an in traditione? Estne fidei articulus? Si solo lumine naturali eò ducimur, patere ut ex eodem lumine naturali judicemus, quid cuique privato liceat in occidendo aggressore non solùm vitæ, verùm etiam honoris et rei.

CENSURA.

Doctrina hâc propositione contenta et illata, scandalosa est, erronea et hæretica, regibus et rebuspublicis injuriosa, vanis ratiociniis et regulis vitam hominum et morum decreta subjiciens.

VIII. *De duello.*

40. Vir equestris ad duellum provocatus potest illud acceptare, ne timiditatis notam apud alios incurrat. 2 *Alex. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 15. *Cens. Guimen., pag.* 5.

41. Potest etiam duellum offerre, si non aliter honori consulere possit.

CENSURA.

Doctrina his propositionibus contenta, falsa est, scandalosa, contraria juri divino et humano, tam ecclesiastico quàm civili, imò et naturali.

IX. *Circa castitatem.*

42. Tam clarum videtur fornicationem secundùm se nullam involvere malitiam, et solùm esse malam, quia interdicta ut contrarium omnino rationi dissonum videatur. 48 *Innoc.*

43. Copula cum conjugatâ, consentiente marito, non est adulterium, adeoque sufficit in confessione dicere, se esse fornicatum. 50 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 3.

CENSURA.

Doctrina his propositionibus contenta, scanda-

1. *Tertull. Apolog., c.* 9.

1. *Exod.*, XXII, 2, 3.

losa est, perniciosa, castarum et piarum aurium offensiva et erronea.

44. In hâc vi et metu infamiæ mortisque, poterat Susanna dicere : Non consentio actui, sed patiar et tacebo, ne me infametis, et adigatis ad mortem... Fortè Susanna id vel non sciebat vel non cogitabat : sic enim honestæ castæque virgines putant se esse reas, seque consensisse lenonibus, si non clamore, manibus totisque viribus resistant..... Potuisset Susanna in tanto periculo infamiæ et mortis, negative se habere, ac permittere in se eorum libidinem, modò interno actu in eam non consensisset, sed eam detestata et execrata fuisset; quia majus bonum est vita et fama quàm pudicitia; unde hanc pro illâ exponere licet.

CENSURA.

Hæc propositio temeraria est, scandalosa, castarum aurium offensiva, erronea, et legi Dei contraria[1].

X. *De furto, turpi lucro, et judicum corruptelis.*

45. Permissum est furari non solùm in extremâ necessitate, sed etiam in gravi. 36 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 8. *Cens. Guimen., p.* 19.

CENSURA.

Hæc propositio, quatenus furtum permittit in gravi necessitate, falsa est, temeraria, et reipublicæ perniciosa.

46. Famuli et famulæ domesticæ possunt occultè heris suis surripere ad compensendam operam suam, quam majorem judicant salario quod recipiunt. 37 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 9.

CENSURA.

Hæc propositio falsa est, furtis viam aperit, et famulorum fidem labefactat.

47. Potest uxor viro surripere pecuniam, etiam ad ludendum, si mulier talis sit conditionis, ut ludus honestus pari loco cum alimentis ac victu habeatur. *Vic. gen. Paris. Cens. Apol., p.* 18.

CENSURA.

Hæc propositio temeraria est, scandalosa, et familiarum pacem perturbat. Quod autem de ludo alimentis æquiparando additur, furti iniquitati pessimas fallendi artes adjungit; et in vitam humanam necessitates inducit à christiana simplicitate et honestate abhorrentes.

48. Non tenetur quis sub pœnâ peccati mortalis restituere quod ablatum est per pauca furta, quantumcumque sit magna summa totalis. 38 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 16.

CENSURA.

Hæc propositio est falsa, perniciosa et furta etiam gravia approbat.

49. Qui alium movet aut inducit ad inferendum grave damnum tertio, non tenetur ad restitutionem istius damni illati. 39 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 12.

50. Etiamsi donatario perspectum sit bona sibi donata à quopiam, eâ mente ut creditores frustretur, non tenetur restituere, nisi eam donationem suaserit, vel ad eam induxerit. *Vic. gen. Paris. Cens., p.* 16.

CENSURA.

Hæ propositiones falsæ sunt, temerariæ, fraudibus et dolis patrocinantur, et justitiæ regulis repugnant.

51. Incantatores, aliique ejusmodi deceptores (magi, astrologiæ judiciariæ professores, arioli, conjectores) ex pessimis quibusque artibus captantes lucrum, licitè servare possunt bona his mediis acquisita. 26 *Alex. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 11.

CENSURA.

Hæc propositio intellecta de prædictis falsis ac deceptoriis artibus, falsa est, temeraria, fovendis fallaciis etiam diabolicis idonea.

52. Quando litigantes habent pro se opiniones æquè probabiles, potest judex pecuniam accipere pro ferendâ sententiâ in favorem unius præ alio.

53. Possunt judices accipere munera à litigantibus, nec tenentur restituere quæ acceperint ad pronuntiandam sententiam injustam. *Vic. Paris. Cens., p.* 13; *Senon., p.* 14, *num.* 10 *et* 11.

CENSURA.

Hæ propositiones falsæ sunt, perniciosæ, verbo Dei contrariæ, et judicum corruptelas inducunt.

XI. *De usurâ.*

54. Contractus Mohatra (*id est, ille contractus quo à mercatore res majore pretio ad certum tempus solvendo distrahuntur, ac statim ab eodem, stante eo contractu, minore pretio, præsente pecuniâ redimuntur*) licitus est etiam respectu ejusdem personæ, et cum contractu retroventditionis prævè inito, cum intentione lucri. 40 *Innoc. Cens. Lovan.*, 1657. *Prop.* 14. *Cens. Vic. gen. Paris.*, *p.* 13, 14 *et seq. Cens. Apol. Fac. Paris.* 1658, *p.* 15. *Cens. Guimen.*

55. Cùm numerata pecunia pretiosior sit numerandâ, et nullus sit, qui non majoris faciat pecuniam præsentem quàm futuram, potest creditor aliquid ultra sortem à mutuatario exigere, et eo titulo ab usurâ excusari. 41 *Innoc. Cens. præd.*

56. Usura non est, dum ultra sortem aliquid exigitur tanquam ex benevolentiâ et gratitudine debitum, sed solùm si exigatur tanquam ex justitiâ debitum. 42 *Innoc. Præd. Cens. Lovan.*, 1657. *Prop.* 13.

57. Licitum est mutuanti aliquid ultra sortem exigere, si se obliget ad non repetendam sortem usque ad certum tempus. 42 *Alex. Præd. Cens. et Bituric.*, 1659, *tit.* 7.

58. Tam licet ex alienatione per aliquot annos censum annuum exigere, quàm licet exigere censum perpetuum ex alienatione perpetuâ.

CENSURA.

Hæ propositiones, in quibus mutato tantùm mutui et usuræ nomine, licet res eòdem recidat, per falsas venditiones et alienationes, simulatasque societates, aliasque ejusmodi artes et fraudes, vis divinæ legis eluditur; doctrinam continent falsam, scandalosam, cavillatoriam, in praxi perniciosam, palliativam usurarum, verbo Dei scripto ac non scripto contrariam, jam à clero Gallicano reprobatam[1], conciliorum ac pontificum decretis sæpe damnatam.

59. Usura etsi esset prohibita Judæis, non tamen Christianis, lege veteri in judicialibus præceptis abolitâ per Christum.

CENSURA.

Hæ propositio verbo Dei contraria est, novæ legis perfectionem, et gentium omnium in Christo adunatarum fraternitatem tollit.

XII. *De falso testimonio, mendacio, et perjurio.*

60. Cum causâ licitum est jurare sine animo jurandi, sive res sit levis, sive sit gravis. 25 *Innoc.*

61. Qui jurandi intentionem non habet, licet falsò ju-

1. *Deut.*, XXII, 23, 24, 25, 26, 27.

1. *Procès-verbal du clergé en* 1657, *pag.* 1268.

ret, non pejerat, etsi alio crimine tenetur, puta mendacii alicujus.

62. Qui jurat cum intentione non se obligandi, non obligatur ex vi juramenti.

CENSURA.

Hæ propositiones sunt temerariæ, scandalosæ, perniciosæ, bonæ fidei illudentes, et Decalogo contrariæ.

63. Si quis vel solus, vel coram aliis, sive interrogatus, sive propriâ sponte, sive recreationis causâ, sive quocumque alio fine juret se non fecisse aliquid, quod revera fecit, intelligendo intra se aliquid aliud quod non fecit, vel aliam viam ab eâ, in qua fecit, vel quodvis aliud additum verum, revera non mentitur, nec est perjurus. 26 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 5.

64. Causa justa utendi his amphibologiis, est, quoties id necessarium, aut utile ad salutem corporis, honorem, res familiares tuendas, vel ad quamlibet alium virtutis actum ita ut veritatis occultatio censeatur tunc expediens ac studiosa. 27 *Innoc.*

CENSURA.

Hæ propositiones temerariæ sunt, scandalosæ, perniciosæ, illusoriæ, erroneæ; mendaciis, fraudibus, et perjuriis viam aperiunt, et sacris scripturis adversantur.

65. Qui mediante commendatione, vel munere, ad magistratum vel officium publicum promotus est, poterit cum restrictione mentali præstare juramentum, quod de mandato regis à similibus solet exigi, non habito respectu ad intentionem exigentis; quia non tenetur fateri crimen occultum. 28 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 19.

CENSURA.

Hæc propositio scandalosa est, perniciosa, patrocinatur humanæ ambitioni, perjuria excusat, publicæ potestati contra Dei mandatum adversatur.

66. Patriarchæ et prophetæ, angeli, ipse Christus, nedum viri justi et sancti, æquivocationibus, sive amphibologiis, et restrictionibus mentalibus usi sunt.

CENSURA.

Hæc propositio scandalosa est, temeraria: mysticè, parabolicè, sive œconomicè ad insinuandam altiùs veritatem dicta, vel tacita, cum vulgaribus gestis confundit: SS. Patrum acta ludibrio vertit, ipsis etiam angelis injuriosa, erga Christum contumeliosa et impia.

XIII. *De calumniâ.*

67. Probabile est non peccare mortaliter, qui imponit falsum crimen alicui, ut suam justitiam et honorem defendat; et, si hoc non sit probabile, vix ulla erit opinio probabilis in theologia. 44 *Innoc. Cens. Præd. Apolog. Lovan.* 1657. *Prop.* 3.

CENSURA.

Hujus propositionis doctrina falsa est, temeraria, scandalosa, erronea, spatiosam calumniatoribus et impostoribus portam aperit, et clarè detegit, quàm nefaria placita probabilitatis nomine inducantur.

XIV. *De adjuvantibus ad flagitia.*

68. Famulus, qui submissis humeris scienter adjuvat herum suum ascendere per fenestras ad stuprandam virginem, et multoties eidem subservit deferendo scalam, aperiendo januam, aut, quid simile cooperando, non peccat mortaliter, si id faciat metu notabilis detrimenti, puta ne à domino malè tractetur, ne torvis oculis aspiciatur, ne domo expellatur. 51 *Innoc. Cens. Vicar. gener. Paris. adversùs Apol., pag.* 15.

CENSURA.

Hæc propositio scandalosa est, perniciosa, verbis dominicis et apostolicis apertè contraria, et hæretica. *Quam* enim *dabit homo commutationem pro anima sua*[1]? et, *Digni sunt morte, non solùm qui ea faciunt, sed etiam qui consentiunt facientibus*[2].

XV. *De simoniâ, et beneficiis conferendis.*

69. Non est contra justitiam beneficia ecclesiastica non conferre gratis, quia collator conferens illa beneficia ecclesiastica, pecuniâ interveniente, non exigit illam pro collatione beneficii, sed veluti pro emolumento temporali, quod tibi conferre non tenebatur. 22 *Alex. Cens. Præd. Apol. et Guim., pag.* 7.

70. Dare temporale pro spirituali non est simonia, quando temporale non datur tanquam pretium, sed duntaxat tanquam motivum conferendi, vel efficiendi spirituale; vel etiam quando temporale fit solùm gratuita compensatio pro spirituali, aut è contrario. 45 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 15.

71. Et id quoque locum habet, etiamsi temporale sit principale motivum dandi spirituale, imò etiamsi sit finis ipsius rei spiritualis, sic ut illud pluris æstimetur, quàm res spiritualis. 46 *Innoc. et prædicta Censura.*

CENSURA.

Hæ propositiones temerariæ sunt, scandalosæ, perniciosæ, erroneæ; hæresim simoniacam, sacrâ scripturâ, canonibus et pontificiis constitutionibus reprobatam, mutato tantùm nomine per fallacem mentis sive intentionis directionem inducunt.

72. Cùm dixit concilium Tridentinum, eos alienis peccatis communicantes mortaliter peccare, qui non, quos *digniores* et Ecclesiæ *magis utiles* ipsi judicaverint, ad ecclesias promovent: concilium, vel primò videtur per hoc, *digniores*, non aliud significare velle nisi dignitatem eligendorum, sumpto comparativo pro positivo: vel secundò, locutione minùs propriâ, ponit *digniores*, ut excludat indignos, non verò dignos: vel tantùm loquitur tertiò, quando fit concursus. 47 *Innoc. Conc. Trid. Sess.* 24, *cap.* 1 *de Refor.*

CENSURA.

Hæ propositio concilio Tridentino contraria est, Ecclesiæ utilitati, ac saluti animarum, quæ à pastorum delectu præcipuè pendet, adversatur.

XVI. *De Missæ sacrificio, et sacrâ communione.*

73. Satisfacit præcepto Ecclesiæ de audiendo sacro, qui duas ejus partes, imò quatuor, simul à diversis celebrantibus audit. 53 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 17, *et Senon., pag.* 19.

CENSURA.

Hæc propositio absurda est, scandalosa, illusoria, communique christianorum sensui repugnat.

74. Eidem præcepto satisfit per reverentiam exteriorem tantùm, animo licet voluntariè in aliená, imò et pravâ cogitatione defixo. *Cens. Vic. gen. Paris., pag.* 18 *et* 19.

75. Præcepto communionis annuæ satisfit per sacrilegam corporis Domini manducationem. 55 *Innoc.*

CENSURA.

Doctrina his duabus propositionibus contenta, temeraria est, scandalosa, erronea, impietati et sacrilegio favet, et præceptis Ecclesiæ illudit.

1. *Matth.* XVI, 26. — 2. *Rom.*, I, 32.

76. Frequens confessio et communio, etiam in his qui gentiliter vivunt, est nota prædestinationis. 56 *Innoc.*

CENSURA.

Hæc propositio temeraria est, scandalosa, erronea, impia, et sacris litteris contraria.

XVII. *De Missa parochiali.*

77. Nullus in foro conscientiæ parochiæ suæ interesse tenetur, nec ad annuam confessionem, nec ad Missas parochiales, nec ad audiendum verbum Dei, divinam legem, fidei rudimenta, morumque doctrinam, quæ ibi in catechesibus annuntiantur, et docentur. *Prop. 4 inter sex damnatas in Comitiis generalibus Cleri Gallicani an. 1656, pag. 412 du Procès-Verbal.*

78. Talem legem in hâc materiâ, nec episcopi, nec concilia provinciarum nec nationum sancire; nec delinquentes aliquibus pœnis, aut ecclesiasticis censuris mulctare possunt. *Prop. 5 ex sex præd.*

79. Plebs virtute concilii Tridentini cogi non potest censuris et pœnis ecclesiasticis, ut eat ad suam parochiam diebus dominicis ad audiendam missam (parochialem scilicet).

CENSURA.

Harum propositionum doctrina falsa est, temeraria, scandalosa, jam à clero Gallicano graviter condemnata, sacris canonibus, concilio Tridentino[1], et apostolicæ traditioni contraria, dicente Apostolo : *non deserentes collectionem nostram, sicut consuetudinis est quibusdam*[2].

XVIII. *Circa confessionem sacramentalem.*

80. Peccata in confessione omissa seu oblita ob instans periculum vitæ, aut ob aliam causam, non tenemur in sequenti confessione exprimere. 11 *Alex.*

CENSURA.

Hæc propositio est temeraria, erronea, et confessionis integritati derogat.

81. Qui facit confessionem voluntariè nullam, satisfacit præcepto Ecclesiæ. 14 *Alex.*

CENSURA.

Hæc propositio temeraria est, erronea, sacrilegio favet, et præceptis Ecclesiæ illudit.

82. Mandatum Concilii Tridentini factum sacerdoti sacrificanti ex necessitate cum peccato mortali, confitendi quamprimùm, est consilium non præceptum... Illa particula, *quamprimùm*, intelligitur, cùm sacerdos suo tempore confitebitur. *Alex.* 38, 39. *Sess.* XIII, *cap.* 17.

CENSURA.

Hæc propositio est falsa, perniciosa, apertum concilii Tridentini decretum intervertit.

83. Non tenemur confessario interroganti fateri peccati alicujus consuetudinem. 58 *Innoc.*

84. Licet sacramentaliter absolvere dimidiatè tantùm confessos, ratione magni concursûs pœnitentium, qualis v. g. potest contingere in die magnæ alicujus festivitatis, aut indulgentiæ. 59 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Propos.* 4.

CENSURA.

Doctrina his duabus propositionibus contenta, falsa est, temeraria, in errorem inducit, sacrilegiis favet, christianæ simplicitati, ministrorum Christi judiciariæ potestati, confessionis integritati, atque ipsius sacramenti institutioni ac fini derogat.

1. *Concil. Trid., Sess.* XXII. *Decr. de observ., etc. Sess.* XXIV, *cap.* IV. — 2. *Heb.*, X, 25.

XIX. *Circa dispositiones et absolutionem pœnitentis. Circa occasiones proximas.*

85. Probabile est sufficere attritionem naturalem modò honestam. 57 *Innoc.*

CENSURA.

Hæc propositio est hæretica.

86. Attritio ex metu gehennæ sufficit, sine ullâ dilectione Dei, sive sine ullo ad Deum offensum respectu; quia talis honesta et supernaturalis est.

CENSURA.

Hæc propositio, quâ à dispositionibus necessariis ad absolutionem excluditur quilibet ad Deum offensum respectus, temeraria est, scandalosa, perniciosa, et in hæresim inducit.

87. Concilium Tridentinum adeo expressè definivit, attritionem quæ non vivificet animam, quæque supponatur sine amore Dei esse, sufficere ad absolutionem, ut anathema pronuntiet adversùs negantes. 8e *des onze propositions censurées par quarante-six docteurs de la Faculté de Paris, le* 26 *mai* 1696.

CENSURA.

Hæc propositio falsa est, temeraria, concilio Tridentino contraria, et in errorem inducit.

88. Pœnitenti habenti consuetudinem peccandi contra legem Dei, naturæ, aut Ecclesiæ; etsi emendationis spes nulla appareat, nec est deneganda, nec differenda absolutio, dummodo ore proferat se dolere, et proponere emendationem. 60 *Innoc. Cens. Lovan.* 1653. *Prop.* 1. *Præd. Cens. Paris. Bitur. Senon., etc.*

CENSURA.

Hæc propositio est erronea, et ad finalem impœnitentiam ducit.

89. Potest aliquando absolvi, qui in proximâ occasione peccandi versatur, quam potest et non vult omittere; quin imo directè et ex proposito quærit, aut ei se ingerit. 60 *Innoc. Cens. Lovan.*, 1651. *Prop.* 2; *et præd. Cens. Apol.*

90. Proxima occasio peccandi non est fugienda, quando causa aliqua utilis aut honesta non fugiendi occurrit : Unde non est obligandus concubinarius ad ejiciendam concubinam, si hæc nimis utilis esset ad oblectamentum concubinarii, dum deficiente illâ nimis ægrè vitam ageret, et aliæ epulæ concubinarium tædio magno afficerent, et alia famula nimis difficilè invenireturr. 62 *Innoc. Præd. Cens.* 41. *Alex. Cens. Lovan.*, 1657. *Prop.* 2.

91. Licitum est quærere directè occasionem proximam peccandi, pro bono spirituali, vel temporali, nostro vel proximi. 63 *Innoc. Præd. Cens. et Lovan.*, 1657. *Prop.* 1.

CENSURA.

Hæ propositiones scandalosæ sunt, perniciosæ, hæreticæ, apertè repugnantes præcepto Christi jubentis manum, pedem, oculum quoque dextrum scandalizantem abscindere et projicere[1].

XX. *De jejunio.*

92. Frangens jejunium Ecclesiæ ad quod tenetur, non peccat mortaliter, nisi ex contemptu vel inobedientiâ hoc faciat, puta quia non vult se subjicere præcepto. 23 *Alex.*

93. In die jejunii, qui sæpius modicum quid comedit, etsi notabilem quantitatem in fine comederit, non frangit jejunium. 29 *Alex. Cens. Guim., pag.* 11.

94. Omnes officiales qui in republicâ corporaliter laborant, sunt excusati ab obligatione jejunii, nec debent

1. *Matth.*, V, 29, 30; XVIII, 8, 9.

se certificare, an labor sit compatibilis cum jejunio. 30 *Alex. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 23.

95. Excusantur absolutè à præcepto jejunii omnes illi qui iter agunt equitando, utcumque iter agant, etiamsi iter necessarium non sit, et etiamsi iter unius diei conficiant. 31 *Alex.*

CENSURA.

Doctrina his quatuor propositionibus contenta, falsa est, temeraria, scandalosa, perniciosa, ecclesiasticorum mandatorum incuriam inducit, jejunii leges pravis artibus eludit.

XXI. *De intemperantiâ.*

96. Comedere et bibere usque ad satietatem, ob solam voluptatem, non est peccatum, modo non obsit valetudini; quia licitè potest appetitus naturalis suis actibus frui. 8 *Innoc. Cens. Vic. gen. Paris., pag.* 17.

CENSURA.

Hæc propositio temeraria est, scandalosa, perniciosa, erronea, et ad Epicuri scholam ableganda.

XXII. *De horis canonicis.*

97. Restitutio à Pio V imposita beneficiatis non recitantibus, non debetur in conscientiâ ante sententiam declaratoriam judicis, eò quod sit pœna. 20 *Alex.*

98. Qui non potest recitare Matutinum et Laudes, potest autem reliquas horas, ad nihil tenetur; quia major pars trahit ad se minorem. 54 *Innoc.*

CENSURA.

Hæ propositiones falsæ sunt, temerariæ, cavillatoriæ, ac præceptis ecclesiasticis illudunt.

99. Præcepto satisfacit, qui voluntariè labiis tantùm non autem mente orat?..... Respondeo me totâ hebdomadâ, toto mense, toto anno legisse (horas) sine culpâ veniali; et me non peccavisse venialiter tam certo scire, ut possim juramento firmare..... Homo sum..., distractiones non evito, involuntarias millies, interdum etiam voluntarias; et nihilominus nullo crucior scrupulo, nullo dubio angor; quia prudenter suppono, me ad actionem internam non teneri; eam habere bonum esse, et eâ carere ne quidem levem esse culpam, me ad lectionem tantùm et attentionem externam obligari.

CENSURA.

Hæc propositio est absona, verbo Dei contraria, hypocrisim inducit à prophetis et Christo damnatam, his verbis : *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longè est à me*[1].

XXIII. *De jurisdictione, et regularibus.*

100. Qui beneficium curatum habent, possunt sibi eligere in confessarium simplicem sacerdotem non approbatum ab ordinario. 16 *Alex.*

CENSURA.

Hæc propositio est falsa, temeraria, concilio Tridentino contraria[2].

101. Mendicantes possunt absolvere à casibus episcopis reservatis, non obtentâ ad id episcoporum facultate. 12 *Alex. et in causâ Andeg. Prop.* 3.

102. Satisfacit præcepto annuæ confessionis qui confitetur regulari, episcopo præsentato, sed ab eo injustè reprobato. 13 *Alex.*

103. Regulares possunt in foro conscientiæ uti privilegiis suis, quæ sunt expressè revocata per concilium Tridentinum. 36 *Alex.*

104. Non possunt episcopi restringere vel limitare approbationes, quas regularibus concedunt ad confessiones audiendas : neque illas ex causâ revocare : quin imò ordinum mendicantium religiosi ad eas approbationes obtinendas non tenentur : et si ab episcopis religiosi non probentur, rejectio illa tantùm valet ac si approbatio concessa fuisset. *Alex. VII. Decr.* 30 *Jan.* 1659. *Prop.* 2. *in causâ Andeg. apud Fagn. de probab., pag.* 328. *Edit. Bruxell.*, 1657. *Cler. Gallic. in Com. gen. an.* 1656, *pag.* 412 *du Procès-verbal. Cens. Fac. Paris., an.* 1641, *tit.* 11.

CENSURA.

Doctrina his propositionibus contenta, falsa est, temeraria, scandalosa, erronea, in hæresim et schisma inducens, concilio Tridentino contraria, ecclesiasticæ hierarchiæ destructiva, invalidis confessionibus viam aperit, jam olim à summis pontificibus, et à Clero Gallicano damnata.

105. In ministro pœnitentiæ requiritur etiam approbatio ordinarii, quæ potest limitari, sed non revocari sine causâ.

106. Minister pœnitentiæ approbatus in unâ diœcesi, etiamsi habeat suam jurisdictionem immediatè à Papa, non potest tamen in alterâ, sine diœcesani episcopi approbatione, audire pœnitentes, saltem in loco ubi adest diœcesanus episcopus.

CENSURA.

Doctrina his propositionibus contenta, quatenus negat approbationem revocari posse sine causâ, eamque esse necessarium in loco unde abest diœcesanus episcopus, falsa est, temeraria et episcoporum jura labefactat.

107. Vi concilii Tridentini, approbatio unius episcopi sufficit pro universâ Ecclesiâ, id est, approbatus ab uno episcopo potest ubique absolvere, modò jurisdictionem habeat; et ad eam accipiendam sufficit, vi concilii Tridentini, unius episcopi approbatio.

108. Religiosæ exemptæ possunt absolvi à sacerdote non approbato ab episcopo, sive sacerdos ille sit sæcularis, sive regularis.

CENSURA.

Hæ propositiones falsæ sunt, temerariæ; à concilii Tridentini mente alienæ, jurisdictioni episcoporum et ecclesiasticæ disciplinæ contrariæ.

XXIV. *De legibus principum, eorumque potestate.*

109. Populus non peccat, etiamsi absque ullâ causâ non recipiat legem à principe promulgatam. 28 *Alex.*

110. Subditi possunt justa tributa non solvere. *Cens. Guimen., pag.* 10.

CENSURA.

Hæ propositiones seditiosæ sunt, apostolicæ doctrinæ, ac dictis dominicis apertè contradicunt.

XXV. *De eleemosynâ.*

111. Vix in sæcularibus invenies, etiam in regibus, superfluum statui : et ita vix aliquis tenetur ad eleemosynam, quando tenetur tantùm ex superfluo statûs. 12 *Innoc. Cens. Lovan.* 1657. *Prop.* 20.

CENSURA.

Hæc propositio est temeraria, scandalosa, perniciosa, erronea, evangelicum de eleemosynâ præceptum pessumdat.

XXVI. *De obduratis.*

112. Si peccatores consummatæ malitiæ, cùm blasphemant et flagitiis se immergunt, non habent conscientiæ stimulos, nec mali quod agunt notitiam, cum omnibus theologis, propugno eos hisce actionibus non peccare. *Cens. Senon., pag.* 11.

1. *Matth.*, XV, 8. — 2. *Sess.* XXIII, *de Reform., c.* 15.

CENSURA.

Hæc propositio falsa est, temeraria, perniciosa bonos mores corumpit, blasphemias, aliàque peccata excusat, et ut talis à clero Gallicano jam damnata est.

XXVII. *De peccato philosophico.*

113. Peccatum philosophicum seu morale, est actus humanus disconveniens naturæ rationali et rectæ rationi. Theologicum verò et mortale, est transgressio libera divinæ legis. Philosophicum quantumvis grave, in illo qui Deum vel ignorat, vel de Deo actu non cogitat, est grave peccatum, sed non est offensa Dei, neque peccatum mortale dissolvens amicitiam Dei, neque æternâ pœnâ dignum. *Cler. Gal. in Com. gen. an.* 1641. 12 *Aprilis. Alex. VIII Decret.* 24 *Augusti* 1690.

CENSURA.

Hæc propositio scandalosa est, temeraria, piarum aurium offensiva, et erronea.

XXVIII. *De peccato mortali.*

114. Pleraque peccata, de quibus ait Apostolus, quod qui talia agunt, regnum Dei non possidebunt, et quæ expressè adversantur præceptis Decalogi, mortalia dici possunt,... quoniam... horum facinorum rei aut amisêre omnem charitatis sensum, aut exiguum retinent, ita ut ipsis omnino dominetur cupiditas.

115. Id tamen intelligi posset, adhibito eo temperamento, ut qui planè repugnantes ac velut inviti ista perpetrassent, aut gravis mali impendentis metu, aut æstu libidinis abrepti, ita ut ab istis angustiis liberati acri dolore tangerentur ob commissum peccatum; tam certò affirmari non potest, excidisse illos gratiâ, aut incurrisse pœnam damnationis; quanquam enim hoc momento dominata sit cupiditas brevis et transitoria, potuit esse ejusmodi dominatio, quâ voluntatis intima dispositio non mutatur... Hoc temperamentum naturaliter consequitur ex doctrinâ sancti Augustini.

CENSURA.

Hæ propositiones, quæ divinæ charitatis habitum docent, aut significant posse consistere cum peccatis adversùs Decalogum, ac de quibus ait Apostolus, quòd qui talia agunt regnum Dei non possidebunt, falsæ sunt, perniciosæ, erroneæ, verbo Dei contrariæ : *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate;..... aut quæ conventio Christi ad Belial*[1]? Ad excusanda et imminuenda cujusvis generis peccata viam aperiunt, et imponunt sancto Augustino.

XXIX. *De cogitationibus sive delectationibus morosis.*

116. Hinc inferre debemus, eum consensum qui præbetur suggestionibus pravis, cùm tendit ad delectationem cogitandi tantùm de re illicitâ, puta de ulciscendâ injuriâ; secundùm sanctum Augustinum, non aliud esse quàm veniale peccatum, licet ipse ultionis actus, cujus cogitatione animus delectatur, sit pessimus et certissimum mortale peccatum.

CENSURA.

Hæc propositio quaslibet cogitationes et delectationes, quas morosas vocant, regulariter imputans peccato veniali tantùm, falsa est, temeraria, scandalosa, in praxi perniciosa, concupiscentiam fovet, in tentationem et in gravius peccatum inducit, contraria et injuriosa sancto Augustino[2].

1. *II. Corinth.*, VI, 14, 15. — 2. *Lib.* XII *de Trin.*, *cap.* XII, *n.* 18.

XXX. *De regulâ morum et probabilitate.*

117. Puto omnia esse hodie meliùs examinata, et hanc ob rem in omni materiâ et præcipuè in morali libentiùs juniores quàm antiquiores lego et sequor..... Doctrina fidei à veteribus : doctrina morum magis à junioribus petenda. *Cens. Guimen.*, *pag.* 6.

CENSURA.

Hæc propositio temeraria est, scandalosa, perniciosa, erronea, SS. Patribus et antiquis doctoribus contumeliosa; spretâ in moribus christianorum componendis necessariâ Scripturarum ac traditionis auctoritate et interpretatione, moralem theologiam arbitrariam facit, viamque parat ad humanas traditiones et doctrinas, Christo prohibente, stabiliendas.

118. Ex auctoritate unius tantùm potest quis opinionem in praxi amplecti, licet à principiis intrinsecis falsam et improbabilem existimet. *Cens. Guimen.*, *pag.* 6.

119. Hæc positio, sexdecim ad probabilitatem requiruntur, non est probabilis. Si sufficiunt sexdecim, sufficiunt quatuor*: si sufficiunt quatuor, sufficit unus... Ad probabilitatem sufficiunt quatuor : sed quatuor, imò viginti et suprà testantur unum sufficere : ergo sufficit unus. *Ibid.*

CENSURA.

Hæ propositiones falsæ sunt, scandalosæ, perniciosæ, spretâ veritate quæstiones morum ad numerum auctorum exigunt, et innumeris corruptelis viam aperiunt.

120. Si liber sit alicujus junioris ac moderni, debet opinio censeri probabilis, dùm non constet rejectam esse à Sede apostolicâ tanquam improbabilem. 27 *Alex.*

121. Non sunt scandalosæ aut erroneæ opiniones, quas Ecclesia non corrigit. *Præfatio Cens. Guimen.*, *pag.* 3.

CENSURA.

Hæ propositiones, quatenus silentium et tolerantiam pro Ecclesiæ vel Sedis apostolicæ approbatione statuunt, falsæ sunt, scandalosæ, saluti animarum noxiæ, patrocinantur pessimis opinationibus quæ identidem temere obtruduntur, atque ad evangelicam veritatem iniquis præjudiciis opprimendam, viam parant.

122. Generatim dùm probabilitate, sive intrinsecâ, sive extrinsecâ, quantumvis tenui, modò à probabilitatis finibus non exeatur, confisi aliquid agimus, semper prudenter agimus. 3 *Innoc.*

CENSURA.

Hæc propositio falsa est, temeraria, scandalosa, perniciosa, novam morum regulam, novumque prudentiæ genus, nullo Scripturarum aut traditionis fundamento, cum magno animarum periculo statuit.

123. Si quis vult sibi consuli secundùm eam opinionem quæ sit faventissima, peccat qui non secundùm eam consulit. *Cens. Guimen.*, *pag.* 6.

CENSURA.

Hæc propositio, quæ docet blanda et adulatoria consilia et contra jus exquirere, et contra conscientiam dare, falsa est, temeraria, scandalosa, in praxi perniciosa, viamque deceptionibus aperit.

124. Non est illicitum in sacramentis conferendis sequi opinionem probabilem de valore sacramenti, relictâ tutiore; nisi id vetet lex, conventio, aut periculum gravis damni incurrendi : hinc sententiâ probabili tantùm utendum non est in collatione Baptismi, Ordinis sacerdotalis, aut episcopalis. 1 *Innoc.*

125. Probabiliter existimo, judicem posse judicare juxta opinionem etiam minùs probabilem. 2 *Innoc.*

126. Ab infidelitate excusabitur infidelis non credens, ductus opinione minùs probabili. 4 *Innoc.*

127. In morte mortaliter non peccas, si cum attritione tantùm sacramentum suscipias, quamvis actum contritionis tunc omittas liberè; licet enim unicuique sequi opinionem minùs probabilem, relictâ probabiliori.

CENSURA.

Doctrina his propositionibus contenta, est respectivè falsa, absurda, perniciosa, erronea, probabilitatis pessimus fructus.

DECLARATIO DE DILECTIONE DEI

IN PŒNITENTIÆ SACRAMENTO REQUISITA.

Post absolutas propositionum censuras, supersunt quædam pro rei gravitate enucleatiùs exponenda, et ab ipsis principiis in apertam lucem deducenda.

Et quidem de dilectione Dei, sicut ad sacramentum Baptismi in adultis, ita ad sacramentum Pœnitentiæ, quæ est laboriosus baptismus[1], requisita, ne necessariam doctrinam omittamus, hæc duo imprimis, ex sacrosanctâ synodo Tridentina monenda et docenda esse duximus. Primum, ne quis putet in utroque sacramento requiri, ut præviam contritionem, eam quæ sit charitate perfecta, et quæ cum voto sacramenti, *antequam actu suscipiatur, hominem Deo reconciliet*[2]. Alterum, ne quis putet in utroque sacramento securum se esse, si præter fidei et spei actus, non *incipiat diligere Deum tanquam omnis justitiæ fontem*[3].

Neque verò satis adimpleri potest utrique sacramento necessarium vitæ novæ inchoandæ, ac servandi mandata divina propositum; si pœnitens primi ac maximi mandati, quo Deus toto corde diligitur, nullam curam gerat; nec sit saltem animo ita præparato, ut ad illud exequendum, divinâ opitulante gratiâ, sese excitet ac provocet.

Placet etiam caveri à sacramenti Pœnitentiæ administris, ne in hoc Pœnitentiæ sacramento, aliisque *sacramentis conferendis, sequantur opinionem probabilem de valore sacramenti, relicta tutiore*[4], neve pœnitentes ipsorum fidei animam suam committentes admonere cessent, ut in pœnitendo inchoatæ saltem dilectionis Dei ineant viam, quæ sola secura sit, graviter peccaturi in hoc salutis discrimine *vel eo solo quòd certis incerta præponant*[5].

DE OPINIONUM PROBABILIUM USU.

Absit verò ut probemus eorum errorem, qui negant *licere sequi opinionem vel inter probabiles probabilissimam* : sed ad rectum usum probabilium opinionum, has regulas à jure præscriptas agnoscimus. Primùm, ut in dubiis de salutis negotio, ubi æqualia utrinque animo sese offerunt rationum momenta, sequamur id quod tutius, sive quod est eo in casu unicè tutum : neque id consilii sed præcepti loco habeamus, dicente Scripturâ : *Qui amat periculum in illo peribit*[6] : hæc prima regula. Altera, ut circa probabiles de christiana doctrina sententias, sequamur id, quod Viennense œcumenicum concilium circa infusas tam parvulis quàm adultis in Baptismo virtutes decrevit his verbis : *Nos* hanc *opinionem..... tanquam probabiliorem, et dictis sanctorum ac doctorum modernorum theologiæ magis consonam et concordem... duximus eligendam*[1]. Quod concilii judicium eò magis ad regendos mores pertinere constet, quò magis ex ipsis fidelium sanctitas ac salus pendet.

Ex hâc igitur regulâ sit consequens; primùm, ut in rebus theologicis ad fidei et morum dogmata spectantibus, theologos quidem etiam modernos audiamus, si tamen consonas sanctis patribus tradant sententias. Deinde, ut si ab eis recedant, harum opinionum inhibeatur cursus, nedum earum aliqua ratio habeatur, aut ulla eis tribuatur auctoritas. Denique, ut nemini liceat eligere eam sententiam, quam non veritati magis consentaneam duxerit.

Quod ergo in praxi eam nobis liceat sequi sententiam, quam nec ipsi ut probabiliorem eligendam judicemus, hoc novum, hoc inauditum, hoc certis ac notis auctoribus postremo demum seculo proditum, et ab iisdem pro regulâ morum positum, repugnat huic effato à Patribus celebrato, *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*[2]; nec habere potest christianæ regulæ securitatem.

Hoc initium malorum esse atque omnium antè dictarum corruptelarum caput, et doctrinæ consecutio et series temporum ostendit. Hoc ab antecessoribus nostris viris fortibus ac religiosis censoriè notatum[3], hoc sæpè reprehensum, hodièque reprehendi nullo incusante, imo bonis probantibus, diffiteri nemo potest.

Nos quoque iis de causis, has novas sententias, in salutis negotio periculosas, re diligenter inspectâ, summâ ope caveri, ac prohiberi oportere censuimus ac censemus. Placeat autem illa prudentia, ut ante omnia custodiamus, et in tuto collocemus, id quod *unum est necessarium*[4], fiatque illud dominicum : *Estote prudentes sicut serpentes*[5], qui protecto, quod præcipuum est, capite sibi consulunt : neque quisquam in dubio salutis ad actum prosiliat, nisi ipso dubio, non ad nutum voluntatis, aut ex cupiditatis instinctu, sed ex rectâ ratione deposito, dicente Scripturâ : *Rationabile obsequium vestrum*[6]; et iterum : *Sapiens timet et declinat à malo, stultus transilit et confidit*[7] : postremo audiatur apostolicum illud : *Omnia probate, quod bonum est tenete*[8] : et iterum : *Omne quod non est ex fide*, id est ex conscientiâ, sive ex persuasione, *peccatum est*[9] : denique, *testimonium reddente illis conscientiâ ipsorum*[10], non aliorum utique sed ipsorum et suâ.

ADMONITIO ET CONCLUSIO.

Admonemus autem compresbyteros nostros, sive sæculares, sive regulares, quicumque episcoporum auctoritate, vel verbum Dei prædicant, vel sacramenta administrant; *ne ullo unquam tempore viam salutis, quam suprema veritas Deus, cujus verba in æternum permanent, arctam esse definivit, in animarum perniciem dilatari, seu veriùs perverti sinant, plebemque christianam ab ejusmodi spatiosâ latâque per quem itur ad perditionem viâ, in rectam semitam evocent*[11]. Quæ Christi verba ab Alexandro VII, inculcata, altè animis insidere optamus, et oramus; speramusque in Domino fore, ut quicumque hactenus laxiores illas sententias, nullâ certâ ratione, sed alii alios secuti docuerunt, docere ipsas jam desinant; quippe quas et episcopi, ipsique Romani pontifices reprehendant; hæretici verò, immeritò illi quidem, sed tamen pro more suo Ecclesiæ imputent, atque invidiæ vertant, filii quoque sæculi ut vanas rideant. Quare inanem, Deoque et hominibus exosam sophisticen aliquando aversati, auctore sancto Hieronymo, ad recta se conferant : *Ut qui priùs populum blandimentis decipiebant, postea verò annuntiando deterreant, et ad rectam revocent viam; et qui causa erroris fuerant, incipiant mederi vulneribus quæ intulerunt, et esse occasio sanitatis*[12].

1. *Sess.* XIV, *c.* 2. — 2. *Idem, c.* 4. — 3. *Ibid.*, VI, *c.* 6. — 4. I. *Prop. Inn.* XI. — 5. *S. Aug.*, *lib. contra Donatist.*, *c.* 3 *et* 7. — 6. *Eccli.*, III, 27.

1. *Clem.*, *Un. de sum. Trin. et sed. Cathol.* — 2. *Vincentius Lirin.*, *Common.* I, *c.* 3. — 3. *In Censuris Apolog. Casuist.* — 4. *Matth.*, X, 16. — 5. *Luc.*, X, 42. — 6. *Rom.*, XII. 1. — 7. *Prov.*, XIX, 16. — 8 *I. Thessalonic.*, V, 21. — 9. *Rom.*, XIV, 3. — 10. *Idem*, II, 16. — 11. *Alex. VII in præf. Decr.* 24 *sept.* 1665. — 12. *Hieron. in Mich.*, *cap.* 3; *ad illa verba* : *Hæc dicit Dominus, etc.*

Datum in palatio regio San-Germano, in comitiis generalibus Cleri Gallicani, die quartâ mensis septembris, anno millesimo septingentesimo.

Sic signatum in originali.

L. A. Card. de Noailles, arch. Paris. Præses.

Infrà subscripserunt, deputati utriusque ordinis.

CARDINALES, ARCHIEPISCOPI, EPISCOPI,

Aliique ecclesiastici viri, permissione regiâ, in regio palatio San-Germano congregati,

Cardinalibus, Archiepiscopis, Episcopis, et universo Clero per Gallias consistenti, salutem in Christo.

Fuit is pridem decor christianæ disciplinæ, quem beatus Apostolus commendaret his verbis : *De cætero, fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate*[1]. Hæc enim illa est pulchritudo justitiæ : hoc veri studium : is splendor sanctitatis : hæc amabilitas morum : hæc christiani nominis fama, quæ ad Christum omnia facilè pertraheret : neque aliud fuit, quo scandalum crucis, quo prædicationis stultitia magis nobilitari posset. Quare, cùm ad extrema ventum est tempora, in quibus decor pristinus, imminutâ fide, refrigescente charitate, labente disciplinâ, morum corruptelis, ac denique, ut fit, fallacium opinionum illuvie deteri videbatur; id egerunt omnes pii, atque ipsa præsertim Ecclesia Gallicana, ut moralis theologiæ dignitatem vindicarent. Huic igitur operi ut jam vel maximè salutares admoveatis manus, et nostra judicia vestrâ consensione firmetis, communis officii ratio; et charitatis vinculum, et collegii nostri unitas, et auctoritas, suo quodam jure postulant.

Et quidem doctissimæ ac celeberrimæ theologicæ Facultates, maximè verò Parisiensis cum Lovaniensi conjuncta, etiam interrogantibus episcopis, pro officio suo gliscentem novandi libidinem represserunt. Compresbyteri quoque nostri parochialium Ecclesiarum rectores, cæterique doctores in amplissimis civitatibus constituti, ad nostra usque tempora non cessarunt exaltare vocem suam in plateis Sion, atque episcopos in altiore speculâ collocatos assiduis efflagitationibus incitarunt : qui quidem eorum vocibus et ipsâ rei necessitate commoti, pro loci sui auctoritate, valentiore manu *gladium Spiritûs* assumpserunt *quod est verbum Dei*[2], ad dirumpenda *cervicalia et pulvillos* inani arte consutos *sub omni cubito manûs*[3] : ne infelices animæ in morte obdormiscerent, ac per falsæ pacis somnium ad æterna supplicia raperentur. Neque tantùm fratres nostri, apostoli Ecclesiarum, gloria Christi, in suis quique diœcesibus ascenderunt ex adverso, sed et plenitudo exercitûs Israel, ipsi nempe conventus cleri Gallicani, in Christi nomine ritè adunati, de fide et moribus ediderunt præclara constituta, gravesque censuras, quarum haud exiguam partem commemorandam repetendamque censuimus.

Nec tacere possumus, religiosissimi patres, memorabilem sententiam quâ maximus ac doctissimus cœtus, anno 1655 et sequentibus, Parisiis congregatus, gravissimo judicio suo damnavit perversam ac falsi nominis scientiam, quâ instructi homines *non jam accommodarent mores suos ad evangelicæ doctrinæ normam, sed et ipsam potùs regulam, ac sancta mandata, ad cupiditates suas inflecterent, et detorquerent, novâque et inani philosophiâ christianam disciplinam in academicas quæstiones, ac dubias fluctuantesque sententias verterent*[1]. Hæc illi : quâ sententiâ, versatilem illam ac noxiam opinionum flexibilitatem, hoc est, ipsum mali caput conterebant. Illud verò judicium, sancti Caroli Borromæi Commonitionibus ad ministros pœnitentiæ datis, præfixum, ad collegas suos sanctos Ecclesiarum Gallicanarum episcopos transmiserunt, ac deploratâ sæculi cæcitate, id quoque indoluerunt, quod in ipso comitiorum exitu, oppressi negotiis, congruâ medicinâ grassantes morbos propellere non potuerint. Quibus sanè verbis ea remedia non omisisse prorsus, sed in opportuniora tempora distulisse, eamque provinciam secuturis conventibus demandasse visi sunt.

Hanc paternam velut hæreditatem cleri Gallicani cœtus anno 1682, Parisiis congregatus exceperat, sed conventu interrupto, ne salutaris consilii memoria interciderent, sapientissimi patres pravarum propositionum inditum, anteaquam discederent, edi, ac per Ecclesias mitti voluerunt, ut futuris conventibus velut digito indicarent, quid tum Gallicana pararet Ecclesia, aut quid à posteris expectari par esset.

Ex his profectò liquet, episcopis Gallicanis, ad Dei gloriam semper intentis, non animum unquam sed opportunitatem defuisse, quam nacti, occultâ quâdam divini numinis providentiâ, opus in manus resumpsimus, hoc vel maximè tempore, quo fratres nostros à fide catholicâ devios, maximo rege præeunte, revocare nitimur ad Ecclesiam, cùm nihil sit quo magis optimi ac religiosissimi principis studia adjuvare possimus, quàm si demus operam, ut christianæ de moribus regulæ castitas et honestas, magis magisque in dies, nec tantùm decretis atque sententiis, verùm etiam factis et executione enitescat : quippe quâ vel maximè ad Christum omnia trahi, atque etiam infideles ab extremo orbe ad fidem converti solere diximus.

Nec defuturam speramus Ecclesiæ laboranti eam, quæ semper adfuit, regiam auctoritatem. Exstant nostris temporibus[2], rege ipso præsente regii consilii suprema judicia de coercendis erroribus, qui ad ecclesiæ ac reipublicæ exitium publicè docerentur, castigatis quoque ac repressis eorum auctoribus. Neque quidquam est boni, utilisque consilii, quod Ludovici Magni temporibus non expectari possit; aut est quidquam hujus regni gloriæ ac splendori congruentius, quàm ut religionis ac disciplinæ puritas sanctitasque floreat.

Hujus ergo rei gratiâ, nos in Spiritu sancto et in Christi nomine adunati, ejusque ope freti, non tam novum opus aggredimur, quàm sancta decreta, quoad fieri potuit, colligimus, ordinamus, adhibitis notis, certisque principiis indicatis, quibus instructi cooperatores nostri sacramentorum administri, errores subinde in Ecclesiâ renascentes non modò perspicere, verùm etiam facile confutare possint. Hoc opus non tam nostrum quàm vestrum, vestris quippe auspiciis, vestro spiritu gestum, sanctissimi ac religiosissimi consacerdotes, vestræ pietati, vestræ fidei commendamus, hoc in tutelâ præsidioque vestro ponimus : hoc fidele depositum cum cæteris egregiis monumentis vestrorum cœtuum componendum, et in communes Ecclesiarum usus adhibendum relinquimus; ut in Christo Jesu, quo uno confidimus, Ecclesiæ Gallicanæ, imò etiam catholicæ gloria inclarescat. Valete in Domino.

Datum in palatio regio San-Germano, kal. octobris M. DCC.

Et subscripserunt iidem qui suprà.

Acta fuerunt hæc, statuta et ordinata, lecta et publicata in synodo generali Meldis celebratâ, in palatio episcopali, die et anno prædictis : Et subscripsit Roven, *notarius.*

1. *Phil.*, IV, 8. — 2. *Eph.*, VI, 17. — 3. *Ezech.*, XIII, 18.

1. *Conventûs* 1655 *Epist. ad Episc., etc., præfixa editioni libelli cui titulus* : Instructions de saint Charles aux confesseurs.
2. *An.* 1644.

EXTRAIT

Du procès-verbal de l'assemblée du Clergé, tenue à Saint-Germain-en-Laye, en 1700.

Le 21 août, monseigneur le président[1] a supplié la Compagnie de se souvenir de ce qu'il eut l'honneur de lui dire le 23 du mois de juin, sur le fait de son ordonnance du vingt-quatrième jour de mai de l'année 1697[2], pour l'approbation des réguliers dans son diocèse. Il a ajouté que cette ordonnance, dont l'assemblée a entendu la lecture, ayant été remise, selon son ordre, à la commission des réguliers, il en avait conféré avec messeigneurs les commissaires, et que, si elle le trouvait bon, lesdits seigneurs commissaires prendraient le bureau, pour lui rendre compte de ce qu'ils ont résolu de proposer à la compagnie sur ce sujet, et sur le fait de leur commission.

Messeigneurs les commissaires des réguliers ont pris le bureau; et monseigneur l'évêque de Meaux, chef de la commission, a dit que le gouvernement ecclésiastique se réglait ou par le droit étroit et par les canons, ou par la condescendance et par l'équité; qu'à regarder le droit et les canons, il n'y avait rien de mieux établi que la disposition de l'ordonnance de monseigneur l'archevêque de Reims; que les lettres testimoniales se trouvaient dès l'origine du christianisme, et même dans les Epitres de saint Paul; que c'est pour cela qu'il demandait aux Corinthiens : *Avons-nous besoin de lettres de recommandation auprès de vous*[3]? que lorsqu'il s'agit de porter à Jérusalem les aumônes des Eglises, le même saint Paul avait expressément marqué qu'on en chargerait ceux qui seraient approuvés par leurs lettres, *quos probaveritis per epistolas*[4] : que s'il fallait avoir un bon témoignage pour porter des trésors temporels, combien plus en avaient besoin ceux qui étaient les dispensateurs des grâces spirituelles : que la coutume des lettres testimoniales venait même par la tradition de l'ancien peuple; en sorte que le même saint Paul étant arrivé à Rome, les Juifs lui dirent qu'ils n'avaient reçu de Judée aucune lettre ni aucun témoignage contre lui[5] : qu'il n'était pas nécessaire de marquer, dans la suite des siècles, la continuation d'un usage si nécessaire; que les religieux ne doivent point être exempts de cette obligation; et que s'ils devaient recevoir le témoignage de leur régularité par les supérieurs de leur ordre, ils devaient, à plus forte raison, recevoir le témoignage des évêques pour ce qui regarde l'administration des sacrements; qu'ainsi l'ordonnance de monseigneur l'archevêque de Reims était excellente et très-canonique, et qu'elle contenait le vrai remède pour empêcher que les évêques ne fussent trompés; que ce prélat en avait usé avec une bonté paternelle, et avec tous les égards possibles envers les religieux qui ne s'étaient pas soumis à cet ordre : qu'au reste, la compagnie pouvait se souvenir de ce que mondit seigneur le président avait dit le 23 du mois de juin dernier, que si elle croyait qu'il y eût quelque tempérament à prendre, pour concilier la délicatesse des réguliers avec le devoir d'un évêque dans un article si essentiel à la discipline, il se ferait un honneur de marquer à l'assemblée le respect et la déférence qu'il a pour elle; qu'en effet il a proposé lui-même à la commission assemblée le règlement qui s'ensuit, dont on fait la lecture.

Règlement pour les réguliers.

Pour éviter l'inconvénient où les évêques pourraient tomber, en approuvant des réguliers dont les approbations ont été révoquées dans un autre diocèse, ou qui y ont été interdits, ou qui, de concert avec l'évêque diocésain, ont été renvoyés par leurs supérieurs pour des fautes qui ne sont connues que de l'évêque du diocèse duquel ils sortent; chaque régulier, de quelque ordre, congrégation et société qu'il soit, que son supérieur immédiat jugera à propos de présenter à son évêque, pour recevoir de lui ou de son grand-vicaire une approbation pour prêcher ou pour confesser, sera porteur d'un certificat en bonne forme, signé de son provincial, ou de celui qui dans son ordre fait sous un autre nom les fonctions de provincial; par lequel certificat ledit provincial rendra un bon témoignage de ses vie et mœurs; et ce certificat marquera de plus dans quel diocèse ce régulier, qu'on présentera pour être approuvé, aura fait sa dernière demeure pendant un temps considérable.

Lorsque les supérieurs desdits réguliers feront sortir un de leurs inférieurs d'un diocèse, de concert avec l'évêque, pour fautes commises par ledit inférieur et connues par l'évêque, le supérieur immédiat des réguliers sera tenu de déclarer audit évêque, en quelle maison ou couvent de son ordre le provincial de cet ordre aura jugé à propos d'envoyer ce régulier; et en ce cas ledit évêque est exhorté d'avertir celui de ses confrères, dans le diocèse duquel il saura que ce régulier aura été envoyé par ses supérieurs.

La lecture du règlement étant achevée, monseigneur l'évêque de Meaux a ajouté, que l'avis de messeigneurs les commissaires avait été que ce règlement serait très-utile, et devait être suivi, sous le bon plaisir de la compagnie.

Monseigneur l'évêque de Meaux a dit ensuite, que la compagnie sait qu'il n'y a rien de plus sage que les règlements des réguliers faits dans les assemblées de 1625, 1635 et 1645; que messeigneurs les commissaires estimeraient qu'il y aurait quelque chose à y ajouter; mais que ces règlements ayant été faits dans les assemblées qu'on appelle Grandes, parce qu'elles sont plus nombreuses que celle-ci, on avait jugé, dans la commission, qu'on devait remettre à la prochaine assemblée la revue de ces anciens règlements, et exhorter cependant messeigneurs les archevêques et évêques de tenir exactement la main à leur exécution.

L'assemblée, délibération prise par provinces, a approuvé la proposition de messeigneurs les commissaires en tous ses points, et particulièrement le règlement projeté par monseigneur le président; et en conséquence elle a ordonné qu'il sera imprimé au plus tôt, et envoyé avec la présente délibération à tous messeigneurs les archevêques et évêques, en conformité de laquelle l'assemblée leur écrira une lettre : et à l'instant monseigneur le président a prié monseigneur l'évêque de Meaux de faire ladite lettre.

Le 17 septembre, de relevée, monseigneur l'évêque de Meaux a lu la lettre qu'il avait été chargé de faire dans la séance du samedi 21 août, pour accompagner le règlement que l'assemblée a fait au sujet des réguliers : ladite lettre a été approuvée et signée; et la compagnie a ordonné à MM. les agents de la faire imprimer et de

1. Charles-Maurice le Tellier, archevêque de Reims.

2. Cette ordonnance portait que tous les prêtres, de quelque corps ou congrégation qu'ils fussent, qui viendraient résider dans son diocèse, seraient tenus, lorsqu'ils demanderaient à y être approuvés, de présenter des lettres testimoniales de leurs provinciaux, et de plus un certificat de l'archevêque ou évêque dans le diocèse duquel ils auraient fait leur dernier séjour, portant témoignage de leur bonne conduite.

Il paraît que Bossuet n'approuvait pas l'éclat que fit l'archevêque de Reims : car en envoyant cette ordonnance à son neveu qui était alors à Rome, il lui marquait : « Je ne me signalerai pas par de semblables actes. C'est à ceux » qui remplissent les grands siéges, à parler : pour moi, je me contenterai » de faire les choses sans éclat. » Voyez sa *Lettre du 29 juillet* 1697 (*Edit. de Vers.*).

3. *II. Cor.*, III, 1. — 4. *I. Cor.*, XVI, 3. — 5. *Act.*, XXVIII, 21.

l'envoyer, avec ledit règlement, à tous messeigneurs les archevêques et évêques du royaume.

Lettre aux archevêques et évêques du royaume.

Nous vous envoyons un règlement que nous avons cru devoir faire, pour empêcher les évêques d'être surpris dans les permissions qu'ils donnent de prêcher et de confesser dans leurs diocèses, aux religieux qui leur sont présentés par leurs supérieurs. L'Evangile nous apprend que les trésors célestes, tels que sont la prédication de la parole de Dieu et l'administration du sacrement de Pénitence, doivent être mis entre des mains sûres, et distribués à chacun selon sa propre vertu, *secundùm propriam virtutem;* de peur que si la dispensation de ces grâces, qui font toute la richesse de l'Eglise, était commise indifféremment et sans connaissance à toutes sortes de sujets, elle n'échût trop facilement, et contre notre intention, au serviteur inutile qui ne saurait pas les faire valoir. C'est pour éviter cet inconvénient que plusieurs prélats avaient réglé, depuis quelques années, que les religieux qu'on enverrait pour travailler dans leurs diocèses, n'y paraîtraient pas sans le témoignage non-seulement de leurs supérieurs, par rapport à la régularité; mais encore, et à plus forte raison, sans celui des évêques du lieu où ils auraient servi, par rapport aux fonctions ecclésiastiques. Quoique ce règlement soit très-sage, quelques ordres religieux ne s'y sont pas soumis[1], pour des raisons que nous n'avons pas approuvées. La nature du gouvernement épiscopal, qui, pour être tout paternel, doit être rempli de charité et de douceur, nous a engagés à chercher des tempéraments, qui pussent en même temps satisfaire au devoir de nos consciences, et contenter la délicatesse des réguliers que nous chérissons comme nos enfants. C'est ce qui nous a portés à faire un nouveau règlement, qui, en remédiant à un mal constant et trop commun, ne leur donnera pas le moindre prétexte de dire qu'on veuille entamer leurs priviléges. Nous vous l'envoyons, avec la délibération que nous avons prise sur ce sujet le 21 août dernier. Vous y verrez les raisons pour lesquelles nous avons cru devoir réserver aux assemblées plus nombreuses que celle-ci, la revue des anciens règlements faits pour les réguliers dans les assemblées de 1625, 1635 et 1645. Nous avons seulement jugé à propos de vous prier de tenir la main à leur exécution, et de redoubler vos soins pour obliger vos diocésains à fréquenter la messe et l'office paroissial : c'est une pratique où toute l'Eglise, et nos prédécesseurs en particulier, ont fait le plus consister la piété et l'exercice de la communion ecclésiastique. Nous sommes, etc.

A Saint-Germain-en-Laye, ce 17 septembre 1700.

1. Les Jésuites, comme l'archevêque de Reims le dit à l'assemblée, avaient reçu des ordres de leur général, qui leur défendait de prendre des lettres testimoniales, pareilles à celles qui étaient portées par son ordonnance.

MÉMOIRES AU SUJET DE L'IMPRESSION

DES OUVRAGES DE DOCTRINE COMPOSÉS PAR LES ÉVÊQUES.

EXTRAIT DES LETTRES

DU CHANCELIER DE PONTCHARTRAIN,

Dans lesquelles il déduit les raisons qu'il prétend avoir, pour obliger les évêques à prendre des priviléges même pour leurs censures, avec des réflexions de Bossuet, *en réponse.*

LE CHANCELIER.

Monsieur le cardinal dira qu'une censure, en un point de doctrine, ne peut être soumise à l'examen de ceux qu'emploie un chancelier sur le fait des livres qu'on veut faire imprimer. Je contesterais fort cette réponse, si je voulais : je lui dirais, et dirais par principe, qu'il a droit sans doute de faire tant de censures qu'il lui plaira; mais qu'il n'a pas droit pour cela de les faire imprimer sans privilége. Qu'il fasse faire, si bon lui semble, mille et mille copies de ses censures dans son secrétariat, qu'il les rende publiques... ; ce n'est point mon affaire, c'est son droit : mais veut-il imprimer, c'est mon affaire, c'est mon droit... ; peut-être ne l'étendrais-je pas jusqu'à faire discuter sa censure, etc.

BOSSUET.

On voit par là que la censure, dès qu'on la voudra imprimer, deviendra soumise à son jugement, et qu'il en pourra refuser le privilége ; ce qui s'étendra pareillement aux Catéchismes, Missels, Rituels, etc.

LE CHANCELIER.

Ma peine ne roule que sur l'impression des maximes avancées par M. l'archevêque, dans le manifeste de sa censure.

BOSSUET.

Il y a de l'affectation à distinguer ce qu'il appelle le manifeste, c'est-à-dire, le préparatoire à l censure, d'avec la censure même.

LE CHANCELIER.

Le nom de l'auteur du Nouveau Testament de Trévoux, me paraissant fort suspect..., le privilége fut accordé le 26 mars 1702, mais sous la condition de faire une infinité de corrections dans la nouvelle édition.

BOSSUET.

Ainsi dans le fond il est constant que le livre en question méritait la censure en l'état où il était, ne s'agissant point d'un livre à venir dans la cen-

sure de M. le cardinal, mais de celui dont l'auteur est fort suspect, et qui avait besoin d'une infinité de corrections.

LE CHANCELIER.

Que M. l'archevêque trouve mille choses à reprendre dans le livre, tel qu'il est imprimé à Trévoux, il ne fait que ce que j'ai fait moi-même. Qu'il me donne là-dessus ses avis... : qu'il attende ensuite que le livre soit imprimé... ; s'il trouve encore des erreurs, qu'il se plaigne, etc.

BOSSUET.

Par ce moyen le livre où M. le chancelier, comme M. l'archevêque, trouve mille choses à reprendre, et même des erreurs, passera sans répréhension ; et l'erreur demeurera entre les mains de tout le monde, sans qu'il reste autre chose à un archevêque que de se plaindre à M. le chancelier.

LE CHANCELIER.

La seule question est de savoir si quelque loi me défend d'accorder des permissions d'imprimer toutes sortes de livres, même des versions de l'Ecriture, sans m'être préalablement muni de l'approbation des ordinaires ; et s'il est permis à un prélat d'avancer..... des maximes qui ne tendent qu'à cette fin.

BOSSUET.

Les prélats n'ont jamais seulement songé que pour accorder son privilége, M. le chancelier dût se munir de l'approbation des ordinaires. Il donne son privilége indépendamment, et suppose que les auteurs font leur devoir. Il n'y a point de lois qui défendent aux évêques de faire exécuter aux particuliers les règles de la discipline établie dans les conciles ; et si l'auteur l'eût fait, il aurait évité l'inconvénient où il est tombé, en sorte que visiblement il est dans son tort.

LE CHANCELIER.

M. l'archevêque d'Auch s'assujettit à cette règle, il y a dix-huit mois. Il me présenta l'exemplaire de son Rituel, pour être examiné à l'ordinaire. Il en fut dispensé, attendu son mérite personnel : le titre en fait foi.

BOSSUET.

C'est ainsi que sous prétexte de dispense, on voudrait engager les évêques à soumettre à l'examen ordinaire, c'est-à-dire, au jugement d'un docteur, jusqu'à leurs Rituels et tous les autres livres ecclésiastiques.

MÉMOIRE DE BOSSUET

AU CHANCELIER,

Sur la conduite que ce magistrat tenait à son égard[1].

Le fait est que depuis trente à quarante ans que je défends la cause de l'Eglise contre toutes sortes d'erreurs, cinq chanceliers consécutifs, depuis M. Séguier jusqu'à celui qui remplit aujourd'hui cette grande place, ne m'ont jamais soumis à aucun examen pour obtenir leur privilége. Ils ont voulu honorer par là la grâce que Sa Majesté m'avait faite de me confier l'instruction de monseigneur le Dauphin, et si je l'ose dire, le bonheur que ma doctrine, loin d'avoir reçu aucune atteinte, a toujours eu d'être approuvée par tout le clergé de France, et même par les papes.

Après cela, quand on verra dorénavant paraître mes écrits avec l'attestation d'un examen, cette nouvelle précaution fera dire que ma doctrine commence à devenir suspecte, et je ne serai pas longtemps sans en essuyer les reproches des protestants.

Par ce moyen, le privilége avantageux dont j'ai été honoré, et l'exemption perpétuelle de tout examen sous cinq chanceliers consécutifs, me tournera à confusion, et on croira que je m'en suis rendu indigne. Il est malheureux pour moi d'être le premier des évêques, au livre duquel paraisse cette attestation d'examen. La première fois qu'on la verra dans mes écrits, arrivera justement au sujet du pernicieux livre de M. Simon ; et je n'ai pas besoin d'expliquer que cela pourra faire dire qu'on m'impute à faute de l'avoir attaqué.

Enfin sous un chancelier qui m'honore publiquement de son amitié depuis si longtemps, j'aurai reçu un traitement qui jamais ne me sera arrivé sous les autres, qui auront été élevés à cette charge.

Quand il plaira à celui qui la remplit si dignement d'user de quelque distinction à mon égard, il ne fera pour moi que ce qu'il a déjà fait pour d'autres évêques ; et j'ai peine à croire que cette grâce soit tirée à conséquence[1].

LETTRE

A M. LE CARDINAL DE NOAILLES.

La réponse, monseigneur, que j'ai reçue me fait voir qu'il n'y a rien à espérer de M. l'abbé Bignon, qui, à quelque prix que ce soit, veut faire des difficultés à ceux qui sont en état de découvrir les erreurs cachées de M. Simon, plus dangereuses encore que celle qu'il débite à découvert. Ainsi il est temps que Votre Eminence fasse les derniers efforts pour la défense de la religion et de l'épiscopat.

J'envoie à Votre Eminence, par cet exprès, le mémoire que j'ai dressé pour Sa Majesté : ce sera à Votre Eminence à le faire valoir ; et je l'en supplie par toute l'amitié dont elle m'honore depuis si longtemps, et par tout le zèle qu'elle a pour la religion.

Il me sera bien douloureux d'être le premier qu'on assujétisse à un traitement si rigoureux : mais le plus grand mal est que ce ne sera qu'un passage pour mettre les autres sous le joug. Il est vrai qu'il y a un règlement de l'an passé, fondé sur lettres patentes, pour obliger ceux qui ont des priviléges

1. Tandis qu'on imprimait l'ordonnance de M. de Meaux contre le Nouveau Testament de Trévoux, le chancelier de Pontchartrain fit dire à Anisson, imprimeur du prélat, de porter son ouvrage à M. Pirot, docteur de Sorbonne, qu'il en nommait censeur, et en même temps l'abbé Bignon, intendant de la librairie, envoya à ce docteur la formule ordinaire dont on se sert pour commettre à un censeur royal l'examen d'un ouvrage. M. de Meaux, qui pour lors était dans son diocèse, informé de ce traitement, qu'il n'avait jamais éprouvé, dressa le mémoire suivant, qu'il envoya au chancelier (*Edit. de Vers.*).

1. Ce premier mémoire n'ayant produit aucun effet, M. Bossuet en composa un autre, qu'il envoya à M. le cardinal de Noailles pour le présenter au roi, comme on le verra par la lettre suivante (*Edit. de Vers.*).

généraux à remettre leurs manuscrits à M. le chancelier, pour être examinés; mais il est vrai aussi qu'il ne s'est point pratiqué, du moins à mon égard et à celui des évêques. Celui qu'on a ajouté, de mettre l'attestation du docteur à la tête de l'impression, est tout nouveau, et fait à cette occasion : ainsi il est tout visible qu'il est fait en faveur de M. Simon et en haine de notre censure.

Quand on a dit à M. le chancelier, qu'il était étrange d'assujettir les évêques à ne pouvoir enseigner que dépendamment des prêtres, et à subir un examen sur la foi, il a répondu qu'il fallait être attentif à ce qu'ils pourraient écrire contre l'Etat. Mais les évêques sont gens connus, et, pour ainsi dire, bien domiciliés; et c'est une étrange oppression, sous prétexte qu'il peut arriver qu'il y en ait quelques-uns qui manquent à leur devoir pour le temporel (ce qui néanmoins est si rare et n'arrive point), d'assujettir tous les autres, et de leur lier les mains en ce qui regarde la foi, qui est l'essentiel de leur ministère et le fondement de l'Eglise. Le roi ne le souffrira pas, et notre ressource est toute dans sa piété.

Surtout, monseigneur, il faut tâcher de faire entrer dans l'esprit du roi, par combien d'artifices l'esprit socinien sait s'introduire, par combien de détours et par combien de dangereuses insinuations; en sorte que nous sommes tous obligés à lui dire qu'il n'a jamais eu et ne peut avoir pour la religion d'affaires plus périlleuses. Peu de personnes connaissent cette dangereuse hérésie, parce qu'elle met toute sa finesse à se cacher, et qu'elle a pour elle tous les libertins. J'ai cru être obligé de m'appliquer à découvrir ses finesses, appréhendant avec raison d'avoir quelque jours à les combattre. Le temps en est venu, et voilà qu'on m'arrête dès le premier pas, faute d'être instruit sur ce sujet, et parce qu'on n'a pas voulu nous en croire.

J'ai averti M. le chancelier avec toute la sincérité que je devais : je l'ai trouvé, je l'oserai dire, si prévenu sur les droits de sa charge, qu'il n'écoutait rien autre chose, et semblait prêt à abandonner l'Ecriture à ceux qui s'affranchiraient de l'autorité des évêques, à qui l'interprétation en est confiée, comme étant le fondement du salut. Faute de s'assujettir à cette règle, l'Evangile deviendra ce qu'on voudra, et bientôt on ne le connaîtra plus.

J'implore le secours de Madame de Maintenon, à qui je n'ose en écrire. Votre Eminence fera ce qu'il faut; Dieu nous la conserve. On nous croira à la fin, et le temps découvrira la vérité : mais il est à craindre que ce ne soit trop tard, et lorsque le mal aura fait de trop grands progrès : j'ai le cœur percé de cette crainte. Dieu vous a mis où vous êtes pour y obvier. Respect, obéissance et soumission.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Germigny, ce 15 octobre 1702.

J'ai cru qu'il serait utile de joindre au mémoire une copie de mon privilége. J'ai voulu tout dire dans le mémoire; afin que Votre Eminence choisisse ce qu'il y aura de plus utile.

PRIVILÉGE DU ROI.

Louis, par la grâce de Dieu, etc. : le sieur Jacques-Bénigne Bossuet, etc., nous a fait remontrer qu'outre plusieurs ouvrages qu'il a ci-devant donnés au public, et dont les priviléges sont expirés ou prêts à expirer, il travaille encore à d'autres ouvrages, tant pour l'instruction de son diocèse que pour le bien général de l'Eglise, lesquels il désirerait faire imprimer, s'il nous plaisait lui en accorder la permission et nos lettres sur ce nécessaires : et voulant donner moyen audit sieur évêque de continuer à communiquer au public des lumières qui ont toujours été si nécessaires au salut des âmes, et si avantageuses au bien de notre sainte religion, nous lui avons permis, etc., pour l'espace de dix années, etc.

Donné à Versailles, le vingt-sixième jour de février 1701.

PREMIER MÉMOIRE

Sur les difficultés qu'éprouvait Bossuet, de la part du chancelier,

Présenté à Sa Majesté, le 2 novembre 1702.

L'évêque de Meaux se croit obligé de représenter très-humblement à Sa Majesté le nouveau traitement qu'on lui fait, au sujet d'un livre qu'il se croit obligé d'imprimer contre la version et les notes du Nouveau Testament de Trévoux.

Cette version et ces notes sont pernicieuses, et tendent à l'entière subversion de la religion; et la censure de M. le cardinal de Noailles ne pouvait être ni plus juste ni plus nécessaire.

L'ouvrage de l'évêque de Meaux donne aussi des instructions très-nécessaires sur cette nouvelle version, et explique les erreurs de ce livre, d'une manière encore plus particulière que ne peut faire une censure.

Cependant on lui fait des incidents, sur lesquels il ne croit pas devoir passer outre, sans les avoir exposés à Sa Majesté, en toute humilité et respect.

Cet évêque écrit depuis trente à quarante ans pour la défense de l'Eglise contre toutes sortes d'erreurs; et cinq chanceliers de France consécutifs, depuis M. Séguier, y compris celui qui remplit si bien aujourd'hui cette charge, lui ont toujours fait expédier le privilége, sans le soumettre jamais à aucun examen.

Cette confiance qu'on lui a marquée doit être attribuée, premièrement à son caractère d'évêque; secondement, à ce que sa doctrine a été connue, non-seulement dans tout le royaume, mais encore, s'il ose le dire, dans toute la chrétienté, sans jamais avoir reçu aucune atteinte; et au contraire elle a été approuvée, non-seulement par tout le clergé de France, mais encore par les papes : en troisième lieu, à l'honneur que lui a fait Sa Majesté de lui confier l'instruction de monseigneur le Dauphin, et de le tenir toujours en divers emplois près de sa personne, ce qui est le plus certain témoignage d'une doctrine irréprochable.

C'est aussi ce qui a donné lieu à M. le chancelier d'aujourd'hui de lui accorder un privilége général.

Il en usait de bonne foi, en découvrant les erreurs de ce livre pernicieux, quand, au commencement de ce mois, il est venu un ordre de M. le chancelier de porter le manuscrit de cet évêque à M. Pirot, pour en subir l'examen.

Quoique jamais l'évêque de Meaux n'ait été assujetti à rien de pareil; comme en de semblables rencontres, il a pris ordinairement de lui-même le conseil de ce docteur, il lui a tout remis; et M. Pirot donne sans hésiter son témoignage.

Il est encore venu un nouvel ordre et règlement de M. le chancelier, pour faire imprimer à la tête du privilége l'attestation du docteur; ce qui serait un témoignage public de l'assujettissement des évêques à la censure des docteurs.

C'est ce que cet évêque croit tout à fait opposé à son honneur, et à celui de son caractère.

Premièrement, parce que cela n'a jamais été pratiqué à son égard. Il a imprimé même sous M. le chancelier d'aujourd'hui, en 1700 et en 1701, deux livres pour l'instruction des nouveaux catholiques, sans qu'il y ait paru rien de semblable.

Secondement, non-seulement cela n'a jamais été pratiqué à son égard, mais encore ne l'a jamais été à l'égard d'aucun ouvrage imprimé par les évêques, et même par leur ordre. Il y en a un exemple bien récent dans un livre imprimé par ordre de M. l'évêque de Montpellier, le 6 juillet dernier, sans qu'il y paraisse rien de pareil.

Troisièmement, il n'est pas besoin d'entrer dans les règlements qu'on a pu faire sur les examens des livres à imprimer, puisqu'on a toujours distingué les évêques dans l'exécution des règlements les plus généraux; paraissant tout à fait extraordinaire qu'eux, qui ont reçu de Jésus-Christ le dépôt de la doctrine, ne la puissent enseigner que dépendamment des prêtres qui leur sont soumis de droit divin.

Quatrièmement, cette nouvelle formalité dans les ouvrages de l'évêque de Meaux, fera dire que sa doctrine commence à devenir suspecte, et il aura bientôt à essuyer sur ce sujet le reproche des protestants.

Cinquièmement, cette précaution extraordinaire, qu'on prend à l'occasion d'un livre si justement flétri par M. le cardinal de Noailles, sera bien remarquée, et fera dire à tout le monde qu'on lui a voulu donner de l'appui; ce qui est d'une périlleuse conséquence.

Sixièmement, cet auteur fut déjà flétri par l'arrêt du conseil d'en haut, le 19 juin 1678, *signé* Colbert, où son livre intitulé : *Histoire critique du Vieux Testament*, fut supprimé, avec défenses de le réimprimer, même sous prétexte de changer de titre, ou de corrections. Le lieutenant de police, à qui l'exécution de l'arrêt fut renvoyée, était alors M. de la Reynie, qui pourrait, en cas de besoin, rendre compte à Sa Majesté de ce qu'on craignait alors de ce dangereux auteur.

Pour ces considérations, et en attendant que Sa Majesté ait fait justice aux évêques, sur le droit qui leur est donné par leur caractère d'être les premiers docteurs de la vérité dans l'Eglise, l'évêque de Meaux espère de la bonté et de la justice de Sa Majesté, qu'elle voudra bien ordonner que le livre en question passe comme ses autres ouvrages, sans qu'il soit rien innové dans la manière de l'imprimer et débiter, afin de laisser la réputation saine et entière à un évêque qui a blanchi dans la défense de la vraie foi, et dans le service de Sa Majesté, en des emplois d'une si grande confiance.

LETTRE

A M. LE CARDINAL DE NOAILLES.

Comme je crois, monseigneur, Votre Eminence présentement de retour de ses visites, et que le moment approche où elle verra le roi, il est temps que j'aie l'honneur de lui parler sur le traitement qu'on me fait. J'ai dissimulé la première injure, de me donner un examinateur; ce que cinq chanceliers de suite, à commencer par M. Séguier, n'ont jamais songé : j'ai, dis-je, dissimulé dans le dessein d'avancer l'impression. Elle est achevée; cela va bien de ce côté-là : mais on passe à une autre injure, de vouloir que l'attestation de l'examinateur soit à la tête. C'est, monseigneur, à quoi je ne consentirai jamais; parce que c'est une injure à tous les évêques, qu'on veut mettre par là sous le joug, dans le point qui les touche le plus, dans l'essentiel de leur ministère, qui est la foi.

En vérité, monseigneur, s'il ne s'agissait que de moi, je pourrais encore m'y soumettre, dans l'espérance que le roi nous ferait justice : mais si j'abandonnais la cause, on la croirait finie par mon consentement et par mon exemple.

J'ai mandé à M. Anisson ce qu'il avait à dire sur cela, pour empêcher qu'on n'en vînt à l'effet. J'attends la réponse; et je ne l'aurai pas plus tôt que je prendrai mon parti.

J'espère tout, après Dieu, du secours et de la protection de Votre Eminence, que Dieu n'a mise dans une si grande place, avec tant de lumières, de piété et de crédit, que pour soutenir l'Eglise. Je m'aiderai de mon côté, et j'espère en Dieu qu'il nous tirera de cette oppression, si nous ne perdons point courage : si j'en manquais, Votre Eminence serait la première à me redresser. Il faut éviter l'examen aux évêques. Je dresserai une requête, que je prierai Votre Eminence de présenter et d'appuyer. J'attends, pour la dresser, que j'aie une réponse précise, afin d'en régler la conclusion et les paroles. J'espère que Votre Eminence préviendra le roi, qu'on n'aura pas manqué de bien préparer contre nous. Je compte demain avoir réponse, et écrire plus précisément à Votre Eminence par mon neveu, que je suivrai, si je puis.

Je crois que mon livre sera utile, principalement parce que se conformant en tout point à votre censure, il fera voir l'esprit socinien dans l'ouvrage qu'elle a condamné. Cela paraît devoir avoir un grand effet pour faire revenir les plus prévenus, et faire sentir à tout le monde le grand péril de l'Eglise. Dieu nous aidera; et pour moi, je combattrai sous vos ordres jusqu'au dernier soupir. Vous savez mon obéissance, monseigneur.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Germigny, ce 24 octobre 1702.

IIe MÉMOIRE, OU REQUÊTE AU ROI,

PRÉSENTÉE PAR M. L'ÉVÊQUE DE MEAUX,

Pour répondre aux difficultés de M. le chancelier.

SIRE,

CE qui se passe en votre ville royale, dans votre cour, à vos yeux, est d'une si grande conséquence pour la religion, que je me sens obligé, par les devoirs les plus étroits de la conscience, de me jeter à vos pieds, pour supplier Votre Majesté, en toute soumission et respect, de vouloir s'y rendre attentive.

Le Nouveau Testament de Trévoux, justement flétri par la plus savante censure qui ait été faite depuis plusieurs années, non-seulement se débite impunément dans Paris, où la censure en a été publiée; mais encore on ôte aux évêques mêmes tous les moyens de combattre l'erreur par une saine doctrine. Cette censure à la vérité se soutient par sa propre force : mais comme il n'est pas possible de tout dire dans un ouvrage de cette nature, j'ai cru devoir découvrir par un petit livre, les artifices dont l'auteur de cette version a coutume de se servir, pour imposer à ceux qui le lisent sans précaution, ou qui ne le connaissent pas assez; et on arrête mon livre dès le premier pas.

J'ai déjà eu l'honneur de représenter humblement à Votre Majesté, que jusqu'ici mes ouvrages n'ont jamais été soumis à aucun examen, sous cinq chanceliers consécutifs; et encore l'année passée, j'en ai publié deux, l'un pour l'instruction des nouveaux catholiques, et un autre à l'occasion du dernier jubilé, qui a pour titre : *Méditations sur la rémission des péchés*. On n'a commencé à me faire des difficultés pour l'examen de ma doctrine, que lorsque je me suis élevé avec toute sorte de modération et de vérité contre un livre qui tend à l'entière subversion de la religion, en la corrompant dans sa source, c'est-à-dire, dans les paroles sacrées de Jésus-Christ et de ses apôtres. Alors, pour la première fois, non-seulement j'ai été contraint de subir l'examen d'un docteur particulier, mais encore on a voulu que le témoignage en fût mis à la tête de mon livre; ce qui n'a jamais été pratiqué ni pour mes écrits, ni même pour ceux d'aucun évêque.

Au lieu de me continuer le traitement qui m'avait toujours été fait, on m'astreint encore à des lois plus dures, et on ne me laisse pas la liberté de défendre dans mon diocèse, par une ordonnance publique, la lecture de la nouvelle version, ni de donner ce témoignage authentique de ma conformité avec la doctrine de mon métropolitain; c'est-à-dire, qu'on veut ôter aux évêques le droit d'enseigner leurs peuples par écrit, comme ils le font de vive voix, et c'est par moi que l'on veut commencer à établir cette servitude.

S'il y avait quelque chose dans mon ordonnance qui blessât les lois du royaume, je serais le premier à la corriger; mais, Sire, ce qu'on improuve dans un évêque, c'est d'avoir blâmé l'auteur de la version, parce qu'il a osé la publier sans l'approbation de l'ordinaire. Je n'ai pourtant fait que suivre l'exemple de mon métropolitain, qui, comme ses prédécesseurs et tous les autres évêques, a enseigné la même vérité. C'est un métropolitain si distingué en dignité et en mérite, et enfin si appliqué par lui-même à la piété et à la doctrine, que l'on attaque en ma personne. On me veut faire désavouer ses saintes maximes; sinon toute la liberté d'enseigner mon peuple et de résister à l'erreur, me sera ôtée; ce que Votre Majesté ne souffrira pas.

Ce ne fut jamais l'intention de Votre Majesté ni celle des rois vos prédécesseurs, que les décrets des évêques, leurs statuts, leurs mandements, leurs ordonnances, dépendissent de vos magistrats; et tous les évêques de votre royaume sont et ont toujours été dans une possession incontestable de les publier, selon la règle de leur conscience.

Il nous est fâcheux, Sire, d'avoir à importuner Votre Majesté de la lecture de nos raisons; mais à qui l'Eglise aura-t-elle recours, sinon au prince de qui seul elle tient toute la conservation de ses droits sacrés, sans lesquels il n'y aurait point de religion sur la terre, et par conséquent point de stabilité dans les royaumes? Votre Majesté a toujours daigné nous entendre par elle-même; et nous ne craignons pas de lui déplaire, en la suppliant à genoux, comme nous faisons, que notre jugement parte de son trône, et vienne immédiatement de sa bouche.

Dans cette espérance, nous osons dire aux yeux du ciel et de la terre, et en la présence sacrée de Votre Majesté, qui nous représente celui dont nous sommes les ministres, qu'on n'a rien ici à nous reprocher. Quand nous disons « qu'il est dangereux d'exposer au public des versions de la » sainte Ecriture, sans la permission et l'approba» tion des évêques de France, » nous ne faisons que répéter la maxime fondamentale qui a servi de motif à cet arrêt solennel de 1667, sorti de la propre bouche de Votre Majesté, et que M. le cardinal de Noailles a inséré dans son ordonnance.

Mais peut-être qu'on blâmera les évêques d'alléguer le concile de Trente, même dans les cas où ce concile ne fait autre chose que d'appuyer les coutumes inviolables du royaume. Il n'y a qu'à voir les décrets du concile de Sens, tenu à Paris en 1528, sous les yeux d'un de nos rois, et par un archevêque chancelier de France, pour y lire de mot à mot la défense de publier les traductions des saints livres sans l'autorité de l'ordinaire. C'est un des plus vénérables monuments de l'Eglise gallicane dans les derniers temps, qui a servi de préliminaire au concile de Trente, et qui a été suivi par les conciles des autres provinces, sans que personne ait jamais songé à les contredire.

On dit qu'il n'est point parlé dans l'ordonnance de Blois de cette permission de l'ordinaire, pour publier les livres sacrés. Qu'avait-on besoin de confirmer, par une ordonnance expresse, ce qui était la règle publique de tout le royaume, et en particulier celle de la province de Sens, dont la ville et la province de Paris est obligée plus que toutes les autres de garder les salutaires décrets, comme l'héritage de ses pères?

Qu'il soit donc permis, Sire, aux évêques de

cette province de conserver une si sainte institution, et qu'on ne leur fasse point un crime de s'y conformer.

Quand il en faudrait venir à l'ordonnance de Blois, on en connaît la disposition dans l'art. XXXVI, touchant l'Eglise, où il est expressément défendu d'exposer en vente aucuns almanachs ou pronostications, que premièrement ils n'aient été vus et visités par l'archevêque, évêque, etc. Cette ordonnance n'a fait que répéter l'article XXVI de celle d'Orléans.

Si le moindre rapport à la religion, tel qu'il peut être dans ces almanachs et pronostics, a obligé les rois vos prédécesseurs à les renvoyer aux ordinaires, par des ordonnances si authentiques, combien plus leur faut-il renvoyer la connaissance des versions, où il s'agit de conserver la substance même du testament de Jésus-Christ?

Si cette loi n'est inviolable, on publiera donc sans les évêques, des catéchismes et des formules de prières publiques et particulières? ce qui à la vérité est de la dernière importance; mais qui est encore beaucoup au-dessous des versions de l'Ecriture sainte et de celles de l'Evangile, où consiste le fondement et l'essence même de la religion.

On objecte, et je le confesse, que les particuliers n'ont pas toujours observé cette règle aussi soigneusement que le méritait son importance. Mais, Sire, la négligence, ou même l'inadvertance ne sont pas un titre pour prescrire contre la loi. Il suffit de bien connaître une fois quel est l'esprit de la règle : elle subsiste dans les bons exemples. Le P. Amelotte fit sa version par l'ordre du clergé de France, et ne se crut pas assez autorisé sans la permission de l'ordinaire. M. de Vence était évêque, et s'autorisa dans la sienne par une permission semblable. Ces deux exemples sont du temps de M. de Péréfixe, archevêque de Paris, il y a trente à quarante ans. Les PP. Jésuites ont attendu longtemps la permission de M. l'archevêque d'aujourd'hui, et ont suspendu la publication de leur Nouveau Testament, jusqu'à ce qu'ils l'eussent obtenue.

Lorsqu'on envoya aux réunis dans les provinces, par les ordres charitables de Votre Majesté, un si grand nombre de Nouveaux Testaments, celui du P. Amelotte fut choisi seul, comme approuvé par l'ordinaire; et Votre Majesté se fit elle-même une loi de n'employer aucune autre version, que celle où elle trouva ce caractère d'approbation de l'évêque.

La même chose s'est observée dans les catéchismes et dans les formules de prières. M. l'évêque de Montpellier vient d'imprimer à Paris un catéchisme; mais il a pris la permission de l'ordinaire. Sous feu M. l'archevêque, le P. Brossamin publia, pour les nouveaux convertis, un formulaire de prières; mais pour agir dans la règle, il en prit l'ordre de ce prélat. Ce serait une trop légère remarque, de dire que les évêques ont laissé passer tant d'ouvrages de piété sans en prendre connaissance. Ils demeurent en possession dans les grands actes, dans les versions principales, dans les catéchismes et dans les œuvres de cette nature, qui servent de règle aux autres.

J'oserai dire, avec un profond respect, à Votre Majesté, Sire, que bien loin de nous empêcher d'exécuter cette règle, si elle n'était pas faite, ou qu'elle eût perdu quelque chose de sa vigueur, il la faudrait faire ou renouveler, et obliger les évêques à la pratiquer plus sévèrement que jamais, sans en négliger l'observance en quelque occasion que ce soit; et la conjoncture où nous sommes en fait voir la nécessité.

La version du Nouveau Testament de Trévoux fait aujourd'hui dans Paris une espèce de schisme sur la doctrine. Les vrais enfants de l'Eglise écoutent la voix de leur pasteur; les autres ne craignent pas de s'attacher à un livre qu'il a défendu.

Votre parlement de Paris, par son arrêt du 29 d'août 1685, rendu en exécution de vos ordres, et à la requête de votre procureur général, invita l'archevêque de cette ville royale à dresser une liste des mauvais livres. Feu M. l'archevêque de Paris, en conformité de cet arrêt, en fit l'état dans son ordonnance du premier de septembre suivant; laquelle ayant été portée au parlement, il intervint un arrêt du 6 de septembre de la même année; et les mauvais livres furent défendus par le concours unanime des deux puissances, après le jugement de l'Eglise : et maintenant on débite un livre flétri par une censure juridique; ce que l'auteur aurait évité, en le soumettant dès l'origine au jugement de l'évêque diocésain.

Il paraît encore en cette occasion quelque chose de plus étrange : l'auteur condamné imprime dans Paris contre la censure, sous le titre de *Remontrance*. Il y met son nom, et couvre sa désobéissance de vains prétextes. Mais j'ose dire qu'il serait déjà confondu, si l'on n'arrêtait nos réponses. Oui, Sire, après cinquante ans de doctorat, et plus de trente ans employés dans l'épiscopat à défendre la cause de l'Eglise sans reproche, Votre Majesté aura la bonté de me pardonner, si je parle avec quelque confiance, puisqu'enfin je ne la mets qu'en Dieu, qui m'a toujours aidé jusqu'ici.

Pour ces raisons, Sire, il plaira à Votre Majesté d'ordonner que le placard de mon ordonnance me sera incessamment délivré par l'imprimeur; afin qu'elle soit publiée dans mon diocèse, selon que me l'a dictée ma conscience, et comme le Saint-Esprit, que j'ai invoqué avec foi, me l'a fait juger nécessaire.

Je supplie pareillement Votre Majesté d'ordonner que mon livre, qui est imprimé, verra le jour sans autres formalités que celles qui ont toujours été pratiquées à mon égard; puisque, Dieu merci, je n'ai rien fait qui me rende digne d'un plus rude traitement; et que dans cette occasion, la doctrine que j'enseigne se trouvera plus irréprochable et plus nécessaire que jamais.

Je vous demande pareillement, Sire, en toute humilité et respect, que la liberté dont je n'ai jamais abusé, me soit rendue pour mes autres écrits, qui tourneront, s'il plaît à Dieu, à l'édification de l'Eglise; puisque au reste je suis toujours sous les yeux de Votre Majesté, en état de lui rendre compte de ma conduite. Aussi puis-je ajouter, Sire, que je n'ai jamais rien écrit sans le conseil des plus grands prélats, et des plus habiles docteurs de votre royaume.

Je n'entreprends pas de plaider la cause des au-

tres évêques : j'ose espérer toutefois que Votre Majesté croyant avec toute l'Eglise catholique, comme un article de sa foi, que les évêques sont établis de Jésus-Christ les dépositaires de la doctrine et les supérieurs des prêtres, elle ne voudra pas les assujettir à ceux que le Saint-Esprit a mis sous leur autorité et gouvernement.

Pour les mandements, censures et autres actes authentiques des évêques, on convient qu'ils les peuvent faire indépendamment de la puissance temporelle, à condition de les faire écrire à la main; et ce n'est qu'à raison de l'impression qu'on les y veut assujettir. Si cela est, il faut, Sire, de deux choses l'une, ou que l'Eglise soit privée seule du secours et de la commodité de l'impression, ou qu'elle l'achète en assujettissant ses décrets, ses catéchismes, et jusqu'aux missels et aux bréviaires, et tout ce que la religion a de plus intime, à l'examen des magistrats : ce qui n'entre pas dans la pensée. Chacun fait imprimer ses *factums* pour les distribuer à ses juges : l'Eglise ne pourra pas faire imprimer ses instructions et ses prières, pour les distribuer à ses enfants et à ses ministres!

Quant au livre du sieur Simon, Votre Majesté est très-humblement suppliée de se souvenir que c'est le même auteur, qui, ayant écrit il y a vingt-cinq ans sur l'Ancien Testament, fut noté par un arrêt solennel de votre conseil d'en haut, du 19 de juin 1678. Il attaque présentement, avec une pareille hardiesse, la pureté du Nouveau Testament, comme s'il avait entrepris de ne laisser aucune partie de la religion en son entier. C'est le témoignage sincère et véritable que notre caractère nous oblige à rendre à Votre Majesté : nous ne pouvons le dissimuler, sans nous attirer de votre part le plus juste de tous les reproches, et sans nous charger de la plus honteuse prévarication.

Nous ne doutons point, Sire, que Votre Majesté ne nous écoute avec sa bonté et sa piété ordinaire. Ainsi Votre Majesté, Sire, continuera de mériter l'éloge immortel de protecteur de la religion, qu'elle s'est acquis au-dessus de tous les princes du monde, et verra prospérer ses justes desseins sous la puissante assistance de Dieu.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

IIIE MÉMOIRE

Sur la censure d'un docteur, à laquelle on voudrait assujettir les évêques[1].

Sa Majesté est très-humblement suppliée de considérer la formule dont on se sert pour commettre les docteurs à l'examen des livres.

La voici de mot à mot, ainsi qu'elle est imprimée.

« M.*** prendra, s'il lui plaît, la peine d'exa-
» miner ce (le nom du livre), avec le plus de
» diligence qu'il lui sera possible, pour en donner
» incessamment son jugement à M. le chancelier.
» Ce.... 170...

» *Signé* l'abbé Bignon. »

1. La requête précédente était accompagnée de ce petit mémoire destiné à faire voir au roi, par la formule même qui commet un censeur, que le livre qu'on lui donne à examiner est soumis à son jugement (*Edit. de Vers.*).

On voit qu'il s'agit d'un jugement que doit donner le docteur.

On s'est servi de cette formule envers l'évêque de Meaux, en remplissant les blancs du nom de M. Pirot et du titre du livre, pareillement signée l'abbé Bignon. Ainsi c'est le jugement d'un prêtre que les évêques ont à subir.

Le jugement de ce prêtre est celui qu'on veut faire imprimer à la tête du livre. Sa Majesté est très-humblement suppliée de considérer s'il convient que tout le royaume, et toute la chrétienté, voie à la tête des livres, même des évêques, un semblable assujettissement.

La dispense qu'on nous offre est captieuse; parce qu'elle suppose la loi, qu'on sera toujours en état de faire exécuter aux évêques quand on voudra.

LETTRE

A M. LE CARDINAL DE NOAILLES.

La lettre du 26, pleine de bontés, que je reçois de Votre Eminence, me console dans les mauvais traitements qu'on me fait, et que je ressens d'autant plus que le contre-coup en retombe sur l'épiscopat. Il semble à présent que ce soit une des affaires des plus importantes que de nous humilier. Il ne nous reste d'espérance du côté du monde. qu'au roi, et à votre médiation auprès de Sa Majesté.

Je vous ai envoyé, monseigneur, un mémoire ; votre lettre m'assure déjà que vous prendrez soin de le faire valoir. Si le roi ne voulait rien décider d'abord au fond, il suffirait, en attendant, que Sa Majesté trouvât bon qu'on laissât passer mon livre à l'ordinaire; ce qui pourrait être regardé, si M. le chancelier le voulait, comme une dispense verbale. Ce qui me donne cette vue, c'est qu'il en a ainsi usé avec M. d'Auch, ainsi que M. Pirot me l'a écrit. † J. Benigne, *Ev. de Meaux.*

Ce 27 octobre 1702.

J'aurais de la peine à une impression hors du royaume, et que le livre pût être défendu et saisi comme de contrebande.

LETTRE AU MÊME.

Je reçois, monseigneur, la lettre du 28, de Votre Eminence, et je vois les remercîments que je lui dois, et pour l'épiscopat en général, et pour moi en particulier. Je ne manquerai pas de me rendre auprès de vous après la fête, à peu près dans le même temps qu'on reviendra de Marly, c'est-à-dire, vers le 8 novembre.

Vous croyez bien, monseigneur, que je ne suis pressé de voir mon livre paraître que par son utilité, pour faire connaître le dangereux caractère de l'auteur; car du reste je différerai tant qu'il sera utile et selon vos ordres.

M. Phelippeaux notre intendant, étant arrivé à Meaux samedi dernier, je n'ai pas cru pouvoir me

dispenser de lui parler du mauvais traitement que M. le chancelier me faisait. Je n'ai point cru devoir lui parler d'autre chose que de ce que j'aurais dû attendre en particulier d'un chancelier ami, en suivant l'exemple de ses prédécesseurs : du reste j'ai évité exprès de dire un mot de la cause de l'épiscopat, que nous avons à traiter devant un tribunal plus haut et moins prévenu. Quoique je n'aie prétendu autre chose que de donner à M. Phelippeaux, qui agissait bonnement avec moi, une ouverture pour M. le chancelier à me faire un commencement de justice ; j'avoue pourtant que j'aurais parlé avec plus de circonspection, si j'eusse reçu votre lettre. Mais après tout, n'ayant point parlé de la cause de l'épiscopat, je l'ai réservée tout entière, et je prendrai garde à ne mollir point sur l'intérêt commun, quand on me donnerait satisfaction en particulier pour cette occasion : car aussi bien, si on ne va à la source, ce sera à recommencer. J'ai donné un mémoire à M. Phelippeaux, conforme à cette intention, et je vous rendrai compte de tout ce qui pourra en arriver, vous assurant que je ne ferai rien qui affaiblisse la cause. Respect, soumission et obéissance.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Meaux, ce 30 octobre 1702.

LETTRE AU MÊME,

Sur la défense qu'avait reçue Anisson, et les raisons alléguées par M. le chancelier pour empêcher que l'ordonnance du prélat ne parût:

Pour rendre compte de tout à Votre Eminence, j'aurai, monseigneur, l'honneur de lui dire qu'outre tout ce qui s'est passé, Anisson a eu une nouvelle défense de laisser sortir une seule feuille de mon ordonnance et de mon livre, jusqu'à ce que M. le chancelier en eût conféré avec moi : il n'y avait plus qu'à tirer le placard qui est composé. On a poussé la défense jusqu'à ôter la faculté de m'en envoyer à moi un imprimé. On me considère beaucoup, dit-on ; mais c'est qu'il y a quelques termes dans le préambule de l'ordonnance, qui le regardent et qui le blessent. Ce ne peut être autre chose que ce que j'ai dit, conformément à votre ordonnance, sur la prohibition du concile de Trente d'imprimer sans la permission de l'ordinaire. Ainsi M. le chancelier entrera dans l'intime de nos ordonnances, et il faudra lui en rendre compte. Je n'ai fait que répéter en abrégé ce que porte votre ordonnance : on n'ose s'en prendre à vous, on retombe sur la partie faible, et vous serez censuré en ma personne. Il faut donc, monseigneur, plus que jamais avoir recours à Dieu, et espérer que celui qui tourne, comme il lui plaît, les cœurs des rois, fera trouver à l'Eglise, si violemment attaquée, un protecteur dans le nôtre, qui est si disposé à lui rendre justice.

Je prendrai garde, monseigneur, plus que jamais, à tout concerter avec Votre Eminence, jusqu'aux moindres demandes ; et je me rendrai à Paris, le plus tôt qu'il me sera possible, pour avoir le loisir de convenir de tout. Vos sentiments que la piété et la prudence inspirent, seront des ordres pour moi. Je finis, monseigneur, en vous assurant de mon obéissance.

Si Votre Eminence voit le roi avant Marly, elle saura bien ce qu'elle aura à lui dire. Quoi, il ne nous sera pas permis d'alléguer le concile de Trente ! Cela est dur et inconcevable.

Je ne doute point du secours de Madame de Maintenon.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Meaux, ce 31 octobre 1702.

Je sais que les magistrats flattent M. le chancelier, sur ce que l'endroit du concile dont il s'agit, n'est pas reçu dans l'ordonnance de Blois. C'est sur cela qu'il faut combattre de toute sa force, pour ne point abandonner l'Evangile à la fantaisie des Simon et des docteurs qui leur passent tout.

LETTRE A M.***

Je reçois votre lettre du 31 octobre, et j'avais appris la même chose de M. Anisson par une lettre reçue d'hier. Je n'ai pas tardé un moment à en donner avis à M. le cardinal. Enfin, monsieur, on se déclare : nos ordonnances seront sujettes à l'examen, comme nos autres ouvrages, et on me fera un crime d'avoir suivi les sentiments de mon métropolitain : ce sera lui qui sera censuré sous mon nom. Dieu soit loué ; et puisqu'on pousse tout à bout contre nous, c'est le temps d'attendre le secours d'en-haut contre l'Eglise oppressée. Je sais le fait de M. de Châlon-sur-Saône : mais c'est autre chose de supprimer un livre de statuts, quand il y a quelque chose contre l'ordonnance, ce qui pourrait être arrivé à M. de Châlon ; ce que pourtant je ne sais pas : autre chose, que pour exercer nos fonctions il nous faille prendre l'attache de M. le chancelier, et achever de mettre l'Eglise sous le joug. Pour moi j'y mettrais la tête : je ne relâcherai rien de ce côté-là, ni je ne déshonorerai le ministère dans une occasion où la gloire de mon métropolitain, autant que l'intérêt de l'épiscopat, se trouve mêlée.

Je ne doute pas que M. Simon ne trouve de la protection dans les États protestants, où l'on ne demande pas mieux que de voir exercer une liberté sans bornes. Au lieu de se juger indigne d'écrire, il ne songe plus qu'à donner une version corrigée : mais le service de Dieu demande qu'on lui ôte le moyen de nuire, en lui ôtant celui d'écrire. Il faut pour cela le faire connaître : c'est à quoi mon livre et mon ordonnance sont bons, et c'est aussi la seule raison qui m'obligeait d'en presser la publication : mais il faut prendre les moments propres, et souffrir avec patience le retardement. Je vous remercie de tous vos soins. Je suis à vous, comme vous savez, de tout mon cœur.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Meaux, ce 1er novembre 1702.

LETTRE

A M. LE CARDINAL DE NOAILLES,

Sur l'écrit de Simon contre l'ordonnance de M. le cardinal et l'injustice des procédés de M. le chancelier.

Je reçois, monseigneur, votre lettre du 3, de Conflans. L'Eglise est attaquée dans le plus intime; Dieu nous aidera. J'avais commencé un mémoire; mais il a fallu l'interrompre par quelques remèdes, plus par précaution que par maladie. L'écrit est d'une insolence parfaite, et mériterait une animadversion publique. Il se vante des lois du royaume; mais ce n'est pas la loi du royaume qu'on s'élève ouvertement contre la doctrine du prélat; les arrêts y sont contraires. M. de la Reynie disait autrefois que de telles gens devaient être renfermés comme des pestes publiques : c'était au sujet de la critique du Vieux Testament. Pour joindre l'instruction à l'autorité, je médite une préface à mon livre, qui ne laissera aucune réplique; mais il faudrait auparavant la main-levée : on permet aux moindres parties d'imprimer un *Factum*. Il faut toujours parler avec respect d'un magistrat de cette importance : mais l'état de l'Eglise serait bien triste, si elle ne pouvait pas même se défendre. C'est un scandale public, qu'on ose publiquement écrire contre une censure d'un prélat de votre autorité; au lieu qu'il n'y aurait qu'à se soumettre. Je compte être jeudi à Paris, s'il n'arrive quelque accident. Respect et obéissance.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Germigny, ce 5 novembre 1702.

LETTRE

A MADAME DE MAINTENON.

Voici, madame, les deux mémoires : le premier, qui est très-court, est celui qui fera connaître au roi la manière de juger des livres, si Sa Majesté daigne y jeter les yeux.

Le second contient les extraits des lettres de M. le chancelier, que M. le cardinal de Noailles souhaite que vous voyiez.

J'y joins en tout cas les pièces entières pour un plus grand éclaircissement, si vous croyez, madame, en avoir besoin.

Je dois, madame, vous avertir que ces lettres sont un secret que M. le cardinal vous recommande.

Il est pourtant bien nécessaire que vous vous donniez la peine d'entendre les prétentions et procédures inouïes de M. le chancelier, pour en rendre au roi le compte que vous trouverez à propos, n'y ayant rien au fond de plus convaincant. Respect et obéissance.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Versailles, ce jeudi 16 novembre 1702.

LETTRE

AU CARDINAL DE NOAILLES,

Sur la difficulté qu'opposait M. le chancelier à la publication de son ordonnance contre Simon.

Le roi vient de me dire, monseigneur, que M. le chancelier met à présent la difficulté en ce que nous nous sommes servis du terme de permission; ce qui ne convient qu'à l'autorité royale; les évêques peuvent examiner et approuver; le roi seul peut permettre. Ni M. de Péréfixe, ni aucun autre évêque n'ont permis; ils ont seulement examiné et approuvé. C'est une nouvelle chicane, qui réduirait la question à une dispute de mots.

Venez, monseigneur; votre présence, s'il plaît à Dieu, déterminera. Prenez la peine de vous munir de la censure première de M. de Péréfixe contre Mons, pour voir de quel terme il s'est servi. Il faut aussi avoir les versions d'Amelotte, de Godeau et de Bouhours, pour voir pareillement quels termes on a employés. Je vous supplie de faire chercher les formules où nous nous servons du mot de *permettre*.

J'ai bien dit au roi que nos permissions ne faisaient aucun tort aux siennes. Nous permettons selon la conscience, et lui selon le temporel; nous permettons de faire les fonctions de vicaires en telle paroisse, de lire les livres défendus, de manger des viandes défendues, d'absoudre de l'hérésie et des autres cas réservés; cela s'entend pour la conscience.

Le roi m'a commandé de faire un mémoire : je le tiendrai prêt, si Votre Eminence me fait la grâce de m'envoyer les censures et permissions de M. de Péréfixe : si je puis les avoir dès aujourd'hui, Votre Eminence trouvera le mémoire fait. Je la supplie de n'oublier pas la permission donnée par Votre Eminence au Catéchisme de Montpellier.

Le roi ne croira qu'aux faits constants. J'espère que se réduisant à ces chicanes, M. le chancelier sera confondu. Respect et obéissance.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Versailles, samedi matin, 18 novembre 1702.

Il faudrait l'arrêt de 1667, cité dans l'ordonnance de Son Eminence, pour voir si le mot de *permission* y est formel, comme il paraît.

LETTRE AU MÊME,

Sur le même sujet.

Je viens, Monseigneur, de trouver l'équivalent de la censure de Mons, et il ne manque que la date : ainsi j'espère mettre demain matin, le mémoire en état d'être présenté lundi prochain. J'espère en Dieu, et je crois qu'il déterminera le roi, sur qui la vérité et la justice peuvent beaucoup. Plus je recevrai de mémoires, plus je fortifierai le raisonnement. Je rends compte à Votre Eminence, afin qu'elle prenne son temps : plus elle sera proche, plus je ferai tôt : mais elle peut venir en

assurance qu'elle trouvera, s'il plaît à Dieu, le mémoire. Il faudra le revoir, le fortifier, le polir. Respect et obéissance.

† J. Bénigne, *Ev. de Meaux.*

A Versailles, samedi soir, 18 novembre 1702.

IVe MÉMOIRE

SUR LES ORDONNANCES DES ÉVÊQUES,

Pour répondre à la difficulté principale que faisait M. le chancelier.

Il plut au roi, par sa grande bonté, de m'appeler dans son cabinet, samedi 18 de novembre, pour me dire de sa propre bouche en quoi consistait la difficulté que formait M. le chancelier, sur l'ordonnance de M. le cardinal de Noailles et sur la mienne.

Ce sage ministre prétend qu'il n'a innové en rien, et que M. le cardinal de Noailles a innové en se servant des termes dont M. de Péréfixe, archevêque de Paris, ne s'est jamais servi : à quoi il ajoutait, comme par maxime, qu'il ne convenait aux évêques que d'examiner et d'approuver; mais que tout ce qui s'appelait *permission* ou *permettre* était une appartenance de l'autorité royale : et c'est à quoi Sa Majesté, avec sa justesse et sa précision ordinaire, réduisait la prétention de M. le chancelier.

Le roi m'ayant commandé d'avoir l'honneur de lui présenter un mémoire sur ce sujet, je suis obligé de lui dire ce fait constant, que ceux qui ont informé ce grand ministre, sauf respect, ne lui ont pas dit la vérité.

Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour en être convaincu, et à lire l'ordonnance du 18 de novembre 1667, de M. de Péréfixe, portant censure du Nouveau Testament de Mons, pour y voir en termes formels que le fondement de la censure de cette version est, « qu'on y a manifestement contrevenu » aux ordonnances et décrets des conciles, qui ont » défendu d'imprimer les livres sacrés sans auto- » rité et permission spéciale des évêques, dans » leurs diocèces : » à quoi l'ordonnance ajoute, qu'il est nécessaire « de réprimer une telle contravention, » et que ce prélat « voyait avec douleur, » qu'au préjudice de cet ordre et d'une police si » saintement établie, on débitait dans la ville mé- » tropolitaine, sans sa permission, une nouvelle » traduction du Nouveau Testament en français, » imprimée en la ville de Mons. » Voilà donc déjà le terme de *permission* employé par M. de Péréfixe, en cas pareil à celui-ci.

Si l'on impute à nouveauté à M. de Paris d'aujourd'hui, de s'être appuyé du concile de Trente, il n'y a qu'à lire ces mots dans la censure de M. de Péréfixe : « Le sacré concile de Trente a très- » expressément défendu, et sous peine d'anathème, » toutes sortes d'impressions des livres sacrés, » sans la permission des supérieurs ecclésiasti- » ques, etc. »

Si M. de Paris d'aujourd'hui s'appuie de l'autorité du concile de Sens, il le fait encore à l'exemple de M. de Péréfixe, son prédécesseur, qui produit ce même concile, où se trouve en termes exprès la nécessité de l'autorité « et permission » spéciale des évêques, » répétée deux ou trois fois, pour prévenir les désordres des versions et interprétations arbitraires. C'est ce qui est contenu dans les décrets des mœurs du même concile, chapitres XXXIII et XXXIV.

On n'a pas besoin de remarquer combien fut célèbre ce concile[1], où se trouvèrent en personne tous les évêques de la province, à la réserve de celui d'Orléans, qui fut présent par un vicaire; et tous ayant à leur tête un archevêque chancelier de France. Mais on ne doit pas oublier que personne n'a jamais repris ce concile, ni quand il a été allégué par M. de Péréfixe en l'an 1667.

Le même M. de Péréfixe cite encore, en confirmation de la même discipline, comme a fait M. de Paris son successeur, les conciles de Bourges de 1584, et de Narbonne de 1609, et ajoute qu'une discipline si sainte et si utile devait retenir ceux qui font gloire d'être du nombre des enfants de l'Eglise, de rien avancer contre des ordonnances faites avec tant de justice, et souvent réitérées.

Si l'on veut descendre au particulier, on trouvera dans l'ordonnance de M. de Péréfixe, comme dans celle de M. le cardinal de Noailles, ces trois défenses expresses : la première, « à tous les fidèles » de lire ni retenir cette traduction; » la seconde, « aux libraires et imprimeurs de la débiter et im- » primer; » et la troisième, « aux prêtres et di- » recteurs d'en conseiller la lecture : » et si cette dernière défense est décernée sous peine d'excommunication *ipso facto*, dans l'ordonnance d'aujourd'hui, M. de Péréfixe avait usé dans la sienne d'une pareille distinction : de sorte qu'en tout et partout, et comme de mot à mot, son successeur n'a fait que le suivre.

La seule différence qu'on peut remarquer entre l'ordonnance de M. de Péréfixe et celle de M. le cardinal de Noailles, c'est que la dernière est fondée sur les erreurs particulières de la version de Trévoux, au lieu que M. de Péréfixe n'appuie sa censure que sur le défaut de sa permission, ce qui montre mieux combien ce défaut est essentiel.

Voilà donc le droit des évêques bien établi. M. le cardinal de Noailles a pu alléguer la nécessité de la permission des ordinaires; puisque son prédécesseur l'a établie pour fondement de sa censure. M. Séguier, qui était alors chancelier de France, ne crut point que cette maxime donnât atteinte aux droits de sa charge; et quatre jours après, la censure de M. de Péréfixe fut suivie d'un arrêt du conseil d'en haut, qui portait suppression de l'édition de Mons, sur ce fondement dont M. de Péréfixe s'était servi, qui est, « qu'il est dangereux » d'exposer au public des versions de la sainte » Ecriture, sans la permission et approbation des » évêques de France. » L'arrêt se sert du terme de *permission*, ainsi que fait l'ordonnance de M. de Péréfixe. La procédure de ce prélat est expressément autorisée par le roi; et Sa Majesté ne souffrirait pas, ni qu'on affaiblît la censure du Nouveau

1. Ce concile fut assemblé contre les erreurs des Luthériens, et pour la réformation des abus introduits dans l'Eglise. Le président était le cardinal Antoine du Prat, archevêque de Sens et chancelier de France (*Edit. de Déforis*).

Testament de Mons, ni qu'on flétrît la mémoire de M. de Péréfixe, comme s'il avait attenté sur les droits du roi et du royaume.

Il sera donc toujours véritable qu'il est dangereux de ne pas prendre la permission des évêques; et ce danger ne peut regarder que la foi, puisqu'il s'agit des versions de l'Ecriture, qui en est le fondement.

Il n'y eut que les partisans du Nouveau Testament de Mons qui formèrent quelques difficultés sur l'allégation des décrets des conciles de Sens et de Trente : ce sont les mêmes difficultés qu'on objecte encore aujourd'hui contre ces mêmes allégations dans l'ordonnance de M. le cardinal de Noailles.

Il est pourtant remarquable qu'ils s'étaient eux-mêmes munis de la permission de M. l'archevêque de Cambrai, dans le diocèse duquel on supposait que le livre avait été imprimé, comme il paraît par acte du 12 octobre 1665, signé de cet archevêque; tant il passait pour constant que cette permission était nécessaire.

Par ce moyen, il demeure plus clair que le jour qu'on a surpris M. le chancelier, et que nous n'avançons rien, sur la censure de M. de Péréfixe, qui ne soit précisément la vérité même.

Ce ministre reproche aux évêques qu'on veut rendre ses priviléges dépendants de leur permission; mais c'est à quoi on n'a seulement pas pensé. Les priviléges se donnent indépendamment, et on y suppose que les auteurs font ce qu'ils doivent.

Mon ordonnance, qui ne fait que suivre celle de mon métropolitain, est également irréprochable. J'en dis même beaucoup moins que lui : non que je n'approuve ce qu'il a dit des libraires et imprimeurs, par rapport aux règles de la conscience; mais parce qu'il n'en est pas question dans la ville de Meaux, où il n'y a point d'imprimeur.

J'ai dit seulement que c'était mal fait à l'auteur de la version de Trévoux, d'avoir méprisé les bons exemples de ceux qui avaient pris les permissions des évêques, et que l'affectation d'agir indépendamment de leur autorité, avait des inconvénients que j'ai prouvés par l'Evangile; ce que l'expérience n'a que trop fait voir.

Pourquoi donc faire des difficultés aux évêques, qui n'ont fait que suivre les exemples autorisés? C'est aussi sans fondement qu'on dit que les permissions n'appartiennent qu'à la seule autorité royale. Qui peut défendre, peut permettre. Tout est plein dans leur secrétariat de permissions à tel et tel d'exercer telle et telle fonction, de lire les livres défendus, de passer outre aux mariages, nonobstant les temps prohibés, et autres choses dépendantes du ministère ecclésiastique. Ces permissions n'ont rien de commun avec celles que donnent les rois. Les évêques lèvent les empêchements qui proviennent de la religion, comme le prince dispense de ceux qui dépendent de l'ordre public ou de la police : cette distinction est claire et reçue de tout le monde.

Pour me renfermer précisément dans les permissions qui regardent les livres sacrés, le 28 avril 1668, M. de Péréfixe accorda[1] au P. Amelotte la permission de faire imprimer sa traduction de tout le Nouveau Testament, dans son diocèse, avec ses notes françaises et latines, et de les exposer au public.

Feu M. l'archevêque de Paris, le lundi 13 de mai 1688, censura plusieurs livres répandus dans son diocèse, parce qu'ils n'étaient pas « autorisés » de la permission des archevêques, » et confirma la sentence de son official, qui s'était servi, pour les défendre, de l'autorité des conciles de Sens et de Trente. On a toujours agi sans contradiction et de bonne foi sur ces maximes.

Le 15 de septembre 1696, M. l'archevêque d'aujourd'hui accorda, en ces termes, aux Pères Jésuites la permission qu'ils lui demandaient : « Avons » permis le débit et la lecture de cette version fran- » çaise. »

Tout nouvellement, le 15 de juin 1702, il s'est encore servi de ces termes : « Nous permettons » le débit, l'usage et la lecture, dans notre dio- » cèse, d'un livre intitulé, *Instructions générales*, » etc., imprimé par ordre de M. l'évêque de Mont- » pellier. »

On n'imagine pas seulement qu'il y ait en ceci la moindre entreprise sur l'autorité royale, ni que, pour avoir la permission de l'évêque, on en ait moins besoin du privilége du roi. Chaque puissance permet ce qui est en elle, et il arrive souvent que le bien public consiste dans leur concours.

Je me renferme ici précisément dans les bornes qu'il a plu à Sa Majesté de me prescrire, et auxquelles elle a daigné m'assurer que M. le chancelier se réduisait.

1. Il avait accordé la même permission, le 19 novembre 1665, pour l'impression des quatre Evangiles (*Edit. de Vers.*).

Ve MÉMOIRE

Sur les règlements de l'imprimerie[1].

On objecte aux évêques les règlements faits sur l'imprimerie, et surtout celui qui fut fait à Fontainebleau le second jour d'octobre 1701, qui ordonne que tous les livres à imprimer, même de ceux qui ont des priviléges généraux, seront portés à M. le chancelier, pour être mis entre les mains d'un censeur qui les examinera, et on portera son jugement, lequel sera imprimé et mis à la tête du livre avec le privilége.

On dit que les évêques étant soumis à la police du royaume, ils doivent pareillement être soumis à cette loi générale.

Mais il est sans doute qu'elle souffre beaucoup d'exceptions.

Il faut d'abord excepter les Catéchismes publiés par l'autorité des évêques, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de faire dépendre de leurs inférieurs la doctrine qu'ils proposent authentiquement à leurs peuples, et de la soumettre à l'examen de M. le chancelier.

Pour la même raison, il faut excepter de la même règle les Mandements, Ordonnances, Censures, Statuts synodaux et autres actes juridiques, qui

1. Le chancelier voulant s'autoriser des règlements de l'imprimerie, pour empêcher la publication du livre de Bossuet, ce prélat répondit à l'objection par ce mémoire (*Edit. de Vers.*).

n'ont jamais été sujets à l'examen, et ne le peuvent être, sans soumettre la doctrine de la foi et toute la discipline ecclésiastique à la puissance séculière.

Il faut, à plus forte raison, excepter de cette règle les Bréviaires, Missels, Processionnels, Rituels et autres livres contenant les prières publiques de l'Eglise, et les formules d'administrer les sacrements. Autrement, tout le service de l'Eglise sera à la puissance d'un prêtre commis par M. le chancelier, et la religion ne sera plus qu'une politique.

Cette exception doit s'étendre à tous les livres de doctrine qui seront publiés par les évêques, parce qu'ils sont toujours censés écrire pour l'instruction de leur troupeau, et qu'il y aurait un inconvénient manifeste de les soumettre à leurs inférieurs de droit divin, et quelque chose de scandaleux et de mal édifiant de leur faire cette injure à la face de tout le royaume et de toute la chrétienté.

Aussi est-il vrai que cette règle ne fut jamais faite pour eux, ni exécutée à leur égard.

L'évêque de Meaux a fait imprimer deux livres depuis le règlement, en 1701 et 1702, sans qu'on ait seulement songé à le soumettre à aucun examen, bien loin de mettre à la tête de ses livres le jugement et l'approbation d'un docteur.

J'en dis autant d'un Catéchisme de M. de Montpellier, imprimé le 6 de juillet 1702, il y a à peine trois ou quatre mois.

Le Bréviaire de Sens vient d'être imprimé, le premier d'août de la présente année 1702, sans aucune de ces formalités.

On ne laisse pas d'obtenir des priviléges pour ces impressions; mais ces priviléges se donnent sans examen, et on les demande pour trois raisons; premièrement, afin que les actes des évêques demeurent toujours éclairés par la puissance publique; secondement, pour faire foi qu'il n'y a aucune falsification, et que les ouvrages sont véritablement des évêques; troisièmement, pour empêcher qu'ils ne soient contrefaits, et en danger d'être altérés: ce qui regarde aussi la sûreté des libraires et la commodité du débit.

On dit, et c'est ici la grande objection, que les évêques ont déjà trop de pouvoir, et qu'il est bon de les tenir dans la dépendance. Mais premièrement, si leur pouvoir est grand pour les affaires du ciel, ils n'en ont aucun pour les affaires de la terre, qui ne soit emprunté des rois, et entièrement soumis à leur puissance.

En second lieu, le pouvoir qu'ils ont d'enseigner la foi, et de faire les autres fonctions de leur ministère, leur étant donné de Jésus-Christ, on ne peut le leur ôter, ni le diminuer sans leur faire injure, et sans mettre en sujétion la doctrine de la foi.

La dispense qu'on leur offre serait une acceptation de la loi, et un assujettissement de la religion et de l'Eglise.

Pour ces raisons, il plaira à Sa Majesté:

Premièrement, de vouloir bien faire lever les défenses de M. le chancelier, d'imprimer et débiter l'ordonnance de l'évêque de Meaux, du 29 de septembre; attendu que cette ordonnance est conforme à celle du premier de septembre de M. le cardinal de Noailles, qui est conforme elle-même à celles de ses prédécesseurs, et entre autres à celle de M. de Péréfixe, du 18 de novembre 1667, sans qu'il y ait autre chose de changé, que les noms et les titres des livres.

Secondement, il plaira à Sa dite Majesté de faire pareillement lever les défenses de débiter le livre de cet évêque, intitulé: *Instruction contre la version de Trévoux.*

Troisièmement, il plaira encore à Sa dite Majesté d'ordonner que le dit évêque pourra faire imprimer à l'avenir les livres qu'il jugera nécessaires, tant sur cette matière que sur toute autre, sans aucune autre formalité que celles qui ont été pratiquées à son égard depuis quarante ans.

Et pour faire justice aux évêques, Sa dite Majesté est très-humblement suppliée d'empêcher qu'ils ne soient soumis à l'examen et au jugement de leurs inférieurs dans leurs livres de théologie, les dits évêques demeurant garants envers toute l'Eglise, et même envers le roi et le public, de la doctrine qu'ils enseigneront selon les droits et obligations de leur caractère[1].

1. Le roi, touché des raisons de Bossuet, donna enfin à ce prélat la juste satisfaction qu'il sollicitait; et ses deux Instructions parurent successivement, sans être munies de l'approbation d'aucun censeur royal (*Edit. de Vers.*).

MÉLANGES.

TRAITÉ DE L'USURE.

De tout ce qui a été dit en faveur de l'usure, je ne connais rien de meilleur ni de plus judicieux que ce qu'en a écrit Grotius, sur saint Luc, VI, 35.

Pour examiner s'il a raison, posons les propositions suivantes.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Dans l'ancienne loi l'usure était défendue de frère à frère, c'est-à-dire, d'Israélite à Israélite; et cette usure était tout profit qu'on stipulait ou qu'on exigeait au delà du prêt.

Cette proposition a deux parties : l'une fait voir l'usure interdite, l'autre détermine ce que c'est qu'usure : l'une et l'autre se prouvent par les mêmes passages.

« Si vous prêtez de l'argent à mon pauvre peu-» ple qui demeure au milieu de vous, vous ne lui » serez point un créancier rigoureux, et ne l'oppri-» merez point par des usures. » *Exod.*, XXII, 25.

« Si votre frère est appauvri et ne peut travail-» ler, ne prenez point d'usure de lui, ni plus que » vous lui avez donné. Craignez le Seigneur, afin » que votre frère puisse demeurer avec vous : ne » lui donnez point votre argent à usure, n'exigez » point de surplus pour les grains que vous lui » avez prêtés. Je suis le Seigneur qui vous ai tirés » de la terre d'Egypte, etc. » *Lev.*, XXV, 35, 36, 37, 38.

« Vous ne prêterez point à usure à votre frère, » ni votre argent, ni votre grain, ni quoi que ce » soit, mais seulement à l'étranger. Mais pour » votre frère, vous lui prêterez sans usure ce dont » il aura besoin, afin que le Seigneur bénisse votre » travail dans la terre où vous allez entrer. » *Deut.*, XXIII, 19, 20.

Ces trois lois s'expliquent l'une l'autre. Par la première, Dieu semble défendre en général toute oppression par usure. Dans la seconde, il détermine plus particulièrement ce qu'il appelle oppression. Mais comme ces deux lois semblent ne parler que des pauvres, la troisième étend généralement la défense à tous les Israélites qu'elle appelle frères, et elle interprète que le mot de pauvre comprend tout homme qui a besoin, et qui est réduit à l'emprunt.

L'usure est donc défendue, non-seulement à l'égard de ceux qu'on appelle proprement pauvres, mais en général à l'égard de tout Israélite; et cela paraît par l'opposition que fait la loi du frère avec l'étranger. Car ne permettant l'usure qu'à l'égard de l'étranger, il paraît que la défense s'étend à tout ce qui n'est pas tel, c'est-à-dire, à tous les Israélites.

Il faudra voir dans la suite si ce différent traitement du frère et de l'étranger, n'est pas de ces choses que Dieu a accordées et souffertes à l'ancien peuple à cause de la dureté des cœurs, comme le divorce. *Matth.*, XIX, 8. *Marc.*, X, 5.

Le prophète Ezéchiel met parmi les œuvres commandées, de ne prêter point à usure et de ne prendre point de surplus (XVIII, 8, 9); et parmi les œuvres réprouvées et détestées, de donner à usure et de prendre du surplus. *Ibid.*, XIII, 17.

Le même prophète compte ce crime parmi ceux qui attirent la vengeance de Dieu : « Vous avez » reçu, dit-il, des usures et du surplus; vous avez » été avare, et l'avarice vous a fait opprimer votre » prochain, et vous m'avez oublié, dit le Sei-» gneur. » XXII, 12.

Il faut voir aussi ce qui est écrit *Ps.*, XIV, 5; *Ps.*, LIV, 12; *Ps.*, LXXI, 14.

Par là s'établit aussi en quoi consiste l'usure; puisque la loi détermine clairement que c'est le surplus, ce qui se donne au-dessus du prêt, ce qui excède ce qui est donné; et, selon notre langage, ce qui est au-dessus du principal.

A traduire de mot à mot selon l'hébreu, il faut appeler ce surplus *accroissement, multiplication;* et c'est ce que la loi appelle *usure;* c'est-à-dire, tout ce qui fait que ce qu'on rend excède ce qu'on a reçu.

Les Juifs l'ont entendu ainsi.

Josèphe, *Antiq.*, liv. IV, à l'endroit où il explique le détail de la loi, propose en ces termes celle du Deutéronome, XXIII, 19 : « Qu'aucun Hébreu » ne prête à usure aux Hébreux, ni son manger » ni son boire. Car il n'est pas juste de se faire un » revenu du malheur de son concitoyen; mais de » l'aider dans ses besoins; en croyant que c'est un » assez grand gain d'avoir pour profit sa recon-» naissance, et la récompense que Dieu donne aux » hommes bienfaisants. » C. IV, p. 127 de l'édition de Crespin, à Genève, 1634.

Il ne permet de gagner, en prêtant, que l'amitié de son frère reconnaissant, et la récompense que Dieu donne.

Philon parle dans le même sens.

« Moïse, dit-il, défend qu'un frère prête à usure » à son frère, appelant frère, non celui qui est né » des mêmes parents, mais en général son conci-» toyen, son compatriote; ne jugeant pas juste » qu'on tire du profit de l'argent, comme on en » tire des animaux qui font des petits. Il ne veut » pas pour cela qu'on soit lent à bien faire; mais » qu'on ait les mains et le cœur ouvert, en son-» geant que la reconnaissance de celui qu'on oblige » est une espèce d'usure, qui nous reviendra lors-» que ses affaires seront en meilleur état. Que si » l'on ne veut pas donner, qu'on prête du moins » volontiers, sans recevoir davantage que son prin-» cipal. Car les pauvres, par ce moyen, ne seront » point accablés, comme ils le seraient, étant con-» traints de rendre plus qu'ils n'ont reçu, et les » créanciers ne souffriront aucune perte, en réser-

» vant ce qu'il y a de plus excellent, la bonté, la » magnificence, la bonne réputation; car tous les » trésors du roi de Perse ne peuvent pas égaler » une seule vertu. » Phil., *De charitate*, p. 701.

Il paraît donc que les Juifs ont entendu que leur loi ne leur permettait de profiter de leurs prêts à l'égard de leurs frères, qu'en méritant leur reconnaissance, et qu'ils ont tenu injuste tout autre profit, tout, en un mot, ce qui excédait le principal.

DEUXIÈME PROPOSITION.

L'esprit de la loi est de défendre l'usure, comme ayant en elle-même quelque chose d'inique.

Il n'y a qu'à considérer avec quelles choses elle est rangée dans les Psaumes et dans Ezéchiel.

« Qui est celui, ô Seigneur, qui sera reçu dans » vos tabernacles? Celui qui est sans tache et qui » fait les œuvres de justice, qui dit la vérité, qui » n'est point trompeur, qui ne fait point de mal à » son prochain, qui ne blesse point sa réputation, » qui rejette les malins et les abat, qui jure et » ne trompe pas, qui ne donne point son argent à » usure, et ne prend point de présents pour op- » primer l'innocent. » *Ps.*, XIV.

Voilà les choses auxquelles est jointe l'usure, toutes défendues par le Décalogue, toutes portant en elles-mêmes une manifeste iniquité.

Le psaume LIV décrit une ville injuste, et il dit qu'on y trouve la division, l'iniquité, et la sédition, que l'usure et la tromperie se trouvent dans toutes ses places. *Ps.*, LIV, 10, 11, 12.

Parmi les grandeurs du règne de Salomon, ou plutôt du règne de Jésus-Christ même, David compte qu'il délivrerait le pauvre d'oppression, et qu'il le rachèterait de l'usure et de l'iniquité. *Ps.*, LXXI, 12, 13, 14.

Qu'on voie tous les péchés dont Ezéchiel fait le dénombrement au chapitre XVIII, et parmi lesquels il range l'usure, on verra qu'il parle de choses mauvaises par elles-mêmes; non de celles qui sont mauvaises, parce qu'elles sont défendues, mais qui sont défendues comme ayant naturellement du mal en elles-mêmes.

« L'homme juste, dit-il, est celui qui ne prête » point à usure, et ne prend point de surplus, » qui retire sa main de l'iniquité, et qui rend un » jugement droit entre l'homme et l'homme; » et l'homme injuste est celui « qui afflige le pauvre, » qui fait des rapines, qui lève ses yeux aux idoles, » et fait des abominations, qui donne à usure, et » prend du surplus. Vivra-t-il? Il ne vivra pas; » puisqu'il a fait toutes ces choses détestables, il » mourra de mort, son sang sera sur lui. » *Ezéch.*, XVIII, 8, 12, 13.

Il parle de même au chap. XXII : « Tu as pris » des présents pour répandre le sang, tu as prêté » à usure, et tu as pris du surplus ; tu as opprimé » ton prochain par ton avarice, et tu m'as oublié, » dit le Seigneur, etc. » 12, 13.

Il ne faut pas s'étonner qu'il mette le meurtre et la violence avec l'usure, comme Caton qui disait : *Quid usuram facere? quid hominem occidere?*

Et qui regardera de près la parole même de la loi, verra que l'usure y est défendue comme inique par elle-même. Car les trois lois rapportées, à proprement parler, n'en faisant qu'une, et s'interprétant l'une l'autre, il paraît que l'oppression condamnée dans l'Exode est l'usure, plus clairement expliquée dans le Lévitique et dans le Deutéronome. Et la loi même marque en un mot, selon le style des lois, l'iniquité de l'usure, en disant qu'elle exige plus qu'elle ne donne.

C'est sur cela que les prophètes ont rangé l'usure parmi les choses mauvaises par elles-mêmes; et tel est l'esprit de la loi.

Les Juifs l'ont pris ainsi; et nous avons vu les passages de Josèphe et de Philon, qui condamnent l'usure, c'est-à-dire, l'exaction de tout ce qui excède le principal, comme injuste et inhumain.

L'usure est donc une chose mauvaise par elle-même, selon l'esprit de la loi; et si la loi la permet à l'égard des étrangers, c'est une de ces permissions, ou plutôt de ces tolérances accordées à la dureté des cœurs.

Philon même l'entend ainsi. « Il est bon, dit-il, » que tous ceux qui prêtent le fassent gratuitement » à l'égard de tous les débiteurs. Mais parce que » tout le monde n'a pas cette grandeur de courage, » et qu'il y en a qui sont captifs des richesses, ou » qui sont fort pauvres, le législateur a trouvé bon » qu'ils donnassent ce qui ne les fâcherait pas. » C'est pourquoi il ne leur est pas permis de faire » avec leurs concitoyens ce profit qu'il leur a per- » mis avec les étrangers. Il appelle les premiers » frères, afin qu'on n'ait point de peine à leur faire » part de ses biens comme à des cohéritiers. Pour » les autres, il les appelle étrangers, nom qui » marque qu'il n'y a point de société avec eux, si » ce n'est qu'il prenne ce nom d'étranger pour » signifier ceux qui ne sont point capables de ces » vertus excellentes, (comme les Gentils) et par là » ne méritent pas d'être admis dans l'étroite union » avec son peuple. Car le gouvernement de ce peu- » ple est plein de vertu par ses lois, qui ne per- » mettent pas de reconnaître d'autre bien que ce » qui est honnête. Or le profit de l'usure de soi est » blâmable. Car celui qui emprunte n'est pas celui » qui est dans l'abondance; mais celui qui est dans » le besoin, et qui devient encore plus pauvre, » ajoutant des usures au principal. Il se laisse » prendre dans l'hameçon, comme les animaux » niais, et le riche l'incommode, sous prétexte de » le secourir. » Il continue à montrer que l'usurier est trompeur, inhumain et odieux. Il croit donc que l'usure est de soi blâmable et inique, permise seulement à ceux qui ne peuvent se mettre au-dessus de l'avarice, ou qui, étant fort pauvres, sont contraints de chercher toutes sortes de profits. Les choses permises ainsi, sont celles que Jésus-Christ appelle *permises*, *à cause de la dureté des cœurs*, incapables d'entendre la véritable vertu. Et ce que dit Philon, qu'il n'y a point de société avec l'étranger, est encore une suite de cette dureté des cœurs. Car les Juifs ne comprenaient pas la société, ou plutôt la fraternité du genre humain, et regardaient tous les étrangers comme immondes et dignes de haine. Il fallait même nourrir en eux cette aversion, afin de les éloigner des idolâtries des étrangers et de leurs coutumes dépravées, auxquelles ils se portaient si facilement. Il semble

donc qu'on peut dire que cette permission de l'usure est accordée à la dureté des Juifs, incapables de certains devoirs éminents de la vertu, et qu'il fallait séparer du commerce des Gentils, dont ils prenaient si facilement les mœurs corrompues.

TROISIÈME PROPOSITION.

Les chrétiens ont toujours cru que cette loi contre l'usure était obligatoire sous la loi évangélique.

Cette proposition se prouve premièrement par les passages des Pères, et secondement par les canons.

Dans le passage de Tertullien, *liv.* IV *contre Marcion*, chap. XXIV, XXV, trois choses paraissent : l'une que l'usure est tout ce qui excède le prêt. Car en expliquant ces mots d'Ezéchiel, *quod abundaverit non sumet*, il explique : *Fœnoris scilicet redundantiam, quod est usura*, où il prend manifestement *fœnus* pour le prêt, comme la suite le montre. L'autre, que la défense de l'usure donnée dans la loi mosaïque, n'était que pour préparer à donner encore plus libéralement dans l'Evangile : *quò faciliùs assuefaceret hominem ipsi quoque fænori perdendo, cujus fructum didicisset amittere.* La troisième, que c'était ainsi que la loi préparait les esprits à la perfection évangélique : *Hanc didicimus operam legis fuisse procurantis Evangelio, quorumdam tunc fidem paulatim ad perfectum disciplinæ christianæ nitorem primis quibusque præceptis balbutientis adhuc benignitatis informabat.*

De là il paraît qu'il a regardé le précepte au sujet de l'usure, non comme particulier au peuple Juif, ou comme aboli par l'Evangile, mais comme ajouté à un précepte plus excellent, auquel il préparait les voies; ce qui montre, non qu'il soit aboli, mais qu'il demeure l'un des moindres devoirs de la piété chrétienne.

Saint Cyprien, dans le livre des *Témoignages*, où il prouve par l'Ecriture tous les devoirs du chrétien, montre qu'on ne doit point prêter à usure. Et pour faire voir qu'il entend que la loi ancienne est obligatoire parmi les chrétiens, il n'allègue, pour prouver sa doctrine sur ce point, que le passage du psaume XIV, celui d'Ezéchiel, et celui du Deutéronome, auquel pourtant il n'ajoute pas ce qui regarde l'étranger. *Lib.* III, *Test.*, *n.* 48.

Dans la Préface de ce livre III, il dit qu'il va proposer les préceptes divins qui forment la discipline chrétienne.

Apollonius, qui vivait du temps de Tertullien, compte l'usure parmi les choses dont il se sert pour disputer la qualité de prophète à Montanus et à Priscilla : « Est-ce, dit-il, le procédé d'une » prophétesse de se parfumer les cheveux, de se » farder le visage, de vouloir être aimée, de jouer » aux dés et à d'autres jeux de hasard, et de prê- » ter son argent à usure. » Euseb., *lib.* III.

Il condamne l'usure en termes généraux aussi bien que les jeux de hasard, et les parures immodestes et affectées.

Clément Alexandrin parle de l'usure, et de la loi de Moïse qui la défend, ne jugeant pas juste, dit-il, de tirer usure de ses biens. Il montre ensuite que la seule usure qui n'est pas injuste, est celle qu'on tire de Dieu. De ce passage suivent deux choses : la première, qu'il croit que cette loi de Moïse est en vigueur parmi les chrétiens : la seconde, que l'usure y est prohibée comme injuste. Clem. Alex., *II. Strom.*

Lactance, cité par Grotius, parle très-précisément de cette matière : *Pecuniæ, si quam crediderit, non accipiat usuram, ut et beneficium sit incolume quo succurrat necessitati, et abstineat se prorsus alieno. In hoc enim officii genere debet suo esse contentus, quem oporteat aliàs ne proprio quidem parcere, ut bonum faciat. Plus autem accipere quàm dederit, injustum est.*

Il dit tout en peu de mots. Il détermine que l'usure est tout ce qui excède ce qu'on a donné : il fait voir en quoi consiste l'injustice de l'usure : il montre que le chrétien, qui doit être préparé à donner du sien, ne doit point avoir de peine à n'exiger rien au delà. Il parle généralement, et ne laisse aucun moyen d'échapper, pour peu qu'on considère ses paroles.

Saint Basile traite amplement de l'usure sur ce verset du psaume XIV : *Qui pecuniam suam*, etc., et il confirme tout ce qu'il dit par le passage d'Ezéchiel et par celui de la loi. Il se sert aussi du passage du psaume LIV. Il paraît, par son discours, premièrement, qu'il croit ces défenses de l'ancienne loi obligatoires dans la nouvelle : secondement, qu'encore qu'il s'étende sur les excès de l'usure, il n'en blâme pas seulement l'excès, mais qu'il condamne l'usure généralement, aux termes d'Ezéchiel et de la loi de Moïse, c'est-à-dire tout le surplus, qu'il appelle un fruit de l'avarice : troisièmement, qu'il dit expressément que les noms qui signifient ceux qui prennent cent et ceux qui prennent dix sont des noms horribles; par où il montre qu'il a horreur même de l'usure de cent permise par la loi romaine : quatrièmement, qu'il prend soin de découvrir ce qu'il y a d'injuste dans l'usure, qui est de tirer plus qu'on n'a donné; et qu'il oblige à se contenter du profit que Dieu donne[1].

Saint Epiphane, dans l'épilogue qu'il ajoute au livre *des Hérésies*, dit que l'*Eglise condamne l'injustice, l'avarice, l'usure.* Voilà en quel rang il la met.

Saint Jérôme, sur le chap. XVIII d'Ezéchiel, n'enseigne pas seulement que l'usure est défendue aux chrétiens en vertu de ce passage; mais il va au-devant de toutes les objections. Il détermine précisément avec Ezéchiel, que l'usure est tout ce qu'on exige au delà du prêt. Il avertit que celui qui emprunte en cela est pauvre, et exclut l'usure de tous les prêts en termes si généraux, qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Saint Jean Chrysostome, *Hom.* LVII *sur saint Matthieu*, convainc les usuriers de tous côtés. Il appelle les contrats usuraires les *obligations d'iniquité*, dont parle Isaïe, LVIII.

Pour faire voir combien ce négoce est indigne des chrétiens, il remarque qu'il était déjà défendu, même sous la loi de Moïse, montrant par-là qu'il l'est beaucoup plus sous l'Evangile.

Il accuse l'usure d'être inhumaine, parce qu'elle vend l'humanité et la douceur.

Il dit qu'elle a toujours une violence secrète,

1. *Basil., hom. in Ps* XIV, *tom.* I, *p.* 107 *et seq.*

quoiqu'elle se couvre du prétexte de faire plaisir. Par là il répond à ceux qui disent que le prêt usuraire est juste, parce que celui à qui on le fait en est content. Il montre qu'il entre par nécessité dans un tel contrat, et il allègue l'exemple d'Abraham, quand, pour sauver sa vie, il laissa sa femme entre les mains des Egyptiens. Il ajoute qu'il est inhumain de se faire encore remercier pour une injustice.

Il détermine ce que c'est qu'usure, en disant que c'est recevoir plus qu'on ne donne. « Vous demandez, dit-il, plus que vous n'avez prêté; et vous » faites payer comme dû, ce que vous n'avez pas » donné. »

Il répond à ceux qui se couvraient de l'autorité de la loi civile, qu'il appelle la loi du dehors : « Ne m'alléguez point, dit-il, la loi du dehors. Car » le publicain observe ces lois, et toutefois il est » puni; ce qui nous arrivera, si nous ne cessons » d'opprimer les pauvres, et de négocier un profit » fondé sur leur indigence. » Il appelle manifestement une oppression, l'usure que permet la loi romaine; et néanmoins il se sert de l'autorité de cette loi et du sentiment public, pour montrer que l'usure est une ordure que la loi même romaine défend aux magistrats et aux sénateurs. « Quelle » honte, dit-il, de ne pas juger indigne du ciel, ce » qui est une exclusion pour le sénat! »

Ce passage sert à faire voir que l'Eglise ne croyait pas que la permission de la loi civile suffît toujours pour assurer la conscience; et saint Augustin fait une semblable réponse sur le sujet du divorce permis par les lois romaines. « Cela, dit-il » est permis dans la cité mondaine, et non dans » la cité de notre Dieu. »

Le droit romain avait dans son origine beaucoup de choses iniques, que la loi de Dieu réprouvait. Les premiers empereurs chrétiens n'ont pas d'abord réformé ces points, parce qu'il y avait encore beaucoup de païens qui se servaient de ce droit. Leurs successeurs, qui ont trouvé ces lois établies, n'y ont pas touché; c'est pourquoi il est demeuré dans le droit romain beaucoup de choses que la loi de Dieu n'approuve pas.

On peut maintenant entendre un passage de saint Chrysostome, où il appelle l'usure centième, légitime, ἔννομος. Il paraît que ce légitime est dit tel, à l'égard des lois du dehors, c'est-à-dire, des lois civiles, mais non à l'égard de la loi de Dieu; et cette usure centième est expressément rejetée par saint Chrysostome dans l'homélie alléguée.

Saint Ambroise a fait un Traité entier contre l'usure. C'est tout son commentaire sur le livre de Tobie.

Au chap. II. Le prêt où l'on cherche de l'usure est mauvais. « C'est un prêt exécrable de donner » son argent à usure contre la défense de la loi. »

Voilà la loi alléguée comme obligatoire dans le christianisme.

Au chap. III. « Il ne donne qu'une fois, et exige » souvent, et il fait qu'on lui doit toujours. Un » malheureux s'acquitte d'une moindre dette, il » en contracte une plus grande. Voilà vos bien» faits, ô riches, vous donnez moins et vous exi» gez davantage : telle est votre humanité, de » dépouiller, dans le tem s même que vous sou» lagez. »

Au chap. IV. « Qu'y a-t-il de plus injuste que » vous, qui n'êtes pas même contents de recevoir » le principal. Vous appelez débiteur, celui qui » vous a payé plus qu'il n'a reçu. »

Au chap. IX, il condamne l'usure que la loi civile appelle centième, c'est-à-dire, la plus légitime et la plus permise. Il l'appelle la centième qui donne la mort, qu'il oppose au centuple que donne la terre, et la centième brebis que le bon pasteur va chercher. « Dans l'une, dit-il, est le salut, dans » l'autre est la mort. »

Au chap. XII. « L'offre est douce, l'exaction est » inhumaine; mais la douceur qui paraît dans l'of» fre, fait voir la cruauté de l'exaction. »

Au même chapitre il décrit le triste enfantement de l'usure, et condamne encore la centième.

Au chap. XIII, il montre que l'usure est insatiable et s'étend jusqu'à l'infini.

Cela est si vrai, qu'il a fallu que la loi civile y donnât des bornes. Mais à regarder le fond de l'usure, la raison qui l'a fait faire va à l'infini; ce qui enferme une manifeste iniquité.

Au chap. XIV, il réfute ceux qui croient que l'usure n'est qu'en argent, et il détermine ce que c'est qu'usure. « L'usure, dit-il, enferme les vivres; » l'usure enferme les habits; tout ce qui est ajouté » au principal est une usure. Quelque nom que vous » lui donniez, c'est une usure. Si la chose est » permise, que ne lui donniez-vous son nom? Pour» quoi cherchez-vous un prétexte? Pourquoi de» mandez-vous du profit? »

Au chap. XV, il appuie sur l'autorité de la loi et sur ce qu'elle permet l'usure envers l'étranger et l'Amalécite, auquel on peut faire la guerre, qu'on peut tuer. « Vous pouvez, dit-il, exiger l'usure de » celui qu'il vous est permis de tuer. » Et encore : « L'usure centième vous vengera d'un tel homme. » Il condamne encore l'usure centième, c'est-à-dire, celle que permet la loi romaine.

Je trouve plus vraisemblable, avec Grotius, que l'étranger mentionné dans la loi, est en général celui qui est opposé au frère, c'est-à-dire, à l'Israélite; quoique j'aie ouï dire à des gens fort doctes dans les écrits des rabbins, que plusieurs d'eux ont entendu l'étranger comme saint Ambroise.

Quoi qu'il en soit, saint Ambroise a raison certainement dans la suite, quand il dit que nos frères, au sens de la loi, sont premièrement tous ceux qui ont la même foi, et ensuite tous les Romains.

Il produit le passage du Lévitique, et assure que cette ordonnance divine exclut généralement tout ce qui est ajouté au sort.

Il appuie encore son sentiment par le psaume XIV, et par le passage d'Ezéchiel, où il remarque que le prophète met l'usure avec l'idolâtrie. « Voyez, dit-il, comment il joint l'usurier avec » l'idolâtre, comme s'il voulait égaler ses crimes. »

Au chap. XVI, il remarque que Notre Seigneur, Luc, VI, a dit que les pécheurs prêtent aux pécheurs pour recevoir; et par le nom qu'il leur donne, il conclut que c'est un péché.

On voit donc qu'il prend ici le mot de *fœnerari*,

dont se sert l'Evangile, pour prêter à usure, et en effet il dit : *Fœneratorum vos delectat et usurarum vocabulum.*

Il dit encore ailleurs : Vous ne donnerez point vôtre argent à usure, parce qu'il est écrit que celui qui ne l'y donne pas demeurera dans la maison du Seigneur : car celui-là est un trompeur, *supplantator*, qui recherche les profits de l'usure. Il poursuit : *Vir christianus si habet, det pecuniam quasi non recepturus, aut certè sortem quam dedit recepturus.* CERTÈ, *tout au plus.* Il continue : *Alioquin decipere istud est, non subvenire.* Ce n'est pas un simple conseil, car il s'agit d'éviter un péché, c'est-à-dire, la tromperie. *Quid enim durius quàm ut des pecuniam tuam non habenti, et ipse duplum exigas? Qui simplum non habuit unde solveret, quomodo duplum solvet?* Il fait allusion à la loi romaine, qui ne permet plus d'exiger l'usure, quand elle a égalé le principal ; et il dit que cela même est inique, pour montrer que quand il condamne l'usure, il a en vue la loi romaine. Il marque après les inconvénients de l'usure : *Populi sæpè conciderunt fœnore, et ea publici exitii causa extitit;* c'est-à-dire que, selon lui, l'usure a tout ce qui rend une chose mauvaise, inique en elle-même et dans ses effets.

Saint Augustin, serm. II sur le Ps. XXXVI : *Noli æmulari ℣. 26 : Si fœneraveris homini, id est, mutuam tuam pecuniam dederis, à quo aliquid plus quàm dedisti expectes accipere, non pecuniam solam, sed aliquid plus quàm dedisti, sive illud triticum sit, sive linum, sive oleum, sive quodlibet aliud, si plus quàm dedisti expectas accipere, fœnerator es, et in hoc improbandus, non laudandus. Quid ergo, inquis, facio ut sim utilis fœnerator? Minus vult dare et plus accipere : hoc fac et tu da modica, accipe magna; da temporalia, accipe æterna.*

Sur le Ps. LIV, v. 11, il dit que l'usure est publique, que l'usure est un art; que c'est un métier, qu'on ne la cache pas, que les usuriers font un corps; et cependant il la condamne. C'est qu'il sait et qu'il dit souvent qu'on ne peut pas toujours réprimer les abus, et qu'il y en a qui sont autorisés dans le siècle, que l'Eglise ne laisse pas de condamner. C'est pourquoi, dans l'épître LIV, à Macédonius, après avoir dit que les lois et les juges contraignent de payer les usures, il ne laisse pas de dire que les choses qui en proviennent sont mal possédées, et qu'il les faudrait restituer. *Hæc malè utique possidentur, et vellem ut restituerentur; sed non est quo judice repetantur.* Il paraît donc que l'usure, même celle qu'on appelle légitime dans le droit romain, est condamnée par saint Augustin, qui l'appelle dans le même lieu, le meurtre des pauvres. Et pour faire voir qu'il ne donne pas ce nom à l'usure excessive, c'est que celle qu'il improuve est la légitime, selon les lois romaines, montrant par là au chrétien qu'il doit régler sa conscience sur d'autres lois que sur les lois civiles.

Théodoret sur le Ps. XIV, allègue contre l'usure le verset 5 de ce psaume : « Que le serment con-
» firme la vérité : que l'avarice ne souille point
» les richesses ; or l'usure en est une espèce. » Et concluant son commentaire sur le même psaume, il dit que les choses qui y sont comprises ne nous conviennent pas moins qu'aux anciens ; parce qu'outre la loi ancienne, nous avons encore reçu la nouvelle et une plus grande grâce.

Il est donc bien éloigné de croire que la loi ancienne contre l'usure ne soit point en vigueur parmi nous.

Et sur le verset 14 du psaume LXXI : *Ex usuris et iniquitate*, etc. Théodoret appelle l'usure, avarice. Car même, dit-il, l'ancienne loi l'appelle ainsi; et il produit les passages de la loi ancienne. Et notez qu'il montre à la tête de ce psaume qu'il ne peut s'expliquer à la lettre que de Jésus-Christ, et il interprète de lui nommément ce verset et le précédent.

Il est temps de proposer les canons, et premièrement celui de Nicée, qui dépose les clercs qui rechercheront les sales gains de l'avarice, en prêtant à usure contre le précepte divin porté dans ces paroles du psaume : *Qui pecuniam suam non dedit ad usuram.*

Grotius prend mal ce canon et les autres semblables, quand il dit que ce n'est qu'aux clercs, obligés par leur état à plus de perfection, que l'usure est interdite par les lois de l'Eglise. L'Esprit du concile n'est pas de défendre aux clercs l'usure, quoique permise aux autres; mais de marquer la peine ordonnée contre les clercs qui pratiquent une chose mauvaise de soi, et défendue par la loi de Dieu.

Il n'y a qu'à lire les paroles du concile : *Quoniam multi clerici avaritiæ turpia lucra sectantes, obliti sunt divini præcepti, quod est :* QUI PECUNIAM SUAM NON DEDIT AD USURAM, *fœnerantes centesimas exigunt*, etc. Conc. Nic., Can. XVIII.

On voit donc que l'esprit du concile n'est pas de faire une nouvelle défense de l'usure; mais, en la supposant un gain injuste défendu par la loi de Dieu, de chasser du clergé ceux qui la font.

Et remarquez que c'est la centième usure en argent et la sextuple dans le reste, qui est jugée dans ce canon prohibée par la loi de Dieu; c'est-à-dire, l'usure la plus approuvée, tant en argent que dans les autres; puisque c'est celle que la loi autorisait.

Que si le concile ne parle point des laïques et n'ordonne point de peine contre eux, ceux qui sont tant soit peu versés dans l'antiquité, savent qu'il y a beaucoup de crimes contre lesquels les canons n'ordonnent point de peines, laissant la chose à régler, ou par la coutume de chaque Eglise, ou par la prudence des évêques.

Et que l'esprit du concile de Nicée soit tel que je le dis, les autres lois ecclésiastiques le font assez voir.

Le grand pape saint Léon, dans son épître décrétale aux évêques de Campanie, etc., dit : *Neque hoc prætereundum duximus, quosdam lucri turpis cupiditate captos, usurariam exercere pecuniam et fœnore velle ditescere.* Voilà déjà l'usure un lucre malhonnête : *Quod non dicam in eos qui in clero sunt, sed in laicos cadere, qui christianos se dici cupiunt, condolemus.* L'usure lui paraît donc condamnable dans tous ceux qui se disent chrétiens. A la fin pourtant il ne prononce de peine que contre les clercs, et nous montre que ce n'est pas l'esprit de l'Eglise de restreindre le mal de l'usure

dans le clergé seul, où elle ordonne des peines précises. Leo., *Epist.* III, *cap.* III.

Entendons au contraire que c'est l'usure défendue aux clercs, et par conséquent la plus légitime, qui est défendue par la loi de Dieu à tous les chrétiens; et le même pape l'explique précisément dans le chapitre suivant, où il ne souffre d'autre usure au chrétien qui prête, que la récompense éternelle : *Fœnus autem hoc solum aspicere et exercere debemus, ut quod hic misericorditer tribuimus, ab eo Domino, qui multipliciter*, etc., *recipere valeamus. Ibid., cap.* IV.

Dans le premier concile de Carthage, Abundantius rapporte qu'on avait défendu l'usure aux clercs dans le concile de sa province, et demande que le concile général d'Afrique confirme cette ordonnance. Gratus, évêque de Carthage et président du concile, auquel apparemment on n'avait point parlé de cette proposition pour l'apporter au concile toute digérée, dit que les choses nouvelles ou obscures et générales ont besoin d'être digérées. *Cæterum*, ajoute-t-il, *de quibus apertissimè divina Scriptura sanxit, non differenda sententia est, sed potiùs exequenda; adeoque quod in laicis jure reprehenditur, id multò magis oportet prædamnari.* Sur quoi tous les Pères s'écrient : *Universi dixerunt : Nemo contra Evangelium, nemo contra Prophetas impunè facit.*

Ce canon du concile I de Carthage se trouve dans le code des conciles d'Afrique latin et grec.

Voici ce que nous lisons dans le code latin des canons africains : *Aurelius Episcopus dixit : Avaritiæ cupiditas, quam rerum omnium malarum matrem esse nemo est qui dubitet, proinde inhibenda est, ne quis alienos fines usurpet, nec omnino cuiquam clericorum liceat de quâlibet re fœnus accipere.* Codex Can. Eccl. Afric. Justell., p. 144.

L'usure est donc défendue, selon ce concile, comme un des fruits de cette avarice qui est la mère de tous les maux, comme étant répréhensible même dans les laïques, et à plus forte raison dans les clercs; enfin comme défendue manifestement par l'Ecriture, et réprouvée par l'Evangile et par les prophètes, d'un commun consentement de tous les Pères.

Après cela on ne peut douter que le concile n'ait cru que les défenses des prophètes regardent les chrétiens comme les Juifs, que l'Evangile les confirme, et que l'usure défendue aux clercs, c'est-à-dire, toute usure généralement, et même la plus légitime, répugne aux lois chrétiennes.

Il y a d'autres canons qui ne parlent que des clercs; mais ceux que j'ai rapportés, font voir quel était l'esprit de tous les autres et de l'Eglise.

Et je voudrais que Grotius, qui tâche d'affaiblir celui de Carthage, l'eût davantage considéré.

Il veut premièrement que le *répréhensible* ne veuille pas dire ce qui absolument est blâmable, mais ce qui est sujet à être blâmé : secondement, il remarque que, dans le même concile, il est défendu aux clercs de faire les affaires des autres, et autres choses qui ne sont pas mauvaises, mais indécentes à ceux dont la profession est plus parfaite. Il nous cite le grec du canon pour affaiblir le mot *répréhensible*, et il aurait aussi bien fait de nous citer le latin, qui est l'original. Mais toutes ses réflexions tombent par terre par ce seul mot : ce concile ne rejette pas l'usure comme exposée au blâme, ni comme indécente à certaines professions, mais comme réprouvée par l'Evangile et par les prophètes; ce qu'il ne dit point du tout à l'égard de ceux qui font les affaires des autres.

Et ce que dit Grotius, qu'il n'a trouvé aucun canon qui prive de la communion généralement tous les usuriers, montre qu'il n'avait pas lu, ou qu'il ne se souvenait pas du concile illébéritain[1], où, après avoir défendu l'usure aux clercs, sous peine de déposition, il ajoute : *Si quis etiam laicus accepisse probatur usuras, et promiserit correptus se jam cessaturum, placuit ei veniam dari; si verò in eâ iniquitate duraverit, ab Ecclesiâ sciat se esse projiciendum.* Can. XX.

Il faut compter parmi les canons, les épîtres canoniques de saint Basile à Amphilochius. Là ce Père détermine qu'on peut recevoir au sacerdoce celui qui a prêté à usure, s'il promet de donner aux pauvres ce profit injuste, et d'éviter dorénavant cette maladie. *Bas., Ep.* I. *ad Amphil., cap.* XIV.

Saint Grégoire de Nysse son frère, dans l'épître canonique à Letoius, dit qu'il ne sait pourquoi les Pères n'ont point ordonné de remède, c'est-à-dire, de peine canonique, à l'avarice, que l'Apôtre appelle une idolâtrie. Il compte parmi ses fruits et parmi les choses défendues par l'Ecriture, le surplus et l'usure. *Can.* VI.

Remarquez que tous les anciens parlent de l'usure selon la notion de la loi civile, et la réprouvent généralement, même celle qui était permise par la loi impériale, même celle qu'on exigeait par des contrats, même celle qu'on défendait au clergé sous peine de déposition, et en expliquant que l'usure est ce qui excède le principal.

Il ne faut donc pas s'étonner si le maître des Sentences, et tous les théologiens après lui, défendent l'usure sous cette même notion, ni si Gratien n'en donne point d'autre dans son décret, et en soutient la défense; ni si l'Eglise romaine, fidèle interprète et dépositaire de la tradition, a confirmé constamment cette doctrine.

Gratien cite du concile d'Agde cette définition de l'usure : *Usura est ubi ampliùs requiritur quàm datur.* C. XIV, q. III, C. *Usura.*

Il cite aussi les passages de saint Augustin, de saint Jérôme et de saint Ambroise, et les autres, par lesquels il fixe la notion de l'usure telle qu'elle a été ici donnée, et en marque la condamnation.

Il n'y a qu'à lire, dans les Décrétales, le titre XIX du livre V, pour voir quelle a été sur ce point la sévérité des papes et de l'Eglise romaine. Tout ce titre fait voir qu'ils prennent l'usure dans la notion expliquée ici; c'est-à-dire, pour tout ce qui excède le sort. Dans le chap. *Consuluit*, qui est d'Urbain III, ce pape consulté si celui-là doit passer pour usurier qui prête avec dessein, quoique sans contrat, de recevoir plus que son principal, *plus suâ sorte*, et sur d'autres cas d'usures palliées, il réprouve généralement toutes ces pratiques; parce que, dit-il, *Omnis usura et superabundantia prohibetur in lege.* Et encore : *quia quid in*

1 Ou d'Elvire.

his tenendum sit, ex Evangelio Lucæ manifestè cognoscimus, in quo dicitur : DATE MUTUUM, NIHIL INDE SPERANTES; d'où il conclut que de telles gens font mal, *ex intentione lucri quam habent*, et sont tenus à restitution.

Dans le chapitre *Plures*, qui est du concile de Tours, tenu par Alexandre III, le gain des usures est appelé détestable, et le cas proposé fait voir qu'il ne s'agit ni de l'usure excessive ni de l'usure envers les pauvres, mais de l'usure généralement selon la notion proposée, qui a toujours été celle que l'Eglise romaine a eue en vue avec toute l'antiquité.

Le chap. *Quia*, qui est du concile de Latran sous le même pape, dit que l'usure est condamnée par l'un et l'autre Testament, défend de recevoir les oblations des usuriers, les prive des sacrements, et de la sépulture ecclésiastique.

Le même pape répète encore dans le chapitre *Super eo*, que l'usure est condamnée dans l'un et dans l'autre Testament.

Dans le Sexte, *lib.* v, *tit.* v, on trouve deux constitutions qui sont de Grégoire X, dans le concile de Lyon, qui confirment expressément celles du concile de Latran, et ordonnent des peines encore plus sévères.

Dans la Clémentine, *Ex gravi, de usuris*, lib. v, le concile de Vienne définit que l'usure est contraire à tout droit divin et humain; et dans le chap. *Sanè si quis :* l'opinion de ceux qui disent que l'usure n'est pas péché est appelée une erreur, et il y est ordonné que celui qui soutiendra cette opinion sera puni comme hérétique. Tout cela se dit, *Sacro approbante Concilio.* (C'était le concile de Vienne, qui est général.)

Personne dans l'Eglise n'a jamais réclamé contre ces décrets; au contraire, on s'y est soumis comme on a toujours fait aux choses résolues par la tradition, par les conciles même généraux, et par les décrétales des papes acceptées et autorisées du consentement unanime de toute l'Eglise.

Ç'a donc toujours été l'esprit du christianisme de croire que la défense de l'usure portée par la loi était obligatoire sous l'Evangile, et que notre Seigneur avait confirmé cette loi.

QUATRIÈME PROPOSITION.

Non-seulement la défense de l'usure portée dans l'ancienne loi subsiste encore, mais elle a dû être perfectionnée dans la loi nouvelle, selon l'esprit perpétuel des préceptes évangéliques.

IL n'y a qu'à lire le chap. v de saint Matthieu, et le vi^e de saint Luc, pour voir que l'esprit de la loi nouvelle est de perfectionner toutes les lois de l'ancienne, qui regardent les bonnes mœurs.

Notre Seigneur pose pour fondement, que *si notre justice n'est plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux.* Matth., v, 20.

Il va ensuite à perfectionner toute la doctrine des mœurs. Si donc la défense de l'usure, par la tradition commune des Juifs et des chrétiens, regarde la perfection des mœurs; si elle regarde la perfection de la justice, en défendant de recevoir plus qu'on ne donne; si elle regarde la fraternité qui doit être entre ceux qui sont participants de la même religion, et qui sont tous ensemble enfants de Dieu, un chrétien peut-il penser que sa justice soit au-dessus de celle des pharisiens, quand il voit le pharisien se défendre la moindre usure sur son frère, pendant qu'il se la croit permise?

Le précepte de la charité, le précepte de l'aumône, le précepte de pardonner, se trouve dans l'ancienne loi aussi bien que celui de l'usure, qui dérive du même principe. Comme donc tous les autres préceptes sont, non relâchés, mais perfectionnés dans la loi évangélique, il en faut dire autant de celui contre l'usure.

Or cette perfection consiste en deux choses. L'une, que le chrétien dans les mêmes cas doit plus aimer son frère, plus aimer, plus pardonner que le Juif; et par la même raison moins donner à usure : autrement la justice de la loi l'emporterait. L'autre, c'est que l'obligation s'étend à plus de personnes.

Et la loi de la charité fraternelle nous doit servir de lumière pour connaître cette nouvelle perfection que reçoivent sous l'Evangile tous les préceptes des bonnes mœurs.

Les Juifs ne connaissaient pas que le précepte de la charité s'étendait à tous les hommes. Ils ne croyaient pas que les infidèles pussent jamais être compris sous le nom de prochain et de frère; et c'est pourquoi ce docteur de la loi, qui se voulait justifier lui-même, demandait à Notre Seigneur : *Quel est mon prochain?* Luc, x, 29. Car, comme nous avons dit, il convenait à la dureté du peuple Juif de nourrir en quelque sorte son aversion pour les étrangers, de peur que, par la pente universelle du genre humain, il ne fût entraîné à leurs coutumes impies. Mais Jésus, qui était venu pour être le sauveur de tous, et pour rompre la paroi de division, en sorte que dorénavant il n'y eût plus ni Gentil, ni Juif, ni Scythe, ni Grec, ni Barbare, et que tout fût en lui, non-seulement un même peuple, mais un même corps, nous apprend que tout homme est notre prochain, sans même excepter le Samaritain, c'est-à-dire, celui des étrangers qui était le plus haïssable. *Ibid.*, 37.

Selon ces principes, il faut entendre que l'usure n'est pas seulement défendue dans les mêmes cas, c'est-à-dire, envers tous ceux de même croyance, comme elle l'était aux Juifs, mais encore envers tous les hommes.

Ainsi le précepte contre l'usure subsiste parmi les fidèles dans toute sa vigueur, en retranchant seulement ce qui n'a été accordé qu'à cause de la dureté des cœurs, c'est-à-dire, la liberté de l'exercer envers l'étranger.

Et l'exemple du mariage nous doit faire voir quel est en cela l'esprit de la loi nouvelle. Car, loin de retrancher les obligations de la chasteté conjugale, elle n'en ôte que ce qui a été donné à la dureté des cœurs, comme le divorce. Ainsi, dans le précepte contre l'usure, tout ce qui regarde la fraternité, subsiste; et il est seulement déclaré que la fraternité s'étend à tous les hommes.

Le passage de saint Luc, vi, 35, *nihil inde sperantes*, le fait assez voir.

Il reçoit diverses explications, qu'il est bon d'examiner.

Quelques interprètes, parmi lesquels il faut compter quelques Pères, veulent que l'intention de ce précepte est de dire qu'il faut prêter, quand même on n'espérerait pas de recevoir son principal, ce qui se devrait entendre, selon l'interprétation du précepte de l'aumône, quant à la disposition du cœur, et quant à l'exécution, autant que nos facultés et nos autres obligations le permettent.

Mais cette interprétation ne s'accorde guère avec toute la suite du passage. Car prêter sans prétendre recevoir sa dette, ne diffère rien de l'aumône ni du pardon. Or il s'agit ici du prêt proprement dit, en tant qu'il est distingué du don. Et Notre Seigneur ayant réglé dans les préceptes précédents ce qui regarde l'aumône, il fallait qu'il réglât aussi ce qui regarde le prêt. En effet, pesons ces paroles : *Les pécheurs prêtent aux pécheurs, pour recevoir choses égales*, ℣. 34. Si par choses égales, il entend le sort principal, et qu'il veuille dire qu'on prête sans dessein de le retirer, qu'on me dise en quoi cela diffère du don? J'entends donc par choses égales, non le principal, mais le profit qu'on prétend tirer de son prêt; l'intention de l'usurier n'étant pas seulement de recevoir son principal, mais de l'augmenter et de le doubler. Car les lois romaines, qui permettaient l'usure, la bornaient au double du capital, et défendaient de la continuer, quand par la suite du temps elle l'avait égalé. C'est ce que défend ici Notre Seigneur. *Les pécheurs*, dit-il, *prêtent ainsi aux pécheurs;* c'est-à-dire, les publicains aux publicains, et les gentils aux gentils. Mais je ne veux pas que mes disciples prêtent de la sorte, ni qu'ils fassent de tels profits. Et la suite fait bien paraître que c'est là son intention. *Prêtez*, dit-il, *n'espérant rien de là :* INDE. Μηδὲν ἀπελπίζοντες. Il ne dit pas, n'espérant pas de recevoir votre principal, mais n'espérant rien de là; c'est-à-dire manifestement, renonçant au profit que votre prêt vous pouvait produire selon les lois ordinaires.

Grotius donne une autre explication à ce passage, et prétend, avec Casaubon, que ce précepte regarde une coutume des Grecs, qui, lorsqu'il était arrivé quelque accident à quelqu'un, comme quand sa maison avait été brûlée, ou quand il avait fait par malheur quelque grande perte, lui prêtaient de l'argent à la pareille, c'est-à-dire, à condition ou dans le dessein qu'il leur en ferait autant dans un accident semblable. Mais comme nous ne voyons rien de cela dans les coutumes des Juifs, ni, que je sache, dans les lois et dans les coutumes romaines, il faut expliquer les paroles de Notre Seigneur par des choses plus communes et mieux entendues parmi ceux auxquels il parlait. Je dis donc qu'il faut l'expliquer par rapport à la loi des Juifs, et par rapport aux pratiques que les Juifs voyaient de son temps parmi les marchands romains qui trafiquaient en Syrie, et parmi les publicains qui tenaient les fermes de l'Empire; et cela étant, il n'y a nul doute que le *nihil indè* ne s'entende conformément aux profits permis par la loi romaine, et défendus par la loi de Dieu.

Mais quoi qu'il en soit, et quelque explication qu'on embrasse, il est clair que l'usure demeure toujours défendue. Si l'intention de l'Evangile est de défendre d'espérer prêt pour prêt, combien plus d'espérer quelque chose de plus qu'on a prêté? Si l'intention est d'élever les chrétiens au-dessus des pécheurs qui reçoivent tout leur sort, combien plus de les élever au-dessus de ceux qui prétendent plus que le sort? Ainsi, en quelque manière qu'on veuille prendre ce passage, l'esprit de l'Evangile est de comprendre l'usure dans cette défense.

De dire qu'il faille entendre ce qui la regarde dans ce passage, non comme un précepte, mais comme un conseil, ou du moins comme un précepte qui doive être limité à certains cas, comme celui de l'aumône; la nature et la perfection de la loi évangélique ne le permet pas. Car ce n'est pas son esprit de réduire en simple conseil ce qui a été précepte dans la loi de Moïse; et si ce qui est obligatoire en tout cas dans la loi de Moïse, telle qu'est sans difficulté l'usure de frère à frère, n'est plus obligatoire qu'en certain cas sous l'Evangile, l'Evangile devient la loi, c'est-à-dire qu'il est plus imparfait.

Concluons donc que pour entendre la perfection de la loi évangélique, le *nihil indè sperantes* doit s'étendre premièrement à tous les cas où il s'étend dans la loi mosaïque; c'est-à-dire généralement et en tout envers les frères, et qu'il se doit encore étendre au delà, en étendant la fraternité à tous les hommes, selon l'esprit de l'Evangile; et c'est ainsi manifestement que l'ont entendu les papes et les conciles, ou en l'expliquant formellement en ce sens, ou en regardant l'usure comme défendue par l'un et par l'autre Testament, n'y ayant que ce seul passage de l'Evangile qui regarde cette matière.

CINQUIÈME PROPOSITION.

La doctrine qui dit que l'usure, selon la notion qui en a été donnée, est défendue dans la loi nouvelle à tous les hommes envers tous les hommes, est de foi.

LA raison est, qu'elle est fondée sur l'esprit de la loi nouvelle reconnu par tous les chrétiens, et sur des passages formels de l'Ecriture entendus en ce sens unanimement par tous les Pères et par toute la tradition, ce qui est la vraie règle de la foi reconnue dans le concile de Trente; et enfin sur des décisions expresses des conciles même universels, et des papes, reçues de toute l'Eglise avec toutes les circonstances qui accompagnent la condamnation des hérésies, et jusqu'à dire que ceux qui défendront opiniâtrément cette erreur, seront traités comme hérétiques.

Aussi n'y a-t-il que ceux qui ont méprisé la tradition et les décrets de l'Eglise qui ont combattu cette doctrine. Bucer est le premier auteur que je sache, qui ait écrit que l'usure n'était pas défendue dans la loi nouvelle. Calvin a suivi, Saumaise après; Dumoulin, qui a parlé conformément à leur pensée, a été très-assurément dans l'hérésie et a mêlé tant de choses dans ses écrits, qu'on ne le regardera jamais comme un homme dont l'autorité soit considérable en matière de théologie.

Tous les théologiens catholiques, qui ont écrit de cette matière, reconnaissent unanimement que ce qui a été ici assuré, est de la foi; et ne comptent d'avis contraire que les hérétiques qu'ils appellent Albanois, qui étaient une espèce d'Albigeois.

Que si parmi les théologiens qui reçoivent avec les autres cette doctrine comme décidée par l'Eglise, il s'en trouve quelques-uns qui donnent des expédients pour éluder l'usure, il ne faut pas regarder leurs subtilités comme un affaiblissement de la tradition, mais plutôt la tradition comme une condamnation de leur doctrine,

L'Eglise grecque a conservé la même tradition que l'Eglise latine, comme il paraît par les remarques de Balsamon et de Zonare sur le canon XVII du concile de Nicée, sur le cinquième du concile de Carthage : sur le canon XIV de saint Basile, *I. Ep. à Amphil.*, et par celles de Balsamon sur le canon VI de saint Grégoire de Nysse, où ce canoniste définit l'usure, tout ce qui s'exige au-dessus de ce qui a été prêté. Il découvre aussi les finesses de l'usure palliée sur le canon XVII. de Nicée. Il faut joindre à ces canonistes grecs les notes d'Alexius Aristenus dans la collection d'Angleterre, remarquables par leur netteté et leur brièveté; et les décisions de Matthieu Blastarès, autre canoniste grec, dans la même collection; lettre T, c. 7.

SIXIÈME PROPOSITION.

L'opinion contraire est sans fondement.

Et premièrement, elle est sans fondement dans l'Ecriture et dans la tradition.

Aucun Père ni aucun théologien catholique n'a jamais écrit ni pensé que les chrétiens eussent en ce point moins d'obligations que les Juifs, ni que la loi de l'usure fût changée en une autre chose, qu'en ce qu'elle ne s'étendait pas envers tous les hommes.

Ce que dit Grotius, pour montrer que cette loi ne regardait en particulier que les Juifs, est tout à fait vain.

Il rapporte ce qu'en dit Josèphe, liv. I *cont. App.*, que leur terre n'est pas maritime ni propre au commerce, auquel aussi ils ne s'adonnent pas, s'attachant seulement à cultiver leur terre très-abondante, à élever leurs enfants, et à garder leurs lois.

Mais Josèphe, qui se sert de cette situation et de ces mœurs pour rendre raison du peu de connaissance que les étrangers ont eu des Juifs, ne l'emploie en aucune sorte quand il s'agit de l'usure. Il se fonde sur les raisons tirées de l'humanité et de la justice. Philon en parle de même. Nous en avons vu les passages, et nous avons vu aussi que la loi et les prophètes ne leur donnaient point d'autres vues.

D'ailleurs l'usure ne se fait pas seulement en argent, mais en fruits et en bétail, dont ce passage de Josèphe fait voir que l'abondance était grande parmi les Juifs.

Et enfin il est certain que Jérusalem et beaucoup d'autres villes de Judée ont été extrêmement riches, même en argent. Si l'on considère les temps de Salomon, ceux de Josaphat, ceux de Jonathas et de Simon, et même les temps suivants, il paraîtra qu'il y avait de grandes richesses en Judée; de sorte qu'on ne doit point croire que le peuple Juif fût en cela fort différent des autres.

Quand la loi a été donnée, l'or et l'argent étaient déjà fort abondants; et il est remarqué dans la Genèse qu'Abraham était fort riche, même en ce genre de biens.

Le même Grotius ajoute que les Juifs avaient plusieurs lois sur les mariages, sur les esclaves, sur le retour dans les biens aliénés, et d'autres de cette sorte, qui regardaient, non les devoirs de l'humanité en général, mais leur société particulière, et qui ont été abolies.

Cela est certain, et l'on convient que les lois qui regardent précisément la police de l'ancien peuple, par exemple, la distinction des tribus, et, ce qui fait à cela, la conservation des familles et des partages anciens, ne subsistent plus dans le nouveau peuple, qui ne doit plus être étendu par la génération charnelle, ni être attaché à une certaine famille et à une certaine terre. Mais que l'usure, odieuse par elle-même parmi tous les hommes, soit de ce genre, la raison ne le souffre pas, et aucun théologien ne s'est avisé de le dire.

Tous les théologiens sont d'accord que les lois cérémonielles, qui n'étaient que des figures, et les lois de pure police, qui regardaient l'état particulier de l'ancien peuple, en tant qu'il est distingué du nouveau, ne subsistent plus; mais tous conviennent aussi que les lois morales, c'est-à-dire, celles qui regardent les bonnes mœurs, subsistent plus que jamais, et sont parmi nous d'une plus étroite observance.

Grotius, qui dit le contraire, ne dit rien de certain ni qui se suive.

En examinant l'usure par les principes de la loi naturelle, voici sur quoi il en fonde la justice. Celui qui prête, pouvait profiter de son argent, en le mettant en des choses qui lui auraient profité : il peut donc stipuler quelque chose qui le dédommage; et puisque l'argent comptant est plus estimé que l'argent qu'il faut attendre, à cause des commodités qu'il apporte, on peut stipuler quelque chose pour cette commodité dont on se prive; et le retardement même est une incommodité dont on peut exiger la compensation par quelque profit : car personne n'est obligé de profiter à autrui à son préjudice. Que si je puis stipuler qu'un homme à qui je prête, me prête en un autre temps, je puis aussi relâcher cette obligation pour de l'argent, et exiger quelque profit en y renonçant. Mais pour régler selon l'équité ce profit du prêt, il faut regarder, non l'utilité qui revient à celui qui reçoit l'argent, mais la perte que fait celui qui prête.

Voilà ce que Grotius appelle équité naturelle. Mais quand il vient ensuite à examiner ce qui est permis selon l'Evangile, il établit d'autres règles qui renversent celle-ci.

Il suppose que Jésus-Christ n'a rien déterminé expressément sur cette matière en particulier; et cela étant, dit-il, il en faut juger par les préceptes généraux. Jésus-Christ défend en général tout ce que les Grecs appellent πλεονέκτημα. Il regarde l'endroit où Jésus-Christ dit : Donnez-vous de garde ἀπὸ πλεονεξίας : ou comme porte une autre leçon : ἀπὸ πασης πλεονεξίας; ce que notre Vulgate a suivi en traduisant : *Cavete ab omni avaritiâ*, Luc, XII, 15, où Grotius regardant à la force du mot grec πλεονέκτημα, ou πλεονεξία, qui veut dire posséder plus, il ne doute pas que Jésus-Christ ne nous dé-

fende toute inégalité dans les contrats; d'où il conclut que comme par ce précepte il est défendu de survendre, il n'est pas permis aussi de prendre pour l'usage de son argent plus qu'on a perdu. Jusque-là il se suit assez; mais il voit que l'esprit de l'Evangile et la loi de la charité exigent davantage. Car, dit-il, si Jésus-Christ oblige à prêter au pauvre sans espérer qu'il nous prête en un autre temps dans notre besoin, à plus forte raison lui faut-il prêter sans *usure;* autrement le prêt n'est plus une grâce, mais un tort fait au prochain. Il n'est donc pas permis, selon lui, de prêter à usure à celui qui est dans le besoin. Si cela est, que devient toute la doctrine précédente? Car si le droit de prendre quelque profit pour son argent est fondé, comme il l'a dit, sur ce qu'on se prive de quelque commodité et de quelque profit dont on peut se faire dédommager, quelle loi exempte le pauvre de dédommagement? S'il est fondé sur la justice, pourquoi n'y pourra-t-on pas obliger le pauvre? Ainsi la règle que donne Grotius ne subsiste plus, et il en faut chercher une autre. Mais où la prendre? puisque, selon lui, celle de l'ancienne loi ne subsiste plus : il n'y en a point de précise dans l'Evangile : celle qu'il avait fondée sur l'équité naturelle s'est évanouie.

En confirmation de ce qu'il dit, qu'il ne faut point prendre d'usure de celui qui est dans le besoin, il apporte le passage de Lactance et celui de Tertullien qu'on a pu voir ci-dessus; et il ajoute que le blâme qu'ils donnent au profit de l'usure, ne regarde pas ceux qui empruntent pour faire un plus grand profit. L'usure est donc permise, non à l'égard de celui qui emprunte pour son besoin, mais à l'égard de celui qui emprunte pour gagner; et que devient ce qu'il nous a dit tout à l'heure, que l'usure n'est pas fondée sur le profit que fait celui qui reçoit, mais sur la perte que fait celui qui prête. Il n'a donc que faire d'examiner le profit d'autrui; il n'a qu'à considérer son propre dommage.

Et où est-ce que Grotius a vu que le πλεονέκτημα défendu par Notre Seigneur, Luc, XII, exclut seulement l'usure à l'égard des riches? N'est-il pas bien plus raisonnable d'entrer dans l'esprit de la loi de Dieu, qui regarde tout homme qui emprunte comme ayant besoin, et qui par cette raison générale défend l'usure entre tous les frères sans distinction?

Il paraît donc que Grotius n'a point de règle dans ce qu'il dit de l'usure, et qu'il nous fait une jurisprudence arbitraire.

Et à considérer même sa raison dans le principe, non-seulement elle paraîtra tout à fait nulle, mais encore tout à fait contraire à ses propres présuppositions. Car d'un côté, il nous donne pour règle, que tout ce qu'on peut exiger au delà d'une parfaite compensation est injuste. Cette règle est admirable, et c'est la vraie règle de l'équité naturelle; mais appliquons-la au principe sur lequel Grotius établit l'usure, elle le détruira manifestement.

Je perds, dit-il, en prêtant, la commodité et le profit que l'argent comptant porte avec soi. J'en conviens; mais quand on me rend mon argent, on me le rend avec toutes les commodités : on me rend donc en toutes manières autant que j'ai prêté : la compensation est parfaite, et tout ce que j'exige au delà est inique.

C'est ce que la loi a marqué quand elle a défendu le par-dessus. Qui me rend mon argent, me rend avec lui toutes les commodités dont le prêt m'avait privé. Si j'exige outre cela du profit, j'exige plus que je n'ai donné, et je suis injuste.

Mais j'ai manqué, dira-t-on, des occasions. Mais vous en recouvrerez d'autres aussi bonnes, et l'égalité est parfaite.

Il faut donc distinguer ici. Si en prêtant mon argent, je me prive d'un certain profit qui me soit connu, et qui dépende d'une occasion si présente que je la manque actuellement par le prêt, mon argent qu'on me rendra dans un an ne me fera pas recouvrer l'occasion que j'ai perdue, et ne fera pas une parfaite compensation, mais si en prêtant, je ne me prive que des profits qu'apporte indéfiniment l'argent comptant dans les coffres, le paiement de la même somme fait une compensation tout à fait égale.

Ajoutons que quand Grotius veut régler le profit usuraire, il n'a plus de règle certaine.

La règle qu'il donne, est que le profit ne surpasse pas le dommage. Mais il se trouve bien embarrassé à déterminer sur quel pied il faut régler ce profit.

Ce n'est pas sur le profit que peut apporter l'argent indéfiniment. Car sur une perte indéfinie on ne peut point régler un profit certain.

Ce n'est pas sur l'estimation qui sera faite par la loi selon les divers pays. Car Grotius, qui propose cette règle, veut en même temps qu'elle ne soit pas suffisante; parce que, dit-il, les lois connivent quelquefois aux abus qui ne peuvent pas toujours souffrir de remède.

Grotius approche plus près de la raison, quand il dit, qu'il faut régler ce dédommagement du prêt sur le profit qu'on a accoutumé de faire de son argent. Mais cela même, à le prendre dans les termes de Grotius, n'a pas encore la justesse et la précision qu'il cherche. Car l'argent profite plus ou moins suivant les occasions, lesquelles communément on ne peut prévoir; et les différences sont ici si grandes, qu'on n'en peut pas même venir à ce genre d'estimation qu'on appelle *ex æquo et bono :* outre que selon la règle de Grotius, les riches marchands dont les profits sont immenses, pourront accabler le monde d'usures.

Il n'y a donc plus de règle aux dédommagements, à moins qu'on ne les réduise précisément à une perte actuelle connue et certaine, en déduisant les risques et les frais, ce qui n'est plus le cas de l'usure, encore que quelquefois on puisse s'en servir pour la pallier.

Je ne répéterai plus ce que Grotius a dit des anciens canons, où la défense de l'usure est restreinte, selon lui aux clercs. Nous avons vu combien il est éloigné de leur véritable intelligence; et ainsi nous pouvons dire, que celui de tous les défenseurs de l'usure qui en a le plus raisonnablement parlé, n'a ni fondement ni règle.

On peut croire que les autres en ont encore moins. Ceux, par exemple, qui disent qu'il n'y a rien de plus juste que de profiter d'un prêt dont le

débiteur profite lui-même, visiblement ne disent rien. Car Grotius a fort bien prouvé qu'il n'est pas juste ici de regarder ce que gagne mon débiteur, mais ce que je perds. Le profit qu'il fait par son industrie ou par son travail, ou le profit qui naît naturellement de ce que je lui prête, comme du gain, ne vient pas de moi, et je n'ai rien à exiger pour cela. Si je lui donne le moyen de profiter, nous avons vu qu'il me le rend tout entier, quand il me rend la somme prêtée. Le surplus n'est pas de mon fait; et si je veux entrer dans ce profit, j'ai les contrats de société; mais le prêt n'est pas établi pour cela. Ce qu'il opère naturellement, c'est qu'on me rende ce que j'ai donné, et je dois être content quand cela est : *nec ampliùs quàm dedisti.*

On dit qu'il y a dans l'argent, un usufruit distingué de la propriété par les lois romaines, puisqu'on peut donner ou léguer l'usufruit, non-seulement d'un immeuble, mais de l'argent même, à un autre qu'à celui auquel on aura légué la propriété.

Ce n'est pas pourtant que les lois romaines veulent donner à l'argent, qui se consume et se distrait par son usage, les propriétés des immeubles. C'est pourquoi le *commodatum*, et le *locatum* ne conviennent pas à l'argent; et selon les lois, par le *mutuum*, on transporte la propriété à laquelle la loi substitue le droit de répéter pareille somme.

Selon ces maximes des lois romaines, il est clair que qui met l'argent dans les mains de quelqu'un avec pouvoir d'en user, lui en donne en effet la propriété, en lui donnant le pouvoir de le consumer et de le distraire. Ainsi, quand la loi permet de donner à Titius la propriété, et à Sempronius l'usage, au fond elle ne veut dire autre chose, sinon qu'elle donne à Sempronius la pleine disposition, et à Titius le droit de répéter pareille somme sur les biens de Sempronius.

Il y a pourtant une raison qui oblige la loi romaine à distinguer ici l'usufruit d'avec la propriété : c'est qu'elle permettait l'usure, et rendait par ce moyen l'argent *frugifer,* en vertu du prêt; tellement que, selon ces lois, si Caïus, qui met mille livres en la disposition de Sempronius, ne réservait à Titius que le droit de simple créancier, c'est-à-dire, celui de répéter cette somme de la succession de Sempronius en vertu de ce legs ou de ce don, il ne serait pas censé avoir déchargé Sempronius de l'usure des mille livres, au lieu que, quand il lui donne le plein usufruit, il le lui donne déchargé de tout profit usuraire, et ne l'oblige qu'à restituer les mille livres.

Ainsi cette distinction de la loi romaine, entre la propriété et l'usufruit de l'argent, est fondée sur le droit de l'usure, et n'est au fond qu'une suite de l'erreur des lois romaines; et à parler proprement, au lieu de léguer l'usufruit à l'un et la propriété à l'autre, il faudrait qu'on donnât à l'un la disposition d'une telle somme, à condition que sa succession la rendrait à l'autre.

Mais en quelque façon qu'on le prenne, cette distinction d'usufruit d'avec la propriété, ne peut donner un juste fondement à l'usure; puisqu'elle ne donne pas à l'argent un corps subsistant qui soit distingué de l'usage, et qui puisse fonder le *locatum.*

On demande pourquoi l'argent ne pourrait pas aussi bien fonder le *locatum*, qu'une maison, ou une autre chose.

La réponse est aisée. Ce qui se peut vendre, l'usage s'en peut vendre aussi. Une maison se peut vendre, un cheval se peut vendre : donc on peut en vendre l'usage; mais l'argent ne se peut pas vendre : on ne peut donc pas en vendre l'usage.

Ce n'est pas à dire que dans toutes les choses vénales on puisse vendre l'usage distingué de la propriété. Car les choses qui se consument par l'usage, ne reçoivent pas cette distinction, comme celles qui servent à la nourriture.

On objecte qu'en ôtant l'usure, on ôte le commerce, et qu'on empêche le prêt; tel homme pouvant bien prêter à usure, qui se ruinerait en prêtant sans ce profit.

A cela on répond que l'essentiel du commerce, qui consiste dans les changes et dans les sociétés, ne suppose nullement l'usure; et que, quand on aurait diminué la facilité de prêter, telle qu'elle est parmi les hommes, ce ne serait pas un grand malheur; puisqu'elle ne sert qu'à entretenir l'oisiveté et tous les vices qui en naissent.

En un mot, il faut prêter comme on fait l'aumône, non pour son profit, mais pour le bien de l'indigent. Alors le prêt se fera selon son véritable esprit, et la société n'en ira que mieux.

Au reste, quand il s'agit d'examiner si une chose est bonne ou mauvaise, il ne faut pas regarder certains inconvénients particuliers; autrement on ne réformerait jamais les abus; puisqu'il n'y en a point qu'on puisse corriger sans qu'il en arrive quelque inconvénient; mais il faut regarder ce qui est bon ou mauvais en soi, et ce qui a en soi moins d'inconvénients. Ces inconvénients suffiraient seuls à fonder la défense de l'usure, qui fait sans comparaison plus de mal que de bien.

Ceux qui regardent cette défense si précise de l'usure, qu'a toujours faite le Saint-Siége, comme une loi tyrannique et une entreprise sur le droit qu'ont les Etats de régler les affaires du commerce, prennent en cela (qu'il me soit permis de le dire sans dessein d'offenser personne), prennent, dis-je, en cela un peu l'esprit des hérétiques. Et au contraire, si l'on considère qu'en ce point comme dans tous les autres, les décisions du Saint-Siége n'ont fait que suivre la tradition des premiers siècles et la loi de Dieu, selon que toute l'antiquité l'avait entendue, on admirera la conduite du Saint-Esprit, qui, au milieu de la corruption, a conservé la pure doctrine.

Et ce n'est pas offenser les princes ni les Etats, que de leur montrer les règles que Dieu a données à la société et au commerce, n'y ayant rien de plus digne d'être réglé par ses lois.

Que si les lois romaines ont autorisé l'usure, même dans les temps du christianisme, nous avons déjà remarqué que c'est une suite de l'erreur qui les avait précédées. Saint Thomas nous apprend que les lois civiles ne sont pas toujours obligées de réprimer tous les crimes. Grotius même nous vient de dire que les lois dissimulent souvent les abus qui ne peuvent pas tous souffrir des remèdes; et Dieu permet des erreurs dans toutes les lois, même dans les lois romaines, les

plus saintes de toutes celles qui ont été faites par les hommes, afin de faire voir qu'il n'y a que les lois qu'il donne, et que son Eglise conserve, qui soient absolument infaillibles.

Et toutefois il faut louer Dieu, de ce que, dans les temps du christianisme, les lois civiles se sont de plus en plus épurées. Dès le temps de l'empereur Léon le Philosophe, les jurisconsultes connurent que la religion défendant les usures, il fallait que les lois s'y conformassent; et ce prince en fit une nouvelle, non pour les modérer comme ses prédécesseurs, mais pour les interdire absolument.

Elle porte, qu'encore que ses ancêtres eussent autorisé le paiement des usures, peut-être à cause de la dureté et de la cruauté des créanciers, il juge cet abus insupportable dans la vie des chrétiens, comme réprouvé par la loi de Dieu. C'est pourquoi il défend l'usure pour quelque cause que ce soit, de peur, dit-il, qu'en suivant les lois, nous ne soyons contraires à la loi de Dieu; et il ordonne que quelque peu qu'on prenne, il soit imputé au principal.

Tous les rois chrétiens ont imité cet exemple, et entre autres les rois de France. L'ordonnance défend toute usure avec une sévérité qui fait bien voir qu'elle a cru suivre en cela la loi de Dieu. Il faut espérer que les parlements, s'il est vrai qu'ils aient, comme des auteurs le prétendent, des maximes contraires, prendront à la fin l'esprit commun de la loi; et cela arrivera infailliblement, pourvu qu'on n'établisse point les jugements sur des coutumes que l'intérêt seul a établies, et qu'on entre, comme il convient à d'humbles enfants de l'Eglise, dans l'esprit de la tradition, seule interprète de la loi de Dieu.

SEPTIÈME PROPOSITION.

La loi de Dieu défendant l'usure, défend en même temps tout ce qui y est équivalent.

Je m'explique. Quelques-uns de ceux qui avouent que l'usure est défendue par la loi de Dieu, selon la notion que nous venons de voir, cherchent des expédients pour faire trouver à ceux qui prêtent, des profits semblables. Je dis que cela est mauvais; et voici comment il faut procéder pour connaître la vérité dans cette matière.

Il faut, avant toutes choses, bien entendre ce que Dieu défend, et comment sa sainte loi a été entendue par les saints Pères. Car c'est la règle de la foi. Cela étant bien entendu, il faut dire que tout ce qui, dans le fond, fera tout l'effet de la chose que Dieu défend, sera également défendu, de quelque nom qu'on le nomme; parce que le dessein de Dieu n'est pas de défendre ou des mots, ou des tours d'esprit et de vaines subtilités, mais le fond des choses.

Je veux donc dire, en un mot, que quand, de l'exposition que quelqu'un fera, il s'ensuivra que la loi de Dieu ne sera plus qu'une illusion et un rien, l'exposition sera mauvaise. Tout le monde conviendra de ce principe; et cela étant une fois bien entendu, pour juger les cas de cette matière, il faut soigneusement examiner les contrats ou les conventions tacites ou expresses qui ont tous les effets de l'usure, et ne les pas confondre avec celles qui, en ayant quelque apparence, en sont au fond autant éloignées que le ciel l'est de la terre, et par l'intention et par les effets. Car c'est de là que vient toute l'erreur, les uns défendant ce qui est permis, et les autres, déçus par des apparences, étendant trop loin les permissions.

Par exemple, de ce que les rentes sont permises, quelques-uns concluent que les intérêts par simples obligations sont permis. Ce qui trompe, c'est que de part et d'autre on tire de son argent un certain profit. Mais l'intention et les effets sont infiniment différents; car l'intention de celui qui prête par obligation, est de tirer du profit d'un argent dont il demeure toujours le maître, et l'effet répond à son intention; au lieu que dans la constitution des rentes, il y aura un vrai achat, et par conséquent une parfaite aliénation du principal, qui ne peut être redemandé que dans des cas semblables à ceux qui feraient résoudre un contrat de vente.

Or, de là suit une différence entière entre ces contrats; puisque l'un est un vrai achat, et que l'autre est un simple prêt, dont par conséquent les profits sont l'usure proprement dite, où la notion que nous en donnent la loi de Dieu et la tradition ne subsiste plus.

On dira : mais comme on tire une rente perpétuelle d'un argent qu'on s'oblige à ne répéter jamais, ne pourra-t-on pas tirer pendant dix ans une rente d'un argent qu'on s'obligera de ne répéter que dans dix ans? Non, sans doute, et la différence de ces deux contrats est manifeste. Car le premier est un vrai achat, où le prix de la chose achetée, c'est-à-dire, de la rente, passe incommutablement en la puissance du vendeur; au lieu que l'autre contrat est directement contraire à l'intention de l'achat; puisqu'après avoir joui de la marchandise, on en tire encore le prix.

Il ne faut donc pas regarder la rente comme un profit de mon argent, mais comme l'effet d'un achat parfait. Qne si je veux tout ensemble pouvoir retirer et la rente et le prix auquel je l'ai achetée, il est clair que je ne fais pas un achat, et que mon contrat a toutes les propriétés d'un vrai prêt; et ce que j'appelle rente a toutes les propriétés d'une vraie usure, telle que la loi de Dieu la définit et la défend, ou cette défense n'est plus qu'un nom inutile.

Quoi donc, dira-t-on, on ne pourra pas acheter une rente pour un temps? On le peut sans doute; mais en l'achetant il ne faut plus espérer de ravoir le prix de l'achat; autrement on confond tout, et on appelle achat ce qui en effet ne diffère en rien du prêt.

Voici encore un autre cas, qui, pour être mal entendu, donne lieu à quelques-uns de soutenir l'usure. J'ai une somme d'argent que je crois employer à me rédimer d'une servitude ou d'une charge qui m'apporte un grand dommage : ou bien je suis un marchand dont l'argent, continuellement dans un emploi actuel, ne cesse de me profiter. Cependant vous venez à moi, et vous m'empruntez cette somme. Il est clair que je puis en conscience exiger de vous un parfait dédommagement de la perte actuelle que je fais, et que je puis le faire sur un pied certain, puisque je sais

ce que je perds; et que moi marchand qui connais ce que mon argent me vaut, pour ne vous point faire de tort, je puis fixer mon profit sur le moindre pied, et le reprendre sur vous, les frais et les risques déduits. Ce dédommagement est de droit naturel et n'appartient nullement au cas de l'usure; car il m'est dû par un autre genre d'obligation que celui qui provient du prêt. L'obligation du prêt est totalement épuisée, quand je rétablis à mon créancier sa somme principale; mais le dommage effectif qu'il a souffert n'est pas réparé par là, et chacune de ces deux dettes demande sa compensation. Mais voici un autre cas qu'on prétend semblable à celui que je viens de proposer.

Je prête; et parce que l'argent comptant me peut profiter indéfiniment en diverses sortes, je prends un dédommagement de ces pertes imaginaires. Je dis que c'est gagner en vertu du prêt, c'est-à-dire, gagner par une chose qui en est inséparable : je dis que c'est l'usure proprement dite, et l'usure telle que la loi de Dieu la défend; car ce dommage indéfini étant, comme je viens de dire, inséparable du prêt, si la loi, nonobstant cela, défend de recevoir plus qu'on ne donne, c'est sans doute qu'elle a jugé ce dédommagement inique; autrement, comme il n'y aurait aucun cas auquel je ne pusse tirer profit de mon argent, le cas de l'usure serait impossible. Personne en effet ne peut supposer que j'aie de l'argent comptant dont je ne puisse tirer une infinité de commodités et de profits. Et quand même j'aurais résolu de laisser l'argent dans mes coffres, il peut arriver de si belles occasions, que je changerai de dessein, et que je voudrai en profiter. Il ne se peut que je ne m'ôte cette faculté en prêtant; donc je puis tirer quelque profit de tout prêt; donc le cas de l'usure est une chimère.

Par conséquent il faut dire que le dédommagement, c'est-à-dire, le *damnum emergens*, ou le *lucrum cessans*, regarde les pertes réelles, des occasions de profit effectives et irréparables; et que celles qui ne sont point de cette nature, sont suffisamment réparées par le paiement du principal, ainsi qu'il a été dit.

Mais, dit-on, quelle différence entre cette usure proprement dite que vous prétendez défendue, et l'intérêt qu'on adjuge par condamnation pour le retard? Grande et manifeste différence; car l'intérêt s'adjuge pour deux motifs : le premier, pour le dommage effectif que la loi présume que vous recevez, lorsqu'on ne vous paie pas au temps préfix; car elle a raison de présumer qu'en marquant un certain temps, vous avez une destination actuelle de votre argent, dont il est juste que vous soyez dédommagé. Que si en effet vous n'en aviez pas et que vous n'ayez eu d'autre dessein que de profiter, la loi ne le sait pas, et vous laisse à consulter votre conscience. Et il y a des pays où, pour éviter les fraudes des usuriers, l'intérêt ne s'adjuge qu'en connaissance de cause. Mais dans les pays où cela se fait sans cette précaution, ce n'est pas que la loi approuve le dédommagement sans perte effective; c'est que ne croyant pas pouvoir assez pénétrer le fond des choses, elle juge par présomption, et laisse à la conscience d'un chacun de se faire justice.

Il y a encore un autre motif de la condamnation *ex morâ*, qui est d'adjuger l'intérêt comme une peine. Celui-là en soi est plus délicat, parce qu'il donne lieu aux usures palliées. Mais à la rigueur il n'est pas injuste, et diffère infiniment de l'usure. Car l'esprit de l'usurier n'est pas de retirer son argent, c'est de le faire profiter; et au contraire l'esprit de la loi pénale est de faire cesser de tels profits par un paiement effectif.

En effet, dans les sentences de condamnations, la première chose qu'on fait c'est d'obliger à payer; et l'on voit par les procédures que l'esprit de la loi est celui-là. Il n'y a donc rien de plus opposé que ces condamnations et les usures, puisque les unes veulent empêcher le paiement, et que les autres le désirent.

Je ne parle point ici des autres différences entre ces deux cas. Celle-ci suffit pour faire voir combien peu ces condamnations servent à établir l'usure.

Il y aurait beaucoup d'autres cas à examiner, qui pourraient peut-être être résolus avec autant d'évidence. Mon intention n'est pas de traiter ici toute la matière de l'usure; il me suffit d'avoir donné une règle certaine pour la connaître.

Je repète cette règle : la loi de Dieu expliquée par la tradition, n'a pas voulu défendre une chimère et un cas en l'air. Il faut donc fixer ce cas, et voir quelle notion elle a donnée de l'usure; et toutes les fois que nous trouverons qu'en permettant un certain profit de l'argent, la loi de Dieu sera éludée et ne subsistera plus qu'en paroles, nous devons tenir ce profit comme enfermé dans la défense divine. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus ferme ni de plus inébranlable que cette règle.

Je définis l'usure selon cette règle, tout argent ou équivalent qui provient en vertu du prêt; et j'appelle venir en vertu du prêt, ce qui dépend d'une condition qui en est inséparable, et ce qui a les mêmes effets.

Cette notion est certaine et comprise manifestement dans la loi de Dieu, ainsi qu'il a été dit.

HUITIÈME PROPOSITION.

La police ecclésiastique et civile, pour empêcher l'effet de l'usure, ne doit pas seulement empêcher ce qui est usure dans la rigueur, mais encore tout ce qui y mène.

La raison en est commune à toutes les lois. Car c'est pour cela qu'afin d'empêcher les meurtres et les séditions, on empêche le port d'armes à certaines heures, quoiqu'en soi il pourrait être innocent; et qu'afin d'empêcher les impuretés, on empêche certaines fréquentations et correspondances, et ainsi du reste.

De cette sorte, quoiqu'à la rigueur la conscience ne défende pas de prendre un dédommagement raisonnable de la perte réelle que le prêt apporte quelquefois, la loi civile ne permet pas que chacun en cela se fasse justice, parce que ce serait donner lieu à la fraude. C'est pourquoi il faut toujours avoir recours au juge. On veut que de telles choses soient toujours éclairées par la justice, parce qu'en s'approchant de cette lumière, les fraudes ont moins de moyen de se glisser.

Ainsi la loi ecclésiastique ou civile peut bien aller au delà de la loi de Dieu, pour donner des barrières aux usuriers, mais non jamais en deçà, et elle peut bien relâcher en quelques endroits ce qu'elle permet en d'autres, mais ce qui dépend de la loi de Dieu doit toujours être uniforme.

DISSERTATIUNCULÆ IV ADVERSUS PROBABILITATEM.

I. De dubio in negotio salutis. — II. De opinione minus probabili, ac simul minus tuta. III. De conscientia. — IV. De prudentia.

DISSERTATIUNCULA PRIMA.

De dubio in negotio salutis.

1. Non longam hîc aut operosam disputationem aggredimur; sed rationem facilè et expeditè decidendi quærimus. Eam autem inventam esse constabit, si ostenderimus ad eam decisionem certas jam regulas positas esse à Patribus, ab ipsâ Ecclesiâ, à Conciliis etiam œcumenicis. Id autem antequam conficiamus, hanc divisionem præsupponimus.

2. Dubium in quocumque negotio, vel nullâ ratione præponderante vincitur, vel vincitur præponderante ratione probabili tantùm, vel vincitur certâ et demonstrativâ ratione. Quas autem in quocumque statu regulas jam constitutas habeamus, sequentes quæstiunculæ ostendent.

QUÆSTIUNCULA I.

Quæ regula data sit ab Ecclesiâ in dubio, nullâ præponderante ratione.

3. Conclusio. In hoc statu data est regula ut sequamur tutius.

Hæc regula assiduè in Jure repetita, his præsertim locis.

Cap. *Veniens :* extr. de Præsbytero non baptizato, sive lib. III Decretal., tit. XLIII, cap. 3. « Nos » in hoc dubitabili casu quod tutius est sequen- » tes..... »

4. Cap. *Juvenis :* de Sponsalibus, sive lib. I Decretal., tit. I, cap. 3. « Quia igitur in his quæ dubia » sunt quod certius existimamus tenere debe- » mus..... »

Cap. *Ad audientiam* : de Homic., sive v Decret., tit. XII, c. 12. « Vestræ discretioni duximus res- » pondendum, quòd cùm in dubiis semitam debea- » mus eligere tutiorem..... »

5. Eodem libro et titulo : *Significasti*, II, sive ejusd. tit., cap. 18. « In hoc dubio tanquam homi- » cida debet haberi sacerdos; et si fortè homicida » non sit, à sacerdotali officio abstinere debet, cùm » in hoc casu cessare sit tutius, quàm temerè cele- » brare, pro eo quòd in altero nullum, in reliquo » verò magnum periculum timeatur. »

6. Eod. tit. cap. *Petitio tua*, sive ejusdem tituli cap. 24. « Mandamus quatenus si de interfectione » cujusquam tua conscientia te remordet, à mini- » sterio altaris abstineas reverenter; cùm sit con- » sultius in hujusmodi dubio abstinere quàm te- » merè celebrare. »

7. Cap. *Illud :* de Clericor. excomm. « Licèt » autem in hoc non videatur omnino culpabilis » extitisse; quia tamen in dubiis via est tutior » eligenda, etsi de latâ in eum sententiâ dubitaret, » debuerat tamen potiùs se abstinere, quàm Sa- » cramenta ecclesiastica pertractare. »

8. Clementina : *Exivi de paradisò :* de Verb. signif., sive Clementin. lib. v, tit. XI, § *Item quia :* « Nos itaque, quia in sinceris horum conscientiis » delectamur ; attendentes quòd in his quæ ani- » mæ salutem respiciunt, ad vitandos graves re- » morsus conscientiæ, pars securior est tenen- » da..... »

9. En graves remorsus; hoc est profectò magnâ gravique de causâ, propter verum animarum periculum. Est enim aliquando *credulitas levis et temeraria :* cap. *Inquisitioni :* de Sent. excomm. sive. v Decretal., tit. XXXIX, c. 44, et cap. *Per tuas :* II de Simon. sive v Decretal., tit. III, c. 35, quam facilè deponere possis. Hîc autem agnoscitur credulitas gravis, quæque adeo graves conscientiæ remorsus ex gravi animarum periculo pariat; quos nisi ratione viceris, non eris *securus, nec sinceræ conscientiæ*, ut vides in textu, n. 8.

10. Unde subdit eadem Clem., § *Demum :* « Nos » volentes ipsos clarè ac securè procedere in om- » nibus factis suis..... » En *clarè* et securè inter se conjuncta, quod idem est ac tutius quærere, sibique metu salutis amittendæ omnino cavere, sublato omni dubio atque animæ periculo.

11. Ex hoc igitur constat, in dubio, nullâ præponderante ratione, unicam superesse viam quam ineas, nempe tutiorem ac securiorem.

RESPONSIONES.

12. Ad hoc autem respondent varia, sed vana et cavillatoria. Primùm, hanc regulam restringendam esse ad casus pro quibus adhibetur; sed hoc manifestè falsum, cùm Pontifices non hîc novam constituant regulam, sed universalem et antea notam assumant, et adhibeant ad quoscumque obvios casus, ex ipso jure naturali ductam, et ad quemvis casum particularem seu juris seu facti facilè applicandam, ut patebit consideranti textus.

13. Ab hâc cavillatione depulsi, confugere coguntur ad illud, ut ea regula sit consilii non

præcepti; sed est evidenter absurdum : nam hîc à Pontificibus requirebantur non consilia, sed ratio interpretandorum et exequendorum quorumvis præceptorum ; tum, agitur de rebus ad negotium salutis et animæ periculum pertinentibus; non ergo de consilio tantum : denique tota ratio judicandi pendit ex illo Ecclesiastici : *Qui amat periculum in illo peribit*[1], quod non est consilii sed præcepti; alioqui ad consilium quoque pertineret illud Evangelicum : *Quòd si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum.....* et illud : *Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ*[2].

14. Huc pertinet locus notabilis et notissimus sancti Augustini : « Graviter peccaret in rebus » ad salutem animæ pertinentibus, vel eo solo » quòd certis incerta præponeret[3] : » ac posteà : « Vera ergò falsis, aut incertis certa præponе[4]. » Quæ primùm sunt generalia, et ad omnem casum tùm juris tùm facti pertinent : deinde procul absunt à consilii ratione, cùm ad peccatum grave pertinere dicantur.

15. Respondent denique non bene appellari incerta aut dubia, quæ utrinque probabilia judicantur. Sed profectò illudunt lectoribus, cùm nolint agnoscere ubi dubium nullâ præponderante ratione vincitur, rem omnino manere suspensam et incertam. Quantumvis enim probabilia utrinque rationum momenta fingantur, verè pro dubio relinquitur, de quo nihil affirmare, nihil negare posse te fatearis. Neque hîc opus est disquisitione sollicitâ, sed statim terminis intellectis, nullo labore quod vero est animus intuetur; ex quo liquet has responsiones merè esse cavillatorias. Jam ergò pergimus ad secundam quæstiunculam, facilè et uno verbo resolvendam.

QUÆSTIUNCULA II.

Quæ regula data sit ad vincendum dubium ratione probabili.

16. Conclusio. Regula vincendi dubii ratione probabili, est ut sit probabilior.

Hæc clarè definita est in Concilio œcumenico Viennensi, ubi duabus contrariis sententiis de informante gratiâ in Baptismo infusâ recensitis, subdit : « Nos autem attendentes generalem efficacia mortis Christi, quæ per Baptisma applicatur omnibus baptizatis, opinionem secundam » (quæ dicit tam parvulis quàm adultis conferri » in Baptismo informantem gratiam et virtutes) » tanquàm probabiliorem, et dictis Sanctorum » ac Doctorum modernorum theologiæ magis consonam et concordem, sacro approbante Concilio, » duximus eligendam[5]. » En regulam quâ vincitur dubium ratione probabili; sed eâ sanè lege, ut sit *probabilior*, *ac dictis Sanctorum magis consona :* alioqui sit desit illud *magis*, si illud *probabilius*, non nisi temerè eligeretur dubio remanente, cùm nulla ratio præponderaret. Hâc lege agit Ecclesia, nec sibi relinquit liberum, ut sententiam sive opinionem minùs probabilem eligat, sed omnino probabiliorem eligendam ducit, eligendam decernit; tantaque vis inest probabilitati, sed majori tantùm, ut Concilium œcumenicum hâc lege se agere omnibus palam faciat. Qui ergo minori probabilitati dat locum, Concilii œcumenici regulam apertissimam spernit.

17. Nec equidem video quid responderi possit. Si enim dixerint, agi de speculativis, non de practicis, primùm quidem clarum est, utriusque dubii resolvendi parem esse rationem : tùm etiam patet, hoc quoque Concilii œcumenici decretum pertinere ad aliquam praxim, nempè ad eligendam, atque adeò profitendam et prædicandam aliquam ex duabus sententiis, gravissimo animæ futuro discrimine, si ab eâ quam Concilium eligendam duxerit, recedatur.

18. Hinc ergo emendandus error eorum qui dicunt, in æquilibrio rationum, intellectum determinari à voluntate pro libito. Audiendus enim Apostolus dicens : *Rationabile obsequium vestrum*[1]. Non ergo ad libitum eligimus sententias, et judicia formamus; sed ex præscripto et normâ rationis; neque dicit Concilium : *Nos autem hanc sententiam eligendam duximus*, sed, *eligendam duximus ut probabiliorem magisque consonam.....* Quare intelligit, non ad libitum, sed ratione tantùm flecti intellectum.

19. Hinc quoque emendandi duo errores extremi : alter Joannis Synnichii, cujus hæc verba sunt : « Non licet sequi opinionem vel inter pro» babiles probabilissimam[2]. » Hoc enim est apertè sanctæ Synodo repugnare, cùm illa eligat opinionem quæ sit tantùm probabilis, modò sit probabilior. Nec minùs ex eodem Concilio condemnandi qui ad aliud extremum tendunt, nempe, ut omnis probabilis opinio, minùs licet probabilis, magis probabili comparata, pari loco habeatur. Quæ sententia non minùs repugnat concilio, à quo non quæcumque probabilis, sed tantùm ea quæ probabilior videatur, eligitur.

20. Danda itaque est opera, ut uterque prohibeatur error, et is quo negatur vinci dubium præponderante probabiliori ratione, et is quo minùs probabiliis æquo omnino jure cum magis probabili gaudere videatur.

21. Eodem pertinet hæc juris regula XLV : « Inspicimus in obscuris quod est verisimilius, vel » quod plerumque fieri consuevit[3]. » Latente enim vero, necesse est quæratur saltem illud quod est vero simillimum. Quare et in contingentibus, quæratur oportet etiam illud quod fieri consuevit; hoc enim constat esse verisimilius.

22. Stent ergo hæ duæ regulæ : latente omni ex parte vero, quæratur tutius; id est, quod ab omni absit periculo : jam illucescente ac incipiente veritate, nec tamen plenè ortâ, quæretur probabilius ac verisimilius.

23. Neque enim latente vero, ac nullâ præponderante ratione, dicit regula *in dubiis*, æquo rationum verisimilium sive probabilium pondere : « Age ut vis, sequere utrumlibet; » sed, « Sequere *tutius :* » nec item, « Age ut vis, dicitur, » prævalente aliquâ ratione; » sed, « Sequere pro» babilius ac verisimilius. » Sic judicium tuum, etsi probabile tantùm, erit tamen æquissimum, dubio superato, juxta œcumenici Concilii Viennensis auctoritatem, per eam sententiam quæ et probabilior dictisque Sanctorum magis consona videatur.

1. *Eccli.*, III, 27. — 2. *Matth.*, V, 29, *et* XVI, 26. — 3. *Aug.*, *de Bapt. cont. Donat.*, *lib.* I, *cap.* III, *n.* 4; *t.* IX, *col.* 82. — 4. *Idem*, *cap.* V, *n.* 6; *col.* 83. — 5. *Clem.*, *unica de summa Trinit. et fid. cath. sive Clem.*, *lib.* I, *tit. unic. Fidei Catholic.*

1. *Rom.*, XII, 1. — 2. *Synn.*, *lib.* I, *c.* XXVII *et* LXXXVII, § 364, *etc.* — 3. *In* VI, *de Reg. jur.* 45.

24. Quam enim sententiam optimam ac probabilem esse judicaveris, secundùm eam agere jus est : quamvis etiam liceat à jure decedere, ac perfectiora amplecti si lubet.

25. Hæ autem regulæ quàm inter se connexæ sint nemo non videt. Si enim nefas est, nullâ præponderante ratione declinare ab eo quod est tutius : quantò magìs veritatem meliùs affulgentem, ac pro lege stantem simul, et securitati et probabilitati postponere?

DISSERTATIUNCULA II.

De opinione minus probabili, ac simul minus tutâ.

1. Duæ sunt in materiâ probabilitatis quæstiones principales : prima, quid sentiendum, quidve agendum in æqualitate rationum pro lege et contra legem : altera, quid sentiendum, quidve agendum præponderante ratione probabili. Hanc nunc speciatim pertractandam putamus. Observari sanè volumus, loqui nos, non de probabilitate ut in se considerari posset, sed de probabilitate respectu ipsius operantis; ita ut sequi possit eam opinionem quam ipse ut minùs probabilem et simul ut minùs tutam agnoscat.

Quærimus autem hîc, an et quâ censurâ affici eam oporteat?

2. Ac primò quidem constitit, adversari eam certissimæ regulæ in œcumenicâ Viennensi Synodo confirmatæ, cui etiam antiquæ juris regulæ consentiant. Quod quia jàm expeditum est, scriptiunculâ : *De dubio in negotio salutis*, hoc loco prætermittimus.

3. Nunc autem id primùm addimus : eam opinionem, quæ in salutis negotio pro minore etiam probabilitate pugnet, esse novam, ac omnibus retro sæculis inauditam, postremò demùm sæculo tradi cœpisse.

4. Id ut liquidò constet et extra omnem litem ponatur, utimur auctoritate gravissimâ reverendissimi Patris Thyrsi Gonzalez[1], quo nemo doctiùs et candidiùs hanc materiam illustravit; quem ego quoties testem appellavero, non nisi honoris ac reverentiæ causâ nominatum velim.

5. Is ergò, ab ipsâ jam introductione prævià, post allegatam « benignam sententiam de usu lícito opinionis probabilis minùs tutæ in occursu » probabilioris et tutioris, » hæc subdit : « Cœpit » hæc opinio tradi, ac typis vulgari, vergente ad » finem sæculo proximè superiori[2] : » quibus verbis nihil clarius.

6. In processu verò operis hanc ubique novitatem inculcat : « Opinio ista Probabilistarum, quòd » liceat sequi opinionem probabilem, relictâ probabiliore et tutiore, cognita non fuit in Ecclesiâ » Dei usque ad sæculum decimum sextum[3] : » ac paulò post : « Ergò suavitas legis evangelicæ non » dependet à probabilistarum benignitate : alioqui » nobis cum magno Guigone Carthusianorum quondam generali exclamare liceret : *O Apostolorum » tempora infelicissima! ô viros illos ignorantiæ » tenebris involutos, et omni miseratione dignissimos! qui ut ad vitam pertingerent, propter verba » labiorum Dei tam duras vias custodiebant, et hæc » nostra compendia nesciebant!* »

7. Posteà rursùs de novâ Probabilistarum sententiâ loquens, inquit : « Omnes antiqui Theologi » ante sæculum præteritum doctrinam contrariam » tradiderunt[1]. » Alibi, post allegatos Patres, sanctosque Doctores scholasticos, Thomam ac Bonaventuram, alios : *Reliquos scholasticos antiquos, et auctores Summarum, ante an.* 1577, *nostram sententiam tradidisse*[2]. En opinioni novæ annum etiam suum natalem assignat, quo tempore scilicet, Bartholomæo Medinâ auctore, primùm in lucem emersit, ut notum est. Non ergo traditio hanc sententiam peperit : certo ac noto auctore, certo ac noto tempore, ut cæteræ exitiosæ novitates, hanc ortam esse constat.

8. Qualis autem exindè adversùs tam novam sententiam exurgat præscriptio, doctus auctor non tacet : « Quare, inquit[3], ex eo quòd nulla mentio » hujus doctrinæ, de licito usu opinionis minus » tutæ in occursu tutioris, et operanti ipsi probabilioris, apud Patres reperiatur, neque à sanctis » Scholasticis qui à Patribus suam doctrinam accéperunt, neque à theologo ullo qui ante præteritum sæculum scripserit, sit tradita, conficitur » manifestè illam esse novam, et in Ecclesiâ ignotam usque ad finem decimi sexti sæculi. Hinc » autem elicitur illam esse falsam; quia incredibile est, Deum per tot sæcula occultasse omnibus » antiquis Theologis doctrinam veram, adeo proficuam ad facilitandam cœli viam; et permisisse, ut omnes prisci Theologi qui hoc punctum » attigerunt, per tot sæcula errassent. » Hæc pius juxtà ac doctus auctor adversùs novam doctrinam, pro suo in veritatem studio et zelo, scribit et admonet.

9. Nec semel monuisse contentus, totus in eo est, ut more Patrum contrariam sententiam ex hâc præscriptione novitatis elidat. Namque allegato sancti Augustini loco, subdit[4] : « Unde probabilismus non fuit cognitus à Patribus ut illum se» querentur, et ejus usum fidelibus commendarent, » sed ut improbarent : modusque iste dirigendi » conscientias apud multos ex Probabilistis : *Probabile est hoc : graves auctores affirmant esse licitum : ergò securè possumus hoc facere*, fuit incognitus Patribus. Quis autem credat, quòd Deus » occultaturus esset Ecclesiæ modum illum benignum dirigendi conscientias, si ille verus foret? » quis sibi persuadeat, nulli antiquorum Patrum » et sanctorum Doctorum, quos Deus voluit esse » Ecclesiæ sanctæ lumen, in mentem venturum » fuisse hunc modum resolvendi dubia conscientiæ, » si ille verus et securus foret? Quare silentium » Patrum et antiquorum Doctorum hâc in parte » est omni tubâ vocalius, ad impugnandam probabilismi novitatem. » Hæc vir sanctissimus, zelo, ut legenti patet, veritatis incensus.

10. Hæc verò eò firmiora sunt, quòd hîc agitur non de aliquâ peculiari novitate, sed de novitate in regulâ morum, aut quemadmodum doctus auctor loquitur, *in modo regendi conscientias;* quem modum à Christo ipso traditum Ecclesiæ, et ab

1. Citatur hîc. *Fundamentum Theologiæ moralis, i. e. de recto usu opinionum probabilium : auct. P. Thyrso Gonzalez..... Juxta exemplar Romæ*, 1694, *in*-4°. — 2. *Introd. ad diss. de recto usu opin. probab. n.* 1 *et* 2. — 3. *Diss.* III, *cap.* III, § 8, *n.* 93, *p.* 77.

1. *Diss.* XII, *Introd.*, § I, *n.* 2, *p.* 345. — 2. *Idem. cap.* II, § 9. *in ipso titulo, p.* 390. — 3. *Ibid.*, § I, *n.* II, *p.* 366. — 4. *Ibid.*, *introd.*, § 5, *n.* 15, *p.* 354.

eâ diligentissimè servatum oportuit; qui tamen, si Patribus, si Sanctis omnibus, si denique Apostolis, unde erat repetendus, ignotus est, meritò cum auctore post venerabilem Guigonem exclamandum esset: *O Apostolos tantarum rerum ignaros, qui nostra hæc compendia nesciebant*[1]!

11. Hujus autem novitatis error in eo est, quòd passim apud Probabilistas ex ipsâ Doctorum auctoritate rei probabilitas inferatur, eò quòd verisimile non sit, viros graves rationibus destitutos sic vel sic existimasse; unde tota ratio investigandæ veritatis eò tandem reducitur, ut omissâ quæstione, quid verum, quidve falsum sit, id unum quæratur, quid ille, quid iste, quid deinde homines senserint; quâ viâ nulla est promptior ad hominum mandata et traditiones, Christo prohibente, inducendas.

12. Undè doctus Gonzalez, nec unquam sine honore appellandus, hæc infert[2]: « Constat autem modum illum dirigendi conscientias per » probabilitatem opinionum, nullâ habitâ ratione » de earum veritate, non fuisse in usu Ecclesiæ » per duodecim vel tredecim sæcula, quæ ante D. » Thomam et Theologos scholasticos præcessé» runt. Nam sanctus Thomas, sanctus Bonaven» tura et alii Scholastici constanter docuerunt, » necessarium esse, quòd operans sibi persuadeat » illam opinionem quam sequitur esse veram, et » legi æternæ conformem. » Nunc autem quid verum, quid falsum sit, pro indifferenti habetur: et curiosè tantùm, non necessariò quæritur; cùm ex probabilismo id unum agatur, ut, quid is vel ille probabiliter dixerint, inquiri oporteat.

13. Hæc igitur illa est probabilismi suspecta et periculosa novitas, quam auctor egregius insectatur. Nec ipsi Probabilistæ suam originem, aut novitatem negant. Possumus commemorare omnium ordinum viros graves, qui probabilismi doctrinæ unum tantùm idque postremum sæculum attribuant, totique antiquitati unius postremi sæculi sententiam opponant.

14. Hinc autem illa vulgaris objectio facilè corruit: ignoscendum sententiæ quæ tot habeat defensores: verum, si ab antiquo, si longo et firmo usu: sin autem recentiùs assumptâ auctoritate, falsum: alioqui tot morum probra intacta relinquerentur, cùm eosdem fere habeant defensores quibus ipse probabilismus nititur.

15. Neque tantùm huic sententiæ prava novitas inest, sed etiam manifestus error, et evidens animarum periculum; cùm eam securitatem conscientiæ promittat quæ inanis ac falsa sit. « Quis enim, » inquit Gonzalez[3], dedit hoc privilegium quatuor » vel quinque auctoribus doctis et piis, ex iis qui » faciunt opinionem probabilem, ut hoc ipso quòd » illi probabiliter asseruerint aliquem contractum » esse licitum, reddant illum licitum omnibus qui » evidenter non cognoverint illos errasse, et affun» dant securitatem omnibus qui non fuerint asse» cuti omnimodam certitudinem de illorum decep» tione? » Quod quidem, inquit, nihil aliud esset, quàm æquiparare eos auctoribus canonicis qui omnimodà infallibilitate gaudent.

16. Jam verò, quanto animæ suæ periculo errent illi qui operantur ex sententiâ quam ipsi quoque minùs probabilem judicent, idem auctor sic explicat[1]: « Qui operatur secundùm opinionem » minùs tutam, relictâ tutiore, quæ sibi ab aucto» ritate et ratione apparet absolutè et simpliciter » verisimilior, nequit coram supremo judice hunc » modum operandi defendere :... quia nihil poterit » respondere judici interroganti, cur secutus sit » sententiam illam sibi favorabilem, quandoquidem » viderit oppositam esse absolutè et simpliciter » verisimiliorem auctoritate et ratione. » Ergo, teste Gonzale, sententia minori probabilitati sibi notæ favens, periculosa est in salutis negotio, nec ipsi operanti ullam securitatem nisi fallacem præstat. Ergo eliminanda est, ut veræ securitati et animarum saluti consulatur.

17. Pergit idem auctor[2] « Si enim respondeat » (ille operans ex sententiâ sibi quoque visâ minùs » probabili) : Domine, sectatus sum illam senten» tiam, quia duodecim auctores graves illam ut » veram docuerunt, statim judex opponet : Serve » nequam, hæc tibi responsio non proderit. Quid » enim referebat ad securitatem tuæ conscientiæ, » scire quod duodecim auctores contractum illum » defendebant ut licitum, si simul sciebas viginti » graviores illum defendere ut illicitum, et aucto» ritas illorum majoris apud te erat momenti? Cur » minorem auctoritatem majori prætulisti? Nonne » sciebas facilius esse quòd decipiantur duodecim » quàm viginti doctores? »

18. Cùm ergo ex auctoritate doctorum sibi faventium nulla succurrat excusatio idonea adversùs Dei judicium, videamus quale ex ratione præsidium habeat. Sic enim urget auctor[3] : « Si autem » respondeat : Domine, secutus sum opinionem » illorum duodecim doctorum, quia nitebatur » fundamento gravi et prudenti, utpote quo moti » sunt tot viri sapientes et probi; statim Deus re» ponet : Serve nequam, ex ore tuo te judico. » Nam illud fundamentum ideò fuit grave et pru» dens respectu illorum doctorum, quia ipsis » apparuit verisimilius fundamento sententiæ con» trariæ; tibi autem è contra fundamentum sen» tentiæ contrariæ apparuit absolutè, et simpliciter » ut sensibiliter verisimilius : cur ergo contemp» sisti sententiam, quæ in tuâ æstimatione nitebatur » fundamento majori, ut sectareris sententiam, cu» jus fundamentum tibi apparuit minùs verisimile? » Ergo non motus es ad sectandam sententiam tibi » favorabilem à momentis rationis, nec à pondere » auctoritatis; quandoquidem tu ipse agnoscebas » majus auctoritatis et rationis pondus in sententiâ » stante pro meo præcepto et lege. Ergo in ope» rando, non meam legem et voluntatem, sed » carnem et sanguinem consuluisti. Nonne tibi » evidens erat, ex illis duabus sententiis alteram » esse falsam, et alteram duntaxat, esse veram? » Cur ergo habens urgentissima fundamenta ad » tibi persuadendum veram esse sententiam stan» tem pro meâ lege, sectatus es sententiam tibi » favorabilem, quam esse falsam illa fundamenta » tibi urgentissimè suadebant, et pro cujus veritate » minora tibi fundamenta apperebant comparativè » ad fundamenta alterius? Quid ad hæc respondere

1. *Sup. n.* 6. — 2. *Diss.* XIII, *c.* II, § 1, *n.* 10, *p.* 366. — 3. *Idem*, III, *cap.* III, § 4, *n.* 61, *p.* 66.

1. *Diss.* IV, *cap.* II, § 2, *n.* 14, *p.* 94. — 2. *Idem*, *n.* 15. — 3. *Ibid.*, *n.* 16.

» poterit homo ille? Obmutescet planè *omnisque* » *iniquitas oppilabit os suum.* »

19. Luce ergo est clarius, diligentissimè præcavendam eam opinionem, quæ minori probabilitati faveat : quippe quæ animas inducat in laqueum, securitate falsò ostensâ, non autem præstitâ, et inevitabilis damnationis judicio consecuto.

20. Cujus mali fons est, quòd cui sententia aliqua apparet probabilior, quandiu in eâ est, non potest de contrariâ favorabile ferre judicium. Neque enim fieri potest ut assentiatur ei quam minùs probaverit. Ergo alteram, vero licèt opinativo judicio, credit veram, sive veriorem, ita dictante conscientiâ, et tamen agit ultro secundùm contrariam, licèt fieri posse sentiat, ut contra legem agat, saltem, ut aiunt, materialiter. Quod si contigerit, tum verò, ait Gonzalès, « ille error non excusabit » à peccato, quia reclamat conscientia, cui appa- » ret verisimilius, illam operationem esse malam » et prohibitam[1]. »

21. Quare graviter errant qui contra sententiam sibi probabiliorem agunt. « Si enim eo præ- » textu faciat contractum reipsâ prohibitum, hæc » non est solùm transgressio materialis, per se » loquendo, sed formalis..... Si autem non sit » reipsâ prohibitus, nihilominus peccat, saltem » per se loquendo; quia voluntariè se exponit pe- » riculo violandi legem, exercens contractum, » quando prudenter judicare potest esse prohibi- » tum, et nequit judicare non esse prohibitum[2]. » Sic undique errores, peccata, præcipitia pro minore probabilitate certanti.

22. Nec solvi potest hæc viri optimi atque doctissimi ratiocinatio. Sic enim urget operantem contra sententiam sibi probatiorem visam[3] : « Non » ex illorum sententiâ, sed ex tuâ judicandum te » esse sciebas, dicente Apostolo[4] : *Testimonium* » *illis reddente conscientiâ ipsorum*, non *conscientiâ* » *aliorum.* Quod magis urget idem Apostolus di- » cens : *Qui autem discernit, si manducaverit,* » *damnatus est; quia non ex fide : omne autem* » *quod non est ex fide, peccatum est.* Tu autem dis- » crevisti, et fecisti quod credebas esse peccatum : » (judicio scilicet illo secundùm probabiliorem » quam putabas sententiam lato :) justè ergo dam- » naberis, quia non fecisti ex fide tuâ. »

23. Est enim profectò illa lux probatior, et verisimilior menti tuæ affulgens; est, inquam, simul et veritatis ipsius, et conscientiæ tuæ testis, primæque et æternæ legis igniculus, à quo recedere nihil aliud melius intuentem, certum piaculum est.

24. Jam ergò, opinionis minori probabilitati faventis error hâc notâ inuri debet; quòd novus, quòd inauditus, quòd animæ saluti periculosus, ac noxius et conscientiæ lumen extinguens.

25. Huc accedit alia nota; quòd ille fons sit corruptelarum omnium, quæ in moralem theologiam invectæ sunt. Fac enim, cogites tot opiniones noxias; has simul cum minoris probabilitatis auctoritate, atque ex illâ natas, magistra experientia docebit; nec fieri potuit quin à veritate deflecterent, qui non verum falsumque, sed hominum de vero falsoque varia opinantium arbitria quærebant.

1. *Diss.* IV, *cap.* II, § 10, *n.* 65, *p.* 121. — 2. *Idem*, XII, *Introd.* § I, *n.* 5, *p.* 347. — 3. *Ibid.*, X, § 2, *n.* 16, *p.* 141. — 4. *Rom.*, XIV, 23.

36. Hæ sunt igitur justæ, nec minùs necessariæ censuræ, nisi velimus falsâ securitate simplices animas mergi in interitum.

27. At enim Roma tacet : sanè; sed ultro admonuit, ne suum silentium approbationi verti sineremus[1]. Absit interim ut vetet quominus Episcopi suo fungantur officio. Vidit æquo animo tot graves Gallicanorum Episcoporum censuras contra probabilismum validè et expressè insurgentes. Vidit Senonensem, vidit Bituricensem, vidit Parisiensem, vidit Venciensem Romæ quoque lectam et excusam in Fagnani doctissimi atque optimi viri opere : vidit recentissimè Rotomagensem doctissimam ac fortissimam[2]. Quas quis reprehendit? quis bonus non laudavit? Vidit summos viros, Lauream, Daguirreum, alios Cardinales adversùs probabilismum præeuntes : vidit Pallavicinum à pristinâ quam imbuerat sententiâ publicè recedentem; quod idem fecerat Daguirreus, editis doctissimis retractationibus in eruditissimâ Collectione Conciliorum Hispaniæ[3]. His addo antiquiorem Bellarminum in egregio opere, cui titulus : *Admonitio ad Episcopum Teanensem*[4], quo omnes Episcopos, sub nepotis sui nomine, de probabilismo vitando gravissimè commonitos voluit. Hos Roma suspexit. Nonnunquam et ipsa se præveniri amat, atque Ecclesiarum confirmare judicia. Sed hæc hactenùs.

DISSERTATIUNCULA III.

De conscientiâ.

Ex cap. Inquisitioni tuæ, *de Sent. excomm. lib* V, *Decretal.*, *tit.* XXXIX, *cap.* XLIV.

Hoc decretum Innocentii III, consultissimi Pontificis, unum esse in toto jure longè accuratissimum ac lucidissimum Theologi et Jurisconsulti omnes facilè confitentur. Hoc autem definiri quæstionem nostram pro sententiâ ipsi operanti tutiore simul âc probabiliore visâ demonstrare aggredimur, hoc præsupposito :

Conscientiam suî certam esse oportere, ac prosilientem ad actus quos malos esse sentit, procul dubio esse malam, Theologi omnes uno ore decernunt : attestante Paulo : *Finis præcepti est charitas de corde puro, et conscientiâ bonâ*, certò utique bonâ, *et fide non fictâ*[5].

Quòd verò sit mala prosiliens ad actus quos ipsa non quidem certò, sed tamen probabiliùs malos esse credat, sic demonstramus.

Contingit conscientiam prohiberi ab agendo, *vel ex eo quòd sciat pro certo* se malè agere, vel ex eo quòd *non sciat pro certo, sed credat.* Primo casu, quo *pro certo sciat* se malè agere, prohibetur ab actu ut apertè illicito, puta à reddendo debito conjugali, de quo hîc agebatur, propter impedimentum alteri conjugum pro vero et certo notum. Hæc igitur Innocentii III prima est distinctio, nihil habens difficultatis.

Secunda verò talis est : « In secundo casu, quo » quis non sciat sed credat (subesse impedimen- » tum,) iterum distinguendum est, utrum habeat » hanc conscientiam ex credulitate levi et temera-

1. *Propos.* 27 *inter damnat. ab Alex. VII*, 24 *sept.* 1665. — 2. *De opin. prob n.* 287, 288, *Edit. Brux.* 1667, *p.* 245. — 3. *Refert. Thyrs. Gonz. De rect. usu opin. prob.*, *Dissert.* XIII, *cap.* II, § 11 *et* 13, *n.* 76, 92, *p.* 393, 405 — 4. *Ap. eumd. Gonz.*, *ibid.*, *n.* 90, *p.* 402. — 5. *I. Tim.*, I, 5.

» riâ, an probabili et discretâ, licet non evidenti » et manifestâ : » quo ultimo casu, credulitatis scilicet probabilis et discretæ, decernit Pontifex, stante illâ credulitate, non posse ab ita credente prosiliri in actum, « ne in alterutro, vel contra » legem conjugii, vel contra judicium conscientiæ » committat offensam. » Ergo quominus agas prohibet, non modò *credulitas evidens et manifesta*. verùm etiam *probabilis et discreta* : quibus verbis rem pro nobis definitam putamus, et sic ostendimus.

Primùm enim, ipse casus quem tractat Pontifex, est is ipse de quo quærimus. Supponit enim prævalere in operantis animo illam *credulitatem*, sive opinionem *probabilem et discretam*. Non autem prævaleret, nisi ex prævalente quoque ratione probabili, ac per hoc probabiliore visâ. Ergo is ipse casus est de quo quærimus : hoc primùm.

Secundò autem, liquet pro nobis definitum esse perspicuis verbis. Est enim definitum prævalente ratione probabiliori visâ, et ex eâ faciente in animo operantis probabiliorem sententiam sive credulitatem, *licet non evidentem atque manifestam*, ipsum quoque operantem impediri ab agendo, nec nisi læsâ conscientiâ prosilire posse in actum : ergo ligat conscientiam illa opinio sive credulitas, sive sententia *discreta et probabilis*, licet *non evidens*, atque actum prohibet : quod erat demonstrandum.

Confirmatur : ipsa credulitas *levis et temeraria* ligat conscientiam ac prohibet actum : ergo à fortiori *probabilis et discreta* credulitas. Major perspicua est ex illis decreti verbis, « et quidem ad sui » Pastoris consilium conscientia levis et temerariæ » credulitatis explosa, licitè potest non solùm red» dere, sed exigere debitum. » Ergo etsi in actum prosiliri potest, non tamen stante illâ, quamvis *temerariâ et levi, sed priùs explosâ*.

Ampliùs confirmatur ex cap. *Per tuas*, II, de Simon., lib. v Decret., tit. III, cap. 35, ubi idem Innocentius sic decernit : « Nos igitur respondemus, ut idem in ordine sic suscepto securè mi» nistret; sed contra conscientiam ulteriùs non » ascendat, ne ædificet ad gehennam; licet ex eo » quòd conscientiam nimis habuerit scrupulosam » in difficultatem hujusmodi sit collapsus, quam » utique non evadet, nisi deponat errorem. » Ergo prohibet actum error etiam nimis et improvidè scrupulosus, deponendusque est ne *ædifices ad gehennam* : quantò magìs sententiâ gravi et probabili atque discretâ insidente, et in animo operantis prævalente ratione, ut dictum est?

Quid autem sit ædificare ad gehenneam idem Innocentius III claris verbis docet, cap. *Litteras*, de Restit. spol., lib. II, tit. XIII, cap. 13 : « Omne, » inquit, quod non est ex fide, peccatum est : et » quidquid fit contra conscientiam, ædificat ad » gehennam. » Ergo ædificare ad gehennam nihil est aliud quàm facere contra conscientiam ; facere autem contra conscientiam est profectò illud ipsum de quo dicit Apostulus : *Quia non ex fide : Omne autem quod non est ex fide, peccatum est*[1].

Jam ergo si quæ vidimus capita Decretalium mente repetamus, profectò constabit secundùm Apostolum peccare *contra fidem*, id est, contra conscientiam, non tantùm eum qui agit contra *credulitatem evidentem et manifestam*, *sed etiam eum qui agit contra credulitatem probabilem et discretam*, licèt *non evidentem;* imò etiam eum qui agit contra conscientiam errantem, eo quòd nimis scrupulosa sit, et scrupulo etiam levi persuaderi se sinat : denique peccare eum qui agit contra ac persuasum est illi, sive ex gravi sive ex levi ratione, nisi priùs eam quamcumque rationem seu persuasionem, sive ratione sive auctoritate prævalente, deponat.

Hæc Patrum simplicitas, hæc apostolici dicti intelligentia erat pro regulâ morum. Nunc autem alia invenerunt, nempe hæc : in probabilibus, etiam illis ubi de salute agitur, licere credere et judicare quidquid libet :

Ad nutum voluntatis, non ad rationem etiam prævalentem flecti judicia : aliam esse opinandi ac judicandi, aliam agendi regulam; hoc est, opinari et judicari te secundùm id quod apparet tibi verisimilius sive probabilius, agere verò secundùm id quod apparet tibi minùs probabile; quorum omnium nullum in Scripturis, nullum in Patribus, nullum in jure vestigium reperias.

Neque unquam ullus Pontifex dubia salutis et conscientiæ sic resolvit, ut liceret agere ad libitum, etiamsi aliqua melior agendi ratio appareret; sed responderunt semper ex eâ ratione quæ ipsis videretur probabilior, verior, melior, subtilior, certior, tutior, ut passim occurrit in eorum responsis. Alia omnis agendi ratio novellum inventum est, non modò contra jura, verùm etiam contra ipsum spiritum juris, contra ipsam æqui bonique rationem.

Neque docebantur homines ut agerent contra ac ipsis persuasum esset etiam ex probabili ac discretâ ratione; hoc enim est, ut ait Tertullianus[1], *suam quoque conscientiam ludere;* sed simpliciter admittebant apostolicum illud : *Omne quod non est ex fide*, ex conscientiâ, ex persuasione, *peccatum est*, ut vel ex iis capitibus satìs superque constat.

DISSERTATIUNCULA IV.

De prudentiâ.

Ex reverendissimo Patre Thyrso Gonzalez, Tractatu de recto usu opinionum probabilium, Diss. III, *cap.* III, § 7, *edit.* 1694, *p.* 74.

Ulterius ostenditur, nullum aliam prudentiam reperiri posse in sectandâ sententiâ minùs tutâ, quando opposita apparet operandi manifestè verisimilior, nisi *prudentiam carnis, quæ inimica est Deo.*

85. Quia adversarii nostri sæpè repetunt electionem sententiæ minùs probabilis, prætermissâ probabiliore et tutiore, esse quidem minùs prudentem, cæteroquin absolutè prudentem esse; nunc ostendendum nobis est, nullam hîc prudentiam intervenire posse præter prudentiam carnis, quæ, teste Apostolo, Rom. VIII, *mors est, et inimica est Deo* : id autem probabimus discurrendo per varia prudentiæ genera.

86. In primis si Aristotelem consulamus, eumque interrogemus, quid sit prudentia? respondebit, VI Ethic., cap. V : « Esse habitum agendi verâ

1. *Rom.*, XIV, 23.

1. *Ad Nation.*, *lib.* I.

» cum ratione, circa ea quæ sunt bona homini, » atque mala. » Quasi diceret, prudentiam esse habitum, qui dictat cum verâ ratione, quid homini bonum sit, ut illud prosequatur, quidque malum, ut illud fugiat, ut exponit D. Vasquez, tom. II, disp. LXV, cap. I. Quomodo autem, quæso, potest prudentia verâ cum ratione dictare homini cognoscenti sententiam tutiorem esse manifestè verisimiliorem, quòd sit bonum et conforme appetitui recto virtutis, prætermissâ hâc sententiâ, eligere oppositam minùs tutam, quæ apparet manifestè minùs verisimilis? Certè hoc dictare non potest nisi prudentia carnis, quæ magis æstimat bonum temporale, quàm Dei amicitiam.

87. Deindè si ab Angelico Præceptore quæramus quodnam sit prudentiæ munus, respondebit 2. 2, q. XLIX, art. 7 : « Ad prudentiam præcipuè » pertinet rectè ordinare aliquem in finem, quod » quidem rectè non fit, inquit, nisi, et finis bonus » sit, et id quod ordinatur ad finem, sit etiam bo- » num, et conveniens fini. » Itaque prudentia supponit appetitum rectum finis, id est intentionem finis honesti; ejusque munus est ordinare media convenientia ad illius finis consecutionem. Et ideo Aristoteles, Ethic., cap. II, dixit : *Quod bonitas intellectûs practici* id est veritas, cùm finis intellectûs sit veritas *est verum conforme appetitui recto*. Ut autem exponit hunc locum Angelicus Doctor 1. 2, q. LVIII, art. 3, ad 2 : Philosophus ibi loquitur de intellectu practico secundùm quod est consiliativus, et ratiocinativus eorum quæ sunt ad finem; sic enim perficitur per prudentiam. In iis autem quæ sunt ad finem, rectitudo rationis consistit in conformitate ad appetitum finis debiti.

88. Inquiro igitur, ex quâ intentione oriri valeat electio opinionis minùs tutæ in occursu tutioris evidenter probabilioris? et quem finem intendat, qui opinionem minùs probabilem præfert opinioni evidenter probabiliori, cum manifesto periculo violandi legem Dei? Certè electio hæc ex charitate, quæ est primum mobile omnium virtutum, oriri non potest; nec item ex intentione alterius peculiaris virtutis; cùm non possit esse conforme appetitui recto, seu intentioni honestæ alicujus virtutis, se voluntariè exponere periculo imminenti transgrediendi legem Dei. Sicut quòd medicus ex duabus medicinis eligat illam, de quâ cognoscit verisimilius multo esse quod sit nocumentum allatura, quàm quod sit profutura, potiùs quàm oppositam magnâ cum verisimilitudine profuturam, nequit oriri ex appetitu recto, seu intentione sanandi infirmum, sed ex alio fine peculiari, respectu cujus bona infirmi valetudo parvipenditur, imo contemnitur.

89. Quòd si ab eligente opinionem minùs tutam, quando est evidenter illi minùs probabilis, inquiramus, quem finem intendat, dum ità eligit? certè respondere non poterit, se eligere illam opinionem, quia intendit suam æternam salutem, vel quia intendit alium immediatiorem finem alicujus virtutis; nemo enim ex intentione alicujus finis, eligit id de quo cognoscit verisimilius multo esse, quod sit impediturum, quàm quòd sit inducturum vel promoturum finis consecutionem.

90. Necesse est ergo ut respondeat, se quidem eligere opinionem minùs tutam, licet videat esse multò minùs probabilem oppositâ, quia id est conforme appetitui, seu desiderio alicujus boni temporalis, quod acquirere intendit, sive illa acquisitio sit prohibita sive non. Dum enim eligit opinionem minùs tutam habens majus fundamentum ad judicandum esse falsam, quàm ad judicandum esse veram, virtualiter dicit : « Sive hæc opinio affir- » mans talem contractum esse licitum sit vera, sive » sit falsa; vel potiùs, quamvis hæc opinio sit falsa- » seu quamvis contractus sit illicitus, nihilominus » volo illum celebrare. » Hoc autem est magis æsti; mare lucrum temporale, quàm Dei amicitiam et animæ salutem; *quæ est sapientia carnis*, *quæ est inimica Deo*.

91. Nam qui habens majora fundamenta ad judicandum contractum esse illicitum, quàm ad judicandum oppositum, illum nihilominus celebrat, ita operatur, ut si inter operandum rogetur, an sciat dari legem prohibentem illum contractum, vel an sciat non dari, si verè respondeat, necessario respondere debet, se existimare dari ejusmodi legem, vel saltem se dubitare an detur, et sibi verisimilius videri quod detur. Ergo homo ille operatur judicans dari legem prohibitivam contractûs, vel saltem dubitans cum vehementi fundamento, an detur. Atqui sub hoc dubio, vel judicio celebrat contractum, de quo dubitat an sit illicitus : ergo magis amat lucrum proventurum ex contractu, quàm propriam salutem, ut dicit D. Thomas, Quodlib. VIII, art. 13, de eo qui dubitans, an sit licitum habere simul multas præbendas, illas eligit habere. Asserit enim Angelicus Doctor quod iste periculo se exponit, utpote magis amans benificium temporale, quàm propriam salutem. Ergo dilectio opinionis minùs tutæ in occursu tutioris quæ operanti appareat manifestè magis verisimilis, est prudentia carnis, de quâ dicit Apostolus, Rom., VIII : *Prudentia carnis mors est.*

PLAN D'ÉTUDES THÉOLOGIQUES.

TRAITÉS DES PÈRES

LES PLUS UTILES POUR COMMENCER L'ÉTUDE DE LA THÉOLOGIE.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA RELIGION.

Saint Augustin : *De catechizandis Rudibus;* — ses quatre livres *de la Doctrine chrétienne;* — son traité *de la vraie religion;* — celui *des mœurs de de l'Eglise catholique*, son *Enchiridion*, adressé à Laurent.

TRINITÉ.

Le *Symbole de Nicée;* — celui *de saint Athanase;* — son *Recueil des passages de l'Ecriture*, qui prouvent l'essence commune du Père, du Fils et du Saint-Esprit, t. I, p. 209; — sa *Lettre des décrets du Concile de Nicée*, p. 248, t. II, p. 10, 16; — ses trois *Lettres à Sérapion sur la divinité du Saint-Esprit*, t. I, p. 173.

Saint Grégoire de Nazianze, ses cinq *Oraisons de la Théologie*, XXXIIIe, XXXIVe, XXXVe, XXXVIe, XXXVIIe.

Saint Augustin : *Contre Maximin*, arien; — les huit premiers livres de son ouvrage *de la Trinité*.

INCARNATION.

La *Lettre* de saint Athanase *à Epictète*.

Celle de saint Augustin *à Volusien;* — son traité *de la Persévérance*, particulièrement latin, où est expliquée la prédestination de Jésus-Christ.

Les *Lettres* de saint Cyrille d'Alexandrie, qui furent lues au Concile d'Ephèse, et celles qu'il écrivit *sur l'accord avec les Orientaux*.

La *Lettre* de saint Léon *à Flavien*.

La *Définition du Concile de Chalcédoine*.

Les *Anathématismes du Ve Concile*.

La *Définition du VIe Concile*.

La *Lettre* de saint Bernard *à Innocent II, contre Pierre Abailard*, touchant la satisfaction de Jésus-Christ et la rédemption.

GRACE.

Les huit *Canons du Concile de Milet*.

Le livre de saint Augustin : *De l'Esprit et de la Lettre;* — ses deux ouvrages *contre Julien;* — celui *de la Grâce et du libre Arbitre;* — *de la Correction et de la Grâce;* — *de la Prédestination des saints;* — *du Don de la persévérance;* — ses *Lettres....;* — ses *Sermons..... sur les paroles de l'Apôtre*.

Les *Réponses de saint Prosper aux objections de Vincent de Lérins et du Collateur*.

Le *Concile d'Orange*.

La *VIe session du Concile de Trente*.

SACREMENTS.

Les sept livres de saint Augustin, *du Baptême contre le donatiste;*

Ses livres *contre Parménien;*

Les uns et les autres sur l'efficace des sacrements en général.

Les *Catéchèses mystagogiques* de saint Cyrille de Jérusalem, pour l'Eucharistie principalement.

Le traité de saint Ambroise, *De Initiandis;* — le traité *des Sacrements*, qui est entre ses œuvres.

L'homélie LXXXIIIe de saint Chrysostome *sur saint Matthieu;*

La XXIVe *sur la Ire Epître aux Corinthiens*, chapitre X;

Ces deux pour l'Eucharistie.

Les *Catéchèses* de saint Gaudence.

Les *Catéchèses* de saint Eucher.

Le *Concile de Trente*.

PÉNITENCE.

Tertullien : *De la Pénitence;* — son traité *De la doctrine de l'Eglise;* — celui *de la Pudicité*.

Les *Lettres* de saint Cyprien; — son traité *de Lapsis*.

Lettre de saint Pacien *à Sempronien, contre les Novatiens*.

Saint Ambroise : *De la Pénitence*.

La dernière des cinquante *Homélies* de saint Augustin; — son sermon XXXII, *De verbis Apostoli*, sur la prière pour les morts; — son livre *de Curâ pro mortuis agendâ*. — Voyez aussi l'*Enchiridion*, *sur la nature de l'âme;* — ses derniers livres *de la Trinité*, savoir les IXe, Xe, etc.

ÉGLISE.

Les livres de saint Cyprien : *De l'Unité de l'Eglise;* — sa *Lettre à Antonien*.

Le livre de saint Augustin : *De l'unité de l'Eglise;* — sa *Lettre* CLXIIe, et celles *sur les Donatistes*.

Les *Lettres* de saint Ignace *pour l'autorité épiscopale*.

La plupart de celles de saint Cyprien sur le même sujet; et *pour le gouvernement ecclésiastique*, particulièrement celles qu'il a écrites au pape saint Corneille, à Florentius Puppiénus, etc., *sur l'autorité du témoignage des Apôtres*.

Saint Jean Chrysostôme : sa Ire homélie *sur saint Matthieu;* — les deux Ires *sur saint Jean;* — les IVe et Ve *sur la Ire aux Corinthiens*, I, 26, sur ces mots : *Non multi nobiles;* — *sur la Force de la tradition et l'autorité des décisions de l'Eglise*.

Saint Irénée, livre IIIe *contre les Hérésies*.

Tertullien : *Des Prescriptions*.

Vincent de Lérins : *sur la forme des jugements ecclésiastiques;* — les Ires *Actions du Concile de*

Chalcédoine; — les *Actes du Ve Concile, du VIe et du VIIe.*

MORALE.

Apologétiques de saint Justin, d'Athénagoras, de Tertullien, où l'on voit les mœurs des chrétiens.
Le *Pédagogue* de saint Clément Alexandrin.
Les *Morales* et les *Ascétiques* de saint Basile.
Le IVe livre de saint Augustin, *De la Doctrine chrétienne.*

CONTROVERSE CONTRE LES JUIFS.

Dialogue de saint Justin avec *Tryphon.*

BIBLIOTHECÆ ORDINANDÆ SERIES

1. Loco libri in-fol.; 2. Loco libri in-4; 3. Loco libri in-8 et minores.

In unâquâque classe hic ordo servatur.

Biblia et Bibliorum Interpretes.
Patres . . . . . { Græci. Latini.
Theologi . . . . { scolastici. morales. polemici.
Prædicatores.
Jus . . . . . { canonicum. civile. gallicum. externum.
Pihlosophi.
Oratores.
Poetæ.
Philologi.
Grammatici.
Historia . . . . . { ecclesiastica. græca. romana. bysantina, gallica. externa.
Chronologi, seu Historiæ universales.
Geographi.

QUESTIONS PARTICULIÈRES.

DE OBJECTO ORATIONIS.

Quid imprimis postulandum? An bona temporalia petenda sint, et quomodo? Oratio est singulis operibus et consiliis, etiam de rebus temporalibus, præmittenda.

DE DIVISIONE ORATIONIS.

In privatam et publicam. Quæ sint publicæ orationes? De supplicationibus et litaniis, seu processionibus publicis. An legitime pro coercendis imbribus, ariditate depellendâ, procurandâ segetum felicitate et maturitate indicantur?

In vocalem et mentalem. Vocalis, unde desumenda? An ex sacris Scripturis? Mentalis orationis methodus hodierna, an cognita Patribus antiquis? Mentalis orationis, si bene fiat, utilitas. Methodus ejusdem legitima. De orationis tempore. An sit orandum semper, et quomodo orationis tempora consideranda?

Orationes breves et ardentes frequentesque, quam utiles. Orationis efficacia. Cur Deus tandiù effectum orationum differat? An Deus velit ut oremus, quod tamen daturus non est? An orationes pro aliis exaudiantur minùs quàm quas pro nobis ipsis fundimus? An peccatores Deus nunquam audiat? Orationis subjectum seu materies. Quæ debeat esse frequens orationis materies, hæc est : miseria propria, proximi miseria, Ecclesiæ mala, beneficia Dei, Christi mysteria, Scriptura sacra. De gradibus orationis, raptu, extasi.

DE ORATIONE DOMINICA IN SPECIE.

An omnia quæ legitime peti possunt contineat? An omnia pietatis officia complectatur? De præfatione. De Ia petitione; de IIa, IIIa, IVa, Va. An debita temporalia debitoribus remitti debeant? VIa : Quo sensu Deus inducere in tentationem dicatur? De VIIa petitione.

NOVISSIMA HOMINIS. — MORS.

Mors. Necessitas ineluctabilis, et incertitudo ejus. Meditatio mortis. Quæ sit optima ad mortem præparatio, nempe vita christiana. Liberavit nos Evangelium a timore mortis. Homini vere christiano solvenda est vita, optanda est mors. Cur tantoperè mors timeatur ab amatoribus vitæ? De timore etiam bonorum. Mors justi, impii, serò pœnitentis, tepidi et negligentis. Mors subita.

DE MORBO QUO IMPELLIMUR IN MORTEM.

Quis sit morborum usus legitimus? Quomodo se gerere debeant medici, cognati, pastores circa ægrotantes, initio morbi? Quâ ratione hortandi sint morituri?

An in morbis acutissimis ejulatus et impatientiæ quidem motus ægris imputentur? De sepulturâ et sepulcro. Æqualitas omnium in sepulcris. Quantum horreant amatores vitæ tenebras et ignominiam sepulcri, cum ipsi ad inferorum tenebras ignemque vix tantum advertant. De ritu Gentilium quo mortuos comburebant. Ubi et de ridiculâ apotheosi principum romanorum. Cur olim Hebræi olim et etiam Christiani maluerint terræ corpora sua commendare! Olim sepulcra extra urbes erant. An liceret primis temporibus in ecclesiâ quemquam sepelire? De condimentis corporum defunctorum. De conservatione cadaverum in lectulis apud Ægyptios et Constantinopolitanos, etiam sub religione christianâ. — *Vide* cætera quæ ad cœmeteria pertinent alibi tractata.

De luctu et funere mortuorum. De luctu Gentilium. De luctu et planctu Judæorum. An liceat viro christiano mortuum lugere, et quâ moderatione? An liceat pullâ et atrâ veste dolorem suum publice per annum vel menses aliquot testari? Quid sentiendum de pompâ funebri sæculari? De reli-

giosâ pompâ funebri, hymnis, lampadibus, cleri et monachorum comitatu, thuris odorum crematione aliisque piis ritibus in funere defunctorum fidelium observatis. Quid de stemmatibus, atris parietum et altarium indumentis, lampadum pyramidibus? An hæc christianam pietatem oleant? Quid de epitaphiis, statuis, obeliscis, mausoleis apud christianos? An hæc in ecclesiis tolerari debeant? An pro majori ambientium pecuniâ, mumerosior clerus, pretiosiores vestes, augustior supellex argentea adhiberi possint? Quid de pulsatione campanarum pro divite aliquo mortuo, ne leviter pulsatis iisdem pro inope quidem, sed sancto viro?

DE RESURRECTIONE MORTUORUM.

An sint omnes resurrecturi è tumulis? Quid fiet de iis vivis, quorum tempore judicium continget? Quid intelligendum his Symboli verbis : *Vivos et mortuos?* Argumenta resurrectionis. An resurrectio etiam impiorum per Christi virtutem et merita contingat? De conditione impiorum post resurrectionem. An eadem omnino caro, quæ nunc est, resurrectura sit?

JUDICIUM.

Judicii ultimi necessitas signa. Terribilis apparatus. Consternatio impiorum. Bonorum, et præcipuè pauperum exultatio. Judicis majestas, æquitas, severitas, potestas. Quæ causa tremoris virtutum cœlestium? An omnia et singula, licet occultissima, hâc die singulis et omnibus manifestanda sint? An gravatis mole peccatorum impiis et terræ hærentibus, obviam Christo in aera ituri sint justi? Quid sentiendum de loco et tempore judicii? Quomodo Apostoli sessuri sint cum Christo judices? Quomodo ii qui bona temporalia dimiserunt? Quomodo Tyrii, cives Sodomorum, Regina Austri in judicium surrecturi sint contra Judæos et Christianos? An graviores post judicium pœnæ dæmonum et damnatorum futuræ sint? An lætiores et felicires beati? Judicii privati non magnum à publico discrimen.

IGNIS PURGATORIUS.

An sit? Qualis? Ubi? Quanto tempore igne illo justi expientur? An orationes fidelium, sacrificium missæ, largitiones in pauperes maturius eorum purgationem accelerent? Indulgentiæ, an ad mortuos extendantur? An certa indulgentiarum et piorum operum destinatio, semper apud Deum rata sit? Quid sentiendum de apparitionibus illis vulgatissimis animarum in igne purgatorio æstuantium?

ÆTERNITAS.

Vel beata vel misera. An medius sit aliquis status felicitatem inter et cruciatus infantibus absque baptismo decedentibus præparatos? quid sentiendum de loco Patriarcharum ante adventum Christi? Quid de sinu Abrahæ? Æternitatis immensum pondus et pretium. Nihil præter æternitatem attentione et æstimatione dignum. Tempus est æternitatis pretium. Temporis abusus irreparabilis. Vitæ brevissimæ et pretiosissimæ in nugis consumptio. Æternitas nullo claudenda fine, quantùm ad bonum vel quantùm ad malum.

VITA ÆTERNA. — PARADISUS.

Sanctorum in vitâ æternâ cumulatissima beatitudo. In hanc nihil polluti aut inquinati ingredietur. Vitæ æternæ, sub nomine *Cœlestis Jerusalem*, magnifica descriptio in Scripturis. An sint quædam vestibula, in quibus animæ justorum ad judicium usque detineantur? Pax illius civitatis. Unio, charitas, imo unitas civium ejus, hymni et laudes quibus civitas illa resonat. Occupatio sanctissime otiosa beatorum. Gratiarum actio continua et sine fatigatione, delectatio jucundissima sine fastidio.

INFERI.

Calamitas illius loci : Quantus horror et quanta confusio illic! Mortis secundæ quam funestus interitus.! Stridor dentium. Vermis nunquam moriturus. Fletus inutilis. Tenebræ exteriores. Vincula et compedes. Desperatio. Furoris divini et potentiæ divinæ in miseros illos diluvium. Ignis gehennæ quam intolerabilis cruciatus! Diaboli et satellitum ejus rabies. Blasphemiarum horribile solatium. Immensi beatitudinis desiderii frustratio. Justæ Dei sententiæ et vilissimæ rei, proter quam in hanc miseriam venerunt, intolerabilis conspectus. Creaturarum omnium contra ipsos conjuratio. Beatorum, et cum viverent et nunc post mortem, suo cum statu comparatio. Omnium, contra quam speraverant et existimaverant, in aliâ vitâ inventio. Nulla, ne exigua quidem, consolationis stilla. Corporis et animæ intestinum odium, et optata inutiliter separatio. An diabolo et damnatis expectanda sit aliquando rerum conversio?

DUÆ VIÆ QUIBUS AD VITAM VEL AD MORTEM ITUR.

Via augusta Christi. Pauci per illam gradiuntur. Vis inferenda sibi est. Nemo cum Christo vitam ingreditur, nisi vestigia ejus secutus. Vitæ christianæ exarata effigies. Via lata. Multi eam calcant. Aperta est, facilis et prona. Cæcitas per illam gradientium et stultitia. Quam luctuosum tot christianos vivere vitâ Gentium, ac ne vivere quidem vitâ Judæorum!

DE DUABUS CIVITATIBUS.

Via augusta ducit ad Jerusalem et lata ad Babylonem. Duarum civitatum regnorumque in illis duorum descriptio. Societas justorum, caput ipsorum Christus. Societas malorum, caput eorum diabolus. Societas malorum, mundus est. Mundi fallacia. Mundi caducitas. Mundi nugæ et fascinatio. Mundi excommunicatio et reprobatio. Mundi crudelitas erga dilectores suos. Mundi publica et sine hypocrisi contra Christum conjuratio. Mundi et amatorum ejus interitus et ruina. Mundus sive mundi amor in solitudines etiam remotissimas aditum sibi facit. Quam injuriosa Christo, multorum Christum inter et mundum fluctuatio! Summo odio fugiendus est mundus, puræque manus servandæ ab hoc sæculo nequam. Facilis post bellum cum mundo reconciliatio. Plena periculis cum mundo conversatio. Mundi et Christi impiè et frustrà tentata concordia. Mundum crucifigere quidem, et mundo crucifigi paucissimi nolunt. Contemptus mundi necessarius et præscriptus. Gratis colitur mundus : solus Deus gratis non colitur : nec ta-

men colitur. Ex mundi dilectoribus plerique turpem hunc, fallacem et iniquum norunt, nec tamen ab eo deficiunt. Misericordia Dei est maxima, cum repellit aliquos mundus; amarent certè si blandiretur. Quid sentiendum de iis qui à mundo repulsam passi, nunc demum de salute cogitant? Mundus nihil è christianâ veritate æmulatur. E mundo in Evangelium multi multa comportant. De scientiâ aut usu mundi, ut aiunt, quid sentiendum? An necessaria, an petenda ex aliis fontibus quàm Scripturis? An urbanitas et suavitas illa morum, quam mundus amat, conscientiis dirigendis et ministerio aliquid conducat?

ORDRE DES MATIÈRES

Traitées dans la troisième partie de la Somme de Saint Thomas.

DE INCARNATIONE CHRISTI.

DE EJUS NECESSITATE.

An si Adam non peccasset, incarnatio contigisset? An sine Christi incarnatione prævisâ, Deus ad creationem mundi adduci non potuisset? Collatio primi Adam cum secundo. An congruens fuerit ut statim post hominis lapsum Christus nasceretur? Cur in plenitudine temporum? Quid illa temporum plenitudo?

DE UNIONE VERBI CUM HUMANA NATURA.

Ac 1° *de ipsâ unione.* — An fuerit accidentaria et moralis solum? An illam merita quædam saltem præcognita præcesserint? An fuerit confusio et permixtio naturarum?

2° *De unione ex parte unientis.* — An è tribus divinis personis commodius et congruentius fuerit, ut Verbum carnem susciperet?

3° *De unione secundum naturam unitam.* — An assumpta natura humana personam humanam retinuerit vel habuerit? Quid sit persona humana? An immutatione vel potiùs adjectione humana natura personæ in Christo dignitatem non habeat? An humanitas in divinitatem commutata?

4° *De unione secundum partes naturæ humanæ.* — An verum corpus Christus assumpserit? An corpus nostris simile? An cum carne animam? An mentem vel intellectum?

DE ASSUMPTIS CUM NATURA HUMANA QUIBUSDAM DOTIBUS QUÆ IPSAM PERFICIANT.

De justitiâ animæ Christi. An propria et inhærens? An fides in illo? An spes? An plenitudinem gratiæ acceperit? An hæc plenitudo infinita sit?

DE GRATIA CHRISTI UT EST CAPUT ECCLESIÆ.

Caput est Ecclesiæ. An omnium hominum? An angelorum? Christi perpetuus in suos influxus. Necessitas unionis cum Christo ut capite.

DE SCIENTIA CHRISTI.

An Christi anima divinam naturam comprehendat? An omnia in Verbo etiam infinita intelligat? An scientiam beatam et scientiam infusam Patres in Christo distinguant? An experimentalem scientiam habuerit? An in illâ progressum fecerit? An ultimi judicii diem ignoraverit?

De assumptis cum naturâ humanâ quibusdam defectibus corporis, fame et siti, fatigatione infirmitatibusque aliis. Cur illis subjacere voluerit? An morbos susceperit?

DE DEFECTIBUS ANIMÆ.

An fuerit in Christo ignorantia? An dolor et passio? An tristitia, timor, ira, admiratio? An summa beatitudo cum hujusmodi rebus conciliari potuerit? Similitudine carnis peccati non peccatum assumpsit. Nulla fuit in Christo peccati originalis labes et concupiscentiæ pugna, quia conceptus ex Virgine.

DE HIS QUÆ UNIONEM CONSEQUUNTUR.

Communicatio idiomatum. Propositionum quarumdam de Christo veritas aut falsitas. De veritate Christi. Non sunt duo filii, sed unus. Non duo Christi, sed unus. Non Deus est homo, sed Deus in homine.

De unitate voluntatis. An sit in Christo voluntas humana distincta à voluntate Verbi? An illa huic fuerit omnino conformis? An plures in eo fuerint voluntates humanæ, id est diversi affectus circa rem eamdem, verbi gratiâ, mortem?

DE LIBERO CHRISTI ARBITRIO.

An libertatem cum obedientiâ servaverit? Quæ et qualis ejus libertas?

DE UNITATE OPERATIONIS CHRISTI.

An fuerit in illo unica operatio, ex divinitate et humanitate? An plures et cuique naturæ propriæ?

DE HIS QUÆ CHRISTO, UT PATRI SUBJICITUR, CONVENIUNT.

An sit subjectus Patri?

DE ORATIONE CHRISTI.

An Patrem pro se ipso oraverit? An pro omnibus planè hominibus? An oratio Christi sit exaudita? An in cœlis semper oret? An oratio ejus determinet voluntatem ejus generalem, ut hos vel illos adjuvet, hæc vel illa faciat? Christus pernoctans in oratione Dei. Dignitas orationis Christi.

DE SACERDOTIO CHRISTI.

Summus est sacerdos Patris. Sacerdos ipse et hostia, et ignis, et altare, ipse et suscipiens hostiam suam. De effectu hujus sacerdotii. De æternitate ejus. De discrimine à sacerdotio Aaronis. De abrogatione sacerdotii antiqui.

DE ADOPTIONE CHRISTI.

An sit vel dici possit filius adoptivus? Christianorum adoptio : fratres sunt Christi.

DE PRÆDESTINATIONE CHRISTI.

An sit prædestinatus? An ex prævisis bonis ejus operibus aut meritis? An ejus prædestinatio

sit exemplar nostræ? An sit nostræ principum et causa?

DE MEDIATIONE CHRISTI.

Discrimen mediatoris Moysis à mediatore Christo. Officia mediatoris.

DE MYSTERIIS CHRISTI JAM ACTIS, IN COMMUNI.

Cur Ecclesia mysteria Christi quotannis celebret? De Christi mysteriorum piâ recordatione et meditatione. De Christi mysteriorum gratiâ et virtute. De eorumdem spirituali sensu. De ipsorum consistentiâ et quasi perpetuitate. De vitæ Christi interioris et absconditæ mysteriis. De usu vitæ Christi, hoc est, piâ occupatione circa Christum.

DE IISDEM MYSTERIIS SINGILLATIM.

AC PRIMO DE CONCEPTIONE QUANTUM AD MATERIAM.

An corpus Christi sumptum ex carne Adami? An ex genere David, ubi de Christi genealogiâ? An vere ex muliere, et quibus de causis nasci Christum de muliere oportuerit? An decimatus fuerit, sicut et Levi, in patris Abrahæ lumbis, et à Melchisedec benedictus?

DE CONCEPTIONE QUANTUM AD PRINCIPIUM.

Quid intelligendum his verbis : *Conceptus est de Spiritu Sancto?* An Spiritus Sanctus pater sit Christi?

DE CONCEPTIONE QUANTUM AD PERFECTIONEM.

Christus primo conceptionis instanti, mente et sapientiâ et libertate plenissime præditus. An eo momento comprehensor?

QUANTUM AD SUBJECTUM SIVE BEATISSIMAM VIRGINEM AC PRIMO DE SANCTIFICATIONE MARIÆ.

An concepta sine originali labe? An saltem ante nativitatem sanctificata? An sine cupiditate vel concupiscentiæ fomite vixerit? Quæ sit plenitudo et eminentia sanctitatis Mariæ?

DE SACRA EJUS VIRGINITATE.

Integerrima fuit virgo, et ante partum et post. An virginitatis votum emiserit? Fœcunditas virginitatis in Mariâ, matrumque et virginum junctâ felicitate. Virginitatis sublimitas et exemplar, quoad mentem animumque, in Virgine Deiparâ.

DE EJUS DESPONSATIONE.

An natus conceptusque Christus de virgine sub viro et desponsatâ? An societas Mariæ et Joseph verum conjugium fuerit? Privilegia beatissimi Joseph. An virginitatem semper coluerit?

DE NATIVITATE CHRISTI.

Hujus nativitatis in membris infantilibus humilitas, ejusdem circumstantiæ singularem doctrinam et pietatem spirant. Duplex Christi nativitas. An Virgo, mater ejus, Dei mater sit?

DE MANIFESTATIONE CHRISTI.

Cur primùm nuntiatus pastoribus? Cur deinde magis? Quæ magorum patria et dignitas! Stellæ magorum ducis mysteria.

DE LEGALIBUS CIRCA JESUM INFANTEM IMPLETIS.

Circumcisionis Christi causæ, mysteria, virtus. De novissimo nomine Jesu. Oblatus Patri Christus in templo et redemptus. Purgata secundum legis consuetudinem Virgo et mater.

DE INFANTIA SALVATORIS.

Ejus, cum esset annorum duodecim, in Jerusalem quasi delitescentia, hujusque mysterii causæ. Inter doctores repertus. Parentibus subditus. Cur tot annos otio silentioque dederit? Cur maximam vitæ suæ partem ignorari voluerit? De opere servili, veste cultuque ejus. An egregia forma conspicuus esset.

DE PRÆCURSORE EJUS.

Nativitas Joannis ejusque prodigia. Desertum, silentium, sanctitas, pœnitentiæ exemplum et tuba. Cur ab illo nullum patratum signum? Carcer ejus, mors. Cur, dùm viveret ac etiam post mortem, pro Christo à multis habitus?

DE BAPTISMO CHRISTI PER JOANNEM.

Cur inter peccatores baptismo, illoque inefficaci, tingi voluerit? Hujus baptismi circumstantiæ earumque mysteria.

DE CONVERSATIONE CHRISTI.

Cur non in solitudinem, sicut et Joannes, pervenerit? Cur duram ac singularem abstinentiam non coluerit? Cur humile abjectumque vitæ genus, non sublime et nobile, amplexus sit?

DE TENTATIONE CHRISTI.

An sæpe dæmonis tentationes pati voluerit? Cur in desertum à baptismo secesserit? Cur illic tentatus? Quibus tentatus est, iisdem et nos tentamur? An translatio Christi in montem ac templum sensu et imaginatione, non vera fuerit?

DE DOCTRINA CHRISTI.

Evangelizabat pauperes. Vicos et castella pedestris circuibat. Vitia sacerdotum et pharisæorum asperius insectabatur. Ad oves tantùm Israeliticas missus : quid ita? Modus quo res divinas edisserebat, simplex et captui rudiorum attemperatus. *Cœpit facere et docere.*

DE MIRACULIS CHRISTI IN GENERE.

Miraculorum necessitas. Miraculorum Christi interior sensus et mysteria. Miraculis divinitatem suam non solum, sed doctrinam præcipuè probavit. Miraculis adversarios suos adeo non flexit et emollivit, ut ferociores potiùs effecerit.

DE SINGULIS CHRISTI MIRACULIS SEORSIM.

DE AQUA VINUM FACTA, ETC., DE TRANSFIGURATIONE CHRISTI.

De passione Christi.

Oportuit Christum pati. Hujus passionis causæ et convenientiæ. Proditio Judæ. Oratio. Sudor

sanguinis. Agonia. Negatio Petri. Omnium discipulorum fuga et desertio. Probra et contumeliæ quibus quasi saturatus est. Corona spinea; purpura, arundo, quibus ut ridiculus rex dehonestatus est. Irrisa ab Herode sapientia ejus. Flagellationis crudele et infame supplicium. Impia innocentis condemnatio. Suffixio ejus in cruce. Cur dirum illud mortis genus præ cæteris a Deo electum? Crucis amor et desiderium in Christo. Crucis amor vel certe tolerantia necessaria christianis. Cum latronibus crucifixus, hujusque rei mysteria. Alterius latronis conversio stupenda. Ab ipso Patre suo desertus. Quæ fuerit ista desertio? An turbata doloribus tantis vel fiducia ejus, vel felicitas? Sitis ejus. Oratio pro ipsis a quibus crucifigebatur. Clamor et lacrymæ, quibus sacrificium suum consummavit.

DE CAUSA PASSIONIS CHRISTI.

Oblatus est quia ipse voluit. Obediens fuit usque ad mortem crucis. Jubente Patre, mortuus. Quomodo? Manus omnium contra eum. Peccatores omnes Christi interfectores. Cur Gentes atque Judæi in mortem Christi convenerint? An ignorantes eum occiderint?

DE EFFECTIBUS PASSIONIS CHRISTI.

Abolitio chirographi quod erat contrarium nobis, id est, antiqui Testamenti cujus maledicto tenebamur. Destructio veteris hominis, et ejus cruci affixio. Reconciliatio Dei cum hominibus, et facta omnium Ecclesiæ membrorum pax et unio in uno corpore Christi Domini. Redemptio ex principe tenebrarum. Liberatio a peccato et morte, cujus est stimulus. Januæ cœli apertæ per ingressum summi sacerdotis, rupto carnis suæ velo. Justitiæ divinæ cumulatissime satisfactum. Infinitorum filiorum, mortificato frumenti grano, posteritas, sive Ecclesiæ nativitas et fœcunditas.

DE VULNERIBUS CHRISTI.

Vulnerum istorum causæ et mysteria. E vulnere lateris exivit Ecclesia, cum mysteriis aquæ et sanguinis quibus abluitur et pascitur. Vulnerum servata post resurrectionem vestigia profunda : cur ita factum? Animarum innocentium et pœnitentium in illis vulneribus secura et suavis habitatio.

DE MORTE CHRISTI.

Mortis Christi efficacia. Christus semel mortuus, jam non moritur. Nec expectanda est peccatoribus Christi mors altera. Jam non relinquitur pro peccatis hostia post sanguinis et mortis Christi contemptum. Mortem Christi quisque sibi imputare debet. Mors Christi, sacrificia omnium, quibus varie figurabatur, implevit, et implendo delevit.

DE SEPULTURA CHRISTI.

Sepulturæ Christi circumstantiæ, mysteria crucis adhuc efficacis.

DE DESCENSU CHRISTI AD INFEROS.

Quid in hoc articulo credendum proponat Ecclesia? An iis qui tempore diluvii fuerant increduli manifestaverit se Christus, atque pœnitentes secum adduxerit? Summa Patrum antiquorum expectatio, et tunc summa lætitia. Triumphus Christi in inferis et tyranni spoliatio, liberatique, quos ille detinebat, captivi.

DE RESURRECTIONE CHRISTI.

Resurrectionis Christi virtus et efficacia. Novi hominis et novæ creaturæ per Christi resurrectionem creatio. Resurrectionis ejus invicta argumenta. Fides christianorum, resurrectio Christi. Si Christus non resurrexit, adhuc sumus in peccatis nostris. Apparitiones Christi. Institutio discipulorum, et in ipsis totius Ecclesiæ eruditio, per quadraginta Christi a mortuis redivivi dies.

DE ASCENSIONE CHRISTI.

Ascendit ut locum suis præparet. Cum Christo jam ascendimus. Cur ereptus e nostro conspectu Christus Dominus? Ecclesiæ viduatæ gemitus et fides Christo hic in terris peregrinamur. Esse cum Christo multo melius est.

DE SESSIONE CHRISTI AD DEXTERAM PATRIS.

Quid significent *sessio* et *dextera?* De potentiâ Christi et interpellatione ejus ad Patrem pro nobis.

DE JUDICIARIA EJUS POSTESTATE.

Quia judicatus iniquè, justè omnium constitutus judex. De subjectione omnium sub imperio Christi. De traditione regni et imperii Deo Patri per Christum. Christus erit omnia in omnibus.

DE ECCLESIA.

Quam Christus fundavit regitque in finem usque sæculi et quæ regnum ejus æternum futura est[1].

Ecclesiæ primordia infirma, sed incrementa stupenda. E monte Sion et Synogoga profluxit. De catholicæ Ecclesiæ cognomine. Quid sit Ecclesia catholica? Ejus notæ. Antiquitas. Universalitas. Visibilitas. Successio ab apostolis non interrupta. Indefectibilitas. Integra fidei doctrinæque christianæ custodia. Præceptorum et consiliorum Christi visibilis et constans observantia. Miraculorum auctoritas et usus nunquam deficiens.

DE PROPRIETATIBUS ECCLESIÆ.

Unitate, infallibilitate, auctoritate, sanctitate.

DE UNITATE.

Ecclesia est una. Neccessitas communionis in unitate Ecclesiæ. Unitas interior Ecclesiæ, sive pax inter Ecclesiæ ministros et filios. Ubi de communione sanctorum. Unitatis hujus vincula. Unitas exterior, sive separatio ab omni societate, vel hæretica vel schismatica. De schismate. Nullæ esse possunt schismatis legitimæ causæ. Schisma, quantum scelus et malum. In schismate, ne martyrium quidem utile est. Schismaticorum adversus Ecclesiam catholicam odium et calumniæ.

1 La suite n'est pas selon le choix de saint Thomas, mais du P. Duguet même (*note de l'abbé Ledieu*).

DE INFALLIBILITATE ECCLESIÆ.

Ejus proprietatis demonstratio. An Ecclesiæ cuidam singulari promissa infallibilitas? An hujus Ecclesiæ singularis singulari episcopo promissa illa infallibilitas? An sit Ecclesiæ in quæstionum de facto solutione infallibilis? An subscriptiones pro facto non revelato, sub sacramenti religione, cum diris imprecationibus exigendæ sint?

DE AUCTORITATE ECCLESIÆ.

Auctoritas Ecclesiæ miraculis, martyrum sanguine, Patrum scriptis, solidè confirmata. Causa præcipua, propter quam Ecclesiæ tantam auctoritatem contulit Deus, fuit salus populorum et infirmorum, ut haberent cui crederent.

Ecclesiæ circa doctrinam aut mores aliquid proponenti, statim credendum est. Si repellatur ejus auctoritas, nihil jam certum immotumque erit.

DE ECCLESIÆ SANCTITATE.

An Ecclesia Christi sit tantum societas prædestinatorum vel justorum? An mali ministri et mali filii, qui non pertinent ad Columbam, pertineant ad Ecclesiam?

An nocere possit Ecclesiæ societas malorum, ejusque sanctitas illorum communione polluatur? An tolerantia malorum vel pravarum consuetudinum sit argumentum consensûs Ecclesiæ? An possit Ecclesia, quas laudavit disciplinæ suæ circa mores christianorum regulas, aliis temporibus eas damnare et repellere? Nulla extra sanctam Ecclesiam sincera sanctitas aut vera virtus.

DE FUNDAMENTIS ECCLESIÆ,

Scripturâ, Traditione, Conciliis et Patrum scriptis.

DE SCRIPTURA.

Scripturæ veritas, certitudo, antiquitas, necessitas. Ejus assidua lectio et meditatio. Eo legenda est spiritu, quo scripta est. In Scripturis quidquid necessarium, est, reperitur. Quod inutile aut noxium, non reperitur. Scripturæ comparatio cum philosophorum scriptis. Scripturæ inscrutabilis profunditas. Scripturæ simplicitas.

De interpretatione seu expositione scripturarum. Non pertinet Scripturæ interpretatio, nisi ad eam Ecclesiam cui commendata est. Multi sunt in Scripturis laqui propter superbos. Non est interpretanda proprio spiritu, sed ex constanti Patrum traditione. Omnes hæretici Scripturam jactant sibi favere, cum nullus habeat aut intelligat Scripturam, nisi catholicus. An admittendi sint hæretici ad publicum de Scripturis certamen?

De Scripturæ canonicæ ab adulterinâ seu apocryphâ separatione.

Ecclesiæ solius catholicæ judicium hoc est. An vitiosus admittatur circulus à catholicis, Scripturam Ecclesiæ auctoritate et Ecclesiam Scripturæ auctoritate demonstrantibus?

De Canone Hebræorum. De libris *Judith*, *Esther*, *Tobiæ*, quibusdam capitibus *Danielis*, *Esdræ*, *Machabæorum*, *Baruch*.

De novi Testamenti Scripturis, de quibus aliquando dubitatum.

De libris supposititiis et falsis, de mediis quibusdam et apocryphis.

De amissis prophetarum aliquot vel scriptorum sacrorum libris.

De calumniis et blasphemis quorumdam hæreticorum contra veteris Testamenti libros.

De Scripturæ integritate vel adulteratione.

An corrupta sint exemplaria hebraica? An Judæi de industriâ suos codices vitiaverint? An puriores sint codices græci septuagenorum interpretum?

Quid censendum de sinceritate aut corruptione novi Testamenti græce scripti? An emendati ad latinos codices, vel latini codices ad illius fidem emendandi sint? Hæreticorum in violandis Scripturis audacia. Antiquorum hâc de re sicut et nostrorum querelæ.

De versionibus Scripturarum.

An possit legitimè justasque ob causas Scriptura in linguam vernaculam transferri. De antiquâ Septuagenorum Interpretum translatione. An extet hodie? An fuerit universorum veteris Testamenti librorum facta a Septuagenis Interpretibus translatio? An tantum librorum legis? Illius versioni frequentes ab hebraico fonte differentiæ, quibus causis imputandæ, et quibus modis conciliandæ.

De Symmachi, Aquilæ, Theodotionis versionibus et aliis in tetraplis, hexaplis, octaplis Origenis. De Origenis operâ et studio in comparandis conferendisque Scripturæ versionibus græcis. De operâ et studio Martyris Luciani in emendandis Septuagenorum codicibus. De Hesychii circa idem argumentum labore.

De variis latinis versionibus ad græcam fidem exactis, temporibus Hieronymi et Augustini, et præsertim de Italicâ.

De hujus Italicæ lacerato corpore per Flaminium Nobilium nostris temporibus, hinc inde collectis partibus, restituto.

De emendatione versionis antiquæ per sanctum Hieronymum secundum Septuagenos Origenis. De nova translatione ad hebraicam veritatem ab illo factâ. De illius versionis in Ecclesiâ usu. De studio et opera ejusdem Hieronymi circa *Psalterium* emendandum, et de novo transferendum.

De restitutione et emendatione novi Testamenti latinè ad græca exemplaria, ejusdem operâ et labore.

De auctoritate versionis Vulgatæ. Quo sensu sit authentica? An abrogata fides fontibus et originibus sacris.

De recentioribus heterodoxorum versionibus latinis aut vernaculis.

De catholicorum versionibus novis. Ubi de Bibliorum editionibus. An possit nostro sæculo fidelior et sincerior translatio fieri, Hieronymi vel Septuagenorum Interpretum versione?

De Scripturæ usu.

Scripturæ usus in theologicis quæstionibus. In alendis et exhortandis populis. In decidendis morum dubiis causis et ambagibus, in disciplinæ tuendis legibus.

DE TRADITIONE.

Traditionis auctoritas. Necessitas. Traditionis rei disciplinæ et morum, a traditione doctrinæ et rei speculativæ discrimen. Notas et characteres traditionis rei disciplinæ optime Vincentius observavit. Et quæ sint eæ notæ singillatim!

Consuetudinis ab universâ Ecclesiâ religiose observatæ auctoritas. Adversus christianas traditiones hæreticorum cavillationes.

Traditio et Scriptura, duæ Ecclesiæ faces.

In conciliis ex duplici illo fonte semper doctrinæ veritas petita. Ubi Scriptura et Traditio silent, Ecclesia etiam ipsa silet.

DE CONCILIIS ŒCUMENICIS.

De legitimis conciliorum generalium causis. De convocatione illorum legitima. An ad Pontificem romanum e jure antiquo pertineat? De publicis ad episcopos convocandos litteris. An episcopi convocati statim parere debeant, et semper paruerint? De sumptibus episcopis in viâ et in urbe suppeditatis a principe.

De ordine in conciliis.

An omnibus œcumenicis conciliis præfuerit romanus Pontifex, per se vel per legatos? Quo ordine sedes patriarcharum dispositæ fuerint in conciliis? An servatus inter inferiores metropolitas et cæteros episcopos certus aliquis ordo? De throno cui impositum erat sacrum Evangelii volumen. De loco et sede imperatorum, cum aderant. De loco magistratuum et judicium, eorum nomine, concilii turbas sedantium.

De modo quo tractabantur res in concilio.

De exceptoribus et notariis omnia scribentibus. Omnia publicè agitabantur. Varii quibus suffragia postulabantur et dabantur modi. De clamoribus et tumultu episcoporum in conciliis, uno quasi impetu sententiam dicentium. An aliquis in postulandis et dandis suffragiis servaretur ordo? Ipsi semper accersebantur rei, et plena defendendi se suosque errores dabatur potestas.

De libertate conciliorum.

Sine libertate concilium plane nullum est.

Quæ sit libertas necessaria? An concilium esse possit sine partium studiis, animorum odiis, dolisque et artibus quorumdam episcoporum?

An hæretici contra se coactum, eo nomine unquam repudiaverint, vel repudiantes auditi ferint, quod non pari numero cum episcopis judicibus sederent, aut essent episcopis sententiæ contrariæ?

De conciliorum generalium auctoritate. An errare possint legitime deliberantes omnium Ecclesiarum episcopi? An necessaria sit romani Pontificis in concilio præsentia, vel ejus legatorum, aut certe confirmatio rerum gestarum ab illo postulanda sit? An abrogare possit romanus Pontifex, quæ in concilio generali decreta sunt? Ubi de quæstione, an inferior concilio vel superior sit?

De conciliorum generalium numero.

Quot numerent Græci? Quot ipsi numeremus? Ubi de variis hâc de re theologorum sententiis.

De sacris canonibus in conciliis generalibus vel conditis vel probatis.

Ipsorum auctoritas. An solâ desuetudine antiquari et aboleri possint? An jus posterius sit antiquo melius, aut non minus legitimum? Distinctio duplicis juris : usurpatione unum, constitutionibus et legibus liberis aliud constituitur.

De renovatione antiquorum canonum.

De dispensatione à sacris canonibus aut decretis. Legitimæ dispensationis conditiones. Ad quem spectet dispensationis concessio? Dispensatio vel œconomia sanctorum aliquot Patrum et conciliorum in re etiam doctrinæ.

DE PATRUM SCRIPTIS PATRUMQUE AUCTORITAS, UBI SUNT UNANIMES.

Patribus diversa sentientibus, quâ ratione alii sint aliis præferendi? Patrum de moribus et vitâ christianâ tractantium, adhuc auctoritas major quam cum rebus theologicis disserunt. Patres assidue legendi et versandi, sed cum discipuli docilitate, non judicis supercilio, et ut sequamur, non ut sequantur. Patrum apud hæreticos contemptus, contra ipsorum synagogas evidens præjudicium.

Patrum in exponendis Scripturis succus et pietas, ariditas e contrario hæreticis et curiosa tantum venantibus. E Patribus antiquis, alii philosophiæ nimium addicti, interiora Evangelii non altius penetrarunt; sed alii in scholis christianis primum eruditi, purè et dilucidè de gravibus religionis articulis disseruerunt.

DE SACRAMENTIS,

Quibus sanctificatur et in finem usque conservatur Ecclesia.

DE SACRAMENTIS IN GENERE.

Quid sacramentum? Discrimen sacramentorum novæ legis à sacramentis antiquæ. Quomodo efficacia sint sacramenta nostra? Ecclesiæ preces et gemitus sacramentis virtutem conferunt. Cur Deus sacramentis et signis tegi spiritualia voluerit? Erorres hæreticorum circa naturam et efficaciam sacramentorum. De numero sacramentorum. Hæreticorum hâc de re somnia, fides catholica. De ministro sacramentorum. Malus sit aut probus minister, eadem est sacramenti vis et efficacia.

Intentio ministri necessaria. Quænam est? De charactere quorumdam sacramentorum. An notus antiquis Patribus character ipse? Quid sit?

DE BAPTISMO.

De sacramento ipso, ejus naturâ, formâ, unitate, effectu; dilatione, comparatione cum circumcisione et cum baptismo Joannis, ejus necessitate; de baptismo parvulorum, adultorum; de susceptoribus, de ministro, de baptisteriis, de immersione aquæ.

DE BAPTISMO SECUNDUM SE.

Ejus nomina apud antiquos. Dignitas, mysteria, causæ. Ejus institutio, necessitas.

De materiâ baptismi. Quorumdam hæreticorum

circa materiam baptismi ineptiæ. De igne in baptismo. De observatis apud antiquos aquæ mysteriis et figuris.

De formâ seu invocatione personarum Sanctæ Trinitatis. An apostoli baptismum in solo Christi nomine contulerint? Quinam ex hæreticis formam baptismi corruperint?

DE BAPTISMI UNITATE.

An sit unus et idem baptismus in Ecclesiâ et in hæreticorum aut schismaticorum conventibus? An remissio peccatorum extra Ecclesiam baptismum comitetur? Iteratio baptismi in Ecclesiâ catholicâ suscepti, quantum scelus? Et qui ex hæreticis aut schismaticis illud tentaverint? Iterari alia sacramenta ab hæreticis collata tam nefas, quam ipsum baptismum iterari.

DE BAPTISMI EFFECTIBUS.

Plena peccatorum ac ipsius etiam pœnæ laxatio. Regeneratio ac totius hominis innovatio. Effectus baptismi ab effectu pœnitentiæ discrimen. Infantibus quid baptismus efficiat?

DE BAPTISMI IMMERSIONE.

Frequentata olim immersio, eaque trina vel unica. Immersionis et emersionis a divo Paulo et ab antiquis Patribus notata mysteria. Nudi viri et nudæ etiam mulieres in aquam demittebantur, Aliquid tamen utrosque pudoris causa retinuisse certum videtur. Seorsim a viris mulieres tingebantur.

DE BAPTISMI DIVISIONE.

Baptismus martyrii omnibus olim Patribus indubitatus. Baptismus voti et desiderii incertior. Quid de re istâ antiqui decreverint?

DE BAPTISMI MINISTRO.

Ad episcopos primo, ad omnes deinde spectat baptismi ministerium. De laico et de muliere dubitatum. De infideli res incertior. Solemnis et privati baptismi distinctio. An diaconi solemnis ministri fuerint?

DE BAPTISMI COMPARATIONE CUM CIRCUMCISIONE ET BAPTISMO JOANNIS.

An circumcisio peccati originalis delendi vim haberet? An habeat vim istam ex fide parentum? An baptismus Joannis peccatorum remissionem operaretur?

DE BAPTISMO PARVULORUM.

Ex traditione apostolica, ipsis innocentissimis (ut putantur) infantibus; absolute baptismus necessarius. Decedentibus absque baptismo, quis destinatus sit locus? De osculo parvulis recens natis impresso. Inquiritur an ceremoniæ observatæ in baptismo adultorum, in ipsorum quoque infantium baptismo observarentur.

DE BAPTISMO ADULTORUM, AC PRIMO DE DILATIONE BAPTISMI EJUSQUE CAUSIS ET EXEMPLIS.

Dilationem baptismi Patres improbant.

DE DISPOSITIONIBUS PRÆVIIS AD BAPTISMUM, AC PRIMO DE INTERIORIBUS.

Vitæ et morum conversio; ubi de concordiâ dispositionum baptizandi cum affectu baptismi, abdicatione injusti atque inhonesti officii ante baptismum.

DE DISPOSITIONIBUS EXTERIORIBUS.

Ubi de catechumenorum generibus et gradibus diversis. *Audientes* apud Latinos primi dicebantur, quibus verbum divinum audire fas erat aut in lectionibus, aut in concionibus episcoporum;

Christiani; quo ritu christianus aliquis efficiebatur?

Catechumeni, proprie dicti, qui à doctoribus erudiebantur et instituebantur. Ubi de catechesibus, doctoribus cathecumenorum, de sale catechumenorum docendique genere. Summâ curâ catechumenis præcipua christianæ religionis arcana occultabantur;

Competentes vel *electi*, nomen suum dabant episcopo, ut in numerum baptizandorum referrentur. Postulationis baptismi observati ritus. Variis exorcismis purgabantur. Exorcismorum antiquitas, causæ, ritus. Nuditas exorcizandorum, humiliatio, pavor. De tactu narium, aurium, oculorum et linguæ, ex sputo per presbyteros. Diabolo renuntiabant ad Occidentem versi, manibus erectis, discalceati et nudi. Hujus renuntiationis solemnitas et obligatio. Symbolum et Orationem dominicam edocebantur. Fidem profitebantur publicè. Hujus ritus observatæ circumstantiæ. Scrutiniis plurimis explorabantur. Oleo inungebantur ante baptismum. Variæ Ecclesiarum consuetudines. Variis pœnitentiæ laboribus ad baptismi gratiam præparabantur, vigiliis, humi cubationibus, jejuniis et observatione Quadragesimæ, abstinentiâ ab venere et balneis. Ante baptismum, sordes pœnitentiæ squalore contractas eluebant. Pedes ipsis episcopus abluebat, et lotos osculabatur.

DE SUSCEPTORIBUS.

Cur susceptores adhiberentur, causæ, eorumque officia. Masculi masculos, fœminas fœminæ suscipiebant. Unus unum, et una unam suscipiebat. Susceptorum cognatio cum suscepto et cum susceptore altero. De impositione nominis infantibus. An mutaretur adultis nomen? An susceptorum nomina baptizatis imponerentur?

DE IIS QUÆ BAPTISMUM CONSEQUEBANTUR.

De osculo baptizatorum. De unctione chrismatis a confirmatione distinctâ. De veste candidâ, ejus depositione, conservatione, mysteriis. Ubi de coronâ, calceis, velo mystico. De lacte, melle et vino. De cereis et lampadibus baptizatorum aliorumque manibus gestatis. De hymnis et exultatione cæterorum fidelium. De religione et castitate per octo dies. De concione episcopi ad neophytos. De anniversariâ baptismi solemnitate.

DE TEMPORE BAPTISMI. PASCHÆ ET PENTECOSTES SOLEMNIBUS. INFANTIUM AD HOS DIES DELATIONE. HORUM DIERUM MYSTERIIS.

De baptisteriis et de aquâ baptismali.

Baptisteria seorsim ab ecclesiis ædificabantur.

Eorum situs, forma, picturæ, dedicatio. In civitatibus solis primum erat et in singulis civitatibus unum duntaxat baptisterium; deindè in ecclesiis plebanis solùm, hoc est in vicis frequentiore populo et privilegiis insignibus. Baptismalis aquæ benedictio. Hujus benedictionis ritus et antiquitas.

DE CONFIRMATIONE.

An verum sacramentum? An solemnis quidam baptismi ritus? An impositio manuum, quâ utebantur apostoli in recens baptizatos, ob collationem doni linguarum, non propter justitiam et Spiritus Sancti infusionem adhiberetur?

DE CONFIRMATIONIS MATERIA.

An sola sit manuum impositio, an potius chrisma? An apud Occidentales impositione manuum, apud Orientales chrismatione, baptizati confirmarentur?

De impositione manuum in genere ad illustrandam quæstionem. An impositio manuum quæ hæretici ad fidem catholicam, aut schismatici ad unitatem reversi, apud Romanos et Africanos admittebantur, esset confirmatio? De chrismatis mixtione.

DE CONFIRMATIONIS FORMA.

An quædam esset antiquitus impositioni manuum juncta precatio apud Latinos, et quæ illa esset? An apud Græcos cæterosque Orientales cum chrismatione, simplex verborum formula, σφραγὶς, observaretur?

An oratio, ubi usu erat recepta, chrismationi præmitteretur, aut simul illam comitaretur? An omnes Ecclesiæ chrismatis per certas preces benedictionem observarent, et testari possit ex hoc capite, omnium Ecclesiarum in precibus aut formâ confirmationis consensus?

DE CONFIRMATIONIS MINISTRO.

An solus episcopus confirmationem conferre possit?

An sacerdotibus olim sacramentum hoc ministrare permissum sit, tum apud Græcos, tùm apud Latinos? Ubi de interpretatione canonis Arausicani. An chrismatis benedictio soli semper episcopo reservata sit?

DE CONFIRMATIONEM SUSCIPIENTE.

Ipsi olim infantes statim à baptismo confirmabantur idemque baptismi et confirmationis nexus circa adultos erat. Hujus ritûs causæ. Quas dispositiones exigat hoc sacramentum, cùm à baptismo seorsim suscipitur?

DE PARTIBUS UNCTIS IN CONFIRMATIONE.

An distinctio semper observata sit inter frontis et verticis unctionem? An solius frontis unctio olim apud veteres Latinos et Græcos usurpata sit?

DE ITERATIONE CONFIRMATIONIS.

An Ecclesiâ romana et africana unquam iteraverit? An Græcorum Ecclesiæ nonnullæque Latinorum posse iterari supposuerint?

DE EFFECTIBUS ET NECESSITATE.

Negligentia hujus sacramenti ex parte episcoporum, et ex parte fidelium, quam dolenda?

An danda esset confirmatio infantibus et adultis decedentibus? Quæ sit propria ejus efficacia et virtus? Ubi de plenitudine gratiæ christianæ et de constantiâ et fortudine in persecutionibus pro nomine christiano.

DE CONFIRMATIONIS RITIBUS.

Pace, alapâ, capitis ob reverentiam chrismatis obligatione, susceptorum usu, nominis additione aut mutatione.

DE EUCHARISTIA.

DE INSTITUTIONE EUCHARISTIÆ.

An Christus illam instituerit post celebratum Pascha, id est, agni comestionem? An teste Judâ proditore? Ubi inquiritur de communione Judæ. Observatæ hujus institutionis circumstantiæ, cum mysteriis ipsarum.

DE VERBIS DOMINI CONSECRATORIIS.

An intellecta ab apostolis sub figuræ sensu. An sensum illum figuratum verba pati possent? An similia sint multis Scripturæ textibus, qui figuralem sensum complectuntur, et tamen eodem modo effectiva videntur.

DE REALI PRÆSENTIA.

Omnium temporum et omnium christianorum hæc fuit fides. Observata in disciplinâ et praxi Ecclesiæ hujus fidei argumenta. Notatæ quorumdam auctorum sententiæ, quæ huic fidei adversari videntur. Eucharistiæ fides et doctrina ex traditione solâ discitur. Omnes schismaticorum sectæ, cum Ecclesiâ catholicâ, de reali Christi præsentiâ consentiunt. Circa introductas, loco absentiæ realis, de reali præsentiâ opiniones, hæreticorum somnia et contradictiones. Insensibilium quarumdam circa aliquos Ecclesiæ ritus mutationum, cum istâ insensibili circa Eucharistiæ fidem variatione, comparatio.

DE EFFICACIA VERBORUM CHRISTI.

Quomodo et quid operentur? An hodie quoque in ore cujuslibet sacerdotis efficacia sint?

DE TRANSSUBSTANTIATIONE.

Antiquis Patribus res certissima, etsi forte nomen hoc ignotum. De transsubstantiationis necessitate et modo. De hæreticorum argumentis ex philosophiâ petitis. Quam opinionem de hujusmodi argumentis Patres semper habuerint? Et quid hâc de re Scriptura doceat Mysteriorum difficultates immensæ Patribus observatæ, sed neglectæ. An tentanda per rationem harum difficultatum enodatio!

DE MATERIA EUCHARISTIÆ.

Panis semper creditus materia, exceptis paucis hæreticis. An azymo pane aut fermentato potiùs Eucharistiam Christus confecerit? Ubi de tempore quo pascha celebravit. Christi hâc in re non neces-

saria imitatio. Quam consuetudinem Ecclesia antiqua servaverit? An eamdem quam Græci? An semper divisi a Græcis Latini? De figurâ, quantitate panis eucharistici, et impressione vel imaginum sculptarum expressione; de præparatione tritici, farinæ ac panis ad Eucharistiam.

Vinum aquâ mixtum altera materiæ pars. Ecclesiæ religio in adhibendâ vino aquâ ab apostolis. Hujus ritûs mysteria. Græcis consuetudo est, ut post consecrationem calida infundatur calici. An antiqua hæc consuetudo.

DE EUCHARISTIA UT SACRIFICIO.

Unicum est verum novi Testamenti sacrificium, corporis et sanguinis Christi oblatio est. Ab omnibus legis sacrificis, vel etiam ante legem figurabatur. Eaque implendo abolevit, ipsisque successit. Quomodo veri sacrificii rationem habeat Eucharistia? Cruentæ in cruce immolationis incruenta continuatio. Omnium sacrificiorum usus et virtutes hoc unum complectitur. Omnes sacrificii partes hic mirifice reperiuntur. Hujus sacrificii toto orbe celebratio, et in finem usque duratio.

DE DEO PATRE, CUI OFFERTUR ILLUD SACRIFICIUM.

Ab apostolorum temporibus observatum est, ut preces liturgicæ ad Patrem dirigerentur. Sacris tamen Trinitatis personis individuè offertur. In honorem martyrum et sanctorum, sed non martyribus et sanctis offertur. Hâc in re observatæ diligenter pietatis Ecclesiæ vigilantia et cautio.

DE CHRISTO QUI OFFERTUR.

Christus qualis nunc est, id est à mortuis redivivus sedensque ad dexteram Patris offertur ab Ecclesiâ. Ipsa etiam Ecclesia cum Christo, cujus est corpus et plenitudo, offertur. Ipse Christus Ecclesiam suam offert Patri in Spiritu Sancto; et se pro illâ, et illam pro se, id est, loco sui, ut post resurrectionem suam illa moriatur et immoletur in filiis membrisque.

DE SPIRITU SANCTO IN QUO OFFERTUR.

Quomodo Christus in cruce per Spiritum Sanctum obtulit se immaculatam Deo, ita etiam nunc in altari per ministerium sacerdotum. Ab apostolorum temporibus, semper in oblatione corporis divini invocatione Spiritûs Sancti præsentia et potestas; Spiritûs Sancti in dona descensus et lapsus; ipsique formationis corporis divini, sicut olim in utero Virginis, tributa potestas.

DE MINISTRO.

Solus est sacerdos. Tentatæ à laicis, à mulieribus, ab hæreticis nostris, hujus potestatis immane flagitium. Christus, unus sacerdos, manu et voce sacerdotum utitur. Ipse victima, sacerdos et altare. Quomodo sacerdotes cum Christo unum efficiant sacerdotem, et quomodo in ejus sacrum sacerdotium sine divisione et successione admittantur? Incredibilis ipsorum dignitas ex oblatione Eucharistiæ. Deum inter et populum christianum, cum Christo mediatores et intecessores fiunt. Omnium votis, gratiarum actionibus, precibus, satisfactionibus, adorationibus, quasi onerati sunt, quia unicum novæ legis sacrificium hæc omnia complectens soli offerre possunt. Quanta esse debeat illorum innocentia fides, puritas; quantus etiam tremor?

DE RATIONE ET ORDINE SACRIFICII, ID EST MINISTERIO SEU LITURGIA.

De Liturgiis. Quid Liturgia? Quæ celebriores in Occidente et Oriente? Quæ cujusque ætas auctoritas et observatio? An circa sacrificium aliquid apostoli præscripserint? An nationes omnes liturgiâ idiomate vulgari conscriptâ utantur?

DE PRÆCIPUIS LITURGIÆ PARTIBUS.

De introitu, sive psalmodia et lectione Scripturarum. An à Psalmis aut à lectione Scripturarum omnes Ecclesiæ inchoarent? Quæ Scripturæ legerentur? Quo tempore, ex quo loco, quo ordine? De ausculatione fidelium, intelligentiâ et usu Scripturarum.

De missâ infidelium, Judæorum et omnium ab Ecclesiæ sinu alienorum. De missâ catechumenorum, qui Psalmis et lectioni Scripturarum intererant. De missâ pœnitentium.

De prædicatione vel interpretatione Scripturarum, cui omnes interesse poterant. Quâ ratione episcopi ad populum tractarent. Hujus concionandi necessitas et utilitas. An ex editiori loco? Quando institutus sublimiorum cathedrarum usus? Quis fidelium situs, concionante episcopo? Solis episcopis licebat Scripturam interpretari. Presbyteris in Oriente et Occidente coram episcopis tractandi ad populum facta licentia. Olim plures ex presbyteris populum exhortabantur, etiam præsente episcopo; et ultimus ipse episcopus quasi perorabat, postremusque, ut omnium pater, omnes hortabatur.

DE MISSA FIDELIUM.

Quinam possent illi interesse? De dispositione, ordine, silentio omnium, vigilantiâ diaconorum, ne quis strepitus ederetur. De custodiâ portarum; ne quis post incœpta mysteria profanus ingrederetur, vel etiam fidelis adventu suo aliquid turbaret. De habitu corporis. An starent, an sederent, an flecterent genua? De *Kyrie eleison*. De *Gloria in excelsis*. De orationibus earumque per Christum conclusione, etc. An eædem semper essent? An in solemnitatibus martyrum, eorum suffragia publicis orationibus in mysteriis poscerentur?

De lectione Scripturæ veteris aut Apostoli.

De lectione evangelii. Ad quem spectaret? Ex quo loco legeretur? Quâ pompâ deferretur? Ubi de antiquorum fidelium erga sacrum Evangelii codicem religione. De osculo codicis Evangelii. An omnes oscularentur? An stantes et clerici et fideles Evangelium audierint? Episcopus pallium deponebat. An ista omnia ad missam fidelium attineant, aut ante ipsam præmitterentur?

DE OBLATIONE PANIS ET VINI.

Ipsi fideles olim offerebant illa. Ipsi christiani principes. Alia tempore sacrificii deferre vetitum erat. Nomina offerentium recitabantur. Jus oblationis et jus communionis idem erat. Ex oblatis pars altari in sacrificium, pars sacrario in usum sacerdotum deputabatur. Illatio et deportatio so-

emnis munerum apud Græcos, an usitata apud Latinos fuerit? De precibus et invocatione Spiritûs Sancti in oblata.

DE PRÆFATIONE.

De verbis : *Sursùm corda*, et *Gratias agamus*. De solemni gratiarum actione ad altare, et commemoratione præcipuorum beneficiorum Dei. De angelicorum ordinum cum Ecclesiæ ministris et filiis unione. De sacro trisagio. Quid Græci *trisagii* nomine intelligant?

DE CANONE ANTE CONSECRATIONEM.

De commemoratione Sanctæ Virginis et quorumdam martyrum nominatim, omniumque Sanctorum in genere. De expressione causarum propter quas sacrificium offertur. De commemoratione vivorum. De sacris diptychis; quid essent? quinam ipsis inscriberentur? Quomodo recitarentur.

DE CONSECRATIONE.

An apud omnes nationes verba Christi Domini consecrationi Eucharistiæ adhibita sint? An ipsis duntaxat efficaciam antiqui tribuerent, nihil vero precibus Ecclesiæ præviis? An in quibusdam liturgiis post hæc verba preces adhuc reperiantur, quibus corporis divini et sanguinis consecratio, postuletur? et quo sensu interpretandæ sint? An hæc verba consecratoria, alta voce aut demissâ pronuntiarentur?

DE MYSTERIORUM CONSECRATIONE.

Notatus apud Græcos usus alius. De velorum deductione. De adoratione Eucharistiæ. De variis cultus et religionis testificationibus apud varias gentes erga sacram Eucharistiam.

DE CANONE POST CONSECRATIONEM.

De memoriâ passionis Christi et cæterum ejus mysteriorum. De commemoratione mortuorum. De sacrificii oblatione pro mortuis. De certis diebus post obitum observatis majori religione. De die anniversariâ. De communione cum fidelibus qui decesserunt, et adhuc purgantur, hujusque communionis necessitate. De parte quam fides mortui cum Christi sacrificio habent. De multiplici mysteriorum etiam post consecrationem benedictione. Ubi etiam de multiplici, in sacrificio, signi sanctæ crucis usu. De Orationis dominicæ recitatione. De divisione hostiæ et immissione particulæ in calicem. De divisione hostiæ in plures partes sanctis tributas secundum Græcos, et quorumdam de illarum consecratione dubitatione. De pace et *Agnus Dei*. An eodem tempore apud Græcos et Latinos pax daretur? Ubi de pacis osculo. Ab ipso episcopo pacis osculum amplexumque omnes presbyteri sumebant. Quomodo pax ad mulieres deferretur!

DE COMMUNICATIONE.

Necessitas communicationis ad integritatem sacrificii. An omnes ministri qui aderant episcopo sacra facienti communicarent? Quis illis communionem corporis porrigeret? Quis sanguinem funderet? De voce illâ diaconi : *Sancta sanctis*. An omnes, qui sacris mysteriis intererant, fideles ad communionem accederent? An deferretur Eucharistia ad absentes, qui justâ causâ non aderant?

DE RELIQUIIS POST COMMUNIONEM REMANENTIBUS.

Quis usus illarum? Quibus dividerentur? De pane benedicto communionis vicario, illiusque institutione, usu, benedictione. De eulogiis eucharisticæ communionis symbolis; quid essent? Ad quos mitterentur? Quæ illarum esset antiquitas? Quid sit ἀντίδωρον Græcorum, quo longam pœnitentium ab Eucharistia abstinentiam solantur? De orationibus post fidelium communionem recitatis, psalmis, etc. De dimissione plebis. Ubi de origine missæ. De ultimâ benedictione. An presbyteris populum benedicere liceret? De variis ad populum salutationibus inter sancta mysteria. Observatæ harum salutationum formulæ. Cur episcopi soli pacem populo precantur? Ubi presbyteri, ante priores orationes, utuntur formulâ : *Dominus vobiscum*. De concelebrantibus cum episcopo vel primo sacerdote. An omnes sacerdotes simul concelebrarent, et omnia, quæ episcopus, verba efferrent? An omnes diaconi et inferiores ministri adessent, et se sine delectu variis immiscerent officiis? Quæ dispositio altaris, throni episcopi, sedilium presbyterorum omniumque ordinum esset?

DE UNITATE MISSÆ.

An unica in singulis ecclesiis missa celebraretur? Quando mutatus usus? Retentus adhuc à Græcis usus non celebrandi iterum eodem die mysteria super eodem altari. De missis privatis. An legitimæ, an cognitæ antiquis Patribus?

DE SYNAXIBUS.

Quibus olim diebus synaxes haberentur? An in singulis synaxibus Eucharistia offerretur? Observata inter ecclesias circa quotidianam aut interruptam Eucharistiæ oblationem, varietas.

An imposita esset fidelibus necessitas, quoties sacrum celebraretur, ad synaxim conveniendi? An saltem diebus dominicis? De conventibus tempore persecutionis. De conventibus solitariorum monachorumque deserta incolentium.

DE LOCIS IN QUIBUS FIEBANT SYNAXES.

In privatis domibus, nascente Ecclesie et urgente persecutione, atque in ipsis carceribus, in areis et cœmeteriis. Ubi inquiritur hujus ritus origo et causa, et quæ essent eorum cœmeteriorum latebræ, ædificia, commoditas. Ubi etiam de criptis et catacumbis. De ecclesiis, quæ ipsarum antiquitas? Quis situs, forma exterior et interior? De separatione fidelium à ministris altaris. De separatione virorum à mulieribus. De loco virginum et ascetarum. De sumptu in ornandis auro et marmore ecclesiis sententiæ antiquorum. De tapetis, peristromatis, velis. De picturis. De sculptis imaginibus. De partibus ecclesiarum apud Græcos et Latinos. De apside. De ambone et pulpito. De exedris et sedilibus. De cancellis. De choro. De narthecio.

De loco altaris. Confutatio hæreticorum, qui altaria primis temporibus erecta fuisse stultè negant. An lapidea aut lignea? De ipsorum dedica-

tione, et de dedicatione ecclesiæ : ipsius sacri ritûs antiquitate, mysteriis ac omni πολιτείᾳ. De mysterio et significatione altaris, et de frequentissimâ altaris osculatione. De altarium velis, palliis, pallis, mappis, etc. De altaribus translativis. De antimensis Græcorum. De altarium sacrâ veneratione. De unitate vel multiplicitate altarium. De reliquiis martyrum, quæ in altaribus condebantur.

DE VESTIBULO ET ÆDIFICIIS ADHÆRENTIBUS ECCLESIÆ SICUT OLIM IN TEMPLO JEROSOLYMITANO.

Quæ esset vestibuli forma? Quis usus? De aquâ lustrali in vestibulo, fontibus, conchis, etc.

De ædificiis, in quibus servabantur energumeni, alebantur pauperes, hospites excipiebantur.

De dono episcopi. De pastophoriis eorumque situ.

De bibliothecis sacris. De sacrorum vasorum vestiumque apothecis.

DE VASIS SACRIS.

De materiâ, pretio, amplitudine, numero et figurâ. De dicatione ipsorum. De maximâ olim fidelium erga vasa sacra veneratione. Ubi de potestate ipsâ contingendi, laicis et mulieribus negatâ vel concessâ. De custode vasorum. De singulis vasis sacris inquisitio.

DE SACRIS VESTIBUS.

An distinctæ essent à vulgatis et communibus? De pretio, formâ, colore. De singulis vestibus Latinorum et Græcorum. De mutatione vestium certis anni temporibus, variorumque colorum ad varias solemnitates aptatione.

DE INVITATIONE AD SYNAXIM.

De turribus ecclesiarum, earumque antiquitate et usu. De campanarum usu, benedictione, modulatione, enormi mole, ad sedandas tempestates, ad significandam publicam lætitiam, ad pompam funebrem, pulsatione.

DE EUCHARISTIA UT SACRAMENTO.

De variis Eucharistiæ nominibus. Quomodo significata est ab antiquis. Mirabilis hujus sacramenti vis et efficacia? De causis propter quas Christus instituit Eucharistiam. De dignitate illius. De figuris veteris Testamenti prænuntiis hujus sacramenti.

DE EFFECTU HUJUS SACRAMENTI.

Hoc pane vita nutritur christiana. Hoc solatio nostrum toleratur exilium. Anticipatio est æternæ beatitudinis. Vinculum est nostræ cum Christo et per Christum cum Patre unionis. Ecclesiæ pacis et unitatis, communionisque sanctorum, sacramentum et causa efficiens est. Mirâ suavitate interiora animæ replet : omnis nostra fortitudo ab hujus cibi virtute oritur : concupiscentiæ fomitem restinguit : ab amore mundi ad purum cœlestemque amorem, ad sanctas lacrymas, ad solitudinem, ad Christi et crucis ejus amplexum, animum convertit.

DE NECESSITATE IPSIUS.

An necessaria infantibus? Quo tempore illis sumenda præponeretur? Contra intolerandam adultorum quorumdam negligentiam.

DE DISPOSITIONIBUS.

De antiquâ Ecclesiæ disciplinâ, quâ post peccata mortalia, ad finem usque vitæ vel certe per plures annos, ab Eucharistiâ interdicebatur. Negatus vel Eucharistiæ conspectus pœnitentibus, lacrymantibus, sacco et cineri incubantibus. Post peractam integre pœnitentiam, velut ultima Ecclesiæ pacis testificatio perfectumque bonum tandem concedebatur. Summa Ecclesiæ antiquæ cautio et vigilantia, ne indigni ad sacram mensam obreperent. Ignoti repulsi. Ab advenis postulatæ communicatoriæ litteræ. Parochiæ uni addictæ alterius ecclesiæ negata communio.

Innocentia baptismalis, ut præcipua dispositio semper spectata est. A peccatis etiam quotidianis, si multa sint aut si amentur, obex Eucharistiæ ponitur. Abstinentia ab uxore legitimisque nuptiis exigebatur. Expositi quorumdam Patrum textus ad Eucharistiam omnes invitantium.

De malis dispositionibus.

Ipsa hominum vita ordinaria, deliciis, otio, luxu curiositate et nugis acta, hoc cœlesti cibo indigna est. Chorearum, spectaculorum, ludi mundique pomparum amor, sine alio crimine, arcet à sacrâ mensâ.

Odii fraterni virus cum Agno cœlesti conciliari non potest : virginis carnis ab ore impuro non est polluenda castitas. Inquisitio an Eucharistia remedium sit illi qui in quintum præceptum ex habitu peccat.

In audaces corporis Domini violatores divinæ animadversionis exempla.

DE FREQUENTI COMMUNIONE.

An meliùs sit ob terrorem abstinere, quam ob amorem accedere? Et de utriusque extremis vitiosis.

An quotidiè communicarent fideles primis Ecclesiæ sæculis? De singulari quorumdam erga sacram corporis Domini communionem pietate et fame. De præcepto Ecclesiæ circa communionem paschalem.

DE MODO COMMUNIONIS.

Quo in loco fideles laici communionem acciperent? An viri permissi mulieribus, et mulieres viris? De dominicali communione mulierum. De manu virorum nudâ. De formulâ quâ utebatur antiquitus sacerdos, tribuendo corpus dominicum, et responsione sumentis.

DE COMMUNIONE SUB UTRAQUE SPECIE.

An fideles utramque speciem sumerent?

Notatæ singulares observantiæ. De consuetudine quæ apud aliquas Occidentis ecclesias obtinuit, et nunc apud Græcos viget, corpus cum sanguine in cochleari porrigendi. An necessariam existimavevit Ecclesia consuetudinem sumendæ utriusque speciei? An sacramento essentialem putaverit? An

legitimè calice interdicere fideles Ecclesia potuerit? Observata hâc in re quorumdam privilegia.

DE COMMUNIONE DOMESTICA, QUA FIDELES SE IPSI PASCEBANT.

Ubi de reservatione Eucharistiæ, et comportatione. Quo ritu Eucharistia domi vel in itinere tolleretur et sumeretur? De abrogatione hujus consuetudinis.

DE CONSERVATIONE EUCHARISTIÆ IN BASILICIS.

An in quodam loco ad id præparato, Eucharistia olim in basilicis servaretur? Quis iste locus esset? Publicus, secretus? Quomodo ornatus? An in singulis parochiis servaretur? An cereis, lampadibus, aut lucernâ, locus illustris esset? An veneratione publicâ, cervicis inclinatione, genuflexione, aut alio aliquo modo prætereuntes religionem suam testarentur?

DE SUSPENSIONE EUCHARISTIÆ.

De antiquitate hujus ritûs. De tabernaculis eorumque generibus variis. De publicâ Eucharistiæ ostensione et solemni ipsius pompâ. De delatione Eucharistiæ ad infirmos, ab apostolis derivata traditio. De ritu quo infirmis administrabatur. An utraque species? An vino panis intinctus? An post Ecclesiæ pacem, ministros Eucharistiam deferentes aliqui viri pii comitarentur?

Quid veteres per *Viaticum* intelligerent? Eucharistiam an reconcilationem?

DE RENOVATIONE EUCHARISTIÆ.

Quo die Eucharistia innovaretur propter infirmos? Num uno tantum per singulos annos die, ut nunc de Græcis narratur?

DE SACRAMENTO PŒNITENTIÆ.

De pœnitentiâ ut virtus est christiana.

Pœnitentiæ necessitas, et peccatoribus et innocentibus imposita. Vita christiana, continua pœnitentia est. Hujus rationes et causæ. Pœnitentiæ veræ et sinceræ conditiones à sanctis Patribus notatæ. Non animi solum conversionem, sed pœnam etiam pœnitentia complectitur. Varia delicatorum hominum ad declinandam pœnitentiam effugia. Sanctorum et innocentium hominum erga pœnitentiam amor, et quorumdam exempla notatu digna.

De pœnitentiâ ut sacramento.

Est à Christo institutum istud sacramentum. Veram concessit apostolis suis et per ipsos, Ecclesiæ suæ, peccata ligandi et solvendi auctoritatem. præter baptismum. Notati hæresi fuêre, quotquot dogma illud insectati sunt. Vera montanistarum systematis delineatio. Item et novatiani et discipulorum ejus sententia refertur. Ea etiam hæreticorum nostri temporis exponitur.

DE CONFESSIONE.

Est prima pars hujus sacramenti. Ipsius nomina quid ἐξομολόγησις? Confessionis peccatorum etiam occultissimorum sacerdotibus factæ, nec criminum duntaxat, sed etiam venialium, continuata ab apostolorum temporibus traditio.

An confessio criminum occultorum publica, imperata unquam fuerit aut certe usu et traditione recepta? An in secretâ confessione occulti criminis participem accusare teneretur reus? Confessionis spontaneæ utilitas. Confessionis requisitæ à Patribus conditiones. An circumstantiæ peccatorum et minutiores particulæ in confessione referrentur et exigerentur? An confessionum quarumdam formulæ generales in ritualibus relatæ sufficerent, sine distinctâ peccatorum propriorum accusatione? Inquiritur an detestandæ flagitiorum species in iis relatæ, cuilibet sine discrimine recitandæ proponerentur.

DE SIGILLO CONFESSIONIS.

Confessionis sigillum non esse resignandum apostolicâ traditione didicit Ecclesia. An uti possit eâ cognitione, quam ex confessione accepit sacerdos, ut rei utilitatem, licet inviti, procuret?

DE CONFESSIONE NON SPONTANEA.

Primis Ecclesiæ temporibus, ad confessionem peccatores cogebantur, et pœnitentiæ subjacebant, si accusati convincerentur? Ad accusationem et revelationem criminum ab aliis admissorum secreto vel publice, sed sibi viâ aliquâ cognitorum, fideles cogebantur, prius tamen fraternâ correptione præmissâ. Hujus disciplinæ rationes.

DE CONFESSIONUM REPETITIONE.

Quæ antiquitas interandæ confessionis, de quâ dubitatur? De confessionibus generalibus, ut vocantur. An utiliter fiant? An utiliter repetantur?

DE CONFESSIONE VENIALIUM

An quotidiana et venialia peccata ad tribunal pœnitentiæ deferrentur? Ubi de variis expiationum generibus agitur, quibus ea justorum peccata purgabantur. Quando frequentes confessiones peccatorum leviorum in usu esse cœperint, et quâ occasione? Quid censendum de repetitis ejusmodi tam sæpe confessionibus? Exempla quorumdam virorum eximiæ pietatis, qui quotidie confitebantur. An confessio ejus modi iisdem conditionibus fieri debeat, quibus confessio ejusmodi criminum, scilicet cum contritione, proposito non peccandi de cætero, correctione, curatione?

DE PŒNIS PECCATORIBUS IMPOSITIS POST CONFESSIONEM

SIVE DE SATISFACTIONE QUÆ EST ALTERA HUJUS SACRAMENTI PARS.

DE IPSIS SATISFACTIONIBUS IN GENERE

Necessitas peccatori imposita, ut puniat ipse quod a Deo puniri non vult. Discrimen pœnitentiam inter et baptismum. In hoc domantur peccata sine sudore, in illâ sine magnis fletibus et laboribus non redimuntur. Quanta sit gravitas criminis post baptismum commissi, ob contemptum mortis et sanguinis Christi novique fœderis? Ubi de impossibilitate illâ, de quâ *ad Hebræos*, VI, 4, agitur, ob violatæ legis cognitionem, cum antea excusaret ignorantia; ob flagitium in homine novo patratum,

cum antea in veteri homine delictum esset, secundum concilia. Satisfactionum pro redimendâ æternâ pœnâ, pro excitandâ et reparandâ justitiâ interiori, necessitatem perpetuo agnoverunt Patres. Ubi refellitur inepta hæreticorum fabula propter ædificationem publicam esse inventas.

DE SATISFACTIONE SEORSIM SEU DE SATISFACTIONE PUBLICA.

Pœnitentia publica vulgo appellatur.

An pro criminibus occultis ageretur? Post finem quinti sæculi pœnitentes acceptam publicè pœnitentiam in locis secretis agere cœperunt. Quando publicari cœpit axioma : *De publicis peccatis, publicè; de occultis, occultè esse pœnitendum?* Post abrogatam de criminibus occultis pœnitentiam publicam, reviviscere posterioribus sæculis cœpit occultorum scelerum publica castigatio. Quæ hujus mutationis occasio?

An omnia peccata, quæ lethalia existimabantur, pœnitentiæ publicæ subjacerent? An tria tantum graviora, eorumque species publicè punirentur, alia vero secretâ pœnitentiâ eluerentur?

An pœnitentiæ publicæ clerici in superioribus gradibus constituti, primis sæculis fuerint subjecti? Quid de voluntariâ episcoporum et presbyterorum confessione, et pœnitentiæ publicâ postulatione?

De iteratione pœnitentiæ publicæ.

Pœnitentiâ publica una erat, neque iterari olim poterat. Negatæ secundæ publicæ, secreta quædam pœnitentia non implebat vices. An in fine vitæ, lapsis iterum pœnitentibus venia iudulgeretur?

De efficaciâ pœnitentiæ publicæ. De publicorum criminum pœnitentiæ publicæ conservatione.

De ritu qui in imponendâ pœnitentiâ publicâ servabatur. Jus agendæ pœnitentiæ, sacco et cinere horrentes, multis precibus pœnitentes primis sæculis impetrabant. Imponebatur illis manus in pœnitentiam. Ubi quæritur, quid sit impositio manuum sub imagine pœnitentiæ? Ordo ceremoniæ, preces et psalmi, benedictiones, in impositione pœnitentiæ apud Græcos et Latinos.

De gradibus diversis pœnitentiæ publicæ.

Quatuor erant : fletus, auditio, substratio, consistentia. An cogniti primis Ecclesiæ sæculis? An usitati apud Latinos? Prima statio fletûs. Secunda statio auditionis. Multa observanda, imprimis prudens illa Ecclesiæ, pœnitentes, velut catechumenos, instituendi ratio. Tertia statio substractionis. Ubi frequens impositio manuum cum oratione conjuncta. Quarta statio consistentiæ. Ubi nullum jus oblationis. De quæstionibus quibusdam quatuor his gradibus convenientibus.

De disciplinâ et operibus pœnitentium.

1° *De habitu.* — Cilicio induti et cinere conspersi erant. Ubi de usu cilicii et cinerum agitur. Atra et lugubri veste mortem animæ suæ lugebant, et sordibus omnem carnis venustatem obscurabant. Barbam et comam tondebant, iis in locis in quibus argumentum luctûs erat; et si non tonderent, negligebant horrentes et squalidos crines. Nudis pedibus incedere et sine femoralibus aliquando jussi sunt, sed non nisi post septimum sæculum.

2° *De modo vivendi et conversandis.* — Conviviis et balneis abstinebant. Humi cubabant. Vigiliis noctis partem ducebant insomnem. Militiam, mercaturam magistratusque abdicabant. Nuptiis legitimis abstinebant. An apud Græcos et Latinos similis disciplina? Quo tempore desiit in Occidente?

3° *Quoad peculiares satisfactiones.* — Jejunia. Eleemosynas. Preces et supplicationes ad Deum, ad sacerdotes, ad plebem ipsam fusas, psalmorum et precationum longam seriem pœnitentibus indicendi consuetudo. Maceratione corporum, flagellatione spontaneâ. Ubi de ejus antiquitate et origine. E patriâ suâ voluntario exilio, et peregrinatione vel in quemlibet locum, vel ad loca et religione celeberrima. Monachismi professione et abdicatione sæculi.

De pœnitentiæ secretæ severitate.

Iisdem pœnis et remediis canonicis occulta crimina occultè, quibus publica publicè, post septimum sæculum curabantur; solaque inter publicam pœnitentiam et secretam intererat solemnitas. Pœnitentiales libelli ordinandis sacerdotibus dati, quibus post confessionem exceptam, occultæ satisfactiones præscribebantur secundum canones. Qui aliter præscriberent libelli, tradebantur ignibus.

Antiqui Patres, ubi de novâ peccati specie au novâ circumstantiâ agebatur, nihil sine, concilio et non auditis collegis suis definire audebant. Peccatores gravium criminum reos ad romanum Pontificem, vel ad viros eximiè sanctos mittendi consuetudo, ut diligentius tractarentur. Falsum omnino est arbitrarias esse pœnitentias.

De tempore quo pœnitentia imponebatur.

In capite Quadragesimæ publica pœnitentia, ut plurimum, imponebatur. Ubi pœnitentium per Quadragesimam observati mores, ac præcipuè inclusio ipsorum in locis secretis.

De abrogatione seu potius desitione pœnitentiæ publicæ.

Apud Græcos, primò. An pœnitentiam publicam Constantinopolitanus Nestorius aboleverit? Ubi de omni Ecclesiæ Constantinopolitanæ circa pœnitentiam usu accuratè disseritur. An tribus pœnitentiæ stationibus apud ipsos, à mille et ducentis annis extinctis, sola supersit consistentia? Apud Latinos etiam post septimum sæculum pœnitentia publica retenta, sed propter publica solum crimina; nec impositio manuum in pœnitentes, nec pœnitentium ab Ecclesiâ dimissio post hæc audiuntur.

De relaxatione pœnitentiæ canonicæ.

Prima hujus relaxationis occasio, redemptio pœnitentiæ canonicæ. Ex hâc redemptione, novus computandi et imponendi pœnitentium usus exortus.

Secunda occasio, expeditio Jerosolymitana ad recuperanda loca sancta, nec non Hispana adversùs infideles.

Tertia occasio, totius pœnitentiæ vel partis ejus

remissio, ob donum temporale spirituali bono applicatum, hæcque omnium injustissima.

Quarta, Indulgentiarum nimia facilitas.

De indulgentiis.

De initiis indulgentiarum, et primis quasi radicibus libellis martyrum. An efficaces essent libelli martyrum ante ipsorum felicem exitum? Quæ conditiones, ut libelli martyrum legitimi essent, requirebantur? Presbyterorum et diaconorum cura, ne immeritis et præcipitanter concederentur. Poterant episcopi, exemplo sancti Pauli et auctoritate canonum, pœnitentibus humilitate, fide et diligentiâ spectatissimis, partem pœnitentiæ concedere. Jus etiam aliquod fidelibus, non auctoritate, sed intercessione, in relaxatione pœnitentiæ reorum inerat. Unde natus indulgentiarum episcopalium quadraginta dierum usus? Unde nata indulgentiæ plenariæ summo Pontifici reservatio. De indulgentiis, quas Græcorum episcopi concedunt, quas vocant ἀφέσιμα. Quid de thesauro Ecclesiæ, vel ex meritis Christi, vel ex abundantioribus sanctorum egregie factis doctores senserint? Quænam indulgentiarum, ut valeant, requirantur conditiones?

DE ABSOLUTIONE.

QUÆ EST TERTIA PŒNITENTIÆ PARS.

Non concedebatur illa nisi post pœnam perfectamque pœnitentiam; eaque sacramentalis absolutio erat, non ritus aliquis externus. Graves et multæ, cur absolutio usque ad pœnitentiæ finem differretur, sanctorum Patrum rationes. Prima, quia absolutio merces est et præmium laboris. Secunda, quia tentanda erat et exploranda pœnitentis animi sinceritas et constantia. Tertia, quia non nisi post multos gemitus sanitatem animæ ac pristinam valetudinem restitui posse existimabant. Quarta, quia ligatos et à Christo nondum vivificatos absolvere verebantur. Quinta, quia his temporibus Eucharistia absolutionem sequebantur: ejusque quasi sigillum erat, et sacramenta cum indignis communicare horrebant. Quorumdam Patrum dicta, quæ obstare videntur, explicata. In pœnitentiâ etiam occultâ, eadem consuetudo servata.

DE HUJUS CONSUETUDINIS MUTATIONE.

Primi hanc mutationem Græci induxerunt. Tempus inquiritur. Sincere pœnitentes ante quamlibet mandatæ pœnitentiæ executionem absolvunt; sed non nisi post impletam et interdum post annos plures Eucharistiam concedunt. Alteram ipsi absolutionem, post peractam pœnitentiam, impertiuntur. Quid de ejus effectu sentiant?

Apud Latinos expeditiones Jerosolymitanæ occasionem dederunt absolutionem conjungendi cum sacramentali confessione, et Scholastica tum emergens eam praxim confirmavit; sed ubi absolutio confessionem comitari cœpit, dilata est nihilominus Eucharistia post impletam pœnitentiæ partem.

Necessitas absolutionem differendi, ubi non legitime dispositus est pœnitens.

DE ABSOLUTIONIS DENEGATIONE.

An quibusdam pœnitentibus Ecclesia catholica, aut saltem illustres in eâ Ecclesiâ, absolutionem etiam in ipsâ morte negaverint? Ubi quid sit communio explicatur. Datâ occasione quæritur, an quod ait vir eruditissimus, Ecclesiam olim sub apostolis fuisse mitissimam, sed à Montano ad Novatianum, et à Novatiano deinceps severiorem fuisse, sit omnino certum?

DE FORMA ABSOLUTIONIS.

Absolutio a peccatis deprecatoria olim erat. Non aliam exhibent rituales libri, nec de aliâ loquuntur Patres.

Initio duodecimi sæculi indicativi aliquid adjectum, et formæ indicativæ deindè obtinuit. Apud Græcos non alia quam indicativa in usu est.

DE RITIBUS RECONCILIATIONIS SIVE ABSOLUTIONIS.

Impositio manûs annis 1250 absolutionem comitata est. Publicè pœnitentes in publicâ missâ reconciliati, occulti sæpè in missâ privatâ. Publici post evangelium aut consecrationem, occulti post peractum sacrificium. Apud Græcos observata harum rerum vestigia. In Cœnâ Domini, in sextâ ferià majori vel in sabbato sancto, pœnitentes qui id meriti fuerant, absolutionem publicè accipiebant. Privata absolutio omnibus temporibus dari poterat. Hortabantur tamen pastores populum, ut initio Quadragesimæ peccata confiteretur et ante Pascha absolutionem acciperet. Publicæ et privatæ absolutionis ritus antiqui, juxta Græcos et Latinos. Illorum cum hodierno usu comparatio.

DE EFFECTU ABSOLUTIONIS.

Nullum habet effectum nisi ex sententiâ supremi Judicis feratur, ligato quem ligat, soluto quem solvit. Ejus virtus et efficacia ad salutem æternam, et ad animæ liberationem, atque justificationem, ex apostolicâ traditione demonstratur.

De effectu absolutionis generalis in plures effusæ, ut in Cœnâ Domini. De effectu absolutionis in absentes nihil tale tunc cogitantes. De effecu absolutionis à pluribus ad unum, et ab eodem uno ad plures.

DE DISPOSITIONIBUS AD ABSOLUTIONEM.

De odio peccati, et amore justitiæ dominante. An timore solo cor pœnitentis converti possit? An timor gehennæ sit vitiosus et inutilis? Quid contritio quid attritio? Unde nata hæc nomina apud catholicos, et quæ antiquorum theologorum circa necessitatem contritionis sententiæ?

Conciliatio contritionis cum effectu absolutionis sive sacramenti. Observatio circa initia justificationis impii vel peccatoris. Observatio circa modum et essentiam justificationis. Observatio circa receptam de habitibus infusis opinionem. An cognita patribus antiquis hæc doctrina?

Secunda dispositio, certa et constans non iterum peccandi voluntas, ex quâ sequitur occasionum fuga. Peccati mortalis plena cessatio. Violatæ proximi vel famæ vel rei compensatio. Contra recrudescentes cicatrices, et secundos tertiosque in peccata lapsus.

DE MINISTRO HUJUS SACRAMENTI.

An diaconi confessiones in extremo periculo au-

dire, et pœnitentes reconciliare apud Latinos aliquando fas fuerit? Quid antiqui de confessione laicis factâ et reconciliatione à laicis impetratâ censuerint? Minister impositionis publicæ et absolutionis publicæ, solus erat episcopus et presbyter, jubente episcopo. Mandatum tamen id muneris apud Græcos et apud Latinos primario cuidam presbytero credit vir eruditus. Pœnitentiarii presbyteri officium et institutio. Quo sensu fideles claves habeant et clavibus utantur per ministros suos, episcopos et presbyteros, ex Augustino?

DE ANTIQUA ECCLESIÆ DISCIPLINA CIRCA MORIENTES.

Absolutio morientibus olim negata est, si pœnitentiam in extremis positi rogarent. Quandiu hæc disciplina duraverit? Pœnitentia illis concedebatur, non concessâ absolutione, ne totum negaretur. Mollior deinde successit disciplina, nec voces tantum morientium auditæ, sed significationes quælibet, aut amicorum testificationes vel etiam ipsa de hominis voluntate præsumptio in his extremis sufficere credita est. Pœnitentia tamen et absolutio eorum, qui utramque in infirmitate susceperant, infirmæ Patribus semper visæ sunt, etsi de baptismo in morte suscepto nihil ipsi dubitaverint : pœnitentibus in ipso pœnitentiæ decursu morbo correptis, et subito casu obstupescentibus, negata nunquam est absolutio. Fidelibus repentino morbo obmutescentibus concedenda est absolutio, licet nec tum eam postulent, nec illam antea postulaverint. An veteres christiani, vel nullius sibi crimini conscii vel pœnitentia et absolutione expiati, ante mortem confiteri postularent? Quando mos ille invaluit, ut nemo sine prævià confessione et absolutione decedere sineretur? Quæ hujus sanctæ et piæ consuetudinis initia et causæ? Pœnitentiam primis temporibus publicam, quæ sola erat petebant : secreta deinde concessa. Pœnitentibus absque reconciliatione defunctis nonnullæ ecclesiæ communicabant; nonnullæ detrectabant communicare. Sed pars mitior et justior obtinuit. Quando imprimis Ecclesia sibi in mortuos jus damnationis et absolutionis tribuit, illoque usa est? Pœnitentes in infirmitate pacem adepti, primis temporibus, inter fideles sacramentis communicabant, si à morbo convalescerent; sed mutatâ disciplinâ, ad ordinem pœnitentium postmodum redacti. Quid actum de fidelibus illis, qui zelo et pietate laude dignis, pœnitentiam publicam petierant; sed nullium quod eâ dignum esset, crimen confessi erant? Ritus pœnitentiæ et reconciliationis morientibus dandæ.

DE CENSURIS, QUÆ PŒNITENTIÆ SUNT ἐπιτιμία ET EX POTESTATE CLAVIUM ORIGINEM HABENT.

An esset notus antiquis censurarum hodiernus usus? An notus sæculo duodecimo? De censuris, canonistarum hodierna methodus et doctrina.

DE EXCOMMUNICATIONE.

Pœnitentes olim verè erant excommunicati, sed propriâ sponte et ut vulneribus suis mederentur. Excommunicatio in rebelles quam tremenda! Ultima iratæ Ecclesiæ vindicta. Quibus de causis et quo temperamento fulmen illud exercendum? Injustæ aut dubiæ excommunicationis effectus, an impunè ab excommunicato contemni possit?

Excommunicatio minor, quid, undè et ubi timenda? (De suspensione et depositione, alibi; de interdicto consule Morinum, *Exercit.*, lib. II, exercitat. ultim.) Quæ sit hujus censuræ origo et antiquitas? Quis usus legitimus?

DE ENERGUMENIS.

Olim pœnitentibus accensebantur, et sacris interesse prohibebantur. Energumeni baptizati ante possessionem à conspectu Eucharistiæ arcebantur, nec orabant cum fidelibus ex antiquâ traditione. Quidam tamen monachi Eucharistiam ipsis dandam esse opinabantur. Cur initio Ecclesiæ multi energumeni? Fidelium olim, et postea eximia sanctorum in dæmonem potestas et auctoritas. Ad sepulcra martyrum energumeni ducebantur. Possessionis diversæ causæ. Pœna est interdum, sæpe remedium : possessionis internæ longe tristior calamitas. Inter dæmoniacos epileptici; morbis inusitatissimis obnoxii et nefandæ libidini addicti, inter energumenos olim numerabantur. Energumeni publice ab episcopo, privatim ab exorcistis curabantur.

DE SACRAMENTO EXTREMÆ UNCTIONIS.

DE SACRAMENTO ORDINIS

VEL DE SACRIS ORDINATIONIBUS.

De Institutione.

Christus instituit verum in Ecclesiâ sacerdotium, quod perpetuâ successione ordinationis conservatur. Qui non huic successioni cohæret laicus est, et ad res sacras nullum sibi jus vindicare potest. Cæcitas et temeritas nostrorum hæreticorum, qui ex laicis ipsi per se sacerdotes fiunt, et qui ordinationem in Ecclesiâ catholicâ acceptam abdicaverunt et execrati sunt.

DE RITIBUS ORDINATIONIS. — DE MATERIA.

Traditio instrumentorum nova est, et antiquis Patribus incognita, latinis æque ac græcis. Impositione manuum χειροτονίᾳ, et oratione ordines olim conferebantur, et nunc etiam conferri censendi sunt. An impositio manuum sit materia ordinis, et cujuscumque sacramenti materia esse possit? Disquisitio circa originem hujus methodi, per materias et formas, sacramentorum naturam explicandi. Quæ sint aut esse debeant hujus methodi leges, ne vanis subtilitatibus res gravissimas et sacras exponat ludibrio? Ante hanc methodum facilius et æque solide substantia sacramentorum explicabatur.

DE FORMA SEU PRECIBUS ECCLESIÆ.

In ordinatione episcopi, secundum Latinos, atque secundum Græcos et Orientales, observata utrorumque in essentiâ conformitas. Observatæ in utrisque primis ritibus novorum adjectiones. Verborum istorum in ordinatione episcopi : *Accipe Spiritum Sanctum*, novitas. Impositio Evangelii supra caput episcopi, ejusque mysteria.

De formâ et precibus Ecclesiæ in ordinatione presbyteri ex ritualibus latinis et græcis, nec non

orientalium nationum. Observatio circa triplicem manûs impositionem in ordinatione presbyteri. Quæ ex illis tribus sit antiquior? De antiquo usu hostiæ consecratæ episcopis et presbyteris post ordinationem apud Latinos datæ, per quadraginta dies degustandæ et consumendæ. De ritu Græcorum, qui sancti panis particulam ordinato presbytero tradunt, reddendam pontifici tempore communionis.

De formâ et precibus Ecclesiæ in ordinatione diaconi, ex iisdem fontibus cum iisdem observationibus ; de cæteris ordinibus, alio loco.

DE EPISCOPORUM ET PRESBYTERORUM UNCTIONE.

Hujus unctionis nullum apud Græcos vestigium extat. Utraque unctio antiquissima est in Galliâ. Episcopalis unctio Romæ usitata erat sub sancto Leone, presbyteralis incognita sub Nicolao.

De sacrarum ordinationum temporibus, et jejuniis ordinationi præmissis. De sacrorum ordinum iteratione. In quibus Ecclesiis antiquitùs hæc iteratio locum habuisse videatur? In quibus improbata? Natæ in Occidente hâc de re post Formosum, romanum pontificem, innumeræ contentiones. Meliori sententiæ omnes ab annis quadringentis concesserunt.

DE MATRIMONIO.

DE IPSIUS NATURA, NON SPECTATA CHRISTIANA RELIGIONE.

An si primus homo in rectitudine permansisset, fuisset conjugium et nuptiarum usus? Hæreticorum adversus nuptias calumniæ. De infinitis conjugii doloribus et malis. De societatis virum inter et mulierem utilitate et bonis.

DE CONJUGIO INFIDELIUM.

Quæ esset opinio infidelium de sanctitate et religione nuptiarum? Diversi gentilium ante et post christianam religionem in nuptiis ritus.

DE CONJUGIO HEBRÆORUM.

De mysterio conjugii Adami. De nuptiis sanctorum virorum, et eximiâ inter plures uxores castitate.

Christianis nubentibus non favent causæ propter quas nubebant patriarchæ, et castitas patriarcharum in nuptiis christianorum castitati comparari non potest.

DE NUPTIIS CHRISTIANORUM.

An nuptiæ christianorum veri et legitimi sacramenti rationem habeant? Unde id habetur, et quibus argumentis probari potest? Quid opinari possit prudens quisque de hujus sacramenti per Christum institutione, et institutionis tempore ac modo?

DE COMPARATIONE NUPTIARUM CUM VIRGINITATE.

Difficile est virginitatem commendare sine vituperatione nuptiarum. Quis modus inter extrema observandus? Magno intervallo virginitas nuptiarum sanctitatem superat; non tamen virgo cuiquam ex conjugatis præferre se, vel etiam æquare potest, quia in sublimi ordine humilis, et in humili sublimis quisque esse potest. Vir prudens et clericali ordine insignis nuptias non consulet; hortabitur autem ad virginitatem et quos poterit, et quantum poterit.

DE BENEDICTIONE NUPTIARUM, SIVE DE MINISTRO.

Non ipsi contrahentes nuptias, nuptiarum sunt ministri, sed Ecclesiæ pastores. Distinctione solida conjugii, ut est contractus vel etiam sacramentum unionis Christi cum Ecclesiâ, sed inefficax, et conjugii, ut plenum et efficax sacramentum est, omnes fere difficultates sine ullo negotio solvuntur. An præsentia pastoris coactè adstantis et nullas fundentis preces, nuptiis conciliandis sufficiat?

De nuptiis clandestinis. Quid antiqui de illis censuerint? Gravibus de causis prohibitæ. Quo sensu et qua ratione olim ratæ fuerint, nunc invalidæ?

DE FORMA HUJUS SACRAMENTI.

Non in verbis aut signis contrahentium, sed in precibus Ecclesiæ posita est, etsi contractûs forma, illorum verba aut signa quibus præsentem suam voluntatem testantur, et dici et esse possent. Quæ sint preces aut formulæ antiquitùs usitatæ apud ecclesias Occidentis et Orientis? Quid mutatum, quid additum? Diligens circa præcipuos Ecclesiæ ritus in benedictione inquisitio. Circa ritus civiles diversarum nationum christianarum observatio.

DE MATERIA.

An aliquid certi habeatur hâc de re? Corpora contrahentium, signa et actus ipsorum, sed potissimum ipse contractus, civilibus primum, et deindè Ecclesiæ decretis consentaneus, ipsa materia sacramenti esse potest.

De conditionibus legitimi contractûs. An ad solos principes temporales spectet conditiones contractui apponere, quibus aut valeat aut nullus sit? An decretis principum hâc de re Ecclesia nec obsistere possit, nec obstiterit? De verâ et legitimâ principum in nuptiarum conditiones potestate. An omnis qui legibus sæculi conformis est contractus, liceat; qui contrarius, non liceat?

DE IMPEDIMENTIS IN GENERE.

Distinctio impedimentorum in genus duplex, prohibentium nuptias aut dirimentium : an antiquis cognita? Numerum impedimentorum an olim parem observaverint et quæ nunc sunt impedimenta, semper fuerint? An iisdem nunc moribus omnes christiani utantur circa rem istam?

De impedimentis vetantibus.

Non observata solemnis publicatio. De illâ publicatione, quid antiqui? De ejus modo, etc. Non observata temporis legitimi libertas. An olim certis temporibus à nuptiis interdiceretur, et quibus? Non observata prima fides in sponsalibus data.

De sponsalibus. — An usitata apud veteres christianos sponsalia? Quis in eorum celebratione ritus? Qua religione sponsio servaretur, et quibus pœnis vindicaretur ejus infractio? An decretis jam sponsalibus tabulis, inter sponsum et sponsam

præcox nuptiarum usus, aut saltem deliciæ sine crimine esse possent? An justæ sint solvendæ sponsionis, etiam sacramento obligatæ, rationes; et quænam jure admittantur?

De impedimentis nuptias solventibus.

Error. — Alterius pro alterâ suppositio personæ.

Conditio. — Ignorantia conditionis servilis hujus cui nupsit conjugis. De nuptiis servorum. De potestate dominorum in nuptias et liberos servorum. De injustis dominorum hâc in re privilegiis.

Votum. — Perpetuæ continentiæ votum, si solemne sit, nuptias dirimit. An ita semper observatum sit? Distinctio solemnis voti à simplici. An olim cognita? Nuptiæ, ante usum nuptiarum, professione continentiæ aut religionis solvuntur. Votum alterius ex conjugibus, ignorante altero, crimen est, non officium pietatis. Ex mutuo consensu, post nuptias, continentiæ votum eximiæ virtutis est purissimæ charitatis.

Crimen. — Adulteri cum adulterâ, nece conjugis innocentis procuratâ, ecclesiasticis legibus conjugium solvitur.

Cultus disparitas. — An Ecclesia antiqua nuptias cum infidelibus vetuerit? An conjuges fideles ab infidelium thoro separaverit? De nuptiis cum judæis, cum hæreticis.

Vis. — An legitima sit conjugii solvendi causa? Extorsus minis et violentiâ consensus. An nullo cogente, vel certe non ita cogente, ut vir prudens et fortis obsistere non possit, solemnibus verbis publice prolatis, sed tacitâ mentis revocatione infirmatis, nuptiæ ratæ sint et validæ?

Ordo. — An passa sit Ecclesia antiqua conjugatos post sacerdotium aut diaconatum, ministros esse simul et maritos? An nuptias illas semper separaverit? Quæ nunc græcarum ecclesiarum praxis?

Ligamen ex jam contractis nuptiis. — Vinculum nuptiarum insolubile est, ut dicetur in tractatu *de Divortio*. Observationes circa nuptias secundas vivente conjuge, sed in remotissimis locis, et omnium opinione defuncto.

Cognatio. — Si sit affinis, honesta.

De consanguinitate. — Neglectus olim à patriarchis, et deinde à Judæis, consanguinitatis pudor; quid ità? Quot antiqui consanguinitatis gradus numeraverint, ut nuptiis adversantes? Quæ deinde facta restrictio, et unde habetur dirimi nuptias inter consanguineos contractas?

De affinitate. — Affinitas uxoris ad consanguineos viri, et viri ad uxoris consanguineos in gradibus prohibitis, nuptias efficit nullas. Horum graduum ad quartum limitatio. Patriarchis et Judæis affinitas non ità displicuit.

De publicæ honestatis impedimento. — Quid intelligant canonistæ his verbis? Species est affinitatis, ex fornicatione, sponsalibus et matrimonio contracto non consummato. Ex fornicatione, secundum gradum includit; ex sponsalibus, iisque validis, primum duntaxat; ex nuptiis non consummatis, quartum.

De cognatione spirituali. — An eam veteres observaverint? Ad primum nunc gradum revocata.

De cognatione legali, sive ex adoptione. — Hinc adoptatum et adoptati uxorem et filios, indè adoptantem et adoptantis uxorem filiosque includit; discrimine tamen aliquo se ad filios ista cognatio habet. Circa usitatam olim filiorum adoptionem observationes.

Si forte coïre nequibis. — De maleficii aut ignaviæ naturalis imbecillitate et ἀῤῥωστία. An vera sint quæ de maleficiis illis vulgò jactantur? De vanâ circa quosdam anni menses superstitione, maium, augustum aut alios. An impotentia viri declarari possit publico diplomate, et deinde solvi matrimonium possit? An revocandus, qui abjectus ut iners, in secundis nuptiis virum se probavit? An similes quondam causæ ad tribunalia pontificum delatæ sint? An auditæ de incantatis, vel imbellibus viris apud Græcos et Romanos matronarum querelæ?

De dispensatione circa nuptiarum impedimenta.

An liceat episcopis impedimenta vetantia removere? An liceret ipsis olim etiam dirimentia dispensatione solvere? Unde factum, ut ad romanum Pontificem dispensationes deferrentur? An liceat principibus, aut etiam reginis hæreticis, ab impedimentis nuptias dirimentibus absolvere? Quæ esset olim in dispensationibus hujusmodi auctoritas principum?

DE UNITATE NUPTIARUM OPPOSITA POLYGAMIÆ.

Cur Deus olim polygamiam sanctis patriarchis concesserit? Virorum illorum inter multas mulieres castitas. Polygamia non à sanctis viris cœpit, nec incontinentiæ remedium est. Polygamia legibus Græcorum et Romanorum prohibita. Quibus pœnis obnoxia? An supplicio capitali sub principibus christianis affecta? Polygamia Turcarum aliarumque nationum.

DE UNITATE NUPTIARUM OPPOSITA DIVORTIO.

Quæ fuerint causæ repudii Judæis permittendi? Inauditus antea, sed frequentissimus deindè apud Romanos divortii usus. An apud infideles æqua viro et uxori divortii licentia esset? An ex Evangelio divortium ex causâ fornicationis permittatur viro tantum, an etiam uxori, cujus est adulter maritus? An præter fornicationis causam, alias divortii causas leges sub christianis principibus concederent? Quid de legibus istis Patres censuerunt? An conjugum à communi thoro separatio aliis quàm adulterii causis legitima sit? Quid de illâ Patres opinati sint?

De divortio cum concubinis. Quid olim concubinæ apud Romanos? Uxores erant, sed indotatæ. Item etiam apud christianos. Quid essent dotales tabulæ? Romanorum et gentium aliarum circa dotes uxorum usus. An concubinæ dimissionem, et cum nobili uxore post repudium istud nuptias Ecclesia unquam probaverit.

DE UNITATE NUPTIARUM OPPOSITA BIGAMIÆ ET SECUNDIS NUPTIIS.

An secundas nuptias Ecclesia legitimas esse semper existimaverit? Græcorum et Latinorum sententiæ. Cur secundis nuptiis juncta pœnitentia et negata benedictio? Inquiritur ex occasione an qui primum nuberet conjugi viduatæ, sine benedictione esset? De tertiis et quartis nuptiis Græco-

rum sententiæ et praxis à Latinorum usu diversa.

De statu viduatûs. Patres olim viduas summopere hortati sunt ad secundas nuptias non convolare, et conjugatis continentes viduos viduasque prætulerunt. Viduæ christianæ officia. Desolata, à deliciis aliena, uni Deo addicta, nec jam divisa esse debet. Junioribus viduis, ut ita manere possint, tradita à Patribus vivendi ratio.

De fide, quæ velut vinculum nuptiarum est. An solum adulterii crimen fidei conjugum mutuæ adversetur, non etiam cujuslibet alterius familiaritas amorque ad virum non relatus? An ornari possit uxor ut aliis quam viro placeat? Justas aut etiam injustas suspiciones, et vir propter uxorem et uxor propter virum, summâ curâ vitare debent.

DE ZELOTYPIÆ INCOMMODIS, CAUSIS, REMEDIIS.

De adulterio contrario fidei. An uxoris adulterio maritus consentire possit, ut morte liberetur? An juste secundum Dei leges vir uxorem in ipso flagitio deprehensam cum mœcho possit occidere? An viro liceat cum uxore adulterâ simul habitare et vivere? An postquam dimisit adulteram, recipere possit correctam et pœnitentem? An uxoris adulterium gravius sit mariti adulterio, liceatque viris contra adulteras quod uxoribus contra adulteros non liceat?

DE PROLE QUÆ FRUCTUS EST NUPTIARUM.

An liceat parentibus masculam prolem potius quam fœmineam optare? An tristitia, quod numerus filiorum augeatur, votumque secretum ne συνουσίαν sequatur fœcunditas, grave peccatum sit? Omnis molitio ne vel conceptio fiat, vel conceptus fœtus vivat, vel vivus nascatur, homicidium est. Inquisitio de tempore, quo conceptus fœtus vivat.

DE OBSTETRICIBUS.

Earum fides, castitas, instructio. An viri obstetricari possint?

De purificatione post puerperium. Cur ex Judæorum lege purificandi ritum Ecclesia susceperit? Quantum temporis purgandis puerperis lege christiana præscribebatur? Ecclesiarum ritus, quibus levantur, et ad altare admittuntur puerperæ.

DE EDUCATIONE CHRISTIANA LIBERORUM, QUÆ FINIS EST NUPTIARUM.

De alendi suo lacte prolem suam necessitate. De nutricibus, eorumque moribus et temperamento. De oblatione et consecratione liberorum Christo Domino, Beatissimæ Virginis tutelâ, aliorumque sanctorum commendatione. Quâ ratione pie et sancte educandi sint filii, tenelli adhùc, paulo validiores; et quâ curâ ipsis invigilandum sit, ubi ab infantiâ ad rationis usum transitum faciunt? Peculiaris matrum circa filios diligentia, et præcipuè ubi adolescunt et sese jam sentire norunt.

Liberalis et honesta, non servilis et dura, debet esse liberorum educatio. De præceptoribus et pædagogis. An ad publicas scholas mittendi, vel educandi sub præceptoribus domesticis sint liberi? Horum præceptorum spectandi imprimis puri et integri mores. An ad litteras et publicè et domi bene instituantur hodiè liberi? An linguis tantùm græcæ et latinæ per multos annos idonei sint, non etiam solidioribus studiis?

DE USU LEGITIMO NUPTIARUM.

An sine illo sacramentum integrum non sit? Ubi de conjugio Mariæ et Joseph. Propter orationem, Eucharistiam et jejunium intermittendus est. Solâ cupiditate, non amore liberorum illicitus, veniâ tamen dignus ob sanctas nuptias. Potest uxor sic intemperanter amari, ut qui legitimus est maritus, adulter fiat uxoris. Vitia et maculosa secreta non casti conjugii. De christianâ viri cum uxore conversatione, et utriusque mutuis officiis. Quomodo conjuges piè et purè vivere debeant, et quibus modis possint? Quæ cura esse debeat viro salutis uxoris, et quæ uxori salutis viri?

DE DISPOSITIONIBUS AD NUPTIAS.

Quæ debeant esse nubentium intentiones, quæ consilia? Multis antea precibus exorandus Deus, ut suam significet voluntatem. Quid spectandum in electione sponsi aut sponsæ? Ubi de pulchritudine, divitiis, nobilitate, ingenio, virtute christianâ. Quibus mediis quærendus maritus, aut quærenda uxor? Solus potest conjugem dare utilem summus Deus. An liceat puellæ nubili procos domi suscipere, cum ipsis confabulari, ostentatione pulchritudinis, immodestâ nuditate aliisque artibus allicere? An noceat silentium, solitudo, chorearum cœnorumque fuga? An munera suscipi possint? An spe lactare possit, quem non est animo admittere. An, inconsultis parentibus, animum et voluntatem puellæ aut adolescentis adducere justum sit?

De potestate et consensu parentum. — An eligere ipsi uxores aut maritos liberis suis debeant? An sine parentum consensu invalidæ sint nuptiæ? Ubi examinatur supremæ curiæ auctoritas in solvendis nuptiis absque parentum consensu, ante certos annos contractis.

De dispositionibus proximis. — Quæ sint dispositiones ad benedictionem nuptiarum sanctè et utiliter suscipiendam? An statim à sacramento vir et uxor simul versari possint? Contra missas nocturnas nuptiales, post quas itur cubitum. De effectu benedictionis nuptialis, sive gratiâ sacramenti.

De convivio nuptiali. — Quâ modestiâ instrui debeant epulæ nuptiales? An pastor et clerici ejusmodi conviviis adesse possint aut debeant? Reciso convivii superfluo apparatu, effundenda est in pauperes liberalitas.

De benedictione cubilis nuptialis. — Hujus antiquitas benedictionis et ceremoniæ. De oneribus nuptiarum. Mutua uxoris et viri servitus. Sollicitudines et impedimenta paci et puro ac simplici Dei amori obstantia, liberorum plena periculis timoribus et anxietatibus cura.

SACRAMENTALIA.

Vocantur signa per se non efficacia.

DE SIGNO CRUCIS.

Hujus antiqua et ab apostolis derivata praxis et religio. Frequens ac ferme continuus usus, effica-

cia, mysteria. Quibus præcipue partibus corporis signum crucis imprimeretur? Fronti, oculis, ori, pectori, in loco cordis.

DE AQUA BENEDICTA.

Hujus antiquissimus usus. Ad fores templorum in conchis servari solita : ubi de aquâ lustrali paganorum. Ritus solemnes benedictionis aquæ; exorcismi, salis infusio. Aquæ benedictæ tributæ ab antiquis virtutes; exempla ejus efficaciæ. Cur non simplici prece, sed aquæ vel olei, vel alicujus liquoris benedictione, miracula ut plurimum sancti patraverunt?

DE THURE.

An primis temporibus Ecclesia suffitus et odores in mysteriis adhibuerit? Thuris Deo oblati sacrificium, sanctificanti episcopo vel offerenti mysteria, et cæteris ex ordine clericis nec non ipsi populo, quasi propinati, mysteria et causæ. Observationes circa honorificæ thurificationis fastum præscriptosque sive dignoribus ex laicis, sive etiam episcopis thuris honores.

DE CEREIS, LAMPADIBUS, LUCERNIS.

An cereos non nisi nocte antiqui accenderent? Martyrum sepulcra cereis et lampadibus ornata. Lucernarum usus continuus et suspensio. In publicâ lætitiâ cerei et lampades accendi solebant, Ignis imperatori et patriarchæ Constantinopolitano prælatus.

DE VARIIS BENEDICTIONIBUS.

Primitiarum frugum, vexillorum, armorum vestium, palmarum ad reges mittendarum. Quæ ex his benedictionibus expectanda protectio?

DE MINISTRIS ECCLESIÆ.

Quorum auctoritate, officio, scientiâ fideles reguntur, pascuntur et custodiuntur.

DE ROMANO PONTIFICE,

VEL SUCCESSORE APOSTOLORUM PETRI ET PAULI, PRIMAM IN ECCLESIA SEDEM OBTINENTE.

Petrus Ecclesiæ figura, in cujus verbis et factis illa semper spectanda est. An in Petro aut fide Petri fundata Ecclesia? Et si in Petro, an alio sensu quàm quo fundata est in apostolis? Quo sensu Petrus apostolorum primus? Cathedra Petri, prima. In Petro, unitas. An inde in apostolos jurisdictionis aliquid, aut directionis, aut quædam imposita ipsis cum Petro consentiendi necessitas, quæ mutuo inter se apostolos non respiceret?

De primatu et privilegiis Petri. An Romam venerit? An Romæ passus? De privilegiis Pauli. An Romæ passus? De unione duplicis apostolatûs in circumcisionem et in gentes? An Petrus et Paulus unum constituant Ecclesiæ apicem unumque caput, sub capite Christo?

De primatu romani Pontificis. — An romanus Pontifex solidam Petri et Pauli successionem collegerit? Quid antiquis hâc in re visum? Quæ privilegia temporalia fuêre in apostolis? Quæ ab ipsis in Pontificem transmissa? An apostoli ad ecclesias singulares venerint, atque ut certarum civitatum pastores crediti ab antiquis?

Quæ ex primatu romani Pontificis legitimè deducantur? Quid ut primus possit? Quæ ipsi conciliis et consuetudine tributa? Effusa et prostituta adulatorum Curiæ Romanæ κολακεία.

DE NOMINIBUS ET TITULIS

METROPOLITANI, ARCHIEPISCOPI, EXARCHI ET PATRIARCHÆ.

DE PATRIARCHARUM ORIGINE.

Divisio Imperii in orientale et occidentale. Qui hujus divisionis fines? Ecclesiæ in orientalem et occidentalem et facta pariter partitio, et iidem inter utramque termini. Diœceses Imperii orientalis et occidentalis sub Præfectis prætorii : de præfecturæ illius origine, divisione, potentiâ.

De diœcesi Egypti politicâ et ecclesiasticâ : una et eadem utriusque extensio. Per totam illam diœcesim singulos episcopos ordinabat patriarcha Alexandrinus : explicatur canon sextus concilii Nicæni. Ex omnibus diœceseos provinciis ad concilium episcopos convocabat.

De diœcesi Orientis vel Antiochenâ, civili et ecclesiasticâ. De utriusque finibus et origine. An sedes Alexandrina et Antiochena ex fundatione Petri omnia privilegia acceperint? An ex magnitudine urbium? Quid de Româ ipsâ sententium? Justa inter contendentes transactio.

De patriarchatu romano et ecclesiis suburbicariis.

Romani Pontifices nec se patriarchas ante Nicolaum primum dixerunt, nec patriarchis accenseri voluerunt. Ecclesiæ suburbicariæ sine dubio ultra regiones suburbicarias non extendebantur. Quæ essent suburbicariæ provinciæ, demonstratur. Ruffini *Apologia*. Per omnes provincias suburbicarias easque solas, episcopos omnes sine metropolitanis ordinabat romanus Pontifex : alibi nec metropolitanos consecrabat. An essent metropolitani in provinciis urbicariis et suburbicariis? Episcopus Mediolanensis omnes episcopos ordinabat in septem provinciis Italiæ diœceseos. Ex suburbicariis provinciis legatos suos ad concilia mittebant, et ex solis suburbicariis episcopos ad concilium suum romani pontifices convocabant. Solus Occidens non agnoscebat romanum Pontificem ut patriarcham. Quo concilio schismatici Græci totum occidentem romano Pontifici concesserint? Appellatus romanus Pontifex à Græcis catholicis *Patriarcha œcumenicus*, à Latinis etiam *Archiepiscopus universalis*. Unde œcumenicum se dixerit Constantinopolitanus patriarcha, conjectura.

De patriarchatu Jerosolymitano.

Jerusalem apud Judæos et apud primos christianos honor supremus. *Omnium ecclesiarum Mater* dicta est ab antiquis, et verè est. Initio religionis christianæ, prima sedes et primus thronus erat. Cur Petro non concessa prima sedes, cùm primus esset. Pellam translata est sedes Jerosolymitana, et ex ignobilitate loci multum obscurata. Causæ

destructionis Jerusalem. An contra Christi Domini verbum reædificata?

Episcopi Æliæ vere erant episcopi Jerusalem ob continuatam successionem, et proinde apostolici, sed sub Cæsareæ novâ metropoli. Episcoporum Jerusalem ad concilium usque Nicænum, honoris privilegium. Post revelationem crucis et sepulcri Domini erectumque à Constantino μαρτύριον τῆς Ἀναστάσεως jam sub Cæsareâ se non continere amplius potuerunt episcopi Jerosolymitani. Variæ illorum affectationes primatûs ad concilium usque Ephesinum. In concilio Chalcedonensi, Antiochenum inter et Jerosolymitanum, res ita transacta ut tres Palestinæ huic parerent, usurpatæ Phœniciæ duæ et Arabia illi restituerentur.

De patriarchatu Constantinopolitano.

Majestas urbis animos episcopis Constantinopolitanis addidit. Quid tentatum in concilio Constantinopolitano primo? Quid concessum? Variæ ab hoc concilio ad Chalcedonense usque, Constantinopolitanorum præsulum in diœceses Asiæ, Ponti et Thraciæ expeditiones. Chalcedonensi et Constantinopolitano conciliis, cur tanto conatu sese opposuerint romani pontifices, et quis horum conatuum fructus? De *Œcumenici* cognominis affectatione.

DE EXARCHIS VEL CAPITIBUS MAJORUM DIŒCESEON.

De diœcesi Ælianâ, civili et ecclesiasticâ, et privilegiis episcopi Ephesi. De diœcesi Ponti civili et ecclesiasticâ, et privilegiis episcopi Cæsareæ. De diœcesi Thraciæ : ejus metropolis administrationis ratio. De diœcesi Africanâ : provinciarum numero. De dignitate et privilegiis episcopi Carthaginensis. De diœcesi Illyrici; ejus divisione in orientale et occidentale. De Sirmiensis episcopi privilegiis. De Thessalonicensi exarchatu. De diœcesi Mediolanensi, sive Italiæ.

De diœcesibus liberis. — De administratione Galliarum : provinciarum numero, connexione inter se. De administratione Hispaniarum : provinciarum numero. De administratione Britanniarum.

DE PRIMATIBUS ET EXARCHIS POST CONSTITUTAM ECCLESIARUM DISCIPLINAM NATIS.

Aquileiensi et Gradensi ex ruinis Mediolanensis : Acordensi ex ruinis Thessalonicensis : barbarorum occidentalium exarchis : schismaticorum orientalium catholicis.

De primatibus in Galliâ seorsim, in Hispaniâ, in Britanniâ Majori, in Germaniâ.

De vicariis Sedis apostolicæ; eorum antiquitate, jure, utilitate : in Galliis, Hispaniis aliisque provinciis, usu.

DE METROPOLITANIS.

Metropoles ecclesiasticæ temporibus apostolorum, civili provinciarum partitioni conformes fuêre. Observatæ metropoleon civilium in Ecclesiâ distinctionis causæ et momenta. Omnia metropolitanorum jura ex ipsâ metropoleon institutionis notitiâ aperte sequuntur. Quæ sint hujusmodi jura? Ad quem pertineret olim novæ metropoleos erectio? Episcopos comprovinciales visitandi metropolitanis imposita necessitas. De metropolitanorum in Galliis, Hispaniis, etc., extinctione, restitutione.

De conciliis provincialibus, quæ metropolitanus quisque convocare debebat.

Conciliorum provincialium utilitas. Quo tempore celebranda essent concilia provincialia? Litteræ primatis vel metropolitani ad comprovinciales episcopos. Legitimæ excusationes absentium. Quibus de rebus in conciliis hujusmodi ageretur, et quæ illorum auctoritas? Abrogationis conciliorum provincialium antiquæ et novæ causæ.

De conciliis diœceseon sub patriarchis, eorumque auctoritate.

De conciliis nationalibus in Galliis, Hispaniâ, Germaniâ, statuum convocatione.

DE EPISCOPIS ET EPISCOPATU.

Jure divino instituti sunt episcopi apostolisque successêre. Eorum a presbyteris distinctio solide probatur adversus Blondellum. Incidentes quæstiones de presbyterorum et episcoporum confusis olim nominibus. De 72 discipulorum auctoritate et ministerio. De evangelistarum, doctorum, prophetarum, etc., officio. Episcopatûs unitas in multis episcopis, et in episcopis singulis solidus episcopatus. Cur necesse fuit, ut numerosus esset episcoporum cœtus? Episcopus, etsi unius parœciæ, occasione datâ, plenam in omnes ecclesias exercere auctoritatem potest. Episcoporum tituli : *Summi sacerdotes, patres patrum, vicarii Christi, papæ.*

DE EPISCOPORUM IN DIŒCESI VEL PARŒCIA SUA PRÆSENTIA.

Illius ex jure divino necessitas. Esse præsentem non solum, sed utilem et strenuum episcopum oportet. An possit episcopus gregem suum deserere tempore persecutionis? An tempore pestis et morbi epidemici?

An legitima sit causa absentiæ, legatio diuturna apud alienum principem? De causis legitimis ad comitatum eundi. Antiqua circa profectiones episcoporum disciplina. De concilio episcoporum in urbe regiâ commorantium variis de causis.

DE VISITATIONIBUS EPISCOPORUM.

Quanta in cognoscendis ovibus, et præcipue ovium pastoribus, presbyteris, ponenda sit diligentia? Quid in visitationibus præstandum? Quæ observanda methodus?

DE SYNODIS EPISCOPORUM.

De concionandi et docendi necessitate. Ad episcopos præsertim spectat Scripturarum interpretatio et exhortatio populi. Vanæ mutorum et inertium præsulum excusationes. Quæ sit christiana et sincera Evangelii prædicatio?

DE HOSPITALITATE EPISCOPORUM.

De curâ pauperum, viduarum, orphanorum virginum : omnibus defensione egentibus pater et tutor esse debet. Intercedebat olim pro reis et

capitali sententiâ damnatis : quis eorum scopus? De immunitatibus vel asyli jure sacris basilicis concessis.

DE TRIBUNALI VEL JURISDICTIONE EPISCOPORUM CIRCA CLERICORUM LITES COMPONENDAS, CIRCA LAICORUM CAUSAS.

An provocari posset ab episcoporum sententiâ ad judices forenses?

DE HUMILITATE EPISCOPORUM.

An superbia et fastus episcopalem majestatem amplificent? Auctoritas nemini à Christo confertur propter ipsum qui habet, sed propter alios solùm.

DE ORATIONE ET PIETATE EPISCOPORUM.

Quàm ardenter et assiduè pro grege suo orandus Deus? Quam necessaria episcopo multis curis distracto, oratio, solitudinis secretum, pia Scripturæ meditatio!

DE PRUDENTIA ET DISCRETIONE, ETC.

De libero ab omnibus præjudicii animo, ut nemini injuste aut noceat, aut faveat, etc.

DE JUDICII GRAVITATE ET MATURITATE.

De vigore et constantiâ in justis sanctisque consiliis, etiam adversantibus omnibus. De delectu virorum bonorum et eruditorum, quibuscum arduas et implicatas res communicare possit.

DE PRESBYTERIS.

Quanta eorum dignitas : consiliarii et fratres episcoporum. Conciliis aderant, et sedentes sententiam dicebant. Probata episcoporum, presbyterorum et diaconorum hierarchia, græcorum et latinorum Patrum testimoniis.

DE CHOREPISCOPIS.

Eorum antiquitate, dignitate, officiis, abrogatione. De vicariis episcoporum et pœnitentiariis. De archipresbyteris. De parochis eorumque officiis : parochorum origo et antiquitas. De archidiaconis.

De diaconis; eorum institutione, ministeriis, privilegiis; adversus presbyteros supercilio; numero. De cælibatu sacris ordinibus annexo, apud Græcos et Latinos. De subdiaconis eorumque officiis : cælibatu.

De minoribus ordinibus.

De ordinum interstitiis : an nullus ex sacris ordinibus unquam omitteretur? De ætate ad ordines suscipiendos necessariâ.

DE CLERICALI TONSURA.

An essent antiquitus clerici, solâ tonsurâ insignes, nulli ministerio deputati? Tonsuræ antiquitas, origo, forma, mysteria.

Vestes clericorum an distinctæ à vestibus laicorum? Unde cœpit distinctio? Quæ modestia in vestibus clericorum splendere debeat? De certorum colorum delectu.

Cantus, psalmodia, musica : instrumentorum symphonia. Officii canonici, horarum canonialium apud Græcos et apud Latinos recitatio publica et privata, hujusque officii origo et partes. Laicorum ad horas canonicas concursus et in iis recitandis studium.

DE CONGREGATIONIBUS CLERICORUM.

De seminariis clericorum, et eorum in iis educatione. An docendi litteras humaniores et profanas, et quo delectu? Quid ex philosophiâ degustare possent; Theologicis disciplinis quomodo imbuendi?

DE ECCLESIARUM CATHEDRALIUM CLERO ET CAPITULIS.

Canonicorum regularium in omnibus penè ecclesiis institutio : vita communis : loci regulares; habitus. Hujus institutionis initia, ac tandem in pluribus ecclesiis mutati mores.

De cardinalibus.

DE SACRIS VIDUIS ET DIACONISSIS.

De solemni diaconissarum consecratione. De ætate ipsis et viduis ac virginibus ante dedicationem à legibus præscriptâ. De illarum officiis. De illarum abrogatione.

De locis orphanorum, advenarum, ægrotorum, debilium et seniorum curæ destinatis, annexisque presbyteris vel ministris. De privatis oratoriis, martyriis, sacellis.

De officiis et ministeriis sola promotione conferri solitis. De cimeliarchis, xenophylacibus, sacristis. De defensoribus. De syncellis. De cartophylace. De notariis. De cancellariis, vicedominis, bibliothecariis, archicapellanis in palatio regum. De clericis palatii, aut sacelli regii. De legatis romanorum pontificum.

DE CONDITIONIBUS AD SACROS ORDINES SUSCIPIENDOS VEL CONFERENDOS.

De vocatione; ejus necessitas, signa. An ad sacros ordines quisque legitimè aspirare possit? Ineluctabili necessitati cedendum est, nec præterea confidendum. Conatibus omnibus propriæ indignitatis conscius nunquam cedere debet. Incredibiles sanctorum virorum conatus ut sacerdotium vel episcopatum a se averterent. Soli infirmi et indigni validos se et habiles arbitrantur, sanctis et magnis viris trementibus. Ante corruptam ætatem offerre se vel offerri a parentibus liberi poterant. Admissi ad clericatum, quos vis et metus cogebant.

Irregularitates. — De vitiis vel defectibus sacris ordinibus arcentibus. An veteres attenderint defectus corporis et mutilationem? De eunuchis. De irregularitate ab imperitiâ. Quæ doctrina necessaria est? De scholis antiquis. De bigamiâ. De militum, judicum, curialium ad ordines impedimentis. De irregularitate crimine et pœnitentiâ, contractâ. De neophytorum repulsâ. De hæreticorum, schismaticorum, apostatarum abdicatione. De exclusione energumenorum.

De examine ordinandorum. Aderant olim presbyteri, clerici omnes et populus. Quibus de rebus præsertim interrogabantur?

De subjectione clericorum, et addictione certo

episcopo et certæ ecclesiæ. Poterat olim episcopus quemlibet fidelem ordinare, et ordinatione suum facere, neglectâ patriæ et domicilii ratione. An posset episcopus alienum clericum ordinare, aut clericus episcopum, à quo primos ordines acceperat, deserere et sese alteri tradere? Ordinatione suâ quisque certo ministerio et certæ ecclesiæ obligabatur.

De immutabilitate clericorum. Clericatum aut ministerium nemo abdicare poterat. A ministeriis suis inviti moveri non poterant ad nutum episcopi.

DE ELECTIONE EPISCOPORUM.

De electionibus ante tempora Constantini. De jure populi monachorum et magistratuum in electionibus, post Constantini tempora apud Græcos et Latinos. Suprema suffragiorum moderatio ad episcopos provinciales spectabat.

De confirmatione electionis. Confirmanda erat electio, auctoritate metropolitani. Confirmare metropolitanos exarchi et patriarchæ debebant.

De jure regio in electionibus episcoporum. — Quale jus in eligendis episcopis, primis quinque sæculis imperatores habuerint? Quale primæ dynastiæ reges Franciæ? Quale secundæ dynastiæ? Quale tertiæ dynastiæ principes? De jure regum Hispanorum; regum in Italiâ, Africâ, Britanniâ; imperatorum in Oriente.

De consecratione episcoporum. — A quo consecrandus episcopus? Trium antistitum præsentia, an necessaria?

De præstatione sacramenti episcoporum : 1° metropolitanis; 2° romano Pontifici; 3° regibus et principibus. Ubi de hominis honore. De potestate episcoporum in eligendis vel designandis successoribus. De coadjutoribus.

De episcopis *in partibus*, vel solo titulo insignibus. De translationibus episcoporum apud Græcos et Latinos. Cujus auctoritate translationes fierent? De abdicatione et demissione episcopatûs.

DE BONIS ET REBUS ECCLESIÆ

QUIBUS EJUS ALUNTUR MINISTRI.

De decimis et primitiis. De oblationibus. De collectis. De immobilibus, agris, hæreditatibus. De testamentis Ecclesiæ nomine scriptis et legibus imperatorum. De principatibus, ducatibus aliisque titulis et feudis Ecclesiæ alienis. De temporali Ecclesiæ romanæ regno. De immunitate clericorum et rerum Ecclesiæ. De donis et muneribus annuis episcoporum et abbatum regi oblatis. De jure hospitii in episcopiis et abbatiis. De amortizatione.

De bonis et reditibus Ecclesiæ, sanctorum sententiæ. Ditiorem quotidie fieri Ecclesiam fundis et agris lugebant sanctiores episcopi. Non tantùm has Ecclesiæ divitias non amabant, sed abdicatione et venditione patrimonii ad sacros ordines sese præparabant. Quibus legitimis modis sustentare se clerici possunt? An clerici privatis facultatibus divites e reditibus ecclesiasticis quidquam, tutâ conscientiâ, possint percipere? An ipsi proprio manuum opere, vitam tolerare debeant? Exempla hâc de re illustria. An negotiationi, procurationi, fundorum locationi, animum adjicere clericis liceat?

DE NATURA ET USU LEGITIMO BONORUM ECCLESIÆ.

Omnes Ecclesiæ facultates patrimonium sunt pauperum, ex omnium Patrum græcorum et latinorum sententiâ. Ab episcopis ad ultimum usque clericatûs gradum, nullus est redituum ecclesiasticorum dominus, sed dispensator. Ut primi pauperes, ea solum quæ necessaria sunt, episcopi aliique sibi sumere possunt. Frugalitas mensæ, simplicitas domûs, vestium, familiæ, supellectilis. An in publicis operibus, pontibus, balneis, fontibus, collegiis, reditus ecclesiasticos episcopis insumere liceat?

DE USU ILLEGITIMO.

In venatione, spectaculis, ludis, voluptatibus : militari expeditione, nepotum et propinquorum locupletatione; sumptu et magnificentiâ in iis omnibus, quæ ex canonibus Patrumque decretis simplicia esse debent et humilia.

DE PARTITIONE ET DISPENSATIONE BONORUM ECCLESIÆ.

Suprema in dividendis et dispensandis Ecclesiæ bonis episcoporum auctoritas, in concilio tamen provinciali, rationem administrationis suæ reddere tenebatur. Quot partes ex Ecclesiæ bonis fierent? An antiqua sit solemnis in quatuor partes divisio? Dividebantur parochiarum reditus in quatuor partes. De divisione bonorum Ecclesiæ inter episcopum et canonicos.

DE ŒCONOMIS EPISCOPO ADJUNCTIS.

Œconomorum institutio et auctoritas. Diaconorum et archidiaconorum in dispensandis Ecclesiæ reditibus potestas, et natum inde supercilium. Œconomis invigilare poterat et tenebatur episcopus.

De testamento episcoporum aliorumque Ecclesiæ addictorum. De testamento episcoporum, et clericorum, abbatum et monachorum.

De statu bonorum Ecclesiæ post decessum episcopi vel abbatis. De spoliatione domus episcoporum aliorumque clericorum. De custodiâ ecclesiarum viduarum. De tempore et diuturnitate vacationis.

DE BENEFICIIS PROPRIE DICTIS SECUNDUM RECENTIOREM DISCIPLINAM.

De beneficiorum naturâ et origine. — Quando primùm dividi cœperunt Ecclesiæ fundi inter clericos? An ea divisio esset perpetua, aut in solidam massam post obitum reverteretur?

De collatione beneficiorum. — Quis hæc beneficia divideret aut conferret? An solus episcopus? An posset olim romanus Pontifex in diœcesi episcopi beneficia conferre? Quis nunc in variis ecclesiis usus? Collatorum officia, privilegia, conditiones. Conferri non possunt beneficia, officia, dignitates nisi digniori.

De jure patronatûs et præsentationis. Ecclesiastici. Laici.

De pluralitate beneficiorum. Episcopatûs, abbatiæ? aliorum beneficiorum inferiorum.

De commendationibus beneficiorum, ecclesiasticis, laicis, ordinum militarium.

De resignatione beneficiorum. De conditionibus legitimæ resignationis. De antiquitate et initiis hujus consuetudinis. Quis admittere possit resignationem? De reservationibus et pensionibus.

De simoniâ et ejus variis speciebus.

DE MONACHIS ET SACRIS VIRGINIBUS,

HOC EST SANCTIORI GREGIS CHRISTIANI PARTE, SED EXTRA HIERARCHIAM.

Monachorum instituti origo, et per totum orbem diffusio. Vitæ monasticæ utilitates et encomium.

Monachorum varia genera primis temporibus. De solitariis. De cœnobitis. De viduarum institutione, et solitariam inter et cœnobiticam vitam mediâ quâdam viâ. Monachorum et philosophorum pallium. Monachorum vestes, quæ et quales, et cujus coloris? Vestium partes, nomina, numerus.

Monachorum jejunia. De jejuniis eorum continuatis. De jejuniis per totum annum. Quo tempore reficerentur? An nullus, præter dominicas et sabbata, ac fortè Quinquagesimam, Pentecosten, dies à jejunio immunis esset? An ad hæc jejunia monachi tenerentur? An uniformis apud omnes disciplina? Quibus cibis alerentur monachi in solitudine, in cœnobiis? Quo uterentur potu? Quibus cibis vescerentur diebus à jejunio liberis?

Monachorum jejunia, et nocturnæ preces. De accœmetis. Cubilium et stratorum descriptio. Humi cubabant plurimi. Monachorum psalmodia in cœnobiis : quibus horis? Quot psalmi recitarentur? An cum cantu an alternis vocibus? Psalmodia solitariorum et eorum qui in cœnobiis non morabantur.

Monachorum silentium. Amor, meditatio, lectio Scripturæ. Maximam Scripturæ partem memoriæ commendabant.

Monachorum opus manuale. Hujus utilitas et necessitas. Quale illud esset?

Monachorum humilitas, mundi contemptus, injuriarum tolerantia.

MONACHORUM NOVITIATUS.

An antiqui novitios probarent, antequam in societatem admitterent et in convictum? Quæ esset probatio solitariorum? quæ cœnobitarum? Quanto tempore novitiatus ille duraret? Quando primùm statutus novitiatus? Annui probatio, vel etiam biennii. An novitiis et tyronibus habitum religionis, aut alium à sæculari veste distinctum conferrent? Vestis religionis induendæ solemnis ritus.

PROFESSIO MONACHORUM, SEU VOTORUM EMISSIO.

Quâ ratione sese olim professione obligarent monachi? Quid pollicerentur? Quando distinctè vota solemnia emittendi consuetudo obtinuit?

DE STABILITATE MONACHORUM.

An stabilitatem olim promitterent? An è loco in locum migrare, an ex instituti sui disciplinâ in aliam disciplinam admitti possent?

DE CASTITATE MONACHORUM.

An castitatem voverent antiquitùs? An licitæ ipsis nuptiæ post monachatum, an saltem concessus legitimarum uxorum usus? An contractæ nuptiæ post monachatum abrumperentur?

DE OBEDIENTIA MONACHORUM.

Incredibilis obedientiæ exempla. Obedientiæ etiam voto obstrictæ libertas. An essent monachi plures acephali? An solitarii immunes essent ab obedientiæ jugo?

DE PAUPERTATE MONACHORUM.

An facultates suas paternas dimitterent? An neglectas possent repetere? an aliquid ex opere manuum lucri servare?

DE VOTIS RELIGIOSORUM IN GENERE.

Eorum sanctitas, meritum, finis, causæ. De validitate votorum religiosorum, reclamatione voventium, dispensatione aut commutatione votorum.

DE ÆTATE RELIGIOSIS VOVENTIBUS NECESSARIA.

De iis qui, ante ætatem legitimam et ante libertatis usum, à parentibus religioni consecrabantur, et severitate quarumdam ecclesiarum contra reclamantes : contra crudeles et inhumanos parentes, qui vel ambitione, vel odio injusto, quosdam ex liberis suis monasterio invitos addicunt. Vanitas et præsumptio electionum hujus ad militiam, illius ad Ecclesiæ beneficia, tertii ad militarem ordinem, etc.

VITIA QUIBUS RELIGIOSI, NON INSTITUTI DEFECTU, SED MISERIA ET FRAGILITATE HUMANA, SUBJECTI ESSE POSSUNT.

Monachorum quorumdam inquietum, ardens et turbulentum ingenium. Mala per imprudentes et temerarios ascetas Ecclesiæ irrogata. Levitas et locorum facilis mutatio. Fratres et solitarios virtute insignes invisendi sine justâ necessitate pruritus. Superbia et laicorum contemptus. Interioris hominis neglectus. Omnis in rebus externis et per se non necessariis collata spes. De suâ perfectione et sanctitate faciliis opinio. Defectus occasionum pro solidâ virtute habetur, ἀπαθείας et perfectæ sensuum subjectionis variè affectatus triumphus : quorumdam ex hoc fonte illusiones, ineptæ conclusiones, vana philosophia, hypocrisis, inanis gloriæ amor : simulatæ actu dæmonibus pugnæ.

DE MONASTERIORUM REGIMINE ET POLITIA.

Monachorum et monasteriorum sub episcoporum auctoritate subjectio. Monasteriorum exemptiones et privilegia. Eorum initia, causæ, limitatio. Plurimorum monasteriorum sub uno rectore congregatio in Oriente et in Occidente. De cellis, obedientiis, hospitiis, villis ad majora monasteria attinentibus natisque inde prioratibus, etc.

DE ABBATIBUS SINGULORUM MONASTERIORUM PATRIBUS.

De origine, nominibus et officiis illorum. De virtutibus abbati necessariis. De vitiis quibus abbates aliique monachorum patres obnoxii esse possunt.

De electione abbatum. De jure monachorum, de jure episcoporum in eligendis aut confirmandis

abbatibus. De jure regum et principum in dandis, aut præsentandis abbatibus.

De benedictione abbatum.

De abbatibus episcopalia insignia habentibus. Potestate suos sine dimissoriis litteris ad ordines mittendi; minores ordines, subdiaconatum, aut diaconatum suis conferendi.

De potestate abbatum in eligendis aut designandis successoribus suis. De coadjutoribus abbatum. De translationibus abbatum.

De demissione et spontaneâ abdicatione.

De administratione bonorum monasterii, cui ratio reddenda?

De depositione abbatum.

De abbatibus commendatariis, eorum origine et potestate : an legitime bona religiosis data possideant?

DE VARIIS MONASTICÆ VITÆ REGULIS.

Cujusque ætate, auctore, usu, apud Græcos ad sæculum duodecimum, et apud Latinos. De ordinibus mendicantibus. De aliis recentioribus monachorum institutis non mendicantibus. Monasticæ vitæ cum clericorum officiis unio.

DE SACRIS VIRGINIBUS.

Aliæ domi manebant, aliæ in monasteriis claudebantur. Virginum cum clericis aut cælibibus, et clericorum cum virginibus vetitum contubernium. Claustri necessitas erga virgines.

De velo virginum. Aliæ publicè velabantur, et cum solemni apparatu, aliæ sibi ipsi velum imponebant. Velationis ritus. Solis episcopis publicè velandi virgines facultas concessa : causæ. Ad presbyteros tandem pervenit. Velum benedictum in mortem et sepulturam servatum.

De virtutibus sacris virginibus necessariis, ac præcipuis continentiæ et virginitati tuendæ utilibus remediis.

De vitiis quibus virgines Deo sacræ obnoxiæ esse possunt, ac potissimum garrulitate, cum viris familiaritate, formæ adhuc et pulchritudinis curâ.

De puellis adhuc teneris et rudibus sacris virginibus commendatis, ut pietatem edoceantur. An liceat parentibus filias adhuc sæculi ignaras in monasteriis recludere hoc fine, ut ab aurâ sæculi tutæ, ipsum neque sciant, neque ament; sed sanctæ virginitatis propositum amplectantur?

De simoniâ et pactis simoniacis in ingressu monasterii.

De habitu sacrarum virginum. De tonsurâ virginum. De curâ episcoporum circa virgines sacras. An justum sit eximi monasteria virginum ab inspectione et jurisdictione ordinariorum?

De variis sacrarum virginum regulis, institutis, ordinibus.

De monasteriis ad virgines nobiles easque solas destinatis. An hujusmodi monasteria humilitati christianæ et Evangelio non repugnent?

De canonicis virginibus, vestem laicam post officium peractum sumentibus, et nullâ continentiæ lege obstrictis.

De abbatissis. Earum benedictione, officiis, virtutibus, vitiis : electione, translatione, demissione, depositione.

De monasteriis. In quibus locis primo ædificata? Cur in civitatibus deindè? An virginum monasteria extra urbes, in pagis ædificari tutius sit? Quæsitæ olim à Patribus, ædificandis monasteriis incommodæ, steriles et valetudini contrariæ sedes. An magnifico apparatu monasteria ædificari debeant?

DE JUDICIIS EPISCOPORUM CANONICIS.

Hæc quæstio pertinet ad tractatum *de Episcopis;* huc rejecta est ob latiorem disserendi campum. Qui immediatè episcoporum judices? De retractationibus judiciorum, cum in usu appellationes non erant. De appellationibus ad romanum Pontificem. De judicibus in partibus delegatis à romano Pontifice. De appellationibus ad principem. De appellationibus ad senatum, ob illicitum ecclesiasticæ potestatis usum.

De judiciis canonicis presbyterorum, diaconorum et cæterorum inferiorum clericorum.

De legitimis clericorum accusatoribus.

De judiciis et pœnis canonicis monachorum.

POÉSIES SACRÉES.

VENI, SANCTE SPIRITUS [1].

Pendant l'octave de l'Ascension 1652, le samedi de cette octave, 26 mai, jour de saint Philippe de Néri.

Esprit-Saint, amoureuse flamme,
Viens du ciel et lance en notre âme
Un clair rayon de tes ardeurs.
Viens, cher père des misérables;
Viens, source des dons ineffables;
Viens, pure lumière des cœurs.

Médecin des peines cuisantes,
Hôte des âmes innocentes,
Et leur doux rafraîchissement;
Dans le travail, repos aimable,
Dans le chaud, zéphir agréable,
Dans les pleurs, vrai soulagement.

Flambeau des splendeurs immortelles,
Remplis du cœur de tes fidèles,
L'abîme profond et caché.
Toi seul nous fais ce que nous sommes,
Sans toi rien n'est bon dans les hommes,
Tout est impur, tout est péché.

Lave les taches criminelles,
Guéris les blessures mortelles,
Arrose le cœur altéré,
Fais fléchir l'altier inflexible,
Embrase le tiède insensible,
Redresse le cœur égaré.

Donne au peuple qui te révère,
Qui t'aime, en toi seul espère,
Les sept grâces de ta bonté;
Fais-nous vivre dans l'innocence,
Mourir dans la persévérance,
Et régner dans l'éternité.

Dire chaque jour le *Veni Creator* et faire sept élévations de cœur pour demander le Saint-Esprit :

1° Père de miséricorde, envoyez-moi votre Esprit consolateur qui donne la paix à mon âme.

2° Mon Jésus, donnez-moi l'esprit d'intelligence et de sagesse qui fasse que je vous connaisse par une vive foi; que je ressente votre présence au dedans de mon cœur, et que je ne goûte que vous seul.

3° Esprit-Saint, cœur de l'adorable Trinité, venez éclairer mon esprit des vérités de la foi et animer mon cœur des flammes du pur amour; venez me soutenir dans mes faiblesses, et me purifiez de toute recherche et de toute attache aux créatures.

4° Vierge sainte, qui avez été remplie des grâces et dons du Saint-Esprit, obtenez-moi le don de piété et d'oraison, afin que j'aime mon Dieu de tout mon cœur et mon prochain pour l'amour de lui.

5° Mon saint Ange gardien, je vous salue et vous révère de toute mon âme, et vous supplie de m'obtenir de Dieu le don de conseil qui me fasse choisir et pratiquer les vertus propres de mon saint état, et entrer fidèlement dans les conduites secrètes de la divine Providence.

6° Vous tous, glorieux Apôtres, qui avez reçu et communiqué le Saint-Esprit, obtenez-moi de sa bonté la vraie science du salut, pour préférer et suivre pendant tout le cours de ma vie, la voie étroite des maximes de l'Evangile.

7° Grand saint Philippe de Néri [1], qui reçûtes le Saint Esprit avec tant de plénitude le jour de la Pentecôte, obtenez-moi de Dieu le don de la sainte crainte, qui me fasse appréhender la plus légère infidélité.

1. Inédit, publié par *l'Espérance, Courrier de Nancy*, le 5 juin 1876.

LE SAINT AMOUR,

OU

ENDROITS CHOISIS DU *CANTIQUE DES CANTIQUES*,

AVEC DES RÉFLEXIONS MORALES.

SALOMON AU LECTEUR.

Vous, que les tendres vers de mon chaste cantique
Sous le voile sacré du langage mystique,
Brûlent des plus beaux feux ;
Avec moi contemplez la Sagesse éternelle
Et voyez au milieu de la troupe fidèle
Ses amours et ses jeux.

La source de l'amour en vos cœurs est gâtée :
Dans les objets des sens par erreur écartée,
Je la viens épurer :
L'âme s'épanchait trop; il est temps qu'elle rentre,
Par de sages transports, dans son bienheureux centre,
Pour ne plus s'égarer.

Je lui montre un Amant dont la beauté l'attire;
Elle y court; pour chanter son bienheureux martyre
Je lui prête ma voix.
Entre ses bras sacrés elle se sanctifie;
Seul il sait lui donner l'espérance et la vie,
Quand elle est aux abois.

L'immortel Salomon trouve sa Sulamite;
Dans son sein innocent l'âme pure l'invite,
Et le nœud conjugal,
De leur chaste union la plus parfaite image,
Nous apprend à goûter d'un divin mariage
Le bonheur sans égal.

Cesse de recevoir les indignes caresses
Du monde qui s'empresse à gagner tes tendresses.
Le Verbe est ton époux ;
Il aime le secret, la paix, la solitude,
Et, pour le satisfaire, une éternelle étude
De ses désirs jaloux.

Sans grâce, sans espoir, captive condamnée,
A tes mauvais désirs sans guide abandonnée,
Il t'aperçut des cieux.

1. La fête le 26 mai : c'est la date de l'octave de la Pentecôte de 1652 qui, cette année, tombait le 19, ce qui n'est arrivé que deux fois du vivant de Bossuet : la première, en 1641 : il avait treize ans; la seconde en 1652 : il avait 24 ans et il était ordonné prêtre depuis le 16 mars, c'est-à-dire depuis deux mois et dix jours.

Sorti pour t'épouser du séjour de sa gloire,
Il veut seul occuper ton esprit, ta mémoire,
Tout ton cœur, tous tes vœux.

Mortels, purifiez vos heures, vos pensées;
Et laissez loin de vous les ardeurs insensées
D'un amour furieux,
Si vous voulez, épris d'une flamme pudique,
Entonner ces beaux airs, et du Roi pacifique
Les chants mystérieux.

LE SAINT AMOUR.

I.

Osculetur me... : Introduxit me Rex in cellam vinariam..., etc. (*Cant.*, I, 1; II, 1-4.)

Le baiser de la bouche. — Les embrassements. — Les attraits. — Les défaillances. — Les odeurs. — Les vins. — Le sommeil et le réveil de l'Epouse.

Qu'il vienne, et qu'un baiser de sa divine bouche
Apaise mes désirs;
Que ses chastes amours, dans sa royale couche,
Me comblent de plaisir.

De célestes parfums je me sens embaumée,
A l'approche du roi;
Imprime tes appas dans mon âme enflammée,
Nous courrons après toi.

Que de tes saints discours la grâce est attirante!
Rien ne peut l'égaler,
Non plus que dissiper la vapeur odorante
Qu'elle fait exhaler.

Ton nom, venu du ciel, est une douce étreinte
Des plus vives odeurs:
Les cœurs droits sont épris, pour ta vérité sainte,
D'immortelles ardeurs.

Des filles de Sion la jeunesse pudique,
Sensible à tes attraits,
De tes embrassements fait le sujet unique
De ses chastes souhaits.

Dans le royal cellier par l'Epoux renfermée,
Ses charmes tout-puissants
Se sont mieux fait sentir à mon âme pâmée,
Que ses vins ravissants.

J'expire sous les traits de l'amour qui me blesse.
Qu'on apporte des fleurs:
D'oranges, de citrons, soutenez ma faiblesse;
Accourez, je me meurs.

D'une main il reçoit ma tête languissante;
Seul il est mon soutien:
Il m'embrasse de l'autre, et sa flamme innocente
Ne se refuse rien.

Ah! ne la troublez pas, vous, ses chères compagnes,
Jusques à son réveil;
Par les faons, par les cerfs sautant dans les campagnes,
Ménagez son sommeil.

RÉFLEXION.

Ainsi l'Epoux, soigneux du repos de l'Amante,
Etablit des pasteurs la garde diligente
Pour veiller à l'entour;
Dans ces fidèles mains laissant la bien-aimée,
Il part; il lui rendra la gloire consommée
Par son heureux retour.

Touché de sa parole, on lui baise la bouche;
Content de son amour, on repose en sa couche:
Le chaste embrassement,
Mû par l'impression d'une vive présence,
Unit deux volontés dans la persévérance
D'un saint engagement.

Quand l'Epoux en passant nous a montré sa gloire,
L'âme, de son abord conserve la mémoire;
Et ce doux souvenir,
Seule, sans mouvement, la tient comme endormie:
Heureuse si la foi d'une si tendre amie
Le force à revenir.

D'une touche imprévue en son temps réveillée,
De son ravissement elle est émerveillée:
En cet état heureux
Elle éprouve en son cœur une nouvelle vie,
Et féconde en vertus, d'elle-même sortie,
Elle vit dans les cieux.

Dieu fait nos volontés si nous faisons la sienne;
Il faut dans le devoir que sa loi nous retienne
Ici-bas captivés.
Mais il fera sa loi des vœux de ses fidèles,
Quand par leur servitude, aux grandeurs éternelles
Ils seront élevés.

De près il me remplit et de loin il m'attire:
Il m'enivre, il me cause un merveilleux délire:
On sent un Dieu présent;
S'il retire en son sein sa gloire manifeste,
Il laisse une douceur, comme l'odeur qui reste
De son divin présent.

Cette sainte douceur met l'esprit tout en quête:
A courir vers le ciel une âme est toujours prête;
Tout est en mouvement:
On s'ébranle, et le prix de cette belle course
Est qu'un cœur, sans cesser, va recherchant la source
De l'amoureux tourment.

Qui pourrait exprimer les langueurs de l'absence
Et des yeux épuisés la sainte défaillance,
Quand, tournés vers l'Epoux,
D'un langage muet et d'une voix plaintive.
Ils disent en baissant leur paupière attentive:
Seigneur, quand viendrez-vous?

Objet dont la beauté me ravit à moi-même,
Si je veux posséder la vérité suprême
Dans l'éternel séjour,
C'est aussi que je veux à l'envi possédée
Me livrer, âme simple, à la céleste idée
Du plus parfait amour.

II.

Ego Flos campi, etc. — *Sub umbra illius, etc.* — *Dilectus meus mihi, etc.* — *Donec aspiret dies.* (*Cant.*, II, 1-7.)

Fleurs des vallées. — Lis entre les épines. — Arbres fruitiers. — Fruit goûté à l'ombre. — Amour réciproque. — Vie de foi.

L'ÉPOUSE.

Humble fleur, des jardins j'évite les allées;
Dans les champs à l'écart
Je vais, ainsi qu'un lis dans les sombres vallées
Sans culture et sans art.

L'ÉPOUX.

Tel qu'un lis à travers les ronces hérissées,
Telle élève le front
Mon épouse au milieu des filles insensées;
Et rien ne la corrompt.

L'ÉPOUSE.

Tel qu'un arbre au milieu des plantes inutiles
Par son fruit estimé;
Tel entre les mortels par ses branches fertiles,
Parut mon bien-aimé.
Sous son ombre tranquille, à mon gré reposée,
J'ai su prendre le frais;
De son fruit délicat j'ai ma bouche arrosée
Sous son feuillage épais.

Je suis à mon Amant, il est à son Amante.
Couché parmi les lis,
Il voit prendre à ses pieds leur pâture innocente
A ses chères brebis.
Je le tiens jusqu'à tant que l'ombre retirée
Fasse place au levant;
Et que le point du jour, de l'aube tempérée
Ait ramené le vent.

RÉFLEXION.

Jusqu'à tant que du ciel l'éclatante lumière
Ait ouvert au plein jour notre faible paupière,
Nous vivons dans la nuit :
Du flambeau de la foi, le rayon pâle et sombre
Cache notre bonheur, et ce n'est que dans l'ombre
Que nous goûtons du fruit.

III.

Vox dilecti mei pulsantis, etc. (*Cant.*, v, 2 et seq.)

Vitesse de l'Epoux. — Ses saillies. — Son abord. — Ses regards furtifs. — Saison nouvelle. — Doux commencement. — Beau visage. — Beaux chants. — Les arbres taillés. — Les renardeaux pris.

Quelle voix, et soudain quelle aise me transporte!
Il avance par bonds,
Plus vite qu'un chevreuil, et déjà de la porte
Il ébranle les gonds.

Je le voyais sauter le sommet des montagnes,
Traverser les coteaux,
Raser, d'un pas léger, de nos vastes campagnes
Les tendres arbrisseaux.

Que j'entends un doux bruit autour de nos murailles!
Il voit par les treillis;
Par ses regards furtifs il émeut mes entrailles
Et mes sens tressaillis.

Il y mêle sa voix : Levez-vous, chère Amante,
Venez, qu'attendez-vous?
Pourquoi dans ces beaux jours paraissez-vous si lente
A suivre votre Epoux?

Nous ne sentirons plus les pluvieux orage
Ni l'horreur des hivers,
Et la terre, en repos de si cruels outrages,
Etend ses tapis verts.

A de nouveaux soleils les fleurs développées
Dilatent leurs boutons;
L'arbre, qui ne voit plus ses feuilles dissipées,
Pousse ses rejetons.

La vigne se parfume et ne craint plus la bise;
Poussez, tendres bourgeons :
Sous un air plus bénin, le froid n'a plus de prise
Sur nos beaux sauvageons.

Pendant que sous son pampre, au fort de la tempête,
Une grappe fleurit,
Le pommier de ses fruits va couronner sa tête
Et la figue mûrit.

Loin d'un fidèle amant la chaste tourterelle
Soupire son amour,
Et sans vouloir souffrir une flamme nouvelle,
Murmure nuit et jour.

Solitaire colombe en ces creux enfoncée,
Pousse tes sons plaintifs :
Fais sentir tes beautés à mon âme empressée
Par les traits les plus vifs.

Que ton visage est beau, que ta voix me contente
Par ton heureux retour,
Et qu'agréablement elle tient en attente
Les rochers d'alentour!

Allons (c'en est le temps) des branches renaissantes
Trancher l'accroissement;
Et faisons endurer à nos fertiles plantes
Cet utile tourment.

Prenez ces renardeaux ravageurs de la vigne;
Et, d'un commun effort,
Toutes venez donner, à leur race maligne,
Une soudaine mort.

RÉFLEXION.

Vous qui de la vertu commencez la carrière,
Gardez-vous de passer cette saison première
En de molles douceurs;
Taillez jusques au vif, exterminez le vice,
Etouffez en naissant un défaut qui se glisse
Au secret de vos cœurs.

Du corps et de l'esprit la parfaite harmonie
D'un chant perpétuel a la grâce infinie;
L'Epoux en est ravi :
On pousse jusqu'au ciel d'éternelles louanges,
Et, dans ce beau concert, les hommes et les anges
Le chantent à l'envi.

Lorsque, malgré les cris d'un cœur qui le réclame,
Ce dédaigneux Amant paraît sourd à ma flamme,
Quelquefois à l'écart,
Animée au-dedans d'une douce espérance,
A ses yeux entr'ouverts par ma persévérance
Je dérobe un regard.

Il vient comme par sauts à notre humble nature,
Au supplice, aux enfers, après la sépulture :
Au trône remonté,
Lui-même tour à tour à nos yeux veut paraître
En victime, en pontife, en serviteur, en maître,
Dans toute sa clarté.

Quelle saillie! il quitte, il reprend son tonnerre,
Tantôt dans les hauts lieux, tout à coup sur la terre,
Il m'entraîne après lui.
Je me vois dans l'abîme et bientôt sur la nue,
Riche, pauvre, impuissante et toujours soutenue
De son secret appui.

IV.

In lectulo. (*Cant.*, III, 1.)

Cruelle absence.

Sur ma couche, la nuit, seule, triste, éplorée,
En vain, j'étends les bras :
Je cherche, hélas! celui dont je suis pénétrée,
Et ne le trouve pas.

J'irai de tous côtés, errante, infatigable,
L'appeler par mes cris.
Qui conduira mes pas à l'objet adorable
Dont mon cœur est épris?

Guidez, feux de la nuit, ma course vagabonde :
Vous qui gardez nos tours,
N'avez-vous point trouvé dans votre exacte ronde
L'objet de mes amours?

A peine ai-je passé la garde vigilante,
Que j'aperçois l'Epoux;
J'accours, et je lui dis d'une voix défaillante ;
Pourquoi me quittez-vous?

Seule dans la maison où je reçus la vie
Je le veux posséder,
Et trop souvent trompée, à ma mère je fie
Le soin de le garder.

Oh! ne le troublez pas, vous, ses chères compagnes,
Jusques à son réveil :
Par les faons, par les cerfs, sautant dans les campagnes;
Ménagez son sommeil.

RÉFLEXION.

Vous seule, ô sainte Eglise, ô mère charitable,
Gardez à vos enfants leur Amant véritable
Par vos soins maternels;
L'âme ne ressent point les rigueurs de l'absence,
Et sûre en votre sein, attend la jouissance
Des plaisirs éternels.

V.

Descendit in hortum meum, etc. (*Cant.*, VI, 10, 11, 12.)

Visite de la vigne et des jardins. — Retour à la vie contemplative. — Passage de la contemplation à l'action et au contraire. — Sulamite ou l'âme parfaite. — Les noyers du jardin de l'Epoux, rapidité de ses mouvements.

L'ÉPOUX.

J'allais, pour divertir mon ardeur violente,
Loin du monde et du bruit,
Tantôt chercher des fleurs, tantôt à chaque plante
Redemander son fruit.

Je voulais occuper ma douce rêverie
De plaisirs innocents,
Et seul m'entretenir de ma vigne fleurie,
De ses pampres naissants.

Avec un soin pareil, curieux, je visite
Les vallons d'alentour,
Et vois sur le noyer, dont la feuille m'invite,
Le fruit qu'il met au jour.

Loin de mon cher objet, je crus tromper ma peine
Parmi les coudriers :
Je me trouble : et soudain sur leurs pas je ramène
Mes diligents coursiers.

Ceux qu'à ses chariots Aminadab attelle
Avec leurs pieds ailés,
Jamais dans la vigueur d'une course nouvelle
Ne les ont égalés.

Mes esprits ne savaient dans cette défaillance
Par où prendre leurs cours;
Je mourais : il fallait aux rigueurs de l'absence
Un aussi prompt secours!

LES COMPAGNES.

Revenez : nous voulons toujours à votre suite
Sentir votre pouvoir;
Revenez, rendez-nous, divine Sulamite,
Le plaisir de vous voir :

Et cessez plus longtemps d'habiter les campagnes;
Quand par de communs vœux,
Egalement charmés, votre Epoux, vos compagnes
Redemandent vos yeux.

RÉFLEXION.

L'Epoux, dans les pasteurs que partout il envoie
Conduire son troupeau dans la céleste voie,
Sent ces perplexités.
Il fait craindre une vie en ses soins trop active;
Et rappelle souvent l'âme contemplative
A ses sublimités.

Visitez ses jardins : la vigne qu'il confie
A vos yeux vigilants, pousse et se fortifie
Sous vos soigneux regards;
Tournez-les cependant vers la sainte retraite,
Si vous voulez d'une âme inquiète et distraite
Eviter les hasards.

Malgré son tendre amour Jacob souvent préfère,
A l'aimable Rachel, Lia qui le fit père :
L'une excelle en beauté,
L'autre, dans son maintien moins belle que féconde,
Rapporte à son Epoux de quoi remplir le monde
De sa postérité.

Au secours du prochain la charité vous guide :
La sainte vérité remplit un cœur avide
Et le met dans les cieux.
Fuyez d'un zèle outré les ardeurs insensées,
Et toujours réservez aux tranquilles pensées
Des moments précieux.

Dans les besoins pressants quittez la jouissance
Et du céleste Epoux l'agréable présence;
Allez le secourir,
Lorsqu'en ses membres nus dans cette triste vie,
Accablé de douleur, de faim, de maladie,
Il est prêt à mourir.

Mais revenez bientôt où sa voix vous rappelle
Venez pleurer, gémir, chez le peuple fidèle,
Et la nuit et le jour.
Adorez en silence, et que votre prière
Avec Dieu soit en vous un éternel mystère
D'un mutuel amour.

Sulamite est toujours solitaire et tranquille,
Elle ne peut quitter le bienheureux asile
Où son Epoux la tient;

S'il faut des ennemis assurer la défaite
Et mener au combat une âme si parfaite,
Souvent elle y revient.

C'est du grand Salomon la colombe, l'unique;
Elle en a pris le nom, comme lui pacifique.
Nul entre les mortels
Ne porte dans un cœur plus épuré de crime
La concorde et la paix, ni n'offre de victime
Plus digne des autels.

Assise aux pieds sacrés, comme une autre Marie,
Des hommes la merveille et du ciel si chérie,
Il faudra toutefois,
Qu'elle serve à son tour et que, nouvelle Marthe,
Au désir de l'Epoux souvent elle s'écarte
Du doux son de sa voix.

Rejeté dans les flots, Bernard, à la tempête,
Hors du port désiré, sait exposer sa tête
Et vient loin de Clairvaux,
Où de chastes plaisirs son âme est transportée,
Zélé prédicateur de l'Eglise agitée
Partager les travaux.

Les noyers du jardin sont, dans le saint cantique,
Des livres inspirés le langage mystique,
Où l'on est empêché,
Par l'amère enveloppe et par la dure enceinte,
De recueillir d'abord dans la parole sainte,
Le fruit du sens caché.

Il est ainsi : souvent la divine Ecriture
Jette aux yeux éclairés une lumière pure;
Souvent la vérité
Sous la lettre grossière est la manne cachée,
Qui par un soin pieux veut être recherchée
Dans son obscurité.

Dans ses tours et retours, toujours vif et rapide,
L'Epoux, d'une âme tiède, indolente, insipide,
Déteste la lenteur :
De piquants aiguillons il l'anime, il la presse,
Et lui fait vivement quitter de sa paresse
La triste pesanteur.

Sur un char enflammé l'on voit monter Elie :
Par de fervents désirs que l'âme se délie
De la boue et du sang;
Et que, dans ces bas lieux trop longtemps exilée,
Parmi les bienheureux, en soupirs exhalée,
Elle prenne son rang.

VI.

Quam pulchra es, amica, quam pulchra es! Oculi tui columbarum, absque eo quod intrinsecus latet, etc. Sicut vitta coccinea, etc., sicut fragmen, et c., absque occultis. — Columba super aquas. — Pulchra ut luna, etc. (*Cant.*, VI, 1, 2, 3; V, 12; VI, 9.)

Eclat de l'Epouse; sa force. — Beautés cachées. — Admiration de l'Epoux.

L'éclat de ta beauté tout autre éclat surpasse;
Ton aspect radieux,
Ton front, tes belles mains, ton port, ta bonne grâce
Font le plaisir des yeux.

Dans ses tendres regards, la colombe innocente
N'a rien de si charmant;
Quand sur les bords fleuris d'une eau claire et courante
Elle flatte un amant.

Sur ta bouche tendus, deux rubans d'écarlate
S'entr'ouvrent à ta voix,
Qui retient des zéphirs l'haleine délicate
Et le chantre des bois.

La grenade coupée en sa vermeille écorce
Imite tes couleurs :
Dans tes divins appas on éprouve une force
Qui charme les douleurs.

Comme un camp arrangé, tu mets tout en déroute
Sans effort et sans bruit.
Telle ne reluit pas, dans sa paisible route,
La reine de la nuit.

Pour illustrer nos jours le ciel a fait paraître
Ton éclat non pareil :
Qui ne te connaît pas peut aussi méconnaître
Les rayons du soleil.

Quoiqu'un voile étendu, d'un visage modeste
Couvre les plus beaux traits;
Ta pudeur te trahit et relève le reste
De tes chastes attraits.

RÉFLEXION.

La gloire de l'Epouse, au dedans renfermée
Rend son maintien plus beau, sa vertu plus aimée
Et plus vive sa foi :
De ses propres grandeurs son cœur elle détache;
Le silence est sa joie; et plus elle se cache,
Plus elle plaît au Roi.

Pourquoi tant rechercher sa faible créature?
Seul il en fit l'éclat, la beauté, la parure;
Sa main seule y parut :
Il s'admire lui-même, il chérit son image;
Dès le commencement il bénit son ouvrage,
Et son travail lui plut.

VII.

Donec aspiret dies, etc. — Tota pulchra es, etc. — Favus distillans, etc — Hortus conclusus, etc. — Surge, aquilo, etc. (*Cant.*, II, 17; IV, 7, 11, 12, 16.)

L'Epoux charmé. — L'Epouse sans tache, toute belle, inaccessible. — Ses discours. — Vents impétueux. — Persécutions.

Jusqu'à tant qu'au matin des vents la fraîche haleine
Se répande à l'entour,
Que l'ombre fugitive éclaircisse la plaine
Et ramène le jour;

J'approcherai de vous, ô montagne de myrrhe;
De vous, de qui l'encens
Exhale jusqu'au ciel la vapeur qu'on attire
Pour réveiller les sens.

Vous êtes toute belle : une grâce admirable
Relève chaque trait;
Mais on admire plus du tout incomparable
L'assemblage parfait.

Plus des yeux étonnés la lumière s'attache
A vos rares beautés,
Plus on voit éclater d'un visage sans tache
Les nouvelles clartés.

Venez du mont Liban, des plus gras pâturages,
De loin, des environs,
Des déserts habités par les bêtes sauvages :
Nous vous couronnerons.

Un seul de vos regards par de secrètes flammes
Sait consumer les cœurs :
Un seul de vos cheveux pour les plus belles âmes
A des attraits vainqueurs.

De vos sages discours la grâce non pareille
A du lait les douceurs,
Et passe la liqueur que la savante abeille
Va piller sur les fleurs.

Par sa chaste rigueur l'Epouse inaccessible
Est un jardin fermé :
Son cœur pour son Epoux, à tout autre insensible,
Est toujours animé.

Elle est dans un enclos la fontaine scellée
Qui sait garder ses sceaux ;
Ni berger, ni troupeau ne l'ont jamais troublée,
Ni corrompu ses eaux.

Venez, vents du midi ; soufflez sur le parterre
Aquilons furieux :
Et portez jusqu'au ciel et par toute la terre
Ses parfums précieux.

RÉFLEXION.

L'Eglise a ses parfums, sa foi, sa patience,
Son amour, ses désirs ; les vents, la violence,
La fureur des tyrans ;
Dans son sein glorieux tous les peuples attire ;
Ils croissent sous le fer ses saints dont le martyre
A fait des conquérants.

Que d'un cœur épuré la pudeur est craintive !
Fermée à tous objets, solitaire, attentive,
Soi-même elle se craint :
Elle n'aime et ne sent que la loi, que la gloire
De son Amant jaloux ; et seul dans sa mémoire
Il se trouve dépeint.

La fortune me rit, la volupté me tente ;
Avec tous ses attraits la gloire se présente :
Que veut-elle de moi ?
Grâce de mon Sauveur, empêchez ma défaite,
Venez à mon secours ! paix, silence, retraite,
C'est le sceau de mon Roi.

VIII.

Ego dormio et cor meum, etc. — Vox dilecti, etc. — Exspoliavi me tunica mea, etc. — Declinaverat, atque transierat, etc. — Invenerunt me custodes, etc. (*Cant.*, v, 2, 3, 6, 7.)

Veille intérieure. — L'Epoux frappe. — Lenteur à ouvrir punie. — L'Epoux se retire. — Vainement cherché. — La garde arrête l'Epouse.

Mon cœur jamais ne change et jamais ne sommeille :
Pour un céleste Amant
Il brûle nuit et jour ; et son feu se réveille
A chaque battement.

Sa voix trouve toujours mon oreille attentive ;
Je dors et je l'entends ;
Je connais les accents de sa bouche plaintive :
C'est celui que j'attends.

Je frappe : Ouvre, dit-il, ma parfaite, ma belle,
Dont mon cœur est charmé ;
Ma colombe, ma sœur, ma compagne fidèle,
Ouvre à ton bien-aimé.

De ma tête, à la nuit trop longtemps exposée,
Dans son aimable sein,
Mon épouse bientôt essuiera la rosée
Avec sa belle main.

Trop paresseux Epoux ! quoi ? faudra-t-il reprendre
L'habit que j'ai quitté,
Et de mes pieds lavés, pour un cœur si peu tendre
Ternir la netteté ?

Par ses doigts empressés de la porte fermée
Il force le ressort :
Tous mes sens sont émus et mon âme, pâmée
De ce nouvel effort.

Je vole et le verrou déjà sentait le baume
Distillé de ses mains ;
Mais je vois disparaître ainsi qu'un vrai fantôme
Le plus beau des humains.

A ses cris, je courais, languissante, attendrie,
Me perdre dans ses bras.
Il me fuit : à mon tour, je pleure, je m'écrie ;
Il ne me répond pas.

Du guet que je rencontre indignement traitée,
J'en méprise les coups :
Et me plains seulement de me voir arrêtée
En cherchant mon Epoux.

Vous, fille de Sion, racontez-lui ma peine
Et l'extrême langueur
Où me met, nuit et jour, d'une absence inhumaine
La mortelle rigueur.

RÉFLEXION.

Amante de Jésus, soit qu'il commande en maître,
Soit qu'il frappe en Epoux, si tu ne sais connaître
Ses rapides moments,
Tu pleureras longtemps sa fuite irréparable,
Et ne reverras plus sa face désirable
Qu'après mille tourments.

D'un amant refusé l'âme est comme glacée,
Sa grâce mal reçue et sa foi mal placée
Cause une triste nuit :
Si l'épouse l'écoute et ranime son zèle,
Le froid cesse, et ravi d'un feu qu'on renouvelle
Il en goûte le fruit.

L'épouse est trop souvent par la garde arrêtée,
Soit que des surveillants faiblement entêtée,
Elle engage son cœur,
Ou que des vains conseils la trompeuse surprise
Trouble les mouvements et rompe l'entreprise
Du céleste Vainqueur.

IX.

Averte oculos tuos. (*Cant.* VI, 4.)

Les amants de la vérité et de la sagesse, étonnés de son excessive lumière.

Vous qui par vos regards m'enlevez à moi-même,
Vive source de feux,
Reine, je n'en puis plus : ma faiblesse est extrême ;
Détournez vos beaux yeux.

O maîtresse des cœurs, ô Vérité première,
Quand vous me prévenez
Et que de vos rayons vous jetez la lumière
Sur mes sens étonnés ;

Je me pâme, et mon cœur qui loin de moi s'envole
Dans un si grand effort,
Ne sait en écoutant votre intime parole
S'il est ou vif ou mort.

Après la vision d'un céleste spectacle
Dans l'abîme plongé,
Je demeure incertain si j'ai vu ce miracle
Ou si je l'ai songé.

Retirez donc l'éclat des lumières trop vives :
Et contents de la foi
Nous assujettirons nos volontés captives
A sa suprême loi.

RÉFLEXION.

L'Epoux tient dans les saints ce sublime langage,
Quand de la claire vue ils font l'apprentissage ;
Et par tant de clartés
Il perce de leurs yeux la tremblante prunelle,
Qu'il faut que ces essais de la gloire éternelle
Souvent leur soient ôtés.

Ainsi sentit d'abord sa force dissipée,
Son courage abattu, sa voix entrecoupée
Celui qui, dans les tours
De la superbe Suse, aperçut sur la nue
Du Fils de l'Homme en l'air la figure venue
Jusqu'à l'Ancien des jours.

L'un dans sa vision voit sa mort assurée,
L'autre d'un si grand poids a la face atterrée,
Qu'il ne peut se lever ;
Ou n'exprimant jamais ce que son cœur médite,
Il commence un discours que sa langue interdite
Ne peut plus achever.

Et toi, de l'Orient apôtre infatigable,
Quand les ravissements de l'éternelle table
A ton cœur sont passés ;
N'as-tu pas, toujours prêt à de nouveaux supplices,
A la fois accablé de l'excès des délices,
Répondu : C'est assez !

X.

Statura tua assimilata est palmæ, etc. — Collum tuum sicut turris eburnea, etc., sicut turris David. (*Cant.*, VII, 4, 7 ; IV, 4.)

Elévation de l'Epouse. — Délicatesse de ses traits.

L'épouse est dans sa taille au palmier égalée,
Arbre chéri des cieux,
Qui dresse incessamment vers la voûte étoilée
Son front majestueux.

Ravi de ce grand arbre et de sa belle tête,
En moi-même j'ai dit :
J'en aurai la dépouille, et jusque sur le faîte
J'en choisirai le fruit.

Je tiendrai cependant ta divine mamelle,
Comme on presse un raisin
Pour tirer de ses grains la liqueur immortelle
Du plus généreux vin.

De tes membres polis, si tendre est la jointure
Qu'on la croit faite au tour :
De ton col élevé la superbe structure
Paraît comme une tour :

Tour qui par sa blancheur efface de l'ivoire
L'éclat et la beauté :
La tour qui de David conserve la mémoire
A moins de majesté ;

Quoiqu'éternellement sur sa base affermie
Par d'assurés remparts,
Les carquois arrachés à la troupe ennemie
L'ornent de toutes parts ;

Et qu'on voie à l'entour pêle-mêle étendues,
Des troupes de guerriers,
Les cuirasses, les dards, les lances suspendues,
Leurs larges boucliers.

RÉFLEXION.

Quand l'âme pousse au ciel sa sublime pensée,
Et qu'en son cher objet tout entière passée
Pour lui seul elle vit :
Quand, au-dessus des sens heureusement perdue,
Dans un vaste inconnu sa voix perçante et nue
Hors d'elle la ravit ;

Unie au Tout-Puissant, en vertus elle abonde ;
Elle suce à l'envi sa mamelle féconde,
En tout temps, en tout lieu ;
Pleine de vérité, de ce suc assouvie,
Dans ses sages discours, non plus que dans sa vie
On ne trouve que Dieu.

Là se voit à ses pieds, avec sa pompe vaine
Et le long attirail de sa gloire incertaine,
Le monde désarmé ;
Son pouvoir est à bas, sa grandeur étouffée ;
Et paraît au-dessus de ce riche trophée
Le nom du Bien-Aimé.

L'épouse est au milieu des beautés différentes,
Un rare composé de douceurs attirantes
Où tout est réuni :
On y voit la grandeur et la délicatesse,
La grâce avec la force, et partout la justesse
D'un ouvrage fini.

De ses membres sacrés Jésus fait la jointure,
Sa parole éternelle en est la nourriture :
Mêlé dans tout le corps,
Son Esprit au-dedans l'anime, la maîtrise,
Et, riche en dons divers, découvre dans l'Eglise
Ses immenses trésors.

XI.

Ego dilecto meo et dilectus meus mihi, etc. — Veni, dilecte mi, egrediamur, etc. (*Cant.*, VI, 2 ; VII, 10.)

Amour réciproque. — Fleurs et fruits. — Présents de l'Épouse. — Vie solitaire et cachée.

En désirs mutuels nos deux cœurs se consument :
Je suis à mon Amant ;
Il se livre à la fois, et nos flammes s'allument
En un même moment.

Allons où la beauté du printemps nous appelle,
La campagne nous rit,
Nos arbres ont repris leur verdure nouvelle,
Et le ciel s'éclaircit.

Demeurons au village et laissons de la ville
Le bruit tumultueux,
Voyons ramper la vigne et le provin fertile
De ce bois tortueux.

Nous verrons si la fleur à l'air s'est exposée;
Ou si, pendant la nuit,
Ses tendres nœuds, nourris d'une douce rosée,
Ont enfanté du fruit.

Levons-nous, il est temps, et prévenons l'aurore,
Visitons nos vergers;
Nous sentirons l'odeur et nous verrons éclore
La fleur des orangers.

La mandragore enchante et l'œil et la narine;
L'air en est embaumé :
Elle est riche en senteur, et jusqu'à sa racine
Tout en est parfumé.

Recevez mon amour et les fidèles gages
D'un tendre attachement;
A mon cœur empressé ces chastes témoignages
Sont un soulagement.

J'ai gardé, cher Epoux, des fruits de toute sorte,
Choisissez les plus beaux :
Goûtez; tout est à vous, et je vous en apporte
Des vieux et des nouveaux.

RÉFLEXION.

Simple, humble, solitaire et toujours loin du monde,
En présents délicats, en caresses fécondes,
Par un soin immortel,
L'Epouse, qui d'un Dieu sait les magnificences
Et des deux Testaments les richesses immenses,
En pare son autel.

Eprise des beautés de la simple nature
Sur les fruits, sur les fleurs, elle voit la peinture
De son docte pinceau :
A l'aspect des trésors de la saison nouvelle,
Elle admire les traits d'une main éternelle
Dans ce riche tableau.

Que de variétés son jardin nous enfante!
Dans ses fertiles plants tout répond à l'attente
D'un soin industrieux :
Les racines, les jets, ce que la terre cache,
Ce qu'elle montre au ciel également attache
Les désirs curieux.

Croissez, humbles vertus, en secret élevées;
Et lorsqu'à votre point vous serez arrivées,
Par un parfum charmant
Qui perce malgré vous le sein qui vous enserre,
Vous serez notre joie, et du sacré parterre
Le plus bel ornement.

Ainsi, dans le désert le zélé solitaire
Qui ne sait que gémir, se cacher et se taire :
Et, malgré sa pudeur,
Sous les yeux de l'Epoux la vierge retirée,
Dans son humble clôture à jamais enterrée,
Répandent leur odeur.

XII.

Quis mihi det te fratrem meum, etc. (*Cant.*, VIII, 1.)

Jésus-Christ enfant. — Tendre victime. — On l'écoute dans son Eglise.

Cher Frère, cher Epoux, dans ton aimable enfance,
Que je te trouve beau!
Et qu'il me sera doux d'apprendre l'innocence
Au pied de ton berceau!

Je ne te cherche pas dans le sein de ton Père,
A mes yeux refusé;
Sorti de ce secret et devenu mon frère,
Cent fois je t'ai baisé.

Qu'on ne méprise plus mon ardeur enflammée,
Je te trouve en un lieu
Où, trop heureuse sœur du même sang formée,
Je contente mon feu.

Si ton Père est le nôtre et qu'ainsi je l'appelle;
Par un semblable attrait,
A ta mère attachée en pressant sa mamelle
J'en attire le lait.

Au dedans tout à coup d'un doux transport saisie
Je te prends dans mes bras,
Et te porte chez celle à qui je dois la vie,
Où tu m'enseigneras.

Je promène mon cœur au milieu des mystères;
Partout j'entends ta voix,
J'écoute, et, parcourant ces objets salutaires,
J'y vois toujours ta croix.

Je te vois, tendre agneau devenu la victime
De tout le genre humain :
Un clou perce déjà, pour expier mon crime,
Ton innocente main.

Pendant qu'avec douleur en secret je t'admire
Dans ton sacré tombeau,
Je te mets sur mon sein comme un bouquet de myrrhe,
Ornement tout nouveau.

Je vois étinceler de ta face éclatante
Les rayons glorieux;
Mais ta chair empourprée et de sang dégouttante
Me frappe aussi les yeux.

De ta chaste blancheur, de ton rouge admirable
Egalement saisi,
Mon cœur a pour objet l'Epoux incomparable,
Entre mille choisi.

Mon Amant altéré reçoit de ma tendresse
Les vins réjouissants,
Et de mes grenadiers sur ses lèvres je presse
Les grains rafraîchissants.

RÉFLEXION.

Par cent bouches l'Epoux fléchit les âmes dures;
Il en emploie autant qu'il ouvre de blessures;
Son exemple est ma loi.
Il aime la douceur de ce divin langage.
C'est le vin de l'Epoux et l'agréable gage
D'une immortelle foi.

Le martyre est ma gloire, et la croix est ma vie;
Souffrir pour mon Epoux est toute mon envie
C'est un Epoux de sang :
Et porter de sa mort la glorieuse empreinte,
C'est avec les martyrs, parmi sa troupe sainte,
Prendre le premier rang.

Invisible Docteur qui, dans la solitude,
Me fait sentir sa grâce et mon ingratitude.
Il me parle en amant :
J'écoute en sûreté dans le sein de l'Eglise,
Et soit qu'il me corrige, ou qu'il me favorise,
Je l'aime également.

XIII.

Quæ est ista quæ ascendit ? (*Cant.*, VIII, 5 et seq.)

Les épreuves. — L'amour épuré.

Que vois-je ? du désert heureuse elle s'élève,
Au comble des plaisirs :
L'épreuve la soutient ; la solitude achève
D'épurer ses désirs.

De son divin Epoux avec quelle assurance
Elle fait son appui !
Dans son bras elle a mis toute son espérance,
Et ne connaît que lui.

D'un arbre malheureux le fruit t'a corrompue,
Ta mère en a péri :
Un arbre a du péché la course interrompue.
Et le mal est guéri.

Sur ton bras, sur ton cœur, mets-moi comme une em-
A toi seul attaché, [preinte :
Mon cœur rompra, plutôt que par aucune atteinte
Il en soit arraché.

Pour toi je souffrirai, d'un chaste amour saisie,
Et les feux et le fer,
Plutôt que d'offenser ta sainte jalousie,
Plus dure que l'enfer.

Les eaux n'éteindront pas une flamme si pure ;
Et les flots soulevés,
Qui font frémir les sens et trembler la nature,
Tout à coup sont crevés.

S'il faut abandonner et les biens et la vie,
Je bénirai mon sort :
S'il faut dans les tourments voir la mer en furie,
Mon amour est plus fort.

RÉFLEXION.

Insatiable Epoux qui, jaloux de votre ombre,
Me causez des langueurs et des peines sans nombre,
Il faut vous contenter :
Cruel, pour égaler votre délicatesse
Et de vos mouvements seconder la vitesse,
Que ne dois-je tenter ?

Prête à tous vos moments, à vous seule attentive,
De votre volonté l'éternelle captive,
Je ne suis point pour moi :
Dans vos secrets sentiers, à moi-même inconnue,
De tous secours humains je marche dépourvue,
Et ne vis que de foi.

L'âme, dans sa carrière un long temps exercée,
Qui voit par cent combats, à la gloire avancée,
Les vices abattus ;
De ses propres efforts à la fin se défie,
Et craint, pour son amour, qu'il ne se glorifie
Des dons et des vertus.

XIV.

Quæ habitas in hortis, etc. — Vox tua dulcis et facies tua decora. (*Cant.*, VIII, 13 ; II, 14.)

Chant de l'Epouse. — Elle craint les excessives douceurs.

Toi qui, de ces jardins l'hôtesse et la merveille,
De tes doctes chansons
Fais entendre, aux amis qui te prêtent l'oreille,
Les célestes leçons.

Ainsi que ton bel œil, ta belle voix les touche,
Et les airs ravissants,
Les doux accords, poussés de ta savante bouche,
Vont enchanter les sens.

Ecoutez : mon amante enfin rompt le silence
De ces aimables lieux ;
Heureux qui peut goûter la sainte violence
De ses chants amoureux !

Fuyez, mon Bien-Aimé : je hais la multitude
Qui m'ôte mon Epoux ;
Je ne puis vous parler que dans la solitude,
Ni chanter que pour vous.

Fuyez : j'irai partout, à vos pas attachée
Par de pieux efforts,
Après vos doux attraits, sans en être empêchée
Par mille et mille morts.

De péchés accablé, de vos chastes caresses
Qui peut porter l'excès ?
Dans ces malheureux jours, votre croix, vos détresses
Ont un meilleur succès.

Fuyez : je n'en puis plus ; d'un amant possédée,
Jalouse de mes fers,
Dans ses embrassements de plaisir inondée,
Moi-même je m'y perds.

Plus vite qu'un chevreuil, fuyez vers les montagnes
D'où viennent les odeurs,
Qui d'un parfum céleste embaument les campagnes
Et soutiennent les cœurs.

RÉFLEXION.

Belle en tes vérités, en tes chants merveilleuse,
Dans tes solennités grande et majestueuse
Autour de tes autels,
Sainte Eglise, le ciel répond à ta musique,
Et l'accompagnement du concert angélique
Ravit les immortels.

Oh ! de l'amour divin étrange destinée !
Dans ce bannissement une âme infortunée
N'en peut porter le poids ;
Il faut que, séparé de tout attrait sensible,
Un Dieu dans sa lumière auguste, inaccessible,
Se cache quelquefois.

L'AMOUR INSATIABLE.

I.

Content et jamais content,
Je possède et je désire :
Plus mon bonheur est constant,
Plus je chante mon martyre :
Et ma soif va s'augmentant
A mesure que j'attire
Cette immortelle liqueur
Qui seule remplit mon cœur.

Quel secours à mes transports
Et quel remède à ma peine,
Si, malgré tous mes efforts,
Par une absence inhumaine,
Je sens mille et mille morts
Me couler de veine en veine,
Pendant qu'à force d'aimer
Je me vois comme pâmer?

Vous me soulagerez en vain
Dans ma triste défaillance,
Quand vous donnez à ma faim
Quelque goût de votre essence.
Il la faudrait voir à plein
Et dans sa claire présence.
Qui n'est pas encore uni
Ne sent qu'un vide infini.

Adorable Vérité,
Mère de l'amour suprême,
Heureuse nécessité!
Qui vous voit toujours vous aime
Dans l'immuable cité.
Venez, montrez-vous vous-même,
Et nos cœurs, en vous aimant,
Iront tous se consumant.

Amour et toujours amour,
C'est mon attrait, c'est ma vie.
Je veux souffrir nuit et jour
Cette heureuse maladie,
Tant qu'au céleste séjour
D'une sainte mélodie,
J'aille chanter à jamais
Le cantique de la paix.

Dans tes murs, sainte Sion,
Notre patrie immortelle,
Loin de la corruption,
Règne la paix éternelle,
Dont la vive impression
Vient à la troupe fidèle,
Jusqu'à ces lieux reculés
Où nous sommes exilés.

Paix, qui surpasse tout sens,
Tout désir, toute pensée,
Lorsque du ciel tu descends,
Malheur à l'âme insensée
Qui, par des vœux impuissants,
A soi-même délaissée,
Cherche un repos passager
Dans un pays étranger!

II.

Sur le même sujet.

Amour, que vous me troublez!
Tous mes désirs rassemblés
Attendent la jouissance;
Mais ce n'en est pas le temps,
Ni de remplir l'espérance
Et rendre les cœurs contents.

Cher Amant, retirez-vous :
Vos embrassements trop doux
Vont accabler ma faiblesse.
Je ressens trop vos appas,
Quoiqu'à l'ardeur qui me presse
Le trop ne suffise pas.

Non, le trop n'est plus assez
A mes désirs empressés;
Et, pour combler de mon âme
La vaste capacité,
Il faut donner à ma flamme
Toute votre immensité.

Qui suis-je, que votre amour
Sollicite nuit et jour
Une âme si languissante?
Chère épouse, chère sœur,
Dont le regard me contente,
Dont l'œil m'a blessé le cœur;

Par un seul de tes cheveux
Tu sus allumer mes feux :
Fais encore à mes oreilles
Résonner de tes chansons
Les cadences non pareilles
Et les agréables sons.

C'est vous qui nous poursuivez,
Nous recherchez, nous servez,
Malgré notre ingratitude :
Comme ferait un amant
Qui, de son inquiétude,
Ne peut souffrir le tourment.

Mais, malgré l'infinité
D'une excessive bonté,
Cœurs ingrats, race traîtresse,
Nous faisons à notre Epoux
Changer toute sa tendresse
En implacable courroux.

Toutefois, dans ma fureur,
J'ai pitié de ton erreur :
En ma couche nuptiale,
Au son de ma tendre voix,
Ame injuste et déloyale,
Reviens encore une fois.

LES TROIS AMANTES.

PREMIÈRE AMANTE.

La pécheresse. (*Luc*, VII, 36.)

Il est temps : descendez des cieux,
Amour chaste et religieux :
Jésus a paru sur la terre;
Il y vient pour se faire aimer,
Et faire une éternelle guerre
Au monde qui veut nous charmer.

Assis, dans un fameux repas
Sa bonté ne dédaigne pas
De voir approcher sa victime,
Qui, devant tous les conviés,
Pleine de l'horreur de son crime,
S'abaisse et se jette à ses pieds.

Le visage noyé de pleurs,
Le cœur déchiré de douleurs,
Elle les arrose de larmes,
Essuyant avec ses cheveux,
Autrefois si remplis de charmes,
Le torrent que versent ses yeux.

Humble amante, à ces pieds sacrés,
Tous ses désirs sont attirés :
Sa bouche y demeure collée;
Pour assouvir un chaste amour,
Triste, interdite, échevelée,
Elle les baise tour à tour.

Allez, odorante liqueur,
Riches parfums, et de mon cœur
Contentez la délicatesse;
Honorez la Divinité
Par la magnifique largesse
Qui servit à la vanité.

Digne, par ses crimes affreux,
Des regards les plus rigoureux,
Elle tient sa tête baissée :
Et de sa bouche, pour tous mots,
Témoins de son âme angoissée,
Ne s'échappent que des sanglots.

Tel ne fut dans son repentir,
Quand du ciel on vint l'avertir
De son insupportable offense,
Le roi dont les lugubres chants
Font respecter la pénitence
Jusqu'aux hommes les plus méchants.

Amante, réjouissez-vous
De trouver un amant si doux;
Il ressent vos saintes caresses;
Et par votre flamme gagné,
Il en découvre les adresses
Au pharisien indigné.

Vos larmes, vos cheveux épars,
Vos baisers sont autant de dards
Qui percent un cœur qui vous aime;
Juste Juge, il connaît vos vœux,
Ravi, dans sa tendresse extrême,
De voir vos transports amoureux.

Il voit croître dans le pardon
De l'amour le céleste don;
Et plus il vous remet de fautes,
Plus de vos merveilleux transports
Aux entreprises les plus hautes
S'élèvent les nobles efforts.

Mes oreilles qui l'écoutez,
Qui dans mon esprit apportez
De sa voix l'empreinte éternelle,
Soyez-moi fidèles témoins
Qu'il a dit que, moins criminelle,
A son gré l'aimerait bien moins.

C'est dans les pécheurs convertis,
C'est par leurs vices amortis
Que Jésus montre sa clémence.
En Sauveur il veut être aimé :
Il n'est venu par complaisance
Que dans ce titre renommé.

Péché, tu m'as donné la mort;
Mais tu me rends un meilleur sort,
Puisque je sens la repentance,
De mon cœur confus et contrit
Augmenter la reconnaissance
Pour le Sauveur qui me guérit.

Et toi, spectateur orgueilleux
D'un Dieu qui se rend merveilleux,
Touché d'une main infidèle,
Lorsqu'il donne un facile accès
A l'âme emportée et rebelle
Qui vient confesser ses excès;

Tu lui dirais dans ton dédain :
Retire ton impure main;
Sans doute, s'il était prophète,
Ce Jésus aurait évité
Cette pécheresse indiscrète,
Le scandale de la cité.

Plutôt, hypocrite et menteur,
A ces marques connais l'Auteur
Qui vient rechercher son ouvrage
Et lui dit : Aime seulement;
Je n'aspire à d'autre avantage
Qu'à celui d'être ton amant.

Pendant qu'idolâtre des sens,
A tes pieds offrait son encens
Des amants la troupe insensée,
Il t'aimait malgré ton erreur,
Et de ta conduite passée
Sa grâce t'inspirait l'horreur.

Aujourd'hui que tu l'as calmé,
Que ton cœur a beaucoup aimé,
Tes péchés ne sont qu'une amorce
A ses excessives bontés,
Et ne font qu'avec plus de force
Couler ses libéralités.

Quitte donc ton superbe atour,
Purge la source de l'amour :
Nul amant avec plus de joie
Ne t'offrit de semblables vœux,
Et jamais de plus belle proie
Ne fut prise dans tes cheveux.

SECONDE AMANTE.

I.

MARIE, SŒUR DE LAZARE, AUX PIEDS DE JÉSUS A BÉTHANIE ÉCOUTANT SA PAROLE. (*Luc.*, x, 39.)

Quel aimable discours, par sa douce merveille,
Vient ravir mon oreille!
Parlez, divin Jésus, source de vérité,
Vous serez écouté.

Quand, assise à vos pieds dans un profond silence,
A vous mon cœur s'élance,
Et que de votre voix il attire ardemment
L'air céleste et charmant;

L'ineffable secret qui sort de votre bouche
Est le seul qui me touche :
Dieu demande les cœurs, et, pour ce beau dessein,
Vous sortez de son sein.

Loin des sens, au dedans où vous tenez école,
J'entends votre parole,
Qui calme tout mon trouble et les émotions
Des fières passions.

Ainsi vous apaisez la mer et les tempêtes
Qui menaçaient nos têtes,
Et des vents vous changez en souffle gracieux
Le bruit audacieux.

Si vous ne montrez plus à ma sœur empressée
Qu'une seule pensée,
Je goûte le vrai bien qui, dans votre unité,
Ne me peut être ôté.

Je m'abandonne à vous, seul Etre nécessaire,
Je ne veux que vous plaire :
Dans mon cœur désormais je ne nourrirai plus
Des désirs superflus.

Des célestes esprits, en vous seul recueillie,
Je commence la vie,
Je renonce à mes sens, et toute hors de moi
Je ne vis que de foi.

Pleine de l'Etre pur, immortel, invisible,
Seul incompréhensible,
Je m'écoule et me perds dans ce fond inconnu
Où tout est contenu.

Que me présentez-vous, fortune de la terre?
Rien que l'éclat d'un verre.
Une glace luisante et qui fond dans les mains
Ou des fantômes vains.

Que me présentez-vous? une creuse figure;
Pour l'objet, la peinture;
D'un nuage léger les changeantes couleurs;
Les ris tournés en pleurs.

Que vois-je? autour de moi tout le monde s'empresse,
Et chacun s'intéresse
A me jeter du port dans le milieu des flots,
Pour m'ôter mon repos.

Je m'impose à moi-même; et, si Dieu ne la guide,
Mon âme, toujours vide,
Court d'erreur en erreur et croit se convertir
Par un vain repentir.

L'aveugle cœur humain, qui veut se reconnaître,
Trouve un plus cruel maître :
L'avarice, l'orgueil, la colère, l'amour,
Y règnent tour à tour.

Son désir vagabond va d'idole en idole,
Il se prend et s'envole
D'un lacet dans un autre, et, malgré la raison,
Toujours dans la prison.

Jusqu'à ce qu'à Jésus la vérité nous livre
Et par là nous délivre,
Dans nos esprits déçus, le mal n'est que caché,
Et s'accroît le péché.

Jésus change les cœurs par la secrète atteinte
D'une volupté sainte,
Et de ma volonté, d'un délicat effort,
Fait mouvoir le ressort.

Je ne vous suivrai plus, fugitives images,
Du bien ombres volages,
Des hommes éveillés songes capricieux,
Fuyez loin de mes yeux.

Possédez seul, Seigneur, un cœur qui ne respire
Qu'à vivre en votre empire;
Heureux qui se soumet et s'abandonne à vous,
Dont le joug est si doux.

Je ne demande point de ces vives lumières
Pour mes faibles paupières :
Je m'abaisse; et ce cœur que vous daignez calmer
Ne veut que vous aimer.

II.

La même amante se plaint au Sauveur de la mort de Lazare son frère. (*Joan.*, xi, 20, 28, 29, etc., 31, 32, 33, 39.)

On consolait en vain les deux sœurs affligées
Et jamais soulagées :
Dieu même, dans le mal dont il était l'auteur,
Est leur consolateur.

De Lazare, Jésus, de loin, dans Béthanie
Avait vu l'agonie;
Quatre jours au sépulcre il laisse son ami
Tristement endormi.

Il approche : aussitôt Marthe, toujours active,
Vient, d'une voix plaintive,
D'un frère enseveli pleurant le triste sort,
Redemander le mort.

Marie, à la maison, plus tendre qu'empressée,
Dans sa triste pensée,
De sanglots éternels, pleine de son malheur,
Nourrissait sa douleur.

Elle avance pourtant : mais quand Jésus l'appelle
Par sa voix paternelle;
On disait : Elle va par ses pleurs, de nouveau,
Arroser le tombeau.

Que ce peuple ignorant connaît mal sa tendresse!
Ailleurs elle s'adresse;
Mais, aux pieds de Jésus, ose-t-elle espérer
De le faire pleurer?

Que ne peuvent les pleurs qu'un tendre amour inspire?
D'autres pleurs il attire :
Jésus pousse l'effort d'un regret véhément
Jusqu'au frémissement.

Que voyez-vous, mes yeux? Dans sa douleur extrême
Il se trouble lui-même;
Sur son front étonné de son saisissement
Paraît le sentiment.

Il sait par quel combat et par quelle victoire
Devait tomber la gloire
Du tyran, dont l'orgueil à la mort nous soumit :
Et son cœur en frémit.

Il voit avec horreur la sanglante journée
Où la troupe damnée,
En perdant l'Innocent, du cachot éternel
Tira le criminel.

A l'aspect du tombeau Jésus frémit encore,
Et sa voix qu'on adore
Dans le ciel, sur la terre, et jusqu'aux enfers,
En va briser les fers.

Là, des morts oubliés le morne et triste nombre,
Dans sa demeure sombre,
Sous cent portes d'airain enfermé sans retour,
Ne revoit plus le jour.

Mais Jésus a la clef de leur froide clôture,
Malgré leur sépulture,
Ceux qu'elle tient captifs, de ces funestes lieux
Repassent vers les cieux.

Vous, du démon vainqueur, fiers et noirs satellites,
Qui gardez les limites,
Et vous, Mort, qui tenez entre vos pâles mains
Le sceptre des humains :

Aux amis de Jésus il faut rendre la joie.
Et lâcher votre proie;
Cédez et mettez bas votre injuste fureur
Devant sa sainte horreur.

Faites tarir vos pleurs, vous, tranquille Marie,
Votre plaie est guérie :
Et revenez aux pieds du céleste Docteur,
Le seul qui parle au cœur.

III.

LA MÊME AMANTE RÉPAND SES PARFUMS SUR LA TÊTE ET SUR LES PIEDS DE JÉSUS. (*Matth.*, XXVI. 6; *Joan.*, XII, 1.)

Que ferez-vous, Marie, et d'un présent si rare
Où l'on vous rend Lazare,
Quelle reconnaissance enfin montrerez-vous
Au bienheureux Epoux?

Déjà vous ressentez une joie infinie :
Jésus à Béthanie
Est entré chez Simon : un grand festin suivit
Où Marthe le servit.

A ce banquet parut un merveilleux spectacle,
Et ce fut le miracle
De voir, avec Jésus, assis à son côté
Le mort ressuscité.

Marie, à cet objet d'un saint transport saisie,
Prend sa boîte choisie,
L'ouvre, et l'on voit couler sur ses divins cheveux
Le parfum précieux.

Vers les pieds à la fois va l'odorante essence
En pareille abondance.
Le superbe édifice en est tout embaumé;
Tout l'air est parfumé.

A la magnificence elle joint les tendresses,
Et de ses longues tresses
Marie en même temps déployait les beaux nœuds,
L'objet de mille vœux.

Malheureux instruments de la perte des âmes,
Des cœurs liens infâmes,
Aux saints pieds de Jésus quittez la vanité :
Il est la Vérité.

Sur ses pieds ondoyait la riche chevelure,
Sa plus noble parure;
Et de l'huile épanchée au gré de son Vainqueur,
Essuyait la liqueur.

De la Divinité l'infusion sacrée
En vous est adorée;
Vous êtes d'Israël l'espérance et l'honneur,
Le seul oint du Seigneur.

Seul Sauveur, vous allez portant de ville en ville
L'odeur de l'Evangile,
Et ce baume, épanché sur cent climats divers,
Guérira l'univers.

Les pauvres sont vos pieds; l'aumôme est l'huile sainte
Qui fait cesser leur plainte;
Les cheveux font changer en libéralités
Les superfluités.

Sexe vain, ton adresse en parures féconde
Croit embellir le monde :
Mais apprends, de Jésus, d'un humble habillement
Le plus digne ornement.

Attache tes regards aux pieds plus qu'au visage.
Des saintes c'est l'usage;
Que la pudeur te guide et relève tes yeux,
Seulement pour les cieux.

Par vous seul, ô Jésus, ces belles tant aimées,
Vont être désarmées :
Leur orgueil est à bas, et vous seul méritiez
De les voir à vos pieds.

Croyez à sa victoire, âmes ensorcelées,
De l'amour affolées;
Jésus jette un regard sur un cœur corrompu,
Et l'amour est rompu.

Vous forcez de la mort la porte redoutable;
Assis à votre table,
Les morts ressuscités goûteront, à longs traits,
Vos célestes attraits.

Hélas! dans quelques jours nous savons que la vie
Vous doit être ravie;
Et nous ne verrons plus des mortels le plus beau
Que froid dans le tombeau.

Prévenons de Jésus la triste sépulture :
Que toute la nature,
Fidèle à son Auteur, pour honorer son corps,
Epuise ses trésors.

Femme, tout l'univers célébrera ton zèle,
Ta gloire est immortelle :
Partout où de Jésus le nom sera porté,
Le tien sera vanté.

IV.

Le jour que Jésus monta aux cieux, il vint à Béthanie avec ses disciples. (*Luc.*, XXIV, 50, *Act.*, I, 12.) Béthanie était située auprès du mont des Oliviers. (*Marc.*, XI, 1; *Luc.*, XIX, 29, 37.) De ce mont il devait s'élancer pour retourner à son Père. (*Luc.*, XXI, 50; *Act.*, I, 12.) Le mont des Oliviers est celui où Jésus alla prier après la Cène. (*Matth.*, XXVI, 30; *Marc.*, XIV, 26; *Luc.*, XXII, 39.) Il avait accoutumé d'y aller prier. (*Joan.*, XVIII, 2.) Il était situé au delà du torrent de Cédron, et il y avait là un jardin. (*Idem*, 1, 2.) C'est de là aussi qu'il fit son entrée à Jérusalem. (*Matth.*, XXI, *Marc.*, XI, 1; *Luc.*, XIX, 29.) Béthanie était le lieu où il se retirait souvent et surtout dans sa dernière semaine, d'où il allait dès le matin prêcher à Jérusalem. (*Luc.*, XXI, 38.) et retournait sur le soir à Béthanie. (*Matth.*, XXI, 17; *Luc.*, XXI, 37.) C'est donc de ce lieu si célèbre par sa retraite, par ses oraisons et par son agonie, qu'il voulut monter au ciel, comme on a dit.

Prêt à monter au ciel, sa carrière finie,
Pourquoi Jésus encor va-t-il à Béthanie?
Lui faut-il, immortel, en un lieu retiré
Contre les Juifs ingrats un refuge assuré?
Quoi? faut-il, comme aux jours de sa mortelle vie,
Au pauvre abandonné fournir une maison,
Un jardin retiré pour sa sainte oraison?
Non : il vient honorer d'une famille chère,
Le charitable toit, la table hospitalière :
Par un dernier adieu consoler ses amis,
Leur montrer qu'à leur foi, le ciel était promis,
Et que si bien reçu jusqu'à sa dernière heure,
Il allait à son tour préparer leur demeure.
Cher Lazare, vivez, mais en ressuscité;
Et toi, tendre Marie, humble et contemplative,
Demeure à ma parole en silence attentive :
J'ai laissé ce partage à ta fidélité;
Et je veux que jamais il ne te soit ôté.
Conservez votre paix, heureuse et solitaire.
Des célestes secrets sainte dépositaire,
A qui tient au dedans un langage si doux,
Si simple, si caché, le Verbe votre époux :

Votre cœur y répond sans bruit : nulle traverse,
Nul trouble, n'interrompt ce fidèle commerce :
L'amour y parle seul, et son discours sans prix
De nul que de l'amour ne peut être compris.
Vous n'avez pas besoin, amante courageuse,
De suivre pas à pas sa route douloureuse :
Ni d'aller en pleurant de la croix au cercueil
Par vos riches parfums signaler votre deuil.
D'autres en se levant au milieu des ténèbres,
Lui rendront à l'envi tous ces devoirs funèbres :
Gardez votre partage et de Jésus vainqueur
Repassez la parole en votre triste cœur.
Dites que par sa mort le genre humain respire,
Qu'il détruit du péché le tyrannique empire,
Et qu'on ne le perd pas au trône paternel,
Puisqu'on a de sa voix le gage solennel;
Sa voix, qui tous les jours vient frapper notre oreille,
Et, pénétrant nos cœurs qu'elle guide et conseille
Vive image du Verbe, éclat de sa clarté,
Y porte la lumière avec la liberté [1].

Saints hôtes du désert, troupe humble et solitaire,
Qui cherchez en Jésus le seul bien nécessaire,
De sa divinité sages contemplateurs,
De son humanité zélés imitateurs,
Compagnons de Marie et comme elle sans crainte,
Fidèles auditeurs de la parole sainte,
De ses divins discours méditant tous les mots,
Prévenez les douceurs de l'éternel repos :
Chantez de l'Eternel les merveilles antiques :
C'est pour vous que David composa ses cantiques;
Jean-Baptiste pour vous, de sa tonnante voix,
A fendu les rochers, déraciné les bois;
Et depuis qu'au désert, seul, de la pénitence
Il a fait résonner la sainte violence,
Une montagne à l'autre en rapporte les cris,
Et tout fléchit au bruit des célestes écrits.
Brûlez d'un chaste amour pour l'immortelle Essence,
Voguez à l'abandon sur cette mer immense;
Epris de sa grandeur et de sa vérité
Dites, sous le soleil que tout est vanité.
Et vous, du saint Epoux amantes épurées,
A son lit nuptial chastement préparées,
Vierges, anges mortels : dans quelque coin caché
Où votre ardent amour ne soit point empêché,
Laissez-vous attirer à la sainte parole
Qui retient dans les biens et dans les maux console :
Elle est le seul trésor qui jamais ne se perd :
Elle est le pain du ciel au milieu du désert;
Tous à ce pain vivant portez un cœur avide,
Des désirs affamés il remplira le vide :
Prompts à vaincre les sens, hardis à tout quitter,
Sans trouver sur la terre à quoi vous arrêter :
Père, mère, plaisirs, trésors, femme, héritage,
Soi-même, pour n'avoir que la croix en partage.
Peuple enseigné de Dieu, la divine Sagesse
Sur vous à pleines mains épanche sa largesse;
D'une éclatante voix elle parle au dehors :
Au dedans elle meut d'invisibles ressorts;
Elle montre de près à notre âme attendrie,
Au milieu de l'exil la céleste patrie;
Dans les livres sacrés nous écoutons l'Epoux,
Puisqu'on entend sa voix, il n'est pas loin de nous.
Nuit et jour en secret, il parle au cœur qui l'aime,
Et par son Esprit-Saint, il s'appelle lui-même.
Esprit, que doucement vous nous entretenez!
Sans cesse vous criez : Seigneur Jésus, venez!
Et l'Epouse répond : Venez, votre présence
Peut seule soulager ma longue défaillance.
En regardant au ciel mes yeux fondus en pleurs,
De langueur accablés, vous disent : Je me meurs.

1. Le seul manuscrit des poésies de Bossuet que nous avons pu consulter, présente ici une lacune que nous n'avons pu combler.

Tantôt dans les plaisirs, que je crains plus encore,
Tantôt dans la douleur où l'ennui me dévore,
Ne verrai-je jamais qu'un torrent qui s'enfuit
Et ne laisse dans l'air qu'un inutile bruit?
Me voulez-vous tenir de Sion éloignée,
A l'exil éternel sans pitié condamnée?
Venez; qu'attendez-vous? cruel, hâtez vos pas,
Dans l'erreur de la nuit ne m'abandonnez pas. —
Oui, je viens promptement. — A nos vœux favorable,
Il va nous découvrir sa face désirable
Qui nous fait oublier tous les travaux passés,
Que l'ange bienheureux ne voit jamais assez;
Par d'enflammés désirs, volons, perçons la nue,
Dans l'essor de la foi goûtons la claire vue,
Et quoiqu'environnés de doux amusements,
Poussons jusques au ciel de saints gémissements.

TROISIÈME AMANTE.

MARIE-MADELEINE, DE QUI JÉSUS AVAIT CHASSÉ SEPT DÉMONS, ACCOMPAGNE LA SAINTE VIERGE JUSQU'A LA CROIX, AVEC MARIE, SŒUR DE SA MÈRE ET FEMME DE CLÉOPHAS. (*Matth.*, XXVII, 55, 56; *Marc.*, XV, 40; *Luc.*, VIII, 2; XXIII, 2, 4; *Joan.*, XIX, 25.)

Je ne vous quitte plus, ô Mère incomparable,
Vierge, de votre sort compagne inséparable,
Fallût-il avec vous affronter le trépas,
A la voix de Jésus, je veux suivre vos pas :
Allons. Ainsi parlait la triste Madeleine;
Elle se souvenait de son affreuse peine,
Lorsque de sept démons, fiers suppôts des enfers,
Captive, le Sauveur l'affranchit de leurs fers :
Dès cet heureux moment toujours reconnaissante,
Elle fut de Jésus une parfaite amante;
Et, sans craindre l'horrible appareil de la croix,
Elle l'accompagna jusqu'aux derniers abois.
Quand Jésus, affligé dans son âme innocente,
Que l'état malheureux du pécheur représente,
S'écria, par le poids des crimes oppressé :
Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?
De quelle sainte horreur fut-elle pas frappée!
Combien vif lui parut le tranchant de l'épée!
Combien saigna son cœur! combien de son Amant
Pleura-t-elle à ses yeux le saint délaissement!
Quoi! Jésus est soumis au prince des ténèbres :
Il ne voit que noirceur, que des objets funèbres!
Dedans comme au dehors on l'abreuve de fiel :
Pour lui dure est la terre et d'airain est le ciel :
Le Fils est délaissé pour sauver les esclaves :
On le livre à l'enfer pour rompre nos entraves :
C'est le jour des démons : le peuple est possédé :
Aux noires passions tout esprit a cédé!
Aussi de leur erreur l'innocente victime,
Par leur faible commun veut excuser leur crime :
Mon Père, que pour eux mes vœux soient exaucés :
Pardonnez la fureur de ces cœurs insensés :
Des aveugles pécheurs supportez l'ignorance;
Et laissez aux mortels ce reste d'espérance;
Tous ils sont enivrés, et le démon vainqueur
A d'énormes excès précipite leur cœur :
Madeleine le voit en cet état funeste,
D'une si belle vie achever le beau reste :
Il promet le salut au larron converti,
Aussitôt que du corps l'esprit sera sorti :
Avec sa mère il voit le disciple qu'il aime,
Tendre fils, dans son cœur il se transmet lui-même :
C'est un autre Jésus qu'il forme en ce moment.
Marie à cette fois enfante avec tourment;
Le glaive pénétrant dont son âme est percée
Va ramasser des saints la troupe dispersée,
Et lui fait recevoir par un ordre éternel,
Pour eux tous dans son sein un amant maternel.
Marie, en cet état, est la femme féconde,
L'Eve qui tout à coup met au jour tout le monde.

Jean pour elle en lui seul les élus réunit,
Et comme ses enfants tous elle les bénit;
Pour avoir dans Jésus une gloire infinie
De Jésus elle boit toute l'ignominie;
Pendant que sans pitié ses cruels ennemis
Avec des traits amers lui reprochent son fils.
J'ai soif : mais quand sera cette soif apaisée?
Ciel, distille d'en haut ta plus douce rosée :
Mais non, c'est mon salut qu'à la croix il attend :
Aimons; le seul amour le peut rendre content.
Madeleine le donne à sa bouche altérée,
Par l'amour, de sa soif l'ardeur est tempérée.
D'un rocher il a pu tirer une liqueur,
Il ne peut rien tirer de mon perfide cœur.
Ne pourra-t-il jamais m'arracher une larme?
Sa bonté nous paraît, sa rigueur nous alarme;
Le cœur est insensible, et nous ne lui rendons
Que vinaigre et que fiel pour ses célestes dons!
Une plus haute voix enfin se fait entendre,
Jésus n'a plus qu'un souffle, et d'un cœur toujours tendre
Il s'écrie, en mourant, que tout est consommé :
Oui, jusques à la mort, il a toujours aimé.
D'un amour éternel sa mort est le mystère,
Et son dernier soupir n'a rien d'involontaire;
Il ne veut point mourir qu'il n'ait tout accompli
Et d'un parfait amour tout le devoir rempli.
Jusqu'à la moindre goutte il a bu le calice
Où son Père irrité composa son supplice.
Victime consacrée au vengeur immortel,
Comme de l'eau, son sang a coulé sur l'autel.
On ne le connaît plus; sa face désirée,
La merveille des yeux, est toute déchirée :
Ce n'est plus ce docteur de tous si recherché,
C'est l'homme de douleurs, c'est un ver écrasé.
O miracle inouï, pendant qu'à l'agonie,
Jésus avec son sang voit s'écouler sa vie,
Sa voix ne baisse pas : il expire en criant,
Délaissé de son Père il meurt en le priant;
Et remet en ses mains son âme désolée,
Qui même en se troublant ne fut jamais troublée.
Madeleine, attentive à ce dernier effort,
Voit que ses yeux fixés se tournent à la mort :
Il se meurt; de son sang la source est desséchée,
Sa bouche est entr'ouverte et sa tête penchée;
C'en est fait; il n'est plus, tout est perdu pour moi,
Mon amant, mon époux, mon Sauveur et mon roi.
Mais que vois-je? soleil, de ta pâle lumière,
Le reste défaillant échappe à ma paupière :
Tout tremble, et par l'effet d'un mouvement affreux,
Des tombeaux d'alentour se découvre le creux :
Des morts parmi les airs on voit voler les ombres,
Avec leur face triste et leurs figures sombres :
Tout l'univers s'ébranle et semble, sans moteur,
Vouloir s'ensevelir avec son Créateur.

II.

La même amante cherche Jésus dans son tombeau, voit deux anges et le voit lui-même. (*Joan.*, xx, 10.)

Anges saints qui vîtes mes larmes
Et la douleur, pleine de charmes,
D'une amante auprès du tombeau
Qui toute sa richesse enserre;
De Jésus, sorti de la terre,
Chantez le cantique nouveau.

Au creux d'une grotte enfoncée,
Dans le roc de nouveau percée,
Dans un jardin délicieux :
A l'ombre de fertiles plantes,
Au milieu de fleurs odorantes,
Reposait le corps précieux.

Dès le matin, avant l'aurore,
Les amantes venaient encore,
Eprises d'un divin appas,
Au saint lieu signaler leur zèle;
Et plus que les autres fidèle,
Madeleine n'en sortait pas.

Tantôt vers le tombeau penchée,
Tantôt à l'entour épanchée,
Par mille regards superflus,
Elle cherche, inquiète et triste,
Et va suivant comme à la piste.
Celui qu'elle ne trouvait plus.

N'est-ce pas là, dans cette roche,
Qu'aujourd'hui vainement j'approche,
Et dans ces solitaires lieux
Que fut posé le divin Maître?
Et ne le voyant plus paraître,
Elle s'en prenait à ses yeux.

Deux anges, dont la riche veste,
D'un blanc éclatant et céleste
Comme un soleil étincelait,
Paraissaient, touchés de sa plainte,
Lui vouloir ôter toute crainte,
Et l'un d'eux ainsi lui parlait :

Femme, dans les larmes plongée,
Soulagez votre âme affligée;
Dites le sujet de vos pleurs.
A ces paroles, Madeleine
Sentit qu'ils comprenaient sa peine
Et qu'ils partageaient ses douleurs.

De son amour tout occupée,
Et de nul autre objet frappée,
Sans surprise, sans tremblement,
Elle vit comme des peintures
Ces immortelles créatures,
Et ne songeait qu'à son Amant.

Hélas! jusque sous cette tombe,
A ce dernier coup je succombe :
Ils m'ont enlevé mon Seigneur;
Après l'avoir privé de vie,
On le cache et l'on nous envie
Ce reste de notre bonheur.

Oh! qu'elle était bien écoutée!
Que sa voix fut bientôt portée
A l'oreille du Bien-Aimé,
Qui, près d'elle, dans le silence,
En secret voit la violence
Du feu qu'il avait allumé!

Madeleine, toujours en quête,
Cherche encore en tournant la tête
Le seul qui peut la soulager;
Que ne fait la persévérance?
Il vient contre toute espérance,
Mais sous un visage étranger.

Femme, en ce sépulcre inclinée,
Que cherchez-vous tout éplorée?
Quelle est la cause de vos maux?
Elle croit, malheureuse amante,
Voir celui dont la main savante
Du jardin conduit les travaux.

Elle ne sent que sa tristesse.
Et sans consulter sa faiblesse :
Seigneur, si vous l'avez ôté,
Où l'avez-vous mis, je vous prie?

Dit-elle; au péril de ma vie,
Je l'aurai bientôt emporté.

Pénétré d'un amour si tendre,
Jésus est forcé de se rendre
Et lui fait écouter sa voix :
Elle s'entend nommer Marie;
Elle reconnaît et s'écrie :
Mon Maître! c'est vous que je vois!

Comme elle accourait éperdue
Pour baiser la blessure nue,
L'ornement de ses pieds percés,
Quoique d'une âme impatiente,
Il aime à consoler l'attente,
Le Seigneur lui dit : C'est assez!

Ne me touchez pas davantage;
Dans le ciel est votre partage :
C'est là que, touché par la foi,
Loin des sens, au sein de mon Père,
Je garde les biens qu'elle espère
A l'âme qui n'aime que moi.

Aimons : si d'une flamme éteinte,
La cendre est si chère et si sainte,
Et si l'attrait en est si fort;
Si par tant de transports célestes
On cherche ces précieux restes
Jusque dans l'ombre de la mort :

Combien plus, entré dans sa gloire,
Doit-il occuper ma mémoire,
Tirer à soi tous mes désirs?
Et combien l'Océan immense
De sa sainte et parfaite essence
Contient-il de parfaits plaisirs?

Ainsi, dans une solitude,
Où Jésus est sa seule étude
Dans la nuit comme dans le jour,
Un dont l'âme était toujours pleine
Des tendres pleurs de Madeleine,
Avec elle chantait l'amour.

LA PARFAITE AMANTE.

MARIE, MÈRE DE DIEU.

Vous qui, d'un Fils parfait et la mère et l'amante,
Fûtes du Tout-Puissant la fidèle servante,
Qui joignez le trésor de la virginité
A l'honneur immortel de la fécondité,
Marie, en ce doux nom, la foi vive ramasse
Tout ce qu'ont de plus grand la nature et la grâce;
Quel esprit envoyé de l'éternel séjour,
Nous pourrait aujourd'hui raconter votre amour?
Ange qui, descendu de la sainte patrie,
Quand par l'ordre de Dieu vous lui dites : Marie,
En votre chaste sein de grâces revêtu
Tout à coup du Très-Haut surviendra la vertu :
Ne promettiez-vous pas à la fille tremblante
Qu'au milieu des transports d'une joie innocente,
En ce sein où de Dieu serait conçu le Fils,
Son amour paternel aussi serait transmis?
Que d'une même voix ils diraient l'un à l'autre,
Ce Jésus est mon Fils; c'est le mien, c'est le vôtre?
Le Père dit, des cieux : C'est mon Fils bien-aimé,
En qui tout mon amour toujours s'est renfermé.
Sur la terre répond la divine Marie :
C'est mon Fils, c'est mon sang, mon bonheur et ma vie.
Jésus de leur amour le cher et tendre nœu,
Par lui-même en sa mère allume un si beau feu,
Qui du sein paternel prenant son origine
Ne cesse de pousser une flamme divine.
La nature l'enseigne, et si son Fils est Dieu,
Mère, peut-elle aimer en plus subliine lieu?
C'est ainsi qu'attachée à l'amour maternelle
La grâce à son état est comme naturelle,
Et qu'on ne peut former une mère au Seigneur,
Que d'un amour céleste on n'anime son cœur.

Séraphins, votre ardeur jamais dans l'empyrée
A celle qu'elle sent ne sera comparée;
Si la gloire du ciel de l'amour est le prix,
Cédez tous à Marie, invisibles esprits;
A l'honneur de Jésus, vous la verrez sans peine,
En amour, en crédit, en grandeur souveraine :
A son Père, à sa Mère, en tout il obéit,
Indivisible Fils, leurs ordres il suivit.
Pour qui coule son sang avec plus d'abondance,
Que pour celle où son corps avait pris sa naissance?
Si le degré de gloire est le prix de son sang,
Qui ne voit qu'à Marie est dû le premier rang?
Qui peut dire comment, du péché préservée,
Et de tous les mortels la première sauvée,
Nouvelle Eve, sous l'arbre elle vit ses enfants
Du tombeau, de l'enfer, de tout mal triomphants,
Pendant qu'elle immolait l'innocente Victime
Qui seule, par sa croix, expiait notre crime?

Témoins de ces vertus, interprètes sacrés,
Docteurs de l'univers, de Dieu même inspirés,
Qui guidés pas à pas, dans notre sainte histoire
Des grandeurs de Jésus conservez la mémoire,
De sa mère à la fois, pour combler nos souhaits,
Vous deviez raconter les mémorables faits;
Et vous qui, si longtemps honoré de sa vue,
Dans votre humble maison l'avez toujours tenue,
Depuis l'affreux moment où Jésus aux abois,
La mit entre vos mains d'une mourante voix;
Des vertus dont elle est le sacré domicile,
Jean, ne devez-vous pas orner votre Evangile?
Et d'un trait qui du temps ne s'est point effacé
Nous donner en Marie un Jésus retracé?

Mais quoi! si le Très-Haut en voilant ce miracle,
A ses regards divins en garde le spectacle,
Ou qu'il n'admette enfin à cet objet pieux
Que des hommes choisis ou de célestes yeux;
S'il est écrit au ciel que l'admirable Mère
De son Fils inconnu porte le caractère;
Que le commun, l'obscur, le vulgaire et le bas,
Fasse le merveilleux de ces humbles états,
Laissons enveloppé d'un voile salutaire
D'un secret si profond l'adorable mystère.
Tel fûtes-vous, Jésus, quand, parole sans bruit,
Lumière sans éclat, et soleil dans la nuit,
Dieu caché, vous prouviez à la race mortelle
Que d'être vu de Dieu, retiré sous son aile,
En secret, c'est de Dieu le souverain honneur,
Et de l'homme mortel le souverain bonheur;
Où content de lui seul, sans faste et sans partage
En silence on lui rend un éternel hommage.
O prodige inouï! celui qu'à Nazareth
D'un œil émerveillé tout le ciel admirait,
Comme dans son pays, par un art mécanique,
D'un vulgaire artisan gouvernait la boutique.

Et ce qui maintenant paraît bas à mes vers,
Trente ans était l'emploi du Roi de l'univers;
Il allait, il venait, officieux, tranquille,
Condamnant la longueur d'une vie inutile;
Pas un acte marquant, pas un fameux discours
De ses ans innocents ne signalait le cours;
D'Adam par ses sueurs il portait le supplice,
Et des âpres saisons essuyait la malice;
Occupé de sa croix et fidèle à goûter
Tout ce que son amour lui doit un jour coûter;
Nourri dans les travaux dès l'âge le plus tendre,
A son grand sacrifice il ne cessait de tendre;
Il laissait aux combats voler les conquérants,
Aux conseils assemblés juger les différends,
Aux ardents orateurs, dans leurs doctes harangues,
Exercer à l'envi leurs merveilleuses langues :
A toi, pharisien, dans les riches repas,
Disputer, inquiet, l'honneur du premier pas,
Du haut rang en public briguer les préférences,
Des peuples empressés aimer les révérences,
De maître en Israël affecter le renom;
Pour Jésus, à qui seul appartenait ce nom,
Lorsqu'une fois au temple eût paru la sagesse,
Des humbles écoutants il grossissait la presse.
Ainsi coulaient ses jours : qui sait si, de retour
Après tous ses combats à la céleste cour,
Ce Dieu longtemps caché ne veut pas dans Marie
Perpétuer encor cette secrète vie?
Il est vrai, de l'Eglise elle fut l'ornement,
Le modèle du monde et son étonnement :
Mais par où pouvait-elle être plus admirée,
Que si, Mère de Dieu, sous ses yeux retirée,
Sans qu'à d'autres témoins son secret fût ouvert,
Elle tenait ses dons dans son cœur à couvert?
Les bergers racontaient la céleste musique :
Siméon expirait dans son tendre cantique,
Et du glaive affilé par un peuple méchant
A la Mère affligée annonçait le tranchant;
. . . . . .
La sainte prophétesse, au temple, à tous venants,
Vantait ce que le Ciel gardait à ses vieux ans;
La ville était troublée, et tout le voisinage
Des Mages arrivés racontait l'équipage,
Le cours de leur étoile, et leurs présents sacrés,
Leurs hommages et les cris des enfants massacrés;
D'un tyran effrayé l'aveugle jalousie,
Sa vaine politique et son hypocrisie :
Tout parlait à l'envi de l'Enfant nouveau-né.
De Marie, à ces bruits, le cœur est étonné;
Au silence, à la paix toujours accoutumée,
Son oreille est ouverte et sa bouche fermée.
Et quand le nom du Fils va jusqu'au firmament,
La Mère pour partage a le recueillement;
Simple en sa contenance, au travail assidue,
Evitant des mortels la curieuse vue,
Sous un modeste voile, humble et jetant sans fard
Vers le ciel seulement un innocent regard;
Tendre sans flatterie, et sans art obligeante,
Pauvre, au pauvre elle ouvrait une main bienfaisante,
Inspirait la pudeur par son chaste maintien,
Et toutes les vertus par son doux entretien;
Sainte, elle fréquentait les saintes assemblées.
Dans celle où d'un grand bruit sont les âmes troublées,
D'un bruit avant-coureur de ces langues de feu,
Où sous cet appareil on vit descendre un Dieu,
La fidèle Marie animait la prière;
Tous ils la regardaient comme leur tendre mère;
Et ce peuple, avec elle, au cénacle monté,
Honorait de Jésus la sainte parenté.
Incrédule autrefois, de son erreur guérie,
Elle suit aujourd'hui l'exemple de Marie;
En elle rien n'éclate, on y voit seulement,
Simplicité du cœur, humble recueillement.
D'un apôtre nouveau Pierre établit la gloire,
Des oracles sacrés rappelle la mémoire
Où David, par l'effet d'un céleste transport,
Du perfide Judas avait prédit le sort,
Pierre parle, on l'écoute, et Marie en silence
Voit sans se distinguer la paisible audience.

Dans les Livres divins ce que d'elle on écrit,
Le céleste écrivain d'elle-même l'apprit :
Qui peut mieux raconter le message de l'ange,
Et de l'homme avec Dieu l'union sans mélange,
Que celle dont le sang animé dans son sein,
Enfanta le Sauveur de tout le genre humain?
Aussi, par ce récit où sa gloire commence,
Fallut-il de son Fils honorer la naissance;
Et montrer que ce Fils, comme le plus puissant,
Etait de tous les fils le plus obéissant.
Hors de cet intérêt la louange la blesse,
Elle-même toujours s'humilie et s'abaisse;
Mais plus à s'abaisser, simple elle s'obstinait,
Plus de ses dons cachés l'Eglise s'étonnait :
C'était le puits fécond, la fontaine scellée
D'où sortait le salut, d'où la grâce est coulée,
La Reine dont l'éclat au dedans renfermé,
Moins il était connu, plus il était aimé.
Que ferons-nous, mortels? Aimons jusqu'au nuage
Que l'éternel répand sur son plus bel ouvrage :
Ce qu'on sait, avec foi nous devons l'assurer,
Et ce qu'on ne sait pas, en secret l'admirer,
L'arche, où du Tout-Puissant la grâce est rassemblée,
Au lieu le plus secret de son temple est placée.
Mais que dirons-nous donc? Tout ce qu'on a pensé,
Sans que d'un Dieu jaloux l'honneur fut offensé.
C'est assez qu'elle ait dit, dans son sacré cantique,
Dans le sublime accent d'une voix prophétique,
Plus belle que l'aurore au visage riant,
Plus riche qu'un vaisseau chargé dans l'Orient,
Plus claire qu'une eau vive, agréable, odorante,
Plus que dans la moisson la campagne abondante,
Produisant plus de fleurs qu'un jardin cultivé,
Répandant plus de fruits que l'automne empourpré;
Plus blanche que le lis, unique entre les roses :
Le Tout-Puissant en elle a fait de grandes choses.

Dites, après ces mots, qu'un martyre amoureux,
De ses ans prolongés rendit le cours heureux;
Chantez tous à l'envi qu'amante autant qu'aimée,
Bienheureuse en secret, d'un beau feu consumée,
Elle s'élance au ciel, et que son dernier jour
Paisiblement finit par un soupir d'amour;
L'amour seul fit le coup, et ses belles années
De nul autre tyran ne furent terminées;
Et ce corps virginal, de Dieu seul approché,
D'une profane main ne fut jamais touché.

Dites que cette chair, d'où sortit notre vie,
Par une chère main au tombeau fut ravie,
Et qu'un Dieu bienfaisant n'envia point aux cieux
De ce temple choisi l'ornement précieux.
Chantez que dans le ciel sa prière fervente
Est le ferme soutien de l'âme pénitente.
Qui ne sait qu'appelée au nuptial festin,
Sa féconde oraison y fit naître le vin?
Et quoiqu'elle parût de son Fils rebutée,
Elle sut dans son cœur qu'elle était écoutée.
Combien plus, dans la paix de l'amour consommé,
Sur un trône immortel, près de son Bien-Aimé,
La lune sous ses pieds, d'étoiles couronnée,
Et plus que le soleil d'éclat environnée,
Dirons-nous, en voyant ses libéralités,
Tant de saints par ses vœux à l'amour excités,
Tant de dons répandus, tant de vertus écloses :
Le Tout-Puissant en elle a fait de grandes choses

TRADUCTION POÉTIQUE

DE QUELQUES PSAUMES.

I.

Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum, etc. (*Psal.*, VIII.)

Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est admirable, etc.

Grandeur de Dieu. — L'enfance le loue. — Beauté de la nuit. — Dignité de l'homme.

Toi, qui seul en ta main tiens l'empire du monde,
Seigneur du peuple élu,
Que ton nom est fameux sur la terre et sur l'onde
Et que tout est soumis à ton sceptre absolu!

Ton immense grandeur, sur les cieux exhaussée,
A tes pieds les étend;
Tout tremble devant toi; la nature abaissée
Reconnaît la hauteur de ton trône éclatant.

A chanter tes bienfaits l'enfance est éloquente;
C'est toi qui la nourris;
Et, pour être loué de sa bouche innocente,
D'un âge impatient tu fais cesser les cris.

Par tes soins les enfants de la race infidèle,
Suçant le même lait
Que donne à tes enfants une chaste mamelle,
D'un injuste vengeur condamnent le projet.

Je verrai de tes cieux la structure immortelle
D'un si rare dessein,
La lune avec les feux allumés autour d'elle,
Eternel monument de ta puissante main.

Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, que ta bonté suprême
Veuille s'en souvenir?
Qu'est-ce que l'homme? un souffle et la vanité même.
Un Dieu de son amour daigne le prévenir!

Placé par ta sagesse un peu plus bas que l'ange,
Et par les mêmes lois
Si puissant, que sous lui tout le reste se range,
Du grand Roi sur la terre il exerce les droits.

Couronné de ta main, partout on le redoute;
Dans les prés, dans les bois,
La brebis fuit ses pas; le bœuf pesant l'écoute,
Les plus fiers animaux sont souples à sa voix.

Tu mets tout à ses pieds : l'oiseau qui fend la nue,
Tant de monstres divers
Qui tiennent dans l'abîme une route inconnue,
Les habitants du ciel, de la terre et des mers.

Eternel, notre Dieu, seul arbitre du monde,
Seigneur du peuple élu,
Que ton nom est fameux sur la terre et sur l'onde,
Et que tout est soumis à ton sceptre absolu!

II.

Cœli enarrant gloriam Dei. (*Psal.*, XVIII.)

Les cieux racontent la gloire de Dieu.

Belle nuit. — Lever du soleil. — Sa course rapide. — Succession des jours et des nuits.

Ainsi chantait David, au milieu du silence,
Les beautés de la nuit,
Et d'un ciel étoilé, dont la douce influence,
Dans ce paisible temps, se répandait sans bruit :

Bénissez le Seigneur, vous, lune, et vous, étoiles
Qui, sans nous éblouir,
D'une profonde nuit percez les sombres voiles,
Et dans l'obscurité venez nous réjouir.

Qu'entends-je? Il va franchir sa lointaine barrière,
Ce flambeau radieux,
Qui, du matin au soir, fournissant sa carrière,
Sur le vaste horizon ne jette que des feux.

Nul ne peut éviter sa vertu pénétrante,
Sous les toits à couvert,
Ni couché sur le bord d'une eau rafraîchissante,
Ni dans un creux vallon sous un feuillage vert.

Tel qu'un nouvel époux, dans sa riche parure,
Il paraît au matin;
Sa féconde chaleur anime la nature;
Des changeantes saisons seul il fait le destin.

Tois, qui vois de ses pas l'étonnante vitesse,
Sage contemplateur,
De ses tours et retours admire la justesse,
Et d'un immense corps l'immobile moteur.

Par un ordre éternel, le jour mène à l'ouvrage
Les faibles animaux;
Pour adoucir la peine où le joug les engage,
La nuit, par le sommeil, vient finir les travaux.

Dieu l'ordonne; et tous deux, attentifs à sa gloire,
Dans leur succession,
De sa première loi conservent la mémoire :
D'âge en âge, à jamais, va la tradition.

Le jour apprend au jour la règle de sa course,
Et la nuit à la nuit,
Aux globes enflammés roulant autour de l'ourse,
Enseigne le concert d'un mouvement suivi.

C'est du grand univers la voix simple et première
Qui jusques au couchant,
Depuis où le soleil découvre sa lumière,
Porte sans varier ce langage touchant.

Sans docteur on l'apprend, sous la ligne brûlante,
Sous les pôles glacés,
Et par tous les climats où la terre opulente
Enrichit de ses dons les mortels dispersés.

Des Juifs et des gentils cette langue entendue,
Du barbare et des sourds,
Par un secret instinct dans les cœurs descendue,
Leur fait du ciel propice implorer le secours.

Marchons, humbles mortels, sous la douce contrainte
De son commandement;
Et, faits à son image, avançons dans la crainte,
Qui de notre sagesse est le commencement.

Seigneur, qui dans ta main tiens l'empire du monde
Et de ton peuple élu,
Que ton nom est fameux sur la terre et sur l'onde
Et que tout est soumis à ton sceptre absolu !

III.

Exaudiat te Dominus in die tribulationis, etc.
(*Psal.*, XIX.)

Que le Seigneur vous exauce dans le jour de l'affliction, etc.

Que le Seigneur t'exauce au jour de la tempête;
Que l'ombre de son nom mette à couvert ta tête;
Qu'il arme en ta faveur les puissances des cieux;
Que du haut de Sion sa force te soutienne;
Que de ta piété toujours il se souvienne,
Et soit ton holocauste agréable à ses yeux.

Qu'au désir de ton cœur sa bouche soit propice;
Que tes justes conseils toujours il affermisse :
Notre bonheur naîtra de ta prospérité;
Au nom de l'Eternel brillera notre gloire.
Déjà l'Oint du Seigneur remporte la victoire,
Et nous voyons que Dieu veille à sa sûreté.

Il répondra d'en haut à toutes ses demandes;
Au milieu des combats mille invisibles bandes
Viendront, d'un vol pressé, grossir ses escadrons.
L'ennemi dans le nombre a mis son espérance :
Ses chars et ses chevaux ont fait son assurance :
La nôtre est en Dieu seul que nous invoquerons.

Ils n'ont pu dans leurs jours se sauver de sa foudre,
Ils sont tombés par terre, ils ont mordu la poudre.
Quand nous nous relevons sous ton unique appui,
Dieu, qui nous as donné ce prince incomparable,
Conserve ses beaux jours, et sois-nous favorable,
Quand nos vœux enflammés t'imploreront pour lui.

IV.

Eructavit cor meum verbum bonum. (*Psal.*, XLIV.)

Mon cœur a produit une excellente parole.

Je sens, d'un cœur transporté,
Sortir, pleins de majesté
Les vers qu'au Roi je présente.
D'un feu céleste animé,
Mon esprit veut que je chante
Le règne du Bien-Aimé.

Sous une maîtresse main,
D'un diligent écrivain
Ma langue, plume empressée,
Produit de saintes chansons,
Et ma voix se sent poussée
Jusqu'aux plus sublimes sons.

De mes chants digne sujet,
Des yeux le plus cher objet,
Et la beauté la plus vive;
Sur vos lèvres vous portez
La grâce simple et naïve
Des célestes vérités.

Béni de Dieu pour toujours,
Commencez à donner cours
A vos triomphantes fêtes;
Mettez à votre côté,
Dans les jours de vos conquêtes,
Votre glaive redouté.

Plutôt montrez vos attraits,
Les plus perçants de vos traits;
Les peuples y sont sensibles;
Vos blessures vont au cœur.
Et vos appas invincibles
Vous en rendent le vainqueur.

Marchez, paraissez, charmez
Les bataillons désarmés
Qui, dans une paix profonde,
Aiment à sentir vos coups,
Et bientôt par tout le monde,
Tomberont à vos genoux.

La vérité, la douceur
Et la justice leur sœur,
Par vous reprennent leur gloire;
Et votre merveilleux bras,
Toujours sûr de la victoire.
Vous mène dans les combats.

O Dieu, (car tous les mortels
Vous dresseront des autels),
Toute la terre habitable
Vous sert avec tremblement,
Et votre trône équitable
Subsiste éternellement.

Sous votre sceptre, la loi,
La pudeur, la bonne foi,
Seules tiendront la balance :
Les crimes seront punis;
L'outrage et la violence
A jamais seront bannis.

Modèle de l'équité,
Dieu de qui la sainteté
Condamne toute injustice,
Il faut, pour cette action,
Que votre Dieu vous remplisse
D'une céleste onction.

Par ce sacre vénéré,
A tous les saints préféré,
Seul, dans le rang où vous êtes,
Vous surmontez à la fois
Le saint ordre des prophètes,
Des pontifes et des rois.

De cèdre et d'ivoire orné,
Votre palais fortuné,
Par une immense largesse,
Etale de tous côtés
Votre admirable richesse
Aux filles des rois domptés.

Sur vos habits ravissants,
De la myrrhe et de l'encens
La vapeur est répandue :
De ces beaux lieux parfumés
Votre odeur s'est étendue
Sur celle que vous aimez.

Dans un superbe appareil,
Plus claire que le soleil,
A votre droite est placée
La reine, que votre amour
Flatte plus dans sa pensée
Que tout son royal atour.

Vous, ma Fille, écoutez-moi,
Vous aurez le cœur du Roi,
Si vous perdez la mémoire
De vos antiques cités,

Aussi bien que de la gloire
Du père que vous quittez.

Celui qu'à votre côté
Attire votre beauté,
De tous les rois est le maître;
C'est le Seigneur des seigneurs
A qui, pour le reconnaître,
On rend les divins honneurs.

Tyr, que la mer entretient,
Et les villes qu'elle tient
Sous son empire captives,
Bientôt pour vous apaiser
De leurs abondantes rives
Vont les trésors épuiser.

Quoiqu'un bord étincelant
Dans un habit opulent
Sur la reine toujours brille,
Et que l'ouvrage achevé
D'une industrieuse aiguille
De fin or soit relevé;

Plus riche encore au-dedans,
Avec des désirs ardents,
La princesse est recherchée;
Plus elle évite le jour
Elle tient sa gloire cachée,
Plus elle pare la cour.

Cent filles du plus haut rang,
Des premières de son sang,
Après elle présentées,
Dans le saint ravissement
Dont elles sont transportées,
Suivent le Roi son amant.

Offertes de cette main,
Leur aimable Souverain
Les établit dans son temple,
Où, saintement amoureux,
Ces cœurs purs donnent l'exemple
Des feux les plus généreux.

A vos courageux enfants,
Nés de pères triomphants,
Vous partagerez la terre;
Invincibles conquérants,
Ils briseront comme verre
Le sceptre de leurs tyrans.

Leur sainte postérité,
De votre nom répété,
Sera toujours animée,
Et dans tous les cœurs ravis,
Ira votre renommée
Par des siècles infinis.

V.

Deus noster refugium et virtus. (*Psal.*, XLV.)

Dieu est notre refuge et notre force.

Le Seigneur est notre secours,
Notre force, dont le concours
Nous a relevé le courage,
Quand de tous les maux assemblés
Sur nos têtes grondait l'orage
Dont le coup nous eût accablés :

Aussi, soutenu de son bras,
Notre cœur ne tremblerait pas,
Quand, à secousses redoublées,
On verrait frémir l'univers,
Et que les terres écroulées
Tomberaient dans le fond des mers.

De tous côtés autour de nous
S'élevaient les eaux en courroux;
Les montagnes déracinées
Sentaient la colère des cieux,
Et de leurs masses étonnées
Tremblait le faîte audacieux.

Mais les fleuves de la cité,
Seigneur, dans leur tranquillité,
N'ont jamais inspiré la crainte,
Et, doucement impétueux,
Ils font dans sa paisible enceinte
Couler leurs flots majestueux.

L'Eternel habite au milieu;
Tout est calme en ce sacré lieu
Sanctifié par sa présence;
Son tabernacle est notre appui :
En son nom est notre défense :
Que pouvons-nous craindre avec lui?

Il nous aide dès le matin,
Et lorsqu'un contraire destin
Commence à troubler notre vie,
Aussitôt, des monts éternels,
Sur la race qu'il a choisie,
Luisent ses regards paternels.

Les peuples étaient abîmés;
Sur les royaumes alarmés
D'en-haut éclatait le tonnerre,
Qui, par son effroyable bruit,
Faisait craindre à toute la terre
L'horreur d'une éternelle nuit.

La famine aux hideux regards
Apparaissait de toutes parts
Avec la pâle maladie;
Et la guerre aux sanglantes mains,
Par le carnage et l'incendie
Désolait les tristes humains.

Avec nous, durant nos malheurs,
Nous avions pour sécher nos pleurs
Le puissant Seigneur des armées :
Le Dieu de Jacob adoré,
Seul à ses tribus bien-aimées
Est un protecteur assuré.

Venez tous, voyez à la fois
Les prodiges du Roi des rois :
Par lui notre peine est finie;
Tous nos peuples sont consolés,
Et verront la guerre bannie
Aux climats les plus reculés.

Il rompra les arcs et le fer,
Contre nous forgés dans l'enfer;
Les armes nous sont défendues;
Les combats sont changés en jeu;
En faux les lances sont fondues,
Les boucliers jetés au feu.

C'était peu que le Dieu des dieux,
Vers un roi guerrier et pieux
Cent fois fit voler la victoire,
Si, pour comble de ses bienfaits,
Joignant le repos à la gloire,
Il n'avait envoyé la paix.

Venez, et dans un saint loisir
Goûtons le céleste plaisir
D'avoir Dieu présent dans notre âme;
Dieu qui, sur la terre exalté,
A tout peuple qui le réclame,
Sait faire sentir sa bonté.

Avec nous, parmi nos malheurs,
Nous aurons pour sécher nos pleurs
Le puissant Seigneur des armées.
Le Dieu de Jacob vénéré,
Seul à ses tribus bien-aimées,
Est un protecteur assuré.

VI.

Tibi silentium laus. (*Psal.*, LXV, sec. S. Hieron.)

Le silence est votre louange.

Dieu puissant, je me tais en ta sainte présence;
Je n'ose respirer, et mon âme en silence
Admire la hauteur de ton nom glorieux :
Que dirai-je? abîmés dans cette mer profonde,
Pendant qu'à l'infini la clarté nous inonde,
Pouvons-nous seulement ouvrir nos faibles yeux.

Si je veux commencer tes divines louanges,
Et que, déjà mêlé parmi le cœur des anges,
Ma voix dans un cantique ose se déployer,
Dès que, pour l'entonner ma langue se dénoue,
Je sens sortir un chant que mon cœur désavoue,
Et ma tremblante voix ne fait que bégayer.

Changement merveilleux : accablé de ta gloire
De tout langage humain j'ai perdu la mémoire;
Interdit, éperdu, je n'articule plus.
A, a, a, mon discours n'a ni force ni suite;
A des cris enfantins ma parole est réduite,
Et pour tout entretien n'a que des sons confus.

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée,
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour :
Je t'approche en tremblant, lumière inaccessible,
Sans atteindre jamais l'être incompréhensible,
Et mon œil éperdu ne trouve point de jour.

Cessez, qu'espérez-vous de vos incertitudes,
Vains pensers, vains efforts, inutiles études?
C'est assez qu'il ait dit : Je suis celui qui suis :
Il est tout : il n'est rien de tout ce que je pense;
Adorateur soumis, par la foi je commence,
Et, sans plus raisonner, en amant je poursuis.

Eternel trois fois saint, seul connu de toi-même,
Puissant moteur des cœurs, mon Dieu, fais que je t'aime!
Mais, quand à tes attraits je me serai rendu,
Tu ne seras jamais autant aimé qu'aimable;
Et seul dans nos esprits ton esprit adorable
D'un ineffable amour a le don répandu.

Descends, divin Esprit, pure et céleste flamme,
Invisible onction qu'en secret je réclame;
Et toi qui le produis dans l'éternel séjour,
Accorde sa présence à mon âme impuissante;
Fais-en (car tu le peux) une fidèle amante,
Et qu'elle aime sans borne un Dieu qui n'est qu'amour.

VII.

Fundamenta ejus in montibus sanctis.
(*Psal.*, LXXXVI.)

Les fondements de la ville sont posés sur les montagnes saintes.

Gloire de Sion. — Dieu voit quelques hommes pieux marqués et en petit nombre dans les autres pays : en Egypte, parmi les Philistins mêmes; dans Tyr, en Ethiopie. — Sion est la seule mère qui les enfante sans nombre.

De la sainte cité de Dieu
Je découvre, dans ce haut lieu,
Le ferme fondement et l'immuable gloire :
Dans Sion du Seigneur est le titre éternel;
Sion de sa grandeur conserve la mémoire,
Et le cher monument de son nom paternel.

Aux saintes portes de Sion
Dieu donne sa protection;
Des camps, des pavillons les tours sont les maîtresses;
Pour elle de respect tout Jacob est touché,
Et, malgré la hauteur des autres forteresses,
A leurs gonds immortels l'empire est attaché.

Mais, Sion, que ne dit-on pas
De tes fêtes, de tes combats,
De tes oracles saints, des coups de l'épouvante
Que par cent traits perçants porte de toutes parts
Sur ces fiers ennemis ton arche triomphante,
Qui voit dans leurs fossés enterrer leurs remparts?

Partout où je tourne les yeux,
J'aperçois quelque homme pieux
En qui de mon pouvoir la connaissance éclate :
Parmi les Philistins, chez l'Ethiopien,
Dans la superbe Tyr, sur le Nil, sur l'Euphrate,
Et dans tous les climats chacun vante le sien.

Mère féconde des savants,
Seule dans tous lieux, dans tous temps,
Sion, que Dieu soutient, par milliers les enfante :
Tous elle les rassemble en son bienheureux sein,
Où l'on voit transporté d'une joie innocente
De ces hommes sacrés le florissant essaim.

VIII.

Super flumina Babylonis, illic sedimus, etc.
(*Psal.*, CXXXVI.)

Nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone, etc.

Sur les rives de Babylone,
Une éternelle affliction,
Au doux souvenir de Sion,
Où du Seigneur était le trône,
Sous le joug d'un peuple odieux,
En pleurs continuels faisait fondre nos yeux.

Aux saules voisins suspendues,
Sans se souvenir de leurs chants,
Dans le silence, au gré des vents,
Allaient nos harpes détendues;
Et ceux qui nous tenaient captifs :
Quittez-nous, disaient-ils, quittez ces tons plaintifs.

Dites plutôt quelque cantique
De ceux que Sion écoutait,
Quand jusqu'au ciel elle portait
Sa mélodieuse musique.
Quoi! que dans ces barbares lieux
On entende jamais nos airs religieux?

Qu'on réjouisse la Chaldée
Des saints cantiques du Seigneur;
Et que l'on y chante à l'honneur
Du Dieu qu'adore la Judée?
Plutôt périssent à la fois,
Avec nos chalumeaux, nos languissantes voix!

Jérusalem, si je t'oublie;
Si pour toi l'on me voit changer,
Et qu'en un pays étranger
Tes hymnes sacrés je publie;
Si jamais la sainte cité
Cesse d'être l'objet de ma félicité :

Puisse mon bras, puisse ma gloire
Tomber dans un pareil oubli;
Et de mon nom enseveli
A jamais périr la mémoire;
Puisse en ma bouche se sécher,
Et morte, à mon palais ma langue s'attacher!

Seigneur, venge-nous d'Idumée
Au jour que tu nous as promis,
Puisqu'elle a, de nos ennemis,
Aigri la haine envenimée;
Et dit dans son aveuglement :
Détruisez de Sion jusques au fondement.

A ce jour où mon cœur aspire,
Sous un conquérant glorieux,
Des méchants, avec tous leurs dieux,
Tombera le superbe empire;
Et de Babylone au cercueil
Le châtiment affreux égalera l'orgueil.

C'est alors, cruelle Assyrie,
Qui maintenant ris de nos maux,
Que tes yeux, après cent assauts,
A la fin verront la furie
De tes ennemis triomphants
Contre les durs rochers écraser tes enfants.

IX.

Credidi, propter quod locutus sum, etc. (*Ps.*, CXV.)

J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, etc.

J'ai cru, Seigneur, à ta loi;
J'ai parlé selon ma foi;
Sous ton bras je m'humilie.
Dans le transport de mon cœur,
Par une sainte saillie,
J'ai dit : Tout homme est menteur.

De tes bienfaits prévenu,
De ton secours soutenu,
Quelle sera ma louange?
A ta suprême bonté,
Que donnerai-je en échange
De sa libéralité?

De ton calice altéré,
Avec un cœur épuré
J'en offrirai le mystère;
Pour invoquer ton saint nom,
De la liqueur salutaire
Je ferai l'effusion.

Devant le peuple pieux,
A Dieu je rendrai mes vœux
D'une voix respectueuse;
Je chanterai de ses saints
La mort toujours précieuse
Et leurs âmes dans ses mains.

Tu sais, divin Créateur,
Que, fidèle serviteur,
Humble fils de ta servante,
Pour comble de tant de biens,
D'un coup de ta main puissante,
Je vis rompre mes liens.

Visite ton saint autel,
Et de ton lot immortel
Reçois l'oblation pure.
J'invoquerai ton grand nom,
Et dans la race future
J'en étendrai le renom.

Avec le peuple pieux,
A Dieu je rendrai mes vœux
Dans la magnifique enceinte
De son auguste maison,
Et devant la cité sainte,
Je ferai mon oraison.

ODE SUR LA LIBERTÉ CRÉÉE,

PERDUE, RÉPARÉE, COURONNÉE.

Je te cherche, ô ma liberté,
Rayon de la Divinité,
Vive image de sa puissance;
C'est par toi que le Roi des rois
Eprouve mon obéissance
Et la veut devoir à mon choix.

Je te sens au fond de mon cœur,
Mais, hélas! le péché vainqueur
T'y laisse pour un triste usage,
Puisque, sous le vice abattu,
Je n'ai que le crime en partage,
Sans pouvoir aimer la vertu.

Touché de ses divins appas,
Vers elle je fais quelques pas,
D'un esprit soumis et docile;
Je la loue et juste à demi,
Après un éloge stérile,
Je me livre à son ennemi.

Que me sert d'avoir en naissant
Reçu d'un Maître tout-puissant
Une lumière que j'adore,
Si, contraire à mes propres vœux,
J'embrasse le mal que j'abhorre
Et laisse le bien que je veux?

De mille désirs agité,
Souvent, ô sainte vérité,
En moi-même je te consulte :
Le trouble des sens m'interdit;
Et la raison, dans ce tumulte,
Sait à peine ce qu'elle dit.

La loi qui m'éclaire au dehors
Cause d'inutiles remords
A ma conscience coupable.
Par elle, je me vois juger,
Et la sentence inévitable
Me trouble sans me corriger.

Comme un malade qui s'aigrit
Contre le régime prescrit,
Malgré sa triste expérience,
D'un instinct fatal aveuglé,
Suit la brutale impatience
De son appétit déréglé :

Ainsi, mon désir imprudent,
Arrêté devient plus ardent;
La loi qui le retient l'irrite :
Dieu! quel remède à mes excès,
Si, de la fureur qui m'agite,
La loi redouble les accès?

Dans une telle infirmité,
D'où vient la folle vanité
Qui me rend si plein de moi-même?
O de mes maux le plus affreux!
Je suis, dans ma misère extrême,
Superbe autant que malheureux.

L'ange, de son auteur jaloux,
Tombé du ciel, plein de courroux,
Vaincu, vient soulevant la terre,
Et, sur mille autels encensé,
Sous la main de Dieu qui l'atterre,
Soutient son projet insensé.

Par lui les mortels font les dieux:
Ils peuvent porter jusqu'aux cieux
La gloire d'un nom redoutable :
Aveugles d'avoir acheté
Par un travail si véritable,
Une vaine immortalité.

Mais je ne crains plus les enfers :
Mon Sauveur a brisé mes fers,
A sa loi mon âme est soumise :
De sa grâce l'attrait caché
Me rend ma première franchise,
Et me fait haïr mon péché.

Un jour libre de tous mes maux,
Affranchi de tous mes travaux,
Vainqueur de la mort ennemie,
D'un plaisir céleste enivré
Je n'aurai ni repos, ni vie
Qu'en celui qui m'a délivré.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Qui ascendit super cœli ad Orientem. (*Psal.*, LXVII, 34.)

LÈVE-TOI, Père du jour,
Et dans ton plus bel atour,
Viens commencer ta carrière;
Aujourd'hui, vers les hauts lieux
D'où s'élève ta lumière
Montera le Roi des cieux.

Jamais dans un tel chemin
Tu ne vis un corps humain
Percer la voûte azurée,
Et, des astres respecté,
Porter jusqu'à l'Empyrée
Une nouvelle clarté.

Au majestueux abord
D'un Roi vainqueur de la mort,
Princes des troupes fidèles,
Ouvrez les sacrés poteaux;
Et vous, portes éternelles,
Elevez vos chapiteaux.

Par son courage indompté
Le ciel veut être emporté;
Il faut qu'il ait l'avantage
Sur ses cruels ennemis;
Et son royal héritage
De sa conquête est le prix.

Qui peut, dans un jour si beau,
De ce triomphe nouveau
Chanter la pompe sacrée,
Et tout le noble appareil
De la magnifique entrée,
D'un conquérant sans pareil?

Sorti de captivité,
L'ancien peuple racheté
L'accompagne dans sa gloire;
Tous les mortels affranchis
A l'honneur de sa victoire,
De ses dons sont enrichis.

Purifiés par son sang,
Ils occuperont le rang
Et les places immortelles
Que, dans la sainte Sion,
Quitta des anges rebelles
L'infâme désertion.

Déjà de nouveaux vainqueurs,
Mêlés parmi les neuf chœurs,
Au ciel les troupes zélées
Avec éclat se font voir,
Et les légions ailées
S'ouvrent pour les recevoir.

Dès ce moment fortuné,
Le genre humain étonné,
D'un si sublime mystère,
Malgré son ancienne erreur,
Suit jusques au sanctuaire
Jésus, son avant-coureur.

Dieu de gloire, élevez-vous
Et dissipez les jaloux
De votre éternel empire :
Régnez sur tout l'univers,
Et commencez à détruire
La puissance des enfers.

Des lieux les plus reculés,
Tous les peuples ébranlés
Accourent pour reconnaître,
Par une commune voix,
De leur légitime Maître
Le nom et les saintes lois.

Les dieux trompeurs des gentils,
Comment échapperont-ils
A la main qui les atterre;
Quand, vraiment irrités,
Partout ils verront à terre
Leurs temples précipités?

Mêle tes gémissements
A de saints ravissements,
Eglise, sa chère amante;
Le séjour du Bien-Aimé,
Qui fait toute ton attente
Ne te sera plus fermé.

PRIÈRE

D'UN PÉCHEUR PÉNITENT.

Seigneur, j'ai péché contre vous,
Contre vous, l'auteur de mon être,
Céleste Amant, de mon âme jaloux,
Qui voulez seul y régner comme un maître :
Sort glorieux, sous un maître si doux,
Si seulement j'avais pu le connaître!

Ce Dieu, qui de rien m'a formé,
Avait de sa beauté suprême
Le vif éclat sur ma face imprimé;
Je paraissais comme un autre lui-même;
Heureux mortel, de lui j'étais aimé,
Et je pouvais lui dire : Je vous aime!

Maintenant, esclave odieux,
Banni de sa sainte présence,
Je n'ose plus lever mes tristes yeux :
J'ai tout perdu, grâce, gloire, innocence,
Espoir, amour, et, trop audacieux,
J'ai profané jusqu'à la pénitence.

D'un rayon céleste éclairé,
Je savais le sacré mystère
Toujours promis, en son temps déclaré;
Et toutefois, aveugle volontaire,
En plein midi je me suis égaré :
Dieu me parlait : ingrat, je l'ai fait taire.

Mon âme, que rien n'enchaînait,
A qui ne s'est-elle livrée?
A tout venant elle s'abandonnait;
Deçà, delà, furieuse, enivrée,
Errant toujours, jamais ne revenait :
Elle eût haï qui l'aurait délivrée.

Cependant, du haut de sa croix,
Par ses cris Jésus la rappelle :
Reviens, dit-il, ingrate, je-te vois
Dans les transports de ta flamme infidèle;
Reviens pourtant, approche de ce bois,
Où, par ma mort, l'homme se renouvelle.

Allons, il faut mourir d'amour;
A l'amour Jésus nous convie :
Rendons-lui tout par un heureux retour :
Il veut les cœurs, contentons son envie;
Sur le Calvaire allons perdre le jour :
Regrets amers, n'épargnez point ma vie.

CECI EST MON CORPS,

CECI EST MON SANG.

Où suis-je? par l'effet d'un sublime mystère,
Sur un nouveau calvaire
Je vois mourir Jésus, et de son corps sacré
Son sang est séparé!

Impassible, immortel, sa puissante parole
Encore un coup l'immole,
Il souffre tous les jours par un divin transport
Une mystique mort.

Mourons, puisque Jésus à mourir nous convie;
La parole de vie,
Dont j'entends à l'autel les célestes accents,
Egorge tous mes sens.

Que me sert désormais de consulter ma vue,
De clarté dépourvue,
Puisqu'il faut démentir tout ce que j'aperçois,
Ce que tiennent mes doigts?

Jésus dans ce banquet n'est point ce que je touche,
Ce que goûte ma bouche;
Et je ne reçois plus de ma trompeuse main
Le rapport incertain.

Cédez, cédez, mes sens; fuyez, troupe infidèle,
A l'esprit si rebelle,
Ce n'est plus aujourd'hui ces témoins que je crois,
Je ne vis que de foi.

Tu me dis, je l'entends, orgueilleux hérétique,
Dans ton langage inique,
Que les sens sont choisis pour voir en vérité
Jésus ressuscité.

J'en appelle l'accord, quand un Dieu les appelle
De sa voix paternelle,
Pour abattre à ses pieds, d'un esprit révolté
L'indocile fierté.

Après que par les sens, d'une incrédule race
Il a forcé l'audace,
Le croire sans le voir est l'unique parti
Du peuple converti.

Non, cet objet n'est plus ce que mon œil annonce,
Mais ce qu'un Dieu prononce,
Qui fit tout du néant, pour montrer ce qu'il peut,
De tout fait ce qu'il veut.

De ses ondes en sang, par un prodige étrange,
Le Nil a vu l'échange :
Dieu commande, et soudain, à ce qu'il était né,
Le fleuve est retourné.

A la verge d'Aaron, sur la terre jetée,
Sa nature est ôtée :
Un bois sec s'amollit, et s'étonne, en rampant,
De se trouver serpent.

Dans le fameux festin, au désir de Marie,
Qui sans prier le prie,
Des insipides eaux Jésus fit la liqueur
Qui réjouit le cœur.

Combien plus au banquet qui l'âme rassasie
Et lui donne la vie,
Dans la coupe sacrée a-t-il, au lieu du vin,
Versé son sang divin?

Comme il veut, à nos yeux il se montre ou se couvre,
Il les ferme, il les ouvre :
Il passe, et promptement au milieu disparu,
Il cesse d'être vu.

Il visite, inconnu, la triste Madeleine,
Sans soulager sa peine;
Puis, touché de ses pleurs, il apparaît soudain
Dans le sacré jardin.

Caché durant l'ardeur d'un discours délectable,
Tout à coup à la table
Ceux qu'il avait trompés, voyageur gracieux,
Le virent glorieux.

Il perce des murs clos, sans y donner atteinte,
L'impénétrable enceinte;
Puis lui-même, à son corps vif aux siens présenté
Rend la solidité.

Et toi, Mère toujours Vierge autant que féconde,
Quand ton Fils vint au monde,
Blessa-t-il la pudeur, caractère éternel
De ton sein maternel?

Il sort, comme le fruit d'une fertile plante
Que la racine enfante,
Ou de sa tige éclose, en sa riche couleur,
Une odorante fleur.

Il sort, comme au miroir on voit d'un beau visage
Naître la vive image,
Ou de l'astre du jour, sur l'horizon monté,
S'épandre la clarté.

Amour, d'un humble cœur je crois tous les miracles,
Que les sacrés oracles
D'un Dieu saint et caché nous ont fait concevoir
De ton divin pouvoir.

Seul, tu peux assembler le ciel avec la terre,
Et, malgré son tonnerre,
Sous le timide aspect de nos débiles yeux,
Venger le Dieu des dieux.

D'un Pontife innocent tu fis une victime,
Et, chargé de mon crime,
Le Christ, le Saint des saints, sur un infâme bois,
Rend les derniers abois.

Et la terre et des eaux la liquide nature,
La croix, la sépulture,
Les enfers, et des cieux le lumineux contour
Le verront tour à tour.

Tout-puissant artisan de toutes ces merveilles,
Amour, qui le conseilles,
Où vas-tu le réduire, et que n'en fais-tu pas
Dans ce dernier repas?

De son chaste baiser mes lèvres enflammées,
D'un beau feu consumées,
Portent rapidement, dans mon cœur entamé,
Le trait du Bien-Aimé.

Accourez, mes désirs; venez tous, viens, mon âme,
Pour assouvir ta flamme;
Amante, viens t'unir corps à corps, cœur à cœur,
A Jésus ton vainqueur,

Si ce cœur enflammé, de toute sa puissance
Tend à la jouissance,
Ne sent-il pas aussi le même empressement
Dans son céleste Amant?

Qu'il apaise, il est temps, son amoureuse envie,
Son feu me purifie:
Donnez, possédez tout, chaste Amant, chaste Epoux;
Enfin, contentez-vous.

Dans l'esprit, dans le corps, jouissons l'un de l'autre,
Vous du mien, moi du vôtre;
Célébrons le mystère où, par un nœud commun,
De deux on ne fait qu'un.

Pendant que nuit et jour après vous je soupire,
Je me pâme, j'expire;
Vos caresses, vos jeux, vos transports innocents
Me ravissent les sens.

Non, je ne vous veux plus sous ces faibles images,
Percez tous les nuages;
Mon soleil, dévoilez de votre vérité
La claire pureté.

ANIMÆ MORBIS LETHALIBUS LABORANTIS

INVOCATIO

AD CHRISTUM SOSPITATOREM.

En quid agam? dum me species delectat honesti,
Dum sanctæ legis jussa verenda placent,
Me miserum! indociles agitans lex æmula sensus,
Mentis ad arbitrium cogere membra vetat.
Parva trahunt, bona conantem labor urget inanis,
Visceribusque imis insidet usque malum.
Quo feror? alterni solvunt retinacula venti,
Nec scio quem in scopulum naufraga puppis eat.
Quo fugiam? occultum tetigit præcordia virus,
Distrahor insanis mille cupidinibus.
Nec qui sim teneo, usque adeo contraria versant
Errantem, estque animus quæstio magna sibi.
Hei mihi! quis stolidæ poterit mala gaudia mentis,
Quis vanos ægro pellere corde metus?
Mene reluctantem quamvis per cæca viarum
Ire, nec in melius posse referre pedem?
Si mea delectant mala me, vel denique fallunt,
Quæ jam spes misero, quæve medela super?
Chara Dei soboles, magnum Patrjs incrementum,
Qui tantus nobis auxiliator ades,
A te certa salus. Cujus tu vulnera tractas,
Protinus ille tuæ senserit artis opem,
Tu medicas adhibere manus, tu fræna furenti
Injicere, et quovis flectere corda soles.
Tu potes ex imo labentem attollere mundum,
Tu veteris culpæ solvere relliquias.
Tu superis castos ex arcibus injicis ignes[1],
Queis quicumque calet, nil nisi magna sapit.
Vox tua de cœlo per blanda silentia lene
Influit, atque sibi mox facit ipsa viam.
Per silices duros, per et aspera quæque secundo
Ingreditur lapsu: quisquis et audit, amat:
Quisquis amat, sequitur, novaque et secura voluptas,
Suspensos animos huc agit unde venit,
Nempe subest vis grata; trahit sua quemque voluptas:
Casta trahit castos, datque tenere Deum.
Non pudet, ætherea missæ de sede salutis
Immemorem, turpi subdere colla jugo!
Quin tu animum obfirmas, teque istinc usque reducis,
Atque, Deo invito, desinis esse miser?
Difficile est longum subito deponere morbum,
Difficile est; verum quælibet efficias,
Una salus hæc est; hoc est tibi pervincendum,
Hoc facias, sive id non pote, sive pote.
Magne Deus, facito ut vere hoc promittere possim,
Atque id sincere proferam et ex animo,
Ut liceat tandem totâ perducere vitâ
Divinæ sanctum fœdus amicitiæ.

1. *Var.* : Immittis ab arcibus ignes.

TRAITÉ DU LIBRE ARBITRE.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la liberté dont il s'agit Différence entre ce qui est permis, ce qui est volontaire, et ce qui est libre.

Nous appelons quelquefois libre ce qui est permis par les lois; mais la notion de liberté s'étend encore plus loin, puisqu'il ne nous arrive que trop, de faire même beucoup de choses que les lois ni la raison ne permettent pas.

On appelle encore faire librement, ce qu'on fait volontairement et sans contrainte. Ainsi nous voulons tous être heureux, et ne pouvons pas vouloir le contraire; mais comme nous le voulons sans peine et sans violence, on peut dire en un certain sens, que nous le voulons librement. Car on prend souvent pour la même chose, liberté et volonté, volontaire et libre. *Liberté*, d'où vient *libertas*, semble vouloir dire la même chose que *velle*, d'où vient *voluntas* : et on peut confondre en ce sens la liberté et la volonté; ce qu'on fait *libentissimè*, avec ce qu'on fait *liberrimè*.

On ne doute point de la liberté en ces deux sens. On convient qu'il y a des choses permises, et en ce sens, libres; comme il y a des choses commandées, et en cela nécessaires. On est aussi d'accord qu'on veut quelque chose, et on ne doute non plus de sa volonté que de son être. La question est de savoir, s'il y a des choses qui soient tellement en notre pouvoir, et en la liberté de notre choix, que nous puissions ou les choisir ou ne les choisir pas.

CHAPITRE II.

Que cette liberté est dans l'homme; et que nous connaissons cela naturellement.

Je dis que la liberté, ou le libre arbitre, considéré en ce sens, est certainement en nous, et que cette liberté nous est évidente :

1° Par l'évidence du sentiment et de l'expérience;

2° Par l'évidence du raisonnement;

3° Par l'évidence de la révélation; c'est-à-dire, parce que Dieu nous l'a clairement révélé par son Ecriture.

Quant à l'évidence du sentiment, que chacun de nous s'écoute et se consulte soi-même, il sentira qu'il est libre, comme il sentira qu'il est raisonnable. En effet, nous mettons grande différence entre la volonté d'être heureux, et la volonté d'aller à la promenade. Car nous ne songeons pas seulement que nous puissions nous empêcher de vouloir être heureux, et nous sentons clairement que nous pouvons nous empêcher de vouloir aller à la promenade. De même nous délibérons, et nous consultons en nous-mêmes, si nous irons à la promenade, ou non; et nous résolvons comme il nous plaît, ou l'un, ou l'autre : mais nous ne mettons jamais en délibération si nous voudrons être heureux ou non : ce qui montre que comme nous sentons que nous sommes nécessairement déterminés par notre nature même à désirer d'être heureux, nous sentons aussi que nous sommes libres à choisir les moyens de l'être.

Mais parce que dans les délibérations importantes, il y a toujours quelque raison qui nous détermine, et qu'on peut croire que cette raison fait dans notre volonté une nécessité secrète, dont notre âme ne s'aperçoit pas; pour sentir évidemment notre liberté, il en faut faire l'épreuve dans les choses où il n'y a aucune raison qui nous penche d'un côté plutôt que d'un autre. Je sens, par exemple, que levant ma main, je puis ou vouloir la tenir immobile, ou vouloir lui donner du mouvement; et que me résolvant à la mouvoir, je puis ou la mouvoir à droite, ou à gauche avec une égale facilité : car la nature a tellement disposé les organes du mouvement, que je n'ai ni plus de peine ni plus de plaisir à l'une de ces actions qu'à l'autre; de sorte que plus je considère sérieusement et profondément ce qui me porte à celui-là plutôt qu'à celui-ci, plus je ressens clairement qu'il n'y a que ma volonté qui m'y détermine, sans que je puisse trouver aucune autre raison de le faire.

Je sais que quand j'aurai dans l'esprit de prendre une chose plutôt qu'une autre, la situation de cette chose me fera diriger de son côté le mouvement de ma main : mais quand je n'ai aucun autre dessein que celui de mouvoir ma main d'un certain côté, je ne trouve que ma seule volonté qui me porte à ce mouvement plutôt qu'à l'autre.

Il est vrai que remarquant en moi-même cette volonté qui me fait choisir un des mouvements plutôt que l'autre, je ressens que je fais par là une épreuve de ma liberté, où je trouve de l'agrément; et cet agrément peut être la cause qui me porte à me vouloir mettre en cet état. Mais, premièrement, si j'ai du plaisir à éprouver et à goûter ma liberté, cela suppose que je la sens. Secondement, ce désir d'éprouver ma liberté, me porte bien à me mettre en état de prendre parti entre ces deux mouvements; mais ne me détermine point à commencer plutôt par l'un que par l'autre; puisque j'éprouve également ma liberté, quel que soit celui des deux que je choisisse.

Ainsi j'ai trouvé en moi-même une action où n'étant attiré par aucun plaisir, ni troublé par aucune passion, ni embarrassé d'aucune peine que je trouve en l'un des partis plutôt qu'en l'autre, je puis connaître distinctement, surtout y pensant comme je fais, tous les motifs qui me portent à agir de cette façon, plutôt que de la contraire. Que si, plus je recherche en moi-même la raison qui me détermine, plus je sens que je n'en ai aucune autre que ma seule volonté; je sens par là clairement ma liberté, qui consiste uniquement dans un tel choix.

C'est ce qui me fait comprendre que je suis fait à l'image de Dieu; parce que n'y ayant rien dans la matière qui le détermine à la mouvoir plutôt qu'à la laisser en repos, ou à la mouvoir d'un côté plutôt que d'un autre, il n'y a aucune raison d'un si grand effet, que la seule volonté, par où il me paraît souverainement libre.

C'est ce qui fait voir, en passant, que cette liberté dont nous parlons, qui consiste à pouvoir faire ou ne faire pas, ne procède précisément ni d'irrésolution, ni d'incertitude, ni d'aucune autre imperfection; mais suppose que celui qui l'a au souverain degré de perfection, est souverainement indépendant de son objet, et a sur lui une pleine supériorité.

C'est par là que nous connaissons que Dieu est parfaitement libre en tout ce qu'il fait au dehors, corporel ou spirituel, sensible ou intelligible; et qu'il l'est en particulier à l'égard de l'impression du mouvement qu'il peut donner à la matière. Mais tel qu'il est à l'égard de toute la matière, et de tout son mouvement, tel a-t-il voulu que je fusse à l'égard de cette petite partie de la matière et du mouvement qu'il a mis dans la dépendance de ma volonté. Car je puis avec une égale

facilité faire un tel mouvement, ou ne le pas faire : mais comme l'un de ces mouvements n'est pas en soi meilleur que l'autre, ni n'est pas aussi meilleur pour moi en l'état où je viens de me considérer ; je vois par là qu'on se trompe, quand on cherche dans la matière un certain bien qui détermine Dieu à l'arranger, ou à la mouvoir en un sens plutôt qu'en un autre. Car le bien de Dieu, c'est lui-même, et tout le bien qui est hors de lui, vient de lui seul : de sorte que quand on dit que Dieu veut toujours ce qu'il y a de mieux, ce n'est pas qu'il y ait un mieux dans les choses qui précèdent en quelque sorte sa volonté, et qui l'attirent; mais c'est que tout ce qu'il veut par là devient le meilleur, à cause que sa volonté est cause de tout le bien et de tout le mieux qui se trouve dans la créature.

J'ai donc un sentiment clair de ma liberté, qui sert à me faire entendre la souveraine liberté de Dieu, et comme il m'a fait à son image.

Au reste, ayant une fois trouvé en moi-même, et dans une seule de mes actions, ce principe de liberté, je conclus qu'il se trouve dans toutes les actions, même dans celles où je suis plus passionné; quoique la passion qui me trouble ne me permette pas peut-être de l'y apercevoir d'abord si clairement.

Aussi vois-je que tous les hommes sentent en eux cette liberté. Toutes les langues ont des mots et des façons de parler très-claires et très-précises pour l'expliquer : tous distinguent ce qui est en nous, ce qui est en notre pouvoir, ce qui est remis à notre choix, d'avec ce qui ne l'est pas; et ceux qui nient la liberté, ne disent point qu'ils n'entendent point ces mots, mais ils disent que la chose qu'on veut signifier par là n'existe pas.

C'est sur cela que je fonde l'évidence du raisonnement qui nous démontre notre liberté. Car nous avons une idée très-claire, et une notion très-distincte de la liberté dont nous parlons : d'où il s'ensuit que cette notion est très-véritable, et par conséquent que la chose qu'elle représente est très-certaine. Et nous n'avons pas seulement l'idée de la souveraine liberté de Dieu, qui consiste en son indépendance absolue, mais encore d'une liberté qui ne peut convenir qu'à la créature; puisque nous connaissons clairement que nous pouvons choisir si mal, que nous commettrons une faute : ce qui ne peut convenir qu'à la créature. Il n'y a personne qui ne conçoive qu'il ferait un crime exécrable d'ôter la vie à son bienfaiteur, et encore plus à son propre père. Tous les jours nous reconnaissons en nous-mêmes que nous faisons quelque faute, dont nous avons de la douleur : et quiconque y voudra penser de bonne foi, verra clairement qu'il met grande différence entre la douleur que lui cause une colique, ou la fâcherie que lui donne quelque perte de ses biens, et quelque défaut naturel de sa personne; et cette autre sorte de douleur qu'on appelle se repentir. Car cette dernière espèce de douleur nous vient de l'idée d'un mal qui n'est pas inévitable, et qui ne nous arrive que par notre faute : ce qui nous fait entendre que nous sommes libres à nous déterminer d'un côté plutôt que d'un autre; et que si nous prenons un mauvais parti, nous devons nous l'imputer à nous-mêmes.

Il n'y a personne qui ne remarque la différence qu'il y a entre l'aversion que nous avons pour certains défauts naturels des hommes, et le blâme que nous donnons à leurs mauvaises actions. On voit aussi que c'est autre chose de priser un homme comme bien composé, que de louer une action humaine comme bien faite : car le premier peut convenir à une pierrerie et à un animal, aussi bien qu'à un homme; et le second ne peut convenir qu'à celui qu'on reconnaît libre, qui se peut par là rendre digne et de blâme et de louange, en usant bien ou mal de la liberté.

On remarque aussi facilement qu'il y a de la différence entre frapper un cheval qui a fait un faux pas, parce que l'expérience fait voir que cela sert à le redresser; et à châtier un homme qui a failli, parce qu'on veut lui faire connaître sa faute pour le corriger, ou se servir de lui pour donner exemple aux autres : et quoique les hommes grossiers frappent quelquefois un cheval avec un sentiment à peu près semblable à celui qu'ils ont en frappant leur valet, il n'y a personne qui pensant sérieusement à ce qu'il fait, puisse attribuer une faute ou un crime à un autre qu'à celui à qui il attribue une liberté.

Outre cela, l'obligation que nous croyons tous avoir, de consulter en nous-mêmes si nous ferons une chose plutôt que l'autre, nous est une preuve certaine de la liberté de notre choix. Car nous ne consultons point sur les choses que nous croyons nécessaires; comme, par exemple, si nous aurons un jour à mourir; en cela nous nous laissons entraîner au cours naturel et inévitable des choses : et nous en userions de même à l'égard de tous les objets qui se présentent, si nous ne connaissions distinctement qu'il y a des choses à quoi nous devons aviser, parce que nous y devons agir et nous y déterminer par notre choix. De là je conclus que nous sommes libres à l'égard de tous les sujets sur lesquels nous pouvons douter et délibérer. C'est pourquoi nous sommes libres, même à l'égard du bien véritable, qui est la vertu; parce que, quelque bien que nous y voyions selon la raison, nous ne sentons pas toujours un plaisir actuel en la suivant; et que, par conséquent, toute l'idée que nous avons du bien ne s'y trouve pas : de sorte que nous ne pouvons être nécessairement et absolument déterminés à aimer un certain objet, si le bien essentiel qui est Dieu ne nous paraît en lui-même.

En ce cas seulement, nous cesserons de consulter et de choisir : mais à l'égard de tous les biens particuliers, et même du bien suprême connu imparfaitement, comme nous le connaissons en cette vie, nous avons la liberté de notre choix : et jamais nous ne la perdons, tant que nous serons en état de balancer un bien avec l'autre, parce que notre volonté trouvant partout une idée de son objet, c'est-à-dire, la raison du bien, aura toujours à choisir entre les uns et les autres, sans que son objet la puisse déterminer tout seul.

Ainsi, nous avons des idées très-claires, non-seulement de notre liberté, mais encore de toutes les choses qui la doivent suivre. Car non-seulement nous entendons ce que c'est que choisir librement; mais nous entendons encore que celui qui peut choisir, s'il ne voit pas tout d'abord, doit délibérer, et qu'il fait mal s'il ne délibère; et qu'il fait encore plus mal, si, après avoir consulté, il prend un mauvais parti; et que par là il mérite et le blâme et le châtiment : comme, au contraire, il mérite, s'il use, bien de sa liberté, et la louange et la récompense de son bon choix. Par conséquent, nous avons des idées très-claires de plusieurs choses qui ne peuvent convenir qu'à un être libre : et il y en a parmi celles-là que nous ne pouvons attribuer qu'à un être capable de faillir : et nous trouvons tout cela si clairement en nous-mêmes, que nous ne pouvons non plus douter de notre liberté que de notre être.

Nous voyons donc l'existence de la liberté, en ce qu'il faut admettre nécessairement qu'il y a des êtres connaissants qui ne peuvent être précisément déterminés par leurs objets, mais qui doivent s'y porter par leur propre choix. Nous trouvons en même temps que le premier Libre c'est Dieu, parce qu'il possède en lui-même tout son bien; et n'ayant besoin d'aucun des êtres qu'il fait, il n'est porté à les faire, ni à faire qu'ils soient de telle façon, que par la seule volonté indépendante. Et nous trouvons, en second lieu, que nous sommes libres aussi; parce que les objets qui nous sont proposés ne nous emportent pas tous seuls par eux-mêmes, et que nous demeurerions à leur égard sans action, si nous ne pouvions choisir.

Nous trouvons encore que ce premier Libre ne peut jamais ni aimer, ni faire autre chose que ce qui est un

bien véritable ; parce qu'il est lui-même par son essence le bien essentiel, qui influe le bien dans tout ce qu'il fait. Et nous trouvons, au contraire, que tous les êtres libres qu'il fait, pouvant n'être pas, sont capables de faillir ; parce qu'étant sortis du néant, ils peuvent aussi s'éloigner de la perfection de leur être. De sorte que toute créature sortie des mains de Dieu, peut faire bien et mal ; jusqu'à ce que Dieu l'ayant menée, par la claire vision de son essence, à la source même du bien, elle soit si bien possédée d'un tel objet, qu'elle ne puisse plus désormais s'en éloigner.

Aussi nous avons connu notre liberté, et par une expérience certaine, et par un raisonnement invincible. Il ne reste plus qu'à y ajouter l'évidence de la révélation divine, à laquelle ne désirant pas m'attacher quant à présent, je me contenterai de dire que cette persuasion de notre liberté étant commune à tout le genre humain, l'Ecriture, bien loin de reprendre un sentiment si universel, se sert au contraire de toutes les expressions par lesquelles les hommes ont accoutumé d'exprimer et leur liberté et toutes ses suites ; et en parle, non de la manière dont elle use en nous obligeant de croire les mystères qui nous sont cachés, mais comme d'une chose que nous sentons en nous-mêmes, aussi bien que nos raisonnements et nos pensées.

CHAPITRE III.

Que nous connaissons naturellement que Dieu gouverne notre liberté, et ordonne de nos actions.

Sur cela il s'élève une seconde question, savoir, si nous devons croire, selon la raison naturelle, que Dieu ordonne de nos actions, et gouverne notre liberté, en la conduisant certainement aux fins qu'il s'est proposées ; ou s'il faut penser, au contraire, que, dès qu'il a fait une créature libre, il la laisse aller où elle veut, sans prendre autre part en sa conduite, que de la récompenser si elle fait bien, ou de la punir si elle fait mal.

Mais la notion que nous avons de Dieu résiste à ce dernier sentiment. Car nous concevons Dieu comme un être qui sait tout, qui prévoit tout, qui pourvoit à tout, qui gouverne tout, qui fait ce qu'il veut de ses créatures, et à qui se doivent rapporter tous les événements du monde. Que si les créatures libres ne sont pas comprises dans cet ordre de la Providence divine, on lui ôte la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers, c'est-à-dire, des créatures intelligentes. Il n'y a rien de plus absurde que de dire qu'il ne se mêle point du gouvernement des peuples, de l'établissement ni de la ruine des Etats, comment ils sont gouvernés, par quels princes, et par quelles lois : toutes lesquelles choses s'exécutant par la liberté des hommes, si elle n'est en la main de Dieu, en sorte qu'il ait des moyens certains de la tourner où il lui plaît, il s'ensuit que Dieu n'a point de part en tous ces événements, et que cette partie du monde est entièrement indépendante.

Il ne suffit pas de dire que la créature libre est dépendante de Dieu ; premièrement, en ce qu'elle est ; 2° en ce qu'elle est libre ; 3° en ce que, selon l'usage qu'elle fait de sa liberté, elle est heureuse ou malheureuse ; car il ne faut pas seulement que quelques effets soient rapportés à la volonté de Dieu : mais, comme elle est la cause universelle de tout ce qui est, il faut que tout ce qui est, en quelque manière qu'il soit, vienne de lui ; et il faut par conséquent que l'usage de la liberté, avec tous les effets qui en dépendent, soit compris dans l'ordre de sa providence : autrement on établit une sorte d'indépendance dans la créature, et on y reconnaît un certain ordre dont Dieu n'est point première cause.

Et on ne sauve point la souveraineté de Dieu, en disant que c'est lui-même qui a voulu cette indépendance de la liberté humaine ; car il est de la nature d'une souveraineté aussi universelle et aussi absolue que celle de Dieu, que nulle partie de ce qui est ne lui puisse être soustraite, ou exemptée, en quelque façon que ce soit, de sa direction : et avec la même raison qu'on dit que Dieu, ayant fait un certain genre de créatures, les laisse se gouverner elles-mêmes, sans s'en mêler, on pourrait dire encore que les ayant créées, il les laisse se conserver ; ou qu'ayant fait la matière, il la laisse mouvoir et arranger au gré de quelque autre.

Cette fausse imagination est détruite par la claire notion qu'on a de Dieu ; parce qu'elle nous fait connaître que, comme il ne se peut rien ôter de ce qui fait la perfection de l'Etre divin, il ne se peut aussi rien ôter à la créature de ce qui fait la dépendance de l'être créé.

Mais ne pourrait-on pas dire, que cette dépendance de l'être créé se doit entendre seulement des choses mêmes qui sont, et non pas des modes ou des façons d'être? Nullement : car les façons d'être, en ce qu'elles tiennent de l'être, puisqu'en effet elles sont à leur manière, doivent nécessairement venir du premier Etre. Par exemple, qu'un corps soit d'une telle figure, et dans une telle situation, cela sans doute appartient à l'être ; car il est vrai qu'il est ainsi disposé : et cette disposition étant en lui quelque chose de véritable et de réel, elle doit avoir pour première cause la cause universelle de tout ce qui est. Et quand on dit que Dieu est la cause de tout ce qui est, s'il fallait restreindre la proposition aux seules substances, sans y comprendre les manières d'être, il faudrait dire qu'à la vérité les corps viennent de lui, mais non leurs mouvements, ni leurs assemblages, ni leurs divers arrangements, qui font néanmoins tout l'ordre du monde. Que s'il faut qu'il soit l'auteur de l'assemblage et de l'arrangement de certains corps qui font les astres et les éléments, comment peut-on penser qu'il ne faille pas rapporter au même principe l'assemblage et l'arrangement qui se voit parmi les hommes ; c'est-à-dire, leurs sociétés, leurs républiques, et leur mutuelle dépendance, où consiste tout l'ordre des choses humaines? Ainsi la raison fait voir que non-seulement tout être subsistant, mais tout l'ordre des êtres subsistants, doit venir de Dieu ; et à plus forte raison que l'ordre des choses humaines doit sortir de là : puisque les créatures libres étant sans aucun doute la plus noble portion de l'univers, elles sont, par conséquent, les plus dignes que Dieu les gouverne.

En effet, tout homme qui reconnaîtra qu'il y a un Dieu infiniment bon, reconnaîtra, en même temps, que les lois, la paix publique, la bonne conduite, et le bon ordre des choses humaines doivent venir de ce principe. Car comme, parmi les hommes, il n'y a rien de meilleur que ces choses, il n'y a rien, par conséquent, qui marque mieux la main de celui qui est le bien par excellence. Puis donc que toutes ces choses s'établissent par la volonté des hommes, et qu'elles sont le sujet ordinaire sur lequel ils exercent leur liberté ; si on n'avoue que Dieu la dirige à la fin qui lui plaît, on sera forcé de dire qu'en même temps qu'il nous a faits libres, il s'est ôté le moyen de faire de si grands biens au genre humain ; et que loin qu'il faille penser que des choses si excellentes puissent être appelées des bienfaits divins, on doit penser, au contraire, qu'il n'est pas possible que Dieu nous les donne.

Car ce n'est pas les donner d'une manière digne de lui, que de ne pouvoir pas s'assurer qu'elles seront quand il voudra : il faut donc qu'il soit assuré qu'en les voulant donner aux peuples et aux nations, il saura faire servir à ses volontés les hommes par qui il les veut donner ; et par conséquent que leur liberté sera conduite certainement à l'effet qu'il en prétend ; puisque ce n'est pas dans le projet, mais dans l'effet même, que consiste le bien de toutes ces choses.

Ce serait une mauvaise réponse de dire, que Dieu pourrait s'assurer des hommes en leur ôtant la liberté qu'il leur a donnée. Car c'est le faire contraire à lui-même, que de dire qu'il ait mis en l'homme, quand il

l'a fait libre, un obstacle éternel à ses desseins, et un obstacle si grand, qu'il n'aura aucun moyen de le vaincre, qu'en détruisant ses premiers conseils, et en retirant ses premiers dons. Joint que, si on ôte aux hommes leur liberté dans les choses dont nous venons de parler, qui en font l'exercice le plus naturel, elle ne trouvera désormais aucune place dans la vie humaine; et les expériences que nous en faisons seront toutes vaines : ce qui nous a paru insoutenable.

Que si tant de bons effets, qui s'accomplissent par la liberté des hommes, se rapportent toutefois si visiblement à la volonté de Dieu; il faut croire que tout l'ordre des choses humaines est compris dans celui des décrets divins. Et loin de s'imaginer que Dieu ait donné la liberté aux créatures raisonnables pour les mettre hors de sa main, on doit juger, au contraire, qu'en créant la liberté même, il s'est réservé des moyens certains pour la conduire où il lui plaît.

Autrement on lui ôte ce que personne de ceux qui le connaissent tant soit peu, ne lui veut ôter; car personne sans doute ne lui veut ôter les châtiments et les récompenses, ou des peuples entiers, ou des particuliers : et cependant ces choses s'exerçant ou s'exécutant ordinairement sur les hommes par les hommes mêmes, on les ôte clairement à Dieu; à moins qu'on ne laisse en sa main la liberté de l'homme, pour l'attirer où il veut, par les moyens qui lui sont connus,

Bien plus, sans cela on ôte à Dieu la prescience des choses humaines. En effet, si on reconnaît que Dieu, ayant des moyens certains de s'assurer des volontés libres, résout à quoi il les veut porter; on n'a point de peine à entendre sa prescience éternelle, puisqu'on ne peut douter qu'il ne connaisse et ce qu'il veut dès l'éternité, et ce qu'il doit faire dans le temps. C'est la raison que rend saint Augustin de la prescience divine : *Novit procul dubio quæ fuerat ipse facturus*. Mais si on suppose, au contraire, que Dieu attend simplement quel sera l'événement des choses humaines, sans s'en mêler, on ne sait plus où il les peut voir dès l'éternité; puisqu'elles ne sont encore ni en elles-mêmes, ni dans la volonté des hommes, et encore moins dans la volonté divine, dans les décrets de laquelle on ne veut pas qu'elles soient comprises. Et pour démontrer cette vérité par un principe plus essentiel à la nature divine, je dis qu'étant impossible que Dieu emprunte rien du dehors, il ne peut avoir besoin que de lui-même, pour connaître tout ce qu'il connaît. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'il voie tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets éternels; et en un mot, qu'il ne peut connaître que ce qu'il est, ou ce qu'il opère par quelque moyen que ce soit. Que si on supposait dans le monde quelque substance, ou quelque qualité, ou quelque action dont Dieu ne fût pas l'auteur, elle ne serait en aucune sorte l'objet de sa connaissance; et non-seulement il ne pourrait point la prévoir, mais il ne pourrait pas la voir quand elle serait réellement existante. Car le rapport de cause à effet étant le fondement essentiel de toute la communication qu'on peut concevoir entre Dieu et la créature, tout ce qu'on supposera que Dieu ne fait pas, demeurera éternellement sans aucune correspondance avec lui, et n'en sera connu en aucune sorte. En effet, quelque connaissant que soit un être, un objet même existant n'en est connu que par l'une de ces manières; ou parce que cet objet fait quelque impression sur lui; ou parce qu'il a fait cet objet; ou parce que celui qui l'a fait, lui en donne la connaissance. Car il faut établir la correspondance entre la chose connue et la chose connaissante; sans quoi elles seront, à l'égard l'une de l'autre, comme n'étant point du tout. Maintenant il est certain que Dieu n'a rien au-dessus de lui, qui puisse lui faire connaître quelque chose. Il n'est pas moins assuré que les choses ne peuvent faire aucune impression sur lui, ni produire en lui aucun effet. Reste donc qu'il les connaisse à cause qu'il en est l'auteur; de sorte qu'il ne verra pas dans la créature ce qu'il n'y aura pas mis : et s'il n'a rien en lui-même par où il puisse causer en nous les volontés libres, il ne les verra pas quand elles seront, bien loin de les prévoir avant qu'elles soient.

Il ne sert de rien, pour expliquer la prescience, de mettre un concours général de Dieu dont l'action et l'effet soient déterminés par notre choix. Car ni le concours ainsi entendu, ni la volonté de le donner, n'ont rien de déterminé; et par conséquent ne servent de rien à faire entendre comme Dieu connaît les choses particulières; de sorte que, pour fonder la prescience universelle de Dieu, il faut lui donner des moyens certains, par lesquels il puisse tourner notre volonté à tous les effets particuliers qu'il lui plaira d'ordonner.

Que si, pour combattre le principe, que Dieu ne connaît que ce qu'il opère, on objecte qu'il s'ensuivrait de là, que le péché lui serait inconnu, puisqu'il n'en est point la cause; il ne faut que se souvenir que le mal n'est point un être, mais un défaut; qu'il n'a point par conséquent de cause efficiente, et ne peut venir que d'une cause, qui, étant tirée du néant, soit par là sujette à faillir. Au reste, on voit clairement que Dieu, sachant la mesure et la quantité du bien qu'il met dans sa créature, connaît le mal où il voit que manque ce bien; comme il connaîtrait un vide dans la nature, en connaissant jusqu'où tous les corps s'étendent.

Et quand on serait en peine d'où vient le mal, on ne peut douter, du moins, que tout le bien et toute la perfection qui se trouvent dans la créature, ne viennent de Dieu. Car il est le souverain bien, de qui tout bien prend son origine. Ainsi le bon usage du libre arbitre étant le plus grand bien, et la dernière perfection de la créature raisonnable, cela doit par conséquent venir de Dieu. Autrement on pourrait dire que nous nous serions faits meilleurs et plus parfaits que Dieu ne nous aurait faits, et que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'être; puisqu'il vaut mieux, pour la créature raisonnable, qu'elle ne soit point du tout, que de ne pas user de son libre arbitre, selon la raison et la loi de Dieu.

Et si l'on dit que cette perfection, qui vient à la créature raisonnable par le bon usage de sa liberté, n'est qu'une perfection morale, qui par conséquent n'égale pas la perfection physique de l'être; il faut songer que ce bien moral est la véritable perfection de la nature de l'homme, et que cette perfection est tellement désirable, que l'homme la doit souhaiter plus que l'être même. De sorte qu'on ne peut rien penser de moins raisonnable, que d'attribuer à Dieu ce qui vaut le moins, c'est-à-dire l'être, en lui ôtant ce qui vaut le plus, c'est-à-dire le bien être et le bien vivre.

Que si on est obligé d'attribuer à Dieu le bien dont la créature peut abuser, c'est-à-dire la liberté; à plus forte raison doit-on lui attribuer le bon usage du libre arbitre, qui est un bien si grand et si pur, qu'on ne peut jamais en user mal, puisqu'il est essentiellement le bon usage de soi-même et de toutes choses.

Ainsi, on ne peut nier que Dieu, en créant la créature raisonnable, n'ait réservé, dans la plénitude de sa science et de sa puissance, des moyens certains pour la conduire aux fins qu'il a résolues, sans lui ôter la liberté qu'il lui a donnée. Et il semble que ce sentiment n'est pas moins gravé dans l'esprit des hommes, que celui de leur liberté; puisqu'ils comprennent, dans les vœux qu'ils font, et dans les actions de grâces qu'ils rendent à la Divinité, plusieurs choses qui ne leur arrivent que par leur liberté ou celle des autres. Ils attribuent aussi à la justice divine plusieurs événements qui ne s'accomplissent que par les conseils humains. *Id scio*, dit ce jeune homme dans le Poète comique, *deos mihi satis infensos qui tibi auscultaverim*. Ce langage, si commun dans les comédies et dans les histoires, fait voir que c'est le sentiment du genre humain, que ce qui se fait

le plus librement par les hommes, est dirigé par les ordres secrets de la divine Providence.

Mais si ce sentiment n'est pas assez clair ni assez développé dans les écrits des auteurs profanes, il est expliqué nettement dans les saintes Ecritures, où on peut remarquer, presque à chaque page, que les conseils des hommes sont attribués à la volonté de Dieu, en mêmes termes que les autres événements du monde; ce que je remets à considérer à un autre temps. Pour maintenant je conclus, que deux choses nous sont évidentes par la seule raison naturelle : l'une, que nous sommes libres, au sens dont il s'agit entre nous : l'autre, que les actions de notre liberté sont comprises dans les décrets de la divine Providence, et qu'elle a des moyens certains de les conduire à ses fins.

CHAPITRE IV.

Que la raison seule nous oblige à croire ces deux vérités, quand même nous ne pourrions trouver le moyen de les accorder ensemble.

Rien ne peut nous faire douter de ces deux importantes vérités, parce qu'elles sont établies l'une et l'autre par des raisons que nous ne pouvons contredire. Car quiconque connaît Dieu, ne peut douter que sa providence, aussi bien que sa prescience, ne s'étende à tout; et quiconque fera un peu de réflexion sur lui-même, connaîtra sa liberté avec une telle évidence, que rien ne pourra obscurcir l'idée et le sentiment qu'il en a : et on verra clairement que deux choses, qui sont établies sur des raisons si nécessaires, ne peuvent se détruire l'une l'autre. Car la vérité ne détruit point la vérité : et quoiqu'il se pût bien faire que nous ne sussions pas trouver les moyens d'accorder ces choses, ce que nous ne connaîtrions pas, dans une matière si haute, ne devrait point affaiblir en nous ce que nous en connaissons si certainement.

En effet, si nous avions à détruire ou la liberté par la Providence, ou la Providence par la liberté, nous ne saurions par où commencer; tant ces deux choses sont nécessaires, et tant sont évidentes et indubitables les idées que nous en avons. Car s'il semble que la raison nous fasse paraître plus nécessaire ce que nous avons attribué à Dieu, nous avons plus d'expérience de ce que nous avons attribué à l'homme : de sorte que, toutes choses bien considérées, ces deux vérités doivent passer pour également incontestables.

Donc, au lieu de les détruire l'une par l'autre, nous devons si bien conduire nos pensées, que rien n'obscurcisse l'idée très-distincte que nous avons de chacune d'elles. Et il ne faudrait pas s'étonner que nous ne sussions peut-être pas si bien les concilier ensemble. Car cela viendrait de ce que nous ne saurions pas le moyen par lequel Dieu conduit notre liberté : chose qui le regarde, et non pas nous, et dont il a pu se réserver le secret sans nous faire tort. Car il suffit que nous sachions ce qui est utile à notre conduite; et nous n'avons rien à désirer pour cela, quand nous savons, d'un côté, que nous sommes libres; et de l'autre, que Dieu sait conduire notre liberté. Car l'un de ces sentiments suffit pour nous faire veiller sur nous-mêmes; et l'autre suffit aussi pour nous empêcher de nous croire indépendants du premier être, par quelque endroit que ce soit. Et si nous y prenons garde, nous trouverons que toute la religion, toute la morale, tous les actes de piété et de vertu dépendent de la connaissance de ces deux vérités principales, qui sont aussi tellement empreintes dans notre cœur, que rien ne les en peut arracher, qu'une extrême dépravation de notre jugement.

En effet, si on pense bien aux dispositions où les hommes sont naturellement sur ces deux vérités, on verra qu'ils ne trouvent aucune difficulté à les avouer séparément; mais qu'ils s'embarrassent souvent quand ils veulent se tourmenter à les concilier ensemble. Or la droite raison leur fait voir, qu'ils devraient plutôt s'appliquer au soin de profiter de la connaissance de l'un et de l'autre, qu'à celui de les accorder entre elles. Car leur obligation essentielle est de profiter, pour bien vivre, des connaissances que Dieu leur donne, en lui laissant ce secret de sa conduite : et ils doivent tenir à grande grâce, qu'il ait tellement imprimé en eux ces deux vérités, qu'il leur soit presque impossible d'en effacer entièrement les idées. Car cet homme, qui nie sa liberté, ne laissera pas à chaque moment, de consulter ce qu'il a à faire, et de se blâmer lui-même s'il fait mal. Et pour ce qui est du sentiment de la Providence, nous ne le perdrons jamais, tant que nous conserverons celui de Dieu. Toutes les fois que nos passions nous donneront quelque relâche, nous reconnaîtrons, au fond du cœur, que quelque cause supérieure et divine préside aux choses humaines, en prévoit et en règle les événements. Nous lui rendrons grâces du bien que nous ferons, nous lui demanderons secours contre nous-mêmes, pour éviter le mal que nous pourrions faire. Et encore que ces sentiments n'aient pas été vifs et assez suivis dans les païens, parce que la connaissance de la Divinité y était fort obscurcie, nous y en voyons des vestiges, qui ne nous permettent pas d'ignorer ce que la nature nous inspirerait, si elle n'avait pas été corrompue par les mauvaises coutumes.

Tenons donc ces deux vérités pour indubitables, sans en pouvoir jamais être détournés par la peine que nous aurons à les concilier ensemble. Car deux choses sont données à notre esprit; de juger, et de suspendre son jugement. Il doit pratiquer la première où il voit clair, sans préjudice de la suspension, dont il doit commencer d'user seulement où la lumière lui manque. Et pour aider ceux qui ne peuvent pas tenir ce juste milieu, montrons-leur, en d'autres matières, que souvent des choses très-claires sont embarrassées de difficultés invincibles.

Il est clair que tout corps est fini; nous en voyons, et nous en touchons les bornes certaines; cependant nous n'en trouvons plus, et il faut que nous allions jusqu'à l'infini, quand nous voulons en désigner toutes les parties. Car nous ne trouverons jamais aucun corps qui ne soit étendu; et nous ne trouverons rien d'étendu, où nous ne puissions entendre deux parties; et ces deux parties seront encore étendues; et jamais nous ne finirons, quand nous voudrons les subdiviser par la pensée.

Je dis, par la pensée, pour faire voir que la difficulté que je propose subsisterait tout entière, quand même on supposerait, avec quelques-uns, qu'un corps ne peut souffrir en effet aucune division. Car sans m'informer à présent si cela se peut entendre ou non, toujours ne peut-on nier que la grandeur des corps n'est pas renfermée sous de certains termes, non plus que sous une certaine figure. Il ne répugne point à un corps d'être plus grand ou plus petit qu'un autre; et comme la grandeur peut être conçue s'augmenter jusqu'à l'infini, sans détruire la raison du corps, il faut juger de même de la petitesse. Donc un corps ne peut être donné si petit, qu'il ne puisse y en avoir d'autres qu'il surpassera de moitié; et cela ira jusqu'à l'infini : de sorte que tout corps, si petit qu'il soit, en aura une infinité au-dessous de lui. Que s'il ne peut s'en trouver aucun qui ne soit de moitié plus grand qu'un autre, il pourra aussi y en avoir un qui ne sera pas plus grand que cette moitié; et un autre qui ne sera pas plus grand que la moitié de cette moitié; et cette subdivision, dans des bornes si resserrées, ne trouvera jamais de bornes. Je ne sais pas si quelqu'un peut entendre cette infinité dans un corps fini; mais pour moi j'avoue que cela me passe. Que si ceux qui soutiennent l'indivisibilité absolue des corps, disent que c'est pour éviter cet inconvénient, qu'ils rejettent l'opinion commune de la divisibilité jusqu'à l'infini; et qu'au reste cette infinité de parties que je viens de remarquer ne les doit point embarrasser,

parce qu'elle ne met rien dans la chose même, n'étant que par la pensée : je les prie de considérer que ces divisions et subdivisions, que nous venons de faire par la pensée, allant, comme il a été dit, jusqu'à l'infini, elles présupposent nécessairement une infinité véritable dans leur sujet. Car enfin toutes ces parties, que j'assigne par la pensée, sont elles-mêmes comprises comme étendues; et en effet il se peut trouver un corps qui n'aura pas plus d'étendue qu'elles en ont : de sorte qu'on ne peut nier qu'elles ne fassent le même effet dans le corps, que si elles étaient réellement divisibles.

Et même, pour dire un mot de cette indivisibilité prétendue, j'avoue que nous concevons naturellement que tout être, et par conséquent tout corps doit avoir son unité, et par conséquent son individuité. Car ce qui est un proprement n'est pas divisible, et jamais ne peut être deux. Cela paraît fort évident; et toutefois quand nous cherchons cette unité dans les corps, nous ne savons où la trouver. Car nous y trouvons toujours deux parties assignables par la pensée, que nous ne pouvons comprendre être en effet la même chose; puisque nous en avons des idées si distinctes, si nettes et si précises, que nous pourrions même concevoir un corps en qui nous ne concevrions distinctement autre chose que ce que nous avons compris dans cette partie. Ainsi nous pouvons bien nous forcer nous-mêmes à appeler ce corps un d'une parfaite unité; mais nous ne pouvons comprendre en quoi précisément elle consiste.

Nous ne laisserons pas toutefois, si nous voulons bien raisonner, de dire qu'un corps est un, et de dire qu'il est fini; encore que nous ne puissions nier qu'il ne soit possible d'y assigner des parties toujours moindres, jusqu'à l'infini. Mais nous dirons, en même temps, que ce qui fait en cela notre embarras, c'est qu'encore que nous connaissions clairement qu'il y a des corps étendus, il ne nous est pas donné de connaître précisément toute la raison de l'étendue, ni quelle sorte d'unité convient au corps; et encore moins ce qu'opère en eux cette infinité que nous y trouvons par des raisons si certaines, sans toutefois pouvoir dire comment elle y est.

Dans le mouvement local, n'y a-t-il pas plusieurs choses claires qu'on ne peut concilier ensemble? On sait que le même corps peut parcourir le même espace, tantôt plus lentement, tantôt plus vite. Si le mouvement est continu, comment y peut-on comprendre cette différence? Et s'il est interrompu de morules, quelle est la cause qui suspend le cours d'un corps une fois agité? Il ne répugne pas au mouvement d'être continu : le mouvement ne cesse point de lui-même; et un corps une fois ébranlé tend toujours, pour ainsi parler, à continuer son mouvement. De plus, n'est-il pas certain que dans les rayons d'une roue, les parties qui sont le plus proche du centre du mouvement, et celles qui en sont le plus loin, parcourent en même temps deux espaces inégaux; et ensuite, que le mouvement est moins rapide vers le milieu de la roue, que vers la circonférence? Cependant toutes les parties se meuvent en même temps : et le mouvement se faisant par la même impulsion, et tout d'une pièce, sans rien briser, on ne peut comprendre ni comment une partie pourrait s'arrêter, pendant que l'autre se meut; ni comment l'une peut aller plus vite que l'autre, si toutes ne cessent de se mouvoir, ou si elles se meuvent et se reposent en même temps; ni enfin pourquoi il arrive que l'impression du mouvement soit plus forte à la partie la plus éloignée du lieu où l'ébranlement commence.

Quand on pourrait trouver la raison de toutes les choses que je viens de dire, et le moyen certain de les expliquer; toujours est-il véritable que plusieurs l'ignorent, et que ceux qui prétendraient l'avoir trouvée, ont été quelque temps à le chercher. Doutaient-ils des deux vérités qu'il faut ici concilier ensemble, pendant qu'ils ne savaient pas encore le secret de les concilier? L'évidence de ces vérités ne permet pas un tel doute. On voit donc que ces deux vérités peuvent être claires à notre esprit, lors même qu'il ne peut pas les concilier ensemble.

Pour passer maintenant du corps aux opérations de l'âme, nous savons qu'une pensée est véritable quand elle est conforme à son objet. Par exemple, je connais au vrai la hauteur et la longueur d'un portique, lorsque je l'imagine telle qu'elle est, et je ne puis l'imaginer telle qu'elle est, sans avoir une idée qui lui soit conforme; jusque-là qu'on connaîtrait la vérité de l'objet, en connaissant la pensée qui le représente. Par exemple, on connaîtrait la forme et la disposition d'une maison dans la pensée de l'architecte, si on la voyait clairement; tant il est vrai qu'il y a quelque conformité entre ces choses; et par conséquent quelque ressemblance. Cependant il se trouvera plusieurs personnes qui ne seront pas capables d'entendre quelle sorte de ressemblance il peut y avoir entre une pensée, et un corps, entre une chose étendue, et une chose qui ne le peut être. Dirons-nous, par cette raison, malgré les sens et l'expérience, que l'âme ne peut connaître l'étendue? ou détruirons-nous, pour l'entendre, la spiritualité de l'âme, qui est d'ailleurs si bien établie par la seule définition de l'âme et du corps? Que gagnerions-nous à la détruire, puisque nous n'entendrions pas davantage, pour cela, cette ressemblance que nous tâcherions d'expliquer? car si la connaissance de l'étendue se faisait par l'étendue même, tout corps étendu s'entendrait lui-même, et entendrait tous les autres corps étendus; ce qui est faux visiblement. Et quand on aurait supposé que nous connaîtrions l'étendue qui est dans le corps, par l'étendue qui serait dans l'âme, il resterait toujours à expliquer comment cette petite étendue, qu'on aurait mise dans l'âme, pourrait lui faire comprendre et imaginer l'étendue mille fois plus grande d'un portique. Ce qui montre d'un côté, que la connaissance ne peut consister ni dans l'étendue, ni dans rien de matériel; et de l'autre, qu'il se trouve entre les esprits et les corps quelque ressemblance qui ne laisse pas d'être certaine, quoiqu'elle ait quelque chose d'incompréhensible.

On peut dire le même de la connaissance que nous avons du mouvement et du repos. Car la bonne philosophie nous enseigne, d'un côté, qu'il n'y a rien dans l'âme qui ressemble à l'un ni à l'autre. Et cependant, puisqu'on conçoit l'un et l'autre, il faut bien que nous ayons une idée qui leur soit conforme. Car, comme il a été dit, nulle pensée n'est véritable, que celle qui nous représente la chose telle qu'elle est, et par conséquent qui lui est semblable.

Que personne ne soit si grossier, que de mettre pour cela dans l'âme un véritable mouvement, ou un véritable repos. Car outre l'absurdité d'une telle proposition, qui confond les propriétés de deux genres si divers, il aurait encore le malheur, que sa présupposition ne le sortirait point d'affaire. Car s'il met l'entendre dans le mouvement, jamais il n'expliquera comment l'âme entend le repos; mais aussi s'il le met dans le repos, comment connaîtra-t-elle le mouvement? Que s'il met dans le mouvement la connaissance du mouvement, et au contraire celle du repos dans le repos; comment ne voit-il pas que l'âme n'agit ni plus ni moins, ni d'une autre sorte en concevant l'un que l'autre, et qu'il est absurde de penser qu'elle travaille davantage en connaissant le mouvement, qu'en connaissant le repos? De plus, si l'âme connaît le repos en se reposant, et le mouvement en se mouvant, il faudra aussi qu'elle connaisse le mouvement de droite à gauche, en se mouvant de droite à gauche, et tous les autres mouvements, en les exerçant les uns après les autres; autrement on n'a point trouvé la ressemblance qu'on cherche. Ainsi, on croira avoir expliqué ce qu'il y a de particulier et de propre dans la nature de l'âme, en ne lui donnant autre chose que ce qui lui serait commun avec tous les corps;

et enfin on croira la faire entendre, à force d'entasser sur elle ce qui convient aux êtres qui n'entendent pas. Qui ne voit qu'il faut raisonner d'une manière toute contraire; et que, pour lui faire entendre le mouvement et le repos, il faut lui attribuer quelque chose qui soit distinct, et au-dessus de l'un et de l'autre? Nous voyons en effet que nous connaissons et le mouvement et le repos, sans songer que nous exercions ou l'un ou l'autre; et l'idée que nous avons de ces deux choses n'entre nullement dans celle que nous avons de nos connaissances. Il faut donc nécessairement que nos connaissances soient autre chose en nous que le mouvement ou le repos. Elles nous le représentent toutefois par des idées très-distinctes, et très-conformes à l'objet même. Qu'on nous dise en quoi consiste cette ressemblance.

Quelques-uns se contenteront peut-être de dire, que toute la ressemblance qui se trouve entre les êtres intelligents, et les êtres étendus, c'est que les derniers sont tels que les premiers les connaissent, et prétendront que cela est intelligible de soi-même. A la bonne heure; mais s'il se trouve quelqu'un qui ne soit pas encore parvenu à une manière d'entendre les choses si pure et si simple, ou qui ne puisse comprendre quelle conformité il peut y avoir entre l'image que nous nous formons d'un portique, selon toutes ses dimensions, et ces dimensions elles-mêmes; s'ensuivra-t-il pour cela qu'il doive nier que ce qu'il en a imaginé soit véritable? Nullement; il demeurera convaincu qu'il se représente la chose au vrai, encore qu'il ne sache pas expliquer de quelle sorte il se la représente, ni par quelle espèce de ressemblance.

Cela montre que nous ne pouvons pas toujours accorder des choses qui nous sont très-claires, avec d'autres qui ne le sont pas moins. Nous ne devons pas pour cela douter de tout, et rejeter la lumière même, sous prétexte qu'elle n'est pas infinie, mais nous en servir : de sorte que nous allions où elle nous mène, et sachions nous arrêter où elle nous quitte; sans oublier pour cela les pas que nous avons déjà faits sûrement à sa faveur.

Demeurons donc persuadés et de notre liberté, et de la Providence qui la dirige; sans que rien nous puisse arracher l'idée très-claire que nous avons de l'une et de l'autre. Que s'il y a quelque chose en cette matière où nous soyons obligés de demeurer court, ne détruisons pas pour cela ce que nous aurons clairement connu : et sous prétexte que nous ne connaissons pas tout, ne croyons pas pour cela que nous ne connaissions rien; autrement nous serions ingrats envers celui qui nous éclaire.

Quand il nous aurait caché le moyen dont il se sert pour conduire notre liberté, s'ensuivrait-il qu'on dût pour cela ou nier qu'il la conduise, ou dire qu'il la détruise en la conduisant? Ne voit-on pas, au contraire, que la difficulté que nous souffrons ne venant ni de l'une ni de l'autre chose, mais seulement de ce moyen, nous devons faire arrêter notre doute précisément à l'endroit qui nous est obscur, et non le faire rétrograder jusque sur les endroits où nous voyons clair?

Faut-il s'étonner que ce premier être se réserve, et dans sa nature, et dans sa conduite, des secrets qu'il ne veuille pas nous communiquer? N'est-ce pas assez qu'il nous communique ceux qui nous sont nécessaires? Il n'y a qu'un moment qu'en considérant les choses qui nous environnent, je dis les plus claires et les plus certaines, nous trouvions des difficultés invincibles à les concilier ensemble. Nous sommes sortis de cet embarras, en suspendant notre jugement à l'égard des choses douteuses, sans préjudice de celles qui nous ont paru certaines. Que si nous sommes obligés à user de cette belle et de cette sage réserve, à l'égard des choses les plus communes; combien plus la devons-nous pratiquer en raisonnant des choses divines, et des conduites profondes de la Providence?

La connaissance de Dieu est la plus certaine, comme elle est la plus nécessaire de toutes celles que nous avons par raisonnement : et toutefois, comme il y a dans ce premier être mille choses incompréhensibles, nous perdons insensiblement tout ce que nous en connaissons, si nous ne sommes bien résolus à ne laisser jamais échapper ce que nous aurons une fois connu, quelque difficile que nous paraisse ce que nous rencontrerons en avançant.

Nous concevons clairement qu'il y a un être parfait, c'est-à-dire, un Dieu : car les êtres imparfaits ne seraient pas, s'il n'y en avait un parfait pour leur donner l'être; puisqu'enfin, s'ils l'avaient d'eux-mêmes, ils ne seraient pas imparfaits. Nous voyons avec la même clarté, que cet être parfait, qui fait tous les autres, les doit avoir tirés du néant. Car outre que, s'il est parfait, il n'a besoin que de lui-même et de sa propre vertu pour agir; il paraît encore que s'il y avait une matière qu'il n'eût point faite, cette matière, qui aurait déjà de soi tout son être, ni n'aurait besoin de rien, ni ne pourrait jamais dépendre d'un autre, ni ne serait susceptible d'aucun changement, et qu'enfin elle serait Dieu, égalant Dieu même en ce qu'il a de principal, qui est d'être de soi. Et on voit bien en effet que ne dépendant de Dieu en aucune sorte dans son fond, elle serait absolument hors de son pouvoir, et hors de toute atteinte de son action. Car ce qui a l'être de soi, a de soi tout ce qu'il peut avoir, n'y ayant aucune raison à penser que ce qui est si parfait, qu'il est de lui-même, ait besoin d'un autre pour avoir le reste, qui serait moindre que l'être. Joint que si on présuppose que la matière existe de soi-même, comme on doit présupposer que dès qu'elle existe elle a sa situation, il s'ensuit qu'elle l'a aussi d'elle-même. Que si elle a d'elle-même sa situation, elle ne la peut perdre ni changer, non plus que son être : ainsi on ne peut plus comprendre ce que Dieu ferait de la matière, qu'il ne pourrait ni mouvoir, ni arranger, ni par conséquent rien faire en elle, ni d'elle. C'est pourquoi, dès qu'on conçoit Dieu auteur et architecte du monde, on conçoit qu'il l'a tiré du néant; sans quoi il faudrait penser qu'il ne l'a ni fait, ni construit, ni ordonné. Et par la même raison, il faut qu'il l'ait fait librement : car il ne peut être obligé à le faire, ni par aucun autre, étant le premier; ni par son propre besoin, étant parfait; ni par le besoin du monde, qui n'étant rien, ne pouvait certainement exiger de son auteur qu'il le fît. Le monde n'a donc d'autre cause que la seule volonté de Dieu, qui, ne trouvant hors de lui-même que le seul néant, n'y voit rien par conséquent qui l'attire à faire, et ne fait rien que ce qu'il veut, et parce qu'il veut; en quoi il est parfaitement libre. Et qui ne voit pas en Dieu cette liberté, n'y voit pas son indépendance, ni sa souveraineté absolue : car celui qui est obligé nécessairement à donner, n'est pas le maître de son don; et si le monde a l'être dépendamment, il ne le peut avoir nécessairement; puisque toute nécessité absolue et invincible enferme toujours en soi quelque chose d'indépendant.

Nous connaissons clairement toutes les vérités que nous venons de considérer. C'est renverser les fondements de tout bon raisonnement, que de les nier; et enfin tout est ébranlé, si on les révoque seulement en doute. Et toutefois, oserons-nous dire que ces vérités incontestables n'aient aucune difficulté? Entendons-nous aussi clairement, que de rien il se puisse faire quelque chose, et que ce qui n'est pas puisse commencer d'être, que nous savons qu'il faut nécessairement que la chose soit ainsi? Nous est-il aussi aisé d'accorder la souveraine liberté de Dieu avec sa souveraine immutabilité, qu'il nous est aisé d'entendre séparément l'une et l'autre? Et faudra-t-il que nous tenions en suspens ces premières vérités que nous avons vues, sous prétexte qu'en passant plus outre, nous trouvons des choses que nous avons peine à concilier avec elles? Raisonner de

cette sorte, c'est se servir de sa raison pour tout confondre. Concluons donc enfin, que nous pouvons trouver, dans les choses les plus certaines, des difficultés que nous ne pourrons vaincre : et nous ne savons plus à quoi nous tenir, si nous révoquons en doute toutes les vérités connues que nous ne pourrons concilier ensemble ; puisque toutes les difficultés que nous trouvons en raisonnant, ne peuvent venir que de cette source, et qu'on ne peut combattre la vérité, que par quelque principe qui vienne d'elle.

Je ne sais si nous pouvons croire qu'il y ait quelque vérité dont nous ayons une si parfaite compréhension, que nous la pénétrions dans toutes ses suites, sans y trouver aucun embarras que nous ne puissions démêler : mais quand il y en aurait quelqu'une qu'on pénétrât de cette sorte, on serait assurément trop téméraire, si on présumait qu'il en fût ainsi de toutes nos connaissances. Et on n'aurait pas moins de tort, si on rejetait toute connaissance, aussitôt qu'on trouverait quelque chose qui arrêterait l'esprit; puisque telle est sa nature, qu'il doit passer par degrés, de ce qui est clair, pour entendre ce qui est obscur, et de ce qui est certain, pour entendre ce qui est douteux ; et non pas détruire l'un, aussitôt qu'il aura rencontré l'autre.

Quand donc nous nous mettons à raisonner, nous devons d'abord poser comme indubitable, que nous pouvons connaître très-certainement beaucoup de choses, dont toutefois nous n'entendons pas toutes les dépendances ni toutes les suites. C'est pourquoi la première règle de notre logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier ; mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu, par où l'enchaînement se continue.

On peut toutefois chercher les moyens d'accorder ces vérités; pourvu qu'on soit résolu à ne les pas laisser perdre, quoi qu'il arrive de cette recherche; et qu'on n'abandonne pas le bien qu'on tient, pour n'avoir pas réussi à trouver celui qu'on poursuit. *Disputare vis, nec obest, si certissima præcedat fides*, disait saint Augustin. Nous allons examiner, dans cette pensée, les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de la Providence. Nous rapporterons les diverses opinions des théologiens, pour voir si nous y pourrons trouver quelque chose qui nous satisfasse.

CHAPITRE V.

Divers moyens pour accorder ces deux vérités. — PREMIER MOYEN : *Mettre dans le volontaire l'essence de la liberté. Raisons décisives qui combattent cette opinion.*

QUELQUES-UNS croient que, pour accorder notre liberté avec ces décrets éternels, il n'y a point d'autre expédient, que de mettre dans le volontaire l'essence de la liberté; et ensuite de soutenir que les décrets de Dieu ne nous ôtant pas le vouloir, ils ne nous ôtent pas aussi la liberté, qui consiste dans le vouloir même. Quand on demande à ceux-là, s'ils veulent donc tout à fait détruire la liberté, selon l'idée que nous en avons ici donnée; ils disent que cette idée est très-véritable, mais qu'il ne la faut chercher en sa perfection que dans l'origine de notre nature, c'est-à-dire, lorsqu'elle était innocente et saine : ajoutant aussi, que dans cet état, Dieu laissait absolument la volonté à elle-même; de sorte qu'il n'y a point à se mettre en peine comment on accordera cette liberté avec les décrets de Dieu, puisque cet état ne reconnaît point de décrets divins, où les actes particuliers de la volonté soient compris.

Il n'en est pas de même, selon eux, de l'état où la nature est à présent après le péché. Ils avouent que Dieu y règle, par un décret absolu, ce qui dépend de nos volontés, et nous fait vouloir ce qu'il lui plaît, d'une manière toute-puissante ; mais ils nient aussi que, dans cet état, il faille entendre la liberté sous la même notion qu'auparavant. Il suffit en cet état, disent-ils, pour sauver la liberté, de sauver le volontaire : de sorte qu'ils n'ont aucune peine à sauver la liberté de l'homme; parce que dans l'état où ils le mettent, avec la liberté de son choix, ils n'y reconnaissaient ni des décrets absolus, ni des moyens efficaces pour nous faire vouloir ; et qu'au contraire, dans l'état où ils admettent ces choses, ils ne posent pas cette sorte de liberté, mais une autre, qui ne cause ici aucun embarras.

Deux raisons décisives combattent cette opinion.

La première, c'est qu'en cet état où nous sommes présentement, nous éprouvons la liberté dont il s'agit : et en effet, les auteurs de l'opinion que nous réfutons ne nient pas, dans l'état présent, cette liberté de choix, à l'égard des actions purement civiles et naturelles. C'est toutefois en cet état que nous croyons que Dieu règle tous les événements de notre vie, même ceux qui dépendent le plus du libre arbitre; par conséquent c'est hors de propos qu'on a recours à un autre état, puisque c'est dans celui-ci qu'il s'agit de sauver la liberté.

Secondement, il paraît, par les choses qui ont été dites, que ces décrets absolus de la Providence divine, qui enferment tout ce qui dépend de la liberté, ni ces moyens efficaces de la conduire, ne doivent pas être attribués à Dieu par accident, et en conséquence d'un certain état particulier; mais doivent être établis en tout état, comme des suites essentielles de la souveraineté de Dieu, et de la dépendance de la créature. En tout état, Dieu doit régler tous les événements particuliers; parce qu'en tout état, il est tout-puissant, et tout sage. En tout état, il doit tout prévoir; et par conséquent il doit tout ensemble, et tout résoudre, et tout faire ; parce qu'il ne voit rien hors de lui, que ce qu'il y fait, et ne le connaît qu'en lui-même dans son essence infinie, et dans l'ordre de ses conseils, où tout est compris. Enfin il doit être en tout état la cause de tout le bien qui se trouve dans sa créature, quelle qu'elle soit; et le doit être par conséquent du bon usage du libre arbitre, qui est un bien si précieux, et une si grande perfection de la créature.

En effet, si toutes ces choses ne sont pas attribuées à Dieu précisement, parce qu'il est Dieu, il n'y a aucune raison de les lui attribuer dans l'état où nous nous trouvons à présent. Car encore qu'on doive croire que l'homme malade ait besoin d'un plus grand secours que l'homme sain, il ne s'ensuit pas pour cela que Dieu doive se rendre maître de nos volontés plus qu'il ne l'était; puisqu'il peut si bien mesurer son secours avec notre faiblesse, que les choses, pour ainsi dire, viennent à l'égalité par le contre-poids; et que ce soit toujours notre liberté qui fasse seule, pour ainsi dire, pencher la balance, sans que Dieu s'en mêle, non plus qu'il faisait auparavant. Si donc on veut à présent qu'il se mêle dans nos conseils, qu'il en règle les événements, qu'il en fasse prendre les résolutions par des moyens efficaces; ce n'est point la condition particulière de l'état présent qui l'y oblige, mais c'est que sa propre souveraineté, et l'état essentiel de la créature l'exige ainsi.

On dira que l'homme ayant abusé de la liberté de son choix, a mérité de perdre cette liberté à l'égard du bien : et que Dieu, qui avait permis que, lorsqu'il était en son entier, il pût s'attribuer à lui-même le bon usage de son libre arbitre, ne veut plus précisément qu'il le doive à autre chose qu'à sa grâce; afin que celui qui a présumé de lui-même, ne trouve plus désormais de gloire ni de salut qu'en son Auteur. Mais certes je ne comprends pas que la différence qu'il y a entre l'homme sain et l'homme malade, puisse jamais opérer qu'il doive, en un état plutôt qu'en l'autre, n'attribuer pas à Dieu le bien qu'il a, et par conséquent celui qu'il fait : quelque noble que soit l'état d'une créature, jamais il ne suffira pour l'au-

toriser à se glorifier en elle-même; et l'homme qui doit à Dieu maintenant la guérison de sa maladie, lui aurait dû, en persévérant, la conservation de sa santé, par la raison générale qu'il n'a aucun bien qu'il ne lui doive.

Ainsi la direction qu'il faut attribuer à Dieu sur le libre arbitre, pour le conduire à ses fins par des moyens assurés, convient à ce premier Etre par son être même, et par conséquent en tout état : si on pouvait penser que cela ne lui convient pas en tout état, nulle raison ne convainc qu'il lui doive convenir en celui-ci.

Aussi voyons-nous que l'Ecriture, qui seule nous a appris ces deux états de notre nature, n'attribue, en aucun endroit, à celui-ci plutôt qu'à l'autre, ni les décrets absolus, ni ces moyens efficaces. Elle dit généralement, que Dieu fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et dans la terre; que tous ses conseils tiendront, et que toutes ses volontés auront leur effet; que tout bien doit venir de lui, comme de sa source. C'est sur ces principes généraux qu'elle veut que nous rapportions à sa bonté tout le bien qui est en nous, et que nous faisons; et à l'ordre de sa providence tous les événements des choses humaines. Par où elle nous fait voir qu'elle attache ce sentiment à des idées qui sont clairement comprises dans la simple notion que nous avons de Dieu : de sorte que les moyens par lesquels il sait s'assurer de nos volontés, ne sont pas d'un certain état où notre nature soit tombée par accident; mais sont du premier dessein de notre création.

Au reste, nous n'avons pas entrepris, dans cette dissertation, d'examiner les sentiments de saint Augustin, à qui on attribue l'opinion que je viens de rapporter; parce qu'encore qu'il y eût beaucoup de choses à dire sur cela, nous n'avons pas eu dessein de disputer ici par autorité.

CHAPITRE VI.

SECOND MOYEN *pour accorder notre liberté avec la certitude des décrets de Dieu : la science moyenne ou conditionnée. Faible de cette opinion.*

POURSUIVONS donc notre ouvrage, et considérons l'opinion de ceux qui croient sauver tout ensemble, et la liberté de l'homme, et la certitude des décrets de Dieu, par le moyen d'une science moyenne, ou conditionnée, qu'ils lui attribuent. Voici quels sont leurs principes.

1° Nulle créature libre n'est déterminée par elle-même au bien ou au mal; car une telle détermination détruirait la notion de la liberté.

2° Il n'y a aucune créature qui, prise en un certain temps et en certaines circonstances, ne se déterminât librement à faire le bien; et prise en un autre temps et en d'autres circonstances, ne se déterminât avec la même liberté à faire le mal : car s'il y en avait quelques-unes qui en tout temps et en toutes circonstances dussent mal faire, il s'ensuivrait, contre le principe posé, que l'une par elle-même serait déterminée au bien, et l'autre au mal.

3° Dieu connaît, de toute éternité, tout ce que la créature fera librement, en quelque temps qu'il la puisse prendre, et en quelques circonstances qu'il la puisse mettre, pourvu seulement qu'il lui donne ce qui lui est nécessaire pour agir.

4° Ce qu'il en connaît éternellement ne change rien dans la liberté: puisque ce n'est rien changer dans la chose, de dire qu'on la connaisse, ni dans le temps telle qu'elle est, ni dans l'éternité telle qu'elle doit être.

5° Il est au pouvoir de Dieu de donner ses inspirations et ses grâces en tel temps et en telles circonstances qu'il lui plaît.

6° Sachant ce qui arrivera, s'il les donne en un temps plutôt qu'en l'autre, il peut, par ce moyen, et savoir et déterminer les événements, sans blesser la liberté humaine.

Une seule demande faite aux auteurs de cette opinion, en découvrira le faible. Quand on présuppose que Dieu voit ce que fera l'homme, s'il le prend en un temps et en un état plutôt qu'en l'autre; ou on veut qu'il le voie dans son décret, et parce qu'il l'a ainsi ordonné; ou on veut qu'il le voie dans l'objet même comme considéré hors de Dieu, et indépendamment de son décret. Si on admet le dernier, on suppose des choses futures sous certaines conditions, avant que Dieu les ait ordonnées; et on suppose encore qu'il les voit hors de ses conseils éternels : ce que nous avons montré impossible. Que si on dit qu'elles sont futures sous telles conditions, parce que Dieu les a ordonnées sous ces mêmes conditions, on laisse la difficulté en son entier; et il reste toujours à examiner comment ce que Dieu ordonne peut demeurer libre.

Joint que ces manières de connaître sous condition, ne peuvent être attribuées à Dieu, que par ce genre de figures, qui lui attribuent improprement ce qui ne convient qu'à l'homme; et que toute science précise réduit en propositions absolues toutes les propositions conditionnées.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME MOYEN *pour accorder notre liberté avec les décrets de Dieu : la contempération, et la suavité, ou la délectation qu'on appelle victorieuse. Insuffisance de ce moyen.*

UNE autre opinion pose pour principe que notre volonté est libre dans le sens dont il s'agit; mais qu'il ne s'ensuit pas que pour être libre, elle soit invincible à la raison, ni incapable d'être gagnée par les attraits divins. Or, ce que Dieu peut faire pour nous attirer, se peut réduire à trois choses : 1° à la proposition ou disposition des objets; 2° aux pensées qu'il nous peut mettre dans l'esprit; 3° aux sentiments qu'il peut nous exciter dans le cœur, et aux diverses inclinations qu'il peut inspirer à la volonté; semblables à celles que nous voyons, par lesquelles les hommes se trouvent portés à une profession ou à un exercice, plutôt qu'à un autre.

Toutes ces choses ne nuisent pas à la liberté, qui peut s'élever au-dessus : mais, disent les auteurs de cette opinion, Dieu, en ménageant tout cela avec cette plénitude de sagesse et de puissance qui lui est propre, trouvera des moyens de s'assurer de nos volontés.

Par la disposition des objets, il fera qu'une passion corrigera l'autre; une crainte extrême survenue, modérera une espérance téméraire qui nous emporterait; une grande douleur nous fera oublier un grand plaisir. Le courant impétueux de ce mouvement sera suspendu, et par là perdra sa force; l'occasion échappera pendant ce temps-là; l'âme un peu reposée reviendra à son bon sens; l'amour, que la seule beauté d'une femme aura excité, sera éteint par une maladie qui la défigure tout à coup. Dieu modérera une ambition que la faveur trop déclarée d'un prince aura fait naître, en lui inspirant du dégoût pour nous, ou bien en l'ôtant du monde, ou enfin en changeant en mille façons les choses extérieures qui sont absolument en sa puissance.

Par l'inspiration des pensées, il nous convaincra pleinement de la vérité; il nous donnera des lumières nettes et certaines pour la découvrir; il nous la tiendra toujours présente, et dissipera comme une ombre les apparences de raison qui nous éblouissent.

Il fera plus : comme la raison n'est pas toujours écoutée, lorsque nos inclinations y résistent, parce que notre inclination est elle-même souvent la plus pressante raison qui nous émeuve, Dieu saura nous prendre encore de ce côté-là; il donnera à notre âme une pente douce d'un côté, plutôt que d'un autre. La pleine compréhension de notre inclination et de nos humeurs, lui fera trouver certainement la raison qui nous détermine en chaque chose. Car, encore que notre âme soit libre, elle n'agit jamais sans raison dans les choses un peu

importantes; elle en a toujours une qui la détermine. Que je sache jusqu'à quel point un de mes amis est déterminé à me plaire, je saurai certainement jusqu'à quel point je pourrai disposer de lui. En effet, il y a des choses où je ne me tiens pas moins assuré des autres que de moi-même; et cependant en cela je ne leur ôte non plus leur liberté, que je ne l'ôte à moi-même, en me convaincant des choses que je dois ou rechercher ou fuir. Or ce que je puis pousser à l'égard des autres jusqu'à certains effets particuliers, qui doute que Dieu ne le puisse étendre universellement à tout? Ce que je ne sais que par conjectures, il le voit avec une pleine certitude. Je ne puis rien que faiblement; il n'y a rien que le Tout-Puissant ne puisse faire concourir à ses desseins. Si donc il veut tout ensemble, et gagner ma volonté, et la laisser libre, il pourra ménager l'un et l'autre. Enfin, quand on voudrait supposer que l'homme lui résisterait une fois, il reviendrait à la charge, disent ces auteurs, et tant de fois, et si vivement, que l'homme, qui par faiblesse et à force d'être importuné, se laisse aller si souvent, même à des choses fâcheuses, ne résistera point à celles que Dieu aura entrepris de lui rendre agréables.

C'est ainsi que ces auteurs expliquent comment Dieu est cause de notre choix. Il fait, disent-ils, que nous choisissons, par les préparations, et par les attraits qu'on vient de voir, qui nous mettent en de certaines dispositions, nous inclinent aussi doucement qu'efficacement à une chose plutôt qu'à l'autre. Voilà ce qu'on appelle l'opinion de la contempération, qui en cela ne diffère pas beaucoup, ou qui enferme en elle-même celle qui met l'efficace des secours divins dans une certaine suavité qu'on appelle victorieuse. Cette suavité est un plaisir qui prévient toute détermination de la volonté : et comme, de deux plaisirs qui attirent, celui-là, dit-on, l'emporte toujours, dont l'attrait est supérieur et plus abondant; il n'est pas malaisé à Dieu de faire prévaloir le plaisir du côté d'où il a dessein de nous attirer. Alors ce plaisir, victorieux de l'autre, engagera par sa douceur notre volonté, qui ne manque jamais de suivre ce qui lui plaît davantage. Plusieurs de ceux qui suivent cette opinion, disent que ce plaisir supérieur et victorieux se fait suivre de l'âme par nécessité, et ne lui laisse que la liberté qui consiste dans le volontaire. En cela, ils diffèrent de l'opinion de la contempération, qui veut que la volonté, pour être libre, puisse résister à l'attrait, quoique Dieu fasse en sorte qu'elle n'y résiste pas, et qu'elle s'y rende. Mais au reste, si on considère la nature de cette suavité supérieure et victorieuse, on verra qu'elle est composée de toutes les choses que la contempération nous a expliquées.

CHAPITRE VIII.

Quatrième et dernier moyen *pour accorder notre liberté avec les décrets de Dieu : la prémotion et la prédétermination physique. Elle sauve parfaitement notre liberté, et notre dépendance de Dieu.*

Jusques ici la volonté humaine est comme environnée de tous côtés par l'opération divine. Mais cette opération n'a rien encore qui aille immédiatement à notre dernière détermination; et c'est à l'âme seule à donner ce coup. D'autres passent encore plus avant, et avouent les trois choses qui ont été expliquées. Ils ajoutent que Dieu fait encore immédiatement en nous-mêmes, que nous nous déterminons d'un tel côté; mais que notre détermination ne laisse pas d'être libre, parce que Dieu veut qu'elle soit telle. Car, disent-ils, lorsque Dieu, dans le conseil éternel de sa providence, dispose des choses humaines, et en ordonne toute la suite; il ordonne, par le même décret, ce qu'il veut que nous souffrions par nécessité, et ce qu'il veut que nous fassions librement. Tout suit, et tout se fait, et dans le fond, et dans la manière, comme il est porté par ce décret. Et, disent ces théologiens, il ne faut point chercher d'autres moyens que celui-là, pour concilier notre liberté avec les décrets de Dieu. Car, comme la volonté de Dieu n'a besoin que d'elle-même pour accomplir tout ce qu'elle ordonne, il n'est pas besoin de rien mettre entre elle et son effet. Elle l'atteint immédiatement, et dans son fond, et dans toutes les qualités qui lui conviennent. Et on se tourmente vainement en cherchant à Dieu des moyens par lesquels il fasse ce qu'il veut; puisque dès là qu'il veut, ce qu'il veut existe. Ainsi, dès qu'on présuppose que Dieu ordonne dès l'éternité, qu'une chose soit dans le temps; dès là, sans autre moyen, elle sera. Car quel meilleur moyen peut-on trouver, pour faire qu'une chose soit, que sa propre cause? Or la cause de tout ce qui est, c'est la volonté de Dieu, et nous ne concevons rien en lui, par où il fasse tout ce qu'il lui plaît, si ce n'est que sa volonté est d'elle-même très-efficace. Cette efficace est si grande, que non-seulement les choses sont absolument, dès là que Dieu veut qu'elles soient; mais encore, qu'elles sont telles, dès que Dieu veut qu'elles soient telles; et qu'elles ont une telle suite, et un tel ordre, dès que Dieu veut qu'elles l'aient. Car il ne veut pas les choses en général seulement; il les veut dans tout leur état, dans toutes leurs propriétés, dans tout leur ordre. Comme donc un homme est, dès là que Dieu veut qu'il soit; il est libre, dès là que Dieu veut qu'il soit libre; et il agit librement, dès là que Dieu veut qu'il agisse librement; et il fait librement telle et telle action, dès là que Dieu le veut ainsi. Car toutes les volontés, et des hommes et des anges, sont comprises dans la volonté de Dieu, comme dans leur cause première et universelle; et elles ne seront libres, que parce qu'elles y seront comprises comme libres. Par la même raison, toutes les résolutions que les hommes et les anges prendront jamais, en tout ce qu'elles ont de bien et d'être, sont comprises dans les décrets éternels de Dieu, où tout ce qui est a sa raison primitive; et le moyen infaillible de faire non-seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement, c'est que Dieu veuille non-seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement parce que, étant maître souverain de tout ce qui est libre ou non libre, tout ce qu'il veut est comme il le veut. Dieu donc veut le premier, parce qu'il est le premier être, et le premier libre : et tout le reste veut après lui, et veut à la manière que Dieu veut qu'il veuille. Car c'est le premier principe, et la loi de l'univers, qu'après que Dieu a parlé dans l'éternité, les choses suivent, dans le temps marqué, comme d'elles-mêmes. Et, ajoutent les mêmes auteurs, en ce peu de mots sont compris tous les moyens d'accorder la liberté de nos actions avec la volonté absolue de Dieu. C'est que la cause première et universelle, d'elle-même, et par sa propre efficace, s'accorde avec son effet; parce qu'elle y met tout ce qui y est, et qu'elle met par conséquent dans les actions humaines, non-seulement leur être tel qu'elles l'ont, mais encore leur liberté même. Car, poursuivent ces théologiens, la liberté convient à l'âme, non-seulement dans le pouvoir qu'elle a de choisir, mais encore lorsqu'elle choisit actuellement; et Dieu, qui est la cause immédiate de notre liberté, la doit produire dans son dernier acte : si bien que le dernier acte de la liberté consistant dans son exercice, il faut que cet exercice soit encore de Dieu, et que comme tel il soit compris dans la volonté divine. Car il n'y a rien dans la créature qui tienne tant soit peu de l'être, qui ne doive à ce même titre, tenir de Dieu tout ce qu'il a. Comme donc plus une chose est actuelle, plus elle tient de l'être; il s'ensuit que plus elle est actuelle, plus elle doit tenir de Dieu. Ainsi notre âme, conçue comme exerçant sa liberté, étant plus en acte, que conçue comme pouvant l'exercer, elle est par conséquent davantage sous l'action divine, dans son exercice actuel, qu'elle ne l'était auparavant : ce qui ne se peut entendre, si on ne dit que cet exercice vient immédiatement de Dieu. En effet, comme

Dieu fait en toutes choses ce qui est être et perfection; si être libre est quelque chose et quelque perfection dans chaque acte, Dieu y fait cela même qu'on appelle libre; et l'efficace infinie de son action, c'est-à-dire, de sa volonté, s'étend, s'il est permis de parler ainsi, jusqu'à cette formalité. Et il ne faut pas objecter, que le propre de l'exercice de la liberté, c'est de venir seulement de la liberté même; car cela serait véritable, si la liberté de l'homme était une liberté première et indépendante, et non une liberté découlée d'ailleurs. Mais, comme il a été dit, toute volonté créée est comprise, comme dans sa cause, dans la volonté divine; et c'est de là que la volonté humaine a d'être libre. Ainsi, étant véritable que toute notre liberté vient en son fond immédiatement de Dieu, celle qui se trouve dans notre action doit venir de la même source; parce que notre liberté n'étant pas une liberté de soi indépendamment de Dieu, elle ne peut donner à son action d'être libre de soi indépendamment de Dieu · au contraire, cette action ne peut être libre qu'avec la même dépendance qui convient essentiellement à son principe. D'où il s'ensuit que la liberté vient toujours de Dieu, comme de sa cause; soit qu'on la considère dans son fond, c'est-à-dire, dans le pouvoir de choisir; soit qu'on la considère dans son exercice, et comme appliquée à tel acte.

N'importe que notre choix soit une action véritable que nous faisons : car, par là même, elle doit encore venir immédiatement de Dieu, qui étant, comme premier Etre, cause immédiate de tout être; comme premier agissant, doit être cause de toute action : tellement qu'il fait en nous l'agir même, comme il y fait le pouvoir agir. Et de même que l'être créé ne laisse pas d'être, pour être d'un autre, c'est-à-dire, pour être de Dieu; au contraire, il est ce qu'il est, à cause qu'il est de Dieu : il faut entendre de même, que l'agir créé ne laisse pas, si on peut parler de la sorte, d'être un agir, pour être de Dieu; au contraire, il est d'autant plus agir, que Dieu, lui donne de l'être. Tant s'en faut donc que Dieu, en causant l'action de la créature, lui ôte d'être action, qu'au contraire il le lui donne; parce qu'il faut qu'il lui donne tout ce qu'elle a, et tout ce qu'elle est : et plus l'action de Dieu sera conçue comme immédiate, plus elle sera conçue comme donnant immédiatement, et à chaque créature, et à chaque action de la créature, toutes les propriétés qui leur conviennent. Ainsi, loin qu'on puisse dire que l'action de Dieu sur la nôtre lui ôte sa liberté, au contraire, il faut conclure que notre action est libre *à priori*, à cause que Dieu la fait être libre. Que si on attribuait à un autre qu'à notre auteur, de faire en nous notre action, on pourrait croire qu'il blesserait notre liberté, et romprait, pour ainsi dire, en le remuant, un ressort si délicat, qu'il n'aurait point fait : mais Dieu n'a garde de rien ôter à son ouvrage par son action, puisqu'il y fait au contraire tout ce qui est, jusqu'à la dernière précision; et qu'il fait par conséquent non-seulement notre choix, mais encore dans notre choix la liberté même.

Pour mieux entendre ceci, il faut remarquer que, selon ce qui a été dit, Dieu ne fait pas notre action comme une chose détachée de nous; mais que faire notre action, c'est faire que nous agissions : et faire dans notre action sa liberté, c'est faire que nous agissions librement; et le faire, c'est vouloir que cela soit : car faire, à Dieu, c'est vouloir. Ainsi, pour entendre que Dieu fait en nous nos volontés libres, il faut entendre seulement qu'il veut que nous soyons libres. Mais il ne veut pas seulement que nous soyons libres en puissance, il veut que nous soyons libres en exercice : et il ne veut pas seulement en général que nous exercions notre liberté, mais il veut que nous l'exercions par tel et tel acte. Car lui, dont la science et la volonté vont toujours jusqu'à la dernière précision des choses, ne se contente pas de vouloir qu'elles soient en général; mais il descend à ce qui s'appelle tel et tel, c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus particulier; et tout cela est compris dans ses décrets. Ainsi, Dieu veut, dès l'éternité, tout l'exercice futur de la liberté humaine, en tout ce qu'il a de bon et de réel. Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire qu'il n'est pas, à cause que Dieu veut qu'il soit? Ne faut-il pas dire, au contraire, qu'il est, parce que Dieu le veut; et que, comme il arrive que nous sommes libres par la force du décret qui veut que nous soyons libres, il arrive aussi que nous agissons librement en tel et tel acte, par la force du même décret qui descend à tout ce détail?

Ainsi, ce décret divin sauve parfaitemeut notre liberté; car la seule chose qui suit en nous, en vertu de ce décret, c'est que nous fassions librement tel et tel acte. Et il n'est pas nécessaire que Dieu, pour nous rendre conformes à son décret, mette autre chose en nous que notre propre détermination, ou qu'il l'y mette par autre que par nous. Comme donc il serait absurde de dire que notre propre détermination nous ôtât notre liberté, il ne le serait pas moins de dire que Dieu nous l'ôtât par son décret : et comme notre volonté, en se déterminant elle-même à choisir une chose plutôt que l'autre, ne s'ôte pas le pouvoir de choisir entre les deux, il faut conclure de même que ce décret de Dieu ne nous l'ôte pas. Car le propre de Dieu, c'est de vouloir; et en voulant, de faire dans chaque chose, et dans chaque acte, ce que cette chose et cet acte sera et doit être. Et comme il ne répugne pas à notre choix et à notre détermination de se faire par notre volonté, puisqu'au contraire telle est sa nature; il ne lui répugne pas non plus de se faire par la volonté de Dieu, qui la veut, et la fera être telle qu'elle serait, si elle ne dépendait que de nous. En effet, nous pouvons dire que Dieu nous fait tels que nous serions nous-mêmes, si nous pouvions être de nous-mêmes; parce qu'il nous fait dans tous les principes, et dans tout l'état de notre être. Car, à parler proprement, l'état de notre être, c'est d'être tout ce que Dieu veut que nous soyons. Ainsi il fait être homme, ce qui est homme; et corps, ce qui est corps; et pensée, ce qui est pensée; et passion, ce qui est passion; et action, ce qui est action; et nécessaire, ce qui est nécessaire; et libre, ce qui est libre; et libre en acte et en exercice, ce qui est libre en acte et en exercice : car c'est ainsi qu'il fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et dans la terre, et que dans sa seule volonté suprême est la raison *à priori* de tout ce qui est.

On voit, par cette doctrine, comment toutes choses dépendent de Dieu; c'est qu'il ordonne premièrement, et tout vient après : et les créatures libres ne sont pas exceptées de cette loi; le Libre n'étant pas en elles une exception de la commune dépendance, mais une différente manière d'être rapporté à Dieu. En effet, leur liberté est créée, et elles dépendent de Dieu même comme libres; d'où il s'ensuit qu'elles en dépendent même dans l'exercice de leur liberté. Et il ne suffit pas de dire que l'exercice de la liberté dépend de Dieu, parce qu'il est en son pouvoir de nous l'ôter; car ce n'est pas ainsi que nous entendons que Dieu est maître des choses : et nous concevons mal sa souveraineté absolue, si nous ne disons qu'il est le maître et de les empêcher d'être, et de les faire être; et c'est parce qu'il peut les faire être, qu'il peut aussi les empêcher d'être. Il peut donc également, et empêcher d'être, et faire être l'exercice de la liberté; et il n'a pour cela qu'à le vouloir. Car il le faut dire souvent; à Dieu, faire, c'est vouloir qu'une chose soit : après quoi il n'y a rien à craindre pour nous dans l'action toute-puissante de Dieu, puisque son décret qui fait tout, enfermant notre liberté et son exercice, si par l'événement il la détruisait, il ne serait pas moins contraire à lui-même qu'à elle.

Ainsi, concluent les théologiens dont nous expliquons les sentiments, pour accorder le décret et l'action toute-puissante de Dieu, avec notre liberté, on n'a pas besoin de lui donner un concours qui soit prêt à tout

indifféremment, et qui devienne ce qu'il nous plaira; encore moins de lui faire attendre à quoi notre volonté se portera, pour former ensuite à jeu sûr son décret sur nos résolutions. Car sans ce faible ménagement, qui brouille en nous toute l'idée de première cause, il ne faut que considérer que la volonté divine, dont la vertu infinie atteint tout, non-seulement dans le fond, mais dans toutes les manières d'être, s'accorde par elle-même avec l'effet tout entier, où elle met tout ce que nous y concevons, en ordonnant qu'il sera, avec toutes les propriétés qui lui conviennent.

Au reste le fondement principal de toute cette doctrine est si certain, que toute l'Ecole en est d'accord. Car comme on ne peut poser qu'il y ait un Dieu, c'est-à-dire, une cause première et universelle, sans croire en même temps qu'elle ordonne tout, et qu'elle fait tout immédiatement, de là vient qu'on a établi un concours immédiat de Dieu, qui atteint en particulier toutes les actions de la créature, même les plus libres : et le peu de théologiens qui s'opposent à ce concours, sont condamnés de témérité par tous les autres. Mais si on embrasse ce sentiment pour sauver la notion de cause première, il la faut donc sauver en tout; c'est-à-dire, que dès qu'on nomme la cause première, il faut la faire partout aller devant : et si on songe à l'accorder avec son effet, il faut fonder cet accord sur ce qu'elle est cause, et cause encore qui n'agissant pas avec une impétuosité aveugle, ne fait ni plus ni moins qu'elle veut; ce qui fait qu'elle ne craint pas de prévenir son effet en tout et partout; parce qu'assurée de sa propre vertu, elle sait qu'ayant commencé, tout suivra précisément comme elle l'ordonne, sans qu'elle ait besoin pour cela de consulter autre chose qu'elle-même.

Tel est le sentiment de ceux qu'on appelle Thomistes; voilà ce que veulent dire les plus habiles d'entre eux, par ces termes de *prémotion*, et *prédétermination physique*, qui semblent si rudes à quelques-uns; mais qui, étant entendus, ont un si bon sens. Car enfin ces théologiens conservent dans les actions humaines, l'idée tout entière de la liberté, que nous avons donnée au commencement : mais ils veulent que l'exercice de la liberté, ainsi défini, ait Dieu pour cause première, et qu'il l'opère non-seulement par les attraits qui le précèdent, mais encore dans ce qu'il a de plus intime : ce qui leur paraît d'autant plus nécessaire, qu'il y a plusieurs actions libres, comme il a été remarqué, où nous ne sentons aucun plaisir, ni aucune suavité, ni enfin aucune autre raison qui nous y porte, que notre seule volonté; ce qui ôterait ces actions à la Providence, et même à la présence divine, selon les principes que nous avons établis, si on ne reconnaissait que Dieu atteint, pour ainsi parler, toute action de nos volontés dans son fond, donnant immédiatement et intimement à chacune tout ce qu'elle a d'être.

CHAPITRE IX.

Objections et réponses, où l'on compare l'action libre de la volonté, avec les autres actions qu'on attribue à l'âme, et avec celles qu'on attribue aux corps.

Si cela est, disent quelques-uns, la volonté sera purement passive; et lorsque nous croyons si bien sentir notre liberté, il nous sera arrivé la même chose que lorsque nous avons cru sentir que c'était nous-mêmes qui mouvions nos corps; ou que ces corps se mouvaient eux-mêmes, en tombant, par exemple, de haut en bas; ou qu'ils se mouvaient les uns les autres, en se poussant mutuellement. Cependant quand nous y avons mieux pensé, nous avons enfin reconnu qu'un corps n'a aucune action, ni pour se mouvoir lui-même, ni pour mouvoir un autre corps : et que notre âme n'en a point aussi pour mouvoir nos membres; mais que c'est le moteur universel de tous les corps, qui, selon les règles qu'il a établies, meut un certain corps à l'occasion du mouvement de l'autre, et meut aussi nos membres à l'occasion de nos volontés. Nous pouvons penser, dit-on, que nous sommes trompés en croyant que nous sommes libres, comme en croyant que nous sommes mouvants, ou même que les corps le sont; et à la fin il faudra dire qu'il n'y a que Dieu seul qui agisse, et par conséquent que lui seul de libre, comme il n'y a que lui seul qui soit le moteur de tous les corps.

Il faut ici démêler toutes les idées que nous avons sur la cause du mouvement. Premièrement, nous sentons que nos corps se meuvent, et il n'y a personne qui ne croie faire quelque action en se remuant. Nous trompons-nous en cela? Nullement : car il est vrai que nous voulons, et que vouloir, c'est une action véritable. Mais nous croyons que cette action a son effet sur nos corps. Nous avons raison de le croire, puisqu'en effet nos membres se meuvent ou se reposent au commandement de la volonté. Mais que faut-il penser d'une certaine faculté motrice qui a dans l'âme, selon quelques-uns, son action particulière distincte de la volonté? Qu'on la croie si on peut l'entendre, je n'ai pas besoin ici de m'y opposer; mais il faut du moins qu'on m'avoue que quand on pourrait trouver par raisonnement une telle faculté motrice, toujours est-il véritable que nous ne sentons en nous-mêmes ni elle ni son action, et que dans les mouvements de nos membres, nous n'avons d'idée distincte d'aucune action, que de notre volonté et de notre choix. Mais si quelqu'un s'en veut tenir là, sans rien admettre de plus, pourra-t-il dire que notre volonté meut nos membres, ou qu'elle est la cause de leur mouvement? Il le pourra dire sans difficulté; car tout le langage humain appelle cause ce qui étant une fois posé, on voit suivre aussitôt un certain effet : ainsi nous connaissons distinctement qu'en mouvant nos membres, nous faisons une certaine action, qui est de vouloir; et que de cette action suit le mouvement. Si nous n'entendons autre chose, quand nous disons que nos volontés sont la cause du mouvement de nos membres, ce sentiment est très-véritable. On trouvera les idées que nous avons de la liberté, aussi claires que celles-là, et par conséquent aussi certaines. On les peut donc raisonnablement comparer ensemble : mais si on compare à l'idée de la liberté, celle que quelques-uns se veulent former d'une certaine faculté motrice distincte de la volonté, on comparera une chose claire, et dont on ne peut douter, avec une chose confuse, dont on n'a aucun sentiment ni aucune idée.

Au reste, quand nous sentons la pesanteur de nos membres, nous voyons clairement, par là, qu'ils sont entraînés par le mouvemont universel du monde, et par conséquent qu'ils ont pour moteur celui qui agite toute la machine. Qui si nous leur pouvons donner un mouvement détaché de l'ébranlement universel, et même qui lui soit contraire, en poussant par en haut, par exemple, notre bras, que l'impression commune de toute la machine tire en bas; on voit bien qu'il n'est pas possible qu'une si petite partie de l'univers, c'est-à-dire, l'homme, puisse prévaloir d'elle-même sur l'effort du tout. On voit aussi par les convulsions, et les autres mouvements involontaires, combien peu nous sommes maîtres de nos membres : de sorte qu'on doit penser que le même Dieu qui meut tous les corps, selon de certaines lois, en exempte cette petite partie de la masse qu'il a voulu unir à notre âme, et qu'il lui plaît de mouvoir en conformité de nos volontés.

Voilà ce que nous pouvons connaître clairement touchant le mouvement de nos membres. Je n'empêche pas qu'outre cela, on n'admette, si on veut, dans l'âme une certaine faculté de mouvoir le corps, et qu'on ne lui donne une action particulière : il me suffit que, soit qu'on admette, soit qu'on rejette cette action, cela ne fait rien à la liberté. Car ceux qui admettent dans nos âmes cette action qu'ils n'entendent pas, admettront bien plus facilement l'action de la liberté, dont ils ont

une idée si claire; et ceux qui ne voudront pas reconnaître cette faculté motrice, ni son action, seront d'un très-mauvais raisonnement, s'ils sont tentés de rejeter la connaissance de leur liberté, qu'ils ont si distincte, parce qu'ils se seront défaits de l'impression confuse d'une faculté et d'une action de leur âme, qu'ils n'ont jamais ni sentie ni entendue.

Il faut dire la même chose touchant l'action que quelques-uns attribuent aux corps pour se mouvoir les uns les autres. Ceux qui ne peuvent concevoir qu'un corps tombe, sans agir sur lui-même, ni qu'il se fasse céder la place, sans agir sur celui qu'il pousse, concevront beaucoup moins que l'âme choisisse sans exercer quelque action : et comme ils veulent que les corps ne laissent pas d'être conçus comme agissants, quoique le premier moteur soit la cause de leur action, ils n'auront garde de conclure que l'âme n'agisse pas, sous prétexte que son action reconnaît Dieu pour la cause. Car ils tiennent pour assuré que deux causes peuvent agir subordonnément, et que l'action de Dieu n'empêche pas celle des causes secondes. Nous n'avons donc ici à nous défendre que contre ceux qui rejettent l'action des corps, avec Platon; et nous dirons à ceux-là ce que nous leur avons déjà dit, quand ils comparaient leur liberté avec une certaine faculté motrice de leur âme, inconnue à elle-même. Puisqu'ils ne rejettent cette action des corps, que parce qu'ils soutiennent qu'elle n'est pas intelligible; devant que de pousser leur conséquence jusqu'à l'action de la volonté, ils doivent considérer auparavant s'il n'est pas certain qu'ils l'entendent. Mais afin de les aider dans cette considération, en leur montrant la prodigieuse différence qu'il y a entre l'action que quelques-uns attribuent aux corps, et celle que nous attribuons à nos volontés, examinons dans le détail ce que nous concevons distinctement dans les corps; après quoi nous repasserons sur ce que nous avons connu distinctement dans nos âmes.

Nous voyons qu'un certain corps étant mû selon les lois de la nature, il faut qu'un autre corps le soit aussi. Nous voyons, dans un corps, que d'avoir une certaine figure; par exemple, d'être aigu, dispose à communiquer à un autre corps une certaine espèce de mouvement, par exemple, d'être divisé. Nous ne nous trompons point en cela; et pour exprimer cette vérité, nous disons que d'être aigu dans un couteau, est la cause de ce qu'il coupe; et qu'être continuellement agité dans l'eau, est la cause de ce que la roue d'un moulin tourne sans cesse; et que c'est à cause des trous qui sont dans un crible, que certains grains peuvent passer à travers. Tout cela est très-véritable, et ne veut dire autre chose, sinon que le corps est tellement disposé ou par sa figure ou par son mouvement, que de son mouvement ou de sa figure il s'ensuit qu'un tel corps, et non un autre, est mû de telle manière, plutôt que d'une autre. Voilà ce que nous entendons clairement dans les corps. Que si nous passons de là à y vouloir mettre une certaine vertu active, distincte de leur étendue, de leur figure et de leur mouvement, nous dirons plus que nous n'entendons : car nous ne concevons rien dans un corps par où il soit entendu en mouvoir un autre, si ce n'est son mouvement. Quand une pierre jetée emporte une feuille ou un fruit qu'elle atteint, ce n'est que par son mouvement qu'elle l'atteint et l'emporte. C'est en vain qu'on voudrait s'imaginer que le mouvement soit une action dans la pierre, plutôt que dans la feuille, puisqu'il est partout de même nature; et que la pierre, qui est ici considérée comme mouvante, en effet est elle-même jetée. Et non-seulement la roue du moulin, mais la rivière elle-même doit recevoir son mouvement d'ailleurs. Que si on dit que la rivière fait aller la roue, c'est qu'on regarde par où la matière commence à s'ébranler, et par où le mouvement se communique. Ainsi, en considérant cette roue qui tourne, on voit bien que ce n'est pas elle qui donne lieu au mouvement de l'eau; mais au contraire que c'est la rapidité de l'eau qui donne lieu au mouvement de la roue. En ce sens, on peut regarder la rivière comme la cause, et le mouvement de la roue comme l'effet. Mais en remontant plus haut à la source du mouvement, on trouve que tout ce qui se meut est mû d'ailleurs, et que toute la matière demande un moteur; de sorte qu'en elle-même, elle est toujours purement passive, comme Platon l'a dit expressément; et qu'encore qu'un mouvement particulier donne lieu à l'autre, tout le mouvement en général n'a d'autre cause que Dieu. Et on se trompe visiblement, quand on s'imagine que tout ce qu'on exprime par le verbe actif, soit également actif. Car quand on dit, que la terre pousse beaucoup d'herbe, ou qu'une branche a poussé un grand rejeton: si peu qu'on approfondisse, on voit bien qu'on ne veut dire autre chose, sinon que la terre est pleine de sucs, et qu'elle est disposée de sorte que les rayons du soleil donnant dessus, il faut que ces sucs s'élèvent. Et ces rayons pour cela n'en sont pas plus agissants d'une action proprement dite, non plus que la pierre jetée dans l'eau n'est pas véritablement agissante, quand elle la fait rejaillir en donnant dessus; car on voit manifestement qu'elle est poussée par la main : et on ne la doit pas trouver plus agissante, quand elle tombe par sa pesanteur, puisqu'elle n'est pas moins poussée par ce mouvement pour être poussée par une cause qui ne paraît pas.

Ceux donc qui mettent dans le corps des vertus actives ou des actions véritables, n'en ont aucune idée distincte; et ils verront, s'ils y regardent de près, que trouvant en eux-mêmes une action quand ils se meuvent, c'est-à-dire, l'action de la volonté; par là ils prennent l'habitude de croire que tout ce qui est mû sans cause apparente, exerce quelque action semblable à la leur. C'est ainsi qu'on s'imagine qu'un corps qui en presse d'autres, et peu à peu s'y fait un passage, fait un effort tout semblable à celui que nous faisons pour passer au travers d'une multitude, ce qui est vrai en ce qui est purement du corps; mais notre imagination nous abuse, quand elle prend occasion de là de mettre quelque action dans les corps; et on voit bien que cette pensée ne vient d'autre chose, sinon qu'étant accoutumés à trouver en nous une véritable action, c'est-à-dire, notre volonté jointe aux mouvements que nous faisons, nous transportons ce qui est en nous aux corps qui nous environnent.

Ainsi, dans l'action que nous attribuons aux corps, nous ne trouvons rien de réel, sinon que leurs figures et leurs mouvements donnent lieu à certains effets. Tout ce qu'on veut dire au delà, n'est ni entendu ni défini; mais il n'en est pas de même de l'action que nous avons mise dans notre âme Nous entendons clairement qu'elle veut son bien, et qu'elle veut être heureuse; nous savons très-certainement qu'elle ne délibère jamais si elle veut son bonheur, mais que toute sa consultation se tourne aux moyens de parvenir à cette fin. Nous sentons qu'elle délibère sur ces moyens, et qu'elle en choisit l'un plutôt que l'autre. Ce choix est bien entendu, et il enferme dans sa notion une action véritable. Nous avons même une notion d'une action de cette nature qui ne peut convenir qu'à un être créé, puisque nous avons une idée distincte d'une liberté qui peut pécher, et que nous nous attribuons à nous-mêmes les fautes que nous faisons. Nous concevons donc en nous une liberté qui se trouve et dans notre fond, c'est-à-dire dans l'âme même; et dans nos actions particulières, car elles sont faites librement : et nous avons défini en termes très-clairs la liberté qui leur convient. Mais, pour avoir bien entendu cette liberté qui est dans nos actions, il ne s'ensuit pas pour cela que nous la devions entendre comme une chose qui n'est pas de Dieu. Car tout ce qui est hors de lui, en quelque manière qu'il soit, vient de cette cause; et parce qu'il fait en chaque chose tout ce qui lui convient par sa définition, il faut dire que comme

il fait dans le mouvement tout ce qui est compris dans la définition du mouvement, il fait, dans la liberté de notre action, tout ce que contient la définition d'une action de cette nature. Il y est donc, puisque Dieu l'y fait; et l'efficace toute-puissante de l'opération divine n'a garde de nous ôter notre liberté, puisqu'au contraire elle la fait et dans l'âme et dans ses actes. Ainsi on peut dire, que c'est Dieu qui nous fait agir, sans craindre que pour cela notre liberté soit diminuée; puisqu'enfin il agit en nous comme un principe intime et conjoint, et qu'il nous fait agir comme nous nous faisons agir nous-mêmes, ne nous faisant agir que par notre propre action, qu'il veut et fait, en voulant que nous l'exercions avec toutes les propriétés que sa définition enferme.

Il ne faut donc pas changer la définition de notre action, en la faisant venir de Dieu, non plus qu'il ne faut changer la définition de l'homme, en lui donnant Dieu pour sa cause, car Dieu est cause, au contraire, de ce que l'homme est, avec tout ce qui lui convient par sa définition : et il faut comprendre de même qu'il est la cause immédiate de ce que notre action est, avec tout ce qui lui convient par son essence.

CHAPITRE X.

La différence des deux états de la nature humaine, innocente et corrompue, assignée selon les principes posés.

Cela étant, on doit comprendre que la différence de l'état où nous sommes, avec celui de la nature innocente, ne consiste pas à faire dépendre de la volonté divine les actes de la volonté humaine, en l'un de ces états plutôt qu'en l'autre; puisque ce n'est pas le péché qui établit en nous cette dépendance; et qu'elle est en l'homme, non par sa blessure, mais par sa première institution et par la condition essentielle de son être. Et c'est en vain qu'on dirait que Dieu agit davantage dans la nature corrompue, que dans la nature innocente; puisqu'au contraire il faut concevoir qu'étant la source du bien et de l'être, il agit toujours plus où il y a plus de l'un et de l'autre.

Il ne faut non plus établir la différence de ces deux états dans l'efficace des décrets divins, ni dans la certitude des moyens dont Dieu se sert pour les accomplir. Car la volonté divine est en tout état efficace par elle-même, et contient en elle-même tout ce qu'il faut pour accomplir ses décrets. En un mot, l'état du péché ne fait pas que la volonté de Dieu soit plus efficace, ou plus absolue; et l'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme soit moins dépendante. Ce n'est donc pas de ce côté-là qu'il faut aller rechercher la différence des deux états, qui en cela conviennent ensemble : mais il faut considérer précisément les dispositions, qui sont changées par la maladie, et juger par là de la nature du remède que Dieu y apporte. Et quoique ce ne soit pas notre dessein de traiter à fond cette différence, nous remarquerons en passant, que le changement le plus essentiel que le péché ait fait dans notre âme, c'est qu'un attrait indélibéré du plaisir sensible prévient tous les actes de nos volontés. C'est en cela que consistent notre langueur et notre faiblesse, dont nous ne serons jamais guéris, que Dieu ne nous ôte cet attrait sensible ou du moins ne le modère par un autre attrait indélibéré du plaisir intellectuel. Alors, si par la douceur du premier attrait, notre âme est portée au bien sensible; par le moyen du second, elle sera rappelée à son véritable bien, et disposée à se rendre à celui de ces deux attraits qui sera supérieur. Elle n'avait pas besoin, quand elle était saine, de cet attrait prévenant, qui, avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable; parce qu'elle ne sentait pas cet autre attrait, qui, avant toute délibération, l'incline toujours au bien apparent. Elle était née maîtresse absolue des sens, connaissant parfaitement son bien, qui est Dieu; munie de toutes les grâces qui lui étaient nécessaires pour s'élever à ce bien suprême; l'aimant librement de tout son cœur, et se plaisant d'autant plus dans son amour, qu'il lui venait de son propre choix. Mais ce choix, pour lui être propre, n'en était pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui est propre à la créature; qui fait même qu'une telle chose lui est propre plutôt qu'une autre, et que rien ne lui est plus propre, que ce qu'elle fait si librement.

En cet état, où nous regardons la volonté humaine, on voit bien qu'elle n'a rien en elle-même, qui l'applique à une chose plutôt qu'à l'autre, que sa propre détermination; qu'il ne faut point, pour la faire libre, la rendre indépendante de Dieu; parce qu'étant le maître absolu de tout ce qui est, il n'a qu'à vouloir, pour faire que les êtres libres agissent librement, et pour faire que les corps, qui ne sont pas libres, soient mûs par nécessité.

C'est ainsi que raisonnent ces théologiens; et l'abrégé de leur doctrine, c'est que Dieu, parce qu'il est Dieu, doit mettre par sa volonté, dans sa créature libre, tout ce en quoi consiste essentiellement sa liberté, tant dans le principe que dans l'exercice; sans qu'on pense que pour cela cette liberté soit détruite, puisqu'il n'y a rien qui convienne moins à celui qui fait, que de ruiner et de détruire.

Cette manière de concilier le libre arbitre avec la volonté de Dieu, paraît la plus simple; parce qu'elle est tirée seulement des principes essentiels qui constituent la créature, et ne suppose autre chose que les notions précises que nous avons de Dieu et de nous-mêmes.

CHAPITRE XI.

Des actions mauvaises, et de leurs causes.

On peut entendre, ce me semble, par ces principes, ce que Dieu fait dans les mauvaises actions de la créature. Car il fait tout le bien, et tout l'être qui s'y trouve; de sorte qu'il y fait même le fond de l'action, puisque le mal n'étant autre chose que la corruption du bien et de l'être, son fond est par conséquent dans le bien, et dans l'être même.

C'est de quoi toute la théologie est d'accord. Ceux qui admettent le concours que l'Ecole appelle simultané, reconnaissent cette vérité, aussi bien que ceux qui donnent à Dieu une action prévenante : et pour entendre distinctement tout le bien que ce premier Etre opère en nous, il ne faut que considérer tout ce qu'il y a de bon dans le mal que nous faisons. Le plaisir que nous recherchons, et qui nous fait faire tant de mal, est bon de soi, et il est donné à la créature pour un bon usage. Ne vouloir manquer de rien, ne vouloir avoir aucun mal, ni rien par conséquent qui nous nuise, tout cela est bon visiblement, et fait partie de la félicité pour laquelle nous sommes nés. Mais ce bien, recherché mal à propos, est la cause qui nous pousse à la vengeance, et à mille autres excès. Si on maltraite un homme, si on le tue, cette action peut être commandée par la justice, et par conséquent peut être bonne. Commander, est bon, être riche est bon; et ces bonnes choses, mal prises et mal désirées, font néanmoins tout le mal du monde.

Si toutes ces choses sont bonnes, il est clair que le désir de les avoir enferme quelque bien. Qu'un ange se soit admiré et aimé lui-même, il a admiré et aimé une bonne chose. En quoi donc pèche-t-il dans cette admiration et dans cet amour, si ce n'est qu'il ne l'a point rapporté à Dieu. Que s'il a cru que c'était un souverain plaisir de s'aimer soi-même, sans se rapporter à un autre, il ne s'est point trompé en cela, car ce plaisir en effet est si grand que c'est le plaisir de Dieu. L'ange devait donc aimer ce plaisir, non en lui-même, mais en Dieu; se plaisant en son Auteur par un amour aussi

sincère que reconnaissant, et faisant sa félicité de la félicité d'un être si parfait et si bienfaisant. Et quand cet ange puni de son orgueil, commence à haïr Dieu qui le châtie, et à souhaiter qu'il ne soit pas, c'est qu'il veut vivre sans peine; et il a raison de le vouloir, car il était fait pour cela, et pour être heureux. Ainsi, tout le mal qui est dans les créatures, a son fond dans quelque bien. Le mal ne vient donc pas de ce qui est, mais de ce que ce qui est, n'est ni ordonné comme il faut, ni rapporté où il faut, ni aimé et estimé où il doit être. Il est si vrai que le mal a tout son fond dans le bien, qu'on voit souvent une action qui n'est point mauvaise, le devenir, en y joignant une chose bonne. Un homme fait une chose qu'il ne croit pas défendue; cette ignorance peut être telle qu'elle l'excusera de tout crime; et pour y mettre du crime, il ne faut qu'ajouter à la volonté la connaissance du mal. Cependant la connaissance du mal est bonne; et cette connaissance, qui est bonne, ajoutée à la volonté la rend mauvaise, elle qui, étant seule, pourrait être bonne : tant il est vrai que le mal de tout côté suppose le bien. Et si on demande par où le mal peut trouver entrée dans la créature raisonnable, au milieu de tant de bien que Dieu y met, il ne faut que se souvenir qu'elle est libre, et qu'elle est tirée du néant. Parce qu'elle est libre, elle peut bien faire; et parce qu'elle est tirée du néant, elle peut faillir : car il ne faut pas s'étonner que venant, pour ainsi dire, et de Dieu et du néant, comme elle peut par sa volonté s'élever à l'un, elle puisse aussi par sa volonté retomber dans l'autre, faute d'avoir tout son être, c'est-à-dire, toute sa droiture. Or le manquement volontaire de cette partie de sa perfection, c'est ce qui s'appelle péché, que la créature raisonnable ne peut jamais avoir que d'elle-même; parce que telle est l'idée du péché, qu'il ne peut avoir pour sa cause qu'un être libre tiré du néant.

Telle est la cause du péché, si toutefois le péché peut avoir une véritable cause. Mais pour parler plus proprement, comme le néant n'en a point, le péché, qui est un défaut et une espèce de néant, n'en a point aussi : et comme si la créature n'est rien d'elle-même, c'est de son propre fond, et non pas de Dieu qu'elle a cela; elle ne peut aussi avoir que d'elle-même, et d'être capable de faillir, et de faillir en effet : mais elle a le premier nécessairement, et le second librement; parce que Dieu l'ayant trouvée capable de faillir par sa nature, la rend capable de bien faire par sa grâce.

Ainsi, nous avons fait voir, qu'à la réserve du péché, qui ne peut par son essence être attribué qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fond, dans sa liberté, dans ses actions, doit être attribué à Dieu; et que la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire, dans le nécessaire, aussi bien que dans le libre, ce qui fait la différence de l'un et de l'autre.

FIN DU TOME DIXIÈME ET DES ŒUVRES COMPLÈTES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DIXIEME.

Dixième Partie. — GALLICANISME.

Pages.

Defensio Declarationis Cleri Gallicani de Ecclesiæ potestate anni M. DC. LXXXII.

Præfatio 2

Liber primus. — Id probatum ex professione fidei, et Doctorum catholicorum nobiscum sententium auctoritate 5

Liber secundus. — Quòd Declaratio Gallicana ab omni censurâ sit immunis, probatur ex auctoribus Parisiensium sententiæ adversantibus 22

Liber tertius. — Quòd Declaratio Gallicana ab omni censurâ immunis sit, ex ipso statu quæstionis demonstratur 34

Liber quartus. — Ex statu quæstionis, reique novitate, deponendorum Regum directa et indirecta potestas confutatur, ad caput primum Gallicanæ Declarationis 46

Liber quintus. — Quâ expenduntur Scripturæ loci, et Patrum traditiones illustrantur, ad caput primum Gallicanæ Declarationis 61

Liber sextus. — Quo Patrum testimonia et exempla offeruntur usque ad Gregorium VII 83

Liber septimus. — Quo à Gregorii VII tempore, res extra Concilia œcumenica gesta referuntur ad caput primum Gallicanæ Declarationis 116

Liber octavus. — Quo à Gregorii VII temporibus res in Conciliis œcumenicis gesta referuntur : ad caput primum Gallicanæ Declarationis 140

Liber nonus. — De Concilio Constantiensi, ad caput secundum Gallicanæ Declarationis 160

Liber decimus. — De Basileensi, aliisque secutis Synodis ac gestis, quibus Constantiensia decreta confirmentur 191

Liber undecimus. — Conciliorum generalium traditio.. 217

Liber duodecimus. — Solvuntur objectiones quædam, ac præsertim illa quæ ex Conciliorum confirmatione petitur : ad idem caput quartum Gallicanæ Declarationis 245

Liber decimus tertius. — De quæstionibus præsertim fidei, extra Concilia generalia, per consensum Ecclesiæ definitis 261

Liber decimus quartus. — Quo probatur convenire cum Declaratione Gallicanâ hæc : quod Romanâ Sedes fidesque nunquam defectura sit; et quod prima Sedes non judicetur à quoquam 288

Liber decimus quintus. — De pontificiæ potestatis usu per Canones moderando; ad caput tertium Gallicanæ Declarationis 315

Pages

Corollarium. — Quòd doctrinâ nostrâ primatus Romanus non obscuratur, sed illustratur et confirmatur. 330

Gallia Orthodoxa. Sive vindiciæ Scholæ Parisiensis totiusque Cleri Gallicani adversus nonnullos.

De causis et fundamentis hujus operis Prævia et Theologica Dissertatio 341

Mémoire présenté au Roi, contre le livre intitulé : *De Romani Pontificis auctoritate, etc.*, divisé en trois tomes in-folio, par Dom frère Jean-Thomas de Roccaberti, autrefois général de l'ordre de Saint-Dominique, archevêque de Valence 380

Epistola Cleri Gallicani, Parisii Congregati, anno 1682, ad Sanctissimum D.D. Nostrum Innocentium Papam XI 384

Innocentii XI ad Clerum Gallicanum responsa 387

Epistola Cleri Gallicani, anno 1682, in Comitiis generalibus Congregati, ad omnes Prælatos per Gallias consistentes, et universum Clerum 389

Epistola conventus Cleri Gallicani, anno 1682, ad universos Prælatos Ecclesiæ Gallicanæ 395

Decretum de Morali disciplina, quod erat a Clero Gallicano publicandum in Comitiis generalibus anni 1682 396

Pars prima decreti, continens damnandas propositiones 397

Pars secunda decreti, continens doctrinam oppositam damnandis propositionibus 400

Extraits des procès-verbaux de l'assemblée générale du Clergé de France, de 1700 408

Mandatum illustrissimi ac reverendissimi D.D. Episcopi Meldensis, ad Censuram ac Declarationem conventûs Cleri Gallicani anni 1700, promulgandam in Synodo diœcesanâ, die 1 septembris anni 1701. 413

Censura et Declaratio 414

Censura propositionum 415

Declaratio de dilectione Dei in Pœnitentiæ sacramento requisita 423

Cardinales, Archiepiscopi, Episcopi, aliique ecclesiastici viri, permissione regiâ, in regio palatio San-Germano congregati 424

Extrait du procès-verbal de l'assemblée du Clergé, tenue à Saint-Germain-en-Laye, en 1700 425

Mémoires au sujet de l'impression des ouvrages de doctrine composés par les Evêques.

Pages.

Extrait des lettres du chancelier de Pontchartrain... 426
Mémoire de Bossuet au chancelier, sur la conduite que ce magistrat tenait à son égard..... 427
Lettre au cardinal de Noailles..... 427
Premier Mémoire sur les difficultés qu'éprouvait Bossuet, de la part du chancelier, présenté à Sa Majesté le 2 novembre 1702..... 428
Lettre au cardinal de Noailles..... 429
Deuxième Mémoire, ou Requête au Roi, présentée par M. l'Evêque de Meaux, pour répondre aux difficultés de M. le chancelier..... 430
Troisième Mémoire, sur la censure d'un docteur, à laquelle on voudrait assujettir les Evêques..... 432
Lettre au cardinal de Noailles..... 432
Lettre à Madame de Maintenon..... 434
Lettre au cardinal de Noailles..... 434
Quatrième Mémoire sur les Ordonnances des Evêques, pour répondre à la difficulté principale que faisait M. le chancelier..... 435

MÉLANGES.

Traité de l'usure..... 438
Dissertatiunculæ IV *adversus probabilitatem.*
I. De dubio in negotio salutis..... 451
II. De opinione minus probabili, ac simul minus tutâ..... 453
III. De conscientiâ..... 455
IV. De prudentiâ..... 456
Plan d'études théologiques.
Traités des Pères les plus utiles pour commencer l'étude de la théologie..... 458
Ordre des matières traitées dans la troisième partie de la Somme de saint Thomas..... 461

POÉSIES SACRÉES.

Veni Sancte Spiritus..... 484
Le Saint Amour..... 484
L'Amour insatiable..... 492
Les trois Amantes..... 493
La parfaite Amante..... 499
Traduction de quelques Psaumes en vers français..... 501
Ode sur la Liberté..... 505
Ode sur l'Ascension..... 506
Prière d'un pécheur pénitent..... 507
La présence réelle..... 507
Animæ morbis laborantis invocatio ad Christum sospitatorem..... 508

Traité du libre Arbitre..... 509

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIXIÈME ET DES ŒUVRES COMPLÈTES.

BAR-LE-DUC. — IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Nota. — Les chiffres romains indiquent les tomes ; les chiffres arabes indiquent les pages.

A

Abandon. *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu.* Ses caractères, ses conditions et ses effets. *Tome* IX, *page* 589, 200. Cet abandon est la mort du péché, 591, 592. Avantages du parfait abandon, 241, 245, 249, 296, 309, 339. Il faut s'abandonner à la divine bonté, 195, 196, 199, 200, 215, 218, 222, 234, 249, 267, 277, 297, 321, 341. Dans cet abandon est toute la piété, 373. Comment il en faut faire les actes, 179. Exemple d'abandon et d'acquiescement à la volonté divine en Jésus-Christ, II. 491 et suiv. C'est un principe de foi que Dieu n'abandonne que ceux qui l'abandonnent les premiers, V. 13. Ce que c'est que d'être laissé à soi-même, dans saint Pierre et les justes qui tombent, 10 et suiv. En quoi consiste l'abandon du chrétien, V. 47, 141 et suiv. Abandon des Quiétistes; jusqu'où il va, 72 et suiv. 274, 231. Illusion d'appliquer à l'abandon l'abnégation commandée par Jésus-Christ, 238, 274 et suiv. Réfutation de cette interprétation, 275 et suiv. Contradictions qui s'ensuivent, 275. Absurdité du renoncement au bonheur, enseigné par Fénelon, 406, 407 et suiv. *Voy.* Acquiescement, Désespoir, Indifférence, Sacrifice.

Abel, figure de Jésus-Christ, II. 216.

Ablution (l') que les Vaudois rejetaient dans le baptême, n'était pas l'eau dont on se servait pour baptiser, mais le vin qu'on donnait aux enfants baptisés. Pourquoi on appelait ce vin *ablution*, III. 344.

Abnégation de soi-même, comment elle se fait, VII. 228. *Voy.* Renoncement.

Abondance (l') est une sorte d'épreuve. Quelles sont les vues de Dieu dans cette épreuve, 396 et suiv.

Abraham, sa vocation : troisième époque de l'histoire, VIII. 138. Il a toujours été célèbre dans l'Orient, 178. Il mène avec sa famille la vie pastorale, 138, 178. Dieu lui promet la terre de Chanaan pour sa postérité, et qu'en lui toutes les nations seront bénites, II. 218; VIII. 138, 179. A quelles épreuves Dieu expose sa foi, en lui commandant d'immoler son fils, 179. La circoncision lui est ordonnée en signe d'alliance, II. 218 et suiv. Il donne à Melchisédech la dîme du butin pris sur l'ennemi, 219 et suiv. Il sert lui-même les pauvres : son exemple proposé aux riches, VI. 187.

Absolution sacramentale. Elle est reconnue, ainsi que les autres parties du sacrement de Pénitence, par les Luthériens, III. 204 et suiv. Henri VIII l'avait conservée en Angleterre; et les évêques de ce royaume dressèrent, sous son autorité, une confession de foi sur les sacrements, entièrement conforme aux sentiments de l'Eglise, 258. A qui faut-il refuser l'absolution, X. 403 et suiv. La juridiction est-elle nécessaire au prêtre pour absoudre, 421. Soumission qu'on doit avoir quand elle est refusée, VIII. 525 et suiv. Elle est le commencement du travail de la pénitence; crime de ceux qui la profanent, VI. 90.

Abstinence (l') des viandes, retenue en Angleterre, par Edouard VI, justifie l'Eglise romaine des reproches des Protestants à ce sujet, III. 268 et suiv. Sur l'abstinence des samedis après Noël, IX. 238. Cas où on peut rompre les abstinences de l'Eglise, 269, 332, 354. A quel âge les enfants y sont obligés, 349.

Abus (les) qui donnent occasion aux révoltes des hérétiques, loin d'être approuvés par l'Eglise, en sont au contraire plus condamnés que par les hérétiques mêmes. Les saints qui s'y opposaient le plus, comme saint Bernard, n'en sont pas moins soumis aux supérieurs légitimes, même mauvais, III. 353. *Voy.* Appel.

Acace, patriarche de Constantinople. Son nom est ôté des diptyques : le pape Gélase s'oppose à l'empereur Anastase, qui veut le faire rétablir, X. 293.

Accomplissement (l') de la loi, avoué dans l'Apologie de la Confession d'Augsbourg, au même sens que dans l'Eglise, III. 199, et dans la Confession de Strasbourg, 202.

Achab, roi d'Israël. Dieu, après avoir supporté ses impiétés, le punit pour avoir répandu le sang de Naboth, VIII. 362. Il craignait la vérité, en faisant semblant de vouloir la savoir, 381. Son injustice et celle de sa femme Jézabel dans l'affaire de Naboth, 430. Il périt misérablement, 141, 425.

Acquiescement de l'âme à sa réprobation, enseigné par les nouveaux Mystiques, V. 252, 266, 230, 261, 269, 428. Rejeté dans les articles d'Issy, 224. Comment et pourquoi, 267. Jamais cet acquiescement ne fut dans saint François de Sales, 269. Combien il est contraire à sa doctrine, 267. Cet acquiescement est une tentation, 268, 269. M. de Cambrai établit cet acquiescement dans son *Instruction pastorale*, 284, 286. Conviction par lui-même de son erreur sur ce point, 330. Il se plaint à tort qu'on ait altéré son texte, quand on lui reproche d'admettre certaines tentations sur ce sujet, 530. *Voy.* Abandon, Désespoir, Indifférence, Sacrifice.

Actes. Différence entre le premier mouvement et l'acte délibéré, IX. 184.

Acte continu des Quiétistes, rétabli par les adoucissement des nouveaux Mystiques, V. 220, 227, 442. En quoi il consiste, 56.

Actes directs et réfléchis, au sujet de l'oraison, 80, 84. Doctrine des nouveaux Mystiques sur ces actes, 85. Quels sont les actes du cœur, 85; IX. 247, 284. Erreurs des nouveaux Mystiques, d'attribuer généralement à imperfection la perception de ses actes, 276. Mérite des actes, 298, 357. Usage des actes directs et réfléchis chez les nouveaux Mystiques comme chez les Quiétistes, V. 252, 443. Réfutés par leurs dangereuses conséquences, 232, 430. A quelle puissance de l'âme ils appartiennent, 285, 297. Contradictions et erreurs sur ce point, 285, 296, 297, 300, 332. Conviction d'erreurs par l'auteur même, 329. Véritable fanatisme, 371.

Actes de foi explicite; comment nécessaires, 65.

Actes de foi, d'espérance et de charité d'un chrétien qui va mourir, IX. 603.

Actions; comment discerner en chacune d'elles, ce qui est du corps et ce qui vient de l'âme, VIII. 107. Actions mauvaises ; leurs causes, X. 522. Règle pour bien faire ses actions, IX. 185. Dans les grandes actions, il faut songer uniquement à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu, VII. 318. Quelles sont celles que Jésus-Christ louera au dernier jour, 552. Peut-on faire des actions d'où il arrive que le prochain soit trompé, IX. 319.

Adam est placé dans le paradis, et nomme tous les animaux, II. 198. Il reçoit un commandement de Dieu, 200. C'est la défense de manger de l'arbre de la science du bien et du mal, 201. Sa tentation et sa chute, 204. Elle consiste principalement dans son orgueil, IX. 559. Il s'aperçoit de sa nudité, II. 204. Enormité de son péché, 205. Il redoute la présence de Dieu, et augmente son crime en cherchant des excuses, 205. Son supplice, savoir le travail, les habits et les injures de l'air, la décision de Dieu, la mort du corps, le danger de la mort éternelle, le péché originel de tous ses descendants, VIII. 175, 207. Il avait la science du bien et du mal, VII. 46. Il a été trompé par sa liberté, 9. Il est la figure de Jésus-Christ, II. 215. Ce que figurait son sommeil, VI. 65. Adam était, selon les Calvinistes, dans une nécessité inévitable de pécher, et son péché était ordonné de Dieu, III. 386. Ses enfants avaient, de Dieu même, une dispense légitime d'épouser leurs sœurs dans ce commandement : *Croissez et multipliez,*

III. 507. Adam ou la création, première époque de l'histoire ancienne, VIII. 136.

Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne. Son arrivée en France : portrait que Bossuet fait de cette princesse, IX. 458. Il est nommé son premier aumônier, 122. Il assiste à son mariage, 484, 488. Eloges qu'il donne à cette princesse, 548.

Adoration. En quoi elle consiste, III. 55. Adoration en esprit et en vérité, IX. 189. Quel est le propre et le principe de l'adoration religieuse, VI. 556. Pureté d'intention, recueillement, ferveur; trois qualités principales de l'adoration spirituelle, 559. *Voy.* CULTE. L'adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est rejetée par Mélanchthon et par un grand nombre de Luthériens, III. 238. Luther, après beaucoup de variations, avoue cette adoration nécessaire, 211. C'était une conséquence nécessaire de la présence réelle qu'il admettait, *ibid.* Elle est défendue par Edouard VI, puis permise par Elisabeth, III. 307. Les Calvinistes changent sur l'adoration de Jésus-Christ, 402. Ils tolèrent, dans les Luthériens, les actes intérieurs de l'adoration, et rejettent les extérieurs, 403.

Adrets (le baron des), exhorté par Calvin à empêcher les pillages, III. 313. Ses cruautés et ses exploits avec ses troupes protestantes, 314.

Adrien I, pape, reconnaît pour empereur Constantin, fils d'hérétiques, X. 100. Le septième concile examine ses lettres sur les images, 238. Il répond aux livres *Carolins,* sans taxer les Français d'hérésie, 238.

Adrien II menace Charles le Chauve d'excommunication. Réponse d'Hincmar, X. 106. Ce qu'il dit de la condamnation du pape Honorius, 234. Sa lettre au huitième concile y est approuvée, 239.

Adrien IV adjuge à saint Pierre et à l'Eglise romaine toutes les îles où le christianisme a pénétré, X. 48, 131. Ses démêlés avec l'empereur Frédéric Ier, 130.

Adrien VI croit que le Pape peut errer. Il fait imprimer son livre à Rome durant son pontificat, X. 350. Respect des docteurs de Louvain pour ce Pape, *ibid.* Il traite Célestin III d'hérétique, à cause d'une décrétale, 235.

Adrien, empereur; ses bonnes et mauvaises qualités : il adopte Antonin le Pieux, VIII. 160. Il élève des temples à Jésus-Christ, 228.

Adultère. Conduite étonnante de Jésus envers la femme adultère, VI. 605.

Aérius enseignait que les prières pour les morts sont inutiles. Les Luthériens disent qu'ils ne soutiennent point Aérius, dont ils suivent la doctrine dans la pratique, III, 206.

Affaires. Nous n'en avons qu'une, elle doit se passer entre Dieu et nous, VII. 266. L'intérêt et l'injustice mêlés dans les affaires du monde, 255.

Afflictions. Leur nature, VI. 472. Trois manières de les surmonter, 259. Leur utilité, 360. Destinées à faire exalter la miséricorde et la bonté de Dieu, 474. *Voy.* SOUFFRANCES.

Affranchis. On changeait d'habit autrefois à ceux qu'on affranchissait; on fait de même aujourd'hui à ceux qu'on affranchit de l'esclavage du monde, VII. 14.

Agapet (S.), pape; sa fermeté à l'égard d'Anthime, patriarche de Constantinople, hérétique, X. 336.

Agathon (S.), pape. Ses lettres à l'empereur Constantin Pogonat approuvées par le sixième concile après l'examen, X. 233, 365. Ce que dit ce Pape de la fidélité de ses prédécesseurs à garder la foi, 236.

Agésilas, roi de Lacédémone, avec une petite armée, fait trembler les Perses dans l'Asie Mineure, VIII. 256.

Aggée, prophète, annonce la gloire du second temple, VIII. 193.

Agneau sans tache, immolé dès l'origine du monde; ce qu'il représente, VI. 66.

Agonie. Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ, IX. 605. Admirable fermeté du Fils de Dieu dans son agonie et ses plus grandes douleurs, VI. 261. En quoi l'agonie de Jésus-Christ a-t-elle été si différente de celle des hommes, 280. Dans les prières des agonisants l'Eglise achève de nous enfanter à la vie céleste, VII. 325.

Aguirre (Joseph Saens d'), bénédictin, puis cardinal; écrit contre la *Déclaration de* 1682, X. 342. Avance à tort qu'Adrien VI s'est rétracté, 352. Rapporte le décret de l'Inquisition d'Espagne contre la Déclaration; et dit qu'on doit s'abstenir de censure tant que le Saint-Siége n'a pas prononcé, 378. Ce qu'il pense des décrets des sessions IV et V du concile de Constance, 160, 161. Son ouvrage est défendu par le conseil d'Espagne, IX. 48. Bossuet déplore que la guerre l'empêche de se procurer sa collection des *Conciles d'Espagne,* 114. Bossuet lui recommande son neveu, 115, 122. Ce prélat l'instruit de la conclusion de la paix, 122. Bossuet le remercie de son approbation, et lui montre le danger du Quiétisme, 480. Il le remercie de ses Prolégomènes contre les nouveaux Ariens, de ses bontés pour son neveu, et l'instruit des motifs qui l'ont porté à écrire contre la nouvelle Oraison, 499. Propos qu'on lui prête au sujet de la conduite de Bossuet dans cette affaire, 537. Bossuet se justifie auprès de lui, et lui témoigne le désir de reprendre leur correspondance, 538, 539.

Ailly (Pierre d'), cardinal, évêque de Cambrai, est la lumière du concile de Constance, X. 10, 182. Son opinion sur la formule de publication des décrets des conciles, 183. Soutient l'indéfectibilité du Saint-Siége, et la faillibilité des Papes, 11 et suiv., 295 et suiv. Il désire la réformation, non de la doctrine de l'Eglise, qu'il croit pure, mais des abus et des mœurs, III. 166. Il croit que pour y parvenir, il faut rétablir l'autorité du Pape, ou en choisir un que toute l'Eglise reconnaisse pour chef; au lieu que Luther faisait dépendre la réformation de la destruction de la papauté, 166.

Alaric, roi des Goths, prend Rome, I. 300, 348.

Albani. *Voy.* CLÉMENT XI.

Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, se réforme à la luthérienne, se marie, et se fait une souveraineté héréditaire, III. 276.

Albert de Luynes (Marie-Henriette-Thérèse d'), religieuse de Jouarre, puis de Torcy; lettres que Bossuet lui écrit, IX. 235 à 329. Il avait prêché à sa profession, 235. La console de la mort de son père, 236. Grâce que Dieu lui a faite en la mettant sous la conduite de son évêque, 240. Lui défend de consulter d'autres que lui dans ses doutes, 250. Conduite qu'elle doit tenir dans les affaires de Jouarre, 257, 258, 261. Avis divers qu'il lui donne sur l'état de son âme, IX. 281, 282, 284, 285, 286, 288, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 298, 303, 304, 305, 306, 309, 311, 313, 314, 315, 319, 321, 322, 323, 324, 326, 327, 328. *Voy.* PEINES. Il s'offre à Dieu pour elle, 299. Elle quitte Jouarre pour aller à Torcy, 324. Sa mort. Son épitaphe, 329. Eloge que Bossuet fait de cette religieuse, 230, 358. *Voy.* LUYNES.

Albigeois (les), les Vaudois, Wiclef, Jean Hus, et tous ceux que les Protestants reconnaissent pour leurs ancêtres, voulaient parvenir à la réformation par la rupture, III. 166. Les Calvinistes se déshonorent en prenant pour leurs prédécesseurs, les Albigeois, qui ne peuvent remonter plus haut que Pierre de Bruis, au onzième siècle, 324. Léger, l'un de leurs barbes ou pasteurs, leur donne une grande antiquité; et Bèze met leur origine à l'an 150 de Jésus-Christ, ce qui est démontré faux, 324. Ils sont purs Manichéens, 325. Les hérétiques Toulousains, combattus par saint Bernard, étaient Manichéens. Ils avaient pour chefs Pierre de Bruis, et son disciple Henri. Pierre le Vénérable les nomme Pétrobusiens, 331. Ermangard réfute leurs erreurs dans son traité contre les Vaudois, 333. Alcanus, moine de Cîteaux, fait un traité contre les Manichéens de Montpellier, qui sont les Albigeois, et contre les Vaudois, qu'il distingue des premiers, 333. René, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, auparavant de la secte des Manichéens d'Italie, distingue les Vaudois des Albigeois, 334. Il fait le dénombrement des églises manichéennes, parmi lesquelles il comprend celles des Albigeois, et fait voir qu'ils venaient de Bulgarie, 334. Matthieu Pâris leur donne la même origine, et dit que leur Pape est en Bulgarie, 335. Leur extérieur modeste, leur profonde hypocrisie, selon Ernevin et saint Bernard, 335. Ce saint détaille l'infamie de leur doctrine et de leurs mœurs; en quoi ils sont semblables aux Manichéens combattus par saint Augustin, 335. Exposition de leur doctrine, 336. Leur manichéisme est démontré. Pierre le Vénérable ne connaissait que quelques-unes de leurs erreurs. Saint Bernard en était mieux instruit, 336. Pourquoi les Albigeois sont nommés Ariens, dans le concile de Lombez. *Voy.* LOMBEZ. Par quelle autorité les terres de ces hérétiques furent données au premier occupant, X. 142.

Albret (Jean d'), roi de Navarre. On n'a pas de preuve de sa déposition par Jules II. Jeanne, sa fille, citée à Rome pour hérésie, X. 138.

Alemand (Louis), cardinal, archevêque d'Arles, préside le concile de Bâde, après la seconde translation, X. 197. Sa sainteté, 162. Il est mis au nombre des bienheureux par Clément VII, quoiqu'il n'ait rien rétracté de ce qu'il avait fait à Bâle, 204, 357.

Alexandre (saint) d'Alexandrie soutient l'immutabilité du Fils de Dieu, qu'il dit être parfait : ce qui réfute l'imputation d'erreur sur ce point, faite par Jurieu aux Pères des trois premiers siècles, IV. 22. Il rejette formellement les deux naissances du Verbe avant l'Incarnation, admises par les Ariens, et dont Jurieu inculpe les mêmes Pères, 23.

Alexandre II, pape, cite à Rome l'empereur Henri IV, pour crime de simonie, X. 105.

Alexandre III excommunie Frédéric I, le dépose et le regarde cependant comme empereur, X. 131. Il lui défend de remporter des victoires, 55. Convoque le troisième concile de

Latran, 241. Erreur de ce pontife en expliquant un passage de l'Ecriture, 284. Il annule les décrets de ses prédécesseurs sur le mariage, 284.

Alexandre V, élu pape à Pise, confirme ce concile. x. 168.

Alexandre VI donne aux princes chrétiens les terres des infidèles, x. 57. Il ordonne des levées de deniers : appel au concile à ce sujet, 211.

Alexandre VII condamne les censures de la Sorbonne contre Vernant et Guimenius, x. 215.

Alexandre VIII fait une protestation, qui n'a pas été publiée, contre la *Déclaration* du Clergé, x. 342.

Alexandre d'Hiérapie, nestorien entêté, traité de catholique par l'abbé Dupin, III. 34. Quelle était son obstination dans son sentiment, malgré le décret du concile d'Ephèse, 36.

Alexandre le Grand. Ses victoires sur les Grecs et sur Darius, VIII. 151, 257. Il est changé à l'égard des Juifs, qu'il avait résolu de punir, à la vue du souverain Pontife, 151. Il fait son entrée dans Babylone avec un éclat qu'on n'avait jamais vu, 257. Sa mort, 257. Ses généraux se partagent son empire. 151, 257. La rapidité de ses conquêtes est annoncée par le prophète Daniel, VII. 318 ; VIII. 193. Par une fatalité inconcevable, doit entrer dans tous les éloges, 270. Combien misérable avec toute sa gloire, VII. 49. Dieu le punit en lui en donnant plus qu'il n'en désirait, IX. 562.

Alexandre Sévère, empereur : sous lui, Artaxerxe rétablit l'empire des Perses, VIII. 160. Il honore Jésus-Christ et voulait le mettre au nombre des dieux, 227, 228.

Alger; bombardement de cette ville, VII. 289.

Alleluia, Amen. Expressions de la joie des bienheureux dans le ciel, VI. 376, 478.

Alliance. Caractère de la nouvelle alliance, VI. 64. C'est une alliance de grâce et de miséricorde, 537. Deux sortes d'alliances que les pécheurs ont contractées avec Dieu, l'une dans le baptême, l'autre dans la pénitence, 236. Caractères et effets de ces deux alliances, *ibid.* Caractère distinctif de l'ancienne et de la nouvelle alliance, 104.

Almain (Jacques), docteur de Paris, défend la supériorité du concile sur le Pape, x. 345. Est chargé, avec Major, de réfuter le livre de Cajétan. *Voy. ce mot,* x. 211.

Alvarez (Baltasar), jésuite. Ses sentiments au sujet de l'oraison passive ou de quiétude, v. 105, 107, 119. Ses désirs du ciel, 360, 419.

Ambassadeur. Jésus-Christ ambassadeur du Père éternel, pour venir négocier la paix avec les hommes, VI. 294. Combien la personne d'un ambassadeur est sacrée et inviolable, 294. Manière indigne dont l'ambassadeur de Dieu a été traité, *ibid.*

Ambitieux. Iniquité des moyens qu'il emploie pour se distinguer dans le monde, VI. 430. L'homme simple et droit en trouve peu qui lui conviennent, *ibid.* Désir de faire du bien, appât ordinaire de l'ambitieux, 346, 430. Grandeur et chute de l'ambitieux, dans une belle allégorie du prophète Ezéchiel, 247, 346. Les ambitieux n'ont aucun moyen de se distinguer, VII. 280. Sont incapables de règle, 308.

Ambition. Son caractère, VII. 206, 219, 338. Comment Jésus-Christ nous apprend à la réprimer, VI. 427. Quelle est la distinction à laquelle doive aspirer une ambition chrétienne, 430. Effet principal de l'ambition, 375. Dangereux expédients qu'elle fait trouver, VII. 308.

Amboise (la conjuration d') est le commencement des troubles excités en France par les Calvinistes, III. 377 ; qui, à l'exemple des autres hérétiques, se lassèrent de faire parade de leur patience, et prirent les armes par maxime de religion. Bèze en convient, 311. L'exécution d'Anne du Bourg et autres calvinistes, fut l'occasion de cette conjuration. On en donne quatre preuves démonstratives, 317. Elle fut découverte par deux Huguenots, que Bèze accuse pour cela de déloyauté, *ibid.* Desseins des conjurés, 312. Le ministre Basnage cherche à prouver que la conjuration ne fut pas tramée par les Calvinistes. Castelneau les inculpe de ce crime, 571. La conjuration approuvée comme dogme et par délibération de la Réforme ; témoignage de Bèze et autres, 572.

Ambroise (S.) reconnu pour saint par le ministre Jurieu, quoiqu'il ait été, selon lui, non-seulement adorateur de l'idole, mais encore qu'il ait érigé l'idole dans la maison de Dieu, et que le diable ait abusé de lui pour le faire servir d'organe à l'impiété, III. 489. Ce saint prouve que les rois ne dépendent que de Dieu, x. 79. Il résiste à l'impératrice Justine : distingue les fonctions des deux puissances, 88 ; VIII. 165, 400. Soumet Théodose à la pénitence publique, x. 89 ; VIII. 165. Saint Ambroise ne reçut pas la communion sous les deux espèces dans sa dernière maladie, IV. 248. Vaines subtilités des Protestants pour prouver le contraire, 248. Belle peinture que fait ce saint d'un amour ardent, I. 495. Son commentaire sur *le Cantique des cantiques,* 173, 184. Nous avons tout en Jésus-Christ suivant ce Père, 184. Ce qu'il pensait des discours qui font rire, IX. 107.

Ame. Sa définition, VIII. 110. Comment nous la connaissons; ses opérations, 110. Ses propriétés, et sa différence d'avec le corps, 89. Elle lui est naturellement unie, 89. Effets de cette union, et deux genres d'opérations dans l'âme; les opérations sensitives et les intellectuelles, *ibid.,* 133. De quoi l'âme est instruite par les sensations, et usage qu'elle en fait, 94, 111. Les mouvements du corps assujettis aux actions de l'âme, 100. L'âme s'attache à la vérité, et la voit toujours la même, 101. Besoin qu'elle a des images sensibles, 104. Comment elle peut tenir les passions en sujétion, 105. Pourquoi nous connaissons beaucoup plus de choses de notre âme que de notre corps, 109. Combien l'âme désire être heureuse, 110, 134. La connaissance d'elle-même lui sert pour s'élever à son auteur, 114. Elle se sent capable de l'aimer, et sent dès là qu'elle est faite pour lui, 116. Elle connaît sa nature en sachant qu'elle est faite à l'image de Dieu, 116. Entend la vérité, et reçoit en elle une impression divine, qui la rend conforme à Dieu, 117. La volonté droite achève dans l'âme l'image de Dieu, 117. L'âme attentive à Dieu se connaît supérieure au corps, et que c'est par punition qu'elle en est devenue captive, 118. Elle a l'idée d'une vie immortelle, 134. Comment le désir de cette vie s'élève et se fortifie en elle, 134. En connaissant et aimant Dieu, elle s'unit à lui, 134. La nature de l'âme est la source de son bonheur, IX. 181. *Voy.* Attention, Corps, Homme, Volonté. Manière admirable dont Dieu crée l'âme, VIII. 175. Erreur des philosophes sur sa nature, 204. Notre âme est l'image de Dieu, II. 347 ; VI. 116. Elle doit se rendre semblable à lui, II. 347, 348. Punition des corrupteurs de l'image de Dieu, 348. L'âme est immortelle, 350; VI. 116; IX. 182. Elle est capable d'être unie à Dieu, quoiqu'il soit infiniment au-dessus d'elle, VI. 150. Est dans le dernier ordre des substances intelligentes, 110. Force et secrète vertu de l'âme, 436. Ses faiblesses incompréhensibles, *ibid.* Combien elle doit s'anéantir pour approcher de Dieu, 703. Deux sortes de vie dans l'âme, selon saint Augustin, 150, 732. Chute de l'âme qui veut trouver en elle-même sa félicité, VII. 48. Misère où elle tombe quand elle s'abandonne aux plaisirs des sens, 49. Comment, touchée de Dieu, elle revient à lui, et s'y attache sans réserve, 51. Excellence de l'âme, IX. 394. Créée à l'image de Dieu, elle ne doit respirer que pour lui, 395. Doit chercher à lui plaire, 293. Comparée à une plante qui croît dans la maison du Seigneur, 311. Ame sèche et aride, semblable à un arbre pendant l'hiver, 392. D'où vient qu'elle souffre dans l'opération où Dieu la délecte, 318. Sur certains états où Dieu la met pour l'attirer, 320. Comment ses sentiments lui sont cachés ou aperçus; quelles en sont les causes, v. 83. Etat de l'âme dans l'oraison passive, 104. Selon les nouveaux Mystiques, l'âme peut être divisée d'avec elle-même, 231, 252. Suites de cette séparation, 228. Erreur de supposer une âme sainte incapable d'entendre la raison et la parole de Dieu, 266. Erreur de faire croire à une âme que Dieu veut la damner sans perdre son amour, 228, 266. Avec quel zèle il faut prendre soin des âmes dont on est chargé : s'en charger difficilement, I. 139. Union des âmes saintes avec Jésus-Christ figurée dans le *Cantique des cantiques*, 171, 174, 184. Desseins de Dieu à l'égard des âmes; ce qu'elles doivent faire dans les différents états par où elles passent, IX. 172, 211. Avantage de travailler pour les âmes, 349.

Amédée VIII, duc de Savoie, fait pape par le concile de Bâle, sous le nom de Félix V : abdique la papauté et meurt en odeur de sainteté, sans rétractation, x. 357, 358. Sa retraite à Ripaille avant son élection, 201 et *note.* Après son abdication il est fait cardinal et légat du Saint-Siége, 202.

Ami. Estime que nous devons faire d'un ami véritable, VI. 552. Combien il est rare, 552. Quels sont nos véritables amis, 353. Caractère d'un faux ami, VII. 338 ; VIII. 472. Usage des amis, 472.

Amissibilité (l') de la justice, avouée dans la Confession d'Augsbourg, et la nécessité du baptême : les Calvinistes ont varié sur ces deux points, à l'exemple des Anabaptistes, III. 201. L'amissibilité pareillement admise par les Calvinistes de France, 301. Et par les Anglais, sous Elisabeth, 310.

Amitié. Sur quoi elle repose, VI. 234. Est un nombre saint par lui-même, 86. Quel doit être le motif et le principe de notre amitié, 469. Force et douceur de l'amitié, 402. Amitié des gens du monde, 551. Vraie et fausse amitié, VII. 338. Amitiés particulières, pestes de l'état religieux, 488.

Amour. Ce que l'on entend par ce nom, VI. 487. Le propre de l'amour est de tendre à l'union la plus intime et la plus parfaite, VII. 87. Force de l'amour de deux époux : il surpasse celui des pères et des mères pour leurs enfants, 88. L'amour est le moteur de toutes les inclinations, VI. 376. L'a-

mour véritable tend à l'adoration, 487. Dans son origine, n'est dû qu'à Dieu, 487. En quoi consiste l'amour de Dieu, IX. 24. A quoi oblige le précepte de l'amour de Dieu, VIII. 519; 640. C'est le grand commandement de la loi, X. 393. Explication de ce précepte, 394. Il s'étend à tous les temps et à tous les lieux, 394. Motifs et nécessité d'aimer Dieu, 401; II. 353, 354. Réflexions sur notre amour pour Dieu, 355. Attraits de l'amour divin, 355. L'amour doit toujours croître, 356. Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale, 356. Le véritable amour de Dieu consiste dans l'observation de ses commandements, 467, 478. Il donne à l'âme une joie parfaite, 478. Du commencement de l'amour de Dieu requis pour être justifié, X. 412, 423; VIII. 642, 655. Ce que c'est qu'aimer Dieu comme source de toute justice, 642. Doctrine du concile de Trente sur cette matière, 642. L'assemblée du clergé de 1700 censure plusieurs propositions sur l'amour de Dieu, X. 416. L'amour de concupiscence ne peut préparer à la justice, V. 251, 292. La Confession d'Augsbourg soutient cette maxime avancée par Luther, qu'*on est justifié avant d'avoir la moindre étincelle de l'amour de Dieu*, III. 203. L'amour est l'unique instrument de la victoire de Jésus-Christ sur les cœurs, VI. 524. Amour immense du Père éternel, principe de notre adoption, VI. 263. Différence de l'amour que Dieu témoigne au juste fidèle, et au pécheur converti, VII. 290. Amour que Jésus-Christ nous témoigne dans le mystère de l'Incarnation, VI. 438. Dans celui de l'Eucharistie, 106. Amour que nous devons à Dieu comme à notre père, 105. Amour, le principe de la joie des bienheureux, 376. Le saint amour doit être la loi des héritiers du Nouveau Testament, 105. Précepte de l'amour de Dieu, fondement nécessaire de celui de l'amour du prochain, 550. Amour de Marie, né du concours de la grâce et de la nature, 488. Amour éternel de Dieu au-dessus de tout, V. 54. Ne peut être perpétuel qu'en l'autre vie, 58. C'est un acte d'amour parfait de désirer son salut, 70, 112. Et aussi la béatitude, 148. Toute la vie chrétienne tend au pur et parfait amour, 151. Excès de l'amour dans les suppositions impossibles, 124. Tel l'amour de Job dans ses épreuves, 140. Si l'amour de Dieu ôte la contrition, 77. Passage d'Hugues de Saint-Victor, sur l'amour désintéressé, 157. Du désir de l'amour divin, IX. 156, 158, 176. Ses caractères, 306, 316. Ses effets, 343, 355, 359. La confiance doit y être jointe, 242. Mérite de l'amour et ses différents états, 309, 315, 320. Comment tout est amour, 187. Quel est l'amour de préférence, 243. Se laisser consumer par l'amour, 298. Comment pousser l'amour à bout, 207. Motifs que les Psaumes fournissent de l'amour de Dieu et du prochain, I. 7. Amour des ennemis, 7. Belle peinture d'un amour ardent, 95. *Voy.* CHARITÉ. L'amour de Dieu et du prochain est le fondement de la société, VIII. 339. Quel est l'amour que les peuples doivent au prince, 396.

AMOUR NATUREL. Illusion des Mystiques sur cet amour, V. 246. Définition de cet amour, 282. Abus de le nommer délibéré, ni bon ni mauvais, 283. Il est incompatible avec l'amour pur, 283. Abus d'en faire la différence des imparfaits et des parfaits, 283. Cet amour ne se trouve ni dans l'Ecriture, ni dans les prières de l'Eglise, ni dans les Pères, 328, 333. C'est un langage nouveau inconnu aux Pères et aux Scholastiques, 299. A saint Thomas et à Estius, 299. A Denis le Chartreux, 300, 334, 335. Réfutation de cet amour par ses conséquences dangereuses, fausses et erronées, 299, 300. Abus de chercher cet amour dans le Catéchisme du concile de Trente, 301, 303. Explication des termes du Catéchisme, 303. Erreurs sur ce sujet démontrées et réfutées, 303. Aucun théologien, en parlant du motif de l'espérance, n'a jamais songé à cet amour, 304. Non plus que saint Augustin, 337. Saint Anselme, 308. Saint Bernard, 309. Et Albert le Grand, 311. Propriétés données à l'amour naturel, sans autorité de l'Ecriture, 331, 333. Erreur de faire servir l'amour naturel de principe aux actes surnaturels, 313. Excès de cet erreur, 314. Réfutation, 314. Erreur d'ôter à Jésus-Christ les effets de l'amour naturel, 315. Sa réfutation, 315. Cette doctrine tend à étendre le désir surnaturel du salut, 316. Saint François de Sales cité à faux pour cet amour, 320. Du sacrifice absolu de l'amour naturel, 347. Du silence de l'Ecriture sur cet amour, 354. Inutilité de cet amour, 354, 376. M. de Cambrai le cherche en vain dans sainte Thérèse, 376. Dans l'Imitation de Notre Seigneur, 380. Dans saint Thomas et dans Estius, 413. Dans Denis le Chartreux et saint Bonaventure, 414. Argument péremptoire contre l'amour naturel, 414. Témoignage d'Albert le Grand, 419. Argument de raison, 437. Cet amour est condamné par les articles d'Issy. 525.

AMOUR PROFANE. Son désordre et sa bassesse, IX. 159. Il a toujours la sensualité pour fonds. La comédie ne le purifie pas, elle l'excite, IX. 87, 93.

AMOUR-PROPRE. Son caractère, VI. 664. Son déguisement; ses noms; ses effets, IX. 156. Se fourre partout, 311. Ses artifices, 319. Comment le faire mourir, 198, 392. L'amour-propre est la racine de l'orgueil, 556. Opposition de l'amour de Dieu et de l'amour-propre, 557. Combien l'amour-propre rend l'homme faible, 558. Il faut lui opposer le pur amour de Dieu, 578. Le désir de voir Dieu n'est pas un acte d'amour-propre, 209. Comment l'amour-propre est entretenu dans l'oraison par les réflexions, V. 82. Quel désir du ciel peut naître de l'amour-propre, 130. Il s'entretient par les spiritualités outrées, 134. Retours de l'amour-propre blâmés par les saints, 82.

AMOUR PUR. Erreur de mettre la perfection chrétienne dans un prétendu pur amour, V. 250. Qui n'est appuyé sur aucun passage de l'Ecriture, 273. En quoi consiste le pur amour, 237. Il n'exclut pas le désir du ciel, 233. La récompense proposée à tous les justes, même aux plus parfaits, pour accroître leur amour, 235, 236, 258. Exemple d'Abraham, de Moïse, de David et des saints, 259, 271. Décret du concile de Trente; doctrine de l'Ecole sur la nature et les motifs de l'amour, 259. Vaines objections tirées de David et de Daniel, 273. Du sens nécessaire de l'Evangile, 274. De la mort à nous-mêmes, 274. Du précepte de l'abnégation, 274. Erreur des nouveaux Mystiques sur ce pur amour, 260. Selon eux, il doit faire cesser les désirs de la béatitude, 243. Un pareil amour est une illusion, 244, 273. Leurs subtilités et leurs déguisements, 261. Passages de saint François de Sales tronqués ou falsifiés, sur le désintéressement de l'amour, 262. Sur l'amour des vertus, 265. Vraie pratique du parfait amour, 278. En quel sens on dit qu'il faut aimer Dieu sans rapport à nous, 278. Difficultés tirées des Spirituels, 278. Motifs de l'amour pur, 272. Etablis par cinq vérités, 281. Illusion d'admettre la récompense comme objet de la charité, et de la rejeter comme motifs, 258. L'amour pur des Mystiques devient impie au sens proposé, 283, 402. Comment le véritable amour est en soi désintéressé, 289. En quel sens le pur amour exclut toute autre chose que lui-même, 311. Erreur luthérienne de dire que c'est un péché d'aimer Dieu pour la récompense, 305. Que signifient les suppositions impossibles de l'amour pur, 347, 377. Passage de l'âme au pur amour, 372. Texte de sainte Thérèse mal interprété sur le pur amour, 377. Que signifient ces paroles : Il faut aimer Dieu pour lui-même et non point pour nous? 393, 417. Passages des Pères et des théologiens qui l'expliquent, 394. Importance de cette question, 395. Ce qu'exige l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, 396. Ce que pensait saint Bernard de l'amour de Dieu, en tant que notre bien, 404. Erreurs de M. de Cambrai sur l'amour justifiant et l'amour parfait, 402. Selon lui la plupart des justes ne peuvent atteindre à l'amour pur, 403. L'amour pur, inconnu de saint Augustin, au sens des nouveaux Mystiques, 415. Inconnu de saint Thomas et de saint Bonaventure, 416. Equivoques de M. de Cambrai sur le pur amour; définitions, 434. Erreurs évidentes, 435. Condamnées par l'Apôtre et par le concile de Trente, 435. Nouvelles explications de l'amour pur, contraires au langage des saints Pères, à la sécurité des Saints et à l'enseignement des Scholastiques, 436, 438. La volonté de Dieu est-elle pour les parfaits le seul motif d'aimer? 439. L'amour pur des Mystiques, bien différent du vrai amour pur de l'Ecole, 527. Suites affreuses de leur faux amour pur, 527. Principes et texte de l'Ecriture contraires à cet amour pur, 527. Vains arguments de M. de Cambrai en faveur de cet amour pur, tirées des disputes soutenues en Sorbonne et des thèmes donnés au Dauphin par M. de Meaux, 528. Ce qu'il faut savoir du pur amour, IX. 187.

Amsdorf (Nicolas) consacré évêque par Luther, qui n'était que prêtre, III. 173.

Anabaptistes : leur origine. D'eux sont nés les indépendants, VII. 272. Luther, qui prêchait sans mission et sans miracle, trouve mauvais que les anabaptistes fassent la même chose, III. 173. Ils se joignent aux paysans révoltés. *Voy.* PAYSANS. Les anabaptistes avaient enseigné, avant Calvin, plusieurs erreurs qu'il a enseignées depuis, 288.

Anarchie; maux qui en résultent, VIII. 343.

Anastase (S.), pape; condamne les Origénistes, après Théophile, patriarche d'Alexandrie, X. 267.

Anastase, empereur, persécute les Catholiques. Baronius dit qu'il fut excommunié dans un concile par le pape Symmaque : on le traite toujours comme empereur, III. 568; X. 91.

Anastase LE BIBLIOTHÉCAIRE justifie la conduite du pape Grégoire II, X. 96. Il rapporte la condamnation du pape Honorius, et fait néanmoins son apologie, 235.

Ancus-Martius, roi de Rome, bâtit la ville d'Ostie, VIII. 143. Il établit les cérémonies sacrées pour la guerre, 264, 267.

André (S.). Panégyrique de cet apôtre, VII. 232. Il amène saint Pierre à Jésus-Christ, 235. Peuples qu'il soumet à l'Evangile, 235. Combien il aimait la croix, 237. *Voy.* APÔTRES.

Anéantissement (l') de Dieu pour l'homme; exige l'anéantissement de l'homme pour Dieu, II. 354. Combien l'âme doit s'anéantir pour s'approcher de Dieu, VI. 703. Jusqu'où s'étend l'anéantissement des Quiétistes, V. 68, 73.

Angèle (la B.) de Foligny, exemples des excès de l'amour dans les suppositions impossibles, v. 126, 557. Les Mystiques ne peuvent s'en autoriser, 557.

Angéli (Jean d'), frère mineur; exagère l'autorité du Pape; il est censuré par la Faculté de Paris, x. 211.

Anges. Leur création, leur chute, II. 191, 192. Persévérance et béatitude des saints anges : leur ministère, I. 285; II. 193. Sept d'entre eux versent les coupes de la colère de Dieu, I. 338. Leur intercession établie contre les Protestants, 308. Bel ordre qui règne entre eux, VI. 674, 675. Quels soins ils prennent des hommes, VII. 192. Présentent à Dieu nos besoins et nos prières, 193. Lui portent aussi nos crimes, 194. Leur joie quand nous sommes renouvelés par la pénitence, VI. 298. Effets de leur charité; bonheur de leur vie, VII. 192. Pourquoi on emploie le ministère des anges dans l'oblation du saint sacrifice, IV. 416. Origine du faux culte qu'on leur a rendu; il est condamné par les Pères et les conciles, III. 82.

Anges gardiens. Sermon pour leur fête, VII. 188. *Voy.* Anges.

Anglais (les), peuples Saxons, occupent la Grande-Bretagne et lui donnent leur nom, VIII. 166. Leur conversion, 168.

Angleterre. Ses changements depuis qu'elle a abandonné l'unité catholique, VII. 310. Sa prétendue réformation commencée par Henri VIII, également rejetée des Catholiques et des Protestants. Ce que fait ce prince pour établir sa réformation, III. 250. L'Eglise d'Angleterre fait schisme avec toute l'Eglise, en se donnant pour chef son roi, et en réglant sa doctrine indépendamment du reste de l'Eglise. Combien elle s'écarte en ce point de l'ancienne Eglise, III. 264. Les lois ecclésiastiques d'Angleterre faites sous Cranmer, permettent, en plusieurs cas, la dissolution des mariages, et d'en contracter d'autres du vivant des deux époux, IV. 69.

Anglicans. Leur doctrine sur le chef de l'Eglise anglicane est pleine de contradictions, III. 260.

Animaux. Pourquoi les hommes veulent leur donner du raisonnement, VIII. 120. Dieu ordonne et règle tout en eux, comme dans les plantes, 120. En quoi les animaux sont semblables à l'homme, 121. Apprennent-ils? 124. On peut leur accorder des sensations, 125. Ce que c'est que les dresser, 125. Ils n'inventent rien, 128. N'ont point la réflexion, 128. Ni la liberté, 129. Combien la sagesse de Dieu paraît dans les animaux, 129. Ils sont soumis à l'homme, et n'ont pas même le premier degré de raisonnement, 130. La ressemblance des organes ne prouve rien, 130. Ce que c'est que l'instinct qu'on attribue aux animaux : est-ce un sentiment, ou un mouvement purement mécanique? 131. Inconvénients de la première opinion, 131. Comment on en sort, 132. Comment la seconde opinion se tire d'affaire, 132. *Voy.* Corps, Homme.

Annates. Leur origine, x. 196, *note*. Le concile de Bâle les défend; ce qui s'en suit, 195.

Anne, mère de Samuel. Son cantique, I. 4. Expliqué, 112.

Anne la prophétesse; digne témoin de Jésus-Christ. Pourquoi, II. 274.

Anne d'Autriche, reine de France, mère de Louis XIV. Son éloge, VI. 225; VII. 41. Sa préparation à la mort, 295. *Voy.* Discours.

Années. Elles se poussent successivement comme des flots, VII. 278, 254.

Annibal passe en Espagne avec son père, VIII. 153. Il remplace Asdrubal, 153. Il met Rome à deux doigts de sa perte, 153. Il ne peut soutenir Carthage, attaquée par Scipion, 153. Il échappe aux Romains par le poison, 154.

Annonciation de la sainte Vierge : élévation sur ce mystère, II. 234. Trois vertus principales que la sainte Vierge y fait paraître, 236. Sermons pour cette fête, VI. 191, 272, 335 et 437. *Voy.* Incarnation, Marie, Verbe.

Anse (concile d'). Les évêques français y déclarent nul un privilége obtenu du Pape, x. 318.

Anselme (S.), archevêque de Cantorbéri, s'oppose aux rois d'Angleterre, sans parler de déposition. Ses lettres à Valéran, partisan de l'empereur Henri IV, x. 127. Il a le premier défini la béatitude par une vue d'intérêt, v. 149.

Antechrist (l') est désigné dans l'Apocalypse, I. 356, 358, 368. Ce qu'on en peut dire de certain, II. 34. Prédiction de saint Paul mal expliquée et mal entendue par les Protestants, 34, 101. La Prostituée et la Babylone de l'Apocalypse ne désigne pas l'Antechrist, 64. Ses caractères, 98. Sa persécution, 99. Sa séduction, 101. Le Turc et le Pape, selon Luther, sont deux antechrists, III. 174. Le Synode de Gap décide, comme article de foi, que le Pape est l'antechrist, 375. Tous les papes, depuis saint Grégoire, ou même depuis saint Léon, sont, selon les Protestants, des antechrists, 375.

Anthime. *Voy.* Agapet.

Antioche (le concile d') accepte l'exposition de la foi du pape Damase, x. 245.

Antiochus l'Illustre entreprend de ruiner le temple et toute la nation Juive, VIII. 154, 196. Quel était son dessein en persécutant les Juifs, 403. Son orgueil sans borne, 474. Il meurt d'une manière affreuse, 155, 196, 362, 477.

Antiochus Sidètes est reconnu roi de Syrie, VIII. 156. Ses succès contre les Parthes, 156. Il assiége et réduit à l'extrémité Jérusalem, qui est délivrée d'une manière admirable, 196. Il périt avec son armée, 156.

Antoine (S.) explique l'oraison non aperçue, v. 82.

Antonin (S.), archevêque de Florence, croit que le concile ne peut imposer des lois au Pape, ni le Pape en faire de contraires au concile, x. 336. Son sentiment sur l'infaillibilité du Pape discuté, 25. Ses sentiments sur la comédie, IX. 103. Sa délicatesse allait si loin qu'il ne permettait même pas d'entendre le chant des femmes, 103.

Apathie. Comment elle se trouve dans les parfaits, v. 95. Ce que les anciens en ont pensé, 96.

Apocalypse. Merveilles de ce divin livre, I. 275. Explication morale d'après saint Augustin, 276. Sens littéral et prophétique d'après le texte et la tradition, 276. Chute de Rome et de son empire annoncée, 277. Réfutation du système des protestants, 278. La Prostituée de l'Apocalypse n'est pas une épouse infidèle ni l'Eglise corrompue, 279. Docteurs catholiques et protestants qui regardent l'Apocalypse comme accomplie, 279. La fin du monde n'est pas le seul objet de l'Apocalyse, 280. Plusieurs sens peuvent être à la fois l'objet de la prophétie, 280. Il n'est pas nécessaire que les prophéties soient entendues lorsqu'elles s'accomplissent, 281. L'intelligence des prophéties dépend de l'Esprit de Dieu qui dispense ses lumières avec une profonde sagesse, 281. Pourquoi les saints Pères ont usé de tant de réserve dans l'interprétation de l'Apocalypse, 283. La tradition ne peut aider dans cette interprétation, 284. Abus que les Protestants font de ce livre, 284. Doctrine de ce livre sur le ministère des anges, 285. Sur la puissance des saints, 286. Des martyrs, 286. Sur l'efficace de leur prière, 286. Sur la connaissance que Dieu leur donne de ce qui arrive dans l'Eglise, 287. Des visions de saint Jean, 287. Division de l'Apocalypse en trois parties, 288. Explication détaillée du premier chapitre, qui est comme l'Exorde, 289. Première partie, les Avertissements, 291. Seconde partie : les Prédictions. Remarques pour bien les entendre, 295. Histoire des événements depuis saint Jean jusqu'à la prise de Rome par Alaric, 297. Application de ces remarques et de cette histoire aux chap. IV et suiv. jusqu'au chap. XX, 302. Objection des Protestants, 351. Quels sont les mille ans, 355. Troisième partie : les Promesses, 361. Abrégé de toute l'Apocalypse, 364. Satan vaincu est le sujet de ce livre, 369. Interprétation absurde que les Protestants font de l'Apocalypse, II. 1. Babylone ne désigne point l'Eglise, ni la Bête, le Pape, 5. Vaines objections des ministres, 6, 8. Leurs illusions, contradictions et absurdités continuelles, 8. Démonstration que la destruction de la Prostituée est une chose accomplie, 41. Que l'Eglise romaine est la vraie Eglise, 41. Que la Babylone, la Bête et la Prostituée ne peut être une Eglise corrompue, 42. Que les ministres ne peuvent expliquer les quarante-deux mois de la persécution, 43. Que leur système se dément de tous côtés, est l'ouvrage de la haine, et les conduit à des extrémités pitoyables, 48. En quel temps saint Jean a écrit l'Apocalypse, II. 79. Plusieurs des événements qu'il prédit, devaient bientôt arriver, 64. Les nombres de l'Apocalypse sont des nombres mystérieux qui ne doivent pas se prendre à la rigueur, 66. Bossuet prouve que son explication s'accorde avec le texte et l'histoire, et répond aux objections de Verensfels, 79. L'Apocalypse est rejetée par Luther, III. 376. Jurieu et les autres Calvinistes se contrarient les uns les autres, et se contredisent eux-mêmes dans leurs explications apocalyptiques, 383. Mède trouve l'Anglais dans l'endroit de l'Apocalypse où Jurieu trouve le Français, *ibid.* Séditieuse explication de l'Apocalypse. La Réforme croit y voir que Rome est la Babylone qu'il faut exterminer, 513. *Voy.* Bête.

Apologie (l') de la Confession d'Augsbourg, faite par Mélanchthon, est approuvée de tout le luthéranisme, III. 192. Elle met saint Bernard, saint Dominique et saint François parmi les saints Pères, qui se croyaient justifiés par la foi et non par les œuvres; et condamne les moines, leurs successeurs, comme se croyant justifiés par les œuvres sans la foi, 201.

Apôtres. Soin que Jésus prend d'eux, II, 454. Ils font de plus grands miracles que Jésus-Christ, 466. Sont persécutés, haïs d'une haine de religion, 483. Ils s'affligent de l'absence de Jésus, 483. Effets que produit dans les apôtres la descente du Saint-Esprit, VIII. 207. Ils tiennent le concile de Jérusalem, 159. Combien étonnante leur entreprise, VI. 384; VII. 165. Leurs victoires, VI. 384. Caractère et témoignage des apôtres, 662. Leur doctrine, et les moyens qu'ils emploient pour l'établir, VII, 165. Les dons extraordinaires, tels que celui des

miracles, et leur sainteté ne devaient pas nécessairement passer à chacun de leurs successeurs, en vertu de la promesse : *Je suis avec vous.* Abus que les Protestants font de ces dons particuliers et passagers, pour contester à l'Eglise sa visibilité, sa sainteté, son infaillibilité, IV. 119, 123. Les apôtres sont annoncés dans le Psaume XLIV, I, 47. Ils prouvent la divinité de Jésus-Christ non-seulement par les miracles, mais aussi par les prophéties, 119. Ils appliquent à Jésus-Christ beaucoup de passages des Psaumes, pour prouver sa divinité, sa résurrection, etc., 122, 123, 124, 129, 130. Les Apôtres ont toujours été de bons citoyens, VIII, 350. Ils recommandent d'obéir aux princes, 397. Ils donnent pour marque de la vraie Eglise, son antiquité, 406. Ce qu'on doit savoir des apôtres et des évangélistes pour sanctifier leurs fêtes, 542, 543.

Appel du Pape au concile général. Il n'en est point parlé dans la *Déclaration du Clergé* : en quel sens on peut le condamner, X. 305. L'appel ne doit avoir lieu que dans les cas extraordinaires où toute l'Eglise est bouleversée : la doctrine contraire est odieuse, 35, 322. On impute à tort aux docteurs de Paris que le recours au concile soit toujours nécessaire, 35. En quels sens les appels ont été condamnés par le pape Gélase, 305. Pierre de Lune, schismatique, condamne le premier les appels au concile; sa bulle révoquée à Constance, 306. On objecte à tort une bulle de Martin V, 306. Bulles de Pie II et de Jules II, pour défendre les appels, 308. Exemples d'appel en différents temps, X. 166, 211, 277, 286, 306, 378.

Appels comme d'abus : leur origine, X. 329.

Appétit. *Voy.* Volonté.

Aragonnois. Comment on les reçoit au concile de Constance, X. 179.

Arbouze (la Mère d'), réformatrice du Val-de-Grâce. Son éloge, IX. 368.

Arcade, empereur, excommunié par Innocent I; la pièce qui contient cette excommunication est supposée, X. 90.

Arche (l') et les autres sacrements de l'ancien peuple, figures des choses célestes ou de l'Eglise, I. 9. De quoi l'arche d'alliance était encore la figure, II. 225. Comment elle représentait le Sauveur, VI. 91.

Ariens. Combien ils ont varié dans leurs différentes confessions de foi, III. 154. Leurs erreurs sur le culte dû à Dieu, 81. *Voy.* Idolatrie. Ils étaient en petit nombre en comparaison des catholiques, même sous le règne de Constance, X. 85. Il est plus aisé, selon Jurieu, de se sauver dans leur secte que dans l'Eglise catholique, III. 496. Ce ministre accusé par ses confrères d'enseigner le pur arianisme, IV. 3. Jurieu fait arianiser les Pères des trois premiers siècles, et le concile de Nicée, 23. Les ariens et les sociniens n'ont jamais rien dit de si extravagant, que ce que ce ministre fait dire aux anciens Pères, 33. L'Eglise, quoi qu'en dise Basnage, ne varia jamais du temps de l'arianisme; elle persista toujours dans sa même doctrine; elle conserva son étendue par toute la terre, et ne cessa de reprocher aux Ariens leur nouveauté, 137.

Aristote. Sentiment de ce philosophe sur le théâtre. Il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les comédies ni les tragédies, IX. 99.

Arius. Combien son hérésie éprouva d'obstacles de la part de saint Athanase et de saint Hilaire, VI. 683.

Arles (le concile d') décide des questions importantes, X. 252. Il n'a pas décidé celle de la rebaptisation; c'est plutôt celui de Nicée, 266.

Armées, armes. *Voy.* Guerre.

Arméniens (les), sujets de la Perse, se donnent aux Romains. Basnage les cite pour autoriser les révoltes contre les souverains : sont-ils condamnés par la loi de Dieu? III. 568.

Arminius (Jacques) combat les excès des Calvinistes par d'autres excès : il établit le pur pélagianisme, et favorise les sociniens, III. 388. Gomar, rigoureux calviniste, s'oppose à lui. Les églises calviniennes forment deux partis opposés, sous les noms de Remontrants et de Contre-remontrants, 388. *Voy.* Remontrants. Arminius préfère les sentiments que saint Augustin a rétractés à ceux qu'il a toujours soutenus, II. 594.

Arnaud de Bresse trouve des erreurs dans les dogmes de l'Eglise, qu'il entreprend de réformer. Saint Bernard s'y oppose, III. 166. *Voy.* Bernard (S.).

Arnauld (Antoine), docteur de Sorbonne, réfute la lettre de M. Spon sur *l'Antiquité de la religion.* Estime que fait Bossuet de cette réfutation, IX. 34. Il compose l'*Apologie des Catholiques* contre Jurieu, X. 157. Il donne le traité *des vraies et des fausses Idées*, contre Malebranche, IX. 46. Bossuet souhaitait que ces ouvrages se répandissent, pour le bien de l'Eglise, 46. A la demande du prélat, il travaille à une réfutation du *Traité de la Nature et de la Grâce* du P. Malebranche, 46, 47. Plusieurs gens doctes, éblouis du savoir de ce docteur, s'en servaient pour rabaisser l'autorité des jugements de l'Eglise, V. 26.

Arnoul (S.), évêque de Metz, père d'Ansegise, maire du palais, et tige des rois de la seconde race, X. 107.

Arnoul, évêque de Lisieux, témoigne que l'empire d'Allemagne dépend de l'Eglise romaine, X. 146.

Articles fondamentaux, selon les Calvinistes. Toutes leurs disputes avec les Luthériens ne leur paraissent pas être sur des points fondamentaux, au lieu que celles qu'ils ont avec les Catholiques roulent sur ces points, III. 403. Absurdités avancées par Jurieu, au sujet des articles fondamentaux et non fondamentaux, 498. Les Sociniens demandent aux Réformés qu'on leur fasse voir par l'Ecriture quels sont ces articles. Jurieu avoue qu'il ne le peut, IV. 52. Trois caractères qu'il propose pour les distinguer : inutilité des deux premiers; extravagance du troisième, 52. Jurieu veut encore qu'on distingue les articles fondamentaux par leur liaison avec la fin de la religion. Sa faiblesse sur ce point contre les Sociniens. Sa preuve se détruit d'elle-même, III. 503. La doctrine de la Grâce et de la Présence réelle, sur laquelle les Calvinistes et les Luthériens pensent différemment, fait tomber toutes les preuves de Jurieu sur les articles fondamentaux. Sa chicane à ce sujet détruite, 403. Sur quoi est fondé le prétendu goût des articles fondamentaux. Absurdités de Jurieu, IV. 59. C'est se moquer du genre humain, de vouloir qu'il croie par goût la Trinité et l'Incarnation, 59. On peut admettre la distinction d'articles fondamentaux et non fondamentaux; mais dans un sens bien différent de Jurieu, 616.

Arts. Quels furent les premiers : Noé les conserve, VIII. 137. En quoi les arts diffèrent des sciences, 74. Quels sont les principaux, 74. Leur fécondité, II. 184; VII. 341.

Asaph, un des auteurs des Psaumes, I. 16. Est-il l'auteur de ceux qui portent son nom? 63.

Ascension de Notre Seigneur. Explication du mystère de cette fête, VIII. 537. Triomphe de Jésus-Christ en ce jour, VI. 91. Pourquoi Jésus-Christ rend ses disciples témoins de son Ascension, 97. Ce que comprend ce mystère, IX. 197, 291.

Ascètes. Chrétiens dans le célibat qui suivaient toute la perfection du conseil de l'Apôtre, VII. 73.

Assassinats commis dans la Réforme, avec autorisation par les ministres : exemples, l'assassinat du duc de Guise et plusieurs autres, III. 580.

Assemblées de charité. Sermons ou exhortations que Bossuet y a prêchés, VI. 161, 164.

Assomption de Marie. Sermons pour cette fête, VI. 392. Combien glorieuse et réjouissante pour les esprits célestes, 392.

Assuérus, roi de Perse. Sa faiblesse fait pitié, VIII. 369.

Assyriens. On a très-peu de choses certaines touchant leur premier empire, VIII. 146, 476. Sémiramis l'augmente, *ibid.* Sa chute, 142. Leur second empire, *ibid.* Ils détruisent le royaume d'Israël. 142. *Voy.* Babylone, Ninive.

Athalie usurpe le royaume de Juda : sa mort, VIII. 141. L'exemple de sa déposition prouve-t-il l'autorité du Pape sur le temporel, X. 49, 67.

Athanase (S.), patriarche d'Alexandrie, fait par ses longues souffrances l'admiration de l'Eglise, VIII. 163. Il excommunie un gouverneur, X. 75. Déclare qu'on doit obéir à l'empereur Constance, quoiqu'il persécutât les Catholiques, 87. Belle lettre de ce Père, sur l'usage qu'on peut faire des Psaumes, I. 19. Il prouve la divinité de Jésus-Christ par ce texte : *Je vous ai engendré aujourd'hui*, 121. Il prouve aux Ariens la nouveauté de leur doctrine, et que la foi du concile de Nicée était celle dans laquelle les martyrs avaient versé leur sang, III. 464. Sa sublime théologie sur l'unité de Dieu, dont les trois personnes se rapportent à un seul principe, IV. 16. Sentiment de saint Athanase sur la cause de l'idolâtrie, IX. 142. Selon lui, avoir plusieurs dieux, c'est n'en avoir point; et ainsi, l'idolâtrie étant partout, il y avait partout une espèce d'athéisme, 142.

Athées. Il y en a de diverses sortes; combien insensés, I. 27; VI. 499, 638. *Voy.* Incrédules.

Athénagore et les anciens Pères calomniés par Jurieu, comme ne croyant pas Dieu immuable; justifiés par les propres paroles d'Athénagore; et non-seulement par les Catholiques, mais même par les plus savants Protestants, III. 462. Il est attaqué par Jurieu, comme enseignant deux nativités du Verbe. On le justifie par ses propres paroles, que ce ministre falsifie, IV. 25. Son dessein était de prouver aux païens, que les Chrétiens ne sont pas des athées, comme les païens le supposaient, 27.

Athéniens. Leur ville fondée par Cécrops, VIII. 138. Thésée forme leur gouvernement, 139. Ils abolissent la royauté, et créent des archontes, 140, 141. Ils répandent leurs colonies dans l'Asie, 140. Pysistrate s'empare de l'autorité parmi eux, 143. Ils chassent Hipparque son fils, et éteignent la tyrannie, 147. Ils battent les Perses à Marathon, 148. Ils font

la guerre aux Lacédémoniens qui, sous la conduite de Lysandre, prennent Athènes, 150. Sont battus à Chéronée par Philippe, 151. Caractère des Athéniens, 256.

Attention. Sa nature; ses effets immédiats sur le cerveau, VIII. 103. Son effet sur les passions, 105, 382.

Attila, roi des Huns, désole l'univers avec une armée immense, VIII. 166. Quel coup il frappa sur l'empire romain, I. 337.

Atton, évêque de Verceil, prouve qu'on doit l'obéissance même aux méchants princes, X. 103.

Attrait. Il faut suivre celui que Dieu donne, IX. 274, 276, 282, 296, 305, 306, 308, 312, 314, 319, 372. Le distinguer du consentement, 325.

Attributs divins. Doctrine des Quiétistes sur ce sujet, V. 63. Doctrine de saint Clément d'Alexandrie, 63. Ces attributs proposés dans le Symbole pour être crus distinctement, 64.

Attrition. Sa nature et sa vertu, VIII. 647. *Voy.* CONTRITION.

Aubertin (Edme) ministre protestant, dit faussement que Claude Seyssel, archevêque de Turin, qui détaille et combat les erreurs des Vaudois, n'avait osé attaquer leur opinion contraire à la transsubstantiation et à la présence réelle. Ils pensaient comme l'Eglise sur ces deux points, III. 342.

Augsbourg (Diette d') tenue par l'empereur Charles V. Les Protestants y donnent différentes confessions de foi, III. 192. *Voy.* CONFESSIONS DE FOI.

Auguste gagne la bataille d'Actium, et se rend maître de tout l'empire, VIII. 158, 268.

Augustin (S.) éclaire l'Eglise par ses écrits, et confond les hérétiques, VIII. 165. Eloge de ce saint : combien dur était son esclavage dans la liberté des enfants du monde : Dieu le convertit, VII. 9. Doctrine de ce Père sur la grâce développée dans l'*Avertissement sur le livre des Réflexions morales*, V. 3. Saint Augustin est accusé d'être novateur par Grotius, par R. Simon, et ensuite par l'abbé Dupin, II. 143, 524, 526, 604; III. 8. On le justifie de cette accusation, II. 144, 145, 524, 526. Malignité de R. Simon contre ce saint Docteur, 163. Il est accusé d'erreur sur la nécessité de l'Eucharistie, et sur le péché originel. 529. Justifié, 531, 532. Insulté par R. Simon, 574, 575, 578. Son amour pour l'Ecriture sainte, 576. Usage admirable qu'il en a fait, 576. Caractère de ce Père, 578. Son autorité sur la matière de la grâce, 145. S'opposer à ce saint Docteur sur la matière de la grâce, c'est s'opposer à l'Eglise, 583. Il est chargé de la cause de l'Eglise contre les Pélagiens, 583. Démonstration qu'il n'a défendu que l'ancienne et véritable doctrine, 584. Il est vénéré de l'Orient comme de l'Occident, et invité en particulier au concile d'Ephèse, 584. Sa pénétration et son autorité, 585. Le pape saint Célestin prononce qu'Augustin est le défenseur de l'ancienne doctrine, 586. Raisons de ce jugement, 587. Quatre Papes et quatre conciles ont prononcé la même chose, 587. Toute l'Eglise a toujours pensé ainsi, 588 589. Tradition constante de tout l'Occident en faveur de l'autorité de ce saint Docteur, 590. Témoignage des ordres religieux et de toutes les écoles, 590. Injustice de R. Simon, qui préfère les sentiments que ce Père a rétractés à ceux qu'il a toujours soutenus, 594. Usage qu'a fait saint Augustin de l'autorité des Pères qui l'ont précédé, 595. Quoi qu'en dise Grotius, saint Augustin tenait la même doctrine sur la grâce avant sa dispute avec les pélagiens, 596. Il la tenait aussitôt après sa conversion, et avant l'examen de la question, 596. La preuve en est au livre de ses *Confessions*, 597. Dans ses premières lettres et ses premiers écrits, 598. Il tombe dans l'erreur sur la gratuité de la grâce, en commençant à approfondir la question, 599. Il en sort bientôt, 600. Se reprend lui-même dans ses *Rétractations*, 600. Et devient capable de défendre la vraie doctrine, 601. Ses changements ne font qu'augmenter son autorité, 601. Nouveaux témoignages des auteurs catholiques en faveur de saint Augustin, 602. Témoignages remarquables de plusieurs savants Jésuites, 603. Accusations odieuses de R. Simon, 604, 605. 607. Force de la logique de saint Augustin contre Julien d'Eclane, 607. Avantages qu'il a tirés du texte grec contre son adversaire, 608, 609. Ainsi que des Pères et commentateurs grecs, 610. Ce Père n'a enseigné sur le péché originel que la doctrine de toute l'Eglise, 612. A admis dans le sens de l'Eglise, une grâce efficace, 649, 663. N'a point fait Dieu l'auteur du péché, 663. Tradition constante de sa doctrine sur la prédestination, 668. Conciliation de sa doctrine avec celle des anciens, 686.

Saint Augustin soutient sur la justification, contre les Pélagiens, la même doctrine que nous soutenons contre les Protestants, IV. 166. Il enseigne que les péchés étaient détruits dans les justes, bien qu'il n'y ait point de justes qui ne soient pécheurs, 167. Il soutient en plusieurs endroits que la régénération en Jésus-Christ nous justifie, 168. Que la foi est le principe de notre justification, 170, 171, 172. Que la convoitise dans les justes ne détruit pas la sainteté, 174, 175. Sa doctrine sur le mérite des œuvres, 176. Les réformés le citent en faveur de la justice imputative, qu'il n'a ni connue ni enseignée. Mélanchthon traite d'imagination la doctrine de ce Père sur la justification du pécheur, III. 240. Ce saint Docteur n'a pas innové dans le culte qu'il faut rendre aux saints, comme le lui reproche Daillé, 56. Il enseigne qu'en offrant le sacrifice sur le corps des saints, ce n'était pas à eux qu'on l'offrait, ni lorsqu'on en faisait mémoire au milieu des saints mystères, on ne priait pas pour eux, mais on les conjurait de prier pour nous, 57. Il range les Manichéens parmi les Gentils, et expose une partie de leur doctrine, 81. Règle qu'il donne pour connaître les véritables traditions, 152. Jurieu falsifie un passage de ce Père, pour lui faire dire que l'Eglise apprend de nouvelles vérités, 342. Saint Augustin prouve au contraire, contre les Pélagiens, que la foi de l'Eglise n'a jamais varié, 466. Saint Augustin est contraire à la contemplation perpétuelle, V, 58, 147. Quelle est selon lui la règle de la volonté de Dieu, 76. Sa doctrine sur la persévérance; qu'il faut la demander pour l'obtenir, 91. Sur les effets de la grâce, 93, 141. Il n'a pas connu l'oraison passive, 110. Ce qu'il dit du parfait abandon, 141. Son assentiment sur l'amour pur, 154. Sur les suppositions impossibles, 156. Effort qu'il admet comme nécessaire dans l'opération du libre arbitre, 141, 146. Sa doctrine sur le *Pater*, 152. Quels sont, selon lui, les devoirs de la charité et de la justice, 155. Quatre principes de ce saint Docteur sur la béatitude en tant que motif de nos actions, 408. Sommaire de sa doctrine sur la béatitude en général, 415. Il n'a point connu le pur amour au sens des nouveaux mystiques, 415.

Réflexions de saint Augustin sur la chute de Rome, I. 301, 349. Ce Père pose pour principe, que jamais les sujets ne sont en droit de prendre les armes contre leur souverain; et que, s'ils en sont persécutés injustement, ils n'ont point d'autre parti à prendre que de souffrir, III, 567. Il prouve que les chrétiens doivent obéir même aux méchants princes : exemple de Julien, X, 85. Ce qu'il pense de la contestation du pape saint Etienne avec saint Cyprien, 366. On examine le passage de ce Père : *La cause est finie*, 271. Ce qu'on lui prête sur le pape Zozime n'est pas exact, 281, *note*. *Voy.* DONATISTES.

En quoi consiste la véritable psalmodie, selon ce Père, I. 20. Quel en est le meilleur usage, 20. Il mettait en doute s'il fallait laisser dans les églises un chant harmonieux, de peur d'affaiblir par là la vigueur des âmes, IX. 101. En quoi il fait consister le vrai bonheur des rois, VIII. 479.

Augustin (S.), moine, envoyé par saint Grégoire le Grand, convertit l'Angleterre, VIII. 168.

Aumône. Sa nécessité et son mérite, VIII, 402; II. 386. Refus de faire l'aumône, crime capital, VI. 535. Efficacité de l'aumône, 537. Vices à éviter touchant l'aumône, VII. 337. *Voy.* PAUVRES, RICHES.

Aurélien, empereur, triomphe de Zénobie, VIII. 162. Sa colère lui cause la mort, 162.

Austérités. Elles sont salutaires, VII. 12. Combien on doit en user modérément, IX. 171, 173, 185, 188, 200, 212, 219, 336. Préférer la mortification du cœur, 337. Se contenter de celles de la règle, 337, 339, 347. Consulter le confesseur là-dessus, 376.

Auteurs. Louanges que le monde donne aux grands auteurs : comment Dieu les récompense et les punit tout ensemble, IX. 562. Les auteurs profanes n'ont point de goût à qui connaît Jésus-Christ, 214.

Autorité. La première qui ait été exercée parmi les hommes est l'autorité paternelle, VIII. 351. Caractères essentiels de l'autorité royale, 356. *Voy.* GOUVERNEMENT, PRINCE, ROIS.

AUTORITÉ DE L'EGLISE (l') établie par Jésus-Christ pour nous transmettre les Ecritures, nous apprendre leur sens véritable, décider toutes les questions épineuses d'une manière irrévocable, infaillible, III. 70. Sentiments des Protestants sur l'autorité de l'Eglise; leurs variations sur ce point de doctrine, 71. Déclaration du synode de Charenton, et autres sur cette matière, *ibid.* L'assujettissement à l'autorité de l'Eglise est le vrai remède aux absurdités où l'on se jette, en suivant son propre esprit, IV. 103. Soumission à l'autorité de l'Eglise exigée par les Protestants comme par les Catholiques, 206. Preuves tirées de leurs consistoires et de leurs synodes, 207. Doctrine des Protestants sur l'autorité de l'Eglise, 208. Elle ne peut être soutenue, sans qu'on en conclue qu'un particulier peut mieux juger de la foi que l'Eglise universelle, 211. L'autorité de l'Eglise, rejetée dans la spéculation par les Protestants, est reconnue dans la pratique. Nouvelle preuve qu'on en apporte, 222. Vaines subtilités qu'ils allèguent pour fronder la conséquence qu'on en tire, 223. L'autorité du Saint-Siége et de l'épiscopat établie par Jésus-Christ reconnue par toutes les Eglises, enseignée par les saints Pères, nécessaire pour l'unité, III. 72. *Voy.* EGLISE, PAPE.

Autorité (*de l'*) *des jugements ecclésiastiques, où sont notés les auteurs des schismes et des hérésies ;* dessein de Bossuet en composant cet ouvrage : comment il a disparu, v. 26 *et note. Voy.* Eglise, Jansénisme.

Autriche. Caractère de cette maison, vii. 287.

Auxilius, prêtre de Rome, dit qu'on ne doit pas obéir aux ordres injustes des papes, x. 277.

Avarice (l'), passion détestable, vi. 468. Ses effets, vii. 49. Il faut la déraciner, ii. 312, 313. Par quel moyen. 77. Les richesses ne la guérissent point, vi. 413. Plusieurs sortes d'avarice, ii. 314; vi. 201. L'avarice est une idolâtrie, vii. 337.

Avent. Ce que c'est que ce saint temps, viii. 532.

Avertissements *aux Protestants sur les lettres du ministre Jurieu*, contre l'*Histoire des Variations*, iii.

Aveuglement. Comment représenté dans l'Ecriture, vi. 215. Notre aveuglement aussi grand que celui des Juifs, 586.

Avis aux réfugiés. L'auteur de cet ouvrage, quoique Protestant, montre les égarements où la Réforme s'est jetée, en attaquant la majesté des rois et la tranquillité des Etats, iii. 591.

Azpilcueta (Martin), appelé aussi *Navarrus*, ne décide rien sur la supériorité du Pape ou du concile, x. 12, 346.

B

Babel (Tour de). C'est l'ouvrage de l'orgueil, ii. 217. Dieu y frappe le genre humain par la confusion des langues, viii. 137, 177.

Babylone, fondée par Nemrod, viii. 137. Son royaume établi par Bélésis, 142. Sa puissance s'augmente sous Nabopolassar, 143, 144, 192. Elle est prise par Cyrus, 252. Beauté de cette ville : caractère de ses peuples, 252. Babylone représente Rome dans l'Apocalypse, i. 277. Sa chute dans l'Apocalypse est celle de Rome sous Alaric, ii. 28. Caractère des deux cités, Babylone et Jérusalem, vi. 493.

Bagot (Jean), jésuite. Son livre sur le droit des évêques, dénoncé à l'assemblée du Clergé de 1655. Il se rétracte, x. 254.

Bâle. Cette ville désignée pour la tenue d'un concile général, x. 191. Les premières sessions de ce concile sont légitimes, de l'aveu de Bellarmin, etc., 356. Quel est le sens de ses décrets sur le temporel, 148. Il renouvelle les décrets de la quatrième et cinquième session du concile de Constance, 164, 191. Histoire du premier différend entre le pape Eugène IV et le concile, 191. Le clergé de France ne défend pas les dernières sessions du concile, 197. Pourquoi il n'est plus regardé comme œcuménique depuis la session vingt-cinquième, 201. Il se transfère à Lausanne, et se dissout, 203. *Voy.* Eugène IV, Amédée.

Le concile de Bâle accorde quatre articles aux Calixtins, iii. 358. Comment il parvint à réunir les Bohémiens séparés à l'Eglise. Sa condescendance, iv. 501, 519, 538. Sentence exécutoriale des légats du concile au sujet du traité conclu avec les Bohémiens, 581. Explication de ce fait, 583, 599. *Voy.* Confessions de foi.

Baltasar, roi de Babylone, périt au milieu d'une fête, en punition de ses profanations, viii. 191, 477.

Baptême. En quoi il consiste, et ses cérémonies, viii, 501. Ses effets, vi. 89, 599 ; vii. 219. En quoi il diffère de la pénitence, vi. 507. Nous donne un droit réel sur le corps de Jésus-Christ : conséquence, 118. Combien peu de Chrétens ont conservé l'innocence du baptême, 238. Belle cérémonie que l'on observait dans l'ancienne Eglise, au baptême des Chrétiens, 733. Le baptême de saint Jean et celui de Jésus : en quoi ils diffèrent, ii. 284. Elévations sur le baptême de Jésus-Christ, 286.

Le baptême est de nécessité absolue pour les enfants, qui ne peuvent y suppléer, iii. 61. Les seuls Calvinistes ne reconnaissent pas cette vérité, *ibid.* Dieu a-t-il une volonté réelle de sauver les enfants qui meurent sans baptême, ii. 640. Leur damnation, aussi bien que la prédestination de ceux qui meurent baptisés, ne vient que des secrets jugements de Dieu, 641. *Voy.* Sfondrate. La tradition seule prouve que le baptême est valide, donné par infusion, iv. 290. Donné aux petits enfants, ou par des hérétiques ou par de simples fidèles, 293. Ce sacrement opère *ex opere operato*, 508.

Zwingle attaque la nécessité du baptême, sans lequel il croit que le mal originel, qu'il dit n'être pas péché, est ôté dans tous les hommes par la mort de Jésus-Christ, iv. 25. Selon lui, ce qu'on appelle péché originel ne damne personne; le baptême n'ôte aucun péché, et ne donne aucune grâce, iii. 183. Il force tous les passages de l'Ecriture, pour en conclure que le baptême est seulement le signe du sang de Jésus-Christ, 183. Il méprise tout ce que disent les Pères sur le baptême, et ne daigne pas même les consulter, 182. Les Luthériens admettent la nécessité du baptême pour être fait enfant de Dieu, 198. Ce que la confession d'Augsbourg enseigne clairement, 202.

Selon Calvin et les Calvinistes, le baptême n'est pas nécessaire au salut, 287. Il est la source de la grâce, et ne l'opère pas. Les enfants des fidèles naissent dans la justice. Calvin appuie ce nouveau dogme d'un passage de l'Ecriture, mal entendu, 287. Il suit de cette doctrine, jointe à celle de l'inamissibilité de la justice, que toute la postérité d'un fidèle est prédestinée, 288. Etranges contradictions des Calvinistes sur ce point, 289. Les Calvinistes, en recevant la Confession d'Augsbourg, admettent la nécessité du baptême, 301. Le baptême inutile, selon les Manichéens, 328. Les Vaudois en méprisent les cérémonies, 344. Les frères de Bohême rebaptisaient tous ceux qui venaient à eux, 361.

Les Remontrants ou Arminiens nient la nécessité du baptême, iii. 389. Le synode de Dordrecht approuve ce point de leur doctrine, 391. Les Protestants admettent, comme l'Eglise catholique, le baptême par infusion introduit par la coutume, sans décision de l'Eglise, quoiqu'il ne soit pas plus établi dans l'Ecriture que la communion sous une espèce, 444. Ils contredisent leurs propres principes, en recevant la forme du baptême usitée dans l'Eglise catholique, iv, 105.

Barcochébas excite les Juifs à la révolte, i. 297; ii. 81.

Barneveld (Jean) ennemi du prince d'Orange, prend parti pour Arminius et les Remontrants ou Calvinistes pélagiens, contre les Gomaristes, iii. 386.

Baronius (César), cardinal. Ses tergiversations quand il s'agit de défendre les prétentions ultramontaines, ix. 42. Il déplorait la renaissance du semi-pélagianisme, sous prétexte de s'opposer à Luther, 134. Son opinion de la falsification des Actes du sixième concile réfutée, x. 234, 363. Sa dispute avec Bellarmin sur la lettre de saint Léon, examinée au concile de Chalcédoine, 228, 364. Il avance à tort que Grégoire II déposa Léon l'Isaurien, 94. Ce qu'il dit sur la translation de l'Empire, des Français aux Allemands, 113.

Basile (saint) le Grand. Combien, selon lui, la vie chrétienne doit être sérieuse, ix. 198. Ce qu'il entend par les paroles inutiles dont on rendra compte au jugement, 108. Ce saint est outragé par Lupus, x. 366. Ce qu'il dit de la réception d'un décret du Pape, 366. Son opinion sur la validité du baptême des hérétiques, 145.

Basnage (Jacques), ministre protestant, fertile en injures, iii. 325. Il tâche vainement de justifier les synodes de la Réforme, d'avoir approuvé les révoltes, 576. Il cite à faux de Thou et la Poplinière, au sujet des révoltes des Calvinistes des vallées de Piémont contre le duc de Savoie, 577. Il ne cherche qu'à éblouir les lecteurs, et falsifie les faits, 578. Il justifie mal l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse de la guerre entreprise en conséquence de la ligue de Smalcalde, 585. Il accuse, sans preuve, l'auteur d'avoir tronqué un passage de Mélanchthon, que lui-même falsifie, 587. Il prouve ce qu'on ne lui conteste pas, et dissimule ce qu'on lui conteste, 587. Il impute à l'Eglise de prétendre dispenser des lois de Dieu, 594. Il blâme Jurieu de trouver, à l'occasion de l'affaire du landgrave de Hesse, des nécessités contre l'Evangile, 509. Il entreprend de réfuter la première *Instruction pastorale sur les promesses faites à l'Eglise.* Sa témérité de contester à Jésus-Christ d'avoir pu donner, en six lignes, un remède à toutes les erreurs, 547. Il enseigne que l'Eglise peut être livrée à la puissance de l'enfer, pendant que Jésus-Christ est avec elle, iv. 116. Il accuse l'auteur d'appliquer la promesse aux seuls pasteurs de l'Eglise latine, 116. Il élude la force de ces paroles : *Je suis avec vous*, 117. Ses absurdités grossières et sans nombre au sujet de l'Eglise, qu'il suppose pouvoir être invisible. Il corrompt les paroles de Jésus-Christ, 122. Il réduit à rien les promesses de Jésus-Christ en bornant sa présence aux consolations intérieures qu'il donne aux saints, 123. Il ose même faire Jésus-Christ schismatique et novateur, et dire que tous les caractères donnés par les catholiques à l'Eglise, manquaient à Jésus-Christ, 125. Il compare les commencements de Calvin à ceux de Jésus-Christ, 126. Il autorise les schismes. *Voy.* Schisme. Il avance une multitude de faits étrangers à la question, et laisse à l'écart ceux qui seuls sont importants au

salut, 134, 137. Il entreprend de prouver qu'il y a eu des innovations dans l'Eglise, et demeure court dans sa preuve, 134. Sur le dogme de la visibilité et de l'étendue de l'Eglise, il oppose à saint Augustin saint Athanase, saint Hilaire et saint Grégoire de Nazianze, qui disent la même chose que ce saint Docteur, 141. Maxime trompeuse et illusoire de Basnage, que la promesse de Jésus-Christ doit s'expliquer par l'événement, et non par la clarté des paroles et la véracité de celui qui promet, 143. Ses chicanes sur les termes employés par le synode de Delpht, pour soumettre les Remontrants à l'autorité de l'Eglise, 62. *Voy.* Beauval.

Béatitude; elle se trouve en cette vie, selon les Quiétistes, v. 89. Le désir de la béatitude est un acte d'amour parfait, 70, 112, 148. Erreur de dire qu'on ne peut la désirer que par conformité à la volonté de Dieu, 132. L'Ecriture la propose comme motif de la charité, 154. L'exclure, c'est détruire l'espérance, 142. Erreurs et contradictions de M. de Cambrai sur la béatitude, 130. Principes de saint Augustin sur la béatitude naturelle et surnaturelle, 343. *Voy.* Amour pur, Amour naturel, Espérance. Idée de la béatitude, 348. La béatitude objective et la formelle ne sont qu'une seule et même béatitude, 353. Elle est la fin dernière de la charité, 387. *Voy.* Charité; et le motif de nos actions : principes de saint Augustin à ce sujet, 408, 410. Essence de la béatitude, 410. Sommaire de la doctrine de saint Augustin sur la béatitude, 415. Les huit béatitudes désignent le bonheur du ciel, et sont l'abrégé du sermon sur la montagne, ii. 298. Vrai caractère du chrétien dans les huit béatitudes, 301. Explication de quelques-unes d'elles, ix. 332.

Beauval (Henri Basnage de), protestant, ne veut plus disputer contre Jurieu, qui, dit-il, ne se défend qu'à coups de caillou, iv. 3.

Bécan (Martin), jésuite, attribue aux papes le pouvoir de déposer les rois : condamné par Paul V, x. 49.

Béguards et **Béguines :** leurs commencements, v. 49, 55. Ils sont condamnés au concile de Vienne, 49, 132.

Bellarmin (Robert), cardinal, avoue que les premières sessions du concile de Bâle sont légitimes, x. 356. Son opinion sur le décret du concile de Constance qui soumet le Pape au concile, 171, 182. Il tâche d'excuser le pape Honorius, et soupçonne de falsification les actes du sixième concile, 234, 362, 363. Sa dispute avec Baronius sur la lettre de saint Léon à Flavien, 227, 364. Il n'attribue au Pape qu'un pouvoir indirect sur le temporel, 46. En quel cas, selon lui, les Papes peuvent donner les royaumes infidèles, 59. *Voy.* Infaillibilité, Papes.

Bellefonds (Bernard Gigault, marquis de), maréchal de France, est disgrâcié. Cause de sa disgrâce, ix. 10, *note*. Lettres et différents avis de Bossuet pour le soutenir dans cette épreuve, 11. Il l'entretient des miséricordes de Dieu à son égard, en l'arrachant aux occasions de revenir au monde, 11. Sa seconde disgrâce : quel en fut le motif, 18. Conduite admirable de Dieu à son égard, 18. Bossuet lui témoigne combien il était sensible au soupçon que ce maréchal avait eu qu'il fût changé à son égard, 20. Dieu, dans la maladie de son fils, avait voulu se contenter de sa soumission, 21. Après la mort de Turenne, on avait fort pensé à le rappeler; pourquoi la Providence ne l'avait pas permis, 26. Réponse de Bossuet à quelques questions qu'il lui faisait. *Voy.* Jansénisme.

Bellefonds (la Mère de), prieure des Carmélites. Sa mort et ses vertus, ix. 382.

Benoît (S.). Son panégyrique, vii. 228. Attentif dès sa jeunesse à la voix qui lui criait de sortir de lui-même, horreur de la solitude où il se retire, 229. Sa vie admirable au désert, 229. Excellence de sa règle, 231. Comment il résiste à une terrible tentation, 229. Bossuet trouvait dans l'histoire de l'ordre de Saint-Benoît ce qu'il y avait de plus beau dans celle de l'Eglise, ix. 154.

Benoît XI, pape, absout Philippe le Bel des censures de Boniface VIII. x. 136.

Benoît XII examine le décret de Jean XXII sur la vision béatifique, x. 276, 286. Dit que les décisions des papes peuvent être fausses, et révoquées par leurs successeurs, 292. Etant cardinal, il avait tenu la même doctrine, 359.

Benoît de Canfeld (le P.). Sa *Règle de perfection*, condamnée à Rome, v. 161.

Bérengaude, auteur du *Commentaire de l'Apocalypse*, attribué à saint Ambroise, i. 278. Ce qu'il dit sur les dix rois du chap. xvii de l'Apocalypse.

Bérenger attaque, après les Manichéens d'Orléans, la présence réelle. Sa condamnation, iii. 442. *Voy.* Eglise. Sa première et sa seconde confession de foi, 442. Ses disciples inventent l'*impanation* et l'*invination*, 443. Bérenger avouait que sa doctrine était nouvelle, 443. On n'eut pas besoin de concile universel pour le condamner, 443. On le combat de la même manière qu'on avait combattu les anciens hérétiques, en prouvant qu'il apportait une doctrine nouvelle, et qu'il troublait l'Eglise dans sa possession invariable, suivant la promesse, d'enseigner la vérité, iv. 101.

Bérenger, comte de Barcelonne, donne au Saint-Siége la ville de Tarragone, x. 57.

Béringhen (Mme de), abbesse de Farmoutiers. Conduite qu'elle doit tenir pour ramener ses religieuses prévenues contre elle, ix. 366. Lettres que Bossuet lui écrit, *ibid.* Sa mort, 369. Bossuet fait son oraison funèbre, 370. Sa nièce est nommée pour lui succéder; lettres de Bossuet à cette dame, 370. Il lui propose de recevoir une nouvelle convertie, 372, 373. Il la console de la mort de son père, 383. Qu'elle ne doit pas différer sa bénédiction, 389.

Bernard (S.), abbé de Clairvaux, est suscité de Dieu, au milieu de la barbarie et de l'ignorance, vi. 686. Panégyrique de ce saint, vii. 122. Sa naissance, 124. Renonce au monde à l'âge de vingt-deux ans, 126. Sa sobriété, 126. Ses mortifications, 127. Ses travaux, 127. Son apostolat, 128. Son zèle pour l'Eglise romaine : de quelle manière il considérait le Pape, vi. 686. Il engage Louis VII à assembler les évêques, 688. Quelle était la science qu'il recherchait, vii. 124. Ce que ce saint pensait de l'amour de Dieu en tant que notre bien, v. 401. Passage du saint Docteur tronqué par les nouveaux Mystiques, 418.

Saint Bernard croit indigne du Pape de juger les affaires temporelles, x. 72. Il ne parle pas du droit des papes de déposer les rois, quoique cette dispute s'agitât beaucoup de son temps, 127. A quelle occasion il écrivit son livre *de la Considération :* il y marque les bornes des deux puissances, 128.

Ce saint Docteur désire la réformation des mœurs et non de la foi, iii. 165. Il s'oppose à Pierre de Bruis, à Henri et à Arnauld de Bresse qui veulent réformer les dogmes, 165. Il est mis au rang des saints par Luther, 205. Il détaille et réfute les erreurs manichéennes des Catares d'Allemagne, de Pierre de Bruis et de son disciple Henri, 218. Il en convertit plusieurs, 218. Les Protestants l'accusent de crédulité, à cause de ce qu'il dit du manéchéisme des Albigeois. On le justifie, 337.

Onction du Commentaire de saint Bernard sur *le Cantique des cantiques*, i. 173. Bossuet en a profité, *ibid.* Sa vénération pour ce saint abbé, ix. 313.

Bernières de Louvigny (M.). Son *Chrétien intérieur*, condamné par l'Inquisition de Rome, v. 161. Bossuet n'y trouve rien de mauvais, ix. 312. Endroits de ses lettres qui paraissent suspects, 313.

Bérulle (Pierre de), fondateur de l'Oratoire. Son éloge, vii. 256.

Bessarion, archevêque de Nicée, et depuis cardinal, explique au concile de Florence les droits du Pape, x. 200.

Bête de l'Apocalypse, i. 326. Elle porte la Prostituée; sa parure, son mystère, 343. Elle désigne Dioclétien, 334, 366. Elle est blessée à mort sous Constantin, et ressuscite sous Julien, 329, 367; ii. 89. Ses trois caractères, 89.

Beton (le cardinal), primat d'Ecosse, assassiné par les Protestants, iii. 583.

Bèze (Théodore de) démontre, dans la conférence de Montbelliard, que les transsubstantiateurs peuvent seuls soutenir le sens littéral, et que les consubstantiateurs n'y entendent rien, 187. Bèze et Farel, députés des Calvinistes à Worms, font une confession de foi en termes si équivoques, qu'on croirait qu'ils admettent, comme les Luthériens, la présence réelle, 300, 301. Il avoue que la conjuration d'Amboise fut entreprise par maxime de religion, et est fâché qu'elle n'ait pas réussi, iii. 311. Il excite à des assassinats par ses prédications. Poltrot l'accuse de l'avoir engagé à tuer le duc de Guise, 318. Il détruit le libre arbitre, et fait Dieu auteur du péché, 386. *Voy.* Libre arbitre, Péché. Il dément, dans la pratique, la belle idée qu'il donne de l'Eglise : *qu'elle est une enclume qui souffre les coups et n'en donne point.* Il inspire la révolte, 579.

Bien. Ses qualités, vi. 729. La vie est un bien, *ibid.* Bien de la société, le second après celui de la nature, 729. Souverain bien qui ne peut jamais être mal, 422, 80.

Bienheureux. Source de leur joie, ix. 241.

Biens; leur partage entre les hommes ne doit point altérer la société du genre humain, viii. 346. Trois degrés de biens temporels marqués distinctement dans l'Evangile : le nécessaire, le superflu, la fortune éminente, vi. 240. Trois vices à craindre : l'empressement et l'inquiétude; la dissipation et le luxe; l'ambition désordonnée; remèdes contre ces vices, 240. Les biens sont tous communs entre les fidèles par la fraternité chrétienne. 386. Soin que doivent prendre les princes des biens qui sont consacrés à Dieu, viii. 416. Réflexions que doit

leur suggérer leur libéralité envers les églises, 417. Les biens des monastères pillés en Angleterre, III. 254. Vendus à vil prix à la noblesse par Henri VIII, 257. Les biens de l'Eglise en proie aux laïques sous Edouard VI, 269. Le reste est envahi sous Elisabeth, 310.

Différence des biens et des maux, VI. 422. Biens et maux de la vie, VII. 337.

Binius (Séverin), dans sa collection des conciles, a mis en tête de celui de Constance : *Approuvé en partie*, X. 356, 360. Il suit Baronius sur la falsification des Actes du sixième concile, 363.

Blandrate (Georges) et Socin, sortis de la Réforme, sont les chefs des Sociniens, III. 441.

Blasphèmes. Ils font périr les rois et les armées, VIII. 420.

Bogomiles, hérétiques Manichéens, pris par le ministre La Roque, pour des Vaudois, III. 351.

Bohême (les frères de) faussement appelés Vaudois. Ils se disaient eux-mêmes frères de Bohême ou Picards. Leur histoire écrite par Camérarius. De toutes les sectes séparées de Rome, avant Luther, celle-ci est la plus louée par les Protestants, 354. L'origine Vaudoise, dont les Protestants se glorifient, paraît honteuse aux Bohémiens, 354. Ils se disent disciples de Jean Hus, qui se prétendait disciple de Wiclef, 354. Ils descendent de Zisca et des Taborites, selon Radiget, l'un des frères; mais ils désavouent cette origine, 357. Ils viennent certainement des Calixtins, dont ils se séparèrent ensuite, *ibid.* Des gens de métiers forment d'abord la secte : ils se joignent à Roquesane et aux Calixtins. Ils rejettent la messe, la transsubstantiation, la prière pour les morts, les honneurs des saints, et la puissance du Pape : mettent à leur tête Kelesiski, cordonnier, puis Mathias Convalde, laïque ignorant, 358. Ils honorent Jean Hus comme un saint, quoiqu'il eût dit la messe toute sa vie, 358. Ils rebaptisent tous ceux qui viennent à eux, 359. Ils envoient par toute la terre, pour trouver des gens de leur croyance. Leur enquête inutile, 359. Ils dérobent les ordres sacrés, en se mêlant dans les ordinations des évêques catholiques, 360. Luther leur reproche de ne pas croire la justice imputative. Ils admettaient d'abord sept sacrements, qu'ils réduisent ensuite à deux pour obéir à Luther. Ils croyaient la présence réelle. Ils faisaient dépendre l'effet des sacrements du mérite des ministres, 360. Ils ne veulent pas qu'on adore Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et expliquent leur croyance d'une manière ambiguë, 361. Les Luthériens et les Calvinistes les recherchent. Ils penchent vers les Luthériens, 361. Luther approuve leur Confession de foi réformée sur sa doctrine, et leur laisse leurs fêtes, leurs temples, leurs jeûnes et le célibat de leurs prêtres, 362. Ils croient la perpétuelle virginité de la sainte Vierge, quoiqu'ils ne trouvent point ce dogme dans l'Ecriture. Ils entrent dans la révolte des Réformés contre Charles V; sont chassés de Saxe, se réfugient en Pologne, où ils se réunissent aux Luthériens et aux Zwingliens dans le synode de Sendomir, 362. Tout est équivoque dans cet accord, *ibid.*

Bohémiens. Comment se fit leur réunion à l'Eglise, IV. 501, 519. De quelle condescendance le concile de Bâle usa envers eux, 519, 538. Sentence exécutoriale des légats du concile au sujet du traité conclu avec eux, 581.

Boileau-Despréaux (Nicolas). Bossuet trouve ses satires répréhensibles, IX. 561.

Bona (Jean), cardinal, approuve et fait un grand éloge du livre de l'*Exposition*, III. 51.

Bonaventure (S.). Beaux passages de ce saint sur l'amour divin, V. 389, 390. Il n'a point connu l'amour naturel des nouveaux Mystiques, 414. Ni leur amour pur, 416, 417.

Bonheur. Le bonheur est la fin dernière de toute créature intelligente, V. 384. De l'homme en particulier, 384. Pourquoi, 385. Témoignages de saint Thomas, 384. D'Estius et Sylvius, 385. Erreur grave de M. de Cambrai sur le bonheur, 386. Il accuse saint Thomas sous le nom de M. de Meaux, 386. Ses contradictions, 386. Le désir du bonheur est inné et nécessaire en nous, 386, 418; VIII. 110. L'idée du bonheur nous mène à Dieu, 116. Le bonheur de l'homme de bien, consiste dans la simplicité de sa vie, VI. 142. D'où vient qu'il ne consiste pas à obtenir ce que l'on désire, 82. Bonheur des saints dans le ciel, 20.

Boniface I, pape, écrit à Rufe de Thessalonique qu'il n'est pas permis d'agiter de nouveau les questions décidées par le Saint-Siége, X. 304.

Boniface II, fait un décret contraire aux canons; il le casse ensuite, et le brûle, X. 317.

Boniface VIII. Son différend avec Philippe le Bel, roi de France, X. 133, 306.

Bons mêlés sur la terre avec les méchants; raisons de la conduite de Dieu dans ce mélange, VI. 492. Le jour de la séparation viendra, 495.

Bonté (la) divine est immense, infinie, VI. 509. Elle est le seul des attributs de Dieu, qui nous approche de lui, 514. Prévient l'homme en tout, VII. 330. Bonté de Dieu envers les siens, II. 175. Envers les pécheurs pénitents, 175. Bonté immense du Sauveur, VI. 448. Les effets de la bonté surpassent ceux de la justice : exemple, 609. Rien de plus efficace, pour nous faire rentrer en nous-mêmes, que la bonté de Dieu, 549. Bonté plus abondante qui doit opérer la conversion des pécheurs, VI. 302. La bonté est le propre caractère de l'autorité royale, VIII. 358. Elle ne doit pas être altérée par l'ingratitude du peuple : exemple de Moïse et de David, 361. La bonté, mise par Dieu au fond de notre cœur, en devrait faire le fond, VII. 320.

Bossuet (Jacques-Bénigne), évêque de Meaux. Zèle qu'il témoigne, étant archidiacre de Metz, pour seconder la mission de cette ville; ses lettres à saint Vincent de Paul à ce sujet, IX. 3, 4, 5, 6. Il traite avec le ministre Ferry de la réunion des Protestants à l'Eglise catholique, IV. 447, 446. Ses explications nettes et équitables faisaient évanouir les difficultés, 452. Il rend des services au ministre à la Cour, afin de faciliter la réunion, 458. *Voy.* FERRY.

Bossuet détaille au maréchal de Bellefonds les raisons qui l'ont porté à accepter l'abbaye de Saint-Lucien, IX. 42. Ses bulles lui sont accordées *gratis* pour cette abbaye, 15. Il travaille à faciliter à madame de la Vallière sa retraite de la Cour, 15, 17, 18. Il voit pour cela madame de Montespan, 15. Ses lettres à Louis XIV, 15, 22. Il emploie ses moments de loisir à la Cour à travailler au salut des hérétiques, 26. Ses sentiments sur le Jansénisme.

Nommé à l'évêché de Meaux, il a le projet d'aller faire une retraite à la Trappe, 35. Bossuet remercie le Pontife, et témoigne son tendre attachement pour l'Eglise romaine, 36. Il prêche le sermon d'ouverture de l'assemblée du clergé, et il l'aurait prêché dans Rome avec autant de confiance que dans Paris, 37. Il avait lu ce sermon aux archevêques de Paris et de Reims avant de le prononcer : on demeure d'accord qu'il n'y avait rien à changer, 37. Louis XIV est content de ce discours, 37. En y parlant des libertés gallicanes, Bossuet s'était proposé de les expliquer de la manière que les entendent les évêques, et non de la manière que les entendent les magistrats, 37. Il y prend soin de relever l'autorité du Saint-Siége, *ibid.* Puis la lettre au Pape sur les opérations de l'assemblée, X. 384. Et une lettre de l'assemblée aux évêques de France, 389. Il dresse un projet de décret sur la Morale, qui devait être publié dans cette assemblée, 396. En partant pour son diocèse, il demande des prières à l'abbé de Rancé, IX. 41. Coup sensible que lui porte la perte de trois de ses amis, 48.

Sa tendre sollicitude pour ramener au bercail de l'Eglise ceux d'entre ses diocésains que l'hérésie en avait éloignés, 52, 54. Il donna son avis au duc de Noailles, sur un projet de réunion proposé par deux ministres, IV. 463. Sa réponse aux calomnies des Protestants contre l'*Exposition*, III. 73. *Voy.* EXPOSITION. En écrivant contre eux, Bossuet s'attend à des plaintes et à des récriminations de leur part. Il montre d'avance combien elles seront vaines, 164. Jurieu l'accable des injures les plus atroces, IV. 1; le traite de *fripon* et de *fourbe*, pour l'avoir renvoyé au Père Petau et à Bullus, afin d'apprendre d'eux les sentiments des anciens Pères, III, 575. Il accuse souvent le prélat de ne pas croire ce qu'il dit; et soutient que son zèle pour la défense des mystères de la religion, n'est qu'une comédie, IV. 42. Il l'accuse d'avoir nié, dans son *Catéchisme*, l'obligation d'aimer Dieu, III. 482. Basnage entreprend de réfuter la première *Instruction de Bossuet sur les promesses*, et commence par lui dire que la vieillesse a affaibli son esprit. Le prélat méprise ses injures et celles de Jurieu, IV. 112. Bossuet se trouve chargé par la Providence de traiter de la réunion des Protestants d'Allemagne, 464. Sa marche, et sa façon de procéder dans cette affaire, 464. Ses réflexions sur les écrits de Molanus, 490, 505, 521, 544. Ses lettres à Leibnitz et à madame de Brinon sur le même sujet, 569, 575. Son mémoire sur l'autorité du concile de Trente, 600. *Voy.* LEIBNITZ, MOLANUS, PROTESTANTS.

Bossuet intente un procès à l'abbesse de Jouarre, pour la faire rentrer sous sa juridiction : pièces concernant cette affaire, VIII. 642. Il visite cette abbaye, et y fait diverses ordonnances, afin d'y rétablir le bon ordre, 635.

Il est prié par le duc de Chevreuse de se charger d'examiner les livres et la doctrine de madame Guyon, IX, 423; V. 452. Il prononce que le genre d'oraison de cette dame appartenait au Quiétisme, IX, 423. Ce qu'il reprenait dans ses écrits, 423. Madame de Maintenon consulte Bossuet sur le Quiétisme, 424. Madame Guyon se soumet à l'évêque de Meaux, qui lui donne une attestation de sa soumission, 425. Conférences d'Issy; part qu'y eut Bossuet, V. 457; IX. 424. Il est choisi par Fénelon pour le sacrer, 425. Il demande à l'archevêque de

Cambrai d'approuver son livre des *Etats d'oraison*, 426. Fénelon, après avoir gardé le livre quelque temps, refuse son approbation, v, 461; IX. 426, 460. Motifs que Bossuet donne de ce refus, 426, 456, 462. Bossuet est informé que Fénelon prépare le livre des *Maximes des Saints*, v. 467; IX. 426. Il tâche de le faire détourner de le publier, 426. Il déclare que s'il ne condamne pas madame Guyon, il est réduit à écrire contre lui, 460. Pureté des motifs qui faisaient agir Bossuet, 427, 464. Ce qu'il écrit à diverses personnes touchant le livre des *Maximes*, lors de sa publication, 460, 461, 462, 464. Erreurs qu'il y reprend, 464. Sa compassion pour l'auteur, 464. Ce qui l'oblige à parler, 504; v. 249, 254; IX. 465. Fénelon ne voulant point conférer avec lui, Bossuet presse M. de Noailles de se déclarer, 470. Il expose sa conduite dans l'affaire du Quiétisme, et répond aux reproches qu'on lui faisait, IX. 325, 326, 327, 328. Son désintéressement dans cette affaire, 227, 230. Ce qu'il craignait pour l'Eglise, 223. Il se justifie du reproche d'ignorance dans les voies intérieures, 325. Il se plaint des procédés de Fénelon à son égard, 474. Il dresse la *Déclaration* des trois évêques, v. 221, 230. Publie le *Summa Doctrinæ*, IX. 476, 477. Et divers autres ouvrages sur cette affaire, 456, 457. Il envoie à Rome un avis sur l'oraison, pour être adressé aux confesseurs, et qu'il désirait faire approuver, 464. Plan d'un ouvrage qu'il préparait pour faire suite à son *Instruction sur les États d'oraison*, 525. Il fait quelques avances auprès de Fénelon après la condamnation de son livre, 536, 538, 539. *Pour tout le reste de l'affaire du Quiétisme, voy.* Bouillon, Fénelon, Guyon.

Bossuet est nommé conseiller d'Etat, IX. 476. Puis premier aumônier de la duchesse de Bourgogne, 122, 484. Il assiste en cette qualité au mariage du duc de Bourgogne, dont il décrit la cérémonie, 488.

Il est nommé chef de la commission pour la morale dans l'assemblée du Clergé de 1700. Ses rapports à l'assemblée, x. 408. Son mandement pour publier la *Censure* de cette assemblée, 413. Il attaque la prétention qu'avait le chancelier de Pontchartrain de faire examiner par un censeur les mandements et les ouvrages de doctrine des évêques : ses mémoires au Roi, au chancelier et au cardinal de Noailles sur cette affaire, 426. *Voy.* Clergé, Réguliers.

Bossuet est consulté par M. Lamoignon de Basville, intendant du Languedoc, et par les évêques de cette province, sur la conduite à tenir envers les Protestants nouvellement convertis. Ses lettres et mémoires à ce sujet, IX. 122, 126, 127, 128. *Voy.* Basville, Convertis (nouveaux).

Il présente un placet au Roi pour le supplier de lui donner son neveu pour coadjuteur, IX. 151. Il prie le cardinal de Noailles d'appuyer sa demande, 150. Sa lettre à son neveu pour lui témoigner la peine qu'il ressent de ne pouvoir, la dernière année de sa vie, conférer avec ses curés, et tenir son synode, 154. Il demande le secours de leurs prières, *ibid.*

Malgré ses grandes occupations, il se livre avec zèle à la conduite des âmes, IX. 164, 165, 168, 177, 204, 210, 214, 217, 221. Avec quelle piété il remplissait cette fonction, 165. Quelles étaient ses dispositions dans cette conduite, 251, 255, 256, 261, 264, 266, 297, 306, 309, 310, 311, 313, 316, 327, 334, 355. Il attendait tout de Dieu, 167, 186, 190. Ses lettres aux religieuses de Jouarre dans le temps de ses démêlés avec leur abbesse, 329. *Voy.* Jouarre, Lorraine, Rohan-Soubise. Ses lettres aux religieuses de divers monastères, 366. Il leur promet la même affection que son prédécesseur, *ibid.* Attention qu'il avait aux règles des communautés, 375, 376, 377. *Voy.* Farmoutiers, Religieuses, Silence.

Témoignages du respect et de l'amour de Bossuet pour le Pape et l'Eglise romaine, v, 424, 580, 581; x. 340; IX. 495, 36, 547. *Voy.* Eglise romaine, Pape, etc. Ses sentiments touchant les dignités, 314, 315, 473. Son humilité, 18, 30, 164, 166. 223, 303, 307, 312, 370. Sa douceur, 165. Son attachement et sa mortification, 167. Son amour pour Dieu, 167. Sa résignation à la volonté de Dieu à la mort de son frère, 531. Combien il lui était attaché, 533. Sa patience et sa résignation dans la maladie, 151. Il demande des prières pour lui, 21, 41, 187, 190, 223, 224, pour l'anniversaire de son sacre, 298. Il était peu régulier en fait de visites : ses raisons pour n'en point faire, 322. Il faisait des vers : pourquoi, 323.

Bossuet compose ses notes sur les *Psaumes* à la Cour : il les adresse à son clergé, I. 2, 3. But qu'il s'est proposé dans ce travail, et auteurs qu'il a suivis, 18; IX. 74. Pourquoi ses notes sur les *Proverbes* sont courtes, I. 134. Quelques-unes plus étendues, 134. Sa préface sur l'*Ecclésiaste*, 157. Son commentaire sur le *Cantique des cantiques*, 171. A quels auteurs il s'est attaché, 173. Sa préface et ses notes sur la *Sagesse*, 184. Sur l'*Ecclésiastique*, 198.

Il est l'auteur de la *Défense de la Déclaration du Clergé*, quoi qu'on ait dit au contraire. Son but dans cet ouvrage, x. 341. Il n'entreprend point d'y défendre la *Déclaration*, mais la doctrine de l'école de Paris, 344. Ses dispositions en composant cet ouvrage, IX. 450. Il excuse les théologiens qui pensent autrement que lui sur cette matière, x. 358.

Combien Bossuet goûtait peu le système du P. Malebranche, IX. 58. Le succès des nouveaux systèmes de philosophie lui faisait peur : pourquoi, 53. *Voy.* Malebranche.

Discours de Bossuet à l'Académie française le jour de sa réception, I. 13. Réponse de M. Charpentier, 14. L'abbé de Polignac successeur de Bossuet à l'Académie y fait son éloge, 15. L'abbé de Clérambault le fait aussi dans sa réponse à l'abbé de Polignac, 16. L'oraison funèbre de Bossuet est prononcée dans la cathédrale de Meaux par le P. de la Rue, 17.

Bossuet (Jacques-Bénigne), abbé de Savigny, neveu de l'évêque de Meaux, voyage en Italie, et est bien accueilli du grand-duc de Toscane, IX. 450, 451. Il arrive à Rome, 451. Bossuet lui marque comment il doit se conduire dans cette ville, 452. L'engage à fréquenter le cardinal Casanate, 453. Quelles connaissances il doit chercher à se faire, 459. Le Roi approuve que cet abbé demeure à Rome pour l'affaire du livre des *Maximes*, 476. Avis que Bossuet lui donne sur la conduite qu'il doit tenir en cette circonstance, 478. Bruits répandus d'une aventure arrivée à l'abbé Bossuet, 492. *Voy.* Bouillon, Chanterac, Fénelon.

Bossuet lui annonce la mort de son père, frère du prélat, et le console de cette perte, 531, 533, 534. *Voy. l'article précédent.*

Bouhours (Dominique), jésuite. Sa mort, IX. 147. Il était des amis de Bossuet : ce prélat n'approuvait pas ses expressions affectées, surtout dans la traduction du Nouveau Testament, 148.

Bouillon (Emmanuel-Théodose de la Tour-d'Auvergne, cardinal de) est nommé ambassadeur à Rome, IX. 460. Il se déclare en faveur du livre des *Maximes*, 466. Le cardinal arrive à Rome, 470. Il écrit à l'abbé de Fleury, pour qu'il en fît part à Bossuet, qu'il ne se mêle de rien, 485. Il est mécontent du séjour de l'abbé Bossuet à Rome, 482. Bossuet se plaint que ce cardinal veut faire passer cette affaire pour une querelle entre lui et Fénelon, 486. Il veut faire précipiter le jugement, *note*, 501. Avis donnés au Roi pour empêcher les effets de la mauvaise volonté du cardinal, 524, 526. Louis XIV lui écrit fortement à ce sujet, 526. Le cardinal n'invite pas l'abbé Bossuet au festin de Sainte-Luce; ce qui étonne beaucoup, 529. Bossuet justifie son neveu, et sa propre conduite dans l'affaire du Quiétisme, 542. Mémoire de Bossuet à Louis XIV pour justifier la conduite de son neveu dans cette circonstance, 547.

Bouillon (mademoiselle de), religieuse carmélite. Sermon prononcé à sa vêture, VII. 49.

Boulen (Anne de), maîtresse, puis femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, favorise le luthéranisme, et se lie avec Cranmer, III. 252. Ses mœurs déréglées : son mariage cassé par Cranmer : sa mort sur un échafaud, 255.

Bourdaloue (Louis), jésuite. Sur un sermon qu'il avait prêché, IX. 295.

Bourg (Anne du). Il prédit, avant sa mort, que le président Minard ne sera pas de ses juges; ce président est assassiné, comme plusieurs conseillers l'auraient été, s'ils étaient venus au palais, III. 317.

Bourgoing (François), supérieur de la congrégation de l'Oratoire. Son oraison funèbre, VII. 255. Son esprit d'oraison, 256. Toujours en action malgré ses infirmités, 259.

Brachet (Théophile) de la Milletière : son livre intitulé le *Pacifique véritable*, censuré par la Faculté de Théologie de Paris, x. 214, 373.

Brentius (Jean) dresse la Confession de foi de Virtemberg. *Voy.* Confessions de foi.

Bréviaire. Attention qui est nécessaire pour le réciter, IX. 226. Diverses décisions sur sa récitation, 246, 257, 290, 321, 323, 362, 374. Cas où il faut le recommencer, 252, 254, 280, 295. L'assemblée de 1700 censure plusieurs propositions sur cette matière, x. 421.

Brias (Jacques-Théodore de), archevêque de Cambrai, adopte la Déclaration du Clergé, non comme décision de foi, mais comme opinion, IX. 343.

Brinon (madame de). Elle reçoit diverses lettres de Leibnitz, IV. 568, 569, 570, 572, 575, 584, et de Bossuet, touchant la réunion des Protestants d'Allemagne à l'Eglise, 605. Elle écrit à Bossuet et travaille au grand ouvrage de la réunion, 578, 585, 590, 606.

Broue (Pierre de la), évêque de Mirepoix. Bossuet lui propose ses difficultés, et lui demande ses avis sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Protestants convertis, IX. 122, 126. Bossuet désire pouvoir conférer avec lui sur madame Guyon; lui parle de ses ouvrages sur le Quiétisme et

de ceux de Fénelon, et lui détaille le progrès de l'affaire, 447, 448, 450, 456, 461, 462, 464, 468, 475, 481, 492, 505, 510, 515, 524, 533, 543. Lui envoie l'Instruction de M. de Noailles sur la grâce, et lui en demande son avis, 436. Détails sur une contestation de l'évêque de Mirepoix, avec l'évêque d'Alais, sur la députation aux Etats, 127, 515. Bossuet donne à M. de la Broue des avis sur un ouvrage auquel ce prélat travaillait, 148. Il lui parle des siens, 150, 447, 458. Lui fait part des difficultés qui s'opposaient à la translation de l'évêché de Mirepoix à Maserettes, 542. *Voy.* MONTGAILLARD.

Bruis (Pierre de) veut réformer les dogmes de l'Eglise, qu'il dit être tombée dans l'erreur. Saint Bernard s'y oppose, III. 166.

Brunehaut, reine de France, protége la mission de saint Augustin en Angleterre, VIII. 168. Sa mémoire est déchirée, 168.

Brunon, archevêque de Trèves, reconnaît tous les droits de la souveraineté dans l'empereur Henri IV, déposé par le Pape, qui n'exige pas que ce prélat renonce à l'obéissance du prince, X. 121.

Bucer (Martin), de Jacobin se fait Protestant, et se marie jusqu'à trois fois; ce qui, dans la Réforme, paraissait honorable, III. 192. Sa confession de foi, appelée de Strasbourg ou des quatre villes. *Voy.* CONFESSIONS DE FOI. Son esprit pliant, plus fertile en distinctions et en équivoques que celui des plus raffinés Scolastiques. Il justifie la doctrine de l'Eglise sur les mérites des saints, 203. Il négocie de la doctrine avec Luther, pour accélérer la ligue protestante retardée par la dispute sacramentaire, 210. Il a recours aux équivoques, et avoue une présence qu'il appelle *substantielle-spirituelle*, 211. Il se joue des mots, en admettant une présence réelle sacramentale, 213. Après son accord équivoque avec Luther, il fait revenir les quatre villes à la croyance de la présence réelle, 226. Ce qui ne l'empêche pas de souscrire à une confession de foi de Calvin, toute pleine des idées des Sacramentaires. Il trouve à toutes les difficultés des dénouements merveilleux, 216. Il fait une nouvelle confession de foi, où il embrouille tout. Ses subtilités préparent la voie à celles de Calvin, 211. Il s'oppose en vain aux articles contre la transsubstantiation et la présence réelle, dressés en Angleterre par Pierre Martyr et Bernardin Ochin, 267. Il fait une nouvelle confession de foi, dans laquelle il n'ôte que la transsubstantiation, et établit la présence réelle. Il autorise deux actes contradictoires. Sa mort, 276. Il justifie l'Eglise catholique sur le culte des saints et leur intercession, 558.

Buchanan (George) excite les Protestants d'Ecosse à la révolte contre leur reine Marie Stuart. Fanatisme de Buchanan et de Jean Knox, III. 583. Basnage ose dire, après Buchanan, que les premiers Chrétiens se croyaient obligés de prier pour les empereurs persécuteurs, dans le même sens qu'on est obligé de prier pour les voleurs. Illusion de ce discours, 516.

Bulles. Celles que donne le Pape pour instituer les évêques, ne prouvent pas que la juridiction vienne de lui, X. 256.

Bullus (George), savant Protestant anglais, prouve, contre les principes de Jurieu, l'infaillibilité du concile de Nicée : ce qu'il dit de ce concile doit être dit de tous les autres, III. 435. Il défend les Pères des trois premiers siècles des erreurs sur la Trinité et sur l'Incarnation, que Jurieu leur impute, 386. Il prouve, par les paroles de la promesse de Jésus-Christ, que l'infaillibilité est donnée au corps des pasteurs de l'Eglise, IV. 113. Il venge les Pères des premiers siècles des erreurs qu'on leur impute, et donne le dénouement de quelques-unes de leurs expressions, 31. Il oppose aux Sociniens l'autorité infaillible du concile de Nicée, 63.

Burchard, évêque de Worms, a fait au dixième siecle une collection de canons. Il y prouve que les rois ne dépendent que de Dieu, X. 103.

Burnet (Gilbert), évêque de Salisbury, publie un écrit de Luther à Bucer, dans lequel Luther consent à supporter les Zwingliens. Il traduit infidèlement quelques endroits de cet écrit, III. 242. Il écrit l'histoire de la Réformation anglicane; accuse Sanderus, historien catholique, d'inventer des traits atroces contre les Réformés, et loue excessivement la sagesse des réformateurs anglais, 250. Ses héros ne sont pas toujours d'honnêtes gens, *ibid.* Il compare la faute de Cranmer, qui, par la crainte de la mort, abjura deux fois sa doctrine, à celle de saint Pierre, 271, 272. Il est peu sûr de la narration des faits, 272. Ce qu'il dit du concile de Trente, sur la foi de Fra-Paolo, ne mérite aucune créance, 300, 301. *Voy.* FRA-PAOLO. Il fait de faux plans de religion, et donne de fausses dates aux pratiques des Catholiques qu'il méprise, 273. Il cite Gerson, comme ayant dit qu'on peut se passer du Pape, à cause de son livre *De auferibilitate Papæ*, 273. Il tombe dans une erreur grossière sur le célibat des ecclésiastiques et le Pontifical romain, 273. Il dit faussement que les prêtres anglais, qui se marièrent sous Edouard, n'avaient pas fait vœu de chasteté, 273. Il soutient, contre toute raison, que les Anglais, qui, sous Edouard VI, avaient condamné la présence réelle, ne varièrent pas sous Elisabeth, en déclarant qu'il était indifférent de la croire ou de ne la pas croire, III. 308. Il fait des bévues grossières, et montre beaucoup d'ignorance des affaires de France, et prend pour lois du royaume les prétextes dont les Calvinistes couvraient leur révolte, 314. Il se rétracte sur ce qu'il avait avancé faussement de la régence du roi de Navarre; mais non d'avoir approuvé, sur ce fondement, les révoltes des Protestants, 581. Il approuve, comme Chillingworth, l'indifférence des religions, IV. 127. Il est forcé d'avouer, ainsi que Jurieu, Basnage et les autres, l'instabilité des Eglises protestantes, III. 582, 584. Histoire abrégée de ce ministre, et extrait de ses lettres à M. Papin, au sujet de son livre *De la Foi réduite à ses justes bornes*, dans lesquelles il approuve l'indifférence des religions et la tolérance de toutes les sectes qui se disent chrétiennes, IV. 88.

C

Cadalous, évêque de Parme, fait antipape par l'empereur Henri IV : il est abandonné de ses partisans, X. 105.

Caffaro (le Père), théatin. Lettre de Bossuet à ce religieux, sur une dissertation touchant la comédie, publiée sous son nom, IX. 85. *Voy.* COMÉDIE.

Cailly (Pierre), curé du diocèse de Bayeux. Jugement que Bossuet porte de son livre sur l'Eucharistie : il en écrit à son évêque, de concert avec le cardinal de Noailles, IX. 131.

Caïn fait voir au monde la première action tragique. Sa punition, VIII. 136.

Cajetan ou **Thomas de Vio,** cardinal. Son livre de la *Comparaison du Pape et du Concile*, réfuté par ordre de la Faculté de Paris, X. 211. Il croit que le Pape peut être schismatique en trois manières, 349. Il soutient l'infaillibilité du Pape, 26, et sa supériorité sur le concile, 36.

Calixte (George), célèbre Luthérien, met dans la communion de l'Eglise universelle toutes les sectes, sans en excepter l'Eglise romaine, III. 423.

Calixtins, secte d'hérétiques de Bohême, qui reconnaissent Jean Hus pour leur auteur, III. 357. *Voy.* ROQUESANE. On les appelle Calixtins, parce qu'ils croient le calice absolument nécessaire, 357. Le concile de Bâle leur accorde quatre articles. Ils sont disposés à reconnaître le Pape; l'ambition de Roquesane les en empêche, *ibid.* Les Protestants ne peuvent s'autoriser de la condescendance du concile de Bâle envers eux, IV. 583. *Voy.* BOHÉMIENS.

Calomnies contre l'Eglise, dans la Confession d'Augsbourg, sur la justification gratuite et le mérite des œuvres, III. 197. La Confession ainsi que son Apologie, avoue, comme l'Eglise, que les bonnes œuvres son méritoires, 198. Autres calomnies sur l'accomplissement de la loi, avoué dans l'Apologie au même sens que dans l'Eglise, 199. On lui impute faussement de croire que les bonnes œuvres méritent par elles-mêmes la rémission des péchés, et de ne pas croire la médiation de Jésus-Christ nécessaire, 200. Autres calomnies sur les images et l'invocation des saints, 206, 207. Le décret du synode de Charenton convainc les Calvinistes d'avoir calomnié les Catholiques comme *mangeurs de chair humaine*, 402.

Calvaire (le) est l'école de la conduite que nous avons à tenir au milieu de nos souffrances, VI. 356. Diversité terrible dans les trois hommes que nous y voyons, 372. *Voy.* CROIX.

Calvin (Jean), second chef de la Réforme, s'élève au-dessus de Luther, et donne un nouveau tour à la doctrine réformée. Son esprit, III. 287. Il rend Genève aussi célèbre que Vitemberg. Son orgueil insupportable, 298. Parallèle de Luther et de Calvin, 299. Calvin réfute solidement la consubstantiation luthérienne, et montre que les Transsubstantiateurs entendent mieux le sens littéral, 187. Il accuse Luther d'avoir élevé l'idolâtrie dans le temple de Dieu, pour avoir appelé l'Eucharistie le *Sacrement adorable*, 241. Il désapprouve les équivoques en matière de foi, et condamne les formules de foi très-ambiguës de Mélanchthon et de Bucer, 215. Cepen-

dant il fait avec les Calvinistes divers personnages au sujet de la Confession d'Augsbourg, dont il parle avec respect en public, et avec mépris entre ses amis, 305. Il ne peut s'accorder avec Mélanchthon sur les deux articles de la prédestination et de l'Eucharistie, 281. Il reproche aux Luthériens du synode d'Iène, de faire plus valoir l'autorité de l'Eglise que les Papistes mêmes, 282. Il connive à la conjuration d'Amboise, dont il se justifie mollement après le coup manqué, 312, 313. Il autorise les guerres civiles et les révoltes, 572. Il détruit le libre arbitre, et fait Dieu auteur du péché, 516. *Voy.* Libre arbitre, Péché. Sa doctrine sur la certitude du salut. *Voy.* Salut. Sur l'inamissibilité de la justice et la non nécessité du baptême pour être sauvé. *Voy.* Baptême, Justice imputative. Il prétend que tous les pécheurs sont séparés du sacré troupeau et de la communion de l'Eglise, vi. 300. Il raisonne mieux que Luther, et s'égare davantage, iii. 288. Il s'élève, sur l'Eucharistie, contre ce chef de la Réforme et contre Zwingle. Sa doctrine, 289. Sa mort, 319.

Calvinistes. Ils mettent les Vaudois et les Albigeois au nombre de leurs prédécesseurs, iv. 324. *Voy.* Vaudois. Ils ne peuvent autoriser leur doctrine de celle des Vaudois, qui ne pensaient pas comme eux sur l'Eucharistie, ni produire aucun auteur qui parle des erreurs vaudoises, comme ayant quelque rapport à la doctrine calvinienne, 319, 320. A l'exemple des anabaptistes, ils nient la nécessité du baptême et l'amissibilité de la justice, iii. 201. Les Calvinistes haïs des autres Protestants, comme fiers, inquiets et séditieux. Leurs progrès en France, 298. Ils veulent contraindre les Papistes, par taxes et autres violences, à embrasser leur Réforme, 512. Les Calvinistes et les Luthériens, dans leurs nouveaux dogmes, n'ont pas plus de succession et d'antiquité que les Sociniens, 576. Ils sont contraints d'avouer que l'Eglise romaine est vraie Eglise, et qu'on peut s'y sauver, 533. Ils sont convaincus, par les Luthériens, de faire Dieu auteur du péché, 475. Ils tolèrent dans les Luthériens l'erreur qui nie la nécessité d'aimer Dieu, 483. Ils ne peuvent dire que les erreurs luthériennes ne les regardent pas. Elles les regardent en ce qu'ils les tolèrent toutes, sans en excepter les plus monstrueuses, 415. Ils approuvent les Confessions de foi des Luthériens, comme n'ayant rien de contraire aux points fondamentaux, 460. Ils s'unissent avec les Luthériens, quoiqu'ils ne tiennent pas la même doctrine sur l'Eucharistie, iv. 156. Conséquence qu'en tire Bossuet, 156. Ils se sont établis en se séparant des autres Eglises, sans s'unir à aucune, 217, 232, 245. Ils se condamnent eux-mêmes, lorsqu'en niant dans la spéculation l'infaillibilité de l'Eglise, ils sont forcés de l'admettre dans la pratique, 211, 222. Ils se condamnent, lorsque forcés par les conséquences de leur doctrine, ils sont forcés d'avouer qu'un particulier ignorant peut mieux entendre l'Ecriture que l'Eglise, 217, 227. Ils se condamnent en laissant leurs propres enfants dans les incertitudes d'une foi humaine, 227, 229. Ils se condamnent en avouant que, pour s'établir, ils ont rompu avec toutes les Eglises, 217, 232. Ils se condamnent enfin en se voyant forcés à reconnaître la visibilité de l'Eglise, et en admettant néanmoins une corruption générale dans le ministère, 238. *Voy.* Eglise, Protestants, Réformés.

Cambyse, roi de Perse, fils de Cyrus, s'empare de l'Egypte, viii. 147, 251. Conseils que lui donne le roi d'Ethiopie, son armée périt par sa folie, 244. Il corrompt les mœurs des Perses, 253.

Camérarius (Joachim), ami de Mélanchthon, qui lui écrit pour excuser Luther sur son mariage, iii. 180. Il écrit l'histoire des Frères de Bohême, et dit qu'ils désavouaient ceux qui les appelaient Vaudois, 354.

Cameron (Jean), célèbre ministre écossais, enseigne une grâce universelle. Toute l'Académie de Saumur adopte sa doctrine, iii. 404.

Camille prend Véies. Sa générosité lui gagne les Falisques : il rétablit les affaires de Rome, viii. 150.

Camus (Pierre), évêque de Belley, auteur confus, suivant Bossuet, et dont la théologie est peu précise, ix. 519.

Camus (Etienne le), évêque de Grenoble, et cardinal. Estime que Bossuet faisait de ses lumières, ix. 13. Mécontentement que certaines gens témoignaient de sa promotion au cardinalat, 55.

Cana. Noces de Cana; leurs circonstances mystérieuses, vi. 61. Vin des noces de Cana; de quoi il était la figure, 62.

Canon (le) des Ecritures était différent dans les différentes Eglises, aux premiers siècles, sans qu'il y eût schisme, x. 33. *Voy.* Ecriture

Canons des conciles généraux, confirmés ou infirmés par le Saint-Siége, x. 250. Les canons sont observés religieusement dans l'Eglise romaine, vi. 689; x. 317. Cette Eglise gardienne des canons comme de son propre bien, 322. Origine des canons, 339.

Cantiques. Les Hébreux célèbrent par des cantiques les merveilles de Dieu à leur égard, i. 4. Leur exécution, 59. Les cantiques ont le même but que les Psaumes, 109. Cantiques de l'Ancien Testament : ceux de Moïse, 109. Celui de Debbora, 111. Cantique d'Anne, mère de Samuel, 112. Ceux d'Isaïe, 112, 113. Celui d'Ezéchias, 114. Celui des trois enfants de Babylone, 114. Celui de Jonas, 115. Celui d'Habacuc, 115. Celui de Judith, 116. Cantiques du Nouveau Testament : celui de Marie, 117. Celui de Zacharie, 117. Celui de Siméon, 118. Quel est le but de ces trois cantiques, 118.

Cantique des cantiques. L'union de Jésus-Christ avec l'Eglise et avec les âmes saintes, figurée dans ce livre sous l'emblême de l'amour conjugal, i. 171, 174. Ce livre est une églogue ou un drame, divisé en sept jours : personnages qui y sont introduits, 172. Par qui et dans quelle disposition ce cantique doit être lu, 173. Qui sont ceux qui l'ont interprété, 173. Ce livre ne respire qu'un amour céleste; et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on en défendait la lecture à la jeunesse, ix. 90, 100.

Canus (Melchior), évêque des Canaries. Règles qu'il donne pour accepter les décrets des papes, x. 116. Quelle est selon lui la force des qualifications théologiques, 30. Ce qu'il pense de l'autorité des Scholastiques, 31, 153.

Capiton (Wolfang), collègue de Bucer dans le ministère de Strasbourg, reconnaît la licence effrénée des peuples de la Réforme, et le tort qu'a fait à l'Eglise la véhémence inconsidérée avec laquelle on a rejeté le Pape, iii. 223.

Caracalla, empereur. Sa cruauté, viii. 150.

Caraccioli (le cardinal), archevêque de Naples, a le premier découvert les Quiétistes, v. 135. Sa lettre à Innocent XI, 158.

Carême. Son institution : comment il faut le passer, viii. 535; vii. 329. Intention de l'Eglise en l'établissant, vi. 150. L'abbé Dupin affaiblit la tradition sur cette pratique, iii. 5.

Carlostad (André-Rodolphe). Luther l'appelait son *vénérable* précepteur, malgré son caractère brutal. Il attaque Luther et la réalité, iii. 178. Il soutient que Jésus-Christ, en disant : *Ceci est mon Corps*, ne voulait que se montrer lui-même assis à table, *ibid.* Il renverse les images à Vitemberg, de sa propre autorité; ôte l'élévation du Saint-Sacrement et les messes basses, et rétablit la communion sous les deux espèces, 178.

Carmélites. Exhortation aux Carmélites pour se renouveler tous les jours, et attendre en elles le règne de Jésus-Christ, vi. 379. Leur vie pénitente, vii. 238, 24.

Carnaval. Licence effrénée de ce temps, vi. 134, 143. Quelle doit être la conduite des vrais Chrétiens pendant ces jours, viii. 535.

Carolins (les livres). Ce que c'était, x. 238.

Carthage. Sa fondation, viii, 141. Sa puissance lors de la première guerre Punique, 152. Elle est obligée de payer tribut aux Romains, 153. Elle leur est assujettie : neuvième époque de l'histoire ancienne, 154. Sa destruction, 155.

Carus, empereur, réprime les Barbares et fait trembler l'Orient. Il meurt d'un coup de foudre, viii, 152.

Cassel (Conférence de), où les Luthériens de Rintel s'accordent avec les Calvinistes de Marpourg, en restant chacun dans leur sentiment sur la fraction du pain de l'Eucharistie. Ils pourraient faire un semblable accord avec les Catholiques sur la communion sous une seule espèce, iii. 404.

Cassien n'a pas connu l'acte perpétuel des Quiétistes, v. 98. Il enseigne la demande du salut, 97.

Castelnau (Michel de), dans ses *Mémoires*, fait les Protestants de France auteurs de la conjuration d'Amboise, et dément partout Basnage, iii. 571.

Castro (Alphonse de), franciscain, défend la doctrine gallicane, x. 350, 12.

Catares (les) ou *Purs*, parmi les Manichéens, étaient les plus parfaits d'entre eux. Ils les distinguaient des simples croyants, dont la perfection était beaucoup moindre, et le nombre presque infini, iii. 351. *Voy.* Croyants.

Catéchisme *du diocèse de Meaux*, viii. 495. Avertissement aux curés et aux fidèles, 495. Catéchisme pour ceux qui commencent, 497. Pour ceux qui sont un peu plus avancés, 497. Pour ceux que l'on prépare à la première communion, 504. *Catéchisme des fêtes et observances de l'Eglise*, 530.

Catherine. Panégyrique de cette sainte, vii. 209. Sa science, 209, 211. Mépris qu'elle fait de son rang et de sa noblesse pour se couvrir toute entière des opprobres de Jésus-Christ, 212. Confond les raisonnements de la philosophie, 214.

Catherine (sainte) de Gênes : ses vertus, ix. 213. Tout est admirable en elle, mais non pas imitable, 216. Sa vie est pleine de choses extraordinaires, 318. Goût de Dieu qu'elle trouve mauvais, 320. Sa doctrine sur ce que Dieu opère dans

l'âme, 220. Cette sainte est un exemple des excès de l'amour par les suppositions impossibles, v. 126, 127.

Catherine d'Aragon, veuve d'Artus, frère aîné de Henri VIII, roi d'Angleterre, épouse ce prince en secondes noces. Son mariage déclaré nul par Cranmer, III. 253. *Voy.* CRANMER, DIVORCE. Sa mort et ses vertus, 255.

Catholiques. Sentiments que doit leur donner la lecture de l'*Histoire des Variations*, III. 164. La même démonstration et les mêmes principes qui font chrétien rendent catholique. La différence entre le catholique et l'hérétique est que le premier n'a point d'opinion, et suit avec une pleine confiance le sentiment de l'Eglise; au lieu que l'hérétique se plaît à avoir des opinions particulières, IV. 98, 100. Les Zwingliens prouvent à Luther que les Catholiques entendent mieux que lui le sens littéral de l'institution de l'Eucharistie, III. 187. Tout un synode établit la même vérité en Pologne, 187. Le sens catholique est visiblement le plus naturel, et qui présente une doctrine suivie, 188. Les divisions des Protestants sur cet article important justifient la croyance catholique, 215. On pose l'état de la question sur ces paroles : *Ceci est mon Corps*, et sur celles-ci : *Faites ceci en mémoire de moi*. Expressions vagues, 293.

La foi des nouvelles Catholiques les expose à la pauvreté, VI. 171. Exhortation à la charité en leur faveur, 172.

Causes qui, selon saint Augustin, peuvent être finies sans concile, et Causes qui demandent un concile, X. 261.

Cécilien. *Voy.* MELCHIADE.

Célestin (S.), pape, prononce contre Nestorius : son jugement soumis au concile d'Ephèse, X. 221. Il regarde le concile des Apôtres comme le modèle des autres, 334.

Célestin III, sa décrétale pour annuler un mariage, rejetée par deux papes, X. 284, 41.

Célestius. *Voy.* PÉLAGE.

Célibat (le) méprisé par Luther et les autres réformateurs, III. 180. De seize mille ecclésiastiques dont le clergé d'Angleterre était composé sous Edouard VI, les trois quarts renoncent au célibat, 269. Les prêtres des frères de Bohême retiennent le célibat, 362. Passage de saint Paul sur cette matière, dénaturé par R. Simon, II. 165.

Cellot (Louis), jésuite. Son livre *De la hiérarchie ecclésiastique*, censuré par la Faculté de Paris, X. 214.

Celse, quoique ennemi des Chrétiens, n'a pas nié les miracles de Jésus-Christ, VIII. 228. Pourquoi il se raillait des Chrétiens, VII. 222.

Cène. Méditations sur ce qui se passa alors dans le cénacle, II. 399. *Voy.* EUCHARISTIE.

Dans le colloque de Poissi, Bèze fait frémir tous les assistants par son discours impie sur la Cène, III. 302. Explication des Calvinistes, à Poissi, sur la Cène, 302. La Cène des Suisses et des Zwingliens sans substance, Jésus-Christ n'y étant présent qu'en vertu, 322. Les Zwingliens de Pologne reprochent aux Sociniens d'avoir une Cène vide, quoique la leur ne soit pas mieux remplie, 323. Plusieurs Eglises de France veulent changer l'article de la Cène dans la Confession de foi, 366.

Censure de l'Assemblée du Clergé de France de 1700, sur la foi et les mœurs, X. 408.

Cérémonies de l'Eglise. Elles sont toutes conservées en Angleterre sous Henri VIII, III. 256. Disputes des Luthériens au sujet des cérémonies qu'ils appellent indifférentes. Mélanchthon veut qu'on les retienne, et d'autres qu'on les abroge, 276. Calvin les abolit, et prétend par-là s'attacher plus purement à la doctrine de l'Ecriture, 298. Les Vaudois rejettent avec mépris les plus anciennes cérémonies du Baptême, 344. Injustes reproches des Protestants au sujet des cérémonies de l'Eglise, et sur le service en langue latine, IV. 432.

Cerveau. A quoi il est destiné, VIII. 82. L'âme s'en sert par le besoin qu'elle a des images sensibles, 104. Comment affecté dans la folie, etc., 105. *Voy.* ATTENTION, IMAGINATION.

Césaire (S.), frère de saint Grégoire de Nazianze, est médecin de Julien l'Apostat sans communiquer à son impiété, X. 77.

César (Jules) dompte les Gaules, défait Pompée à Pharsale, et est reconnu maître à Rome, VIII. 158, 268.

Le Sauveur consulté par les Juifs si on doit payer le tribut à César, II. 346. Sa réponse. 346. Pourquoi les Césars ne pouvaient être Chrétiens, VI. 396.

Cevoli (Nicolas) ou SARETTO, auteur d'un livre contre la *Déclaration*, soutient le pouvoir indirect du Pape sur le temporel, X. 46. Ses injures contre les évêques de France, 31.

Chair. Le péché cause de son altération, VI. 70. Elle changera de nature, et deviendra un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, 118, 434 ; VII. 260. Elle doit être détruite pour être renouvelée, VI. 396. *Voy.* CORPS.

Chaire de saint Pierre. Elle est le dépôt inviolable de la foi, et la source primitive et invariable des traditions chrétiennes, IX. 500. Ce qu'on entend par les décisions *ex cathedrâ*, X. 335. *Voy.* EGLISE ROMAINE, PAPE, PIERRE, SAINT-SIÉGE.

Chalcédoine (concile de), quatrième général. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, y est déposé, X. 226. La lettre de saint Léon à Flavien examinée et approuvée, 364, 227. Troubles qui suivirent le concile, 267. Ce concile veut que les canons prévalent sur les décrets de l'empereur qui y étaient contraires, VIII. 419. L'autorité que le concile de Chalcédoine reconnaît dans le Pape, méconnue par l'abbé Dupin, III. 13. Irrévérence de cet auteur envers ce concile, 23. *Voy.* CONCILES.

Chaldéens (les) furent les premiers observateurs des astres, VIII. 137.

Chananéens. Dieu ordonne aux Israélites de leur faire la guerre pour punir leur impiété, qu'il avait supportée avec une longue patience, VIII. 437.

Chandieu (Antoine), ministre de Paris, nommé depuis Sadael, trame avec la Renaudie la conjuration d'Amboise, III. 570.

Chansons d'amour. On doit les bannir de l'éducation des filles, IX. 316, 355.

Chant. L'Eglise d'Alexandrie y souffrait à peine de faibles inflexions, de peur d'affaiblir la vigueur de l'âme par la douceur du chant, IX. 90, 100. La musique introduite bien tard dans le chant de l'Eglise, *ibid.* Le chant latin est conservé dans la messe luthérienne, III. 205. *Voy.* AUGUSTIN (Saint).

Chantal (la B. Mère de). Ses désirs, jusqu'où approuvés, V. 111. Quelle était son oraison, 115, 119, 360.

Chanterac (G. de la Cropte de), vicaire-général de Cambrai. Jugement que Bossuet porte sur sa lettre à Mme de Pontchat, V. 262; IX. 477. L'abbé de Chanterac est envoyé à Rome par Fénelon pour son affaire, 476, 480.

Chapelet. Ce que c'est ; comment on doit le dire, VIII. 500.

Chapelles, n'y pas entrer sans rendre à Dieu, à genoux, une adoration sérieuse, VI. 317.

Chapitres (les trois) : ce que c'est : leur condamnation, X. 229.

Charenton (synode de), où l'on reçoit les Luthériens à la communion. Différence de ce qu'on fit alors, et de ce qu'on voulait faire à Francfort et à Sainte-Foi, pour unir les deux sectes dans une même confession de foi, III. 371. Les Calvinistes montrent partout un esprit d'instabilité, *ibid.* Ce synode ne trouve aucune idolâtrie dans le culte des Luthériens, quoiqu'ils admettent la présence réelle, 401. Ce décret met un grand changement dans les controverses, convainc les Calvinistes de calomnies contre l'Eglise romaine, et rend vain le principal sujet de leur rupture, 402. Les Calvinistes tournent la haine des peuples contre la transsubstantiation ; et soutiennent, contre Calvin, que Jésus-Christ n'est pas adorable partout où il est, 402. Le décret tolère, dans les Luthériens, l'adoration intérieure, et condamne l'extérieure. Frivole réponse des Calvinistes, 403. Les disputes vives des Calvinistes avec les Luthériens, sur la prédestination, cessent, par le décret de Charenton, d'être l'essence de la religion, 403. Ce synode approuve celui de Dordrecht, et regarde la certitude du salut, comme le point principal de sa doctrine, 399.

Charges. Conditions nécessaires pour les désirer légitimement : dans quel cas ce désir n'est pas permis, VI. 246.

Charité. Ce que c'est, VII. 249. Son excellence, VI. 106. Couvre la multitude des péchés, 537. A quoi elle nous oblige, 390. Quel en est l'esprit et quels en doivent être les effets, VII. 334. Erreur d'attribuer à la cupidité tout ce qui ne vient pas de la charité, V. 293. La charité désintéressée, également commandée à tous, 303. Beau caractère de la charité parfaite, 303, 309. En quel sens l'amour ne tire point ses forces de l'espérance, 310. Erreur d'admettre une charité naturelle outre la surnaturelle, 335. Difference de la charité d'avec l'espérance, 349, 397. Motifs de la charité proposés dans l'Evangile, 350, et vraiment inséparables, 351. La béatitude est sa fin dernière, 387. Objection de M. de Cambrai, 388. Autorité de saint Thomas éludée, 389. Autorité de saint Bonaventure, 389. Réponse de M. de Cambrai, réfutée par le même saint Bonaventure, 390. La charité et le désir de l'union avec Dieu ou de la béatitude sont inséparables, 388. La vraie charité préfère-t-elle Dieu à soi-même, 390, 403. Quel est l'objet de la charité, 391. Définition de la charité d'après saint Augustin, 395. De la jouissance de Dieu d'après le même Père, 396. La charité est-elle mercenaire comme l'espérance, 397. L'amour de charité, distingué de l'amour de gratitude, 398. L'amour d'amitié entre Dieu et l'homme, 400, 401. Que penser de cette question : aimerait-on autant Dieu, si notre amour ne pouvait lui être connu ? 408. Combien la vision intuitive augmente l'amour, *ibid.* Explication radicale de la définition de la charité, 411. *Question particulière sur les actes*

commandées par la charité, 422. La charité enferme toutes les vertus, IX. 326. Les motifs de la charité sont répandus partout dans les Psaumes, I. 7. Charité immense de Dieu le Père envers nous, VI. 368. Manière dont la charité influe sur les bonnes œuvres pour les rendre méritoires, IX. 70. Combien la charité pour les malades est agréable à Dieu, 216. *Voy.* AMOUR.

CHARITÉ FRATERNELLE : son étendue, II. 307; IX. 600. Comment Dieu punit les haines ou les paroles injurieuses envers le prochain, II. 304. Obligation de se réconcilier, 305. La charité du prochain est le second commandement de la loi, 351. Belles réflexions sur ce précepte, 354. Nouvelle intimation de ce commandement par Jésus-Christ après la Cène, 455. La croix nous apprend à aimer nos frères, 479. Nouveaux motifs de cet amour fraternel, 479. Jésus-Christ l'a demandé pour nous à son Père après la Cène, 499, 505, 506. Cette charité est le caractère du christianisme, 507. C'est l'orgueil qui l'éteint dans nos cœurs, 508. La charité fraternelle est une dette que nous nous devons les uns aux autres, VI. 208. Comment Jésus-Christ l'établit, 549. Combien sont coupables ceux qui en rompent les liens sacrés, 114. Nécessité de la charité envers le prochain, X. 402. L'assemblée du Clergé de 1700 censure plusieurs propositions relatives à cette vertu, 416.

Charlas, prêtre français, réfugié à Rome à cause des affaires de la *Régale*, cité sous le nom d'*Anonyme*, auteur du *Traité des Libertés de l'Eglise gallicane*. On le réfute, X. 352, 367, 372, 373, 51, 139, 154, 160, 255, 256, 327, 336, 34, etc. Il tronque un texte d'Innocent III, 294. Bossuet engage son neveu à se servir de lui dans l'affaire du Quiétisme, IX. 480.

Charlemagne soutient avec autant de courage que de piété la qualité de protecteur de l'Eglise romaine, VIII. 171. Il prend le titre de roi des Français et des Lombards, *ibid.* Fait patrice, puis empereur par les Romains; il est sacré en cette qualité par Léon III, X. 110; VIII. 172, 269. L'Eglise romaine lui doit ses richesses, mais il ne fit point payer le denier de saint Pierre, X. 56. Il consulte Adrien I, au sujet de l'hérésie d'Elipand, 271. Sa conduite respectueuse envers l'Eglise dans cette affaire, VIII. 418. *Voy.* CAROLINS.

Charles Borromée (S.) a travaillé à rétablir l'esprit ecclésiastique, VII. 205. On allègue ce saint comme ayant eu dessein de corriger la comédie; il ne cesse d'en inspirer le dégoût, en l'appelant *un reste de gentilité*, IX. 110.

Charles Martel succède à son père Pépin Héristel. Ses exploits, VIII. 170. Il est maître absolu en France, 170. Il assiste le pape Grégoire II, 170. Il est invité par Grégoire III à secourir Rome contre les Lombards, X. 99.

Charles le Chauve est élu empereur par les Romains, X. 112. La dignité impériale lui est confirmée au concile de Rome, 123. Objection tirée d'un rescrit de Charles contre l'archevêque de Sens, en faveur du droit sur le temporel, 114.

Charles V, empereur, convoque la diète d'Augsbourg en 1530, où les Confessions de foi lui sont présentées, III. 192. Il fait réfuter la Confession luthérienne appelée d'Augsbourg, 192. Il établit une espèce de ligue défensive avec tous les Etats catholiques contre la nouvelle religion, 209. Il prend les armes pour mettre à la raison les rebelles de la ligue de Smalcalde, 274. Il remporte la victoire, et fait prisonniers l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, 274. Son *Interim. Voy. ce mot.*

Charles VII, roi de France, est médiateur de la paix entre le concile de Bâle et le pape Nicolas V, X. 203.

Charles VIII consulte la Faculté de Théologie de Paris sur les moyens d'assembler le concile général, X. 211.

Charles IX, roi de France, obligé de fuir de Meaux à Paris, avec toute sa Cour, pour se sauver de la fureur des Protestants révoltés, III. 575.

Charles Ier, roi d'Angleterre; son caractère, VII. 271.

Charles II, roi d'Angleterre, rétabli sur le trône; par quels moyens, VII. 277.

Charles-Gustave, roi de Suède. Ses succès et sa fin, VII. 299.

Chasteté. Cette vertu n'est point un joug dur et pesant, mais une douce liberté, VII. 75. Ses avantages, 219. Combien elle est délicate, II. 305; VII. 23. Elle est la gardienne de nos corps, temples du Saint-Esprit, VI. 290, 377. Ornement immortel, céleste préservatif contre la corruption, 118. L'assemblée de 1700 censure quelques propositions sur cette matière, X. 417. *Voy.* PURETÉ.

Chevreuse (le duc de). *Voy.* BOSSUET, FÉNELON, GUYON.

Chicane (la) est ennemie de la justice, VIII. 437.

Chigi (Sigismond), cardinal, approuve le livre de l'*Exposition*, III. 50. A le dessein de le faire traduire en italien, IX. 12, 13.

Childéric, roi de France, pousse ses conquêtes dans les Gaules. Il est chassé et rappelé, VIII. 166.

Childéric III, roi de France, est déposé, dit-on, par le pape Zacharie, X. 52. *Voy.* ZACHARIE.

Chillingworth (Guillaume), célèbre protestant anglais, prêche l'indifférence des religions, et met au nombre des Chrétiens tous ceux qui croient implicitement les vérités, même les Mahométans, les Juifs, les déistes et les athées, IV. 81. Il démontre qu'il faut être ou catholique, ou indifférent, 81. Il réduit les articles fondamentaux qui suffisent au salut, à croire l'Ecriture, et à tâcher de la croire en son vrai sens, 81. Il laisse à tout le monde la liberté d'interpréter l'Ecriture. Son livre est applaudi par les théologiens d'Oxford, 82.

Chœur. Obligations pour les religieuses d'y assister, IX. 339, 364. On peut en sortir pour des affaires sans recommencer l'office, 360.

Chrétien. Son caractère tracé dans les huit béatitudes, II. 301. Le Chrétien est un homme renouvelé qui ne peut exister sans la charité, VI. 65. Il se conduit par l'autorité de la foi, 226. Combien il méprise la vie et tout ce qui la concerne, 242. Quel est l'état d'un Chrétien : d'où part-il et où doit-il arriver? 721. Comment un Chrétien doit sanctifier sa journée, VIII. 502. Tout tourne à bien au Chrétien, s'il se tourne à Dieu, IX. 14. Vrai caractère d'un Chrétien, VII. 316. Les Chrétiens sont nés des blessures de Jésus-Christ, VI. 358. Sont de pauvres bannis, relégués de leur patrie, 492. Sont les vrais habitants de Jérusalem, et les héritiers des promesses faites à la Synagogue, 71. Combien les premiers Chrétiens méprisaient les biens du monde, 386. Ils sont toujours persécutés depuis Domitien, sans faire jamais la moindre sédition, VIII. 160. Marc-Aurèle écrit au sénat en leur faveur, 161. La persécution recommence, *ibid.* Ils sont persécutés plus violemment que jamais sous Dioclétien, 162. Ils lassent les persécuteurs par leur patience, 162, 210. Ils sortent de Jérusalem avant qu'elle fut assiégée, 216. Leur soumission et leur respect pour les princes persécuteurs, 225; VIII. 399. Leur fidélité envers la patrie, 350. Les calomnies des païens pour les rendre odieux, 226. On les condamne sans aucune formalité de justice, VII. 106, 111, 146. Crimes qu'on leur reprochait, 106, 111. Les institutions des Chrétiens, recherchées à leur source, prouvent la vérité de la religion, 194.

CHRÉTIEN INTÉRIEUR. *Voy.* BERNIÈRE.

Christianisme. Son esprit, dont nous devons être revêtus, VI. 381, 417. Il a réformé le genre humain par la pureté de sa morale; preuve de sa divinité, 509. Son extravagance plus forte que la plus sublime philosophie, 204.

Chronologie. Son utilité, VIII. 135. Il ne faut point entrer dans ses minuties, 172. La supputation de l'hébreu et celle des Septante indifférente en elle-même, 172.

Chrysostome (S. Jean) est travesti en Nestorien par R. Simon, II. 567. En protecteur de Théodore de Mopsueste et de Nestorius, 567. Combien il était éloigné de ces sentiments, 568. Il n'a jamais admis deux personnes en Jésus-Christ, 568. R. Simon a choisi à dessein une leçon fautive, 569 : et en effet, si le saint docteur eût ainsi pensé, les Nestoriens se seraient appuyés de son autorité, 570. Mais la leçon même que choisit R. Simon ne s'accorde pas avec le langage de Nestorius, 570. Rabaissé par R. Simon, et loué ensuite en haine de saint Augustin, 574. Mis par le même Simon au nombre des Pélagiens, 580. Il a cru le dogme du péché originel, 620. Il fut même un des principaux canaux de la tradition de ce dogme dans l'Eglise gresque, 621. Passage de ce saint docteur objecté à saint Augustin, 632. Vrai sens de ce passage découvert, 632. Pourquoi saint Chrysostome n'a point parlé ici du péché originel, 633. Il en parle clairement ailleurs, 634. Il s'embarrasse un peu dans cette question, 634. Pourquoi il ne donnait le nom de péché qu'au péché actuel, 635. Il n'a rien de commun avec les Pélagiens, et n'a point dit qu'on puisse être puni sans être coupable, 635. Pourquoi sa doctrine n'est pas aussi liée que celle de saint Augustin, quoique la même dans le fond, 637.

Ce saint docteur distingue dans les rois la puissance de l'abus qu'ils en font, X. 62. Sa doctrine sur la soumission aux puissances séculières, 159. Il apprend aux peuples, dans ses homélies, à n'opposer que la prière aux persécutions les plus injustes, III. 531. Passages de ce saint objectés à tort par Charlas, X. 256. Il est déposé par Théophile d'Alexandrie au conciliabule *du Chêne*. Il appelle au Pape, 267.

Chyiré (David), ubiquitaire, cherche à se défaire de Mélanchthon, III. 281, 282.

Cibo (Alderan), cardinal. Bossuet le remercie de l'approbation qu'il a donnée à son *Exposition;* loue son zèle et ses utiles travaux pour la gloire de l'Eglise, IX. 29. Il présente au pape Innocent XI la lettre dans laquelle Bossuet rend compte à ce Pontife de l'éducation du Dauphin, 32. Ce cardinal dénonce aux évêques, par une lettre-circulaire, les erreurs des Quiétistes, V. 43, 159.

Cicéron ruine par son éloquence le parti de Catilina, VIII. 157.

Ciel, séjour de la miséricorde, VI. 161. On ne peut y entrer que par un pur effet de la grâce et de la bonté de Dieu, 161. Jésus-Christ y est monté, nous y entrerons par lui, 90. *Voy.* PARADIS, SAINTS.

Circoncision (la) est donnée à Abraham. Ce qu'elle représentait, II. 218. Circoncision du Sauveur, 260. Explication de ce mystère, VIII. 533. Sa grandeur, VI. 51. Sermons pour la fête de la Circoncision, 50, 520, 711, 587. En quoi consiste la circoncision du cœur, IX. 216.

Cité de Dieu : sa politique directement opposée à celle du siècle : pourquoi, VI. 184. Deux cités diverses, mêlées de corps et séparées de cœur : quels en sont les citoyens, 295 ; VII. 218.

CITÉ MYSTIQUE. *Voy.* MARIE D'AGREDA.

Citeaux. Peinture de la vie qu'y menaient les religieux sous saint Étienne, VI. 202.

Clairvaux. Respect dont étaient saisis ceux qui allaient dans cette maison, en voyant la vie édifiante des religieux sous saint Bernard, VII. 129.

Claude (Jean). Conférences de Bossuet avec ce ministre, sur la matière de l'Église, IV. 198. Il accepte la conférence, puis il refuse de s'y rendre. Honnêtetés qui précèdent la conférence, 207. Embarras où il se trouve pour expliquer l'autorité des synodes, dont les Protestants ne reconnaissent pas l'infaillibilité, 208. Pour prouver que l'autorité de l'Église n'est pas infaillible, il objecte le concile de Rimini, et la Synagogue qui condamna Jésus-Christ, 211. Réponse à ces objections, 212. Il est forcé d'avouer qu'un particulier peut mieux entendre l'Ecriture que l'Eglise, 210, 222. Il convient qu'un chrétien se trouve dans un moment où il est obligé de douter si l'Ecriture est inspirée, 217, 227. Il répond par un petit écrit à la relation de Bossuet, 222. Réflexions de Bossuet sur cet écrit, 222. Vaine subtilité qu'il emploie pour montrer qu'il ne reconnaît ni dans la spéculation ni dans la pratique l'autorité infaillible de l'Eglise, 223.

Ce ministre excuse mal tout ce qui se fit à Francfort et à Sainte-Foi, pour réunir les Calvinistes aux Luthériens, en se servant d'expressions équivoques, III. 371. Il désapprouve l'Eglise de Genève d'avoir ajouté deux articles à sa confession de foi, 405. Il élude la difficulté qu'on lui fait sur l'embarras des synodes de Gap et de la Rochelle, à trouver l'Eglise invisible, 418. Il avoue sa visibilité, sans recourir, comme les autres, aux Vaudois, Albigeois, etc., mais il se jette inévitablement dans des contradictions, 419. Il ne veut pas avouer, quoique ce soit une conséquence de ses principes, que, par rapport au salut, tout est en son entier dans l'Eglise romaine. Différences frivoles qu'il met entre nous et nos pères, 420. Il soutient qu'on pouvait être dans la communion romaine, sans communiquer à ses dogmes et à ses pratiques, 421. Il varie sur ce qu'il avait dit de la visibilité de l'Eglise, et revient à l'Eglise invisible, 422. Il ne sauve dans l'Eglise romaine, avant la Réforme, que les hypocrites qui demeuraient dans son sein, sans y croire, 492.

Clémence (la), compagne de la justice, est la joie du genre humain, VIII. 434. Elle est la gloire d'un règne, 435. Elle doit accompagner la victoire, 435. Dans les actions de clémence, il est souvent convenable de laisser quelque reste de punition, 435.

Clément (S.) d'Alexandrie. Sur les attributs divins, V. 63. Son Gnostique ou Chrétien parfait et ses demandes, 92, 170. Sa doctrine sur l'oraison perpétuelle, 100. Ses suppositions impossibles pour exprimer l'excès de l'amour, 125. De sa sagesse, 169. Excès qu'on lui attribue, 169. Examen des passages de cet auteur dont ont voulu profiter les nouveaux Mystiques, 172, 174, 215. Sa Gnose est-elle l'état passif des Mystiques, 192. *Voy.* GNOSE. Ce saint confond les novateurs par la date de leur origine, et prouve que leur doctrine est inconstante et variable, parce qu'ils quittent la source de la vérité, qui est l'Eglise, IV. 100. Il est mis par Jurieu au nombre de ceux qui enseignaient la double nativité du Verbe. On le réfute par les propres paroles de ce Père, 29.

Clément V, pape, prétend avoir le droit d'établir en Italie des vicaires de l'Empire, X. 117, 136. Il annulle ce qui avait été fait par Boniface VIII contre Philippe le Bel, 133. Il confirme la décrétale de Nicolas III sur la pauvreté de Jésus-Christ, 286.

Clément VII exhorte Henri VIII à reprendre sa femme légitime : il l'excommunie, III. 253 ; X. 157. Les Protestants d'Allemagne approuvent la dispense de Jules II, et la sentence de Clément VII, III. 262. Raisons de la décision de Clément VII, 262. Ce Pape croit le concile général nécessaire pour détruire l'hérésie de Luther, 288.

Clément VIII absout des censures Henri IV, roi de France, sans parler de le réhabiliter à la couronne, X. 139.

Clément XI, auparavant cardinal Albani. On n'aurait pas voulu qu'il fût chargé de la rédaction du Bref, 531. Bossuet le félicite sur son élévation au pontificat, IX. 130. Lettre de Bossuet à ce pontife, pour lui retracer les vertus de saint Vincent de Paul, et demander sa canonisation, 149.

Clémentines : ce que c'était que ces lettres : le concile de Bâle les abolit, X. 195.

Clergé (le) est établi pour être la lumière du monde; pourquoi il a des priviléges et un certain éclat, VII. 244. Le clergé de France, assemblé en 1655, oblige le P. Bagot à reconnaître que les évêques tiennent immédiatement de Jésus-Christ leur juridiction, X. 254.

Bossuet voyait dans l'assemblée de 1682 certaines dispositions qui le faisaient bien espérer de cette assemblée, IX. 36. Lettres des évêques au pape Innocent XI, en lui rendant compte de leurs opérations, X. 384. Réponse du Pape, 387. Lettre-circulaire de l'assemblée, pour se justifier contre le Bref d'Innocent XI, 389. Seconde lettre à tous les évêques de France, 395. Décret de morale projeté dans cette assemblée, dont la première partie renferme plusieurs propositions à condamner, 397. Et la seconde contient la saine doctrine, 400.

Assemblée de 1700. Extrait des procès-verbaux, X. 408. Censure de plusieurs propositions contraires à la foi et aux mœurs, 414. Lettre du Clergé en envoyant cette censure à tous les évêques de France, 424. *Voy.* BOSSUET.

Clèves (Anne de), quatrième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, est décapitée pour ses infamies, bientôt après son mariage, III. 258.

Cloche (Antonin), général des Dominicains, est un des examinateurs du livre de Sfondrate, IX. 465.

Clôture. Combien une religieuse doit l'aimer, IX. 351. Raisons qui en dispensent, 389.

Clovis, roi de France, gagne la bataille de Tolbiac : il est baptisé à Reims avec ses Francs, par saint Remi, VIII. 167.

Cœur. C'est le cœur que Dieu demande, IX. 22. La dureté du cœur est la cause la plus juste de la damnation éternelle, VI. 537.

Colère. Ce que c'est, VI. 209. Colère de Dieu tempérée sur la terre, à cause des gens de bien, 495. La colère est une passion indigne d'un prince, ennemie de la justice, VIII. 437.

Coligni (Gaspard de), amiral de France, n'aurait pas approuvé la conjuration d'Amboise, qu'on eût soin de lui cacher, III. 313. Il se met à la tête des rebelles dans les premières guerres civiles, 313. Il est soupçonné d'avoir eu part à l'assassinat du duc de Guise, 319.

Coligni (Odet de), cardinal de Châtillon. Son apostasie, et arrêt du Parlement rendu contre lui, IX. 39.

Collectes et Oraisons des dimanches et principales fêtes de l'année, traduites par Bossuet, VIII. 553. — Des fêtes de la sainte Vierge et des principales fêtes des Saints, 556.

Colloque de Poissi, assemblé par la reine Catherine de Médicis. Calvin n'y vient pas, et y envoie Bèze. On y traite les points de l'Eglise et de la Cène, III. 302. Le cardinal de Lorraine fait une harangue éloquente que Bèze s'offre de réfuter sur-le-champ. Ce dernier présente une confession de foi ; il nie d'avoir dit que Jésus-Christ n'était pas plus dans la Cène que dans la boue, et le répète en termes équivalents, 302. Il explique d'une manière confuse l'article de la Cène, les Catholiques s'opposent à ses équivoques, 303. Claude d'Espense ne peut leur persuader de réformer cet article, et les prélats expliquent nettement la doctrine catholique, 303, 304. Montluc, évêque de Valence, fait de vains discours sur la réformation des mœurs, 304. *Voy.* MONTLUC. On propose aux Calvinistes l'article de la Cène de la Confession d'Augsbourg, qu'ils refusent de signer. Ils reçoivent tout le reste de cette Confession, en quoi ils renoncent à beaucoup de points importants de leur doctrine.

Combefis (le P.), dominicain, réfute Baronius et Bellarmin du sujet de la falsification des actes du sixième concile, X. 234.

Comédie. La dissertation pour la défendre attribuée à un religieux, donne occasion à Bossuet d'écrire sur cette matière, IX. 91. A quoi on peut réduire la question, 91. La comédie d'aujourd'hui est-elle aussi honnête qu'on le prétend, 86, 91. Son but est de flatter les passions, 86, 92. Combien la pudeur y est offensée, 87, 93. Est-il vrai que la comédie purifie l'amour en le faisant aboutir au mariage, 87, 93. Crimes publics et cachés dans la comédie : la concupiscence y est répandue dans tous les sens, 88, 94. On doit craindre le scandale qu'on donne en allant à la comédie, 96. Peut-on alléguer les lois en faveur de la comédie, 89, 96. Autorité des Pères sur cette matière, 89, 97. Peut-on excuser les laïques qui vont à la comédie, sous prétexte des canons qui la défendent spécialement aux ecclésiastiques, 97. Sentiments des anciens philoso-

phes sur le théâtre, 89, 98, 99. Peut-on s'autoriser du silence de l'Ecriture, 90, 100. Doctrine de saint Thomas sur ce sujet, 101. Abus qu'on en fait, 104. Sentiment de saint Antonin, 103. Ce que prescrivent les Jésuites sur les pièces de collége, 109. Il est impossible de réformer le théâtre, 109. Combien ce genre de plaisir est improuvé par l'Eglise, 110. Elle prive les comédiens de la sépulture et des sacrements; elle les regarde comme des pécheurs publics, et des personnes infâmes, 89, 97. *Voy.* CAFFARO.

Commandements de Dieu, VIII. 498, 518. Ceux de l'Eglise, 500, 518. Les commandements de Dieu ne nous sont pas impossibles, v. 6.

Commines (Philippe de). Témoignage que cet historien rend a saint François de Paule, VII. 120.

Communautés religieuses, formées sur la régularité de vie des premiers Chrétiens, VI. 663. Pauvreté, chasteté, obéissance, fondement de leur état, 664.

Communion. Ce qu'on y reçoit, et comment on doit le recevoir, VIII. 527. Ce qu'il faut faire avant la communion, 524, 535, 588. Dans la communion, 528, 586. Après la communion, 529, 587, 588. Exercice pour la communion, 584, Prières pour la communion, 587; IX. 588. Quelle préparation elle requiert? II. 344. Quelle pureté est nécessaire? 405. Par la communion le fidèle est consommé en un avec Jésus-Christ, 416. Jésus-Christ s'y fait notre nourriture aussi bien que notre victime, 417. Désir insatiable qu'il faut avoir de la communion, 421. Crime de la communion indigne, 432. Qui sont ceux qui communient indignement, 432; IX. 599. La communion est la préparation à la mort de Jésus-Christ, II. 433. Elle donne la persévérance, 433. S'éprouver soi-même, 434. La communion est la force de l'âme et du corps, 435. Elle suffit sous une seule espèce, 438. Il faut communier au moins en esprit, 446. De l'action de grâces, 446. La communion est l'action la plus sainte et la plus importante du christianisme, VI. 587. Le soutien de l'âme au sein de la détresse, 489. Nécessité d'une sainte épreuve pour s'en approcher dignement, 587. Abus déplorable que les Chrétiens de nos jours font de la communion, 154. Dispositions pour faire une sainte communion, 170. Avis divers sur la communion et sur la préparation qu'on doit y apporter. IX. 177, 192, 194, 197, 212, 213, 214, 221. Combien elle est utile dans les sécheresses, 218. Règles pour la fréquentation de ce sacrement, 272, 323, 356, 357, 362, 363, 364, 380, 382. Désir de la communion de tous les jours, 337. Goût de la communion, 265, 280. La fréquente communion soutien de l'âme, 336. Elle est le remède des tentations, 357. Il ne faut pas omettre légèrement la communion, 269, 282, 296, 324, 364. Cas où un confesseur peut priver les religieuses de la communion, 369, 380. Comment en souffrir la privation, 224. Il faut faire communier souvent les enfants suivant leurs progrès dans la vertu, 354. En quoi consiste la communion spirituelle, 178, 192, 219.

Traité de la Communion sous les deux espèces, IV. 246. Pratique et sentiments de l'Eglise dès les premiers siècles. L'institution de l'Eucharistie et l'autorité de saint Paul concourent à favoriser le sentiment qui soutient la communion valide sous une espèce, 246. Il est d'ailleurs appuyé sur quatre coutumes authentiques de l'Eglise, 247. D'abord la communion des malades, 247. Exemples de Sérapion, *ibid.;* de saint Ambroise, 248. Autorité de plusieurs conciles et auteurs ecclésiastiques, 250. Vaines subtilités de plusieurs ministres pour les expliquer, 247, 248, 252. Seconde coutume, la communion des enfants : autorité de saint Cyprien, 253. Aveu d'un ministre, 255. Autorité des Pères et des conciles, 255. Coutume de faire consumer à de petits enfants les restes du saint sacrifice, 256. Troisième exemple : la communion dans les maisons, 256. Tertullien et saint Cyprien parlent de la coutume d'emporter et de prendre chez soi le corps du Sauveur, 256. Les exemples qu'apportent les Protestants pour prouver le contraire, ou pour démontrer qu'on emportait les deux espèces, ne prouvent rien, 258. Quatrième coutume : la communion publique. Autorité de saint Léon, de saint Gélase, 259. Les Protestants ne peuvent y répondre, 259. La communion sous une seule espèce a toujours été reçue dans l'Eglise, et ne divise pas le mystère, comme le prouve la messe du Vendredi saint et celle des Présanctifiés, 261. La pratique de l'Eglise dans la communion sous une seule espèce, est fondée sur la pratique ancienne, 264; et sur des principes que les Protestants ne peuvent nier, 265. *Voy.* SACREMENT. La communion sous une seule espèce s'est établie sans contradiction, 275. Elle est une suite nécessaire de notre croyance sur la présence réelle, 280. Aveu de Jurieu, 281.

La Tradition défendue sur cette matière, IV. 288. Nécessité d'avoir recours à la tradition en pareille matière. Premier argument tiré du Baptême, 290, 293. Second argument tiré de l'Eucharistie, où les Protestants n'observent point tout ce que Jésus-Christ a fait, 295. Absurdités des Protestants, qui rejettent la communion sous une espèce, 300. Comment cette communion s'est établie dans l'Eglise sans contradiction, 306. Equité du décret du concile de Constance à ce sujet, 308. Vaines chicanes des défenseurs de la communion sous les deux espèces, 310. Combien Luther et les premiers réformateurs les méprisaient, 311. La communion sous une ou sous deux espèces reconnue indifférente dans la Confession d'Augsbourg, 312. Jugée égale dès la première antiquité, 313. La communion se faisait sous la seule espèce du pain, par les particuliers dans leurs maisons, 314. Par les solitaires dans leurs déserts, 315. Par tous les fidèles dans le temps de persécution, 317. Preuves tirées de Tertullien, et de l'histoire de saint Satyre, 317. De saint Optat et de Jean Mosch, 318. Du Sacramentaire de Reims et du cardinal Humbert, 319. Des Actes de saint Tharsice et des Martyrs de Nicomédie, 319. De sainte Eudoxe, 319. La seule espèce du pain était réservée pour les malades, 320, 325. Exemple de la communion de saint Ambroise mourant, 327. Les passages qui nomment le corps seul, ne désignent point en même temps le sang, 329. Antiquité de la réserve de l'Eucharistie sous l'espèce du pain, 330. Preuve manifeste au neuvième siècle, 331. Usage des colombes d'or et d'argent pour ce sujet, 332. Examen d'un canon du deuxième concile de Tours sur cette matière, 335. Opposition entre les premiers Chrétiens et les Protestants, 339. Réponses aux objections des ministres contre la réserve de l'Eucharistie, 342. Jamais on n'a réservé l'espèce du vin, 343. Réponses aux objections des adversaires, 347. Examen des passages de Baronius qu'ils objectent, 348. De quelques autres endroits, 349. Des Sacramentaires du Père Ménard, 350. D'un canon d'un concile de Tours, 352. Communion des enfants sous la seule espèce du vin; chicanes des ministres contre la vérité de ce fait, 355. Contre l'autorité de Jobius, qui en atteste la certitude pour l'Eglise grecque, 358. Communion donnée sous la seule espèce du pain aux enfants plus âgés, 364. Sous une seule des deux espèces dans l'office public de l'Eglise, 367. Preuves tirées des décrets de saint Léon et de saint Gélase pour l'Eglise d'Occident, 367. De saint Chrysostome et de l'usage de l'Eglise de Jérusalem pour l'Eglise d'Orient, 369. Nouvelle preuve tirée de l'office des Présanctifiés, 372, 378. La communion sous les deux espèces n'est pas nécessaire pour recevoir tout ce qui est essentiel à ce sacrement. En réduisant les fidèles à une seule espèce, l'Eglise a voulu empêcher les irrévérences; les Protestants eux-mêmes ont jugé que les deux espèces n'étaient pas essentielles à la communion, III. 69. La communion sous les deux espèces rétablie par Carlostad. *Voy.* CARLOSTAD. La communion sous une ou deux espèces paraît indifférente à Luther, 179. Il excuse, ainsi que Mélanchthon, ceux qui ne reçoivent qu'une espèce, 208. L'ancienne Eglise regardait comme indifférente la communion sous une ou sous deux espèces, 326. Jean Hus voulait la communion sous les deux espèces, ainsi que les Calixtins, auxquels le concile de Bâle l'accorda, 356, 357. On démontre que la communion sous une seule espèce est suffisante, 403; IV. 436. Elle avait été établie par la coutume, avant la décision du concile de Constance, 544. Les Protestants voudraient réduire aujourd'hui toute la controverse à la communion sous les deux espèces, 104. *Voy.* EUCHARISTIE. Raisons qu'ils allèguent pour communier sous les deux espèces, 470, 483, 491. On les réfute, 510, 528, 553.

Communion des saints. Explication de ce dogme, VIII. 513.

Compactatum. Ce mot, célèbre dans l'histoire de Bohême, signifie les quatre Articles réglés par le concile de Bâle, dont les Calixtins furent d'accord, III. 357.

Comparaisons. Il faut suppléer plusieurs choses à celles du livre des *Proverbes*, I. 134. Comparaisons tirées des choses humaines, employées par les saints Pères sur la génération du Fils de Dieu, IV. 16, 17. Les Pères, en faisant ces comparaisons, présupposaient que Dieu était un pur esprit, 17. La comparaison du soleil et de son rayon, pour marquer la génération du Fils, est de saint Paul, qui établit expressément l'égalité des personnes divines, 19. Le caractère de comparaison qui se trouve dans les passages dont Jurieu abuse, ne lui permettait pas de les prendre au pied de la lettre, 31. Les comparaisons des Pères tirées des opérations de notre âme, par rapport à la génération du Verbe, montrent qu'ils parlaient dans un sens métaphorique, 31. Jurieu avoue qu'on ne peut les entendre sans avoir recours au sens figuré, comme toutes leurs locutions y déterminent, 32.

Compassion de la sainte Vierge. Deux sermons pour cette fête, VI. 256, 22. *Voy.* MARIE.

Compensation d'erreurs proposées par Jurieu, entre les Luthériens et les Calvinistes, et la tolérance mutuelle, III. 510. Il demande aux Luthériens de passer aux Calvinistes leur particularisme, à condition que ceux-ci tolèreront toutes

les erreurs reprochées aux Luthériens, 409. Pour conclure l'accord il propose de rendre les princes juges souverains des disputes, 410.

Compliments. *Voy.* Discours.

Conception de la sainte Vierge. La question de l'immaculée Conception très-délicate, vi, 122, 691. N'est point comprise dans les articles de foi, 126, 694. Objection tirée des paroles de l'Apôtre contre l'immaculée Conception, 123, 691. Sentiments et conduite de la Faculté de Théologie de Paris sur ce point, 126, ix. 147.

Conciles. Pourquoi on assemble les conciles généraux, x. 219, 222, 259. Ils sont infaillibles, 262, 28. Ils examinent les décrets des papes, 366. Leur supériorité sur les papes, 466, 485. Ils doivent être assemblés par l'autorité du Pape, 373. Ne peuvent le juger, 304. *Voy.* Bale, Constance, Eugène IV, Pape. Par qui les conciles étaient convoqués dans les premiers siècles, et manière dont on les tenait, viii. 171. Objections tirées de saint Augustin contre leur autorité, ii. 145. Sentiments de plusieurs Protestants sur leur infaillibilité, iv. 513, 555. Passages de la tradition sur le même sujet, 635, 648. Quand un concile est-il œcuménique, 635. Si, en admettant l'autorité de l'Eglise, on peut sans hérésie rejeter certain concile en particulier, 638. Ce que pensait Molanus de l'autorité des conciles œcuméniques, 562. On ne peut mettre en suspend l'autorité des anciens conciles jusqu'à ce qu'il en fût tenu un nouveau, comme le voulaient les Protestants, pour opérer plus facilement la réunion, iv. 500, 537. On n'arriverait à ce concile qu'en foulant aux pieds les précédents; dès lors il n'aurait pas plus d'autorité, *ibid.* Le corps des Luthériens se soumet au jugement du concile général dans la Confession d'Augsbourg, iii. 208. Autorité des conciles reconnue par les synodes de Dordrecht et de Delpht, 398. L'infaillibilité des conciles généraux est une suite de l'infaillibilité de l'Eglise universelle, 435. Jurieu dit que le mystère de la Trinité était informe au concile de Nicée, et jusqu'à celui de Constantinople : que le mystère de l'Incarnation était informe aux conciles de Constantinople et d'Ephèse, et ne fut formé qu'à celui de Chalcédoine, 460. Celui de Chalcédoine, celui d'Ephèse, et ainsi des autres en remontant jusqu'à l'origine du christianisme, ne firent que confirmer la foi des précédents conciles, 463. La manière des conciles, pour prouver la nouveauté des hérétiques, est de se récrier contre leur doctrine, comme on fait contre des choses inouïes, et de dire qu'ils changent ce qu'on croyait avant eux, 464.

Les conciles particuliers ne peuvent juger le Pape, x. 303. Ils ne prétendent pas, comme l'Eglise anglicane, avoir une autorité indépendante de l'Eglise universelle, dont au contraire leurs décrets tirent toute leur force, iii. 264.

Concile plénier. *Voy.* Arles, Nicée.

Concomitance (la), ou (la) présence de Jésus-Christ tout entier sous chacune des deux espèces, est établie par Henri VIII, roi d'Angleterre : et dans la Confession luthérienne de Virtemberg, iii, 258, 278.

Concorde (le livre de la) publié en 1579, est le dernier dans lequel les Luthériens en corps aient fait des décisions sur la foi, iii. 286.

Concubines. On appelait autrefois de ce nom les femmes légitimes, qu'on épousait avec moins de solennité. Basnage abuse de l'équivoque de ce mot, pour imposer aux premiers siècles de l'Eglise d'avoir approuvé l'usage des concubines, ou femmes de mauvaise vie, iii. 595.

Concupiscence. Ce que c'est, et combien on en distingue, viii. 520. Elle est regardée par les Pères comme le moyen par lequel se transmet le péché originel, ii. 626. Comme une preuve et une suite de ce péché, 628. La connaître, c'est connaître le fond du péché originel, 636. Comment elle est expliquée par saint Chrysostome, 637. Sa malignité se répand dans l'homme tout entier, et pénètre jusqu'à la moëlle des os, ix. 95. Combien le théâtre contribue à l'enflammer, 95. Concupiscence de la chair : ce que c'est, 549. Misères et passions dont elle est la source, 549. Elle est répandue dans tous les sens, 551. Et notre chair est une chair de péché, 552. D'où vient en nous cette concupiscence, 552. Concupiscence des yeux, est d'abord la curiosité, 553. En second lieu, l'amour des richesses et du luxe, 554. Troisième espèce de concupiscence, dite l'orgueil de la vie, 556. L'amour-propre en est la racine, 557. *Voy.* Amour-propre, Gloire, Orgueil. Naissance des trois concupiscences dans la chute de nos premiers parents, 565. La vérité de cette histoire constante par ses effets, 567. Les trois concupiscences principe de toute la corruption originelle, 567. Jésus-Christ leur oppose trois saints désirs, 569. Obligation qu'a le Chrétien de combattre la concupiscence, vi. 733. Ce combat est perpétuel, v. 95, 97. Le *motus primo-primus* est-il un péché? iv. 477, 486, 496.

Condé (Louis de Bourbon, prince de) se met à la tête des Huguenots révoltés de France, iii. 311. Il mande l'amiral de Coligni, et prend les armes, requis et supplié par les Protestants, 315. Il était complice de la conjuration d'Amboise, 571. Veut assembler les Etats en son nom, 571. Il entretient des pratiques secrètes avec Catherine de Médicis, 574. Ses liaisons avec les Huguenots, 582.

Henri, prince de Condé, représente à Louis XIII le danger de la doctrine qui donne au Pape puissance sur le temporel, x. 49.

Louis de Bourbon, dit le Grand. Son oraison funèbre, vii. 317. Ne serait rien avec toute sa gloire, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, 317. Ses exploits, 318. Ses qualités de l'esprit, 321. Parallèle de ce prince avec le vicomte de Turenne, 322. Avec quels sentiments de la plus vive piété il se prépare à la mort, 325. Ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien, son fils, 325. Derniers moments de sa vie, 326. *Voy.* Discours.

Condescendance chrétienne. Quels en sont les lois, vi. 570.

Condren (Charles de), général de l'Oratoire : son éloge, vii. 257.

Conférence *avec M. Claude,* ministre de Charenton, sur la matière de l'Eglise, iv. 198. La conversion de mademoiselle de Duras fut le motif de cette conférence. Bossuet s'est vu forcé de la publier. Mauvaise foi de M. Claude dans ce qu'il en a écrit. Défi que lui fait Bossuet, 200. Il refusa d'abord de s'y rendre, 207. Honnêtetés qui précédèrent la conférence, 208. Bossuet se proposa de faire avouer qu'un simple particulier entendait mieux la parole de Dieu que toute l'Eglise ensemble, et qu'il y avait un moment où un Chrétien était obligé de douter si l'Ecriture est inspiré de Dieu, 206, 210, 216, 222, 227. *Voy.* Claude.

Conférence du diable avec Luther, auquel il persuade d'abolir les messes privées, iii. 213.

Confesseur. Qualités d'un bon confesseur, ix. 383. Il tient la place de Jésus-Christ, 357, 368. C'est ainsi qu'on doit l'envisager, 233. Comment il doit se conduire pour ménager les intérêts de Dieu, vi. 177. Quel est la prudence que le confesseur peut priver les religieuses de la communion, ix. 380. Conduite qu'il doit tenir à l'égard des personnes dont il suspecte les dispositions, 238. Réserves dont on doit user, pour déclarer ses peines, à l'égard d'un confesseur qui ne connaîtrait pas à fond le pénitent, 174, 175, 193.

Confession (la) avec l'absolution sacramentale est conservée par les Luthériens, iii. 204; iv. 529, 553. Les Vaudois reconnaissaient la nécessité de la confession, iii. 343. Jean Hus n'errait point sur la confession sacramentale, 357.

Qualités d'une bonne confession, viii. 523. Exercice pour la confession, 583. Règles pour se bien confesser, ix. 215, 218. Endroits de l'Ecriture pour se préparer à la confession, 328. La confession des péchés véniels est utile, 351. Quelle grâce on reçoit dans la confession lorsqu'on a la contrition parfaite, 349. Il ne faut pas s'inquiéter des péchés oubliés dans les confessions, 330, 335. Ne pas revenir sur les confessions passées, 198, 216, 217, 245, 249, 274, 277, 337, 345, 346, 352, 354. De l'omission de certains péchés dans la confession, 352. Ce doit être un exercice d'humilité et d'amour, 279. Que penser de ceux qui se confessent avec présomption, 346. De la confession faite à des prêtres qui n'auraient pas les cas réservés, 249. A quel temps est déterminée la confession annuelle, 241. Divers cas touchant la confession, 184, 214, 219, 295, 302, 308, 322, 334, 335, 348, 356, 358, 359, 363, 365. L'assemblée du Clergé de 1700 censure plusieurs propositions sur cette matière, x. 420.

Dispositions d'un Chrétien qui fait sa dernière confession pour mourir, ix. 603. *Voy.* Contrition, Pénitence.

Confession de saint Pierre. On appelle ainsi le lieu où reposent les reliques de cet apôtre, x. 161.

Confessions de foi des Protestants. On en imprime un recueil à Genève, iii. 160. Celle des Luthériens, 161. Celles des Calvinistes, 161. Les Protestants ont honte de la multitude de leurs Confessions de foi. Vains prétextes dont ils se couvrent, 161, 162. Leurs variations dans celles qu'ils présentèrent à la diète d'Augsbourg. Mélanchthon dresse celle appelée d'Augsbourg, adoptée par tous les Luthériens, 192. Bucer en dresse une autre, appelée de Strasbourg ou des quatre villes, où il soutient le sens figuré, 192. La Confession d'Augsbourg réfutée par les Catholiques. Mélanchthon en fait l'apologie, que tous les Luthériens adoptent dans l'assemblée de Smalcalde, 192. L'article de la Cène couché en quatre façons différentes dans quatre éditions authentiques de la Confession. Une de ces façons pourrait être souscrite par les Catholiques, 192. Les Luthériens, dans l'assemblée de Naüm-bourg, ne peuvent convenir à laquelle de ces quatre éditions

ils doivent se tenir, 282. L'électeur Palatin embrasse la doctrine zwinglienne qu'il croit voir dans la Confession d'Augsbourg, 283. Cinquième façon d'expliquer la Cène dans l'Apologie, 194. Les Sacramentaires ne varient pas moins que les Luthériens dans leurs Confessions de foi, 194. Ambiguïtés de celle de Strasbourg, que les Catholiques et les Luthériens peuvent expliquer dans leur sens, 194. Celle de Zwingle ou de Zurich est nette et précise contre la présence réelle, ainsi qu'une autre de Zwingle adressée à François Ier, 195, 196. La Confession d'Augsbourg rétracte ce que Luther avait dit sur la justification, le libre arbitre, et la volonté de Dieu, qu'il faisait auteur du péché, 197. Les Luthériens varient, dans le livre de la *Concorde*, sur ce qu'ils avaient dit dans la Confession d'Augsbourg, touchant le mérite des bonnes œuvres, 199. Première Confession de Bâle, où l'on admet la présence sacramentale par la foi, et non réelle, 213. Seconde Confession de Bâle, où l'on adoucit la première, 214. Trois ou quatre Confessions de foi contradictoires, reçues par Bucer et ceux de Strasbourg, 276. Confessions de foi Saxonique et de Virtemberg, dressées à l'occasion de l'*Interim*, l'une par Mélanchthon, l'autre par Brentius, 277. Contradiction de ces Confessions entre elles, 278. Autre Confession de foi dressée à Francfort, où l'on varie encore sur l'article de l'Eucharistie, 281. Confessions de foi Helvétiques. On en compte cinq, depuis celle de Zwingle jusqu'à celle qui fut faite un peu après la mort de Calvin; quelle en est la doctrine, 320. Confession de foi Polonaise, faite trois ans après avoir souscrit la cinquième Helvétique. On y condamne les Catholiques et les Luthériens comme *mangeurs de chair humaine*. On y établit l'ubiquité, 322. Trois ou quatre Confessions de foi, et divers actes des Calvinistes, contradictoires les uns aux autres, 300. Ils avouent tous les articles de la Confession d'Augsbourg, dont plusieurs sont contraires à leurs créances, 303. La Confession de foi calvinienne exclut l'Eglise romaine du titre de vraie Eglise, parce que la pure vérité de Dieu en est bannie et les sacrements y sont corrompus, 425. Jurieu adoucit cette assertion en notre faveur. *Voy.* Jurieu. La Confession de foi n'a plus d'autorité parmi les ministres, qui changent le langage et les idées anciennes de la Réforme, 425. Toutes ces diverses Confessions de foi des Protestants marquent la désunion du parti, 369.

Confiance (la) en Jésus-Christ fondement du salut. Admise aujourd'hui par les Catholiques comme autrefois par leurs pères, iv. 159, 161. Exposition de la doctrine catholique sur cette matière, 181. La confiance doit être unie avec l'amour, ix. 243. Elle est une source de paix, 245. Passages de l'Ecriture sur la confiance, 253. C'est un moyen de vaincre les tentations à l'heure de la mort, 255. L'avoir à chaque moment pour la trouver à la mort, 279. Quelle doit être celle du chrétien à la mort, 602, 231. Que faire pour l'avoir alors, 234. *Voy.* Abandon, Peines.

Confirmation (la) pratiquée par les apôtres, retenue dans toutes les Eglises, n'a pu être rejetée sous prétexte que le Saint-Esprit ne descend pas visiblement, iii. 61. Elle est un sacrement, quoi qu'en disent les Protestants, iv. 435. Quel en est le ministre, ix. 263. La Confirmation, dans la réforme anglicane, n'a plus été qu'un catéchisme pour faire renouveler les promesses du Baptême : on en ôte le Saint-Chrême, iii. 268. Les Vaudois admettaient ce sacrement, 344. En quoi consiste ce sacrement, viii. 502. La meilleure disposition pour le recevoir, ix. 319. Elle doit être reçue avant la communion, 267.

Confirmation des conciles : en quel sens on doit entendre que les Papes confirment les conciles généraux, x. 181, 245.

Conformité (la) à la volonté de Dieu, est le meilleur remède à nos maux, ix. 309, 337. *Voy.* Abandon.

Conjuration d'Amboise. *Voy.* Amboise.

Connaissance (*de la*) *de Dieu et de soi-même*, ouvrage composé pour l'éducation du Dauphin, viii. 63. La connaissance de Dieu est la plus certaine de celles que nous avons par raisonnement, 514. La connaissance de soi-même est la science la plus nécessaire, vi. 552; vii. 41.

Conquérants. Dieu les fait, et pourquoi, vii. 318, 323. Leur caractère, 319. Vanité de leurs pensées, 323. Dieu les confond en leur donnant la gloire des hommes, 323. Funestes effets de leurs victoires. Caractère des conquérants ambitieux tracé par le Saint-Esprit, viii. 439. Leur châtiment rigoureux, 440. Sanglante dérision des conquérants par le prophète Isaïe, 442.

Conquête. Origine de ce droit, viii. 353. Son ancienneté attestée par l'Ecriture, 355. Pour rendre ce droit incontestable, la possession paisible doit y être jointe, 356. Les conquêtes ambitieuses sont un injuste motif de faire la guerre, 439. Elles produisent plus de larmes qu'elles ne font naître de lauriers vi. 55. Les conquêtes de Jésus comparées avec celles des Alexandre et des Césars, *ibid.*

Conscience (la), témoin véritable, ami fidèle et incorruptible, vi. 656. Il n'est jamais permis d'agir contre sa conscience ; ne fût-elle que probable, sans être certaine, ix. 455. Cette maxime : *Que le magistrat ne peut rien sur la conscience* souvent répétée par Basnage et Jurieu, est combattue par la pratique dans les Etats réformés, iii. 563.

Consécration. Elle a toujours consisté dans les paroles, et non point dans le mélange du vin avec le sacré corps, iv. 385. Témoignage d'Amalarius et de l'abbé Ruppert, 387, Absurdités d'un ministre protestant, qui fait consister la consécration du vin dans le *Pater* et autres prières de l'office du Vendredi saint, 389, 391. La consécration du calice, comme celle du pain, se fait par les paroles de Jésus-Christ, 393. Vertu de ces paroles, 406. Force de cette parole: *Faites ceci en mémoire de moi*, 408. Les liturgies grecques et latines conviennent même aujourd'hui sur l'essentiel de la consécration, 421. Explication du langage de l'Eglise dans les sacrements, 422. Application de cette doctrine à la liturgie des Grecs, 423. Preuve que la consécration se consomme par le récit des paroles de Notre Seigneur, 423. Nouvelles preuves tirées de quelques liturgies de l'Eglise latine, 424. *Voy.* Eucharistie.

Conseiller. Celui du prince doit avoir passé par beaucoup d'épreuves, viii. 463. Les bons succès souvent dus à un sage conseiller, 465. Sa première qualité est d'être homme de bien, 466. *Voy.* Ministre.

Conseils. Combien nécessaires aux princes, viii. 383. Ils doivent être réduits à peu de personnes, 384. Le secret en est l'âme, 380, 384. Conseils des rois de Perse, par qui dirigés, 461. Le conseil doit être choisi avec discrétion, 463. Le prince, après l'avoir choisi et éprouvé avec soin, ne doit pas s'y livrer, *ibid.* Suite funeste des conseils des jeunes gens qui ne sont pas rompus aux affaires, 464. Le fort du conseil est de s'attacher à déconcerter l'ennemi, 465. Les conseils relèvent le courage du prince, 465. Usage des conseils, 472. Conseil de religion auprès des anciens rois, 472.

Constance. Sa nécessité dans la vie religieuse, ix. 229. En quoi elle consiste, 233.

Constance (Concile de). Motifs de sa convocation : ce qui s'y passa dans les premières sessions, x. 171. Il prend dès son ouverture le titre de Concile œcuménique, 176, 355. Il fut reconnu tel par les Catholiques dès son ouverture, 177. Décrets des quatrième et cinquième sessions, 160. Difficultés de Schelstrate sur plusieurs sessions de ce concile, 162, 185. Ce concile n'a point calomnié Viclef, en lui imputant cette proposition : *Dieu est obligé d'obéir au diable*, iii. 355. Il décida pour la communion sous une espèce, parce qu'il en trouva la coutume établie depuis plusieurs siècles, sans contradiction, 444. *Voy.* Grégoire XII, Hus, Jean XXIII, Martin V, Viclef.

Constance, empereur, fils de Constantin, se livre aux Ariens, viii. 164. Il défait les Sarmates et les Perses, et meurt, 164. Ses violences contre les Catholiques. On ne lui refuse pas l'obéissance, x. 86. S'est-il converti à la mort? 87.

Constant, empereur d'Orient, publie un édit en faveur des Monothélites : fait périr le pape saint Martin, qui l'avait condamné, viii. 168. Il pille Rome et l'Italie. Sa mort, 169.

Constantin, fils de Constantin Chlorus, s'échappe des mains de Galérius, qui était jaloux de sa gloire, viii. 162. Il succède à son père, 163. Il fait mourir Maximien, et marche à Rome, 163. Il défait Maxence, et embrasse le christianisme; (onzième époque), 163. Il est choisi de Dieu pour donner la paix à l'Eglise et la faire triompher, i. 300. Il assemble le concile de Nicée, 163. Il bâtit Constantinople. Sa mort, *ibid.*

Constantin Copronyme, empereur d'Orient, remplit Constantinople de supplices, viii. 170. Il fait la guerre aux images, et persécute les Catholiques, 170.

Constantin Pogonat, empereur d'Orient, fait tenir le sixième concile général, viii. 169.

Constantinople (Conciles de). Premier concile, second œcuménique. Son objet, x. 221. Comment son œcuménicité fut reconnue, 247.

Second concile, cinquième général. *Voy.* Chapitres, Vigile.

Le troisième concile, sixième général, approuve les lettres du pape Agathon après les avoir examinées, x. 365, 233. En quel sens il demande la confirmation au Pape, 249. *Voy.* Baronius, Honorius.

Le quatrième concile, huitième général, examine les lettres du pape Adrien II, x. 239. Il lui demande de confirmer ses décrets : en quel sens, 249. *Voy.* Photius.

Constantius-Chlorus, empereur, rend les Gaules heureuses, viii. 162. Il est un des sept empereurs au nom desquels s'exerça la dernière persécution, i. 327.

Consubstantiation (la) de Luther est bien réfutée par Bèze, Calvin, et tout un synode de Zwingliens, iii. 187.

Consuls. Ils sont établis à Rome, viii. 148. Le sénat veut

rétablir leur puissance à la mort de Caligula : les soldats l'en empêchent, 269.

Contemplatifs. Les plus parfaits, selon Cassien, font avec David de continuelles demandes, v. 97.

Contemplation. Les attributs divins proposés comme son objet, v. 64. Si celui de la présence de Dieu est plus utile que les autres à la contemplation, 66. Etat de l'âme dans la pure contemplation, 85. Elle ne peut être perpétuelle, 99. De la contemplation par négation du simple regard amoureux et de l'exclusion des attributs, 176. *Voy.* Gnose. Habitude de contemplation éternelle et inaltérable, 177. Erreur de dire qu'elle exclut les mystères et la vue de Jésus-Christ, 252, 226, 231. Contradictions sur la vocation à la contemplation, 224, 228. Foi explicite en Jésus-Christ toujours nécessaire, 296. Erreurs sur la contemplation parfaite et imparfaite, 294, 331, 332. La contemplation changée en fanatisme par les nouveaux Mystiques, v. 372. De la contemplation de Jésus-Christ et des perfections divines, 373, 374, 441. Vaines défaites de M. de Cambrai, 374. Sentiment de sainte Thérèse et de saint Jean-de-la-Croix, 375; de Molinos et de madame Guyon, 440. Il ne faut pas séparer Jésus-Christ dans l'exercice de la contemplation, ix. 338.

Conteranus (le cardinal), légat du Pape à la conférence de Ratisbonne, dit sur l'*Interim* de Charles V, que cette affaire doit être renvoyée au Pape, iii. 275.

Continence (la) perpétuelle est jugée impossible par Luther, iii. 175, 205. *Voy.* Chasteté.

Contradiction des Juifs contre Jésus-Christ, ii. 270. Des chrétiens même contre sa personne sacrée, 271. Sur le mystère de la grâce, 272. D'où naissent ces contradictions, 270. L'autorité de l'Eglise en donne la solution, 272. L'humilité résout les difficultés, 272. Contradictions dans l'Eglise par les péchés des fidèles, 273. Ces contradictions découvrent le secret des cœurs, 273.

Contrition. Sa nature et ses qualités, viii. 522. De l'attrition, 523. Conditions que demande l'acte de contrition nécessaire au sacrement de Pénitence, etc., ix. 251. Les Quiétistes, par leurs maximes, éteignent la contrition ainsi que la componction, v. 77. *Voy.* Amour, Pénitence.

Controverse. *Fragments sur diverses matières de controverse*, en réponse aux écrits contre le livre de l'*Exposition*, iii. 80. Etat présent des controverses sur la grâce entre les Luthériens et les Calvinistes, 404. La controverse se réduit, pour les simples, à bien connaître l'Eglise; ce qu'ils peuvent faire en comprenant six lignes de l'Evangile, qui renferment toutes les promesses faites à l'Eglise, iv. 111. Utilité des écrits dans les controverses qui s'élèvent dans l'Eglise, v. 242.

Conversations. De celles qui ont pour objet les défauts du prochain, ix. 320.

Conversion. Combien il est dangereux de la différer, vi. 298, 325, 412, 502. Motifs d'une prompte conversion, vii. 260. Grâce extraordinaire qu'il faut pour opérer la conversion à la mort, vi. 414. Qualités de la conversion des mourants : quelle en est souvent la cause, 414. Pourquoi l'Apôtre ne parle-t-il que de mort et de sépulture, quand il veut dépeindre la conversion du pécheur, 147. Marques d'une vraie conversion, 376; vii. 331; ix. 22. Gloire qui revient à Dieu de la conversion des pécheurs, vi. 299. *Voy.* Pénitence.

Convertis (Protestants nouveaux). Comment doit-on agir à l'égard de ceux qui ne reviennent pas sincèrement à l'Eglise, par rapport à la messe et aux sacrements, ix. 57. Par rapport aux parrains et marraines, et à la sépulture, 57.

Convoitise. Elle est toujours en guerre avec la charité, vi. 734. Elle ne détruit pas la sainteté dans les justes, iv. 150, 174. Belle doctrine de l'Apôtre, expliquée par saint Augustin sur cette matière, 175.

Corcelles (Thomas de), député au concile de Bâle, x. 162. Chargé par Charles VII de travailler à la réconciliation du concile avec le pape Nicolas V, 203. Il établit l'indépendance de l'autorité royale, en même temps que la supériorité du concile sur le Pape, 217.

Coriolan réduit Rome à l'extrémité, viii. 148, 261.

Cornet (Nicolas), grand-maître du collége de Navarre. Son Oraison funèbre, vii. 261. Innocence de sa vie, 263. Service très-important qu'il a rendu à l'Eglise, dans le temps de nos dissensions, 264, 265. Son mépris pour les dignités, 265.

Cornuau (Marie Dumoutiers, veuve). Elle envoie au cardinal de Noailles une copie des lettres de Bossuet, qui l'avait conduite pendant vingt-quatre ans, ix. 162. Ses sentiments d'humilité, *ibid.*, 163. Soin qu'elle prit de copier ces lettres correctement, 163, 164. Elle fait connaître la manière dont Bossuet conduisait les âmes, 163. Lettres de Bossuet à cette dame, 169. Elle entre à Jouarre, 192. Pratiques de piété que lui enseigne Bossuet pour remercier Dieu de cette grâce, *ibid.* Il la félicite de la réception qu'on lui a faite, 192; et lui donne des avis pour sa conduite, *ibid.*, 194, 196, 223, 224. Il l'engage à retourner à son ancienne communauté, et l'anime à la confiance, 193. Elle revient à Jouarre, 198. Il lui donne des avis pour son fils, 212, 221. Son union avec madame d'Albert, 220, 221. Elle entre à Torcy, 221. Combien Bossuet lui était affectionné, 222, 224, 225, 226, 231. Il combat ses désirs d'embrasser une règle plus austère, 225, 232, 233. Avis pour sa retraite avant sa profession, 226. Précis du sermon qu'il avait prêché à sa profession, 227. Il lui envoie l'épitaphe qu'il a faite pour madame d'Albert, ix. 329.

Corps. Ses organes, ses mouvements, viii. 78. Sa formation, 86. Description de ses parties extérieures, 78. Les parties intérieures, et premièrement celles qui sont enfermées dans la poitrine, 79. Les parties qui sont au-dessous de la poitrine, 80. Les passages qui conduisent à ces parties, 81. Le cerveau et les organes des sens, 82. Les os, 82. Les artères, les veines et les nerfs, 83. Le sang et les esprits, 84. Le sommeil, la veille et la nourriture, 85. Le cœur et le cerveau sont les maîtresses parties, 86. La santé, la maladie, la mort, et les passions par rapport au corps, 87. Correspondance de toutes les parties du corps, 88. Leurs propriétés, 89. Secours mutuel qu'elles se prêtent, 112. Union de l'âme et du corps; effets de cette union, v. 43. Les mouvements du corps produisent les sensations, 83. De quels objets viennent ces mouvements, 83. Les nerfs ébranlés causent les sensations, 84. Les sensations instruisent l'âme de ce qu'elle doit rechercher ou fuir pour la conservation du corps, 88. Le corps est assujetti à l'âme, dans les opérations intellectuelles, 93. Il est l'instrument de l'âme, 100, 108. Il nous est moins connu que notre âme, 103, 108. C'est un ouvrage d'un dessein profond et admirable, 105. Dieu rendra à l'âme son corps immortel, 129. *Voy.* Entendement, Imagination, Passions, Volonté.

Providence singulière de Dieu dans l'anatomie du corps humain, vi. 243. Le corps ne laissera à la terre que sa mortalité, 118. Corps de Jésus-Christ modèle de notre résurrection, 118. Comment Dieu entre dès ici-bas en possession de nos corps, 153. Conséquence en faveur de la résurrection des corps, 153. Comment nos corps deviennent les temples du Saint-Esprit, 289. De quelle sorte l'Esprit-Saint remplit nos corps, 289. Nos corps, masse de boue, parée d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure, vii. 128, 341. En flattant nos corps, nous accroissons la proie de la mort, nous lui engraissons sa victime, 259, 342. *Voy.* Chair.

Correction fraternelle (la) est un devoir, vi. 570. Manière de la faire, ix. 350.

Corruption. Elle est un obstacle à la justice, viii. 436.

Coulau (M.), docteur de Sorbonne, auteur de l'ouvrage intitulé : *Judicium unius*, etc., ix. 134. Ce livre était fait pour appuyer l'indifférence des religions, 135. Il autorisait ce sentiment en faisant les hommes, de quelque religion qu'ils soient, capables du salut, *ibid.* Il s'attache particulièrement à justifier les anciens Perses, comme ayant connu le vrai Dieu, et même le Messie. Preuve qu'il en apporte, *ibid.* Il était nécessaire de s'opposer à ces nouveautés, si l'on ne voulait donner cours à l'indifférence des religions, 136. On ne devait pas se flatter sur l'impertinence de l'auteur, parce que tout ignorant qu'il était, il se donnait un air de savoir, qui éblouissait tous les esprits médiocres, *ibid.* Utilités que Bossuet se promettait d'une réfutation de cet ouvrage, 141.

Coupe (la) est accordée aux Calixtins par le concile de Bâle, iii. 322.

Cour (la), partie la plus dangereuse du monde, vii. 219. Séjour de trouble et de confusion, vi. 73. Peinture de la Cour, vii. 118, 200, 299. Vie de la Cour, vi. 251, 253. Si la conversion est possible à la Cour, et si l'on y peut goûter les douceurs célestes, question embarrassante, 447. Faveurs trompeuses et amitiés inconstantes de la Cour, 468.

Coutumes. Elles tiennent lieu de lois, viii. 431. Les coutumes ecclésiastiques ont force de canons, si elles sont reçues par l'Eglise universelle, x. 322. Ce que le Clergé de France entend par ce mot, 322.

Crainte (la). Comment la définit le concile de Trente, vi. 104. Il faut craindre les jugements de Dieu avant d'être porté à la confiance, 594. La crainte de l'enfer ou du jugement est bonne, et prépare l'âme à la charité, v. 17. L'amour parfait bannit la crainte, ii. 169. La crainte de Dieu, dans un prince, est le vrai contre-poids de la puissance, viii. 371.

Cramaud (Simon de), patriarche d'Alexandrie, archevêque de Reims et cardinal, préside l'assemblée du Clergé, pour travailler à l'extinction du grand schisme, x. 166. Rainaldi l'accuse du vicléfisme, 166, 168.

Cranmer (Thomas), archevêque de Cantorbéri, le héros du ministre Burnet, suit pendant la vie de Henri VIII la doctrine de l'Eglise romaine, iii. 251. Il se lie avec Anne de

Boulen, et favorise en secret le Luthéranisme, 251, 252. Le Roi l'envoie à Rome solliciter son divorce. Il est fait pénitencier du Pape, revient par l'Allemagne, où, quoique prêtre, il épouse la sœur d'Osiandre, et tient son mariage caché, dans la crainte de Henri, 252. Il est fait archevêque de Cantorbéri, reçoit des bulles, fait serment au Pape, contre lequel il proteste en secret; dit la messe pendant trente ans sans y croire, et fait des prêtres, 252. Il procède à l'affaire du divorce, déclare nul le mariage du Roi, 253. Il fait la visite de sa province avec la permission du Roi, 254. Il casse son mariage avec Anne de Boulen, 255. Il souscrit plusieurs fois les décisions de foi conformes à la doctrine de l'Église catholique, dressées par le Roi, 256. Il casse le mariage du Roi avec Anne de Clèves, 257. Son hypocrisie, ses souplesses. Il fait un écrit pour établir tout le ministère ecclésiastique sur une simple délégation du Roi. Sa doctrine honteuse sur l'autorité de l'Église durant les persécutions, 259. L'autorité ecclésiastique du Roi est le seul dogme de Henri VIII, que Cranmer conserve dans la Réforme sous Edouard VI, et sur lequel lui et l'Église anglicane n'ont point varié, 259. Il supprime dans le culte ce qui lui déplaît, avant que d'examiner la doctrine, 269. *Voy.* Eucharistie. Il signe, quoique évêque, l'arrêt de mort du duc de Sommerset, condamné sans avoir été entendu, 270. Il signe la disposition d'Edouard VI, pour changer l'ordre de la succession à la couronne, et inspire la révolte contre la reine Marie, 270. Il est mis dans la Tour de Londres pour crime d'Etat, et déposé pour hérésie par l'autorité de la Reine : déclaré hérétique après l'aveu des faits qu'on lui imputait; condamné à mort pour ses hérésies, comme lui-même en avait condamné plusieurs, 271. Il abjure deux fois la Réforme avant son supplice : sa mort honteuse, *ibid.*

Crassus entreprend la guerre contre les Parthes; elle est funeste à lui et à sa patrie, viii. 157.

Création (la) de l'univers n'ajoute rien à la grandeur ni à la félicité de Dieu, ii. 186. Dieu, dans la création, n'a eu besoin ni de matière préexistante, ni de lieu, ni de temps, 186, 187. Efficacité et liberté du commandement divin, 188. Les six jours, 188. Acte de foi et d'amour sur toutes ces choses, 189. Ordre des ouvrages de Dieu, 189. Assistance de la sagesse divine, 190. *Voy.* Anges, Homme. Jurieu abuse du terme de création, employé par quelques anciens Pères, en parlant du Verbe, pour exprimer sa manifestation à l'extérieur et par ses ouvrages, iv. 27.

Création (la) du monde : première époque de l'histoire ancienne. viii. 136, 174.

Créatures. Chacune d'elles a ses caractères propres, avec ses qualités et ses excellences, vi. 155. D'où les créatures sont plus ou moins parfaites, 156. Elles ont pour origine le néant, 156. Il faut louer Dieu dans toutes et pour toutes, en faisant un bon usage d'elles toutes, ix. 171. Comment s'en détacher, 206, 213, 218, 223, 230. Les Catholiques n'égalent aucune créature à Dieu, iii. 80. *Voy.* Culte.

Crèche. Le Fils de Dieu dans la crèche nous montre, par son abaissement, qu'il n'est rien de plus méprisable que ce qui fait l'admiration des hommes, vi. 519.

Crellius (Jean), socinien, a corrompu le Nouveau Testament, ii. 106. Loué par R. Simon, 108. Son pélagianisme, 127. Il réduit la grâce à la faveur des hommes, 162. Autre erreur sur le Saint-Esprit, 162. Faux raisonnement de Crellius contre la divinité de Jésus-Christ, 549. Loué par R. Simon, 551. Ses interprétations recommandées par le même, 553.

Crimes. Pourquoi les crimes les plus hardis sont ordinairement plus heureux que les vertus les plus renommées, vi. 79. L'homme porte en lui-même le germe de tous les crimes, 714.

Croisades (les) sont entreprises par les princes à la sollicitation des papes, x. 129. Combien elles étaient justes, 151.

Croix. Le mystère de la croix prédit par Jésus-Christ et non compris par les apôtres. Combien on craint de suivre Jésus-Christ à la croix, ii. 318. Vertu de la croix, 334. L'amour nous apprend à la porter, 478. La croix est le chef-d'œuvre de l'amour de Jésus, 479. La tristesse du Chrétien se changera en joie, 489. Il faut souffrir, se faire violence, 489. Combien la Sagesse divine s'est montrée à découvert dans le mystère de la croix à ceux à qui la foi a donné des yeux, vi. 581. Adorer le mystère de la croix pour le comprendre, *ibid.* Dégoût et mépris que la croix de Jésus-Christ doit nous inspirer pour tous les plaisirs et toutes les vanités du monde, 259. Combien il était difficile de rendre la croix vénérable, 200, Croix, supplice le plus effroyable, 201. L'exécration des hommes et la malédiction de Dieu jointes ensemble dans le supplice de la croix, 201. Croix, gloire des Chrétiens, 201. Conquêtes de la croix, 204. Sa vaste domination, 204. Miracles opérés par la croix, 205. Quel motif a porté le Sauveur à mourir pour nous sur la croix, 205. Mystère des trois croix, 356. *Voy.* Marie. Nous devons à la croix un culte même extérieur, iv. 438. En quel sens on peut dire qu'on l'adore, 439. Temps et circonstances remarquables où fut découverte la croix du Sauveur, vi. 58. *Voy.* Souffrances.

Explication du signe de la croix, viii. 497. Ce signe est retenu par la réforme anglicane dans le Baptême, la Confirmation et la consécration de l'Eucharistie; puis retranché de la Confirmation et de la consécration, iii. 268. Résignation qu'on doit avoir dans les croix, ix, 336, 345, 353. Manière de les porter, 289, 299. *Voy.* Crucifix.

Cromwel (Thomas), vice-gérant de Henri VIII au spirituel, quoique laïque, suit, pendant le règne de ce prince, la doctrine de l'Eglise romaine, iii. 251. Il est fait visiteur général de tous les couvents privilégiés. En qualité de vicaire-général au spirituel, il ordonne aux prêtres de dire tous les jours la messe; et aux moines d'observer leurs trois vœux, quoiqu'il fût Zwinglien ou Luthérien, 254. Il souscrit plusieurs fois à la doctrine catholique, décidée par le roi Henri VIII, 257. Il est condamné à mort par le Parlement, comme hérétique et sans être entendu, 257.

Cromwel (Olivier), tyran d'Angleterre; son portrait, vii. 273.

Cromwélisme (le) rétabli par les maximes de Jurieu contre l'indépendance des rois, iii. 548.

Croyants (les) des Manichéens n'étaient pas admis à tous les mystères de la secte, iii. 352.

Crucifix (culte du) approuvé par Luther, comme un monument de piété, iii. 207. Elisabeth, reine d'Angleterre, retient le crucifix dans sa chapelle, quoiqu'on l'ôte de toutes les Eglises, 306. Aversion des anciens et des nouveaux Manichéens pour le crucifix, 327.

Culte que nous devons à Dieu, vi. 556; vii. 327. Deux conditions pour rendre à Dieu un culte agréable, vi. 556. Quelle espèce de culte nous rendons ordinairement à Dieu dans nos prières, 558. L'Eglise catholique est le seul temple où l'on rende à Dieu un culte véritable, 559. Comment cela, *ibid.* Quelles dispositions doivent accompagner le culte que nous rendons à Dieu, 559. Combien les nôtres sont défectueuses, 560. Le culte religieux se termine à Dieu seul, iii. 55, 80. Le culte que les Catholiques rendent à Dieu n'est pas le même que celui qu'ils rendent aux Saints, 84. Culte intérieur et extérieur, 84. Injustice des Protestants dans les reproches qu'ils font aux catholiques au sujet du culte. Vaines objections sur le terme du culte religieux, sur le mot *divus*, sur les génuflexions, etc., 86. Sommaire de la doctrine catholique sur le culte dû à Dieu et aux saints, 96. Zèle et piété de David pour tout ce qui appartenait au culte de Dieu, i. 9. Soin que les grands princes en ont eu, viii. 415.

Cupidité. Ses pièges, ses remèdes, vi. 327. *Voy.* Avarice, Riches.

Curés. Leur juridiction est subordonnée à celle des évêques, x. 255.

Curiosité (la) sur son état dans cette vie, est dangereuse, ix. 272. *Voy.* Concupiscence.

Cusa (Nicolas de) cardinal, rangé par Bellarmin au nombre des défenseurs de la doctrine des Français, x. 13.

Cyprien (saint) assure qu'on ne donnait la communion aux enfants que sous une espèce, iv, 254, 355. Embarras des ministres pour expliquer le passage cité, 392. Dans le même livre il parle de la coutume d'emporter et de prendre dans les maisons le pain sacré, 395. Ce saint docteur enseigne à demander la persévérance dans le *Pater*, v. 91. Sa doctrine sur l'abandon, 141. Beaux passages de saint Cyprien en faveur de l'unité de l'Eglise, iv. 427. Il ne croit pas le Pape infaillible. Sa dispute avec le pape saint Etienne, x. 263. *Voy.* Rebaptisation. Ce saint est calomnié par Jurieu, comme n'entendant pas la doctrine de la satisfaction de Jésus-Christ, iii. 462. Ce saint prouve que tout schismatique et hérétique est nouveau, vient troubler l'Eglise dans sa possession, fait bande à part, se sépare de la tige, iv. 98.

Cyr (Saint-). Pièges que doivent craindre les religieuses de cette maison, vii. 78. Comment elles doivent instruire leurs élèves, 79.

Cyrille (saint), patriarche d'Alexandrie, s'oppose à Nestorius : sa doctrine célébrée par toute la terre, viii. 166. Il instruit le pape saint Célestin de l'hérésie de Nestorius; il exécute ses ordres au concile d'Ephèse, x. 221. Ses *Anathématismes* condamnés par les Orientaux : l'affaire s'accommode, 181. Erreurs de l'abbé Dupin sur sa présidence dans le concile d'Ephèse au nom du Pape, iii. 14. Ce saint rendu suspect, grièvement accusé et faiblement défendu par M. Dupin, 18, 19, 20. Erreur mal imputée, 24. Ecrits contre Nestorius trouvés peu estimables et peu convaincants par M. Dupin, 27. Ce qu'il pense de ses *douze Chapitres*, 29. Subtilités et ambiguïtés qu'il leur objecte à tort, 29. Fausse imputation

faite à saint Cyrille d'être convenu lui-même d'avoir excédé, 30. Ses *douze Chapitres*, approuvés par le concile, 31. Ce qu'il faut penser de son expression : *Unam naturam incarnatam*, 32, 33.

Cyrus, roi de Perse, ses exploits : il prend Babylone, VIII. 144, 191, 252. Il joint le royaume des Perses à celui des Mèdes, 144, 252. Il ordonne de rétablir le temple de Jérusalem : huitième époque de l'histoire ancienne, 147, 192. Sa mort racontée diversement par les historiens, 144. Dieu s'était servi de ce prince pour faire en faveur de son peuple ce que les prophètes en avaient prédit, IX. 136. Il est croyable qu'il n'a jamais eu le véritable culte, *ibid.*

Cyrus le jeune se révolte contre Artaxerxe-Mnémon son frère. Sa défaite et sa mort, VIII. 150, 257.

Cyrus, patriarche d'Alexandrie, enseigne le monothélisme : condamné au sixième concile, X. 234.

Czenger, ville de Pologne, où les Zwingliens tiennent un synode, dans lequel ils prouvent que la consubstantiation luthérienne est insoutenable et contraire au sens littéral, III. 187, 188.

D

Daillé (Jean), ministre protestant, assure que les Catholiques tiennent toutes ses créances, mais qu'il ne tient pas toutes leurs opinions; conséquence qu'en tire Bossuet, III. 56. Erreur de ce ministre, qui accuse les Pères du quatrième siècle d'avoir innové touchant l'objet du culte religieux, 58. Il impute aux Catholiques d'adorer les saints, 84. Ce ministre justifie, par ce qu'il dit de la connaissance des anges, le culte que l'Église catholique rend aux saints, 554. Il réfute l'erreur de Jurieu sur la médiation de Jésus-Christ et montre combien cette médiation est différente de l'intercession des saints, 263. Sa doctrine sur les articles fondamentaux, IV. 156.

Damien (le B. Pierre), cardinal, distingue les droits des deux puissances, X. 104, 142.

Damnation. On ne peut consentir à la sienne, IX. 212. Pourquoi, V. 76.

Damnés (les) ne satisfont pas; mais Dieu satisfait lui-même à sa justice en les punissant en toute rigueur, IX. 61. Le péché n'est puni en eux, ni infiniment, ni selon toute la capacité qu'ils ont de souffrir, 63. Jésus-Christ n'a pas souffert en faveur des hommes damnés, ni uni ses satisfactions à la leur; mais Dieu prend occasion de la satisfaction infinie de Jésus-Christ pour les péchés de tous les hommes, de remettre aux damnés quelque chose des justes châtiments qui leur sont dus, 64. *Voy.* SPONDRATE.

Daniel apprend, par révélation, les septante fameuses semaines, VIII. 144, 193. Où doit-on en placer le commencement? 148. Où commence la dernière semaine? 159.

Darius, fils d'Hystaspe, roi des Perses. Au commencement de son règne, le temple est achevé, VIII. 147. Il attaque les Grecs, 147. Malgré ses efforts, il ne peut venir à bout de redresser tout à fait les Perses, 253.

Dauvet. *Voy.* PIE II.

David, vainqueur de Goliath, monte sur le trône; il est grand roi, grand conquérant, grand prophète, VIII. 140. Il établit à Jérusalem le siége de la royauté et celui de la religion, 186. Il s'oublie pour un peu de temps; répare sa faute par la pénitence, et est comblé de biens, 189. Il est tombé par la soustraction d'une grâce efficace, II. 666. Sa chute lui fait oublier Dieu, VI. 409, 546. Il prononce sa sentence sans y penser, 252. Il désigne Salomon pour son successeur, X. 64. Avis important qu'il lui donne en mourant, VI. 554.

Ce prince connaissait le sérieux de la religion, VIII. 345. Ses soins pour le culte de Dieu, 417. Sa piété, 426. Il amasse des matériaux pour bâtir un temple à Dieu, 186. Dieu ne veut point qu'il le bâtisse, parce qu'il avait fait la guerre, 449. Zèle de David pour le chant de la musique sacrée, I. 3. Il célèbre dans les Psaumes toutes les merveilles de l'histoire sainte, 4. En parlant des choses de la vie présente, il avait en vue la vie future, 6. On y voit éclater son amour pour Dieu, 7. Pour ses ennemis, *ibid.* Son zèle et sa piété pour l'arche et les choses sacrées, 9. *Voy.* PSAUMES, VIE FUTURE.

Bonté de David pour son peuple, VIII. 361. Sa clémence envers Nabal, 361. Sa douceur, 363. Dieu punit sévèrement son péché, 371, 476. Sa sagesse dans les circonstances difficiles, 373. Il connaissait bien les hommes, 377. Il écoutait les conseils, 383. Haïssait les fourbes et les médisants, 387. Sa conduite avec Saül modèle de sagesse, 390. Sa générosité admirable envers ce prince, VI. 211. Sa magnanimité et ses vertus royales, VIII. 394. Sa magnificence, 394. Il pleure la mort de Saül, quoique méchant, 397. Il avait épargné la vie de ce prince, 397; X. 66. Sa conduite ne favorise pas la rébellion, VIII. 401. Juste motif de la guerre entre David et Isboseth, fils de Saül, 443. Conduite de David dans la guerre civile d'Absalon et de Séba, 444. Il réprime Adonias son fils, qui voulait profiter de sa vieillesse pour se faire roi, 456, 465. Il est repris dans l'Écriture à cause de son indulgence pour ses enfants, 473. Humilité de David, 479. Sa conduite particulière, et son attention à remplir ses devoirs, 479. L'exemple de David cité par Jurieu, pour prouver la légitimité des guerres civiles, III. 528. Le royaume de Juda passe légitimement aux Asmonéens ou Machabées, parce que la famille de David en était exclue par le fait, et par le droit de prescription depuis Sédécias, 536.

Prophéties de David touchant le Messie, II. 228. Il l'a chanté avec une magnificence que rien n'égalera jamais, VIII. 187. Ses Psaumes condamnent les Quiétistes, V. 44, 58, 64, 70, 74, 78, 81, 83, 85, 88, 113, 141, 142.

Debbora (prophétesse). Son cantique après la défaite de Sisara, I. 10. Son explication, 111. *Voy.* FEMMES.

Dèce, empereur, persécute les Chrétiens avec violence, VIII. 161.

Décisions (les) de foi sont réservées à l'autorité royale par la déclaration des évêques anglais, III. 309. Les évêques français du colloque de Poissi expliquent simplement et en peu de mots toute la doctrine catholique sur l'Eucharistie, 304. Les décisions de l'Église se réduisent toujours à un fait précis et notoire : Que croyait-on quand tel et tel hérétique est venu? IV. 102. Les contestations des hérétiques font que l'Église explique plus clairement les vérités, *ibid.*

Déclaration de MM. de Noailles, Bossuet, et Godet des Marais, contre l'*Explication des Maximes des Saints*, V. 222. Nécessité de cette *Déclaration*, 476. Modération dont ont usé les trois prélats, 477.

DÉCLARATION *du Clergé de France* en 1682, X. 215. Ce n'est pas une décision de foi, 6, 343, 344. En quoi elle a pu déplaire au Pape, 344. Bossuet n'entreprend pas de la soutenir, 345. Elle s'accorde avec la doctrine de l'indéfectibilité du Saint-Siége, et avec cette maxime, que le premier siége n'est jugé par personne, 288. Elle relève la dignité du Saint-Siége, et accable les hérétiques, 340.

Décrétales. Leur autorité, selon Gratien, X. 362. Sont reçues après examen, 272. Pourquoi mises au nombre des canons, 322.

Décrets (les) des papes, contraires aux canons, sont nuls, X. 321. Les évêques de France acceptent les décrets des papes par voie de jugement, 300, 339.

Défauts. Combien il importe d'étudier les siens : ce qui nous en empêche, VII. 41. Manière de recevoir les avis qu'on nous donne sur nos défauts, IX. 223. Les combattre sans cesse, 225.

Défiance (la) est fille de la lâcheté et mère de la dissension, VI. 609.

Délaissements. Soumission qu'on y doit pratiquer, IX. 198.

Délectation céleste. Erreur des Quiétistes qui s'en détachent comme d'un obstacle à l'amour de Dieu, IX. 326.

DÉLECTATION VICTORIEUSE. *Voy.* LIBERTÉ.

Delpht (le synode de) prétend fermer la bouche aux Remontrants, en leur opposant l'autorité du Saint-Esprit, promise aux conciles; ce qui était revenir à la doctrine catholique, III. 398.

Déluge. Dieu extermine toute chair dans ses eaux, VIII. 136, 177. La tradition s'en trouve par toute la terre, 136. Changement qu'il opère dans toute la nature, 177. Dieu y donne des marques de sa bonté, II. 216. Il promet de ne plus envoyer de déluge, 217.

Demandes. Principes des Quiétistes sur leur suppression, V. 68. Fondement de celles qu'on doit faire à Dieu pour soi et pour les autres dans l'oraison : erreurs des nouveaux Mystiques, 75. Quelle est la source de la suppression des demandes, 89. Les prières de l'Église convainquent d'erreur ceux qui croient que les demandes sont intéressées, 91. Les plus parfaits ne cessent de demander avec David, 97.

Démétrius-Nicator, roi de Syrie, défait Balas qui avait usurpé son royaume, VIII. 155. Il est fait prisonnier par les Parthes, 156. Il rentre dans son royaume, 156. Il périt par les ordres de Cléopâtre sa femme, 156.

Démons. Leur existence reconnue par toutes les nations de la terre, VI. 155. Leur arrogance, cause de leur chute, 157, 221. Pouvoir du démon, II. 290, 449. Ses artifices pour tenter Ève, VIII. 175. Combien il est acharné à notre perte, VI. 158, 123, 599. Force du jeûne contre ses attaques, 225. Les démons sont nécessairement cruels et moqueurs, 366. Pompes et œuvres du démon, 599.

Denier de la veuve : quel fut son prix, II. 368.

Denis (S.) l'Aréopagite; des livres attribués à ce saint, que les Mystiques ont pris pour modèle, V. 53. C'est de là qu'est venue l'oraison passive, 103. Quelles étaient les traditions secrètes dont il parle, V. 205. Ce secret regardait les païens seuls et non pas les fidèles, 206, 207.

Denis le Chartreux. Sa doctrine sur l'autorité de l'Eglise, du concile général, et du Pape, X. 13.

Denis (le Père), capucin, auteur du *Via pacis*, ou moyen de réunir les Protestants à l'Eglise, IV. 580, 585, 587.

Dépôt. C'est une chose sacrée, VII. 171. Le secret est un dépôt, 172.

Dépravation de la nature humaine, IX. 286.

Dérision; ce que c'est : ses funestes effets, VI. 372. Dernier excès de l'orgueil, VII. 301. Dérision maladroite des incrédules contre la religion, VI. 507.

Descartes (René). Ses principes mal entendus, source de plus d'une hérésie, IX. 59. Etant allé trop vite dans les affirmations, et n'ayant pas assez distingué le certain de l'incertain, il n'avait pas obtenu son but, 81. Il avait toujours craint d'être noté par l'Eglise, et on lui voyait prendre sur cela des précautions, dont quelques-unes allaient jusqu'à l'excès, 133. Bossuet s'oppose à la publication de deux lettres qu'il avait écrites sur la transsubstantiation, et que le prélat jugeait opposées à la doctrine de l'Eglise, *ibid.* Sous le nom de la philosophie de Descartes, Bossuet voyait un grand combat se préparer contre l'Eglise, IX. 59.

Désespoir. Erreur de faire consentir une âme sainte à la tentation du désespoir, V. 266. De la mettre dans un état de déraison et de blasphème, 266. Combien cet état est contraire aux articles d'Issy, 267; à l'exemple et à la doctrine de saint François de Sales, 267. Ce désespoir est une tentation qu'il faut faire détester aux âmes scrupuleuses, 268. M. de Cambrai convaincu d'avoir enseigné le désespoir, 284. *Voy.* ABANDON, ACQUIESCEMENT, INDIFFÉRENCE, SACRIFICE.

Désirs. Dieu en donne dont il ne veut pas l'accomplissement, IX. 181, 196, 318, 345, 379. *Voy.* DEMANDES.

Désordres. Quelle est la cause de ceux qui règnent dans l'univers, VII. 23.

D'Espense (Claude), docteur de Sorbonne : son éloge, X. 268. Il tâche, par quelques additions, de rendre les propositions calvinistes sur l'Eucharistie recevables; les ministres rejettent ses additions, III. 303.

Détachement (le) consiste à ne point se confier en ses richesses, II. 313. Mourir à tout et à soi-même, 331, 332, 348. Regarder la vie comme un passage, 399. Régler ses désirs et son activité excessive, 475. Se haïr soi-même, IX. 579. Le détachement admirablement pratiqué par saint Joseph, VII. 144.

Devins et Astrologues, condamnés par Dieu : vanité de leurs pronostics, VIII. 391. Malheur aux princes qui les consultent, 391. Ils ne doivent pas les souffrir, 391.

Dévotion. De la vraie dévotion, VI. 643. Dévotion à la sainte Vierge : Jésus-Christ en est le principe, 643. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme, 648. Que la plupart des hommes sont aveugles dans leurs dévotions, 649. Fausses dévotions envers Marie, 39. Pratiques ordinaires de dévotion, VIII. 589. En quoi consiste la dévotion d'un roi, IX. 24. Nature et effets de la dévotion sensible, V. 317. Fausses idées là-dessus, 336.

Dez (Jean), jésuite, était ami de Bossuet, IX. 465. L'abbé Bossuet le croit favorable au livre des *Maximes*. Ce Père le nie, 544.

Dictatus Papæ : ce que c'est, X. 119.

Didius-Julianus achète l'empire mis à l'encan par l'armée : sa mort, VIII. 160.

Didon fonde Carthage, VIII. 141.

Dieu. Sa nature et ses attributs, VIII. 507. Son être, II. 172. Sa perfection, 172. Sa béatitude, 173. Son unité, 173. Sa prescience et sa providence, 173. Sa toute-puissante protection, 174. Sa bonté envers les siens, 175. Envers les pécheurs pénitents, 176. Sa sainteté, 177, 178; II. 511. Sa justice, 512. Sa fécondité, II. 179. La création de l'univers n'ajoute rien à sa grandeur ni à son bonheur, 186. Dieu seul nous suffit, 187. Combien le Dieu que l'Ecriture nous propose est au-dessus de cette cause première que les philosophes ont connue, VIII. 173. Il se fait connaître à Moïse, 180.

Dieu, nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, VI. 652. Ses perfections, 557. Eternelle, immuable, 434. Comment nous devons juger des choses qui nous paraissent dites de lui dans les Ecritures d'une manière peu digne de sa grandeur, 557. En quel sens Dieu est bon, 236. Il est jaloux, VII. 34, 63. Est impénétrable, inaccessible, unique, VI. 600. Quoi qu'il fasse, ne peut obtenir que le titre de bienfaiteur, 19, 520. Remplit le ciel et la terre, 61. Se communique aux créatures intelligentes, *ibid.* Premier principe et moteur universel, 376. En lui tout est action, tout est vie, VII. 305. Rien n'arrête le cours de ses desseins, 274. Dieu, père de Jésus-Christ par nature, et le nôtre par adoption, VI. 721. Sa bonté et sa justice, VII. 334. Combien il aime à pardonner, 334. Dieu ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, VI, 645, 646. Quelle idée les païens s'étaient formée de Dieu, *ibid.* Quel est le Dieu que nous adorons, 646. Impossible de le définir, VII. 16. Est une nourriture admirable, VI. 61. Culte que nous devons à Dieu, 556; VII. 327. Doctrine des Catholiques sur sa majesté, III. 80. *Voy.* CULTE.

Dieu s'aime nécessairement et invinciblement lui-même, IX. 62. N'agit que par sa volonté, et sa volonté n'est que son amour, *ibid.* Ce n'est pas connaître Dieu que de ne pas connaître la création, et d'assujettir la divinité à ne rien faire que d'une matière, 142. Dieu est digne d'être aimé pour lui-même, quand il ne serait pas notre bien, V. 349. Combien la vision intuitive augmentera l'amour, 408. Dieu est notre fin dernière, 410. Ses dons sont sans repentance, VI. 593.

Dieu se fait connaître dans la création de l'âme et du corps, et dans leur union, VIII. 110. Il est la vérité éternelle, objet de l'entendement humain, 114, 134. Il possède la plénitude de l'être, 116. Il est la vérité et la source de l'intelligence, 111, 116. La raison première et universelle, qui a tout tiré du néant, qui ordonne tout, 120. Comment il agit dans les plantes et dans les animaux, *ibid.* Ses promesses et ses châtiments pour l'éternité, 134. Il gouverne notre liberté, X. 511. C'est ce qui rend raison de sa prescience, 512. Il ne faut pas s'étonner s'il se réserve des secrets qu'il ne veut pas communiquer, 516. Dieu, selon la doctrine de Luther, est auteur de tous les crimes, III. 181. L'amour de Dieu non nécessaire pour la justification, selon la Confession d'Augsbourg, 203. Viclef attaque la liberté, la bonté et la puissance de Dieu, 354. Les Calvinistes font Dieu auteur du péché, 386. *Voy.* LIBERTÉ.

Dieu est moteur des cœurs : l'invoquer sous ce nom, IX. 200, 257, 258. Disposition pour aller à lui, 207. Aller sa justice avec sa miséricorde, 212. Sa bonté nous soutient dans nos faiblesses, 218. On doit l'aimer comme le seul vrai bien, 228. Hors de lui tout est néant, 233, 234. Amour de préférence qu'on doit à Dieu, 244. Bonheur d'aller à lui, 309. Obligation de le chercher sans retour sur soi, 273. Pourquoi il se cache aux âmes qu'il attire, 273. Peut-on toujours être occupé de lui, 280. S'unir à lui comme à la souveraine vérité; ce qu'on doit faire pour y parvenir, 292. Ce qui se passe ici-bas n'est que l'écorce de son ouvrage, 303. Comment il faut l'écouter, 346.

Dieu instruit lui-même les rois dans l'Ecriture, et leur apprend à bien gouverner, VIII. 338. Il est la fin de tous les hommes, 339. Leur père, 339. Il est le vrai roi, 351. Il a exercé visiblement par lui-même l'autorité sur les hommes, 351. Avec quelle rigueur il traite les princes coupables, 371, 476. Ce qu'on fait pour lui de plus magnifique est toujours au-dessous de sa grandeur, 415. C'est lui qui fait les rois et qui établit les maisons régnantes, 423. Il inspire l'obéissance aux peuples, et il y laisse répandre un esprit de soulèvement, 423. Il décide de la fortune des Etats, 424. Nulle puissance ne peut échapper de ses mains, 425. Il est le juge des juges, et préside aux jugements, 428. C'est lui qui donne la justice aux rois, 428. Il forme les princes guerriers, 437. Il donne un commandement exprès aux Israélites de faire la guerre, *ibid.* Il leur ordonne d'épargner les peuples qui leur étaient unis par les liaisons du sang, 438. Il faisait la guerre pour eux d'une façon extraordinaire et miraculeuse, 447. Ils voulaient néanmoins qu'ils s'aguérissent, 448. Il n'aime pas la guerre, 449. Jugement de Dieu sur l'empire romain, 242. Il tient en sa main tous les royaumes et tous les cœurs, 271.

Dignités. Ce qu'en pensait Bossuet, IX. 314, 474.

Dimanche. Son institution, VIII. 530. Manière de le sanctifier, ainsi que les fêtes, 531, 532; X. 403. Obligation de les sanctifier, 417. Censure de quelques propositions relatives à l'obligation d'entendre la messe, 419. On profane le dimanche ainsi que les fêtes en assistant à la comédie, IX. 103, 105. En quoi doit consister le repos de ce saint jour, 105.

Dioclétien, parvenu à l'Empire, choisit Maximien pour collègue, VIII. 162. Galérius le force d'abdiquer, 162. Sa mort, 163. Ce prince disait qu'il était difficile de bien gouverner, parce que le prince est trompé par ceux qui l'entourent, 385. Il persécute les Chrétiens, I. 318, 319, 324, 326. Désigné par le nom de *la Bête*, 334, 366; II. 93. Commencement de

sa persécution, 84. Ses caractères, 84. Son triple renouvellement, 86. Exécutée par sept empereurs, 87.

Dioscore, patriarche d'Alexandrie. Ses violences au brigandage d'Éphèse, x. 226, 248. Il est déposé au concile de Chalcédoine, 226. Condamné pour avoir anathématisé saint Léon, x. 303.

Directeurs. Chacun d'eux se fait une méthode d'oraison, v. 48. Combien la science leur est nécessaire, 49. Ne doivent pas trop donner à l'expérience, 49. Doivent se conduire par le Saint-Esprit, 143. Ce sont des laboureurs spirituels, qui doivent attendre le fruit avec patience, vii. 257.

Dirois (François), docteur de Sorbonne, théologien du cardinal d'Estrées à Rome. Lettres de Bossuet à cet abbé sur une traduction italienne de l'*Exposition*, et autres affaires, ix. 12, 13, 19, 25, 26, 36. Bossuet le consulte sur les ouvrages d'Holstenius, 26. Le prie de l'aider à obtenir le *gratis* de ses bulles, 35. Lui demande ses vues sur les objets qui devaient occuper l'assemblée de 1682, 36. Lui parle des matières qu'on y traitait, 37, 38, 40, 41, 42. Cet abbé envoie à Bossuet un projet de défense de la *Déclaration*, 50.

Discipline (la) ecclésiastique méprisée par les Protestants, qui avouent qu'il n'y a pas une Eglise parmi eux qui ait de la discipline, qu'elle est ruinée parmi eux, et que chacun, dans la Réforme, peut croire à sa fantaisie, iii, 222, 223. Toute discipline renversée par la Réforme; le déisme et d'autres monstres de doctrine sortis de son sein. La discipline de l'Eglise est variable, x. 323. Antiquité de la discipline en France, 323. L'ancienne discipline interdisait aux pénitents tous les exercices qui dissipent l'esprit, ix. 104.

Discours *prononcé par Bossuet à sa réception à l'Académie française*, i. 13.

Discours au Roi : sur les misères publiques, etc., vi. 418, 555, 432, 464, 471, 674, 405; vii. 164. A la Reine, vi. 664, 491, vii. 25, 47. A la Reine-mère, 221, 171, 180, 148, 164, 25. A la Reine d'Angleterre, vi. 313; vii. 41. Au grand Condé, alors appelé Monsieur le Prince, vi. 67, 33.

Discours *sur la Vie cachée en Dieu*, ix, 573.

Discours *sur l'Histoire universelle*, pour expliquer la suite de la religion et les changements des empires, viii. 135.

Discussion (la) de l'Écriture impossible aux simples, de l'aveu de Jurieu, quoique ce soit un des grands principes de la Réforme, iv. 49.

Dispenses. Le Pape peut les accorder, avec une autorité souveraine, x, 325. Ce qu'on entend par dispenses *sans cause*, 326. Règles à suivre sur cette matière, ix. 351.

Dissertatiunculæ IV *adversùs Probabilitatem.* 1a De dubio in negotio salutis, ix. 451. 2a De opinione minus probabili ac simul minus tuta, 453. 3e De conscientia, 455. 4a De prudentia, 456.

Dissipation. D'où nous vient l'amour de la dissipation, vii. 100. Ses dangers, 210.

Distractions. Ne point s'en inquiéter si elles sont involontaires, ix. 207, 212.

Division parmi les Luthériens, au sujet de la réalité, iii. 178. Les divisions parmi les hérétiques et les schismatiques sont sans remède, parce qu'ils détruisent l'autorité de l'Eglise. Ils ne peuvent avoir de paix entre eux qu'en tolérant réciproquement les erreurs, iv. 19.

Divorce. L'abbé Dupin, coupable d'avoir voulu altérer la tradition sur ce point, iii. 5. *Voy.* Henri VIII.

Docteurs juifs. Leur caractère, ii. 363. Leurs vices, 367. Les *væ*, ou les malheurs prononcés contre eux par Jésus-Christ, 364, 368. Docteurs juifs, conducteurs aveugles et insensés, 365. Sépulcres blanchis, 366. Persécuteurs des prophètes, 366.

Doctrine chrétienne. Combien elle est certaine; la bonne foi et la simplicité sont les grands docteurs pour régler notre conscience au sujet des doutes qui pourraient s'élever sur elle, vi. 351, 568. Comment la doctrine de l'Evangile a été fondée, 507.

Dominique de la Sainte-Trinité, carme déchaussé. Son sentiment sur l'infaillibilité du Pape, x. 30.

Dominis (Marc-Antoine de). Son livre *de la République chrétienne*, plein des erreurs de Luther, censuré par la Faculté de Paris, x. 214. Il est un des premiers Protestants qui aient parlé en faveur de l'indifférence des religions, iii. 422.

Domitien, empereur, persécute les chrétiens, viii. 159. Sa mort, 160.

Donatistes. Lois des empereurs pour punir sévèrement les Donatistes, x. 141. Condescendance des évêques d'Afrique envers ces hérétiques, imitée par le concile de Constance, 145.

Dordrecht (le Synode de) tenu pour œcuménique dans la Réforme, ratifie le décret de Delpht. Vaines chicanes de Basnage, sur les termes employés à Delpht, iv. 62. Il s'agissait de la dispute d'Arminius et de Gomar, ou des Remontrants et Contre-remontrants. *Voy.* Arminius, Remontrants. Ce synode réduit la dispute à cinq chefs, iii. 465. Les Remontrants critiquent l'inconstance de la doctrine de Calvin sur la prédestination; déclarent que la grâce efficace n'est pas irrésistible; que Dieu donne à tous ceux à qui l'Evangile est prêché, une grâce suffisante; que la justice pouvant se perdre, on n'est pas assuré de son salut, et qu'il n'y a point, de la part de Dieu, d'élection absolue, et de préférence gratuite pour les élus, 389. Le synode décide que Dieu donne la vraie foi aux seuls élus, que les enfants des fidèles naissent dans l'alliance, et sont sauvés indépendamment du baptême; qu'on est assuré de son salut, que la grâce suffisante des Arminiens est le pur pélagianisme; que la grâce agit dans nous, sans nous; que le fidèle sait et sent qu'il est justifié; que la justice est inamissible, etc., 391. Qu'on n'en peut déchoir, même un instant, au milieu des plus grands crimes; que les fidèles ne peuvent perdre *totalement* la foi et la grâce, ou demeurer *finalement* dans le péché, parce qu'ils sont certains de leur salut et de leur persévérance. L'incertitude sur ce point serait une tentation, 392. Contradiction du synode, qui dit que l'homme justifié peut se rendre *coupable de mort*, 393. Le synode est ferme sur ces trois points : la certitude absolue de la prédestination, l'impossibilité de déchoir finalement de la foi et de la grâce, et la certitude de conserver, dans le crime, la grâce justifiante et la vraie foi. On ne peut l'excuser de tous ces excès, qui furent admis d'un consentement unanime, 393. Ce synode décide qu'on peut retoucher les Confessions de foi, et pourtant obliger les Remontrants à souscrire ces Confessions sans y croire, 398. Les docteurs calvinistes se relâchent sur le décret de Dordrecht, et adoucissent les dogmes de l'inamissibilité de la justice et de la certitude du salut, pour se rapprocher des Luthériens, 400. Ce synode épargne les excès des anciens réformateurs, et même ceux des Remontrants sur plusieurs points, qui attaquaient la prescience de Dieu, faisaient Dieu corporel, etc., 401. Ce synode décide, contre les Remontrants, que Jésus-Christ est avec les pasteurs assemblés de son Eglise, iv. 114.

Douceur. Son excellence, ix. 579. Ses avantages, 236. Cette vertu est le caractère propre de la piété chrétienne, ii. 243. Combien la douceur et l'humilité sont nécessaires aux religieuses, ix. 223, 224. Nécessité de la douceur dans le gouvernement, viii. 363. Un prince doit user de la douceur plutôt que de la force, pour détruire les fausses religions dans son Etat, 409.

Douleur. Quand accompagne-t-elle les opérations des sens, viii. 64. Sa définition, 65. Instruit l'âme de ce qui est utile au corps, 95. Douleur véritable; douleur trompeuse, vi. 454. Où doit naître la douleur de la pénitence, 454. Douleur qui couvre nos péchés, 454. Comparée avec une mer agitée, 260. Douleur de Jésus-Christ dans sa Passion, 279, 466.

Doute. Sa définition, viii. 72. Ses diverses espèces, 73. Caractère du doute, vi. 350. Comment résoudre les doutes sur la foi, ix. 207.

Driède (Jean), docteur de Louvain, suit le sentiment d'Adrien VI sur la faillibilité du Pape, x. 353. Son sentiment sur l'indéfectibilité de la foi de Pierre, 18.

Droit du Roi. Jurieu falsifie l'Ecriture pour éluder ce que Samuël dit être le droit du roi, iii 536. Le droit royal, parmi les Hébreux, était tel que Samuël le décrit; et les rois de leur première monarchie étaient indépendants de toute autre puissance que de celle de Dieu, 537. Les rois Asmonéens ou Machabéens furent également indépendants, comme le peuple même le reconnut, en ne se réservant aucun degré de puissance, pas même le pouvoir que Jurieu prétend appartenir à tout peuple, de changer le gouvernement dans un besoin, 539.

Droiture. En quoi elle consiste, ix. 20.

Druides (les), les augures, etc., cités mal-à-propos pour prouver l'autorité des Papes sur le temporel, x. 62.

Dubois (Nicolas), professeur à Louvain : sa réponse sur le sentiment d'Adrien VI, touchant la faillibilité du Pape, x. 16, 352. Il nie que le pouvoir sur le temporel soit soutenu par aucun théologien, 46. Sa méprise sur les décrets du concile de Constance, 161. Il veut qu'on envoie des courriers pour s'assurer du consentement de l'Eglise, 262. Il accuse Gerson d'avarice, 9.

Du Bourdieu, ministre protestant, dresse un projet de réunion des Catholiques et des Protestants, qu'il envoie au duc de Noailles. Ce projet est communiqué à Bossuet, iv. 462.

Duels. Leur injustice, vi. 730. Propositions sur le duel, condamnées par l'assemblée de 1700, x. 417.

Dumoulin, ministre célèbre, fait une prédiction pour l'an 1689, ii. 36. Elle est démontrée fausse et son raisonnement insoutenable, 37. Sa contradiction sur les douze cent soixante

jours de l'Apocalypse, 18. Son système sur l'Antechrist, 31. Sur le Pape, auquel il applique les caractères de la seconde Bête de l'Apocalypse, 36.

Dupin (Louis Ellies), docteur de Sorbonne. Erreurs contenues dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, III. 1. Sur le péché originel, *ibid.* Sur le purgatoire, 2. Sur les livres canoniques, 2. Sur l'éternité des peines, 3. Sur la vénération des Saints et de leurs reliques, 4. Sur l'adoration de la croix, 4. Sur la grâce, 4. Sur le Pape et les Evêques, 4. Sur le Carême, 5. Le divorce, 5. Le célibat des clercs, 6. Critique téméraire de M. Dupin, sur plusieurs saints Pères, 6. Sur saint Augustin surtout, 8. Altérations et omissions affectées pour détruire la supériorité du Pape, établie dans la procédure du concile d'Ephèse, 11. Erreurs sur la présidence au concile, afin d'en dépouiller le Pape, 14, 16. Outrageantes objections contre le concile même, et ses Pères les plus respectables, 17, 22. Irrévérence envers le concile II de Nicée et le concile de Chalcédoine, 23. Erreurs sur les dogmes, 23. Proposition de foi que M. Dupin taxe d'excès, 26. Ecrits de saint Cyrille contre Nestorius, qu'il trouve peu estimables et peu convaincants, 27. Son sentiment sur les *douze Chapitres*, 29. Subtilité et ambiguité qu'il leur objecte à tort, 30. Ils ont été approuvés par le concile d'Ephèse, 31. Erreurs de M. Dupin à ce sujet, 31, 32. Sa pente à excuser Nestorius et ses partisans, 33, 34.

Dupuy (Pierre), auteur du *Traité des libertés de l'Eglise gallicane*. Ce livre est rejeté par les évêques, X. 327 et *note*.

Dupuy (M.), théologal de Luçon, avait avancé en chaire des propositions erronées, IX. 132. En quel sens Bossuet les jugeait dignes de condamnation, *ibid.* Avis que lui donne Bossuet, 133.

Duprat (Antoine), cardinal, archevêque de Sens, tient un concile contre les erreurs de Luther. Sa doctrine conforme à celle de l'école de Paris, X. 211.

Durand (Guillaume), évêque de Mende, compose un livre pour préparer à la célébration du concile général de Vienne. Ses principes sont ceux de l'école de Paris, X. 239, 360.

Duras (mademoiselle de) invite Bossuet à se rendre chez elle pour conférer avec M. Claude, sur la matière de l'Eglise, IV. 201. Dans un entretien qui précéda, Bossuet lui fit entendre que les ministres ne professaient pas de bonne foi l'article du Symbole, *Je crois l'Eglise*, etc. Définition de ce mot *Eglise*, 202. Diverses significations de ce mot, 202. Mademoiselle de Duras et M. Coton, objectent à Bossuet l'exemple du peuple de Dieu qui avait abandonné son culte et sa loi, 207. Réponse de Bossuet, 207. Elle demande après la conférence de plus grandes explications, 217. Et enfin convaincue, elle promet d'abjurer, 221. *Voy.* CONFÉRENCE.

Duval (André), docteur de Paris, introduit en Sorbonne une nouvelle doctrine sur la puissance ecclésiastique. Il ne note pas le sentiment contraire, X. 29, 347. Il est très-estimé à Rome, 333. Selon lui le Pape ne peut pas tout ce qu'il veut dans l'Eglise, 336. Il croit que l'Eglise peut déposer un Pape qui deviendrait hérétique, 38. Il explique le sens du décret de Florence sur l'autorité du Pape, 7.

E

Eau bénite. Ce que c'est, VIII. 531. Prières pour sa bénédiction, 548.

Ebbon, archevêque de Reims, favorise la révolte des enfants de Louis le Débonnaire : il est déposé, X. 102.

Ecbert, célèbre théologien, fait connaître les erreurs des Catares, ou Manichéens d'Allemagne, III. 329.

Eccius, théologien catholique, se trouve à la conférence de Ratisbonne, où il rejette le livre de l'*Intérim*, III. 275.

Ecclésiaste. Sommaire de ce que contient ce livre, I. 157. En quel temps il a été composé, 157. Opinion singulière de Grotius sur l'auteur de ce livre, 158. Versions de ce livre, 158.

Ecclésiastique. Ce livre a été écrit en hébreu : de son titre, I. 198. L'original est perdu, *ibid.* De l'auteur de ce livre, 198. De l'époque où il a été écrit, 199. En quel temps a-t-il été traduit en grec, 200. Par qui, *ibid.* De la version latine, *ibid.* Nouvelle version faite sur le grec, 201. But de ce livre, *ibid.* En quoi il diffère des *Proverbes* et de la *Sagesse*, *ibid.* Sa division, *ibid.* Autorité canonique de ce livre, reconnue dès l'antiquité pour décider les questions de foi, *ibid.* Pourquoi on l'a attribué à Salomon, *ibid.* L'auteur de ce livre était convaincu qu'il parlait par esprit prophétique, *ibid.* Il a connu la divinité de Jésus-Christ, 255.

Ecclésiastiques. Pourquoi on les choisit dans un âge tendre, pour les former comme de jeunes plantes, VII. 217, *note*. Quelle doit être leur conduite, s'ils veulent se rendre vénérables aux yeux du monde, 220. Esprit de gémissement nécessaire aux ecclésiastiques, 220. Ecclésiastiques mondains, 221. Triste fin qui les attend, *ibid.*

Echanges. Quel est leur raison et leur origine, VII. 341.

Ecrits (*divers*) *ou Mémoires* sur le livre des *Maximes des Saints*, V. 249.

Ecriture sainte. Ses qualités, I. 3. Le plus ancien livre, Combien elle l'emporte sur les histoires profanes, VIII. 173, 338. Merveilleux rapport, et consentement parfait des livres saints entre eux, 231. Preuves de leur authenticité, 232. Les difficultés qu'on forme contre l'Ecriture sont aisées à vaincre par les hommes de bon sens et de bonne foi, 234. Combien peu elles sont fondées, 235. Il est impossible que les livres saints se soient perdus, ou qu'ils aient été supposés, 233, 238. La doctrine chrétienne nous est révélée dans ces saints livres, 515.

L'autorité de l'Eglise est nécessaire pour entendre l'Ecriture sainte, IV. 227. Claude est forcé d'avouer qu'il y a un moment où un Chrétien ne peut pas faire un acte de foi surnaturelle sur l'Ecriture, 227. Les Protestants luthériens et calvinistes s'accordent à dire que toutes les disputes doivent être finies par elle, parce qu'elle est claire; et cependant ils disputent sans fin sur ce passage : *Ceci est mon corps*, III. 190. Ces paroles *Buvez-en tous*, ne peuvent être bien entendues sans consulter la tradition : l'Ecriture n'est donc pas aussi claire à tout le monde que les Protestants le disent, 263. Toutes les sectes séparées de l'Eglise catholique fondent leur doctrine contradictoire sur l'évidence de l'Ecriture, 363. La faible constitution de la Réforme oblige les ministres à changer leur dogme de la nécessité de l'Ecriture. Claude et Jurieu conviennent qu'on peut former sa foi, sans avoir lu l'Ecriture, 437. Fanatisme de la Réforme sur le témoignage qu'on croyait avoir du Saint-Esprit pour le discernement des livres de l'Ecriture, 438. L'Ecriture, Jésus-Christ même et les apôtres, sont sans autorité, suivant les principes établis par Jurieu, 459. Les Ecritures, selon Tertullien, sont adressées à l'Eglise déjà subsistante. Il faut les recevoir d'elle, et leur interprétation, IV. 100. Les plus simples d'entre les Protestants se glorifient, sans fondement, d'entendre l'Ecriture, 107. Abus et fausses interprétations de l'Ecriture parmi les Protestants, 108. Utilité de l'Ecriture reconnue dans l'Eglise catholique. Les Protestants la calomnient, quand ils disent qu'elle la croit inutile ou même dangereuse, 143, 144. Quand on veut entendre l'Ecriture par son propre esprit, il n'est point d'erreur où l'on ne tombe, 145. Sur certains points principaux, elle est évidente par elle-même, II. 543. R. Simon en affaiblit l'autorité, 536, 540. Amour de saint Augustin pour les saints livres, 576. Fruits de cet amour, 576. Usage que les apôtres ont fait de l'Ecriture pour prouver la divinité de Jésus-Christ, I. 119. Citer l'Ecriture, en n'alléguant que ce qui ne sert de rien à la matière, c'est un des artifices de l'erreur, IX. 59.

L'Ecriture sainte joint ordinairement la droiture du cœur avec la simplicité des mœurs, I. 137. Elle est le trésor de la vérité, IX. 74. Les livres saints sont des lettres envoyées du ciel aux Chrétiens pour les consoler dans leur exil, VI. 492. Les Ecritures prophétiques sont insipides et pleines de folie, du moins en quelques endroits, si on n'y trouve pas Jésus-Christ, 63. Excellente méthode pour les entendre, 480, 483. L'étude des Ecritures, véritable exercice des prêtres, 270. Dieu y parle à chacun selon ses besoins, 397. Exemples d'amour pour sa patrie, que l'on y trouve, VIII. 347. Elle n'insinue en aucun endroit le pouvoir de l'Eglise sur le temporel, X. 69.

Usage que Bossuet faisait de l'Ecriture pour la direction des âmes, IX. 169, 170, 171, 172, 174, 176, 179, 190, 192, 198, 206, 210, 213, 217, 226. Quel respect il inspirait pour elle au Dauphin; comment il la lui apprenait, VIII. 348.

L'Ecriture sainte ne doit être publiée en langue vulgaire qu'avec précaution, V. 1. Règle pour l'interpréter, II. 116, 120. La connaissance des langues et de la critique ne suffit pas, 120. Des manuscrits et des leçons diverses, 121. Dans l'interprétation de l'Ecriture, il faut éviter les nouveautés, et les singularités, 136. Suivre le sens le plus généralement admis, 137. Bossuet faisait peu de cas des commentateurs protestants sur l'Ecriture, excepté Grotius et Drusius, IX. 74. Il se propose pour modèle, dans ses notes, Jansénius sur les Evangiles, 79. Explication de plusieurs difficultés de l'Ecriture, 176, 191.

Les livres tenus pour apocryphes par les Protestants, ont toujours été reconnus comme canoniques dans l'Église, IV. 613. Objections de Leibnitz, 619, 622, 627. Justification du décret du concile de Trente touchant le Canon des Ecritures, et réfutation des objections de Leibnitz, 673. L'abbé Dupin coupable d'avoir voulu détruire la tradition de l'Eglise sur plusieurs livres canoniques, III. 2. *Voy.* TESTAMENT.

Edouard VI, roi d'Angleterre, succède à Henri VIII. La Réforme se fait sous son nom. *Voy.* RÉFORMATION ANGLICANE. Education qu'on lui donne pour lui inspirer la haine des images, III. 269.

Edouard de Bavière, prince Palatin, réfugié en France, se convertit; épouse Anne de Gonzague, VII. 293.

Education. *Voy.* Louis Dauphin.

Egalité. Tous les hommes égaux par leur nature : la vanité humaine ne peut souffrir cette égalité, VII. 253. Efforts qu'ils font pour s'agrandir, 253.

ÉGALITÉ des personnes divines. Jurieu impute aux Pères des trois premiers siècles, de les faire inégales en perfection et en opérations, IV. 12. Les mots *engendré par le conseil et la volonté du Père*, ne détruisent point l'égalité, non plus que le nom de *Ministre* attribué au Fils. Les Pères, en se servant de ces expressions, en ont exclu toute idée d'imperfection, 14.

Eginhard, auteur de la Vie de Charlemagne, rapporte la consultation des Français au pape Zacharie. Quel était cet auteur, X. 115 et *note*.

Eglise. Définition de ce mot : ses diverses significations, IV. 201. Quelles sont les notes de la vraie Eglise, VIII. 513. L'Eglise, dès sa naissance, est persécutée par Néron, 159. Elle remplit toute la terre, 160, 210. Ses martyrs et ses docteurs au second siècle, 161. Elle n'est point ébranlée par les hérésies, 161, 210. Constantin lui donne la paix, 163. Elle est persécutée en Perse, 163. Tout l'Empire s'émeut contre elle, 207. Maux qu'elle souffre de la violence des hérétiques, 164. Elle se soutient malgré les princes qui protégent l'hérésie, 211. Elle conserve un caractère d'autorité que les sectes n'eurent jamais, 230. Elle les confond toutes par sa succession invariable depuis l'origine du monde, 240. Elle est comparée à un édifice d'une éternelle durée, X. 289. Jésus-Christ promet à l'Eglise, pour le temps, l'universalité des temps et celle des lieux; ce qu'on prouve par les paroles mêmes de la promesse, IV. 90. Toutes les controverses sont résolues par ce seul principe, que la vérité domine toujours dans l'Eglise, 97. Les hérétiques sont mis par Jésus-Christ au rang des païens, parce qu'ils croient que la vérité cesse dans l'Eglise, 98. Témérité du ministre Basnage, qui ne veut pas croire que Jésus-Christ ait pu donner, en six lignes, un remède à toutes les erreurs, 112. L'Eglise s'étend de Jérusalem par tout le monde, de proche en proche, 91. Les passages de l'Evangile, où il est parlé du petit troupeau, et de la voie étroite qui n'est fréquentée que par le petit nombre, ne sont pas contraires à l'étendue de l'Eglise, 100. L'Eglise ne renferme pas seulement des saints, 92. Elle est composée des bons et des méchants, V. 19.

L'Eglise est une et apostolique, IV. 427. Les Protestants, qui l'accusent d'idolâtrie, blasphèment contre Jésus-Christ et ses promesses, 433, 434. Sentiment d'un célèbre protestant sur son infaillibilité, 513, 556. S'il s'accordait avec lui-même, il serait d'accord avec nous, 532, 533. Où réside cette infaillibilité, 557, 599. On ne peut pas changer ses décrets sur la foi, 620. Elle ne peut rien céder sur les dogmes, 638. Elle est attentive à s'opposer à toute nouveauté, V. 55. A bien prendre les principes des hérétiques pour les condamner par là, 60.

L'Eglise demeure ferme dans sa doctrine sans variation. Ce qu'on croit dans toute l'Eglise, a toujours été cru, III. 435, 500; IV. 426. Sa constance à soutenir invariablement les mêmes dogmes. Exemples dans la question mue par Bérenger, de la présence réelle. Conduite de l'Eglise envers les novateurs. Elle condamne Bérenger, et lui oppose, dès le commencement, le changement de substance, comme la croyance de toute l'Eglise et de tous les chrétiens, III. 442. L'hérésie de Bérenger terrassée sans qu'il fût besoin de concile général, 443. Décisions uniformes et simples du grand concile de Latran contre l'erreur opposée à la transsubstantiation, 446. Netteté des décisions de l'Eglise. Sa modération dans la décision des dogmes, à ne donner pour certain que ce qui l'est en effet, 448. L'Eglise est invariable dans ses décisions. Sa doctrine est toujours la même, et partout, parce que la vérité venue de Dieu a d'abord toute sa perfection, 452; IV. 3. L'Eglise ne peut être vaincue par l'erreur, quelque violente que soit l'attaque, III. 190. La promesse de Jésus-Christ d'être toujours avec elle, la soutient; et le principe posé par la Réforme, que Jésus-Christ l'a délaissée, est insoutenable, *ibid.* Malgré les secousses des hérésies, elle est toujours dans la même situation, 447. Les faits qu'on oppose à la promesse sont inutiles; la parole de Jésus-Christ suffit, IV. 142. L'autorité de l'Eglise est absolument nécessaire dans les matières de la foi, 445. Elle décide si bien les questions, du premier coup, qu'elle n'est jamais obligée d'y revenir et de changer ses décisions, 261. Claude et Jurieu, forcés de reconnaître la visibilité de l'Eglise et la perpétuité de son ministère, ne peuvent se dispenser d'avouer, qu'avant la Réforme, les élus se sauvaient dans sa communion, et sous le ministère romain, 418, 449, 496. Les Eglises, quoique éloignées les unes des autres, ne font qu'une seule Eglise catholique par l'unité de la doctrine et des sacrements, 569. C'est sans preuve que les ministres restreignent son infaillibilité dans la décision des dogmes, 576. Les promesses sont formelles en faveur de son infaillibilité; et Jurieu ne peut la nier sans se contredire, 576. Se soumettre à l'Eglise, ce n'est pas se soumettre aux hommes, mais à Dieu, 500. La succession et la perpétuité de l'Eglise attestées par les promesses de Jésus-Christ forment un des douze articles fondamentaux du Symbole des Apôtres, 94. Cette question : *Où était l'Eglise avant la Réforme?* est une question qui regarde le fond de la foi, 496. Elle embarrasse Jurieu et tous les docteurs réformés. Ses ennemis abattus à ses pieds sont forcés de la reconnaître, 495; et contraints de la reconnaître visible : l'Eglise invisible des Protestants étant une chimère, ils ne peuvent trouver que l'Eglise catholique, 496. La visibilité de l'Eglise, composée de pasteurs et de peuples, démontrée par les paroles de la promesse, ainsi que son gouvernement, IV. 114. L'Eglise doit toujours durer; au lieu que la Synagogue devait finir, 118. Explication des promesses, tirée des paroles mêmes de Jésus-Christ comparée avec celle des ministres, 123. Absurdité d'un ministre, qui soutient que ces mots *usque ad consummationem sæculi*, expriment non la fin du monde, mais la fin du siècle où vivaient les apôtres; et que ceux-ci : *portæ inferi*, signifient la mort, et prouvent simplement qu'on ressuscitera, 121. L'Eglise n'était pas moins visible pendant les persécutions, qu'elle l'est pendant la paix, 126. Elle l'était pendant la persécution de Valens et de Constance; les saints docteurs et saint Athanase, trois ans après la mort de Constance, la disaient répandue par toute la terre, 137. Les Protestants n'osent rejeter l'autorité de l'Eglise catholique et romaine dans la Confession d'Augsbourg. Luther même, quatre ans après cette Confession, reconnaissait la vraie Eglise dans sa communion, III. 207. L'Eglise est sainte, parce qu'elle prêche toujours la sainteté, et qu'elle renferme tous les saints dans son sein. Basnage raisonne pitoyablement, en disant qu'il faudrait au moins que tous les pasteurs fussent saints, pour pouvoir dire que l'Eglise est sainte, IV. 121. L'Eglise était très-forte, très-puissante, et néanmoins très-soumise aux puissances légitimes sous Constance, sous Julien l'Apostat, sous Valens et sous Justine; en Afrique, sous la tyrannie des Vandales; en Perse, sous Sapor; parmi les Goths, sous Athanaric, III. 519. L'Eglise catholique, accusée par Jurieu de nier l'obligation d'aimer Dieu, condamne ceux qui tiennent cette doctrine, 483. L'Eglise ancienne, selon Jurieu, n'avait qu'une théologie imparfaite; elle ignorait les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, etc., 458. Elle était la plus malheureuse et la plus mal instruite de toutes les sociétés, 458. Selon ce ministre, la foi du peuple demeurait pure, pendant que celle de tous les docteurs était corrompue, IV. 39. L'Eglise catholique s'oppose, par sa constitution, à l'indifférence des religions : elle est intolérante de toutes les sectes, et ne peut, comme la Réforme, les admettre, 47, 86. Jurieu, pour connaître les points fondamentaux, rappelle la Réforme à l'autorité de l'Eglise catholique, et dit que ce que les Chrétiens ont cru unanimement et croient encore, est fondamental, 60. L'Eglise avoue qu'il y a quelques articles principaux de la foi qu'il n'est pas permis d'ignorer; mais elle ne dit pas, comme dans la Réforme, qu'il soit permis de nier les autres points également révélés, 62.

L'Eglise est visible; aveux des Protestants, IV. 202, 233, 236. Leurs erreurs sur la visibilité et l'infaillibilité de l'Eglise, 250. Quoique notre doctrine sur l'Eglise diffère beaucoup de celle des Protestants, dans la pratique, ils exigent la soumission à ce qu'elle décide; preuves qu'on en apporte, 205, 211, 222. L'Eglise nous met en main les Ecritures, 228. Et c'est en nous soumettant à son autorité que nous commençons à croire, 228, 230. Conséquence de cette doctrine, 237. L'autorité et l'unité de l'Eglise attaquée par R. Simon, II. 544. Etablie par un beau passage de saint Chrysostome, 544; par Bossuet, dans un écrit à mademoiselle de Duras, 546. Elle croit la même chose dans tous les temps et dans tous les lieux, 620. Elle croit que c'est approuver l'erreur que de ne pas s'y opposer, X. 5.

L'Eglise est le corps de Jésus-Christ, VI. 214. Son épouse, 62. Comment elle est en même temps le corps et l'épouse de Jésus-Christ, IX. 161. Son union avec Jésus-Christ figurée

dans le *Cantique des cantiques*, I. 171, 174. Elle est mère et nourrice tout ensemble, VI. 329. Mère de tous les fidèles par son unité, VII. 258. Sa fécondité, IX. 162. Elle est toujours jeune et toujours nouvelle, VI. 88. Comment Jésus-Christ l'a formée, VII. 2. Combien elle diffère de la Synagogue sous le rapport des promesses, VI. 185. Avantages de l'Eglise au-dessus des sectes séparées, 65. Elle est la cité où Dieu habite : son origine est céleste, I. 294. C'est une cité dont toutes les pierres sont vivantes, VII. 294. Un édifice tiré du néant, œuvre d'une main toute-puissante, 234. C'est la ville des pauvres, bâtie par Jésus-Christ, VI. 186. Le seul véritable temple où Dieu soit adoré en vérité : pourquoi? 559. Circonstances frappantes de son établissement, VII. 233. Elle a toujours été sur la terre, VI. 216. Elle a été étendue, sans être divisée; n'a jamais été interrompue, VII. 2. Elle a toujours été visible, 3. Elle est persécutée, parce qu'elle faisait profession de la vérité, VI. 215. Toujours visible pendant les persécutions, I. 320. Dans sa naissance, elle obéit aux princes persécuteurs, X. 71; puis à Julien et aux princes hérétiques comme aux catholiques, 84, 100. L'Eglise est étrangère sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu, VII. 239, 313. On ne cesse d'entreprendre sur ses droits, *ibid.* Glaive que Dieu lui a mis en main, 313. L'Eglise figurée dans la personne des Israélites, VI. 674; dans le Psaume XLIV, I. 247; et dans Marie, VI. 197. L'Eglise est inspirée de Dieu, 520. Comment Dieu lui a donné le caractère de l'immortalité, 669, 672. Combien l'Eglise a travaillé pour l'autorité des rois. 462. Grande et mémorable destinée de l'Eglise, 461. Service qu'elle exige des rois, 461. Elle ne relève point de la puissance des hommes, VII. 239. Elle est le plus solide appui des trônes, *ibid.* La foi est le dépôt, le trésor et le fondement de l'Eglise, *ibid.* Nécessité de donner de l'autorité à l'Eglise, afin que Jésus-Christ règne, VI. 462. L'autorité de l'Eglise, frein de la licence, 462; VII. 301. Excès où le mépris de cette autorité a poussé les hommes, 272. L'amour de l'Eglise renferme la condamnation de toutes les erreurs, 329. Double unité dans l'Eglise; l'une extérieure, l'autre invisible et spirituelle, VI. 300. Les méchants sont dans l'Eglise, comme une paille est dans le froment, 300. L'Eglise de la terre unie à celle du ciel par la charité, VII. 2. Travaux de Louis XIV pour l'Eglise, VI. 688. L'Eglise catholique seule supérieure au Saint-Siége, 686.

Autorité des jugements de l'Eglise : elle a toujours exigé que les fidèles passassent des actes qui marquassent leur consentement et leur approbation expresse à ces jugements, avec une persuasion entière et absolue dans l'intérieur, V. 26. Elle a exercé ce droit dès l'origine du christianisme. Faits qui le démontrent, 26, 29. L'Eglise en prononçant ces jugements agit par le commandement du Saint-Esprit, 27. Maximes et faits qui prouvent que l'Eglise n'attend pas l'aveu des hérétiques pour les condamner, 28. L'Eglise est la plus faible société du monde, si les Chrétiens ne reconnaissent pas en elle une autorité vivante et parlante, quand ils ne sont pas d'accord sur le sens de l'Ecriture, IX. 55. *Voy.* AUTORITÉ, BABYLONE, CONCILES, EVÊQUES, PAPE, PIERRE, PORT-ROYAL, UNITÉ, etc.

Eglise Chinoise. Basnage, qui conteste à Jésus-Christ l'antiquité de son Eglise, l'accorde à une Eglise chinoise. Portrait de cette Eglise prétendue, IV. 126.

Eglise Gallicane. Science, force et vertus de cette Eglise, VI. 672. Sa beauté, 676. Fondée par les évêques que saint Pierre et ses successeurs ont envoyés, 683. Sa gloire au second siècle, VIII. 161. Opposée à l'arianisme, VI. 683. Renouvelée par les exemples et les miracles de saint Martin, *ibid.* Son respect pour le Saint-Siége, qu'elle imprima dans le cœur de Clovis et des Français, 684 Elle hésite à recevoir le septième concile, VIII. 171. Sa conduite toujours uniforme, VI. 688. Son zèle pour ses libertés, 689. *Voy.* LIBERTÉS. Cette Eglise croit que les évêques reçoivent immédiatement de Jésus-Christ leur puissance, X. 255. L'Eglise gallicane très-bien réglée, 2.

Eglise Judaïque. Différence des promesses qui lui sont faites, de celles que Jésus-Christ fait à son Eglise. L'une, par sa constitution, devait finir, et l'autre ne point finir, IV. 118. Basnage accuse Jésus-Christ et les apôtres de s'en être séparés. On démontre le contraire, 124. Cette Eglise a toujours été visible avant sa réprobation, même du temps de Jésus-Christ, 118. Sa visibilité dans le royaume d'Israël, du temps d'Elie, 133.

Eglise Romaine; sa primauté et sa foi, II. 452. Sa grandeur, VI. 678, 689. Les hérésies n'ont pu y prendre racine. Sa foi toujours celle de l'Eglise, 678. La chaire romaine; combien célébrée par les Pères, 680. Eglises enfantées par celle de Rome, 681. Oracle prononcé par saint Irénée, en faveur de l'Eglise romaine, 683. Elle doit être consultée dans tous les doutes, *ibid.* Les évêques de France se règlent sur elle pour la foi et la discipline, 684. Amour de Charlemagne pour cette Eglise, 684. Ce qu'il fait pour sa grandeur; elle lui doit son indépendance, 685. Son autorité défendue par saint Bernard, 686. D'où viennent l'affection et le respect de l'Eglise de France pour l'Eglise Romaine, 689. Protestation d'attachement à l'Eglise Romaine; combien nous devons tenir à son unité, 689. Aveuglement des royaumes qui s'en sont séparés, 690. Ce n'est pas un petit honneur à cette Eglise que le trône le plus ancien et le plus auguste de l'univers ait été toujours le plus soumis et le plus libéral envers le Saint-Siége. IX. 31. Au milieu des pensées humaines, l'œuvre de Dieu s'accomplit, et la foi romaine, révérée dans tous les siècles, subsiste, 114.

Le ministre Ferry avoue qu'on pouvait se sauver dans l'Eglise Romaine avant l'an 1543. Conclusion qu'en tire Bossuet, IV. 152. Ce n'est pas à la seule Eglise de Rome que convient le titre de Catholique : pourquoi on le lui donne, 153. Si l'on pouvait se sauver en l'Eglise Romaine en 1543 on le peut encore; on le démontre en prouvant que nous n'avons pas varié dans notre doctrine, ni les Protestants dans leurs fausses imputations, 153, 155. Il n'y a aucune différence entre la doctrine des anciens Catholiques et la nôtre, 156, 161. Sa doctrine sur la rédemption du genre humain, 163. Sur la justification, 162. Elle relève la gloire de Jésus-Christ, 169. Sa doctrine sur la justification par les œuvres, 173. On ne peut se sauver hors de cette Eglise, 184. Ni s'en séparer sans être schismatique, *ibid.* Elle a toujours été la véritable Eglise, 184. Elle est le centre de l'unité catholique, 189. Elle est infaillible. Ce n'est que dans son unité que se trouve la vérité, 191. L'Eglise Romaine reconnue véritable par Grotius, II. 146.

En quel sens l'Eglise de Rome persévère invariablement dans la foi, X. 236. Son indéfectibilité reconnue par les anciens Scolastiques, 227. En quel sens elle a une autorité souveraine, 251. Son exactitude à observer les canons et à les faire observer aux autres, 195. Les Eglises d'Afrique, de France, d'Espagne et autres, ordonnaient autrefois leurs évêques sans recourir à Rome, 256.

Eglises Protestantes. La cause de leurs variations est de n'avoir pas connu l'autorité de l'Eglise catholique, III. 412. La Confession d'Augsbourg reconnaît la visibilité de l'Eglise, 412. L'Apologie de la Confession d'Augsbourg confirme le dogme de la visibilité de l'Eglise. Elle contredit par là les reproches d'idolâtrie et de sacrilége que les Réformateurs faisaient sans cesse à l'Eglise Romaine, 413, 414. La perpétuelle visibilité de l'Eglise confirmée de nouveau dans les articles de Smalcalde, et dans les Confessions de foi Saxonique de Virtemberg, de Bohême, de Strasbourg, de Bâle, etc., 414. Les Protestants ont recours à une Eglise invisible, parce que, de l'aveu de Jurieu, ils n'en pouvaient trouver une visible de leur croyance, 415. La Confession Belgique s'exprime comme les autres sur la visibilité, mais se prépare une échappatoire; l'Anglicane est pleine d'équivoques, et celle d'Ecosse de contradictions, 415, 416. La Confession de foi calvinienne suppose toujours l'Eglise visible. Elle exclut l'Eglise romaine du titre de vraie Eglise, et élude la question : Où était l'Eglise avant la Réforme? 416, 417. Différents synodes proposent de retoucher les articles omis dans la Confession, et se déterminent à la fin à ne pas traiter davantage la matière de l'Eglise, 417. Les arguments des Réformateurs contre l'autorité de l'Eglise, sont résolus par les ministres eux-mêmes, 449. Les Réformés n'ont pour eux ni l'Eglise visible, ni l'Eglise invisible, puisqu'ils ne peuvent nommer, non sept mille hommes cachés, mais même un seul qui pensât comme eux, et qu'ils sont convaincus d'avoir innové contre toute l'Eglise et contre eux-mêmes, IV. 134. Les synodes de Gap et de La Rochelle, embarrassés de ce que l'Eglise invisible avait été oubliée dans la Confession de foi calvinienne, III. 417, 418.

Egyptiens. Leur commencement, VIII. 137. Ils s'établissent dans la Grèce, 138. Ils reçoivent les Grecs dans leur pays, 143. Ils étaient graves et sérieux, 245. Leur principale occupation était l'étude des lois et de la sagesse, *ibid.* Leurs mœurs, *ibid.* Leur industrie et leurs grands édifices, 247. Leurs conquêtes sous Sésostris, 250. Ils sont assujettis par Sabacon, 250; et par Cambyse, 251. Leur histoire est incertaine jusqu'à Psammitique, 146.

EGYPTIENS, Grecs et Romains; leur aveuglement avant la venue de Jésus-Christ, VI. 203.

Ekard, dominicain. Ses erreurs, fort approchantes du Quiétisme, condamnées par Jean XXII, IX. 521.

Elévation (l') de l'Eucharistie ôtée par Carlostad à Vitemberg, et retenue par Luther, en dépit de Carlostad, III. 178, 179, 205. Détruite, et pourtant jugée irréprehensible par Luther. 236.

Elévations *à Dieu sur tous les Mystères de la religion chrétienne.* Tom. II.

Elipand, évêque de Tolède, fait Jésus-Christ fils adoptif de Dieu : sa condamnation, x. 271.

Elisabeth, mère de saint Jean-Baptiste. Son cri et son humble étonnement à la vue de la sainte Vierge, II. 347; VI. 305. Ce que représentait sa vieillesse, 197.

Elisabeth, reine d'Angleterre, a du scrupule de prendre le titre de chef de l'Eglise anglicane, III. 260. *Voy.* BIENS, RÉFORMATION ANGLICANE.

Eloquence (l') ne doit paraître dans les discours chrétiens qu'à la suite de la sagesse, VI. 328. Caractère de l'éloquence chrétienne, VII. 256. *Voy.* PRÉDICATEURS.

Elus, prédestinés. A quelle marque on les reconnaît, I. 294, 306, 307. Leur petit nombre, rappelé souvent dans l'Evangile, II. 345. Ils sont entre les mains de Jésus-Christ, 402. Ils sont tirés du monde par le Père, 496. Sauvés et instruits par le Fils, 495, 496. Comment le Père les donne au Fils, 496. Jésus prie pour eux, 497, 499; et demande la charité, 499, 505. Il leur fait part de sa gloire, 507. Il veut qu'ils soient consommés en un, 508; et qu'ils partagent sa gloire dans le ciel, 509. Ils sont aimés de Dieu en Jésus-Christ, 510. Les élus, déjà séparés dans la prédestination éternelle, même au milieu de la contagion du siècle, VI. 495. Avec quel ordre Dieu procède dans le renouvellement de ses élus, 284. Leur force se perfectionne dans l'infirmité, 288, 378. Dieu remue le ciel et la terre pour les enfanter et les sauver, VII. 283. Comment ils sont dans l'Eglise, IX. 160. Les élus, de l'aveu de Claude et de Jurieu, se sauvaient, avant la Réforme, dans la communion de l'Eglise Romaine, III. 414. Les élus font partie des appelés. Fausse doctrine de Basnage, qui fait des élus, le lien de l'Eglise, et le moyen de faire durer le ministère; en quoi il contredit saint Paul, IV. 137. Il trouve, dans la promesse, la durée de l'Eglise par les élus, qui n'y est pas; et n'y trouve pas cette durée par les pasteurs, qui y est, 128. *Voy.* PRÉDESTINÉS.

Empires. Leurs révolutions sont réglées par la Providence, VIII. 242. Ces révolutions ont des causes que les princes doivent étudier, 244. Cause des mutations des empires, VII. 271. Les empires et les monarchies, présent de peu d'importance aux yeux de Dieu, VI. 424.

L'empire est transféré des Grecs aux Français et à Charlemagne, par les Romains, et non par les papes, X. 109. Il est tranféré des Français aux Allemands par la même autorité, 113. Sur quel fondement les papes croyaient avoir un droit sur l'empire et les empereurs d'Allemagne, 145. *Voy.* SACERDOCE.

Emplois : comment on s'y engage, VII. 342. Illusion de l'élévation aux emplois relevés, IX. 302.

Endurcissement dans le péché. Ce que c'est, II, 660. Il est la peine des péchés précédents, 660. C'est de la part de Dieu plus qu'une simple permission du péché, pourquoi? 660; comment? 659.

Enfants. Avec quelle sorte d'égalité la nature a partagé l'amour des enfants entre le père et la mère : qui sont ceux qui manquent d'amour pour leurs enfants, VI. 24. Les enfants des fidèles naissent dans la grâce, que le baptême ne fait que sceller en eux, selon Calvin; ce qui emporte la prédestination de toute la postérité d'un fidèle, III. 288. Le synode de Dordrecht décide que tous les enfants des fidèles sont saints et sauvés, 396. Enfants morts sans baptême. *Voy.* SPONDRATE.

ENFANTS de Babylone (les trois). Leur cantique expliqué, I. 114.

Enfantement. Quel est le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge, VI. 194. Deux enfantements en Marie, 132.

Enfer. En quoi il consiste, VI. 301, 626. Caractère propre de l'enfer : deux sortes de feux dans les divines Ecritures; l'un qui purifie, l'autre qui consume; d'où leur vient cette différence, 361. Comment Job nous le représente, 301. *Voy.* PEINE.

Ennemis. Comment nous devons nous comporter à leur égard, VI. 211. Prier pour nos ennemis, 212, 213. Pardon des ennemis, 335. Trois sortes d'ennemis auxquels le pécheur a mérité d'être livré par son crime, VI. 277.

Ennodius, diacre, et puis évêque de Pavie, publie l'apologie du pape Symmaque, X. 303, 304.

Entendement. Sa définition, ses opérations, VIII. 68. Actes de l'entendement joints aux sensations : comment on les distingue, 70. En quoi l'entendement diffère de l'imagination, 71. Comment ils s'aident et s'embarrassent mutuellement, 71. Actes particuliers de l'intelligence, 72. Combien l'homme doit le cultiver. En quoi consiste sa perfection, 75. Sa perfection au-dessus des sens, 76. L'intelligence n'est attachée par elle-même à aucun organe ni à aucun mouvement du corps, 100. Elle en dépend par accident, 101. Elle a pour objet des vérités éternelles, 114, 133. Ce que c'est qu'un bon entendement, et ses avantages, VI. 481.

Envie. Sa nature et ses effets, VI. 701. La plus noire, la plus basse de toutes les passions; première cause de toutes les indignités qu'on fit souffrir à Jésus-Christ, 583. Elle est la passion la plus juste et la plus injuste, 664.

Epaminondas, thébain, se signale par son équité, par ses victoires, VIII. 150.

Ephèse (Concile d'), troisième général. Il examine l'affaire de Nestorius, déjà condamné par le pape saint Célestin, X. 221, 364. Il ne demande pas la confirmation de ses décrets, 248. Il tient les pélagiens pour hérétiques, comme déjà jugés par le Pape, 262. L'histoire de ce concile est défigurée par l'abbé Dupin, pour affaiblir l'autorité du Pape, III. 11; à qui il refuse la présidence des conciles, 14, 16. Ensuite pour insulter le concile même, 17. Fausses idées que Dupin donne de ce concile, 17. Saint Cyrille rendu suspect, 18. Saint Flavien accusé dans ses intentions, 18. Objections entassées, 19. Réponses décisives omises, 19. Déguisement en faveur des partisans de Nestorius, 21. Outrageantes objections contre le concile, demeurées sans réponse, 22. Les *douze Chapitres* de saint Cyrille approuvés par le concile, 31. Ce concile, selon Jurieu, établit l'idolâtrie dans l'Eglise, en nommant la sainte Vierge mère de Dieu, IV. 64. *Voy.* JURIEU.

Le *brigandage* d'Ephèse, annulé comme tenu sans le pape saint Léon, X. 248, 373. *Voy.* DIOSCORE.

Epicuriens. Leur doctrine contre la Providence, VI. 78.

Epiphanie. Explication du mystère de cette fête, VIII. 533. Elévations sur ce mystère, II. 260. Pensées pieuses sur le même sujet, VII. 328. C'est la fête de la foi, IX. 189.

Episcopat. Son unité, VI. 680. En quoi consiste sa dignité, VII. 258. Il est tout entier dans le plus grand péril, lorsque le chef des évêques est attaqué, 524. En quel sens il vient de Pierre : témoignages des Pères, X. 253.

Episcopius (Simon), professeur en théologie à Leyde, paraît à la tête des Arminiens ou Remontrants, au synode de Dordrecht, III. 391. Il engage les Arminiens dans le socinianisme, II. 139. Regarde les prophéties comme des allégories, 141. En rejetant la preuve des prophéties, il ne fait que répéter ce qu'ont dit les Marcionites, 564; et se mettre en opposition avec les chrétiens de la primitive Eglise, 565. C'est un interprète infidèle du Nouveau Testament, 106, 113.

Epoque : ce que signifie ce mot, VIII. 135. Division de l'histoire ancienne, en douze époques, 135.

Epoux. Comment Jésus-Christ est l'époux des âmes dans l'oraison, VII. 104. Il est l'époux des vierges : à quelles conditions, 30. Manières admirables dont le céleste époux tourmente les âmes, IX. 188. Comment il s'unit avec elles, 220. Son avénement dans les âmes, 196. Comment lui plaire, 199. Manière de l'attendre, 202. N'avoir d'autres vues que de lui plaire, 223, 230, 234. Etat de l'épouse qui soupire après le divin époux, 187. Epouse de Jésus-Christ : ce qu'elle lui apporte en dot, 201.

Epreuves (les) dans la vie spirituelle, expliquées en la personne de Job, V. 140. Par David, 140. Erreurs sur leur durée et leur usage, 294. Funestes conséquences qui s'en suivent, 430. Epreuves de l'eau, du fer chaud, etc., appelées autrefois *le jugement de Dieu*, X. 114.

Equivoques (les) en matière de foi sont de l'esprit de la nouvelle Réforme, III. 216. Equivoques de Bucer et des Sacramentaires sur l'Eucharistie, 211. Equivoques des Calvinistes au colloque de Poissi sur le même sujet, 302. Sentiments de Pierre Martyr, florentin, sur ces équivoques, 303. Equivoques des Manichéens d'Allemagne, 330.

Erasme objecte à Luther le consentement de tous les Pères sur le libre arbitre, III. 175. Il est choqué des emportements de ce réformateur, dont il peint le caractère, 178. Luther tâche de l'attirer à son parti par des flatteries basses. Erasme écrit contre le livre *du Serf arbitre* de Luther, 181. Il se moque des mariages des ministres réformés, et de celui de Luther, 184. Il exhortait les réformés à commencer par s'accorder entre eux, avant de vouloir faire la loi aux autres, 190. Selon lui, le monde opiniâtre et endurci avait besoin d'un maître aussi rude que Luther pour le corriger. Son témoignage sur le dérèglement des mœurs des prétendus réformés, 224. Audacieuse critique d'Erasme sur saint Augustin, soutenue par R. Simon, II. 560.

Ermangard appelle Vaudois toutes les sectes séparées de Rome depuis le onzième siècle, et même les Albigeois ou Manichéens, III. 333.

Erreurs. Plus elles viennent de haut, plus le coup qui doit les frapper doit être fort, IX. 117.

Esaü est supplanté par Jacob, VIII. 138, 180. Il est le père des Iduméens, 138. Quel est le sens de ce passage qu'Esaü est haï de Dieu, tandis que Jacob en est aimé, II. 106, 109.

Esdras réforme les abus en Judée, VIII. 148. Met en ordre

les livres saints, 149. Il est impossible qu'il en soit l'auteur, 233.

Espagne. Elle obéit aux Carthaginois, VIII. 153. Les Romains la soumettent, 154. Les Vandales s'y répandent, 164. Les Goths s'y établissent, 165. Les débauches du roi Rodrigue la font livrer aux Maures, qui y persécutent l'Eglise, 169. Pélage remporte sur eux une victoire signalée, et fonde un nouveau royaume, 169. Alphonse le Catholique l'augmente par ses victoires, 170. Alphonse le Chaste affranchit l'Espagne d'un infâme tribut, et signale sa valeur, 172.

Espèces. *Voy.* COMMUNION.

Espérance. En quoi consiste cette vertu, VIII. 516. Définition de l'espérance chrétienne, IX. 326. Sa nécessité, X, 401. Elle est autant d'obligation que la foi, IX. 210. Elle doit être notre guide, 306, 345. Toujours espérer en Dieu, 213.

L'espérance supprimée par les Quiétistes, V. 70. Point de perfection qui exclue cette vertu, 171, 191, 236. Ce n'est pas être mercenaire que de s'exciter par le motif de la récompense, 233. L'espérance détruite par les nouveaux Mystiques, 223, 259, 439. L'espérance regarde Dieu comme un bien absent, la charité comme présent, 279. Elle est toujours intéressée, 289. La vue de la récompense constitue son essence, et est également proposée à tous, 301. C'est un vice de se proposer la récompense comme fin dernière, 303, 433. L'espérance chrétienne doit être rapportée à la gloire de Dieu, 303, 304. Abus de supposer à l'espérance chrétienne un autre motif que celui de la récompense, 304. Pourquoi on dit qu'il est permis d'agir pour la récompense, 305. Sylvius fait une obligation d'agir en cette vue, 306. La perfection consiste à rapporter la récompense à la gloire de Dieu, 306. Aimer Dieu comme récompense, c'est l'aimer pour l'amour de lui-même, 310. Erreur d'admettre une espérance naturelle, outre la surnaturelle, 333, 335, 434. Différence de l'espérance d'avec la charité, 349, 397, 398. Est-il vrai que l'espérance soit imparfaite de sa nature, 398. Passages de saint Chrysostome et de saint Ambroise, sur les désirs du salut, mal entendus, 412. L'espérance ne peut être suppléée par la charité, 425. Fénelon appelle l'espérance une vertu surnaturelle, et la désavoue ensuite pour telle, 531. Il est permis d'agir en vue de la récompense, 532. Erreur de M. de Cambrai à ce sujet, bien réfutée, 533. Le nouveau système de ce prélat va à renverser toute la théologie, 534.

Les Psaumes fournissent des motifs de cette vertu, I. 6. L'espérance est l'adoucissement de nos maux, la preuve de nos besoins, VI. 143. Elle peut rester après la perte de la vie; en quel sens, 626. Espérance de la joie de l'immortalité bienheureuse; consolation que Dieu donne à ses serviteurs qui souffrent, 83. Espérance du siècle, VII. 158. En quoi elle diffère de celle des enfants de Dieu, *ibid.* De toutes les passions la plus charmante, 125.

Esprit. Ses trois opérations, VIII. 72. Combien les passions déréglent ses jugements, 75. Dangers que court un prince qui laisse engourdir son esprit. *Voy.* AME, ENTENDEMENT.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit vigoureux qui se nourrit de douleurs et fait ses délices des afflictions, VI. 357. Quelle est la cause de cette affliction dont parle l'Apôtre, 451. Esprit séducteur; son pouvoir sur l'homme, 452. Esprit de force; premier caractère des hommes spirituels, 660. Esprit de force et de charité, 381. Esprit du christianisme, 381, 661. Esprit du monde, combien opposé à la charité, VII. 334.

Esprit-Saint. Sa divinité, II. 171. Sa procession du Père et du Fils, 182. Il est le véritable consolateur, 468. Ses opérations dans les saintes âmes, 468. Il est leur maître intérieur, 471. Il convainc le monde d'incrédulité, 484; d'injustice, 485; et d'iniquité dans son jugement, 486. Il enseigne toute vérité, 486. Il est égal au Fils par ses œuvres, 487; par sa science, 487; par son origine, 487. Il est vrai Dieu, 514. Merveilles opérées par le Saint-Esprit dans l'Eglise naissante, VIII. 538. Son opération perpétuelle dans l'Eglise, 538. Acte de foi envers le Saint-Esprit, 539. Manière de recevoir les dons du Saint-Esprit, IX. 347. Comment il nous enseigne au dedans, 350. Pourquoi les églises grecque et latine, par leurs liturgies, attribuent au Saint-Esprit le changement du pain et du vin dans le saint sacrifice, IV. 398.

Esprits (beaux); leur commerce de louanges; leur vanité. Portrait d'un bel esprit, d'un philosophe, IX. 561. Comment Dieu récompense et punit tout ensemble la gloire du bel esprit, 562.

Estrées (César d'), cardinal, offre de revoir lui-même la traduction italienne de l'*Exposition*, IX. 12. Bossuet lui fait connaître des difficultés qu'on avait proposées sur quelques endroits de son sermon prononcé à l'ouverture de l'Assemblée de 1682, les motifs qui l'ont dirigé; et combien les Romains seraient peu fondées à s'en plaindre, 37.

Etat. Il faut le servir comme le prince l'entend, VIII. 395. Les ennemis publics seuls séparent l'intérêt du prince de l'intérêt de l'Etat, 395. Il n'y a jamais eu d'Etat sans religion, 404. Un état florissant est riche en or et en argent, 458. *Voy.* EMPIRES, RELIGION.

ETAT RELIGIEUX. Son origine, VII. 72. Ses obligations, 74, 91, 94. Comment l'amour-propre se dédommage des sacrifices qu'il y fait, 72. *Voy.* RELIGIEUSES, SILENCE.

Etats-Généraux de 1614. Article du tiers-état touchant la puissance de l'Eglise sur le temporel : le clergé et la noblesse s'y opposent, X. 150.

Eternité (l'), digne objet du cœur de l'homme, VI. 431. Les vérités de l'éternité sont bien établies, VII. 286. Eternité de la peine du péché, 334. Elle est fondée en justice, IX. 420. Saint Justin et saint Irénée faussement allégués par l'abbé Dupin contre ce dogme, III. 3. *Voy.* PÉCHÉ, PEINE, TEMPS.

Ethiopiens; leur caractère; force de leurs corps : conseil que leur roi donne à Cambyse, VIII. 245. Les Ethiopiens, qui ajoutent la circoncision aux sacrements de l'Eglise, sont sauvés par le ministre Jurieu, III. 425.

Etienne (S.), premier martyr : comment il a été vengé de Saul, son ennemi, VI. 213.

Etienne (S.), pape. Sa dispute avec saint Cyprien, au sujet du baptême des hérétiques, X. 263. Il est accusé injustement par l'abbé Dupin, III. 7.

Etienne II fait des réponses inexactes à plusieurs consultations, X. 41, 283.

Etienne III, a recours à Pépin, roi de France, contre les Lombards, et obéit en même temps à Constantin Copronyme, X. 99.

Etienne VII, intrus, fait jeter dans le Tibre le cadavre du pape Formose, X. 277.

Etienne, évêque d'Halberstat, et autres, dans le onzième siècle, croit qu'un roi excommunié, est par-là même déposé, X. 119.

Etre : il y a quelque chose qui est éternellement, VIII. 115. *Voy.* DIEU.

Eucharistie. En quoi consiste ce sacrement, et comment il faut le recevoir, VIII. 500, 526, 584. Pourquoi institué, 584. Figuré par le sacrifice de Melchisédech, II. 219. C'est le mémorial de la mort du Sauveur, 411; VI. 587. Son institution, II. 414. Fruit de l'Eucharistie, 415. Elle est le gage de la rémission des péchés, 417. Jésus-Christ avait promis de nous donner sa chair et son sang, 419. La foi donne l'intelligence de ce mystère, 420. Vie éternelle fruit de l'Eucharistie, 420. Désir insatiable de l'Eucharistie, 421. Présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 422, 423, 424, 426. Scandale des disciples, 426. Quel en est le sujet, 427. Incrédulité des Capharnaïtes, 428, et même de plusieurs disciples, 429. Sommaire de la doctrine de l'Eucharistie, 435. Ce sacrement est la force de l'âme et du corps, 435; le viatique des mourants, 436; figure de la joie du banquet éternel, 437. En quoi semblable à l'ancienne Pâque, 438. En quoi elle nous apprend à sanctifier la nourriture du corps, 438. Adoration, exposition, réserve de l'Eucharistie, 440. L'Eucharistie considérée comme sacrifice, 447. Simplicité et grandeur de ce sacrifice, 442. L'Eucharistie est le sang du Nouveau Testament, 444. Le Nouveau Testament même, 444.

Nécessité de l'Eucharistie, II. 531. Nécessité non absolue, 531, 532. Mais seulement de précepte, 533. Pourquoi les Pères n'ont pas toujours exprimé cette distinction, 534. Le chapitre VI de saint Jean doit s'entendre de l'Eucharistie, 535. Rapports de l'Eucharistie avec la parole de Dieu, VI. 328. Combien Jésus-Christ est admirable dans l'Eucharistie, IX. 189. Ses dispositions dans ce sacrement, 318. Ce qu'il y opère, 192, 208. L'Eucharistie est la chose sainte des Chrétiens, 599. C'est une grâce qui confond, 178. Quelle est sa vertu, 192. La fréquentation de ce sacrement doit être réglée par l'obéissance, 194. Dispositions où l'on doit être en présence du Saint-Sacrement, 212. Instruction sur la fête du Saint-Sacrement, VIII. 539.

La présence réelle est solidement établie par les paroles de l'institution; mieux encore par l'intention du Sauveur dans l'institution de ce mystère, III. 62. Ces paroles, *Ceci est mon corps*, ne peuvent être entendues dans un sens figuré; doctrine des Calvinistes sur la réalité; changements qu'ils y ont faits. Combien elle est inintelligible, 63. L'Eucharistie est la controverse la plus importante entre les Catholiques et les Protestants. Aveux des Luthériens et des Calvinistes sur ce sujet; conséquences qu'en tire Bossuet, 68. Dans tous les mystères, et surtout dans celui de l'Eucharistie, l'on doit imposer silence au sens humain pour n'écouter que Dieu. 108. La doctrine des Réformés favorise les Sociniens, 109. Abus de ces paroles, *Tout est consommé*, 111. La doctrine de l'Eglise sur l'Eucharistie est plus conforme à l'Ecriture; celle des Réformés plus accommodée aux sens, 113. Embarras où se

trouvent les Protestants pour expliquer leur doctrine, 114. La force de la vérité les contraint à user d'expressions qui nous favorisent, 116. La doctrine de l'Eucharistie ne fait pas Dieu trompeur, 127. Si Jésus-Christ est réellement présent, il doit être adoré. Discussions sur le sens littéral et figuré. Vaines objections d'un auteur anonyme contre ce qu'avait dit Bossuet dans l'*Exposition* : il développe ce qu'il avait déjà énoncé ailleurs, 142. L'institution de l'Eucharistie est un gage de l'amour du Sauveur, 148. Tout ce que les Protestants nous objectent sur ce point favorise le socinianisme, et tend à détruire tous les mystères, 149. Comment il faut traduire ces paroles de l'institution : *Hoc est corpus meum*, II. 153.

Ce que Luther pensait de l'Eucharistie, III. 176. Ce qu'on a toujours cru dans l'Eglise, *ibid.* Comment les noms de *pain* et de *vin* peuvent entrer dans l'Eucharistie après la consécration. Deux règles tirées de l'Ecriture, 188. Pourquoi on se sert du mot de *substance* dans l'Eucharistie, 196. Comment l'oblation de l'Eucharistie profite à tout le monde, 206. Equivoques des Sacramentaires sur l'Eucharistie, 214, 215. Comment la présence du corps de Jésus-Christ en l'Eucharistie est spirituelle, 211. S'il faut admettre une présence locale dans l'Eucharistie, 212. Comment l'Eucharistie est un signe, 212. Si la présence du corps de Jésus-Christ est durable dans l'Eucharistie, 216. Doctrine de l'Eglise catholique sur l'Eucharistie, confirmée par Henri VIII, 256, 258. Ce que les Suisses ou les Zwingliens croient de l'Eucharistie, III. 322. Eucharistie particulière et abominable des Manichéens, 328. Jean Hus a cru, sur l'Eucharistie, tout ce qu'en croit l'Eglise romaine, 256. Les Calvinistes entraînés dans les principes sociniens par leur opinion sur l'Eucharistie, IV. 50. Doctrine de la présence réelle dans l'Eucharistie. Peut-on dire que les Luthériens ne la croient pas nécessaire, 56.

La forme de ce sacrement changée par les Protestants, IV. 298. La tradition seule nous en indique le ministre, 299. Réserve de l'Eucharistie sous la seule espèce du pain, 314. Il était d'usage de la donner à tous les malades, quoique les Vies des Saints n'en disent souvent rien, 354. Même aux petits enfants, sous la seule espèce du vin, 355. Cependant ce sacrement n'a jamais été cru nécessaire de nécessité de moyen, 362. Comment dans ce saint sacrifice Jésus-Christ est divisé et ne l'est pas, 401. Comment il s'offre tous les jours sur nos autels, 401. L'Eucharistie est ensemble un sacrement et un sacrifice, 407. L'adoration lui est due, 410. Preuves tirées de la liturgie grecque et du sacrifice des Présanctifiés, 410; des prières adressées à Jésus-Christ présent, 411; des passages de saint Ambroise et de saint Augustin, 413; de l'Ordre romain et des anciens Sacramentaires, 414. L'adoration inséparable de la foi de la présence réelle, 412. L'adoration extérieure reconnue dans l'Eglise grecque par les ministres mêmes, 413. A quel moment se faisait l'adoration dans l'ancienne Eglise, 414. Le signe et la vérité joints ensemble dans l'Eucharistie, 420.

L'Eucharistie est reconnue comme sacrifice par un Protestant même, IV. 474, 484. De l'adoration qui lui est due, 478, 487, 497, 509, 527, 552. Présence réelle hors l'usage reconnue par plusieurs Protestants, 551, 630, 647. Résultat d'une controverse entre quelques religieux et Molanus, sur l'Eucharistie, 647, 648. Jugement de Bossuet sur ce résultat, 648. *Voy.* COMMUNION, MESSE, PRÉSENCE RÉELLE.

Eudamidas, philosophe de Corinthe, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfants au plus intime de ses amis, VI. 128.

Eugène III, pape, disciple de saint Bernard, qui lui adresse son livre *de la Considération*, pour l'instruire touchant le gouvernement de l'Eglise, et sa conduite particulière, X. 128.

Eugène IV. Différends de ce Pape avec le concile de Bâle, X. 191. Il est déposé à Bâle, la plus grande partie de l'Eglise continue à lui obéir, 201. Il reconnaît que dans les questions qui peuvent troubler considérablement l'Eglise, on doit s'en tenir à la décision du concile, plutôt qu'à celle du Pape, Sa mort, 23.

Eutrapélie. Ce qu'Aristote et saint Thomas ont entendu par ce mort, IX. 106. Aristote combattu par saint Chrysostome, 107.

Eutychès. Son hérésie, VIII. 166. Condamné par saint Flavien, son évêque, il appelle au pape saint Léon, X. 225. Il est condamné au concile de Chalcédoine, VIII. 128. Ses sectateurs mis par Jurieu au nombre des sociétés vivantes, quoiqu'ils ruinent le fondement de la foi, III. 487. *Voy.* CHALCÉDOINE, LÉON.

Evangile. C'est la loi ancienne expliquée, VI. 63, 66. Combien salutaire la sévérité de l'Evangile, 544. Force et vigueur de ses préceptes, 484. Voie des passions, plus pénible que celle de l'Evangile, 485. Comment les chrétiens écoutent l'Evangile, 554. L'Evangile acquiert une grande autorité dans la condamnation du Sauveur, 623. Il apprend aux chrétiens à être modestes, tranquilles, respectueux envers les puissances, à donner leur sang, et non à répandre celui des autres, III. 176. La prédication de l'Evangile par toute la terre prouvée par les promesses, IV. 114. Il ne faut ni diminuer ni surcharger le joug de l'Evangile, VII. 262.

Eve. Sa création, II. 199. Le démon prend la figure du serpent pour la séduire, 202. Il l'attaque avant Adam, 202. Il s'adresse à elle comme à la plus faible, VIII. 176. Comment il s'y prend, II. 203. Réponse d'Eve, réplique de Satan, 203, 204. Eve succombe, VIII. 176. Elle s'aperçoit de sa nudité, II. 204. Elle augmente son crime en cherchant des excuses, 206. Son supplice, 206. Dieu lui fait voir le supplice de son ennemi vaincu, et lui promet un Sauveur, VIII. 176. Eve commence l'ouvrage de notre corruption, VI. 193, 276. Rapports qui se trouvent entre Eve et Marie, II. 215, VI. 28, 276, 193, 129, 132.

Evêques. Ils sont institués en la personne des apôtres, X. 225. Soumis au Pape de droit divin, sont d'un ordre égal au sien, 255, 289; sont seuls membres nécessaires des conciles, 311. Mystère de l'unité ecclésiastique en leurs personnes, VII. 258. Ils ont le pouvoir de corriger les hérétiques, X. 262. Leur crédit dans les affaires temporelles dès les premiers siècles, 109. Sur quoi est fondé leur pouvoir de juger la doctrine, IX. 38. Distinction à faire entre ce pouvoir et la puissance de juger leurs confrères en première instance, *ibid.* L'autorité des évêques est méprisée par les Protestants, III. 222 Mélanchthon veut qu'on reconnaisse les évêques, 228. Ceux qui fondèrent les Eglises des Gaules furent envoyés par saint Pierre et par ses successeurs, VI. 683. Les évêques d'Angleterre souscrivent aux décisions de Henri VIII, III. 256. Ils prennent de nouvelles commissions d'Edouard VI, 265. Ils n'ont aucune part aux affaires de la religion, 266. Leur fermeté pour ne vouloir pas souscrire à la primauté d'Elisabeth, III. 308, 310. Les décisions de foi réservées à l'autorité royale par les évêques protestants d'Angleterre, 309. Le titre d'évêque universel est rejeté par saint Grégoire le Grand, 265. Quel soin doit mettre le prince à bien choisir les évêques, VIII. 419. *Voy.* EGLISE, EPISCOPAT, PAPE, etc.

Examen. Les Protestants ont été forcés d'avouer que chaque particulier pouvait examiner après la décision de toute l'Eglise, des apôtres, et même de Jésus-Christ, IV. 225. *Voy.* CLAUDE, CONFÉRENCE. Les Catholiques n'examinent plus après que l'Eglise a parlé : pourquoi, 226.

Excidio (*de*) *Babylonis apud sanctum Joannem, demonstrationes adversus Samuelem Verensfelsium*, II. 58.

Excommunication. Sa définition selon les synodes protestants, et selon le bon sens. Autre qu'en donne Jurieu, III. 426. Effets de l'excommunication : en quoi consiste la loi d'éviter les excommuniés, X. 73. Cette défense n'est que de droit ecclésiastique, 78. L'excommunication n'ôte pas les droits civils, 51, 78.

Excommunications portées contre celles qui entrent dans les monastères de filles, IX. 262

Exemptions des monastères, modérées par les conciles de Vienne et de Trente, VIII. 620.

Exercice *journalier pour faire en esprit de foi toutes ses actions*, IX. 583. *Exercice pour entendre la sainte Messe*, 587.

Exorcismes. Pourquoi l'Eglise exorcise les eaux baptismales, VI. 158.

Expérience (l') nous fait connaître que nous sommes libres, X. 509. Utilité de l'expérience dans le gouvernement, VIII. 387. Les expériences sont dangereuses et sujettes à illusion en matière d'oraison, V. 48. *Voy.* DIRECTEURS.

Explication *de la prophétie d'Isaïe, sur l'enfantement de la sainte Vierge, et du Psaume* XXI, I. 256. *Voy.* ISAÏE, PSAUMES.

Exposition *de la Doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse*, III. 54. Les Protestants espéraient que ce livre serait censuré, comme contenant une doctrine contraire à celle des papistes : Bossuet leur répond en faisant connaître les nombreuses approbations, et les traductions diverses de son livre, 50. Il promet d'exposer les vrais sentiments de l'Eglise, de les puiser dans le concile de Trente, où l'Eglise a décidé les matières qu'il traite, 44. De ne parler que des matières qui ont fait le sujet de leur rupture, et enfin de ne rien dire qui ne soit approuvé dans l'Eglise, 48. Approbations données à l'*Exposition* par les évêques de France, par les cardinaux et autres étrangers, 50. Le pape Innocent XI l'approuve par deux brefs, 54. Dessein de ce traité, 55. Le but de l'auteur est d'éclaircir les points controversés avec les Protestants, et de leur donner une idée exacte de la croyance des Catholiques, 73; IX. 31. Bossuet conclut le traité, en établissant que, pour se réunir, il ne s'agit que de

s'entendre et de déposer tout préjugé; et que pour attaquer son traité, il faudrait prouver qu'il n'a pas fidèlement exposé la doctrine de l'Eglise, III. 73. Remarque sur le livre de l'*Exposition*. L'auteur réfute les Protestants, qui prétendaient que son livre avait eu une première édition portée à la Sorbonne, qui y avait fait des changements, et envoyée à Rome pour être examinée, 73. Lettres sur le livre de l'*Exposition*. Bossuet y résout plusieurs difficultés qui lui sont proposées au sujet de son ouvrage, 74. Il ne donne pour dogme de foi, dans ce livre, que ce qui est reçu comme tel par tous les Catholiques, X. 376. En parlant de la puissance du Pape, il se borne aux points dont tous les Catholiques sont d'accord, 295. Ce livre contribue à convertir beaucoup d'hérétiques, 296. Pourquoi Bossuet parle avantageusement de ce livre quoiqu'il en fût l'auteur, 377. En exhortant les hérétiques à la paix, Bossuet voulut éviter de jeter parmi les Catholiques des semences de division, IX. 26. Eclaircissement donné par Bossuet sur quelques endroits de cet ouvrage. *Voy.* NÉRCASSEL. Raisons qui portaient Bossuet à ne pas permettre qu'on y fît des changements, 26. Il est traduit en anglais, 14. Traduction latine projetée à Rome, et exécutée par l'abbé Fleury, avec beaucoup de soin, 27. L'approbation que le Saint-Siége avait donnée à cet ouvrage, était aux Protestants l'occasion de s'élever contre, 29. *Voy.* DIROIS.

Extrême-Onction. Rien ne manque à cette cérémonie pour être un sacrement; il soulage l'âme et le corps, III. 62. Vertu de ce sacrement, VII. 284. Pieux sentiments pour le recevoir avec fruit, IX. 603.

Ezéchias, roi de Juda; son cantique expliqué, I. 114.

Ezéchiel, cité au sujet du transport prophétique, V. 82

F

Fables. Bossuet ne les aimait pas; il trouvait un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain, et dans ces productions de sa vanité, IX. 74.

Faculté de Théologie de Paris. Son éloge, VII. 263. Son intention n'est pas cependant d'obliger personne à la prêcher et l'enseigner positivement, 147. Sa censure de Santarel, X. 42, 49. Autres censures touchant l'Eglise et le Pape, 209. Ses articles contre Luther, 5.

Facundus. *Voy.* HORMISDAS.

Faget, ministre de La Rochelle, chassé par les habitants, III. 580.

Falconi (le P. Jean). Ses erreurs au sujet de l'oraison, etc., V. 56, 57, 161. Il est condamné à Rome. *Voy.* QUIÉTISME.

Fanatisme. La passiveté et l'inspiration des nouveaux Mystiques est un pur fanatisme, V. 233, 243. Donner pour règle d'agir l'instinct et la grâce actuelle, c'est introduire le fanatisme, 296, 330, 371, 443, 444.

Fare (sainte). Ses vertus, VII. 342.

Farel. *Voy.* BÈZE.

Farmoutiers. Eloge de ce monastère, VII. 297. Lettre de Bossuet aux religieuses de cette abbaye. Il fait l'éloge de leur abbesse, les exhorte à la paix, à l'obéissance, IX. 367. Il les console de la mort de leur abbesse, 369. Sur diverses affaires de cette maison, 371, 373, 385, 390.

Fautes. Combien il est difficile d'en éviter toutes les occasions, IX. 224. S'humilier de celles qu'il n'est pas nécessaire de confesser, 270. Elles ne doivent pas faire perdre courage, 337. Comment en profiter pour avancer dans la vertu, 378.

Faydit (Pierre), après avoir composé des ouvrages licencieux, écrit contre la Trinité : on l'enferme à Saint-Lazare, IX, 115.

Féciaux, établis chez les Romains : beauté de cette institution, VIII. 265.

Fécondité. Deux sortes de fécondité; celle de la nature, et celle de la charité, VI. 130, 193.

Félicité. Tout le monde y aspire, VI. 477. Où elle se trouve véritablement, 477. La félicité des enfants du siècle est un commencement de supplice et de vengeance, 81. Erreur du monde sur la félicité, 82.

Femmes. Pourquoi on les exclut des sciences, VII. 213. Avantage pour l'Etat de les exclure de la succession au trône, VIII. 355. Les femmes, dans le peuple de Dieu, ont excellé en courage, et ont fait des actes étonnants; témoins Jahel, Debbora, Judith, 448. Belle peinture de la femme forte, I. 156. Extravagance des femmes dans leurs habillements, VI. 245. Leur passion dominante, VII. 213. Les femmes ne montaient pas sur le théâtre, chez les anciens, IX. 94.

Fénelon (François de Salignac de la Mothe), archevêque de Cambrai. Il est lié avec madame Guyon, V. 455. Il soumet ses écrits sur l'oraison au jugement de MM. Bossuet, de Noailles et Tronson, 456. Sa soumission et son obéissance pour eux, 457. Il est nommé archevêque de Cambrai, 459. Admis aux conférences d'Issy, il signe les trente-quatre Articles, 459. Il choisit Bossuet pour son consécrateur; protestation qu'il lui fit avant son sacre, 460; IX. 425. Il continue à soutenir madame Guyon, et sa doctrine, V. 460, 462. Comment il s'en excuse. Son attachement aux livres et à la doctrine de cette dame, 469, 495, 521. Ses entrevues avec elle, 498, 501. Il connaissait ses visions, 498. Comment il l'excusait, 499. Il fait dépendre sa réputation de celle de cette dame, 506. Il refuse d'approuver l'*Instruction sur les états d'oraison*, composée par Bossuet, IX. 426. Il adresse à madame de Maintenon un mémoire où il expose les raisons qui l'ont empêché de donner son approbation. Madame de Maintenon communique ce mémoire à l'évêque de Chartres, et Bossuet l'insère dans sa *Relation sur le Quiétisme*, V. 462. Bossuet déclare que si Fénelon ne condamne pas madame Guyon, il est réduit à écrire contre lui : sa lettre est envoyée à Fénelon, IX. 460.

Celui-ci cache à Bossuet son livre des *Maximes des Saints* : pourquoi, V. 507, 522; IX. 426. Ce livre paraît, 427, 471. Soulèvement général contre sa nouvelle doctrine, V. 471; IX. 427, 461, 463, 464. Jugement qu'en portent différentes personnes. 468, 474. Explications nouvelles données tous les jours par Fénelon pour le justifier, V. 474. Conférences amiables proposées à Fénelon, 512. Conditions de ces conférences, 513. Il les refuse, 477; IX. 469, 470, 473, 474. Efforts faits par Bossuet pour le ramener, 326. Fénelon soumet son livre au Pape, V. 572; IX. 466. Bref en réponse à sa lettre, 471, *note*. Conférences tenues entre MM. Bossuet, de Noailles, et Godet des Marais, sur le livre des *Maximes*, 465, 466, 467. Nécessité pour les trois évêques de le dénoncer, 469. Leur décision finale contre ce livre, 470. Elle est portée au Roi, 470. Fénelon envoie à Bossuet vingt Articles sur sa doctrine. Réponse de Bossuet, 471. L'abbé Bossuet reste à Rome pour suivre cette affaire, 476. Fénelon reçoit ordre de se retirer dans son diocèse; en partant, il remet au nonce une protestation, 475. 477, 478. Ce que Bossuet pensait de cette lettre, 476. Il y fait une réponse, V. 219; IX. 476. Les trois évêques publient leur *Déclaration sur le livre des Maximes*, V. 221. Bossuet publie le *Summa doctrinæ*, pour suppléer à la *Déclaration*, 230. IX. 476, 477. Justice et nécessité de ces deux pièces, 476, 477. Conséquences pernicieuses selon Bossuet, qui suivent du livre des *Maximes*, V. 232. Les trois évêques se portent comme témoins et appelé en garantie, non comme dénonciateurs, IX. 479. Ce que contient une seconde lettre de Fénelon, 480, 488. Il accuse Bossuet de cabale, 480. Examinateurs de son livre nommés à Rome. Ce qu'en écrit Bossuet, 481, 482, 491, 492, 530.

Fénelon publie une *Instruction pastorale* pour expliquer sa doctrine. Ce qu'en pense Bossuet, V. 281. Relation latine de l'affaire que ce dernier envoie à Rome, où il en raconte l'origine et le progrès, 282. Bossuet montre qu'elle est dirigée contre Fénelon, IX. 486, 487.

Le Pape prépose deux cardinaux pour assister aux conférences : avantages qu'on espérait de cette mesure, IX. 495. Louis XIV donne un mémoire pour accélérer le jugement du livre de Fénelon, 494. Bossuet publie ses *divers Ecrits contre les Maximes des Saints*, V. 241. Il y réduit la doctrine du livre à quatre points, 242. Pourquoi il est forcé de s'élever contre, 249. Abrégé des principales difficultés qu'il y trouve, 250. Il donne sa *Préface sur l'Instruction pastorale* de Fénelon, 281. Utilité qu'il espérait de ces ouvrages, IX. 497. Fénelon répond à la *Déclaration des évêques*, et à l'*Instruction* de M. de Noailles, etc., 496, 498. Variations des diverses éditions de ces écrits, 503. Les Protestants s'intéressent à Fénelon, 500. Mémoire de Bossuet pour prouver qu'on ne devait pas se contenter d'une prohibition générale; mais qu'il fallait censurer les propositions, 502. Il envoie à Rome copie du mémoire de Fénelon à madame de Maintenon, où il justifie ses liaisons avec madame Guyon, et son refus de condamner ses livres, 503. Il publie ses traités latins : *Mystici in tuto, etc.*, 503. Bossuet donne sa *Réponse aux quatre lettres* de Fénelon, V. 337. Il publie presque en même temps *Mystici in tuto*, et *Schola in tuto*, qu'il avait envoyés à Rome d'avance, 357, 382; IX. 503; et peu après, le *Quietismus redivivus*, V. 422. Dans ces ouvrages, Bossuet accuse Fénelon de contradic-

tions, 337, 364; de s'écarter du sentiment des vrais Mystiques : 364, 366; d'en faire des téméraires et des fanatiques, 363; de défendre et d'imputer aux saints une hérésie, 369; d'erreur sur l'espérance et le désir du salut, 411; de fausses imputations, 398. Autres erreurs capitales qu'il y découvre, 420. Les défenseurs du livre ne s'accordent pas avec l'auteur, 424. Vaines raisons par lesquelles ils voudraient empêcher sa condamnation, 425. Rapprochement de la doctrine de ce livre avec celle de Molinos, sur le sacrifice du salut, 428; sur le sacrifice absolu et les actes réfléchis, 430; sur les vertus, 432; sur les divers amours, 402, 403, 436; sur la contemplation, 440; sur les actes directs et réfléchis, 443. Quatre erreurs ajoutées au Quiétisme par Fénelon, 440. Bossuet publie la *Relation sur le Quiétisme*, 451; IX. 504, 505, 506, 507. Effet que produit cette *Relation*, 508, 510, 511, 512. On renvoie plusieurs des amis de Fénelon attachés à l'éducation des princes, 504, 505. On lui ôte la place de précepteur, 506, 528. Projet d'une défense générale du livre, *note*, 510. Bossuet fait traduire en italien sa *Relation*, 513. Il donne différentes éditions de sa *Réponse* : ce qu'en disait Bossuet, 328, 514, 515, 516, 518. Bossuet publie ses *Remarques* sur cette Réponse, 519, 520. Fénelon accuse Bossuet d'avoir altéré son texte, violé le secret de la confession et des lettres missives, V. 483, 484, 522. Il veut tirer avantage de la condescendance de Bossuet envers lui, 492. Il l'accuse d'ignorance dans les voies mystiques, 500. Bossuet, dans ses *Remarques*, se justifie de ces accusations, *ibid.* Il reproche à Fénelon d'avoir fait de fausses imputations sur sa conduite après la publication du livre des *Maximes*, 511; la restriction qu'il appose à sa soumission aux décrets de l'Église, 517; ses substilités pour se justifier lui et madame Guyon, 516, 517. Bossuet accusé de cabale, 520, objecte à Fénelon ses contradictions et ses faux raisonnements, 523; son impuissance pour se justifier, 524. Fénelon répond qu'il s'est servi d'un argument *ad hominem*, 536. Il publie une *Réponse* à l'archevêque de Paris. Ce qu'en pense Bossuet, 514. Bossuet publie un nouvel écrit : *De actibus à charitate imperatis*, V. 421; IX. 516, 518. Ordre donné par Bossuet à son neveu, pour remettre au Pape et aux cardinaux ses *Remarques sur la Réponse* de Fénelon à sa *Relation*, 519. Il demande à M. de Noailles la *Censure* des docteurs de Sorbonne contre le livre des *Maximes*, 520. A quoi servait cette pièce, 520, 521. L'abbé Pirot en est l'auteur, 523. Liberté avec laquelle elle a été signée, 528. Efforts de Fénelon pour avoir quelque chose en sa faveur des Universités étrangères, 533. Le Roi écrit au cardinal de Bouillon, 526. Ce prélat publie de nouveaux écrits pour sa défense, 526, 529, 531. Bossuet répond, sous le nom d'un théologien, à une lettre de Fénelon à l'evêque de Chartres, V. 530; IX. 528, 530. Puis donne sa *Réponse* aux *Préjugés décisifs pour M. de Cambrai*, V. 544; IX. 530. Fénelon publie deux lettres à Bossuet sur la Censure des docteurs de Sorbonne, et l'accuse d'avoir extorqué les signatures, 532. Bossuet fait paraître ses *Passages éclaircis*, avec un *Avertissement* sur les signatures des docteurs, V. 549, 552; IX. 580, 533, 534. Il adresse à son neveu un *Mémoire sur la récrimination*, touchant les points sur lesquels on voulait le faire condamner à Rome, 530. Détails sur cette affaire, 535. Mémoire dressé par Bossuet, et envoyé à Rome par le Roi, contre ce projet, 534, 536. Texte du bref qui condamne le livre des *Maximes*, V. 569, 577. Effet que produit en France le Bref contre le livre de Fénelon, 536, 537. Bossuet en témoigne sa satisfaction, 536. Bref du Pape pour annoncer au Roi le jugement de l'affaire, 579. Ce que Bossuet pense de la lettre de Fénelon, 545. Mandement de l'archevêque de Cambrai par lequel il se soumet à la condamnation prononcée par le Saint-Siége, 580. Bossuet juge inutile de demander une Bulle au lieu du Bref, IX. 538, 540. Ce que Bossuet pense de la soumission de Fénelon, 538, 539, 541, 543, 544, et du Bref du Pape à Fénelon, 546. Mémoire présenté au Roi au sujet des assemblées provinciales pour l'acceptation du Bref, 540. Manière dont on devait procéder dans cette affaire, 541, 544. Lettre du Roi aux archevêques à ce sujet, V. 580. Ce qui se passe dans l'assemblée provinciale de Cambrai, XI. 546. Relation des actes et délibérations concernant le Bref du Pape qui condamne le livre des *Maximes*, faite par Bossuet à l'assemblée du Clergé de 1700, V. 572. Déclaration du Roi qui ordonne l'exécution de cette constitution, 582.

Sentiment de Bossuet sur le *Télémaque*, IX. 545. *Voy.* Bossuet, Bouillon, Casanate, Clément XI, Guyon, La Combe, Tronson, etc.

Ferdinand I, empereur, chasse de la Saxe les Bohémiens révoltés, III. 362.

Ferdinand, dit le Catholique, roi d'Espagne, s'empare de la Navarre, en vertu d'un décret du Pape. Charles-Quint et Philippe II en ont du scrupule, X. 138.

Fermeté. Elle est essentielle au prince, VIII. 369. Il y a une fausse fermeté : ses suites funestes, 370. La véritable fermeté est le fruit de la sagesse, 373. Elle est nécessaire à la justice contre l'iniquité qui domine dans le monde, 433.

Ferrand, diacre. *Voy.* Hormisdas.

Ferrare (Concile de), assemblé par Eugène IV, se dit une continuation de celui de Bâle. Sa translation à Florence, X. 197.

Ferrier (Arnaud du), ambassadeur de France au concile de Trente, y déclare la doctrine de France de la supériorité du concile sur le Pape, X. 6.

Ferry (Paul), ministre protestant. Bossuet lui demande une conférence, IV. 447. Il traite avec lui du projet de réunion des deux Eglises, 447, 449. Ferry répond à Bossuet, 454; et à Théodore Maimbourg sur le même sujet, 455. Il fait le récit de ce qui s'était passé au sujet du projet de réunion, 460; et de différents faits qui y ont rapport, 461.

Ce ministre publie un *Catéchisme*. Sa mauvaise foi ou son ignorance, d'attribuer aux Catholiques de donner des adjoints à Jésus-Christ en la rédemption, de reconnaître le Pape pour époux de l'Eglise, *secluso Christo*, d'introduire tous les ans de nouvelles religions, de ne pas croire de bonne foi que Jésus-Christ soit mort pour eux, IV. 150. *Voy.* Eglise Romaine, Réfutaton.

Ferté-sous-Jouarre (la). Communauté établie dans cette ville. Lettres de Bossuet à ce sujet, IX. 370. Etablissement de madame de Beauvau pour supérieure, 381. Sur l'union de cette communauté avec celle de madame de Miramion, 385.

Fêtes. Instruction familière sur les fêtes de l'Eglise : sur les fêtes des Saints, VIII. 532, 539. Ordonnance de Bossuet touchant la sanctification des fêtes, 611. Les fêtes, et même celles des Saints, sont admises dans la Réforme anglicane, III. 268. Les Frères de Bohême conservent des fêtes abolies par les Luthériens, 362. *Voy.* Dimanche.

Fidèles. Les premiers fidèles estimaient moins que de la fange toutes les pompes du monde, VI. 21. Tous les fidèles représentés dans saint Jean l'Evangéliste, 23, 133. Les fidèles doivent seconder le zèle de leurs pasteurs à combattre les hérésies, par de douces insinuations auprès des errants, par la prière, et par de bons exemples, IV. 109.

Figuier stérile de l'Evangile : de quoi il est la figure, II. 336; VI. 626.

Figures : de l'Eglise en la personne d'Eve, II. 215; de Jésus-Christ et de Marie dans Adam et Eve, 215; de Jésus-Christ dans Abel, 216; de l'Eucharistie dans le sacrifice de Melchisédech, 219; du ciel dans la terre promise; des persécutions de l'Eglise dans la captivité d'Egypte, 220; de Jésus-Christ dans Moïse, 222. La mer Rouge, la manne, l'eau du rocher, la colonne de nuée, le serpent d'airain, l'arche d'alliance, les sacrifices, autant de figures des choses à venir, 223, 224, 225, 226. Figures de Jésus-Christ dans Jérémie, 389; dans Jonas, 399.

Figuré. *Voy.* Sens.

Filles. Ce qu'on doit leur faire apprendre, IX. 316. L'infirmité de leur sexe les a consacrées à la modestie, et demande la retraite d'une maison bien réglée, 88, 94. Quelle mère, tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre, *ibid.*

Fin du monde. Réflexions sur les circonstances qui l'accompagneront, II. 372, 376, 377, 378. Rien de plus certain : le jour en est inconnu, 373. Instructions à recueillir de ces réflexions, 380. *Voy.* Jugement dernier.

Finesses. Le prince doit éviter les mauvaises, VIII. 388. Modèle de la finesse dans la conduite de Saül avec David, 389.

Firmilien (S.), évêque de Césarée en Cappadoce, est favorable à la rebaptisation : il s'oppose au décret du Pape saint Etienne, X. 144, 211.

Fischer (Jean), évêque de Rochester, l'un des plus grands hommes d'Angleterre, mis à mort pour n'avoir pas voulu reconnaître la primauté ecclésiastique du Roi, III. 253.

Fischer (Jean), ou le Pêcheur, connu sous le nom de *Piscator*, soutient que la justice de Jésus-Christ qui nous est imputée, n'est pas celle qu'il avait pratiquée pendant sa vie, mais celle qu'il avait subie par sa mort. Sa doctrine détestée et condamnée dans quatre Synodes, III. 371.

Flatterie. Combien la flatterie de la Cour est délicate et dangereuse, VI. 352.

Flatteurs. Combien ils sont à craindre, et difficiles à éviter, VI. 553. Nos passions, notre amour-propre, flatteurs intérieurs qui autorisent les autres, 552. Remède, 553. Les princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais tiré l'épée : ce sont les flatteurs, VII. 339. *Voy.* Prince.

Flavien (S.), patriarche de Constantinople, condamne Eutychès, et envoie la procédure à saint Léon, X. 225, 262.

Fleury (André-Hercule de), évêque de Fréjus. M. d'Aquin, son prédécesseur, qui s'était démis, s'oppose à son sacre : Bossuet consulté par Louis XIV, déclare qu'on peut passer outre, IX. 123.

Fleury (l'abbé Claude) traduit avec beaucoup de soin le livre de l'*Exposition*, IX. 27. Il est reçu à l'Académie française à la place de La Bruyère, 453. Il est conservé dans sa place de sous-précepteur des princes, lorsqu'on renvoya les amis de Fénelon, parce que Bossuet répondit de lui, 505, 507.

Florence (concile de). Eugène IV y annule ce qui a été fait à Bâle depuis la translation. Les Grecs y disent que l'union ne peut être faite que dans le concile général; que l'Eglise assemblée ne peut errer, X. 379, 242, 247. Son décret sur l'autorité du Pape : ce concile a-t-il annulé par-là les décrets de celui de Constance? 69, 333.

Fœtus, ou embryon : sa formation, VIII. 86.

Foi. Sa définition, VII. 291. Ses diverses espèces: leur définition, VIII. 73. Nécessité de la foi, 527; X. 400. La foi ne varie jamais, IV. 469, 477. Combien il est dangereux de prétendre qu'on puisse changer les décrets de l'Eglise sur la foi, 620. Objections contre l'immobilité de la foi, 621. Le consentement unanime et perpétuel de l'Eglise forme la règle des vérités de foi, 490. La foi est fondée sur la parole de Dieu, et non sur le raisonnement humain, II. 546, 547. Elle est toujours la même, 592, 620. C'est un recueil de vérités saintes qui surpassent notre intelligence, et qui nous fait unir ce que notre intelligence ne peut unir, III. 478. Notre foi est affermie par les miracles de Jésus-Christ et par l'accomplissement visible et perpétuel de ses prédictions et de ses promesses, IV. 98. Elle est le fondement de l'édifice de la vie spirituelle, VI. 229. Elle exige des œuvres, 229. La raison lui est subordonnée, 229. Transportée de l'orient au nord, et du nord en d'autres climats, 671. Dépôt, trésor, fondement de l'Eglise, 361. Le dépôt de la foi est le plus précieux qu'un roi ait reçu de ses ancêtres, 462. Comment la foi ne connaît point de nécessités, 385.

Effets de la foi, IX. 301. Elle doit nous soutenir dans nos maux, 239. C'est la voie la plus sûre, 272. En quoi consiste la foi nue, 278, 279, 297, 299. Elle doit être notre guide ici-bas, 197. Elle est le fondement de l'oraison, 205. Toute espèce d'oraison doit être fondée sur la foi, 300, 347. Le don de foi n'est pas donné à tous, V. 14. Les princes ne sont pas juges de la foi, II. 147. Entre les articles de foi, les uns sont nécessaires au salut, les autres ne le sont pas, IV. 495. L'assemblée de 1700 censure plusieurs propositions relatives à la foi, X. 416.

La foi trouve dans les Psaumes un ferme appui, I. 4, 5. Il faut plonger toutes ses lumières dans l'obscurité de la foi, IX. 300. La foi de l'Eglise induit nécessairement l'esprit de sainteté dans sa communion, VI. 202. *Voy.* Eglise. Déplorable état d'une âme qui a perdu la foi, VII. 301. Exercice pour faire en esprit de foi toutes ses actions, IX. 583.

Si la foi seule justifie, IV. 477, 486, 492, 495, 507. Certitude de la foi justifiante, 507, 549. Efficace de cette foi, 523, 549. La foi justifiante inamissible de Calvin est habituelle, suivant ses disciples, et reste dans l'homme, quoique plongé dans le crime, III. 395. *Voy.* Salut.

Foi solide, inventée par Bucer dans une seconde confession de foi, où il confirme que les indignes reçoivent réellement le corps du Seigneur : ce que c'est que cette foi, III. 238.

Foi spéciale. La Confession d'Augsbourg ne lève pas les difficultés sur ce point, III. 201. *Voy.* Luther.

Faiblesse. Maux qu'elle cause quand le prince s'y laisse entraîner, VIII. 368. Comment remédier à nos faiblesses, IX. 221. Avantages à en tirer, 347. Faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature, VI. 449.

Folie. En quoi elle consiste : sa différence d'avec le délire, VIII. 106.

Fondamentaux. *Voy.* Articles.

Formose, pape, transféré du siége de Porto. Procès fait à sa mémoire; ses ordinations annulées; troubles à ce sujet, X. 277, 317.

Formule (la) *Regnante Jesu Christo*, dont on s'est servi pour la date des actes, ne prouve pas que les rois étaient déposés, X. 126. Les formules imprécatoires ne prouvent pas la puissance de l'Eglise sur le temporel, 93. La formule par laquelle on publie les décrets des conciles au nom du Pape, *avec l'approbation du saint concile*, ne déroge pas à leur autorité, 183.

Formule helvétique, où l'on décide que le texte hébreu est exempt de toute faute de copiste. Les savants du parti s'en moquent, III. 405.

Fortune. Elle n'a aucune part dans le gouvernement des choses humaines, VIII. 424. Quel est le présent le plus cher et le plus précieux de la fortune, VI. 427. Combien elle est trompeuse, 429, 430. Exemples de ses désordres, 429. Combien sont aveugles ceux qui courent après la fortune, 311, 313.

Foulques, archevêque de Reims. Sa lettre au roi Charles le Simple, qu'il menace d'excommunication, ne prouve pas le pouvoir de l'Eglise sur le temporel, X. 103.

Fraction du pain de l'Eucharistie. Les Calvinistes de Marpourg et les Luthériens de Rintel se tolèrent mutuellement, dans la conférence de Cassel, quoique les uns croient la fraction essentielle à l'intégrité du sacrement, et les autres non essentielle, III. 404.

France. Sa constitution monarchique est la meilleure et la plus conforme à celle que Dieu a établie, VIII. 355. Antiquité de la maison de France, VII. 278, 288. Pureté de la foi de ses rois, toujours enfants de l'Eglise, VI. 462, 687; VII. 269. Eloge donné par saint Grégoire à la couronne de France, VI. 462, 684.

Francfort (Concile de). Les évêques de France et d'Allemagne y rejettent, en présence des légats du Pape, le sertième concile, X. 238. On y condamne l'hérésie d'Elipand, 271)

Assemblée de Francfort, dans laquelle on dresse une nouvelle formule de foi sur l'Eucharistie, contraire à la Confession d'Augsbourg, III. 281. Autre assemblée de tout le parti du sens figuré, où l'on tâche de convenir d'une confession de foi commune, et d'y comprendre les Luthériens. On se sert de termes qui extéuuent la présence réelle, 369. Le synode de Sainte-Foi consent à la nouvelle Confession de foi, et donne pouvoir à quatre députés et à M. de Turenne, de régler sur la foi ce qui leur plairait, 370. Ces deux synodes ne peuvent s'accorder ni avec les Luthériens, ni même entre eux, 371.

Franciscains. Leurs disputes au sujet de la règle de saint François, donnent lieu à plusieurs bulles contradictoires des papes, X. 285, 358.

François d'Assise (S.). Son panégyrique, VII. 131. Son esprit de mortification et de pauvreté, 133, 134, 136. Son désir ardent pour le martyre, 137. Ses prédications en Asie, en Afrique, *ibid.* Combien il était humble, 138. Son institut approuvé par Innocent III, pour opposer de vrais pauvres aux faux pauvres de Lyon, III. 340.

François de Paule (S.). Son panégyrique, VII. 195, 113. Sa vie austère, 197. Solitaire au milieu de la Cour, 118, 200. Sa vie pénitente, 116. Combien il méprisait les honneurs, 118. Parallèle de ce saint et de Louis XI, 118. Son ardent amour pour Dieu, 119.

François de Sales (S.). Panégyrique de ce saint évêque, VII. 203. La science, l'autorité, la conduite des âmes lui ont donné beaucoup d'éclat dans le monde, 204. Où il avait pris cette science lumineuse et tout à la fois ardente avec laquelle il savait également persuader et convertir, 205. Parallèle de saint François de Sales et de saint Charles Borromée, 205. Combien il méprisa le monde, 207. Sa douceur, 207. Sa patience, 208. Sa tendre compassion pour les pécheurs, 208. Sa miséricordieuse condescendance pour les ramener au bercail, 209.

Ce saint combat les retours de l'amour-propre, V. 82. Il approuve les réflexions dans l'oraison, 83. Comment il explique la continuité des actes, 101. Il appelle l'oraison passive, *de simple remise en Dieu*, 103. Sa doctrine sur l'oraison est celle de tous les bons Mystiques : on l'expose au long, 111, 144. Moyen décisif pour bien entendre les livres de saint François de Sales sur l'*Amour de Dieu*, 247. Les prétendus défenseurs du pur amour ont tronqué ou falsifié les passages qu'ils citent de ce saint, 262. Belle règle qu'il donne, 264. Jamais il ne fut dans une persuasion invincible de sa réprobation, 267, 268. Combien cet état est contraire à sa doctrine, 267. Il n'a point exclu les désirs du salut, 288. Diverses éditions de ses *Entretiens;* quelles sont les bonnes? 321. Son autorité sur le dogme poussée trop loin, 319. Exemples et passages, 319. En vain on voudrait trouver dans ses ouvrages l'amour naturel délibéré, 320. Ses *Opuscules*, 322. Qu'était-ce que la résolution qu'on lui attribue, et la réponse de mort empreinte en lui-même? V. 346, 429, 438. Passage de ce saint mal interprété sur la résignation, 379. Les Mystiques ne peuvent s'autoriser de la pieuse exagération où le porta son amour, 558. Mot de ce saint sur la volonté de Dieu, 296, 297, 319.

Francs (les) élèvent Pharamond à la royauté, et commencent la monarchie de France, VIII. 165. Ils s'établissent solidement dans les Gaules, sous Mérovée, 166.

Fra-Paolo, protestant habillé en moine; preuve tirée de Burnet, III. 273. Il travaille à introduire l'hérésie dans l'Etat de Venise, X. 8, 149.

Fratricelles : nom qu'on donnait aux Franciscains révoltés contre Jean XXII. Ils appellent au concile, X. 286.

Frédéric I, empereur. Ses démêlés avec les Papes, X. 131.

Frédéric II confirme les décrets du concile de Latran,

qui prononçaient des peines temporelles contre les hérétiques, x, 141. Ce prince est excommunié et déposé par Grégoire IX ; on le reconnaît toujours comme empereur, x. 77, 143.

Frédéric, duc d'Autriche, usurpe les biens de l'évêché de Trente : monitoire du concile de Constance à ce sujet, x. 147. Il protége Jean XXIII après son évasion, 171.

Frédégonde, femme de Chilpéric I, met la France en combustion, VIII. 167.

Fronde. Peinture des troubles de la Fronde, VII. 299.

Fulgence (saint). Combien son autorité a toujours été révérée, II. 589.

Furstemberg (Ferdinand de), évêque et prince de Paderborn. Lettre que Bossuet lui écrit au sujet de son livre des *Monuments de Paderborn*, IX. 19. Combien les poésies de ce prélat sont dignes de sa sagesse, en les consacrant à porter les esprits à la véritable piété, 19.

G

Gabriel (l'ange) annonce la conception de saint Jean, II. 232; celle de Jésus-Christ, 234.

Galérius est fait César par Dioclétien, VIII. 162. Il force ce prince d'abdiquer, *ibid.* Jaloux de Constantin, il l'expose au péril, *ibid.* Il fait Licinius empereur, *ibid.* Contraint Dioclétien à persécuter les Chrétens, 163. Sa cruauté, *ibid.* Sa mort misérable, *ibid.* Sa persécution est prédite dans l'Apocalypse, I. 325.

Gap (le synode de) déteste la doctrine de Piscator, III. 372. Ce synode déclare le Pape antechrist. Fondement de son décret, 375. Embarras d'un synode de Gap sur ce que l'Eglise invisible avait été oubliée dans la Confession de foi, 417. Sa décision mémorable sur la vocation extraordinaire, 418.

Gaucelin, évêque de Lodève, découvre, dans le concile de Lombez, toutes les erreurs manichéennes des Albigeois, III. 331.

Gebhard, archevêque de Salzbourg : sa lettre à Herman de Metz sur l'empereur Henri IV, X. 118.

Gédéon abat les Madianites. Son exemple est cité, pour que cette parole : *Je suis avec vous*, marque une protection assurée et invincible. Mauvaises réponses de Basnage, IV. 117.

Gélase (S.), pape. Sa doctrine sur l'indépendance des deux puissances, X. 80. Il refuse d'obéir à une loi injuste d'Odoacre, 90. Sa lettre aux évêques de Dardanie, où il relève l'autorité du Saint-Siége, 268. Il défend d'appeler du Pape au concile; en quel sens, 305. Comment on doit accorder des dispenses, suivant ce Pape, 327. Il s'oppose à l'empereur Anastase, au sujet d'Acace, 293.

Généalogie royale de Jésus-Christ par saint Matthieu, II, 244. — Par saint Luc, 287.

Général; ses qualités, VIII. 451. Il apaise de braves gens en les louant, 452. Il accoutume le soldat à mépriser l'ennemi, 452. Diligence et précaution dont il doit user dans les expéditions, *ibid. Voy.* GUERRE, PRINCE.

Genève (l'église de) et celle de Zurich s'accordent sur ces deux points contradictoires : que le baptême n'a son effet qu'à l'égard des prédestinés, et qu'il ne l'a pas toujours, même à l'égard des prédestinés, III. 289. Cette église, conjointement avec les Suisses, ajoute deux articles à la Confession de foi, sur l'imputation du péché d'Adam, et sur l'ordre des décrets divins touchant l'envoi de Jésus-Christ et le décret d'élection. Plaintes à ce sujet du ministre Claude, 404.

Gentils. Leur conversion prédite, VIII. 188, 194, 222. Elle s'accomplit, 207, 222. L'endurcissement des Juifs sert à leur salut, 208. Dieu s'est servi du mystère de la croix pour les convertir, 223. Leur conversion qui concourt avec la désolation des Juifs, et la prédication de l'Evangile, suivant les prophéties, preuve de la vérité de la religion, 239. Les gentils n'ont commencé à connaître Dieu et le Verbe que quand Jésus-Christ a paru, IX, 143. Leurs sages, avec leurs discours magnifiques, n'avaient pu attirer personne à la doctrine des bonnes mœurs et de l'immortalité de l'âme, *ibid.*

Georges, duc de Saxe, aussi contraire aux Luthériens que son parent l'électeur leur était favorable, est haï de Luther qui prophétise contre lui, et qui tâche de persuader d'accomplir ses prophéties à coups d'épée, III. 190.

Gérard (Jean-André), docteur luthérien, explique dans un sens catholique ce qu'on avait dit obscurément de la certitude du salut dans le livre de la *Concorde*, III. 286. Il enseigne, contre les principes de sa secte, la certitude calvinienne du salut, 409. Il prouve que Calvin et les Calvinistes font Dieu auteur du péché, 475.

Germain (S.), patriarche de Constantinople, obéit, ainsi que l'Eglise d'Orient, aux empereurs iconoclastes, persécuteurs, X. 98.

Gerson (Jean) ou Charlier, chancelier de l'Université de Paris. Son éloge et sa mort sainte à Lyon, X. 9. Il croit les papes faillibles, et l'Eglise romaine indéfectible, 296, 12. Il prêche au concile de Constance, et appuie les décrets des quatrième et cinquième sessions, 164, 185. Il désire la réformation des mœurs, et non de la doctrine, III. 165. Il est mal allégué par Burnet. *Voy.* BURNET.

Sentiment de Gerson sur les expériences dans l'oraison, V. 48, 287. Sur les exagérations des Mystiques, 53. Ce qu'il dit de ceux qui imputent à Dieu leurs péchés, 78. De l'oraison de quiétude, 361.

Bossuet accuse Gerson d'avoir mal parlé, et de n'avoir pas suivi l'ancienne tradition, IX. 39. En quoi, *ibid.*, *note.* Du livre intitulé : *Esprit de Gerson*, et de son auteur, 260.

Giori (M.), prélat romain, se donne beaucoup de mouvements auprès du Pape et des cardinaux dans l'affaire des *Maximes des Saints*, IX. 490, 501 ; *note.* Bossuet lui écrit pour l'en remercier, 493.

Gloire. En quoi consiste celle de Dieu, VI. 201. Artifices de la vaine gloire, 266. Celle qui vient de Dieu doit seule être désirée, 267. La gloire du monde est ce que le Fils de Dieu a le plus combattu, VII. 36. Toutes les vertus corrompues par la gloire, 38. Rien de plus misérable et de plus pauvre que la gloire, 49. La gloire du monde dissipée, VI. 520. Sa vanité, IX. 574. Dieu punit l'homme qui en est avide en la lui donnant, 562. Malheur de ceux qui font le bien en vue d'acquérir de la gloire, 562; ou qui sont pleins d'estime pour eux-mêmes, 563. La foi préserve le chrétien de ce malheur, 563.

La gloire des armes est un motif injuste de faire la guerre, VIII. 440. Elle est anéantie par deux paroles de Jésus-Christ, 442. La gloire préférée à la vie par Judas Machabée, 449. L'amour de la gloire plus dangereux que celui de la beauté même, IX. 86.

Gnose, Gnostique. Idée générale de la Gnose, V. 169. Fausse Gnose, 169. Vraie Gnose, 170. Les Mystiques la font consister dans une habitude d'amour et de contemplation, 172; dans une habitude de charité pure et désintéressée, 173; dans une contemplation permanente, 174. Le Gnostique fait toujours de nouveaux efforts, 175. Il n'exclut pas un raisonnement discursif, 175. De l'immutabilité du Gnostique de saint Clément, 176. De son entendre perpétuel, 178. Des nécessités qu'il lui attribue, 178. Sa Gnose est un état d'impassibilité, 179. Exclut-elle les pratiques ordinaires? 182. Les demandes du Gnostique sont-elles passives? 183. Le parfait Gnostique fait-il des demandes? 184. Passage de saint Clément qui prouve l'affirmative, 184. Y a-t-il dans saint Clément un état supérieur à la Gnose, 186. L'action de grâces en lui exclut-elle sa demande? 188. Du Gnostique actif, 182, 189. S'il peut demander les biens temporels, 190. Désirer les biens éternels et la persévérance, 190. Faire des actes d'espérance, 191. La Gnose de saint Clément est-elle l'état passif des Mystiques? 192. Du Gnostique déifié, 195. S'il voit Dieu face à face, et est rassasié 197. Conséquence de la doctrine des Mystiques, 199. Leur prétendu Gnostique a le don de prophétie, 200. La Gnose est un état apostolique, 201. Sûreté de la voie gnostique, 201. Tradition secrète dont on voudrait s'autoriser, 203. Du secret qu'on doit garder sur la Gnose, 213. *Voy.* CLÉMENT d'Alexandrie.

Godet des Marais (Paul de), évêque de Chartres, approuve l'*Instruction sur les états d'Oraison*, V. 41. Il condamne les livres de madame Guyon, 144. Bossuet lui écrit sur le livre des *Maximes*, IX. 461. L'évêque de Chartres se réunit à M. de Noailles et à Bossuet pour l'examen du livre des *Maximes*, 465. Il signe la *Déclaration* des trois évêques contre ce livre, 476. Bossuet, sous le nom d'un théologien, répond à une lettre de Fénelon contre ce prélat, IX. 528, 531.

Gomar (François) s'oppose à Arminius, et soutient le libre arbitre, l'inamissibilité de la justice; et, sur la certitude, du salut, la pure doctrine de Calvin, III. 388. *Voy.* REMONTRANTS.

Gonzague. ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, princesse Palatine. Son Oraison funèbre, VII. 296. Avec quel soin sa jeunesse fut cultivée, 297. Son amour pour les choses saintes, 297. Son mariage avec le prince de Bavière, qu'elle ramène au sein de l'Eglise, 298. Elle se laisse prendre à l'amour du monde,

298. Perd la foi, 300. Par quelle grâce elle la recouvre, 302. Elle se convertit, 303. Sa mort édifiante, 306.

Gonzalez (Thyrsus), général des Jésuites, écrit contre le probabilisme, x. 411, 413. Son livre est loué par Bossuet, IX. 453. Il écrit contre la *Déclaration* de 1682, x. 342, 352, 356, 375. On le réfute, 172, 173, 184, 194.

Gorgon (S.). Panégyrique de ce saint, VII. 104. Il refuse de sacrifier aux idoles : son douloureux martyre, IX. 554, 559.

Gorgonie (sainte). Ses vertus, VII. 342.

Gornay (Henri de). Son Oraison funèbre, VII. 254. Noblesse et antiquité de sa famille, 254. Son esprit de mortification, 254.

Gotescalc. Prédestination du neuvième siècle : de quelle erreur on l'accusait, II. 525. Comment on le défendait, 588.

Goût (le), et sentiment de l'Ecriture, que Jurieu, Claude et d'autres ministres donnent aux simples comme une règle certaine pour l'entendre, est une illusion manifeste, IV. 49. C'est aussi par le goût qu'ils leur disent de distinguer les articles fondamentaux, 53. Jurieu prétend connaître la Trinité, l'Incarnation, l'Ascension de Jésus-Christ par le goût, 59. Le goût et le sentiment où Jurieu réduit la Réforme, est un aveu de son impuissance à montrer les points fondamentaux par la parole de Dieu, 57.

Gouvernement. Son autorité peut seule mettre un frein aux passions, et établir l'union parmi les hommes, VIII. 343. Ses avantages pour les particuliers. Il rend les Etats immortels, 344. A besoin des lois pour sa perfection, 344. Origine du gouvernement royal, 352. Autres formes de gouvernement, 353. On doit s'attacher à celle qu'on trouve établie dans son pays, 355. Le gouvernement doit être doux, 363. C'est un ouvrage de raison et d'intelligence, 372. Il doit être fondé sur la religion, 454. Ce que c'est que le gouvernement arbitraire, 429. Il diffère du gouvernement absolu, 429. Dans le gouvernement légitime les personnes sont libres, et la propriété des biens est inviolable, 430. Le gouvernement civil est parfait en lui-même dans les choses de son ressort, x. 62. *Voy.* ÉTAT, MONARCHIE, PRINCE, RELIGION.

Jésus-Christ n'a point établi le gouvernement de l'Eglise sur la forme des gouvernements humains, x. 310. Il est soumis, suivant Gerson, à la volonté raisonnable du Pape, 323. En quoi il consiste. Le sentiment des Français sur cette matière ne diffère qu'en apparence de celui de leurs adversaires, 331. C'est une monarchie, selon Gerson, 34. Forme de l'ancien gouvernement de l'Eglise pendant les persécutions, x. 369. *Voy.* EGLISE.

Grâce. En quoi elle consiste, VII. 81. Sa gratuité, x. 408. Sa nécessité, VIII. 516; VII. 33. Son efficace et son influence continuelle, II. 473. Notre libre arbitre doit y coopérer, IV. 407, 550. Impuissance de l'homme sans la grâce, IX. 263. La grâce ne nous quitte jamais la première, VI. 250. Son efficacité, 250. Quel est le propre de la grâce, 199. Elle est accordée à tous, 588. Il faut y être fidèle, IX. 222. Celui qui est fidèle à la grâce peut s'élever à la perfection, malgré les obstacles les plus invincibles, VII. 296. La grâce sanctifiante ne devait être donnée qu'une fois dans la première intention de Dieu, VI. 87, 154. Trois principales opérations de la grâce, 643, 319. La grâce, don propre de l'Evangile, 63. Force de la grâce pour surmonter l'habitude, 324. Ses effets sont peu connus, 324. Comment la grâce nous fait faire le bien, IX. 393. Conserver la justice est une opération de la grâce, II. 476. Opposition de la nature et de la grâce, VII. 336. La grâce du baptême remet tous les péchés, VI. 590. Grâce qui opère dans la pénitence; sa nature, sa force, 443, 444. On peut perdre la grâce recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de Pénitence, 673. La grâce de la vocation des pécheurs figurée dans la soudaine illumination du saint précurseur, 643. La grâce doit prévenir ceux qui se destinent au sacerdoce, 199. La grâce nous est distribuée par Marie, 704. Manière dont Dieu distribue ses grâces, IX. 269. Quelles sont celles qu'on doit souhaiter préférablement, 286, 308. Ne pas réfléchir sur leur nature, 288, 290. Peut-on demander d'en être privé, de peur d'en abuser, 348, 357. Les grâces de Dieu ne périssent point; leurs effets contre les cœurs ingrats, VI. 598.

Dieu a attaché à certains moyens extérieurs et de fait, la grâce nécessaire à produire la foi, III. 439. La grâce universelle, enseignée à Saumur par Cameron, divise en France les Calvinistes; le magistrat décide la question, 404. La nécessité de la grâce n'est pas, selon Jurieu, un article fondamental, IV. 58, quoiqu'il n'y ait rien qu'on doive mieux sentir que son impuissance à faire le bien sans elle, et le besoin qu'on en a, 59.

On peut résister à la grâce, V. 3. Elle ne nécessite pas, quoiqu'on ne puisse résister à la volonté de Dieu, 3. C'est un mystère impénétrable, 5. Différence de la grâce dans l'état de nature pure et dans l'état de nature tombée, 6. Divers pouvoirs en divers justes, 6. Pouvoir qui est le parfait vouloir, 8. Explication du texte *Nisi Pater traxerit eum*. Ce que c'est que d'être laissé à soi-même, 10. Sans la grâce, l'homme ne peut rien pour le ciel, 16. Le mystère de la grâce revient à toutes les pages de l'Ecriture, et il faut prendre garde de s'égarer en le méditant, 20. Extrait de l'Instruction pastorale de M. de Noailles sur la grâce, 23. Celui qui aura reçu plus de grâces, rendra un compte plus rigoureux, II. 151. Le terme *grâce* ne signifie point, dans l'Ecriture, la faveur des hommes, 161.

Il y a une grâce efficace, 646. On le prouve par les prières de l'Eglise, 648; par les liturgies grecques, 648; par la liturgie attribuée à saint Chrysostome, 650, 651; par l'Oraison dominicale, 653; par l'explication qu'ont faite des deux dernières demandes saint Augustin, et l'Eglise, d'après saint Cyprien, Tertullien, etc., 653, 654. L'Ecriture nous présente la prière comme un fruit de la grâce efficace, 654. Les prières de l'Eglise nous en donnent la même idée, 655, 656. Grâce efficace reconnue des Pélagiens mêmes, 657. Prouvée encore par la prière de Jésus-Christ pour saint Pierre, 657; par une prière du concile de Selgenstad, 658. Deux démonstrations nouvelles par la permission du péché de la part de Dieu, 663. Comment Dieu a soustrait sa grâce efficace à saint Pierre, 664, 666, 667. Réflexion sur cette conduite de Dieu, 667. Nul cœur humain ne résiste à la volonté de Dieu, 668. Sans la grâce efficace, le Chrétien ne peut rien pour son salut, 669. Gratuité de cette grâce, 669. Préférence gratuite dans sa distribution, 670, 671. Ceux à qui Dieu ne donne pas ces grâces de choix n'ont point à se plaindre, 674. Prières des martyrs et de plusieurs autres saints pour demander la grâce efficace, 676, 677. Hymnes de Synésius et de Clément d'Alexandrie; prières d'Origène, où se trouve la doctrine de saint Augustin sur la grâce efficace, 678, 679, 680. Prières de saint Grégoire de Nazianze, du vénérable Guillaume, 683. La toute-puissance de cette grâce démontrée par Origène, 681. Cette grâce efficace est encore prévenante, 682. En quel sens on peut dire que la grâce est donnée à ceux qui en sont dignes, 684. En quel sens saint Augustin a condamné la proposition de Pélage : *La grâce est donnée aux dignes*, 685. En quel sens on prévient Dieu et on en est prévenu, 685.

La doctrine de saint Augustin sur la grâce est celle de l'Eglise, 583; celle des siècles précédents, 584, 586, 587. Contestations de Fauste de Riez sur la grâce; quatre papes prononcent en faveur de saint Augustin, 587. Contestations de Gotescalc : et on s'en rapporte encore à saint Augustin, 588. Les propres paroles de ce saint docteur employées par le concile de Trente contre Luther et Calvin, 589. Beaux passages de saint Augustin sur la nécessité de la grâce, 597, 598. L'abbé Dupin coupable d'avoir voulu obscurcir la tradition sur la nécessité de la grâce, III. 4; d'avoir accusé saint Augustin d'innovation sur la matière de la grâce, 8.

La grâce doit être demandée par tout chrétien, V. 75. Erreur de dire qu'il n'est jamais permis de prévenir la grâce, 227, 231, 251; que la grâce actuelle soit la règle d'agir, 296, 330. Ce que c'est que cette grâce actuelle, 370. Le propre effort pour prévenir Dieu n'est pas un demi-pélagianisme, 297, 371. Erreur de dire que tout ce qui vient de la grâce n'a rien d'imparfait, 300, 313, 335.

Précis de la doctrine de l'Eglise sur la matière de la grâce, V. 22. Censure de plusieurs propositions contraires à cette doctrine, X. 415.

Gracques (les) excitent des troubles à Rome, VIII. 156. Tibérius est tué par Scipion Nasica, 156. Caïus, son frère, veut le venger, et périt comme lui, 157.

Grandeur. Moyens de sanctifier la grandeur, par un bon usage, VI. 342. Elle réside dans le maintien de la justice, 343. Vin de la grandeur. Vanité des grandeurs du monde, VII. 253. Combien elles sont méprisables, considérées entre les mains des impies, VI. 424. Toutes ont leur faible; grand en puissance, petit en courage; grand courage, et petit esprit; grand esprit dans un corps infirme, qui empêche ses fonctions, 305.

Grands. Ils sont pleins d'intérêts et de passions, VI. 345. Ne remarquent en l'homme de bien que son inutilité, *ibid.* Ils doivent protéger l'innocence, 346. Obligés d'imiter Dieu, dont ils sont l'image, 346. Funeste idée que les grands se forment de la puissance : maux qui en résultent, 345. S'efforcent inutilement de cacher les faiblesses de la nature, 179. S'imaginent que tout leur est dû, VII. 339. Dieu qui les punit dans les enfers, leur a donné la gloire ici-bas, 324. Les grands du monde regardent avec dédain les affaires de la religion, VIII. 411. Ils craignent de l'approfondir, 411. Ils la prennent pour une folie. 412. Le respect humain leur ferme la bouche, 412.

Gratien, empereur. Sa valeur et sa piété : il est tué par Maxime, VIII. 364.

Gratien, canoniste. Quel il était, X. 128. Les pièces qu'il a insérées dans son *Décret* n'ont pas l'autorité de Canons, 120. Il est mis, par Melchior Camus, au nombre de ceux qui croient le Pape faillible, 362; X. 10. Il dit le premier que les papes ne sont pas obligés d'obéir aux Canons, 318.

Gravina (l'abbé). Éloges que Bossuet donne à son éloquence, IX. 116. Il le remercie de l'accueil qu'il a fait à son neveu, et lui recommande l'abbé Phelipeaux, 116.

Grèce. Des colonies de divers peuples y bâtissent des villes, VIII. 139. Ses jeux Olympiques contribuent à la polir, 142. Ses sept Sages, 146. Elle est assujettie par Philippe et par Alexandre, 150, 151. Ses philosophes et leurs sectes, 154. Sa politique ferme; son amour pour la liberté, 254. Son excellente police, 254. Ses philosophes lui donnent de bonnes règles des mœurs, 255. La Perse, avec des armées immenses, se trouve faible contre elle, 255. Combien la Grèce était aveugle sur la religion, 198. *Voy.* IDOLATRIE.

Grecs. Ils réduisent Troie en cendre, VIII. 140. Établissent des colonies en Asie, 140; en Italie et en Sicile, 143. Ils ignoraient les antiquités, et se souciaient peu de la vérité dans leurs histoires, 144. Attaqués par Xerxès, ils le battent, à Salamine, à Platée, et à Mycale, 147, 148. Caractère des Grecs, 254. Admirable retraite de dix mille Grecs, 150, 256. Ignorance des Grecs sur le mouvement de la terre, tandis que les Hébreux le connaissaient, I. 159. *Voy.* GRÈCE.

L'Église condamne l'erreur des Grecs sur la primauté du Pape, X. 120. Leur réunion à l'Eglise au second concile de Lyon, 241. *Voy.* FLORENCE. Les Grecs ont innové, en cessant de reconnaître la primauté du Pape, que leurs pères reconnaissaient dans les conciles généraux qu'ils ont tenus avec l'Eglise romaine, IV. 135. Basnage soutient que les actes des conciles ne prouvent pas la soumission aux Papes, et la communion avec eux. On le réfute, 136. Les Grecs, de l'aveu de la Réforme, ont tort contre les Latins, 136. Comment les Grecs ont été admis dans l'Eglise après leur schisme, 569.

Grégoire DE NAZIANZE (S.). Sa doctrine sur les deux puissances, X. 81. Ses discours contre Julien, 84. Portrait qu'il fait de Valens, 88.

Grégoire DE TOURS (S.) déclare que les rois ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu, X. 79.

Grégoire LE GRAND (S.), pape, élevé malgré lui sur la chaire de saint Pierre, donne un parfait modèle du gouvernement ecclésiastique, VIII. 168. Ce saint Pape révère, comme les quatre Evangiles, les quatre conciles tenus avant lui, X. 240; V. 31. Il reçoit aussi la condamnation tant des personnes que des erreurs faites par le cinquième concile, 31.

Saint Grégoire publie un édit de l'empereur Maurice, quoique injuste, X. 92. Sa doctrine sur la juridiction des évêques, 124. Sa vigueur contre les infracteurs des Canons, 336. Sa condescendance pour Théodelinde, reine des Lombards, 181. Son *Pastoral*, chef-d'œuvre de prudence, VII. 206. Eloge qu'il fait des rois de France, VI. 462, 684. Le privilége de saint Médard de Soissons qu'on attribuait à saint Grégoire paraît supposé, X. 223.

Grégoire II, pape, envoie saint Boniface prêcher l'Evangile en Allemagne, VIII. 170. Il s'oppose au renversement des images, et en même temps aux ennemis de l'Empire, 170. Il excommunie Léon l'Isaurien, X. 73. Il s'oppose à ceux qui se révoltaient contre ce prince, 94. Témoignages de Paul diacre, et d'Anastase, à ce sujet, 96, 110. Il donne, selon Gratien, une réponse contraire à l'Evangile, 362, 282. Sa réponse, qui permet à un mari, dont la femme ne peut, à cause de ses infirmités, souffrir le commerce conjugal, d'en prendre une autre, est tout à fait différente de celle par laquelle Luther permet la polygamie au landgrave de Hesse, III. 594.

Grégoire III obéit aux empereurs iconoclastes : ses deux légations à Charles Martel, X. 98.

Grégoire V excommunie Robert, roi de France, à cause d'un mariage incestueux, X. 103.

Grégoire VII. Son caractère, X. 55. Il s'arroge le premier l'autorité sur le temporel, et dépose l'empereur Henri IV, 51. Il s'attribue des droits sur l'Angleterre, l'Espagne, la Sardaigne, la Hongrie et autres Etats, 57. Histoire de la première déposition de Henri IV, 117. Ce Pape cite mal-à-propos saint Ambroise, qui mit Théodose en pénitence, 89, et une fausse pièce attribuée à Innocent I, 90. Il est obligé de modérer sa loi sur l'excommunication, 77, 119. Il assure que le Saint-Siége est exact observateur des canons, 319. Au commencement de son pontificat, il ne voulait exercer que les droits de la puissance ecclésiastique, 105. Ses intentions étaient bonnes, et son nom a été inséré avec éloge dans le Martyrologe romain, 54.

Grégoire IX excommunie, puis dépose Frédéric II, et offre la couronne impériale à Robert, frère de saint Louis, qui la refuse, X. 143.

Grégoire X assemble le second concile de Lyon, X. 241. *Voy.* LYON.

Grégoire XI révoque, à l'article de la mort, les erreurs contre la foi dans lesquelles il aurait pu tomber, X. 156.

Grégoire XII, ou Ange Corario, abandonné de ses partisans, assemble quelques évêques à Austria, sous le nom de concile œcuménique, X. 355. Il paraissait mieux disposé que Pierre de Lune à abdiquer la papauté, 165. Il se réunit au concile de Constance, et se démet, 178.

Gresser (Jacques), jésuite, prouve que Bellarmin ne donne l'infaillibilité du Pape que comme opinion, X. 376.

Gropper (le docte) fait tenir à Herman, archevêque de Cologne, de saints conciles pour la défense de l'ancienne foi, et pour la réformation des mœurs, III. 275. Il se trouve à la conférence de Ratisbonne, 275.

Grotius (Hugues). *Dissertation sur sa doctrine et sa critique*, II. 139. Son attachement aux Sociniens, 124. Son interprétation sur le péché d'habitude, 125. Ce qu'il entend par le Fils de l'homme, 125; par ce passage *Sine me nihil potestis facere*, 125; par les paroles oiseuses, 126. Il justifie l'usure, 127. Il passe du calvinisme au semi-pélagianisme, 139. Son penchant au socianisme, 140, et de là son sentiment sur la divinité du Verbe, 140; sur l'immortalité de l'âme, 140. Il critique témérairement les livres sacrés, 140. En nie l'inspiration, 141. Regarde les prophéties comme des allégories, 141. Il accuse saint Augustin d'être novateur et en contradiction avec les siècles précédents, avec l'Eglise grecque, et avec lui-même, 143. Ses progrès étonnants dans la doctrine catholique, 146. Il se sépare de toute société, et justifie son indifférence par deux livres pleins d'erreurs, 146. Sur la fin de sa vie il reconnaît la vérité de l'Eglise romaine, 146. Il fait les princes juges de la foi, 147.

Grotius est préconisé par R. Simon, 561, qui emprunte de lui ses sentiments hérétiques, 594. Il accuse saint Augustin d'avoir varié dans sa croyance, 596. Il est auteur d'une hérésie sur le péché originel, 611. Ses variations et ses incertitudes, 643. Il a falsifié les prophéties, I. 257. Il prétend que les apôtres n'ont pas employé les prophéties comme arguments directs pour prouver que Jésus-Christ est le Messie, 119. On le réfute, 577. Ses interprétations favorisent les Sociniens, 120. Il se rapproche de la doctrine catholique, 120. Ce qu'il pense d'un passage du Psaume XLIV, qu'il élude ensuite, 125. Il détourne le sens de ces paroles : *Ecce in iniquitatibus*, etc., 127. On le réfute, *ibid.* Opinion singulière de ce savant sur l'auteur de l'*Ecclésiaste*, 158. Il interprète dans un mauvais sens divers passages relatifs à la vie future, 170. Ses fausses conjectures sur plusieurs passages de l'*Ecclésiastique*, 198. Ses efforts pour détourner le sens d'un texte qui prouve la divinité de Jésus-Christ, 255 Sa bonne foi dans l'explication de l'Apocalyse, 284. Erreur de chronologie où il est tombé, 284. Son sentiment sur le règne de mille ans, 358. Il est opposé au dogme du pape antechrist, II. 4, 146; III. 377. Il va contre ses propres principes, quand il permet à la partie affligée d'un Etat de se défendre contre le prince, excepté pour cause de religion, 532. Réfutation des raisons qu'il allègue pour permettre l'usure, IX. 445, 446.

Guerre. Ses justes motifs, VIII. 437. Dieu s'en sert pour châtier les peuples, 438. Ses injustes motifs, 439. Désavantage à craindre quand on la fait sans sujet, 441. On met Dieu de son côté quand on y met la justice, 441. Guerres civiles : leurs motifs; règles qu'on y doit suivre, 442. Manière miraculeuse dont Dieu faisait la guerre pour son peuple, 447. Avec les conditions requises, la guerre est non-seulement légitime, mais encore pieuse et sainte, 449. Dieu néanmoins n'aime pas la guerre, 449. On doit faire la guerre équitablement, 45 . Cri militaire chez les Juifs avant le combat, 451. Choix du soldat, 451. L'accoutumer à mépriser l'ennemi, 452. Diligence et précaution nécessaires dans les affaires de la guerre, *ibid.* Honneurs, distinctions et exercices militaires, 453. Rien de plus beau, dans la guerre, que l'intelligence entre les chefs, 453. Ne point combattre contre les ordres, 454. Accoutumer l'armée à un même général, 454. Connaître ses forces, 456. Moyens de s'assurer des peuples vaincus, *ibid.* Combien la guerre est une chose horrible, VI. 288; VII. 133, 341. *Voy.* GÉNÉRAL.

Guerres civiles et révoltes défendues par le christianisme, III. 566; approuvées par Calvin et les Calvinistes sous Charles IX, 573. Les synodes nationaux font un crime du repentir qu'avaient quelques-uns d'avoir pris les armes, 313. Celui d'Alais remercie M. de Chatillon de ce qu'il a fait par les armes, pour l'avancement du règne de Christ, 314. Les guerres des Protestants ne furent point de politique, mais de religion, 314. Quoique Bède eût fait parade de la patience des

Réformés, il provoque lui-même la guerre civile, 315. Les guerres civiles, sous prétextes de religion, ont paru pour la première fois dans l'hérésie des Donatistes, puis des Manichéens, etc., III. 511. Elles sont condamnées et ensuite approuvées par Luther et les Luthériens. Les Calvinistes les désapprouvent, puis les approuvent, et remplissent la France de massacres, 511, 512. Les Réformés font de vains efforts pour persuader que leurs guerres n'étaient pas des guerres de religion. Elles étaient entreprises par des décrets des synodes, III. 383. La rébellion et la force étaient nécessaires aux Protestants de France, selon Jurieu, et leurs guerres légitimes, IV. 75.

Gui, archevêque de Vienne, depuis pape Calixte II, et son concile, condamnent les investitures : ils demandent à Pascal II la confirmation de leur décret, X. 126, 284. *Voy.* HENRI V.

Guillaume de Malmesbury avance faussement qu'Urbain II, en excommuniant Philippe Ier, roi de France, défendit de le reconnaître pour roi, X. 126.

Guillaume le Conquérant refuse de prêter serment de fidélité à Grégoire VII, et lui paie le denier de saint Pierre, X. 56.

Guillou (François). La Faculté de Paris censure une proposition de sa thèse, touchant la juridiction des évêques, X. 214.

Guimenius. *Voy.* MOYA.

Guise (François, duc de), assassiné par Poltrot. La Réforme applaudit à ce meurtre, et les chefs avaient ou excité, ou autorisé le meurtrier, IV. 298.

Gustave, roi de Suède, dit le Grand, prédit par Mède, comme devant détruire le règne papal. Sa prophétie reconnue fausse, III. 383.

Guyon (Jeanne-Marie Bouvier de la Motte). Elle écrit sa vie : ce qu'elle y dit de ses oraisons et de sa plénitude de grâce, V. 453. Elle se donne pour prophétesse, et pour faire des miracles, 454, 455 ; pour directrice des âmes, 454. Elle s'applique l'Apocalypse, 455. Elle ne veut rien demander à Dieu, 456; IX. 423, 424. Doctrine de son livre intitulé *Moyen court pour faire oraison,* V. 59. Conséquences pernicieuses qu'on peut en déduire, 60. Il autorise le plus la suppression des demandes, 69. Etranges discours qu'on y trouve sur les réflexions, 80. Il est condamné à Rome, 161. Erreurs de son livre des *Torrens,* 62. Il est condamné par l'évêque de Chartres, 144. Ses erreurs sur le désir du salut, V. 413; sur le sacrifice absolu et les actes réfléchis, 430 ; sur les vertus, 432 ; sur la contemplation, 440.

M. de Harlay, archevêque de Paris, fait enfermer madame Guyon dans un monastère, et est content de sa soumission, V. 573 ; IX. 424. Comment Bossuet fut chargé d'examiner ses livres, V. 452; IX. 423. Bossuet lui marque en détail ce qu'il pense de ses états et de ses écrits, lui en fait sentir l'illusion, 441. Il combat ses maximes sur la prière et sur les actes réfléchis, 442, et travaille à la désabuser de ses erreurs, *ibid.* MM. Bossuet, de Noailles et Tronson, sont choisis pour faire cet examen, V. 456, 573; IX. 424. Témoignages de M. d'Aranthon, évêque de Genève, sur madame Guyon, V. 448. Bossuet la trouvait fort soumise dans sa retraite, IX. 447. Il désirait consulter M. de la Broue sur la soumission à exiger d'elle : il la laisse communier, 448. Il n'y avait point de preuves contre elle à l'archevêché de Paris, 448. Précautions que Bossuet prenait à son égard, 313, 314. Ce prélat publie son *Ordonnance sur les états d'Oraison*, où il condamne les livres de madame Guyon, V. 43, 47. Elle souscrit cette *Ordonnance* et les Articles d'Issy, 144. Elle condamne ses propres livres, et s'engage à ne plus écrire, répandre ses livres, diriger, etc., V. 461; IX. 425, 449, 456. Bossuet accepte cette soumission, X. 449. Il lui donne un certificat où il déclare qu'il est satisfait de sa conduite ; et la justifie des accusations portées contre ses mœurs, 449. Le prélat lui permet d'aller aux eaux, et l'engage à vivre fort retirée, sans se mêler de diriger, 449. Elle recommence à dogmatiser, V. 461. Ses liaisons avec le P. La Combe, 473. Bossuet dit qu'elle lui a menti, et qu'il faut la renfermer, IX. 450, 451. Dans sa *Relation* sur l'affaire du livre des *Maximes* à l'Assemblée de 1700, Bossuet la justifie sur ses mœurs, X. 573. L'abbé de Saint-André, grand-vicaire de l'évêque de Meaux, la justifie également à ce sujet. IX. 425. *Voy.* BOSSUET, FÉNELON, LA COMBE, QUIÉTISME, TRONSON.

H

Habacuc. Cantique de ce prophète expliqué, I. 115.

Habits. La nécessité et la pudeur ont fait les premiers habits, VII. 136. Et, pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume, et toutes les richesses s'épuisent, VI. 457 ; VII. 14.

Habitude. Suites funestes de la mauvaise habitude, VI. 590. En quoi elle consiste, 177. Habitudes vicieuses : leur force, 592. *Voy.* PÉCHÉ.

Haine. Quel est son principe, VI. 347, 565. Haine de la vérité ; ses effets sur les Juifs, 347. Naturel de la haine, 348, 565. Funestes divisions qu'elle cause, 388. Elle efface le souvenir des bienfaits, 364.

Hammond (Henri), protestant anglais, est du nombre de ceux qui croient l'Apocalypse accomplie, I. 279. Il ne veut pas que le Pape soit l'antechrist, 284; II. 4.

Harlay (François de), archevêque de Paris, veut faire changer un mot dans le sermon de Bossuet sur l'Unité de l'Eglise, et y renonce ensuite, IX. 37. Fait enfermer madame Guyon dans un monastère, et est content de sa soumission, V. 453; IX. 424. Bossuet s'embarrasse peu de lui dans l'affaire du Quiétisme, 447.

Harphius, auteur mystique : ses exagérations, V. 53, 393.

Havre-de-Grâce (le) livré aux Anglais par les Protestants révoltés, III. 434.

Hélène, mère de Constantin, découvre la vraie croix dans les ruines de l'ancienne Jérusalem, VIII. 163.

Héliogabale, empereur : ses infamies, VIII. 160.

Henri IV, empereur, déposé et excommunié par Grégoire VII, X. 55. Ses partisans taxés de schisme et d'hérésie, 121. Ce prince est toujours reconnu comme empereur, 121. Il engage l'archevêque de Mayence à lever des dîmes, à condition d'en partager le produit, et fait confirmer cette exaction dans un concile, 105, 117, *note.* Il meurt à Liége; on l'enterre dans un monastère, d'où Pascal II le fait exhumer, 122.

Henri V, fils du précédent, se révolte contre son père, et le fait prisonnier : suites de cette affaire, X. 122. Ce prince renouvelle la querelle des investitures : il les obtient par violence de Pascal, 123. Il est excommunié dans plusieurs conciles, et déposé par Calixte II, 123.

Henri VI fait arrêter Richard, roi d'Angleterre : il est excommunié, et non déposé par Célestin III, X. 132.

Henri II, roi de France, ordonne à ses ambassadeurs au concile de Trente, de veiller au maintien des libertés de l'Eglise gallicane, X. 324.

Henri IV, roi de Navarre, puis de France, fait afficher à Rome son acte d'appel de la bulle de Sixte V, qui le déclarait déchu, X. 139. Il est absout des censures sans qu'il soit mention de réhabilitation, 140. Il est médiateur entre le Pape et les Vénitiens, 149. Ce prince, par sa bonté, avait trouvé le moyen de rendre ses peuples heureux, et de leur faire sentir et avouer leur bonheur, IX. 23. Amour des Français pour sa mémoire. Leurs regrets de sa mort, 23. S'il avait ôté de sa vie la tache de l'impureté, sa gloire serait parfaite, et il serait le modèle des bons rois, *ibid.*

Henri II, roi d'Angleterre, attaque les droits de l'Eglise, VII. 240. Fait périr saint Thomas de Cantorbéry, 241. Honore son tombeau, 243.

Henri VIII, roi d'Angleterre, réfute le livre *de la Captivité* de Luther, qui lui répond avec emportement. Il veut se raccommoder avec ce prince, qui lui reproche la légèreté de son esprit, ses erreurs, et la honte de son mariage. Nouveaux emportements de Luther contre lui, III. 177. Henri épouse Catherine d'Arragon, veuve de son frère, sur la dispense de Jules II, et ne doute point pendant vingt ans de la validité de son mariage. Son amour pour Anne de Boulen est le prétexte de son doute, 261. On attaque la dispense par des moyens de droit et de fait. Bucer et les Protestants d'Allemagne croient la dispense légitime : Calvin et Zwingle la croient illégitime, 261. Henri gagne, par argent, quelques docteurs catholiques, dont la consultation, rapportée par Burnet, n'est pourtant pas certaine, 262. La décision de Clément VIII, contraire au divorce, est appuyée sur un fondement solide, 263. Ce prince, égaré par ses passions, ébranle l'autorité de l'Eglise, et met tout en péril, VII. 270. Il se déclare chef de l'Eglise anglicane en haine du Pape, qui condamne son divorce avec Catherine d'Arragon, et son mariage avec Anne de Boulen, III. 250. Il fait souscrire, par tous les évêques, et mettre en pratique ce que Burnet appelle nos plus extravagantes corruptions, 251. Il épouse Anne de Boulen avant que son premier mariage ait été

déclaré nul, 253. Il fait mourir Morus et Fischer, pour n'avoir pas reconnu sa primauté ecclésiastique. Il devient sanguinaire, et tombe dans tous les excès des tyrans, depuis son divorce, 253. Il aime Jeanne Seymour, et fait casser son mariage avec Anne de Boulen, qui meurt sur un échafaud. Henri épouse sa maîtresse, 255. En qualité de chef de l'Eglise anglicane, il fait des décisions de foi conformes à la doctrine catholique et contraires à celle des Protestants, 256. Il épouse Anne de Clèves, et devient amoureux de Catherine Howard, 257. Il fait mourir les Catholiques qui nient sa suprématie, et les Luthériens et les Zwingliens qui s'opposent à ses six articles; et meurt sans qu'on sache s'il eut des remords de ses excès, 264. *Voy.* Cranmer.

Henri, disciple de Bruys. *Voy.* Albigeois.

Henriette de France, reine d'Angleterre. Son Oraison funèbre, vii. 268. Son courage au milieu des adversités, 268, 276. Son éloge, 269. Son caractère, 269. Attachement invincible de cette princesse à la religion de ses pères, *ibid.* Ses aumônes abondantes, 270. Histoire de ses malheurs, 374. *Voy.* Discours.

Henriette-Anne d'Angleterre, fille de la précédente. Son Oraison funèbre, vii. 277. Cette princesse est une leçon frappante que tout n'est que vanité dans le monde, 278. Ses belles qualités, 278. Ses talents, 279. Désolation que sa mort jeta dans les cœurs, 280. Sa résignation à la volonté de Dieu, 284.

Héraclius, empereur d'Orient, favorise les Monothélites, viii. 169.

Hérésiarques. Ils ne sont pas toujours sans religion; mais ils prennent toujours la religion de travers, iii. 221.

Hérésie. Son caractère est celui de ses docteurs, selon saint Paul, est de se condamner par son propre jugement, et de mettre absurdités sur absurdités, iii. 451. Elle varie perpétuellement dans ses Confessions de foi, 159, 452. Les hérésies ont un principe d'instabilité, parce qu'elles sont une production de l'esprit humain, 159. L'hérésie est une opinion particulière du petit nombre contre le grand, 466. Les hérésies profitent à l'Eglise, qu'elles mettent dans la nécessité d'expliquer l'Ecriture avec plus de soin et d'exactitude, et d'éclaircir davantage les dogmes, 466, 467; iv. 102. La méthode de confondre les hérétiques par leur nouveauté et leur petit nombre, est ancienne et apostolique. Jurieu ne la suit pas contre les Sociniens, parce qu'elle l'aurait confondu lui-même, iii. 467. Les hérésies et les schismes sont nécessaires pour qu'il ne manque rien aux épreuves où Jésus-Christ veut mettre les fidèles, iv. 93. Les hérésies toujours condamnées par les successeurs des apôtres, en vertu des promesses, 122. Dénombrement et description des hérésies dont il est parlé dans l'*Histoire des Variations* et dans les *Avertissements aux Protestants*, 89.

Hérésies judaïques contre la Trinité et l'Incarnation, détruites par saint Jean, i. 298. Renouvelées dans la suite par Praxéas, Noëtus, Sabellius, Paul de Samosate, etc., 298. Caractères des hérésies, 311; ii. 82. Elles sont figurées par les sauterelles, i. 312; ii. 81. Passages de Tertullien et de saint Grégoire de Nazianze, v. 17. Victoire de l'Eglise sur les hérésies, 17.

Sous combien de formes l'hérésie s'est montrée en Angleterre : ses funestes effets, vii. 272. Ravages qu'a faits l'hérésie, vi. 175. La curiosité est le principe des hérésies, 216. Leur renversement, 671. Désordres visibles où sont tombés les pays où elles règnent, 671. Louis XIV zélé pour les détruire, 671; viii. 314.

Hérétiques. Leur succès vient de l'appât de la nouveauté, ix. 59. Ils prétendent toujours qu'on ne les entend pas, 59. Ils déchirent cruellement les entrailles de l'Eglise, vii. 2. Ils marchent dans les ténèbres, 2 et 5. Leurs contradictions sur l'Eglise dans leurs Confessions de foi, 3.

Les hérétiques, en se multipliant et en se perpétuant, n'en sont pas moins du nombre de ceux qu'on convainc en remontant à leur origine, iv. 94. Les sectes d'hérétiques n'ayant pas un point fixe d'union, se séparent aisément les unes des autres, et quand elles se réunissent, elles ne le font qu'en apparence, iii. 363. En contredisant l'Eglise, ils lui donnent lieu, non d'apprendre de nouvelles vérités, mais de connaître plus à fond ce qu'elle croyait déjà, iv. 102. Les catholiques et les Protestants s'accordent sur cette question : que la puissance publique a droit de punir les hérétiques. Luther et Calvin ont fait des livres pour le prouver, et Calvin en vint à la pratique contre Servet et Valentin Gentil, iii. 319. C'est à tort que, pour excuser leur séparation, les hérétiques disent que l'Eglise les persécute, ix. 54. *Voy.* Convertis (nouveaux), Protestants.

Heribert ou Etienne, chanoine d'Orléans, et Manichéen, condamné au feu sous le roi Robert, iii. 328.

Hérimann, évêque de Metz, consulte Grégoire VII, sur l'excommunication. Réponse du Pape, x. 52.

Hérisson (le), image du pécheur, qui s'enveloppe dans ses excuses, vi. 640.

Herman, archevêque de Cologne, établit la Réforme dans son diocèse. Son ignorance prodigieuse, iii. 426.

Hermant (Godefroi), chanoine de Beauvais. Bossuet le consulte sur ses ouvrages, et loue sa capacité, ix. 55.

Hérode, Iduméen, s'empare du royaume de Judée, où les Romains le maintiennent, viii. 158, 199. Sa jalousie et son hypocrisie. Sa politique trompée, ii. 263, 275. Sa mort, 277.

Hérodote, historien judicieux, viii. 144. Il commence à écrire : pourquoi il n'a pas parlé des Juifs, 149.

Héros. Qualités qui les font, vii. 317, 321. Héros sans humanité, n'ont pas les cœurs, 320. Triste immortalité que nous leur donnons, 327.

Hesse (Philippe, landgrave de), arme en faveur des Luthériens, et désarme en se faisant payer de grosses sommes, iii. 100. Il maintient, autant qu'il peut, la ligue de Vitemberg, 233. Il oblige Luther à supprimer dans la messe l'élévation du Saint-Sacrement, 236. Il envoie Bucer à Luther pour lui demander la permission d'avoir deux femmes à la fois. Il promet les biens des monastères en cas qu'on la lui donne; et menace, en cas de refus, de s'adresser à l'empereur, et même au Pape, 234. Luther, Mélanchthon, Bucer et d'autres réformés, donnent cette dispense, 235. Pièces justificatives de l'histoire du second mariage du landgrave, 243. Luther et les autres docteurs de ce prince ne veulent pas que le landgrave s'adresse à l'empereur, et demandent que le second mariage soit tenu secret. Ils ont recours aux équivoques pour cacher ce mariage, 235. Les réformateurs donnent cette dispense contre leurs lumières et leur conscience, de l'aveu de Basnage, 592. Il est faux qu'on leur ait arraché cette faute, qui montre l'étrange corruption des chefs de la Réforme. Rien ne la prouve mieux qu'un sermon scandaleux fait par Luther, sur le mariage, où il permet la répudiation, 236, 592. Basnage compare cette dispense pour la polygamie, à celle que Jules II accorda pour le mariage de Henri VIII avec la veuve de son frère, 593.

Heshusius, ministre luthérien, maltraité grossièrement par Calvin, au sujet des pensées qu'il lui attribuait sur l'Eucharistie, iii. 295.

Heureux. Ce qu'il faut pour l'être, vi. 631. Deux choses rendent heureux : bien vouloir, et pouvoir ce qu'on veut, 428. *Voy.* Bonheur.

Hilaire (S.), évêque de Poitiers, écrit contre l'empereur Constance; il déclare qu'on doit l'obéissance aux souverains, même impies, x. 86. On l'accuse faussement d'avoir approuvé une des formules de Sirmium, 280.

Hilaire, diacre, luciférien, a erré sur le sort des enfants morts sans baptême, ii. 579; sur le péché originel, 580; sur la grâce, 580. C'était un très-faible auteur, 581.

Hincmar, archevêque de Reims, écrit à Charles le Chauve que les pontifes ont droit de punir les attentats des rois contre la puissance sacerdotale, x. 67. Il refuse d'obéir à Adrien II, qui lui défendait de communiquer avec Charles le Chauve, 76, 102. Dans le concile de Troyes, il promet obéissance au pape Jean VIII, suivant les canons, 272. Il réclame, dans le concile de Pontion, contre un ordre du même Pape, contraire aux canons, 273.

Hippolyte (S.), évêque et martyr, allégué par Jurieu comme enseignant deux nativités du Verbe. Discussion d'un passage qu'il objecte, qui sert de dénouement à tous les autres, iv. 25.

Histoire (l'), conseillère des princes, vii. 277. Combien elle leur est utile, *ibid.*; viii. 135. Il serait honteux à tout honnête homme de l'ignorer, 135. Difficulté d'accorder l'histoire profane avec l'histoire sainte, 144. L'histoire sainte s'accorde avec elle-même, 144. Cause de l'obscurité des anciennes histoires, la confusion des noms, 146. Comment on doit tourner une histoire, pour la rendre plus croyable, ix. 266.

Histoire *des Variations des Eglises protestantes. Tome* iii. Méthode qu'a suivie Bossuet en écrivant cette histoire, iv. 576. — Défense *de l'Histoire des Variations contre la Réponse de M. Basnage,* iii. 562.

Histoire mêlée ou *Miscella.* Ce que c'est, et qui en est l'auteur, x. 97 et *note.*

Histoire sainte. Abrégé de cette histoire, pour les enfants, viii. 504.

Historiens Grecs (les), Théophane, Cédrenus et Zonare, accusent à tort Grégoire II de révolte, x. 94.

Homère et Hésiode. En quels temps ils florissaient. Ils nous représentent les mœurs antiques, viii. 141.

Homicide. L'assemblée du Clergé de 1700 censure plusieurs propositions relatives à ce crime, x. 417.

Homme. Sa création, viii. 136. Dignité de sa nature, ii. 194. Merveilles de sa création, 195, 197; viii. 174. Son empire

sur lui-même, II. 196. C'est l'image de l'empire de Dieu sur l'univers, 197. Noblesse de son âme, 198; VI. 366. Son immortalité, II. 201. Première destination de l'homme, VI. 374. Sa chute, VIII. 176. Changement funeste qu'elle opère en lui, 176. Il est condamné à la mort, *ibid.* L'homme avait reçu, dans la sainteté de son origine, l'innocence, la paix et l'immortalité, VI. 285. Comment il a perdu ces trois dons, *ibid.* et 297.

L'homme est une énigme à lui-même. Il ne connaît jamais certainement sa foi et les dispositions de son cœur, III. 169. La misère de l'homme est extrême, VII. 22. L'homme prodige de misère et de grandeur, 17. 339. Son néant, VI. 434. Insuffisance de la philosophie pour remédier à sa misère, 127, 128. Quel est l'objet et la nature de l'homme, VII. 278, 282. Combien il est méprisable, si on le regarde des yeux du corps, 282. Il n'est point tel que Dieu l'a fait, I. 166. L'homme est un abîme, un amas confus de choses contraires, VI. 367; un animal brut ou un ange céleste, selon qu'il tourne ses inclinations, VII. 67. Quel est la plus noble qualité de l'homme, VI. 556. En quoi consiste sa perfection, VII. 340. Rien de plus sociable, rien de plus discordant que l'homme, VI. 207. Rien de plus paisible, rien de plus farouche, 549. L'homme honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître : inutilité de ses efforts, 248. Il est d'autant plus libre, qu'il est plus esclave de la justice, I. 207.

Rien de mieux ordonné dans tout l'univers que ce qui touche l'homme, VI. 79. C'est un ouvrage d'un grand dessein et d'une sagesse profonde, VIII. 110. Ce qui distingue l'homme des animaux, 69, 120. Comment il peut se bien connaître lui-même, 106. Combien la réflexion lui est nécessaire pour cela, 107. La connaissance de lui-même doit l'élever à son auteur, 114. Il voit en Dieu toutes les vérités et les règles des mœurs, 114. Il se condamne quand il s'en écarte, 114. L'imperfection de son intelligence lui fait connaître qu'il y a ailleurs une intelligence parfaite, 115. Comment il peut parvenir à la connaissance du péché originel, 118. Combien il doit estimer et cultiver son âme, 119. Pourquoi les hommes veulent donner du raisonnement aux animaux, 120. En quoi ils sont semblables à l'homme, 121. En quoi ils diffèrent de lui quant au langage, 125. Extrême différence de l'homme et de la bête, 126, 130. L'homme dompte les animaux même les plus forts et les plus rusés, 130. Sa raison l'oblige à croire sa liberté, et la prescience de Dieu, quoiqu'il ne trouve pas le moyen de les accorder ensemble, X. 513.

Rapport intime de l'homme avec Dieu, VII. 282. L'homme devenu le temple de Dieu par le baptême : dignité de ce temple, VI. 374. Doit se revêtir de Jésus-Christ, VII. 17. Différence entre le vieil homme et l'homme renouvelé, VI. 226; entre l'homme animal et l'homme spirituel, 89. Homme sensuel, 499. Les hommes sont égaux par la nature, 495, VII. 252. Tous confondus dans le gouffre de la mort, VI. 495.

L'homme invente ou perfectionne les arts, et s'assujettit toute la nature, VIII. 137, 138. Affaiblissement de la constitution humaine après le déluge, 177. Dispersion des hommes à Babel, 177. Corruption du genre humain au temps de la vocation d'Abraham, 179.

Les hommes sont faits pour vivre en société : pourquoi? VIII. 339. Leur amour pour la terre qui les a vu naître, 342. Tout tend à la division parmi eux, à moins qu'ils n'aient un gouvernement, 343. Biens que leur procure le bon gouvernement, 343. La division en peuples et en nations ne doit point altérer la société du genre humain, 346. Les hommes sont les vraies richesses d'un royaume, 460. Qui sont ceux qui doivent être éloignés des emplois publics, 470. Caractère d'un homme d'Etat, 472. Différence d'un homme d'esprit et d'un homme d'imagination, VIII. 72. Homme de mémoire, 72. L'homme de bien n'a rien à perdre à la mort, tandis qu'elle est pleine d'amertume pour le mondain, VI. 120. L'homme de bien peu considéré, par la raison qu'il ne peut se faire des amis que par sa vertu, VII. 339. *Voy.* Ame, Corps, Raison.

Hongrie, les états de ce royaume, en 1548, demandent un concile général pour remédier aux maux de l'Eglise, X. 244.

Honneur. Sa définition, son objet, ses abus, VI. 708. Sa tyrannie nous rend les captifs de ceux dont nous voulons être honorés; danger de se laisser trop entraîner aux considérations de l'honneur. Il est difficile de définir l'estime qu'on en doit faire. En quoi il consiste. Tristes effets de l'honneur que nous mettons dans des choses vaines. L'honneur pare les vices des ornements de la vertu. Il est changé en ignominie, 727 et suiv. Trois espèces d'honneur fondées sur l'erreur, 727. En quel sens l'honneur peut être vrai et faux en même temps, 727. En quel sens l'honneur qu'on nous rend par erreur, pour de bonnes qualités que nous n'avons pas, est un avantage pour nous, 728. L'honneur du monde autorise le vice, 267. Il est représenté dans la grande statue de Nabuchodonosor, 265. Ses trois crimes capitaux. Ses effets sur le pécheur, 269. Brièveté de son règne, 269. Quel est le plus grand attentat de l'honneur du monde, *ibid.* L'exemple de Jésus-Christ, combien propre à détromper les idolâtres de l'honneur du monde, 271. Comment il est permis d'aspirer aux honneurs du monde, 494.

Honorius, pape, trompé par les artifices des Monothélites, consent à un dangereux silence, VIII. 168. Il ne peut être excusé d'erreur, X. 362. Il approuve les écrits des Monothélites : sa condamnation par le sixième concile, 231, 282; VIII. 169.

Honte (la) juste peine du pécheur, VI. 638, 455. Première des passions de notre premier père : lui décèle la conspiration de toutes les autres, 147. Combien elle presse les consciences, et est utile au salut du pécheur, 252.

Hôpital. Utilité d'un hôpital. Spectacle de l'infirmité humaine qu'il nous présente. Ravage qu'y exerce la maladie, VI. 118, 320.

Hormisdas (S.), pape. Instructions qu'il donne à ses légats à Constantinople, sur la manière dont ils doivent se comporter avec les évêques séparés de la communion, X. 76. Consulté par l'empereur Justinien sur la proposition des moines de Scythie, *Un de la Trinité a été crucifié* : ce qui se passa en cette occasion, X. 268, 282. Formulaire envoyé par ce Pape aux Eglises d'Orient au sujet de la condamnation d'Acace, 292. Comment, sous ce pontife, se fit la réconciliation des évêques orientaux avec le Saint-Siége, IV. 501, 537.

Huet (Pierre-Daniel), évêque d'Avranches, et le père Petau, vengés contre Jurieu, qui leur impute d'avoir fait arianiser les anciens Pères, IV. 36, 37.

Hugues de Saint-Victor; ce qu'il était : ce qu'il dit sur la puissance royale, X. 30. Beau passage de cet auteur sur l'amour désintéressé, V. 157.

Huisseau (d'), ministre de Saumur, prêche la tolérance de toutes les religions. Il est condamné par les synodes, IV. 44.

Humbert (le cardinal). Sa dispute avec les Grecs au sujet de la communion sous une espèce, IV. 319. Reproche qu'il faisait aux Grecs sur leur manière d'administrer l'Eucharistie, 571.

Humeur. Elle est la source de toutes les maladies de nos âmes, IX. 227. L'origine de cette humeur est le péché du premier père, 227.

Humiliations. Moyen d'en profiter, IX. 211. Leur utilité, 222.

Humilité. Son caractère, VI. 708, 709, 288, 379; VII. 265, 266. Heureux effets de l'humilité. Voie pour y parvenir, IX. 392. Quel est le propre de l'humilité, VI. 397. Aucune grandeur véritable qui ne soit appuyée sur l'humilité, 399. Combien Dieu aime l'humilité, et quel exemple il en donne en se faisant homme, 274. Comment Jésus-Christ a converti l'ambition des apôtres en humilité, II. 448, 449. *Voy.* Bossuet.

Hus (Jean), disciple de Viclef, veut parvenir à la Réformation par la rupture, III. 166. Il dit la messe, croit la transsubstantiation et tous les autres articles de l'Eglise romaine, excepté ceux de la communion sous les deux espèces, et de l'autorité du Pape, qu'il appelle l'antechrist. Il pense, comme les Vaudois, que l'autorité ecclésiastique, et même séculière, se perd par le péché. Son principal mérite chez les Protestants est d'avoir beaucoup crié contre le Pape et l'Eglise romaine, 357. Ses erreurs et celles de Jérôme de Prague, condamnées au concile de Constance. Ils sont brûlés tous deux par sentence du juge laïque, et non du concile, X. 184.

Hypocrites. Leur conduite, VI. 639. Elle sera révélée au grand jour, 639.

I

Icônoclastes. Commencement de leurs violences, VIII. 170. Leur conciliabule sous Constantin Copronyme, 170. Ils persécutent les Catholiques, *ibid.* Le septième concile condamne leur hérésie, 171. Les Protestants mettent ces hérétiques au nombre de leurs prédécesseurs, III. 324.

Idolâtrie. Ses horreurs, II. 213. Outrage qu'elle fait à la Divinité, VI. 77, 645. Elle couvrait la terre de ténèbres avant la venue de Jésus-Christ, 203. L'idolâtrie spirituelle cause de l'idolâtrie matérielle, VII. 150. L'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres, IX. 136. L'homme ayant quitté

par le péché la contemplation de la nature divine invisible, se plonge entièrement dans les sens, et s'abandonne à l'idolâtrie, 142. Elle était répandue partout, *ibid.* A quelle excès elle était portée au temps de Moïse, VIII. 182. Elle s'établit dans le royaume d'Israël, 141, 190. Elle est la principale cause de la perte de ce royaume, VI, 674. Elle entraîne quelquefois celui de Juda, VIII. 190. Elle cesse en Judée après la captivité, 195. Son prodigieux aveuglement avant la venue du Messie, 198. Dieu se sert du mystère de la croix pour la détruire, 223. Les sens, les passions et les intérêts combattaient pour l'idolâtrie, 225. Elle cherchait à se parer de quelques raisons, 226. A la fin elle se soutenait par l'austérité apparente des philosophes, et leurs magnifiques paroles, 229. L'idolâtrie faussement attribuée aux Catholiques. Parallèle entre la doctrine de l'Eglise romaine et celle des païens. Différence de la même croyance de celle des Manichéens, Ariens, etc., III. 80. L'idolâtrie est née des erreurs touchant la nature de Dieu ; on en conclut que les Catholiques, qui n'errent pas sur cette matière, ne sont donc pas les idolâtres, 83. Quoique le peuple de Dieu se soit laissé aller à l'idolâtrie du temps d'Elie, de Manassès, etc., les Protestants n'en peuvent rien conclure contre les Catholiques, IV. 207.

L'idolâtrie attribuée par Jurieu à l'Eglise romaine, n'empêche pas, selon lui, qu'on ne s'y sauve. L'idolâtrie dont il accuse les Pères du quatrième siècle, ne les empêche pas non plus d'être saints, III. 488. L'idolâtrie et l'antichristianisme sont incompatibles avec le salut, 495. L'Eglise ne peut, suivant la promesse, être livrée à l'idolâtrie, IV. 117. L'aveu que fait Jurieu, que ce qui est cru de tous les Chrétiens est une vérité fondamentale, et que le culte que l'Eglise rend aux saints était autrefois universel, démontre qu'il nous calomnie; en nous disant idolâtres, III. 549. Les définitions de l'idolâtrie et de l'invocation des saints, démontrent que cette invocation ne peut être un honneur divin. Locutions de l'Ecriture. En quel sens on peut dire que les saints donnent, 550. L'Eglise ne met la force des saints que dans leurs prières, 551. Extravagance de Jurieu, qui veut qu'il soit moins permis de prier les saints dans la gloire que les fidèles sur la terre, 552. On n'attribue rien de divin aux anges et aux saints, en leur attribuant la connaissance de nos prières, 554. Jurieu calomnie l'Eglise, en l'accusant d'égaler les saints à Jésus-Christ, 555. On n'adresse point à Jésus-Christ comme il le dit, cette prière : *Priez pour nous*, son intercession étant infiniment différente de celle des saints, 557. Les ministres eux-mêmes avouent que l'Eglise catholique interprète différemment les mérites des saints et ceux de Jésus-Christ, 558. La différence de la doctrine et du culte des païens et de la doctrine et du culte catholique est infinie; et Jurieu calomnie l'Eglise à ce sujet, 559. Quelle était la source de l'idolâtrie. *Voy.* CULTE.

Iduméens. Ils sortent d'Esaü, fils de Jacob, VIII. 138. Ils sont conquis par Hyrcan, 156.

Iène (Synode d') en Saxe, tenu par les Luthériens, où ils condamnent les Zwingliens, qu'ils pressent par l'autorité de l'Eglise; en quoi ils démentent tous leurs principes, III. 282.

Ignace de Loyola (S.) préfère le délai de la vision de Dieu à la jouissance présente, V. 279.

Ignorance. En quoi elle consiste : sa différence d'avec l'erreur, VIII. 73. Combien est grande l'ignorance de l'homme, 76.

Illusion des expériences dans l'oraison, V. 49.

Illyricus (Flaccus) ou Francowitz, et d'autres, se rendent, après la mort de Luther, aussi tyrans qu'il l'avait été des Eglises luthériennes, III. 226. Il avait été disciple de Mélanchthon, dont il devient jaloux, et qu'il veut perdre au sujet des cérémonies indifférentes. Il enseigne le dogme monstrueux de l'ubiquité, 277.

Images. Du culte qu'on leur rend, IX. 256. Dispute sur ce culte en Orient et en France, X. 238. Les Catholiques ne les adorent pas, ne leur attribuent aucune vertu, ne s'en servent que pour élever leur esprit vers Dieu, et exciter en eux le souvenir des prototypes qu'elles représentent, III. 57, 73. Le culte des images fait le sujet d'une grande controverse avec les Protestants. Doctrine de l'Eglise sur ce sujet; objection tirée du second précepte; erreurs des païens, 73. L'Apologie de la Confession d'Augsbourg accuse l'Eglise de croire, comme les magiciens, qu'elles ont en elles une certaine vertu, 207. Carlostad les abat à Vitemberg. Luther trouve qu'empêcher le culte des images, c'est ôter la liberté chrétienne, 178. Calomnies et ignorance des ministres protestants sur le culte que nous rendons aux images, IV. 430. Sentiment d'un célèbre Protestant, 481, 489, 498, 513. Il s'accorde avec le concile de Trente et le second de Nicée, 530, 554. Le culte des images a toujours été en usage dans l'Eglise, 598. *Voy.* CULTE, FRANCFORT, NICÉE.

Imagination (l'). Sa définition, VIII. 66. Sa nature, 66. En quoi elle diffère de l'entendement, 71. Comment ils s'aident et s'embarrassent mutuellement, 71. A quels mouvements du corps est attachée l'imagination, 97.

Immortalité. Les philosophes et les nations qui ne sont pas tout à fait brutes, en ont l'idée, VIII. 133. L'immortalité, compagne inséparable de l'innocence, VI. 665. Triple immortalité de Jésus-Christ, 666. D'où vient en nous le désir de l'immortalité, 668.

Immutabilité (l') de Dieu, reconnue clairement dans les premiers siècles. Ignorance de Jurieu dans la doctrine des Pères, IV. 7, 8. Ce dogme est marqué dans l'Ecriture, ainsi que l'immutabilité du Fils de Dieu : et la Confession de foi des Protestants l'établit, 8. Saint Athanase prouve aux Ariens que le Fils de Dieu est immuable; ce qui renverse l'imputation calomnieuse faite par Jurieu au concile de Nicée, d'avoir fait naître deux fois le Fils de Dieu comme Dieu, et cru qu'il pouvait croître en perfection, 20. L'idée de l'immutabilité de Dieu est, selon ce ministre, une idée d'aujourd'hui, qu'on ne peut prouver par l'Ecriture, 65.

Impanation. *Voy.* OSIANDRE. La doctrine de Luther y tend. Il admet un pain charnel et un vin sanglant, III. 190.

Impatience. Son désordre, IX. 171.

Impeccabilité. Dernière grâce, bonheur parfait, VI. 592, 593.

Impénitence finale; comment on y tombe, VI. 412. Rien de plus horrible, 361.

Impies. Idée qu'ils se forment de Dieu, VI. 712. Dieu les dissipera dans l'impétuosité de sa colère, comme la poudre est emportée par un tourbillon, 60. Leur nombre infini, 218. Conduite que doivent tenir les gens de bien obligés de vivre avec eux, 218. Prospérité des impies; commencement de la vengeance divine à leur égard, 361, 474. Evénements sanglants et tragiques que Dieu leur fait quelquefois éprouver, 361. Ils commencent leur enfer dès ce monde, 475. Leur aveuglement, VII. 328. Leur mort toujours précipitée, 260. *Voy.* LIBERTINS.

Impiété. Comment elle fait des progrès, I. 26.

Impôts (les) sont une source de richesse pour l'Etat, X. 459. Le prince doit les modérer, 459. *Voy.* TRIBUTS.

Imprécations. Celles qu'on trouve dans les Psaumes ne doivent point être prises à la lettre, I. 8. Ce sont des prophéties, 8.

Impudicité. Estime qu'elle s'attire sous de certaines couleurs, VI. 722.

Impunité. Le pécheur s'en flatte vainement, VI. 653.

Incarnation. Explication de ce mystère, VIII. 511. Dieu y avait préparé les hommes par ses apparitions aux patriarches, sous une forme humaine, II. 230. Conception et naissance de Jésus-Christ, 234, 254. Ignorance des libertins au sujet de ce mystère, VI. 516. Sa grandeur, 336. Moyen dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil, 337. Amour que Dieu témoigne à l'homme dans ce mystère, 437. Ce mystère était une illusion, selon les Manichéens et les Albigeois, III. 325. Erreurs de l'abbé Dupin sur la communication des idiomes : 26; sur l'expression de saint Cyrille, *Unam naturam incarnatum*, 32.

Incestueux de Corinthe; pénitence qu'on lui imposa; indulgence qui lui fut accordée, VI. 724.

Inclination. Deux nous sont naturelles : l'une nous élève à Dieu, origine de la religion; l'autre nous lie avec nos semblables, principe de la société, VI. 51. Les inclinations profondes changent difficilement, 414.

Incrédules. Ils n'ouvrent point les yeux à la lumière, II. 335. *Voy.* ATHÉES, IMPIES, LIBERTINS.

Indéfectibilité de la foi du Saint-Siége. On impute à tort aux docteurs de Paris de croire que le Saint-Siége ne soit pas indéfectible, X. 373. Preuves de l'indéfectibilité de l'Eglise romaine, 291, 343.

Indépendants. Leur songe séditieux sur un prétendu règne du Christ, qui devait anéantir la royauté, et égaler tous les hommes, VII. 273. L'indépendantisme et plusieurs autres sectes de la Réforme, tirent leur source de l'indifférence des religions. Les indépendants rejettent toutes les formules, tous les catéchismes, tous les symboles, même celui des apôtres, pour s'en tenir à la seule parole de Dieu, sans glose ni interprétations, IV. 83. Les indifférents et les indépendants font peu de cas des dogmes, et ne veulent que la doctrine des mœurs. Illusion de leurs maximes, 84. Jurieu établit l'indépendantisme des Eglises, et confond le royaume de Jésus-Christ avec celui de Satan, III. 451.

Indifférence des religions. Les principes de Basnage y conduisent, et surtout ce qu'il avance pour innocenter le schisme, IV. 134. *Voy.* RÉFORME.

INDIFFÉRENCE pour le salut. Jusqu'où va celle des Quiétistes, V. 72, 74, 76, 89. En quoi consiste la sainte indifférence selon saint François de Sales, 111. Distinction inutile entre l'indiffé-

rence et la résignation, 118. L'indifférence ne peut avoir lieu dans les suppositions impossibles, 125. Exagération sur cette matière, 129. L'indifférence pour le salut est établie par M. de Cambrai, v. 230, 224, 439. Du consentement à la haine de Dieu et à la damnation, suite de ses principes, 232. Son embarras et ses contradictions dans l'explication de ses principes, 238. Passages tronqués ou falsifiés de saint François de Sales, dont on voudrait se prévaloir, 263, 264. Vaines ressources de l'auteur, 342. L'indifférence du salut établie dans le livre des *Maximes des Saints*, malgré les Articles d'Issy, 524. Quatre remarques à ce sujet, 564. *Voy.* Abandon, Acquiescement, Désespoir, Sacrifice.

Indifférence à l'égard des dons de Dieu; en quel sens Bossuet l'entend, ix. 307.

Indulgence. Celle qui est fausse, dans les princes, a des suites funestes, viii. 435.

Indulgences. Leur utilité, viii. 526, 601. Il n'en faut point rechercher curieusement l'effet précis, 601. Elles doivent nous porter à augmenter notre amour envers Dieu et le prochain, 602. Elles sont fondées sur la grande indulgence de la mort de Jésus-Christ, ix. 345. L'Eglise a le pouvoir d'en accorder, iii. 60. De la confession pour gagner les indulgences, ix. 269.

Infaillibilité. Jurieu, qui voulait d'abord qu'on jugeât par le goût, quelles sont les vérités fondamentales, veut ensuite qu'on compte les voix, et donne l'infaillibilité au grand nombre, iv. 78.

Infaillibilité du Pape. Selon les défenseurs de cette infaillibilité, elle n'est pas de foi, x. 379, 42. Formalités nécessaires, suivant les ultramontains, pour que la décision du Pape soit infaillible, 315. Le clergé de France n'a pas voulu prononcer sur cette question, 335.

Inimitiés. Ce qui les produit, vi. 391; vii. 338.

Injures. Le pardon des injures est un des remèdes les plus efficaces de nos fautes, vi. 554.

Infidèles. *Voy.* Spondrate.

Innocence. Moyens de la conserver, vii. 290, 291.

Innocents (SS.). Leur massacre, ii. 276.

Innocent I (S.), pape, prouve la nécessité de la grâce par les prières de l'Eglise, v. 91.

Innocent III est choqué des singularités des Vaudois, qu'il condamne dans le grand concile de Latran, iii. 340. Ce pontife met la France en interdit, dépose l'empereur Othon IV, puis Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre, x. 132. Jean s'étant rendu tributaire du Saint-Siége, le Pape le protége, 133. Ce Pape reconnaît que le concile lui est supérieur, 275.

Innocent IV. En quoi consiste, suivant lui, l'obéissance due au Pape, x. 371. Il dépose l'empereur Frédéric II au concile de Lyon, sans l'approbation du concile, 144.

Innocent XI approuve le livre de l'*Exposition* par deux brefs, iii. 53. Conséquences que Bossuet tire de cette approbation, x. 376, 43. Ce Pape est par ses vertus le modèle de son troupeau, ix. 32. Bossuet désire qu'un pontife si saint mette fin à tant d'opinions corrompues, dont les ennemis de l'Eglise tirent avantage, 27. Le remercie de l'approbation qu'il a donnée à son *Exposition;* lui marque les raisons qui le portèrent à composer cet ouvrage; lui rend compte de sa manière d'élever le Dauphin, et fait des vœux les plus ardents pour l'Eglise et le souverain Pontife, 30. Belle lettre de Bossuet à ce pontife, sur l'éducation du Dauphin, vii. 347. Bref du Pape pour témoigner au prélat sa satisfaction, 354. Sentiments de reconnaissance et vœux de Bossuet pour la conservation de ce pontife, ix. 33. Réponse d'Innocent XI à la lettre du Clergé de France qui lui rendait compte de ses opérations sur la régale, x. 387.

Innocent XI censure les Quiétistes, v. 43. Sa censure des Casuistes sur la foi explicite en Dieu, 66. Combien fortes ses qualifications contre Molinos, 136. Sa bulle rapportée au long, 161.

Innocent XII accommode le différend survenu à l'occasion de la *Déclaration* de 1682, sans faire de reproche aux Français touchant la foi, x. 343. Lettre de cinq évêques de France à ce pontife, pour solliciter la condamnation d'un livre du cardinal Sfondrate sur la Prédestination, ix. 117. Ils ne craignent pas que Sa Sainteté, quoiqu'elle eût élevé Sfondrate à une si haute dignité, à cause de ses qualités, fît grâce à ses erreurs qui tendaient à affaiblir la foi, *ibid.* Ce pontife répond qu'il a renvoyé le livre de Sfondrate à l'examen de graves théologiens, d'après lequel il portera son jugement, 121. *Voy.* Spondrate.

Bref d'Innocent XII à Bossuet, sur son livre des *Etats d'oraison*, v. 52. Son Bref contre le livre des *Maximes des Saints*, 569, 577. Sa lettre au Roi à ce sujet, 579. Acceptation du Bref dans toutes les provinces, 581. *Voy.* Fénelon.

Inquisition. Décrets de celle de Rome contre les Quiétistes, v. 160, 161. L'Inquisition d'Espagne condamne la *Déclaration* du Clergé de France, comme erronée, x. 377.

Instinct. Ce que c'est que celui qu'on attribue aux animaux, viii. 131. *Voy.* Animaux.

Instruction *(de l') de Monseigneur le Dauphin, fils de Louis XIV;* Lettre *au pape Innocent XI: en latin et en français*, vii. 347. *Voy.* Louis, dauphin.

Instruction *sur le Nouveau Testament de Trévoux*, ii. 105. — Seconde Instruction *sur les passages particuliers de cette version*, 150.

Instruction *sur les Etats d'oraison*, où sont exposées les erreurs des faux Mystiques, v. 48. Ce livre est traduit en italien. *Voy.* Campioni.

Instructions *sur les promesses de Jésus-Christ à son Eglise*, pour montrer, par l'expresse parole de Dieu, que le même principe qui nous fait Chrétiens, nous doit aussi faire catholiques, iv. 90, 112.

Intelligence. Combien elle est nécessaire pour gouverner, viii. 372. *Voy.* Entendement.

Intention. Elle doit être pure, ii. 312. Ce que c'est que l'intention *virtuelle*, et jusqu'à quand subsiste-t-elle, ix. 246. Quelle intention est requise dans le ministre pour la validité du sacrement, iv. 475, 485, 495.

Intérêt (l') contribue à unir les hommes entre eux, viii. 340. Exemple tiré du corps humain, 340. Fait toujours les flatteurs, vi. 468. Mobile de toutes les actions humaines, vii. 338. Malignité de l'intérêt, qui rompt les amitiés les plus saintes, montrée dans la personne de Judas, vi. 468.

Intérêt propre. Sens que l'Ecole donne à ce mot, v. 282; sa définition, 282; son équivoque, 282, 535, 538. M. de Cambrai coupable de n'avoir pas défini ce terme équivoque, 283, 327. Cette affectation est une illusion, 328. Ses principes le convainquent de prendre ce mot pour le salut, 284, 328. Ainsi le prennent saint Anselme, 289; saint Bernard, 289; Scot, 289; Suarez, 289; Sylvius, 290; saint Bonaventure, 290; toute l'Ecole fondée sur saint Paul, 290; et saint François de Sales, 290. Variation de M. de Cambrai sur ce point, 291, 329. Ses équivoques, 291. Rodriguez et le P. Surin ne parlent pas de cet intérêt, 323. M. de Cambrai convaincu d'entendre par là le salut, et d'en exiger le sacrifice, v. 338, 428, 437, 530, 539. Impiété de cette doctrine, 531. *Voy.* Actes, Demandes, Indifférence, Salut.

Interim (le livre de l'), fait par ordre de Charles V, était un formulaire de doctrine, dans lequel on condamnait toutes les erreurs luthériennes, en tolérant néanmoins le mariage des pasteurs et la communion sous les deux espèces. Il est blâmé à Rome, iii. 230. Conférences de Ratisbonne au sujet de ce livre, entre les Catholiques et les Protestants. On s'y concilie sur quelques articles, que les Protestants acceptent en les expliquant. Dernière main mise à ce livre, qui n'a nul succès, *ib.*

Investitures. Disputes à leur sujet, x. 126 et *note. Voy.* Henri V.

Invocation des Saints. Les Luthériens calomnient sur ce point l'Eglise catholique, iii. 206. Henri VIII approuve l'invocation des Saints, 256. *Voy.* Saints.

Irène, impératrice, gouverne dans la minorité de Constantin, son fils, viii. 471. Elle fait tenir le septième concile général, 171. Son fils périt par ses artifices : elle est reconnue seule impératrice, 172.

Irénée (S.). Pourquoi, selon lui, l'Apocalypse surpasse toutes les anciennes prophéties, i. 275. Il voit Rome et son empire dans l'Apocalypse, 277. Ce saint dit que Dieu a établi l'autorité royale pour le bien de la société, x. 54, 61. Il est critiqué témérairement par l'abbé Dupin, iii. 6.

Isaac. Dieu lui réitère les mêmes promesses qu'il avait faites à Abraham son père, viii. 138, 179. Il est l'image de Jésus-Christ, vi. 63.

Isabelle de France, reine d'Espagne, fille de Henri IV. Son éloge, vii. 288.

Isaïe. Explication de sa prophétie sur l'enfantement de la sainte Vierge, i. 256. Première lettre, où l'on prouve que la naissance d'une Vierge est un caractère du Messie, 256. Deuxième lettre, où l'on explique comment ce caractère n'a eu de force de preuve qu'après la mort du Sauveur, et on réfute plusieurs objections, 257. Troisième lettre où l'on explique à fond la prophétie, 260. Plusieurs cantiques de ce prophète expliqués, i. 112, 113. Ce qu'il promettait aux habitants de la Jérusalem céleste, vi. 633.

Isboseth, que Jurieu fait roi légitime des dix tribus, n'avait aucun droit au royaume, qui appartenait à David par élection divine, iii. 536.

Isidore (S.) de Péluse. Sa lettre sur les livres de Salomon, i. 135.

Isidore (S.) de Séville, prouve que les rois ne peuvent être punis que par Dieu, x. 79.

Israël. Surnom donné à Jacob, VIII. 138. On appelle de ce nom le royaume que Jéroboam forma des dix tribus révoltées, 141, 149. Ses principaux rois, *ibid.* Sa destruction, 142. Ses peuples sont transportés à Ninive, et dispersés, *ibid.* et 149. *Voy.* IDOLATRIE, JACOB.

Israëlites. Ils s'établissent en Egypte, VIII, 138, 181. Leur multiplication excite la jalousie des Egyptiens, *ibid.* Ils sont délivrés par Moïse, 139. *Voy.* JUIFS, MOISE.

Issy. Conférences qui y furent tenues entre MM. Bossuet, de Noailles et Tronson, pour examiner les livres de madame Guyon, v. 457; IX. 424. Fénelon y est admis, et signe les trente-quatre Articles qui y furent dressés sur l'Oraison, v. 459, 504. Occasion, dessein et nécessité de ces Articles, 222. Texte de ces Articles en français, en latin, 445. Ils sont expliqués, 136. Combien ils sont opposés aux maximes des nouveaux Mystiques, 224, 243, 267, 269, 429. L'acte qui est marqué dans le trente-troisième, doit être fait avec précaution, IX. 310. *Voy.* FÉNELON.

Italique. Version ancienne des livres saints : celle des *Proverbes*, I. 134. Celle de l'*Ecclésiaste* : notre Vulgate est différente, 158.

Ives de Chartres. Demeure attaché à Philippe Ier, roi de France, excommunié pour ses crimes par plusieurs conciles, X. 125. Quelques passages tirés de son *Décret*, au sujet des rois, 127.

J

Jacob est béni par son père : il reçoit le nom d'Israël : est père des douze patriarches, VIII. 138, 180. Il s'établit en Egypte, 138. Sa prophétie touchant le Messie, *ibid.*, 181. Elle s'accomplit de point en point, 207.

Jacobatius (Christophe et Dominique), cardinaux : leurs sentiments sur l'infaillibilité du Pape et la supériorité du concile, X. 354, 26.

Jacques (S.) le Majeur, apôtre. Sa demande ambitieuse à Jésus-Christ, II. 319.

Jacques (S.) le Mineur, apôtre. Son Epître rejetée par Luther, sans aucun témoignage de l'antiquité, III. 204.

Jacques I, roi d'Angleterre et d'Ecosse, regarde les Calvinistes, ou Puritains, comme les plus grands ennemis de la royauté, III. 298.

Jacques II, roi d'Angleterre. Eloge que fait Bossuet de sa foi, de sa pénitence et de sa résignation, IX. 150.

Jalousie. Caractère de cette passion, VII. 145. Elle fait voir la malignité du cœur humain, VIII. 341. C'est un motif injuste de faire la guerre, 440.

Jansénisme (le) imputé à tort au Clergé de France, à cause de sa *Déclaration*, X. 344. Ce clergé a accepté toutes les bulles des papes contre le Jansénisme, 371; X. 300, 411. Ces constitutions sont exécutées avec vigueur; et on n'écouterait pas les Jansénistes, quand ils appelleraient à mille conciles, 371. Censure du Clergé de France sur l'inobservation des constitutions d'Innocent X et d'Alexandre VII, contre les cinq propositions, X. 415. *Voy.* JANSÉNIUS.

Jansénius (Corneille), évêque d'Ipres. Ses propositions, déjà condamnées par le concile de Trente, sont condamnées par le Saint-Siége, à la demande du Clergé de France, V. 26. Bossuet donne au maréchal de Bellefonds des avis sur la manière dont il doit se conduire à l'égard de son confesseur, relativement aux propositions de Jansénius, V. 30. Il lui déclare son sentiment sur le fond, 30. On ne peut tirer aucun préjugé de sa personne contre son livre, ni rien conclure de son livre contre sa personne, 34. En condamnant Jansénius, on ne porte aucun préjudice à la doctrine de saint Augustin, 27. Dans ses notes sur l'Ecriture, Bossuet se propose d'imiter Jansénius sur les Evangiles, dont la brièveté lui a toujours plu, IX. 188. *Voy.* ÉGLISE, JANSÉNISME, PORT-ROYAL.

Janson (Toussaint de Forbin, cardinal de), évêque de Beauvais, ambassadeur à Rome, témoigne toutes sortes de bontés à l'abbé Bossuet, IX. 451. Reconnaissance que lui en a l'évêque de Meaux, 457, 462, 469. Il revient en France, 478. *Voy.* LA CHAISE.

Jean-Baptiste (S.) tressaille dans le sein de sa mère, II. 247. Il prépare les esprits à la venue du Sauveur, 231, 239; d'abord par sa conception, 232; qui est annoncée comme celle de Jésus-Christ par l'ange Gabriel, 232, 236; ensuite par les circonstances de sa nativité, 250; par sa vie étonnante dans le désert, 253; par sa prédication, 282. Il appelle les pécheurs à la pénitence, 283; au baptême, 204, 286; et leur montre Jésus-Christ, 285, 286. Humilité de saint Jean, 291. Il appelle Jésus l'Agneau de Dieu, 292, 293. Ses disciples le quittent pour suivre Jésus, 293. Nouveau témoignage qu'il rend à Jésus, en l'appelant l'Epoux, 294. Il sacrifie sa gloire à celle de Jésus, 295. Il découvre un autre caractère du Messie : l'aveuglement des Juifs et des Chrétiens infidèles, 295. Il explique l'amour de Dieu pour son Fils, 296; la peine de ceux qui ne croient pas à Jésus-Christ, 296. Il est mis en prison par Hérode, 296. Combien il lui était doux dans sa prison de penser à Jésus-Christ, VI. 76. Comment il prêche la pénitence, 655. Il était destiné à faire désirer Jésus-Christ aux hommes, et à leur montrer la lumière, 307, 705. Il est le point de réunion qui joint la Synagogue à l'Eglise, 199. Instruction sur la fête de saint Jean-Baptiste, VIII. 542.

Jean (S.) apôtre. Pourquoi fut-il conduit au pied de la croix, VI. 407. Il est la figure des fidèles persévérants, 319. Toute la société de l'Eglise recommandée à Marie dans la personne de S. Jean, 429. Panégyrique de cette apôtre : combien il était aimé de Jésus-Christ, VII. 164, 165. Pourquoi le Sauveur l'aimait si particulièrement, 169. Tous ses écrits ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus, 170. Comment il réfuta l'hérésiarque Cérinthe, 305. Sublimité de sa théologie dans le premier chapitre de son évangile, II. 236.

Jean I (S.), pape, est contraint par Théodoric d'aller demander à l'empereur Justin de rendre les églises aux Ariens d'Orient. Ce pape, emprisonné par Théodoric, meurt de langueur, X. 90.

Jean II approuve la proposition des moines de Scythie, condamnée par son prédécesseur, X. 271.

Jean VII, par pusillanimité, ne corrige pas le concile *in Trullo*, quoique l'empereur l'en priât, X. 282.

Jean VIII, par complaisance pour l'empereur Basile, rétablit Photius, X. 103 et *note*. Il tient le second concile de Troyes, et y établit la nécessité du consentement commun, 272.

Jean XI et **Jean XII**, papes intrus et scandaleux, dans le dixième siècle, X. 277. Ce dernier déposé dans un concile de l'empereur Othon, I. 277. Moyens de défense employés par Jean XII dans ce concile, 317.

Jean XVII est accusé de violer l'ordre canonique, par les évêques français, à l'occasion de la consécration d'une église, X. 318.

Jean XXII. Ses différends avec l'empereur Louis de Bavière, X. 136. Ce pape reconnaît que les papes peuvent errer, 286, 358. Ce qui se passa dans la dispute sur la pauvreté, entre Jean XXII et les Franciscains, *ibid.* Profession de foi de ce pape au lit de la mort, 276. Son erreur sur la vision béatifique : ce qui arriva à ce sujet, 287.

Jean XXIII convoque le concile de Constance; assiste à son ouverture, et promet d'abdiquer s'il est nécessaire; après cela, il s'enfuit secrètement, X. 171. Il ratifie la déposition prononcée contre lui, 176.

Jean (S.) de Damas. Sa définition de la prière, V. 79.

Jean (S.) de la Croix. Sa doctrine sur l'oraison passive, V. 104, 146; sur la suspension des puissances intellectuelles, 108. Son oraison de quiétude, et ses hautes contemplations, 359. Belle doctrine de ce saint sur la suspension des puissances dans l'oraison, 360. L'humanité de Jésus-Christ, toujours présente à lui dans l'oraison, 375. Beaux passages de ce saint sur le pur amour, 378.

Jean d'Antioche. Comment se fit la réunion de son parti avec l'Eglise, IV. 500, 537. Sa lettre à Nestorius, III. 11. Pourquoi le concile d'Ephèse n'attendit pas son arrivée? 20. Cet évêque justifié et préconisé par l'abbé Dupin, 34.

Jean de Jésus-Maria (le P.), carme. Son témoignage sur les dons extraordinaires d'oraison, V. 362.

Jean, dit le Jeûneur, patriarche de Constantinople, prend le titre de Patriarche *œcuménique*. Les papes s'y opposent, 336 et *note*.

Jean Hyrcan soutient le siége de Jérusalem contre Antiochus, VIII. 156, 196. Il le suit dans son expédition contre les Parthes; signale sa valeur, et fait respecter la religion judaïque, 156. Il renverse de fond en comble le temple de Garizim, 157. Il prend Samarie, et meurt, 157.

Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, déposé par Innocent III, se rend tributaire du Saint-Siége, X. 132.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, exerce d'horribles cruautés sur les prêtres et les religieux, III, 317.

Jephté ensanglante sa victoire par un sacrifice, VIII, 140.
Jérémie. Figure de Jésus-Christ. Prédictions de ce prophète, II. 389. Ses souffrances, 390. Ses persécutions, 391. On le met dans un cachot ténébreux, 391. Sa patience, 391, 392. Il prie pour son peuple qui l'outrage, 393, 394. Les Juifs même le reconnaissent pour leur intercesseur, 394. Ses regrets de n'être au monde que pour annoncer des malheurs, 395. Il prédit à son peuple sa délivrance, 396. Ce prophète déplore la mort du roi Sédécias, son persécuteur, VIII. 396. Avec quel respect il parlait de ce prince, 399. Jérémie nous donne, en sa personne, un exemple des motions du Saint-Esprit, V. 104.
Jéroboam, roi d'Israël, établit l'idolâtrie dans ses Etats, VIII, 141. La source de son crime a été le schisme, et l'idolâtrie en a été la suite, IV. 132.
Jérôme (S.) explique et traduit l'Ecriture sainte, VIII. 165. Sa version des *Psaumes*, I. 15, 18. Sa préface sur les Psaumes, 21. Sa version des *Proverbes*, II. 134. Sa préface sur les livres de Salomon, 135. Passage remarquable de ce Père sur ce dernier chapitre de l'*Ecclésiaste*, et la tradition des Juifs à ce sujet, 157. Trois versions de l'*Ecclésiaste* faites par ce Père, dont l'une est notre *Vulgate*, 158. Quelle méthode il suivait dans ses traductions, *ibid.* Son commentaire sur ce livre, 159. Sa préface sur le même livre, 159. Sa version faite pour sainte Paule, jointe à la *Vulgate*, 159. Son estime pour le commentaire d'Origène sur le *Cantique des cantiques*, 173. Ce qu'il pense de l'auteur du livre de la *Sagesse*, 184, 185. Il n'a point traduit ce livre, ni celui de l'*Ecclésiastique*, 200. Traduction du Psaume XXI, d'après la version de saint Jérôme, I. 263, 266. Ce Père pense que la Babylone de l'Apocalypse désigne Rome, 277. Il déplore éloquemment la ruine de cette ville, II. 70. Autorité de ce grand homme sur les questions de la foi, 625. Son sentiment sur les plaisanteries et les discours qui font rire, IX, 108. Il est l'objet de la critique de l'abbé Dupin, III. 9.
Jérusalem est prise par Josué, VIII. 186. David y établit le siége de la royauté et de la religion, 186. Elle est assiégée par Sennachérib, 143; prise par Nabuchodonosor, 143; rétablie par Néhémias, 148; épargnée par Alexandre, 151; prise par Ptolémée, fils de Lagus, 195; assiégée par Antiochus Sidétès, et délivrée, 156, 196.
Entrée triomphante de Jésus-Christ dans cette ville, II. 325. Dernier séjour qu'y fit Jésus-Christ, 327. Il pleure sur cette ville infortunée, VIII. 170, 210. Il prédit ses malheurs, 170. Deux siéges de Jérusalem prédits par Notre Seigneur, II. 370. Réflexions sur les maux extrêmes de ces deux siéges, 371. Séduction qui devait précéder, 376. Autres maux et circonstances de cette terrible catastrophe, 376, 378. Signes effrayants qui se manifestent contre Jérusalem après la mort de Jésus-Christ, VIII. 212. Elle est prise et brûlée par les Romains, 213. Ruine de la ville et du temple, II. 368. Marques particulières de cette ruine et de la fin du monde, 369, 370. Déchirée par des factions horribles, cette ville offre une image de l'enfer, VIII. 213. Sa ruine justifie de point en point l'accomplissement des prophéties de Jésus-Christ, 214.
Adrien rebâtit Jérusalem et en bannit les Juifs, VIII. 160. Elle est prise par les Sarrasins, 168.
Jérusalem, séjour des enfants de Dieu, opposée à Babylone où résident les méchants, VI. 296. Elle est la figure de l'âme livrée au péché, II. 328.
Le concile de Jérusalem, tenu par les apôtres, est le modèle des conciles futurs, X, 219.
Jésuites. Eloge de leur société, VI. 716.
Jésus, fils de Sirach, auteur de l'*Ecclésiastique*. *Voy.* ce mot.
Jésus. Excellence de ce nom, VI. 51. Sa signification, 520. Jésus compagnon des pauvres, 72. Il se trouve dans tout l'Ancien Testament, 62, 63. Sa conduite, ses mœurs, 73. *Voy.* SAUVEUR, VERBE.
Jésus-Christ, figuré avant sa venue par Adam, II. 215; par Abel, 216; par Moïse, 222; par le serpent d'airain, 224; promis à Adam et aux patriarches, 217; indiqué par les prophéties, 227. Son règne, sa divinité, sa sainteté, annoncés par l'ange, 234, 235. Son éternité décrite par saint Jean, 236, 241. Il est la vie et la lumière de tous, 238, 239. Il fait enfants de Dieu ceux qui le reçoivent, 239, 240. Son onction, 242. Sa généalogie royale, 244. Son sacerdoce, 244. Il est le véritable Emmanuel, 255. Sa nativité, 254. Sa circoncision, 260. Sa présentation au temple, 265. Commencement de ses persécutions, 275. Retour d'Égypte, 277. Sa vie cachée, 277. Son avancement, modèle du nôtre, 281. Son baptême, VII. 533; II. 286. Manifestation de sa divinité et de la sainte Trinité, VIII. 533. Son jeûne et sa tentation, 287, 288. Il se fait connaître aux noces de Cana, II. 294. Il baptise en même temps que saint Jean, 294. Sa sagesse règle les lieux de sa prédication, 296. Son sermon sur la montagne, 297. Il prédit sa Passion à ses apôtres, 318. Il ressuscite Lazare, 320. Il est oint trois fois par de pieuses femmes, 321. Son entrée triomphante à Jérusalem, VIII. 535. Raisons de ce triomphe, II. 325, 326. Toutes les circonstances en avaient été prédites, 327. Caractère d'autorité dans ce triomphe, 329. Caractère d'humiliation; jalousie des Pharisiens, 330. Caractère de mort dans ce triomphe, 331. Son trouble au milieu même de son triomphe, 332. Voix du ciel qui lui rend témoignage dans son triomphe, 333. Il refuse de répondre aux Juifs superbes et incrédules, et répond aux esprits humbles et dociles, 338. Il confond les docteurs de la loi par plusieurs paraboles, 340; les Pharisiens par sa réponse à la consultation sur le tribut dû à César, 346; les Sadducéens, par la solution de la question sur la femme qui a eu sept maris, 348. Il prouve aux Juifs sa divinité et son sacerdoce par le Psaume CIX, 359. Sa Passion figurée par les persécutions des anciens Juifs contre Jérémie, 389. Sa sépulture et sa résurrection figurées par Jonas dans le ventre de la baleine, 397. Il est vrai Dieu et vrai homme, 402. Dieu de Dieu, 403; sorti de Dieu, et devant retourner à Dieu, 404. Cependant il lave les pieds de ses disciples, 404, et de Judas même, 406. Le crime de ce traître jette son âme dans le trouble, 407. Quel était ce trouble? 407. Il était volontaire, 408; et causé par l'horreur du péché, 408. Jésus désire de manger la Pâque avec nous, 409, 410. Il institue l'Eucharistie comme un mémorial de sa mort, 411, 414. Il essaye de toucher Judas, 412.
Naissance de Jésus-Christ, dixième époque de l'histoire, VIII. 200. Une étoile l'annonce aux Gentils, 158. Il meurt à la fin de la soixante-dixième semaine, *ibid.* Les historiens ont parlé de l'éclipse arrivée à sa mort, 159. Sa résurrection, 159, 201. Il monte aux cieux et envoie le Saint-Esprit, 159. Il confirme, par ses miracles, les hauts mystères qu'il annonce, 200. Il découvre l'hypocrisie des Pharisiens et des docteurs, 201. Il dénonce à Jérusalem sa chute prochaine, *ibid.* Il est condamné parce qu'il se disait le Christ, *ibid.* Sa mission est infiniment relevée au-dessus de celle de Moïse, 204. La rémission des péchés au nom du Sauveur est une marque de sa venue, 221. Son innocence, sa sainteté et ses miracles, reconnus par les Juifs et par les païens, 226. Il établit la liaison de trois faits : la désolation des Juifs, la conversion des Gentils, et la prédication de l'Evangile, qui ont concouru ensemble, et dans les prédictions des prophètes, et dans leur accomplissement; faits qui rendent sensible la vérité de la religion, 239.
Jésus-Christ tire sa gloire de sa Passion même, II. 454. Il est notre médiateur. Confiance que nous devons avoir en son intercession, 459. Il est notre assurance et notre repos, 460; la voie, la vérité et la vie, 461; notre lumière, 461. Nul ne vient à Dieu le Père que par lui, 462. Dieu le Père est dans lui et lui dans le Père, 463, 464. Jésus-Christ, Verbe éternel, nous fait voir le Père, 464; et les œuvres du Père par ses miracles, 465. Il rentre en sa gloire en retournant à son père, 472. Il avait prédit tout ce qui lui devait arriver, 473. Il se compare à la vigne, dont les fidèles sont les branches, et le Père céleste le vigneron, 473, 474. La croix, mystère de son amour, 478. Injuste haine du monde contre lui et contre ses disciples, 481. Prière qu'il a adressée pour nous à son Père après la Cène, 492. Son délaissement, 491. Sa vie cachée, 575. Ferme foi en Jésus vrai Messie, 513.
Preuves de la divinité de Jésus-Christ par le passage *Antequam Abraham fieret, ego sum*, V. 16; II. 158; par le nom de Fils de Dieu que l'Ecriture lui donne, 113. Objection réfutée par la doctrine des Pères, des cardinaux Tolet, Bellarmin et autres, 115. Le Fils de l'homme désigne Jésus-Christ dans l'Evangile, 130, 152. La tradition en offre une preuve incontestable, contre laquelle le sentiment de Tostat ne peut prévaloir, 131. Si Jésus-Christ est appelé Dieu dans l'Evangile, c'est une preuve qu'il l'est, 150. Comment il convient de traduire *In principio erat Verbum*, 156. Jésus-Christ antérieur à saint Jean, 156; Dieu de toute éternité, 156, 157; le prophète par excellence. C'est une erreur de distinguer ce qu'il a fait comme Messie de ce qu'il a fait comme Dieu, 157 et suiv. Ce qu'il faut entendre par ces mots de l'Apôtre : *il est le premier-né de toute créature*, 167. Sa génération éternelle, 168, 169. R. Simon prétend que les Ariens, qui nient la divinité de Jésus-Christ ne peuvent être convaincus par l'Ecriture, 537. Faux raisonnement de cet auteur sur la prédestination de Jésus-Christ, 549. Sa prédestination, modèle de la nôtre, 675. Marques auxquelles on peut reconnaître sa divinité, VI. 506.
Beauté de Jésus-Christ dans tous ses états, I. 46. Son règne annoncé dans le Psaume XLIV, 46. Preuves de sa divinité, tirées des Psaumes, 121, 125, 128. Sa résurrection prouvée par ces paroles du Psaume XV : *Providebam Dominum*, etc., 124. Son délaissement exprimé dans le Psaume XXI, I. 267. Sa résurrection y est annoncée, 270. Union de Jésus-Christ avec

l'Eglise et avec les âmes saintes, figurée dans le *Cantique des cantiques*, sous l'emblême de l'amour conjugal, 171, 174. Nous avons tout en lui, selon saint Ambroise, 184. Sa divinité prouvée par un texte de l'*Ecclésiastique*, 254.

Jésus-Christ apprend à ses disciples de tous les siècles, par ses discours et par ses exemples, ce qu'ils doivent à la puissance publique, III. 518. Il laisse prendre, dans le temps de sa Passion, des épées à deux de ses apôtres, non pour faire entendre, comme le prétend Jurieu, qu'on est en droit de se servir des armes contre la puissance légitime persécutrice, mais pour accomplir cette prophétie : *Il a été compté au nombre des scélérats*, 523. Il a laissé la puissance des empereurs telle qu'elle était établie, X. 79. Il établit par sa doctrine et par son exemple, l'amour de la patrie, VII. 311 ; VIII. 349. Il décide qu'on doit le tribut au prince, 398, 460.

Pourquoi Jésus-Christ est venu sur la terre, VI. 438. Il est venu au monde sans éclat extérieur, 730. Pourquoi il a voulu naître de parents illustres, VII. 254. Il est roi par naissance, par droit de conquête, par élection, VI. 362. Jésus-Christ dans sa Passion, 280, 281, 284, 365. Il est notre agent dans la Jérusalem céleste, VI. 297, médiateur général, et pontife universel pour offrir les vœux de toutes les créatures, 92, 96. Combien sa doctrine est admirable, IX. 602. Tout son Evangile renfermé dans ce mot : *Dieu a tant aimé le monde*, VII. 305. Tout nous vient par lui, II. 490. Que devons-nous demander en son nom, 490. La prière en son nom obtient tout, 477 ; IX. 580. En quel esprit Jésus-Christ s'offre à son père dans sa présentation au temple, VI. 400. Manière de parler à Jésus enfant, IX. 204. Comment il s'abaisse pour venir à nous, 220. Comment il est notre époux, 208. Il est l'époux des vierges : ce qu'il demande d'elles, VII. 30, 60. En combien de manières il est admirable, IX. 156, 189, 200. Effets que produit dans l'âme l'admiration de ses beautés, 157. Seul objet de notre amour, 159. Sur sa Transfiguration, 314. Ses dispositions dans l'Eucharistie, 316. Comment on lui fait la cour devant le Saint-Sacrement, IX. 180. Comment on doit le considérer dans l'oraison, 206 ; dans la contemplation, 180. Se cacher dans ses plaies, 234. Indulgence de Jésus-Christ envers les pécheurs, VIII. 596.

Il n'y eut dans Jésus-Christ aucun trouble involontaire v. 228, 293, 351. Foi explicite en Jésus-Christ nécessaire en tout état, 293, 331. C'est le corps de la vie chrétienne, 294. C'en est le commencement et la fin, 295. Vue de Jésus-Christ soustraite par les nouveaux Mystiques à l'oraison des âmes parfaites, 374, 428. Vaines défaites, 374. Sentiment de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, 375. Selon les nouveaux Mystiques, l'âme parfaite perd de vue Jésus-Christ dans les épreuves, 566. Auteurs cités à faux sur cette matière, 566. *Voy.* JÉRUSALEM, SAUVEUR, VERBE.

Jeu. Ses suites funestes, VI. 587. Dangers des jeux de hasard, IX. 316.

Jeûne. Doctrine de l'Ecriture et de l'Eglise sur le jeûne, IX. 103. Le jeûne a un caractère particulier dans le Nouveau Testament; il est une expression de la douleur de l'Eglise dans le temps qu'elle aura perdu son époux, 104. Essence et perfection du jeûne, 205. Il y faut éviter l'ostentation, II, 311. Efficace du jeûne contre l'attaque des démons, VI. 160. Il fortifie et engraisse l'âme, 160. Pourquoi l'Eglise le prescrit, VII. 294.

Joas, roi de Juda, encore au berceau, est dérobé à la fureur d'Athalie, VIII. 141. Joïada le fait reconnaître, 29. Cérémonie de son sacre, VI. 459. Il est rétabli sur le trône de Juda par la fidélité du grand-prêtre, et non en vertu du sacerdoce, X. 67. Joas fait lapider le pontife Zacharie, fils de Joïada, sa punition, VIII. 141.

Job. Le livre qui porte son nom a été écrit par Moïse, VIII. 184. Il enseigne à reconnaître le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie, 207.

Tendresse de Job pour les misérables, VI. 151 ; VIII. 360. Soin qu'il avait de tenir sa famille unie, 595. Combien il craignait de déplaire à Dieu, VII. 304. Sa conduite dans les épreuves, V. 140. Son amour poussé à l'excès, 140. Les nouveaux Mystiques ne peuvent en autoriser leurs erreurs, 286.

Jobius, auteur grec, atteste qu'on communiait les petits enfants sous la seule espèce du vin, IV, 358.

Johnston, bénédictin, traduit l'*Exposition* en anglais : ses lettres à Bossuet sur les calomnies des Protestants contre cet ouvrage, III. 76, 78.

Joie. La véritable joie est retirée du monde depuis le péché, VI. 544. Combien elle éloigne notre esprit de Dieu, 545. Joie chrétienne, combien différente de celle du siècle, 150. Joie du monde, 723. Joie raisonnable et juste, 77. Joie des élus, 715. Joies trompeuses des mondains; 716. Joies des bienheureux, 653. Joies des bienheureux et celle des Chrétiens, IX. 241. Joie du Saint-Esprit, 241. Celle qu'on doit avoir dans les humiliations, 284. *Voy.* PLAISIRS.

Jonas dans le ventre de la baleine, figure de Jésus-Christ. II. 397. Prédication de Jonas à Ninive; instructions que nous devons en tirer, 398. Le cantique de ce prophète expliqué, I. 115.

Josaphat, roi de Juda. Sous son règne fleurissent la piété, la justice et l'art militaire, VIII. 140. Son habileté dans le gouvernement, 381. Son zèle pour instruire le peuple de la religion, 410. Il distingue les droits du sacerdoce et du roi, 418. Il remporte une victoire d'une manière miraculeuse, 447. Il détruit l'idolâtrie dans ses Etats, 474.

Joseph, fils de Jacob, est vendu par ses frères : son élévation, VIII. 138. Figure de Jésus-Christ, VI. 63.

Joseph (S.) est rassuré en songe contre ses soupçons, II. 254. Il devait avoir part avec Marie aux persécutions de Jésus-Christ, 276. Il prend soin de Marie et de l'enfant Jésus, 256. Il est averti, par l'ange, de fuir en Egypte, 275. Quel est le sens du mot *juste* dont l'Ecriture l'honore, 123. Panégyriques de saint Joseph, VII. 141, 171. Trois dépôts confiés à sa garde, 141. Ses vertus, 142, 172. En quel sens il était le père de Jésus-Christ, 177. Sa vie simple et cachée, 147.

Josias, roi de Juda. Son zèle pour la loi de Dieu, VIII. 410. Il est loué dans les livres saints, 417. Il est tenté du désir de faire la guerre. Sa mort, 441.

Josué. Sous sa conduite la Terre-Sainte est conquise et partagée, VIII. 140, 185. Il figure Jésus-Christ, II. 226.

Jouarre, abbaye de filles du diocèse de Meaux. Bossuet veut la remettre sous sa juridiction; détails sur cette affaire, 235, 236, 237, 239, 240, 242, 243, 244, 253, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 268, 269, 271, 273, 281, 282, 284, 330, 336. Indécence de la conduite de la Prieure dans les affaires de cette abbaye avec Bossuet : les lettres qu'il lui écrit, 329. Ses avis aux religieuses qui lui avaient rendu obéissance, sur les moyens à prendre pour ramener leurs sœurs, 330.

Pièces concernant l'état de cette abbaye, VIII. 612. Sa fondation, *ibid.* Sa dépendance jusqu'à l'an 1216, 612. Vaines chicanes et prétentions des religieuses, 614. Le cardinal Romain autorise leur privilége sans pouvoir du Pape, ni confirmation du Roi, 617. Modération des exemptions par les conciles de Vienne et de Trente, 620. Brefs apostoliques pour la visite du monastère de Jouarre, 622. Mémoire de Bossuet contre l'abbesse, 623 ; contre la sentence arbitrale du cardinal Romain, 627. Procédure, deux raisons péremptoires, 632. Arrêt du Parlement qui déclare l'abbaye de Jouarre sujette à la juridiction épiscopale, 634. Procès-verbal de visite, 635. Ordonnance de visite, 639.

Difficultés au sujet de la réception des filles dans cette abbaye, IX. 285, 287, 288, 289, 290, 292, 293, 294, 307, 320, 340, 346, 347, 355. Lettres de Bossuet aux religieuses de cette maison, 329.

Jubilé. Méditations pour ce saint temps, VIII. 592. Instructions à ce sujet, 603. Qu'est-ce que le Jubilé? *ibid.* Que faut-il faire pour le gagner? 603. Quel en est le fruit? 604. Grandeur de la grâce du Jubilé, VI. 84. Quel en doit être le fruit, 90. Quelle est la peine et la douleur que relâche l'indulgence du Jubilé; quelle est celle qu'elle augmente, 724. Grâce abondante du Jubilé, qui tient lieu d'un second baptême à ceux qui sont disposés dans le degré que Dieu sait, 591. Comment s'y préparer, IX. 232.

Juda, fils de Jacob. Le Messie devait naître de sa race, VIII. 138, 181. Le royaume de Juda demeure fidèle à la religion, 140, 188. *Voy.* IDOLATRIE, ISRAEL.

Judas le Machabée, ses victoires, VIII. 196.

Judas Iscariote. Son crime jette l'âme de Jésus-Christ dans le trouble, II. 407. Le Sauveur essaie de le toucher : ses paroles, 412. Pacte et trahison de l'infidèle disciple, 413. Sa trahison découverte, 447. Malignité de l'intérêt montrée dans le crime de Judas, VI. 468.

Jude (S.), apôtre, trace le caractère de tous les hérétiques, qui se séparent eux-mêmes, IV. 92.

Judith arrête, par la mort d'Holopherne, les victoires de Nabuchodonosor, VIII. 143. Son cantique expliqué, I. 116. *Voy.* FEMMES.

Jugement. Sa définition; moyens de bien juger; cause des mauvais jugements, VIII. 75.

Qualités du jugement que nous devons exercer contre nous-mêmes, VII. 332. Règle que nous devons observer dans nos jugements, VI. 607 ; VII. 336. Raison de se modérer dans ses jugements, VI. 608. Jugements de Dieu; il ne suffit pas de les craindre pour être justifié, 726. Jugements humains, ne point s'y arrêter, VII. 335. Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait point miséricorde, VI. 537.

JUGEMENT DERNIER. Le Fils de Dieu en a connu le jour, II. 373. En quel sens il a pu dire qu'il ne le connaissait pas, 374. Raisons profondes de la réserve mystérieuse du Sauveur, 375. Séduction générale, guerres, famines, pestes, tremblements

de terre qui doivent le précéder, 376, 377. Réflexions sur les autres circonstances, 378, 379. Instructions à recueillir de ces réflexions, 380. Peinture du jugement dernier. Séparation des bons et des méchants, 384. Sentence du juge, 385, 388. Pourquoi dans les saintes Ecritures, le jugement dernier est-il toujours représenté par un acte de séparation, VI. 80. Objet et nécessité du jugement universel. 638. Belle peinture du jugement d'un pécheur, VII. 333.

Jugement discrétif. Ce que c'est, X. 22.

Jugement téméraire. L'Evangile le défend, II. 315. En quoi il consiste, VI. 607. Pour l'éviter, il faut se représenter la rigueur du jugement de Jésus-Christ, IX. 599.

Juges. Leurs devoirs; périls de leur charge, VII. 307.

Juifs. Ils sont châtiés à diverses fois, pour leurs rébellions contre Dieu, et rétablis ensuite, VIII. 139. Leur royaume, par l'union des lévites avec Benjamin, subsiste sous le nom de royaume de Juda, 188. Cyrus les rétablit à Jérusalem : huitième époque, 147. Quand ont-ils changé leurs caractères d'écriture, 149. Ils jouissent d'une longue paix, 195; prédite par les prophètes, 195. Ils s'étendent parmi les Grecs, 151. Sont persécutés par les rois de Syrie, 154. Ils s'agrandissent par des conquêtes sous Jean Hyrcan, 156, 197. Deviennent tributaires des Romains, 199. Leur royaume passe des Asmonéens à Hérode Iduméen, *ibid.*

Incrédulité des Juifs après la mort de Lazare, II. 322. Ils préfèrent le témoignage de saint Jean à celui de Jésus-Christ, 339. Ils sont confondus par le témoignage de saint Jean, 339. Aveuglement des Juifs de méconnaître le Christ, 341. Leur injustice envers Jésus-Christ, 346. Poussés par la vengeance divine, ils se révoltent contre les Romains qui les accablent, VIII. 207. Les maux qu'ils endurent ne peuvent les empêcher de croire leurs faux prophètes, 212. Leur châtiment est l'accomplissement des prédictions de Jésus-Christ, 213. Ils se laissent séduire par les plus grossières impostures, 217. Au changement de leur république, ils connaissent que le temps du Messie est arrivé, 218. Ils sont prêts de renoncer à l'espérance du Messie, 220. Ils sont la risée des peuples et l'objet de leur aversion, 222. Leurs superstitions et leurs fausses doctrines, 199. Ils connaissaient l'immortalité de l'âme, 204. Ils se convertiront un jour, 208. En remontant à la source de leurs institutions, on trouve la vérité de la religion, 236. Triste état des Juifs depuis la ruine de Jérusalem, I. 297. Ils tâchent d'obscurcir les prophéties, 290, 308. Leurs châtiments prédits dans l'Apocalypse, II. 80. Leur aveuglement; en quelle manière nous les imitons, VI. 586. Leur incrédulité, 624. Pourquoi ils ont crucifié Jésus-Christ, 624. Trop malheureusement exaucés dans le vœu qu'ils énoncèrent en disant : *Que son sang soit sur nous,* VI. 282. Leur fausse politique dans la mort de Jésus-Christ figure de la politique du siècle, II. 323. Souvenir de Dieu en faveur de leurs misérables restes, *ibid.* Vocation des Juifs et des Gentils dans le corps de l'Eglise, VI. 681. Quelle idée les Juifs avaient du Messie, VII. 131. Ils en espèrent un autre, VI. 519. Leurs contradictions au sujet de Jésus-Christ, 655. Ils se trompent sur sa royauté, 52, 53. Caractère des docteurs juifs, II. 363.

Les Juifs obéissaient à leurs rois, même devenus idolâtres, X. 65. Soumis ensuite aux Perses, aux Grecs, etc., ils n'ont pas cru que leurs pontifes pussent déposer les rois, 79. Ils prennent légitimement les armes contre les rois de Syrie, III. 525. Ils n'emploient que les gémissements et les prières, et non les armes, contre les rois d'Egypte, et leurs rois impies et persécuteurs, 527. *Voy.* Machabées.

Les Juifs connaissaient le mouvement de la terre, I. 159. Ils n'avaient point de théâtres : leurs seuls spectacles, pour se réjouir, étaient leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies : ce peuple simple et innocent trouvait son divertissement dans sa famille, IX. 100.

Jules II, pape, convoque le concile de Latran, X. 244. Ses entreprises contre les droits temporels de la France, 148. Il y fait confirmer sa bulle contre ceux qui usurperaient le Saint-Siége par simonie, 247. Il défend l'appel du Pape au concile, 309. Ce pontife donne dispense à Henri VIII d'épouser la veuve de son frère. Ce prince attaque la dispense par des raisons de fait et de droit. Les Protestants d'Allemagne sont favorables à cette dispense, III. 261.

Julien Cesarini, cardinal, est nommé président du concile de Bâle : il en fait l'ouverture, X. 191. Il empêche le Pape de dissoudre le concile, et continue à le présider, 192. Il quitte Bâle, et se réunit au concile de Ferrare, 197. Ce qu'il dit dans le concile de Florence, sur l'autorité du Pape, 242. Ce cardinal représente à Eugène IV les désordres du clergé, surtout de celui d'Allemagne, et prédit que si on ne les corrige, il s'élèvera bientôt une hérésie pire que celles des Bohémiens, III. 165.

Julien l'Apostat bat les Allemands : se révolte contre Constance, VIII. 164. Son apostasie : nouveau genre de persécution qu'il fait souffrir à l'Eglise, I. 300; VIII. 164. Il veut rétablir le temple de Jérusalem, le ciel s'y oppose, 168. Il met tout en œuvre pour détruire le christianisme, 211. Il ne nie pas les miracles de Jésus-Christ, 228. Sous lui l'idolâtrie ressuscite, 218, 222; II. 90. Sa vanité, I. 130. Il finit comme Antiochus, 330. Il se fait adorer comme les anciens empereurs; c'est ce que figurait la guérison de l'image de la Bête, II. 91. Il fait revivre en lui Dioclétien, par ses lois et son impiété, 92. Julien, ainsi que d'autres persécuteurs, sont reconnus empereurs par les Chrétiens, qui leur obéissent quant au civil, X. 75, 84. Ce prince fut tué, selon Basnage, par un soldat chrétien, en haine des maux que ce prince persécuteur faisait souffrir à l'Eglise; ce qui est démontré faux par les témoignages des historiens contemporains ecclésiastiques et païens, et par ceux des Pères, III. 564.

Jurement. L'Evangile le défend, II. 306.

Jurieu (Pierre), ministre protestant. Son égarement allait jusqu'au prodige. Dieu ne le permettait pas en vain, et voulait qu'on le relevât, IX. 73. Il prétend que la fureur et la rage des Protestants fortifient leur amour pour la vérité. Il justifie la conjuration d'Amboise et les guerres civiles des Calvinistes, III. 314. Il se dédit d'avoir autrefois désapprouvé ces guerres, souffle l'esprit de révolte, et prophétise de nouvelles guerres, 514. Il avilit l'ancienne Eglise, dont il condamne les mœurs, et ajoute, après Buchanan, que si les Chrétiens n'avaient pas pris les armes contre les persécuteurs, c'était par impuissance, et que l'obéissance n'était que de perfection et de conseil, 517. Buchanan et Jurieu y ajoutent que le précepte était accommodé au temps; ce qu'on détruit par un seul mot de saint Paul, 518. Etranges maximes de Jurieu contre la puissance publique. Il donne non-seulement aux peuples, mais même aux particuliers, le droit de résister par les armes au souverain, soit pour la religion, soit pour toute autre cause, et pose pour principe, avec Viclef, qu'on ne doit rien aux princes qui ne rendent pas à Dieu ce qu'ils lui doivent, 530.

Jurieu abrége, autant qu'il peut, le temps de ses prétendues prophéties. Il avoue sa prévention dans la lecture des prophètes; prend pour guide Joseph Mède, qu'il abandonne ensuite, III. 378. Ses calculs apocalyptiques ne cadrent pas. Il les change pour avancer la ruine de l'antechrist, 378. Il fait commencer l'anti-christianisme à saint Léon, qu'il excuse, parce qu'il n'était qu'un antechrist *commencé*, 379. Il ne commence pas l'antichristianisme à saint Basile, parce que l'événement démentirait sa prophétie. Son calcul ridicule, 381. L'idolâtrie de saint Basile et des autres Pères du même temps, ne lui paraît pas anti-chrétienne pour des raisons absurdes, 381. Son système sur les sept rois de l'Apocalypse, confondu par les termes mêmes de la prophétie. Sa réponse frivole et son explication ridicule des dix autres rois, 382. Il contredit Mède, qui prédit la ruine de l'empire du Turc. Jurieu prédit au contraire que le Turc va se joindre à la Réforme pour détruire l'empire papal, 383. Jurieu pose pour principe fondamental de la Réforme, que le Pape est l'antechrist, II. 2; III. 377. Ses rêveries détruites par les savants Grotius et Hammond, qu'il appelle pour cela la honte de la Réforme et du nom chrétien. Exposition de sa doctrine sur ce point, 377. Ses erreurs grossières sur les mille ans de l'Apocalypse, I. 361. Il anime les rois contre l'Eglise romaine, II. 2.

Jurieu convient de la visibilité de l'Eglise, et qu'au fond, il n'y a nulle différence entre nos pères et nous, III. 421. Pour venir au secours du ministre Claude, il établit qu'on se sauve dans toutes les communions, et même dans la romaine, 422, 486. Toutes les sociétés chrétiennes, quoiqu'en schisme les unes avec les autres, sont, selon le ministre, du corps de l'Eglise. Il est contraint d'y mettre les Sociniens, 422, 469. Sa réponse illusoire, qu'il met les Sociniens dans l'Eglise, au même sens qu'il y met les Mahométans, 469. Il sauve même les Ethiopiens, qui ajoutent la circoncision aux sacrements de l'Eglise, 424. La confession de Jésus-Christ, Messie et Rédempteur du genre humain, suffit pour être du corps de l'Eglise; et pour en avoir l'âme, il ne faut que retenir quelque chose de la bonne administration des sacrements, 425. Ses idées sur l'excommunication, 426. *Voy.* Excommunication.

Les Eglises, selon lui, ne sont liées que par des confédérations arbitraires : elles sont toutes indépendantes les unes des autres : leur autorité et leur subordination entre elles dépend des princes, 426. Ce système est, de son propre aveu, contraire à la foi de tous les siècles, 427. Il définit l'Eglise, le corps de ceux qui croient en Jésus-Christ le véritable Messie : corps divisé en un grand nombre de sectes : en quoi il contredit l'idée de l'Eglise donnée par lui-même en faisant le catéchisme, 428, 469. Dieu peut, selon lui, se conserver des élus dans des sectes très-corrompues, et même dans le socinianisme, 470. Tout se dément et se contredit dans ses écrits,

472. Forcé d'avouer qu'on se sauve dans l'Eglise Romaine, il nie de l'avoir dit : on le lui prouve par ses propres paroles; il répond par des injures, 488. Il croit éluder en disant qu'il ne sauve dans cette Eglise que les enfants baptisés : illusion de cette réponse, 491. Il dit ailleurs qu'on peut, sans scrupule, passer d'une secte à l'autre, sans courir risque de son salut, et avoue que c'est par politique que la Réforme a cessé de dire qu'on pouvait se sauver dans l'Eglise Romaine, 494. Etant démontré, par l'aveu du ministre, qu'on peut se sauver dans l'Eglise Romaine, il l'est aussi que cette Eglise n'est ni idolâtre ni anti-chrétienne, III. 449.

Ce ministre a tous les caractères que saint Paul donne aux docteurs des hérésies. Il parle plus contre lui-même que contre qui que ce soit, 451. Il accuse l'Eglise des premiers siècles d'avoir varié dans la foi, qui ne s'est formée que par parcelles; en quoi il contredit Vincent de Lérins, 452. La doctrine de la Trinité était informe, selon lui, avant le concile de Nicée, ou même le premier de Constantinople, 452, 453. Le Sabellianisme ne lui paraît pas une erreur fondamentale, IV. 16. *Voy.* IMMUTABILITÉ. Les Pères, selon Jurieu, ignoraient les fondements de la foi, et jusqu'à la Providence de Dieu, que les Platoniciens connaissaient par les lumières naturelles, III. 456. Il ajoute que les Pères des premiers siècles ne s'attachaient pas beaucoup à la lecture de l'Ecriture sainte, 458. Ce fut, selon lui, une témérité au concile d'Ephèse, d'appeler la sainte Vierge, Mère de Dieu; et c'est de là que la dévotion à la sainte Vierge, qu'il traite d'idolâtrie, a pris son origine, 459. Dans la même lettre, il avance ces deux propositions contradictoires : Que l'ancienne Eglise a varié sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et qu'elle n'a jamais varié sur les parties essentielles de ces mystères, 460. Son erreur sur la manière dont s'est formée la foi des mystères, confondue par le concile de Chalcédoine, 463. Il fait admettre aux anciens Pères une double génération du Fils de Dieu; ce qu'il avoue contraire à l'immutabilité de Dieu, IV. 5. Sa doctrine et ses imputations, pleines de blasphèmes. Il corrige ses erreurs par d'autres erreurs : ses chicanes sur le texte de l'Ecriture, qui prouve l'immutabilité, 5. Il fait Dieu muable dans ses manières d'être, et donne la main aux Sociniens, 8. Il rejette la Confession de foi des Protestants, qui déclare le Symbole de Nicée conforme à la parole de Dieu, en faisant admettre à ce concile différentes erreurs, 23. *Voy.* NICÉE. Il se dédit de plusieurs absurdités et erreurs attribuées par lui aux Pères, et exige pourtant qu'on discute tous les passages qu'il en citait pour les inculper de ces absurdités et de ces erreurs, 24. Sa mauvaise foi, de n'excepter aucun ancien d'avoir enseigné la double nativité du Fils, et d'avouer pourtant que saint Cyprien et quelques autres ne l'ont pas enseignée. Son injustice d'exiger qu'on lui montre, dans les premiers siècles, la réfutation d'une chimère qu'il imagine, 29. Il n'entend pas les Pères qu'il cite. Pour leur faire éviter certaines absurdités, il leur en fait dire de plus outrées, et sent lui-même que ses sentiments sont outrés, 35.

La succession que Jurieu donne à sa religion, lui est commune avec toutes les hérésies, III. 425. Il dit le pour et le contre sur la visibilité de l'Eglise, 431. Ses distinctions vaines entre les erreurs fondamentales et non fondamentales, détruites par ce seul mot de Jésus-Christ : *Je suis avec vous.* Selon lui, l'Eglise est plus visible par ses erreurs que par les vérités qu'elle enseigne, 432. Il avoue que le sentiment de l'Eglise est une règle certaine de la foi, et suffisante dans les matières les plus essentielles, 433. L'idée qu'il se forme de l'Eglise universelle, composée de toutes sortes de sectes, ne s'accorde pas avec l'idée que cette Eglise a d'elle-même; et il condamne sa propre Eglise par les caractères qu'il donne à l'Eglise universelle, 434. Un concile n'est universel, selon Jurieu, que quand il est composé de tous les ministres de l'Eglise, sans exception. Il donne aux rebelles à l'Eglise un pouvoir excessif, et ôte aux pasteurs assemblés le titre de juges dans les matières de foi : il condamne les souscriptions exigées par les conciles, et veut qu'on ne se soumette à leur autorité que sur les choses de discipline ou de peu de conséquence, 435. Il ose dire qu'il faut sacrifier la vérité à la paix, 437. Il regarde les décisions du synode de Dordrecht comme peu essentielles, et pense que le demi-pélagianisme ne damne personne : il fait agir ce synode plus par politique que par vérité, 399. Il se dédit de l'infaillibilité qu'il accordait au consentement de tous les Chrétiens, et retombe dans le même embarras, en proposant pour règle infaillible le consentement des siècles passés, IV. 60. Erreurs où il tombe : 1° en donnant l'infaillibilité aux sociétés schismatiques et hérétiques; 2° en restreignant arbitrairement les promesses de Jésus-Christ et les vérités qu'il s'est engagé à conserver dans l'Eglise, 61.

Il attaque les fondements donnés par Jésus-Christ à l'union des familles et au repos des empires, III. 505. Il entreprend la défense du second mariage du landgrave de Hesse, et tâche de rendre le fait douteux, 505. Ses principes absurdes sur l'affaire du landgrave. Ses raisonnements sur les lois divines et sur celles du mariage, convaincus de fausseté, 508. Il propose un accord avec les Luthériens. Conditions de cet accord, 407. Il est contraint d'abandonner la règle de l'Ecriture, pour former sa foi; parce qu'il est impossible de soutenir cet article capital de la Réforme : qu'on connaît les livres canoniques par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, 500. Ce ministre mène les Protestants par degrés au socinianisme, 469. Il fait même triompher le socinianisme, quoiqu'il tâche de se purger de ce reproche. On le prouve par ses propositions expresses et par ses propres excuses, IV. 1, 65. Ses emportements contre l'auteur de l'*Histoire des Variations*, qu'il traite de calomniateur, III. 327. On le convainc de faire Dieu auteur du péché, aussi clairement que Luther, 470. Il reconnaît les Luthériens demi-pélagiens, et leur offre la tolérance, et de les admettre à la communion, 480. *Voy.* PÉLAGIANISME. Jurieu, Bochard, et autres ministres, croient qu'on peut tolérer les particuliers qui s'attribuent plus de capacité, pour entendre la saine doctrine, que toute l'Eglise, 400. Tolérance étonnante qu'on a dans la Réforme pour Jurieu et pour ses erreurs, IV. 66. *Voy.* TOLÉRANCE.

Ce ministre fait l'inspiré, et est cru tel, IV. 120. Son silence sur diverses objections de l'*Histoire des Variations*, 129. Il attribue l'idolâtrie à toute l'Eglise depuis le quatrième siècle, 146. Il déprime même l'Eglise des trois premiers siècles, 148. Ses contradictions et ses blasphèmes, 136, 141, 146, 147. Sa réponse au texte de saint Paul qui prouve que la communion sous les deux espèces n'est pas nécessaire, IV. 246. Réfutation de son histoire du retranchement de la coupe, 277. Il est forcé, pour éviter les conséquences de ses propres principes, de dire qu'en ne recevant que le pain, on ne participe pas au sacrement, 267.

Justes. Demeure de Jésus-Christ et de son Père dans l'âme des justes, II. 469, 470. Leurs chutes doivent les affermir dans l'humilité, 470. Quel est leur maître intérieur, 471. Leur paix intérieure et imperturbable, 471, 472. Ils sont les amis de Jésus, 479, qui leur découvre tous ses secrets, 481. Ils peuvent tout demander en son nom, 481. Comment la miséricorde les environne, VI. 370. Ils sont purifiés par les mêmes afflictions qui consument les méchants, 84. Comment leur vie est accompagnée de péchés, 734. Les justes sont eux-mêmes la maison de Dieu, 300. Combien étroite la voie où marche le juste, VII. 270. Comment la grâce était donnée aux justes de l'Ancien Testament, VI. 102. Ce qu'on entend par le sommeil des justes, V. 102. Trois états des justes distingués par les Pères, V. 276. Erreur d'appliquer cette distinction à l'état des nouveaux Mystiques, 276. Principe des Pères pour l'intelligence de ces états, 276, 277; en particulier de saint Clément d'Alexandrie, 277; de saint Grégoire de Nazianze, 277. Différence de ces trois états entre eux, fondée sur ce principe. 277.

Justice. C'est la véritable vertu des monarques; l'unique appui de la majesté, VI. 463. Elle appartient à Dieu, et il la donne aux rois, VIII. 428. Elle affermit leur trône, 428. Toute puissance est sujette à la justice de Dieu, 429. Les voies de la justice aisées à connaître, 432. Vertus qui doivent l'accompagner, 433. Combien la fermeté lui est nécessaire, 433. Elle doit devenir plus sévère lorsque les crimes se multiplient, 436. Obstacles à la justice, 436. Le chemin de la justice est droit et découvert, VI. 353. La justice dans un souverain demande de la fermeté et de l'égalité. Elle passe du prince dans les magistrats, VII. 342. Elle est le principe de l'ordre, 44. Abus qui corrompent son intégrité, 308. La justice a pour ennemis, l'intérêt, la sollicitation violente, la corruption, 338. Le zèle pour la justice fait commettre des injustices énormes, 338.

La justice divine punira ceux qui méprisent sa bonté, VII. 334. Elle est toujours en action contre le pécheur, VI. 626. Elle s'accorde avec la miséricorde : pourquoi le pécheur ne doit-il pas présumer, VI. 322; VII. 301. Quel est en nous l'objet de cette justice, VI. 451.

Excellence de la justice chrétienne au-dessus de celle des païens et des Juifs, II. 303. Chercher Dieu et sa justice, et comment, 312. D'où vient en nous la justice du christianisme, VI. 103. Bonheur de souffrir pour la justice, IX. 261. Justice, vertu justificative de deux sortes, IV. 171; justice de la loi, *ibid.*; justice de la foi, 171. Imperfection de notre justice, à cause du combat de la convoitise, 175. Comparaison de notre justice avec celle d'Adam, 176. *Voy.* JUSTIFICATION.

JUSTICE INAMISSIBLE. Calvin ajoute ce dogme à celui de la justice imputative de Luther, sur les principes duquel sont fondées ses raisons, III. 287. Elle est rejetée dans la Confession de foi anglicane, 310. Impiété de la justice imputative, telle

qu'elle est proposée par quatre synodes calvinistes. Elle tend à faire tous les hommes également justes, 372. Netteté et simplicité de la doctrine de l'Église sur les mérites de Jésus-Christ, 373. Le synode de Dordrecht et les théologiens anglais tombent dans une contradiction manifeste, en avouant qu'un fidèle, dont la justice est inamissible, serait damné s'il mourait dans le crime; et que pourtant la foi et la charité demeurent dans les plus grands criminels, 395. Étrange doctrine des théologiens de Brême, sur la justice inamissible, 526. Basnage confond l'erreur calvinienne de l'inamissibilité de la justice, avec la doctrine de la persévérance des saints, et dit qu'on peut tout à la fois avoir une union éternelle avec Jésus-Christ et être dans le crime, IV. 116. *Voy.* AMISSIBILITÉ, SALUT.

Justification. La doctrine catholique sur la justification a été le principal sujet de rupture avec les Protestants. L'Église enseigne que nous sommes justifiés gratuitement par la miséricorde de Dieu, à cause de Jésus-Christ, III. 58. Les Protestants avouent qu'il ne fallait se séparer pour ce point; conséquence qu'en tire Bossuet, 60.

Doctrine de l'Église sur la justification, IV. 164. Elle est gratuite, 164. Elle ne couvre pas seulement les péchés, mais elle les ôte, elle les détruit, 164. Les Protestants ont perverti cette doctrine, 164. Les fondements sur lesquels ils s'appuient pour la soutenir sont vains, 164. Ceux de l'Église catholique sur cette matière sont inébranlables, 165. Ils sont appuyés sur l'Écriture et la tradition, 165. La justification n'est pas un acte du juge qui renvoie absous, mais un acte du Créateur qui régénère et renouvelle, 168. La foi, le principe de notre justification, 170. Doctrine de l'Église sur la justification par les œuvres, 173. Sentiments des Protestants sur la justification, IV. 473, 483. Comment les péchés sont effacés, 476. 483, 485. Si la foi seule justifie, 475, 486, 492, 496, 507. Si l'on peut être assuré de sa justification, 477, 486, 492, 495, 525. De la gratuité de la justification, 505, 521, 547.

La justification est une grâce de Dieu, par laquelle, de pécheur que nous étions, il nous rend justes, III. 167. Le concile de Trente ne fait que répéter, sur la justification, ce que les Pères et saint Augustin avaient autrefois décidé contre les Pélagiens, 443. Il faut avec la grâce conserver, comme fait le concile, le libre arbitre et le mérite des œuvres. La vraie justice fait accomplir les commandements de Dieu. Elle est toujours imparfaite ici-bas; mais Dieu accepte nos bonnes œuvres pour l'amour de Jésus-Christ, 446. Selon les principes établis dans la Confession d'Augsbourg, l'incertitude de la justification, telle que les Catholiques l'enseignent, ne doit causer aucun trouble, 202. La Confession de Strasbourg varie de celle d'Augsbourg, et explique la justification comme l'Église romaine, 202. La justice imputative de la Confession d'Augsbourg, bien entendue, n'exprime que la doctrine de l'Église, 200. Les Protestants d'aujourd'hui regardent l'imputation comme un ouvrage hors de nous, en quoi ils varient des premiers réformateurs qui croyaient avec l'Église qu'elle est un ouvrage en nous, 200, 201. L'Apologie de la Confession d'Augsbourg représente la justice chrétienne comme la justice des œuvres et de la raison, comme la justice de la loi et la justice pharisaïque, 203. Luther, par la justice imputée, donnait tout à Jésus-Christ en ôtant tout à l'homme. L'Église donne à la grâce tout ce que l'homme a de bien, et même le bon usage de son libre arbitre, 221. *Voy.* LUTHER. La justice imputative de Luther et de Calvin est détruite par saint Cyprien, et par les textes de l'Écriture, qui attribuent aux bonnes œuvres le rachat des péchés, 462.

La justification représentée dans la personne des apôtres aux noces de Cana, VI. 644. La foi en est le principe, *ibid.* La crainte des jugements de Dieu est insuffisante pour la justification, 726. *Voy.* AUGUSTIN (S.), FOI, ŒUVRES.

Justin (S.). Passage de ce Père sur le règne de mille ans, falsifié par Joseph Mède, I. 360. Preuve, par ce passage, que la croyance des Pères millénaires n'était que leur opinion particulière, et non la doctrine de l'Église, *ibid.*

Saint Justin critiqué témérairement par l'abbé Dupin, III. 5.

Justin ou Just (S.), martyr du temps de Dioclétien : circonstance de cette persécution marquée dans la passion de ce saint, I. 334.

Justin II, empereur, protége les Persarméniens révoltés, X. 156.

Justin, historien, donne une idée juste de l'autorité royale, X. 54.

Justine, impératrice, protége les Ariens, et persécute les Catholiques : conduite de saint Ambroise, X. 88.

Justinien, empereur. Son règne célèbre par les travaux de Tribonien sur le droit, et par les exploits de Bélisaire et de Narsès, VIII. 167. Il fait tenir le cinquième concile général, 167. Il consulte le pape Hormisdas, sur la proposition des moines de Scythie, 269. *Voy.* HORMISDAS.

K

Kelesiski, cordonnier, se met à la tête des Frères de Bohême, et leur fait un corps de doctrine, qu'on appelle *les Formes de Kelesiski*, III. 358.

Knox (Jean), disciple de Calvin, et l'un des premiers réformés d'Écosse, est complice de l'assassinat du cardinal Beton, et prêche la révolte, III. 584.

Kœnisberg (l'Université de) est troublée par la doctrine d'Osiandre sur la justification, III. 277. Quelques théologiens s'opposent avec vigueur à cette doctrine. L'un deux revient à l'Église catholique, voyant qu'il n'y a point d'autorité dans les Églises protestantes, 281.

Kœtlez (Mathurin Léni de) est nommé par Louis XIV à l'évêché de Poitiers : cette nomination est rétractée; pourquoi, IX. 501.

L

La Bruyère (Jean de). Amitié que Bossuet lui portait, IX. 450, 452, 453, 459.

Lacédémoniens. Lycurgue leur donne des lois, VIII. 141. Leur vie dure et laborieuse. Comparaison de Lacédémone et d'Athènes, 255. Léonidas, leur roi, avec trois cents hommes, tue vingt mille hommes à Xerxès, et périt, 147. Ils s'emparent d'Athènes, et font la guerre aux Perses, 150.

La Chaise (François de), jésuite, confesseur de Louis XIV. Il recommande, au nom du Roi, au cardinal de Janson, ambassadeur à Rome, les intérêts de Fénelon. Mécontentement du Roi, qui fait désavouer la lettre, IX. 463. Il désapprouve ensuite le livre, et le dit à Bossuet, 464.

La Combe (François), barnabite. Son *Analysis Orationis mentalis*, condamnée, V. 47, 161. Ses liaisons avec madame Guyon, 473. Il est transféré à Vincennes, 503. *Voy.* GUYON.

Lactance, son livre *de la mort des Persécuteurs*, combien utile pour l'explication de l'Apocalypse, I. 285, 318.

Lambert de Schafnabourg, historien, rapporte ce qui se passe entre le pape Alexandre II et l'empereur Henri IV, X. 105 et *note*.

Lami (François), bénédictin, auteur d'une démonstration au sujet de la satisfaction de Jésus-Christ, soumet son ouvrage au jugement de Bossuet, IX. 61. Sa sensibilité aux censures du prélat; il se défend d'avoir les sentiments qu'il avait condamnés, 64. Il s'engage à envoyer à Bossuet de nouveaux éclaircissements sur sa démonstration, 64. Ses remarques sur les observations que le prélat avait faites sur cette démonstration, 65. *Voy.* DAMNÉS.

Lamoignon (Guillaume de), premier président du Parlement de Paris. Témoignage rendu à son mérite, VII. 311.

Landgrave de Hesse. *Voy.* HESSE.

Langue. C'est d'elle que viennent tous les péchés qui se commettent, VII. 89. Ce que signifie le miracle du don des langues, VI. 380.

Languet (Hubert), ministre protestant, publie, sous le nom de Junius Brutus, un livre séditieux, où il entreprend de prouver que les peuples ont sur leurs rois la puissance souveraine. Cette doctrine a été depuis enseignée par Jurieu, III. 581, 591.

Larmes. Sur le don des larmes, IX. 276, 281, 288, 300, 308, 324, 357.

Larron (le bon) glorifie Jésus-Christ pendant que les siens l'abandonnent; imitons sa foi, VI. 474.

La Rue (Charles de), jésuite, prêche un sermon sur saint Bernard, où il fait allusion à Fénelon et à madame Guyon : les amis du prélat lui en savent mauvais gré, IX. 524 et *note*. Ce Père prononce, dans la cathédrale de Meaux, l'Oraison funèbre de Bossuet, I. 17.

Latenai (le P.), carme, est proposé pour examinateur du livre de Fénelon. Bossuet promet de le servir, 495.

Latitudinaires. *Voy.* TOLÉRANCE.

Latome (Jacques), docteur de Louvain, fait l'éloge d'Adrien VI, X. 353. Ce qu'il dit de l'infaillibilité du Pape, et du concile de Constance, 17.

Latran (Conciles de). Celui qui fut tenu sous Pascal II, condamne les investitures, et vient au secours du Pape, X. 283. Quatre autres conciles de Latran : ce qui s'y fit, 240. Les conciles de Latran sous Alexandre III et Innocent III, prononcent des peines temporelles contre les hérétiques, 140. Les princes approuvent ces décrets, *ibid.* Celui qui se tint sous Innocent III contre les Vaudois, III. 340. Ce concile oppose le mot de *Transsubstantiation* aux erreurs contre la présence réelle. Simplicité des décisions de l'Eglise. Le concile de Trente décide comme celui de Latran, 444.

Le concile de Latran, sous Jules II, a-t-il abrogé les décrets de Constance, X. 207, 333. On y prouve la nécessité des conciles, 244. Ce concile est-il œcuménique, 28, 207.

Laurea (Laurent de), franciscain. Bossuet le remercie de l'approbation qu'il avait donnée au livre de l'*Exposition*, IX. 29.

Laurent (frère), carme-déchaussé, eut toujours à combattre des peines et des épreuves terribles, V. 324. Les Mystiques ne peuvent s'autoriser de ses pieuses exagérations, 558. Lettre publiée à ce sujet, IX. 482.

Lazare. Jésus-Christ le ressuscite, II. 320. Sa résurrection, figure du pécheur converti, 321. Amitié de Jésus pour lui, modèle de la nôtre, 321.

Lecture de l'Ecriture sainte. Henri VIII, roi d'Angleterre, fait traduire la Bible en anglais, et en permet la lecture à tout le monde. Il est faux que la Réforme doive ses progrès à cette lecture, qu'on faisait avant Henri VIII, dans des versions en langues vulgaires antérieures à la sienne, III. 263. *Voy.* ECRITURE SAINTE.

Légion *Thébaine* (la), était-elle la même que la *Fulminante?* Son martyre, X. 83.

Leibnitz (Guillaume-Godefroi) entre en correspondance avec Bossuet au sujet de la réunion des Protestants à l'Eglise catholique, IV. 575. Son caractère, et les obstacles qu'il apporte à la réunion, 577. Question qu'il propose contre l'autorité des conciles. Solution de Bossuet, 518, 540. Lettres de Leibnitz à Bossuet, touchant la réunion des Protestants à l'Eglise, et réponses du prélat au philosophe, 575. Leibnitz propose à madame de Brinon les moyens de concilier les esprits, 567. Il tâche d'excuser de schisme les Protestants, 572. Objections contre le concile de Trente, 576. Fausses règles pour parvenir à la réunion, 577. Condescendances dont il veut qu'on use envers les Protestants, 579. Ses observations sur le traité conclu par le concile de Bâle avec les Bohémiens, 583, 584. Caractère de ce philosophe, 585. Ses objections contre les décisions de l'Eglise, 587. Son peu de bonne foi, 590. Sa réponse au mémoire de l'abbé Pirot sur l'autorité du concile de Trente, 591; au mémoire de Bossuet sur le même sujet, 603. Obstacles qu'il trouvait à la réunion, 605. Raisons du refus qu'il fait de reconnaître que le concile de Trente soit reçu en France pour règle de foi, 608. Il ne veut pas qu'on exige des Protestants qu'ils reconnaissent l'œcuménicité de ce concile, 609. Il nie et combat la canonicité des livres de l'Ancien Testament, 619, 622, 627. Ses vaines déclamations contre les décisions de l'Eglise, 634.

Lettres de Leibnitz à Bossuet touchant l'essence des corps, IX. 80. Jugement que porte le prélat des écrits du philosophe sur cette matière, 82.

Léon le Grand (S.), pape, condamne Eutychès, VIII. 165. Il sauve Rome du pillage, 166. Sa lettre à saint Flavien de Constantinople, approuvée par tout l'Occident, est examinée au concile de Chalcédoine, X. 226. *Voy.* CHALCÉDOINE, DIOSCORE, EPHÈSE, FLAVIEN.

Ce saint, idolâtre, et chef des idolâtres, selon Jurieu, qui pourtant avoue que malgré son idolâtrie, il s'est sauvé, III. 488. Il est critiqué témérairement par Dupin, 6.

Léon II (S.) condamne les Monothélites et avec eux Honorius, X. 234. Ses lettres à l'empereur et aux évêques d'Espagne, 236, 237.

Léon III (S.). Concile assemblé pour le juger : les évêques refusent d'être ses juges, X. 304, *note*. Il ne se croyait pas supérieur aux conciles, 316.

Léon IV ordonne de réserver dans une boîte le corps de Notre Seigneur, pour les malades, IV. 331.

Léon IX (S.) menace André, roi de Hongrie, d'excommunication, X. 104. Il dit que la foi de Pierre n'a jamais manqué, 294.

Léon X. Sa bulle contre Luther, III. 171; ce qu'il y dit des appels, X, 309. A-t-il abrogé les décrets de Constance, 207. Il condamne les décrets de Bâle faits après la translation, 207.

Léon l'Isaurien, empereur d'Orient, entreprend de renverser les images de Jésus-Christ et des saints, VIII. 170. Il chasse de son siége saint Germain, patriarche de Constantinople, 170. Il est menacé d'excommunication par Grégoire II et III, X. 76, 94.

Le Pelletier (Michel), évêque d'Angers. Bossuet se rappelle les exemples de vigilance et de prudence qu'il avait admirés en lui, IX. 114.

Léporius, moine des Gaules, avance des erreurs sur l'Incarnation; il se rétracte, IX. 541.

Le Roi (Guillaume), abbé de Haute-Fontaine. Désir que Bossuet témoigne de le connaître autrement que par ses ouvrages, IX. 29. Sa dispute avec l'abbé de Rancé sur le sujet des humiliations pratiquées à la Trappe, 28. Il est détourné par Bossuet de rendre publique sa réponse à la lettre que l'abbé de Rancé avait composée à ce sujet, 28.

Le Tellier (Michel), chancelier. Son Oraison funèbre, VII. 306. Idée qu'il avait de la magistrature, 307. Combien il était attaché à son devoir, 308. Services qu'il rendit à la France durant les troubles de la Régence, 310. Avec quel soin il rendait la justice, 312. Combien il fut utile à l'Eglise, 313. Sa mort, 315.

Le Tellier (Charles-Maurice), archevêque de Reims, publie, au sujet des Réguliers, une ordonnance que Bossuet n'approuve pas, IX. 474. Il en donne une autre contre deux thèses sur la grâce, soutenues chez les Jésuites, 482 et *note*. Ce qu'en disent Bossuet et son neveu, *ibid.*, 484. Les Jésuites publient une *Remontrance* sur cette ordonnance, 488, 490. Ce que dit M. Le Tellier de cette remontrance, 489, *note*. Le Parlement est chargé de cette affaire, 491. Le premier président l'accommode, 491, 492. *Voy.* LOUVOIS.

Lettre. Ce que c'est dans saint Paul que *la lettre qui tue*, VI. 100.

LETTRE *de Bossuet à Frère N., moine de l'abbaye de N., converti de la religion protestante à la religion catholique, sur l'adoration de la Croix*, IV. 437.

LETTRE *pastorale aux nouveaux Catholiques de son diocèse, sur la communion pascale*, IV. 426.

LETTRES DIVERSES *de Bossuet*, IX. — *Lettres de piété et de direction.* — *Lettres sur l'affaire du Quiétisme.*

Lévi. Cette tribu est consacrée à Dieu, qui lui donne en partage le soin des choses sacrées, VIII. 184.

Libère, pape, donne des lettres de communion aux évêques de Macédoine, X. 221. Chute de ce pape, 86, 279. Doutes à ce sujet, 279, *note*. Entretien de Libère avec l'empereur Constance. Basnage abuse des paroles de ce prince pour faire entendre que toute l'Eglise avait adopté les dogmes ariens, et condamné saint Athanase : deux faits également faux, IV, 138. La chute momentanée de Libère a été causée par la violence. Son retour à son devoir, de son propre mouvement est durable. La chute d'un pape ne serait pas la chute de l'Eglise, 139.

Liberté. Sa définition, différence entre ce qui est permis, ce qui est volontaire, et ce qui est libre, X, 509. Preuve que cette liberté est en nous, et que nous connaissons cela naturellement, 509. Nous connaissons de même que Dieu gouverne notre liberté, et ordonne de nos actions, 511. Difficultés pour concilier ensemble ces deux vérités, 513. Divers moyens pour les accorder; premier moyen : mettre dans le volontaire l'essence de la liberté, 516. Second moyen : la science moyenne ou conditionnée, 517. Troisième moyen : la contempération et la suavité, ou la délectation victorieuse, 517. Quatrième moyen : la prémotion et la prédétermination physique, 518. Objections et réponses, 520. Des principes posés, on déduit la différence des deux états de la nature innocente et corrompue, 522.

On doit user raisonnablement de sa liberté, VI. 594. Le nom de liberté est tout à la fois doux et trompeur, 527. Trois espèces de liberté, 527. Quelle est la véritable, *ibid.*, 528. Abus qu'on en fait, 528. Liberté du pécheur, 528. L'amour de la liberté, source du premier crime, VII. 230. Liberté des enfants de Dieu, 230, 8. Liberté déréglée : deux sortes, 20. En quoi nous la faisons consister, 17. Liberté imaginaire de ceux qui errent çà et là dans le monde, 18, 27. Celle qui convient à l'homme est dépendante des lois, 9. Epreuve que saint Augustin avait faite de la liberté des pécheurs et de celle des

enfants de Dieu, 9. La multitude suit l'appât de la liberté, 317. La liberté est une cause des inventions et des variétés de la vie humaine, VIII. 129. *Voy.* LIBRE ARBITRE.

Libertés de l'Eglise de France : en quoi elles consistent, VI. 686; X. 320, 323. La discipline de France conforme à celle de l'Eglise d'Afrique, sous saint Augustin, 323. En quel sens nos libertés sont appelées privilèges : fausse idée qu'en donne de Marca, 324. Définitions odieuses de ces libertés, donnée par Charlas, 327. Obligé de parler de nos libertés dans son discours sur l'*Unité de l'Eglise*, Bossuet se proposait de le faire sans aucune diminution de la vraie grandeur du Saint-Siége, et de les expliquer de la manière que les entendent les évêques, et non de la manière que les entendent les magistrats, IX. 37.

Les libertés de l'Eglise gallicane souvent employées contre elle-même, VII. 314. *Voy.* DÉCLARATION, ÉGLISE GALLICANE.

Libertins. Leur caractère, VII. 667; VI. 691. D'où est née cette troupe de libertins qui s'élèvent si hautement contre les vérités de la religion, 625. Quel est leur aveuglement, VII. 301. Combien est grande leur ignorance, 301. Combien frivoles leurs raisonnements contre l'établissement de la religion, 234. Ils seront décrédités, parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, VI. *Voy.* IMPIES.

Libre arbitre, sa définition, VIII. 77; comment il s'exerce, *ibid. Traité du libre arbitre*, X. 509. Le libre arbitre n'est pas entièrement maître de lui-même, II. 645. Il n'est pas détruit par la grâce efficace, V. 4; II. 652. Cependant il est mu par elle, comme il plaît à Dieu, 657.

Luther fait un livre *du serf-arbitre*, où il enseigne que les hommes et les anges n'ont point de liberté; que Dieu seul est libre; que tout arrive par nécessité; que Dieu fait également en nous le bien et le mal, couronne des indignes, damne des innocents, III. 181. Il rétracte dans la Confession d'Augsbourg, ce qu'il avait dit sur ce sujet, 197. Doctrine des Luthériens contradictoire sur le libre arbitre. Ils décident que la coopération de l'homme n'a point lieu dans la conversion, mais seulement dans les bonnes œuvres faites ensuite, 284. La doctrine catholique, que l'homme ne peut rien par ses propres forces, et que sa coopération vient de la grâce, est claire et lumineuse, 284. On tâche, dans le livre *de la Concorde*, de répondre à l'objection des libertins, qui disent que l'homme n'a rien à faire pour sa conversion, puisque Dieu y fait tout, et l'on tombe dans le semi-pélagianisme, 285. La Confession d'Augsbourg explique le libre arbitre d'une manière qui sent le demi-pélagianisme, 197. Luther, Calvin, Bèze, et toute la Réforme, s'accordent, sous prétexte de s'opposer au pélagianisme dont ils accusent l'Eglise Romaine, à détruire le libre arbitre, et admettent une fatalité semblable à celle des Stoïciens, 386.

Comment le libre arbitre agit dans l'oraison passive, V. 105. Quels doivent être ses efforts dans l'abandon, 141, 146. *Voy.* LIBERTÉ.

Licence (la) est mère de tous les excès, VI. 414.

Licinius, empereur, d'abord favorable aux Chrétiens, I. 344. Sa persécution légère en comparaison des autres, 329; courte, 445, est censée faire partie de la persécution de Dioclétien, II. 97.

Liége (l'Eglise de). Lettre qu'elle écrit au Pape au sujet de la déposition de l'empereur Henri IV, X. 122.

Ligature ou suspension des puissances, dans l'oraison mal entendu par les Mystiques, V. 55. Elle appartient à l'état passif, et comment, 104. Elle ne peut jamais être totale, 197. Deux dispositions de cette suspension des puissances, 123, 124.

Ligueurs (les) couvrent leur révolte du voile de la religion; ils se soumettent à Henri IV, après sa conversion, X. 139.

Litanies. Leur institution et leur fin, VIII. 537. Comment on doit réciter les litanies du saint Nom de Jésus, 581. Des litanies de la sainte Vierge, et des titres qui lui sont donnés, 582. Il suffit de lire les litanies des Saints pour voir la fausseté des calomnies des Protestants à ce sujet, IV. 429.

Liturgie. Prière de la liturgie latine pour l'offertoire, IV. 398; de la liturgie grecque, 399. Comment l'une et l'autre attribue au Saint-Esprit le changement du pain et du vin, 399. Les liturgies des diverses églises prouvent que c'est Jésus-Christ même qui est la matière de l'oblation dans la sainte Messe, 400, 402, et sont par conséquent une preuve de sa présence réelle, 403. Pourquoi le saint sacrifice est appelé un sacrifice de pain, 404. De l'oblation préparatoire, 404. De l'oblation parfaite, 404. Bénédiction de l'Eucharistie, preuve du changement de substance, 405. Antiquité des prières de la liturgie, bien antérieures à Paschase Radbert à qui les Protestants attribuent l'invention du dogme de la présence réelle, 405. Elles ne sont qu'une explication de l'Ecriture, 406. Elles prouvent l'adoration due à l'Eucharistie, 410. Des bénédictions qu'on fait sur l'Eucharistie avant et après la consécration, 419. Ce que veut dire le *Sursum corda* et le *Gratias agamus*, 420. Conformité des liturgies grecques et latines, 420. Preuve de l'ancienneté de la liturgie grecque et de la foi du changement de substance dans la consécration, 424.

La liturgie changée en Angleterre sous Edouard VI, par l'autorité du Parlement. Tous les restes d'antiquité retenus d'abord en sont effacés, III. 418. On fait, sous Elisabeth, des changements essentiels dans la liturgie d'Edouard, 307.

Livres sapientiaux : Préfaces et notes de Bossuet sur ces livres, I.

Lois. Elles sont nécessaires dans un bon gouvernement, VIII. 344. Leurs principes primitifs, 344. Ordre dans les lois, 345. Leurs caractères, 345. La loi punit et récompense, 345. Son autorité inviolable, 345. Elle est réputée venir de Dieu, 345. On ne peut changer les lois fondamentales : combien il est dangereux de changer sans nécessité celles qui ne le sont pas, 346. Les princes sont soumis aux lois, 366. Ils doivent les savoir, 376. Définition de la loi, 431. Ses effets, 431. Les louables coutumes tiennent lieu de lois, 431.

Lois particulières que toutes les créatures vivantes et inanimées portent en elles-mêmes : secrets rapports que ces lois ont avec la loi éternelle : concours et unité qui résultent de ces rapports, VI. 567. La loi de l'équité naturelle nous est donnée avec la raison, 567. Les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société, IX. 89. Selon Bellarmin, le Pape peut établir ou abroger les lois malgré le prince, X. 48. *Voy.* SOUVERAINETÉ.

La loi ancienne donnée sur le mont Sinaï, II. 224. Pourquoi a-t-elle été écrite sur la pierre? VI. 104; et promulguée avec plus d'appareil que l'Evangile, 106. Union de la loi avec l'Evangile, 196. Différence entre la loi ancienne et la loi nouvelle, 181. La loi judaïque montrait bien ce qu'il fallait faire, mais ne subvenait pas à l'impuissance de notre nature, 64. Loi de crainte, loi d'amour : leurs différents effets, 65. Esprit de la loi nouvelle, 65. Son caractère, 666. Combien l'étude de la loi de Dieu est prompte et facile, 138. Paix de l'âme; effet de son observation, 139. La loi de Dieu, toujours en opposition avec le pécheur : détruite par lui; le détruit à son tour, 626. Quelle est la loi que l'Apôtre appelle une *lettre qui tue*, une *loi de mort*, 100. Cette question difficile est expliquée par saint Augustin, 100. Deux grands effets de la loi distingués par le même Père, 104. Juste proportion des lois chrétiennes, 510.

Les lois des anciens empereurs chrétiens contre les hérétiques autorisent à les punir par des peines temporelles, X. 141. Basnage dit qu'il n'y a point dans les Etats protestants de lois pénales contre les hérétiques, établies par le prince. On lui prouve le contraire, par l'exemple de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Suède, de la Hollande et de la Suisse, III. 563. Jurieu soutient que les princes n'ont droit d'employer l'épée que contre les malfaiteurs, et non contre les *mal-sentants* ou hérétiques; puis, par une étrange variation, il leur redonne ce droit, IV. 69. *Voy.* HÉRÉTIQUES.

Lombards. Ils s'établissent en Italie, et font souffrir aux Romains des maux extrêmes, VIII. 167. Ils s'emparent de Ravenne, 170. Menacent Rome, 170. Sont battus par Pépin, roi de France, 170. Leur royaume détruit par Charlemagne, 171.

Lombez (Concile de) assemblé contre les hérétiques Toulousains ou Albigeois, III. 331. Plusieurs y subissent interrogatoire. Gaucelin, évêque de Lodève, découvre toutes leurs erreurs manichéennes, 332. Ces hérétiques appelés Ariens par ce concile, à cause de leurs erreurs sur la Trinité, semblables à celles des anciens Manichéens combattus par saint Augustin, 333.

Londres (Concile de) contre Viclef. Le ministre la Roque fils lui attribue faussement une Confession de foi, où la transsubstantiation est rejetée, 355. Synode tenu à Londres, où le clergé se déclare pour la suprématie d'Elisabeth, 308.

Lorraine (Charles de), cardinal, archevêque de Reims. Son caractère; ce qu'il dit à Trente sur la juridiction des évêques et l'autorité du Pape, X. 7. Ses acclamations à la dernière session du concile de Trente, 249. Il presse la tenue du colloque de Poissi, III. 301. *Voy.* COLLOQUE.

Lorraine (Henriette de), abbesse de Jouarre. Lettre de Bossuet à cette abbesse, sur l'obligation où elle est de rentrer dans son monastère, IX. 334. Sa mort, 329, 339. *Voy.* JOUARRE.

Lothaire, roi d'Austrasie, est excommunié par Nicolas I : on ne parle pas de le déposer, X. 102.

Louanges. Leur danger, IX. 573; VI. 266. Elles sont le secours de la vertu. La modestie s'oppose à l'amour désordonné des louanges, 265.

Louis le Débonnaire, empereur et roi de France, est déposé par ses enfants révoltés ; il est faux qu'il ait fallu le consentement du Pape pour le rétablir, x. 101. Il assemble les évêques à Paris, au sujet des saintes images, 238.

Louis II, empereur. Sa lettre à Basile, empereur d'Orient, où il soutient ses droits à l'Empire, x. 115.

Louis de Bavière, empereur. Sa querelle avec le pape Jean XXII. Il protége les Fratricelles, *Voy. ce mot.*

Louis VIII, roi de France, fils de Philippe-Auguste, soutient son droit sur l'Angleterre, sans le fonder sur la déposition de Jean-sans-Terre, par le Pape, x. 137 et *note.*

Louis IX (S.) reconnaît pour empereur Frédéric II, déposé par le Pape; et refuse la couronne impériale pour son frère, x. 143, 144. Il recommande à son fils d'honorer l'Eglise, 143. *Voy.* Pragmatique.

Louis XI. Peinture de ce monarque et de sa Cour, vii. 118. Sa crainte de la mort, 198.

Louis XIV. Son éloge, vi. 225 ; vii. 276, 289, 314, 322 ; viii. 212. Vœux pour sa prospérité, vi. 225. Sa patience dans une maladie, vii. 334. Ce prince était né avec un amour extrême pour la justice, avec une bonté et une douceur qui ne pouvaient être assez estimées, ix. 22. Dieu demandait d'autant plus de lui qu'il travaillât sérieusement à soulager ses peuples, qu'il lui avait donné toutes les qualités nécessaires pour exécuter un si beau dessein, 24. Avis que Bossuet lui donne à ce sujet, 23. Lettre de Bossuet à ce monarque, sur sa séparation d'avec madame de Montespan, 22. Instruction que Bossuet lui adresse sur ses devoirs ; les obligations d'un roi réduites à celle d'aimer Dieu, 24. En confiant à Bossuet l'éducation du Dauphin, le monarque lui recommanda de l'élever dans la crainte de Dieu, dans la révérence envers le Saint-Siége, et dans la foi que les rois ses ancêtres ont toujours embrassée, protégée et défendue, 31. Sentiments profonds de religion dont ce prince était pénétré, et qu'il inculquait au Dauphin, viii. 427. Dans le haut point de gloire où le mettait la paix donnée à l'Europe, plus encore que tant de victoires, ce prince était plus touché de la religion que de toute la grandeur qui l'environnait, ix. 31. Bref d'Innocent XII, à Louis XIV, en lui envoyant le Bref qui condamnait *les Maximes des Saints*, v. 579. Il en remercie le souverain Pontife par une lettre de sa propre main, 579. Il écrit aux métropolitains une lettre-circulaire à ce sujet, 580. Après l'acceptation de tous les évêques, il ordonne l'exécution du Bref, 582. *Voy.* Bossuet, Discours.

Louis XVI. Leçons que lui donnait un de ses instituteurs, sur l'obligation qu'a un prince qui gouverne, de décider par lui-même, viii. 388, *note.*

Louis, dauphin, fils de Louis XIV. Soin que ce monarque prit de l'éducation du jeune prince : il veut qu'on le forme de bonne heure au travail et à la vertu, vii. 347. Règle de ses études, 347. La religion; quelle importance on mit à la lui inculquer; avec quel respect il l'étudiait, 348. La grammaire, les auteurs latins et la géographie, 349. L'histoire, et surtout celle de France, que le prince écrit lui-même, 350. La philosophie, 351; la logique, la rhétorique et la morale, 352; les principes de la jurisprudence, 352; la physique, 352; les mathématiques, 352. Ouvrages composés pour recueillir le fruit des études, *ibid.* Instruction adressée à ce prince sur l'application et l'attention. Ce prince devait apprendre, par les exemples du Roi, qu'il n'y a rien de plus grand ni de plus royal, que de servir le Roi des rois, ix. 31. Bossuet voyait en lui des commencements de grandes grâces, une simplicité, une droiture et un principe de bonté, 13. Il se plaint de son inapplication, 27. *Voy.* Adélaïde.

Louvain (la Faculté de). Elle ne croit pas qu'on puisse censurer cette proposition : *Le concile est au-dessus du Pape*, x. 378. Articles qu'elle dressa par ordre de Charles-Quint, x. 20. Les Lovanistes modernes embrassent sur l'autorité du Pape un sentiment outré, 30. Emportements de Luther contre les docteurs de Louvain, iii. 247.

Louvois (François-Michel le Tellier, marquis de). Son éloge, vii. 309.

Louytre (Etienne), doyen de Nantes, en vertu d'un Bref du Pape, suspend l'évêque de Léon de ses fonctions : ce qui s'ensuit, x. 339.

Luc de Bruges. Son sentiment sur la divinité de Jésus-Christ, ii. 115.

Lucifer, évêque de Cagliari, se sépare seul de l'Eglise, par un zèle outré, à cause qu'elle conservait dans leurs siéges les évêques qui se repentaient de s'être laissé surprendre à Rimini, iv. 139. Il dit que l'empereur Constance, hérétique, doit être chassé de l'Eglise, et en même temps qu'on doit lui obéir comme empereur, x. 69, 86.

Lucius III, pape, condamne les Vaudois, iii. 338.

Lulli (Jean-Baptiste), musicien. Ses airs ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant plus agréables et plus vives, ix. 86, 91.

Lune (la), quand le soleil l'éclaire, est la figure de l'âme dans laquelle Dieu répand sa lumière, ix. 572.

Lupus (Christianus) ou Wolf, de l'ordre des Augustins, réfute Baronius au sujet de la falsification des actes du sixième concile, x. 363. Il maltraite les évêques d'Afrique qui écrivirent au pape saint Célestin, 324. Ce que Bossuet pense de cet auteur, 248, 331.

Luther (Martin) se fait religieux de bonne foi, effrayé d'un coup de tonnerre dont il avait pensé périr, iii. 221. Il entre dans l'ordre des Augustins, 166. Il donne le branle à la nouvelle Réforme, qui le reconnaît pour chef des deux partis : ses bonnes et mauvaises qualités, *ibid.* La jalousie des Augustins contre les Jacobins, qui prêchaient les indulgences, le porte à prêcher contre les abus des indulgences, et peu à peu contre les indulgences mêmes, 167. Il attaque la doctrine de l'Eglise sur la justification, par le nouveau dogme de l'imputation de la justice de Jésus-Christ, 167. Selon lui, on est assuré de sa justification sans l'être de sa pénitence et de sa contrition, et l'on doit croire très-certainement qu'on est absous, quoi qu'il en soit de la contrition, 167. Il faut croire que les péchés sont remis par la foi, sans s'inquiéter si cette foi est telle que Dieu la demande, de peur de faire dépendre la justification d'une chose qui peut être en nous, 168. Il admet ces deux propositions contradictoires : On est assuré de sa justification : la sécurité est à craindre, 169. La foi *spéciale* enseignée par la Confession d'Augsbourg, laisse subsister toutes les difficultés, 201. Luther, en adoptant l'article de cette Confession sur la justification, rétracte tout ce qu'il avait dit sur ce sujet et sur la volonté de Dieu, qu'il fait auteur du péché, 197. Il détruit le libre arbitre, et fait Dieu auteur du mal comme du bien, 386. *Voy.* Libre arbitre, Péché. Jurieu le convainc de cette erreur, et rapporte ses propres paroles, où il dit, que Dieu nous fait nécessairement damnables par sa volonté. Luther établit même ces blasphèmes, qu'il n'a jamais rétractés, comme dogmes capitaux, 473. Jurieu a raison de dire que cette doctrine tend au manichéisme et à la ruine de toute religion, 478.

Livre de Luther, *de la Captivité de Babylone*, où il éclate contre l'Eglise romaine; ébranle le dogme de la transsubstantiation, et est forcé d'admettre la réalité, iii. 176. Il croit avec Viclef que le pain demeure, et que le corps est ou *dans*, ou *avec*, ou *sous* le pain, et rejette pourtant l'impanation et l'invination d'Osiandre, 177. La transsubstantiation et la consubstantiation lui paraissent indifférentes. Cependant il condamne la transsubstantiation avec anathème, puis permet de la croire, 177. Ses démêlés avec Carlostad. Il retient l'élévation de l'hostie *en dépit de Carlostad*, ainsi que la communion sous une seule espèce, 178. Luther et Carlostad boivent à la santé l'un de l'autre, en se promettant de se faire bonne guerre, 179. Il écrit contre les Sacramentaires, se moque de Carlostad, qu'il accuse d'approuver les visions des Anabaptistes, et soutient qu'il avait eu tort d'abattre les images. Il traite Œcolampade avec assez de douceur, et s'emporte par pure jalousie contre Zwingle, qui prétendait avoir prêché la Réforme avant lui; d'où il conclut qu'eux ou lui sont ministres de Satan, 185. Il prouve très-bien la présence réelle contre les Zwingliens et autres Sacramentaires, et résout solidement les objections. Sa vanité, de croire avoir mieux défendu le sens littéral que tous les Papistes ensemble, 186. Il affaiblit et détruit ses preuves, en rejetant la transsubstantiation, 187. Il abolit les messes privées, en conséquence d'une conférence qu'il dit avoir eue avec le diable, 213. Dans l'accord fait avec Bucer, il convient, contre ses propres principes, que la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'est pas durable, quand on la garde dans des tabernacles, ou qu'on la porte en procession, 216. Il fixe la présence réelle, depuis le *Pater*, qui dans la messe luthérienne, se dit incontinent après la consécration, jusqu'à ce que tout le monde ait communié, 240. Il avoue l'élévation de l'hostie irrépréhensible, et dit que s'il l'avait ôtée c'était *en dépit de la papauté;* et que s'il l'avait retenue si longtemps, c'était *en dépit de Carlostad*, 241. Il varie sur l'adoration de l'Eucharistie, et décide enfin qu'elle est un sacrement adorable, 241. Il soutient toute sa vie la présence réelle, même après avoir ôté l'élévation. Cependant il biaise souvent sur ce sujet, 237. Par complaisance pour le landgrave qui voulait engager les Suisses dans la ligue de Smalcalde, il supprime dans la messe l'élévation du Saint-Sacrement, 236. Sur le reproche qu'on lui fait, qu'il favorisait par là les Sacramentaires, il entre en fureur contre Zwingle et ses disciples, 237.

Luther condamne la version de l'Ecriture faite par Léon de Juda, zwinglien, et veut qu'on n'en ait point d'autre que celle qu'il avait faite en allemand, *ibid.* Il a toujours le diable à la bouche et dans ses écrits. Sa prière, dans laquelle il dit qu'il

n'a jamais offensé le diable, le Pape et le Turc, 237. Ce qu'il en faut penser, IV. 149.

Humilité apparente de Luther, qui se soumet au concile et au Pape. Il condamne la séparation des Bohémiens, et demande pardon d'avoir manqué de respect au Pape, III. 170. Cité à Rome, il appelle au Pape mieux informé, puis au concile. Il demande au Pape d'imposer silence aux deux partis, mais ne veut se rétracter sur rien, 170. Il entre en fureur contre le Pape après sa condamnation, le traite d'antechrist, l'excommunie, et prenant le ton de prophète, défend de faire la guerre au Turc, jusqu'à ce que le nom du Pape soit effacé de dessous le ciel, 171. Il ne veut comparaître à Rome, qu'avec vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux; déclare qu'il approuve tout ce que le Pape condamne dans Jean Hus, et qu'il condamne tout ce qu'il approuve : qu'il n'a pas d'autre rétractation à donner. Il fait brûler les décrétales à Vitemberg, et dit qu'il serait bien à propos d'en faire autant au Pape même, 172. Il est longtemps retenu par l'autorité de l'Eglise qu'il secoue enfin, 172.

Luther prétend avoir une mission extraordinaire : en conséquence, quoique simple prêtre, il fait des prêtres et un évêque, 172. Il reproche à Muncer et aux Anabaptistes de prêcher sans mission : leur demande des miracles pour prouver qu'ils en ont une : défend à ses disciples de prêcher sans la mission du pasteur, et donne pour preuve de sa mission son doctorat, ses miracles, qui ne sont autres que le succès de son entreprise et sa hardiesse à attaquer le Pape, 173. Enflé de son savoir, quoique médiocre, il se vante d'être au-dessus de tous les Pères, 175. Il épouse une religieuse, et en est honteux. Son autorité est ébranlée par son mariage, et plus encore par la dispute sacramentaire, 180, 181. Son affliction, de se voir méprisé dans un parti dont il voulait être le seul chef, 189. Le mariage ne le rend pas moins emporté. Bon mot d'Erasme sur la manière aigre dont le réformateur répond à son livre *du franc arbitre*, 181.

Luther promet de détruire sans armes le Pape en un moment, 174. Il s'applaudit de ce que ses prédications excitent des séditions, des violences, et font répandre du sang, 176. Après avoir dit qu'il détruirait la papauté sans faire de guerre et sans répandre de sang, il veut qu'on extermine les princes catholiques d'Allemagne, 191. Il excite la ligue de Smalcalde à prendre les armes. Ses thèses furieuses contre le Pape, qu'il veut qu'on tue comme une bête féroce, ainsi que les rois et les empereurs qui le défendent, 274. Luther et Calvin également blâmables; l'un, d'avoir posé de faux principes; l'autre, d'en avoir tiré des conséquences erronées, 288. Luther prédit la chute prochaine de la papauté. Pour prouver que le Pape est l'antechrist, il cite des textes de l'Ecriture qui montrent tout le contraire, 376. Il décide, dans les articles de Smalcalde, que le Pape est l'antechrist, 376. Son personnage variable dans l'affaire des paysans révoltés. Il finit en disant qu'il faut les exterminer tous, sans même épargner ceux que la violence avait entraînés dans la sédition, III. 179, 180. Il prêche avec ses disciples la révolte dans toute l'Allemagne, et approuve la guerre civile, 585. Comment Luther était auteur des révoltes des paysans et des Anabaptistes, 588. Basnage l'en excuse mal, et défend encore plus mal son livre *de la Liberté chrétienne, ibid.* et 589. Luther permet de massacrer quelques ecclésiastiques, parce qu'il sait par prophétie, que le massacre ne s'étendra pas à tous, et que leur tyrannie tombera par le souffle de Dieu, 590.

Luther et les chefs du parti permettent la polygamie au landgrave de Hesse, III. 235. *Voy.* Hesse. Il permet la répudiation dans un sermon scandaleux fait à Vitemberg, 236. Bouffonneries plates et scandaleuses de Luther, 175. Sa tyrannie sur les siens, dans les matières de doctrine, était insupportable à Calvin, à Mélanchthon, et à tous les autres chefs de la Réforme, 225. Sur la fin de ses jours, il devient plus furieux que jamais, et écrit d'une manière bouffonne et plate contre les docteurs de Louvain et contre les Zwingliens. Sa mort, 242. Papier écrit à Bucer, publié par le ministre Burnet, dans lequel Luther consent de supporter les Zwingliens, 242.

Luthériens. Ils sont honteux des emportements de Luther, III. 177. Tout le corps des Luthériens se soumet, dans la Confession d'Augsbourg, à la décision d'un concile général assemblé par le Pape, 208. Les Luthériens de Pologne varient sur la doctrine de la présence réelle dans l'accord de Sandomir avec les Zwingliens et les Bohémiens, 216. Les Luthériens refusent de recevoir la Confession de foi de l'assemblée calvinienne de Francfort, malgré les lettres où les Calvinistes appelaient Luther et Melanchthon leurs maîtres, 376. Ils tiennent pour excommunié tout le parti sacramentaire, 401. Les Luthériens et les Calvinistes s'accusent réciproquement, et se convainquent de faire Dieu auteur du péché, et d'être devenus demi-pélagiens, III. 478. *Voy.* Pélagianisme. Ils passent d'un excès à l'autre, et Jurieu le leur prouve, 479. *Voy.* Protestants.

Luxe. Ses excès, VI. 245. Le luxe et la débauche aveuglent les hommes dans la guerre, et les font périr, VIII. 455. Le prince doit les bannir de son Etat, 461.

Luynes (Marie-Louise de), religieuse de Jouarre, puis prieure de Torcy. Ce que Bossuet pensait des dispositions de Dieu sur elle, IX. 289. Son éducation et celle de sa sœur à Port-Royal avait fait mauvaise impression sur Louis XIV, 303, 319. Lettres que Bossuet lui écrit, 331. Il l'exhorte à accepter la supériorité du monastère de Villarseaux, 352. Sur le désir que Dieu lui donnait de demeurer dans une vie privée, 353. Elle va à Torcy, 354. Bossuet la console de la mort de sa sœur, 358. Il l'engage à rester à Torcy, 359. *Voy.* Albert.

Lyon. Conciles généraux tenus dans cette ville : le premier, où Innocent IV dépose, par sa seule autorité, l'empereur Frédéric II.

Le second est convoqué par Grégoire X; les Grecs y sont reçus. Décret du concile sur l'autorité du Pape, X. 241. Quel en est le sens, 362. Ce concile a-t-il autorisé les dispenses sans cause? 326.

M

Mabillon (Jean), bénédictin. Témoignage de l'affection de Bossuet envers ce religieux, IX. 21. Le prélat était plein d'estime pour sa vertu, 51. Il espérait de son amour pour l'étude, de nouvelles découvertes, toujours très-utiles pour confirmer la tradition et l'ancienne doctrine de la mère des Eglises, *ibid.* Eclaircissements qu'il lui fournit sur les temps de la persécution dans l'Occident sous Dioclétien et ses successeurs, IX. 70. Le prélat était très-aise qu'il fût content des résolutions de l'Assemblée du Clergé à s'opposer aux nouveautés de toutes les sortes qui s'élevaient contre la science de Dieu, 128.

Macaire, patriarche d'Antioche, s'appuie de l'autorité d'Honorius pour défendre le monothélisme, X. 232, 362. Il est déposé, 249.

Macédoniens; ces hérétiques sont condamnés au concile de Constantinople, deuxième général, VIII. 164.

Machabées. Amour de Mathatias, leur père, pour sa patrie, VIII. 348. Il excite en mourant ses enfants à la servir au péril de leur vie, 349. Les guerres que les Machabées entreprirent contre Antiochus et les autres rois de Syrie étaient légitimes, et faites par une inspiration particulière, III. 525; X. 66. Ces guerres n'autorisent point les révoltes, VIII. 402. Courage de Judas Machabée, 449, et de Jonathas, son frère, 450. Leurs expéditions, 453. Certitude des miracles faits en faveur des Machabées, III. 526. *Voy.* Simon.

Magdebourg (les Protestants de) soutiennent un siége contre l'empereur Charles V, et établissent, dans un livre, l'empire prétendu souverain des peuples sur leurs princes légitimes; ce qui depuis a été soutenu par Languet et par Jurieu, III. 586.

Magdeleine, modèle d'une vraie pénitence, VI. 442, 447, 452.

Sur les trois Magdeleines, ou s'il y a trois personnes que l'on confond sous le nom de Marie-Magdeleine, II. 518. Bossuet croit qu'il est plus conforme à l'Evangile de distinguer ces trois saintes, 519.

Mages. Etoile qui leur apparaît, II. 260. Trois choses à y remarquer, VII. 32. Qui sont les Mages, II. 261. D'où viennent-ils, 261. Quel fut leur nombre, 262. Les docteurs de la loi leur indiquent Bethléem, 262. Les Mages adorent l'enfant Jésus. Ils retournent par une autre voie, 263. Les Mages adorèrent véritablement l'enfant Jésus, 117. C'est une tradition constante; passage de saint Irénée à ce sujet; preuve théologique, 128. Preuve nouvelle tirée de la règle du concile de Trente, 129. Passage d'Origène et de saint Grégoire, 150.

Magistrat. Peinture d'un bon magistrat, VII. 312. Dans la Réforme, le magistrat se fait pape. Il ordonne de la Cène, suspend ou abolit la messe, donne la mission aux pasteurs. Luther la reçoit du prince pour faire la visite ecclésiastique, III. 223. *Voy.* Prince.

Mahomet s'érige en prophète parmi les Sarrasins, VIII.

168. Sa religion fausse et tyrannique, VII. 224. Selon les Sociniens, elle est meilleure et plus pure que l'Eglise chrétienne, III. 471. Jurieu confirme ce blasphême, en disant que les Pères des trois premiers siècles préférèrent le Platonisme à la doctrine des apôtres, 471.

Maimbourg (Théodore), deux fois apostat de la religion catholique, exhorte le ministre Ferry à s'occuper de la réunion des Protestants à l'Eglise catholique, IV. 452. Ferry lui répond, 455. Il l'exhorte une seconde fois à suivre le projet de réunion, 457.

Maires du palais (les) usurpent en France la puissance royale, et finissent par monter sur le trône, X. 107.

Maisonfort (Madame de la). Ses difficultés sur le Quiétisme, et leur solution par Bossuet, V. 216.

Majesté. En quoi elle consiste dans les princes, VIII. 293. La magnanimité, la magnificence et toutes les grandes vertus lui conviennent, 294.

Major (Jean), docteur de Paris, réfute avec Almain le livre de Cajétan, X. 241, 12 et *note*. Son sentiment sur l'autorité du Pape et du concile, 22.

Mal; sa définition : il a besoin d'un certain mélange de bien pour se soutenir. Exemple tiré des duels. Deux espèces de maux; maux extrêmes, XI. 80; maux qui affligent; maux qui plaisent, 531. Les maux sont une épreuve de Dieu, IX. 242. La patience en est le remède, 302; les accepter en pénitence, 264. Pourquoi Dieu laisse dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, VI. 453.

Malachie, le dernier des prophètes : ses prédictions, VIII. 194.

Maladie : ses avantages, IX. 238. Grâces qui y sont attachées, 171, 217. *Voy.* CORPS.

Malagula, dominicain, exclus de la Faculté de Paris, pour avoir soutenu l'autorité du Pape sur le temporel, X. 50.

Malaval (François), quiétiste. Sa témérité et son ignorance, V. 63. Excès de son livre, IX. 310, 350. Bossuet n'en conseille pas la lecture, 279, 280. Il est condamné à Rome, V. 161, et par Bossuet, 47. *Voy.* MYSTIQUES.

Maldonat (Jean), jésuite. Explication nouvelle qu'il donne des paroles de l'ange à Marie; abus qu'en ont fait les Sociniens et R. Simon, II. 112. Il la condamne lui-même, 116. Elle n'a été suivie par personne, 116. Maldonat préféré injustement à saint Augustin même par R. Simon, 575. Rabaissé ensuite par le même, 576.

Malebranche (Nicolas), oratorien. Bossuet n'est pas satisfait de son *Traité de la Nature et de la Grâce*, IX. 35, 46. Il loue sa modestie et ses intentions pures, 35. Sa lettre à un disciple de ce Père, 58. Plus il est chrétien, plus Bossuet se sent éloigné des idées de Malebranche, 58. Galimatias qu'il trouve dans ses explications, *ibid.* Il désire des entrevues avec ce Père, pour voir si on s'entend les uns les autres, 58. Inconvénients terribles pour la religion qu'il voit naître de ses systèmes, 59. Ses partisans apprennent aux laïques à mépriser la théologie, 59. De là se forme un parti contre l'Eglise, qui doit faire trembler toute âme chrétienne, 59. Une proposition du P. Malebranche sur la satisfaction de Jésus-Christ donne lieu à une dispute, 61. *Voy.* ARNAULD, LAMI.

Malédiction. Pourquoi Jésus-Christ s'est fait malédiction, VI. 283. Trois degrés de la malédiction de Dieu contre les pécheurs, 283. Comment la malédiction de Dieu va pénétrant jusqu'au fond de l'âme de son fils, 284.

Malézieu (François de), chancelier de Dombes. Raisons qu'il allègue pour justifier le prince de Dombes d'avoir permis l'impression du Nouveau Testament de R. Simon, IX. 145. Lettre que Bossuet lui écrit à cette occasion, 144.

Malignité. Il y a en nous un fonds de malignité qui a gâté notre nature, et qui a mis dans nos cœurs la racine de tous les vices, VI. 429, 582.

Manassès, roi de Juda, quoique pénitent, est exclus de la sépulture royale, VIII. 190. Sa persécution et le sang qu'il répandit dans Jérusalem, prouvent la visibilité de l'Eglise judaïque dans le temps de son plus grand obscurcissement, IV. 119.

Mandement *pour la publication de la Constitution d'Innocent XII, portant condamnation du livre des* Maximes des Saints, V. 569. *Mandement pour publier la Censure de l'Assemblée du Clergé de* 1700, X. 413.

Manès, perse de nation, avait pris sa doctrine dans son pays; les Manichéens, ses sectateurs, adoraient le soleil, IX. 137.

Manichéens. Ils admettent deux premiers principes, l'un du bien, l'autre du mal : condamnent l'Ancien Testament, nient l'Incarnation, et soutiennent une infinité d'erreurs monstrueuses qu'ils tâchent d'autoriser par les pratiques de l'Eglise, III. 325. Cette secte avait l'esprit de séduction, beaucoup d'hypocrisie, et une adresse inconcevable à se cacher sous la profession de la foi catholique, 326. Lois rigoureuses des empereurs contre eux, X. 141. Malgré ces lois, qui les condamnaient au dernier supplice, ils se maintiennent surtout en Arménie par un nommé Paul, ce qui leur fait donner le nom de Pauliciens. Ils prennent les armes et font longtemps la guerre. Pierre de Sicile en fait l'histoire, et marque, ainsi que Cédrénus, leur aversion pour la croix, la sainte Vierge et l'Eucharistie. Ceux dont parlent ces deux historiens, traitent d'idolâtrie le culte des Saints, comme les anciens Manichéens réfutés par saint Augustin, III. 326, 327. Ceux d'Orléans attaquent avant Bérenger la présence réelle, 442. Ils s'étendent en Bulgarie, d'où ils prennent le nom de Bulgares et se répandent en Europe. On les découvre à Orléans sous le roi Robert, qui les condamne au feu. La même hérésie se trouve en Gascogne et à Toulouse, 328. Ceux d'Italie, nommés Catares ou Purs, sont l'origine de ceux de France, et venaient eux-mêmes de Bulgarie, 328. On tient contre eux des conciles à Tours et à Toulouse. On leur trouve les mêmes caractères qu'à ceux que saint Augustin a réfutés. Ils pénètrent jusqu'au fond de l'Allemagne, sont interrogés juridiquement et convaincus, 329. Leurs variations sur le mariage, leur soin de se cacher, leurs équivoques, 330. On en trouve autour de Soissons et à Agen, 332. Trente se réfugient en Angleterre. On les appelle Poplicains ou Publicains. On tient contre eux un concile à Oxford, où on les convainc, 332. Leurs différents noms, 325. Leurs Églises nombreuses contiennent des provinces entières, 351. Saint Paul prédit pour les derniers temps les sectes manichéennes, dont il appelle la doctrine une doctrine de démons, 364. Pourquoi, de toutes les hérésies, le Saint-Esprit n'a prédit que le manichéisme, 364.

Erreurs des Manichéens sur le culte dû à Dieu, III. 350. *Voy.* IDOLATRIE. Leurs erreurs, et celles des Marcionites, sur la nature des démons, VI. 156, 225; sur la personne de Jésus-Christ, VII. 131.

Manne. Elle figurait Jésus-Christ, VI. 63.

Maozim (le Dieu), dont parle Daniel, est, selon les Calvinistes, l'Eucharistie que les Catholiques adorent. L'époque de cette prétendue idolâtrie est la même que celle de la messe, III. 378.

Marca (Pierre de), archevêque de Paris. Jugement de Bossuet sur ce prélat, X. 347. Il croit les appels au concile contraires à l'ancienne discipline, 305. Selon lui, la supériorité des conciles ne fait point partie de nos libertés, 324. Ce qu'il dit des dispenses sans cause, 326. Sa critique sur quelques mots du décret d'union du concile de Florence, 200.

Marc-Aurèle, empereur. Sa valeur, VIII. 160. Touché du miracle de la Légion foudroyante, il écrit au sénat en faveur des Chrétiens, qu'il persécute ensuite, 161.

Marcel (S.), centurion chrétien, ne quitte le baudrier que parce qu'on exigeait qu'il participât à l'idolâtrie, X. 83.

Marcellin. *Voy.* SINUESSE.

Marcien, empereur, convoque le concile de Chalcédoine, X. 225. Il en reçoit les décisions avec le même respect que Constantin avait témoigné pour la foi de Nicée, VIII. 166.

Marcion, hérétique. En quoi il trouvait inconséquent le Dieu de Moïse, VII. 201. *Voy.* MANICHÉENS.

Marculphe, moine français. — Ses Formules, X. 93 et *note*.

Mariage. Jésus-Christ le réduit à sa forme primitive, VIII. 204. Son indissolubilité, X. 404. Sa sainteté, IX. 200. Ses contradictions et ses peines. Trois liens dans le mariage, VII. 174.

Le mariage signe de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, est un véritable sacrement, III. 62. Instruction sur ce sacrement, VIII. 529. Doctrine de l'Eglise sur le mariage chrétien, III. 596. Les mariages, selon Jurieu, peuvent être dissous dans plusieurs cas, inconnus à tout le christianisme avant la Réforme. L'Eglise ne permet les secondes noces qu'après la preuve constante de la mort d'une des parties, 507. Jurieu et toute la Réforme permettent, contre l'Evangile, de rompre des mariages, et de se remarier du vivant d'une des parties. Arrêt sur ce sujet de la Cour de Hollande; pratique de l'Eglise de Genève, et lois de celle d'Angleterre sous Cranmer, IV. 53. Mariages des prêtres et des moines dans la Réforme; celui de Luther, III. 180.

Toute la fidélité du mariage de Marie et de Joseph consistait à garder la virginité, VII. 145, 174. Soin que le prince doit prendre des mariages pour le bien de son Etat, VIII. 461.

Ce que pensait Bossuet de ceux entre oncle et nièce et entre cousins-germains, IX. 113. Lettre de M. de Noailles sur le même sujet, 114. Ce que c'est que les mariages du théâtre, IX. 88, 94.

Marie. Sa prééminence sur tous les ordres des bienheureux, VI. 124. De combien de lois générales elle a été excep-

tée, 124. Quoique soumise à la corruption commune, elle en a été préservée, 125, 692, 693. Elle a été conçue sans péché : le concile de Trente n'a pas cru déroger à une règle universelle, en laissant à Dieu le pouvoir d'en excepter sa sainte Mère, IX. 147. Elle était mère du Fils de Dieu dès sa conception, VI. 126. Il l'aimait comme sa mère, dès avant qu'il fût homme, 126, 696, 697. Elle est saluée par l'ange dans l'Annonciation, II. 234. Elle conçoit et enfante le Messie, 234. Sa virginité, 235, 254. Son obéissance, 236. Ses autres vertus, 236. Quelle est la foi de l'Eglise sur la manière dont elle a conçu, VI, 24. Sa visite à sainte Elisabeth, II. 246. Sa paix dans le mystère de la Visitation, 304. Cause de son exultation, 705. Son silence d'admiration à la crèche, II. 259; dans le temple, 269. Sa purification, 265. Son obéissance et son esprit de sacrifice dans ce mystère, VI. 410. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son âme, II. 273, 281. Sa vie d'oraison. Son amour pour la pénitence et la vie cachée, VII. 23. Grandeur de l'affliction de Marie au pied de la croix, VI. 256, 284, 133. Dessein de la Providence en l'associant à tout le mystère de la croix, 256. Pourquoi Marie s'approche de la croix, 256. Sa tendresse pour son fils, 23. Impétuosité de son amour pour lui, 395, 490. C'est la cause de sa mort, 395, 490. Ce qui porte à croire que Marie a dû recevoir l'immortalité par une résurrection anticipée, 396.

Pourquoi Marie a été déclarée mère de Dieu, contre Nestorius, 26. En quelle manière elle a été associée à la génération éternelle du Verbe, 27, 131. Elle est laissée au monde après Jésus-Christ pour consoler l'Eglise, 488. Son étroite alliance avec Jésus-Christ, principe des grâces dont elle est remplie, 317. Sa charité féconde instrument général des opérations de la grâce, 644. Ses perfections, 317. Attributs qui lui sont donnés, IX, 254. Elle est donnée à tous les hommes en la personne du bien-aimé disciple, VI. 22. Comment elle nous a été donnée pour mère. Puissance de son intercession, 27. Vrais enfants de Marie, 134. Elle est le modèle des personnes de son sexe, 647. Elle doit être notre modèle dans les afflictions, IX. 376. A son exemple nous devons désirer Jésus-Christ, VI, 395. Fondement de la dévotion envers Marie, 642.

Marie, seule de toutes les créatures, mue de Dieu dans tous les moments de sa vie, V. 108. Sa qualité de mère de Dieu est trop faiblement soutenue par l'abbé Dupin, III. 25.

Le cantique de Marie réunit la simplicité et la dignité, I. 117. Beautés de cet admirable cantique, VI. 309, 705. Son explication, I. 117; II. 248. Silence admirable de Marie : impossibilité de la louer dignement, I. 117. Beaucoup de passages du *Cautique des cantiques* lui sont applicables à la lettre. 184.

Instruction familière sur la Conception de Marie, VIII. 540. Sa Nativité, 540; sur l'Annonciation, 540; sur sa Visitation, 541; sur sa Purification, 541; sur son Assomption, 541; sur sa Présentation, 542. *Voy.* Dévotion, Nativité.

Marie, reine d'Angleterre, rétablit la religion catholique, III. 270. Elle fait arrêter Cranmer. *Voyez* Cranmer.

Marie d'Agréda, religieuse espagnole. Remarques de Bossuet sur son livre de *La mystique Cité de Dieu*, IX. 616. La Sorbonne nomme des commissaires pour examiner ce livre, et on travaille à la censure, 450, 452, 453, 454, 457, 458. Décret de l'inquisition de Rome contre cet ouvrage, *note*, 450.

Marie de l'Incarnation, ursuline, se sert de suppositions impossibles pour prouver l'excès de son amour, V. 127. Les Mystiques voudraient en vain s'en autoriser, 287.

Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV. Son Oraison funèbre, VII. 286. Combien sa vie était pure et sainte, 287. Ses vertus au milieu des grandeurs du monde, 290. Son humilité sur le trône, 291. Haine qu'elle portait au péché, 292. Son amour pour les pauvres, 293; pour la sainte Eucharistie, 294. Comparaison de Marie-Thérèse avec Anne d'Autriche, 295. *Voy.* Discours.

Marin, pape, n'était point évêque quand il fut élu : son exemple n'autorise pas les translations, X. 317.

Marius, consul, bat les Teutons et les autres peuples du Nord, VIII. 156. Il réveille la jalousie du peuple, et s'élève par-là aux plus grands honneurs, 268.

Marpourg (conférence de). Les Luthériens et les Sacramentaires y protestent contre le décret de Spire, et prennent le nom de Protestants. Ils s'accordent en apparence sur toutes les questions, excepté sur celle de l'Eucharistie. Luther refuse de traiter de frères les Sacramentaires, et leur promet seulement la charité qu'on doit aux ennemis, III. 192.

Martène (Edme), bénédictin, envoie à Bossuet son livre des *Rits ecclésiastiques*, IX. 125. Le prélat en loue le dessein, et juge par le peu qu'il en avait lu, que l'exécution n'en était pas moins heureuse, *ibid.*

Martin I (S.), pape, condamne le monothélisme; est enlevé de Rome, et meurt en exil, X. 93, 233, VIII. 167. Il écrit aux évêques des Gaules pour les prier de confirmer les décrets de son concile, X. 246.

Martin V, étant cardinal, signe avec les autres une déclaration que le Pape est soumis au concile, X. 177. Il adhère aux premières sessions du concile de Constance, 355. En exécution des décrets de Constance, il convoque un concile, d'abord à Pavie, puis à Bâle, 174. Il éteint les restes du schisme. A-t-il donné une Bulle qui défend d'appeler au concile, 307. *Voy.* Mugnos.

Martyr. Signification de ce mot, VII. 108. Force de la grâce dans les martyrs, 111. Au milieu des tourments, ils déclarent qu'ils respectent les empereurs, et leur doivent l'obéissance, III. 514. Cette vérité est confirmée par les maximes et la pratique de l'Eglise persécutée, 518. Le martyre est un baptême, VII. 324.

Martyr (Pierre), moine marié, appelé en Angleterre sous Edouard VI, dresse trois articles conformes à la doctrine zwinglienne contre la transsubstantiation, etc., III. *Voy.* Réformation anglicane. Il voulait, dans le colloque de Poissi, qu'on s'expliquât nettement, et déclarait qu'il n'entendait pas le mot de substance employé par les Calvinistes, 303.

Massoulié (Antonin), dominicain, un des examinateurs du livre des *Maximes* à Rome, fait demander des instructions à Bossuet, IX. 481.

Matière. De son essence, IV. 580.

Mauduit (Michel), oratorien. Bossuet goûte sa traduction de Psaumes en vers, IX. 74; et approuve son *Analyse* sur le Nouveau Testament, 74.

Maures. Ils s'emparent de l'Espagne, VIII. 169. Charles-Martel les défait, 169.

Maurice, empereur d'Orient; ses victoires récompensées de l'Empire, VIII. 167. Sa piété et sa mort cruelle, 168.

Maurice, prince d'Orange, soutient en Hollande les Gomaristes contre les Arminiens, III. 388.

Maxence (Jean) réfute avec trop de chaleur la lettre du pape Hormisdas à Possessor, et justifie la proposition des moines de Scythie, X. 270.

Maxime (S.), abbé. Son zèle et ses souffrances, VIII. 168. Il obéit aux empereurs monothélites, et meurt martyr, X. 93 et *note*.

Maxime, tyran, prend les armes contre l'empereur Valentinien II, qui persécutait les Catholiques. Saint Ambroise et les Catholiques continuent à obéir à Valentinien, X. 88. Maxime s'empare de Rome, et rétablit le paganisme, VIII. 164. Défait par Théodose, il est tué par ses soldats, 165.

Un autre Maxime fait tuer Valentinien III, monte sur le trône, et contraint l'impératrice Eudoxe à l'épouser : le peuple le déchire, VIII. 166.

Maximes des Saints (*Explication des*). *Voy.* Fénelon. Maximes *et Réflexions sur la Comédie*, IX. 91. *Voy.* Comédie.

Maximien est fait empereur par Dioclétien, VIII. 162. Son inconstance et sa persécution, I. 329. Les caractères de la Bête et du septième roi de l'Apocalypse lui conviennent bien, 345. Sa haine contre le christianisme, II. 96. Galérius le force d'abdiquer, VIII. 162. Il reprend la pourpre, 161. Chassé de Rome par son fils, il veut tuer Constantin qui l'avait reçu dans les Gaules, 163. Il se donne la mort, *ibid.*

Mazarin (Jules), cardinal. Son éloge, VI. 225; VII. 311.

Méchants. Ils sont en grand crédit sur la terre, tandis que les sages sont dans la bassesse, VI. 494.

Mède (Joseph), prophète, avant et comme Jurieu, trouve dans l'Apocalypse la ruine prochaine du règne papal, III. 388.

Mèdes. Ils se révoltent contre les Assyriens, VIII. 142. L'Ecriture unit toujours leur monarchie avec celle des Perses, 145. Ils détruisent, sous la conduite de Cyrus, le second empire des Assyriens, 252.

Médiation de Jésus-Christ nécessaire, même après la justification, III. 200. Cette médiation non comprise par Jurieu, bien entendue par le ministre Daillé, et parfaitement expliquée par saint Grégoire de Nazianze et par les autres Pères, 556. La médiation des Saints, combien différente de celle que les Platoniciens attribuaient aux démons, 559. *Voy.* Jésus-Christ.

Médicis (Catherine de), régente du royaume sous Charles IX, tâche, dans la crainte de perdre son autorité, de se lier avec le prince de Condé, III. 315.

Médisance. Sa définition, VI. 701. Elle naît de la haine, 701; de l'orgueil, 701. Effets de la médisance, 701. Son remède, 702. Procédé de la médisance, VII. 336. Le silence du prince lui donne de l'empire, 277. Il doit la réprimer, VIII. 365, 385.

Méditations *sur l'Evangile*, II. — *Méditations pour le temps du Jubilé*, VIII. 592.

Mélanchthon (Philippe), jeune professeur en grec, plus versé dans les belles-lettres que dans la théologie, épris de la nouveauté et de la trompeuse apparence de la justice imputa-

tive, s'attache à Luther, III. 271. Il parle de Luther comme d'un prophète, dans une lettre à Erasme, et excuse de son mieux son mariage avec une religieuse, 174, 180. Il enseigne, après Luther, que Dieu n'est pas moins cause de la trahison de Judas que de la conversion de saint Paul, 182. Luther même le convaine de faire Dieu auteur du péché, et d'avoir dit que l'adultère de David et la trahison de Judas ne sont pas moins l'œuvre de Dieu que la conversion de saint Paul, 473. Les divisions des Protestants dans la dispute sacramentaire lui fond craindre que la religion ne périsse, 189. Il compatit à l'affliction de Luther sur la diminution de son autorité, 189. Il est auteur de la Confession d'Augsbourg, où il se rapproche le plus qu'il peut des dogmes catholiques. Luther et d'autres l'empêchent d'adoucir beaucoup d'articles, et l'oblige nt de *changer souvent et d'accommoder à l'occasion sa propre confession*, 209. L'*Apologie* de cette Confession est aussi son ouvrage, 192. Il est troublé des projets de guerre formés par les Protestants, 210. Il commence à douter de la présence réelle, lorsque Bucer et les Sacramentaires s'en rapprochent, 218. La dispute du temps de Ratramne : si le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le même que dans les entrailles de la Vierge, le jette dans un grand embarras, 218.

Le caractère doux et modéré de Mélanchthon ne s'accorde pas avec le caractère emporté de Luther. L'arrogance de ce maître, les sectes impies qui s'élevaient sous le nom de Réformation, les guerres civiles et la querelle sacramentaire le jettent dans le trouble et dans l'affliction, et lui font reconnaître que les succès de Luther avaient leur source dans l'esprit d'indépendance; qu'en abolissant l'autorité des évêques, on établissait une tyrannie plus dure, dont Luther était le chef, 222. Il déplore les excès du parti, où le peuple décidait à table des points de la religion, et songe à s'enfuir pour éviter la tyrannie de Luther : la crainte qu'il en a, et de ceux qui dominaient dans le parti, lui fait passer sa vie, sans jamais oser s'expliquer tout à fait sur la doctrine, 223, 225, 226. Après la mort de Luther, Illyric et d'autres se font tyrans des églises luthériennes, sans que Mélanchthon ose rien dire. Il cherche toute sa vie sa religion, 226. Quarante ans après la mort de Luther, il cherche encore beaucoup d'articles de sa religion, et demande, malgré les nombreuses Confessions de foi, une nouvelle formule pour la Cène, 227. Ses incertitudes venaient de la constitution même de la Réforme, où nulle autorité ne pouvait décider les questions. Il pensait, avec beaucoup d'autres réformés, que l'autorité du Pape et des évêques était nécessaire à la police de l'Eglise et au maintien des dogmes, 227. Il était d'avis, dans l'assemblée de Smalcalde, qu'on reconnût le concile convoqué par le Pape, 229. Il s'oppose vigoureusement à l'article dressé par Luther, où le Pape est déclaré l'antechrist, et soutient que sa supériorité est un grand bien pour l'Eglise, 220, 376. Il croit l'autorité du Pape de droit humain, et répète cent fois qu'il se soumet à l'Eglise, c'est-à-dire, *aux gens de bien et aux gens doctes*, 229. On a pourtant lieu de présumer qu'il aurait reconnu l'autorité du Pape, telle que le concile de Trente l'a décidée, 449.

Mélanchthon ne peut se déprendre du dogme de la justice imputative, quoiqu'il eût posé pour principe qu'on devait suivre la doctrine des Pères, où ce dogme ne se trouve pas, III. 230. Il pense que l'article de la justification est facile à concilier avec la doctrine de l'Eglise catholique, 447. Il ne peut pourtant ni se contenter sur l'opinion de la justice imputative, ni se résoudre à la quitter. Il reconnaît une autorité légitime dans les évêques, et ne s'y soumet pas. Il prévoit les suites horribles du renversement de l'autorité de l'Eglise, 230. Il connaît les promesses faites à l'Eglise, et ne s'y fie pas, 231. Les princes et les docteurs luthériens lui sont également insupportables, parce qu'ils s'occupaient plus de ligues que de religion, 232. Sa crédulité était telle, que le débordement du Tibre, l'enfantement d'une mule, et autres événements semblables, lui font pronostiquer que la papauté va tomber. Il donne dans toutes les visions des astrologues, 232. Il dissimule et biaise sur la présence réelle, et décide enfin que le corps n'est présent que dans celui qui reçoit l'Eucharistie, et non *avec, dans* ou *sous* les espèces, 240. Il dresse une nouvelle Confession de foi, appelée Saxonique. *Voy.* CONFESSIONS DE FOI. Il enseigne le demi-pélagianisme, 279. La doctrine de l'ubiquité le fait tourner vers les Sacramentaires; mais il ne peut s'accorder avec Calvin sur la prédestination et sur l'Eucharistie, 281. Il n'ose s'expliquer clairement, de peur d'augmenter les disputes parmi les Protestants. Les Ubiquitaires songent à se défaire de lui. Il ne trouve nulle part ni la paix ni la vérité, et meurt au milieu des incertitudes, 282. Son mépris pour Viclef, 356.

Mélanchthon est invité par François Ier à une conférence avec les docteurs de Paris : interrogations que devaient faire des docteurs sur la puissance ecclésiastique, x. 212.

Mélander (Denys), pasteur et prédicateur du landgrave de Hesse, approuve, conjointement avec Luther, Mélanchthon et Bucer, le second mariage de ce prince, III. 593.

Mélange des bons et des méchants, IX. 160. Leur séparation se fait dans le siècle par les hérésies; la dernière se fera à la fin des siècles, 161.

Mélanie (sainte) quitte Rome par un secret pressentiment de sa ruine prochaine, I. 278. Peinture de sa douleur après la désolation de sa famille, VI. 263.

Melchiade (S.), pape, juge l'affaire des Donatistes, X. 266, 267.

Melchisédech. Il figurait Jésus-Christ, VI. 92. De quoi son sacrifice était la figure, II. 219.

Melchites ou Royalistes, nom que les Eutychiens donnaient aux Orthodoxes, parce qu'ils étaient protégés par les empereurs. Jurieu, par une ignorance grossière, en fait une secte, III. 487.

Mémoire. Ses diverses espèces, VIII. 72.

MÉMOIRE *sur la Bibliothèque ecclésiastique* de M. Dupin, III, 1.

MÉMOIRES ET LETTRES *sur l'impression des ouvrages de doctrine composés par les évêques*, X. 426.

Mennas, patriarche de Constantinople, explique les droits du Saint-Siége, X. 331.

Mensonge. Censure de l'Assemblée de 1700 sur certaines propositions relatives à ce péché, X. 418.

Mer Rouge. Ce que représentait son passage, II. 223.

Merci (François de), général allemand. Son éloge, VII. 319.

Mères. Affection que la nature leur inspire pour leurs enfants, VI. 257, 317, 133.

Mérite. Quel en est le principe, IX. 312.

Doctrine de l'Eglise catholique sur le mérite des œuvres, IV. 410, 505; IV. 547. Propositions d'un Protestant à ce sujet, 599, 608, 618. Des mérites *ex condigno*, 628, 548. Selon la Confession d'Augsbourg les bonnes œuvres méritent des récompenses en cette vie et en l'autre, mais non la vie éternelle; ce qui est inintelligible. Quelle est la doctrine catholique. Les Protestants ont ôté, dans le livre de la *Concorde*, les passages de la Confession d'Augsbourg qui autorisaient le mérite des œuvres, III, 199. *Voy.* ŒUVRES.

Les mérites des saints sont, de l'aveu des ministres, reconnus par l'Eglise catholique comme infiniment différents de ceux de Jésus-Christ, III. 523.

Messe. C'est un sacrifice, II. 441. Simplicité et grandeur de ce sacrifice, 442. La victime, c'est l'agneau qui est devant le trône de Dieu, 442; le Dieu mort sur la croix, 443. La messe est la continuation de la Cène, 445. Doctrine de l'Eglise sur le sacrifice de la messe, III. 67; IV. 447. La messe n'anéantit pas le sacrifice de la croix, III. 67. L'Epître aux Hébreux ne prouve rien contre la croyance des Catholiques, 68. Nouvelle explication de la doctrine de l'Eglise, IV. 449, 459. Aveu remarquable d'un Protestant, 474, 484, 510, 527. Doctrine offerte aux Protestants pour le projet de réunion, IV. 552.

Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe, à un nouveau Catholique, IV. 396. D'où vient et que signifie le mot de *messe*, 397. En combien de parties se divise la messe, 398. Oblation du pain et du vin, et prière de la liturgie latine, 398. Prière de la liturgie grecque, 399. Pourquoi le saint sacrifice était appelé holocauste, 399. La vraie matière de l'oblation fut toujours le corps et le sang de notre Seigneur présent sur l'autel, 400. C'est ce qu'explique clairement la liturgie, 400, 402. Le sacrifice de la messe est vraiment propitiatoire, 403. C'est un véritable sacrifice, 406; le même que celui de la croix, 407. Simplicité de nos oblations; passage de Malachie et de saint Paul, 409. L'Eglise s'offre elle-même dans le sacrifice, 415. Comment on demande à Dieu d'avoir notre oblation pour agréable, 416. Pourquoi on y emploie le ministère des anges, 416; et l'intercession des saints, 418. Ce que c'est qu'offrir le sacrifice à l'honneur des saints, 418.

Manière de servir la messe, VIII. 501, 547. Explication sur le saint sacrifice, 527, 546. De la messe paroissale, 531. Manière de bien entendre la messe, 548; IX, 587, 264. A quel âge les enfants sont-ils obligés de l'entendre, 289. Pèche-t-on si on l'entend en péché mortel, 359.

La Confession d'Augsbourg conserve dans la messe presque toutes les cérémonies extérieures. Elle ne parle point de l'oblation, que Luther avait supprimée, quoiqu'elle soit dans toutes les liturgies, III. 205. Elle impute aux Catholiques de croire que Jésus-Christ ayant satisfait par sa Passion pour le péché originel, avait institué la messe pour les péchés journaliers, mortels et véniels, 206. Elle ôte du Canon la prière pour les morts, quoiqu'elle *n'empêche pas* de prier pour eux. Elle rejette l'erreur d'Aérius dans la spéculation, et l'admet dans la pratique, 206. Elle accuse calomnieusement les Catholiques de croire que la messe justifie *ex opere operato*, sans aucune bonne disposition, 206. Dans la liturgie anglicane, on

change tous les restes d'antiquités qu'on avait d'abord conservés. On ôte de la messe tout ce qui pouvait ressentir la transsubstantiation et la présence réelle. On retranche aussi la prière pour les morts, 267. La messe appelée Gallicane, et les autres anciennes, sont au fond la même que la Romaine, 268. *Voy.* Sacrifice.

Raisons des Protestants pour rejeter les messes privées, IV. 472. Usage des Protestants là-dessus, 483, 492, 510, 528, 552.

Messie. Il est annoncé à Eve après sa chute, VIII. 176. Dieu promet à Abraham qu'il naîtra de sa race, 138, 179. Jacob, en mourant, découvre le temps où il devait venir, 138. Moïse l'annonce aux Juifs, 181, 184. David l'a chanté dans ses Psaumes, 187. Les autres prophètes prédisent ses merveilles, 188, 194. Daniel annonce son règne et sa mort, 193. Sur quoi est fondée l'attente que les Juifs avaient du Messie, 197. Les rabbins connaissent le temps du Messie, 218. Josèphe applique à Vespasien la prophétie de Jacob sur le Messie, 219. Les Juifs avouent que tous les temps du Messie sont passés, et sont prêts à renoncer à son espérance, 220.

Le Messie annoncé par Isaïe, VI. 68. Sa prophétie prouve que le Messie devait naître d'une vierge, I. 256, 260. Divers noms du Messie, VI. 71. Ses caractères, 77. Ils sont opposés à ceux que le Juif charnel s'est figurés, 67. Il devait venir avec une puissance royale, 52. Ses bienfaits, 68. Il est méconnu des Juifs aveugles, 67. Envoyé pour évangéliser les pauvres, 72. Il est la fin de la loi, et l'unique sujet de tous les oracles de Dieu, 68. Sa compassion pour nos maux a fait tous ses miracles, 68.

Metz. Mission faite dans cette ville par ordre de la Reine mère, et sous la conduite de saint Vincent de Paul, IX. 3. Eloge de cette ville, délivrée de ses ennemis par l'entremise de saint Bernard, VII. 130. Fidélité du peuple de Metz pour nos rois, VI. 59. *Voy.* Bossuet, Vincent de Paul (S.).

Mignard (Pierre), premier peintre du roi. Lettre que Bossuet lui écrit sur la mort de sa fille, IX. 33.

Millénaires. Règne de mille ans marqué dans l'Apocalypse; en quoi il consiste, I. 355; II. 101. Réflexion sur l'opinion des Millénaires, I. 360.

Minard (le président), est assassiné pour exécuter la prédiction d'Anne du Bourg, III. 581.

Ministère. Les Calvinistes de France disent qu'il a été interrompu dans l'Eglise, III. 417. Le ministre Claude est forcé d'avouer qu'avant la Réforme, les élus se sauvaient sous le ministère romain, 419.

Ministres. Le prince doit instruire les siens, VIII. 381. Il ne doit pas s'abandonner à eux, 387. Exemple d'un sage ministre, dans la personne de Joseph, 460. Quels ministres sont remarqués auprès des anciens rois, 461. Divers caractères des ministres ou conseillers : Samuel, Néhémias, Joab, Holopherne, Aman, 567. Leur faveur ne voit guère deux générations, 472. Ce qu'un ministre peut faire de plus utile pour l'Etat, VII. 311. *Voy.* Conseiller.

Miracles. Ceux des apôtres plus grands que ceux de Jésus-Christ, II. 466. Miracles sensibles, signes sacrés d'autres miracles spirituels, VI. 507. Basnage trouve la doctrine de Jésus-Christ dans ses promesses faites à l'Eglise, trop miraculeuse pour être crue, et admet lui-même un prodige étonnant et faux, IV. 128.

Miséricorde. Faire miséricorde pour obtenir miséricorde, VI. 161. Excès de la miséricorde qui prévient les pécheurs endurcis, 697. Pourquoi la miséricorde nous prévient-elle, 194.

Mission. Luther prétend que la sienne est extraordinaire, III. 172. *Voy.* Luther, Metz.

Mœurs. Nous voyons en Dieu leurs règles invariables, VIII. 114.

Moines. Les anciens, et même les modernes, comme saint Bernard et saint François, mis par la Confession d'Augsbourg au nombre des saints. Variation des Protestants d'aujourd'hui à ce sujet, III. 201.

Moïse. Dieu le délivre des eaux du Nil, et le fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon, VIII. 138. A quarante ans, il quitte la Cour, et se retire en Arabie, 139. Dieu l'envoie pour délivrer son peuple de l'Egypte, et lui donne la loi écrite (quatrième époque), 139, 181. Il construit le tabernacle, et règle toute la religion des Juifs, 184. Il confirme la venue du Messie, II. 227; VIII. 184. Il a recueilli dans la Genèse les anciennes traditions du genre humain, 182. En mourant il laisse aux Israélites toute leur histoire, 139. Il a écrit le livre de Job, 185. Sa conformité avec Jésus-Christ, 185.

Moïse est montré au peuple Juif comme son libérateur, II. 221. Figure de la divinité de Jésus-Christ, 222. Ce qu'il nous apprend de Dieu créateur, VI. 632. En quel sens il a demandé d'être effacé du livre de vie, V. 344, 405, 406.

Moïse est un exemple que le prince se doit tout au peuple qu'il gouverne, VIII. 359. Ingratitude des Juifs envers lui, 361.

Moïse, le premier des poètes et leur modèle; ses deux cantiques, I. 4. Leur explication, 109. Est-il auteur de Psaumes, 16, 76.

Molanus (Gérard Walther), abbé de Lokkum, est choisi par les Protestants pour conférer avec les Catholiques, du projet de réunion, IV. 464. Il compose dix règles à ce sujet, 465. Il envoie un second plan sous le titre de *Cogitationes privatæ*, 470, 482. Difficultés importantes levées par lui, 524. Résultat d'une controverse touchant l'Eucharistie, qu'il avait eue avec quelques religieux, 647, 648.

Molière (Jean-Baptiste Pocquelin de). Ses comédies sont pleines d'impiétés et d'infamies, et des équivoques les plus grossières, IX. 86, 87, 93. Il reçut sur la scène les atteintes de la mort, et passa des plaisanteries du théâtre, au tribunal de celui qui a dit : *Malheur à vous qui riez*, 93.

Molinisme. Jurieu prétend qu'il est un pélagianisme tout pur et tout cru, toléré par l'Eglise Romaine. Différence essentielle entre le molinisme et le pélagianisme, III. 482.

Molinos (Michel), prêtre espagnol, avait acquis la réputation d'un très-grand directeur, IX. 62. Il est arrêté et mis dans les prisons de l'inquisition de Rome, *ibid.* Son affaire n'avait pas peu surpris tout le monde, 52. Ses erreurs sur l'oraison, V. 48, 57, 58, 62, 68. Ses erreurs renouvelées sur le désir du salut, 427. Sur le sacrifice absolu et les actes réfléchis, 430. Sur les vertus, 432. Sur la contemplation, 440. Sa condamnation, détails sur sa vie, 160, 161. Sa censure et celle des Quiétistes, 162. Décret de l'inquisition, 168. *Voy.* Mystiques, Quiétisme.

Monaco (Louis Grimaldi, prince de). Son départ de Paris : ce que lui dit Louis XIV, IX. 532.

Monarchie. C'est la forme du gouvernement la plus commune et la plus ancienne, VIII. 353, la plus naturelle et la meilleure, 353. La monarchie héréditaire est la meilleure de toutes, 354. Ses avantages, 354. Les femmes doivent être exclues de la succession, 355.

Jurieu avance cette téméraire proposition : Qu'on ne voit aucune érection de monarchie qui ne se soit faite par des traités où les devoirs réciproques des souverains et des sujets sont exprimés. Il ne cite aucun de ces prétendus traités. On lui prouve le contraire, III. 543.

Monastères : quelles raisons permettent d'en sortir, IX. 284. Les ornements mondains n'y conviennent pas, 373. Les grands monastères doivent être fermés dans les observances, 386. *Voy.* Religieuses.

Cromwel fait la visite des monastères d'Angleterre, comme vicaire général du Roi, III. 254. Cette visite est suivie de la suppression de ces monastères, dont le Roi s'approprie les revenus, et dont il vend ensuite les biens à bas prix aux gentilshommes de chaque province, 254.

Monde : ce que c'est, VI. 149; VII. 340, 6, 42. Image du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, VI. 134. Désordres qui règnent dans le monde, 421. Conséquence que le libertin en tire, 421. Jugement de Salomon considérant les désordres du monde, *ibid.* Fin des désordres apparents que Dieu laisse dans le monde, 421. De quelle manière le monde enseigne sa doctrine, VI. 657, 408. Ses promesses trompeuses, 414. Quel est le fondement de ses maximes, VI. 623. Ses jugements pleins de bizarreries, 623. Avec quelle bizarrerie il donne et ôte ses joies, 725. Servitude où nous jettent ses biens, 413. Néant des grandeurs du monde, IX. 298. Combien elles sont méprisables entre les mains des impies, VI. 423. Combien est misérable, vain et fugitif l'éclat du monde qui nous éblouit, VII. 71. Engagement que nous avons pris dans le baptême de renoncer au monde, VI. 635; VII. 72. Il faut le condamner sans réserve, VI. 391. Combien nous avons de sujets de le quitter, 721. Mépris que les philosophes ont fait du monde, 722. Il ne faut pas s'embarrasser de ses accueils, IX. 245. Guerre déclarée entre Jésus-Christ et le monde, VII. 219. Jugement et condamnation du monde dans la Passion du Sauveur, VI. 622. Le monde jugé par le jugement qu'il porte de Jésus-Christ, II. 334.

Le monde est incapable de recevoir le Saint-Esprit, II. 468. Son injuste haine contre Jésus et ses disciples, 481. Le Saint-Esprit le convaincra d'incrédulité, 484; d'injustice, 485; et d'iniquité dans son jugement, 486. Jésus-Christ ne prie pas pour lui, 498. Qu'est-ce que le monde? 503. Jésus et ses disciples n'en sont pas, 502. Le monde ignore la justice de Dieu, 509, 510. Vanité des jugements du monde, IX. 573, 574, 576. Son aveuglement même tourne à la gloire de Dieu, 577. Défense d'aimer le monde, 548. On n'y voit que la triple concupiscence dont parle saint Jean, 549, 553, 556. Le monde n'est qu'une ombre qui passe, 568. Exhortations aux divers âges de la vie à ne point aimer le monde et sa concupiscence, 570.

La Cour est la partie la plus dangereuse du monde, VII.

219. En quoi le monde paraît grand, 220. Il est rempli d'illustres malheureux, VII. 44. Ses maux plus réels que ses biens, 306. Erreur de croire qu'on ne peut faire son salut dans le monde, 205; et qu'on n'y peut mener une vie chrétienne, 52. Maximes du monde sur la manière de s'avancer; sur les injures, VI. 662. Sa fausse modération, VII. 284. L'honneur du monde représenté dans la statue de Nabuchodonosor, VI. 264. Portrait de la vie d'un homme du monde, 412. Sa destinée, 414.

Monde physique. Idée de son mécanisme par Leibnitz, IV. 579. *Voy.* Création.

Monothélites : artifices de ces hérétiques, VIII. 168. Leur condamnation, 169. La tradition a toujours admis deux volontés en Jésus-Christ, IV. 598. *Voy.* Honorius.

Montaigne (Michel de). Effet pernicieux de ses sentences, VI. 637.

Montbrun (Charles du Puy, dit). Paroles insolentes de ce réformé : Qu'en temps de guerre tout le monde est compagnon, et qu'il ne reconnaît pas Henri III pour son Roi, III. 576.

Monte (Pierre de), évêque de Bresce, mêt la décision du concile avant celle du Pape dans les choses de la foi, X. 23.

Monterby (Yolande de). Oraison funèbre de cette abbesse, VII. 250. Sa naissance illustre, 250; ses vertus, 252. Avec quel zèle elle soulageait les pauvres, 252.

Montespan (Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de). Bossuet lui rendait visite, par ordre du Roi, pour la porter à Dieu, IX. 22. Elle était touchée des vérités qu'il lui proposait : son goût pour les bonnes œuvres, *ibid.*

Montfaucon (Bernard de), bénédictin. Bossuet avait reçu avec plaisir son livre *De la vérité de l'histoire de Judith;* et l'assure de son estime, IX. 73.

Montgaillard (Pierre-Jean-François de Percin de), évêque de Saint-Pons. Démêlés de ce prélat avec les Récollets de son diocèse : M. de la Broue accommode cette affaire, IX. 462. Diverses affaires qu'a ce prélat, 128; *note*, 501.

Montluc (Jean de), évêque de Valence, grand homme selon Burnet, qui avoue l'excessive incontinence de Montluc, ses emportements et son avarice, sans le blâmer, III. 251. Ce prélat fait au colloque de Poissi de vains discours sur la réformation des mœurs. Il était marié. Les désordres de sa vie éclatèrent d'une manière scandaleuse en Irlande, 304.

Montson (Jean de), dominicain, censuré par la Faculté de Paris, appelle au Pape, X. 209.

Morale. Tableau de la morale chrétienne, VI. 509. Caractère de ceux qui la contredisent, 286.

Mort : elle est la peine du péché, II. 622, 209; VI. 115, 665. Sa tyrannie, II. 212. Pronostics de la mort, VII. 342. Ses terribles effets sur les corps, 281, 260. Elle confond l'arrogance humaine, 253. Répugnance de l'homme pour la mort, VI. 400, 401. Combien il est peu soigneux d'y penser, 432. Comment les chrétiens doivent la considérer, IX. 331. Est-il permis de la désirer, 213. La mort doit nous porter à nous humilier devant Dieu, 334. Ce qu'il faut faire pour avoir la confiance à ce dernier moment, 234. Ne pas attendre la mort pour s'y préparer, VII. 296, 324. Elle met fin aux péchés, 285, 294. Elle commence à nous revêtir, et nous donne les biens véritables, 284. Vivre en juste, pour mourir en juste, 260. La nature et la grâce établissent la nécessité de mourir, VI. 393. Trois principes de la mort de Notre Seigneur, 294. Mort de Marie surnaturelle, 395. Mort de l'homme de bien, 532. Mort d'un mauvais riche, 417. Celle des impies toujours précipitée, VII. 260. La mort du péché plus redoutable que celle du corps, VI. 115. *Voy.* Corps.

Prières pour servir de préparation à la mort, IX. 599. Le chrétien à la vue de la mort adore Dieu qui le punit, *ibid.* Il attend sa délivrance et adore son libérateur, 602. Il s'unit à l'agonie du Sauveur, 603. Courtes prières aux approches de la mort, 604. Actes pour se disposer à bien mourir, 605. Sentiments du chrétien touchant la vie et la mort, tirés du *chapitre* V *de la seconde Epître aux Corinthiens*, 609. *Voy.* Extrême-Onction.

Mortification : elle est éteinte par les Quiétistes, V. 90. Elle est nécessaire en tout état, 95, 137. Elle rend la mort familière à l'homme, VI. 120.

Morts. Les fidèles ne doivent point s'affliger sur les morts, comme les Gentils qui n'ont pas d'espérance, IX. 7. Raisons qui nous obligent à bien espérer du salut des fidèles qui meurent dans l'Eglise, *ibid.* Cette espérance ne doit pas flatter la confiance folle et téméraire des Chrétiens mal vivants, 7. Il est permis de verser des pleurs à la mort des Chrétiens, mais des pleurs qui soient bientôt essuyés par la foi et par l'espérance, 7. On doit nommer les ecclésiastiques avant les seigneurs au *Memento* des morts, 77.

La prière pour les morts prouvée par la tradition, IV. 304. Elle est reconnue par une partie des Protestants, 478, 487, 512, 531, 555.

Morus (Thomas), chancelier d'Angleterre, et l'un des plus grands hommes de ce royaume, mis à mort par Henri VIII, pour n'avoir pas voulu reconnaître sa primauté ecclésiastique, III. 253.

Moulin (Pierre du), ministre de France, propose de faire une nouvelle Confession de foi, commune à tout le parti de la Réforme opposé au Luthéranisme, d'y dissimuler les dogmes dont on ne pouvait convenir, et de s'expliquer sans condamner la présence réelle, ni l'ubiquité, ni la nécessité du baptême, 383, 384. Le synode de l'Ile de France applaudit à ce projet, 384. Du Moulin envoie au synode de Dordrecht son avis sur la doctrine d'Arminius, et établit l'inamissibilité de la justice et la certitude du salut, 394.

Mourants. L'Eglise leur fait professer que l'unique espérance est en Jésus-Christ, IV. 159. Pourquoi on leur présente la croix, 159. Exhortation que leur fait l'Eglise, 160. Foi qu'elle exige d'eux, 168.

Mouson (Concile de). Les évêques français y excluent Hugues du siége de Reims, malgré l'ordre du Pape, X. 318.

Moya (Matthieu de), déguisé sous le nom d'Amédée Guiménius; son livre est censuré par la Faculté de Paris, X. 215.

Mugnos (Gilles), successeur de Pierre de Lune, sous le nom de Clément VIII, abdique la papauté : ce qui s'observa en cette occasion, X. 178.

Muis (Siméon de), professeur d'hébreu au Collége royal à Paris. Estime que Bossuet faisait de son *Commentaire sur les Psaumes*, IX. 74.

Muncer (Thomas), pasteur des Anabaptistes. Luther lui reproche de prêcher sans mission, et le condamne par ce seul endroit, III. 172.

Muzzarelli (Alphonse), théologien romain, dans son livre *de l'Autorité des Conciles*, contredit quelques assertions de Bossuet, X. 224, 226, 227, 229, 233, 234.

Mystères. Leur incompréhensibilité, VIII. 515.

Mystici in tuto, *sive de S. Theresia aliisque piis Mysticis vindicandis*, V. 357.

Mystiques (auteurs). Avec quelle précaution on doit lire leurs livres, IX. 183; 281. Leurs erreurs sur l'amour divin, 185. Leurs raffinements, 317, 326. Manière de les entendre, 527. Aux termes de M. de Cambrai, ils sont des téméraires et des fanatiques, V. 363. Vaines réponses pour se justifier, 363. Il leur impute une hérésie, 369. Il s'écarte de leur sentiment, 366.

Exagération des Mystiques, V. 53. Erreur de ceux de nos jours, 43, 55. Ce que les faux Mystiques disent pour justifier leurs écarts, 58. Leur doctrine supprime l'union avec Jésus-Christ en qualité d'homme Dieu, 60. Leur artifice pour éluder la foi explicite en Jésus-Christ, 62. Leur doctrine sur les attributs divins, 63. Leurs raisons pour supprimer les demandes dans l'oraison, 70. Leurs équivoques sur les actes envers Jésus-Christ, 71. Leur abandon prodige d'indifférence, 72. Selon eux, les Psaumes et le *Pater* ne sont pas pour les parfaits, 74. Leur excessif abandon diminue en eux l'horreur du péché, 77. Est-il vrai que l'oubli du péché soit une marque qu'il est pardonné, 78. Leur règle pour connaître la volonté de Dieu, 79. Ils éteignent l'esprit de mortification et de vertu, 90. La tradition de l'Eglise opposée à leur doctrine, 90. Les fondements de leur doctrine détruits par la véritable notion de l'oraison passive, appuyée sur la doctrine des saints, 106. Leur étrange erreur, de rendre cette oraison commune et même nécessaire, 108. Ils sont confondus par saint François de Sales, 430. Leurs propositions condamnées au concile de Vienne dans celles des Béguards, 132; et par Rusbroc, Taulère, etc., 134. Caractère affreux des faux Mystiques; pourquoi omis, 134. Abus de leur doctrine sur l'abandon, 142. Leur fausse simplicité, 148. Condamnés à Rome et ailleurs, 45, 47, 158. Les nouveaux Mystiques veulent trouver dans saint Clément l'homme passif dont ils parlent, 181, 192. *Voy.* Gnose. Leurs erreurs, 242. Leur système n'est fondé que sur une fausse métaphysique, 244. Grands inconvénients de ce système, 410. Prétendue mortification des nouveaux Mystiques à l'égard de Dieu, IX. 311. *Voy.* Amour naturel, Amour pur, Désespoir.

N

Nabuchodonosor II, roi de Babylone, prend une première fois Jérusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitants, VIII. 143, 190. Il prend Jérusalem pour la seconde fois; détruit le temple, et en donne le trésor au pillage, 190. Pendant qu'il admire sa grandeur, Dieu le frappe, lui ôte l'esprit, et le range parmi les bêtes, 191.

Naissance. Trois vices de la nôtre, VII. 20. Elle a des marques indubitables de notre commune faiblesse, 254. Une religieuse de grande naissance doit l'oublier, IX. 350. Bossuet préfère pour la vie religieuse les personnes de naissance, 351.

Nathanaël est amené par saint Philippe à Jésus-Christ, II. 293.

Nativité de la sainte Vierge. Sermons pour cette fête VI. 314. Combien elle est glorieuse pour Marie, 182. Elle est, dans sa nativité, un Jésus-Christ ébauché, 314. Cette nativité est la fête des hommes, 495. Biens qu'elle nous apporte, 497. *Voy.* NOEL.

Nature. Ce qu'on entend par ce mot, VIII. 110. Nature innocente et nature corrompue; différence de ces deux états, d'après les principes donnés sur la liberté, X. 522.

Naumbourg (assemblée de), par les Luthériens pour convenir de laquelle des quatre éditions de la Confession d'Augsbourg ils se serviraient. La chose demeure indécise, III. 237.

Navarre. *Voy.* AZPILCUETA.

Nazzari (François), auteur de la traduction italienne du livre de l'*Exposition* : ce qu'il était, IX. 25.

Néant. Combien absurde qu'il y ait un seul moment où rien ne soit, VIII. 115. Combien l'âme répugne au néant, 134. Le néant est l'origine des créatures, VI. 156. Néant de l'homme, 434; VII. 280.

Nécessités de la vie. Avec quels soins paternels la Providence y pourvoit, VI. 240.

Néercassel (Jean de), évêque de Castorie, vicaire apostolique en Hollande. Bossuet lui demande des renseignements sur un livre intitulé : *Traité des Billets*, IX. 47.

Négligence. Ses suites funestes, VI. 630.

Néhémias rebâtit Jérusalem, VIII. 148. Il réforme les abus, 148, 192. Son amour pour sa patrie, 342. Il soulage le peuple accablé, 360. Sa fermeté, 369. Ses soins pour le culte de Dieu, 147. Il est le modèle des bons gouverneurs, 467.

Nemrod est le premier des conquérants, VIII. 137, 177.

Nerfs. *Voy.* CORPS.

Néron, empereur, commence la guerre contre les Juifs, et la persécution contre les Chrétiens. Il fait mourir saint Pierre et saint Paul, VIII. 159, 207. Il se tue lui-même, *ibid.* Monstre du genre humain, VI. 52.

Nestorius, patriarche de Constantinople, divise la personne de Jésus-Christ, VIII. 166. Il est condamné par le pape saint Célestin, ensuite par le concile d'Ephèse, X. 221. Ce concile observa envers lui les formes canoniques, III. 19. Son erreur allait à nier la divinité de Jésus-Christ, 23. La manière dont il la niait ne pouvait être dissimulée, 24, et ce n'était point, comme le dit Dupin, une dispute de mots, 25. Pente de l'abbé Dupin à excuser l'hérésiarque et ses partisans, 33, 34.

Les Nestoriens sont mis par Jurieu au nombre des sociétés vivantes, quoiqu'ils renversassent le fondement de la foi, non directement, selon lui, mais seulement par des conséquences, III. 487. Leur schisme est le plus ancien dans le christianisme; ce qui n'empêche pas de les confondre, en leur montrant l'époque de leur rupture, IV. 97.

Neustadt (Christophe Royas de Spinola, évêque de). Ses talents, ses tentatives pour réunir les Protestants d'Allemagne, IV. 464. Il reçoit à ce sujet des pleins pouvoirs de l'empereur Léopold, 464. Ce que dit Leibnitz de ses négociations, 571.

Nicaise (l'abbé), chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon. Bossuet lui écrit au sujet des ouvrages de M. Spon et sur quelques autres écrits, IX. 31, 35, 56.

Nicée (Concile de), premier œcuménique. Quelques-uns croient qu'il jugea la question de la rebaptisation, X. 360. Ses décrets contre les Ariens tirèrent leur force du consentement commun, 220. Osius y préside au nom de saint Sylvestre, *ibid., note.* Le concile ne demande pas la confirmation du Pape, 247.

L'addition faite à son symbole par le concile de Constantinople, pour condamner une nouvelle hérésie, qui niait la divinité du Saint-Esprit, n'est pas une variation; et les Protestants ne peuvent s'en autoriser pour défendre les variations de leurs Confessions de foi, III. 194. Jurieu prétend que ses idées sur l'Eglise sont les mêmes que celles du concile de Nicée, qui, selon lui, ne rejeta pas de la communion de l'Eglise tous les hérétiques; en quoi il se contredit lui-même, 428. Ce concile a été formé contre les principes du ministre, qui veut que les sectes hérétiques aient voix délibérative dans les conciles, 435. Il croit trouver l'inégalité du Père et du Fils dans ces paroles du Symbole : *Dieu de Dieu, lumière de lumière.* Les Pères qui avaient assisté à ce concile, ont compris ces paroles tout différemment du ministre, IV. 18. Il soutient aussi que ce concile a enseigné deux nativités du Verbe. Cette erreur réfutée par saint Athanase, 19. Jurieu fait même admettre aux Pères de Nicée trois nativités du Fils, 22.

Le second concile de Nicée, septième général, admet après examen les lettres du pape Adrien, X. 365, 238. Il ne demande point de confirmation au Pape, 249. Les Français refusent de le recevoir, 238. *Voy.* FRANCFORT.

Nicodème. Jésus lui explique la renaissance spirituelle, II. 425.

Nicolas I (S.), pape, marque exactement les bornes des deux puissances, dans sa lettre à Michel III. Il n'est point auteur du canon *Omnes* cité par Gratien, non plus que Nicolas II, X. 82. Il excommunie Lothaire, mais ne parle pas de le déposer, 102. Réponse peu exacte qu'il donne aux Bulgares touchant le baptême, 161.

Nicolas III. Sa bulle *Exiit*, touchant la règle de saint François, VIII. 367.

Nicolas V reçoit Félix et les évêques du concile de Bâle, comme catholiques, X. 203.

Nicole (Pierre). Bossuet aimait à recevoir des marques de son amitié et de son approbation, IX. 75. Il priait Dieu qu'il le conservât pour soutenir la cause de son Eglise, dont ses ouvrages lui paraissaient un arsenal, 75.

Ninive. Sa fondation, VIII. 137. Sa grandeur, 139, 251. Elle est prise et détruite, 143. Vivacité de la douleur des Ninivites à la prédication de Jonas, VI. 303.

Ninus, fils de Bel, fonde le premier empire des Assyriens, VIII. 139, 251.

Noailles (Louis-Antoine de), évêque de Châlons, puis archevêque de Paris et cardinal. Bossuet se réjouit de sa nomination à l'archevêché de Paris, IX. 315. M. de Noailles approuve le livre des *Réflexions morales*, V. 1. Il y enseigne clairement le contraire des cinq Propositions, 2. Il est accusé de Jansénisme par l'auteur du *Problème ecclésiastique*, 2. Ce que c'était que ce libelle, 531. Bossuet défend M. de Noailles, 2. Il lui envoie une correction pour l'*Avertissement* sur le livre des *Réflexions morales*, et se réjouit de le voir appelé à défendre la doctrine de saint Augustin, IX. 123. Bossuet compose pour lui l'*Instruction pastorale sur la grâce et la prédestination*, V. 22. Il envoie cette *Instruction* à Rome au nom de M. de Noailles, IX. 455. Combien il désirait la voir approuvée, 456, 458. Le cardinal Casanate en est satisfait, 458, 459.

M. de Noailles est chargé d'examiner les écrits de Fénelon et de madame Guyon sur l'oraison, V. 457. Il se déclare avec Bossuet et l'évêque de Chartres contre le livre des *Maximes des Saints*, 222. Fénelon veut le détacher de Bossuet, IX. 465. Il est jaloux de l'évêque de Meaux, 517.

Bossuet le félicite de sa promotion au cardinalat, IX. 127. Ce cardinal préside l'Assemblée du Clergé de 1700, X. 408. L'évêque de Meaux l'engage à défendre l'épiscopat contre l'entreprise du chancelier, 427, 429, 432, 434. *Voy.* BOSSUET, FÉNELON, GUYON, PONTCHARTRAIN, SIMON.

Noblesse. Elle n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque, VII. 100. Quelle est la véritable noblesse, 19. Noblesse de l'homme, VI. 730.

Noé, ou le déluge, seconde époque de l'histoire, VIII. 137. Noé est seul réservé avec sa famille pour la réparation du genre humain, 136, 176. Il partage la terre entre ses trois enfants, 137. Ses enfants n'épousèrent pas leurs sœurs, comme le dit Jurieu, 327. De quoi Noé était la figure, VI. 63.

Noël. Elévation sur l'étable et la crèche, II. 256. L'ange annonce Jésus aux bergers, 257. Marques pour le reconnaître, 258. Cantique des anges, 258. Commencement de l'Evangile, 258. Les bergers à la crèche, 259. Silence et admiration de Marie, 259. Instruction sur le mystère de ce jour, VIII, 532. Ce que nous y honorons, VI. 513. Sujets de méditation pour cette fête, IX. 163, 215, 268. Sur les trois messes de ce jour,

268. Pensées pieuses sur cette fête, 274, 318. *Voy.* Jésus-Christ, Sauveur, Verbe.

Noguier, ministre protestant, attaque le livre de l'*Exposition* : il avance que Bossuet adoucit et exténue les dogmes de sa religion, III. 41. Il accuse les Catholiques d'idolâtrie ; les compare aux Manichéens, Ariens, etc., 84.

Noris (Henri), cardinal, envoie à Bossuet son *Apologie des Moines de Scythie*, IX. 450. Estime qu'en fait Bossuet, 451. Il le remercie de ce présent, 176. Eloges qu'il donne aux dissertations de ce cardinal, 451. Il le soupçonne d'un peu de froid à son égard, 454.

Nourriture, y éviter la délicatesse, IX. 212. *Voy.* Corps.

Nouveauté. Amour incroyable de la nouveauté ; son origine, VI. 272. Ses effets, 272. Quelle nouveauté nous représente l'Eglise dans le mystère du Verbe fait chair, 273, 274, 275.

Nouvelles catholiques, manière de les instruire, IX. 372. La patience et la douceur sont le seul moyen de les gagner, 374. *Voy.* Catholiques.

Novatien, anti-pape. Son schisme éteint par le consentement commun, X. 369.

Novices. Avis pour leur conduite, IX. 307, 320, 348, 350, 379. Ce qu'il faut pratiquer étant novice, 222, 223.

Numa Pompilius, roi de Rome, règle les mœurs et la religion, VIII. 143, 267.

O

O : C'est le cri du cœur; toute l'éloquence s'y trouve, IX. 215.

Oatès, ministre protestant, accuse faussement les Catholiques anglais d'une conspiration, X. 159 et *note*.

Obéissance. Sa nécessité dans la vie religieuse, IX. 368. Elle en est le fondement, VII. 92. Ses avantages, 230, 231. Ses effets, IX. 297, 32. La grâce du salut y est attachée, 225. Elle doit être intérieure, VII. 95. Doit régler les dispenses, IX. 35. A qui on obéit proprement dans la vie religieuse, VII. 76. Exemple d'obéissance dans les personnes qui concourent à la présentation de Jésus-Christ au temple, VI. 526. Joie qu'a Bossuet de l'obéissance des religieuses dont il est chargé, IX. 370.

L'obéissance est due au Pape, à moins que ce qu'il ordonne ne soit contre la foi, 371. Les évêques lui promettent obéissance suivant les Canons, X. 272. L'obéissance promise au Pape dans la profession de foi de Pie IV, ne suppose pas son infaillibilité, 6.

Quelle est l'obéissance que les sujets doivent au prince, VIII. 397. Elle ne doit être altérée par aucun prétexte, 399. L'impiété des princes et la persécution n'en dispensent pas, 399. L'obéissance aux puissances souveraines, recommandée par les apôtres aux premiers Chrétiens, était d'obligation, et non-seulement de conseil et de plus grande perfection, III. 489. *Voy.* Sujets.

Oblation (l') de l'Eucharistie retranchée dans la messe luthérienne, III. 205. Comment l'oblation profite à tout le monde, 206. *Voy.* Messes. En quel sens on offre dans la messe pour la rédemption du genre humain. Les ministres contraints d'approuver ce sens, 239.

Ochin (Bernardin), moine apostat et marié, ennemi déclaré de la divinité de Jésus-Christ, appelé en Angleterre pour en réformer l'Eglise, III. 267. *Voy.* Réformation anglicane.

Œcolampade (Jean) prend parti pour Carlostad contre Luther dans la dispute sacramentaire, III. 182. Il était, comme Mélanchthon, fort modéré. Son caractère : sa piété tendre. Il se fait religieux dans un âge mûr; sort de son monastère; prêche la Réforme, et se mortifie à la mode des nouveaux Réformés, en épousant une jeune fille, 184. Au lieu de son ancienne candeur, il ne montre plus que dissimulation et artifice, et meurt accablé des coups du diable, selon Luther, 210. Il avait averti Bucer que ses équivoques de la *présence réelle sacramentale* étaient une pure illusion. Les Suisses s'échauffent en sa faveur contre Luther, 213. Sa conférence avec les Vaudois, qu'il engage dans la nouvelle Réforme, 346. Il croit qu'on peut prier les saints de prier pour nous, et en obtenir des secours, 354.

Œuvres. Celles de Dieu, selon Luther, quand elles seraient toujours laides, sont d'un mérite éternel; au lieu que celles des hommes, quoique belles en apparence, sont des péchés mortels, III. 167. Le mérite des bonnes œuvres a sa source dans la charité habituelle, IX. 70. Ce mérite provient de la grâce sanctifiante qui est donnée gratuitement au nom de Jésus-Chist. Erreurs graves que nous imputent les Protestants sur cette matière, III. 59. La nécessité des bonnes œuvres condamnée tout d'une voix, par les Luthériens, dans l'assemblée de Worms, 280. Les Luthériens, en niant leur nécessité, condamnent cette proposition : *Les bonnes œuvres sont nécessaires au salut.* Jurieu dit qu'il déteste cette erreur, et pourtant la tolère dans les Luthériens, 482. De la justification par les œuvres, IV. 173. Du mérite des bonnes œuvres, 176. Sentiments de l'ancienne Eglise sur cette matière : de saint Augustin : erreurs de Pélage, 177. Doctrine du concile de Trente sur le mérite des œuvres, 178. Quelle est la nature du mérite de nos œuvres, 179. Du mérite que l'Ecole appelle de condignité, 180. Les bonnes œuvres des justes sont-elles pures de tout péché et agréables à Dieu? IV. 477, 487, 496. Leur mérite, 478, 487, 497, 547. Leur nécessité pour le salut, 600, 609, 618, 645. Les œuvres satisfactoires sont admises dans la Confession d'Augsbourg, III. 201.

Office divin. Explication des choses qui s'y répètent le plus souvent, VIII. 545. Les principaux Psaumes, Cantiques et Hymnes qui s'y chantent, traduits en français par Bossuet, 558. Sagesse de l'Eglise dans la distribution des divers offices, où tous les mystères des deux Testaments sont célébrés et renouvelés, avec une pieuse commémoration des saints hommes qui ont été sanctifiés par ces mystères, IX. 53. *Voy.* Bréviaire.

Oisiveté. Combien elle est nuisible aux Etats, VIII. 461.

Okam, moine schismatique, est, suivant quelques-uns, l'auteur du sentiment soutenu depuis par les docteurs de Paris à Constance, X. 358.

Olier (Jean-Jacques), curé de Saint-Sulpice à Paris. Eloges que lui donne Bossuet : il l'appelle en témoignage sur la suspension des puissances dans l'oraison, V. 367. Il le range parmi les bons *spirituels*, IX. 206. Il demande des éclaircissements sur deux de ses lettres, 450.

Olympiades. Elles tirent leur nom des jeux Olympiques, VIII. 141.

Onction en Jésus-Christ, II. 242. Ce n'est autre chose que la divinité, VI. 72. Elle lui a été donnée par le Saint-Esprit, II. 242. Quel en est l'effet? 242. Elle doit nous inspirer deux vertus principales, 243.

La Réforme anglicane ôte du sacrement de l'Extrême-Onction l'onction qu'elle dit introduite dans le dixième siècle, quoique le saint pape Innocent en ait parlé dans le quatrième, III. 268. *Voy.* Extrême-Onction.

Opérations. *Voy.* Ame, Entendement, Esprit, Sens.

Opinion; sa définition, VIII. 74. Son ascendant sur les hommes, VI. 727.

Optat (S.), évêque de Milève, enseigne que l'Eglise est dans l'Etat, et qu'on doit prier pour le prince, même païen, X. 106.

Oraison. Ses règles enseignées par les Apôtres et les Pères, V. 49. Comment on en doit juger, 49. Comment est-elle cachée aux âmes simples, 49. Son éloge; et difficulté d'en parler, 50. Comment l'oraison des solitaires était continuelle, 99. Moyen de la perpétuer, 400; même pendant le sommeil, 102. Comment l'oraison ne se connaît pas elle-même, 82.

Quelle est la meilleure manière de faire oraison, IX. 596, 169, 170, 197, 203, 275. Caractères de la véritable oraison, 230. En quoi elle consiste, et sa perfection, 278. Défauts à éviter dans l'oraison, 301. Quelle doit être la présence de Dieu dans l'oraison, 278, 279. Conditions nécessaires pour faire une oraison agréable à Dieu, VI. 561. Sa nature; quel est celui qui ne prie pas, 558. Comment l'oraison est une espèce de mort, 561. C'est dans l'oraison que la gloire de Dieu éclate sur nous, 232. Pratique de l'oraison continuelle, IX. 201. Comment il faut considérer Jésus-Christ dans l'oraison, 206. La maladie n'est pas contraire à la perfection de l'oraison, 171. On doit s'humilier dans l'oraison, VI. 303. Pourquoi on ne connaît pas ce qu'on y fait, 109. Il n'est pas besoin de le savoir, 218. Point d'oraison plus forte que celle qui part d'une chair mortifiée par la pénitence, et d'une âme dégoûtée des plaisirs du siècle, VI. 84. La miséricorde et la toute-puissance de Dieu sujets d'oraison, IX. 171. Danger des oraisons extraordinaires, 209. Ni Cassien, ni saint Jean Climaque ne parlent de l'oraison de quiétude, 312. Bossuet n'est pas contraire à cette oraison, 313, 319.

Origine de l'oraison passive; explication des termes, V. 102. Ce que c'est précisément, 103. En quel sens elle est surnaturelle, 104. Sentiments de sainte Thérèse et du bienheureux Jean de la Croix, 104, 124. L'état passif expliqué en six pro-

positions, 104. Le libre arbitre y agit, 105. Cet état est de peu de durée, 106. Cette oraison ne peut être commune à tous, 108. Toute perfection ne consiste pas dans cet état, 110. C'est une grâce gratuite sans laquelle on peut se sauver, 110. Où peut mener l'idée de perpétuelle passiveté, 134.

S'opposer au livre des *Maximes des Saints*, ce n'est point mettre l'oraison en péril, v. 257. La perfection ne consiste point dans l'oraison de quiétude, 227. Ce que c'est que l'oraison de quiétude et d'union, 357. La suspension de l'intellect y est surnaturelle et discontinue, 358, 359. Extases et ravissements, 358. Sentiments de saint Jean de la Croix sur cette matière, 359; de saint François de Sales, 360; d'Alvarez, 360; de tous les Mystiques, 361. Les grâces extraordinaires d'oraison ne prouvent pas toujours la sainteté d'une âme, 362. La suspension des puissances de l'âme attestée par sainte Thérèse, 365; par M. Olier, 367. Niée par M. de Cambrai sans aucune preuve, 367. La foi ne souffre pas de cette suspension des puissances, 365. L'amour effectif peut être séparé de l'oraison de quiétude, 366. Crime de traiter de fanatisme ces dons extraordinaires d'oraison, 366. L'âme toujours active dans l'oraison, selon M. de Cambrai, 369. Force du libre arbitre, 369. Saint Bernard cité à faux, 370.

Méthode facile pour faire l'oraison de simple présence de Dieu, IX. 581.

ORAISON DOMINICALE. Explication de cette prière, VIII. 516; II. 309. Paraphrase de chaque demande appliquée à la pratique de la charité, 356.

L'Oraison dominicale est supprimée par les Quiétistes, V. 74. Elle contient les demandes de la grâce et de la persévérance, 75, 91; de la rémission des péchés, 78. Ce qu'on demande par le pain de chaque jour, 94; et par *votre règne arrive*, etc., 98. Doctrine de saint Augustin sur cette prière, 153. Elle est expliquée par ce Père et par les prières de l'Eglise, par saint Cyprien, Tertullien, etc., II. 653, 654.

Oraisons funèbres, VII. 250.

Orange (le second concile d') a défini qu'on doit demander la persévérance, V. 92.

Orateur. Trois choses contribuent à le rendre agréable et efficace, VII. 182. *Voy.* PRÉDICATEURS.

Oratoire. Congrégation fondée par le cardinal de Bérulle. Quel en était le but et l'esprit, VII. 256.

Ordination. Elle communique la plénitude du Saint-Esprit, VII. 219. L'ordination des pasteurs conservée dans l'Eglise Romaine, de l'aveu de Luther, III. 207. La forme de l'ordination réglée par le Parlement en Angleterre, 265. La validité des ordinations n'y est fondée que sur la formule de la liturgie d'Edouard VI, 309. Les frères de Bohême dérobent l'ordination dans l'Eglise catholique, 360.

Ordonnance *et Instruction pastorale sur les Etats d'oraison*, V. 43.

ORDONNANCE *pour défendre la lecture du* Nouveau Testament *de Trévoux*, II. 105.

Ordre (l') ne peut être exclu des sacrements communs à toute l'Eglise, III. 62. Définition de ce sacrement : en quoi il consiste, VIII. 500, 521.

L'ordre admirable qui paraît dans les choses humaines, considéré par rapport au jugement dernier : comparaison tirée de l'optique, qui rend cette vérité sensible, VI. 80.

Organes. *Voy.* CORPS, SENS.

Orgueil. Sa définition, il cause notre ruine, VI. 337. C'est la maladie la plus dangereuse de l'homme, 74; VII. 42, 70. Il monte toujours, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est, 37, 291. Il attribue tout à soi-même, VI. 189. Il a fait tomber les anges rebelles, 221. C'est la plus dangereuse et la plus pressante de toutes les passions, 378. Nature de ce péché, IX. 289. Combien il est à craindre, 319. Pensées sur l'orgueil, VII. 338. L'amour-propre est la racine de l'orgueil, IX. 556. Ce que l'orgueil ajoute à l'amour-propre, 558. Description de la chute de l'homme, qui consiste principalement dans son orgueil, 559. Effets de l'orgueil, 559, 561, 212. Ses désordres, VI. 140. Comparaison de l'homme amoureux des louanges avec la femme infatuée de sa beauté, IX. 560. Dieu punit l'orgueil en lui donnant ce qu'il demande, 562. Comment il arrive aux Chrétiens de se glorifier en eux-mêmes, 564. D'où vient ce penchant de l'homme à s'attribuer le bien qu'il tient de Dieu, 564. Caractère d'un orgueilleux, VI. 102.

Origène prouve la divinité de Jésus-Christ par le texte du Psaume XLIV : *Sedes tua, Deus*, etc., I. 125. Il entend du péché originel ces paroles de David : *Ecce in iniquitatibus*, etc., 126. Estime que saint Jérôme faisait de ses Commentaires sur l'Ecriture, 173. Origène invoque l'ange du baptême, 285. Il explique comment les martyrs concourent à la rédemption du genre humain, 286. Passage de ce Père sur les persécutions, 317. Autre passage sur l'obéissance due aux puissances séculières, X. 159. Ses œuvres ont été autrefois défendues; on peut les lire à cause de la piété qui y règne, IX. 246.

L'origénisme est condamné par Théophile d'Alexandrie : son jugement est confirmé par le consentement commun et devient définitif, X. 267.

Orléans. C'est où se fit la première paix des Calvinistes révoltés, 573. On y tient un synode pour entretenir la guerre, 579.

Osiandre (André), luthérien, invente l'*impanation* et l'*invination*, III. 177. Il abandonne son église de Nüremberg, dans la crainte des peines dont menaçait l'*Interim*, et se retire en Prusse, 276. Sa doctrine prodigieuse sur la justification, *ibid.* Il plaisantait sur tout, et avait, selon Calvin, l'esprit profane. Mélanchthon blâme son arrogance, ses rêveries et les prodiges de ses opinions, 277. Il trouble l'Université de Kœnigsberg, où, enflé de la faveur du prince, il publie hautement sa doctrine; ce qu'il n'avait osé faire du vivant de Luther, 277. On épargne ses erreurs dans l'assemblée de Worms. Il en triomphe en Prusse, où il rend sa doctrine dominante, 280.

Osius, évêque de Cordoue, distingue les droits des deux puissances, X. 87. Il préside au concile de Nicée, 220.

Othon (S.), évêque de Bamberg, est attaché à l'empereur Henri IV, déposé. Le Pape ne l'en reprend pas, X. 121. Son vrai nom est *Udon*, 122 et *note*.

Othon, évêque de Frisingue, atteste la nouveauté du pouvoir que s'attribuait Grégoire VII de déposer les rois, X. 51.

Othon I parvient à l'empire par le concours du Pape et des Romains, X. 113.

Othon IV est déposé par Innocent III, X. 132.

Ouie. *Voy.* SENSATIONS.

Oxford (Concile d') tenu contre les Albigeois, appelés Poplicains, III. 332. *Voy.* MANICHÉENS.

Ozias, roi de Juda, règne avec gloire, VIII. 141. Il est frappé de lèpre pour avoir entrepris sur les droits du sacerdoce, *ibid.*, 418, 474. Il fut toujours roi, X. 67.

P

Païens. Depuis la loi de Moïse, ils avaient acquis une certaine facilité plus grande de connaître Dieu, par la dispersion des Juifs, et par les prodiges que Dieu avait faits en leur faveur, IX. 139. Les païens, par la simple raison, ont mieux vu que Jurieu, qu'il fallait, pour le bien des choses humaines, supporter les mauvais princes, et non bouleverser les Etats par des révoltes, III. 521.

Pain. Demander avec confiance notre pain de tous les jours : ce que signifie cette demande du *Pater*, VI. 240, 648.

PAIN BÉNI. Sa signification et son origine, VIII. 532.

Paix. Que veut dire ce mot, VI, 311, 312. Deux sortes de paix sur la terre, 313. La paix étroitement unie avec la justice, 293; obtenue et annoncée par Jésus-Christ, 293; conclue par la mort du Fils de Dieu, 293. Cause de notre paix, 294. Pourquoi Jésus-Christ donnant la paix à ses disciples, leur découvre-t-il ses pieds et ses mains, 294. Il faut renoncer à tous nos attachements criminels pour jouir de cette paix, 295, 296. La paix et le fruit de la retraite, 296. Caractère de la paix des enfants de Dieu, VI. 312. Ce que c'est que la paix intérieure, IX. 471. Paix imperturbable, 472. Moyens pour avoir la paix au dedans de soi, 236, 245.

La paix affermit les conquêtes, VIII. 454. Elle est donnée pour fortifier le dedans, *ibid.* Elle rend l'Etat florissant, 458. Compliments à la Reine-mère, au Roi, au cardinal Mazarin, au sujet de la paix des Pyrénées, VI. 225; à la reine d'Angleterre, 311, 313.

Pajon (Claude), ministre d'Orléans, soutient l'indifférence des religions, même du socinianisme, IV. 44.

Palatin (Charles-Louis, comte) fait imprimer les actes du second mariage du landgrave de Hesse, III. 233. *Voy.* HESSE.

Palatine (princesse). *Voy.* GONZAGUE.

Paléologue (Jean), empereur grec, assiste au concile de Florence : ce qu'il y dit sur l'autorité des conciles et du Pape, X. 201.

Paleotti (Gabriel), célèbre jurisconsulte, se distingue au concile de Trente, x. 6.

Pallavicin (Sforce), cardinal, historien du concile de Trente, rapporte ce qui s'y passa au sujet de la doctrine des Français sur la puissance ecclésiastique, x. 6. *Voy.* Trente.

Panégyriques *des Saints*, vii.

Panorme. *Voy.* Tudeschi.

Pape. C'est le premier évêque préposé par Jésus-Christ même pour conduire tout le troupeau, v. 580. Le Pape est le plus grand dans l'Eglise, et non plus grand que toute l'Eglise, x. 35. Il peut tout quand la nécessité l'exige, 327. Le Pape, chef de l'ordre épiscopal, vii. 258. Pourquoi Jésus-Christ en lui donnant une si grande puissance, n'a pas voulu lui donner un caractère supérieur à l'épiscopat, vi. 686. De quelle manière saint Bernard considérait le Pape, 686. Passages remarquables qui montrent l'autorité que le Pape exerçait au concile d'Ephèse, iii. 12; et dans celui de Chalcédoine, 13. Il présidait au concile d'Ephèse, en la personne de saint Cyrille, 14. Sa lettre dogmatique fut la règle que suivit le concile, 15.

Quand le Pape est attaqué, tout l'épiscopat est en péril, vi. 684. Le Pape ne doit pas révoquer les sentences des évêques contre l'ordre canonique, 386. Caractère que doivent avoir les décisions du Pape, pour être d'une autorité infaillible, ix. 263.

Soumission de Luther envers le Pape, iii. 170. Ses emportements contre lui, 175, 220. Mélanchthon veut qu'on reconnaisse son autorité, 220, 227, 229. Inconvénients arrivés pour l'avoir rejetée, 222. Les Protestants offrent d'obéir au Pape comme au chef de l'Eglise, d'admettre pour frères les Catholiques romains, et de reconnaître l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique, 222, 224, 244. De sa primauté de droit divin, 230, 240, 248, 264, 283; iv. 557.

La primauté du Pape, rejetée en Angleterre sur de faux principes, iii. 265. Haine de Viclef et de Jean Hus contre le Pape, 356. Les Calixtins disposés à reconnaître le Pape, 358. Les Protestants déclarent qu'il est l'antechrist. *Voy.* Antechrist. Le concile de Trente ne décide sur l'autorité du Pape que ce qui est certain, et laisse à l'écart ce qui ne l'est pas, 449. On n'a jamais fait dans l'Eglise un point de foi de l'infaillibilité du Pape, iv. 112.

L'abbé Dupin coupable d'avoir voulu altérer la tradition sur l'autorité du Pape et de sa chaire, iii. 4; d'avoir par des altérations et des omissions affectées, combattu la supériorité du Pape clairement établie dans la procédure du concile d'Ephèse, 11. Ce n'est pas le Pape qui figure la Babylone, l'Antechrist, où la Bête de l'Apocalypse, ii. 5, 63.

Les chutes des Papes ne portent aucun préjudice à l'Eglise; elles prouvent qu'ils ne sont point infaillibles, x. 266. L'erreur d'un ou deux Papes ne préjudicierait en rien à la foi romaine, x. 36. Duval croit que le Pape peut devenir schismatique, et dès lors soumis au concile, x. 38, 336, 349. Avantages de la souveraineté temporelle du Pape, 60. *Voy.* Concile, Constance, Eglise, Infaillibilité, Pierre, Primauté, etc.

Papias, très-ancien auteur, mais d'un très-petit esprit, introduit dans l'Eglise le règne de mille ans, i. 360.

Papin (Isaac), ministre anglican, puis réuni à l'Eglise catholique, écrit en faveur de la tolérance des religions, se lie avec le ministre Burnet, qui lui écrit en faveur de cette indifférence. Pépin rétracte ses erreurs, iv. 88.

Paque; que figurait celle des Hébreux, ii. 222, 400.

Ce que c'est que la Pâque des Chrétiens, et manière de la célébrer, viii. 536. Jésus-Christ désire manger la Pâque avec nous, ii. 409, 410. Nous devons manger la Pâque avec lui, 410.

Sermons pour la fête de Pâques, vi. 145. Joie toute spirituelle des Chrétiens durant ces saints jours, 150. Dessein de Dieu en faisant tomber la fête de Pâques dans la saison où la nature se renouvelle, 373. *Voy.* Résurrection.

Paraboles. Celle des deux fils désobéissants, ii. 340; des Vignerons, prise de David et d'Isaïe, 340, 376; du Festin des noces, 342, 343; des dix Talents et des dix Mines, 383; des Vierges sages et des Vierges folles, 382; du Père de famille et de ses Serviteurs, 380; de l'Econome fidèle et prudent, 381; du Serviteur méchant, 382; de la Vigne taillée par le Père céleste, 473; des Semences, vi. 492.

Parades (Jacques de), chartreux, prouve la supériorité du concile sur le Pape, x. 204.

Paradis. Belle description qu'en donne l'Apocalypse, i. 361, 363. Combien il faut être pur pour y entrer, 363. Passage de saint Paul sur la gloire du ciel, ii. 163. Le Paradis, figuré par la Terre promise, 211. La joie du Paradis sera éternelle, 489. La vie éternelle est de connaître Dieu et Jésus-Christ, 493. Les élus y partageront la gloire de Jésus-Christ même, 509. *Voy.* Ciel, Elus, Saints.

Pardon universel que Jésus accorde à ses ennemis; son immense charité pour eux, vi. 585. Conduite que doit nous inspirer un tel excès de miséricorde, 585.

Pardon des injures : combien les leçons de la philosophie, en ce point, sont inférieures à celles de Jésus-Christ, 388. Ingratitude et aveuglement de celui qui refuse de pardonner à son ennemi, 392; vii. 335. Combien Dieu aime à pardonner, 334.

Paresse. Elle est un obstacle à la justice, viii. 436.

Paresseux. Son caractère, viii. 370.

Parfums répandus avec profusion sur la tête et les pieds de Jésus : ce qu'ils signifient, ii. 324.

Paris. Désordres qui y règnent; souhaits pour la conversion de ses habitants, vi. 117.

Parker (Matthieu), archevêque protestant de Cantorbéry, est le premier à reconnaître par sa souscription la suprématie de la reine Elisabeth, iii. 308.

Parlement d'Angleterre. Il règle la formule de l'ordination des évêques et des prêtres, iii. 266. Il refuse de prendre l'avis des évêques sur les affaires de la religion, et réforme par son autorité la liturgie et les prières publiques, 266, 267.

Parlement de Paris. Il supprime le livre de Bellarmin contre Barclai; et condamne ceux qui soutenaient le pouvoir du Pape sur le temporel, x. 149.

Parole. Elle est le lien de la société humaine, viii. 341. Ce qu'il faut entendre par une parole oiseuse, ii. 126.

Parole de Dieu : son efficacité, ix. 581; sa douceur, ii. 502. C'est cette parole qui nous jugera, ii. 504. Soumission qui lui est due, vi. 126. Ses rapports avec l'Eucharistie, 328. Précautions à prendre pour que la sainte parole ne tombe pas de notre cœur, 332. Elle est vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive tranchant des deux côtés, etc., 333. Avec quel mépris on écoute souvent la parole de Dieu. Parole de l'Evangile, instrument de la grâce, 410. Endurcissement des cœurs à l'égard de la parole de Jésus-Christ, 411.

Particularisme (le) des Calvinistes, qui font Dieu auteur du péché, et renversent toute la morale chrétienne, détesté par les Luthériens, comme une affreuse hérésie, iii. 407.

Pascal II, pape : sa dispute avec l'empereur Henri V sur les investitures : il les accorde par violence, x. 126. Il veut se démettre au concile de Latran, 283.

Paschase Radbert, auteur du neuvième siècle. Preuve qu'il n'a rien innové sur le dogme de la présence réelle, iv. 134, 405.

Passages éclaircis (les), ou Réponse au livre intitulé : *Les principales Propositions du livre des* Maximes des Saints, *justifiées par des expressions plus fortes des saints auteurs*, v. 549.

Passion de Jésus-Christ. Sermons sur ce mystère, vi. 277. Toute l'économie de notre salut y est renfermée, 363. *Voy.* Jésus-Christ, Sauveur.

Passions; d'où elles naissent, viii. 67; leur définition, 67, 98; leur nombre, 67, 99. Combien elles influent sur nos jugements, 75. Altérations qu'elles causent dans le corps, 87. A quels mouvements elles sont unies, 96, 98. Leur assujettissement à la volonté, 102. Effets de l'attention sur elles, 105. Leur excès cause la folie, 106. Les représentations théâtrales les excitent et les enflamment, ix. 86, 92.

Les passions ont en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes : exemples, vi. 653. Leur avidité insatiable endurcit le cœur du riche à l'égard des pauvres, 417. Elles ont détruit la société humaine, viii. 341. Le prince doit se rendre maître de ses passions, 371.

Pasteurs. Charité du vrai pasteur, vi. 450. Combien elle éclate dans la parabole de la brebis égarée, 300. Les pasteurs de l'Eglise s'élèveront, au jugement de Dieu, contre ceux qui n'auront pas fait cas de leurs paroles, vii. 84.

Claude et Jurieu s'accordent à dire que les peuples peuvent, à leur gré, déposer leurs pasteurs, et s'en donner d'autres, iii. 438. L'Eglise croit que Jésus-Christ établit les pasteurs, et non le peuple : langage différent de la Réforme, qui défère tout au peuple, *ibid.*

Patariens (les) étaient les mêmes que les Albigeois ou Manichéens, 335. Quoiqu'ils fussent plus corrompus que les autres sectes manichéennes, les Protestants les prennent pour les Vaudois, et les regardent comme leurs ancêtres, 335, 336.

Patience (la) et la prière, laissées pour ressource à l'Eglise par Jésus-Christ contre les maux qu'elle aurait à souffrir des princes impies, x. 70.

Patriarches : leurs soupirs et ceux des Prophètes pour la venue du Messie, vi. 65.

Patriarches ecclésiastiques : leur origine et rang de leurs siéges, viii. 171.

Patrie : combien l'homme y est attaché, viii. 342. Obligation de l'aimer, sur quoi fondée, 347. Punition de ceux qui la troublent, 347. On ne doit pas épargner ses biens pour la

servir, *ibid.* Ni même sa vie, 348. Exemple de Jésus-Christ, des Apôtres et des premiers chrétiens, 349. On sert la patrie en servant le prince. *Voy.* Etat, Gouvernement, Prince, Rois.

Paul (S.). Sa conversion, viii. 159, 207. Les Juifs le livrent aux Romains, 207.

Panégyrique de cet apôtre, vii. 180. Combien efficace la simplicité de ses discours, 183. Souffrances de saint Paul, combien persuasives, 185. Ses peines, ses travaux, son désintéressement, 187. Combien il a aimé la croix et l'Eglise, 250. *Voy.* Etienne.

Prédiction de cet apôtre à Timothée, étrangement dépravée par les ministres, ii. 24. Le vrai sens de ce passage établi, il regarde les Manichéens, 35. Vaine défaite de Jurieu, *ibid.* Passage de la seconde Epître aux Thessaloniciens, mal interprété par les Protestants, ii. 29, 101.

Amour de saint Paul pour ses concitoyens, viii. 350. Sa doctrine et celle de saint Pierre sur l'obéissance due au prince, 375, 397. Sur le paiement des impôts, 421, 460.

Saint Paul renverse la doctrine des Quiétistes sur la foi explicite en Jésus-Christ, ix. 22, 24. Il explique la présence de Dieu en nous, 26; le désir du salut, 18, 21. Sa doctrine sur la prière, 317. Il inculque les réflexions, 32, 33. Il enseigne la pratique de la mortification, 42; celles des demandes et actions de grâce. Sa doctrine du combat de la concupiscence, 43. 45. Exemple en sa personne des suppositions impossibles, 47. Ce qu'il dit des actes du cœur, 51.

Comment et pourquoi saint Paul a demandé d'être anathème, v. 325. Son anathème, selon saint Chrysostome, exprime un plus grand désir de posséder Jésus-Christ, 326. Saint Grégoire de Nazianze entend cet anathème de la mort temporelle, et non de l'éternelle, 325. Cette interprétation ne sert de rien pour établir l'amour naturel des Mystiques, 327. Parfaite sécurité de l'apôtre, malgré le désir qu'il faisait par impossible, 174, 236. Réflexions sur les interprétations de saint Grégoire et de saint Chrysostome, 176. Explication du passage *Cupio dissolvi*, etc., 223. Passage de saint Basile sur l'anathème auquel se dévouait le saint apôtre, 556.

Paul I, pape, envoie des légats à Constantin Copronyme et à Léon Chazare, pour les prier de rétablir les saintes images, x. 99.

Paul III excommunie Henri VIII, roi d'Angleterre, et le prive de son royaume : on n'a point égard à sa bulle, x. 157. Il croit la tenue du concile de Trente nécessaire, 245.

Paul V met en interdit la ville et l'état de Venise, x. 149. Il condamne le serment exigé des catholiques anglais, 158.

Paul de Samosate, évêque d'Antioche, flatte les Juifs en faveur de Zénobie, i. 299. Sa condamnation, iv. 348; x. 369; viii. 161.

Paul, patriarche de Constantinople, compose sous le nom de l'empereur Constant, l'édit appelé *Type*, favorable au monothélisme, x. 231.

Pauliciens. Leur histoire écrite par Pierre de Sicile. Ils étaient Manichéens, et venaient d'Arménie. Leurs erreurs sont les mêmes que celles des anciens Manichéens réfutés par saint Augustin. Ils voulaient envoyer des prédicateurs de leur secte en Bulgarie, et réussirent dans leur projet, iii. 326.

Pauvres. Jésus-Christ les choisit pour être les ministres de son royaume et les coadjuteurs de son grand ouvrage, vi. 72. Leur rang, leur dignité et leurs priviléges dans l'Eglise, 184. Honorer les pauvres, respecter leur condition, 186. Ils s'élèveront contre la dureté inexorable des riches à la mort, 416. Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, 622. Ils sont l'image vivante de Jésus mourant, 471 : les trésoriers et les receveurs généraux de Dieu sur la terre, vii. 135. *Voy.* Aumône, Riches.

Pauvres de Lyon. *Voy.* Vaudois.

Pauvreté. Elle n'est plus roturière, le roi de gloire l'ayant épousée, vi. 189. Elle est la source de la royauté du Sauveur, viii. 31 : le moyen que Dieu emploie quelquefois pour éprouver ceux qui lui sont fidèles, vi. 171. Il ne veut voir dans sa compagnie que ceux qui portent sa marque, c'est-à-dire, la pauvreté et la croix, 171. En quoi consiste la pauvreté religieuse, viii. 74. A quoi elle oblige, ix. 228, 233.

Pavie (le concile de), assemblé par Martin V, se transfère à Sienne : il est dissous, et indique Bâle pour le lieu du futur concile, x. 189.

Pavillon (Nicolas), évêque d'Alet. Consultation faite à ce prélat, et sa réponse sur la signature du Formulaire et sur les religieuses de Port-Royal, v. 39.

Paysans. Leur révolte en Saxe, causée par le livre *de la Liberté chrétienne* de Luther. Les Anabaptistes se joignent à eux. Luther décide qu'il faut les exterminer, iii. 190.

Péché. Sa définition : d'où vient sa malice, vi. 712. C'est le plus grand de tous les maux, 651, 711, 655, 588, 589. C'est dans le cœur de l'homme une tache infâme qui le défigure, 323. Il fait un cri terrible aux oreilles de Dieu toujours attentives, 323. Quelle est la cause du péché, x. 522. Son principe; étrange propriété qu'il a dans l'homme, vi. 146. Combien il est fortement attaché à notre nature, 286. La blessure qu'il fait, éternelle et irrémédiable de sa nature, 301. Point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise, 231. Le péché est toujours timide et honteux. Motifs qui doivent nous le faire détester, 868.

Effets du péché, vi. 27, 86, 436, 653. Pourquoi Dieu permet le péché, ix. 337. Moyen de s'en purifier, 301, 305. Longs combats nécessaires pour conserver le fruit de la victoire que nous obtenons sur le péché par la grâce de Jésus-Christ, vi. 286. Ce qu'opère, selon les Quiétistes, la haine et l'oubli du péché, v. 77. De quelle manière le Sauveur est mort au péché, vi. 148. Quelle est la pensée de l'Apôtre, quand il dit que Jésus-Christ est mort au péché, 286. Les péchés sont détruits dans les justes, bien qu'il n'y en ait point qui ne soient pécheurs, iv. 167. Comment les péchés sont-ils effacés, 477, 485, 493, 495. L'homme ne peut passer sa vie sans quelque péché, 523. Deux sortes de péchés, dont les uns détruisent la charité, les autres ne la détruisent pas, v. 175. Les bonnes œuvres des justes sont-elles pures de tout péché, 477, 487, 496.

La grandeur du péché se mesure par l'excellence et la dignité de la personne offensée, au-dessus de celle qui offense, ix. 62. Par le péché, l'homme asservi aux sens oubliait Dieu, et ne faisait que s'enfoncer dans l'idolâtrie, 143. Le péché mortel renferme une éternité, et pour ainsi dire une immensité de concupiscence, à laquelle Dieu doit s'opposer de toute son infinité : raison de l'éternité des peines du péché, 120. Combien de sortes de péchés, viii. 519. Des sept péchés capitaux, 520. Péché contre le Saint-Esprit, ix. 333. C'est une question impénétrable, 176.

Saint Augustin a été accusé par R. Simon de faire Dieu auteur du péché, ii. 647, 658. Dieu permet seulement le péché, et le libre arbitre le commet, 659. Pourquoi Dieu n'est pas tenu de l'empêcher? 659. La permission du péché est bien différente de l'endurcissement, 660. Elle n'est pas dans Dieu une simple patience, 661, 664. Il dirige dans le mal la volonté du pécheur, 662, et fait ce qu'il veut des volontés mauvaises, 662. Belle explication de cette doctrine, 663. Il tient en bride les passions des méchants, 681.

Les Luthériens et les Calvinistes font Dieu auteur du péché, 600. Bèze soutient que le péché d'Adam était ordonné de Dieu, et que ce qui était volontaire en Adam était en même temps nécessaire. Il avait puisé cette doctrine dans Calvin, 600. Jurieu démontre que Luther et Mélanchthon ont admis le blasphème que Dieu est auteur du péché, iii. 492. Cette doctrine détruit le libre arbitre de l'homme, éteint les remords de la conscience, 478. Jurieu retombe dans les excès des premiers réformateurs sur la cause du péché, en voyant l'inévitable et fatale nécessité qui nous entraîne au mal comme au bien, 201. *Voy.* Eternité, Justice, Pécheurs, Peine, Rechute.

Péché originel, son occasion, viii. 508; vi. 147. Ses effets, 123, 424. Tous les hommes compris dans Adam, le père puni dans ses enfants, la perte de la justice originelle; tels sont les trois fondements de la justice divine dans le péché originel, ii. 209, 210. Suites affreuses de ce péché, 213. Il est le principe des trois concupiscences, ix. 565, 567.

La corruption du genre humain est une preuve du péché originel, viii. 179. Ce péché prouvé par le texte du Psaume l : *Ecce in iniquitatibus*, i. 51, 126. On le prouve encore par l'usage de toute l'Eglise, de baptiser les enfants, ii. 530. Il est cause de la damnation éternelle des enfants non baptisés, 579. Il donne vraiment la mort à l'âme, 611, 612. Preuve par le texte de saint Paul : *In quo omnes peccaverunt*, 612. Discussion plus ample sur ce texte, 614, 615. Son vrai sens établi par deux conséquences du contexe, 616; par l'intention de saint Paul dans ce passage, 616. Sans le péché originel, la mort d'un enfant accuse Dieu d'injustice, 617, 622. Objection contre ce principe, 623. Solution, 623. Les Pélagiens mêmes ont reconnu que la peine ne marche point sans la coulpe, 624. Uniformité des Pères anciens et nouveaux, grecs et latins, sur cet article de notre foi, 618, 620. Il est impossible que l'Orient crût autre chose que l'Occident, 620. 621. Preuves de fait, 621. Témoignages de la tradition de l'Eglise d'Occident, 624; de l'Eglise d'Orient, 625. Conformité des idées des Pères sur le péché originel, 625; sur le moyen par lequel il se transmet, 626. Témoignages de saint Justin, 626; de saint Irénée, 627; de saint Clément d'Alexandrie, 627; d'Origène, 628; de Tertullien, 629, 630; de saint Cyprien, 630; de saint Athanase, 631; de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, 631; de saint Grégoire de Nysse, 633; de saint Chrysostome, 634. L'essence du péché originel ne consiste point dans la domination de la convoitise, 636. En quoi elle consiste, et quelle est

la cause de la propagation de ce péché? 636. Solution de quelques difficultés tirées des Pères, 639. L'abbé Dupin, coupable d'avoir voulu affaiblir la tradition des premiers siècles sur ce dogme, III. 1.

Comment l'âme peut connaître sa dépravation originelle, VIII. 118. Les Païens ont eu quelque idée de cette punition divine, 118.

Comment on doit combattre le péché originel, IX. 182.

PÉCHÉ PHILOSOPHIQUE; en quoi consiste cette erreur. Elle est condamnée par Alexandre VIII, IX. 120. Sa réfutation, 120.

PÉCHÉ VÉNIEL. Sa malice, IX. 351. Nul n'en est exempt, ni n'en peut être exempt, V. 8. Il est inévitable, 95. Il ne peut pas être rapporté à Dieu, 403, 476. Moyen de s'en corriger, IX. 194. Quoique les péchés véniels semblent légers, ils accablent par leur multitude, et mettent de funestes dispositions dans les consciences, VII. 292. Les justes commettent tous les jours des péchés véniels, mais tous les jours ils peuvent en être purgés, IV. 167.

Pécheurs. Ce sont des ennemis impuissants de Dieu, VI. 651. Ils voudraient vivre toujours, pour pouvoir toujours pécher, IX. 120. Peines interminables des pécheurs, proportionnées à leur désir de pécher sans fin, VI. 590. A quoi sont semblables les pécheurs endurcis, 163. Leur réponse quand on leur parle des jugements de Dieu, 327. La damnation des pécheurs est une pure justice, leur justification une pure miséricorde, 536. Pourquoi Dieu les punit, VII. 333. Sa justice en action contre eux, VI. 537. Les bons regrets des pécheurs à la mort sont suspects, 549. Pourquoi ils voudraient détruire les lois primitives et invariables de la vérité et de la justice, 347, 348. Pourquoi ils s'irritent contre les conseils qu'on leur donne, *ibid.* Trésor de haine qu'ils amassent par un mépris si outrageux de l'Esprit-Saint, 253. Caractère des pécheurs, 349. Par quels degrés ils en viennent à regarder leur pénitence impossible, 443. Audace des pécheurs dans leurs excuses, 248, 443, 640. Quels guides ils doivent chercher, 456. Pécheurs superbes : leur caractère, 456. Quels sont les pécheurs qui sont à charge à la miséricorde divine, 454. Pécheurs réconciliés : avec quelle douceur et quelle charité Jésus-Christ les traite, 315. Ils sont élevés aux premières places de son royaume, 316. Ils doivent trembler, parce que chaque nouvelle chute creuse sous leurs pas de nouveaux abîmes, VII. 301. Les pécheurs doivent avoir confiance aussi bien que les innocents, IX. 354. En quel sens on peut se croire un grand pécheur, quoiqu'on n'ait pas commis de grands crimes, 393.

Réflexions sur le triste état des pécheurs, et les ressources qu'ils ont dans la miséricorde de Dieu, IX. 610. Le pécheur déchiré par ses remords, comparé à un cheval couvert d'une armée d'abeilles, et piqué par leurs aiguillons, 612. Il ne peut trouver de remèdes à ses maux que dans le sang de Jésus-Christ, 612. *Voy.* CONVERSION, MISÉRICORDE.

Pectoral mystérieux du pontife de l'ancienne loi; ce qu'il signifiait, VII. 122.

Peine (la) infligée au pécheur s'accorde avec la justice; elle est conforme à l'ordre, VI. 70. Une partie de la peine due au péché réservée après le baptême dans la pénitence, 590. La peine, pour être juste, doit être proportionnée à l'injustice du crime, 629. Première peine de l'homme pécheur, 278. Séparation, abandon et malédiction de Dieu, peine du péché, VII. 332. Pourquoi la peine du péché est éternelle, 332. *Voy.* ÉTERNITÉ, JUSTICE, PÉCHÉ, PÉCHEURS.

Manière de porter les peines de l'âme, IX. 239, 245, 250, 251, 252, 256, 260, 262, 263, 264, 266, 268, 273, 282, 284, 303, 304, 305, 308, 314, 328, 348. Avantages à en tirer, 186, 199, 246, 248, 252, 281, 283. Leurs remèdes, 169, 172, 181, 183, 188, 193, 194, 196, 197, 198, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 213, 214, 215, 216, 217, 221, 222, 223, 224, 231, 234, 345. Ne pas les dire à un confesseur qui ne nous connaît pas à fond, 174, 175, 193.

Pélage I, pape, est soupçonné dans sa foi par Childebert, roi de France; il se justifie par sa profession de foi. VIII. 274.

Pélage II fait une décrétale que saint Grégoire le Grand trouve dure, et que la *Glose* dit contraire à l'Evangile, X. 362. Ce Pape se promet des descendants de Clovis, leur protection pour le Saint-Siége, VIII. 426.

Pélage, hérétique, niait le fondement de la foi touchant la rémission des péchés par le baptême, X. 263. Il est condamné en Afrique et par les Papes, VIII. 166. La cause des Pélagiens est jugée sans concile par le consentement commun, X. 261.

Pélage excusé et préféré à saint Augustin par R. Simon, II. 587. *Voy.* AUGUSTIN (S.).

Pélagianisme (le) présenté par R. Simon comme la doctrine de toute la tradition, II. 582; et surtout de saint Chrysostome, 580, 582; attaqué par saint Augustin au nom de toute l'Eglise, 583. Le Pélagianisme, selon Jurieu, quoique condamné par le synode de Dordrecht, n'est pas contraire à la piété. Il prétend qu'*on doit prêcher à la pélagienne*, et que les Arminiens et autres, quoique Pélagiens par l'esprit, sont par le cœur disciples de saint Augustin, III. 400, 401. Ce ministre convainc les Luthériens de demi-pélagianisme dans l'endroit même où il dit que c'est une calomnie de les en accuser, 479. Le demi-pélagianisme est et n'est pas, selon lui, une erreur mortelle et fondamentale, 480. Les contradictions de ce ministre, IV. 53. Les Calvinistes tolèrent le demi-pélagianisme des Luthériens, 53. En quoi les Pélagiens erraient sur le péché originel, VI. 247. Ils parlent avec mépris de l'Eglise, comme étant tombée. Leur langage est celui de tous les hérétiques, IV. 97, 98.

Pélisson (Paul Fontanier), converti du protestantisme à la religion catholique, correspond avec Leibnitz touchant la réunion des deux religions : IV. 577, 584, avec Bossuet sur le même sujet, 583. Sa mort, 588.

Pélisson était mort comme il avait vécu, en très-bon catholique, IX. 77. Loin d'avoir le moindre doute de la foi catholique, Bossuet le regardait depuis le temps de sa conversion comme un des plus zélés défenseurs de notre religion, *ibid.* Il pratiquait solidement la piété, 77.

Pénitence. Sa nécessité, VI. 650. Motifs qui doivent exciter les hommes à faire pénitence, 321. Sévérité de l'ancienne pénitence, 591. Lois de l'ancienne pénitence, 656. Effets de l'esprit de pénitence, 657. Conditions de la vraie pénitence : combien elle est rare, 658. Trois qualités de la pénitence, 233. Alliance plus étroite dans laquelle nous entrons par la pénitence, 235. Deux qualités du remède de la pénitence, 236. Nécessité de recevoir la pénitence comme remède et comme préservatif, 237. La pénitence, remède pour le passé, précaution pour l'avenir, 291. Fontaine de la pénitence toujours ouverte aux pécheurs pour y laver leurs crimes, 238. On doit craindre de ne point profiter de la pénitence, 85. L'amertume de la pénitence plus douce que tous les plaisirs, 446. Echange mystérieux qui se fait dans la pénitence, 176. Dispositions avec lesquelles on doit accomplir la pénitence, 179. Sentiment de crainte propre à disposer les cœurs à la grâce de la pénitence, 454, 457. Quelle est la perfection de la pénitence, II. 284. Elle s'opère dans la solitude, VI. 656. Fruits salutaires de la pénitence, 303. Qu'est-ce que faire pénitence, selon les maximes de l'Evangile, VII. 330. L'humilité est la meilleure disposition à la pénitence, 331. Deux choses composent la pénitence : la mortification du corps et l'abaissement de l'esprit, 117. Combien elle est méprisée, 121.

La pénitence est un sacrement établi par Jésus-Christ et un tribunal où l'Eglise exerce la puissance qui lui a été donnée, de remettre ou de retenir les péchés, non-seulement publics, mais les plus secrets. Utilité et avantage de la confession, III. 62; IV. 511, 529, 553. Les Luthériens reconnaissent le sacrement de Pénitence et l'absolution sacramentale, III. 204. Henri VIII confirme la foi de l'Eglise sur ce sacrement, 256, 259.

Instruction sur ce sacrement, VIII. 522. Manière de le recevoir utilement, 524. Amour qu'exige ce sacrement, pour que le pécheur y soit justifié, 640, 659. Comment doit-on entendre le commencement d'amour de Dieu, dont parle le concile de Trente, 642, 650. En quelles dispositions on doit s'approcher du sacrement de pénitence, VI. 372. Satisfaction qu'il exige, 372. Tribunal de la pénitence, tombeau d'où nous devons sortir comme Jésus-Christ ressuscité, 375. *Voy.* CONFESSION, CONTRITION, CONVERSION.

Retraite de dix jours sur la pénitence, IX. 595.

Pénitents. Il y en a peu de vrais, VI. 453. Dans la gloire éternelle, les fautes des saints pénitents ne paraissent plus, VII. 319.

Pensées. Comment elles naissent dans l'âme.

Pentecôte. Instruction sur le mystère de cette fête, VIII. 538. Merveilles qu'opéra en ce jour le Saint-Esprit, VI. 99. 380, 660.

Pépin, dit le Bref, réunit en sa personne toute la puissance de Charles-Martel, son père, VIII. 170. Il est appelé au trône par les Français; sacré et couronné par le pape Etienne III, qu'il avait reçu en France, 170. Il donne à l'Eglise romaine toutes les villes reconquises sur les Lombards, 171.

Ce prince est mis sur le trône par les seigneurs français, et non par le pape Zacharie, X. 107. Il est fait patrice par les Romains, 111.

Percy, galant d'Anne de Boulen. Ses amours ne rendaient pas nul le mariage de Henri VIII avec cette femme, III. 255.

Perdition (l'enfant de). Ce que Jésus-Christ entend par là, II. 454. Explication de ce texte : *Aucun n'a péri que l'enfant de perdition*, 500.

Pérédo (Pierre de), saint religieux, envoyé au pape Benoît XI par Philippe le Bel : ses remontrances au sujet des entreprises de Boniface VIII, X. 136.

Pères (SS.). Quelle est leur autorité, I. 280. Différences de leurs conjectures d'avec leurs dogmes et leur consentement unanime, 280. Pourquoi ils conjecturaient que le monde finirait avec l'empire romain, 283. Les Protestants peuvent-ils tirer avantage de ce sentiment des Pères, II. 30.

Les Pères méprisés et critiqués par R. Simon, II. 541, traités avec dédain et rabaissés par le même, 556, 558. Son ignorance jugée d'après sa critique sur Origène et saint Athanase, 573. Nécessité de lire les Pères, 570. Pourquoi les Pères antérieurs à une hérésie, n'ont pas parlé sur cette matière avec la même précision que les Pères postérieurs? 591, 592. Pourquoi la même différence entre les grecs et les latins? 592. Illusions de quelques critiques modernes à ce sujet, 593. Valeur des témoignages des Pères qui ont écrit avant les disputes, 595. L'uniformité de foi entre les Pères anciens et nouveaux, grecs et latins, peut se prouver par quatre principes de saint Augustin, savoir, la tradition, 618; le témoignage de l'Eglise d'Occident, 618; un ou deux Pères célèbres de l'Eglise d'Orient, 619; le sentiment unanime de l'Eglise présente, 619. Ainsi pensait aussi Vincent de Lérins, 620.

Les saints Pères calomniés par Jurieu, tels qu'Athénagoras, saint Cyprien, saint Augustin, dont il falsifie un passage; justifiés par les Catholiques et même par les Protestants, III. 463. Tous les Pères confondent les hérétiques par l'argument de la prescription, et en leur reprochant leur nouveauté, IV. 100.

Les Pères prouvent la divinité de Jésus-Christ par divers passages des Psaumes, I. 37, 125, 128. Ils établissent le dogme du péché originel, par le texte du Psaume L : *Ecce in iniquitatibus*, etc.

Perfection chrétienne. Son étendue, II. 307. En quoi elle consiste, VII. 64. Quelle en est le comble, 293. Jusqu'où elle peut aller en cette vie, IX. 308. Règles tirées de saint Paul pour y arriver, 170. Elle est toujours défectueuse en cette vie, V. 95. Quelle perfection Cassien reconnaît dans les saints. La perfection ne consiste pas dans une oraison extraordinaire, 227, 298, 332, 362. La perfection avilie par les nouveaux Mystiques, 334. Ce que c'est qu'une imperfection, 336. *Voy.* Religieuses.

Perpignan (Concile de) convoqué par Pierre de Lune ou Benoît XIII : sur seize évêques qui le composaient, quinze sont d'avis de se réunir au concile de Pise, X. 167, 171.

Perrin (Paul) a publié une Confession de foi des Vaudois, comme très-ancienne, quoiqu'il soit visible qu'elle est d s Vaudois réformés à la mode des Protestants, III. 349. Il soutient faussement que les Vaudois rejetaient la présence réelle, 341. Il cite des livres vaudois, ou qui n'ont jamais existé, ou qu'on a altérés dans les derniers siècles, 348.

Perron (Jacques du), cardinal. Son éloge : ses ouvrages rempart de l'Eglise contre les hérétiques, VII. 205. Il convient que les questions du pouvoir du Pape ne roulent que sur des opinions, X. 43, 60, 375. Il dit que Bellarmin est du même avis, 377, 378. Les exemples qu'il apporte, pour appuyer le pouvoir de l'Eglise sur le temporel, ne prouvent point, 85, 105, Sa harangue au tiers-état, en quoi répréhensible, 150. En quoi fut-elle approuvée par le clergé, 154. Il est envoyé à Rome par Henri IV pour obtenir son absolution, 139. Il fait rendre un arrêt du conseil qui suspend celui du Parlement contre Bellarmin, 150.

Persécutions. Pourquoi Rome persécuta l'Eglise, I. 295. Quatre caractères des persécutions : l'Eglise en triomphait, Dieu y mettait des bornes, et punissait les persécuteurs, l'Eglise en sortait plus glorieuse, 316. La captivité des Juifs en Égypte était la figure des persécutions futures de l'Eglise, II. 221. Combien la voie du chrétien est étroite pendant les persécutions, VII. 270.

Perses. Ils assujettissent toute l'Asie inférieure, VIII. 147. Ils avaient une horreur extrême pour le mensonge et pour la vie d'emprunt, 253. Admirable manière dont on élevait les enfants des rois de Perse, 254. L'art militaire était parmi eux en honneur; mais ils n'en connurent jamais le fond, 254. L'empire des Perses rétabli en Orient, 160. *Voy.* Mèdes.

On assure trop positivement que les anciens Perses n'avaient point d'idoles, IX. 136. Ils adoraient deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais, 136.

Persévérance. Elle est un don spécial de Dieu qui opère en nous le vouloir, V. 9. Ce don est le plus excellent de tous, II. 670. Comment il peut être mérité, et n'en est pas moins gratuit, 670. La grâce seule peut faire persévérer, 676. Prières des martyrs et de plusieurs saints, qui confirment cette vérité, 676, 677, 678.

La persévérance, dernière grâce; par elle la mort change de nature pour les Chrétiens, VII. 283. La persévérance finale doit être demandée, V. 75, 91. Si elle est donnée à tous, 76. Assurée en cette vie selon les Mystiques, en cela contraires à saint Augustin, 89.

Personne en Jésus-Christ. Ce que saint Athanase entendait par cette expression, II. 571. Le sens de ce mot fixé, après quelques variations, 570.

Perth (Jacques Drummond, duc de). Choisi par Leurs Majestés Britanniques pour gouverneur du prince de Galles, Dieu l'avait préparé à cette charge, par les souffrances qui l'avaient rendu en quelque façon le martyr de la religion et de la royauté, IX. 116.

Pertinax, élevé à l'empire malgré lui, est tué par les soldats, VIII. 160.

Petau (Denis), jésuite, calomnié par Jurieu, qui lui fait dire que les anciens Pères ne nous ont donné que les premiers linéaments sur le mystère de la Trinité, quoique ce Père dise le contraire, III. 463. Le Père Petau explique dans une Préface, ce qu'il avait mal dit de la théologie des anciens Pères. Jurieu accuse faussement ce Père d'avoir, dans cette Préface parlé de la Trinité comme auraient fait les Ariens et les Sociniens, IV. 35. *Voy.* Huet.

Petit (Jean) n'était pas Franciscain, il enseigne une proposition sur le meurtre, qui est condamnée au concile de Constance, X. 9 et *note*.

Pétrobrusiens, nom donné par Pierre le Vénérable aux hérétiques Toulousains ou Albigeois, III. 330. *Voy.* Albigeois.

Peucer (Gaspard), gendre de Mélanchthon, de Luthérien devient Calviniste, III. 281.

Peuple. Il doit se tenir en repos sous l'autorité du prince, VIII. 367. Il faut qu'il craigne le prince, 367. Moyens certains d'augmenter le peuple, 461.

Le peuple, selon Jurieu, donne la souveraineté; donc il l'a par lui-même, quoiqu'il ne puisse l'exercer que par celui qu'il a fait son souverain. Contradiction et absurdité de ce raisonnement, III. 540. Les peuples ont besoin de frein contre eux-mêmes, de s'imposer des lois, de se donner des magistrats absolus pour se préserver des maux affreux de l'anarchie. Leur intérêt et celui des souverains est la borne naturelle de la souveraineté, 544. Le peuple, selon Jurieu, est si souverain, qu'il peut à son gré déposer ses rois, changer la forme de son gouvernement, et qu'il n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes, 544.

Les peuples sont contenus par la religion, et ont je ne sais quoi d'inquiet, si on leur ôte ce frein nécessaire, VII. 273.

Pharisiens. Ils étaient pleins de rapines, d'impuretés et de corruption, VI. 719. Avec quelles dispositions ils reprenaient les péchés des hommes, 608. *Voy.* Docteurs.

Phelippeaux (Jean) accompagne à Rome l'abbé Bossuet, IX. 450.

Philippe (S.), apôtre. Sa vocation, II. 293.

Philippe de Néri (S.). Son amour pour Dieu. Le monde était trop étroit pour l'étendue de son cœur, VII. 257.

Philippe, roi de Macédoine, gagne sur les Athéniens la bataille de Chéronée, VIII. 150. Moitié par adresse et moitié par force, il se rend le roi le plus puissant de la Grèce, 257. Il est assassiné, 150.

Philippe, arabe, empereur, fait une paix honteuse, avec Sapor, roi des Perses, VIII. 160.

Philippe I, roi de France, est excommunié pour avoir répudié sa femme : on ne parle pas de le déposer, X. 124.

Philippe II, dit Auguste, demande la cassation de son mariage à Innocent III, qui la refuse comme étant contraire aux canons, X. 275. Il est excommunié pour avoir répudié sa femme, et son royaume mis en interdit, 132. Le légat de Clément III le menace d'excommunication, s'il ne fait la paix avec le roi d'Angleterre; sa réponse, 133.

Philippe IV, dit le Bel. Son démêlé avec Boniface VIII, X. 133. *Voy.* Appel, Clément V.

Philippe VI, de Valois, assemble les docteurs de Paris pour examiner la doctrine de Jean XXII, sur la vision béatifique, X. 287. *Voy.* Jean XXII.

Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV : son éloge, VII. 271, 300.

Philosophes. Ceux de l'antiquité ont connu Dieu sans l'adorer, VIII. 173, 198. Ils n'osent l'avouer. Leur erreur sur l'âme, la Providence, etc., 294. Ils avaient eu des restes de la véritable idée de la Divinité, et ils n'étaient devenus idolâtres qu'en les appliquant mal, IX. 136. Ce que les philosophes platoniciens disaient de la nature divine, VI. 515. Ce qu'ils pensaient du Verbe, 718. Erreurs des philosophes profanes sur la nature de l'homme, 436. Ils ont découverts quelques raisons de la vérité; reproche que leur fait saint Paul, VII. 214. Portrait d'un philosophe bel-esprit, IX. 561.

Philosophie. Sa définition, VIII. 721. Combien ses raisonnements sont éloignés de la force des exemples d'un Dieu pauvre, VI. 519. Ses préceptes inférieurs à ceux de l'Evangile, 509. Son insuffisance pour diriger l'homme : contesta-

tions et incertitudes qu'elle produit, 631. Elle ne peut remédier aux misères de l'homme, 128.

La philosophie pythagoricienne vient au secours de l'idolâtrie dès le temps de Dioclétien, I. 330. Philosophie de Plotin, de Porphyre, *ibid.*; d'Hiéroclès, 331; de Maxime, ami principal de Julien l'Apostat, I. 332; II. 90. Prestiges et faux miracles de ces philosophes, I. 332. La seconde Bête de l'Apocalypse désigne la philosophie et la magie employée par Julien, II. 90. Explication des deux cornes de la Bête, 91.

Sous le nom de la philosophie cartésienne, Bossuet voyait un grand combat se préparer contre l'Eglise, IX. 59.

Photius, patriarche intrus de Constantinople. Son caractère, 82, *note.* Il est condamné par le huitième concile, 365. Il excommunie le pape Nicolas I : son conciliabule est condamné par le pape Adrien II et par le huitième concile, X. 304.

Quelle est l'autorité de Photius dans l'explication de saint Paul, II. 639.

Picards (les) renouvellent l'hérésie des Adamites. Les frères de Bohême désavouent ceux qui leur donnent les Picards pour ancêtres, III. 354.

Pie II, pape, appelé auparavant Ænéas Sylvius. Son histoire du concile de Bâle, dont il avait été secrétaire; éloges qu'il y fait de plusieurs personnages de ce concile, X. 162. Sa bulle *Execrabilis,* par laquelle il condamne les appels du Pape au concile : quelle en fut l'occasion, 308. Sa bulle de rétractation adressée à l'Université de Cologne, 15. Il y confirme les décrets de Constance, et ne condamne que les dernières sessions de Bâle, 208. Il loue l'orthodoxie de l'école de Paris, 347.

Pie IV reconnaît en consistoire que ses prédécesseurs et lui ont pu faillir, X. 277. Dans sa profession de foi, il ne met sur le Pape que ce qui est cru par tous les Catholiques, 5. Il consent qu'on ne publie, au concile de Trente, que les décrets unanimement approuvés, 6.

Pie V (S.) déclare Elisabeth, reine d'Angleterre, privée de son royaume : elle est reconnue par les princes catholiques, X. 159.

Pierre (S.) est délaissé de la grâce à cause de sa présomption, V. 10. Chute de cet apôtre, II. 456. Pourquoi Dieu la permit, 664. Il tomba par la soustraction d'un secours efficace, 665, 666, 667, 668. Sa présomption ne lui avait point fait perdre la justice, 667.

En deux prédications, saint Pierre convertit huit mille Juifs, IV. 478. Il est envoyé pour baptiser Corneille, centurion romain, 478.

L'apôtre saint Pierre est choisi de Jésus-Christ pour être le chef et le fondement de son Eglise, VI. 677. Son ministère doit passer à ses successeurs, 677. Prérogative de saint Pierre sur saint Paul : les clefs confiées à saint Pierre; sa prééminence dans l'Eglise, 678. La plénitude de la puissance apostolique dans la chaire de Pierre, 680. Explication de ces paroles de Jésus-Christ : *Vous êtes Pierre,* etc. La foi de Pierre, fondement de l'Eglise, X. 288. Ces autres paroles : *Confirmez vos frères,* sont un ordre donné à Pierre, 289. La foi de saint Pierre est la foi de l'Eglise romaine, II. 452. Cette foi ne manquera ni dans son siége ni dans ses successeurs, 290. Tradition des Pères sur cette vérité, 159 et suiv. Pierre vit dans ses successeurs, et exerce par eux ses jugements, 225. Quelle fut, selon saint Chrysostome, l'autorité de saint Pierre dans l'élection de saint Matthias, 259. Pour consommer le mystère de l'unité, il fonde l'Eglise Romaine, IX. 462.

Panégyrique de saint Pierre, VII. 245. Son amour pour Jésus-Christ d'abord imparfait, ensuite épuré et fortifié par les larmes de la pénitence, et enfin perfectionné par la gloire du martyre, 245.

Saint Pierre, dans son transport, prouve l'impossibilité de la réflexion en cet état, V. 83. Il en fait voir l'utilité, en répondant trois fois qu'il aime, 84. Il met en Dieu tout l'appui du chrétien, 141. *Voy.* Chaire, Église Romaine, Pape, Saint-Siége.

Pierre Nolasque (S.), fondateur de l'ordre de Notre-Dame de la Merci : panégyrique de ce saint, VII. 222. Son dévouement pour le rachat des captifs, 222, 225.

Pierre de Lune ou Benoît XIII, schismatique obstiné, est le premier qui condamne les appels du Pape au concile, X. 306.

Pierre de Sicile, est auteur de l'excellente histoire des Pauliciens, III. 326.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, justifie contre saint Bernard ses religieux qui s'étaient mis sous la juridiction immédiate du Pape, X. 318, 319.

Piété. En quoi consiste la véritable, VII. 388. La piété est le tout de l'homme, 327. Celle qui est véritable et conforme à la tradition; la fausse piété préjudiciable à la vraie, X. 45. Celle-là est fausse et apparente, qui murmure dans l'épreuve, et ne peut la supporter, VI. 360. Piété à la mode, vain simulacre de la piété chrétienne, VII. 156. Cette prétendue piété ne tient pas contre les adversités, 236, *ibid.*

Quelle est la piété qui convient aux princes, VIII. 413. Piété de David, 426. La piété donne quelquefois du crédit, même auprès des méchants rois, 504. *Voy.* Dévotion.

Pighius (Albert), théologien flamand, n'ose censurer la doctrine des Français. Il fait l'éloge de Gerson, X. 12, 346 et *note.* Il réfute Cajétan, qui dit que le concile ne peut déposer un Pape, parce que, selon lui, un Pape ne peut jamais devenir hérétique, 38. Il est le seul ultramontain qui raisonne conséquemment; mais ses opinions sont outrées, 40.

Pilate est un exemple de ce que peut faire commettre la faiblesse à celui qui a l'autorité, VIII. 368.

Pillage (le), motif injuste de faire la guerre, VIII, 440.

Pirot (Edme), docteur de Sorbonne, écrit à madame Guyon enfermée à Vincennes. *Voy.* Guyon. Il rédige la Censure des Docteurs de Sorbonne contre le livre des *Maximes,* IX. 523, 524.

Ce docteur compose un Mémoire pour prouver que le concile de Trente est reçu en France et dans toute l'Église, IV. 539. Réponse de Leibnitz à ce Mémoire, 591.

Piscator. *Voy.* Fischer.

Pise (Concile de) convoqué par les cardinaux des deux obédiences, dans le grand schisme : ses actes, X. 167.

Autre concile de Pise sous Jules II; son mauvais succès, 244.

Pistorius (Jean), protestant, se trouve avec Mélanchthon et Bucer à la conférence de Ratisbonne, III. 275.

Pitié (la) est un obstacle à la justice, VIII. 436.

Plaisanteries : ce qu'en pensaient saint Ambroise et saint Jérôme, IX. 107, 108.

Plaisir : quand accompagne-t-il les opérations des sens? VIII. 64. Sa définition, *ibid.* Comment il vient en nous, 77. Il instruit l'âme de ce qui est utile au corps, 94.

Grandeur des maux qu'ils nous causent, VI. 545. Empressement de l'homme pour les plaisirs mortels et les biens périssables, 450. Leurs funestes effets, VII. 342. L'attache que nous y avons est vicieuse, IX. 550. Les plus innocents deviennent péché par l'excès de l'attachement, VII. 292. *Voy.* Joie, Volupté.

Platon. Ses sentiments sur la comédie. L'art qui formait un comédien à faire tant de personnages différents, lui paraissait introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, et opposé à la simplicité des mœurs, IX. 98. Il rejetait tout ce genre de poésie voluptueuse, capable seule de corrompre les plus gens de bien, 98. Il trouvait dangereux tous les arts qui n'ont pour objet que le plaisir, 99.

Platon et Pythagore ont eu des connaissances plus élevées que tous les philosophes leurs sectateurs; ils reconnaissaient l'existence des démons, VI. 155.

Platoniciens (les) et les Stoïciens connaissaient mieux, selon Jurieu, les mystères de la foi que les Chrétiens et les saints Pères des trois premiers siècles, III. 462. Il prétend que ces Pères ont préféré la philosophie platonicienne à la doctrine des apôtres, 472. Il les accuse de platoniser, parce qu'ils présentaient aux païens quelques idées de Platon, qu'ils rectifiaient par l'Ecriture, IV. 28.

Poésie. Son origine, VIII. 183. Les anciens peuples célébraient par des poésies les grandes actions, pour en perpétuer la mémoire, I. 4.

Points fondamentaux. *Voy.* Articles.

Poissi. *Voy.* Colloque de Poissi.

Politique. Combien les grands doivent craindre qu'elle ne se mêle dans le culte qu'ils rendent à Dieu, VI. 453.

Politique *tirée de l'Ecriture sainte.* Tom. VIII.

Politiques. Leur dédain et leur indifférence sur la religion, VIII. 411, 412. Ils en viennent à la persécuter, 413. Ils prévoient tout, excepté leur mort, VII. 280.

Pologne. Triste état où elle était réduite par l'invasion de Charles-Gustave. Dieu la délivre, VII. 299.

Confession de foi remarquable des Polonais zwingliens où les Luthériens sont maltraités, III. 323. Ils enseignent l'ubiquité. Ils s'assemblent à Sendomir, souscrivent sur la Cène la Confession Saxonique, et s'accordent avec les Luthériens et les Vaudois, 323.

Poltrot assassine le duc de Guise. La Réforme regarde cet assassinat comme un acte de religion; il est animé à l'exécution par les chefs des réformés et par les ministres, III. 319.

Polycrate. *Voy.* Victor (S.)

Polygamie. Pour quelles raisons elle a été autrefois permise, VI. 510. Jurieu distingue la polygamie directe et indirecte. Son embrouillement sur ce point. Sa doctrine se détruit d'elle-même, III. 508.

Pompée termine les guerres des Gladiateurs et de Mithridate, VIII. 157. Il règne dans le sénat, 157. Il assujettit les Juifs, et dépossède Antiochus, roi de Syrie, 199. Il flatte tantôt le peuple et tantôt le sénat, 268. Il est battu à Pharsale, 157.

Pompes. Quelles sont celles de Satan, VII. 72.

Pontchartrain (Louis Phelippeaux, comte de), ministre de Louis XIV. Mémoire que lui adresse Bossuet, pour les Réunis de son diocèse, IX. 126. Bossuet réclame ses bontés pour le chevalier Tartare, 152.

Devenu chancelier, ce ministre veut obliger les évêques à soumettre à un censeur leurs mandements et ouvrages de doctrine, X. 426. Mémoires de Bossuet au Roi pour s'opposer à cette entreprise, 428, 430. *Voy.* BOSSUET, NOAILLES.

Pontion (Concile de). Les évêques s'opposent aux ordres de Jean VIII et de Charles le Chauve, qu'ils disent contraires aux canons, X. 273.

Poplicains. Nom donné en Angleterre aux Albigeois ou Manichéens, III. 332.

Poplinière (La), historien protestant, avoue que la conjuration d'Amboise fut entreprise par les Calvinistes, III. 313. Il raconte les révoltes des Calvinistes de Piémont contre le duc de Savoie. Le ministre Basnage lui fait dire ce qu'il ne dit pas, 437.

Porsena, roi des Clusiens, prend les armes contre Rome, VIII. 147.

Port-Royal. *Lettre à l'abbesse et aux religieuses* de ce monastère, V. 31. Bossuet leur témoigne ses inquiétudes de l'état où il les voit, et les exhorte à lire avec patience ces réflexions, 31. La question réduite à examiner si la chose qu'on leur demande est mauvaise en soi, 31. Vaines terreurs qu'on leur a données que, par les termes du Formulaire, elles soient obligées de croire le fait qui y est compris, avec la même certitude de foi que les vérités catholiques. Que ce n'a jamais été l'intention de l'Eglise que ce qui touchait la personne fût un article de foi, 31. Application de divers faits à cette matière, *ibid.* Distinction du fait et du droit, inouïe dans les souscriptions aux définitions de l'Eglise, 32. Toute la question est de savoir si elles peuvent accorder la soumission de leur jugement à celui de leurs supérieurs légitimes, *ibid.* Raisons qui pourraient justifier leur refus mal fondées, 32. Le jugement fait du livre de Jansénius, établi par les mêmes moyens que le jugement de droit, 33. Que le déni de soumission, selon leurs principes, renverse toute la discipline de l'Eglise, *ibid.* Bossuet se borne à avancer des vérités qui ne peuvent être révoquées en doute que par des esprits contentieux, 33. Que l'Eglise a obligation de juger de certains faits; ravir à l'Eglise cette autorité, c'est l'exposer sans défense aux faux docteurs, 33. Que ces jugements avaient une telle importance, que l'Eglise les insérait dans ses professions de foi, 34. Exemples qui confirment cette pratique, *ibid.* Conduite de l'Eglise envers ceux qui refusaient de souscrire la condamnation des personnes, après avoir même condamné les erreurs, 34. Difficultés tirées de la notoriété des faits, vaines, 35. Que s'il fallait attendre l'acquiescement des parties pour la validité des jugements sur les faits, l'Eglise ne pourrait plus noter les hommes hérétiques, 35. Que l'Eglise, dans ses jugements, n'appuie pas sur l'aveu de ceux qu'elle juge, mais bien sur un examen juridique, 35. Que c'est une témérité inouïe de soutenir qu'on ne peut se reposer, sans péché, sur le jugement de l'Eglise, 36. Qu'elles peuvent donc s'en reposer sur son autorité, et souscrire sur son témoignage, 36. Objection sur ce que ces jugements n'étaient donnés à souscrire qu'aux évêques, détruite par le témoignage de l'antiquité, *ibid.* Que les évêques souscrivant à de pareils jugements, rien ne peut dispenser les fidèles d'imiter leur conduite, 37. Raisons particulières qui doivent les porter elles-mêmes plus particulièrement à souscrire, 37. Que les raisons qu'elles ont voulu faire servir à leur justification, les condamnent à la soumission au jugement de l'Eglise, 37. Qu'on ne leur demande pas leur témoignage pour faire le procès au livre de Jansénius, mais bien le témoignage de leurs dispositions, 37. Que les fidèles trouvent toujours la sûreté de leur conscience dans l'autorité de l'Eglise, 38. Qu'elles ne doivent pas s'arrêter à ce qu'on leur dit sur le Pape et les évêques, *ibid.* Que la conduite des hérétiques fut toujours de se plaindre de ceux qui les avaient condamnés, *ibid.* Que la sûreté des particuliers, c'est de s'attacher aux décrets et à la conduite publique de l'Eglise, 39. Leur repos est donc dans l'obéissance, 39. Conséquences fâcheuses de leur obstination, qui doit les porter à croire que Dieu a laissé son Eglise sans aucun appui contre une injustice qu'elles regardent si visible, *ibid.* Que si elles les craignent avec raison, elles doivent regarder comme légitimes et valables les jugements des Papes, acceptés par les évêques, sans écouter ceux qui leur disent qu'elles ne peuvent, sans péché, s'y soumettre, 39.

Possédés. De quoi ceux dont il est parlé dans l'Evangile sont la figure, IX. 176.

Possibilité. De la possibilité d'accomplir la loi, IV. 477, 486, 496, 506, 522, 548. *Voy.* COMMANDEMENTS.

Pouvoir. Faiblesse et fragilité du pouvoir des hommes, VI. 428. Point de pouvoir où règne la mortalité, *ibid.* *Voy.* PUISSANCE.

Pragmatique-sanction. Celle de saint Louis; pourquoi elle fut faite; son authenticité, X. 320.

Celle de Charles VII, rédigée dans l'assemblée du Clergé à Bourges, sur les décrets de Bâle, 323. Elle est abolie par le Concordat entre Léon X et François I, 207. Le Pape, en l'abolissant, ne l'accuse point d'erreur, 328.

Prague (Jérôme de). *Voy.* HUS.

Pratiques extérieures; modération à y garder, IX. 170, 174, 175, 233.

Préceptes affirmatifs. On ne peut pas définir précisément quand ils obligent, X. 400. Danger de les négliger, 404. Préceptes négatifs : efforts pour les éluder, 404.

Précipitation. Elle est un obstacle à la justice, VIII. 436.

Prédestination. C'est un mystère impénétrable, II. 469; IX. 337. Comment accorder ce mystère avec la volonté qu'a Dieu de sauver tous les hommes, 392. Ce qu'il faut croire sur ce mystère, IX. 173. Précis de la doctrine de l'Eglise sur ce sujet, V. 22. La gratuité de la prédestination, expliquée par le baptême des enfants, II. 640. La justice de Dieu vengée, 643. Doctrine de saint Augustin sur la prédestination gratuite, 672. Cette doctrine est de foi, 673. Elle est consolante pour tous les fidèles, 674, 675. Elle a été reconnue de tous les docteurs anciens, même antérieurs à saint Augustin, 683. Ce que nous devons apprendre de la prédestination des Saints, 516.

Doctrine des Arminiens, ou Remontrants, sur la prédestination, III. 389. Les Saints ont détesté, comme un blasphème, la doctrine qui dit que Dieu prédestine au mal comme au bien, 447.

Prédestinés. Ils ont toutes les pensées de Dieu dès l'éternité : c'est à leur personne que se terminent tous les desseins de Dieu, conjointement avec Jésus-Christ, III. 456. *Voy.* ELUS.

Prédicateurs. Ils sont les ambassadeurs de Dieu, VI. 297. Ils sont ordinairement environnés de libertins qui viennent grossir l'auditoire par curiosité, 716. Ils sont les anges du Dieu des armées, 60. Leur devoir, 728. Ils sont les organes de Jésus-Christ, IX. 579. A qui les Chrétiens doivent imputer le défaut de bons prédicateurs, 578. Ils ne doivent pas monter en chair pour faire entendre de vains discours, 578. Combien sont coupables ceux qui attendent des prédicateurs autre chose que l'Evangile, *ibid.* Comment Dieu fait quelquefois parler les prédicateurs selon nos besoins : manière d'en profiter, VI. 332. Le mal qu'ils auront fait n'est point excusé par le bien qu'ils auront dit, 254. Conduite que les auditeurs doivent tenir à l'égard des prédicateurs, quels qu'ils puissent être, 254; VII. 53. La vie des prédicateurs pénible et laborieuse, VI. 255. Leur condition périlleuse, VII. 342. Caractère d'un prédicateur chrétien, 256. Il doit éviter de se chercher lui-même, 304. Ce que pensait Bossuet des prédicateurs qui débitent des antithèses, IX. 295.

Préface *sur l'Instruction pastorale de M. de Cambrai,* V. 281.

Préjugés : d'où ils viennent, VI. 482. Leur définition, V. 544. Préjugés prétendus décisifs, dont M. de Cambrai cherche à étayer sa doctrine, 545. Préjugés vraiment décisifs contre lui, 544, 547.

Prémotion physique. *Voy.* LIBERTÉ.

Préoccupation de l'esprit, dépravation de la volonté; deux causes de l'aveuglement des hommes sur la Passion de Jésus-Christ, VII. 481. Danger de la préoccupation, 338.

Presbytériens d'Angleterre : ils sont ennemis de la royauté, III. 585.

Présanctifiés (office des). Ce que c'est parmi les Grecs, IV. 372. Ses deux différences d'avec le sacrifice parfait, 374. Antiquité de cet office, 375. Comment le corps et le sang y sont nommés, quoiqu'il n'y ait qu'une espèce, 376. De l'office des Présanctifiés parmi les Latins, 378. Le vin n'y est point consacré par le mélange du corps, 380. Réponse aux objections tirées de l'Ordre romain, 381, 384; du premier concile d'Orange, 382. Témoignages d'Amalarius et de l'abbé Rupert, 387. Dans les endroits où l'on communiait le Vendredi-saint sous les deux espèces, elles étaient toutes deux réservées de la veille, 388. La coutume de mêler le précieux sang avec le vin n'a jamais été approuvée, *ibid.* Absurdités d'un ministre qui prétend trouver la consécration du vin dans l'office du Vendredi-saint, 389. Il la fait consister dans le *Pater*, 391. Dans l'office des Présanctifiés des Grecs, il n'y a aucune prière à laquelle on puisse attribuer la consécration, 393.

Présence de Dieu. Moyen de s'y tenir, IX. 188.

Présence réelle. Preuves de ce dogme, III. 107, 113, 124, 129, 139. Il est prouvé par les prières si anciennes de la liturgie, IV. 400, 402, 403, 405. Paschase Radbert n'a rien innové sur ce dogme, 405.

La présencee réelle est très-bien prouvée par Luther contre les Sacramentaires; il répond solidement aux objections, III. 186. *Voy.* LUTHER. Mélanchthon réduit la présence réelle au seul moment de l'usage. Il ne trouve point d'autre moyen de détruire la messe, qu'en niant la présence permanente. Ses raisons frivoles. Il anéantit sur ce point la doctrine de son maître Luther. On ne peut reconnaître la présence de Jésus-Christ véritablement réelle sans la croire permanente, 211. La présence locale et sacramentale de Bucer est une source de chicanes et d'équivoques. Il impute aux Catholiques et aux Luthériens de croire que Jésus-Christ est enfermé dans l'Eucharistie comme dans un lieu, 212. Les Protestants de Zurich l'avertissent que ses expressions équivoques le mènent à la doctrine de Luther. Ceux de Bâle, dans leur confession; rejettent également le sentiment de Luther et les équivoques de Bucer, et disent que Jésus-Christ est présent sacramentalement par la foi qui élève l'homme au ciel et n'en ôte pas Jésus-Christ, 213. Burnet avoue que la présence réelle est enseignée par l'Eglise grecque, VIII. 267. *Voy.* EUCHARISTIE.

Présents. Ils sont un obstacle à la justice, VIII. 436.

Présentation de Jésus au temple : élévation sur ce mystère, II. 265. *Voy.* PURIFICATION.

Prêtres. Eminente dignité des prêtres, VI. 198. Ils sont établis les ministres de la mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance, IX. 573. Marque de leur vocation, 573. Ils sont les anges du Dieu des armées, VIII. 256; les coopérateurs de l'épiscopat, 258. *Voy.* SACERDOCE.

Prévention. Elle est un obstacle à la justice, VIII. 436.

Prière. Sa nécessité, X. 402. Elle est une grâce et un don de Dieu, II. 654, 655, 669. Des dispositions pour bien prier, VIII. 517; VI. 390. Caractère essentiel de la prière, Dieu ne lui refuse rien, VII. 292. L'homme revêtu de la puissance de Dieu dans la prière, II. 337. La prière persévérante tient de la plénitude de la foi, 338. Elle est le seul soutien de notre impuissance, VI. 669. Motif pressant de prier sans cesse, 377.

Jésus-Christ recommande la prière faite dans le secret, II. 308. Elle doit être accompagnée de foi et de persévérance, 316. Prière perpétuelle, 316; poussée jusqu'à importuner Dieu, 316. Motifs d'espérance dans la prière, 316. Qualités d'une parfaite prière, 317. Excellente manière de prier, 321. Prières formées en nous par le Saint-Esprit, VI. 389. Pourquoi elles sont nulles, si elles ne viennent de lui, 390.

La prière faite au nom de Jésus-Christ obtient tout, II. 477; IX. 480. Il faut toujours prier par Jésus-Christ et s'unir à lui. Jésus-Christ seul exaucé dans toutes les prières de l'Eglise du ciel et de la terre, VI. 96. Comment on doit prier et prier toujours, IX. 579. Ce qu'il faut demander dans la prière, 600.

La prière est inspirée de Dieu, V. 69, 72. Y a-t-il un état où la prière soit impossible, 70. Elle est rejetée par les impies et les Quiétistes : sa nécessité, 74, 76. Vaines définitions de la prière, contraires à celles des Saints, 79. Préparation du cœur pour la prière, 86. Les prières de l'Eglise prouvent la nécessité des actes de foi explicite, des demandes et des actions de grâce, 90.

Prière intérieure, son efficacé, V. 187. La prière est nécessaire à l'homme, quelque parfait qu'il soit, 184. Peut-on demander les biens temporels, 190; l'accroissement de l'amour et la persévérance, 190. Obligation de prier pour nos frères, VI. 390. *Voy.* ORAISON.

Prière de Jésus-Christ après la Cène, tirée de l'Evangile de saint Jean, VIII. 590. Cette prière expliquée, II. 492-500. Effet secret de cette prière, 516. Elle est l'abrégé du sermon qui l'avait précédée, 512.

Bucer entreprend la défense des prières de l'Eglise, et fait voir en quel sens les mérites des Saints nous sont utiles, III. 203. Les Luthériens ne veulent pas empêcher la prière pour les morts. Ils calomnient l'Eglise sur les prières adressées aux Saints, 206. Prière scandaleuse de Luther, où il dit qu'il n'a jamais offensé le diable, 237. Les prières pour les morts conservées par Henri VIII, 256; retenues, puis abrogées par Edouard VI, 268. Ces prières sont reçues dans la Confession d'Augsbourg et par les Calvinistes, 301. *Voy.* MORTS.

Prières *du matin*, VIII, 503; *du soir*, 503.

Prières *ecclésiastiques pour aider le chrétien à bien entendre le service de la paroisse aux dimanches et fêtes*, etc., VIII. 545.

Prières *pour la communion*, VIII. 587; *pour chaque jour de la semaine*, 589, 590.

Primauté (la) de saint Pierre et de ses successeurs vient de Jésus-Christ, X. 325. Elle est reconnue par les anciens Pères et les conciles généraux, *ibid.*, 290. Elle est fondée et comprise dans les promesses : les Grecs, qui la croyaient autrefois, ont innové en ne la croyant plus, IV. 101. L'Eglise romaine exerce sa primauté en faisant observer les canons, 72. La doctrine de l'Eglise de France donne des appuis solides à ce dogme, loin de l'obscurcir, 89. La primauté du Pape sur chaque église, enseignée par le concile de Constance, X. 173. *Voy.* FLORENCE, PAPE, PIERRE, etc.

Prince. Il n'est pas né pour lui-même, mais pour le public, VIII. 359. Il doit pourvoir aux besoins du peuple, 359; surtout des faibles : exemple de Job, 360. C'est là le vrai caractère du prince; comme celui du tyran est de ne songer qu'à lui, 360. Le prince inutile au bien du peuple est puni, aussi bien que le méchant qui le tyrannise, 361. L'ingratitude du peuple ne doit pas altérer sa bonté, 361. Le prince ne doit rien donner à son ressentiment, 361. Il épargne le sang humain, 362. Il déteste les actions sanguinaires, 362. Les bons princes exposent leur vie pour le salut du peuple, et la conservent pour l'amour d'eux, 363. Le prince est fait pour être aimé, 364. Celui qui se fait haïr est toujours à la veille de périr, 364 Le prince doit se garder des paroles rudes et moqueuses, 365.

L'autorité du prince doit être absolue, 365. On n'appelle point de ses jugements, 365. Il a seul la force coactive, 366. Il n'est pas pour cela affranchi des lois, 366. Il ne doit pas craindre le peuple, 367. Il doit se faire craindre des grands et des petits, 367. Maux que cause la faiblesse du prince, 368. La fermeté lui est essentielle, 369; surtout contre ses favoris, 369. Il doit se garder de la paresse, 370, et de la fausse fermeté, 370. Il faut qu'il commence par soi-même à se commander, et qu'il se rende maître de ses passions, 371. Il ne doit craindre que Dieu, 371. Sa sagesse rend le peuple heureux, 374. Les princes sages sont craints et respectés, 375.

Quelle doit être l'étude du prince, 376. Il doit savoir la loi et les affaires, 376. Il doit savoir connaître les occasions et les temps, 377. Il doit connaître les hommes, 377, et surtout se connaître lui-même, 378. Il doit savoir ce qui se passe au dedans et au dehors de son royaume. Il doit savoir parler et se taire, 380. Il doit prévoir, 380, et être capable d'instruire ses ministres, 381.

Moyens qu'a un prince d'acquérir les connaissances nécessaires. Premier moyen : aimer la vérité, 381. Second moyen : être attentif et considéré, 382. Troisième moyen : prendre conseil, et donner toute liberté à ses conseillers, 383. Quatrième moyen : choisir son conseil, 384, 463. Cinquième moyen : écouter et s'informer, 385. Sixième moyen : prendre garde à qui on croit, et punir les faux rapports, 385. Septième moyen : consulter le passé et ses propres expériences, 386. Huitième moyen : s'accoutumer à se résoudre par soi-même, 387. Ne pas s'abondonner à ses amis et à ses conseillers, 387, 463. Le prince qui règne par lui-même est sûr de l'assistance de la Providence, 387. Neuvième moyen : éviter les mauvaises finesses, 387. Le prince doit éviter les consultations curieuses et superstitieuses, 391. Il ne doit pas se fier sur les conseils humains, 392. Il lui faut consulter Dieu par la prière, et mettre en lui sa confiance, 392.

Ce que c'est que la majesté dans les princes; elle est l'image de celle de Dieu, 393. Le prince n'est pas distingué de la patrie; on lui doit les mêmes services, 395. Son intérêt n'est séparé de celui de l'Etat que par les ennemis publics, 395. Le prince doit être aimé comme un bien public, 395. Sa mort est une calamité publique, et les gens de bien la regardent comme un châtiment de Dieu, 396. Obéissance qui lui est due, 397.

Division générale des devoirs du prince, 404. Il doit employer son autorité pour détruire dans son état les fausses religions, 412. Efficacité de son exemple pour attirer les peuples à la religion, 410. Il doit étudier la loi de Dieu, 410. Il en est l'exécuteur, 410. Il doit procurer que le peuple en soit instruit, 410. Il doit craindre la fausse piété, 414, avoir soin du culte de Dieu, 415; faire sanctifier les fêtes, 416; avoir soin des personnes consacrées à Dieu, et des biens destinés à leur subsistance, 416; des lieux sacrés, etc., 417. Combien il est dangereux aux princes de mettre la main sur les biens ou sur les personnes consacrées à Dieu, 417. Ils ne doivent point entreprendre sur les droits du sacerdoce. Le prince ne souffre pas les impies, les blasphémateurs, les parjures, etc., 420. Il est religieux observateur de son serment, 421. Le bonheur des princes vient de Dieu, 424. Celui qui a failli ne doit pas perdre espérance, mais retourner à Dieu par la pénitence, 426.

Le prince est le premier juge, et doit rendre la justice, 431, Il établit les tribunaux, et instruit les juges de leurs devoirs.

432. Vertus qui doivent accompagner la justice dans un prince, 433; la fermeté et la constance, 433; la prudence, 434; la clémence, 434. Amour que cette vertu attire aux princes, 435. Suites funestes de la fausse indulgence des princes, 435. Le prince doit faire justice en tout temps et en tous lieux, 437.

Les princes guerriers formés par Dieu, 437. Ceux qui font la guerre par ambition sont déclarés ennemis de Dieu, 439. Les plus forts sont souvent les plus circonspects à prendre les armes, 464. Princes belliqueux donnés de Dieu aux Israélites, 448. Dieu préfère les princes pacifiques aux guerriers, 449. Il importe à un prince d'avoir la réputation d'homme de guerre, pour tenir l'ennemi dans la crainte, 452. Il doit affectionner les braves, 453. Au milieu des soins vigilants, il faut qu'il ait en vue l'incertitude des événements, 455; qu'il évite le luxe, le faste et la débauche, qui aveuglent les hommes dans la guerre, et les font périr, 455; qu'il connaisse ses forces avant toutes choses, 456; qu'il s'assure des peuples vaincus, *ibid.*

Le prince a des dépenses de nécessité et des dépenses de splendeur, 457. Il doit modérer les impôts, 459. Ce qu'il doit faire pour augmenter le peuple, 461. Il doit se faire soulager, 462; ménager les hommes d'importance et ne les pas mécontenter, 464; savoir pénétrer et dissiper les cabales, 465; employer chacun selon ses talents, 466; prendre garde aux qualités personnelles et aux intérêts cachés de ceux dont il prend conseil, *ibid.* Qui sont ceux qu'il doit éloigner des emplois publics, 470.

La sagesse du prince paraît dans le gouvernement de sa famille, 473. Soin qu'il doit prendre de sa santé, 600. Inconvénients de la puissance des princes, et tentations qui y sont attachées, 474. Leurs remèdes, 475.

Les princes doivent regarder au-dessus d'eux l'empire inévitable de Dieu, 476; ne perdre jamais de vue la mort, 476; respecter le genre humain, et révérer le jugement de la postérité, 478; respecter les futurs remords de leur conscience, 478. Réflexions que doit faire un prince pieux, sur les exemples que Dieu fait des plus grands rois, 478. Il supprime tous les sentiments qu'inspire la grandeur, 479. Il se rend, tous les jours devant Dieu, attentif à tous ses devoirs, 479. Modèle de vie d'un prince dans son particulier, et résolutions qu'il y doit prendre, 479.

Les princes sont obligés d'imiter la bonté de Dieu, qu'ils représentent, VIII. 119. Combien l'application et l'attention leur est nécessaire; maux qui résultent des défauts contraires. L'étude de l'histoire leur est utile, 135. Ils doivent étudier les causes particulières des révolutions des empires, 244.

Dieu apprend aux princes leurs devoirs d'une manière souveraine, VI. 268. Ils ne doivent employer leur puissance que pour le bien, 296. Révolutions qu'ils ont à craindre, s'ils négligent la connaissance de leurs affaires, 271. *Voy.* BIENS, CONQUÊTES, CONQUÉRANTS. CONSEILS, ÉTAT, GLOIRE, GUERRE, JUSTICE, PEUPLE, ROIS, SUJETS.

Jurieu donne à la puissance des princes des bornes chimériques, puis ôte ces bornes, IV. 70. La Réforme pose pour principe que le prince ne peut punir les hérétiques. L'exemple des empereurs catholiques cités par Jurieu, ne prouve rien dans la Réforme, dont la constitution est contraire à celle de l'ancienne Eglise, où les princes recevaient comme des oracles divins les décisions des conciles, 73. Jurieu démontre au contraire aux Tolérants que les princes de la Réforme décident les matières de foi. Décret des États généraux de Hollande sur la foi, la vocation et la prédestination, 73. Les Tolérants et les Intolérants se poussent à bout, les uns en prouvant que les princes ne doivent pas être les arbitres de la foi, les autres en démontrant que dans le fait, ils le sont parmi les Réformés, 74.

Prisons. Ce que figurent les deux prisons dont il est parlé dans l'Evangile, VI. 590. Peinture d'un chrétien en prison, VII. 153.

Privas. Synode national tenu dans cette ville par les Protestants : on y dresse un Formulaire contre la doctrine de Piscator, III. 372.

Priviléges (les) accordés par saint Grégoire à saint Médard de Soissons, et à l'hôpital d'Autun, paraissent supposés, X. 93.

Probabilisme; il ne doit pas être notre règle, X. 406. C'est une opinion abandonnée des plus grands hommes, 411; nouvelle, 411; sans fondement, 411; fausse, 412. Censure de l'Assemblée de 1700 sur cette matière, 422. Déclaration de la dite Assemblée, 423.

Quatre Dissertations sur le probabilisme, IX. 451. Dans le doute, il faut suivre le parti le plus sûr, 451; à moins que le parti opposé ne soit plus probable, 452. L'opinion qui tient pour le parti moins probable, est nouvelle, et inconnue à la tradition, 453. Elle est erronée et dangereuse, 454. Il n'est jamais permis d'agir contre sa conscience, ne fût-elle que probable, sans être certaine, 455. Il n'est pas permis de suivre une opinion moins sûre, dans le concours d'une opinion plus probable, 456.

Problème ecclésiastique. Réfutation de ce libelle, V. 1. Sa malignité, 3. *Voy.* NOAILLES.

Probus est forcé par les soldats à recevoir l'empire; sa mort, VIII. 162.

Prochain. Règles de conduite par rapport à lui, IX. 169, 172, 198, 210, 211. Peut-on s'entretenir de ses défauts, 319, 320. Amour du prochain : son étendue, VI. 510. Son fondement, 551. *Voy.* CHARITÉ.

Procle (S.), patriarche de Constantinople, est l'auteur de la proposition des moines de Scythie : sa lettre louée dans le concile de Chalcédoine, X. 268.

Prodigue. L'enfant prodigue, image de nos égarements, VI. 544; VII. 229. Image d'une vraie conversion, VI. 722.

Profession religieuse. Sermons prononcés à cette cérémonie, VII. 1 *et seq.*

Promesses. Le Messie promis dès l'origine du monde, II. 214; promis encore à Abraham, 217, 219; à Isaac et à Jacob, 220. Deux genres de promesses dans l'Evangile, les unes essentielles, les autres accessoires : quel en est l'objet, VI. 243. La différence est manifeste entre les promesses faites au corps de l'Eglise et aux fidèles particuliers, IV. 116. *Voy.* EGLISE.

Propagation de la foi : Séminaire de Filles établi à Metz sous ce titre : Règlement que Bossuet dresse pour cette Congrégation, IV. 440. Nature de cet établissement, 441. Vertus principales, 442. Pratiques de dévotion, 442. Gouvernement du séminaire, 443. Travail, silence et retraite, 444. Règlement journalier, 445. Direction, 446.

Prophètes. Leur vie et leur ministère, combien admirables, VIII. 189. Ils s'opposent à l'idolâtrie, 189. Le mépris qu'en fait la nation juive lui a attiré une foule de calamités, VI. 618.

Les prophètes sont sans réflexions dans le transport de l'inspiration divine, V. 82, 83. Exemples des motions du Saint-Esprit dans les prophètes, 104.

Prophéties. Elles sont une preuve de la religion; on le démontre par le raisonnement de Jésus-Christ et des apôtres, II. 563; par les apologies du christianisme, 563; par les professions de foi, 564; par l'usage que les Pères ont fait de l'Ancien Testament contre les Marcionites, 564. Passage de Tertullien, *ibid.* La force de la preuve des prophéties ne dépend point des explications des Rabbins, 565. Combien on a toujours estimé cette preuve, 565.

Plusieurs sens dans les prophéties, I. 281. Quoique enveloppées d'obscurités, elles sont claires sous un certain rapport, II. 98. Elles ne sont point de simples allégories, comme l'ont dit les Sociniens, 141. Trois preuves solides, 142.

Elévations sur les prophéties, II. 227. Les prophéties sous les patriarches, 227. Prophétie de Moïse, 227; de David, 228; celles des autres prophètes, 229. Réflexions sur les prophéties, 229. Prophétie d'Isaïe sur saint Jean-Baptiste, 283. Prophéties concernant Jésus-Christ, IX. 281. Pour abréger la discussion des prophéties, Dieu les réduit à trois faits qui ont concouru ensemble : la désolation des Juifs, la conversion des Gentils, et la prédication de l'Evangile, VIII. 239. *Voy.* GROTIUS, JÉSUS-CHRIST, MESSIE.

Prophétie fausse d'un Cordelier un an avant les mouvements de Luther, que la puissance du Pape allait baisser et ne se relèverait jamais, III. 233. Les Protestants souffrent les prophéties fausses et ridicules de Mède, de Jurieu et d'autres, parce que le peuple se repaît de ces illusions, IV. 8. Luther expliquait les anciennes prophéties dans un sens propre à inspirer les révoltes, III. 590. Les Protestants aiment mieux croire les prophéties extravagantes de Jurieu, que ce que dit l'Eglise, IV. 108. Le ministère prophétique était perpétuel et comme ordinaire pendant la durée de la Synagogue, 118. Outre ce ministère, celui du sacerdoce lévitique ne devait jamais faillir dans l'Eglise judaïque jusqu'à sa destruction, 109.

Proposition. Sa définition, VIII. 72. *Voy.* RAISONNEMENT.

Prospérité : ses dangers, VI. 486; VII. 276, 277. Prospérité des méchants, l'homme de bien affligé ne doit point en murmurer, VI. 79. Ce serait une injustice, II. 455. La prospérité des impies est un effet de la vengeance et de la colère de Dieu, IX. 555.

Prostitution : ce que c'est selon les prophéties, I. 343. Prostitution de Rome la païenne, *ibid.*

Protestants. Idée générale de leur religion, III. 159. Leurs variations en corps d'Eglise et dans leurs livres symboliques, 160. Leur division en deux corps principaux, 160. Ils cherchent vainement à se réunir sous une seule et uniforme Confession de foi, 162. Leurs chefs, Calvin, Bucer et autres re-

connaissent qu'il n'y a point parmi eux de véritable Réformation des mœurs, 224. Les Protestants se donnent une origine ancienne, et comptent Vigilance parmi leurs prédécesseurs, parce qu'il s'opposa au culte des Saints; Claude de Turin, Arien et Nestorien, parce qu'il a brisé les images; tous les iconoclastes, Viclef, Jean Hus, en un mot, tous ceux qui ont murmuré contre quelque dogme catholique, ou crié contre le Pape, III. 324. Ils ne peuvent plus s'excuser de schisme, 450. Ils se font chacun arbitres de leur croyance, et se précipitent dans l'indifférence et l'athéisme, VII. 272. Leur doctrine conduit à l'indifférence des religions, IV. 104.

Réfutation des erreurs des Protestants sur la justification, VI. 103. Réponse aux Protestants qui nous reprochent d'appeler les saints médiateurs, 96. Idée fausse qu'ils se forment de l'Eglise, VII. 3. Combien frivole l'autorité qu'ils veulent tirer des Hussites et des Albigeois, 4. L'esprit des Protestants est le même qu'on a toujours remarqué dans les hérésies, 4. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie à leur impiété, 270.

Les ministres protestants couvaincus d'être de faux pasteurs, IV. 427; des pasteurs sans mission, 428. Leurs excès et leurs emportements, 429. Leurs calomnies sur les litanies et la prière des Saints, 429; sur les images, 430; sur les cérémonies, le service en langue latine, et l'adoration de l'Eucharistie, 432. Projets de réunion avec l'Eglise. *Voy.* DU BOURDIEU, FERRY, LEIBNITZ, MOLANUS, RÉUNION.

Variations dans les symboles des Protestants, IV. 547. Leibnitz tâche de les excuser du schisme, 572. Il rejette avec eux le concile de Trente, 591, 603; les décisions de l'Eglise, 587; et plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; 619, 626, 627.

Combien les Protestants sont faciles à se laisser tromper par de fausses interprétations de l'Ecriture, et en particulier des prophéties, 633. Ils profanent l'Apocalypse par l'interprétation sacrilége qu'ils en font, II. 1. Leur système n'a aucun principe, 2, 5. Il détruit tous les caractères marqués dans l'Apocalypse, 8. Leurs illusions et contradictions continuelles, 8, 11, 13, 14, 16, 18. Ils sont en contradiction avec saint Paul, 29; avec les Pères, 31; avec eux-mêmes, 31. Leur système se dément de tous côtés, 48, 52. Extrémités où ils s'engagent, 57. *Voy.* APOCALYPSE, CALVINISTES, LUTHÉRIENS, VAUDOIS, etc.

Manœuvres des Protestants pour troubler la mission de Metz, IX. 4, 5. Ils persécutent les Catholiques dans les pays où ils sont les maîtres, 54. Zèle de Bossuet pour leur conversion, 52, 54. Grand nombre de Protestants ramenés par Louis XIV, VII. 314. *Voy.* CONVERTIS (nouveaux).

Proverbes ou Sentences; leur origine; pourquoi on les appelle Paraboles, I. 131. La manière d'instruire par des sentences est propre à aider la mémoire, *ibid.* Pourquoi on renferme les Proverbes dans des sentences fort courtes, 131. Les Proverbes peignent au naturel et mettent les choses sous les yeux, 132.

Proverbes de Salomon. Préface de Bossuet sur ce livre, I. 131. Auteurs des Proverbes, et leurs différentes collections, 132. Ces Proverbes enseignent toutes les règles des mœurs, par rapport à l'économie, à la politique et à la vie privée, 132. Leur brièveté, leur élégance et leur force, 132. Promesses et menaces temporelles semées dans ce livre, 133. Des versions de ce livre, 133.

Providence. C'est un des attributs de Dieu, II. 173. La Providence gouverne d'une manière particulière les choses humaines, VIII. 425. Ses soins paternels envers les hommes, VI. 240. Elle règle les révolutions des empires, VIII. 242. C'est à elle qu'il faut tout rapporter, 271.

Ce dogme attaqué par les libertins : les moyens qu'ils emploient tournent contre eux-mêmes, et ne servent qu'à l'établir, VI. 420. La Providence est celle de toutes les perfections de Dieu qui ait été exposée à de plus opiniâtres contradictions, 77. Elle est combattue par les Epicuriens, II. 453. Toute l'économie de la Providence représentée par David dans le Psaume LXXIV, 456.

Nécessité de s'abandonner à la divine Providence dans les affaires, IX. 267. Se confier en elle, II. 312, 314. Jésus-Christ garde les fidèles dans le corps comme dans l'âme, 500.

Provinces Unies. Jurieu compare les guerres qui s'y sont faites à celles des Juifs sous les Machabées. Etrange différence dans l'état de la religion et dans celui des personnes, entre les Juifs et les Protestants et le prince d'Orange, III. 526.

Prudence (la), vertu compagne de la Justice, doit s'instruire par elle-même, VIII. 434.

Psalmodie : en quoi elle consiste selon saint Augustin, I. 20. Quel en est le meilleur usage, 20. Quel en doit être le fruit, 109.

Psaumes. *Dissertation sur les Psaumes*, I. 3. Ce livre est le plus ancien recueil de cantiques, 3. La foi y trouve un solide appui, 4, 5. On y rapporte les faits anciens de l'Histoire sainte, 4. On en tire une preuve de l'authenticité du Pentateuque, 5. Motifs d'espérance qu'ils fournissent, 6. Ils annoncent par des figures la vie future, 6. Motifs de charité qu'on y trouve, soit envers Dieu, soit envers le prochain, etc., 7. Les imprécations ne doivent pas être prises à la lettre, 8. Beauté du style des Psaumes; sa noblesse, 10. Brièveté sublime, 11. Rapidité des mouvements, 12. Douceur admirable, 12. Divers genres de Psaumes, 13. Profondeur et obscurité des Psaumes; quelles en sont les causes, 13. Du texte et des versions : règles pour l'interprétation, 14. Titres et autres notes des Psaumes, 15, 63. Auteurs des Psaumes, 16, 63. Sujet des Psaumes, 16. Mère des Psaumes et danses sacrées, 17. Instruments de musique, 17. Ordre des Psaumes, 17. L'obscurité des Psaumes est utile, 17. Manière de les lire, 18. De l'ordre des versets et des locutions de la Vulgate, 18. Usage des Psaumes dans toutes les situations de la vie, 19. Psaumes *graduels* : pourquoi on les appelle ainsi, 97.

Explication du Psaume XXI. Remarques préliminaires, traits propres à Jésus-Christ, I. 268. Absurdités des Juifs et de quelques critiques dans l'interprétation de ce Psaume, 264. Traduction d'après l'Hébreu et les Septante, 265. Explication selon saint Jérôme, 266. Première partie du Psaume contenant le délaissement et la Passion de Jésus-Christ, 267. Seconde partie contenant sa Résurrection et la conversion des Gentils, 270. Réflexions sur le délaissement de Jésus-Christ, 273.

Plusieurs des Psaumes qui se chantent à l'office divin, traduits par Bossuet, VIII. 559. Traduction des Psaumes de la Pénitence, 576.

Psautier attribué à saint Bonaventure; ce qu'en pense Bossuet, IX. 178.

Pudeur. Quelle est la vraie pudeur chrétienne, VII. 286. *Voy.* CHASTETÉ, PURETÉ.

Puissance. Sa fin naturelle, VI. 522. Grande puissance, féconde en grands crimes, 414. Danger de la puissance, IX. 611. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme, 610. La puissance doit protéger l'innocence, 529; soulager la misère, 345; favoriser la vertu, VII. 301.

La puissance royale n'est soumise qu'à celle de Dieu, X. 62. On doit lui obéir; exception mise à cette obéissance par Jésus-Christ et les apôtres, 70. Cette puissance est légitime dès son origine, même parmi les infidèles, 61. En quel sens la puissance temporelle vient de Dieu, 61. Le sentiment de la supériorité des conciles préjudicie-t-il à la puissance des rois, 216. *Voy.* ETAT, GOUVERNEMENT, ORGUEIL, POUVOIR, PRINCE, ROIS.

Quelle est la nature de la puissance confiée par Jésus-Christ à ses apôtres, X. 69. On objecte à tort le passage : *Toute puissance m'a été donnée*, 66. Beau passage de saint Bernard, sur la puissance des Pontifes, 72. La puissance ecclésiastique se réduit à l'excommunication, 79. De la puissance directe et indirecte, sur le temporel, donnée au Pape par des théologiens, 46. Cette doctrine est nouvelle, 50. On n'en trouve aucune trace dans les premiers siècles, 87. Différents décrets des conciles allégués mal à propos en preuve de la puissance de l'Eglise sur le temporel, 140, 142.

Les deux puissances, spirituelle et temporelle, occupent chacune le premier rang : preuves de cette vérité, X. 79. Leur union demande quelquefois qu'elles usurpent les fonctions l'une de l'autre, 142. Faut-il, pour qu'elles soient ordonnées entre elles, que l'une soit soumise à l'autre, 80. Pourquoi Dieu a-t-il distingué ces deux puissances, 80. Passage de saint Gélase sur cette matière, *ibid.*

Pulchérie soutient l'empire par sa piété et par sa prudence, VIII. 165. Elle élève Marcien à l'empire, 166.

Pureté. Estime que nous devons faire de cette vertu, à l'exemple de Marie, VI. 223, 410. Combien elle est rare parmi les hommes, VII. 287. Comment elle se conserve parmi les tentations, 290. *Voy.* CHASTETÉ.

Purgatoire. Le concile de Trente a cru, comme une vérité révélée de Dieu, que les âmes des justes non entièrement purifiées en ce monde l'étaient dans l'autre. Les principes des Protestants prouvent la nécessité du Purgatoire, III. 446. Leurs dificultés sur cet article aisées à lever, IV. 512, 531, 555. S'unir aux âmes qui souffrent dans le Purgatoire, IX. 201. Pour la flamme du Purgatoire purifie-t-elle ces âmes, VI. 362. L'abbé Dupin coupable d'avoir déguisé la doctrine de l'Eglise sur ce dogme, III. 2. *Voy.* INDULGENCES, SATISFACTION.

Purification de la sainte Vierge; trois sermons pour cette fête, VI. 400. Elle renferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, 166. En quoi elles consistent, 166.

Puritains. On nomme ainsi les Calvinistes d'Ecosse et d'Angleterre, parce qu'ils prétendent qu'en supprimant les

cérémonies, ils suivent plus purement la lettre de l'Ecriture, III. 298.

Pyrrhus, roi d'Epire, entreprend la conquête de l'Italie, VIII. 152. Il est défait par le consul Curius, 152. Sa mort. *ibid.*

Q

Quakers ou Trembleurs d'Angleterre. Leur fanatisme peu différent de celui de la Réforme, III. 501.

Qualifications. On explique, d'après Gerson et Melchior Canus, celles qu'on emploie dans les censures théologiques, X. 33, 44.

Quiétisme. Idée générale de ce qu'on appelle Quiétisme, V. 56. Son origine et ses progrès en France : ce que Bossuet a fait pour le réfuter, et motifs qui ont dirigé sa conduite dans cette affaire, IX. 423. Combien le Quiétisme est dangereux, 37.

Le Quiétisme ménagé et soutenu par les nouveaux Mystiques, V. 253; rétabli en plusieurs points, 230. Ses sectateurs trop ménagés par un auteur qui se rend par là suspect, 298. Pur quiétisme rétabli par l'attente oisive de la grâce, 295; par la contemplation directe, 295; par la suppression de la vue distincte de Jésus-Christ, 293, 295; et par autres erreurs semblables, 296, 330, 331.

Quietismus *redivivus*, V. 423.

Quiétistes. Leur condamnation, V. 125. Leurs propositions hérétiques et erronées, 136, 137. Abrégé des livres des Quiétistes, où l'on remarque un des caractères de cette secte, 148. Actes de leur condamnation, 158. On a donné ce nom aux anciens solitaires, 134.

Quinault (Philippe). La corruption réduite en maximes dans ses opéras; Bossuet l'avait vu cent fois déplorer ces égarements, IX. 91.

Quoti (Thomas) de Pragelas, l'un des Vaudois. Son interrogatoire, dans lequel il reconnaît la présence réelle et la nécessité de la confession, III. 343.

R

Racine (Jean), renonce publiquement aux tendresses de ses tragédies, IX, 86, 92.

Railleries. Le prince doit s'en garder et les réprimer, VIII. 388.

Rainaldus (Odoric), historien, donne pour seul vrai pape Grégoire XII, abandonné de tout le monde, X. 355. Il avoue que Jean XXII eut raison de révoquer la bulle de Nicolas III, sur la pauvreté de Jésus-Christ, X. 116. Il donne la raison de la répétition du décret de la quatrième session du concile de Constance, 163. Il accuse de Viclêfisme l'Eglise de France, 166. Faits faux qu'il avance sur l'accord conclu entre Nicolas V et les Pères de Bâle, 204.

Raison. Pourquoi elle nous est donnée, VIII. 68. Différence de la droite raison et de la raison corrompue, 77. Comment elle nous dirige dans les sensations, 94. Combien elle est nécessaire pour en juger, et pour en régler les mouvements extérieurs, 113. Elle nous oblige à croire que nous sommes libres, et que nos actions sont ordonnées par la Providence, quand même nous ne pourrions trouver le moyen d'accorder ensemble ces deux vérités, X. 513. Sur combien de choses la raison est-elle obligée de suspendre son jugement, parce qu'elles sont accompagnées de difficultés invincibles, 513. Par exemple la divisibilité de la matière et du mouvement à l'infini, 513. *Voy.* LIBERTÉ.

La raison doit céder à la vérité, dont elle est née la sujette, VI. 507. Elle doit avoir l'empire sur toutes les passions, VI. 88. Comment, pour rétablir la raison humaine par l'humilité, il était à propos que les vérités de Jésus-Christ fussent inroyables, VI. 74. Attachement à la raison souveraine, seule et véritable science, VI. 138.

Raisonnement. En quoi il consiste, VIII. 72. Ses règles et ses différentes sortes, *ibid.* Il nous fait connaître notre liberté, X. 509.

Rameaux (dimanche des). Méditations sur l'Evangile de ce jour, II. 325.

Rancé (Armand-Jean le Bouthilier de), abbé de la Trappe. Sa dispute avec M. le Roi, abbé de Haute-Fontaine, sur certaines pénitences usitées à la Trappe : lettre de Bossuet à ce sujet, IX. 28 et *note*. Le prélat recommande aux prières de cet abbé le succès de l'Assemblée de 1682, ne pouvant aller à la Trappe, 36. Il lui demande de prier pour lui à son entrée dans son diocèse, 41. Estime que Bossuet faisait du livre de M. de Rancé, *sur la Sainteté et les Devoirs de la Vie monastique*, 43, 44. Il voit l'archevêque de Paris pour le faire imprimer, 45. Heureux fruits de ce livre, et contradictions qu'il éprouve, 45. En quel sens Bossuet a approuvé ce livre, IX. 44. Il détourne M. de Rancé de se démettre, 339. Il recommande à ses prières trois de ses amis qu'il avait perdus, 48. Il sollicite l'admission d'un Bénédictin à la Trappe, 49; ce qui ne s'exécute pas, 49. Il l'instruit de la publication du *Commentaire* du P. Mège, *sur la Règle de saint Benoît*, où ce Père attaquait son livre sur la vie monastique, 60. Il l'invite à publier au plus tôt son Commentaire sur cette *Règle*, 61. Sur quelques incidents qui retardent cette publication, 71. Il lui donne son avis sur ce livre, 72. Sur un autre *Commentaire*, par D. Martène, 72. Bossuet approuve une défense que cet abbé avait faite à des religieuses de lire l'Ancien Testament, 73. Il l'instruit des dispositions du Roi pour la Trappe, 75. Vœux de Bossuet pour cette maison, 58, 85.

Lettres de Bossuet au sujet de l'*Instruction sur les états d'Oraison*, IX. 473, 477. Bossuet lui envoie la Relation faite à l'Assemblée de 1700 sur le Quiétisme, et s'excuse de ne pouvoir aller le voir, 548. Bel éloge qu'il fait de M. de Rancé au P. de Lacour, son successeur, en lui témoignant son attachement à la sainte maison, 128. Zèle qu'il mettait à ce qu'on écrivît sa vie, 130. Il était à désirer qu'elle fût écrite par une main habile, et une tête au-dessus des vues humaines, 131.

Rapports. Le prince y doit prendre garde, et punir les faux, X. 300.

Ratisbonne (Conférence de). Bucer y prend la défense des prières de l'Eglise, et fait voir en quel sens les prières des Saints nous sont utiles, III. 203. Autre conférence de Ratisbonne, où l'on met la dernière main à l'*Interim*. *Voy.* INTÉRIM.

Ratramne. Sa dispute avec Paschase Radbert, pour savoir si le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est le même que celui qui était dans les entrailles de la sainte Vierge, 218. Son livre ambigu embarrasse Mélanchthon, 219.

Raymond, comte de Toulouse, protége le Albigeois; ses terres données par le Roi à Simon, comte de Montfort, X. 142.

Raynaud (Théophile), jésuite, fait l'éloge de Gerson, X. 9.

Rebais. Affaire de Bossuet avec cette abbaye pour la juridiction, IX. 296, 321, 322.

Rebaptisation. Dispute à ce sujet entre le pape saint Etienne et saint Cyprien, X. 366. Saint Cyprien n'a pas regardé cette question comme indifférente, 264; ni saint Augustin et les autres Pères, 265.

Critique erronée de l'abbé Dupin sur cette affaire, III. 7. *Voy.* CYPRIEN (S.).

Rebecca. Ce que figuraient les deux enfants qu'elle portait, VI. 493.

Rébellion. Elle n'est autorisée ni par la conduite de David, VIII. 401; ni par les guerres des Machabées, 402. Les royaumes fondés d'abord sur la rébellion peuvent devenir légitimes, 446. Elle se manifeste au commencement ou à la fin des règnes, à cause de la faiblesse des princes, 456.

Rechutes. A quel danger elles nous exposent, II. 308. Combien elles doivent faire trembler les pécheurs, VI. 233. Idée terrible que les Apôtres et les Pères en donnent, 239. Des rechutes dans le péché véniel, IX. 254.

Réconciliation (la) du monde, opérée en Jésus-Christ pendant son délaissement, VI. 284. Combien sont coupables ceux qui ne veulent pas se réconcilier, 392. *Voy.* CHARITÉ, PARDON, PROCHAIN.

Récriminations de Jurieu contre les Luthériens, qui accusaient le synode de Dordrecht de plusieurs impiétés. Sa première est sur les blasphèmes de Luther, qui fait Dieu auteur du péché. Il tâche vainement d'excuser Calvin du même blasphème, III. 407. La seconde, sur le pélagianisme des Luthé-

riens. La troisième, sur ce qu'ils nient la nécessité des bonnes œuvres. La quatrième sur la certitude du salut, admise par Jean Gérard, et quelques autres Luthériens. La cinquième, sur l'ubiquité, 408 et suiv.

Recueillement. Ses avantages, IX. 222. Combien nécessaire dans la prière, II. 309; et pour écouter Jésus-Christ au dedans de soi, VII. 83; pour s'établir dans les vertus, 88.

Rédemption. Explication de ce mystère, VIII. 512.

Doctrine des Arminiens ou Remontrants sur son universalité, III. 289. *Voy.* JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR.

Réflexion. Sa définition, VIII. 72. Elle est nécessaire à l'homme pour se bien connaître, 107. Elle est la première cause des inventions et de la variété de la vie humaine, 128. Oter à l'esprit la réflexion, c'est lui ôter sa force, VI. 656.

La réflexion, dans l'oraison, est une force de l'âme, et ne doit pas être renvoyée aux états imparfaits, V. 81. Nature, nécessité, force de la réflexion : ses effets divers, 81. Passage d'Ezéchiel qu'on oppose à la réflexion, 82. Différence des réflexions qu'inspire l'amour de Dieu, d'avec celles qu'excite l'amour-propre, 82. A quelle puissance de l'âme appartiennent les réflexions, 297.

RÉFLEXIONS de Bossuet *sur l'écrit de Molanus, touchant la réunion des Protestants*, IV. 490, 521. Raisons de la méthode que Bossuet y a suivie, 586. Accueil fait par les Protestants à ces *Réflexions*, 587.

Réflexions morales sur le Nouveau Testament, approuvées par M. de Noailles; *Avertissement* de Bossuet sur ce livre, V. 1. Elles expriment clairement la résistance à la grâce, 3; et n'admettent point de grâce nécessitante, 3. Elles renferment trois vérités incompatibles avec les cinq propositions, 12; et sont pures de jansénisme, *ibid. Voy.* GRACE.

Réformateurs. Nécessité d'en faire connaître les chefs, III. 162. Les premiers Réformateurs croyaient qu'on pouvait se sauver, et qu'on se sauvait en effet dans l'Eglise romaine. C'est par politique que la Réforme a cessé de l'avouer. Jurieu nous a découvert cette politique du parti, 494, 495. Les chefs de la Réforme, malgré les efforts de Jurieu, sont couverts d'un éternel opprobre pour avoir donné dispense au landgrave de Hesse, d'avoir deux femmes à la fois, 491. Un synode national de France condamne les Réformateurs, qui voulaient, malgré l'opposition de Bèze, changer l'article de la Cène de la Confession de foi présentée à Charles IX, 311.

Réformation (la) désirée par saint Bernard, par tous les grands hommes de l'Eglise, par les conciles de Pise et de Constance, éludée dans celui de Bâle, regardait la discipline, et non la foi. Différence entre ces saints et les prétendus réformateurs, III. 165, 166. La réformation, prise de travers, conduit aux plus grands excès. Exemple des Donatistes, 530.

RÉFORMATION ANGLICANE. Elle commence par Henri VIII, que les Catholiques et tous les partis des Réformés rejettent également, III. 260. Sous Edouard VI, elle a pour fondement la ruine de l'autorité ecclésiastique. Le Roi y tient la place du Pape, donne aux évêques des commissions révocables à sa volonté, et par grâce accorde les évêchés à vie, 265. Il prétend que la puissance épiscopale émane de la royauté; il défend à tous les évêques d'exercer aucune juridiction pendant qu'il fera la visite de son royaume. Il destine des visiteurs pour porter partout des constitutions ecclésiastiques, et des règles de foi faites par son conseil, 265. Il défend de prêcher par tout le royaume jusqu'à nouvel ordre. Il abolit les six articles de Henri VIII, et dresse trois articles contre la transsubstantiation. On excite la haine du peuple contre la messe, en exagérant l'avarice de certains prêtres qui la disaient pour un gain sordide, 266. On emploie les plus indignes moyens, tels que le mariage des prêtres, le pillage des biens ecclésiastiques, des églises et des châsses, etc., pour avancer la Réforme, dont Burnet représente les progrès comme un miracle visible, 268.

La Réformation prend une nouvelle forme sous Elisabeth, qui croit ne pouvoir assurer son règne que par la religion protestante, III. 306. Paul IV reçoit mal ses civilités; ce qui la détermine à une nouvelle réformation. Elle désapprouve quatre points dans celle d'Edouard : celui des cérémonies; celui des images; celui de l'Eucharistie; celui du chef de l'Eglise anglicane : on lui persuade de prendre ce titre, comme inséparablement attaché à la royauté, et d'ordonner la confiscation des biens de ceux qui le lui refuseraient, 306. Parker, archevêque de Cantorbéri, et le reste du clergé, reconnaissent, dans un synode, la suprématie de la Reine. Le Parlement décide les points de foi, et le clergé ne croit les ordinations valides qu'autant qu'elles sont faites conformément au Rituel d'Edouard, 308, 309. Le clergé d'Ecosse fait une déclaration semblable à celle du clergé d'Angleterre, 309. La réformation d'Elisabeth est embrassée par tout le clergé d'Angleterre, excepté par quatorze évêques et par cinquante ou soixante ecclésiastiques, 310.

Réforme. Son esprit, pendant qu'elle fut faible, était de paraître soumise, et d'être violente et cruelle dès qu'elle se crut forte, 316. Les sectes nées de la Réforme sont des preuves de sa mauvaise constitution. Différence de la constitution de la Réforme et de celle de l'ancienne Eglise, 438. La Réforme n'a rien de sérieux et de sincère dans ses réponses, qu'elle accommode au temps. Après avoir soutenu l'indépendance des rois, elle les soumet au caprice des peuples, III. 591. Jurieu l'excuse mal d'avoir fait Dieu auteur du péché, en disant qu'elle s'est corrigée de ce blasphème depuis cent ans, quoiqu'en effet elle y persévère encore, 476. L'esprit de blasphème au milieu de ceux qui se sont dits chrétiens réformés et réformateurs, de l'aveu même de Jurieu, 478.

Le fondement de la Réforme est que l'Eglise n'est pas infaillible. On prédit dès le commencement, et l'expérience a prouvé que ce principe menait à l'indifférence des religions, IV. 43. La jeunesse mal élevée dans la Réforme, de l'aveu de Jurieu, et imbue du faux principe de l'indifférence des religions. Combien est grand le nombre des Réformés approbateurs de cette indifférence, en Angleterre, en Hollande, etc., 44. Selon les principes de la Réforme, l'indifférence doit l'emporter. Elle ne peut condamner les indifférents, qui posent pour règle qu'il n'y a point d'autre autorité que l'Ecriture; que l'Ecriture, pour obliger, doit être claire; que, quand elle enseigne des mystères, il faut la tourner au sens dont la raison puisse s'accommoder, 44, 48. On prouve, par Jurieu, Burnet et Basnage, que tout tend, dans la Réforme, à l'indifférence des religions, 64. Cette indifférence établie dans l'Allemagne protestante, même à l'égard des Sociniens. *Voy.* STRIMESIUS. La tolérance universelle est inséparable du protestantisme, et ne peut être détruite que par les principes de l'Eglise catholique : témoignage des réformateurs; admission des Sociniens, 77, 78. La Réforme n'a point de principe universel contre les hérésies. On trouve quelque chose de socinien dans tous ses auteurs, 65.

Réformés (les prétendus) depuis leur origine jusqu'à nos jours, ne cessent de nous attribuer des doctrines qui ne sont pas les nôtres, IV. 150. Ils sont véritablement schismatiques, 184. Ils n'ont eu aucun motif pour se séparer, 187. Ils ne peuvent se dissimuler qu'ils sont rebelles à l'Eglise, 190. Ils corrompent le sens des auteurs pour justifier leur réforme, 193. Exhortation aux Réformés pour rentrer dans le sein de l'Eglise, 198.

Les Réformés se font entre eux une guerre plus cruelle que celle qu'ils font à l'Eglise, III. 189. Ils cherchent leurs ancêtres chez les Vaudois, les Albigeois et les Bohémiens, faute de trouver dans les siècles précédents des témoins de leur doctrine, 363. *Voy.* CALVINISTES, LUTHÉRIENS, PROTESTANTS.

Réfugiés (les) de France souscrivent le synode de Dordrecht, III. 398. *Voy.* DORDRECHT.

Réfutation *du Catéchisme du sieur Paul Ferry, par deux vérités catholiques, tirées de ses propres principes*, IV. 149. Le dessein de Bossuet n'est pas de combattre toutes les erreurs de ce livre, 150. Mais il établit par les raisons mêmes de Ferry, 1° que la Réforme est pernicieuse; 2° qu'on peut se sauver en l'Eglise Romaine, et ainsi il réfute ces deux propositions du ministre protestant : *a*) que la Réforme a été nécessaire : *b*) qu'encore qu'on pût autrefois faire son salut dans l'Eglise de Rome, on ne le peut aujourd'hui, 152, 161. *Voy.* FERRY.

Régale. Origine de ce droit, IX. 40. Les maximes des Parlements sur la Régale, invincibles dans l'esprit de nos magistrats, 40. La matière avait été bien examinée et bien entendue dans l'assemblée du Clergé, 40. Le Clergé obtient du Roi, en cédant quelques droits abolis, plus de prérogatives qu'il n'en avait, X. 127.

Lettre de l'assemblée du Clergé de 1682, au pape Innocent XI, pour lui rendre compte de ses opérations, au sujet de la Régale, X. 384. *Voy.* BOSSUET, CLERGÉ.

Registres publics. Leur utilité, VIII. 461.

Règle. L'Ecriture, la tradition, la raison et la conscience doivent être notre règle, X. 405, 407; mais non pas le probabilisme, 406. La bonne foi excuse l'erreur, 407. Règle de conduite dans les cas douteux, 406, 407.

Dans les communautés, le mépris des règles est péché, IX. 254, 288. Peut-on suivre leur mitigation, 338, 339.

Règle *des Associés à l'Enfant Jésus.* Idée de ce livre, V. 90. Il est condamné à Rome, 161, et par Bossuet, 47.

REGLES *touchant la réunion des Protestants à l'Eglise, données par les théologiens protestants de Hanovre*, IV. 465.

Réguliers. Règlement de l'assemblée du Clergé de 1700, pour leur approbation dans les diocèses, X. 425.

Régulus, consul, avec toute son armée, combat en Afri-

que un serpent prodigieux, VIII. Il est battu et pris par les Carthaginois, 153.

Relation *sur le Quiétisme*, V. 451. *Remarques sur la Réponse de Fénelon à cette relation*, 481.

RELATION *des actes et délibérations de l'assemblée du Clergé de 1700, concernant la condamnation du livre des* Maximes des Saints, V. 572.

Religieuses. Elles sont les épouses de Jésus-Christ. Ce qu'elles doivent faire en cette qualité, IX. 238. Elles doivent être crucifiées et mortes au monde, VII. 81; travailler à leur perfection, 82, 92, 94, 58. Quelles dispositions elles doivent apporter à la visite de leur évêque, 82, 96. Compte que Dieu leur en demandera, 84. Elles doivent regarder Jésus-Christ dans leurs supérieurs, *ibid.* Avec quelle ferveur elles doivent chanter l'office divin. Maux que leur cause la dissipation, 88. Combien elles doivent craindre le relâchement, 56, 57. Lois et contrainte de la vie religieuse, 21. Pourquoi les instituteurs de cette vie l'ont-ils accompagnée de pratiques sévères, VI. 566.

Règles sur les dots des religieuses, IX. 285; sur leurs sorties, 233, 271, 284, 310, 311, 312, 313, 389. Moyen de faire revenir de son illusion une religieuse qui se privait des sacrements, 330. Comment doit se conduire celle qui est privée de la communion. Réponses de Bossuet à des consultations que des religieuses lui faisaient sur leurs dispositions, etc., 348, 356, 359, 392. Avis à une religieuse sur la dispense de ses vœux, 384. Peuvent-elles passer à une moindre observance, 391. Peut-on approuver leurs pensions, 391. Elles peuvent toucher les reliques, 236. Importance du choix des postulantes, 374. Paroles saintes de Bossuet à une religieuse, dans la cérémonie de sa profession, VII. 102.

Dans quel ordre les religieuses doivent lire les livres saints, pour que cette lecture leur profite.

La lecture de l'Ancien Testament, permise sans discrétion, leur fait plus de mal que de bien, IX. 73.

Religion. En quoi elle consiste, VI. 388. C'est un sentiment mêlé de crainte et de joie, VI. 70. Quel est le propre de la religion, 706. Il s'est toujours conservé quelques principes de religion dans l'ignorance et la corruption du genre humain, VIII. 404. Ces principes de religion avaient quelque chose de ferme, 404. Quoique appliqués à l'idolâtrie, ils ont suffi pour établir un gouvernement stable, *ibid.* La véritable religion étant fondée sur des principes certains, rend la constitution des Etats plus stable, 405. A quoi conduisaient les fausses religions, *ibid.* La vraie religion a pour marque manifeste son antiquité, 406. Les fausses religions ont pour marque leur innovation, 406. La suite du sacerdoce rend cette marque sensible, 407. Cette marque d'innovation est ineffaçable, 408. Il ne suffit pas de conserver la saine doctrine, il faut en tout être uni à la vraie Eglise, 408.

La religion est toujours la même depuis l'origine du monde, VIII. 173. Haute idée qu'elle nous donne de Dieu, 174. En considérant les institutions chrétiennes et celles des Juifs, on remonte à la source de la religion, et on en découvre la vérité dans son principe, 236.

Divinité de la religion chrétienne, VI. 506. C'est un ouvrage que Dieu a fait, et qui porte le caractère de son autorité, VII. 301. Par quels moyens elle s'est établie, VI. 507. Elle ne doit pas son établissement à la protection des rois, 508. Quand les rois la protégent, c'est plutôt la religion qui les protége, 508. Vérité de la religion, perfection de sa morale: deux choses inséparables, 509. *Voy.* APÔTRES.

La vraie religion peut subsister, sans être unie à la puissance politique, X. 64. Licence des esprits quand on ébranle la religion, VII. 272. On l'énerve, quand on la change, et on ôte le seul frein capable de retenir les peuples, 273. Railleries insensées des libertins contre la religion, VI. 508. Indifférence des grands et des sages du monde sur la religion, VIII. 412. Ils en viennent à la persécuter, 413. La religion fournit aux princes des motifs particuliers de pénitence, 426. *Voy.* PRINCE, ROIS, SCHISME.

Comment on doit célébrer la rénovation de son entrée en religion, IX. 593. Prières et réflexions sur cette matière, 594.

Reliques. L'honneur que nous leur rendons ne blesse en rien celui que nous devons à Dieu; différence entre les deux cultes, III. 58.

Vigilance s'oppose, dans le quatrième siècle, au culte des reliques, III. 324. Saint Léon, saint Basile et d'autres saints du même temps, accusés d'idolâtrie par les ministres, à cause du culte qu'ils rendaient aux reliques. *Voy.* SAINTS, TRENTE.

Remarques *sur* l'Histoire des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, *de M. Dupin*, III. 11.

Remi (S.), nouveau Samuel; éloge qu'il fait des rois de France; ses prières pour eux, VI. 683; VIII. 426. De l'apostolat de saint Remi, IX. 265.

Remontrants (les), disciples d'Arminius, et les Contre-remontrants, disciples de Gomar, disputent vivement sur le libre arbitre, etc. Les Remontrants condamnés dans les synodes provinciaux. On assemble celui de Dordrecht. *Voy.* DORDRECHT. Ils sont aussi condamnés à Dordrecht, III. 388. Les Remontrants se plaignent d'être jugés par leurs parties, et font les mêmes raisonnements que tout le parti protestant faisait contre l'Eglise, 396. Le synode leur ferme la bouche par l'autorité des États-généraux. Ils protestent contre le synode, qui leur répond ce que l'Eglise catholique répondait, en pareil cas, aux Protestants, 397. Il ajoute que le parti le plus faible et le plus nouveau doit céder au plus fort et au plus ancien. Les Remontrants déposés et excommuniés par ce synode, 397.

Renaudie (LA) condamné comme faussaire par le Parlement, trame avec Chandieu, ministre de Paris, la conjuration d'Amboise, III. 311.

Renaudot (Eusèbe) désire voir admis Bossuet à l'Académie française, IX. 71.

Renier, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, auparavant de la secte des Manichéens, ou Catares d'Italie, fait le dénombrement des églises manichéennes, III. 334. *Voy.* ALBIGEOIS. Il dit que les Vaudois admettent la transsubstantiation, et détaille leurs erreurs, 341.

Renoncement à soi-même, chose essentielle pour suivre Jésus-Christ, VII. 54, 57.

Repentir. L'espérance du repentir douteux devient le motif d'un crime certain, VI. 512. Ce que c'est que le repentir, II. 514. Illusion du pécheur à ce sujet, *ibid.*

Réponse *aux difficultés de madame de la Maisonfort* sur le Quiétisme, V. 216. *Réponse à une lettre de M. l'archevêque de Cambrai*, 219. *Réponse à quatre lettres de M. de Cambrai*, 337. *Réponse d'un théologien* (Bossuet) *à une lettre de Fénelon à M. de Chartres*, 530. *Réponse aux Préjugés décisifs pour M. de Cambrai*, 544.

Repos. Celui des pécheurs est une peine terrible, VI. 500.

Réprobation. Ses effets, V. 77. La réprobation figurée par la haine de Dieu contre Esaü; ce qu'il faut entendre par là, II. 133. *Voy.* SALUT.

Réprouvés; comment ils sont dans le corps de l'Eglise, IX. 160. *Voy.* DAMNÉS, PÉCHÉ.

République. Ancienneté de cette forme de gouvernement, VIII. 353. Moins ancienne cependant que la monarchie, 353. *Voy.* ETAT, GOUVERNEMENT.

Résignation. *Voy.* INDIFFÉRENCE.

Restrictions mentales. Elles sont défendues, X. 404. Les exemples de l'Ecriture par lesquels on voudrait les défendre, sont faussement appliqués, 410.

Résurrection des corps, prouvée par Jésus-Christ contre les Sadducéens, II. 350. Sermon sur la résurrection dernière, VI. 115.

La résurrection de Jésus-Christ prouvée par ces paroles du Psaume XV : *Providebam Dominum*, I. 124. Explication de ce mystère, VIII. 512. C'est un jour de triomphe pour le Sauveur, et de joie pour les fidèles, VI. 146. La résurrection de Jésus-Christ est le gage de notre immortalité, 287. Résurrection spirituelle; combien elle est difficile à concevoir aux pécheurs charnels et grossiers, 146. Marques d'une vraie résurrection, 290.

Retraite. Ses avantages, VII. 329. Comment il s'y faut occuper, IX. 276, 277, 338, 377. L'amour de la retraite n'a pas besoin d'être sensible, 319. L'expérience du monde fait trouver quelque chose de nouveau dans la retraite, et enfonce l'âme plus profondément dans les vues de la foi, 19.

Retraite de dix jours sur la Pénitence, IX. 595. *Retraite sur les jugements téméraires*, 599.

Retz (Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de). Son portrait, VII. 311.

Réunion (projets de) des Protestants de France à l'Eglise catholique, IV. 447. Récit de ce qui fut traité dans les conférences tenues à ce sujet, 450. Récit du ministre Ferry lui-même, 460. Différents faits concernant le projet de réunion, 461. Projet envoyé par le ministre du Bourdieu, 462. Dissertations et lettres à ce sujet entre Bossuet, Molanus et Leibnitz, 463. Règles proposées par les théologiens protestants de Hanovre à ce sujet, 465. Opinion de Molanus sur cette matière, 470, 482. Jugement de Bossuet sur cette opinion, 490. Déclaration de la foi orthodoxe à ce sujet, 505. Réflexions sur l'écrit de Molanus, 521. Confession de foi que les Luthériens ont à faire pour opérer la réunion, 534. Il faut, pour l'arrangement, commencer par où finit Molanus, 536. Vrai moyen de conciliation, 544. S'en tenir aux décrets dogmatiques des siècles antérieurs, 545. Exposition des points controversés, 547. Nouvelle explication de la méthode de réunion par Molanus, 561. Correspondance à ce sujet entre Leibnitz, Bossuet,

Pélisson et madame de Brinon, 568. *Voy.* Bossuet, Ferry, Leibnitz, Molanus, Neustad, Pélisson.

Révélation (la) nous fait connaître notre liberté, x. 511.

Révoltes. Celles des Protestants sont approuvées par les décrets exprès de leurs synodes, iii. 545.

Ricci (Michel-Ange). Bossuet loue son mérite et ses vertus, et le remercie de l'approbation qu'il a donnée à son *Exposition*, ix. 29. Il est bien aise que le Pape l'ait obligé à accepter le chapeau de cardinal, 37.

Richebraque (dom), bénédictin. *Voy.* Guyon.

Richelieu (Armand du Plessis, cardinal de). Son éloge, vii. 307.

Richer (Edmond), docteur de Sorbonne, s'oppose à une thèse où l'on soutenait l'infaillibilité du Pape, x. 212. Ce qui se passa à l'occasion de son livre *de la Puissance ecclésiastique et politique*, 213. Duval le réfute. Il se défend de l'accusation portée contre lui, de croire que les Etats-généraux peuvent déposer le Roi, 217. Ce qu'il pense sur le gouvernement de l'Eglise, 35.

Riches. Ils ne sont admis dans l'Eglise que pour y servir les pauvres, vi. 185, 187. Ils doivent participer aux priviléges des pauvres, s'ils veulent être sauvés, 188. Leur abondance est une preuve où Dieu les met, 173. Ils doivent ressembler à Jésus-Christ, 174. Ils n'ont que l'extérieur de brillant : combien ils sont pauvres en effet, vii. 75. Combien leur salut est difficile, vi. 138. Ils sont nés pour servir les pauvres, 153. Avec quelle facilité les riches se laissent prendre aux richesses qu'ils croient posséder, vii. 314. Effet pernicieux de ces attachements, *ibid.* Exemple du mauvais riche de l'Evangile : combien il doit les faire trembler, 315. Portrait d'un mauvais riche mourant. *Voy.* Abraham, Avarice.

Richesses. La source de celles de l'Etat est le commerce et la navigation, viii. 458. Seconde source : le domaine du prince, 458. Troisième source : les tributs imposés aux vaincus, 459. Quatrième source : les impôts, 459. Quelles sont les véritables richesses, 460.

Avantage de la pauvreté sur les richesses : belle idée de saint Jean Chrysostome à ce sujet, vi. 185. Attachement vicieux que la possession des richesses produit dans le cœur, 83. Quel usage il faut en faire, vii. 135, 140. Folie de s'y attacher, 138. Maux que produit le désir des richesses, 139. Pourquoi la passion des richesses est si violente, 49.

Rieux (René de), évêque de Léon, déclaré suspens par une sentence du doyen de Nantes, est déposé et ensuite rétabli par des commissaires du Pape : pourquoi, x. 339 et *note*. *Voy.* Louytre.

Rigueur (la) est un obstacle à la justice, viii. 436.

Rimini (le concile de) assemblé de l'Occident seul, confirme la foi de Nicée, puis souscrit, par surprise et par violence, une formule arienne, viii. 164. Les évêques, de retour à leurs églises, réclament contre leurs souscriptions. Basnage dissimule ces faits, et en abuse pour conclure que l'Eglise avait varié, et que le ministère avait été interrompu, iv. 139.

Ce concile, avant sa défection, prie pour Constance, et lui rend obéissance, x. 87. Il n'était pas œcuménique, et est annulé par le Saint-Siége, 247. Il ne prouve rien contre la doctrine des Catholiques sur l'autorité de l'Eglise, iv. 211.

Robert, roi de France, excommunié pour son mariage incestueux, est toujours reconnu roi, x. 103, 104.

Robert de Genève, ou Clément VII, élu pape, dispute le pontificat à Urbain VI. Il est reconnu en France, x. 164.

Roboam, roi de Juda. Son orgueil et sa fausse fermeté lui font perdre dix tribus, viii. 140, 189, 370, 373, 464. Guerre civile qui s'ensuivit, 446.

Roccaberti (Jean-Thomas), dominicain, archevêque de Valence, écrit avec violence contre la *Déclaration du Clergé*, x. 342. Mémoire de Bossuet à Louis XIV contre le livre de ce prélat, 380. Il y traite les Français comme hérétiques, 380. Sa doctrine outrée contre l'indépendance des rois, 381. Excès de ses approbateurs sur la même matière, 381. Quels remèdes on peut apporter à ce livre injurieux, 383.

Rochelle (synode de la). On y ordonne que le décret du synode de Gap, où le Pape est déclaré Antechrist, serait imprimé comme très-véritable, iii. 377. Il défend de rien ajouter ou diminuer aux articles de la Confession de foi, où il est parlé de l'Eglise, 417. On renouvelle la guerre par une délibération du corps de ville de la Rochelle, à l'occasion de vingt-six ou vingt-sept prêtres qu'on avait précipités dans la mer, 513.

Roger, roi de Sicile, excommunié par le second concile de Latran, persévère neuf ans dans le schisme, sans qu'on parle de le déposer, x. 128.

Rohan-Soubise (Anne-Marguerite de), abbesse de Jouarre : sa prise de possession, ix. 270. Lettre de Bossuet à cette abbesse, sur la nécessité d'établir le scrutin secret pour la réception des filles, 340. *Voy.* Jouarre.

Rois. Comment ils furent établis dans l'origine des sociétés, viii. 352. Combien ils étaient alors multipliés, 353. Caractères essentiels de l'autorité royale, 356. Les rois sont les ministres de Dieu, *ibid.* Leur personne est sacrée, 357. On doit leur obéir par principe de religion et de conscience, 357. Les rois doivent respecter leur propre puissance, et ne l'employer qu'au bien public, 357. Leur nom est un nom de père, et la bonté est leur propre caractère, 358. Les esprits faibles se moquent de leur piété, 413. Les grands rois connaissent le sérieux de la religion, 413. Soins qu'ils ont eu du culte de Dieu, 415. Péril où ils sont lorsqu'ils choisissent de mauvais pasteurs, 419. On voit auprès des anciens rois un conseil de religion, 472.

C'est Dieu qui fait les rois, viii. 423. Ils doivent plus que les autres s'abandonner à la Providence, 425. Exemple de David, 426. La justice est le vrai caractère d'un roi, 528. Les rois sont toujours armés, 457. Quels étaient les ministres des anciens rois, 461. Ils n'ont rien tant à craindre que les mauvais conseils, 465. Ils doivent être au-dessus des louanges, vii. 339. En quoi consiste le vrai bonheur des rois, viii. 479.

Tous les rois relèvent de Dieu, vi. 459. Ils sont les instruments de sa puissance, 459. A quelle fin Dieu la leur a communiquée, vii. 268, 269. Ils sont les images vivantes de la Majesté suprême, 291. Ils doivent, plus que tous les autres hommes, avoir la majesté de Dieu vivement imprimée dans leur esprit, 460. Grand péril des rois chrétiens, 461. Les rois sont établis par Jésus-Christ pour défendre son Evangile, vi. 508. Quand ils défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend, 508.

Les bons rois sont les pères des peuples; leur gloire et leur intérêt le plus essentiel est de les conserver et de leur bien faire, ix. 23. Leur dévotion consiste essentiellement à aimer Dieu, 24. Un roi peut pratiquer cet amour de Dieu à tous les moments de sa vie, 24. Il se glorifie de leur faire la loi, vii. 268.

Les rois des Juifs n'étaient pas soumis aux peines portées contre les infracteurs de la loi : les rois même impies recevaient jusqu'à la fin les honneurs dus à leur dignité, x. 65. Les rois ne sont pas soumis à l'Eglise dans l'ordre temporel, 71. Est-il vrai que l'impunité soit assurée aux rois impies, s'ils n'ont pas à craindre d'être déposés? 73. Pourquoi dans les derniers temps des rois ont consenti à être déposés, s'ils tombaient dans l'hérésie ou dans l'apostasie, 153. Le sacre des rois ne prouve pas qu'ils reçoivent par-là le droit de régner, 128. Les rois, indépendants de toute autre puissance que de celle de Dieu, seraient moins en danger s'ils dépendaient des papes, que dans le système de Jurieu et d'autres Protestants, qui les abandonnent au caprice de la multitude, iii. 591. Les rois sont en droit de maintenir dans leurs Etats la vraie religion qu'ils y ont trouvée établie en montant sur le trône. Ils ont fait des lois justes contre les païens, les Juifs, les hérétiques, iv. 110.

Les rois injustes et persécuteurs comparés à une tempête de courte durée, i. 142. *Voy.* Gouvernement, Monarchie, Prince, Serment.

Les rois de France ont une obligation particulière d'aimer l'Eglise et le Saint-Siége, vii. 289. *Voy.* France.

Romains. Ils chassent les rois, viii. 147. Défendent avec courage leur liberté, 147. Ils prennent Veïes : perdent la bataille d'Allia, 150. Battent les Gaulois d'Italie, 152. Sont vaincus par Pyrrhus, qu'ils défont ensuite, 152. Se rendent maîtres de toute l'Italie, 152. Entreprennent la première guerre Punique, 152. Domptent l'Illyrie, et se font connaître en Grèce, 153. Font la guerre aux Gaulois, 153. Sont attaqués par Annibal, *ibid.* Ils assujettissent Carthage, et donnent la loi à Antiochus, roi de Syrie, 154. S'emparent de la Macédoine, 154. Ruinent Carthage et Corinthe, 155. Leurs esclaves leur font la guerre, 156. Détruisent Numance, 156. S'étendent au delà des Alpes, 157. Révolte des esclaves et des Latins, 157. Guerre des gladiateurs, 157. Les Romains passent l'Euphrate, *ibid.* Sont vaincus par les Parthes, 157. Assujettis par Pompée, César, etc., *ibid.* Le fond d'un Romain était l'amour de sa liberté et de sa patrie, 258. Leur amour pour la pauvreté, la frugalité et le travail, 154, 259. Ils n'épargnent rien pour orner leur ville, 259. Leur milice et sa discipline était admirable, 259. Leur prudence et leur profonde politique est louée par le Saint-Esprit, 261, 465. Les sentiments forts dans lesquels on les élevait les rendaient capables de tout, 262. Leur agrandissement venait, non du hasard, mais de la conduite, 264. Leur équité dans les commencements de leur république, 264. Cruels et injustes pour conquérir, ils gouvernaient avec équité, 265. Avantages qu'ils tiraient de l'établissement de leurs colonies, 265. L'ordre de la justice contribue à maintenir la paix parmi eux, 266. La jalousie des Plébéiens contre les Patriciens, cause de leur

ruine, 266. Combien ils étaient aveugles sur la religion, 198. Dieu a donné aux Romains pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix, VII. 324.

Rome. Sa fondation : septième époque, VIII. 142. Elle dompte les Latins, 143. Elle chasse les rois et établit les consuls, 147. Assiégée, Horatius Coclès la sauve par sa valeur, 147. Elle pense périr par la jalousie du peuple contre les Patriciens, *ibid.* Les décemvirs y établissent les lois des douze Tables, 148. Les Gaulois prennent Rome, 150. Elle fait la guerre aux Samnites, 151. Dans la seconde guerre Punique, elle est prête à succomber, 153. Elle est troublée par les Gracques, 156, 157. Est déchirée par les fureurs de Marius et de Sylla. Sauvée par Cicéron : asservie par Pompée, 157, 268. Elle tombe sous le joug des triumvirs, 158. Elle retourne à l'état monarchique sous l'empire d'Auguste, 158. Elle est saccagée par Alaric et par Ataulphe, 166. Sauvée d'Attila par saint Léon, 166. Pillée par Genséric, *ibid.* Rendue aux empereurs sous Justinien, 167. Menacée par les Lombards, 167, 170, 171. Secourue par les Français, 170, 171. Parallèle de Rome et de Carthage, 263. Cause de son élévation et de sa chute, 258, 269. Jugements secrets de Dieu sur Rome, 242.

Droit qu'avait cette ville, abandonnée par les empereurs d'Orient, de se mettre sous la protection des Français, X. 111. *Voy.* ROMAINS.

La chute de Rome, clef et dénouement de l'Apocalypse, I. 277, 279. Cette ville est figurée par Babylone, 277. Pourquoi, 296. Son idolâtrie cause de sa ruine. Pourquoi elle persécuta l'Eglise, 295. Toujours païenne, même sous les princes chrétiens, 300 ; II. 68. Son idolâtrie ne consistait pas dans le culte des Saints, comme l'ont rêvé les Protestants, 61. Sa prise par Alaric, I. 300 ; II. 69, 93. Son empire et le paganisme ruinés, I. 301. Son incendie et sa désolation complète, 348, 349 ; II. 69. Témoignage de saint Augustin, de saint Jérôme et autres, 70. C'est Rome païenne et persécutrice, et non point Rome chrétienne, qui est désignée par la Babylone de l'Apocalypse, 72. Témoignage de Bullinger et autres docteurs protestants, *ibid.* Nouvelles preuves de la même vérité, 95.

Le siége de Rome a toujours été regardé comme le premier dans l'Eglise, VIII. 171.

Romulus fonde Rome, VIII, 142, 226. Il y établit la religion et les lois, 142, 266. Sa mort, *ibid.*

Roque (Matthieu de la), ministre protestant, réfute le *Traité de la Communion sous les deux espèces,* de Bossuet, IV. 288. Le prélat lui répond, 290. Ce ministre soutient faussement, et de mauvaise foi, que les Vaudois rejetaient la présence réelle, III. 341. Il prétend, contre Jurieu, que le sacrement de l'Eucharistie n'est pas mutilé en le recevant sous une seule espèce, et qu'on y reçoit Jésus-Christ tout entier, IV. 104.

Roquesane, chef des Calixtins de Bohême, l'une des sectes descendues de Jean Hus, fut, sous prétexte de réforme, le plus ambitieux de tous les hommes, 357. Il engage les Calixtins a accepter les quatre articles accordés par le concile de Bâle, 358. Son ambition d'être archevêque de Prague, frustrée. Il rompt l'accord, et s'érige, dans la Bohême, en archevêque, ou plutôt en pape, 358.

Rosaire. Sermon pour cette fête, VI. 128.

Rossellis (Antoine de), canoniste, partisan d'Eugène IV, pense au fond comme les docteurs de Paris sur la puissance du Pape, X. 24.

Roslet (le P.), procureur-général des Minimes, homme de confiance de M. de Noailles à Rome, dans l'affaire du livre des *Maximes*, IX. 496.

Rossette (la Mère Marie), fille spirituelle de saint François de Sales. Son oraison, V. 122.

Royaumes. Ceux qui sont fondés sur la rébellion peuvent dans la suite devenir légitimes : exemple de celui d'Israël, VIII. 446. Ce royaume avait moins de fermeté que celui de Juda : pourquoi, 446. Les hommes sont les vraies richesses d'un royaume, 460. *Voy.* EMPIRE, ETAT, MONARCHIE.

Ce qu'il faut entendre par le royaume de Dieu, II. 151.

Royauté. Sublimité de son origine, VI. 522. Elle est immortelle, 160. En quoi consiste la science de la royauté, 461. Royauté de Jésus-Christ pourquoi annoncée en trois langues sur la croix, 370. Tous les instruments de sa Passion autant de marques de sa royauté, 369. Contradition apparente du Sauveur au sujet de sa royauté. On veut le faire roi; il renonce à ce titre, en fuyant sur la montagne : ensuite, lors de son entrée triomphante à Jérusalem, il approuve les acclamations du peuple, et dit que les pierres elles-mêmes applaudiraient, s'il gardait le silence : fin de cette contradiction, VI. 343. Deux royautés en Jésus-Christ, VII. 59.

Ruinart (Thierri), bénédictin. Bossuet le prie de faire des recherches sur une leçon de la vie de saint Ambroise, touchant la communion sous une espèce, IX. 53. *Voy.* COMMUNION.

Rusbroc, auteur mystique; ses exagérations, V. 53, 54, 393. Il est réfuté par Gerson, 53. Il reprend dans les Béguards les erreurs des Quiétistes, 134.

S

Sabbat. Il est établi de Dieu en mémoire de la création, pour donner au travail de l'homme un jour de relâche, et en signe du repos éternel, II. 220.

Sabellius. Son hérésie, VIII. 161. Elle est imputée par Jurieu aux Pères des trois premiers siècles, IV. 4.

Sacerdoce. Sa succession marque la suite de la religion, VIII. 407. Les rois ne doivent pas entreprendre sur ses droits, 418. Le sacerdoce et l'empire sont deux puissances indépendantes, mais unies, 419. Différence entre l'établissement du sacerdoce et celui des empires, X. 61. L'institution du sacerdoce légal n'a rien changé à la puissance royale, 64. L'institution du sacerdoce chrétien n'a rien changé dans les droits des souverains, 69.

Excellence du sacerdoce de Jésus-Christ, II. 244. Sa prééminence sur celui d'Aaron, VI. 59, 94. Comment nos corps sont appelés à la société du sacerdoce donné à tous les fidèles en Jésus-Christ, 377. La préparation au sacerdoce est une étude de toute la vie, VII. 255. Distinction des évêques et des prêtres, II. 566.

Sacramentaires (livres). Ceux de l'Eglise de Reims prouvent l'antiquité de la réserve de l'Eucharistie, IV. 319. Sacramentaires publiés par le P. Ménard; réponse aux objections qu'en tirent les ministres, 350. Belle Préface des Sacramentaires Grégorien et Ambrosien, 401.

SACRAMENTAIRES (les) hérétiques unis à Bucer au moyen des équivoques, accommodaient à leur présence morale ce que Luther disait de plus fort pour la présence réelle et substantielle, III. 219. Ils se raillent avec raison de la Confession d'Augsbourg, que chacun peut adapter à ses sentiments, 283.

Dispute sacramentaire, excitée par Carlostad, III. 178. Soutenue par Zwingle et Œcolampade, 182. Ces paroles : *Ceci est mon corps*, selon Zwingle, doivent s'entendre dans un sens figuré, 184. *Voy.* ZWINGLIENS.

Sacrements. Combien, il y en a, VIII. 500. Des sacrements en général, 521; en particulier, 521. De quelle manière opèrent les sacrements, IX. 251 Efficacité des sacrements par lesquels nous sommes justifiés : doctrine du concile de Trente sur cette matière, VIII. 641. Différents effets des sacrements selon qu'ils sont donnés ou différés, VII. 302.

Les Sacrements sont des signes sensibles institués par Jésus-Christ pour nous donner ses grâces, et non des signes qui nous les représentent ou des sceaux qui nous les confirment : il y en a sept; leur institution paraît dans l'Ecriture sainte, III. 61. Il n'y a d'indispensable dans les Sacrements que ce qui est de leur substance, IV. 265. On connaît ce qui est de la substance d'un sacrement par les effets essentiels, 265. Les Réformés sont forcés d'avouer ce principe, 267. Embarras où cela les a jetés, 267. La substance d'un sacrement est facilement reconnue par la pratique et les sentiments de l'Eglise, 268. Preuves de ce principe par les observations de l'Ancien Testament, 269, et par celles du Nouveau, 271.

Le sacrement n'est pas détruit par la transsubstantiation. Un sacrement ou signe consiste dans ce qui paraît, et non dans le fond et dans la substance, III. 188. Le mot *sacrement de l'Eucharistie* est, pour Bucer, une source d'équivoques. Dans l'usage ordinaire, *sacrement* veut dire un signe sacré. Il signifie en latin un *mystère*, une chose haute et impénétrable. Bucer le prend en ce sens, et rejette le premier. L'Eglise reconnaît le mystère; ce qui n'empêche pas que l'Eucharistie ne soit un signe, et le signe n'exclut pas la présence réelle, 184. Les Luthériens, dans la Confession d'Augsbourg, sont forcés de reconnaître avec l'Eglise que le sacrement de Baptême opère *ex opere operato*, ou sans aucun bon mouvement dans les enfants, 197. La Confession d'Augsbourg admet le sacrement de Pénitence, l'absolution sacramentale, et même les sept sacrements; et impute sans cesse à l'Eglise l'erreur de croire que les sacrements opèrent sans aucun bon mouvement de celui qui les reçoit, 204.

Ce que Bossuet offre aux Protestants touchant les sacrements, pour opérer la réunion, IV. 508, 526. Efficace des sacrements *ex opere operato*, 508, 526, 550.

Sacrifice : ce que c'est : tranquillité d'esprit et de cœur que doit avoir celui qui l'offre, VI. 261. Excellence du sacrifice de Jésus-Christ, II. 246. Oblation qu'il a faite de lui-même en entrant dans le monde, 246. Exemple du sacrifice dans les trois personnes qui concourent au mystère de Jésus-Christ présenté au temple, VI. 401. Ce que figuraient les sacrifices sanglants de l'ancienne loi, II. 226.

Vertu du saint sacrifice; sa valeur infinie, VII. 295. On ne connaît plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du saint sacrifice, 325. *Voy.* EUCHARISTIE, MESSE.

Sadducéens. Ils tâchent d'embarrasser Jésus-Christ par rapport à la résurrection, II. 347. L'argument que Jurieu tire de la tolérance qu'on avait pour eux dans le judaïsme, prouve trop, et ne prouve rien, IV. 72.

Sadolet (Jacques). Ce cardinal a donné dans le semi-pélagianisme, II. 644.

Sagesse. En quoi elle consiste, VI. 140, 531; VIII. 63. Nécessité de la sagesse pour bien gouverner, 372. Elle sauve les états plutôt que la force, 374. Elle fait craindre et respecter ceux qui la possèdent, 375. C'est Dieu qui la lui donne, 375. On doit l'étudier, 375. Tout est sagesse dans le monde, rien n'est hasard, 425. La grande sagesse consiste à employer chacun selon ses talents, 466.

La Sagesse divine enferme l'éternité dans ses desseins, VIII. 306.

SAGESSE (la). Ce livre a été attribué à Salomon, I. 184. On ignore quel en est l'auteur, et le temps auquel il a été écrit, 184. Sa division en deux parties : ce qui y est traité, *ibid.* Autorité divine de ce livre, 185.

Sainctes (Claude de), évêque d'Evreux, explique pourquoi les Français s'opposaient à la formule de Florence qu'on proposait à Trente, X. 268 et *note*.

Saint-André (l'abbé de), curé de Vareddes. Bossuet lui écrit sur diverses affaires de son diocèse, et loue les bons effets de son administration, IX. 113.

Saint-Cyran (Jean du Verger de Hauranne, abbé de). Ce que Bossuet pensait de ses lettres, IX. 208.

Saintes (Synode de) où l'on décide que la guerre civile est légitime et nécessaire, III. 579.

Sainteté. En quoi consiste sa perfection, VI. 624.

Saints. Quel est leur pouvoir, l'efficace de leurs prières, la connaissance qu'ils ont de ce qui arrive dans l'Eglise? I. 286. Ce qu'entend saint Jean par leur première résurrection, 356. Leur culte n'est point une idolâtrie : il remonte jusqu'aux premiers siècles, II. 19. Passage de Théodoret à ce sujet, 21.

En quoi consiste l'invocation des Saints. Différence entre la manière dont on implore Dieu et celle dont on invoque les Saints. Combien est grande l'erreur des Protestants qui prétendent que nous leur rendons les mêmes honneurs qu'à Dieu, III. 56, 85. Il n'est pas permis de changer les termes de la profession de foi de Pie IV, concernant l'invocation des Saints, IX. 49. Elle s'accorde avec le décret du concile de Trente, 50.

Pourquoi on emploie l'intercession des Saints dans l'oblation du saint sacrifice, IV. 418. Ce que c'est que d'offrir le sacrifice à leur honneur, 418. En quel sens on peut offrir le sacrifice pour eux, 425. La plupart ont reçu le viatique à la mort quoique leurs vies n'en parlent pas, 354.

De l'aveu des Protestants, l'invocation des Saints n'est pas une erreur damnable, IV. 157. Les Catholiques ne les adorent pas, quoique souvent leurs antagonistes feignent de le croire, 157. Doctrine de plusieurs Pères sur cette matière, 187.

L'Apologie de la Confession d'Augsbourg calomnie l'Eglise sur le culte des Saints. Aucun de ses docteurs ne leur a attribué la *divinité*, et ne les a crus médiateurs de rédemption, III. 206. L'Eglise coupe la racine des abus sur les prières qu'on adresse aux Saints, et sur tout le culte qu'on leur rend, IX. 606. Ce culte des Saints, que Jurieu qualifie d'idolâtrie, a, de son aveu, plus de douze cents ans d'antiquité, et a été pratiqué par les Pères du quatrième siècle. Ce culte était le même alors qu'il est aujourd'hui, III. 489. Saint Chrysostome parle magnifiquement du culte qu'on leur rendait de son temps, 554. Calomnies des ministres protestants sur les prières que nous adressons aux Saints, IV. 429. Doctrine de l'Église catholique sur le culte qui leur est dû, 448, 459, 554. Sentiment d'un célèbre Protestant, IV. 480, 489, 498, 512. *Voy.* IMAGES, RELIQUES, TRENTE.

Instruction sur les fêtes des Saints, VIII. 539. Comment on doit les prier, 518. Occupation des Saints dans le ciel, VII. 47. Honneur que nous leur devons, 342. *Voy.* ELUS, PRÉDESTINÉS.

Erreur de pousser trop loin, en matière de doctrine, l'autorité des Saints canonisés, V. 318. Les erreurs où ils tombent de bonne foi ne sont pas un obstacle à leur sainteté, 319. L'Eglise, en les canonisant, n'a pas intention de déclarer leur doctrine infaillible, 319.

Salomon est fait roi d'Israël par l'autorité de David, et et non par celle du sacerdoce, X. 64. La couronne, selon Jurieu, ne lui appartenait pas, mais à Adonias son frère aîné; et il ne devint roi légitime que par l'élection du peuple, III. 536.

Ce prince demande à Dieu la sagesse, VIII. 372. Il le prie de lui donner un cœur docile, et la science de bien gouverner, VI, 464. Sa fermeté au commencement de son règne, VIII. 367. Félicité du peuple sous son règne, 374, 460. Dieu le choisit pour lui bâtir un temple, parce qu'il était pacifique, 449. Il profite de la paix pour fortifier ses places, 454. Sa magnificence, 457. Il fait fleurir le commerce et la navigation, 458. Il tire des tributs des peuples soumis, 459. Il célèbre la dédicace du temple : dixième époque de l'histoire ancienne, 140, 162. Il s'égare dans sa vieillesse, 474. Dieu l'épargne à cause de David, 189. *Voy.* DAVID.

Salomon a précédé tous ceux qui ont écrit des Proverbes, I. 131. Combien il l'emporte sur les autres auteurs de Sentences, 133. Ses amours avec la fille de Pharaon, dans le *Cantique des cantiques*, figurent l'union de Jésus-Christ et de l'Eglise, 172. Il n'est pas l'auteur du livre de la *Sagesse*, qui lui a été attribué, 184. Pourquoi on lui a attribué l'*Ecclésiastique*, 201.

Salomon, roi de Hongrie, est rétabli dans son royaume par l'empereur Henri IV : Grégoire VII prétend que ce royaume appartient au Saint-Siége, V. 58.

Salut : ce qu'il faut faire pour l'obtenir, VIII. 509. Combien nous devons y être attentifs et y travailler sans délai, VI, 498. La promesse de notre salut est presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, 191, 428. L'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes, VII. 282.

Les Luthériens s'expliquent mal sur la certitude du salut dans le livre de la *Concorde*, et semblent l'admettre au sens des Calvinistes, III. 286. La certitude du salut semble être rejetée dans la Confession de foi anglicane, 310. Calvin ajoute la certitude du salut à la certitude de la justification de Luther, et dit que la foi qui justifie est inamissible, même au milieu des plus grands désordres, 287, 386. Qu'ainsi tout fidèle est aussi assuré de sa persévérance, que si Dieu le lui avait dit de sa propre bouche, 386. Il cesse de l'être par le décret du synode de Charenton, où l'on admet à la communion les Luthériens qui rejetaient ce dogme, 403. La réponse de Calvin aux textes de l'Ecriture, qui disent d'opérer son salut avec crainte et tremblement, est ou absurde ou désespérante. Ceux qu'il cite pour prouver que la foi justifiante ne se perd pas dans le crime, sont pris à contre-sens, 387. Les Calvinistes embarrassés de cette question : *Si un fidèle mort dans le crime aurait été damné*, ne peuvent répondre sans contredire leurs principes, 388. Les difficultés font revenir plusieurs Calvinistes, et causent la dispute d'Arminius, 388. *Voy.* ARMINIUS. Les Catholiques et les Luthériens regardent comme impies les opinions calviniennes de l'inamissibilité de la justice et de la certitude du salut, 391. Faux appât de la certitude du salut, que pourtant le synode de Dordrecht et les théologiens anglais donnent comme une certitude de foi, 393. Le salut, selon Jurieu, peut être acquis dans les églises les plus corrompues, et même dans celle de l'Antechrist, 490.

Le désir qu'on a du salut n'est point un désir intéressé, V. 70. Vaut-il mieux ne point le désirer? 288.

Le sacrifice du salut fait par les nouveaux Mystiques, V. 242, enseigné par M. de Cambrai, 251, 284. L'âme invinciblement persuadée de sa réprobation, 285, 339, 428. Contradictions, vaines réponses et excuses de l'auteur, 285. On le convainc par lui-même, 329. Contradictions sur ce point, 330. On le convainc par de nouvelles preuves, 338, 342. Erreurs sur le sacrifice absolu du bonheur, 409. Doctrine de saint Chrysostome et des autres Pères, opposée à M. de Cambrai, 409. Doctrine de Molinos et de madame Guyon, conforme à celle de M. de Cambrai, 427, 428. Deux autres principes sur cette matière, 412. Propositions du livre des *Maximes des Saints*, qui commandent le sacrifice absolu, 412. Réflexions sur ces propositions, 412. Auteurs faussement allégués, 413. Passages de plusieurs saints et auteurs mystiques, 418. Réponse à ces passages, 419. Absurdité manifeste des notes de M. de Cambrai pour se justifier, 421. Le sacrifice du salut condamné par les articles d'Issy, que M. de Cambrai cherche en vain à éluder, 525. Règle pour juger des expressions exagérées des Saints en cette matière, 553. Sept principes généraux de solution, tirées de cette règle et de l'autorité des Saints, prouvés en outre par l'autorité des Pères, 554. *Voy.* ABANDON, ACQUIESCEMENT, DÉSESPOIR, INDIFFÉRENCE.

Salutation Angélique. Explication de cette prière, VIII. 517.

Samaritains. C'étaient des peuples d'Assyrie envoyés par Asaraddon pour habiter le pays de Samarie, VIII. 149. Ils ne connaissent que le Pentateuque, *ibid.* Ils traversent les Juifs après le retour de la captivité, 147, 149. Ils bâtissent le temple de Garizim, 150, 151. Ils consacrent leur temple à Jupiter Hospitalier, pour plaire à Antiochus, 155. Hyrcan renverse ce temple, 150, 156. Ce peuple subsiste encore, 150. Il conserve son Pentateuque écrit en anciens caractères, 149.

Le schisme des Samaritains, quoique fort ancien, n'en était pas moins réprouvé. On les convainquait d'être une branche séparée du tronc; on leur reprochait leur origine venue de Jéroboam, IV. 95. Jésus-Christ les condamne, non à cause de leur idolâtrie, puisqu'alors ils n'avaient plus d'idoles, mais à cause de leur schisme, 421.

Samson. Son courage déterminé à la mort, VIII. 450.

Samuel. Ce prophète agit par ordre exprès de Dieu dans l'onction de Saül et de David, X. 64. Il n'a point déposé Saül, il déclare seulement que Dieu l'a rejeté, 65. Samuel honore la dignité royale dans Saül, quoique Dieu l'eût rejeté, VIII. 399. Caractère de son gouvernement, 466.

Sandérus (Antoine), historien catholique, accusé par Burnet d'inventer des faits atroces contre les réformateurs anglais, III. 250. *Voy.* BURNET.

Sang. Triomphe du sang de Jésus, VI. 524. Ce sang était nécessaire pour confirmer son testament, IX. 585. Combien étonnante l'effusion de son sang dans le jardin des Olives, 585. Avec quelle profusion il versa son sang pour nous dans toute la suite de sa Passion, 586.

Sanhédrin (le), ou conseil des Juifs, n'avait aucune autorité sur les juges et les rois établis de Dieu, III. 539; X. 64.

Santarel (Antoine), jésuite. Son livre contraire aux droits de la puissance royale, censuré par la Faculté de Paris, X. 49.

Santé. Pourquoi il faut la ménager, IX. 192. Soin que le prince doit avoir de la sienne, VIII. 474. *Voy.* CORPS.

Santeul (Jean-Baptiste), chanoine régulier de Saint-Victor. Il adresse à Bossuet une pièce de vers sur les reproches que lui avait attirés sa *Pomone;* éloges qu'en fait le prélat, IX. 73 et *note.* Bossuet empêche la publication d'un poème fort vif contre sa *Pomone,* 73. Louanges que donne Bossuet à d'autres pièces de ce poète, 74. Il l'invite à venir chez lui, 74.

Sardanapale. Sa mollesse cause la chute du premier empire des Assyriens, VIII. 142.

Sardique (Concile de). Ses canons, cités par le pape Zozime, sont rejetés par l'Eglise d'Afrique, X. 324.

Sarrasins. Ils pénètrent l'empire, et prennent Jérusalem, VIII, 169. Ils assiégent Constantinople, *ibid.* S'emparent de l'Espagne, 169.

Sarrazin (Jean), dominicain; ses propositions sur la juridiction du Pape, censurées par la Faculté de Paris, X. 210, 339.

Satan et ses anges : leur portrait, VI. 599. Satan revêtu de tous les droits de Dieu contre les pécheurs, 599. Il est très-fort contre les lâches, très-faible contre les courageux, VI. 225. Satan se déclare hautement le rival de Dieu, VII. 35. *Voy.* DÉMONS.

Satisfaction. Jésus-Christ seul peut satisfaire pour nos péchés : il nous applique sa satisfaction en deux manières, ou en nous pardonnant entièrement, comme dans le baptême, ou en commuant la peine éternelle que nous avons méritée, en une moindre, comme à ceux qui tombent après le baptême : pourquoi le Sauveur en use-t-il ainsi? III. 60. Fausses assertions des Protestants, qui nous accusent d'affaiblir la satisfaction de Jésus-Christ et de croire que nous pouvons satisfaire par nous-mêmes, 62. La satisfaction de Jésus-Christ ne nous exempte pas de faire pénitence. Doctrine des saints Pères sur ce sujet, 102. La satisfaction est approuvée, quant au fond, par les Protestants, IV. 511, 529, 553.

En quoi consiste la satisfaction dans le sacrement de Pénitence, VIII. 524. De la soumission qu'on doit avoir pour la pénitence imposée, 525. Quelle doit être la rigueur de notre pénitence, suivant l'esprit de l'Eglise, 593. Raisons de cette rigueur, 593. La ferveur et la charité peuvent y suppléer, 596. Nécessité de la satisfaction : la pénitence en est inséparable, VI. 176. Quelle doit être la satisfaction, 177. Proportion qu'elle doit avoir avec les péchés, 178. Elle nous doit rendre conforme à Jésus crucifié, 371. *Voy.* PÉNITENCE.

Observations de Bossuet sur un écrit de D. François Lami, concernant la satisfaction de Jésus-Christ, IX. 61. *Voy.* DAMNÉS, LAMI.

Saül est sacré roi par Samuel. Ses victoires, sa réprobation et sa chute, VIII. 140, 186.

La conduite de ce prince envers David, modèle de mauvaise finesse, VIII. 389. Il consulte les devins, qu'il avait défendus; sa punition, 391, 476. Sa piété fausse et mal entendue, 414, 415. Sa diligence pour secourir une ville assiégée. Il succombe à la tentation de la puissance, 474.

Sauveur. Signes décisifs pour le reconnaître, I. 356. Son abaissement marque qu'il est notre Sauveur, VI. 67. Gloire qui doit suivre ses humiliations, II. 332. L'autorité du Sauveur manifestée par les témoignages que Moïse et Elie lui rendent sur le Thabor, IV. 228. Nous sommes obligés de nous en rapporter à ce que nous a dit le sauveur Jésus, 222. *Voy.* JÉSUS-CHRIST, MESSIE, SANG, VIE CACHÉE.

Savoir. Le désir de savoir est une des plus violentes passions de l'esprit humain, VI. 432. *Voy.* SCIENCE.

Saxe. Pourquoi, et par qui est faite la Confession de foi Saxonique. Comment l'article de l'Eucharistie y est expliqué. Changements faits à cette Confession sur la volonté de Dieu touchant le péché, et sur la coopération du libre arbitre. Article considérable sur la distinction des péchés mortels et véniels, III. 277.

Scandale. Jésus-Christ objet de scandale, aux Juifs, aux Gentils, aux hérétiques, aux enfants mêmes de l'Eglise par la dépravation de leurs mœurs, VI. 75.

Sceptres : Dieu les jette comme un roseau, VI. 628.

Schelstrate (Emmanuel), sous-bibliothécaire du Vatican, avance que le texte du concile de Constance a été falsifié par les Pères de Bâle, X. 161, 349, 354. Il dit que Martin V, après son élection, refusa d'exécuter un décret du concile, 174. Solution des difficultés qu'il tire de ses manuscrits contre la quatrième session de Constance, 185.

Schisme. C'est une injuste séparation, IV. 184. La nouveauté, caractère des schismatiques, 185. Le défaut de succession, autre marque de schisme, 186. Le schisme convaincu de crime par le seul fait, 427. L'innovation le caractérise, VIII. 408. Il faut remonter à l'origine du schisme, 408. Elle est aisée à trouver, 408. Conduite des empereurs pour détruire les schismes et les hérésies, 409.

Le schisme de Jéroboam justifié par Jurieu, qui accuse l'Eglise du temps des Apôtres, de schisme et d'hérésie, III. 429. Basnage prétend que les sept mille que Dieu sauvait dans le royaume d'Israël étaient des schismatiques; qu'Elie, Elisée, et les autres prophètes, l'étaient également. Il approuve le schisme des dix tribus et de Samarie, IV. 131. Les vrais Israélistes, dans les dix tribus, étaient pour la religion en communion avec ceux de Juda. Basnage condamné par les discours et la conduite de Jonas, d'Osée et d'Elie, prophètes dans les tribus schismatiques, 132. Il enseigne qu'on peut être saint et schismatique, non dans un simple fait, mais dans la foi. Ses principes inouïs sur l'unité des Eglises, 129. *Voy.* UNION. Sa doctrine insinue le schisme, 131. L'hérétique et le schismatique se condamnent eux-mêmes comme novateurs, par cela seul qu'ils ne peuvent nommer leurs prédécesseurs, 92. On se sépare en deux manières : l'une, quand des évêques, sans quitter leurs siéges, renoncent à la foi de leurs prédécesseurs; l'autre, quand les peuples se font un nouvel ordre de pasteurs, 93. Le caractère des novateurs est de quitter l'Eglise; celui des fidèles, d'y demeurer toujours, 99.

Histoire abrégée du grand schisme du quinzième siècle, X. 164.

Schola in tuto, *sive de notione charitatis et amore puro,* V. 382.

Scholarius (George), le plus enclin à la paix parmi les Grecs qui vinrent au concile de Florence, soutient l'infaillibilité des conciles, X. 242.

Scholastiques : quelle est leur autorité, selon Melchior Canus, X. 153, 31.

Schoman (Georges), un des chefs des Unitaires, III. 441.

Schomberg (Charles de), maréchal de France. Son éloge, VII. 113. Discours que lui adresse Bossuet, 104. Il lui dédie sa *Réfutation du Catéchisme du sieur Paul Ferry,* IV. 148.

Science. Sa définition, VIII. 73. Diverses espèces de sciences, 74. La science la plus nécessaire est de se connaître soi-même, VI. 552; VII. 8. Combien la science de l'homme est petite devant Dieu, VI. 483. Combien bornée au milieu du monde, 136. La science est un présent du ciel, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, VII. 210. Usage naturel de la science. Ses abus, *ibid.* Toute la science du chrétien renfermée dans la croix, VI. 581.

SCIENCE MOYENNE. *Voy.* LIBERTÉ.

Scipion, encore jeune, fait la conquête de l'Espagne. Il passe en Afrique, et fait trembler Carthage, VIII. 153. On lui donne le nom d'Africain, 153.

Scipion Emilien prend Carthage, et la réduit en cendres, VIII. 155. Il ruine Numance en Espagne, 156.

Scot (Jean). Sa manière de regarder l'essence divine, V. 63; d'expliquer l'excès de l'amour dans les suppositions impossibles, 125. Son sentiment sur l'objet de la charité, V. 391, 417. Le sentiment de saint Thomas concilié avec le sien, 392. Confirmation de son sentiment par d'autres passages, 392.

Scrupules mal fondés, IX. 248. Leurs remèdes, 256, 353.

Scythes. Ils s'emparent de la Médie et en sont chassés, VIII. 244.

Scythie. Proposition des moines de ce pays. *Voy.* HORMISDAS.

Sécheresse. Comment on doit se conduire dans cet état de l'âme, IX. 197, 392. Ne point s'en étonner, 213. Les avantages de cet état montrés par une belle comparaison, 392. Fruits à en tirer, 344, 346, 352.

Secret. Avis pour être fidèle à garder un secret, IX. 219. Cas où on peut le révéler, 236. Le secret est l'âme des conseils, VIII. 380, 384.

Séculiers. Quand peuvent-ils entrer dans les monastères, IX. 264, 271, 385, 386, 388, 391.

Séditieux. Ils sont en exécration au genre humain, VIII. 347.

Sedulius (Cœlius). Son poëme pascal, où il dit que Jésus-Christ n'ôte pas les royaumes de la terre, X. 72 et *note*.

Sela. Mot qui se trouve dans certains Psaumes : on en ignore le sens, I. 17.

Semaine sainte. Mystères de cette semaine, et manière de la passer, VIII. 535. Pratique pour la passer saintement, IX. 196.

Semi-Pélagiens. On prouve contre eux que le commencement de notre salut vient de Dieu, II. 669, 671. Il en est de même du commencement de la prière, 671. R. Simon, semi-pélagien, 570, 643, 644, 671.

Sendomir (Synode de), où les trois sectes des Luthériens, des Zwingliens et des Bohémiens de Pologne se réunissent, III. 362.

Sénèque a fait un traité exprès pour défendre la cause de la Providence, où il combat ouvertement la toute-puissance de Dieu, VI. 78.

Sennachérib, roi de Ninive, assiége Jérusalem. Son armée est détruite miraculeusement, VIII. 143.

Sens. Leurs organes, VIII. 63, 82. Leurs opérations, 63. Leurs propriétés, 65. Sens commun; sa définition, 66. Division des sens extérieurs et des sens intérieurs, 66. Comment ils donnent lieu à connaître la vérité, 68, 134. Ils sont beaucoup au-dessous de l'intelligence, 76. Ils nous trompent souvent, 95. Nous aident à entendre nos besoins et à connaître toute la nature, 95. Comment distinguer les opérations sensitives d'avec les mouvements corporels qui en sont inséparables, 108. En quoi les sens diffèrent de la raison, VI. 657.

Ce que c'est que la vie des sens, VI. 546. L'âme, livrée aux plaisirs des sens, éprouve de grandes difficultés pour arrêter ses résolutions, 546. *Voy.* CORPS, SENSATIONS.

SENS FIGURÉ. Embarras et contradictions de Calvin à le défendre, III. 295. Les Calvinistes envoient à Worms une confession de foi qu'il est difficile d'accorder avec ce sens, 300. Les Suisses sont les plus sincères défenseurs du sens figuré, 323. Les disputes entre les défenseurs de ce sens sont de la plus grande importance, quoiqu'ils conviennent entre eux de les dissimuler, 375.

Le sens littéral de ces paroles : *Ceci est mon corps*, de l'aveu même des Zwingliens, mène à admettre un changement substantiel, tel qu'il arriva à l'eau changée en vin aux noces de Cana. Luther n'entendait pas la force de cette parole. Le sens catholique est visiblement le plus naturel, III. 188. Le sens figuré ou la métonymie de Zwingle vaut bien la synecdoque de Luther, 188.

Sens (Concile de) tenu par le cardinal Duprat, contre les erreurs de Luther, X. 211.

Sensations. Comment elles se font dans notre âme, VIII. 63. Comment distinguer les actes de l'entendement qui sont joints à des sensations, 70. Les sensations sont attachées à des mouvements corporels, 90. De quels objets viennent ces mouvements, 90. Preuves que les sensations sont produites par les mouvements des nerfs, 91. De quoi les sensations instruisent l'âme, 94, 111. Dessein merveilleux dans les sensations, 113. Les sensations sont tout ce qu'on peut accorder aux animaux, 126. *Voy.* CORPS, PASSIONS.

Sentiment (le) nous fait connaître notre liberté, X. 509.

Septante. Leur version des *Proverbes* très-ancienne; elle s'écarte de l'Hébreu, I. 133, 134. Celle de l'*Ecclésiaste*, 158.

Sépulcre. Pourquoi le Sauveur veut-il que le sien soit honorable, VI. 284. Extrême folie d'élever de si magnifiques trophées à un peu de cendres, 145.

Sérapion, solitaire pénitent, ne communia dans sa dernière maladie que sous une espèce, IV. 246. Vaines subtilités des Protestants pour prouver le contraire, 247.

Serge et Bacque (SS.), martyrs, reconnaissent qu'ils sont obligés de porter les armes pour l'empereur. Leurs actes altérés par Métaphraste, X. 83, *note*.

Sergius, patriarche de Constantinople, chef des Monothélites, consulte le pape Honorius, X. 362. Il compose l'*Ecthèse* sous le nom d'Héraclius, 231. Il est condamné par le sixième concile, 231.

Sergius III, pape, réordonne les évêques et les prêtres ordonnés par Formose, X. 278. Il ordonne, sous peine d'anathème, des choses contre la foi, 283.

Serment. Avec quelle religion le prince doit garder le sien, VIII. 421. Serment du sacre des rois de France, 421. Dans le doute, on doit interpréter en faveur du serment, 422.

Serments de suprématie et d'allégeance exigés des Catholiques anglais; différences de ces deux serments, X. 257.

Sermons. Si l'on n'en sort chrétien, on en sort plus coupable, VII. 297.

SERMON de Jésus sur la montagne, II. 297 jusqu'à 318; — de Jésus après la Cène, 459 jusqu'à 492.

SERMONS, tom. VI et VII.

Servet (Michel) écrit contre la divinité de Jésus-Christ, II. 550. Servet et Valentin Gentil sont mis à mort, à Genève, comme hérétique, V. 494. Calvin, avec l'approbation expresse de tout le parti, fit prononcer l'arrêt qui condamnait Servet au feu. Basnage l'excuse mal en disant que c'était un reste de papisme, III. 562; IX. 54.

Service divin. Pourquoi on ne le fait pas en langue vulgaire. Explication que l'on donne du service divin dans l'Eglise catholique, par ordre du concile de Trente, IV. 106.

Servitude vient du mot *servare* : elle tire son origine des lois d'une juste guerre, où le vainqueur se contentait de faire esclave le vaincu, auquel il avait droit d'ôter la vie. Jurieu imagine un pacte fait entre le maître et l'esclave, III. 539. Ce que c'est que la servitude du siècle. Le péché est la plus infâme des servitudes, VII. 13, 26.

Servius-Tullius, roi de Rome, établit le cens, VIII. 143. Il projette l'établissement d'une république, 147, 267. Sa mort, 147.

Sésostris, roi d'Egypte; ses conquêtes, VIII. 250.

Sève (la demoiselle) abandonnée par Misson son mari, obtient de l'Eglise de Genève la permission de se remarier, IV. 68.

Sévère, empereur, égale César par ses victoires, VIII. 160.

Seymour (Jeanne) devient maîtresse de Henri VIII, qui fait périr Anne de Boulen, et l'épouse. Elle meurt, III. 257.

Seymour (Edouard), duc de Sommerset, oncle maternel d'Edouard VI, était Zwinglien. Il est fait protecteur du royaume d'Angleterre, III. 264. *Voy.* EDOUARD. Ses excès et ses crimes incompatibles avec la qualité de réformateur. Il est condamné à mort, 270.

Seyssel (Claude), archevêque de Turin, détaille les erreurs des Vaudois, et n'en marque aucune sur l'Eucharistie. Il montre au contraire qu'ils croyaient la transsubstantiation, III. 342, 343.

Sfondrate (Célestin), abbé de Saint-Gal en Suisse, puis cardinal, écrit contre la Déclaration de 1682. Il dit que le sentiment de l'Ecole de Paris ne date que de l'époque des conciles de Constance et de Bâle, X. 347. Ce qu'il répond pour atténuer l'autorité d'Adrien VI, 352. Il accuse saint Cyprien d'avoir erré sur la foi, 366.

Son ouvrage sur la prédestination est dénoncé au pape Innocent XII par cinq évêques de France, IX. 117. Selon lui, tous les hommes sont destinés à la vie éternelle ou à quelque chose de meilleur, *ibid.* Les enfants morts sans le baptême, quoique exclus du royaume des cieux, ne sont pas privés des biens naturels, 118. Il suppose que l'exemption du péché actuel est plus estimable que la possession du ciel, *ibid.* Il appelle cette exemption innocence *personnelle*, 118. Son opposition à la doctrine des conciles d'Orange et de Trente, etc., *ibid.* Il ajoute que ces enfants ne sont pas damnés, 118. En quoi il est contraire aux conciles de Lyon et de Florence, à saint Augustin, aux cardinaux Bellarmin et Noris, etc., 119. Il veut que ce soit un bienfait pour les infidèles d'avoir ignoré le vrai Dieu, 119. Par là il renouvelle l'erreur du péché philosophique, 120. Il donne atteinte à la doctrine de saint Augustin, qui est celle de l'Eglise romaine, sur la prédestination, 120. Bossuet avait été chargé de rédiger la lettre des évêques, IX. 462. Louis XIV l'approuve, et ordonne au cardinal de Janson de la rendre au Pape en main propre, 462. Le Pape nomme huit consulteurs pour examiner le livre, 465, *note*. Bossuet désire qu'on mette la personne à couvert, *ibid.*, 466. Ce que pense Bossuet d'un ouvrage du cardinal Sfondrate sur l'immaculée Conception, 453, 466.

Shirburne (le P.), supérieur des Bénédictins anglais, demande des éclaircissements sur les calomnies des Protestants au sujet de l'*Exposition*, III. 76.

Siége (Saint-). En expliquant son autorité de manière qu'on en ôtât ce qui la fait plutôt craindre que révérer à certains esprits, elle se montre aimable à tout le monde, même aux hérétiques et à ses ennemis, IX. 38. Pourquoi le Saint-Siége

ne perd rien dans les explications de la France, *ibid.* Bossuet avait pris soin, dans son sermon d'ouverture de l'Assemblée de 1682, d'en relever la majesté autant qu'il l'avait pu, 37. Personne ne souhaitait plus que lui de voir son autorité grande et élevée, 44. Le Saint-Siége ne peut oublier la France, ni la France lui manquer, VII. 294. *Voy.* EGLISE ROMAINE, INDÉFECTIBILITÉ, PAPE, PIERRE, PRIMAUTÉ, etc.

Sienne (Concile de). Il désigne la ville de Bâle pour y tenir le concile général, X. 190.

Sigismond, empereur. Son ordonnance pour la sûreté du concile de Constance : il y distingue les droits des deux puissances, X. 147. Il se joint au concile de Bâle, 191.

Sigismond, duc d'Autriche, appelle du Pape au concile, X. 308.

Silence. Sa nécessité dans les communautés religieuses, pour y maintenir la charité, VII. 85, 89; IX. 364. Ses avantages, VII. 102. Il retranche beaucoup de péchés et de défauts, 97. Combien on doit l'aimer, IX. 254, 369. Trois sortes de silence, VII. 97. Silence de prudence, 98. Silence de patience, 101. Le silence est nécessaire pour que Dieu agisse en nous, IX. 203, 204.

Siméon attend le Messie, II. 266. Il est conduit au temple par l'Esprit-Saint, 267. Il rencontre Jésus, 267; le reçoit entre ses bras, 268; et bénit Dieu, 268. Son cantique, 268. Ses prédictions, 270.

Ardent amour du saint vieillard pour Jésus-Christ, VI. 405. Pourquoi il désirait la mort après avoir vu le Sauveur, 406. Comment nous devons l'imiter, 532.

Le cantique de Siméon respire la piété d'une âme qui se repose en Jésus-Christ, I. 117. Il est expliqué, 118.

Simon, fils d'Onias; quel est celui dont il est parlé dans l'*Ecclésiastique*, I. 199, 252.

Simon Machabée, frère de Jonathas, lui succède, VIII. 155. Les droits royaux lui sont accordés ainsi qu'à sa famille, 156, 196. Comment la souveraine puissance lui fut donnée, 366. Sa sagesse; bonheur du peuple sous son gouvernement, 374. Il était instruit des affaires, 376.

Simon, comte de Montfort. *Voy.* RAYMOND.

Simon (Richard), oratorien. Danger de ses écrits. Bossuet y voit un sourd dessein de saper les fondements de la religion, IX. 75. On y apprend à estimer Grotius et les Sociniens plus que les Pères, 80. Ce qui le faisait paraître savant n'était que nouveauté et hardiesse, 146. Son système était de détruire l'autorité des Ecritures, 167. Il était le chef d'une cabale de faux critiques qu'il fallait abattre, 148. Sa version du Nouveau Testament imprimée à Trévoux. *Voy.* TESTAMENT (Nouveau). Sa remontrance à M. de Noailles, pour se justifier, II. 127. Elle est réfutée par Bossuet, 128. Son sentiment sur Estius, dont cependant il invoque le témoignage, 134. Il s'appuie vainement de l'autorité de Salmeron, 135. Trois erreurs de R. Simon dans sa justification, 136. Ce n'est pas lui faire tort que de le tenir pour suspect, 138. Invitation des Protestants à R. Simon pour travailler avec eux à une nouvelle Bible, 138. Il défend l'erreur des Sociniens, qui regardaient les prophéties comme des allégories, 141. Il donne dans le semi-pélagianisme, et accuse saint Augustin, 144. Il tâche d'opposer les saints Pères les uns aux autres, 162, 163, 167. Ses omissions affectées sur le Saint-Esprit, 171. Bossuet trouve dans sa version du Nouveau Testament des vérités affaiblies, de mauvais commentaires à la place du texte, IX. 144.

R. Simon est l'auteur de l'*Histoire critique des principaux Commentateurs du Nouveau Testament*, II. 523. Il accuse saint Augustin d'être novateur sur la matière de la grâce, 524. Il convient pourtant qu'il a été suivi de tout l'Occident dans les siècles postérieurs, 524, 525. Par là, son accusation retombe sur le Saint-Siége et sur l'Eglise, 527, 528. Sa doctrine tend à l'indifférence des religions, 528, 538, 544, 546, 548. Mépris insultant de R. Simon envers la Tradition, 529, 535. Son artifice qui ruine une preuve du péché originel, 530. Erreur inexcusable par laquelle il accuse saint Augustin, 531. Sa mauvaise foi, 531. Sa témérité, 534. Il loue la Tradition pour affaiblir l'Ecriture, 536; et détruit l'une par l'autre alternativement, 537, 543. Il ne veut point voir établi dans l'Ecriture le mystère de la Trinité, 537, 541, 542. Nouvelle tentative pour détruire l'autorité de la Tradition, 538, 539. Son mépris pour les écrits de saint Basile, 541; de saint Grégoire de Nazianze, 541; de saint Grégoire de Nysse, 542. Il les traite de rhéteurs sans logique, 543. Il attaque l'autorité de l'Eglise, 544; et ne laisse rien de certain ni dans l'Ecriture ni dans la Tradition, 547. Il soutient et loue les Sociniens, 548, 551. Leur cherche un appui dans saint Augustin, 549. Etale avec affectation leurs blasphèmes, 550. Tâche de s'en excuser, 550. Réfute Socin, Schlichtingius et Eniedin avec une faiblesse affectée qui leur laisse la victoire, 552, 554. Vante les interprétations du socinien Crellius, 553. Mépris de la théologie des Pères contre les Ariens, et renverse les fondements de la foi, 556. Il méprise toute théologie, 558, 559. Il la calomnie malignement, 560. Il rabaisse surtout saint Thomas, 558, 560. Il relève bien haut Grotius, 161. Traite les prophéties de simples allégories, à l'exemple des Sociniens, 562. Il commet les Pères tantôt contre l'Eglise, 566; tantôt contre la saine doctrine, 567. Il les traite avec dédain et mépris, 572. Fausseté de sa critique sur Origène, et saint Athanase, 573. Il élève le luciférien Hilaire et l'hérésiarque Pélage bien au-dessus de saint Ambroise et de saint Jérôme, 575; Maldonat bien au-dessus de saint Augustin, 575; et frappe bientôt l'interprète jésuite comme les autres Pères, 577. Il adopte l'hérésie du luciférien Hilaire sur les enfants morts sans baptême, 579; sur le péché originel et sur la grâce, 580. Il cherche à tromper les simples, en alléguant à tort l'antiquité, en opposant les Grecs aux Latins, 592, 593; et saint Augustin à lui-même, 594. Il se montre ouvertement semi-pélagien, 594, 643. Il intente directement procès à saint Augustin, comme à un novateur, 604. Entasse force accusations sans preuves, 605, 607. Fait un crime aux auteurs d'avoir suivi les interprétations de saint Augustin, 606. Vaines et malignes remarques sur un passage de saint Augustin, 609. Causes de son acharnement contre ce Père, 611. Il défend une hérésie sur le péché originel, 611, 612. Détruit les preuves dont l'Eglise s'est servie pour établir ce dogme, 612, 614. Téméraire réponse à l'autorité des conciles, 613. Prodigieux égarement de R. Simon, 616. Il accuse saint Augustin de nier le libre arbitre, 645; dont il se forme une idée pélagienne, 646. Il lui fait un crime d'avoir admis la grâce efficace, 647. Lui fait dire que Dieu est auteur du péché, 647, 659. Bossuet regardait cette *Histoire critique*, comme un amas d'impiété et un rempart du libertinage, IX. 144. R. Simon en reconnaît lui-même le danger, et s'offre de réfuter son propre ouvrage, 145. L'Eglise aurait été ravie de lui voir tourner son esprit à quelque chose de meilleur, et se montrer savant par des recherches utiles, 146. *Voy.* AUGUSTIN.

Simonie. Combien elle est défendue, X. 405. Censure de l'Assemblée de 1700 sur cette matière, 419.

Simples (les) parmi les Protestants, quand on les convainc d'erreur, réclament leurs ministres; et, quand on confond leurs ministres, ils réclament l'Ecriture, qu'ils croient entendre, IV. 104.

Simplice, pape. Ce qu'il dit des décrets du Saint-Siége, devenus irréformables par le consentement universel. X. 268.

Simplicité. En quoi consiste cette vertu, II. 306. Une religieuse doit toujours agir avec simplicité, IX. 212, 216. La simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu est infiniment au-dessus de tous les docteurs, VII. 80. La simplicité, vertu de saint Joseph, 142.

Sinuesse (Concile de). Preuves de sa supposition; ce qu'on dit avoir été traité touchant le pape Marcellin, 278, 303.

Sirice (S.), pape. Son jugement contre Jovinien, et sa réponse aux évêques de Macédoine, 302.

Sirmond (Jacques), jésuite, justifie les Pères du concile de Francfort, qui rejetaient le septième concile, X. 238.

Sixte V, pape, déclare Henri, roi de Navarre, déchu de son royaume et inhabile à succéder à celui de France. Sa bulle et celle de Grégoire XIV sont regardées comme nulles, même à Rome, X. 139.

Sixte de Sienne, dominicain, fait l'éloge de Gerson, X. 9.

Skhenck (Thierri), archevêque de Mayence, consulte l'Université d'Erford, au sujet de la déposition d'Eugène IV à Bâle, X. 324.

Sleidan (Jean), historien protestant, rapporte sérieusement les folles prophéties de Luther, III. 174.

Smalcalde (Assemblée de) où Luther dresse de nouveaux articles. Dans celui de l'Eucharistie, il dit, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors, que le pain et le vin sont le vrai corps de Jésus-Christ. Bucer signe ces articles, ainsi que Mélanchthon, qui doutait alors de la présence réelle, III. 219. On y demande un concile libre, pieux et chrétien, d'où le Pape et les évêques soient exclus comme parties, 229. Mélanchthon ne souscrit que par complaisance, et met une restriction pour réserver l'autorité du Pape, 229. Le parti protestant y fait une ligue redoutable, et les ligués mettent en doute s'ils traiteraient Charles V d'empereur, 274. On y résout la guerre civile pour cause de religion, 585.

Société. En quoi elle consiste, VII. 340. Sur quels principes est fondée celle des hommes entre eux, VIII. 339. Causes de la violation de cette société, 341. Division de la société par les diverses nations qui se sont formées, 341. Principe de correspondance et de société mutuelle, conservé au fond de nos cœurs, malgré l'esprit de division qui s'est mêlé dans le genre humain, VI. 550. *Voy.* GOUVERNEMENT, HOMMES.

Socin (Lélio et Fauste), chefs des Sociniens, III. 441. Fauste Socin est loué par R. Simon, II. 551 qui s'émerveille sur les progrès de sa secte, 553.

Sociniens (les) sont, de toutes les sectes séparées de l'Eglise Romaine, les seuls qui puissent trouver une sorte de succession, en prenant pour ancêtres ceux qui, dans tous les temps ont attaqué la divinité de Jésus-Christ, III. 366. Jurieu et les autres ministres rejettent les Sociniens de leur communion, qu'ils accordent aux Arminiens ou Pélagiens, 400. Jurieu est forcé de mettre les Sociniens au nombre des sociétés dont il compose l'Eglise catholique. Ils sont les vrais auteurs de son système sur l'Eglise, 422. On doit conclure des principes qu'il pose, qu'on peut se sauver dans la communion des Sociniens, et même dans celle des Mahométans et des Juifs, 430. Les Sociniens trouvent un grand appui dans la doctrine de ce ministre, qu'ils poussent dans une manifeste contradiction, sans lui laisser de réplique, 460. Il n'ose les confondre en montrant, comme l'Eglise a toujours fait aux hérétiques, la nouveauté de leur doctrine, de peur de se confondre lui-même, 465. Ses principes mènent peu à peu les Protestants au Socinianisme, qu'il admet dans l'Eglise universelle, comme une société dans laquelle Dieu peut se conserver des élus, 468. Les Sociniens, fiers des pas que la Réforme fait vers eux, et de la tolérance qu'elle leur accorde, se vantent d'avoir porté la Réforme à sa perfection, en niant la divinité de Jésus-Christ, 471. Jurieu ne peut les exclure du titre d'Eglise, sans en exclure toute la Réforme. Aveu du ministre sur la succession et l'étendue de l'Eglise. Il nie que les Sociniens fassent une société, parce qu'ils n'ont ni succession ni étendue; en quoi il fait le procès à toute la Réforme, 502.

Le Socinianisme a commencé avec la Réforme et s'est accru avec elle. Pente de la Réforme vers le Socinianisme, prouvée par Jurieu, IV. 43, 44. Les Sociniens et les Anabaptistes sont sortis de la Réforme, et ont fait usage des principes établis par les premiers réformateurs, 135. Une cabale socinienne se forme en France dans la Réforme, et éclate dès que les Réformés se sont réfugiés ailleurs, 44 Le Socinianisme a, selon Jurieu, un grand rapport avec l'indifférence des religions, 46. Les Sociniens posent pour principe qu'il faut tourner l'Ecriture au sens le plus plausible, et convainquent les Calvinistes de faire la même chose, 50. Les réponses de Jurieu sont insoutenables; de sorte que ce qui détourne les Calvinistes de croire la présence réelle, est précisément ce qui détourne les Sociniens de croire les mystères, 50, 52. Le principe socinien, qu'on ne doit croire que ce qu'on connaît clairement, est admis par Basnage et par la Réforme, 67.

Les Sociniens détournent le sens des prophéties qui s'appliquent à Jésus-Christ, I. 120, 125. On les réfute, *ibid.*

Soissons. Histoire des Manichéens qu'on y trouve, III. 332.

Solitaires. Vie angélique et caractère des solitaires qui ont tout à fait quitté le monde, et de ceux qui vivent dans le monde, VII. 218. Les solitaires se communiaient dans leurs déserts sous la seule espèce du pain, qu'ils emportaient avec eux du saint sacrifice, IV. 315.

Sommaire *de la doctrine du livre des* Maximes des Saints, V. 230.

Sommeil. Vrai manière de le consacrer à Dieu, IX. 187. *Voy.* Corps.

Songes. Comment ils naissent, VIII. 105.

Sophrone, moine, puis patriarche de Jérusalem, consulte le pape Honorius, X. 362. Il s'oppose fortement au monothélisme, 231. Il assure que les fondements de la foi orthodoxe se trouvent dans le Saint-Siége, 331.

Souffrances. Elles sont le fondement du christianisme, VI. 484. Elles sont une grâce, une récompense, 485. Nécessité des souffrances, 356; IX. 248. Usage qu'on doit en faire, 252, 303, 364. Consolations de ceux qui souffrent patiemment, VI. 359. Le chrétien ne doit pas s'étonner des souffrances, 172. Endurées pour la foi, elles sont honorables à l'Eglise, 172.

Profondeur du mystère des souffrances de Jésus-Christ, VI. 483. Nécessité de participer aux souffrances du Sauveur, pour avoir part à ses grandeurs, 484. S'unir à lui dans ses souffrances, IX. 608, 254, 323. *Voy.* Afflictions, Croix.

Souveraineté. Elle appartient au peuple, selon Jurieu; il avance que le peuple juif fit Saül son premier roi, et avait droit de le faire, III. 533. Ses suppositions chimériques sur la puissance royale. Il demande ce qu'il faudrait faire d'un roi qui voudrait tuer tous ses sujets, 545. La souveraineté paraît-elle mieux dans les lois qu'elle établit, que dans les dispenses qu'elle accorde, VI. 692. *Voy.* Puissances.

Spada (le cardinal). Lettre de Bossuet à ce cardinal, au sujet du livre de Fénelon, V. 241. Seconde lettre, 427.

Spanheim. (Frédéric), son ouvrage contre l'*Exposition*, IX. 34. Bossuet pensait qu'il ne fallait pas le réfuter légèrement, mais qu'on devait le faire avec force, 35.

Spectacles. Celui du chrétien est l'espérance, VI. 731. Merveilleux spectacle du ciel et de la terre; sage économie de cet univers; inégalité entre les créatures, 243. *Voy.* Comédie, Théatre.

Spiritualité de Dieu. Les anciens Pères, selon Jurieu, faisaient Dieu corporel, non par conséquences, mais en propres termes, IV. 10.

Spirituels (nouveaux) : leur jargon intelligible sur l'oraison, IX. 278, 279. Combien leur erreur est dangereuse, 325. *Voy.* Oraison, Quiétisme.

Spon (Charles), médecin, protestant, célèbre par ses ouvrages; jugement que Bossuet porte de quelques-uns, IX. 31. Ce prélat loue ses écrits, et lui donne quelques avis pour la suite de ses travaux, 32. *Voy.* Arnauld.

Staphyle, célèbre disciple de Luther et de Mélanchthon, frappé des divisions des Luthériens, dont aucune autorité ne pouvait condamner les erreurs, revient à l'Eglise catholique, III. 281.

Stapleton (Thomas), docteur de Douai, dit que la doctrine de l'infaillibilité du Pape est maintenant certaine, X. 30, 31.

Statuts *et Ordonnances synodales de Bossuet*, VIII. 604, 611.

Stoïciens : leur doctrine opposée à la simplicité du Sauveur, VI. 78.

Strasbourg (l'Eglise protestante de) fournit un exemple mémorable de variations. Elle fut d'abord luthérienne, puis zwinglienne; ensuite souscrivit l'accord de Vitemberg, revint au luthéranisme, enfin admit l'ubiquité, III. 442. La Confession de foi de Strasbourg contredit celle d'Augsbourg sur la justification, qu'elle explique comme l'Eglise romaine, 202.

Strimesius (Samuel), professeur dans l'Académie de Francfort-sur-l'Oder, enseigne la tolérance universelle et la réunion de tous les Chrétiens, pouvu qu'ils souscrivent à l'Ecriture de quelque façon qu'ils l'entendent, même des Sociniens, quoiqu'ils ne croient ni la Trinité, ni l'Incarnation, ni beaucoup d'autres articles principaux, IV. 77. Affreuses conséquences de cette doctrine, 78.

Suarez (François), jésuite, laisse en son entier le sentiment de l'Ecole de Paris; il détruit lui-même sa censure, et falsifie les faits au sujet de la bulle de Léon X contre Luther, X. 28. Ses efforts inutiles pour trouver le moyen de déposer un pape hérétique, 37.

Ce que ce théologien pense de Taulère, V. 53. Son sentiment sur la contemplation de l'essence divine, 64; sur les grâces efficaces, la persévérance, etc., 75.

Substance. Pourquoi ce mot est employé dans l'Eucharistie, III. 192. Calvin s'en sert. On ne s'en sert pas sous Edouard VI et sous Elisabeth, 308. La scène des Zwingliens sans substance, 322. *Voy.* Eucharistie.

Suède. La peine de mort y est ordonnée contre les Catholiques. Diverses peines décernées contre eux dans d'autres Etats protestants, III. 563.

Suffolk (Jeanne de), usurpatrice du trône d'Angleterre sur la reine Marie, III. 270.

Suisses (les) sont, sur l'Eucharistie, les plus sincères de tous les défenseurs du sens figuré, III. 322.

Sujets. Leurs devoirs envers le prince : ils lui doivent les mêmes services qu'à la patrie, VIII. 395. Quel amour ils doivent au prince, 396. Un bon sujet s'expose pour sauver la vie du prince, 397. Les sujets doivent au prince une entière obéissance, 397; excepté quand il commande contre Dieu, 398. Aucun prétexte ne peut dispenser de cette obéissance, 399. Ils n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances respectueuses et des prières, 400. *Voy.* Obéissance.

Sulpice (S.), évêque de Bourges. Son panégyrique, VII. 217. Il était rempli de l'Esprit de Dieu, 218. Vertus dont il montra l'exemple à la Cour, 219. Sa charité, 219. Sa modération, 219. Sa frugalité, sa modestie, etc., 220.

Sulpice-Sévère, historien, montre que les décrets de Nicée, tirent leur autorité du consentement commun, X. 220.

Supérieurs. Dieu parle par leur ministère, VII. 84. Manière de se conduire à leur égard, IV. 184, 185, 188, 193, 195.

Supériorité. *Voy.* Concile, Pape.

Superstition : combien Dieu l'a en horreur. Les princes doivent l'éviter, VIII. 391.

Supplenda *in Psalmos*, I. 119.

Suprématie. Elle est décidée comme article de foi par l'Eglise anglicane, III. 308. Les Calvinistes la condamment dans plusieurs synodes, et pourtant la souscrivent, 309. *Voy.* Henri VIII.

Surin (Jean-Joseph), jésuite, est l'auteur du *Catéchisme spirituel*, approuvé par Bossuet, V. 323. Objection tirée de cette approbation, et réponse, 324. Combien ce Père approuve

les désirs du salut, 324. Combien il est opposé aux raffinements des Mystiques, 324. Sa doctrine admirable sur l'abandon, *ibid.*

Suspension. *Voy.* LIGATURE.

Sylla s'oppose à Marius, VIII, 268. Il domine à Rome sous le nom de Dictateur, 157, 268.

Sylvestre (S.), pape, préside par ses légats au concile de Nicée, X. 220 et *note.*

Sylvius (Ænéas). *Voy.* PIE II.

Symbole des Apôtres, VIII. 498. Explication des douze articles qu'il contient, 509. Explication plus particulière de ces articles, 510. Exposition de toute la doctrine du Symbole, 514.

Ce Symbole propose tous les attributs divins à tous les fidèles, V. 64. Les Quiétistes ne le disent plus, 56, 61.

L'addition du mot *Filioque*, qu'on fait dans le huitième siècle, au Symbole de Nicée, éprouve de l'opposition de la part de l'Eglise Romaine, X. 272.

Les trois Symboles des Apôtres, de Nicée et de Constantinople, sont, de l'aveu de Jurieu, reçus de tout le monde; ce qui ne l'empêche pas d'affaiblir l'autorité de celui des Apôtres, afin de renfermer dans l'Eglise tous les hérétiques et les schismatiques, III. 428.

Symmaque (S.), pape, explique en quoi les deux puissances sont égales, X. 80. Son apologie à l'empereur Anastase, qu'il avait excommunié, 91. Il est accusé auprès de Théodoric, roi d'Italie; le concile convoqué à Rome refuse de le juger, 204. Sa lettre à Avit de Vienne sur les dispenses, 327.

Synagogue. Peinture qu'en fait le prophète, VI. 323. Son autorité reconnue et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui, II. 365. Cette autorité cesse à la destruction du temple, 366.

Le ministre Claude, prétendant que l'on doit examiner après une décision de l'Eglise, apporte en preuve l'exemple de la Synagogue qui condamna Jésus-Christ et dont on dût cependant rejeter la sentence, IV. 210. Réponse de Bossuet, 212, 225.

La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Eglise dans Marie, VI. 197.

Synode national des Calvinistes de France, où sont condamnées les Eglises du parti qui voulaient changer la Confession de foi présentée à Charles IX, III. 366. Sa décision embrouillée : ses vains efforts pour trouver la vraie substance dans la doctrine calvinienne. Il cherche le mystère de l'Eucharistie dans d'autres paroles que celles de l'institution, 367. Il décide que l'opinion qui exclut la substance est contraire à la parole de Dieu, 367, 368. Les Suisses se plaignent du décret qui les condamnait. Bèze répond, par ordre du synode, que la doctrine décidée n'est que pour la France, 368. On réduit à rien la substance, en faveur des Suisses, comme on fit ensuite dans le synode de Nîmes, où l'on exposa la doctrine de façon que chaque parti pouvait, par des équivoques, y trouver son sentiment, 368. Les synodes approuvent par décret les révoltes. On le prouve de celui de Lyon, qui dépose un ministre pour s'être repenti d'avoir contribué à la guerre civile, 576. Des synodes des Vaudois calvinisés, de Piémont, et de divers autres synodes et assemblées ecclésiastiques, 577. Lettre insolente et menacante de l'Eglise calviniste de Paris à la reine Catherine, 580.

T

Taborites. Secte d'hérétiques qui reconnaît Jean Hus pour son auteur, III. 210. *Voy.* ZISCA.

Tapper (Ruard), docteur de Louvain, éditeur des Œuvres de Driède, approuve ses sentiments, X. 21. *Voy.* DRIÈDE. Opinion singulière de ce docteur sur l'infaillibilité du concile général, 30.

Taraise (S.), patriarche de Constantinople, approuve, dans le septième concile, les lettres du pape Adrien, après l'examen, X. 238, 245, 365.

Tarquin l'ancien, roi de Rome, orne cette ville, VIII. 148. Il augmente le nombre des sénateurs, 367.

Tarquin le Superbe, roi de Rome, fait assassiner Servius Tullius, VIII. 147. Il rend par ses violences la royauté odieuse : il est chassé, 147.

Tartare (le chevalier). Lettre de Bossuet à M. de Pontchartrain, dans laquelle il lui raconte les aventures de ce chevalier, en implorant pour lui les bontés du Roi, IX. 152.

Tatien, disciple de saint Hippolyte, et depuis chef des Encratiques, cité par Jurieu, comme ayant appris de son maître l'erreur des deux nativités du Verbe, IV. 28.

Taulère, un des Mystiques les plus exacts, ne parle pas avec précision, V. 53. Exagérations dans ses *Institutions*, 54. Les erreurs qu'il reproche aux Béguards sont celles des Quiétistes, 134.

Temple. Forme et structure du temple de Jérusalem, VI. 92. Il était la figure du monde, 93. Zèle de Jésus-Christ pour la sainteté du temple, II. 329. Il prédit sa destruction, 368. Comment nous sommes le temple de Dieu, VI. 373. Ce que nous devons faire pour le purifier, 374.

Temps. On perd tout en le perdant, VI. 329. C'est un dangereux imposteur, 654. Notre vie est emportée par le temps qui nous échappe, VII. 340. Le temps est une imitation de l'éternité, VI. 325. Deux manières de considérer le temps, par rapport à nous et par rapport à l'éternité, VII. 351. Combien il est court en comparaison de l'éternité, II. 489; VII. 316.

Tentations. Combien l'homme en est assiégé, IX. 227. Leurs avantages, 238, 240. Moyen de les surmonter, 222, 228. Manière de les repousser, VII. 91, 330; IX. 289, 294, 377, 379, 393. Celles qui assiègent à l'heure de la mort, 253. Différence entre celles qu'on cherche et celles qu'on ne peut éviter, 96.

Les trois tentations employées contre Jésus-Christ dans le désert, II. 288. Quel remède opposer à chacune, 289. De la puissance du démon sur le genre humain, 290. Comment il tenta Jésus-Christ et ne se retira que pour revenir, 291. Haut conseil de la Providence dans la tentation du Sauveur, VI, 154.

Térence, qui s'est modéré sur le ridicule, n'en est pas plus chaste pour cela, IX. 109. César ne le trouvait pas assez plaisant, 109.

Terre. Celle qu'on habite ensemble sert de lien entre les hommes, et forme l'unité des nations, VIII. 342.

La terre promise est la figure du ciel, II. 220. Pour y arriver, il faut traverser la mer Rouge et le désert, figures de ce monde, 223.

Tertullien. Définition qu'il donne de Dieu, VI. 305. Jurieu l'accuse de mettre le Fils de Dieu au nombre des créatures, III. 455. Ce Père confond tous les hérétiques par l'argument de leur nouveauté, et prouve que c'est de l'Eglise qu'il faut recevoir les Ecritures, III. 432. Jurieu entend mal ce que Tertullien dit de la naissance éternelle du Fils de Dieu. Explication du passage cité par le ministre. Elle doit servir à entendre ceux qu'il cite des autres Pères, 468, 481. Ce qu'il y a de dur dans le livre de Tertullien contre Hermogène, il ne le dit pas selon sa croyance, mais en poussant son adversaire par ses propres principes, 483.

Tertullien témoigne la fidélité des Chrétiens envers leur patrie, VIII. 350. Il parle souvent de l'obéissance que les Chrétiens doivent aux princes, même païens, X. 61, 70; VIII. 357, 399. Le prince, dit-il, n'a que Dieu au-dessus de lui, X. 79. Il fait voir que c'est par conscience, et non faute de force, que les Chrétiens obéissent, 83. Il explique les effets de l'excommunication, 74. Il explique les caractères de Babylone et de Rome, II. 277. Comment il dépeint les hérésies, 313.

Test (serment du), où les Anglais se rapprochent de nos sentiments, et ne nous condamnent que par une erreur manifeste sur l'adoration de l'Eucharistie, le sacrifice de la Messe et le culte des Saints, III. 406.

Testament (l'Ancien) est rejeté par les Manichéens comme une fable, et par les Albigeois, III. 325, 331. La lecture de l'Ancien Testament, permise aux religieuses sans discrétion, leur fait plus de mal que de bien, IX. 73.

Traduction du Nouveau Testament, imprimée à Mons : ce que Bossuet blâme dans cette version, IX. 20. Son sentiment sur le fond de cette traduction, 20. Il conseille plutôt celle du P. Amelote, *ibid.*

Lettres de Bossuet sur le Nouveau Testament imprimé à Trévoux, II. 102. Grand nombre de passages traduits d'après les Sociniens et autres hérétiques, dont l'auteur adopte l'interprétation, 106; et relève bien haut le mérite, 108. La divinité de Jésus-Christ attaquée par cette traduction, 109. Vaines excuses du traducteur, 110, 111. Autre passage qu'il prétend ne point prouver la divinité de Jésus-Christ, 112. L'autorité de Socin et de Grotius lui fait douter si les Mages adorèrent Jésus-Christ, 117. Passages où il contredit la Vulgate, 119; où il s'en éloigne contre tous les Pères et interprètes, 164, 165. Son orgueil et son ostentation, 120. Il préfère une fausse leçon à la véritable, 122. Attaque la théologie scolastique, 122. Dégrade l'Evangile par la bassesse affectée

de ses expressions, 123. Il insère dans ses notes les commentaires vicieux de Grotius, 124, 132. Critique des principaux passages altérés ou accompagnés de notes trompeuses, 150. Amas d'erreurs, 170. *Voy.* Simon.

Théâtres. Dangers des représentations qu'on y donne, vi. 460. *Voy.* Comédie.

Thégan, chorévêque de Trèves, et historien, reproche à Ebbon, archevêque de Reims, sa perfidie contre Louis le Débonnaire, et lui prouve par l'Ecriture que les rois sont inviolables, x. 101.

Thémistocle, quoique banni par ses concitoyens, veut être enterré dans sa patrie, viii. 342.

Théodelinde. *Voy.* Grégoire (S.)

Théodore de Mopsueste détourne les prophéties de leur vrai sens, i. 125, 129. Il entend cependant de Jésus-Christ le Psaume xliv, 126. Sa personne et ses écrits condamnés par le cinquième concile, x. 229. Il est condamné pour avoir détourné le sens des prophéties qui regardent Jésus-Christ, ii. 143.

Il est regardé comme le maître de Pélage : R. Simon l'excuse, ii. 611.

Théodoret, évêque de Cyr. Sa profession de foi est rejetée au concile de Chalcédoine, jusqu'à ce qu'il eût anathématisé Nestorius, v. 31. Déposé par le brigandage d'Ephèse, il est rétabli sur son siége par saint Léon. Ses écrits condamnés par le cinquième concile, 329.

Théodoric, roi d'Italie, persécute le Pape et les Catholiques : on le regarde toujours comme souverain, x. 490.

Théodose le Grand est associé à l'empire par Gratien, viii. 164. Ses victoires et son zèle pour la religion, 165.

Ce prince est mis en pénitence par S. Ambroise, à cause du massacre de Thessalonique : cet exemple ne prouve pas l'autorité de l'Eglise sur le temporel, x. 89. Il ordonne à un évêque de rebâtir une synagogue : saint Ambroise s'y oppose, 89.

Théodote de Byzance. Sa chute; autres hérésiarques qui introduisent les opinions judaïques, i. 198, 341.

Théologie. Celle des Pères des trois premiers siècles, sans aucune exception, est, selon Jurieu, contraire à la foi de l'Eglise. Abus de sa distinction entre la théologie et la foi, iv. 23. La théologie en général, et surtout celle des saints Pères contre les Ariens, méprisée par R. Simon, ii. 555, 556, 557, 558, 559, 560. La théologie scolastique vengée des mépris de R. Simon, 561. On n'est pas capable de prendre parti en matière de théologie, pour savoir de l'algèbre et de la physique, et même quelques vérités générales de la métaphysique, ix. 60.

Théologiens. Ils sont méprisés par les Quiétistes, v. 48. Habiles à découvrir les erreurs, 49. Comment ils expliquent l'essence divine, 64; les attributs divins, 65. En quoi ils mettent l'essence de la charité, 72. Leur doctrine sur la demande des grâces et de la persévérance, 75; sur la durée de la passiveté actuelle, 106. Selon eux, c'est une grâce gratuite, 110.

Théophane, historien grec, dit faussement que Grégoire II se révolta contre Léon l'Isaurien, x. 94. Léon était l'inventeur de cette calomnie, 97.

Théophile, patriarche d'Alexandrie. Ses violences contre saint Jean Chrysostome : sa sentence annulée par saint Innocent, x. 267. Il condamne l'origénisme, avant le pape saint Anastase, 267.

Thérèse (sainte). Ses vertus, ix. 213. Son panégyrique, vii. 156. Son amour brûlant pour Dieu, 158. Ses travaux animés de la confiance en Dieu, 159. Elle demeure inébranlable au milieu des obstacles en tout genre qu'elle éprouve, 160. Son esprit de pauvreté, 160. Sa vie toute céleste, *ibid.* Effets de sa charité, 161.

Sainte Thérèse préfère, dans un directeur, la science à l'expérience pour juger de l'oraison, v. 49. Sa définition de l'oraison passive, et sa durée, 104, 120, 124. Elle se sert des suppositions impossibles pour exprimer l'excès de son amour, 126, 128. Elle fait plus de cas des âmes qui s'avancent par leur travail, que de celles qui recherchent les oraisons extraordinaires, 131. Son oraison de quiétude et d'union, v. 357. Ses extases et ses ravissements, 358. Elle atteste la suspension des puissances de l'âme dans l'oraison, 365. L'humanité de Jésus-Christ toujours présente à elle dans l'oraison, 375. Elle n'a point connu l'amour naturel des nouveaux Mystiques, 376; ni le sacrifice du salut comme ils le prétendent, 377. La lecture de ses ouvrages recommandée dans les peines, ix. 224.

Thomas (S.) d'Aquin. Luther doute de son salut, iii. 204. Doctrine de ce saint sur l'amour nécessaire dans le sacrement de Pénitence, conforme à celle du concile de Trente, viii. 631. Il enseigne qu'il faut croire distinctement certains attributs de Dieu, v. 65; que la passiveté dure peu, 106; que la béatitude est la fin de la charité, 148, 149. Il est mort dans des élans d'amour, 112. Beaux passages de ce saint sur la béatitude, en tant que notre fin dernière, 384, 386, 387. Son sentiment sur l'objet de la charité, concilié avec le sentiment de Scot, 392. Il n'a point connu l'amour naturel des nouveaux Mystiques, 413; ni leur amour pur, 416.

Saint Thomas dit que l'Eglise obéissait à Julien, parce qu'elle n'avait pas assez de force pour le réprimer, x. 84. Son sentiment sur la défense de communiquer avec les excommuniés, 78. Ce que Gerson pensait de la doctrine de saint Thomas et de saint Bonaventure, 299.

Doctrine du saint docteur sur la comédie, ix. 101. Il restreignait, comme on en convient, son approbation ou sa tolérance aux pièces qui n'étaient point opposées aux bonnes mœurs, 91. Raisons qui prouve que les témoignages qu'on tire de ce saint, en faveur de la comédie, ne lui sont pas applicables, 101. Contradiction apparente de divers passages, levée en disant que, lorsqu'il l'excuse, il la regarde selon une idée abstraite et métaphysique; mais que, lorsqu'il la considère naturellement et de la manière dont on la représente, il n'y a pas d'opprobre dont il ne l'accable, 103. Abus de la doctrine de ce saint, 104.

Thomas (S.) de Cantorbéry. Son panégyrique, viii. 238. Il résiste aux caresses et aux menaces de Henri II, 240. Ses remontrances inutiles, 240. Il est très-bien accueilli en France par Louis VII, *ibid.* Son martyre, 241. Honneurs que les rois vont rendre à ses saintes reliques, 241. Effets de sa mort, 244. Bel éloge de ce saint, iii. 274.

Thomistes (les) accusés faussement par Jurieu de mettre dans le choix de l'homme, comme Luther et Calvin, une inévitable nécessité. Ils reconnaissent une entière liberté de faire ou de ne pas faire, iii. 477.

Thorn (le synode de) se sert du mot de *diva* et de *divus* en parlant de la sainte Vierge, ou de quelque saint; en quoi il justifie l'usage des Catholiques, iii. 503.

Thou (Jacques-Auguste de), célèbre historien, croit que le landgrave de Hesse avait, avec la permission de ses pasteurs, une concubine. Il se trompe : c'était une seconde femme, iii. 233. Il rapporte les révoltes des Vaudois calvinisés des vallées du Piémont contre le duc de Savoie : Basnage tâche en vain de lui faire dire ce qu'il ne dit pas, 577.

Tibère succède à Auguste, viii. 158. Jésus-Christ paraît sous son règne, 158. Tibère propose au sénat de le mettre au nombre des dieux, 228.

Tibère II, empereur, réprime les ennemis, et soulage les peuples, viii. 144.

Tillet (Jean du) fidèle interprète du Droit français. Son livre est généralement estimé, iii. 582.

Tite, empereur, donne au monde une courte joie, viii. 159. Pendant le siége de Jérusalem, il fait tous ses efforts pour sauver les Juifs, 212. Il défend de brûler le temple, 213. Il reconnaît qu'il n'est que l'instrument de la vengeance divine, vi. 628; viii. 213.

Tobie, captif et persécuté à Ninive, persiste dans la piété avec sa famille, viii. 186.

Tolède (xive concile de). Ses actes démentent la falsification de ceux du sixième concile général, x. 363. Ce dernier concile n'y est reçu qu'après examen, quoique muni de l'autorité des Papes, 237, 246.

Tolérance. La doctrine des Pères des trois premiers siècles, que Jurieu dit farcie d'erreurs grossières sur les plus grands mystères, était tolérable autrefois, et ne l'est plus. Absurdité de cette pensée, et avantages que les Protestants en tirent, v. 38. Il fonde sa tolérance en faveur des Pères, et son intolérance à l'égard des Chrétiens d'aujourd'hui, 1° sur ce que cette matière est maintenant plus éclaircie; sa contradiction visible, 38; 2° sur ce que les anciens n'étaient ni Ariens ni Sociniens; mais, selon lui-même, leurs erreurs étaient une grande partie de l'arianisme et du socinianisme, 38; 3° sur ce que les anciens erraient par ignorance ou par surprise. Il ne peut se défendre contre les Catholiques et les tolérants, que par des principes contradictoires, 39.

La tolérance civile est liée, de l'aveu de Jurieu, avec l'indifférence des religions, 46. Il avoue que le nombre des défenseurs de l'intolérance civile est immense dans la Réforme. On le prouve par une lettre des réfugiés de France en Angleterre, au synode d'Amsterdam, et par le décret de ce synode, 46.

Jurieu est le plus grand exemple de la tolérance de la Réforme pour les errants. On lui tolère de dire qu'on peut se sauver dans une communion socinienne; qu'on doit accorder la tolérance aux Ariens, aux Nestoriens et aux Eutychiens, etc. La Réforme le tolère, parce qu'elle a besoin, pour se soutenir, de ses emportements, de ses fausses prophéties, 66. Les Réformés tolérants et intolérants se poussent, de part et d'autre, à l'absurdité. Les intolérants tournent contre Jurieu les

raisons dont il se servait contre les Catholiques. Ils lui prouvent qu'il se contredit, et qu'il contredit le ministre Claude, 68, 72.

Jurieu donne la main aux tolérants, en tolérant lui-même qu'on ait dit que le Verbe a été fait, comme il l'impute aux anciens docteurs et à Tertullien, 40. Les tolérants poussés à bout par ce ministre, qui démontre que, selon leurs principes, ils doivent tolérer les Mahométans et les païens aussi bien que les hérétiques, 44. Il leur prouve que leur tolérance conduit à l'indifférence des religions; que la tolérance civile entraîne l'ecclésiastique; qu'ôter à la religion la force employée par le magistrat, c'est anéantir la Réforme, qui n'a été établie que par ce moyen, 44. Les tolérants ou indifférents s'offrent de tolérer l'Eglise romaine, à conditiou qu'elle les tolérera, et toutes les sectes qui se disent chrétiennes, 86. Les tolérants et les Sociniens ne laissent aucune réplique à Jurieu, qui accuse les trois premiers siècles d'erreurs capitales, qu'il veut qu'on tolère, III. 460.

Tolet (François). Remarque de ce cardinal pour expliquer la liaison de tous les mystères, II. 110. Son sentiment sur la divinité de Jésus-Christ, 103.

Tombeau. Différence de celui de Jésus-Christ d'avec celui des grands de la terre, VI. 145.

Tostat (Alphonse), évêque d'Avila, défend le sentiment de l'école de Paris sur la puissance ecclésiastique. Repris par Turrecremata et censuré par le pape Eugène IV, il persiste dans son sentiment, X. 13, 350.

Toulousains. On nommait ainsi les Manichéens de Toulouse. *Voy.* ALBIGEOIS.

Tournon (François de), cardinal, archevêque de Lyon, consent avec quelque répugnance à l'ouverture du colloque de Poissi, III. 302.

Tours (Conciles de). Le second objecté mal-à-propos par Charlas, X. 272. Celui qui fut tenu par Alexandre III décerne des peines temporelles contre les hérétiques, par l'autorité des princes, 141.

Tradition. Ce que c'est, VIII. 516. La règle apostolique est que la doctrine doit aller de main en main, en remontant jusqu'aux Apôtres et à Jésus-Christ, IV. 100. Comment la doctrine se transmet d'évêque à évêque, de sorte que les peuples écoutent les premiers évêques en écoutant ceux qui sont en place, et comment on peut reconnaître aisément qu'un évêque rompt le fil de la tradition, 145. Quelle est l'autorité de la tradition, 427. Sentiment d'un célèbre Protestant, 481, 489, 498, 513. Nécessité d'admettre la tradition, III. 151. Autorité de saint Paul, 151. Erreurs de l'auteur anonyme qui a écrit contre l'*Exposition*, 152. Les règles admises pour connaître une véritable tradition ne sont pas dangereuses. Faiblesse des objections qu'on y oppose, 154. Différence des traditions de l'Eglise et de celles des Pharisiens, 158.

La tradition de l'Eglise s'explique principalement par ses prières, V. 90. Elle est en opposition à la doctrine des nouveaux Mystiques, *ibid.* Quelles traditions l'Eglise a reçues, 138. Quels en sont les principes, 204. Vraie notion de la tradition, 208. Traditions prétendues secrètes, vaines ressources des hérétiques, 203. Trois auteurs par lesquels on voudrait les établir, 205. Passages dont on abuse, 210. Réflexions sur les trois auteurs allégués, 212.

Défense de la Tradition et des SS. Pères, contre Richard Simon, II. 524. Dessein et division de l'ouvrage, 523. La tradition combattue sous prétexte de la défendre, 529; traitée indignement par les nouveaux critiques, 529. Vraie idée de la tradition, 538. Son autorité employée souvent par saint Augustin contre les Pélagiens, 539; par saint Hilaire contre les Ariens, 540; par saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, contre les Eunomiens, 540. *Voy.* AUGUSTIN (S.), CHRYSOSTOME (S.), SIMON (Richard).

La Tradition défendue sur la matière de la Communion sous une espèce, IV. 288. Nécessité d'avoir recours à la tradition, pour prouver la validité du baptême par infusion, 290; du baptême des petits enfants; de celui qui est donné par les hérétiques ou par les simples fidèles, 293; pour connaître le ministre de l'Eucharistie, 299; pour pratiquer et entendre les lois divines de l'Ancien et du Nouveau Testament, 302. *Voy.* COMMUNION, EUCHARISTIE.

TRADITION *des nouveaux mystiques*, V. 169.

Traité *de la Concupiscence*, IX. 548.

Trajan, empereur; ses victoires, VIII. 160. Ses débauches, 160.

Transfiguration. Conseil de miséricorde de la part du Sauveur dans sa transfiguration, VI. 328.

Transsubstantiation. Ce mot est employé pour la première fois dans le quatrième concile de Latran, sous Innocent III, X. 240. Ce mot signifie changement de substance, par lequel le pain devient le corps de Jésus-Christ au même sens que l'eau fut faite vin aux noces de Cana, III. 187. On n'ajoute rien à l'Ecriture, en se servant de ce terme pour confondre les hérétiques par un mot précis, comme l'Eglise fut obligée autrefois de se servir de celui de consubstantialité contre ceux qui niaient l'égalité des trois Personnes divines, 196. La transsubstantiation est ébranlée par Luther, 176. Les Luthériens rejettent ce terme, et se servent de celui de *vraie substance*, qui signifie la même chose, 196. Mélanchthon et Bucer, dans la première assemblée de Ratisbonne, composent, sur le changement de substance, des formules de foi équivoques, pour contenter leurs adversaires, sans leur rien donner, 215. Sentiment d'un célèbre protestant sur cette matière, IV. 480, 488, 498. Doctrine offerte par Bossuet aux Protestants, pour opérer la réunion, 509, 526, 551.

Travail. Ses avantages, VII. 303.

Trente (le Concile de) est faussement accusé d'avoir introduit des changements dans la foi, IV. 155. Sa doctrine sur la justification, 164; sur le principe de la justification, 170; sur le mérite des œuvres, 177. Sa doctrine sur cette matière est si peu contradictoire, que les Luthériens sont forcés de l'admettre dans la Confession d'Augsbourg, III. 197. Il n'ajoute rien aux décisions des Pères sur la grâce justifiante, sa gratuité, son union avec la liberté, le mérite des œuvres, l'accomplissement des commandements, 313. Il coupe la racine aux abus sur le culte des images. Il ne décide que ce qui est certain. Les Protestants et Fra-Paolo l'accusent mal-à-propos d'ambiguité. Il détermine sur l'autorité du Pape ce qui est indubitable, et laisse à l'écart ce qui ne l'est pas, 447.

Doctrine du concile sur l'amour nécessaire dans le sacrement de Pénitence, VIII. 640. Tous les points de cette doctrine s'accordent entre eux, 642. Ce qui s'est passé dans les sessions VI et XIV, où l'on discuta cette matière.

Doctrine de ce concile sur l'invocation des Saints, III. 56; sur le culte qu'on rend aux images et aux reliques, 57, 96; sur la justification, 58; sur le mérite des œuvres, 59; sur la satisfaction, les indulgences et le purgatoire, 61; sur le sacrifice de la Messe, 68.

La doctrine du concile de Trente condamne les Quiétistes, V. 70, 92, 138. Son décret sur la vertu d'espérance, mal expliqué par M. de Cambrai, 532. Réfutation de cette mauvaise interprétation, 533. Conséquences pernicieuses de cette manière d'interpréter les conciles, 534.

Le concile de Trente est reçu partout, quant à la foi, IV. 517, 539, 569. Son autorité, 517, 459. Raisons des Protestants contre ce concile, 518, 539, 560. Ce qu'en pensait Molanus, 562. Obligation de déférer à ses décisions sur le dogme, 575. Objections de Leibnitz, 577. Sa réponse au mémoire de l'abbé Pirot, touchant l'autorité du concile de Trente, 591. Réfutation des objections de Leibnitz contre l'autorité de ce concile, 598. Réponse de Leibnitz à cette réfutation, 603. Raisons du refus qu'il fait de reconnaître que ce concile soit reçu en France pour règle de foi, 608. Preuves de sa réception en fait de dogme, 638. Leibnitz ne veut pas qu'on exige des Protestants qu'ils reconnaissent ce concile pour œcuménique, 609. Justification du décret du concile sur le canon des Ecritures, 639.

Le décret du concile de Trente touchant les duels, et autres semblables, ont empêché la réception de ce concile en ce qui regarde la discipline, X. 149. Pourquoi on s'est écarté en France de quelques-uns de ses décrets, 325.

Biens qu'a produits ce concile, X. 245. Il fait, pour la réformation, tout ce que le malheur des temps lui permet, 323. Son décret pour modérer les dispenses, 327. Il s'abstient de décider les questions débattues entre les Catholiques sur la puissance du Pape, 6. Les Français sont reçus au concile de Trente; et tant le concile dans ses canons, que Pie IV dans sa profession de foi, ne mettent rien qui puisse attaquer leur doctrine, 218. Les Français et les Espagnols réclament contre la formule : *Les légats proposant et présidant*, 207. Le concile demande la confirmation de ses décrets au Pape, qui la donne sans examen, 33.

Tribut. On le doit au prince, selon l'Evangile, VIII. 398, 460. Les tributs imposés aux peuples vaincus, source de richesse pour un Etat, 459. *Voy.* IMPÔTS.

Trinité. Exposition de ce mystère, VIII. 498. Des trois ouvrages attribués aux trois Personnes divines, 514. Comment cela, 515. La grandeur de ces trois ouvrages est également infinie, 514. Des processions divines, et de l'incompréhensibilité des mystères, 514.

Elévations sur le mystère de la Trinité; fécondité de Dieu le Père engendrant un fils, II. 179, 180. Images de sa génération prises dans la nature, 180; dans la créature raisonnable, 181. Procession du Saint-Esprit, 182. Notre âme image de l'auguste Trinité, 182, 195. Autre image tirée des arts, 184. Béatitude de l'âme, image du bonheur de Dieu dans la Trinité de ses personnes, 184.

Ordre des Personnes divines, II. 487. Le Père et le Fils glorifiés dans l'établissement de l'Eglise, 488. Unité et égalité parfaite du Père et du Fils, 260. Dieu Père et Fils, 495. Dieu Saint-Esprit, 495. La Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur, VI. 507. Image de ce mystère dans les créatures, 110. Autre image dans l'unité de l'Eglise. Développement de ce mystère, 514.

Le dogme de la Trinité est établi par l'Ecriture et la Tradition, II. 540. Authenticité du texte de saint Jean : *Tres sunt*, etc., qui prouve ce mystère, 169. La Trinité désignée dans l'Apocalypse, I. 369. Comment saint Basile et les autres Pères ont défendu ce dogme contre Aëce et Eunome, II. 540. Ce dogme est attaqué indirectement par R. Simon, 536, 537, 538, 542.

Dans les trois premiers siècles, selon Jurieu, la Trinité n'était connue que d'une manière informe, III. 453, 454. Il impute aux anciens d'avoir cru que le Verbe n'avait eu sa dernière perfection qu'à la création du monde, IV. 4; que le Verbe, en tant que fils, n'était pas éternel; que sa génération fut faite au commencement du monde; que la Trinité des personnes ne commença qu'alors; que le Verbe n'était pas développé, mais dans le sein de son Père, comme est un enfant dans le sein de sa mère, 4, 5. Ce prétendu développement ne se trouve dans aucun écrit des anciens, 9. Que le Verbe n'était auparavant qu'un germe imparfait, et non une personne; que toutes ces erreurs sont tolérables, aussi bien que celle qui fait Dieu et le Verbe muables, imparfaits corporels, 5. Les anciens, selon lui, croyaient la Trinité informe. Il croit que leur erreur ne peut être réfutée par l'Ecriture, 10.

Tristesse. Elle peut venir de Dieu, IX. 202, 203. Ses remèdes, 202. Elle est utile, jointe à l'espérance, 223. Elle est compatible avec la joie chrétienne, 248, 379. Quelle est celle des enfants de Dieu, VI. 723. S'unir à la tristesse de Jésus-Christ, IX. 205, 214.

Troie est réduite en cendres par les Grecs, après un siége de dix ans : cinquième époque de l'histoire ancienne. VIII. 140.

Troisville (Henri-Joseph de Peyre, comte de). Motifs de sa conversion, IX. 13. Défauts dans la manière dont il avait étudié, 15.

Tronson (Louis), supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, est chargé avec Bossuet et M. de Noailles de l'examen des livres et de la doctrine de madame Guyon, V. 456, 573; IX. 424. Bossuet lui envoie son *Ordonnance* pour la publication des Articles d'Issy, et lui parle de madame Guyon, 447. Bossuet lui demande des éclaircissements sur deux lettres de M. Olier, 450. Il l'accuse de ménagement à l'égard de Fénelon, 461. *Voy.* Fénelon, Godet, Guyon.

Trouble. Il n'y eut dans Jésus-Christ aucun trouble involontaire, V. 228, 293.

Troupeau. Quel est le troupeau de Dieu, VI. 300. Les pécheurs ne sont pas séparés du sacré troupeau, comme le prétend Calvin, *ibid.*

Troyes (Concile de) sous Jean VIII. Il confirme les décrets de ce Pape. Les Pères de ce concile établissent la nécessité du consentement commun, X. 272.

Tryphon, tuteur d'Antiochus le Dieu, roi de Syrie, fait périr Jonathas avec ses enfants; il fait mourir son pupille, VIII. 156. Sa fin, 156.

Tudeschi (Nicolas), archevêque de Palerme, connu sous le nom de *Panormitanus* ou *Panorme*, soutient la doctrine de l'Ecole de Paris, sur la puissance ecclésiastique, X. 12, 346, 350.

Tullus Hostilius, roi de Rome, prend Albe, et établit la discipline militaire, VIII. 143, 267.

Turenne (Henri de la Tour d'Oliergues, vicomte de), est nommé par les Calvinistes pour régler la foi avec quatre ministres, III. 370.

Turenne (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de). Son éloge : ses qualités comparées à celles du grand Condé, VII. 321.

Turin (Claude de), Arien et Nestorien, brise les images. Les Protestants le mettent au nombre de leurs ancêtres, III. 324.

Turrecremata ou Torquemada (Jean de), cardinal, le le plus zélé défenseur d'Eugène IV; son portrait, X. 22. Il spécifie, selon Duval, les cas où le Pape peut être déposé par le concile, 349. Il est favorable aux docteurs de Paris, 23, 354, 373. Selon lui, le Pape peut déposer un prince comme un évêque; quelle différence il met entre l'un et l'autre, 46. Ses contradictions, 23, 323. En quelle manière il dit que le sentiment de la supériorité du concile est erroné, 26. Il met de la différence entre le Pape et le Saint-Siége, 36. Il reconnaît véritables les décrets de Constance, quoiqu'il les affaiblisse, 164, 171. Ses subterfuges pour défendre Eugène IV au sujet de la dissolution du concile de Bâle, 194.

Tyane (Concile de), où les Macédoniens sont reçus comme catholiques en présentant des lettres de communion du pape Libère, X. 221.

U

Ubiquité (l') enseignée par Luther sur ce fondement, que Dieu étant partout, et la divinité étant unie dans Jésus-Christ à l'humanité, cette humanité doit être partout, III. 190. L'ubiquité est érigée en dogme par la plupart des Eglises luthériennes, 277. Elle fait pencher Mélanchthon vers les Sacramentaires, 281. On la trouve établie dans le livre de la *Concorde*, quoiqu'on prétende y répéter la Confession d'Augsbourg, qu'on combat en effet, 283. Le but des Luthériens, en établissant l'ubiquité, était de fermer la bouche aux Sacramentaires, qui disaient que Dieu ne pouvait mettre le corps de Jésus-Christ en plusieurs lieux à la fois, 284. Ce dogme est toléré dans les Luthériens par les Calvinistes au synode de Charenton, III. 403.

Union des Saints avec Jésus-Christ, VI. 20. L'union des Eglises n'est pas, selon Basnage, du premier dessein de Jésus-Christ ce qu'on réfute par les paroles mêmes du Sauveur, IV. 129. On prouve, par saint Paul, que les Eglises chrétiennes étaient établies pour ne faire ensemble au dedans et au dehors qu'une seule Eglise catholique, 129. On démontre, par l'Ecriture, que les Eglises s'unissaient dans la doctrine, et même dans le fond de la discipline, et que le consentement commun tenait lieu de règle, 130.

Unitaires. *Voy.* Sociniens.

Unité de Dieu. Les personnes divines se rapportent à un seul principe. La théologie des Pères profonde sur ce point. La hauteur d'un si grand mystère fait quelquefois trouver des difficultés dans les explications que les saints Pères en donnent, IV. 16.

L'unité de l'Eglise constitue sa force et sa beauté, VI. 676; VII. 4, 258. Quelle est l'origine de l'unité de l'Eglise, 6. Cette unité parvenue jusqu'à nous, par une succession continuelle, *ibid.* Merveilles du mystère de l'unité de l'Eglise, IX. 159. Saint Pierre est choisi pour le consommer, 162. Sermon sur l'unité de l'Eglise, VI. 674. Ce discours est approuvé à Rome, IX. 275. *Voy.* Bossuet, Eglise.

Univers. Spectacle qu'il présente; sage économie qui s'y fait remarquer : objections des incrédules sur les désordres apparents de l'univers, VI. 422. Bel ordre de l'univers, 196.

Université (l') de Paris, écrit à Clément VII pour l'engager à abdiquer, X. 136. Elle a toujours persisté dans la doctrine du cardinal d'Ailly et de Gerson, sur la puissance du Pape et des conciles : pourquoi on l'appelle la doctrine de l'Ecole de Paris, X. 12.

Urbain VI, pape pendant le grand schisme, qui ne put être terminé que par le concile de Pise, X. 278. *Voy.* Pise.

Ursulines de Meaux; exhortation que Bossuet leur fait dans sa visite pastorale, VII. 80. Avec quelle vigilance elles doivent travailler à l'éducation des enfants qu'on leur confie, 90. Zèle qu'elles doivent avoir pour leur perfection, 94. Union qui doit régner entre elles, 97.

Usure (*Traité de l'*). Dans l'ancienne loi, l'usure était défendue d'Israélite à Israélite, et cette usure était tout profit au delà du prêt, IX. 438. L'esprit de la loi est de défendre l'usure comme quelque chose d'inique, 439. L'Eglise a toujours cru cette défense de l'usure obligatoire sous l'Evangile, 440. Cette défense a dû même être perfectionnée dans la loi nouvelle, 444. Il est de foi que l'usure est défendue à tous et envers tous, 445. L'opinion contraire est sans fondement, 446. La loi divine, qui défend l'usure, défend en même temps tout ce qui est équivalent, 449.

L'usure est défendue dans l'Ecriture, II. 155. Grotius la justifie, 127. L'usure est défendue envers les riches et les pauvres, hors le cas de *lucrum cessans* et de *damnum emergens*, X. 405, 409. Censure de l'Assemblée de 1700 sur cette matière, 418.

V

Væ. Les trois *Væ* de l'Apocalypse, I. 310. Ils indiquent la suite et la liaison des événements, II. 78.

Valdo (Pierre), marchand de Lyon, tige des Vaudois ou Pauvres de Lyon, III. 338. *Voy.* Vaudois.

Valens, empereur, protége les Ariens, et persécute la foi en Orient, VIII. 164. On continue à le reconnaître, X. 88.

Valentia (Grégoire de), jésuite. Conséquences qu'il tire de la puissance indirecte du Pape sur le temporel, X. 49.

Valentinien, étant officier de Julien, communique avec lui dans les choses civiles, et refuse de participer à ses sacriléges; il est exilé, X. 75. Valeur de Valentinien, et son zèle pour la foi, VIII. 164. Sa mort, 164.

Ce prince est faussement accusé, par Basnage, de bigamie, et d'avoir fait une loi pour permettre d'avoir deux femmes à la fois, III. 594.

Valérien, empereur; son règne et ses malheurs, I. 299, 338. Les calamités de son règne désignées par les sept coupes de l'Apocalypse, II. 93. Il persécute les Chrétiens, VIII. 160. Il est pris par les Perses; sa mort, 160.

Vallière (Louise de la Baume Le Blanc, duchesse de la). Entretiens que Bossuet avait avec elle pour l'affermir dans ses bonnes dispositions, IX. 15. Elle oblige Bossuet de traiter le chapitre de sa vocation avec madame de Montespan, 15. Ménagements que sa faiblesse exige, 15. Sa retraite aux Carmélites leur cause des tempêtes, 19. Sa tranquillité et sa joie, au moment de son entrée dans le cloître, étonne et édifie la Cour, 18. Son ardeur pour la pénitence, 18.

Sermon pour sa profession, VII, 47. Changement admirable qui s'était opéré en elle, 47, 53.

Vandales : leurs rois ariens persécutent l'Eglise d'Afrique. Les Catholiques leur sont soumis, X. 90.

Vanité. Il faut s'en défier dans le bien que l'on fait, II. 308. La vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans. Elle tarit la source des aumônes; est l'écueil de la modestie et de la pudeur, *ibid.* Vanité de l'homme, VII, 278, 282. Vanité de la femme ambitieuse. Vanité des beaux esprits et des gens de lettres, 603. Vanités du siècle, VI, 494. Combien Jésus-Christ les a méprisées, 624.

Variations (les) dans la foi, sont une preuve certaine de fausseté, III. 159. Celles de l'un des deux corps principaux des Protestants sont une preuve contre l'autre, principalement celles de Luther et des Luthériens, 160. On prouve, par les actes authentiques de la Réforme, la faiblesse et l'instabilité de la religion protestante, 161.

Les variations des Calvinistes sont moins fréquentes que celles des Luthériens, mais aussi réelles. Variations de Calvin dans ses écrits particuliers et dans des actes publics. Les Calvinistes dressent en cinq ou six ans diverses Confessions de foi contradictoires, III. 300. Variations des Protestants anglais, qui, sous Edouard VI, condamnent la présence réelle, qu'ils traitent d'indifférente sous Elisabeth, 306. Variations des Protestants, qui vantent leur patience à souffrir quand ils sont faibles, et se révoltent dès qu'ils ont la force en main, 428, 569. On prêche d'abord la soumission, puis la révolte; et la Réforme remplit tout de sang et de carnage, 589. Variations sur la doctrine de l'indépendance des rois, et sur l'obéissance aux puissances, 511, 561. Prodigieuse variation de toute la Réforme, démontrée par la tolérance des Calvinistes pour le demi-pélagianisme des Luthériens, auxquels ils offrent la communion, 480.

Les variations de la Réforme viennent de sa propre constitution. N'ayant ni règle ni principes, sa doctrine en général et celle des particuliers ne peut être qu'irrégulière et contradictoire, IV. 43. Elle varie en ce qu'ayant donné d'abord les seules Ecritures aux simples fidèles, pour former leur foi, elle veut maintenant qu'ils apportent à la lecture des Ecritures une foi toute formée par les instructions et l'autorité des pasteurs, 62. Les ministres, forcés d'avouer les variations de leurs Eglises, s'étonnent de ce qu'elles n'ont pas varié davantage, et disent qu'elles ne sont pas infaillibles, 87.

Vases sacrés. Quelle vénération ils méritent, IV. 415. Les vases et linges sacrés sont les langes du saint enfant, les draps de l'époux, et les vaisseaux de sa table, IX. 177; les instruments de la sépulture mystique de Notre Seigneur, 195.

Vaucernai (Pierre de) écrit contre les Vaudois et les Albigeois, III. 478.

Vaudois (les) veulent parvenir à la réformation par la rupture, III. 166. Les Protestants les mettent au nombre de leurs ancêtres, 324. Ils devraient en avoir d'autant plus de honte, que les ministres en font des Manichéens, en prétendant qu'ils sont les mêmes que les Poplicains d'Angleterre, 334. *Voy.* Manichéens. Alanus les distingue des Albigeois, ainsi que Pierre de Vaucernai, 334. On démontre que les Vaudois et les Albigeois faisaient deux sectes très-distinctes, 350. Leur nom est tiré de Valdo, auteur de la secte. On les nomme Pauvres de Lyon et Léonistes, parce qu'ils commencèrent à Lyon; et Insabbatés, à cause de leurs souliers coupés, 338. Leurs commencements furent beaux. Valdo leur apprit à imiter la pauvreté volontaire de Jésus-Christ. Ensuite ils voulurent prêcher comme les apôtres, quoique laïques et sans mission, 338. Ils firent des progrès, et furent condamnés par Lucius III comme hérétiques, 338. Conférence avec eux, dans laquelle on les convainc de diverses erreurs, 339. Ils viennent à Rome demander à Innocent III l'approbation de leur secte. Le Pape est effrayé de leurs singularités, et de ce qu'ils vont pêle-mêle hommes et femmes, 340.

Quand les Vaudois parurent, toutes les sectes séparées de Rome étaient manichéennes. Ils ne s'y joignirent pas, 341. On voit, dans l'interrogatoire de Pragelas, qu'ils admettaient la transsubstantiation, la communion sous une espèce, la confession, et qu'à l'extérieur ils faisaient les devoirs de catholiques, 343. Il ne paraît pas qu'ils aient retranché aucun sacrement, et leur doctrine était très-bien connue des Catholiques de leur temps, 344. Ils avouent des articles que les Catholiques et les Protestants rejettent, d'autres que les Catholiques rejettent et que les Protestants approuvent, 345

Cette secte est une espèce de Donatisme. Elle fait dépendre l'effet des sacrements de la vertu des ministres, et prétend que les laïques, gens de bien, peuvent entendre les confessions, faire le corps de Jésus-Christ et administrer les sacrements. Ils ne pensent pas non plus que les ministres de l'Eglise, qui possèdent quelque chose en propre, soient les successeurs des apôtres, 340. Ce qui les rend plus chers aux Protestants, c'est qu'ils disaient que l'Eglise Romaine était l'Impudique de l'Apocalypse, 342. Les Vaudois changent de doctrine depuis Luther et Calvin. Bucer et Œcolampade les réforment à leur mode, et leur proposent de nouveaux articles de foi. Leur conférence avec Œcolampade, où ils montrent une ignorance grossière, et pourtant parlent mieux sur plusieurs articles que leurs réformateurs, 345. Ils consultent les Calvinistes, qui les amènent avec peine à leur doctrine. La secte s'éteint, et se fond dans celle de Calvin, 347. Leurs anciens livres, cités par Perrin, sont ou supposés ou altérés, et leur Confession de foi de très-fraîche date. Avant la Réforme, ils n'avaient point de Confession de foi. Dans leur Confession calvinisée, ils retiennent plusieurs de leurs anciennes erreurs, 388.

En quel sens on peut dire que les Vaudois sont sortis des Albigeois Manichéens, III. 365. *Voy.* Albigeois.

Vendredi-saint. Sur l'assistance à l'office de ce jour, IX. 289.

Vengeance. Combien elle nous fait illusion, VI. 211, 555. Quelle vengeance permise, 212. Quels sont les fondements de la vengeance divine, 594. *Voy.* Pardon.

Venilon, archevêque de Sens, trahit Charles le Chauve, qui l'avait fait élever sur ce siége, X. 114.

Venise. Cette ville et son Etat mis en interdit par Paul V. L'affaire est accommodé par Henri IV, roi de France, X. 149.

Vêpres et Complies *du Dimanche*, traduites par Bossuet, VIII. 562. Vêpres des principales Fêtes, 565. Vêpres des Morts, 575. Hymnes qui se chantent à Vêpres les Dimanches et Fêtes principales, 567,

Verbe. Sa génération, II. 179. Sa divinité, 180. Images de sa génération prises dans la nature, 180; dans la créature raisonnable, 181. Sa génération surpasse toutes les intelligences créées, VI. 111. Elle est représentée par la fécondité de l'Eglise, 112. Preuves de la génération éternelle du Verbe tirée des livres Sapientiaux, I. 141. 190, 224. Son éternité, II. 236. Il est le créateur de toutes choses, 237. Il est la vie et la lumière, 238. En lui tout est vie, 238. Son incarnation préparée par les apparitions aux patriarches, 230; exécutée, 234. Effets qu'il produit sur les hommes aussitôt après son incarnation, 246.

Le Verbe descend au-dessous des anges par son incarnation et devient égal au pécheur, VI. 513. Il guérit par là notre orgueil, 337. Sa pauvreté relève notre bassesse, 339. Il nous enrichit des biens véritables, 341. Combien ses abaissements

sont admirables, 273. Combien son anéantissement est incompréhensible, VII. 16, 30. Le Verbe incarné, adorable mélange de puissance et d'infirmité, VI. 517. Sage économie de toute sa conduite, 517. Il est le réformateur du genre humain, 519. *Voy.* JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR.

Versellis (Pierre de), évêque de Meaux, ambassadeur de Charles VII au pape Eugène IV. Sa harangue à ce pontife, X. 205.

Vérensfels (Samuel), docteur protestant, attaque l'*Explication de l'Apocalypse* par Bossuet, II. 59. Bossuet lui répond, 60. *Voy.* APOCALYPSE, BABYLONE.

Vérité. Sa recherche est laborieuse; comment l'âme y procède, VIII. 101, 105. Elle s'y attache, et la voit toujours la même, 101. La vérité est l'objet éternel de l'entendement, 114. Comment nous voyons en Dieu toutes les vérités, 115. La vérité reçue dans l'âme la rend conforme à Dieu, 117. Elle est la nourriture de l'âme raisonnable, VI. 308.

Qu'est-ce que la vérité? où la voit-on, VI. 632. Ses attributs, 632, 478. Comment elle fait la béatitude et le supplice de tous les hommes, 633. Elle est à peine connue dans les affaires du monde, 634. C'est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, 507. La vérité est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue et persécutée pendant l'espace de quatre cents ans, 508. Elle est demeurée intacte au milieu des schismes, 508. Sagesse et autorité nécessaire pour nous faire entendre et croire la vérité, deux choses qui ne se trouvent qu'en Dieu seul, 327. La vérité de Dieu, notre loi immuable, 407. Elle réside dans les consciences de tous les hommes, même des pécheurs, quoiqu'ils la méconnaissent : ce qu'il en résultera après la mort, 409. Danger d'abandonner la vérité. Vaines excuses des pécheurs pour se dispenser de la suivre, 249. Les lois immuables de la vérité sont en Dieu, 347. Elle nous jugera au dernier jour. Injustice des hommes à l'égard de la vérité, 564. Les Chrétiens coupables envers la vérité, du même attentat que les Juifs ont commis contre elle, 564. La vérité outragée funeste au pécheur, 567, 570. La vérité a le droit de reprendre et de censurer les hommes, 569. Elle peut se dire hautement partout, pourvu que la discrétion tempère le discours, et que la charité l'anime, IX. 37.

La connaissance de la vérité nécessaire aux rois, VI. 464, Les princes doivent l'aimer, et n'épargner rien pour la savoir, VIII. 381.

Deux moyens de connaître la vérité, VII. 328. Manière employée par les catholiques et les hérétiques pour rechercher la vérité, 329. La pureté incorruptible des vérités de l'Évangile est cause de la honte du pécheur et du refus qu'il fait de les voir, VI. 252. Force de la vérité de l'Évangile, 346.

VÉRITÉS (les trois) du concile de Bâle : ce que c'était; en quel sens Eugène IV les condamne, X. 164, 198 et *note*.

Vernant (Jacques), carme, censuré par la Faculté de Paris, à cause de sa doctrine contraire à l'indépendance des rois, X. 215.

Verron (François), jésuite, auteur d'un livre estimé, *la Règle de la Foi*. Leibnitz consulte Bossuet sur cet ouvrage, IV. 611. Réponse de Bossuet, 612.

Versions. *Voy.* JÉRÔME (S.), ITALIQUE, SEPTANTE, TESTAMENT, VULGATE.

Vertu. Sa définition, VIII. 66. Les principales vertus, *ibid.* Nature de la vertu; combien elle est supérieure aux autres biens qui peuvent être dans l'homme, VI. 728. Elle est la fin principale de l'homme, 729. En quoi elle consiste selon les philosophes, 239. Caractère de la véritable vertu, 378. La stabilité lui est essentielle, même selon les philosophes, 346. La vertu tient de l'éternité, et trouve tout son être en un point, VII. 336.

La vertu chrétienne comparée à une fille chaste et pudique, VI. 266. Deux sortes de vertus, 267. Les vertus du monde n'ont que l'apparence, 268. Ce sont des vices colorés, VII. 39. Quelle était la vertu au temps des apôtres. Les vertus chrétiennes sont hardies, 336. Elles sont toutes fondées sur l'humilité, 52.

Les vertus chrétiennes sont méprisées par les Quiétistes, V. 90, 134, 146. Combien estimées par saint François de Sales, III. 130; par sainte Thérèse, 132. On ne peut en rejeter les motifs particuliers ni les pratiques, V. 231. Principe de saint François de Sales sur l'amour des vertus, 264. Erreur d'en rejeter les pratiques, si recommandées par les apôtres, 263, 297. Beau principe de saint François de Sales sur la recherche des vertus, 322. Que signifie l'union des vertus en la charité, 323. Erreurs de M. de Cambrai, sur la recherche des vertus, 263.

Ce qu'il faut entendre par les Vertus des cieux, II. 154.

VERTUS THÉOLOGALES. Leur nécessité pour le salut; leur nombre et leur définition, VIII. 509.

Vespasien. Sous lui l'empire affligé se repose, VIII. 159. Josèphe lui donne le caractère de Messie, que d'autres attribuent à Hérode, 219.

Vêture et profession religieuse. Sermons pour cette cérémonie, VII. 1 et seq.

Veuves. Caractère d'une veuve chrétienne, IX. 200. Manière dont elle honore l'Eglise, 200. Quelles doivent être les veuves selon les préceptes de saint Paul, VII. 298.

Viandes (l'abstinence des) admise par la Réforme anglicane, comme dans l'Eglise catholique, III. 469.

Viatique. On peut le redonner au bout de huit ou dix jours, IX. 261, 322. Sentiments de foi d'un chrétien pour le recevoir, 603.

Vice. Sa définition, VIII. 77. D'où il vient, VI. 267. Vices que l'homme du monde met en crédit, si peu qu'ils aient soin de se contrefaire, 268.

Viclef (Jean), anglais, enseigne dans son *Trialogue* une doctrine impie, représente Dieu dominé par la nécessité, auteur et approbateur de tous les crimes, III. 354. Il imite la fausse piété des Vaudois, attribue l'effet des sacrements au mérite des personnes, et regarde les ecclésiastiques, qui possèdent des biens temporels, comme coupables d'un grand crime. Il croit aussi que Dieu est obligé d'obéir au diable, et qu'un roi déchoit de sa dignité par le péché mortel, etc., 355. Il rejetait la transsubstantiation, et croyait la présence réelle, quand la consécration était faite par un ministre saint, *ibid.* Il rétracte ses sentiments, et meurt dans sa cure et dans l'exercice de sa charge, 356. Il disait le Pape Antechrist, 356. Ses erreurs condamnées au concile de Constance, et par Martin V, X. 173, 177. Les Calixtins respectaient sa mémoire, III. 357.

Victor (S.), pape. Son décret sur la célébration de la Pâque : Polycrate et les évêques d'Asie refusent d'y obtempérer, X. 273.

Victor (S.), martyr. Son panégyrique, VII. 148. Il préfère les opprobres de Jésus-Christ aux honneurs de la milice romaine, 150. Il renverse d'un coup de pied la statue de Jupiter, qu'on voulait lui faire adorer, 150. Son douloureux martyre, 155.

Victoria (François de), dominicain espagnol, ne blâme pas le sentiment de l'Ecole de Paris, X. 12, 345.

Vie. Combien celle de l'homme est courte et fragile, VII. 278, 295, 316. Combien dure est la condition à laquelle on nous l'a prêtée, 260. Combien elle est vaine et inconstante, VI. 402. La vie présente semblable à l'enfance, 292. L'attache à la vie, contraire à la dignité du christianisme, 120. En quoi consiste la vie heureuse, 624. Ce que Dieu fait pour nous détacher de la vie, 401. *Voy.* HOMME, TEMPS.

Vie de Dieu, VI. 154, 436. Dieu est notre vie : bonheur de cette vie, 151. La vie du ciel toute en action, 297. Quelle doit être notre vie nouvelle, 292. En quoi consiste la vie chrétienne, 732; VII. 229. Combien elle doit être sérieuse, selon saint Basile, IX. 108.

Bonheur de la vie cachée, IX. 316. Sa sagesse, 317. Elle nous fait voir et connaître Dieu, 318. Elle nous rend semblables à Jésus-Christ, 320. La vie chrétienne doit être une vie cachée, VII. 146. Pratique de la vie cachée dans saint Joseph, 147.

Vie cachée de Jésus-Christ, II. 277. Il suit ses parents à Jérusalem, 278; se sépare d'eux, 278. Ils le retrouvent dans le temple, 279. Leur plainte, 279. Sa réponse, 279. Son retour à Nazareth et sa vie obscure, 280. Comment imiter Jésus et Marie dans leur vie obscure, 282.

VIE PASTORALE : sa frugalité, I. 154.

VIE RELIGIEUSE. Règles à suivre par rapport au désir d'y entrer, IX. 171, 178, 180, 194, 195, 200, 204, 209, 225. Ses obligations, 229.

VIE FUTURE. Elle est figurée et annoncée dans les Psaumes, I. 6. Abus étrange que font des paroles de David ceux qui n'y croient point, 23. L'exemple de la fourmi nous enseigne à amasser des bonnes œuvres pour vivre éternellement, 139. La vie future enseignée dans l'*Ecclésiaste*, 170. Dangereuses interprétations de Grotius à ce sujet, *ibid.* Il faut tout rapporter à la jouissance de cette vie, IX. 305. Discours et sentiments du monde sur la vie future et ses promesses, VI. 232.

VIE DES SAINTS. Manière de les lire, IX. 169.

Vienne (Concile général de) sous Clément V, qui y publie la bulle *Fidei Catholicæ*, avec l'approbation du concile, X. 243. *Voy.* BÉGUARDS, GUI.

Vierge. Une vierge ne doit s'occuper que du soin des choses du Seigneur, VII. 95. Amour de Jésus pour les vierges, VI. 26. A quelles conditions elles deviennent ses épouses, VII. 30, 60. Elles sont le fruit sacré de la chasteté féconde des évêques, VI. 683. Effets de la virginité dans les vierges de Jésus-Christ, 397. Inquiétudes de celles qui le sont véritable-

ment, VII. 24. Avec quel soin elles doivent garder tous leurs sens, 68, 69. Extrême jalousie avec laquelle Jésus-Christ aime les vierges, 55. Combien un cœur virginal est propre à être embrasé de l'amour du Sauveur, VI. 24. Manière dont les vierges honorent l'Eglise, IX. 201. *Voy.* MARIE, VIRGINITÉ.

Vigilance chrétienne : nécessité de cette vertu; ses motifs, VI. 630.

Vigilance. Cet hérétique combat le culte des Saints. Les Protestants le mettent au nombre de leurs prédécesseurs, et le préfèrent à saint Jérôme, III. 324.

Vigile, pape, refuse d'assister au cinquième concile, X. 219. Il ne veut pas condamner les trois Chapitres; ce qui se passa en cette occasion, 230.

Vin. Quel doit être celui qui sert à la messe, IX. 347. Ce que c'est que le vin de la nouvelle alliance, 332, 339.

Vincent de Lérins. Ses règles pour connaître la foi de l'Eglise, II. 620. Brève récapitulation de ces règles, 640. Il enseigne que la vérité catholique est toujours la même, et partout, et que l'Eglise ne change jamais rien à ses dogmes, parce que la vérité, venue de Dieu, a d'abord toute sa perfection, III. 452, 638. Il cite saint Paul pour prouver la perpétuité de la doctrine dans l'Eglise catholique, IV. 102.

Vincent de Paul (S.). Bossuet lui témoigne le désir qu'il a de seconder la mission qui devait se faire à Metz, IX. 3. Il l'instruit de différents faits concernant cette mission, 4. Lui fait part de l'établissement de conférences à l'instar de celles de Saint-Lazare, 6. Lettre de Bossuet au pape Clément XI pour demander la canonisation de saint Vincent de Paul, qui, dit-il, avait mis dans son âme, par ses discours et ses conseils, les vrais sentiments de la piété chrétienne et de la discipline ecclésiastique, IX. 149. Peinture qu'il y fait des conférences de Saint-Lazare, de son zèle pour le salut des âmes, de sa foi, de son attachement au Saint-Siége, et de ses grands travaux pour l'Eglise, *ibid.*

Vio. *Voy.* CAJÉTAN.

Virgile avoue qu'il s'est engagé par une espèce de manie à composer son *Enéide*, IX. 562. Il étale le vrai et le faux, et ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire, pourvu qu'il plaise, 562.

Virginité. Sa définition; son excellence, VII. 33, 62, 68. Ses effets, 34. En quoi elle consiste principalement, VII. 76, 65. C'est un état angélique, IX. 200. Elle est supérieure au mariage; combien chérie du ciel, VII. 173, 33, 62, 68. L'âme est le siége de la virginité, 67.

Estime que Jésus-Christ a faite de la virginité, II. 254. Marie, modèle de cette vertu, 255. Attachement extraordinaire de Marie pour sa virginité, VI. 23, 274. Pourquoi sa virginité devait-elle lui faire aimer plus tendrement son Fils, 24, 26. La virginité perpétuelle de Marie, figure de l'Eglise, 198.

Virtemberg (Confession de) dressée par Brentius. L'article de l'Eucharistie y est autrement que dans celle d'Augsbourg. On y reconnaît le mérite des bonnes œuvres, III. 277.

Visage. Dieu a un visage pour les justes et un pour les pécheurs, VI. 283, 370.

Vision béatifique. *Voy.* JEAN XXII.

Visitation de la sainte Vierge. Elévations sur ce mystère, II. 246. Sermons et Discours pour cette fête, VI. 303, 703. Combien Jésus opère dans ce mystère, quoiqu'il y paraisse sans action, 303, 196, 703. *Voy.* ELISABETH, JEAN-BAPTISTE, MARIE.

Visite. Fin de la visite épiscopale, VII. 80. Disposition pour en profiter, 82. Fruits de la visite, 83. Compte que Jésus-Christ en demandera, 84. Force des ordonnances de visite, IX. 71. De quoi Bossuet veut qu'on lui rende compte dans la visite des monastères, 336.

Vitemberg. Accord fait dans cette ville : on y dresse six articles, III. 215. Conclusion de l'accord, 216. Les théologiens de Vitemberg reconnaissent qu'il faut, ou renoncer à la doctrine de Luther, ou admettre le sacrifice, la transsubstantiation et l'adoration. Ils changent sa doctrine aussitôt après sa mort. Les Luthériens ne peuvent répondre aux raisonnements de ces théologiens. Cependant ils reviennent bientôt après à la doctrine de Luther, 241.

Vitiza, roi d'Espagne, impie, défend à ses sujets d'obéir au Pape, et foule aux pieds les lois de l'Eglise, X. 57.

Vitry (M. de), chantre de l'Eglise de Meaux; estime qu'en faisait Bossuet. Son désir de se retirer à la Trappe improuvé par le prélat : pourquoi? IX. 58.

Vocation. Les parents ne doivent pas s'opposer à celle de leurs enfants, VIII. 342. La vocation extraordinaire des premiers réformateurs, donnée comme certaine dans la Confession de foi calviniste, et dans deux synodes nationaux, est abandonnée par Claude, Jurieu et autres, III. 488.

Vœux monastiques, de deux sortes; leur vertu, VII. 57. Dispute des Protestants conciliée sur cette matière, IV. 481, 513, 532, 557.

Elévation pour le renouvellement des vœux, IX. 594.

Vœux pour le Roi, VII. 328.

Voie étroite; ce que c'est. Toutes voies sont bonnes quand elles viennent de Dieu, IX. 325.

Voile. Pourquoi celui du temple de Jérusalem se déchira à la mort de Jésus-Christ, VI. 95.

Vol. Censure de quelques propositions relatives à ce crime par l'Assemblée de 1700, X. 418.

Volontaire. *Voy.* LIBERTÉ.

Volonté. En quoi elle consiste; ses actes, VIII. 77. Elle n'est pas distinguée de l'appétit supérieur, 77. Elle n'est attachée à aucun organe, et préside aux mouvements du corps, 102. Cet empire de la volonté la rend indirectement maîtresse des passions, 202. Comparaison de l'action libre de la volonté, avec celles qu'on attribue soit à l'âme, soit aux corps, X. 520.

Dérèglement et inconstance de la volonté, VI. 136. La loi de Dieu, remède à ses maladies, 136. La sainte et immuable volonté de Dieu se déclare à nous en deux manières, 404. Quelle est celle que nous devons suivre, et qu'il y a des volontés divines sur lesquelles Dieu ne nous demande aucun acte, V. 73. Usage qu'on doit faire des volontés de signe et de bon plaisir, 76. Erreur sur les volontés de Dieu inconnues, 287; sur la distinction des trois volontés, 296. Volonté dans Dieu de sauver tous les hommes, spéciale pour les fidèles, très-spéciale pour les élus, 14.

Voluptueux : leur caractère et leurs désordres, VI. 174, 416.

Volzogue (Louis), Socinien, a corrompu le Nouveau Testament, II. 106, 108, 113, 126. Comment il élude un passage de saint Jean sur la divinité de Jésus-Christ, 157. Il traite de fable l'existence de l'enfer, 555.

Vossius (Gérard-Jean). Passage de cet auteur sur la mauvaise foi des Prédicants réformés, II. 2.

Vue. *Voy.* SENSATIONS.

Vulgate (la), version très-ancienne de l'Ecriture; son autorité, I. 15; IV. 479, 488, 497. Elle est préférée aux autres versions latines, 513, 532. Mots peu usités, et tournures qu'on y trouve, I. 18.

La Vulgate, dans les *Proverbes*, s'écarte moins de l'hébreu que les Septante, I. 134. Elle est à peu près la version de saint Jérôme, *ibid.* Expressions inusitées qu'on y trouve; hébraïsme, 134. La version Vulgate de l'*Ecclésiaste* diffère de l'ancienne Italique, 158. Pourquoi elle n'est pas toujours conforme à l'Hébreu? 158. Version Vulgate de l'*Ecclésiastique;* elle diffère beaucoup du grec actuel, 201.

Le décret du concile de Trente sur la Vulgate, est un décret de foi, et non de pure discipline, II. 118.

W

Walembourg (Adrien et Pierre de), évêques, célèbres controversistes, disent que les questions agitées sur la puissance du Pape n'appartiennent pas à la foi, X. 376. Différence qu'ils mettent entre la croyance de l'infaillibilité des conciles et celle du Pape, 376.

Waléran, évêque de Naümbourg, écrit à saint Anselme, dans le temps de l'excommunication de l'empereur Henri IV, restant à sa cour, sans communiquer à ses crimes, X. 127.

Wassi (le massacre de) n'était pas une entreprise préméditée, mais un fait fortuit, 573. Basnage soutient que la guerre entreprise en conséquence par les Réformés était juste, *ibid.* Ce massacre fut le prétexte de la guerre. On en découvre la vraie cause, 523.

Wiggers (Jean), docteur de Louvain, tâche d'éluder l'autorité d'Adrien VI, sur la faillibilité des Papes, X. 15, 351. Il dit que l'infaillibilité est crue comme de foi par quelques théologiens, 20, 30.

Wissovats (André), fait voir comment les Unitaires se sont séparés des Réformés, III. 441.

Worms. L'empereur Henri IV y tient un concile schismatique, où il fait déposer Grégoire VII, X. 117.

Conférence tenue dans cette ville par ordre de Charles-

Quint, pour concilier les deux religions, III. 280. Les Luthériens se divisent sur des points importants. Ils condamnent tout d'une voix la nécessité des bonnes œuvres pour le salut. On épargne la doctrine monstrueuse d'Osiandre. Les Catholiques refusent de continuer à conférer avec des gens qui ne s'accordent pas entre eux, 280.

X

Xénophon, sage philosophe et habile capitaine. Son histoire est conforme à l'Écriture, VIII. 145.

Xerxès, roi de Perse, attaque les Grecs avec onze cent mille hommes : il est défait, VIII. 148. Sa mort, 148.

Z

Zabarella (François), cardinal, archevêque de Florence, est mis par Bellarmin au nombre des défenseurs de la doctrine gallicane, X. 13, 250. Chicane de Schelstrate, qui prétend que ce cardinal refusa de lire les décrets des sessions V et VI au concile de Constance, 185, 186. Preuves qu'il croyait le concile supérieur au Pape, 249.

Zacharie. Ses prophéties, VIII. 192.

Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, son incrédulité, II. 233. Son cantique, 250. Ce cantique réunit la doctrine à la beauté du style, I. 117. Il est expliqué, 117.

Zacharie, pape, ne déposa pas Childéric, mais répondit à la consultation des seigneurs français, X. 47, 52. Grégoire VII est le premier qui parle de cette déposition, 106. Histoire abrégée de ce qui prépara l'élévation de Pépin et la chute de Childéric, 107. Ce pape persista dans l'obéissance des empereurs, 99.

Zelepechimi (Georges), archevêque de Strigonie et primat de Hongrie, proscrit les Articles du clergé de France avec des qualifications odieuses, X. 8, 342. On le réfute, 33, 244. Son décret censuré par la Sorbonne, 215.

Zénobie, reine de Palmyre, se rend célèbre; elle est vaincue par Aurélien, VIII. 162.

Zénon, empereur d'Orient, se mêle le premier de régler la foi : son *Hénotique* est condamné, VIII. 166.

Zisca (Jean), chef des Taborites, l'une des sectes descendues de Jean Hus, excite des révoltes, et commet des cruautés inouïes, surtout à l'égard des moines et des ecclésiastiques. Les Frères de Bohême en descendent, selon Rudiger, l'un des Frères. Ils refusent les quatre articles accordés par le concile de Bâle, III. 357.

Zonare et les historiens Grecs, accusent à tort les papes Grégoire II et III d'avoir manqué de fidélité à Léon l'Isaurien, X. 94.

Zoroastre : ses sentiments sur la divinité, convenables en un certain sens au soleil, IX. 136.

Zorobabel ramène les Juifs captifs, et pose les fondements du second temple, VIII. 148, 192.

Zozime (S.), pape, est accusé d'avoir approuvé la Confession de foi de Célestius, hérétique, X. 181. On discute cette imputation, *ibid., note.* Sa doctrine sur l'observation des canons, 297. *Voy.* SARDIQUE.

Zwingle (Ulric). Son caractère hardi. Il prend parti pour Carlostad dans la querelle sacramentaire, III. 182. Il accorde le salut aux païens; Luther désespère de son salut à cause de cette erreur, que ceux de Zurich défendent mal, 182. Il nie le péché originel, qu'il appelle un vice, un malheur, une maladie, et non un crime. Ses erreurs sur le Baptême, 183. *Voy.* BAPTÊME. Songe de Zwingle, dans lequel un fantôme blanc ou noir lui apprend que le signe, dans l'Ecriture, reçoit le nom de la chose; *l'Agneau est la Pâque,* pour dire qu'il en est le signe. Ignorance de cette explication, 185. Sa Confession de foi appelée Helvétique, envoyée à Augsbourg, 192. *Voy.* CONFESSION D'AUGSBOURG. Il est tué dans une bataille donnée en Suisse entre les cantons catholiques et les cantons protestants, où les derniers, quoique plus forts, sont vaincus, 210.

Zwingliens (les) se moquent des équivoques de Bucer, et ne veulent point entendre parler de miracles et de toute-puissance de Dieu dans l'Eucharistie, III. 216. Ceux de Pologne disent, dans leur accord avec les Luthériens et les Bohémiens, que le corps de Jésus-Christ est substantiellement présent dans l'Eucharistie, 363.

Zurich. *Voy.* GENÈVE.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE DES TEXTES DE L'ÉCRITURE SAINTE

CITÉS, TRADUITS, DISCUTÉS OU COMMENTÉS

DANS LES ŒUVRES DE BOSSUET.

Nous suivons l'ordre de la Vulgate, consacré par le saint Concile de Trente. C'est aussi le texte de la Vulgate que nous rapportons, quoique Bossuet en donne quelquefois un autre, comme on sait. Le chiffre arabe qui *précède la citation* indique le verset; le chiffre romain, *à la fin de la citation*, renvoie au volume, et le chiffre arabe à *la page* des Œuvres de Bossuet.

LIBER GENESIS.

Ce livre et tout le PENTATEUQUE *dans son ensemble est commenté au tome* VIII, p. 173 sq.

CAPUT I.

Ce chapitre dans l'ensemble est traduit et commenté au tome II. 186 sq.

1. In principio creavit Deus cœlum et terram, IV. 31 ; II. 156.
3. Fiat lux et facta est lux, III. 295 ; IX. 395 ; IV. 31 ; VIII. 174 ; VI. 110.
4. Vidit Deus lucem quod esset bona, etc., VIII. 116.
6. Fiat firmamentum in medio aquarum, etc., I. 5 ; IX. 395.
10. Et vidit Deus quod esset bonum, VIII. 116.
16. Luminare minus ut præesset nocti, VI. 646.
18 sq. Et vidit Deus quod esset bonum, II. 238 ; VIII. 116.
24. Producat terra animam viventem, etc., VIII. 175.
26. Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, etc., II, 181, 386, 470 ; IV. 14 ; VIII. 116, 174, 339.
28 sq. Crescite et multiplicamini, etc., II. 628 ; III. 507 ; VI. 62 ; VII. 54 ; VIII. 343.
31. Et erant valde bona, VIII. 116 ; IX. 568. VI. 18, 181.

CAPUT II.

Ce chapitre, dans son ensemble, est traduit et commenté au tome II, pages 198 et suiv.

2. Requievit die septimo ab universo opere, etc., VI. 635.
7. Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, etc., IX. 182, 395 ; VIII. 174, 175.
19 sq. Adduxit ea ad Adam ut videret quid vocaret ea, etc., VIII. 175.
22. Et ædificavit Dominus Deus costam, etc. VIII. 340.
23. Hoc nunc os ex ossibus meis, etc., IX. 162 ; VIII. 340.
24. Relinquet homo patrem suum et matrem suam et adhærebit uxori suæ, IX. 615 ; IV. 471 ; VII. 36 ; VI. 60, 62.
25. Erat autem uterque nudus... et non erubescebant, IX. 552.

CAPUT III.

Pour l'ensemble, voir tome II, pages 202 et suiv.

1 sq. Sed et serpens erat callidior cunctis animantibus, IX. 558, 566 ; VIII. 175 ; VI. 276.
4. Nequaquam moriemini, IX. 566 ; VIII. 175 ; VII. 330 ; VI. 193.
5. Eritis sicut dii, II. 214, 482 ; IX. 556 ; VIII. 176 ; VII. 46. 91 ; VI. 103, 193, 270, 276, 701.
6. Bonum ad vescendum, VI. 403.
7. Aperti sunt oculi amborum, IX. 552, 566 ; VIII. 176 ; VI. 147.
10 sq. Vocem tuam audivi in paradiso et timui, IX. 552 ; VI. 10.
13. Serpens decepit me, II. 282 ; VIII. 176 ; VII. 51, 68.
16. In dolore paries filios tuos, VI. 324, VIII. 352.
19. In sudore vultûs tui vesceris pane, IV, 444 ; VI. 324.
20. Vocavit nomen uxoris suæ Heva, VI. 191.

CAPUT IV.

1 sq. Adam vero cognovit uxorem suam, etc., VI. 420 ; VIII. 352.
4 sq. Et respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus, etc., VIII. 341, 351.
7. In foribus peccatum adorit, VII. 99 ; VIII. 371, 433.
8. Consurrexit Caïn adversùs fratrem suum Abel et interfecit eum, VIII. 177, 345.
9. Num custos fratris mei sum ego? VII. 335 ; VI. 551 ; VIII. 340, 341.
15. Posuitque Deus Caïn signum, etc., VIII. 351, 371.
17 sq. Ædificavit civitatem vocavitque nomen ejus ex nomine filii sui Henoch, etc., II. 212 ; VIII. 352.
23 sq. Audite vocem meam, uxores Lamech, etc., VIII. 177, 436.

CAPUT V

29. Vocavit que nomen ejus Noë dicens, etc., II. 217.

CAPUT VI.

2. Videntes filii Dei filias hominum, VII. 219.
3 sq. Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, II. 211.
5 sq. Videns autem Deus quod multa malitia esset in terra, etc. IX., 552 ; VIII. 433.
6 sq. Et tactus dolore cordis intrinsecùs, II. 216.
7. Delebo hominem quem creavi, VIII. 340.
12. Omnis caro corruperat viam suam super terram, II. 288.

CAPUT VII.

7. Ingressus est Noë et filii ejus, III. 506.

CAPUT VIII.

20 sq. Ædificavit autem Noë altare Domino, II. 217.

CAPUT IX.

4. Excepto quod carnem cum sanguine non comedetis, VIII. 351.
5 sq. Sanguinem enim animarum requiram de manu, etc., VIII. 339, 340, 439.
7. Crescite et multiplicamini, VIII. 343, 439.
9 sq. Ecce ego statuam pactum meum vobiscum, etc., II. 217 ; VIII. 577.

CAPUT X.

5. Ab his divisæ sunt insulæ gentium in regionibus suis, etc., VIII. 341, 342.
8-10. Nemrod... ipse cœpit esse potens in terra, etc., VIII. 353, 439.

CAPUT XI.

4 sq. Dixerunt : Venite, faciamus nobis civitatem, etc., II. 217 ; VIII. 177.
7 sq. Descendamus et confundamus ibi linguam eorum, etc., VI. 99 ; VIII. 177, 342.

CAPUT XII.

2. Faciamque te in gentem magnam, VIII. 342.
11 sq. Novi quod pulchra sis mulier, VIII. 475.

CAPUT XIII.

2. Erat autem dives valdè in possessione auri, VIII. 459.
6 sq. Nec poterat eos capere terra, VIII. 343.
14 sq. Leva oculos tuos et vide a loco, etc., VIII. 437.

CAPUT XIV.

13. Hi enim pepigerant fœdus cum Abram, X. 61 ; VIII. 352.
18 sq. Melchisedech rex Salem proferens panem et vinum, II. 244 ; VI. 52 ; VIII. 182.
23. Quod a filo subtegminis usque ad corrigiam caligæ, VIII. 440, 450.

CAPUT XV.

1. Ego protector tuus et merces tua magna nimis, II. 310 ; V. 271, 413.
2. Domine, quid dabis mihi? V. 271, 413.
6. Credidit Abram Deo, VII. 143.
13. Et affligent quadringentis annis, VIII. 438.

16. Necdum completæ sunt iniquitates Amorrhæorum, VIII. 438.
18 sq. Pepigit Dominus fœdus cum Abram, VIII. 437.
CAPUT XVII.
6. Reges ex te egredientur, VII. 287.
7. Ut sim Deus tuus et seminis tui post te, II. 350; III. 288.
10. Circumcidetur ex vobis omne masculinum, III. 143.
11. Et circumcidetis carnem præputii vestri, II. 415.
13. Eritque pactum meum in carne vestrâ, II. 219; III. 143, 296.
14. Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, etc., II. 219.
CAPUT XVIII.
2. Cucurrit in occursum eorum, VI. 187.
20. Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, VI. 574; VIII. 434.
26 sq. Si invenero Sodomis quinquaginta justos, etc., II. 379; VIII. 420.
27. Quia semel cœpi, loquar ad Dominum meum, II. 186.
CAPUT XIX.
9. Te ergò ipsum magis quam hos affligemus, II. 60.
CAPUT XXI.
12. In Isaac vocabitur tibi semen, IV. 143.
25 sq. Et increpavit Abimelech propter puteum aquæ, VIII. 352, 450.
32. Et inierunt fœdus pro puteo juramenti, VIII. 352.
CAPUT XXII.
16 sq. Per memetipsum juravi, dicit Dominus, II. 251.
18. Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, II. 214, 227; VI. 14, 169.
CAPUT XXIII.
4. Date mihi jus sepulchri vobiscum, VIII. 343.
6. Audi nos, Domine, princeps Dei est apud nos, VIII. 179, 352.
CAPUT XXV.
22 sq. Collidebantur in utero ejus parvuli, VI. 493.
23. Duæ gentes sunt in utero tuo, II. 134, 209, 493.
CAPUT XXVI.
11. Qui tetigerit hominis hujus uxorem, morte morietur, VIII. 352.
12 sq. Sevit autem Isaac in terrâ illâ et invenit centuplum, VIII. 441.
28. Vidimus tecum esse Dominum, VIII. 352.
CAPUT XXVII.
39. In pinguedine terræ... erit benedictio tua, VI. 185.
CAPUT XXVIII.
12. Vidit Jacob in somnis scalam, VI. 206; VII. 256.
17. Quam terribilis est locus iste! VI. 514.
CAPUT XXXI.
30. Cur furatus es deos meos? VI. 253.
48 sq. Tumulus iste erit testis inter me et te, VIII. 450.
53. Juravit ergo Jacob per timorem patris sui Isaac, VIII. 405, 450.
CAPUT XXXII.
2. Castra Dei sunt hæc, VI. 676.
CAPUT XXXVII.
4. Videntes autem fratres ejus quod a patre plus cunctis filiis amaretur, etc., VIII. 341.
CAPUT XLI.
55. Quâ esuriente, clamavit populus de Pharaonem, VIII. 359.
CAPUT XLII.
16 sq. Alioquin, per salutem Pharaonis, exploratores estis, X. 61.
CAPUT XLV.
4 sq. Ego sum, ait, Joseph frater vester, VI. 609 sq.
CAPUT XLVII.
9. Dies peregrinationis meæ, etc., VII. 316.
22. Præter terram sacerdotum quæ, etc., VIII. 416.
CAPUT XLVIII.
22. Do tibi partem unam extrà fratres tuos, VIII. 356.
CAPUT XLIX.
10. Non auferetur sceptrum de Juda, etc., II. 227, 269; IX. 623 sq.; IV. 95.
CAPUT L.
23 sq. Post mortem meam Deus visitabit vos, VIII. 342.

LIBER EXODI.

CAPUT I.
8 sq. Surrexit rex novus super Ægyptum, VIII. 472.
10 sq. Venite, sapienter opprimamus eum, II. 221.
CAPUT II.
11. In diebus illis, postquam creverat Moyses, etc., II. 221; III. 525.
14. Quis te constituit principem, etc., X. 72.
15. Audivit Pharao sermonem hunc, et querebat interficere Moysen, II. 221.
23. Clamare ad Deum, X. 63.
CAPUT III.
6 sq. Ego sum Deus patris tui, Deus Abraham, etc., II. 350.
8. Et educam te de terrâ illâ, VIII. 342.
14. Ego sum qui sum, II. 173, 186, 237, 511; VIII. 116; IV. 8 VII. 16; VI. 417.
CAPUT IV.
25. Sponsus sanguinum tu mihi es, VII. 59.
CAPUT V.
15. Veneruntque præpositi filiorum Israel, VIII. 400.
CAPUT VII.
1. Ecce constitui te Deum Pharaonis, II. 221.
CAPUT VIII.
19. Digitus Dei est hic, VII. 302.
CAPUT IX.
16. Posui te ut ostendam in te fortitudinem meam, II. 413; X. 63.
CAPUT XII.
Voir, pour l'ensemble du chapitre, II. 222, 223, 401, 411.
Voir aussi IV. 269, 270, 407, 408; III. 185.
11. Sic autem comedetis illam : Renes vestros accingetis, II. 401; III. 263; IV. 314; IV. 407.
CAPUT XIII.
2 sq. Sanctifica mihi omne primogenitum, II. 168, 223, 265.
CAPUT XIV.
13 sq. Nolite timere... state, Dominus pugnabit pro vobis, VIII. 447.
19 sq. Tollens se Angelus Dei qui præcedebat, etc., VIII. 447.
CAPUT XV.
1. Cantemus Domino..., I. 4.
11. Quis similis tui in fortibus, Domine? VI. 306, 601.
CAPUT XVI.
4. Ecce ego pluam vobis panes de cœlo, VI. 171.
CAPUT XVII.
14. Scribe hoc ob monumentum in libro, etc., VIII. 462.
CAPUT XVIII.
13. Qui assistebat Moysi, etc., VIII. 363.
14 sq. Quid est hoc quod facis in plebe, VIII. 463.
CAPUT XIX.
12 sq. Cavete ne ascendatis in montem, II. 225; VI. 64, 106.
CAPUT XX.
2 sq. Ego sum Dominus tuus, IX. 138; VIII. 344.
4. Non facies tibi sculptile, IV. 431, 627.
5. Ego sum Dominus tuus fortis, zelotes, II. 623; IV. 431; VII. 34, 63.
7. Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum, VIII. 120.
12. Honora patrem tuum, etc., VIII. 352.
13 sq. Non occides, non mœchaberis, etc., II. 480.
19. Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur, VI. 514.
CAPUT XXI.
24. Oculum pro oculo, dentem pro dente, II. 307; IV. 270, 304; VIII, 436.
CAPUT XXII.
28. Diis non detrahes et principi populi tui, V. 2.
CAPUT XXIII.
3. Pauperis non misereberis in judicio, VIII. 428.
12. Septimo die cessabis, IX. 105.
CAPUT XXIV.
8. Ille verò sumptum sanguinem respersit in populum, II. 226.
CAPUT XXV.
40. Inspice et fac secundùm exemplar, VI. 676.
CAPUT XXXII.
1. Fac nobis deos, VII. 152.
10. Dimitte me, ut irascatur furor meus, etc., III. 550.
19. Vidit vitulum et choros, etc., VI. 348, 626.
21. Quid tibi fecit hic populus? VIII. 367.
22 sq. Ne indignetur Dominus meus, etc., VIII. 367.
29. Consecrastis hodiè manus vestras Domino, VIII. 449.
31 sq. Aut dimitte eis hanc noxam, etc., V. 145.
32. Aut si non faciq, dele me de libro tuo, IX. 400; V. 145, 554; VIII. 361.
CAPUT XXXIII.
2. Non enim sequeris turbam, X. 401.
12. Novi te ex nomine, II. 494; IX. 575.
13. Si inveni gratiam in conspectu tuo, etc., V. 271.
17-18. Ostende mihi gloriam tuam, IX. 576.
19. Ego ostendam omne bonum tibi, II. 185, 208, 301, 355; V. 271; VI. 156; IX. 576.
20. Non enim videbit me homo et vivet, IX. 271.
CAPUT XXXIV.
14. Dominus zelotes nomen ejus, VII. 34, 63; VI. 203.

LIBER LEVITICUS.

CAPUT VI.
30. Hostia enim quæ cæditur pro peccato non comedetur. II. 417; III. 62.
CAPUT VIII.
8. Aptavit rationali, in quo erat doctrina et veritas, VII. 122.
CAPUT XI.
44. Sancti estote, quia ego sanctus sum, II. 177, 357, 500; VI. 601, 646.
CAPUT XII.
2. Mulier, si suscepto semine pepererit masculum, VI. 166, 168.
6 sq. Cumque expleti fuerint dies purificationis suæ, etc., II. 265 sq.
CAPUT XIII.
44 sq. Quicumque maculatus fuerit leprâ, etc., X. 67.
CAPUT XVI.
2 sq. Ne omni tempore ingrediatur sanctuarium, II. 226; VI. 93.
15 sq. Cumque mactaverit hircum pro peccato populi, etc., II. 226.
29. Affligetis animas vestras, IX. 102.
CAPUT XVII.
11 sq. Ego dedi illum, ut super altare in eo expietis, etc., II. 417; III. 63; IX. 589.
CAPUT XVIII.
5. Quæ faciens homo vivet in eis, IV. 171.
CAPUT XIX.
2. Sancti estote, quia ego sanctus sum, VI. 337.
18. Diliges amicum tuum sicut teipsum, II. 351.
CAPUT XXIV.
13 sq. Qui locutus est ad Moysen, dicens : Educ blasphemum, etc., II. 555; III. 479.
CAPUT XXVI.
11 sq. Ponam tabernaculum meum in medio vestri, II. 225.
12. Ero Deus vester, vosque eritis populus meus, VII. 17; VI. 300.
14 sq. Quod si non audieritis me, nec feceritis omnia mandata mea, etc., II. 389.
19. Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum, VI. 49.

LIBER NUMERORUM.

CAPUT I.
4 sq. Eruntque vobiscum principes, etc., VIII. 354.
CAPUT VI.
24. Benedicat tibi Dominus et custodiat te, I. 5.
CAPUT X.
35. Cum elevaretur arca, dicebat Moyses : Surge, Domine, etc., VI. 82.
36. Revertere, Domine, ad multitudinem exercitûs Israel, II. 225; VI. 82.
CAPUT XI.
4 sq. Quis dabit nobis ad vescendum carnes? VI. 82.
31 sq. Ventus autem egrediens a Domino, arreptans trans mare coturnices detulit, II. 244.
CAPUT XII.
3. Moyses vir mitissimus, VIII. 363, 435.
13 sq. Clamavit Moyses ad Dominum, etc., VIII. 435.
CAPUT XIV.
10 sq. Cùmque clamaret omnis multitudo et lapidibus, etc., VIII. 361.
12 sq. Feriam igitur eos pestilentiâ, VIII. 361.
30 sq. Non intrabitis terram super quam levavi manum meam, VIII. 342.
36 sq. Igitur omnes viri quos miserat Moyses ad contemplandam, etc., VIII. 344.
CAPUT XV.
38. Loquere filiis Israel et dices ad eos, VI. 630.
39. Nec sequantur cogitationes suas, II. 305; IX. 569; VII. 49; VI. 630.
CAPUT XVI.
26. Recedite a tabernaculis hominum impiorum, III. 430; IV. 66; VIII. 348.
CAPUT XX.
12. Non introducetis hos in terram quam dabo eis, VIII. 359.
CAPUT XXI.
5. Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo, VI. 63.
CAPUT XXIII.
10. Moriatur anima mea morte justorum, VII. 260; VI. 351, 453.
21 sq. Non est idolum in Jacob, IX. 90, 100; VIII. 183.
CAPUT XXIV.
17. Videbo eum, sed non modo, etc., II. 66; VI. 33, 398.
Id. Orietur stella ex Jacob, etc., I. 364; II. 260; VI. 33.
23. Heu! quis victurus est quandò ista faciet Deus! II. 66.
CAPUT XXV.
11 sq. Phinees filius Eleazari, IV. 119.
CAPUT XXVII.
16 sq. Provideat Dominus Deus spirituum omnis carnis, etc., VIII. 343, 344, 359.
23. Et impositis capiti ejus manibus, VIII. 344.
CAPUT XXXI.
2. Ulciscere priùs filios Israel de Madianitis, VIII. 359.
CAPUT XXXII.
6 sq. Numquid fratres vestri ibunt ad pugnam, etc., VIII. 343.

LIBER DEUTERONOMII.

CAPUT I.
12 sq. Non valeo solus negotia vestra sustinere, VIII. 432.
17. Quia Dei judicium est, VIII. 428.
31. Et in solitudine portavit te Dominus, II. 175.
CAPUT II.
4 sq. Transibitis per terminos fratrum vestrorum, VIII. 438.
9. Non pugnes contrà Moabitas, VIII. 438.
26 sq. Misi ergò nuncios de solitudine Cademoth, VIII. 439.
29 sq. Sicut fecerunt filii Esaü, etc., VIII. 439.
CAPUT III.
28. Præcipe Josue et corrobora eum atque conforta, VIII. 369.
CAPUT IV.
7. Nec est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, II. 225; VI. 275.
24. Dominus Deus tuus ignis consumens est, VI. 60; VII. 17, 34, 63.
CAPUT V.
5. Ego sequester et medius fui inter Dominum, etc., III. 100; VI. 100; VIII. 345.
6 sq. Ego Dominus Deus tuus, qui eduxi te, etc., III. 100; IX. 138.
8 sq. Non facies tibi sculptile, III. 100; VI. 108.
9. Reddens iniquitatem patrum super filios, II. 623, VI. 100.
15. Eduxerit te indè Dominus Deus tuus, in manu forti et brachio extento, VI. 16, 20.
21. Non concupisces, etc., X. 405; VI. 288.
32. Non declinabitis neque ad dexteram, etc., VII. 142; VIII. 436.
CAPUT VI.
3 sq. Audi Israel et observa ut facias quæ præcepit tibi Dominus, ut benè sit tibi, V. 153, 270.
4. Audi Israel : Dominus Deus noster, Dominus unus est, II. 173, 351, 352, 353, 465; IX. 138; V. 153, 270, 350; VIII. 349.
5. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, etc., IX. 138; V. 151; V. 235, 527; VI. 105, 438, 487; VIII. 339.
6 sq. Eruntque verba hæc... in corde tuo, IX. 138; X. 401.
7. Meditaberis in eis sedens in domo tua, VIII. 602.
13. Dominum Deum timebis, VI. 596.
CAPUT VII.
1 sq. Deleverit gentes multas coràm te, IV. 270, 302; VIII. 437.
2 sq. Non inibis cum eis fœdus, VIII. 437.
7 sq. Non quià cunctas gentes numero vincebatis, etc., II. 353.
10. Reddens odientibus se statim, ita ut disperdat eos.
CAPUT VIII.
2. Adduxit te Dominus Deus tuus... ut tentaret te, VI. 171.
CAPUT IX.
20. Adversùm Aaron quoque vehementer iratus, VIII. 367.
CAPUT X.
12 sq. Et nunc, Israel, quid Dominus Deus tuus petit a te? II. 353.
14 sq. En Domini Dei tui cœlum est, V. 151, 155, 270.
15. Et tamen patribuis tuis conglutinatus est Dominus, V. 235, 270, 527.
17 sq. Dominus Deus vester est, VII. 313; VIII. 344, 358.
20. Dominum Deum tuum timebis et ei soli servies, II. 289; VI. 460.
CAPUT XI.
1. Ama Dominum Deum tuum et observa præcepta ejus, II. 353, 401; V. 151, 155, 235, 270, 527.

CAPUT XII.
5-7. Sed ad locum quem elegerit Dominus, etc., IV. 131.
8 sq. Non facietis ibi quæ nos hìc facimus hodie, III. 534; VIII. 343.
19. Cave ne derelinquas levitem, VIII. 416.
CAPUT XIII.
3. Tentat vos Dominus Deus vester, ut palàm fiat utrùm diligatis eum an non, etc., VI. 171; X. 401.
CAPUT XIV.
21. Non coques hædum in lacte matris suæ, II. 303; VIII, 347.
CAPUT XV.
4. Indigens et mendicus non erit inter vos, VIII. 461.
7 sq. Si unus de fratribus tuis qui morantur intrà portas, etc., VIII. 346.
CAPUT XVI.
19. Non accipies personam nec munera, VIII. 436.
20. Justè quod justum est persequeris, VIII. 437.
CAPUT XVII.
11. Nec declinabis ad dexteram neque, etc., VII. 142.
12. Qui autem superbierit, nolens obedire, etc., III. 534; VIII. 365, 397.
14. Cum ingressus fueris terram, etc., III. 538; X. 64.
15. Eum constitues quem Dominus elegerit, etc., VIII. 340, 355.
16. Non multiplicabit sibi equos, III. 537.
18. Postquam autem sederit in solio regni sui, etc., VIII. 376, 410.
19. Leget illud omnibus diebus vitæ suæ, IX. 111.
CAPUT XVIII.
10 sq. Nec inveniatur in te... qui ariolos sciscetetur, VIII. 391.
15. Prophetam... suscitabit tibi, Dominus, II. 228.
18. Prophetam suscitabo eis, V. 271.
CAPUT XIX.
14. Non transferes terminos proximi tui, VIII. 347.
15. In ore duorum aut trium testium stabit omne verbum. I. 320.
21. Animam pro animâ, IV. 270.
CAPUT XX.
On trouvera ce chapitre commenté, tome VIII, pages 450-451.
CAPUT XXI.
18 sq. Si genuerit homo filium contumacem et protervum, etc., VIII. 461.
23. Maledictus qui pendet in ligno, II. 226, 246; VI. 201, 283.
CAPUT XXII.
1 sq. Non videbis bovem fratris tui, etc., VIII. 346.
6 sq. Si ambulans per viam, in arbore vel in terrâ nidum avis inveneris, etc., II. 303, 347.
CAPUT XXIII.
6. Non facies cum eis pacem, VIII. 437.
17. Non erit meretrix de filiabus Israel, *ibid.* 461.
24 sq. Ingressus vineam proximi tui, etc., *ibid.* 346.
CAPUT XXIV.
17-22. Non pervertes, etc., VIII. 346, 347.
CAPUT XXV.
4. Non ligabis os bovis terentis, etc., II. 303; VIII. 347.
CAPUT XXVII.
8. Et scribes super lapides omnia verba, etc., VIII. 346.
15. Maledictus homo qui facit sculptile et conflatile, VI. 707; IX. 138.
17. Maledictus qui transfert terminos proximi, VIII. 347.
26. Maledictus qui non permanet in sermonibus legis hujus, VI. 62, 64; VIII. 345.
CAPUT XXVIII.
22 sq. Percutiat te Dominus egestate, etc., II. 389.
28. Percutiat te Dominus amentiâ, VI. 48.
47 sq. Eò quòd non servieris Domino, etc., II. 177, 595, 598.
49. Adducet Dominus super te gentem, VI. 47.
61. Insuper et universos languores, etc., VI. 707.
63. Sicut lætatus est Dominus super vos benedicens, etc., VI. 451, 595, 597, 605.
66. Non credes vitæ tuæ, VI. 613.
CAPUT XXIX.
1. Hæc sunt verba fœderis, quod præcepit Dominus Moysi, VIII. 345.
9 sq. Custodite verba pacti hujus, VIII. 345.
CAPUT XXX.
6. Circumcidet Dominus Deus tuus cor tuum, etc., IV. 173.
11 sq. Mandatum hoc... non suprà te est, II. 352; VI. 250.
19. Proposuerim vobis vitam et mortem, IX. 138.
CAPUT XXXI.
7. Tu enim introduces populum istum, etc., VIII. 343, 359.
23. Confortare et esto robustus, VIII. 369.
CAPUT XXXII.
2. Concrescat ut pluvia doctrina mea, I. 321.
6. Numquid non ipse est pater tuus? VIII. 406 sq.
7. Interroga patrem tuum, etc., IV. 200; VIII. 406 sq.
Id. Memento dierum antiquorum, VIII. 406.
8. Constituit terminos populorum, VI. 12.
10. Quasi pupillam oculi sui, VI. 14.
11. Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, etc., VI. 98, 558.
15. Incrassatus est dilectus et recalcitravit, VII. 22.
21. Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus, VII. 36.
27. Manus nostra excelsa... fecit hæc omnia, VI. 270, 543.
37-38. Ubi sunt dii eorum? etc., VI. 564.
CAPUT XXXIII.
8 sq. Perfectio tua et doctrina tua viro sancto tuo, II. 245.
24 sq. Benedictus in filiis Aser, etc., II. 274.
26 sq. Non est Deus alius ut Deus, etc., II. 197.
CAPUT XXXIV.
4 sq. Vidisti eam oculis tuis, et non transibis ad illam, II. 227.
9. Josue verò filius Nun repletus est spiritus sapientiæ, VI. 420.

LIBER JOSUE.

CAPUT I.
On aura le résumé de ce chapitre et la traduction des principaux passages, tome VIII, p. 344, 365, 369 surtout, 372, 451-2.
17-18. Sicut obedivimus in cunctis Moysi, ita obediemus et tibi, etc., III. 534.
CAPUT V.
13 sq. Levavit Josue oculos et vidit virum stantem contrà se, VIII. 451.
CAPUT VI.
17. Sit civitas hæc anathema, VIII. 462.
CAPUT IX.
6-14. De terrâ longinquâ venimus, pacem vobiscum facere cupientes, VIII. 422.
CAPUT X.
22-26. Aperite os speluncæ, et producite ad me quinque reges, etc., *ibid.* 452.
CAPUT XVIII.
1. Congregatique sunt omnes filii Israel in Silo... VIII. 415.
CAPUT XXII.
12 sq. Convenerunt omnes in Silo, etc., VIII. 353.
16 sq. Quæ est ista transgressio? *ibid.* 442.
CAPUT XXIV.
15. Optio vobis datur : eligite cui servire debeatis, IX. 138.

LIBER JUDICUM.

CAPUT I.
1 sq. Quis ascendet ante nos contra Chananæum, VIII. 354.
CAPUT II.
21 sq. Ego non delebo gentes quas dimisit Josue, VIII. 448.
CAPUT V.
1 sq. Cecineruntque Debbora et Barac, VIII. 447.
20. Stellæ manentes in ordine suo... pugnaverunt, VIII. 193.
31 sq. Sic pereant omnes inimici tui, Domine, VIII. 448.
CAPUT VI.
12 sq. Dominus tecum, virorum fortissime, IV. 91.
CAPUT VII.
17. Quod me facere videritis, hoc facite, VIII. 451.
CAPUT VIII.
1-3. Dixerunt ad eum viri Ephraïm, etc., VIII. 348, 451, 452.
22 sq. Dominare nostri tu, et filius tuus, III. 534; VIII. 351, 450.
CAPUT IX.
2 sq. Quid vobis est melius ut dominentur vestri septuaginta, etc., VIII. 352.
13. Numquid possum deserere vinum meum, etc., II. 475.
54. Ne forte dicatur quod a femina interfectus sim, VIII. 455.
CAPUT XI.
6. Veni et esto princeps noster, III. 534.
15-27. Non tulit Israel terram Moab, VIII. 355 sq.
36 sq. Pater mi, si aperuisti os tuum ad Dominum, VIII. 474.
CAPUT XII.
2 sq. Disceptatio erat mihi et populo meo contra filios Ammon, VIII. 348.
CAPUT XIII.
18. Cur quæris nomen meum quod est mirabile? II. 257.
22. Morte moriemur, quia vidimus Deum, VI. 514.
CAPUT XVI.
26-30. Dixit puero regenti gressus suos, etc., VIII. 450.

CAPUT XVII.
6. Non erat rex in Israel, III. 534.
CAPUT XIX.
30. Nunquam res talis facta est in Israel, VIII. 353. 442.
CAPUT XXI.
3-10. Ut hodie una tribus auferretur ex nobis, etc., VIII. 442.

LIBER REGUM PRIMUS.

CAPUT I.
10-12 sq. Cum esset Anna amaro animo... v. 83.
CAPUT II.
6. Dominus mortificat et vivificat, VII. 299.
35. Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, IV. 119.
CAPUT III.
10. Loquere, Domine; quia audit servus tuus, II. 238; IX. 226; VIII. 483.
CAPUT VIII.
5. Ecce tu senuisti, etc., III. 534; VIII. 352, 353, 376, 467.
5. Constitue nobis regem, III. 534, 538; X. 64; VIII. 432.
6. Displicuit sermo in oculis Samuel, VIII. 466.
7. Audi vocem populi, etc., X. 64, 65; VIII. 353.
9 sq. Nunc ergo vocem eorum audi, III. 534, 537; X. 64.
18. Clamabitis in die illa, etc., III. 537.
19. Rex erit super nos, etc., X. 64; VIII. 366.
20. Et erimus nos quoque sicut omnes gentes, III. 538; X. 64; VIII. 376.
22. Audi vocem eorum, etc., III. 534, X. 64.
CAPUT X.
6. Et mutaberis in virum alium, VIII. 394.
9. Immutavit ei Deus cor aliud, VII. 177; VIII. 394.
24-25. Certe videtis quem elegit Dominus, etc., III. 534, 537; VIII. 396.
26. Abiit cum eo pars exercitûs, VII. 177; VIII. 423.
27. Num salvare nos poterit iste, III. 535; VIII. 361.
CAPUT XI.
2-6. In hoc feriam vobiscum fœdus, VIII. 389, 454.
7 sq. Et assumens utrumque bovem, etc., VII. 322; VIII. 343. 348.
12-13. Saul num regnabit super nos? VIII. 361, 435.
14-15. Venite, et eamus in Galgala, *ibid.* 467.
CAPUT XII.
3 sq. Loquimini de me coram Domino, VIII. 357.
CAPUT XIII.
14. Quæsivit Dominus sibi virum, VII. 289.
CAPUT XIV.
6. Non est Domino difficile salvare, III. 497.
18. Applica arcam, X. 82.
24. Maledictus vir, qui comederit, etc., VIII. 396, 452.
36. Irruamus super Philisthæos nocte, *ibid.* 452.
39-42. Vivit Dominus salvator Israel, etc., *ibid.* 363, 394.
52. Quemcumque viderat Saul virum fortem, etc., *ibid.* 453.
CAPUT XV.
16. Sine me et indicabo tibi, etc., X. 65.
18 sq. Vade, et interfice peccatores Amalec, VIII. 415.
22. Melior est obedientia quam victima, IX. 224.
23. Abjecit te Dominus ne sis rex, X. 66; VIII. 415.
24 sq. Peccavi, quia prævaricatus sum, *ibid.* 399.
30. Peccavi, sed nunc honora me, X. 66; VI. 453; VIII. 399, 414.
32. Siccine separat amara mors? VII. 260, 313; VI. 414, 549, 399.
CAPUT XVI.
1. Usquequo tu luges Saul, cum ego projecerim? VIII. 467.
23. Igitur quandocumque spiritus malus arripiebat Saul, etc., VI. 225; VIII. 367.
CAPUT XVIII.
1. Anima Jonathæ conglutinata est, etc., VI. 234.
7. Percussit Saul mille, VI. 523.
14-30. In omnibus viis suis David prudenter agebat, VI. 268; VIII. 375, 389 sq.
16. Omnis autem Israel et Juda diligebat David VIII. 389, 454.
CAPUT XIX.
10. Nisus est Saul configere David lancea in pariete, VI. 225.
CAPUT XX.
2 sq. Non morieris; neque enim faciet pater meus, VI. 552; VIII. 390 sq.
CAPUT XXI.
4. Si mundi sunt pueri, maxime a mulieribus, II. 666; VIII. 390.
11. Numquid non iste est David, VIII. 390.
14. Vidisti hominem insanum, VII. 140.
CAPUT XXII.
1 sq. Quod cum audissent fratres ejus, etc., VIII. 402.
3 sq. Et profectus est David, etc., III. 528, 529; VIII. 402.
7 sq. Audite nunc, filii Jemini, VIII. 389.
22. Ego sum reus omnium animarum patris tui, *ibid.* 418.
23. Mane mecum, ne timeas, etc., *ibid.* 390. 418.
CAPUT XXIII.
1. Ecce Philisthiim oppugnant Ceilam, III. 529; VIII. 402.
3 sq. Et dixerunt viri, qui erant cum David, etc., III. 528; VIII. 402.
17. Tu regnabis super Israel, III. 529; VIII. 443.
19 sq. Ascenderunt autem Ziphæi ad Saul, VIII. 389.
23. Quod si etiam in terram se abstruserit, etc., VI. 211.
CAPUT XXIV.
6. Post hæc percussit cor suum David, X. 66; VIII. 357, 399.
7. Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem, VI. 211; VIII. 357, 399.
9 sq. Clamavit post tergum Saul : Domine, mi rex, etc., III. 529; IV. 439; VIII. 390.
15. Canem mortuum persequeris? VII. 155; VIII. 390.
18. Justior tu es quam ego, III. 529; VIII. 390.
21 sq. Et nunc scio quia quod certissime regnaturus sis, III. 529; VIII. 443.
CAPUT XXV.
10. Quis est David? et quis est filius Isai? VIII. 373.
15 sq. Homines isti boni satis fuerunt nobis, III. 529; VIII. 361.
17. Et ipse est filius Belial, ita ut nemo possit ei loqui, VIII. 373.
25 sq. Ne ponat, oro, dominus meus rex cor suum, etc., *ibid.* 361.
32 sq. Benedictus Dominus Deus Israel, etc., *ibid.* 361.
37 sq. Et emortuum est cor ejus, *ibid.* 373.
CAPUT XXVI.
7 sq. Venerunt ergo David et Abisai ad populum nocte, VIII. 397.
9. Ne interficias eum, III. 530.
10 sq. Vivit Dominus! quia nisi Dominus, etc., X. 66.
14 sq. Clamavit David ad populum, etc., VIII. 397.
16. Vivit Dominus! quoniam filii, etc., *ibid.* 357, 397.
21. Peccavi, revertere, fili mi, David, VI. 212.
24. Et sicut magnificata est anima tua hodie, VIII. 357.
CAPUT XXVIII.
2. Et ait Achis ad David : Et ego custodem capitis mei ponam te..., VIII. 202.
9 sq. Tu nosti quanta fecerit Saul, VIII. 357.
11-15. Quem suscitabo tibi, etc., VIII. 476.
CAPUT XXIX.
8. Quid enim feci et quid invenisti, etc., VIII. 402.
CAPUT XXX.
24. Æqua pars erit descendentis ad prælium, VIII. 431.

LIBER REGUM SECUNDUS.

CAPUT I.
14 sq. Quare non timuisti mittere manum, etc., III. 530, 535; X. 66; VIII. 399.
19 sq. Inclyti Israel super montes tuos, etc., VIII. 397.
23 sq. Saul et Jonathas, etc., VII. 319; VIII. 394.
CAPUT II.
2 sq. Ascendit David, etc., III. 535.
5 sq. Benedicti vos Domino, etc., III. 535; VIII. 454.
7. Confortentur manus vestræ, VI. 352; VIII. 344.
8-9. Abner tulit Isboseth, III. 535; VIII. 443, 465.
14 sq. Surgant pueri et ludant, etc., VIII. 452.
17. Et ortum est bellum durum, *ibid.* 442, 443.
26 sq. Usque ad internecionem tuus mucro, etc., *ibid.* 443.
CAPUT III.
1. David proficiscens, etc., VI. 669; VIII. 444.
8 sq. Numquid caput canis ego sum? etc., VIII. 444, 465.
11. Non potuit respondere ei, etc., VIII. 465.
12. Cujus est terra? III. 535.
17. Tam heri... quam nudiustertius, etc., III. 535; VIII. 444, 454.
21. Surgam ut congregem ad te, etc., III. 535.
31 sq. Scindite vestimenta vestra, etc., VIII. 444.
CAPUT IV.
1. Et dissolutæ sunt manus ejus, etc., III. 535.
8 sq. Et attulerunt caput Isboseth, III. 535; VIII. 395.
9 sq. Vivit Dominus qui eruit animam meam, etc., III. 535; VIII. 395.
CAPUT V.
2. Tu pasces populum meum Israel, VIII. 359.
8 sq. Qui percussisset Jebusæum, etc., *ibid.* 468.
20. Divisit Dominus inimicos meos, *ibid.* 396.
CAPUT VI.
13-21. Immolabat bovem et arietem, etc., VIII. 413.
20. Quam gloriosus fuit hodie rex Israel. *ibid.* 413.

CAPUT VII.
2-3. Ego habitem in domo cedrina, etc., VIII. 449.
11. Prædicitque tibi Dominus, VII. 287; *ibid.* 423.
16-19. Et thronus tuus erit firmus, etc., *ibid.* 354.
20. Quid ergo addere poterit, etc., *ibid.* 359.
27. Invenit servus tuus cor suum, VII. 52, 292; V. 44; VI. 560.
CAPUT VIII.
15. Faciebat David judicium et justitiam, etc., VIII. 432, 436.
18. Filii autem David sacerdotes erant, *ibid.* 461.
CAPUT IX.
1. Putasne est aliquis qui remanserit, etc., VIII. 395.
CAPUT. X.
1 sq. Ut moreretur rex filiorum Ammon, VIII. 439.
11. Si prævaluerint adversum me Syri, etc., VIII. 453.
CAPUT XI.
9. Dormivit autem Urias, etc., VIII. 348, 397.
11 sq. Arca Dei et Israel et Juda, etc., VIII. 348.
CAPUT XII.
3 sq. Pauper autem nihil habebat, etc., VIII. 363.
6. Ovem reddet in quadruplum, VI. 726; VIII. 432.
7. Tu es ille vir, II. 412; VI. 252, 409; VIII. 476.
9 sq. Quare ergo contempsisti verbum Domini? VIII. 372.
12. Tu enim fecisti abscondite, VIII. 372, 425.
13. Peccavi Domino..... Dominus transtulit peccatum tuum, VI. 303, 323, 628.
27 sq. Dimicavi adversum Rabbath, VIII. 468.
CAPUT XIII.
21. Noluit contristare spiritum Ammon, VIII. 435, 473.
CAPUT XIV.
5 sq. Heu! mulier vidua ego sum, VIII. 364, 432.
9-11. In me, domine, mi rex, etc., VIII. 432.
12. Loquatur ancilla tua, etc., VIII. 384.
13 sq. Quare cogitasti hujuscemodi rem, etc., VII. 278; VI. 496; VIII. 364, 397, 435.
18 sq. Dixit ad mulierem, VIII. 432.
19. Numquid manus Joab tecum est? Per salutem animæ tuæ, X. 61; VIII. 378, 394.
21. Ecce placatus feci verbum tuum, VIII. 435, 469.
32. Quare veni de Gessur? VIII. 445.
CAPUT XV.
1. Fecit sibi Absalon currus, VIII. 445.
2 sq. Stabat juxta introitum portæ, VIII. 432.
8-12. Vovens enim vovit servus tuus, etc., VIII. 445.
16 sq. Egressus est ergo rex, VIII. 373.
19 sq. Cur venis nobiscum? etc., VIII. 397, 426.
25 sq. Si invenero gratiam, VIII. 373, 414.
30. Nudis pedibus incedens, etc., VIII. 373.
31. Infatua consilium Achitophel, VIII. 373.
32 sq. Scissa veste et terra pleno capite, VIII. 378.
34. Si in civitatem revertaris, etc., VIII. 378.
35. Habes autem tecum Sadoc, VIII. 378.
CAPUT XVI.
3. Et ait rex illi : Ubi est filius domini tui? VIII. 386.
23. Consilium autem Achitophel, etc., VIII. 375, 445.
CAPUT XVII.
7. Non est bonum consilium quod dedit Achitophel, VIII. 378, 465.
8 sq. Et rursum intulit Chusai, VII. 310; VIII. 452.
14. Domini autem nutu dissipatum est, etc., VIII. 378.
CAPUT XVIII.
2. Egrediar et ego vobiscum, VIII. 363.
3 sq. Et respondit populus : Non exibis, VIII. 363, 396.
12 sq. Qui dixit ad Joab : Si appenderes, etc., VIII. 379.
33. Fili mi, Absalon, etc., VIII. 445.
CAPUT XIX.
5. Confudisti hodie vultus omnium servorum, etc., VIII. 384.
22. Quid mihi et vobis, filii Sarviæ? VIII. 395.
27. Tu autem, Domine mi rex, sicut Angelus Dei es, VIII. 394.
41 sq. Itaque omnes viri Israel concurrentes, etc., VIII. 364, 396.
CAPUT XX.
1 sq. Non est nobis pars in David, VIII. 445.
4 sq. Dixit autem rex Amasæ, VIII. 395.
6. Ait autem David ad Abisai, etc., III. 536; VIII. 374, 395.
11 sq. Ecce qui esse voluit pro Joab comes David. VIII. 469.
18. Sermo, inquit, dicebatur in veteri proverbio. VIII. 374.
26. Jairites erat sacerdos David, VIII. 417, 472.
CAPUT XXI.
15 sq. Factum est autem prælium Philisthinorum, VIII. 363.
17. Tunc juraverunt viri David dicentes, etc., VIII. 396.
CAPUT XXII.
2 sq. Dominus petra mea et robur meum, VII. 326.
CAPUT XXIII.
1 sq. Dixit vir,... egregius psaltes Israel, I. 3.
15 sq. O si quis mihi daret potum aquæ, VIII. 362.
CAPUT XXIV.
3 sq. Adaugeat Dominus ad populum tuum, VIII. 468.
10. Percussit autem cor David eum, VI. 5, 505; VIII. 468.
17. Ego sum qui peccavi, VIII. 361, 394.

LIBER REGUM TERTIUS.

CAPUT I.
6 sq. Quare hoc fecisti? VIII. 435.
11 sq. Dixit itaque Nathan ad Bethsabee, etc., VIII. 379.
20. Verumtamen, domine mi rex, etc., III. 536.
27. Numquid a domino meo rege exivit, etc., III. 536.
31. Vivat Dominus meus David in æternum, VIII. 396.
32 sq. Vocate mihi Sadoc sacerdotem, X. 64.
35 sq. Sedebit super solium meum, III. 536.
39. Vivat rex Salomon! VI. 225; VIII. 396.
43. Dominus noster rex David regem constituit Salomonem, III. 536.
47. Amplificet Deus nomen Salomonis, VIII. 355.
51 sq. Juret mihi rex Salomon, etc., VIII. 367.
CAPUT II.
2 sq. Ego egredior viam universæ terræ, VIII. 369 sq.
3. Et observa custodias Domini Dei tui, VI. 555, 575; VIII. 372, 386, 388.
15. Tu, inquit, nosti, etc., VIII. 354.
22 sq. Postula ei et regnum, VIII. 354, 367 sq.
CAPUT III.
5 sq. Apparuit autem Dominus Salomoni, VIII. 372.
7. Ego autem sum puer parvulus, VI. 4, 575.
9. Dabis servo tuo cor docile, VII. 343; VI. 464, 575; VIII. 383, 436.
12. Dedi tibi cor sapiens et intelligens, VIII. 373, 375.
28. Audivit itaque omnis Israel judicium, etc., VI. 464, 563; VIII. 375, 378.
CAPUT IV.
5. Amicus regis, VIII. 473.
20. Juda et Israel innumerabiles, VIII. 374, 460.
25. Habitabat Juda et Israel, etc., VIII. 367.
29. Dedit quoque Deus sapientiam Salomoni, VI. 575; VIII. 436.
CAPUT VIII.
27. Si enim cœlum et cœli cœlorum, etc., II. 269.
CAPUT X.
9. Et posuit te super thronum Israel, VIII. 359, 374.
22. Quia classis regis per mare, etc., VIII. 458.
27. Fecitque ut tanta esset abundantia, etc., VIII. 458.
CAPUT XI.
21 sq. Dimitte me ut vadam, etc., VIII. 456.
31. Ecce ego scindam regnum, VIII. 371, 423.
38. Si audieris omnia quæ præcepero tibi, etc., VIII. 423.
CAPUT XII.
4. Pater tuus durissimum jugum imposuit, etc., VI. 464; VIII. 401.
5 sq. Ite usque ad tertium diem, VIII. 464.
7-10 sq. Si locutus fueris ad eos, etc., VIII. 371.
15-24. Et non acquievit rex populo, VIII. 371, 459.
26 sq. Num revertetur regnum ad domum David, III. 538; VI. 268; VIII. 414, 460.
28. Nolite ultra ascendere in Jerusalem, IV. 132.
32. Constituitque diem solemnem in mense octavo, III. 538; IV. 132.
CAPUT XIV.
15. Percutiet Dominus Deus Israel, VI. 460; VIII. 424.
16 sq. Propter peccata Jeroboam, III. 538; IV. 132.
CAPUT XV.
5. Excepto sermone Uriæ, VIII. 478.
22. Nemo sit excusatus, VIII. 452.
CAPUT XVI.
2. Pro eo quod exaltavi te de pulvere, VIII. 423.
CAPUT XVII.
9 sq. Vade in Sarephta Sidoniorum, VI. 241.
CAPUT XVIII.
21. Usquequo claudicatis in duas partes, VI. 60, 625.
CAPUT XIX.
7. Surge, comede, etc., VI. 242. 669.
10. Zelo zelatus sum pro Domino Deo, IV. 133; VI. 375; VIII. 400.
11. Spiritus grandis et fortis, subvertens montes, II. 243; VII. 83; VI. 324, 445.
15. Vade et revertere in viam tuam, VIII. 423.
18. Quorum genua non sunt incurvata ante Baal, IV. 131. 207.

LIBER REGUM QUARTUS.

CAPUT I.

10. Descendat ignis de cœlo... I. 321; VIII. 472.

CAPUT II.

9. Postula quod vis ut faciam tibi antequam tollar a te. Dixitque Elisæus : Obsecro ut fiat in me duplex spiritus..... III. 551; IV. 530.
12. ... Currus Israël, et auriga ejus, IV. 646.

CAPUT III.

7. Ascendam, qui meus est, tuus est...., VIII. 446.
13 sq. Quid mihi et tibi est? Vade ad Prophetas patris tui...., IV. 132.
25. Et civitates dextruxerunt, VIII. 456.

CAPUT IV.

13. Numquid habes negotium? Vis ut loquar regi?...., VIII. 472.
23. Quam ob causam vadis ad eum? hodie non sunt calendæ neque sabbatum, IV. 133; VIII. 190.

CAPUT V.

6. Scito quod miserim ad te Naaman.... ut cures eum... III. 551.
8. Veniat ad me et sciat Prophetam esse in Israël, VII. 202; III. 550.
11. Putabam quod egrederetur ad me et stans invocaret nomen Domini, *ibid.* 551.
17 et 19. ... Dixitque Naaman : ut vis; sed, obsecro, concede mihi...., *ibid.* 272.

CAPUT VI.

18. Percute gentem hanc cæcitate, VIII. 435.
21. Numquid percutiam eos, pater mi? *ibid.* 435.
31. Hæc mihi faciat Deus, si steterit caput Elisei, *ibid.* 472.

CAPUT VIII.

1. Cujus vivere fecerat filium, III. 551.
4. ..... Magnalia quæ fecit Eliseus, *ibid.* 550.
5. Cumque ille narraret regi quomodo mortuum suscitasset... *ibid.* 550.

CAPUT IX.

4 sq. Verbum mihi ad te, ô princeps...., VIII. 424.
11 sq. Jehu autem egressus est ad servos..... qui dixerunt ei : ..... quid venit insanus iste ad te?.., *ibid.* 423, 310.
13. Unusquisque tollens pallium suum posuerunt sub pedibus ejus... et cecinerunt tuba, atque dixerunt : Regnavit Jehu, *ibid.* 423.
19. Hæc dicit rex : Numquid pax est?... *ibid.* 423.
21. Junxeruntque currum ejus, II. 94.
22 sq. At ille respondit : Quæ pax?... VIII. 424.
30 sq. Depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum, et respexit per fenestram, *ibid.* 424.

CAPUT X.

1. Scripsit autem Jehu litteras et misit in Samariam.... VIII. 424.
16. Veni mecum, et vide zelum meum..... *ibid.* 414.
29. Verumtamen a peccatis Jeroboam..... non recessit, *ibid.* 414.
21. ... Et venerunt cuncti servi Baal... et ingressi sunt templum Baal, IV. 132.
30. Filii tui usque ad quartam generationem sedebunt super thronum Israël, VIII. 423.
31. Non enim recessit a peccatis Jeroboam qui peccare fecerat Israël, IV. 132.

CAPUT XI.

12. ... Et plaudentes manu, dixerunt : Vivat rex! VIII. 396.

CAPUT XII.

1 sq. Anno septimo Jehu, regnavit Joas... VIII. 465.
4. Omnem pecuniam sanctorum..... accipiant sacerdotes..... *ibid.* 417.

CAPUT XIII.

3 sq. Et tradidit eos in manu Hazael..... VIII. 414.
6 sq. Verumtamen non recesserunt a peccatis domus Jeroboam qui peccare fecit Israel, *ibid.* 414.
13. Vade ad Prophetas, II. 61.

CAPUT XIV.

8 sq. Tunc misit Amasias nuntios ad Joas... dicens : Veni, et videamus nos, VIII. 440, 380.
9 sq. Carduus Libani misit ad cedrum..... *ibid.* 379.
25. Ipse restituit terminos Israel..... juxta sermonem Domini Dei Israel, quem locutus est per servum tuum Jonam... prophetam, qui erat de Geth, IV. 133.

CAPUT XV.

5. Percussit autem Dominus regem, et fuit leprosus... et habitabat in domo libera seorsum, VIII. 238.

CAPUT XVI.

4. Immolabat quoque victimas, et adolebat incensum in excelsis..... III. 449.

CAPUT XVII.

14. Non audierunt, sed induraverunt cervicem suam juxta cervicem patrum suorum, VIII. 406.
21. Separavit enim Jeroboam Israel a Domino..... IV. 132.
24 sq. Adduxit autem rex Assyriorum de Babylone, et de Cutha..... et collocavit eos in civitatibus Samariæ pro filiis Israel...., VIII. 408.
41. Timentes quidem Dominum, verumtamen et idolis servientes, IV. 556.

CAPUT XVIII.

4. Ipse dissipavit excelsa.... VIII. 409.
27 sq. Numquid ad dominum tuum, et ad te misit me dominus meus.., *ibid.* 396.

CAPUT XIX.

3. Vires non habet parturiens, VI. 725.
10 et seq. Non te seducat Deus tuus in quo habes fiduciam, VIII. 420.
14. Cùm accepisset Ezechias litteras, de manu nuntiorum et legisset eas, ascendit in domum Domini, *ibid.* 421.
22. Cui exprobrasti et blasphemasti? contra quem exaltasti vocem tuam? VI. 712; II. 177.
28. Reducam te in viam per quam venisti, VII. 299.
35. ...Venit angelus Domini et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia, VIII. 421; II. 194.

CAPUT XX.

16 sq. Audi sermonem Domini : Ecce dies venient, et auferuntur omnia, quæ sunt in domo tua, etc.., VIII. 474, 478.

CAPUT XXI.

2. Fecitque malum in conspectu Domini, VIII. 426.
10. Locutus est Dominus in manu servorum suorum prophetarum, IV. 207.
12 sq. Ecce ego inducam mala super Jerusalem, II. 177.
13. Delebo Jerusalem, sicut deleri solent tabulæ, *ibid.* 177.
16... Sanguinem innoxium fudit Manasses multum nimis...., IV, 119, 208; VIII. 426, 190.

CAPUT XXII.

1 sq. Octo annorum erat Josias cum regnare cœpisset..., et ambulavit per omnes vias David patris sui, VIII. 410.
3 sq. Anno autem octavo decimo regis Josiæ, misit rex, *ibid.* 410.
10. Librum dedit mihi Helcias sacerdos, *ibid.* 238.
13. Magna enim ira Domini succensa est contra nos; quia non audierunt patres nostri verba libri hujus, *ibid.* 411.
18 sq. Regi autem Juda qui misit vos, *ibid.* 411.
19. Et perterritum est cor tuum, auditis sermonibus contra locum istum et habitatores ejus, *ibid.* 237.

CAPUT XXIII.

1. Et congregati sunt ad eum omnes senes, *ibid.* 432, 411.
2 sq. Ascendit rex templum Domini... Stetitque rex super gradum, *ibid.* 410.
5 sq. Et delevit aruspices, *ibid.* 409.
15. Insuper et altare quod erat in Bethel..., *ibid.* 409.
22 sq. Nec enim factum est Phase tale a diebus judicum, *ibid.* 416.
29. Et occisus est in Mageddo, II. 94.
32. Et fecit malum coram Domino juxta omnia quæ fecerant patres ejus, VIII. 406.

CAPUT XXIV.

1 sq. In diebus ejus ascendit Nabuchodonosor rex Babylonis, *ibid.* 190.

CAPUT XXV.

9 sq. Et succendit domum Domini, et domum regis, *ibid.* 190.

PARALIPOMENON.

LIBER PRIMUS.

CAPUT I.

16. Quorum sorores fuerunt Sarvia et Abigaïl, filii Sarviæ Abizaï, Joab, et Hazael, tres, VIII. 186, 468.

CAPUT IV.

10. Et præstitit Deus quæ deprecatus est, *ibid.* 448.

CAPUT V.

2. Porro Judas qui erat fortissimus inter fratres suos de stirpe ejus germinati sunt, *ibid.* 185.
13. ...Implebitur domus Dei nube, I. 338.
20. Deum invocaverunt, dum prœliarentur, VIII. 448.

CAPUT VII.

5. Robustissimi ad pugnandum...., *ibid.* 448.
40. Principes cognationum electi atque fortissimi duces ducunt, *ibid.* 453.

CAPUT VIII.

40. Et magno robore tendentes arcum, *ibid.* 453.

CAPUT XI.
4. David cœpit arcem Sion quæ est civitas David, *ibid.* 468.
7. Habitabit autem David in arce, et idcirco appellata est civitas David, *ibid.* 286.
8. Ædificavitque urbem in circuitu a mello usquè ad gyrum, *ibid.* 468.
10. Ibi principes virorum fortium David qui adjuverunt eum ut rex fieret, *ibid.* 453.

CAPUT XII.
24. Filii Juda portantes clypeum et hastam sex millia octingenti expediti ad prælium, *ibid.* 453.
32. De filiis quoque Issachar viri eruditi qui noverant singula tempora ad præcipiendum quid facere deberet Israel principes ducenti, omnis autem reliqua tribus eorum consilium sequebatur, *ibid.* 453.
34. Et cum eis instructi clypeo et hasta triginta et septem millia, *ibid.* 453.
38. Omnes isti viri bellatores expediti ad pugnam corde perfecto venerunt in Ebron ut constituerent regem David super universum Israel, *ibid.* 453.

CAPUT XIII.
8. Porro David et universus Israël....., *ibid.* 357.

CAPUT XV.
16. Dixitque David principibus levitarum ut constituerent de fratribus cantores in organis, musicorum, nabiis videlicet et lyris et cymbalis ut resonaret in excelsis sonitus lætitiæ, I. 3.

CAPUT XVI.
4. Constituitque coram arca Domini de levitis qui ministrarent et recordarentur operum ejus, et glorificarent, atque laudarent Dominum, *ibid.* 3.
7. In illo die fecit David principem ad confitendum Domino Asaph et fratres ejus, *ibid.* 3.
39. Sadoc autem sacerdotem et fratres ejus sacerdotes coram tabernaculo Domini in excelso quod erat in Gabaon, VIII. 186.

CAPUT XVII.
1 sq. Ecce ego habito in domo cedrina..., *ibid.* 449.
11. Sed et omnia vasa aurea.... consecravit David rex Domino, *ibid.* 395.
18. Quid ultra addere potest David? *ibid.* 359.

CAPUT XVIII.
2. Percuteretque Moab, et fierent Moabitæ servi David, offerentes ei munera, *ibid.* 459.
6. Et posuit milites in Damasco ut Syria quoque serviret sibi, et offerret munera, *ibid.* 459.
17. Banaïas quoque filius Joïadæ super legiones Cerethi et Phelethi..., *ibid.* 462.

CAPUT XIX.
15. Peregrini sumus coram te et advenæ, VI. 664.

CAPUT XX.
3. Et fecit super eos tribulas et trahas, VIII. 420.

CAPUT XXI.
2. Ite et numerate Israël a Berzabee usque Dan, et afferte mihi numerum ut sciam, *ibid.* 468.
3. Augeat Dominus populum suum centuplum, *ibid.* 468.
4. Sed sermo regis magis prævaluit, egressusque est Moab, et circuivit universum Israël, *ibid.* 468.

CAPUT XXII.
5. Salomon filius meus puer parvulus est, *ibid.* 395.
8. Non poteris ædificare domum nomini meo, *ibid.* 449.
10. Firmaboque solium regni ejus, *ibid.* 449.
10. Et ipse erit mihi in filium et ego ero illi in patrem, *ibid.* 187.
14... Ligna et lapides præparavi ad universa impendia, *ibid.* 395.
14 Ecce ego in paupertate mea præparavi impensas domus Domini, *ibid.* 395, 416.

CAPUT XXIII.
2 sq. Et congregavit omnes principes Israël, *ibid.* 416.
3 sq. Et inventa sunt triginta octo millia virorum, *ibid.* 416.
30. Levitæ vero ut stent mane ad confitendum, et cantandum Domino, *ibid.* 416.
32. Et custodiebant observationes..... et ritum sanctuarii, *ibid.* 416.

CAPUT XXV.
5. Omnes isti filii Heman Videntis regis in sermonibus Dei. *ibid.* 417.

CAPUT XXVI.
11. Helcias secundus, Tabelias tertius, Zacharias quartus, *ibid.* 463.
26. Quæ significavit rex et duces exercitus de bellis et manubiis præliorum ad instaurationem et supellectilem templi Domini. Appendere ad arcam, VI. 378.

CAPUT XXVII.
1. Viginti quinque annorum erat Joathan cum regnare cœpisset, *ibid.* 457.
23. Noluit autem David numerare eos a viginti annis inferius, *ibid.* 468.
24. Joab filius Sarviæ cœperat numerare nec complevit quia super hoc ira irruerat in Israel, *ibid.* 468.
29. Porro armentis quæ pascebant in Saron præpositus fuit Setraï Saronites, *ibid.* 458.
30. Super camelos vero Ubil Ismahelites et super asinos Judaias Meronathites, *ibid.* 458.
32. Princeps autem exercitus regis erat Joab, *ibid.* 384.

CAPUT XXVIII.
2. Et scabellum pedum Dei nostri, II. 225.
4. Sed elegit Dominus Deus Israel me de universa domo patris mei, VIII. 354.
5. Sed et de filiis meis elegit Salomonem, *ibid.* 354.
7. Nunc ergo coram universo cœtu Israel, *ibid.* 354.

CAPUT XXIX.
1. Salomon filium suum elegit Deus adhuc puerum et tenellum; opus namque grande est, *ibid.* 355.
2. Ego autem totis viribus meis præparavi impensas domus Domini, *ibid.* 355.
10. Benedictus es, Domine Deus Israel patris nostri, *ibid.* 351.
14. Quis ergo?... *ibid.* 418.
15 sq. Peregrini enim sumus coram te, *ibid.* 418.
17. Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc, VI. 173.
23. Sedit Salomon super solium Domini pro patre suo et placuit omnibus, *ibid.* 351; VI. 463, 574.

LIBER SECUNDUS.

CAPUT I.
14. Congregavitque sibi currus et equites et facti sunt ei mille quadringenti currus et duodecim millia equitum, VIII. 457.
15. Præbuitque rex argentum et aurum in Jerusalem quasi lapides, *ibid.* 374.

CAPUT II.
5. Domus enim quam ædificare cupio magna est; magnus est enim Deus noster super omnes Deos, *ibid.* 415.
11. Quia dilexit Dominus populum suum, *ibid.* 359, 374.
12. Benedictus Dominus Deus Israël, *ibid.* 374, 377.

CAPUT VI.
18. Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram? *ibid.* 415.
40. Nunc igitur consurge, Domine Deus, in requiem tuam, tu et arca fortitudinis tuæ, II. 225.

CAPUT VII.
17. Tu quoque si ambulaveris coram me, VIII. 187.

CAPUT VIII.
2. Civitates quas dederat Hiram Salomoni ædificavit, *ibid.* 454.
7. Omnem populum qui derelictus fuerat de Hethæis et Amorrhæis, *ibid.* 454.
9. Ipsi enim erant viri bellatores, duces primi, *ibid.* 453.
17. Tunc abiit Salomon in Asiongaber et in Ailath ad oram maris Rubri quæ est in terra Edom, *ibid.* 458.

CAPUT IX.
8. Sit Dominus Deus benedictus qui voluit te ordinare super thronum suum, *ibid.* 351.
17. Fecit quoque rex solium eburneum grande et vestivit illud auro mundissimo, *ibid.* 457.
18 sq. Sex quoque gradus quibus ascendebatur ad solium et scabellum aureum, *ibid.* 457.
20. Omnia quoque vasa convivii regis erant aurea et vasa domus saltus Libani ex auro purissimo, *ibid.* 457.
24 sq. Et deferebant ei munera vasa argentea et aurea, *ibid.* 457.

CAPUT X.
2 sq. Quod cum audisset Jeroboam filius Nabath qui erat in Ægypto, statim reversus est, *ibid.* 459, 464.
18. Porro rex Roboam currum festinavit ascendere et fugit Jerusalem, *ibid.* 373, 459.
19. Recessitque Israel a domo David usque ad diem hanc, *ibid.* 373.

CAPUT XI.
3. Loquere ad Roboam filium Salomonis regem Juda, *ibid.* 460.
4 sq. Non ascendetis, neque pugnabitis contra fratres vestros, *ibid.* 446, 460.
16 sq. Sed et de cunctis tribubus Israel quicumque dederant cor suum ut quærerent Dominum Deum Israël, IV. 132.

CAPUT XIII.

4 sq. Audi, Jeroboam, et omnis Israel, VIII. 446.
6 sq. Et rebellavit contra Dominum suum, IV. 132; VIII. 399.
7 sq. Porro Roboam erat rudis et corde pavido, *ibid.* 373, 407.
7. Congregatique sunt ad eum viri vanissimi et filii Belial, *ibid.* 459, 464.

CAPUT XIV.

2. Et confregit statuas, lucosque succidit, *ibid.* 409.
6 sq. Ædificavit quoque urbes munitas in Juda quia quietus erat, *ibid.* 455.

CAPUT XV.

2. Audite me, Asa et omnis Juda et Benjamin; Dominus vobiscum, quia fuistis cum eo, V. 21.
8.... Et abstulit idola de omni terra, VIII. 409.
16. Sed et Maacham matrem Asa regis ex augusto deposuit imperio, *ibid.* 409.

CAPUT XVI.

12. Ægrotavit etiam Asa anno trigesimo nono regni sui dolore pedum vehementissimo, *ibid.* 474.
13. Dormivitque cum patribus suis et mortuus est anno quadragesimo primo regni sui, *ibid.* 474.

CAPUT XVII.

2. Constituitque militum numeros in cunctis tribubus Juda quæ erat vallata muris, *ibid.* 453.
5 sq. Confirmavitque Dominus regnum in manu ejus. *ibid.* 474; VI. 562.
9. Docebantque populum in Juda, VIII. 381, 410.
10. ... Itaque factus est pavor Domini super omnia regna terrarum, *ibid.* 375.
10. Nec audebant bellare contra Josaphat, *ibid.* 453.
13 sq. Et multa opera paravit in urbibus Juda, *ibid.* 453.

CAPUT XVIII.

6 sq. Dixitque Josaphat: Numquid non est hic Prophetes Domini, VIII. 379.
7. Sed ego odi eum quia non prophetat mihi bonum sed malum, *ibid.* 382; X. 407.
14. ... Ascendite : cuncta enim prospera evenient, VIII. 282.
15. Dixitque rex : Iterum atque iterum te adjuro ut mihi non loquaris nisi quod verum est, VIII. 382.
17. Nonne dixi tibi quod non prophetaret iste mihi quidquam boni, *ibid.* 282.
18. Vidi Dominum sedentem in solio suo, *ibid.* 282.
25. Dixitque rex : Mitte hunc in carcerem..., *ibid.* 282, 425.
34. Et mortuus est occidente sole, *ibid.* 425.

CAPUT XIX.

6. sq. Et præcipiens judicibus : Videte, ait, quid faciatis, *ibid.* 365, 381, 433; VII. 308.
11. Zabadias filius Ismaël.... super ea opera erit. VIII. 418.

CAPUT XX.

1 sq. Veneruntque nuntii et indicaverunt Josaphat, *ibid.* 458.
3. Josaphat totum se contulit ad rogandum Dominum, *ibid.* 447.
10. Ut transirent quando egrediebantur de Ægypto, sed declinaverunt, *ibid.* 438, 441.
21. Deditque consilium populo et statuit cantores Domini ut laudarent eum in turmis suis, *ibid.* 458.
36 sq. Et particeps fuit ut facerent naves quæ irent in Tharsis; feceruntque classem in Asiogaber, *ibid*, 458.

CAPUT XXIII.

11. Imprecatique sunt ei, atque dixerunt : Vivat rex, *ibid.* 376, 410, 428.
11. Et eduxerunt filium regis et imposuerunt ei diadema, VI. 459, 562.

CAPUT XXIV.

1 sq. Septem annorum erat Joas cum regnare cæpisset, et quadraginta annis regnavit in Jerusalem, VIII. 465.
5. Colligite pecuniam ad sartatecta templi, VIII. 417.
13. Suscitaverunt domum Domini in statum pristinum, et firmiter eam stare fecerunt, VI. 379.
20. Eo quod Domini esset voluntas ut traderetur in manus hostium, VIII. 441.

CAPUT XXV.

14. Amasias vero post cædem Idumæorum et allatos deos filiorum Seïr, VIII. 474.

CAPUT XXVI.

10. Extruxit etiam turres in solitudine et effodit cisternas plurimas, VIII. 453.
11. Fuit autem exercitus bellatorum ejus qui procedebant ad prælia, *ibid.* 453.
12. Omnisque numerus principum per familias virorum fortium duorum millium sexcentorum, *ibid.* 453.
15. Præparavitque iis Osias, id est cuncto exercitui clypeos et hastas, et galeas, et loricos, arcusque et fundas, ad jaciendos lapides, *ibid.* 453.
15. De nocte consurgens et quotidiè commonens, IV. 207.
16. Sed cùm roboratus esset, elevatum est cor ejus in interitum suum, et neglexit Dominum Deum suum, VIII. 474.
18. Non reputabitur tibi in gloria hoc a Domino, *ibid.* 418.
19. Iratusque Osias tenens in manu thuribulum ut adoleret incensum, minabatur sacerdotibus statimque orta est lepra in fronte ejus coram sacerdotibus, *ibid.* 238.

CAPUT XXVIII.

27. Neque enim receperunt eum in sepulcra regum Israël, IV. 139.

CAPUT XXIX.

5. Dixitque ad eos : Audite me, Levitæ, et sanctificamini, VIII. 417.
25. Steteruntque Levitæ tenentes organa David, *ibid.* 416; 417.
30. Ut laudarent Dominum sermonibus David et Asaph Videntis, VIII. 375, 417.

CAPUT XXX.

1 sq. Misit quoque Ezechias ad omnem Israël et Judam, scripsitque epistolas ad Ephraïm et Manassen ut venirent ad domum Domini in Jerusalem, et facerent phase Domino, IV. 426.
5 sq. Et decreverunt ut mitterent nuntios in universum Israël, VIII. 409.
6. Perrexeruntque cursores cum epistolis ex regis imperio... prædicantes : filii Israel, revertimini ad Dominum, IV. 426; VIII. 408.
7. Nolite fieri sicut patres vestri et fratres, *ibid.* 408.
8. Venite ad sanctuarium ejus quod sanctificavit in æternum, *ibid.* 408, 409.
11. Attamen quidam viri acquiescentes consilio, venerunt Jerusalem, IV. 426.
18 sq. Et oravit pro eis Ezechias dicens : Dominus bonus propitiabitur cunctis qui in toto corde requirunt Dominum, IV. 436.
26. Factaque est grandis celebritas in Jerusalem, qualis a diebus Salomonis in ea urbe non fuerat, VIII. 416.

CAPUT XXXII.

3. Inito cum principibus concilio, virisque fortissimis ut obturarent capita fontium, VIII. 465.
27. Fuit autem Ezechias dives et inclytus valde, et thesauros sibi plurimos congregavit argenti et auri et lapidis prætiosis, *ibid.* 458.
28. Apothecas quoque frumenti, vini et olei, et præsepia omnium jumentorum caulasque pecorum, *ibid.* 458.
29. Et urbes ædificavit sibi : habebat quippe greges ovium et armentorum innumerabiles, *ibid.* 458.
32. Dereliquit eum Deus ut tentaretur, et nota fierent omnia quæ erant in corde ejus, *ibid.* 474.

CAPUT XXXIII.

18. Verba quoque Videntium qui loquebantur ad eum in nomine Domini Dei Israël continentur in sermonibus regum Israel, VIII. 189.

CAPUT XXXIV.

3. Mandavit Judam et Jerusalem et excelsis et lucis, VIII. 409, 417.
3. Octavo autem anno regni sui, cum adhùc esset puer, cœpit quærere Deum, *ibid.* 410.
6. Sed in urbibus Manasse... cuncta subvertit, *ibid.* 409.
14. Cumque efferrent pecuniam quæ illata fuerat in templum Domini, reperit Helcias sacerdos librum legis Domini per manum Moysi, *ibid.* 185, 238.
21. Ite et orate Dominum pro me et pro reliquiis Israel et Juda, *ibid.* 409, 411, 239.
27 sq. Quoniam audisti verba voluminis...; ego quoque exaudivi te, *ibid.* 411.

CAPUT XXXV.

18. Non fuit phase simile huic in Israel, *ibid.* 416.
21. At ille, missis ad eum nuntiis, ait : Quid mihi et tibi est, rex Juda, *ibid.* 441.
24. Josias mortuus est et sepultus est. Et universus Juda et Jerusalem luxerunt eum, *ibid.* 396.

CAPUT XXXVI.

12. Fecitque malum in oculis Domini Dei sui, nec erubuit faciem Jeremiæ, VIII. 396.
13. A rege quoque Nabuchodonosor recessit qui adjuraverat eum per Deum et induravit cervicem suam et cor ut non reverteretur ad Dominum Deum Israel, *ibid.* 194.
15. Mittebat autem Dominus Deus patrum suorum ad illos per manum nuntiorum suorum, de nocte consurgens et quotidie commonens, *ibid.* 189.
23 sq. Hæc dicit Cyrus : Ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem, I. 282; VIII. 192; IX. 137.
36. Contra hunc ascendit Nabuchodonosor rex Chaldæorum, et vinctum catenis duxit in Babylonem, *ibid.* 190.

ESDRAS.

LIBER PRIMUS.

CAPUT I.

1. In anno primo Cyri regis Persarum, ut compleretur verbum Domini ex ore Jeremiæ, suscitavit Dominus spiritum Cyri regis Persarum, VIII. 148, 192.
2. Hæc dicit Cyrus :... ipse præcepit mihi ut ædificaret ei domum in Jerusalem, I. 282; VIII. 192; IX. 137.

CAPUT II.

62. Hi quæsierunt scripturam genealogiæ suæ, et non invenerunt, et ejecti sunt de sacerdotio, VIII. 192.
64. Omnis multitudo quasi unus, quadraginta duo millia trecenti sexaginta, VIII. 343.
70. Habitaverunt ergo sacerdotes et Levitæ, et de populo..... in urbibus suis, universusque Israël in civitatibus suis, VIII. 423.

CAPUT III.

2. Et ædificaverunt altare Dei Israël, ut offerrent in eo holocausta, sicut scriptum est in lege Moysi, VIII. 233.
13. Nec poterat quisque agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi; commixtim enim populus vociferabatur clamore magno, et vox audiebatur procul, VI. 446.

CAPUT IV.

2 sq. Et ascendentes ad Zorobabel, et ad principes patrum, dixerunt eis : Ædificemus vobiscum quia, ita ut vos, quæsivimus Deum vestrum; ecce nos immolavimus victimas a diebus Asor Haddan regis Assur, qui adduxit nos huc, VIII. 146, 147, 149.

CAPUT V.

17. Nunc ergo, si videtur regi bonum, recenseat in biblioteca regis quæ est in Babylone utrumnam a Cyro jussum fuerit ut ædificaretur domus Dei in Jerusalem, *ibid.* 462.

CAPUT VI.

1 sq. Et recenserunt in biblioteca librorum qui erant repositi in Babylone, VIII. 462.
3. Anno primo Cyri regis, Cyrus decrevit ut domus Dei ædificaretur, *ibid.* 148.
10. Et offerant oblationes Deo cœli, orentque pro vita regis, et filiorum ejus, IX. 136, 137; VIII. 396, 400.

CAPUT VII.

10. Esdras enim paravit cor suum, ut investigarent legem Domini... *ibid.* 148.

CAPUT IX.

14. Ut non converteremur, et irrita faceremus mandata tua, neque matrimonia jungeremus cum populis abominationum, *ibid.* 149.
15. Domine Deus Israel, justus es tu... Ecce coram te sumus in delicto nostro, *ibid.* 595.

CAPUT X.

19. Et dederunt manus suas ut ejicerent uxores suas... IV. 270, 302.

LIBER SECUNDUS.

CAPUT I.

8. Memento verbi, quod mandasti servo tuo Moysi, dicens : Cum transgressi fueritis, ego dispergam vos in populos, VIII. 192.

CAPUT II.

1 sq. Factum est autem in mense Nisan, anno vigesimo Artaxersis regis... *ibid.* 148, 342.
3. Rex, in æternum vive... *ibid.* 396.
17. Vos nostis afflictionem in qua sumus; quia Jerusalem deserta est, et portæ ejus consumptæ sunt igni; venite, et ædificemus muros Jerusalem, *ibid.* 342.

CAPUT IV.

16 sq. Et factum est a die illa, media pars juvenum eorum faciebat opus, et media parata erat ad bellum.... *ibid.* 468.

CAPUT V.

2 sq. Et erant qui dicerent : Filii nostri, et filiæ nostræ multæ sunt nimis; acciplamus pro pretio eorum frumentum, et comedamus, et vivamus..., *ibid.* 467.
7 sq. ... Et dixi eis : usurasne singuli a fratribus vestris exigitis? *ibid.* 467.
10. Et ego, et fratres mei, et pueri mei, commodavimus plurimis pecuniam et frumentum, *ibid.* 467.
14 sq. Ego et fratres mei annonas, quæ ducibus debebantur, non comedimus, *ibid.* 467.
15. Duces autem primi qui fuerant ante me, gravaverunt populum... Ego autem non feci ita, IX. 8; VIII. 360.
17 sq. Judæi quoque et magistratus..., et qui veniebant ad nos de gentibus quæ in circuito nostro sunt, in mensa mea erant..., *ibid.* 467.
19. Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic, IX. 8; VIII. 360.

CAPUT VI.

10. ... Venturi sunt ut interficiant te, et nocte venturi sunt ad occidendum te, VIII. 386.
11. Et dixi : Num quisquam similis meî fugit?... *ibid.* 451.
12. Et intellexi quod Deus non misisset eum..., *ibid.* 386.
13. Acceperat enim pretium ut territus facerem, et haberent malum quod exprobrarent mihi, *ibid.* 369.
14. Memento mei, Domine, pro Tobia et Sanaballat, juxta opera eorum talia, *ibid.* 169.
19. Sed et laudabant eum coram me, et verba mea nuntiabant ei..., *ibid.* 386.

CAPUT VIII.

5 sq. Et aperuit Esdras librum coram omni populo... et legerunt in libro Dei distincte et aperte ad intelligendum; et intellexerunt cum legeretur, *ibid.* 149.
9. Flebat enim omnis populus cum audiret verba legis, *ibid.* 192.
18. Legit autem in libro legis Dei per dies singulos...; et fecerunt solemnitatem..., *ibid.* 184.

CAPUT IX.

13. Et locutus es cum eis de cœlo, et dedisti eis judicia recta, et legem veritatis, cæremonias et præcepta bona, VI. 235.
14. ... Et legem præcepisti eis in manu Moysi servi tui, *ibid.* 235.
29. Ipsi vero superbe egerunt et non audierunt mandata tua..., *ibid.* 235.
30 ... Et tradidisti eos in manu populorum, *ibid.* 235.
31. In misericordiis autem tuis plurimis non fecisti eos in consumptionem, *ibid.* 235.
33. Et tu justus es in omnibus quæ venerunt super nos, *ibid.* 235.
38. Super omnibus ergo his nos ipsi percutimus fœdus et scribimus, *ibid.* 235.

CAPUT XII.

24 sq. Et custodierunt observationem Dei..., VIII. 417.

CAPUT XIII.

7 sq. Et veni in Jerusalem, et intellexi malum quod fecerat Eliasib..., *ibid.* 417.
10 sq. Et cognovi quod partes Levitarum non fuissent datæ..., *ibid.* 417.
14 sq. Memento mei, Deus meus, pro hoc, et ne deleas miserationes tuas..., *ibid.* 417.
17. Et objurgavi optimates Juda, et dixi eis : Quæ est hæc res mala quam vos facitis, et profanatis diem sabbati, *ibid.* 467.
30. Igitur mundavi eos ab omnibus alienigenis, *ibid.* 149.

LIBER TOBIÆ.

CAPUT II.

18. Filii sanctorum sumus, VII. 254.

CAPUT VIII.

3. Tunc Raphaël Angelus apprehendit dæmonium, I. 354.
5. Filii quippe sanctorum sumus, et non possumus ita conjungi sicut gentes quæ ignorant Deum, IX. 88.

CAPUT XII.

2. Pater, quam mercedem dabimus ei? aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus? VIII. 192.
7. Etenim sacramentum regis abscondere bonum est..., *ibid.* 380, 384.
9. Eleemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata..., III. 462.
12. Quando orabas cum lacrymis... ego obtuli orationem tuam Domino, VII. 193.

CAPUT XIII.

9. Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras, et ipse salvabit nos propter misericordiam suam, VI. 710.
13 sq. Luce splendida fulgebis; et omnes fines terræ adorabunt te, IV. 646.
18. O Jerusalem, beati omnes qui diligunt te... VI. 710.
20. Beatus ero, si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem, *ibid.* 710.

CAPUT XIV.

11. Et filiis vestris mandate, ut faciant justitias et eleemosynas, *ibid.* 623.

LIBER JUDITH.

CAPUT I.

7 sq. Tunc exaltatum est regnum Nabuchodonosor, et cor ejus elevatum est; et misit ad omnes qui habitant in Cilicia, in Damasco et Libano..., VIII. 439.

CAPUT II.

2 sq. Vocavitque omnes majores natu, omnesque duces, et bellatores suos, et habuit cum eis mysterium consilii sui, *ibid.* 384-440.

5 sq. Et dixit ei : Egredere adversus omne regnum, occidentis... Non parcet oculus tuus ulli regno, omnemque urbem munitam subjugabis mihi, *ibid.* 440.

CAPUT III.

4. Sint omnia nostra sub lege tua, *ibid.* 440.

13. Præceperat enim illi Nabuchodonosor rex, ut omnes deos terræ exterminaret..., *ibid.* 440.

CAPUT VIII.

21. Et nunc, fratres, quoniam vos estis presbyteri in populo Dei, et ex vobis pendet anima illorum, ad eloquium vestrum corda eorum erigite..., *ibid.* 465.

CAPUT X.

18. Quis contemnat populum Hebræorum, qui tam decoras mulieres habent!..., *ibid.* 469.

CAPUT XI.

1. Tunc Holophernes dixit ei : Æquo animo esto, et noli pavere in corde tuo : quoniam ego nunquam nocui viro qui voluit servire Nabuchodonosor regi, *ibid.* 469.

5 sq. Vivit enim Nabuchodonosor rex terræ, et vivit virtus ejus, quæ est in te ad correptionem omnium animarum errantium..., *ibid.* 469.

21. Si fecerit mihi hoc Deus tuus, erit et Deus meus..., *ibid.* 414.

CAPUT XII.

7. Et baptizabat se (Judith) in fonte aquæ, IV. 291.

11. Fœdus est enim apud Assyrios, si fœmina irrideat virum..., IX. 561; VIII. 469.

CAPUT XVI.

1 sq. (Commentaire du cantique de Judith). Tunc cantavit canticum hoc Domino, Judith, dicens..., I. 116.

LIBER ESTHER.

CAPUT I.

13. Et illorum faciebat cuncta consilio, scientes leges ac jura majorum, VIII. 253, 462, 384.

19 sq. Si tibi placet egrediatur edictum a facie tua, et scribatur juxta legem Persarum..., *ibid.* 346, 463.

CAPUT III.

1 sq. Post hæc, rex Assuerus exaltavit Aman... Cunctique servi regis qui in foribus palatii versabantur flectebant genua et adorabant Aman, VIII. 470.

6 sq. Et pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus..., *ibid.* 470.

8 sq. Dixitque Aman regi Assuero : Est populus per omnes provincias regni tui dispersus..., IX. 135; VIII. 370, 388.

12. Missæ sunt per cursores regis ad universas provincias ut occiderent..., VIII, 370.

CAPUT IV.

13. Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis est, pro cunctis Judæis, VI. 346.

14. Si enim nunc silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi, et tu, et domus patris tui peribitis, VI. 346; VIII. 361.

16. Vade et congrega omnes Judæos, quos in Susan repereris et orate pro me, VIII. 401; II. 652.

CAPUT V.

2. Extendit contra eam virgam auream..., II. 652.

10 sq. Et dissimulata ira,... convocavit ad se amicos, etc., VIII. 470.

14. Responderuntque ei Zares uxor ejus et cæteri amici, etc., *ibid.* 470.

CAPUT VI.

1 sq. Noctem illam duxit rex insomnem, jussitque sibi afferri historias et annales..., VIII. 253, 462.

CAPUT VII.

1 sq. Intravit itaque rex et Aman ut biberent cum reginâ..., *ibid.* 470.

CAPUT IX.

9 sq. Volunt tua mutare promissa et delere hæreditatem tuam, IX. 135.

19 sq. Et mittant sibi mutuo partes epularum..., I. 322.

CAPUT XIII.

9 Domine rex omnipotens, in ditione enim tua cuncta sunt posita..., V. 4.

12 sq. Cuncta nosti et scis quia non pro superbia..., fecerim hoc, IX. 135.

CAPUT XIV.

9. Volunt claudere ora laudantium te..., I. 320; VIII. 190.

10. Ut aperiant ora gentium et laudent idolorum fortitudinem, et prædicent carnalem regem, IX. 136.

15 sq. Et nosti quia oderim gloriam iniquorum, et detester cubile incircumcisorum..., *ibid.* 135, 556.

18. Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei, VI. 345; IX. 556.

CAPUT XV.

10. Cumque elevasset faciem et ardentibus oculis furorem indicasset, regina corruit, II. 652; VIII. 401.

11. Convertitque Deus spiritum regis in mansuetudinem, II. 652; VIII. 401.

14. Accede igitur, et tange sceptrum, II. 652.

CAPUT XVI.

6. Dum aures principum simplices et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt, VIII. 465.

16. Et filios altissimi et maximi semperque videntis Dei, cujus beneficio et patribus nostris et nobis regnum est traditum, et usque hodie custoditur, IX. 137.

LIBER JOB.

CAPUT I.

5. Cumque in orbem transissent dies convivii, mittebat ad eos Job, et sanctificabat illos... VIII. 474.

6. Quadam autem die, cum venissent filii Dei, ut assisterent coram Domino, affuit inter eos etiam Satan, VII. 188.

8. Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra? VI. 632.

12. Tantum in eum non extendas manum, II. 661.

21. Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc... V. 118.

CAPUT II.

6. Ecce in manu tua est, verumtamen animam illius serva, II. 661.

CAPUT III.

3 sq. Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo, II. 413.

14. Œdificant sibi solitudines, VII. 196.

23. Viro cujus abscondita est via, et circumdedit eum Deus tenebris, V. 140.

CAPUT IV.

7. Quis unquam innocens perit?... VI. 78.

18. ... Et in angelis suis reperit pravitatem, II. 191.

CAPUT V.

13. Qui apprehendit sapientes in astucia eorum..... VII. 293.

CAPUT VI.

4. Quia sagittæ Domini in me sunt, quarum indignatio ebibit spiritum meum, V. 139.

9 sq. Et qui cœpit, ipse me conterat; solvat manum suam, et succidat me, V. 140.

10. ... Nec contradicam sermonibus sancti, VII. 304.

12 sq. Quæ est enim fortitudo mea, et sustineam?..... V. 140.

CAPUT VII.

1. Militia est vita hominis super terram, VI. 220; VII. 105.

14 sq. Terrebis me per somnia, et per visiones horrore concuties, II. 409; V. 140.

15 sq. Quamobrem elegit suspendium anima mea, IX. 203.

20. Peccavi; quid faciam, ô custos hominum? Quare posuisti me contrarium tibi? V. 140; VII. 162.

21. Cur non tollis peccata mea, et peccatum meum scruteris? VII. 304.

CAPUT IX.

13. Deus, cujus iræ nemo resistere potest, et sub quo curvantur qui portant orbem, VI. 221.

15. Qui etiam si habuero quippiam justum, non respondebo, sed meum judicem deprecabor, II. 409.

19 sq. Si fortitudo quæritur, robustissimus est; si æquitas judicii, nemo audet pro me testimonium dicere, V. 140.

28. Verebar omnia opera mea... VII. 304.

CAPUT X.

2. Dicam Deo : noli me condemnare... V. 140.

3. Numquid tibi bonum videtur si calumnieris me... II. 409.

16. ... Mirabiliter me crucias, VII. 304; IX. 189.

22. Terram miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis, et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat, VI. 301.

CAPUT XI.

12. Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat, VI. 527.

CAPUT XII.

2. Ergo vos estis soli homines, et vobiscum morietur sapientia? VI. 509.
12. In antiquis est sapientia, et fortitudo... VIII. 387.

CAPUT XIII.

3. Sed tamen ad omnipotentem loquar, et disputare cum Deo cupio, II. 409; V. 140.
15. Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo, I. 174; II. 409; VIII. 185; IX. 204; IX. 294.

CAPUT XIV.

5. Breves dies hominis sunt, numerus mensium ejus apud te est... VIII. 425.
15 sq. Vocabis me, et ego respondebo tibi; operi manuum tuarum porriges dexteram tuam, V. 140; VIII. 185.
16. Tu quidem gressus meos dinumerasti, sed parce peccatis meis, II. 409; VII. 304.
17. Signasti quasi in sacculo delicta mea, VII. 304.

CAPUT XV.

15. ... Et cœli non sunt mundi in conspectu ejus, VII. 292.

CAPUT XVI.

19. Terra, ne operias sanguinem istum, VI. 466.
20 sq. Ecce enim in cœlo testis meus, et conscius meus in excelsis, II. 409; V. 140.
21 sq. Verbosi amici mei : ad Deum stillat oculus meus, VIII. 185.

CAPUT XVII.

12. Noctem verterunt in diem, et rursum post tenebras spero lucem, V. 140.

CAPUT XIX.

6. Saltem nunc intelligite, quia Deus non æquo judicio afflixerit me... II. 409; V. 140.
8. Semitam meam circumsepsit, et transire non possum... V. 140.
23 sq. Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei.....? V. 140.
25. Scio quod Redemptor meus vivit... VIII. 185; IX. 602.

CAPUT XXI.

13. Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt, VI. 547; VII. 131.
14. Scientiam viarum tuarum nolumus, VI. 566.
23 sq. Iste moritur robustus et sanus, dives et felix..... VII. 281.

CAPUT XXIII.

6 sq. Nolo multa fortitudine contendat mecum, nec magnitudinis suæ mole me premat, V. 140.
8 sq. Si ad orientem iero, non apparet; si ad occidentem, non intelligam eum... V. 140.

CAPUT XXVIII.

12 sq. Sapientia vero ubi invenitur? et quis est locus intelligentiæ? Nescit homo pretium ejus... VIII. 463.
20 sq. Unde ergo sapientia venit? et quis est locus intelligentiæ? VIII. 287, 463.

CAPUT XXIX.

11 sq. Auris audiens beatificabat me..., quod liberassem pauperem, VIII. 360.
15 sq. Oculus fui cæco, et pes claudo... V. 81.
21 sq. Qui me audiebant, exspectabant sententiam, et intenti tacebant ad concilium meum, VIII. 380.
23 sq. Expectabant me sicut pluviam, et os suum aperiebant quasi ad imbrem serotinum, *ibid.* 364.
25. Cumque sederem quasi rex..., eram tamen mærentium consolator, *ibid.* 363.

CAPUT XXX.

12. Calamitates oppresserunt quasi fluctibus... VI. 260.
15. Redactus sum in nihilum; abstulisti quasi ventus desiderium meum... *ibid.* 403.

CAPUT XXXI.

1. Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine... V. 81; VI. 414; VII. 21.
6. Appendat me in statera justa, et sciat Deus simplicitatem meam, V. 148.
16 sq. Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ expectare feci; si comedi buccellam meam solus... VI. 621; VII. 337.
18. Quia ab infantia mea crevit mecum miseratio, VII. 223; VIII. 435.
22. Humerus a junctura sua cadat, et brachium meum cum suis ossibus confringatur, VII. 337.
27. Si lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo, VI. 288.
29 sq. Si gavisus sum ad ruinam ejus qui me oderat, et exultavi quod invenisset eum malum... VIII. 361.

CAPUT XXXIV.

24. Conteret multos, et innumerabiles, et stare faciet alios pro eis... VI, 371.

CAPUT XXXVI.

29. Si voluerit extendere nubes quasi tentorium suum, VII. 71.

CAPUT XXXVIII.

2. Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis? II. 399.
4. Illuc progrederis, et non procedes amplius; illuc confringes tumentes fluctus tuos, VI. 145, 216.

CAPUT XL.

3 sq. Numquid irritum facies judicium meum, et condemnabis me ut tu justificeris? V. 81; II. 399.
4 sq. Si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas. VI. 330.
5 sq. Circumda tibi decorem, et in sublime erigere, et esto gloriosus... Disperge superbos in furore tuo, VI. 330.

CAPUT XLI.

25. Ipse est rex super universos filios superbiæ, VI. 157.

LIBER PSALMORUM.

PSALM. I.

1 sq. Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum et in via peccatorum non stetit, I. 21, 22; II. 228; VI. 21.
2 Sed in lege Domini meditabitur die ac nocte, X. 400, 408.
4 sq. Qui habitat in cœlis irridebit eos..., VI. 21; VII. 260.

PSALM. II.

1 sq. Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania, I. 22; VI. 215, 340, 461, 681; VIII. 187.
2 Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum..., X, 70.
6 ... Prædicans præceptum ejus..., II. 228; VII. 249; VIII. 187.
7 Filius meus es tu, ego hodie genui te, II. 228, 245, 287; VI. 98, 286; VIII. 187; IX. 270.
8 Postula a me, et tibi dabo gentes hæreditatem tuam, VII. 31.
9 Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos..., II. 46; VI. 521.
10 Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram, V. 18; VI. 461, 534; VII. 268; VIII. 187.
11 Exultate ei cum tremore, I. 17; VI. 461, 717; IX. 378.

PSALM. III.

2 sq. Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me..., I. 22.
6 Ego dormivi, et soporatus sum : exurrexi, quia Dominus suscepit me, II. 215.
9 Domini est salus..., *ibid.* 222.

PSALM. IV.

1 sq. Cum invocarem exaudivit me Deus..., I. 22 et 23.
3 Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium, II. 259; VI. 326, 540; IX. 554.
6 Quis ostendet nobis bona? VII. 337.
7 Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine, VI. 436; X. 406.
8 A fructu frumenti, vini, et olei sui multiplicati sunt, II. 242.

Ce Psaume est traduit, VIII. 563.

PSALM. V.

1 sq. Verba mea auribus percipe, Domine..., I. 23; VIII. 479.
5 Quoniam Deus nolens iniquitatem tu es, II. 200, 511.
6 sq. Neque habitabit juxta te malignus; neque permanebunt injusti..., II. 178, 511.

PSALM. VI.

Traduction de ce Psaume, VIII. 576.

1 sq. Domine, ne in furore tuo..., I. 23, 24.
3 Sana me, Domine..., II. 272.
4 Et anima mea turbata est valde, sed tu, Domine, usquequo? VI. 379.
7 Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum..., *ibid.* 656.
8 Turbatus est a furore oculus meus, *ibid.* 324.

PSALM. VII.

1 sq. Domine Deus in te speravi..., I. 24.
2 Justum adjutorium meum a Domino, II. 719.
16 Lacum aperuit, et effodit eum; et incidit in foveam quam fecit, VIII. 425.

PSALM. VIII.

Traduction poétique de ce Psaume au tome X. 501.

1 sq. Domine Deus noster, quam admirabile est..., I. 25; V. 64, 173; II. 269; IX. 157.
2 Elevata est magnificentia tua super cœlos, I. 10; II. 270.
3 Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem..., II. 330.

4 Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum..., *ibid.* 194, 261; IX. 572.
5 Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum? II. 269, 270, 295; VI. 306, 136; VII. 42.
6 sq. Minuisti eum paulo minus ab Angelis, gloria et honore coronasti eum, II. 194, 202, 290; VI. 513, 600; VIII. 175; IX. 565.
9 Justitiæ Domini rectæ..., VI. 142.

PSAL. IX.

1 sq. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo... I. 25.
10. Et factus est Dominus refugium pauperi... III. 455; IV. 41; V. 157; VI. 622.
14. ..... Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor, VI. 164; VII. 55, 134.
18. Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum, VI. 214.
21. Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt, VI. 528; VII. 9.
22. Ut quid, Domine, recessisti longe, despicis in opportunitatibus... VI. 441.
38. ..... Præparationem cordis eorum audivit auris tua, IX. 159.

PSAL. X.

1 sq. Ut quid, Domine, recessisti longe..... I. 25, 26. In Domino confido, etc., sq. I. 26; II. 243; VI. 283, 622.
4. ..... Justus autem, quid fecit? VI. 79; VII. 179.
5 sq. Auferuntur judicia tua a facie ejus, omnium inimicorum suorum dominabitur... VI. 212, 545.
6. Qui diligit iniquitatem odit animam suam, *ibid.* 589, 652, 712.
11. Dixit enim in corde suo : oblitus est Deus, *ibid.* 253, 359, 419, 449, 500, 626, 653.
14. Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor, *ibid.* 191, 622.
17. Desiderium pauperum exaudivit Dominus; præparationem cordis eorum audivit auris tua, V. 86.

PSALM. XI.

1 sq. Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus... I. 26. 27; II. 345; VI. 226, 338.
2. Diminutæ sunt veritates... VI. 231, 408.
5. Qui dixerunt : Linguam nostram magnificabimus, labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus est? II. 289; VI. 270, 543; VIII. 244.

PSALM. XII.

1 sq. Usquequo, Domine, obliviscerisme... I. 27; VII. 22.
2. Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem, VII. 22.
4. Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte, VI. 499, 547; VII. 22.

PSALM. XIII.

1 sq. Dixit insipiens in corde suo... I. 27; II. 172, 345.
3. Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum, VI. 493.
5. Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor... II. 277.

PSALM. XIV.

1 sq. Domine, quis habitabit... I. 27, 28.

PSALM. XV.

1 sq. Conserva me, Domine, quoniam speravi in te... I. 28.
2. Deus meus es tu; bonis meis non indiges, I. 10; II. 186; V. 155; VII. 31, 216.
5. Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei... V. 272.
8. ... Quoniam a dextris est mihi, ne commovear... II. 398; IX. 602.
9 sq. Et exultavit lingua mea..., IX. 397, 602.
10. Non dabis sanctum tuum videre corruptionem, I. 269; II. 228.
11. Adimplebis me lætitia cum vultu tuo, VI. 283, 370; VII. 281.

PSALM. XVI.

1 sq. Exaudi, Domine, justitiam meam... I. 28. 29; V. 74.
8. Custodi me ut pupillam oculi... I. 11; VI. 312.
11. Oculos suos statuerunt declinare in terram, VI. 308, 410.
15. Satiabor cum apparuerit gloria tua, II. 300; V. 70; VI. 162.

PSALM. XVII.

1 sq. Dilgam te, Domine, fortitudo mea, etc., I. 29, 30, 31; V. 88; VIII. 641, 648; IX. 243, 603; X. 401.
2. ... Benedic anima mea Domino; et noli oblivisci retributiones ejus, II. 261; V. 74; IX. 243, 404.
3. Protector meus, et cornu salutis meæ, et susceptor meus, II. 224.
5. Torrentes iniquitatis conturbaverunt me, VI. 279, 466.
11 sq. Circumdantes circumdederunt me, etc., I. 19.
25. Et retribuet mihi Dominus secundum justitiam, etc., *ibid.* 20.
32. In Deo meo transgrediar murum, VI. 697.
45. In auditu auris obedivit mihi, VI. 226.

PSALM. XVIII.

Traduction poétique de ce psaume, X. 501.
1 sq. Cœli enarrant gloriam Dei... I. 31, 1, 10; II. 186; VI. 141, 196, 201.
2. Diligam te Domine... V. 58; VII. 41.
5. In omnem terram exivit sonus eorum, I. 12; III. 498.
3. Et ab occultis meis munda me... X. 401.
6 sq. Et ipse tanquam sponsus... exibiit ut fortis, I. 11; VI. 44, 497.
7. ... Nec est qui se abscondat a calore ejus, II. 180,
8. Cœli enarrant gloriam tuam... VI. 141; VIII. 345.
10. Timor Domini sanctus... V. 156; VI. 141.
11. Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum : et dulciora super mel et favum, VI. 142; VIII. 345.
12. In custodiendis illis retributio multa, VI. 142.
13. Delicta quis intelligit! III. 169; V. 83; VI. 552, 607; VIII. 379; IX. 16, 399.

PSALM. XIX.

Traduction de ce Psaume, VIII. 575.
Traduction poétique de ce Psaume, X. 502.
1 sq. Exaudiat te Dominus in die tribulationis... I. 31, 32.

PSALM. XX.

1 sq. Domine, in virtute tua lætabitur rex... I. 32.

PSALM. XXI.

Ce psaume est traduit et commenté au tome II, page 265 et sq.
1 sq. Deus, Deus meus, respice in me... I. 32, 33; VI. 284, 372, 441; IX. 577.
2. Longe a salute mea verba delictorum meorum, VI. 277, 624.
7. ... Vermis et non homo, II. 387; VI. 470; IX. 214, 422.
11 sq. De ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a me, VII. 199.
15. Sicut aqua effusus sum, VI. 461; VII. 62.
16. Aruit tanquam testa virtus mea, VII. 156.
17 sq. Foderunt manus meas et pedes meos... II. 228, 331; VIII. 187.
19 sq. Diviserunt sibi vestimenta mea... II. 228; VI. 622; VIII. 187.
26. Vota mea reddam in conspectu timentium eum, I. 271; IV, 127; VIII. 188.
27. Edent pauperes et saturabuntur, II. 256; VIII. 188.
28. Reminiscentur, et convertentur ad Dominum universi fines terræ, II. 334; VI. 215.
32. Annuntiabitur Domino generatio ventura... II. 228.

PSALM. XXII.

1 sq. Dominus regit me, et nihil mihi deerit... I. 33; VII. 11.
4. ... Non timebo mala, quoniam tu mecum es, IV. 91; II. 436; VII. 11.
5. ... Calix meus inebrians quam præclarus est, II. 237.
6. Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ, II. 686; VI. 162, 515.

PSALM. XXIII.

1 sq. Domini est terra et plenitudo ejus... I. 33, 34.
4. Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus pariter, *ibid.* 3.
7. Attollite portas, principes, vestras... II. 225.
9. Quis est iste rex gloriæ? IX. 156.
12 sq. Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos, *ibid.* 13; V. 83.
14. Quære pacem et persequere eam, VII. 337; X. 400.

PSALM. XXIV.

1 sq. Ad te, Domine, levavi animam meam... I. 34.
3. Qui sperat in eo non confundetur... VIII. 174.
4. Etiamsi ambulavero in medio umbræ mortis non timebo mala quoniam tu mecum es, V. 129.
10. Universæ viæ Domini, misericordia et veritas, I. 287; VI. 299, 306.
12. ... Mentita est iniquitas sibi, III. 500.
19. Non exaudiam te... II. 396.

PSALM. XXV.

1 sq. Judica me, Domine, quoniam ego in innocentia mea ingressus sum... I. 34. 35.

PSALM. XXVI.

1 sq. Dominus illuminatio mea et salus mea... I. 35; VI. 310; IX. 572.
4. Unam petii a Domino : hanc requiram, V. 112, 144, 246.
8. Faciem tuam, Domine, requiram, I. 9; V. 44.
8. Tibi dixit cor meum, exquisivit te facies mea; miserere mei, et exaudi me, IX. 613.
10. Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit me, VII. 55, 283.
12. Mentita est iniquitas sibi, V. 288.
13. Terram viventium, VI. 162.

PSALM. XXVII.

1 sq. Ad te, Domine, clamabo, etc... I. 35, 36.
9. Salvum fac populum tuum, Domine, II. 737.
46. Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me! VI. 284.

PSALM. XXVIII.

1 sq. Afferte Domino, filii Dei... I. 36; II. 261.
4. Invenit servus tuus cor suum, VII. 292.
8. Vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum cades, VI. 650.
10. Dominus diluvium inhabitare facit, VI. 726.

PSALM. XXIX.

1 sq. Exaltabo te, Domine, I. 36.
7. Ego dixi in excessu meo : Non movebor in æternum..., II. 215.
8. Domine, in voluntate tua præstitisti decori meo virtutem, V. 246, 267.
13. Comprehenderunt me iniquitates meæ; multiplicati sunt super capillos capitis mei, et cor meum deriliquit me, VI. 280, 545.

PSALM. XXX.

Traduction de ce Psaume, VIII. 564.
1 sq. In te, Domine, speravi..., I. 37; II. 402; IX. 605.
6. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum, II. 246, 436; VI. 441; IX. 605.
10. Quam multitudo dulcedinis tuæ, Domine, II. 270.

PSALM. XXXI.

Traduction de ce Psaume, VIII. 577.
1 sq. Beati quorum remissæ sunt iniquitates..., I. 38, 12; II. 206, 252, 417; VI. 370.
4. Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.., I. 10.
5. ... Confitebor adversum me injustitiam meam Domino; et tu remisisti impietatem peccati mei, V. 86; II. 446; IX. 603.
6. Pro hac orabit ad te omnis sanctus, in tempore opportuno, VIII. 597.
10. Misericordia ejus circumdabit me, VI. 162, 370, 515.

PSALM. XXXII.

1 sq. Exultate justi in Domino..., I. 38, 39; VI. 454.
7. Ponens in thesauris abyssos, I. 11; II. 517.
9. Dixit et facta sunt : ipse mandavit et creata sunt, II. 188, 237; VI. 16.
10. Dominus dissipat consilia gentium; reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum, VI. 543.
11. Consilium Domini in æternum manet, *ibid.* 460.
15. Qui finxit singulatim corda eorum..., II. 254; VI. 324; VII. 176; VIII. 425.
16. Non salvatur rex per multam virtutem, VII. 293; VIII. 425.
17. Fallax equus ad salutem, I. 11.
18. Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus, VI. 309, 312.
19. Ut eruat a morte animas eorum, et alat eos in fame, *ibid.* 309.
20. Anima nostra sustinet Dominum, quoniam adjutor et protector noster est, *ibid.* 309, 310, 312.

PSALM. XXXIII.

1 sq. Benedicam Dominum in omni tempore..., I. 39.
3 In Domino laudabitur anima mea; audiant mansueti et lætentur, VI. 267; IX. 298, 563.
4. ... Exaltemus nomen ejus in idipsum, I. 18; VI. 591.
6. Accedite ad eum, et illuminamini..., II. 360, 474.
9. Gustate et videte quoniam suavis est Dominus, *ibid.* 716. — Beatus vir qui sperat in eo..., *ibid.* 173, 259, 489; VI. 478.
13. Quis est homo qui vult vitam, etc., VI. 477.
15. Declina a malo, et fac bonum, VIII. 654; X. 400.
16. Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum, VI. 309, 312, 632, 705.
17. Vultus autem Domini super facientes mala, *ibid.* 283, 370.

PSALM. XXXIV.

1 sq. Judica, Domine, nocentes me..., I. 39, 40.
3. ... Dic animæ meæ : Ego sum, II. 267; VI. 310; IX. 286.
6. Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos, *ibid.* 227.
8. Veniat illi laqueus quam ignorat; captio, quam abscondit, apprehendat eum; et in laqueum cadat in ipsum, VIII. 425.
10. Omnia mea ossa dicent : Domine, quis similis tibi, II. 442; VI. 170; VII. 1; IX. 256.
16. Renduerunt super me dentibus suis... Dissipati sunt nec compuncti, I. 10; VI. 362, 475, 486, 533; VII. 224.

PSALM. XXXV.

1. sq. Dixit injustus ut delinquat in semetipso..., I. 40, 41.
7. ... Homines et jumenta salvabis, Domine..., II. 266, 399, 737; IX. 105.
9. Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ; et torrente voluptatis tuæ potabis eos, II. 437; VI. 21, 162.
12. Non veniat in me pes superbiæ, et manus peccatoris non moveat me, II. 215.

PSALM. XXXVI.

1 sq. Noli æmulari in malignantibus..., I. 41, 42.
2. Mutuabitur peccator et non solvet, justus autem miseretur et tribuet, X. 403.
3. Spera in Domino..., V. 260.
4. Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui, II. 478; IX. 318; X. 401.
10. Et adhuc pusillum et non erit peccator, VI. 233, 362.
11. Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum, *ibid.* 308, 482.
13. Quoniam prospicit quod veniet dies ejus, *ibid.* 80, 422.
14. Expecta Dominum et viriliter age..., V. 260.
15. Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur, VI. 349, 589, 650, 652.
16 à 21. Melius est modicum justo, etc., I. 13.
23. Apud Dominum gressus hominis dirigentur, et viam ejus volet, V. 24; II. 646.
27. Declina a malo et fac bonum, IX. 214.
35 et 36. Vidi impium... sicut cedros Libani..., I. 11.

PSALM. XXXVII.

Traduction de ce Psaume, VIII. 577.
1 sq. Domine ne in furore tuo, etc., I. 42, 43.
9. Afflictus sum et humiliatus sum nimis; rugiebam a gemitu cordis mei, VI. 324, 658.
10. Domine, ante te desiderium meum..., V. 273.
11. Lumen oculorum et ipsum non est mecum, VI. 5, 86, 409, 546, 568.
12. Amici mei et proximi mei quasi ad leprosum steterunt, I. 10.
14. Ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum, VII. 209.
19. Cogitabo pro peccato meo, VI. 656.
23. Intende in adjutorium meum, Domine Deus salutis meæ, V. 273.

PSALM. XXXVIII.

1 sq. Dixi : Custodiam vias meas..., I. 43; IX. 397.
4. In meditatione mea exardescet ignis, VIII. 110.
6. Ecce mensurabiles posuisti dies meos : et substantia mea tanquam nihilum ante te, II. 173; VI; 434, 435; VII. 251.
7. In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur, VI. 434, 540, 618; VII. 251.

PSALM. XXXIX.

1 sq. Expectans expectavi Dominum..., I. 43, 44; II. 266; IX. 202, 204.
2. Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me, VI. 212.
5. Qui non respexit in vanitates et insanias falsas, VII. 140.
6. ... Ad vesperum demorabitur fletus, et ad matutinum lætitia, VI. 146; 218; VII. 235.
7. ... Aures autem perfecisti mihi, VI. 117.
8. Tunc dixi : Ecce venio. In capite libri, scriptum est de me, II. 121, 245, 246, 292, 504; VII. 201; IX. 594.
9 sq. Holocautomata non tibi placuerunt, VI. 368.
13. Comprehenderunt me iniquitates meæ..., multiplicatæ sunt super capillos capitis mei..., *ibid.* 371, 551, 714.
17. Dicant semper : Magnificetur Dominus, qui diligunt salutare tuum, V. 142.

PSALM. XL.

1 sq. Beatus qui intelligit super egenum et pauperem..., I. 44; VI. 189, 191.
4. Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus, VII. 146.
5. Ego dixi : Domine, miserere mei, sana animam meam quia peccavi tibi, VI. 86, 233.

PSALM. XLI.

1 sq. Quemadmodum desiderat cervus ad fontes..., I. 45, 13; VI. 61.
3. Quando veniam et apparebo ante faciem Dei, *ibid.* 308.
4. Lacrymæ meæ fuerunt mihi panes die ac nocte..., V. 141.
6. Quare tristis es, anima mea? Spera in Deo..., IX. 217, 603.
8. Abyssus abyssum invocat..., II. 662; VI. 261, 394.
9. Apud me oratio Deo vitæ meæ.... II. 264.
10. Dicam Deo : susceptor meus es, VI. 310, IX. 603.

PSALM. XLII.

1 sq. Judica me, Deus, et discerne causam meam... I. 45; II. 334.
5. Quare tristis es, anima mea?... V. 103, 141, 268.

PSALM. XLIII.

1 sq. Deus, auribus nostris audivimus, I. 45, 46.
25. Humiliata est in pulvere anima nostra..., I. 13.

PSALM. XLIV.
1 sq. Eructavit cor meum verbum bonum... I. 46, 47; VII. 314.
2. Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis, I. 369.
3 et 5. Speciosus forma præ filiis hominum... Specie tua et pulchritudine tua,... I. 10; II. 228, 240, 327; VII. 33; VIII. 187.
3. Diffusa est gratia in labiis tuis, IX. 110, 200.
4. Accingere gladio tuo super femur tuum, VI. 55, 56; VIII. 187, 422.
5. Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede... VI. 46, 521; VIII. 187; IX. 308.
6. Populi sub te cadent... Sagittæ potentis acutæ, VI. 57, 524; VIII. 187.
7 et 8. Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi, I. 10; II. 242, 243; VI. 56.
8. Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem. Propterea unxit te Deus... II. 107, 257; VI. 14; VIII. 187.
9. Propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis, II. 387.
10. Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, VI. 33, 398, 706.
11. Audi, filia, et vide, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, VII. 25, 32, 79; VIII. 473; XI. 350.
12. Et concupiscet rex decorem tuum..., VII. 70; VIII. 472.
13. Et filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur..., VIII. 459.
14. Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus, VI. 185, 398.
15. Adducentur regi virgines post eam..., VII. 65, 329.
17. Pro patribus tuis nati sunt tibi filii, IV, 92.
44. Accingere gladio super femur tuum..., I. 384.
PSALM. XLV.
Traduction poétique de ce Psaume, X. 502.
1 sq. Deus noster refugium et virtus..., I. 47, 48.
3. Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis, VI. 549.
5. Fluminis impetus lætificat civitatem Dei, II. 475.
6. Deus in medio ejus non commovebitur, *ibid.* 471; VI. 548; IX. 205.
9. Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, VI. 669.
10. Arcum conteret et confringet arma, etc., I. 10.
11. Vacate et videte, quoniam ego sum Deus..., II. 259; VI. 478.
PSALM. XLVI.
1 sq. Omnes gentes plaudite manibus, I. 48.
10. Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham; quoniam dii fortes terræ..., VI. 97.
PSALM. XLVII.
1 sq. Magnus Dominus, et laudabilis nimis..., I. 48; V. 272; IX. 156.
9. Sicut audimus, sic vidimus, in civitate Domini virtutum. Deus fundavit eam in æternum, VI. 109, 216, 227; IX. 603.
14 sq. Ponite corda vestra in virtute ejus; et distribuite domos ejus, ut enarretis in progenie altera, V. 245.
PSALM. XLVIII.
1 sq. Audite hæc, omnes gentes..., I. 13, 48.
8 sq. Frater non redimet fratrem..., et homo non salvabitur in virtute virtutis suæ..., II. 395, VI. 367.
21. Homo, cum in honore esset, non intellixit; comparatus est jumentis, II. 195, 198; VI. 527; VIII. 120; IX. 550.
22... Et in vestem meam miserunt sortem..., VIII. 187.
PSALM. XLIX.
1 sq. Deus deorum Dominus..., I. 49.
2. Deus in adjutorium meum intende, I. 13.
3. Ignis in conspectu ejus exardescet, VI. 283, 370.
4. Advocabit cœlum desursum et terram discernere populum, VI. 19.
16. Peccatori autem dixit Deus, I. 13, 14; III. 577.
21. Arguam te, et statuam contra faciem tuam, VI. 303.
22. Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, *ibid.* 214.
PSALM. L.
Traduction de ce Psaume, VIII. 577.
1 sq. Miserere mei, Deus, secundum..., I. 50, 51.
3. Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me, II. 252; V. 78.
5. Quoniam iniquitatem meam ego cognosco; et peccatum meum contra me est semper, VIII. 478, 653; IX. 612.
6. Et vincas cum judicaris, VI. 624, 658, 699; VIII. 426; X. 65.
7. Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum..., II. 211.
9. Lavabis me, et super nivem dealbabor..., IV. 166.
10. Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata, VII. 303.
11. Averte faciem tuam a peccatis meis, VI. 699.
12. Cor mundum crea in me, Deus, VI. 726; VII. 326; IX. 590, 591.
14. Redde mihi lætitiam salutaris tui..., VI. 515, 548.
16. Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ, et exultabit lingua mea justitiam tuam, I. 19; VIII. 362, 478.
19. Sacrificium Deo spiritus contribulatus..., VIII. 415.
PSALM. LI.
1 sq. Quid gloriaris in malitia... I. 51.
4. Sicut novacula acuta fecisti dolum, VII. 112.
9. Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem, II. 208; VII. 27.
PSALM. LII.
1 sq. Dixit insipiens in corde suo... I. 52; VI. 499, 524, 566, 638.
6... Quoniam Deus dissipat ossa eorum qui hominibus placent; confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos, II. 365, 482.
PSALM. LIII.
1 sq. Deus in nomine tuo salvum me fac..., I. 52.
5, 6. Et passim. Subito sagittabunt eum, etc., I. 10; VI. 639.
8. Voluntarie sacrificabo tibi..., V. 287; VI. 257.
PSALM. LIV.
1 sq. Exaudi, Deus, orationem meam..., I. 52, 53; VI. 354.
5. Deducet te mirabiliter dextera tua, VI. 731.
24 Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos, VIII. 364.
PSALM. LV.
1 sq. Miserere mei, Deus, quoniam conculcavit..., I. 53.
PSALM. LVI.
1 sq. Miserere mei, Deus, miserere mei; quoniam in te speravi..., I. 54.
5... Et lingua eorum gladius acutus, VIII. 365.
8. Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum, II. 375, 405; IX. 200.
9. Exurge gloria mea, exurge psalterium et cithara..., V. 74.
PSALM. LVII.
1 sq. Si vere utique justitiam loquimini..., I. 55; VI. 572; VIII. 431.
4... Erraverunt ab utero, II. 211.
6. Intus omnes auditores sumus, VI. 331.
PSALM. LVIII.
1 sq. Eripe me de inimicis meis..., I. 55, 56.
10. Fortitudinem meam ad te custodiam, VI. 617.
11. Deus meus, misericordia ejus præveniet me, II. 686; VI. 162, 323.
18. Adjutor meus, tibi psallam... Deus meus misericordia mea, II. 215; IX. 171, 299.
PSALM. LIX.
1 sq. Deus, repulisti nos et destruxisti nos..., I. 55.
4. Commovisti terram, et conturbasti eam; sana contritiones ejus, quia commota est, VII. 299.
6. Dedisti metuentibus te significationem : ut fugiant a facie arcus, II. 371.
PSALM. LX.
1 sq. Exaudi, Deus, deprecationem meam... I. 56.
PSALM. LXI.
1 sq. Nonne Deo subjecta erit anima mea... I. 56; II. 228; IX. 443.
6. Verumtamen Deo subjecta esto anima mea;... IX. 443.
12. Semel locutus est Deus... IV. 201, 478.
PSALM. LXII.
1 sq. Deus. Deus meus, ad te de luce vigilo.., I, 56, 57; VI. 348.
3. Sitivit in te anima mea..., II. 442.
PSALM. LXIII.
1 sq. Exaudi, Deus, orationem meam cum deprecor..., I. 57.
5. Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt : Quis videbit eos? VI. 500.
7. Averte mala inimicis meis, I. 18.
8 sq. Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum, IV. 201.
PSALM. LXIV.
1 sq. Te decet hymnus, Deus, in Sion..., I. 57, 58; V. 64; II. 269.
21. Statuam te contra faciem tuam, VI. 699.
PSALM. LXV.
1 sq. Jubilate Deo, omnis terra..., I. 58.
5. Terribilis in consiliis super filios hominum, VI. 460, 543.
12. Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium, VII. 112.
13 sq. Reddam tibi vota mea, quæ distinxerunt labia mea, VI. 557.
PSALM. LXVI.
1 sq. Deus misereatur nostri..., I. 58.
PSALM. LXVII.
1 sq. Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus..., I. 58, 59, 60; II. 225; VI. 125, 203.

2. Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis, VI. 537.
3. Sicut fluit cera a facie ignis..., I. 11; VII. 223.
7. Inhabitare facit unius moris in domo..., II. 301.
12 Dominus dabit verbum evangelizantibus, virtute multa, *ibid.* 681.
36. Mirabilis Deus in sanctis suis..., IV. 419; VII. 294.
Traduction poétique de ce Psaume, X, 506.

PSALM. LXVIII.

1 sq. Salvum me fac, Deus; quoniam intraverunt..., I. 60, 61; VI. 260, 495, 595.
4. Defecerunt oculi mei, dum spero in Deum meum, IX. 575.
10. Zelus domus tuæ comedit me, II. 330.
20. Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam, VI. 456, 470.
22. Et dederunt in escam meam fel; et in siti mea potaverunt me aceto, I. 261; II. 228, 328; III. 112.
26. Et in siti mea potaverunt me aceto, VI. 471.
27. Super dolorem vulnerum meorum addiderunt, *ibid.* 471; VII. 107, 112.

PSALM. LXIX.

1 sq. Deus, in adjutorium meum intende..., I. 61.

PSALM. LXX.

1 sq. In te, Domine, speravi..., I. 61, 62.
9 sq. Ne projicias me in die senectutis..., II. 291.
16. Introibo in potentias Domini..., *ibid.* 287; VI. 649; VII. 141.
22. Deus, psallam tibi in cithara, sanctus Israel, II. 177.

PSALM. LXXI.

1 sq. Deus, judicium tuum regi da, I. 62, 63; VIII. 360, 428.
2. Judicare populum tuum in justitia et pauperes tuos in æquitate, VI. 186.
3. Suscipiant montes pacem populo, et colles justitiam, VIII. 429.
5. Et permanebit... in generatione et generationem, *ibid.* 187, 429.
6. Descendet sicut pluvia in vellus et sicut stillicidia stillantia super terram, VI. 498.
7. Orietur in diebus ejus justitia, et abundantia pacis; donec auferatur luna, VIII. 429.
8 sq. Et dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum., etc., *ibid.* 429.
11. Et adorabunt eum omnes fines terræ, *ibid.* 187, 360, 429.
14. Honorabile nomen eorum coram illo, VI. 72.
17. Sit nomen ejus benedictum in sæcula..., VIII. 187, 473.

PSALM. LXXII.

1 sq. Quam bonus Israel Deus..., I. 64, 65; VII. 1.
3. Pacem peccatorum videns, VI. 79, 313.
7. Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum, *ibid.* 414, 474.
8. Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt, *ibid.* 418.
9. Posuerunt in cœlo os suum, X. 49.
20. Velut somnium surgentium, Domine, I. 11; IV. 427, 437; VI. 81. 635; IX. 575.
21 sq. Ad nihilum redactus sum, et nescivi. Sicut jumentum factus sum apud te..., V. 85.
23. Ego semper tecum, IX. 169, 212, 214, 216.
25 sq. Quid enim mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram? V. 151, 272; IX. 400.
26. Deus cordis mei, et pars mea in æternum, VII. 141; IX. 400.
28. Mihi autem adhærere Deo bonum est, VI. 667; VII. 157, 189.

PSALM. LXXIII.

1 sq. Ut quid, Deus, repulisti in finem..., I. 65, 66.
12. Deus autem rex noster ante sæcula, operatus salutem in medio terræ, VI. 520.
21. Pauper et inops laudabunt nomen tuum, V. 85.
23. Superbia eorum, ascendit semper, VI, 540; VII. 37, 291.

PSALM. LXXIV.

1 sq. Confitebimur tibi Deus..., I. 66.
3 sq. Renuit consolari anima mea; memor fui Dei, et delectatus sum, VII. 101; VIII. 429, 436.
8. Quoniam Deus judex est, VIII. 429.
9. Quia calix in manu Domini vini meri plenus misto., I. 336, 338; VI. 81, 422, 423, 495; VIII. 429.

PSALM. LXXV.

1 sq. Notus in Judæa Deus..., I. 66, 67.
3. Et factus est in pace locus ejus; et habitatio ejus in Sion, II. 471.
8. Tu terribilis es, et quis resistet tibi, I. 10.
13. Et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ, VII. 293.

PSALM. LXXVI.

1 sq. Voce mea ad Dominum clamavi..., I. 67.
3. In die tribulationis meæ Deum exquisivi; et non sum deceptus, II. 287; VI. 41.
4. Memor fui Dei, et delectatus sum..., IV. 408.
5. Turbatus sum et non sum locutus, VII. 102.
8 sq. Numquid in æternum projiciet Deus; II. 215.
11. Dixi: nunc cœpi, hæc mutatio dexteræ Eccelsi, IX. 288, 347.

PSALM. LXXVII.

1 sq. Attendite, popule meus, I. 13, 68, 69, 70.
9. Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli, VI. 334, 411.
19. Ascendisti in altum, cepisti captivitatem; accepisti dona in hominibus, II. 228.
25. Panem angelorum manducavit homo..., *ibid.* 224.
27. Et pluit super eos sicut pulverem carnes, VI. 82.
34. Cum occideret eos, quærebant eum, et revertebantur, VII. 12, 23.
70 sq. Pascere Jacob servum suum..., *ibid.* 359, 372.

PSALM. LXXVIII.

1 sq. Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam, I. 70; IX. 604.

PSALM. LXXIX.

1 sq. Qui regis Israel, intende... I. 70, 71; II. 225.
9 sq. Vineam de Ægypto transtulisti; ejecisti gentes, et plantasti eam, *ibid.* 340, 476.
18. Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmasti tibi, VI. 282.

PSALM. LXXX.

1 sq. Exultate Deo adjutori nostro..., I. 71, 72.
13. Et dimisit eos secundum desideria cordis eorum..., II. 224.

PSALM. LXXXI.

1 sq. Deus stetit in synagoga deorum..., I. 72, 12; II. 33; VII. 308.
2. Usquequo judicatis iniquitatem; et facies peccatorum sumitis? VIII. 428.
3. Judicate egeno et pupillo; humilem et pauperem justificate, *ibid.* 345, 428.
5. Nescierunt, neque intellexerunt, in tenebris ambulant; movebuntur omnia fundamenta terræ, *ibid.* 346, 428.
6. Ego dixi: Dii estis et filii Excelsi omnes, II. 33, 222, 241, 511; VI. 97, 431, 460, 633; VII. 308; VIII. 365, 394, 428; IX. 575.
7. Vos autem sicut homines moriemini; et sicut unus de principibus cadetis, II. 33; VI. 633; VIII. 428; IX. 575.
8. Surge, Deus, judica terram; quoniam tu hæreditabis in omnibus gentibus, VIII. 428

PSALM. LXXXII.

1 sq. Deus, quis similis erit tibi..., I. 72.
25 sq. Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? X. 401.
26. Deus cordis mei et pars mea in æternum, *ibid.* 401.

PSALM. LXXXIII.

1 sq. Quam dilecta tabernacula tua..., I. 73, 9; IV. 111; VI. 21, 109.
3. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum, II. 442; VII. 45.
5. Beati qui habitant in domo tua, Domine, VI. 379.
6. Ascensiones in corde suo disposuit, VII. 191.
8. Videbitur Deus deorum in Sion, VI. 477; VII. 57.
11. Elegi abjectus esse in domo Dei mei, VII. 37, 41, 51; IX. 252, 271.
13. ... Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te, II. 173.

PSALM. LXXXIV.

1 sq. Benedixisti, Domine, terram..., I. 73.
9. Audiam quid loquatur in me Dominus, VI. 254.
11. Justitia et pax osculatæ sunt, *ibid.* 293; VII. 45, 263, 344.
12. Justitia de cœlo prospexit; misericordia et veritas obviaverunt sibi, I. 10; VI. 347.

PSALM. LXXXV.

1 sq. Inclina, Domine, aurem tuam..., I. 73, 74.
13. Eripuisti animam meam ab inferno inferiori, VI. 301, 626.

PSALM. LXXXVI.

Traduction poétique de ce Psaume, X. 504.
1 sq. Fundamenta ejus in montibus sanctis..., I. 74; VI. 261.
3. Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei, VI. 671.

PSALM. LXXXVII.

1 sq. Domine Deus salutis meæ..., I. 74, 75.
5. Æstimatus sum cum descendentibus in lacum, VI. 301.
6. Sicut vulnerati dormientes in sepulchris, quorum non es memor amplius..., II. 350, 398; VI. 710, 713.
7. Posuerunt me in lacu inferiori, in tenebris, etc..., I. 10; VI. 301, 626.
12. Diripuerunt eam omnes transeuntes viam, VII. 109.

PSALM. LXXXVIII.

1 sq. Misericordias, Domini in æternum cantabo..., I. 75, 76; VI. 162; VII. 316.

8. Deus, qui glorificatur in concilio Sanctorum, IV. 419.
10. Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas, VI. 251, 445.
16. In laboribus a juventute mea, VII. 197.
17 sq. Et in nomine tuo exultabunt... Domine, in lumine vultus tui ambulabunt..., IV. 419.
38. Et thronus ejus sicut sol in conspectu ejus, et sicut luna perfecta in æternum..., II. 359; VIII. 429.

PSALM. LXXXIX.

1 sq. Domine, refugium factus es nobis..., I. 76, 77.
4. Quoniam mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna..., I. 11; VII. 17.
11. Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare? VI. 239.

PSALM. XC.

Traduction de ce Psaume, VIII. 564.
1 sq. Qui habitat in adjutorio Altissimi..., I. 77, 78.
7. Cadent a latere tuo mille..., I. 11.
9. Altissimum posuisti refugium tuum, VI. 313.
11. Quoniam Angelis suis mandavit de te; ut custodiant te in omnibus viis tuis, II. 191, 194, 291.

PSALM. XCI.

1 sq. Bonum est confiteri Domino..., I. 78.
5. Obmutui et non aperui os meum..., I. 20; VI. 460.
6. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc VI. 423.
7. Quam magna opera tua, Domine! valde profundæ sunt cogitationes tuæ, I. 10.

PSALM. XCII.

1 sq. Dominus regnavit, decorem indutus est..., I. 1, 10, 78.
5. Testimonia tua credibilia facta sunt nimis, VI. 719.

PSALM. XCIII.

1 sq. Deus ultionum Dominus..., I. 12, 78, 79.
9. Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum, non considerat? VI. 500, 639.
10. ... Qui docet hominem scientiam, II. 727.
15. Justitia convertetur in judicium, VI. 353.
19. Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam, *ib.*, 518.

PSALM. XCIV.

1 sq. Venite, exultemus Domino..., I. 79.
2. Præoccupemus faciem ejus in confessione, II. 685; VI. 698; IX. 430.
6. Ploremus coram Domino qui fecit nos, V. 21; II. 385.
11. Et isti non cognoverunt vias meas... quibus juravi in ira mea; si introibunt in requiem meam, II. 220.

PSALM. XCV.

1 sq. Cantate Domino canticum novum, cantate Domino omnis terra..., I. 79, 80; VI. 440.
5. Quoniam omnes dii gentium dæmonia, VI. 158.
6. Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus, *ibid.* 246.
10. Correxit orbem terræ..., I. 18.

PSALM. XCVI.

1 sq. Dominus regnavit, exultet terra..., I. 80; VI. 46, 654.
5. Montes sicut cera fluxerunt..., I. 342; VI. 64.
7. Adorate eum omnes angeli ejus..., II. 257.

PSALM. XCVII.

1 sq. Cantate Domino... quia mirabilia fecit..., I. 80.

PSALM. XCVIII.

1 sq. Dominus regnavit, irascantur populi..., I. 81; VI. 46, 93, 654.
5. Exaltate Dominum Deum nostrum, et adorate scabellum pedum ejus..., I. 9; II. 225.
6. Moyses et Aaron in sacerdotibus ejus; et Samuel inter eos qui invocant nomen ejus, II. 395.

PSALM. XCIX.

1 sq. Jubilate Deo, omnis terra..., I. 81.

PSALM. C.

1 sq. Misericordiam et judicium cantabo..., I. 81; IV. 181, II. 512; VI. 536; VIII. 479.

PSALM. CI.

Traduction de ce Psaume, VIII. 578.
1 sq. Domine, exaudi orationem meam..., I. 82.
7. Similis factus sum pellicano solitudinis, VI. 657.
8. Factus sum sicut nycticorax in domicilio, *ibid.* 324.
14 sq. Tu exurgens misereberis Sion..., VIII. 343.
15. Quoniam placuerunt servis tuis lapides ejus, I. 9.
26. Tu autem, Domine, semper idem ipse es, III. 8.

PSALM. CII.

1 sq. Benedic, anima mea, Domino, et omnia..., I. 13, 82, 83; II. 352, 417; V. 44, 74; VI. 162, 292, 710; IX. 397, 409, 593.
2. Benedic anima mea Domino..., V. 74, 184; II. 417; VI. 51; IX. 404.
3. Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas, VI. 715.
5. Renovabitur ut aquilæ juventus tua, *ibid.* 88, 162.
10. Non secundum peccata nostra fecit nobis, I. 12; II. 417.
12 sq. Quantum distat ortus ab occidente, longe fecit a nobis iniquitates nostras, IV. 167; II. 177; VI. 323.
14. Novit figmentum nostrum, VI. 344.
15. Tanquam flos agri, sic efflorebit..., I. 11.
20 sq. Benedicite Domino omnes angeli ejus potentes virtute..., II. 290.

PSALM. CIII.

1 sq. Benedic, anima mea, Domino: Domine Deus meus..., I. 83, 84; — Laudem et decorem induisti, etc., I. 10.
2. ... Amictus lumine sicut vestimento, II. 278, 189.
4. Qui facis angelos tuos spiritus; et ministros tuos ignem urentem, II. 491.
15. Et vinum lætificet cor hominis, II. 477; VI. 495.
28. Dante te illis colligent, etc..., I. 11.
29. Et in pulverem suum revertentur..., *ibid.* 11.
29. Avertente te faciem, turbabuntur: auferes spiritum eorum, et deficient, etc., V. 367.
31. Gloriabitur Dominus in operibus suis, VI. 273.
32. Respicis terram et tremuit, *ibid.* 11.
33. Cantabo Domino in vita mea..., *ibid.* 13.

PSALM. CIV.

1 sq. Confitemini Domino, et invocate nomen ejus, etc., I. 84, 85.
4. Quærite Dominum, et confirmamini: quærite faciem ejus semper, V. 44.
8. Verbi quod mandavit in mille generationes, I. 355.
15. Nolite tangere christos meos, etc., VII. 83; VIII. 418.
16. Vocavit Dominus famem super terram, VI. 242; VIII. 418.
18. Ferrum pertransiit animam ejus, I. 19.

PSALM. CV.

1 sq. Confitemini Domino, quoniam bonus, etc. Quis loquetur, etc., I. 85, 86; V. 411; VIII. 483.
2. Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus, VI. 162.
21. Qui fecit magna in Ægypto, etc., I. 12.

PSALM. CVI.

1 sq. Confitemini Domino, quoniam bonus, etc. Dicant qui redempti sunt, etc., I. 86, 87.
10. Vinctos in mendicitate et ferro, etc., VI. 476.
20. Misit verbum suum et sanavit eos, etc., II. 442.
25 sq. Exaltati sunt fluctus ejus, ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos, VI. 216.
27. Et omnis sapientia eorum devorata est, etc., *ibid.* 216.
29. Et statuit procellam, I. 11.
42. Omnis iniquitas oppilabit os suum, X. 413.

PSALM. CVII.

1 sq. Paratum cor meum, Deus, etc., I. 87, 88; VII. 102, 163.
25. Viderunt me et moverunt capita sua, I. 10.

PSALM. CVIII.

1 sq. Deus, laudem meam ne tacueris, etc., I. 1, 3, 10, 88, 89; VII. 336.
3. Sermonibus odii circumdederunt me, VI. 584; VII. 336.
8. Et ejus episcopatum accipiat alter, II. 228.
18 sq. Et dilexit maledictionem, et veniet ei: et noluit benedictionem, etc., II. 388; VI. 283, 370; VII. 333.
19. Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, VI. 5.
23. Sicut umbra cum declinat, I. 11.

PSALM. CIX.

Ce Psaume est traduit, VIII. 562.
1 sq. Dixit Dominus Domino meo, etc., I. 89, 274; II. 228, 235, 245, 257, 359, 360; VIII. 187; IX. 157.
2. ... Ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum, I. 296; II. 228; VI. 46.
3. Ante luciferum genui te, II. 140, 179, 228, 235, 287, 359; IV. 23; VIII. 187, 202.
4. Tu es sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech, II. 220, 359; VIII. 187, 188.
7. De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput, II. 360; VII. 74; VIII. 221.

PSALM. CX.

Traduction de ce Psaume, VIII. 562.
1 sq. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, etc., I. 89, 90.
2 sq. Bonum est laudare Dominum, etc., *ibid.* 13.

PSALM. CXI.

Traduction de ce Psaume, VIII. 562.
1 sq. Beatus vir qui timet Dominum, etc., I. 90.
8. Disponet sermones suos in judicio, quia in æternum non commovebitur, V. 93, 177.

PSALM. CXII.
Traduction de ce Psaume, VIII. 562.
1 sq. Laudate, pueri, Dominum, etc., I. 90.
PSALM. CXIII.
Traduction de ce Psaume, VIII. 563.
1 sq. In exitu Israel de Ægypto, etc., I. 90; V. 89.
16. Cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum, VI. 93, 646.
PSALM. CXIV.
Traduction de ce Psaume, VIII. 575.
1 sq. Dilexi, quoniam exaudiet Dominus, etc., I. 91.
2. Præoccupemus faciem ejus in confessione, etc., V, 147.
3 sq. Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi, VI. 253, 254, 449, 548; VIII. 598.
6. Ploremus coram Domino qui fecit nos, V. 21.
PSALM. CXV.
Traduction de ce Psaume, VIII. 566.
Traduction poétique de ce Psaume, X. 505.
1 sq. Credidi, propter quod locutus sum, etc., I. 91.
4. Panem cœlestem accipiam et nomen Domini invocabo, III. 239.
8. Tibi immolabo hostiam laudis, VII. 56.
11. Omnis homo mendax, VI. 633.
12. Quid retribuam Domino, etc., VI. 163; VII. 224; IX. 223.
13. Calicem salutaris accipiam, etc., IX. 223.
15. Prætiosa in conspectu Domini, etc., IV. 419.
PSALM. CXVI.
Traduction de ce Psaume, VIII. 565.
1 sq. Laudate Dominum omnes gentes, etc., I. 91.
PSALM. CXVII.
1 sq. Confitemini Domino, etc., quoniam in sæculum misericordia ejus, etc., I. 91, 92; IX. 336.
8. Bonum est confidere in Domino quam confidere in homine, VII. 158.
15. Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum, VI. 233.
17. Non moriar, sed vivam, etc., II. 436.
22. Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli, II. 341; IV. 34; VI. 57, 73.
23. A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris, II. 342.
24. Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus, et lætemur in ea, II. 190.
25. Benediximus vobis de domo Domini, II. 228.
27. Dixit et adstitit spiritus procellæ: intumuerunt fluctus, etc., I. 11.
PSALM. CXVIII.
Ce Psaume est traduit, VIII. 559.
1 sq. Beati immaculati in via, etc., I. 92, 93, 94, 95, 6, 97; II. 268; VI. 173; VII. 18.
4. Veniat super me misericordia tua, VI. 515.
5. Adorate scabellum pedum ejus, etc., IV. 413, 439.
17. Retribue servo tuo, vivifica me, etc., V. 272.
19. Incola ego sum in terra, non abscondas a me mandata tua, VI. 492.
20. Concupiscit anima mea desiderare, etc., V. 88; VIII. 651; X. 402.
24. Consilium meum justificationes tuæ, etc., VI. 142.
25 Adhæsit pavimento anima mea, I. 13.
28. Dormitavit anima mea præ tædio, VI. 656.
34. Da mihi intellectum et scrutabor legem tuam, VI. 705; X. 413.
37. Averte oculos meos ne videant vanitatem, etc., IX. 556, 575.
46. Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar, X. 387.
55. Memor fuit nocte nominis tui, et custodivi legem tuam, VIII. 111.
56. Hæc facta est mihi, etc., I. 19.
59. Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua, V. 81; VI. 134, 139.
66. Veritatem, et disciplinam, et scientiam edoce me, VIII. 436.
69. Ego autem in corde meo scrutabor mandata tua, V. 81.
71. Bonum mihi quia humiliasti me, IX. 314.
85. Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua, VIII. 111.
89. In æternum, Domine, verbum tuum permanet in cœlo, VI. 141.
90. In generationem et generationem veritas tua; fundasti terram et permanet, VI. 141, 629.
91. Ordinatione tua perseverat dies: quoniam omnia serviunt tibi, VI. 141, 629.
92. Nisi quod lex tua meditatio mea est; tunc forte periissem, etc., VI. 141.
96. Latum mandatum tuum nimis, VI. 18; VIII. 111
97. Quomodo dilexi legem tuam, Domine? V. 81.
99. Super docentes me, intellexi; quia testimonia tua meditatio mea est, VI 629.
101. Ab omni via mala prohibui pedes meos, etc., I. 20.
103. Quam dulcia faucibus meis eloquia tua! super mel ori meo, VI. 142.
105. Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ, V. 81.
105... Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis, IV. 138.
109. Anima mea in manibus meis semper, VII. 226.
112. Inclinavi cor meum ad justificationes tuas, propter retributionem, V. 258, 271, 533, 556.
117. Adjuva me et salvus ero, etc., II. 517, 653.
130. Intellectum dat parvulis, VI. 138.
137. Justus es, Domine, et recta sunt judicia tua, II. 512; III. 106; VIII. 168, 382.
137. Et nos quidem digna facti recipimus, VI. 359; VIII. 168.
139. Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei, I. 8; VI. 214.
143. Tribulatio et angustia invenerunt me, VI. 549; VIII. 598.
155. Longe a peccatoribus salus; quia justificationes tuas non exquisierunt, II. 700.
166 sq. Et mandata tua dilexi, X. 401.
PSALM. CXIX.
Traduction de ce Psaume, VIII. 575.
1 sq. Ad Dominum cum tribularer clamavi, etc., I. 97.
4. Sagittæ potentis acutæ, etc., VI. 56.
7. Cum his qui oderunt pacem eram pacificus, IX. 236.
PSALM. CXX.
Traduction de ce Psaume, VIII. 575.
1 sq. Levavi oculos meos in montes, etc., I. 97; IX. 217.
PSALM. CXXI.
Traduction de ce Psaume, VIII. 565.
1 sq. Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, etc., I. 98; IX. 603.
PSALM. CXXII.
1 sq. Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis, etc., I. 98.
PSALM. CXXIII.
1 sq. Nisi quia Dominus erat in nobis, etc., *ibid.* 98, 99.
PSALM. CXXIV.
1 sq. Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion, etc., *ibid.* 13, 99; V. 177; II. 373.
PSALM. CXXV.
Traduction de ce Psaume, VIII. 566.
1 sq. In convertendo Dominus captivitatem Sion, etc., I. 99.
PSALM. CXXVI.
Traduction de ce Psaume, VIII. 566.
1 sq. Nisi Dominus ædificaverit domum, etc., I. 99; II. 502.
PSALM. CXXVII.
Traduction de ce Psaume, VIII. 566.
1 sq. Beati omnes qui timent Dominum, etc., I. 99, 100.
3. Filii tui sicut novellæ olivarum, VIII. 461.
PSALM. CXXVIII.
1 sq. Sæpe expugnaverunt me, etc., I. 100; VI. 215, 216.
3. Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores, VI. 216.
5. Confundantur et convertantur, *ibid.* 253.
6. Fiant sicut fœnum tectorum, quod, priusquam evellatur, exaruit, VII. 148.
PSALM. CXXIX.
Traduction de ce Psaume, VIII. 575, 578.
1 sq. De profundis clamavi ad te, I. 100; VI. 7, 301.
PSALM. CXXX.
Traduction de ce Psaume, VIII. 575.
1 sq. Domine, non est exaltatum cor meum, I. 100; V. 43, 148; VII. 291; VIII. 479.
PSALM. CXXXI.
Traduction de ce Psaume, VIII. 567.
1 sq. Memento, Domine, David, etc., I. 100, 101; VI. 345; VIII. 364, 435.
8. Surge Domine in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ, I. 10; II. 225, VI, 92.
14. Hæc requies mea in sæculum sæculi, IX. 232.
PSALM. CXXXII.
1 sq. Ecce quam bonum et quam jucundum, I. 101.
2. Tanquam unguentum in capite ejus, VI. 13.
PSALM. CXXXIII.
Traduction de ce Psaume, VIII. 564.
1 sq. Ecce nunc benedicite Dominum, I. 101.
PSALM. CXXXIV.
1 sq. Laudate nomen Domini, etc., I. 101.
6. Omnia quæcumque voluit Dominus fecit in cœlo, in terra, etc., II. 698, 702, 712; IX. 234.
7. Educens ventos de thesauris suis, I. 11.

PSALM. CXXXV.

1 sq. Confitemini Domino, quoniam bonus; quoniam in æternum, etc., I. 102; VI. 683; VII. 303.
13. Qui facit mirabilia magna solus, *ibid.* 10.

PSALM. CXXXVI.

Traduction poétique de ce Psaume, X. 504 sq.
1 sq. Super flumina Babylonis, etc., I. 103; VII. 219; IX. 161.
4. Quomodo cantabimus in terra aliena, I. 9.
6. Adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui, etc., VI. 690; VII. 215.

PSALM. CXXXVII.

Traduction de ce Psaume, VIII. 576.
1 sq. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, etc., I. 103.
2. In conspectu Anglorum psallam tibi, etc., II. 191.
6. Excelsus Dominus, et humilia respicit, etc., V. 155; VII. 37.
8 sq. Si ascendero in cœlum, tu illic es, etc., I. 11.

PSALM. CXXXVIII.

Traduction de ce Psaume, VIII. 566.
1 sq. Domine, probasti me, et cognovisti me, etc., I. 103, 104.
3. Et nox illuminatio mea, etc., IX. 199.
4. Et omnes vias meas prævidisti, I. 18.
6. Mirabilis facta est scientia tua ex me, VII. 351.
7 sq. Quo ibo a spiritu tuo? aut quo a facie tua fugiam? etc., VIII. 393; IX. 354.
8. Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades, IV. 409; IX. 354.
10. Manus tua deducet me, etc., I. 12; IX. 354.
19. Viri sanguinum declinate a me, VIII. 362.

PSALM. CXXXIX.

Traduction de ce Psaume, VIII. 575.
1 sq. Eripe, Domine, ab homine malo, etc., I. 104.
4. Acuerunt linguas suas sicut serpentis; venenum aspidum sub labiis eorum, VIII. 365.

PSALM. CXL.

1 sq. Domine, clamavi ad te, exaudi me, etc.; I. 105.
2. Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo, etc., IV. 417.

PSALM. CXLI.

Traduction de ce Psaume, VIII. 578.
1 sq. Voce mea ad Dominum clamavi, etc., I. 105.
5. Considerabam ad dexteram, et videbam, *ibid.* 19.
8. Educ de custodia animam meam... me exspectant justi, donec retribuas, V. 113.

PSALM. CXLII.

1 sq. Domine, exaudi orationem meam : auribus percipe, I. 105, 106; V. 89.
2. Et non intres in judicium cum servo tuo, etc., VI. 206; IX. 597.
6. Anima mea sicut terra sine aqua tibi, etc., II. 316; IX. 217, 580, 597.

PSALM. CXLIII.

1 sq. Benedictus Dominus Deus meus, qui docet, etc., I. 106; VII. 317; VIII. 423, 437.
2. Qui subdit populum suum sub me, etc., VI. 460; VIII. 171.
12. Circumornatæ ut similitudo templi, VI. 246; IX. 556.
15. Beatum dixerunt populum cui hæc sunt, VI. 311, 313; IX. 555.

PSALM. CXLIV.

1 sq. Exaltabo te, Deus meus, rex, etc., I. 106, 107; VI. 376, 439.
9. Suavis Dominus universis; et miserationes ejus super omnia opera ejus, II. 386; VI. 337, 601.
9. Et miserationes ejus super omnia opera ejus, IV. 12; IX. 11.
16. Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione, II. 189.
19. Voluntatem timentium se faciet, etc., II. 300, III. 550; V. 86; VI. 405, 649; VII. 201; IX. 241.
26. Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum, VI. 438.

PSALM. CXLV.

Traduction de ce Psaume, VIII. 576.
1 sq. Lauda, anima mea, Dominum, etc., I. 107.
2. Laudabo Dominum meum, quandiu fuero, V. 74; VIII. 397.
4. In illa die peribunt omnes cogitationes eorum, VI. 121, 533; VII. 280, 282, IX. 592.
6. Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te, VII. 280.

PSALM. CXLVI.

1 sq. Laudate Dominum, quoniam bonus est psalmus, etc., I. 107, 108.
9. Qui dat jumentis escam ipsorum, et pullis cervorum invocantibus eum, II. 314.
10. Non in fortitudine equi voluntatem habebit; nec in tibiis viri, etc., *ibid.* 517.

PSALM. CXLVII.

1 sq. Lauda, Jerusalem, Dominum, etc., I. 108.
2 et 5. Laudate eum omnes Angeli ejus... quia ipse dixit et facta sunt, etc., III. 82.
10. Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis, II. 469; IX. 294.
18. Flabit spiritus tuus, et fluent aquæ, V. 367; VI. 324, 445.

PSALM. CXLVIII.

1 sq. Laudate Dominum de cœlis, etc., I. 108.
2. Laudate eum omnes angeli ejus, laudate eum omnes virtutes ejus, etc., II. 290.
5. Ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt. Statuit ea in æternum, I. 11; IV. 165.
8. Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus, IX. 171.

PSALM. CXLIX.

1 sq. Cantate Domino canticum novum : laus ejus, etc., I. 108.

PSALM. CL.

1 sq. Laudate Dominum in sanctis ejus, etc., *ibid.* 108, 109.

PROVERBIORUM.

Ce livre est commenté au tome I, p. 136 et sq.

CAPUT I.

8. Audi, fili mi, verba patris tui, etc., VIII. 473.
24 sq. Vocavi et renuistis, etc.
31. Comedent igitur fructus viæ suæ, suisque consiliis saturabuntur, VII. 78.

CAPUT II.

10 sq. Si intraverit sapientia cor tuum, etc. VIII. 490.
11 sq. Consilium custodiat te, etc., *ibid.*

CAPUT III.

5. Ne innitaris prudentiæ tuæ, VIII. 490.
6. In omnibus viis tuis cogita illum, etc.
7. Non sis sapiens apud temetipsum, I. 132; VIII. 383, 470, 490.
12. Quem enim diligit Dominus corripit, etc., I. 133.

CAPUT IV.

3 sq. Nam et ego filius fui patris mei tenellus, etc., VIII. 473.
7. Posside sapientiam..., acquire prudentiam, VII. 262; X. 407.
24. Remove a te os pravum, etc., VIII. 386, 490.
25. Oculi tui recta videant, etc., *ibid.* 373, 382, 388, 436, 490.
26. Dirige semitam pedibus tuis, etc., *ibid.* 382.
27. Ne declines ad dexteram neque ad sinistram, VII. 142.

CAPUT V.

12. Cur detestatus sum disciplinam, I. 132.
15. Bibe aquam de cisterna tua.

CAPUT VI.

6. Vade ad formicam, piger, etc., I. 132.
11. Pauperies quasi vir armatus, VII. 133.
12 sq. Homo apostata, vir inutilis graditur ore perverso, etc., VIII. 389.
16 sq. Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum, *ibid.* 471.
20 sq. Conserva, fili mi, præcepta patris tui, etc., *ibid.* 238, 473.
21. Liga ea in corde tuo jugiter, etc., X. 401.
22 sq. Cum ambulaveris, gradiantur tecum, IX. 111.
23. Mandatum lucerna est, et lex lux, etc., I. 133; V. 102; VIII. 376.
26. Dirige semitam pedibus tuis, etc., VIII. 490.

CAPUT VII.

4. Dic sapientiæ : soror mea es, I. 133.
10 sq. Ecce occurrit illi mulier ornatu meretricio, etc., IX. 94.
18. Veni, inebriemur uberibus, fruamur, etc., *ibid.* 551.
23. Donec transfigat sagitta jecur ejus, etc., *ibid.* 94.
26. Multos vulneratos dejicit, etc., *ibid.* 94, 560.

CAPUT VIII.

8. Dominus possedit me ab initio viarum suarum, etc., IV. 14.
12. Ego sapientia habito in consilio, etc., VIII. 384, 490.
13. Arrogantiam, et superbiam, et viam pravam, et os bilingue detestor, *ibid.* 490.
14. Meum est consilium, et æquitas, *ibid.* 373.
15. Per me reges regnant, etc., VI. 459; VIII. 372.
17. Ego diligentes me diligo, etc., VIII. 376; X. 407.
22. Dominus possedit me ab initio viarum suarum, IV. 27; VIII. 202.
24 sq. Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram, etc., IV. 27.
27. Quando præparabat cœlos, aderam, etc., *ibid.* 25.
31. Deliciæ meæ esse cum filiis hominum, IX. 278.

CAPUT IX.

5. Venite, comedite panem meum, et bibite, etc., IX. 589.
6. Relinquite infantiam et vivite, etc., VIII. 383, 387, 480, 490.
9. Da sapienti occasionem, et addetur ei sapientia, etc., *ibid.* 387.
17. Aquæ furtivæ dulciores sunt, etc., II. 553.

CAPUT X.

4. Egestatem operata est manus remissa, etc., VIII. 490.
9. Qui ambulat simpliciter ambulat confidenter, *ibid.* 389.
12. Universa delicta operit caritas, VI. 537.
19. In multiloquio non deerit peccatum, VII. 97.

CAPUT XII.

1. Qui diligit disciplinam diligit scientiam, VIII. 379.
15. Via stulti recta in oculis ejus, I. 132; VIII. 383, 471.
18. Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientiæ, VII. 339; VIII. 380.
24. Manus fortium dominabitur, etc., VIII. 370, 490.
26. Iter... impiorum decipiet eos, *ibid.* 389.
27. Consurgit diluculo qui quærit bona, I. 132; VIII. 389.

CAPUT XIII.

3. Qui custodit os suum, custodit animam, etc., VIII. 380.
4. Vult et non vult piger, etc., I. 132; VI. 561; VIII. 370, 471, 490.
7. Est quasi dives, cum nihil habeat, etc., X. 403; et est quasi pauper cum in multis divitiis sit, I. 133.

CAPUT XIV.

8. Sapientia callidi est intelligere viam suam, etc., I. 133; VIII. 388.
13. Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat, VI. 544; VII. 131.
15. Innocens credit omni verbo, etc., VIII. 386, 471.
16. Sapiens timet et declinat a malo, stultus transilit, etc., X. 423.
17. Impatiens operabitur justitiam, etc., VIII. 436.
23. In omni opere erit abundantia, etc., *ibid.* 387.
28. In multitudine populi dignitas regis, etc., I. 132; VIII. 344, 461.
34. Justitia elevat gentem, I. 132.

CAPUT XV.

1. Responsio mollis frangit iram, etc., VII. 312; VIII. 365, 380.
2. Os fatuorum ebullit stultitiam, VI. 608.
4. Lingua placabilis, lignum vitæ, etc., VIII. 380.
8. Dissipantur cogitationes ubi non est consilium, etc., *ibid.* 384.
15. Lingua mollis confringit malitiam, I. 133.
19. Iter pigrorum quasi sepes spinarum, etc., VIII. 490.
32. Qui abjicit disciplinam despicit animam suam, etc., *ibid.* 379.

CAPUT XVI.

1. Hominis est animam præparare, etc., VIII. 425.
9. Cor hominis disponit viam : sed Domini est dirigere gressus ejus. I. 133; II. 517; VIII. 425.
10. Divinatio in labiis regis, etc., VI. 432, 460, 529; VIII. 378.
12 sq. Abominabiles regi qui agunt impie, etc., VIII. 344, 389.
13. Voluntas regum labia justa, etc., *ibid.* 490.
14. Indignatio regis nuntii mortis, *ibid.* 365.
15. In hilaritate vultus regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus, VI. 59, 580, 705; VIII. 364, 434, 490.
23 sq. Cor sapientis eruditet os ejus, etc., VIII. 380.
28. Homo perversus suscitat lites, *ibid.* 471.
32. Melior est patiens viro forti, etc., VI. 577; VII. 284; VIII. 437.
33. Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur, etc, I. 133.

CAPUT XVII.

2. Servus sapiens dominabitur filiis stultis, etc., VIII. 372.
4. Malus obedit linguæ iniquæ, etc., *ibid.* 386.
12. Expedit magis ursæ occurrere, etc., *ibid.* 383.
15. Qui justificat impium et qui condemnat justum, etc., *ibid.* 436.
16. Quid prodest stulto habere divitias, cum sapientiam emere non possit, I. 133.
19. Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma, etc., VIII. 437.
24. In facie prudentis lucet sapientia, etc., *ibid.* 383.
28. Stultus quoque si tacuerit sapiens reputabitur, etc., *ibid.* 380, 471.

CAPUT XVIII.

1. Occasiones quærit, etc., IV. 107; VIII. 472.
2. Non recipit stultus verba prudentiæ, etc., I. 132; VI. 575; VIII. 381, 383, 436, 470.
8. Pigrum dejicit timor; animæ autem effeminatorum esurient, *ibid.* 370, 490.
8. Verba bilinguis quasi simplicia, etc., *ibid.* 386, 471.
9. Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis, VI. 562; VIII. 370.
19. Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma, VIII. 340.

CAPUT XIX.

1. Melior est pauper qui ambulat in simplicitate sua, quam dives insipiens, I. 133.
2. Et qui festinus est pedibus, offendet, VIII. 471.
14. A Domino autem proprie uxor prudens, VI. 288.
19. Ita vir, qui fraudulenter nocet amico suo, etc., II. 605; VIII. 471.
21. Multæ cogitationes in corde viri, VII. 293; VIII. 425.

CAPUT XX.

4. Propter frigus piger arare noluit, etc., VIII. 490.
5. Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri, etc., VII. 310; VIII. 385, 472.
8. Rex... dissipat omne malum intuitu suo, VIII. 242.
10. Pondus et pondus, mensura et mensura : utrumque abominabile est apud Deum, IV. 54.
12. Aurem audientem... Dominus fecit, II. 681; VI. 575; VII. 313; VIII. 382.
13. Noli diligere somnum, ne te egestas opprimat, etc., VIII. 490.
23. Abominatio est apud Dominum, VI. 351, 572.
26. Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem, VI. 463; VIII. 420.
28. Misericordia et veritas custodiunt regem, etc., I. 132; VIII. 364; IX. 23.

CAPUT XXI.

1. Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini : quocumque voluerit, inclinabit illud, II. 517, 646; VII. 170; VIII. 378; 425.
3. Facere misericordiam, et judicium magis placet Domino quam victimæ, VII. 312.
23. Quis custodit os suum, et linguam suam, etc., VIII. 380.
25 sq. Desideria occidunt pigrum : Tota die concupiscit et desiderat, V. 130; VI. 561; VIII; 370, 490.
30. Non est sapientia, non est scientia, VII. 293; VIII. 425.
31. Equus paratur ad diem belli : Dominus autem salutem tribuit, II. 517.

CAPUT XXII.

3. Callidus vidit malum, et abscondit se, etc., VIII. 380.
10. Ejice derisorem, et exibit cum eo, etc., *ibid.* 387, 471.
13. Dicit piger : Leo est foris, I. 132; VI. 511; VIII. 370, 490.
28. Ne transgrediaris terminos antiquos quos posuerunt patres nostri, III. 160, 405, 406, 453; X. 395; VIII. 387, 406.

CAPUT XXIII.

2. Statue cultrum in gutture tuo, etc., I. 133.
9. In auribus insipientium ne loquaris, etc., VIII. 392.
10 sq. Ne attingas parvulorum terminos, I. 133.
23. Veritatem eme, etc., VIII. 380.
29. Cui væ? cujus patri væ? cui rixæ?... nonne his qui commorantur in vino? etc., I. 133.

CAPUT XXIV.

3 sq. Sapientia ædificabitur domus, et prudentia roborabitur, etc., VIII. 372.
5. Vir sapiens fortis est, etc., *ibid.* 373.
6. Quia cum dispositione initur bellum; et erit salus ubi multa consilia sunt, *ibid.* 384.
11. Erue eos qui ducuntur ad mortem, etc., *ibid.* 435.
27. Præpara foris opus tuum, et diligenter exerce agrum tuum, etc., I. 132.
30. Per agrum hominis pigri transivi, etc., VIII. 490.
33 sq. Dormies, modicum dormitabis...; et veniet tibi quasi cursor egestas, etc., *ibid.* 490.

CAPUT XXV.

3. Cœlum sursum et terra deorsum, etc., VII. 309; VIII. 380.
5. Firmabitur justitia thronus ejus, I. 132.
14. Nubes, et ventus, et pluviæ non sequentes, vir gloriosus, VIII. 364.
23. Ventus aquilo dissipat pluvias, etc., *ibid.* 365.
27. Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria, IV. 93; IX. 554.
28. Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, etc., VII. 279; VIII. 380.

CAPUT XXVI.

5. Responde stulto juxta stultitiam suam, ne sibi sapiens esse videatur, V. 75.
6. Qui mittit verba per nuntium stultum, etc., VIII. 378.
13. Dicit piger : Leo est in via, et lena in itineribus, VI. 511; 594; VIII. 370.
14. Sicut ostium vertitur in cardine suo, etc., VIII. 490.
15. Abscondit piger manum sub ascella sua, etc., *ibid.* 490.
16. Sapientior sibi piger videtur septem, etc., *ibid.* 471.
19. Ita vir qui fraudulenter nocet amico suo; et cum fuerit deprehensus dicit : Ludens feci, IV. 42.

22. Verba susurronis quasi simplicia, etc., VIII. 471.

CAPUT XXVII.

6. Meliora sunt vulnera diligentis, etc., VIII. 471.
17. Ferrum ferro exacuitur, etc., *ibid.* 472.
20. Infernus et perditio nunquam implebuntur : similiter et oculi hominum insatiabiles, IX. 555.
23. Diligenter agnosce vultum pecoris tui, etc., VIII. 377, 460.
24. Oculi stultorum in finibus terræ, etc., I. 132.

CAPUT XXVIII.

2. Propter peccata terræ, multi principes ejus, etc., VIII. 396.
15. Leo rugiens, et ursus esuriens, princeps impius, etc., *ibid.* 364.
16. Dux indigens prudentia, multos opprimet per calumniam, etc., *ibid.* 376.
18. Qui ambulat simpliciter, salvus erit, etc., *ibid.* 389.
20. Qui autem festinat ditari, non erit innocens, *ibid.* 471.
23. Qui corripit hominem gratiam postea inveniet apud eum magis, etc., I. 132.
25. Qui se jactat et dilatat jurgia concitat, VIII. 471.
26. Qui confidit in corde suo stultus est, etc., *ibid.* 392.

CAPUT XXIX.

4, 12. Princeps qui libenter audit verba mendacii, omnes ministros habet impios, I. 132; VIII. 386.
11. Sapiens differt et reservat in posterum, I. 132; VIII. 380.
20. Vidisti hominem velocem ad loquendum, etc.? VIII. 380.

CAPUT XXX.

4. Quis accendit in cœlum atque descendit? VIII. 202.
15. Dicentes : affer, affer, VI. 417.
21 sq. Per tria movetur terra, etc., VIII. 388.
27. Regem locusta non habet, I. 312.

CAPUT XXXI.

1. Verba Samuelis regis. Visio qua erudivit eum mater sua, VIII. 473.
2 à 5. Quid dilecte mi, quid dilecte uteri mei? etc., *ibid.* 473.
10 sq. Mulierem fortem quis inveniet, etc.? *ibid.*
15 sq. Et de nocte surrexit. Non extinguetur in nocte lucernæ ejus, IV. 118.
31. Laudent eam in portis opera ejus, VII. 317.

ECCLESIASTES.

Ce livre est commenté au tome I, page 157 et seq.

CAPUT I.

2. Vanitas vanitatum... et omnia vanitas, VII. 277, 282; VIII. 491; IX. 299, 571.
9 sq. Quid est quod fuit? ipsum quod futurum est, etc., VIII. 387, 462.
11. Non est priorum memoria, etc., *ibid.* 462.
13. Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, etc., VII. 210.
14. Universa vanitas et afflictio spiritus, VI. 144; VII. 282.
17. Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, etc., VII. 282.
18. Eo quod in multa sapientia, multa sit indignatio, etc., IX. 571.

CAPUT II.

2. Risum reputavi errorem; et gaudio dixi, etc., VI. 617, 634, 710; IX. 110.
3. Cogitavi in corde meo abstrahere a vino carnem meam, etc., VI. 138.
10. Et omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis, etc., VI. 617.
11. ...Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi, etc., VI. 617; VII. 282.
12-15. Transivi ad contemplandam sapientiam, etc., VII. 280.
14. Sapientis oculi in capite ejus et didici quod unus utriusque esset interitus, VII. 282; VIII. 382, 436, 491.
19. Et est quidquam tam vanum? IX. 555.

CAPUT III.

1 sq. Omnia tempus habent, et suis spatiis, etc., VIII. 377; IX. 211.
2 sq. Ego os regis observo, etc., VIII. 365.
4. Et sermo illius potestate plenus est, etc., *ibid.* 365.
7. Tempus tacendi et tempus loquendi, etc., V. 249.
8. ...Tempus belli, et tempus pacis, X. 393.
11. Et mundum tradidit disputationi eorum, etc., VIII. 393.
17. Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit, VI. 79, 80, 421.
19. Unus interitus est hominis et jumentorum, VII. 282.

CAPUT IV.

8. Nec satiantur oculi ejus divitiis, IX. 555.
10 sq. Væ soli, etc., VIII. 340.
15. Vidi cunctos viventes qui ambulant sub sole, etc., VIII. 354.
17. Melior est obedientia quam stultorum victimæ, IX. 17.
35. Noli esse sicut leo in domo tua, etc., VIII. 363.

CAPUT V.

7 sq. Quia excelso excelsior est alius, etc., VIII. 343, 398.
9 sq. Avarus non implebitur pecunia, etc., VIII. 341; IX. 555.
14 sq. Sicut egressus est nudus de utero matris suæ, sic revertetur, IX. 555.
17 sq. Hoc itaque visum est mihi bonum ut comedat quis et bibat, etc., *ibid.* 555.

CAPUT VI.

4. Frustra enim venit, et pergit ad tenebras, etc., VIII. 491.

CAPUT VII.

5. Cor sapientium ubi tristitia est, etc., VIII. 471.
15. In die bona, fruere bonis, etc., *ibid.* 380.
17. Noli esse justus multum, etc., II. 549; VIII. 387, 471; IX. 79.
18. Ne impie agas multum, etc., VIII. 471.
20. Sapientia confortavit sapientem super decem principes civitatis, *ibid.* 375.
26 sq. Lustravi universa animo meo, ut scirem, etc., *ibid.* 478.
30. Solummodo hoc inveni, quod fecerit Deus hominem rectum, etc., II. 627; VIII. 388; IX. 552, 556.

CAPUT VIII.

2 sq. Ego os regis observo, III. 538.
5. Tempus et responsionem cor sapientis intelligit, etc., VIII. 377, 472, 491.
6 sq. Omni negotio tempus est, etc., *ibid.* 377, 471.

CAPUT IX.

1. Nescit homo, utrum amore an odio dignus sit, V. 77, 84.
2 et 3. Quod universa æque eveniant justo et impio, etc., VI. 421.
10. Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare, etc., VIII. 490.
11 sq. Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, etc., sed tempus casumque in omnibus, VI. 421; VIII. 377.
14 sq. Civitas parva, et pauci in ea viri, VIII. 374.
18. Melior est sapientia quam arma, etc., *ibid.* 374.

CAPUT X.

3. Sed et in vita stultus ambulans, cum ipse insipiens sit, omnes stultos æstimat, VIII. 379, 490.
5 sq. Est malum quod vidi sub sole, etc., *ibid.* 378.
8. Qui fodit foveam incidit in eam, etc., *ibid.* 389.
10. Si retusum fuerit ferrum, et hoc non ut prius, etc., *ibid.* 387.
11. Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahit, *ibid.* 386, 491.
12 sq. Verba oris sapientis gratia, etc., *ibid.* 380.
14. Stultus verba multiplicat, etc., *ibid.* 380, 387, 392.
16 sq. Væ tibi, terra cujus rex puer est, etc., *ibid.* 377.
18. In pigritiis humiliabitur contignatio, et in infirmita temanuum perstillabit domus, *ibid.*, 270, 491.
20. Aves cœli portabunt vocem tuam, VI. 460, 529; VIII. 379.

CAPUT XI.

3. ... In quocumque loco ceciderit (arbor), ibi erit, VI. 421.
4. Qui observat ventum non seminat, et qui considerat nubes nunquam metet, VI. 138; VIII. 388.
6. Mane semina semen tuum, et vespere ne cesset manus tua, etc., VIII. 370, 490.

CAPUT XII.

1. Memento Creatoris tui in diebus, etc., III. 145.
7. Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat, etc., VII. 282; VIII. 204.
8. Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, et omnia vanitas, etc., IX. 299.
9 sq. Cumque esset sapientissimus Ecclesiastes docuit populum, etc., VIII. 376.
11. Verba sapientium sicut stimuli, et quasi in altum defixi, I. 131; X. 414.
12. His amplius, fili mi, ne requiras, etc., VIII. 376.
13. Deum time, et mandata ejus observa, etc., VII. 278, 282; VIII. 345; IX. 590.
14. Et cuncta quæ fiunt, adducet Deus in judicium, etc., VII. 282.

CANTICUM CANTICORUM.

Ce livre est commenté au tome I, p. 174 et sq.

CAPUT I.

1. Osculetur me, etc., x. 485.
3. Trahe me : post te curremus... recti diligunt te, v. 88; VI. 446; VII. 327; VIII. 473; IX. 20, 182, 185, 194, 200, 226, 234, 245, 269, 307, 590, 604.
5. Filii matris meæ pugnaverunt adversum me, x. 387.
8. Equitatui meo... assimilivi te, amica mea, II. 476; IX. 202.
12. Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, VI. 262, 488.

CAPUT II.

1 à 7. Introduxit me in cellam vinariam, etc., x. 485.
5. Fulcite me floribus, stipate me malis, etc., VI. 488; IX. 187.
6. Lœva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me, v. 88; IX. 226.
8. Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles, VI. 44.
9. Similis est dilectus meus capreæ, IX. 186; — En ipse stat post parietem nostrum, respicens, etc., IX. 199.
10. Surge, propera, amica mea, formosa columba mea, et veni, VI. 32.
12. Tempus putationis advenit, etc., II. 475, 488; IX. 221; — Vox turturis audita est, etc., VII. 313.
14. Vox tua dulcis et facies tua decora, etc., IX. 239; x. 492.
15. Capite nobis vulpes parvulas, etc., IX. 325.
16. Dilectus meus mihi, et ego illi, VI. 316, 317, 487; IX. 226.
17. Revertere, revertere, etc., VI. 489, IX. 614.

CAPUT III.

1. In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima, etc., IX. 264.
4. Tenui eum; nec dimittam, VII. 327; IX. 101, 199, 226.
6. Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgulta fumi ex aromatibus, etc., VI. 395.
11. Egredimini et videte, filiæ Sion, regem, etc., IX. 158, 555.

CAPUT IV.

1. Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es! IX. 156.
4. Sicut turris David collum tuum, x. 490.
7. Tota pulchra es, amica mea, etc., VI. 122.
8. Veni de Libano, sponsa mea, IX. 205, 303.
9. Vulnerasti cor meum... in uno crine colli, VII. 329; IX. 316.
10 et sq. Descendit in hortum meum, VI. 487.
12. Sponsa mea, hortus conclusus, fons signatus, IX. 189.

CAPUT V.

1. Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi, II. 437; IX. 589.
2 sq. Vox dilecti mei pulsantis, etc., IX. 158, 187; x. 486, 489; — Ego dormio, et cor meum vigilat, IX. 303.
6. Quæsivi et non inveni eum, etc., IX. 264, 303; — Anima mea liquefacta est ut locutus est, IX. 187, 303.
8 sq. Adjuro vos, filiæ Jerusalem, etc., IX. 158, 187.
10. Dilectus meus candidus et rubicundus, etc., IX. 156, 200.
16. Totus desiderabilis, etc., IX. 159, 200, 205, 300.

CAPUT VI.

1 sq. Quam pulchra es, amica mea, etc., x. 488.
3. Decora sicut Jerusalem, terribilis ut castrorum acies ordinata, VI. 680.
4. Averte oculos tuos, etc., x. 489.
7. Sexaginta sunt reginæ, et octoginta concubinæ, etc., VIII. 473.
8. Una est columba mea, perfecta mea, VI. 200; VII. 258, VIII. 473.

CAPUT VII.

10. Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus, VII. 164, 168; x. 490.

CAPUT VIII.

1. Quis mihi det te fratrem meum, etc., IX. 306; x. 491.
2. Apprehendam te et ducam in domum matris meæ, etc., VIII. 473.
5. Quæ est ista quæ ascendit de deserto, etc?... VI. 31, 32, 393, 398; x. 492.
6. Pone me ut signaculum super cor tuum, etc., I. 334; — Fortis est ut mors dilectio; et dura sicut infernus æmulatio, v. 143; VI. 653; VII. 145, 247; IX. 220, 225, 232, 264.
7. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, etc., IX. 298.
13. Quæ habitas in hortis, etc., IX. 187; x. 492.
14. Fuge, dilecte mi, et assimilare, etc., VII. 313; IX. 187.

LIBER SAPIENTIÆ.

Ce livre est commenté au tome I, page 184 sq.

CAPUT I.

1. Omnis sapientia a Deo est, et cum illo fuit semper, et est ante ævum, sq. IV. 15; VIII. 490.
7. Hoc quod continet omnia, etc., VI. 19.
11. A detractione parcite lingua, quoniam servo obscurus in vacuum non ibit, *ibid.* 555, 576.
13 sq. Deus mortem non fecit nec lætatur in perditione virorum. — Sanabiles fecit nationes, v. 15; IX. 601.
15. Justitia est perpetua et immortalis, VIII. 434.

CAPUT II.

6. Venite ergo et fruamur bonis quæ sunt, etc., II. 468.
8. Coronemus nos rosis, VI. 416.
10. Venite, opprimamus pauperem justum, *ibid.* 617.
12. Circumveniamus ergo justum quia inutilis est nobis, *ibid.* 463, 563, 564, 573.
21. Hæc cogitaverunt et erraverunt, *ibid.* 423.
23. Quoniam Deus creavit hominem inexterminabilem, IX. 601.
24. Invidia autem diaboli mors introivit, etc., VI. 222.

CAPUT III.

5. Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se, VI. 171.

CAPUT IV.

11. Raptus est ne malitia mutaret intellectum, etc., IX. 119.
12. Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitiâ, VI. 546; IX. 569.
14. Properavit educere de medio iniquitatum, VII. 284.
17. Videbunt finem sapientis, et non intelligent quid cogita verit de eo Dominus, VI. 11, 17.

CAPUT V.

2. Videntes turbabuntur timore horribili, VI. 410.
21. Pugnabit cum eo orbis terrarum contra insensatos, *ibid.* 13, 19.

CAPUT VI.

1. Melior est sapientia quam vires, etc., VIII. 375, 490.
2-4. Audite ergo reges, et intelligite, discite, judices finium terræ, etc., *ibid.* 476.
6. Horrende et cito apparebit vobis, etc., *ibid.* 398; — Judicium durissimum his qui præsunt fiet, etc., *ibid.* 490.
7 sq. Potentes potenter tormenta patientur, VI. 425; x. 358; — Exiguo enim conceditur misericordia, etc., VIII. 371.
8. Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, etc., *ibid.* 490.
12. Concupiscite ergo sermones meos, etc., *ibid.* 376.
13 sq. Clara est, et quæ nunquam marcescit sapientia, etc., *ibid.* 376.
18. Initium enim illius verissima est disciplinæ concupiscentia, *ibid.* 376.

CAPUT VII.

1 sq. Sum quidem et ego mortalis homo, etc., VIII. 476.
3. Et ego natus accepi communem aerem, et primam vocem similem omnibus emisi plorans, VI. 718.
7 sq. Propter hoc optavi, et datus est mihi sensus, etc., VIII. 373.
11. Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa, *ibid.*
16. In manu enim illius, et nos, et sermones nostri, et omnis sapientia, *ibid.* 425.
25 sq. Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam claritatis omnipotentis Dei sincera, II. 463.
26 sq. Candor est lucis æternæ, etc., IV. 17.

CAPUT VIII.

19. Puer autem eram ingeniosus, etc., VIII. 388.

CAPUT IX.

1 sq. Deus patrum nostrorum, et Domine misericordiæ, etc., VIII. 375.
4 sq. Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, etc., *ibid.*
14. Cogitationes enim mortalium timidæ, etc., *ibid.* 425; IX. 549.
15 sq. Corpus quod corrumpitur aggravat animam, etc., IX. 549.

CAPUT X.

10. Justum deduxit Dominus per vias rectas, VII. 142; — Dedit illi scientiam sanctorum, *ibid.* 209.

CAPUT XI.

17. Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur, VIII. 557.
21. Omnia in numero, pondere et mensura, VII. 140; VIII. 425.
27. Parcis autem omnibus : quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas, II. 698.

CAPUT XII.
4 sq. Quoniam odibilia tibi opera faciebant, etc., VIII. 438.
12. Quis enim dicet tibi : quid fecisti? etc., *ibid.* 351, 438.
13. Non injuste judicas judicium, v. 266.
15. Cum ergo sis justus, juste omnia disponis, etc., *ibid.* 443, 438.
19 sq. Docuisti autem populum tuum per talia opera, quoniam oportet justum esse et humanum... Si enim inimicos servorum tuorum et debitos morti, cum tantâ cruciasti attentione, dans tempus et locum, *ibid.* 15.

CAPUT XIII.
2. Aut solem et lunam rectores orbis terrarum deos putaverunt, IX. 136.
3. Quorum si specie delectati, deos putaverunt, etc., *ibid.* 556.

CAPUT XIV.
11. Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, VII. 26; IX. 96.
21. Incommunicabile nomen, etc., VII. 151.

CAPUT XV.
12. Æstimaverunt lusum esse vitam nostram, etc., VI. 568; VIII. 490.

ECCLESIASTICUS.

Ce livre est commenté au tome II, p. 202 et sq.

CAPUT I.
1 sq. Omnis sapientia a Domino Deo est, etc., VIII. 375.
2. Altitudinem cœli, et latitudinem terræ, et profundum abyssi quis dimensus est, VI. 165; IX. 578.
9. Et vidit, et dinumeravit, et mensus est, VIII. 425.
10. Et effudit illam super omnia opera sua, etc., *ibid.* 425.

CAPUT II.
1. Vidi quod hoc quoque esset vanitas, VII. 282.
3. Sustine sustentationes Dei, IX. 392.
11. Et scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est, *ibid.* 602.
14. Sapientis oculi in capite ejus, etc., VI. 137, 472.
15. Væ dissolutis corde, qui non credunt Deo, etc., VIII. 472.
16. Væ his qui perdiderunt sustinentiam, etc., *ibid.* 472.
19. Et est quidquam tam vanum, VII. 282.
23. Secundum enim magnitudinem ipsius sic et misericordia, VIII. 358.

CAPUT III.
19. Fili, in mansuetudine opera tua perfice, etc., VIII. 363.
23. Altiora te ne quisieris, etc., IX. 554.
33. Eleemosyna resistit peccatis, III. 462; VI. 537.
27. Qui amat periculum, in illo peribit, V. 12; VI. 485; X. 432; IX. 89, 96.
28. Cor ingrediens duas vias non habebit successus, VIII. 471.

CAPUT IV.
4 sq. Rogationem contribulati ne abjicias; et non avertas faciem ab egeno, VI. 623; VIII. 490.
8. Declina pauperi sine tristitia aurem tuam, etc., VIII. 363.
23. Fili, conserva tempus et devita a malo, *ibid.* 377.
30. Non contradicas verbo veritatis, etc., *ibid.* 471.
31. Non confundaris confiteri peccata tua, etc., *ibid.* 471.
32. Noli resistere contra faciem potentis; nec coneris contra ictum fluvii, *ibid.* 370, 472.
34. Noli citatus esse in lingua tua, etc., *ibid.* 387.
35. Noli esse sicut leo in domo tua, etc., *ibid.* 490.
36. Non sit porrecta manus tua ad accipiendum, etc., *ibid.* 491.

CAPUT V.
4. Peccavi, et quid mihi accidit triste, etc., VI. 448, 716; VIII. 490.
6. Et ne dicas : Miseratio Domini magna est, etc., VIII. 490.
11. Non ventiles te in omne ventum, etc., *ibid.* 370, 388, 471, 491.
12. Esto firmus in via Domini, etc., *ibid.* 370, 388.
13. Esto mansuetus ad audiendum verbum, etc., *ibid.* 363, 491.
16. Non appelleris susurro, etc., *ibid.* 471.

CAPUT VI.
2 sq. Non te extollas in cogitatione animæ tuæ sicut taurus, etc., VIII. 392.
5. Verbum dulce multiplicat amicos, *ibid.* 364, 490.
6. Multi pacifici sint tibi, etc., *ibid.* 384, 463.
7. Si possides amicum, in tentatione posside eum, etc., *ibid.* 463.
8 sq. Est enim amicus secundum tempus suum, etc., *ibid.* 385, 472.
9. Et est amicus qui convertitur ad inimicitiam, etc., *ibid.* 472.
10. Est autem amicus socius mensæ, *ibid.* 472.
13. Ab inimicis tuis separare, etc., *ibid.* 388, 472.
14 sq. Amicus fidelis protectio fortis, etc., *ibid.* 385.
16. Amicus fidelis, medicamentum vitæ, *ibid.* 385, 472.
17. Qui timet Deum, æque habebit amicitiam bonam, etc., *ibid.* 385.
18 sq. Fili, a juventute tua excipe doctrinam, etc., *ibid.* 376, 388.
25 sq. Injice pedem tuum in compedes illius, etc., *ibid.* 376.
34. Si inclinaveris aurem tuam, excipies doctrinam, etc., *ibid.* 385.
35. In multitudine presbyterorum prudentium sta, etc., *ibid.* 384, 385.

CAPUT VII.
1. Quid necesse est homini majora se quærere, etc., VI, 136.
5. Penes regem noli velle videri sapiens, VIII. 471.
6. Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute, etc., *ibid.* 369, 433.
16. Non oderis laborosa opera, etc., *ibid.* 460.
22. Non lædas servum in veritate operantem, etc., *ibid.* 365.
24. Pecora tibi sunt? attende illis, *ibid.* 460.
29. Ne obliviscaris gemitus matris tuæ, VI. 263.
33. Honora Deum ex tota anima tua, et honorifica sacerdotes, etc., VIII. 416.

CAPUT VIII.
4. Non litiges cum homine linguato, etc., VIII. 386.
11 sq. Non te prætereat narratio seniorum, etc., X. 411; VIII. 387.
13. Non incendas carbones peccatorum, etc., VIII. 386.
17. Non judices contra judicem, etc., III. 453; VIII. 365.
20. Cum fatuis consilium non habeas, etc., VIII. 379, 384, 490.
22. Non omni homini cor tuum manifestes, etc., *ibid.* 384.

CAPUT IX.
14. Ne derelinquas amicum antiquum, etc., VIII. 491.
21. Secundum virtutem tuam cave te a proximo, etc., *ibid.* 377.
24. In manu artificum opera laudabuntur, etc., *ibid.* 380.

CAPUT X.
1. Judex sapiens judicabit populum suum, et principatus sensati stabilis erit, VIII. 375, 381.
2. Secundum judicem populi, sic et ministri, etc., *ibid.* 410, 420.
3. Rex insipiens perdet populum suum, etc., 374, 490.
9. Quid superbit terra et cinis, IX. 575.
26. Noli despicere hominem justum pauperem, VIII. 377.
28. Servo sensato liberi servient, etc., *ibid.* 372, 379.

CAPUT XI.
2 sq. Non laudes virum in specie sua, etc., VIII. 377.
30. Ante mortem ne laudes hominem, *ibib.* 436.

CAPUT XII.
16. Et si invenerit tempus non satiabitur sanguine, VIII. 341.

CAPUT XIII.
4. Dives injuste egit, et fremet, etc., VIII. 437.
31. Cor hominis immutat faciem, etc., *ibid.* 383.
32. Vestigium cordis boni, et faciem bonam difficile invenies, *ibid.* 383.

CAPUT XIV.
5 sq. Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit? VIII. 471.
26. A generationibus meis implemini, I. 135.

CAPUT XVI.
51. Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit, VI. 702.
52. Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam, VI. 702.

CAPUT XVII.
7. Posuit oculum suum... ostendere illis, I. 135.
9. Legem vitæ hæreditavit illos, etc., *ibid.* 134.
12. Et mandavit unicuique de proximo suo, VIII. 340.
13. Viæ illorum coram ipso sunt semper, *ibid.* 340.
14 sq. In unamquamque gentem proposuit rectorem, etc., *ibid.* 357.

CAPUT XVIII.
16. Verbum melius quam datum, VII. 312; VIII. 364, 380, 456.
19 sq. Antequam loquaris, disce, etc., VIII. 381, 382.
22. Non impediaris orare semper, et ne verearis usque ad mortem justificari, V. 136.
24. Tempus retributionis in conversatione faciei, VIII. 383.
25 sq. Memento paupertatis in tempore abundantiæ, etc., *ibid.* 381.
30. Post concupiscentias tuas non eas, etc., *ibid.* 271, 288.

CAPUT XIX.
1. Qui spernit modica paulatim decidet, VI. 669; VIII. 381; IX. 109, 597.
4. Qui credit cito levis corde est, VIII. 385.
16 sq. Est qui labitur lingua, sed non ex animo, etc., *ibid.* 383, 385.

26 sq. Visu cognoscitur vir, etc., *ibid.* 383.
CAPUT XX.
6. Et est tacens non habens sensum loquelæ, VIII. 380.
7. Homo sapiens tacebit usque ad tempus, etc., *ibid.* 380.
21. Homo acharis quasi tabula vana, etc., *ibid.* 380.
22. Ex ore fatui reprobabitur parabola, etc., *ibid.* 380.
24. Est qui perdet animam suam præ confusione, etc., *ibid.* 367.
27. Potior fur quam assiduitas viri mendacis, *ibid.* 386.
CAPUT XXI.
6. Deprecatio pauperis ex ore usque ad ejus aures perveniet, I. 135.
16. Scientia sapientis tanquam inundatio, VIII. 384.
18. Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit, etc., VI. 332, 410, 554.
20. Os prudentis quæritur in ecclesia, et verba illius cogitabunt, etc., VII. 265.
23. Fatuus in risu exaltat vocem suam, vir autem sapiens, etc., VI. 618, 634.
29. In ore fatuorum cor illorum, etc., VIII. 380.
CAPUT XXII.
1. In lapide luteo lapidatus est piger, etc., VIII. 491.
6. Musica in luctu importuna narratio, etc., IX. 104.
9. Cum dormiente loquitur, etc., VIII. 383.
10. Supra mortem plora, etc., *ibid.* 490.
33. Quis dabit ori meo custodiam, etc.? *ibid.* 380.
CAPUT XXIII.
2 sq. Quis superponet in cogitatu meo flagella? etc., VIII. 379.
12. Vir multum jurans implebitur iniquitate, etc., *ibid.* 420.
CAPUT XXIV.
16. Henoch... et translatus est in paradisum..., I. 280.
29. Qui edunt me adhuc esurient; et qui bibunt me adhuc sitient, II. 421.
CAPUT XXV.
5. Quæ in juventute tua nos congregasti, quomodo in senectute tua invenies? VI. 503, 594; VIII. 387.
12. Beatus qui invenit amicum verum, etc., IV. 112; VI. 575; VIII. 385.
16 sq. Mel invenisti, comede quod sufficit tibi, etc., I. 135.
19. Dens putridus et pes lassus, qui sperat super infideli, *ibid.*
20. Amittit pallium in die frigoris, etc., *ibid.*
23. Ventus aquilo dissipat pluvias, et facies tristis linguam detrahentem, *ibid.*
CAPUT XXVI.
1. Qui quærit locupletari avertit oculum suum, I. 135.
CAPUT XXVII.
1. Propter inopiam multi deliquerunt, etc., VIII. 471.
10. Volatilia ad sibi similia conveniunt, *ibid.* 381.
12. Homo sanctus in sapientia manet sicut sol, etc., *ibid.* 373. 472.
15. Loquela multum jurans, horripilationem capiti statuet, etc., *ibid.* 420.
23. Diligenter agnosce vultum pecoris tui, I. 135.
24. Denudare autem amici mysteria, etc., VIII. 472.
29. Et qui foveam fodit, incidit in eam, *ibid.* 425.
CAPUT XXVIII.
1. Peccata illius servans servabit, VI. 555.
23 sq. Beatus qui tectus est a lingua nequam, qui in irracundiam illius non transivit, etc., *ibid.* 702.
28 sq. Sepi aures tuas spinis, etc., VIII. 386.
CAPUT XXIX.
15. Conclude eleemosynam in sinu pauperis, VII. 316.
CAPUT XXXI.
10 sq. Beatus vir... qui potuit transgredi, et non est transgressus, II. 700; VI. 473.
11. Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum, VII. 303.
17. Intellige quæ sunt proximi ex te ipso, VII. 339; VIII. 436.
27. In omnibus operibus tuis esto velox, etc., VIII. 370.
CAPUT XXXII.
1 sq. Rectorem te posuerunt? Noli extolli, etc., VIII. 359, 363.
12. In multis esto quasi inscius, etc., *ibid.* 380.
24. Fili mi, sine consilio nihil facias, etc., *ibid.* 384.
CAPUT XXXIV.
1 sq. Vana spes et mendacium viro insensato, etc., VIII. 392.
9 sq. Qui non est tentatus, quid scit? etc., *ibid.* 387, 463.
17. Timentis Dominum beata est anima ejus, II. 457.
25. Panis egentium vita pauperum, etc., VIII. 363.
28 sq. Unus ædificans, et unus destruens, quid prodest illis?... II. 618.
CAPUT XXXV.
4. Qui facit misericordiam, offert sacrificium, VII. 191, 223.
CAPUT XXXVI.
12. Contere caput principum inimicorum dicertium : Non est alius præter nos, etc., *ibid.* 364.
CAPUT XXXVII.
1 sq. Omnis amicus dicet : Et ego amicitiam copulavi, etc., VIII. 338, 385, 472.
8 sq. Omnis consiliarius prodit consilium, etc., *ibid.* 378, 471, 472.
12 sq. Cum viro irreligioso tracta de sanctitate, etc., *ibid.* 466.
15 sq. Cum viro sancto assiduus esto, etc., *ibid.* 385, 473.
17 sq. Cor boni consilii statue tecum, etc., *ibid.* 388.
18. Anima viri sancti enuntiat aliquando, etc., *ibid.* 388.
19. Et in his omnibus deprecare Altissimum, etc., *ibid.* 393.
20. Ante omnia opera, verbum verax præcedat te, *ibid.* 384.
21. Est vir astutus multorum eruditor, etc., *ibid.* 385, 388.
23. Qui sophistice loquitur odibilis est, *ibid.* 385, 388.
25. Est sapiens, animæ suæ sapiens, etc., *ibid.* 385.
26. Vir sapiens plebem suam erudit, *ibid.* 381, 385.
28. Vita viri in numero dierum, etc., *ibid.* 381.
30. Fili, in vita tua tenta animam tuam, etc., VII. 343; VIII. 379.
CAPUT XXXVIII.
1 sq. Honora medicum propter necessitatem, etc., VIII. 474.
7. Unguentarius faciet pigmenta suavitatis, etc., *ibid.*
9 sq. Fili, in tua infirmitate ne despicias te, etc., *ibid.*
13. Est tempus quando in manus illorum incurras, *ibid.*
CAPUT XL.
2 sq. Cogitationes eorum et timores cordis, etc., IX. 549.
CAPUT XLII.
7. Numera et appende, etc., VIII. 386.
25. Omnia duplicia..., et non fecit quidquam deesse, *ibid.* 341.
CAPUT XLV.
4. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit, etc., VIII. 363.
CAPUT XLVI.
20 sq. Et intonuit de cœlo Dominus, etc., VIII. 447.
CAPUT XLVII.
3. Cum leonibus lusit (David) quasi agnis, etc., VIII. 363.
9 sq. In omni opere dedit (David) confessionem sancto et Excelso in verbo gloriæ, etc., *ibid.* 417.
21 sq. Inclinasti femora tua mulieribus, etc., *ibid.* 478.
27 sq. Et dereliquit (Salomon) post se de semine suo gentis stultitiam, etc., *ibid.* 373, 459.
CAPUT XLVIII.
10. Qui scriptus est in judiciis temporum lenire iracundiam Domini, I. 280.
CAPUT XLIX.
1 sq. Memoria Josiæ in compositionem odoris facta, etc., VII. 203; VIII. 417.
CAPUT L.
1. Simon Oniæ filius, sacerdos magnus, etc., VIII. 420.
12. In ascensu altaris sancti, dedit gloriam, etc., *ibid.*
25. Det nobis Deus jucunditatem cordis, etc., IX. 130.
28. Et stultus populus qui habitat in Sichimis, IV. 95.
CAPUT LI.
3. A laqueo linguæ iniquæ et a labiis operantium, etc., VII. 213.
14 sq. Invocavi Dominum patrem Domini mei, I. 257; II. 482.

LIBER ISAIÆ.

CAPUT I.
1. Visio Isaïæ filii Amos, I. 275; IV. 119.
3. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui, IX. 216.
6. A planta pedis, usque ad verticem, non est in eo sanitas, VI. 358, 637.
11 sq. Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? etc., *ibid.* 560.
13 sq. Iniqui cœtus sunt vestri, etc., *ibid.* 649.
14. Laboravi sustinens, *ibid.* 88.
16 sq. Lavamini, mundi estote, auferte malum, etc., *ibid.* 659.
18. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, etc., II. 178; VI. 659.
22. Mutatumque in scoriam argentum optimum, X. 396.
24. Dominus Deus exercituum, fortis Israel, I. 262.
28. Dominus conteret eos, VI. 284.
CAPUT II.
2 sq. Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini, etc., VIII. 222.
3 sq. Et ibunt populi multi... De Sion exibit lex, etc., VI. 99; VIII. 181, 222.
10. Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo, VI. 515; VII. 291.

CAPUT III.
3. Et sapientem de architectis, etc., VIII. 472.
9. Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt, VI. 456, 642.
12. Populi meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, etc., *ibid.* 477.
16 sq. Pro eo quod elevatæ sunt filiæ Sion, etc., VII. 51.
CAPUT V.
1 sq. Vinea facta est dilecto meo, etc., II. 340.
6. Et nubibus mandabo ne pluant, etc., I. 321.
13 sq. Captivus ductus est populus meus eo quod non habeat scientiam, etc., VI. 407.
14. Et descendent fortes ejus et populus ejus, etc., *ibid.* 408, 605.
18. Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, *ibid.* 415.
19. Festinet, et cito veniat opus ejus, etc., *ibid.* 232.
20. Et lucem vocet tenebras, aut tenebras lucem, IV. 470, 482.
28. Sagittæ ejus acutæ, etc., VI. 627, 654, VII. 321.
CAPUT VI.
1 sq. Vidi Dominum sedentem supra solium excelsum, etc., II. 178.
2. Sex alæ uni, et sex alæ alteri, etc., *ibid.* 192.
3. Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum, etc., II. 357, 511; VIII. 331.
5 sq. Væ mihi quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum, etc., II. 178; VI. 514; VII. 331.
10. Aures ejus aggrava et oculos ejus claude, II. 178.
CAPUT VII.
3. Et dixit Dominus ad Isaiam : egredere in occursum Achaz tu, etc., I. 261.
9. Si non crediderit, non permanebitis, IV. 102.
11. Pete tibi signum a Domino, I. 262.
13. Audite ergo domus David, etc., *ibid.* 262.
14. Vocabitur nomen ejus Emmanuel, I. 310; II. 229, 254, 255; V. 573; VI. 33, 398; VII. 173; VIII, 188.
CAPUT VIII.
10. Inite consilium, et dissipabitur..., quia nobiscum Deus, IV. 92.
14 sq. In lapidem autem offensionis, et in petram scandali duabus domibus Israel, etc., II. 342, VI. 73.
18. Dedit mihi Dominus in signum et portentum, etc., I. 261; VII. 306.
20. Ad legem magis et ad testimonium, VIII. 119.
21 sq. Super contritione filiæ populi mei contritus sum, etc., VII. 331.
22. Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est tibi, etc., *ibid.* 331.
CAPUT IX.
2. Populus qui ambulabat in tenebris, etc., II. 252, 328; VII. 297.
6 sq. Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus; et vocabitur nomen ejus, admirabilis, etc., I. 262, 274, 310; II. 229, 281, 489; III. 267; IV. 399; VI. 56, 125, 516, 602, 731; VII. 159, 294; VIII. 188, 200; IX. 268. — Pater futuri sæculi, princeps pacis, I. 262.
7. Zelus Domini exercituum faciet hoc, VI. 10.
13. Et populus ejus non est reversus ad percutientem se, etc. VI. 486.
16. Et erunt qui beatificant populum istum seducentes, etc., VI. 477.
CAPUT X.
22. Reliquiæ convertentur ex eo, II. 277.
CAPUT XI.
1 sq. Et egredietur virga de radice Jesse, etc., IV. 34; VI. 71.
7. Super solium David et super regnum ejus sedebit, etc., VI. 52.
10. Et erit sepulcrum ejus gloriosum, II. 229; VIII. 188.
11. Adjiciet Dominus secundo manum suam ad possidendum residuum populi sui, etc., II. 277; IX. 141.
15. Et levabit manum suam super flumen, I. 340.
CAPUT XII.
10. Erit sepulcrum ejus gloriosum, VI. 146.
CAPUT XIII.
7 sq. Facies combustæ vultus eorum, VI. 639.
8. Torsiones et dolores tenebunt, etc., VII. 332.
17. Ecce ego suscitabo super eos Medos, etc., VIII. 191, 192.
19. Et erit Babylon illa gloriosa, etc., *ibid.* 192.
22. Et sirenes in delubris voluptatis, IX. 95.
CAPUT XIV.
5 sq. Contrivit Dominus baculum impiorum, virgam dominantium, etc., VIII. 191, 440, 442.
10. Ecce tu vulneratus es sicut et nos, etc., VI. 344, 429; VII. 280; VIII. 191.
12. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, etc.? II. 192; VI. 220; VIII. 442.
13 sq. In cœlum conscendam, etc., II. 492; VI. 157; VII. 291.
14. Ascendam super altitudinem nubium, etc., VI. 203.
16 sq. Qui te viderint ad te inclinabuntur, teque prospicient, VIII. 191.
CAPUT XVII.
21 sq. Memento horum Jacob et Israel, quoniam servus meus es tu, etc., VI. 613.
CAPUT XVIII.
1 sq. Væ terræ... Ite angeli veloces ad gentem convulsam et dilaceratam, etc., VII. 340.
CAPUT XIX.
12 sq. Stulti principes Taneos, sapientes consiliarii Pharaonis, etc., VIII. 392.
14. Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis, etc., III. 472; VI. 460, 501; VIII. 346.
24 sq. In die illa erit Israel tertius Ægypto, etc., VII. 188; IX. 137.
CAPUT XX.
2. Solve sacrum de lumbis tuis, etc., VIII. 189.
CAPUT XXI.
2. Ascende Ælam, obside Mede, etc., VIII. 191.
9. Cecidit, cecidit Babylon, etc., VIII. 191.
CAPUT XXII.
4. Recedite a me, amare flebo, etc., VII. 276.
13. Comedamus, et bibamus; eras enim moriemur, VI. 326.
19 sq. Expellam te de statione tua, et de ministerio tuo deponam te, VII. 308.
21 sq. Erit pater habitantibus Jerusalem, *ibid.* 308.
CAPUT XXIII.
9. Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, etc., VII. 275.
15. Erit Tyro quasi canticum meretricis, I. 279.
16. Cum igne devorante, etc., VI. 361.
17. Et rursum fornicabitur cum universis regnis terræ, I. 343.
CAPUT XXIV.
5. Dissipaverunt fœdus sempiternum, etc., VI. 593; VIII. 346.
8. Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, etc., VI. 269.
16. Secretum meum mihi, væ mihi, IX. 174.
CAPUT XXV.
4. Quasi turbo impellens parietem, VI. 324, 445.
8. Præcipitabit mortem in sempiternum, I. 357.
CAPUT XXVI.
7. Semita justi recta est, etc., VI. 569, 579; VII. 142.
12. Omnia opera nostra operatus es in nobis, Domine, etc., VI. 162.
CAPUT XXVII.
18. Delebitur fœdus vestrum cum morte, etc., VI. 206.
CAPUT XXVIII.
10 sq. Expecta, reexpecta, etc., II. 266.
15. Percussimus fœdus; cum morte et cum inferno fecimus pactum, VI. 295.
16 sq. Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem, etc., II. 342; VI. 73; IX. 590, 602.
18. Delebitur fœdus vestrum cum morte, etc., VI. 59, 295, 713; IX. 602.
CAPUT XXIX.
13. Hic populus labiis me honorat, etc., VI. 596.
14. Peribit etiam sapientia a sapientibus, VIII. 223.
CAPUT XXX.
8. In libro diligenter enarra illud, et erit in die novissimo, etc., VIII. 189.
9. Populus ad iracundiam provocans, etc., VI. 230.
10. Nolite aspicere nobis quæ recta sunt, etc., VI. 230, 353, 455; X. 407; VIII. 381.
11 sq. Auferte a me viam, declinate a me semitam, etc., VI. 230, 353, 456.
15. Si revertamini et quiescatis salvi eritis, etc., *ibid.* 657.
20 sq. Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum, *ibid.* 139, 229; X. 406.
CAPUT XXXI.
6. Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel, VII. 50.
CAPUT XXXII.
2 sq. Et erit vir sicut qui absconditur a vento, etc., VIII. 344.
8. Princeps vero ea quæ digna sunt principe cogitabit, etc., VI. 594; VIII. 394, 465.
16. Et habitabit in solitudine judicium, etc., VIII. 437.
CAPUT XXXIII.
1. Væ qui prædatis, etc., VIII. 440.
4. Et congregabuntur spolia vestra, etc., I. 314.
14. Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? VI. 475.

22. Dominus enim judex noster, III. 277.

CAPUT XXXV.

4 sq. Deus ipse veniet et salvabit nos, etc., VI. 68; VII. 35, 63.

CAPUT XXXVI.

6. Ecce confidis super baculum arundineum confractum, etc., IX. 210.

CAPUT XXXVII.

3. Venerunt filii usque ad partum, virtus non est pariendi, II. 148.
9. Et audivit de Tharaca rege Ethiopiæ, etc., VIII. 245; IX. 141.
32. De Jerusalem exibunt reliquiæ et salvatio de monte Sion, etc., VII. 34, 63.
36. Et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia, II. 194.

CAPUT XXXVIII.

1 sq. Morieris tu, et non vives, etc., VII. 331.
10. ... Ad portas inferi, etc., IV. 124.
12. Dum adhuc ordirer succidit me, VI. 326, 502; VII. 162.
17. Ecce in pace amaritudo mea amarissima, III. 166.

CAPUT XL.

1. Consolamini, etc., VI. 626.
3. Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, etc., II. 252, 283.
9 sq. Super montem excelsum ascende, tu qui evangelizas Sion, *ibid.* 174.
13. Cum quo iniit consilium? etc., *ibid.* 175.
15. Ecce gentes quasi stilla, etc., IX. 557.
16. Et Libanus non sufficiet ad succendendum, etc., II. 175.
17. Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, etc., VI. 600; IX. 557, 590.
22 sq. Qui extendit velut nihilum cœlos, etc., II. 175.
26 sq. Levate in excelsum oculos vestros, etc., *ibid.* 175.

CAPUT XLI.

2 sq. Quis suscitavit ab oriente justum? etc., II. 174.
4 sq. Quis hæc operatus est et fecit? etc., *ibid.* 174; VIII. 391.
9 sq. Apprehendi te ab extremis terræ, etc., II. 175; VII. 296.
17 sq. Quæ bibisti de manu Domini calicem iræ ejus, I. 338.
21 sq. Afferte, si quod forte habetis, etc., II. 174.
25 sq. Suscitavi ab aquilone et veniet ab ortu solis, *ibid.* 174.

CAPUT XLII.

1 sq. Ecce servus meus, suscipiam eum; electus meus, etc., II. 298; VII. 4; VIII. 188.
3. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet, etc., II. 298; VIII. 188.
8 sq. Ego Dominus, hoc est nomen meum, etc., II. 174, 499; VI. 203.
14. Tacui, numquid semper tacebo, etc., VI. 253, 500.
22 sq. Ipse autem populus direptus et vastatus, etc., II. 174.

CAPUT XLIII.

1 sq. Et nunc hæc dicit Dominus creans te, II. 274; VI. 586.
2. Cum transieris per aquas, tecum ero, etc., IV. 92.
6. Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum, I. 267.
7. Sicut ovis ad occisionem ducetur, etc., III. 524.
10. Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur, I. 273; II. 274.
11. Ego sum Dominus, et non est absque me salvator, II. 272.
19. Nova facio omnia, VI. 20; VIII. 195.
25 sq. Ego sum ipse qui deleo iniquitates tuas propter me, IV. 166; II. 177.

CAPUT XLIV.

6 sq. Ego primus, et ego novissimus, etc., II. 174.
17. Libera me, quia Deus meus es tu, IV. 431.
18. Nescierunt, neque intellexerunt; obliti enim sunt ne videant oculi eorum, et ne intelligant corde suo, IV. 431.
21. Memento horum Jacob, VI. 710.
22 sq. Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua, etc., VI. 323, 591, 710.
23. Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus, etc., *ibid.* 591, 613, 710.
28. Dico Cyro : Pastor meus es, etc., VIII. 359.

CAPUT XLV.

1 sq. Hæc dicit Dominus Christo meo meo Cyro, etc., II. 174; VI. 460, 543; VII. 318; X. 62; VIII. 357, 399; IX. 135.
4 sq. Et non cognovisti me, etc., IX. 135.
6 sq. Ego Dominus faciens omnia hæc, II. 174, 367; VII. 318.
8. Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum, etc., II. 230; VI. 61, 581; VIII. 189.
11. ... Verbum meum quod egredietur de ore meo, non revertetur ad me vacuum, etc., IV. 128; VIII. 424.
14. Tantum in te est Deus, et non est absque te Deus, etc., II. 231.
15. Vere tu es Deus absconditus, etc., II. 231; VI. 703; IX. 577.
21 sq. Ego Dominus, et non est ultra Deus, etc., II, 178; VII. 35, 63.
24. Quia mihi curvabitur omne genu, etc., II. 370; VIII. 189.

CAPUT XLVI.

1 sq. Confractus est Bel, contritus est Nabo, etc., I. 353; VIII. 191.
4. Ego feci, ego feram, etc., VII. 35, 63.
8. Redite prævaricatores ad cor, II. 264; VI. 569, 657.
10. Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet, VI. 530.

CAPUT XLVII.

3 et 8. Revelabitur ignominia tua, et videbitur opprobrium tuum, etc., I. 343.
7. In sempiternum ero domina, etc., I. 350; VIII. 424.
8. Ego sum, et non est præter me amplius; etc., VII. 291; VIII. 424.
9. Duo mala venerunt super te, viduitas et sterilitas, VII. 333; VIII. 424.
10. Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me, non est altera, VI. 345, 417; VII. 285, 339; VIII. 360.
12 sq. Sta cum incantatoribus tuis, etc., VII. 192.

CAPUT XLVIII.

16. Non a principio in abscondito locutus sum... Nunc Dominus Deus misit me et spiritus ejus, II. 487.
17. Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in via qua ambulas, III. 497; IV. 52, 205, 243, 546, 617; VI. 334; X. 406.
22. Non est pax impiis, etc., VI. 716.

CAPUT XLIX.

2. Iniquitates enim vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum, VIII. 653.
6. Ecce dedi te in lucem gentium, etc., *ibid.* 188.
15. Numquid potest oblivisci mulier infantem suum, etc., II. 175.
23. Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutritiæ tuæ, etc., I. 296.
23. Vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent, etc., IV. 439.

CAPUT L.

1. Quid est hic liber repudii matris vestræ, quo dimisi eam? II. 7.
6. Faciem meam non averti, etc., *ibid.* 229; VI. 216, 281, 365, 584.

CAPUT LI.

4. Attendite ad me, populi meus, etc., VIII. 181.
17. Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces, etc., VI. 502.
20. Filii tui projecti sunt, etc., *ibid.*

CAPUT LII.

1. Quia non adjiciet ultra ut permaneat, etc., VIII. 195.
5. Et jugiter tota die nomen meum blasphematur, II. 273.
11. Recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, etc., VII. 66.
13. Exaltabitur, et elevabitur, VIII. 188.

Traduction de ce chapitre, IX. 593.

CAPUT LIII.

2. Non est species ei, neque decor, etc., VI. 56, 282, 498, 624; VII. 328.
3. Virum dolorum et scientem infirmitatem, VI. 45, 357, 404; VII. 163; VIII. 221, 222; IX. 309, 577.
4. Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit; et nos putavimus eum quasi leprosum, etc., I. 274; VI. 71, 277, 300; IX. 309, 577.
5. Et livore ejus sanati sumus, VI. 282.
6. Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium, etc., VI. 277, 279, 713.
7. Sicut ovis ad occisionem ducetur, etc., I. 263; II. 292, 299; VI. 281, 365.
8. Generationem ejus quis enarrabit? II. 255; IX. 191, 274.
9. Et dabit... divitem pro morte suâ, VIII. 188.
10. Si posuerit pro peccato animam suam, etc., VI. 57, 283, 371.
11. In scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos, II. 252.
12. Dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, etc., II. 331; VI. 582, 666.

CAPUT LV.

3. Feriam vobiscum pactum sempiternum, VI. 593, 614.
4 sq. Ecce testem populi dedi eum, etc., VII. 188.
8 sq. Non enim cogitationes meæ, cogitationes vestræ, neque viæ vestræ, etc., II. 264; VI. 81, 483, 530; VII. 30.

Traduction de ce chapitre, IX. 593.

CAPUT LVI.

4 sq. Quia hæc dicit Dominus eunuchis, etc., II. 254.
7. Domus mea domus orationis vocabitur cunctis populis, *ibid.* 329.

10 sq. Speculatores ejus cœci omnes, nescierunt universi, etc., VIII. 383.

CAPUT LVII.

1. Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo, VI. 581.
19. Pacem ei qui longe est, et qui prope, etc., VI. 731.

CAPUT LVIII.

2. Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt, etc., VI. 619.
3. Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, etc., *ibid.* 649.
5. Numquid tale est jejunium quod elegi, etc., *ibid.* 619.
6 à 14. Dissolve colligationes impietatis, etc., *ibid.* 619; VIII. 415, 437.
7. Frange esurienti panem tuum, etc., III. 144; IV. 407; VIII. 415.
9. Adhuc te loquente dicam : Ecce adsum, VI. 379.
10 sq. Cum effuderis esurienti animam tuam, etc., *ibid.* 174.
13 sq. Si averteris a sabbato pedem tuum, facere voluntatem tuam, etc., IX. 104.

CAPUT LIX.

2. Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum, etc., VI. 85, 232.
4 sq. Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet vere, etc., *ibid.* 650; VIII. 415.
14. Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longe stetit, etc., VI. 573; VIII. 433.
19. Et timebunt qui ab occidente, nomen Domini; et qui ab ortu solis, gloriam ejus; cum venerit quasi fluvius violentus, quem spiritus Domini cogit, I. 296.
21. Spiritus meus qui est in te, etc., III. 497; IV. 109.

CAPUT LX.

1 sq. Venit lumen tuum, etc., VIII. 188.
11. Et aperientur portæ tuæ jugiter; die ac nocte non claudentur, I. 363; VIII. 188.
14. Et vocabunt te civitatem Domini, Sion sancti Israel, III. 486; IV. 439.
20. Non occidet ultra sol tuus, etc., I. 363; VI. 633.

CAPUT LXI.

1. Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me, etc., VI. 71; VIII. 188.
2 sq. Ut prædicarem annum placabilem, etc., VI. 72; VIII. 188.
8. Ego Dominus, odio habens rapinam, etc., VIII. 56.

CAPUT LXII.

1 sq. Donec egrediatur ut splendor justus ejus, etc., VIII. 188.

CAPUT LXIII.

3. Torcular calcavi solus, et aspersus est sanguis, etc., II. 93.
5. Indignatio mea ipsa auxiliata est mihi, VII. 319.
16. Tu es enim pater noster, etc., VIII. 339.

CAPUT LXIV.

1. Utinam dirumperes cœlos et descenderes, VI. 497.
6. Cecidimus quasi folium universi, etc., *ibid.* 443, 657.

CAPUT LXV.

2. Expendi manus meas tota die ad populum, etc., II. 273.
16 sq. Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, etc., VI. 635.
23. Electi mei non laborabunt frustra, *ibid.* 110.

CAPUT LXVI.

2. Ad quem autem respiciam, nisi ad... trementem sermones meos, VII. 306.
5. Qui tremitis ad verbum ejus, *ibid.* 306.
9. Numquid ego qui alios parere facio, ipse non pariam? II. 179.
10. Consilium meum stabit, et omnis voluntas meas fiet, VI. 558.
12. Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, *ib.*, 547.
13. Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos, etc., II. 175.
24. Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non extinguetur, etc., VI. 475.

PROPHETIA JEREMIÆ.

CAPUT I.

1. Verba Jeremiæ filii Helciæ, etc., I. 275.
5. Priusquam te formarem in utero novi te, etc., II. 389, 397.
10. Ecce constitui te hodie super gentes, etc., X. 135.
11 sq. Virgam vigilantem ego video, etc., II. 389; VII. 195.
18. Dedi te hodie in civitatem munitam et in columnam ferream, etc., III. 380; VI. 386; VIII. 434.

CAPUT II.

4. Audite verbum Domini domus Jacob, VI. 448.
9. Judicio contendam vobiscum ait Dominus, etc., VII. 333.
10 sq. Transite ad insulas Cethim, etc., VIII. 404.
12. Obstupescite, cœli, super hoc, VI. 249, 262, 512.
19. Amarum est reliquisse te Dominum, etc., *ibid.* 229.
20. A sæculo confregisti jugum meum, etc., *ibid.* 338, 699; VII. 20; IX. 570.
23. Non sum polluta, IX. 570.
25. Desperavi, nequaquam faciam, etc., VI. 324.
26. Quomodo confunditur fur, etc., *ibid.* 641; VII. 332.

CAPUT III.

1 sq. Numquid non polluta et contaminata erit mulier illa? etc., II. 7; VI. 699.
1 sq. Si dimiserit vir uxorem suam, et recedens ab eo duxerit alterum, etc., II. 7.
1. Revertere ad me, dicit Dominus, etc., *ibid.* 176; IX. 226, 238, 589.
2 sq. Polluisti terram in fornicationibus tuis, etc., II. 176.
4. Ergo saltem amodo voca me, etc., *ibid.* 7.
7 sq. Vidit prævaricatrix soror ejus Juda, II. 60.
8 sq. Quia pro eo quod mæchata esset aversatrix Israel, dimisissem eam, etc., II. 7.
12. Revertere aversatrix Israel, etc., *ibid.* 176, 413.
13. Verumtamen scito iniquitatem tuam, etc., VI. 323.
14. Convertimi, filii revertentes, dicit Dominus, etc., II. 176.

CAPUT IV.

23 sq. Adspexi terram et ecce vacua erat, etc., VI. 557.

CAPUT V.

1 sq. Circuite vias Jerusalem et adspicite, etc., VI. 573, 579; VIII. 433.
3. Induraverunt facies suas supra petram, etc., VIII. 433.

CAPUT VI.

4. Sanctificate super eam bellum, VIII. 449.
16. State super vias, etc., IV. 127.

CAPUT VII.

4 sq. Noli te confidere in verbis mendacii, etc., II. 389; VIII. 190.
11. Numquid ergo spelunca latronum facta est domus ista in qua invocatum est nomen meum? II. 329.
13 sq. Et usque ad antiquum dierum pervenit, etc., IV. 119.
16. Tu ergo noli orare pro populo hoc, etc., II. 394, 395.

CAPUT VIII.

6. Attendi et auscultavi : nemo quod bonum est loquitur, III. 478.
6. Nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci? III. 478.
11. Dicentes : pax, pax ; cum non esset pax, etc., VI. 331.
21. Super contritione filiæ populi mei contristatus sum, etc., VII. 331.

CAPUT IX.

1 sq. Quis dabit capiti meo aquam? etc., II. 394.
2 sq. Confortati sunt in terra quia de malo ad malum egressi sunt, etc., *ibid.*; VII. 330.
2 sq. Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum? II. 394.
3. Confortati sunt in terra quia de malo ad malum egressi sunt, VI. 563, 564.
4 sq. Unusquisque se a proximo suo custodiat, etc., II. 394.
5 sq. Habitatio tua in medio fraudis, etc., VI. 664; VII. 330.
9 sq. Numquid super his non visitabo, dicit dominus, etc., II. 389.
12. Quis est vir sapiens qui intelligat hoc? VI. 228.

CAPUT X.

23. Scio, domine, quia non est hominis via ejus, II. 646.

CAPUT XI.

7. Quia contestans contestatus sum patres vestros in die qua eduxi eos de terra Ægypti, etc., IV. 118, 119, 207.
7. Mane consurgens contestatus sum, *ibid.* 207.
19. Et ego quasi agnus mansuetus, etc., II. 293.
22. Ecce ego visitabo super eos : juvenes morientur in gladio, etc., II. 390.

CAPUT XII.

11. Desolatione desolata est omnis terra, VI. 568.

CAPUT XIII.

23. Si mutare potest Æthiops pellem suam, etc., IX. 141.

CAPUT XIV.

7 sq. Si iniquitates nostræ responderint nobis, II. 397.
9. Tu autem in nobis es, Domine, et nomen tuum invocatum est super nos, II. 347.
10. Hæc dicit Dominus populo huic qui dilexit movere pedes suos, VI. 478.
11 sq. Noli orare pro populo isto in bonum, II. 394.
12 sq. Quomodo cecidisti de cœlo, etc.? IX. 565.
14. Falso prophetæ vaticinantur in nomine meo, VIII. 190; IX. 565.
15. Ad infernum detraheris, in profundum laci, IX. 565.
17 sq. Deducant oculi mei lacrymam per diem et noctem, et non taceant, II. 395.

CAPUT XV.
1 sq. Et dixit Dominus ad me : Si steterit Moyses et Samuel coram me, etc., II. 394, 395.
10. Væ mihi, mater mea, quare genuisti me, virum rixæ, etc., *ibid.* 395, 413.
CAPUT XVI.
2. Non accipies uxorem, et non erunt tibi filii et filiæ in loco isto, etc., II. 397.
CAPUT XVII.
1. Peccatum Juda scriptum est in stylo ferreo, etc., VI. 176.
5. Maledictus homo qui confidit in homine, etc., VI. 624; VII. 41; IX. 563, 574.
7. Benedictus vir qui confidit in Domino, V. 142.
14. Ecce ipsi dicunt ad me : ubi est verbum Domini? etc., II. 395; VII. 331. — Sana me, Domine, et sanabor, II. 517; IX. 238.
CAPUT XVIII.
2 sq. Surge et descende in domum figuli, etc., VIII. 351.
14. Sana me, Domine, et sanabor, VI. 128.
18 sq. Venite et cogitemus contra Jeremiam, etc., II. 390. — Recordare quod steterim in conspectu tuo, etc., VI. 310.
20. Numquid redditur pro bono malum, etc.? II. 394.
CAPUT XIX.
3 sq. Ecce ego inducam afflictionem super locum istum, etc., II. 389.
CAPUT XX.
1 sq. Et audivit Phassur filius Emmer sacerdos, etc., II. 391.
7 sq. Seduxisti me, Domine, et seductus sum, etc., *ibid.* 395.
9 sq. Non recordabor ejus, neque loquar ultra in nomine illius, etc., II. 395; V. 368.
10. Persequimini, et persequamur eum, etc., II. 390.
14 sq. Maledicta dies in qua natus sum, etc., *ibid.* 395, 397.
CAPUT XXI.
8 sq. Hæc dicit Dominus : Ecce ego do coram vobis viam vitæ, et viam mortis, etc., II. 290; VIII. 403.
CAPUT XXII.
1. Ecce in justitia regnabit rex, etc., VII. 312.
10. Nolite flere mortuum, neque lugeatis super eum, etc., II. 392.
18 sq. Propterea hæc dicit Dominus ad Joachim : Non plangent eum, etc., *ibid.* 390.
30. Scribe virum istum sterilem, etc., VIII. 189.
CAPUT. XXIII.
6. Dominus justus noster, II. 230; III. 276; VI. 581; VIII. 648.
9. Factus sum quasi vir ebrius, et quasi homo madidus a vino, a facie Domini, etc., V. 368; VI. 703.
20. In novissimis diebus intelligetis consilium ejus, VI. 423, 426.
CAPUT XXV.
3 sq. Locutus sum ad vos de nocte, IV. 118, 207; II. 340.
11 sq. Et erit universa terra hæc in solitudinem, etc., VIII. 191.
12. Cumque impleti fuerint septuaginta anni, etc., *ibid.* 403.
15 sq. Sic dicit Dominus... : sume calicem vini furoris hujus de manu mea, etc., II. 397.
38. A facie iræ columbæ, etc., VI. 451, 597.
CAPUT XXVI.
1 sq. In die illa cantabitur canticum istud, etc., II. 483.
2 sq. Hæc dicit Dominus : Sta in atrio domus Domini, etc., II. 389; VIII. 189.
5 sq. Ut audiatis sermones servorum meorum prophetarum, etc., V. 118, 119.
8 sq. Apprehenderunt eum sacerdotes, et prophetæ, et omnis populus, dicens : Morte moriatur, etc., II. 391, 483.
11 sq. Et locuti sunt sacerdotes et prophetæ ad principes, et ad omnem populum, dicentes, *ibid.* 392, 483.
15. Si occideretis me, sanguinem innocentem tradetis, etc., *ibid.* 392.
CAPUT XXVII.
5 sq. Ego feci terram et homines, et jumenta, etc., VII. 274; VIII. 423, 424.
6 sq. Amen, sic faciat Dominus, etc., VIII. 424, 440.
12 sq. Subjicite colla vestra sub jugo regis Babylonis, etc., *ibid.* 195, 212, 403.
CAPUT XXVIII.
2 sq. Hæc dicit Dominus... : Contrivi jugum regis Babylonis, etc., II. 392; VIII. 212.
6. Et ait Jeremias propheta : Amen, sic faciat Dominus; suscitet Dominus verba tua, etc., V. 104.
7 sq. Verumtamen audi verbum hoc quod ego loquor, etc., III. 384.
13. Vade, et dices Hananiæ : Hæc dicit Dominus... : Audi, Hanania; non misit te Dominus, et tu confidere fecisti populum istum in mendacio, V. 104.
15 sq. Audi Hanania; non te misit Dominus, et tu confidere fecisti populum istum in mendacio, etc., IV. 119.
CAPUT XXIX.
7. Et dissipabo consilium Juda et Jerusalem in loco isto : et subvertam eos gladio, III. 525; X. 61.
10 sq. Cum ceperint impleri in Babylone septuaginta anni, etc., VIII. 403.
11 sq. Ego enim scio cogitationes quas ego cogito super vos, etc., II. 396; VI. 537; VII. 191, 223.
17 sq. Hæc dicit Dominus exercituum : Ecce mittam in eos gladium, et famem, etc., II. 390.
19. Eo quod non audierint verba mea, dicit Dominus, etc., IV. 118, 119.
CAPUT XXX.
3 sq. Convertam conversionem populi mei, etc., VIII. 403.
12 sq. Quia hæc dicit Dominus : insanabilis fractura tua, pessima plaga tua, etc., II. 177.
15. Insanabilis est dolor tuus propter multitudinem iniquitatis, etc., *ibid.* 177, 389.
23. Ecce turba Domini, furor egrediens, etc., *ibid.* 397.
CAPUT XXXI.
3. Et in charitate perpetua dilexi te, IX. 245.
5. Adhuc plantabis vineas in montibus Samariæ, etc., VIII. 197.
7 sq. Exultate in lætitia, Jacob, et hinnite, etc., II. 396.
15. Vox in excelso audita est lamentationis, luctus, et fletus Rachel plorantis filios, etc., *ibid.* 277.
18 sq. Converte me, et convertar, etc., *ibid.* 517, 653.
22. Femina circumdabit virum, II. 281, 396, 397; VI. 272.
23. Benedicat tibi Dominus, pulchritudo justitiæ, VIII. 648.
31 sq. Ecce dies venient, dicit Dominus; et feriam domui Israel, etc., II. 397.
33. Dabo legem meam in visceribus eorum, etc., IV. 175; V. 573; VI. 408.
CAPUT XXXII.
4. Et Sedecias rex Juda non effugiet de manu Chaldæorum, etc., II. 390.
19 sq. Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu, etc., IX. 301, 590.
40. Et timorem meum dabo in corde eorum ut non recedant a me, II. 676.
CAPUT XXXIII.
3 sq. Clama ad me, et exaudiam te, etc., II. 396.
6 sq. Obducam eis cicatricem et sanitatem, et curabo eos, etc., *ibid.* 396.
CAPUT XXXIV.
2 sq. Hæc dicit Dominus : Ecce ego tradam civitatem hanc in manus regis Babylonis, etc., II. 390.
5. Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus, VI. 227, 507.
CAPUT XXXV.
5 sq. Et posui coram filiis domus Rechabitarum scyphos plenos vino, etc., II. 253.
14 sq. Ego autem locutus sum ad vos, de manè consurgens et loquens, et non obedistis mihi, etc., IV. 118, 119.
15. Misique ad vos omnes servos meos, etc., II. 340.
CAPUT XXXVI.
5 sq. Ego clausus sum, nec valeo ingredi domum Domini, etc., II. 391.
CAPUT XXXVII.
9. Singuli de tentorio consurgent, et incendent civitatem hanc igni, II. 390.
13. Falsum est, non fugio ad Chaldeos, etc., *ibid.* 391.
17 sq. Et dixit Jeremias ad regem Sedeciam : Quid peccavi tibi, etc., *ibid.* 392.
CAPUT XXXVIII.
4 sq. Et dixerunt principes regi : Rogamus ut occidatur homo iste, etc., II. 391; VIII. 368, 371.
6. Et ait Jeremias propheta : Amen, sic faciat Dominus, etc., V. 104.
12 sq. Et factum est verbum Domini ad Jeremiam, etc., *ibid.* 104.
18 sq. Tradetur civitas hæc in manu Chaldæorum, et succendent eam igni, etc., II. 390.
CAPUT XXXIX.
6 sq. Et occidit rex Babylonis filios Sedeciæ, etc., VIII. 425.
CAPUT XL.
9. Et servite regi Babylonis, et bene erit vobis, VIII. 195.
CAPUT XLII.
2 sq. Cadet oratio nostra in conspectu tuo, etc., II. 394.
CAPUT XLIII.
2 sq. Ne ingrediamini Ægyptum ut habitetis illic, etc., II. 395.
CAPUT XLIV.
16 sq. Sermonem, quem locutus est ad nos..., non audiemus, etc., II. 395; VIII. 424.
27. Vigilabo super eos in malum et non in bonum, VI. 500, 630.

CAPUT XLV.
1 sq. Hoc dixit Dominus Deus Israel ad te, Baruch, etc., VIII, 348.
4 sq. Ecce quos ædificavi, ego destruo, etc., *ibid.* 348.
CAPUT XLVI.
9 sq. Ascendite equos, et exultate in curribus, et procedant fortes Æthiopiæ, etc., IX. 441.
16. A facie gladii columbæ, etc., VI. 451.
27. Et revertetur Jacob, et requiescet, et prosperabitur, etc., VIII. 195.
28. Noli timere, servus meus Job, ait Dominus, etc., *ibid.* 192.
CAPUT XLIX.
10. Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, etc., VI. 456, 541, 641.
CAPUT L.
15. Ultionem accipite de ea; sicut fecit, facite ei, VIII. 345.
23. Confractus est et contritus malleus universæ terræ, *ibid.* 191, 440.
24. Illaqueavi te et capta es Babylon, etc., *ibid.* 192.
31. Ecce ego ad te, superbe, ait Dominus, etc., *ibid.* 192, 440.
32 sq. Et cadet superbus, et corruet, etc., *ibid.* 192.
35 sq. Gladius ad Chaldæos, ait Dominus, etc, *ibid.* 192, 391.
38. Siccitas super aquas ejus erit, etc., *ibid.* 192.
CAPUT LI.
7. Calix aureus Babylon... inebrians omnem terram, etc., I. 343.
8 sq. Tollite resinam ad dolorem ejus, si forte sanetur, VII. 195.
9 sq. Curavimus Babylonem, et non est sanata, etc., VI. 418; VII. 195; VIII. 440.
11. Suscitavit Dominus spiritum regum Medorum, etc., VIII. 191.
25. Ecce ego ad te mons pestifer, etc., I. 344.
28. Sanctificate contra eam gentes, reges Mediæ, etc., VIII. 191.
31. Currens obviam currenti veniet, etc., *ibid.* 192.
37. Et erit Babylon... habitatio draconum, I. 349.
46. Et dominator super dominatorem, VIII. 191.
CAPUT LII.
2. Et fecit malum in oculis Domini, X. 66.

THRENI.

CAPUT I.
10. Manum suam misit hostis, etc., VII. 276.
16. Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus, *ibid.*
20. Foris interficit gladius, et omni mors similis, *ibid.*
CAPUT II.
2. Polluit regnum et principes ejus, VII. 276; X. 66.
8. Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion, etc., VII. 332.
13. Magna est sicut mare contritio tua, VI. 278.
15. Hæccine est urbs perfecti decoris, etc., *ibid.* 436.
16. Aperuerunt super te os suum omnes inimici tui, etc., *ibid.* 599.
17. Fecit Dominus quæ cogitavit;... lætificavit super te inimicum, etc., *ibid.*
CAPUT III.
1 sq. Ego vir videns paupertatem meam in virga indignationis ejus, etc., II. 391.
6 sq. In tenebrosis collocavit me, quasi mortuos sempiternos, etc., *ibid.* 393.
14 sq. Factus sum in derisum omni populo meo, etc., *ibid.* 390.
22 sq. Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti, etc., *ibid.* 393.
30. Saturabitur opprobriis, etc., VI. 37, 146.
37 sq. Quis est iste qui dixit ut fieret, Domino non jubente? etc., II. 393.
47 sq. Formido et laqueus facta est nobis vaticinatio et contritio, etc., *ibid.* 393.
CAPUT IV.
20. Spiritus oris nostri Christus Dominus captus est in peccatis nostris, etc., X. 67; VIII. 396, 397, 399.
CAPUT V.
2 sq. Hæreditas nostra versa est ad alienos, etc., VI. 599.
16. Cecidit corona capitis nostri, etc., *ibid.* 658.
20 sq. Quare in perpetuum obliviscerís nostri? etc., II. 394.

PROPHETIA BARUCH.

CAPUT I.
11 sq. Et orate pro vita Nabuchodonosor, etc., VIII. 195.
12. Et ut det Dominus virtutem nobis,... ut vivamus sub umbra Nabuchodonosor regis Babylonis... et serviamus eis multis diebus, etc., III. 525.
15. Nobis autem confusio faciei nostræ, V. 3.
CAPUT II.
6. Nobis autem, et patribus nostris confusio faciei, etc., V. 3.
CAPUT III.
30. Saturabitur opprobriis, VI. 469.
34 sq. Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt: Vocatæ sunt et dixerunt: Adsumus, VIII. 424.
38. In terris visus est, et cum hominibus conversatus est, II. 231, 238.

PROPHETIA EZECHIELIS.

CAPUT I.
15. Apparuit rota una super terram, etc., II. 231.
28. Velut aspectum arcus, cum fuerit in nube, etc., VIII. 176.
CAPUT II.
1. Et cecidi in faciem meam, etc., VI. 703.
CAPUT III.
27. Non hos elegit Dominus, VII. 32.
CAPUT IV.
5 sq. Et tu dormies super latus tuum sinistrum, et pones iniquitates domus Israel, etc., II. 17.
8. Ecce circumdedi te vinculis, et non te convertes a latere tuo, etc., V. 368.
CAPUT VI.
7. Et scietis quia ego sum Dominus, etc., VI. 227.
CAPUT VII.
2. Finis venit, venit finis, VI. 653; VII. 296.
3 sq. Et ponam contra te omnes abominationes tuas, VI. 653.
6. Evigilavit adversum te, *ibid.* 630.
8 sq. Venit tempus; prope est dies occisionis, etc., *ibid.* 416, 653.
9. Et scietis quia ego sum Dominus percutiens, *ibid.* 568.
10. Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio, *ibid.* 416.
23. Fac conclusionem, *ibid.* 416, 653; VII. 296.
27. Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, etc., VII. 280.
CAPUT VIII.
5. Idolum zeli in ipso introitu, VI. 375.
10 sq. Et ingressus vidi, et ecce... abominatio, etc.; *ibid.* 290.
14 sq. Mulieres sedebant plangentes Adonidem, *ibid.* 290, 375.
16. Et adorabant ad ortum solis, etc., *ibid.* 290, 375.
CAPUT XI.
12. Quia in præceptis meis non ambulastis, etc., VIII. 237.
19. Et dabo eis cor unum, et spiritum novum, VI. 381.
CAPUT XII.
22. In longum differuntur dies, VI. 448.
27. In tempora longa iste prophetat, *ibid.* 327, 448, 650.
CAPUT XIII.
5. Non ascendistis ex adverso, neque opposuistis murum pro domo Israel, etc., X. 388; VIII. 434.
6. Cum Dominus non miserit eos, VI. 331.
7. Ait Dominus; cum ego non sim locutus, IV. 108.
18 sq. Ad dirumpenda cervicalia, etc., X. 396, 424.
19. Et erant falsi prophetæ mentientes populo meo, etc., X. 407.
CAPUT XIV.
14. Et si fuerint tres viri isti in medio ejus; Noe, Daniel, et Job, etc., II. 395.
CAPUT XV.
2 sq. Fili hominis, quid fiet de ligno vitis ex omnibus, etc., II. 475.
CAPUT XVI.
4 sq. Et quando nata es, in die ortus tui, non est præcisus umbilicus tuus, etc., II. 176.
8 sq. Et juravi tibi, et ingressus sum pactum tecum, etc., *ibid.* 7, 60, 176, 295.
9 sq. Et lavi te aqua et emundavi sanguinem tuum, etc., *ibid.* 7, 176, 295.
11 sq. Et ornavi te ornamento, et dedi armillas, etc., *ibid.* 176.
31. Quia fabricasti lupanar tuum in capite omnis viæ, etc., *ibid.* 7.

46. Soror tua major Samaria, etc., VI. 702.
48 sq. Non fecit Sodoma soror tua ipsa, et filiæ ejus, sicut fecisti tu, etc., VIII. 594.
51. Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit, VI. 701; VII. 333.
52 sq. Ergo et tu confundere, etc., VI. 455, 639; VII. 333; VIII. 197.
54. Consolans eas, VI. 701.

CAPUT XVIII.

23 sq. Numquid voluntatis meæ est mors impii, etc., II. 177.
28. Considerans enim et avertens se ab omnibus iniquitatibus suis, etc., VIII. 653.
31. Quare moriemini, domus Israel? etc., II. 367; VI. 445, 505, 611; VII. 47.
32. Dicit Dominus Deus, revertimini et vivite, II. 378, 452, 505; VI. 674.

CAPUT XX.

33. In manu forti, et in brachio extento, etc., VI. 654.

CAPUT XXI.

9 sq. Gladius exacutus est et limatus, etc., VII. 296.
30. In terra nativitatis tuæ judicabo te, VIII. 191.

CAPUT XXIII.

32. Calicem furoris tuæ bibes profundum et latum, etc., VI. 642.
37 sq. Quia adulteratæ sunt, et sanguis in manibus earum, etc., II. 7.

CAPUT XXVII.

25. Naves maris, principes tui in negotiatione tua, etc., I. 350.
32. Quæ est ut Tyrus quæ obmutuit in medio maris? VII. 289.

CAPUT XXVIII.

2. Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum, etc., VI. 270, 338, 543, 602; VII. 48, 338; VIII. 440.
3 sq. Deus ego sum, etc., VIII. 475.
12 sq. Tu signaculum similitudinis, etc., II. 192.
18. Producam ignem de medio tui qui comedat te, VI. 653; IX. 557.

CAPUT XXIX.

3 sq. Meus est fluvius, et ego feci meipsum, etc., VI. 270, 338, 543; VII. 48, 338; VIII. 475.

CAPUT XXXI.

6. Abietes non adæquaverunt summitatem ejus, etc., VI. 430.
7. Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, etc., *ibid.* 247, 430.
8 sq. Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, etc., *ibid.* 248.
12. Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, etc., VI. 431; VII. 299.

CAPUT XXXII.

31 sq. Vidit eos Pharao et consolatus est, etc., VI. 223, 599.

CAPUT XXXIII.

11. Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius, etc., II. 413; VI. 117, 655.

CAPUT XXXIV.

18 sq. Insuper et reliquias pascuarum vestrarum conculcastis, etc., II. 13.

CAPUT XXXVI.

26. Et dabo vobis cor novum et spiritum novum, etc., VI. 381, 385; VII. 47.
27. Et spiritum meum ponam in medio vestri, etc., IX. 392.
32. Confundimini, domus Israel, VI. 455.

CAPUT XXXVII.

4. Ossa arida, audite verbum Domini, VI. 116, 673.

CAPUT XXXVIII.

14. Dices ad Gog, etc., I. 356.

CAPUT XXXIX.

1 sq. Vaticinare adversum Gog, I. 357.
6. Et immittam ignem in Magog, etc., *ibid.* 357.
17. Ut comedatis carnem et bibatis sanguinem, *ibid.* 351.

CAPUT XL.

3. Et ecce vir..., et calamus mensuræ in manu ejus, I. 362.

CAPUT XLIV.

2. Porta hæc clausa erit; non aperietur, et vir non intrabit per eam, VI. 33, 398.
15. Sacerdotes autem et Levitæ filii Sadoc... stabunt in conspectu meo, etc., IV. 119, 208; VIII. 190.

CAPUT XLVIII.

11. Sacerdotibus sanctuarium erit de filiis Sadoc, etc., IV. 119; VIII. 190, 407.
31. Portæ tres, etc., I. 362.

PROPHETIA DANIELIS.

CAPUT I.

12. Tenta nos, obsecro, etc., III. 326.

CAPUT II.

37. Tu rex regum es et Deus cœli, etc., VIII. 399.
38. Volucres cœli dedit in manu tua, etc., *ibid.* 440.
44. Et regnum ejus alteri populo non tradetur, IV. 219; VIII. 193.
45. De monte abscissus est lapis sine manibus, I. 296; VIII. 193.
46. Tunc rex Nabuchodonosor cecidit in faciem suam, et Danielem adoravit, etc., VIII. 191.

CAPUT III.

1. Fecit statuam auream, VI. 265.
5. Cadentes adorate statuam auream, etc., VIII. 475.
29 sq. Peccavimus enim, et inique egimus recedentes a te, VI. 303.
58. Benedicite Angeli Domini Domino, etc., II. 191, 290.
82 sq. Benedicite filii hominum Domino, etc., II. 191.
95. Et erumpens Nabuchodonosor, ait : Benedictus Deus, etc., IX. 136.
96 sq. Et lingua, quæcumque locuta fuerit blasphemiam..., dispereat, etc., III. 563; VIII. 409; IX. 136.

CAPUT IV.

10 sq. Ecce vigil et sanctus de cœlo descendit, etc., II. 177.
11. Succidite arborem et procidite, etc., VII. 296, 299; II. 177.
13. Et septem tempora mutentur super eum, I. 320; II. 67; IV. 22.
20. Succidite arborem, et dissipate illam, etc., VII. 299.
22. Septem quoque tempora mutabuntur super te, etc., I. 320; II. 67.
24. Et peccata tua eleemosynis redime, II. 386; III. 200, 462; IV. 529.
26 sq. In aula Babylonis deambulabat, etc., VIII. 475; II. 67.
27. Nonne hæc est Babylon magna, etc., VIII. 424, 440, 475.
31. Igitur post finem dierum, ego Nabuchodonosor oculos meos ad cœlum levavi, etc., *ibid.* 191.
32. Et non est qui resistat manui ejus, etc., III. 538.

CAPUT V.

1 sq. Balthassar rex fecit grande convivium, etc., VIII. 191, 477.
4. Bibebant vinum et laudabant deos suos, etc., *ibid.* 191, 424.
11. Est vir in regno tuo qui spiritum sanctorum deorum habet, etc., II. 178.
18. O rex, Deus altissimus gloriam dedit Nabuchodonosor, etc., VIII. 477.
25 sq. Mane, Thecel, Phares : numeravit Deus, etc., *ibid.* 191, 383.
30 sq. Eadem nocte interfectus est Balthassar, *ibid.* 477.

CAPUT VI.

3 sq. Daniel superabat omnes principes, etc., VIII. 368.
7. Qui petierit aliquam petitionem a quocumque Deo, etc., VIII. 368; IX. 135, 137.
10 sq. Fenestris apertis in cœnaculo contra Jerusalem (Daniel) adorabat, etc., IV. 438; VIII. 368.
12 sq. Numquid constituisti qui rogaret quemquam de diis, etc., VIII. 371.
15. Scito, rex, quia lex Medorum atque Persarum est, etc., *ibid.* 368.
26. A me constitutum est decretum, etc., IX. 137.

CAPUT VII.

2. Ecce quatuor venti cœli pugnabant in mari magno, I. 327.
3. Vidi de mari ascendentem, etc., II. 97.
6. Et ecce alia quasi pardus, etc., II. 89.
7. Et habebat cornua decem, I. 328; II. 230.
9. Adspiciebam donec throni positi sunt, etc., IX. 220; II. 231.
10. Millia millium ministrabant ei, etc., II. 191.
13 sq. Adspiciebam ergo in visione noctis, et ecce cum nubibus cœli quasi filius hominis veniebat, etc., I. 296, 336; II. 231, 229; VIII. 193.
14. Omnes... linguæ ipsi servient, etc., I. 336; II. 230, 229; IV. 219; VI. 99; VIII. 193.
17. Hæ quatuor bestiæ magnæ quatuor sunt regna, etc., II. 31.
18 sq. Suscipient autem regnum sancti Dei altissimi, etc., *ibid.* 177.
24. Porro cornua decem ipsius regni decem reges, I. 328.
25. Sermones contra Excelsum loquetur, etc., VIII. 196; II. 67.
26. Tu ergo visionem signa, quia post dies multos erit, II. 65.
27. Regnum autem... detur populo Sanctorum Altissimi, I. 296; II. 230; VIII. 193.

CAPUT VIII.
5. Veniebat ab occidente super faciem totius terræ, etc., VII. 318.
7 sq. Efferatus est in eum, etc., *ibid.* 318.
11 sq. Tulit juge sacrificium, etc., VI. 166; VIII. 196.
12. Robur datum est ei contra juge sacrificium propter peccata, etc., IV. 111; VIII. 196.
14. Dies duo millia trecenti et mundabitur sanctuarium, VIII. 196.
24. Roborabitur fortitudo ejus sed non in viribus suis, etc., *ibid.* 196.
CAPUT IX.
5 sq. Peccavimus, iniquitatem fecimus, etc., III. 539.
14. Vigilavit Dominus super malitiam, etc., II. 389.
16 sq. Domine, in omnem justitiam tuam, etc., V. 273.
23. Vir desideriorum, I. 282; II. 395.
24 sq. Ungatur sanctus sanctorum, etc., VIII. 193; II. 178, 229, 504.
25. Ab exitu sermonis, ut iterum ædificetur Jerusalem, etc., VIII. 148, 193.
26 sq. Occidetur Christus;... et post finem belli statuta desolatio, etc., II. 262; IV. 118; VIII. 188, 193, 221.
27. Et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio, I. 295, 296; VIII. 158, 193, 221.
CAPUT X.
13. Princeps autem regni Persarum restitit mihi...; et ecce Michael unus de principibus primis venit, etc., I. 285, 286.
20. Ut prælier adversus regem Persarum, *ibid.* 285.
21 sq. Michael princeps vester, I. 286, 325; II. 234.
CAPUT XII.
1. Michael princeps magnus, I. 285, 325.
2 sq. Multi de his qui dormiunt in terræ pulvere, evigilabunt, etc., II. 385; VIII. 204.
3. Qui docti fuerint, fulgebunt, VII. 216; VIII. 204.
4. Vade, Daniel, quia clausi, signati sunt sermones, etc., II. 65; VIII. 204.
CAPUT XIV.
27 sq. Quod quum audissent Babylonii indignati sunt, etc., VIII. 218, 368.
28. Trade nobis Danielem, alioqui interficiemus te, *ibid.* 368, 371.
42. Tunc rex ait : Paveant omnes habitantes in universa terra Deum Danielis, etc., IX. 137.

PROPHETIA OSEE.

CAPUT I.
1. Verbum Domini quod factum est ad Osee filium Beeri, etc., IV. 560; VIII. 142.
4. Voca nomen ejus Jesrael, etc., I. 309.
6 et 10. Voca nomen ejus : Absque misericordia... Et erit numerus filiorum Israel quasi arena maris, etc., IV. 426.
11. Et congregabuntur filii Juda, et filii Israel, etc., III. 451; IV. 426, 560; X. 167.
CAPUT II.
2. Judicate matrem vestram, etc., II. 7, 60.
7. Vadam ad virum meum priorem, *ibid.* 60.
13 sq. Et ibat post amatores suos, etc., VI. 656.
19 sq. Sponsabo te mihi in sempiternum, etc., II. 294.
20. Et sponsabo te mihi in fide, VI. 198, 614; II. 294.
CAPUT III.
4 sq. Et post hæc revertentur filii Israel, et quærent Dominum Deum suum, et David regem suum, etc., IV. 133; VIII. 208.
CAPUT IV.
2. Maledictum et mendacium, et adulterium inundaverunt, VII. 235; VIII. 341.
CAPUT VIII.
4. Ipsi regnaverunt, et non ex me : principes astiterunt, et non cognovi, X. 62.
CAPUT XI.
1. Ex Ægypto vocavi filium meum, II. 375.
CAPUT XIII.
9. Perditio tua ex te, Israel, tantummodo in me auxilium meum, IX. 174.
14. Ero mors tua, o mors; morsus tuus ero, inferne, etc., IX. 604.
CAPUT XIV.
10. Quis sapiens, et intelliget ista? II. 434; VI. 158.

PROPHETIA JOEL.

CAPUT I.
6. Dentes ejus ut dentes leonis, I. 314.
CAPUT II.
1 sq. Venit dies Domini,... dies tenebrarum et caliginis, etc., VI. 586.
4 sq. Quasi aspectus equorum, etc., I. 314.
12. Convertimini ad me in toto corde vestro, *ibid.* 314.
13. Et scindite corda vestra, etc., VI. 176.
23. Dedit vobis Doctorem justitiæ, *ibid.* 571.
CAPUT III.
13. Mitte falces quoniam maturavit messis, etc., I. 336.

PROPHETIA AMOS.

CAPUT I.
1. In diebus Jeroboam filii Joas regis Israel, ante duos annos terræ motus, VIII. 418; X. 68.
CAPUT II.
11. Suscitavi de filiis vestris in prophetas, etc., II. 253.
CAPUT III.
7. Non fecit Dominus Deus verbum, nisi revelaverit, etc., II. 23.
CAPUT V.
23. Aufer a me tumultum carminum tuorum, etc., VI. 560.
CAPUT VI.
7. Auferetur factio lascivientium, etc., VI. 463.
14. Qui lætamini in nihilo, etc., IX. 561.
CAPUT VIII.
10. Convertam festivitates vestras in luctum, etc., VI. 48.
CAPUT IX.
7. Numquid non ut filii Æthiopum vos estis mihi, etc., IX. 141.

PROPHETIA JONÆ.

CAPUT I.
4 sq. Dominus autem misit ventum magnum in mare, etc., II. 397.
12 sq. Tollite me, et mittite in mare, etc., II. 398.
15. Et tulerunt Jonam, et miserunt in mare, etc., *ibid.*, 398.
CAPUT II.
1 sq. Præparavit Dominus piscem grandem, etc., II. 398.
2 sq. Oravit Jonas ad Dominum de ventre piscis, etc., *ib.*, 398.
3. Clamavi de tribulatione mea ad Dominum, etc., *ibid.* 398.
5. Abjectus sum a conspectu oculorum tuorum, etc., II. 398; IV. 133.
6 sq. Circumdederunt me aquæ usque ad animam, etc., II. 398.
11. Et dixit Dominus pisci; et evomuit Jonam in aridam, II. 398.
CAPUT III.
3. Surrexit Jonas, et abiit in Niniven, etc., II. 398.
4. Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur, II. 399.
CAPUT IV.
2 sq. Scio enim quia tu Deus clemens et misericors es, etc., II. 397, 398.
3 sq. Melior est mihi mors quam vita, etc., II. 398, 399.
10 sq. Tu doles super Hederam, etc., *ibid.* 399.

PROPHETIA MICHÆÆ.

CAPUT II.
10. Surgite et ite, quia non habetis hic requiem, VI. 636.
CAPUT V.
2. Et tu Bethleem Ephrata, parvulus es in milibus Juda; ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israel, etc., I. 274; II. 228, 230, 256, 262, 403; IV. 22, 114; VI. 338, 351; VIII. 188.
CAPUT VI.
10. Adhuc ignis in domo impii thesauri iniquitatis, et mensura minor iræ plena, VI. 597, 117, 351.
CAPUT VII.
3. Princeps postulat et judex in reddendo est, etc., VI. 338; VIII. 369, 433.

2 sq. Periit sanctus de terra, et rectus in hominibus non est, VI. 338; VII. 330; VIII. 341, 433.
5. Nolite credere amico; et nolite confidere in duce, etc., VI. 338; VIII. 341.

PROPHETIA NAHUM.

CAPUT I.
2. Deus æmulator et ulciscens Dominus, VII. 34, 63.
CAPUT III.
4. Propter multitudinem fornicationum meretricis speciosæ, I. 279, 343.

PROPHETIA HABACUC.

CAPUT I.
3 et 4. Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium, VI. 373, 375, 458, 479, 511, 625; VII. 308; VIII. 433.
CAPUT II.
3. Si moram fecerit, exspecta illum; quia veniens veniet et non tardabit, VI. 706.
4. Justus autem in fide sua vivet, II. 264; III. 64; IV. 170; VI. 227; IX. 301.
CAPUT III.
2 sq. Domine, audivi auditionem tuam, etc., VI. 314.

PROPHETIA SOPHONIÆ.

CAPUT I.
12 sq. Et erit in tempore illo, visitabo super viros defixos in fœcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus, et non faciet male : et erit fortitudo eorum in direptionem, etc., VI. 596, 712; VII. 332.
15. Dies iræ, dies illa, dies tribulationis et angustiæ, etc., VI. 638.
CAPUT III.
3. Principes ejus in medio ejus quasi leones rugientes; judices ejus lupi vespere, non relinquebant in mane, VIII. 433.
10. Ultra flumina Æthiopiæ, inde supplices mei, filii dispersorum meorum deferent munus mihi, IX. 141.

PROPHETIA AGGÆI.

CAPUT II.
7 sq. Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cœlum, etc., II. 229, 230; VI. 314.
8 sq. Implebo domum istam gloria, II. 229.
10. Magna erit gloria domus istius novissimæ, etc., II. 229. VI. 373;

PROPHETIA ZACHARIÆ.

CAPUT II.
8. Veniet desideratus cunctis gentibus, II. 230, 369.
10 sq. Ecce ego venio; et habitabo in medio tui, etc., II. 369; VIII. 194.
CAPUT IV.
3. Et duæ olivæ super illud; una a dextris lampadis, etc., I. 321.
14. Isti sunt duo filii olei, etc., *ibid.* 321.
CAPUT VI.
5. Et sedebit et dominabitur super solio, etc., VIII. 419.
12. Ecce vir Oriens nomen ejus, I. 340, 364; II. 252; X. 80.
13. Et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos, VII. 240; VIII. 419; X. 80.
CAPUT VII.
11 sq. Aures suas aggravaverunt, ne audirent, etc., II. 487; VI. 335, 628.
CAPUT VIII.
19. Pacem et veritatem diligite, IV. 465, 470, 482.
CAPUT IX.
2 sq. Assumpserunt quippe sibi sapientiam valde, etc., VIII. 197.
9. Ecce rex tuus veniet tibi... ipse pauper, et ascendens super asinam, etc., I. 261, 282; II. 229; VI. 264; VIII. 194.
10. Et loquetur pacem gentibus, et potestas ejus a mari usque ad mare, etc., II. 328; VIII. 193.
17. Vinum germinans virgines, II. 220, 327, 447.
CAPUT X.
6. Et confortabo domum Juda, etc., VIII. 193.
CAPUT XI.
8. Et succidi tres pastores in mense uno, VII. 273; VIII. 194, 198. — Anima eorum variavit in me; et dixi : non pascam vos, etc., VII. 273; VIII. 194.
12 sq. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos, etc., I. 261; II. 229; VIII. 188, 194.
17. O pastor, et idolum, derelinquens gregem, VI. 346; VIII. 208.
CAPUT XII.
1. Onus verbi Domini super Israel, VII. 297.
10. Adspicient ad me quem transfixerunt, *ibid.* 306; VIII. 194.
10. Effundam super eos spiritum gratiæ et precum, II. 229, 396, 655, 667.
CAPUT XIII.
1. In die illa erit fons patens domui David, VI. 71. 238.
2. Disperdam nomina idolorum de terra, VIII. 194.
4. Nec operientur pallio saccino, etc., *ibid.* 189, 194.
6. His plagatus sum in domo eorum, VII. 112; VIII. 194.
7. Percute pastorem et dispergentur oves, II. 229; VIII. 194.
CAPUT XIV.
2 sq. Et congregabo omnes gentes ad Jerusalem in prælium, et capietur civitas, etc., VIII. 193.
5. Et fugietis sicut fugistis a facie terræ motus in diebus Oziæ regis Juda, etc., *ibid.* 418; X. 68.
14. Judas pugnabit adversus Jerusalem, etc., VIII. 193.

PROPHETIA MALACHIÆ.

CAPUT I.
6. Et si Dominus ego sum? ubi est timor meus? IX. 615.
11. Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus; et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda, II. 369, 441; IV. 409; VIII. 188, 194.
CAPUT II.
7. Labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus; quia angelus Domini exercituum est, VIII. 419.
8 sq. Vos autem recessistis de via, et scandalizastis plurimos in lege, *ibid.* 419.
10. Numquid non pater unus omnium nostrum? *ibid.* 340.
31. Et renuntiatum est... quoniam recessissent viri... in loca occulta in deserto, etc., I. 325.
CAPUT III.
1. Ecce ego mitto angelum meum et præparabit viam, etc., II. 230, 231, 252, 329, 369; VIII, 188, 194.
6. Ego enim Dominus, et non mutor, IV. 8, 560; VII. 159.
9. Me vos confligitis gens tota, VII. 306.
13 sq. Invaluerunt super me verba vestra, dicit Dominus, etc., *ibid.* 52.
18. Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Domino et non servientem ei, VI. 596.
CAPUT IV.
2. Orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ, etc., VIII. 648.
4. Mementote legis Moysi servi mei, etc., *ibid.* 194, 237.
5. Ecce ego mittam vobis Eliam Prophetam antequam veniat dies Domini magnus et horribilis, I. 280; II. 231; VIII. 194.
6. Et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum, etc., II. 231; IV. 437; VIII. 194.

MACHABÆORUM.

LIBER PRIMUS.

CAPUT I.
12 sq. Exierunt ex Israël filii iniqui..., dicentes, etc., VIII. 196.
25. Et fecit cædem hominum, et locutus est in superbia magna, *ibid.* 362.

42. Sublimitas ejus conversa est in luctum, etc., *ibid.* 196, 403.
52. Quicumque non fecissent secundum verbum regis Antiochi, morerentur, *ibid.* 403.
57. Ædificavit rex Antiochus abominandum idolum desolationis super altare Dei, etc., *ibid.* 196.

CAPUT II.

7 sq. Væ mihi! ut quid natus sum, etc., VIII. 348; x. 67.
14. Scidit vestimenta sua Mathathias, etc., VIII. 348.
23 sq. Accessit quidam Judæus in omnium oculis sacrificare idolis, etc., III. 526.
24. Vidit Mathathias, et doluit, et contremuerunt renes ejus, et accensus est furor ejus secundum judicium legis, etc., III. 525, 526.
27 sq. Omnis qui zelum habet legis statuens testamentum, etc., *ibid.* 526.
28. Descenderunt multi quærentes judicium et justitiam, etc., II. 23, 86.
37. Moriamur omnes in simplicitate nostra, etc., IV. 269; VIII. 450.
41. Et cogitaverunt in die illa dicentes : Omnis homo quicumque venerit ad nos in bello die sabbatorum, pugnemus, etc., IV. 269.
49 sq. Et dixit filiis suis : Nunc confortata est superbia et castigatio, etc., III. 526; VIII. 348.
64. Vos ergo, filii, confortamini, etc., III. 526.
65 sq. Ecce Simon frater vester, scio quod vir consilii est, VIII. 374, 384, 466.

CAPUT III.

20 sq. Pugnabimus pro animabus nostris, etc., VIII. 450.
35 sq. Ut mitteret ad eos exercitum, etc., VIII. 403; x. 67.
41. Audierunt mercatores regionum nomen eorum, etc., VIII. 403.
43. Dixerunt unusquisque ad proximum suum : Erigamus, etc., VIII. 449.
49. Suscitaverunt Nazaræos, II. 253.
56. Et dixit his qui ædificabant domos, etc., VIII. 451.
58 sq. Accingimini et estote filii potentes, et estote parati, etc., *ibid.* 348, 450.

CAPUT IV.

16. Reversus est Judas, et exercitus ejus, etc., VIII. 196.

CAPUT V.

3 sq. Debellabat Judas filios Esaü in Idumæa, etc. VIII. 196.
17 sq. Elige tibi viros, et vade, et libera fratres tuos, etc., *ibid.* 453.
55 sq. Et in diebus, quibus erat Judas et Jonathas in terra Galaad, etc., *ibid.* 454.
62. Ipsi autem non erant de semine virorum, etc., *ibid.* 454.

CAPUT VI.

1 sq. Et rex Antiochus perambulabat superiores regiones, etc., VIII. 477.
8 sq. Expavit et commotus est valde, *ibid.* 362.
10 sq. Et vocavit omnes amicos suos, et dixit illis, etc., *ibid.* 477.
12. Nunc vero reminiscor malorum quæ feci, etc., *ibid.* 403.
44 sq. Et dedit se ut liberaret populum suum, etc., *ibid.* 450.

CAPUT VII.

14. Homo sacerdos de semine Aaron venit, etc., II. 523.
17. Carnes sanctorum tuorum, et sanguinem ipsorum effuderunt, etc., I. 282.

CAPUT VIII.

1. Audivit Judas nomen Romanorum, etc., VIII. 380.
3. Quanta fecerunt in regione Hispaniæ, etc., *ibid.* 380, 456, 465.
12. Cum amicis autem suis..., conservaverunt amicitiam, *ibid.* 196, 465.
13. Quibus vero vellent auxilio esset ut regnarent, regnabant, *ibid.* 196, 466.
14. In omnibus istis nemo portabat diadema, *ib.* 196, 465, 466.
15 sq. Curam fecerunt sibi et quotidie consulebant, etc., *ibid.* 196, 261, 466.

CAPUT IX.

4 sq. Et abierunt in Beream viginti millia virorum, etc., VIII. 449.
8 sq. Dixit his qui residui erant : Surgamus, etc., *ibid.* 449.
10. Absit istam rem facere ut fugiamus, etc., *ibid.* 348.
27. Facta est tribulatio magna in Israel, etc., IV. 628, 646.
44 sq. Non est enim hodie sicut heri et nudiustertius, etc., VIII. 450.

CAPUT X.

65 sq. Et magnificavit eum rex, et scripsit eum inter primos amicos, etc., x. 67.

CAPUT XI.

3. Cum autem introiret civitatem Ptolemæus, ponebat custodias militum, etc., x. 67.
21 sq. Abierunt quidam qui oderant gentem suam viri iniqui ad regem Demetrium, etc., VIII. 196.

CAPUT XII.

1. Vidit Jonathas quia tempus eum juvat, etc., VIII. 377.

CAPUT XIII.

56 sq. Rex Demetrius Simoni summo sacerdoti, et amico regum, et senioribus, etc., x. 67.
41. Anno centesimo septuagesimo ablatum est jugum gentium ab Israel, VIII. 374.

CAPUT XIV.

4. Siluit omnis terra Juda omnibus diebus Simonis, etc., VIII. 364, 374.
8 sq. Unusquisque colebat terram suam cum pace, etc., *ibid.* 367.
28 sq. In conventu magno sacerdotum, etc., *ibid.* 352; x. 67.
35 sq. Justitiam et fidem quam conservavit, etc. *ibid.* 374.
38 sq. Rex Demetrius statuit illi summum sacerdotium, etc., *ibid.* 403; x. 67.
41 sq. Donec surgat propheta fidelis, III. 538, 539; VIII. 196, 352.
42 sq. Sit super eos dux et ut cura esset, etc., III. 539; VIII. 359.

CAPUT XV.

1 sq. Misit rex Antiochus filius Demetrii epistolas, etc., VIII. 403.
2 sq. Rex Antiochus Simoni sacerdoti magno..., salutem, etc., x. 67.
28 sq. Misit ad eum Athenobium, etc., VIII. 377.
33 sq. Neque alienam terram sumpsimus, etc., *ibid.* 377.
35. Non respondit ei Athenobius, etc., *ibid.* 356, 377.

LIBER SECUNDUS.

CAPUT I.

3. Det vobis cor omnibus ut colatis eum, etc., IX. 318.

CAPUT II.

22. Et de illuminationibus quæ de cœlo factæ sunt, etc., x. 66.

CAPUT III.

2 sq. Fiebat ut et ipsi reges et principes locum summo honore dignum ducerent, etc., II. 230; IX. 136.
19. Accinctæque mulieres, I. 261.
24 sq. Spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suæ ostensionis evidentiam, etc., VIII. 417.

CAPUT IV.

30. Contigit Tharsenses et Mallotas seditionem movere, etc., VIII. 475.

CAPUT V.

21. Existimans se terram ad navigandum, etc., VIII. 475.
24. Præcipiens ei omnes perfectæ ætatis interficere, etc. x. 67.

CAPUT VI.

1 sq. Misit rex quemdam Antiochenum qui compelleret Judæos, etc., VIII. 196.
8 sq. Decretum autem exiit in proximas gentilium civitates, etc., *ibid.* 403, 477.

CAPUT VII.

22. Nescio qualiter in utero meo apparuistis, etc., VIII. 484.

CAPUT VIII.

11 sq. Ad maritimas civitates misit, convocans ad coemptionem Judaicorum mancipiorum, etc., VIII. 403.
35. Humiliatus auxilio Domini ab his quos nullos existimaverat, etc., VI. 543.

CAPUT IX.

1 sq. Antiochus inhoneste revertebatur de Perside, etc., VIII. 477.
5 sq. Apprehendit eum dolor dirus viscerum, etc., *ibid.* 362.
8. Sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare, VI. 543.
12 sq. Justum est subditum esse Deo, etc., III. 526; VIII. 362, 414, 477.
28. Blasphemus in montibus vita functus est, etc., *ibid.* 362, 478.

CAPUT X.

29-30. Cum vehemens pugna esset, etc., III. 526; x. 66.

CAPUT XII.

43 sq. Duodecim millia drachmas argenti misit Jerosolymam, offerri pro peccatis mortuorum sacrificium, etc., III. 500; IV. 270, 305.

CAPUT XV.

15 sq. Extendisse Jeremiam dexteram, etc., III. 526; VIII. 403; x. 66.
26. Invocato Deo, per orationes congressi sunt, VII. 293.
32 sq. Et manu nefaria quam extendens contra domum sanctam, etc., VIII. 421.

EVANGELIUM

SECUNDUM MATTHÆUM.

CAPUT I.

2 sq. Abraham genuit Isaac, etc., II. 263.
3 sq. Judas autem genuit Phares et Zaram de Thamar, etc., II. 244; VIII. 414.
12 sq. Salathiel autem genuit Zorobabel, etc., II. 244.
15 et 16. De qua natus est Jesus qui vocatur Christus, II. 275; VI. 180.
18 sq. Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, etc., II. 254.
19. Joseph cum esset vir justus, *ibid.* 123.
20. Joseph noli timere accipere Mariam conjugem tuam, etc., II. 244, 254; VII. 143.
21. Vocabis nomen ejus Jesum, etc., VI. 51, 711, 587, 611; VIII. 200.
23 sq. Ecce Virgo in utero habebit et pariet filium, etc., I. 260; II. 172, 229, 254, 255.

CAPUT II.

2. Ubi est qui natus est rex Judæorum? II. 129, 260; VII. 29, 32.
4 sq. Congregans... sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur, II. 363; IV. 126.
5. In Bethleem Judæ, IV. 126.
6. Et tu, Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es, etc., II. 229; IV. 22.
8. Ite, et interrogate diligenter de puero, etc., II. 263.
9 sq. Et ecce stella quam viderant in Oriente, antecedebat eos, etc., II. 263; VII. 32.
11. Obtulerunt ei... thus, etc., II. 128, 264.
12. Et responso accepto in somnis ne redirent, etc., *ibid.* 264.
13 sq. Surge, et accipe puerum et matrem ejus, etc., I. 268; II. 275, 276, 277.
20 sq. Vade in terram Israel, I. 268; II. 277; VII. 33, 144.

CAPUT III.

2. Pœnitentiam agite, II. 65; VI. 452, 654.
3 sq. Vox clamantis in deserto, II. 253; VI. 704, 709.
6. Et baptizabantur ab eo in Jordane, IV. 265.
7. Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere, etc., II. 283; VI. 233, 656.
8. Facite fructum dignum pœnitentiæ, etc., II. 283, 252; IV. 553.
9 sq. Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ, II. 330; VI. 597, 671, 327.
11. Ego quidem baptizo vos in aqua in pœnitentiam, etc., II. 284, 293, 252; VI. 709.
13 sq. Venit Jesus a Galilæa in Jordanem ad Joannem, etc., II. 286.
14 sq. Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me? II. 286; VI. 713.
15. Sine modo, sic enim decet nos implere omnem justitiam, II. 292; VI. 713; IX. 185.
16. Vidit spiritum Dei descendentem, II. 287; III. 189; IV. 265; VII. 137.
17. Hic est filius meus dilectus, etc., II. 153, 333; IV. 212; VI. 14, 40; VIII. 137.

CAPUT IV.

1. Jesus ductus est in desertum a Spiritu, etc., II. 288; VI. 154, 219; VII. 329.
2 sq. Cum jejunasset quadraginta diebus, postea esuriit, etc., II. 288, 194.
3 sq. Si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant, VII. 330.
4. Non in solo pane vivit homo, etc., II. 289; VI. 406; VII. 330.
7 sq. Non tentabis Dominum Deum tuum, etc., V. 71; VIII. 393; IX. 217.
10. Vade Satana, II. 203, 239; IV. 289.
11 sq. Reliquit eum diabolus; et ecce angeli accesserunt, etc., II. 280.
14 sq. Ut adimpleretur quod dictum est per Jeremiam, etc., III. 510.
16. Sedentibus in regione umbræ mortis lux orta est eis, II. 329.
19. Venite post me, et faciam vos piscatores hominum; II. 239; VII. 232.
23 sq. Circuibat Jesus totam Galilæam, II. 327.
25. Et secutæ sunt eum turbæ multæ, etc., *ibid.* 329.

CAPUT V.

2. Aperiens os suum, dixit, VI. 72.
3. Beati pauperes spiritu, V. 89; VI. 72, 542; VII. 74, 316; VIII. 478.
4. Beati mites, II. 123; VII. 2.
5. Beati qui lugent, etc., II. 299; IX. 215.
6. Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, V. 89, 248; VI. 161, 162, 542; VII. 81; VIII. 642; IX. 215.
7. Beati misericordes, II. 300, 386; VI. 189, 619; IX. 8.
8. Beati mundo corde, etc., V. 89, 110; VI. 633; VII. 204, 316; VIII. 224; IX. 182, 195.
9. Beati pacifici, etc., II. 301.
10. Beati qui persecutionem patiuntur, etc., VII. 156.
11. Beati estis cum maledixerint vobis, etc., *ibid.* 179.
12. Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est, etc., V. 271; VI. 709.
13 sq. Vos estis sal terræ, etc., II. 302; VI. 494; X. 394.
14 sq. Vos estis lux mundi, etc., II. 272, 502; IV. 34; VII. 266; VIII. 419.
16. Sic luceat lux vestra, etc., II. 502; VI. 256; VII. 148, 205.
20. Nisi abundaverit justitia vestra, etc., II. 151, 303, 304; III. 524; X. 405.
21 sq. Audistis quia dictum est antiquis : non occides, etc., II. 304, 452.
23 sq. Si offers munus tuum ad altare, etc., *ibid.* 305, 433, 446.
25 sq. Esto consentiens adversario tuo, etc., II. 305; VI. 209, 567.
26. Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem, etc., VI. 567, 590.
28. Omnis qui viderit mulierum, etc., IV, 85; VII. 125; IX. 551.
29 sq. Si oculus tuus dexter scandalizat te, etc., II. 306, 424; VI. 149; X. 420, 452.
35. Civitas est magni regis, etc., II. 306; IV. 120.
37. Sit autem sermo vester : Est, est, etc., II. 238, 306, 376; V. 405.
38 sq. Ego autem dico vobis non resistere malo, etc., II. 307.
43. Dictum est : Diliges proximum tuum, etc., VI. 209.
44 sq. Diligite inimicos vestros, etc., I. 48; II. 195, 301, 394; VI. 208, 586.
45. Ut sitis filii patris vestri... qui solem suum, etc., II. 195. 301; VI. 242, 337, 601; VII. 109.
47. Nonne et ethnici hoc faciunt, etc., VII. 343.
48. Estote vos perfecti, sicut et Pater vester, etc., II. 195, 304, 307, 347, 383, 386, 500; IV. 175; VI. 646; VIII. 591; IX. 601.

CAPUT VI.

1. Attendite ne justitiam vestram faciatis, etc., II. 308; IX. 574.
2. Receperunt mercedem suam, etc., II. 309; VII. 50, 178; IX. 562, 563.
3. Te... faciente eleemosynam, nesciat, etc., II. 309; VI. 265, 542; VII. 25, 216.
4. Pater tuus... reddet tibi, II. 309; VII. 216.
6. Tu autem cum oraveris, intra in cubiculum, etc., VII. 23, 146; IX. 283, 589.
7 sq. Orantes, nolite multum loqui, etc., VII. 344; IX. 579.
9. Pater noster qui es in cœlis, etc., II, 357; VI. 390; VIII. 641.
10. Adveniat regnum tuum, etc., II. 247, 388; VI. 391, 707; VIII. 641; IX. 241, 591.
11. Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie, etc., VI. 603.
12. Dimitte nobis debita nostra, etc., VI. 573; IX. 408, 443.
13. Et ne nos inducas in tentationem, II. 502, 516; X. 402, 403.
14. Si enim dimiseritis hominibus, etc., VI. 392, 646.
17 sq. Unge caput tuum, et faciem tuam lava, etc., *ibid.* 266.
19 sq. Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, etc., VII. 315.
20 sq. Thesaurizate... vobis thesauros in cœlo, etc., II. 312; IX. 571; X. 401.
23. Si autem oculus tuus fuerit nequam, etc., IV. 340; IX. 246.
24. Nemo potest duobus dominis servire, II. 312, 355, 357; VI. 413; VII, 72; 143; VIII. 366; IX. 588, 592.
25 sq. Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducatis, etc., II. 312.
26 sq. Nonne vos magis pluris estis illis? II. 313, 314; VI. 422, 603.
28 sq. Considerate lilia agri, quomodo crescunt, etc., IX. 555.
31 sq. Nolite ergo solliciti esse, dicentes : quid manducabimus, etc., V. 94; VI. 241, 242.
32. Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis, etc., II. 313; VI. 241, 242; IX. 590.
33. Quærite primum regnum Dei, etc., II. 299; VI. 560; VII. 141; VIII. 376; IX. 415.
34. Sufficit diei malitia sua, II. 313, 358; VI. 608; IX. 195, 213, 225, 233.

CAPUT VII.

1 sq. Nolite judicare, etc., II. 315; IX. 554, 599.
3. Quid autem vides festucam in oculo fratris? VII. 335; IX. 599.

5. Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, etc., vi. 701; vii. 336.
6. Nolite dare sanctum canibus, ii. 382; ix. 599; x. 403.
7 sq. Petite et accipietis, etc., ii. 316, 685; iv. 110; v. 71; vii. 53; ix. 600.
11. Si ergo vos cum sitis mali, etc., ii. 316; vii. 303; ix. 599, 600.
12. Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, etc., ii. 317; viii. 345; ix. 600.
13 sq. Intrate per angustam portam, etc., ii. 345; ix. 600.
14 sq. Quam angusta porta, et arcta via est, ii. 262; v. 27; vi. 544; vii. 270.
15. Venient ad vos sub vestimentis ovium, etc., iv. 94; v. 27.
16 sq. A fructibus eorum cognoscetis eos, etc., ii. 104; vi. 254; ix. 398.
18. Non potest arbor bona malos fructus facere, etc., vi. 726.
20 sq. Ex fructibus eorum cognoscetis eos, etc., ix. 600.
21 sq. Non omnis qui dicit mihi : Domine, etc., ii. 383, 467; ix. 59, 600.
23. Discedite a me omnes qui operamini iniquitatem, ii. 106, 178, 262, 467; iv. 619; ix. 575, 600.
24 sq. Ædificavit domum suam supra petram, iv. 34, 90; ix. 205.

Caput VIII.

1. Cum... descendisset de monte, etc., ii. 315; vi. 60.
4. Ite, ostendite vos sacerdoti, etc., ii. 55; iv. 120.
8 sq. Domine, non sum dignus, etc., ii. 247, 436; vi. 305, 703; vii. 291; viii. 586.
11 sq. Dico autem vobis quod multi ab oriente et occidente venient, etc., ii. 437; vi. 364; vii. 36, 64.
12. Hic erit fletus et stridor dentium, vii. 306; ix. 119, 597.
20 sq. Vulpes foveas habent, etc., ii. 234; vii. 103, 177, 220; ix. 570.
24. Ita ut navicula operiretur fluctibus, vi. 214; ix. 223.
25. Domine, salva nos, perimus, ix. 217.
26. Facta est tranquillitas magna, vi. 260.
29. Quid nobis et tibi, Jesu, fili David? etc., v. 3.
31 sq. Si ejicis nos hinc, mitte nos in gregem porcorum, ii. 661; x. 69.
32. At illi exeuntes abierunt in porcos, ii. 336, 661.

Caput IX.

2. Confide, fili, remittuntur tibi peccata, etc., iii. 63; viii. 200, 597; x. 74.
5. Quid est facilius dicere : Dimittuntur tibi peccata, etc., ii. 326.
13. Non veni vocare justos, etc., ii. 343, 300; vi. 316; ix. 598.
15. Numquid possunt filii sponsi lugere, etc., ii. 344; vii. 220; ix. 404.
18-25. Domine, filia mea modo defuncta est, etc., ii. 321.
22 sq. Fides tua te salvam fecit, ii. 510; iv. 107.
36. Videns autem turbas, misertus est eis, etc., ii. 387.

Caput X.

2. Duodecim Apostolorum nomina sunt hæc, etc., iv. 101; vi. 677; x. 288.
5 sq. In viam gentium ne abieritis, etc., i. 258; iv. 125.
6. Potius ite ad oves quæ perierunt domus Israel, iv. 125.
7 sq. Euntes, prædicate, etc., vi. 677.
8. Infirmos curate, mortuos suscitate, etc., iii. 551; iv. 120; x. 405, 423.
12 sq. Intrantes autem in domum, salutate eam, dicentes : Pax huic domui, etc., vi. 731; viii. 415.
15. Tolerabilius erit terræ Sodomorum... in die judicii, quam illi civitati, viii. 595.
16. Ecce ego mitto vos sicut oves, etc., iii. 313, 516; vi. 381, 677; vii. 166; viii. 350, 401; x. 70, 71.
17 sq. Cavete autem ab hominibus : tradent enim vos, etc., ii. 346.
18. Ad præsides et reges ducemini, etc., iii. 516; vi. 677; x. 70, 219.
20. Non vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur, etc., ii. 378.
22. Eritis odio omnibus, *ibid.* 483.
23. Cum enim persequentur vos in civitate, etc., iii. 516; x. 70.
24. Non est servus super dominum, x. 297.
27. Quod in aure auditis, prædicate super tecta, iv. 244; v. 138; vii. 270; x. 70.
28. Nolite timere eos qui occidunt corpus, etc., iii. 387, 518; vi. 529.
29. Unus ex illis non cadet... sine patre vestro, ii. 641; viii. 425.
30. Vestri capilli capitis omnes numerati sunt, etc., viii. 425.
32. Omnis qui confitebitur me coram hominibus, etc., viii. 3; x. 70.
33. Qui negaverit me, etc., x. 280.
34. Non veni pacem mittere, etc., iii. 176; vi. 13; vii. 95, 106, 167.
35 sq. Filiam adversus matrem suam, etc., iv. 142; vi. 13.
36. Inimici hominis domestici ejus, iv. 142.
37. Qui amat patrem aut matrem plus quam me, etc., ii. 332; ix. 579.
38. Qui non accipit crucem suam, etc., vii. 114, 156.
39. Qui invenerit animam suam, perdet illam, ii. 332; ix. 258, 401.
49. Qui recipit vos me recipit, vii. 220.

Caput XI.

2 sq. Joannes autem cum audisset in vinculis opera Christi, etc., v. 77.
4 sq. Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis, etc., iv. 409.
5 sq. Cœci vident, claudi ambulant, etc., ii. 343; v. 66, 191, 506.
6. Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me, etc., v. 73, 717; vii. 111.
8. Qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt, ii. 253.
9 sq. Quid existis videre? Prophetam, etc., ii. 252, 291.
11. Non surrexit major... Joanne Baptista, ii. 295; viii. 201.
12. Regnum cœlorum vim patitur, ix. 600.
14. Si vultis recipere, ipse est Elias qui venturus est, i. 280.
15. Qui habet aures audiendi, audiat, ii. 273, 377.
17 sq. Cecinimus et non saltastis, etc., v. 493; vi. 271.
19. Ecce homo verax et potator vini, etc., ii. 255; vi. 719; ix. 577.
23. Et tu, Capharnaum..., si in Sodomis factæ fuissent virtutes, etc., ii. 151, 725.
25 sq. Confiteor tibi, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te, etc., ii. 248, 492; vii. 38, 233; ix. 96, 253, 284, 591.
27. Omnia mihi tradita sunt a Patre, etc., ii. 374, 402, 506.
28. Venite ad me omnes qui laboratis, etc., ii. 468, 513; vi. 65, 497; vii. 82, 170.
29. Discite a me quia mitis sum et humilis corde, ii. 243, 298, 299, 513; vi. 65.
30. Jugum enim meum suave est, etc., ii. 513; vi. 229, 250, 485; vii. 265; ix. 558; x. 401.

Caput XII.

4 sq. Quomodo intravit (David) in domum Dei, et panes propositionis comedit, etc., iv. 270.
5. Sacerdotes in templo sabbatum violant, etc., *ibid.* 270.
6. Dico autem vobis quia templo major est hic, ii. 365.
8. Dominus est Filius hominis etiam sabbati, *ibid.* 125.
18. Ecce puer meus quem elegi, etc., *ibid.* 298.
20 sq. Arundinem quassatam non confringet, etc., i. 9; ii. 7, 243, 484; vi. 64.
24. Hic non ejicit dæmones nisi in Beelzebub, etc., vi. 719.
25 sq. Omne regnum divisum contra se, etc., ii. 495; iii. 511, 567; vi. 89; viii. 351, 354.
28. Ego in spiritu Dei ejicio dæmones, etc., iii. 32, 33.
29 sq. Quomodo potest quisquam intrare in domum fortis, etc., iii. 327, 365, 495; v. 17.
31 sq. Spiritus autem blasphemia non remittetur, etc., ii. 484, 485; iv. 305; ix. 176.
33. Aut facite arborem bonam et fructum ejus bonum, ii. 106.
36. Omne verbum otiosum, quod locuti fuerint homines, etc., vi. 555, 716; ix. 106, 108.
39. Generatio mala et adultera signum quærit, etc., i. 258; ii. 361, 398.
40 sq. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti, etc., ii. 229, 398.
41. Ninivitæ surgent in judicio, etc., *ibid.* 398.
45. Vadit et assumit septem spiritus secum nequiores se, etc., ii. 288; vii. 91. — Fiunt novissima hominis illius pejora, etc., ii. 288; vi. 591; viii. 585.
50. Qui facit voluntatem Patris mei, etc., vi. 182; vii. 55.

Caput XIII.

9. Qui habet aures audiendi, audiat, etc., iii. 480; vi. 332.
12. Qui autem non habet, et quod habet auferetur ab eo, v. 77.
13. Quia videntes non vident, etc., vi. 332, 411.
21. Non habet autem in se radicem, sed est temporalis, iv. 244.
24 sq. Simile est regnum cœlorum homini qui seminavit, etc., vi. 218.
25. Zizania in medio tritici, etc., iv. 92.
29. Ne forte colligentes zizania, etc., vi. 495.
30. Sinite utraque crescere ad messem, etc., iii. 342; i. 92, 123; vi. 80, 492, viii. 94.
31 sq. Simile est regnum cœlorum grano sinapis, etc., ii. 337; vii. 78.
35. Eructabo abscondita a constitutionibus mundi, vii. 74.
38. Messis, consummatio sæculi est, etc., iii. 147; iv. 123.
41. Et colligent de regno ejus omnia scandala, etc., iv. 92, 124, 140; v. 19.

42. Ibi erit fletus et stridor dentium, v. 19; vi. 567.
44. Simile est regnum cœlorum thesauro, etc., vii. 261.
47. Simile est regnum cœlorum sagenæ, etc., iv. 92.
48 sq. Elegerunt bonos in vasa, malos autem miserunt, etc., iv. 124; vi. 80.
55 sq. Nonne hic est fabri filius? etc., i. 259; ii. 280.

Caput XIV.

1 sq. Audivit Herodes tetrarcha famam Jesus, etc., viii. 415.
9. Contristatus est rex propter jusjurandum, etc., *ibid.* 415.
12. Et accedentes discipuli ejus, tulerunt corpus ejus, etc., ii. 296.
13-21. Quod cum audisset Jesus, secessit, etc., *ibid.* 326.
19. Aspiciens in cœlum, benedixit, etc., *ibid.* 492.
25. Venit ad eos ambulans super mare, vi. 278.
31. Modicæ fidei, quare dubitasti? ii. 373; vii. 246.

Caput XV.

2 sq. Quare discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum? etc., ii. 270; iv. 270; vi. 271.
4. Qui maledixerit patri vel matri, moriatur, iv. 270.
8 sq. Populus hic me labiis honorat, etc., ii. 203; iii. 268; x. 415, 421.
11. Non quod intrat in os, coinquinat hominem, etc., ii. 424.
14. Cæcus autem si cæco ducatum præstet, etc., ii. 187; iii. 510; iv. 125; vi. 137, 672; viii. 650.
18. Quæ procedunt de ore, de corde exeunt, etc., ii. 423.
22. Miserere mei, Domine, fili David, etc., vi. 133, 258; viii. 201; ix. 217.
24. Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel, ii. 345; viii. 349.
28. O mulier, magna est fides tua, etc., vi. 364.
32. Misereor turbæ, quia triduo jam perseverant mecum, ii. 387.

Caput XVI.

1 sq. Rogaverunt eum ut signum de cœlo ostenderet eis, viii. 200, 222.
6 sq. Cavete a fermento Pharisæorum, etc., ii. 425.
13 sq. Quem dicunt homines esse Filium hominis? etc., x. 253.
14. Alii Eliam, alii Joannem Baptistam, etc., vi. 53.
15. Vos autem quem me esse dicitis? etc., vi. 483; x. 261.
16. Tu es Christus, filius Dei vivi, ii. 463; iv. 124, 220, 413, 427; vi. 482, 670, 679; x. 11, 18, 261, 288, 253.
17. Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, etc., ii. 247, 430; x. 400.
18. Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, etc., ii. 450; iii. 419, 432, 451, 459; iv. 92, 123, 186, 203, 204, 223, 236, 241, 243, 427, 537; vi. 239, 669, 678, 685; vii. 3, 258; viii. 200, 201; ix. 163; x. 11, 40, 289.
19. Quodcumque ligaveris super terram, etc., ii. 471; iv. 204, 220, 427; vi. 512, 678, 679, 685; x. 69, 72, 253.
21. Cœpit Jesus ostendere... quia oportet eum, etc., vi. 484; vii. 246.
22 sq. Absit a te, Domine, etc., vii. 246.
24. Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, etc., iv. 438; v. 238, 275; vii. 95; ix. 445.
25. Qui voluerit animam salvam facere, perdet eam, etc., ix. 598.
26. Quid prodest homini si mundum universum lucretur, etc., ii. 264; iv. 438; vii. 235, 442; ix. 598; x. 406, 452.
27. Reddet unicuique secundum opera ejus, iv. 497.
28. Sunt quidam de hic stantibus qui non gustabunt mortem, etc., vi. 232.

Caput XVII.

1 sq. Post dies sex, assumit Jesus Petrum et Jacobum, etc., vi. 232.
4. Bonum est nos hic esse, etc., vi. 232; vii. 247.
5 sq. Hic est filius meus dilectus, etc., ii. 333, vi. 27, 28, 228, 283, 327; vii. 338.
9. Nemini dixeritis visionem, etc., 332; vi. 167.
11 sq. Elias quidem venturus est, etc., i. 281.
12. Fecerunt in eo quæcumque voluerunt, i. 281; vii. 65.
15. Et non potuerunt curare eum, ii. 228.
16. O generatio incredula et perversa, etc., ii. 394; vi. 69, 210, 624.
17. Dic Ecclesiæ, iv. 203.
19. Si habueritis fidem..., dicetis monti huic, etc., ii. 723.
20. Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium, ii. 291; v. 431, 531.
24 sq. Quid tibi videtur Simon? reges terræ a quibus accipiunt tributum, etc., viii. 349.

Caput XVIII.

3 sq. Nisi efficiamini sicut parvuli, etc., vii. 37, 248.
6 sq. Qui autem scandalizaverit unum de pusillis, etc., vii. 71, 72.
10. Angeli eorum semper vident faciem Patris, etc., i. 286; ii. 191, 194; xi. 420.
11. Venit Filius hominis salvare quod perierat, vii. 63.
15. Corripe illum inter te et ipsum solum, ii. 281; vi. 550, 553; ix. 85.
16. In ore duorum vel trium testium stet omne verbum, x. 284.
17. Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus, etc., iii. 426; iv. 98, 108, 122, 133, 244, 469, 618; v. 19; x. 69, 73, 185, 289, 406.
18 sq. Quæcumque alligaveritis super terram, etc., iii. 62; iv. 244, 256, 271, 283, 293, 429; vi. 176, 679; x. 69, 73, 185.
20. Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, etc., iii. 398; iv. 428; vi. 549; x. 185, 298, 365.
22 sq. Non dico tibi usque septies, sed, etc., vi. 577, 707, 720.
25. Jussit eum dominus ejus venumdari, etc., vi. 707.
28. Et tenens, suffocabat eum, iv. 15.
32 sq. Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, etc., viii. 602.

Caput XIX.

5 sq. Dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori, etc., iii. 62, 235, 508; iv. 471, 483; ix. 615.
6 sq. Quod Deus conjunxit homo non separet, iii. 62, 235, 508; iv. 66, 68, 471, 483, 566; x. 275, 404.
10. Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere, iii. 507; iv. 68.
11. Non omnes capiunt verbum istud, vii. 32, 62, 69, 72.
12. Sunt eunuchi qui seipsos castraverunt,. Qui potest capere capiat, i. 262; ii. 254; iii. 326.
14. Sinite parvulos ad me venire, etc., iv. 272.
17. Si vis ad vitam ingredi, serva mandata, iii. 224; ix. 170, 270; vii. 18.
27 sq. Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te, ii. 449, 462, vi. 489; vii. 236, 245.
29. Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, etc., ii. 449; iii. 199; v. 271.

Caput XX.

2 sq. Conventione autem facta cum operariis, etc., v. 16.
8 sq. Voca operarios et redde illis mercedem, etc., ii. 125.
13. Amice, non facio tibi injuriam, etc., *ibid.* 642.
15. An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum? *ibid.* 674.
16. Erunt novissimi primi et primi novissimi, etc., ii. 724; iv. 127; vi. 184, 191.
18 sq. Ecce ascendimus Jerosolymam, etc., ii. 318, 347.
20. Tunc accessit ad eum mater Zebedæi, etc., v. 19; vi. 484.
21 sq. Dic ut sedeant hi duo filii mei, etc., vi. 53.
22. Nescitis quid petatis, ii. 318, 319, 456; vi. 428; vii. 248; ix. 570.
23 sq. Calicem quidem meum bibetis, ii. 319; vii. 166, 248.
25 sq. Scitis quia principes gentium, etc., ii. 448, vii. 241.
26 sq. Quicumque voluerit inter vos major fieri, etc., ii. 448.
28. Sicut Filius hominis non venit ministrari, etc., ii. 280, 381, 448; vi. 338, 621; vii. 222.
30 sq. Et ecce duo cæci sedentes secus viam, etc., ii. 320; viii. 355.
33 sq. Dicunt illi : Domine, ut aperiantur oculi nostri, ii. 340; v. 4.

Caput XXI.

2 sq. Ite in castellum quod contra vos est, etc., i. 282; ii. 400.
5. Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus, etc., ii. 229, 327; vi. 264, 458.
9. Hosanna filio David, etc., i. 282; vi. 54, 271, 343, 523; viii. 355.
10 sq. Cum intrasset Jerosolymam, commota est universa civitas, etc., ii. 329, 330; ix. 577.
12. Ejiciebat omnes vendentes, etc., iv. 120.
13 sq. Domus mea domus orationis, etc., ii. 329.
15. Hosanna filio David., etc., vi. 271, 343, 523.
17 sq. Relictis illis, abiit foras, etc., ii. 335.
18 sq. Revertens in civitatem esuriit, etc., *ibid.* 336.
19. Nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum, *ibid.* 317.
21 sq. Si habueritis fidem et non hæsitaveritis, etc., ii. 316, 337; ix. 580.
23 sq. Accesserunt ad eum docentem, principes..... dicentes, etc., ii. 338; v. 275.
25 sq. Baptismus Joannis unde erat? etc., ii. 318, 339, 340.
31. Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei, ii. 340; v. 4; ix. 599.
33 sq. Homo erat, pater familias, qui plantavit vineam, etc., viii. 239.
41. Vineam suam locabit aliis agricolis, etc., ii. 341; iv. 118.
42. Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, etc., iv. 118.
46. Et quærentes eum tenere, timuerunt, etc., v. 17.

Caput XXII.

1 sq. Respondens Jesus, dixit iterum, etc., ii. 342, 343, 363.
11 sq. Intravit autem rex ut videret discumbentes, etc., ii. 344, 345, 364.

13. Mittite eum in tenebras exteriores, etc., II. 345; IV. 110; IX. 119.
14. Multi sunt vocati, pauci vero electi, II. 345; IV. 127.
16 sq. Magister, scimus quia verax es, etc., II. 346.
17 sq. Licet censum dare Cæsari, an non? etc., II. 346; VIII. 398.
20. Cujus est imago hæc? II. 279, 347; VII. 215; VIII. 398.
21. Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, etc., II. 348; III. 516; V. 156; VII. 98, 311; VIII, 225, 349, 398, 400, 460; X. 51, 61, 67, 69, 71.
23 sq. Accesserunt ad eum Sadducæi qui dicunt non esse resurrectionem, etc., II. 349.
30. Erunt sicut Angeli Dei, VI-II. 349, 397; III. 554.
34 sq. Pharisæi autem audientes quod silentium imposuisset Sadducæis, etc., II. 350, 351; X. 402.
37 sq. Diliges Dominum Deum tuum, etc., II. 352; VI. 376; X. 401.
39. Diliges proximum sicut teipsum, etc., II. 351, 354; IX. 24.
40. In his duobus mandatis universa lex pendet, etc., II. 351, 353; IV. 113, 174; VI. 550; VIII. 329.
44. Dixit Dominus Domino meo : Sede, etc., I. 6, 274; II. 228, 235, 359.
45. Si ergo David vocat eum Dominum, quomodo filius ejus est? I. 274; II. 228, 327, 360.
46. Nemo poterat ei respondere verbum, II. 327.

CAPUT XXIII.

2. Super cathedram Moysis sederunt, II. 263, 361, 483; III. 166, 261; IV. 120, 121, 128, 208, 240; VIII. 201.
3. Quæcumque dixerint vobis, servate, etc., II. 263, 361, 483; IV. 128, 208; VI. 254.
4 sq. Alligant enim onera gravia, etc., II. 363, 364.
5. Omnia opera sua faciunt ut videantur, etc., II. 363; VI. 538; IX. 563.
6 sq. Amant autem primos recubitus, etc., II. 364; VII. 38.
8 sq. Unus est magister vester. Omnes autem vos fratres estis, II. 141; VI. 331; VIII. 339.
11 sq. Qui major est vestrum erit minister vester, etc., II. 364, 365.
12 sq. Qui autem se exaltaverit humiliabitur, etc., IX. 173.
23. Reliquistis quæ graviora sunt legis, etc., II. 287, 365; VIII. 415.
24. Duces cæci, excolantes culicem, etc., VII. 335; IX. 96.
25 sq. Væ vobis Scribæ, et Pharisæi hypocritæ, etc., II. 366.
31 sq. Filii estis eorum qui prophetas occiderunt, IV. 208.
32 sq. Implete mensuram patrum, etc., II. 366, 392; VI. 90.
34 sq. Mitto ad vos prophetas, et ex illis occidetis, etc., II. 340; VIII. 213.
35. Ut veniat super vos omnis sanguis justus, etc., I. 350; II. 216, 366, 368; VI. 623.
36. Venient hæc omnia super generationem istam, etc., VIII. 314.
37. Jerusalem..., quoties volui congregare filios tuos, etc., II. 340, 367, 393; IV. 122; VI. 699; VII. 303; VIII. 349.
38 sq. Relinquetur vobis domus vestra deserta, etc., II. 324, 367; VIII. 349.

CAPUT XXIV.

2. Non relinquetur hic lapis super lapidem, etc., VIII. 213, 214.
3. Dic nobis, quando hæc erunt? etc., IV. 124; II. 369, 376.
6 sq. Videte ne turbemini; oportet enim hæc fieri, etc., II. 85, 377, 378; VIII. 214, 215.
9 sq. Tradent vos in tribulationem, etc., V. 19; VIII. 215.
12 sq. Quoniam abundavit iniquitus, refrigescet charitas, etc., I. 259; II. 378, 456; IV. 98, 109, 122; VIII. 201.
14. Prædicabitur hoc evangelium regni in universo orbe, etc., IV. 115.
15. Cum ergo videritis abominationem desolationis, etc., I. 229, 370; IV. 118; VIII. 216.
16 sq. Qui in Judæa sunt fugiant, etc., II. 380.
22. Nisi breviati fuissent dies illi, etc., I. 317; II. 54, 85, 99, 378.
23. Hic est Christus aut illic, etc., IV. 109; VIII. 215.
24 sq. Surgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, etc., I. 358; II. 99, 303, 376, 377; IV. 109, 140; V. 18; VIII. 215.
26 sq. Si ergo dixerint vobis : Ecce in deserto est, etc., II. 369, 445; VIII. 215.
29 sq. Sol obscurabitur, etc., II. 152, 372, 379; VI. 597.
31. Congregabunt electos ejus, etc., II. 372; IV. 122.
34 sq. Non præteribit generatio hæc, etc., II. 373; VIII. 214.
35. Cœlum et terra transibunt, etc., II. 273; IV. 101, 124; VII. 159.
36. De die autem illa et hora nemo scit, etc., II. 12, 369, 373, 501.
38. Sicut enim erant in diebus ante diluvium, etc., II. 216.
40 sq. Duo erunt in agro, etc., II. 380, 155.
42. Vigilate ergo, quia nescitis qua hora Dominus vester venturus sit, II. 375; VIII; 383; IX. 606.
43 sq. Si sciret Pater familias qua hora venturus est, etc., I. 341; II. 375; VIII. 383.
47. Super omnia bona sua constituet eum, II. 381, 382.
51. Et dividet eum... Ibi erit fletus et stridor dentium, II. 380. 381, 383.

CAPUT XXV.

2 sq. Quinque autem ex eis erant fatuæ, etc., II. 383; III. 353.
8 sq. Date nobis de oleo vestro, etc., VI. 269.
9. Ite potius ad vendentes, etc., *ibid.* 269.
12. Nescio vos, VI. 269, 618, 626; IX. 575; X. 402.
13. Vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam, X. 402.
15. (Dedit) unicuique secundum propriam virtutem, V. 370.
20 sq. Accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit, etc., II. 384; VII. 94.
21 sq. Quia super pauca fuisti fidelis, etc., II. 384, 386; VI. 593, 615; IX. 584.
23 sq. Euge serve bone et fidelis, etc., II. 384, 386; VI. 715; X. 400.
29 sq. Omni enim habenti dabitur, et abundanti, etc., II. 384, V. 77; VI. 693; IX. 609.
30. Inutilem servum ejicite in tenebras, etc., II. 384, 475; V. 77; VIII. 361; X. 400.
31 sq. Cum autem venerit Filius hominis in majestate, etc., I. 336, 337; II. 385.
32. Separabit eos ab invicem, sicut pastor, etc., I. 336.
34 sq. Venite, benedicti Patris mei, etc., I. 361; II. 385; IV. 170, 497; VI. 12.
36. Nudus eram, et cooperuisti me, etc., V. 17; VII. 134.
40 sq. Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis, etc., II. 386, 388, 480.
41 sq. Discedite a me, maledicti, etc., II. 208, 388, VI. 535, 537, 566; VII. 333; IX. 161.
43. Hospes eram et non collegistis me, VI. 164.

CAPUT XXVI.

1. Cum consummasset Jesus sermones hos omnes, etc., VII. 414.
2. Post biduum pascha fiet, etc., II. 414; III. 143; IV. 407.
8. Videntes autem discipuli, indignati sunt, etc., II. 324.
11. Semper pauperes habetis vobiscum, etc., VI. 618.
12 sq. Mittens hæc unguentum hoc in corpus meum, etc., II. 414.
15. Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam. VI. 294, 468, 582.
17 sq. Prima autem die azymorum accesserunt ad eum discipuli, etc., II. 399; III. 143.
22 sq. Cœperunt singuli dicere : Numquid ego sum, Domine? etc., II. 411, 413.
24 sq. Filius quidem hominis vadit, etc., II. 184, 412, 413, 414, 638; III. 143; IV. 407.
26 sq. Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem,... Accipite et comedite : hoc est corpus meum, II. 153, 410, 411, 412, 416, 423, 427, 437, 439, 440, 443; III. 62, 143, 176, 290, 367; IV. 296, 298, 408, 433, 438; VII. 294; VIII. 480; IX. 589.
27. Bibete ex hoc omnes, etc., II. 417, 427; III. 402; IV. 272, 289, 299; VII. 294; IX. 589.
28 sq. Hic est sanguis meus novi testamenti, etc., II. 153, 411, 412, 417, 423, 427, 437, 444, 445, 446, 460; III. 63, 290, 402; VI. 464; VII. 59, 294; VIII. 480, 584; IX. 392, 589.
31 sq. Omnes vos scandalum patiemini in me, in ista nocte, II. 229, 665; V. 11; VI. 503.
35. Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo, VI. 503.
37 sq. Cœpit contristari et mœstus esse, etc., I. 274; VI. 278.
38. Sustinete hic et vigilate mecum, I. 274; 269; II. 408; VI. 278, 279, 280, 466; IX. 202.
39. Pater, si possibile est, transeat a me calix iste, etc., I. 269, 275; II. 332, 516; V. 59; VI. 584, 558, 370; IX. 236.
41. Vigilate, et orate, etc., II. 311; V. 142; VI. 45; IX. 18, 260, 443.
42. Fiat voluntas tua, IX. 76.
46. Eamus, ecce appropinquavit qui me tradet, etc., II. 473.
47. Ecce Judas venit, etc., III. 524.
50. Amice, ad quid venisti, II. 500.
52 sq. Converte gladium tuum in locum suum, etc., I. 330; II. 516; III. 524; V. 12; VII. 31.
55 sq. Tanquam ad latronem existis, etc., II. 391, 454; III. 524.
63 sq. Adjuro te... Jesus autem tacebat, IV. 120; VII. 101; VIII. 349; X. 405.
65 sq. Blasphemavit; quid adhuc egemus testibus, etc., II. 361, 391, 483; V. 19.

70. Nescio quid dicis, II. 665; V. 11.
72. Iterum negavit cum juramento, II. 665.
74 sq. Tunc cœpit detestari et jurare, etc., II. 665; VI. 279.
CAPUT XXVII.
2. Tradiderunt Pontio Pilato, etc., VI. 583.
4 sq. Peccavi tradens sanguinem justum, etc., II. 501; VIII. 481, 584.
9 sq. Et acceperunt trigenta argenteos, pretium, etc., II, 229.
14 sq. Ita ut miraretur præses, etc., VII. 101.
18. Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum, II. 216; VIII. 368.
23 sq. Crucifigatur... Chlamydem coccineam circumdederunt ei, etc., I. 270; VI. 280.
24. Lavit manus coram populo dicens, etc., VIII. 369.
25. Sanguis ejus super nos, etc., II. 216; VI. 282; VIII. 222.
26. Tradidit eis ut crucifigeretur, VI. 582.
39. Prætereuntes autem blasphemabant eum, II. 268; IV. 65.
40 sq. Si Filius Dei es, descende de cruce, etc., II. 208.
41 sq. Principes sacerdotum illudentes cum scribis, etc., II. 268; VI. 283.
45. A sexta autem hora tenebræ factæ sunt, VIII. 159.
46. Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? I. 6, 263, 266, 267; II. 491; VI. 371, 441, 467; VII. 168, 177, 313; IX. 577, 605.
51. Ecce velum templi scissum est, etc., II. 459; VI. 95; VII. 185.
52. Monumenta aperta sunt, II. 459; VII. 185.
54. Vere Filius Dei erat iste, II. 431, 498; VII. 185.
CAPUT XXVIII.
10. Nolite timere; ite, nuntiate fratribus meis ut eant in Galilæam; etc., I. 270; IV. 112.
17. Et videntes eum, adoraverunt, etc., VI. 271.
18. Data est mihi omnis potestas, etc., II. 160, 241, 376, 472, 493; IV. 91, 123, 125; VI. 670; IX. 570; X. 51, 155.
19 sq. Euntes ergo, docete omnes gentes, etc., II. 182, 515, 702; III. 173, 231, 431; IV. 91, 114, 115, 205, 237, 243, 256, 271, 283, 293, 295; VI. 670; VIII. 201, 207, 643, 645; X. 51, 225, 260.
20. Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, etc., II. 453; III. 231, 398, 432; IV. 62, 91, 101, 113, 120, 121, 124, 186, 241, 243, 427, 434; VII. 3; VIII. 201, 643, 645; X. 18, 253, 260, 289, 219.

EVANGELIUM

SECUNDUM MARCUM.

CAPUT I.
2 sq. Ecce ego mitto Angelum meum, etc., II. 252, 283.
4. Fuit Joannes in deserto baptizans et prædicans, etc., *ibid.* 252.
5. Egrediebatur ad eum omnis Judææ regio, etc., VI. 708.
7. Venit fortior me post me, etc., II. 285, 293.
10. Et statim ascendens de aquâ, etc., IV. 265.
11 sq. Tu es filius meus dilectus, etc., II. 288.
13. Et erat in deserto quadraginta diebus, etc., II. 288; VII. 329, 330.
24. Scio qui sis, Sanctus Dei, II. 178, 228.
CAPUT II.
3. Venerunt ad eum ferentes paralyticum, VIII. 597.
11. Surge,... et vade in domum tuam, II. 326.
21. Nemo assumentum panni rudis assuit, etc., VI. 375; VII. 262.
27. Sabbatum propter hominem factum est, etc., II. 152, 160, 161.
28. Processit rumor ejus statim in omnem regionem, etc., *ibid.* 151.
CAPUT III.
6. Cum Herodianis consilium faciebant, VII. 219.
16. Imposuit Simoni nomen Petrus, etc., VI. 677; VII. 200.
17. Imposuit eis nomina Boanerges, II. 236; IV. 101.
29 sq. Non habebit remissionem in æternum, etc., II. 484, 485.
32 sq. Ecce mater tua et fratres tui quærunt te, etc., VI. 40.
CAPUT IV.
12. Ut videntes videant, et non videant, etc., VI. 480.
16 sq. Temporales sunt, II. 251; X. 288.
24. In qua mensura mensi fueritis, etc., VII. 335.
38. Et erat ipse in puppi, super cervical dormiens, II. 397; IX. 570.
39. Et facta est tranquillitas magna, VI. 278; VII. 303.
CAPUT V.
13. Et exuentes spiritus immundi introierunt in porcos, II. 661.
30 sq. Et statim Jesus... aiebat: Quis tetigit vestimenta mea? III. 291; IV. 101.
31. Vides turbam comprimentem te, III. 291; IV. 401.
34. Esto sana a plaga tua, II. 441.
42. Et confestim surrexit puella, et ambulabat, II. 321; VI. 202.
CAPUT VI.
3 sq. Nonne hic est faber, filius Mariæ, etc., I. 259; II. 280, 390.
5. Et non poterat ibi ullam virtutem facere, etc., IV. 419.
13. Ungebant oleo multos ægros et sanabant, II. 153; V. 20.
16. Et dicebat: quia Joannes Baptista resurrexit, etc., VI. 708; VIII. 414.
18. Non licet, I. 21.
20. Herodes autem metuebat Joannem, etc., VIII. 414, 415, 472.
26. Noluit eam contristare, VIII. 371, 415.
39 sq. Præcepit illis ut accumbere facerent omnes, etc., IV. 105.
46. Abiit in montem orare, VI. 342.
47. Erat navis in medio mari, *ibid.* 214.
48. Volebat præterire eos, *ibid.* 214.
51 sq. Ascendit ad illos in navim, etc., *ibid.* 214.
CAPUT VII.
2 sq. Cum vidissent quosdam... communibus manibus, id est non lotis, manducare, etc., IV. 291.
3. Pharisæi enim,... nisi crebro laverint manus, non manducant, IV. 291; VI. 271.
4. Et a foro nisi baptizentur non comedunt, IV. 291.
7 sq. In vanum me colunt, docentes doctrinas et præcepta hominum, *ibid.* 271.
21 sq. De corde hominum malæ cogitationes procedunt, etc., VI. 726.
37. Bene omnia fecit, etc., IX. 161, 302.
CAPUT VIII.
2. Misereor super turbam, etc., VI. 31, 68, 621.
15. Cavete a fermento Pharisæorum, etc., II. 262.
36 sq. Quid prodest homini si mundum totum lucretur, etc., IX. 22.
38. In generatione ista adultera et peccatrice, II. 7.
CAPUT IX.
4. Bonum est nos hic esse, VI. 90.
5. Non enim sciebat quid diceret, V. 407.
6. Hic est filius meus charissimus, etc., VIII. 184.
7. Neminem amplius viderunt nisi Jesum, etc., VI. 328.
18. O generatio incredula, etc., II. 243.
22. Omnia possibilia sunt credenti, etc., II. 419.
23. Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam, etc., II. 403, 456, 496; III. 320, 321; IV. 496, 526; IX. 200, 217, 602.
24. Exi ab eo, etc., II. 196, 387.
28. Hoc genus in nullo potest exire, nisi in oratione, etc., V. 431, 448.
41. Et quisquis scandalizaverit unum ex his pusillis, etc., II. 302.
42. Si scandalizaverit te manus tua, etc., VII. 117; IX. 597.
43-45. Ubi vermis non moritur, etc., II. 305; III. 3; IX. 120, 597; X. 396.
47. Ignis non extinguitur, II. 305; VI. 362; IX. 597.
49. Habete in vobis sal, X. 294.
CAPUT X.
9. Quod Deus conjunxit homo non separet, X. 282.
14. Sinite parvulos venire ad me, etc., VI. 65; VII. 103.
18. Nemo bonus, nisi unus Deus, VI. 580; VII. 191.
20 sq. Magister, hæc omnia observavi a juventute, etc., II. 234; VIII. 654.
24. Quam difficile est, confidentes in pecuniis in regnum Dei introire! VII. 138; X. 297.
26. Et quis potest salvus fieri? VII. 139.
30 sq. Qui non accipiat centies tantum, etc., IV. 548; VI. 486.
32 sq. Erant autem in via ascendentes Jerosolymam, etc., II. 319; VI. 484.
38. Vescitis quid petatis: potestis bibere calicem, etc., II. 319.
39. At illi dixerunt: possumus, VII. 165, 249.
44. Et quicumque voluerit in vobis primus esse, erit omnium servus, II. 448; VI. 678.
51. Rabboni, ut videam, II. 320.
52. Fides tua te salvum fecit, IV. 107.
CAPUT XI.
2 sq. Invenietis pullum ligatum,... solvite illum et adducite, etc., II. 400; X. 496.
9 sq. Benedictus qui venit in nomine Domini, etc., II. 247.
10. Benedictum quod venit regnum patris nostri David, etc., II. 228.
11. Introivit Jerosolymam in templum, et circumspectis omnibus, etc., *ibid.* 329.
16. Non sinebat ut quisquam transferret vas in templum, *ibid.* 329.

18 sq. Timebant enim eum quoniam universa turba admirabatur, etc., *ibid.* 336.
21 sq. Ecce ficus cui maledixisti aruit, II. 336, 337; x. 69.
24 sq. Omnia quæcumque orantes petitis, etc., II. 337, 338.

CAPUT XII.

7. Nostra erit hæreditas, II. 341.
27. Vos ergo multum erratis, *ibid.* 349.
28 sq. Accessit unus de scribis,... interrogavit eum quod esset primum omnium mandatum, etc., I. 355; II. 351, 352; VII. 339; x. 401.
31. Diliges proximum tuum tanquam teipsum, VII. 228; VIII. 339.
32 sq. Bene, magister, in veritate dixisti quia unus est Deus, etc., II. 351; VIII. 655.
33 sq. Et diligere proximum tanquam seipsum, etc., II. 351; v. 75; VIII. 655.
38 sq. Cavete a scribis, etc., II. 367.
41 sq. Sedens Jesus,... aspiciebat quomodo turba jactaret æs, etc., *ibid.* 368.
43. Vidua hæc pauper plus omnibus misit, VI. 364.
49. Ignem veni mittere in terram, *ibid.* 381.

CAPUT XIII.

1 sq. Magister, aspice quales lapides, etc., II. 368; VIII. 213, 214.
4 sq. Dic nobis quando ista fient? etc., II. 369, 370, 376.
12 sq. Tradet enim frater fratrem, etc., *ibid.* 378.
14. Cum autem videritis abominationem desolationis, etc., II. 370; VIII. 216.
17 sq. Cum audieritis autem bella, etc., VIII. 214, 215.
20. Propter electos quos elegit, brebiavit dies, II. 379; VIII. 214.
21. Si quis vobis dixerit : Ecce hic est Christus,... ne crediderítis, IV. 109; VII. 215.
23 sq. Ecce prædixi vobis omnia, II. 373, 376, 379; VIII. 215.
25. Et stellæ cœli erunt decidentes, II. 154.
29. Cum videritis hæc fieri, scitote quod in proximo sit in ostiis, IX. 578.
30. Non transibit generatio hæc, etc., II. 372.
32. De die autem illo vel hora nemo scit, etc., II. 12, 160, 373, 374, 375, 501; VI. 326.
33 sq. Videte, vigilate, et orate, etc., II. 380; VIII. 383; IX. 606.

CAPUT XIV.

3 sq. Cum esset Bethaniæ in domo Simonis, etc., II. 324, 325.
7 sq. Semper pauperes habetis vobiscum, etc., II. 324, 325; IV. 421.
10. Judas Iscariotes... abiit,... ut proderet eum, II. 414.
12. Primo die Azymorum, etc., *ibid.* 399.
21. Væ autem homini illi per quem Filius hominis tradetur, II. 413, 414.
22. Accepit Jesus panem, etc., II. 153, 439, 445; III. 143.
23. Biberunt ex illo omnes, II. 445; IV. 272, 289.
24. Hic est sanguis meus novi testamenti, etc., II. 417, 445; IX. 392.
27. Omnes scandalizabimini in me in ista nocte, etc., II. 665.
30. Priusquam gallus vocem bis dederit, etc., I. 269; V. 11.
31 sq. At ille amplius loquebatur, II. 665; V. 11.
33. Cœpit pavere, I. 269.
33 sq. Et veniunt in prædium... Et venit... Et reversus, etc., I. 274; VI. 182, 278.
34. Sustinete hic, et vigilitate, etc., I. 269, 274; IX. 202.
36. Non quod ego volo, sed quod tu, I. 269, 275.
50. Discipuli ejus relinquentes eum, omnes fugerunt, VI. 468.
68. At ille negavit dicens : Neque novi quid dicas, V. 11.

CAPUT XV.

10. Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum, etc., VIII. 368.
16. Elegi vos et posui vos, etc., III. 459.
21. Angariaverunt... Symonem Cyrenæum... patrem Alexandri et Rufi, II. 400.
28. Cum iniquis reputatus est, VI. 483.
34. Deus meus, ut quid dereliquisti me! I. 266.
38. Et velum templi scissum est, VI. 95.
39 sq. Vere hic homo Filius Dei erat, VI. 202; X. 497.

CAPUT XVI.

6. Surrexit, non est hic, etc., VI. 146.
7. Ite, dicite discipulis ejus, etc., *ibid.* 669.
9. De quæ ejecerat septem dæmonia, IX. 228.
14. Exprobravit incredulitatem eorum, etc., II. 471; X. 253.
15. Prædicate Evangelium omni creaturæ, etc., IV. 115, 271.
16. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit, II. 435, 440; IV. 271, 283, 293.
17 sq. In nomine meo dæmonia ejicient, etc., II. 202; IV. 120, 293.

EVANGELIUM SECUNDUM LUCAM.

CAPUT I.

3. Visum est et mihi..., ex ordine tibi scribere, III. 146.
6. Erant justi ambo, etc., II. 232, 123.
13 sq. Ne timeas, Zacharia..., exaudita est deprecatio tua, *ibid.* 232.
15. Erit magnus coram Domino, *ibid.* 232, 233.
16 sq. Multos filiorum Israel convertet ad Dominum, etc., *ibid.* 233.
19 sq. Ego sum Gabriel qui adsto ante Deum, etc., *ibid.* 232.
26 sq. Missus est Gabriel a Deo, etc., IX. 281.
28. Dominus tecum, II. 234; VI. 10, 276.
29. Cum audisset, turbata est, etc., II. 234; VI. 191, 647; VII. 70.
31. Ecce concipies in utero, et paries, etc., I. 260.
32. Filius Altissimi vocabitur, etc., I. 56; II. 229, 232, 234, 269; VI. 35, 194.
34. Quomodo fiet istud? etc., II. 154, 235, 255; VI. 35, 131, 194, 195, 258, 274, 647.
35. Spiritus Sanctus superveniet, etc., I. 260; II. 154, 178, 228, 229, 235, 419, 431, 504, 403; VI. 131, 169, 194, 195, 274, 394; IX. 599.
36. Mensis sextus est illi quæ vocatur sterilis, II. 235, 236.
37. Non erit impossibile apud Deum omne verbum, II. 236; V. 65; VI. 276.
38. Ecce ancilla Domini, etc., II. 238, 249; VI. 195, 274, 647; VII. 18.
39 sq. Exurgens autem Maria... abiit in montana, etc., II. 246.
40. Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth, etc., VI. 196, 303.
42. Benedicta tu inter mulieres, II. 215, 247, 429; VI. 200, 276.
43. Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me, II. 247; VI. 304, 318, 703.
44. Ut facta est vox salutationis tuæ, exultavit infans; etc., II. 247; VI. 304, 644, 703, 704; IX. 576.
45. Beata quæ credidisti, I. 260; II. 247, 424, 429; VI. 200.
46 sq. Magnificat anima mea Dominum, etc., II. 248; VI. 33, 200, 398, 646, 703, 715; VIII. 483; IX. 234.
48. Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, etc., II. 262, 269; VI. 309; VIII. 478; IX. 16.
49. Fecit mihi magna qui potens est, II. 248; VI. 35, 310, 642, 691, 692, 706, 467.
52. Deposuit potentes de sede, II. 248.
53. Esurientes implevit bonis, etc., II. 248, 343; VI. 311; VII. 478.
55. Sicut locutus est ad patres nostros, etc., II. 249, VI. 309.
66. Quis, putas, puer iste erit? II. 250; VI. 33, 179.
68 sq. Benedictus Dominus Deus Israel, etc., II. 250.
72 sq. Ad faciendam misericordiam cum patribus nostris, etc., *ibid.* 251.
74 sq. Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, etc., *ibid.* 251.
76. Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis, etc., *ibid.* 252.
77. Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, etc., *ibid.* 252.
78 sq. Visitavit nos oriens ex alto, etc., II. 252; VI. 308, 705.
80. Erat in desertis usque in diem ostensionis suæ, etc., II. 253.

CAPUT II.

1 sq. In diebus illis, exiit edictum a Cæsare, etc., II. 256.
7 sq. Peperit filium suum primogenitum, etc., *ibid.* 256, 257.
11 sq. Natus est vobis hodie salvator, II. 257; VI. 513, 600, 626.
14 sq. In terra pax hominibus bonæ voluntatis, etc., II. 257, 258; VI. 708; X. 402.
19. Maria... conservabat omnia verba hæc, etc., VI. 36.
22 sq. Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, etc., II. 260; VI. 399, 400, 526.
25 sq. Ecce homo erat in Jerusalem cui nomen Simeon, etc., I. 118; II. 123, 230, 266, 268; VI. 166, 168, 170.
27. Venit in spiritu in templum, etc., II. 230, 267; VI. 170, 560.
29 sq. Nunc dimittis servum tuum, Domine. etc., II. 268; VI. 170, 402.
32. Lumen ad revelationem gentium, I. 253; II. 260; VIII. 200.
33. Erant pater ejus et mater mirantes, etc., II. 269; VI. 164; VII. 147, 172; IX. 576.
34 sq. Positus est hic in ruinam et in resurrectionem, etc., II. 270, 273, 322; IV. 93, 147, 442; VI. 73, 75, 169, 261, 403, 717; IX. 578.
35. Tuam ipsius animam pertransibit gladius, I. 260; II. 273, 322; VI. 261, 488, 533, 717.

40 sq. Puer autem crescebat... plenus sapientia, etc., II. 277, 278.
43 sq. Cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, etc., IX. 576.
46 sq. Invenerunt illum in templo sedentem, etc., II. 279; IX. 576.
48 sq. Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te, etc., I. 259; II. 279; VII. 143, 177.
49. Et ait ad illos : Quid est quod me quærebatis? etc., VI. 31.
51 sq. Et erat subditus illis, II. 280, 281; VI. 169.

CAPUT III.

1 sq. Anno quintodecimo imperii Tiberii Cæsaris, etc., II. 282.
4 sq. Vox clamantis in deserto, etc., II. 252, 283; VII. 306.
5. Erunt prava in directa, etc., II. 283, 284; VI. 594, 626.
6. Et videbit omnis caro salutare Dei, II. 285.
7. Genimina viperarum, etc., *ibid.* 371.
8. Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ, II. 252; VI. 302, 655; VII. 306.
9. Jam... securis ad radicem arborum posita est, VI. 626, 650, 651.
11. Qui habet duas tunicas, det non habenti, etc., II. 284.
12. Venerunt autem publicani ut baptizarentur, etc., II. 284; VIII. 398.
13. Nihil amplius, quam quod constitutum est vobis, faciatis, II. 284; VIII. 398, 460.
14. Neminem concutiatis..., et contenti estote stipendiis vestris, III. 313, 573.
15. Et cogitantibus omnibus... de Joanne, ne forte ipse esset Christus, VI. 708; VIII. 219.
16. Non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus, II. 284, 285.
19. Herodes autem tetrarcha, cum corriperetur ab illo de Herodiade, etc., VIII. 414.
22. Tu es filius meus dilectus, etc., II. 333.
23 sq. Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta..., qui fuit Heli, etc., *ibid.* 244.
25. Qui fuit Mathathiæ, qui fuit Amos, etc., *ibid.* 285.
38. (Adam), qui fuit Dei, *ibid.* 244, 285.

CAPUT IV.

1 sq. Jesus autem plenus Spiritu sancto, regressus est a Jordane, etc., II. 267, 282, 288; VIII. 535.
3. Si Filius Dei est, dic lapidi huic ut panis fiat, II. 288.
6 sq. Tibi dabo potestatem hanc universam, etc., II. 290; VII. 235.
13. Recessit ab illo usque ad tempus, II. 291; VI. 159, 222, 283; IX. 176; X. 605.
15 sq. Et ipse docebat in synagogis eorum, etc., II. 259.
17. Traditus est illi liber Isaiæ, etc., VI. 72.
18. Evangelizare pauperibus misit me, II. 242, 259, 343; V. 6; VI. 186, 191.
22. Omnes testimonium illi dabant, etc., II. 240, 327; IX. 110.
24 sq. Nemo propheta acceptus est in patria, etc., II. 390.
25 sq. Multæ viduæ erant in diebus Eliæ in Israel, etc., *ibid.* 501.
30. Ipse autem transiens per medium illorum, ibat, *ibid.* 278.
33 sq. Et in synagoga erat homo habens dæmonium, etc., *ibid.* 259.
34. Sine, quid nobis et tibi, Jesu Nazarene? etc., *ibid.* 504.
43 sq. Quia et aliis civitatibus oportet me evangelizare, etc., *ibid.* 278.

CAPUT V.

4 sq. Duc in altum, et laxate retia, etc., II. 451.
5 sq. In verbo tuo laxabo rete, IV. 92.
6. Rumpebatur autem rete, III. 365.
7. Impleverunt ambas naviculas, IV. 92.
8. Exi a me, quia homo peccator sum, etc., II. 247, 404; VI. 305, 703.
16. Secedebat in desertum, VI. 342.
18. Et ecce viri portantes in lecto hominem qui erat paralyticus, etc., VIII. 597.
20. Homo, remittuntur tibi peccata, *ibid.* 597.
23 sq. Quid est facilius dicere : Dimittuntur peccata tua, etc., II. 326.
26. Et stupor apprehendit omnes, etc., V. 3.
31 sq. Non egent qui sani sunt medico, IX. 354.

CAPUT VI.

5. Dominus est filius hominis, etiam sabbati, II. 151.
12 sq. Exiit in montem orare, etc., *ibid.* 321, 498.
13. Vocavit discipulos suos, II. 498; VI. 677.
14. Simonem, quem cognominavit Petrum, etc., X. 288.
19. Et omnis turba quærebat eum tangere, etc., VIII. 200.
20 sq. Beati pauperes, etc., II. 301, 302; VII. 74.
22. Beati eritis cum vos oderint homines, etc., II. 302; VII. 335.
24. Væ vobis divitibus, II. 302; VI. 189; VII. 315.
25. Væ vobis qui saturati estis, etc., II. 248; VI. 229, 547, 615; VII. 128, 131, 135, 221, 276, 344; IX. 93.
30. Omni autem petenti tribue, etc., I. 169, VI. 186.
31. Et prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter, VIII. 345.
36. Estote ergo misericordes sicut pater vester cœlestis, etc., II. 195, 347, 386, 500; VI. 163, 337, 537, 601, 619, 646; VII. 64, 191, 225; VIII. 591.
37 sq. Dimittite et dimittemini, etc., II. 300; VI. 626.
45. Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum, II. 541; VI. 727.
48. Similis est homini ædificanti domum, qui fodit in altum, etc., VI. 214.

CAPUT VII.

3 sq. Rogans eum ut veniret, et salvaret servum ejus, VIII. 482.
5. Diligit enim gentem nostram : et synagogam ipse ædificavit nobis, VII. 311.
6. Non enim sum dignus ut sub tectum meum intres, VIII. 482.
13. Misericordia motus super eam, etc., VI. 69.
15. Dedit illum matri suæ, II. 321; V. 19; VI. 69, 202.
36. Rogabat autem illum quidam de Pharisæis ut manducaret cum illo, etc., X. 493.
37. Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, etc., II. 518; VI. 447.
38. Lacrymis cœpit rigare pedes, VI. 452.
39. Hic si esset propheta, etc., II. 325, 343.
41 sq. Duo debitores erant cuidam fœneratori, etc., 235, 613, 713.
42 sq. Quis plus eum diligit? II. 358; V. 220, 272; VIII. 644.
44 sq. Vides hanc mulierem? VI. 442.
47 sq. Remittuntur ei peccata multa, etc., II. 155, 284, 358; IV. 395; V. 235, 258, 272; VI. 86, 710, 724; VIII. 649; IX. 230, 255, 301, 604; X. 403.
50. Fides tua te salvam fecit, etc., VI. 713.

CAPUT VIII.

2. Maria... de qua septem dæmonia exierant, II. 67; IX. 228; X. 497.
3. Et Joanna uxor Chusæ..., et Susanna, et aliæ multæ, II. 518.
13. Nam qui supra petram; qui cum audierint... suscipiunt verbum, etc., *ibid.* 267.
20 sq. Mater tua et fratres tui stant foris, etc., *ibid.* 429.
21. Mater mea et fratres mei hi sunt, qui verbum Dei audiunt, etc., *ibid.* 236, 429.
24 sq. Increpavit ventum, etc., V. 3; VII. 303.
28. Quid mihi et tibi est, Jesu? etc., VI. 236.
45 sq. Quis est qui me tetigit? etc., II. 419, 424, 440, 466; III. 291; IV. 401, 560, 648; VIII. 200.
47. Confestim sanata est, II. 440.
49. Quia mortua est filia tua, noli vexare illum, V. 21.
50. Crede tantum et salva erit, etc., VI. 74.

CAPUT IX.

1 sq. Convocatis duodecim apostolis, etc., X. 69.
2. Misit illos prædicare regnum Dei, etc., II. 337.
5. Quicumque non receperint vos; exeuntes de civitate illa, etc., IX. 229.
23 sq. Si quis vult venire post me, etc., V. 275; VI. 485; VII. 54; IX. 598.
26. Qui me erubuerit, et meos sermones, etc., X. 280.
29. Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera, VII. 328.
30 sq. Ecce duo viri loquebantur cum illo, etc., VI. 327, 484; VII. 245.
31. Et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem, II. 332; VI. 227, 484; VII. 245.
34. Intrantibus illis in nubem... nubes obumbravit eos, II. 328.
35 sq. Vox facta est de nube dicens : Hic est Filius meus, etc., II. 282; VI. 226; VIII. 84.
36. Dum fieret vox, inventus est Jesus solus, II. 282; VI. 228, 328, 335.
41. O generatio infidelis, etc., VI. 163, 214.
44 sq. Ponite in cordibus vestris sermones istos, etc., II. 315; VII. 244.
45. Illi ignorabant verbum istud, VI. 481, 484.
46 sq. Intravit autem cogitatio in eos, qui eorum major esset, etc., II. 319.
51. Et ipse faciem suam firmavit ut iret in Jerusalem, II. 319.
55. Nescitis cujus spiritus estis, II. 243, 399, 456; X. 71.
58. Vulpes foveas habent, etc., II. 256.
59 sq. Ait autem ad alterum : Sequere me, etc., VI. 654.
62. Nemo mittens manum suam ad aratrum, etc., II. 304; VI. 479, 668; VIII. 639; IX. 229.

CAPUT X.

2 sq. Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo dominum messis, etc., II. 125, 337.

6. Si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra, etc., IX. 229.
7. Dignus est enim operarius mercede sua, II. 125.
13. Væ tibi, Corozain, etc., *ibid.* 345.
16. Qui vos audit, me audit, etc., III. 266; VI. 685; VII. 84; VIII. 416; IX. 43, 169, 270, 304, 412; X. 406.
17 sq. Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo, II. 267.
20. Nolite gaudere, quia spiritus vobis subjiciuntur, II. 268, 345; IV. 165; V. 270, 271; IX. 265.
21. In ipsa hora exultavit in Spiritu sancto, II. 268, 492; VI. 440; VII. 233.
22. Omnia mihi tradita sunt a Patre, etc., II. 296, 427; VI. 440.
23 sq. Beati oculi, qui vident quæ vos videtis, etc., I. 118; IV. 420; VI. 170; IX. 592.
24. Multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis, etc., II. 269; IV. 420.
25. Magister, quid faciendo, vitam æternam possidebo? II. 351; V. 271, 350.
27. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde, etc., II. 219, 352; VIII. 640, 645, 648; X. 401, 402.
28. Hoc fac, et vives, II. 268, 352, 356; IV. 170, 497, 524; V. 271; VI. 102, 104; VIII. 640, 645.
29. Quis est meus proximus? II. 351.
31 sq. Accidit autem ut sacerdos quidam descenderet eadem via, II. 479; VIII. 340.
33 sq. Samaritanus autem quidam, iter faciens, etc., II. 387, 479.
34. Et appropians alligavit vulnera ejus; etc., VI. 300.
37 sq. At ille ait : Qui fecit misericordiam in illum, etc., II. 351; VIII. 340.
39 sq. Et huic erat soror nomine Maria, quæ... audiebat verbum illius, etc., II. 281, 322, 518; IX. 589; X. 494.
41 sq. Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima, V. 72, 274; VI. 489; VII. 42; IX. 590.
42. Porro unum est necessarium, II. 281, 322; V. 72; VI. 244, 458, 489; VII. 42, 65, 112, 266, 294, 327; IX. 13.

CAPUT XI.

1. Domine, doce nos orare, etc., II. 490.
2 sq. Cum oratis, dicite : Pater, sanctificetur nomen tuum, etc., II. 356; VIII. 516; IX. 591.
9. Petite, et dabitur vobis, etc., II. 316; IX. 443.
15. In Beelzebub principe dæmoniorum ejicit dæmonia, IX. 577; X. 69.
17 sq. Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, etc., III. 422, 429, 451, 567; IV. 83.
21 sq. Cum fortis armatus custodit atrium suum, etc., I. 335, 355; II. 308; III. 327, 365; VI. 221.
24. Cum immundus spiritus exierit ab homine, etc., VI. 159; VII. 314.
26. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus, etc., I. 324, II. 308; VI. 233, 240; VII. 300, 314.
27 sq. Beatus venter qui te portavit, etc., II. 429; VI. 336.
31. Regina Austri surget in judicio..., et condemnabit illos, VI. 230.
32. Viri Ninivitæ surgent in judicio, etc., II. 345.
34. Si oculus tuus fuerit simplex, VII. 143.
37 sq. Rogavit illum quidam Pharisæus ut prandere at apud se, etc., II. 368; IV. 291.
41. Date eleemosynam, etc., II. 386.
42. Sed væ vobis Pharisæis, quia diligitis primas cathedras, etc., *ibid.* 711.
44 sq. Væ vobis, quia estis ut monumenta quæ non apparent, etc., II. 368; VI. 261.
52 sq. Væ vobis legisperitis quia tulistis clavem scientiæ, etc., II. 368.

CAPUT XII.

1. Attendite a fermento Pharisæorum, etc., II. 360.
4. Dico autem vobis amicis meis, etc., *ibid.* 322, 432.
5. Timete eum qui... habet potestatem mittere in gehennam, etc., II. 377; X. 402.
10 sq. Ei autem, qui in Spiritum sanctum blasphemaverit, non remittetur, II. 377, 484.
13 sq. Magister, dic fratri meo ut dividat mecum, etc., VIII. 349; X. 72.
15 sq. Cavete ab omni avaritia, etc., II. 313, 314; VI. 174.
17 sq. Et cogitabat intra dicens : Quid faciam, etc., II. 314.
19. Anima, habes multa bona..., requiesce, etc., VI. 174.
20 sq. Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te, etc., II. 313, 314, 371.
22 sq. Nolite solliciti esse animæ vestræ quid manducetis, etc., II. 314; VII. 166.
24. Considerate corvos, quia non seminant..., et Deus pascit illos, I. 107.
29. Nolite in sublime tolli, II. 313, 314; IX. 591.
32 sq. Nolite timere, pusillus grex, etc., II. 243, 262, 314, 345, 360, 377, 386, 430; VI. 244, 424, 710; VIII. 602; IX. 174, 218, 252.
33. Diligere proximum tanquam seipsum majus est omnibus holocaustomatibus, etc., V. 75.
35 sq. Sint lumbi vestri præcincti, etc., II. 380, 404.
36 sq. Et vos similes hominibus exspectantibus dominum suum, etc., *ibid.* 381, 404.
37 sq. Præcinget se et faciet illos discumbere, etc., II. 381, 404, 437; IX. 606.
41. Domine, ad nos dicis hanc parabolam, an et ad omnes? II. 381.
42. Quis putas est fidelis dispensator, etc., II. 382, 434; IV. 109.
44 sq. Supra omnia quæ possidet, constituet illum, II. 382.
45 sq. Moram facit dominus meus venire, etc., *ibid.* 345, 382.
48. Qui non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis, etc., II. 151, 382; VII. 94, X. 406.
49. Ignem veni mittere in terram, etc., II. 246, 333; VII. 204, 271; VIII. 205.
50. Baptismo autem habeo baptizari, etc., I. 269; II. 333, 405; V. 59; VI. 167, 395, 621; VII. 166; VIII. 205, 593.
56. Hypocritæ, faciem cœli et terræ nostis, etc., VIII. 222.

CAPUT XIII.

2. Putatis quod hi Galilæi, præ omnibus... peccatores fuerint, etc., II. 368.
3 sq. Nisi pœnitentiam habueritis, etc., IX. 570.
6. Arborem fici habebat quidam plantatam in vinea, etc., VI. 240.
7. Succide ergo illam; ut quid etiam terram occupat? VI. 240.
12 sq. Mulier, dimissa es ab infirmitate tua, etc., II. 415, 492; III. 63, 188; IV. 395; IX. 596.
14. Sex dies sunt, in quibus oportet operari... et non in die sabbati, VIII. 349; IX. 596.
15. Hypocritæ, unusquisque vestrum sabbato non solvit bovem suum, etc.? VI. 269, 302.
19. Simile est grano sinapis, etc., VII. 2.
24. Contendite intrare per angustam portam, IX. 600.
27. Discedite a me operarii iniquitatis, VI. 566, 673.
29 sq. Venient ab Oriente, et Occidente..., et accumbent in regno Dei, etc., VII. 36.
32. Dicite vulpi illi : Ecce ejicio dæmonia, etc., II. 263.
34 sq. Jerusalem, quæ occidis Prophetas... quoties volui congregare filios tuos, etc., II. 340, 367.

CAPUT XIV.

1. Et factum est, cum intraret Jesus in domum cujusdam.., et ipsi observabant eum, V. 3.
5. Cujus vestrum asinus aut bos in puteum cadet, etc., II. 270; IV. 269, 302.
11. Qui se humiliat exaltabitur, VI. 191; VII. 266.
12 sq. Cum facis prandium aut cœnam, etc., II. 300, 308.
14. Retribuetur tibi in resurrectione, etc., II. 300, 343; IX. 223, 315, 450.
16 sq. Homo quidam fecit cœnam magnam, etc., II. 332, 343.
21. Pauperes ac debiles..., introduc huc, II. 343; VI. 171, 186.
23. Compelle intrare, II. 344; V. 3; VI. 186, 191; IX. 212.
24. Nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam, II. 343; V. 20.
26. Si quis venit ad me, et non odit patrem, etc., V. 275; IX. 579.
30. Hic homo cœpit ædificare, etc., VI. 226, 229; VII. 211.
31 sq. Quis rex iturus committere bellum, etc., VIII. 456.
35. Qui habet aures audiendi audiat, II. 266.

CAPUT XV.

4 sq. Quis ex vobis qui habet centum oves, etc., VI. 229, 448; VII. 199, 290; IX. 598.
7. Ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, II. 177; VI. 298.
11. Homo quidam habuit duos filios, etc., VII. 298.
12. Pater, da mihi portionem substantiæ, etc., VII. 300.
13. Peregre profectus est, VI. 545; VII. 229, 300, 327.
14. Postquam omnia consummasset, facta est fames, etc., VI. 48.
15. Et abiit, et adhæsit uni civium, etc., *ibid.* 544.
16. Ego elegi vos, etc., IV. 98.
17 sq. Quanti mercenarii in domo patris mei, etc., V. 277; VI. 724.
18 sq. Surgam, et ibo ad patrem, etc., II. 492; V. 277; VI. 722, 724; IX. 604.
22 sq. Cito proferte stolam primam, et induite illum, etc., II. 344; IX. 354.
31. Fili, tu semper mecum es, II. 177; VII. 195, 290.
32. Gaudere oportebat quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit, II. 177; VII. 290.

CAPUT XVI.
2. Quid hoc audio de te? etc., VII. 94; x. 326.
8. Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis, etc., x. 407.
9. Facite vobis amicos de mammona, etc., VI. 164, 189, 622.
22. Factum est autem ut moreretur mendicus, etc., VI. 412; VII. 316; VIII. 596.
24. Pater Abraham, miserere mei, etc., VI. 48; VIII. 596.
25. Fili, recordare, quia recepisti bona in via tua, II. 299, 308; v. 420; VI. 615, 716; VII. 316.
26 sq. Inter vos et nos chaos magnum firmatum est, etc., II. 380; v. 19; VI. 590; VIII. 596.

CAPUT XVII.
1. Impossibile est ut non veniant scandala, etc., II. 302.
5 sq. Dixerunt apostoli Domino : Adauge nobis fidem, II. 337, 440, 456, 490, 496; v. 88, 92; IX. 247.
12 sq. Occurrerunt ei decem leprosi, etc., IV. 95, 132.
21. Ecce regnum Dei intra vos est, VI. 439; x. 71.
25. Oportet illum multa pati, etc., II. 379.
26 sq. Sicut factum est in diebus Noe, etc., II. 343; VII. 295.
32 sq. Memores estote uxoris Lot, etc., II. 380; VII. 674.
33. Quicumque quæsierit animam suam salvam facere, etc., II. 332.

CAPUT XVIII.
1 sq. Oportet semper orare, etc., II. 316; VII. 303; IX. 97, 580.
7. Deus autem non faciet vindictam electorum suorum, etc., II. 101, 316.
8. Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra? II. 101, 378, 456; IV. 109; VII. 343; VIII. 201; IX. 577.
11 sq. Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum, II. 303; IX. 563.
13. Deus, propitius esto mihi peccatori, VI. 303.
21. Hæc omnia custodivi a juventute mea, III. 353.
31 sq. Ecce ascendimus Jerosolymam, etc., II. 318; VI. 480.
34. Et ipsi nihil horum intellexerunt, etc., II. 318, 490; VI. 480; VII. 178.
42. Respice, fides tua te salvum fecit, II. 320.

CAPUT XIX.
7. Cum viderent omnes murmurabant, etc., x. 74.
8 sq. Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus, etc., VI. 621; x. 73.
9. Hodie salus domui huic facta est, VI. 621; x. 73.
10. Venit enim Filius hominis quærere quod perierat, VI. 300, 301.
12 sq. Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam, etc., II. 383.
13. Negotiamini dum venio, VII. 215.
14. Nolumus hunc regnare super nos, VI. 523, 566.
16 sq. Domine, mna tua decem mnas acquisivit, II. 384.
22. De ore tuo te judico, serve nequam, II. 311, 384; IX. 599.
24. Auferte ab illo mnam, et date illi qui decem mnas habet, II. 384; v. 3.
27 sq. Inimicos... qui noluerunt me regnare super se, II. 325, 360.
29. Cum appropinquasset ad Bethphage..., misit duos discipulos, etc., v, 275; x. 496.
31. Dicebant excessum ejus, quem completurus erat, etc., II. 400.
37. Cœperunt omnes turbæ discipulorum gaudentes laudare Deum, etc., II. 326; x. 496.
39 sq. Magister, increpa discipulos tuos, etc., II. 330.
40. Si hi tacuerint, lapides clamabunt, II. 330; VI. 54, 343.
41 sq. Videns civitatem, flevit super illam, II. 371, 387, 393; VI. 41; VIII. 214.
42 sq. Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, etc., II. 328, 367, 371; v. 3; VI. 42.
43. Venient dies; et circumdabunt te inimici tui vallo, etc., II. 324, 371; VIII. 216.
44. Non relinquent in te lapidem super lapidem, II. 77, 324, 328, 371, 393; VI. 47; IX. 581.
48. Non inveniebant quid facerent illi, II. 325, 327, 336.

CAPUT XX.
1 sq. Factum est in una dierum..., convenerunt principes sacerdotum... Dic nobis in qua potestate hæc facis? etc., II. 338, 339.
8. Neque ego dico vobis in qua potestate hæc facio, II. 338.
9 sq. Homo plantavit vineam, et locavit eam, etc., *ibid.* 339, 341.
16. Quo audito, dixerunt : Absit, *ibid.* 341.
17. Vade autem ad fratres, et dic eis : Ascendo ad Patrem, etc., I. 271.
18 sq. Omnis qui ceciderit super illum lapidem, etc., II. 342; VII. 80; x. 401.
20. Miserunt insidiatores qui se justos simularent, etc., II. 341, 346.
21 sq. Magister, scimus quia recte dicis, etc., II. 65; v. 12.
25. Ait illis : Reddite ergo, etc., II. 349.
27. Accesserunt autem quidam Sadducæorum, qui negant esse resurrectionem, etc., II. 349; VI. 638.
34 sq. Filii hujus sæculi nubunt, etc., II. 349.
36. Filii sunt Dei cum filii sint resurrectionis, etc., I. 362; II. 240, 301, 349; VI 32; x. 130.
37 sq. Quia vero resurgant mortui, II. 350; x. 130.
38. Deus non est mortuorum, sed vivorum, etc., I. 171; II. 350.
42. Et ipse David dicit... : Dixit Dominus, etc., IX. 587, 608.
44. David ergo Dominum illum vocat : et quomodo filius ejus est? I. 128.
46 sq. Attendite a Scribis, qui volunt ambulare in stolis, etc., II. 467.

CAPUT XXI.
4. Omnem victum suum... misit, etc., II. 368; VI. 727.
6. Venient dies in quibus non relinquetur lapis super lapidem, etc., VIII. 213, 214.
7. Præceptor, quando hæc erunt? etc., II. 369, 376; III. 516.
8. Videte ne seducamini, II. 370, 376; IV. 109; VIII. 215.
9. Oportet hæc primum fieri, sed nondum statim finis, VIII. 214, 215.
11 sq. Terræ motus magni erunt per loca, VI. 46; VIII. 214, 215.
12. Injicient vobis manus suas, et persequentur, etc., II. 378; III. 516.
14 sq. Ponite ergo in cordibus vestris, etc., II. 378.
15. Dabo vobis os et sapientiam, etc., II. 378; IV. 200; VIII. 581; x. 70.
18. Capillus de capite vestro non peribit, II. 378, 501; x. 70.
19. In patientia vestra possidebitis animas vestras, II. 378; III. 516; x. 70.
20 sq. Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, II. 324, 370; VIII. 216.
23. Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus, etc., II. 324, 372.
24 Et cadent in ore gladii, etc., *ibid.* 370, 371, 372.
25. Erunt signa in sole, etc., *ibid.* 372, 373.
27. Videbunt Filium hominis venientem in nube, etc., *ibid.* 385.
28. His autem fieri incipientibus, respicite, etc., II. 310, 357, 372, 373, 460; IV. 109; VII. 306; IX. 578.— Levate capita... quoniam appropinquet redemptio vestra, IV. 122; VIII. 216.
32. Non præteribit generatio hæc, donec omnia fiant, VIII, 214.
34 sq. Attendite... ne forte graventur corda vestra, etc., II. 380; VII. 351.
36. Ut digni habeamini fugere ista omnia, etc., II. 155, 380; IX. 89.
37 sq. Erat autem... docens in templo, etc., II. 338; x. 496.

CAPUT XXII.
4. Et abiit (Judas) et locutus est cum principibus sacerdotum, quemadmodum illum traderet eis, v. 19.
8 sq. Parate nobis pascha, etc., II. 400.
15. Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, II. 409, 410, 412; IV. 296, 408, 426; VII. 137.
19. Hoc est corpus meum quod pro vobis datur, II. 410, 414, 416, 427, 443; III. 62, 63, 143, 176, 290, 367; IV. 272, 273, 274, 289, 295, 407; VI. 621; VIII. 480, 584.
20 sq. Similiter et calicem postquam cœnavit, dicens, etc., II. 412, 417, 427, 439, 443, 444; III. 290, 367; IV. 246.
21 sq. Ecce manus tradentis me mecum est in mensa, etc., II. 414, 437; III. 143; VI. 122.
24. Quis eorum videretur major, II. 319, 411, 448; VII. 248.
25 sq. Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic, II. 319, 448; VII. 186.
28 sq. Vos autem estis qui permansistis mecum, etc., II. 449.
29 sq. Ego dispono vobis sicut disposuit mihi pater meus regnum, II. 319, 411, 437, 449.
31. Simon, ecce Satanas expetivit vos, etc., II. 449, 516; IX. 176.
32 sq. Ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua, etc., II. 449, 450, 452, 454, 516, 667; v. 4; x. 40.
34. Non cantabit hodie gallus, donec ter abneges nosse me, etc., VI. 716.
37. Adhuc hoc... oportet impleri in me, etc., II. 454; III. 524, 568.
39. Egressus ibat secundum consuetudinem in montem Olivarum, II. 381, 454, 473.
42. Pater, si vis, transfer calicem istum a me, etc., I. 269, 275; II. 333, 516, 518; VI. 370, 558; 584; VII. 304; IX. 253, 260, 604; x. 496.
43. Factus in agonia prolixius orabat, I. 269, 274; VI. 279; IX. 604.
44 sq. Factus est sudor ejus, etc., I. 269; II. 382; VI. 482.

46. Surgite, orate ne intretis in tentationem, II. 491.
48. Osculo Filium hominis tradis? II. 413, 500.
49 sq. Domine, si percutimus in gladio? etc., III. 524.
51. Sinite usque huc, etc., *ibid.* 568.
52 sq. Quasi ad latronem existis cum gladiis, etc., VI. 365.
53. Hæc hora est vestra, etc., I. 268; VI. 338, 365.
56. Et hic cum illo erat, V. 11.
61. Conversus Dominus respexit Petrum, etc., VIII. 597.
62. (Petrus) flevit amare, VI. 252; VIII. 597.
70. Tu ergo es Filius Dei, etc., VIII. 349.

CAPUT XXIII.

2. Hunc invenimus prohibentem tributa dare Cæsari, II. 347; VI. 719; X. 99, 497.
4. Nihil invenio causæ in hoc homine, VIII. 368; X. 497.
11. Illusit indutum veste alba, VIII. 368.
14 sq. Obtulistis mihi hunc hominem quasi avertentem populum, etc., VIII. 368.
21. Crucifige eum, I. 269.
25 sq. Jesum vero tradidit voluntati eorum, II. 155, 247; X. 217.
27 sq. Sequebatur autem illum multa turba, etc., VIII. 214.
28 sq. Filiæ Jerusalem, nolite flere, etc., II. 367, 371, 393; VI. 586; VIII. 214.
30. Tunc incipient dicere montibus, etc., II. 205, 284, 371, 385.
31. Si in viridi ligno hæc faciunt, etc., *ibid.* 371.
34. Pater, dimitte illis, etc., I. 274; II. 394, 498; IV. 65; VI. 470, 585, 586.
35. Et deridebant eum, etc., I. 268.
40. Neque tu times Deum quod in eadem damnatione es, etc., VIII. 597.
41. Nos quidem juste, nam digna factis recipimus, VI. 359, 474; VIII. 597.
42. Domine, memento mei, cum veneris in regnum, etc., VI. 361, 474.
43. Hodie mecum eris in paradiso, VI. 359, 361, 486; VIII. 205.
46. In manus tuas commendo spiritum meum, I. 274; II. 246, 436, 459, 518; VI. 95, 441, 624; IX. 604, 607.
47. Vere hic homo justus erat, II. 498; VI. 285.
48. Percutientes pectora sua revertebantur, II. 498; VI. 372, 467.
50 sq. Ecce vir nomine Joseph qui erat decurio, etc., VIII. 349.

CAPUT XXIV.

5. Quid quæritis viventem cum mortuis? II. 370; VI. 146.
10. Erat autem Maria Magdalene, etc., II. 518.
17. Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem, VII. 98.
21. Nos autem sperabamus, II. 485; VI. 63; VII. 233.
25 sq. O stulti et tardi corde ad credendum, etc., II. 142; VIII. 234.
29. Mane nobiscum, Domine, etc., IX. 614.
32. Nonne cor nostrum ardens erat, etc., I. 119; VI. 63.
34. Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni, etc., II. 451.
38. Quid turbati estis et cogitationes ascendunt in cordibus vestris? *ibid.* 408.
40. Ostendit eis manus et pedes, VI. 293, 295, 671.
44. Necesse est impleri omnia quæ scripta sunt... de me, IV. 628; VIII. 234.
46. Sic oportebat Christum pati, VI. 441, 624.
47. Prædicari in nomine ejus... gentes, etc., IV. 90; VI. 297, 677; VIII. 201.
49. Sedete in civitate, etc., II. 242, 458; V. 7; VI. 382, 661, VIII. 207.
50. Elevatis manibus benedixit eis, etc., VI. 98; X. 496.

EVANGELIUM
SECUNDUM JOANNEM.

CAPUT I.

1 seq. In principio erat Verbum, etc., I. 298; II. 156, 180, 181, 191, 237, 241, 271, 374, 386, 465, 514; III. 196; IV. 22, 144, 433; V. 16; VI. 111, 718; VII. 16, 170.
3. Omnia per ipsum facta sunt, I. 294; II. 191, 222, 239, 241, 271, 374, 427, 467; IV. 31, 41; VI. 112, 170; VIII. 30, 122.
4 seq. In ipso vita erat, etc., II. 238, 239, 241, 402; VI. 27; VII. 2.
6. Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes, II. 364; VI. 567.
8. Non erat ille lux, etc., II. 231, 241, 249; VI. 307.
9. Erat lux vera, etc., II. 239, 249, 252, 359, 496; VI. 349; VII. 2, 328; X. 406.
10. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, etc., II. 158, 239, 496; IX. 549, 577.
11. In propria venit, et sui eum non receperunt, II. 239, 241, 256, 435; III. 294; VII. 30, 177.
12. Quotquot autem receperunt eum, etc., I. 89; II. 239, 241.
14. Et Verbum caro factum est, II. 156, 158, 237, 238, 240, 271, 285, 292, 403, 421, 423, 465; III. 294; IV. 22, 41, 433; VI. 27, 250, 273, 506, 598, 601, 718; VII. 16, 170, 173, 258; VIII. 200.
15. Qui post me venturus est, ante me factus est, II. 156, 158, 160, 241, 252, 285; VIII. 200.
16. De plenitudine ejus nos omnes accepimus, II. 240, 242, 285, 374, 403, 421; VI. 14, 199.
17. Lex per Moysen data est, etc., II, 285; VI. 65, 102.
18. Deum nemo vidit unquam; unigenitus filius qui est in sinu Patris, etc., II. 157, 178, 181, 182, 253, 271, 285, 292, 374, 403, 506; IV. 22; VI. 215, 228, 556; VII. 249, 305; VIII. 202, 591.
19 seq. Hoc est testimonium Joannis, quando miserunt Judæi, etc., II. 291, 461; VI. 707, 708; VIII. 219.
21. Propheta es tu? II. 291.
22 sq. Quid dicis de teipso? etc., II. 292; VI. 708.
23. Ego vox clamantis in deserto, etc., II. 292, 293; VI. 655; IX. 208.
26. Ego baptizo in aqua, II. 252, 292; VI. 709.
27 sq. Ipse est qui post me venturus est, etc., II. 239, 252, 292; VIII. 200.
29. Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi, etc., II. 239, 293, 294, 387; VI. 199, 588, 711.
30. Ante me factus est : quia prior me erat, VI. 709.
31 sq. Ego nesciebam eum, sed ut manifestetur in Israël, propterea veni ego in aqua baptizans, II. 286, 293, 423.
36 sq. Ecce agnus Dei, etc., II. 293; VI. 597.
42 sq. Tu es Simon filius Jona : tu vocaberis Cephas, etc., II. 293, 294.
43 sq. In crastinum voluit exire in Galilæam, etc., II. 293.
45 sq. Invenit Philippus Nathanael, etc., I. 258, 259; II. 294.
49. Rabbi, tu es Filius Dei, etc., II. 402, 427.
51. Videbitis cœlum apertum, etc., VII, 188.

CAPUT II.

1 sq. Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, etc., II. 280, 294; VI. 61, 323; VIII. 582.
3 sq. Vinum non habent, etc., II. 273, 294.
4. Quid mihi et tibi est, mulier? etc., VI. 532, 644; VII. 211; IX. 177.
5. Quodcumque dixerit vobis, facite, II. 273, VI. 649; IX. 221.
6. Erant autem ibi lapideæ hydriæ sex, etc., IV. 291.
9. Ut autem gustavit architriclinus aquam vinum factam, etc., III. 187, 240; IV. 253, 509, 527, 551.
11 sq. Hoc fecit initium signorum Jesus, etc., II. 294; VI. 644; X. 256.
12. Post hoc descendit Capharnaum, II. 294.
15 sq. Cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo, etc., II. 329, 486; IV. 120; IX. 549.
17. Zelus domus tuæ comedit me, II. 330, 486; VI. 78; VIII. 581; IX. 549.
19 sq. Solvite templum hoc, etc., II. 509, 365; III. 352; IV. 551; VI. 118, 173, 380.
25. Opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet, etc., IX. 549; X. 71.

CAPUT III.

1 sq. Erat homo ex Pharisæis, Nicodemus, etc., II. 425, 464.
2. Nemo enim potest hæc signa facere, etc., I. 258; II. 327; VI. 477, 633; VII. 80, 167.
4. Quomodo potest homo nasci cum sit senex? etc., II. 425; VI. 146.
5. Nisi quis renatus fuerit, etc., II. 219, 284, 423, 425; IV. 272, 283; VI. 348; VIII. 535.
6. Quod natum est ex carne, caro est, II. 271, 425; VI. 147; IX. 182, 552.
7. Oportet vos nasci denuo, II. 425; VII. 19, 20; IX. 552.
8. Spiritus ubi vult spirat, II. 278, 469; IV. 227; V. 86; VI. 285, 331; VII. 54; IX. 244.
11. Quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur, II, 426; VI. 228.
13. Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit, II. 403; VI. 95; VIII. 202.
14 sq. Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, etc., II. 224, 334, 418, 464; VI. 471; VIII. 409; IX. 604.
16. Sic Deus dilexit mundum, II. 271, 418, 535; V. 150, 235, 383; VI. 27, 105, 131, 263, 368, 437; VII. 95, 170, 305; VIII. 652; IX. 339; X. 402.
17. Non enim misit Deus Filium suum in mundum, ut judicet mundum, etc., VI. 43.
18. Qui non credit, jam judicatus est, II. 212, 296, 460, 535; IV. 58, 619; VI. 594; X. 294.

19. Hoc est autem judicium : quia lux venit, etc., II. 271, 461, 481; V. 3; VI. 307, 719; X. 407.
20. Omnis enim qui male agit, odit lucem, etc., II. 271, 481; III. 592; VI. 307, 565; VII, 335.
21 sq. Qui autem facit veritatem, venit ad lucem, etc., I. 20.
22 sq. Venit Jesus, et discipuli ejus, in terram Judæam, etc., II, 294.
23. Erat autem et Joannes baptizans in Ænnon, juxta Salim, etc., II. 294; IV. 265; VI. 556.
27. Non potest homo accipere quidquam, nisi fuerit ei datum, etc., II. 294.
29. Qui habet sponsam, sponsus est, I. 173; II. 294, 344; VI. 306; VII. 313.
32 sq. Et quod vidit et audivit, hoc testatur, etc., II. 295.
34. Non enim ad mensuram dat Deus spiritum, II. 242, 296, 374, 421; VIII. 200.
35. Pater diligit Filium, etc., II. 374.
36. Qui credit in Filium, habet vitam, etc., II. 296; IV. 619.

CAPUT IV.

5. Venit ergo in civitatem Samariæ..., juxta prædium, etc., VIII. 356, 408; IX. 235.
7. Venit mulier de Samaria... Dixit ei Jesus : Da mihi bibere, VII. 120.
10 sq. Si scires donum Dei, etc., II. 421, 425.
13. Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum, etc., II. 224, 300, 421, 425.
14 sq. Fiet in eo fons aquæ salientis, etc., I. 20, II. 224, 300, 421, 425; IV. 180; VI. 61, 151, 597; VII, 81.
16. Vade, voca virum tuum, etc., II. 272, 418, 425; VII. 305.
18. Quinque enim viros habuisti, etc., IX. 400.
20 sq. Patres nostri in monte hoc adoraverunt, etc., IV, 132; VIII, 201, 408, 603.
22. Vos adoratis quod nescitis, etc., IV. 94, 131; VI, 557; VIII, 222, 408, 409.
23. Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu, etc., VII. 67; VIII. 150.
24. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, etc., VI, 559, 561, 646; IX. 191, 227.
25. Messias venit, II. 294; VIII. 201.
26. Ego sum, qui loquor tecum, etc., II. 338.
27. Mirabantur, quia cum muliere loquebatur, etc., II. 255
29. Venite, et videte hominem, etc., II. 294, 425.
34. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus, etc., I. 179; II. 300, 311, 358; VII. 19; IX. 172, 218, 229, 569.
38. Ego misi vos metere, etc., IV. 126.
42. Non propter tuam loquelam credimus : ipsi enim audivimus, etc., II. 294.
45 sq. Ipsi enim venerant ad diem festam, II. 727.
50 sq. Filius tuus vivit, III. 63, 188.

CAPUT V.

5. Erat autem homo quidam ibi, etc., VI. 5.
7. Hominem non habeo, II. 558.
9 sq. Et statim sanus factus est homo ille, etc., VIII. 349.
14. Ecce sanus factus es; jam noli peccare, IV. 85; X. 402.
17. Pater meus usque modo operatur, etc., II. 465, 467, 474; IV. 15; VI. 635, 669.
18. Æqualem se faciens Deo, II. 157.
19. Non potest Filius a se facere quidquam, II. 374, 427, 465, 496, 497; VI. 112, 153, 181, 468, 676.
20. Pater enim diligit Filium, et omnia demonstrat ei, etc., II. 241, 374; VI. 112; VII. 302.
21. Sicut enim Pater mortuos suscitat, etc., II. 181, 320, 465, 493.
22. Omne judicium dedit Filio, II. 374; VI. 43.
24. Qui verbum meum audit, et credit ei qui misit me, etc., I. 356; VI. 115.
25. Venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, etc., II. 321; VI. 115, 372, 673.
26. Sicut enim Pater habet vitam in semetipso, etc., II. 181, 238, 402, 427, 465, 493, 557; IV. 15; VI. 151.
27. Filius hominis est, II. 374, 493; IV. 59.
28 sq. Nolite mirari hoc, quia venit hora, etc., VI. 115, 120, 673; IX. 602.
29. Et procedent qui bona fecerunt, etc., II. 374; VI. 115, 120; IX. 602.
30. Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me, VI. 440.
33. Misistis ad Joannem : et testimonium perhibuit veritati, II. 339.
34. Ego autem non ab homine testimonium accipio, etc., VIII. 200.
35 sq. Erat lucerna ardens et lucens, etc., II. 231, 238, 339, 494; IV. 226; VI. 307; VII. 203.
36. Ego autem habeo testimonium majus Joanne, II. 339.
37 sq. Et qui misit me Pater, ipse testimonium perhibuit de me, etc., VI. 552.
39. Scrutamini Scripturas, etc., IV. 226.
40. Non vultis venire ad me ut vitam habeatis, V. 271.
41. Claritatem ab hominibus non accipio, VI. 267; VII. 40.
43. Ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me, II. 376; VIII. 217.
44. Quomodo vos potestis credere? VI. 267.
47. Si autem illius litteris non creditis, quomodo verbis meis credetis? VIII. 234.

CAPUT VI.

4. Erat autem proximum Pascha, etc., V. 1.
5. Cum sublevasset ergo oculos Jesus, etc., VI. 240.
6 sq. Ipse enim sciebat quid esset facturus, etc., VI. 102; VII. 339.
11 sq. Accepit ergo Jesus panes et distribuit, etc., VI. 240.
14 sq. Illi ergo homines, cum vidissent quod Jesus fecerat signum, etc., II. 326, 426, 429.
15. Jesus ergo, cum cognovisset quia venturi essent ut... facerent eum regem, etc., *ibid.* 326, 429; VI. 53, 240, 342, 427.
23. Aliæ vero supervenerunt naves a Tiberiade juxta locum, etc., VII. 327.
25. Dixerunt ei : Rabbi, quando huc venisti? IX. 443.
26 sq. Quæritis me, non quia vidistis signa, etc., II. 420, 430.
27. Operamini non cibum qui perit, etc., *ibid.* 293, 420, 423, 430, 433, 475.
31 sq. Panem de cœlo dedit eis manducare, etc., *ibid.* 224, 420.
32. Non Moyses dedit vobis panem de cœlo, *ibid.* 344, 419, 422; VI. 117.
33 sq. Panis enim Dei est, qui de cœlo descendit, etc., II. 344, 419, 420, 421, 422; IX. 589.
37 sq. Omne quod dat mihi Pater, ad me veniet, II. 402, 422, 430, 495, 516; V. 4, 10.
41. sq. Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi, II. 344, 419.
42. Nonne hic est Jesus filius Joseph, I. 259, 419; II. 428; III. 147; VII. 178.
43 sq. Nolite murmurare in invicem, II. 419, 420, 430, 495.
44 sq. Nemo potest venire ad me, nisi Pater... traxerit eum, etc., *ibid.* 260, 344, 355, 420, 430, 432, 493, 495, 733; III. 479; V. 10, 12; VII. 32; IX. 234, 264, 604.
45. Et erunt omnes docibiles Dei, I. 93; II. 273, 420, 430, 472, 495, 678; III. 479; IV. 92; VI. 482; IX. 601.
48 sq. Ego sum panis vitæ, II. 420; VII. 294.
49 sq. Patres vestri manducaverunt manna in deserto, et mortui sunt, etc., II. 201.
50 sq. Hic est panis de cœlo descendens, *ibid.* 201, 344, 422, 428, 533.
52. Si quis manducaverit ex hoc pane, etc., *ibid.* 419, 422, 423, 439; IV. 281, 282, 361, 402, 435.
53. Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? etc., II. 419, 422, 426, 428, 430; IV, 310.
54. Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, etc., II. 422, 423, 427, 428, 439, 534; IV. 281, 283; VIII. 483.
55 sq. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam, etc., I. 272, 422; II. 423, 427, 430, 435, 437, 439; IV. 281; VI. 115.
57. Qui manducat meam carnem..., in me manet, etc., II. 416, 422, 427, 433, 434, 437, 439; IV. 281; VI. 333, 672; VIII. 587.
58. Sicut misit me vivens Pater, etc., I. 272; II. 344, 416, 422, 435, 439; IV. 281, 282, 435; VIII. 483; IX. 589; X. 401.
59. Qui manducat hunc panem, etc., II. 419, 421, 422; IV. 281, 435.
60 sq. Hæc dixit in synagoga docens, in Capharnaum, etc., II. 414, 426, 428.
64. Spiritus est qui vivificat, *ibid.* 422, 427, 428, 431; III. 147, 186; IV. 281, 408; VI. 151; VII. 227.
65 sq. Sciebat ab initio Jesus qui essent non credentes, etc., II. 420, 427, 430, 493, 495, 500, 733; III. 479; V. 10, 12, 15.
68 sq. Numquid et vos vultis abire? II. 414. 428.
69. Domine, ad quem ibimus? etc., I. 174; II. 327, 414, 420, 428, 430, 431; VI. 151; VII. 245; IX. 110, 612.
70. Et nos credidimus,... quia tu es Christus Filius Dei, etc., II. 420, 430, 463.
71. Nonne ego vos duodecim elegi : et ex vobis unus diabolus est? *ibid.* 501.

CAPUT VII.

4. Nemo quippe in occulto quid facit, etc., II. 497.
7. Non potest mundus odisse vos, etc., VI. 175, 564, 566; VII 339.
12 sq. Murmur multum erat in turba de eo, etc,, VII. 271; IX. 577.
15. Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit? I. 259.

16. Mea doctrina non est mea, etc., II. 464; IX. 569.
17 sq. Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina, etc., II. 280, 464, v. 2; VII. 2.
20. Dæmonium habes, II. 299; IX. 577.
23. Mihi indignamini quia totum hominem sanum feci in sabbato? II. 299.
28. Me scitis, et unde sim scitis, etc., I. 259.
31. Christus cum venerit, numquid plura signa faciet, etc.? I. 262; II. 327.
35. Quo hic iturus est, quia non inveniemus eum? etc., II. 270.
37. Si quis sitit, veniat ad me, II. 300; VI. 13; VII. 80, 170.
38 sq. Qui credit in me flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ, etc., II. 300, 421, 425; VII. 81.
39. Nondum enim erat Spiritus datus, etc., II. 425; VI. 98.
40 sq. Hic est vere propheta, VI. 719; IX. 577.
41 sq. Numquid a Galilæa venit Christus? etc., I. 263; VI. 719; IX. 577.
42. Nonne Scriptura dicit : Quia ex semine David... venit Christus? I. 258; II. 256.
43. Dissensio facta est in turba propter eum, IX. 577.
44 sq. Quidam autem ex ipsis volebant apprehendere eum, etc., II. 327.
46. Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo, I. 263; II. 327, 464; VI. 346, 483; VII. 98; IX. 110.
48. Numquid ex principibus aliquis credidit in eum, etc., VI. 271.
50 sq. Dixit Nicodemus ad eos, etc., I. 258.
52. Scrutare Scripturas, et vide quia a Galilæa propheta non surgit, I. 258.

CAPUT VIII.

4 sq. Hæc mulier modo deprehensa est in adulterio, etc., IV. 126; VI. 606.
7. Qui sine peccato est, etc., VI. 608, 700, 702; VII. 334, 336; IX. 599.
10 sq. Ubi sunt qui te accusabant? etc., II. 243; VI. 605; VIII. 597.
11. Vade, et jam amplius noli peccare, II. 243, 443; VI. 377, 605, 702; VIII. 597.
12. Ego sum lux mundi; II. 224, 502, 513; VII. 2, 210; VIII. 200.
13. De teipso testimonium perhibes, etc., IV. 226.
14. Si testimonium perhibeo de me ipso, etc., I. 263; II. 214; IV. 226.
15. Non judico quemquam, VI. 339.
16. Non solus sum, etc., I. 263; IV. 226; VI. 721; IX. 577.
19 sq. Neque me scitis, neque Patrem, etc., I. 259; V. 564.
21. In peccato vestro moriemini, VII. 333.
23 sq. Vos de deorsum estis, ego de supernis sum, II. 270, 271.
24. Dixi vobis quia moriemini in peccatis vestris, VI. 90.
28. Cum exaltaveritis Filium hominis, etc., I. 271; II. 334; VIII. 210.
29. Quæ placita sunt ei, facio semper, VIII. 200; IX. 577.
31 sq. Si vos manseritis in sermone meo, etc., II. 327.
32. Veritas liberabit vos, I. 24; II. 270; VI. 687; X. 407.
34. Qui facit peccatum, servus est peccati, II. 65, 270; VII. 7.
36. Si vos filius liberaverit, etc., VI. 687; VII. 6, 12; IX. 602.
37. Quæritis me interficere, etc., II. 271, 392; VI. 74, 215, 348, 566, 719.
39. Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite, etc., VIII. 427.
43. Quare loquelam meam non cognoscitis? II. 271; VI. 74, 215.
44. Vos ex patre diabolo estis, etc., I. 187; II. 192, 205, 216, 388; VI. 73, 156; IX. 565.
46. Quis ex vobis arguet me de peccato? II. 340; IV. 86; VI. 249, 277, 581; VIII. 200.
48. Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es, etc., IV. 86; VI. 719; IX. 577.
49. Ego dæmonium non habeo, sed glorifico Patrem meum, II. 299, 392.
51 sq. Si quis sermonem meum servaverit, etc., IX. 604.
56 sq. Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum, etc., I. 274; II. 359; IV. 420; VI. 66, 706; IX. 174, 189.
58 sq. Antequam Abraham fieret, ego sum, I. 274; II. 158, 241, 271, 391, 552; V. 16; VIII. 202.

CAPUT IX.

4 sq. Me oportet operari opera ejus qui misit me, II. 281.
5. Quandiu sum in mundo, lux sum mundi, *ibid.* 427.
6. Hæc cum dixisset, exspuit in terram, et fecit lutum, etc., IX. 268.
14 sq. Erat autem sabbatum quando lutum fecit Jesus, etc., VII. 349.
16. Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit, VI. 271, 719; IX. 577.
22. Jam enim conspiraverant Judæi, ut si quis confiteretur esse Christum, etc., II. 361, 362; V. 18, 19.
29. Hunc autem nescimus unde sit, etc., VI. 719; IX. 577.
35 sq. Credis in Filium Dei, etc., II. 338, 440; X. 401.
39 sq. In judicium ego in hunc mundum veni, etc., II. 238, 343.
41. Si cæci essetis, non haberetis peccatum, etc., *ibid.* 112, 238, 272; III. 499; VI. 702; VII. 334.

CAPUT X.

3. Proprias oves vocat nominatim, III. 480; VI. 495.
7. Amen dico vobis quia ego sum ostium ovium, III. 185.
9. Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur, *ibid.* 147; X. 69.
10. Ego veni ut vitam habeant, etc., VI. 151.
14. Ego sum pastor bonus, etc., II. 383; VIII. 581.
16. Alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili, I. 272; II. 375; VI. 681.
17. Ego pono animam meam, ut iterum sumam eam, etc., I. 274; III. 144.
18 sq. Ego pono eam a me ipso, et potestatem habeo ponendi eam, etc., II. 270, 383, 478; III. 144; VI. 23, 202, 261, 284; VII. 170; VIII. 481, 584.
22. Facta sunt autem Encænia in Jerosolymis, etc., VI. 85.
24 sq. Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam, II. 270, 339; IV. 420; VI. 53, 271.
26. Vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis, II. 320.
27 sq. Oves meæ vocem meam audiunt, etc., *ibid.* 402, 495; III. 480; VI. 226; X. 69.
28. Et ego vitam æternam do eis : et non peribunt in æternum, etc., I. 262; VI. 115; IX. 569; X. 69.
29. Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est, etc., I. 263; II. 495; VI. 119, 153, 289.
30. Ego et Pater unum sumus, II. 427, 465, 495, 558; III. 196; VI. 284.
31. Sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent eum, II. 391; VI. 271.
33. Tu homo cum sis, facis teipsum Deum, VI. 719.
34. Ego dixi : Dii estis? II. 33.
36. Quem Pater sanctificavit et misit in mundum, etc., *ibid.* 504.
38. sq. Operibus credite, etc., VI. 73, 333.
39. Quærebant ergo eum apprehendere, etc., *ibid.* 73.

CAPUT XI.

1. Erat autem quidam languens Lazarus, etc., II. 322.
2. Maria autem erat, etc., V. 19.
3. Miserunt ergo sorores ejus ad eum dicentes, etc., II. 322.
4. Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, etc., *ibid.* 320.
5. Diligebat autem Jesus Martham, *ibid.* 321.
8. Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare? *ibid.* 319.
11 sq. Lazarus amicus noster dormit, *ibid.* 320, 321, 473.
16. Eamus et nos, et moriamur cum eo, *ibid.* 319.
22 sq. Nunc scio quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus, etc., *ibid.* 320.
23 sq. Dixit illi Jesus : Resurget frater tuus, *ibid.* 320.
25 sq. Ego sum resurrectio et vita, etc., *ibid.* 320; VI. 437; IX. 604.
26. Et omnis qui vivit et credit in me, etc., II. 320; IX. 604.
28. Magister adest, et vocat te, II. 322.
29. Illa ut audivit, surgit cito, et venit ad eum, *ibid.* 322.
31. Vadit ad monumentum, ut ploret ibi, *ibid.* 322.
32 sq. Cecidit ad pedes ejus, etc., *ibid.* 322, 409.
34. Domine, veni, et vide, VI. 432.
35. Et lacrymatus est Jesus, II. 322.
36. Ecce quomodo amabat eum, *ibid.* 322.
37. Nonne poterat hic..., facere ut hic non moreretur? *ibid.* 320.
39. Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim, *ibid.* 321.
41 sq. Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me, etc., II. 326, 466, 492, 516; III. 550, 551; VI. 279, 370.
42 sq. Sciebam quia semper me audis, etc., I. 267; II. 321, 326, 396, 450, 492, 499, 516; IV. 226; VI. 279, 370.
44. Solvite eum, et sinite abire, II. 322, 441; VI. 202.
45. Multi ergo ex Judæis... crediderunt, II. 322.
47 sq. Collegerunt ergo pontifices et Pharisæi concilium, etc., II. 322, 391; IV. 226.
48 sq. Venient Romani, et tollent nostrum locum, etc., II. 323.
49 sq. Caiphas... cum esset pontifex anni illius, etc., *ibid.* 323, 391; IV. 120.
50 sq. Expedit vobis ut unus moriatur homo, etc., II. 323, 391; VI. 57, 623; VIII. 349.
51 sq. Prophetavit quod Jesus moriturus erat pro gente, II, 324; VII. 311; VIII. 349; IX. 174.
54. Jesus ergo... abiit... in civitatem quæ dicitur Ephrem, II. 324.

CAPUT XII.

3 sq. Maria autem accepit libram unguenti, etc., II. 324.
5 sq. Quare hoc unguentum non venit, etc., *ibid.* 325, 414.
6 sq. Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat, etc., *ibid.* 414.
8. Pauperes enim semper habetis vobiscum, IV. 421.
10 sq. Cogitaverunt autem principes sacerdotum, ut et Lazarum interficerent, II. 323; IV. 226.
12 sq. In crastinum autem, turba multa, quæ venerat, etc., II. 324; VI. 271.
13. Hosanna, benedictus qui venit in nomine Domini, etc., VI. 54, 343.
14 sq. Et invenit Jesus asellum, et sedit super eum, etc., I. 261.
16. Hæc non cognoverunt discipuli ejus primum, etc., *ibid.* 282; II. 327.
17 sq. Testimonium ergo perhibebat turba, etc., II. 326, 329, 519.
19. Ecce mundus totus post eum abiit, *ibid.* 330, 331.
20 sq. Erant autem quidam gentiles, ex his qui ascenderant, etc., I. 272; II. 334.
21 sq. Rogabant, dicentes : Domine, volumus Jesum videre, I. 272; II. 482; VI. 681.
23 sq. Venit hora ut clarificetur Filius hominis, etc., II. 331, 332, 482.
24. Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, etc., I. 272; II. 331, 334; IV. 125; VI. 57; VII. 238; IX. 199.
25. Qui amat animam suam, perdet eam, II. 65, 331; VII. 114; IX. 199.
26. Si quis mihi ministrat, me sequatur, II. 332, 513.
27. Nunc anima mea turbata est, I. 269; II. 332, 333, 408, 409, 492; VI. 278, 466, 470, 623; IX. 260.
28 sq. Pater, clarifica nomen tuum, etc., II. 333, 408, 492; VI. 623.
31 sq. Nunc judicium est mundi, etc., I. 293, 325; II. 59, 65, 79, 290, 334, 447, 486; VI. 203, 204, 222, 623; VIII. 205.
32. Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham, etc., I. 174, 272; II. 65, 224, 334, 344, 355, 433; V. 5; VI. 57, 204, 624; VII. 184; VIII. 210; IX. 269.
34. Quis est iste Filius hominis? II. 335.
35. Adhuc modicum lumen in vobis est, etc., *ibid.* 335, 360; VI. 347, 719.
39. Propterea non poterant credere, etc., II. 322; V. 8.
41 sq. Hæc dixit Isaias, quando vidit gloriam ejus, et locutus est, etc., V. 19; VI. 66; VII. 38.
47. Non enim veni ut judicem mundum, etc., VI. 43, 233, 334, 521.
48 sq. Qui spernit me,... habet qui judicet eum, etc., II. 465, 503, 504; VI. 334, 407, 702; X. 405, 407.
50. Quæ ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor, II. 464, 465.

CAPUT XIII.

1 sq. Sciens Jesus quia venit hora ejus, etc., II. 406, 409, 414, 459; VI. 116, 278, 284, 721; VII. 167.
3. Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, etc., II. 402, 403, 404.
6 sq. Domine, tu mihi lavas pedes? etc., *ibid.* 404.
7 sq. Quod ego facio tu nescis modo, scies autem postea, etc., *ibid.* 405.
10 sq. Qui lotus est, non indiget, nisi ut pedes lavet, etc., *ibid.* 405, 406, 412, 457, 471, 666; V. 95.
12 sq. Scitis quod fecerim vobis? etc., II. 406.
15. Exemplum dedi vobis, etc., *ibid.* 406; VI. 621.
18 sq. Qui manducat mecum panem, levabit contra me calcaneum suum, etc., II. 228, 412.
20. Qui accipit si quem misero, me accipit, *ibid.* 406.
26 sq. Cum intinxisset panem, dedit Judæ, etc., *ibid.* 411, 413, 414; IV. 129.
31 sq. Nunc clarificatus est Filius hominis, II. 411, 447, 454, 459, 469; VI. 54; VII. 166.
33. Quo ego vado, vos non potestis venire, V. 7.
34. Mandatum novum do vobis, II. 159, 455, 513.
35. In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, *ibid.* 456, 507, 513; IV. 441; VI. 114; VII. 334.
36. Quo ego vado, non potes me modo sequi, etc., II. 332, 456, 457, 458, 459, 665; V. 7, 143.
37 sq. Quare non possum te sequi modo? etc., II. 215, 456; VIII. 597.

CAPUT XIV.

1 sq. Non turbetur cor vestrum, etc., II. 459, 460, 464, 469; V. 44; X. 401.
2 sq. Vado vobis parare locum, etc., II. 227, 404, 459, 460, 469; VI. 91.
6. Ego sum via, et veritas, II. 297, 345, 460, 462, 491; VI. 136, 479; IX. 580, 595; X. 401.
8. Domine, ostende nobis Patrem, et sufficit nobis, II. 185, 462.
9. Qui videt me, videt et Patrem, II. 181, 285, 427, 435, 463; VI. 113; IX. 203.
10 sq. Pater in me manens, ipse facit opera, II. 427, 464, 466, 475; VI. 339; IX. 569.
12. Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, etc., II. 461, 466; VIII. 200.
13. Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, II. 337, 466, 467.
15 sq. Si diligitis me, mandata mea servate, II. 296, 467, 468.
16 sq. Rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, etc., II. 468, 471, 514; III. 497; IV. 421.
17. Vos autem cognoscetis eum, etc., II. 461, 468, 471, 499, 515; III. 497; VI. 146, 151, 381, 672; IX. 271, 445, 549.
20. In illo die cognoscetis quia ego sum in Patre, etc., II. 513; IV. 19.
21. Qui habet mandata mea, et servat ea, etc., II. 172, 467, 514; VIII. 651.
22. Domine, quid factum est, quia manifestaturus es nobis etc., II. 469, 488, 512.
23. Si quis diligit me, sermonem meum servabit, II. 309, 464, 465, 471, 512, 514; IV. 19, 174; VI. 61, 672, 732; IX. 190, 445; X. 401.
24. Qui non diligit me, sermones meos non servat, etc., II. 471; X. 401.
26. Paracletus autem Spiritus... vos docebit, etc., II. 486.
27. Pacem relinquo vobis, etc., II. 459, 471, 515; VI. 731; IX. 310.
28. Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem, etc., II. 459, 460, 471, 490; IV. 13; V. 129; IX. 176, 309.
30 sq. Venit princeps hujus mundi, etc., II. 290, 440, 473; IV. 163; VI. 158, 707; VIII. 176, 481, 585; IX. 228, 605, 606.

CAPUT XV.

1 sq. Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola, etc., II. 473, 475, 477; III. 147, 185; V. 66.
3 sq. Vos mundi estis propter sermonem, etc., II, 476, 667; IV. 116; V. 12.
4. Manete in me : et ego in vobis, II. 474, 476, 667; IV. 116; V. 12; IX. 445.
5. Sine me nihil potestis facere, etc., II. 457, 477, 721, 474, 493; III. 147; IV. 116; V. 12, 25, 106, 151, 368; VI. 267; IX. 173, 189, 210, 212.
7. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, etc., II. 477.
8 sq. In hoc clarificatus est Pater meus, etc., II. 327, 478, 499; VI. 114.
12. Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, etc., II. 404, 479, 513; IV. 149.
13. Majorem hac dilectionem nemo habet, etc., II. 458, 478, 479; IV. 175; V. 424; VII. 62, 149, 245; VIII. 599.
14 sq. Vos amici mei eritis, si feceritis quæ ego præcipio vobis, etc., IV. 564; V. 12.
15. Vos autem dixi amicos, etc., II. 322, 373, 376, 386, 481; VI. 235.
16. Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, II. 322, 469, 480, 481, 496; III. 459, 497; IV. 98; X. 408.
17. Hæc mando vobis ut diligatis invicem, II. 513; V. 277; VII. 334.
18 sq. Si mundus vos odit..., me priorem vobis odio habuit, etc., II. 481, 513; IX. 549.
19. Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret, II. 481, 482, 513; V. 277; IX. 549.
20 sq. Si meum sermonem servaverunt, et vestrum servabunt, II. 482; VI. 325.
22 sq. Si non venissem..., peccatum non haberent, etc., I. 257; II. 396; IV. 226.
24 sq. Oderunt et me et patrem meum, etc., II. 216, 404; IV. 226; VI. 347.
25. Ut adimpleatur sermo qui in lege eorum scriptus est, etc., II. 216; VII. 335.
26 sq. Cum autem venerit Paraclitus, etc., II. 182, 242, 482; IX. 271.

CAPUT XVI.

1 sq. Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini, etc., II. 481, 483.
2. Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo, V. 18, 19, 325; II, 324, 483, 486.
7. Expedit vobis ut ego vadam, I. 271; II. 182, 463; VI. 98, 297.
8 sq. Cum venerit ille, arguet mundum de peccato, etc., II. 463, 515; VI. 660, 661.

10 sq. Jam non videbitis me, etc., II. 290, 463; IV. 420; IX. 159.
12 sq. Adhuc multa habeo vobis dicere, etc., II. 486, 515; VI. 353.
13 sq. Cum venerit ille Spiritus veritatis, etc., II. 182, 242, 487, 515; III. 435, 497; IV. 62, 243; IX. 271; X. 220, 289.
15. Omnia quæcumque habet Pater, mea sunt, II. 374, 487, 515; IV. 17; VI. 153.
16 sq. Modicum, et jam non videbitis me, etc., II. 425, 458, 488; IV. 420; VI. 490, 721, 723; IX. 614.
20. Flebitis vos, mundus autem gaudebit, etc., II. 299, 488, 489; VI. 616.
21. Mulier, cum parit, tristitiam habet, etc., II. 327, 463, 489; VI. 725.
22. Gaudium vestrum nemo tollet a vobis, etc., II. 489; IV. 420; VI. 725; IX. 614.
23. Si quid petieritis in nomine meo, dabit vobis, II. 317, 490.
27. Ipse Pater amat vos quia vos me amastis, etc., II. 491; IV. 181; VI. 111.
28. Exivi a Patre, et veni in mundum, I. 122; II. 403, 490, 513.
29. Ecce nunc palam loqueris, II. 425, 491; VI. 480.
30 sq. In hoc credimus quia a Deo existi, II. 491, 497.
32. Non sum solus, quia Pater mecum est, II. 409, 491.
33. In mundo pressuram habebitis, etc., II. 260, 415, 491, 513; IV. 230, 519, 560, 604; VII. 218; IX. 193, 223, 549. — Confidite, ego vici mundum, etc., II. 483, 484, 486.

CAPUT XVII.

1 sq. Pater, venit hora, clarifica filium tuum, etc., II. 402, 491, 493.
3 sq. Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te, etc., II. 172, 228, 493, 495, 514; IV. 619; V. 44, 171; IX. 282; X. 401.
4. Ego te clarificavi super terram, etc., I. 274.
5. Et nunc, clarifica me tu, Pater, etc., I. 274, 291; II. 404, 472, 484, 514.
6. Manifestavi nomen tuum hominibus, etc., II. 402, 484, 495, 496, 497, 499, 501, 506, 509; VII. 16; IX. 549.
9. Non pro mundo rogo, etc., II. 497, 498, 499, 512, 516; VII. 219; IX. 549.
10. Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt, II. 319, 402, 497, 499, 501, 507, 514; VI. 370.
11. Pater sancte, serva eos, etc., II. 498, 499, 501, 512, 513.
12 sq. Quos dedisti mihi, custodivi, etc., II. 484, 500, 501; VIII. 591.
13. Nunc autem ad te venio, II. 502.
16. De mundo non sunt, II. 498, 502, 503, 513; VI. 721, VII. 219.
17. Sanctifica eos in veritate, etc., II. 503, 512; IX. 85.
19. Pro eis ego sanctifico me ipsum, II. 505, 512; III. 556; IV. 400; VI. 15; IX. 85, 590.
20 sq. Non pro eis autem rogo tantum, II. 185, 488, 497, 505, 509, 514; IV. 115, 129; VI. 95, 111, 114.
22. Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis, II. 334, 404; VI. 15, 17, 19, 20, 111, 676.
23. Ego in eis, et tu in me, etc., II. 287, 404, 507, 508, 513, 516; IV. 435; VI. 15, 114; VII. 170, 258.
24 sq. Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi ego sum, et illi sint, etc., II. 508, 509, 512, 513, 516; III. 556; VI. 15, 279, 370; VII. 170; VIII. 206.
26 sq. Dilectio, qua dilexisti me, in ipsis sit, II. 287, 309, 510, 513, 514; VI. 19, 30; VIII. 206, 599.

CAPUT XVIII.

1. Egressus est cum discipulis suis trans torrentem Cedron, etc., VIII. 349.
2 sq. Sciebat autem Judas, qui tradebat eum, locum, etc., II. 473; X. 496.
8 sq. Si me quæritis, sinite hos abire, etc., II. 501; VII. 241.
11. Calicem, quem dedit mihi Pater, non bibam illum? III. 524, 568; VII. 246, 249.
13 sq. Erat enim socer Caiphæ, qui erat Pontifex, etc., II. 288, 391; IV. 120.
23. Si male locutus sum, testimonium perhibe, etc., II. 243, 299, 392.
31. Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate illum, VIII. 218, 369.
36. Regnum meum non est de hoc mundo, etc., II. 277; III. 524; VI. 485, 648, 716; VII. 32, 239, 349, 369; X. 46, 51, 71.
37. Ergo rex es tu? etc., VI. 54; VII. 31, 349, 413; X. 71.
38. Quid est veritas? VI. 470; VII. 381, 413.
40. Non hunc, sed Barabbam, etc., VI. 271.

CAPUT XIX.

5. Ecce homo, VI. 281.
6. Accipite eum vos et crucifigite, II. 327; VI. 133; VIII. 369.
10. Nescis quia potestatem habeo crucifigere te, etc., III. 524.
11. Non haberes potestatem adversum me, etc., I. 330; II. 721; III. 516, 524; VI. 585; VII. 144; X. 498.
12. Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris, etc., VIII. 369; X. 71.
15. Tolle, crucifige eum, etc., II. 482; VI. 271, 384, 586. VIII. 222.
19. Jesus Nazarenus, rex Judæorum, II. 277; VII. 31, 60.
20. Ave, rex Judæorum, etc., VI. 57.
23. Milites ergo.., acceperunt vestimenta ejus, etc..., I. 265.
25. Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, etc., II. 518; VI. 256; X. 497.
26 sq. Ecce filius tuus, II. 255, 280; VI. 8, 11, 22, 23, 128, 183, 257, 263, 320, 397, 644; VII. 62.
27. Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit discipulus in sua, II. 255, 280; VI. 8, 11, 23, 29, 128, 183; VII. 62, 165.
28 sq. Sciens Jesus quia omnia consummata sunt,... dixit : Sitio, etc., I. 6, 61, 130, 269; II. 328; III. 112; VI. 202, 357, 722.
30. Consummatum est, I. 130, 274; II. 328, 437; III. 112; VI. 357; VII. 163; VIII. 201; IX. 604, 607
34 sq. Unus militum lancea latus ejus aperuit, etc., IV. 404.
35. Qui vidit testimonium perhibuit, II. 199.
37. Videbunt in quem transfixerunt, *ibid.* 229; VI. 295.

CAPUT XX.

1. Una autem sabbati, Maria-Magdalene venit ad monumentum, etc., II. 518.
3 sq. Exiit ergo Petrus et alius discipulus, etc., VI. 670.
4. Et ille alius discipulus præcucurrit citius Petro, etc., II. 451.
8. Introivit et ille discipulus qui venerat primus, etc,, *ibid.* 451.
9 sq. Nondum enim sciebant scripturam, etc., VI. 689; X. 498.
11. Maria autem stabat ad monumentum foris, plorans, etc., VIII. 527.
13. Mulier, quid ploras? etc., IV. 421.
14 sq. Vidit Jesum stantem, etc., IV. 406; VI. 679.
16. Dicit ei Jesus : Maria, etc., V. 14.
17. Ascendo ad Patrem meum, et Patrem vestrum, etc., I. 271; II. 359, 410; VI. 130, 720.
19. Et fores essent clausæ, VI. 293.
20. Gavisi sunt discipuli, viso Domino, VI. 293.
21. Dixit ergo eis iterum : Pax vobis, IV. 239, 244, 284; VI. 293, 297, 679; VII. 258; X. 253, 260.
22 sq. Accipite Spiritum sanctum, etc., IV. 435; VI. 297, 393, 679; X. 253.
23. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, etc., III. 62; IV. 220, 435; VI. 85, 293, 297, 512, 679, 720; VII. 233; X. 69, 72.
25. Nisi videro..., non credam, VIII. 581.
28 sq. Dominus meus, et Deus meus, II. 374; VI. 170.
29. Quia vidisti me, Thoma, credidisti, II. 485.

CAPUT XXI.

3. Vado piscari, II. 451.
7. Dominus est, *ibid.* 451.
11. Ascendit Simon Petrus et traxit rete in terram, etc., *ibid.* 451.
15 sq. Simon Joannis, diligis me plus his?... Pasce agnos meos, etc., *ibid.* 451, 456, 458, 473; V. 84; VI. 670, 678; IX. 163, 287; X. 314.
17. Simon Joannis, amas me? etc., II. 451, 456, 458; IV. 427; VI. 670, 678; VII. 245; IX. 199; X. 69, 290, 348.
18 sq. Extendes manus tuas et alius cinget te, II. 410; VII. 245
21. Hunc ergo cum vidisset Petrus, dixit Jesu, etc., VII. 167.

ACTUS APOSTOLORUM.

CAPUT I.

1. Cœpit Jesus facere et docere, II. 238.
5. Joannes quidem baptizavit aqua, etc., *ibid.* 284.
6. Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel,,VI. 53.
7. Non est vestrum nosse tempora, etc., II. 375; VI. 326, 503.
8. Eritis mihi testes in Jerusalem..., et usque ad ultimum terræ, IV. 91.
11. Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum? etc., VI. 98.
12. Tunc reversi sunt Jerusalem a monte... sabbati habens iter, IV. 269.
13 sq. Ascenderunt ubi manebant Petrus, etc., II. 281, 449.
15. Exurgens Petrus in medio fratrum, dixit, etc., *ibid.* 249, 451, 466; VI. 679.
16. Oportet impleri Scripturam, I. 130; II. 500.

20. Fiat commoratio eorum deserta, etc., I. 130.
22. Testem resurrectionis ejus... fieri, etc., *ibid.* 130; II. 451; X. 257.
23. Barsabas, qui cognominatus est Justus, II. 123.
25. Ut abiret in locum suum, *ibid.* 497, 500; VI. 217.
26. Et annumeratus est cum undecim apostolis, II. 451.

CAPUT II.

2 sq. Factus est repente de cœlo sonus, II. 224, 281.
3. Apparuerunt illis dispertitæ linguæ, *ibid.* 224.
6 sq. Convenit multitudo et mente confusa est, *ibid.* 224; VI. 107, 386.
12 sq. Stupebant omnes... dicentes : Quidnam vult hoc esse? etc., VI. 386.
14. Stans Petrus cum undecim levavit vocem, II. 449, 451, 679.
17 sq. Effundam de Spiritu meo super omnem carnem, etc., *ibid.* 484.
22 sq. Jesum Nazarenum virum approbatum a Deo in vobis, VI. 661.
24. Quem Deus suscitavit, solutis doloribus inferni, juxta quod impossibile erat teneri illum ab eo, I. 270, II. 404.
25 sq. Providebam Dominum in conspectu meo semper, etc., I. 28, 283.
27. Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem, II. 321.
31 sq. Providens locutus est de resurrectione Christi, etc., I. 124, 125, 263; II. 228, 241.
36. Certissime sciat ergo omnis domus Israel, quia et Dominum eum et Christum fecit Deus hunc Jesum quem vos crucifixistis, I. 271; II. 124, 241; IV. 40; VI. 384, 661; VII. 247.
38. Pœnitentiam agite, et baptizetur unusquisque, etc., IV. 293, 283.
41. Qui ergo receperunt sermonem ejus baptizati sunt, etc., I. 271; IV. 40, 265; II. 466; VI. 679.
47. Habentes gratiam ad omnem plebem, II. 162.

CAPUT III.

1 sq. Petrus autem et Joannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam, etc., II. 452, 484; V. 100.
6 sq. Argentum et aurum non est mihi..., surge et ambula, II. 451; VI. 679.
12. Quid miramini in hoc? aut quid nos intuemini, etc., II. 449.
13 sq. Deus... glorificavit Filium suum Jesum, quem vos quidem tradidistis, etc., VI. 384, 586, 661.
14 sq. Vos autem sanctum et justum negastis, II. 178; VI. 384, 586, 661.
17. Scio quia per ignorantiam fecistis, etc., IV. 65.
19. Pœnitemini igitur et convertimini, ut deleantur peccata vestra, *ibid.* 496.
21 sq. Quem oportet quidem cœlum suscipere usque in tempora restitutionis omnium, I. 361; VIII. 234.

CAPUT IV.

3 sq. Et injecerunt in eos manus, etc., I. 271; II. 466, 524; III. 524; IV. 265.
8. Repletus Spiritu sancto Petrus, dixit, etc., II. 449.
12. Non est in alio aliquo salus, *ibid.* 222; VI. 76.
15 sq. Jusserunt autem eos foras extra concilium secedere, etc., II. 486.
16 sq. Quid faciemus hominibus istis? VI. 384, 662.
18. Denuntiaverunt ne omnino loquerentur, etc., II. 486.
19 sq. Si justum est... vos potius audire quam Deum, judicate, etc., *ibid.* 243.
20. Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui, *ibid.* 243; VI. 384, 385, 661, 662, 682; VII. 247.
24 sq. Unanimiter levaverunt vocem ad Deum, etc., I. 16; VI. 390.
26. Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum, etc., IX. 70
27. Convenerunt enim vere in civitate ista adversus sanctum puerum tuum Jesum, etc.; I. 22, 295.
30. In eo quod manum tuam extendas ad sanitates et signa, etc., VI. 172.
31. Cum orassent, motus est locus, etc., *ibid.* 390.
32 sq. Multitudinis credentium erat cor unum et anima una, II. 456, 486, 499, 505, 506; VI. 386, 661, 664; IX. 159.
33. Gratia magna erat omnibus illis, II. 161, 486.
35. Et ponebant ante pedes apostolorum, VI. 384.

CAPUT V.

1 sq. Ananias, cum Saphira uxore sua, vendidit agrum, etc., II. 466; V. 19; X. 69.
3 sq. Anania, cur tentavit Satanas cor tuum, mentiri te Spiritu sancto, etc., II. 451, 485, 489; VI. 664.
12. Per manus autem apostolorum fiebant signa, etc., II. 456, 486.
13 sq. Magnificabat eos omnis populus, *ibid.* 466, 486.
15 sq. Ita ut in plateas ejicerent infirmos, etc., II. 362.
18. Injecerunt manus in apostolos, etc., III. 524.
20. Ite, et stantes loquimini in templo plebi omnia verba vitæ hujus, VII. 178.
24 sq. Ambigebant de illis quidnam fieret, I. 243.
29. Obedire oportet Deo magis quam hominibus, *ibid.* 243; II. 449; X. 155.
32. Nos sumus testes horum verborum, etc., II. 485.
38 sq. Si est ex hominibus consilium hoc aut opus, dissolvetur, II. 363, 506; III. 318.
41. Ibant gaudentes..., quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati, II. 490; VI. 13, 662.

CAPUT VI.

1. In diebus autem illis, crescente numero discipulorum, factum est murmur Græcorum, etc., II. 505.
4. Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus, VII. 256.
6. Hos statuerunt ante conspectum Apostolorum; et orantes imposuerunt eis manus, III. 439.
7. Et verbum Domini crescebat, I. 119; II. 107; III. 439; V. 2.

CAPUT VII.

5. Et non dedit illi hæreditatem in ea, nec passum pedis, II. 220; VIII. 180.
13. Et in secundo cognitus est Joseph a fratribus suis, etc., V. 20.
20. Natus est Moyses, et fuit gratus Deo, etc., VIII. 234.
24. Et fecit ultionem ei qui injuriam sustinebat; percusso Ægyptio, III. 525.
25. Existimabat autem intelligere fratres, etc., *ibid.* 525; X. 66.
38. Hic est, qui fuit in ecclesia in solitudine, cum angelo, IV. 203.
48. Non Excelsus in manufactis habitat, etc., VI. 560.
52. Quem prophetarum non sunt persecuti patres vestri? II. 389; IV. 208.
55. Ecce video cœlos apertos, et Filium hominis, II. 152, 467.
56 sq. Impetum fecerunt unanimiter in eum, etc., VIII. 218.
58. Domine Jesu, suscipe spiritum meum, III. 557.
59. Domine, ne statuas illis hoc peccatum, etc., *ibid.* 557.

CAPUT VIII.

1. Et omnes dispersi sunt per regiones, etc., IV. 91.
4. Igitur qui dispersi erant pertransibant, evangelizantes verbum Dei, *ibid.* 126.
14 sq. Cum audissent apostoli..., miserunt, etc., *ibid.* 435.
15. Oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum sanctum, I. 162; III. 61; IV. 435.
17. Tunc imponebant manus super illos, III. 61; IV. 435.
19 sq. Date et mihi hanc potestatem, etc., II. 451; VII. 216.
20. Pecunia tua tecum sit in perditionem, II. 451; VII. 216; X. 405.
27 sq. Et ecce vir Æthiops... venerat adorare in Jerusalem, etc., X. 72.
28 sq. Et revertabatur sedens... legensque Isaiam, etc., I. 263.
32 sq. Tanquam ovis ad occisionem ductus est... De quo propheta dicit hoc? de se, an de alio aliquo? *ibid.* 263.
34. Obsecro te, de quo propheta dicit hoc? etc., *ibid.* 120.
35. Evangelizavit illi Jesum, X. 72.
37. Credo Filium Dei esse Jesum Christum, IV. 292; X. 401.
38. Et descenderunt uterque in aquam, Philippus et eunuchus et baptizavit eum, IV. 292.

CAPUT IX.

4 sq. Saule, quid me persequeris? etc., II. 386, 467.
6. Et tremens ac stupens, dixit : Domine, quid me vis facere, V. 86; IX. 213.
16. Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati, VII. 125.
18. Ceciderunt ab oculis ejus tanquam squamæ, VII. 302.
22. Confundebat Judæos..., affirmans quoniam hic est Christus, I. 119.
32. Factum est ut Petrus,... deveniret ad sanctos, II. 451; VI. 677; VII. 245.
34. Ænea, sanat te Dominus Jesus Christus, IV. 395.
36. In Joppe fuit quædam discipula nomine Tabitha, etc., VIII. 518.
39. Circumsteterunt illum omnes viduæ flentes, etc., IV. 395.

CAPUT X.

1. Cornelius, centurio cohortis, etc., VI. 678.
5. Mitte viros in Joppen, et accersi Simonem quemdam, etc., II. 449.
9. Ascendit Petrus in superiora, ut oraret, circa horam sextam, etc., II. 451, 452; V. 100.
12. In quo erant omnia quadrupedia, etc., X. 340.
13. Surge, Petre, occide et manduca, VI. 681; VII. 258.
17. Dum intra se hæsitaret Petrus, etc., VI. 678.
19. Ecce viri tres quærunt te, II. 451.
25. Obvius venit ei Cornelius, etc., III. 87; VI. 704.

26. Surge, et ego ipse homo sum, III. 87.
38. Quomodo unxit eum Deus Spiritu sancto et virtute, II. 222, 242, 277; VI. 43, 68; VIII. 349.
42. Qui constitutus est a Deo judex vivorum et mortuorum, etc., VI. 43.
48. Et jussit eos baptizari, etc., *ibid.* 678, 679.

CAPUT XI.

1 sq. Audierunt autem apostoli et fratres..., quoniam et gentes receperunt verbum, etc., II. 451.
4. Incipiens autem Petrus, exponebat illis ordinem, etc., *ibid.* 449, 451.
15. Cecidit Spiritus sanctus super eos, etc., *ibid.* 451.
26. Ita ut cognominarentur primum Antiochiæ discipuli, Christiani, I. 299; VI. 677.

CAPUT XII.

1 sq. Occidit autem Jacobum gladio, etc., I. 80; VIII. 218, 418.
5 sq. Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia pro eo, etc., VIII. 401.
9. Et exiens sequebatur eum (Petrus), et nesciebat quia verum est quod fiebat per angelum; existimabat autem se visum videre, IV. 328.
20 sq. Erat autem iratus (Herodes) Tyriis et Sidoniis, etc., VIII. 388, 464, 520.
23. Confestim autem percussit eum (Herodem) angelus, etc., III. 565; VI. 543; VIII. 418, 520.

CAPUT XIII.

1. Erant autem in Ecclesia... prophetæ et doctores, etc., VII. 137.
5. Prædicabant verbum Dei, etc., II. 362.
8 sq. Resistebat autem illis Elymas magus, etc., *ibid.* 466.
15. Miserunt principes synagogæ ad eos dicentes, *ibid.* 362.
24 sq. Prædicante Joanne... baptismum pœnitentiæ, etc., I. 272; II. 283, 285.
27. Voces prophetarum quæ per omne sabbatum leguntur, II. 563.
33. Hanc Deus adimplevit filiis nostris, resuscitans Jesum, I. 123.
35 sq. Non dabis sanctum tuum videre corruptionem, etc., *ibid.* 124; II. 228.
45. Videntes autem turbas Judæi... contradicebant his quæ a Paulo dicebantur, I. 295.
46. Vobis oportebat primum loqui verbum Dei, *ibid.* 272; II. 276.

CAPUT XIV.

2. Judæi suscitaverunt et ad iracundiam concitaverunt animas gentium adversus fratres, I. 295.
12 sq. Sacerdos quoque Jovis..., cum populis volebat sacrificare, etc., III. 522; VIII. 404.
13 sq. Conscissis tunicis suis, exsiliérunt in turbas clamantes. Et dicentes : Viri, quid hoc facitis? Et nos mortales sumus, similes vobis homines, III. 87.
15. Qui... dimisit omnes gentes ingredi vias suas, II. 218, 469, 512; IV. 60; V. 15; VIII. 404; IX. 174.
16. Non sine testimonio semetipsum reliquit, etc., VIII. 404; IX. 174, 550.
21. Per multas tribulationes nos oportet intrare in regnum Dei, VII. 136, 151.

CAPUT XV.

2 sq. Facta autem seditione, etc., X. 260.
5. Surrexerunt quidam... dicentes : Quia oportet circumcidi eos, etc., II. 449, 486.
6 sq. Convenerunt Apostoli et seniores, etc., X. 219.
7 sq. Cum autem magna conquisitio fieret, surgens Petrus, dixit, etc., II. 452, 486; VIII. 159; X. 219.
9. Fide purificans corda eorum, IV. 167.
10. Quid tentatis Deum, imponere jugum, etc., II. 486; VI. 699.
14. Simon narravit quemadmodum primum Deus visitavit, etc., 452; X. 220.
18. Notum a sæculo est Domino opus suum, X. 6.
19 sq. Ego judico non inquietari eos, etc., II. 452; X. 220.
23. Scribentes per manus eorum : Apostoli et seniores fratres, etc., X. 186.
28. Visum est Spiritui sancto et nobis, II. 486; III. 70; IV. 191; 213, 225, 491; VI. 217; VII. 329; X. 220, 229, 257.
29. Ut abstineatis vos ab immolatis simulacrorum et sanguine et suffocato, II. 486; IV. 271, 304, 483; X. 208.
41. Perambulabat (Paulus) autem Syriam et Ciliciam, confirmans Ecclesias, præcipiens custodire præcepta apostolorum et seniorum, IV. 491.

CAPUT XVI.

4. Tradebant eis custodire dogmata, quæ erant decreta ab apostolis, III. 71; IV. 213, 225, 491; VIII. 159; X. 220.
6 sq. Vetati sunt a Spiritu sancto loqui verbum in Asia, IV. 115.
7. Non permisit eos Spiritus Jesu, *ibid.* 115.
13 sq. Sedentes loquebamur mulieribus quæ convenerant, etc., II. 362.
14. (Lydia) cujus Dominus aperuit cor, *ibid.* 296.
23 sq. Cum multas plagas eis imposuissent, etc., VII. 185.
26. Terræ motus factus est magnus, VII. 185.
29. Tremefactus procidit Paulo et Silæ ad pedes, III. 87; VII. 185.
30. Quid me oportet facere? VII. 185.
33. Baptizatus est ipse et omnis domus ejus, VII. 153, 178.

CAPUT XVII.

2 sq. Insinuans quia Christum oportuit pati, II. 362.
5. Zelantes Judæi et assumentes de vulgo quosdam malos, *ibid.* 124.
11. Quotidie scrutantes Scripturas, I. 119; IV. 212.
16. Incitabatur spiritus ejus in ipso, VII. 150, 249.
18. Stoici philosophi disserebant cum eo, etc., II. 296; VIII. 405, 412.
21. Ad nihil aliud vacabant, nisi, etc., VIII. 412.
24 sq. Non in manufactis templis habitat, etc., II. 738, V. 68, 151; VII. 287, 327, 352.
25 sq. Nec manibus humanis colitur indigens aliquo, cum ipse det omnibus vitam, et inspirationem, et omnia, etc., V. 66; VII. 352.
26. Fecitque ex uno omne genus hominum, etc., II. 209; VII. 287; VIII. 339, 423.
27 sq. In ipso enim vivimus, movemur, etc., II. 218, 470; V. 68; VI. 567; VII. 351; VIII. 174.
28. In ipso vivimus, movemur et sumus, II. 197, 470; III. 144; V. 68; VI. 140; VII. 351; VIII. 174.
29. Genus cum simus Dei, etc., II. 62; III. 102; VII. 108.
30 sq. Nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant, VIII. 404.
32. Quidam quidem irridebant, etc., *ibid.* 413.

CAPUT XVIII.

2. Eo quod præcepisset Claudius discedere omnes Judæos a Roma, I. 290.
4. Disputabat in Synagoga, etc., II. 362.
7. Intravit in domum cujusdam, nomine Titi, etc., *ibid.* 362.
12. Insurrexerunt uno animo Judæi in Paulum, et adduxerunt eum ad tribunal, I. 295.
14 sq. Incipiente autem Paulo aperire os, dixit, etc., VIII. 411.
17. Apprehendentes autem omnes Sosthenem, etc., *ibid.* 411.
28. Revincebat Judæos, ostendens per Scripturas esse Christum Jesum, II. 362.

CAPUT XIX.

4. Joannes baptizavit baptismo pœnitentiæ, etc., II. 252, 284.
8 sq. Loquebatur per tres menses..., suadens de regno Dei. etc., *ibid.* 362.
11 sq. Virtutes... faciebat Deus per manum Pauli, *ibid.*. 466.
12. Ita ut... super languidos deferrentur a corpore ejus sudaria, *ibid.* 466.
24 sq. Demetrius... faciens ædes argenteas Dianæ, VIII. 225, 406, 413.
27 sq. Dianæ templum in nihilum reputabitur, etc., *ibid.* 406, 413.
32 sq. Erat enim ecclesia confusa... Si quid autem alterius rei quæritis, in legitima Ecclesia poterit absolvi... Et cum hoc dixisset, dimisit ecclesiam, IV. 203.
37. Adduxistis enim homines istos... neque blasphemantes deam vestram, III. 176, 522; VIII. 350.

CAPUT XX.

7. Una autem sabbati, cum convenissemus ad frangendum panem, IV. 271, 304.
20 sq. Quomodo nihil subtraxerim utilium, etc., *ibid.* 146.
22 sq. Ecce alligatus ego spiritu, vado in Jerusalem, etc., II. 300, 318.
24. Nec facio animam meam pretiosiorem quam me, VII. 226.
26. Mundus sum a sanguine omnium, IV. 201.
28 sq. Attendite vobis, et universo gregi, etc., II. 108; V. 29.
29. Et scio quoniam... intrabunt lupi rapaces in vos, non parcentes gregi, IV. 201; V. 27.
30. Et ex vobis ipsis exsurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se, IV. 94.
32. Nunc commendo vos Deo, VII. 195.
35. Beatius est magis dare quam accipere, II. 300; IV. 442; V. 149, 209; VII. 75, 222; VIII. 603.

CAPUT XXI.

13. Quid facitis flentes, VI. 663; VII. 240.
20. Vides, frater, quot millia sunt in Judæis qui crediderunt, I. 271; II. 466; III. 429, 518.
23 sq. Sunt nobis viri quatuor, votum habentes super se, etc., II. 362.

CAPUT XXII.

3. Ego sum vir Judæus, etc., VI. 715.

7. Saule, quid me persequeris? II. 429; v. 3.
22 sq. Tolle de terra hujusmodi, non enim fas est quem vivere, II. 482.

CAPUT XXIII.

3. Percutiet te Deus, paries dealbate, etc., v. 2.
5. Principem populi non maledices, II. 483; v. 2; VII. 84.
6. Sciens autem Paulus quia una pars esset Sadducæorum et altera Pharisæorum, exclamavit, etc., III. 281.
16 sq. Quod cum audisset filius sororis Pauli insidias venit, etc., x. 75.

CAPUT XXIV.

17. Eleemosynas facturus in gentem meam veni, etc., VIII. 350.
22. Distulit autem illos Felix, certissime sciens de via hac, etc., *ibid.* 411.
25. Disputante autem illo de justitia et castitate, etc., I. 322; VI. 507; VIII. 225, 411, 412.
26. Sperans quod pecunia ei daretur, etc., VIII. 412.

CAPUT XXV.

1 sq. Festus ergo cum venisset in provinciam, VIII. 412.
10 sq. Judæis non nocui, etc., *ibid.* 412.
16. Non est Romanis consuetudo damnare aliquem, etc., *ibid.* 270.
18. Nullam causam deferebant, etc., *ibid.* 412.
25. Disputante autem illo de justitia et castitate, et de judicio futuro, tremefactus Felix, I. 322; VIII. 412.
26. De quo quid certum scribam domino non habeo, etc., VIII. 412.

CAPUT XXVI.

1 sq. Tunc Paulus... cœpit rationem reddere, etc., VIII. 412.
8. Quid incredibile judicatur apud vos, si Deus mortuos suscitat? I. 259.
13. Die media in via vidi, rex, etc., IV. 91.
22. Nihil extra dicens quam ea quæ Prophetæ locuti sunt, I. 119.
24. Si passibilis Christus, si primus ex resurrectione mortuorum, lumen annuntiaturus est populo et Gentibus, I. 212; IV. 91; VIII. 207, 412.
25 sq. Non insanio..., sed veritatis et sobrietatis verba loquor, etc., VIII. 411, 412.
27. Credis, rex Agrippa, prophetis? I. 119; VIII. 411, 412.
28. In modico suades me Christianum fieri, I. 119; VIII. 412.
29. Opto apud Deum... fieri talis qualis ego sum, VII. 283.
32. Dimitti poterat hic homo, etc., VIII. 412.

CAPUT XXVIII.

21. Nos neque litteras accipimus de te a Judæa, x. 425.
23. Exponebat testificans regnum Dei, etc., I. 119; II. 362.
26. Aure audietis, et non intelligetis, etc., I. 119; VIII. 382.

EPISTOLA
SANCTI PAULI AD ROMANOS.

CAPUT I.

3. De Filio suo qui factus est de semine David, etc., II. 244.
6. In quibus estis et vos vocati Jesu Christi, *ibid.* 378.
8. Fides vestra annuntiatur in universo mundo, etc., *ibid.* 453, 660; III. 518; IV. 115, 130; VII. 4; VIII. 210, 223; x. 219, 267, 288.
11. Desidero enim videre vos, etc., VII. 104.
17. Justus ex fide vivit, II. 264, 469, 485; IV. 170, 507; IX. 301, 610.
18 sq. Veritatem Dei in injustitia detinent, etc., VII. 214, IX. 174.
19. Quod notum est Dei manifestum est in illis, etc., III. 183.
20 sq. Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, etc., II. 214, 510; IV. 25; VIII. 405; IX. 138.
21. Evanuerunt in cogitationibus suis, etc., II. 214; V. 52; VII. 132; VIII. 223; IX. 138.
22. Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt, II. 510; VII. 132; VIII. 223.
23. Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei, etc., II. 660.
24. Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis, etc., II. 660; VI. 82, 714.
26. Tradidit illos in passiones ignominiæ, IX. 138.
28. Non probaverunt habere Deum in notitia, etc., II. 660; VII. 334.
32. Digni sunt morte..., etiam qui consentiunt facientibus, IV. 431; IX. 96; x. 419.

CAPUT II.

1 sq. Propter quod inexcusabilis es..., qui judicas, etc., II. 315; VI. 609; VII. 336; IX. 138, 599.
4. Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit? II. 406; VI. 325.
5. Thesaurizas tibi iram, etc., II. 406; V. 3; VI. 361, 502; IX. 552, 555.
6. Reddet unicuique secundum opera ejus, II. 671.
11. Non enim est acceptio personarum apud Deum, x. 106.
14. Cum enim gentes quæ legem non habent, naturaliter ea quæ legis sunt, faciunt, etc., II. 725; IX. 139; x. 406.
16. Cum judicabit Deus occulta hominum, etc., x. 423.
24. Nomen enim Dei per vos blasphematur, etc., I. 315; II. 273.
25 sq. Circumcisio quidem prodest si legem observes, etc., II. 341.

CAPUT III.

2. Credita sunt illis eloquia Dei, II. 218.
9. Causati enim sumus, Judæos et Græcos, omnes sub peccato esse, IX. 138.
10 sq. Non est justus quisquam, II. 486; VIII. 433; x. 264.
12. Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum, VI. 493.
22. Omnia enim vestra sunt, IV. 115, 407.
23 sq. Omnes peccaverunt et egent gloria Dei, etc., *ibid.* 407, 171.
24 sq. Justificati gratis per gratiam, etc., *ibid.* 171.
25. Quem proposuit Deus propitiationem per fidem, etc., VII. 59.
26. Ut sit ipse justus et justificans eum, etc., II. 510; VIII. 642.
27. Ubi est ergo gloriatio tua? etc., IV. 171.

CAPUT IV.

2. Si enim Abraham ex operibus justificatus est, etc., VI. 84.
5. Reputatur fides ejus ad justitiam, *ibid.* 644.
7 sq. Beati quorum remissæ sunt iniquitates, etc., II. 173, 252.
10 sq. Quomodo ergo reputata est? in circumcisione an in præputio? etc., *ibid.* 249.
11 sq. Signum accepit circumcisionis, etc., *ibid.* 218, 219; VII. 143.
15. Ubi enim non est lex, nec prævaricatio, II. 409; III. 183.
16. Qui ex fide est Abrahæ qui est pater omnium nostrum, II. 675; IV. 114.
17. Vocat ea quæ non sunt, VI. 116; VII. 234.
18 sq. Contra spem in spem, etc., II. 491; III. 231; IV. 244, 507, 549; V. 557; VII. 144; IX. 27, 197, 215, 263, 306, 603.
20 sq. In repromissione etiam Dei non hæsitavit, etc., II. 249, 328; IV. 78, 114, 142, 507, 549.
21 sq. Sciens quia quæcumque promisit, potens est facere, etc., II. 249, 328, 513; IV. 142, 507; IX. 174, 301.
25. Resurrexit propter justificationem nostram, VI. 582, 710.

CAPUT V.

2. Per quem et habemus accessum per fidem in gratiam, etc., VI, 104.
3. Tribulatio patientiam operatur, etc., *ibid.* 732.
4. Patientia probationem, probatio vero spem, IV. 522; VI. 171, 424; VII, 108; IX. 246.
5. Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, etc., II. 310, 471; IV. 169, 175, 522; V. 25, 29; VI. 151, 210, 734; VII. 120.
6 sq. Ut quid enim Christus, cum adhuc infirmi essemus, etc., II. 478; VIII. 206.
8 sq. Cum adhuc peccatores essemus..., Christus pro nobis mortuus est, etc., II. 478; VI. 206.
10. Si enim, cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus, etc., II. 478; VI. 15, 206.
12 sq. Sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum introivit, etc., II. 111, 208, 538, 582, 612, 613, 713; III. 184; VI. 117, 123, 665, 691; IX. 601.
14. Sed regnavit mors ab Adam, etc., II. 208, 633; VI. 104.
15 sq. Sed non sicut delictum ita et donum. Si enim unius delicto multi mortui sunt, etc., II. 655; VI. 691.
17. Abundantiam gratiæ, et donationis, et justitiæ accipientes, etc., IV. 166.
18. Sicut per unius delictum in omnes homines in condemnationem, etc., II. 582, 713; VI. 692; IX. 239.
19. Sicut enim per inobedientiam unius hominis, peccatores constituti sunt multi, etc., II. 633; III. 184; IV. 168, 493, 525.
20. Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia, II. 372; VI. 102, 315; IX. 118, 206, 234, 253, 269, 338, 378, 604.

CAPUT VI.

2. Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo? II. 286; VI. 89, 234, 672; IX. 573.
3 sq. Quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, etc., II. 286, 622; VI. 89, 366, 469; VII. 196.

4. Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem, etc., II. 264, 286, 293, 533; IV. 105, 265, 292; VI. 89, 285, 291, 733; VII. 196.
5. Si enim complantati facti sumus similitudini ejus, etc., VI. 148.
6 sq. Vetus homo noster simul crucifixus est, ut... ultra non serviamus peccato, etc., II. 293; V. 14; VI. 85, 286.
9 sq. Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, etc., VI. 100, 145, 146, 147, 665, 672.
10. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel, etc., I. 273; VI. 145, 146, 147, 148, 153, 666, 733.
11. Existimate vos mortuos quidem peccato, etc., VI. 100, 148, 286, 672, 733.
12. Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore, IV. 522; VI. 212, 288, 734.
13. Sed exhibete vos Deo, tanquam ex mortuis viventes, etc., VI. 287, 375, 377, 666.
14. Non enim sub lege estis, sed sub gratia, *ibid.* 104.
17. Gratias autem Deo quod fuistis servi peccati, obedistis autem, etc., VI. 522.
19. Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ, II. 197, VI. 248, 251, 377; VII. 336.
23 sq. Stipendia enim peccati mors, etc., IV. 177; VI. 665, 734.

CAPUT VII.

4. Vos mortificati estis legi per corpus Christi, etc., VI. 546.
5. Cum enim essemus in carne, etc., II. 166; IX. 22.
6 sq. Soluti sumus a lege mortis..., ita ut serviamus in novitate spiritus, etc., II. 166; VI. 88, 100.
7. Non concupisces, VI. 103, 108.
8 sq. Sine lege enim peccatum mortuum erat, III. 183; VII. 116.
9. Ego vivebam sine lege aliquando, III, 183; VI. 102.
11. Nam peccatum, occasione accepta per mandatum, seduxit me, etc., I. 142; II. 582; VI. 102, 529; IX. 558.
12. Lex quidem sancta, et mandatum sanctum, etc., VI. 688.
14. Venundatus sub peccato, II. 211; VI. 367; VII. 51.
15 sq. Non quod volo bonum hoc ago, etc., II. 211; V. 297; VI. 103, 105.
17. Non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum, IV. 476.
18 sq. Non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum, V. 557; VI. 17, 89; VII. 7; IX. 393, 550.
19 sq. Non enim quod volo bonum hoc facio; sed quod nolo malum, hoc ago, II. 356; V. 557; VII. 54, 333.
21. Invenio igitur legem, volenti mihi facere bonum, etc., II. 628; VI. 288; IX. 550.
22 sq. Condelector legi Dei secundum interiorem hominem, etc., II. 356; VI. 103, 733.
23. Video autem aliam legem in membris meis, etc., VI. 101, 296, 526, 733.
24. Infelix ego homo! Quis me liberabit, etc., II. 185; IV. 175; V. 557; VI. 119, 152, 531; VII. 11, 22, 259, 549.
25. Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum, etc., V. 557; VI. 103, 531, VII. 11, 22.

CAPUT VIII.

1. Nihil ergo damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, etc., III. 360.
3 sq. Quod impossibile erat legi, in quo infirmabatur per carnem, etc., II. 224; VI. 45, 104, 148, 286, 396, 436.
4 sq. Ut justificatio legis impleretur in nobis, etc., II. 219; IV. 175; V. 14; VI. 104.
8. Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt, IX. 551.
9. In carne non estis, sed in spiritu, etc., VI. 357.
11. Si spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis habitat in vobis... vivificabit, etc., *ibid.* 115, 119, 153.
12 sq. Debitores sumus non carni, etc., II. 219.
14 sq. Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei, etc., *ibid.* 309; IX. 445, 591; X. 402.
15. Non enim accepistis spiritum servitutis, etc., II. 309, 359; IV. 507, 549; V. 21, 154; VI. 14; VIII. 641.
16. Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, II. 310.
17. Si autem filii, et hæredes, etc., *ibid.* 310, 533; IV. 507, 549.
18. Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, VI. 24, 25.
19. Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat, *ibid.* 12, 19.
20 sq. Vanitati enim creatura subjecta est, etc., IX. 571.
22. Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, V. 72, VI. 12, 19.
23. Non solum autem illa, sed et nos ipsi primitias Spiritus habentes, etc., V. 86.
26. Nam quid oremus, sicut oportet, nescimus, etc., II. 477, 655, 667; V. 21, 24, 66, 69, 72, 86, 151; VI. 389, 561; IX. 289, 445.
27. Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus, etc., V. 66, 86.
28. Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, etc., V. 2, 24; VI. 19, 424; IX. 248, 263.
30. Quos justificavit, illos et glorificavit, III. 183; VI. 96.
31 sq. Si Deus pro nobis, quis contra nos? II. 478; VI. 310; IX. 602.
32. Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed et pro nobis tradidit illum, etc., V. 54, 410; VI. 27, 39, 206, 294, 318, 341.
33 sq. Quis accusabit adversus electos Dei? VI. 97; IX. 604.
35 sq. Quis ergo nos separabit a charitate Christi? etc., II. 221, 471, 478; IV. 174, 496; VI. 97, 383; VII. 111.
36. Propter te mortificamur tota die, etc., III. 313; 516; VII. 181.
38. Certus sum quia neque mors, neque vita, etc., VI. 583.

CAPUT IX.

1 sq. Veritatem dico in Christo, etc., V. 148.
2. Tristitia mihi magna est, etc., *ibid.* 73.
3. Optabam enim ego anathema esse a Christo pro fratribus meis, II. 119, IV. 30; V. 73, 125, 127, 343, 554; IX. 400, 610.
5. Quorum patres et ex quibus est Christus secundum carnem, etc., I. 271; II. 272, 222, 237, 257, 427; IV. 9, 16, 30; V. 125, 127, 573; IX. 217.
7 sq. Neque qui semen sunt Abrahæ, omnes filii: sed in Isaac vocabitur tibi semen, II. 249; IV. 143.
9. Promissionis enim verbum hoc est: Secundum hoc tempus veniam, etc., VI. 24, 34.
10. Non solum autem illa; sed et Rebecca ex uno concubitu habens, Isaac patris nostri, II. 107.
11. Cum enim nondum nati fuissent, etc., *ibid.* 633.
13. Jacob dilexi, Esau autem odio habui, *ibid.* 107, 119.
14. Numquid iniquitas apud Deum? Absit, *ibid.* 709.
16. Igitur non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei, *ibid.* 724; IX. 174, 239.
17. In hoc ipsum excitavi te, etc., II. 413, 660; X. 63.
20 sq. O homo, tu qui es, qui respondeas Deo? II. 262, 670; V. 75; VII. 334; IX. 119, 164.
27. Isaias autem clamat pro Israel: Si fuerit numerus filiorum Israel, etc., II. 277.
28. Verbum enim consummans, et abbrevians in æquitate, etc., VII. 16.
31. Israel vero sectando legem justitiæ, in legem justitiæ non pervenit, IV. 507.
32 sq. Quia non ex fide, sed quasi ex operibus; offenderunt enim in lapidem offensionis, II. 343.
33. Ecce pono in Sion lapidem offensionis, *ibid.* 224, 343; VI. 717.

CAPUT X.

2 sq. Testimonium perhibeo illis quod æmulationem Dei habent, etc., II. 457, 510; IV. 110; VII. 2.
3. Ignorantes enim justitiam Dei, et suam quærentes statuere, etc., II. 304, 457, 510; IV. 171; VIII. 643; IX. 564.
4. Finis legis Christus, etc., VI. 65, 68, 283.
5. Justitiam, quæ ex lege est, qui fecerit homo, vivet in ea, IV. 171; VIII. 234.
9. Si confitearis in ore tuo Dominum Jesum, etc., IV. 170, 172, 219.
10. Corde enim creditur ad justitiam; ore autem confessio fit ad salutem, *ibid.* 170, 219, 223, 243, 434; VI. 696; VII. 3; X. 295.
13. Omnis qui invocaverit Domini salvus erit, IV. 507, 524, 549.
14 sq. Quomodo ergo invocabunt in quem non crediderunt? etc., II. 669; III. 116; IV. 127, 172, 284, 507, 524, 549; V, 15, 233; IX. 300.
15. Quomodo vero prædicabunt nisi mittantur? etc., I. 182; IV. 284.
16. Non obediunt evangelio, IV. 115.
18. In omnem terram exivit sonus eorum, etc., III. 498; IV. 115; VIII. 210.

CAPUT XI.

1 sq. Numquid Deus repulit populum suum? VIII. 208, 209.
2. Non repulit Deus plebem suam quam præscivit, II. 684.
3 sq. Domine, prophetas tuos occiderunt..., et ego relictus sum solus, etc., *ibid.* 345.
5. Reliquiæ secundum electionem gratiæ salvæ factæ sunt, *ibid.* 277.
6. Si autem gratia, jam non ex operibus, etc., V. 384.
11 sq. Numquid sic offenderunt ut caderent? Absit, etc., II. 640; VII. 36; VIII. 208.
13. Quamdiu quidem ego sum gentium apostolus, etc., VII. 36.
14. Si quomodo ad æmulandum provocem carnem meam, etc., I. 110.
17. Tu autem cum oleaster esses, insertus es in illis, etc., II. 429; III. 429, VIII. 208.

20. Tu autem fide stas; noli altum sapere, sed time, II. 665; v. 378.
21. Si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat, II. 341.
23 sq. Donec plenitudo gentium intraret, etc., *ibid.* 357, 372, 467; VIII. 209, 222.
27. Et hoc illis a me testamentum, cum abstulero peccata eorum, IV. 109.
29. Sine pœnitentia enim sunt dona et vocatio Dei, II. 467; III. 386, 387, 394; V. 29.
32 sq. Conclusit enim Deus omnia in incredulitate; ut omnium misereatur, II. 486, 510.
33 sq. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, etc., *ibid.* 469, 641, 674, 709; V. 70; IX. 174; X. 409.
34 sq. Aut quis consiliarius ejus fuit, etc., II. 674; IX. 194, 204.
35. Quis prior dedit illi et retribuetur ei? II. 480, 670; V. 384; X. 409.
36. Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia; ipsi gloria in sæcula. Amen. II. 469, 670; IX. 204; X. 409.

CAPUT XII.

1 sq. Obsecro itaque vos, fratres..., ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, etc., II. 410, 505; IV. 80; V. 343, 429, 560; VI. 119; VII. 266; IX. 604; X. 406, 452.
3. Non plus sapere quam oportet, etc., III. 448; IV. 146; VI. 608; VII. 264; VIII. 229; IX. 507, 554.
4 sq. Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, etc., VII. 65; VIII. 340.
5. Ita multi unum corpus sumus in Christo, IV. 205, VI. 209; VIII. 340.
10. Charitate fraternitatis invicem diligentes, etc., VI. 702; VII. 86; IX. 211.
11. Spiritu ferventes; Domino servientes, VI. 561.
12. Spe gaudentes, etc., III. 203; IV. 507, 549; VI. 21, 150; VII. 160.
15. Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus, II. 355; VI. 663, 699.
18. Si fieri potest,... cum omnibus hominibus pacem habentes, VII. 335; IX. 256.
19. Non vosmetipsos defendentes, carissimi, sed date locum iræ, I. 228, 250; III. 342; VI. 283; VII. 334.
20. Si esurierit inimicus tuus, ciba illum, etc., I. 152, 228; II. 250.
21. Noli vinci a malo, sed vince in bono malum, II. 250; VI. 211.

CAPUT XIII.

1. Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit, etc., III. 524, 589; VI. 460; VII. 239, 242; VIII. 357, 397, 422; X. 46, 51, 55, 61, 62.
2. Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit, etc., VIII. 355, 357, 397; X. 46, 159.
3 sq. Principes non sunt timori boni operis, etc., VIII. 363, 365.
4. Dei enim minister est tibi in bonum, etc., III. 568; IV. 70; VIII. 357, 363, 366, 398, 409; IX. 54; X. 49, 61, 62.
5. Necessitate subditi estote, non solum propter iram, etc., III. 517, 518, 519, 589; VI. 432, 460; VIII. 357, 398, 400; X. 61, 62, 71.
6. Ministri enim Dei sunt, in hoc ipsum servientes, VIII. 398.
7 sq. Reddite ergo omnibus debita; cui tributum, tributum, etc., V. 156; VIII. 460.
8 sq. Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis, etc., II. 480; IV. 522; VI. 208.
9. Non adulterabis; non occides, etc., IV. 113.
10. Plenitudo ergo legis est dilectio, II. 480; III. 199; IV. 175, 506, 522, 548.
11. Hora est jam nos de somno surgere, VI. 498, 506.
12 sq. Non præcessit, dies autem appropinquavit, etc., VI. 314, 497, 630.
14. Induimini Dominum Jesum Christum, II. 411; III. 568, VI. 631; VII. 15.

CAPUT XIV.

1. Infirmum autem in fide assumite, V. 489; X. 326.
3. Qui manducat non manducantem non spernat, etc., X. 423.
4. Tu quis es, qui judicas alienum, etc., II. 107; IV. 432; V. 489; IX. 599.
5. Nam alius judicat diem inter diem, etc., IV. 303.
9. In hoc enim Christus mortuus est et resurrexit, etc., VI. 695.
10. Tu autem quid judicas fratrem tuum? etc., V. 489.
11. Vivo ego, dicit Dominus, quoniam mihi flectetur omne genu, etc., II. 357; VII. 334.
15. Si enim propter cibum frater tuus contristatur, etc., IX. 96.
17. Non est enim regnum Dei esca et potus, etc., II. 382, 438.
19 sq. Itaque quæ pacis sunt, sectemur, etc., X. 405.
23. Qui autem discernit, si manducaverit, damnatus est; quia non ex fide. Omne autem quod non est ex fide peccatum est, III. 136; X. 406, 413, 455, 456.

CAPUT XV.

1. Debemus autem nos firmiores, imbecillitates infirmorum sustinere, X. 178.
2 sq. Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, etc., IX. 413.
3. Etenim Christus non sibi placuit, II. 160; VI. 183; IX. 170.
5 sq. Deus autem patientiæ et solatii det nobis idipsum sapere, etc., IV. 482.
9. Propterea confitebo tibi, etc., I. 29, 30.
13. Deus autem spei repleat vos omni gaudio, etc., VII. 203.
25 sq. Nunc igitur proficiscar in Jerusalem ministrare sanctis, VI. 621.
30 sq. Obsecro vos, fratres..., ut adjuvetis me in orationibus vestris, etc., *ibid.* 186.

CAPUT XVI.

4. Qui pro anima mea cervices suas supposuerunt; quibus non solus ego gratias ago, sed et cunctæ ecclesiæ gentium, IV. 130.
17. Rogo autem vos, fratres, ut observetis eos qui dissensiones..., faciunt, etc., *ibid.* 130.
19. Vestra enim obedientia in omnem locum divulgata est, *ibid.* 130.
20. Deus autem pacis conterat Satanam sub pedibus vestris velociter, II. 165.

I. EPISTOLA SANCTI PAULI AD CORINTHIOS.

CAPUT I.

11 sq. Significatum est enim mihi de vobis, fratres mei.., quia contentiones sunt inter vos, etc., VII. 96; X. 395.
13. Divisus est Christus? etc., VI. 231; VII. 96, 235; X. 395.
17 sq. Non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi, etc., VI. 201; VIII. 223.
19. Scriptum est enim : Perdam sapientiam sapientium, etc., I. 137; VII. 140; VIII. 223.
20. Ubi sapiens? ubi scriba? etc., VI. 483; VII. 124; VIII. 223.
21. In Dei sapientia non cognovit mundus, etc., VII. 132, 140; VIII. 223.
23 sq. Nos autem prædicamus Christum crucifixum, etc., II. 335, 342; IV. 59, 60, 206, 465; VII. 131, 154; IX. 157.
25. Quod stultum est Dei sapientius est hominibus, etc., I. 174; II. 202, 426; VI. 731; VIII. 224.
26 sq. Videte enim vocationem vestram, etc., II. 261; VI. 165, 186; VII. 233; VIII. 224.
27. Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, etc., II. 248; VI. 204; VII. 181.
28. Et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, etc., VI. 186; IX. 21.
29. Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus, II. 194, 251; III. 446; VIII. 224, 595.
30. Ex ipso autem vos estis in Christo Jesu, qui factus est nobis sapientia a Deo, etc., II. 325, 505; III. 446; V. 573; IX. 173, 570, 572, 575.
31. Qui gloriatur, in Domino glorietur, II. 194, 251, 499, 505; III. 446; VII. 41; IX. 173, 206, 572.

CAPUT II.

1. Veni, non in sublimitate sermonis, etc., VI. 363; VII. 123.
2. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum, IV. 438; V. 44, 62, 560; VI. 56; VII. 182; IX. 570.
3 sq. Et ego in infirmitate, et timore, et tremore multo fui apud vos, etc., VI. 702; VII. 129, 181, 182.
6. Sapientiam autem loquimurinter perfectos, IV. 175; VI. 490.
7. Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, etc., VII. 182.
8. Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent, VI. 699; VIII. 594.
9. Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum, I. 336; V. 83; VI. 17.
10 sq. Nobis autem revelavit Deus per Spiritum sanctum, etc., II. 374, 487.
11. Quis enim hominum scit quæ sunt hominis, etc., I. 149; II. 374; III. 469; V. 83, 84.
12. Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, etc., V. 44, 83, 84, 437; VI. 580; VII. 163, 217; VIII. 643; IX. 18, 406, 443.

14. Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei, etc., II. 468; V. 50; VI. 74, 215, 490; VII. 55.
15. Spiritualis autem judicat omnia, et ipse a nemine judicatur, V. 49; X. 130, 136.
16. Quis enim cognovit sensum Domini? etc., VI. 331.

CAPUT III.

2. Lac vobis potum dedi, non escam, etc., VI. 199.
3 sq. Cum enim sit inter vos zelus et contentio, etc., VII. 86.
4. Cum enim quis dicat : Ego quidem sum Pauli, etc., IV. 244; VII. 86.
6 sq. Ego plantavi, Apollo rigavit, etc., II. 474.
9. Dei enim sumus adjutores, IV. 244.
10 sq. Secundum gratiam Dei, quæ data est mihi, etc., *ibid.* 131; III. 498; VI. 643; VII. 212.
11. Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, etc., III. 498; VI. 643; VII. 212.
12. Si quis autem superædificat super fundamentum hoc, etc., III. 75; VI. 475; VII. 213.
13 sq. Uniuscujusque opus manifestum erit, etc., II. 100; VI. 361.
15. Ipse autem salvus erit; sic tamen quasi per ignem, VI. 475.
16. Nescitis quia templum Dei estis, etc., II. 179, 182, 330, 515; VI. 300, 376; VII. 17.
17. Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus, II. 179, 182, 330; VI. 289, 290, 377.
18. Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, etc., VII. 131, 140.
19. Scriptum est enim : Comprehendam sapientes in astutia eorum, VII. 293.
22 sq. Omnia enim vestra sunt, etc., I. 3; II. 382, 505; IV. 115, 244; VI. 11, 13, 17, 19, 183, 316; VII. 152, 227.

CAPUT IV.

3 sq. Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer, etc., IV. 496, 526; IX. 578.
4. Nihil enim mihi conscius sum, etc., II. 169; III. 169; V. 148; VI. 206; IX. 443; X. 400.
5. Nolite ante tempus judicare, etc., V. 64; VI. 639, 702; VII. 336.
7. Quis enim te discernit? Quid habes quod non accepisti? etc., IV. 506, 548; IX. 134, 173, 206; X. 408.
8. Jam saturati estis, jam divites facti estis, etc., V. 370.
9. Spectaculum facti sumus mundo, etc., VI. 632.
12. Et laboramus operantes manibus nostris, etc., *ibid.* 700; VII. 187.
13. Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, VII. 106, 154; IX. 578.
14 sq. Non ut confundam vos, hæc scribo, etc., II. 364.
16. Imitatores mei estote, sicut et ego Christi, VI. 357, 707, 722.
17. Misi ad vos Timotheum qui est filius meus carissimus, etc., IV. 130.
21. In virga veniam ad vos, an in charitate, etc.? II. 449; IV. 437; VII. 93.

CAPUT V.

1. Omnino auditur inter vos fornicatio, etc., VI. 437.
2 sq. Et vos inflati estis; et non magis luctum habuistis, etc., VIII. 598, X. 74.
4 sq. In nomine Domini nostri Jesu Christi, congregatis vobis et meo spiritu, etc., IV. 435; VI. 525; X. 74, 96.
7. Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio, etc., II. 306; VI. 197.
10. Non utique fornicariis hujus mundi, aut avaris, etc., IX. 89, 96.
11 sq. Si is qui frater nominatur, est fornicator, etc., X. 40, 48, 74, 75.
13. Eos qui foris sunt, Deus judicabit, etc., I. 60.

CAPUT VI.

1 sq. Audet aliquis vestrum habens negotium adversus alterum, judicari, etc., X. 52.
2 sq. Si in vobis judicabitur mundus, indignati estis, etc., *ibid.* 52, 82.
5. Sic non est inter vos sapiens quisquam, etc., *ibid.* 82.
9 sq. Neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri... regnum Dei possidebunt, I. 137; II. 293; IV. 167; VI. 702, 734.
11. Et hæc quidem fuistis; sed abluti estis, etc., IV. 167, 168, 493, 505, 547.
13. Corpus autem non fornicationi, sed Domino, II. 416; VI. 118; VII. 335.
15 sq. Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis? Absit, II. 416, 435; V. 20.
16. Erunt enim, inquit, duo in carne una, IV. 435.
17. Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est, I. 171, 172; II. 388, 435; IV. 435; VI. 62, 118, 715, 732; VII. 121; VIII. 181, 603.
18. Fugite fornicationem, etc., VII. 229.
19. Nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti? II. 182, 330, 515; VI. 289, 525; VII. 17.
20. Empti enim estis pretio magno, VI. 525, 663; VII. 86.

CAPUT VII.

1. Bonum est homini mulierem non tangere, II. 165.
4. Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir, etc., II. 416.
7. Unusquisque proprium donum habet ex Deo, etc., V. 370.
14. Filii vestri... sancti sunt, VII. 288.
20. Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat, III. 542; X. 159.
22. Qui enim in Domino vocatus est servus, etc., VII. 152.
23. Pretio empti estis, etc., VI. 369, 663; VII. 7, 14.
25. De virginibus autem præceptum Domini non habeo, etc., IX. 551; VII. 72.
29 sq. Tempus breve est, etc., II. 221, 349; VI. 642, 721; VII. 72; IX. 21, 610.
30 sq. Qui flent, tanquam non flentes, VI. 218; IX. 610.
31. Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, etc., I. 64; II. 401; VI. 7, 40, 428, 435, 597; VII. 72, 218; IX. 556, 568, 610; X. 388.
32 sq. Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, etc., II. 254, 349; VI. 721; VII. 69, 75, 95, 226.
33 sq. Qui cum uxore est, sollicitus est, etc., VII. 13, 62.
34. Cogitat quæ sunt mundi, VI. 198; VII. 69.
36. Si quis autem turpem se videri existimat super virgine sua, etc., etc., I. 244.
38. Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit, etc., III. 515.
39. Cui vult nubat; tantum in Domino, II. 124.

CAPUT VIII.

1. Scientia inflat, charitas vero ædificat, II. 726.
3. Si quis diligit Deum, hic cognitus est ab eo, IX. 575.
4 sq. Nullus est Deus, nisi unus, VIII. 339.
9. Videte autem ne forte hæc licentia vestra offendiculum fiat infirmis, X. 405.
11 sq. Et peribit infirmus in tua scientia, etc., II. 382.

CAPUT IX.

3. Mea defensio apud eos qui me interrogant, hæc est, etc., VII. 93.
7. Quis militat suis stipendiis unquam? etc., VIII. 457.
9. Numquid de bobus cura est Deo? IX. 105.
15. Bonum est enim mihi magis mori quam ut gloriam meam quis evacuet, VI. 201; X. 344.
17. Si enim volens hoc ago, mercedem habeo; si autem invitus, etc., VII. 12.
19 sq. Omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem, etc., II. 364, 448; VII. 79, 181, 231.
22. Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos, II. 355, 448; IV. 442, 449; VII. 130, 187.
24 sq. Nescitis quod ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, etc., II. 288; V. 24; VI. 668.
26 sq. Sic curro, non quasi in incertum, etc., VII. 12, 28, 116, 136.
27. Sed castigo corpus meum, etc., II. 486; V. 45, 90; VII. 12, 28, 93, 116.

CAPUT X.

4. Bibebant autem de spiritali, consequente eos petra. Petra autem erat Christus, III. 185.
6. Hæc autem in figura facta sunt nobis, I. 68; II. 224; VI. 50; X. 82.
11. Hæc autem omnia in figura contingebant illis, VI. 62, 65, 50, 171, 628; X. 68.
12. Qui se existimat stare, videat ne cadat, II. 674; IX. 96.
13. Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, etc., II. 291, 311, 659; V. 3, 13, 20, 266, 286; IX. 183, 213, 604.
16 sq. Calix benedictionis, cui benedicimus, nonne communicatio, etc., IV. 105, 264, 298, 390, 408.
17. Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, etc., IV. 105, 296; VI. 392.
18. Videte Israel secundum carnem : nonne qui edunt hostias, etc., II. 410; III. 111; IV. 409.
20 sq. Non potestis calicem Domini bibere, et calicem dæmoniorum, etc., II. 432; IV. 66.
21. Non potestis mensæ Domini participes esse, etc., IV. 266.
22. Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt, II. 508; VI. 686; X. 328.
31. Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite, II. 438; V. 378.

CAPUT XI.

1. Imitatores mei estote, etc., VI. 357.
2. Laudo autem vos, fratres, quod per omnia mei memores estis, etc., IV. 126; V. 62.

3. Caput vero Christi, Deus, II. 324; IX. 158.
12. Nam, sicut mulier de viro, ita et vir per mulierem; omnia autem ex Deo, V. 83.
16 sq. Si quis autem videtur contentiosus esse, IV. 284, 313, 619; V. 39, 494; VI. 713.
18. Primum quidem convenientibus vobis in Ecclesiam, audio scissuras, etc., VI. 587.
19. Oportet et hæreses essé, ut et qui probati sunt, etc., I. 299, 315; II. 19; III. 451; IV. 93, 123, 147; VI. 116.
20 sq. Convenientibus ergo vobis in unum, etc., II. 437.
23. Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis, etc., *ibid.*, 411; IV. 273; VI. 710.
24 sq. Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur, etc., II. 153, 414, 436, 439, 441, 444; III. 63, 143, 176, 186, 290, 367; IV. 266, 285, 407, 528, 553; X. 401.
25 sq. Hoc facite quotiescumque bibetis, etc., II. 437, 439, 444; III. 63, 145; IV. 105, 126, 246, 266, 274, 528, 553.
26. Quotiescumque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, etc., II. 201, 433; III. 63, 145; IV. 104, 123, 186, 204, 266, 289, 528; VI. 178.
27. Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini, etc., II. 345, 431, 439, 442; IV. 109, 246, 408.
28 sq. Probet autem seipsum homo, II. 434; III. 186; IV. 256, 283; VII. 331.
29 sq. Qui enim manducat et bibit indigne, etc., II. 345, 431, 432; IV. 56, 408; V. 20.
31. Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur, II. 504; VI. 303, VII. 332.
32. Ut non cum hoc mundo damnemur, VI. 625.

CAPUT XII.

2. Cum gentes essetis, ad simulacra muta prout ducebamini euntes, I. 288; VIII. 404.
3. Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto, I. 288; II. 474; VII. 390, 587, 711.
4. Divisiones vero gratiarum sunt, idem autem Spiritus, IX. 70.
7. Unicuique autem datur manifestatio Spiritus ad utilitatem, *ibid.* 70.
11 sq. Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, I. 170, 203; II. 487; VI. 14.
14 sq. Nam et corpus non est unum membrum, sed multa, VII. 335.
15 sq. Quoniam non sum manus, etc., VII. 335.
23. Et quæ inhonesta sunt nostra, etc., II. 608.
25. Ut non sit schisma in corpore, etc., VI. 122.
26. Si quid patitur unum membrum, *ibid.* 114.
27. Vos estis corpus Christi, et membra de membro, II. 435.
29. Numquid omnes Apostoli? etc., VII. 97.
30. Numquid omnes virtutes? etc., VI. 664; VII. 222.
31. Æmulamini autem charismata meliora. Et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro, IV. 437; V. 302; VI. 646; IX. 278.

CAPUT XIII.

1. Si linguis hominum loquar et angelorum, etc., VII. 78.
2. Si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, etc., II. 268; III. 551; IX. 212.
3 sq. Si tradidero corpus meum ita ut ardeam, etc., II. 268; IX. 404.
4 sq. Charitas patiens est, benigna est, etc., II. 314, 435; III. 514; IV. 159; V. 245, 480; VII. 247, 252; IX. 599.
5. Non quærit quæ sua sunt, IV. 159; V. 245, 251, 276, 278, 424.
7. Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, etc., V. 75, 245, 424, 445.
8 sq. Charitas nunquam excidit, etc., I. 287; III. 553; IV. 113; V. 81, 178, 259, 279, 350, 396; VI. 106; VIII. 651; IX. 298, 592; X. 401.
10. Evacuabitur quod ex parte est, V. 279, 301.
12. Videmus nunc per speculum et in ænignate, II. 185, 210; IV. 420; VII. 204, 316, 326; VIII. 204.
13. Nunc autem manent fides, spes, charitas, etc., II. 474; V. 72, 75, 220, 260, 421, 424, 447; VIII. 341.

CAPUT XIV.

3. Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, etc., VI. 332.
5. Non major est qui prophetat quam qui loquitur linguis nisi forte interpretetur, IV. 107.
11. Si ergo nesciero virtutem vocis, ero ei, cui loquor, barbarus, etc., VIII. 342.
13. Qui loquitur lingua oret ut interpretetur, IV. 107.
15. Psallam spiritu, psallam et mente, etc., I. 20.
20. Nolite pueri effici sensibus, etc., VI. 539.
24. Si autem omnes prophetent, intret autem quis infidelis,... dijudicatur ab omnibus, II. 487.
27. Unus interpretetur, IV. 107.
32. Spiritus prophetarum prophetis subjecti sunt, II. 487.
33. Non enim est dissensionis Deus, sed pacis, etc., *ibid.* 301; IV. 130.
35. Si quid autem volunt discere, domi viros suos interrogent, etc., II. 200.
36. An a vobis verbum Dei processit? etc., III. 468; IV. 102, 130, 313.
38. Si quis autem ignorat, ignorabitur, IV. 157, 618; X. 406.
40. Omnia autem honeste, et secundum ordinem fiant, IV. 441; X. 404.

CAPUT XV.

3. Tradidi enim vobis in primis quod et accepi, etc., X. 425.
5. Visus est Cephæ, et post hoc undecim, II. 431; VI. 670, 679.
6. Deinde visus est plus quam quingentis fratribus simul, VIII. 201.
10. Abundantius illis omnibus laboravi, III. 446; IV. 178, 508, 550; V. 20; VI. 678; IX. 174.
13. Si autem resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit, V. 116.
14 sq. Inanis est ergo prædicatio nostra, etc., X. 344.
16. Nam si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit, VI. 117.
17. Si Christus non resurrexit, vana est fides nostra, etc., *ibid.* 710.
20. Christus resurrexit a mortuis, primitiæ dormientium, V. 116.
23. Unusquisque autem in suo ordine, primitiæ Christus, etc., *ibid.* 153.
24 sq. Cum tradiderit regnum Deo et Patri, etc., II. 109, 388.
25. Oportet autem illum regnare, donec ponat, etc., I. 89; II. 360.
26. Novissima inimica destruetur mors, I. 357; II. 79, 99; V. 115.
28. Ut sit Deus omnia in omnibus, II. 185, 256, 267, 349, 360, 470, 508, 509; IV. 90; V. 53; VI. 74, 379, 631, 723; IX. 226, 238.
29. Alioquin quid facient qui baptizantur pro mortuis? IV. 271, 305.
31. Quotidie morior, II. 401; VI. 119, 488; VII. 162, 186, 295.
33. Corrumpunt bonos mores colloquia mala, IX. 89, 96; X. 74.
41. Stella enim a stella differt in claritate, I. 362; II. 84.
42 sq. Seminatur in corruptione, surget in corruptione, II. 349; III. 219; IX. 602.
44 sq. Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale, II. 436; III. 211, 219; IX. 602.
45. Factus est... novissimus Adam in spiritum vivificantem, VII. 113.
49. Igitur, sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis, II. 293; VII. 67.
50. Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt, VI. 396, 437.
51. Ecce mysterium vobis dico, *ibid.* 187.
54. Cum autem mortale hoc induerit immortalitatem, etc., I. 357; VII. 17.
55. Ubi est, mors, victoria tua? etc., II. 436; VI. 55; VII. 112, 250; IX. 604.
56. Virtus vero peccati lex, VI. 99, 115.
57. Deo autem gratias qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum, etc., VI. 162, 289.

CAPUT XVI.

2. Per unam sabbati, unusquisque vestrum apud se seponat, IV. 271, 304; VI. 620.
14. Omnia vestra in caritate fiant, V. 17, 378.
20. Salutate invicem in osculo sancto, X. 78.
22. Si quis non amat Dominum Jesum Christum, anathema sit, VI. 40, 106.

II. EPISTOLA SANCTI PAULI AD CORINTHIOS.

CAPUT I.

3. Deus... Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, VII. 191.
8 sq. Non enim volumus ignorare vos, fratres, de tribulatione nostra, quæ facta est, etc., V. 269, 429; VI. 260; IX. 202, 260.
9. Responsum mortis habuimus, etc., II. 119, 291; V. 126.
12. Nam gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ, etc., VII. 178; X. 389.
17 sq. Numquid levitate usus sum? etc., V. 286, 523; X. 387.

23. Non quia dominamur fidei vestræ, IV. 212.

CAPUT II.

2. Quis est qui me lætificet? etc., VI. 723.
4. Nam ex multa tribulatione et angustia cordis scripsi vobis, etc., VIII. 598; X. 403.
6. Sufficit illi qui ejusmodi est, objurgatio hæc, etc., VIII. 598.
7. Ne forte abundantiori tristitia absorbeatur qui ejusmodi est, III. 506; VI. 724; VIII. 598; X. 326, 403.
11. Ut non circumveniamur a Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus, VI. 224; VII. 598.
14 sq. Odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco, etc., IV. 122.
15 sq. Christi bonus odor sumus in iis qui salvi facti sunt, V. 1.
17. Sed ex sinceritate, sed sicut ex Deo coram Deo, in Christo loquimur, V. 285.

CAPUT III.

1. Numquid egemus (sicut quidam) commendatiis epistolis, etc., X. 425.
2. Epistola nostra vos estis, etc., VI. 250.
3. Epistola estis Christi, ministrata a nobis, et scripta.... in tabulis cordis carnalibus, VII. 105.
5. Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, etc., II. 474; V. 315, 369; VI. 536; VIII. 594; IX. 564.
6. Idoneos nos fecit ministros, etc., II. 435; VI. 64, 99, 100, 107, 689.
7. Quod si ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus, etc., VI. 100. 108.
15 sq. Velamen positum est super cor eorum, I. 310; II. 563; VI. 85.
17. Ubi autem spiritus Domini, ibi libertas, IX. 171.
18. Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes, etc., II. 185; IV. 103.

CAPUT IV.

2 sq. Abdicamus occulta dedecoris, etc., III. 592; IV. 244; VI. 330.
3 sq. Quod si etiam opertum est Evangelium nostrum, in iis qui pereunt est opertum, etc., I. 299; IV. 244; VI. 327.
4. In quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes, etc., I. 190, 315; VI. 45, 158, 203, 689.
5. Non nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum IV. 244.
6. Deus, qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem, etc., IV. 127; VI. 480; VII. 214; IX. 328.
7. Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus, etc., II. 450; IV. 182; VI. 397; VII. 24, 233.
8 sq. In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur, etc., IX. 234, 249.
9. Persecutionem patimur, sed non derelinquimur, etc., IV. 244.
10. Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, etc., II. 201, 379, 486, 510; V. 62; VI. 148; VII. 185; IX. 604.
11. Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris, VII. 193.
13. Habentes eumdem Spiritum fidei, etc., II. 599; VII. 228.
15. Omnia enim propter vos, etc., VI. 13.
16. Is qui intus est renovatur de die in diem, VI. 88, 152.
17 sq. Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur, I. 87, 192; II. 221; IV. 496, 497, 506, 524, 549, VI. 162, 325; IX. 569.
18. Non contemplantibus nobis quæ videntur, etc., I. 86; II. 350; V. 171; VI. 198, 226; IX. 610.

CAPUT V.

1. Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, etc., II. 459; VI. 120, 244; VIII. 206; IX. 603.
3. Si tamen vestiti, non nudi inveniamur, VII. 283.
4. Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati, etc., II. 310, 357, 459; VI. 594, 615; IX. 213.
6 sq. Scientes quoniam dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino, IV. 420; V. 89, 127; VI. 120.
7. Per fidem enim ambulamus, et non per speciem, VI. 120; X. 401.
8. Bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore, etc., V. 70; VI. 120.
10 sq. Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi, etc., IV. 179; V. 370; VI. 407, 691, 698; VII. 221.
13. Sive enim mente excedimus, Deo, etc., I. 60, 174; II. 416.
14 sq. Charitas enim Christi urget nos, etc., II. 335, 416, 701; V. 383; VII. 18, 113, 249; X. 402.
15. Et pro omnibus mortuus est Christus, etc., II. 201, 416.
16. Itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem, etc., VII. 168, 247.
17. Si qua ergo in Christo, creatura, vetera transierunt, etc., VI. 288, 296.
18 sq. Omnia autem ex Deo, qui nos reconciliavit sibi, etc., *ibid.* 296.
19. Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi, etc., II. 257; IV. 505, 547; V. 67; VI. 294, 297, 371, 586; VIII. 205.
20. Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo; VI. 297, 298, 587, 674; VIII. 419.
21. Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, etc., I. 267; II. 505; III. 446; IV. 505, 547; VI. 283.

CAPUT VI.

1. Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam recipiatis, V. 24; VI. 321, 323, 450.
2. Tempore accepto audivi te, etc., VI. 325; VII. 331.
5. In plagis, in carceribus, in seditionibus, etc., VI. 493.
7 sq. Per arma justitiæ, a dextris et a sinistris, etc., IX. 578.
8 sq. Sicut qui ignorati et cogniti, etc., II. 308; X. 578.
9. Quasi morientes, et ecce vivimus, etc., IV. 506, 523. 548.
10. Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes, I. 137; VI. 397; VII. 57, 145.
11. Os nostrum patet ad vos, etc., VII. 18, 105, 305.
12 sq. Non angustiamini in nobis, angustiamini autem in visceribus vestris, VII. 305.
13. Tanquam filiis dico; dilatamini et vos, VI. 440; IX. 234.
14. Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? etc., IV. 67; IX. 600; X. 422.
15. Quæ autem conventio Christi ad Belial? etc., IV. 116, VI. 207; VIII. 228; IX. 600; X. 422.
16 sq. Vos enim estis templum Dei, etc., II. 470, VI. 300; VII. 17; VIII. 228.
17. Propter quod exite de medio eorum, etc., VII. 67.

CAPUT VII.

4. Multa mihi fiducia est apud vos, etc., VI. 260.
5 sq. Nullam requiem habuit caro nostra, etc., *ibid.* 260.
9 sq. Nunc gaudeo, non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam, *ibid.* 724; VIII. 654.
10. Sæculi autem tristitia mortem operatur, etc., VI. 673, 723, 724; IX. 214.

CAPUT VIII.

8. Non quasi imperans dico; sed per aliorum sollicitudinem, etc., VI. 168.
9 sq. Propter vos egenus factus est, cum esset dives, etc., II. 267; IV. 442; VI. 520, 605; VII. 32, 74, 135.
14 sq. In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat, etc., II. 507; VI. 188, 623.
23. Sive fratres nostri, Apostoli Ecclesiarum, gloria Christi, X. 344.

CAPUT IX.

2. Scio enim promptum animum vestrum; pro quo de vobis glorior, etc., IV. 245.
15. Gratias Deo super inenarrabili domo ejus, VI. 645, 687; VII. 257.

CAPUT X.

3. In carne enim ambulantes, non secundum carnem militamus, VI. 495.
4 sq. Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, etc., *ibid.* 731; VIII. 223; X. 408.
5. Et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei; et in captivitatem redigentes omnem intellectum, etc., III. 477; IV. 60; V. 23; VI. 172, 230; VII. 291.
10. Præsentia autem corporis infirma, etc., VII. 182.
17 sq. Qui autem gloriatur, in Domino glorietur, VII. 37; IX. 572.
18. Non enim qui seipsum commendat probatus est, etc., III. 169.

CAPUT XI.

2 sq. Æmulor enim vos Dei æmulatione, etc., I. 137; VII. 55, 65, 70, 76, 286.
3. Timeo autem, ne sicut serpens Hevam seduxit astutia sua, ita corrumpantur sensus vestri, etc., II. 289.
13. Pseudoapostoli sunt, operarii subdoli, transfigurantes se in apostolos Christi, IV. 429.
14. Et non mirum, ipse enim Satanas transfigurat se in angelum lucis, II. 203.
26. Periculis fluminum, periculis latronum, etc., *ibid.* 482.
27. In fame et siti, in jejuniis multis, etc., VI. 242.
28. Præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia mea quotidiana, etc., VII. 129, 181.
29. Quis infirmatur, et ego non infirmor? etc., II. 355; VI. 199, 663; VII. 187, 240.

CAPUT XII.

1 sq. Si gloriari oportet,... veniam autem ad visiones, etc., V. 368.
2 sq. Scio hominem..., raptum hujuscemodi usque ad testium cœlum, I. 60; II. 124; V. 83; X. 377, 408.
7. Ne magnitudo revelationum extollat me datus est mihi stimulus carnis, etc., II. 664; V. 87; VI. 379; IX. 191.

8 sq. Ter Dominum rogavi ut discederet a me, etc., I. 150; IX. 183, 191, 248, 266.
9. Sufficit tibi gratia mea, II. 333; VI. 288, 378, 670; VII. 111; IX. 173, 181, 183, 185, 191, 266, 284, 294, 317; X. 160.
10 sq. Placeo mihi in infirmitatibus meis, II. 455; VI. 699; VII. 180, 241; X. 160.
15. Ego libentissime impendam, etc., VII. 113; VIII. 225.
20. Timeo ne forte cum venero, non quales volo inveniam vos, etc., IV. 437.
21. Et lugeam multos ex iis qui ante peccaverunt, VII. 221.

CAPUT XIII.

3. An experimentum quæritis ejus qui in me loquitur Christus, etc., II. 477.
5. Vosmetipsos tentate si estis in fide, etc., *ibid.* 513; III. 169; IV. 496; VI. 100.
7. Oramus Deum ut nihil mali faciatis, II. 574.
8. Non enim possumus aliquid adversus veritatem, VI. 522.

EPISTOLA S. PAULI AD GALATAS.

CAPUT I.

1. Paulus apostolus, non ab hominibus neque per hominem, sed per Jesum Christum, IV. 284.
7. Non est aliud, nisi sunt aliqui qui vos conturbant, etc., *ibid.* 100.
8. Sed licet nos, aut angelus de cœlo evangelizet vobis, etc., III. 152; V. 125, 145; X. 275.
9. Si quis vobis evangelizaverit præter id quod accepistis, anathema sit, III. 153; VIII. 406.
10. Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem, II. 482; IV. 131; VII. 37; IX. 574.
15 sq. Cum autem placuit ei qui me segregavit, etc., II. 240; VI. 694; IX. 53.
18 sq. Veni Jerosolymam videre Petrum, etc., II. 451; IV. 131; VI. 677.
19. Alium autem apostolorum vidi neminem, nisi Jacobum, VI. 677.
20. Quæ autem scribo vobis, ecce coram Deo, quia non mentior, II. 308.

CAPUT II.

1. Iterum ascendi Jerosolymam cum Barnabe, etc., II. 452.
2. Et contuli cum illis Evangelium, etc., IV. 131.
6. Deus personam hominis non accipit, II. 452, 640.
7 sq. Creditum est mihi evangelium præputii, VI. 678.
11 sq. Cum autem venisset Cephas Antiochiam, in faciem ei resisti, II. 449, 452; VI. 679.
14. Cum vidissem quod non recte ambularem, etc., II. 449; VI. 679.
16. Non justificatur homo ex operibus legis, etc., II. 486, 501.
18. Si enim quod destruxi, iterum hæc ædifico, etc., II. 486; III. 435.
19 sq. Ego enim per legem legi mortuus sum, ut Deo vivam, etc., VI. 471; VII. 124.
20. Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus, etc., II. 411, 416; III. 57; IV. 176, 443, 496, 549; V. 14, 62, 275, 443, 449; VI. 294, 583; IX. 602, 604.
21. Si enim per legem justitia, ergo gratis Christus mortuus est, II. 416; VI. 206.

CAPUT III.

1. O insensati Galatæ, qui vos fascinavit, etc., II. 229; IV. 108; VI. 355.
3. Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini? V. 135; VII. 56.
11 sq. Justus ex fide vivit, II. 485, 486.
13. Factus pro nobis maledictum, etc., II. 246; VI. 201, 283, 369.
15. Nemo spernit, aut superordinat, VI. 122.
16. Non dicit: Et seminibus, quasi in multis, etc., II. 214, 218; VI. 13, 14.
19. Quid igitur lex? etc., II. 361.
20. Mediator autem unius non est, Deus autem unus est, III. 557.
22. Conclusit Scriptura omnia sub peccato, etc., IX. 139.
27 sq. Quicumque enim in Christo baptizati estis, etc., II. 287, 293; VII. 286.
29. Si autem vos Christi, ergo semen Abrahæ estis, etc., II. 218.

CAPUT IV.

1. Quanto tempore hæres parvulus est, etc., VII. 107.
3. Ita et nos, cum essemus parvuli, etc., VI. 62.
4. Ubi venit plenitudo temporis, etc., VII. 33.
6. Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui, etc., II. 209, 359, 469, 655, 667; VIII. 641.
9 sq. Cum cognoveritis Deum, immo cognoti sitis a Deo, etc., II. 486; V. 564; IX. 575.
14. Non sprevistis, neque respuistis, etc., V. 501.
16. Inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis, VI. 352.
19. Filioli mei, quos iterum parturio, etc., II. 234, 282, 364; VI. 130, 182, 194; VII. 122.
27. Lætare sterilis, quæ non paris, etc., VI. 198.
28. Nos autem, fratres, secundum Isaac promissionis filii sumus, II. 249.
29. Is qui secundum carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundum spiritum; ita et nunc, VI. 216.
31. Non sumus ancillæ filii, etc., *ibid.* 734.

CAPUT V.

1 sq. State, et nolite iterum jugo servitutis contineri, etc., II. 260, 486.
2. Quoniam si circumcidamini, Christus vobis nihil proderit, III. 425, 429, 494; VI. 108.
3. Testificor autem rursus omni homini circumcidenti se, II. 260; VI. 587.
4. Evacuati estis a Christo, etc., IX. 102.
6. Nam in Christo Jesus neque circumcisio aliquid valet, etc., II. 172, 469; VI. 103; VIII. 644; IX. 70, 301.
11. Ergo exacuatum est scandalum crucis, VI. 206.
13. Sed per charitatem Spiritus servite invicem, VI. 381; VII. 226; X. 407.
14. Omnis enim lex in uno sermone impletur, etc., VI. 200.
17. Caro concupiscit adversus Spiritum, etc., III. 59; V. 58, 95; VI. 733; IX. 182, 557.
19. Manifesta sunt opera carnis, etc., VIII. 132; IX. 559.
20. Idolorum servitus, veneficia, inimicitiæ, etc., IV. 84.
22 sq. Fructus autem Spiritus est charitas, gaudium, pax, etc., IX. 220.
25. Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus, II. 410; VI. 733.

CAPUT VI.

2 sq. Alter alterius onera portate, etc., II. 383; VI. 188, 579, 620; VII. 99, 335.
3. Nam si quis existimat se aliquid esse, etc., VI. 726; IX. 377.
6. Communicet autem qui catechizatur verbo, ei qui se catechizat, etc., VII. 113.
7. Nolite errare: Deus non irridetur, VI. 592; VII. 305.
9. Bonum autem facientes non deficiamus, etc., II. 235.
11. Videte qualibus litteris scripsi vobis mea manu, VI. 149; VII. 105.
14. Mihi mundus crucifixus est, etc., II. 416, 447; IV. 438; VI. 202, 366, 624; VII. 60, 81, 127, 147, 197.
16. Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, etc., III. 424.
17. Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto, V. 62.

EPISTOLA S. PAULI AD EPHESIOS.

CAPUT I.

4. Sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, etc., IV. 181.
6 sq. In laudem gloriæ gratiæ suæ, etc., II. 499; V. 70, 384.
10. Instaurare omnia in Christo, etc., VI. 205.
16. Non cesso gratias agens, etc., II. 656.
17. Det vobis spiritum sapientiæ, etc., VI. 17.
18. Illuminatos oculos cordis vestri, etc., *ibid.* 17.
19 sq. Et quæ sit supereminens magnitudo virtutis ejus in nos, V. 4; VI. 17.
23. Quæ est corpus ipsius, et plenitudo ejus, etc., VI. 20, 95.

CAPUT II.

2. In quibus aliquando ambulastis, etc., I. 312, 315.
3. In quibus et nos omnes aliquando conversati sumus, etc., VI. 691; IX. 569.
4. Deus autem, qui dives est in misericordia, etc., VI. 302.
5. Cum essemus mortui peccatis, etc., *ibid.* 17, 536.
6. Et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu, *ibid.* 17; X. 83.
7. Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ, VI. 17.
10. Ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu, etc., IV. 181; VI. 536; VII. 165; IX. 440.
12. Eratis illo in tempore sine Christo, etc., VIII. 404.
13. Qui aliquando eratis longe, facti estis prope, etc., IV. 91.
14 sq. Ipse enim est pax nostra, etc., II. 252; VI. 208, 294.
16. Et reconciliet ambos in uno corpore, etc., VI. 201.

17. Veniens evangelizavit pacem vobis qui longe fuistis, etc., IV. 91.
18. Per ipsum habemus accessum, etc., II. 460; VI. 201.
20. Superædificati super fundamentorum apostolorum et prophetarum, etc., II. 361; IV. 90; VI. 74.
21 sq. In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum, etc., VI. 373, 378.

CAPUT III.

1 sq. Hujus rei gratia, ego Paulus, vinctus Christi Jesu, etc., II. 467; VI. 488.
10. Ut innotescat principatibus et potestatibus, etc., IV. 238; V. 143; VI. 483, 613; VII. 178.
14. Hujus rei gratia flecto genuo mea ad Patrem, etc., IV. 16; IX. 591.
15. Ex quo omnis paternitas, etc., II. 184; IV. 16.
17. Christum habitare per fidem, etc., IV. 170; V. 18, 374, 442.
18. Ut poscitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo et longitudo, etc., VI. 16.
21. Ipsi gloria in Ecclesia et in Christo Jesu, etc., X. 212.

CAPUT IV.

2 sq. Cum patientia, supportantes invicem, etc., II. 442.
4. Unum corpus, et unus spiritus, IV. 84, 85, 129, 521, 544; X. 395.
5 sq. Unus Dominus, una fides, etc., II. 506; IV. 84, 129; VI. 511, 576.
6. Unus Deus et pater omnium, etc., II. 474.
8. Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, etc., II. 252.
9 sq. Quod autem ascendit, quid est? etc., VI. 675, 718.
10. Qui descendit, ipse est et qui ascendit, etc., IV. 204; VI. 91.
11 sq. Ipse dedit quosdem quidem apostolos, quosdam autem prophetas, etc., IV. 127, 204; VII. 4.
12. Ad consummationem sanctorum in opus ministerii, etc., II. 243.
13. Donec occurramus omnes in unitatem fidei..., in virum perfectum, IV. 127; V. 179; VI. 43, 14, 88, 152, 235, 292.
14. Ut jam non simus parvuli fluctuantes, etc., IV. 87, 127, 469.
15. Veritatem autem facientes in charitate, etc., VI. 14; VII. 56; X. 402.
16. Ex quo totum corpus compactum et connexum, etc., V. 295.
18 sq. Tenebris obscuratum habentes intellectum, etc., II. 335, 347.
19. Qui desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis, etc., *ibid.* 335; VII. 72, 331.
22. Deponere vos secundum pristinam conversationem, etc., VII. 67.
23. Renovamini autem spiritu mentis vestræ, VI. 378, 668.
24. Induite novum hominem, etc., II. 306; VII. 15.
25. Loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo; etc., II. 376; VI. 114.
26. Sol non occidat super iracundiam vestram, II. 305; VI. 555.
27. Nolite locum dare diabolo, IV. 442.
30. Nolite contristare Spiritum sanctum, etc., II. 215; VI. 239, 451, 597, 611; VII. 290; VIII. 594.

CAPUT V.

1 sq. Estote ergo imitatores Dei sicut filii carissimi etc., II. 348; III. 592; IX. 615.
3 sq. Omnis immunditia..., nec nominetur in vobis, etc., II. 350; VI. 485, 634; IX. 106.
5. Avarus, quod est idolorum servitus, etc., VII. 150; X. 49.
8. Eratis enim aliquando tenebræ, etc., II. 252, 373; VI. 224, 497; VII. 2; IX. 572.
10. Probantes quid sit beneplacitum Deo, X. 406.
11. Nolite communicare operibus infructuosis, etc., II. 373; VI. 494; VII. 219.
12. Quæ enim in occulto fiunt ab ipsis, turpe est dicere, II. 350, 366, 385; III. 592.
14. Surge qui dormis, etc., I. 356; II. 360; VI. 253.
16. Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt, VI. 326, 502.
21. Subjecti invicem in timore Christi, etc., IX. 591.
24. Sed sicut Ecclesia subjecta est Christo, etc., IV. 130; VI. 679; VII. 293.
25. Viri, diligite uxores vestras, etc., VII. 61.
26. Ut illam sanctificaret, mundæus lavacro, etc., IV, 130, 291.
27. Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, etc., III. 448; IV. 90, 203, 236; V. 19; VI. 219.
29 sq. Nemo enim unquam carnem suam odio habuit, etc., II. 215; VI. 24, 34.
30. Membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus, II. 435, 439; IV. 435; VI. 30, 206; VII. 17.
32. Sacramentum hoc magnum est, etc., III. 62; IV. 554; VII. 314; IX. 162.

CAPUT VI.

5 sq. Servi, obedite dominis carnalibus, etc., VIII. 357, 398.
7. Cum bona voluntate servientes, III. 542.
9. Et personarum acceptio non est apud eum, II. 640.
11 sq. Induite vos armaturam Dei, etc., VI. 157, 675.
12. Non est nobis colluctio adversus carnem et sanguinem, etc., II. 193; VI. 157, 158, 221, 668.
14. State succincti lumbos vestros, etc., VII. 229.
17. Assumite et gladium spiritus, etc., X. 272, 396, 424.
23. Pax fratribus, et charitas cum fide, etc., II. 514, 669.

EPISTOLA SANCTI PAULI

AD PHILIPPENSES.

CAPUT I.

6. Confidens hoc ipsum, quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet, etc., II. 457; III. 480; IV. 53, 508, 550.
8. In visceribus Jesu Christi, VII. 171.
10. Ut probetis potiora, etc., IX. 114.
13. Ita ut vincula mea manifesta fierent in Christo, etc., IV. 127.
18. Quid enim? Dum omni modo,... Christus annuntietur, etc., II. 295.
21 sq. Mihi mori lucrum, etc., I. 171; IV. 176; V. 233, 382; VI. 21, 36, 395; X. 401.
23 sq. Coarctor autem a duobus; desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, etc., I. 95; II. 357, 460; V. 20, 70, 88, 112, 325; VI. 395; VII. 108, 158; IX. 176; X. 401.

CAPUT II.

2 sq. Ut idem sapiatis, eamdem charitatem habentes, etc., III. 363; IV. 84, 442; VII. 41; IX. 173.
4. Non quæ sua sunt singuli considerantes, II. 479, 508; IV. 12, 75; VII. 227; IX. 170, 211, 414, 420.
5. Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu, II. 410; VII. 5, 16, 227.
6 sq. Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Deo, etc., II. 374, 410; III. 27; IV. 21; VI. 718; VII. 5, 17; VIII. 224.
7. Semetipsum exinanivit, etc., VI. 273, 286, 339; VII. 17; VIII. 223, 224; IX. 591.
8 sq. Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, etc., II. 404, 410; VIII. 223, 581; IX. 586.
9. Deus exaltavit illum, etc., VI. 59; IX. 586.
10. Ut in nomine Jesu, omne genu flectatur, etc., II. 260; VI. 92, 711.
11. Et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris, IV, 439.
12 sq. Cum metu et tremore vestram salutem operamini, etc., II. 313, 377; III. 60, 387; IV. 21, 105, 178, 508, 550; VII. 231.
13. Deus enim qui operatur in vobis et velle et perficere, III. 60; IV. 178, 181; V. 20, 23; VI. 732; IX. 201, 239, 293, 600.
15. Inter quos lucetis sicut luminaria in mundo, I. 353.
17. Sed et si immolor supra sacrificium, etc., II. 448.
18. Idipsum autem et vos gaudete, etc., *ibid.* 467.
21. Omnes enim quæ sua sunt quærant, non quæ sunt Jesu Christi, VI. 40.

CAPUT III.

1. Eadem vobis scribere, mihi quidem non pigrum, vobis autem necessarium, V. 31; VI. 669, 709.
2 sq. Videte concisionem, etc., II. 123, 219; VI. 669.
6 sq. Secundum æmulationem persequens Ecclesiam, etc., II. 304.
8 sq. Ut Christum lucrifaciam, *ibid.* 312; VI. 16, 21; VII. 80; X. 424.
10 sq. Configuratus morti ejus, etc., II. 411; VI. 358, 667.
12 sq. Non quod jam acceperim, aut jam perfectus sim, etc., II. 304, 374; VI. 478; VII. 56.
13 sq. Fratres, ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero, quæ sunt priora, extendens meipsum, etc., I. 73; II. 195; V. 82, 127, 144; VI. 668, 722, VII. 23, 41.
15 sq. Quicumque ergo perfecti sumus, hoc sentiamus, etc., IV. 24; V. 95.
16. Verumtamen ad quod pervenimus ut idem sapiamus, etc., IX. 444.
19. Quorum finis interitus, etc., II. 348.
20. Nostra autem conversatio in cœlis est, II. 235; IV. 507, 549; VI. 301; VII. 157.

21 sq. Qui reformabit corpus humiliatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ, etc., II. 388; v. 5; VI. 17, 43, 117, 289, 341; VII. 227.

CAPUT IV.

1. Gaudium meum et corona mea, VII. 57; IX. 158.
3. Quorum nomina sunt in libro vitæ, v. 25.
4. Gaudete in Domino semper, etc., I. 93; v. 317; VI. 709; IX. 234, 252, 265.
5. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus, II. 66; IV. 442; VII. 243.
6. Nihil sollicitis sitis; sed in omni oratione et obsecratione, etc., v. 79, 81, 94.
7. Pax Dei quæ exuperat omnem sensum, II. 472; III. 59; VI. 313, 709, 731; VII. 303; IX. 241.
8. Quæcumque sunt vera, etc., v. 297, 433; IX. 30, 90, 229, 592.
12. Scio et humiliari, scio et abundare, VI. 663; VII. 240.
13. Omnia possum in eo qui me confortat, II. 233, 240, 307, 458, 477; VIII. 594; IX. 172, 189.

EPISTOLA SANCTI PAULI

AD COLOSSENSES.

CAPUT I.

5 sq. Audistis in verbo veritatis Evangelii, VIII. 205.
6. Quod pervenit ad vos, sicut et in universo mundo, II. 378; III. 518; IV. 115.
10. Ut ambuletis digne Deo per omnia placentes, etc., II. 460.
12 sq. Gratias agentes Deo Patri qui dignos nos fecit, etc., *ibid.* 325.
13. Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, II. 533; VII. 72.
15. Primogenitus omnis creaturæ, II. 265; VI. 169.
16. Sive throni, sive dominationes... omnia per ipsum et in ipso creata sunt, II. 167, 191; III. 82; VI. 14.
19. In ipso complacuit omnem plenitudinem habitare, VI. 397.
20. Pacificans per sanguinem crucis ejus, II. 226, 252, 301, 433; VI. 201, 205, 207, 284; VII. 59.
23. In fide fundati, et stabiles, VI. 207, 229; VII. 211.
24. Qui nunc gaudeo in passionibus pro vobis, VI. 15, 358, 435; VII. 110, 185; VIII. 599.
28. Corripientes omnem hominem... in omni sapientia, VII. 249.

CAPUT II.

1. Volo enim vos scire qualem sollicitudinem habeam pro vobis, etc., II. 278.
2. Ut consolentur corda ipsorum, etc., *ibid.* 337.
3 sq. In quo sunt omnes thesauri sapientiæ, etc., VII. 123, 128, 179, 262; IX. 570, 576.
5. Etsi corpore absens sum, sed spiritu vobiscum sum, etc., IV. 441.
8. Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, etc., v. 481; IX. 439.
9. Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter, II. 222, 365, 435; v. 63, 67; VI. 91, 373.
12 sq. Consepulti ei in baptismo, II. 286, 553, 714; IV. 105, 265, 292; v. 147; VI. 149, 673; VII. 126; VIII. 205.
14. Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, II. 447; III. 372; VI. 207.
15. Expolians principatus, et potestates, etc., IV. 124; IX. 605.
16. Nemo vos judicet in cibo, etc., IV. 303.
18. Nemo vos seducat... religione angelorum, III. 81, 82.
19. Caput, ex quo totum corpus... crescit in augmentum Dei, II. 21.

CAPUT III.

1 sq. Si consurrexistis cum Christo, etc., VI. 666.
3. Mortui enim estis, et vita vestra, etc., II. 308; IV. 313; VI. 14; VII. 128.
4. Cum Christus apparuerit, etc., IV. 313; VI. 14, 20, 153; IX. 579.
5. Mortificate membra vestra, quæ sunt super terram, etc., I. 231; II. 312, 410.
6. Venit ira Dei super filios incredulitatis, etc., VI. 214.
9. Nolite mentiri invicem, etc., II. 376; v. 147; VI. 148.
10. Secundum imaginem ejus qui creavit illum, VI. 205, 285, 436.
11. Ubi non est Gentilis, etc., II. 218; III. 368; VI. 112, 388.
12. Induite vos sicut electi Dei, VI. 69, 163, 649; VII. 191, 225.
13. Supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, VI. 576; VIII. 602.
14. Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis, v. 400.
15. Pax Christi exultet in cordibus vestris, VI. 304, 312.
17. Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, II. 438; v. 378, 421.
21. Ut non pusillo animo fiant, VI. 510.
22 sq. Servi obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum servientes, etc., VIII. 357, 398; IX. 375.
23 sq. Quodcumque facitis, ex animo operamini, etc., v. 137.
24 sq. Scientes quod a Domino accipietis retributionem hæreditatis, IX. 203.

CAPUT IV.

3. Ut Deus aperiat nobis ostium sermonis, II. 669.
6. Sermo vester semper in gratia sale sit, II. 302; VII. 217.

EPISTOLA SANCTI PAULI

AD THESSALONICENSES PRIMA.

CAPUT I.

5. Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantum, sed et... in plenitudine multa, II. 337, 513; v. 17, 221.

CAPUT II.

1. Ipsi scitis... introitum nostrum, VII. 185, 250.
2. Sed ante passi, et contumeliis, etc, *ibid.* 129, 185.
8 sq. Ita desiderantes vos, cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, IV. 108, 175, 432, 437, 442; v. 2.

CAPUT III.

2. Misimus Timotheum... ad confirmandos vos, v. 1.

CAPUT IV.

3. Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra, v. 92, 563.
4 sq. Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione, etc., VI. 290, 377; VII. 175.
9 sq. De charitate fraternitatis non necesse habemus scribere vobis, II. 651; VI. 334.
12 sq. Non contristemini, sicut et cæteri, qui spem non habent, I. 17; VI. 170; IX. 7, 331.
16 sq. Simul rapiemur cum illis in nubibus obviam Christo in aera, etc., II. 191, 379.

CAPUT V.

3 sq. Cum dixerint pax et securitas, tunc repentinus, etc., II. 273; VIII. 424.
17. Sine intermissione orate, IV. 442; VII. 709.
18. In omnibus gratias agite, IX. 509.
19. Spiritum nolite extinguere, VI. 380, 665.
21. Omnia probate, quod bonum est, tenete, IX. 114, 169, 170, X. 407, 423.
22. Ab omni specie mala abstinete vos, X. 405.
25. Fratres orate pro nobis, III. 45; IV, 430; IX. 445.

EPISTOLA SANCTI PAULI

AD THESSALONICENSES SECUNDA.

CAPUT I.

2. Gratia vobis et pax, etc., v. 20.
9. Ipsi enim de nobis annuntiant qualem introitum habuerimus, etc., v. 3.

CAPUT II.

2. Ut non cito moveamini a vestro sensu, etc., IV. 427.
3 sq. Ne quis vos seducat ullo modo, etc., I. 367; II. 31, 101, 376; IV. 426; v. 1; VII. 343.
4. Qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus, etc., II. 64, 100.
7. Mysterium jam operatur iniquitatis, III. 157, 365, 366; IV. 340.
8. Tunc revelabitur ille iniquus, II. 64, 100, 101.
9. Cujus est adventus secundum operationem satanæ, etc., II. 34.
10 sq. Eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, etc., II. 58; III. 472.
14. Itaque fratres state : et tenete traditiones, etc. III. 70, 152; IX. 74.

CAPUT III.

1 sq. Fratres orate pro nobis, II. 736; III. 45; IV. 130.
6. Ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinate, I. 378; X. 40.
10. Si quis non vult operari, nec manducet, II. 357.
14. Quod si quis non obedit verbo nostro, etc., X. 74.

EPISTOLA SANCTI PAULI

AD THIMOTHEUM PRIMA.

CAPUT I.

1. Gratia, misericordia et pax, etc., II. 173; IV. 24.
3. Ut denuntiares quibusdam ne aliter docerent. IV. 100.
4. Neque intendent fabulis et genealogiis interminatis, IV. 24; V. 479; IX. 136.
5. Finis autem præcepti est charitas de corde puro, etc., IV. 417; V. 236, 260, 271, 421, 435.
6. A quibus quidam aberrantes, conversi sunt in vani loquium, VI. 357.
7. Non intelligentes neque quæ loquuntur, etc., III. 394, 451, 471; V. 337.
13. Qui prius blasphemus fui, etc., IV. 65.
15. Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, etc., II. 244; IV. 122; IX. 603.
16 sq. Ideo misericordiam consecutus sum, II. 295; VI. 316.
18. Ut milites in illis bonam militiam, VI. 671.
19 sq. Habens fidem, et bonam conscientiam, etc., III. 387, 477; V. 29.

CAPUT II.

1 sq. Fieri obsecrationes pro regibus... ut quietam et tranquillam vitam agamus, III. 516; X. 61.
2 sq. Pro regibus, et omnibus qui in sublimitate sunt, II. 641; V. 14; VI. 390; VIII. 396; IX. 24; X. 55, 61.
4. Omnes homines vult salvos fieri, II. 712; V. 73.
5. Unus enim Deus, unus et mediator Dei, etc., II. 222; VI. 97.
11 sq. Mulier in silentio discat in omni subjectione, VIII. 400; X. 83.
15. Salvabitur autem per filiorum generationem, etc., II. 206; III. 27; IV. 62, 96, 133.

CAPUT III.

2 sq. Oportet episcopum... non vinolentum, non persecutorem, I. 19; II. 382; VII. 3.
7. Oportet illum et testimonium habere bonum, etc., VIII. 420; X. 159.
10. Hi autem probentur primum : et sic ministrent, III. 671; VIII. 420.
15 sq. Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis, etc., II. 231.

CAPUT IV.

1, 2 sq. In novissimis temporibus discedent quidam a fide, etc., III. 364, 466; V. 290.
3 sq. Abstinere a cibis, quos Deus creavit, III. 320, 364; IV. 304.
8 sq. Pietas ad omnia utilis est, II. 727; IV. 444.
10. Est salvator omnium hominum, maxime fidelium, etc., II. 704; IV. 272; X. 392.
12. Nemo adolescentiam tuam contemnat, VII. 129.
13 sq. Attende lectioni, exhortationi, et doctrinæ, III. 62; VIII. 496.

CAPUT V.

1. Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem, II. 382.
3 sq. Viduas honora, VII. 298; IX. 200.
6. Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est, VI. 716.
9 sq. Vidua eligatur non minus sexaginta annorum, etc., II. 406.
17 sq. Qui bene præsunt presbyteri, VII. 255.
21. Testor coram Deo et Christo Jesu, II. 193.
24. Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, etc., VI. 607.

CAPUT VI.

6. Est quæstus magnus pietas, etc., IV. 445; X. 74, 159.
8. Habentes autem alimenta, et quibus tegamur, V. 290; VI. 240; VII. 220.
9. Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, VI. 83; VII. 139, 337.
10. Radix omnium malorum est cupiditas, VII. 49, 130, 337.
12 sq. Certa bonum certamen fidei; apprehende vitam æternam, in qua vocatus es, et confessus bonam confessionem coram multis testibus, IV. 127.
13. Qui testimonium reddidit sub Pontio Pilato, bonam confessionem, VII. 213; X. 405.
15. Potens, rex regum, et Dominus dominantium, II. 173, 263; VI. 521; IX. 171, 278.
16. Qui solus habet immortalitatem, et lucem inhabitat inaccessibilem, etc., VI. 93; VII. 2.
17. Divitibus hujus sæculi præcipe, VII. 138, 337.
20. O Timothee, depositum custodi, etc., III. 453, 478; IV. 146; V. 47, 333, 337; VIII. 406.

EPISTOLA SANCTI PAULI

AD TIMOTHEUM SECUNDA.

CAPUT I.

3. Gratias ago Deo, cui servio a progenitoribus in conscientia pura, quod sine intermissione habeam tui memoriam in orationibus meis nocte ac die, VIII. 288, 406.
5. Recordationem accipiens ejus fidei, etc., II. 258; IX. 117.
6. Ut ressuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum, VIII. 313.
7. Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis, et dilectionis, etc., VI. 381.
8. Noli itaque erubescere testimonium Domini nostri, neque me vinctum ejus; sed collabora evangelio secundum virtutem Dei, II. 704.
9. Qui nos liberavit, et vocavit vocatione sua sancta, non secundum opera nostra, sed secundum propositum suum, et gratiam quæ data est nobis in Christo Jesu ante tempora sæcularia, *ibid.* 581, 704.
13. Formam habe sanorum verborum, quæ a me audisti in fide et in dilectione in Christo Jesu, V. 229.
15. Scis hoc quod aversi sunt a me omnes qui in Asia sunt; ex quibus est Phigellus, et Hermogenes, *ibid.* 29.

CAPUT II.

2. Quæ audisti a me per multos testes, etc., II. 657; III. 151; IV. 76, 100.
5. Non coronatur nisi qui legitime certaverit, IV. 619.
7. Intellige quæ dico : dabit enim tibi Dominus in omnibus intellectum, *ibid.* 353.
8. Memor esto Dominum Jesum Christum resurrexisse a mortuis ex semine David, secundum evangelium meum, II. 244.
9. Verbum Dei non est alligatum, II. 368; IV. 130.
11. Fidelis sermo : Nam si commortui sumus, et convivemus, V. 35.
12. Si sustinebimus, et conregnabimus, VII. 109; IX. 384.
14. Noli contendere verbis, etc., IV. 90.
15 sq. Operarium inconfusibilem, recte tractantem, V. 229; VI. 231, 300; VIII. 406, 419.
17. Sermo eorum ut cancer serpit, III. 365, 421; V. 29, 547.
19 sq. Sed firmum fundamentum Dei stat, etc., I. 319; II. 388, 500; VI. 83, 218, 362, 495.
23. Stultas, et sine disciplina quæstiones devita; sciens quia generant lites, V. 38, 479.
25. Cum modestia corripientem eos, qui resistunt veritati, etc., II. 382.

CAPUT III.

2 sq. Erunt homines seipsos amantes, sine pace, IV. 100.
3 sq. Sine affectione..., immites, etc., VI. 174, 416.
6. Captivas ducunt mulierculas oneratas peccatis, I. 21; II. 363; V. 110.
7. Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes, III. 412; IV. 111; VI. 350.
8. Quemadmodum autem Jannes et Mambres restiterunt Moysi, VIII. 227.
9. Ultra non proficient, etc., II. 82, 99, 579; III. 451; V. 547.
12. Et omnes qui pie volunt vivere in Christo, etc., II. 221, 240; VII. 117.
13. Et seductores proficient in pejus, errantes, etc., III. 451; V. 547.
16 sq. Omnis scriptura divinitus inspirata, utilis ad docendum, etc., I. 3; III. 153; X. 408.

CAPUT IV.

2. Prædica verbum, insta opportune, etc., II. 344, 382; VII. 250; VIII. 496.
3 sq. Et erit tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt, etc., VI. 331, 673.
6 sq. Ego enim jam delibor, etc., II. 448; V. 233; IX. 183.
7 sq. Bonum certamen certavi, IV. 179; V. 82, 83, 148; VI. 162, 536; IX. 447.
8. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, etc., I. 17; IV. 179; VI. 704.
17. Et liberatus sum de ore leonis, VIII. 401.

EPISTOLA S. PAULI AD TITUM.

CAPUT I.

5. Reliqui te Cretæ, ut ea quæ desunt corrigas, et constituas per civitates presbyteros, etc., III. 439; IV. 239; IX. 284; X. 255.

9. Ut sit potens exhortari in doctrina sana, etc., I. 22.
13. Increpa illos dure, II. 382; VI. 607.
15. Inquinatæ sunt eorum mens et conscientia, III. 592.
16. Confitentur se nosse Deum : factis autem negant, II. 513.

CAPUT II.

5. Mulieres esse oportere subditas viris suis, etc., I. 315; X. 159.
9 sq. Servos dominis suis subditos esse, etc., X. 159.
12 sq. Et juste et pie vivamus in hoc sæculo, VI. 76.
14. Qui dedit semetipsum, VI. 13.
15. Hæc loquere, et exhortare, et argue cum omni imperio. Nemo te contemnat, II. 344, 449.

CAPUT III.

1. Admone illos principibus et potestatibus subditos esse, etc., III. 516; VIII. 397; X. 61.
4. Cum autem benignitas, et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei, VI. 515.
5 sq. Salvos nos fecit per lavacrum regenerationis, etc., III. 59; IV. 165, 168, 290, 505, 547.
7. Justificasti gratia, VI. 103.
10. Hæreticum... devita, IV. 71, 93, 519, 542; X. 40.
11. Cum sit proprio judicio condemnatus, III. 412, 451; V. 337.

EPISTOLA SANCTI PAULI

AD PHILEMONEM.

3. Quicumque Sanctus est in propria extenditur, etc., I. 73.
7. Gaudium enim magnum habui, etc., VI. 621; VII. 250.
20. Ita, frater. Ego te fruar in Domino, etc., II. 355.

EPISTOLA S. PAULI AD HEBRÆOS.

CAPUT I.

1 sq. Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, etc., II. 495; VI. 228.
2 sq. Qui cum sit splendor gloriæ, etc., II. 226, 348, 374, 402, 460; III. 557; IV. 8, 17, 19; VI. 116, 228; VII. 223; VIII. 202.
5. Ego hodie genui te, IV. 17.
6. Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli, VII. 223; VIII. 202.
7. Qui facit angelos suos spiritus, etc., I. 83.
13. Sede a dextris meis, quoadusque ponam, etc., I. 89; II. 360.
14. Nonne omnes sunt administratorii spiritus, etc.? II. 288; IV. 280.

CAPUT II.

2 sq. Si enim qui per angelos dictus est sermo, factus est firmus, etc., II. 307, 334.
3. Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem, etc.? VI. 342, 630.
7. Minuisti eum paulo minus ab angelis, etc., V. 20.
9. Videmus Jesum, propter passionem mortis, VI. 57.
10. Decebat enim eum, propter quem omnia, etc., *ibid.* 59.
14 sq. Quia pueri communicaverunt carni, etc., II. 212, 420, 447; III. 149; IV. 280; VI. 144, 356.
15. Et liberaret eos qui timore mortis, etc., VI. 401.
16 sq. Nusquam enim angelos apprehendit, etc., *ibid.* 44, 182.
17 sq. Unde debuit per omnia fratribus similari, etc., *ibid.* 44, 182, 356, 679.
18. In eo enim, in quo passus est ipse et tentatus, etc., VI. 230, 679; VII. 328.

CAPUT III.

3 sq. Amplioris enim gloriæ iste præ Moyse dignus est habitus, etc., II. 228.
5 sq. Et Moyses quidem fidelis erat in tota domo ejus, etc., II. 222, 285.
6. Christus vero tanquam filius, *ibid.* 329.

CAPUT IV.

3 sq. Ingrediemur enim in requiem, qui credidimus, II. 220.
9. Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei, VI. 635.
11. Festinemus ergo ingredi in illam requiem, etc., *ibid.* 594, 615, 636, 715.
12 sq. Vivus est enim sermo Dei, etc., II. 408, 503; V. 430; VI. 333, 371; VII. 313, 332; IX. 191, 198.
13. Et non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus, etc., II. 205, 504.
14 sq. Habentes ergo pontificem magnum qui penetravit cœlos, etc., II. 226, 459, 460.
15 sq. Non enim habemus pontificem qui non possit compati, etc., II. 409; VI. 44, 97, 517, 603, 621, 679; VII. 57; IX. 110.

CAPUT V.

1. Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus est, etc., VI. 92, 95.
2. Quoniam et ipse circumdatus est infirmitate, etc., II. 275, 409.
5 sq. Sic est Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret, etc., II. 359.
7. Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque, etc., I. 266; II. 394; III. 68.
8. Et quidem cum esset Filius Dei, etc., II. 409.
11. De quo nobis grandis sermo, etc., I. 89; IV. 410.
12. Et facti estis quibus lacte opus sit, etc., VI. 250.

CAPUT VI.

1. Intermittentes inchoationis Christi sermonem, IV. 24.
3. Et hoc faciemus, si quidem Deus permiserit, I. 116.
4 sq. Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, II. 308; VI. 567, 667; VII. 199, 290, 298, 343; VIII. 594, 596.
6 sq. Prolapsi... rursum crucifigentes, II. 308; VI. 239, 240, 566, 707; VII. 198.
9. Confidimus autem de vobis meliora, II. 58; V. 479; VI. 425.
10. Non injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri, IV. 523, V. 554.
11. Cupimus unumquemque vestrum, II. 337.
13 sq. Abraham namque promittens Deus, II. 251; VIII. 404.
15 sq. Et sic longanimiter ferens, adeptus est repromissionem, II. 251; VI. 357.
17 sq. In quo abundantius volens Deus ostendere pollicitationis hæredibus, II. 221.
18. Ut per duas res immobiles quibus impossibile est, V. 554.
19. Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam, II. 221, 438; VI. 83, 95, 98, 637; VII. 47, 158, 160.
20. Ubi præcursor pro nobis introivit Jesus, II. 438, 459; VI. 91, 95, 98, 297; VII. 158.

CAPUT VII.

1 sq. Hic enim Melchisedech, rex Salem, II. 219, 245.
2. Rex justitiam... rex pacis, VI. 52, 198; VIII. 186.
3. Sine patre, II. 244; VII. 176.
8 sq. Decimas morientes homines accipiunt, X. 130.
12. Translato sacerdotio, etc., II. 244; VI. 198.
13 sq. In quo enim hæc dicuntur, de alia tribu est, de qua nullus altari presto fuit, etc., II. 244.
14. Manifestum est enim quod ex Juda ortus sit Dominus noster, II. 244.
17. Contestatur enim quoniam tu es sacerdos in æternum, etc., VII. 359.
19. Nihil enim ad perfectum adduxit lex, VIII. 185.
24. Hic autem eo quod maneat in æternum, II. 244; VI. 95.
25. Semper vivens ad interpellandum, II. 443, 460; III. 68; VI. 95, 297, 511; VII. 223.
26 sq. Talis decebat ut esset nobis pontifex, II. 226, 505; VI. 94, 679.
27. Hoc fecit semel seipsum offerendo, II. 460; IV. 448.

CAPUT VIII.

4. Si ergo esset super terram, nec esset sacerdos, II. 460.
5. Vide, omnia facito secum exemplar, etc., II. 676.
8. Ecce dies venient, dicit Dominus, etc., VIII. 445.
10. Dando leges meas in mentem eorum, VI. 676.
13. Quod autem antiquatur, et senescit, prope enteritum est, etc., II. 197.

CAPUT IX.

4. Aureum habens turibulum, etc., II. 491.
7. Non sine sanguine quem offert pro sua et populi ignorantia, II. 438; IV. 143.
8 sq. Hoc significante Spiritu sancto, nondum prolatam esse sanctorum viam, VI. 93.
9 sq. Quæ parabola est temporis instantis, II. 491.
11. Christus autem assistens pontifex futurorum bonorum, etc., II. 444; IX. 438.
12 sq. Neque per sanguinem hircorum... sed per proprium sanguinem, etc., II. 226; VI. 45, 94, 98, 369.
13 sq. Si enim sanguine hircorum et taurorum, II. 222, 226.
14 sq. Quanto magis sanguis Christi, qui per Spiritum sanctum semetipsum obtulit, II. 431, 438, IV. 166; VII. 284.
16 sq. Ubi enim testamentum est, etc., II. 226, 444; VI. 122, 465.
19 sq. Lecto enim omni mandato legis a Moyse universo populo, II. 444.
22. Sine sanguinis effusione non fit remissio, VI. 95.

24 sq. Non in manufacta sancta Jesus introivit... sed in ipsum cœlum, II. 227, 443, 446, 460; III. 67, 68; IV. 409, 448; VI. 45, 97, 297, 706.
25 sq. Neque ut sæpe offerat semetipsum, II. 245, 446; VI. 59, 94.
27. Statutum est homines semel mori, II. 212, 504.

CAPUT X.

1. Umbram enim habens lex futurorum bonorum, VI. 66, 368.
4. Impossibile est sanguine taurorum... auferri peccata, VI. 368; VII. 225.
5 sq. Ingrediens mundum dicit, II. 245, 281, 292, 504; III. 68; IV. 448; VI. 116, 195, 216, 274, 338, 368; VII. 19.
6 sq. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt, VI. 169, 440.
7. In capite libri scriptum est de me : Ut faciam Deus, voluntatem tuam, VI. 274; VII. 19; IX. 172.
12. Hic autem unam pro peccatis offerens hostiam, etc., I. 245; X. 360.
19 sq. Habentes fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi, II. 337; VI. 372.
22. Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei, II, 513.
25. Non deserentes collectionem nostram, sicut consuetudinis est quibusdam, VI. 208; VIII. 605; X. 420.
26. Voluntarie peccantibus nobis... jam non relinquitur pro peccatis hostia, etc., V. 443.
27. Ignis æmulatio, quæ consumptura est adversarios, VI. 712.
28 sq. Irritam quis faciens legem Moysi, II. 283, 307; VI. 233.
29. Quanto magis... qui sanguinem testamenti, II. 485; VI. 467, VII. 115, 198; VIII. 594.
31. Horrendum est incidere in manus, VI. 98; VIII. 372.
32 sq. Rememoramini autem pristinos dies in quibus illuminati, VI. 619.
38. Justus autem meus ex fide vivit, II. 485; IV. 170; VI. 200.

CAPUT XI.

1. Est fides sperandarum substantia rerum, V. 560; VII. 211, 212, 291, 337; IX. 205; X. 205, 347, 416.
5. Henoch translatus est ne videret mortem, II. 213, VI. 173.
6. Sine fide impossibile est placere Deo, IV. 497; V. 65, 445; X. 416.
9. Fide demoratus est in terra promissionis, etc., II. 220.
10. Expectabat enim fundamenta habentem civitatem, II. 350; VI. 636; VII. 315.
13 sq. Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, etc., VIII. 185, 206.
16 sq. Ideo non confunditur Deus vocari Deus eorum, I. 118; II. 350; VI. 626.
19. Arbitramur quia et a mortuis suscitare, etc., X. 444.
21 sq. Adoravit fastigium virgæ ejus, IV. 78, 439.
24 sq. Fide Moyse grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis, II. 221; VIII. 185.
26. Majores divitias æstimans thesauro Egyptiorum, VI. 366.
32. Deficiet me tempus enarrantem de Gedeon, VI. 173.
37 sq. Circuierunt egentes, angustiati, afflicti, etc., VI. 242; VII. 270.

CAPUT XII.

2 sq. Aspicientes in auctorem fidei, II. 490; VI. 17, 355, 366, 621, 733; IX. 110.
3. Ut ne fagitemini, animis vestris desficientes, IV. 146.
4. Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, III. 517; VII. 242.
6 sq. Quem enim diligit Dominus castigat, VI. 486.
9. Non multo magis obtemperabimus Patri spirituum, VIII. 132.
14. Sanctimoniam... sine qua nemo videbit Deum, IV. 472, 479, 484, 488, 497.
22. Accessistis ad Sion montem, II. 267; V. 19; VII. 194.
23. Ecclesiam primitivorum qui scripti sunt in cœlis, I. 356; IV. 202.
24. Testamenti novi mediatorem Jesum, et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel, II. 216, 433; VII. 184.

CAPUT XIII.

1. Charitas fraternitatis maneat in vobis, VI. 114.
3. Vinctorum, tanquam simul vincti, II. 417, VI. 476.
4 sq. Honorabile connubium in omnibus, etc., III. 517, VI. 198; VII. 75.
7. Quorum intuentes exitum conversationis, VII. 104.
8 sq. Jesus Christus hori et hodie, IV. 126, 218; VIII. 241, 406; IX. 271.
9. Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci, VIII. 406.
10 sq. Habemus altare, etc., II. 246, 444; IV. 266.
12. Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, II. 226.
13 sq. Exeamus igitur ad eum extra castra improperium ejus portantes, II. 226, 494; VI. 271, 669.
16. Talibus hostiis promeretur, etc., VI. 163.
17 sq. Obedite præpositis vestris, VII. 77; IX. 445.
20. Deus autem pacis qui eduxit de mortuis pastorem magnum ovium, II. 419.
21. Aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem, VI. 162.

EPISTOLA SANCTI JACOBI.

CAPUT I.

1. Duodecim in tribubus, quæ sunt in dispersione, salutem, IV. 130.
5 sq. Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, etc., I. 147; II. 316, 680; IV. 40, 406; V. 71, 406; IX. 443.
13. Ipse autem neminet tentat, II. 311.
14. Unusquisque tentatur a concupiscentia sua, II. 131, 215, 311; VI. 225; IX. 188; X. 200.
15. Peccatum cum consummatum fuerit generat mortem, I. 186.
17. Omne datum optimum..... de Patre luminum, omne donum perfectum, IV. 8, 66; V. 23, 148, 151; V. 237; VII. 293.
18. Ut simus initium aliquod creaturæ ejus, VI. 440.
19. Sit autem omnis homo velox ad audiendum, etc., VII. 89. 98.
27. Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem, hæc est : Visitare pupillos, etc., III. 448.

CAPUT II.

10 sq. Quicumque totam legem servaverit, offendat, etc., VI. 348, 629; IX. 599.
13. Judicium enim sine misericordia illi, qui, etc., II. 386; VII. 331; X. 402.
14. Quid proderit, fratres mei, etc., IV. 173.
17 sq. Qui justus est, justificetur adhuc, etc., IV. 173; V. 17; VIII. 644.
18. Ostende mihi fidem tuam sine operibus, IV. 111, 173; VI. 347.
19. Et dæmones credunt, et contremiscunt, IV. 173; V. 6; IX. 565.
23. Amicus Dei appellatus est, X. 238.

CAPUT III.

2. In multis offendimus omnes, III. 59; IX. 211.
6. Et lingua ignis est, universitas iniquitatis, etc., VII. 89, 97.
10. Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio, III. 235.
14. Si zelum amarum habetis, etc., IV. 110.
15. Sapientia desursum descendens, etc., I. 331; II. 90; VII. 307.

CAPUT IV.

3. Petitis et non accipitis, quia male petitis, II. 317, 383.
6. Deus superbis resistit, II. 203.
7. Resistite autem diabolo et fugiet a vobis, VI. 224; IX. 243.
8. Appropinquate Deo, et appropinquabit vobis, IX. 188, 243, 278.
11 sq. Si autem judicas legem, non es factor legis, sed judex, etc., II. 315.
17 sq. Scienti igitur,... et non facienti peccatum est illi, IX. 266.

CAPUT V.

1. Agite nunc, divites, etc., VII. 315.
10 sq. Exemplum accipite, fratres, exitus mali, laboris et patientiæ, etc., V. 118.
13. Aliquo animo est, psallat, I. 20; IX. 239.
14 sq. Infirmatur quis in vobis? inducat presbyteros, etc., III. 62, 344, 551; IV. 283, 432, 512, 554.
15. Oratio fidei salvabit infirmum, etc., IV. 432; IX. 604.

EPISTOLA SANCTI PETRI PRIMA.

CAPUT I.

1 sq. Petrus Apostolus Jesu Christi, electis advenis dispersionis Ponti, etc., IV. 130; V. 19; IX. 230.
11. Spiritus Christi, II. 487.
16. Sancti eritis, quia ego sanctus sum, II. 243, 357.
18 sq. Scientes quod non corruptibilibus auro, etc., VI. 369; VII. 225.
22. Animas vestras castificantes in obedientia charitatis, etc., VII. 76; IX. 317.

CAPUT II.

1. Dominum negant, superducentes sibi celerem perditionem, etc., III. 390.

2. Sicut modo geniti infantes, IV. 358, 443.
4 sq. Ad quem accedentes lapidem vivum, etc., II. 342; VI. 537.
5. Ipsi tanquam lapides vivi superædificamini, I. 290; II. 200, 503; IV. 359; VI. 98; VII. 294; X. 83.
9. Vos autem genus electum, etc., I. 33, 290; II. 243; IV. 443; VI. 97, 537; VII. 31; VIII. 400.
13 sq. Subjecti estote, etc., III. 517; VIII. 398; X. 55.
17. Deum timete, etc., III. 516; X. 61, 79.
18. Servi, subditi estote in omni timore dominis, etc., VIII. 399.
21. Christus passus est pro vobis, exemplum relinquens, etc., II. 243; IV. 443; VI. 358.
23. Qui cum malediceretur, non maledicebat, etc., II. 243, 347; VI. 365.
24. Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, etc., I. 267; III. 46, 58; IX. 602.

CAPUT III.

4. Cum autem benignitas, etc., V. 382.
6 sq. Sara... cujus estis filiæ, X. 404.
13 sq. Et quis est qui vobis noceat si boni æmulatores fueritis, III. 516.
15 sq. Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea, etc., IV, 82; X. 274.
18. Mortificatus quidem carne, II. 201.
20 sq. In qua pauci, id est octo animæsalvæ factæ sunt per aquam, etc,, II. 216, 217; IX. 174.

CAPUT IV.

3. Sufficit enim præteritum tempus ad voluntatem gentium consummandam, etc., II. 372.
8. Charitas operit multitudinem peccatorum, II. 386; III. 200; VI. 619; IX. 8, 338.
11. Si quis loquitur, quasi sermones Dei, II. 302; IX. 149.
15 sq. Nemo autem vestrum patiatur ut homicida, etc., II. 240; III. 516.
16. Glorificet autem Deum in isto nomine, II. 240; X. 159.
17. Quoniam tempus est ut incipiat judicium a domo Dei, VII. 296.

CAPUT V.

1 sq. Seniores ergo qui in vobis sunt, obsecro, etc., II. 448.
2. Providentes non coacte, sed spontanee, VIII. 607.
3 sq. Neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo, I. 19; II. 452; V. 143.
7. Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, II. 258; V. 72, 142, 237, 267, 275, 280, 447.
8. Sobrii estote et vigilate, etc., II. 227; V. 142; X. 402.
13. Salutat vos Ecclesia quæ est in Babylone, etc., IV. 130.

EPISTOLA S. PETRI SECUNDA.

CAPUT I.

4 sq. Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ, etc., II. 172, 416; III. 200, 558.
5 sq. Vos autem curam omnem sub inferentes, etc., V, 45, 265, 297; VI. 159, 160.
10. Fratres magis satagite, ut per bona opera, certam vestram vocationem et electionem faciatis, I. 23; V. 237; X. 406.
17 sq. Et si patrem invocatis, etc., I. 130; II. 333.
19. Habemus firmiorem propheticum sermonem, etc., I. 263; II. 563; VI. 367; VII. 204.

CAPUT II.

1. Fuerunt vero et pseudoprophetæ in populo, III. 390.
2. Sicut modo geniti infantes, etc., I. 179.
7. Et justum Lot oppressum a nefaudorum injuria, etc., I. 322; VI. 717.
9. Novit Dominus pias de tentatione eripere, VI. 330.
14. Oculos habentes plenos adulterii, VII. 55, 125.
19. A quo enim quis superatus est, etc., I. 186.
21 sq. Melius enim erat illis non cognoscere viam justitiæ, etc., II. 308, 315; VIII. 594, 639.
22 sq. Canis reversus ad suum vomitum, I. 153; II. 308, 315; VI. 619, 624; VIII. 650; X. 403.

CAPUT III.

6 sq. Ille, tunc mundus aqua inundatus periit, etc., I. 362; II. 199.
7. Cœli autem qui nunc sunt, et terra eodem verbo repositi sunt, etc., I. 362.
8 sq. Unus dies apud Dominum sicut mille anni, etc., II. 11, 373; III. 382; VII. 71, 191.
9 sq. Dominus... nolens aliquos perire, II. 452, 516.
14 sq. Satagite immaculati et inviolati ei inveniri in pace, IV. 82; V. 237; X. 199.

EPISTOLA S. JOANNIS PRIMA.

CAPUT I.

1. Quod audivimus, quod vidimus, etc., I. 289.
2. Annuntiamus vobis vitam æternam, quæ erat apud Patrem, etc., II. 320.
3 sq. Ut et vos habeamus societatem cum eo, etc., I. 292; VI. 250, 275; IX. 162, 272.
5. Quoniam Deus lux est, etc., II. 511.
8. Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, IV. 467.
9. Si confiteamur peccata nostra, fidelis est justus, etc., II. 514.
10. Ipse prior dilexit nos, II. 675.

CAPUT II.

1 sq. Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum, IV. 163; VI. 97, 295, 581; IX. 305, 337.
2. Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, etc., II. 100; VI. 582; IX. 305.
4. Qui dicit se nosse eum, etc., II. 172, 383, 494; V. 171.
10. Qui diligit fratrem suum, etc., VI. 218.
11 sq. Qui autem odit fratrem suum, etc., IX. 100.
13 sq. Scribo vobis patres, etc., I. 227; II. 496; IX. 548, 571.
15 sq. Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt, II. 503; VI. 54; VII. 72; IX. 96, 100, 548.
16. Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, II. 239, V. 274, XII. 329.
17. Mundus transit, et concupiscentia ejus, II. 401; VI. 78; IX. 548, 568, 569.
18 sq. Filioli, novissima hora est, etc., I. 352; II. 100, 503; V. 19; VI. 217.
19. Si fuissent ex nobis, permansissent utique nobiscum, etc., I. 312; II. 269, 497, 718; IX. 568.
20 sq. Sed vos unctionem habetis a sancto, etc., III. 47.
22. Quis est mendax, nisi is, qui negat quia Jesu est Christus? etc., II. 10; III. 47; V. 20.
27. Onctio ejus docet vos de omnibus, IX. 187, 198.

CAPUT III.

2. Charissimi, nunc filii Dei, etc., I. 29; II. 348, 404, 509; VI. 632, 723; VII. 17, 326.
3 sq. Omnis qui habet hanc spem in eo, etc., V. 178; VI. 633.
6. Omnis qui in eo manet non peccat, IV. 506, 523, 548; VI. 50.
12. Et propter quid occidit eum? etc., II. 216.
14. Qui non diligit, manet in morte, IV. 170, 184.
15. Omnis qui odit fratrem suum homicida est, II. 304, 433; III. 352.
16 sq. In hoc cognovimus charitatem Dei, etc., II. 479; IV. 184.
18 sq. Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere, et veritate, II. 353, 470, 513; IX. 448; X. 402.
19 sq. In cognoscimus quoniam ex veritate sumus, etc., V. 81, 82, 148.
21. Si cor nostrum non reprehenderit nos, etc., I. 20; V. 81, 148.
27. Unctio ejus docet vos, etc., V. 2.

CAPUT IV.

4. Major est qui in vobis est, quam qui in mundo, etc., VI. 283.
7. Deus charitas est, IX. 195, 445.
10. In hoc est charitas; non quasi nos dilexerimus Deum, etc., II. 470, 496; V. 150, 272.
11 sq. Si sic Deus dilexit nos, II. 238; VII. 223.
16. Et nos cognovimus et credidimus charitati, IV. 116, 170; VII. 120, 170, 223; VIII. 652.
18. Timor non est in charitate, I. 183; III. 107; V. 259, 276; VIII. 651; IX. 243, 252, 408, 591.
19. Nos ergo diligamus Deum quoniam Deus prior dilexit nos, V. 150, 235, 272; VIII. 652.
20. Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est, etc., II. 286; VII. 190.

CAPUT V.

7 sq. Tres sunt qui testimonium dant, VI. 220, 224.
11. Et hoc est testimonium quoniam vitam æternam dedit nobis Deus, etc., II. 494.
19. Totus mundus in maligno positus est, II. 468, 502; IV. 612; VI. 582; IX. 568.
20. Dedit nobis sensum, II. 172, 241, 494.

EPISTOLA S. JOANNIS SECUNDA.

7 sq. Quoniam multi seductores exierunt in mundum, etc., II. 100; III. 47; IV. 58.
10 sq. Si quis... hanc doctrinam non affert, etc., IV. 130; V. 1; X. 74, 75.

EPISTOLA S. JOANNIS TERTIA.

5 sq. Charissime, fideliter facis, etc., II. 265.
9. Is qui amat primatum gerere... Diotrephes, non recipit nos, V. 25, 29.

EPISTOLA CATHOLICA S. JUDÆ.

1. His qui sunt in Patre dilectis, etc., IV. 130.
12. Arbores infructuosæ, *ibid.* 101.
13. Sidera errantia, I. 309; VII. 262.
17 sq. Vos autem, charissimi, memores estote verborum, etc., III. 479; IV. 92, 125, 619.
19. Qui segregant semetipsos, III. 479; IV. 92, 125, 619.
22 sq. Hos quidem arguite judicatos, etc., IV. 109.

APOCALYPSIS B. JOANNIS.

Ce Livre est commenté au tome I, page 275 et seq.

CAPUT I.

1. Apocalypsis Jesu Christi quam dedit illi Deus palam facere servis suis quæ oportet fieri cito, I. 275.
3. Tempus enim prope est, *ibid.* 276.
5. Et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo, IV. 166.
10. Fui in spiritu in Dominica die, *ibid.* 271, 304.
18. Et vivus, et fui mortuus, *ibid.* 281.

CAPUT II.

2. Scio opera tua, et laborem et patientiam, I. 252,
9. Et blasphemaris ab his qui se dicunt Judæos esse, etc., *ibid.* 295, 297, 364; III. 486.
20. Permittis mulierem Jezabel, quæ se dicit prophetam, docere, et seducere, V. 55.
24. Altitudines Satanæ, III. 158; V, 29.
26. Qui vicerit, dabo illis potestatem, etc., I, 355; III, 550.
27 sq. Reget eas in virga ferrea, etc., I, 286.

CAPUT III.

4. Et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt, III. 199.
9. Qui dicunt se Judæos esse et non sunt, etc., I. 265, 298; III. 486.
10. Quoniam servasti verbum patientiæ meæ, I. 352.
21. Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, *ibid* 355; III. 350.

CAPUT IV.

4. Et in circuitu sedis, sedilia, I. 296; III. 554.

CAPUT V.

6 sq. Et vidi, et ecce in medio throni et quatuor animalium, etc., I. 296; IV. 281, 400.
8. Et viginti quatuor seniores, etc., III. 524.

CAPUT VI.

9 sq. Et vidi subtus altare animas interfectorum, etc., III. 554.

CAPUT VIII.

3. ... Data sunt illi incensa multa ut daret orationibus sanctorum, etc., I. 286; III. 554; IV. 416, 430.
4. Et ascendit fumus aromatum, IV. 417, 430.

CAPUT IX.

20. Et cæteri homines... neque pœnitentiam egerunt de operibus manuum suarum, etc., I. 342.
20 sq. Simulacra aurea et argentea, *ibid.* 364.

CAPUT XI.

7. Bestia... faciet adversum eos bellum, etc., I. 281, 324.
11. ... Ut requiescerent adhuc tempus modicum donec compleantur conservi eorum, etc., I. 287; III. 379.
13. Et decima pars civitatis cecidit, III. 383.

CAPUT XII.

3 sq. Et ecce draco magnus; rufus... Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, I. 297, 365.
6. ... Ut ibi pascant eam diebus mille ducentis sexaginta, I. 320, 368.
10. ... Accusator fratrum, V. 21.
14. ... Tempus, et tempora, et dimidium temporis, I. 320, 368; III. 379.

CAPUT XIII.

2. Et dedit illi draco virtutem suam, I. 365.
4. Et adoraverunt draconem qui dedit potestatem bestiæ, I. 329.
5. ...Et data est ei potestas facere menses quadraginta duos, I. 320, 368; III. 379.
10. Hic est patientia et fides sanctorum, I. 276, 352; III. 516.

CAPUT XIV.

4. Sequuntur agnum quocumque ierit, I. 336.
8. Cecidit Babylon illa magna, *ibid.* 278.
12. Hic patientia sanctorum est, I. 352; III. 516.
14. Et vidi, et ecce nubem candidam, et super nubem sedentem, I. 357.
18. Angelus... qui habebat potestatem super ignem, *ibid.* 286.

CAPUT XVI.

3. Et factus est sanguis tamquam mortui, III. 385.
8. Angelus effudit phialam suam in solem, etc., *ibid.* 384.
12. Effudit phialam suam in flumine illud magnum Euphratem, *ibid.* 384.
17. Et exivit vox magna de templo a throno, dicens : factum est, etc., *ibid.* 385.

CAPUT XVII.

1. Ostendam tibi damnationem meretricis magnæ, I. 277.
4. Et mulier erat circumdata purpura, et coccino, et inaurata auro, et lapide pretioso, *ibid.* 277.
5. Babylon magna et mater fornicationum et abominationum terræ; et in fronte ejus nomen scriptum : mysterium, *ibid.* 277.
6. Et vidi mulierem ebriam de sanguine sanctorum, etc., *ibid.* 277; IV. 71.
8. Inhabitantes terram, quorum non sunt scripta nomina in libro vitæ, I. 331.
9. Septem capita, septem montes sunt, super quos mulier sedet, et reges septem sunt, *ibid.* 277, 296, 327, 343; III. 381.
10. Oportet illum breve tempus manere, III. 383.
13. Et virtutem et potestatem suam bestiæ tradent, *ibid.* 383.
18. Et mulier... est civitas magna quæ habet regnum super reges terræ, I. 277.

CAPUT XVIII.

2. Cecidit Babylon illa magna, I. 278.
4. Exite de illa, populus meus, III. 424; IV. 185.
6. Reddite illi sicut et ipsa reddidit vobis, I. 330.
20. Exulta super eam, cœlum, et Sancti Apostoli et Prophetæ, I. 352; III. 554.

CAPUT XIX.

1. Post hæc audivi quasi vocem turbarum... dicentium : Alleluia, etc. III. 524.
3. Et iterum dixerunt : Alleluia, I. 352.
7. Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit te, VII. 29.
10. Testimonium enim Jesu est spiritus prophetiæ, I. 275.
15. Reget eas in virga ferrea, I. 286; III. 550.
18. Ut manducetis carnes regum, et carnes tribunorum, etc., IV. 71.
20. Vivi missi sunt hi duo in stagnum ignis, etc., I. 297, 369.

CAPUT XX.

3. Ut non seducat amplius gentes, I. 314; III. 327.
7. Seducet gentes, I. 314; III. 365.
7 sq. ...Congregabit eos in prælium... et circuierunt castra sanctorum, etc., I. 314, 369.
9 sq. Et descendit ignis a Deo de cœlo... et diabolus... missus est in stagnum ignis, etc., *ibid.* 297.
20. In stagnum ignis ardentis sulphure, *ibid.* 357.

CAPUT XXI.

1. Et mare jam non est, I. 327.
10 sq. ...Et ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem, etc., IV. 646.
27. Non intrabit in eam aliquod coïnquinatum, etc., I. 363; III. 448.

CAPUT XXII.

6. Dominus Deus spirituum Prophetarum misit angelum suum, I. 275.
11. Qui justus est, justificetur adhuc; et qui sanctus est sanctificetur adhuc, IV. 173; V. 89, 92.
12. ...Reddere unicuique secundum opera sua, IV. 181.
14. Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni, etc., I. 364.
17 sq. Et spiritus et sponsa dicunt : Veni. Et qui audit, dicat : Veni... Veni, Domine Jesu, V. 88.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.